

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LA TRENTIÈME ANNÉE (1910)

DE L'ART MODERNE

ÉTUDES ET PORTRAITS

La Reine Elisabeth (HENRY LESBROUSSART)	1
Le Ministère des Sciences et des Arts (OCTAVE MAUS)	274
Le plus grand des Van Eyck (EUGÈNE BACHA)	41
L'Art belge au XVIII ^e siècle (FRANZ HELLENS)	217
L'Art franco-allemand (LOUIS MAETERLINCK)	242
Quelques expressions du paysage moderne (O. M.)	73
Le Mysticisme de Chartes Doudelet (GRÉGOIRE LE ROY)	188
Les Masques de James Ensor (MARC S. VILLIERS)	362
Réflexions touchant la chasteté du nu (L. VAUXCELLES)	
Paysage monastique (OCTAVE MAUS)	257
Les Paysages et l'Art (ANDRÉ FONTAINAS)	273
En Savoie (OCTAVE MAUS)	291
Le Vers libre (ÉMILE VERHARREN)	131
Id. (GUSTAVE KAHN)	313, 361
Réflexions sur le vers libre (F. DE MIOMANDRE)	91
La Doctrine esthétique du « Flâneur » (FIERENS-GEVAERT)	265
Paroles pour Émile Zola (CAMILLE LEMONNIER)	321
Un beau livre : <i>Rodin</i> , par J. Cladel (OCTAVE MAUS)	49
La <i>Jeanne d'Arc</i> de Ch. Péguy (L. S. H.)	185
Le <i>Trust</i> de Paul Adam (FRANCIS DE MIOMANDRE)	121, 129
Opinions sur George Meredith (Id.)	9
Wells et l'Avenir (Id.)	162
La Composition et le Génie (Id.)	225
La Déchéance d'Abélard (Id.)	292
Réflexions sur Pierre Loti (Id.)	299
Le Poète des insectes et la gloire (Id.)	305
Dandysme (Id.)	315
L'Amateur de jardins (Id.)	337
L'influence française et l'influence allemande en Belgique (Id.)	353
Le Génie de Chopin (CAMILLE MAUCLAIR)	249
L'impressionnisme en musique (ALBERT DEMBLON)	57
L'École moderne de musique française (HENRY LESBROUSSART)	369
La Musique belge moderne (CH. VAN DEN BORREN)	377, 385, 393
L'Enseignement musical à la <i>Schola Cantorum</i> (J. HERMANN)	409
<i>Eros Vainqueur</i> (OCTAVE MAUS)	81
<i>Elektra</i> (HENRY LESBROUSSART)	177
Le <i>Mariage de M^{lle} Beulemans</i> (C ^{te} M. DE BOUSIES)	308
ALBERT BAERTSOEN (FRANZ HELLENS)	394
MAURICE BARRÈS (FRANCIS DE MIOMANDRE)	331
ANDRÉ BLANDIN (LOUIS PIÉARD)	11
JEAN DE BOSSCHÈRE-ANDRÉ FONTAINAS)	145
ÉLÉMIER BOURGES (LOUIS TOMAS)	346
HENRI-EDMOND CROSS (OCTAVE MAUS)	161
Id. (ÉMILE VERHAEREN)	182
CLAUDE DEBUSSY (LOUIS THOMAS)	281, 289
EUGÈNE DELESTRE (OCTAVE MAUS)	137
SUZANNE DESPRÈS (MAURICE DE FARAMOND)	307
GUSTAVE HUBERTI (HENRY LESBROUSSART)	209
EDMOND JALOUX (FRANCIS DE MIOMANDRE)	169
MANET (THÉODORE DURET)	233
ALBERTO MARTINI (VITTORIO PICA)	2
JEAN MORÉAS (FRANCIS DE MIOMANDRE)	113
CHARLES-LOUIS PHILIPPE (M. S. M.)	17
JEAN ROBIE (O. M.)	402
BLANCHE SELVA (J. HERMANN)	409
SIR FRANCIS SEYMOUR HADEN (O. M.)	226
ANDRÉ SUARÈS (FRANCIS DE MIOMANDRE)	241
FÉLIX VALLOTTON (OCTAVE MIRBEAU)	65
HENRY VAN DE VELDE (O. M.)	260
CHARLES VAN DER STAPPEN (OCTAVE MAUS)	345
ISIDORE VERHEYDEN (CAMILLE LEMONNIER)	123
EUGÈNE et THÉO YSAÏE (OCTAVE MAUS)	25

PEINTURE

Réorganisons nos musées (L. MAETERLINCK)	354
<i>Les Amis des Musées</i> . Dons à l'Etat	30, 164
Acquisitions du Musée	158, 246, 412
Les tableaux des hospices de Bruxelles (O. M.)	52
<i>L'Annonciation</i> du maître de Mérode (B. VERLANT)	164
David Teniers III et le maître de Ribeaucourt (P. LAMBOTTE)	63
Les portraits de J.-J. Rousseau (O. M.)	171
L'enseignement du dessin (L. VAUXCELLES)	245
Les dessins de Rodin	324
Opinions d'artistes sur l'art contemporain	341
Les jurys d'expositions (L. VAN DER SWAELMEN)	21
Individualisme (LOUIS VAUXCELLES)	285
Impartialité (O. M.)	293
Le prix de la peinture (CLAUDE ANET)	310
L'ART BELGE AU XVIII ^e SIÈCLE (FRANZ HELLENS)	217
Id. Renseignements divers	6, 100, 198, 222, 254
A propos de l'Exposition d'art ancien (L. MAETERLINCK)	202
LE SALON DES BEAUX-ARTS (FRANZ HELLENS)	196, 218
Les peintres russes (FIERENS-GEVAERT)	338
La Section du Grand-Duché de Luxembourg	158
L'élection du jury	31, 36, 52, 62
Les récompenses	339
Liste des œuvres acquises	363, 373, 375, 398, 404
LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Quelques expressions du Paysage moderne (OCTAVE MAUS)	73
La Peinture (FRANZ HELLENS)	89
La Sculpture (OCTAVE MAUS)	97
Les Paysagistes japonais (GISEBERT COMBAZ)	105
Acquisitions de l'Etat	158
La <i>Libre Esthétique</i> et la Presse	150, 158
Le Salon de « L'Estampe » (FRANZ HELLENS)	18
L'Exposition du Cercle <i>Pour l'Art</i> (Id.)	60
LE SALON DE LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS. Le Portrait belge au XIX ^e siècle (Id.)	153
L'Exposition des <i>Indépendants</i> (Id.)	227
Id. du Cercle <i>Doe Stijl Voort</i> (Id.)	261
Id. de l' <i>Union</i> (Id.)	356
Id. de <i>Vie et Lumière</i> (Id.)	316
Id. du <i>Sillon</i> (Id.)	389
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de MM. F. GAILLARD et P. HAGEMANS (O. M.)	44
Id. de M. HENRI THOMAS (F. H.)	52
Id. de G.-M. STEVENS et P. ABATTUCCI (Id.)	68
Id. de MM. OMER COPPENS et J. MERCKAERT (O. M.)	92
Id. de MM. DEHASPE et FICHEFET (Id.)	123
Id. de M. CH. DOUDELET (FRANZ HELLENS)	172
Id. de la Gravure originale en noir (Id.)	231
Id. de M ^{lle} J. MONTIGNY, de MM. VAN STRYDONCK et AD. CRISPIN (Id.)	389
SALLE DU STUDIO. Exposition de MM. JULIEN GÉNOT, Ed. TYD, F. VERHAGEN et F. WERY (O. M.)	27
ANVERS. Exposition JAMES ENSOR (MARC S. VILLIERS)	362
LIÈGE. Exposition d'œuvres de collections liégeoises (GEORGES RITTER)	204
MONS. Exposition du <i>Bon Vouloir</i>	183
UCCLÉ. L'art au « Vieux Cornet » (F. H.)	141
PARIS. Le Salon d'Automne (ANDRÉ FONTAINAS)	329
La Société nationale des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS)	187
<i>L'Union internationale des Beaux-Arts</i> (Id.)	356
GALERIE BERNHEIM. Exposition MANET (L. VAUXCELLES)	212
Id. Exposition d'artistes russes (Id.)	236
Id. Exposition de M. DE CHAMAILLARD (ARSENÉ ALEXANDRE)	373
GALERIE BLOT. M. H. OTTMAN (L. VAUXCELLES)	244

GALERIE DEVAMBEZ. Les Femmes peintres (Id.)	252
GALERIE DURAND-RUEL. Exposition de MONET, RENOIR, PISSARRO et SISLEY (Id.)	212
GALERIE GEORGES PETIT. Exposition HENRI MARTIN	221
PETIT MUSÉE BEAUDOUIN. Exposition de MM. CAMILLE MAUCLAIR, MARIUS ROBERT et ROGER REBOUSSIN (J.G.)	364
AIX-LES-BAINS. Les artistes savoyards (OCTAVE MAUS)	307
CHICAGO. Une Exposition d'art français	199
DRESDÈNE. Exposition Gauguin	367
FLÉNSBURG. Exposition de M. JACOB ALBERTS	223
LONDRES. Les salles Turner à la Tate Gallery	301
SAINT-MORITZ. Le Musée Segantini (B. F.)	244
<i>La Drève ensoleillée</i> de M. Emile Claus	214
<i>L'Ecole de Platon</i> de M. J. Delville au Luxembourg	396
Le prix Verheyden	118
La signature de Whistler	383
L'Exposition du Centenaire à Buenos-Ayres	29
PUBLICATIONS ARTISTIQUES. <i>La Semois</i> , par la Comtesse de Flandre	111
<i>Le Vieux Bruxelles</i> (FRANZ HELLENS)	357
<i>Der Ring des Nibelungen</i> , par H. HENDRICH (O. M.)	404
Ventes de tableaux	71, 79, 87
Vente Isidore Verheyden (Bruxelles)	125
Id. de lithographies d'Eugène Carrière (Paris)	135
Id. de la collection de la baronne du Mesnil (Id.)	143
Id. des Manet de la collection Pellerin	182
Id. de la collection Goerg (Id.)	191
Id. d'un Van der Goes en Espagne	214
Id. d'estampes anciennes (Londres)	263
Id. d'un Rembrandt en Amérique	343
Id. du <i>Bain de Diane</i> par Rubens	343
NÉCROLOGIE. HENRI-EDMOND CROSS (OCTAVE MAUS)	161
F. SEYMOUR HADEN (Id.)	213, 226
LOUIS-WILDE HAWKINS	190
W. HOLMAN HUNT (LOUIS VAUXCELLES)	300
JOHN LA FARGE	398
WILLEM MARIS (O. M.)	342
WILLIAM ORCHARDSON	150
JEAN ROBEY (O. M.)	402
Le douanier ROUSSEAU (LOUIS VAUXCELLES)	294
FRANZ SKARBINA	174
MICHEL WROUBEL	174

SCULPTURE

Acquisitions du Musée. <i>Le buste d'Emile Verhaeren</i> , par Ch. Van der Stappen	22
<i>Portrait de femme</i> , par P. Du Bois	270
Le prix Godecharle	383
Statuomanie	231
La statue de Joseph Kaekbroeck (OCTAVE MAUS)	283
Les statues de l'avenue De Mot	126, 383
Un groupe de J. de Lalain à Louvain	262
Le <i>Marteleur</i> de Meunier à Charleroi	262
Le <i>Forgeron</i> de Meunier à Nuremberg	369
La Galerie Rodin au Musée de New-York	327
Le Monument Alexandre II à Saint-Petersbourg	237
Id. Beethoven à Nuremberg	279
Id. Calvin à Genève	263
Id. des Coquelin à Boulogne s/Mer	191
Id. de M ^{me} Cottin à Bagnères de Bigorre	287
Id. Ferrer	7
Id. José-Maria de Hérédia	247
Id. Gustave Huberti	394
Id. Clovis Hugues en Vaucluse	287
Id. Irving à Londres	326
Id. Jagellon à Cracovie	238
Id. Clotilde Kleberg à Bruxelles	55, 126, 311, 372
Id. Lambermont	7
Id. Puvis de Chavannes	351
Id. Racine à Paris	191
Id. J. - J. Roussau à Chambéry (O.M.)	291
Id. du Travail, par Ch. Van der Stappen	7, 358
Id. de l'Union Intern. des Télégraphes	46, 326, 412
Id. Verlaine à Paris	271, 335
Id. Gabriel Vicairé à Perros-Guirec	287
Id. Virgile à Mantoue	279
Id. Richard Wagner à Munich	279

Un buste de Charles-Louis Philippe par Bourdelle	271
Les Amis de la Médaille d'Art	38
Le Salon de la Médaille à l'Exposition des Beaux-Arts	175
La Plaquette du Salon, par M. G. Devreese	343
Don de médailles à la Bibliothèque royale	310
Les Médailles éditées par M. Fonsou	22, 189, 254
NÉCROLOGIE. EMMANUEL FRÉMIET (O. M.)	301
PIERRE GRANET	278
J.-C. SAMSON	358
CHARLES VAN DER STAPPEN (OCTAVE MAUS)	345

ARCHÉOLOGIE, ARCHITECTURE,
ARTS APPLIQUÉS.

Les Cathédrales (AUGUSTE RODIN)	269
Art et Folklore (L. MAETERLINCK)	210
L'Art décoratif moderne en Belgique (GEORGES HOBÉ)	195
L'Art décoratif moderne (OCTAVE MAUS)	201, 297
Sur l'art décoratif (lettre de M. E. POTTIER)	317
Les décorateurs exclus de l'Exposition de Bruxelles (FIERENS-GEVAERT)	333
La Section allemande des arts d'industrie (O. M.)	155
Les Décorateurs munichoises au Salon d'Automne (LOUIS VAUXCELLES)	261, 309
Les peintures décoratives de M. Besnard au Petit palais	191
Une décoration de M. J.-M. Sert	199
Concours d'art décoratif	38
Concours d'architecture	157, 173
Le Passage de la Bibliothèque (J.B. LECOMTE)	688
Les Amis de Bruges	260
L'Affiche illustrée	133
L'Exposition d'affiches à Liège (GEORGES RITTER)	323
NÉCROLOGIE. JULES BARBIER (O. M.)	325
GUSTAVE SERRURIER (Id.)	382

LITTÉRATURE

Solidarité littéraire (GEORGES LECOMTE)	108, 115
Le Musée du Livre	171, 389
Le Musée des Lettres belges	366
La Société des Bibliophiles et des Iconophiles	46
Le prix Nobel pour la Littérature. M. PAUL HEYSE	372
Le prix Jean Moréas (O. M.)	229
Manifestation à la mémoire de Ch. van Lerberghe	383
Maeterlinck académicien (O. M.)	323
Concours de l'Académie royale de Belgique	220
Le don de M. Beerhaert à l'Académie	286
PAUL ADAM. <i>Le Trust</i> (FRANCIS DE MIOMANDRE)	121, 129
Id. (M ^{me} H. DE RÉGNIER)	231
<i>Le Rail du Sauveur</i> (F. DE MIOMANDRE)	396
COMTE D'ARSCHOT. <i>Quelques vers</i> (Id.)	76
MAURICE BARRÈS. <i>L'angoisse de Pascal</i> (Id.)	331
NICOLAS BEAUDOUIN. <i>Les triomphes</i> (Id.)	20
ALFRED DE BENGEOCHEA. <i>L'Orgueilleuse lyre</i> (Id.)	181
PATRIE BERRICHON. <i>Poèmes décadents</i> (Id.)	254
ALBERT DE BERSAUCOURT. <i>Francis Jammes</i> (Id.)	138
Id. <i>Vingt-quatre poèmes en prose</i> (Id.)	138
LOUIS BERTRAND. <i>Le Mirage oriental</i> (LOUIS THOMAS)	154
Y.-R. BERTRAND. <i>L'Ombre au flambeau</i> (F. DE M.)	76
BINET-VALMER. <i>Lucien</i> , (Id.)	251
LÉON BOCQUET. <i>Les branches</i> (Id.)	254
JEAN DE BOSSCHÈRE. <i>Béate Grylle</i> (ANDRÉ FONTENAI)	145
Id. <i>La sculpture anversoise aux XV^e et XVI^e siècles</i> (F. HELLENS)	148
C. FRANCIS GAILLARD. <i>Les Sagesse</i> (F. DE MIOMANDRE)	76
HENRY CARTON DE WIART. <i>Les Vertus bourgeoises</i> (Id.)	138
JEAN CHANTAVOINE. <i>Liszt</i> (CHARLES VAN DEN BORREN)	243
JUDITH CLADEL. <i>Rodin</i> (OCTAVE MAUS)	49
J. CLARY. <i>Quelques lames de la mer sauvage</i> (F. DE M.)	181
HENRI CLOUZOT. <i>Philibert de l'Orme</i>	262
EMILE CLERMONT. <i>Amour promis</i> (F. DE M.)	148
N. CLIFFORD BARNEY. <i>Actes et Entr'actes</i> (Id.)	180
Id. <i>Eparpillements</i> (Id.)	180
V. CYRIL. <i>Une main sur la nuque</i> (Id.)	51

HENRI DAGUERCHES. <i>Monde, vaste monde</i> (Id.)	43	GEORGE MEREDITH. <i>Tragi-comédie d'amour</i> , traduction de Claude et Joë Ritt (Id.)	9
FRANCE DARGET. <i>Les Matinales</i> (Id.)	76	Id. <i>L'Egoïste</i> , traduction par F. Strauss (Id.)	9
MAX DEAUVILLE. <i>Le fils de ma femme</i> (Id.)	20	Id. <i>L'Amour moderne</i> , traduction A. Fontainas (Id.)	253
Id. <i>L'amour dans les ruines</i> (Id.)	235	URBAIN MENGIN. <i>Bénédico Gossoli</i>	237
ADOLPHE DEJARDIN. <i>Au gré des heures</i> (Id.)	397	JEAN-MARIE MESTRALLET. <i>Dans l'espace</i> (F. DE M.)	254
LUCIE DELARUE-MARDRUS. <i>L'Acharnée</i> (Id.)	59	MIARKO. <i>A. B. C. d'Art</i> (Id.)	3
Id. <i>Comme tout le monde</i> (Id.)	253	ANDRÉ MICHEL. <i>Histoire de l'art</i> (L. M.)	124
Id. <i>Par vents et marées</i> (Id.)	396	PIERRE MILLE. <i>La Biche écorcée</i> (F. DE M.)	107
L. DELATRE. <i>Les Carnets d'un médecin de village</i> (Id.)	107	L. ET P. MOLMACTI. <i>Vittorio Carpaccio</i> (C.)	390
MICHEL DELLA TORRE. <i>Essai sur la dramaturgie de St-Georges de Bouhéber</i> (Id.)	397	O. W. MIŁOZ. <i>L'Amoureuse initiation</i> (F. DE M.)	147
MAURICE DES OMRAUX. <i>Camille Lemonnier</i> (Id.)	76	FRANCIS DE MIOMANDRE. <i>Gazelle, Mémoires d'une tortue</i>	359
Id. <i>L'Ornement des mois</i> (F. HELLENS)	276	ADRIEN MITHOUARD. <i>Les Marches de l'Occident</i> (F. DE M.)	139
E. DESPRECHINS. <i>L'Âme des flûtes</i> (F. DE M.)	397	CHARLES MOULÉ. <i>En sourdine</i> (Id.)	181
EDOUARD DEVERIN. <i>Le Confluent</i> (Id.)	20	MAURICE DE NOISAY. <i>Lettres à MM. les directeurs des journaux nationalistes</i> (Id.)	20
P.-H. DEVOS. <i>Un Jacobin de l'an CVIII</i> (Id.)	236	CHARLES PÉGY. <i>Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc</i> (L. S. II.)	185
DIMNET. <i>Etude sur les sœurs Brontë</i>	351	EDM. PILON. <i>Dans les jardins et dans les villes</i> (F. DE M.) (Id.) <i>Portraits tendres et pathétiques</i> (Id.)	337 396
P. DROUOT. <i>Sous le vocable du chêne</i> (F. DE M.)	180	EDGAR POE. <i>Poésies complètes</i> (Id.)	225
GEORGES DUHAMEL. <i>L'homme en tête</i> (Id.)	139	X. PRIVAS et FR. LORÉE-PRIVAS. <i>Petites vacances</i> (Id.)	3
G. DUHAMEL ET CH. VILDRAC. <i>Notes sur la technique poétique</i> (Id.)	91	MARCEL PROUILLE. <i>Les glumes épaisses</i> (Id.)	76
L. DUMONT-WILDEN. <i>Le Portrait en France</i> (F. H.)	61	MARCEL PROUILLE et CHARLES MOULÉ. <i>Les poésies de Makoko Kangueroi</i> (Id.)	397
LOUIS DUMUR. <i>Le centenaire de Jean-Jacques</i> (B. F.)	363	GEORGES RAMAËKERS. <i>Les Saisons mystiques</i> (Id.)	76
DURAND-GRÉVILLE. <i>Hubert et Jean Van Eyck</i> (F. H.)	148	ROBERT RANDAV. <i>Le commandant et les Foulbés</i> (Id.)	253
G. DWELSHAUWERS. <i>La philosophie de Nietzsche</i> (F. DE M.)	19	L. RÉAU. <i>Peter Vischer et la sculpture franco-belge</i>	253
JEAN-HENRI FABRE. <i>La vie des insectes</i> (Id.)	305	GEORGES RENCY. <i>Frissons de vie</i> (F. DE M.)	235
CLAUDE FARRÈRE. <i>Trois hommes et deux femmes</i> (Id.)	44	JEAN RICHEBOURG. <i>Les Hérosismes</i> (Id.)	99
PIERRE-GEVAERT. <i>Albert Bartsoen</i> (F. HELLENS)	394	LUCA RIZZARDI. <i>Le Suicide</i> (Id.)	19
FLORIAN PARMENTIER. <i>J.-B. Carpeaux</i> (F. DE MIOMANDRE)	397	GUSTAVE ROBERT. <i>Le descriptif chez Bach</i>	37
ANDRÉ DE FOUQUIÈRES. <i>Le l'Art, de l'Élégance, de la Charité</i> (Id.)	315	ROBINET DE CLERY. <i>Les prétentions dynastiques de la branche d'Orléans</i> (F. DE M.)	268
P.-M. GAHISTO. <i>Phileas Lebesgue</i> (Id.)	396	EDMOND ROCHER. <i>Le Manteau du passé</i> (Id.)	139
Id. <i>L'Inimitié</i> (Id.)	396	MARCEL ROGNAT. <i>Péchés de jeunesse</i> (Id.)	139
EDMOND GOJON. <i>Le Visage penché</i> (Id.)	181	PROSPER ROHDOT. <i>Le jeu des dix-huit ans</i> (Id.)	76
ALBERT GIRAUD. <i>La Guirlande des Dieux</i> (Id.)	98	Id. <i>La lumière des bois</i> (Id.)	254
SACHA GUTRY. <i>Correspondance de P. Roulier-Davenel</i> (Id.)	76	J. H. ROSNY. <i>L'affaire Derive</i> (Id.)	33
ANDRÉ HALLAYS. <i>En flânant</i> (PIERRE-GEVAERT)	265	Id. <i>La Vague rouge</i> (Id.)	51
M. HANKES-DRIELSMAN DE KRABBE. <i>Le Départ</i> (F. DE M.)	20	JEAN DE ROTONCHAMP. <i>Paul Gauguin</i> (O. M.)	74
EUGÈNE D'HARCOURT. <i>La Musique actuelle dans les états scandinaves</i> (O. M.)	286	ANTOINE DE LA SALE. <i>L'Histoire du Petit Jehan de Saintré</i> (F. DE M.)	139
ÉMILE HENRIOT. <i>Petite suite italienne</i> (F. DE MIOMANDRE)	19	LUCIEN SOLVAY. <i>Théodore Verstruchte</i> (OCTAVE MAUS)	73
Id. <i>Lettre de la Religieuse portugaise</i> (Id.)	20	RAYMOND SCHWAR. <i>Regarde de tous tes yeux</i> (F. DE M.)	253
JEAN HERUTHER. <i>Une critique de Chantecler</i> (Id.)	254	ÉMILE SICARD. <i>L'ardente chevreuhée</i> (Id.)	99
H. HYMANS. <i>António Moro</i> (FRANZ HELLENS)	212	Id. <i>Les marchands</i> (Id.)	253
EDMOND JALOUX. <i>Le Boudoir de Proserpine</i> (F. DE M.)	180	ANDRÉ SUARÈS. <i>Bouclier du zodiaque</i> (Id.)	241
JOHN KEATS. <i>Poèmes et poésies</i> (Id.)	180	L. SOUGENET. <i>A la découverte de Londres</i> (F. H.)	245
TRISTAN KLINGSOR. <i>Chronique du Chaperon et de la Braguette</i> (Id.)	139	DE SVEN HEDIN. <i>Le Tibet dévoilé</i> (F. DE MIOMANDRE)	211
MAURICE KUNEL. <i>Sur la flûte de roseaux</i> (Id.)	76	JÉANNE TERMIER. <i>Derniers refuges</i> (Id.)	259
R. LAFFONT. <i>L'Appel de la mer</i> (Id.)	204	LOUIS THOMAS. <i>Les Douze livres pour Lily</i> (Id.)	19
PAUL LANDORMY. <i>Histoire de la musique</i>	173	LÉON-MARIE THIVLIENNE. <i>Anacréon</i> (Id.)	76
LEBEN-REUTCHKA. <i>Pointes sèches</i> (F. DE M.)	20	Id. <i>Mon Village</i> (Id.)	397
M.-A. LEBLOND. <i>Peintres de ruces</i> (F. H.)	61	L. TOLSTOÏ. <i>La Loi de l'amour et la loi de la violence</i> (Id.)	275
Id. <i>La Pologne vivante</i> (F. DE M.)	379	R. DE TRÉMAN. <i>La Route resplendissante</i> (Id.)	203
J. LECLERCQ. <i>Japon, Chine, Maulchourie</i> (F. HELLENS)	245	N.-W. TYNDALE. <i>L'Égypte d'hier et d'aujourd'hui</i> (C.)	396
S.-CH. LECONTE. <i>L'Esprit qui passe</i> (F. DE MIOMANDRE)	99	RENÉE D'ULMÈS. <i>Nomades</i> (F. DE M.)	396
LÉON LEGRAYE. <i>Un Crime social</i> (Id.)	76	TONY D'ULMÈS. <i>Les Demi-Morts</i> (Id.)	204
Id. <i>Les Basiliques</i> (Id.)	76	LEANDRE VAILLAT. <i>La Savoie</i> (Id.)	26
LEGHAND-CHARRIER. <i>Léopold</i> (Id.)	396	P. VAN DEN GHEIN. <i>L'Histoire de Charles-Martel</i> (F. H.)	357
HONORÉ LEJEUNE. <i>Fidélaine</i> (Id.)	76	ÉMILE VERHAEREN. <i>Les Villes à pigeons</i> (Id.)	19
LÉONARD. <i>Idylles et poèmes champêtres</i> (Id.)	181	Id. <i>Pierre-Paul Rubens</i> (Id.)	357
SUZY LEPARC. <i>Petits mémoires de la vie littéraire</i> (Id.)	396	CHARLES VILDRAC. <i>Images et Mirages</i> (F. DE M.)	138
JULES LEHOUX. <i>La Brume dorée</i> (Id.)	397	Id. <i>L'ère d'amour</i> (Id.)	396
JUANA-RICHARD LESCLIDE. <i>Les Fleurs sanglantes</i> (Id.)	76	M. DE WALLEFFE. <i>Héloïse, amante et dupe d'Abelard</i> (Id.)	292
ALBERT LONDRES. <i>Le Poème effréné: Lointain</i> (Id.)	99	H.-G. WELLS. <i>Au temps de la comète</i> (Id.)	162
PIERRE LOTI. <i>Reflets sur la sombre route</i> (Id.)	299	Id. <i>La Guerre dans les airs</i> (Id.)	396
PAULE LYSALINE. <i>Soirs au jardin</i> (Id.)	139	WILLY. <i>Maugis en ménage</i> (Id.)	204
HENRY MAASSEN. <i>Le Théâtre contemporain</i> (Id.)	397	X. <i>Je me souviens</i> (Id.)	283
Id. <i>Les Sanglantes</i> (Id.)	397	X. L. C. B. <i>En marge de la littérature</i> (Id.)	396
Id. <i>Les Marches arides</i> (Id.)	397	Traductions et œuvres posthumes de Tolstoï	391, 399
F.-G. DE MAIGRET. <i>Selon que votre humeur...</i> (Id.)	20	Le <i>Guide rose</i> (O. M.)	237
L. MAERLINCX. <i>Le Genre satirique, fantastique et licencieux dans la sculpture</i> (A. M.)	156	Périodiques nouveaux : <i>Chloé</i> , 47. — <i>Le Masque</i> , 174. — <i>Mindus</i> , 175. — <i>La Gazette belge de Paris</i> , 335.	
PAUL MARGUERITE. <i>La Faiblesse humaine</i> (F. DE M.)	203	Conférences des Amis de la Littérature : M. G. RENCY. <i>Le Milieu wallon</i>	27
J.-T. MARINETTI. <i>Mafarka la Futuriste</i> (Id.)	204	Id. M. G. VIRRÈS. <i>Le Milieu flamand</i> (G. RENCY)	87
RENÉ MARTINEAU. <i>Emmanuel Chabrier</i> (Id.)	139	Id. M. L. DUMONT-WILDEN. <i>Les Influences étrangères</i> (Id.)	94
Id. <i>Acceptation et les Vignes mortes</i> (Id.)	253		
CAMILLE MAUGLAIR. <i>Louis Légrand</i> (F. DE M.)	193		
FRANÇOIS MAURIC. <i>Les mains jointes</i> (Id.)	76		
D'OTTKAR MAXHA. <i>L'œuvre de Rops</i>	367		
SAINT MARCET. <i>Aventurine</i> (F. DE M.)	44		

ID. M. F. VAN DEN BOSCH. <i>La presse et la littérature</i> (Id.)	100	La Section chorale du Cercle. (Euvres de Schumann (O. M.).	411
ID. M. CAMILLE LEMONNIER. <i>Charles Decoster</i> (Id.)	123	ACADÉMIE DE BELGIQUE. <i>La Légende de Saint Hubert</i> , par M. LÉON JONGEN (E. C.)	355
ID. M. H. CARTON DE WIART. <i>Le Bourgeois</i>	410	Concerts à l'Exposition du XVII ^e siècle (Ch. V.)	221, 236
UNIVERSITÉ NOUVELLE. Conférence de M ^{lle} DE ROTHMALLER : <i>George Sand</i> (B. F.)	68	Concerts brésiliens à l'Exposition	262
ID. M. DAURIAC : <i>La Musique et l'intelligence</i> (Ch. V.)	189	SALLE PATRIA. Conférence de M. FIERENS-GEVAERT : <i>la Chanson populaire en Belgique</i>	13
ID. M ^{lle} MARIE CLOSSET : <i>Les enfants et les livres</i> (M.)	99	Le Groupe des Compositeurs belges (Ch. V.)	36
PALAIS DES ARTS. Conférence de M. EDM. HARAUCCOURT : <i>Les Démolitions de la Fontaine</i> (G. R.)	104	Concerts de la SOCIÉTÉ J.-S. BACH	36, 101, 132
ID. FIERENS-GEVAERT : <i>L'Unité dans l'art</i> (Id.)	116	Récital MARGUERITE ROLLET (M. S. M.)	69
ID. M. EDM. DE BRUYN. <i>Les Sources de l'Escout</i> (Id.)	123	Festival Schumann (CORTOT, THIBAUT, CASALS) (J. C.)	85
MONS. Conférence de M. L. PIÉRARD : <i>L'Impressionnisme</i>	206	GRANDE-HARMONIE. Récital de M. HENRY ALBERS (J. C.)	93
NÉCROLOGIE : MARCEL CHABRIER	317	Récital de M. PERRACCHIO (S.)	307
JEANNE MARNI (F. DE MIOMANDRE)	83	SALLE PIERARD. CÉSAR FRANCK (M. CH. DELGOUFFRE) (J. C.)	77
JEAN MORÉAS (Id.)	110, 113	La Société internationale de musique (Ch. V.)	132
CHARLES-LOUIS PHILIPPE (M. S. M.)	6, 17	Le Quatuor Zimmer (Id.)	4, 36
JULES RENARD (O. M.)	174	Le Quatuor « Piano et Archets » (O. M. et Ch. V.)	20, 405
EDOUARD ROD (LÉANDRE VAILLAT)	50	PALAIS DES ARTS. Récital W. BACKHAUS (Ch. V.)	28
LÉON TOLSTOÏ	379	Récital MARCEL LAOUREUX (M. K. M.)	405
EUGÈNE VERNON	118	UNIVERSITÉ NOUVELLE. <i>La Chanson française du XII^e au XIX^e siècle</i> , par M. DE FLAGNY (Ch. V.)	124
		Id. <i>La Musique vocale et instrumentale au XV^e siècle</i> , par M. H. QUITTARD (Ch. V.)	197
		Id. <i>Verlaine et Baudelaire</i> , par M. G.-JEAN AUBRY (Id.)	404
		Cours d'histoire de la musique de clavier par M. VAN DEN BORREN (O. M.)	204
		ACADÉMIE DE MUSIQUE. Cours et auditions. 335, 369, 374, 377, 385, 389, 393	
		ÉCOLE DE MUSIQUE D'IXELLES. Distribution des prix et concours (Ch. V.)	77, 230, 237
		INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES MUSICALES D'IXELLES. Conférence de M. le D ^r DWELSHAUWERS. <i>La technique pianistique moderne</i> (Id.)	348
		ÉCOLE DE MUSIQUE DE ST-JOSSE-TEN-NOODE. Concours « Lieber Abend » de M ^{lle} HOMBURGER (Ch. V.)	4
		Un récital d'orgue par MM. DESMET et JOOS (Id.)	349
		Audition des élèves de M. VON ZUR MÜHLEN (Id.)	197
		Id. de M. ÉMILE BOSQUET (Id.)	213
		ANVERS. Le 25 ^e anniversaire de M. JAN BLOCKX	399
		Concours musical de la Société des <i>Nouveaux Concerts</i> LIÈGE. Concerts du Conservatoire (G. RITTER)	118, 397
		Audition d'auteurs belges (INTERIM)	133
		Concerts de M. Debeve (G. RITTER)	4, 53, 117, 157
		Concerts Dnmont-Lamarche (Id.)	37, 85, 118
		Concerts de la Société des Amateurs (Id.)	5, 117
		Concerts de l' <i>Œuvre des artistes</i> (Id.)	53, 158, 397
		Concerts JASPAR (Id.)	85
		Concerts divers (Id.)	86, 349, 397
		Conférence de M. DWELSHAUWERS : <i>la Naissance du Style musical</i>	118
		Une société de musicologie	5
		MALINES. Les concerts et concours de carillonneurs 223, 286, 294	
		MARCINELLE. Concert de M. LOUIS DELUNE	103
		MONS. Distribution des prix au Conservatoire	13
		Le septième concert GEORGES PITTSCH (LOUIS PIÉRARD)	364
		VERVIERS. Les concerts de l' <i>Harmonie</i> (J. S.)	37, 357
		PARIS. Concerts Colonne (M.-D. CALVOCORESSI)	349
		Concerts du Salon d'Automne (Id.)	341, 349
		SALLE GAVEAU. Audition d'œuvres de M. JOSEPH JONGEN (O. M.)	157
		SALLE PLEYEL. Concert GEORGES PITTSCH (Id.)	175
		THÉÂTRE DE M. MONS. Concert de musique russe (F. M.)	405
		LUXEMBOURG. Concert du Conservatoire	143
		LUGANO. Les concerts de M. L. Lombard	327
		Bibliographie musicale	86, 220, 391
		NÉCROLOGIE. PAUL AUBRY (O. M.)	294
		MILI BALAKRREW (M.-D. CALVOCORESSI)	179
		BOURGAULT-DUCOUDRAY (O. M.)	222
		EDOUARD COLONNE	110
		ARTHUR COQUARD	278
		GUSTAVE HUBERTI (HENRY LESBROUSSART)	209
		CHARLES LENEVEU	270
		ROSA PIERS	406
		FLORIMOND VAN DUYSSE (Ch. V.)	166
		JEAN-BAPTISTE WECKERLIN	190

MUSIQUE

Une classe de chefs d'orchestre (G. GROVLEZ)	332
Opinions sur la musique italienne moderne (G. FAURÉ, V. D'INDY, A. BRUNEAU, C. DEBUSSY, P. DUKAS)	315
Le Violon d'Ingres (O. M.)	10
Section belge de la Société internationale de musique. La Société des Concerts français à Londres et la British Concerts Society à Paris (O. M.)	4
Une Société Richard Wagner à Londres	375
Concours musicaux	143, 173, 365
Le Prix Edmond Picard. M. LÉON JONGEN	14
Le Prix Rubinstein	295
Les Prix du roi d'Espagne	407
<i>Nos Carillons</i> , cantate de M. Léon du Bois	23
Une Symphonie inédite de Beethoven	61
La Maison Beethoven à Kennermerland	279
Un Concerto inédit de Ph.-E. Bach	71
Les Manuscrits de Peter Benoit	190
Le Cours de transposition de M. Declercq (Ch. V.)	411
Vacances de musiciens	263, 286, 294, 302, 311, 318, 326, 335
CONSERVATOIRE DE BRUXELLES. (Saison 1909-1910) 1 ^{er} Concert. <i>L'Actus tragicus</i> de Bach (O. M.)	45
2 ^e Concert. SCHUMANN, CHOPIN et MENDELSSOHN (M. S. M.)	68
Nominations de professeurs	310
La retraite de M. Guidé	391
Concours	197, 205, 213, 229
CONCERTS POPULAIRES. (Saison 1909-1910.) 3 ^e Concert <i>L'Orfeo</i> de Monteverde (OCTAVE MAUS)	35
4 ^e Concert. RICHARD STRAUSS (Id.)	93
Saison 1910-1911. 1 ^{er} Concert. M. MISCHA ELMAN (H. L. B.)	381
CONCERTS YSAÏE. Saison 1909-1910. 3 ^e Concert. M. EMM. MOOR. <i>Les Abeilles</i> , par Th. YSAÏE (OCTAVE MAUS)	25
4 ^e Concert. <i>Prélude et Danse</i> , de M. J. JONGEN. M. PABLO CASALS (Id.)	62
5 ^e Concert. MM. LOHSE et A. CORTOT (Ch. V.)	85
6 ^e Concert. MM. EUGÈNE et THÉO YSAÏE, M ^{lle} LITVINNE (O. M.)	148
Saison 1910-1912. 2 ^e Concert. MM. HENSEL et LOHSE (H. L. B.)	405
CONCERTS DURANT (Ch. V.)	20, 52, 77, 142
<i>La Société des instruments anciens de Paris</i> (Id.)	109
Le Quatuor Capet (Id.)	109, 117
CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. 1 ^{er} Concert (M ^{lles} M. ROLLET); BLANCHE SELVA et M. CHAUMONT (Id.)	101
3 ^e Concert. M ^{lle} DE MADRE, MM. PERRACCHIO, STRAUWEN, etc. (Id.)	109
3 ^e Concert. Le QUATUOR ZIMMER, THÉO. YSAÏE (Id.)	116
4 ^e Concert. A la mémoire de Ch. Bordes et d'Albeniz (M ^{lles} SELVA et ROLLET, MM. HOUX, STRAUWEN et le QUATUOR ZIMMER) (Id.)	124
CONCERTS DU CERCLE ARTISTIQUE. Le Quatuor Rosé (Id.)	45
Récital FROELICH (Id.)	4
Festival Schumann (Ch. V.)	93
Le <i>Spoel's Vocal Ensemble</i> (Id.)	149

THÉÂTRE

Le décor et le ballet russes (CAMILLE MAUCLAIR) 347
 L'Invitation au Voyage (JEAN-LOUIS VAUDOYER) 181
 L'interprétation de *Carmen* (LUCIENNE BRÉVAL) 12
Sarka, ballet par M. JOSEPH JONGEN (H. L. B.) 334
Le Temple profané, par J. DU CHASTAIN et FEIBELMANN 230
 Le Prix Jeanne Tordeus 54
 Concours de littérature dramatique 173, 238
 THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — Saison 1909-1910.
 Reprise d'*Iphigénie en Tauride* (O. M.) 29
 Reprise de *la Walkyrie* (Id.) 45
Eros Vainqueur, par P. DE BRÉVILLE (H. L. B.) 74
 Id. (OCTAVE MAUS) 81
 Id. La répétition générale. 63, 71, 79
Eros Vainqueur et *le National* 87
Le Vaisseau fantôme (OCTAVE MAUS) 114
La Dorise, par M. GALEOTTI (Id.) 131
Iphigénie en Aulide (Id.) 140
Mefistofele de BOÏTO (Id.) 156
Don Quichotte, par M. JULES MASSENET (Id.) 164
Elektra, par M. R. STRAUSS (HENRY LESBROUSSART) 177
 Les représentations allemandes du *Ring* (Ch. V.) 189
 Saison 1910-1911. — Tableau de la troupe
 Reprises de l'*Africaine*, *Mignon*, *M^{me} Butterfly*, *Aida*,
Manon (Ch. V.) 293, 301
Ivan le Terrible, par M. R. GUNSBORG (Id.) 340
Quo Vadis? (H. L. B.) 388
 Reprise de *Katharina* (Id.) 404
 THÉÂTRE DU PARC.
Les Grands, par MM. P. VEBER et S. BASSET (G. RENCY) 43
Comme les feuilles, par GIACOSA (Id.) 37
Le Mur de marbre, par MM. BONMARIAGE et GIRAUD (Id.) 69
Le Fils naturel, par DUMAS fils (Id.) 78
Les Deux écoles, par M. A. CAPUS (Id.) 94
Lysistrata, par M. MAURICE DONNAY (OCTAVE MAUS) 116
Trimouillat et Mélodon par M. E. PICARD (G. RENCY) 165
Un Mâle, par M. CAMILLE LEMONNIER (Id.) 165
Les Étudiants russes, par M. IWAN GILKIN (Id.) 165
Les Etapes, par M. G. VAN ZYPE (Id.) 165
Sœur Béatrice, par M. MAETERLINCK (Id.) 165
La Rafale, par M. H. BERNSTEIN (Id.) 173
Le Cloître, par M. ÉMILE VERHAEREN (Id.) 173
Le Deutsches Theater de M. MAX REINHARDT (G. R.) 189
La Tortue de GANDILLOT (Id.) 205
Pour l'amour de la Sulamite, par M. ALB. DE BOIS (Id.) 342
Les Yeux qui changent, par MM. CYRIL et FRAVEZ (Id.) 349
Les Vainqueurs, par M. ÉMILE FABRE (Id.) 349
Nono et le Mufle, par M. SACHA GUITRY (Id.) 364
L'Embarquement pour Cythère, par M. E. VEYRIN (Id.) 374
Hedda Gabler d'IBSEN (Id.) 398
 Matinées littéraires. CATULLE MENDÈS. (G. RENCY) 6
 Conférence de M. PAUL ANDRÉ : *N. Gogol* (Id.) 70
 Id. de M. J.-J. OLIVIER : *Tancrède* de Voltaire (Id.) 37
 Id. de M. L. PIÉREARD : *Maurice Maeterlinck* 78
 Id. de M. P.-H. LOYSON : *Bjornstjerne Bjornson* (Id.) 93
 Conférence de M. H. GUYOT : *M. F. de Cured* (Id.) 358
Les Ganaches de VICTORIEN SARDOU 382
 THÉÂTRE DES GALERIES.
La Veuve joyeuse, par M. LEHAR (GEORGES RENCY) 21
Chantecler, par EDM. ROSTAND (Id.) 102
Nick Carter, par MM. BISSON et LIVET (Id.) 125
 Reprise de *la Belle Hélène* (Id.) 133
 Id. du *Grand Mogol* (Id.) 182
Le Danseur inconnu, par M. TRISTAN BERNARD (Id.) 325
L'Ane de Buridan, par MM. DE FLERS et DE CAILLAVET (Id.) 365
Son Excellence M. le Ministre, par FONSON et WICHELER (Id.) 411
 ALCAZAR. *Le Grand Soir*, par M. LÉOPOLD KAMPE (Id.) 5
 Prostituée, par MM. V. MARGUERITTE et H. DESFONTAINES (Id.) 13
Le Marquis de Priola (Id.) 54
Le Refuge, par M. NICODÉMI (Id.) 54
Les Amants de Sazy, par M. ROMAIN COOLUS (Id.) 54
 Reprise de *la Retraite* de M. BEYERLEIN (Id.) 70
L'Ami des femmes de DUMAS fils (Id.) 78
 Reprise de *Ces Messieurs* et de *Zaza* (Id.) 94

M. Le BARGY dans *le Demi-Monde* (Id.) 102
Gaby, par M. GEORGES THURNER (Id.) 117
Par une nuit d'été, par M. AMORY (Id.) 141
La Bourse ou la Vie, par M. A. CAPUS (Id.) 166
La Bourse ou la Vie, par M. PIERRE WEBER (Id.) 182
Les Frères De Grave, par MM. VAN CAUWENBERG, THÉO HANNON et DE PUSSY (Id.) 205
Xantho chez les courtisanes, par M. J. RICHEPIN (Id.) 132
Une femme passa, par M. ROMAIN COOLUS (Id.) 350
Amoureuse, par M. DE PORTO RICHIÉ (Id.) — *Essai sur Pétrarque*, par M. CH. FORGEOIS (Id.) 365
Les Trois fill's de Monsieur Dupont, par BRIEUX (Id.) 381
La Vierge folle, par M. HENRI BATAILLE (Id.) 405
 OLYMPIA. *M^{me} Zéro*, par MM. GAVALT et MONEZYLEN (Id.) 54
Le Mariage de M^{me} Beulemans, par MM. FONSON et WICHELER (Id.) 102
Ajgar ou les Loirs andalous (Id.) 277
Mariage d'étoile, par MM. THURNER et BISSON (Id.) 334
Les jumeaux de Brighton, par M. TRISTAN BERNARD (Id.) 382
La Bigote de JULES RENARD (Id.) 382
 THÉÂTRE MOLIERE. Reprise des *Hirondelles* (Id.) 6
 Id. des *Petites Michu* (Id.) 38
La Vie joyeuse, par MM. HIRSCHMANN et A. MARS (Id.) 54
Les Saltimbanques, par MM. ORDONNEAU et GANNE (Id.) 125
 VARIÉTÉS. *Ah ! la ferme* et *Lysis-Rata* (Id.) 150
La Nuit joyeuse, par MM. JIHÉL et LIBEAU (Id.) 205
 THÉÂTRE COMMUNAL. *Maitre Suzanne*, par E. LANDOY et le *Retour d'Uilenspiegel*, par M. WAPPERS (Id.) 70
 (Id.) *Den Spyghel der Salicheyt van Elekertyck* 85
 CERCLE ARTISTIQUE. *La Revue* (G. RENCY) 45
Elektra, par M. H. VON HOFMANNSTHAL (Id.) 132
 PALAIS DES ARTS. *Edipe et le Sphinx*, par PELADAN (Id.) 133
 SALLE PATRIA. L'opéra-comique au XVIII^e siècle (Ch. V.) 30
 SALLE RAVENSTEIN. *La Madone*, par PAUL SPAAK et la *Tragédie florentine* d'OSCAR WILDE (G. R.) 141
 ANVERS. THÉÂTRE LYRIQUE FLAMAND. *Rooversstiefde*, par PAUL GILSON (J. C.) 53
Le Cloître à l'abbaye de Villers 230
Pelléas et Mélisande à Saint-Wandrille (O. M.) 251
 Id. (GEORGES BOURDON) 284
 PARIS. OPÉRA. *La Damnation de Faust* de BERLIOZ (M.-D. CALVOCORESSI) 197
L'Oiseau de feu, par M. IGOR STRVINSKY 228
 OPÉRA-COMIQUE. Reprise d'*Ariane et Barbe Bleue* 119
 THÉÂTRE DE LA GAITÉ. *Salomé*, par M. N.-A. MARIOTTE (M. D. CALVOCORESSI) 149
 THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE. *Le Mariage de M^{me} Beulemans*, par MM. FONSON et WICHELER (O. M.) 188
 Id. (C^{te} MAXIME DE BOUSIES) 308
 THÉÂTRE DES ARTS. *Le Carnaval des enfants*, par M. SAINT GEORGES DE BOUHÉLIER (OCTAVE MAUS) 395
Le Sicilien de MOLIERE (Id.) 395
 Les décors du Théâtre des Arts 230
 THÉÂTRE ANTOINE. *L'Ange gardien*, par M. A. PICARD (F. M.) 30
Le Monsieur au Camélia, par M. J. PASSIER (Id.) 30
La Bête, par M. EDMOND FLEG (Id.) 125
La fille Elisa, par MM. de GONCOURT et AJALBERT. — *Nowa*, par M. SACHA GUITRY (F. M.) 166
La Femme et le Pantin, par MM. PIERRE LOUYS et PIERRE FRONDAIE (O. M.) 395
 Id. *Lettre à M. OCTAVE MAUS* (F. DE MIOMANDRE) 403
 THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. *Le mauvais grain*, par M. MATRICE DE FARAMOND (F. DE M.) 380
L'amour de Késa, par M. ROBERT D'HUMIÈRE (Id.) 380
Le Poupard, par MM. JEHAN et HENRI BOUVELET (Id.) 380
 LONDRES. SAVOY THÉÂTRE. *M^{me} Bréma* dans *Orphée* (OCTAVE MAUS) 387
L'Allegro et Il Penseroso de HENDEL (Id.) 387
Les Deux bossus, par M. ÉMILE CAMMAERTS (Id.) 387
Les Maîtres Chanteurs à Aix-les-Bains 207, 303
Roméo et Juliette en arabe au Caire 207
 Le Théâtre du peuple de Bussang 303
 Le Théâtre en Islande 207
 NÉCROLOGIE. BJÖRNSTJERNE BJÖRNSSON 142
 PAULINE VIARDOT (O. M.) 166

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La Convention littéraire de Berlin	320
Protection des auteurs dans la République argentine	333
Les droits d'auteur de Shakespeare	7
<i>Monna Vanna</i> en Hongrie	174
Refus de rôle (M. Deval c. M ^{me} Lantelme)	237
Le <i>Faust</i> d'Henri Bataille	262
Le Droit d'auteur des architectes (M. Acker)	269
Le procès de M ^{lle} Sandrini contre l'Opéra	277
La Correspondance de Mérimée	286
Publication tronquée (M. Van Bever c. la <i>Revue hebdomadaire</i>)	293
Interruption de service au théâtre	365

DIVERS

Visite du Roi et de la Reine aux Écrivains (G. RENCY)	219
L'incendie de l'Exposition	270, 278
Nos amis les arbres (ALFRED DELAUNOIS)	28
La protection des sites	140
Le barrage de l'Ourthe (O. M.)	324
Le projet de taxe sur les journaux et revues	100
A propos d'aéroplanes (L. TARDIEU)	358, 365
L'origine du mot <i>Wallonie</i>	7, 12
Un square Paul Verlaine à Mous	44
Le banquet Rodin	199
Le banquet de la Société des gens de lettres aux Écrivains belges	92, 108, 115

Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROIS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

Fr. LIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6^e)Palestrina par MICHEL BRENET (3^e édition). — César Franck, par VINCENT LINDY (2^e édition). — J.-S. Bach, par ANDRÉ PIRRO (3^e édition). — Beethoven, par JEAN CHANTAVOINE (3^e édition). — Mendelssohn, par CAMILLE BELLAIGUE (2^e édition). — Smetana, par WILLIAM RITTER. — Rameau, par LOUIS LALOU (2^e édition). — Moussorgski, par M.-D. CALVO-CORESSI. — Haydn, par MICHEL BRENET (2^e édition). — Trouvères et Troubadours, par PIERRE AUBRY (2^e édition). — Wagner, par HENRI LICHTENBERGER (3^e édition). — Gluck, par JULIEN TIERSOT. — Gounod, par CAMILLE BELLAIGUE. — Liszt, par JEAN CHANTAVOINE. — Haendel, par ROMAIN ROLLAND.

LIBRAIRIE NATIONALE

G. VAN OEST ET C^{ie}

72, rue de la Montagne, BRUXELLES

ÉTRENNES 1911

Livres illustrés. Livres d'amateurs.

Livres pour la jeunesse.

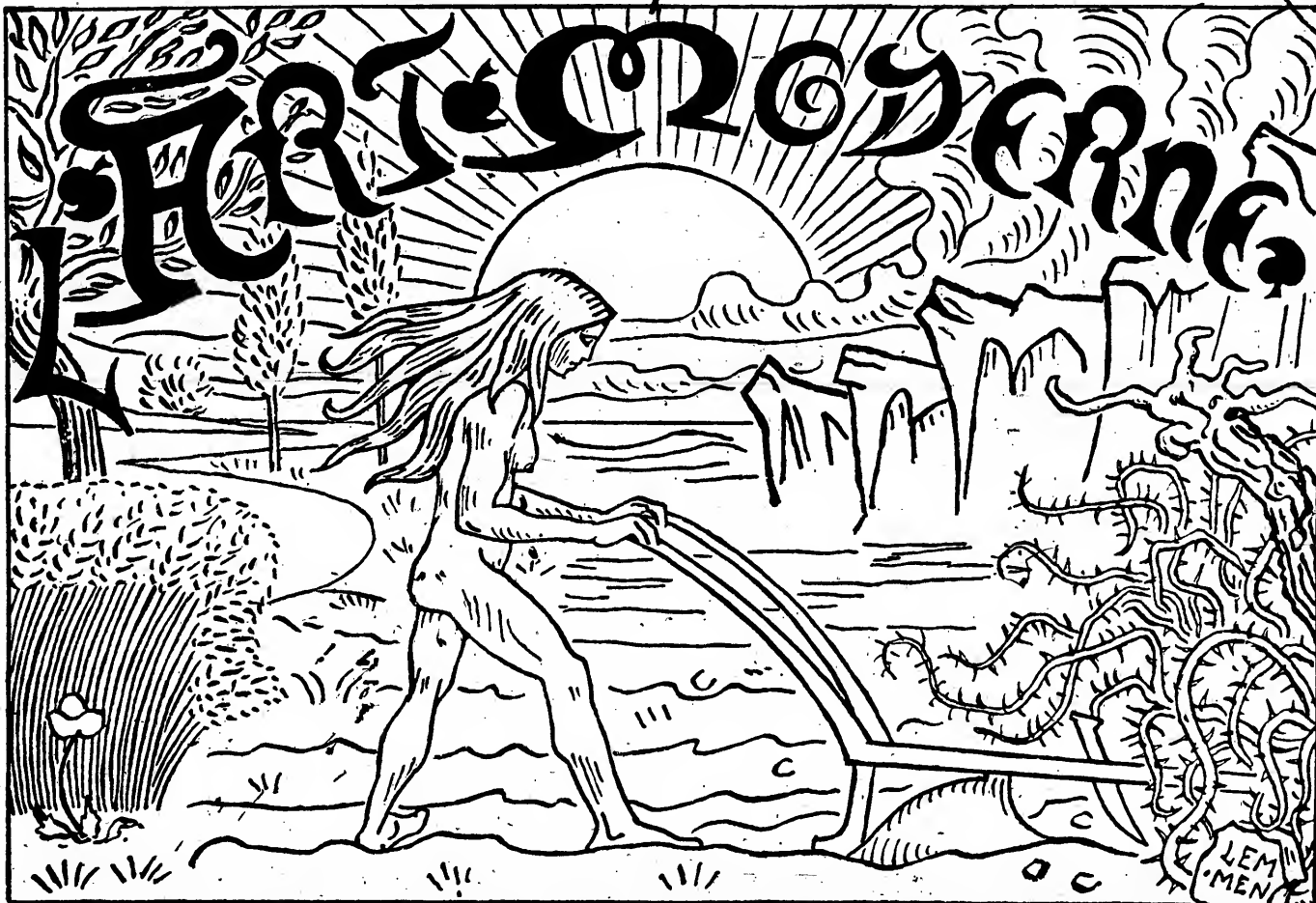
Janvier

1910, 30^e a.

14448
à la Schola Cantorum

nos 1, 3-11, 14-16, 18-19,
21-24, 26-31, 34-45, 48-49,
51-52

ÉCOLE SUPÉRIEURE DE GRANT & DE MUSIQUE
SCHOLA CANTORUM
19, Rue Saint-Jacques, P.



2 JANVIER 1910

TRENTIÈME ANNÉE

NUMÉRO UN

SOMMAIRE :

La Reine Elisabeth (HENRY LESBROUSSART). — Alberto Martini. — Livres d'enfants (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Noces de musique (Ch. V.) — Réciprocité (O. M.). — La musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale : *Le Grand Soir*; *Matinée Catulle Mendès* (GEORGES BENCY). — Concours musical. — Nécrologie : Charles-Louis Philippe. — Petite chronique.

LA REINE ELISABETH

Au premier accueil, l'impression se résume en trois mots : fragilité, bonté, timidité. La *petite reine* : l'épithète lui était acquise neuf ans avant son avènement. Elle est petite et fine. La voix est fine aussi, avec une sonorité réservée qui place l'accent tonique d'une façon inhabituelle. Elle apparaît immédiatement, bonne, avec un désir de témoigner sa bonté, de faire comprendre qu'il n'y a dans cette bonté aucune condescendance orgueilleuse. Elle est intimidée, parce qu'elle craint de mal exprimer toutes les intentions bienveillantes qui se pressent en elle, parce qu'elle voudrait mieux connaître notre langue, parce qu'elle souffre de la distance que la société impose entre elle et vous et que son cœur veut abolir. Vous voilà tout rassuré. Vous reprenez vite

voire aplomb ; vous êtes un peu honteux de vous sentir moins effarouché qu'elle ne le paraît, et puisqu'elle vous questionne et vous engage à la causerie, ma foi, vous déliez votre langue.

Vous parlez, vous parlez. Comme de juste, votre petite conférence a été préparée sagement, avec quelques négligences voulues pour simuler l'improvisation. Vous êtes content de vos phrases, et très flatté de vous voir écouté aussi attentivement par une Reine ! — Mais voici que certaines révélations sur lesquelles vous comptiez ne produisent pas le résultat espéré : on vous entend, on vous comprend, mais il semble que toutes ces belles choses sont déjà connues. Et tandis que vous vous bercez au son de vos discours, vous constatez que votre auditrice vous observe avec une parfaite netteté. Vous devinez qu'elle savait ce que vous croyiez lui enseigner. Elle vous laissait l'illusion du contraire, autant par politesse généreuse que par curiosité, pour comparer votre exposé à d'autres, retrouver ses lectures dans vos paroles, contrôler ses propres sensations par les vôtres, notamment dans les questions d'art. — Et vous n'êtes plus rassuré du tout : vous vous trouvez devant un esprit critique, réfléchi, d'une indépendance et d'une rapidité de jugement rares chez une femme. Votre ton baisse vite, car

Jo. 9163

185

si vous versez dans la boursouffure ou la prétention, vous en êtes aussitôt averti par une fugitive nuance de malice qui égale imperceptiblement le regard prévenant.

Elle est malicieuse, la petite reine. Oh ! sans méchanceté. Le trait pique surtout les ridicules, les snobs, les paons qui font la roue et tous ceux qu'éblouit le panache ou qu'obsède l'arivisme. La malice frappe juste, mais reste fine et sans amertume, atténuée par un sourire où subsiste tout de même de l'indulgence.

Par exemple, elle ne garde ni malice ni indulgence pour ceux dont les actes heurtent ses idées rigoureuses de droiture morale. Cette nature d'enjouement et de bonté délicate est d'une honnêteté essentielle. Son âme digne respecte au plus haut degré la dignité des autres : on l'a remarqué, notamment, dans ses efforts pour modifier l'organisation des œuvres de charité, cherchant à introduire l'idée de relèvement dans le soulagement des misères et plus de compréhension clairvoyante dans les interventions secourables.

Une intelligence particulière marque d'un trait vif cette personnalité spontanée. La reine Elisabeth a hérité de son père un esprit scientifique, une curiosité avide de toutes les formes de la vie, le respect des méthodes expérimentales, le mépris des formules dogmatiques. Cette jeune femme, si craintive devant les pompes du protocole, a une franchise et un courage de pensée, une hardiesse de logique que ses familiers eux-mêmes doivent deviner, tant sa douce tolérance craint de les froisser. Dans ses observations et réflexions, elle refusera de se livrer au sentiment quand la science peut la guider. Elle vénère par-dessus tout la science et l'art. Si son libre esprit pouvait admettre des classes, c'est aux savants et aux artistes qu'elle accorderait la prééminence, avec peut-être une nuance de prédilection pour les premiers en tant que directeurs sociaux.

Mais ne croyez pas que l'art soit négligé ! Elle adore la vie, la vie vécue comme la vie représentée, l'ivresse d'une galopade d'amazone comme l'exaltation d'une audition de Wagner. Qui aime la vie doit aimer l'art, son interprète magnifique. L'article que signait Octave Maus dans ces colonnes, dimanche dernier, est une prophétie autant qu'une requête. Le roi — intelligence économique, liberté de jugement sur les choses sociales — accordera certes aux arts de Belgique l'appui qu'il leur doit, puisque la reine les aime et les pratique. Croyez que sa sollicitude s'étend largement au delà des académies et conservatoires. Elle connaît toutes les productions de notre jeune renaissance littéraire, et Maeterlinck et Verhaëren n'ont pas de lectrices plus attentives et plus admiratrices.

Plus que les lettres et les arts plastiques, la reine affectionne la musique. La jolie marque de son hérité

allemande se retrouve dans cette prédilection pour la forme d'art la plus expressive et la plus intime. Désirant connaître par elle-même, elle pratique un instrument, le violon. Elle exécute à vue avec une amusante facilité ; mais son avidité à toujours déchiffrer du neuf entrave un peu les progrès de la technique. Si cette reine pouvait s'imposer son heure de Kretitzer par jour ! Tel qu'il est déjà formé, son talent affirmé un goût profond de la musique, une expression fraîche aux accents parfois imprévus, qui révèlent une émotion.

Voilà le portrait esquissé. Les impressions qui le composent sont certainement incomplètes ; elles sont peut-être inexactes. Mais on les donne dans leur sincérité et sans ostentation. On ne saurait parler avec ostentation de notre souveraine. L'apparat lui glace. Elle n'eût certes pas fait une reine de Versailles, une déité lointaine qui n'impressionne que parce qu'on l'ignore. Non ; la nôtre peut être connue. Elle trouvera d'autant plus de dévouements qu'elle s'approchera mieux des Belges qui l'ont adoptée.

Car ils l'ont adoptée tout naturellement. Un publiciste bruxellois écrivait ces jours derniers : « Certains intransigeants par une sorte de romantisme politique hésitent à reconnaître des vertus aux princes. » Cette fois, nul n'hésite ; demandez-le donc aux habitants du Parvis Saint-Roch, qui saluaient les héros de la Joyeuse Entrée de cette délicace candide : « Le Peuple à son Roi bien-aimé et à sa bonne petite Reine. »

HENRY LESBROUSSART

ALBERTO MARTINI

Le Salon de l'Estampe, qui s'ouvrira jeudi prochain au Musée moderne, groupera une partie de l'œuvre de M. Alberto Martini, un jeune artiste italien dont la curieuse personnalité s'est affirmée dans nombre d'illustrations d'un caractère spécial, à la fois macabre et érotique.

M. Vittoria Pica, qui, le premier, signala le dessinateur à l'attention de ses compatriotes, s'est chargé de le présenter au public bruxellois dans une préface dont on nous communique les bonnes feuilles et dont nous extrayons l'essentiel :

« Cérébral attiré par le fantastique, analyste minutieux, il était prédisposé à subir profondément l'influence de Dürer et des autres grands maîtres de la gravure allemande que les musées publics et les collections particulières de son pays lui avaient fait connaître. Ce fut pour lui une révélation et une obsession qui aboutirent à une véritable saturation esthétique. L'on pourrait soutenir qu'elle empêcha peut-être un développement plus rapide et plus décisif de sa personnalité en le maintenant plusieurs années sous l'influence de l'artiste bavarois Sattler, dont l'œuvre, qui procède à la fois de la renaissance de l'antique et des compositions allemandes du XVI^e siècle, lui fut révélée lors d'un long séjour à Munich en 1898. Mais il faut reconnaître aussi que cette influence le poussa à serrer son dessin, à mieux développer, à assouplir, à fortifier ses dons naturels d'observation et de repro-

duction de la réalité. Ce sont ces qualités rares et précieuses qui donnent une saveur si particulière à ses dessins, dans lesquels on se plaît à analyser et à détailler longuement toutes les minuscules d'un harmonieux ensemble.

Ajoutons tout de suite que si dans ses œuvres de début, telles que les quatorze dessins de la *Cour des Miracles*, exécutés à l'âge de dix-huit ans, et les deux séries du *Poème du Travail*, exécutées un an ou deux plus tard, se retrouve, d'une manière presque inconsciente, l'imitation de Sattler. Martini sut, petit à petit, développer sa personnalité artistique ainsi que le montrent les illustrations pour le poème héroï-comique d'Alexandre Tassoni : *Le Seau dérobé* (l'œuvre la plus complexe et la plus importante de sa première manière), quelques planches de valeur assez inégale pour la *Divine Comédie* de Dante et toute une série de délicieux *ex-libris* et de petites vignettes décoratives.

Une vision tout à fait nouvelle, plus raffinée, d'une sensualité rare, d'une perversion subtile, d'une ironie amère et d'un symbolisme macabre, se révèle dans une dizaine de planches dont les titres caractérisent l'inspiration : *La Parabole des aveugles*, *la Mort de la Jeunesse*, *la Belle Vénitienne*, *Sainte-Agathe*, *la Vierge vendue*, *les Trois Grâces*, *l'Amante abandonnée*, *la Vision de l'amante morte*, *la Vénus détournée* et *la Beauté de la femme*.

Ces œuvres sont les unes et les autres aussi intéressantes que diverses malgré l'identité de l'inspiration à la fois macabre, sensuelle et satirique. L'imagination s'y révèle toujours remarquablement originale, bien que certains critiques aient voulu la voir procéder directement de Rops et de Beardsley. Si l'on peut admettre sans difficulté que Martini appartienne à la même catégorie particulière d'artistes subtils et ultra-raffinés dont la cérébralité domine le sentiment, il faut admettre aussi que par l'invention et par la technique de ses dessins à la plume il diffère de Rops et de Beardsley autant que l'aquarelliste belge réaliste et voluptueux, mais d'une santé spirituelle bien équilibrée, diffère de l'illustrateur anglais, idéaliste, anormal, de tendances et d'habitudes plutôt malades.

Une composition très délicate exposée à Milan en 1906 sous le titre *Nocturne de Chopin* révélait un aspect de grâce élégante et de poétique sentimentalité jusque là insoupçonnées chez le dessinateur joyeux du *Seau dérobé*, tragique du *Poème du Travail* et de *l'Allégorie de la Guerre*, voluptueux des *Trois Grâces* et de *la Beauté de la femme*. La multiplicité de la variété de son inspiration s'allie tous les jours davantage.

Ces mêmes qualités de séduction frêle et aimable se retrouvent dans des compositions plus récentes : *Murano*, *L'Alien*, *Le Chat endormi*, *La Belle étrangère*, qui toutes ont pour fond pittoresque la lagune vénitienne sillonnée de gondoles.

L'humour gracieux des illustrations du *Seau dérobé* réapparaît, poussé à une rare protection de dessin minutieuse et patiente, dans ses deux compositions pour *Vert-Vert*, l'amusant conte en vers de Gresset.

Mais toute la mesure de son extraordinaire talent de commentateur d'un grand écrivain, toute la profondeur de ses synthèses graphiques ultra-suggestives et tout le fantastique de ses conceptions, Alberto Martini l'a donné dans les planches nombreuses qu'il a exécutées pour illustrer les *Histoires extraordinaires*, les *Histoires grotesques et sérieuses* et les *Poèmes* d'Edgard Allan Poe.

Le jeune artiste de Trévise, par ce contact intime avec le génial écrivain américain, a vu ses qualités personnelles s'intensi-

fier, s'affiner ; et il a enfin sagement renoncé à certaines expressions voluptueuses qui valurent tant de succès à certaines de ses œuvres antérieures, sentant fort bien ce que cela aurait eu d'inopportun pour comprendre et faire comprendre aux autres l'essence de l'idéalisme pur et sans aucune trace de sensualité d'Edgar Poe.

Les visiteurs du *Salon de l'Estampe* qui examineront les unes après les autres les compositions de Martini ne pourront, me semble-t-il, ne pas admirer la fantaisie avec laquelle, sans jamais s'arrêter à un même procédé d'interprétation, mais au contraire en le modifiant d'un dessin à l'autre, il a rendu dans sa beauté et dans sa synthèse par une représentation impressionnante l'essentiel ou le plus typique de chacune des nouvelles et de chacun des poèmes »

LIVRES D'ENFANTS

Dieu merci, il n'est pas de livres que pour les grandes personnes, qui sont d'ailleurs souvent de puérils personnages, il y en a aussi pour les enfants, qui sont souvent de précoces grandes personnes. Et, Dieu merci encore, ils ne sont pas tous scientifiques. On en fait de pittoresques, de jolis, de brillants et qui demeurent à leur portée.

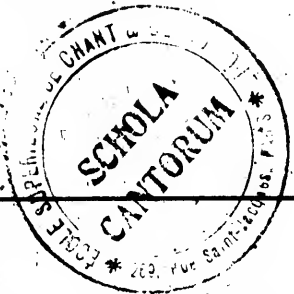
Je sais gré à M. Dorbon, le célèbre bibliopole parisien, qui est en même temps un éditeur d'art délicat, d'avoir compris ces desirs, inexprimés mais néanmoins réels et profonds, de la clientèle enfantine. Deux de ses derniers livres, en particulier, méritent l'attention.

Le premier (1) n'est autre qu'un alphabet, mais quel alphabet!... Dans un portefeuille solide et élégant, vingt-quatre feuilles, véritables estampes représentant des animaux posés le long d'une lettre de l'alphabet. Aucun n'est travaillé *de chat*. On sent que l'artiste a passé de longues heures à observer toutes ces bêtes ; certaines sont simplement admirables, telles que cet ours qui, dressé debout le long de la lettre I, savoure d'avance la figue (insérée dans le point sur l'I) qu'il voit tomber, telles encore qu'une otarie, surprenante de vie, de modelé, de lustre, qui se tord autour de la lettre J. Et ces marabouts, s'affrontant en moitiés d'M et se disputant une grenouille, etc. Il y a là dedans une verve, une ingéniosité, un art exquis. Et un enfant peut comprendre, ce qui est l'essentiel.

Un enfant aussi peut comprendre les dessins que M. Paul Guinebault a faits pour le second livre (2). L'artiste possède un talent ingénu et frais, et enfantin dans le sens le plus favorable du mot. Tout naturellement, sans qu'il fasse le moindre effort pour se mettre à leur portée, il interprète les thèmes les plus propres à plaire à des enfants. Très à l'aise dans ce volume où d'aimables et légères chansonnettes et rondes de Xavier Privas ne parlent que de sourires, de poissons rouges, de petits pêcheurs, de souris blanches, de petits pâtés, de pantins, de feuilles et de sauterelles, il jette autour des textes et des notes de délicieux gosses, des fleurs, des oiseaux, des papillons, des jouets, des

(1) *A. B. C. d'art*, croquis d'animaux et lettres ornées, par MARIANO. (Coloris d'art J. Saudé). A Paris, chez Dorbon aîné.

(2) *Petites Vacances*, chansons, berceuses, rondes et jeux de XAVIER PRIVAS et FRANCINE LORÉE-PRIVAS; aquarelles par PAUL GUINEBAULT. (Coloris d'art J. Saudé). A Paris, chez Dorbon aîné.



animaux familiers, toutes les choses et tous les êtres qui composent le décor de la vie et des rêves d'un enfant.

Certaines de ses compositions, entre autres celle pour la *Ronde pour les petits Fermiers*, celle pour la *Ronde des Souris blanches*, celle pour la *Berceuse des Hirondelles*, celle pour la *Ronde des Sauterelles*, sont de ravissantes choses à regarder, pleines de ces trouvailles d'observation et d'humour qui enchantent les enfants et qu'on ne se croit plus obligé de faire pour eux depuis qu'on ne daigne plus les amuser. M. Guignebault se révèle dans ces petites choses un véritable artiste plein de finesse et de fantaisie. On le suivra avec sympathie.

Et l'on peut dire que M. Dorbon vient de lancer là deux livres qui, dans deux nuances différentes, semblent, chose rare aujourd'hui où l'on confond tous les genres, répondre parfaitement à leur but.

FRANCIS DE MIOMANDRE

NOTES DE MUSIQUE

Il y a eu un si grand nombre de concerts pendant le mois de décembre, et de telles coïncidences se sont produites, que le public et la critique ont dû se diviser. Pendant que MM. Deru et De Greef jouaient à la salle Patria, M. Froelich chantait au Cercle; tandis que le Quatuor Zimmer se faisait entendre à l'École allemande, le Quatuor des Violes de M. Henri Casadesu fonctionnait à l'École française, sous l'égide de M. Durant.

Le récital Froelich, au Cercle artistique, a fort bien réussi. Ce sympathique chanteur, dont la voix éclatante et souple fait merveille dans le grand style d'opéra et d'oratorio des XVII^e et XVIII^e siècles, est aussi très à son aise dans le *lied*, qu'il chante avec intelligence, mais non sans une certaine monotonie d'expression. Peut-être gagnerait-il à écarter de ses programmes certaines œuvres de qualité secondaire, telles que le *Junge Dieterich* de Henschel et le *Jour d'été* de Kjerulf. Charles Bordes était mal représenté par *Du Courage!* Le maître tant regretté a fait mieux, beaucoup mieux que cela.

M^{lle} Homburger a donné un *Lieder-Abend* tout à fait charmant à l'Institut musical de M^{lle} Olga Milès. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de vanter les mérites de cette excellente cantatrice suisse dont les progrès et les succès sont constants et qui chante le *lied* avec un sens raffiné de l'intimité propre au genre. A côté de mélodies de Schubert, Mendelssohn, Brahms, etc., elle a interprété des mélodies fort agréables de deux compositeurs suisses contemporains, MM. Courvoisier et Schoeck. On a regretté l'absence, dans son programme, de quelques noms français, tels que ceux de Duparc, Fauré, Chausson, Bordes, etc.

Signalons enfin la belle séance donnée par le Quatuor Zimmer : des quatuors de Mendelssohn et de Dvorak et un trio pour cordes de Beethoven en composaient le programme. Ces trois œuvres, inégalement intéressantes, ont été jouées d'une manière délicieuse par MM. Zimmer, Ryken, Baroën et Boehaerd.

CH. V.

RÉCIPROCITÉ

Sur l'intelligente initiative de M. T. J. Gueritte, une association a été récemment fondée à Londres sous le titre *Société des Concerts français* en vue de faire connaître en Angleterre et de propager les œuvres les plus intéressantes de l'École française contemporaine. Patronnée par l'Ambassadeur de France et par un Comité d'honneur composé de notabilités artistiques et mondaines telles que la duchesse de Sutherland, Lord Alverstone, Lord Howard de Walden, Sir Edw. Sassoon, MM. Arthur Symons, Thomas Beecham, Henry J. Wood, etc., cette société a fait de

brillants débuts cette année en organisant, de février à juin, des auditions où furent interprétées par des artistes de choix les plus belles œuvres instrumentales et vocales d'Ernest Chausson, de Claude Debussy, d'Henri Duparc, de Gabriel Fauré, de César Franck, de Vincent d'Indy, de Maurice Ravel, d'Albert Roussel, de Florent Schmitt et de Déodat de Séverac. Déjà, depuis la rentrée, deux concerts ont eu lieu au Bechstein Hall, consacrés à Vincent d'Indy, à Albéric Magnard, à Reynaldo Hahn, André Caplet et D.-E. Inghelbrecht. Les prochains programmes porteront les noms de Chabrier, Lekeu, P. de Bréville, P. Dukas, M. Février, etc.

Mais tandis que l'on poursuit en Angleterre cet apostolat, un groupement analogue se forme à Paris, à l'instigation de M. T. J. Gueritte également, pour initier les amateurs français aux compositions de l'École anglaise. Celle-ci est presque totalement inconnue en France, bien qu'elle ait brillé d'un vif éclat au temps des Purcell, des Wesley et des Byrd. Les compositeurs d'aujourd'hui, et notamment MM. York Bowen, Benjamin Dale, Arnold Bax, Paul Corder, Sir Edward Elgar, Balfour Gardiner, Cyril Scott, Vaughan Williams, etc., verront, les 14 janvier et 7 février, leurs œuvres exécutées à la Salle Erard par les soins de la *British Concerts Society*, dont le Comité directeur et le Comité de propagande réunissent une foule de personnalités en vue. Deux autres concerts, dont l'un consacré spécialement à la musique vocale des siècles passés, auront lieu ultérieurement.

Placée sous le haut patronage de l'ambassadeur d'Angleterre, des compositeurs C. Saint-Saëns, G. Fauré, V. d'Indy, Ch.-M. Widor, C. Debussy, Sir Edward Elgar, Sir A. Mackenzie, Sir Hubert Parry, Granville Bantock et Fred. Delius, la Société n'est nullement — à peine est-il besoin de le dire — une entreprise commerciale, et les bénéfices que pourraient laisser les concerts seront intégralement versés à des œuvres de charité. De même que la *Société des Concerts français* dont elle est le complément, elle n'a d'autre but que de répandre des œuvres intéressantes et de les faire aimer. Il importait de signaler ici la création de ce nouvel organisme, qui paraît dès à présent assuré de grouper d'ardentes et nombreuses sympathies.

Pour tous renseignements, on peut s'adresser au secrétaire général, M. T. J. Gueritte, 38 Victoria-Street, à Londres S. W., ou au secrétaire adjoint, M. R. Vaufrey, 43 rue Jacques Dulud, à Neuilly-sur-Seine.

O. M.

LA MUSIQUE A LIÈGE

M. Debeve ne pouvait ouvrir son premier concert et le terminer par deux œuvres qui ne fussent plus sympathiques que l'ouverture de *Givernoline* et la *Fantaisie canadienne*; la fécondité, la variété, le tour original de leurs motifs, l'indépendance personnelle de leur allure font regretter cruellement la mort prématurée de Chabrier et souhaiter longue carrière à Paul Gilson.

L'interprétation en a été vivante et scrupuleuse. Même éloge pour la *Méphisto-valse* de Liszt, où l'unisson des deux flûtes (Russon et Henrion) a mérité des applaudissements. Le pur et suave joaillier qu'est Risler devient, en quelques œuvres, un des plus grands artistes du siècle, et on peut le dire pour le concerto en *ut* mineur de Beethoven. Le *targo* surtout fut sublime; aucun autre mot n'exprimerait sa matérialité fluide et l'azur céleste où palpitait son verbe mélodique. Risler rajeunit aussi le Chopin usé et sent bien le Schumann. Mais le *targo* de Beethoven est inoubliable!

M. Georges Sporek, dont les éditions analytiques des classiques (thèmes, plan, secrets de la construction) et les conseils professionnels aux pianistes (1) attirent vivement l'attention du monde

(1) Voir le *Barde*, nouvelle revue bi-mensuelle de musique et de littérature dirigée par Franck Jehn, et la Quatrième sonate de Weber en numéro spécimen, avec une biographie signée H.-C. Houssaye, où je relève une contradiction sur la science acquise de Weber chez Vogler et son ignorance de l'architecture en pratique.

musical, dirigea lui-même sa *Légende* pour cor anglais et orchestre (soliste très heureux, M. Charlier) et le poème symphonique *Islande*, qui est plus solidement bâti. La richesse des modulations et les trouvailles harmoniques leur donnent beaucoup de charme. M. Sporek est un chef adroit qui tient fermement son orchestre.

Au concert des amateurs, dont M. Jules Robert a relevé puissamment le niveau, les solistes ont révélé des qualités éminentes. M^{lle} Delstanche, brillante élève d'E. Ysaye, est une violoniste déjà impeccable, sûre de sa technique et délicieusement inspirée: elle a stylé admirablement le Concerto en *mi* majeur de Bach et la *Havanaise* de Saint-Saëns, deux œuvres bien éloignées l'une de l'autre. Ovation, rappels, *bis* lui furent prodigués par un public nombreux et *select*. Ses succès en Allemagne ne nous étonnent plus; c'est un talent précoce et tout de charme, comme sa personne.

Une autre révélation, une vraie rareté, une cantatrice généreusement douée, formant trinité avec une pianiste et une violoniste de valeur, nous a positivement émerveillés tous; car imagine-t-on une voix comme celle de la Krauss et l'aisance la plus complète dans le chant, au lieu d'une voix... de pianiste, chez une adolescente de vingt ans? C'est ce que l'air de *Samson et Dalila*, le *Printemps* de Grieg, la *Nuit de mai* de Brahms et la *Chanson de Solveig* ont servi à démontrer et M^{lle} Marthe Trassenster peut se flatter d'un beau et sincère triomphe. Quand elle aura régularisé le passage des trois registres, elle sera classée parmi les grandes artistes.

Le *Quatuor slave* de Glazounow (M^{lle} Delstanche, MM. Neef, Mairlot et Meisner) fut interprété d'une manière exquise. A ce compte, il n'y a plus d'amateurs à la dite société.

Autre affaire! Une société de musicologie pour la recherche, l'exécution et la publication des œuvres wallonnes (et il en reste dans les coins oubliés depuis l'époque de l'évêque Étienne jusqu'à Josquin, et de Jean Guyot jusqu'à Gressnich et Gossec!) vient de se fonder sous les meilleurs auspices. Chaque jour, de nouveaux membres s'inscrivent chez M. Alexis, son secrétaire. Elle s'est affiliée à la *Musikalische internationale Gesellschaft*.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Grand Soir.

Le Grand Soir, de M. Léopold Kampf, adapté à la scène française par M. d'Humières, fut créé à Paris peu de temps après les événements sanglants de Saint-Petersbourg. Je suis bien sûr qu'il produisit à cette époque une impression profonde. La conscience universelle avait été révoltée par les massacres. Et puis, les nihilistes étaient à la mode.

Ils le sont moins aujourd'hui. Ils ne le sont même plus du tout à Bruxelles, en ce moment du moins. La mort du Roi, l'avènement de son successeur ont créé une atmosphère de loyalisme que nous subissons tous plus ou moins et qui ne nous permet pas d'écouter avec le sérieux nécessaire les généreuses tirades révolutionnaires des héros de M. Kampf. On a senti cela très nettement l'autre soir à l'Alcazar. Malgré l'enthousiasme délirant de quelques anarchistes répandus dans la salle, le premier et le deuxième acte de la pièce ont paru pénibles et presque ridicules, et ce n'est qu'au troisième que les spectateurs se sont animés et ont compris.

Cependant *Le Grand Soir* est une œuvre forte et d'un intérêt considérable. Elle montre comment le système de compression et d'espionnage suivi en Russie par les agents du tsarisme doit forcément pousser les partisans du progrès social à employer les moyens violents. Un personnage de la pièce, Anton Fédor, et deux femmes qui l'aident dans sa tâche ont préféré l'action lente et clandestine de la presse. Ils se bornent à imprimer en secret un journal révolutionnaire. Qu'arrive-t-il? La gendarmerie opère chez eux une descente, ils sont arrêtés, emprisonnés, torturés de toutes les façons.

Le vieux Tantale, révolutionnaire théorique, a passé en prison une partie de sa vie. Il a pu s'en échapper enfin et s'est réfugié auprès de l'imprimeur Fédor. Il raconte l'horreur des bagnes russes et déclare qu'il préfère se faire sauter la cervelle plutôt que de retomber aux mains de ses bourreaux. Qu'arrive-t-il? Les gendarmes surviennent et l'on entend dans la coulisse une détonation: c'est Tantale qui se délivre à jamais. A l'acte suivant, nous entendons passer, dans la rue, une paisible manifestation de grévistes chantant des sortes de cantiques révolutionnaires. La manifestation a promis de demeurer pacifique et purement démonstrative. On espère que la police et les cosaques ne se montreront pas. Qu'arrive-t-il? Nous le savons trop. Le souvenir du dimanche sanglant ne s'est pas encore effacé: tout à coup des piétinements de chevaux, un commandement bref, et des feux roulants, redoublés, parmi des clameurs d'agonie... Tout cela est bien de nature à exaspérer un homme énergique, ardent, convaincu, surtout si cet homme souffre déjà dans son cœur un martyr d'autant plus atroce qu'il est ignoré de tous. Or, c'est précisément la situation de Vasili, compagnon résolu, jadis l'âme même du grand mouvement nihiliste, et actuellement en proie aux plus noirs soucis. Il aime Anna Rikanskaga, une jeune nihiliste très belle, et il s'est mis en tête, — on ne sait trop pourquoi, d'ailleurs, — qu'il n'en serait jamais aimé. La mort donc lui serait douce, mais il veut une mort qui soit utile à la cause. Il fera sauter le gouverneur-général revenant, la nuit, de l'Opéra où il a fêté le succès d'une danseuse, sa maîtresse.

Cette nuit-là, Anna s'est réfugiée chez sa tante, épouse d'un haut fonctionnaire de la ville. Au cours d'une scène assez drôle, on apprend à connaître ce personnage, et à travers lui tout le monde bureaucratique russe: c'est un ivrogne, un courtisan, un être persuadé qu'il est indispensable à la vie de la nation et par-dessus tout, c'est un formidable imbécile: il raisonne comme un tambour. Mais sa femme est touchée par les idées nouvelles et elle a même permis que l'on cachât chez elle — chez le haut fonctionnaire impérial! — des ballots de livres interdits. Triste et malade, toujours secouée de la terreur d'une perquisition, elle montre une vaillance calme, une sorte de résignation douloureuse devant l'injustice et le crime.

Mais Anna, elle, est triomphante et heureuse. Vasili a été amené malgré lui à lui avouer son amour, et tout de suite elle lui a crié qu'elle aussi l'aimait, qu'elle était toute à lui. Un instant, un trop court instant, l'amour les a enivrés, les a distraits de leurs devoirs envers la Cause. Hélas! déjà Vasili avait accepté la mission terrible. Cette mission qui, tout à l'heure, alors qu'il ne se savait pas aimé, lui apparaissait comme la joie suprême de sa vie, maintenant qu'Anna est à lui elle l'emplit d'un désespoir abominable. L'accomplir, c'est se vouer à la mort, c'est renoncer à l'amour à peine goûté. N'importe, il l'accomplira! Et ce sera Anna, aussi grande, aussi héroïque que lui-même, qui, d'une fenêtre, en élevant un candelabre enflammé, lui donnera le terrible signal. La bombe éclate au dehors et la jeune femme, à moitié folle de douleur, clame un appel strident à la révolte sacrée, au meurtre libérateur, au grand soir de la vengeance rouge.

Je le répète: l'intérêt principal de cette pièce est de montrer comment des êtres foncièrement bons, loyaux et justes, sont poussés à l'action directe par les procédés barbares du gouvernement russe. De ce point de vue tout le monde peut applaudir le *Grand Soir*, et il le mérite. Ajoutons que la troupe de l'Alcazar l'interprète d'une manière remarquable — il faudrait citer tous les artistes — et que les bruits de coulisse, si importants en l'occurrence, sont très bien réglés et très impressionnants.

Matinée Catulle Mendès.

Il n'y a pas tout à fait un an que Catulle Mendès est mort, et il semblait que celle qui fut sa compagne ne pût parler de lui qu'avec tristesse. Cependant la causerie que M^{me} Jane Mendès est venue faire au théâtre du Parc sur son mari ne fut pas triste, à peine mélancolique. C'est que la figure de Mendès évoque invinciblement la Joie, la Lumière, l'Amour. M^{me} Mendès, toujours impérialement belle, nous a conté la jeunesse rayonnante de Mendès, son enfance blonde de petit dieu, ses débuts dans les

lettres, la fondation du Parnasse. Toutes ces choses nous étaient connues, et c'était tant mieux presque, puisque de la sorte nous pouvions mieux goûter la grâce avec laquelle elles nous étaient redites.

La troupe du Parc a joué ensuite deux pièces de jeunesse de Mendès, créées l'une en 1872, *la Part du Roi*, à la Comédie Française, l'autre en 1877, *Justice*, à l'Ambigu. La première est une aimable fantaisie en vers : c'est le triomphe de l'Amour, pauvre et nu, sur les séductions du Trône et de la Couronne. L'autre est un drame sombre, d'une invraisemblance qui porte nettement sa date. Lorsqu'un poète veut lutter avec l'homme de théâtre, le Scribe ou le Sardou, il est perdu d'avance. Mais comme, dans *Justice*, on voit deux amants, séparés par la volonté d'un père, s'asphyxier ensemble, toutes les jeunes abonnées des matinées littéraires ont applaudi la pièce avec une unanimité touchante. Soyez sûrs qu'elles seraient prêtes éventuellement à agir de même, ou du moins à avoir la migraine pendant huit jours!

Il faut citer M^{lle} de Brandt, très gentille dans le rôle de l'amoureuse héroïque, M. Séran excellent dans celui de son partenaire. Dans *la Part du Roi*, M. Scott est un chevalier errant à l'âme chaude et au verbe éloquent. Il fait superbement triompher l'amour.
G. R.

Le théâtre Molière a repris les *Hirondelles*, la plus jolie opérlette de Hirschmann, jouée il y a quelque trois ans aux Galeries. C'est un très grand succès.

GEORGES RENCY

CONCOURS MUSICAL

Le concours de composition institué par la *Société des Nouveaux-Concerts d'Anvers* n'a pas donné de résultat satisfaisant. Le jury, composé de MM. J. Blockx, L. Du Bois, P. Gilson, J. van den Eeden et L. Mortelmans, a estimé qu'aucun des six manuscrits présentés ne méritait le prix de 1,000 francs, ni qu'aucune de ces œuvres ne pouvait être exécutée à l'un des concerts de la Société. En conséquence, celle-ci organise pour l'année 1914 un nouveau concours pour compositions symphoniques aux conditions précédentes.

Les manuscrits devront être remis avant le 1^{er} juin de cette même année à M. Fernand Van Dyck, 5, Grande rue Pierre-Pot, à Anvers, qui se tient à la disposition des intéressés pour tous renseignements complémentaires. Les manuscrits du concours de 1909 peuvent être repris dès maintenant à la même adresse.

NÉCROLOGIE

Charles-Louis Philippe.

La mort de Charles-Louis Philippe est, pour les Lettres, un deuil aussi cruel qu'imprévu. L'auteur du *Père Perdrix* et de *Bubu de Montparnasse*, de *Croquignole* et de *Marie Donadiou* est l'un des rares écrivains de ce temps qui marquèrent la littérature française d'un accent personnel et modifièrent ses directions. A ce titre, son œuvre a une importance de premier ordre que nous tenterons, dans un prochain article, de déterminer, en rendant à l'homme, qui fut modeste et d'une exquise bonté, l'hommage qu'il mérite.

Charles-Louis Philippe a succombé à trente quatre ans, brusquement enlevé par une fièvre typhoïde.

CONCERTS ANNONCÉS

Le troisième concert symphonique Durant aura lieu le dimanche 9 janvier, à 2 h. 1/2, à la salle Patria, avec le concours de M. Louis Froelich qui chantera l'air des *Saisons* et les « Plaintes d'Aimfortas » de *Parsifal*. Au programme orchestral : deuxième

symphonie de Schumann, airs de ballet de Rameau, prélude de *Lohengrin*, *Don Juan* (R. Strauss). Répétition générale la veille, à 2 h. 1/2; même salle. La deuxième séance de la Société des instruments anciens, ajournée en raison du deuil national, ne pourra avoir lieu qu'en mars.

Le double quintette *le Decem*, de Paris, donnera le jeudi 13 janvier, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, avec le concours de M. Camille Chevillard, directeur des Concerts Lamoureux, une audition d'œuvres de Mozart, Schubert, Théodore Dubois et Chevillard.

C'est, comme nous l'avons annoncé, le samedi 15 janvier, à 8 h. 1/2, au Palais des Arts (ancien Hôtel de Somrée), qu'aura lieu le récital Chopin donné en commémoration du centenaire du maître par le pianiste Backhaus.

Le troisième concert Ysaye aura lieu sous la direction de M. Rasse et avec le concours de M. Eugène Ysaye le dimanche 16 janvier, à 2 h. 1/2, à la salle Patria. M. Eugène Ysaye exécutera le Concerto en sol mineur de Vivaldi pour violon principal, orchestre à cordes et orgue, le Concerto en sol majeur d'Emmanuel Moor, le Poème d'Ernest Chausson, et, avec MM. Van Hout, Doelhaerd, Jourdain, Heybroeck, Van der Bruggen et Falen, le Septuor de Beethoven. L'orchestre interprétera en première audition *Les Abeilles*, esquisse symphonique de M. Théo Ysaye d'après Maeterlinck.

La première exécution à Bruxelles de la *Passion selon Saint-Jean* aura lieu à la salle Patria le vendredi 21 janvier, à 7 h. 1/2 du soir. La Société J.-S. Bach, qui organise cette audition, s'est assuré le concours de M^{mes} A. Noordwier-Reddingius et P. De Haan-Manifarges, de MM. George Walter et Gérard Zalsman. Le solo de viole de gambe sera joué par M. Ed. Jacobs, la partie d'orgue par M. De Bondt. Les récits de l'Évangéliste seront accompagnés au clavecin par M. G. Minet. Chœurs et orchestre de la société sous la direction de M. Albert Zimmer.

Le lundi 24 janvier, à 8 h. 1/2, Salle Patria, récital de piano par M. Emile Sauer.

A Paris, le Quatuor Parent passera en revue le mardi soir, à 9 heures, du 14 janvier au 1^{er} mars, avec le concours de M^{me} Marthe Dren, de M^{me} Landormy, de MM. Vincent d'Indy et Théodor Szantó; une partie de l'œuvre de Beethoven : les dix-sept quatuors, les six dernières sonates pour piano et l'*Appassionata*.

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement français vient d'accorder son concours à l'Exposition d'Art du XVII^e siècle qui s'ouvrira à Bruxelles en même temps que l'Exposition internationale des Beaux-Arts. Le Louvre et les Musées de Lille et de Valenciennes fourniront à l'Exposition un précieux appoint. Le baron Kervyn de Lettenhove, président du Comité organisateur, s'est rendu à Paris pour régler, de commun accord avec le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, les détails de cette importante participation. Il partira au début de janvier pour Vienne.

Un service anniversaire à la mémoire de F.-A. Gevaert a été célébré mardi dernier à l'église de Notre-Dame du Sablon. La cérémonie avait réuni, outre la famille du défunt, le corps professoral du Conservatoire et son directeur, ainsi qu'un grand nombre de personnalités artistiques bruxelloises.

Expositions ouvertes. Au *Cercle artistique* : œuvres de M^{mes} C. Van Mulders et Ers-Ligny, de MM. E. Ganz et V. Marchal (clôture le 5 janvier). — Salle Boute : exposition de la Société *Kunst en Kennis* (clôture le 7 janvier). — Galerie du Régent : M. Jan Van Beers (clôture le 15 janvier). — Aux *Arts de la Femme* (60, chaussée d'Ixelles) : exposition de reliures d'art (clôture le 10 janvier).

Le Conseil provincial du Brabant a délégué trois de ses membres pour examiner, lundi prochain, dans l'atelier de M. Van der Stappen, le Monument au Travail dont il a fait la

commande à l'éminent statuaire et auquel il ne manque plus, ainsi que nous l'avons annoncé, que quelques raccords.

Le monument sera très probablement, selon le vœu de l'artiste, érigé au rond-point formé par l'Avenue Louise et la nouvelle Avenue des Nations.

Le concours ouvert pour l'exécution du Monument Lambermont a donné lieu, on s'en souvient, à quelques difficultés, plusieurs des concurrents écartés par le jury après une première épreuve ayant protesté auprès du Comité, contre la décision prise et demandé l'annulation de celle-ci.

Quoi qu'il en soit, c'est parmi les six projets distingués en premier lieu que s'est porté le choix du jury. Celui-ci a définitivement adopté la maquette présentée par MM. Grandmoulin, statuaire, et Van Holder, architecte.

Dans ce projet, Lambermont est assis, un plan à la main, devant la proue d'un navire qui porte trois figures symbolisant l'Affranchissement de l'Escout, deux autres statues allégoriques, la Science et l'Abondance, complètent cette composition décorative, qui ne manque pas de grandeur.

Le monument Francisco Ferrer a, de même, donné lieu, on le sait, à un concours. Aucun des projets présentés n'ayant paru répondre entièrement aux intentions du Comité, le jury s'est borné à distinguer quatre concurrents, MM. Gheysen, Kemmerich, Mascré et Puttemans, et à organiser une seconde épreuve aux conditions suivantes : délai de trois mois, prime de 500 francs à chacun des concurrents non classés, maquette à l'échelle du dixième.

A la suite du vœu exprimé par M^{me} Soledad Villafranca et M. José Ferrer, le nom de M. Arens a été ajouté à ceux des quatre concurrents prénommés. Il concourra avec ces derniers pour l'épreuve définitive.

Notre collaborateur M. Charles Van den Borren fera tous les lundis, à 3 heures de l'après-midi, à l'Université Nouvelle, 67, rue de la Concorde, à partir du 10 janvier, un cours approfondi d'*Histoire de la Musique de clavier*. Les leçons seront accompagnées d'exécutions musicales.

La distribution des prix et récompenses aux élèves de l'Académie de dessin, de sculpture et d'architecture de Saint-Gilles (directeur M. de Tombay) et de l'École de musique (directeur M. Léon Soubre) aura lieu jeudi prochain, à 8 heures du soir, au préau des écoles de la rue de Bordeaux, 14. La cérémonie comprendra une audition musicale par les élèves de l'École de musique.

Sait-on qu'en faisant allusion aux artistes et aux écrivains de Flandre « et de Wallonie », le Roi a consacré un néologisme? Le mot *Wallonie* a été, nous apprend l'*Express*, inventé par Albert Moekel. Jusqu'à lui, on disait le pays wallon, ou les pays wallons. Le mot qu'il forgea contribua en quelque sorte à doter d'une unité morale ces pays jusque-là divisés et s'ignorant les uns les autres à cause de l'individualisme de la race, individualisme qui caractérise aussi bien les villages ou les villes que les gens.

Ainsi la conscience d'une patrie wallonne est postérieure à la création de l'Etat belge...

Il faut bien dire que le sentiment de la patrie commune ne naît pas souvent spontanément chez les gens de même souche, il y faut des intérêts communs ou la nécessité de faire face à un péril commun. Ce ne sera pas un des moindres services rendus à la Wallonie par l'expression politique qui s'appelle la Belgique que de lui avoir, en la confrontant rudement avec la Flandre, réappris son rôle et montré les proches dangers.

Jedi prochain, le Théâtre du Parc représentera en matinée, à 2 heures, *Les Fausses Confidences*, de Marivaux, avec le concours de M^{lle} Berthe Cerny.

De Paris :

Le prochain spectacle nouveau de l'Opéra se composera de *la Forêt*, deux actes de M. Savard (poème de L. Tailhade), et d'un ballet de M. Reynaldo Hahn, *la Fête chez Thérèse*.

Une lettre de Beethoven a été adjugée, lors d'une vente récente d'autographes, 885 francs. Cette lettre était accompagnée d'une copie de testament de Beethoven et d'une mèche de ses cheveux.

Les profits d'un auteur dramatique, au temps de Shakespeare, de même que le gain d'un acteur, ne s'élevaient pas, tant s'en faut — on l'imagine aisément — au même taux que ceux de nos contemporains. Ainsi Shakespeare lui-même recevait, comme auteur, de 200 à 300 francs pour ses œuvres inédites, et 100 francs seulement pour celles anciennes qu'il remaniait. Un magazine anglais, qui donne ces chiffres, a d'ailleurs calculé que, de 1591 à 1599, ses pièces lui ont rapporté 500 francs par an. Mais, comme acteur, il était, en revanche, assez largement payé, et le même journal estime que ses appointements s'élevaient annuellement à 25,000 francs, sans préjudice d'une pension qu'il recevait du comte de Southampton. Le Globe-Théâtre lui assura, d'ailleurs, après 1599, un tant pour cent sur les recettes, qui pouvait lui rapporter une dizaine de mille francs par an. Tant et si bien que Shakespeare parvint ainsi à se faire de beaux revenus, et que celui qu'il laissa à sa mort équivaldrait de nos jours à 120,000 francs environ.

L'aménité de Meyerbeer était extrême. Mais l'auteur des *Huguenots* voulait que sa musique fût exécutée comme il l'avait écrite. Avec sa douceur accoutumée, il ne manquait pas de faire remarquer aux exécutants, fussent-ils de sang royal, les privautés qu'ils prenaient avec ses œuvres. Un soir, à un concert de cour, le prince royal de Prusse (plus tard Frédéric IV), qui était bon violoniste, désira faire sa partie à l'orchestre dans l'ouverture de *Sémiramis*. Le maestro présent remarqua que son Altesse Royale jouait avec une rapidité anormale un passage *lento* du morceau.

« Eh bien! maître, dit le prince, l'ouverture terminée, êtes-vous content de l'exécution? »

— Ravi, Altesse, ravi, vraiment! répondit Meyerbeer.

— Alors, rien n'a cloché, rien?... »

— Rien, rien, absolument rien... au contraire! Ainsi Votre Altesse m'a littéralement surpris en jouant ce passage — vous savez : tra la la la... — avec un brio que je ne soupçonnais vraiment pas et dont je lui suis positivement reconnaissant... oui, positivement. »

Le futur roi comprit l'allusion discrète, et, le lendemain matin, on pouvait l'entendre répéter seul, *lento, lentissimo*, le passage saboté par lui la veille.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8°, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS. 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en
fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et
Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr Par 250 coupures : 55 fr
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



38, Rue du Treurenberg
BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE
D'ESTHÉTIQUE
MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS - HARMONIUMS

LUTHERIE D'ART

METRONOMES - CORDES JUSTES

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : (Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La mort de Charles-Louis Philippe (M. S. M.). — Le Salon de « l'Estampe » (FRANZ HELLENS). — Livres nouveaux (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de Musique : *Le Concert Dvorak* (Ch. V.); *le Quatuor « Piano et Archets »* (O. M.). — Les Jurys d'expositions. — Chronique théâtrale : *La Veuve Joyeuse* (G. R.). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

La mort de Charles-Louis Philippe

Décidément, il devait partir jeune, et comme son corps débile résistait quand même à la course de trente-trois années, le typhus lui a été envoyé parce que, cette fois, pas de lutte possible.

Il semble que quelqu'un ait voulu « avoir raison », réaliser une harmonie facile, établir au prix de cette vie chétive la preuve d'une évidente fatalité, et que Charles-Louis Philippe soit mort conformément aux pauvres destinées de ses personnages.

Ce n'est pas l'horreur d'une catastrophe brutale, celle, par exemple, qui, en une seconde, trancha la belle vie de Chausson ; c'est comme par choix, par dilettantisme que le sort enlève tôt Charles-Louis Philippe, jeu féroce qui naguère eut pour prélude la fin prématurée de son disciple Lucien Jean.

Tous deux savaient trop bien les maladies, les hôpitaux, la misère de notre corps. Ils avaient goûté trop longuement ce qu'est de sentir sa vie si diminuée que les

gens n'osent plus vous toucher; puis, quand les journées blanches, opaques, se succèdent sans nombre, la permission que l'on a de suivre ses idées aussi loin qu'elles veulent bien aller.

La convalescence laisserait-elle parfois de grands regrets, un désir malgré soi de recommencer ? Mais il arrive alors que la vie n'a plus le courage de rentrer encore en vous...

Donc, on dit à présent : « Il *faisait* ceci, cela, il *habitait* Paris, il *était* employé à l'Hôtel de ville. »

De cette frontière qu'avec impudeur notre langage marque tout de suite, entre nous et les morts, le public va partir pour connaître le *Père Perdrix*, *Bubu de Montparnasse*, *Marie Donadieu*, *Croquisnolé*.

Mais nous, qui l'aimions à ce point que son accent littéraire, les titres de ses romans, son nom seul faisaient sourdre en nous un afflux d'émotion, nous avons perdu Charles-Louis Philippe qui nous avait appris de nouvelles communications avec la vie, reculé les limites de nos sens et apporté un mode à lui d'apprécier les êtres et les choses dans la mesure profonde de leur intensité vitale.

Sa pauvre enfance au village (il était fils d'un sabotier) avait été, peut-être, la condition première de son exaltation réfléchie devant les choses matérielles. On se le représente alors comme ses personnages les plus végétatifs, le père Perdrix, le petit Charles Blanchard, avec trop de misère, avec trop d'heures devant soi, apprenant à considérer dans leur importance la valeur du charbon, l'épaisseur de la soupe, la forme des nuages qui disposent de la neige et de la pluie, pré-

voyant ce que chaque moment amènera de malheur ou, — qui sait ! — de bien-être.

Car enfin, il y a aussi la joie ! Il suffit d'un beau jour, il suffit d'un coup de vin, et l'âme se dilate, le corps ne se sent plus d'aise, on toucherait avec ses doigts le ciel !

Il dut être merveilleux, le travail souterrain de l'imagination et de la sensibilité par quoi, d'entre ces notions embryonnaires, s'élabora, sans presque d'hésitation, Charles-Louis Philippe, littérateur.

Sa bonté allait devant lui comme une lumière. Elle était une partie de sa force, elle était une clairvoyance ; elle se confondait avec son goût passionné des vies humaines, les mornes, les pauvres, les douteuses, et celle de Jean Bousset, qui habite, si belle, au fond de ses yeux bleus.

Toutes sont parcelles du monde, sources de mouvement et surfaces réfléchissantes, en sorte que leurs aventures se projettent au delà d'elles-mêmes, justifiant sans disproportion le jaillissement du lyrisme.

Son lyrisme ! Par quels noms de poètes l'évoquer ? Walt Whitman, pour le nombre, la véhémence, la fraîcheur des idées ? Claudel, pour une manière de rapprocher l'épique et le familier ? Mais Charles-Louis Philippe eut l'audace de dépenser une fougue pareille dans l'expression du pathétique quotidien, dans une forme profonde du roman moderne.

Il abordait à nu les réalités ; le contact était clair, si direct qu'on pensait les toucher avec des sens tout neufs. Et c'est par l'imagination qu'il les pénétrait jusqu'au fond (« jusqu'au fond », expression chère à lui et qui le révèle), par l'imagination qu'il les associait à des images excessives, inattendues, saisissantes comme l'émoi subit d'entrer, l'été, dans une eau trop délicieuse, dans une ombre trop parfaite.

Peu importait le prétexte ; l'abondance de cette âme était si présente qu'elle faisait palpiter tout ce qu'elle touchait.

Tel Vuillard douant de saveur la plus terne substance interprétée, Charles-Louis Philippe, par sa spontanéité, sa sensibilité, sa fantaisie, par son lyrisme illimité, a fait déborder le réalisme.

« Homme nouveau devant les choses inconnues, » dit Cèlès dans *Tête d'Or*. On peut dire de celui-ci : « Homme nouveau devant les choses connues. »

M. S. M.

LE SALON DE « L'ESTAMPE »

Après les ensembles magnifiques de Brangwyn, Rodin, Den Duyts, Braquemond, Rops, Piranèse, Raffaëlli, que les précédents Salons de *L'Estampe* nous ont permis d'admirer, voici, à cette quatrième exposition, des œuvres non moins remarquables et nombreuses.

C'est, d'abord, l'œuvre d'un graveur extrêmement curieux, Jean Luyken, une des figures les plus caractéristiques de l'art hollandais du XVII^e siècle, artiste d'une prodigieuse activité, qui menait de front la gravure et la poésie avec une fougue inlassable, une imagination véhémement et, malgré tout, une sorte d'austérité de pensée qui contribue à la puissance extraordinaire de son œuvre. Une page de J.-K. Huysmans le tira de l'oubli, il y a quelque trente ans ; et l'on comprend l'enthousiasme de l'auteur d'*A Rebours* pour ces compositions si mouvementées, où le fantastique se mêle au réel, l'horrible au familier ; ce sont, pour la plupart, des pages bibliques agitées du fracas des batailles, grouillantes de foules, pleines de chevauchées tumultueuses. Pourtant, malgré ce caractère fantastique, on conserve de ces œuvres une impression de réalité violente qui émane de la précision du dessin, de la clarté de l'exposition. Tout en reconnaissant à Luyken plus de puissance, on pense à Callot, « cet amusant gribouilleur », comme dit Huysmans un peu inconsidérément. Tempérament doué d'une vigueur farouche, Luyken compte parmi les artistes les plus personnels et les mieux inspirés : c'est un remueur de foules, un apôtre dont le burin parle, crie, hurle et ne se lasse jamais de clamer la foi véhémement et l'obstination prophétique.

Dans un autre domaine, les dessins d'Alberto Martini sont également aptes à donner le frisson d'horreur que l'on ressent devant les gravures du maître hollandais. Il y a ici toute la série de ses dessins pour illustrer les contes d'Edgar Poë. On ne pourrait, avec des moyens plus simples, plus classiques, atteindre à un plus haut degré d'épouvante ; le conteur semble dépassé par l'illustrateur, et telle de ces histoires, comme *Petite discussion avec une momie*, ne comporte pas tant d'atrocité, mais plus d'humour. Le dessinateur semble n'avoir eu souci que de provoquer l'effroi, de donner la chair de poule ; il n'a saisi, me paraît-il, qu'un côté du fantastique d'Edgar Poë et il néglige trop souvent ce qu'il y a chez lui d'étrange, de bizarre, d'inexpliqué et de mystérieux, et parfois aussi de spirituellement drôle. Ensor a mieux pénétré le caractère complexe de cette œuvre dans les trop rares eaux-fortes que lui inspira Poë, et notamment dans cette page étonnante par laquelle il traduisit *Hop-Frog*. Il a plus de fantaisie, il est vrai, que le dessinateur italien, il serre le texte de moins près, mais son coup de burin a une plus grande puissance d'évocation et une souplesse qui se prête à toutes les châtouilles de l'imagination.

Il faut féliciter l'organisateur de cette exposition du goût dont il a fait preuve en groupant les diverses œuvres. Une prestigieuse série d'eaux-fortes et de lithographies de Charles De Groux voisine avec un ensemble nombreux et extrêmement varié de Charles Cottet. C'est une véritable et agréable surprise de trouver, proches des sombres évocations de mœurs bretonnes dans lesquelles l'auteur des *Feux de la Saint-Jean* sait mettre une émotion si profonde, de petites pages alertes et piquantes comme *Femme au lit*, *le Chignon*, *Femme dans la serre*, *Deux têtes d'enfant*, où le burin court librement, avec esprit et vivacité. Plus loin, ce sont les pages larges et d'un dessin vigoureux d'Albert Belleruche, de grandes lithographies, des études de physionomies d'une inspiration emportée, hardie, des croquis d'attitudes, pleins de vie et de naturel. Puis, Khnopff, tout à coup, rassemble l'attention débridée par la somptuosité étrange et concentrée de son art, qui provoque une sorte d'admiration inquiète avant même que l'œil ait eu le temps de pénétrer dans le labyrinthe de ces psychologies qui

paraissent sans issue. *Un rideau bleu*, et un petit triptyque que l'artiste intitule *En souvenir d'œuvres rêvées et perdues* sont des poèmes d'un art parfait. Poèmes aussi que les exquises lithographies de Claus. Le talent de cet artiste admirable se montre ici avec un charme tout spécial; le peintre n'abdique rien dans ces pages: on l'y retrouve entier, mais plus pénétrant, plus affiné, vrai magicien de la lumière qu'il fait ruisseler dans *Portrait de Camille Lemonnier*, *Matinée de septembre*, *Maronnier en automne*, avec une abondance chatoyante pleine de vibrations qui scintillent, glissent, semblent poudroyer dans l'atmosphère. Variations poétiques et pour ainsi dire musicales sur des thèmes que le peintre interpréta dans les compositions magistrales de son œuvre.

Voici Henry De Groux, toujours véhément et étrangement tumultueux, dont j'aime surtout *Hercule terrassant l'hydre de Lerne*, M^{lle} Elisabeth de Groux, avec des études d'*Aigle* qui, pour avoir été couvées dans l'aire paternelle, n'en sont que plus curieuses. Mare-Henry Méunier, avec une opiniâtreté pleine d'heureux résultats, poursuit ses belles visions d'Ardenne et de Campine où l'on sent une force tragique latente qu'indiquent un dessin tendu et volontaire et un coloris concentré. La force, un peu lourde du dessin, chez E. Thysebaert, n'empêche pas cet artiste puissamment doué de réaliser des œuvres bien composées et bien pensées, mais on ne peut admettre sans un véritable sentiment de gêne la couleur brutale qui les dégrade.

Bien des notes heureuses éclatent ou chantent encore dans ce Salon si varié: Auguste Danse, dont le *Matin* est une chose exquise; Louise Danse; Edgar Chahine; Arthur Craco, remarquable et délicat artiste à l'imagination bizarrement régressive; A.-W. Finch; Hazledine, renouvelé, plus tourmenté et plus inquiet; Georges-Arthur Jacquin, graveur sur bois des plus intéressants, dont l'envoi à *l'Estampe* mériterait une longue étude; Combaz; Van Offel; M^{lle} Louise Lemonnier, qui expose un effet d'hiver, *Décembre*, d'un dessin très original; Armand Heins, G. Lemmers, Mignot.

FRANZ HELENS.

LIVRES NOUVEAUX

La plupart des livres dont je vais parler aujourd'hui valent bien mieux que les quelques lignes que je suis obligé de ne pas dépasser pour eux. Malheureusement, cette époque est tellement chargée, il paraît tant de choses qu'on ne peut y suffire. Les auteurs voudront bien me pardonner.

Je mets tout de suite lors de pair une remarquable étude de M. Luca Rizzardi sur *le Suicide* (1). Dans cet essai d'une supériorité indulgence intellectuelle, d'une liberté d'esprit qu'il est rare de trouver, M. Luca Rizzardi, après une argumentation aussi subtile que serrée, démontre la qualité psychologique de l'acte flétri par les morales courantes sous le nom de suicide, fait justice des naïves objections faites contre lui par ces morales et, tranquillement, ne l'envisage que comme un phénomène (d'ailleurs des plus complexes) de l'inadaptation. Les choses envisagées à ce point de vue, l'évolution du sentiment amoureux est étrangement pareille à celle du sentiment du suicide, et M. Rizzardi l'indique avec une force extrême. Je ne puis analyser mieux ici cet essai si

(1) LUCA RIZZARDI. *Le Suicide*. Paris et Mons, Éditions de la Société nouvelle.

curieux, mais je crois qu'on aurait le plus grand profit intellectuel à le lire, ne serait-ce qu'à cause de l'excellence de la méthode.

Également fort utile me paraît la lecture de l'étude critique que M. G. Dwelshauvers a rédigée d'après les trois dernières leçons de son cours sur les *Œuvres et les Idées de Frédéric Nietzsche* (École des Hautes Études Sociales, novembre et décembre 1908) (1). Car c'est le plus juste et le plus bref résumé que je connaisse sur Nietzsche. On a écrit déjà des bibliothèques sur le philosophe de Sils-Maria, mais la grande majorité de ces écrits est inutile, parce qu'ils délaient, simplement, s'ils ne l'altèrent pas, la doctrine du maître. Et d'ailleurs, délayer c'est toujours altérer. L'essai de M. Dwelshauvers, au contraire, condense à l'extrême, et débrouille au lieu d'augmenter la confusion. Il démontre la relative infirmité philosophique de Nietzsche, mais comme c'est pour d'autant mieux faire ressortir la supériorité de sa « volonté de puissance » lyrique, rien n'est plus juste. Nietzsche fut un philosophe confus, mais un grand poète.

Les *Villes à pignons* (2) n'ajouteront rien à la gloire de M. Émile Verhaeren parce que la gloire de M. Verhaeren est bâtie sur des œuvres d'une vie intérieure plus forte. Mais, telles qu'elles sont, elles suffiraient à faire remarquer un autre poète. Ce sont, mais peints avec les procédés violents et intenses qu'on lui connaît, de petits tableaux de vie provinciale, familiers comme des Jules Renard, humoristiques parfois comme des Teniers. Malgré tout se fait jour un puissant sentiment de patriotisme, dont la générosité brille et s'exalte, comme un drapeau d'héroïsme et de fête au-dessus des toits d'une petite ville médiocre et quêtée.

Les *Douze livres pour Lily* (3) de M. Louis Thomas réalisent pour moi tout ce que j'ai imaginé de la poésie légère et que je n'ai jamais trouvé chez ceux que l'on appelle les poètes légers, — qui sont si lourds! Les vers de M. Louis Thomas sont écrits sur des feuilles de papier à cigarettes (moralement, bien entendu, car le papier des *Bibliophiles fantaisistes* est excellent); ils semblent qu'ils existent à peine et vont s'envoler à tous les vents. Ils sont légers, légers, négligés, sans art..., des vers de tout jeune homme. (Généralement les jeunes gens font des vers d'un lyrisme quadragénaire, avec beaucoup de pessimisme dedans). Ils célèbrent un amour léger, sans jalousie, sans tristesse, un amour d'adolescent flâneur qui n'y croit guère...

Il dit lui-même :

Mes vers, vous le savez, ne valent pas trois sous;
Cependant, comme ils sont, s'ils vous plaisaient, à vous,
Je vous dirais merci,
Et j'irais vous les lire, un soir qu'il ferait doux,
Timide et sans souci.

Et tout cela est plein d'impertinence et de désinvolture.

M. Émile Henriot, comme M. Jean-Louis Vaudoyer à qui il dédie la *Petite Suite italienne* (4), se plaît à placer ses émotions dans le cadre de paysages nobles et décoratifs. Il y réussit élégamment. J'ai pensé, en le lisant, aux tableaux d'Hubert Robert. Et

(1) G. DWELSHAUVERS. *La Philosophie de Nietzsche*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie.

(2) ÉMILE VERHAEREN. *Toute la Flandre. Les Villes à pignons*. Bruxelles, Deman.

(3) LOUIS THOMAS. *Les Douze livres pour Lily*. Paris, *Les Bibliophiles fantaisistes* (Dorbon aîné).

(4) ÉMILE HENRIOT. *Petite Suite italienne*. Paris, Dorbon aîné.

c'est bien agréable de pouvoir penser à Hubert Robert dans l'abominable brouillard de l'hiver parisien.

M. Emile Henriot nous donne aussi une réédition des *Lettres de la Religieuse portugaise* (1) entièrement conforme à l'originale de chez Barbin, et sa préface est tout émue et comme bouleversée de ce qu'elle annonce. Mais ces lettres, aussi, sont tellement douloureuses ! Je n'en connais pas de plus poignantes. Et quelle dignité dans la souffrance ! Quelle époque de haute culture morale que celle où l'on savait se plaindre avec une telle retenue !...

Sous ce modeste titre : *Selon que votre humeur...* (2) M. François-Guillaume de Maigret réunit des nouvelles très variées d'accent et de sentiment. La première : *Pour un peu de joie*, est tendre et mélancolique, et d'une juste psychologie, quoique indiquée en traits rapides. On en eût aisément tiré un roman. Mais M. de Maigret possède plus de discrétion. Il a le sens de la nouveauté, même de la nouvelle ironique (où je l'aime moins). Et puis, lorsqu'il est sérieux (je l'aime mieux), il a aussi ce pessimisme foncier des jeunes gens qui, par une sorte de pressentiment bizarre, ressemble tant à celui des hommes qui ont épuisé la vie.

Dans *le Fils de ma Femme* (3), un roman dont la première partie surtout m'a beaucoup amusé, M. Max Deauville raconte l'histoire d'un vieux beau, épicurien aimable, sceptique, délicat, observateur des travers du monde, et triste, mais qui s'étourdit. Je le trouve délicieux, ce vieux beau. Il dit des choses si justes, si cruellement justes :

« Je fréquente, comme le dit Clarence, tous les endroits où je ferais mieux de ne pas me trouver. Mais c'est là seulement, dans cette atmosphère de préoccupations mesquines ou frelatées, que ceux que les circonstances détournent violemment des sentiments profonds retrouvent la tranquillité de leur esprit. Ils y évoluent plus à l'aise. Dans les milieux sains et calmes, ils sentent trop ce qui leur manque pour que cela ne leur devienne bientôt une tristesse et une source de découragement. Il vaut mieux alors être un fantôme, un être que les réactions de la foule poussent seules, qui ne s'occupe que de la surface, et dont les idées ironiques sur le héant de cette agitation factice sont bercées par le miroitement des lumières et la voluptueuse mélancolie des violons tziganes. C'est l'atmosphère des attractions momentanées, de la curiosité continuellement éveillée, qui empêche de regarder en soi-même un théâtre intime où les décors sont fripés et la scène déserte. »

Le roman tout entier de M. Max Deauville a l'air écrit par un homme vieux dont le cœur et l'esprit seraient restés paradoxalement jeunes, et c'est tout à fait charmant.

Citons enfin *le Confluent* (4), où M. Édouard Deverin nous présente de bien pitrants tableaux de la vie militaire — et qui paraissent hélas ! exacts ; *le Départ* (5), de Mme Hanks-Drielsma de Krabbé ; *les Triomphes* (6), de M. Nicolas Beauduin ; un bien

(1) *Lettres de la Religieuse portugaise* (avec une introduction par EMILE HENRIOT). Paris, Bernard Grasset.

(2) FRANÇOIS-GUILLAUME DE MAIGRET, *Selon que votre humeur...* Paris, Bernard Grasset.

(3) MAX DEAUVILLE, *Le Fils de ma femme*. Bruxelles, Éditions de la Belgique artistique et littéraire.

(4) ÉDOUARD DEVERIN, *Le Confluent*. Paris, Union internationale d'éditions.

(5) MARGUERITE HANKS-DRIELSMAN DE KRABBÉ, *Le Départ*. Paris, A.-Z. Mathot.

(6) NICOLAS BEAUDUIN, *Les Triomphes*, poèmes. Paris, *Les Rubriques nouvelles*.

amusant paradoxe de M. Maurice de Noisy (1) et enfin *Pointes sèches* (2), qui sont plutôt des coups de poing à tort et à travers, au petit bonheur, parfois sur des mufles, trop souvent sur de braves gens. Il faut énormément d'esprit pour réussir ces fantaisies, et beaucoup de pénétration.

FRANÇOIS DE MIOMANDRE

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Durant.

Voici les concerts Durant installés à la Salle Patria. Puisse ce changement leur porter le bonheur qu'ils méritent !

La deuxième symphonie de Schumann marquait le début du dernier concert. M. Durant comprend à merveille cette musique verveuse, d'une invention à la fois si riche et si délicate, et la rend dans un sentiment général qui est bien celui que l'on attend ; si, de temps en temps, on perçoit mal certains détails, la faute en est moins au capellmeister qu'à Schumann, qui calculait mal ses effets d'orchestre, et dont les « intentions » symphoniques, souvent fort originales, perdent de leur portée par suite de cette inexpérience technique.

C'est là un reproche qu'on ne pourrait faire à Wagner et à M. Richard Strauss, dont M. Durant a respectivement dirigé le Prélude, éternellement sublime, de *Lohengrin* et le *Don Juan* plein de feu, d'entrain et de personnalité.

Des airs de ballet d'*Hippolyte et Aricie*, un peu lourdement exécutés, du moins du côté des cordes, qui écrasent les bois, ont permis de juger du raffinement exquis que Rameau a su mettre dans ses airs de danse. Mais il faut avouer que cette musique perd beaucoup à être isolée de la mise en scène chorégraphique.

Le soliste du concert était M. Frœlich, chanteur admirable qui n'a que des qualités, mais dont l'impeccable correction a son revers dans une certaine monotonie d'expression. N'importe ! C'est un bon régal d'art que d'entendre chanter comme il le fait l'air du laboureur, des *Saisons* de Haydn et les plaintes d'Amfortas tirées du 1^{er} acte de *Parsifal*. J'aime mieux une interprétation un peu froide, mais juste dans sa constante noblesse, qu'une interprétation à côté.

CH. V.

Le Quatuor « Piano et Archets ».

Toute œuvre nouvelle de M. Joseph Jongen mérite de fixer l'intérêt : on est certain d'y trouver, dans une forme pure dont la rigueur classique s'allie aux libertés modernes, des idées musicales qu'aucune vulgarité n'effleure, de la grâce, de la verve et de l'émotion. Ces qualités, révélées par le quatuor avec piano qu'écrivit peu de temps après son prix de Rome le compositeur, s'affirmèrent dans une première Sonate pour piano et violon, dans un Poème pour violoncelle, dans un Trio pour piano, violon et alto que plusieurs exécutions firent connaître à Bruxelles et à Paris. La deuxième Sonate, que présentèrent pour la première fois au public, mercredi dernier, MM. Chaumont et Bosquet, a reçu, comme les œuvres précédentes de M. Jongen, l'accueil le plus favorable. Bien qu'elle n'échappe pas à certaines influences que justifient les préférences du compositeur pour le néo-classicisme de M. d'Indy et pour le délicieux et si spécial romantisme de M. Gabriel Fauré, cette sonate reflète un tempérament mélodique bien caractérisé. L'introduction et les trois parties qui la composent se développent sur un plan logique dont aucune digression ne trouble l'ordonnance. L'*Allegro* est d'un charme

(1) MAURICE DE NOISY, *Lettres à MM. les Directeurs des journaux nationalistes à propos d'un article de fin*. Paris, Nouvelle librairie nationale.

(2) LEBEN ROUTCHKA, *Pointes sèches*. Bruxelles, Librairie du Sablon.

juvénile exquis. Et si l'intérêt de l'andante semble, vers la fin, languir un moment, le morceau n'en a pas moins, par sa belle tenue et l'aristocratie de sa phrase initiale, conquis tous les suffrages. Une retouche légère le rendrait, semble-t-il, irréprouvable. La joyeuse animation du final, dans lequel l'auteur entremêle et varie ses thèmes avec une rare dextérité, contribue à l'agrément de cette jolie composition, qui trouva en MM. Chaumont et Bosquet des interprètes de premier ordre.

Le trio op. 87 de Brahms, qu'on a réentendu avec plaisir, et le quatuor pour piano et cordes de Schumann encadraient dignement l'œuvre nouvelle, sans lui faire tort. L'un et l'autre étant connus, nous nous bornons à louer, pour l'exécution homogène, colorée et expressive qu'ils leur ont donnée, MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Dambois.

O. M.

LES JURYS D'EXPOSITIONS

La prochaine exposition internationale des Beaux-Arts provoque dans les ateliers quelque agitation. La formation des jurys d'admission, et de placement préoccupe les artistes et soulève maintes discussions. Nous recevons à ce sujet d'un peintre, M. L. Van der Swaelmen, une étude très développée dont nous extrayons l'essentiel. Peut-être y trouvera-t-on des indications utiles sur les réformes à introduire dans le régime actuel.

« On nous prie, dit notre correspondant, d'inscrire sur le bulletin de vote qui nous est adressé par le ministre des Beaux-Arts les noms des délégués que nous voudrions voir figurer au Jury, le chiffre de délégués à élire étant fixé par catégories au prorata du nombre d'électeurs inscrits dans chaque catégorie.

Ainsi posée, la question ne peut recevoir de solution satisfaisante. Songe-t-on, en effet, au nombre énorme de votes de fantaisie (et, par suite, de forces électorales gâchées) qui se dispersent au hasard des caprices ou des amitiés sur un nombre infini d'artistes? Ceux-ci n'ont de la sorte aucune chance d'atteindre le *quantum* exigé pour leur nomination. Aussi suffit-il d'un groupement de quelques voix, vingt ou trente peut-être, pour assurer une majorité, et l'on a vu une poignée d'artistes, après s'être entendus au préalable, faire prévaloir leur choix sur un total de près de deux cents électeurs qui avaient éparpillé leurs votes. Est-ce là l'expression sincère du vœu des exposants?

Pour la composition du jury, tout est également laissé au hasard. Les vingt-trois délégués à nommer pour toute la Belgique sont répartis en huit catégories : les quatre premières concernent la peinture à l'huile dans le Brabant, dans la province d'Anvers, dans les Flandres, enfin dans les autres provinces. Les quatre autres comprennent respectivement les aquarellistes et pastellistes, les graveurs et dessinateurs, les sculpteurs, les architectes.

Prenons pour exemple la première catégorie (252 électeurs, 5 délégués) : les auteurs de tableaux peints à l'huile résidant à Bruxelles et dans le Brabant. Les paysagistes étant particulièrement nombreux en Belgique, c'est à des paysagistes que généralement, et pour la plus grande part, sont attribués les votes. Nous verrons ainsi, probablement, trois paysagistes constituer une majorité au sein du jury. N'est-il pas illogique qu'une majorité de paysagistes soit appelée à décider du sort d'une œuvre de peinture monumentale, par exemple, ou qu'un arc-en-ciel de portraitistes soit appelé à se prononcer sur des « excentricités » impressionnistes, qui pourraient mériter autre chose que du dédain? Ne vaudrait-il pas mieux que chaque « genre pictural » soit représenté au sein du jury à raison d'un délégué pour la peinture monumentale, d'un autre pour les peintres de figures, d'un troisième pour les paysagistes, d'un quatrième pour les œuvres modernistes, luministes ou impressionnistes, d'un cinquième pour les peintres de natures mortes, d'intérieurs, etc. ? Que, sans s'arrêter trop à la proportion numérique des électeurs, il en soit de même pour Anvers et les Flandres réunies, de même encore pour la partie wallonne du pays?

Ce système porterait à trois le nombre des délégués pour chaque genre de peinture et pour tout le pays, et chaque groupe de

trois délégués jugerait séparément, comme autant de jurys distincts, l'ensemble des œuvres du genre qu'il représenterait. Un jury de placement, ou mieux encore un délégué, *in seculum*, serait désigné, toutes sections réunies, pour la disposition à l'air de la peinture monumentale, un autre de la peinture à l'huile, — la peinture claire, impressionniste, exceptée, — un troisième pour le groupement de cette dernière; ainsi les œuvres seraient au moins réunies par famille, si l'on peut dire, et elles s'en trouveraient fort bien. L'unité d'impression y gagnerait, et il ne me paraît pas douteux qu'il y a, notamment, dans cette distinction entre la peinture claire et l'autre, pour ne pas entrer dans plus de détails, un élément de classification dont il faut tenir compte pour le bien des œuvres d'abord, pour l'aspect des salles ensuite, et surtout parce qu'il entre dans la méthode de présentation des œuvres et des tendances une part d'enseignement qui ne doit pas être négligée.

Ainsi éviterait-on, pour prendre un exemple concret, de voir, comme je l'ai vu récemment, voisiner le gigantesque *Prométhée* de Jean Delville, d'une part avec un minuscule et modeste intérieur et, de l'autre, avec un tableau de genre : tous les trois se sentaient fort mal à l'aise.

Quant à la question de personnes, — et ceci nous ramène au mode de votation, — le principe exposé ci-dessus aurait pour résultat de faire une première répartition des voix et de canaliser dans une grande mesure leur actuel éparpillement, étant entendu que les paysagistes ne pourraient voter que pour un délégué paysagiste, et ainsi de suite. Le même artiste pourrait d'ailleurs être inscrit dans plusieurs catégories s'il pratique plusieurs genres de peinture.

Les listes électorales officielles devraient être dressées d'après le dépouillement des catalogues des Expositions triennales antérieures sur une période de six ou neuf ans, car il n'est pas juste qu'un simple amateur qui réussit à se faire admettre dans une triennale acquière le droit de vote pendant une période de trois ans alors qu'un artiste en renom qui, pour des motifs personnels, se serait abstenu d'exposer pendant le même laps de temps perdrait du même coup son droit de vote.

Une circulaire annoncerait à chaque artiste éligible, quelque temps avant l'élection, qu'il figure sur les listes dans telle et telle catégorie, et une formule d'observations serait jointe afin que celui qui se croirait lésé fût admis à faire valoir ses droits.

Enfin l'on pourrait même tenter de coaliser toutes les forces électorales en vue d'arriver à composer un jury homogène et par le moyen d'un poll former une liste de candidats sur lesquels l'accord se fût établi. C'est ici que la *Fédération des Cercles d'Art*, récemment fondée, pourrait rendre aux artistes de sérieux services »

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La Veuve Joyeuse.

Le livret de la *Veuve Joyeuse* a tant de pères qu'il est devenu une sorte d'œuvre collective, et une œuvre collective est bien près d'être une œuvre anonyme. Je n'énumérerai donc pas tous les écrivains, français et étrangers, qui ont mis la main à cette pâte plus abondante que fine. Il y a un peu de tout dans ce livret, sauf de l'invention personnelle. Il y a même de l'esprit, de-ci de-là. Soumise toute, le ragoût n'est pas déplaisant, d'autant plus qu'on le déguste dans des décors tout simplement merveilleux.

Au premier acte, ce sont les fastueux salons de l'ambassade de Marsovie. La Veuve Joyeuse, cinquante fois millionnaire, y est entourée de poursuivants aussi nombreux qu'intéressés. Elle y retrouve le prince Danilo qui fut autrefois son fiancé, quand elle était pauvre, qu'il l'a abandonnée, mais qu'elle n'a pas cessé d'aimer. Danilo lui explique qu'il l'a abandonnée parce que lui-même était ruiné et qu'il ne voulait pas qu'elle connût la misère à ses côtés. S'il en est ainsi, maintenant qu'elle est veuve et riche, il va pouvoir l'épouser ? Non, car Danilo a de la fierté. Il n'épousera pas, lui pauvre, une femme qui a cinquante millions.

Au deuxième acte, ce sont les jardins de la Veuve Joyeuse, une

nuit où elle offre à tous les Marsoviens de Paris une fête nationale. Vainement elle essaie de vaincre la résistance du beau et fuyant Danilo.

Au troisième acte, tout s'arrange dans un décor bien parisien, l'abbaye de Thélème, au milieu des soupeurs et des filles et sous l'éblouissement de quelque deux cents lampes électriques.

Jolis costumes, figuration nombreuse et brillante, mouvement endiablé, lumières, tziganes, corps de ballet, cette opérette constitue un spectacle extrêmement agréable où l'œil trouve tout le temps à s'occuper et ne cesse pas d'être charmé. Quant à la musique, qui est de M. Lehár, elle est toute en rythmes martelés ou languissants : la marche ou la valse, c'est à peine si elle sort de là. Osérai je, moi, profane en musique, indiquer la direction que l'opérette nouvelle semble vouloir prendre ? Elle ne cherche pas, l'esprit comme celle d'Offenbach. Elle s'amuse surtout à combiner des ensembles bruyants et drôles. Dans *S. A. R.*, c'étaient des chœurs de ministres, entrant et sortant en dansant, comme les apothicaires de Molière. Dans la *Veuve Joyeuse*, c'est le chœur grotesque : *Oh ! la Femme !* chanté par six ou sept seigneurs de l'ambassade, avec des gestes de marionnettes d'une allure très américaine. Tout cela n'est pas d'un niveau bien élevé, mais il faut confesser que c'est irrésistiblement joyeux.

Le théâtre des Galeries a monté la *Veuve Joyeuse* avec un luxe et un goût remarquables. L'interprétation est d'une rare homogénéité. M^{lle} Guila Strakosch, la *Veuve Joyeuse*, a un charme exotique qui dérouté un instant, puis s'assure et triomphe. M. Léo Mars, le prince Danilo, a une élégance, une verve, une mimique qu'on ne saurait assez louer. M. Villot est, comme toujours, d'une intense drôlerie dans le rôle de l'ambassadeur de Marsovie à Paris.

G. R.

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, Salle Patria, troisième concert Ysaye sous la direction de M. François Rasse et avec le concours de M. Eugène Ysaye, qui exécutera des œuvres de Vivaldi, El-Moor, E. Chausson, et avec la collaboration de six des meilleurs solistes de son orchestre, le Septuor de Beethoven. Au programme orchestral : première audition des *Abeilles*, esquisse symphonique par M. Théo Ysaye.

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, Salle Erard, audition de fragments de l'*Orfeo* de Monteverdi sous la direction de M. Demest. Conférence de M. Charles Van den Borren sur les *Origines du drame musical*.

Vendredi, à 7 h. 1/2, Salle Patria, deuxième concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. A. Zimmer et avec le concours de M^{mes} Noordewier-Reddingius et P. De Haan-Vanifarges et de MM. George A. Walther, Gérard Zalsman et Ed. Jacobs. Première audition à Bruxelles de la *Passion selon saint Jean* pour soli, chœurs, orchestre, clavecin et orgue.

Dimanche prochain, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, troisième concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis : l'*Orfeo* de Monteverdi (1607) et fragments de *Parsifal*. Répétition générale la veille, même salle.

Le programme du récital que donnera le lundi 24, Salle Patria, le pianiste Émile Sauer comprend des œuvres de Beethoven, Brahms, Chopin, Liszt, Saint-Saëns, Fauré, Debussy et Sauer.

On nous prie d'annoncer un piano-récital que donnera M^{lle} Clémence De Cock, élève du célèbre maître viennois Théodore Leschetitzky, le mercredi 2 février, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie.

A Anvers, les *Chanteurs de Saint-Gervais*, dirigés par M. L. Saint-Requier, participeront au deuxième concert de la *Société des Nouveaux Concerts* fixé à demain, lundi, à 8 h. 1/2, au théâtre royal. M. Mortelmans dirigera la partie symphonique (Mendelssohn, Schumann et Glazounow). Le troisième concert, sous la direction de M. Fritz Steinbach et avec le concours de M^{lle} E. von Voigtlander, violoniste, aura lieu lundi prochain, 24 janvier.

A Liège, M. Debeve dirigera samedi prochain, à 8 h., au Conservatoire, son deuxième concert symphonique. Très beau programme, qui comprend, parmi les nouveautés, *Werther* (V. Vreuls), le prélude du 2^e acte du *Cœur du Moulin* (D. de Séverac), l'Introduction et la Polonaise de *Boris Godounow* (Moussorgsky) M^{lle} E. von Voigtlander, violoniste, interprétera le concerto de Mendelssohn et divers soli.

PETITE CHRONIQUE

L'État vient d'acquérir le buste d'Émile Verhaeren en bronze (épreuve unique) par M. Charles Van der Stappen. L'œuvre, exposée en 1908 au Salon jubilaire de la *Libre Esthétique*, fut très remarquée pour son accent expressif et son allure décorative. Elle exprime avec un lyrisme qui cadre bien avec la personnalité du modèle la physionomie mobile, à la fois énergique et douce, du poète.

L'exposition annuelle de la Société centrale d'architecture, inaugurée hier au Palais de la Bourse par le ministre des Sciences et des Arts, restera ouverte aujourd'hui, dimanche, et demain, lundi, de 10 h. à 4 h. 1/2.

Les membres de la Société visiteront ce matin, à 10 heures, les travaux de l'Exposition universelle. Ils se réuniront à 2 h. 1/2 en assemblée générale. A 4 h. 1/2, M. Marcel Laurent, chargé de cours à l'Université de Liège, fera à la Société et à ses invités une conférence sur le Parthénon (avec projections lumineuses).

La section belge de la Société des Amis de la Médaille d'art se réunira en assemblée générale dimanche prochain, à 11 heures, au Palais des Académies, sous la présidence de M. Alphonse de Witte. Il y sera traité, notamment, de l'organisation du Congrès international de numismatique et du Salon international de la médaille à l'Exposition des Beaux-Arts de 1910 dus, l'un et l'autre, à l'initiative de la Société.

Quatre exemplaires en bronze de la médaille à l'effigie de M. Renkin modelée par M. Jourdain, offerts par sir Alfred Jones, seront tirés au sort entre les sociétaires présents.

Le ministre des Finances a commandé au statuaire et médailleur Godefroid Devreese l'exécution des nouvelles pièces de deux francs, d'un franc et de cinquante centimes à l'effigie du roi Albert. Le modèle devant en être fourni dans le délai de trois mois, l'artiste va se mettre immédiatement à l'œuvre. La frappe pourra vraisemblablement être faite au début de l'été prochain.

Composer une médaille au moyen d'un visage étudié de face au lieu d'en modeler le profil n'est, certes, pas une tâche aisée. C'est celle qu'a tentée M. J. Lecroart dans la plaquette *la Pensée* offerte par son auteur et par l'éditeur Fonson à leurs confrères de la Société de la Médaille d'art. Le résultat de cet essai original intéressera vivement tous ceux que sollicite l'essor de la numismatique moderne. Un modelé souple et fort, à larges plans, donne à la figure symbolique de M. Lecroart du caractère. Le revers porte, avec le millésime 1909, ces vers de M. Valère Gille, qui précisent le sens de l'œuvre :

Les yeux fixés sur la Chimère
Perdue en l'éternel azur,
La Pensée au front grave et pur
En paix monte vers la lumière.

Une autre médaille, composée par le même artiste, vient d'être frappée par M. Fonson à l'occasion du jubilé administratif de M. Friek, Poplimont, Vander Steene et Solvay, respectivement bourgmestre, échevins et conseiller communal de Saint-Josse-ten-Noode. Une effigie symbolique de la Belgique se penche sur le Livre d'or que lui présente la commune : composition un peu banale mais d'une exécution soignée et habile.

Les foules, vues de villes, encombrements de voitures, marchés aux légumes, aux fleurs, aux oiseaux, animation des ports, types

hollandais, sont les sujets d'aquarelles et pastels que M. Lucien Franck exposera, à la Galerie Boute du samedi 22 au lundi 31 janvier.

Une exposition du Livre ancien et moderne s'ouvrira en septembre prochain à Tournai. Elle groupera tout ce qui intéresse l'histoire du Livre, et spécialement du Livre imprimé à Tournai ou se rapportant à la ville. La section rétrospective comprendra les manuscrits, les incunables, les gravures, la reliure et ses accessoires (fers, fermoirs, etc.) antérieurs au XIX^e siècle.

Le Comité d'organisation est présidé par M. A. De Rick, échevin.

Notre collaborateur M. Henri Guilbeaux fera à l'Université Nouvelle (67, rue de la Concorde), les 24, 25, 27, 28 et 31 janvier, les 1^{er}, 3, 4 et 7 février, à 5 heures, une série de neuf conférences sur la *Poésie lyrique allemande contemporaine*. Le 25, à 8 h. 1/2, M. Guilbeaux parlera à l'Université populaire de Saint-Gilles (80, rue du Fort) de la *Poésie des Machines*.

M. Léon Du Bois, directeur de l'École de musique de Louvain, vient d'achever une cantate, *Nos Carillons*, dont le poème est de M^{lle} Biermé et qui sera exécutée par un chœur de 1400 enfants, un orchestre de cent musiciens et des carillons sur la Grand'Place de Bruxelles et au Palais de l'Exposition au cours des fêtes de l'Exposition universelle.

« La musique en est, dit le *Guide musical*, riche, colorée et puissante lorsqu'elle sonne, avec le Roelant, la révolte des anciens communiens de Gand, mélodique quand elle berce le rêve de Bruges assoupi. Elle tisse des dentelles de sons à Malines, exalte la prière à Louvain, s'ébat avec le gros carillon d'Ostende, chante les pittoresques cramignons de Liège et rappelle toute la vaillance de la race flamande à Anvers. Ce qui rend la musique de Léon Du Bois plus savoureuse encore, c'est qu'il y enclasse, de temps à autre, un ancien air populaire. »

La première représentation d'*Iphigénie en Tauride* au théâtre de la Monnaie aura lieu demain, lundi. Les rôles principaux seront chantés par M^{me} Pacary, MM. Verdier et Lestelly. Vendredi, reprise de *Hänsel et Gretel* avec le concours de M^{mes} Symiane, Eyreanis et Laffitte.

Un groupe d'artistes lyriques qui s'est déjà fait remarquer l'année passée dans d'excellentes représentations de *Zémire et Azor*, de Grétry, au théâtre Molière, entreprend de donner cet hiver, à la Salle Patria, une série de représentations d'opéras-comiques français de la seconde moitié du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, qui permettront de jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'histoire de cette forme d'art lyrique depuis ses origines jusqu'à sa décadence.

Les spectacles seront distribués ainsi qu'il suit :

Mercredi 19 janvier (en matinée) et dimanche 23 janvier (le

soir) : *La servante maîtresse*, de Pergolèse, et *Le peintre amoureux de son modèle*, de Duni.

Mardi 25 janvier (en matinée) et dimanche 30 janvier (le soir) : *La Rosière de Salency*, de Grétry.

Mercredi 2 février (en matinée) et lundi 7 février (le soir) : *Le maréchal ferrant*, de Philidor, et *Le billet de loterie*, de Nicolo Isouard.

Pour renseignements et abonnements, s'adresser 16, rue du Parchemin, au 2^e étage.

Les œuvres de M. Victor Vreuls, dont nous parlâmes récemment, continuent à se répandre de plus en plus. Samedi prochain, son poème symphonique *Werther*, qui rencontra le mois dernier à Luxembourg un vif succès, sera joué sous la direction du compositeur au Concert Debeve, à Liège. Le 30 janvier, M. Vreuls dirigera son *Jour de fête* pour orchestre au Conservatoire de Nancy. Le 20 février, il dirigera à Francfort-sur-Mein sa Symphonie pour violon principal et orchestre et son Poème pour violoncelle et orchestre.

On voit qu'à l'étranger comme en Belgique les compositions de M. Vreuls font leur chemin.

Sottisier :

Le commerce bruxellois apprendra avec joie que le souverain songe à lever le grand deuil dans un délai plus ou moins rapproché, — on parle du 15 février, alors que les six semaines de grand deuil seraient écoulées. (*Le Soir*, 10 janvier 1910.)

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8^o, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

Vient de paraître chez E. DEMETS, éditeur.

2, rue de Louvois, Paris.

RAYMOND HERVÉ. — **Quatre mélodies** sur des poèmes de L. EVEN.

Au large (1 fr. 75). — *Les Fontaines* (2 francs). — *Les Jardins* (1 fr. 75). — *Marine* (1 franc).

PAUL LADMIRAULT. — **Quatre esquisses** pour piano.

Chemin creux (1 franc). — *Valse mélancolique* (2 fr. 50). — *Vers l'église dans le soir* (2 francs). — *Minuit dans les clairières* (3 fr. 25).

A. LUZZATTI. — **Quatre pièces** pour piano.

Impromptu (2 fr. 50). — *Nocturne* (1 fr. 70). — *Scherzando* (2 fr. 50). — *Romance* (2 francs).

JOAQUIN TURINA. — **Sevilla**, suite pittoresque pour piano.

Sous les orangers. — *Le Jeudi-Saint à minuit*. — *La Feria*. — Le recueil : 6 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS. — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.

 " 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arcberg et d'Assaut)

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1 070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
 { France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : **6, chaussée d'Antin, PARIS**

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



38, Rue du Treurenberg

BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE

D'ESTHÉTIQUE

MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS - HARMONIUMS

LUTHERIE D'ART

METRONOMES - CORDES JUSTES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mardi 25 janvier 1910 et deux jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections

de feu M. Ch. ROGER, de Verviers, et de M. L... bibliophile bruxellois.
(2^e PARTIE).

La vente aura lieu à 4 heures précises par le ministère de l'huissier L. COX, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86, rue de la Montagne.

Le catalogue, illustré de 26 reproductions et comprenant 768 nos, se vend 1 fr.

Exposition générale le samedi 22 janvier, de 10 h. à 6 h. (le catalogue servant de carte d'entrée) et partielle les jours de vacation, de 10 h. à midi.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Eugène et Théo Ysaye (OCTAVE MAUS). — Lettre à M. Octave Maus, ami de la Savoie (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Expositions (O. M.). — Le milieu wallon en littérature. — Nos amis les arbres (ALFRED DELAUNOIS). — Notes de musique : *Récital Wilhelm Backhaus* (O. M.). — L'Exposition du Centenaire à Buenos-Ayres. — « Iphigénie en Tauride » (O. M.). — L'Opéra comique au XVIII^e siècle (Cu.V.). — Le Théâtre à Paris : « *L'Ange gardien* », « *Le Monsieur au Camélia* » (E. M.). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

EUGÈNE ET THÉO YSAÏE

La joie trop rare d'applaudir Eugène Ysaye justifie l'extraordinaire ardeur avec laquelle on s'arracha, dimanche dernier, jusqu'aux derniers strapontins de la Salle Patria. Deux fois plus vaste, celle-ci n'eût pas suffi à contenir tous les auditeurs à qui l'on refusa des billets. Attraction irrésistible du virtuose ? Il y a plus et mieux dans cet exceptionnel empressement.

L'art accompli d'Ysaye, magnifiquement isolé sur les sommets qu'il a gravis, sa compréhension parfaite, son égale aptitude à traduire éloquentement tous les styles, tous les genres, toutes les époques, en ont fait, selon l'expression de Nietzsche, un « surhomme » qu'on ne juge plus à la mesure commune. Songez-vous, lorsque vous entendez chanter, pleurer, palpiter son violon, aux éblouissantes qualités d'un mécanisme qui triomphe sans aucun effort de toutes difficultés techniques ? Pas plus qu'Ysaye ne paraît y songer lui-même. Combien paraîtrait inopportune toute réflexion sur l'agilité de ses doigts, sur la légèreté de son archet, sur sa puissance

sonore ou la sûreté de ses attaques ! Ysaye joue : c'est l'œuvre qui se déploie, grave ou souriante, douloureuse ou passionnée, sombre ou lumineuse, toujours pathétique. Et l'interprète n'est que l'instrument docile de la pensée créatrice, jaillie sans intermédiaire, semble-t-il, et toute vibrante, du cerveau qui l'enfante.

Le *Poème pour Violon et orchestre* qui marque avec la *Chanson perpétuelle* le point culminant de l'inspiration aristocratique et inquiète de Chausson apparut dans sa beauté amère, contrastant avec la sérénité du concerto de Vivaldi, tour à tour aimable et sévère, telles les plaines alternativement assombries et éclairées par la mobilité des nuages. Avec Beethoven, — le Beethoven du Septuor, qui se pare encore du jabot en dentelles de Mozart, — ce fut une grâce pimpante, un enjouement spirituel et malicieux, mariés au lyrisme qui déjà élève l'*Adagio cantabile* vers les cieux.

Ysaye joua aussi un concerto de M. Emmanuel Moor, ce compositeur hongrois dont nous entendîmes successivement, sous sa direction, une symphonie et un concerto pour deux violoncelles, — ce dernier interprété par M. et M^{me} Casals. La vulgarité, l'impersonnalité, la pauvreté d'invention, l'aspect hétérogène des œuvres de M. Moor ne semblent justifier en rien cette préférence. Il y eut, lors de ces auditions successives, unanimité dans l'impression des musiciens, et cette impression fut nettement défavorable. Néanmoins, Eugène Ysaye s'obstine. Avec une ténacité d'apôtre, il tente d'imposer au public des partitions contre lesquelles celui-ci se rebelle. C'est un duel sérieux, dont trois reprises n'ont, je le crains, pas amené la solution défi-

nitive. Ne serait-il pas opportun de déclarer l'honneur satisfait?

« Ne vous méprenez pas sur cet extraordinaire enlèvement, me souilla ma voisine. J'en connais la cause. M. Moor sait qui a volé à Ysaye son *Hercule*. Mais il a juré de ne divulguer le nom du malandrin que lorsqu'Ysaye aura exécuté toutes ses œuvres... »

Si le concept de M. Moor causa, bien que merveilleusement interprété, un mortel ennui, une composition nouvelle inspirée à M. Théo Ysaye par la *Vie des abeilles* de Maeterlinck fit un plaisir extrême. L'œuvre, descriptive au début et qui s'élève peu à peu à une grande puissance expressive pour célébrer le « Völ nuptial », est d'une fraîcheur et d'une poésie délicieuses. L'auteur a trouvé, pour traduire l'éveil de la ruche, les bruissements d'ailes, l'envol de l'essaim dans la nature en fête, des timbres neufs, des harmonies délicates d'une rare séduction. Bien construit, développé sur un plan logique dont aucune longueur ne fait languir l'intérêt, orchestré avec finesse et avec esprit, ce joli poème fut accueilli par des applaudissements unanimes et chaleureux dont M. François Rasse, qui le dirigea d'une façon parfaite, eut large part.

Ce fut une joie, aussi, d'associer dans un même élan d'affectueuse sympathie les deux frères, le violoniste et le compositeur, qui éclairent de leurs si vives, avec une égale ferveur artistique, le domaine de la pensée musicale.

OCTAVE MAUS

Lettre à M. Octave Maus, ami de la Savoie

Mon cher Ami,

Je suis sûr que vous ne m'en voudrez pas de quitter le ton impersonnel du critique de livres pour m'adresser à vous sous cette forme plus directe, lorsque vous saurez qu'il s'agit d'un ouvrage écrit sur le pays que vous aimez entre tous. Hélas! Ce pays, je ne le connais pas encore. Chaque année, aux vacances, vous m'en envoyez des descriptions enthousiastes et me lancez un appel auquel je ne puis d'ailleurs jamais répondre comme je le souhaiterais...

Mais il y a, de par le monde, quelqu'un qui aime encore plus la Savoie que vous ne l'aimez vous-même. Cela va d'abord vous paraître extraordinaire. Mettons qu'il l'aime depuis plus longtemps que vous, pour ne froisser personne. Il y est né, il y a passé son enfance, il y est retourné adolescent, il y retourne jeune homme chaque année, il l'a parcourue en tous sens et la connaît tout entière : passe et paysage. Vous seriez content d'en parler avec lui, et peut-être un jour le ferez-vous. C'est M. Léandre Vaillat, que vous connaissez sans doute comme écrivain d'art et comme érudit, mais dont vous ne soupçonniez peut-être pas qu'il fût Savoisien et epris de sa patrie. Il vient d'écrire sur elle un beau livre (1) que M. Fréd. Boissonnas a illustré de

(1) LÉANDRE VAILLAT. *La Savoie*. (Première partie : le Lac Lemm, les Vallées de la Dranse, la Vallée du Giffre, la Vallée de l'Arve). Genève, chez Boissonnas, photographe-éditeur.

photographies magnifiques, et vous aimerez ce livre puisque vous aimez la Savoie.

A vrai dire, ce joli album (car c'est un album en quelque sorte, le long des images duquel court un texte léger, en manière de ghirlande) n'est que le premier d'une série qui en comportera plusieurs et sera comme un pieux monument à la Savoie.

Érudit, M. Léandre Vaillat ne peut oublier qu'il l'est, et solidement; mais dans ce livre, où il s'est appliqué surtout au style, cette érudition disparaît sous les grâces d'un beau langage classique dont saint François de Sales, qui parfois l'inspire, se serait montré satisfait. On plus exactement, comme il arrive chaque fois qu'un sentiment très sincère et très vif entre en jeu, l'érudition ne fait qu'un avec le style et l'on ne peut pas la dissocier d'avec lui. Elle concourt à l'émotion en la redoublant pour ainsi dire, en la transposant dans le passé.

Le livre dont je vous parle, mon cher ami, est une promenade à travers la Savoie, une sorte de manuel à l'usage du voyageur cultivé, et il ne contient pas de page qui ne rappelle un événement de l'histoire. Et pourtant cela ne semble jamais monotone. C'est que pour M. Léandre Vaillat, chaque site est tellement empreint dans sa mémoire et l'émeut à tel point qu'il a fait siennes non seulement les particularités physiques de son aspect mais encore les anecdotes, les faits dont il a été le théâtre, les légendes qui s'y sont développées. Le patriotisme ingénieux et délicat de l'écrivain ne fait plus de distinction entre toutes ces choses. Il les voit toutes sur un plan unique, avec l'intense relief du présent. Rien de moins *crudit* (au sens fâcheux du mot) qu'une telle attitude intellectuelle.

Disons attitude sentimentale, d'ailleurs, ce sera plus exact.

Comme tous les passionnés (on est passionné pour une contrée comme pour une maîtresse ou pour une idée), M. Léandre Vaillat est resté *enfant* en face de l'objet de sa passion. Je veux dire que malgré l'appareil de la culture, l'amas des connaissances, l'élégance d'un style châtié et fleuri, enfin tous les raffinements, il est resté ébloui, ingénu, neuf comme un enfant, lorsqu'il s'agit de la Savoie.

C'est par un souvenir d'enfance que débute le livre. L'auteur y raconte ses sensations devant une vieille tapisserie de haute lisse qui décorait la maison de son père :

« Grâce à elle, après les journées passées dans les champs, — le plus harmonieux des jardins, — ma vie boagère n'était pas interrompue. Juché sur un grand tabouret, je promenaï mon doigt sur la laine; je retrouvais simplifiées les formes diverses et confuses de mon pays; je réunissais dans mon esprit les détails de l'univers, et la grande nature semblait venir à moi pour que j'aie à elle. Comme pour m'initier à sa vie complexe et fugitive, l'artisan, dédaigneux des transitions, avait justement posé avec un art puéril et charmant les valées riantes, les misseaux et les fontaines, un bouquet d'arbres d'où s'élançait la flèche d'une église, la tourelle d'un château coiffe en éteignoir, des canards au bords d'un étang, un moulin qui ne tournait plus, des fleurettes blanches piquant les prés, un berger et sa bergère, des rochers dramatiques aux flancs desquels navigaient lentement les images, et ces choses si différentes se mêlaient harmonieusement, comme les symboles des saisons s'unissaient dans les quatre bordures.

Ainsi cette tapisserie, reprise en ses marges, et qui avait sans doute longtemps vécu, était pour moi un inépuisable sujet de joie silencieuse et comme une image de souvenirs. A l'heure

M. le Darnagon
M. J. Ellis
Ellis
Perrot
Clavier

Louvenard
Dufour
Receubach
Arnauld

ART MODERNE

27

où les rêves flottent autour des demeures, avec les fumées et les vapeurs du crépuscule, les dernières sonorités de l'angelus paraissent se perdre dans la trame laineuse à la manière des pas qui cheminent sur la mousse. Mystère des hameaux, des bois et des vallons, c'est là que je vous ai compris pour la première fois. J'ai pris conscience de la nature dans la gaieté un peu démodée d'une fiction, elle m'a donné le sentiment ardent des arbres, des villages et des eaux. Tout concourut à faire de la contemplation de la Savoie par un portique de verdure, un lever de rideau splendide, et comme le préambule du voyage sentimental que j'entreprends aujourd'hui. »

Un voyage sentimental. C'est bien cela, en effet. M. Léandre Vaillat s'arrête, extasié, devant chaque beauté du paysage, il la commente avec joie, il se souvient avec délices de ceux qui l'ont aimée avant lui. Et cependant, cet amour du détail ne lui fait pas perdre de vue le plan, les ensembles, la direction si je puis dire de son voyage, pas plus que, dans un autre ordre d'idées, son enthousiasme ne le fait tomber dans la fadeur d'une admiration continue et monotone. Il aime, mais il discerne, et les phrases qu'il trouvera pour décrire par exemple l'apreté du col des tiets ne ressembleront point à celles qu'il consacrerà à la chartréuse de Ripaille, ou au pavillon de Wagner à Mornex.

« Je retrouve, dit-il, dans la familiarité des êtres et des choses, le mélange savoureux d'énergie morale et de candeur presque précieuse qui est le fond de la vie dévote. »

Eh bien ! L'on dirait que son style a gardé quelque chose de ce mélange. L'atmosphère morale du pays y est certes pour quelque chose. J'imagine mal, écrit sur ce ton, un livre consacré à la Provence ou à la Picardie. Nuances subtiles, si l'on veut, mais je sens comme des oppositions plus tranchées.

A chaque page, mon cher ami, vous trouverez des passages charmants, des notations de poète, comme cette prairie le soir « semblable à une clairière où des cheiks en voyage auraient étendu leurs tapis de prière aux nuances fanées » ; comme ce « clocher couvert de fer poli, renflé comme le turban d'un roi-mage, qui resplendit et ressemble à une Circassienne descendue de traîneau dans ce petit village de Savoie », — tant d'autres encore.

Après avoir lu ce livre, mon cher ami, vous trouverez. — et c'est pourquoi je vous le recommande. — de nouvelles raisons de chérir un pays dont vous êtes déjà passionné.

FRANCIS DE MIOMANDRE

EXPOSITIONS

La jolie salle du *Studio* a groupé, la semaine dernière, les œuvres, encore timides, de quatre débutants qu'unissent certaines affinités de vision : MM. Julien Genot, Edgard Tyd, Fernand Verhaegen et Fernand Wéry. Il y a chez eux, et principalement dans les œuvres du premier, des promesses qui méritent d'être signalées.

La ferme du Châtelet, le vieux « Cornet » sous la neige, les sites de la banlieue bruxelloise, — Auderghem, Boitsfort, Beersel, etc., — ont inspiré à M. Genot des impressions d'une coloration harmonieuse. L'expérience aidant, le jeune peintre semble devoir réaliser, dans une voie neuve, des paysages intéressants.

M. Tyd a illustré avec une naïveté qui n'est pas sans charme des contes d'Anderßen. Il s'essaie au portrait, aux intérieurs, au paysage en des notations encore frustes mais qui décèlent un œil sain, du goût et le louable désir d'échapper aux redites.

L'apport de M. Wéry est trop minime pour permettre d'asseoir sur ce qu'il nous présente un jugement raisonné. Un portrait d'ami, deux études de paysage, dans une note fine, font néanmoins présager en lui une nature d'artiste.

Quant à M. Fernand Verhaegen, il a franchi la période des balbutiements et marque déjà, dans ses impressions de la Côte d'Azur, ses natures-mortes, ses sites du littoral et des environs de Bruxelles, une direction déterminée. C'est, malheureusement, le tropément le moins personnel du quatuor. Ses toiles sont « saucées » et, bien que mieux construites que celles de ses camarades, elles rappellent, par leur coloris et leur mise en pages, le fâcheux « déjà vu » qu'il importe avant tout de bannir des conceptions artistiques.

O. M.

Le milieu wallon en littérature.

C'est notre collaborateur M. Georges Rency qui fut choisi pour inaugurer cette année la campagne que poursuit activement la Société des *Amis de la Littérature* en vue de répandre en Belgique le goût des lettres nationales. Sa conférence attirera la semaine dernière à l'Hôtel de ville un très nombreux auditoire, auquel ne dédaignèrent point de se mêler le ministre des Sciences et des Arts et le bourgmestre de Bruxelles. Nous voici loin, on le voit, de l'indifférence que témoignaient naguère aux écrivains du pays les représentants des pouvoirs officiels. Ajoutons que le Roi vient d'accorder à la Société son haut patronage après lui avoir marqué déjà, avant son avènement, le vif intérêt que lui inspire son initiative.

On a fait à M. Rency le plus chaleureux accueil. Son étude de l'influence wallonne dans la littérature contemporaine, très finement déduite de la lecture des meilleurs auteurs du terroir et exposée avec une grande clarté, a d'ailleurs vivement intéressé l'assemblée et a été applaudie comme elle le méritait. Le *Journal de Bruxelles* en a publié sous la signature Spadille un résumé qui en suggère fidèlement l'impression d'ensemble et dont voici l'essentiel :

« Quand on parle à l'étranger des écrivains de Belgique, ce sont toujours des Flamands que l'on cite. Maeterlinck et Verhaeren sont les seuls auteurs d'ici qu'on connaisse en Amérique. C'est que les Flamands s'imposent à l'attention du dehors par une originalité un peu violente et outrancière, un paroxysme de qualités et de défauts qui frappe brutalement les esprits. Les Wallons, au contraire, calmes, discrets, mesurés, ne sont guère connus au dehors : même chez eux, c'est à peine si de paisibles hommages récompensent leurs efforts. Un Delattre, un Séverin, un Krains ne sont pas encore populaires. L'élite seule les lit et les goûte. »

Il y a là, dit M. Rency, une injustice. Sa conférence de ce soir sera pour la réparer. Il faut citer les Wallons, dont la modestie s'efface ; il faut proclamer leur talent et mettre leurs œuvres en pleine lumière ; il faut témoigner à ces romanciers, à ces conteurs, à ces poètes, qui s'appliquent à rendre fidèlement l'image de leur petite patrie, toute la gratitude qu'ils méritent. Leur effort tranquille n'est pas sans grandeur : ils sauvent notre littérature de la dangereuse contrefaçon qui l'infecta pendant longtemps. Ils nous ont donné un mouvement de nationalisme littéraire que la France pourrait nous envier.

Le milieu wallon n'est pas une invention de critique ; il existe, il vit, il agit. M. Rency, avec un art subtil, en définit les caractères et en analyse les nuances. A la Flandre prospère, où la vie aisée développe un réalisme un peu cru, il oppose la Wallonie moins riche, dont le sol ingrat favorise l'idéalisme méditatif, parce qu'une terre revêche et dure fait lever les yeux vers le ciel. A la ressemblance de son pays, le vrai Wallon est souple, inquiet, changeant, songeur, merveilleusement mobile. M. Rency en fait un portrait point batté, juste, expressif, joli tout plein.

Liège, la capitale de la Wallonie. Liège, comme le Wallon, change sans cesse, parce qu'elle vit d'une vie intense. On n'y trouve point, comme dans les villes flamandes, ces vieux monuments qui sont comme des reliques pieusement gardées. Du passé, la Wallonie ne conserve que ses coutumes, qui semblent des monuments vivants : carnaval de Binche, doudou de Mons, crâignons liégeois, « marches » d'entre-Sambre-et-Meuse, jeu de balle au tamis, ducasses chantantes et dansantes.

Ah ! ces ducasses wallonnes, si légères et si gaies, et où l'on s'amuse si naturellement, parce qu'en Wallonie l'existence entière se déroule en joie !

Comment ne pas s'attacher à un pays si riant ? Les écrivains wallons aiment nous décrire leurs sites, leurs collines rocheuses, leurs rivières d'argent, leurs bois sombres que traverse un murmure de ruisseaux, leurs jolies villes accrochées comme des nids aux pentes verdoyantes des côtes. Et ce sont des paysages d'une couleur tendre et discrète, d'une belle simplicité de lignes, d'une noble aisance et d'une charmante franchise.

M. Rency renonce à faire un palmarès. Il a raison : on en abuse chez nous. Quand notre littérature était encore enfant, ces distributions de prix avaient quelque raison d'être : aujourd'hui, il n'est que temps d'adopter des mœurs plus graves. Mais comment ne pas citer Garnir, le peintre du Condroz, Siernet, le chantre de la Hesbaye, et les deux poètes d'Ardenne, Adolphe Hardy et Albert Bonjean ?

La caractéristique de la littérature qu'inspire le milieu wallon, c'est, selon M. Rency, une « rêverie dispersée et fugace », un papillonnage spirituel. Octave Pirmez, le solitaire d'Acoz, le doux seigneur lamartiniens, a exprimé l'inexprimable. Après lui, et à son exemple, les écrivains de Wallonie seront de discrets élégiaques plutôt que de puissants lyriques : ils murmureront à mi-voix de délicates confidences ; ils auront même une espèce de pudeur qui leur fera fuir le bruit et la lumière de la gloire. Ils seront conteurs ou poètes, c'est-à-dire qu'ils s'adresseront à un cercle étroit.

Louis Delattre, l'auteur des *Miroirs de jeunesse*, semble incarner l'enfance de la gaie Wallonie : âme neuve et fraîche, tout l'émerville et l'attendrit ; ses contes sont bleus comme un beau ciel de mai ; il regarde toutes choses de l'œil optimiste d'un petit écologiste.

La jeunesse de la Wallonie, frondeuse, batailleuse, goguenarde, amoureuse des franchises, hippées et des abondantes beuveries, « toujours l'âme à la joie et la lèvres au cruchon », c'est en Maurice des Ombiaux qu'elle trouve son plus éloquent interprète. Il aime tant son pays, et sous tous ses aspects, et il a tant écrit sur lui que M. Rency ne sait que choisir entre tant de pages savoureuses.

La Hesbaye monotone et plate, où l'âme est seule devant elle-même, — la terre réfléchie et sérieuse qui confine aux Landes campinoises, se mire dans l'œuvre grave et triste de M. Hubert Krains, dont les contes noirs ont une sobriété, une vigueur, une sécheresse d'eaux-fortes. L'abdication de la volonté devant les traîtrises de la vie et les réalités brutales, tel est, parmi les caractères de la psychologie wallonne, celui qui frappa davantage le sombre écrivain du *Pain noir*, comme il avait frappé déjà M. Edmond Glesener, qui nous avait dessiné, dans le *Cœur de François Remy*, le plus parfait type de Wallon indécis, changeant et rêveur, qu'ait produit notre littérature.

Au bout de son pèlerinage, le conférencier, parvenu sur les sommets de la Wallonie, y a trouvé un poète essentiel, M. Fernand Séverin, élégiaque à la fois frémissant et contenu, dont l'œuvre mélancolique, mélodieuse et discrète, traduit bien, elle aussi, aussi bien par ses simples décors que par le calme désenchantement qui en émane, l'âme rêveuse du pays wallon. »

NOS AMIS LES ARBRES

Nous recevons de l'excellent peintre Alfred Delaunois la lettre suivante, sur laquelle nous appelons la sérieuse attention de la *Société pour la Protection des Sites* :

Louvain, 16 janvier 1910.

Monsieur le Directeur,

Nous avons jusqu'ici échappé, comme par miracle, aux ébranchements stupides que l'on commet sous prétexte de culture d'ornementation. Aussi les arbres de nos magnifiques promenades — vous connaissez, n'est-ce pas, les beaux boulevards de Louvain ? — s'en donnaient-ils à cœur joie et en particulier ceux de notre royale allée des marronniers qui, ayant poussé sans entraves, s'enchevêtraient prestigieusement.

Bref, nous étions largement récompensés de les avoir laissés faire tout seuls, ou à peu près, leur besogne de « végétal » ayant tout reçu de la nature pour ne point se tromper.

Hélas ! depuis quelque temps des mains sacrilèges les mutilent, essayant de plier leur ramure puissante aux lois d'une symétrie ennuyeuse.

Me souvenant avec plaisir de la croisade reconfortante que vous avez prêchée naguère contre les mêmes sottises et abominables manies de mutilation, je me suis permis, dans l'intérêt de nos amis les arbres, de me servir de la considération dont jouit votre revue pour protester avec tous les gens de goût contre ce vandalisme.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, mes remerciements et mes salutations distinguées.

ALFRED DELAUNOIS

NOTES DE MUSIQUE

Récital Wilhelm Backhaus

L'interprétation des œuvres de Chopin subit, en raison du tempérament de chacun, les plus sensibles variations. Elle diffère du tout au tout selon la nature du pianiste qui en affronte les difficultés, et c'est ce qui nous valut tour à tour, sous les doigts de Rubinstein, de Brassin, d'Alfred Jaëll, de Hans de Billow (ah ! que ces noms nous reportent loin !), puis de Paderewski, de Planté, de Busoni, de Pugno, de Lamond et de tant d'autres (est-il un pianiste qui se dispense, dans un « récital », d'intercaler quelques pièces de Chopin ?), les émotions et les surprises les plus diverses. Alors que le génie d'un Bach, d'un Beethoven, d'un Schubert semble, pour s'exprimer dans sa forme littérale et son essence spirituelle, imposer une interprétation déterminée sur laquelle les musiciens sont d'accord et que tous, avec plus ou moins de talent, tentent de réaliser, l'inspiration ondoyante de Chopin, faite d'élan et de regrets, d'héroïsme et de volupté, de joie subite et de sanglots, de lyrisme, d'amour, de détresse, tour à tour pathétique et désespérée dans ses phrases lievrées et comme improvisées, ouvre à l'expression individuelle un champ illimité. On eût dit jadis : c'est une lyre dont chacun fait jaillir les chants et les plaintes qui résonnent dans son propre cœur.

Aussi n'est-il guère possible de décider *a priori* qu'une exécution de Chopin est bonne ou mauvaise, vu l'absence de tout critérium.

J'inclinerais, pour ma part, à n'aimer guère celle de M. Wilhelm Backhaus, qui consacra la semaine passée toute une soirée à l'œuvre du maître dont on célèbre le centenaire. Certes, le pianiste est-il de ceux dont il faut admirer le talent considérable : il a un mécanisme exceptionnel, une sonorité brillante, une attaque précise et sûre, et ces mérites lui valurent, au Palais des Arts, de la part d'une assistance des plus nombreuses, un succès égal à celui qu'il remporta dernièrement au Cercle artistique. Mais il paraît ne voir

dans les valse, les études, les préludes de Chopin que la structure et n'en saisir ni l'atmosphère, ni la poésie délicate. Il matérialise ces confessions d'une âme douloureuse, dont le piano fut le confident. Trop pianiste, M. Backhaus extériorise dans ses interprétations une jeunesse exubérante qui cadre mal avec l'œuvre nostalgique qu'il s'efforce de traduire. Son jeu précipité, que domine le mécanisme, n'est pas toujours exempt de sécheresse, et si l'on admire la volubilité de ses traits, l'aisance avec laquelle il exécute telle étude en tierces, l'éclat qu'il donne au *scherzo* op. 31, on ne peut se défendre de déplorer que cette surprenante virtuosité ne soit pas guidée par une sensibilité plus délicate et par une compréhension plus analytique. La sonate op. 58, l'œuvre la plus objective de toutes celles qu'il joua, apparut, sous ses mains agiles, dans un jour favorable : le pianiste retrouvait là les sites familiers qu'il explore en promeneur conscient. Mais il n'arriva point, dans les compositions qu'une forme moins précise rend plus subtiles, à évoquer leur caractère de mystère et d'angoisse, à les revêtir de ces tons sombres et chatoyants que seul, peut-être, discerne en elles l'œil d'un pianiste slave, — Rubinstein ou Paderewski.

J'en sais un qui me donna le frisson, un soir qu'avec Zuloaga j'assistai, dans un patronage, à une audition que très modestement il offrait à un public ouvrier. C'était M. Georges de Goleseo. Et sans comparer un talent d'amateur, d'ailleurs très exercé, au foudroyant mécanisme de M. Backhaus, je regrettais, durant le brillant récital de ce dernier, de ne pas ressentir l'émotion que m'avait fait éprouver M. de Goleseo. Au Chopin exprimé par le cœur se substituait un Chopin jailli des doigts. Au fond, s'il y a maintes façons d'interpréter les œuvres de celui-ci, il n'y en a qu'une de comprendre leur sens secret.

O. M.

L'Exposition du Centenaire à Buenos-Ayres.

On nous écrit de Buenos-Ayres que l'Exposition internationale des Beaux-Arts organisée pour célébrer le Centenaire de la République Argentine réunit un grand nombre d'adhésions.

En raison de la coïncidence de date avec notre Exposition universelle, le gouvernement belge a décliné l'invitation qui lui avait été faite d'y participer officiellement. Le Comité n'en a pas moins reçu des artistes belges l'assurance de nombreux concours individuels.

L'Allemagne se propose de faire construire un pavillon spécial qui abritera une exposition moderne et rétrospective dans laquelle seront largement représentés Lenbach, Menzel et autres artistes célèbres. L'Empereur a autorisé le Comité à disposer des œuvres qui font partie des galeries impériales. Des salles seront réservées en outre à l'art germanique contemporain dans le Palais du Centenaire.

L'Italie édifiera également un pavillon. D'autre part, un groupe d'artistes italiens a délégué l'un d'eux, le professeur G. Grosso, pour organiser une exposition particulière dans une salle spéciale.

Des négociations sont ouvertes avec le gouvernement espagnol aux fins d'obtenir le prêt de quelques toiles de Velasquez, Goya, Greco, Murillo et Ribera, et l'on espère que l'Espagne tiendra, en accueillant cette proposition, à affirmer la solidarité qui existe entre elle et la République Argentine.

Le prince héritier de Suède, S. A. R. Eugène Bernadotte, a promis son concours à l'Exposition.

M. Ernest de la Careova, représentant général de la Commission exécutive, se rendra prochainement en Angleterre, en Hollande, en Belgique et en Autriche pour s'entendre avec les associations artistiques désireuses de prendre part à l'Exposition.

Pour permettre aux exposants d'expédier leurs œuvres à l'Exposition internationale qui s'ouvrira au Chili en octobre, la Commission exécutive a autorisé les intéressés à retirer dès le 25 août les œuvres qui auront figuré à l'Exposition de Buenos-Ayres.

« IPHIGÉNIE EN TAURIDE »

Après *Orphée*, *Alceste*, *Armide*, le théâtre de la Monnaie a repris *Iphigénie en Tauride*, que suivra bientôt *Iphigénie en Aulide*. Ainsi s'affirme l'éternelle jeunesse des œuvres jaillies d'une émotion humaine et dont le but unique fut d'exprimer avec intensité un conflit pathétique de sentiments. « Personne mieux que Gluck, écrivit M. L. de la Laurencie, n'a saisi le contraste lamentable et tragique de la vie et de la destinée, personne mieux que lui n'a su trouver les accents dont frémissent les cœurs entourés de choses hostiles, et piégés par le malheur que les mythes grecs offrent en holocauste aux dieux inflexibles. Euripide, malgré les ouragans de souffrance exaspérée qui hurlent dans ses tragédies, n'a pas épuisé toutes les larmes ; il en restait dans le cœur humain, et celles-là, Gluck les a extraites. Il a fait davantage : il les a serées de la mélancolie prenante de sa musique et leur a donné comme le baptême d'une vie d'essence supérieure. Qu'elles sont belles et touchantes ses héroïnes, soit qu'elles se résignent dans leur âme de vierge héroïque, telle Iphigénie, soit qu'elles errent à l'Univers leur passion vengeresse et échevelée, telle Armide. Mais c'est peut-être la belle et triste prêtresse d'Artémis dont le calme poignant et la sérénité inviolée nous donnent les impressions les plus définitives du pathétique dans le drame lyrique. » On ne peut mieux définir l'art expressif, émouvant et pur qui classe *Iphigénie en Tauride* parmi les chefs-d'œuvre classiques.

Mise en scène avec soin, la noble partition de Gluck a retrouvé samedi dernier les admirations ferventes qui l'accueillirent il y a dix ans et qui saluèrent en 1902 sa reprise. A M^{me} Bastien, à MM. Imbart de la Tour, Albers et Grosseaux succèdent, cette fois, dans les rôles d'Iphigénie, de Pylade, d'Orreste et de Thoas, M^{me} Pacary, MM. Verdier, Lestelly et Billot. On ne peut que louer ces interprètes nouveaux du talent consciencieux qu'ils apportent à la compréhension de l'œuvre. M^{me} Pacary est une touchante et belle Iphigénie à la voix harmonieuse, à la mimique expressive et toujours classiquement mesurée. M. Verdier a chanté en ténor puissant les récits de Pylade, qui exigeraient peut-être plus de réserve dans le geste. On a applaudi M. Lestelly pour son jeu plus sobre, sa clarté d'élocution, son chant artistiquement nuancé. M. Billot, que sa taille ne semblait pas prédestiner au personnage d'un grand prêtre, s'est distingué dans les imprécations du farouche Thoas, et M^{me} Bérilly a dit d'une voix pure et timbrée l'allocution de Diane qui termine le drame.

Reprise supérieure à la précédente, au succès de laquelle ont contribué, par une exécution respectueuse et colorée, l'orchestre de M. Sylvain Dupuis et les chœurs.

O. M.

L'Opéra-comique au XVIII^e siècle.

Le cycle des représentations d'œuvres lyriques anciennes données à la salle Patria s'est ouvert par une exécution de la *Serra Padrona* (1733) de Pergolèse et du *Peintre amoureux de son modèle* (1737) de Duni.

Le célèbre *intermezzo* de Pergolèse est trop connu et a été joué assez souvent à Bruxelles pour que je me dispense d'en parler. Il est et il reste entendu que, dans les bornes d'une action simplette, la *Servante maîtresse* est, musicalement, un petit chef-d'œuvre d'esprit et de finesse malicieuse, qui, beaucoup mieux que le chromolithographique *Stabat Mater* (du Carlo Doli en musique), montre le charmant génie d'invention du maître de Jési. Il serait peut-être intéressant, à cet égard, de monter *Lo frate innamorato* (1732) du même Pergolèse, qui, d'après l'analyse qu'en fait M. d'Arienzo dans son livre sur *Les Origines de l'opéra-comique* (1), est beaucoup plus amusant comme sujet et ne le cède en rien en valeur musicale à la *Serra Padrona*.

Le Peintre amoureux de son modèle de Duni a été une surprise pour l'assistance. Ecrite directement sur un livret français assez dépourvu d'intérêt, cette partition a conservé un délicieux arôme

italien, ou plus exactement, napolitain. Bien qu'écrit près de vingt-cinq ans après la *Servante maîtresse*, l'opéra-comique de Duni a l'air beaucoup plus ancien que la pièce de Pergolèse, et ce cachet archaïque, joint à l'élégante desinvolture de ses mélodies quasi populaires, chaudes de ton et rythmées comme des danses, lui confère un charme exquis de spontanéité et d'humour. Dans certains airs, une flûte ou un hautbois concertants accentuent encore ce caractère désuet et donnent l'impression d'un Bach en miniature qui aurait vécu toute sa vie à Naples et qui n'aurait composé que des cantates burlesques comme la *Kaffee Cantate* ou la *Cantate paysanne*.

Les interprètes de la *Servante maîtresse* et du *Peintre amoureux de son modèle* font preuve d'une grande bonne volonté, mais ce qui leur manque surtout c'est ce brio à l'italienne qui est indispensable pour animer ces petites pièces dont l'intérêt dramatique et littéraire est pour ainsi dire nul. Peut-être la faute en est-elle à l'absence d'un contact assez prolongé entre eux et l'orchestre : au surplus, ce dernier donne trop l'impression de déchiffrer et manque totalement de phrase.

Quoi qu'il en soit, on ne peut que louer la distinction et la jolie voix de Mme Alice Tyckaert, le jeu agréable de Mme Carl, les mines amusantes et l'organe excellent de M. René Van Grun, les qualités de chanteur et... le savoureux accent wallon de M. Disy, qui, à lui seul, suffirait déjà à constituer un élément de comique.

Ch. V.

LE THEATRE A PARIS

L'Ange gardien, trois actes de M. ANDRÉ PICARD. — **Le Monsieur au Camélia**, un acte de M. JEAN PASSIER. (THÉÂTRE ANTOINE.)

Cela se passe dans la vie de château. Une Mme Thérèse Duvigneau, invitée des Trélat et leur cousine, s'est mis en tête de protéger la vertu et notamment celle de Mme Suzanne Trélat, qu'il est bien tard d'ailleurs pour protéger, puisque M. Georges Chaumier en a depuis longtemps un souvenir. Elle est là, irritante, muette, cousant du linge pour les orphelines, avec des robes sévères, des attitudes dignes, *L'Ange gardien*, quoi ! On se moque d'elle, ouvertement, mais elle accumule de la haine et pour se venger elle s'amuse à rallumer l'électricité dans le salon où sont venus se réfugier, le soir, les deux amants.

Ce n'est rien, ce rallumage, c'est bref comme un éclair, comme un court circuit, mais cela suffit à épouvanter les coupables qui sentent que leur secret n'est plus le leur à eux seuls. Le nœud du drame, si j'ose dire, est attaché dans le lustre, d'où pend, si je puis m'exprimer ainsi, une épée de Damoclès...

Mme Trélat et M. Chaumier s'affolent. Sauf le mari, tout le monde d'ailleurs savait leur petite histoire et la suivait avec intérêt. Mais que Mme Duvigneau le sache, c'est autrement inquiétant. Suzanne essaie d'obtenir l'amitié de sa terrible cousine, laquelle refuse. Alors Georges Chaumier à son tour affronte la vertueuse dame. Ils se bravent. Ils se disent des choses très désagréables. Et enfin, furieux, ne sachant comment lui fermer la bouche et n'osant tout de même lui donner un coup de poing, il lui donne un baiser, ce qui fait pousser un ah ! de flatteuse surprise au public et un soupir également flatteur à Mme Mégard-Thérèse, qui devient aussitôt une amoureuse de premier ordre, car la vertu n'est que de l'amour qui ne pouvait pas sortir.

Bien entendu, tout se sait. Mme Carlier-Suzanne est furieuse et après une scène, fort belle d'ailleurs, d'explications entre les nouveaux amants, il en ressort clair comme le jour que cette aventure ne pourrait avoir que des suites fâcheuses, vu le caractère absolu de Mme Duvigneau et la frivolité de M. Chaumier. La séparation s'impose. *L'Ange Gardien* regagnera le ciel de sa province natale, non sans avoir fait en un manteau de voyage délicieuse une apparition tout à fait charmante.

(1) *Le Origini della opera comica*, par M. d'Arienzo (Ed. Bocca, Turin); traduction allemande par M. Lugscheider (Ed. Seemann, Leipzig).

La pièce est légère, spirituelle, d'une adresse extraordinaire, pleine de mots, de situations imprévues et cependant logiques. J'aimais mieux *Jennesse*. Mais c'est une affaire d'appréciation.

Mme Mégard est magnifiquement haineuse. Mme Carlier a fait de grands progrès depuis *La Dame qui n'est plus aux camélias*. Elle a été, dans *L'Ange Gardien*, une charmante figure d'amoureuse puérile et émue. M. Pierre Magnier interprète avec la fatuité désirable le rôle du séducteur Georges Chaumier. Et dans le personnage épisodique de Gougnonillac, le confident amoureux, M. Gémier trouva moyen d'être parfait : timidité, costume et tout. Les ensembles sont toujours réussis.

Qui n'a pas entendu Mme Lavigne gémir les tirades de Marguerite Gautier dans *Le Monsieur au camélia* ignore une des plus douces joies de l'éclat de rire. F. M.

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, troisième concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis. Première audition en Belgique de l'*Orfeo* de Monteverdi (solistes : Mmes Béral, Bérilly et Montfort, MM. Delave, Dua, Lheureux et Weldon). Prélude et final du premier acte de *Parsifal*.

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, salle Patria, récital Emile Sauer. Mercredi, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, troisième séance du Quatuor Zimmer. Au programme : A. d'Ambrosio, Schumann et Brahms.

La première séance du *Groupe des Compositeurs belges* aura lieu à la Salle Patria jeudi prochain, à 8 h. 1/2, avec le concours de Mme R. Davanzi, MM. Kauffmann, Fr. Doehaerd, Frigola, Mées et Van Neste. Au programme : E. Agniesz, H. Henge et M. Lunsens.

Le 3 février, à 8 h., à la Grande-Harmonie, concert de l'*Union artistique* (choral mixte) avec le concours de Mmes Ceuppens-Houze et Florival-Tayenne, M. Baroen et la *Société de musique de chambre*.

Le 4 février, à 8 h. 1/2, au Palais des Arts, quatrième séance du quatuor « Piano et Archets ». Au programme : quatuor en *ut* de Fauré, trio de Mozart, quintette de Franck.

Le quatrième concert Ysaye aura lieu le dimanche 13 février, sous la direction de M. Théo Ysaye, avec le concours du violoncelliste Pablo Casals.

A Anvers, demain lundi, à 8 h. 1/2, troisième séance de la *Société des Nouveaux Concerts* sous la direction de M. F. Steinbach, avec le concours de Mme E. van Voigtlaender, violoniste.

Une audition des œuvres de M. Victor Vreuls aura lieu à Mons demain soir, avec le concours de MM. G. Simon, M. Duparlot, L. Cluyens, R. Preumont et A. Nève.

A Verviers, mercredi prochain, à 8 heures, audition Guillaume Leku par Mme Marthe Lorrain, MM. Maurice Jaspas, Maris, Foidart et Vranken. Conférence par M. P. Cornez.

PETITE CHRONIQUE

La Société des Amis des Musées de l'Etat, réunie lundi dernier en assemblée générale sous la présidence de M. Beernaert, a réélu son conseil d'administration, composé de MM. Ch. Buls, J. Capart, Ch.-L. Cardon, De Lantsheere, P. De Mot, M. Despret, baron Empain, H. Hymans, H. La Fontaine, baron de Loë, Octave Maus, F. Philippson, Ed. de Prelle de la Neffe, colonel Thys, F. Van der Straeten-Solvay et E. Verlant. M. F. Empain a été désigné pour remplacer le baron Lambert, démissionnaire.

M. Paul De Mot, secrétaire, et M. Ch.-L. Cardon, trésorier, ont présenté sur la situation de la Société des rapports qui ont été approuvés. Le président a rappelé les acquisitions faites pendant l'exercice écoulé et entretenu l'assemblée des négociations en cours, notamment des pourparlers engagés au sujet de l'achat des antiquités égyptiennes du feu Roi.

Signalons parmi les dons faits récemment par la Société : au Musée du Cinquantenaire, un Bas d'aube en dentelle de Bruxelles (2,500 fr.) et un Vase panathénaique (1,050 fr.) ; au Musée de peinture ancienne, une Nature morte de Snyder (8,000 fr.), la *Tentation de saint Antoine*, de Lucas de Leyde, au monogramme de 1511 (6,600 fr.), l'*Adoration des Mages*, de Breughel le Vieux (9,900 fr.), *Apollon et Diane*, de L. Cranach (4,600 fr.). M. Beernaert a personnellement fait don au Musée du Cinquantenaire d'un grand voile de Bénédiction en dentelle de Bruxelles provenant de l'abbaye d'Afflighem.

Toutes acquisitions et frais payés, l'avoir de la Société, qui comprend actuellement 300 membres, s'élève encore à 26,000 francs.

Expositions ouvertes.

Musée moderne : Salon de l'*Estampe* — Cercle artistique : MM. Arinand Apol et Evariste Carpentier (clôture le 26). — Galerie Boute : M. Lucien Franck (clôture le 31).

MM. F. Gaillard et M. Hagemans ouvriront jeudi prochain une exposition au Cercle artistique.

Nos lecteurs, et en particulier les artistes, apprendront avec plaisir, en parcourant nos annonces, que la maison Dalsème, la plus ancienne et la plus importante de Paris dans sa spécialité unique de tapis d'Orient importés directement et garantis authentiques, vient d'ouvrir une succursale à Bruxelles, en face du théâtre de la Monnaie. Le nom si connu de la vieille maison de la rue Saint-Marc qui se charge chaque année, on le sait, de décorer les Salons des Beaux-Arts au Grand Palais, y est représenté par un choix considérable et extrêmement varié de tapis anciens et modernes.

Nous avons exposé dans notre dernier numéro les propositions faites par M. Van der Swaelmen en vue d'obtenir une équitable représentation des artistes dans les jurys d'admission et de placement. Une assemblée des peintres du brabant réunie lundi dernier au Cercle artistique a adopté le principe des réformes préconisées par notre correspondant. Elle a arrêté son choix sur dix candidats, et exprimé le vœu que parmi eux les exposants désignent comme délégués deux figuristes, deux paysagistes et un peintre d'accessoires. Les dix noms proposés sont ceux de M^{rs}. Gilsoul, Bastien, Mathieu, Courtens, Verbaeren, Delville, Fabry, Gouweloos, Richir et Van Holder.

Il a été décidé que les cinq artistes élus devront s'efforcer de former, tant par les désignations qu'ils auront à faire qu'en intervenant activement auprès des délégués des autres groupes, un jury homogène qui comprendra un figuriste idéaliste, un figuriste réaliste, un paysagiste naturaliste, un impressionniste, un peintre d'intérieur, de fleurs ou de natures mortes.

Le peintre Henri Cassiers, dont les jolies aquarelles rencontrent en France la même faveur qu'en Belgique, ouvrira au début d'avril dans les galeries Georges Petit, à Paris, une exposition qui réunira un ensemble important de ses œuvres récentes.

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE
DE

TAPIS D'ORIENT

FONDÉE A PARIS EN 1844

IMPORTATION DIRECTE
DE TURQUIE, DE PERSÉ ET DES INDES
AUTHENTICITÉ GARANTIE

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

La santé de M^{me} Croiza s'étant sensiblement améliorée ces derniers jours, les docteurs Stienon et Depage ont autorisé la sympathique artiste à reprendre son service le 14 février. M^{me} Croiza, qui d'ici-là accomplera dans le midi sa convalescence, fera sa rentrée au théâtre dans *Samson et Dalila*.

Eros vainqueur, dont les études sont poursuivies activement, passera à la fin du même mois. L'auteur a assisté à plusieurs répétitions d'orchestre de son œuvre, qui sera entièrement mise au point pour le retour de M^{me} Croiza. Comme les décors et les costumes sont prêts, il suffira de quelques jours pour assurer les ensembles et mettre définitivement en scène le délicieux conte lyrique inédit de MM. Pierre de Bréville et Jean Lorrain. La première représentation d'*Eros vainqueur*, impatientement attendue, réunira à Bruxelles un grand nombre de personnalités parisiennes.

La direction du théâtre de la Monnaie prépare en même temps la deuxième nouveauté de l'année, *La Dorise*, qui passera en mars. L'auteur de la partition, M. Galeotti, est arrivé à Bruxelles la semaine dernière et préside aux études.

Aussitôt après la première de cet ouvrage, MM. Kuffnerath et Guidé monteront *Iphigénie en Aulide*, qui devait logiquement précéder *Iphigénie en Tauride* mais que l'indisposition persistante de M^{me} Croiza, qui devait créer le rôle de Clytemnestre, les a forcés d'ajourner.

On répète en ce moment la *Valkyrie* en vue des représentations de M. Anton Van Rooy, fixées, comme nous l'avons dit, aux 31 janvier, 3 et 6 février. La saison s'achèvera par une reprise du *Vaisseau fantôme*, dont M. Van Rooy chantera le rôle principal et qui sera remonté entièrement à neuf.

Le Théâtre lyrique du XVIII^e siècle (Salle Patria). Ce soir, à 8 h. 1/2 : *La Serva padrona* et *Le Peintre amoureux de son modèle*. — Mardi, à 3 heures : *La Rosière de Salency* (Gretry); même spectacle, le dimanche 30 janvier, à 8 h. 1/2.

La direction de l'Alhambra a engagé pour deux soirées la *Deutsche Operetten Gesellschaft* dirigée par M. Hans Edmund, qui interprétera jeudi prochain sur la scène du boulevard de la Senne la *Femme divorcée* de Léon Fall et le lendemain, vendredi, le *Comte de Luxembourg* de Franz Lehar, l'auteur de la *Veuve Joyeuse*.

C'est par trois représentations extraordinaires de *Clapotin*, comédie en trois actes de MM. Gaudry et H. Clere, et de *La Malédiction Repentie*, pièce inédite en deux actes de M. Charles Desbonnets, que s'ouvre la campagne régulière du Théâtre de la Renaissance. Le bureau de location est ouvert chaque jour de 10 à 6 heures.

La distribution des prix aux lauréats de l'École de Musique et de Déclamation d'Ixelles, qui devait avoir lieu aujourd'hui au Musée communal, est ajournée au dimanche 27 février, à 2 h. 1/2.

Sottisier :

On ne parla plus jamais du bel officier étranger, si ce n'est dans les conversations. *Le Soir*, 16 janvier 1910.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^e

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND

LAURÉAT DU PRIX GONCOURT POUR 1891

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Frangwyn, Diriks, Dutrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Laermans, Liebermann, Morice, Noire, Segantini, Tarkoff. Il forme un beau volume petit in 4^o, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en planches hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément Envoi gratuit sur demande.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en
fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

*Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et
Commerçants.*

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



38, Rue du Treurenberg
BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE
D'ESTHÉTIQUE
MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS - HARMONIUMS
LUTHERIE D'ART
METRONOMES - CORDES JUSTES

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux,
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mardi 25 janvier 1910 et deux jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections

de feu M. Ch. ROGER, de Verviers, et de M. L... bibliophile bruxellois.
(2^e PARTIE).

La vente aura lieu à 1 heure précises par le ministère de l'Instructeur
L. COX, en la galerie et sous la direction de M. E. DIMAN, libraire-expert, 86,
rue de la Montagne.

Le catalogue, illustré de 26 reproductions et comprenant 768 nos, se vend 1 fr.

Exposition générale le samedi 22 janvier, de 10 h. à 6 h. (le catalogue servant
de carte d'entrée) et partielle les jours de vacation, de 10 h. à midi.

Imprimé sur papier de la Maison K&M, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Un Livre de Philosophe : « L'Affaire Derive » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'« Orfeo » de Monteverde aux Concerts populaires (OCTAVE MAUS). — Mœurs électorales. — Notes de musique : *La Passion selon saint Jean* (O.-M.) ; *Le Quatuor Zimmer*, *le Groupe des Compositeurs belges* (Ch. V.). — Bibliographie musicale : *Le Descriptif chez Bach*. — La Musique à Liège (GEORGES RUTIER). — A Verviers (J. S.). — Chronique théâtrale : *Comme les Feuilles* ; *Tancrède* ; *Les Petites Michu* (GEORGES RENCY). — Concours d'art décoratif. — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

Un Livre de Philosophe.

« L'Affaire Derive »

Il y a des écrivains qui peuvent composer quarante volumes sans avoir jamais rien dit. Leur encre, semble-t-il, ne mord point sur le papier. On les lit, et jamais une seule de leurs pensées ne paraît digne d'être appelée une pensée. Leurs images ont un vague air d'avoir été déjà imaginées par tout le monde, leur style ressemble à celui de tant d'auteurs qu'on ne peut même pas l'accuser de plagiat.

La plupart du temps ces écrivains sont de charmantes gens, sans fiel, et d'une intelligence parfois assez fine, encore que toute livresque. On souffre pour eux de cette impuissance, dont ils ne souffrent pas, Dieu merci ! Ils représentent les neuf dixièmes de la littérature actuelle, comme du reste de toutes les littératures possible. — et quand je dis les neuf dixièmes!...

Aussi lorsqu'on rencontre un livre dont les pensées sont neuves ou présentées d'une façon neuve, dont les

images sont vierges, le style vivant, en un mot un livre, on est tout heureux. On s'arrête.

Je voudrais m'arrêter quelque temps devant le livre de M. J.-H. Rosny jeune (1). Son encre a mordu sur le papier.

Et tout d'abord un petit avertissement : ce n'est pas un bouquin frivole. Il contient cinq cents trente-trois pages de petit texte, d'innombrables digressions sociologiques, des conversations sur la morale, la métaphysique et la vie, une quantité de personnages assez considérable pour exiger de la part du lecteur une forte dose d'attention. Je conseille aux amateurs de petites grivoiseries parisiennes de ne pas mettre le nez là-dedans : ils seraient encore capables de dire que c'est un peu lourd.

Tout est relatif cependant. Les romans de Dickens, qui sont autrement plus longs que *L'Affaire Derive*, ne contiennent pas de *longueurs*. Ils développent avec tranquillité leurs vastes lignes, et leurs proportions demeurent si justes, leur équilibre s'établit si exact qu'à moins d'une débilité intellectuelle due la plupart du temps à l'abus des lecteurs faciles, vous en saisissez l'ensemble très aisément. Il en est de même de *L'Affaire Derive*. Ses cinq cents pages sont nécessaires au récit d'une action dont toute une partie demeure intérieure et touche à chaque instant à des problèmes qui passionnent. L'auteur ne s'est pas laissé aller ; il a laissé aller l'action. C'est fort différent.

(1) J.-H. ROSNY. *L'Affaire Derive*, roman de mœurs contemporaines. Paris, Calman-Lévy.

Il y a des actions rapides comme des torrents coulant entre des rives escarpées. D'autres s'étalent sur de vastes espaces et fécondent les plaines inondées. Elles n'en vont pas moins à leur conclusion.

Le sujet de *L'Affaire Derive* est celui d'un fait-divers : En province. Une dame élégante et dénuée d'argent met le grappin sur un homme riche, naïf et sentimental nouvellement arrivé. Elle se fait désirer, joue la classique comédie. Pour se faire épouser, il lui faut être libre. Elle supprimera donc belle-mère, tanté et mari, trois obstacles. Le dernier crime est découvert. Coup de théâtre. L'amoureux, accusé en même temps que la maîtresse, sera acquitté enfin. Mais quel éroulement de toute son illusion !

J'ai lu quelque part — sous forme de reproche — que *L'Affaire Derive* n'était qu'un fait-divers. Reproche imbécile. Car si les journalistes ne voient dans la vie que des faits-divers, les vrais romanciers, ne voyant toutes choses qu'au point de vue de la vie, savent tirer des faits-divers la matière vivante, l'intérêt qu'ils contiennent.

Le sujet de *L'Affaire Derive*, qui aurait tenu en vingt lignes d'un quotidien, ouvre un univers de pensées et d'observations à M. J.-H. Rosny jeune, qui connaît la province et la décrit avec une force d'évocation extraordinaire. Je me vois obligé de remonter jusqu'à Balzac lui-même pour retrouver pareilles qualités. Car le roman provincial, depuis Balzac, ne contient guère, malgré leur réel mérite, que des œuvres anecdotiques ou régionalistes. Balzac, lui, allait droit à l'essentiel. La petite ville, tout en n'ayant rien de schématique ni d'abstrait, était *La Petite Ville* : aucun trait n'y manquait et son œuvre était ainsi à la fois vraie et générale.

Ainsi M. J.-H. Rosny jeune traite Pont-de-Luz. Tous les types possible de fonctionnaires, de bourgeois, d'ouvriers, de femmes, de politiciens, d'intellectuels y sont observés, et ils restent des types parce que leur fonction les a façonnés suivant un moule traditionnel et fatal; mais ils sont cependant des hommes, avec leurs passions personnelles, leurs vices et tout le pathétique possible qui provient du conflit de leur attitude et de leur personnalité.

Tout ce petit monde forcené, vil, lâche, cupide, bête, qui grouille autour de quelques tendres et de quelques sages dans cette cité, est observé avec une magnifique sérénité philosophique. Nulle concession au pittoresque, au facile humour, voire aux indignations du moraliste. Les personnages sont marqués en quelques traits profonds, inoubliables, puis l'auteur les regarde évoluer. Il ne les conduit pas mais il les explique, et chacun de leurs gestes est pour lui l'occasion d'une idée générale qu'il tait souvent, d'ailleurs, mais qui n'en est pas moins suggérée.

Rien n'échappe à ce regard à qui l'indulgence donne

plus de pénétration que n'importe quelle amertume : ni les âmes basses et envieuses des demoiselles Grégoire, les vieilles filles potinières, ni les spéculations supérieures de Vitruve, le professeur, le philosophe de cette action, ni les raisons complexes d'après lesquelles agissent M^e Canne, l'avocat arriviste, et M. Robella, le préfet anxieux de sa place, ni la tendre naïveté du nouveau riche, jeune savant conservé par l'étude; ni le prodigieux enchevêtrement de sensualité, d'ingénuité féminine, de rouerie, d'ambition qui constitue l'âme de Marcelle Calde, l'empoisonneuse.

Et lorsqu'on a fermé le livre, on reste étonné de tant de force. C'est une œuvre variée, puissante, surprenante aujourd'hui, de premier ordre.

Je ne parlerai pas de ses qualités littéraires : ni du style, qui est d'une simplicité superbe, ni des descriptions, rares, mais qui atteignent parfois cette subtilité d'impression dont les Goncourt donnèrent l'exemple, ni de cette double manière de traiter le sujet, d'abord du point de vue sentimental de *Derive*, puis, après le coup de théâtre de l'arrestation, du point de vue de l'accusation. On dirait — et avec quelle virtuosité! — deux interprétations du même fait, également illusoire, et laissant dans une sorte de brume d'inconnaissable la vérité elle-même.

Mais ces qualités de style et de composition sont inséparables selon moi d'une certaine qualité de pensée. Ce qui importe, dans *L'Affaire Derive*, véritablement, c'est la philosophie. Il faut lire le livre tout entier pour s'en rendre compte. Tout au plus me sentirai-je l'audace d'indiquer quel est le nœud vital de cette philosophie.

L'admirable personnage de Vitruve me paraît un peu le porte-parole de la pensée définitive de l'auteur. C'est lui qui conclut, après toutes les conversations. C'est lui dont la pensée est la plus haute, comme la plus pénétrante.

Cette société de petite ville — réduction de l'humanité — Vitruve la considère sans étonnement, mais non sans émotion. Il voit tout, ne veut se leurrer de rien, mais il entend bien tout rattacher à des idées générales et ainsi tout soustraire au parti-pris. Ces idées générales elles-mêmes ont un caractère nettement sociologique. Tout, pour Vitruve, se rapporte aux ensembles sociaux, soit pour en constater les défauts, soit pour en espérer — pour plus tard — quelque amélioration. L'ignominie universelle choque sa sensibilité, mais son intelligence la comprend comme une des formes fatales de l'instinct et de la vie. Le naturaliste s'incline devant des lois toutes physiques, le moraliste espère malgré tout (et avec toutes les atténuations apportées à ce rêve par sa sagesse pratique) pouvoir un jour discipliner, tourner, utiliser quelques-unes de ces lois.

« Vous imaginez-vous, dit-il, le caractère de toutes ces choses ? Aussi bien leur harmonie que leur tohu-bohu, ces hommes en proie à la vie et qui se déclenchent selon des images créées par les circonstances — masse monstrueuse faite de toutes petites choses — petits goûts, petits dégoûts, mouvements réduits à quelques angles, voluptés triviales, jeu de certitudes et d'incertitudes minuscules. C'est là, cependant, que nos grands s'accrochent, que nos noblesses se piètent. La moyenne sur laquelle l'accord est possible apparaît terriblement médiocre, et l'ensemble va au delà des plus hautes intelligences, non par l'ampleur, mais par la quantité des gestes épars. Chacun de ces gougats apporte son rêve de gougat au vaste drame. C'est le tâtonnement de leur bêtise, l'amer cri de leurs besoins, la cruauté de leurs ardeurs et tout cet absurde mélange de mots sortant de leur bouche comme une baye qui nous donne finalement un idéal. Il faut bien se le dire pour patienter et espérer, pour supporter le flot qui nous baigne en des heures atroces comme celles-ci, et croire à l'heure prochaine où nous nous trouverons dans de plus vastes ajustements de l'univers. »

Voilà une des plus justes, des plus nobles pensées qui soient sorties du cerveau d'un sage. Un livre où il s'en rencontre de pareilles ne peut pas être autre chose qu'un beau livre, même s'il ne plaît pas aux amateurs de choses gentilles.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L' « Orfeo » de Monteverde aux Concerts populaires.

Si l'*Orphée* qu'écrivit il y a trois siècles le maître de chapelle du duc de Mantoue nous émeut encore aujourd'hui, c'est que Claude Monteverde a su trouver, pour renforcer l'expression pathétique du texte, une déclamation musicale exactement appropriée aux sentiments qu'elle décrit. « La musique, proclamait en 1601 Caccini dans ses *Nuove Musiche*, consiste d'abord dans le langage et le rythme, et seulement ensuite dans la sonorité. » C'est pour s'être pénétré de ce principe que le maître de Crémone, malgré les transformations de l'art lyrique et les variations du goût musical, vit aujourd'hui d'une jeunesse que rien n'a pu altérer.

Avant Lulli, qui devait avoir sur le développement de l'opéra une si profonde influence, il réalisa l'union intime de la musique et de la poésie et imagina des transpositions sonores dont la littéralité, poussée parfois jusqu'au mimologisme phonétique, n'a pas été dépassée. Aux trois éléments de l'opéra italien : le drame, l'air, le récitatif, il assigna un rôle symétrique sans jamais perdre de vue l'unité d'ensemble. Écartant de parti pris toute ornementation superflue, il créa la forme sévère, exclusivement expressive, qu'ont, de nos jours, restituée au drame lyrique les musiciens affranchis de la cantilène, de l'air de bravoure, de la strette, de toutes les bigarrures de ce que Scudo a dédaigneusement étiqueté : la musique d'industrie et de finance.

La tourmente romantique l'oublia. Dans le désarroi de l'opéra, tombé sous Rossini et Meyerbeer aux pires défaillances, qui en eût d'ailleurs apprécié la sensibilité, la pureté de style et l'expression ?

Éclairé par une critique plus compréhensive, le goût public a marqué heureusement, depuis quelque vingt-cinq ans, un retour aux manifestations d'une pensée musicale plus haute. L'art de Gluck et de Rameau, qui procède de l'esthétisme de Monteverde, et celui de Wagner, qui réalise à son tour, en élargissant davantage le cadre du drame lyrique qu'il peuple de symboles, l'association des formes musicales et du canevas littéraire, ont peu à peu conquis l'admiration. Il était tout naturel que le créateur de la musique dramatique fût compris par ceux que touchent ses héritiers spirituels.

Sachons gré à M. Vincent d'Indy d'avoir, en dévoilant un chef-d'œuvre totalement ignoré de notre génération, reconstitué l'arbre généalogique des maîtres du drame musical. L'impression que produisirent à Paris les auditions d'*Orfeo* données sous sa direction à la *Scola Cantorum* fut considérable, de même que l'exécution d'une autre partition de Monteverde, *le Couronnement de Poppée*, qui marque la fin de sa carrière (1642).

A Bruxelles, où M. Sylvain Dupuis eut l'heureuse idée de l'inscrire au programme de son troisième concert, le drame expressif de Monteverde rencontra la même faveur. L'admirable récit de la Messagère annonciatrice de la catastrophe qui frappe Orphée dans son amour, les lamentations de celui-ci, les objurgations des bergers ont un accent si personnel dans l'énoncé de la douleur qu'on ne peut les écouter sans émotion. Joignez-y la saveur d'une instrumentation dont les sonorités se rapprochent le plus possible de l'orchestration originale (elle comprend entre autres un clavecin, un luth, un orgue de régale, cinq trombones), et vous apprécierez tout ce que la tentative avait d'inédit et d'attrayant. Il faut louer les solistes, M^{lles} Béral, Bérély, Montfort, MM. Delaye, Dua, Lheureux et Weldon, de leur interprétation consciencieuse. Toutefois, à part M. Dua, qui chanta à ravir un rôle de Berger, ces chanteurs ne possèdent pas, — et le reproche vise surtout M. Delaye, — le style sobre et soutenu qu'exige une œuvre de ce genre. Mais on n'en peut équitablement accuser que leur éducation musicale trop exclusivement orientée vers des manifestations artistiques plus superficielles.

Le prélude et le final du premier acte de *Parsifal* clôturaient le concert : rapprochement instructif, qui montra, après la source du fleuve lyrique, le cours majestueux qu'après de larges détours il poursuit. On eût souhaité le voir couler avec plus de calme et de sérénité : mais le déploiement sonore de ses ondes n'en exerça pas moins son irrésistible fascination.

OCTAVE MAUS

MŒURS ELECTORALES

Les procédés d'intimidation et de pression qui déshonorent la politique pendant les périodes électorales vont-ils envahir les ateliers d'artistes ? La circulaire ci-après, qu'on nous communique à titre de curiosité, est de nature à le faire craindre. Lancée par l'Association des Artistes anversoïis sous la présidence d'honneur de M. J. De Vriendt, elle révèle une singulière façon de comprendre le rôle qui incombe dans la formation des jurys

aux groupements d'artistes, et, à l'égard du Ministre, au sujet du dépouillement du scrutin, une défiance au moins injustifiée.

Voici le document :

M.

Les candidats suivants ont été désignés par un poll, au cours de la réunion plénière de samedi dernier, pour le jury du prochain Salon de Bruxelles (suivent les noms).

Il a été souvent démontré que l'Association des Artistes anversois a su défendre les intérêts généraux des artistes et a su écarter l'esprit de chapelle en ce qui concerne la représentation de tous.

C'est pourquoi on a agi, en vue des prochaines élections, avec la circonspection nécessaire; aussi les candidatures, telles qu'elles se présentent maintenant, rendent-elles tout zèle nouveau superflu, chacun pouvant s'accorder avec ses candidats choisis dans toutes les tendances.

Il a été décidé dans la dernière réunion à l'unanimité des voix qu'au lieu d'envoyer directement les bulletins de vote à Bruxelles, on les réunirait à la prochaine assemblée, laquelle aura lieu mercredi 19 courant à 8 heures, à l'Académie royale des Beaux-Arts, et voici pourquoi :

Si nous envoyons nos bulletins individuellement à Bruxelles, nous devons attendre le résultat final, ce qui nous fait passer des journées d'incertitude. Si, au contraire, nous réunissons d'abord les bulletins à l'Académie royale — d'où ils seront expédiés tous ensemble au Ministère — nous savons dès ce moment combien de voix ont obtenu nos candidats, d'où un contrôle qui vaut bien cette petite peine.

Les bulletins de vote devront être délivrés contre reçu, de manière que la direction de la réunion puisse établir une liste des votants et se rendre compte de la situation.

Ceux qui hésiteraient quant à la manière de voter feraient chose prudente en apportant leurs bulletins non remplis à la réunion.

Agrérez, etc.

Il est à espérer que c'est à l'insu du Directeur de l'Académie d'Anvers, président d'honneur du Cercle, que ce factum a été rédigé.

NOTES DE MUSIQUE

La Passion selon saint Jean.

Des cinq *Passions* qu'écrivit Jean-Sébastien Bach, il n'en est que deux qui nous furent intégralement transmises. La *Passion selon saint Mathieu*, qui date de 1729, l'emporte par l'ampleur des développements, par le caractère pathétique de ses récits, de ses airs et de ses chœurs, sur la *Passion selon saint Jean*, qui avait été exécutée à Leipzig cinq ans auparavant, le 7 avril 1724. Bach la composa, dit-on, durant son séjour à la cour de Coethen, qui précéda son entrée à l'École de Saint-Thomas; et il se servit, pour en accommoder le texte, d'une *Passion* en mauvais vers du sénateur hambourgeois Brockes. Installé à Leipzig, il fit exécuter l'œuvre pendant la semaine sainte, mais il la modifia dans la suite et en remania certaines parties qui ne le satisfaisaient point.

Tandis que la *Passion selon saint Mathieu* respire une ferveur mystique que le musicien a traduite en effusions lyriques ardentes, la *Passion selon saint Jean*, d'un caractère plus sombre et plus âpre, semble l'avoir moins heureusement inspiré. Bien qu'elle renferme de grandes beautés, au nombre desquelles un air de basse avec chœurs, un air de contralto accompagné délicieusement par la viole de gambe, le chœur des Juifs, très vivant et animé, des chorals d'une éloquence émouvante, elle n'est pas sans monotonie. Et la répétition trop fréquente des mêmes mots interminablement scandés par les chanteurs amène parfois quelque lassitude. Grief très relatif, bien entendu, et qui ne fait qu'effleu-

rer l'admiration que mérite cette œuvre à l'architecture sévère et toute classique.

Il convient de féliciter M. A. Zimmer de l'avoir, pour la première fois, fait entendre à Bruxelles. Quand on se reporte aux premières exécutions qu'il dirigea lors des débuts de la Société dont il est le fondateur, on demeure stupéfait de l'effort accompli. L'exécution chorale et instrumentale fut, en effet, absolument remarquable par la qualité et l'expression des voix, par la fusion des timbres divers de l'orchestre. Et le résultat est d'autant plus louable qu'il s'agit d'une société d'amateurs, dont il est toujours malaisé de grouper et de discipliner les éléments. Quel travail persévérant, quelle volonté et quelle foi pour réaliser pareil ensemble !

Parmi les solistes, il faut tirer hors pair M. George Walther, que nul ténor n'égale aujourd'hui dans l'interprétation des classiques allemands. L'animation de ses récits, la justesse d'accent qu'il leur confère, le style avec lequel il chante ses rôles le classent au premier rang. Mme Nordewier-Reddingius a une belle voix et de l'autorité. Mme de Haan-Vannifarges, dont l'émission gutturale n'a rien d'agréable, a moins plu, bien qu'on sente en elle une musicienne de race. Et la basse, M. Zilsman, a complété le mieux du monde l'interprétation, qui a valu à la Société J.-S. Bach, et à son chef un succès unanime, des mieux mérités.

O. M.

Le Quatuor Zimmer.

Au programme : un quatuor, inédit en Belgique, de M. d'Ambrosio, le deuxième quatuor de Schumann et le quintette à cordes en sol maj. (op. 114) de Brahms. Pour l'exécution de ce dernier, M. Zimmer et ses amis s'étaient adjoint un altiste, M. Longue.

Le quatuor de Schumann, féminin et spirituel, n'est pas le meilleur du maître; il réclame une interprétation à la fois légère, vive et tendre, que les excellents quartettistes ne se sont pas fait faute de lui octroyer.

Ils ont mis aussi toute leur expérience et leur sens parfait de ce qu'est la musique de chambre dans la quintette de Brahms, dont l'admirable musicalité, d'un charme incontestable, n'exclut pas l'absence presque complète d'un *Stimmung* bien déterminée : Brahms y apparaît plus que jamais ce qu'il n'est que trop souvent, un musicien qui s'enivre de belle musique et qui ne procure par là-même à ses auditeurs que des sensations incomplètes, parce qu'elles ne parlent ni au cœur ni à l'intelligence.

M. d'Ambrosio, dont le *Courrier musical* du 15 décembre passé a publié le portrait et la biographie, est un musicien napolitain établi à Paris. S'il faut en juger d'après son quatuor, sa musique est élégante, distinguée, et se recommande par maintes qualités aimables et sympathiques, où se discerne un heureux mélange du tempérament italien, enclin à la suavité mélodique, et du goût français, ennemi de la fadeur. Le thème principal du *moderato* initial est d'une grande délicatesse d'invention et l'intérêt de ses développements ne languit guère. Le *scherzo* est très français, un peu sec, un peu intellectuel, mais avec d'agréables détails dans le trio et surtout dans l'ingénieuse transition entre ce dernier et le *da capo*. L'*Andante*, plus italien que français, est mélodique et chantant, et l'*Allegro* final — la moins bonne partie de l'œuvre — manque assez bien d'originalité.

Ch. V.

Le Groupe des Compositeurs belges.

Premier concert de l'année, salle bien remplie, succès... Au programme, des mélodies et de la musique de chambre. Parmi les mélodies, une *Chanson du Matin* de M. Raway, pure comme du Schumann, une *Malame la Marquise*, délicate et frêle, de M. Arthur Van Dooren, *La Cloche du soir*, peu originale, de M. Louis Van Dooren, et quatre lieder bien écrits et non sans enclôle, de M. Arthur De Greef : le premier, *Consolation*, nous a particulièrement plu par son accent vrai et sa simplicité dégagée de toute formule. La charmante M^{lle} Das a chanté ces diverses mélodies avec un égal talent d'interprétation.

La musique de chambre était tout d'abord représentée par une Sonate en ré mineur, pour piano et violon, d'Émile Agniez, que la mort enleva, l'an passé, dans toute la force de l'âge : œuvre

émimentement pianistique et violonistique; hérissée de difficultés, peu originale, allant de Beethoven-Schumann à Mascagni et de Liszt à Gounod : l'*allegro* final, avec son thème principal très schumannien, ne manque pas d'élan. MM. Kaufmann et Fr. Doehaerd, qui en avaient assumé l'interprétation, remplirent leur mission avec zèle et conscience.

Un jeune Quatuor à cordes, composé de MM. Fr. Doehaerd, Frigola, Mesès et Van Neste avait pris à tâche d'exécuter un quatuor inédit (en fa) de ce même M. Luissens dont nous entendimes, à l'un des derniers Concerts populaires, l'intéressante ouverture écrite pour la *Phèdre* de Racine. Qui donc disait que la forme musicale la plus difficile à traiter était la quatuor à cordes ? Je crois bien que c'est M. Vincent d'Indy. Combien il avait raison ! M. Luissens, très à l'aise dans une grande pièce orchestrale à programme, apparaît artificiel et guidé dans son quatuor. Ingénieuse, appliquée, sentant l'effort, cette composition manque à la fois de plénitude harmonique et de sens polyphonique ; c'est presque tout le temps de la mélodie accompagnée, au lieu d'être un dialogue constant entre les quatre instruments ; et cette impression s'accuse encore plus par le fait que dans l'exécution le second violon, l'alto et le violoncelle semblent vouloir s'effacer devant le premier violon. Il en résulte, dans l'ensemble, une pauvreté, une maigreur et une sécheresse que ne parviennent guère à mitiger quelques jolies phrases musicales d'ailleurs trop éparées et quelques effets harmoniques qui, pour n'avoir rien d'original, n'en ont pas moins une certaine fraîcheur... Au total, l'œuvre apparaît comme une suite de *Romances sans paroles* tirées en longueur et timidement modernisées.

Cit. V.

Bibliographie musicale.

Le Descriptif chez Bach, par GUSTAVE ROBERT, grand in-8° avec 60 citations musicales. Paris, Librairie Fischbacher,

Par réaction contre les par trop seroines traditions de Mendelssohn, on a voulu, ces derniers temps, découvrir en Bach tout un système musical. « S'agit-il d'une musique écrite sur des paroles, on peut, — soutient-on —, sans regarder le texte, en préciser les idées caractéristiques à l'aide des thèmes seuls. »

M. Gustave Robert s'élève contre ces théories. On suivra avec intérêt la partie où il discute les principes sur lesquels on a tenté de les fonder. Mais le point capital, c'est la partie où, prenant un thème déterminé, il montre, citations en mains, que la liberté avec laquelle Bach en a usé exclut toute idée de système.

Par cette exploration à travers l'œuvre si variée de Bach, et par un examen des lois les plus générales de l'esthétique, cette étude s'élève bien au-dessus d'une simple discussion de polémique.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Nous avons parlé récemment du *Deux* parisien. Nous l'avons entendu au Concert Dumont-Lauriche, où il avait attiré plusieurs milliers de personnes ; la salle était bourrée, bourrée de bas en haut. Et ce fut un grand succès artistique.

L'octette de Schubert n'est cependant pas une œuvre calorifique ; seuls, le *scherzo* et le final ont une verve générale. La suite en si mineur de Bach pour flûte et quintette à cordes nous a délicieusement charmés ; M. Deschamps a toutes les qualités de Tafanel et ses partenaires n'ont pas moins de style, de finesse et de conscience artistique que lui. Le quatuor de Mozart pour hautbois, violon, alto et violoncelle mettait en évidence une virtuose hors ligne et jeune encore, M. F. Gillet. Ce fut exquis. Sons doux, flûtes, variés, nullement nasillards, tantôt violonistiques, tantôt apparentés à ceux du violoncelle, souplesse, rapidité, rien ne lui manque. Le public fut enthousiasmé. Enfin le septuor de Beethoven où la maîtrise des violons, du cor et de la clarinette est mise à de rudes épreuves, reçut l'interprétation la plus naturelle et la plus pure. Le merveilleux

artiste qu'est M. Ch. Herman, comme violoniste et comme conducteur de ses collègues, provoqua une explosion de bravos après le point d'orgue de l'*allegro*. De la science, du talent et du plus fin, de l'autorité, avec une trinité pareille de mérites on se place au premier rang. Nous avons été fiers de retrouver en ce brillant épanouissement l'artiste que nous avions connu jadis élève du Conservatoire de Liège. Nous souhaitons l'y voir un jour comme professeur.

GEORGES RITTER

A VERVIERS

(Correspondance particulière de l'Art moderne.)

Le grand succès du récent concert de l'Harmonie a été pour les œuvres symphoniques, — symphonie en ut majeur n° 2 de Schumann (ô le merveilleux *scherzo*, le poétique *allegro*!) et les *Maîtres Chanteurs* de Wagner. M. Louis Kefer arrive toujours à faire produire à l'orchestre de la Société de splendides effets de sonorité, de puissance et de style qui n'excluent ni la finesse, ni la délicatesse, ni la perfection de l'interprétation. Ces qualités s'affirmèrent à nouveau, notamment dans l'accompagnement de certaines choses exquis comme les *Chansons à dîner* d'Alfred Bruneau que nous fit connaître M^{me} G. Wybauw-Deuilleux. L'aimable cantatrice y déploya un vrai talent, ainsi du reste que dans l'*Air des Roses* de Massenet. L'autre soliste était M. Lucien Lambotte, que nous avons réentendu avec infiniment de plaisir dans l'originale *Bourrée Fantastique* de Chabrier et dans le second concerto (en ut mineur) de Rachmaninow, dont l'*allegro sostenuto* a produit une vive impression sur la foule qui assistait à cette belle séance.

J. S.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Comme les Feuilles. — Tancrede. — Les Petites Michu.

Parmi les reproductions faisant lées de l'obscène et veule littérature dramatique actuelle, comme elle est reposante, malgré sa tristesse foncière, la belle pièce de Giacosa, *Comme les Feuilles*, que le théâtre du Parc joue en ce moment ! Qui n'est heureux de hier connaissance avec une famille dont le père est honnête, au moins, s'il est faible ; où la mère n'a pas encore d'amant, si l'on devine qu'elle en prendra un bientôt ; où une jeune fille préfère la mort au spectacle du déshonneur et de la débacle des siens ; où un jeune homme souffre de sa déchéance, si sa mollesse l'empêche de s'y arracher, et rougit, ô candeur, de recevoir de l'argent d'une femme mère pour prix de son amour ! De telles gens existent donc encore au théâtre ! Il est vrai que c'est en Italie, et qu'ils n'est pas resté étranger à leur création. Mais au point où est descendu le théâtre français, je crois que ce ne sera pas trop du secours de l'étranger pour le rappeler au sentiment de sa dignité ancienne.

En tout cas, la noble comédie de Giacosa prouve qu'il est possible encore d'intéresser le public avec autre chose, qu'avec des histoires d'adoles plus ou moins spirituelles. Le tableau de cette famille ruinée dont la faiblesse du chef, la frivolité de sa seconde épouse et les vices de son fils dispersent les membres comme un coup de vent fait des feuilles mortes, est souverainement émouvant et constitue une leçon d'énergie et de moralité particulièrement suggestive. Et le personnage de Neuele, la jeune fille courageuse et fière que le malheur grandit au lieu de l'abattre, porte dans ses yeux francs le sens de l'œuvre avec une tranquille majesté. M^{me} Terka Lyon, en progrès constant, y a remporté un des plus beaux triomphes de sa jeune carrière. A ses côtés, MM. Daubry, Séran et Scott se sont fait applaudir.

C'est également à M^{me} Terka Lyon qu'est dû, en grande partie, le succès aux matinées littéraires des représentations de *Tancrede*, la tragédie de Voltaire. Avec une grande et souple intel-

ligence du texte assez terne de l'auteur, M^{lle} Lyon, qui n'est cependant pas une tragédienne, a su animer, dramatiser merveilleusement les froides tirades du rôle d'Aménaïde. M. Séran a été excellent en Argire; et M. de Gravonne, un peu exubérant peut-être, a créé un Tancrède sympathique. Cette tragédie, romantique avant la lettre, a été acclamée par un public enthousiaste comme si elle datait d'avant-hier.

Quant à la conférence de M. Jean-Jacques Olivier, apprise par cœur et débitée avec des gestes plutôt maladroits, elle a produit des impressions diverses. A certains elle a plu infiniment, et elle en a agacé d'autres avec non moins d'excès. Pour ma part, je n'ai pu m'y intéresser assez pour avoir à son sujet une opinion personnelle.

**

Au Molière, les *Petites Michu*, Blanche-Marie et Marie-Blanche, deux têtes sous un seul bonnet, ont roucoulé, de leurs voix jumelles, les jolis couplets de MM. Van Loo et Duval mis en musique par M. Messenger. Il y a des parties délicieuses dans cette partition, et le deuxième acte est de l'excellente comédie. M^{lles} De Brasy et Armel sont charmantes, comme toujours; M. George, qui s'est fait la tête de Louis-Philippe, est étonnant de verve dans le rôle du vieux général; et leurs camarades les secondent avec un entrain qu'il semble que les planches seules du Molière soient capables de communiquer à une troupe de chanteurs et de comédiens.

GEORGES RENCY

CONCOURS D'ART DÉCORATIF

L'Administration communale d'Ixelles organise, dit la *Fédération artistique*, un concours entre tous les artistes à l'occasion de l'Exposition universelle. Il s'agit de composer des projets relatifs à l'ornementation des rues: portiques, mâts, etc. Toute latitude quant au style et aux dimensions est laissée aux concurrents. On demande des dessins à l'échelle de 0^m05 par mètre, exécutés en élévation, profil et coupe. Ces dessins seront lavés à l'aquarelle. Des détails concernant les devis, la nature des matériaux, etc. devront être annexés à ces projets. Chaque projet portera une marque et une devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée contenant les noms et adresse des concurrents. L'auteur du projet classé premier recevra une prime de 500 francs et celui du second 200 francs. Une somme de 700 francs sera partagée en outre entre les autres concurrents. Le coût de chaque portique ne devra pas dépasser 3,000 francs.

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui, à 2 h., premier concert du Conservatoire sous la direction de M. Edgard Tinel. Au programme: VII^e Symphonie (Beethoven), *Nänie* et le *Chant des Parques* (Brahms), *Actus tragicus* (Bach).

Mercredi prochain, 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, piano-récital de M^{lle} Clémence De Cock.

Judi, à 8 h., à la Grande-Harmonie, concert de l'*Union artistique* sous la direction de M. H. Carpay.

Vendredi, à 8 h. 1/2, au Palais des Arts, quatrième et dernière séance du Quatuor « Piano et Archets » (MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Dambois).

Dimanche prochain, à 2 h. 1/2, quatrième Concert symphonique Durant, avec le concours de M. L. Capet, violoniste, qui interprétera le concerto en mi majeur de J.-S. Bach et le concerto de Brahms. Au programme orchestral: *Water-Music* (Haendel), *Sérénade en si bémol* (Mozart), *Camp de Wallenstein* (V. d'Indy).

Le pianiste hongrois Joska Szigeti donnera le 15 février, à 8 h. 1/2, à la Salle Patria, un concert avec le concours de M^{lle} Denise Callemien et de l'orchestre des Concerts Ysaye sous la direction de M. Théo Ysaye.

Le pianiste Ch. Delgouffre organise pour le 18 février, à la salle Erard, avec le concours de M^{me} Lambert, cantatrice, et de M. Ed. Lambert, violoniste, une audition musicale consacrée à César Franck.

Au Conservatoire de Liège, aujourd'hui dimanche, à 3 h. 1/2, troisième audition sous la direction de M. Maurice Jaspar et avec le concours de M^{lle} Neutelaers, pianiste. — Aux Concerts Jaspar, vendredi prochain, à 8 h. 1/2, festival Guillaume Lekeu. Conférence par M. Cornez.

A Tournai, aujourd'hui dimanche, à 4 heures, premier Concert de l'Académie de musique avec le concours de MM. A. De Greef, L. Cluytens et J. Detournay.

Le pianiste Norman Wilks se fera entendre le 23 février, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, dans un récital dont le programme se composera d'œuvres de Mozart, Beethoven, Schubert, Chopin, Liszt et Sevenants.

PETITE CHRONIQUE

La section belge des *Amis de la Médaille d'art* s'est réunie dimanche dernier en assemblée plénière au Palais des Académies sous la présidence de M. A. de Witte. Il a été décidé que le Congrès international de Numismatique organisé par la Société avec le concours de la Société royale de Numismatique aurait lieu à Bruxelles les 26, 27, 28 et 29 juin prochain. Il y a dès à présent plus de deux cents adhésions et plusieurs gouvernements étrangers y seront officiellement représentés.

Diverses mesures d'organisation ont été prises au sujet de l'Exposition de la Médaille qui formera, comme nous l'avons dit, une section spéciale du prochain Salon des Beaux-Arts et dont la direction a été confiée à MM. Ch. Buls et A. de Witte.

La médaille *la Pensée*, offerte par MM. Lacroart et Fonson aux *Amis de la Médaille d'art* et dont nous avons donné dernièrement la description, a été distribuée aux sociétaires présents.

Le cercle d'art *Le Lierre* ouvrira mercredi prochain à la salle Boute sa neuvième exposition annuelle.

Le Salon annuel du cercle *Pour l'Art* s'ouvrira samedi prochain, à 2 heures, au Musée moderne de peinture. A citer parmi les exposants: MM. Braecke, Wolfers, Lagae et Jean Gaspar, sculpteurs; M^{me} Hélène De Rudder (tapisseries); les peintres Ciambellani, A. Verhaeren, R. Janssens, H. Ottevaere, C. Lambert, A. Hamesse, G. Fichet, A. Lynen, F. Baes, Viérin, P. Colmant, F. De Haspe, Ch. Michel, M. Langaskens, Is. Opsomer, M^{me} Clémence Lacroix, MM. R. Vivandier, L. Dardenne, H. Smits, Hubert Lund, Omer Coppens, et F. Van Holder.

Contrairement à l'avis paru dans différents journaux, la Direction générale de l'Exposition de Bruxelles ne transportera pas ses bureaux sur les chantiers avant la fin du mois de février. Une partie de l'administration sera transférée vers cette époque dans les bureaux que le Comité exécutif a fait construire à côté de bâtiments de la Section belge, mais il gardera néanmoins en ville un local pour le service des entrées et des abonnements et où les directeurs généraux se trouveront à la disposition des visiteurs à certains jours et heures qui seront portés à la connaissance du public ultérieurement.

Le Comité exécutif a décidé, en sa dernière séance, d'éditer un Livre d'Or de l'Exposition de Bruxelles 1910. Cet ouvrage, à la collaboration duquel seront appelés nos écrivains et nos économistes les plus distingués, restera le monument de l'effort considérable fait par la Belgique au cours de l'année 1910 et un souvenir permanent de cette manifestation du travail, dont le succès est assuré dès à présent.

Une exposition d'éventails des XVII^e et XVIII^e siècles s'ouvrira aujourd'hui, à midi, à Liège, au Musée archéologique.

Dans sa dernière réunion, le Comité de l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts de Liège a décidé l'organisation au Palais du Parc de Boverie, de mai à juillet, d'une exposition

d'Art ancien et moderne exclusivement formée d'œuvres empruntées aux collections particulières de Liège et des environs. La peinture, la sculpture, la gravure et le dessin seront représentés dans cette exposition, qui sera en quelque sorte l'inventaire des galeries et cabinets liégeois.

A la même séance, la Société a rendu hommage à son président, M. Paul Van Hoegaerden, pour l'intelligente activité avec laquelle il a dirigé le dernier Salon de Liège. Des œuvres d'artistes liégeois, MM. Berchmans, Donnay, de Witte, Maréchal et Rasenfosse, lui ont été offerts en souvenir de cette manifestation de sympathie.

Une innovation au *Cercle artistique* : deux représentations d'une Revue composée et jouée par des membres artistes, avec le concours de M^{lle} G. Liberte Legrand, seront données demain, lundi, et après-demain, mardi, à 8 heures du soir. Toutes les places seront numérotées et devront être retenues à l'avance. Deux cents cartes de dames, à raison d'une seule carte par membre, sont mises à la disposition des sociétaires.

M. Edmond de Bruyn, qui publia dans *l'Occident*, l'an passé, les jolis croquis anversoïses qui lui valurent le prix de la Libre Académie, est nommé, en remplacement de M. Henri Hymans, démissionnaire, professeur à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers.

Deux de nos violonistes les plus distingués, MM. Crickboom et Chaumont, viennent d'être nommés professeurs au Conservatoire de Liège. Il y avait compétition entre eux pour ces fonctions, que briguaient en outre d'autres candidats moins notoires. En les nommant tous deux au même titre, le ministre des Sciences et des Arts a pris une décision excellente pour le développement de l'École liégeoise du violon, qui a formé tant de maîtres illustres. C'est celle que souhaitaient tous ceux qui s'intéressent à la prospérité du Conservatoire de Liège.

C'est demain, lundi, qu'aura lieu au Théâtre de la Monnaie la première des trois représentations de la *Valkyrie* que donnera M. Anton Van Rooy. M^{lle} Béral chantera le rôle de Sieglinde, MM. Swolfs et Weldon ceux de Siegmund et de Hunding. Fricka, que devait incarner M^{me} Croiza, aura pour interprète M^{me} Bastien. Les deux autres représentations de la *Valkyrie* sont fixées aux 3 et 6 février.

A propos de M^{me} Croiza, nos lecteurs apprendront avec plaisir que les nouvelles reçues de Monte-Carlo, où l'éminente artiste est allée passer un congé de convalescence, sont excellentes. M^{me} Croiza reprendra son service le 14 février, ainsi que nous l'avons annoncé.

En attendant son retour, on poursuit, sous la surveillance de l'auteur, les études d'*Eros Vainqueur*, qui passera à la fin de février. *La Dorise* suivra en mars.

En témoignage de reconnaissance pour les services rendus par M^{lle} Jeanne Tordeus au cours d'une carrière professorale de plus de trente-sept ans, une souscription est organisée pour créer un *Prix Jeanne Tordeus* destiné aux élèves lauréates de déclamation.

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE
DE
TAPIS D'ORIENT

FONDÉE A PARIS EN 1844

IMPORTATION DIRECTE
DE TURQUIE, DE PERSE ET DES INDES
AUTHENTICITÉ GARANTIE

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

On sait que l'enseignement de l'excellent professeur a eu la plus heureuse influence non seulement dans les milieux professionnels mais encore d'une façon générale en Belgique. Le Comité, que préside M. Edgar Tinel, directeur du Conservatoire, recevra jusqu'au 25 février les souscriptions. Adresser celles-ci à l'économiste du Conservatoire, 30, rue de la Régence, ou à M. P. Lacomblez, éditeur, 33, rue des Paroissiens.

Sous les auspices de la *Société pour l'extension de la langue française*, M. Jules Destrée a fait à Liège une conférence sur *Verlaine et ses Musiciens* accompagnée d'exemples interprétés par M^{me} Dolisy et empruntés à Claude Debussy, Georges Flé, Gabriel Fauré, Reynaldo Hahn, Jean Cras, R. de Castéra, etc.

Un groupe de bibliophiles est actuellement occupé à la composition d'une *Bibliographie littéraire belge*, rendue indispensable par l'abondance de nos publications. Elle contiendra les noms, pseudonymes, adresses de tous les écrivains belges, ainsi que la liste de leurs œuvres. Elle recevra avec plaisir les renseignements bibliographiques que l'on voudra bien adresser au Secrétariat, 74, rue Herman-Rouleaux, à Liège.

L'Université populaire de Marcinelle, qui a déjà tant fait pour l'éducation musicale au pays de Charleroi, a organisé ces jours derniers, avec grand succès, une séance de musique russe. Le programme, consacré spécialement à Borodine et Moussorgsky, a été commenté par M. Jules Destrée et exécuté par M^{me} Dubois-Dongrie, M^{me} Elisabeth Delhez, M^{lle} Bräcony, Legrand et Monit.

M^{lle} A. de Rothmaler fera, les 10, 11, 12, 14, 18 et 19 février, à 8 h. 1/2 du soir, à l'Université Nouvelle, une série de six conférences sur *George Sand*. Les entretiens de M. Gisbert Combaz sur *les Arts dans l'Extrême-Orient* commenceront, au même local, vendredi 11 février, à 5 heures. Les leçons de M. Charles Van den Borren sur *l'Histoire de la musique à clavier* sont données tous les lundis, à 3 heures. Rappelons enfin que le cours de M. H. Guilbeaux sur la *Poésie lyrique allemande* sera poursuivi lundi, mardi, jeudi et vendredi prochains, à 5 heures.

L'aviateur Léon Delagrangé, qui vient de trouver une mort tragique à l'aérodrome de la Croix-d'Hins, était un sculpteur de talent, élève de Barrias et de Vital Cornu. Plusieurs de ses œuvres : *le Templier*, *Amour et Jeunesse*, *le Page florentin*, *le Livre d'heures* ont été remarquées aux Salons des Artistes français. L'une d'elles a été acquise par le Musée de Copenhague.

Sottisier :

C'est la caractéristique des impuissants de ne se réclamer d'aucun maître et de vouloir s'être faits soi-même des cheveux aux talons, à l'instar de l'oiseau Phénix.

G. URIBE, *L'Occident*, octobre 1909.

An english lady desires to give painting lessons und to speak english in a french family.
Pupil of F. Brangwyn, A. R. A.
Address : Chez M. Bochoms, architecte, 150, rue Jourdan, Bruxelles.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND

LAURÉAT DU PRIX GONCOURT POUR 1900

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Brangwyn, Diriks, Dufrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Laermans, Liebermann, Morice, Noire, Segantini, Tarkoff. Il forme un beau volume petit in-4°, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en planches hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément. Envoi gratuit sur demande.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS -- TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut)

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

076

Février



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le plus grand des Van Eyck (EUGÈNE BACHA). — Les Tableaux des Hospices de Bruxelles (OCTAVE MAUS). — Les Beaux Voyages (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Expositions : MM. F. Gailliard et P. Hagemans (O. M.). — Un Square Paul Verlaine à Mons. — Au Conservatoire : Premier Concert (O. M.). — Le Quatuor Rosé au Cercle artistique (Ch. V.). — Théâtre de la Monnaie : *La Valkyrie* (O. M.). — La Revue du Cercle artistique (GEORGES RENCY). — Concours international de sculpture. — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

Le plus grand des Van Eyck.

Il arrive aux historiens de l'art une aventure fâcheuse. Voilà des années qu'ils rivalisent d'ingéniosité pour découvrir auquel des deux frères, Hubert ou Jean Van Eyck, revient la gloire d'avoir conçu et réalisé le polyptyque de l'*Agneau mystique*. D'après une tradition qui remonte à la seconde moitié du XVI^e siècle, les deux artistes avaient créé ensemble l'immortel chef-d'œuvre. Mais, cette thèse-là, depuis longtemps, on ne l'admettait guère plus. La conception du retable ne pouvait avoir germé, disait-on, que dans le cerveau d'un maître, et une même main avait ordonné les détails de la composition, dessiné les personnages, créé le style et harmonisé les couleurs de la merveilleuse peinture. Un des deux frères avait été l'homme de génie auquel devait aller l'admiration de la postérité. Un seul avait exécuté la composition incomparable que les étrangers proclamaient le plus pur chef-d'œuvre de la chrétienté. Hubert l'aîné, ou Jean le cadet, était le

véritable auteur de l'*Agneau mystique*. Mais lequel des deux ?

La solution de cette question intéressait trop directement l'amour propre des critiques pour qu'ils aient jamais songé à la chercher ailleurs que dans les suggestions de leur sens esthétique. Ils ont raisonné à perte de vue sur la facture supposée d'Hubert et sur le métier de Jean, et après avoir paraphrasé l'idéale perfection du chef-d'œuvre, soupesé les conjectures et retourné toutes les suppositions, ils ont presque tous déclaré, à la suite de MM. Dvóřak, de Prague, et Voll, de Munich, que le véritable auteur de l'*Agneau mystique*, le seul des deux frères dont il importait de retenir le nom, était le plus jeune des deux artistes, l'immortel Jean Van Eyck.

Personne ne songeait plus à mettre en contestation le verdict accrédité des esthètes, lorsque l'idée vint à un érudit patient de consulter à ce sujet, et d'interroger en dehors de toute prévention, les anciens textes qui parlaient du retable de l'*Agneau mystique*.

Apparemment c'était la seule façon logique de procéder. En histoire, n'en déplaise aux épilogueurs, on ne peut que recourir aux témoignages écrits pour établir la réalité probable des faits.

Or, tous les témoins cités à la barre dans ce fameux procès intenté à l'un des deux Van Eyck sont venus déclarer la même chose à leur nouveau juge. Celui-ci a recueilli leurs dépositions en toute probité, et, à son tour, il a rendu une sentence dont voici les considérants très simples.

L'échevin gantois qui commanda pour sa chapelle à la cathédrale Saint-Jean le retable de l'*Agneau mys-*

tique, Josse Vyt, seigneur de Pamele, mu par la reconnaissance, voulut que les restes de l'artiste fussent placés auprès de l'autel qu'il avait décoré. Il fit graver son épitaphe sur une plaque de cuivre. Nous en avons conservé le texte. Voici la traduction du fragment qui nous intéresse :

Hubert Van Eyck était mon nom ;
Maintenant la proie des vers, jadis fameux,
Dans la peinture très hautement honoré,
En l'an du Seigneur
Mil quatre cent vingt-six
Au mois de septembre, le dix-huitième jour,
Je rendis mon âme à Dieu, dans la souffrance.

La signature d'Hubert Van Eyck ne figure sur aucun panneau du retable ; mais qu'importe, si, après sa mort, on devait le déposer lui-même au pied de son chef-d'œuvre ! Dans la pensée de Josse Vyt, jamais le nom de l'artiste qui avait créé le polyptyque et qui était enseveli sous l'autel ne s'effacerait de la mémoire des hommes ; mais, s'il devait en être autrement, la voix du mort protesterait par delà le tombeau, contre les contempteurs de sa gloire. Quel témoignage plus émouvant pouvait-on souhaiter pour établir les droits méconnus d'un artiste sur la propriété de son œuvre ?

Aussi bien, pendant des générations, la gloire d'Hubert Van Eyck ne devait pas subir une heure d'éclipse. Lorsqu'au xv^e siècle, pour des raisons encore inconnues, ses restes furent transférés au cimetière de la ville, l'événement provoqua une émotion inattendue. Le nom du peintre illustre excitait encore si vivement l'enthousiasme des Gantois qu'à cette occasion ils voulurent rendre hommage à sa mémoire vénérée. Le cercueil d'Hubert Van Eyck fut ouvert. On enleva l'os du bras « auquel, — pour emprunter le langage d'un témoin, — avait appartenu cette main habile », et la relique fut exposée à la dévotion de tous, au cimetière, dans une gainé de fer. Admirable élan de sympathie populaire ! Comme il contraste avec l'attitude des critiques qui voudraient aujourd'hui rejeter le nom du grand artiste dans l'éternel oubli !

Mieux encore. Quand l'*Agneau mystique* fut terminé, Josse Vyt, le donateur, prit soin de faire inscrire sur le cadre du retable, avec la date de son achèvement, le nom du peintre fameux qui en était l'auteur. Il avait l'orgueil légitime d'apprendre à la postérité que ce joyau d'art avait été exécuté pour son autel, et mené à bonne fin par ses encouragements. Il fit donc peindre, en lettres gothiques, sur le cadre extérieur des volets où lui-même était représenté quatre vers latins, d'une éloquente précision, que chacun peut lire encore aujourd'hui sur les panneaux du polyptyque conservés au Musée de Berlin. J'en donne ici la traduction :

Le peintre Hubert Van Eyck, dont personne n'atteignit la grandeur,

Entreprit cette œuvre difficile que Jean, le second dans l'art de peindre,

Acheva ensuite, à la prière et sur les encouragements de Josse Vyt.

L'œuvre, — ce vers-ci l'atteste — fut exposée le 6 mai 1432.

Comme ces mots lumineux répondent adéquatement à la question inutile qui devait tant tourmenter les historiens modernes ! On dirait que Josse Vyt les a dictés pour dénoncer d'avance la malice de ceux-ci ou la fausseté de leur jugement. Cette inscription atteste, en effet, qu'Hubert Van Eyck ne fut jamais égale par personne dans l'art de peindre ; qu'il mourut sans avoir pu achever de sa main l'œuvre qu'il avait créée ; que son frère Jean, moins grand que lui, mais doué cependant d'un talent remarquable, termina, sur les instances de Josse Vyt, et dans un sentiment de respectueuse modestie, le chef-d'œuvre incomparable. Quel moyen de récuser la valeur de cette attestation écrite ?

Le souvenir des faits qu'elle relate nous a d'ailleurs été transmis avec autant de précision par la tradition orale, et pour cause. Les chanoines de Saint-Jean étaient les premiers intéressés à la perpétuer, et ils ne pouvaient oublier l'histoire d'un tableau qui excitait au plus haut degré la curiosité publique. Plus d'un demi-siècle après la mort de l'artiste, un médecin de Nuremberg, Joachim Münzer, auquel nous devons la première description connue de l'*Agneau*, apprit, à la cathédrale même, que le maître du retable était étendu sous l'autel et qu'en sus du prix qu'il avait reçu le donateur avait payé l'achèvement du tableau six cents couronnes.

Plus tard, un ami du pape Léon X, le cardinal Luigi d'Arragona, au terme d'un voyage qu'il fit en Europe, en 1517, avec un prélat italien, Antonio de Beatis, son secrétaire, vint admirer à Saint-Jean le retable de l'*Agneau*. Les chanoines, ses cicéroni, lui apprirent que l'œuvre tant admirée à la chapelle de Josse Vyt avait été exécutée, cent ans auparavant, par maître Hubert ; que l'auteur avait été empêché par la mort de mettre la dernière main à son ouvrage, et que celui-ci avait été achevé par son frère, artiste de grand mérite lui-même. Ces paroles, répétées à tous les visiteurs de la cathédrale depuis un siècle, le secrétaire du cardinal, Antonio de Beatis, les nota sur son carnet de voyage où nous pouvons les lire encore aujourd'hui.

Enfin, Albert Dürer fut, lui aussi, à Gand, en 1521, devant le retable de l'*Agneau mystique*. Il déclara l'œuvre « une des compositions les plus précieuses et les plus intelligentes » que les maîtres des Pays-Bas soumièrent à son appréciation, et il rapporta dans ses notes de voyage son impression à la chapelle de Josse Vyt, devant le tableau qu'il appelle le *Johannestafel*.

Certes, il ne se doutait pas que pour avoir désigné, au courant de la plume, le célèbre retable par le nom de l'église Saint-Jean où il était placé, *Johannestafel*, des critiques modernes, peu avisés, invoqueraient un jour son témoignage pour attribuer à Jean, *Johannes*, l'œuvre mentionnée sans nom d'auteur dans ses notes rapides.

Ainsi, tous les témoignages qui nous sont parvenus, l'épithaphe de l'artiste et l'inscription de Jösse Vyt sur le retable de son autel, la déclaration des chanoines, comme les attestations des visiteurs de la cathédrale qui en sont l'écho, s'accordent à proclamer Hubert Van Eyck le plus grand des deux frères, et à reconnaître en lui le véritable auteur du chef-d'œuvre de Gand.

Aujourd'hui de nombreux historiens de la peinture, habitués à imaginer la solution des questions qui les intéressent au lieu de la découvrir, brûlent tout leur encens à la gloire de Jean Van Eyck. N'espérons pas qu'ils fassent amende honorable et qu'ils sacrifient leur amour propre au respect de la vérité. Constatons seulement, une fois de plus, qu'à force de philosopher, ils en sont arrivés, après beaucoup de peines, à méconnaître absolument la réalité des choses.

L'honneur restera à M. A.-J. Wauters (1) de le leur avoir démontré.

EUGÈNE BACHA

Les Tableaux des Hospices de Bruxelles.

L'Administration des Hospices et Secours de la Ville de Bruxelles possède un certain nombre de tableaux et d'objets d'art répartis dans divers locaux et dont la nomenclature embrasse cent trente-quatre numéros. Beaucoup d'entre eux n'offrent qu'un intérêt documentaire; d'autres ne sont que d'honnêtes copies d'après Rubens, Van Dyck, Murillo, le Carrache, etc. Mais il en est plusieurs qui méritent de fixer l'attention : ce sont, par exemple, quelques-unes des œuvres réunies dans la Salle du Conseil d'administration, à l'hôpital Saint-Jean, et deux ou trois de celles que renferme la chapelle du même établissement.

Les premières sont, deux fois par semaine, enfumées « à fond » par les cigares des administrateurs et par les émanations du poêle destiné à chauffer la salle. Il suffit, pour se rendre compte des conséquences de ce régime, de passer un coin de mouchoir sur la peinture, que recouvre un épaisse couche noire....

Or, il y a là, entre autres, un beau polyptyque à six volets de Bernard Van Orley, un intéressant retable en bois sculpté et polychromé, avec des volets ornés de peintures et de grisailles, deux grands tableaux groupant des portraits de Maîtres des pauvres et dont l'un, sur bois, est attribué à Corneille de Vos, dont l'autre, sur toile, porte la signature du peintre bruxellois Pierre Meert et le millésime 1664. A n'envisager que ces quatre numéros, fort mal exposés et, je le répète, voués à d'irréremédiables dégradations, on peut se demander s'il ne conviendrait pas de leur assurer un sort plus équitable en les abritant au Musée ancien et au Musée du Cinquantenaire.

Le Van Orley surtout, qui constitue un spécimen caractéristique de l'art flamand (et, plus spécialement, bruxellois) du xvi^e

(1) *Hubert Van Eyck, le maître de l'Agneau mystique*. Conférence faite à la Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand le 8 décembre 1909. *Revue de Belgique*, numéro de décembre 1909. Bruxelles, Weissembruch.

siècle, devrait être soustrait au saurissage intensif dont il est l'objet. Le panneau principal, qui représente la mort de la Vierge, et les volets de la partie inférieure, où sont figurées la Visitation et la Nativité, la Présentation au temple et l'Adoration des Mages, sont particulièrement dignes d'intérêt. L'harmonie du coloris, l'expression des figures en font une œuvre de choix; et bien que la peinture extérieure des volets (la messe de S^t Grégoire et deux béguines agenouillées sous la protection de S^{te} Catherine d'Alexandrie et de S^{te} Gertrude) soient de qualité moins précieuse, l'ensemble n'en forme pas moins une pièce rare qu'il importe de traiter avec des égards.

Dans la chapelle de l'hôpital, au-dessus du premier confessionnal de droite, accroché trop haut pour qu'on puisse en voir les détails (à moins de grimper, comme nous l'avons fait, sur une échelle), un charmant triptyque de Heemskerck (1498-1574), représentant un *Ecce Homo* au centre, à droite le Golgotha, à gauche un sujet biblique, attend, lui aussi, qu'on l'arrache à l'obscurité. L'humidité a déjà, malheureusement, exercé sur la peinture ses ravages et le panneau du milieu est fendu.

En face, une *Sainte Famille* de Bernard Van Orley, perdue dans les hauteurs, privée de lumière, invisible aux regards, mérite certes une destinée meilleure. Et j'en dirai autant du *Christ en croix entouré de proviseurs* peint par Gaspard de Crayer, qui renferme quelques portraits des plus expressifs, ainsi que d'une curieuse toile de Gérard van Honthorst, *le Christ insulté par le peuple*, qu'on a remise au secrétariat des Hospices, parmi les archives et les cartons verts.

L'hôpital Saint-Jean sera, dans quelques années, transféré à Jette-Saint-Pierre et les bâtiments qui l'abritent démolis. Que deviendront ses tableaux? Seront-ils soustraits, comme aujourd'hui, à la vue du public? Ne vaudrait-il pas mieux, en les exposant dans les Musées, permettre aux artistes et aux amateurs d'en jouir en même temps qu'on assurerait leur préservation?

La collection des Hospices de Bruxelles n'a pas une valeur artistique suffisante pour former une galerie distincte. On ne songera jamais à aller voir les deux Van Orley de l'hôpital Saint-Jean comme on va, à Bruges, à l'hôpital qui porte le même nom, étudier Memling, à l'hospice de Beaune Roger Van der Weyden. Il serait donc tout naturel que les quelques œuvres intéressantes données ou léguées aux Hospices fussent transférées dans les galeries de l'État, à titre temporaire au besoin et avec une mention de leur état juridique. Mais qu'on se hâte : ce ne seront bientôt plus des malades qu'on fera sortir de l'hôpital Saint-Jean, mais des morts.

OCTAVE MAES

Les Beaux Voyages.

Les plus beaux voyages ne sont pas toujours ceux que l'on accomplit réellement. Il y en a que l'on fait au coin de son feu, dans un fauteuil. Nul tapis de prière, nul conte oriental n'est plus magique qu'un livre. Rapide comme la pensée, pur comme elle, il vous transporte en un clin d'œil aux confins de l'univers, sans aucun ennui matériel. L'imagination crée les décors, si beaux que les paysages de la réalité ne les valent presque jamais plus tard, si l'on veut contrôler. On revient aussi vite, sans déceptions, sans bagages. Certes, il n'y a rien de plus agréable que ces voyages illusoire.

Mais le plus piquant de tout, c'est, sans contredit, de faire dans un livre un voyage qui dans le livre lui-même n'est qu'un désir, qu'une illusion, qu'un projet de voyage. *Monde, vaste monde...* (1) nous invite à cette entreprise paradoxale. Les héros de ce bouquin charmant pas un instant ne sortent d'Angoulême (sauf pour une petite fugue, très brève, sur la Côte d'Azur), mais l'envie de partir est le sujet même de l'aventure. Et cela donne à cette histoire émouvante et délicate je ne sais quelle trépidation et quelle angoisse. Il semble que l'on se trouve sur un bateau qui n'attend que le signal pour démarrer. Mais pour des raisons qui se succèdent l'une après l'une et toutes également vraisemblables, le bateau ne quitte pas le quai. Les sentiments qui agitent ses passagers ont la force étrange, le goût du risque, l'accent du

(1) HENRI DAQUERCHES. *Monde, vaste monde...* Paris, Calman-Lévy.

désespoir qu'ils ont lorsqu'une séparation est menaçante... Mais cette séparation n'arrive pas. Et toujours prêts à s'élaner vers les horizons infinis, nos héros se décident à demeurer.

A chaque chapitre on s'attend à ce que M. de Tourange accomplisse son rêve grandiose, mais mille choses le retiennent. Il veut d'abord ne partir qu'une fois réglées sans arrière-pensée toutes ses affaires d'argent et de cœur. Mais il n'en finit pas, surtout que ses affaires de cœur s'embrouillent singulièrement par l'arrivée de sa cousine... L'amour, le drame. Et, épouvanté de ce qu'il a fait sans le vouloir, M. de Tourange, pour qui sa maîtresse, désespérée, est morte, renonce au mariage et part enfin, mais sans les illusions ni la volonté qui avaient jusqu'ici maintenu son orgueil et sa certitude : « Mon châtement a commencé, je pars; mais ma foi, ma belle certitude ne partent plus avec moi. J'ai senti passer le vent de la douleur humaine; il a soufflé mon orgueilleux flambeau : je m'en vais dans la nuit. »

Mais son ami, Jacques Bouvet, le poète, l'amateur de jardins et de rêves, donne une moralité plus douce à cette histoire : « Mam'selle, mam'selle, il ne faut pas pleurer... Le monde est une toute petite maison... pour les grands fous!... On croit s'y perdre et l'on finit par s'y retrouver dans les bons coins, dans les salons bleus de la Méditerranée... Il reviendra, il reviendra! Vous mettez dans les vases tous les fleurs de Saint-Raphaël... »

Quoique moins parfait au point de vue de la composition et de l'étude de mœurs que *Consolata, fille du soleil* (qui est une manière de chef-d'œuvre), *Monde, vaste monde...* contient cependant assez de choses pour ravir le plus délicat. Il me fait un peu l'effet d'une vitrine toute remplie de menues merveilles. Et d'abord, si Tourange est un personnage-type d'orgueil et de force, quelles séduisantes silhouettes que celles de Jacques Bouvet, son ami, le rêveur sentimental et tendre, de la douce Suzanne Armellier, la maîtresse de Tourange, de la pimpante, fière et nomade cousine Antoinette, dont la venue crée tout le drame.

Mais ce qui plaît le plus, ce sont, à tout instant, ces passages inattendus, ces digressions, ces réflexions sur ceci, sur cela, sur un objet, sur un décor, sur une idée, sur un souvenir, sur un rien. Le livre en est comme tout fleuri. Ce sont les deux bagues de l'oncle marin, « vert tribord, rouge babord », « les feux de route » dont Tourange se souviendra toute sa vie. Et l'atelier de Suzanne. Et l'arrivée d'Antoinette. Et sa maison. Et les doux paradoxes de Jacques Bouvet, sa lettre en vers libres, si drôle et si fine. Et le voyage à Saint-Raphaël. Et tout ce que j'oublie : les conversations, les promenades, les théories. Et cette atmosphère de petite ville française qui cerne entièrement, mais d'un peu loin, le théâtre où se passe cette action violente et lente, toute intérieure.

M. Henri Daguerches possède une imagination, une fantaisie, une observation, un goût, un style tels qu'il peut écrire ce qu'il veut, sans soucis littéraires. Ce sera toujours plein de vie et de charme. Et je crois bien que les autres qualités, que donnent la volonté et l'application, ne seront jamais aussi essentielles. Heureux mille fois ceux qui possèdent le don de la grâce.

Dans *Trois Hommes et deux Femmes* (1), on trouvera les qualités de grand conteur qui ont assuré le succès si mérité de M. Claude Farrère. *Les Mains flétries* sont une chose d'une émotion rare. Peu d'écrivains ont au même degré que M. Claude Farrère tant de dignité, de retenue dans le sentimentalisme. Précieuse exception par ces temps veules.

Je jurerais que Ginko Biloba et Saint-Marcet sont le même personnage. Car il m'a semblé reconnaître dans l'aventure risquée et mélancolique d'*Aventurine* (2) les mêmes manières d'envisager la vie, l'amour, l'esprit, les mêmes façons d'imaginer, les mêmes accents dans la parole. C'est assez dire qu'*Aventurine* est un livre aimable, doux à lire, plein de fantaisies gaminées, d'amour et de légèreté. On y va de Florence en Amérique comme dans le *Voluptueux Voyage* on allait de Paris à Venise. Un peu d'esthétique, un peu d'Italie ne vont pas mal à ces petits bouquins.

(1) CLAUDE FARRÈRE *Trois Hommes et deux Femmes*. Paris, Ed. des Bibliophiles fantaisistes.

(2) SAINT-MARCEZ. *Aventurine* (suivie de *Miette*). Paris, Stock

Le Pays wallon (1) est plus sérieux. M. Louis Delattre ne se cache pas d'être patriote. Il l'est d'ailleurs d'une façon si savoureuse! Le poète d'*Une Rose à la bouche* ne peut rester qu'un poète. Il chante son pays, le pays wallon, avec une ferveur si sympathique qu'il faut y regarder à deux fois pour deviner, sous cette langue colorée, enluminée, fraîche, ingénue, la science du géologue et du géographe.

Et comme il sait voir! Comme ses descriptions de villes sont définitives! Il les évoque en deux mots et il a dit l'essentiel. Mélange exquis de lyrisme et de bonhomie. M. Louis Delattre sera toujours au-dessus de sa réputation. FRANCIS DE MIOMANDRE

EXPOSITIONS

MM. F. Gailliard et P. Hagemans

M. Frans Gailliard a rapporté d'un séjour en Grèce d'intéressantes notations, parmi lesquelles plusieurs toiles importantes qui montrent l'artiste en sérieux progrès. *Le Temple d'Égine*, *Bois sacré et temple d'Héra*, *Peuple*, d'autres encore ont, dans leur coloris clair et harmonieux, une belle tenue qui confine au style. M. Gailliard s'efforce, on le sait, depuis quelques années, — et la tentative est louable, — de libérer sa palette des sauces et des jus qui l'obscurcissaient, de rafraîchir sa vision aux sources de la lumière. C'est ce qui l'a conduit vers les radieux horizons de la Thessalie et de l'Élide, qui ont achevé sa conversion. Peut-être y a-t-il encore quelque timidité dans l'emploi des pratiques auxquelles il s'astreint : l'accord des tons clairs, la distribution des valeurs trahissent, ça et là, l'inexpérience d'un peintre qui a dû refaire son éducation professionnelle. Un métier trop systématique confère aux œuvres une certaine froideur, et l'on sent dans quelques-unes de celles-ci plus d'application que d'inspiration. L'exposition de M. Gailliard n'en tranche pas moins, par son aspect lumineux et par l'intérêt des sites qu'elle évoque, sur l'habituelle banalité des manifestations picturales du Cercle artistique. Elle a eu un succès mérité.

Dans la galerie voisine, M. Hagemans s'affirme aquarelliste habile et superficiel, immuablement rivé à des formules dont il a depuis longtemps épuisé l'intérêt mais dont ne paraissent pas se lasser les amateurs, ce qui doit ôter à l'artiste toute envie de se renouveler.

O. M.

Un Square Paul Verlaine à Mons.

La pétition suivante, qui va être adressée au Conseil communal de Mons, par la *Société Nouvelle*, se couvre de signatures :

MESSIEURS,

Quelques Montois ayant exprimé le vœu de voir donner le nom de Léopold II au boulevard de la Prison, nous nous rappelons que dans le « château » qui donna son nom actuel à l'ancien boulevard Jean d'Avènes, Paul Verlaine a passé dix-huit mois de sa vie et conçu l'admirable poème de *Sagesse*. Les nombreux admirateurs de Verlaine, qui auraient pu vous demander de donner le nom du poète à ce boulevard, seront heureux de voir commémorer autrement le long séjour forcé qu'il fit dans la petite capitale du Hainaut. Nous venons donc vous demander de donner au square qui se trouve vis-à-vis de la prison le nom de celui à qui la littérature française doit quelques-uns de ses plus beaux livres et une salutaire révolution poétique.

Vous direz avec nous que l'incarcération de Verlaine doit être jugée du seul point de vue littéraire et que tout est bien, finalement, puisqu'à cette incarceration nous devons des chefs d'œuvre de la poésie française.

Dans l'espoir que vous ferez bon accueil à cette demande, nous vous prions, Messieurs, d'agréer nos salutations distinguées.

Verlaine mérite incontestablement une réparation. Et il convient de féliciter la *Société Nouvelle* de l'initiative qu'elle prend.

(1) LOUIS DELATTRE. *Le Pays wallon*. Bruxelles, Éd. de l'Association des Écrivains belges.

AU CONSERVATOIRE

Premier concert.

Bien que ses débuts de chef d'orchestre soient de date récente, M. Edgard Tinel se tire adroitement d'affaire dans la direction des concerts du Conservatoire, et sa musicalité supplée à son inexpérience. Il a de l'ardeur, une conviction bien assise, une volonté ferme; s'il manque de finesse, si son interprétation néglige le détail pour viser surtout à l'effet d'ensemble, il rachète par des qualités de vie et de mouvement ce qu'il peut y avoir d'imparfait dans l'analyse. Pour avoir paru un peu lourde au début, la Septième symphonie de Beethoven n'en a pas moins, dès l'*allegretto*, pris un libre essor. Certes M. Félix Weingartner a-t-il donné le final une réalisation plus impétueuse, plus tourbillonnante, plus « orgiaque ». Mais la conception mesurée, strictement rythmée, et peut-être plus classique, de M. Tinel mérite néanmoins le succès qui l'accueillit.

Deux compositions de Brahms pour chœur et orchestre, l'une, *Nanie*, sur un poème de Schiller, l'autre, le *Chant des Parques*, empruntée à l'*Iphigénie en Tauride* de Goethe, ne méritaient guère l'honneur d'une résurrection. Le pédantisme et la vaine science ne remplaceront jamais l'inspiration : et dans ces deux odes funèbres aux sonorités compactes, à l'emphase continuelle, à la grandiloquence creusée, il n'y a guère que des assemblages de formules scolastiques dont l'abus engendre un prodigieux ennui. Le vide et le sentiment artificiel de *Nanie* avaient mal disposé le public, qui fit au *Chant des Parques* un accueil tout aussi frais, bien que cette seconde partition l'emporte en valeur sur la première. L'idée d'inscrire au même programme ces deux œuvres de caractère analogue et du même auteur était d'ailleurs déplorable.

En revanche, quelle admirable chose que l'*Actus tragicus* de Bach ! Et qu'elles parurent lumineuses les phrases mélodiques de la célèbre cantate, dont chaque audition apporte une joie nouvelle ! Dès que s'éleva de l'orchestre le délicieux solo de hautbois auquel M. Guidé donne un accent si pénétrant, on oublia, conquis par le charme d'une œuvre purement musicale, toute la rhétorique de Brahms. Quelle piété, quelle émotion contenue dans la transposition, confiée au ténor, du verset : « Seigneur, rappelle-nous sans trêve combien la vie est brève » ; quelle foi simple et touchante dans l'air du contralto : « Seigneur et maître, reçois de grâce mon âme entre tes mains » ; quelle beauté grave dans les chœurs, si bien équilibrés, si expressifs, que traverse d'un trait continu le thème du choral !

L'*Actus tragicus* couronna dignement le concert, et l'exécution qu'en donna M. Tinel avec le concours de M^{lle} Buyens, de MM. Van der Schrick et Maas fut assez satisfaisante pour en faire goûter à l'auditoire le charme intime et pénétrant.

O. M.

Le Quatuor Rosé au Cercle artistique.

Ce n'était pas la première fois que les membres du Cercle artistique avaient la joie d'entendre le charmant Quatuor viennois. Venus à Bruxelles il y a deux ans, MM. Rosé, Fischer, Ruschitzka et Buxbaum leur avaient laissé le souvenir d'artistes exquis et merveilleusement entraînés à comprendre dans son tréfonds l'âme du quatuor à cordes.

Cette fois ils revinrent pour célébrer Haydn, mort depuis cent ans. Et ils évoquèrent un Haydn plus jeune, plus joyeux, plus spirituel, plus sensible, plus tendrement ému que jamais. Deux quatuors (en *ré* majeur, op. 76 n° 5 et en *mi bémol* majeur, op. 64 n° 6), l'un agreste et tout imprégné du sentiment de la nature, l'autre plein de tendresse et d'esprit, leur permirent de révéler à nouveau aux auditeurs émerveillés deux des aspects les plus délicieux du génie naïf et spontané du maître.

Un trio aimable, gracieux et humoristique complétait le programme quant à la musique de chambre. M. Lauweryns en exécuta l'importante partie de piano et se montra digne de ses partenaires, MM. Rosé et Buxbaum.

Ce qui fait le charme des interprétations du Quatuor Rosé, c'est, indépendamment de la perfection technique, l'obéissance absolue au principe qu'au-dessus de la lettre il y a l'esprit. Ainsi, le *forte* de Haydn n'est pas celui de Beethoven : il est plus discret et il faut un moindre élan pour l'amener : c'est ce que comprend admirablement le Quatuor viennois et, en donnant ainsi une valeur relative aux indications de nuances, il arrive à une plus grande variété et à une plus grande vérité d'expression.

Un air de la *Création* et quelques fraîches mélodies écossaises pourvues par Haydn d'un accompagnement de piano, violon et violoncelle complétaient fort heureusement le programme. M^{me} Maud Herlenn, douée d'une jolie voix, au timbre agréable, chanta ces morceaux avec une simplicité un peu timide qui ne fit aucun tort aux mélodies écossaises, mais qui alourdit par trop l'air de la *Création*.

Ch. V.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

La Walkyrie.

Le concours de M. Anton Van Roy, les soins minutieux avec lesquels la direction présida aux études, le goût et l'intelligence musicale de M. Sylvain Dupuis, qui n'obtint jamais de son orchestre plus d'homogénéité, de rythme et de souplesse, assurèrent à la reprise de *la Walkyrie* une exécution de premier ordre, et le succès en fut éclatant.

Chanteur admirable, — nul ne l'égale dans le rôle de Hans Sachs dans lequel nous l'applaudîmes récemment, — M. Van Rooy ne sacrifie jamais au *bel canto* l'expression littéraire du drame. Le deuxième acte de *la Walkyrie* le montra soucieux de réaliser — avec quel art de composition, avec quelle autorité ! — le caractère complexe de Wotan dans ses nuances les plus subtiles. Au troisième acte, ce fut une explosion de lyrisme qui donna aux « Adieux » une majesté incomparable. On ne pourrait mieux pénétrer la pensée de Wagner, ni l'extérioriser d'une manière plus parfaite.

Il n'y a, en général, que des éloges à adresser à ses partenaires. M^{me} Pacary, dont l'art réservé, la distinction d'attitudes, la voix généreuse et pure évoquent le souvenir d'une des meilleures interprètes du rôle de Brunnhilde, M^{me} Ternina, s'est distinguée, en outre, par une articulation excellente. M^{me} Bastien a donné beaucoup d'autorité aux récits de Fricka, auxquels convient admirablement le timbre de sa voix.

L'inexpérience scénique de M^{lle} Béral (Sieglinde) avait, il est vrai, inspiré au début du premier acte quelques inquiétudes, de même que la diction saccadée et saccadée de M. Swolfs (Siegmund). Celui-ci trouva une revanche dans son dialogue avec Brunnhilde, auquel il apporta du charme et de l'émotion. M. Weldon incarne Hunding d'une façon satisfaisante, mais ces *dii minores* disparaissant promptement de la scène, c'est sur les grands rôles de Wotan et de Brunnhilde que se fixe l'attention, et ceux-ci portent triphalement le poids d'une partition redoutable et magnifique.

O. M.

La Revue du Cercle artistique.

Une revue au Cercle artistique ! L'événement eût paru impossible il y a seulement deux ans. Le Cercle semblait si endormi, si désireux de ne rien changer à ses habitudes semi-séculaires ! Mais un élément nouveau y a fait son entrée, une jeunesse vraiment jeune, et qui veut aller de l'avant, remuer des idées, secouer les endormis, ouvrir les fenêtres, donner un peu d'air à ce vieux local poussiéreux. Convenons-en : le Cercle s'est laissé faire sans rechigner. Des rapports plus cordiaux se sont établis entre les membres artistes et les membres non artistes. La commission administrative a accueilli avec empressement les propositions qui lui ont été présentées. C'est ainsi que, l'an dernier,

on a acheté et distribué aux membres un certain nombre d'exemplaires de livres belges. Cette année-ci, on doublera la somme consacrée à ces achats. C'est ainsi également que l'on a avancé, de 8 1/2 à 5 heures, l'heure des conférences littéraires; mesure excellente, puisque le public, qui détestait ces séances depuis plusieurs années, y est revenu en foule. Cette année, on a organisé une série de conférences sur le romantisme. M. Lasserre est venu, avec une verve éblouissante, faire le procès du romantisme. M. Giraud lui a répondu. M. Lichtenberger a parlé d'Alexandre Dumas père. Moi-même j'ai montré l'importance de la *Légende des Siècles* dans l'histoire de la Pensée française. Et l'on attend M^{lle} Marguerite Van de Wiele, MM. Spaak, Bénédicet et Kufferath. Cette série de conférences obtient un très grand succès et l'on en parle partout, même en province. A Anvers et à Liège, récemment, plusieurs personnes m'ont demandé des renseignements à ce sujet.

Mais une revue! C'était une autre affaire. Comment transporter sur la scène les petits incidents du Cercle sans se livrer à des personnalités blessantes ou sans rester dans des généralités vagues qui n'intéresseraient personne? Eh bien, la difficulté a été résolue, comme en se jouant, avec une aisance, une bonne humeur, un tact délicieux, par MM. Stevens et Sand, les heureux auteurs de la revue du Cercle « arithmétique »: *L'Huile sur le feu* ou *Prenez garde à la peinture*, revue des Deux Mondes, en deux actes et un prologue. Celui-ci, dit le programme, sera récité au début de la représentation, selon les usages classiques qui ont été signalés par la commission. Et il l'a été fort bien, ma foi, avec un très fin talent de diseur, par M. G.-M. Stevens lui-même, drapé dans la sombre cape du rapin romantique. D'ailleurs la revue tout entière a été jouée d'une façon très amusante par une foule d'artistes du pinceau ou de l'ébauchoir qui semblaient n'avoir jamais fait que cela de leur vie. MM. Cassiers et Crespin leur donnaient le ton, inénarrables tous deux en des rôles de vieux dormeurs de la salle de lecture. Il faut citer aussi M. Sand en Edmond Picard, étonnant de ressemblance, M. Frédéric fils dans le rôle de son père, le dévoué secrétaire du Cercle, et un professionnel, M. H. Witte, dans plusieurs rôles très amusants dont il a tiré le meilleur parti. Le compère était M. Camille Gaspar, élégant à souhait, très à l'aise en Barnum souriant. La commère était l'exquise Gilberte Legrand, qui jamais ne déploya sur un vrai théâtre autant de gentillesse, de grâce, de beauté et de talent.

Et, sans un mot choquant, sans une drôlerie de mauvais aloi, la revue du Cercle artistique n'a été qu'un long triomphe. Les deux représentations que l'on en a données ont fait salle comble et, parmi les spectateurs, les vieux joueurs de billard rivalisaient d'enthousiasme avec les rapins. Une fois de plus, ce sera donc le rire, la joie, la bonne humeur et l'esprit qui auront définitivement réconcilié ces frères ennemis!

GEORGES RENCY

Concours international de Sculpture.

Le Conseil fédéral suisse a ouvert un concours international pour l'érection d'un monument commémoratif de l'Union télégraphique. Les artistes belges désireux d'y prendre part pourront consulter le programme et les plans à l'administration des Beaux-Arts, 3, rue Beyaert. Les projets doivent être déposés au plus tard le 14 août prochain.

CONCERTS ANNONCÉS

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, quatrième concert symphonique Durand avec le concours de M. L. Capet, violoniste (Salle Patria).

Dimanche prochain, à 2 h. 1/2, quatrième concert Ysaye sous la direction de M. Théo Ysaye et avec le concours de M. Pablo Casals, violoncelliste, qui interprétera les concertos de Schumann et de Röntgen. Au programme orchestral: Symphonie ita-

lienne (n° 4) de Mendelssohn, *Prélude et Danse* de J. Jongen (première audition) et *Catalonia* d'Albeniz.

Le violoniste Joska Szigeti donnera le 15 février un concert à la Salle Patria avec le concours de M^{lle} Denise Callemien et de l'orchestre Ysaye sous la direction de M. Théo Ysaye.

Les mardis 15 février, 1^{er} et 15 mars, à 3 h., Salle Boute, matinées musicales par M^{lle} Corinne Coryn et Marguerite Laenen.

Le Récital de chant que devait donner le 29 novembre dernier M^{lle} M. Rollet avec le concours de M^{lle} Schellinx, violoniste, et de M. Minet, pianiste, est fixé au vendredi 18 février, à 8 h. 1/2, à la Salle Patria. Les places retenues pour cette séance restent valables. Pour tous renseignements, s'adresser à MM. Breikopf et Hærtel, 68, rue Coudenberg.

Le vendredi 18 février également, concert César Franck, par Ch. Delgouffre, M^{me} et M. Ed. Lambert (Salle Érad).

Le Cercle *Piano et Archets* (MM. Bosquet, Chaumont, M^{lle} Delstanche, MM. Van Hout et Dambois) donnera au Cercle artistique les samedis 19 et 26 février et le mardi 8 mars, à 4 h. 1/2, trois séances de musique de chambre. Les programmes, fort intéressants, portent, outre deux trios et la *Sérénade* op. 8 de Beethoven, le Concert (séxtuor) de Chausson et les quintettes de Schumann, Brahms, Dvorak, Franck et Fauré.

Le quatrième Concert populaire aura lieu au théâtre de la Monnaie les samedi 12 et dimanche 13 mars, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M^{me} Plaichinger, de l'Opéra royal de Berlin. Il sera entièrement consacré à Strauss et à Wagner. M^{me} Plaichinger, qui a créé *Électra* à l'Opéra de Berlin, chantera le grand monologue d'*Électra*, ainsi que le final du *Crépuscule des Dieux*.

Nous publierons dimanche prochain une analyse de Rooversliefde, le nouveau drame lyrique de Paul Gilson qui vient d'être joué avec un grand succès à Anvers, une Chronique musicale liégeoise et d'autres articles d'actualité que le manque d'espace nous oblige à ajourner.

PETITE CHRONIQUE

Une société groupant les amis du Livre et de l'Image, analogue à celle des *Cent bibliophiles* de Paris, va se constituer prochainement à Bruxelles. Elle organisera des conférences, des expositions, des visites aux bibliothèques publiques et privées, fera imprimer ou réimprimer des livres offrant un caractère artistique et s'efforcera d'exercer sur le développement de l'imprimerie et de la gravure une influence salutaire. Parmi les promoteurs de la *Société des Bibliophiles et des Iconophiles*, citons MM. Hector de Backer, le prince de Ligne, le baron du Sart de Bouland, le comte de Limbourg-Stirum, Gustave Francotte, Raoul Warocqué, le vicomte de Ghellinck-Vaernewyck, Sam Wiener, Th. Hippert, A. Willems, etc.

Le Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles vient d'apprendre que l'on s'occupe de recueillir des noms de personnes qui voudraient se procurer un abonnement à un prix réduit; l'on parle même d'un abonnement au prix de cinq francs. Le Comité croit devoir attirer, à nouveau, l'attention du public sur les décisions précédemment prises et il le met en garde contre des agissements qui sont de nature à l'induire en erreur.

C'est mercredi prochain qu'aura lieu, au Ministère des Sciences et des Arts, en présence de témoins spécialement désignés, le dépouillement du scrutin pour le jury du prochain Salon.

Le Cercle *Pour l'Art* a inauguré hier au Musée moderne son exposition annuelle.

M^{lle} Baudin ouvrira demain au Cercle artistique une exposition de ses bijoux (clôture le 16).

M. L. Bojarski a commencé hier à l'Université Nouvelle (67, rue de la Concorde) une série de trois conférences sur la littérature russe. Il étudiera demain, lundi, à 8 h. 1/2, Léon Tolstoï et son œuvre, et mercredi, à la même heure, Maxime Gorki et son œuvre.

— Les conférences de M^{lle} A. de Rothmaler sur *George Sand* commenceront jeudi prochain, à 8 h. 1/2.

M. Henri Guilbeaux fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Peuple (salle Blanche), une conférence sur la *Poésie des machines*. Lecture d'extraits des œuvres de Verhaeren, Walt Whitman, Jules Romain, J. Lecomte, etc.

Le théâtre de la Monnaie est tout aux études d'*Eros vainqueur*, dont on a commencé la semaine dernière à régler la mise en scène.

M. Pierre de Bréville se montre très satisfait de ses interprètes. On n'attend que le retour de M^{me} Croiza pour commencer les répétitions d'ensemble dans les décors.

De son côté, M. Galeotti préside aux études de *la Dorise*. On répète également *Pailleasse*.

Pour célébrer le Centenaire de Haydn la *Société internationale de musique* a pris une jolie initiative en priant six compositeurs appartenant à des tendances diverses de composer, en hommage au maître, une page de musique pour piano dont les lettres du nom de Haydn formeraient le thème. Ces compositeurs sont MM. C. Debussy, P. Dukas, R. Hahn, V. d'Indy, M. Ravel et Ch.-M. Widor. Les six compositions, fort intéressantes par les nuances de tempéraments qu'elles reflètent, sont gravées dans le dernier Bulletin mensuel de la S. I. M.

De Paris :

La prochaine exposition organisée à Bagatelle par la Société nationale des Beaux-Arts sera consacrée au Portrait d'enfant. On y réunira des œuvres exécutées de 1789 à 1900.

Le gouvernement vient de commander à Rodin la décoration picturale d'une des salles du futur Musée du Luxembourg au séminaire de Saint-Sulpice.

Un comité composé de femmes de lettres vient de se constituer en vue d'ériger par souscription à Paris un monument à la mémoire de M^{lle} de Staël. Une matinée aura lieu le 28 janvier au théâtre Sarah Bernhardt avec le concours de M^{me} Sarah Bernhardt et d'artistes de la Comédie Française, de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, etc., au bénéfice du monument.

Chloé : joli nom pour une revue jeune. C'est celui dont MM. P.-R. Cousin, Ch. Moulié et M. Prouille ont baptisé la gazette littéraire qu'ils viennent de fonder à Paris (145, rue de Rome) et dont le premier fascicule s'ouvre sur un poème, *Avril*, d'Emile Verhaeren.

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE
DE
TAPIS D'ORIENT

FONDÉE A PARIS EN 1844

IMPORTATION DIRECTE
DE TURQUIE, DE PERSE ET DES INDES
AUTHENTICITÉ GARANTIE

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Le théâtre de l'Œuvre donnera au théâtre Marigny les 7, 9, 11 et 12 février quatre soirées exceptionnelles avec le concours de la célèbre Compagnie Sicilienne sous la direction artistique de M. G. Grasso. Les spectacles seront composés des œuvres suivantes : *Feudalismo (Terro Baixa)*, d'A. Guiméra; *la Mort civile*, de P. Giacometti; *Malia*, de G. Capuana; *Jean José*, de J. Dicenta.

M. Frantz Jourdain, président du Syndicat de la presse artistique, vient de fonder un nouveau prix à la Société des Gens de lettres. Il s'est engagé à verser, sa vie durant, une somme annuelle de 200 francs « destinée au critique d'art, appartenant ou non à la Société, qui aura défendu l'art indépendant et mis en lumière les talents inconnus ou méconnus, soit en France, soit à l'étranger ».

Il paraît, dit le *Guide musical*, qu'un écrivain bavarois, M. Fry Feldmann, aurait obtenu de M^{me} Cosima Wagner le droit de composer une tragédie d'après le livret de *l'Anneau du Nibelung*. L'œuvre pourrait être représentée partout avec de simples intermèdes musicaux.

M. Ph. Zileken, l'aquafortiste et écrivain hollandais bien connu, vient d'offrir au Rijksmuseum d'Amsterdam un choix d'aquarelles et de lithographies de M. A. Stengelin, de l'œuvre gravé duquel il a dressé un catalogue descriptif.

Une amusante anecdote du *Gil Blas* :

Un peintre allemand, ami d'un marchand de tableaux, se promenait sur les bords de l'Oise, chers à Daubigny et à d'autres artistes. Il arrive dans une auberge, à Auvers-sur-Oise. Que voit-il au mur ? Deux superbes tableaux de Van Gogh, puissants et colorés.

Il s'approche du patron et lui dit :

— Vous avez là deux tableaux qui m'intéressent. Me les céderiez-vous ?

Le patron le regarde, l'air finaud.

— Ces tableaux ! Ah ! oui, mais je sais ce qu'ils valent, il ne faut pas me la faire.

— Dites votre prix.

— On m'en a offert 50 francs. Mais je ne suis pas si bête. Je ne les lâche pas moins de 80 francs.

Les quatre louis furent déposés immédiatement dans la main de l'aubergiste qui s'y connaît. Et hier les deux tableaux ont été vendus 20.000 francs par le marchand de tableaux.

Sottisier :

Il a une décoration solaire, une rosette où toutes les couleurs de l'arc-en-ciel donnent une sensation de rouge.

JEAN DE BONNEFON. *Le Journal*, 1^{er} février.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND

LAURÉAT DU PRIX GONCOURT POUR 1900

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Brangwyn, Diriks, Dufrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Laermans, Liebermann, Morice, Noiré, Segantini, Tarkoff. Il forme un beau volume petit in 4^o, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en planches hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément. Envoi gratuit sur demande.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR À L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904.

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Un beau Livre : *Auguste Rodin* par Judith Cladel (OCTAVE MAUS). — Edouard Rod (LÉANDRE VAILLAT). — Dans les bas-fonds (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Tableaux des Hospices (O. M.). — Au Cercle Artistique : *Exposition Henri Thomas* (F. H.). — Notes de Musique : *Le Concert Durant* (CH. V.). — Le Jury du prochain Salon. — Un nouveau drame lyrique : *Rooversliefde* (J. C.). — La musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

UN BEAU LIVRE

C'est du *Rodin* de Judith Cladel que j'entends parler. Et si je le désigne ainsi, c'est qu'au mérite de l'écrivain qui le signa, à l'éloquence d'une préface de Camille Lemonnier, à la noblesse des leçons d'esthétique que recèle le précieux éerin façonné par une habile main féminine s'ajoute une qualité assez rare pour justifier l'épithète : celle de la plus riche, de la plus somptueuse « toilette » éditoriale.

Aucun volume plus parfait n'est sorti des presses belges. Le papier à la cuve fabriqué par les papeteries d'Arches au filigrane « Auguste Rodin », l'impeccable typographie du texte, la fidélité des reproductions en couleurs, la pureté des illustrations tirées sur presse à bras en héliogravure et en héliotypie, tout concourt, avec la sobriété de la couverture qu'orne un croquis synthétique du maître, à l'agrément de cet ouvrage, que les soins inlassables de M. G. Van Oest ont rendu digne de l'artiste illustre dont il célèbre le génie.

On ne se doute guère, en général, du travail patient et minutieux, des études, des recherches, des efforts, des frais que nécessite l'entreprise d'un volume de luxe et d'art. Reportez-vous à vingt-cinq ans, et rappelez-vous ce qu'était alors en Belgique l'industrie du Livre. Quelle banalité, quelle routine dans l'impression, quelle pauvreté d'ornementation, quelle absence de goût ! Grâce à l'initiative de quelques éditeurs soucieux de renouer les nobles traditions de jadis, — Edmond Deman à Bruxelles, Paul Busschmann à Anvers, Auguste Bénard à Liège, sans oublier Ferdinand Larcier qui stimula l'incessante activité de M. Edmond Picard, — nos publications se sont peu à peu transformées. Des artistes ont été appelés à y coopérer. Des caractères plus harmonieux, des ornements d'un style plus pur, des lettrines et culs-de-lampe mieux choisis, des améliorations successives dans les multiples détails du Livre ont peu à peu régénéré un art dont nous déplorions la décadence. Arrivé après les autres, M. Van Oest a profité de l'expérience acquise et des progrès réalisés par ses prédécesseurs. Mais son extraordinaire fécondité d'éditeur lui a fourni, à son tour, maintes occasions de perfectionner notre bibliopée, et les ouvrages d'esthétique, de documentation et d'histoire de l'art qu'il lance avec profusion dans la circulation rivalisent dorénavant avec les plus belles publications de l'étranger.

La fondation de la Maison du Livre, qui concentre l'activité de notre renaissance typographique et où se succèdent les conférences et les expositions destinées à en propager l'esprit, celle du *Cercle d'Études typographiques* qui la précéda de quelques années sont

la conséquence de ces efforts répétés. Elles marquent l'orientation nouvelle que subit en Belgique le souci de transmettre à la postérité la pensée écrite. Souhaitons que leur action parallèle excite de plus en plus le zèle des éditeurs et développe dans le public le goût des publications élégantes.

L'occasion était belle, pour un bibliophile fervent d'art, de créer un livre de haute tenue et d'aspect magnifiquement artistique. Qui, mieux que Rodin, eût, parmi ceux d'aujourd'hui, mérité ce respectueux et magnifique mémorial? Avec raison, M^{lle} Judith Cladel l'assimile aux chefs de peuples dont Émile de Saint-Auban a dit : « Ils sont l'aboutissement, la formule et le résumé d'une suite d'instincts et de rêves qui trouvent dans leur énergie un plein épanouissement; ils sont l'expression d'une époque, ils sont la rose la plus forte qui fleurit au sommet du rosier; en eux l'arbre salue les activités de la sève. »

Fixer la physionomie de ces héros, citer leurs paroles, énoncer leurs pensées, c'est dévoiler un peu de l'éternité qu'ils recèlent. A tous les procédés d'analyse qu'eût pu employer, pour composer son livre, l'auteur d'*Auguste Rodin* (1), je préfère la méthode très simple que lui a dictée son cœur : écouter le maître devant ses œuvres et recueillir ses paroles, en s'efforçant de reconstituer les circonstances extérieures dans lesquelles celles-ci tombèrent de ses lèvres.

C'est le vivant récit du commerce amical qui, durant plusieurs années, unit au maître illustre deux jeunes filles éprises de beauté. De fréquentes visites à l'atelier de Rodin, des promenades dans Paris, des entretiens devant quelques-uns des chefs-d'œuvre du Louvre, un voyage en Hollande, où M^{lle} Judith Cladel s'employa, par un cycle de conférences et par des expositions, à faire admirer et aimer Rodin davantage, telles sont les occasions qui s'offrirent aux deux amies de transcrire des enseignements tantôt pathétiques, tantôt familiers, mais invariablement inspirés par l'enthousiasme de la Vie et de l'Art.

Le livre de Judith Cladel, c'est, en grande partie, — et ceci ne diminue en rien le mérite de l'écrivain dont s'affirme par là la modestie — l'œuvre de Rodin lui-même. Il y revit non seulement dans les quatre-vingt-dix reproductions de ses œuvres, dans ses eaux-fortes originales, dans ses portraits, mais aussi dans les axiomes esthétiques qui, sortis de sa bouche, ont l'immutabilité d'un dogme, dans les leçons que lui suggère la vue d'une sculpture antique, d'un vase, d'un fragment d'architecture. On l'entend découvrir. On le voit penser. Et les préceptes que lui dicte sa méditation

(1) *Auguste Rodin; l'œuvre et l'homme*, par JUDITH CLADEL. Préface par CAMILLE LEMONNIER. Bruxelles, Librairie nationale d'Art et d'histoire, G. Van Oest et C^{ie}.

sont empreints d'une morale supérieure qui s'allie au sentiment artistique : « Il ne faut pas transiger avec sa conscience, même pour ce qu'on appelle des riens; plus tard, ces riens deviennent tout... »

— L'Art n'est que la Vérité. Mais où est-elle la Vérité? Elle est éparse; il faut le don de la sentir, de la découvrir et de la concentrer. On n'y parvient que par le goût : c'est l'aimant qui l'attire...

— Un de mes amis, constructeur de navires m'a raconté que pour bâtir les grands cuirassés, il ne s'agit pas seulement d'en composer et d'en combiner mathématiquement toutes les parties; si elles ne sont pas ajustées par un homme de goût, capable de déranger les mathématiques dans la juste mesure, le navire navigue moins bien, la machine est rafée. Il n'existe donc pas de règles fixes. Le Goût est la loi suprême, c'est la boussole de l'univers... Et cependant il doit y avoir en art quelques lois absolues, puisqu'il y en a dans la Nature et que ce sont les gardiennes du Monde... »

Le volume est rempli de ces citations. Avais-je raison d'affirmer qu'à tous égards c'est un beau livre?

OCTAVE MAUS

ÉDOUARD ROD

Édouard Rod vient de mourir à l'âge de cinquante-trois ans, à Grasse, dans ce midi dont il voyait pour la première fois les paysages d'ocre et d'azur. Il m'est impossible d'analyser son œuvre en quelques lignes. Elle est considérable et variée : des essais, des romans, et même du théâtre. Elle trouve cependant son harmonieuse unité dans les origines de son auteur. Il gardait de ses origines suisse et protestante un esprit critique et un sens très fin des responsabilités morales, et il aimait à présenter dans ses livres des débats de conscience d'une subtilité délicate, des *cus* qui auraient ravi un prêtre et un confesseur. Parti du réalisme de Zola, il aboutissait à cette sorte de ferveur noble qu'on délinierait l'*idéisme*, si ce terme n'avait un sens aussi vague, et je répéterais volontiers, à propos de lui, ce mot de Goethe qu'il citait lui-même en terminant son essai sur le dieu de Weimar : « Celui qui s'efforce en une aspiration constante, celui-là peut-être sauvé! »

Les montagnes de son pays natal ont fourni à ses fictions romanesques un décor vigoureux et limpide, qui domine les débats de sentiments ou d'idées : rappelez-vous *Là-Haut* ou le début de *L'Ombre s'étend sur la montagne*. Mais dans les idées débattues, on sentait la culture étendue de cet écrivain suisse, qui habitait Paris, mais qui était ouvert à tout et occupait dans les pays latins une place analogue à celle qu'occupe au nord de l'Europe un George Brandès. Cette culture communique à son œuvre une sorte de vibration prolongée, des résonances subtiles et profondes; et c'est là précisément ce qui nous intéresse chez les écrivains de la Suisse comme de la Belgique : ils servent d'intermédiaires entre le génie français et le génie des autres pays, surveillent les invasions barbares, les réglementent, les domestiquent; ils sont les ducs de ces marches littéraires.

Je ne puis oublier enfin qu'il était bienveillant aux jeunes, et

qu'il leur donnait, de préférence à cette phraséologie aimable que les « maîtres » prodiguent volontiers, des conseils précis et une aide efficace. Lui qui était si occupé, il trouvait le temps de lire des manuscrits, de les annoter, de les porter chez un éditeur. Cette inlassable générosité, il l'étendait à tous ses confrères. Je l'ai vu, la veille de son départ, écouter avec impatience une de ces conversations « rosses » dont les écrivains sont à l'habitude si friands. Il était question, cependant, d'un de ces bandits de lettres qui ne lisent même pas ce qu'ils ont signé. Édouard Rod, brusquement, parla d'autre chose, de ce midi où il devait mourir quelques jours après.

« Je serai de retour au mois de mai, me dit-il en me quittant; ainsi je ne connaîtrai pas l'hiver. »

Il n'a pas connu l'hiver.

LÉANDRE VAILLAT.

DANS LES BAS-FONDS.

Il n'y a pas plus de méthodes qu'il n'y a d'écoles. Il n'existe, en littérature, que des tempéraments, qui se développent suivant leur norme particulière — avec les moyens qu'il leur faut.

Ainsi, à propos de l'étude des milieux et des atmosphères, vous pouvez aussi bien préconiser l'intuition et l'étude directe. Un homme de talent emploiera tout naturellement le système adapté à son intelligence et à sa sensibilité. Vous n'aurez à le juger que sur les résultats.

Lorsque l'attention du public lettré se porta sur M. V. Cyril à l'occasion de son livre : *Une Main sur la nuque* (1), on parut fort étonné d'apprendre que l'auteur n'était pas un loqueteux. Cette littérature s'apparentait d'une façon si étroite à celle de Maxime Gorki qu'on voulait en inférer des ressemblances personnelles. Or, non seulement M. Cyril était un parfait gentleman, d'une urbanité un peu distante assez rare chez les hommes de lettres en général, mais encore il ne fréquentait pas, même sous des déguisements romanesques, les milieux dont il savait si bien peindre la misère. Il restait chez lui et, muni de quelques renseignements, recréait, par la seule force de son imagination, les êtres et les choses, les scènes et les personnages de ses intenses petits drames. Certains esprits chagrins voient là une sorte d'impertinence vis à vis de la réalité. Leur point de vue me paraît aussi puéril, aussi sommaire que le point de vue contraire. Je le répète, chacun est libre de ses moyens. Si M. Cyril possède une puissance de cristallisation assez forte pour organiser autour des éléments fournis par l'information la couleur et le prestige de la réalité, la suggestion de l'ambiance, félicitons-le d'un don aussi précieux. Mais ne ménageons pas davantage notre admiration à M. J.-H. Rosny aîné qui, avant d'écrire *la Vague rouge* (2), s'est mêlé de façon très intime aux milieux révolutionnaires, jusqu'à les connaître, par lui-même, à fond.

Et après tout, le mot méthode lui-même est faux.

Ainsi, ce n'est pas pour écrire *la Vague rouge* que M. J.-H. Rosny aîné a conservé depuis sa jeunesse des accointances avec le peuple et les pauvres. Ce n'est même point par curiosité littéraire. C'est par goût. Toujours, si brillante, si mondaine qu'elle fût, sa vie a voulu garder là une racine. Toujours son âme philanthrope s'est penchée avec une intelligente pitié sur ces bas-fonds. Il sent qu'il y a là une réserve inépuisable d'émotions, il ne veut pas perdre le contact. Comment s'exerce ce contact, comment le philosophe du pluralisme, comment le précieux psychologue d'*Une Reine*, le rêveur merveilleux des *Xipéhu* reste-t-il en communion avec la tourbe furieuse, passionnée, pleine de boue et de sang et de larmes, que roule *la vague rouge* des justes revendications sociales, c'est ce que je n'ai pas à examiner ici. Je sais seulement

que l'écrivain, sans se mêler au mouvement lui-même, ce qui lui ôterait de son impartialité, connaît les individus et les foules qui y prennent part et que sa sympathie sincère n'a jamais été suspectée par eux.

Et de fait, il n'est pas sur cette question si brûlante d'œuvre plus sereine. Chose curieuse, cette sérénité, au lieu de venir de l'indifférence, est due au contraire à l'intérêt passionné qu'y a pris l'auteur. Seulement, cet intérêt ne porte pas sur les idées, mais sur les êtres. J'ai lu avec attention ces cinq cents pages. Je n'ai pas deviné une seule des opinions de l'auteur. S'il en a, il les réserve, et il a bien raison. Cela lui donne toute latitude pour faire aller jusqu'au bout de leur logique les porteparoles des opinions qui s'expriment dans son livre. M. Rosny ne prend pas parti : il oppose des partis. Il ne revient rien : il montre les forces montantes de la revendication. Il en indique également les tares, les fautes, les erreurs. C'est un psychologue, ardent si vous voulez, passionné, mais de gestes calmes. Il développe, avec la même science tranquille, les replis de l'âme d'Alfred Casselles, l'assassin antimilitariste, et la fatalité qui veut que les forces bourgeoises de l'ordre et de la répression aient — tout au moins jusqu'à aujourd'hui — raison des efforts maladroits d'un peuple abîmé par les longues servitudes ouvrières et nourri d'illusions verbales.

Le style de cette œuvre farouche et belle est bien celui qui convenait : truculent, riche, barbare, mêlé d'argot et de poésie, vivant surtout d'une vie intense, brutale, sauvage, et d'un si rapide mouvement que les cinq cents pages sont aussi vite achevées que le serait la moitié. A l'avoir parcouru en tout sens, à l'avoir vu à toute heure du jour et de nuit, à connaître les moindres nuances d'âme des foules qui l'habitent, M. J.-H. Rosny aîné peut décrire cet univers d'usines et de terrains vagues comme il lui plaît, *sous l'angle* qu'il veut. Du reste, malgré tout, surpris d'une telle pénétration, surtout que cette pénétration de réaliste ne gêne en rien les idées du philosophe, les vues du moraliste. La pensée de M. Rosny, toute pétrée de tendresse humaine et de métaphysique, entoure cette portion d'humanité souffrante qu'il déplore, absolument comme les ciels sereins et les frissons du large entourent ce coin du monde artificiel et tragique. Avec *la Vague rouge*, nous sommes, malgré certaines apparences, étrangement loin du réalisme.

Les pauvres êtres auxquels M. Cyril s'intéresse dans *Une Main sur la nuque* sont bien plus bas que ceux de *la Vague rouge*. Car les foules conquises par les paroles chaleureuses de François Rougemont, pour misérables qu'elles apparaissent, gardent encore un semblant d'existence sociale : il reste en elles de la jeunesse, de la force, et surtout l'espoir, le désir d'être heureux, en bloc et chacun pour soi.

Tandis que les personnages des nouvelles de M. Cyril sont tout à fait des déclassés, des déchus. Ils ont dégringolé, échelon par échelon, jusqu'au bas, jusqu'au tas où grouille le déchet des grandes villes : masse amorphe et sans force capable de faire fermenter nulle énergie. Gorki aussi a peint des déchus, mais leur ivresse et je ne sais quelle folle ingénuité due à la jeunesse de leur race les galvanise. Ceux de M. Cyril ajoutent à l'horreur naturelle de leur situation ce surcroît d'horreur que nos civilisations modernes imposent aux misérables qui veulent demeurer corrects. Alors tout est encore plus gris, plus triste, plus morne. Dans ce sens, je trouve que la nouvelle intitulée *Le journal d'un paria* est la plus belle, la plus poignante du volume. Rien n'égale l'épouvantable tristesse d'une pareille fin d'existence. Et l'art en est parfait. M. Cyril a su doser, avec un sens merveilleux, l'effroi, la pitié, l'espoir. On suit, sursaut à sursaut, l'agonie de ce pauvre bougre, agonie qui dure un an, avec des alternatives d'espérance suivies d'écrasements plus définitifs encore. On le voit se débattre contre d'invisibles ennemis, contre l'égoïsme universel, contre la malchance, contre rien. Il roule de garnis en garnis, toujours plus misérable. Il tente tous les métiers, fréquente toutes les épaves, et il sait qu'il dégringole, et que rien ne peut l'arrêter, et la folie s'insinue avec la misère, avec la faim dans sa pauvre cervelle, et il finit par se suicider.

A côté d'un si absolu dénuement, d'un désespoir aussi effrayant, les petites misères bureaucratiques et bourgeoises d'*Et ariste*

(1) V. CYRIL. *Une Main sur la nuque*. Paris, Éd. de l'Union de littérature et d'art (librairie F. Tasse).

(2) J.-H. ROSNY aîné. *La Vague rouge*. Paris, Plon.

Bougrelin paraissent bien supportables. Mais tout est relatif, et ce modeste employé, après tout, meurt comme le paria, comme l'alcoolique d'*Une Main sur la nuque*, comme l'assassin de l'*Expiation*, victime de cette terrible fatalité moderne qui s'appelle l'inadaptation, fléau dont les victimes après tout se chiffrent par centaines de mille. Dans un style sobre, sans fleurs et sans tirades, M. Cyril, qui ne prétend qu'être un conteur, nous fait penser à ces choses graves, et sans doute, hélas! irrémédiables.

M. V. Cyril pourrait, s'il le voulait, devenir un romancier puissant. Mais peut-être ne s'y refusera-t-il point. Et je reconnais avec plaisir l'unanimité de la critique admirant ce parfait début.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Les Tableaux des Hospices.

Le *Petit Bleu* approuve l'avis que nous avons donné, dans notre dernier numéro, au sujet du transfert dans les musées de l'État de quelques-uns des tableaux appartenant aux Hospices de Bruxelles, et notamment du polyptyque de Bernard Van Orley, la pièce capitale de cette collection.

Notre confrère ajoute : « M. Maus semble plaider contre le conseil des Hospices pour que celui-ci consente à laisser placer ces œuvres dans un musée. » Le *Petit Bleu* doit avoir mal compris notre conclusion, qui ne mettait pas en doute (mais peut-être ne nous sommes-nous pas assez clairement exprimé) les bonnes intentions des administrateurs. Nous savions, en effet, que ceux-ci étaient disposés à entrer dans nos vues et qu'une démarche avait été faite en leur nom auprès du gouvernement.

Nous avons souhaité qu'un accord intervint à ce sujet, et nous constatons avec plaisir que ce vœu est partagé par ceux que préoccupe, comme nous, le sort des œuvres d'art dignes d'intérêt.

O. M.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Exposition Henri Thomas.

C'est un art très séduisant que celui de M. Henri Thomas. L'œil ne peut résister au charme provoquant de ce coloris abondant et raffiné à la fois qui rehausse les physionomies de « déchues » que M. Thomas silhouette avec une complaisance non exempte cependant d'une certaine apreté. M. Thomas n'est pas un coloriste subtil. Sa palette offre plus de luxe, parfois tapageur, que de véritable richesse. Il est vrai que c'est dans le tapage que vivent le plus souvent ces créatures de joie dont la physionomie trahit de si criantes douleurs. Les prostituées de M. Henri Thomas sont de merveilleuses fleurs du mal. On pourrait reprocher au peintre d'avoir sacrifié la véritable observation au pittoresque. Le masque de ses figures a quelque chose d'un peu artificiel. Ses compositions ont moins de style et de caractère, me semble-t-il, qu'il y a quelques années, lorsque le peintre était encore sous l'impression directe du succès mérité de sa *Vénus*. Mais il y a, dans le coloris, une telle vie provoquante, une si vive si troublante, un tel lyrisme, que l'on a vite fait d'oublier ce que la composition peut avoir de hâtif et d'incomplet. Mes préférences vont à quelques *Nus* très beaux, aux natures mortes, dont plusieurs sont de parfaits morceaux de couleur, d'une mise en page originale et brillante, et aux eaux-fortes où M. Thomas excelle incontestablement.

F. H.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Durant.

Water-Music! tel était le titre alléchant de la première œuvre mise au programme de son dernier concert par M. Durant. Il s'agissait d'une de ces nombreuses pièces que Händel écrivit en 1715 pour être exécutée à une fête sur l'eau donnée par le roi

d'Angleterre, à un moment où le futur auteur du *Messie* était plus ou moins tombé en disgrâce. L'effet de la *Water-Music*, qu'un orchestre joua sur un bateau, à quelque distance de l'embarcation royale, fut tel qu'une réconciliation s'ensuivit entre Händel et le monarque.

Le fragment de la *Water-Music* que nous a révélé M. Durant n'est autre chose qu'une suite d'orchestre, dans le genre de celles que Bach écrivit quelques années plus tard ; mais, eu égard à sa destination, il a quelque chose de plus en dehors, de plus allègre et de plus continuellement piquant. L'orchestration en est savoureuse au possible, avec ses chœurs de bois et de cordes, et ses effets pittoresques de cor, de hautbois et de basson. M. Durant en a donné une jolie exécution, légère et rythmée.

Au violoniste Lucien Capet était confiée la mission de jouer la partie solistique de deux œuvres par trop contrastantes : le concerto en *mi* majeur de J.-S. Bach et le concerto de Brahms. A ceux que n'aveugle pas un Brahmsisme suraigu, ou un amour exagéré de la virtuosité violonistique, l'œuvre du maître de Hambourg a paru, malgré sa belle musicalité, aussi longue, aussi fastidieuse, aussi dépourvue d'intérêt que le concerto de Bach avait semblé clair, lumineux, suave et profond. Le tempérament de M. Capet le prédispose à mieux interpréter la musique de Bach que celle de Brahms. Sa vision sereine, classique et contemplative, son horreur du brillant et le timbre archaïque de son instrument font qu'il réalise à merveille ce qu'il y a d'idéalement pur dans le concerto de Bach.

La *Sérénade en si bémol* pour deux hautbois, deux clarinettes, deux cors de basset, quatre cors, deux bassons et un contre-basson, de Mozart, est une aimable suite de morceaux pleins de jovialité et de bonne humeur. Elle a paru un peu longue et les combinaisons exceptionnelles qu'offre son instrumentation ont parfois semblé un peu lourdes. Mais il ne faut pas perdre de vue que c'est de la musique de plein air : isolée d'un programme de concert d'ailleurs trop copieux, et replacée dans son véritable milieu, elle produirait certainement l'effet le plus amusant et le plus pittoresque.

Le concert s'est terminé par une exécution tout à fait excellente du *Camp de Wallenstein*, l'œuvre déjà ancienne et si vivante de M. d'Indy. On ne se lasse pas d'entendre ces pages pleines de mouvement, de verve et de vigueur, et d'une orchestration aussi richement colorée qu'heureusement équilibrée.

Clt. V.

Le Jury du prochain Salon.

Le dépouillement du scrutin pour la formation des jurys de peinture du prochain Salon a eu lieu jeudi en présence de MM. E. Verlant, P. Lambotte et Verspiegel, représentant l'Administration des Beaux-Arts, Van Nieuwenhuizen, secrétaire de la Société des Beaux-Arts d'Anvers, Bodlaert, secrétaire de la Société des Beaux-Arts de Gand et C. Gaspar, secrétaire de la Fédération des Cercles d'art de Bruxelles. En voici le résultat :

I. BRABANT. Votants : 159. Élus : MM. Gilsoul (103 voix), Bastien (100), Courtens (67), Fabry (64), Mathieu (60). *Suppléants* : MM. Verhaeren (55), Richir (50), Gouweloos (43), Delville (29), Olette (27) et Van Holder (27).

II. ANVERS. Votants : 113. Élus : MM. Farasyn (83), Looymans (82) et De Vriendt (79). *Suppléants* : MM. V. Hageman (27), Daye (22) et Renis (16).

III. LES DEUX FLANDRES. Votants : 35. Élus : MM. Viérin (19) et Delvin (18). *Suppléants* : MM. Baertsoen (7) et Hoorebant (5).

IV. LIÈGE et les autres provinces. Votants : 23. Élu : M. E. Carpentier (19). *Suppléant* : M. Tombeur.

Le dépouillement pour les délégués de l'Aquarelle, du Pastel, du Blanc et Noir et de la Sculpture se fait au moment où nous mettons sous presse.

Un nouveau drame lyrique.

Rooversliefde, un acte de PAUL GILSON.

(Correspondance particulière de l'Art moderne.)

D'un livret médiocre et banal, M. Gilson a fait un acte musicalement très beau et très émouvant. Le livret, c'est l'éternelle histoire de la femme qui oublie son mari pour retourner au fiancé qu'elle aimait jadis; ce sont les inévitables coups de théâtre déjà si vieillis, c'est la vengeance trop tapageuse du mari; puis c'est la femme qui tue son mari pour enfin se tuer aussi.

Malgré la totale absence d'intérêt de cette donnée, M. Gilson a réalisé quelque chose de beau, parce que sa musique ne se borne pas à accompagner l'action mais qu'elle exprime ce qu'il y a sous cette action de profond, de tragique et d'intensément humain. Ce fut une révélation que cette œuvre d'un musicien dont nous connaissons le côté plus savant, plus austère, mais, disons-le aussi, moins poignant.

L'ouverture de *Rooversliefde* met en lumière les caractères distinctifs de l'art de Gilson : le mouvement, l'allure, la variété, la facture solide. Puis le rideau s'ouvre : les chœurs sont évidemment très bien faits et intéressants, mais, jusqu'ici, rien de saillant à citer. Mais voici qu'Elena chante une plainte, un regret exquisément accompagné par l'orchestre; les harpes ont de fluides traînées de larmes et la phrase mélodique se déroule très pure et très doucement triste. L'arrivée de Pietro (le mari d'Elena) a beaucoup de vie, ainsi que les scènes suivantes. Ici se place une page très belle : une prière dite d'abord par Pietro et reprise par le chœur, d'une simplicité grave et imposante. Après le départ de Pietro, Filippo revient vers Elena et cette scène, où d'abord Elena lutte contre celui qui l'aime et contre son propre amour, puis cède à la force de sa passion, est certes une des plus belles de la partition. Dans le duo, la musique atteint les régions les plus ignorées de l'amour et elle traduit d'une façon troublante les secrets élans du cœur.

Après cet admirable duo, on eût souhaité que l'action se continuât moins en faits qu'en expression, qu'elle fût plus, en un mot, intérieure. Malheureusement (et la faute en est uniquement au livret) une scène entre Elena et sa mère, bien que traitée avec beaucoup de maîtrise, n'ajoute guère au pathétique de l'ensemble.

Quand Pietro revient et que sa mère lui apprend la faute d'Elena, la douleur sauvage et brutale de cet homme est rendue avec une grande puissance. La lutte entre Pietro et Filippo, les supplications d'Elena, le départ de Pietro, ses dernières menaces de haine, tout cela est conduit d'une façon rapide, saisissante, et avec sûreté. Filippo et Elena veulent fuir, mais la mère de Pietro les en empêche. L'effet le plus tragique se produit alors à l'orchestre : les deux amants se sentent de toutes parts entourés d'obstacles qu'ils n'essayeront même pas de surmonter; leur angoisse les réunit dans l'amour et peu à peu s'apaise pour faire place à un grand calme désolé. Les accents que M. Gilson a trouvés là sont d'une justesse émouvante.

Si *Rooversliefde* se termine par des coups de fusil d'un désastreux effet de mélodrame, la faute en est encore au livret et cela n'atteint pas la musique. Du début à la fin, celle-ci se déroule, en effet, d'une manière parfaitement logique, sans aucun trou, sans aucune défaillance. Le récitatif est dans presque toute la pièce rapide et serré. Souvent la phrase chantée est continuée par un instrument, et l'impression produite ainsi est d'un grand charme car il semble qu'on pénètre avec une clairvoyance plus aiguë les sentiments exprimés par autre chose que le personnage et qui paraît pourtant émaner de lui. L'orchestre et les voix se complètent et s'équilibrent fort heureusement. Cependant dans le premier duo d'Elena et de Filippo les voix sont, au début, à découvert; l'orchestre soutient et prolonge une tenue et ne reprend son rôle assurant et expressif qu'avec infiniment de discrétion. Dans leur second duo, au contraire, l'orchestre traduit presque seul l'amour exalté d'abord, puis assagi, et qui enfin s'achève dans une résignation à la fois désespérée et sereine.

Cette œuvre fut interprétée au Théâtre lyrique par M^{me} De Potter-De Mey, MM. Moes et Collignon avec beaucoup de bonne

volonté, ce qui ne veut pas dire qu'elle le fut d'une façon suffisante. M. Schrey conduisit vaillamment l'orchestre et le public anversoïse acclama longuement et chaleureusement l'œuvre et l'auteur.

Par *Rooversliefde* nous avons appris à connaître un aspect nouveau de l'art de M. Gilson, aspect plus humainement émouvant, plus directement sympathique et peut-être même plus personnel.

J. C.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Le programme de la douzième *Heure de musique* élaboré par l'*Œuvre des Artistes* avait attiré une foule (surtout féminine) très distinguée et curieuse des questions artistiques. La personnalité de M^{me} Marguerite Rollet, dont le talent caractéristique et l'intelligence réfléchie ont été remarqués partout en Belgique, y était pour une bonne part, attendu que les mélodies annoncées par la charmante cantatrice n'étaient pas nouvelles pour nous; mais son interprétation était l'affaire essentielle. L'*Ile heureuse* de Chabrier, *Nanny* et la *Cigale* de Chausson furent tendres, nerveuses, doucement balancées ou scandées avec une spontanéité incontestable d'expression. La *Sérénade* de Fauré, bien distribuée mais un peu grise, puis surtout le *Colloque sentimental* de Debussy et *En Rêve* de R. de Castéra montrèrent la souplesse de tempérament et la virtuosité de l'analyste chez M^{me} Rollet. On l'applaudit beaucoup.

Le Quatuor Charlier, à qui nous devons de connaître les œuvres de Scontrino, donnait, cette fois, le n^o 3 en *la* mineur. L'*andante sostenuto* part d'un motif assez banal pour passer à un thème propice aux modulations, et il s'en succède à flots sur des fonds très accidentés de sentiments, dans une allure *allegretto moderato*. Le menuet est la partie la plus originale de l'œuvre, tant par des sonorités de flûtes et de hautbois que par sa spirituelle évocation d'un monde Louis XV; la romance et le final prétendent *molto appassionato* sont d'essence plus commune et d'inspiration moins féconde. La tristesse de l'auteur se cantonne malheureusement dans un mineur obstiné sans aucun repos en majeur; cela use l'émotivité de l'auditeur. Les interprètes furent très habiles et méritèrent de longs braves à chaque partie.

Aux *Grands concerts symphoniques*, nous avions un régal en perspective : une association d'œuvres à contrastes, ce qui repose l'attention, une étonnante violoniste, Edith Voigtlander, que nous nous réjouissons de réentendre, et une première due au jeune maître Victor Vreuls, l'excellent directeur du Conservatoire Grand-Ducal de Luxembourg.

M. Debeve mena son orchestre avec beaucoup d'autorité. L'ouverture d'Egmont, bien rythmée et grandiose, le poème orientalo-russe *Dans les steppes de l'Asie centrale* de Borodine, reprise sympathique aux Liégeois après vingt-deux ou vingt-trois ans d'entr'acte, l'*Introduction* et la spirituelle *Polonaise* de Boris Godounov, où Moussorgsky se dégage déjà par son allure personnelle et sa vivante orchestration, le *Marche de Sigurd Jorsalfar*, vraiment entraînant et joyeusement coloré, furent parfaitement stylés.

La virtuosité de la jeune Edith Voigtlander est définitive : la *Ronde des Lutins* de Bazzini suffit à le prouver. Elle eut une belle tenue dans la *Bourrée* de Bach et du charme dans le *Nocturne* n^o 2 de Chopin (mais loin de ces transcriptions !). Rien ne laissa à désirer dans le *Concerto* de Mendelssohn. L'individualité se marque déjà dans la succession des timbres et la sobriété des coups d'archet. Un grand succès et de nombreuses ovations.

Le *Werther* d'après le roman de Goethe est digne des œuvres antérieures de Vreuls. Les thèmes, souvent étendus et susceptibles de fragmentation, sont tous éminemment mélodiques et caractérisent clairement les personnages : enfants espiègles, Charlotte, Albert, Werther, Armin et sa fille; le motif du désespoir et de la mort est le plus impressionnant et il laisse l'auditeur dans son état de profonde et douloureuse émotion. Orchestration richissime, polyphonie heureusement éclairée par le conflit des timbres,

puissance formidable de sonorités troublantes, enchainements infernaux d'harmonies dissonnantes, toutes les ressources modernes se combinent ici avec une science magistrale. Nous souhaiterions seulement quelques éliminations dans les explosions du trouble moral et du désespoir exaspéré; quelques unissons entre certains instruments aboutiraient à un maximum d'effet, tandis que les ennuis indistincts de traits en tous les coins de l'orchestre suppriment le coloris et la ligne; cela devient zigzags en tons neutres et l'angoisse de l'auditeur répond plutôt à la crainte de voir s'embourber le compositeur et les interprètes qu'à la terreur des personnages. A part cette réserve, toute l'œuvre est de haute genèse, de forte constitution et de grande lignée artistique. Le glissement des phrases les unes sur les autres ou en se succédant est beethovénien, l'ampleur des développements et l'étonnante audace des contrepoints rappellent Strauss, et l'enchaînement des idées se rattache à la logique wagnérienne. Ainsi se forme une personnalité complexe que prépara, il y a quelque quinze ans, Vincent d'Indy. L'auteur, qui dirigeait, fut fêté comme il le méritait et l'orchestre également, après cet assaut ardu; succès bien légitime!

GEORGES RITTER.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

A l'Olympia, un assez gros vaudeville, *M. Zéro*, de MM. Gavault et Monézylen, a succédé à *la Petite Chocolatière*. Il est très difficile de raconter cette farce assez drôle qui repose sur une théorie médicale impossible à exposer ici. Contentons-nous de dire qu'on a ri d'une façon toute rabelaisienne aux mots salés, aux situations risquées, aux quiproquos compliqués d'une fantaisie qui n'est pas dépourvue d'esprit.

Le théâtre de l'Alcazar a la vogue cette année. Non seulement, avec sa troupe ordinaire, il nous donne d'excellentes représentations de pièces dont aucune n'est sans intérêt, mais il a la chance d'abriter de grandes vedettes en tournée qui lui amènent la foule. La semaine dernière, M. Leborgy s'y faisait acclamer dans *le Marquis de Priola*; cette semaine, c'est Réjane, l'admirable Réjane, qui nous force à applaudir *le Refuge*, l'étrange et brutale pièce de M. Niccodémi. Sans elle, je ne crois pas que l'on goûterait beaucoup cette histoire d'adultère en partie double : la femme trompant le mari; le mari, pour se venger, trompant sa femme avec la fiancée du séducteur, et celle-ci, apprenant qu'elle n'a été qu'un instrument de vengeance, voulant quitter son amant, tandis que l'épouse légitime la supplie de rester auprès de son mari. Tout cela est pour le moins bizarre. Convenons, pourtant, que M. Niccodémi a sauvé toutes ces situations plutôt gênantes par la fougue, la chaleur d'une âme tout italienne d'accent. Et puis, et surtout, il y a Réjane! Réjane qui est le tact autant que l'émotion, et qui, à force de talent, nous oblige à oublier ce qu'il y a de pénible dans les scènes où elle joue. M. Garry, dans le rôle du mari, l'a très adroitement secondée, et M^{lle} Dermoz a su ne pas passer inaperçue.

Les représentations du *Refuge* ont interrompu pendant trois jours celles des *Amants de Saxy*, la charmante pièce, — assez discutée cependant, — de M. Romain Coolus. M^{lle} Arlette Dorgère y obtient un grand succès. M. Charles Buguet, dont d'aucuns vantent le naturel parfait, est critiqué par d'autres à cause de la brusquerie de son allure. Il y a aussi une petite fillette, la petite Yoyo, qui joue un rôle dans la pièce. Elle a, chaque soir, sa copieuse part d'applaudissements.

Au Molière, la *Vie Joyeuse*, opérette inédite de MM. Hirschmann et Antony Mars, a eu un énorme succès de première : salle splendide, recette considérable au profit des inondés français. Les spectateurs ont beaucoup admiré la verve, l'entrain de la pièce, la beauté des décors et des costumes ainsi que l'homogénéité de l'interprétation.

G. R.

CONCERTS ANNONCÉS

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, à la salle Patria, quatrième concert Ysaye sous la direction de M. Théo Ysaye et avec le concours de M. Pablo Casals, violoncelliste. Première audition de *Prélude et Danse* de J. Jongen.

Demain lundi, à 8 h. 1/2, audition d'élèves à la *Scola Musica*, 90, rue Gallait. — Le même jour, même heure, local Patria (petite salle), conférence par M^{lle} Biermé sur *la Mélodie chez les Musiciens belges*. Illustrations musicales par M^{lle} Rosa Piers.

Mardi, à 3 heures, salle Boute, première matinée musicale de M^{lles} Corinne Coryn, violoniste, et Marguerite Laenen, pianiste. — A 8 h. 1/2, salle Patria, concert donné par le violoniste Joska Szigeti sous la direction de M. Théo Ysaye et avec le concours de M^{lle} D. Callemien, cantatrice.

Vendredi, à 8 h. 1/2, salle Patria, récital de chant par M^{lle} Marguerite Rollet avec le concours de M^{lle} Germaine Schellinx. — Même heure, salle Érard, audition d'œuvres de César Franck par le pianiste Delgouffre, M^{me} Lambert, cantatrice, et M. Ed. Lambert, violoniste.

Samedi, à 8 h. 1/2, au Conservatoire de Liège, la *Société des Concerts Durant* donnera un concert symphonique avec le concours de M^{lle} Agnès Borgo, de l'Opéra. Au programme : Händel, Gluck, Brahms et Wagner.

Le deuxième concert du Conservatoire aura lieu dimanche prochain, à 2 heures. On y exécutera, à l'occasion du centenaire de Frédéric Chopin, les œuvres suivantes du maître polonais : concerto en *fa* mineur, interprété par M. A. De Greef; mélodies polonaises chantées par M^{me} Pacary; polonaise pour piano et violoncelle exécutée par MM. De Greef et Ed. Jacobs. L'orchestre jouera la Suite (Ouvverture, Scherzo et Finale) de Schumann et la Symphonie écossaise de Mendelssohn.

Dimanche également, à 2 h. 1/2, première matinée musicale donnée par M^{me} Emma Beuck avec le concours de M^{me} Marthe Devos, pianiste, dans la salle d'auditions de son École de chant, avenue des Fleurs, 84, à Uccle.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* s'ouvrira au début de mars au Musée de peinture moderne. Son programme, strictement limitatif, retracera dans quelques-unes de ses expressions caractéristiques l'évolution du Paysage moderne en Belgique et en France. Un choix d'estampes empruntées à l'œuvre des principaux paysagistes du Japon complètera la partie rétrospective de l'exposition. En outre, la mémoire du sculpteur Alexandre Charpentier, mort l'année dernière, y sera évoquée par un ensemble de médailles, de bas-reliefs, de figures et d'objets d'art appartenant aux galeries de l'État et à des collections particulières.

Le Comité de l'Exposition internationale organisée à Buenos-Ayres pour célébrer le centenaire de l'indépendance nous fait part des sympathies que rencontre de toutes parts l'entreprise. Le gouvernement espagnol vient d'accorder au Comité l'autorisation de disposer de quelques-unes des plus belles toiles de Goya, Greco, Velasquez, Ribera et Murillo qui font partie des galeries nationales. La plupart des États d'Europe et du Nouveau-Monde seront officiellement représentés, et afin de permettre aux organisateurs de donner à l'Exposition toute l'ampleur qu'elle comporte, il a été décidé que l'inauguration en serait ajournée au 9 juillet prochain. Les délais pour la notification et la remise des œuvres sont, en conséquence, reculés respectivement aux 30 avril et 15 juin.

M^{me} Jonnaert, MM. O. Coddron et M. Sys ouvrent aujourd'hui au Cercle artistique de Gand une exposition de leurs œuvres.

Nous avons annoncé la constitution d'un Comité pour recueillir les souscriptions destinées à constituer le *Prix Jeanne Tordeus*. M^{lle} Tordeus prend, on le sait, sa retraite, et elle a prié ceux qui ont eu l'idée de lui offrir à cette occasion un témoignage de

reconnaissance et d'admiration, de reporter ces intentions généreuses sur les jeunes filles lauréates, à l'avenir, de la classe qu'elle a illustrée.

Les personnes qui veulent bien contribuer à cette œuvre si intéressante sont priées d'adresser leur souscription avant le 25 février soit à M. Hoogstoel, économiste du Conservatoire, rue de la Régence 30, soit à M. Lacomblez, éditeur, 31 rue des Paroisiens.

Nous ne doutons pas du succès de l'initiative prise par les amis de M^{lle} Tordeus : nombreux sont les orateurs, les professeurs et les artistes formés par elle qui ont pu apprécier la haute valeur de sa méthode, sa technique savante, son intelligence parfaite des littératures anciennes et modernes. Ils voudront, en honorant le professeur, aider les élèves pour qui un supplément de ressources, au début de leur carrière, est toujours utile et souvent nécessaire.

Le gouvernement français vient de conférer à M^{lle} Tordeus la croix de Chevalier de la Légion d'honneur; l'occasion est donc bien choisie pour fêter l'éminent professeur et pour consacrer, par la fondation du *Prix Jeanne Tordeus*, le souvenir de cette manifestation, fixée au 8 mars.

Il y a eu un an, le 7 février, que l'exquise pianiste Clotilde Kleeberg-Samuel fut ravie à l'admiration des artistes et à l'affection de ses nombreux amis. Le souvenir de M^{me} Clotilde Kleeberg-Samuel est resté très vivace dans le monde bruxellois, qui l'avait accueillie avec enthousiasme. Aussi, répondant à un vœu fréquemment exprimé, un groupe d'admirateurs et d'amis se constitue en vue d'ériger par souscription, dans une des salles où elle se fit le plus fréquemment entendre, un modeste mémorial. Celui-ci resuscitera dans le marbre les traits si distingués de l'artiste trop tôt disparue. Ils seront de plus reproduits sur une médaille qui sera frappée à cette occasion et offerte aux souscripteurs.

Notre collaborateur M. Georges Rency fera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, 3, rue Villa-Hermosa, une conférence sur les *Livres marquants de l'année 1909*.

M. Gisbert Combaz, qui a inauguré vendredi dernier à l'Université Nouvelle la série de ses conférences sur *l'Art en Extrême Orient*, la continuera, à partir de vendredi prochain, les vendredis et lundis à 5 heures.

Un cordial élan de sympathie a réuni autour de M. Philippe Wolfers ses confrères du Cercle *Pour l'Art* lors du banquet annuel qui en réunit les membres à chaque ouverture de Salon. On célébra l'activité artistique, le dévouement inlassable du trésorier, qui ont fait de lui l'âme de ce Cercle depuis de longues années. Après que le peintre Coppens eut retracé l'histoire de l'association et relevé les attaques auxquelles étaient jadis en butte les envois des Rousscau, des Fabry, des Ciambelani, on remit au sculpteur fêté un portefeuille d'aquarelles et de dessins

dont l'ensemble constituait comme un second Salon. Grosse émotion quand M. Fabry découvrit sa participation : un admirable dessin inspiré du fils de Philippe Wolfers. De telles cérémonies font croire encore à la cordialité entre artistes.

Le triomphant succès de M. Anton Van Rooy (la matinée donnée dimanche dernier avec son concours fut admirable) a décidé la direction de la Monnaie à traiter avec l'éminent interprète de Wotan et de Hans Sachs pour deux représentations supplémentaires. Celles-ci sont fixées à mercredi et vendredi prochains. On jouera le premier soir *la Walkyrie*, le second *les Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*. Nul doute que le théâtre encaisse, cette fois encore, le « maximum ».

M^{me} Croiza, complètement rétablie, est rentrée hier à Bruxelles et reprendra son service de répétitions dès demain. Elle trouvera *Eros vainqueur* entièrement su par les artistes, les chœurs et l'orchestre, et prêt à passer lorsqu'elle aura fait avec ses partenaires les raccords nécessaires.

On a planté avant-hier le décor du deuxième acte, qui a fait sensation, et les danseuses ont répété en costumes le ballet, réglé avec un goût parfait par M. Ambrosiny. Les artistes sont « emballés » à fond par la délicieuse partition de M. de Bréville, à l'étude de laquelle M. Sylvain Dupuis a apporté les soins les plus diligents et toute sa ferveur de musicien. La première représentation aura lieu soit le 28 février, soit dans les premiers jours de mars.

La dixième livraison de *La Peinture au XIX^e siècle* (1) intéressera particulièrement nos lecteurs. Entièrement consacrée à l'École belge, elle résume, en un fidèle et élogieux exposé, l'histoire de l'art belge depuis ses origines jusqu'en ces dernières années. M. Léonce Bénédite, l'auteur de cette étude, connaît et apprécie de longue date nos peintres. Son impartiale étude sera lue avec plaisir en Belgique et les illustrations qui l'accompagnent donneront de l'ensemble du mouvement artistique une idée excellente. On y trouvera les meilleures œuvres de Navez, Simoneau, Leys, Ch. De Groux, H. De Braekeleer, Alfred et Joseph Stevens, Agneessens, Emile Wauters, J. de Lalaing, A. Verwée, J. Stobbaerts, C. Meunier, Th. Verstraete, E. Claus, A. Baertsoen, Théo Van Rysselberghe (c'est par erreur que la toile reproduite est intitulée *l'Heure embrasée* : ce titre désigne un autre tableau, actuellement au musée de Weimar), J. Delvin, V. Gilsoul, A. Struys, L. Frédéric, E. Laermans, F. Rops, F. Klnopff, J. Ensor, J. Delville, Levêque, H. Evenepoel, etc.

Sottisier :

Les robes si caractéristiques étaient prises dans divers tons de bleus, allant du bleu pâle au vert tendre.

L'Indépendance, 10 février.

(1) Paris, Ernest Flammarion, 26, rue Racine.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND

LAURÉAT DU PRIX GONCOURT POUR 1909

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Brangwyn, Diriks, Dufrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Laermans, Liebermann, Morice, Noiré, Segantini, Tarkhoff. Il forme un beau volume petit in-4^o, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en planches hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément. Envoi gratuit sur demande.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1811, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE, ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

VENTE PUBLIQUE

mécredi 16 février 1910 et 2 jours suivants à 2 h. précises
D'UNE COLLECTION

D'ANCIENNES PORCELAINES

DE CHINE ET DU JAPON

ayant appartenu à un membre du corps diplomatique

ET DE
Porcelaines européennes, Faïences, Cuivres, Bronzes,
Argenteries, Meubles, Étoffes et Objets d'art divers

EN LA
SALLE SAINTE-GUDULE, 6, rue Montagne de l'Oratoire, à Bruxelles
ci-devant 3, rue du Gentilhomme.

sous la direction de J. FIEVEZ, expert, chez lequel se distribue le catalogue.

Exposition publique : le mardi 15 février, de 10 heures du matin à 5 heures
de relevée.

POUR CAUSE DE DÉCÈS

Le Notaire DELPORTE, de Bruxelles, vendra, le

Lundi 21 février courant, à 10 heures :

en la maison mortuaire du Docteur PINTIAUX, 46, rue Philo-
mène, à Schaerbeck, les

Meubles Instruments de Chirurgie et les Tableaux

de la dite succession comprenant divers tableaux d'Isidore
Verheyden, Louis Artan, De Beul, Storin et De Heugel.

Visite : la veille de la vente, de 11 à 3 heures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à
très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront
envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la
Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant
en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges
d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grottesque et du Tragique
à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance**
(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANÇOIS DE MIOMANDRE. — **Claudél et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec
une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète**
(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination.**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPS ANCIENS, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la REISSE KLIM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Impressionnisme en musique (ALBERT DEMILON). — L'Acharnée (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le XVIII^e Salon de « Pour l'Art » (F. H.). — Une Symphonie inédite de Beethoven. — Publications d'art (FRANZ HELLENS). — Le Jury du prochain Salon. — Notes de musique : *Le quatrième concert Ysaye* (O. M.). — Concours d'architecture. — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

L'Impressionnisme en musique ⁽¹⁾

A toutes les époques, la difficulté que l'on éprouve à s'assimiler une langue nouvelle fut la base des controverses en art. Ne comprenant pas l'idiome d'un artiste, comment pénétrer jusqu'à la moelle de l'œuvre, découvrir sous le manteau harmonique l'immuable beauté ? Nous ne pouvons sans sourire songer aux pieux pontifes qui dès le xvi^e siècle accusèrent d'hérésie Claude Monteverde osant, malgré les règles existantes, attaquer sans crier gare les accords de septième et de neuvième ; et, plus près de nous, à ceux qui virent en Wagner et César Franck deux artistes tentant de cacher sous le clinquant d'une harmonie malsonnante le vide de leur cœur. Nous sourions !... C'est que ceux-ci sont aujourd'hui admirés sans réserve. Notre oreille, accoutumée aux hardiesses de leur langue, n'est plus inquiétée,

(1) Prémable aux concerts donnés par l'auteur.

notre cerveau la perçoit sans étonnement ; et, débarrassés de toutes préoccupations matérielles, nous pénétrons sans efforts jusqu'au cœur des chefs-d'œuvre.

Nous sourions, et cependant combien sont nombreux ceux-là qui suivent avec gravité, et malgré les formidables erreurs du passé, les controverses que ressuscite en France, à l'aurore du xx^e siècle, l'avènement de Claude Debussy ! Ils écoutent religieusement les oiseuses prophéties de critiques souvent peu psychologues qui n'ayant pu pénétrer l'esprit véritable de l'œuvre y substituent le leur et qui, ne pouvant aimer, nient.

Loi de moi la pensée de faire monter dès à présent les Debussy, les Séverac, les Ravel, au Parnasse... Quel sort l'avenir réserve-t-il à leurs tentatives ? Nul ne peut le prédire. Le rôle du critique n'est pas de prophétiser, mais d'espérer.

Dès que jaillit du vieil arbre un nouveau rameau, il faut attendre ; chacun apporte, comme l'enfant dans lequel nous voyons l'homme futur, un espoir. Seul l'artiste qui rétrograde est condamnable et peut être avec certitude voué à un oubli prochain ; les autres, tous ceux dont l'effort tend vers un nouvel idéal, il faut les aimer d'abord et laisser à l'avenir le droit de les juger.

Un même signe marque les chefs-d'œuvre, à quelque époque qu'ils appartiennent. Dès l'heure où le génie exprima son rêve intérieur, l'œuvre affirma simplement l'éternelle fonction de l'art, révélateur des joies et des souffrances, des sentiments les plus intimes qui agitent le cœur humain, admirable mensonge qui pare les réalités trop brutales du geste souverain de la

beauté et nous fait aimer la vie dans toutes ses manifestations... Si les *Images* de Claude Debussy, les *Miroirs* de Ravel, le *Languedoc* de Séverac ne faisaient qu'évoquer des bruits de cloches, le murmure de l'eau ou la chanson du vent, la musique n'atteindrait plus son but et l'on pourrait douter que de telles œuvres survivent à l'impression de surprise qu'elles ont fait naître... Mais ceux-là se sont étrangement mépris qui ont vu dans l'art du novateur français et de ses disciples une musique rompant la chaîne qui la lie au passé, une musique exclusivement objective. Les moyens seuls se sont modifiés au point de rendre — selon la pittoresque expression de M. Laloy — presque inintelligible aux grands-pères le langage de leurs petits-fils. Mais sous les espèces matérielles s'épanouit le chant de l'âme humaine. Il plane par-dessus le chœur confus de la Nature, s'y mêle en la dominant toujours.

Les œuvres de Claude Debussy, de Ravel ne sont pas seulement des tableaux sonores, elles éveillent en notre âme de poétiques sympathies. Nul *adagio* de sonate ne nous dira mieux nos mélancolies que *La lune descend sur le temple qui fut* : rêverie nostalgique, regrets des choses mortes. Nulle œuvre de musique pure ne pourra nous émouvoir plus que *Oiseaux tristes*. Nous ne pensons pas, en écoutant cette amère rêverie, au titre trop précis. Les oiseaux tristes, ce sont nos douleurs, c'est l'humaine tristesse, ce sont les noirs corbeaux de nos pressentiments, et c'est comme un écho de l'angoissante étreinte qui parfois prend notre âme en face des grandes solitudes. Les pages ensoleillées de Séverac : *En Languedoc* nous révèlent d'humains symboles. Par delà les Mas en liesse, les foires où tintent les sonnailles, les torrents qui roulent leurs eaux bleues, par delà les plaines de la petite patrie qu'a chantée l'artiste s'épand le beau royaume de son idéalité, vibre une âme disant son cantique à la Vie.

La fonction de la musique est restée la même, mais grâce à une culture plus générale, à la fréquentation des peintres, des poètes, à une compréhension plus complète de toutes les manifestations de la Beauté, le musicien pénètre à présent jusqu'aux mystérieuses contingences qui déterminent un état d'âme; il n'exprime plus seulement un sentiment, il nous en laisse entrevoir la cause profonde.

La voix mystérieuse des aubes, le cantique des matins saluant le soleil, le chœur mystique qui s'exhale des crépuscules, la fanfare des midis rouges, la volupté, la terreur des minuits, le mystère dormant sous l'eau profonde des étangs, l'arabesque heureuse ou la beauté tragique du paysage, l'impénétrable chose que disent les roseaux à l'eau lente qui passe, que murmurent les cloches aux feuilles qui frissonnent dans les blancs angelus, tout parlé à l'artiste; sa sensibilité

frémit à tous les contacts, qu'ils soient d'ordre visuel ou auditif, ou bien qu'ils lui viennent de cette atmosphère subtile des poètes, de cette atmosphère invisible et cependant réelle et par laquelle son âme communique avec l'âme dormante des choses.

La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles.

Telle elle est apparue à Baudelaire dans son harmonieuse unité, telle il nous l'a décrite dans son poème *Correspondances*, telle est la Nature pour le musicien d'aujourd'hui.

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

L'âme encore imprégnée de l'extase des heures vécues, il nous conte ses visions d'artiste. Au milieu d'un concert de sons et de couleurs, son chant monte, escorté de clartés lunaires ou de rayons jaunes et ors, les sons se font couleurs, les couleurs ont des voix, c'est la nature entière devenue musique...

Nos sentiments : joie, tristesse, terreur, enthousiasme, ne naissent pas spontanément en nous. Ils sont la résultante d'une foule de sensations dont les causes parfois nous échappent et qui existent cependant.

Évoquer une à une ces sensations; accorder à chaque groupement de sons une signification propre, un rythme spécial; faire de chacun un fragment de la mélodie totale et la soumettre aux seules règles du génie qui possède en lui l'esprit d'équilibre grâce auquel l'œuvre nous apparaîtra unifiée; en un mot, refaire inversement le travail intérieur, inconscient dont était jaillie l'émotion, telle est l'esthétique que nous révèle l'œuvre des musiciens qui nous occupent.

Comme un lointain écho, elle répond au rêve qu'avait fait Stéphane Mallarmé d'une poésie dans l'harmonieuse unité de laquelle se seraient fusionnés les ordres les plus variés d'émotions, et qui aurait été, en quelque sorte, la transposition d'un état d'âme complet.

Il fallait un musicien pour réaliser une telle œuvre, une langue dégagée de toute convention, dans laquelle le son pouvait, selon les fins à lui destinées par l'artiste, être employé de façon imprévue, anormale même, et en raison seulement des sensations qu'il peut évoquer par son apparition dans le discours musical. Il fallait, en un mot, continuer l'effort d'émancipation que nous devons au lointain précurseur de la musique moderne, à Claude Monteverde, l'effort perpétué par les Beethoven, les Schumann, les Gluck, les Wagner, les Franck — car cette langue que d'anciens considéraient comme créée de toutes pièces par le Maître de l'impressionnisme musical n'est que la résultante d'une lente et continue évolution, — il fallait continuer l'effort, enri-

chir encore le langage harmonique, fuir toujours plus loin de la convention, des règles qu'édicte la musique d'hier, se rapprocher toujours de la grande Initiatrice, de la Nature, qui, si nous l'écoutons, nous révèle un profond dédain pour les lois qui régissent le rapport des sons entre eux et en laquelle réside cependant l'idéale harmonie.

Cette langue, nous la devons à Claude Debussy. Son œuvre fut-elle périssable, dépourvue du grand souffle qui anime les chefs-d'œuvre et fait qu'ils résistent au temps, le nom de Claude Debussy prendrait place dans l'histoire de l'évolution musicale, il faudrait l'inscrire à côté de celui des grands émancipateurs qui tentèrent de rendre à la musique une liberté d'expression qu'elle connut, en un temps lointain déjà, avec le chantre d'Eisenach, avec le titan devant lequel se prosternent les générations, avec J.-S. Bach, l'immortel amoureux des sonorités au jeu libre et dont l'œuvre reste, à travers les siècles, comme le défi le plus formidable lancé par le génie aux règles de la scolastique...

Un sort étrange et toujours même caractérise les grands prédestinés. Lorsque vint Claude Debussy, l'œuvre de Wagner, l'œuvre de Franck régnaient triomphantes. Ceux-ci, qui de leur vivant s'étaient heurtés aux barrières farouches de la tradition, que d'innombrables critiques voulaient empêcher de prendre leur essor, dictaient la loi. Tous les yeux qui s'étaient détournés contemplaient au firmament de l'art les astres nouveaux dans leur halo de gloire, toutes les bouches chantaient *Noël*, qui avaient lancé l'anathème.

Il semble qu'à cette heure une direction dont elle ne doit plus dévier est imprimée à la pensée musicale; et les savants rhéteurs et les hommes très graves qui jamais ne connurent les désirs d'infini prononcent des sentences; et les lois et les règles, pauvres enfants des hommes, naissent.

Mais voici que soudain de nouveaux désirs viennent. Claude Debussy a détaché les voiles qui couvraient l'inconnu, et des confins inexplorés monte une voix troublante, mystérieuse. Nul ne l'avait jamais entendue. Et c'est d'abord un geste d'étonnement auquel bientôt succède un geste de menace.

Surgissant de leurs cendres, les docteurs, les critiques, — les mêmes qui détestèrent pour les adorer ensuite : l'*Iphigénie* de Gluck, les Symphonies de Beethoven, les *Béatitudes* de Franck, la Trilogie de Wagner, les mêmes, qui virent en *Tannhäuser* un chaos, un vacarme discordant, un océan de monotonie, — se lèvent, veulent régenter l'art.

Mais l'art ne subit ni arrêt, ni loi. Pareil à la balle élastique qui ne reprend contact avec la main de l'homme que pour s'élaner de nouveau, s'il descend parfois vers la terre c'est pour y rencontrer l'artiste,

grâce auquel il rebondira jusqu'à ces sommets dont nous parle Banville :

Jusqu'à ces sommets où, sans règles,
Embrouillant les cheveux vermeils
Des planètes et des soleils,
Se croisent la foudre et les aigles !

ALBERT DEMBLON

L'ACHARNÉE (1)

Un adolescent élevé dans un château à la campagne par des parents un peu fossilés, et qui, ignorant de tout, n'aime et ne comprend que la musique, pour laquelle il manifeste des dispositions précoces, souffre soudain de la crise de vague amour que l'on subit à la quinzième année. Schumann, puis Musset exaspèrent cette sensibilité. Shéridan Saintange est mûr pour l'amour.

Une voisine de villégiature, la comtesse de Clairvilliers, passe au château, visite de hasard. Coup de foudre. L'enfant aimera cette femme déjà mûre mais encore très belle dont l'apparition aura coïncidé pour lui avec un moment d'admirable ferveur de la vie. Un baiser au clair de lune, baiser de hasard aussi, mais le premier, achèvera sur la jeune imagination l'œuvre fatale. Fatale, car Shéridan, maintenant, ne pourra pas délivrer sa vie de l'influence de ce baiser.

En effet, la comtesse a un amant qu'elle aime et qui d'ailleurs ne l'aime plus. Et lui, Shéridan, les surprend mal désenlacés d'une étreinte. Et tout est fini pour lui. Il éprouve un désespoir sans nom, il tente de se suicider. Il échoue et guérit.

Nous le quittons quelques années et le retrouvons, beau, aimé des femmes, comblé, artiste célèbre et envié, possédant tout ce que nous croyons être les preuves du bonheur. Il n'est pas heureux. Toutes les forces vives de son illusion lui ont été enlevées à quatorze ans, lors de son aventure d'enfant. Il passe dans la vie, dédaigneux et désabusé, et fort amer. Il retrouve la comtesse, vieillie, et qui, maintenant, le veut. Mais elle n'est plus rien pour lui. Il la bafoue, il s'en amuse. Et je connais peu de pages plus extraordinaires dans la littérature contemporaine qu'celles où Mme Delarue-Mardrus note toutes les phases de cet épisode de douloureuse perversité. C'est, sous une apparence très simple, d'un art secret ou plutôt d'une prodigieuse intuition des choses inavouées de la conscience, des troubles réalités du cœur.

A ce jeu Shéridan sent se réveiller en lui l'adolescent du manoir de Hautpré, et son regret désespéré d'avoir manqué sa vraie jeunesse. Il en veut à cette femme vieillie de l'avoir ainsi rendu incapable d'être heureux et de ne plus rien pouvoir pour lui aujourd'hui. Et du fond de son inconscience monte un monstrueux et bizarre désir. Et il est jaloux d'un amant que cette pauvre créature (qui avait trop tard découvert et aimé le désir) offrait comme suprême consolation à la torture de sa déchéance. Il fut, presque affolé.

Mais la comtesse est tuée par la femme de son amant. Et Shéridan, désespéré, revient. Ici, il faut citer. C'est la fin du livre :

(1) LUCIE DELARUE-MARDRUS. *L'Acharnée*, roman. Paris, Fasquelle.

« Alors il n'exista plus dans le cœur du jeune homme ni terreur ni désespoir. Mais une suprême explication monta vers lui de ce visage couché. La pensée revenait en lui, précise et solennelle.

— Maintenant que vous êtes morte, vous êtes redevenue l'Unique. Je ne vois plus double. Il n'y a plus vous passée et vous présente. Il y a Vous qui me fascinez. Les formes de votre existence auraient dû m'être indifférentes. Pour moi, vous ne viviez sans doute qu'en raison de ma personnalité. Vous étiez moi-même, plus que moi-même. Et, devant la mort qui vous frappe, le sentiment exalté de la délivrance que j'éprouve est une manifestation majestueuse de cet egoïsme auquel j'ai peut-être, plus grand d'ailleurs, plus splendide que les lamentations et regrets réservés d'ordinaire aux stériles cadavres. Car vous - qui, pour tous les autres, n'êtes plus, vous êtes redevenue pour moi, par la mort, ce que vous n'auriez jamais dû probablement cesser d'être : un spectre. Votre postérité vivra dans mon œuvre future. Vous êtes la mère de ma musique. Tout ce qui demeurerait en vous d'inférieur disparaît : vous êtes pure. Vous êtes désormais comme au temps où je vous pleurais dans mon cœur d'enfant, un souvenir, une illusion, c'est-à-dire plus qu'une vivante. Pauvre et défaillante créature qui mouriez de vieillir, vous êtes maintenant l'éternelle jeunesse, étant la muse à jamais invisible et respectée. Vous êtes moi-même, plus que moi-même; vous êtes le souffle qui m'emporte, vous êtes mon génie.

Il s'était agenouillé. La religieuse croyait qu'il priait. Elle ne s'étonna pas de son murmure.

« Maintenant, disait-il, et ses lèvres, à travers la gaze, frôlaient l'oreille de la morte, — maintenant, adorée, adorée !... je peux te dire que je t'aimais, que je t'aime, que je n'ai jamais aimé que toi, que je suis né et que je suis mort de ton baiser, que la porte de mon cœur s'était pour toujours refermée sur toi. »

Tout à coup la religieuse eut un sursaut de surprise, étouffa un cri. Shéridan venait de se relever, et, d'un mouvement brusque, écartait le voile de gaze.

Incliné, soulevant à deux mains la tête de cire, la tête d'idole aux longues paupières, les paumes enfouies dans les cheveux noirs, il érasa de ses lèvres chaudes la bouche morte, glaciale, trop ouverte.

Ainsi rendait-il à Mme de Clairvilliers le baiser unique qu'elle lui avait donné sur la pelouse du Hautpré, au pied d'une moule de foin tout argentée de clair de lune, alors qu'il n'était encore qu'un petit garçon de quatorze ans ».

J'ai bien mal résumé ce roman étrange et vivant. Car son sujet ne vaut que par la parfaite réalité des observations dont l'auteur a rempli le contenu, si je puis dire, de ce drame tout intérieur et, à coup sûr, assez rare.

Certes, je le sais, la vie ordinaire usant, chaque jour, toutes nos exaltations et toutes nos grandeurs, ne nous permet pas de voir combien nous sommes lâches et satisfaits de peu. Mais quelques êtres, que j'appellerais volontiers les poètes de la vie, ne consentent pas à cette résignation universelle. Une idée, un amour, un souvenir peuvent marquer en eux une trace ineffaçable. Ainsi Shéridan, qui n'a pu oublier le baiser de Mme de Clairvilliers.

Il faut remercier Mme Delarue-Mardrus d'avoir incliné son talent de réaliste aigu et un peu sombre à cette apologie de l'éternel sentiment poétique. Le poète d'*Horizons* jusqu'ici travaillait à

part du romancier de *Marie fille-mère*. *L'Acharnée* nous prouve que ni ces deux formes littéraires, ni ces deux conceptions de l'existence ne sont incompatibles dans une tête bien faite. Mme Mardrus a trop le sens de la vraie poésie et de la vraie réalité pour les séparer. Ellés sont, ensemble, la vie. Et, quand on aime sincèrement la vie, on trouve partout sa palpitation sacrée, aussi bien dans l'obscur et inerte agonie d'une fille du peuple vouée à l'instinct que dans les complications cérébrales d'un artiste qui retrouve en une vieille femme morte l'idée de son éternelle jeunesse et de son génie.

Il est sommaire de dire que Mme Delarue-Mardrus possède un grand talent, même si vous ajoutez que ce talent est viril, perspicace et qu'il grandit chaque jour. Cela n'explique rien. Ce sont de ces vérités certes indiscutables mais qui ne font pas avancer d'une ligne la connaissance que nous avons d'un esprit. Et, après tout, cela seul importe.

Mais je pense qu'après avoir lu *L'Acharnée* avec assez d'attention pour remettre à son plan — le second plan — la psychologie de la femme qui vieillit, vous serez surtout frappés par la qualité d'imagination de l'auteur. Vous y verrez ce souci, sans cesse plus affirmé, d'observer la vie en marquant ce que les choses les plus simples possèdent d'éternel et de général. Vous y verrez comment, aux yeux d'une âme qui se fait plus indulgente et plus sereine, les choses que l'on croit du domaine de la perversité se rangent au contraire sous la plus étroite domination de l'instinct. Vous y verrez bien d'autres choses encore, mais surtout, malgré les élans et les regrets d'un lyrisme qui veut planer au-dessus de la vie, une acceptation stoïque et belle de toutes les tristesses de cette vie, de toutes, pourvu qu'il reste au contemplateur la possibilité de s'en abstraire pour les contempler en effet.

C'est, à mon avis, le fond de l'âme de Mme Delarue-Mardrus que ce stoïcisme tranquille et noble, et qui l'apparente aux plus fiers esprits de notre modernité.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le XVIII^e Salon de « Pour l'Art ».

Il est incontestable que c'est par le travail, par un labeur opiniâtre que se distinguent les artistes qui exposent actuellement à *Pour l'Art*. Je crois que ce Cerle a toujours fait preuve de ténacité dans l'effort; c'est pourquoi il lui est arrivé de montrer des œuvres remarquables. Il serait superflu de rappeler les toiles de Laermans et de Fabry, les sculptures de Rousseau, que *Pour l'Art* fut le premier à nous révéler. Mais voici que ces prestigieux artistes sont malheureusement absents, cette année; si intéressants que soient les efforts que manifestent les œuvres exposées à ce Salon, on ne peut s'empêcher de déplorer de les voir en quelque sorte dispersés. Laermans, Fabry, Rousseau étaient bien les flambeaux dont s'illuminaient les expositions précédentes. Avec eux, pas de crainte qu'on ne s'égare; ils montraient le chemin, et chacun suivait un peu leurs traces.

Est-ce à dire que cette exposition soit dépourvue d'intérêt? Point du tout. Mais, si l'on sent bien que toutes ces œuvres ont été conçues par des cerveaux réfléchis, et exécutées avec une sincère et grave patience, il s'en faut qu'elles nous satisfassent; on y trouve, en général, peu d'envolée, c'est très peu jeune, très peu osé. C'est, malgré de grands et longs efforts, très pauvre d'originalité. Pourtant, je le répète, il faut vivement louer l'esprit de travail têtue qui apparaît chez la plupart des exposants de *Pour*

L'Art, chez M. Prosper Colmant, notamment, dont l'art volontaire et solide me paraît s'éclairer peu à peu et atteint déjà, dans quelques panneaux décoratifs, une certaine noblesse. M. Langaskens semble aussi annoncer une orientation vers un style plus mâle. Je n'oserais affirmer que M. Camille Lambert ait trouvé, avec ses *Bains de mer*, une direction excellente; cet artiste, qui avait fait preuve, autre part, d'un sens du mouvement très éveillé, s'égare ici en de faux grouillements mal peints, où l'imagination ne parvient pas à suppléer à un manque d'observation manifeste.

M. Michel, il faut en convenir, n'a guère fait un grand pas en élargissant le cadre de ses tableaux; si sa manière s'est sensiblement libérée, le dessin et la tenue générale du tableau y perdent. J'aime l'opiniâtreté de M. Henri Ottevaere, sa vision sérieuse et pénétrante de la nature, et le souci constant qu'il manifeste de s'élever, de voir grand et large; il y réussit dans plus d'une page où il y a du souffle et de la poésie. Une toile de M. Van Holder, *Quiétude*, est un joli essai de couleur légère et d'atmosphère heureux. Toujours impeccable dessinateur, M. Firmin Baes ne me semble pas avoir notablement avancé dans le sens de l'expression. Notons encore les envois intéressants, à des titres divers, de MM. Omer Coppens, Lynen, Opsomer, Viérin et le joli panneau brodé de M^{me} De Rudder.

Si je nomme MM. Verhaeren, Gaspar, Wolfers et Braecke en dernier lieu, c'est qu'ils détonnent sur le fond de grisaille de ce Salon. Il me plaît de prendre congé de *Pour l'Art* sous l'impression de leurs œuvres et en saluant, du premier, les vibrants intérieurs et les savoureuses natures-mortes, du deuxième, les *Études de chiens St-Hubert*, du troisième l'*Éternelle idylle*, claire et charmante allégorie de l'amour, du dernier l'expressif et original groupe : *Femmes de pêcheurs*.

F. II.

Une Symphonie inédite de Beethoven.

Le professeur Stein, directeur des *Concerts académiques* d'Iéna, vient de trouver dans les archives du *Collegium musicum* les parties d'orchestre d'une symphonie qui, selon toutes vraisemblances, est de Beethoven. Écrite dans les dernières années du XVIII^e siècle, elle porte le nom du maître, et tout semble concorder pour donner à l'œuvre une authenticité certaine.

M. Paul Magnette a assisté à l'exécution de cette symphonie à Altenburg huit jours après sa première audition, qui en fut donnée le 17 janvier dernier à Iéna. « L'orchestration, écrit-il au *Gutle musical*, est tout à fait conforme à celle de Mozart et de Haydn : les cordes, flûte, deux hautbois, deux basses, deux cors, deux trompettes et timbales. Pas de clarinettes.

La symphonie comporte les quatre parties régulières, la troisième étant un menuet et non le *scherzo* traditionnel chez Beethoven.

Toute l'œuvre porte l'empreinte d'une forte influence haydnienne, notamment les deux dernières parties; mais déjà l'*allegro* et l'*adagio* (en forme de variations) accusent nettement le style du maître; les variations ne sont plus délicates, charmantes, comme chez Mozart, ou paisibles et « bon enfant », comme chez Haydn; ici, elles se déploient assez largement, assez fières d'allure et l'on sent déjà la patte puissante du musicien qui devait, plus tard, nous donner la symphonie avec chœurs...

Malgré ses défauts, cette symphonie de Beethoven — nous pouvons sans crainte affirmer sa paternité — peut prendre place dans l'œuvre du maître sans qu'on ait à craindre qu'elle en rompe la belle ordonnance. C'est évidemment l'un des rares cas où l'exhumation d'une œuvre de jeunesse d'un grand maître n'ait pas fait tort à ce dernier et l'on ne peut que féliciter le professeur Stein d'avoir découvert cette œuvre intéressante, qui a droit à une place honorable à côté de ses neuf grandes sœurs. »

PUBLICATIONS D'ART

Voici, coup sur coup, quatre publications nouvelles dues à l'activité extraordinaire de l'éditeur G. Van Oest, — « ce Plantin bruxellois », comme l'appelait M. Edmond Picard : *Les Van Eyck*, par M. Durand-Gréville, *la Sculpture anversoise aux XV^e et XVI^e siècles*, par M. Jean De Bosschère, *le Portrait en France au XVIII^e siècle*, par M. Dumont-Wilden et *Peintres de races*, par MM. M.-A. Leblond.

Nous parlerons des deux premiers dans un prochain article. Disons tout de suite, cependant, que chacun d'eux réalise une véritable merveille d'art. *Le Portrait en France* (1) est le premier volume d'une collection complète de l'art au XVIII^e siècle qui formera l'ensemble le plus imposant d'études qui aient été publiées sur cette époque curieuse entre toutes. Le livre de M. Dumont-Wilden est à la fois une préface à ce travail immense et une étude extrêmement fouillée du domaine le plus suggestif de l'art français du XVIII^e siècle : le portrait. En effet, l'auteur de ce livre remarquable fait, en même temps que l'histoire du portrait, celle de la société de toute une époque. C'est le portrait psychologique de la société française vu à travers les physionomies les plus caractéristiques de ce siècle pendant lequel la pensée et l'art se libèrent peu à peu de la contrainte et du dogmatisme du siècle de Louis XIV. C'est aussi une étude claire et concise de l'histoire esthétique de cette époque. S'inspirant de cette thèse, formulée par M. Jacques Baschet, à savoir que « c'est le portrait qui, à toutes les époques critiques de son histoire, a tiré l'art français du péril », M. Dumont-Wilden montre combien il est vrai que les peintres français du XVIII^e siècle sont venus « y rechercher la saine tradition, retrouver les qualités essentielles de la race, et puiser la force de résister aux virtuosités de la mode ». Le chapitre consacré à La Tour est peut-être le plus remarquable, en sa forme condensée et précise, qu'on ait écrit jusqu'ici sur le peintre de Saint-Quentin. De magnifiques reproductions d'œuvres de Rigaud, Largillière, Drouais, Nattier, Perronneau, Vigée-Lebrun, David, etc. illustrent cet ouvrage de critique singulièrement large et pénétrante, d'une conception neuve, écrit en une langue bien française, claire, pleine d'imprévu et de sève. L'œuvre de M. Dumont-Wilden est suivie de soixante-six notices sur les portraitistes du siècle qui constituent un document précieux pour les chercheurs.

Non moins pénétrants et clairvoyants, MM. Marius-Ary Leblond évoquent dans leur beau livre : *Peintres de Races* (2) quelques physionomies d'artistes qui semblent concentrer dans leur art les notes originales de leur race. Ce sont, pour la Hollande : Van Gogh; pour la Belgique : Léon Frédéric et Laermans; pour la France : G.-L. Dufrenoy; pour l'Espagne : Anglada; pour la Scandinavie : Diriks; pour la Russie : Tarkhoff; pour l'Italie : Segantini; pour l'Allemagne : Max Lieberman; pour l'Angleterre : Brangwyn; pour l'Afrique du Nord : Maxime Noire; pour l'Océanie : Gauguin; pour l'Amérique : W.-J. Morrice. Le choix de ces peintres autant que le point de vue adopté par les auteurs est assurément original. Quelques noms s'imposaient; d'autres, d'une moindre notoriété, sonnent ici d'une façon plus imprévue. On ne pourrait en faire grief à MM. Marius-Ary Leblond; au contraire, il faut les féliciter d'avoir si éloquemment esquissé l'œuvre de ces peintres ardents que l'on ne connaît pas assez et qui ont donné des preuves nombreuses d'un talent indiscutable. L'étude de MM. Leblond forme une série de chapitres où la lumière, l'atmosphère de chaque partie du monde est analysée à travers des tempéraments d'artistes foncièrement imprégnés des caractères de leur race. D'innombrables illustrations permettent de suivre les auteurs dans leur brillant panégyrique à la louange du soleil. Le style de cette passionnante étude dédiée à « Camille Lemonnier, grand peintre de la littérature française », est plein de couleur et de vie ardente. Et, pour l'esprit, il faut lire la préface vraiment superbe où les auteurs

(1) *Le Portrait en France*, par LOUIS DUMONT-WILDEN. Un vol. in-8° Bruxelles, G. Van Oest et Cie.

(2) *Peintres de Races*, par MM. M.-A. LEBLOND. Un vol. petit in-4°, Bruxelles, G. Van Oest et Cie.

de *L'Idéal du XIX^e siècle* formulent la conception nouvelle et incontestablement grandiose du rôle de la critique « impressionniste et lyrique ».

Sous ce titre : *Douze Effigies d'artistes*, M. Sander Pierron exprime ses sympathies pour quelques peintres et quelques sculpteurs de valeur inégale. M. Sander Pierron est un éclectique. Peut-être ne met-il pas assez de nuances dans ses prédilections. Quoi qu'il en soit, son livre, très artistement édité, contient de sérieuses et solides études, notamment sur l'œuvre d'Armand Rassenfosse, de Georges Van Zevenberghe, de Charles Samuel et de Jean Gaspar.

FRANZ HELLENS

Le Jury du prochain Salon.

Voici le résultat du scrutin pour la désignation des délégués de l'Aquarelle, du Blanc et Noir, de la Sculpture et de l'Architecture :
AQUARELLE. — Elus : MM Reckelbus, Cassiers, Van Neste, Wollès, Rothier. *Suppléants* : MM. Baseleer, Houben, Gloor, Delaunois, De Saegher.

BLANC ET NOIR. — Elus : MM. Opsomer, M.-H. Meunier, Copens. *Suppléants* : MM. Rassenfosse, Delaunois, Khnopff.

SCULPTURE. — Elus : MM. Rousseau, Rombaux, Anthone. *Suppléants* : MM. Jespers, Strymans et Braecke.

ARCHITECTURE. — Elus : M. Simon. *Suppléant* : M. Blomme.

NOTES DE MUSIQUE

Le quatrième Concert Ysaye.

M. Théo Ysaye a conduit avec légèreté, avec verve, d'une baguette précise et souple les œuvres diverses dont se composait le quatrième programme des Concerts Ysaye. Si la Symphonie italienne de Mendelssohn a paru quelque peu désuète en son romantisme suranné, en revanche deux pièces symphoniques nouvelles de M. J. Jongen, *Prélude* et *Danse*, ont été très goûtées pour leur belle couleur orchestrale, leur charme rythmique et la ligne pure de leur mélodie. Ces deux pièces sont extraites d'un drame lyrique dont l'auteur, parvenu à moitié chemin, abandonna la composition, ce qu'il faut regretter s'il est permis de juger par ces fragments de la valeur de l'œuvre entière. Détachées de leur cadre, ces deux pièces, au surplus, ne se présentent pas sous leur meilleur aspect : on sent dans l'une le caractère d'une introduction à quelque drame d'amour et d'héroïsme ; l'autre est visiblement un air de ballet écrit pour la scène et non pour le concert. Mais par leurs combinaisons rythmiques ingénieuses et par leur habile structure polyphonique ces deux morceaux, auxquels on fit un accueil flatteur, n'en sont pas moins propres à plaire aux oreilles musicales, au même titre que la pittoresque fantaisie *Catalonia*, dans laquelle Albeniz a si spirituellement évoqué les fêtes populaires de son pays. Ah ! la jolie instrumentation, tour à tour pompeuse, enjouée, tendre, narquoise, et qui va jusqu'à rappeler les « couacs » des pauvres clarinettes qui font danser les couples villageois au seuil de quelque *posadu* rustique !

Le soliste du concert fut M. Pablo Casals, le plus parfait des violoncellistes, auquel on fit un succès triomphal malgré la médiocrité de l'œuvre qu'il interpréta : un concerto en *sol* mineur de M. J. Röntgen, dont seul l'*andante*, construit en forme de variations sur une chanson populaire irlandaise, offre quelque intérêt musical. Mais comment marquer, lorsqu'on applaudit, que c'est au virtuose et non au compositeur que s'adressent les applaudissements ? Pour le concerto de Schumann, que joua ensuite M. Casals, ceux-ci récompensèrent à la fois l'auteur et l'interprète. Mais encore ce concerto n'est-il pas du meilleur Schumann : il semble que pour l'écrire le maître ait utilisé les laissés pour compte de ses compositions antérieures. Malgré cela, il a paru divin après la musique de casino qu'avait jouée auparavant le prestigieux virtuose.

O. M.

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, deuxième concert du Conservatoire sous la direction de M. E. Tinel et avec le concours de M^{me} Pacary, de MM A. De Greef et Ed. Jacobs. Au programme : Mendelssohn, Schumann, Chopin. — A 2 h. 1/2, matinée musicale de M^{me} Emma Brauck (84, avenue des Fleurs).

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, piano-récital de M. Th. Henrion à la *Scola Musicae* (90, rue Gallait) avec le concours de M^{me} Marthe De Vos, pianiste.

Mardi, à 8 h. 3/4, audition au Cercle artistique du Chœur *a capella* de la Haye dirigé par M. Arnold Spoel. (Œuvres des XVI^e, XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles.)

Mercredi, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, piano-récital de M. Norman Wilks.

Samedi, à 4 h. 1/2, au Cercle artistique, deuxième séance du Cercle *Piano et Archets*.

Dimanche, à 2 h. 1/2, salle Patria, cinquième Concert Durant avec le concours de M. J. Hollman, violoncelliste. Au programme : 2^{me} Symphonie de Borodine, *le Tasse* (Liszt), *l'Apprenti sorcier* (P. Dukas), Concerto de Saint-Saëns, etc.

On nous prie d'annoncer un récital de piano que donnera M^{me} Gabrielle Tambuys au Palais des Arts, 22, rue des Palais, le mardi 1^{er} mars prochain, à 8 h. 1/2.

Le *Groupe des Compositeurs belges* donnera sa deuxième séance le vendredi 4 mars à la salle Patria. Au programme : Léon Dubois, Alb. Dupuis, Frémolle, Henge, Mawet et Raway.

La quatrième séance du Quatuor Zimmer aura lieu le mercredi 9 mars, à 8 h. 1/2, à l'Ecole allemande. Quatuors de Mozart, Beethoven et Grieg.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* qui s'ouvrira au début de mars offrira l'occasion de faire entre les Paysagistes des Ecoles française et belge d'instructifs rapprochements et des comparaisons intéressantes. Aux Corot, aux Daubigny, aux Jongkind, aux Courbet, aux Diaz, aux Lépine, aux Jules Dupré et autres s'opposeront les Fourmois, les Boulenger, les Louis Dubois, les Baron, les Verheyden, les Vogels, les De Greef, les Baertsoen ; et l'évolution accomplie par Claude Monet, Sisley, Pissarro, Renoir, Cézanne, Van Gogh, Seurat, Signac, etc. aura pour représentants en Belgique les Heymans, les Claus, les Van Rysselberghe, les Finch, les Schlöblich, les Lemmen, les Anna Boch, les Morren, les Van den Eeckhoudt. Cette confrontation permettra pour la première fois d'embrasser d'un coup d'œil la marche parallèle et les transformations successives des deux Ecoles.

Les galeries particulières se sont largement ouvertes pour seconder l'initiative de la *Libre Esthétique*, et notamment celles de M^{mes} E. Marlier, C. Van Camp, E. Pecker, B. Marlier, Wadsworth, Guichard, la princesse de Polignac ; de MM. Ch.-L. Cardon, R. Warocqué, A. Willems, le chevalier de Potter d'Indoye, J. de Hèle, J. Rouché, O. Crabbe, A. Sarens, le Dr Barella, A. Stoélet, F. Van der Straeten Solvay, L. Fontaine-Van der Straeten, Schleisinger, les D^{rs} J. et H. Coppez, E. Eloy, Ch. Hermans, Ch. Van der Stappen, Gendebien, le Dr Hiegniet, Renard, Maurice, le Dr A. Slosse ; les collections Henri Van Cutsem et Georges Lequière, etc.

La rétrospective du Paysage japonais groupera un choix d'estampes empruntées principalement à l'œuvre d'Hokusai (1760-1849) et d'Hiroshighé (1786-1858), ainsi qu'à celle de quelques-uns de leurs élèves.

Le Salon présentera cette année, on le voit, un exceptionnel intérêt.

L'Exposition de *l'Art contemporain*, à Anvers, s'ouvrira le 12 mars et sera clôturée le 17 avril. Elle comprendra, outre une partie contemporaine, une section rétrospective consacrée aux Portraits du XIX^e siècle. Cette section sera exclusivement nationale et ne comprendra que des œuvres exécutées avant 1900, parmi lesquelles celles de L. Dubois, de Winne, Agnecessens, Paul de Vigne, etc.

La prochaine exposition de l'*Œuvre des Artistes*, à Liège, sera consacrée à MM. J. Gouweloos, Ch. Houben et J. Marin. Elle s'ouvrira le 27 courant.

Le Commissariat de l'Exposition des Beaux-Arts arrêtera prochainement, d'accord avec le jury, les dispositions concernant l'envoi au Cinquantenaire des œuvres destinées à la section belge et à la section internationale. Les intéressés recevront vers le 1^{er} mars toutes les indications et les divers documents utiles.

Il est probable que le jury d'admission pourra commencer ses travaux au début d'avril et que l'ouverture du Salon se fera dans les premiers jours de mai.

Expositions ouvertes.

Musée moderne : *Pour l'Art*. — Cercle artistique : M^{lle} M. Dielman, MM. G.-M. Stevens et P. Abattucci (clôture le 27). — Salle Boute : M^{lle} J. Mesens et M. L. Tombu (clôture le 21). — Maison du Livre : *Exposition du Livre belge* (clôture le 15 mars).

La Direction Générale de l'Exposition universelle porte à la connaissance du public que les bureaux du Comité exécutif et de la Direction générale de l'Exposition seront transférés à l'Exposition à partir du lundi 28 février. Seul, le service des abonnements demeurera en ville et les bureaux de ce service seront transférés à partir de la même date 14, rue des Colonies.

M. Léon Du Bois, directeur de l'Académie de musique de Louvain, vient d'achever la cantate *Nos Carillons* qu'il a été chargé d'écrire à l'occasion de l'Exposition de Bruxelles. L'œuvre a pour thème, nous l'avons dit, une série de poèmes écrits par M^{lle} Maria Biermé sur les principaux carillons de Belgique et dans lesquels le poète a évoqué le caractère et l'histoire des villes qui abritent ces carillons. La cantate de M. Du Bois sera exécutée, cet été, à l'Exposition, par quatorze cents enfants, un orchestre de cent musiciens et de nombreux carillons.

Une heureuse nouvelle (encore inédite, mais nous en garantissons l'authenticité) pour les Lettres belges : le nouveau drame d'Emile Verhaeren, *Hélène de Sparte*, sera représenté l'hiver prochain au théâtre de l'Odéon.

Très emballé par la lecture qu'il en fit dernièrement, M. Antoine a prié M. Verhaeren de venir le voir et lui a demandé de lui réserver la primeur de son œuvre. Il s'est engagé à la monter avant le premier mars 1911.

M^{me} Croiza est revenue il y a huit jours en excellente santé du Midi, où elle a achevé sa convalescence, et dès lundi dernier elle a pris part aux répétitions d'ensemble d'*Eros vainqueur*. Celles-ci ont été poursuivies toute la semaine en présence du compositeur. L'œuvre est minutieusement mise au point et tout fait présager un très grand succès. La première représentation est fixée au 7 mars.

Des représentations extraordinaires seront données demain et après-demain au théâtre du Parc. Le Théâtre de l'Œuvre interprétera demain la *Sonate à Kreutzer*, comédie en quatre actes

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1814, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

d'après L. Tolstoï par MM. Nozière et A. Savoie, avec le concours de M^{lle} G. Dorziat, de MM. Arquillière et Ligné-Poc.

Mardi, *Mademoiselle de Belle-Isle*, comédie en cinq actes, d'Alexandre Dumas, interprétée par les artistes de la Comédie-Française.

M. L. Piérard fera mardi, à 8 h. 1/2, à la Maison du Peuple, une conférence avec projections lumineuses sur *Macbeth chez Maeterlinck*.

Nous apprenons qu'une matinée Maeterlinck aura lieu, le lundi 28, au théâtre du Parc.

La distribution des prix aux lauréats de l'École de Musique et de l'Institut des Hautes Etudes d'Ixelles aura lieu dimanche prochain, à 2 h. 1/2, au Musée communal, rue Van Volsem. Une audition musicale et dramatique sera organisée à cette occasion. Au programme : un acte de *Sœur Béatrice* (Maeterlinck) et un acte du *Juré* (Edmond Picard) mis en musique par M. H. Thiébaud. La séance sera terminée par des démonstrations et groupements plastiques par les élèves des cours de gymnastique rythmique (méthode Dalerose).

M. Paul Lambotte étudie dans le dernier fascicule de *l'Art flamand et hollandais* le peintre David Teniers III, fils aîné du deuxième du nom, habituellement dit « le Jeune ». Son œuvre est mal connue. On n'a pu lui attribuer jusqu'ici avec certitude que deux portraits et quatre tableaux religieux qui ornent les églises de Perck, de Peuthy et de Boort-Meerbeek.

Les recherches qu'a faites l'auteur de cette intéressante notice l'ont amené à identifier l'artiste avec ce mystérieux « Maître de Ribeaucourt », auteur du beau groupe de famille qui figure au musée sous cette attribution provisoire, ainsi que deux ou trois portraits demeurés anonymes, entre autres celui de Frédéric de Marselaer, seigneur de Perck et bourgmestre de Bruxelles.

On lira avec intérêt l'énoncé des motifs sur lesquels repose cette très vraisemblable hypothèse. Celle-ci a surtout pour but, ajoute modestement l'auteur, de provoquer de nouvelles recherches et de projeter plus de lumière sur l'œuvre de David Teniers troisième du nom.

Le centième anniversaire de la naissance de Robert Schumann sera célébré le 8 juin prochain dans toute l'Allemagne. L'Opéra de Berlin se propose, à cette occasion, de représenter l'opéra complètement oublié de l'illustre compositeur, *Genoveva*.

Le Cercle artistique de Bruxelles prendra les devants en organisant, dès le mois de mars, un festival Schumann en deux soirées dont les interprètes principaux seront MM. Raoul Pugno et Plamondon.

Sottisier :

M. Pierre Braecke expose une statue décorative destinée à surmonter le dôme du pavillon du génie civil à l'Exposition. C'est un génie grandeur naturelle, aux larges ailes étendues.

Le Soir, 13 février 1910.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND

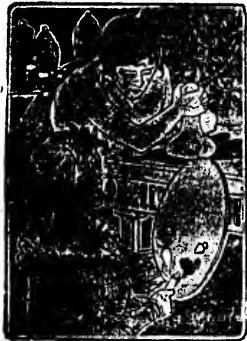
LAURÉATS DU PRIX GONCOURT POUR 1909

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Brangwyn, Diriks, Dufrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Lacroix, Liebermann, Morice, Noire, Segantini, Tarkhoff. Il forme un beau volume petit in-4^o, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en planches hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément. Envoi gratuit sur demande.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

POUR CAUSE DE DÉCÈS

Le Notaire DELPORTE, de Bruxelles, vendra, le
Lundi 21 février courant, à 10 heures

en la maison mortuaire du Docteur PINTIAUX, 16, rue Philo-
mène, à Schaerbeek, les

Meubles, Instruments de Chirurgie et les Tableaux
de la dite succession comprenant divers tableaux d'Isidore
Verheyden, Louis Artan, De Beul, Storin et De Heuvel.
Visite : la veille de la vente, de 11 à 3 heures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTROMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à
très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront
envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la
Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant
en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges
d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MATRICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique
à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance**
(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANÇOIS DE MIOMANDRE. — **Claudél et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec
une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète**
(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination.**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Félix Vallotton (OCTAVE MIRBEAU). — George Sand à l'Université nouvelle : *Conférence de M^{lle} de Rothmaler* (B. F.). — Au Conservatoire : *Deuxième concert* (M. F. M.). — Au Cercle Artistique : *Exposition G.-M. Stevens et P. Abattucci* (F. H.). — Notes de musique : *Récital Marguerite Rollot, M^{lle} Germaine Schellinck, M. Minot et l'art d'accompagner* (M. F. M.). — Chronique théâtrale : *Le Mur de marbre* (GEORGES RENCY). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

FÉLIX VALLOTTON

M. Félix Vallotton appartient à cette génération d'artistes considérables qui, au lendemain des victoires de l'impressionnisme, dotèrent la peinture, je ne dis pas de formules nouvelles — ce qui supposerait un pédantisme dont ils furent toujours très loin — mais de nouvelles sensibilités, ce qui est plus intéressant et beaucoup plus rare.

Avec MM. Édouard Vuillard, Pierre Bonnard, Toulouse-Lautrec, X.-K. Roussel, Maurice Denis, il fut un de ceux sur qui se fixa, tout de suite, et passionnément, l'attention des hommes qui réfléchissent et qui aiment à enrichir, chaque jour, de plus de richesses acquises, leur petit domaine intellectuel.

Exceptionnellement, malgré leur jeunesse et leur enthousiasme, ces jeunes artistes ne songèrent pas à fonder une école — ce qui est pourtant la raison d'être habituelle de tout groupement littéraire ou artistique. Même, ils dédaignèrent de lancer à travers le monde

des manifestes aussi arbitraires que retentissants, et, par une nouveauté à peine croyable, ils se refusèrent à décorer d'un mot pompeux qui, généralement, commence en *neo* et finit en *isme*, leurs réunions amicales.

Très divers dans leurs tendances, leur tempérament, leur éducation, très respectueux des efforts de leurs devanciers, ils avaient, pour se maintenir étroitement unis, d'autres excitants que la gloire, l'arrivisme, le désir du succès et de l'argent, ils avaient un lien commun plus noble : la volonté de développer, de fortifier, chacun, dans son sens, leur personnalité. Ils avaient surtout l'intelligence, mieux encore, la passion de l'intelligence... Une intelligence supérieure, qui ne restait pas confinée à l'art, à leur art, mais s'étendait à toute la vie.

C'était une joie que leur amitié, et, en même temps qu'une joie, un profit. Pour moi, j'y ai beaucoup appris, même dans les choses de mon métier. Ils m'ont ouvert un monde spirituel qui, jusqu'à eux, m'était en quelque sorte fermé ou obscur. Et ils ont ajouté au goût que j'ai de vivre, au goût que j'ai de me plaire à la vie, des raisons plus valables, plus saines et plus hautes. Je ne le dis pas sans émotion, ils ont donné à ma conscience, qui, trop longtemps, avait erré dans les terres desséchées du journalisme, une autre conscience.

Et c'est ainsi que, sans esclandre, sans impatiences amères, silencieusement, joyeusement, par les plus beaux exemples d'art et de vie, ils ont, peu à peu, inscrit dans l'histoire de notre peinture, déjà si belle, un de ses plus beaux, de ses plus significatifs, de ses plus émouvants chapitres.

Bien qu'ils soient tous arrivés, aujourd'hui, à la notoriété, que quelques-uns soient devenus célèbres, et cela sans jamais déchoir de leur rêve, automatiquement, pour ainsi dire, et par la mystérieuse force des choses, on les connaît peu. C'est qu'ils vivent dans un cercle choisi, en pleine indépendance, loin des regards tentateurs de la presse, de ses publicités intéressées et de ses déprimantes réclames.

A l'exception des très pénétrantes études que M. Thadée Natanson négligea de rassembler en un livre qui nous manque et dont il faut chercher les feuillets épars dans la collection des revues disparues, nous ne possédons sur ces très importants artistes que très peu de jugements plausibles, très peu de documents exacts. Nous n'avons guère que les bavardages ordinaires, les ordinaires banalités que, dans les quotidiens — hélas si quotidiens! — répandirent sans trop de profusion, heureusement, nos critiques d'art syndiqués. Autant dire que nous ne possédons rien du tout.

Certes, je respecte infiniment les critiques d'art, et je crois en eux, comme je crois en Dieu. Ce sont de braves garçons. Qu'ils me permettent pourtant de juger insuffisant ce qu'ils ont dit, redit et répété, ce qu'ils diront, rediront et répéteront jusqu'à la consommation des siècles et des bocks. De M. Édouard Vuillard « que c'est un charmant intimiste », même lorsqu'il couvre les murs, les vastes panneaux décoratifs, de grands horizons qui vibrent dans la lumière, de grands ciels mouvants, de longues processions humaines. De M. Pierre Bonnard, perpétuellement inventif, tout fleuri de joies, comme un jeune arbre de printemps, et qui nous étouffe, chaque fois davantage, par ses trouvailles de grâces et de force : « qu'il est très fâcheux que cet *improvisateur insouciant* ne se décide pas à dessiner comme tout le monde ». De M. Vallotton : « qu'il est scandaleux et sans exemple de naître en Suisse, lorsqu'on veut être un artiste parisien. »

Tout cela est évidemment très joli, et dénote, chez nos critiques, de curieuses préoccupations éthiques, ethniques, voire esthétiques, le diable m'emporte! Le malheur est qu'elles ne nous renseignent bien que sur leur paresse d'esprit... j'allais dire... sur leur ignorance et leur sottise.

Il est donc désirable et nécessaire que l'histoire de ce groupe et du renouvellement d'art que nous lui devons, soit écrite. Mais elle est très difficile à écrire, cette histoire. Il faudrait, pour y réussir, pour en bien faire comprendre toute la portée, quelqu'un de très rare, peut-être de très ingénu, qui eût, innées en soi, la compréhension de l'art et la compréhension de la vie, c'est-à-dire une conception générale du monde, où l'art et la vie ne fussent pas en antagonisme perpétuel, comme dans les doctrines des moralistes, des sociologues, des philosophes et des savants, mais se

mêlassent intimement, jusqu'à se confondre, puisque, en réalité, chez les âmes réfléchies et sensibles, ils ne font qu'un...

Mais comment exprimer cela? Ce que je pense des critiques, je le pense de moi-même, lorsqu'il m'arrive de vouloir expliquer une œuvre d'art. Il n'y a pas de pire duperie : duperie envers soi-même, envers l'artiste, envers autrui.

On n'explique pas une œuvre d'art comme on démontre un problème de géométrie. C'est beaucoup plus simple et infiniment plus mystérieux. Si le cœur vous en dit, on peut exécuter, à propos d'un tableau, d'une statue, des exercices littéraires variés, écrire des « rêveries », qui ne s'accordent jamais d'ailleurs aux préoccupations du statuaire ou du peintre, lesquelles sont autres que les nôtres, et qui ne valent, comme tout ce qu'on écrit, que par l'imagination plus ou moins heureuse qu'on y apporte... Mais démontrer techniquement, ou poétiquement, sans obscurité — ce qui n'est pas démontrable par des chiffres ou par des mots — la beauté d'un accord de couleurs et d'un balancement de lignes, qui souvent sont le sujet même, le vrai sujet d'un tableau... Comment faire? Le mieux serait d'admirer ce qu'on est capable d'admirer, et, ensuite, de se taire... ah! oui, de se taire. Mais nous ne pouvons pas nous taire. Il nous faut crier notre enthousiasme ou notre dégoût... Nous sommes d'irréparables bavards... Alors nous ne disons que des choses incompréhensibles, pour faire croire que nous les avons comprises... Nous nous noyons dans les eaux obscures et profondes d'on ne sait quel grimoire... misérablement. Car l'art est une magie, et c'est le propre de toute magie qu'il y faille un grimoire. Aussi, je supplie M. Vallotton, pour qui j'ai la plus fervente admiration, de me pardonner toutes les sottises que je dirai, que je ne pourrai pas ne pas dire, à son sujet.

M. Vallotton est un esprit clair, précis, très averti, très cultivé, très passionné. Observateur aigu, parfois un peu amer parce qu'extrêmement sensible, des êtres et des choses, il aime à se jouer parmi les idées, et il met à ce jeu de la grâce, de la force, de la verve et de la profondeur. Je m'empresse de dire que ce n'est point un idéologue, au sens fâcheux que nous donnons à ce mot, et il ne se dessèche pas l'âme dans les théories, lesquelles sont, en général, la revanche des impuissants, des vaniteux et des sots. Comme ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup lu, beaucoup réfléchi, il est pessimiste. Mais ce pessimisme n'a rien d'agressif, rien d'arbitrairement négateur. Cet homme juste ne veut pas se leurrer dans le pire, comme d'autres dans le mieux, et il cherche en toutes choses, de bonne foi, la vérité. Ce n'est pas de sa faute s'il ne la rencontre point souvent, rayonnante dans sa nudité légendaire, mais presque toujours habillée de mensonges.

Nul ne possède comme lui, autant que lui, les ressources de son art. Il a touché à tout : à la gravure, à la sculpture, à tous les genres de peinture, avec une égale maîtrise. Mais c'est dans les grandes compositions qu'il paraît se plaire le mieux et où son génie, nourri des fortes leçons du classique, se meut le plus à l'aise, semble-t-il. Car c'est un grand constructeur de formes.

M. Vallotton a compris la peinture décorative à sa façon, qui est celle des maîtres. Ce qu'il recherche, ce n'est point l'abondance et l'éclat de l'ornement, la stylisation des formes ou leur déformation. Il a pourtant montré, en maints tableaux, qu'il avait un sens merveilleux de la couleur et de l'arrangement. Mieux que personne, quand il lui plaît, il sait être un coloriste très savant, très abondant, très nuancé, dégrader, avec une très fine sensibilité, les blancs et les noirs, faire chanter sur le torse d'une femme les grains d'un collier de corail, draper des étoffes aux tons éclatants ou assourdis, orner les chevelures de brunes et de blondes de voiles légers, de rubans attendris, de fleurs passionnées. Il sait aussi donner aux choses mortes, aux objets familiers, la vie prestigieuse de l'art.

Mais sa discipline est tout autre, et il a le goût de l'absolu. Les grandes conceptions le haïent. Et alors, c'est, sur des fonds unis de ciel ou de mer, à peine mouvants, un peu sévères, et strictement muraux, des groupements, des accords de figures nues, une combinaison logique, serrée, balancée de leur mouvement, de leurs formes, de leurs lignes qui se détachent en contours très étudiés, en modèles impeccables. Et cela est d'une vigoureuse, âpre, sôbre et parfaite beauté.

Par là, M. Vallotton s'est interdit tout mensonge et tout « rattrapage ». Il s'est même interdit toute défaillance. Répugnant aux concessions, dédaigneux de flatter les goûts du public par la jolï bebête, par le sentimentalisme bas, il va ainsi jusqu'au bout de son idée... Il y va, sans détour, avec une sûreté admirable et une merveilleuse allégresse.

J'ai quelquefois entendu reprocher à M. Vallotton sa froideur, sa sécheresse, son manque de passion. Son manque de passion ! Étrange reproche, en vérité. Mais je sais d'où il vient. Il vient de cet éternel malentendu, de cette antinomie éternelle, qui existent entre l'art et l'amateur d'art.

Quantité de braves gens, de par le monde, voient la passion dans les chairs cirées et soufflées. Leur conception de la volupté, de la sensualité, tout au moins, s'accommode de corps de femmes sur la peau de qui rien n'apparaît, rien n'attire de leur structure musculaire ou osseuse, en qui, par conséquent, rien ne vit. Ils se satisfont de jambes bien lisses, de hanches polies à l'émeri, de seins ronds façonnés patiemment à la meule, puis gonflés d'ouate, qu'aucune main, même d'enfant,

n'a pétris, qu'aucune bouche, même d'amant, n'a mordu. Et c'est comme si elles étaient mortes, comme si elles avaient toujours été mortes... Et pourvu que cette femme sans vie, qu'ils aiment ainsi construite, selon l'idéal des mannequins de couturière et des baudruches des magasins de jouets, ait, par surcroît, autour des yeux, un cerne bleu, alors ils délirent et ils disent : « Voilà la passion ! »

Ce n'est point, en effet, celle dont M. Vallotton marque ses figures inoubliablement. Les corps humains, comme les visages, ont des expressions individuelles qui accentuent, par des angles, par des plis, par des creux, la joie, la douleur, l'ennui, les soucis, les appétits, la déchéance physiologique qu'imprime le travail, les amertumes corrosives de la volupté. Les corps sourient, comme des lèvres heureuses, ou bien ils pleurent, comme de pauvres yeux affligés. On peut lire toute une existence, sur le corps d'un être, aussi facilement que sur son visage, car, non seulement les corps sourient et ils pleurent, mais ils parlent... et ils expriment, fortement, avec la plus émouvante éloquence, quand c'est M. Vallotton qui les écoute parler, leur humanité et le caractère de leur humanité.

Je connais des peintres différents de M. Vallotton, j'en connais de plus séduisants, peut-être, je n'en connais pas de plus forts.

OCTAVE MIRBEAU

George Sand à l'Université nouvelle.

Conférences de M^{lle} de Rothmaler.

M^{lle} de Rothmaler vient de faire sur George Sand, devant le public très nombreux et très éclairé de l'Institut des Hautes Études, à l'Université Nouvelle, cinq conférences qui furent écoutées avec une sympathie marquée et qui la classent parmi les « Sandistes » les plus autorisés.

M^{lle} de Rothmaler a parlé de George Sand avec une grande distinction, un charme pénétrant et une ferveur d'autant plus communicative que son expression ne dépasse jamais la mesure marquée par un sens critique avisé ; elle met la finesse de son jugement au service de sa vive admiration. De la sorte, elle a pu émettre sur George Sand et sur son œuvre, dont elle a fait une étude approfondie, des aperçus personnels, en même temps qu'elle en donnait une idée d'ensemble très précise.

La qualité rare de ces conférences est dans leur ordonnance parfaite. Les traits caractéristiques de l'œuvre sont mis à leur place avec une méthode qui les rend immédiatement saisissables. Rien d'inutile n'est dit, et il semble que rien n'ait été omis de ce qu'il était essentiel de dire.

M^{lle} de Rothmaler étudie d'abord les origines de George Sand et la formation de son caractère ; l'enfant lâchée en pleine liberté par « les traînes » de cette Vallée Noire qu'elle devait illustrer ; l'âme héroïque de son grand-aïeul Maurice de Saxe et l'âme plébéienne de sa mère, fondues dans sa petite âme rêveuse, révoltée et tendre ; plus tard son jeune esprit hanté par Jean Jacques ;

son incessante, son intime communion avec la nature qui la vivifie de sa sève et achève de faire d'elle l'être de force expansive qu'elle resta jusqu'à la fin. Ainsi, dans l'enfant, la femme se normait pour l'œuvre dont les circonstances de sa vie allaient déterminer l'explosion.

Cette œuvre abondante, M^{lle} de Rothmaler la classe en trois groupes qu'elle examine successivement : les romans de passion, les romans sociaux, les romans champêtres.

Les premiers, éclosion d'un talent qui s'ignorait jusque-là : émanations de la vie passionnée de George Sand. Des aventures de cette vie qui excita tant de curiosités vaines et de bavardages, M^{lle} de Rothmaler se retient que l'influence qu'elles ont eue sur le développement de l'écrivain.

Les romans sociaux reflètent les préoccupations humanitaires de leur époque. George Sand appuiera toutes les justes revendications dont tressaillit l'Europe en 1848, les formulera pour des milliers de lecteurs, par la bouche des héros et des héroïnes de ses livres. Elle nivelle les inégalités des castes, réforme le mariage, ramène la religion à la morale chrétienne, exalte le travail. Elle est avant le « féminisme », une grande féministe, dans l'acception la plus noble de ce mot, par la création de types de femmes pensantes et agissantes, fortes de la conscience de leurs droits et de leurs devoirs.

Presque en même temps, car elle puise à toutes les sources vives de l'inspiration, elle écrit ses romans champêtres, fleurs littéraires de son œuvre, où elle magnifie pour toujours son Berry. George Sand fut un grand poète, dit M^{lle} de Rothmaler, à qui le nom de Virgile vient plusieurs fois sur les lèvres lorsqu'elle parle du profond sentiment de la nature que George Sand portait en elle et qu'elle sut si bien exprimer. La conférencière, — laissant parler le poète, — fait la lecture de fragments des *Maitres soneurs*, puis de cette scène de labourage par laquelle débute la *Mare au Diable*, et dont la calme grandeur a tant de vertu que l'esprit s'en imprègne comme d'une authentique vision.

Une dernière conférence traite de la correspondance, qui permet d'étudier le développement de la nature la plus riche en dons du cœur et du génie. Cette conférence est accompagnée de la projection d'une série de beaux ou intéressants portraits, où se marquent d'une façon saisissante les étapes de cette vie, depuis l'enfance jusqu'à l'épanouissement de la vieillesse féconde où George Sand, aieule adorable, apparaît encore, dans ses lettres à Flaubert notamment, la plus délicieuse et la plus consolante des amies.

M^{lle} de Rothmaler, enfin, dit l'artiste spontanée qu'était George Sand, « comme une harpe éolienne, recueillant tous les souffles de son temps et les rendant en harmonies ». Elle dégage de l'œuvre la morale de bonté active qui en fait le fond, et la personnalité qui l'explique et la dépasse, cette personnalité dont le charme et la force, sans doute, sont « d'avoir été si pleinement, si simplement humaine ». Et, dans une peroration vibrante, elle évoque en George Sand la grande individualité rêvée par Walt Whitman, « cet annonceur de l'humanité future », la créature complète en qui toutes les puissances de la vie se réalisent dans un équilibre parfait « et qui est digne de marcher avec lui vers cette Cité, pure de l'avenir qu'elle avait rêvée comme lui. »

B. F.

AU CONSERVATOIRE

Deuxième concert.

Concert romantique : Schumann d'abord, Chopin, puis Mendelssohn. L'hommage à Chopin que constituait le centre du programme n'était pas, quant au choix des morceaux, celui d'une ferveur bien attentive. Pourquoi n'avoir pas prié M. De Greef, simplement, de jouer des valse, des préludes, des études, une mazurka, et un nocturne, et la *fantaisie-impromptu*? Mais pas cette *Polonaise* pour piano et violoncelle, où l'effrénée virtuosité de M. Jacobs entraîna et lui-même et M. De Greef à effleurer un rythme qui ne se justifie que pompeux et appuyé; ni guère ces *Mélodies polonaises*, œuvres mineures du maître, et ni ce concerto où, par définition, si je puis dire, sa fantaisie se trouve restreinte par un enlacement orchestral plutôt médiocre. M^{lle} Pacary sut émouvoir par son interprétation simple et touchante des mélodies. Peut-être aurait-elle pu caractériser davantage le style exclusivement populaire de certaines, mais la plus dramatique, la plus déclamée : *Tu veux que je t'oublie*, ne pouvait être dite avec une plus belle et plus sobre tristesse. Comment parler de M. De Greef, si aimé, si admiré du public que sur son talent tout semble avoir été dit? Cette fois cependant, j'eus l'impression que jamais il n'avait joué de cette sorte; que jamais son jeu facile, heureux et délicatement sensuel n'avait atteint ce degré de maîtrise. Quelle possession de soi dans cette manière d'arrêter fermement une arabesque souple et abandonnée, de conserver à la phrase sa mélancolie malgré le sourire fugace de quelque ornement emperlé! Quelle jolie attitude d'artiste, si sereine, si claire, et comme on lui sait gré d'une telle simplicité!

Le triptyque symphonique de Schumann, *Ouverture, scherzo et finale*, peu connu, rarement joué, a été très goûté : délicate émotion de saluer en une œuvre inaccoutumée les expressions diverses et fidèles — des *Kinderscenen* à *Manfred* — du familier visage, de la voix « qui fut connue et chère » à toute âme musicale.

Le luxe bourgeois de Mendelssohn, son lyrisme facile et cossu, sa plénitude orchestrale atteignent, certes, à une réelle grandeur dans la *Symphonie écossaise*. C'est dans son genre une œuvre parfaite. Mais à côté d'un Schumann fraternel, humain, délicieusement faillible, que nous est-elle à présent, cette figure quelconque et sûre de soi, dont l'importance ne demeure qu'aux yeux de notre raison?

On a connu l'orchestre du Conservatoire plus délicat, soucieux des finesses, des *pianissimi*, des oppositions extrêmes que réclamait de lui un Maître à l'esprit subtil; par contre il fut, dimanche, plein d'élan. A Mendelssohn convient particulièrement l'accent chaud que communique aux musiciens l'enthousiasme de M. Tinel, et si l'on peut regretter de lui voir trop souvent obtenir la « couleur » au détriment de la « nuance », on ne peut s'empêcher d'être pris par l'éclat et la générosité de l'ensemble orchestral.

M. F. M.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Expositions G.-M. Stevens et P. Abattucci.

C'est vainement que l'on chercherait ici autre chose que de la grâce, du charme, de la poésie légère et nuancée, des attitudes séduisantes, des impressions fugitives finement notées. Ni l'art de M. G.-M. Stevens ni celui de M. Abattucci ne visent à la puissance. M. G.-M. Stevens est un peintre très délicat, de sentiment très éveillé; sa palette est claire, joyeuse, alerte, pleine de chansons. M. Abattucci est un peintre calme, prudent, concentré; son coloris est discret, sans recherche, un peu mélancolique. Chez le premier, on sent un esprit spontané et une main légère; chez le deuxième, on aperçoit plutôt un tempérament réfléchi, qui apporte une certaine lenteur voulue dans l'exécution.

J'aime particulièrement l'atmosphère heureuse et le coloris raffiné des paysages de M. G.-M. Stevens, ses *Jardins sous la neige*, et aussi ses tableaux de fleurs qui sont de petits poèmes.

bien chantants. Dans ses portraits et ses nus, s'il sait saisir avec goût la grâce d'une attitude et en exprimer tout le charme, il ne parvient pas néanmoins à satisfaire ceux qui estiment que sous la première qualité qu'on est en droit d'exiger d'une œuvre, quelle qu'elle soit, est un dessin solide, une construction sérieuse. Tel n'est point, à coup sûr, le défaut de M. Abattucci. Il ne nous montre que des paysages, il est vrai; mais il est facile d'y découvrir un peintre en pleine possession de son métier et qui s'est attaché à rendre la structure des choses avec fidélité. On pourrait lui reprocher d'exagérer ce souci d'exactitude; ses paysages gagneraient à être traités d'une main plus libre; on aimerait plus de vie, plus de mouvement. En revanche, il y a dans ces tableaux une fluidité d'atmosphère tout à fait exquise. Le coloris est délicat, plein d'harmonies en sourdine, et d'une belle fraîcheur. Il faut citer *Matinée de juillet*, *Après-midi d'été*, *Le Château*, où M. Abattucci me semble montrer le mieux ses aptitudes de coloriste subtil.

F. H.

NOTES DE MUSIQUE

Récital Marguerite Rollet (1). M^{lle} Germaine Schellinx, M. Minet et l'art d'accompagner.

Le plus bel éloge à faire d'un artiste est peut-être de constater que son talent va se simplifiant à mesure qu'il mûrit; depuis ses débuts, M^{lle} Marguerite Rollet n'a cessé d'évoluer dans ce sens.

Sollicitée à l'origine de sa carrière par mille détails que lui suggérât sa vive intelligence, la voici maintenant en plein discernement, sachant dépeigner, sacrifier, ordonner ses nuances en vue de la fidélité la plus grande à l'œuvre interprétée.

N'eût-elle que sa voix fraîche et bien guidée, que sa diction nette et sa native précision musicale, M^{lle} Rollet serait une chanteuse charmante. Mais c'est par un sens d'art particulièrement réfléchi, par ses recherches conscientes, par sa pénétration littéraire qu'elle est une artiste rare. Jamais une concession à la banalité; jamais une défaillance dans le choix des morceaux. Cette frêle jeune fille qui s'avance sur l'estrade, assumant seule un programme où ne s'inscrivent que des œuvres belles, parmi lesquelles plusieurs neuves ou inconnues, fait preuve d'un courage assez extraordinaire. Cependant elle se fait écouter, elle se fait applaudir, et, par sa conviction artistique, force le public à respecter ce qu'elle aime et ce qu'elle a choisi. Cette naissante autorité contraste bien joliment avec sa personne menue et son charme de jeunesse.

Ah! si l'exemple de son succès pouvait encourager des artistes, qui eux-mêmes seraient imités, à épurer leur répertoire, à faire comprendre au public que c'est fini, qu'on lui supprime les nourritures frelatées, qu'il n'aura plus de Moor, qu'il n'aura plus de Röntgen! Si l'on pouvait aller entendre les grands virtuoses avec joie, au lieu qu'en entrant au concert chacun soit angoissé par de la laideur en perspective, et tourmenté par la difficulté de siffler et d'applaudir à la fois!

Mais quoi! La bonne contagion n'aurait-elle pas dû gagner d'abord M^{lle} Germaine Schellinx qui s'était chargée de deux intermèdes de violon? Elle n'a pas compris qu'à côté de M^{lle} Rollet on ne joue pas un *Capricio* de Guiraud, mettant cette tâche à un programme irréprochable; ni d'ailleurs le concerto en sol majeur de Mozart, accompagné au piano, et dont la longueur ne n'était guère de mise: tout est affaire d'harmonie et d'adaptation; c'est pourquoi nous ne pouvons juger avec impartialité les belles qualités de mécanisme et de son de M^{lle} Schellinx, exposées qu'elles furent en d'abusives cadences.

Pour revenir au programme de M^{lle} Rollet, il comprenait d'abord quatre lieder allemands, chantés dans le texte original. Le don d'assimilation au génie germanique n'est pas très rare chez nous, mais les qualités si latines de M^{lle} Rollet rendent plus sensible le lyrisme simple auquel elle sait revenir pour chanter avec une douce émotion le beau lied de Brahms: *Wie bist du, mein Königin*. Le reste de la soirée était consacré à Duparc,

Chausson, Roussel, Bréville, Debussy, et se terminait par deux exquises pastourelles du Vivarais, harmonisées par Vincent d'Indy. Dans ces chansons et dans le *Tombereau des Nymphes* de Debussy, M^{lle} Rollet fut particulièrement heureuse. Mais pourquoi choisir? A chaque mélodie, M^{lle} Rollet apporta toute son intelligence, sa sensibilité disciplinée par le goût, et cette musicalité exceptionnelle (équilibre rare et charmant de la mesure dans le *Nocturne* de Chausson) par quoi elle appartient à la famille artistique de Jane Bathori.

Au sujet de M. Minet qui était au piano, et qui est (avec M. Lauweryns) le meilleur des accompagnateurs, je voudrais faire une remarque. L'art d'accompagner est un art spécial, intéressant, difficile au plus haut point. Si l'on y réfléchissait assez, on sentirait quel passionnant travail ce peut être que de pénétrer jusqu'au fond l'interprétation d'un artiste et d'employer toute son intelligence à comprendre cet être que l'on seconde, à se modeler sur lui, à équilibrer chacune de ses intentions.

M. Minet est exceptionnel, d'abord parce qu'il étudie ses morceaux, en place de les déchiffrer sur l'estrade; ensuite parce qu'il fait sa partie avec tout le tact et toute la souplesse désirables, en excellent musicien. Mais, en possession de ce talent, ne peut-on aller plus loin, se faire de sa mission une idée plus haute?

Qui, ayant vu Mottl au piano, a pu l'oublier? Par quoi renouvelait-il à ce point la notion de l'accompagnement? Parce qu'il les vivait, ses accompagnements; parce qu'il semblait heureux d'être là, parce qu'il était un élément actif de l'exécution.

Les accompagnateurs ont généralement l'air morne et distrait. Ils semblent trainer avec eux l'amertume de n'être point virtuoses. En réalité, le poids qu'ils traînent, c'est celui d'un préjugé. S'il était naturel jadis, tout en tapotant les accords de l'air du *Barbier*, de s'abandonner à des rêveries découragées, tout a changé désormais, et il faut être un plus réel artiste pour accompagner une mélodie de Roussel, de Bréville ou de Debussy que pour exécuter un concerto de Saint-Saëns.

Quelle jolie carrière pour des compositeurs peu riches, pour des pianistes qui ne surent pas sauter la barrière suprême de la virtuosité, s'ils voulaient comprendre l'importance de leur rôle et le relever aux yeux du public! Il y faut beaucoup d'intelligence, beaucoup de réflexion, et, d'ailleurs, un instinct spécial, l'instinct de l'accompagnateur, qui, je crois, ne peut s'acquérir.

M. Minet le possède essentiellement; mais puisqu'il fut le prétexte de ces réflexions, prenons comme exemple les *Adieux* de Roussel et *Sur le Pont* de Bréville où il ne fut point parfait; dans les *Adieux*, parce que cette mélodie admirable, mais longue et un peu aride, réclame une étude de mise en place, de proportions, un « calage » qui peuvent seuls répondre de sa tenue; *Sur le Pont*, parce que la musique de Bréville perd une de ses spéciales beautés lorsqu'on l'arrondit, l'amollit, lorsqu'on enlève aux contours leur incisive finesse. Avec un peu plus de profondeur, avec un souci plus présent du style, M. Minet aurait pu se donner plus de joie. Accompagner de certaines œuvres et de certains artistes est un bonheur; mais il y faut mettre la foi, l'ardeur et la conviction sans lesquelles cet art ne s'élèvera jamais au rang qu'il devrait occuper aujourd'hui.

M. F. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Mur de marbre.

Il est quelque peu embarrassant de parler avec franchise et sincérité du *Mur de marbre*, la pièce de MM. Bonmariage et Giraud dont le théâtre du Parc vient de nous donner quelques représentations. On craint, en effet, si l'on avoue nettement l'insignifiance de la pièce, de paraître manquer de respect à la haute personnalité du second des auteurs. Et cependant, il en est bien ainsi; le *Mur de marbre* est certes l'une des pièces les plus naïves que l'on ait vu jouer à Bruxelles. Elle est maladrote, incohérente, mal composée, pleine de réminiscences, et de plus elle est écrite dans cette langue littéraire, conventionnelle et fautive, que le vrai théâtre a en horreur. Le personnage principal est celui

(1) Salle Patria, 18 février.

de M^{lle} Jeanne Verneuil qui est une enfant gâtée, affligée de plusieurs millions et d'un horrible caractère. Fiancée à M. Jean de Xivry, elle rompt son mariage parce qu'elle a cru comprendre que son fiancé l'épousait pour sa dot. Immédiatement, d'ailleurs, elle se repent de son incartade, mais il est trop tard car M. de Xivry s'est hâté de se marier ailleurs. Un hasard remet en présence les anciens fiancés, et Jeanne Verneuil, avec un oubli absolu des pudeurs de son sexe et des plus élémentaires convenances, se jette à la tête du jeune homme. Celui-ci ne fait aucune résistance pour accepter de fuir avec elle jusqu'à Venise. Il est vrai qu'il abandonne sa jeune femme. Il est vrai que Jeanne quitte ses parents qu'elle adore et qui n'ont qu'elle à aimer. Qu'importe tout cela ! Quand on est dans l'in vraisemblance, il ne faut pas hésiter à s'y enfoncer jusqu'au cou.

A Venise, le faux ménage est très malheureux. Jean n'aime plus. Jeanne aime trop. Ici, le couplet obligé sur le silence de Venise et les granités que l'on boit à l'ombre de Saint-Marc. Finalement, Jeanne va se jeter dans l'eau du canal.

Elle n'en mourra pas tout de suite. Retirée à temps, elle paraît sauvée. Mais une fluxion de poitrine survient et Jeanne-Froufrou meurt à Paris, où on l'a ramenée, après avoir obtenu le pardon de la femme de Jean et de ses parents. Le rideau tombe sur cette scène qui voudrait être émouvante, mais qui n'a ému personne, parce que personne n'a pu s'intéresser un seul instant aux fantoches de cette ridicule histoire.

Et le *Mur de marbre* ? C'est le mur de la vie contre lequel Jeanne est venue piteusement se briser la tête. En tout cas c'est un mur derrière lequel il ne se passe rien.

L'insuccès de cette pièce montre, une fois de plus, combien nos auteurs ont tort généralement d'aborder le théâtre sans préparation suffisante. Entre les mains d'un homme expérimenté, l'anecdote du *Mur de marbre* aurait pu devenir, je ne dis pas une bonne pièce, mais du moins quelque chose qui n'eût pas prêté à rire. Il est regrettable que le théâtre du Parc ait joué le *Mur de marbre*. C'était donner raison, cette fois encore, aux méfiances de notre public envers le théâtre national.

La représentation était terminée par le *Bon Billet*, une aimable comédie en vers de Georges Rivollet. Malgré le bonhomme La Fontaine, gaffeur et moraliste, la belle Ninon de Lenelos et La Châtre estimèrent que l'amour a de délicieux *revenez-y*.

Les acteurs du Parc ont joué de leur mieux le *Mur de marbre* et tout à fait bien le *Bon Billet*.

En matinée littéraire, au même théâtre, M. Paul André nous a raconté avec verve et élégance la vie de Nicolas Gogol et nous a préparés à entendre, sans trop de surprise, le *Mariage*, une pièce burlesque de cet écrivain. Traduit et adapté du russe par M. et M^{me} Georges Wessolovsky, et M. Paul André, le *Mariage* est une grosse farce un peu monotone, et d'une gaieté assez grossière, mais qui a des scènes fort amusantes et d'une satire assez juste.

Au Théâtre communal, le cercle dramatique Euterpe a joué deux pièces d'auteurs belges : *Maitre Suzanne* de feu Eugène Landoy et le *Retour d'Ulenspiegel*, un acte de M. Jacques Waffers.

Maitre Suzanne est une sorte de comédie-vaudeville qui a beaucoup réjoui le public. C'est, le titre l'indique, la femme-avocat qui a fait tous les frais de cette gaieté.

Le *Retour d'Ulenspiegel* est un petit drame poétique, alerte, mouvementé, plein de jolis vers : On y voit Ulenspiegel, qui avait quitté Nele pour suivre la comtesse, revenir, repentant, à ses premières amours.

Les vaillants acteurs-amateurs du Cercle Euterpe ont fort bien interprété ces deux pièces et ont obtenu un grand succès.

Enfin, deux reprises : la *Retraite*, de Beyerlein, à l'Alcazar, qu'accompagne, sur l'affiche, l'amusante folie de Max Maurey, la *Virole*. M^{lle} Valentine Petit y débute avec succès.

Au Molière, la *Fille du Tambour major* réunit tous les fidèles de la vieille opérette, qui, sous ses rides, a conservé un sourire aussi jeune que spirituel.

GEORGES RENCY

CONCERTS ANNONCÉS

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, cinquième Concert Durant avec le concours du violoncelliste Joseph Hollmann (salle Patria). — A 2 heures, distribution des prix aux lauréats de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles (Musée communal d'Ixelles).

Demain, lundi, à 2 heures, matinée Maeterlinck au théâtre du Parc. M^{lle} Marguerite Rollet chantera des chansons de Maeterlinck mises en musique par G. Fabre, dont l'une inédite, et deux pièces des *Serres chaudes* (E. Chausson). Conférence par M. Louis Piérrard. Interprétations de plusieurs scènes du théâtre de Maeterlinck par M^{lle} Marie Kalff, du théâtre Antoine.

Mardi, à 8 h. 1/2, piano-recital de M^{lle} G. Tambuyser au Palais des Arts.

Vendredi, à 8 h. 1/2, salle Patria, deuxième séance du *Groupe des Compositeurs belges* avec le concours de M^{lles} G. Bernard, G. Lievens, M^{me} Geubel-Delcorde, MM. Malherbe, Lambert et Kuhner.

M^{lle} Fany Hiard, cantatrice, donnera le mardi 8 mars, à l'École allemande, un récital de chant avec le concours de M^{lle} Berthe Bernard, pianiste.

Le Cercle symphonique *Crescendo* donnera le mercredi 9 mars, à 8 h. 1/2, à la Salle Patria, une audition sous la direction de M. L. Poliet, avec le concours de M^{lles} T. Verheyden et B. Bernard, M^{me} M. Guillaume-Piron, MM. E. Wilmars et J. Charlier. L'orchestre interprétera, entre autres, *La Mer*, esquisses symphoniques de P. Gilson, l'entr'acte symphonique de *Messidor* par A. Bruneau, etc.

Même jour, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, quatrième séance du Quatuor Zimmer.

Nous sommes obligés d'ajourner, faute d'espace, le compte-rendu du concert consacré par M. CH. DELGOUFFRE à la mémoire de César Franck, la chronique littéraire de M. F. DE MIOMANDRE, la chronique musicale liégeoise de M. GEORGES RITTER et d'autres articles d'actualité.

PETITE CHRONIQUE

Au Salon de la *Libre Esthétique* auront lieu, le mardi, à 2 h. 1/2, des auditions musicales consacrées aux œuvres instrumentales et vocales nouvelles. La série sera clôturée le 12 avril par une séance réservée aux compositions de Charles Bordes et d'Albeniz.

La *Libre Esthétique* s'est assurée dès à présent le concours de M^{me} Marie-Anne Weber et de M^{lle} Marguerite Rollet, cantatrices, de M^{lle} Blanche Selva, pianiste, des compositeurs P. de Bréville, J. Jongen, J. Turina, Th. Ysaye, du Cercle *Piano et Archets* et du Quatuor Zimmer, ce qui promet à ces concerts, de plus en plus suivis, une interprétation de premier ordre.

La Commission musicale du Comité des Fêtes de l'Exposition universelle a élaboré dans ses grandes lignes le plan des auditions symphoniques et lyriques de l'Exposition.

Bien que le programme ne soit pas encore arrêté définitivement, nous pouvons annoncer dès à présent que deux ou trois concerts seront réservés aux musiciens belges, dont les œuvres seront, en général, dirigées par leurs auteurs. En outre, il y aura un concert donné sous la direction de M. Edgar Tinel par l'orchestre du Conservatoire ; un autre, consacré au *Français* de M. Tinel, par l'orchestre des Concerts populaires sous la direction de M. S. Dupuis ; un autre par l'orchestre des Concerts Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye ; un autre encore par l'orchestre des Concerts Durant sous la direction de M. F. Durant. Enfin, une séance sera organisée par le Benoît-Fonds d'Anvers et consacrée à l'exécution de la *Rubens Cantate* de P. Benoit.

Il est question aussi d'inviter les orchestres les plus réputés de l'étranger, et notamment celui de la Société des Concerts du Conservatoire de Paris sous la direction de M. A. Messager, l'orchestre de M. Henry Viotta (Amsterdam) et l'orchestre de M. F. Steinbach (Cologne). En outre, des négociations sont en cours avec la célèbre association chorale de Barcelone, forte de 250 chanteurs, que dirige M. Clavé, et qui viendrait donner à Bruxelles deux séances de musique catalane.

C'est le lundi 7 mars qu'aura lieu au théâtre de la Monnaie la première représentation d'*Eros Vainqueur*, dont les répétitions d'ensemble font présager le vif succès. Un grand nombre de personnalités parisiennes assisteront à cette première, à laquelle la direction consacre tous ses soins.

Le spectacle de gala organisé au profit des victimes des inondations en France est fixé au lundi 21 mars.

La première exposition de la Société des Artistes indépendants de Munich, dont le président est le peintre Hans von Faber du Faur, aura lieu du 25 mai au 7 août.

Nous avons signalé à plusieurs reprises les prix élevés qu'obtiennent à l'étranger, dans les ventes publiques, les tableaux de certains maîtres modernes. Le *Bulletin de l'Art ancien et moderne* publie un fort intéressant « palmarès » des ventes de 1909 d'où nous détachons l'essentiel :

La plus haute enchère de l'année a été réalisée par Turner à la vente Holbrook-Gaskell, de Londres, où *l'Incendie du palais des Lords et des Communes (16 octobre 1854)* a atteint 328,125 francs. — Autres prix de Turner : *Eust Cowes Castle*, 107,625 fr. (vente anonyme, 3 juillet, Londres); — *Vénus et Adonis*, 105,000 fr. (coll. Cuthbert Quilter, Londres); *le Lac de Lucerne*, aquarelle, 44,625 fr. (coll. John-D. Milburn, Londres).

Vient ensuite J.-F. Millet avec *l'Arrivée au travail*, vendu 250,000 fr. (coll. John Martin, New-York). — Autres prix de Millet : *la Tonte des moutons*, 137,500 fr. (coll. H. Graves, New-York); *la Gardeuse d'oies*, 134,000 fr. (coll. J.-C. Day, Londres).

En troisième ligne, Constable : *le Moulin et le château d'Irundel*, 220,500 francs (coll. Holbrook-Gaskell).

Reynolds arrive ensuite avec les 168,000 francs de *Vénus and the piping boy* (coll. Cuthbert Quilter, Londres). — A citer aussi, du même artiste : *le Serpent dans l'herbe*, 128,625 fr. (coll. Cuthberston, Londres).

Le cinquième est Corot, avec *la Charrette*, de la collection John Martin (New-York) : 150,000 fr. — On peut citer d'autres beaux prix du même maître : *Paysage*, 82,675 fr. (coll. Cuthberston, Londres); — *le Père*, 79,500 fr. (coll. James Garland, New-York); — *le Bac*, 73,500 fr. (coll. J.-C. Day, Londres), etc.

Romney et Hoppner sont classés *dead heat* avec le même chiffre de 136,500 fr. pour le *Portrait de Mrs Blackburne*, du premier (coll. Cuthberston, Londres), et le *Portrait de Lady Langham*, du second (coll. John P. Milburn, Londres). — De Romney encore ces belles enchères : *Mrs Newberry*, 133,875 fr. (coll. Cuthberston, Londres), et *Mrs Jordan*, 126,000 fr. (coll. Cuthbert Quilter, Londres).

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1814, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Un maître ancien, Murillo, dont *l'Immaculée Conception*, de la collection Cuthbert Quilter (Londres), a fait 126,000 fr., et *l'Assomption de la Vierge*, de la collection Fischhoff (New-York), 112,000 fr., les suit de près.

Notons encore : Troyon, dont *les Animaux à l'abreuvoir* ont réalisé 125,000 fr. (coll. J. Martin, New-York) et Th. Rousseau dont *le Tournant de route* (coll. Cuthberston, Londres), a été adjugé 120,000 francs.

Après quoi nous ne trouvons plus que des prix au-dessous de 100,000 francs.

A propos de l'augmentation des prix de certains tableaux, signalons ce seul fait : une toile de Cézanne, le *Portrait de L'empereur*, acquise il y a une vingtaine d'années par un de nos amis pour 800 francs, vient d'être vendue par lui au prix de quarante-cinq mille francs. Et ce n'est pas un Américain qui s'en est rendu acquéreur, mais l'un des collectionneurs les plus connus de Paris.

Notre confrère J.-F. Louis Merlet prend la direction et la rédaction en chef d'une revue mensuelle, *Propos*, qui traitera de questions de littérature, de beaux-arts et de théâtres et paraîtra à Paris le 15 de chaque mois.

M. Henry Malherbe est allé interviewer M. Paul Adam à propos de la publication du *Trust*. Voici ce que M. Paul Adam pense des Américains :

« Je considère que l'Américain d'aujourd'hui est peut-être la plus haute expression du génie moderne. Ces milliardaires qui possèdent d'immenses territoires, commandent cent et deux cent mille individus, se sont fait avec leurs trusts des royaumes modernes dans leur république. Leur activité, leur souplesse, leur énergie tiennent du miracle.

J'ai eu l'idée du *Trust* en écrivant *la Force et la Ruse*, en dépouillant les nombreux mémoires qui me servirent à édifier ces œuvres. Je découvris qu'Ouvrard avait voulu, dès 1820, faire le trust de l'Amérique latine. Je fus poursuivi par ce souvenir. Je résolus d'écrire le *Trust*.

Je partis donc pour les Amériques. Je visitai ensuite Cuba, les Antilles. Plus tard, j'allai en Egypte. Et de documents frémisants, inlexibles, est né *Le Trust*.

Et mon admiration pour les Yankees ne fit qu'accroître. »

M. E. de Reznicek a, dit le *Guide musical*, découvert un concerto inédit et inconnu de Ch. Philippe-Emmanuel Bach pour deux pianos avec orchestre. Ce concerto comprend trois mouvements : *allegro di molto, larghetto, presto*. L'orchestre d'accompagnement comporte, en plus du quatuor à cordes, deux flûtes et deux cors.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^o

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND

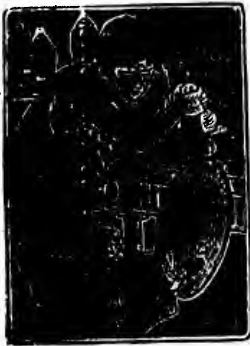
LAURÉATS DU PRIX GONCOURT POUR 1901

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Brangwyn, Diriks, Dufrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Laerhans, Liebermann, Morice, Noiré, Segantini, Tarkhoff. Il forme un beau volume petit in-4°, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en planches hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément. Envoi gratuit sur demande.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villegiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAÎSSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maisch KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Quelques impressions du Paysage moderne (OCTAVE MAUS). — Eros vainqueur (H. L. B.). — Livres neufs (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de musique : *Concert César Franck* (J. C.); *le Concert Durant, la Distribution des prix de l'Institut des Hautes Etudes et de l'École de Musique et de Déclamation d'Ixelles* (Ch. V.). — Chronique théâtrale : *L'Ami des Femmes, le Fils naturel* (GEORGES RENCY). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

Quelques expressions du Paysage moderne.

Le sentiment de la nature, — j'entends l'émotion que nous font éprouver le frais bruissement d'un ruisseau, la mélancolie de la lande, le mystère des futaies, la silhouette d'une roche inclinée sur le miroir d'une source, — n'a dans l'humanité, et par conséquent dans l'art, où se reflète celle-ci, qu'une origine relativement récente. L'antiquité l'ignora. Le moyen-âge n'en eut point conscience. Si la Renaissance, en Italie et en Flandre, comprit la beauté des arbres, des montagnes, des eaux et des nuages, elle ne l'exprima que pour mieux encadrer les héros et les dieux, qu'elle jugeait seuls dignes d'un hommage esthétique. Durant des siècles, tableaux religieux ou profanes, fresques, miniatures ne permettent d'apercevoir le paysage qu'à travers les arcades d'un cloître, dans le recul d'une perspective de palais ou d'église, aux arrière-plans d'une compo-

sition inspirée par les Textes sacrés, l'Histoire, la Fable ou l'intimité de la Vie.

L'École hollandaise, avec Wynants, Van Goyen, avec Ruysdael et Hobbema, mena la première les artistes au cœur des secrets de la nature, tandis qu'en France Nicolas Poussin et Claude Lorrain accordaient au paysage une importance que leurs prédécesseurs lui avaient refusée. Mais quel chemin à parcourir encore avant d'assister à la communion qui, deux siècles plus tard, allait unir l'exaltation des peintres aux trésors enfin dévoilés de la création!

La floraison du paysage hollandais au XVII^e siècle fut éphémère : quatre ou cinq noms, isolés, en perpétuent seuls la mémoire. Et comment espérer que les maîtres français du Grand Siècle eussent pu échapper aux pompeux artifices dont la cour du Roi Soleil imposait le goût? Le Poussin composait des sites majestueux, épiques, dignes des dieux de l'Olympe, dit M. LUCIEN SOLVAY dans son excellente étude sur l'évolution du paysage (1), et Claude Lorrain façonnait, avec le sentiment de la lumière qu'il est juste de lui reconnaître, une nature magnifiquement décorative que les architectes de jardins s'ingéniaient à imiter; pliant la réalité au caprice des hommes au lieu que ce fût elle qui leur dictât ses ordres... Mais tout. — même Dieu — ne devait-il pas obéir aux fantaisies des rois?

En éveillant dans les cœurs l'amour de la nature, Jean-Jacques a préparé la révolution qu'allait accom-

(1) *Le Paysage et les Paysagistes. Théodore Verstraete*, par LUCIEN SOLVAY. Nouvelle édition. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}, 1906.

Mars



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES.

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 35 CENTIMES

SOMMAIRE

Quelques impressions du Paysage moderne (OCTAVE MAUS). — Eros vainqueur (H. L. B.). — Livres neufs (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de musique : *Concert César Franck* (J. C.); *le Concert Durant, la Distribution des prix de l'Institut des Hautes Etudes et de l'École de Musique et de Déclamation d'Ixelles* (Ch. V.). — Chronique théâtrale : *L'Ami des Femmes, le Fils naturel* (GEORGES RENCY). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

Quelques expressions du Paysage moderne.

Le sentiment de la nature, — j'entends l'émotion que nous font éprouver le frais bruissement d'un ruisseau, la mélancolie de la lande, le mystère des futaies, la silhouette d'une roche inclinée sur le miroir d'une source, — n'a dans l'humanité, et par conséquent dans l'art, où se reflète celle-ci, qu'une origine relativement récente. L'antiquité l'ignorait. Le moyen-âge n'en eut point conscience. Si la Renaissance, en Italie et en Flandre, comprit la beauté des arbres, des montagnes, des eaux et des nuages, elle ne l'exprima que pour mieux encadrer les héros et les dieux, qu'elle jugeait seuls dignes d'un hommage esthétique. Durant des siècles, tableaux religieux ou profanes, fresques, miniatures ne permettent d'apercevoir le paysage qu'à travers les arcades d'un cloître, dans le recul d'une perspective de palais ou d'église, aux arrière-plans d'une compo-

sition inspirée par les Textes sacrés, l'Histoire, la Fable ou l'intimité de la Vie.

L'École hollandaise, avec Wynants, Van Goyen, avec Ruysdael et Hobbema, mena la première les artistes au cœur des secrets de la nature, tandis qu'en France Nicolas Poussin et Claude Lorrain accordaient au paysage une importance que leurs prédécesseurs lui avaient refusée. Mais quel chemin à parcourir encore avant d'assister à la communion qui, deux siècles plus tard, allait unir l'exaltation des peintres aux trésors enfin dévoilés de la création!

La floraison du paysage hollandais au XVII^e siècle fut éphémère : quatre ou cinq noms, isolés, en perpétuent seuls la mémoire. Et comment espérer que les maîtres français du Grand Siècle eussent pu échapper aux pompeux artifices dont la cour du Roi Soleil imposait le goût? Le Poussin composait des sites majestueux, épiques, dignes des dieux de l'Olympe, dit M. LUCIEN SOLVAY dans son excellente étude sur l'évolution du paysage (1), et Claude Lorrain façonnait, avec le sentiment de la lumière qu'il est juste de lui reconnaître, une nature magnifiquement décorative que les architectes de jardins s'ingéniaient à imiter, pliant la réalité au caprice des hommes au lieu que ce fut elle qui leur dictât ses ordres... Mais tout — même Dieu — ne devait-il pas obéir aux fantaisies des rois?

En éveillant dans les cœurs l'amour de la nature, Jean-Jacques a préparé la révolution qu'allait accom-

(1) *Le Paysage et les Paysagistes. Théodore Verstraete*, par LUCIEN SOLVAY. Nouvelle édition. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}, 1906.

plir le XIX^e siècle dans la peinture du paysage et à laquelle les écrits de Bernardin de Saint-Pierre ne furent peut-être pas étrangers. On comprit enfin que les vallons et les plaines, les bruyères et les forêts, les rives des fleuves et les horizons maritimes ont leur beauté propre, et que pour en faire goûter l'éloquence il suffit de traduire avec fidélité leur charme expressif.

La sensibilité des maîtres de France et de Belgique, des Corot, des Rousseau, des Millet, des Diaz, des Daubigny, des Jules Dupré, des Courbet, des Lépine, des Jongkind, des Fourmois, des Boulenger, des Dubois, des Baron — double pléiade guidée par un idéal unique — s'exerça, durant un demi-siècle, à pénétrer et à extérioriser le « pittoresque » dont le sens émotif avait échappé à leurs prédécesseurs. Aux paysages héroïques et académiques construits suivant d'invariables méthodes ils substituèrent les sites familiers dont les aubes, les midis, les couchants diversifient et magnifient à tout instant les aspects. Ils accoutumèrent les yeux à admirer la nature telle qu'elle s'offre à nous, dans sa splendeur ingénue, sans la romantiser ni la « poétiser » par des fictions. Admirable école, dont l'enseignement fut décisif.

Mais la génération suivante, celle qui s'honore des noms de Claude Monet, Renoir, Sisley, Pissarro, et aux tendances de laquelle se rattachent, entre autres, nos Heymans et nos Claus, nos Lemmen, nos Finch, nos Morren, tenta une conquête nouvelle en subordonnant la réalité objective à l'impression fugitive qu'elle fait naître. La subtilité de leur vision décomposa la lumière, étudia ses vibrations, fragmenta ses effets, nota ses dégradations et ses reflets, scruta les réactions réciproques des clairs et des ombres dans le ruissellement des rayons solaires. Là vérité, pour eux, ne réside pas seulement dans l'exactitude des formes et des couleurs, mais dans la fidélité de l'impression ressentie et exprimée : subjectivisme qui donna naissance à des techniques nouvelles et à des conceptions individuelles d'un passionnant intérêt.

Ici, deux courants se forment. Au néo-impressionnisme de Seurat, de Cross, de Signac, de Van Rysselberghe, qui s'efforcent d'atteindre la vibration lumineuse par la division du ton, s'opposent les harmonies puissantes, volontaires, d'un Cézanne, d'un Gauguin, d'un Van Gogh, dont l'indépendance anarchique se moque des dogmes et proclame fièrement : « Devant son chevalet, le peintre n'est esclave ni du passé, ni du présent, ni de la nature, ni de son voisin. Lui, encore lui, toujours lui. » Le génie seul peut justifier cette orgueilleuse parole, dont la race, l'hérédité et la tradition tempèrent d'ailleurs l'absolutisme.

C'est vers ces grands instinctifs que tendent aujourd'hui quelques-uns des artistes les mieux doués. Tout au moins se sont-ils, à leur exemple, émancipés des for-

mules qui encerclaient l'art dans une doctrine, quelque libérale et tolérante fût-elle. Pour un Matisse, pour un Marquet ou un Manguin, l'impressionnisme même apparaît comme un asservissement. L'esprit d'individualisme a dispersé les groupes, de même qu'il avait naguère détruit les écoles.

Est-ce à dire que cette dernière étape soit sans connexité avec les précédentes? Qu'on ne le croie pas. A leur insu et malgré eux, les peintres les plus audacieusement novateurs perpétuent une lignée spirituelle. Leurs toiles réfléchissent un atavisme contre lequel luttent vainement les tentatives les plus énergiques de libération. Gauguin lui-même a écrit : « L'artiste ne naît pas tout d'une pièce. Qu'il apporte un maillon à la chaîne commencée, c'est déjà beaucoup. » (1) Mais le perpétuel renouvellement de l'art diversifie à l'infini les sensations esthétiques et en modifie l'expression dans la forme, sinon dans l'essence. Si les conceptions nouvelles déconcertent au premier abord, elles n'en seront pas moins admirées le jour où l'on aura pénétré la pensée qui les a fait naître, — car les artistes véritables sont toujours en avance sur leur temps. Seuls les médiocres répètent ce qui a été dit avant eux.

Permettre au public d'embrasser d'un coup d'œil les transformations qu'a subies depuis Corot en France, depuis Fourmois en Belgique, l'esthétique du paysage, montrer par des exemples typiques l'effort parallèle des deux nations, rendre hommage à quelques précurseurs tout en maintenant à l'évolution contemporaine l'importance qu'entend lui donner la *Libre Esthétique*, tel est le programme que s'est assigné celle-ci en vue du Salon qu'elle ouvrira samedi prochain. Elle a cru instructif d'y joindre, en raison de l'influence qu'ils exercèrent sur le paysage contemporain, quelques spécimens de l'art des maîtres du Japon, et en particulier d'Hiroshigé et d'Hokusai. Elle s'excuse des lacunes inévitables qu'offrira cet exposé, tout en exprimant aux collectionneurs qui ont bien voulu seconder ses desseins l'expression de sa profonde reconnaissance.

OCTAVE MAUS

ÉROS VAINQUEUR

Aujourd'hui, la présentation; à huitaine, les appréciations. La mère d'Éros est connue depuis plus de vingt-cinq siècles: son père l'était moins. Il vient de se révéler sous les espèces de M. Pierre de Bréville. Celui-ci vit le jour, il y a bientôt cinquante années, à Bar-le-Duc, bourgade mosane, proche de nos wallonies. Instruit dans la carrière juridique et diplomatique, il ne tarda pas à lui préférer le doux art des sons. Élève de Th. Duhois, puis de César Franck, chez lequel il rencontra Vincent d'Indy (2),

(1) *Paul Gauguin*, par JEAN DE ROTONCHIAMP. Paris, E. Druet, 1906.

(2) Auquel la partition d'*Éros Vainqueur* est dédiée.

il se livra entièrement à la composition. On lui doit une messe, des motets, des pièces orchestrales parmi lesquelles des illustrations de *la Princesse Malvine* et des *Sept Princesses* de Maeterlinck, de nombreux morceaux pour piano, pour orgue, et des mélodies délicieuses qui l'initierent à merveille au maniement de la voix féminine. *Eros Vainqueur* est son œuvre maîtresse et son début au théâtre.

Eros ! Symbole exquis et éternel ! Dieu créateur, élément primordial de la théogonie grecque, il est depuis le VI^e siècle avant notre ère le dieu de la passion. Les poètes et les artistes lui doivent leurs plus frémissantes inspirations. Dès les premiers temps, il fut l'objet d'un culte ; on célébrait en son honneur, tous les cinq ans, à Thespies, des *Erotia*, où la légende sacrée servait de prétexte à des figurations symboliques, danses et spectacles.

C'est presque une *Erotia* que M. Jean Lorrain semble avoir voulu esquisser. Il en a situé le cadre en Illyrie, l'époque en pleine Renaissance ; l'union de la mythologie antique et de la plus belle floraison de l'Italie du XV^e siècle est l'occasion d'un mariage harmonieux entre un rêve tangible et une réalité flottante.

Trois actes partagent l'œuvre. L'action est peu compliquée. Au premier tableau, un groupe de lansquenets fait bonne garde autour du verger du roi, dont le mur rouge de vignes et de roses coupe la scène. La ronde passe ; d'une anfractuosité fleurie, Eros et spiegle sort. Il a regardé par-dessus la muraille : « Parmi l'herbe écumante d'anémones, sous les pommiers neigeux, trois princesses sont là, dormant dans l'or de leurs cheveux ! » Trésor gardé par un vieux prince avare ! Il faut s'en approcher : le garçon a tôt fait d'appeler un jardinier peu subtil et sa femme apitoyée, et de simuler la détresse pour se faire introduire dans le parc interdit, les yeux bandés, l'âme toute tendue d'émoi.

Au deuxième tableau, le verger du Roi nous présente l'un des plus adorables décors qu'aucun artiste ait conçu pour le théâtre. C'est la fin de mai ; les fleurs parsèment le tapis gazonné. Le ciel est doux, l'atmosphère est rose : Sous un pommier, Tharsyle, Argine et Floriane, en somptueux costumes de cour, dorment gracieusement. On songe au tableau anglais *le Jardin des Hespérides*, de Leighton, je crois. Eros passe, conduit par le jardinier ; le bandeau qui l'aveugle ne l'empêche pas de deviner la triple présence ; « je reviendrai », dit-il en souriant, tandis qu'on l'entraîne. Et, malgré les précautions que le roi promeneur ordonne, en un bref intermède, il revient vraiment. — L'action est posée, et d'un coup d'aile s'élève en pleine poésie. « Qu'elles sont belles ! s'extasie l'enfant lumineux, et béni soit ton nom, ma mère Cythérée ! Par ces fleurs, ces parfums, elles seront à moi toutes trois ». L'enchantement commence ; à chacune, une fleur est dédiée ; à toutes trois, le trouble de la musique. Au dernier et strident accord de la mandoline, les princesses s'éveillent ; elles ont vu en rêve l'Eros incomparable et le retrouvent réel, heureux d'apaiser leur soif liévense par l'offrande de l'eau, et leur ardeur par le chant. Au moment de la plus douce extase, il s'évanouit, dans une subite intensité de lumière ! Le jardinier Terkau, sa femme Lisbeth accourent aux cris des jeunes filles : était-ce le gueux qu'elles ont vu, ou sont-elles folles toutes trois ? C'était un rêve ?...

Au deuxième acte, les pauvres princesses jolies, que l'Amour a marquées, ne trouvent plus de joie dans la vue d'un divertissement qu'exécutent leurs suivantes. Les chants favoris les ennuient. Lisbeth elle-même est écartée de leur secret. Oh ! quelle exaltation, quel trio frémissant, lorsque, restées seules dans leur

gynécée somptueux, elles peuvent librement multiplier leur bonheur par le récit de leurs songes et le rappel de l'apparition du verger magique ! Pour le revoir, elles appellent le rêve et s'endorment, blotties sous un large dais.

La nuit est venue. La tapisserie de soie qui fermait le fond de la scène, s'éclaire. Les personnages s'animent. Eros et son cortège de songe, Grâces, Muses, Nymphes, Égyptiens quittent le cadre brodé ; et, tandis qu'un chœur invisible emplît l'air d'harmonie fine et sensuelle, se déroule en scène le charme mimé d'un ballet-action plein de tiède allégresse, de volupté délicate : Amour, longtemps retenu par les Muses, leur échappe et saisit les Grâces heureuses, tandis que les Égyptiens triomphent des Muses, et que tous les gestes, toutes les attitudes, tous les sourires consacrent le triomphe d'Eros vainqueur !

L'obscurité envahit de nouveau la scène, la tapisserie se recompose, s'immobilise ; un rayon de lune flotte seul... Eros reparait : « Tharsyle ! Écoute... Une prière ardente et pure au bois t'implore ; déserte ton passé qui dort ! Dans l'aventure et la lumière, viens ! Ame en fleur, prends ton essor ! » Tharsyle se lève, comme hallucinée, et passionnément soulevée par le baiser du dieu, se laisse entraîner dans la nuit bleue...

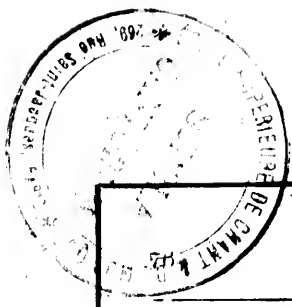
Cris, appels : « Un homme en fuite ! Tirez aux fugitifs ! » Le roi courroucé apparaît ; les deux sœurs abandonnées entendent seules la voix lointaine d'Eros, et l'acte se termine dans la plus grande confusion.

Au troisième, la fantaisie se donne plus libre cours encore. Un prélude, animé et sonore, décrit la bataille qui se livre au pied du donjon royal, dont nous ne voyons que la terrasse haute. Argine est étendue, languissante, sur un lit de parade. Lisbeth et des suivantes sont auprès d'elle. Depuis deux mois, les princesses vivent en détresse, par la faute du gueux que le verger accueillit. C'est lui qui combat les armées du roi. Aujourd'hui, il traîne deux princesses avec lui, car Floriane a suivi Tharsyle. La pauvre Argine se meurt de rester seule : « Quel est cet étranger que, passive et docile, suit la race des rois ? »

De nouveau, la bataille s'acharne au pied du donjon ; les femmes nous en racontent les péripéties. « Un homme casqué d'or conduit les ennemis ; il se défend bien ; tous ses coups portent. » Lisbeth le reconnaît ; c'est l'enfant aux yeux d'azur, le bohémien secouru... Argine semble délirer : est-ce de l'extase, de l'agonie ? Les partisans du roi entrent en chantant victoire ; le roi lui-même triomphe. « La ville est libre, chante Argine ; mais captif est mon cœur. » Nul ne la comprend ; comme ses sœurs, mais invisiblement, elle a été marquée par le vrai triomphateur : « La robe de drap de Venise qui dort dans l'ombre et le santal du vieux coffret oriental, prépare-la ! » Mon bien-aimé est de retour ! » Nul ne comprend son extase, sauf le public auquel Eros s'offre, comme à elle-même, la significative vision d'un Eros casqué d'or, tenant dans ses bras Tharsyle et Floriane pâmes, gorges et bras nus : « Argine, dit le dieu, ta prière ardente et pure a forcé le destin : je viens à toi, dans la lumière d'un soir plus beau que le matin ; ton désir a créé le rêve où m'anima ta volonté ! » Les princesses unissent leurs voix à celles du chœur invisible, et le corps d'Argine meurt, son âme envolée auprès du dieu vainqueur.

C'est ainsi qu'Eros, symbole impérieux, après trois actes de poésie, de trouble subtil, de lumière parfumée et de sonorité voluptueuse, tient enfin, comme il en avait fait serment, trois destinées de femmes entre ses doigts.

H. L. B.



LIVRES NEUFS

M. Maurice des Ombiaux vient de publier une monographie anecdotique et documentaire de Camille Lemonnier (1) tout à fait intéressante. Certes il admire, mais il n'admire pas naïvement. Il critique. Je veux dire que, ignorant du dithyrambe comme du dénigrement, il suit avec sympathie la vie et l'œuvre de l'homme qu'il étudie. Et celles de M. Camille Lemonnier imposent le respect. Que d'anecdotes, que de faits que je ne connaissais pas et qui me rendent encore plus digne d'estime cette belle figure d'écrivain!

M. Camille Lemonnier est le type de l'homme de lettres. Cette noble profession, devenue pour tant d'arrivistes un métier et par leur vilaine présence trop décriée, cette profession, le romancier de Mme Lupar et de Un Male la relève aux yeux du public par son honnêteté magnifique et sans concessions, par l'enthousiasme constant avec lequel il l'a exercée, malgré souvent de dures épreuves. Sa vie et sa carrière sont pour nous des exemples et des encouragements. Et M. des Ombiaux nous l'a rappelé avec beaucoup de verve.

La Correspondance de Paul Roulier Davenel (2) est une fantaisie, souvent charmante, de cet être délicieusement absurde et funambulesque : M. Sacha Guitry. C'est une série de réflexions sur les hommes et les choses qui touchent au théâtre, entremêlées des épisodes d'une vie de bâtons de chaises : celle du héros présumé de cette vague, et folle histoire, Et les caricatures surtout sont très bien, — caricatures de littérateur, un peu dans le genre de celles de M. Ernest La Jeunesse mais tout de même plus jolies et plus fines, plus justes.

M. Léon Legavre retrace dans Un Crime social (3) les horreurs de la récente affaire Francisco Ferrer et en tire les conclusions sociales qu'elle comporte. Peut-être en s'exagérant cependant l'influence de l'Église. L'Espagne est un pays bien à part! Du même auteur : Les Basiliques (4), poèmes un peu bien influencés de Verhaeren, mais tout de même énergiques et sincères.

Dans Les Sagesses (5) de M. C.-Francis Caillard, vous trouverez de mêmes et justes notations de la vie provinciale : petites choses et petites gens, dans une manière qui rappelle à la fois Jules Renard pour la qualité de l'observation et Francis Jammes pour celle du sentiment. Dans un avertissement, l'auteur explique comment l'emploi continué du vers octosyllabique lui a paru nécessaire pour concorder avec l'inspiration de ses poésies. Je pense, amicalement, qu'un peu plus de variété dans les rythmes n'aurait fait que davantage ressortir les nuances des sentiments et des descriptions.

Quant à M. François Mauriac, j'ai remarqué son livre au milieu de l'abondante production versifiée de ces derniers temps (hélas! en fait-on, des vers! en fait-on! c'est effrayant). Mais les Mains jointes (6) sont de petits poèmes de dévotion d'une telle simplicité, d'une telle justesse de souvenirs qu'ils s'imposent. Pas de grands cris lyriques, mais pas non plus de digressions vagues et abstraites.

Des souvenirs d'une enfance pieuse et recueillie, les impressions d'un écolier qui se confesse et communique, ses craintes, ses scrupules, ses élans de ferveur mystique. Par ces temps d'irréligion universelle, un poète qui parle des choses de la piété avec cet accent si doux et si prenant est chose tellement rare! Et puis, cela donne aux émotions profanes qu'il ressent quelque chose de

(1) MAURICE DES OMBIAUX : Camille Lemonnier. Monographie. Paris et Bruxelles, Ch. Carrington.

(2) Correspondance de Paul Roulier-Davenel recueillie par SACHA GUITRY, illustrée par lui et éditée par Darbou l'aîné, à Paris.

(3) LÉON LEGAVRE : Un Crime social. Paris, Mons, Édition de la Société nouvelle.

(4) Id. : Les Basiliques, poèmes (Id.)

(5) C.-FRANCIS CAILLARD : Les Sagesses. Bibliothèque du Temps présent. Paris, Falque.

(6) FRANÇOIS MAURIAU : Les mains jointes. (Id.)

puisque et de profond qu'elles n'auraient pas sans cela. Écoutez ces vers, si simples et si nus, mais évocateurs d'un spleen si subtil :

FAIBLESSE

L'âme pleure d'être inconnue. Elle s'étonne
Qu'on passe indifférent à ses yeux de langueur.
Elle ne songe pas qu'il est d'autres automnes
Tristes comme le sien, au fond de tous les cœurs.

Elle voit seulement les larmes qu'elle pleure
Et pense qu'il n'est pas au monde d'autre nuit
Que celle appesantie au toit de sa demeure
Et que les autres ont le bonheur qui la fuit.

Lasse de s'émouvoir à la douceur des voix
Du passé qu'elle aimait jadis à reconnaître,
L'âme regarde un peu ses larmes d'autrefois
Sans plus se rappeler ce qui les a fait naître.

Elle n'éveille plus le bon désir de vivre,
Ni même de trouver un soir les yeux émus ;
Stupide et les yeux clos, elle ne cherche plus
Celui qu'il faut aimer ni celui qu'il faut suivre.

Et ceci, sans titre :

Je suis seul avec mon livre,
Ce ne m'est plus un tourment :
Accepter l'isolement
C'est se résigner à vivre.

Dans notre cœur plein de nuit,
Qui jamais songe à descendre?
Même l'ami le plus tendre
Ne me parle que de lui.

M'aimet-on? Est-ce que j'aime?
Ai-je aimé?... Je ne sais pas.
Je sais n'être jamais las
De m'attendrir sur moi-même.

Sans prétention, tout gentiment, dans Les Glumes éparses (1) M. Marcel Prouille disperse au vent quelques vers faciles et légers nés d'une juvénile et fraîche inspiration.

Citons enfin : Le Jeu des dix-huit ans (2) de M. Prosper Roidot, série de poèmes consacrés à la ville de Bruxelles et à sa banlieue, dans une note à la fois spirituelle et émue; les Saisons mystiques (3), poèmes éloquentes de M. Georges Ramaekers; les Matinales (4) de M^{lle} France Darget; Sur la Flûte de roseaux (5) de M. Maurice Kunel; Fidélaine (6) de M. Honoré Lejeune; L'Ombre au flambeau (7) de M. Yniold-René Bertrand; les Fleurs sanglantes (8) de M^{me} Juana-Richard Lesclide; Quelques Vers (9) du Comte d'Arschot, et enfin Anacréon (10) de Léon Marie Thylienne, transposition des plus... dirai-je audacieuses? de ce pauvre Anacréon, qui n'en peut mais.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) MARCEL PROUILLE : Les Glumes éparses. Paris, Édition de Chloé.

(2) PROSPER ROIDOT : Le Jeu des dix-huit ans. Bruxelles, 15, rue du Midi.

(3) GEORGES RAMAEKERS : Les Saisons mystiques. Bruxelles, Librairie moderne.

(4) FRANCE DARGET : Les Matinales. Paris, C. Ficker.

(5) MAURICE KUNEL : Sur la flûte de roseaux. Bruxelles, Éditions de la Belgique artistique et littéraire.

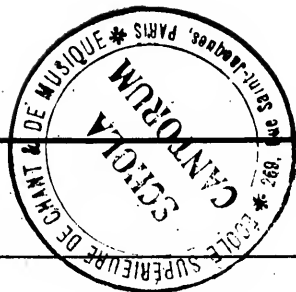
(6) HONORÉ LEJEUNE : Fidélaine, conte lyrique en trois actes. Musique de A. Dupuis. (Id.)

(7) YNIOLD-RENE BERTRAND : L'Ombre au flambeau. Paris, Sansot

(8) JUANA-RICHARD LESCLIDE : Les Fleurs sanglantes. Id.

(9) COMTE D'ARSHOT : Quelques vers. Bruxelles, P. Lacomblez.

(10) LÉON-MARIE THYLIENNE : Anacréon. Odes érotiques (transposition). Liège, Société belge d'Éditions.



NOTES DE MUSIQUE

Concert César Franck.

Avant de nous faire entendre les œuvres annoncées, M. Ch. Delgouffre avait voulu nous exposer la chère figure de César Franck. Il est arrivé à l'animer, bien qu'il se soit placé peut-être à un point de vue trop spécial, bien qu'il n'ait considéré que le seul côté d'austère sérénité parmi les caractères multiples du génie de Franck. Mais il faut le louer d'en avoir parlé avec émotion et sincérité.

La plupart des œuvres inscrites au programme étaient de la dernière période, donc de la manière la plus sûre et la plus caractéristique. Les exécutants ont tous apporté la conscience artistique nécessaire à l'interprétation des pièces qu'ils exécutaient. M. Lambert mit les sonorités vibrantes de son instrument au service d'une compréhension très intéressante de la Sonate pour piano et violon. Il traduisit fort bien la douloureuse tendresse de l'*Allegro* et exposa avec charme les phrases rêveuses de *Recitativo*.

On apprécia le jeu de M. Delgouffre surtout dans l'*Aria* de *Prélude, Aria et Final*, qu'il joua au début; dans *Prélude, Choral et Fugue* il ne se défendit pas d'une certaine brusquerie, mais aussi, chaque fois que se présenta le thème sur lequel est construite la fugue (il apparaît dès le prélude), il l'exposa avec clarté, et souvent avec grandeur.

Des pièces pour harmonium furent exécutées par une dame amateur qui désire, je crois, garder l'anonyme. Elle mit beaucoup d'expression dans l'*Offertoire*, dont la pureté mélodique séduit davantage chaque fois qu'on l'entend. Mais son interprétation ne sauva pas la « sortie » d'une certaine lourdeur. Elle et M. Delgouffre équilibrèrent leurs jeux aux qualités si différentes et réalisèrent *Prélude, Fugue et Variation* de façon très satisfaisante.

M^{me} Lambert, si elle mettait plus d'intime discrétion dans les mélodies qu'elle chante, arriverait certes à produire plus d'émotion.

Enfin, la soirée fut d'un grand intérêt et on ne peut que souhaiter que des artistes se réunissent plus souvent pour jouer la musique de celui qui est aujourd'hui pour presque tous les musiciens un enseignement et un réconfort.

J. C.

Le Concert Durant.

Le programme symphonique du dernier concert Durant était charmant et varié, et nul n'aurait pu se plaindre de la façon dont furent interprétées la deuxième Symphonie (en si mineur) de Borodine, le *Tasse* de Liszt et l'*Apprenti sorcier* de M. Paul Dukas. M. Durant excelle dans la direction des œuvres dont le coloris orchestral est pittoresque et très accentué; aussi est-ce avec une virtuosité parfaite qu'il a conduit l'œuvre si attachante de Borodine, dont il avait d'ailleurs donné une première audition en 1908 au cours d'une séance entièrement consacrée à la musique russe.

L'*Apprenti sorcier*, dont on ne saurait trop vanter la valeur esthétique et musicale, et qui restera certainement l'une des productions les plus puissantes et les plus originales du début du xx^e siècle, fut également pour M. Durant l'occasion d'un beau succès. Le *Tasse* n'est pas le moins bon parmi les poèmes symphoniques de Liszt: il est d'une grande clarté et d'une allure noble et dramatique qui, si elle ne passionne pas, intéresse tout au moins et force à rendre hommage à la belle conviction romantique du maître.

Le soliste du concert, le violoncelliste hollandais Hollmann, appartient à une génération qui ne pratiquait pas encore la souveraine simplicité d'un Casals. C'était alors la période du beau son, systématiquement éclatant dans le *forte*, doux, croissant, presque mièvre dans le *piano*; on recherchait les contrastes, on était romantique avec abondance et non sans un certain charme. Malheureusement le deuxième Concerto de Saint-Saëns dans lequel s'est produit le virtuose dépasse tout ce que l'on peut ima-

giner en fait de sécheresse, de pauvreté d'invention et de « neutralité ». L'*Andante* de Noliue (1), qu'il a joué ensuite et dont on ne peut dire ni bien ni mal, a jeté une note agréable après les arides élucubrations de l'auteur de *Samson et Dalila*.

La Distribution des Prix de l'Institut des Hautes Études et de l'École de Musique et de Déclamation d'Ixelles.

On ne pourra certes reprocher à l'actif et original directeur de l'École de musique d'Ixelles d'avoir organisé une distribution des prix banale et officiellement ennuyeuse. A part sa longueur, la cérémonie — si on peut l'appeler ainsi — a été d'un bout à l'autre vivante, captivante et d'une allure toute spéciale, bien caractéristique, des idées rénovatrices que M. Thiébaud tente d'y mettre en pratique.

Après un bref discours, bien écrit et bien lu par M. Liebrecht, et une lecture rapide du palmarès, il y a eu une partie musicale au cours de laquelle élèves, professeurs et adjoints se sont fait entendre dans des morceaux d'ensemble pour piano. Puis est venue la partie dramatique avec l'exécution du troisième acte de *Sœur Béatrice* de M. Maeterlinck et des scènes finales du troisième acte du *Juré* de M. Edmond Picard, musique de M. Henri Thiébaud. Louons l'idée de faire jouer aux élèves de l'École une œuvre aussi parfaitement belle que le drame de M. Maeterlinck plutôt que les mélodrames et les comédies de troisième ordre dont on entend souvent encore des fragments dans les concours de Conservatoire.

Le « clou » de la matinée était le fragment du *Juré*. Il m'a toujours semblé que le monodrame de M. Picard se prêtait peu à la musique, même à la simple musique d'« atmosphère ». Le style extrêmement personnel de M. Picard, le réalisme rugueux et tourmenté auquel son sujet l'a contraint, s'opposent par essence à un commentaire musical, et, l'on aura beau dire, à l'exécution la parole parlée vous distraira toujours de la musique et celle-ci vous empêchera d'accorder à la parole une attention soutenue... Ceci dit, je me plais à reconnaître que la partition de M. Thiébaud a été pour moi une vraie révélation.

Bien qu'exécutée dans une réduction pour piano, quatuor à cordes et harmonium avec intervention du gong, elle produit un grand effet. Simple, originale sans recherche expresse d'originalité, la musique du *Juré* se recommande par une facture à la fois délicate et solide, et par un sens expressif très pur et dénué de banalité; le travail thématique est bien conçu et ne donne point l'impression de l'artificiel. M. Thiébaud se sert souvent, avec bonheur, de la voix humaine chantant en vagues mélodées des chœurs quasi-instrumentaux, tantôt *à capella*, tantôt accompagnés: il y a là un effet nouveau et de fort bon aloi. Le prélude par lequel débute la quatrième scène du troisième acte du *Juré* est particulièrement bien venue et prépare admirablement à ce qui va suivre.

L'un des éléments de succès de l'œuvre a été la perfection de son exécution. La lecture du texte avait été confiée à M^{me} Eve Francis, la meilleure parmi les anciennes élèves de l'École; on sait qu'elle poursuit à l'heure actuelle une carrière théâtrale digne de son beau talent. On ne pouvait s'adresser mieux qu'à elle pour remplir cette mission difficile entre toutes; elle n'y a pas failli, et c'est avec une intelligence et une autorité remarquables qu'elle a lu les scènes du *Juré*. L'exécution de la partie musicale a été en tous points parfaite, sous la direction de l'auteur.

La matinée s'est terminée par une partie plastique tout à fait réussie qui a permis de juger des résultats excellents qu'a produits à l'École l'enseignement de la gymnastique rythmique et esthétique selon la méthode de M. Jaques-Dalcroze.

CH. V.

(1) Violoncelliste et compositeur allemand, mort en 1869.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

L'Ami des Femmes. — Le Fils naturel.

La semaine fut, semble-t-il, dédiée à Alexandre Dumas fils : reprise de *L'Ami des femmes* à l'Alcazar ; reprise du *Fils naturel* au Parc ; et partout public nombreux et enthousiaste. On s'aborda dans les couloirs avec des mines satisfaites : « Hein ! ce Dumas ! Comme il « tient » encore ! Quel esprit ! Quel dialogue ! C'est autrement fort que ce qu'on fait aujourd'hui ! »

N'exagérons rien, pourtant. Si, dans l'ensemble, les pièces de Dumas peuvent encore affronter la rampe et remporter de jolis succès — à tel point que le *Fils naturel* a été acclamé au Parc et a fait pleurer toute la salle, — dans le détail, il faut bien convenir que maintes scènes y ont vieilli, et que les effets sont souvent obtenus par des moyens très factices, parfois même un peu simplistes. Il arrive aux personnages de dire en *a parte* des choses que le public a parfaitement devinées et comprises : et cela produit une impression désagréable, comme si l'auteur n'avait pas confiance dans l'intelligence des spectateurs. Il arrive également que les personnages eux-mêmes soient terriblement conventionnels, comme dans le *Fils naturel*, par exemple, où les deux familles Sternay et Vignot s'opposent un peu trop mathématiquement l'une à l'autre.

N'importe ! Dumas fils plaît encore par le charme d'un dialogue extraordinairement animé et spirituel, par le sérieux de ses pièces, par leur honnêteté, par leur intrigue toujours si adroitement soutenue jusqu'au dénouement, qui n'a pourtant jamais rien d'inattendu ou de romanesque.

Et puis, je l'ai déjà dit plusieurs fois, on commence à être très fatigué du théâtre boulevardier dont les audaces ont atteint leur extrême limite, et qui ne trouvera plus rien pour réveiller notre curiosité blasée. Même l'intervention d'un cinématographe obsrène, comme dans le *Circuit*, ne galvanisera pas longtemps l'attention des foules. On veut autre chose. Après les piments, on désire le « bon grand bol de lait de ferme » dont parle Laforgue. Et comme les dramaturges du présent ne nous donnent pas encore cet « autre chose » dont nous sommes avides, nous allons demander à ceux du passé. Dumas fils est du nombre, et profite de cette réaction. On en reviendra à Augier, voire à Scribe. C'était inévitable.

L'Ami des femmes a été merveilleusement joué à l'Alcazar par M. Le Bargy, étonnant d'esprit, de verve aimable, de line et souriante malice, de philosophie à la fois élégante et profonde. A côté de lui, M^{lle} Jeanne Lion, de l'Odéon, a obtenu un succès personnel très flatteur dans le rôle de Jeanne de Simerose.

Au Parc, le *Fils naturel* n'a pas rencontré l'interprétation homogène qu'il lui eût fallu. Si MM. Carpentier et Richard étaient excellents dans les rôles du notaire Fressart et du marquis d'Orjebac, les autres interprètes laissaient plutôt à désirer. Plusieurs d'entre eux, d'ailleurs, ne connaissaient que très imparfaitement leurs rôles.

La matinée Maeterlinck organisée par M. Louis Piérard n'avait attiré que peu de monde au théâtre du Parc. Les absents ont eu tort. La causerie de M. Piérard sur Maeterlinck était agréable à entendre si elle ne nous apprenait rien de bien neuf, et elle était illustrée d'intéressantes projections lumineuses. On projeta même le portrait du maître, ce qui était peut-être superfluité. M^{lle} Rollet a fort bien chanté quelques chansons de Maeterlinck mises en musique par Chausson et par Fabre, et M^{lle} Kalf a lu avec un talent de premier ordre des extraits des principales œuvres dramatiques du poète. Ces lectures ont produit une profonde impression sur le public. M^{lle} Kalf serait, pour les œuvres de Maeterlinck, à côté de M^{me} Georgette Leblanc, une interprète infiniment compréhensive. Elle sait rendre, très simplement, très naturellement, ce qu'il y a, à la fois, d'enfantin, de candide, d'innocent, de cruel, de tragique, de désespéré dans les drames du maître. M^{lle} Kalf est une grande artiste.

GEORGES RENCY

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, Salle Patria, cinquième Concert Ysaye sous la direction de M. O. Lohse avec le concours de M. A. Cortot, pianiste, qui interprétera le concerto de Schumann, l'*Andante*, *Spinato* et *Folonoise* de Chopin. Au programme orchestral : ouverture de Benvenuto Cellini, symphonie n° 3 (Beethoven), le *Tasse* (Liszt) et *Prélude des Maitres chanteurs* (Wagner).

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, Salle Patria, festival Schumann par le Trio Cortot, Thibaut, Casals. Trios op. 63, op. 80, op. 110.

Mardi, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, concert de M^{lle} F. Hiard avec le concours de M^{lle} B. Bernard.

Mercredi, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, quatrième séance du Quatuor Zimmer (Mozart, Grieg, Beethoven). — A la même heure, Salle Patria, audition du Cercle symphonique *Crescendo* sous la direction de M. L. Poliet (XV^e anniversaire de la fondation du Cercle). — Le même jour, à 8 heures, à Liège (Salle du Conservatoire), troisième concert Debefve avec le concours de MM. Cortot, Thibaut et Casals.

Vendredi, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital Henri Albers avec le concours de M^{me} Roger-Miclos.

Dimanche 13, à 2 heures, à la Monnaie, quatrième Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de M^{me} Plaichinger, de l'Opéra impérial de Berlin. Œuvres de R. Strauss : *Mort et Transfiguration*, poème symphonique ; grand monologue d'*Elektra*, chanté par M^{me} Plaichinger (1^{re} audition) ; *les Equipées de Till Eulenspiegel*, poème symphonique. Œuvres de R. Wagner : *Siegfried-Idylle* ; le *Crépuscule des Dieux*, Marche funèbre de Siegfried ; Final, chanté par M^{me} Plaichinger.

La Société de musique de Tournai organise pour le 3 avril une exécution intégrale de *Godelive*, drame musical en 3 actes de M. E. Tinel.

ERRATUM. — Au lieu des initiales M. F. M. imprimées par erreur la semaine dernière à la suite des articles sur le Conservatoire et sur le récital de M^{lle} M. Rollet, il faut lire M. S. M.

PETITE CHRONIQUE

Le Cercle des Arts, des Sciences et des Lettres de Schaerbeck a ouvert hier une exposition des Œuvres de ses Membres dans les locaux de la *Scola Musica*, rue Gallait, 90.

M. Célestin Demblon, professeur d'histoire de la Littérature française à l'Université Nouvelle de Bruxelles, y donnera mardi prochain, à 3 h. 1/2, une conférence sur : *l'École d'Antoine Watteau*.

Autres expositions ouvertes :

Musée Moderne. *Pour l'Art* (clôture aujourd'hui dimanche, à 5 heures). — Cercle artistique. M^{lle} Berthe Art, M. Ph. Zwyncop (clôture le 9). — *Le Studio*. M. et M^{me} Tony Hermant (clôture le 7). — Salle Deman, 86, rue de la Montagne. M. Félix Guillaume (clôture le 9).

Outre ceux que nous avons cités, plusieurs collectionneurs de Paris et de Bruxelles ayant mis la *Libre Esthétique* à même de compléter la sélection d'œuvres qu'elle a formée en vue de son prochain Salon (1), celui-ci s'annonce comme devant avoir pour l'histoire du Paysage en Belgique et en France une importance capitale. Pour la première fois on verra les maîtres du Romantisme et du Réalisme, désormais consacrés, réunis aux représentants de l'Impressionnisme le plus « subversif », — Corot et Courbet, Boullenger et Dubois voisinant avec Van Gogh et Gauguin, avec Matisse, Marquet ou Manguin. On ne manquera pas d'engager à ce propos

(1) Notamment MM. Cels, M. Saintelette, M. Vauthier, E. Ysaye, H. Aubry, A. Schuffenecker, M. et Léo D. Stein.

de vives discussions et de faire d'instructives comparaisons entre les cinquante peintres sur lesquels s'est arrêté le choix des organisateurs.

C'est samedi prochain qu'aura lieu le Vernissage, exclusivement réservé aux membres de la *Libre Esthétique*, aux artistes invités et à la presse. A partir du lendemain, dimanche, le Salon sera accessible dès 10 heures du matin au public. Il restera ouvert jusqu'au 17 avril.

M. J. Merckaert ouvrira au Cercle artistique, le 10 mars, une exposition de ses tableaux récents.

Les bureaux du Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles sont transférés à l'Exposition. Le public y a accès par la porte de service B, avenue de Solbosch. Seul le bureau des abonnements reste en ville, 14, rue des Colonies.

La répétition générale d'*Eros Vainqueur* a eu lieu vendredi dernier au théâtre de la Monnaie devant un public restreint de critiques et d'artistes. La belle partition de M. Pierre de Bréville a excité une profonde émotion : de l'avis unanime, c'est l'une des œuvres lyriques les plus parfaites que l'École française ait produites. Elle a le mérite rare d'unir à des qualités techniques de premier ordre un charme mélodique d'une extrême séduction. L'exécution qui en a été donnée fait présager un éclatant succès.

Jamais, peut-être, le souci d'une mise au point minutieuse n'a été poussé aussi loin. Et si l'on a admiré l'œuvre, on n'en a pas moins félicité les interprètes, M. Sylvain Dupuis, dont l'orchestre est au-dessus de tout éloge, et les directeurs du théâtre, qui ont réalisé des merveilles scéniques. Les décors de M. Delescluze sont délicieux et le ballet, réglé par M. Ambrosiny, est absolument charmant.

M. Vincent d'Indy, qui assistait à la répétition générale avec plusieurs compositeurs et critiques parisiens, n'a pas ménagé ses félicitations aux interprètes, au chef d'orchestre et aux directeurs.

La Reine, que le deuil de la Cour empêche de se rendre à la première représentation, avait tenu à applaudir l'œuvre de M. de Bréville. Accompagnée du duc et de la duchesse de Vendôme et de l'auteur, elle assista, mercredi dernier, à une répétition d'ensemble d'*Eros Vainqueur* et se rendit ensuite sur la scène pour exprimer aux artistes et aux directeurs la grande joie qu'elle avait éprouvée.

C'est demain, lundi, qu'aura lieu la première représentation, donnée au bénéfice de l'Association de la Presse, et qui réunira un grand nombre de personnalités artistiques et mondaines de Paris. Les représentations suivantes sont fixées aux mercredi 9, lundi 14 et vendredi 18 courant.

Le Musée de Gand a acquis à Paris, la semaine dernière, à la vente de la collection Jean Dolent, un excellent portrait d'Eugène Carrière par lui-même, et ce pour la modique somme de 6,100 francs, tandis que l'Etat français se rendait acquéreur pour le Musée du Luxembourg, au prix de 22,000 francs, du portrait de Verlaine par le même artiste. Ce portrait fut exposé en 1896 au Salon de la *Libre Esthétique* avec un ensemble d'œuvres de Carrière.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES, ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
 ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

A citer encore, parmi les plus hauts prix atteints par les toiles du maître à la même vente, le *Portrait de Jean Dolent et de sa fille*, adjugé 20,400 francs; le *Sculpteur*, 9,800 francs; *Femme nue couchée*, 5,600 fr., etc.

M. E. Tinel vient d'être nommé maître de chapelle du Roi.

C'est mardi prochain, à 2 heures, qu'aura lieu au Conservatoire (Classe de Déclamation) la manifestation de sympathie organisée en l'honneur de M^{lle} Jeanne Tordeus.

M. Emile Vandervelde fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Peuple, une conférence sur : *Six semaines de villégiature au Bus-Congo* (projections lumineuses).

La conférence de M. Maurice Kufferath sur *La Musique romantique* annoncée pour le 2 mars au Cercle artistique est ajournée à mercredi prochain, à 5 heures.

Le Festival Schumann est fixé aux 14 et 15 mars.

Elektra de Richard Strauss vient d'être représentée à La Haye avec un succès éclatant. L'auteur, qui dirigeait lui-même, a été l'objet d'ovations sans fin. Le rôle d'Elektra était tenu par M^{me} Plaichinger, qui interprétera l'une des principales scènes de l'ouvrage au Concert populaire du 13 mars, à Bruxelles.

La Société des Gens de lettres, présidée par M. Georges Lecomte, a eu l'aimable pensée, pour resserrer les liens de confraternité qui unissent aux écrivains français ceux de Belgique, de donner à Paris, le 14 mars, chez Marguery, un banquet en l'honneur de la Littérature belge. Ce banquet sera présidé par le ministre de Belgique en France. Les invités de la Société des Gens de lettres seront MM. Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, Emile Verhaeren, Octave Maus, L. Dumont-Wilden, Eugène Gilbert et Maurice Wilmotte.

« Expansion belge » :

Un concert consacré aux œuvres de M. Joseph Jongen aura lieu prochainement à Paris, à la salle Pleyel, sous les auspices du marquis de Polignac. Au programme : Quatuor pour piano et cordes, Trio pour piano, violon et violoncelle, *Prélude et variations* pour violon, alto et piano, pièces pour piano, mélodies. Les interprètes seront MM. Imbart de la Tour, Léon Jongen, Lensen, Englebert, G. Pitsch et l'auteur.

M^{me} Marie-Anne Weber donnera le jeudi 17 mars, à 9 heures, à la Schola Cantorum, un festival Schubert avec le concours de M^{lle} Nun et M. F. Motte-Lacroix, pianistes, E. Borrel, violon-solo de la Société Haendel, etc.

M. A. Marcette a ouvert le 1^{er} mars dans les galeries Georges Petit, à Paris, une exposition de peintures à l'eau qui restera ouverte jusqu'au 15.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND

LAURÉATS DU PRIX GONCOURT POUR 1900

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Brangwyn, Diriks, Dufrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Laermans, Liebermann, Morice, Noire, Segantini, Tarkhoff. Il forme un beau volume petit in-4°, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en planches hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément. Envoi gratuit sur demande.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE,

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Éros vainqueur (OCTAVE MAUS). — Jeanne Marni (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Amis de la Littérature (G. R.). — Notes de Musique : *Festival Schumann donné par le Trio Cortot-Thibaut-Casals* (J. C.); *le Concert Ysaye* (Ch. V.). — Un drame sacré : « *Den Spygel der Salicheyt van Elckerlyck* ». — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Bibliographie musicale (O. M.). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

ÉROS VAINQUEUR

C'est une œuvre de pure beauté, de tendresse et de grâce qu'aucune vulgarité n'effleure et dont l'émotion dérive des sources les plus claires. Pour en goûter le charme, il suffit de n'avoir pas le cœur fermé au lyrisme. Si la musique en est d'une essence rare, on peut comprendre, on peut aimer le délicieux conte de M. de Bréville sans être musicien : il est accessible à tous, bien qu'il se garde avec fierté, pour conquérir la foule, des moyens faciles et des effets éprouvés.

A l'issue de la répétition générale, un artiste du goût le plus sûr nous disait, dans un élan de joie : « Voilà une partition dont la probité me réconcilie avec notre époque. » On ne peut mieux définir une œuvre dont chaque page, chaque ligne atteste, avec une admirable foi musicale, la sincérité. Par l'unité du style, par le caractère caressant de la ligne mélodique, par l'atmosphère de « rêve ardent et doux » dont elle baigne les tableaux créés par l'imagination du poète,

elle s'élève d'un coup d'aile parmi les manifestations les plus personnelles et les plus hautes de la pensée musicale. Avec une surprenante maîtrise, l'auteur, dont c'est le début au théâtre, s'est classé d'emblée au premier rang. Et si les directeurs du théâtre de la Monnaie méritent tous éloges pour lui avoir accordé une hospitalité magnifique, il faut reconnaître que l'honneur est grand pour eux d'avoir enrichi d'un pareil joyau leur érin lyrique.

M. de Bréville semble n'avoir eu qu'à suivre dans *Éros vainqueur* l'impulsion de sa nature. L'œuvre reflète celle-ci avec fidélité, et c'est ce qui la marque d'un signe particulier. Une oreille exercée y retrouve aisément les caractères fonciers d'une personnalité fortement accusée dans les mélodies et chansons qui ont répandu son nom, — tout au moins parmi ceux dont la culture musicale n'a pas été totalement négligée. Mais son inspiration a pris, pour réaliser cette œuvre de longue haleine, une ampleur qu'on eût pu ne pas soupçonner en elle.

Avec un sens subtil des proportions et des nuances, sans jamais sortir du cadre que lui imposait le poème, le compositeur a accordé sa lyre (soyons classiques!) au ton voulu. Et jamais peut-être le mariage de la poésie et de la musique ne s'accomplit avec plus de ferveur et d'amour dans la féerie des rythmes et des sons.

Orchestre de rêve, timbres enveloppants, chants d'une infinie douceur, harmonies tissées d'or et traversées de lumière : l'atmosphère est créée dès les premières mesures du prélude, et durant les trois parties de cet hymne d'amour rien n'en trouble la sérénité. Parfois,

suisant les exigences du poème, pour peindre des bruits de bataille ou marquer d'une fulgurante apothéose le triomphe d'Eros sur une humanité burlesque, la musique enfle la voix. Mais les gradations sont observées avec tant de tact que les plus violents éclats ne déchirent pas la trame musicale, — fine dentelle aux motifs délicatement entrelacés.

Essentiellement lyrique lorsqu'elle guide les strophes d'Eros, — à qui le poème donne une existence immatérielle et qui exprime un sentiment plus qu'il n'incarne une individualité, — la partition n'utilise la forme du récit que pour opposer la réalité à l'illusion. M. Émile Verhaeren se sert d'un procédé analogue lorsqu'il fait alterner dans ses drames la prose rythmée et le vers. Les personnages réels d'*Eros vainqueur*, — j'entends les bonzes que bafoué l'Amour en leur enlevant l'une après l'autre les trois princesses confiées à leur garde, — sont, de ce fait, typés avec un amusant et narquois dédain. Le comique est de bon aloi et ne dépasse pas une raillerie spirituelle. Porteurs du sceptre et de la crosse, des balances de la justice et de l'épée, l'auteur les groupe, moqueur, en un troupeau symbolique que persifle la musique, ironiquement opposée, par son caractère et son instrumentation, aux séduisantes cantilènes d'*Eros*.

Mais la partition d'*Eros vainqueur* suggère d'autres observations qui touchent à des qualités plus rares. Avant tout, elle laisse au texte chanté toute son importance, ce qui, à notre époque de wagnérisme exaspéré, est assez exceptionnel pour être signalé. Jamais l'orchestre, malgré sa polyphonie, ne couvre les voix. Les formes de contrepoint les plus variées (où dominent les canons, chers au maître que l'auteur vénère entre tous) sont employées avec une discrétion telle que leurs arabesques sonores n'empiètent à aucun moment sur le pur dessin du chant. C'est un retour à la tradition française, au génie de Rameau dont la musique de M. de Bréville évoque parfois, notamment dans la coupe aristocratique de ses airs de ballet, l'éloquent souvenir.

Je voudrais attirer aussi l'attention sur la prosodie, si personnelle et si logique, et si neuve, de l'auteur d'*Eros vainqueur*. Sa musique suit pas à pas les inflexions de la phrase, sans souci du « temps fort » qu'une désastreuse conception du lyrisme a implanté au XIX^e siècle dans l'opéra. La flexibilité de sa ligne mélodique donne aux syllabes leur valeur relative, et sa métrique musicale est rigoureusement asservie à la cadence du vers. Accoutumés aux approximations, ses interprètes ont eu, paraît-il, quelque peine à saisir cette mesure fluctuante, inspirée par le respect de la langue et du rythme verbal. Mais leur bonne volonté a triomphé heureusement des difficultés d'une écriture dont on ne saurait assez louer la précision, l'élégance et le caractère expressif.

Parmi les ressources musicales mises en œuvre, il faut noter l'emploi fréquent des chœurs de coulisses, qui symbolisent les voix de la nature.

« L'air s'emplit de parfums, de voix et de murmures, »

dit un personnage du conte. Les chœurs, et parfois des chants individuels jaillis d'invisibles poitrines, expriment avec douceur la volupté des aubes et des printemps. Aspirations, troubles, secrètes ardeurs, éveil de l'amour, jamais les émois du cœur n'ont été musicalement exprimés avec des accents plus touchants.

S'il fallait chercher dans la peinture un équivalent à l'art de M. de Bréville, on songerait à Watteau, dont il a la finesse, la séduction et l'élégance exempte d'afféterie. *Eros vainqueur* apparaît comme une transposition musicale de l'*Embarquement pour Cythère*. Que certains lui préfèrent les tonitruantes sonorités de M. Richard Strauss, c'est incontestablement leur droit. Mais il serait absurde de n'admettre dans le domaine lyrique qu'une seule catégorie d'œuvres alors que les musées nous enseignent à honorer à la fois Delacroix et Corot, Courbet et le délicat Lépine. La grâce n'exclut point, d'ailleurs, la puissance expressive, et ce n'est pas, chez un artiste, une infériorité de préférer la douceur à la force. L'essentiel est de peindre ou d'écrire selon son tempérament.

On ne permettra de me borner à ces réflexions d'ordre général. Elles suffisent à assigner à l'œuvre que vient de monter le théâtre de la Monnaie avec les soins les plus minutieux et un enthousiasme qui ne s'est pas ralenti un instant l'une des premières places parmi les compositions lyriques de notre époque. Il est, je pense, superflu d'analyser une partition que tous les artistes entendront et d'entrer dans des détails scolastiques sur le choix et l'emploi des thèmes évocatifs ou sur les procédés d'instrumentation qui confèrent à l'orchestre de M. de Bréville une saveur rare. Et pourtant combien de choses à dire sur un poème lyrique qui tranche avec un relief si accusé sur la production hâtive et banale dont se contente la foule! A-t-il, dans son frêle cadre d'apologue aux transparentes moralités, la vertu nécessaire pour passionner la foule avide d'action et de mouvement? Celle-ci comprendra-t-elle que le théâtre n'est pas exclusivement voué au pathétisme? Les mythes y furent jadis en honneur, et le spectacle auquel nous convia la direction de la Monnaie, avec ses jolies scènes de séduction sous des pommiers en fleurs, la piquante invention de son ballet échappé d'une tapisserie, son touchant dénouement qu'accompagnent des chœurs exquis, eût fait, au XVIII^e siècle, les délices de la Cour et de la Ville. Une œuvre parée de sa seule fraîcheur poétique et musicale s'imposera-t-elle à un public qui applaudit les plus plates productions des fabricants de musique italienne? On peut le

souhaiter, sans trop l'espérer. Je ne veux noter que l'impression délicieuse qu'elle m'a fait éprouver et que partageront tous les esprits sensibles à la beauté. Ils admireront, comme je l'ai admirée, une réalisation poétique et musicale d'une grâce qui n'a peut-être jamais été atteinte et dont une interprétation de premier ordre met en lumière toutes les intentions. N'y eût-il même dans *Éros vainqueur* que l'attrait du spectacle, la foule y devrait, semble-t-il, « prendre un plaisir extrême ». M. Delescluze a réalisé pour les quatre tableaux de l'œuvre des décors d'une composition ingénieuse et charmante, parmi lesquels celui du « Verger royal » est une merveille de goût, d'harmonie et de poésie.

Le public de la première gardera de celle-ci un souvenir rare. Une impression plus profonde encore demeurera dans l'esprit de ceux qui purent assister aux répétitions. Ceux-là virent de près les directeurs attentifs et généreux, M. Sylvain Dupuis multipliant les études d'orchestre, manifestant par mille observations imagées toutes les ressources expressives de son âme liégeoise, c'est-à-dire musicale, et atteignant, après quelle constance, l'admirable résultat pour lequel, plus d'une fois, l'auteur lui manifesta sa gratitude. Dès la première audition, M. Dupuis avait pressenti le sens profond de l'œuvre dont il devait si bien pénétrer l'atmosphère de rêve en même temps que l'esthétique savante et nette. A notre milieu théâtral obscurci de germanophilie contemporaine, il a présenté cette œuvre française qu'il aime, avec une intime compréhension de sa grâce précise et sensible. Le ballet, les chœurs furent l'objet d'un travail minutieux ; les uns surmontèrent les plus inaccoutumées difficultés ; l'autre, dû à l'imagination pleine de fantaisie de M. Ambrosini, est excellent dans presque toutes ses parties. Il y a des inventions charmantes, des groupements délicieux ; on sent l'interférence des faunes, entre autres, réglée par un esprit hardi et cultivé. Toutefois on peut regretter quelques rares défaillances, d'où quelques obscurités, dans l'appropriation du mouvement de la danse à celui de la musique. M^{lle} Cerny, mignonne et légère jusqu'au paradoxe, incarne l'Éros du rêve selon un idéal exquisement réalisé, mais à notre gré trop éloigné de l'autre Éros, plus Apollon que Cupidon, de l'Éros-Croiza.

Celui-ci dépasse en perfection ce qu'espéraient même les admirateurs fervents de cette artiste unique. Qui eût soupçonné que M^{lle} Croiza pourrait asservir à ce point sa grave et robuste beauté à l'élément malicieux et gainin du premier acte et trouver dans le travesti l'occasion de si souveraines attitudes ? Jamais un mouvement qui ne porte, jamais une mimique conventionnelle. Rien qui soit « théâtre ». Où ses partenaires feraient quatre gestes, elle en fait un, le seul qui soit utile. Elle ne sert pas son rôle, elle le domine et plane.

Elle a la force, le charme et la sérénité. Sa voix ambrée, enveloppe et atteint toute la sensibilité de celui qui l'écoute. Son sourire est merveilleux. Elle est la séduction même, et tous, comme Tharsyle, furent pris à son enchantement.

Les trois voix de femmes auxquelles sont confiés les rôles des princesses ont été choisies avec le soin le plus éclairé. Elles sont exquisement individuellement, et les rapports de leurs timbres sont une joie de plus. Celui de M^{lle} Symiane, Floriane passionnée, si personnel, si ardent ; celui de M^{lle} Lily Dupré, Tharsyle ingénue, à la voix candide et pure délicieusement ; celui de M^{lle} Béral, aux accents veloutés. Moins spontanée, moins touchante que ses sœurs aux deux premiers actes, M^{lle} Béral (Argine) porte avec vaillance presque tout le dénouement. Si l'on excepte ces quelques cassures volontaires sur la première syllabe, par lesquelles on enseigne dans les Conservatoires à manifester l'excès de la douleur, on ne pourra plus, au dernier acte, qu'admirer cette voix jeune, solide et douce, impeccable dans les plus dangereuses demi-teintes.

M^{lle} Béral, — mauvais maquillage ! — s'abîme comme à plaisir à la scène, elle qui est élégante et jolie femme à la ville. Elle affectionne des perruques genre « cortège » et déforme ses épaules rondes par des accoutrements malheureux. On serait heureux de la voir mieux inspirée. Au dernier acte, d'ailleurs, quel progrès déjà, sous la simple tunique blanche, — rappel, un peu, de la *Par* du Palais de Sieme.

M^{lle} Bérelly, — qui, en outre, chante un solo périlleux dans le chœur des voix du printemps et dont la sécurité musicale est un bien grand confort, — M^{lle} Sonia, l'une brune en rose, l'autre blonde en bleu, bien entendu, dirent joliment les strophes des suivantes musiciennes. M^{lle} Bastien, dans le rôle de la nourrice, abonde en vaine mimique et déploie un luxe d'intentions mal en rapport avec son personnage épisodique.

On ne saurait soutenir que les rôles d'hommes d'*Éros vainqueur* donnent lieu à des créations bien sensationnelles. M. La Taste, cependant, fit un Terkau suffisamment comique. Les artistes chargés de personnifier le Roi et le Cardinal-Évêque se prirent trop au sérieux, comprenant mal que la puissance temporelle dont ils sont investis est une pauvre dérision, ainsi confrontée avec le pouvoir éternel d'Éros. OCTAVE MAES

JEANNE MARNI

Celle qui vient de mourir, à Cannes, voici quelques jours, avec une si foudroyante rapidité que tous ses amis en demeurent encore stupéfaits, occupait une des places les plus importantes parmi le groupe de femmes écrivains d'aujourd'hui, qui compte cependant beaucoup d'incontestables talents.

C'était, en outre, une femme exquise, d'un esprit rare, plein de verve et charmant, et qui, dans notre époque encombrée de

mulles, conservait jalousement le culte de l'amitié. Elle vivait très à l'écart, surtout depuis quelques années, ne voyait que quelques intimes, et, totalement ignorante de l'arrivisme contemporain et des anecdotes de la vie littéraire, gardait une tenue et une dignité que beaucoup de ses confrères auraient bien dû imiter.

Elle n'aimait qu'une chose : la vie. Tout ce qui était évocateur de vie, tout détail pittoresque et révélateur des mœurs l'intéressait prodigieusement. Elle le notait avec une sorte de génie narquois et subtil. Elle en parlait tout autour d'elle, en commentait avec une fantaisie enthousiaste la saveur, la réalité ou la profondeur. Elle écrivait ensuite, et ses œuvres n'étaient ainsi que la continuation de la causerie ou, plus exactement, œuvre et conversation naissaient ensemble de la même source d'émotion, source qui ne s'épuisa qu'avec elle-même.

Comme tous ceux qui aiment véritablement la vie, Marni possédait un cœur sensible et plein de bonté, une âme simple et ingénue. Nulle ne fut moins compliquée qu'elle, et, naïve, elle professait une sorte de respect bizarre et étonné envers les intellectuels, envers ceux qui peuvent discerner dans le monde des idées une vie analogue à celle qui anime les êtres.

Elle avait connu M. Georges Brandès, et je ne sache pas qu'il y ait eu d'esprits plus dissemblables. Mais, critique perspicace, celui-ci avait découvert en elle (un des premiers, ce qu'il faut dire) une observatrice de premier ordre, et il l'admirait beaucoup. Elle, stupéfaite, en face de l'imposante masse de connaissances qui meublait le cerveau de Brandès, ne s'expliquait pas cette admiration, car, modeste, elle se considérait comme un tout petit auteur de dialogues sans prétention.

Cependant Brandès, livresque malgré tout, parlait beaucoup de littérature, ce qui inquiétait Marni dont l'instinct sentait ce qu'il aurait perdu au contact du papier imprimé, et elle s'exclamait, irritée : « Je ne connais pas tout cela, entendez-vous bien, Brandès, je ne connais que la vie ! » Et Brandès s'inclinait, car cette connaissance-là, malgré sa haute culture, il la tenait pour la plus précieuse.

C'est surtout sur l'existence des humbles, des pauvres, des souffrants, des déçus que se pencha la curiosité indulgente de Marni. *A Table, Fiacres, Vieilles, Celles qu'on ignore*, etc., ces recueils de dialogues intenses et brefs, où frémit en quelques répliques une si vive et si touchante humanité, demeurent les témoignages inoubliables de cette préoccupation. Avec son tact subtil, Marni savait bien que c'est dans ces milieux de simples et de malheureux que l'on retrouve, dans toute son ingénuité, le frisson de la douleur et de la vie. Sans même le vouloir, inconsciemment, elle s'écartait des autres milieux, de ceux où la fortune apporte, en même temps que des complications sociales, une altération des sentiments primordiaux. Lorsqu'elle s'y risquait, comme elle le fit dans quelques-uns de ses romans, elle perdait quelque chose de sa belle assurance, de sa lucidité. Sa délicieuse sensibilité se transformait quelquefois en sensiblerie, elle s'indignait et quelquefois à tort. En un mot elle discernait mal ce qui reste d'irresponsable et de sincère dans l'âme des compliqués, des riches, des puissants et des cruels.

En revanche, avec quelle maîtrise elle a su nous parler des petites gens, et des cœurs blessés avec quelle profondeur ! Dans ce domaine-là, personne ne peut lui être comparé aujourd'hui. Elle n'avait pas besoin pour cela d'employer de grandes phrases : il lui suffisait d'établir un décor qui tenait cinq ou six lignes : une chambre, un salon d'hôtel, la boîte d'un fiacre, une cuisine, une rue dans la pluie. Dans ce décor elle faisait mouvoir quelques personnages, des bonshommes étrangement quotidiens et banals : de petits employés, des bonnes, des concierges, des cochers, des figurantes, des ouvriers, et en quatre pages ce petit monde s'agitait, parlait, vivait, souffrait, révélait des dessous inquiétants de vice, ou de souffrance, ou d'héroïsme, ou de méchanceté. Brèves comédies, cinématographiques d'apparence, mais admirablement composées par un écrivain dont l'habileté (tout instinctive d'ailleurs et née de l'émotion) n'apparaît qu'à l'examen, ménageant ses effets, réduisant tout à l'essentiel, enfermant dans un minimum de dimensions le maximum d'intensité.

Mais ce sont les amoureux surtout que Marni savait faire revivre. Avec des mots d'une simplicité extrême, sans aucune

rhétorique, sans même ces phrases toutes faites dont ceux de la vie réelle surchargent leurs émotions réelles, elle a composé des drames minuscules et déchirants. Elle a senti et rendu d'une manière surprenante la poésie mélancolique des adieux forcés, la féroce inconscience et fatale de l'homme, de l'amant, le renoncement muet et parfois inutile de ceux qui aiment sincèrement et tout ce qu'ajoute de vil et d'effrayant à ces douleurs humaines la question de l'argent.

Elle n'a eu de scrupules et de pudeur que ceux que lui dictait son tact de femme sincère et bonne et d'écrivain méprisant les recettes. Mais l'hypocrisie sociale jamais ne l'effleura, sinon pour la mettre en colère.

Ce fut même son défaut parfois. Elle disait tout ce que sa franchise lui dictait. Parfois elle se trompa, elle alla trop loin, elle heurta la révolte de sa sensibilité à des lois que, plus sereine, elle eût acceptées en philosophe. Mais, après tout, ne vaut-il pas mieux se tromper ainsi que d'avoir raison froidement, négativement ?

« Les passionnés auront vécu. » C'est en vivant avec intensité, avec le don complet de soi-même qu'on pénètre à son tour les secrets de la vie des hommes. Il n'y a pas d'exemple qu'un observateur ait été exempt d'enthousiasme, et la sérénité nécessaire à la justesse de la vision n'est le plus souvent que la forme, pacifiée, refrenée, disciplinée de cet enthousiasme.

Marni a su se passionner. C'est en cela qu'elle nous émeut, c'est pour cela que sa vision de ceux qui souffrent est juste, et qu'elle dépassa le réalisme pour travailler en pleine et belle réalité.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES AMIS DE LA LITTÉRATURE

Une indisposition m'a empêché d'assister à la deuxième conférence de cette année, qui fut faite par M. Georges Virrès. On m'assure que M. Virrès parla avec beaucoup de poésie et d'éloquence du milieu flamand et de son influence sur nos lettres.

Le troisième conférencier, M. Louis Dumont-Wilden, était chargé d'étudier les influences étrangères subies par notre littérature. Ami passionné de la France, M. Dumont-Wilden ramena toutes ces influences à la seule influence française, ou peu s'en faut. Car, d'une part, il est certain que de toutes les influences étrangères qui s'exercèrent sur nos lettres l'influence française fut la plus décisive et la plus forte ; et, d'autre part, les autres influences, allemande, anglaise, scandinave, russe, italienne, c'est encore à la France que nous en sommes redevables, puisque c'est par le canal des traductions françaises que les auteurs étrangers sont tous venus à nous. Il semble bien que cette thèse soit un peu exagérée. Maeterlinck et Van Lerberghe, en effet, pour ne prendre que ces deux-là, ont subi d'une manière très profonde l'influence des primitifs italiens et des préraphaélites anglais, et la France n'y fut pour rien. D'une façon générale, je crois que M. Dumont-Wilden a négligé l'influence des peintres étrangers sur notre littérature qui, pourtant, est surtout, dans son ensemble, une littérature de peintres.

Je crois aussi qu'il a exagéré la reconnaissance que nous devons à la France et l'humilité de notre rang dans la littérature française. Nous sommes, dit-il, une province de cette littérature française, comme la Suisse, par exemple. Avec cette différence, toutefois, que la Suisse n'a aucun centre propre, aucune vie particulière. Il en est tout autrement de nous. A mon sens, sauf la langue, nos lettres n'ont presque rien de commun avec la littérature française. Que l'on compare plutôt un Emile Verhaeren et un Henri de Régnier, un Maeterlinck et un France, un Lemonnier et un Cladel. Ce sont là des mentalités totalement différentes et irréductibles.

M. Dumont-Wilden s'est trop écouté et regardé soi-même avant d'écrire sa conférence. L'influence française qu'il a signalée et décrite, lui seul la subit avec une intensité aussi grande. Pour nous, certes, c'est toujours à la France que nous irons demander

une méthode de pensée et de style, comme l'ont fait tous les écrivains de tous les pays et de tous les temps, mais nous nous refusons à nous mettre à la suite de la littérature française et à y solliciter humblement une petite place. Verhaeren, Maeterlinck, Lemonnier et d'autres se sont imposés à l'admiration du public lettré français avec leur tempérament entier, sans concession et sans platitude.

La conférence de M. Dumont-Wilden a obtenu un vif succès parce que, en dépit de certaines exagérations francophiles, elle était remplie d'aperçus vraiment très intéressants et de notations très fines.

G. R.

NOTES DE MUSIQUE

Festival Schumann

donné par le Trio Cortot-Thibaut-Casals.

C'est peut-être dans ses œuvres de musique de chambre que Schumann s'est le mieux exprimé; c'est là qu'il a extériorisé le côté le plus intime et le plus passionné à la fois de son art. On ne pouvait avoir pour les trios de Schumann d'interprètes plus parfaits que MM. Cortot, Thibaut et Casals. Ces trois virtuoses, qui ont séparément des qualités très personnelles et très intéressantes, arrivent, par la fusion de leurs talents, à une unité vraiment remarquable.

Il y a trop à dire sur ces trios pour qu'on puisse l'essayer en quelques lignes; il faut donc se borner à détailler l'exécution compréhensive qui les faisait comprendre et goûter davantage. Autant la première partie du trio en ré mineur fut expressive et doucement enveloppante, autant la seconde (prise dans un mouvement très rapide) fut animée et de couleur variée. Le caractère de passion intérieure et profonde qu'exige le mouvement *Langsam, mit inniger Empfindung* fut rendu à merveille et le trio fut achevé d'une façon fougueuse et emportée.

Le trio en fa majeur, de la même époque que le précédent, est peut-être moins entièrement beau que les deux autres. Puis aussi le premier mouvement fut, quant à l'interprétation, le moins vivant de tous bien qu'il soit intitulé *Schr lebhaft*. Par contre les deuxième et troisième parties étaient d'une rare perfection. Dans la dernière il fallait surtout remarquer l'élégance et la souplesse du jeu des artistes.

Le trio en sol mineur, écrit pendant les derniers moments de lucidité de Schumann, compte certes parmi ses plus belles œuvres. Toutes les nuances en furent saisies et traduites par l'art sûr, émouvant et simple des interprètes, mais surtout ils en rendirent l'allure dramatique et la passion douloureuse. Du dernier mouvement *Kräftig, mit Humor*, au caractère si héroïque, ils ont fait un véritable hymne triomphal.

Le public répondit à cet élan d'art par de nombreux et bruyants applaudissements, et le succès fut aussi éclatant que légitime.

J. C.

Le Concert Ysaye.

Le dernier Concert Ysaye a permis d'apprécier les qualités éminentes du chef d'orchestre de l'Opéra de Cologne, M. Otto Lohse, et de réentendre le parfait artiste qu'est M. Alfred Cortot.

Ce dernier nous a donné une fort belle interprétation du *Concerto* de Schumann pour piano et orchestre: il a saisi avec une rare subtilité de compréhension le sentiment général de cette œuvre, l'une des plus séduisantes parmi celles du maître, et il l'a rendu avec une fantaisie et un laisser-aller qui lui convenait à merveille. Il fut également excellent dans l'*Andante Spianato* et *Polonaise* de Chopin.

M. Lohse est de la race de ces capellmeister allemands qui ont le don de tirer d'un orchestre tout ce qu'il est capable de donner. L'exécution de l'*Héroïque* et de l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* a été, sous sa baguette, véritablement splendide et lui a mérité ces tempêtes d'enthousiasme que le public ne réserve généralement qu'aux solistes virtuoses, quels qu'ils soient. Le programme, trop long d'une demi-heure, comprenait encore la vibrante ouverture de *Benvenuto Cellini*, de Berlioz, et les ultra-romantiques *Préludes* de Liszt.

Ch. V.

UN DRAME SACRÉ

"Den Spyghel der Salicheyt van Elckerlyck"

(Le Miroir de la sainteté de chacun.)

Mystère du XVI^e siècle écrit par un moine louvaniste et représenté par la troupe de Royaards, d'Amsterdam.

Ce drame si simple fait une impression profonde que ressentent tous ceux qui le voient et l'entendent, alors même qu'ils ne sont pas familiers avec la langue néerlandaise. Il n'y a là que des sentiments sincères, et le jeu merveilleux de Royaards les rend évidents et clairs même si l'on ne comprend pas tous les mots, car à la simplicité et à la beauté de ce petit drame s'ajoute le talent si souple, si ému du grand tragédien qu'est Royaards. Il peut sans crainte être comparé aux Rossi, aux Irving, aux Mounet-Sully, et pour qui l'a vu tour à tour atterré et affolé par l'annonce de la mort prochaine et inévitable, découragé par l'abandon de ses amis, puis, peu à peu, imprégné de la force que lui donne le repentir, jusqu'à marcher courageusement vers la redoutable justice, pour celui-là, l'impression est inoubliable. — Quant à la mise en scène et aux costumes, ce sont de purs chefs-d'œuvre. On a pu dire que c'était une série mouvante de tableaux des primitifs flamands. Le choix des couleurs, la sobriété des lignes, les plis sévères des vêtements, tout concourt à cette impression si hautement et si sagement artistique.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Il ne peut y avoir qu'une seule opinion sur la génialité du Quatuor en si mineur de Guillaume Leken, laissé inachevé, hélas! pour notre plus grand chagrin. C'est l'œuvre la plus réfléchie et la plus spontanée du XIX^e siècle en son dernier quart. Le fulgurant *Tres animé* est un colloque dans lequel les quatre instruments ont raison, chacun dans leur personnalité, et arrivent fièrement à se mettre d'accord; ce sont les grandes voix d'un esprit complexe et sublime exprimant les contingences légitimes et logiques d'une puissante vérité. Le *Lent* est la méditation émouvante, grandiose, des voix intérieures sur le problème de la mort, semble-t-il, et l'on ne peut retenir ses larmes en écoutant ce chant du cygne, ce chant qui fut cruellement interrompu. Le *Passionné* est un *sursum corda* d'une conviction que l'*impavidum* d'Horace a peut-être inspiré. L'honneur est extrême pour les Concerts Jaspar d'avoir interprété noblement ce chef-d'œuvre éloquent, imprégné de tout ce qu'il y a de divin dans l'homme.

Le *Nocturne* et la *Ronde* sont bien de la même source et ont été détaillés avec expression par M^{lle} M. Lorrain.

La Sonate pour piano et violon, par MM. Jaspar et Maris, a donné la meilleure impression, mais en faisant voir l'achèvement du jeune maître vers l'idéal atteint dans le Quatuor.

Une causerie de M. P. Corné, enrichie de documents nouveaux sur la vie de Lekeu en France et poétiquement écrite, fut longuement applaudie.

L'œuvre gravé du compositeur verviétois s'est complété par la *Fantaisie sur deux airs angevins*; cette partition d'orchestre, portative et élégante, est un joyau de la maison Rouart, Lerolle et C^{ie}.

* * *

Le quatrième concert Dumont-Lamarche avait ramené ici trois artistes liégeois éminemment sympathiques: M. Chaumont, que le Conservatoire de Liège vient de s'attacher, MM. Van Hout et Dambois. Le Quatuor était complété par le brillant pianiste Émile Bosquet, bien connu déjà en notre ville.

Le Quatuor en ut mineur (op. 13) de Fauré, dont la partie pianistique est supérieure au reste et surtout aux rôles très confondus de l'alto et du violoncelle, souvent trop graves l'un et l'autre pour l'équilibre sonore, sauf dans le délicieux *Scherzo*, au trio formé des notes fondamentales du thème enrubanné, le Quatuor (op. 30) de Chausson et le Quatuor (op. 47) de Schumann furent interprétés avec une conscience délicate et provoquèrent des bravos et des rappels bien mérités.

* * *

Les *Amitiés françaises* inauguraient des séances mixtes de musique instrumentale, de chant et de poésie. Véritable succès, M. Raynal, accompagné à souhait par M. Jaspas, fit preuve d'une maîtrise supérieure dans ses chansons populaires, du Pierre Dupont, et du Clapisson. M^{me} Fassin avait le lot contemporain (Lalo, Castillon, Chabrier, Fauré, Duparc, Debussy): ses interprétations pourraient être plus personnellement fouillées, mais elle a le mérite de donner la grande ligne des œuvres. M^{me} B. David ne mit rien de spécial non plus dans les poèmes de Du Bellay, Bernis, Desbordes et Mallarmé.

Le Quatuor Maris, Bauwens, Foidart et Vranken donna une version surtout excellente dans l'*andantino* et le final du Quatuor de Cl. Debussy. Et cette soirée copieuse nous valut encore une magistrale exécution des *Variations* et du *Scherzo* pour deux pianos de Saint-Saëns et des *Valse romantiques* de Chabrier; aussi MM. Debeve et Jaspas furent-ils chaudement acclamés.

GEORGES RITTER

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Viennent de paraître chez l'éditeur Max Eschig à Paris (Éditions Schott) des mélodies nouvelles pour chant et piano de M. Gabriel Grovlez, dont la *Chambre blanche* sur des poèmes de M. Henri Bataille a été très goûtée il y a quelques années, et qui, tout récemment, a mis en musique avec autant de hardiesse que de bonheur les *Familiers* de M. Abel Bonnard. Quelques-unes de ces pièces vocales, au nombre de cinq, sur des poèmes de *Sagesse*, sont publiées en recueil. Elles traduisent fidèlement et dans une forme très musicale les poésies évocatrices de Verlaine telles que *l'Échelonnement des haies* ou les *Chères mains qui furent miennes*. Du même auteur, une *Prière*, antérieure en date, sur des vers d'Henri Bataille et un *Madrigal* daté de 1902 sur un poème de René Fauschais. Enfin, une charmante série de dix *Chansons enfantines* sur des paroles de Sabine Mancel, d'un tour mélodique tout à fait amusant dans ses allures de chansons populaires.

Chez E. Demets, la *Sonate romantique* sur un thème espagnol que le jeune compositeur andalou Joaquin Turina écrivit à la mémoire d'Isaac Albeniz. L'œuvre, qui se distingue par la clarté des idées et par la variété des rythmes, fut interprétée par l'auteur aux concerts du Salon d'Automne où elle fut très éloquemment appréciée.

Chez les éditeurs M. et J. Vieu, deux mélodies de M^{me} Armande de Polignac, *Donleurs* et *Plaintes d'amour*: chansons Henri IV recueillies et arrangées par Georges de Dubor.

Enfin, tout récemment éditées par MM. Rouart, Lerolle et Cie, trois *Chansons de Shakespeare*, œuvres posthumes d'Ernest Chausson (*Chanson de clown*, *Chanson d'amour*, *Chanson d'Ophélie*), dans lesquelles on retrouve toute la sensibilité, l'émotion, l'aristocratie intellectuelle du *Poème de l'amour et de la mer* et de la *Chanson perpétuelle*. On s'étonne que ces pages éloquentes et pathétiques soient demeurées inédites jusqu'ici. Elles complètent l'admirable cycle de mélodies qui font d'Ernest Chausson, avec H. Duparc, G. Fauré, C. Debussy et P. de Bréville, l'un des maîtres du lied les plus personnels et les plus expressifs.

O. M.

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, quatrième concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M^{me} Plaichinger, de Berlin. — A 3 h., à Anvers (Société d'Harmonie) *Missa solennis* de Beethoven pour soli, chœurs, orgue et orchestre.

Demain, lundi, à 8 h. 3/4, Festival Schumann au Cercle Artistique. MM. Plamondon et R. Pagno. Conférence par M. L. Schneider.

Mardi, à 2 h. 1/2, Séance de harpe et chant par M^{me} G. Cornélis

(Palais des Arts). — à 3 heures, troisième matinée de musique belge par M^{mes} C. Coryn et M. Laenen (Salle Boule). — A 8 h. 1/2, concert de M^{me} D. Stewart, pianiste, avec le concours de M. Ed. Deru (Salle Patria). — A la même heure, récital de chant par M^{lle} A. Thieffry (Salle Ste-Elisabeth, 15, rue Mercelis). — A 8 h. 3/4, deuxième soirée du Festival Schumann au Cercle Artistique. M^{me} Demest, MM. Plamondon et R. Pugno. Orchestre dirigé par M. Théo Ysaye.

Mercredi, à 3 h., audition des élèves de M. B. ten Cate (théâtre du Film, 72, rue du Bailli). — A 8 h. 1/2, concert Durant, avec le concours de la Société des Instruments anciens de Paris et de M^{me} Marie Buisson (Salle Patria).

Jeudi, à 8 h. 1/2, récital de violon par M. Michel de Sicard (Salle Patria).

Vendredi, à 8 h. 1/2, concert de M^{lle} S. Golenne, pianiste, avec orchestre sous la direction de M. F. Rasse.

Samedi, à 8 h. 3/4, Lieder Abend Max Schillings au Cercle Artistique.

Le troisième concert du Conservatoire aura lieu dimanche 20 mars, à 2 heures, et sera consacré au *Messie*, de Hændel. Répétition générale pour les abonnés le vendredi 18 mars, à 2 heures. Répétition générale publique le mercredi 16 mars, à 2 heures. Pour cette dernière répétition, toutes les places sont à la disposition du public aux prix de fr. 4, 3, 2 et 0 50; délivrance des billets au Conservatoire les 14 et 15 mars, de 9 h. à midi et de 2 à 4 heures, et à l'entrée le 16 mars, de 1 1/2 à 2 heures.

Le premier concert de la *Libre Esthétique* est fixé au mardi 22 mars, à 2 h. 1/2. Il aura lieu avec le concours de M^{lle} Blanche Selva, de M^{lle} Marguerite Rollet et de M. Emile Chaumont.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique*, dont le « vernissage » a eu lieu hier avec son animation accoutumée, s'ouvre aujourd'hui au public dès 10 heures du matin. De l'avis unanime, l'exposition, qui embrasse un demi-siècle de peinture, offre un exceptionnel intérêt artistique et historique. La rétrospective du Paysage japonais, formée d'un choix de précieuses estampes des xviii^e et xix^e siècles appartenant à la collection Ad. Stocket et présentées dans leur ordre chronologique, suffirait à exciter une vive curiosité s'il n'y avait, en outre, une série de beaux Corot, de Daubigny, de Diaz, de Lépine, de Courbet, de Jongkind, etc., avec lesquels rivalisent, sans désavantage, les maîtres de l'École belge qui, à la suite de Fourmois, ont planté leur chevalet en plein air: Boulenger, Baron, Dubois, Toussaint, Verheyden, Degreef et autres.

La section contemporaine n'est pas moins riche: à d'admirables Monet, à des Renoir, Pissarro, Sisley, Lebourg, Guillaumin, Seurat, Cross, Signac, Vuillard, Roussel, etc., s'opposent des œuvres remarquables d'Heymans, Verdyen, Vogels, Claus, Lemmen, Finch, Van Rysselberghe, A. Boch, Knapff, Baertsoen, Laermans, Morren, etc.

Loin de paraître monotone, cette Exposition du Paysage est d'une extraordinaire variété.

Grâce à Rodin, P. Du Bois, L.-H. Devillez et M^{lle} Zimmer, la sculpture, bien que peu nombreuse, sera remarquée. Et l'hommage rendu à feu A. Charpentier, dont on a groupé un choix de figures et de bas-reliefs, de médailles et de plaquettes, sera apprécié de tous ceux qui ont connu et aimé l'artiste.

C'est aujourd'hui que s'ouvre à Anvers le Salon annuel de l'*Art contemporain*, qui réunira, entre autres, une série de portraits exécutés avant l'expiration du xix^e siècle. On cite parmi eux des œuvres de L. De Winne, Van Leries, Navez, Gallait, A. Stevens, Vanaise, Evenepoel, etc. Paul de Vigne et Agnessens, y seront particulièrement représentés.

Dans la section contemporaine, MM. A. Baertsoen, R. Baseleer, Ch. Hermans, F. Hens, A. de Laet, Théo Van Rysselberghe, J. Smis, J. Stobbaerts, A. Delaunois, Ph. Swyncop, W. Vaes, etc.

Autres expositions ouvertes : *Cercle Artistique*, MM. Omer Coppens et J. Merkaert. — *Salle Boute*, M^{me} E. Penso, MM. M.-E. et J.-M. Canneel, Ed. Claes, J. Genot, A. Navez et A. Patoux. — *Salle de la Scuola Musicca*, le Cercle des Arts, des Sciences et des Lettres de Schaarbeek. — *Studio*, M^{lle} G. Quinaux, MM. Langaskens, De Jaeger et G. Servais.

La Société royale des Beaux-Arts organisera au Musée moderne du 25 avril au 30 mai une exposition du Portrait en Belgique au XIX^e siècle. Cette exposition sera différente de celle qui s'ouvre aujourd'hui à Anvers et aura un caractère historique.

M. J. Lagae termine en ce moment un buste du Roi.

Les travaux sont poursuivis avec la plus grande activité à l'Exposition et les dirigeants se félicitent grandement d'avoir entamé à une époque que plusieurs jugeaient prématurée les travaux de construction des halles. En effet, toutes les constructions faites par le Comité Exécutif sont actuellement terminées et les ouvriers travaillent à l'intérieur des bâtiments aux travaux de parachèvement.

La date de l'ouverture de l'Exposition, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, est fixée irrévocablement au 23 avril et les visiteurs seront étonnés de constater que les constructions et les jardins seront complètement terminés pour cette date.

C'est M. Courtens qui a été désigné, après plusieurs tours de scrutin, comme président du jury du prochain Salon des Beaux-Arts. MM. V. Rousseau et V. Gilsoul ont été nommés vice-présidents. L'admission et le placement des tableaux à l'huile seront confiés à MM. Courtens, Gilsoul, Fabry, de Vriendt et Delvin (suppléant : M. Carpentier).

L'aquarelle et le pastel auront pour juges MM. Reckelbus, Rother et Van Neste (suppléants : MM. Cassiers et Wollès).

A la suite d'une réclamation faite par la *Société des Aquarellistes*, M. Rother a, nous dit-on, cédé son siège à M. Cassiers, président de cette société.

Un entrefilet du *National* par lequel ce pudibond journal conseille aux mères de famille de ne pas conduire leurs enfants aux représentations d'*Eros vainqueur* a excité un fou rire parmi ceux qui ont assisté à la triomphante « première » de l'œuvre de M. de Bréville.

A notre tour, nous engageons sérieusement les pères de famille à interdire à leurs fils la lecture du *National*, dont le feuilleton est infiniment plus « suggestif » que les trois actes d'*Eros vainqueur*.

Dans le numéro même où Tartuffe attaque cet ouvrage, on peut lire, en effet, sous le titre *le Parfum de la Dame en noir*, ces aveux enflammés d'un collégien : « Je ne vivais que dans l'espoir de la voir, et quand elle était partie, malgré que je lui promettais toujours d'être raisonnable, je tombais dans un si morne désespoir que chaque fois on craignait pour ma santé. On ne parvenait à me faire sortir de ma prostration qu'en m'affirmant que je ne la verrais plus si je tombais malade. Jusqu'à la visite suivante, je restais avec son souvenir et avec son parfum.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1814, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

N'ayant jamais pu distinctement voir son cher visage, et m'étant enivré jusqu'à en défaillir, lorsqu'elle me serrait dans ses bras, de son parfum, je vivais moins avec son visage qu'avec son odeur.»

Ce n'est évidemment pas là ce qu'on appelle l'odeur de sainteté!

La location est ouverte au théâtre de la Monnaie pour la représentation de gala du 21 mars au bénéfice des victimes des inondations de France (sans distinction de nationalité). Au programme : *L'Arlésienne*, avec le concours de M. Albert Lambert, Brunot, Ravet, M^{mes} Madeleine Roch, Berthe Bovy, de la Comédie-Française; M. Bernard, de l'Odéon; M^{lle} Terka Lyon, M^{me} Angèle Renard, MM. Jahan et Carpentier, du théâtre du Parc. Orchestre, chœurs, ballet du théâtre de la Monnaie. Première représentation à Bruxelles du ballet des *Fêtes d'Hébé*. Un intermède.

Les programmes, encartés dans une couverture artistique et vendus par des pensionnaires de la Monnaie, seront offerts par le directeur de *l'Eventail* et l'Imprimerie industrielle et financière, et les fleurs par M^{me} Debaecker.

M. Alexandre Marcette vient d'obtenir à Paris, où il a exposé à deux reprises, un joli succès. A l'exposition de « la Peinture à l'eau », le gouvernement français a acquis, en même temps qu'un *Dordrecht* de M. F. Charlet, son *Goudronnage des barques*.

Quelques jours après, M. Dujardin-Beaumetz faisait l'acquisition, au nom de l'Etat, d'une autre aquarelle de M. Marcette, *Gros temps*, exposée dans les galeries Georges Petit, où l'artiste a ouvert une exposition particulière de ses œuvres.

M. G. Dwelshauwers a clôturé la semaine dernière, à Paris, la série des conférences qu'il a été invité à faire à l'Ecole des Hautes Etudes sociales et au cours desquelles il a étudié successivement Alfred de Vigny, Louis Ménard, Jules Lagneau, Henri Bergson, Ibsen, Gorki, Frédéric Hebbel et Emile Verhaeren.

M. Vincent d'Indy a été chargé de reconstituer d'après la partition originale de Gluck *Armide*, qui sera montée sous sa direction à la fin d'avril au théâtre municipal de la Gaité. C'est M^{lle} Lucienne Bréval qui interprétera le rôle principal. Les décors seront exécutés par M. Frey suivant les procédés nouveaux dont il est l'inventeur.

La vente Ragault, qui a eu lieu récemment à Paris, a fixé la valeur actuelle des estampes de Forain et de Lautrec. Parmi les lithographies de ce dernier, *la Grande Loge* (ép. en couleurs) a été adjugée 700 fr., *Idylle princière* 490, *la Clownesse au Moulin-Rouge* 465, M^{lle} Elsa dite *la Viennoise* 460, *la Valse au Moulin-Rouge* 445, etc.

Plusieurs lithographies de Forain ont atteint, de même, des prix élevés, notamment *la Tonnelle* (1.500 fr.), *la Tasse de lait* (790), *le Petit Déjeuner* (750), *le Cabinet particulier* (630), une épreuve en bistre de *la Loge de la Danseuse* (810), une autre épreuve (610), *Forain par lui-même* (680), etc.

Des dessins de Guys ont été adjugés 600 et 400 fr.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND
LAURÉATS DU PRIX GONCOURT POUR 1909

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Brangwyn, Diriks, Dufrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Laermans, Liebermann, Morice, Noiré, Segantini, Tarkhoff. Il forme un beau volume petit in-4^o, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en planches hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément. Envoi gratuit sur demande.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KLM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Libre Esthétique : *Les Paysagistes japonais* (GISEBERT COMBAZ). — Deux Conteurs : *Pierre Mille, Louis Delattre* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Solidarité littéraire : *Discours de M. Georges Lecomte* (GEORGES LECOMTE). — Notes de musique : *Le Deuxième Concert de la Libre Esthétique, la Société des Instruments anciens de Paris aux Concerts Durant, le Quatuor Capet aux Concerts Durant* (CH. V.). — Nécrologie : *Jean Moréas, Edouard Colonne*. — Agenda musical. — Petite Chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

LES PAYSAGISTES JAPONAIS

L'étude des arts de l'Extrême-Orient met en lumière un phénomène assez inattendu : après avoir puisé aux mêmes sources d'inspiration que les arts d'Occident, c'est-à-dire à l'antique Orient, les arts de l'Asie orientale, plus que deux fois millénaires, arrivent avec l'art japonais aux mêmes conclusions que les plus avancés de nos artistes européens. Tel serait un orbe gigantesque où l'Occident joindrait l'Extrême-Orient.

En réunissant cette année les paysagistes japonais et ceux des écoles impressionnistes, le Salon de la *Libre Esthétique* permet de constater ce fait dans le domaine du paysage, mais il serait aisé de donner de plus vastes proportions à ce parallélisme, ou, si l'on veut même, à cette convergence des deux courants artistiques. Nos artistes les plus hardis, comme ceux du Japon, abandonnent presque en même temps les

tyrannies d'une représentation jusqu'alors littéraire de la nature pour n'avoir plus qu'un objectif : la Vie, le Mouvement, la Lumière.

Ces admirables souhaits du génial et modeste « vieillard fou de dessin » ne pourraient-elles pas servir d'épigraphe à toute étude sur l'art contemporain ? « Si je vis jusqu'à cent dix ans, écrivait-il, que ce soit une ligne, que ce soit un point, tout ce que je dessinerai sera vivant ».

Avec une esthétique particulière, résultant de leur évolution et aussi de leur technique, artistes d'Extrême-Orient et artistes d'Occident se spécialisent dans telle ou telle manifestation de la Vie.

Les Japonais furent toujours de fervents admirateurs du mouvement : leur technique souple et nerveuse, due à l'emploi exclusif du pinceau, les prédisposait à fixer d'un trait sûr la vie en action. Le dessin au pinceau, primesautier et sans repentir facile, les amena d'ailleurs à une incomparable acuité de vision qui leur permit de saisir dans ses moindres nuances toutes les subtilités du mouvement. Il n'est rien de plus exquis, rien de plus significatif à parcourir que les quinze albums de la *Mangwa*, les dix mille dessins où, avec une verve étourdissante, Hokousai a prodigué les aspects les plus divers de la Vie, multiple, changeante et toujours en mouvement. Cependant les artistes du Japon se contentèrent souvent de la somptuosité un peu décorative de la couleur, dont ils excellaient à nuancer les gammes et les harmonies les plus délicates.

Il appartenait à nos artistes, grâce à un métier mieux approprié, de rechercher les effets de lumière,

de réaliser la beauté des heures claires ou sombres, de fixer les ruissellements d'un soleil de midi. Ne pourrait-on pas dire que Vie et Lumière furent le constant souci de nos meilleurs peintres, tandis que Vie et Mouvement tentaient plus spécialement les artistes du Japon ?

Il était naturel qu'aux premiers contacts ces arts, si éloignés dans l'espace, se reconnussent frères, et ils n'y manquèrent pas. Notre art contemporain doit beaucoup au Japon ; mais nous manquons encore du recul suffisant pour bien saisir ce qu'il nous a donné, de même que nous ne connaissons pas assez bien les récentes productions du génie japonais pour déterminer ce qu'il nous prit en retour. Quoi qu'il en soit, il serait aussi téméraire de nier cette influence japonaise que puéril d'en exagérer la portée.

Nous n'insisterons pas sur l'histoire des paysagistes japonais, pas plus que sur celle du paysage contemporain, dont le présent Salon de la *Libre Esthétique* donne un si merveilleux aperçu. D'autres l'ont excellemment fait. Aussi bien les notices de MM. Octave Maus et Adolphe Stoclet publiées dans le catalogue résument-elles parfaitement les notions historiques indispensables. Nous plaçant à un point de vue plus objectif, nous voudrions essayer de montrer dans quel sens se produisirent les influences des paysagistes japonais sur notre art contemporain.

Le sujet est d'autant plus délicat que si parfois ces suggestions sont très visibles — comme dans les *Victimes de l'hiver* de Van Gogh, dont la facture hachurée donne au moins averti l'impression d'une soierie japonaise aux tons délicieusement éteints, — dans la plupart des œuvres ces influences étrangères demeurent beaucoup plus subtiles. Comme il fallait s'y attendre chez les natures originales et primesautières d'un Gauguin, d'un Monet, d'un Pissarro, la vue des œuvres de l'art japonais ne pouvait les inciter à faire brutalement des pastiches. Réalisant le mot célèbre de Molière, ces artistes ne pouvaient que prendre leur bien où ils le trouvaient, et s'ils l'ont fait c'est avec tout le tact du génie qui d'un emprunt fait une nouvelle création. On comprend dès lors la difficulté de retrouver dans leurs œuvres l'influence reçue du Japon.

Cependant l'emploi d'une ligne d'horizon assez élevée, une mise en page très caractéristique, des colorations plus franches, plus fraîches, plus intenses, une synthèse des effets lumineux témoignent avec certitude d'une vision de la nature modifiée par l'étude des maîtres japonais. Ceux-ci ont toujours aimé le paysage vu de haut : leur technique aussi bien que leurs goûts ne les poussaient pas à rechercher les effets de ciel que donne nécessairement l'horizon placé assez bas ; la vue à vol d'oiseau leur permettait de facilement meubler la partie supérieure de leurs tableaux qui, sans cet

artifice, eût manqué d'intérêt. Un dégradé audacieusement monté de ton vers le zénith synthétisait parfaitement la limpidité d'un ciel sans nuages. Dans d'autres cas, quelques irréguliers stratus venaient couper un ciel qui sans eux fût demeuré trop vaste. La même nécessité de ne pas avoir trop de ciel à remplir avait conduit les peintres de notre moyen âge à situer leurs scènes bibliques ou profanes dans des paysages vus de haut. Lorsque nos peintres se furent décidés à planter leurs chevalets devant la nature elle-même pour en montrer sans arrangement les séduisantes beautés, ils se trouverent obligés de placer l'horizon à la hauteur d'un homme assis ou debout. Dès lors la magie des ciels tourmentés prit dans leurs œuvres une importance qu'elle n'avait jamais eue jusqu'alors.

Mais cette manière de voir ne pouvait plus convenir à ceux qui tentaient de ravir à la Lumière ses prestigieux secrets, à ceux qui s'efforçaient d'instantanéiser sur la toile les vibrations, les ruissellements, les réactions des couleurs si multiples que prennent aux différentes heures et dans certains éclairages les prés, les bois, les rochers et les eaux. Aussi les premiers impressionnistes ne manquèrent-ils pas de tirer parti de la manière dont les artistes japonais comprennent le paysage. Voyez la première salle du Salon de la *Libre Esthétique* : presque tous les tableaux ont la ligne d'horizon assez bas et le ciel y occupe une place importante ; au contraire nos impressionnistes montent leur horizon⁽¹⁾, et certains, comme Marquet, utilisent une perspective tout à fait japonaise.

Il est hors de doute que la *Libre Esthétique* ne nous montrant qu'en synthèse l'évolution du paysage tant au Japon que chez nous, nous n'y rencontrerons pas les nombreux exemples concrets qu'une étude plus approfondie pourrait fournir dans cet ordre d'idées.

L'esthétique japonaise s'est fait encore sentir dans la mise en page de nos œuvres les plus modernes. Chez les peintres du début du XIX^e siècle, l'intérêt du tableau réside dans un sujet principal occupant sensiblement le centre de l'œuvre dont les côtés, comme aussi l'avant-plan, sont volontairement atténués. Cet avant-plan est d'ailleurs situé à une distance suffisante du peintre pour ne pas prendre une trop grande importance. L'artiste japonais traite son avant-plan à grande échelle, et il n'hésite pas, d'autre part, à couper délibérément son tableau au milieu même des éléments du sujet. Une demi-maison, un coin de toit, un fragment à grande échelle comme avant-plan sont bien rares chez les premiers paysagistes occidentaux tandis que les modifications de mise en page deviennent très sensibles dès

(1) Voyez entre autres les *Dindons* de CLAUDE MONET, les *Vallons de Provence* de VAN GOGH, les *Fumées* de SIGNAC, les *Rochers d'Antéor* de VALTAT, le *Cap Layet* de CROSS, *Au bord de l'eau* de CLAUDE MONET, la *Dame aux champs* de VUILLARD, etc.

qu'ils ont apprécié l'imprévu, le pittoresque et même la grandeur de la conception japonaise. Ces délicates nuances se voient dans les œuvres exposées à la *Libre Esthétique* plus facilement qu'elles ne s'expriment. Les aspects particuliers de la nature dans chaque pays, aussi bien qu'une technique très différente, ne permettent pas de sentir complètement à première vue cette affinité entre les paysagistes japonais et les nôtres, mais avec un peu d'attention on finit par en comprendre parfaitement la valeur.

Dans l'étude des effets d'ombre et de lumière, les peintres japonais n'ont pas été aussi loin que les nôtres : la plupart se contentèrent de juxtaposer leurs tons avec une maîtrise incomparable et un raffinement extrême, héritages de longs siècles soigneusement conservés. Les violences d'un éclairage en plein soleil ne les émurent pas autant que les beautés d'un clair de lune où se silhouettent des ombres dessinées avec esprit. Les effets de pluie, sabrés de hachures ou de brouillard, allant mourir en imperceptibles dégradés, des aspects de neige frileusement ouatés les séduisirent davantage. Ils surent les traiter avec une fraîcheur de coloris, une intensité de tons, une simplification de toute nuance accessoire qui devaient frapper immédiatement nos paysagistes dont les sauces, les bitumes et les tons fumeux menaçaient d'obscurcir la vision.

Une qualité remarquable des paysages japonais, c'est leur unité de chromatisme : il y a dans chaque œuvre comme une dominante de coloration qui, en simplifiant l'impression, la rend plus forte et confère à ces tableaux un caractère de puissante homogénéité. Ces qualités, transposées naturellement, s'affirment, par exemple, dans les œuvres savantes d'un Van Rysselberghe. D'autre part les artistes japonais se sont libérés de cette idée préconçue que les éléments de la nature ont des colorations toujours pareilles ; ils ont su voir qu'un arbre n'est pas toujours vert, qu'il peut être bleu, orange, suivant son éclairage. Le Fuji-yama d'Hokousai prend les tons les plus divers dans les trente-six vues qui célèbrent la beauté de ses aspects. Cette judicieuse remarque des artistes nippons influença sans aucun doute les théories impressionnistes, que les découvertes de nos savants orientaient d'ailleurs vers les mêmes conclusions.

Comme on le voit, il y eut un ensemble de circonstances favorables à l'éclosion d'un mouvement de rénovation du paysage. Ce fut véritablement une renaissance : la joie de la couleur donne à nos peintres comme une ivresse qui les pousse parfois à quelque exagération. Ce sont alors des hardiesses de coloration qui provoquent les rires d'un public de médiocre éducation ou les colères d'une critique envieux autant qu'ignorante. Mais les outrances de quelques débutants sont vite oubliées, et, le triomphe obtenu par des chefs-

d'œuvre, on en vient à ne plus s'étonner de la tenue, de la cohésion du Salon actuel de la *Libre Esthétique* malgré la diversité des tendances qui y sont représentées. C'est qu'en réalité, — et c'est la conclusion logique de cet article, — les artistes qui parviennent à pénétrer les arcanes de l'éternelle beauté sont de tous les temps et de tous les pays et, quelle que soit la forme sous laquelle ils aient réalisé leurs visions, celles-ci n'en font pas moins partie d'un patrimoine commun à toute l'humanité.

GISBERT COMBAZ

DEUX CONTEURS

Pierre Mille. — Louis Delattre.

En publiant *la Biche écrasée* (1), M. Pierre Mille a voulu nous prouver qu'il n'était pas qu'un auteur exotique et qu'il ne s'en remettait pas uniquement sur Barnavaux et sur les décors coloniaux pour nous étonner et nous émouvoir. Il y a, en effet, pour qui choisit ses sujets très loin et ses personnages en dehors de l'observation courante, le bénéfice d'un prestige étranger à son propre talent, et il est bon qu'il donne la mesure de ce talent même en se privant volontairement de ces ressources, d'ailleurs séduisantes.

Les contes de *la Biche écrasée* ne nous requièrent par rien d'autre que par leur perfection en tant que contes et ils réalisent presque l'idéal du genre. Ils ramassent sous un très petit volume (à peine chacun quelques pages) le plus grand nombre d'éléments d'intérêt : ils sont pittoresques, mouvementés, ironiques, émouvants, mystérieux, intenses ; ils attestent une profonde expérience humaine, et je crois bien que voilà leur mérite essentiel.

M. Pierre Mille sait voir et il sait deviner. Il n'a aucun préjugé livresque ou esthétique devant une passion, un vice, un milieu. Il étudie tout du point de vue du conteur, c'est-à-dire avec une curiosité qui se maintient pure de toute altération sentimentale jusqu'à la conclusion, qui peut être aussi émue que vous voudrez. Mais jusqu'à ce moment-là M. Pierre Mille ne se permettrait point de prendre parti pour ou contre les personnages qu'il met en scène. Il conte.

Un conteur n'est autre chose qu'un romancier de modèle réduit et il doit apporter (toutes proportions gardées provenant de la différence des techniques) le même souci d'impassibilité, la même supériorité morale. M. Pierre Mille possède ces qualités à un degré rare. La plupart de ses contes peuvent être considérés comme de brefs romans avec peu de personnages et un minimum de descriptions. Et leur catastrophe finale, pour atteindre moins de gens, n'en garde pas moins toute sa signification philosophique ou toute sa portée dramatique. Delebecque (*Devant la machine*) n'est pas seulement un ouvrier quelconque d'usine. Par son obstination, ses ruses, son courage surprenant, par tout ce qu'on entrevoit de son étrange, confuse et admirable mentalité, il est l'ouvrier-type dressé contre la force du capital, une manière de héros. Mais il n'apparaît tel qu'à la réflexion et si je puis dire en conclusion du drame où il est impliqué. Car M. Pierre Mille se garde bien de le présenter dans cette intention. Il le situe au contraire de la façon la plus concrète, avec un soin étonnant dans le choix de détails (milieu, entourage, langage, réaction spéciale des événements sur sa sensibilité fruste). Alors la portée de son acte est infiniment plus forte. Une généralisation s'impose à l'esprit comme au cœur une émotion.

Vous entendez bien qu'il ne s'agit pas d'un travail où interviennent la volonté. L'instinct reste toujours la force la plus forte. C'est l'instinct qui chez M. Pierre Mille impose le sujet et les

(1) PIERRE MILLE : *la Biche écrasée*. Paris, Calmann-Lévy.

proportions d'un conte, dirige le développement de l'intrigue et établit les psychologies. Le travail du littérateur, indéniable, ne remplit que le rôle de modérateur, de critique, en dernier lieu.

Le ressort suprême, l'explication définitive du talent de M. Pierre Mille réside dans son amour de la vie. Une anecdote peut éveiller sa curiosité : elle ne sert que de déclenchement en effet. Aussitôt son attention ainsi attachée, toutes les forces vives de l'imagination du conteur s'emploient à découvrir la signification profonde et générale de l'anecdote, son humanité. Elles feront sur toutes les données proposées par le souvenir ou la documentation un travail extrêmement rapide de sélection, éliminant tous les détails qui ne concourraient pas à faire ressortir l'impression voulue. Et lorsque nous, lecteurs, disons : « Comme c'est bien fait ! comme c'est cela ! », nous admirons l'exactitude d'un bel instrument cérébral, mais surtout nous rendons hommage à l'esprit qui anime cet instrument, au sincère et puissant amour de la vie qui est en M. Pierre Mille. Je pense même que c'est uniquement à cause de ce saine, de ce solide sentiment que souvent il peut se permettre des incursions dans le domaine d'une fantaisie macabre ou terrible. Il garde ainsi, dans ces sentiers incertains, une sorte de fil conducteur : toute sa raison parmi des fantômes.

* * *

M. Louis Delattre, dont l'œuvre est déjà considérable, vient d'y ajouter un livre que M. Pierre Mille admirerait, car il y reconnaîtrait la belle tradition qu'il continue lui-même avec tant d'autorité. *Les Carnets d'un médecin de village* (1) sont un recueil de nouvelles, presque toutes parfaites et d'un grand sentiment tragique.

Elles m'ont profondément ému. Certes, j'aimais M. Delattre et j'avais dit ici même, naguère, ce que je pensais de son art délicat et populaire, subtil et naïf à la fois, mais je ne soupçonnais pas qu'il pouvait atteindre cette perfection dans l'intensité. Cela dépasse tout ce qu'il a fait jusqu'ici.

Or, il n'y a rien dans ces nouvelles que ne peut observer — dans sa modeste carrière — un médecin de village, mais précisément à cause de l'extraordinaire et scrupuleuse véracité des observations qui servent d'éléments à ces drames intimes, par la juste scientifique des détails physiologiques, et aussi par l'infinie et presque religieuse bonté qui baigne tout comme d'une atmosphère, ces nouvelles ou ces drames (comme vous voudrez) ont un inoubliable accent.

Dès la première nouvelle, *Sylvie au jardin*, on est conquis. Ce décor si lumineux et si familier, cette divination de l'atroce souffrance qui s'y passe, l'infiniment de la circonstance qui provoque la catastrophe, le soupçon de perversité (si humaine cependant) qui se mêle à la conclusion et la maintient comme suspendue, tout cela compose une impression d'une qualité particulière. Et si, pour la décomposer, on relit le conte, on demeure frappé de la valeur de chaque détail, de son exactitude en lui-même et de sa place, si juste dans son ensemble. Ce serait la perfection de l'art si ce n'était (et cela, je le jurerais) le résultat le plus ingénu de la plus douce bonté d'âme que je connaisse. M. Louis Delattre continue à regarder l'univers avec les yeux d'un enfant. Toute sa science de médecin n'a pas altéré cela. Au contraire. Il connaît mieux que quiconque les faiblesses humaines et les tares de la vie, mais ces certitudes au lieu de le désenchanter n'ont fait que renforcer son indulgence.

Il sait très bien distinguer ce qu'il y a de pureté et de santé morale dans un acte que réprouverait le banal jugement de la société (*L'Amour et Française*). Mais, par contre, et comme il est loin d'être naïf, il sait également montrer quelle tare profonde pervertit la vie et les actes d'un homme qui se fait de la justice un idéal abstrait et féroce (*L'Homme juste*). Un chef-d'œuvre d'ailleurs que cette nouvelle. La façon dont M. Louis Delattre raconte le graduel affolement des anciens persécuteurs de l'homme juste lorsque celui-ci, taciturne mais conscient de la force

(1) LOUIS DELATTRE : *Les Carnets d'un médecin de village*. Bruxelles, Association des écrivains belges.

que lui donne son bon droit enfin reconnu, revient dans son pays, l'épouvantable simplicité de ce récit est d'un maître, ou plutôt, car voilà des formules un peu bien livresques, d'un homme dont le vertueux bon sens prend les proportions d'un véritable talent et lui sert comme de guide et d'instrument de divination de la vie. Bien peu de conteurs ont projeté sur les obscurités du cœur et de la vie une lumière aussi pénétrante et aussi pure. Cette bonté sans naïveté, cette indulgence intelligente, cette perspicacité dans l'ingénuité, je les retrouve dans *Florence de Péchant*, que Maupassant eût signée, dans *le Vœu*, dans *le Chêne de Noëls*, dans *les Revenants*, *les Amants d'Angélique* et surtout dans cette étonnante nouvelle finale : *le Cœur de Mandoux*, un autre chef-d'œuvre.

M. Louis Delattre est avec M. Pierre Mille, auquel il fait parfois songer, un des premiers conteurs de notre temps. Il n'est pas mauvais qu'on le sache.

— FRANCIS DE MIOMANDRE

SOLIDARITÉ LITTÉRAIRE

Discours prononcé par M. GEORGES LECOMTE, président de la Société des Gens de Lettres, au banquet donné le 14 mars à Paris par cette Société en l'honneur de la Littérature belge (1).

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MES CHERS CONFRÈRES,

La Société des Gens de Lettres considère comme un devoir de rendre hommage aux écrivains qui honorent la langue française et à tous ceux qui, par leurs écrits, leur parole ou leur influence, défendent au dehors la littérature et la pensée de notre pays. C'est à ce double titre, Messieurs et chers hôtes, que, avec la plus chaleureuse sincérité, nous vous fétons ce soir.

Quelques-uns d'entre vous sont des nôtres et contribuent, de leurs talents, de leur gloire, à augmenter le prestige de notre Société. Pour eux, ce dîner a donc le caractère d'une fête de famille. Quant à ceux d'entre vous qui ne sont pas encore dans nos rangs, déjà ils ont pu se rendre compte, par l'accueil si cordial qui leur est fait ici ce soir, des sentiments de sympathie et de gratitude que nous avons pour vous tous et pour votre pays dont nous sommes heureux de voir le représentant officiel au milieu de nous.

Bien qu'une frontière nous sépare et si attachés que nous soyons les uns les autres à nos pays respectifs, aux souvenirs et aux traditions de nos passés différents, à nos espérances d'avenir, nous parlons la même langue et c'est la même culture qui nous a formés. Pour la plupart d'entre vous la France est la nation avec laquelle votre peuple se sent le plus affinités. C'est chez nous que le plus souvent vos écrivains, vos artistes viennent chercher et trouvent la consécration de leur génie. Ne rendent-ils pas le plus indiscutable hommage au charme de notre ciel, de nos mœurs, à l'heureuse influence de notre fièvre créatrice en venant poursuivre leur œuvre parmi nous et vivre notre vie ? De même lorsque, séjournant dans vos cités d'art et de travail, nous retrouvons notre passion de beauté, de droit, de justice, les préoccupations sociales qui nous hantent, cette jovialité et ce bon sens qui s'accordent si bien avec le clair parler de France, nous avons besoin de nous rappeler les taquineries de nos douanes réciproques pour être bien sûrs que nous avons réellement franchi une ligne de poteaux frontières. Nos deux pays ont dans l'histoire des pages communes. Parfois les mêmes grands souffles les ont fait tressaillir. Aux diverses heures de tourmente, nos exilés vous demandèrent asile. Et l'on retrouve dans l'œuvre de nos peintres du XVIII^e siècle la leçon de vos glorieux artistes, Rubens, Van Dyck par exemple, auxquels le monde doit tant de joies et un si bel enseignement.

En échange, quel accueil vous avez toujours fait à nos romanciers, historiens, philosophes, poètes, dramaturges ! De tout temps vous les avez lus, commentés, applaudis. Bien que placés comme

(1) Voir notre avant-dernier numéro.

à un carrefour de toutes les civilisations, c'est-à-dire en une admirable situation pour bénéficier de toutes les cultures, c'est à l'esprit français que toujours sont allées vos plus ardentes sympathies. Et à l'époque déjà lointaine où votre pays, consacrant le meilleur de ses forces à son développement économique, n'avait pas encore sa luxuriante floraison littéraire d'aujourd'hui, nos écrivains — comme d'ailleurs nos peintres, sculpteurs, musiciens, — trouvaient chez vous une patrie d'adoption. Avec quelle curiosité chaleureuse vous preniez connaissance de leurs idées, de leurs nouvelles formes d'art, de leur sensibilité, avec quelle bonne grâce vous provoquiez leurs conférences, la représentation de leurs pièces ou la récitation de leurs poèmes! Par exemple qui donc oserait nier l'heureuse influence pour la propagation de la pensée et de la littérature françaises de ce Cercle littéraire et artistique dont notre distingué représentant à Bruxelles, M. Alfred Frederix, est toujours l'actif secrétaire général? Qui donc, parmi les écrivains et les artistes français, ne se rappelle avec émotion ce glorieux Salon des XX, organisé par Octave Maus et devenu aujourd'hui sous son inspiration le triomphant Salon de la *Libre Esthétique*, où, chaque année, depuis trente ans, de si nombreux écrivains français sont venus parler de notre littérature et de notre art? Enfin quel auteur des temps héroïques du Théâtre libre et ensuite de l'Œuvre pourrait oublier les mémorables représentations du théâtre du Parc au sortir desquelles, en compagnie des plus brillants écrivains belges, de femmes artistes et passionnées pour le beau, on était convié chez M. Edmond Picard dans son superbe hôtel de l'avenue de la Toison d'or et où, devant une rayonnante *Idylle* de Jordaens, on soupait jusqu'au jour dans la plus délicieuse exaltation littéraire?

C'est en ces temps, Messieurs, que votre riche, laborieux et beau pays commençait à faire connaître au monde sa littérature personnelle, évoquant vos larges fleuves, vos plaines immenses, le mystère de vos forêts, la tragique beauté de vos pays noirs, le charme silencieux de vos béguinages et le brouhaha de vos ports, le recueillement des fêtes mystiques comme la joie truculente des liesses moins immatérielles. Jusqu'à votre puissant conteur Camille Lemonnier, seuls Charles De Coster, avec sa *Légende de Tyl Ulenspiegel*, et Octave Pirmez, avec ses *Heures de Solitude* et son *Rémo*, avaient attesté la vitalité littéraire de la Belgique. Mais voici que, puissant, humain, coloré, pittoresque, Camille Lemonnier venait, par dix ou quinze romans, d'évoquer l'âme, les mœurs et le caractère de la Belgique, de prouver au public international que votre pays avait gardé la sève ardente, la fougue, la puissance de passion et de joie dont vos grands peintres ont réjoui le monde. Puis, autour de l'Art moderne de Bruxelles, journal hebdomadaire d'art et de littérature fondé par Victor Arnould, Octave Maus, Edmond Picard, Eugène Robert, et qui poursuit encore avec succès sa brillante carrière, se groupait toute une ardente jeunesse de poètes, de romanciers, de critiques. On étudie, on travaille, on crée. Emile Verhaeren a déjà publié ses premiers poèmes, superbes de passion et de vie. Par d'étonnantes esquisses, Georges Rodenbach se prépare à son chef-d'œuvre de *Bruges-la-Morte*. En attendant de faire peser sur nos cœurs l'angoisse si neuve de ses drames, Maeterlinck nous offrait le régal de ses vers. Attentifs à toute la production littéraire française, Edmond Picard et ses collaborateurs habituels l'étudiaient avec conscience et avec sympathie. D'autres revues naissaient pour compléter la critique par des vers et des pages de prose. Et autour du *Salon des XX*, des conférences, des représentations fameuses du théâtre de la Monnaie, des spectacles donnés par Antoine au Parc, autour de l'Art moderne puis de la *Société nouvelle* et des autres revues d'avant-garde, se créait peu à peu l'atmosphère la plus propice à l'art et à la littérature. Le mouvement de création originale s'accroissait. Si bien et si vite que votre pays, naguère sans écrivains de premier rang, ne tarda pas à s'enorgueillir d'une foule de prosateurs et de poètes dont le monde connaît aujourd'hui l'œuvre ou tout au moins le nom. Vous avez donné le bel exemple d'un peuple qui, justement fier de sa merveilleuse activité économique, de sa prospérité matérielle, veut y ajouter la noble parure des choses de l'esprit et tire de son propre fonds l'embellissement littéraire de sa vie.

(La fin prochainement.)

GEORGES LÉCOMTE.

NOTES DE MUSIQUE

Le Deuxième Concert de la Libre Esthétique.

L'*Andante* et le *Finale* de la sonate en *La* pour piano et flûte de M. E.-B. Siefert, par lesquels débute le concert et qui furent exécutés d'une manière charmante par MM. Peracchio et Strauwen, ont fait la meilleure impression; c'est de la musique élégante, bien écrite et d'un fort joli sentiment; le piano y fait jouer de délicieux contrepoints autour du chant mélodieux et un brin romantique qu'égrène la flûte.

Le compositeur espagnol J. Turina a été révélé l'an passé à la *Libre Esthétique* par un quintette dont nous avons parlé en termes fort élogieux (1). Cette année, une Suite pittoresque pour piano, *Sevilla*, nous le montre aussi excellent dans la musique à programme que dans la musique pure: il s'agit de petits tableaux impressionnistes dans la manière d'Albeniz et de M. de Séverac, mais traités d'une façon toute personnelle et avec un sens très vif de l'évocation et du coloris. *Sous les oranges*, le *Jeu-Saint à minute*, *La Feria*, tels sont les titres de ces courts morceaux qui dénotent chez leur auteur un beau tempérament d'artiste et les dons de description qui pourraient s'employer très utilement dans le drame musical. M. Peracchio mit à les exécuter une délicatesse subtile de toucher, un goût exquis et une intelligence parfaite dans la mise en valeur du détail pittoresque.

La sonate en *mi* majeur pour piano et violon de M. Jongen avait été jouée pour la première fois, en janvier dernier, à l'une des séances du Quatuor *Piano et Archets*, et l'Art moderne en rendit compte. Nous n'ajouterons rien à ce qu'en dit alors M. Octave Maus (2), si ce n'est que nous nous rallions entièrement à son appréciation si flatteuse pour le jeune compositeur liégeois. C'est, en effet, une œuvre où à la beauté d'un travail thématique clair et abondant s'allient des qualités de sentiment de tout premier ordre; chaleur, jeunesse, tendresse, effusions sines et enthousiastes y règnent d'un bout à l'autre et donnent l'impression d'un tempérament musical dont la veine généreuse est apte à nous réserver encore nombre d'heureuses surprises. La sonate de M. Jongen fut jouée à la perfection par l'auteur et par M. Chaumont.

Le *Divertissement* pour flûte, hautbois, clarinette, basson, cor et piano de M. A. Roussel, écrit dans une note humoristique, a beaucoup de verve et de gaieté. M. Roussel utilise de façon remarquable les « attitudes comiques » des instruments qu'il met en œuvre. C'est d'un esprit fin, ironique à souhait et foncièrement personnel. M^{me} Florival et MM. Strauwen, Murteaux, Adam, Trinconi et Wauquier jouèrent ce *Divertissement* avec autant d'entrain que d'ensemble.

La partie vocale du concert comportait deux *Ariettes oubliées* de M. Debussy (poèmes de Verlaine) et deux mélodies de M^{me} Berthe Busine: *Des femmes en pleurant pissent sous ma fenêtre* et *Guitare* (poèmes d'H. Vacaresco). Bien que « Prix de Rome », M^{me} Busine renonce volontiers aux formules consacrées et traite les poèmes qu'elle met en musique avec une entière liberté de style, une hardiesse, un charme et une personnalité qui sont bien au-dessus de la moyenne.

M^{me} Rence de Mulre chanta les mélodies de M^{me} Busine et de M. Debussy d'une voix très pure, avec une grâce et une distinction charmantes et de délicieuses demi-teintes.

La Société des Instruments anciens de Paris aux Concerts Durant.

On nous avait dit grand bien de la première séance organisée cet hiver par M. Durant et dans laquelle s'étaient produits M. Henri Casadesus et ses partenaires, MM. Hewitt, Marcel Casadesus, Devillers et M^{me} Patorni. La seconde audition de ce groupe d'artistes a été un régal exquis pour tous ceux qu'intéresse l'archaïsme dans l'art.

(1) Voir l'Art moderne du 21 mars 1909.

(2) Voir l'Art moderne du 16 janvier 1910.

M. Casadesus et ses amis ont retrouvé tout un répertoire d'œuvres auxquelles le son tendre et doré des violes est merveilleusement approprié et dont la beauté et la variété ont un incomparable charme de séduction. Du délicieux *Destouches* (1672-1749), l'auteur d'*Omphale* et d'*Issé*, ils ont joué des airs de ballet d'une rare élégance, extraits du *Pays du Tendre*. Le *Ballet-divertissement* de Montéclair (1665-1737) est d'une piquante originalité et rappelle les plus sémillantes pièces de clavecin de Couperin le Grand. Ces deux suites de morceaux étaient jouées par le Quatuor de violes et le clavecin.

Le Quatuor seul exécuta le deuxième *quartetto* de Hasse (1699-1783), qui doit certainement dater de la vieillesse du maître car il trahit par sa forme l'influence d'Haydn ou tout au moins de ses précurseurs de Mannheim et de Vienne. L'œuvre est d'une ténuité extrême : l'*andante* est une rêverie suave d'un caractère mi-allemand, mi-italien.

M. Marcel Casadesus joua une *Suite en sol* de Gabazzi (1758-1819) pour viole de gambe : assez inégale, cette composition contient néanmoins un *Aria* d'une beauté transcendante et dont la conclusion en *smorzando* est digne des plus grands maîtres. Ce Gabazzi est pourtant totalement inconnu.

Il n'en est pas tout à fait de même d'Asioli (1769-1832) qui fut maître de chapelle à Correggio, sa ville natale, et qui vint à Paris en 1810 prendre du service auprès de l'impératrice Marie-Louise. Son *Concert* pour viole d'amour est un pur joyau, dont le paradisique *Aria* suffirait à lui seul à faire un chef-d'œuvre. Outre une grande sincérité d'inspiration, on y trouve des détails surprenants pour l'époque, comme par exemple l'emploi de certains intervalles grégoriens auxquels personne ne songeait plus au temps de Beethoven et que César Franck remit à la mode dès ses trios de 1841.

L'interprétation que la *Société des Instruments anciens* donne des morceaux qu'elle exécute est irréprochablement belle. Les instruments sonnent avec une suavité parfaite et le goût le plus pur préside à la compréhension des œuvres que M. Henri Casadesus a mises à son répertoire.

Le Quatuor Capet aux Concerts Durant.

M. Durant a eu l'excellente idée d'organiser trois soirées exclusivement consacrées aux principaux quatuors de Beethoven et de confier l'exécution de ces derniers au Quatuor Capet, de Paris (1). La première séance a eu lieu devant un public profondément recueilli et a obtenu le succès d'enthousiasme que méritaient à tous égards les interprétations exceptionnellement remarquables de M. Capet et de ses partenaires.

Le programme comprenait l'un des premiers quatuors (op. 18, n° 1), l'un des quatuors russes (op. 59, n° 4) et l'un des derniers quatuors (op. 127). On ne se lasse jamais d'entendre ces œuvres merveilleuses, dans lesquelles il semble qu'il y ait toujours du nouveau à découvrir. MM. Capet, Hewitt et Casadesus comprennent sans restriction qu'il s'agit là de musique « en profondeur » et qu'il importe d'en pénétrer le tréfonds pour la rendre telle qu'elle a été pensée et vécue par le maître. Aussi est-ce surtout dans les mouvements lents qu'ils ressuscitent, dans toute l'ampleur de son lyrisme, l'âme passionnément rêveuse et dramatiquement contemplative de Beethoven. La qualité presque immatérielle de leur exécution contribue aussi, surtout dans le quatuor op. 127, à dégager l'idéalité absolue des *adagio* et des *andante*, mais n'est pas sans faire quelque tort aux mouvements rapides auxquels elle enlève un tant soit peu de vigueur et de rythme. Mais peut-être est-ce la faute de la salle Patria, dont les dimensions sont un peu grandes pour la musique de chambre?

Rappelons que les deux prochaines séances du Quatuor Capet auront lieu les mercredis 6 et 20 avril.

Ch. V.

(1) MM. Lucien Capet, Maurice Hewitt, Henri et Marcel Casadesus.

Nous ajournons à huitaine, faute d'espace, notre chronique théâtrale.

NÉCROLOGIE

Jean Moréas. — Edouard Colonne.

La mort de Jean Moréas frappe d'un nouveau deuil les Lettres françaises. Nous apprécierons dans un article prochain la noble et belle carrière qui vient de s'achever.

Presque en même temps s'est éteint à Paris, âgé de soixante-douze ans, Edouard Colonne, le célèbre fondateur et directeur de l'Association artistique qui porte son nom. On connaît trop l'importance qu'ont prise ses initiatives dans la vie musicale parisienne pour qu'il faille les rappeler ici. Avec les concerts Lamoureux, les concerts Colonne furent, depuis trente ans les éducateurs du public. De Berlioz à Debussy, de César Franck à Maurice Ravel, tous les compositeurs modernes ont été interprétés sous sa direction. Son action fut considérable sur l'évolution contemporaine et il s'employa également d'une façon utile à propager le goût de la musique classique, dont il inscrivit à ses programmes toutes les œuvres marquantes.

Depuis un an, la maladie l'avait éloigné du pupitre, où le remplaçait M. Gabriel Pierné.

AGENDA MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 1 h. 1/2, concert annuel de la Société de musique de Tournai (Halle aux Draps). Au programme : *Godelive*, drame musical en trois actes, par M. Edgar Tinel.

Mardi prochain, 5 avril, à 2 h. 1/2 précises, troisième concert de la *Libre Esthétique* (Musée de peinture moderne), avec le concours de M. Théo Ysaye et du Quatuor Zimmer. Au programme : Quatuor à cordes n° 2 (op. 30) de B. Hollander (première audition); quatre pièces inédites pour piano de Théo Ysaye (première audition); quintette (op. 1) pour piano, deux violons, alto et violoncelle d'A. de Castillon. Prix d'entrée : 3 fr. — A 8 h. 1/2, séance de musique à la Maison du Peuple (Salle blanche), avec le concours de M^{lles} V. Bellemans et M. Laenen. MM. J. Kuhner et Renson.

Mercredi, à 8 h. 1/2, Salle Patria, deuxième séance du Quatuor Capet aux Concerts Durant. Quatuors de Beethoven n°s 4, 14 et 16.

Jeudi, à 8 heures, Salle Patria, le *Retour de Frithyof*, scènes dramatiques en neuf tableaux (soli, chœurs et orchestre) par M. Ed. Stehle, précédé d'un *Te Deum* du même auteur (première audition).

Vendredi, à 8 h. 1/2, Nouvelle Salle (11, rue Ernest Allard), concert de M^{lle} J. Samuel, violoniste, avec le concours de M^{lle} G. Cornélis, harpiste.

Dimanche prochain, 10 avril, à 2 h. 1/2, (Salle Patria), sixième concert symphonique Durant avec le concours de M. Laurent Swolls, ténor, qui interprétera l'air d'*Echo et Narcisse* (Gluck) et le *Psautre du Pêcheur de St-Othmar* (Kienzl). Au programme orchestral : *Concerto brandebourgeois en sol* (J.-S. Bach), *Symphonie fantastique* (Berlioz) et la *Grande Fâque russe* (Rimsky-Korsakow). Répétition générale la veille, même heure.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi et la Reine, accompagnés de la comtesse van den Steen de Jehay et du commandant Tombeur, ont visité hier matin le Salon de la *Libre Esthétique*, dont les diverses sections les ont vivement intéressés par leur plan méthodique et par la valeur des œuvres qu'elles rassemblent.

Reçus par MM. Octave Maus et Adolphe Stoclet, LL. MM. ont particulièrement admiré, dans la rétrospective du Paysage belge, les belles toiles de Boulenger, Dubois, Baron, Verheyden, Degreel, Toussaint, Heymans, etc. Dans la section française, les

paysages de Corot, Diaz, Daubigny, et, parmi les impressionnistes, les *Dindons*, le *Vétheuil* et le *Canal en Hollande* de Claude Monet, les délicates notations de Vuillard, le *Matin à Pontcharra* de Guillaumin, les sites méditerranéens de Van Rysselberghe, etc.

Les œuvres de Rodin, de Charpentier, de Paul Du Bois et de Devillez ont, de même, fait l'objet d'une étude attentive, ainsi que les estampes des maîtres paysagistes japonais.

Commencée à 10 heures précises, la visite royale n'a pris fin qu'à midi.

Nous apprenons avec plaisir que M. Godefroid Devreese vient, à la suite d'un concours international qui avait réuni un grand nombre de médailleurs français, allemands, anglais, américains et belges, d'être désigné par la Société de Numismatique de New-York pour exécuter une médaille à laquelle la Société consacre une somme de trois mille dollars.

Chacun des concurrents ayant été prié de présenter au jury un ensemble de ses travaux, et non un projet spécial, le nouveau succès que vient de remporter notre compatriote est particulièrement significatif.

Expositions ouvertes :

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. — Salon de la *Libre Esthétique* (l'Évolution du Paysage; Exposition rétrospective des maîtres paysagistes japonais; Exposition rétrospective d'A. Charpentier). De 10 à 5 heures. Les mardis, à 2 h. 1/2, auditions musicales. Clôture le 17 avril.

CERCLE ARTISTIQUE. — Œuvres de M^{lle} L. Baldauf, MM. L. Corthals et V. Uytterschaut. Clôture le 10.

STUDIO (2, rue des Petits-Carmes). — *Cercle des femmes artistes*. Clôture le 8.

Depuis de longues années la Comtesse de Flandre s'est plu à étudier et à dessiner, en tous ses méandres et ses sites sauvages, la vallée de la Semois. Elle a réuni ainsi une série d'eaux-fortes dont l'ensemble traduit les principaux aspects de cette région pittoresque et qui vient d'être achevée. Accompagnée d'une préface due à M. Henry Carton de Wiart, elle est publiée au profit de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers.

L'album *La Semois* contient 22 eaux-fortes de 40 sur 58 centimètres. Le tirage est limité à deux cents exemplaires sur papier de Hollande van Gelder Zonen et cinquante exemplaires sur papier Impérial du Japon. Tous les exemplaires sont numérotés et portent la signature de la Comtesse de Flandre. Chaque épreuve des exemplaires sur Japon est en outre paraphée par elle. Ces exemplaires sont imprimés au nom des souscripteurs.

L'album est mis en souscription aux conditions suivantes : exemplaires sur papier Impérial du Japon, 200 francs; exemplaires sur papier de Hollande van Gelder Zonen, 75 francs. On souscrit chez G. Van Oest et C^{ie}.

C'est jeudi prochain qu'aura lieu à la Monnaie la première des représentations du *Vaisseau Fantôme* en langue allemande que nous avons annoncées et qui excitent vivement la curiosité du

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

public. Il y aura foule à chacune de ces soirées, auxquelles la collaboration de M. Van Rooy assure un exceptionnel intérêt.

On répète activement la *Dorise* de M. Galeotti, qui passera vraisemblablement le lundi 11 courant.

Aujourd'hui, en matinée (1 h. 1/2), sixième représentation d'*Eros Vainqueur*, dont le succès s'affirme de plus en plus. La septième représentation aura lieu mercredi prochain, à 7 h. 1/2.

M^{lle} M. Sirtaine fera mercredi prochain, à 4 heures, à la Section du Livre et de la Presse du *Conseil national des Femmes belges* (Maison du Livre), une conférence sur la *Peinture et la Sculpture au pays de Liège, de leur origine au XVIII^e siècle*.

L'Opéra flamand d'Anvers, que dirige M. Henri Fontaine, donnera les 4, 5, 7 et 9 avril, et les 12, 13, 14 et 16 du même mois, deux cycles de la Tétralogie de R. Wagner en langue flamande. Les affiches annoncent *Der Ring des Nibelings*, avec les sous-titres : *Het Ryngoud, De Walkure, Siegfried et Godaendemsterin*. Ce dernier n'est peut-être pas très harmonieux, mais à tout prendre il vaut *Gotterdammerung*. M. Schrey conduira l'orchestre. Le rôle de Brunnhilde sera chanté par M^{lle} Feltesse. C'est évidemment la première fois que le *Ring* paraît intégralement dans cette version nouvelle.

De Paris :

La prochaine exposition du Musée Galliera, qui s'ouvrira en mai, sera consacrée à la verrerie et à la cristallerie. Cette exposition comprendra, entre autres, l'œuvre du regretté Emile Gallé.

De Rome (28 mars) :

M. Vincent d'Indy vient d'arriver à Rome, où il a été invité à diriger deux concerts symphoniques de musique française. Parmi les œuvres inscrites au programme figurent les *Variations symphoniques* de C. Franck et la *Symphonie cévenole* de V. d'Indy (soliste : M^{lle} Blanche Selva), la *Symphonie* d'E. Chausson, *L'Apprenti Sorcier* de P. Dukas, la musique de scène de G. Fauré pour *Pelléus et Mélisande*, deux *Nocturnes* de C. Debussy, *Soir d'été* d'A. Roussel; deux pièces de la *Suite en ré* de V. d'Indy, etc.

A l'occasion du 50^{me} anniversaire du peintre Jacob Alberts, le Cercle artistique de Flensburg organise au Musée de cette ville, du 30 juin au 4 septembre, une exposition de l'ensemble des œuvres de l'artiste. Un catalogue richement illustré servira de guide aux visiteurs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,
préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40 x 58 centimètres
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen », numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de 1 à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLE DE BRUXELLES

Les mardi 7, mercredi 8 et jeudi 9 juin
à 2 h 1/2 précises,

à la requête de M. A. Tyman, notaire, rue du Hainaut, 33, à Gand, sous la direction (et dans la Salle de Ventes) du libraire-expert E. DEMAN, à Bruxelles, 86, rue de la Montagne.

VENTE PUBLIQUE

DE

LIVRES ANCIENS

Provenant des collections

O SULLIVAN LE TERDECK (châteaux de Terdeck et de Meldeit).

DEUXIÈME PARTIE

Ouvrages illustrés du XVIII^e siècle, Romantiques, Reliures, etc.

Exposition particulière du lundi 7 au jeudi 2 juin, de 2 à 6 heures. Il n'y aura pas d'exposition publique.

Le catalogue, accompagné d'un album de 82 reproductions, est en distribution chez M. le notaire TYMAN, à Gand, et chez l'expert-vendeur.

Prix : 5 francs.

DEMANDER CHEZ TOUTS LES PALETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre, il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique à notre époque** (1904). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Friçon des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANÇOIS DE MICOMARIE. — **Claudel et ses frères** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 4 fr. 50.

ANDRÉ MITHOFFARD. — **Le Classique et le moderne** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Ince et l'Imagination**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DES

TABLEAUX

composant l'atelier

de feu ISIDORE VERHEYDEN, Galerie J. et A. Le Roy frères, rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles, le lundi 11 avril 1910 à 2 heures.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères, place du Musée, 12, à Bruxelles.

EXPOSITIONS : Particulière, samedi 9 avril 1910; publique, dimanche 10 avril 1910, de 10 à 4 heures.

Le catalogue se distribue chez les experts prénommés, place du Musée, 12, et rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Imprime sur papier de la Maison ALVIN, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Jean Moréas (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Vaisseau Fantôme (OCTAVE MAUS). — Solidarité littéraire (suite et fin) (GEORGES LECOMTE). — Lysistrata (OCTAVE MAUS). — L'Unité dans l'Art (G. R.). — Notes de musique : *Le Troisième Concert de la Lière Esthétique*; *Le Quatuor Capet aux concerts Durant* (Ch. V.) — Chronique théâtrale : *Gaby* (GEORGES RENCY). — La Musique à Liège (GEORGES RITZER). — Nécrologie : *Eugène Vernon* (O. M.). — Agenda musical. — Petite Chronique.

JEAN MORÉAS

L'homme qui vient de mourir offrit un haut exemple aux générations littéraires. Sa vie fut noble et digne, fière, sans compromissions. Il vécut comme devrait vivre tout artiste et tout poète : il ne fut jamais un « homme de lettres ».

Il ne savait même pas ce que c'est qu'une intrigue. Son orgueil tranquille, naïf et délicieux, attendait l'hommage et ne s'en étonnait point. Rien ne pouvait atteindre sa sérénité antique. Quels que fussent ses succès, il leur demeurait supérieur. Et cela, c'est très rare aujourd'hui, où la moindre adulation étourdit un artiste et souvent le dévoie.

Je crois que ce qu'on a le plus admiré (parce que précisément notre époque est fort troublée et inquiète), c'est cette rectitude paisible. Jean Moréas fit son œuvre absolument comme si rien n'existait autour de lui. Il l'aurait faite telle il y a cent ans, ou dans deux cents ans, dans n'importe quel état de la société, père de vingt enfants ou célibataire. Le monde extérieur, moral ou

physique, n'avait pour lui aucune espèce de réalité. C'était un Grec venu à Paris, qu'il considérait comme une manière d'Athènes pour modernes, et sans s'occuper de rien ni de personne, en marge de tous les soucis contemporains, sans jamais se livrer non plus lui-même, il fit sur des sujets classiques des vers de plus en plus classiques, toute sa vie, avec une impassibilité auprès de laquelle celle des Parnassiens semble un enfantillage.

Une telle attitude est d'un sage, indiscutablement, elle est même d'un artiste pour peu que vous donniez encore ce nom à un homme pour qui la forme seule est importante, mais elle n'est pas d'un poète. Un poète ne peut pas rester froid. Un poète doit livrer en lui passage au flot des images et des analogies. Le fait de versifier ne doit pas être pour lui autre chose qu'un moyen à perfectionner d'ailleurs, mais dans un sens personnel.

C'était le droit de Jean Moréas de préférer le vers classique à tout autre, mais son erreur était de n'y vouloir introduire aucune vibration qui fût sienne. Il rêvait pour son instrument une perfection de seconde main, il voulait faire penser aux poètes de la Pléiade. Mais les poètes de la Pléiade étaient déjà des copistes de l'antiquité. Le reflet d'un reflet n'est tout de même pas une image.

Encore s'il ne s'agissait que de technique, on se dirait : Chacun se sert de l'instrument qu'il veut, même s'il le prend des mains d'un maître du passé. Mais l'idéal de Moréas n'était pas non plus de chanter des choses nouvelles. Il en avait horreur. Dans ses *Stances* (son œuvre la plus émue), vous ne trouverez rien qu'une certaine désespérance stoïque et élégamment dite, avec

des images qui sont plutôt des accessoires classiques de poésie, et où jamais ne se découvre ni la vibration d'une musique, ni l'émotion d'un cœur d'homme.

Dix vers de Laforgue les valent toutes, — à tous les points de vue possible.

Dans ces conditions, serait-on tenté d'objecter, d'où vient la popularité dont il jouissait auprès de la jeunesse? Car vous pouvez lire tous les journaux : aucun qui ne relate cette popularité, aucun qui ne traite Moréas de grand poète.

Il y a plusieurs raisons. D'abord la claire et tranquille noblesse de sa vie personnelle. Un homme de qui pendant trente ans on ne peut pas dire qu'il ait commis la plus petite vilénie impose aux plus blasés. Puis son indifférence magnifique envers toutes les tentatives faites autour de lui ne pouvait, s'adressant à tout le monde, froisser qui que ce fut. Il n'avait donc ni calomniateurs, ni ennemis. Le caractère impersonnel de son œuvre n'appelait ni l'improbation, ni l'approbation. Aucune autre œuvre ne s'en trouvait ni infirmée, ni confirmée. Il y avait par conséquent des chances pour qu'elle réunît dans une sorte d'entente neutre et négative les suffrages de ces féroces et vaniteux écrivains qu'on appelle les poètes modernes.

Mais la raison profonde, essentielle, c'est que les Français n'ont pas le sens de la vraie poésie. Et je crois bien qu'ils ne l'auront jamais. Ils appellent grands poètes les grands rhéteurs : on ne les fera jamais sortir de là. Le gros public admire M. Rostand, qui versifie avec les apparences de la perfection des sentiments banals et gentils. Le public d'élite admirait Jean Moréas, qui fit des vers parfaits et froids sur des sentiments nobles et froids, en lui donnant en outre le plaisir, raffiné, d'une reconstitution archaïque. Mais, vulgaire ou distingué, le public français ne va pas d'instinct vers la poésie. Il va vers l'éloquence.

Il est dommage qu'une pudeur excessive ait interdit à Jean Moréas de chanter les émotions profondes de sa propre vie. Il eût fait d'immortelles choses, car cette vie de héros qui s'acheva en martyr fut son plus beau et son plus grand poème. — son œuvre vraie.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LE VAISSEAU FANTÔME

La nef aux voiles de sang, à la mâture de ténèbres, qui fleure le soufre et la damnation, a ramené parmi nous, dans le fracas de la tempête orchestrale que surpassa le bruit des acclamations, l'Éternel Errant. L'antagonisme de l'ombre et de la lumière, le triomphe de celle-ci sur celle-là, le geste de rédemption accompli par Senta, tous les symboles que sentit le poème inspiré à Richard Wagner par la légende populaire exercèrent, cette fois, leur action. Et malgré les lézardes qui balafrent une partition hétérogène, à la façade fleurie de fioritures rossiniennes, le succès de

l'œuvre fut éclatant. Pour faire oublier le manque de flair qu'il montra jadis en sifflant Wagner (car Wagner fut sifflé à Bruxelles, ne vous en déplaise), le public accueille désormais avec un enthousiasme égal tout ce qui, bon ou mauvais, porte la signature du maître. Gageons que *Rienzi*, que les *Fées* même feraient aujourd'hui salle comble!

En avril 1872, lorsqu'il fut créé à la Monnaie, le *Vaisseau Fantôme* fit fuir les spectateurs. En avril 1910, ceux-ci s'arrachent à l'envi les derniers billets (à prix doublés) sous l'œil narquois de Jean Cloetens, qui préside au triomphe avec l'impassibilité qu'il opposa naguère au désastre. Ah! que son cœur de contrôleur général doit être bardé de philosophie et cuirassé de dédain!

Entre ces deux points extrêmes du thermomètre de la recette, — congélation du mercure et ébullition des liquides, — il y eut, en mars 1890, une étape. Franz Servais, alors chef d'orchestre de la Monnaie, risqua un *Vaisseau Fantôme* avec Renand, M^{me} Fiérens, MM. Bourgeois, Delmas, Isouard. Mais les wagnériens d'alors l'étaient « trop » pour accueillir avec entrain un opéra composite que les pyrotechnies tétralogiques avaient rejeté dans l'ombre. Et l'armée des antiwagnériens maintenait obstinément ses positions défensives...

Aujourd'hui, le désarmement est général. Une compréhension plus exacte, une appréciation plus équitable ont rapproché les adversaires. Le temps, comme toujours, eut raison des divergences d'opinions basées sur d'injustes préventions. Et ce nivellement place le *Vaisseau Fantôme* à son rang, — celui d'un ouvrage de transition conçu selon l'esthétique en honneur à l'époque où il fut composé (1844) mais que traverse déjà le souffle puissant des réformes dramatiques et musicales qui, bientôt après, vont transformer le théâtre lyrique. Si la forme des airs, divisés en couplets, si certaines cadences, si l'essence mélodique de la partition rappellent, en maintes pages, l'italianisme en vogue au milieu du XIX^e siècle, tels récits, tragiques et sombres, du Hollandais, tels élans de la jeune fille exaltée qui suivra l'Inconnu jusque dans la mort, tels passages symphoniques profondément évocatifs révèlent un idéal nouveau et ne sont pas inférieurs aux plus belles inspirations de l'*Anneau du Nibelung*.

Ajoutez-y la hardiesse, l'originalité, l'émouvante beauté de la conception dramatique, ramenée à un drame psychologique, et dont Catulle Mendès a pu dire : « Nous n'ignorons pas que, depuis l'époque à laquelle il écrivit le *Vaisseau Fantôme*, Richard Wagner a produit des œuvres plus parfaites, plus conformes dans toutes leurs parties à l'idée qui gouverna sa vie artistique; mais le Hollandais et Senta sont deux conceptions qui n'ont pas été surpassées... Nous croyons sincèrement que pour rencontrer dans une tragédie une telle hauteur de pensée, une telle simplicité de moyens, une telle intensité d'épouvante, il faudrait remonter aux plus nobles chefs-d'œuvre des grands tragiques grecs (1) ».

On a considéré le *Vaisseau Fantôme* comme un acheminement de la pensée musicale de Wagner vers *Tannhäuser* et *Lohengrin*. Il semble, à réentendre attentivement l'œuvre, que celle-ci annonce déjà la *Walkyrie* et le *Crépuscule des dieux*, dont la composition hantait d'ailleurs l'esprit du maître à l'époque où il acheva sa légende maritime. La façon d'écrire, à découvert, certaines parties d'instruments, les inflexions expressives du récit, si fidèlement moulées sur le rythme du discours, la couleur tour à tour sombre et lumineuse de l'orchestration, dont les timbres sont

(1) *Revue Wagnérienne*, 1886, p. 12.

toujours judicieusement choisis pour créer une atmosphère de mystère ou envelopper l'action de clarté, tout, dans les pages qui échappent aux conventions de l'opéra, rapproche le *Vaisseau Fantôme* des drames définitifs qui expriment intégralement le génie de Wagner. A cet égard, l'œuvre a plus qu'un intérêt historique, et l'on comprend qu'elle ait, même à Bayreuth, excité l'enthousiasme des spectateurs.

Elle bénéficia, au surplus, lors de sa création sur la scène sacrée, d'une interprétation de premier ordre grâce au concours de M. Anton Van Rooy, qui imprima au *Marin maudit* un caractère tragique d'une exceptionnelle intensité. Il semble avoir élevé si haut la puissance expressive que nul, après lui, ne pourra se risquer sans témérité à reprendre son rôle.

C'est avec joie qu'on le vit à Bruxelles, drapé de la cape noire et coiffé du feutre aux larges ailes, débarquer du vaisseau fantastique par une nuit de tempête et s'incliner dévotieusement vers le sol qu'une implacable destinée le condamne à ne fouler qu'après avoir erré sept ans sur les mers... Dès cet instant, il avait conquis la salle. On admira sans réserve son jeu sobre, la noblesse de ses attitudes, la ferveur d'un art qui puise sa force émotive aux sources les plus pures, dédaigneux des moyens faciles et des effets contestables. A ses côtés, des partenaires dignes de lui, venus d'Allemagne et d'Autriche : M^{lle} Lucie Weydt, cantatrice et tragédienne de haut style, simple dans ses gestes, superbe au moment où la soudaine apparition de l'étranger lui arrache un cri déchirant, mais dont une émission défectueuse, malheureusement habituelle aux chanteuses germaniques et qui consiste à prendre les sons par le dessous, altère parfois, dans les passages de douceur principalement, la limpidité de la voix ; M. Bender, une basse magnifique ; M. Gentner, ténor au timbre harmonieux mais acteur médiocre. M. Dua, qui chante en allemand avec une remarquable facilité, a donné beaucoup de charme aux couplets du pilote et M^{lle} Montcourt, dans le rôle épisodique de Mary, a complété cet excellent ensemble.

Sous la ferme et consciencieuse direction de M. Sylvain Dupuis, l'orchestre et les chœurs ont été remarquables de précision, de sonorité et de justesse. L'ouverture, admirablement interprétée, a valu à M. Dupuis une ovation bien méritée. Et la direction du théâtre a droit à tous éloges pour le cadre pittoresque, d'une illusion parfaite, qu'elle a donné à la mise en scène. Le décor de la crique rocheuse dans laquelle, parmi les flots agités, évoluent le bâtiment norvégien et celui du capitaine hollandais, est l'une des plus belles réalisations accomplies à la Monnaie. Le lever du jour sur un ciel soyeux, d'un azur immatériel, le mouvement rythmique des vagues, le vol des mouettes, le sifflement du vent, le balancement des embarcations, tout contribue à donner au tableau une saisissante impression de vérité.

OCTAVE MAUS

SOLIDARITÉ LITTÉRAIRE (1)

Discours prononcé par M. GEORGES IECOMTE, président de la Société des Gens de Lettres, au banquet donné le 14 mars à Paris par cette Société en l'honneur de la Littérature belge.

C'est alors qu'autour de Camille Lemonnier, poursuivant avec éclat son œuvre de vie et de vérité ; autour d'Émile Verhaeren, évoquant avec son fougueux lyrisme les tragiques aspects de la

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

vie moderne ou la grandeur des paysages de chez vous ; autour de Georges Rodenbach, égrenant la fantaisie joyeuse des carillons sur le sommeil des canaux où semblent se relléter le silence et la vieillesse des cités mortes ; autour de Maurice Maeterlinck, nous faisant percevoir avec une si angoissante poésie le mystère qui nous enveloppe, étreignant nos cœurs avec toutes les secrètes influences dont nous sommes sans cesse fiolés ; autour de Georges Eckhoud, puissant romancier, d'une couleur si riche et si ardente, qui évoque la vie moderne avec l'âme passionnée d'un écrivain de la Renaissance anglaise ou italienne ; autour d'Edmond Picard, ardent critique et dramaturge novateur ; autour de Van Lerberghe, d'Albert Giraud, de Gilkin, d'Albert Mockel, de Max Elskamp, d'André Fontainas, de des Ombiaux et de tant d'autres que, pour être juste, il faudrait pouvoir citer, quel éveil de beaux jeunes talents dont on suit la croissante évolution avec la plus sympathique curiosité !

Dès les premières surprises de cette floraison, comme les écrivains de France s'empressèrent d'en saluer la beauté neuve et les riantes promesses ! Reconnaissants du chaleureux accueil qu'eux-mêmes ou leurs livres avaient toujours reçus chez vous, avec quelle joie ils signalèrent à l'élite lettrée, puis à l'immense public, ces romans, ces poèmes et ces drames où, dans la langue de notre pays, s'exprimaient d'une manière si originale la pensée et la sensibilité du vôtre ! Je suis bien sûr que, par exemple, aucun de vous n'a oublié les enthousiastes et retentissants articles où l'un de nos plus grands écrivains français, Octave Mirbeau, révélait au monde la poésie angoissante des drames de Maeterlinck, le charme mystérieux de la prose et des vers de Rodenbach, la puissance évocatrice de Verhaeren et aussi toute la vérité humaine, exprimée avec tant de grandeur simple, dans l'œuvre de votre glorieux sculpteur Constantin Meunier.

Aujourd'hui la Société des Gens de Lettres se fait un plaisir de vous fêter à son tour, vous, mon cher Camille Lemonnier, auquel, avec tant de joie, nous avons déjà rendu solennellement hommage et qui êtes des nôtres ; vous, mon vieil et glorieux ami Émile Verhaeren, que nous serions si heureux de compter parmi les nôtres. C'est avec beaucoup de regret qu'elle salue les places vides d'Edmond Picard, le passionné doyen de vos luttes littéraires, d'Octave Maus, l'inlassable champion d'art moderne, de Maurice Maeterlinck qui, dans l'étude des réalités du monde, dans ses descriptions de la vie des abeilles et des fleurs, apporte autant de poésie et de lyrisme qu'il en montrait naguère dans l'évocation des puissances invisibles.

Mais en revanche, comme il nous est agréable de saluer, en la personne du Chargé d'affaires de Belgique à Paris, M. le comte d'Arsehol-Schoonoven, — lui-même un poète et un écrivain, — qui veut bien présider ce banquet en l'honneur de la littérature belge, de saluer, dis-je, le gouvernement d'un pays ami de la France et hospitalier aux choses de France.

Et avec quel plaisir nous voyons aussi notre table, en même temps que les célèbres écrivains de la première équipe, des critiques réputés, ayant au dehors comme chez eux la plus légitime autorité et qui toujours, non seulement avec le meilleur esprit de justice mais avec bienveillance et avec sympathie, consacrent de si belles études à la littérature française : le savant philologue Maurice Wilmette, professeur à l'Université de Liège et directeur de la très importante *Revue de Belgique*, qui, tout en poursuivant ses travaux sur la langue française du moyen-âge, étudie avec tant de discernement et de goût les écrivains français contemporains et, de toutes ses forces, avec tout le prestige de sa science et de son talent, est l'un des plus énergiques défenseurs de la pensée et de la langue françaises en Belgique ; M. Eugène Gilbert, l'éminent professeur de l'Université de Louvain et critique littéraire de la *Revue Générale* de Bruxelles, dont l'ouvrage sur la littérature belge est devenu classique pour tous ceux qui veulent être bien renseignés et dont les écrivains français peuvent sans cesse apprécier la rectitude de jugement, la pénétration, le délicat sentiment de la beauté et l'ouverture d'esprit ; M. Dumont-Wilden, collaborateur d'innombrables journaux et revues belges, et aussi de certaines revues parisiennes, qui, après avoir consacré de si fortes études à notre XVIII^e siècle français, suit avec une si sympathique attention la production littéraire de notre pays,

auquel il est si passionnément attaché et se révèle à ses compatriotes par tant d'articles éloquentes et persuasifs.

Nous sommes également ravis de recevoir pour la première fois au milieu de nous M. Carton de Wiart, député au Parlement belge et romancier de talent qui, cet après-midi même, vient d'être agréé comme adhérent à la Société des Gens de Lettres.

En re nous, chers confrères de Belgique, que de liens, que de souvenirs! Cette intimité d'esprit et de relations nous est, aux uns comme aux autres, si précieuse que nous devons savoir la défendre avec prévoyance et avec fermeté. Ne laissons rien faire qui nous puisse désunir!

Unissons-nous pour lever respectueusement nos verres à la santé de S. M. le Roi Albert, ami de la littérature française, protecteur avisé des lettres et de l'art, qui, l'année dernière, comme prince héritier, se fit honneur de venir présider à l'Hôtel de ville de Bruxelles la grande fête donnée au poète Emile Verhaeren, et de S. M. la Reine Elisabeth dont les écrivains de Belgique vantent avec raison la haute culture, le goût et la ferveur artistiques.

En buvant à la santé de M. le comte d'Arsehot-Schoonoven, président de ce banquet, nous le prions de vouloir bien transmettre à LL. MM. le Roi et la Reine des Belges le salut de la littérature française.

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, haut nos verres en l'honneur de Camille Lemonnier, d'Emile Verhaeren, ces puissants lyriques des Flandres, en l'honneur de Maurice Maeterlinck, l'émouvant poète de la *Princesse Maleine* et de la *Vie des Abeilles*, d'Edmond Picard et d'Octave Maus, chaleureux apôtres d'art moderne, de Maurice Wilmotte, Eugène Gilbert et Dumont-Wilden, précieux défenseurs des Lettres françaises et critiques clairvoyants, en l'honneur de la littérature belge aujourd'hui si riche, si variée, si rayonnante, en l'honneur surtout de l'intimité franco-belge qui nargue à jamais toutes les menaces d'impôts saugrenus, injustes et dangereux d'où résulterait nécessairement une rupture intellectuelle entre nos deux pays.

GEORGES LECOMTE

LYSISTRATA

A quelle année faut-il remonter, mon cher Donnay, pour épinglez d'une date certaine dans la trame de nos souvenirs la première représentation de *Lysistrata*? Je préfère, — et vous partagerez ce désir, — ne pas soulever les voiles qui recouvrent ce passé où dort notre jeunesse. En ce temps-là, Donnay, votre habit n'était pas brodé de palmes vertes... Le *Chat-Noir*, qui recevait vos premières confidences et s'éclairait de l'humour de vos chansons, ne tolérait les palmes que sur les basques des garçons qu'il enrôlait pour servir aux poètes la bière écumante et annoncer à haute voix l'arrivée des hôtes de marque. Que les temps sont changés!

Mais si nos cheveux grisonnent, — et cela se voit plus chez vous, qui êtes brun! — votre *Lysistrata* a gardé une inaltérable fraîcheur. Je redoutais un peu de la revoir, je craignais la surprise mélancolique de retrouver sous le bonnet d'une ouvreuse de loges une de nos folles amies du Moulin de la Galette. Craintes chimériques, que dissipèrent, dès le lever du rideau, l'ironie légère de votre style et l'atticisme de votre esprit. Ces qualités-là sont des elixirs d'éternité. Et loin de marquer une époque, comme les fantaisies trop directes par quoi Meilhac et Halévy chantèrent le Crepuscule des Empereurs, votre comédie résiste au temps parce qu'elle est de tous les temps. Le passé n'y est évoqué que pour railler avec plus de malice le présent. Et *Lysistrata*, et *Lampito-au-Tempérament excessif*, et les conquêtes amoureuses d'Agathos, et l'ingénuité de Calyce, et l'intimité d'Hirondelle et de Rosée, tous ces personnages en chlamydes et en peplums, toutes ces inventions burlesques, si hardies et si contenues à la fois, dont le libertinage ne dépasse jamais les limites du goût, gardent, à travers les années, leur actualité.

Vous avez écrit des pièces sérieuses. Presque toutes ont atteint

la célébrité. Mais je gage que c'est à votre *Lysis*, à ce premier pas dans la vie dramatique qui vous porta aux honneurs et à la renommée, que va votre plus reconnaissant souvenir. Ce fut le sourire de votre printemps, et ce sourire illumine encore une carrière qui compte de si nombreux succès. Caché dans une baignoire, vous avez dû, mon cher Donnay, vous divertir mercredi dernier ainsi qu'autrefois aux facéties qu'enfanta votre imagination satirique et galante. Cette joie, vos auditeurs la partagèrent tous : ils vous le prouvèrent par leurs applaudissements.

Avec votre modestie habituelle, vous me criâtes à la sortie : « Ont-ils bien joué, hein? Et est-ce magnifiquement monté! » Oui, Félyne est une belle artiste, dans les deux acceptations du terme, et ses camarades l'entourent de grâce et d'élégance. Oui, Mauloy est un superbe Agathos. Oui, Victor Reding a brillamment présenté *Lysistrata*, le divertissement qu'il y a introduit est joliment réglé et l'orchestre de François Rasse est plus qu'honorable. Mais ce qui domine l'interprétation, je tiens à le rappeler ici car vous vous êtes enfui avant que j'aie pu vous le dire, c'est le talent que vous avez si généreusement dépensé dans ces quatre actes délicieux et fous, que traverse d'une exubérante gaieté la verve comique d'Aristophane.

OCTAVE MAUS

L'UNITÉ DANS L'ART

M. Fierens-Gevaert a fait mardi, sous ce titre, au Palais des Arts, une causerie qui mérite de ne point passer inaperçue. Le conférencier a exposé avec éloquence quelle était l'ancienne conception de l'Art, celle des Grecs, celle des artistes de la Renaissance, et a montré que, selon cette conception, la beauté devrait également imprégner toutes les manifestations de la vie. Tous les arts se proposaient un but commun qui était d'élever l'homme et d'embellir son séjour, et l'Art se retrouvait dans la forme d'une coupe ou d'une clé, aussi bien que dans l'œuvre du peintre ou de l'architecte. Aujourd'hui, les arts se sont désunis et marchent chacun dans sa voie propre. Il faut en revenir cependant à l'ancienne conception, qui était la bonne. C'est ainsi que la Peinture doit entretenir des rapports étroits avec l'Architecture, car son rôle principal est d'orne les monuments. Chez nous, de grands artistes ont conquis ce rôle de la Peinture : les Delville, les Montald, les Ciamberlani, les Fabry. Malheureusement, on ne les soutient pas, et il va se produire notamment cette chose étonnante qu'on ne verra les œuvres de ces maîtres ni au Solbosch, ni au Cinquantenaire, pendant l'Exposition universelle qui s'ouvrira bientôt. Celle-ci, d'ailleurs, nous exhibera une foule de reconstitutions architecturales, mais ne s'ennoblira d'aucune tentative d'un art nouveau, spécial à notre temps et à notre pays. Et pourtant les expositions de Milan et de Venise avaient prouvé que les Belges sont à la tête du mouvement de rénovation esthétique qui bouleverse en ce moment les habitudes académiques! Il est regrettable, vraiment, que l'Exposition universelle de Bruxelles ne leur ait pas donné l'occasion d'affirmer derechef le rang qu'ils ont su conquérir.

La causerie de M. Fierens-Gevaert a été longuement applaudie. Elle a produit une profonde impression sur le nombreux public qui y assistait.

G. R.

NOTES DE MUSIQUE

Le Troisième Concert de la Libre Esthétique.

Le deuxième quatuor à cordes (op. 30) de M. B. Hollander, par lequel débutait le concert, est une œuvre dans laquelle l'écriture classique ne nuit pas à la spontanéité du sentiment : ce dernier, bien qu'abstrait et indéfini, n'en est pas moins d'une noble élévation dans les mouvements lents et d'une fraîcheur juvénile dans les mouvements vifs. On ne peut guère trouver dans cette composition des qualités transcendantes d'originalité : elle appartient à la catégorie des œuvres bien faites, élégantes et distinguées sans superficialité, intéressantes surtout par l'ingéniosité de leur

facture et par le charme de leurs détails. Le Quatuor Zimmer lui donna une interprétation fort délicate et d'un joli nuancé.

Les *Quatre Pièces* pour piano de M. Théo Ysaye (*Prélude, Nocturne, Barcarolle et Danse*) ont ceci de particulier qu'elles sont conçues au rebours de ce qui est un « thème varié ». Dans la variation ordinaire, la mélodie ou tout au moins sa base harmonique ne change point : seule la figuration diffère de variation à variation ; dans les pièces de M. Ysaye, par contre, la préoccupation de synthèse se marque par l'emploi de figures d'accompagnement pittoresques qui réapparaissent comme une sorte de leit-motiv dans chacune des quatre pièces, dont le plan thématique respectif est entièrement différent. Il en résulte une remarquable unité « d'atmosphère » inspirée sans doute par la vision d'un même paysage qui sert de cadre toujours identique aux rêves successifs conçus par l'imagination du musicien. Et s'il faut en croire la délicate fluidité de la principale figure d'accompagnement, il doit certainement y avoir de l'eau dans ce paysage (1). M. Théo Ysaye exécuta lui-même, avec une virtuosité accomplie, ces charmantes pièces si finement ciselées et d'un impressionnisme si évocateur.

Pour finir, MM. Théo Ysaye, Zimmer, Ryken, Baroen et E. Doehaerd interprétèrent avec une conviction émue l'admirable *Quintette* (op. 1) d'A. de Castillon (1838-1873), composition d'une technique aussi parfaite que n'importe quelle œuvre de musique de chambre d'un Mendelssohn ou d'un Brahms, mais d'une expressivité autrement intense et vigoureuse. On rendra un jour universellement justice à ce premier élève de César Franck, le seul Français qui sut, avec Berlioz, écrire des « œuvres », dans toute la force du terme, pendant la période du second Empire, si lamentable au point de vue musical.

Le Quatuor Capet aux concerts Durant.

La deuxième séance n'a pas eu moins de succès que la première, et pour cause : MM. Capet, Hewitt et H. et M. Casadesus montrèrent une fois de plus, par leur interprétation des quatuors op. 131 et 135 de Beethoven, qu'ils connaissent à fond les ressorts secrets qui donnent à cette musique sa puissance et son inépuisable force de séduction.

Je les ai moins aimés dans le quatuor op. 18 n° 4 (l'un des premiers), dans lequel ils ont mis quelque nervosité, et exagéré la rapidité de certains mouvements. Mais cela est de nulle importance, quand on considère à quel point ils comprennent les derniers quatuors et ce qu'ils en tirent.

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Gaby.

On a beaucoup ri, à l'Alcazar, à la première de *Gaby*. On n'avait plus ri autant, au théâtre, depuis le *Mur de marbre*. M. Georges Thurner, l'auteur de *Gaby*, serait-il un auteur belge, ou bien aurait-il collaboré avec M. Bonmariage ou M. Giraud ? En tout cas, sa pièce autorise les pires suppositions.

Gaby est une comédie en trois actes. Au premier, nous sommes chez Gaby et son mari, à la campagne. Le mari de Gaby, industriel, est une sorte d'imbécile amoureux et craintif qui redoute toujours que sa femme s'ennuie aux champs. Mais Gaby ne s'ennuie pas, car le docteur et sa femme, deux vieillards aimables, lui font trouver le temps court. La femme du docteur surtout l'adore. Et voilà que leur fils, jeune médecin, revient passer ses vacances auprès d'eux. Ce sera un joyeux compagnon de plus dans leur petite société provinciale. Le jeune homme fait son entrée : O surprise ! Déjà Gaby et lui se connaissent. Quelques mois auparavant, en wagon, le jeune homme a eu l'occasion de refermer la portière

(1) Nous rencontrâmes, en effet, l'été dernier, M. Théo Ysaye sur les rives du Léman, à Saint-Gingolph, où il était installé. Parions que c'est dans ce site délicieux qu'il écrivit ces quatre pièces, où chantent les voix du lac. (N. D. L. D.)

qui s'était ouverte, tout contre Gaby, en pleine marche du train. La jeune femme avait eu très peur et ce simple geste du jeune médecin avait pris dans son souvenir une importance extraordinaire. Aussi à peine l'a-t-elle revu qu'elle se sent vraisemblablement émue plus qu'il ne conviendrait, car elle s'empresse de lui demander de ne jamais flirter avec elle et d'être son ami franchement et sans arrière-pensée. Cette singulière confiance n'a pas l'air d'étonner beaucoup le jeune homme, qui lui promet tout ce que veut Gaby. N'est-il pas fiancé, d'ailleurs, et le 8 août prochain ses fiançailles ne seront-elles pas rendues officielles ? Tout est donc pour le mieux.

Sécurité trompeuse, hélas ! Au deuxième acte, nous sommes à cette date fameuse du 8 août, et la femme du docteur, fort soucieuse, est toute aux préparatifs du dîner de fiançailles qui doit avoir lieu le soir même. Son fils l'inquiète : elle a deviné qu'il aime Gaby. Fort maladroitement, il lui avoue son amour et lui fait une confession qu'une mère, dans la réalité, n'aurait pas écoutée plus d'un instant. Cette mère a écouté la confession tout entière, s'indigne, se fâche, exige une séparation immédiate des deux amoureux. Comme par hasard, Gaby survient : scène d'amour entre les deux jeunes gens, qui prouve à tout le moins qu'ils s'aiment, c'est jusque là, en tout bien tout honneur. Et alors on ne comprend plus très bien la grande colère de la maman. Mais elle revient, la maman, et elle attaque Gaby. Celle-ci, atterrée, se borne à répondre : « Oui, madame ! » à tout ce que lui dit son interlocutrice irritée. Ces « Oui, madame, » répétés une quinzaine de fois, ont beaucoup amusé la salle. Finalement, par une volte-face inouïe, la mère furieuse, au contact de la douleur de Gaby, se change en une plaintive agnelle. Oui, elle exigera la séparation des coupables, mais seulement jusqu'au lendemain matin ! Et comme son mari, stupéfait, veut lui expliquer que ce n'est pas là une solution, elle s'empare et s'écrie que c'est déjà bien assez comme cela, que ces pauvres enfants s'aiment et souffrent, et que c'est bien dommage qu'ils soient honnêtes et ne puissent pas faire ce que tant d'autres n'auraient point manqué de faire à leur place. Et voilà de la morale à la mode, ou je ne m'y connais pas ! Cette fin d'acte a sombré dans une douce et unanime gaîté.

Au troisième, ne pouvant réussir à être l'un à l'autre, les amants vont fuir ensemble. Mais le mari, qui ne se doute de rien — c'est son rôle de mari ; cependant il est tout même un peu plus bête que nature ! — survient par hasard au moment suprême, et se met à faire de sa femme, au jeune docteur, un éloge aussi chaleureux qu'intempestif. Gaby entend tout, ne peut résister à l'émotion qui l'étreint et accourt se jeter dans les bras de son mari ! Elle ne le quittera pas. Elle ne le trompera pas non plus. Et qui, dans tout cela, est la tendre victime ? Le jeune docteur qui n'a plus ni maîtresse, ni fiancée, et qui s'en retourne tout seul chez son papa et chez sa maman !

Cette pièce, qui se propose d'être sentimentale et qui n'est que comique — involontairement — est une erreur de M. Georges Thurner à qui nous devons le *Passe Partout*, une comédie fort intéressante qui fut jouée l'an dernier aux Galeries. *Gaby* est bien jouée à l'Alcazar par M^{me} Suzanne Munte, MM. Hauterive, Bosc et Paulet.

GEORGES RENCY

LA MUSIQUE A LIÈGE

Les morts vont vite, dit la ballade de Burger ; or, voici le mois de mars enterré. Ressuscitons-le en quelques lignes ! — Bon souvenir du Concert des amateurs, ceux-ci bien stylés par M. Robert. *Aspiration*, de Léon Du Bois, est à citer pour sa belle tenue. M^{me} Paardekooper, de La Haye, est une cantatrice de style et de méthode qui a également ravi le public dans le Haendel, le Schumann, le Brahms, le Wolf, le Strauss. M. Schkolnick, disciple de Thomson, fait honneur à son maître. Émouvant, pur et énergique dans le Bruch, habile dans les *Sorcières* de Paganini arrangées par Thomson, il mérita les ovations spontanées de la salle entière.

Le troisième grand concert symphonique de M. Debeve fut un triomphe à tous égards : public surabondant, enthousiaste, élégant ; programme bien coordonné, solistes éminents. La sym-

phonie n° 3 de Saint-Saëns eut les honneurs de longs applaudissements; la grande ligne et les détails avaient été également étudiés. Que dire ensuite du trio Casals, Cortot, Thibaut qui n'ait été écrit? Leur collaboration fréquente a unifié leurs qualités, et c'est merveille de suivre cette trinité géniale à la recherche du vrai et du beau. M. Cortot fut personnel, neuf et très libre en ses *rubato* dans la *Polonaise* de Chopin; M. Thibaut aussi énergique que M. Casals dans le double concerto de Brahms. Ce sont là des fêtes mémorables.

Le Quatuor Charlier donnait du Mozart, du R. Strauss et du Schumann à la séance Dumont-Lamarche. Le quatuor en *fa* mineur du dernier et l'improvisation de la sonate en *mi* bémol, avec M. Henrion au piano, furent surtout remarquables.

Le deuxième et dernier concert du Conservatoire était consacré à deux reprises: *Psyché* et trois fragments des *Béatitudes* de César Franck. A part les chœurs d'hommes, rien ne fut digne du grand maître liégeois. Notons toutefois que M^{lle} Salmon, MM. Massart et Malherbe firent preuve de qualités distinguées et sérieuses.

L'*Amicale des anciens élèves de l'École moyenne* avait prié M. le professeur Dwelshauvers d'expliquer la naissance du style musical moderne; il l'a fait en un style si clair, avec une méthode si profonde et si sûre que tout le monde a été charmé de comprendre aisément des choses en réalité assez obscures pour les demi-profanes. Des exemples, bien choisis et plus ou moins attrayants, de Bach, Monteverde, Peri, Caccini, Pergolèse, Hamal, A. Scarlatti, Stanitz et Haydn furent interprétés avec talent par M^{me} Fassin, MM. Jaspas, Maris, Bauwens, Foidart et Vrancken. L'initiative de cette société aura des imitateurs, sans doute, et, nous l'espérons, une suite féconde.

GEORGES RITTÉR

NÉCROLOGIE

Eugène Vernon.

On nous annonce de Paris, la mort d'Eugène Vernon, l'auteur d'un très curieux roman, *Gisèle Chevreuse*, dont le style haché, tout en phrases brèves, souleva il y a quelques années de vives discussions. Par sa sensibilité et son imagination, l'œuvre s'élevait bien au-dessus de la production courante. L'auteur y marquait, avec un penchant pour les évocations d'un XVIII^e siècle galant et aristocratique, des dons précieux d'observation. Peintre, on l'eût rapproché de Charles Conder, petit-fils spirituel de Watteau.

Eugène Vernon est mort à Arcachon, succombant aux suites d'une pneumonie. Sa profession de médecin l'avait, nous écrit-on, averti de sa fin prochaine. Il avait fixé la date de sa mort aux environs du 15 avril, mais des troubles au cœur rapprochèrent l'échéance, et la fin d'Eugène Vernon fut brusque et sans souffrance.

On l'inhuma dimanche dernier au Père Lachaise.

O. M.

AGENDA MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, sixième concert symphonique durant, avec le concours de M. Laurent Swolffs, qui chantera, avec orchestre, pour la première fois à Bruxelles *Echo et Narcisse* de Gluck, le *Psautre du Prêcheur de St Othmar* de Kienzl et *Le Roi Saül* de Moussorgsky, instrumenté par A. Glazounow. (Salle Patria.) — A Liège, à 3 h. 1/2, concert du Conservatoire sous la direction de M. Ch. Radoux: Symphonie en *ut* majeur (Léon Delecroix); *Christine*, adaptation musicale pour orchestre (G. Huberti); Concerto en *la* mineur pour piano et orchestre (C. Smulders). Soliste: M. M. Jaspas; *Le songe de Pauline* (E. Tinel).

La section bruxelloise de la *Mutuelle Congolaise* organise pour demain, lundi, à 8 h., à la Grande Harmonie, un concert au bénéfice de sa caisse de secours avec le concours de M^{mes} Dar-

denne et N. Rosenbaum, cantatrices, Florival-Tayenne, pianiste et de MM. Cholet, violoncelliste, G. Culot, baryton, et de l'*Union Artistique*, chorale mixte sous la direction de M. H. Carpay. — Le même soir, à 8 h. 1/2, récital de M^{lle} G. Lievens, pianiste, à la Salle Patria.

La *Libre Esthétique* clôturera mardi prochain, 12 avril, à 2 h. 1/2, la série de ses auditions de musique nouvelle par une séance donnée à la mémoire des compositeurs Albeniz et Bordes, morts tous deux l'année dernière. M^{lle} Blanche Selva, professeur à la *Schola Cantorum* de Paris, reviendra tout exprès pour participer au concert, qui groupera en outre, comme interprètes, M^{lle} Marguerite Rollet, cantatrice, M. V. Houx, baryton, M. A. Strauwen, flûtiste, professeur au Conservatoire de Gand, et l'excellent Quatuor Zimmer. Au programme: la *Suite basque* pour flûte et quatuor à cordes de Bordes, les *Fantaisies rythmiques*, le *Caprice à cinq temps* et des mélodies du même auteur; d'Albeniz, une série de pièces pour piano extraites des *Chants d'Espagne*, d'*Iberia*, etc. Prix d'entrée: 3 fr.

Jeudi, à 4 h. 1/2, au Cercle artistique, deuxième séance de musique de chambre (Piano et Archets). Quintettes de Schumann et de Dvorak; trio (op. 9 n° 2) de Beethoven.

Dimanche 17, à 3 h. 1/2, à la Salle Patria, deuxième exécution de la *Passion selon saint Jean* par la Société J.-S. Bach avec le concours de M^{mes} Ohlhoff (Berlin), E. Schünemann (Berlin); MM. G. A. Walter (Berlin), G. Zalsman (Haarlem) et Ed. Jacobs (Bruxelles). Clavecin, M. G. Minet. Orgue, M. Janssens. Chœurs et orchestre de la société sous la direction de M. A. Zimmer.

L'École de musique de Saint-Josse-ten Noode-Schaerbeek a fixé au jeudi 21 avril, à 8 heures, sa distribution des prix et son concert annuel (rue Gallait, 131).

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes:

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. — Salon de la *Libre Esthétique* (l'Évolution du Paysage; Exposition rétrospective des maîtres paysagistes japonais; Exposition rétrospective d'A. Charpentier). De 10 à 5 heures. Les mardis, à 2 heures et demie, auditions musicales. Clôture: dimanche prochain, 17 avril.

CERCLE ARTISTIQUE. — Dernier jour de l'exposition de M^{lle} Baldauf, de MM. Corthals et Uytterschaut. — Demain, lundi, ouverture de l'exposition F. Dehaspe et G. Fichet.

GALERIE LE ROY. — Exposition de feu Isidore Verheyden (de 10 à 4 h.). Demain, vente publique (2 h.).

Le Roi ayant exprimé le vœu que les galeries de l'Exposition fussent ouvertes au public le jour de l'inauguration, le Comité exécutif, revenant sur la décision prise précédemment, a décidé que le 23 avril toutes les personnes, tant les titulaires de cartes de circulation permanente que celles qui auront pris un ticket d'entrée, auront libre accès dans tous les halls.

Au lendemain de l'Exposition de l'œuvre d'Isidore Verheyden au Cercle artistique, un comité s'était formé dans le but de commémorer le maître disparu. Son œuvre est achevée aujourd'hui. Le comité a pris la décision de fonder à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, dont Verheyden fut le directeur, un prix destiné à récompenser la meilleure exécution de la figure dans le paysage. La constitution de ce prix sera chose faite dans un bref délai. Elle aura ainsi coïncidé de bien près avec l'exposition de l'atelier Verheyden à la salle Le Roy et qu'une vente aux enchères va disperser demain.

C'est le 28 avril qu'aura lieu, en matinée, la première représentation d'*Iphigénie en Aulide*. Le cycle complet des six œuvres de Gluck montées au théâtre de la Monnaie sera joué du 6 au 12 mai et formera la première série des spectacles extraordinaires organisés par MM. Kullerath et Guidé à l'occasion de l'Exposition universelle.

D'ici là, il y aura encore une « première »: celle de *la Dorise*, drame lyrique de M. Galeotti, qui passera vraisemblablement le

lundi 18 avril. Cette soirée sera donnée au bénéfice de M. Jean Cloetens, contrôleur général.

Demain, lundi, huitième représentation d'*Eros vainqueur*.

Les représentations du *Vaisseau Fantôme* avec le concours de M. A. Van Rooy auront lieu aujourd'hui dimanche (matinée), mardi et vendredi (soirée) et dimanche prochain (matinée).

M^{me} Suzanne Desprès et les artistes du Théâtre de l'Œuvre, sous la direction de M. Ligné-Poe, représenteront mercredi prochain, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique, *Elektra*, tragédie en deux actes de H. von Hofmannsthal (adaptation en vers de MM. P. Strozzi et S. Epstein) et *Le Jeu de la Morale et du Hasard*, comédie en un acte de Tristan Bernard.

M. Lucien de Flagny, professeur à l'Académie de musique de Genève, fera demain, lundi, à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle (67, rue de la Concorde), une conférence sur la *Chanson française du XI^e au XIX^e siècle*. Audition musicale avec le concours de M^{lle} Hélène M. Luquiens, cantatrice, et projections lumineuses.

Notre collaborateur M. Jules Destrée fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, une conférence à la Maison du Peuple (Salle Blanche) : *Impressions de Méditerranée*.

A l'Institut des Arts (ancien Palais de Somzée), mardi prochain, à 5 heures, conférence de M. Edmond de Bruyn : *Aux sources de l'Escaut*. Jeudi, à la même heure, M^{me} Jané Dieulafoy : *Thérèse d'Avila*.

La presse allemande enregistre le très vif succès qu'a remporté à Leipzig la *Marie-Madeleine* de Maurice Maeterlinck, jouée pour la première fois en allemand.

Rappelons à ce propos, dit l'*Éventail*, que les autorités berlinoises avaient interdit l'œuvre de notre compatriote, qui devait être donnée au Deutsches Theater de la capitale germanique.

On nous écrit de Paris que la reprise d'*Ariane et Barbe-Bleue* à l'Opéra-Comique a obtenu, mardi dernier, un succès triomphal. Il y a eu après chaque acte cinq ou six rappels. « Rarement, ajoute notre correspondant, j'ai vu une salle aussi enthousiaste. L'exécution a d'ailleurs été excellente : artistes, orchestre et chœurs se sont surpassés. M^{lle} Mérentié a repris le rôle d'Ariane créé par M^{me} Georgette Leblanc, actuellement dans le Midi. Le reste de l'interprétation n'a pas changé depuis l'année dernière. »

De Rome :

« Les deux concerts symphoniques donnés sous la direction de M. Vincent d'Indy et avec le concours de M^{lle} Blanche Selva ont eu lieu à l'Angusteo les vendredi 1^{er} et dimanche 3 avril. M. d'Indy est arrivé, grâce à l'autorité qu'il exerce sur les musiciens et à ses dons exceptionnels de chef d'orchestre, à rendre expressif un orchestre habituellement indifférent aux nuances et que déconcertent encore les subtilités de Debussy ou de Roussel.

Le premier programme comprenait *Namouna* (Lalo), *Psyché et Eros* (G. Franck), *Istar* (V. d'Indy), *Nuages et Fêtes* (Debussy)

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1811, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

et la *Symphonie sur un chant montagnard français* (V. d'Indy). Le second : *Symphonie* (E. Chausson), *Sarabande et Menuet* (V. d'Indy), *Variations symphoniques* (G. Franck), *Pelléas et Mélisande* (G. Fauré), *Soir d'été* (A. Roussel) et *L'Apprenti sorcier* (P. Dukas).

La néfaste influence de Mascagni, de Puccini et autres, dont la musique italienne a tant de peine à se libérer, rend les initiatives de ce genre des plus nécessaires. Les œuvres exécutées, désormais consacrées et pour ainsi dire classiques, n'en ont pas moins soulevé des polémiques aussi vives que, naguère, les œuvres de Wagner. Mais l'exemple donné par M. d'Indy, qui a livré une belle bataille à la routine, ne sera pas perdu et paraît devoir ouvrir à la musique en Italie des horizons neufs.

Les débuts d'Édouard Colonne furent modestes et la renommée qu'il atteignit, il la paya d'un travail acharné. « Né à Bordeaux en 1838, d'une famille d'origine italienne, dit M. Ch. Malherbe, archiviste de l'Opéra, dans le touchant discours qu'il prononça aux funérailles, il gagnait sa vie dès l'âge de huit ans. Son père, un violoneux de village, allait, le dimanche, dans la campagne, faire danser les paysans au son d'un pauvre crin-crin, et l'enfant accompagnait son père, il jouait du flageolet dans cet embryon d'orchestre, et rapportait au foyer familial les quelques sous que lui valait son humble virtuosité. Plus tard, il vint à Paris et entra au Conservatoire; il obtint les prix de violon et d'harmonie; mais pour gagner le pain quotidien, il donnait des leçons tandis qu'il en recevait; il enseignait ce qu'il savait à peine; il devenait professeur en restant élève. L'Opéra lui valut ses premiers appointements fixes en l'admettant parmi ses violonistes. »

Le célèbre Velasquez *la Vénus au miroir*, acheté pour 1,125,000 francs par la National Gallery de Londres, est, dit le *Gil Blas*, déclaré suspect!

Un critique d'art a découvert dans le coin inférieur gauche du tableau quatre initiales : J. B. D. M., qu'il traduit par Juan-Baptista del Mazo, gendre de Velasquez. Et voilà l'Angleterre très émue, comme le fut récemment l'Allemagne à propos d'un Watteau, suspect quoique impérial.

Sottisier :

.... en collaboration avec Guillaume De Greef, notre grand pianiste.

Le Soir.

Reprise du *Vaisseau fantôme* : Réalisé par des artistes éminents, MM. Antoon Van Rooy dans le rôle du Capitaine, M. Bender pour Baland, M^{me} Lucie Weydt pour Erik....

Le National.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,
préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40x58 centimètres
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen »,
numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de 1 à 50, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :
Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grottesque et du Tragique à notre époque** (1904). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Îles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1904).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANÇOIS DE MCOMANDRE. — **Claudiel et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec

une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination**.
Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'ARÉVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprime sur papier de la Maison KEM. rue de la Buanderie. 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Trust : I. *Le Point de vue littéraire* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Isidore Verheyden (CAMILLE LEMONNIER). — Expositions (O. M.). — Deux Conférences (G. R.). — Notes de musique : *Le dernier Concert de la Libre Esthétique, le sixième Concert Durant, la conférence-audition de M. de Flagny et de M^{lle} Hélène-M. Luquiens* (CH. V.). — Une histoire de l'Art (L. M.). — Vente Isidore Verheyden. — Le Théâtre à Paris : *La Bête* (F. M.). — Chronique théâtrale : *Nick Carter, les Saltimbanques* (G. R.). — Agenda musical. — Petite Chronique.

LE TRUST

I. — Le Point de vue littéraire

Depuis *le Mystère des Foules*, M. Paul Adam avait toujours rêvé de faire une œuvre de synthèse sociale, son œuvre. Ses dons étonnants d'animateur étaient à l'étroit dans les cadres étriqués du roman contemporain et, toujours, ils les brisaient. Le moindre des contes des *Tentatives passionnées* l'atteste.

Déjà dans la série qui va de *l'Enfant d'Austerlitz* à *la Rose* il avait tenté cet effort. Mais la matière sur laquelle il avait travaillé, malgré qu'il l'eût rendue très vivante, était tout de même historique, c'est-à-dire échappant en grande partie à son autorité de créateur. Et puis, il s'agissait d'autrefois.

M. Paul Adam est un homme d'aujourd'hui. Les formes de notre société le passionnent, il étudie les problèmes dont nos vies sont les chiffres. Tout en lui le prédestinait à aboutir à une œuvre moderne et vivante,

où les héros ne seraient plus, comme suivant les vieilles formules, des individus, mais des collectivités.

Dès renseignements de journaux et de revues, puis un voyage en Amérique lui révélèrent la puissance extraordinaire des trusts, dont rien jusqu'ici n'avait donné une idée. Le pouvoir du roi le plus autocratique et le plus attentif à surveiller son royaume n'est qu'une ombre en comparaison de la formidable *réalité* de puissance que possède un chef de trust. Puissance d'ailleurs anonyme, s'accroissant presque automatiquement et de plus en plus hors du contrôle du *promoter*, ayant pour la soutenir et l'animer la présence de l'Argent, devant quoi tout s'incline.

Ce pouvoir nouveau et toutes les conséquences qui en découlent dans les différentes portions de l'univers où il s'exerce, où les nécessités commerciales du monopole entrepris l'amènent à s'exercer, ses contre-coups immédiats sur les foules qu'il occupe, qu'il lèse, qu'il atteint en bien ou en mal, sur leur mentalité, leur bien-être, sur les formes du gouvernement, sur les mœurs, sur l'esthétique, tout cela apparut à M. Paul Adam comme dans une révélation, ainsi que le sujet le plus beau, le plus riche, le plus neuf capable de séduire un romancier tel que lui. Car il n'excluait aucun des éléments d'émotion du roman d'autrefois, tout en y ajoutant des éléments nouveaux dont presque personne n'avait songé à tirer parti.

En effet, sauf MM. Wells et Rosny et le génial Walt Whitman, peu d'écrivains ont été séduits par la beauté qui se dégage de la contemplation des foules envisagées comme personnages. Il a été longtemps d'accord avec



la sensibilité du moment, avec l'état des mœurs, il est resté en tout cas plus facile d'isoler d'une foule quelques personnages pour leur donner le rôle de héros et contempler leurs actions : sujets des romans et des drames.

Mais pour montrer comment agit une foule, comment se comportent plusieurs foules vis-à-vis d'une série logique d'événements qui les atteignent et qu'elles modifient à leur tour, il faut une imagination d'une qualité à la fois plus fine et plus puissante, un don d'évocation plus intense et plus juste et, pour tout dire, une élaboration et un travail matériel considérables.

Aussi M. Paul Adam a-t-il mis cinq ans et demi à parachever *le Trust* (1).

Surtout si je pense à la grâce facile des anecdotiers sentimentaux ou au ronronnement des poètes élégiaques et individualistes, je demeure confondu devant les proportions de cette œuvre, devant le labeur préparatoire que représente le plus bref de ses chapitres. Il ne s'agit rien moins que de la lutte soutenue contre un trust américain par un créateur d'usines et de villes industrielles, M. Héricourt. Les conditions du combat sont tellement disproportionnées que M. Héricourt ne peut vaincre qu'en participant lui-même au trust par l'apport privilégié de son entreprise, par sa voix prépondérante dans les Conseils.

Il a élevé un collaborateur plus âpre, plus violent, plus cruel que lui devenu vieilli et apaisé, et ce jeune homme séduit sa fille. Il ne peut l'en empêcher. Dès le premier chapitre nous voyons donc — symbole vraiment saisissant de la faiblesse du plus admirable individu contre les forces anonymes des sociétés et de l'argent — M. Héricourt engagé dans un engrenage de faits inexorables amenant des décisions nécessaires, lesquelles engendrent à leur tour des faits et ainsi de suite, avec la rigueur des lois physiques. De roue en roue le laminant, le broyant, il lutte, il bande son énergie individuelle de créateur et d'homme d'action pour résister, pour modifier les faits et les décisions, et d'une certaine manière il n'est pas vaincu : en ce sens que ses intérêts personnels restent sauvegardés. Il est même aux yeux des foules une incarnation du génie des affaires, un potentat. Mais, sur un plan plus élevé, triomphe la force immense des Nombres qui, se multipliant chaque jour, débordent les volontés des inventeurs et des promoteurs. Autour du trust foisonnent des milliers d'affaires filiales et naissent des combinaisons nouvelles exigeant l'activité d'élites nouvelles sur des sols nouveaux. Et, au fur et à mesure que l'action se déroule, nous voyons le trust se ramifier dans quatre pays de l'Univers : à Cuba, en France, aux États-Unis, en Égypte.

1) PAUL ADAM : *Le Trust*, roman. Illustrations de Maxime Delthomas. Paris, chez Fayard (« Les Inédits de Modern Bibliothèque »).

Avec une surprenante virtuosité, M. Paul Adam, au lieu de laisser dans la pénombre du second plan ces foules diverses modifiées par le trust, leur donne au contraire le premier rôle. C'est en les montrant directement, violemment atteintes ou exaltées dans leurs intérêts par les combinaisons des grands hommes d'affaires, qu'il s'ingénie à suivre la marche de l'intrigue. Elles sont, pour employer la phraséologie mystique de l'auteur, les masques innombrables de l'idée du livre. Ce procédé lui donne une réalité qu'il n'aurait point sans cela et le sauve du danger de l'abstraction.

Je reconnais très volontiers qu'une telle œuvre n'est pas aisée à lire. Il faut y apporter une grande somme d'attention. Mais j'estime que c'est tant pis si nous sommes gâtés par l'abondance des livres faciles et qui n'exigent que deux heures d'une lecture distraite. Nous ne marchandons pas notre tension d'esprit à un bouquin de philosophie ou de sciences; pourquoi exigerions-nous d'un roman qu'il ne fit que nous amuser et qu'il ne contint pas une idée sérieuse, une idée difficile?

C'est à nous de suivre ceux qui veulent nous mener un peu haut. Ce n'est pas à eux de conjurer à notre paresse.

Il me faudrait un volume pour consigner les réflexions que m'a suggérées *le Trust*. Je ne prétends qu'à en donner ici quelques-unes, sans ordre.

Une chose entre toutes m'a frappé et qui, selon moi, tendrait à prouver que le salut pour la nouvelle formule d'art tentée par M. Paul Adam consisterait à se fondre avec l'ancienne. Je veux dire que l'émotion tirée de l'observation des foules ne peut obtenir son maximum d'intensité que si elle s'exalte au contact de l'émotion tirée des actes et des pensées de personnages individuels.

Ainsi dans *le Trust* se fondent les deux formules (j'emploie ce mot dans son sens le plus favorable, bien entendu). Racontez l'aventure de M. Héricourt en ne donnant aux collectivités qu'une caractérisation hâtive et vague, elle s'effondre, privée de l'élément dramatique apporté par la contradiction. Mais racontez l'histoire du trust et des foules en la décapitant du personnage de M. Héricourt, elle devient anonyme, insaisissable et également vague.

Avec un sens très subtil de la psychologie, M. Paul Adam n'a pas fait (il s'en est expliqué dans des interviews) de M. Héricourt un caractère de premier ordre : il l'a montré au contraire hésitant, sentimental, vieilli, fatigué, devenu par endroits inégal à l'œuvre entreprise jadis dans le feu d'une jeunesse active et sans scrupules. Mais précisément ces nuances le dépouillent de tout caractère « héros de roman », elles en font un homme, le type si intéressant de l'homme mûr. Et le drame qui se joue entre lui et les foules qu'il asservit et qui le débordent, entre lui et les Nombres fourmillants,

entre lui et les élites et les pensées nouvelles, entre lui et le mouvement de la vie, apparaît bien plus intense et plus pathétique le long des cent phases de ce livre fort, mouvementé, rapide, foisonnant, écrit dans une langue dense, haletante et d'une vitalité impérieuse et comme hallucinée.

FRANCIS DE MIOMANDRE

ISIDORE VERHEYDEN

Il y a environ quatre ans mourait à Bruxelles ce peintre admirable. Je l'avais connu aux heures jeunes de la vie, dans ce verger de Groenendael où j'écrivais le *Mâle*. En le regardant peindre, je croyais voir se dérouler le décor même de mon livre.

Il me fut donné ensuite de le suivre presque pas à pas dans sa vaillante carrière: je pus voir ainsi son âme tendre et rude grandir à travers ses communions avec la nature. Il fut, en effet, un homme de la nature au sens multiple du mot. Il aima d'une passion constante la vie profonde des arbres, les eaux, le ciel, la terre. La même sève torrentielle qui coure aux artères vives du sol sembla ruisseler dans son œuvre. Il ne se lassa pas de peindre: quand la mort le terrassa, ce fut comme si le coup de hache de ses grands bûcherons l'eût frappé au cœur sous sa forte écorce.

Verheyden fut de ceux desquels on peut dire qu'ils ne vécurent aucun jour sans une émotion, un noble geste, une action de grâces envers le dieu universel. Son cœur battait puissamment tout près de ce cœur secret des choses que tout le monde n'entend pas et qui retentit aussi bien dans le sanglot de la source, le frémissement du brin d'herbe, l'éclatement du bourgeon que dans la palpitation des lointaines étoiles.

Verheyden eut ce vertige de la création qui est le signe des grandes âmes panthéistes. Une force sans défaillance l'associa au miracle renouvelé des saisons, à l'épanouissement vernal, aux fructifications de l'été, aux moûts suprêmes de l'automne. Il fut non seulement un peintre: il fut surtout le Peintre, peignant comme le pommier donne ses pommes, comme l'eau coule, comme après l'hiver c'est le printemps qui recommence. Le portrait, la nature morte, le paysage, l'homme de la glèbe, en se proposant ses modes d'expression essentiels, lui mirent aux mains les miroirs où se reflètent le plus directement les aspects durables du monde. Ils lui servirent à manifester, d'un effort qui ne connut pas la lassitude, la généreuse force de vie qui lui avait été départie.

Son œuvre, dans son ensemble, est une longue fête émerveillée: il exalta les forces, les météores, les renaissances, les joies sacrées de la genèse. D'innombrables vergers épanouissent chez lui le bouquet nuptial de l'année; les ardentes canicules rugissent par dessus ses moissons mûrissantes; il alterne les silences lourds de l'août avec le bruit de cuivre et de cymbales qu'on croit entendre au temps des vendanges et qui fait penser à d'immortelles bacchantes.

Son bon sens rude dédaigna les allégories: il peignit la visibilité et l'évidence à travers le drame de la vie, et de la mort. Il les peignit en Flamand grisé de lumière, d'air, de mouvement et chez qui prévaut la spontanéité du temperament. Quand il fait ses bûcherons et ses paysans, c'est encore la terre qu'il exprime à travers eux. Ses paysages et ses portraits ont une ampleur de santé et de vie de bel ouvrier heureux.

Il n'est pas travaillé par des poussées contradictoires: dès le début, il va droit son chemin et ce chemin est celui des vergers en fleurs, des grands bois tout saignants de mûres, des mares grasses et fermentées. Il est le peintre des formes violentes et étalées de la terre. D'un coloris rutilant et polichromé, il applique une touche emportée à une sorte de sens décoratif du paysage. Sa facture est large, active, généreuse, d'un jet et d'une sûreté qu'il garde à travers l'abondance magnifique de sa production.

CAMILLE LEMONNIER (1)

EXPOSITIONS

MM. F. Dehaspe et G. Fichet occupent depuis huit jours la petite salle du Cercle artistique. L'un, fidèle aux sites de la Meuse et de la Lesse, décrit d'un pinceau minutieux et précis les vallons ardennais emplis d'ombre au fond desquels miroite un cours d'eau. Il célèbre la gloire des genêts, l'orgueil des chênes et des rochers. On le sent ému par la beauté du paysage, bien que sa main n'en traduise qu'avec quelque sécheresse les aspects souriants ou tragiques. A vouloir tout exprimer avec une égale conscience, sans nul sacrifice, l'artiste émousse la sensation esthétique qui seule crée l'œuvre d'art.

M. Fichet analyse moins, résume davantage ses impressions. Son exposition actuelle marque un progrès sur ses Salons précédents, encore que ses études trahissent souvent une vision trop superficielle. Le peintre a beaucoup voyagé: la Bretagne, la Suisse, l'Écosse lui ont fourni, avec la Campine et le Brabant, une grande diversité de thèmes. Il y a parfois dans ses notes de Saint-Guénolé et du Faouët de jolies trouvailles d'harmonie et de mise en page.

O. M.

DEUX CONFÉRENCES

Samedi dernier, à l'Hôtel de ville de Bruxelles, devant une salle absolument comble, M. Camille Lemonnier a exalté dans son magnifique langage, fleur de mots étincelants comme des bijoux précieux, la grande mémoire sacrée de Charles de Coster. Il a évoqué le temps misérable où vécut l'auteur d'*Ylenspiegel*, parmi des buveurs de bières incompréhensifs et blagueurs que les proscrits de France devaient peu à peu éveiller à la vie de l'intelligence. Il a dit toute la splendeur de l'œuvre capitale de De Coster et la place qu'elle devrait occuper dans chaque foyer belge, comme une bible nationale. Enfin il a fait la leçon au public et lui a tracé, d'une manière infiniment émoivante, ses devoirs envers ses artistes et ses écrivains. Et quand il s'est tu, félicité, remercié par Edmond Picard, une interminable ovation, qui se prolongea jusque sur la Grand-Place, salua le maître dont l'âme éloquente avait si superbement vibré sous les vieilles voûtes sonores. Et voilà terminée la deuxième campagne des *Amis de la Littérature*, campagne fructueuse, n'en doutons point, et qui sera suivie de beaucoup d'autres. Les cinq conférenciers de cette année se feront entendre à l'Exposition dans le courant de l'été.

Au Palais des Arts (ancien Palais de Sornée, rue des Palais) M. Edmond de Bruyn a parlé d'une manière charmante des *Sources de l'Escaut*. M. de Bruyn appartient à cette école de philosophes et d'artistes occidentaux qui demandent aux choses de la Terre le secret de leur sens le plus intime et le plus profond. Il confesse la Nature et nous redit ses confidences. Il est allé s'asseoir, sur le plateau de Saint-Quentin, au bord de la mare qui

(1) Préface du catalogue de l'exposition ouverte la semaine dernière à la galerie Le Roy et suivie de la dispersion aux enchères de l'atelier Verheyden.

contient la première eau du grand fleuve, et il a rêvé aux destinées de cette onde de si chétive apparence. Il a visité tout le pays d'alentour et y a glané des souvenirs. Et comme on glose autour du berceau d'un grand homme, Edmond de Bruyn muse et s'attarde avec une pieuse joie autour des origines du fleuve qui a fait Anvers. Sa conférence, qu'on pourra lire, le mois prochain, dans la *Vie intellectuelle*, est un superbe morceau de littérature. Elle a obtenu un très grand succès. G. R.

NOTES DE MUSIQUE

Le dernier Concert de la Libre Esthétique.

Il s'agissait de célébrer deux artistes de grande valeur, morts l'un passé, Charles Bordes et Isaac Albeniz : le premier fut avec M. Vincent d'Indy le fondateur de la *Schola Cantorum* et l'un des principaux ouvriers de la renaissance musicale française de la fin du XIX^e siècle ; l'autre fut, pour l'Espagne d'aujourd'hui, un maître dont l'art neuf et original doit être mis en parallèle avec celui de Zuloaga dans le domaine de la peinture.

Cette commémoration fut simple et pieuse, comme elle devait l'être. L'intimité de la *Libre Esthétique* convenait à ces deux musiciens si différents de tempérament, mais qui s'accordaient néanmoins sur un point essentiel : l'indépendance artistique.

Bordes apparaît, dans l'ensemble, comme un rêveur doux et mélancolique, d'une sensibilité très fine et très spontanée, aimant la nature d'un amour profond et sincère, toujours préoccupé cependant d'enclorre sa pensée, si neuve soit-elle, dans un moule classique d'un équilibre parfait.

Albeniz est, par contre, un exubérant, un amoureux de la vie dans ses manifestations les plus colorées et les plus pittoresques ; il aime à laisser vaguer son imagination musicale au gré de ses visions, et la forme naît tout naturellement chez lui de la plastique même des objets qui l'inspirent : aussi est-il surtout lui-même quand il écrit de la musique à programme.

M^{lle} Blanche Selva fut l'interprète d'élite qui fit revivre les aspects divers de l'œuvre de piano de Bordes et d'Albeniz. Le *Caprice à cinq temps* et les *Quatre fantaisies rythmiques* de Bordes ne donneraient, isolés, qu'une idée fort incomplète du maître, tandis qu'Albeniz est presque tout entier dans les sept pièces excellentement choisies qu'annonçait le programme, et tout spécialement dans celles extraites des deux premiers cahiers d'*Iberia*. L'œuvre la plus récente du musicien catalan : *Évocation, El Puerto, Triana* et surtout l'incomparable *Almeria*, où sa vision s'affine et s'atténue si délicieusement.

La *Suite basque* de Bordes pour flûte et quatuor à cordes, qui fut exécutée l'an dernier à la *Libre Esthétique* et dont je louai alors l'exquise poésie (1), fut redonnée, cette année, avec le même succès, par les mêmes interprètes : M. Strauwen et le Quatuor Zimmer.

Un choix fort heureux des mélodies de Bordes complétait le programme : M^{lle} Marg. Rollet chanta avec son charme coutumier *Promenade matinale, Sur un vieil air et Petites fêtes* ; M. V. Houx mit au service de *Du courage!* et de l'adorable *Heure du berger* sa voix au timbre si prenant et la vivacité d'une intelligence qui nous réservera encore bien des surprises.

Le sixième Concert Durant.

Le dernier grand concert a eu lieu dimanche passé avec le concours de M. Laurent Swolfs. L'excellent ténor a chanté, avec une distinction parfaite et un sentiment très juste de l'expression, un air d'*Écho de Narcisse*, le dernier drame de Gluck, le *Psaume du Prêcheur de Saint-Othmar*, de M. Kienzl, dont la beauté sévère et pure console un peu de la médiocrité de la plupart des œuvres allemandes contemporaines, et le *Roi Saül*, la première mélodie écrite par Moussorgsky, chant de guerre d'allure épique, mais d'un classicisme qui le différencie d'une façon singulière des compositions plus récentes du grand maître russe.

(1) Voir l'*Art moderne* du 14 avril 1909.

La partie symphonique du concert avait été mise au point d'une manière tout à fait remarquable. Le *Concerto brandebourgeois en sol majeur*, de J.-S. Bach, fut exécuté dans un mouvement très vif et avec une extrême précision. La *Grande Pâque russe* de Rimsky-Korsakoff, déjà interprétée en 1908, lors du concert russe organisé par M. Durant, a été réentendue avec plaisir, et la *Symphonie fantastique* de Berlioz, qu'on n'avait plus donnée à Bruxelles depuis assez longtemps, a obtenu tout le succès que méritait sa puissante originalité et l'interprétation vivante dont elle bénéficia.

La conférence-audition de M. de Flagny et de M^{lle} Hélène-M. Luquiens à l'Université nouvelle.

Ce fut une charmante séance, au cours de laquelle M. de Flagny exposa, en un raccourci élégant et clair, les principales étapes de la *Chanson française du XII^e au XIX^e siècle* : exposé fort simple, d'où fut bannie la fastidieuse érudition, et où seule domina la préoccupation de montrer l'« esprit » qui caractérise la chanson aristocratique et la chanson populaire des siècles passés.

M^{lle} Hélène Luquiens illustra la causerie de M. de Flagny par une série d'exemples frappants qu'elle chanta de façon à satisfaire et à charmer les plus difficiles. Sa voix est d'un timbre exquis et sonne merveilleusement, tant dans les effets de force que dans ceux de demi-teinte. Ses interprétations dénotent une intelligence rompue à toutes les nuances du sentiment et écartent tout ce qui pourrait donner l'impression du factice et du convenu. Sa compréhension parfaite du sens poétique, dramatique ou satirique des textes mis en musique lui permit de chanter avec une égale autorité des œuvres d'esprit absolument opposé, telles que les chansons d'amour des trouvères et les chants révolutionnaires de 1789.

Le public attentif et enthousiaste de l'Université nouvelle apprécia comme il convenait l'intelligence et le charme de l'excellente artiste et l'applaudit chaleureusement. Ch. V.

UNE HISTOIRE DE L'ART

L'*Histoire de l'Art* (1) telle que l'a comprise M. André Michel, l'éminent conservateur et professeur à l'École du Louvre, constitue un véritable et très complet inventaire des richesses artistiques du monde entier. Seul un groupe de savants spécialistes, sous l'habile direction de M. André Michel, pouvait exposer avec une précision et une science aussi absolues l'évolution de la pensée artistique que nous voyons se dérouler depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours.

Six volumes de cette véritable encyclopédie ont déjà paru, le tome I traitant de l'*Art pré-roman* et les suivants de l'*Art roman*, de la *Formation et de l'expansion de l'art gothique*, de l'*Évolution de cet art, du Style flamboyant et du réalisme*, et enfin des *Débuts de la Renaissance*.

Grâce à ses milliers de reproductions artistiques, choisies avec un discernement averti, nous passons en revue non seulement les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture, mais encore tout ce qui s'est fait de plus remarquable en architecture, en gravure, en orfèvrerie, en émaillerie, en céramique, en ferronnerie, en tapisserie, en ivoire, en numismatique et en peinture sur verre.

Des auteurs bien connus en Belgique tels que MM. Eulart, C^{te} Durrieu, Prou, Fourcaud, Michel, Bouchot, Guiffrey, Koechlin, Bertaux, etc., sont les garants les plus certains de la valeur des chapitres qu'ils consacrent tour à tour à leurs études favorites.

L'ouvrage mérite d'être signalé, car il constitue aux débuts du XX^e siècle un véritable monument consacré à l'art, absolument indispensable à ceux qui désirent rester au courant des progrès faits dans l'histoire comparée de l'esthétique dans tous les pays.

L. M.

(1) ANDRÉ MICHEL. *Histoire de l'Art, depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*. 6 vol. parus. — 15 francs le vol. — Librairie Armand Colin, rue de Mazières, 5, Paris.

Vente Isidore Verheyden

La vente des tableaux et études composant l'atelier Isidore Verheyden, qui a eu lieu la semaine dernière sous la direction de MM. J. et A. Le Roy, a produit un total de 48,185 francs.

Voici quelques-uns des principaux prix : n° 1, *Dans les Polders*, 1,300 fr. ; n° 2, *Dimanche matin*, 2,100 fr. ; n° 3, *Lisière de forêt (automne)*, 2,500 fr. ; n° 5, *Le Chemin dans le bois (automne)*, 2,500 fr. ; n° 6, *Le moulin à eau (Campine)*, 1,700 fr. ; n° 7, *Matin de juillet (marais)*, 3,200 fr. ; n° 8, *Les Dunes de Coq-sur-Mer*, 2,200 fr. ; n° 9, *La Moisson en Brabant*, 2,500 fr. ; n° 10, *Le Pommier en fleurs*, 2,700 fr. ; n° 12, *Les Bourgeois à la campagne*, 1,225 fr. ; n° 14, *La Sortie du troupeau*, 2,600 fr. ; n° 15, *Le Moissonneur*, 2,600 fr.

M. Camille Lemonnier avait, dans la préface du catalogue, évoqué en traits expressifs la physionomie ardente et probe du peintre. Nous la reproduisons ci-dessus en hommage à la mémoire d'un artiste profondément regretté de tous ceux qui l'approchèrent.

LE THÉÂTRE A PARIS

La Bête, pièce en quatre actes, par M. E. EDMOND FLEG
(THÉÂTRE ANTOINE.)

Correspondance particulière de l'Art moderne.

Une jeune fille aime en secret un jeune savant, mais elle est violemment désirée par un homme pervers et égoïste qui l'affole, la fascine, la maintient exaspérée et attentive par sa seule insistante présence. Il la prend d'ailleurs un beau soir, pour en finir. Puis il l'épouse. Et après l'avoir épousée, il continue à affoler, car c'est un homme insensible et qui en est réduit, pour éprouver une sensation, à toutes les perversités. Il lui fait faire la cour par son ancien camarade de fête. Puis il la reprend, toujours par les sens où il la domine. *La Bête*. Mais de révolte en révolte, elle finit par tout avouer à son vieux camarade d'enfance, le jeune savant, qui l'emmène. Le mari la suit, mais l'amour du jeune homme a été plus fort que les mauvais souvenirs. La perverse puissance s'effondre. *La bête est morte*.

Le sujet était superbe. Mais il aurait fallu le voir du dedans en dehors et non pas du dehors en dedans. La pièce est construite par les moyens de la logique abstraite, avec, comme personnages, non pas des êtres vivants, mais des types. Aussi y retrouve-t-on, en guise de réalité, toutes les formules du théâtre contemporain. Il y a là un monsieur pervers dont le sadisme fleurit le collège, une femme pure et honnête, un brave garçon, deux mères du répertoire, des viveurs, un savant qui rêve d'une vie de travail ; et tout ce monde s'agit sans trop de conviction dans une aventure qui semble le reflet d'une véritable aventure humaine.

Dans la vie réelle, les gens pervers (car il y en a) ne parlent pas de leur perversité, ils ne s'en doutent même pas. Ils la subissent comme un mal secret, et il émane d'eux, sans qu'ils en aient conscience, un trouble malsain qui altère la vie autour d'eux des honnêtes gens (il y en a aussi). Tout se passe en nuances, et c'est par la suggestion de telle attitude révélatrice, de tel mot ingénu et terrible que doit agir le dramaturge pour parler de ces choses.

Et ainsi de suite pour tous les caractères possible. C'est le procédé d'un artiste comme M. Henry Bataille, c'est le seul procédé juste. Mais il n'appartient qu'à ceux dont la sensibilité domine les autres facultés. Chez un écrivain comme M. Edmond Fleg, qui ne manque ni d'esprit, ni de bonnes intentions, l'intelligence et la volonté ont établi une armature que rien n'a pu remplir ensuite. *La Bête* est du domaine de l'essai, de la thèse, non du drame.

F. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Nick Carter. — Les Saltimbanques.

Nick Carter, qu'une troupe de passage représente en ce moment au théâtre des Galeries, est une pièce américaine, bien qu'elle ait pour auteurs deux Français, MM. Bisson et Livet. Elle est américaine au point que le « soiriste » de la *Dernière Heure* rendait compte de sa première représentation vingt-quatre heures avant qu'elle eût eu lieu, et saluait le succès d'un artiste qui ne fait même pas partie de la troupe ! Si ce n'est pas là le comble de l'américanisme, je ne m'y connais plus.

Si *Nick Carter* est une pièce américaine, cela ne l'empêche pas d'être très amusante et de renouveler très ingénieusement quelques « effets » impressionnants. Le détective Nick Carter et le bandit amoureux Melvil sont des adversaires de taille, et leur lutte acharnée et pittoresque, avec match de boxe, course de chiens policiers, évasions, surprises, assassinat et enlèvements, ne laisse pas faiblir un instant l'intérêt. *Nick Carter* est très bien joué aux Galeries par MM. Aurèle Sydney, Paul Robert et Chabert, M^{lles} Dereval et Catchea.

Au Molière, bonne reprise des *Saltimbanques*, la jolie opérette de MM. Ordonneau et Ganne. M^{lle} Armel est une délicieuse petite saltimbanque persécutée. M^{lle} Dolnay remplit à merveille le maillot de Marion. MM. Dubressy en Paillasse et Harli en Grand Pingouin ont été applaudis avec cette aimable exubérance qui est de règle au théâtre de la rue du Bastion.

G. R.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche à 3 h. 1/2, deuxième audition de la *Passion selon St-Jean*, de J.-S. Bach, sous la direction de M. A. Zimmer avec le concours de M^{mes} Ollhoff et Schünemann, de MM. Walter, Zalsman, Ed. Jacobs, Minet et Janssens (Salle Patria).

Mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, concert donné par M^{me} F. Litvinne avec le concours de MM. G. Lauweyrens, pianiste, et P. Bazelaire, violoncelliste. Outre le cycle complet des *Amours de poète* de Schumann, que l'éminente artiste chantera dans une nouvelle traduction d'elle-même en hommage au maître dont le monde musical fête le centenaire, le programme comprendra un air de l'*Alceste* de Gluck, des lieder de Beethoven, Fauré et Moussorgsky, et la *Mort d'Isolde*. Billets chez Breitkopf et Haertel. — Le concert que devait donner le même jour à la Salle Patria M^{me} de Skarbek, cantatrice, est ajourné à une date indéterminée par suite d'une grave indisposition de l'artiste.

Mercredi, à 8 h. 1/2, dernière séance du Quatuor Capet aux Concerts Durant (Salle Patria). Programme : quatuors à archets de Beethoven n° 2 (op. 18 n° 2) ; n° 13 (op. 130) et n° 15 (op. 132). — A 8 h. 1/2, séance de la section belge de la S. I. M. (Salle Erard), avec le concours de M^{me} A. Béon, MM. Van Hout, Delfosse, Van Bever et Boone. Conférence par M. E. Clousson.

Judi, à 8 h., concert annuel de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek (rue Gallait, 131). Au programme, outre les œuvres interprétées par les lauréats du dernier concours, l'*Ave Maria* de F. Wut, le *Coq et la Poale* (a capella) de Lully, le *Madrigal* et les *Djinns* de Fauré et *Rebecca* (soli et chœurs) de César Franck.

Vendredi, à 8 h., Salle Patria, concert de musique brésilienne par l'orchestre de M. F. Durant avec le concours de M. A. De Greef, etc.

Dimanche prochain, à 2 h., quatrième concert du Conservatoire. On y exécutera d'importants fragments de *Parsifal* avec le concours de M^{me} Emma Beuck et de M. Ernest Van Dyck, ainsi que la *Faust-Ouverture* de Wagner et l'*Ouverture de Freischütz*. Répétition générale pour les abonnés le vendredi 22 avril, à 2 h. Répétition générale publique le mercredi 20 avril, à la même heure.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* fermera irrévocablement ses portes aujourd'hui dimanche, à 5 heures. Nous engageons vivement les retardataires à ne pas manquer l'occasion de voir, temporairement réunis, les chefs-d'œuvre des Écoles belge et française qui, dès demain, vont regagner les galeries particulières et musées d'où une circonstance heureuse les a momentanément fait sortir.

L'Exposition du Portrait belge au XIX^e siècle qu'organise la *Société royale des Beaux-Arts* s'ouvrira au Musée moderne le mardi 26 avril, à 10 heures du matin. Elle comprendra ce que l'art du portrait a produit de plus marquant en Belgique. Parmi les ensembles les plus importants qui y seront réunis, citons ceux des œuvres de Navez, de de Winne, de Wauters, sans parler des autres maîtres du portrait tels que Leys, Gallait, Cluysenaer, Hennebicq, Mellery, Evenepoel, de la Hoesse, Khnopff, etc.

Cette exposition, qui ne peut manquer de présenter un grand intérêt, restera ouverte jusqu'au 29 mai.

La direction générale des Sciences et des Arts organise à l'Exposition internationale de Bruxelles une section qui intéressera vivement le public : elle réunira dans la salle réservée aux conférences un ensemble de portraits, bustes, médaillons et médailles d'hommes de lettres belges, — ceux d'hier et d'aujourd'hui.

Destinée à marquer l'importance de la renaissance des Lettres belges, cette exposition groupera en outre les maquettes ou esquisses des monuments élevés à des littérateurs (Ch. De Coster à Ixelles, A. Rodenbach à Roulers, Ledeganck à Ecloo, Guido Gezelle à Courtrai, A. Clesse à Mons, Detrièreux à Liège, Max Waller à Hofstede, etc.), des spécimens de toutes les revues littéraires belges, des autographes, des caricatures, des exemplaires d'œuvres musicales inspirées aux compositeurs belges et étrangers par nos poètes, etc.

Le Musée de Gand prêtera à cette exposition la grande composition de M. Van Rysselberghe la *Lecture*, où figurent, entre autres, les portraits de Maeterlinck et de Verhaeren, et à laquelle fera pendant le groupe de portraits de MM. Gilkin, Giraud, Glésener, Octave Maus, des Ombiaux, Maurice Kufferath, Van Zype, etc. exécutés par M. G.-M. Stevens.

A l'intérêt documentaire, l'Exposition des Portraits d'hommes de lettres belges alliera un réel attrait artistique.

C'est, ainsi que nous l'avons annoncé, le 1^{er} mai que sera inauguré à Liège le Salon de l'*Œuvre des Artistes*, qui aura cette année, en raison de ses adhésions recueillies en Belgique et à l'étranger, un exceptionnel intérêt.

Aux noms des invités que nous avons cités, il faut ajouter ceux de MM. H. Bloomfield, La Gandara, Caro-Delvaile, Drésa, P. Laprade, A. Favre, M^{lle} L. George, et, parmi les Belges, MM. Ensor, Gouweloos, Leempoels, Watelet, Richir, H. Thomas, etc.

Le Roi et la Reine ont déjà donné maintes preuves de l'intérêt qu'ils portent aux artistes. En voici une toute récente, dont la *Gazette* se fait l'écho :

« La Reine est allée prendre elle-même des nouvelles d'Eugène Laermans. Le peintre farouche et somptueux des paysans, des chemineaux, des vagabonds, est, on le sait, sourd depuis son enfance. Or, depuis près de deux ans, l'artiste souffre des yeux. Ce puissant regard, aux visions tragiques et éblouies, se voilait. Une opération a été accomplie ; une seconde, décisive, doit être le mois prochain et rendre ces yeux précieux à la lumière. Mais, en attendant, Laermans est réduit à l'inaction.

La Reine, qui avait admiré récemment des œuvres du peintre à la *Libre Esthétique*, a appris tout cela. La fille de l'oculiste Karl-Theodore, qui lui longtemps l'aide de son père, a compris que, en ces heures sombres, on devait à l'artiste un réconfort. Et samedi après-midi, une automobile de la Cour s'est arrêtée devant la maison de la chaussée de Gand, qu'Eugène Laermans habite avec sa vieille mère. La Reine venait voir le peintre, le rassurer par des gestes apaisants, dire à sa mère comment,

pourquoi son fils guérirait et donnerait encore des chefs-d'œuvre à l'Art belge.

Puis elle a manifesté le désir de voir l'atelier, situé chaussée de Jette. Elle y a elle-même conduit l'artiste, en auto, et, longuement, a regardé les œuvres et les études où s'exprime un si puissant talent, s'est efforcée d'exprimer à l'artiste et son admiration et sa confiance dans l'avenir ».

Le trait est vraiment touchant dans son émouvante simplicité.

« Il y a, dit le *Petit Bleu*, unanimité touchante et accord parfait en ce qui concerne les statues qui se dressent impudemment sur la balustrade de l'avenue De Mot : ce sont des horreurs !

Qu'on les badigeonne en blanc, en vieux bronze ou qu'on les peigne aux couleurs nationales, on ne les empêchera pas de jeter une note discordante dans ce coin de la ville où tant d'efforts se sont rencontrés pour soutenir notre renom de bon goût, d'éclectisme, de peuple ami des arts, etc. »

Qu'on les enlève ou qu'on les casse à coups de marteau, peu importe : l'essentiel est qu'elles disparaissent sans retard. Mais par quoi les remplacer ? Notre confrère propose une solution excellente : leur substituer les moulages des statues que modéla Constantin Meunier pour le *Monument du Travail*. « L'Ancêtre, le Semeur, le Mineur accroupi, l'Ouvrier au repos, dit-il, présenteraient le double avantage de s'ériger près de l'entrée de l'Exposition, en symboles de cette magnifique manifestation de l'activité humaine, et de représenter dignement l'art national. Le noble et fier génie de Constantin Meunier, dont nous devrions nous enorgueillir et que d'aucuns — des officiels surtout — persistent à méconnaître, mérite mieux que les minces hommages qui lui ont été rendus. »

Souhaitons que cette idée soit réalisée. Elle est de nature à rallier toutes les sympathies.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que sur l'initiative de M. Jacquain, échevin des Beaux-Arts, la proposition ci-dessus a été soumise au Collège.

C'est demain, lundi, qu'aura lieu au théâtre de la Monnaie la première représentation de *la Dorise*, drame lyrique de MM. Illica et Galatti. On répète en outre *Iphigénie en Aulide*, qui passera prochainement et complètera la série des six œuvres de Gluck entrées au répertoire.

Du 9 au 19 mai, le théâtre offrira l'hospitalité à la troupe de Monte-Carlo, à ses artistes, ses chœurs, ses décors. Les représentations, dirigées par M. Léon Jehin, comprendront *Mefistofele* de Boito, le *Viel Hiegl* de R. Gunsbourg, *Don Quichotte* de Massenet, le *Barbier de Séville* de Rossini, interprétés avec le concours de M. Chaliapine.

Une exécution intégrale en langue allemande de l'*Anneau du Nibelung* sera donnée sous la direction de M. Otto Lohse, premier chef d'orchestre de Cologne, les 30 et 31 mai, 2 et 4 juin, avec le concours de MM. Ernest Van Dyck, Hensel, A. Van Rooy, Bender, Zador, Kuhn, Schützendorf, Keller, Delrne, et de M^{mes} Saltzman Stevens, Kirkby-Linn, Fay, Dehmlow, Kuhn-Brunner, David-Bischoff, Rohr, Wolff, H. et O. Blumenthal et M. Stadt.

La location sera ouverte, pour la série des quatre soirées, le lundi 25 avril. Pour les soirées isolées, le lundi 23 mai.

Nous avons annoncé qu'un comité s'est constitué en vue d'ériger, par souscription, dans l'une des salles où se fit le plus fréquemment applaudir M^{me} Clotilde Kleeberg-Samuel, un modeste mémorial ressuscitant dans le marbre la physionomie expressive de l'artiste si vivement regrettée.

Les frais d'exécution matérielle devant seuls entrer en ligne de compte, le comité espère réunir promptement les ressources nécessaires et fait appel aux admirateurs de M^{me} Kleeberg Samuel pour qu'ils lui fassent parvenir leur souscription le plus tôt possible. Celles-ci doivent être adressées au secrétaire de cette pieuse manifestation, M. Nelson Lekime, 35, rue Royale, à Bruxelles.

M. Crickboom, professeur au Conservatoire de Liège, ouvre à Bruxelles, chaussée de Wavre 21, une école pour l'enseignement du violon (cours inférieur, moyen et supérieur ; préparation au professorat ; musique de chambre).

L'École Crickboom, dont l'inauguration aura lieu mardi pro-

chant, à 2 h. 1/2, paraît appelée à un succès certain, son fondateur s'étant classé au premier rang des virtuoses formés par Eugène Ysaÿe et ayant, d'autre part, tant en Belgique qu'à l'étranger, fait ses preuves d'éducateur attentif et compétent.

Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser chaussée de Wavre 21, ou rue de la Réforme 26, à Bruxelles.

M^{me} Armand, du théâtre de la Monnaie, donnera le 9 mai, à 4 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra, l'audition de son cours d'opéra et d'opéra comique. Des fragments de *la Bohème*, *Hérodiade*, *Aïda*, *Lohengrin*, *Samson et Dalila*, *les Huguenots*, *le Maître de chapelle*, *Sigurd*, *Manon*, *le Barbier de Séville* et *la Tosca* seront interprétés en costumes et avec décors. Pour les places, s'adresser chez les éditeurs de musique et 49 rue Philippe-le-Bon.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES SONT GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Sottisier.

Critique musicale :

M. Van Dyck a interprété, avec son art incomparable de diction, le drame de Walter, des *Maîtres Chanteurs*.

Programme des plus intéressants : la Symphonie en *ut* mineur, de Beethoven, ... la « Société française », de V. d'Indy, etc.
La Libre Parole, 11 avril.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre.
préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40 x 58 centimètres.
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen », numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de 1 à 50, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS, Éditeurs

4, place de la Madeleine, PARIS

- CLAUDE DEBUSSY. — **Hommage à Haydn** pour le piano. — *Prix net* : 1 fr. 75.
ID. — **Ronde de Printemps**. — Images — pour orchestre n^o 3. Transcription à 4 mains par ANDRÉ CAPLET. — *Prix net* : 4 francs.
- PAUL DUKAS. — **Prélude élégiaque** pour le piano (Centenaire d'Haydn).
Prix net : 1 fr. 35
ID. — **Polyeucte**, ouverture pour la tragédie de CORNEILLE. Réduction pour piano à 4 mains par G. SAMAZEUILH. — *Prix net* : 4 francs.
- GABRIEL GROVLEZ. — **Reveries** (Souvenirs), pièce pour le piano. — *Prix net* : 3 francs.
B. HOLLANDER. — **Quatuor à cordes n^o 2** (op. 30). Partition et parties.
Prix net : 10 francs.
- VINCENT D'INDY. — **Menuet** pour le piano sur le nom d'Haydn. — *Prix net* : 1 fr. 75.
ID. — **Wallenstein**, trilogie d'après SCHILLER (op. 12). Réduction pour piano à deux mains par G. SAMAZEUILH. — *Prix net* : I. *Le Camp de Wallenstein*. 3 fr. 50. II. *Mar et Thècle*. 2 fr. 50. III. *La Mort de Wallenstein*. 3 fr. 50.
- MAURICE RAVEL. — **Menuet** pour le piano sur le nom d'Haydn. — *Prix net* : 1 fr. 35.
FLORENT SCHMITT. — **Étude** pour le *Palais Hauté* d'Edgar Poe (op. 49). Réduction de l'orchestre pour piano à quatre mains par l'auteur. — *Prix net* : 6 francs.

Publications nouvelles de la SOCIÉTÉ MUSICALE G. ASTRUC et C^{ie}.

- MAURICE DESREZ. — **Le Printemps**, poème musical en quatre parties pour piano et violon.
Prix net : 8 francs.
ID. — **La Prière du Poète** (R. DE MONTESQUIEU), chant et piano.
Prix net : 2 fr. 50.
ID. — **A l'Épreuve** (CARMEN SYLVA), chant et piano. — *Prix net* : 2 fr. 50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés.

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture,
Sculpture. Philosophie. Histoire,
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à
très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront
envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la
Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant
en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges
d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique
à notre époque** (1904). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance**
(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1904).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudiel et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec

une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète**
(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination.**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

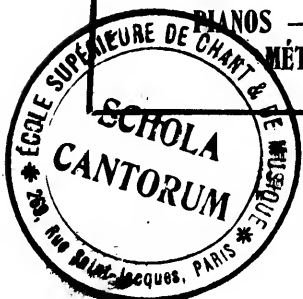
Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Bruxelles. — Imp. V^o MONNOM, 32, rue de l'Industrie.



Ce qu'il dit du rôle *actuel* des trusts est parfaitement exact, d'ailleurs. Dieu veuille qu'ils se bornent, longtemps encore, à ne pas le dépasser. Tout serait pour le mieux s'ils ne faisaient que préparer, par le développement du progrès matériel et de l'aise, l'humanité à concevoir un nouvel idéal et à le servir. Malheureusement, avec l'aise grandit aussi l'égoïsme...

FRANCIS DE MIOMANDRE

LA DORISE

Il y a dans le théâtre de Bernard Shaw une pièce intitulée *Mistress Warren's profession* qui décrit l'existence double d'une femme dont nul ne soupçonne les hontes secrètes. Pour trouver les ressources nécessaires à l'éducation de sa fille, Mistress Warren exerce une profession inavouable : sous les dehors de la plus parfaite *respectability*, elle dirige deux ou trois de ces maisons que les dimensions exagérées de leur numéro distinguent habituellement de leurs voisines. On devine l'angoisse du drame qui se déroule dans le cœur de l'héroïne pour dérober à tous l'humiliant mystère.

Le livret de M. Illica repose sur un conflit analogue. Développé avec logique, il eût pu offrir des situations émouvantes et remuer les cœurs en excitant la pitié. Par malheur l'action est si obscure et si invraisemblable qu'elle n'intéresse personne.

La Dorise, divette fêtée au Palais Royal, reine du chant et de la galanterie, prend, démaquillée, l'aspect d'une très honorable et vertueuse bourgeoise. Sa fille Aurore est fiancée à Fabrice, jeune cavalier élégant, et le but de toute une existence de duplicité, de mensonge, d'hypocrisie, douloureusement subie par un miracle d'amour maternel, va être atteint lorsqu'un oncle du futur mari, vieux célibataire habitué des coulisses et coureur de cotillons, reconnaît dans l'irréprochable M^{me} Alays la folâtre Dorise. Tout s'écroule. On n'épouse pas la fille d'une courtisane... Mais qui prouve que l'oncle Didier n'a pas été abusé par une extraordinaire ressemblance?

Fabrice s'introduit, le soir, dans la loge de l'actrice. La voix de celle-ci, sa beauté le fascinent et le doute reste entier dans son âme, tant est grande l'habileté d'Alays à déjouer les pièges que lui tend la curiosité enfiévrée du jeune homme. Une dernière épreuve : il aime Dorise, il la veut toute, il la comblera d'or et de bijoux. Qu'elle lui résiste, il aura arraché au sphinx son secret...

Mais Alays ira jusqu'au bout du sacrifice. Caressante, passionnée, elle attire Fabrice dans ses bras, et celui-ci pousse un cri de joie et de délivrance : rien n'était vrai, car jamais la mère d'Aurore n'aurait consenti à ce parjure!

Au troisième acte, le mariage s'accomplit en un paisible décor de province. Ici, l'illogisme des événements atteint son paroxysme. L'oncle Didier, après avoir tout tenté pour éloigner Fabrice d'Aurore, insiste pour que l'union soit célébrée sans retard. Mieux encore, dans une scène tout à fait inattendue, il supplie Alays de l'épouser. On apprend alors avec stupéfaction que Didier fut l'unique amour de la Dorise, qui jamais ne mena l'existence des courtisanes... Le dénouement va donc être heureux? Point. Au seuil d'un bonheur certain, après avoir assuré celui d'Aurore, Alays se tue. Sa mort a le double inconvénient de révéler le mystère ignoré et d'être de la plus complète invraisem-

blance. Mais les larmes ont sur les spectateurs plus d'action que la joie.

Sur cette affabulation incohérente, dont quelques accents dramatiques masquent mal le vide et dont l'expression littéraire est d'une parfaite vulgarité, M. Galeotti a écrit une partition dont le défaut principal est l'absence de style, ou plutôt, — ce qui revient au même, — l'emploi de tous les styles connus, depuis les flonflons de l'opérette viennoise jusqu'aux tonitruances tétralogiques. C'est le carrefour des nations, quelque chose comme une exposition universelle où fraternisent et claquent au vent les drapeaux d'Italie, d'Allemagne, de France, d'Autriche...

La musique de M. Galeotti, qui s'inspire à la fois de Puccini, de Strauss (Johann), de Gustave Charpentier et de Wagner, trahit une inexpérience de métier qui surprend à une époque où l'art d'instrumenter est devenu presque un mérite banal. On ne peut lui dénier une certaine verve, de la spontanéité dans l'essor mélodique, du brio dans son lyrisme Montmartrois, mais combien sa pensée s'alourdit sous le poids d'une orchestration de fortune où se mêlent et grincent en de continuel, tutti toutes les sonorités! Futaie sans clairières, cet assourdissant accompagnement symphonique couvre constamment les voix. Il mugit sans trêve, et vainement l'oreille y cherche l'attrait d'un équilibre polyphonique ordonné avec tact, d'une trouvaille de timbres, d'une coloration judicieuse.

L'action de M. Sylvain Dupuis consiste essentiellement à refréner ce vacarme, et j'admire la patience, — j'allais dire la résignation, — avec laquelle il accomplit sa tâche. Mais il ne peut, malgré sa bonne volonté et tout son talent, galvaniser une œuvre dictée par une aussi fâcheuse esthétique.

Ce qu'il faut admirer plus encore, c'est l'admirable création qu'a faite du rôle hybride d'Alays M^{me} Croiza. Chacune des incarnations de cette grande artiste est une révélation nouvelle, et si sa voix est superbe d'ampleur, de timbre et d'expression, l'actrice mérite tous les éloges pour la sobriété, la vérité, la justesse d'accent et de gestes avec lesquelles elle compose ses personnages. Sous les falbalas de la Dorise comme dans la toilette puce, à la fois sévère et délicate, d'Alays, elle a triomphé avec une égale aisance. M^{lle} Symiane, soubrette charmante, M. Saldou, ténor de voix sonore mais d'expression monotone, MM. Decléry et La Taste ont encadré le mieux du monde l'héroïne de ce drame artificiel et compliqué, auquel un public plus sensible aux extériorités du théâtre qu'aux émotions de la musique a fait un bruyant succès.

OCTAVE MAUS

LE VERS LIBRE

La revue italienne *Poesia* ayant ouvert une enquête internationale sur le vers libre, un grand nombre d'écrivains de divers pays adressèrent à son fondateur, M. F.-T. Marinetti, leur opinion sur cette forme, encore vivement discutée, de l'expression poétique.

Les avis de MM. Gustave Kahn, Émile Verhaeren, Vielé-Griffin, C. Maclair, Henri de Régnier, Stuart-Merrill, Francis Jammes, Henri Ghéon, Albert Mockel, Gabriele d'Annunzio, R. de Souza, Arthur Symons, de M^{mes} la comtesse de Noailles, Rachilde, Hélène Vacaresco et de maints autres poètes viennent d'être réunis en un volume qui résume les phases et dégage la synthèse de l'im-

portante évolution subie par la poésie contemporaine (1).

On lira avec intérêt la page écrite, en réponse au questionnaire de *Poesia*, par M. Emile Verhaeren. Elle fixe avec clarté les lois de la poésie libérée :

«Le rythme est le mouvement même de la pensée. Pour le poète toute pensée, toute idée même la plus abstraite se présente sous la forme de l'image. Le rythme n'est donc que le geste, la marche ou l'allure de cette image.

Les mots traduisent la couleur, le parfum, la sonorité de celle-ci. Le rythme, sa dynamique ou sa statique.

Grâce aux anciennes formules — qui ne tenaient compte que de la mesure syllabique — le poète était obligé d'emprisonner tout geste, toute marche, toute attitude de sa pensée dans une forme invariable, ne se souciant jamais de la vie spéciale de chaque image. En certains cas heureux elle s'y adaptait comme le gant s'adapte à la main; le plus souvent l'adaptation ne pouvait se faire. C'étrist alors comme si dans ce même gant on s'acharnait à fourrer une tête ou le bras tout entier.

La poésie nouvelle supprime les formes fixes, confère à l'idée-image le droit de se créer sa forme en se développant, comme le fleuve crée son lit.

Toutefois cette réelle liberté ne confère aucun droit ni à la fantaisie, ni à l'arbitraire. Liée à la pensée-image, faisant corps avec elle, la nouvelle forme poétique obéit aux règles les plus strictes. Elle cesse d'être une forme et devient un chaos, dès qu'elle ne détermine pas scrupuleusement un geste, une marche ou une attitude de la pensée présente. Les bons poètes y réussissent avec aisance, les autres s'y appliquent en vain. Il leur reste la ressource de se cantonner dans les vieilles formules, de les user de plus en plus au frotement de leurs pensées banales.»

EMILE VERHAEREN

NOTES DE MUSIQUE

La Passion selon saint Jean à la Société J.-S. Bach.

Il a été rendu compte dans *l'Art moderne* de la première audition de la *Passion selon saint Jean*, qui, on s'en souvient, eut lieu en janvier (2). Le succès qu'elle obtint de la M. Zimmer à reprendre le chef-d'œuvre; cette seconde audition, organisée dans des conditions d'interprétation à peu près identiques, a été accueillie avec une faveur aussi marquée que la première. Seules, les solistes femmes n'étaient plus les mêmes, et, au lieu de Mes^{mes} Noordewier-Reddingius et de Haan-Mannifarges, il nous fut donné d'entendre M^{lle} Stapelfeldt, — un bon contralto chantant avec style, — et M^{me} Bruckwilder qui, bien que très en progrès, a encore beaucoup à apprendre pour établir un équilibre parfait entre le charme de sa technique vocale et les nécessités expressives du texte. M. Walter, — l'Évangéliste, — a d'étonnantes qualités de chanteur et une irréprochable diction, mais il faut avouer que trop souvent son récit s'imprime d'une teinte d'apitolement qui est bien près d'atteindre la fadeur. M. Zalsman est admirable de sobriété simple; il m'a semblé pourtant qu'il poussait un peu loin la préoccupation de donner au Christ un caractère impersonnel et qu'il y avait peut-être une légère erreur à n'en faire qu'un symbole, aussi immatériel que le Saint-Esprit dans la cantate *O Ewigkeit, du Donnerwort*: vous rappelez-vous l'indi-

cible impression de mystère que donnait M. Zalsman en chantant avec ce même calme inexpressif le passage de cette cantate où l'on entend descendre du ciel la voix du Saint-Esprit? C'était au Cercle artistique, il y a deux ans, lors du mémorable festival Bach.

L'orchestre et les chœurs de M. Zimmer sont en voie d'atteindre l'absolue perfection. C'est merveille de voir la conviction qui les anime et la richesse expressive qui en est la conséquence. Une expérience comme celle de la Société J.-S. Bach montre à quel point sont vaines les discussions sur la question de savoir s'il faut ou non rendre la musique du cantor plus accessible à notre sentiment moderne, en renforçant les masses instrumentales et chorales au delà de ce qu'il a prévu ou de ce dont il pouvait disposer lui-même. Que l'on fasse ainsi là où c'est possible, je n'y vois nul inconvénient... Mais que l'on ne vienne pas critiquer des exécutions où, par force majeure, l'on est forcé de se passer de ces moyens supplétifs. Un petit orchestre, et des chœurs peu nombreux, comme ceux de M. Zimmer, sont tout aussi aptes à rendre l'esprit de la musique de Bach que d'imposantes masses chorales doublées d'un grand orchestre. Car l'« esprit », c'est l'essentiel; et c'est une erreur trop répandue de croire qu'on peut l'exprimer mieux par des moyens matériels plus familiers à nos oreilles déformées par la musique de « notre » temps. En vérité, les moyens importent peu: ce qu'il faut, avant tout, c'est, de la part des exécutants, une compréhension consciente de ce qu'ils ont à interpréter, et, de la part du public, la bonne volonté de pénétrer le sens expressif des œuvres indépendamment de leur technique.

La Deuxième séance de la Section belge de la Société internationale de musique.

Cette séance a été consacrée à l'audition de diverses œuvres de musique de chambre de la première moitié du XVIII^e siècle.

M. E. Closson fit une causerie introductive extrêmement intéressante sur les origines et l'évolution de la *Sonate* et de la *Suite*. Claire, méthodiquement ordonnée, dite d'un ton familier et sans pédantisme, cette courte conférence, où s'alliaient harmonieusement une érudition sûre et de larges vues synthétiques, prépara admirablement l'auditoire aux exécutions qui suivirent. Celles-ci furent un pur régal. Trois *Sonates* du Gantois J.-B. Lœillet (1653-1728) et une *Suite* d'un des nombreux musiciens qui portèrent le nom de Caix d'Hervelois formaient le programme: musique exquise, d'un sentiment délicieusement aristocratique, d'un tendre raffinement dans l'expression des sentiments tempérés d'allégresse ou de mélancolie, — les seuls d'ailleurs qu'elle prétende exprimer.

La variété des instruments pour lesquels ces divers morceaux sont écrits écarte toute impression de monotonie: l'une des sonates de Lœillet combine la flûte avec le clavecin, la seconde la viole d'amour avec le clavecin et la dernière est une *Sonate à trois* pour flûte, hautbois et clavecin. La *Suite* de Caix d'Hervelois met en œuvre la viole de gambe qui accompagne le clavecin.

La basse continue de ces diverses œuvres a été réalisée par M. Beon avec un art parfait et un sens raffiné du caractère propre à chaque mouvement. M^{me} Beon exécuta ces réalisations au clavecin avec infiniment de goût et de dextérité. Les parties de flûte, de viole d'amour, de viole de gambe et de hautbois furent jouées avec un irréprochable talent par MM. Boone, Van Hout, Delfosse et Van Bever.

CH. V.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Elektra

Le Cercle artistique a eu la bonne fortune de pouvoir offrir à ses membres une représentation d'*Elektra*, la tragédie de Hugo von Hofmannsthal, par M^{me} Suzanne Desprès et toute la troupe de l'Œuvre. On sait que le drame musical de Richard Strauss, que nous entendrons prochainement à la Monnaie, suit fidèlement le texte de Hofmannsthal en développant seulement davantage la

(1) *Enquête internationale sur le Vers libre et manifeste du Futurisme*, par F.-T. MARINETTI, Milan, Éd. de *Poesia* (rue Senato, 2).

(2) Voir *l'Art moderne* du 30 janvier.

danse d'Elektra et tout ce qui suit le meurtre de Clytemnestre. Elle est très belle, très puissante et d'une terrible grandeur, cette tragédie, et Hofmannsthal a su vraiment tirer des effets nouveaux des malheurs des Atrides. Ici, c'est la vengeance purement humaine, ou mieux purement inhumaine qui s'exerce, et non la volonté des dieux qui arme le bras du parricide Oreste, comme dans Sophocle. La danse d'Elektra, ivre de joie parce que le meurtre de sa mère venge enfin son père assassiné, est d'une effroyable beauté. Est-il besoin de dire que M^{me} Suzanne Després a été une Elektra magnifique, jouant ce rôle orageux avec une passion toute nue, sans convention, sans rien d'apprêté, dans un splendide mouvement de nature et de vérité? A ses côtés, M^{mes} Margès et Norma, MM. Desmares et Ligné Poe se sont également fait applaudir.

G. R.

L'AFFICHE ILLUSTRÉE

Nous avons protesté à maintes reprises contre la laideur des affiches illustrées par lesquelles sont annoncés à l'étranger nos services de transport, nos centres de tourisme et de villégiature, etc. A son tour, un rédacteur de la *Chronique* dont la signature Bob masque un des écrivains les plus délicats et les plus spirituels de la Belgique développe le même thème :

« Les gares, dit-il, servent de salles d'exposition à une imagerie harmonieuse et violente. Voyez en France; quels sites n'ont pas donné à un artiste une formule heureuse de lignes ou de couleurs qui attire l'étranger? Voyez en Autriche, spécialement depuis un an ou deux qu'il s'y est fondé un organisme gouvernemental pour attirer le touriste. Il n'est pas jusqu'à l'Algérie, jusqu'à l'Espagne qui n'aient leurs affiches prometteuses de lumière et de soleil.

En Belgique, tout l'effort gouvernemental s'est porté à favoriser les paquebots d'Ostende-Bouvres : on lui doit quelques belles affiches de Cassiers. Quant à Spa et au littoral, on a cru le populariser assez en les incarnant en quelques petites femmes à-côtés d'yeux « Viens donc par ici; joli touriste », baigneuses ou joueuses de tennis.

Au cours de cette année, j'ai beaucoup vagabondé; on voit assez fréquemment dans les champs, devant un beau site qu'elle attriste, une vaste pancarte annonçant l'exposition. On voit aussi dans les gares un cadre qui contient des pseudo-photographies en couleurs : Roche-a-Bayard, Grand-Place de Bruxelles, hôtel de Bruges. C'est laid! laid! — et inutile. Il faut se mettre le nez dessus pour y voir, et de même que la pancarte de l'Exposition qui enlaidit les sites, cela prouve que la Belgique s'entend à faire de la laideur avec de la beauté. Démonstration au moins superflue...

Je suis convaincu pourtant — et d'après mon expérience et celle d'autrui — de l'efficacité de l'affiche simple, qu'on voit de loin, s'en lésant joliment nos Ardennes, la Meuse, la Flandre, ses villes, ses bellairs, son littoral.

Le Rocher-Bayard et la cascade de Coe, ne sont des merveilles que pour ceux qui n'ont jamais passé la frontière ou qui ne connaissent que la ligne de Courtrai à Bruxelles.

Mais j'y songe, l'art de l'affiche — Cassiers excepté — existe-t-il en Belgique? Eh bien, qu'on le fasse naître!

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Œdipe et le Sphinx. — La Belle Hélène.

Ironie des choses! Dans la même chronique, être amené à parler de la spirituelle parodie d'Offenbach et de la très sérieuse et très noble tragédie de Péladan! L'antiquité qui éblouit et celle qui rugit de douleur et d'épouvante! Et pourtant, de part et d'autre, c'est la Fatalité qui joue le grand rôle : fatalité, ce qui fait succomber Hélène aux charmes du beau Paris; fatalité, ce qui arme le bras d'Œdipe et lui fait commettre son parricide. Mais

il convient d'arrêter là la comparaison entre deux œuvres qui hurlent de se trouver réunies sous ma plume irrévérencieuse.

C'est toujours avec plaisir qu'on réentend *la Belle Hélène*, et ce plaisir est encore accru quand c'est — comme aux Galeries en ce moment — M^{me} Tariol-Baugé qui prête au rôle d'Hélène le triple attrait de sa beauté, de son talent de sûre comédienne et de sa voix chaude et souple. A côté d'elle, M. Grillières est un Paris séduisant. On a fait à cette reprise le plus vif succès, et la partition d'Offenbach, jouée avec soin par l'orchestre de M. Maubourg, a paru jeune comme si elle ne comptait pas exactement quarante-six printemps.

Mais il faut parler de *Œdipe et le Sphinx*, et me voilà bien embarrassé. Bien embarrassé à plusieurs points de vue. Tout d'abord, cette tragédie a été jouée sur un théâtre de fortune — le petit théâtre mal outillé du Palais des Arts — par une troupe manquant d'expérience. Si M. Pierre Boigne, dans le rôle d'Œdipe, M^{me} Banca-Costa, dans celui de Jocaste, et une artiste anonyme dans celui du Sphinx ont mérité de sincères applaudissements, leurs compagnons ne semblaient pas tous à la hauteur de leur mission. Et je ne le constate que pour faire comprendre que, sans doute, la tragédie de Péladan vaut mieux que l'effet qu'elle a produit.

Ensuite M. Jean Delville, l'organisateur de cette soirée d'art pur, prend soin de nous avertir dans une note du programme que « les tragédies du Péladan s'inspirent de la pensée initiatique d'Élisée et sont fidèles à la doctrine des Grecs inités, parce que l'auteur est conscient de la valeur des arcanes de la tradition ésotérique ». Voilà qui augmente mon embarras. *Œdipe et le Sphinx* a donc un sens secret, un sens extra et supra-littéraire... Comment apprécier, en ce cas, cette tragédie, moi qui avoue humblement ne rien connaître aux arcanes de la tradition ésotérique? J'ai bien compris qu'*Œdipe* est surtout l'exaltation de l'effort humain qui triomphe des monstres; mais cela, c'est trop clair, et ce ne doit pas être le vrai sens ésotérique.

Quoi qu'il en soit, j'ai admiré de fort beaux passages, décidés là, au cours de l'œuvre, et surtout au deuxième acte : la douleur de Jocaste pleurant un époux, ses résistances à l'idée d'un nouvel hymen qu'on veut lui imposer pour sauver la patrie, l'apparition d'Œdipe, l'instinctif mouvement de Jocaste qui, sans reconnaître en lui un fils, sent une irrésistible sympathie l'incliner tout à coup vers lui, ce sont là des scènes de grande et noble poésie, exprimées en un langage digne des héros et des dieux. Mais je ne puis parvenir à saisir la ligne directrice de la pièce. Après nous avoir remplies d'horreur à l'idée qu'Œdipe va devenir l'assassin de son père et l'époux de sa mère, après nous avoir fait assister à la réalisation de ces tragiques prophéties, comment l'auteur termine-t-il sa pièce par une sorte d'apothéose qui nous montre Œdipe et Jocaste enlacés, prêts à consommer l'hymen, au milieu des acclamations du peuple délivré du Sphinx? Pouvons-nous oublier que Jocaste est la mère, Œdipe le fils et qu'un abominable inceste se prépare? Il y a là une impression pénible à laquelle on ne peut échapper. Mais il faut savoir que cette œuvre a été écrite en 1897 pour être représentée à Orange, avant *Œdipe-Roi* de Sophocle. Peut-être que l'audition immédiate d'*Œdipe-Roi* après l'œuvre de Péladan dissiperait le malaise que *Œdipe et le Sphinx* laisse dans l'esprit des spectateurs.

GEORGES RENCY

LA MUSIQUE A LIÈGE

L'audition du Conservatoire, avec orchestre d'élèves dirigé par M. Charles Radoux, fut consacrée, le 10 avril, aux auteurs belges. Elle s'ouvrit par la symphonie primée en 1909 par l'Académie et signée Léon Del-roix; ce nom est nouveau pour nous, mais il est porté par un travailleur évidemment sérieux et habile, au courant des productions modernes; la recherche des timbres riches, leur association saisissante, l'emploi des cuivres et des bois le rapprochent plutôt de l'école wagnerienne que de la française. Certaines dissonances lui sont chères comme à Schumann, tels les

accords de seconde et de neuvième. La fougue de l'*Allegro*, le charme léger, aérien du *scherzo*, aux timbres cristallins que voile par moments une atmosphère nuageuse, furent surtout goûtés. Le jeune violoniste Bohet et l'habile harpiste Van Styvoort se distinguèrent dans ce délicieux *scherzo*. L'orchestre tout entier mettait toute son attention à exécuter strictement les parties souvent difficiles de l'œuvre, très sympathiquement accueillie par le public.

Le concerto pour piano que M. Smulders composa pour son concours, en 1886, est resté une partition digne de réparaître aux pupitres des capellmeister et les virtuoses n'auraient rien à perdre en la substituant aux œuvres traditionnellement fixées dans la pile conservatoire. La séduction des thèmes, leur développement attrayant et toujours enrichi par la trame harmonique, la couleur spéciale qu'une influence norvégienne, mêlée à la forme personnelle des idées, donne à l'harmonisation, la chaleur de l'inspiration constituent des qualités sérieuses pour cette création de jeune homme. M. Jaspar l'a interprétée avec une scrupuleuse virtuosité, méritant ainsi trois rappels chaleureux quand il quitta le tabouret.

Christine, sur un poème de Lecomte de Lisle, est une œuvre savante de M. Huberti où la couleur est bien appropriée aux situations. On est impressionné par la fluidité des timbres pour peindre la nuit sereine, les associations funèbres de notes dans les scènes lugubres, les rythmes imposant l'idée de fatalité et enfin l'espoir en l'éternité de l'amour.

Enfin le *Songe de Pauline*, poème symphonique du maître Tinel, porte le cachet de sa force; la conviction, l'art de dire ce que l'on veut, celui de disposer avec sobriété des moyens multiples qui forment son métier remarquable, tout cela se note immédiatement, et le public en a conscience dans sa façon d'écouter et d'applaudir.

INTERIM

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h., quatrième concert du Conservatoire sous la direction de M. Edgar Tinel, avec les concours de M^{me} Emma Beauck et de M. Ernest Van Dyck.

Le violoniste russe Aljoscha Schkolnik donnera demain, à 8 h. 1/2, un récital de violon à la Salle Patria.

Mardi, à 8 h. 1/2, à la Salle Patria, récital Liszt par M^{lle} Hélène Dinsart, pianiste. L'artiste interprétera les douze Études d'exécution transcendante du maître, ainsi que les six grandes Études d'après les *Caprices* de Paganini. — Le même jour, à la même heure, récital de M. Sidney Vantyn à la Salle Fievez.

Mercredi, à 8 h. 1/2, à l'Institut musical dirigé par M^{lle} Miles, la *Chanson populaire flamande*: causerie-audition par M. E. Closson avec le concours de M^{lle} Renée de Madré.

Le Groupe des Compositeurs Belges donnera sa troisième séance (Salle Patria) jeudi prochain, à 8 h. 1/2, avec le concours de M^{lles} S. Poirier et J. Samuel, MM. Rasse, Wilford et L. Samuel; du *Choral Mixte* et de la *Société de musique de chambre de Bruxelles*. Au programme: œuvres de Wilford, Frémolle, A. Dupuis, L. Samuel, Rasse, J. Jongen, Gilson et L. Dubois.

Le sixième Concert Ysaye aura lieu, sous la direction de M. Théo Ysaye, le dimanche 1^{er} mai, à 2 h. 1/2, à la Salle Patria, avec le concours de M^{me} F. Litvinne, de MM. E. Ysaye et L. Van Hout. Au programme: Concerto grosso (Haendel), Concerto pour violon et alto (Mozart), Air d'*Armide* (Gluck), Symphonie n° VII (Bruckner), Cinq poèmes (Wagner), le *Camp et la Mort de Wallenstein* (Vincent d'Indy).

Le Quatuor Zimmer donnera les 4, 6, 9, 11 et 13 mai, à 8 h. 1/2, au Palais des Arts (22, rue des Palais), cinq concerts consacrés à l'exécution intégrale des quatuors de Beethoven. Location chez Breitkopf et Haertel.

Le Festival rhénan aura lieu à Cologne, sous la direction de M. F. Steinbach, les 18, 19 et 20 juin. On y exécutera la Messe en ré et la Symphonie en ut mineur de Beethoven, le *Magnificat* de Bach, des œuvres de Schumann et de Brahms.

PETITE CHRONIQUE

A la suite du dernier Salon de l'*Estampe*, le Gouvernement a fait l'acquisition d'un dessin à la plume d'Alberto Martini: *La Belle Étrangère*.

L'Exposition de la Société des Beaux Arts, réservée au *Portrait belge du XIX^e siècle*, s'ouvrira mardi prochain, à 10 heures du matin. Le Roi la visitera vendredi.

Au nombre des œuvres réunies, citons celles de Leys, Gallait, Navez, De Winne, Dubois, Agneessens, Cluysenaer, Alfred Stevens, Evenepoel, Emile Wauters, F. Khnopff, Van Rysselberghe, Lemmen, etc.

Le Musée du Livre organise, avec la collaboration de quelques collectionneurs, une exposition d'imprimés électoraux (brochures, circulaires, journaux, affiches, caricatures, bulletins de vote). Le Conseil général du Musée recevra avec reconnaissance tous les documents que l'on voudra bien lui communiquer à cette fin (3, rue Villa Hermosa, Bruxelles).

Formée la veille des élections législatives, elle ne peut manquer d'intéresser vivement le public en lui permettant de comparer l'allure des campagnes électorales à diverses époques et dans divers milieux.

L'exposition s'ouvrira le 1^{er} mai. Elle aura une durée d'un mois et sera accessible au public tous les jours de 10 à 12 et de 2 à 6 heures; le dimanche, de 10 à 12 heures.

C'est mardi prochain qu'aura lieu, à 8 h., au théâtre de la Monnaie, la première représentation d'*Iphigénie en Aulide*, qui sera donnée jeudi en matinée.

Les représentations de l'Opéra de Monte-Carlo sous la direction de M. Léon Jehin sont fixées aux 10, 12, 14, 17 et 19 mai. Les spectacles seront composés, ainsi que nous l'avons annoncé, de *Mefistofele* (Boïto), *Don Quichotte* (Massenet), le *Vieil Aigle* (R. Gunsbourg), la *Traviata*, 1^{er} acte (Verdi) et le *Barbier de Séville*, 2^e acte (Rossini). Ces œuvres seront représentées avec le concours de MM. Smirnoff, Muratore, Chaliapine et Gresse; de M^{mes} Edith Delys, Frida Hempel, Marguerite Carré, Brienz, Brielga, Lucy Arbellet et B. Deschamps-Jehin.

Notre collaborateur M. Jules Desfrée a fait le vendredi 13 avril au Cercle artistique d'Anvers une conférence sur *Verlaine et ses Musiciens* au cours de laquelle M^{lle} Elisabeth Delhez, de Paris, a délicieusement interprété des œuvres de Debussy, G. Fauré, Ch. Bordes, J. Cras, R. Hahn, G. Flé, etc.

Le deuxième Congrès international de la Presse périodique se réunira à Bruxelles les 24, 26 et 26 juillet prochain sous le haut patronage du Roi.

Le Comité d'honneur est composé du président du Conseil, de tous les ministres à portefeuille, de MM. Le Jeune, ministre d'Etat, Edmond Picard, ancien sénateur, Beco, gouverneur du Brabant, et Max, bourgmestre de Bruxelles.

Plusieurs associations étrangères de presse périodique ont déjà désigné leurs délégués et de nombreux rapports sur les questions à l'ordre du jour sont annoncés.

Le secrétariat général du Congrès est installé à Bruxelles, 12 rue de Berlaumont.

M^{lle} Marguerite Van de Wiele fera jeudi, à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, une conférence sur: *Les Héroïnes romantiques*.

M. L. Ruinet fera vendredi à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle (67, rue de la Concorde) une conférence sur Hugo von Hofmannsthal.

De Paris:

On vient d'inaugurer au Musée des Arts décoratifs une double exposition. La première est celle des œuvres décoratives de M. Albert Besnard, c'est-à-dire les cartons, dessins et préparations de toutes les peintures murales du maître. L'autre exposition est celle des œuvres du regretté céramiste Chaplet.

Mai



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Eugène Delestre (OCTAVE MAUS). — Littérature et Poésie (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Iphigénie en Aulide (O. M.). — La Protection des Sites. — L'Art au « Vieux Cornet » (F. H.). — La Clef du Sacristain. — Chronique théâtrale : A *l'Alcazar*, A *Ravensstein* (G. R.). — Accusés de réception. — Nécrologie : *Bjørnstjerne Bjørnson*. — Agenda musical. — Petite Chronique.

EUGÈNE DELESTRE

L'art d'Eugène Delestre m'avait conquis par sa probité avant que j'en eusse analysé les mérites et pénétré l'évolution logique. Son apreté, sa rudesse d'accent témoignent d'une volonté indifférente aux succès faciles; sans chercher à plaire, le peintre — qu'il s'exprime à l'huile ou à l'aquarelle — émeut par la sincérité de sa vision et la simplicité des moyens qu'il emploie pour traduire sa pensée.

A quel maître, à quelle école le rattacher? Peu nombreux sont, de nos jours, ceux qui échappent aux influences. Formules académiques, souvenirs de musées — reflets romantiques ou réalistes, fascination exercée par tel peintre dont la vision s'impose, dominatrice, tout conspire contre la liberté de l'artiste. L'empreinte règne, quel effort, quelles peines pour arriver à l'effacer!

Ce qui donne aux impressions d'Eugène Delestre leur saveur, c'est qu'aucune influence n'en altère la person-

nalité. Nées d'un amour fervent pour la nature, elles ont trouvé, dès leurs balbutiements, un accent individuel, une langue sobre et forte, d'une sonorité neuve. Aux *Indépendants*, au Salon d'Automne, aux expositions particulières qu'il organisa à Paris et en province, l'artiste fixa l'attention par la franchise de ses notations et le particularisme de sa technique. Il créa lui-même son sillage au lieu de naviguer dans celui d'autrui. Si ses interprétations sont parfois discutables, elles ont le précieux mérite de n'être dictées que par sa propre sensibilité.

Paysagiste, Eugène Delestre a peint à Annet-sur-Marne, en des soirs d'améthyste et de topaze, des meules noyées d'ombre, des eaux nacrées mirant la chevauchée des nuées ou la masse estompée du feuillage; la Bretagne et ses solitudes nostalgiques l'ont séduit ensuite, et devant leurs horizons profonds son cœur s'est exalté davantage; puis ce fut, à Chantemesles, le sourire des berges de la Seine épanoui au pied des falaises crayeuses, la fraîcheur des prairies, la joie des vergers en fleurs. La clarté du sol, la légèreté des ciels soyeux guident désormais sa main vers des extériorisations plus lumineuses. Sa palette s'irise, son œil s'affine, et chaque étape marque une conquête nouvelle. Dans la Creuse — *le Jardin ensoleillé de Saint-Georges-la-Pouge*, *le Pré Picard*, *Un champ de genêts près Margnot* en témoignent. — le peintre ne craint pas d'aborder les problèmes les plus ardues qu'offre l'étude des spectacles naturels. Aux heures embrasées, il lutte avec le soleil, il s'efforce de lui arracher le secret de son éclat sans user d'aucun

artifice pour s'alléger la tâche. Comparez ces visions enflammées aux harmonies opalines qui réfléchissent, en d'autres toiles, les horizons maritimes d'Honfleur et de la Côte de Grâce, vous serez édifié sur la fidélité avec laquelle Eugène Delestre fixe chacune de ses impressions.

Ses fleurs, ses intérieurs, ses études de nu, qui gagneraient peut-être à être traités d'une façon plus synthétique en massant davantage les oppositions, accusent le même scrupule de vérité, la même bonne foi dans l'expression. Ici encore chaque morceau trahit un observateur subtil et un peintre de race. Malgré leurs imperfections — Eugène Delestre n'a point, je pense, la prétention d'avoir atteint d'emblée la maîtrise, — ces tableaux décèlent un talent sympathique et fier que l'avenir paraît devoir conduire très loin. Né il y a peu d'années — la première exposition du peintre date, je crois, de 1901, — ce talent se retrempe sans cesse aux sources vives de la nature. Et les fruits qu'il porte ont le goût acré et succulent des cassis, des cornouilles, de toutes les baies mûries le long des chemins de campagne dans l'échevèlement des haies que nul jardinier n'a émondées.

Est-ce à dire que l'éducation esthétique d'Eugène Delestre soit incomplète? N'en croyez rien. Le peintre — et c'est la surprise que réserve son exposition — est doublé d'un architecte que ses succès à l'École des Beaux-Arts et aux concours de l'Institut ont depuis longtemps classé parmi les artistes en vue de sa génération. Il a construit des hôtels, des usines, des maisons de rapport; un château à Maisons-Laffite, un collège à Guingamp. Il n'ignore aucune branche de son art, tous les styles lui sont familiers. Rien de plus classique, au surplus, que ses épures, antithèse de ses souples et libres pratiques de coloriste fongueux épris d'harmonies inédites et d'ardentes polychromies.

Explique qui pourra cette contradiction, faite pour piquer la curiosité et éveiller les discussions. Peut-être faut-il en trouver l'origine dans cette définition de Goethe : « L'homme supérieur est celui qui connaît à fond son métier, tout en sachant faire autre chose. »

Les visiteurs de l'exposition qui s'ouvrira demain au Palais des Arts et dans laquelle Eugène Delestre confesse ingénument sa double personnalité décideront si l'aphorisme du poète peut lui être appliqué.

OCTAVE MAUS

LITTÉRATURE ET POÉSIE

Dans *les Vertus bourgeoises* (1), qui est à la fois un roman très bien construit et une étude historique du plus vif intérêt, M. Henry Carton de Wiart s'est attaché à rendre la physionomie

(1) HENRY CARTON DE WIART : *Les Vertus bourgeoises* (au temps des États-Belgiques-Unis de 1790). Paris, Perrin.

morale des classes dirigeantes à Bruxelles, à l'époque de la Révolution française. Ce lui est une occasion d'étudier le caractère d'un jeune homme, Thierry, séduit par les idées venues de Paris et plein d'illusions philosophiques mais les contrôlant peu à peu au contact de la réalité, à la faveur de la crise politique qui bouleverse sa patrie. Cette monographie, qui est celle de tous les jeunes gens revenant graduellement au culte de leur terre natale et à leurs traditions, ainsi que le tableau de la société bruxelloise à ce moment de l'histoire : ses espoirs, ses luttes, sa déception finale, m'ont paru de fort belles choses, d'une noble émotion.

On a lu dans l'*Occident* les chapitres du livre de M. Mithouard : *Les Marches de l'Occident* (1). On les relira dans leur ensemble avec une nouvelle joie. C'est que M. Adrien Mithouard reste un des plus purs artistes de la phrase française que nous ayons aujourd'hui. On demeure surpris, même lorsqu'on ne partage pas ses idées, de l'ingéniosité, de la richesse d'argumentation, du charme avec lesquels il les défend. Malgré soi, on s'y laisse gagner, étourdi par la force, dirai-je incantatoire? de tant d'images adroites et justes. Dans ces deux villes : Grenade, Venise, qui sont déjà des cités d'Orient, M. Mithouard se sent en effet aux frontières de l'Occident, là où son idée se confronte et s'oppose à une idée adverse, contradictoire. Il ne nous cache, devant ces sites et ces arts, ni sa mauvaise humeur, parfois conquise, ni ses révoltes, mais non son inquiétude. Car il tient une certitude. Le cycle est achevé, et M. Mithouard ne le brise pas, il le ferme, avec élégance. Venise et Grenade sont simplement rejetées en dehors, malgré leur beauté. Tant pis pour elles.

Poète lui-même, M. Albert de Bersaucourt parle des poètes avec mieux que de l'intelligence. Il y met toute son intuition, une intuition dont la sympathie double la force. Ainsi la plaquette appelée *Francis Jammes poète chrétien* (2), où, à travers l'œuvre du solitaire d'Orthez, l'auteur discerne délicatement les étapes d'une évolution certaine vers le sentiment chrétien.

Un peu pareil à ce maître ingénu, M. de Bersaucourt chante aussi les choses menues et familières de la vie quotidienne. *Vingt-quatre poèmes en prose pour honorer ma demeure et chanter mon jardin* (3) : le titre du recueil suffit à en révéler l'esprit, et l'on se souvient des vers célèbres :

La vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles.
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Il y a beaucoup d'amour dans ces proses soignées et chaleureuses. Toutes les choses y sont comme caressées par une main pieuse. C'est beau, une maison de poète, et c'est beau qu'un poète y demeure pareil à lui-même enfant, émerveillé de toutes les heures.

Je n'ai pas connu l'*Abbaye*, mais je sais qu'il y eut là une belle floraison de jeunesse et d'enthousiasme. Dans la première partie de *Images et Mirages* (4), M. Charles Vildrac célèbre ces espoirs. Il dit des choses exquises :

(1) ADRIEN MITHOUARD : *Les marches de l'Occident* (Venise-Grenade). A Paris, Stock.

(2) ALBERT DE BERSAUCOURT : *Francis Jammes poète chrétien*. Bibliothèque du temps présent, Librairie Henri Falque, Paris.

(3) Id. *Vingt-quatre poèmes en prose pour honorer ma demeure et chanter mon jardin*. Paris, Henri Falque.

(4) CHARLES VILDRAC : *Images et Mirages*. Paris, éditions de l'Abbaye.

Oh ! l'Abbaye ! Oh ! l'Abbaye !
Où fraperaient les seuls très doux,
Les seuls très fervents, les seuls très sincères.

Ils diraient :

— Voici, je viens avec vous ;
La Ville est dure comme ses pierres.
J'ai fui les méchants, j'ai laissé les fous ;
Ils ont beau clamer : Tous les hommes sont frères,
On est bien trop meurtri parmi
Tous ces frères ennemis...

Vous, je sais... Vous êtes très moi ; nous sommes fils
De Notre-Dame-des-Violons-et-des-Lys ;
Nous sommes les cadets dans la pâle famille ;
Le Souffrir nous caresse avec ses doigts de fille...

Ouvrez-moi votre porte et tendez vos mains affables !
Vous me conduirez à votre intime et simple table ;
Des baumes panseront mon cœur, de peine élargi ;
Je humerai la joie qui emplit votre logis ;
Et vous me montrerez vos murs habillés des livres
Que nous autres fermions le front plus vaste et l'œil ivre,
Vous m'aimerez ainsi que moi je vous aimerai,
Vous m'aimerez pour mon énergie mouillée qui tremble
Et pour l'amour de ceux que nous admirons ensemble.

Ainsi diraient les très doux,
Les très fervents, les très sincères,
Qui viendraient soigner la misère
De leur cœur auprès de nous.

Et nous les emmènerions par la main,
Comme de faibles enfants ;
Le soir jouerait de la harpe au jardin,
Et nous irions à pas lents,
Leur expliquant :

Plus besoin d'être mercenaires,
Plus besoin de solliciter,
Plus besoin de se déchirer :

Être un peu moins de chers confrères,
Mais un peu plus de bons frères...
Vivre en amour, vivre en ferveur
En la maison des chers labours.
En l'Abbaye hospitalière.

Voici des mousses pour vos pieds,
Et des corbeilles pour vos yeux,
Et l'amitié pour oublier
Tous les mauvais pleurs de ces yeux.

Voici au levant votre chambre blanche,
Voici votre table, où — le soir — se penche
La blonde sollicitude de la lampe.

Et voici dans des vases, des lilas,
Et voici le vaste lieu des repas :
Bouteilles et bouquets au long des nappes blanches...
Ainsi nous les emmènerions par la main.

Eux écouteront tout cela,
Les yeux attendris et dociles,
Et l'Espoir, l'Espoir juvénile,
Leur soulerait le cœur à flots d'alléluias!...

Il faut lire aussi, dans ce recueil, les beaux poèmes émus appelés : *Livres*, *Les trop bonnes raisons* et *Le Grand Oiseau blanc* : ils sont pleins d'images curieuses et marqués d'un rythme simple et énergique où se reconnaît le vrai poète.

Si la poésie didactique et psychologique avait quelque possibilité de vivre. M. Georges Duhamel la galvaniserait. Dans *L'Homme en tête* (1) (où se marque un grand progrès sur le précédent recueil : *Des légendes, des batailles*), il y infuse, pourrait-on dire, tout ce qu'il est possible d'enthousiasme, de ferveur, de truculence même parfois. Plus forte que la violence qu'il lui fait pour l'animer, l'abstraction triomphe et impose je ne sais quelle froideur aux plus brûlants poèmes. Des qualités de premier ordre, de vraies qualités de lyrique se perdent là, comme un fleuve dans d'absurdes sables. L'homme n'est un sujet pour la poésie que si on ne l'envisage point dans ses généralités psychologiques. C'est une erreur à peu près pareille à celle où M. Jules Romains s'obstine. Mais M. Duhamel a plus d'ingénuité et moins de littérature.

Dans les *Chroniques du Chaperon et de la Braquette* (2), M. Tristan Klingsor continue à nous amuser avec ses petites chansons, gracieuses, menues, fines, sans prétention, grivoises à peine et que personne autre que lui ne fredonne.

M. Edmond Rocher dans *le Manteau du Passé* (3) fait parfois songer à Samain qui l'estimait pour la musicalité douce de sa sentimentale inspiration. Et M^{me} Paule Lysaine, dans *Soirs au jardin* (4), elle aussi, cultive la mélancolie et la tristesse de vivre avec des gestes délicats et tendres.

Je connais peu de choses aussi ennuyeuses que cette histoire du *Petit Jehan de Saintré* (5). C'est excellent pour nous donner une idée de la chevalerie du xv^e siècle et nos aïeux ont pu trouver cela délectable ; mais nous autres... Dieu merci, le roman a fait des progrès depuis. Par contre, la notice de M. Louis Haugward est un morceau de critique de premier ordre.

On pardonne volontiers à M. Marcel Rogniat ses *Péchés de jeunesse* (6) pourvu qu'il garde, en commettant ceux de la maturité, la même grâce alerte, la même inoffensive imper-tinence.

Au moment où les contemporains accordent enfin à ce compositeur original et vivant que fut Emmanuel Chabrier l'attention, le succès qu'il mérite et que de plus grands génies l'empêchèrent de recueillir pleinement de son vivant, M. René Martineau nous restitue les traits de cette physionomie si sympathique. Déjà les *Lettres à Nanine* nous avaient révélé le bon-garçonisme, la générosité, la grâce de ce caractère si français. M. René Martineau en raconte la vie, complète, la vie qui se déroulait en même temps que l'œuvre, qui faisait corps avec elle. Car ce musicien, si gai, fut un travailleur acharné, un chercheur. Et il eut, en quelque sorte, du génie (7). FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) GEORGES DUHAMEL : *L'homme en tête*, poème. Paris, édition de *Vers et prose*.

(2) TRISTAN KLINGSOR : *Chroniques du Chaperon et de la Braquette*. Paris, Sansot et C^{ie}.

(3) EDMOND ROCHER : *Le Manteau du Passé* (poésies : 12 lettres d'Albert Samain en guise de préface). Paris, Sansot et C^{ie}.

(4) PAULE LYSAINÉ : *Soirs au jardin*. Paris, Éditions du Feu.

(5) *L'Histoire et plaisante chronique du Petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles Cousines*, par Antoine de la Sale (transposition en français moderne par LOUIS HAUGWARD). Paris, Sansot et C^{ie}.

(6) MARCEL ROGNIAT : *Péchés de jeunesse*. Paris, Sansot et C^{ie}.

(7) RENÉ MARTINEAU : *Emmanuel Chabrier*. Paris, Durbon aîné.

IPHIGÉNIE EN AULIDE

Iphigénie en Aulide a mis exactement cent trente-six ans et huit jours à franchir la distance de Paris à Bruxelles, — que tendent de plus en plus à raccourcir les express et les automobiles, en attendant mieux encore. Créée le 19 avril 1774, comme chacun sait depuis que les comptes rendus des journaux ont rafraîchi nos souvenirs, elle a pris contact avec le public du théâtre de la Monnaie (peu empressé, il faut le reconnaître, et ce n'est pas à son honneur) le 26 avril 1910. Encore fallut-il, pour que l'événement se réalisât, que des intentions cycliques, hautement louables, eussent animé la direction du désir de présenter l'ensemble des cinq partitions françaises de Gluck. La première en date des deux *Iphigénie* manquait au répertoire. Voici celui-ci complété. Que les dieux de Paphos et de Cnide en soient loués.

Il y eut un temps, qui n'est guère éloigné de nous, où ces œuvres si belles, si harmonieuses de lignes, si émouvantes dans leur classique pureté, passaient pour n'être point scéniques. On ne les jouait, soit par fragments, soit en des auditions intégrales, qu'aux concerts du Conservatoire, et il fallut l'obstination apostolique d'un maître épris de leur expressive éloquence pour les imposer au théâtre. *Orphée* vit, le premier, les spectateurs applaudir à ses accents de douleur et d'amour. *Iphigénie en Tauride*, *Alceste*, *Armide* passèrent triomphalement par la brèche ouverte. *Armide* atteignit même un chiffre de représentations qui dépassa les prévisions les plus optimistes du caissier, ce baromètre du succès.

Iphigénie en Aulide aura-t-elle une fortune semblable? Elle paraît avoir excité moins de curiosité que les quatre drames précédemment représentés. Le mercure ne s'éleva, dans les guichets, que faiblement. Et la température de la salle resta basse, comme la recette.

Serait-ce parce que le vénérable musicien dont l'influence agissait sur la vie musicale n'est plus là pour insuffler à tous sa foi et son enthousiasme? Ou l'œuvre, moins homogène et plus languissante que les autres drames de Gluck, exerce-t-elle sur le public moins d'action? Les deux raisons sont plausibles, et peut-être faut-il les combiner.

Certes, — soyons francs, — *Iphigénie en Aulide*, malgré de réelles beautés musicales, n'a ni le pathétisme d'*Orphée*, ni la tendresse exaltée d'*Alceste*, ni l'héroïsme d'*Armide*, ni l'expression tragique et troublante d'*Iphigénie en Tauride*. Quelques pages — l'admirable récit d'Agamemnon qui clôturait le deuxième acte, l'air célèbre de Clytemnestre « Par un père cruel » sont du nombre — annoncent ce que sera Gluck lorsqu'il aura rompu définitivement avec les conventions. Il faut y ajouter l'ouverture, qui est un chef-d'œuvre d'intensité dramatique et de coloris orchestral. Mais à côté de ces très réelles beautés, combien de récitatifs sans intérêt, d'airs surannés, de scènes trop longues, que la lenteur de l'action alourdit encore! Dans ses plus amoureux élans de tendresse, Achille demeure artificiel. Adaptée au goût d'une époque dont l'art était l'antithèse de l'humanité, de la vérité, de la vie, la noble tragédie antique ne pouvait être que factice. Exception faite pour les passages où le génie de Gluck a devancé son temps, elle ne nous émeut plus guère aujourd'hui.

L'interprétation souffre de ce désaccord entre l'œuvre qu'on s'efforce de ressusciter et notre conception actuelle de l'art lyrique. Comment exiger d'acteurs enportés dans le courant tumul-

teux du drame moderne qu'ils asservissent leur voix et leurs gestes aux exigences d'une fable où dominant la convention et l'archaïsme? Pour en rendre l'esprit, il eût fallu accomplir un travail de transposition dont la mise en œuvre d'*Iphigénie en Aulide* à la Monnaie ne révèle malheureusement guère de traces. La voix généreuse, éclatante, de M. Laffitte fait d'Achille un ténor d'opéra, et sa mimique est aussi dépourvue de style que son chant de traditions classiques. M^{lle} Béral a une voix charmante : maints rôles, et surtout celui d'Argine, nous ont donné l'occasion d'en subir l'impression voluptueuse. Est-ce à dire que l'élégante cantatrice soit désignée pour incarner la virgine figure d'Iphigénie, toute d'ingénuité et de résignation? Il est permis d'en douter. M. Billot, qui a créé le rôle difficile d'Agamemnon, a soutenu avec vaillance le pathétique monologue du deuxième acte, et M. Moore a fait valoir dans celui de Calchas une voix sonore. Mais est-ce assez? La représentation fut un brillant concours vocal et non la restitution fidèle que des réalisations antérieures — celle d'*Orphée* surtout — nous avaient donné le droit d'espérer. Seule, M^{me} Croiza, dont chaque création révèle une artiste parfaite, trouva sous les traits de Clytemnestre la noblesse d'attitudes, la justesse d'accent, et jusqu'à l'hellénisme accommodé au goût du XVIII^e siècle, qui, réunis, fixent le style voulu. Ce fut, dans un rôle d'ailleurs ingrat, une majestueuse et émouvante évocation.

L'orchestre de M. Dupuis a exécuté avec beaucoup de rythme et de précision la belle ouverture que les concerts ont popularisée, mais il pêche, dans les accompagnements, par un excès de sonorité. Quant à la mise en scène, elle est brillante, sans doute, mais ici encore, de même que dans l'interprétation vocale, le « modernisme » l'emporte, et c'est fâcheux. Les danses guerrières du deuxième acte et la lutte des athlètes manquent de style, alors que le délicieux divertissement du premier faisait espérer une exacte reconstitution de la callisthénie antique.

O. M.

LA PROTECTION DES SITES

Sur l'initiative de la *Société pour la protection des paysages*, un projet de loi avait été soumis à la Chambre des députés de France pour empêcher l'envahissement des monuments historiques et des sites pittoresques par les affiches-réclames. Ce projet, voté par la Chambre, vient de l'être également par le Sénat. En voici le texte :

« ARTICLE PREMIER. — L'affichage est interdit sur les monuments historiques classés en vertu de la loi du 30 mars 1887, ainsi que sur les monuments naturels et dans les sites de caractère artistique classés en vertu de la loi du 21 avril 1906.

Il peut être également interdit autour desdits monuments historiques, monuments naturels et sites, dans un périmètre qui sera, pour chaque cas particulier, déterminé par un arrêté préfectoral, sur avis conforme de la Commission départementale des sites et monuments naturels de caractère artistique.

ART. 2 et 3. — Toute infraction sera punie d'une amende de 25 francs à 1,000 francs. »

Souhaitons que les mêmes mesures préservatrices soient prises en Belgique.

L'ART AU « VIEUX CORNET »

On se souvient de cette minuscule et très jolie exposition que quelques peintres, amis du soleil, installèrent, l'an passé, dans le cadre rustique du « Vieux Cornet », à Uccle. Ce ne fut pas un mince plaisir que de se transporter des habituelles et maussades salles d'expositions, que l'hiver rend plus tristes encore, dans ce local vétuste, perdu sous les arbres, dont les murs de guingois procurent une ombre qui semble empruntée à celle de la verdure qui les environne. L'initiative eut un joli succès. Les mêmes ardents luministes qui esquissèrent, l'an dernier, ce geste d'indépendance et de belle humeur, réunissent pour la seconde fois, dans le même milieu, quelques-unes de leurs œuvres les mieux venues. Il suffira de citer les noms de MM. Oleffe, Gaspar, Thévenet, Paerels, auxquels se sont joints quelques nouveau-venus intéressants, pour donner une idée de la valeur de cette exposition aménagée sans prétention, avec gaieté, comme on accroche une fleur des champs au corsage d'une belle fille. F. II.

LA CLÉ DU SACRISTAIN

On nous écrit :

« Une église qui renferme de précieux objets d'art devrait-elle rester fermée — ne fût-ce qu'un moment — sans qu'on pût en trouver la clé ? »

Je vais assez souvent admirer un des plus beaux Dirk Bouts, qui se trouve dans une des villes du Brabant. L'église étant généralement close quand j'arrive de Bruxelles, je sonne chez le sacristain qu'on va chercher à l'estaminet voisin. Cela arrive cinq fois sur six. Mais à ma dernière visite, vers 2 heures de l'après-midi, pas de sacristain ! Il était sorti avec la clé dans sa poche et ne devait rentrer qu'à trois heures et demie. Un prêtre, qui passait, a même dit que l'église ne serait ouverte qu'à quatre heures. Supposez un commencement d'incendie. Pas de clé à trouver !...

Si Sa Grandeur l'Archevêque de Malines savait cela, il ferait certes prendre des mesures pour que cette clé fût toujours déposée en un endroit où la famille du sacristain pourrait la trouver. »

Cette réclamation nous paraît absolument fondée. Il serait cruel d'interdire aux sacristains toute promenade, mais il n'est pas impossible de concilier leurs fantaisies vagabondes avec la légitime curiosité des touristes épris d'art et d'archéologie. Quel est donc l'abbé illustre qui a écrit : « Une église doit être un musée constamment ouvert à tous ? »

CHRONIQUE THÉÂTRALE

A l'Alcazar — A Ravenstein.

A l'Alcazar, le spectacle nouveau a de quoi plaire aux goûts les plus difficiles. *Par une nuit d'été*, comédie inédite de M. Arnory, nous fait assister à une scène de cambriolage ultra-moderne; *l'Écrasé*, de M. Maurice Froyez, est une bouffonnerie fort drôle qui permet à une très joye femme, M^{me} Dupeyron, de montrer ses formes harmonieuses sous une chemise délicieusement légère; le *Chat et le Chérubin*, pièce chinoise, traduite de l'anglais par M. Jean Bernac (l'auteur anglais s'appelle bizarrement : Chesster Bailey Fernald), nous initie à la vie si particulière du quartier chinois de San Francisco. Un marchand riche a un fils et une nièce. Un autre marchand, pauvre, pour avoir la nièce, et la forte rançon par surcroît, enlève le fils à la faveur du tumulte d'une fête. Mais le fiancé de la nièce veut reprendre l'enfant : le marchand le tue. A son tour, il sera tué par le père du mort, un vieux docteur très savant et très calme qui incarne toute la grandeur fataliste et inexorable de la race, jaune. Le docteur, c'était M. Hauterive. Le marchand voleur, M. Paulet. Ils ont obtenu tous deux un très grand succès. Au sur-

plus, la pièce a plu énormément : décors, costumes, musique de scène, tout cela s'accordait pour nous transporter bien loin, dans cet Orient jaune, gracieux, joli et cruel, auquel on rêve avec je ne sais quel voluptueux effroi. Enfin *l'Après-midi byzantine*, de M. Nozière, nous a offert un tableau fort agréable de la vie de Byzance (Byzance, ici, ne serait-ce point Paris?) avec des courtisanes amoureuses et jalouses, un cocher de cirque aimé des belles, un jeune sculpteur pervers et adorable, et une danseuse au corps singulièrement déformé, dressée comme une vipère furieuse. La pièce est, comme on dit, assez raide, mais elle garde une suffisante tenue littéraire. Ajoutons qu'elle a paru un peu longue et que la danse de M^{lle} Lise Brevannes n'a pas laissé de déconcerter les spectateurs. Nous ne sommes pas encore assez mûrs pour toutes les fantaisies qu'il plaît à Paris de nous envoyer, et là où les Parisiens s'épatent et admirent, nous sourions avec politesse, en réservant notre opinion.

* * *

A la Salle Ravenstein, sous les auspices de la *Vie Intellectuelle*; une petite troupe d'amateurs, formée et stylée par un jeune poète de talent qui se cache sous le pseudonyme de Sirius, a interprété, mardi dernier, *la Madone* de Paul Spaak et *la Tragédie florentine* d'Oscar Wilde. M^{me} Seydel-Fein, accompagnée au piano par M. Henri Mangin, a chanté ensuite *la Jeune Fille à la fenêtre*, poème de Camille Lemonnier mis en musique par M. E. Samuel-Holeman. Un public nombreux a fait un grand succès à cette intéressante soirée d'art.

Une impression amusante : la petite scène de la Salle Ravenstein n'ayant pas de rampe, les acteurs n'étaient éclairés, dans les ténèbres de la salle, que par les bougies d'un candélabre placé derrière eux sur une table. Et cela produisait l'effet le plus inattendu : leurs silhouettes se découpaient nettement, d'un noir intense, contre la clarté du fond. On pouvait croire que la pièce était jouée par des ombres chinoises.... G. R.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Les Rythmes souverains*, par EMILE VERHAEREN. Paris, *Mercury de France*. — *Chansons pour Loulou*, par C. MATHY. Bruxelles, O. Mayolez et J. Audiarte. — *Suzanne et l'Italie*, lettres familières par J.-L. YAUBOYER. Paris, H. Floury. — *L'Amour moderne* de GEORGE MEREDITH, traduit de l'anglais par ANDRÉ FONTAINAS. Paris, Ed. de la *Phalange*. — *Les Chansons gaillardes*: choix, préface et notes par GEORGES NORMANDY. Paris, Louis Michaud. — *Des automnes et des soirs....*, par ALBERT FLEURY. Pau, Léon Ribaut. — *Poèmes Décadents* (1883-1895), par PATERNE BERRICHON, avec un portrait de l'auteur par MAXIMILIEN LUCE. Paris, L. Vanier (A. Messein, succ^r). — *Poèmes et Poésies* de JOHN KEATS. Traduction précédée d'une étude par PAUL GALLIMARD. Paris, *Mercury de France*. — *Chants et Souvenirs*, par FRANÇOISE LE ROY. — Bruxelles, J. Lebègue et C^{ie}. — *Le Rayonnement*, par ANDRÉ DELACOUR. Paris, bibliothèque du *Temps Présent* (H. Falque).

ROMAN. — *La Flambee*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, *Mercury de France*. — *Les Vertus bourgeoises* (au temps des États Belges-Unis de 1790), par HENRY CARTON DE WIART. Paris, Perrin et C^{ie}. — *Un Jacobin de l'an CVIII*, par P.-H. DEVOS. Bruxelles, Ed. de l'Association des Écrivains belges. — *Les Idées de M. Goedsak, philosophe bruxellois*, par EDOUARD NED. Couverture d'EMILE BAES. Bruxelles, Id.

CRITIQUE. — *Les Marches de l'Occident* (Venise, Grenade), par ADRIEN MITHOUARD. Paris, P.-V. Stock. — Anthologie des Écrivains belges. *Caroline Popp*. Préface par A. DAXHELET. Bruxelles, éd. de l'Association des Écrivains belges. — Id. *Marguerite Van de Wiele*, Préface par A. VIERSÉT. Id. — *Oscar Wilde*, par ANDRÉ GIDE (avec une héliogravure). Paris, *Mercury de France*. — *Eugène Chigot*, peintre; suivi de *Méditations sur des paysages*, par J.-F. LOUIS MERLET. Éd. illustrée. Paris, Société de l'Édition libre. — *Le Type Wallon dans la Littérature*, par EDOUARD NED.

Bruxelles, Ed. de l'Association des Ecrivains belges. — *Le Pays Wallon*, par LOUIS DELATTRE, Bruxelles, id.

THEATRE. — *Iphigénie à Tauris*, tragédie en deux actes, par EDOUARD BUISSELET. Anvers, imp. V^e Casie, tirage à 200 ex. (hors commerce).

VOYAGES. — *Chez les Jaunes (Japon, Chine, Mandchourie)*, par JULES LECLERCQ. Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}.

NÉCROLOGIE

Bjørnstjerne Bjørnson.

Bjørnstjerne Bjørnson s'est éteint à Paris la semaine dernière, dans sa 78^e année. Il était né à Kvikne (Norvège) le 8 décembre 1832, et sa vie combative, ardente, mouvementée, connut tour à tour les triomphes et les revers. Ecrivain estimé à vingt-cinq ans, il dirigea successivement le théâtre de Bergen et celui de Christiania, parcourut l'Europe, collabora à divers journaux, joua un rôle prépondérant dans la politique et poursuivit dès 1870 une campagne énergique en faveur de la séparation de la Suède et de la Norvège.

Condamné à un an de prison pour avoir provoqué en duel le roi Oscar, il s'exila à Paris où il passa quatre ans. Rentré en Norvège, il eut de retentissants démêlés avec Ibsen, avec lequel il se réconcilia il y a quelques années.

Célèbre par ses poèmes et ses romans, Bjørnson doit au théâtre sa plus éclatante renommée. Dans les pays scandinaves et en Allemagne, sa gloire balança celle d'Ibsen. Plusieurs de ses ouvrages furent représentés avec un retentissant succès à Paris, et notamment : *Une Faillite* (1893), *le Nouveau Système* (1894), *le Gant* (1894), *An delà des Forces humaines* (1897). Il signa en outre *Entré les combats* (1858), *Sjurd*, trilogie (1863), *Marie Stuart en Écosse* (1864), *les Nouveaux Mariés* (1865), *le Journaliste* (1875), *Leonarda* (1879), récemment jouée à Bruxelles par la troupe du Parc, *Amour et Géographie*, *Monogamie et Polygamie*, etc. Dans ces dernières années, il composa un drame en quatre actes, *le Roi*, représenté à Christiania avec beaucoup de succès mais encore inconnu en France. Sa dernière œuvre, écrite en grande partie l'an dernier à Paris, porte pour titre : *Lorsque le nouveau vin fermente*.

Passionné pour les questions sociales, le poète fut mêlé de près à tous les événements qui, dans son pays et à l'étranger, agitérent l'opinion. L'affaire Dreyfus, l'exécution de Ferrer, la question des langues en Suède, etc. trouvèrent en lui un polémiste d'autant plus redoutable que sa bonne foi était au-dessus de tout soupçon. Ses adversaires politiques même s'inclinaient devant cette haute et intransigeante personnalité, que la critique n'a pas craint d'égaliser parfois à celle de Victor Hugo.

La mort de Bjørnstjerne Bjørnson est, pour la Norvège, un deuil national auquel s'associeront les artistes et les lettrés de tous les pays.

AGENDA MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, sixième concert Ysaye sous la direction de M. Théo Ysaye, à la Salle Patria, avec le concours de M^{me} F. Litvinne, de MM. E. Ysaye et L. Van Hout. Au programme : Concerto grosso (Haendel), Concerto pour violon et alto (Mozart), Air d'*Armide* (Gluck), Symphonie n^o VII (Bruckner), Cinq poèmes (Wagner), *le Camp et la Mort de Wallenstein* (Vincent d'Indy).

Mercredi et vendredi, à 8 h. 1/2, au Palais des Arts, première et deuxième séances de l'Audition intégrale des quatuors à cordes de Beethoven par le Quatuor Zimmer.

Samedi, à 8 h. 1/2, *les Jolies Chansons du bon vieux temps*, par M^{me} J. Du Plessy et M. Gaston Dupuis. Commentaires par M. A. Du Plessy. (Salle Deman, 86, rue de la Montagne.)

M. André Gaos, violoniste, donnera un concert à la Salle Patria le mardi 10 mai, à 8 h. 1/2, avec le concours de M^{me} Gaos-Mon-

tenegro, cantatrice. Premier prix du Conservatoire de Madrid, M. Gaos acheva ses études sous la direction d'Eugène Ysaye et entreprit ensuite des tournées de concerts en Espagne, au Portugal, en Italie et en Amérique. Il se fit entendre récemment avec succès à Paris.

Samedi prochain aura lieu à Paris, à la salle Pleyel, sous les auspices du marquis de Polignac, une audition d'œuvres de M. Joseph Joŕngen avec le concours de l'auteur et de MM. Imbart de la Tour, Lensen, Englebert et G. Pŕtsch. Au programme : Quatuor pour piano et archets, *Prélude et variations* pour piano, violon et alto. Sonate n^o 1 pour piano et violon, mélodies.

Un Festival wallon en deux journées sera donné à Liège, au Conservatoire, par l'Association des Concerts Debeve, les lundis 2 et 9 mai, à 8 h. 1/2. Au premier concert, auquel participeront M^{me} Fassin-Vercauteren, MM. Ed. Lambert et H. Moureau ainsi que les *Disciples de Grétry*, on entendra des œuvres de Grétry, Hamal, Vieuxtemps, César Franck, S. Dupuis, Th. Radoux et F. Riga. La seconde audition aura lieu avec le concours de M^{les} Marguerite Rollet et A. Cholet et de M. Dechesne. Œuvres de Grétry, Vieuxtemps, César Franck, G. Leken, J. Jongen, C. Smulders, L. Jongen et Ch. Radoux.

Les directeurs généraux de l'Exposition de Bruxelles viennent de se mettre d'accord avec M. Fritz Steinbach, de Cologne, pour l'organisation d'un Festival musical en deux journées qui sera donné vers la mi-juillet par l'orchestre de la ville de Cologne et les chœurs du Gŕrzenich, au total 400 exécutants. La première journée sera consacrée à Bach (fragments de la Messe en si mineur, *Concerto brandebourgeois*, Motets à 8 voix) et à Beethoven (Neuvième Symphonie); la seconde à Brahms (œuvres chorales et 4^e Symphonie), Richard Strauss et Wagner.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi et la Reine visiteront mardi prochain, à 10 heures du matin, l'Exposition du Portrait belge au XIX^e siècle organisée par la Société des Beaux-Arts.

L'ouverture du Salon des Beaux-Arts au Palais du Cinquante-naire (groupe II de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles), honorée de la présence du Roi et de la Reine, aura lieu le samedi 14 mai, à 2 heures.

M. Eugène Delestre, peintre et architecte, ouvrira demain au Palais des Arts (ancien hôtel de Somzée), une exposition de ses œuvres.

C'est, comme nous l'avons annoncé, aujourd'hui, à 11 heures, que s'ouvre à Liège l'exposition des « Figures et Personnages » organisée dans les salles de l'Emulation par l'Œuvre des Artistes. Elle groupera trente-quatre artistes étrangers et trente-deux belges. De nombreuses séances musicales et littéraires se succéderont au cours du Salon, et notamment : jeudi prochain, séance Haydn et Schumann; lundi 9 mai, séance Georges Spork; jeudi 12, les Jeunes compositeurs belges; jeudi 19, séance Guy Ropartz; samedi 21, séance Reynaldo Hahn; lundi 23, *les Peintres mosans*, conférence par M. le Dr Jorissenne; jeudi 26, séance de musique ancienne; lundi 30, *l'Ecole de la rue*, conférence par M. Paul Leclercq.

Samedi prochain s'ouvrira au Palais des Fêtes, parc de la Boverie, à Liège, un Salon consacré à des œuvres d'art anciennes et modernes (peinture, aquarelle, pastel, miniature, gravure et dessin) possédées par les collectionneurs de la ville et de la province de Liège. Ce Salon sera un musée d'art temporaire, constituant en quelque sorte un inventaire des richesses artistiques du pays de Liège. Il sera reliaussé, tous les mardis et vendredis à 3 heures, par des auditions musicales ou des conférences d'art.

Le Cercle artistique et littéraire a élu, dimanche, en assemblée générale, M. Ad. Max, bourgmestre de Bruxelles, président;

Schleisinger, vice-président; M. des Ombliaux, G.-M. Stevens, Ph. Wolfers et Théo Ysaye, membres de la Commission; Brunfaut, Grandmoulin et Van Holder, membres suppléants.

Nous apprenons avec plaisir que M. Eugène Laermans, le peintre émouvant des humbles et des déshérités, vient d'être promu officier de l'Ordre de Léopold.

La Société des Amis des Musées a fixé au lundi 9 mai, à 3 heures, la remise à la Commission directrice des Musées royaux de Bruxelles de l'*Annunciation* du maître de Mérode (Ecole néerlandaise du xv^e siècle), que cette société a récemment acquise au prix de 40.000 francs.

M. Ernest Verlant, Directeur général des Beaux-Arts, fera une conférence sur l'œuvre offerte.

La Société nouvelle commencera sous peu la publication de lettres inédites d'Elisée Reclus. Bureaux : 11, rue Chisaire, Mons.

Jeudi prochain s'ouvrira au Parc une série de cinq représentations de la *Barricade*, pièce nouvelle de M. Paul Bourget, le dernier grand succès du Vaudeville. Ce drame émouvant, qui sera interprété par les artistes du Vaudeville, développe l'antagonisme entre les classes patronale et ouvrière; cet antagonisme fait éclater la grève et donne lieu à une action extrêmement pathétique.

Après la *Barricade*, le Parc offrira au public belge et à la foule cosmopolite attirée par l'Exposition un cycle de pièces d'auteurs belges : *le Mûle*, de Camille Lemonnier; *Sœur Béatrice*, de Maurice Maeterlinck; *le Cloître*, d'Emile Verhaeren; *les Étapes*, de Gustave Vanzype; *les Étudiants russes*, d'Ivan Gilkin; *Kaatje*, de Paul Spaak.

Chaque pièce sera représentée trois fois. Celles qui sont trop courtes pour composer un spectacle seront complétées par le vaudeville de M. Edmond Picard : *Trimouillat et Mélidon*.

A propos du *Cloître*, annonçons que le drame de M. Emile Verhaeren sera représenté en septembre prochain, dans sa version anglaise, à Manchester.

De Luxembourg :

Le Conservatoire de Luxembourg a consacré aux œuvres de M. Victor Vreuls sa troisième séance de musique de chambre. Le beau quatuor pour piano et archets, couronné par l'Académie royale de Belgique, a trouvé en M^{me} Kuhn-Fontenelle, M. F. Fisson, A. Klein et E. Kuhn des interprètes de premier ordre. La Sonate pour piano et violon, au final impétueux et si personnel, a été exécutée avec autant d'expression que de rythme par M^{me} Kuhn-Fontenelle et M. Duparlot. Le grand succès de la soirée a été pour M^{me} Marie-Anne Weber, qui a chanté d'une voix émouvante, avec une parfaite compréhension artistique, le Triptyque composé par M. Vreuls sur des poèmes de Verhaeren et deux mélodies évocatrices inspirées au musicien par Stuart Merrill et Jean Dominique.

TAPIS D'ORIENT

**DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES**

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1811, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE

IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

L'élite de la société luxembourgeoise assistait à ce concert, qui a valu à M. Vreuls et à ses interprètes d'enthousiastes applaudissements.

La vente des tableaux faisant partie de la succession de la baronne du Mesnil, qui a eu lieu les 15 et 16 avril à Paris, intéresse particulièrement la Belgique puisque cette collection fut formée par M. Prosper Crabbe, premier mari de la baronne du Mesnil, et qu'elle compta naguère parmi les plus célèbres de notre pays.

Les prix atteints autrefois par les pièces capitales n'ont pas été retrouvés. Ainsi la *Sainte Famille* de Rubens, adjugée 112.000 francs en 1890, n'a pas dépassé cette fois les quatre-vingt mille francs demandés par l'expert. Cette moins-value a été plus sensible encore pour l'autre vedette de la vente, le *Guide*, de Meissonier, payé à l'artiste 225.000 francs par M. Crabbe, adjugée 177.000 francs à la vente de celui-ci, et qui n'a trouvé acquereur qu'à 64.000 francs.

Voici les autres prix principaux : *Mierevelt, Jeune femme en noir*, 18.000 fr.; *Portrait d'un recteur de l'Université de Louvain* (attribué à Rubens), 8.000 fr.; *Jeune femme en blanc* (Ecole anglaise), 5.000 fr.; *Femmes nues* (attribuées à Rubens), 2.500 fr.

Parmi les œuvres modernes : Jules Dupré, *la Forêt*, 11.900 fr.; Meissonier, *le Billet doux*, 23.100 fr.; Th. Rousseau, *Paysage, soleil couchant*, non vendu; A. Stevens, *Ophélie*, 8.100 fr.; Willem, *le Message*, 2.520 fr.

La Maison du Lied, à Moscou, avait, on s'en souvient, organisé un concours international pour la composition d'un accompagnement aux chansons populaires écossaises de Burns. C'est M. Serge-Léon Tolstoï (Russie) qui a remporté le prix de 500 roubles (dix harmonisations). Le prix de 200 roubles (quatre harmonisations) a été décerné à M. Paul Vidal (France).

Un nouveau concours international est ouvert pour la musique d'accompagnement de sept mélodies populaires (française, russe, flamande, écossaise, italienne, espagnole, hébraïque). Un prix de 500 roubles est attribué à ce concours, dont le programme sera communiqué aux intéressés par la Maison du Lied, Mal. Gniesdikovski 13, Moscou. Délai : 1/14 octobre 1910.

M. Marguery est mort hier après-midi. Il avait mangé, le 13 avril, cette sole qui fit sa réputation, et dut s'aliter. Il ne s'en releva pas... *Gils Blas*, 28 avril.

SAINTE-ANNE, près HUIS (ZÉLANDE)

Jolie habitation d'artiste, meublée, à louer. Pour les conditions écrire : **DREYDORFF, à Knocke.**

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales

de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,
préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40x58 centimètres.
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen », numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : **75 FRANCS**

50 exemplaires sur papier impérial du Japon numérotés de 1 à 50, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : **200 FRANCS**

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Etranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Etranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MÉRCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUTS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de **LA LIBRE ESTHÉTIQUE**

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique à notre époque** (1904). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudél et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MIBOUFARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de **L'ART MODERNE**

JEAN DOMINIQUE. — **L'Irre et l'Imagination**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprime sur papier de la Maison K&M, rue de la Buanderie, 12-14

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Jean de Bosschère (ANDRÉ FONTAINAS). — Deux conceptions de l'Amour (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de musique : *Le sixième concert Ysaye* (O. M.). — Publications d'art : *La Sculpture anversoise aux XV^e et XVI^e siècles*; *Hubert et Jean Van Eyck* (F. HELLENS). — Soirées du Cercle artistique : *Le « Spoel's Vocaal Ensemble »* (Ch. V.). — Une nouvelle « Salomé » (M. D. CALVOCORESSI). — La Libre Esthétique et la Presse. — Chronique théâtrale : *Les Variétés* (G. R.). — Agenda musical. — Nécrologie : *William Orchardson*. — Petite Chronique.

JEAN DE BOSSCHÈRE

... Imiter le Chinois au cœur limpide et fin
De qui l'extase pure est de peindre la fin
Sur ses tasses de neige à la lune ravie
D'une bizarre fleur qui parfume sa vie
Transparente, la fleur qu'il a sentie, enfant,
Au filigrane bleu de l'âme se greffant...

Tout le poème exquis selon lequel on se remémore Stéphane Mallarmé dessinant la page nue, enchante mon souvenir, et je vous vois déjà, Jean de Bosschère, avant de vous avoir rencontré dans la vie, grave un peu, le front large et haut, avec des yeux profondément pensifs, suivre au papier vierge la naissance latente en contours choisis de rêves, contes ou arabesques, « l'imagier qui veut d'autres images ».

Êtes-vous, j'y ai songé plus d'une fois, un adolescent maladif et timide ? Je ne saurais le croire. Vous êtes un homme volontaire et ardent qui s'est, par amour conscient, donné tout entier à son rêve. Vos moyens pour l'exprimer sont multiples. On a prononcé, pour des

analogies discutables et légères, devant vos dessins le nom d'Aubrey Beardsley : une certaine précision d'élégance étroite par moments vous rapproche peut-être, mais votre art, malgré le détail fouillé, minutieux et opulent, demeure candide, à côté du sien, et plus inspiré, pour le sentiment et l'expression, d'émotions réellement primitives. Beardsley est la fleur vénéuse du bosquet-préraphaélite ; vous, de Bosschère, raffiné, érudit, intellectuel, êtes retourné volontairement boire à des sources d'autrefois, et j'entrevois que vous vous êtes penché sur la margelle d'un puits que Quentin Metsys a forgé ; il avait comme vous le goût d'une simplicité compliquée et d'une bizarrerie très pure, d'un mélange charmant de vérité, de mièvrerie et de richesse. Mais nul mieux que vous n'a évité le bourdon des sonorités creuses, nul n'a plus strictement habillé des corps souples, gracieux, et jamais empâtés.

De simples fantaisies rythmées selon l'élan calculé de votre savante plume se forment, à votre gré, en lettres ornées, lettrines et culs-de-lampe, et vous avez, avec une sagacité calme et volontaire, présidé au choix d'un papier, à l'adoption de caractères où votre album d'images, de rêves, de pensée apparût dans la forme de votre désir, sans fracas de luxe insolent, et non point pourtant, comme aujourd'hui sont banalisés tous les livres les meilleurs, sous un uniforme vulgaire et triste.

Mais de ce soin qu'à bon escient vous preniez pour parer de sa beauté complète la création de votre cerveau, la joie eût été méprisable, inutile, nuisible par ce que nous voyons quand même ornement si par jeu délicat le texte qui chante se fût trouvé dépassé. N'hésitez

pas : autant que *Dorianède*, chez qui « le scintillement des yeux est autant de bleu que d'or », les *Mirages en Été*, qui s'éteignent dans le silence, et les *Arabesques* brèves et orgueilleuses se précèdent dans les miroirs du souvenir, et quand se lève et marche votre tendre et langoureux héros, *Béale-Gryne*, inventeur subtil de sensations et de verbe, nous vous suivons (1).

Je n'ignore pas ce qu'on peut dire, ce qu'on a dit déjà. A trop styliser peut-être des images selon les courbes seules éiues des suprêmes phrases, ou à choisir les sensations pour les rendre au moyen de mots qui peignent, enfin concrètes, on risque, loin des sillons tracés, si l'on ne prend appui au sol habituel, d'être perdu pour les regards humains et de s'égarer à jamais solitaire parmi les étendues hostiles d'être trop bleues. Mais un dédain si haut sied à de juvéniles âmes, très nobles. Les appels de la terre arrêtent un tel essor trop fréquemment; peu nombreux ceux qui, héroïques, ont persisté et qui s'imposent sur la cime ou qui éperdument s'égarèrent, amoureux, dans la folie.

Je ne puis prévoir la future destinée du poète nouveau que ce livre nous a révélé. J'ai foi. Peut-être une angoisse du vertige le fera-t-il, comme tant d'autres, abaisser un peu son vol; je serais déçu s'il faisait plus que toucher, à de certaines heures, du bout de l'orteil le tremplin solide pour remonter mieux, toutes les fois, parmi le bel azur immobile de sa pensée lucide.

J'ai foi. C'est si étrange à présent que, d'un choix manifeste et sobre, un débutant des lettres groupe, sans chanceler, le cortège fêté des mots, et qu'il s'inquiète d'imposer un ordre à ses pensées successives. C'est si étrange de ne pas accueillir au hasard le tohu-bohu des phrases où un scintillement surprend, avec plus d'aisance, et secoue dans sa torpeur l'esprit demi-sommeillant. Ici l'éveil est nécessaire; les superflus cloaques ont été masqués; l'essentiel seul a partout fleuri; ni fanges, ni chutes, la clarté est continue.

L'aventure de Béale-Gryne s'étend de son départ, lorsqu'il quitte le pays où tout ce qu'il aime de connaître avec ferveur lui dicte de chercher qui l'aimera, en qui se confondre, jusqu'à son arrivée dans le midi d'or où il se cramponne, heureux, sachant qu'ensuite tout ce qui a été décroît. L'adolescent aspire vers l'objet de son angoisse ardente. Il part. Il interroge aux berges du ruisseau et du lac le populage et les flèches d'eau, il découvre, en passant, la délaissée qui pleure à son image flétrie; il ne peut s'arrêter aux lamentations stériles. Il va. Mais on lui parle, dans la chaumine du pêcheur, des instants fugitifs et de la déception. Le pêcheur aime et fut aimé; félicité bien brève; on le sépara de sa fiancée, et si, un jour, en pleine mer, quand

se croisèrent leurs navires, ils se sont revus, ce fut pour se perdre avec plus d'amertume à jamais. Et le pêcheur, dégoûté de ses propres espoirs persistants, se choisit un état de misanthrope, mais où l'arbre frileux de ses nerfs au désespoir encore frémissait. Les oiseaux font autour de lui de la lumière en fleurs, il gémit, et en vain les veut tuer; il fuit au bord de la rivière; les poissons d'or y abondent, la pêche est trop riche et surprenante; il pêche la nuit, et fait, « au bord de la rivière, une statue assise, qui pêche ».

Béale-Gryne ne condescend pas d'avance à un tel morne désespoir. Il va. Il recueille auprès de lui la misère physique de Varilleux. Celui-ci, devant la vie harcelante, a renoncé, du moins, à souffrir; il vit au dedans seulement, pour ne plus transgresser les lois strictes du malheur; il n'a pas pour s'y appuyer les lâches prudences du pêcheur; il a plutôt retourné les articulations de son être intérieur; il a, dans son cœur, tout supprimé.

Ainsi vont-ils ensemble, et il gagne le temple d'arbres et de fleurs où s'enseignent les sagesse suprêmes du calcul, du chant, de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la musique et de l'écriture, pareilles aux arts libéraux dans les fresques de Florence. Ils ne s'attardent pas encore; Béale-Gryne est poussé par son dessein; il va. Il traverse le pays des bonheurs doubles, souriants et tranquilles; il y jouit de mélodies qui, hélas! s'éteignent; il s'enivre de parfums de fleurs qui meurent bientôt rousses et fanées. Enfin, il découvre, dans l'ombre d'un portique enchanté, quelque chose dont la blancheur l'émeut; un être fragile dort; il sent que monte en lui une plus tendre douleur; il l'emporte, il regarde dormir la vierge, enfin, devant qui « son âme déroule sa spirale émue et tremblante! » Le midi d'or sur son aventure étincelle; elle s'est éveillée, et il se fonde dans la lumière de son destin.

Il est impossible, dans ce récit, malgré le choix personnel et significatif des épisodes, qu'on y découvre autre chose ou mieux que le chant d'angoisse d'une âme enfantine qui se transforme et prend conscience. Commune peut être l'aventure, les péripéties s'en avèrent, à cause de la netteté symbolique des fictions dans lesquelles elle s'inscrit, particulièrement attachantes et neuves. L'art du poète ne va pas au delà : banal frémississement des âmes en quête, il en suscite dans le mystère quelque émoi suprême; on s'y mire au jeu des miroirs, on s'y reconnaît, on s'y retrouve.

Après avoir goûté aux joies aisées et simples, les moments de fièvre anxieuse se sont éteints par la révélation de la femme, et la femme, proche et lointaine, peut étendre à son gré, poète, si elle se tient au centre, à travers l'univers entier la calme intelligence et le bienfait universel de deux amours confondus.

ANDRÉ FONTAINAS

(1) *Béale-Gryne*, suivi d'autres poèmes; texte et illustrations par JEAN DE BOSSCHÈRE. Paris, Bibliothèque de l'Occident.

Deux Conceptions de l'Amour.

Je considère M. O.-W. Milosz comme un des plus authentiques poètes que nous possédions aujourd'hui. Il écrit peu, mais chaque fois qu'il le fait c'est parce que la nécessité absolue de s'exprimer l'y pousse et je n'ai rien lu de lui, ni dans les *Poèmes de Décadence* ni dans les *Sept Solitudes* qui ne fût pas conçu dans cet état de grâce qu'on appelle l'état de poésie. Quel accent particulier ont les choses ainsi pensées : pur, pénétrant, inoubliable ! Pas une ligne de rhétorique, pas un raccord, une transition, un artifice de littérature. L'émotion sert de lien à toutes ces effusions lyriques, à toutes ces images qui ne se justifient pas en logique discursive.

Si jamais la vie me le permet, j'écrirai un livre qui s'appellera *les Poètes de l'âme* et M. Milosz en sera une des figures les plus étudiées : il le mérite.

L'Amoureuse initiation (1) est son premier roman. J'y retrouve toutes les qualités de lyrisme ardent qui flamboyaient dans ses poèmes, et aussi le sens du grotesque et du hideux, avec en outre un mysticisme extraordinaire, quasi religieux.

Le fond même du livre est mystique. Le mot amour en effet y est pris dans le sens purement idéal où l'entendent les mystiques. Un homme aime une femme, absolument, fervemment, comme on aime une idée, comme on aime Dieu. D'ailleurs, il le confond avec une idée — avec Dieu.

Elle n'est pour lui que l'instrument de son exaltation spirituelle si je puis dire, le moyen d'arriver à ces cimes de l'extase où l'on touche au divin, où l'on se confond avec lui. Peu lui importe donc de la découvrir ignoble et vile, la plus infâme gourgandine. Au contraire, la bassesse du prétexte ne fera que valoir davantage la noblesse du but poursuivi et plus l'amant se verra bafoué, trahi par sa maîtresse, plus les conditions de cette trahison seront répugnantes, plus l'amour en lui, en tant que sentiment, s'épurera, s'allégera, deviendra absolu. N'ayant plus de motifs terrestres, de raisons capables de le maintenir attaché à une créature par les mille illusions trompeuses de l'estime, de l'amitié, de la tendresse, cet amour deviendra, tout simplement, l'Amour, c'est-à-dire une sorte d'hyperesthésie magnifique et souveraine, une tension extrême de toutes les facultés de l'âme, un état surhumain et génial. Tout cela jusqu'à la catastrophe définitive après laquelle la vie morne et quotidienne reprend la loque humaine qu'avait un instant habitée la divine folie, l'âme universelle.

C'est très audacieux, mais c'était en même temps très nécessaire que M. Milosz mélangeât ainsi le grotesque au sublime et fit de ses héros une pareille galerie de vieux fous et de canailles.

L'erreur des imaginations médiocres est de faire naître la pureté et la beauté au cœur des situations nettes, paisibles et honnêtes. Outre que le résultat auquel elles arrivent est nul, par l'absence de contrastes, elles manifestent ainsi leur méconnaissance foncière des lois de la réalité.

C'est dans les âmes ferventes seules que l'on peut trouver en effet assez de feu pour consumer tout ce qu'on y jette : les serments du vice avant les branches de la vertu et du mysticisme.

Les saints ont été d'abord des hommes, avec toutes les folies et les erreurs de l'humanité. L'excès de leur ascétisme répond à l'excès de leur ardeur à vivre. Et, plus exactement, c'est la même flamme mystique qui les brûle, viveurs d'abord, pénitents ensuite.

(1) O.-W. MILOSZ : *L'Amoureuse initiation*. Paris, Grasset.

C'est dans cette profonde vérité psychologique que se tient l'auteur de *L'Amoureuse initiation*. Son audace (celle d'avoir fait aussi vivement contraster la pureté des effusions lyriques avec l'ignominie des luxures décrites) ne provient ni d'un défi de moraliste, ni du désir d'étonner, ni d'un artificiel besoin d'opposer des effets de composition littéraire, mais de la nature même du sujet choisi, un des plus beaux qui pouvaient tenter un poète.

A proprement parler, il ne peut s'agir ici d'audace ou, sinon, c'est que la vie elle-même assume cette audace que son transcritteur ne fait que reproduire. C'est ainsi. Nous avons fait de timidité et d'hypocrisie vertu, mais la vertu véritable est une force — le latin disait vrai — et comme telle doit contenir un désir. L'amour est l'essentiel, peu importe son objet. Un mystique pur, à la façon du héros de *L'Amoureuse initiation*, trouvera même que moins l'objet semble le mériter, plus l'amour s'avère complet et vrai.

Du reste je crois que le passage suivant, — une rêverie du bizarre personnage — donne assez l'idée de la substance même du livre :

« Si nous chérissons l'existence temporelle, ce n'est donc point à cause que nous venons d'elle, mais par la raison qu'en y trouvant de quoi réaliser la beauté dont notre âme nous présente le parangon, nous glorifions et la créature que nous sommes parmi les créatures, et cet amour originel dont la nécessité de s'adorer sans cesse davantage se manifeste à nous dans la notion que nous avons de l'infini. Car la chose sans fin ne saurait en aucune façon être telle en soi, mais seulement en tant qu'attribut de l'amour ; et il est de sa nature, tout ainsi que de celle du désir chez l'être borné, d'être un mouvement illimité par cela même qu'il ne peut avoir de but en dehors de soi. Pour ce qui est de notre idée du néant, j'en aperçois l'origine dans une imagination faussée par le Mensonge, ce contradicteur orgueilleux et stérile, cet impuissant ennemi de l'amoureuse évidence. Le monde, aux yeux du mystique, est tout affirmation ; en saurait-il être autrement de la manifestation sensible d'un Dieu dont le pouvoir n'a point d'autre limite que l'impossibilité de n'être pas amour, c'est-à-dire de n'être pas ? La vie véritable est une initiation par la tendresse. Si dès les premiers âges nous avons appelé l'amour du nom suprême du Créateur, c'est que ni l'esprit ni les sens ne nous suffissent à faire du séjour temporel une réalité. Car ce n'est pas ce qui vient à nous, mais ce qui vient de nous qui est la vie véritable (1). Être c'est créer et non recevoir sa vie ; or, l'amour est l'instrument unique d'une infinité de créations possibles. Ce que nous appelons réalité n'est point une chose qui s'offre à nous, mais un fruit de l'initiation, et l'initiation commence avec l'amour. Il n'est donc pas seulement ingénieux, logique ou sublime, mais d'absolue nécessité d'identifier, au sens terrestre, la science du Divin avec une Béatrice née d'une chair et d'une âme. Le ciel n'est point le rêve d'un févreux ; les chemins qui y mènent sont de sable et de roc, de sable et de roc pénétrés d'amour, gorgés d'amour à en pleurer ; avant donc que d'entreprendre la conquête d'une réalité si formidable, tâchons à nous bien pénétrer de réel amour durant la vie préparatoire dans le temps. »

Et ailleurs il dit :

« Les amours passent et meurent ; l'amour demeure et survit ; et telle est la puissance de ses formes terrestres de manifestation :

(1) Quelle saisissante et neuve formule, trouvée par un poète, de l'Idéalisme absolu!.

art, enthousiasme, beauté, qu'il finit toujours par l'emporter sur le mensonge, père de la laideur et de la démence. L'amour est cela qui subsiste et qui constitue la personnalité. Que si nous ouvrons le livre incohérent de notre passé, nous voilà tout surpris d'y lire l'histoire non de l'individu que nous pensions être, mais d'une foule turbulente d'étrangers; et si nous avons le bonheur d'y rencontrer quelqu'un qui ressemble un peu à ce que nous sommes aujourd'hui, gardons-nous bien de lui parler autre chose que sentiment! »

Quelque chose de l'âme tendre et forcenée de Jean-Jacques Rousseau habite ce livre ardent, lyrique, bizarre, hanté de cauchemars et magnétisé par le sentiment du divin. Par contre je retrouve l'esprit pervers et insensible, minutieux et froid d'un Benjamin Constant, d'un Laclès, d'un Sainte-Beuve dans *Amour promis* (1), le premier roman de M. Émile Clermont. Ici nulle envolée, nul lyrisme, mais le triomphe de l'analyse : une analyse patiente et subtile, admirablement armée.

J'exagère peut-être en prononçant le mot insensible. Le héros de ce genre d'ouvrages est un personnage assez finement organisé pour souffrir, au contraire. Il souffre peut-être même trop, et pour des motifs insuffisants, ce qui augmente après sa nervosité, son égoïsme. Alors, après des hésitations innombrables, dont quelques-unes même sont dues à son sens de l'honneur, il se conduit pratiquement comme un homme sans honneur. L'antipathique Adolphe est le type littéraire de cette catégorie d'êtres faibles et terribles. C'est un grand compliment, littéraire, à faire à M. Émile Clermont que de déclarer que son œuvre n'est pas du tout indigne d'être comparée à celle de Benjamin Constant. L'étude est forte, approfondie, cruelle.

Mais ce qui m'intéresse c'est de montrer l'antagonisme de deux idéaux. C'est pour se faire de l'amour, dès son jeune âge, une idée égoïste que le héros d'*Amour promis* ne recueille que déceptions dans ses expériences sentimentales. Au lieu que celui de *L'Amoureuse initiation*, qui s'en fait une idée altruiste et mystique, malgré le désastre final, y a trouvé les plus hautes exaltations de son être.

FRANCIS DE MIOMANDRE

NOTES DE MUSIQUE

Le sixième concert Ysaye.

Concert de tout repos : œuvres connues et consacrées, solistes célèbres dont le nom, en vedette sur l'affiche, mobilise et concentre promptement l'armée active, la réserve et jusqu'à la territoriale des dilettanti. Ysaye voulut couronner sa saison par un programme d'effet sûr, de succès certain, et son dessein fut réalisé.

C'est M. Théo Ysaye qui dirigea les deux premiers morceaux : le *Concerto grosso en sol mineur* de Haendel, au final spirituel, et la jolie Symphonie concertante de Mozart pour violon et alto, avec accompagnement d'orchestre. Eugène Ysaye jouait le solo de violon : c'est dire que l'interprétation fut parfaite. Léon Van Hout, sur son magistral alto, lui donna la réplique avec aisance, avec élégance, avec style, et les « imitations » du *presto*, renvoyées de l'un à l'autre instrument, harmonisèrent délicatement leurs sonorités dissemblables.

Dans le tumulte des applaudissements, Eugène Ysaye reparut comme chef d'orchestre. Après l'air du 2^e acte d'*Armide*, chanté d'une voix superbe par M^{me} Litvinne, après les Cinq poèmes de Wagner (mais pourquoi les avoir alourdis par un accompagnement

(1) ÉMILE CLERMONT : *Amour promis*. Paris, Calmann-Lévy.

symphonique ?), une ovation enthousiaste fut faite à la cantatrice, qui voulut associer à son triomphe Eugène Ysaye. Le *Hopak* de Moussorgski, ajouté au programme et chanté en russe, déclencha de nouvelles tempêtes, de bravos. Le morceau fut bissé, sur l'insistance du public, malgré la longueur du programme, qui comprenait encore la Symphonie en ré de Brahms, ainsi que le *Camp* et la *Mort de Wallenstein* de Vincent d'Indy.

Si la symphonie de Brahms (substituée au dernier moment — et nous le regrettons — à la symphonie de Bruckner annoncée) parut un peu grise, en revanche la chatoyante orchestration du *Camp* et du magnifique poème symphonique *la Mort de Wallenstein*, d'une si haute tenue d'art et d'une si vivante expression descriptive, clôtura en apothéose le concert. La maîtrise de cette partition est surprenante et suffirait à classer son auteur parmi les premiers symphonistes du siècle.

O. M.

PUBLICATIONS D'ART

La Sculpture anversoise aux XV^e et XVI^e siècles. par JEAN DE BOSSCHÈRE (1).

La nouvelle étude que publie M. J. de Bosschère dans la *Collection des grands artistes des Pays-Bas* constitue une contribution importante à l'histoire de l'art aux xv^e et xvi^e siècles. C'est un travail consciencieux, aux vastes proportions, très documenté. Les origines de l'art gothique aux Pays-Bas, le milieu où il se développa y sont excellemment mis en lumière. Les Ateliers de sculpture, l'Organisation du travail, les Enlumineurs de statues, les Traditions de métiers, les Marques, les Premières sculptures forment autant de chapitres pleins de vues d'ensemble, intéressantes et neuves. Plus loin, l'auteur passe en revue les principaux retables gothiques d'Anvers, de Hulshout, de Stockholm, de Tongres, d'Oplinter. Enfin, après avoir consacré un chapitre curieux aux statuettes et aux groupes sculptés, il étudie quelques figures notoires de sculpteurs du xv^e siècle, Pierre Coeck, Bartholomé Rapost, Robert Moreau, Corneille de Vriendt, Jacques Jonghelink, les De Nole, Omer van Ommen. Ce très intéressant ouvrage, écrit en une langue savoureuse, est abondamment illustré de fort curieuses reproductions de retables, de statuettes et de groupes des sculpteurs anversois.

Hubert et Jean Van Eyck, par DURAND-GRÉVILLE (2).

C'est une tâche ardue et d'une belle hardiesse que M. Durand-Gréville s'est imposée en élaborant son grand ouvrage sur l'œuvre des frères *Hubert et Jean Van Eyck* que l'éditeur Van Oest vient de publier; étude importante, vaste contribution à l'histoire des peintres primitifs et l'un des premiers ouvrages critiques qui aient entrepris d'élucider le problème de l'attribution des œuvres des deux frères, avec une érudition aussi sûre et une méthode aussi serrée. En effet, cette belle étude — l'auteur le fait remarquer dès le début — a pour but important de restituer à Hubert Van Eyck la part considérable qui lui est due dans l'œuvre que nous connaissons. M. Durand-Gréville, reprenant une idée déjà exprimée et développée, par Willem Bode et J. Weale notamment, s'attache d'abord à démontrer que dans le célèbre retable de Saint-Bavon la part d'Hubert est la plus importante. Il le prouve par un examen minutieux de la technique des différents volets du tableau.

Cette méthode rigoureuse, il l'applique ensuite à toute l'œuvre des frères pour en faire la répartition judicieuse. De nombreuses et belles illustrations accompagnent cette étude, qui jette un jour nouveau, des plus attrayants, sur le problème historique qui a déjà tant fait couler d'encre et donné lieu à des conjectures aussi ingénieuses que diverses et souvent même contradictoires.

F. HELLENS

(1) Bruxelles, G. Van Oest et C^o.

(2) Idem.

Soirées du Cercle Artistique

Le « Spoel's Vocaal Ensemble ».

Vocaal Ensemble, quelle langue est-ce cela ? Il paraît que c'est du néerlandais ! Mais il doit dater d'au moins une trentaine d'années, car la mode de farcir de mots français la belle langue des Pays-Bas est passée depuis longtemps, et les jeunes écrivains hollandais d'aujourd'hui en sont arrivés à épurer presque complètement leur vocabulaire de toute intrusion étrangère. Ils ont compris que le beau dicton mis en musique par M. Spoel : *Taal verloren, Volk verloren (Langue perdue, Peuple perdu)* n'était que trop vrai et ils sont revenus à une conception plus saine, réagissant en cela contre la mode frivole et corruptrice.

Après cette digression d'ordre linguistique, parlons de la chorale *a capella* de M. Arnold Spoel et de son répertoire. Bien que leur présentation au public bruxellois remonte à plusieurs semaines, il importe de les signaler à nos lecteurs car le concert donné par la célèbre association néerlandaise offrit un intérêt qui survit à l'actualité.

Les Hollandais ont la passion et la spécialité de cette polyphonie vocale si en harmonie avec la délicate grisaille de rêve que l'humidité répand sur leur pays. Ils ont, parmi leurs aïeux, deux compositeurs acapellistes de premier rang : Obrecht et Sweelinck (1). Il est même assez étonnant que M. Spoel n'ait pas cru devoir inscrire à son programme l'une ou l'autre œuvre de ces deux maîtres. D'une façon générale, on peut d'ailleurs lui reprocher de faire chanter par ses choristes trop de musique moderne et pas assez d'ancienne. Le xv^e siècle — la grande époque de la polyphonie vocale — était représenté par deux noms seulement, Gallus et Orlando di Lasso (dont l'exquis *Bon ecco* a remporté un succès mérité). Je ne veux pas dire que l'on ne sache plus écrire aujourd'hui dans le style *a capella* et que l'on ne peut plus faire œuvre durable dans l'ordre d'idées du contrepoint purement vocal. Je crois, au contraire, que cette manière d'écrire n'est point du tout la formule d'une époque déterminée, et qu'elle est parfaitement susceptible d'évoluer et de se renouveler. Mais, en fait, elle ne s'est guère transformée, et les moins banales parmi les compositions *a capella* du xix^e siècle sont, au point de vue de l'originalité, de cent coudées en arrière sur le moindre madrigal de Monteverdi ou de Marenzio. Sauf Mendelssohn, qui, dans sa traduction musicale du *Psaume XXII* (2), a tenté, non sans succès, de rendre par des moyens expressifs personnels le sentiment à la fois plaintif et énergique du poème hébraïque, les musiciens tels que Cherubini, Berger, Blummer, Ritter, Cornélie Van Oosterzee, etc. n'ont fait que du pastiche, du superficiel et de l'aimable, ou bien n'ont visé qu'à des effets de sonorité — fort beaux d'ailleurs, mais purement extérieurs.

Je préfère de beaucoup, si l'on tient absolument au moderne, les arrangements en style *a capella* de vieilles chansons populaires, comme ceux qu'ont réalisés avec tant de tact Gevaert et M. Van Duyse. De ce dernier, M. Spoel avait mis à son programme deux charmantes chansons flamandes : *Het viel een hemels douwe*, et *'k Kwam laestmael...* Dans le même genre, M. Depebrock, qui passe pour être le meilleur compositeur hollandais actuel, a fait une merveille d'humour de la chanson populaire *Den Uil (Le Hibou)*, par laquelle se terminait la séance.

Je n'ai pas à vanter les qualités d'exécution et d'interprétation du groupe dirigé par M. Spoel. C'est un fait acquis que les Hollandais qui pratiquent l'art du chant *a capella* y mettent toute leur conviction, toutes leurs qualités de musiciens sûrs et précis, et une justesse de nuances qui confine à la plus absolue perfection.

Le *Vocaal Ensemble* ne fait pas exception à la règle. Aussi est-ce un régal délicieux que de l'entendre chanter, fût-ce même des œuvres d'ordre secondaire.

Souhaitons que lorsqu'il nous reviendra, il aura renouvelé son

(1) A l'initiative de la *Vereeniging voor Noord-Nederlands Muziek-geschiedenis*, la maison Breitkopf et Härtel a publié l'œuvre complète de Sweelinck et s'occupe en ce moment de la publication de celle d'Obrecht.

(2) Exécuté au Cercle par la chorale de M. Spoel.

répertoire. Il y a pour lui des contrées inconnues et merveilleuses à découvrir. Je ne parle pas des chansons françaises du xv^e siècle, qui, à cause de la langue, offrent sans doute pour lui des difficultés particulières d'interprétation ; mais que d'autres œuvres admirables et totalement inconnues ici chez les polyphonistes allemands du xv^e siècle et du début du xvii^e : les Isaac, les Finck, les Senfl, les Hassler, les Eccard (1), chez les madrigalistes italiens de la même époque : les Gabrieli, les Merulo, les Marenzio, les Monteverdi (2), et chez ces délicieux maîtres anglais, d'une incomparable fraîcheur d'invention : les Byrd, les Gibbons, les Bateson, les Morley, les Dowland, etc. (3).

CH. V.

UNE NOUVELLE « SALOMÉ »

Salomé, tragédie lyrique en un acte, poème d'OSCAR WILDE, musique de M. N.-A. MARIOTTE (4).

Il est, je pense, superflu de rappeler, fût-ce brièvement, le poème très connu d'Oscar Wilde ; et j'estime tout aussi inutile d'introduire dans le présent compte-rendu le moindre parallèle entre la partition de M. Mariotte et celle de Richard Strauss. Un tel parallèle, à condition toutefois d'être fort minutieusement fait, pourrait être, comme toute comparaison de deux œuvres musicales écrites sur un même texte, riche d'enseignements au point de vue esthétique pur : il ne constituerait jamais une contribution à la critique de l'œuvre de M. Mariotte dont il s'agit aujourd'hui. Je parlerai donc de celle-ci comme si la *Salomé* de M. Strauss n'existait pas.

Je présume qu'avec tous les défauts qu'il offre en tant qu'œuvre littéraire et de théâtre, le poème de Wilde, par sa matière autant que par sa disposition, a quelque chose d'éminemment propre à favoriser la création musicale. J'avais déjà été frappé de la continuité d'intérêt qu'offrait l'œuvre de M. Strauss, et celle de M. Mariotte vient de m'impressionner de manière tout à fait analogue. Je ne crois être impertinent ni envers l'un ni envers l'autre de ces musiciens en attribuant au texte une part de ce commun mérite.

M. Mariotte, négligeant tout ce que le cadre du poème de Wilde pouvait offrir de pittoresque et de décoratif, s'est surtout attaché à mettre en relief l'action dramatique et psychologique, le côté intérieur du sujet. Peut-être la seule partie pittoresque de sa musique est-elle, au début de la scène initiale, la combinaison charmante d'une musique dans la coulisse avec l'orchestre — et quand je dis charmante, c'est de confiance et sur le seul vu de la partition, car de cette musique dans la coulisse je n'ai pu discerner une seule mesure.

Lors des représentations de Lyon, j'ai lu, dans certain compte rendu, que M. Mariotte subissait, à quelque degré, l'influence de M. Debussy, influence dont, pour ma part, je n'ai pas remarqué la plus infime trace. Par contre, j'ai cru distinguer un peu celle de Wagner ; non point sensible de manière agressive, et due à l'imitation de formules mélodiques ou autres, de procédés de travail thématique, de développement, d'insistance, mais latente en quelque sorte et reconnaissable au plus dans le style orchestral, dans le retour fréquent de certains traits aboutissant à des accords frappés pour précéder le début des phrases vocales, ou dans quelques analogues vétilles. Très peu de chose, en somme, et qui n'empêche point la musique de M. Mariotte d'être fort personnelle et spontanée. Elle a une saveur un peu âpre, une tension un peu uniforme mais qui ne déplaît point, de la vigueur et de l'accent. Du commencement à la fin elle ne contient rien de traînant, rien d'inapproprié, ni de froid, ni de forcé, ni de banal.

(1) Rendus accessibles par les éditions modernes de M. Leichentritt.

(2) Rendus accessibles par les éditions modernes de M. Leichentritt et de M. Torchi.

(3) Rendus accessibles notamment par les éditions modernes de M. Barclay-Squire.

(4) Représentée à Paris, au Théâtre lyrique municipal de la Gaîté.

Même si le compositeur éprouve le besoin de faire chanter aux instruments une cantilène — par exemple, lorsque Salomé vient d'entrer — il sait le faire sans tomber dans l'imitation de Massenet. Sa déclamation lyrique est toujours juste. Son orchestration s'avère excellente, et j'ai beaucoup remarqué combien il est habile à conserver dans la force même une belle et claire sonorité; témoin l'explosion à laquelle aboutit le grand *crescendo* du prélude. Parfois, à dire vrai, il abuse un peu de tels effets; et au moment où Iokanaan, avant de rentrer dans sa citerne, chante sa dernière phrase, je crois bien qu'aucune voix humaine ne pourrait se faire entendre par-dessus le déchaînement de l'orchestre. Mais cet abus est rare: dans la scène finale, M. Mariotte arrive à de très impressionnants effets par les moyens orchestraux les plus sobres et par un très bel emploi des chœurs à bouche fermée. En résumé, sa musique est toujours substantielle, de belle matière et de belles lignes, empreinte d'une réelle noblesse, libre de toute contrainte d'école comme de toute concession même involontaire. Je n'hésite pas à classer l'œuvre de M. Mariotte parmi les plus remarquables qu'on ait vues paraître ces dernières années.

M.-D. CALVOCRESSI

La Libre Esthétique et la Presse.

Le Salon de la *Libre Esthétique*, dont l'intérêt historique et artistique a été particulièrement apprécié cette année, a été l'objet de nombreux articles publiés par les journaux belges et étrangers. Citons, parmi ceux que pourront consulter utilement nos lecteurs, les comptes-rendus de l'*Indépendance belge* (28 mars), du *Journal de Bruxelles* (29 mars, 5 et 26 avril), du *Soir* (30 mars), du *Petit Bleu* (12, 14, 16 mars et 3 avril), de la *Dernière Heure* (19 mars), de la *Chronique* (12, 14 mars et 3 avril), de l'*Étoile belge* (15 mars et 3 avril), du *XX^e Siècle* (31 mars), de la *Vlaamsche Gaxet* (17 mars), de *Brüsseler Tageblatt* (20 mars), de l'*Éventail* (13, 20 mars et 3 avril), de l'*Art moderne* (20, 27 mars, 3 avril), de la *Fédération artistique* (3, 10 avril), de la *Flandre libérale* (11 avril), du *Belgische Rundschau* (6 avril), du *Thyrse* (avril), de *Durendal* (avril), de la *Société nouvelle* (avril); de la *Vie intellectuelle* (15 avril); enfin, du *Times* (29 mars), du *Figaro* (7 avril), du *Bulletin de l'Art ancien et moderne* (9 avril), et de la *Nouvelle Revue Française* (mai.)

Les concerts ont été analysés, entre autres, dans l'*Indépendance belge* (24 mars, 19 avril), l'*Étoile belge* (25 mars, 18 avril), le *Petit Bleu* (27 mars, 18 avril), le *XX^e Siècle* (24 mars, 2 avril), la *Chronique* (24, 30 mars, 6 avril), le *Guide musical* (27 mars, 3 et 10 avril), l'*Éventail* (17 avril), la *Fédération artistique* (27 mars), l'*Art moderne* (27 mars, 3, 10, 17 avril), etc.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Variétés.

Un nouveau théâtre! Encore un... Mais celui-ci est charmant, bleu et or, éblouissant de lumière, avec de larges dégagements, un aspect d'ensemble infiniment agréable. Il est dû à la collaboration des frères Paul et Georges Hamesse, architectes et décorateurs de grand talent, à la fois très artistes et très pratiquement ingénieux. Il sera, il veut être, ce théâtre, le temple de la chanson. Mais, dans leur hâte à l'ouvrir, les directeurs ont été contraints, sans doute, d'engager un peu à la diable une fournée de chanteurs et de chanteuses assez médiocres: ce qui fait que leur spectacle d'ouverture ne réalisait pas tout à fait les espérances qu'ils nous avaient laissé entrevoir. Ils feront mieux une autre fois. On a pourtant applaudi une petite revue assez drôle *Ah! La Ferme!* de M. Jihel, où il est parlé abondamment de *Chantecler*, et une parodie de *Lysistrata*, qui devient *Lysis-Rata*, dont la grosse gaité va jusqu'aux limites extrêmes de la gauloiserie et de la farce. Beaucoup de jolies femmes, des costumes et des décors fort luxueux: peut-être ne serait-il tout de même pas excessif de joindre à tout cela un peu de véritable esprit... G. R.

AGENDA MUSICAL

Demain, lundi, à 1 h. 1/2 précise, audition des élèves du cours de chant et de déclamation lyrique de M^{me} E. Armand-Coppine (théâtre de l'Alhambra). — A 8 h. 1/2, troisième séance du Quatuor Zimmer (quatuors de Beethoven) au Palais des Arts.

Mardi, à 8 h. 1/2, concert de M. André Gaos avec le concours de M^{me} Gaos-Montenegro (Salle Patria). — A la même heure, premier des neuf concerts à grand orchestre que donnera M. F. Durant à la Grande-Harmonie. (Les séances suivantes sont fixées aux 15, 16, 19, 22, 24, 26, 29 et 31 mai.)

Mercredi et vendredi, à 8 h. 1/2, quatrième et cinquième (dernière) séances du Quatuor Zimmer consacrées à l'audition des quatuors de Beethoven (Palais des Arts).

C'est le dimanche 29 mai qu'aura lieu le premier des six grands concerts symphoniques de l'Exposition de Bruxelles. Il sera donné par l'orchestre du Conservatoire sous la direction de M. Edgar Tinel, qui fera exécuter la septième symphonie de Beethoven, une Suite d'orchestre de Schumann, le Prélude et la Scène du Vendredi-Saint de *Parsifal* et l'ouverture de *Freischütz*. Programme vraiment banal et archi-connu: les circonstances devaient, semble-t-il, mieux inspirer le directeur du Conservatoire.

NÉCROLOGIE

William Orchardson,

Un peintre écossais qui avait acquis par sa participation à la plupart des expositions internationales une réputation bien assise, William Orchardson, a succombé à Londres le 13 avril, âgé de 75 ans.

Peintre d'histoire et de genre, il composa avec talent un grand nombre de tableaux qui faisaient revivre des personnages illustres: *Napoléon sur le Bellérophon*, *Voltaire chez le duc de Sully*, *le Salon de M^{me} Récamier*, etc. Médaille d'or à l'Exposition universelle de 1889, il obtint le grand prix pour la peinture à celle de 1900 et fut nommé membre correspondant de l'Institut de France.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes:

EXPOSITION UNIVERSELLE ET INTERNATIONALE DE BRUXELLES. 23 avril-15 novembre.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. — *Le Portrait belge au XIX^e siècle* (Salon de la Société royale des Beaux-Arts). 25 avril — 29 mai.

CERCLE ARTISTIQUE. — M. Géo Bernier. 2-11 mai.

PALAIS DES ARTS (22, rue du Palais.) M. Eugène Delestre. 3 mai — 7 juin.

GALERIE DIETRICH (37, Montagne de la Cour.) Exposition Marc-Henry Meunier.

Pour rappel, c'est samedi prochain, à 2 heures, que sera inauguré le Salon international des Beaux-Arts (Palais du Cinquante-naire). Outre la Belgique, sont représentés officiellement à l'Exposition: la France, qui occupe vingt-deux salles décorées et arrangées avec beaucoup de goût, la Hollande, le Grand Duché de Luxembourg, la Suisse, l'Italie et l'Espagne. Une section internationale réunira les artistes des pays non représentés. Enfin, trois salles ont été attribuées au Salon de la Médaille, qui constituera une réelle innovation. L'une de ces salles sera exclusivement consacrée à la Médaille française et groupera un superbe ensemble d'œuvres de Roty, Chaplain, Charpentier, Dupuis, Vernon, Yencesse, etc.

Le Roi et la Reine présideront la cérémonie inaugurale.

L'Exposition des Portraits d'hommes de lettres belges organisée sous les auspices de la Direction des Lettres au Ministère des Sciences et des Arts s'ouvrira à l'Exposition universelle de

Bruxelles dans la seconde quinzaine de mai. Elle promet d'offrir dans sa variété et son imprévu un très grand intérêt. Dès à présent l'on a réuni de soixante à soixante-dix portraits à l'huile, au pastel, à l'eau-forte, etc., des principaux poètes et romanciers belges, un assez grand nombre de bustes et médaillons, un choix de médailles, dessins, caricatures, photographies, etc.

Dans une vitrine seront rangés les volumes d'auteurs belges traduits en langue étrangère. Maeterlinck et Verhaeren détiennent, faut-il le dire? le record de cette « expansion ». Ils ont été traduits jusqu'en japonais!

La section des œuvres musicales inspirées par des poètes belges sera beaucoup plus importante qu'on ne l'avait cru tout d'abord, et le recensement de ces œuvres a constitué à lui seul un travail considérable qui demeure acquis, à titre documentaire, à la Bibliothèque du Département.

Les réductions ou maquettes de monuments érigés à des littérateurs sont au nombre de sept.

C'est dans la salle des conférences et dans la salle voisine que sera installée cette curieuse exposition, que le Roi visitera très probablement en juin. Une séance littéraire serait, dit-on, organisée à l'occasion de cette visite.

L'Exposition d'Art du XVII^e siècle ne s'ouvrira pas avant la mi-juin.

Le Gouvernement vient d'être officiellement averti de ce que le Musée du Capitole à Rome allait lui envoyer trois œuvres célèbres : *Romulus et Remus* de Rubens et deux portraits de Van Dyck. Le Gouvernement a couvert déjà pour plus de dix millions de francs d'assurances, et ce n'est qu'un début.

Les tableaux seront placés au premier étage des nouveaux musées dans un décor architectural conçu dans le goût de l'époque par l'architecte Flanneau. C'est au rez-de-chaussée que se trouveront les collections d'orfèvrerie religieuse, de tapisseries, de médailles et de manuscrits.

Le Roi et la Reine ont visité mardi dernier l'Exposition du Portrait belge du XIX^e siècle. Leurs Majestés sont arrivées à dix heures au Musée moderne, accompagnées du commandant Buffin et d'une dame d'honneur.

MM. le marquis de Beaufort, Alfred Verhaeren, le baron Lambert de Rothschild et Jean De Mot les ont reçues et leur ont présenté les exposants. La visite royale s'est prolongée jusqu'à onze heures et demie.

La Société des Amis des Musées Royaux fera la remise à la Commission des Musées Royaux du tableau du maître de Mérode, récemment acquis par elle, le lundi 9 mai 1910, à 3 heures, dans la grande salle des Primitifs du Musée ancien, rue de la Régence. Cette cérémonie sera suivie d'une conférence sur le maître de Mérode par M. Ernest Verlant, directeur général des Beaux-Arts.

La Société des Aquafortistes a décidé de ne composer son album de 1910 que de six planches, dont une en couleurs et cinq en blanc et noir, afin de réunir des œuvres de premier ordre.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Des primes de 400 et de 200 francs seront allouées aux auteurs des planches admises. Le jugement aura lieu le dimanche 5 juin, à 9 h. 1/2 du matin, au Cabinet des Estampes. Les œuvres devront être adressées avant le 1^{er} juin à l'imprimeur de la Société, M. Van Campenhout, 23, rue du Conseil.

Notre collaborateur M. Ch. Vanden Borren reprendra à l'Institut des Hautes Etudes musicales et dramatiques d'Ixelles son cours d'Histoire de la musique à partir du mercredi 18 mai, à 5 heures, et le continuera les mercredis suivants, à la même heure. Le cours est public et comprendra quatre ou cinq conférences. Sujet : *Les Origines de la musique polyphonique*.

Rappelons les dates des cinq représentations exceptionnelles que donnera au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Léon Jehin, l'Opéra du prince de Monaco : mardi et jeudi prochains, *Mefistofele* (en italien); samedi 14 et mardi 17, *Don Quichotte* (en français); jeudi 19, *la Traviata*, 1^{er} acte (en italien); le *Vieil Aigle* (en français) et *Il Barbiere di Siviglia*, 2^e acte (en italien). M. Chaliapine, participera aux cinq représentations.

Du goût et des couleurs il ne faut pas discuter, dit le *Guide musical*. Les gens de Cologne aiment la *Messaline* de M. Isidore de Lara. C'est leur droit, comme c'est notre droit de trouver bien lamentable l'éducation esthétique de ce public allemand, — modèle des publics selon le critique du *XX^e Siècle*, — qui applaudit avec un égal enthousiasme la *Flûte enchantée*, le *Crépuscule* et *Messaline*. Cette... partition vient d'atteindre sa cinquantième représentation à l'*Opernhaus* de Cologne, et cela sous la direction de M. Otto Lohse. Cette cinquantième a été l'occasion d'ovations enthousiastes et d'acclamations sans fin à l'adresse de l'auteur, des interprètes et du chef d'orchestre.

Doux pays! *Messaline* triomphe où *Pelléas* a échoué.

Sottisier :

Le programme se complétait du charmant *Concerto grosso*, de Haendel, de la symphonie en ré majeur, de Brahms, et de deux fragments du *Camp de Wallenstein*, de Vincent d'Indy.

Journal de Bruxelles, 2 mai.

Elle meurt avec déjà un joli passé et avec un très bel avenir.

Indépendance belge, 2 mai.

SAINTE-ANNE, près SLUIS (ZÉLANDE)

Jolie habitation d'artiste, meublée, à louer. Pour les conditions écrire : **DREYDORFF, à Knocke.**

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,
préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40 x 58 centimètres
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen »,
numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de I à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT**.
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BRAUBOURG. — **Du Grottesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1904).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudel et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOVARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination**.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

VILLE DE BRUXELLES

Les mardi 7, mercredi 8 et jeudi 9 juin

à 2 h. 1/2 précises,

à la requête de M. A. Tyman, notaire, rue du Hainaut, 33, à Gand, sous la direction (et dans la Salle de ventes) du libraire-expert E. DEMAN, 86, rue de la Montagne.

VENTE PUBLIQUE

DE

LIVRES ANCIENS

Provenant des collections

de SULLIVAN DE TERDECK (châteaux de Terdeck et de Meldert).

DEUXIÈME PARTIE

Ouvrages illustrés du XVIII^e siècle, Romantiques, Reliures, etc.

Exposition particulière du lundi 30 mai au jeudi 2 juin, de 2 à 6 heures.
Il n'y aura pas d'exposition publique.

Le catalogue, accompagné d'un album de 82 reproductions, est en distribution chez M. le notaire TYMAN, à Gand, et chez l'expert-vendeur.

PRIX : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison K&Y.M., rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Henri-Edmond Cross (OCTAVE MAUS). — Wells et l'Avenir (FRANCIS DE MIOMANDRE). — « L'Annonciation » du maître de Mérolo. — Don Quichotte (O. M.). — Chronique théâtrale : *Le Festival belge, la Bourse ou la Vie* (GEORGES RENCY). — Le Théâtre à Paris : *La Fille Elisa, Nono* (F. M.). — Nécrologie : *Florimond Van Duyse* (Ch. V.), *Pauline Viardot* (O. M.). — Agenda musical. — Petite Chronique.

HENRI-EDMOND CROSS

Ce fut un pur et noble artiste. Pour n'être pas imprévue, car depuis un an Henri-Edmond Cross souffrait d'un mal incurable, la nouvelle de sa mort n'en a pas moins profondément atteint ceux qui, ayant pénétré dans l'intimité de cet homme d'élite, connaissaient la modestie et la générosité de son cœur, la vivacité de son intelligence, la ferveur de ses convictions et l'aristocratie de sa pensée.

L'histoire de sa vie est si simple, si unie, qu'elle tient tout entière en quelques lignes. Vie de travail persévérant, de recherches passionnées en vue de doter la peinture d'expressions nouvelles, vie de méditation et d'isolement, commencée à Douai où l'artiste naquit en 1856, poursuivie à Paris où il fut, durant quelques années, mêlé au tumultueux mouvement des écoles et des ateliers, achevée à Saint-Clair, dans le Var, devant la mer étincelante, parmi les eucalyptus, les mimosas et les chênes-lièges, au pied des montagnes des Maures, non

loin de l'Estérel qui tapisse de verdure sombre la roche écarlate.

L'influence de Georges Seurat, avec lequel il se lia aux environs de 1880, l'orienta vers les théories de la division du ton, qui révolutionnèrent l'art de peindre et bousculèrent de séculaires traditions. Avec Paul Signac, Théo Van Rysselberghe, Angrand, Luce, Dubois-Pillet et quelques autres, Henri-Edmond Cross adopta résolument la technique nouvelle et exprima dans cette langue qui demeura longtemps incomprise les sensations d'une nature exceptionnellement réceptive à la beauté du décor et au lyrisme de la création.

Car le peintre fut, essentiellement, un lyrique. Les aspects du paysage et de l'humanité étaient la source où il retrempait sa sensibilité mais ne constituaient pas l'objectif de son art. Les contacts extérieurs exaltaient sa vision sans emprisonner celle-ci dans les limites de la réalité. La peinture n'était pour lui qu'un moyen d'extérioriser les sentiments dont son âme de poète était l'ardent foyer. Il les transposait par des rythmes de couleurs et de lignes comme d'autres les expriment par la magie du verbe ou le symphonisme des sons. Et son intransigeance, que maintenaient intacte une volonté ferme et d'inébranlables convictions, loin de refréner ce lyrisme, en intensifiait l'expansion.

De là le malentendu qui, jusqu'en ces dernières années, — mais la fin de sa vie lui donna la joie d'un incontestable triomphe, — prolongea la lutte. Après avoir repoussé violemment le réalisme en peinture, le goût du public s'est ancré dans l'idée que seule l'expression textuelle de la nature mérite considération. Il a

fallu d'héroïques efforts, vingt-cinq ans de combats pour faire admettre la possibilité d'un art différent, d'une interprétation décorative, de suggestions visuelles dont la conception s'éloigne de la vérité immédiate pour ouvrir de vastes champs à l'imagination et au sentiment.

C'est cet art que réalisa Henri-Edmond Cross dans ses paysages de Provence et d'Italie, dans ses figures aux colorations embrasées, dans ses compositions d'une ordonnance à la fois capricieuse et savante, qui marient aux arabesques d'une végétation luxuriante la beauté chaste des nus baignés de lumière.

Dans la lettre ouverte par laquelle il préfaça le catalogue de son exposition de 1905, Émile Verhaeren lui écrivait : « Bellement, en ce coin de Provence qu'élut votre goût, vous développez votre travail réfléchi et clair, et vous voici à ce tournant de route où l'artiste inquiet que vous êtes et qu'heureusement vous resterez, après avoir regardé longtemps les choses, commence à regarder en soi-même. Le grand et pieux respect que vous avez montré pour la nature, la franche et intransigeante sincérité dont vous faites preuve en l'étudiant et en l'aimant, vous les voulez diriger à cette heure vers un autre objet. Et vous rêvez, comme vous me l'écriviez, de faire de votre art non plus seulement la « glorification de la nature », mais la « glorification même d'une vision intérieure ». Le monde que tout artiste porte en lui, vous y voulez entrer à votre tour et l'extérioriser en de nouvelles œuvres « qui participeraient davantage à l'imagination » mais resteraient soumises toutefois aux principes de belle harmonie qui régissent les anciennes.

Avec quelle joie, mon cher Cross, je vous suivrai en cette évolution impatientement attendue ! L'imagination, qui demeure la plus importante des forces d'art, sommeille depuis si longtemps dans l'œuvre des meilleurs des peintres, que celui qui la réveillerait assumerait comme la gloire d'un exploit. »

L'œuvre de Cross, c'est un poème ardent, un hymne à la joie dont la mer, les jardins, les terrasses, les montagnes lointaines alimentent et diversifient les strophes. Amandiers en fleurs, calanques exigües où s'abritent les tartanes, bastides prises dans le réseau argenté des oliviers, plages pétrées de coquillages, tout ce qu'il évoque dans ses toiles et dans ses synthétiques aquarelles chante le bonheur et la paix. De même que les maîtres japonais, il proscrit les images douloureuses et vulgaires. Le panthéisme dirige sa main, ennoblit sa vision. Alchimiste, il transforme en métaux précieux les pierres que foulent nos pieds, et le décor de rêve que crée sa pensée contemplative magnifie les sites dont nos yeux ne perçoivent que l'apparence. L'artiste véritable n'est-il pas celui qui voit autrement que nous, et qui nous apprend à pénétrer, sous l'aspect extérieur des choses, leur beauté éternelle ?

Corot nous a révélé la poésie des soirs et des aubes. Cross a célébré la magnificence du jour. On put suivre aux Indépendants, à la *Libre Esthétique*, aux expositions d'ensemble qu'organisèrent à Paris MM. Druet et Bernheim, le développement d'un art qui se dépouillait de plus en plus des entraves de la réalité pour réaliser le problème d'une ornementation expressive propre à suggérer des sensations plutôt qu'à les décrire, à évoquer des sites heureux sans les reproduire littéralement. Il y a deux ans, le peintre toucha le but. Son exposition à la galerie Bernheim, victoire définitive, marque l'apogée de son évolution.

Ce fut la plus glorieuse étape d'une carrière exclusivement vouée aux spéculations les plus hautes, mais ce devait être la dernière. Au début de 1909, la maladie s'abattait sur Cross, qui souffrit stoïquement, subit à Paris, au cours de l'automne dernier, une opération grave, et retourna, irrémédiablement condamné mais ses yeux clairs toujours ouverts à la splendeur de la vie, dans son ermitage de Saint-Clair où il s'est éteint lundi dernier.

OCTAVE MAUS

WELLS ET L'AVENIR

On a souvent opposé M. Wells à Jules Verne en démontrant sa supériorité sur le conteur d'Amiens par l'excellence de sa méthode, la puissance de ses déductions, l'étendue et la valeur de ses idées générales, la réalité profonde de sa fantaisie. Pourtant, s'il n'avait sur Jules Verne que des avantages de cet ordre, il n'y aurait entre sa littérature et celle de l'écrivain qu'on a longtemps considéré comme son rival que des différences de degrés. Autrement dit M. Wells se serait servi de moyens plus parfaits, plus d'accord avec nos exigences pour arriver au même but : nous amuser.

Ce qui frappe de caducité les œuvres de Jules Verne, ce n'est pas la pauvreté de leur *écriture*, ni leurs invraisemblances logiques, ni la faiblesse de leur construction scientifique ; tous ces défauts pourraient disparaître dans le feu d'une action très humaine, dans la noblesse d'une haute idée dominante. C'est la mesquinerie de leur but dernier. Au lieu de faire servir toutes ces hypothèses scientifiques à l'élevation morale ou mentale de son public (les adolescents composent un public aussi susceptible d'éducation que les adultes, toutes proportions de moyens gardées), Jules Verne abaissa tous ces éléments, si riches, si nouveaux à la simple distraction d'écoliers. Ainsi ne fit-il qu'une besogne analogue à celle des Gustave Aymard et des Louis Boussonard, mais en remplaçant le merveilleux romanesque par le merveilleux scientifique, en changeant la forme des jouets : mais c'étaient toujours des jouets.

C'est une différence fondamentale, une différence idéologique qui sépare la littérature de Verne de celle de M. Wells. M. Wells est, avant tout, un homme de pensée. Et il n'a presque jamais rien écrit pour le simple plaisir d'écrire, encore que, dans ses meilleurs livres, il déploie les qualités essentielles de l'écrivain : le don de composition, la gradation émotive, l'autorité dans l'ex-

position des idées, la science des caractères et le sens des nuances sociales et surtout une prodigieuse divination des âmes futures qu'il crée. Mais ces qualités même ne sont pour lui que secondaires : il les subordonne à un idéal, à un idéal de moralité et de progrès. En cela, il est bien Anglais et il est bien de son temps.

En France, nous nous méfions en général de ceux qui parlent de l'avenir comme d'une réserve de progrès et de l'humanité comme de quelque chose de perfectible. Je voudrais bien croire que c'est à cause de la pauvreté esthétique des œuvres inspirées par cette foi. Mais non, la vérité est plus cruelle : c'est parce que nous ne sommes pas sensibles à la profondeur de sentiment qui crée parallèlement la poésie lyrique et l'illusion du progrès scientifique. Réalistes, nous jugeons l'univers d'après le tableau qu'il présente aujourd'hui et nous ne voulons voir dans les leçons de l'histoire que ce qui concorde avec un pessimisme étroit et naïf.

Mais la science nous a révélé un passé géologique tellement plus étendu que le pauvre passé historique, à demi-légitime, qui nous servait jusque là pour nos comparaisons morales, que nous voilà bien obligés de changer nos points de vue, sous peine de mauvaise foi logique (1).

M. Wells, homme de science, s'est donc intéressé à l'avenir, non pas tant par un goût naturel d'utopiste que par suite du simple raisonnement qui lui fait voir dans l'avenir un prolongement du passé, et où les mouvements ébauchés dans le passé doivent s'achever. Les méthodes d'induction et de déduction qui ont fait remonter, siècles par siècles, la connaissance humaine dans le passé géologique doivent donc trouver leur emploi naturel et comme compléter leur rôle dans les hypothèses concernant l'avenir. Dans ce petit livre appelé précisément *la Découverte de l'Avenir*, qui est comme le résumé de la pensée directrice et de la foi de M. Wells, il s'est très lumineusement expliqué sur la possibilité de la découverte de l'avenir et sur la valeur profonde de cette tentative intellectuelle. Il s'est bien aussi gardé d'omettre les atténuations que sa sagesse de moraliste et sa prudence de scientifique imposaient à la grandeur de son rêve. Mais, après tout, ces atténuations elles-mêmes ne sauraient atteindre le fait de l'évolution, qui est indiscutable, et qui à son tour engendre des conséquences rigoureuses :

Les mondes peuvent se refroidir et les soleils s'éteindre, mais il s'agit au dedans de nous maintenant quelque chose qui ne peut pas périr.

Qu'on ne se méprenne pas sur mes opinions quand je parle de la grandeur des destinées humaines.

Si je puis parler sans ambages, j'avouerai que, considéré en tant que produit final, je n'ai guère de moi-même ou de mes semblables (sauf votre respect) une opinion bien fameuse. Je ne pense pas que je puisse prendre part, le cas échéant, à l'adoration de l'humanité avec la moindre gravité ou la moindre sincérité. Pensez-y. Pensez aux faits positifs. Nous passons assurément tous par de certains moments où nous éprouvons l'étonnement de Swift qu'un être tel que nous ose avoir de l'orgueil. Il y a des instants où l'on se joindrait au rire de Démocrite et ils seraient plus fréquents, ces instants, si le spectacle de la petitesse humaine n'était pas si abondamment mêlé de douleur.

Mais ce n'est pas seulement de douleur que le monde est

(1) C'est M. Wells lui-même qui se sert de ces saisissantes formules : passé géologique, passé scientifique, dans *la Découverte de l'Avenir*, traduit par Henry-D. Davray. Paris, *Mercur de France*, 1904.

pétri — il l'est aussi de promesses et d'espérances. Si petits que notre vanité et notre sensualité nous fassent, il y eut une ère de choses plus petites. C'est la longue ascendance du passé qui donne le démenti à notre désespoir. Nous savons maintenant que tout le sang et la passion de notre existence furent représentés à la période carbonifère par quelque chose — quelque chose au sang froid et à la peau visqueuse, qui se cachait entre l'air et l'eau et fuyait devant les gigantesques amphibiens de l'époque.

Envisageant l'avenir, M. Wells a tant de fois lui-même conçu des hypothèses différentes qu'il convient de le justifier du reproche qu'on n'a pas manqué de lui faire : qu'il se contredisait.

À mon avis, il n'en est rien. On ne saurait appeler contradiction la probité intellectuelle d'un homme qui énonce toutes les solutions possibles du problème qui l'intéresse, au lieu de ne choisir qu'une solution, en fermant les yeux aux invraisemblances des autres.

Au problème de l'avenir, M. Wells a proposé plusieurs solutions. Il y a celle, par exemple, d'*Anticipations*, celle de *la Machine à explorer le temps*, celle de *Quand le Dormeur s'éveillera*, enfin celle de *Au Temps de la Comète*. Toutes se ramènent à deux types : le type optimiste, celui où l'auteur entrevoit une humanité heureuse au milieu des progrès matériels qu'elle a réalisés, et le type pessimiste, celui où il la montre n'ayant utilisé que pour son égoïsme matérialiste l'ensemble de ces perfectionnements. Et c'est sans doute parce qu'une immémoriale habitude, — justifiée jusqu'ici par des siècles d'expérience, — nous fait associer l'idée de douleur à l'idée de vérité humaine et profonde, que nous trouvons mieux réussis, littérairement et beaux d'une plus fraternelle beauté, des ouvrages du type pessimiste comme : *Quand le Dormeur s'éveillera*. Pourtant, il y a aussi une vraie beauté, une beauté pure et grande, et nouvelle, dans une œuvre comme : *Au temps de la Comète* (1). Le plus sceptique des lecteurs modernes s'y laisserait émouvoir.

C'est que l'optimisme a fait beaucoup de chemin depuis *Candide*. À l'utopique rêverie de ce que les hommes pourraient être si, miraculeusement, leurs passions disparaissaient, peu à peu s'est substituée la vision de ce qu'ils pourraient accomplir eux-mêmes, sans rien changer à la nature, simplement par une répartition meilleure des biens, par un exercice plus juste et plus complet de la liberté même dont jusqu'ici les abus ont entraîné tous les désastres humains.

Je vais plus loin. Je trouve en ce livre la conciliation naturelle et simple des apparentes contradictions reprochées à M. Wells. Il ne demande plus qu'au cœur et à l'intelligence de l'homme d'organiser le soin de son bonheur, et il démontre comme ce serait simple. Il démontre comment au lieu de travailler au progrès matériel comme au service d'un terrible Moloch abstrait, on aurait avantage à s'arrêter au moment où ce progrès suffit à notre égoïsme, à notre loisir ; et comment de ce loisir bien organisé, de cet égoïsme bien entendu, de la liberté la plus complète de notre cœur et de notre existence résulterait une félicité paisible, continue, capable de combler tous nos désirs, et comment la jouissance de cette félicité tout humaine, toute terrestre, détruirait en nous les mauvais germes des haines, des jalousies, créatrices du mal universel.

(1) H.-G. WELLS : *Au temps de la Comète*, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEVIZ. Paris, *Mercur de France*.

Avec une tranquille assurance de philosophe, non ignorant certes des choses de la psychologie, il fait ressortir toute l'absurdité du système politique et social où nous vivons, et que ce système ne se confond pas du tout avec la nécessité, comme on le croit trop souvent, qu'il faudrait, pratiquement, très peu de choses pour le remplacer par un autre basé sur la raison. Ses méditations sur la propriété, sur le sort des masses, sur les guerres, sur l'amour sont tellement justes !...

Nous sommes de plus en plus loin des rêveries basées sur un bouleversement extraordinaire : tel que l'invasion de la terre par les Martiens. Chaque jour M. Wells se rapproche de la vraisemblance et de l'humanité. De plus en plus l'homme de science fait de place au moraliste. Mais il lui laisse, à ce moraliste, pour ses investigations et ses hypothèses, un merveilleux et précis instrument, une méthode rigoureuse. C'est pourquoi, au milieu de ses plus surprenantes audaces, M. Wells demeure au plus vivant de la réalité, accordant de mieux en mieux ses anticipations de savant et ses certitudes de psychologue.

FRANCIS DE MIOMANDRE

« L'Annonciation » du maître de Mérode.

Le tableau récemment offert à l'État par les Amis des Musées royaux de Bruxelles fit partie, à ce que nous apprit M. Ernest Verlant dans l'allocution dont il accompagna la remise de l'œuvre à la Commission directrice, de la galerie du prince de Wagram. Celui-ci l'avait acquise de M. Émile Molinier, ancien conservateur du Département des objets d'art au Louvre et connaisseur des plus réputés.

M. von Tschudi a signalé cette *Annonciation* dans l'érudite étude qu'il publia en 1898 sur le maître du triptyque de Mérode, — ou sur le maître de Flémalle, ainsi qu'il le rebaptisa. N'ayant pu l'apprécier que d'après une photographie, il s'exprimait avec une réserve que lui commandait sa connaissance imparfaite du tableau : « Extrêmement proche du maître, disait-il entre autres. D'après tous les caractères, il ne faut pas écarter la pensée d'une reproduction avec variantes, de la main même du maître. »

D'après les renseignements recueillis par le Directeur général des Beaux-Arts auprès de MM. von Tschudi, Friedländer et H. Hymans, l'*Annonciation* provient de Ninove. Elle a subi depuis 1898 des restaurations importantes, dues probablement à l'intervention de M. Molinier, mais qui n'en ont pas dénaturé le caractère.

Quel est ce maître du triptyque de Mérode (ou de Flémalle) ? Ces noms désignent provisoirement et conventionnellement l'auteur d'une série de peintures du xv^e siècle éparses en Europe et qui n'étaient représentés jusqu'ici en Belgique que par le célèbre triptyque. « Dans mes leçons aux *Cours d'art et d'archéologie*, dit M. Verlant, j'ai indiqué la part qui revient à MM. H. Hymans, Bode, von Tschudi, A.-J. Wauters, G. Hulin et autres dans les déterminations de connexité qui ont amené à la constitution d'un catalogue, plus ou moins certain selon les cas, des œuvres du type Mérode-Flémalle.

Ce qui est généralement admis par la critique, c'est que l'histoire de l'art du xv^e siècle aux Pays-Bas, encore si incomplète et si conjecturale, doit contenir un chapitre consacré à cet ensemble d'œuvres, dont l'auteur demeure mystérieux. »

Diverses hypothèses divisent les spécialistes. Faut-il placer le maître en question à Gand, dans le Brabant, à Tournai ? Ne doit-il pas être rattaché plutôt à l'école de Cologne ? Ne serait-ce pas l'un des peintres du Nord de la France ? M. Firmenich-Richartz a cru que Mérode-Flémalle n'était autre que Roger Van der Weyden dans sa jeunesse. M. Hasse a cherché à démontrer que c'est le Roger de

Bruges dont parle Van Mander. M. Hulin a voulu l'identifier avec Jacques Daret, mais tout récemment il a renoncé à cette opinion en faveur de Robert Campin, le maître de Jacques Daret. M. Otto Seeck s'est avisé de mettre en avant le nom de Marguerite Van Eyck, dont on ne sait au juste si elle a peint ni même si elle a existé. M. Bouchot a tantôt revendiqué Mérode-Flémalle pour une certaine école de l'Artois, tantôt supposé qu'il s'agissait d'un artiste influencé par les frères de Limbourg, auteurs des *Très Riches Heures* de Chantilly, et peut-être l'un d'eux, le plus habile et le plus complet.

Parmi les œuvres qu'on peut attribuer au même maître, M. Verlant cita la *Vierge* de M. de Somzée, que la Belgique eut le tort de se laisser enlever par M. George Salting, le célèbre collectionneur qui légua récemment ses riches collections aux musées de Londres. La plus importante est, sans contredit, le panneau principal du triptyque appartenant à la comtesse Jeanne de Mérode, qui ne fut exposé en public qu'une seule fois, à l'Exposition de la Toison d'Or (Bruges, 1907), et dont notre *Annonciation* paraît être une réplique. La composition est identique, en effet, dans ces deux peintures, bien qu'on y puisse relever de très nombreuses différences dans le détail.

Elles sont apparentées par la qualité du coloris, par la maîtrise de l'exécution, par le sentiment nouveau qu'elles révèlent l'une et l'autre de l'espace et du clair obscur. À cet égard, l'*Annonciation* méritait de prendre place au musée, et malgré ses repeints, — qui laissent d'ailleurs intactes les parties essentielles du tableau, — elle donne une idée suffisante du maître qui éveilla tant de curiosités et suscita de si ardentes discussions.

DON QUICHOTTE.

Les spectacles monégasques, au cadre somptueux, aux interprètes illustres, — le Gotha et le Golgotha des grandes vedettes, — fait affluer la foule au théâtre de la Monnaie. Après *Mefistofele*, retapé au point de paraître inédit, la troupe princière joua devant une salle de gala, qui s'était mise sur son trente et... quarante, le *Don Quichotte* de M. Massenet. C'est, on le sait, le plus récent ouvrage dû à la féconde, à l'inlassable plume d'un compositeur dont les dieux qui président aux destinées des auteurs lyriques ont constamment favorisé la fortune. On connaît de M. Massenet des œuvres d'une inspiration généreuse, d'une invention séduisante : *Werther* et *Manon* sont du nombre. D'autres trahissent la hâte, l'ouvrage bâclé, la médiocrité et pis encore. Mais tel est le prestige du musicien et l'éclat de son nom que les unes et les autres sont applaudies avec le même entrain.

Ce fut le cas pour *Don Quichotte*, que le public bruxellois accueillit avec autant d'enthousiasme que les rastaquouères de la Côte d'Azur à qui il fut offert récemment en primeur. Et pourtant rien n'est plus vide, plus pauvre, plus essoufflé que cette partition d'opérette fabriquée au moyen des laissés pour compte de tous les auteurs connus, depuis Mozart jusqu'à M. Mascagni. La facilité du compositeur l'a entraîné vers les plus déplorables improvisations. À peine a-t-il trouvé pour l'heure suprême de son héros, qui meurt, raillé et abandonné, au cœur de la forêt profonde et pacificatrice, quelques accents pathétiques. Ce moment musical, le seul que traverse un filon mélodique de quelque prix, il faut l'attendre aussi longtemps que dans la plaine lépreuse d'Issy-les-Moulineaux, au delà des fortifs crêtés de curieux, on attend le vol d'un aéroplane. Et encore celui-ci, comme la mélodie espérée, se borne-t-il souvent à raser le sol.

Sont-ils sots, les compositeurs qui s'efforcent d'atteindre à l'unité du style, à l'accent juste, au judicieux accord de l'expression musicale et du texte ! Sont-ils naïfs, ceux dont la fierté répugne aux effets faciles, aux reminiscences, à la vulgarité, et qui tentent d'élever l'esthétique théâtrale aux sommets du lyrisme ! Le public leur préfère invariablement les plus plates productions de l'industrie musico-dramatique estampillées au goût du jour. Heureusement, et malgré tout, il y a eu, il y a, il y aura toujours des artistes à qui leur conscience dictera leur devoir,

et la sympathie de quelques-uns les vengera de l'indifférence de la foule.

Don Quichotte, dont le texte fut assez adroitement agencé par M. Henri Cain selon les formules habituelles des livrets d'opéra, a trouvé en M. Chaliapine un interprète de premier ordre dont le talent suffit à justifier le succès qui accueillit ce méli-mélo musical. Sa composition du rôle, son masque douloureux, la silhouette famélique qu'il oppose à celle, rondouillette et bedonnante à souhait, de son compagnon d'aventures, personnifié par M. Gresse, la mélancolique noblesse avec laquelle il poursuit sa chimère et subit sa destinée survivent au souvenir de l'œuvre elle-même. Son inexpérience de la langue française trahit parfois ses intentions, mais l'art accompli avec lequel il conduit sa voix généreuse compense l'insuffisance de sa diction et commande, malgré tout, l'admiration. Dulcinée, ce fut M^{me} Lucy Arbél, dont la voix, singulièrement étendue et sonore, l'emporte sur la mimique, qu'on souhaiterait plus contenue. O. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Festival belge. — La Bourse ou la Vie.

Le théâtre du Parc a inauguré la semaine dernière les spectacles d'auteurs belges qu'il a organisés à l'occasion de l'Exposition de Bruxelles. On sait que l'Administration communale lui a alloué à cet effet un important subside et que les pièces à représenter ont été choisies par un comité d'hommes de lettres. Ce sont : *Sœur Béatrice*, de Maeterlinck ; les *Étapes*, de Van Zype ; le *Mâle*, de Camille Lemonnier ; les *Étudiants russes*, de Gilkin et le *Cloître*, de Verhaeren. La Direction du Parc y a joint spontanément *Kaatje*, de Paul Spaak.

C'est là une idée très heureuse, et il est regrettable que le public n'y fasse pas un accueil plus bienveillant. Certes il vient du monde à ces représentations, mais il n'en vient pas assez ; et les artistes, que Bruxelles compte si nombreux parmi ses habitants, se devraient à eux-mêmes de montrer leurs goûts littéraires en assistant en foule à ces spectacles d'auteurs belges. Écrivains et artistes, chez nous, ont à lutter contre la même indifférence de la part du public. Il serait beau qu'ils se prêtassent en toute circonstance un appui vraiment fraternel.

La première pièce représentée a été *Sœur Béatrice*, et elle a produit un grand effet. On a profondément admiré la langue merveilleuse, d'une si noble et si troublante poésie, que parlent les personnages de ce miracle, créé par Maeterlinck pour être mis en musique.

On a revu avec le plus vif plaisir *Les Étapes* de Van Zype qui, sans contredit, est une des pièces les plus hautes et les plus belles non seulement du théâtre belge mais de tout le théâtre contemporain. Cet art grave et généreux, sain et honnête, ému sans faiblesse, humain sans défaillance, dépasse de quelques milliers de coudées les petites malpropretés élégantes dont le théâtre parisien nous inonde et ne s'apparente qu'à l'art des de Cureau et des Ibsen.

Van Zype, dans cette pièce, a saisi une vérité humaine éternelle et l'a manifestée sous une forme actuelle qui la rend visible et tranquille sans rien lui enlever de son universalité. Les *Étapes* ! La Vie dans son évolution perpétuelle ; la vérité de demain niant celle d'aujourd'hui, en attendant qu'elle soit combattue par celle d'après-demain ; ce sacrifice, imposé à tout créateur, d'accepter la ruine de son œuvre propre pour qu'une œuvre nouvelle puisse s'édifier et grandir ! Et ici, elle est extrêmement enivrante, cette vérité, parce que nous la voyons réalisée dans une seule famille où trois générations apparaissent en conflit : le vieux médecin Thérat, nié et abandonné par son gendre Leglay ; et celui-ci à son tour critiqué par son fils. Et comme elles sont belles, les paroles de Thérat mourant, tirant la morale de la pièce et exaltant cette lutte éternelle des générations : le père renié par son fils, le fils trouvant dans son propre fils un ennemi, sur le champ de bataille de l'idée !

« Je commence à comprendre... Je commence à voir distinctement... Je vois très clair... Vous avez eu raison, Leglay, de ne

pas ménager mon amour-propre... Edmond (c'est le petit-fils) a raison, de regarder franchement ce que nous avons fait... Et c'est... Ce sera toujours ainsi... Les uns après les autres, nous travaillons à la même tâche ; même quand nous paraissions nous contredire, nous combattre, même quand nous nous trompons, nous conduisons les hommes vers le même but. Nous marquons chacun une étape... L'avenir ne se trompe point... J'ai fait ce que je devais faire. Vous aussi, Leglay. Nous devons nous battre. Sans cette bataille, notre labeur eût été stérile. (À Edmond) Toi, petit, à ton tour, travaille, sans crainte d'attenter à la vérité que nous avons trouvée... Va, va... C'est toujours elle que tu serviras, toujours elle, va !... »

On a très chaleureusement acclamé cette œuvre puissante qui, comme toutes les choses faites pour durer, a paru écrite d'hier, bien qu'elle ait été jouée pour la première fois il y a quatre ans.

Chaque spectacle était terminé par la représentation de *Trimouillat* et *Méliodon*, l'amusant vaudeville satirique de M. Emond Picard.

* * *

La troisième pièce représentée, *Un Mâle*, créée il y a vingt-deux ans sur la même scène, nous rappelait l'âge héroïque où il fallait avoir du courage pour mettre des paysans à la scène, de vrais paysans qui parlent patois et qui marchent pieds nus. Aujourd'hui, nous en avons tant vu que ces audaces d'alors ne nous émeuvent plus. Le patois parlé d'un bout à l'autre de la pièce, et par tous les personnages, a simplement paru un peu fatigant. Mais on a admiré l'ardente figure du braconnier Cachaprés, qui est une des plus belles créations de Camille Lemonnier. On s'est divertie à quelques scènes bien venues où la finesse matoise des paysans est joliment mise en relief. Et cette pièce qui, à proprement parler, n'est pas du théâtre d'action, mais une suite de tableaux de la vie rustique et des mœurs des simples, a obtenu un grand succès. M. Chelles, créateur du rôle de Cachaprés, M^{me} Herdies, l'inoubliable Cougnole de la création, et M^{me} Clarel l'ont jouée avec beaucoup de talent.

* * *

Les *Étudiants russes*, d'Iwan Gilkin, nous a procuré une surprise agréable. Il semblait que cette pièce d'idées dût produire peu d'effet à la scène. Il en a au contraire produit beaucoup, et les scènes qui ont causé la plus forte impression sont précisément celles où les personnages confrontent leurs croyances politiques, sociales et religieuses. Avec un tact parfait — et c'était extrêmement difficile — M. Gilkin a réussi à garder une stricte neutralité dans le grand conflit qu'il transportait sur le théâtre. Si Serge et Egor Raguine, les étudiants nihilistes, sont aussi sincères que braves, le conseiller Raguine, personnification de l'autocratie, est lui aussi un très honnête homme qui se croit dans la vérité. Et de la sorte, l'intérêt se porte non sur tel ou tel personnage, non sur telle ou telle thèse, mais sur le jeu complexe des caractères, agissant d'après leur instinct ou d'après leur foi. Egor, convaincu par le conseiller de la grandeur future de la Russie et du mal que lui font les nihilistes, renie ses croyances révolutionnaires mais ne veut pas cependant abandonner ses compagnons : il partage leur sort de condamnés politiques. C'est un mystique, mais ce n'est pas un traître. Et Serge, son jeune frère, ardent, enthousiaste, se donnera si entièrement aux idées révolutionnaires qu'il leur sacrifiera même l'amour fraternel, et qu'il tuera son frère quand celui-ci deviendra un danger pour l'idée de la Révolution. C'est un assassin, un fratricide, mais ce n'est pas un misérable. L'âme russe, si subtile, si mobile, si puérile, si terrible aussi dans ses mouvements de colère, de révolte ou de passion, est le personnage central de ce beau drame que trois salles absolument combles ont acclamé. Il faut admirer le talent, le dévouement, l'ardeur des interprètes, et surtout de M^{me} Clarel dans le rôle de Vera, l'étudiante nihiliste, de M. de Grévone et de M. Carpentier qui dessine excellemment le type d'ouvrier alcoolique. Au surplus, c'est M. Carpentier qui a mis à la scène toutes les pièces d'auteurs belges que l'on a jouées au Parc cette année, et il s'est acquitté de cette tâche avec un zèle, une intelligence et un tact tout à fait remarquables.

* * *

A l'Alcazar, M^{lle} Jeanne Rolly et M. Gaston Dubosc jouent en ce moment, avec tout l'art qu'on leur connaît, la jolie comédie de Capus : *la Bourse ou la Vie*. On se rappelle l'aventure tragi-comique de ce couple parisien trompé et ruiné par un banquier ultramoderne, le fantaisiste Brassac, qui a installé un bar dans ses bureaux. On se rappelle aussi l'amusante figure du vieux marcheur Le Houssel qui sauverait volontiers le ménage moyennant certaine complaisance de la femme, et qui finit, dans une scène délicieuse, par le sauver pour rien. Tout cela est du meilleur Capus. La pièce, à l'Alcazar, est particulièrement bien jouée; et, en attendant les représentations d'*Amoureuse* que M^{lle} Rolly et M. Dubosc nous donneront pour finir la saison, je ne doute pas que *la Bourse ou la Vie* ne soit applaudie durant de longs soirs.

GEORGES RENCY

LE THÉÂTRE A PARIS

La fille Élisa, pièce en quatre actes tirée du roman d'EDMOND DE GONCOURT par M. JEAN AALBERT. — **Nono**, pièce en trois actes de M. SACHA GUITRY (THÉÂTRE ANTOINE).

Tout le talent, d'ailleurs parfait, de M^{me} Suzanne Desprès ne peut faire oublier celui de M^{me} Eugénie Nau, qui créa le rôle de la *Fille Élisa*. Mais il n'y a aujourd'hui que ces deux artistes-là pour pouvoir aborder ce genre de rôles violents et populaires. Ne serait-ce que pour cela, d'ailleurs, il faudrait se féliciter de voir des scènes françaises monter des pièces comme la *Fille Élisa*. Nous en avons par-dessus la tête de la petite pièce élégante et sottie, faisandée, artificielle, qui a cours depuis vingt ans sur le boulevard.

Nono, comme tout le théâtre de M. Sacha Guitry, est plus drôle que spirituel, plus gamin que vraiment léger. Mais sa verve correspond si merveilleusement à l'état d'esprit du moment qu'il obtient cependant le plus sympathique des succès. Et puis, M. Régis Gignoux fait remarquer fort justement que la mélancolie de « la jeunesse perdue » accompagne cette gaité. Il y a donc là dedans un peu de vérité, un frisson sincère. Alors, voilà qui emporte tout.

F. M.

NÉCROLOGIE

Florimond Van Duyse.

Mercredi dernier est mort à Gand Florimond Van Duyse, auditeur militaire de la Flandre orientale, fils du poète flamand Prudent Van Duyse.

Depuis de longues années l'étude du folklore musical néerlandais avait accaparé le temps de loisir que lui laissaient ses fonctions officielles. Il fut, dans cet ordre d'idées, un érudit dans toute la force du terme. Depuis la mort de Gevaert, c'est lui qui représentait avec le plus d'éclat la musicologie belge. Bien qu'ayant borné ses investigations à une matière en apparence très restreinte, la *Chanson populaire flamande*, il n'avait point l'étroitesse d'esprit du spécialiste et son érudition embrassait les horizons les plus lointains de l'histoire musicale. Aussi son ouvrage capital : *Het Oude nederlandse lied* (La Vieille Chanson néerlandaise) (1) est-il non seulement un répertoire complet et sans doute définitif de la chanson populaire flamande, mais encore un document précieux pour l'étude de ses tenants et aboutissants : à savoir ses sources tant littéraires que musicales, ses transformations et déformations successives, les échanges internationaux dont elle fut l'objet, les emprunts innombrables qui lui ont été faits par la musique individuelle, etc. Aussi, il n'est pas une ligne ou même pas un mot, dans cette publication de 2747 pages, qui ne soient à leur place et qui n'aient leur raison d'être. Si l'auteur s'est gardé de tout aperçu général, il n'en est pas moins vrai que, dans son ensemble, *Het Oude nederlandse lied* contient implicitement

(1) Édité à Anvers, par le *Nederlandsche Boekhandel*, et à La Haye, par Nijhoff, de 1903 à 1908.

toute une « philosophie » de la musique populaire et peut-être même de la musique en général : la simple lecture des commentaires si concis de Van Duyse suffit pour dégager cette philosophie et montrer par là-même tout le prix de son ouvrage (1).

Florimond Van Duyse est le fondateur des *Liedervonden* du *Willems-Fonds*. A ce titre on lui doit d'avoir contribué à relever le goût musical de la bourgeoisie et du peuple flamands. Le *Nederlandsch Liedboek* en deux volumes, édité sous sa direction par le *Willems-Fonds* (2) est, à cet égard, une publication intelligemment comprise, en dépit des critiques de détail qu'on pourrait en faire. Très répandue en pays flamand, elle y a peu à peu constitué un répertoire vraiment populaire, qui échappe à toute vulgarité et entretient dans l'esprit du peuple de nobles ou savoureuses traditions.

CH. V.

Pauline Viardot.

La célèbre créatrice du rôle de Fidès, l'interprète glorieuse d'*Orphée*, d'*Alceste*, de *Sypho*, dont la renommée surpassa celle de la Malibran, sa sœur, a succombé à Paris, mercredi dernier, âgée de quatre-vingt-neuf ans.

C'est, on le sait, à Bruxelles que Pauline Viardot-Garcia termina son éducation artistique, commencée à Mexico, et qu'elle débuta au théâtre en 1839. Sa carrière fut éclatante (Bruxelles, Londres, Paris acclamèrent successivement l'exceptionnelle beauté d'une voix dont l'étendue et la solidité égalaient, dit-on, le charme. Pauline Viardot parcourut en triomphatrice l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Russie, pour se fixer ensuite définitivement à Paris.

Depuis 1863 elle s'était retirée du théâtre et consacrée au professorat. De nombreuses élèves trouvèrent en elle, jusqu'en ces derniers jours, un guide sûr et un conseiller attentif, heureux de perpétuer un enseignement qu'une large expérience rendait particulièrement précieux.

Ce qu'on ignore peut-être, c'est que l'artiste, fille du chanteur Garcia, avait, dans sa jeunesse, travaillé le piano et la composition sous la direction de Liszt et de Reicha. Elle écrivit plusieurs œuvres lyriques, parmi lesquelles le *Dernier magicien*, opéra en deux actes, et l'*Ogre*, sur un livret de Tourguenief.

O. M.

AGENDA MUSICAL

Les concerts symphoniques que donne M. F. Durant à la Grande-Harmonie, à 8 1/2 heures, pendant le mois de mai, et qui obtiennent beaucoup de succès, seront continués dans l'ordre suivant : Aujourd'hui, dimanche, cinquième concert avec le concours de M^{lle} Gabrielle Bernard, cantatrice, et de M. Franz Doehaerd, violoniste; mardi prochain, 24 mai, sixième concert avec le concours de M^{lle} Ketty Buzon, cantatrice, et de M. Van Neste, violoncelliste; jeudi 26, septième concert avec le concours de M^{me} Christiane Eymael, cantatrice; dimanche 29, huitième concert avec le concours de M^{lle} Marguerite Das, du théâtre de la Monnaie, et de M. Van Hulle, flûtiste; mardi 31, neuvième et dernier concert avec le concours de M^{lle} Germaine Lievens, pianiste.

C'est dimanche prochain, 29 mai, à 2 h. 1/2, qu'aura lieu le premier grand concert symphonique de l'Exposition universelle. Il sera donné par l'orchestre du Conservatoire de Bruxelles sous la direction de M. Edgar Tinel. Au programme : VII^e symphonie (Beethoven), *Ouverture, Scherzo et Finale* (Schumann), Prélude et Scène du Vendredi-Saint de *Parsifal* (Wagner), *Ouverture de Freischütz* (Weber).

M. Georges Pitsch, qui conquiert de plus en plus les sympathies du public parisien par son jeu sobre et expressif, ainsi que

(1) Van Duyse est l'auteur d'un autre ouvrage important touchant la même matière : *De Melodie van het nederlandse lied en hare rythmische vormen*. (La Mélodie de la chanson néerlandaise et ses formes rythmiques.)

(2) A Gand, chez Vuylsteke.

par le style pur avec lequel il interprète les œuvres classiques et modernes, a donné mercredi dernier à la salle Pleyel, avec le concours de M^{lle} Valentine Pitsch et de M. Imbart de la Tour, un concert de musique ancienne dont le programme comprenait un choix intéressant d'œuvres instrumentales et vocales de Porpora, Rameau, Couperin, Daquin, Lulli, Gluck, Caix d'Herveloix et Boccherini. Les trois artistes ont été chaleureusement applaudis.

Mercredi prochain, M. Georges Pitsch donnera dans la même salle un récital composé de pièces de Bach, Haydn, Schumann, Lalo, Böellmann, G. Fauré, V. d'Indy, R. Hahn et F. Schmitt.

PETITE CHRONIQUE

C'est mercredi prochain, à 2 heures, que le Salon international des Beaux-Arts sera solennellement inauguré par le Roi et la Reine.

On observera le même cérémonial que pour l'ouverture de l'Exposition universelle.

M. Charles Doudelet, le peintre gantois qui vient de passer plusieurs années en Italie, où il fut chargé par le gouvernement d'une mission artistique, inaugurera demain, à 2 heures, une exposition de ses œuvres récentes — tableaux, aquarelles, illustrations, dessins, etc. — au Cercle artistique et littéraire. Cette exposition sera ouverte jusqu'au 5 juin.

Une exposition consacrée à la Figure et à la Composition s'ouvrira le 14 juin prochain à l'Institut des Arts (ancien Palais de Somzée). C'est M. Jean Delville, membre du comité de l'Institut, qui en a pris l'initiative et qui a assumé la charge de l'organiser. Limitée aux peintres belges, cette exposition sera à la fois rétrospective et contemporaine.

Le Salon triennal des Beaux-Arts de Namur s'ouvrira le 26 juin. Envoi des bulletins d'inscription avant le 27 mai. Réception des œuvres du 23 mai au 6 juin. Renseignements : M. Jules Trépagne, secrétaire.

Le *Journal de Mons* ouvrira prochainement, en son établissement, rue de Ninny, 34, une salle d'exposition réservée aux artistes belges et étrangers. Les intéressés peuvent dès à présent s'adresser pour tous renseignements à la direction du *Journal de Mons*.

La Société centrale d'Architecture de Belgique a composé comme suit son bureau pour 1910 : Président, M. Caluwaers ; vice-président, M. Francotte ; secrétaire, M. Puissant ; secrétaire-adjoint, M. Schaessens ; trésorier, M. Pecters ; bibliothécaire, M. Van Neck ; membres, MM. Pelseeneer et De Bruyne.

La *Journée à l'Exposition*, organe officiel du Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles, publie le programme quotidien de toutes les fêtes organisées par l'Exposition et par la ville de Bruxelles. Le numéro 15 centimes. Prix de l'abonnement pour la durée de l'Exposition : 3 francs. Editeur : M. Godts, 2 place de la Bourse, Bruxelles.

Sarah Bernhardt donne en ce moment à l'Alhambra, avec sa troupe, quelques représentations. Elle jouera ce soir et mardi l'*Aiglon*, demain le *Procès de Jeanne d'Arc*.

C'est jeudi prochain qu'aura lieu au théâtre de la Monnaie, sauf imprévu, la première représentation d'*Elektra*, l'œuvre nouvelle de M. Richard Strauss.

Au Parc, aujourd'hui et demain, le *Cloître* d'Émile Verhaeren. Mardi, reprise de la *Rafale* de M. Bernstein.

À l'Université Nouvelle, 67, rue de la Concorde : jeudi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par M. Lionel Dauriac : *La Musique et l'Intelligence*.

Mercredi 1^{er} juin, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par M. Henri Quittard : *Musique vocale et instrumentale aux XVI^e et XVII^e siècles*. Exécutions d'œuvres de Dufay, Binchois, Césaris, etc.

De Paris :

C'est le jeudi 2 juin qu'aura lieu à l'Opéra, pour les privilégiés, la répétition générale du premier spectacle de la Saison russe organisée par M. Serge de Diaghilew. Ce spectacle se composera de *Gisèle*, ballet d'Adolphe Adam et Théophile Gautier, dansé par M^{lle} Anna Pavlova et M. Nijinsky, et de *Shéhérazade*, musique de Rimsky-Korsakow. Le samedi 4, première représentation.

L'exposition des Artistes de la Gascogne organisée au Cercle International des Arts a été officiellement inaugurée par M. Armand Dayot, inspecteur général des Beaux-Arts, qui y a acquis pour l'Etat une étude de nu de M^{lle} Marie Bermond. Parmi les exposants les plus appréciés, citons les sculpteurs Bourdelle, Despiau et Schnegg, les peintres Henri Martin, Caro-Delvaile, Laparra, Hélène Dufau, etc.

La seconde conférence de M^{lle} J. d'Orliac sur la Gascogne a, comme la première, obtenu un vif succès.

Un curieux souvenir évoqué par la *Maison du Lied* de Moscou. Il s'agit de la cérémonie inaugurale de la construction du Théâtre de Bayreuth, à laquelle présida Richard Wagner :

Une pluie torrentielle. Les amis, connus et inconnus, sont venus en grand nombre pour la pose de la première pierre du théâtre, mais le moyen de braver ces lances aqueuses qui criblent la chaussée, mettent Bayreuth en boue, et là-bas, dans la campagne, doivent rendre le sol impraticable ! Madame Wagner, en raison du temps, ne quittera pas la ville.

Puis, dans les champs, à cent mètres de la route où sont arrêtés, sous l'averse, quelques voitures, on distingue, au travers des fils serrés dru, gros et roides, de la pluie, un échafaudage. Des parapluies zigzaguent piteusement dans un pré.

Sous l'abri, le Maître et quelques amis. Deux femmes seulement. Richard Wagner, à l'heure fixée, prend le marteau et frappe trois coups sur la pierre, en disant

Je scelle ici un mystère.

Puisse-t-il y reposer des siècles.

Tant que la pierre le recouvrira,

Il se manifesterà au monde.

Wagner demeura silencieux. Quand il se retourna pour remettre le marteau à l'un des assistants, celui-ci vit qu'il était pâle comme la mort et qu'il avait des larmes dans les yeux.

Sottisier :

L'accident de M. Liebaert :

« Ignorant qu'il avait affaire au ministre des finances, M. Bleton le prit dans sa voiture et le conduisit dans une clinique. »

Alors, s'il l'avait su... ?

L'Indépendance Belge.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales

de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,

préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40 x 58 centimètres
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen », numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de 1 à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT**.
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France, 20 francs; Étranger, 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS
ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS
D'ORIENT IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE
LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques**
FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE
IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

SAINTE-ANNE, près SLUIS (ZÉLANDE)

Jolie habitation d'artiste, meublée, à louer. Pour les condi-
tions écrire : **DREYDORFF, à Knoeke.**

VILLE DE BRUXELLES

Les mardi 7, mercredi 8 et jeudi 9 juin
à 2 h. 1/2 précises.

à la requête de M. A. Tymen, notaire, rue du Hainaut, 33, à Gand, sous la direc-
tion (et dans la Salle de ventes) du libraire-expert E. DEMAN, 86, rue de la
Montagne.

VENTE PUBLIQUE

DE

LIVRES ANCIENS

Provenant des collections

de SULLIVAN DE TERDECK (châteaux de Terdeck et de Meldert).

DEUXIÈME PARTIE

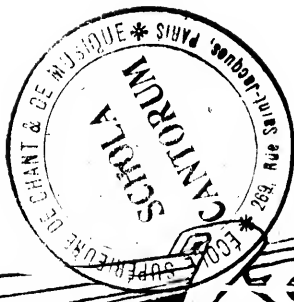
Ouvrages illustrés du XVIII^e siècle, Romantiques, Reliures, etc.

Exposition particulière du lundi 30 mai au jeudi 2 juin, de 2 à 6 heures.
Il n'y aura pas d'exposition publique.

Le catalogue, accompagné d'un album de 82 reproductions, est en distribution
chez M. le notaire TYMAN, à Gand, et chez l'expert-vendeur.

PRIX : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Edmond Jaloux : *Le Boudoir de Proserpine* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Portraits de Jean-Jacques (O. M.). — Le Musée du livre. — Charles Doudelet (FRANZ HELLENS). — Publications artistiques : *Histoire de la musique*. — Nouvelles publications musicales : *Vingt Noëls anciens* (Ch. V.). — Concours : *Concours dramatique, musical, d'architecture*. — Chronique théâtrale : *Le Cloître, la Rafale* (GEORGES RENCY). — Chronique judiciaire des arts : *Monna Yanna*. — Nécrologie : *Jules Renard* (O. M.), *Michel Wrubel*, *Franz Scharbina*. — Agenda musical. — Petite chronique.

EDMOND JALOUX

Le Boudoir de Proserpine.

Si j'étais obligé de ne retenir qu'un seul livre de chacun des écrivains que j'aime, arrivé à M. Edmond Jaloux, malgré la peine que j'éprouverais à me séparer de tant de beaux romans de vie provinciale ou d'élégance, je me consolerais en lisant et en relisant cette sorte de testament romanesque et poétique qui se nomme : *le Boudoir de Proserpine* (I). Il y a là, concentré sous un faible volume, mais d'autant plus intense, le meilleur à la fois et le plus secret je ne dirai pas de ce talent impeccable et délicat, mais de cette imagination, ce qui est mieux.

Ceux qui voudront savoir quelle âme de poète et d'honnête homme sensible se cache derrière le psychologue, déjà si ému, du *Jeune homme au masque* et de *Le reste est silence* n'auront qu'à lire *le Boudoir*

(1) EDMOND JALOUX : *Le Boudoir de Proserpine*. Paris, Dordonné.

de Proserpine. Ils ne pourront manquer d'y trouver le même plaisir amer et noble que j'y ai pris.

C'est que M. Edmond Jaloux n'est pas un conteur ordinaire. Il sait enclôre dans l'anecdote d'une nouvelle non seulement des études de caractère ou de passion, des observations pénétrantes, un vil sentiment du monde extérieur, mais encore une sorte de signification morale et de philosophie.

Le mot peut paraître gros appliqué à ce qui semble n'être qu'un recueil de contes alternant avec des poèmes en prose. Pourtant je n'en trouve point d'autre.

Le Boudoir de Proserpine (le titre n'est-il pas déjà révélateur de je ne sais quelle élégance mortelle ?) est haï par des êtres qui tous pratiquent la philosophie du désenchantement, que dis-je ? du détachement.

Tous, même ceux qui semblent le plus furieusement attachés à la vie, gardent une mélancolie secrète, et une certitude profonde du néant de tout, malgré la protestation de leur cœur ou de leurs sens. D'ailleurs il n'est de véritable détachement que de ceux qui ont passionnément vécu. Ces cendres pures sont le témoignage d'un ardent foyer. L'homme qui renonce a brûlé. Mais il se souvient. Et peut-être, en brûlant, renonce-t-il déjà, déjà dépris de sa flamme.

Et ce qui fait le charme du livre de M. Edmond Jaloux, c'est ce mélange de ferveur et de lassitude, d'enthousiasme et de mélancolie qui s'affirme d'une façon déterminée dans quelques tirades maitresses, d'une prenante éloquence, mais qui, — bien plus souvent encore, (et cette subtilité est d'un effet plus certain) — émane, si l'on peut dire, des êtres et des choses repré-

sentées, des personnages et des objets, des descriptions et des rêveries de la coupe des phrases, de tout l'indéfinissable mystère du style.

Écoutez cette confession *d'un ami singulier* :

— Savez-vous ce qui constitue le caractère aristocratique? me disait-il un autre jour. C'est le détachement de toutes les physionomies vraiment nobles que les peintres nous ont révélées indiquant un dédain absolu des liens vulgaires qui enchaînent les autres hommes. Aussi expriment-elles la nonchalance et l'insolence. Considérée à ce point de vue, l'aristocratie est essentiellement destructrice. Elle pousse son dégoût du banal et du vulgaire jusqu'à mépriser ce que les gens appellent les « choses sérieuses », elle détruit les valeurs ordinaires de l'humanité normale, elle s'affranchit de ce qui fait sa joie. Mais elle est triste, car, en s'élevant ainsi, elle ne sait pas se créer un nouvel idéal.

Dans ce sens, fort explicite, les personnages du *Boudoir de Proserpine* sont de parfaits aristocrates, non pas de naissance, mais d'âme, ce qui est plus absolu et plus sûr. Ce sont, par le fait même, des anarchistes. Ils n'admettent aucune des *valeurs morales* proclamées par la société ou par ses adversaires. Ils passent dans la vie déchirés et sereins, orgueilleux et secrets, et pareils à leurs propres tombeaux.

Ce qui me frappe le plus, c'est leur noblesse. Pas un n'est vil, malgré souvent ses crimes. C'est que leur pensée reste toujours supérieure aux actions consenties par leur caprice ou leur nonchalance, obtenues des exigences de leurs passions.

Ce ne sont pas des contes ordinaires, me direz-vous. Certes non. Et si vous ne vous arrêtez qu'au pittoresque, vous serez amplement satisfaits à voir défiler ce riche cortège de gens forcenés, héroïques, fous, saugrenus, lamentables, absurdes, bizarres, délicieux, pervers, orgueilleux, cruels, sacrifiés, irréels, inquiétants. Mais il y a mieux en eux que le pittoresque et le singulier. Ces deux qualités-là ne sont que leur vêtement. Si vous approchez d'un peu plus près vous discernerez leur demi-réalité, plus intense certes que la simple réalité courante. La vie, la vie ordinaire a fourni les éléments d'observation nécessaires à leur vraisemblance, le romancier de *l'École des Mariages* ne disparaît jamais en M. Edmond Jaloux. Mais leur âme, leur âme à tous est pareille : c'est le rêve d'un poète qui la leur a donnée.

Et cette âme est violente, farouche et triste, détachée d'une vie qu'elle a trop aimée, à laquelle elle tient encore de tous les liens de l'illusion, mais dont la sépare virtuellement la certitude du néant final. Peintres, dandies, sculpteurs, artistes, grandes amoureuses, diplomates, médecins, femmes tendres et dévouées, mondaines frivoles, tous ces êtres élégants et dominants, soustraits (pour que nul obstacle vil ne s'interpose entre eux et la noblesse de leurs rêves) aux nécessités matérielles, possèdent, on dirait en commun, ce

cœur désenchanté, ce fonds d'irréparable et d'horreur, si noble pourtant.

Ils appartiennent bien en propre à M. Edmond Jaloux, ces héros attachants et distingués. Il les a créés, ils sont sa société idéale et c'est sans doute avec eux qu'il se parle à lui-même.

Comme ils souffrent ! Et comme ils savent cacher leur souffrance ! Quelle autre attitude prendre d'ailleurs quand on ne fait plus partie de la foule ? M. André Suarès a dit, dans les *Images de la grandeur* : « Il sourit, l'homme qui sait. Ah ! le sourire est le masque divin de la peur ». Vérité profonde. Mais à force de sourire, on finit par changer en héroïsme cette peur primitive. Les héros du *Boudoir de Proserpine* en sont à cette seconde phase.

Je ne voudrais pas m'être mal expliqué et qu'on pût soupçonner que ce recueil dut sa portée philosophique à quelque fâcheuse abstraction. Bien au contraire : ces histoires sont passionnées et véhémentes, le sang coule après les larmes, la jalousie déchire le cœur des amants, les affres du doute se mêlent aux scrupules de l'honnêteté et du renoncement. On y aime avec tendresse, avec rage, avec désillusion, avec héroïsme, avec délices, avec désolation, on y aime constamment. Ah ! surtout on y aime ! J'ai rarement vu pareille galerie d'amants, plus douloureuse, plus émouvante !

Quelque chose reste à dire du *Boudoir de Proserpine*. Ici je désirerais parler un peu plus bas. Car j'ai le sentiment de toucher au centre même de l'émotion du livre, à l'âme de son âme. Il s'agit des poèmes en prose. Il y en a dix : *Fumerie, Cinthia, Sur la Tour, Isola, l'Indifférente, Flirtella, Estampe, Polonoise, Méditation d'automne, l'Isle joyeuse*. Ce sont dix chefs-d'œuvre. La grâce, l'élégance, le charme, l'ironie, la douleur, l'accablement, le goût de la vie y concertent un hymne magnifique à l'amour de l'amour. Le poète y parle à la première personne. Il dit la tristesse de vivre sans être aimé, et sa joie cependant d'aimer, ses souffrances délicates et cachées devant la coquetterie, l'indifférence, la trahison, l'oubli, la fatalité des choses. Il essaie de se réfugier dans les rêves, mais c'est toujours pour revenir à sa constance, à sa tendresse. Comme tous les héros des contes, mais plus qu'eux tous encore, il sait, il se résigne, il sourit. Il est à la fois lyrique et élégiaque, éloquent et confidentiel, proche et distant de nous, terriblement fraternel. Il est impossible de ne pas l'aimer si l'on a souffert et vécu.

A l'heure exacte où j'écris ces lignes, ce soir, j'ai trente ans. Il me plaît qu'à cette heure où je suis obligé de dire adieu à ma jeunesse, ce soit en pensant à ces beaux et mélancoliques poèmes où est déposé, incorruptible, le souvenir de la jeunesse de mon meilleur ami.

FRANÇOIS DE MIOMANDRE

Les portraits de Jean-Jacques.

L'iconographie de Jean-Jacques Rousseau, assez nombreuse, comprend notamment un portrait exécuté par Ramsay pendant le séjour que fit à Londres l'auteur d'*Émile*, et qui passe pour le plus ressemblant (1). A en croire Jean-Jacques lui-même, l'image est loin de reproduire fidèlement ses traits. Cette curieuse page des *Dialogues* révèle avec amertume le déplaisir qu'elle lui fit éprouver.

« David Hume, étroitement lié à Paris avec ces messieurs sans oublier les dames, devient, on ne sait comment, le patron, le zélé professeur, le bienfaiteur à toute outrance de Jean-Jacques; il fait tant, de concert avec eux, qu'il parvient enfin, malgré toute la répugnance de celui-ci, à l'emmenner en Angleterre. Là le premier et le plus important de ses soins est de faire faire par Ramsay, son ami particulier, le portrait de son ami public Jean Jacques. Il désirait ce portrait aussi ardemment qu'un amant bien épris désire celui de sa maîtresse. A force d'importunités il arrache le consentement de Jean-Jacques. On lui fait mettre un bonnet noir, un vêtement bien brun, on le place dans un lieu bien sombre, et là, pour le peindre assis, on le fait tenir debout, courbé, appuyé d'une de ses mains sur une table bien basse, dans une attitude où ses muscles, fortement tendus, altèrent les traits de son visage. De toutes ces précautions devait résulter un portrait peu flatté, quand il eût été fidèle. Vous jugerez de la ressemblance si jamais vous voyez l'original. Pendant le séjour de Jean-Jacques en Angleterre, ce portrait y a été gravé, publié, vendu partout, sans qu'il lui ait été possible de voir cette gravure. Il revient en France et il y apprend que son portrait en Angleterre est annoncé, célébré, vanté comme un chef-d'œuvre de peinture, de gravure, et surtout de ressemblance. Il parvient enfin, non sans peine, à le voir; il frémit, et dit ce qu'il en pense: tout le monde se moque de lui, tout le détail qu'il fait paraît la chose la plus naturelle; et, loin d'y voir rien qui puisse faire suspecter la droiture du généreux David Hume, on n'aperçoit que les soins de l'amitié la plus tendre dans ceux qu'il a pris pour donner à son ami Jean-Jacques la figure d'un cyclope affreux » (2).

Rousseau, qui se croyait volontiers persécuté, — et peut-être ses craintes ne furent-elles point toujours sans fondement, ainsi que le démontre l'ouvrage de M^{me} Frederika Macdonald dont il fut parlé ici dernièrement (3), — insiste sur les intentions volontairement hostiles de ceux qui répandirent ses portraits. « Du moment qu'on entreprit l'œuvre complète de sa diffamation, pour faciliter le succès de cette entreprise, alors difficile, on résolut de la graduer, de commencer par le rendre odieux et noir, et de finir par le rendre abject, ridicule et méprisable. Vos messieurs, qui n'oublient rien, n'oublirent pas sa figure, et, après l'avoir éloigné de Paris, travaillèrent à lui en donner une aux yeux du public conforme au caractère dont ils voulaient le gratifier. Il fallut d'abord faire disparaître la gravure qui avait été faite sur le portrait fait par La Tour: cela fut bientôt fait. Après son départ pour l'Angleterre, sur un modèle qu'on avait fait faire par

(1) Ce portrait est actuellement à Coppet, en possession du comte d'Haussonville.

(2) *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Second dialogue. Œuvres complètes (Hachette, 1865), t. IX, p. 179.

(3) Voir l'*Art moderne* du 10 octobre dernier.

Le Moine on fit faire une gravure telle qu'on la désirait: mais la figure en était hideuse à tel point que, pour ne pas se découvrir trop ou trop tôt, on fut contraint de supprimer la gravure. On fit faire à Londres, par les bons offices de l'ami Hume, le portrait dont je viens de parler, et, n'épargnant aucun soin de l'art pour en faire valoir la gravure, on la rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible et plus noire mille fois. Ce portrait a fait longtemps, à l'aide de vos messieurs, l'admiration de Paris et de Londres, jusqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier point et rendu aux yeux du public l'original aussi noir que la gravure, on en vint au second article; et, dégradant habilement cet affreux coloris, de l'homme terrible et vigoureux qu'on avait d'abord peint on fit peu à peu un petit fourbe, un petit menteur, en petit escroc, un coureur de tavernes et de mauvais lieux. C'est alors que parut le portrait grimacier de Fiquet, qu'on avait tenu longtemps en réserve, jusqu'à ce que le moment de le publier fût venu, afin que la mine basse et risible de la figure répondit à l'idée qu'on voulait donner de l'original. C'est alors que parut un petit médaillon en plâtre sur le costume de la gravure anglaise, mais dont on avait eu soin de changer l'air terrible et fier en un souris traître et sardonique comme celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut, ou comme celui des gens qui rencontrent Jean Jacques dans les rues; et il est certain que depuis lors vos messieurs se sont moins attachés à faire de lui un objet d'horreur qu'un objet de dérision, ce qui toutefois ne paraît pas aller à la fin qu'ils disent avoir de mettre tout le monde en garde contre lui; car on se tient en garde contre les gens qu'on redoute, mais non pas contre ceux qu'on méprise.»

Pour atténuer ce que ce langage irrité peut sembler avoir d'excessif, Rousseau ajoute, il est vrai: « Voilà l'idée que l'histoire de ces différents portraits a fait naître à Jean-Jacques; mais toutes ces graduations préparées de si loin ont bien l'air d'être des conjectures chimériques, fruits assez naturels d'une imagination frappée par tant de mystères et de malheurs.»

L'opinion qu'avait l'écrivain des portraits qu'il inspira n'en révèle pas moins l'inquiétude et la défiance qui troublèrent ses dernières années.

O. V.

LE MUSÉE DU LIVRE

Du *Journal des Tribunaux*:

« Les intelligents et les actifs qui dirigent la jolie maison de la rue Villa-Hermosa viennent de réunir en un charmant album des exemples de leurs productions, et cette exposition suffirait à établir la haute utilité de leur modeste entreprise.

Il est ravissant, cet album, et appelle l'attention sur un de nos métiers d'art, hélas profondément négligé dans le pays de Plantin.

Cet habillement de la pensée écrite intéresse aussi bien notre monde du Palais, et les juristes, que les littérateurs ou les savants. Notre esprit belge, tel qu'il est pour l'instant, en sourira peut-être, et certains, trop positifs, diront: « Ce n'est que de l'apparence, pourquoi s'habiller bien, soyons négligés, mais vivons à l'aise. Hommes, déboulez vos bedaines, femmes, laissez s'écrouler vos corsages! » Mais on finira bien par voir, le passé l'atteste, que la tenue, la tradition dans la forme, ce qui s'appelle: le style, ce qui transmet notre âge aux générations futures, élément précieux de permanence et de continuité, est la

grande force d'un peuple. On remerciera peut-être à ce moment ceux qui cherchent à renouer les traditions rompues, à restaurer le culte de la Forme et de la Beauté, même dans la Science, même dans le Droit. Un beau livre, imprimé clairement sur papier solide, portera plus longtemps sa trace dans la postérité.

* * *

Le Cercle d'Etudes typographiques de Bruxelles et les affiliés au Musée du Livre ont droit à notre reconnaissance pour avoir compris cette vérité. L'album qui vient de paraître en est la preuve. Il est rassurant pour l'avenir en ce qu'il montre ce dont nos ouvriers d'art sont capables. On commence à se rapprocher du modèle tracé par M. Edmond Picard (1).

« Il faudrait que dans chaque maison d'impression, d'édition et de librairie on fût préoccupé de ce point, de même que dans les grandes maisons de modes ou de confection toutes les ouvrières sont préoccupées de l'élégance. Quand il s'agit là de chapeaux ou de vêtements, c'est une atmosphère artistique générale qui règne, très simple, très ouvrière, si vous le voulez, mais vraiment réelle. Balzac, dans une de ses nouvelles « Honoïrime », fait un éloge caractéristique et charmant du métier de modiste. Il le représente comme une grande expression artistique. Il peint le tableau d'un de ces ateliers dans lesquels, depuis la petite ouvrière jusqu'à la patronne, tout le monde a la préoccupation de réussir.

C'est ce qui devrait être dans nos ateliers d'imprimerie. Nos typographes et leurs contremaîtres ne devraient pas travailler machinalement, comme ils le font trop souvent. J'ai fait beaucoup imprimer pour moi et pour les autres et constamment je fus et je suis encore surpris des fautes qu'on commet au point de vue du goût et que la moindre réflexion ferait disparaître. Aussi j'essaie d'éveiller cette émulation chez eux. Une maison d'imprimerie et d'édition devrait être toujours, à certains points de vue, une maison d'art. »

* * *

Mais, au moment même où la Maison du Livre montre si nettement sa raison d'être, une rumeur fâcheuse s'accrédite. On prétend que le ministre des travaux publics, en quête d'impopularité, aurait trouvé une occasion nouvelle en expulsant le Musée du Livre du petit immeuble de la rue Villa-Hermosa, et ce pour y installer des bureaux de la Cour des comptes. Il y a là quelque chose de symbolique : l'administration persécutant l'initiative privée et généreuse, la Bureaucratie dévorant le Syndicat.

Est-ce de cette manière que le gouvernement encourage les efforts désintéressés de ceux qui veulent améliorer nos industries? M. Francotte avait été bien inspiré en protégeant cette innovation. Le Roi actuel l'avait compris en lui accordant son patronage. Voilà le ministre des travaux publics qui dérange et démolit, à tort, une fois de plus.

L'opinion et même le ministre, mieux informé, laisseront-ils commettre cette iniquité qui atteint une des industries d'art pour la renaissance de laquelle on se donnait le plus de peine? »

(1) *Les Progrès de l'Art de l'Édition en Belgique*. Conférence donnée à la Maison du Livre, le 10 décembre 1908.

CHARLES DOUDELET

L'art extrêmement raffiné et troublant de M. Charles Doudelet ne doit pas séduire les esprits qui réclament les puissantes nourritures terrestres. C'est un art exceptionnel, concentré, et qui se tient toujours, volontairement, à l'écart, en dehors du présent, se tournant de préférence vers le passé, où il se complait avec une sensualité un peu âcre parfois. La pensée de l'artiste, repliée sur elle-même, et qui se pare des chatoyances de sa propre volupté, ne pouvait s'exprimer autrement qu'en des dessins serrés, de dimensions réduites, mais où s'accumule toute la pression d'une mentalité haute de songes mystiques, de conceptions ardentes. Doudelet ne s'est pas égaré, en s'inspirant des enseignements des primitifs italiens; il a simplement trouvé dans leurs œuvres un élément qui lui permit de reconnaître et de préciser des tendances qui étaient en lui, et qu'il partage du reste avec beaucoup d'artistes qui ont vécu dans l'atmosphère surannée de Gand, avec Georges Minne, notamment, dont l'art révèle une sensibilité analogue, quoique plus aiguë, plus tourmentée.

Déjà, avant son départ pour l'Italie, on avait pu voir se dessiner les tendances de l'art de Doudelet. Cet art s'annonçait tout intellectuel, d'un symbolisme assez artificiel, en somme, tout en nuances, en sensations délicates et méditées. Aujourd'hui, après un séjour de plusieurs années dans le pays des Giotto et des Gozzoli, Doudelet s'affirme nettement. La nombreuse exposition que le *Cercle artistique* donne de ses œuvres permet de juger clairement le travail vraiment prodigieux de cet artiste. La très curieuse série des copies qu'il a rapportées de ses voyages, exécutées d'après des miniatures grecques et italiennes, pour la plupart, attestent à quel point Doudelet a pénétré l'art des primitifs italiens. Rien ne lui échappe; le copiste se dérobe véritablement sous une âme d'ouvrier candide, et il semble que pour accomplir ce travail patient, il ait revêtu la robe du moine et vécu pendant ce temps de la vie concentrée et grave du cloître.

A la vérité, les œuvres personnelles de Doudelet ne sont, si l'on peut ainsi parler, que des miniatures agrandies. La véritable vocation de l'artiste très pénétrant et très compréhensif qu'est Doudelet me paraît celle d'un illustrateur. Dans ce domaine, son originalité est incontestable; et je ne connais pas, chez nous, ni ailleurs, de dessinateur plus merveilleusement doué pour extérioriser les sensations fuyantes, les musicalités voilées de la poésie symboliste. Ses débuts furent marqués par une suite de dessins très suggestifs inspirés par les drames de Maurice Maeterlinck. L'auteur de la *Princesse Maleïne* a eu incontestablement une influence considérable sur la pensée de Doudelet; il formulait dans ses petits drames des inquiétudes que le dessinateur avait sans doute ressenties lui-même, et des rêves qu'il avait effleurés sans pouvoir leur donner une forme tangible. La suite pour *l'Oiseau bleu* révèle un dessinateur dégagé des sujétions violentes, et qui s'affirme de plus en plus personnel. C'est un commentaire très fidèle de l'œuvre de Maeterlinck, autour duquel l'artiste a mis toute la richesse d'une interprétation colorée vraiment surprenante. Je le répète, Doudelet est un illustrateur d'infinité de tact et d'intelligence; ses dessins pour l'album de *Notre Pays* ne peuvent que confirmer cette opinion. Lorsque l'artiste s'échappe de l'atmosphère de quelque grand inspirateur, son talent paraît dépayse. Ses grandes toiles de conception personnelle, ses portraits, à l'exception toutefois de son *Ruybroeck*,



trahissent une pensée dispersée, souvent hésitante. Parmi ces dernières œuvres, les meilleures sont celles d'un symbolisme quelque peu fantastique, comme la *Volupté*, *Faunes*, de très belles pages, auxquelles il faut ajouter d'autre part *Retour de la pêche*, où l'on sent passer un grand souffle virgilien, et qui met comme une éclaircie parmi tant de pages aux conceptions un peu troubles, mais où chante toujours la plus intense poésie.

FRANZ HELLENS

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Histoire de la Musique, par PAUL LANDORMY (1).

Dans cet ouvrage se trouvent résumées les découvertes récentes de la musicologie, notamment en ce qui concerne les *Trouvères et les troubadours*, la *Musique instrumentale du Moyen Age et de la Renaissance*, les *Origines de l'Opéra*, la formation de la *Sonate* et de la *Symphonie classiques*. Une place importante est réservée à toutes les grandes figures de l'histoire de la musique : Lulli, Rameau, Gluck, Bach et Haendel, Haydn et Mozart, Beethoven, Schubert, Schumann, Berlioz, Wagner, etc. Le *Mouvement musical contemporain* en Allemagne, en Russie et surtout en France, fait l'objet d'une étude détaillée : un chapitre est consacré à Cesar Franck et à son école, un demi-chapitre à M. Claude Debussy. A côté des indications purement historiques, l'auteur a formulé des jugements critiques, afin de donner à ses lecteurs non seulement une vue d'ensemble sur l'évolution des genres musicaux, mais aussi le sentiment très net de la dignité d'un certain art et de certains artistes, par opposition à la bassesse et à la vulgarité d'une production industrielle qui avilit compositeurs et public.

Nouvelles Publications musicales.

Vingt Noël anciens, harmonisés par E. Closson, éditeur : Xavier Havermans, Bruxelles.

A la liste déjà longue des chansons populaires que M. Closson a harmonisées (2), viennent s'ajouter ces vingt Noël anciens (3), choisis avec un sentiment parfait de ce qui est beau et pur : autant de Noël, autant de bijoux précieux et délicats par la tendresse naïve des sentiments qu'ils expriment et par la fraîcheur de rosée qu'ils répandent autour d'eux.

A ces poèmes jaillis du cœur et de la foi, à cette musique si simple et si spontanée, il fallait un accompagnement qui fût à la fois naturel sans vulgarité et raffiné sans recherche. L'expérience de M. Closson et sa vive compréhension de l'essence même de la chanson populaire l'ont très heureusement servi dans son rôle d'harmonisateur : ses accompagnements sont variés, pittoresques, pleins de détails intéressants et de fines dissonances qui rendent à merveille l'atmosphère poétique et le doux rayonnement de la nativité.

Ch. V.

CONCOURS

Concours dramatique.

A l'occasion de la célébration du centième anniversaire de sa fondation, la Grande-Harmonie organise un concours de littérature dramatique entre auteurs belges. Ce concours est limité aux comédies, drames ou vaudevilles en un ou en deux actes (vers ou prose) n'ayant pas encore été publiés ou représentés.

(1) Paris, Paul Delaplane.

(2) Voir ses *Chansons populaires des Provinces belges*, éditées chez Schott frères, 1905.

(3) Le recueil, qui n'a aucune prétention critique, ne donne aucun renseignement sur la provenance de ces Noël; mais il apparaît, à première lecture, qu'ils sont tous originaires de la province française.

Trois prix de 300 francs chacun pourront être décernés par le jury qui les attribuera autant que possible à une comédie, à un drame et à un vaudeville.

Les œuvres primées seront représentées au moins une fois, avant le 31 mars 1913, par l'une ou l'autre des associations affiliées à la Fédération nationale des Cercles dramatiques.

Les manuscrits devront être adressés au plus tard le 31 décembre 1910, à midi, au Président du Conseil d'administration de la Grande-Harmonie, 81, rue de la Madeleine, Bruxelles, sous pli recommandé.

Concours musical.

Le cinquième concours international de musique fondé par Antoine Rubinstein aura lieu le 22 août prochain dans la salle du Conservatoire de Saint-Petersbourg. Il est ouvert à tous les jeunes gens de vingt à vingt-six ans révolus, quel que soit leur nationalité; le prix attribué au lauréat est de 5,000 francs.

Les personnes qui désirent se présenter au concours sont priées de s'inscrire au Conservatoire de Saint-Petersbourg avant le 28 juillet en envoyant les documents originaux ou les copies certifiées constatant leur identité et leur âge.

Concours d'architecture.

Un concours international d'architecture ayant pour objet l'édification d'une Olympie moderne (édifices, portiques, arènes, pistes, etc.; aménagements servant aux spectateurs; édifices pour les cérémonies connexes aux jeux; installations réservées à l'administration, aux athlètes, etc.) aura lieu cette année à Paris, sous le patronage du Président de la République, à l'initiative du Comité international olympique. Dépôt des plans : 15 novembre. S'adresser pour tous renseignements à M. Gaston Trelat, directeur de l'École spéciale d'architecture, 254, boulevard Raspail, Paris.

CHRONIQUE THEATRALE

Le Cloître. — La Rafale.

Le Cloître, qui fut le dernier spectacle du Festival belge, est certes un drame d'une violence extraordinaire. Quand Verhaeren en conçut l'idée, il fut séduit sur tout par le caractère farouche et indomptable de Balthazar, en qui le chrétien, le prêtre et le moine n'ont pu tuer le grand seigneur féodal, ardent, cruel, sauvagement passionné. Sait-on, à ce propos, que la première scène que le poète écrivit fut précisément celle où Balthazar fait son emouvante et tragique confession? Sans doute, à ce moment, tout le drame se déroulait déjà dans le cerveau où il avait pris naissance; mais il n'est pas indifférent de constater qu'avant d'objectiver ses conceptions du moine despotique, le prêtre, du moine moderne et démocrate, Thomas, du moine mystique, don Marc, Verhaeren éprouva le besoin impérieux de créer son moine violent, ce Balthazar qui va jusqu'au bout de son idée et de sa passion, dût son âpre sincérité causer la ruine de son ambition et mettre en péril la vie même du cloître où il s'est réfugié. C'est que, à travers toute son œuvre, Verhaeren revendique sans cesse les droits de la nature, de l'instinct, de la vie, contre l'artifice, la convention, les préjugés, la mort. Sa violence est spontanée, incompressible, effrénée, parce qu'elle est naturelle et sans calcul. Et c'est aussi pour ce motif qu'elle donne une impression de neuve et intense beauté.

Au contraire, combien la violence de M. Bernstein, l'auteur de *La Rafale*, que le théâtre du Parc vient de reprendre pour la clôture de la saison, apparaît voulue et factice! Elle n'est ici qu'un moyen dont on escamote l'effet sur un public nerveux et avide d'émotions fortes. M. Bernstein excelle à secouer les spectateurs, à ébranler leurs idées morales les plus solidement établies, à renverser en eux la table des valeurs qu'avaient édifiée leur hérédité et leur éducation. Et peut-être cela ne serait point un mal si l'on sentait vraiment que le dramaturge est sincère, et que cette violence brutale qu'il déploie est l'extériorisation de son tempérament. Malheureusement, il n'en est point ainsi. Au contraire,

en assistant à une représentation de la *Rafale*, de *Samson*, du *Voleur* ou de n'importe quelle autre pièce de M. Bernstein, on a nettement l'impression que tout y est froidement et savamment calculé en vue de l'effet : le scandale y est cherché, prémédité, voulu. Comment, dès lors, s'abandonner sans réserve à son plaisir ? On n'aime pas de se savoir ainsi conduit par la main à un paroxysme dont l'auteur a d'avance fixé le degré. On se reprend, on échappe à son influence, on juge le drame et on ne le ressent plus. Après une représentation du *Clôître*, on se dit que Verhaeren est un dramaturge dont le métier n'est pas parfait, mais on s'avoue que l'on a été profondément ému par la violence sincère de l'œuvre.

Après une représentation de la *Rafale*, nous ne contestons pas l'extraordinaire habileté scénique de M. Bernstein, mais nous lui dénonçons le pouvoir simple et divin de remuer en nous les régions mystérieuses de l'âme où se tourmente éternellement notre désir éperdu de Beauté.

GEORGES RENCY

Chronique judiciaire des Arts.

Monna Vanna.

Nous avons parlé, lorsqu'il l'intenta, du procès dirigé par M. Maurice Maeterlinck contre l'auteur d'une *Monna Vanna* hongroise représentée à l'Opéra de Budapest au mépris des conventions internationales qui régissent le droit d'auteur.

M. Maeterlinck vient de gagner son procès sur toute la ligne. M. Emile Abranyi, l'auteur de cette contrefaçon, MM. Mader et Meszaros, directeurs de l'Opéra, sont condamnés chacun à une amende de cent couronnes. De plus, le livret illicite devra être détruit.

NÉCROLOGIE

Jules Renard.

L'auteur de *Poil de Carotte*, du *Vigneron dans sa vieillesse*, des *Histoires naturelles*, de *l'Écornifleur*, des *Bucoliques*, de *Ragotte*, récits concentrés et profonds, d'une observation si vraie, d'une émotion si contenue, vient de mourir à Paris, âgé de quarante-six ans. C'est l'un des maîtres de la littérature française qui disparaît. Il n'est guère d'hommes de lettres de notre génération qui aient poussé plus loin la discipline du style ; et nul peut-être d'entre eux n'eut plus d'originalité et de saveur.

Jules Renard fit de *Poil de Carotte* une pièce qui a pris rang parmi les chefs-d'œuvre classiques et que son interprète principale, M^{me} Suzanne Després, a marquée d'un impérissable souvenir.

Une autre comédie, *la Bigotte*, jouée l'hiver dernier à Paris, eut une fortune moins glorieuse bien qu'elle attestât, comme la première, l'esprit mordant, la pénétration aiguë, l'ironie cinglante d'un écrivain que passionnait le spectacle de la vie.

Sa production relativement restreinte. — Jules Renard étant pour ses écrits comme d'ailleurs pour ceux d'autrui d'une implacable sévérité, — demeurera l'une des plus personnelles et des plus pathétiques de notre époque. Nous l'étudierons en détail dans un prochain article.

O. M.

Michel Wroubel.

L'un des peintres les plus célèbres de la Russie, Michel Wroubel, est mort le mois dernier à l'âge de cinquante-trois ans. Coloriste fougueux, il s'était principalement consacré à la grande décoration et avait tenté de rénover, dans des fresques qu'il fut chargé de peindre pour l'église de Saint-Cyrille à Kiew, les traditions du style byzantin. Les légendes nationales lui inspirèrent de nombreuses compositions, dispersées dans divers palais et musées de Moscou. On lui doit aussi de remarquables illustrations pour le *Démon* de Lermontoff. Une maladie mentale avait, en pleine production, arrêté l'essor d'un talent qui, bien qu'incomplet, marque parmi les plus originaux de la Russie.

Franz Skarbina.

Le peintre Franz Skarbina est mort le 18 mai à Berlin, où il était né le 24 février 1849. Après avoir suivi les cours de l'Académie de sa ville natale, il acheva son éducation artistique à Paris en 1885-86, puis voyagea en Hollande. Il subit successivement l'influence du naturalisme, puis de l'impressionnisme et, servi par une extrême habileté technique et des dons séduisants de coloriste, produisit à l'huile et à l'aquarelle des œuvres qui le firent vivement apprécier. Citons : *Dentellières à Bruges* (Musée de Berlin), *Cour de ferme en Picardie* (Nouvelle Pinacothèque de Munich), *La Rue à Hambourg* (Musée de Hambourg), etc. Il fut non moins apprécié comme illustrateur et s'essaya également dans l'eau-forte et la lithographie. Skarbina fut un des fondateurs, avec Liebermann, du groupe de la *Sécession* de Berlin. Depuis il s'était rapproché de l'Académie des Beaux-Arts ; il y fut nommé professeur, et ses portraits ont figuré de nouveau, en ces dernières années, au Salon officiel.

AGENDA MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, premier grand concert symphonique à l'Exposition universelle donné par l'Orchestre du Conservatoire de Bruxelles sous la direction de M. Edgar Tinel. Au programme : Beethoven, Weber, Schumann et Wagner.

Aujourd'hui, dimanche, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, concert symphonique sous la direction de M. F. Durant avec le concours de M^{lle} Marguerite Das, du théâtre de la Monnaie, et de M. Van Hulle, flûtiste. Au programme : Concerto en ré majeur de Haëgel, Concerto pour flûte de Mozart, *Méodies élégiaques* pour orchestre à cordes de Grieg, Rondo du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, fragments symphoniques des *Maîtres Chanteurs*, *Cortège solennel* de Glazounow, etc.

Mardi prochain, à la même heure, même salle, concert symphonique sous la direction de M. F. Durant avec le concours de M^{lle} Germaine Lievens, pianiste, et de M. Blanco Recio, violoniste. Au programme : Symphonie n^o 2 de Beethoven, Concerto pour piano et orchestre de Schumann, *Élégie* de Glazounow, Concerto pour violon et orchestre de Brahms, *Sonate dantesque* pour piano de Liszt, etc.

PETITE CHRONIQUE

La comtesse de Flandre et la princesse de Hohenzollern ont visité lundi dernier l'Exposition du Portrait belge au Musée moderne. Leurs Altesses Royales, qui étaient accompagnées de M^{me} la comtesse van der Burght, dame d'honneur, et du général Terlinden, ont été reçues par les Membres du bureau de la Société des Beaux-Arts et par les artistes exposants.

Rappelons que cette exposition, la plus complète en ce genre qui ait été organisée en Belgique, sera clôturée aujourd'hui, dimanche, à 5 heures.

C'est demain que commenceront au théâtre de la Monnaie les représentations en langue allemande de la Tétralogie. Elles auront lieu, sous la direction de M. Lohse, et avec la distribution que nous avons publiée, dans l'ordre suivant : lundi 30 mai, à 9 heures, *Das Rheingold* ; mardi 31, à 7 h. 1/2, *Die Walküre* ; jeudi 2 juin, à 7 h. 1/2, *Siegfried* ; samedi 4, à 6 heures, *Götterdämmerung*.

La deuxième représentation d'*Elektra* est fixée au mercredi 1^{er} juin.

Vient de paraître à Bruxelles (bureaux : 59, avenue Fontaine) *Le Masque*, revue mensuelle d'art et de littérature d'esprit libre et frondeur, très coquettement éditée sous une couverture en couleurs composée par M. Georges Lemmen. Au sommaire du premier fascicule, qu'orne un dessin à la plume de M. Lemmen,

un sonnet inédit de Ch. Van Lerberghe, un conte de M^{me} Blanche Rousseau, des poèmes de MM. Henri de Régner et Rémy de Gourmont, des articles de MM. L. Dumont-Wilden et Georges Marlow, Grégoire Le Roy, d'amusants pastiches des poèmes d'Emile Verhaeren et Albert Giraud, etc. Abonnement annuel : 10 francs. Le numéro : 1 franc.

Depuis une dizaine d'années M. Alph. de Witte, fondateur de la Société hollando-belge des Amis de la Médaille, réclamait, par la voix de l'*Art moderne*, de Durandal et d'autres publications, l'aménagement de salles spéciales dans les expositions des Beaux-Arts.

Dans la dernière réunion du comité de patronage de l'Exposition des Beaux-Arts de Bruxelles, MM. Buis et de Witte insistèrent vivement pour qu'il en soit ainsi cette année et leur proposition ayant été admise à l'unanimité, le ministre, M. le baron Descamps, chargea ces messieurs auxquels fut adjoint M. Tourneur, du Cabinet des médailles de l'Etat, de l'organisation d'un Salon international de la médaille. Grâce à l'obligeance de M. Lambotte, trois salles du Palais du Cinquantenaire furent mises à leur disposition pour l'y installer.

Les commissaires étrangers s'empressèrent eux aussi de prêter leur concours à l'entreprise due à l'initiative de M. de Witte, et grâce à la bonne volonté de tous, le succès du Salon de la médaille dépasse les prévisions les plus optimistes de ses promoteurs.

Jamais, en effet, pareil nombre de médailles venant de tous les pays n'aura été réuni dans aucune exposition. La France, à elle seule, occupe, avec 49 exposants réunis par M. Mazerolle, de Paris, toute une salle. Dans les deux autres pièces MM. de Witte et Tourneur ont classé les envois de 72 artistes allemands, de 27 belges, de 3 anglais, de 33 autrichiens, de 9 hongrois, de 10 hollandais, d'un danois, de 8 américains, de 4 suisses, de 3 suédois, de 5 portugais, de 3 polonais russes, sans compter un cadre de médailles d'exposition japonaises et une médaille espagnole. Les envois de la France et de l'Autriche sont surtout remarquables et méritent de retenir l'attention des connaisseurs.

Mundus, nouveau périodique illustré paraissant le mercredi à Rome, publie sur l'actualité, l'art, les sports, la vie mondaine, etc., des articles en italien, en français, en anglais, en allemand. Bureaux : rue Nationale, 152, Rome. Abonnement annuel : 40 fr. pour l'Italie, 42 fr. 50 pour l'Union postale, 20 fr. pour les Etats-Unis d'Amérique.

De Paris :

Le Conseil des Musées a accepté pour le Musée du Luxembourg deux tableaux de Gauguin : une nature morte, léguée par le céramiste Chaplet, et une étude de nu offerte par M. Philipsen, de Copenhague. D'autre part, M. Schüffenecker a fait don au même Musée d'une des plus belles toiles de la période bretonne de Gauguin : *Les Vignes rouges*.

A l'occasion de plusieurs expositions récentes à l'étranger, des nominations et promotions d'artistes ont eu lieu dans l'Ordre de la Légion d'honneur. Signalons parmi celles qui nous intéressent la promotion de M. Rodin au grade de grand officier, la nomination de MM. Maurice Denis et Georges Desvallières en qualité de chevaliers.

Le second concert donné à la salle Pleyel par M. Georges Pitsch n'a pas eu moins de succès que le premier. L'excellent

violoncelliste s'est fait applaudir dans des œuvres classiques, — Haydn, Bach, — et dans une série de pièces modernes, parmi lesquelles le *Choral varié* de Vincent d'Indy, la *Sérénade* de Gabriel Fauré, le *Chant élégiaque* de Florent Schmitt, etc., qui furent interprétées avec autant de sentiment que de style. M^{me} Valentine Pitsch, qui accompagnait son frère au piano, partagea le succès du virtuose.

De Londres :

La reprise à Covent Garden de *Samson et Dalila* vient d'obtenir un succès égal à celui de l'an dernier, faisant prévoir une belle série de représentations. On s'occupe également de la reprise de *Pelléas et Mélisande*.

Victor Hugo avait, dit *Paris-Journal*, pour les jeunes gens qui l'admiraient, la plus vive tendresse. L'un de ceux-ci, poète de province, lui annonça un jour, par une lettre bien humble, l'envoi d'un volume de vers de sa façon ; l'illustre maître répondit aussitôt à ce naïf nourrisson des Muses par une longue épître, où il lui disait entre autres choses du même ton : « Votre œuvre m'a causé une émotion profonde, sous l'impression de laquelle je m'empresse de vous saluer, jeune gloire radieuse, moi, pauvre gloire décroissante. C'est le salut du soir qui s'en va à l'aube qui se lève. Vous brillez et je m'éteins. Vous émergez de l'oubli, et j'y retourne... Permettez-moi de vous admirer autant que je vous aime. »

Mais le glorieux jeune homme tomba vite des nues où l'avait emporté l'étourdissante missive. Le lendemain soir, le facteur lui rapportait l'exemplaire de ses poésies qu'il avait adressé au maître, et, sur l'enveloppe demeurée intacte, il put lire ces simples mots, qui le firent défaillir :

Refusé par le destinataire, affranchissement insuffisant.

Sottisier.

... Et la ballade du « Roi des Aulnes », musique de Schumann, nous revenait à l'esprit.

La Libre Parole, 30 janvier 1910.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales

de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre.

préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40x58 centimètres
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen », numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de I à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

En dépôt au Bureau d'édition de la SCHOLA CANTORUM
269, rue Saint-Jacques, Paris.

PAUL LE FLEM. — **Aucassin et Nicolette**, chantefable en un prologue et trois parties, paroles de Géo DORIVAL et MARC BORDRY. Partition pour chant et piano réduite par l'auteur. — *Prix net* : 40 francs.

Id. — **Clair de lune sous bois**, pour harpe chromatique. — *Prix net* : 6 fr. 50.



Maison Félix NOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux, aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MOMBANDRE.

Abonnement. — France, 20 francs; Étranger, 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC

ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

SAINTE-ANNE, près SLUIS (ZÉLANDE)

Jolie habitation d'artiste, meublée, à louer. Pour les conditions écrire :

DREYDORFF, à Knocke.

VILLE DE BRUXELLES

Les mardi 7, mercredi 8 et jeudi 9 juin

à 2 h. 1/2 précises.

À la requête de M. A. Tyan, notaire, rue du Rainaut, 33, à Gand, sous la direction (et dans la salle de ventes du libraire-expert E. DELMAN, 86, rue de la Montagne.

VENTE PUBLIQUE

DE

LIVRES ANCIENS

Provenant des collections

de SULLIVAN DE TERDECK (châteaux de Terdeck et de Meldert).

DEUXIÈME PARTIE

Ouvrages illustrés du XVIII^e siècle, Romantiques, Reliures, etc.

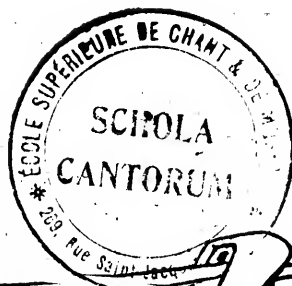
Exposition particulière du lundi 30 mai au jeudi 2 juin, de 2 à 6 heures. Il n'y aura pas d'exposition publique.

Le catalogue, accompagné d'un album de 82 reproductions, est en distribution chez M. le notaire TYAN, à Gand, et chez l'expert-vendeur.

Prix : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maisch K&M, rue de la Buanderie, 12-14

Juin



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Elektra (HENRY LESBROUSSART) — Mili Balakirew (M.-D. CALVOCORESSI). — Poètes (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Invitation au voyage. — L'Art d'Henri-Edmond Cross. — Chronique théâtrale : *Le Grand Mogol, la Bourse ou la Vie* (G. R.). — Petite Chronique.

ELEKTRA (1)

Il faut considérer cette œuvre comme une manifestation de l'âme germanique moderne; pour apprécier la valeur significative d'*Elektra* nous devons oublier notre culture latine. La plupart des jugements qui de ce côté-ci du Rhin ont été portés sur elle sont inexacts, parce qu'ils sont subjectifs. De tels jugements n'ont d'intérêt qu'à raison de celui dont ils émanent. Tolstoï, et, parfois, Nietzsche ont pu émettre sur Richard Wagner des appréciations qu'on ne saurait négliger si l'on veut fixer les personnalités de Tolstoï et de Nietzsche, mais qui constituent de monumentales sottises lorsqu'on veut déterminer le rôle artistique et social du maître de Bayreuth. Jugeons donc le Strauss de *Salomé* et d'*Elektra* avec prudence, et ne perdons pas de vue la

(1) Tragédie en un acte, livret de Hugo von Hoffmannsthal, traduction française de H. Gauthier-Villars, musique de Richard Strauss (op. 58), représentée pour la première fois en langue française au théâtre royal de la Monnaie, le 28 mai 1910.

race qui l'a enfanté, la terre qui l'a nourri, le milieu qui l'a formé, — ou déformé.

Passons de l'autre côté du Rhin. Nous entrons en plein bouillonnement. Un tumulte ordonné; d'après luttés, formidables et tenaces. Une terre en fermentation, où se multiplient en quelques mois les usines et les villes. Une bousculade épaisse et étouffante, des travaux de géants, des plaisirs violents. Pénétrez dans ces masses humaines, cherchez à séparer leurs éléments, à classer avec méthode vos observations : le vertige vous gagne, le vertige d'un développement frénétiquement rapide.

Le peuple allemand n'existe comme peuple allemand que depuis le milieu du siècle dernier. Le sentiment de ses caractéristiques, de sa cohésion, de sa grandeur ne lui est venu que d'hier. Le peuple allemand est un peuple enfant. En même temps qu'il prenait conscience de soi-même, l'ambition est née, l'envie ardente d'afficher sa personnalité, de faire connaître au monde une âme exclusivement allemande, une expression allemande, une beauté allemande, — une civilisation allemande. Créer en quelques jours une civilisation ! Rêve vaniteux et puéril ! Rien n'est plus soumis qu'une civilisation à la loi sereine du temps. Long et patient affinement des qualités d'une race; ciselure de ses ornements spirituels; lent équilibre des perfections d'art qui s'établit peu à peu entre les formules extrêmes ! Il faut la fiévreuse exaltation, l'orgueil sans mesure de l'Enfant allemand pour vouloir défier le Temps lui-même.

Aussi ne pouvait-il réussir. Si laborieux, si fécond, si riche, si fort, le peuple allemand reste un peuple

incivilisé. Une élite restreinte garde seule l'idéalisme fidèle, la belle puissance morale de l'âme germanique, comme une fleur pure dans une nature désordonnée; mais la culture de cette élite n'a pas pénétré le peuple lui-même, qui reste primitif.

Mais l'enfant, ayant constaté sa force, a voulu s'émanciper. Par son endurance et son ambition il s'est promptement enrichi; il n'est aujourd'hui tributaire de personne; il s'est forgé ses propres armes industrielles, maritimes, économiques. Les nations voisines, ses sœurs aînées, plus réfléchies, moins ardentes au gain matériel, considèrent avec un peu d'inquiétude la dernière venue, si arrogante et si audacieuse. Elles se disent entre elles: quel mauvais goût! et devinent en même temps l'immense réservoir de vie que recèlent ces gestes violents, cette hâte de jouir comme les autres, plus encore que les autres. La nation-enfant s'affirme maladroitement, orgueilleusement. Sans doute envie-t-elle ses sœurs latines si mesurées, si sûres de leur grâce, si clairement informées des sources et des causes de leurs génies. Réussira-t-elle à les égaler, à se comprendre, elle aussi? Elle s'agace à si mal se connaître et oublie qu'elle doit plaire. Ne pouvant démêler sa beauté, elle veut au moins prouver sa force: elle crie, tape, casse, elle est rouge, elle est ivre. Elle s'empare des idoles classiques, les affuble de vêtements germaniques, les travestit en marionnettes brutales qu'elle impose à grand vacarme. Mais, au milieu de ses jeux, une mélancolie la saisit; elle sent tout ce qui pourrait s'exhaler d'elle-même de profonde poésie, elle devine le secret trésor rageusement gaspillé sans qu'il ait pu s'épanouir; elle s'épouvante de voir son cœur si fêtré avant d'avoir vécu, et pleure amèrement.

Voilà tout *Elektra*.

M. H. von Hoffmannsthal connut les *Choéphores* d'Eschyle et l'*Electre* de Sophocle. Il fut ému, rêva de transformer ces œuvres en une autre simplifiée, contenant seulement les éléments de son émotion. Or, celle-ci était réaliste et sauvage. L'idée religieuse qui dans Sophocle sanctifie l'action d'Electre et d'Oreste, le justicier a disparu. L'Elektra germanique vit pour se venger et non pour venger des dieux offensés. L'Oreste germanique n'est pas l'instrument des dieux, forgé longuement par un gouverneur patient: c'est l'instrument de sa sœur Elektra. Aussi les personnages de M. von Hoffmannsthal sont-ils plus uniformes, plus diminués, moins nobles et moins humains. Relisez, dans Sophocle, la scène si haute, si harmonieuse de la reconnaissance d'Oreste par sa sœur. La joie de celle-ci lui fait oublier un instant sa mission de vengeance; c'est Oreste qui la lui rappelle. L'auteur allemand supprime ce trait, si juste et si féminin: Elektra reconnaît le frère, mais se refuse le baiser d'affection tant que le père n'a pas été vengé. L'Electre

grecque est une femme héroïque, qui en souhaitant le meurtre de sa mère, reste femme, se désole, se réjouit, se passionne, inspire de la terreur, de l'admiration, de la pitié. L'Elektra moderne a perdu tout caractère sacré. C'est une bête fauve, épouvantable et têtue. Et qu'est devenu votre Oreste, ô dieux! Un être falot, brute docile, qui marche aveuglément comme Elektra le conduit. — Voilà le travestissement, les héros antiques figurés par des marionnettes réalistes.

Réalisme sans noblesse, mais non sans puissance, ni sans justification. On pourrait soutenir que l'âpreté brutale de M. von Hoffmannsthal est plus proche de l'aventure vraie, dans mycènes préhistorique, que la prosodie nuancée de Sophocle, « l'abeille attique ». M. von Hoffmannsthal, appartenant à un peuple sans civilisation, exprime plus aisément les sentiments d'une époque non civilisée.

C'est aussi pourquoi M. Richard Strauss a préféré la transposition allemande moderne aux originaux anciens; son âme sauvage et discourtoise s'y trouvait mieux à l'aise. Le drame ramassé et puissamment scénique de son compatriote a éveillé en lui des accents inégaux, d'une exagération frénétique ou d'une qualité musicale « intérieure » assez nouvelle dans son œuvre. Ainsi les scènes de Clytemnestre et d'Oreste sont des pages profondément expressives, douloureusement enfantées. Combien a-t-il fallu épuiser de volupté desséchante pour composer l'aîmer monologue de Clytemnestre! Quel malaise décevant dans cette grisaille sonore qui enveloppe la plainte de l'odieuse hallucinée! Quelle mélancolie particulière dans la scène d'Oreste et de sa sœur en guenilles! Que ces douceurs, que ces caresses d'harmonie sont tristes et maudites, comme une contrée qui ne verrait jamais le soleil!

Pour oublier ces mornes horizons, le compositeur se jette furieusement dans la sensation la plus impétueuse. Il y apporte une maîtrise effroyable. Rappelez-vous la sortie de Clytemnestre: sa fille l'a maudite; un esclave murmure à son oreille un message mystérieux; la gorgé étranglée de joie, elle lève et secoue ses poings, lourds d'effroyables menaces, vers l'ennemie; elle s'en va, dans un fracas de sonorités hurlantes; — le spectateur se reprend à peine: Chrysothémis accourt, hagarde: Oreste est mort! — Tais-toi! ce n'est pas vrai! crie sa sœur. Quels écroulements! Quel formidable orchestre! Quelles palpitations, quels irrésistibles déchainements! Richard Strauss fonce éperdument dans le tragique, il se grise d'émotion; de violence et d'excès. Que l'idée musicale soit originale ou non, vulgaire ou fine, brève ou déployée, peu importe! Hâtivement, elle est jetée au tourbillon et s'y incruste, unie à plusieurs idées voisines, de tonalités, d'allure, de significations différentes; tout se tient, tout conserve son équilibre par la force souveraine du rythme.

Nous disions, ici même, il y a deux ans : *Salomé* n'est pas une œuvre de génie. *Elektra* l'est-elle davantage? On ne sait. On entend, dans ce cauchemar, comme des clameurs d'anges déchus. C'est d'une puissance effrayante; on sort frémissant; mais ce n'est pas la fièvre sacrée de l'émotion de beauté. Pendant deux heures, l'imagination est emprisonnée dans un monde ténébreux et satanique. Il y fait hostile. Les instincts sont primaires, les âmes inquiétantes, mal équilibrées. Le manque de foi leur enlève tout héroïsme. Ce sont des impulsifs obstinés. Leurs sentiments sont stériles. Après l'orgie grandiose de rythme qu'est la danse d'Elektra, celle-ci meurt; vous sortez du théâtre : Elektra est vraiment morte en vous-même. Il ne reste rien, pas le moindre petit souvenir glorieux ou pitoyable. La pitié! Ces êtres hargneux n'en veulent pas. Le dernier accord tombe lourdement comme l'outil rejeté par le praticien qui renonce. On se retrouve hébété, le corps tremblant, le cœur sec, l'esprit incertain, le jugement à la dérive. Où est le bien d'une pareille œuvre? Une telle émotion, assénée avec un art aussi formidable, qu'exalte-t-elle en nous? Pourquoi cet effort cyclopéen laisse-t-il, chez qui l'a contemplé, une sorte de dégoût de l'action, une infinie mélancolie?

Strauss fut merveilleusement doué par la déesse Musique : mais il a mal usé de ses dons. Il accomplit, dans le paroxysme, un labeur titanique pour réaliser de la beauté; elle reste inaccessible. Et il semble qu'il comprend, au cours de ses nostalgies amères, que le fruit délicat de la civilisation allemande ne peut être cueilli par la force.

HENRY LESBROUSSART

MILI BALAKIREW.

Le télégraphe nous apporta hier la nouvelle de sa mort : nouvelle attendue sans doute, puisque depuis plusieurs années déjà le maître, fort âgé, était fréquemment malade et que souvent on avait eu à son égard les plus vives inquiétudes; et cependant, c'est avec une particulière tristesse et sous le choc d'une douloureuse surprise que je l'enregistre ici. Balakirew avait soixante-treize ans : on sait qu'il fut le chef de file, le maître incontesté de l'école russe moderne, celui qui forma et Borodine et Moussorgsky et Rimsky-Korsakow, le conseiller et l'ami de la brillante et conquérante pléiade de tous ceux qui, continuant l'œuvre de l'initiateur Glinka, dotèrent leur pays d'une école nationale. Le groupe qu'on appela les « Cinq », ou la « Coterie », donna d'abord un exemple, unique dans l'histoire de l'art, de solidarité, de camaraderie intime et d'unité de vues. Pourtant, il comprenait des natures foncièrement différentes, l'indiscipliné Moussorgsky à côté du très puriste Rimsky-Korsakow, le tendre Borodine à côté du doctrinaire César Cui. Des chefs-d'œuvre naquirent, différents et néanmoins inspirés d'un commun idéal de simplicité et de force. Ce furent : *Thamar*, de Balakirew, et le *Prince Igor*, *Boris Godounow* et *Antar*, maints autres encore qui nous sont

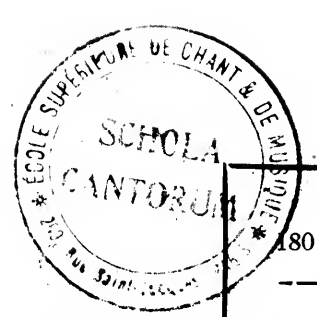
familiers. Cependant, la vie sépara ceux que leurs goûts artistiques avaient rassemblés, et une sorte de scission tacite se produisit, dont on écrira mieux l'histoire une fois acquis, avec le temps, le recul nécessaire. Puis moururent Moussorgsky d'abord, Borodine ensuite. Et quand, en 1908, Rimsky-Korsakow disparut à son tour, les deux doyens du groupe, Balakirew et M. Cui restèrent seuls, chacun dans son isolement.

Toutes ces dernières années, Balakirew avait fait preuve d'une activité, d'une jeunesse créatrices des plus extraordinaires; et tandis qu'auparavant il composait peu et ne se dessaisissait que comme avec peine de ses œuvres terminées, il avait fait paraître — grâce en partie aux exhortations amicales de son éditeur Zimmermann — une assez grande quantité de productions superbes : deux symphonies, la musique du *Roi Lear*, le poème symphonique *En Bohême*, des mélodies et des pièces de piano. Ses compatriotes ne se montrèrent point très justes envers lui et témoignèrent d'une certaine indifférence pour ses œuvres comme pour sa personnalité. En ce pays par excellence des jubilés qu'est la Russie, on ne pensa point à fêter avec éclat, même le cinquantième du premier des héritiers de Glinka, du musicien qui, non content de produire de magnifiques compositions, avait consacré la majeure partie de sa vie à l'éducation artistique de ses cadets et à la défense de leurs œuvres.

Pas plus en Russie qu'en France, Balakirew ne fut ni ne sera le musicien des foules, mais il compte parmi ceux que tout vrai ami de la musique doit chérir le plus. C'est un exemple sans pareil que donne son œuvre par l'alliance qu'on y observe de l'émotion et de l'éclat, de la classique eurythmie et de l'inventive liberté. Beaucoup se rappelleront la surprise de *Thamar*, révélée en 1895 par Charles Lamoureux, d'*Islamey*, des *Scherzi* et des *Nocturnes* que fit connaître Ricardo Vinès. Plus récemment encore, l'exécution à Philharmonia par M. Alfred Bachelet de la symphonie en ut majeur, que Balakirew écrivit à l'âge de soixante ans passés, fut pour tout l'auditoire une profonde joie artistique, constatée par l'unanimité de la presse. Et cette exécution à Paris, ce succès furent la dernière des joies de Balakirew qui, méconnu en son pays, attachait le plus grand prix aux témoignages de sympathie et d'intérêt qu'il recevait de Paris. Aussi bien est-ce ici, parmi les jeunes musiciens, Ravel, Debussy, Florent Schmitt et autres qu'il fut le mieux compris et le mieux apprécié : il le savait et s'y montrait particulièrement sensible.

Il y a quelque huit ans, la tâche de traduire les œuvres vocales de Balakirew mit en rapport avec lui le signataire de ces lignes, qui depuis eut maintes occasions d'apprécier et la grande bonté, et la juvénile ferveur de pensée qui toujours furent le propre du maître. A cette bonté clairvoyante, tous ceux qui l'approchèrent ont rendu un juste hommage. Et jadis Borodine, accueilli par Liszt avec cette cordialité spontanée et compréhensive qui est restée célèbre, ne trouva pas mieux que de s'écrier : « Liszt est un véritable Balakirew ! », — éloge peu commun et qui fait le plus grand honneur au maître de Weimar aussi bien qu'au maître russe. Et je n'en voudrais formuler de meilleur en cette heure de tristesse où vient de disparaître une des forces vives de la musique moderne, un homme dont le souvenir restera ineffaçable dans le cœur et dans l'esprit de tous ceux qui eurent la bonne fortune de connaître et lui et son œuvre.

M.-D. CALVOCORESSI.



POÈTES

Presque en même temps, M^{lle} Natalie Clifford-Barney, à qui nous devons une très noble et courageuse étude sur René Vivien, vient de faire paraître deux livres, l'un de vers, l'autre d'aphorismes. Le premier s'appelle *Actes et Entr'actes* (1), et il contient quelques pièces d'un sentiment intense et désespéré, au rythme grave et mélancolique. J'y retrouve ce qui me plaît peut-être plus que tout : l'amère sérénité du désenchantement dont est imprégnée l'âme moderne.

Cela n'empêche ni l'ironie, ni la passion, ni la colère, ni l'enthousiasme, mais cela est au bout de tout comme un abîme à l'extrémité de toutes les routes et, dans sa plus légère promenade, le poète *sait*.

Je ne pense pas que beaucoup de critiques trouvent cela dans les vers de M^{lle} Barney, et cependant cela s'y trouve, avoué quelquefois, presque toujours latent. Et c'est à *cela* que quelques-uns de ses vers empruntent je ne sais quel mystérieux accent. Ah ! qu'il est doux de découvrir en une chose ce qui ne semble pas s'y cacher et par exemple dans ces poèmes orgueilleux ou passionnés, ou pervers, ou tendres, enfin dédiés aux illusions humaines, mettre le doigt sur le battement secret du cœur.

Le dernier mot d'*Actes et Entr'actes* est stoïcisme. Le stoïcisme est essentiellement la vertu suprême, celle des âmes qui ne croient plus aux autres vertus, la morale des hommes qui sourient de toutes les autres morales, l'attitude de ceux qui préfèrent souffrir la tête haute qu'éviter, en se baissant, les coups de la vie. Le stoïque ne s'abstient pas de la passion, mais il s'attend à tout pour y avoir touché. Et c'est en cela que réside la noblesse de son caractère.

Ce stoïcisme je le retrouve dans le second livre, si différent à tous les autres points de vue, de M^{lle} Barney : *Éparpillements* (2). Mais il a une autre allure, plus familière, plus amusée, gouailleuse quelquefois.

C'est un ensemble de petites notes extrêmement aiguës pour la plupart, amères comme la vérité et souvent si cruelles qu'on ne peut plus qu'en sourire. J'ouvre au hasard et je tombe sur ceci :

Pourquoi ceux qui sont pauvres n'inventent-ils pas d'autres valeurs : seraient-ils vraiment pauvres ?

On a un petit sursaut. Quelle méchanceté ! Non, revenez voir de près. Alors vous voyez bien que la notion de cruauté disparaît lorsqu'il s'agit d'une telle constatation de l'inévitable. Encore une désillusion de plus. C'est de l'ensemble des désillusions qu'est faite la sagesse. Ce petit livre, qui tue au moins deux illusions par page, est terriblement sage.

Et ceci (toujours au hasard) que signerait l'amant le plus désenchanté :

Si les femmes savaient à combien on renonce lorsqu'on dort avec elles !

Et ceci, effrayant :

On se fait à sa peine et ce n'est pas là le moins triste.

Et ceci, d'une coquetterie... philosophique :

Je lui ai dit un petit mensonge, et il m'a crue — quel dommage qu'il m'ait crue !

(1) NATALIE CLIFFORD-BARNEY : *Actes et entr'actes*. Paris, Sansot.
(2) Id. *Éparpillements*. Paris, Sansot.

Et ceci, qui juge sans appel toutes les conversations et toute la dialectique :

Il y a deux sortes de questions, l'interrogation et la réponse : ceux qui interrogent posent la question, ceux qui répondent la déplacent.

Enfin ceci, comme une conclusion à ces clairvoyances :

Mes yeux me font mal. Est-ce la vengeance des choses trop bien vues ?

Et cependant une très vive sensibilité se cache derrière ces aphorismes implacables. D'ailleurs, sinon ils ne seraient que paradoxes destinés à nous étonner au lieu d'être des maximes amicalement proposées à notre désenchantement.

J'étais à tout le monde, elle n'était à personne : nous nous attendions autrement et cependant nos solitudes se ressemblaient.

Et :

Je ne te savais pas si grand... C'est que je n'ai jamais été à genoux devant toi.

Et :

Je voudrais vous faire ce don merveilleux d'un amour que vous auriez pour moi.

Et ceci, où vibre toute la poésie de la pudeur du sentiment, et par quoi je finirai :

Je suis avec toi comme ces mères timides qui ne savent pas douter leurs enfants et qui, seulement lorsqu'ils dorment, osent s'approcher et, en se penchant, les toucher d'une furtive caresse. Je t'aime dans l'obscurité et dans la solitude de moi-même. Mieux vaudrait sans doute être tendre au jour le jour, et dans la lumière des petites choses simples, définies. Mais l'on n'aime pas comme l'on voudrait — on aime comme l'on est !

M. Paul Gallimard s'est attaqué à l'ouvrage le plus difficile qui se pouvait imaginer : la traduction des poèmes de Keats (1) et il en a réussi tout ce qui, humainement, pouvait en être réussi.

C'est-à-dire qu'il a restitué le sens de ces fluides poèmes, leur pensée, et, de leur émotion, ce qui touche à la pensée. Et il a rendu là un grand service à tous ceux qui ne savent pas l'anglais, et qui désiraient connaître Keats. (Et je ne parle pas de l'étude préliminaire, une page critique de premier ordre). Grâce à lui, nous sommes un peu plus près du sanctuaire. Mais personne au monde ne pouvait nous y faire pénétrer. La langue anglaise, ici, est inviolable. Keats a senti en anglais aussi organiquement que Baudelaire ou Verlaine en français. Nous ne saurions trop remercier M. Gallimard, qui le savait mieux que personne, d'avoir quand même tenté ce qu'il a tenté, et qu'aucun écrivain n'avait osé jusqu'ici, ni trop admirer le tact avec lequel il a su éviter la tentation de suggérer les harmonies de l'original lorsque s'y oppose l'inertie prosaïque de la langue française.

Sous le vocable du chêne (2), tel est le titre du dernier recueil de M. Paul Drouot. Quelle heureuse surprise pour moi de voir la rapidité avec laquelle ce jeune poète a su répudier tout ce que son imagination contenait de facile et sa technique de virtuosité (dans la *Grappe de raisin*, par exemple). Pour revenir, mais avec plus de maturité, aux inspirations pures et fières de *la Chanson d'Eliacin* !... Je ne lui ferai même pas reproche d'un certain rela-

(1) JOHN KEATS : *Poèmes et poésies*, traduction précédée d'une étude par PAUL GALLIMARD. Paris, Mercure de France.

(2) PAUL DROUOT : *Sous le vocable du chêne*. Paris, Dorbon aîné.

chement qui atteint parfois son vers, sa phrase, son image, sa pensée. J'ai confiance dans la qualité de son inspiration pour le purifier de ces défauts-là, et très vite. Avec les dons qu'il possède : le mouvement, l'enthousiasme, l'éclosion vive d'une image forte et soudaine, la sensibilité presque exaspérée, et sur tout cela je ne sais quelle dénégation de la pénitence, je ne sais pas du tout jusqu'où pourra aller le talent de M. Paul Drouot. Mais je ne compte déjà plus ceux qu'il laisse derrière lui. On est vite au premier rang quand on a la force de n'imiter personne.

Il me plaît assez d'associer le nom de M. Edmond Gojon à celui de M. Paul Drouot. Car, si je ne me trompe, ces deux poètes sont de la même génération et ils ont débuté ensemble. *Le Visage penché* (1) de M. Edmond Gojon est un livre d'une poignante tristesse, au titre révélateur. Ce visage penché, c'est celui du poète sur sa table, sous la lampe familière et amicale. Il se rappelle son enfance, son adolescence visitée par les enthousiasmes et les déconvenues. Il dit le charme des amours premières, charme trouble, discret et si merveilleusement timide et pur (*le Livre d'Hélène*), il dit les toutes premières sensations du jeune être qui s'ouvre à la vie, à la nature (*Au jardin de mon oncle et le Refuge de l'enfance*), il dit Paris, l'effroi de son premier contact, l'écrasement de la pensée sous sa grandeur et sa beauté d'artifice si vieille qu'elle est devenue comme une chose de la nature (Paris). M. Edmond Gojon appartient à cette frissonnante famille d'âmes délicates, toutes repliées dans leur univers intérieur à laquelle appartenaient Rodenbach et Samain. Leurs ombres doivent l'aimer.

Avec toutes sortes de restrictions, de menues grâces, et charmantes, M. Émile Henriot nous présente les *Idylles et poèmes champêtres* (2) de Léonard, un bien mauvais poète, mais qui offre cette particularité étrange d'être tout de même le meilleur du XVIII^e siècle. Les autres étaient tout à fait inexistantes. On sent bien que celui-là est sensible (sa vie est là pour le prouver) mais comme il faut aller le chercher sous sa pauvre rhétorique!

La place me manque, malheureusement, pour parler plus longuement de *Quelques lames de la mer sauvage* (3), tumultueux et ardents poèmes de M. Jean Clary, parus dans une ravissante édition; de *l'Orgueilleuse lyre* (4) de M. Alfred de Bengoechea, d'une inspiration jeune et pure, de rythmes élégants, et de *En sourdine* (5), gentil volume de gentilles choses où M. Charles Moulié me semble en grand progrès sur son précédent livre: *Les Mignardises*.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'INVITATION AU VOYAGE

Bruxelles applaudira demain les extraordinaires danseurs et mimes russes qui, depuis deux ans, ont éveillé à Paris des sensations nouvelles de grâce, de force, d'agilité, de beauté. On lira avec intérêt, au moment où, pour la première fois, va se lever en Belgique le rideau sur l'un des spectacles les plus évocatifs qui soient, la jolie page inspirée à M. Jean-Louis Vaudoyer par les

(1) EDMOND GOJON : *Le Visage penché*. Paris, Fasquelle.

(2) LÉONARD : *Idylles et poèmes champêtres*, choisis et précédés d'une introduction par ÉMILE HENRIOT. Paris, Sansot. (Petite bibliothèque surannée).

(3) JEAN CLARY : *Quelques lames de la mer sauvage*. Paris. Éditions de Pan.

(4) ALFRED DE BENGOCHEA : *L'Orgueilleuse lyre*, poèmes. Paris, Bernard Grasset.

(5) CHARLES MOULIÉ : *En sourdine*. Paris, Gustave Fischer.

représentations données au Châtelet, l'année dernière, par les artistes russes qui viennent de faire à Paris un retour triomphal. Dans un style coloré, avec une remarquable justesse d'expressions, cette *Invitation au voyage* décrit d'une façon saisissante une des fêtes chorégraphiques auxquelles le théâtre de la Monnaie convie les spectateurs.

Certains spectacles, comme certaines lectures, enrichissent plus que des voyages; certains spectacles sont eux-mêmes des voyages. Par eux nous quittons l'horizon coutumier, nos préoccupations, nos soucis; par eux nous oublions l'ennui; par eux nous favorisons et nous excitons nos rêves... Ces Russes nous versaient « l'opium qui rend les corps légers », qui donne au cerveau une agilité délicate. Le printemps dernier, nous franchissions le seuil du Châtelet comme le seuil d'une gare, avides de départ, enivrés à l'avance par ce trajet magique, qui, dans la stalle immobile, allait s'effectuer comme sur le tapis du conte persan.

Et le rideau se levait...

C'était le steppe désolé du *Prince Igor*; la toile du fond avait le sombre éclat de certaines boîtes de laque où transparait, sous l'or usé, un rouge poudreux. On sentait le ciel bas, vers lequel montaient de grands feux tristes. Quelle détresse majestueuse dans ce paysage indéfini! La lumière de cuivre qui baignait l'espace devenait, semblait-il, la couleur même de la fièvre. Et sur la plaine, terrassées par la nostalgie, étaient couchées et répandues vingt ou trente femmes : esclaves et prisonnières. Eclairées par le morne orage, elles étaient vraiment le « bétail pensif » dont parle le poète; elles ressemblaient à des tigresses alanguies, à de trompeuses panthères au repos; elles paraissaient attendre que vissent, par les portes du Soir, les heures du transport et du carnage. Parfois l'une d'elles, parmi ses compagnes immobiles, levait un bras mol et lent; une autre, dans sa robe de pourpre, avec sa chair de ténèbres, ressemblait, à plat ventre, accoudée le menton sur les poings, à quelque sphinx de rubis et de bronze; une troisième, sur le dos, s'anéantissait, comme morte.

Elles portaient des costumes de soie de Boukhara, mordorés ou vert sombre, battus par de larges chinures de lapis ou de sang. Leurs visages luisaient entre leurs tresses noires et lourdes. Chacune de leurs attitudes était une plainte muette que l'une d'entre elles, bientôt, exprima par le chant. A se lamenter ainsi, quelle volupté cette captive n'éprouvait-elle pas? Il semblait que le cœur gémissant poussât la voix, de même que le vent pousse un trop pesant parfum. Ces accents avaient une orgueilleuse tendresse; soumis à la fatalité, ils ne troublaient pas plus le silence que l'argent de la lune ne trouble la nuit.

Mais comment définir par des mots la poésie de l'Orient; poésie où la promesse se mêle à la résignation, où la force n'est point vaniteuse, où le plaisir parle à voix basse, où la mort est une fête, où le luxe a la richesse du crépuscule, mais aussi sa retenue et sa mélancolie. Le rythme d'un sang épais donne ici, à tout ce qui respire, une solennelle cadence. Le décor oriental, c'est un jardin de roses grasses, où la colombe gonflée roucoule dans un cyprès, pour répondre au paresseux concert des fontaines a-servies...

Enfin, sur la plaine où les femmes endormaient leur désir par des chants, apparurent avec des clameurs les guerriers et les jeunes garçons!

« J'oubliai la réalité de l'heure et le nom du siècle », écrivit à Ispahan la princesse Bibesco lorsqu'elle écouta des flûtes, la nuit,

dans un champ de jacinthes. Plusieurs soirs, nous aussi, nous oubliâmes, dans une salle de théâtre, à Paris, le temps et la cité. Le spectacle incroyable décrivait l'invincible amour, ses ardeurs et ses poursuites. Les hommes, furieux de joie, frappaient le sol, lançaient au ciel leurs armes; les femmes agitaient dans une langueur heureuse leurs écharpes où d'éclatantes couleurs traduisaient le feu dont elles brûlaient. A ce moment, ce n'était plus l'Orient : le décor était aboli. La mimique et les chants dépassaient l'anecdote du drame. Nous avions devant nous les esclaves enivrés et séduits des dieux dont l'un élève un thyrsé au feuillage éternel et dont l'autre porte un carquois qui ne se vide jamais.

L'ART D'HENRI-EDMOND CROSS

M. Émile Verhaeren a, dans *Paris-Journal*, rendu un éloquent hommage au peintre que la mort vient de terrasser au moment où son talent atteignait son complet épanouissement. Il rappelle en ces termes les luttes qu'il soutint :

« Avant qu'il n'eût conquis sa place parmi les plus beaux peintres de son âge, l'attaque et la chicane ne lui furent guère épargnées. On ne lui tint compte ni de sa conscience d'artiste très probe, ni de ses recherches sans cesse renouvelées, ni de sa volonté d'ouvrir pour les autres de nouvelles voies vers la beauté; on méconnut ses efforts en chacun de leurs essais. Sous prétexte qu'il n'était point devenu, dès ses trente ans, un maître, on décida, sans plus, que le système d'art qu'il pratiquait l'en empêcherait toujours. La critique d'il y a quelques lustres s'insurgeait contre l'originalité avec un aveuglement que notre temps ne connaît plus. L'école néo-impressionniste, précisément parce que son procédé se montrait en sa franchise nue, s'exposait plus que toute autre à la raillerie facile. Nul ne se donnait la peine d'en étudier les ressources variées; chacun l'accablait de mots drôles et faciles. Jamais théorie esthétique ne provoqua un tel tumulte dans la bêtise humaine.

Henri Cross avait dans son art une foi absolue. Quand il jugeait qu'une de ses toiles était mauvaise, il ne s'en prenait jamais au système qu'il défendait, mais toujours à soi-même. Il s'acharnait à traduire la plus glorieuse ou la plus fine lumière, sans abandonner jamais quoi que ce fût de la plus implacable et de la plus stricte des théories. Peu lui importaient les difficultés presque insurmontables, et les tentatives ratées, et la dureté obtenue au lieu de la souplesse cherchée, et la touche qui ne s'assouplissait pas suivant ses vœux, et la gaucherie du métier instaurant dans l'œuvre entière on ne savait quoi d'ingrat et de textuel.

Avec un héroïsme continu et muet — le même qu'il cultivait pendant ses plus atroces souffrances — il persévérait dans la voie choisie. Seul, là-bas, dans son atelier de Saint-Clair, en face des sites et des paysages familiers qu'il connaissait comme son corps et son cœur, il revenait au travail un instant délaissé; il se remettait à apprendre, à se contrôler, à se modifier lentement et prudemment, et à perfectionner ainsi, avec une vigilance sûre, depuis la vision qu'il avait des choses jusqu'au coup de pinceau qu'il donnait sur ses toiles. »

Dans son feuilleton hebdomadaire de *Comœdia*, M. Arsène Alexandre consacre un souvenir ému au peintre, dont il caractérise avec bonheur l'esthétique par ce mot : *l'art vermeil de Cross*.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Grand Mogol. — La Bourse ou la Vie.

Je me souviens d'une étonnante représentation du *Grand Mogol* dans un théâtre de province. Le ténor était un gros homme quinquagénaire, particulièrement grotesque dans le rôle du jeune

et innocent prince Mignapour. Il obtenait un effet extraordinaire quand, poussif et ventru, en prenant un petit air caïdide, il chantait l'air fameux :

Dans ce riant parterre,
Tout en nous promenant,
Voilà comment, ma chère,
Nous aurons un enfant!

Ce souvenir m'a longtemps rendu la jolie opérette d'Audran parfaitement insupportable. Et voilà encore un argument contre ceux qui prétendent, bien à tort, qu'une mauvaise interprétation ne nuit pas aux œuvres représentées.

Quoi qu'il en soit, j'ai été réentendre le *Grand Mogol* aux Galeries, et j'avoue que je ne le regrette pas. Il y a des choses délicieuses dans cette vieille partition, et l'excellente troupe des Galeries les fait merveilleusement valoir. Même fortement enrhumée, M^{me} Tariol-Baugi est une divette exquise; M. Grillières est le plus charmant ténor léger que je connaisse, et il est jeune, il a du souffle et pas de ventre! M. Villot est toujours le comique aux trouvailleries spirituellement drôles que l'on a maintes fois applaudis. M^{lle} de Brasy, MM. Tournis et Bailly complètent une interprétation de premier ordre. Quel dommage que les dames des chœurs ne soient pas un peu moins laides! Leur groupe disgracieux fait une tache déplaisante dans un ensemble qui, n'était cela, serait parfait.

A l'Alcazar la troupe d'été, qui compte de fort bons éléments, a repris avec succès *la Bourse ou la Vie* de Pierre Véber. Cette fantaisie, datant de quatre ou cinq ans, — c'est l'extrême vieillesse pour un vaudeville. — s'entend encore sans ennui : preuve certaine que si elle est d'une drôlerie très rejoyouissante, elle n'est pas, d'autre part, sans style et sans esprit. G. R.

PETITE CHRONIQUE

Le Musée de Munich vient d'acquérir à l'exposition des œuvres de Manet ayant fait partie de la collection Pellerin et qui fut ouverte dernièrement dans les galeries de M. Cassirer à Berlin une toile importante du maître. Ce tableau, intitulé *le Déjeuner dans l'atelier*, exposé au Salon de 1869 avec *le Balcon*, actuellement au Luxembourg, groupe trois figures dont la principale, — un jeune homme debout, coiffé d'un canotier de paille, vu de face, à mi corps, adossé à une table couverte d'une nappe et des reliefs d'un déjeuner. — est le portrait d'un ami de Manet, M. Leenhof. Dans le fond de la composition on aperçoit le profil de M. Claude Monet.

Une dizaine de tableaux du même peintre ont été achetés par divers collectionneurs à des prix très élevés. L'ensemble de la collection est exposé en ce moment à la Galerie Bernheim jusqu'au 15 juin. Elle comprend entre autres, outre le *Déjeuner*, les toiles intitulées *l'Artiste* (Marcellin Desbouts), *Au Café* (le graveur Guérard), *la Promenade*, *la Dame rose* (M^{me} Martin), *Un bar aux Folies-Bergère*, *Claude Monet dans son atelier*, etc., toutes œuvres capitales de Manet.

Le musée des coins et matrices de monnaies et médailles installé dans une aile du rez-de-chaussée de l'Hôtel des Monnaies pourra, dit la *Chronique*, être prochainement rendu accessible au public.

Le classement des collections est effectué sous la direction de M. A. de Witte, secrétaire de la Société royale de numismatique.

En ces derniers temps, le musée s'est enrichi d'œuvres nombreuses de Devreese, Du Bois, Le Croart, Samuel, Wissaert, etc. La famille Wiener a également offert les portraits encadrés des trois graveurs Jacques Wiener, Léopold Wiener et Charles Wiener, dont le musée possède la plupart des œuvres originales.

La direction de la Monnaie vient d'engager pour une représentation de *Silomé*, fixée à vendredi prochain, miss Mary Garden, qui vient de reprendre ce rôle à Paris après l'avoir chanté avec un très grand succès à New-York. Les autres rôles de la tragédie de R. Strauss seront interprétés par MM. Swolfs, Bouilliez, Billot,

Dua, La Taste; Deshayes, Deleek, Vinck, Danlée, Debbaut, M^{mes} Beaumont, De Boÿle et Sonia.

Ce soir, à la Monnaie, troisième représentation d'*Elektra*.

C'est demain, lundi, que débute la troupe de ballet russe, qui comprend les principaux artistes chorégraphes des théâtres impériaux de Saint-Petersbourg et de Moscou, en tête desquels M^{me} Ida Rubinstein, MM. Nijinsky et Fokine. Au programme : *Cléopâtre*, *le Festin* et les *Sylphides*.

Au théâtre du Parc, la troupe du Deutsches Theater de Berlin, sous la direction de M. Max Reinhart, donne en ce moment une série de spectacles du plus puissant intérêt artistique. Ce soir, dimanche, *Hamlet*; demain, les *Brigands* (Schiller); mardi, le *Marchand de Venise*; mercredi, *Faust*; jeudi, les *Brigands*; vendredi, *Faust*.

Grâce à une entente entre la direction du théâtre du Parc et les directeurs de la Monnaie, le Comité du Théâtre Français a autorisé les sociétaires de la Maison de Molière à donner à Bruxelles, à l'occasion de l'Exposition Universelle, six représentations avec des distributions exactement pareilles à celles de Paris, les chefs d'emploi tenant les rôles dont ils sont titulaires et les pensionnaires jouant les petits rôles.

Voici l'ordre dans lequel se succéderont les spectacles :

Samedi 18 juin (au théâtre du Parc), *Adrienne Lecouvreur*, comédie en cinq actes de Scribe et Legouvé, interprétée par MM. de Féraudy, Dehelly, Delaunay, Fenoux, etc. et M^{mes} Bartet, Sorel, Géniat, Clary, Maille, etc.

Mardi 21 (au théâtre de la Monnaie), les *Burgraves*, drame en trois actes de Victor Hugo, interprété par MM. Mounet-Sully, Silvain, A. Lambert fils, Paul Mounet, Delaunay, Fenoux, Dessonnes, Brunot, etc., et par M^{mes} Lara, Segond-Weber, Faylis et Lherbay.

Jeudi 23 (au théâtre du Parc), *la Joie fait peur*, comédie en un acte de M^{me} Emile de Girardin, interprétée par MM. Truffier, Dehelly, G. Le Roy, M^{mes} R. du Minil, Géniat et Y. Lifraud, et *l'Ami Fritz*, comédie en 3 actes d'Eckmann-Chatrian, musique d'H. Maréchal, interprétée par MM. de Féraudy, Truffier, Dehelly, Grand, Siblot, etc. et M^{mes} Leconte, Fayolle et Lynnès.

Samedi 25 (au théâtre de la Monnaie), *le Mariage de Figaro*, comédie en cinq actes de Beaumarchais, interprétée par MM. Georges Berr, Fenoux, Siblot, Joliet, etc. et M^{mes} Leconte, Sorel, Cerny, Fayolle et Lifraud.

Mardi 28 (au théâtre du Parc), *le Passant*, comédie en un acte de F. Coppée, interprétée par M^{mes} Second-Weber et G. Robinne; *le Monde où l'on s'amuse*, comédie en trois actes d'E. Pailleton, interprétée par MM. Truffier, Delaunay, Siblot, Dessonnes, Joliet, Falconnier, etc. et M^{mes} Pierson, Leconte, Kolb, Géniat, Fayolle, Persoons, Lynnès, Clary et Provost.

Jeudi 30 (au théâtre de la Monnaie), *Gringoire*, comédie en un acte de Th. de Banville, interprétée par MM. Silvain, Georges Berr, Joliet, Ravet, M^{mes} Lara et Lynnès; *Edipe-Roi*, tragédie en cinq actes, de Sophocle, traduite par M. J. Lacroix, musique

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

d'Ed. Membrée, interprétée par MM. Mounet-Sully, Paul Mounet, Delaunay, Fenoux, Falconnier, Ravet, Alexandre, M^{mes} Delvaire, Madeleine Roch et Maille.

La critique de province est toujours divertissante, mais celle qu'on pratique à Mons détient, semble-t-il, le record du comique. Jadis, c'était la *Verveine* qui amusait les artistes par la bouffonnerie de ses appréciations. Le *Journal de Mons* remplace aujourd'hui avec avantage cette feuille défunte. Dans le compte rendu d'une exposition récente, il s'exprime en ces termes sur l'un des maîtres de notre école, M. Van Rysselberghe : « C'est ici le pointillisme qui sévit avec une désespérante exagération. Seule, une amusante pochade consacrée au violoncelliste Georges Pitsch trouve grâce (!) devant l'opinion générale.

Peut-être un paysage hollandais entrevu sous deux éclairages différents peut-il être toléré (!), mais la *Baie de Jersey* et *Pins et Eucalyptus* sont fantastiquement peinturlurés (sic). Il y a encore, il y a surtout la *Femme au collier rose* qui étonne et choque ceux qui excusent (!) pourtant bien des hardiesses chez les novateurs. Les chairs sont décolorées. Est-ce une noyée retirée de l'eau après un long séjour? Ces tons cadavéreux sont horribles. Pourquoi M. Van Rysselberghe prête-t-il à son modèle une carnation décomposée faisant songer à la morgue ou à l'amphithéâtre? Nous regrettons, en toute sincérité, la participation de cet invité à l'exposition du *Bon Vouloir*. Je ne suis pas seul de cet avis, j'en suis persuadé.

Bon Vouloir serait un salonnet plein d'attrait et de mérite s'il ne s'était malheureusement chargé d'hospitaliser quelques non-valeurs et quelques outranciers qui ont peut-être une esthétique fort personnelle, mais si phénoménale qu'elle déroute. Il y a pour l'avenir une bonne revanche à prendre. »

A quelle tarasque, à quel « chin chin » le *Journal de Mons* abandonne-t-il sa chronique artistique? Et à quels peintres espère-t-il désormais pouvoir faire appel pour les expositions dont, tout récemment, il nous priait d'annoncer la création dans ses bureaux?

Sottisier.

Les concerts de l'Exposition ont été inaugurés dimanche dernier. « Au programme, consacré à la musique allemande, figuraient, dit la *Chronique*, toutes les œuvres connues. »

Voilà une séance qui n'a pas dû être terminée en un jour !

SAINTE-ANNE, près SLUIS (ZÉLANDE)

Jolie habitation d'artiste, meublée, à louer. Pour les conditions écrire :

DREYDORFF, à Knocke.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,
préface de M. H. CARTON DE WIART.

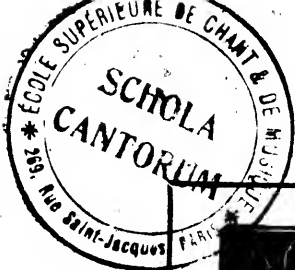
Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40x58 centimètres
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen »,
numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de 1 à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE NIOMANDRE.

Abonnement. — France, 20 francs; Étranger, 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.

" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.

{ France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

VILLE DE BRUXELLES:

Les mardi 7, mercredi 8 et jeudi 9 juin

à 2 h. 1/2 précises,

à la requête de M. A. Tynan, notaire, rue du Hainaut, 33, à Gand, sous la direction (et dans la Salle de ventes) du libraire-expert E. DEMAN, 86, rue de la Montagne.

VENTE PUBLIQUE

DE

LIVRES ANCIENS

Provenant des collections

de SULLIVAN DE TERDECK (châteaux de Terdeck et de Meldert).

DEUXIÈME PARTIE

Ouvrages illustrés du XVIII^e siècle, Romantiques, Reliures, etc.

Exposition particulière du lundi 30 mai au jeudi 2 juin, de 2 à 6 heures. Il n'y aura pas d'exposition publique.

Le catalogue, accompagné d'un album de 82 reproductions, est en distribution chez M. le notaire TYMAN, à Gand, et chez l'expert-vendeur.

PRIX : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KLYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Charles Péguy : *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* (L. St-H.). — Les Artistes belges à la Société nationale des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS). — Le Mysticisme de Charles Doudelet (GRÉGOIRE LE ROY). — « Mademoiselle Beulemans » à Paris (O. M.). — A l'Université Nouvelle : *La Conférence de M. Dauriac* : « *La musique et l'intelligence* » (Ch. V.). — Théâtre de la Monnaie : *Les représentations allemandes du « Ring »* (Ch. V.). — A la mémoire de Max Waller. — Chronique théâtrale : *Le Deutsches Theater* (G. R.). — Nécrologie : *Louis-Welden Hawkins, Jean-Baptiste Weckerlin*. — Petite Chronique.

CHARLES PÉGUY

Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc (1).

Pour indiquer sans doute que le livre doit être lu à la façon d'une mélodie, les trois membres du titre sont égrenés sur trois feuilles. La typographie inaugurale révèle un parti pris étrange, qu'on prendrait facilement pour de l'affectation. Nous en sommes, au seuil de notre lecture, un peu interdits; nous redoutons un instant d'être mystifiés. Cette impression s'augmente durant les premières pages, une impatience nous gagne de qui monterait un escalier aux marches trop basses : notre dignité de grandes personnes va se froisser de cette contrainte à faire des pas d'enfant, mais déjà nous

(1) *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, par CHARLES PÉGUY. Paris, Plon-Nourrit et Cie.

commençons à nous apercevoir combien aisément, et sans nous essouffler, ces petits pas nous mènent haut.

C'est une tapisserie qui se tisse patiemment, point par point. On ne sait ce qu'elle sera jusqu'à ce que l'image soit là, brusquement, et en entier. Pour nous mettre au cœur du plus poignant pathétique, nul mot n'est employé dont nous serions gênés en parlant à notre bonne, nul mot trop grand, nul grand mot, pas la moindre trouvaille. De pauvres mots patients, pareils à la laine d'un tricot de pauvre femme. L'écrivain procède comme un maçon qui apporte de ses propres mains, l'un après l'autre, chaque moellon de l'édifice qu'il bâtit.

Une action a peu près nulle, — moins qu'une action, à peine un prologue — une prière de Jeanne, une conversation avec une petite voisine, un dialogue avec une religieuse. C'est l'atmosphère qui est dramatique. Tension, généralité, irréductibilité, tous les éléments tragiques se trouvent dans le combat que se livrent, au long de ces pages dociles, la sagesse terrestre et l'amour divin. Sagesse terrestre dans son sens le plus noble, qui est l'humble et solide foi dans le bon sens humain (Hauviette), l'espoir dans la puissance régénératrice de la nature livrée à elle-même, la défiance toute légitime devant l'exception, devant ce qui déroge aux lois.

« Pour que le bon Dieu bénisse les moissons, Jeannette, il faut d'abord que nous ayons fait les semailles. » — « Je suis une petite Française têtue, jamais on ne me fera croire qu'il faut avoir peur du bon Dieu. »

Amour divin qui s'exalte jusqu'à la charité, inquit-

tude d'où le génie tire son inspiration, sans cesse il déplace la vertu et la raison raisonnable.

« Tu ne parles pas comme une petite fille. » — « Il était généralement aimé, tout le monde l'aimait bien. Jusqu'au jour où il avait commencé sa mission. »

Les héros et les saints n'ont pas à se préoccuper d'orthodoxie. Cette Jeanne si têtue, si consumée d'amour, si irréconciliable avec l'implacable justice de Dieu, a bien des traits d'hérétique; dès lors sa condamnation se justifie suffisamment par la morale de son siècle.

Est-ce aux avantages d'un sujet aussi connu, aussi grand, que ces pages doivent la puissance de raccourcir qu'elles possèdent malgré leur délayage apparent? Mais précisément le mérite consiste à oser s'attaquer à un pareil sujet. Qui arrive à sa hauteur par là même le dépasse et nous ouvre les portes secrètes à travers lesquelles nous continuons les livres.

Dans la composition si lâche, inexistante à première vue, quelle profonde et exacte logique, non pas d'une architecture mais d'un organisme! Les piétinements, les digressions, les retours en arrière dans les mots, dans les phrases, dans le récit, sont au contraire les phases d'un constant et dramatique développement. Comme le récit de la passion nous circonserit, nous enserre, nous pousse dans le sens de la solution proposée! C'est peut-être la plus belle partie du livre, la plus forte. Une simple histoire racontée avec des mots presque peuple, des mots qui souvent frôlent l'argot, dont pour un peu nous nous choquerions (« C'est rigolo », — « Pourquoi que c'est », — « Personne ne veut rien savoir »). Un rythme court, monotone, navrant, qui semble accumuler de sanglots autant qu'en peut contenir une poitrine humaine, une sorte de ferveur sourde et insistante qui, de temps en temps, comme si elle ne pouvait plus se contenir, interrompt le récit pour crier la divinité du symbole en un frémissant *alleluia*, entr'ouvrir le ciel un instant et nous aveugler d'un rayon de la gloire de Dieu.

« Des mées.

Pour mettre le pain.

Des escabeaux.

Et le monde n'est que l'escabeau de vos pieds. »

Pour un instant seulement, car la réalité humaine reprend aussitôt ses droits, la cadence retombe en mineur; et c'est ainsi jusqu'au sommet, jusqu'au cri de désespoir final, de la désespérance d'un Dieu.

« Je suis triste jusqu'à la mort. » — « Jésus mourant pleura sur les abandonnés. » — « Et cria comme un fou l'épouvantable angoisse,

Clameur dont chancela Marie encore debout

Et par pitié du père il eut sa mort humaine. »

Nous sommes loin ici de ce qui a déjà été dit dans des livres. — L'Évangile ne fait pas partie de la litté-

ture, — loin de l'intellectualité, et, d'une certaine façon, de la culture. On pense au mot curieux de Charles-Louis Philippe : « Je ne crois pas qu'il soit nécessaire à un écrivain d'avoir une culture. Je le vois comme un sauvage, comme un barbare. »

Comment rubriquer Péguy? A quoi ressortit cette façon inattendue de présenter personnages et sentiments? Est-ce un archaïsme voulu? Une naïveté de commande? Peut-on être avec sincérité aussi simple à une époque aussi complexe que la nôtre? Aussi naïf dans une atmosphère aussi consciente? Et pourtant il est impossible de croire l'auteur extérieur à ses personnages (*postiche*, comme dit André Gide, dans le même sens, quoique avec une application un peu différente). Ces personnages ne parlent pas ainsi parce qu'ils sont d'une certaine classe, ou d'un certain moment, ou obligés à certaines attitudes légendaires, parce que l'auteur les voudrait de tel style, mais parce que la sensibilité de leur créateur leur est en quelque sorte immanente. L'œuvre est à la fois lyrique et impersonnelle (ce mot pris dans le sens d'objectif). Elle nous sort de la subjectivité de presque tous nos grands écrivains du moment. C'est une nouvelle manière d'écrire le français, qui tout au plus s'apparenterait, et combien vaguement, à Charles-Louis Philippe ou à Claudel. Notre sens littéraire, depuis un demi-siècle, est devenu d'une mobilité presque inquiétante, nos âmes se sont, au tant que nos corps, habituées à voyager, assouplies aux acclimatements rapides et jusqu'aux travestissements que ceux-ci parfois leur imposent. Peut-être même trouvons nous un plaisir particulier et un peu grisant à cette acrobatie, à sentir nos résonances en éveil à chaque sollicitation.

Voici un mode de plus à ajouter à tant d'autres. Mais ne dirait-on pas précisément que celui-ci nous invite à une sorte de retour vers des formes plus simples, moins nombreuses, plus générales? A abdiquer cette souplesse qui pourtant nous permet de pénétrer si vite les beautés qu'il nous propose? En un mot qu'il déprécie un peu le plaisir que nous prenions naguère à l'infinie variété des âmes? Il semble aller au delà de sa signification particulière, être autre chose qu'un phénomène isolé, outrepasser la portée d'une œuvre d'art. Plus directement qu'un autre il paraît émaner du cœur, de cette charité même dont il parle. Celui qui l'écrivit a l'évidente préoccupation d'élargir la solidarité humaine en étendant la fraternité avec les humbles au domaine des jouissances les plus nobles; sans doute le destine-t-il à ceux-là justement dont l'esprit n'a pas le loisir de voyager, à ceux qui ne possèdent pas les idiomes des pays lointains et difficiles.

Il est fort malaisé de deviner si des sensibilités non cultivées arriveraient à pénétrer un art à ce point sévère, dépourvu d'agrèments faciles. Aussi malaisé sans doute

que de trouver même parmi les plus frustes des esprits ayant échappé à toute altération de leur goût primitif, quel qu'il ait été. Mais, dùt-il même ne pas aller entièrement à destination, ce livre n'en sera pas moins efficace. Il nous aidera à nous affranchir des dernières scories du romantisme, qu'il soit ou non de marque nietzschéenne.

En le fermant on a obscurément l'impression qu'il vient de se passer quelque chose. Rares sont les œuvres qui la communiquent. L. S-H.

Les Artistes belges à la Société nationale des Beaux-Arts.

Le Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, qu'une vieille coutume désigne encore sous le nom de « Champ-de-Mars » bien qu'il partage depuis longtemps avec celui de la Société des Artistes français les galeries du Palais des Champs-Élysées, ne compte cette année qu'une vingtaine d'artistes belges, tant peintres que sculpteurs, et la faiblesse numérique de cette participation n'est pas rachetée par son exceptionnelle qualité. Aucun talent nouveau ne s'y révèle, aucune toile sensationnelle n'y apparaît. Presque tous bien placés, les peintres des Flandres et du Brabant tiennent néanmoins un rang honorable dans l'ensemble un peu terne dont se compose le Salon de 1910. Ce sont des invités de tenue décente, habitués aux usages et au « ton » de la maison, et dont la conversation plaît à leurs hôtes parce qu'elle reste discret et de bonne compagnie.

M. Léon Frédéric est l'un des habitués de ces réunions annuelles. On l'estime à Paris pour la justesse de son observation, pour la sûreté tranquille avec laquelle il décrit la vie rustique, qu'il étudie d'un œil patient et scrutateur. Séduit par les oppositions de blanc et de noir du costume des religieuses, il a peint en 1908 *la Cuisine du Couvent*, *la Religieuse endormie*. Ce sont ces toiles, déjà appréciées à Bruxelles, qui le représentent au Salon actuel et lui attirent les regards sympathiques des visiteurs.

La Petite Brodeuse de M. Hermann Courtens, qui valut à l'artiste l'honneur d'être élu associé de la Société nationale des Beaux-Arts, ressuscite l'art romantique, si éloigné des recherches actuelles, de Josef Israëls. Les préférences de l'artiste peuvent se situer entre le maître hollandais et Alexandre Struys. Fonds sombres sur lesquels se détache en lumière une figure, accessoires dans la pénombre et rehaussés d'accents colorés, tout est conforme aux recettes d'une esthétique qui semble aujourd'hui singulièrement arriérée.

On ne peut se défendre, toutefois, de préférer ces reminiscences d'un passé glorieux aux froides et artificielles compositions de M. Leempoels : *Fleurs animées*, *Rayons d'or*, *Jeune dame à sa toilette*, qui semblent la négation de toute sensibilité picturale. Le travail seul, le « pignochage » laborieux et stérile transparait sous ces froides effigies, illustrations agrandies du goût le plus déplorable.

M. Haustraete a tenté un effort en groupant dans un clair intérieur trois figures de grandes dimensions, — son propre portrait, j'imagine, ceux de sa femme et de son fils, — qu'il a peintes avec

quelque indécision, dans une tonalité grise assez harmonieuse. La composition ne s'élève malheureusement pas au-dessus de la banalité; elle manque d'expression et, tranchons le mot, de distinction, encore qu'il faille en admirer certains détails heureux, tels que les accessoires, — fruits, service à café, — disposés sur la table qui réunit les trois figures.

M. Jefferys, dont on se plaît à voir chaque année au Salon de Paris quelque grande page aux colorations lumineuses, n'expose cette fois que deux études : *la Fabrique incendiée* et *le Châlet des rossignols*. L'une et l'autre sont d'une couleur agréable et d'une amusante vivacité de facture.

Quand j'aurai signalé un *Intérieur flamand* de M. Édouard Elle, vu à travers les souvenirs d'Henri De Brakeleer, un autre *Intérieur flamand* exécuté à l'aquarelle par M. L. Bartholomé, un nu de M. Tytgat et *la Dame aux gants noirs*, fantaisie de M. Henri Thomas dans sa manière habituelle, amalgame d'influences diverses, j'aurai passé en revue, — et la tâche était brève, — les figuristes belges qu'abrite le Salon de la Société nationale. La pauvreté de ce contingent s'explique sans doute par la coïncidence de l'Exposition universelle de Bruxelles, qui a canalisé la production essentielle des ateliers belges.

Le Paysage a pour champions M. Claus, Buysse, Willaert, Houyoux et Bärwolf, exposants assidus du Champ de Mars où, chaque année, on leur fait bon accueil, et la peinture de fleurs est représentée par M^{lle} Berthe Art et M. François Beuck. M. Claus n'a envoyé qu'une toile, mais elle est importante et de bonne qualité. Sous le soleil ardent, un paysan en manches de chemise, vu de dos, fane l'herbe d'un pré. D'autres figures silhouettées çà et là dans l'éblouissement d'un jour torride complètent la composition, qui fleurit la campagne, la vie agreste, la vérité d'une nature familière à l'artiste et tendrement aimée. Au loin, un rideau d'arbres ferme l'horizon; ses touffes symétriques ondulent dans la lumière comme des flots. L'œuvre peut être rapprochée, par le sujet et par la facture, du tableau de Claus acquis il y a deux ou trois ans par le Musée de Bruxelles. C'est incontestablement l'un des meilleurs paysages de l'exposition.

Si certaines analogies de vision et quelques affinités dans le choix des motifs ont permis d'apparenter parfois à M. Claus son confrère gantois Georges Buysse, il s'en faut que les deux artistes traçent des sillons parallèles. Tandis que le premier s'oriente de plus en plus vers l'éclat chatoyant des midis et des soirs, le second étudie surtout la nature baignée d'une lumière tamisée et discrète. Au lyrisme du peintre de la Lys il oppose un tempérament calme et contenu, plus sensible à la nuance qu'à la couleur. Dans sa *Ferme aux quatre saules*, dans son *Après-midi d'automne*, le soleil darde à travers les feuillages des rayons pâles, et son *Ent du large* évoque avec justesse, en sa lumière blanche, les aspects maritimes du littoral flamand.

On connaît de longue date les *Béguinages* de M. F. Willaert et ses sites pittoresques de Gand. La peinture en est indifférente, bien qu'elle témoigne d'une incontestable habileté de métier, et la constante redite de sujets identiques finit par lasser l'attention. Mais cette patiente iconographie offrira un jour, réunie, à défaut de réelle valeur d'art, un intérêt documentaire, au même titre que les souvenirs des vieux quartiers de Bruxelles qu'évoquent à l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles les tableaux de Van Moer.

Les deux paysages de M. Houyoux, placés à la rampe et en belle lumière, sont d'une facture un peu timide. Mais ils témoignent l'un et l'autre d'une louable sincérité d'expression.

Quant à la *Place Pigalle* de M. Bärwolf, c'est une fort jolie impression, une fenêtre ouverte sur la grouillante et rumeurante vie populaire de Paris.

Les pastels de M^{lle} Art n'apportent point de surprise. Il n'en est pas de même des études de fleurs — bluets, marguerites, œillets et roses blanches — exécutées par M. Beauck, qui a rompu avec son passé d'illustrateur macabre et révèle, avec un sentiment exact des valeurs, un solide tempérament de coloriste.

Dans la section de sculpture M. G. Charlier expose, en marbre, son *Pêcheur de Blankenberghe* et la figure de *l'Aveugle* qui fait partie du beau groupe qu'on admire au Salon de Bruxelles. Les bustes du D^r Lambotte, du D^r Verriest et de F. Callibert par M. Jules Lagae, un portrait de M. de Cléry et deux statuètes en bronze par M. de Bremæcker complètent la modeste participation des statuaires belges. De même que les peintres, ceux-ci se sont réservés, semble-t-il, pour la manifestation internationale du cinquantenaire.

Peut-être quelques-uns d'entre eux ont-ils pris le chemin du Salon des Champs-Élysées. Vraisemblablement certains de nos peintres s'y sont-ils égarés également. J'avoue n'avoir point le courage d'affronter, pour les y découvrir, les trois ou quatre mille horreurs que rassemble chaque année la Société des Artistes français.

OCTAVE MAUS

Le Mysticisme de Charles Doudelet.

Charles Doudelet est de la lignée des Georges Minne, Laermans, Henry De Groux, Khnopff, Georges Lemmen, Marc-Henry Meunier et quelques autres dont le nom ne s'impose pas, en ce moment, à ma mémoire. Entre eux ils diffèrent, même essentiellement, mais ils ont en commun de s'être détachés de la tradition d'art actuellement en faveur chez nous.

La source de leur inspiration n'est pas de celles qui coulent à ciel ouvert, réfléchissant fidèlement mais assez matériellement les images de ce monde; elle est mystérieuse, souterraine, s'alimente aux coins les plus ténébreux de l'âme, là où l'impression n'est pas encore devenue pensée, où la sensation est encore indéfinie et immatérielle. Aussi ont-ils besoin de l'imprécis du symbole et de l'équivalence des transpositions pour se faire comprendre. Ils sont en peinture ce que sont, en poésie, le Maeterlinck des *Serres chaudes*, Max Elskamp et tous les mystiques qui se complaisent dans les vagissements évocateurs des sensibilités indéterminées du subconscient.

Par le fait même, ce sont de purs intellectuels et, parmi ceux que je cite plus haut, — sauf peut-être Georges Minne dans quelques-uns de ses dessins et dans ses sculptures, — Charles Doudelet est le plus intellectuel et le plus mystique de tous.

Pour lui trouver des ascendants, il faut remonter à certains primitifs ou sortir des arts plastiques et recourir aux poètes du symbole et du mysticisme. Aussi nul mieux que lui ne devait transposer dans les arts plastiques les sombres merveilles de l'art de Maeterlinck.

Aucune transposition n'est plus fidèle, plus équivalente, et ce qui le prouve c'est que Maeterlinck lui-même tient Charles Doudelet pour un des plus purs artistes, un des plus évocateurs. C'est à lui qu'il s'est toujours adressé quand il s'est agi de traduire en plastique ses conceptions les plus abstraites et les plus aimées. Les projets de décors de Charles Doudelet pour *l'Oiseau Bleu* sont, à cet égard, des chefs d'œuvre de compréhension. Pour arriver à de telles-transpositions il faut une sensibilité d'art étonnante.

Cette sensibilité, qui d'ailleurs lui aliène une grande partie du public, exige de la part des intellectuels eux-mêmes un effort d'attention; une fois cette attention donnée, les œuvres de Charles Doudelet sont riches d'impressions rares. GRÉGOIRE LE ROY

« Mademoiselle Beulemans » à Paris.

Voici Mademoiselle Beulemans à Paris! Plus heureuse que Madame Kaeckbroeck qui, dans le charmant roman de M. Léopold Courouble, n'y resta que « cinq » jours, — la durée d'un billet de retour, — elle paraît devoir y faire un séjour prolongé.

On pouvait craindre que, transporté à Paris, le joli tableau de mœurs locales qui divertit Bruxelles trois mois durant perdît une grande partie de son charme et de sa saveur. Auteurs et interprètes en avaient la sérieuse appréhension. Craintes vaines; inquiétudes chimériques! L'ironie spirituelle du dialogue, la vérité avec lesquelles sont typés les personnages, la justesse d'observation qui guida MM. Fonson et Wicheler dans l'expression des mœurs et du langage de la petite bourgeoisie belge ont été appréciés au théâtre de la Renaissance tout autant qu'ils le furent à l'Olympia. *Le mariage de Mademoiselle Beulemans* renvoyait aux Bruxellois leur image à la façon de ces miroirs convexes ou concaves qui accentuent les traits en les altérant et dans lesquels on ne peut se mirer sans rire. A Paris, la pièce apporte le charme imprévu d'un fruit exotique. Sa couleur franche, son goût neuf ont ravi le public, qui l'a accueilli avec un véritable enthousiasme.

La répétition générale du *Mariage de Mademoiselle Beulemans* fut l'une des plus brillantes, des plus animées, des plus gaies auxquelles nous ayons assisté. La grande et la petite Critique, celle des revues graves et de la presse quotidienne la plus frivole, le ban et l'arrière-ban du Boulevard, la Réserve et la Territoriale des théâtres, tout avait donné. on ne sait par quel miracle, pour inaugurer cette Saison belge — ainsi la dénomment les affiches — qui prend rang dans la vie parisienne concurremment avec la Saison russe de l'Opéra et la Saison italienne du Châtelet. Suzanne Beulemans en rougit de plaisir, de surprise et d'émotion!

Dès les premières répliques, les rires fusaient dans la salle, les applaudissements éclataient, le courant sympathique s'établissait entre la salle et les acteurs avec une spontanéité unanime qui ne laissa subsister aucun doute sur l'heureuse issue de l'entreprise. Et à mesure que se déroulait l'action, si comique dans sa bonhomie narquoise, si vraie dans l'expression du dialecte et des mœurs qu'elle évoque, les spectateurs, ravis d'avoir escompté le succès sans hésitation, l'accentaient jusqu'au triomphe. Ce fut du délire lorsque M. Jacque, qui incarne avec un naturel prodigieux le *Brusselaar* du « Bas de la ville », s'avança pour dire avec son inimitable accent: « Vous voudriez bien savoir, est-ce pas, qui a fait la pièce que nous venons de jouer? Eh bien, ça est deux de mes amis, Frantz Fonson et Fernand Wicheler. » Jamais le théâtre de la Renaissance ne fut secoué par une pareille explosion de rires et d'applaudissements. Et ce victorieux début assure aux auteurs une interminable série de représentations.

Les causes de ce presque invraisemblable succès? Elles sont multiples et il n'est peut-être pas inutile de les préciser. La constante répétition des mêmes formules et des artifices identiques, la grivoiserie qui forme le fond du théâtre boulevardier, la superficialité que révèle celui-ci dans les neuf dixièmes de ses manifestations ont finalement lassé le public. Il a suffi, peut-être, pour renouveler l'intérêt du spectacle et charmer un auditoire blasé, d'un retour à la vérité du dialogue et des caractères, à la simplicité des moyens dramatiques, à l'exacte observation de la vie. Ce qui a achevé la séduction, c'est l'harmonieux accord de l'action avec son cadre, pittoresque et typique à souhait.

On a rappelé, à propos de la comédie bourgeoise de MM. Fonson et Wicheler, le souvenir d'Henri Monnier. Celui de Dickens aussi s'impose. Les qualités qui font la renommée du comédien, la précision du détail, la fidélité du langage populaire, la réalité des types saisis sur le vif, on les retrouve dans cette image presque photographique d'une classe de la population bruxelloise. Et toujours l'exposé véridique des mœurs d'un pays; — qu'il s'agisse de l'Espagne, de la Russie, de la Chine ou d'une province belge. — captivera lecteurs et spectateurs par les comparaisons qu'il détermine, par la curiosité ou les souvenirs qu'il éveille en eux.

L'évocation est, au surplus, d'une irresistible drôlerie, et

d'autant plus plaisante qu'elle demeure constamment en deça des limites de la caricature. Pour en apprécier la discrétion, il faut être familiarisé comme nous le sommes avec le vocabulaire et les coutumes du terroir. Mais si, à Paris, on a pu s'y méprendre et croire à quelque exagération, notre amour-propre national n'a pas lieu d'en être mécontent. Certaines expressions locales ont paru violemment satiriques qui ne sont qu'un écho des conversations habituelles de notre bourgeoisie, — je ne veux pas généraliser davantage. D'autres n'ont pas été comprises, tant elles s'éloignent de la syntaxe la plus indulgente. Mais toutes ont été saluées au passage par les éclats de rire d'une foule amusée à l'extrême et ravie de la bonne grâce avec laquelle les Belges n'hésitent pas à railler leurs propres travers.

L'interprétation, qui est de premier ordre, fut l'un des principaux facteurs de ce retentissant succès. Tout Bruxelles ayant applaudi les très remarquables interprètes du *Mariage de Mademoiselle Beulemans*, je ne m'attarderai pas à vanter la grâce ingénue, l'aisance, la distinction et l'espièglerie de M^{lle} Lucienne Roger, qui a conquis Paris d'emblée, non plus que le naturel parfait et l'exquise juvénilité de M. Berry. M. Jacque a, on le sait, un véritable génie comique qui, mieux encore qu'à Bruxelles, a été acclamé à Paris, où l'on a le sens de l'humour. L'imperturbable bouffonnerie de M. Ambreville, la vérité extraordinaire avec laquelle M. Merin a composé le rôle difficile de Meulemeester-fils, tout en nuances et en réticences, la jovialité de M^{me} Brenda, l'exactitude locale et l'entrain qu'apportent à silhouetter les personnages épisodiques M^{mes} Vitry et Adriana, MM. Mylo, Harmond, Marmont, Pen, Janssens, Vitry, etc., animèrent la pièce d'une verve comique et d'un réalisme qui rappellerent aux Parisiens les plus belles soirées du Théâtre Libre.

Et je ne veux d'autre preuve de l'importance qu'on accorde à la pièce et à ses interprètes que cette plaisante annonce, insérée dans un journal parisien à la suite d'un compte-rendu des plus élogieux :

« Le jour où le fils Delpierre mariera M^{lle} Beulemans, il lui donnera pour une fois une belle bague, et des bijoux qu'il achètera chez Léo Weill, savez-vous. » O. M.

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

La Conférence de M. Dauriac : « La musique et l'intelligence. »

L'idée fondamentale de M. Dauriac est que l'intelligence intervient beaucoup plus qu'on ne pourrait le croire au premier abord dans l'audition comme dans la composition d'une œuvre musicale. En un langage clair, élégant et persuasif, le conférencier énumère les preuves nombreuses sur lesquelles il étaye sa thèse et conclut que le secours de l'intelligence est aussi indispensable au musicien qui crée un édifice musical qu'à l'architecte qui construit un édifice de pierre. Il insiste enfin sur l'opportunité qu'il y aurait à cultiver dès le début l'intelligence des musiciens exécutants ou auditeurs en leur offrant des interprétations méthodiques de belles œuvres musicales au lieu de se borner à leur inculquer les secrets du mécanisme ou à laisser se déformer leur sens auditif au gré d'impressions non coordonnées entre elles.

Ch. V.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Les représentations allemandes du « Ring ».

Il nous faut remercier vivement la direction de la Monnaie de l'admirable spectacle qu'elle nous a offert en montant la *Tétralogie* dans des conditions de perfection telles qu'aucune critique ne pourrait leur être adressée.

Sous la direction nerveuse, autoritaire et vigoureuse de W. Otto Lohse, chef d'orchestre de l'Opéra de Cologne, *L'Or du Rhin*, la

Walkyrie, *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux* déroulèrent successivement leurs splendeurs devant un public silencieux et enthousiaste, que sa ferveur wagnérienne tint en haleine pendant les dix-sept heures que dura ce spectacle inouï.

La troupe avait été composée au moyen d'éléments si sûrs que la plus grande homogénéité et le style le plus accompli régnèrent dans toute l'interprétation.

Wotan, c'était M. Van Rooy, plus prestigieux encore que lorsqu'il vint, cet hiver, jouer le même rôle dans la *Walkyrie* à côté des artistes de la troupe ordinaire de la Monnaie. Brünnhilde, c'était M^{me} Saltzmann-Stevens, cantatrice à la voix limpide et prenante, actrice au jeu sobre, noble et pathétique. M. Bender fut tour à tour un Fasolt très réaliste, un Hunding triste et sombre à souhait, un Hagen farouche et diabolique. W. Zador fit valoir en Alberich, les ressources d'une voix splendide et d'une diction parfaite. Siegfried fut représenté avec une belle juvénilité et une prestance héroïque par M. Hensel, et M. Kuhn fut un Mime exceptionnellement vivant et pittoresque. Loge, c'était M. Van Dyck, admirable de compréhension intelligente, non moins que dans le rôle de Siegmund, où les lacunes de sa voix se percevaient à peine tant son jeu était suggestif. M^{me} Maud Fay fut une Sieglinde d'un beau tempérament, aux accents profondément humains et poignants. M^{me} Kirkby-Lunn fit preuve de beaucoup de style dans les rôles de Fricka, d'Erda et de Waltraute.

Mais je ne puis citer tous les artistes qui collaborèrent à ces inoubliables représentations. Qu'il me suffise de dire que les rôles de moindre importance furent tous joués avec un grand souci de vérité et de noblesse. La mise en scène était fort belle : les effets d'éclairage étaient particulièrement réussis.

Ch. V.

A la mémoire de Max Waller.

Le projet d'ériger un monument à Max Waller, le fondateur de la *Jeune Belgique*, semble devoir se réaliser bientôt grâce aux efforts incessants du comité constitué dans ce but. Et voici que dans une pensée de glorification immédiate M. Fonson viennent de frapper une médaille à l'effigie du poète.

Grâce à l'initiative de M. Fonson, le Comité Waller tient dès aujourd'hui à la disposition des souscripteurs, pour la somme de 10 francs, cette très jolie médaille due au talent de Godefroid Devreese, qui est passé maître en cet art. L'artiste y a fait revivre la physionomie sympathique du jeune écrivain. L'œuvre constitue un précieux souvenir que voudront posséder tous ceux qui vouent à Waller le culte que l'on doit à cet éveillé d'enthousiasme littéraire.

Les adhésions peuvent être adressées à M. Léopold Rosy, directeur du *Thyrse*, secrétaire du comité Waller, 150 rue de Bruxelles, à Uccle.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Deutsches Theater.

J'ai vu dans le *Faust*, de Goethe, la troupe allemande de M. Max Reinhardt et je reconnais qu'elle fait sur moi une impression profonde : une impression du même genre, d'ailleurs, que celle que l'on éprouve en parcourant, pour la première fois, la section allemande à l'Exposition. Tout y choque l'œil, le goût, les habitudes d'un latin ; mais la puissance volontaire de l'ensemble, l'effort de création sont tels que la gêne du début ne tarde guère à se résoudre en une admiration étonnée. Lors de mes premières visites, j'étais révolté par certaines formes, par certaines couleurs crues, par l'aspect crépusculaire de certains tableaux. A présent, chaque fois que j'y retourne, je sens diminuer mes répugnances. Je m'accoutume, je comprends mieux, je me rends mieux compte de la nécessité de tout ce que j'ai là sous les yeux. Après

avoir vu *Faust* et admiré les cent et un tableaux que les acteurs, très habilement, reconstituent, tout en jouant, sur la scène, il me semble que je me suis encore rapproché de la mentalité allemande et que je commence à bien saisir ce mélange bizarre de brutalité et de douceur, de grossièreté et d'idéalisme, de sensibilité effrénée et de sentimentalisme éthéré.

Dans le *Faust*, de Goethe, Margarethe, n'est-ce point la pureté de l'âme allemande, et Mephistopheles, n'est-ce point son obscénité basse et triviale? Les acteurs chargés d'interpréter ces grands rôles s'opposaient en tout cas l'un à l'autre avec la violence d'une antithèse formidable. A de certains endroits de la pièce, Marguerite, les bras serrés contre elle, se dressait devant le démon rouge comme la statue vivante de la pureté menacée; et celui-ci, les yeux bridés, la langue pointant entre les lèvres, incarnait la luxure avec le réalisme d'un personnage de petit maître flamand. Pendant la scène du jardin, tout le théâtre est plongé dans une leur verdâtre où la chair prend ces tons crépusculaires qui nous surprennent dans certains tableaux allemands. En ce moment, tout à coup, on éprouve cette sensation que l'on a compris le goût germanique, et qu'il correspond, ce goût, à des nécessités de race remontant jusqu'aux âges des forêts. La joie n'est pas née encore sur cette terre si longtemps demeurée barbare; mais une puissance de vie extraordinaire y porte tous les sentiments à un paroxysme inconnu ailleurs. Et c'est bien là l'impression générale que donne le jeu ardent, passionné, saccadé, si intensément expressif des acteurs de M. Max Reinhardt. Évidemment, on ne voudrait pas que les nôtres jouassent de la sorte, mais on est très heureux d'avoir pu s'initier à cette manière un peu primitive (mais primitive à force de raffinement), qui renouvelle pour nous le sens des chefs-d'œuvre.

G. R.

NÉCROLOGIE

Louis-Welden Hawkins.

Le peintre L.-W. Hawkins, né à Stuttgart de parents anglais, et naturalisé français, est mort à Paris la semaine dernière.

Sociétaire de la Société nationale des Beaux-Arts, il exposait régulièrement aux Salons de cette société. Il y est représenté, cette année, par une *Liseuse*, par des études d'hortensias et d'ombelles jaunes, par un paysage : *Roche au Soleil couchant*, etc. Il prit part à l'une des premières expositions de la *Libre Esthétique*.

Jean-Baptiste Weckerlin.

L'auteur d'une foule de romances jadis en vogue, aujourd'hui délaissées, J.-B. Weckerlin, qui succéda en 1876 à Félicien David comme bibliothécaire en chef du Conservatoire de Paris, vient de mourir dans sa quatre-vingt-neuvième année à Guebwiller (Haut-Rhin), son pays natal, où il s'était retiré il y a environ trois ans.

Weckerlin avait surtout trouvé sa voie dans les recherches relatives à la musique du passé. Il prit à tâche de faire goûter au public, par des arrangements et des harmonisations destinées à les mettre à la portée du profane, des productions des siècles antérieurs, et ses trois volumes d'*Echos du passé* initièrent les amateurs au style de Lulli, de Rameau et des autres maîtres de l'ancienne école française. Il s'intéressa aussi à la chanson populaire et, à la suite du décret de 1851 qui prescrivit la recherche de ces chansons à travers les provinces de France, il publia avec Champfleury un recueil de *Chants et chansons populaires des provinces de France* qui intéressa fort le public de son temps.

Il composa aussi un assez grand nombre d'ouvrages lyriques. Deux d'entre eux, *l'Organiste* (1853) et *Après Fontenoy* (1877), l'un et l'autre en un acte, furent représentés au Théâtre lyrique. Il écrivit en outre le *Marché aux fées* (trois actes) et le *Sicilien*, plusieurs petites pièces à deux et à trois personnages : *les Revenants bretons*, *Monsieur Favart*, *Tout est bien qui finit bien*, la *Laitière de Trionon*, deux opéras en dialecte alsacien représentés

à Colmar : *les Trois noces dans la Vallée des Bains* et la *Vendange ensorcelée*, de nombreux chœurs avec accompagnement d'orchestre : *Roland*, *les Poèmes de la Mer, l'Inde, le Juif errant*, etc.

PETITE CHRONIQUE

Le monument élevé à la mémoire de Julien Dillens au cimetière communal de Saint-Gilles, à Uccle-Calevoet, aura lieu aujourd'hui, dimanche, à dix heures et demie du matin.

Le deuxième grand concert de l'Exposition universelle aura lieu dimanche prochain, à 2 h. 1/2, dans la salle des fêtes. Il sera donné par l'orchestre des Concerts populaires sous la direction de M. Sylvain Dupuis et consacré à l'audition de *Franciscus*, oratorio pour soli, chœurs et orchestre, de M. Edgard Tinel.

Semaine des adieux au théâtre de la Monnaie : adieux malheureusement définitifs pour l'artiste la plus parfaite et la plus aimée, M^{me} Claire Croiza, qui quitte, malgré les instances de sa direction, la scène qu'elle a, depuis quatre ans, animée de sa voix généreuse et de son art pathétique. Elle fut Dalila, Charlotte, Casandre, Orphée, Léonore, Iphigénie, Dorise, Clytemnestre, et chacun de ces rôles si divers trouva en elle l'interprète la plus émouvante; elle créa de telle façon le personnage symbolique d'Eros que son souvenir ne peut désormais plus être séparé du poétique et délicieux conte lyrique de M. de Bréville.

Pour la remercier des joies esthétiques qu'elle leur dispensa avec prodigalité, de nombreux abonnés et habitués du théâtre organisent en l'honneur de M^{me} Croiza une manifestation de sympathie et d'admiration qui rendra particulièrement touchante la représentation dans laquelle elle fera ses adieux au public.

Au théâtre du Parc, samedi prochain, première représentation du Théâtre Français à Bruxelles : *Adrienne Lecouvreur*, comédie en cinq actes de Scribe et Legouvé, interprétée par MM. de Féraudy, Dehelly, Delaunay, Fenoux, etc., et M^{mes} Bartet, Cécile Sorel, Cénat, Clary, Maille, etc.

Les manuscrits musicaux de Peter Benoit, les copies et le matériel d'orchestre nécessaires à l'exécution de ses œuvres étaient restés jusqu'ici en possession de la légataire du maître anversois. Désireux de garantir ces précieux documents contre toutes causes de perte ou de destruction, le Benoit Fonds a déterminé l'Administration communale d'Anvers à les acquérir pour un prix global de cent mille francs, à répartir en dix annuités.

Le Benoit Fonds s'est engagé à éditer toutes les œuvres du compositeur dans un délai de dix ans. Il aura le droit, à partir du 1^{er} janvier prochain, de prendre des copies des manuscrits afin d'assurer la fidélité de cette importante publication.

C'est le dimanche 26 juin, à 11 heures, que s'ouvrira à Bruxelles, au Palais des Académies, le premier Congrès international de Numismatique et de l'Art de la Médaille contemporaine. Un banquet réunira, à une heure, à la Taverne Royale, les membres du Congrès, qui seront reçus le soir, à 9 heures, à l'Hôtel de Ville par le bourgmestre et les échevins. Le programme des quatre journées de réunion se composera, outre les séances de travail, de visites à l'Exposition universelle (stand de l'Administration des Monnaies), à l'Exposition des Beaux-Arts (Salon international de la Médaille, à la section numismatique de l'Exposition d'Art belge au XVII^e siècle), aux Ateliers et au Musée de la Monnaie de Bruxelles, au Cabinet royal des Médailles, etc.

Adresser les adhésions à M. A. Michaux, trésorier, rue Hôtel-des-Monnaies, 17, Bruxelles.

On nous prie d'annoncer que M. René Devleeschouwer, organisateur de Concerts, a transféré son domicile de la rue des Ebu-rons 30, à Bruxelles, au n^o 44 de la même rue.

Le festival rhénan annuel aura lieu à Cologne les 18, 19 et 20 juin. On y exécutera la *Missa solennis* de Beethoven, le *Magnificat* de Bach, l'ouverture de *Genève* de Schumann, la deuxième symphonie de Brahms, le *Hochzeitslied* de Schillings (première audition) et le *Te Deum* de Bruckner. Les solistes engagés sont MM. F. Senius, ténor, F. Kreisler, violoniste, et W. Backhaus, pianiste.

De Paris :

A l'exposition des œuvres de Manet actuellement ouverte à la Galerie Bernheim succédera, du 20 juin au 9 juillet, un ensemble de maquettes de théâtres et de tableaux exécutés par des artistes russes, — exposition toute d'actualité au moment où la troupe de ballet des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg et de Moscou attire tout Paris à l'Opéra.

L'exposition sera d'autant plus intéressante que sous l'inspiration de M. Gordon Craig des réformes importantes ont été opérées, en ces dernières années, sur les scènes russes, dans l'art du décor et de la mise en scène, auquel se consacrent des peintres renommés tels que MM. L. Bakst, A. Benois, etc.

Parmi les nouveautés inscrites au programme de l'Opéra-Comique figurent *Bérénice*, drame lyrique en trois actes de M. Albéric Magnard et *L'Heure espagnole* de MM. Maurice Ravel et Frané-Nohain. Ce dernier ouvrage devait passer déjà, on le sait, au cours de la saison passée.

Si M. Debussy termine à temps les deux partitions auxquelles il travaille en ce moment, l'Opéra-Comique en aura la primeur l'hiver prochain. Ces deux œuvres sont, — nous l'avons annoncé déjà, *le Diable dans le beffroi* et *la Chute de la maison Usher*, l'une et l'autre d'après Edgar Poe.

Les peintures décoratives exécutées par M. Albert Besnard pour orner la coupole du Petit Palais des Champs-Élysées ont été inaugurées la semaine dernière. Elles représentent, en quatre écoinçons, la *Pensée*, la *Matière*, la *Plastique*, la *Mystique*, c'est-à-dire, dans l'intention de l'artiste, « les états de la pensée humaine et les forces de la nature, source de l'art ».

A propos de M. Besnard, annonçons que le peintre a été chargé par le Gouvernement hollandais de décorer la grande salle du Palais de la Paix à La Haye.

Racine aura enfin son monument à Paris, et vraiment ce ne sera pas trop tôt. Alors que le moindre Armand Silvestre a été statué, qu'un mémorial fraîchement inauguré célèbre François Coppée, qu'Eugène Manuel lui-même, en marbre, sourit aux promeneurs de l'avenue Henri-Marin, le poète illustre qui incarne le plus pur génie de la France attend son tour depuis 1699 !

Sur l'initiative d'un groupe de littérateurs et d'artistes, un comité a été constitué pour réparer cet invraisemblable oubli. Ce comité a pour présidents d'honneur MM. Léon Dierx et Jean Richepin, pour président M. Jean Aicard, pour vice-présidents M^{me} Sarah Bernhardt et M. Albert Lambert père.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Un monument sera élevé l'an prochain à Boulogne-sur-Mer à la mémoire des frères Coquelin. L'auteur, le sculpteur Auguste Maillard, en a présenté lundi dernier la maquette aux membres du Comité, qui l'ont approuvée sans réserves. Au pied d'un socle que surmonte le buste de Molière, Coquelin aîné, le visage rieur, l'expression malicieuse, déclame des vers qu'écoute attentivement, les bras croisés, dans son attitude familière, Coquelin cadet. Sur le piédestal, cette simple inscription : « Aux frères Coquelin, de la Comédie-Française ».

La collection de M. Goerg, vendue dernièrement à l'hôtel Drouot, a produit un total de 415.160 francs pour l'ensemble des 131 tableaux, pastels et dessins dont elle se composait.

Voici quels ont été les prix principaux : Besnard, *Femme aux ailettes*, 6.800 ; *Femme se coiffant* (pastel), 5.000 ; la *Main levée* (pastel), 5.100 ; Cazin, *Chaumière et Moulin*, 5.200 ; Corot, le *Chemin des Vaches*, 12.500 ; Dagnan-Bouveret, *Femme en blanc*, 29.000 ; Daumier, *Don Quichotte*, 8.100 ; Jules Dupré, *Ferme à Cayeux*, 12.100 ; Fan-in-Latour, la *Danse des Nymphes*, 20.100 ; Henner, *Nymphe et Fabiola*, 6.200 et 6.600 ; Ch. Jacque, *Moutons buvant, la nuit*, 5.600 ; Jongkind, *Canal d'Overchie*, 9.000 ; Lhermitte, *Dans les champs*, 31.100 ; Cl. Monet, *Pommiers en fleurs*, 10.500 ; Renoir, *Au Café*, 10.200 ; Tcybet, *Reitre*, 5.050 ; Simon, *Cabaret breton*, 9.200 ; Ziem, *Bateaux pêcheurs et Canal à Venise*, 10.000 et 5.350 ; les *Pêcheurs et Eglise à Venise*, 18.000 et 10.000.

Le programme des spectacles du Théâtre Antique d'Orange vient d'être arrêté. Les représentations auront lieu avec le concours des artistes de la Comédie-Française les 6, 7 et 8 août. On jouera le 6 août le *Cid* ; le 7, *Alceste*, tragédie en 4 actes de M. Georges Rivollet, et *Ligurie*, tragédie antique inédite en un acte de M. Alexis Mouzin ; le 8, *Hamlet*.

M. Boucher, ancien sociétaire de la Comédie-Française, a été chargé de diriger les répétitions.

Un comité d'initiative a été fondé à Genève pour élever un monument à la grande tragédienne Rachel. Rachel, de son vrai nom Elisa Rachel Félix, était originaire de Mumpf, en Argovie.

Une grande dame espagnole, veuve de M. Iturbe a fait au musée du Prado le don d'une salle spéciale, dont elle a organisé l'arrangement, pour y installer en pleine valeur les toiles de Murillo que possède le musée.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre.
préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40x58 centimètres
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen »,
numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de 1 à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT**.
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS. 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.

" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

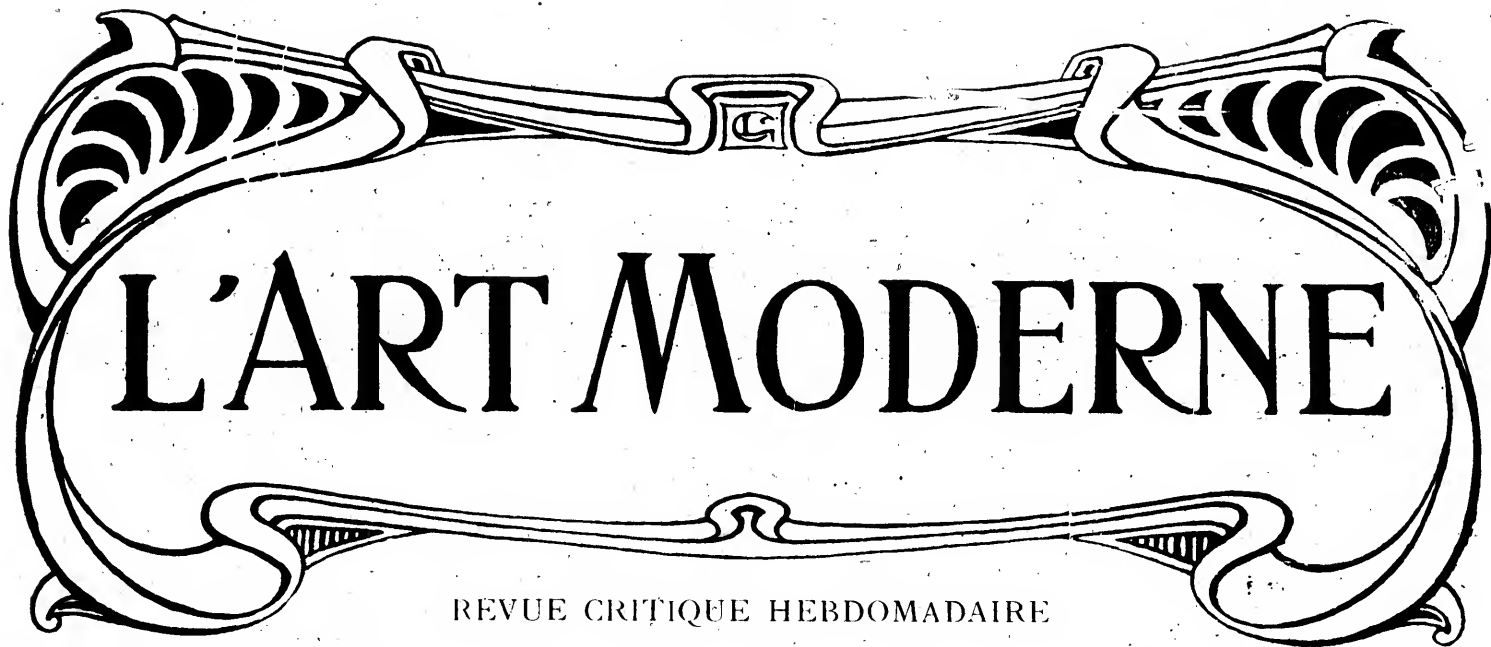
Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Art décoratif moderne (OCTAVE MAUS). — A propos de l'Exposition d'Art ancien (L. MAETERLINCK) — Quelques romans : Paul Marguerite, Robert de Tréman, Willy, etc. (FRANÇOIS DE MIOMANDRE). — Les Origines de la Musique de clavier (O. M.). — Exposition d'œuvres d'art anciennes et modernes provenant des collections liégeoises (GEORGES RITTER). — Concours du Conservatoire. — Chronique théâtrale (G. R.). — Accusés de réception. — Petite chronique.

L'Art décoratif moderne.

A son tour, dans *la Chronique*, M. Jean d'Ardenne rompt une lance en faveur de l'Art décoratif moderne et appuie les observations développées ici, la semaine dernière, par M. Georges Hobé. « J'ai cherché, dit-il, l'art moderne belge dans tous les coins du Solbosch — et mes recherches furent vaines. J'ai exploré les galeries, passé la revue des pavillons variés dont l'édification est due à notre activité nationale. Je n'ai rien trouvé qui méritât d'être signalé comme une manifestation dont notre pays pourrait se prévaloir, du mouvement d'art contemporain appliqué à la construction et à la décoration. Eus-je la berlue?... Ou ai-je mal cherché?... Certains recrois perdus où cette manifestation discrète a pu se dissimuler, auraient-ils échappé à mon œil scrutateur?... »

— Hélas! non, mon cher ami, vous n'avez pas mal cherché. Nous avons, comme vous, parcouru les halles et pavillons de la section belge sans y découvrir une trace, si légère fût-elle, de l'effort accompli depuis vingt-

cinq ans, en vue de créer dans l'architecture et dans l'ameublement un style neuf, approprié aux goûts et aux besoins d'aujourd'hui. C'est lamentable et humiliant.

Nous reconnaissons avec vous — et M. Georges Hobé en convint loyalement lui-même — que les manifestations de notre renaissance esthétique ne furent pas toujours heureuses : il y eut des tâtonnements, des maladresses, des erreurs, que l'expérience corrigea peu à peu. Est-ce un motif pour les exclure, en bloc, d'un concours ouvert à toutes les activités nationales? Et qui oserait vous contredire lorsque vous écriez avec votre habituelle netteté d'expression : « L'art moderne, de quelque façon qu'il se manifestât, heureuse ou malheureuse, avait toutes les raisons de figurer à notre Exposition. Sa place y était marquée d'avance, par le seul fait qu'il représente l'actualité, la vie, la recherche du nouveau. »

Il avait, en outre, à l'égard des nations étrangères, un « droit d'aînesse » qui fut injustement méconnu. Nous rappelions dernièrement que la Belgique fut le berceau des innovations qu'adoptèrent successivement les pays voisins, où elles trouvèrent l'appui et les encouragements nécessaires à leur développement.

Avec une parfaite courtoisie, l'Allemagne, dont on cite avec raison la section d'art décoratif comme l'une des plus intéressantes de l'Exposition, vient de constater officiellement que c'est la Belgique qui fut, dans le domaine des industries artistiques, son inspiratrice et son guide.

Dans l'étude dont le Commissariat allemand fait précéder le catalogue des exposants formant le groupe

des Arts mineurs, notre rôle d'initiateurs est souligné de la façon la plus flatteuse : « Il convient, dit l'auteur de cette notice, qu'avant de parler de notre œuvre propre nous rappelions ce que les ouvriers d'art allemands doivent à leurs confrères belges. Nous ne pourrions ni ne voudrions passer sous silence que les principes de réformes qui ont été par la suite, pour notre industrie d'art, comme la parole de salut, ont pris, pour nous venir d'Angleterre, dans une proportion considérable, le chemin de la Belgique, et que, dans ce pays de réalités industrielles, ils ont été, pour notre profit, dégagés tout d'abord d'un romantisme de mauvais aloi. Il n'y a pas un ouvrier d'art allemand qui puisse visiter cette Exposition universelle sans se remémorer les noms autrefois si souvent prononcés des Lemmen, des Finch, des Serrurier-Bovy ou des Horta. Mais celui surtout à qui Bruxelles nous fait penser, nous autres Allemands, c'est ce Belge qui, depuis tantôt dix ans, a fait de l'Allemagne le théâtre de sa vie et de son activité, en qui notre industrie d'art a trouvé une direction éminente, une action encourageante autour de laquelle on a beaucoup lutté, un homme dont le travail a communiqué à l'évolution de l'art industriel allemand une énergie désormais indéniable : Henri Van de Velde.

« Un trait caractéristique de la situation, c'est que si cet artiste avait paru à son rang intellectuel parmi les exposants de Bruxelles, il se serait demandé avec embarras à quelle section il se rattacherait, de la belge ou de l'allemande. La Belgique l'a vu naître, elle l'a élevé, elle lui a donné la volonté révolutionnaire et aussi les traditions ; l'Allemagne, elle, est devenue sa seconde patrie ; elle lui a préparé un champ d'expérience, elle a éveillé un écho à ses idées, elle lui a assigné une place en vue parmi ses émules.

« Aussi le nom de cet artiste se dresse-t-il comme un monument de sympathie entre le genre allemand et le genre belge ; l'œuvre de Van de Velde est pour nous symbolique, en ce sens que, comme toutes les manifestations les plus élevées du génie belge, elle présente à nos regards une synthèse de la manière germanique et de la romane. »

L'éloge est décisif, et nul de ceux qui furent mêlés à l'évolution de l'art contemporain n'en méconnaîtra la justesse. N'est-on pas en droit, dès lors, de s'indigner de l'ostracisme qui frappe tous les artistes à qui l'on doit la rénovation accomplie et qui, à Turin et à Milan notamment, ont valu à la Belgique ses plus glorieux trophées ? Les avoir exclus de toute participation à l'Exposition, c'est à la fois une maladresse et une injustice, qu'accroissent la note du Catalogue allemand et le souci qu'ont eu les nations auxquelles ils ont ouvert les yeux de nous soumettre les résultats de cette initiation.

Ce n'est pas, en effet, l'Allemagne seule qui a installé un compartiment consacré à la renaissance du décor des habitations. La France montre, dans un harmonieux ensemble dû à l'initiative de l'Union des Arts décoratifs, quelques-unes des manifestations qui, en ces dernières années, révolutionnèrent l'ameublement, la céramique, le vitrail, la décoration murale, etc. La Hollande expose une série d'appartements composés dans le même esprit de réforme par les membres de la Société des Métiers et des Industries d'Art. De toutes parts s'affirme un effort collectif dont on ne peut nier l'intérêt et le mérite, en admettant même qu'on n'en approuve pas toutes les tendances et qu'on en conteste certaines expressions.

M. Jean d'Ardenne ne peut être suspecté de nourrir à l'égard de l'Esthétique moderne une tendresse excessive. Il a maintes fois confessé son antipathie pour les exagérations dans lesquelles, à ses débuts surtout, elle a versé en Belgique. Son intervention spontanée dans le débat n'en a que plus de poids. C'est une question de principe qu'il défend, au nom de l'équité, et l'on ne peut que se rallier à ses conclusions lorsque, déplorant l'absence de toute représentation des tendances décoratives modernes au Solbosch, il écrit : « Quelle qu'en soit la cause, le phénomène est là, — et il s'explique peu. Au milieu de l'ensemble, si justement admiré d'ailleurs, de la section belge de l'Exposition, l'art moderne n'a point trouvé sa place. Or, on avait toutes les raisons de s'attendre à l'y voir représenté brillamment, à l'heure où les autres nations offrent le spectacle d'efforts multiples et intéressants, auxquels s'associent les pouvoirs publics, vers la réalisation de formes appropriées aux mœurs et aux besoins actuels. »

OCTAVE MAUS

A propos de l'Exposition d'Art ancien.

J'ai dit trop souvent, ici même, avec une entière franchise, ce que je pense de l'organisation de nos musées, du placement qu'y reçoivent nos chefs-d'œuvre, des procédés empiriques de restauration employés en Belgique, etc. pour qu'on puisse m'accuser de courtoisie.

Cette fois il m'est agréable d'applaudir de tout cœur au succès de l'Exposition d'Art ancien qui vient de s'ouvrir à Bruxelles. L'honneur en revient surtout au ministre des Sciences et des Arts, qui a osé rompre résolument avec les anciens errements en essayant de présenter les œuvres d'une façon aussi nouvelle que pittoresque et rationnelle.

Dès l'entrée, les esprits les plus prévenus sont sous le charme. C'est bien le génie de Rubens qui règne dans le grand vestibule, entouré de colonnes et de portiques, orné de tapisseries remarquables exécutées d'après ses cartons. Son siècle, qui fut aussi celui de Jordaens, resplendit dans les autres salles du rez-de-chaussée, dans la cuisine somptueuse garnie de ses nombreux accessoires, dans la salle à manger où se célèbrent

de joyeuses fêtes de Noël ou des Rois, dans le vaste salon, dans le boudoir musical, dans la chambre à coucher, qui, toutes, garnies de leur mobilier du temps, les murs ornés de tableaux suggestifs, évoquent le style et l'art créés par notre plus prestigieux coloriste flamand.

Les salles suivantes : celle de la Gravure et des Lettres, celle de l'Art religieux, celle des Seigneurs, celle des Paysanneries, celle du Paysage et de la marine, celle des Villes et des corporations, toutes portent également la griffe de Rubens et servent d'antichambres superbes et impressionnantes à l'exposition proprement dite des chefs-d'œuvre installés dans les galeries de l'étage.

En attendant une description de ces toiles, qu'il me soit permis de rendre hommage à tous ceux qui secondèrent cette manifestation grandiose de l'Art belge au XVII^e siècle. Au Roi et à la Reine, en premier lieu, ainsi qu'à la Comtesse de Flandre, à qui l'on doit les nombreuses démarches qui nous valurent la participation de la plupart des maisons royales étrangères. Puis à ces généraux habiles qui ne connaissent que des victoires; MM. le baron Kervyn de Lettenhove et Ch.-L. Cardon, et à la pléiade d'éléments plus jeunes : MM. Paul Lambotte, l'architecte Flaneau, Fierens-Gevaert, Jean De Mot; Emm. Descamps, etc., qui se dévouèrent avec la plus grande activité au succès de l'entreprise.

Espérons que la vue de cette belle sélection de chefs-d'œuvre de tous genres si bien présentés portera des fruits. Comme je le disais naguère, le temps n'est plus où l'on considérait les tableaux et les statues comme les seules œuvres d'art dignes de ce nom. Il est prouvé maintenant que de nombreux objets décoratifs, de simples ustensiles, lorsqu'ils ont été conçus et exécutés par de véritables artistes, — comme c'était généralement le cas pour nos maîtres artisans d'autrefois, — offrent non seulement une valeur documentaire indéniable, mais peuvent être considérés, au point de vue de l'art, comme de véritables chefs-d'œuvre.

Les plus beaux ouvrages de nos liégeois, de nos huchiens, de nos dinandiers, de nos orfèvres; ceux de nos artistes travaillant l'ivoire, l'étain et les autres métaux sont certes dignes de figurer à côté des productions de nos peintres et de nos sculpteurs les plus renommés. Et leur réunion dans nos musées dits des « Beaux-Arts » devrait constituer des ensembles émouvants, évoquant d'une façon presque complète la pensée artistique de nos pères aux principales époques de notre histoire (1).

Ajoutons, sans fausse modestie, que nous avons senti notre cœur de Belge singulièrement réjoui en constatant que cette thèse si rationnelle, que nous avons eu l'honneur de défendre pour la première fois en Belgique dans *L'Art moderne*, vient enfin de recevoir sa consécration définitive grâce à l'exemple donné par les organisateurs de l'exposition grandiose de notre art national au XVII^e siècle.

L. MAETERLINCK

QUELQUES ROMANS

Paul Margueritte. — Robert de Tréman. — Willy, etc.

Peu d'écrivains autant que M. Paul Margueritte connaissent le cœur de l'honnête homme et ses troubles profonds. Bien moins encore s'y aventurent avec une aussi simple pureté d'in-

tention. Les savants, les médecins, les confesseurs ont seuls de ces âmes ingénues et tranquilles que rien n'étonne parce qu'elles ont tout connu et que vraiment rien n'a de suprême importance. Psychologue, et excellent, M. Paul Margueritte garde quelque chose du savant, du médecin et du confesseur vis-à-vis des problèmes moraux soulevés par le jeu des événements que son ingéniosité de romancier invente.

Sa curiosité le sauve de l'indifférence comme son intelligence le préserve des faciles indignations du moraliste. Ainsi que tous ceux qui se sont passionnément occupés des combinaisons, souvent contradictoires, que forment entre eux les lois, les mœurs et les désirs de l'homme, il a dépassé la phase, égoïste, de l'indifférence, qui n'est après tout qu'une forme plus courtoise de l'indifférence. S'il ne prend point parti, c'est parce qu'il sait l'irresponsabilité foncière de la faiblesse humaine. Mais cette irresponsabilité ne lui apparaît pas comme le résultat fatal et inerte d'un automatisme compliqué. Il y découvre tout un jeu délicat de volontés relativement responsables et toutes les atténuations que comportent les vérités lorsqu'au lieu de les examiner du point de vue intellectuel on les envisage sous celui de la sensibilité.

J'ai prononcé, comme malgré moi, le mot de *faiblesse humaine*. C'est le titre même du livre récent de M. Paul Margueritte (1), un de ceux où il a fait le plus exquisement preuve de son tact, de sa mesure. Peu nous importe, dans un sens, qu'il s'y agisse d'un médecin de campagne devenu homme politique et perverti par Paris (malgré que ce sujet soit tentant et traité d'une façon parfois très pathétique); ce qui demeure, avec le plus de force dans le souvenir, c'est l'art avec lequel l'auteur touche aux choses du cœur. Dans ce domaine du psychologue il apparaît comme un maître. Personne n'est plus nuancé, ni plus pénétrant. Personne n'est descendu plus avant dans ces obscures profondeurs où la loyauté concède à l'égoïsme d'indistincts territoires, où l'équivoque de l'intention trouble les actes, où le vice lui-même apparaît dépourvu de la parure que lui faisait la précision verbale, tel qu'il est : un mouvement ingénu et instinctif.

Là faiblesse humaine, oui, vraiment. Et quel grand amour de la vie plane sur tout cela! Comme on le sent s'insinuer subtilement dans la trame du récit, accentuer la description des caractères, atténuer le drame des situations trop tendues, rêver avec les digressions de l'artiste ou du philosophe, enfin être partout présent dans cette œuvre humaine et tendre, si fraternelle, si touchante!

De l'amour, M. Robert de Tréman se fait une conception toute mystique, dans un ouvrage plein de beautés qui s'appelle la *Route resplendissante* (2). Peut-on même dire que ce soit seulement de l'amour? Non : plutôt de toute la vie. Et c'est fort curieux, fort étrange, surtout à notre époque où la jeunesse semble davantage incliner soit vers le réalisme, soit vers un sentimentalisme un peu naïf. M. Robert de Tréman est romantique : avec foi, avec enthousiasme, avec un beau mépris des modes littéraires. Son livre, dès les premières pages, affirme les droits du rêve à jouer dans la vie le premier rôle. Et, de ce fait, toute la suite des aventures qui en constituent la trame souple et à vrai dire un peu lâche participe de ce caractère de rêve, qui n'est pas cependant de l'irréel.

En quoi consiste cet état particulier? L'auteur s'en est expliqué

(1) PAUL MARGUERITTE : *La Faiblesse humaine*. Paris, 1 ion.

(2) R. DE TRÉMAN : *La Route resplendissante*. Paris, Grasset.

(1) Voir *L'Art moderne* du 15 mars 1908.

lui-même à plusieurs reprises, mais jamais plus heureusement que lorsqu'il a affirmé à quel point cet état est dissemblable des visions que peut enfanter le sommeil ou même l'ensommeillement. Nulle torpeur, mais au contraire une lucidité étrange, plus vive que celle qui suffit aux visions du monde ordinaire, somme toute une vie plus consciente et supérieure. Et alors, à la place de l'univers extérieur connu en plein jour, en pleines perspectives de la conscience, s'en développe un autre, brillant, rare, plein de silence et de splendeur, où se réalise tout idéal, quelque chose comme le pressentiment, musical, d'un paradis, une exaltation magnifique et souveraine.

M. de Tréman décrit quelques-unes de ces visions étranges et sereines. Tout être qui a été jeune et sensible jusqu'à la souffrance les reconnaîtra. Il pourra les retrouver encore, en pleine maturité, ou au contraire les avoir perdues depuis l'enfance, mais toujours il les aura eues. On dirait que ce sont des réminiscences plutôt que des pressentiments. Et à ce point de vue la *Route resplendissante* est un livre mystique, au sens exact du mot.

L'histoire qu'elle raconte est celle d'un jeune homme dont l'adolescence fut enrichie de ces visions et qui en garde comme un éblouissement dans la vie, à laquelle d'ailleurs il s'adapte parfaitement. Et c'est à ce point de vue-là que le livre est romantique. Le héros en est semblable à ceux de certains romans de Balzac et de Barbey d'Aurevilly, replié sur de farouches méditations, sensible terriblement, amoureux avec une religieuse ardeur, aimant l'amitié d'un culte exclusif et quasi jaloux. Aussi les aventures qui peuvent lui arriver gardent-elles quelque chose de rare, de bizarre même, d'exceptionnel, mais après tout, et justement pour cela, s'accordent avec les données de son caractère. Il ne les accepte d'ailleurs pas toutes, il les rejette même souvent. Car la hantise de ses visions premières demeure, critique impitoyable et involontaire des piètres réalisations que permet la vie courante et que lui ne se permet pas.

Et il ressort de ces visions, de ces rêves, de ces cauchemars, des aventures plus ou moins consenties de cette vie exceptionnelle une impression à la fois de sensibilité aiguë et de renoncement, de tendresse et de hautaine dignité. Livre qui se tient à l'écart, qui se refuse même parfois à l'approbation de tous, mais que d'aucuns, restés plus ingénus ou devenus plus difficiles, aimeront d'autant mieux.

Maugis en ménage (1), c'est l'histoire d'un mariage blanc. Jamais Willy n'avait trouvé un sujet plus d'accord avec son talent, qui comportait beaucoup de délicatesse. Je trouve que c'est son chef-d'œuvre, et un petit chef-d'œuvre d'ironie, de mélancolie et de grâce.

Maugis, vieilli, mais trompé par son ardeur à vivre, s'imaginer pouvoir faire le bonheur d'une jeune fille, qui est amoureuse de lui. Mais il s'aperçoit qu'il a trop préjugé de lui-même. Et, pour renoncer, il ne trouve qu'une solution, une sorte de suicide qui n'en est pas un et il disparaît, avec quelques mots d'esprit navrants et délicieux.

Je ne saurais trop conseiller de lire *Maugis en ménage* à ceux qui ne connaissent pas Willy. Ils se réconcilieront avec l'esprit français, s'ils l'avaient méconnu, — cet esprit qui va du calembour métaphysique ou sentimental à la réflexion ironique d'intention imperceptible, qui a du courage, de l'impertinence et de l'atten-

(1) WILLY : *Maugis en ménage*. Paris, Méricant.

drissement, cet esprit qui est un art, — et, à ce degré-là, notre art national. Willy est une gloire française, autrement authentique et précieuse que MM. Rostand ou Prévost. Il faut aimer Willy.

Dans *les Demi-Morts* (1) M^{me} Tony d'Ulmès étudie le monde des tuberculeux qui encombre et contamine la Riviera. M^{me} Renée Lafont décrit dans *L'Appel de la Mer* (2) la psychologie d'une jeune femme que le souvenir de son amant mort empêche de goûter une seconde fois le bonheur. Et M. Marinetti raconte l'histoire, absolument hystérique et folle, d'un roi d'Afrique ivre de conquêtes et de violences et de discours enragés, *Mafarka le Futuriste* (3).

FRANCIS DE MIOMANDRE

Les Origines de la Musique de clavier.

Nous avons reçu la nomenclature, publiée par les soins de l'Université Nouvelle de Bruxelles, des œuvres musicales analysées et exécutées à titre d'exemples au cours d'histoire de la musique de clavier donné à cet établissement par notre collaborateur M. Ch. Van den Borren.

Cette liste atteste les plus consciencieuses recherches pour faire jaillir du passé un enseignement méthodique, sérieux et complet. Divisée par périodes et par pays, elle évoque successivement les origines de la musique de clavier en Allemagne (1450 à 1600 environ), en Italie (XVI^e siècle et début du XVII^e), en Espagne (XVI^e siècle) et en France (XVI^e siècle).

Pour l'Allemagne, M. Van den Borren a étudié, outre les œuvres d'un certain nombre d'auteurs anonymes, les compositions de C. Paumann, L. Kleber, Ammerbach, B. Schmidt le vieux, Jacob Paix, B. Schmidt le jeune. L'Italie lui a fourni entre autres G. Cavazzoni de Bologne, F. Bendusi, Dalza, Luiz Milan, J. Buus, G. Gabrieli, C. Monteverdi, C. Merulo, G. Gabrieli, L. Luzzaschi, A. Diruta, A. Banchieri, F. Maschera, etc. L'Espagne fut principalement évoquée par les œuvres d'A. de Cabezon et de Fuenllana, la France par celles de Pierre Attaignant, Gervaise, du Tertre et plusieurs musiciens anonymes du milieu du XVI^e siècle.

Au cours de la prochaine année universitaire, l'érudit professeur passera en revue les origines de la musique de clavier en Angleterre et dans les Pays-Bas (XVI^e siècle et début du XVII^e) et exposera la naissance de la Suite de clavier pendant la première moitié du XVII^e siècle.

O. M.

Exposition d'œuvres d'art anciennes et modernes provenant des collections liégeoises.

Il s'agit de peintures, de dessins et de gravures. L'excellent idée du Comité qui a organisé cette exposition rétrospective a obtenu une réalisation tout-à-fait heureuse : le nom d'un grand nombre d'amateurs a été révélé au monde artistique et cela n'est pas sans importance pour les professionnels ; d'autre part, un courant d'enthousiasme s'est propagé dans une multiple direction grâce à l'éveil de la curiosité générale ; chacun a voulu voir ce qu'il y avait chez son voisin ou en des maisons connues et peu accessibles ; puis, l'attrait de plusieurs chefs-d'œuvre aidant, on est revenu examiner le détail après avoir passé l'ensemble en revue.

L'Association pour l'encouragement des beaux-arts n'a point et

(1) TONY D'ULMÈS : *Les Demi-Morts*. Paris, Lamerre.

(2) R. LAFONT : *L'Appel de la Mer*. Paris, éd. de « Vers et Prose ».

(3) F.-T. MARINETTI : *Mafarka le Futuriste*, roman africain. Paris, Sansot.

ne peut avoir la prétention de donner ici un résumé complet de nos préférences artistiques; l'espace dont elle dispose ne lui permettait pas de tout accepter et elle n'a pas eu, non plus, le temps de visiter tous les collectionneurs et toutes les maisons où sont logées des œuvres d'art: il s'en faut de beaucoup et je ne crains pas d'affirmer qu'on pourra répéter six fois encore l'épreuve avant d'épuiser les galeries et les salons particuliers de tableaux; on irait encore plus loin en dessins et en gravures. Telle galerie d'où rien n'est sorti cette fois fournirait l'équivalent en nombre de l'exposition actuelle; telle autre n'a donné que trois ou quatre pièces sur plusieurs centaines.

D'autre part, la Commission chargée de choisir entre les œuvres offertes à ses propres tendances; c'est donc une sélection à deux degrés, exécutée sur un certain nombre de collections; s'il existe des éclectiques dans la Commission directrice, il s'y trouve quelques personnalités moins disposées à des concessions en matière d'esthétique ou de technique. D'une façon générale, on peut dire que les œuvres intransigeantes, d'un modernisme illimité, n'ont guère été recherchées et sont presque introuvables au long des murailles. Il ne faudrait pas en conclure que l'esprit révolutionnaire ou évolutionniste soit antipathique à tous les Liégeois: les expositions de l'Œuvre des artistes suffiraient à prouver le contraire. Constatons donc simplement que, cette fois, il n'y a point de disparité entre la partie ancienne et celle du XIX^e siècle, y compris la fraction du XX^e.

L'Art moderne n'a pas pris son titre en vain; nous commencerons donc par cette seconde partie et nous chercherons dans la première ce qui peut nous instruire sur les motifs de l'évolution actuelle.

Sur les cent collectionneurs qui ont prêté leurs œuvres d'art, une soixantaine ont offert des tableaux, des aquarelles ou des dessins postérieurs au XVIII^e siècle et un petit nombre d'entre eux n'en ont pas offert de plus anciens. Or, tout d'abord on s'aperçoit que la dominante est constituée par des paysages et des marines; de plus, c'est en ce genre, sauf quelques remarquables exceptions, que se rencontrent les meilleures choses. Les noms de Diaz, Boudin, Ziem, Maathe, Rousseau, Victor Dupré, Lamorinière, H. Boulenger, Fourmois, Thaulow, Jongkind, Courtens, Van Beers, Laermans, Donnay, Binet, Philippet, Pokitonow se joignent à ceux des paysagistes-animés Verwée, Savry, Julien Dupré, W. Lommen pour former un ensemble riche et éminemment intéressant. Le *Grand canal de Venise* de Ziem, le *Soleil couchant par un temps de neige* de Munthe, les H. Boulenger, les *Rochers* de Fourmois, *La Zaan* de Courtens, les Philippet, les mystérieux paysages de Donnay, les poèmes lumineux de Pokitonow, le *Ruisseau* délicieusement ensoleillé de Thaulow, pur chef-d'œuvre, le Verwée et le Savry, avec leurs bœufs puissants, se disputent les regards attentifs et émerveillés des visiteurs. On retourne surtout au Thaulow et au Ziem.

Trois marinistes impressionnent par leur vision personnelle: Artan, Hagemans dont l'aquarelle (*l'Estacade*) est prodigieuse de grandeur et de chaos. Rops dont le *Port en Norvège* et la *Plage belge* inspirent plus d'émotion que bien des tableaux savamment combinés pour en exciter; la sincérité suffit ici.

Plusieurs intérieurs d'H. de Brakeler, surtout la *Chambre de Dürer*, les Constantin Meunier, un frais salon de M^{lle} Richard sont hors pair.

Les portraitistes, relativement peu nombreux, forment un groupe important par la qualité. La *Comtesse de Mercy-Argenteau* par Cabanel n'a pas moins de charme que la *Dame Directoire* de J. Goupil; l'*Enfant* de Besnard, la *Jeune fille* de Cogniet sont exquis; on rêve devant le Madrazzo, net comme un Lavery et aristocratique comme un Coello; le Hennequin et le Navez sont de leur bonne manière; le pasel d'I de Witte est une de ses meilleures productions. Mais qui ne s'arrêtera devant les Wiertz et surtout devant cette *Tête de vieille femme* qui réalise un Rodin en peinture? L'exposition de Dinant avait naguère révélé à la critique actuelle combien Wiertz excella dans l'étude intime de la figure humaine, combien il innova en cette étude; mais cette Tête de vieille ardennaise grandit encore le souvenir synthétique qui nous en était resté.

(A suivre).

GEORGES RIFFER

Concours du Conservatoire (1)

Basson (classe de M. BOUGAERTS). — 2^e prix : M. Sauvage.

Clarinete (classe de M. BAGEARD). — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M. Bertinchamps; 1^{er} prix avec grande distinction : M. Dallons; 1^{er} prix : M. Fiehefet; 2^e prix : MM. Lecomte, Letureq, Votquenne et Dalmagne; accessit : MM. Masuy et Jacobs.

Hautbois (classe de M. GUIDÉ). — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : MM. Debert; 1^{er} prix avec grande distinction : M. Grunderbeek; 2^e prix : MM. Isselee, Van Brussel, De Brandt.

Flûte (classe de M. DEMONT). — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M. De Gernier; 2^e prix : M. Van Donck; accessit : M. Pospoel.

Contrebasse (classe de M. EECKHAETTE). — 1^{er} prix : M. Van Deyck; 2^e prix : MM. Frechen et Fuerlings.

Alto (classe de M. VAN HOUT). — 1^{er} prix avec grande distinction : M. De Groote; 1^{er} prix : M. Van den Borgh; 2^e prix : M. Goemans; accessit : M. Luffin.

Prix Henri Van Cutsem (violoncelle). — Décerné à M. Zeeland, par 3 voix contre 2.

Violoncelle (classe de M. JACOBS). — 1^{er} prix : MM. Bauvais, Duchoud et Heinen; 2^e prix : M. Van de Kerkhove d'Hillebast et M^{lle} Krakauer.

Musique de chambre (classe de M^{lle} DE ZAREMSKA). — 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} Motquin; 1^{er} prix : M^{lle} Martin; 2^e prix : M^{lle} Steëns.

Harpe chromatique (classe de M. RISLER). — 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} Goldschmidt; accessit : M^{lle} Miséré.

Piano (classes de MM. GURICKX et WOUTERS). — 1^{er} prix : M^{lles} Vrelust (élève de M. Gurickx) et Engbriss (élève de M. Wouters).

Prix Laure Van Cutsem (piano). — A l'unanimité : M^{lle} Preumont (élève de M. Gurickx).

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Si l'on écrit un jour l'histoire des théâtres bruxellois, on signalera la saison de 1910 comme tout à fait exceptionnelle; non point peut-être pour sa qualité, mais certainement pour sa quantité et pour sa durée. Jamais il n'y eut autant de théâtres à Bruxelles, et jamais ils ne jouèrent aussi longtemps.

Alors que l'on croyait le Parc définitivement endormi, voilà qu'il se réveille... et nous exhibe la *Tortue*, le vieux vaudeville de Gandillot. On l'a revu, d'ailleurs, avec plaisir. Il ne surmène pas les méninges, et c'est ce qu'il faut par les températures anormales que nous avons subies. Puis reparaissent le *Député de Bombignac*, *Tête de linotte*, toutes pièces joyeuses que le succès a consacrées.

À l'Alcazar, MM. Théo Hannon et De Pussy font jouer avec succès une adaptation française des *Frères D'Grave*, la célèbre pièce flamande de M. César Van Cauwenberghe. Des acrobates et des danseuses corsent l'intérêt de ce drame émouvant et vécu.

Enfin, les Variétés, l'un des théâtres les plus animés de Bruxelles en ce moment, ont monté la *Nuit joyeuse*, sorte d'opérette-revue de MM. Jibel et Libeau. Elle est effrayante, cette pièce, effrayante de sans-gêne et de bêtise. Jamais deux ou trois ne se sont donné moins de mal pour plaire au public. Et cependant le public bave de joie et applaudit à tout rompre. *O tempora, o mores!* Convenons cependant que les danses de M^{lle} Alice de Tender, aux jambes d'éphèbe, de M^{lle} Hanna Routchine, l'amie de Willy, au charme exotique et troublant, de la Saha Rita, nue sous une gaze pailletée d'argent, méritent d'être vues et applaudies. Et sur tout le reste, baissons vite le rideau de l'oubli.

G. R.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Lumière des Buis*, par PROSPER ROIDOT. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Printemps*, par ROBERT E. MELOT, précédé d'une lettre de VALÈRE GILLE. Bruxelles, V. F. Larcier. — *Le Buvcur d'Azur*, par J.-J. DE LA BATUT. Bruxelles, Ed. de la Belgique artistique et littéraire. — *Cantilènes*, par GAUTHIER D'ARNOY. Mons, Imprimerie générale. — *Les Étoiles entre les feuilles*, par NOËL NOUËT. Paris, bibliothèque du Temps présent (H. Falque). — *Présence*, par DOMINIQUE COMBETTE. Paris, IDEM. — *Le Livre Lyrique et Sentimental*, par EMILE COTTINET. Paris, éd. de Pan, 25, rue Ducouédic. — *Les Lois contradictoires*, par STANISLAS VIGNIAL. Paris, éd. de Vers et Prose, (15, rue Racine). — *Frissons*, par ADOLPHE DEJARDIN. Veuviers, A. Kaiser.

ROMAN. — *Les Petites Alliées*, par CLAUDE FARRÈRE. Paris, P. Ollendorff. — *L'Appel de la Mer*, par RENÉE LAFONT. Paris, éd. de Vers et Prose. — *Frissons de vie*, par GEORGES RENCY. Bruxelles, O. Lamberty. — *Maugis en ménage*, par WILLY. Couverture en couleurs de Rapeño. Paris, A. Méricant. — *Histoires tragiques*, par M. BASTIN et AD. DEJARDIN. Verviers, A. Kaiser.

CRITIQUE. — *Emile Verhaeren, sa vie, son œuvre*, par STEFAN ZWEIG. Traduit de l'allemand, sur le manuscrit inédit, par P. MORISSE et H. CHERVET. Avec deux portraits d'Emile Verhaeren. Paris, Mercure de France. — *L'Évolution idéologique d'Emile Verhaeren*, par GEORGES BUISSERET, avec un portrait et un autographe. Paris, Mercure de France. — *Le Déterminisme esthétique de Taine*, par GEORGES BUISSERET. Anvers, éd. du Florilège artistique et littéraire. — *Histoire de l'Art; l'Art antique*, par ÉLIE FAURE. Paris, H. Floury. — *Esthétique nouvelle fondée sur la Psychologie du Génie*, par LEON PASCHAL. Paris, Mercure de France. — *Les Peintres flamands d'aujourd'hui* (première série), par ALBERT CROQUEZ, avec une préface et seize reproductions hors texte. Bruxelles, X. Haeremans, et Paris, Nouvelle librairie nationale. — *La Belgique moderne, terre d'expériences*, par HENRI CHARRIAUT. Paris, E. Flammarion. — *Les Allemands chez eux*, par GEORGES LECOMTE. Couverture en couleurs par H. COCHARD. Paris, A. Michel (22, rue Huyghens). — *Les Stalls de la Cathédrale de Tolède; la Conquête de Grenade*, par L. MAETERLINCK. Paris, Extrait de la Revue de l'Art.

THÉÂTRE. — *La Tragédie de Macbeth*, par W. SHAKESPEARE, traduction nouvelle, avec une introduction et des notes, par MAURICE MAETERLINCK. Paris, Eugène Fasquelle.

SOCIOLOGIE. — *Les Assises sociales universelles; de la connaissance de l'Homme*, par JULES HURÉ. Paris, Société française d'imprimerie (Lecène, Oudin et C^{ie}).

BIBLIOLOGIE. — *L'Esthétique du Livre moderne*, par LOUIS TITZ; *Le Journal et la Revue*, par CHARLES DIDIER. Bruxelles, publications du «Musée du Livre».

PETITE CHRONIQUE

Expositions artistiques ouvertes à Bruxelles :

EXPOSITION UNIVERSELLE ET INTERNATIONALE : Portraits et Souvenirs concernant l'histoire de la Littérature belge (Section de l'Enseignement supérieur).

PALAIS DU CINQUANTENAIRE : Exposition internationale d'œuvres d'art modernes (Juin-Novembre, de 9 h. à 6 h.). — L'Art Belge au XVII^e siècle. (id.).

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE : Société Nationale des Aquarellistes et Pastellistes (de 10 à 5 h.). Clôture demain, lundi.

CEFCLE ARTISTIQUE : Œuvres de M. Charles Doudelet.

PALAIS DES ARTS : Exposition rétrospective de la Figure et de l'Idée.

C'est aujourd'hui, dimanche, à midi et demi, que s'ouvrira, au Kuisaal de Meuse, l'exposition triennale des Beaux-Arts de Namur.

Le premier concert de musique ancienne organisé à l'Exposition d'Art belge au XVII^e siècle par la Société Internationale de Musi-

que aura lieu vendredi prochain, à 3 heures, avec le concours de M^{me} Ten Berghe, cantatrice, M^{me} Béon (clavecin et orgue), MM. Delfosse (viole de gambe), Boone (flûte), Van Bever (hautbois), et du Nouveau Quatuor Vocal Gantois.

Le deuxième grand concert symphonique de l'Exposition sera donné dans la Salle des Fêtes le samedi 9 juillet, à 2 h. 1/2, par l'orchestre du Conservatoire de Paris sous la direction de M. André Messager. Au programme : Symphonie en ut majeur (P. Dukas). Prélude à l'Après-midi d'un faune (C. Debussy), Morceau symphonique de Rédemption (C. Franck), Phaëton (Saint-Saëns), Shylock (G. Fauré), La Fête chez Capulet (Berlioz).

Le concert suivant, qui comprendra deux journées, aura lieu les 16 et 17 juillet sous la direction de M. F. Steinbach, qui amènera avec lui l'orchestre et les chœurs de Cologne.

Puis viendra, le 30 juillet, une audition organisée par les Concerts Ysaye. M. Eugène Ysaye y interprétera avec M. Jacques Thibaud le Concerto de J.-S. Bach pour deux violons. Il dirigera en outre quatre des *Béatitudes* de César Franck, dont les soli seront chantés, entre autres, par M^{me} Croiza et M. Dufranc. Les chœurs seront confiés à la Chorale de Dison.

M. Louis Piérard a fait à Mons — qui a besoin d'être éveillé à la vie artistique, l'extrait que nous avons publié du *Journal de Mons* le picuve — une conférence sur l'Impressionnisme. Il a passé en revue l'histoire des peintres qui, depuis Claude Monet, ont triomphé sous cette appellation d'abord ironique, et cet aperçu lui a fourni le thème d'intéressants développements sur le parallélisme des diverses manifestations de la pensée humaine : peinture, sculpture, poésie, musique, théâtre, etc.

La conférence de M. Piérard a obtenu un très vif succès.

Un Congrès national des Œuvres intellectuelles de langue française, organisé sous le patronage du gouvernement, se réunira à Bruxelles les 3, 4 et 5 septembre. Il comprendra les quatre sections suivantes : 1^o Art dramatique, 2^o Enseignement, 3^o Sciences et lettres, 4^o Librairie et Bibliothèques.

Ce congrès, qui est dès à présent assuré d'un grand nombre d'adhésions et paraît devoir offrir beaucoup d'intérêt, a désigné comme suit son comité provisoire d'organisation : président, M. Jules Le Jeune, ministre d'Etat; président-adjoint, M. E. Digneffe; vice-présidents, MM. A. Mabillet et Emile Verhaeren; trésorier, M. G. Vaxelaire-Claes; membres, M^{me} Van de Wiele, MM. H. Bossu, Cornélis-Lebègue, G. Harry, M. Kufferath, J. Ranschaert, V. Reding, L. Rosy, E. Vandeveld; secrétaire, M. J. Fürstenhoff; secrétaire-adjoint, M. G. Chotiau.

Des soirées musicales et dramatiques seront organisées au cours du congrès, pour lequel la cotisation est de 5 francs (membres effectifs) et de 20 francs (membres protecteurs). Adresser les demandes d'affiliation à M. J. Fürstenhoff, 28 rue de Pologne, Bruxelles.

Du *Guide musical* :

Le compositeur belge Léon Delcroix vient de terminer une œuvre nouvelle intitulée *La Bacchante*, conte mimo-symphonique, dont le scénario est dû à la collaboration de MM. F. Ambrosini et Armand Du Plessy. L'action, qui se passe au temps des Grecs d'Alexandrie sous le règne de Bérénice, sert de prétexte à une reconstitution des danses antiques.

La Société des Amis de la musique, de Vienne, à l'occasion de son centenaire en 1912, met au concours entre musiciens de tous les pays la composition d'une grande œuvre chorale et symphonique. Le morceau couronné sera exécuté dans un des concerts de la société au cours de la saison 1912-13. Le jury est composé de MM. Goldmark, Mahler, Hirschfeld, Kretschmar, de Lange, Löwe et Schalk.

Roméo et Juliette a été représentée dernièrement sur un théâtre arabe, par des acteurs locaux, dans un des faubourgs du Caire. Le drame de Shakespeare était récité, ou plutôt chanté, un peu comme autrefois la tragédie en France.

Le texte de *Roméo et Juliette* a été remanié par un traducteur-

poète désireux de le mettre au goût du public égyptien. Les acteurs sont vêtus d'une façon bizarre : les hommes ont des costumes décousus et fanés du xv^e siècle et les femmes, les costumes des Européens de nos jours. Au lever du rideau, cinq hommes et trois femmes chantent une espèce de prologue, puis disparaissent. Roméo entre alors et dit un monologue, qui dure vingt minutes, où il raconte toutes les péripéties du drame. Juliette paraît à son tour à une fenêtre, et, entre les deux amants, se déroule un dialogue interminable. Finalement Roméo escalade la fenêtre de Juliette. Au deuxième acte, il y a une scène de famille pleine de passion, puis un duo comique; et Juliette descend de sa fenêtre en se laissant glisser le long d'une corde et tombe dans les bras de son amant. Au troisième acte, même décor. On voit de nouveau la jeune fille glisser le long de la corde, mais, cette fois, la corde casse et Juliette, tombant à terre, meurt, Roméo accourt; il se désespère; il chante pendant un quart d'heure une mélodie lugubre, et il se plante un poignard dans le cœur.

Le public est enthousiasmé par ce dénouement et il crie de toutes ses forces : « Kaman!... Kaman!... Kaman!... » *Kaman* veut dire *bis*. On ne nous dit pas si les acteurs recommencent.

Savez-vous quel est, aux yeux de Zuloaga, son plus brillant titre de gloire? Ce n'est pas, dit le *Gil Blas*, sa peinture, à la fois si savante et si libre. Ce n'est pas non plus le flair sagace, la prédilection passionnée qui, depuis quinze ans, a fait de Zuloaga le révélateur parmi nous (bien avant Paul Lafond et Maurice Barrès) du maître Greco, dont il possède une dizaine de chefs-d'œuvre.

Non, ce dont Zuloaga s'enorgueillit volontiers, car il est fort modeste, dès qu'il s'agit de son art, c'est d'être une « spada » de première force. On ne saurait tuer le taureau selon les règles de l'art avec plus de maîtrise que le peintre de *Mes Cousines*, du *Nain* et de *Lucienne Bréal*.

Zuloaga se trouvait récemment à Séville. Une fête tout amicale fut donnée en son honneur. Et, dans la plaza, lors d'une « corrida de novios », cinq cents personnes purent voir, vêtu du traditionnel costume, le merveilleux coloriste enfoncer son épée dans la nuque d'un jeune taureau de trois ans avec une décision qui prouve que s'il sait jouer du pinceau, il sait aussi — en tout bien tout honneur! — massacrer sans le faire souffrir cet animal terrible.

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Éditeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Le théâtre en Islande.

S'attendait-on à trouver un théâtre au pays du Soleil de minuit, dans cette île sombre au sol calciné, dernière étape civilisée des expéditions polaires? *Le Ménestrel* nous fournit d'assez curieux détails à ce sujet :

« L'unique théâtre de l'Islande, comme bien on pense, est situé à Reikiavik, la capitale; il n'existe d'ailleurs que depuis 1894. On y donne deux ou trois représentations par semaine et la saison théâtrale commence en octobre pour finir en avril. Le théâtre de Reikiavik reçoit de la municipalité une subvention de 500 couronnes et une subvention égale du Parlement. Il est éclairé au pétrole, le gaz n'existant pas en Islande; mais on annonce qu'il aura prochainement la lumière électrique. Le répertoire se compose des drames d'Ibsen et de Bjoernson, de divers ouvrages classiques de la littérature danoise et de quelques comédies d'auteurs islandais. Une pièce qui « fait furor » ne saurait obtenir plus de sept représentations (on sait que la capitale de l'Islande ne compte que 3,000 habitants). Quant aux artistes, ils auraient quelque peine à atteindre la fortune, car ils sont généralement payés à raison de 10 francs par soirée. Le plus grand d'entre eux, celui qu'on considère comme « le Talma de l'Island », s'appelle Christian Thorogrimsson. »

Sottisier.

Petite toque en tagal blanc à jour, doublée de velours et garnie d'un bandeau d'ailes vieux-rose, du Lohengrin pur.

L'Indépendance, 18 juin.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisines des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'instiller sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

Vient de paraître chez
MM. COSTALLAT & C^{ie}, éditeurs
60, Chaussée d'Antin, Paris.

MAURICE LE BOUCHER. — **Sonate** en si mineur pour piano et violon (1909). — Prix net : 8 fr.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE RIOMANDRE.

Abonnement. — France, 20 francs; Étranger, 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en
fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et
Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.

" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY, D'AUREVILLY,

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLERS DE L'ISLE-

ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Juillet



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES.

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Gustave Huberti (HENRY LESBROUSSART). — Art et Folklore (L. MAETERLINCK). — Le Thibet et le Tibet (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Publications d'art : *Antonio Moro, son œuvre et son temps, par H. Hymans* (FRANZ HELLENS). — L'Art à Paris ; *Des « Impressionnistes »* (LOUIS VAUXCELLES). — Notes de musique : Audition des élèves de M. Emile Bosquet (CH. V.). — Concours du Conservatoire. — Concours de chant : *Pour le relèvement de la chanson populaire*. — Nécrologie : *F. Seymour Haden*. — Petite Chronique.

GUSTAVE HUBERTI⁽¹⁾

Un visage austère, un regard interne. Cet homme contemplant perpétuellement un idéal. Lorsque son œil s'abaissait sur la vie, il semblait étonné, les sourcils hauts. Si parfois, notamment après de belles exécutions musicales, la vie s'accordait à son idéal, une lumière d'enthousiasme éclairait son front : il avait alors un franc sourire, des gaietés d'enfant. Son culte de la musique était sans limite. Son aspect taciturne cachait une âme délicate, si passionnément attachée à l'art que toute opinion différente la froissait douloureusement. Craignant la blessure d'une contradiction, ses admirations s'exprimaient parfois sous une forme agressive. Il n'était pas, à vrai dire, intransigeant, mais trop sensible. Ce brusque était un tendre.

(1) Léon-Gustave Huberti, né à Bruxelles le 14 avril 1843, mort à Bruxelles le 28 juin 1910; compositeur de musique (prix de Rome en 1865); ancien directeur du Conservatoire de Mons; directeur de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek; professeur d'harmonie au Conservatoire de Bruxelles.

Il avait de la vie d'artiste une idée hautement morale. On lui a reproché comme de l'orgueil ce qui n'était que le respect de son art. Jamais il ne s'abaissa jusqu'à l'intrigue, jamais il ne flatta pour être flatté. Un caractère aussi net ne se heurte pas aux angles sociaux sans meurtrissure : on sentait en lui une amertume que le contact avec la pure musique pouvait seul dissiper.

Son œuvre est significative. Elle marque une évolution, un esprit curieux, inquiet même, dans ses dernières pages. Les jeunes années s'orientèrent vers un art flamand. Cette âme plutôt latine crut trouver en Peter Benoit son maître. Huberti noua des liens d'étroite amitié avec le poète Hiel, dont il a illustré diverses œuvres. Il adopta le genre préféré de Benoit : la cantate. Mais il en précisa la formule un peu extérieure, il en anoblit l'éclat; Hugo Riemann nomme ses grands morceaux des « oratorios profanes ». — Il serait trop délicat de décider si cette orientation n'a pas nui aux dons particuliers du compositeur. La douce finesse, l'expression mesurée des tableaux de son père ne révélaient-elles pas une âme plus inclinée vers le goût français, vers l'éducation latine? Gustave Huberti était-il le chantre de l'âme flamande, grasse dans son rire, lourde dans sa couleur, boursoufflée dans ses louanges? Il s'en approchait plus facilement dans les œuvres moins commandées par un texte trop flamand; sa symphonie, ses délicieux chœurs pour enfants, ses mélodies surtout dévoilent plus librement sa nature propre.

La foule simpliste aime à joindre à chaque nom de créateur un nom d'œuvre qui fixe son souvenir : Gustave Huberti restera l'auteur du *Sonnet* de Ronsard. Le

morceau est un chef-d'œuvre ; on peut si rarement employer ce mot ! Chef-d'œuvre d'inspiration, de naturel, de liberté mélodique, d'appropriation du sentiment musical au sentiment poétique. Dans la vie d'un musicien, une telle production doit être un moment d'infinie douceur.

Du *Sonnet à la Brume du Midi*, quel long chemin parcouru ! Quelle suite de réflexions, quelles surprises peut-être, quelle évolution, depuis Benoît jusqu'aux Français modernes, en suivant simplement le divin Franck ! Cette *Brume* n'est pas parfaite, mais elle est plus poignante qu'une œuvre définitive. On ne peut la lire et la relire sans être saisi par ce qu'elle révèle d'ardente inquiétude chez qui l'écrivit. Il semble que ce cri qui la termine, montant trop longtemps et trop haut dans une angoisse, est le cri conscient d'une âme dont l'aspiration dépasse la force.

L'enseignement occupa, dans la vie de Gustave Huberti, une part importante. Il se consacrait, avec un dévouement sans ostentation, à cette profession si noble lorsqu'on la comprend comme lui. Peu de conservatoires s'honorent de posséder un professeur d'harmonie ennemi de la tradition, à la fois plein de la connaissance du passé et de la plus large curiosité des tentatives modernes. Huberti était ce maître rare. — L'école de musique de Saint-Josse et Schaerbeck lui doit un éclat particulièrement vif. Comprenant que de telles institutions n'ont pas pour but de développer des talents individuels mais de faire comprendre à l'enfance et à l'adolescence la beauté musicale, il y a créé un cours permanent de chant d'ensemble qui forma bientôt un chœur mixte de grande valeur. Les efforts de Jacques-Dalerozé à Genève trouvaient en lui un auxiliaire intelligent. Il transforma résolument le répertoire de l'école et grâce à lui la *vraie* musique devint familière tant aux élèves qu'au public local qui suivait avec une attention toujours plus ravie les remarquables exécutions annuelles.

Sa fin fut mélancolique ; une maladie cruelle obscurcissait sa pensée. Cet homme, qui avait droit à de respectueuses gratitude pour le bel enseignement prodigué pendant quarante ans, pour les chants mélodieux et sincères dont il enrichit notre patrimoine, ne connut pas les récompenses officielles. Les joies de son cœur étaient dans sa famille, les joies de son esprit, dans ses maîtres aînés. Bach, Beethoven et Wagner lui ont dispensé, comme à tant d'autres, des bonheurs précieux. Il le savait bien, l'ami dévoué qui avait joint au charme de ses funérailles fleuries les nobles plaintes de l'*Héroïque* et du *Tristan* de Karéol.

HENRY LESBROUSSART

ART ET FOLKLORE

Les études folkloriques qui ont pour but de rechercher l'origine de nos traditions populaires sont passionnantes à plus d'un titre. Comme le disait fort bien M. O. Colson, l'érudite fondateur de *Wallonia*, c'est une source inépuisable d'inspirations et de joies pour l'artiste amoureux du pittoresque, pour le poète avide de mystère et de beautés ingénues, pour le patriote au cœur de qui la tradition parle avec une éloquence indicible. Sujet fécond d'études pour l'ethnologue à la recherche des originalités raciques, le folklore est encore une discipline scientifique lorsque, considéré comme un ensemble de documents, il sert à éclairer les yeux de ceux qui savent observer à la fois dans le temps et dans l'espace la mentalité de l'homme primitif, c'est-à-dire sou-trait à l'influence des autorités morales et pédagogiques.

D'après cet auteur, il faut entendre par folklore « l'ensemble des croyances et des superstitions existant à l'état libre, ou signalées dans les contes et les légendes qui les illustrent, dans les us et coutumes qui les confirment. » La distinction n'est pas inutile, puisque par une confusion et une extension singulières on ne cesse d'englober sous ce nom toutes les traditions, y compris les sujets d'ordre proprement littéraire ou artistique, comme les légendes et les chansons ; ou des éléments ethnographiques, comme les usages de fêtes et de coutumes locales ; ou encore des documents de nature purement linguistique, tels que les sobriquets collectifs (le blason populaire) et la langue du peuple tout entière. A ce compte la morale, la philosophie traditionnelle fixée par les diétons et mille autres choses encore tout à fait disparates feraient aussi partie du folklore, dont on aurait beau jeu d'agrandir encore le domaine déjà très étendu.

Peut-être M. O. Colson montre-t-il une tendance trop exclusive en voulant renfermer cette science dans le cadre qu'il s'est volontairement tracé. Car, comme le disait d'autre part M. Eugène Monsieur, c'est justement l'étendue des horizons où les études folkloriques invitent les esprits à se mouvoir qui explique en grande partie la faveur grande dont elles jouissent en ce moment.

M. A. Moorgat propose, non sans raison, de diviser la matière en quatre grandes branches : les récits traditionnels ; les usages traditionnels ; les superstitions ou les croyances ; enfin le langage populaire. Les récits traditionnels se subdiviseraient à leur tour en récits populaires, en récits héroïques, en ballades ou chansons, et aussi en légendes locales. Les usages traditionnels comprendraient les usages locaux, les coutumes dans les cérémonies civiles, les coutumes lors des fêtes religieuses et les usages, ainsi que les jeux populaires. Les superstitions et les croyances embrasseraient, d'autre part, les sortilèges, l'astrologie et tous les usages superstitieux.

Reste le langage populaire. On s'y occuperait des locutions populaires, des noms ou sobriquets ; des proverbes et des dictons, ainsi que des rébus, bouts-rimés, etc.

A cet ensemble déjà respectable nous proposons toutefois d'ajouter l'étude raisonnée (au point de vue folklorique) des œuvres d'art de tous les genres et de tous les temps. Car celles-ci constituent encore une mine inépuisable, — nous avons essayé de le démontrer dernièrement(1), — pour la reconstitution réelle et

(1) Voir notre *Genre satirique, fantastique et licencieux dans la sculpture flamande et wallonne*. Paris, Jean Schemit, Librairie de l'Art français.

tangible de nos usages, de nos mœurs et de nos traditions populaires, que nous voyons ainsi reproduites d'après nature par des témoins du temps.

C'est l'histoire civile et religieuse de la Flandre et de la Cour de Bourgogne qui se déroule, si vivante et réelle, dans les chefs-d'œuvre des écoles de Van Eyck et de Van der Weyden. Déjà apparaissent, çà et là, dans leurs *Nativités*, leurs *Adorations des Bergers* ou leurs *Martyres de saints*, ces comparses bizarres : bergers déguenillés et hirsutes, bourreaux grimaçants ou tyrans grotesques, dont nos peintres ironistes tirèrent le parti qu'on sait, tandis que dans leurs *Jugements derniers* et leurs peintures de l'*Enfer* apparaît, claire, l'idée qu'on se faisait du châtiement des maudits.

C'est le cœur même de la Flandre que nous voyons vivre et palpiter dans l'œuvre réaliste et fantastique de Jérôme Bosch et de Pierre Breughel le Vieux, qui évoquent mieux encore toute la vie populaire de la Flandre à la fin du moyen âge. Ils nous font assister à nos kermesses joyeuses, à nos foires baroques, à nos pèlerinages, rendez-vous ordinaires des bateleurs et des sorciers, des mendiants et des éclopés de toutes sortes qui se battaient entre eux et importunaient les passants par leurs clameurs intéressées. Puis nous voyons défiler les illustrations des dictons et des proverbes que nos ancêtres aimaient à rappeler dans toutes les circonstances de leur vie tandis que des scènes religieuses telles que la *Fuite en Egypte*, le *Paiement de la dîme*, le *Massacre des Innocents* ou la *Marche au Golgotha* donnaient une idée dramatique de l'état de nos malheureuses campagnes pillées et dévastées par les mercenaires étrangers.

C'est, répétons-le, dans nos peintures et sculptures primitives qu'on suit le mieux l'évolution de la pensée humaine, dont le niveau fut longtemps à peu près pareil dans toutes les classes de la société. Car tous, rois, seigneurs ou manants, poètes, artistes ou paysans, tous, à peu d'exceptions près, étaient également ignorants mais conservaient avec un soin jaloux le trésor précieux des traditions populaires, qui leur expliquaient d'une façon à la fois simple et merveilleuse la religion, la science et les phénomènes de la nature.

L. MAETERLINCK

LE THIBET ET LE TIBET

Les journaux et le monde savant avaient fait grand bruit autour du voyage du fameux docteur Sven Hedin à travers le Thibet. C'était un voyage unique, quasi merveilleux, et j'en attendais la relation avec la plus vive impatience. Pensez donc, le Thibet! Le berceau du monde. Les races qui nous ont faits ce que nous sommes sont venues de là. Retrouver ce berceau, comprendre peut-être des choses, des secrets inconnus jusqu'ici... Ah! les mirages de l'imagination! Et comme les savants et les géographes s'entendent à les dissiper!

J'ai lu le *Tibet dévoilé* (1). Quelle déception!

C'est vrai que j'aurais dû me méfier, à cause de l'orthographe. Avez-vous remarqué quel parti pris de simplification s'est introduit dans les désignations géographiques depuis quelque temps? On ne dit plus Népal mais Népal, et il me fait l'effet que ce pau-

(1) Docteur SVEN HEDIN : *Le Tibet dévoilé*, traduit et adapté par M. CHARLES RABOT (Soixante-neuf gravures hors texte, une carte en couleurs). Paris, Hachette.

vre pays a perdu au moins une province. Certains changements de lettres équivalent à des mutilations. Pensez-vous que la Birmanie soit la même chose que la Birmanie? Non certes, et cet appauvrissement verbal de la géographie correspond à quelque chose de profondément positif et, dirai-je, irréligieux dans son esprit. Elle ne se soucie plus de pittoresque ni de poésie, mais d'exactitude. Et, chose aisée à remarquer, ce souci l'entraîne toujours à des contractions, des suppressions.

Je fais appel à tous ceux qui aiment la physionomie écrite des mots et je leur demande s'ils ne sentent pas comme moi le sacrilège qu'il y a à écrire Thibet pour Thibet. Cela ne peut avoir la même prononciation intérieure. Et déjà nous voilà avertis. D'ailleurs la suppression de l'h du *th* constitue une manière de crime linguistique et les idiomes qui le commettent couramment m'inquiètent. Ainsi les Espagnols. Chaque mot ainsi mutilé semble renier sa race latine ou grecque, lâchement.

Le Tibet dévoilé répond admirablement à son titre. Comme toutes les choses mystérieuses desquelles on veut trop approcher, il n'en reste rien.

Le Thibet, c'était la matrice vénérable des races du monde. Le Tibet, c'est un haut plateau glacé et désert, et que menace un sort plus désastreux encore.

On devrait réserver dans l'univers quelques points, quelques territoires. Ce seraient les Ultima Thulé de l'imagination humaine, les Eldorados. Personne ne les ayant vus, on pourrait mourir avec l'illusion qu'ils sont des Paradis perdus, où les ancêtres de l'âge d'or y ont vécu avant quelque faute mémorable. Hélas! il est déjà trop tard. Les quelques pays absolument inconnus de l'univers : les déserts de l'Afrique, de l'Australie, du Brésil, de l'Asie centrale, les solitudes encore inexplorées des Pôles, nous savons tout au moins leur horreur par déduction. Ce n'est pas une déception au-devant de laquelle nous irions en les parcourant, c'est une certitude que nous confirmerions par l'expérience.

Pour le Thibet, on avait encore quelque espoir. Je dirai même que c'était le dernier espoir de la géographie. Un si vaste blanc sur la carte! Qui sait si, sur ce plateau immense, ne se trouverait point quelque vallée heureuse, la dernière colonie possible? Et qui sait aussi ce que pourraient révéler les lamas dans leurs sanctuaires inviolés? N'allait-on pas mettre la main sur la clef des religions japhétiques?

Vanité des vanités! Le génie humain dépend étroitement de l'eau et de la chaleur. Des catastrophes cosmiques ont bouleversé le Thibet. Ses grands lacs se dessèchent à vue d'œil. Le froid intense, atroce, continu a détruit tous les germes possibles de vie, de civilisation, de bonheur. C'est presque un désert, hanté par quelques nomades dégénérés.

Ce sera bientôt un désert absolu.

Précisément peut-être avant le grand exode, le Thibet était-il l'heureux berceau de notre race. Il n'est plus rien.

Il faut lire cette relation du docteur Sven Hedin. Elle est effroyable. Dans un style simple et pauvre de savant, uniquement préoccupé de découvertes géographiques, il raconte, jour par jour, cette étonnante promenade de vingt-huit mois : double tour — et avec quelles boucles et quels détours! — du vaste plateau, au milieu de difficultés diplomatiques de toutes sortes, franchissant sept fois le Transhimalaya, traversant des cols et des passages dont le moindre est aussi élevé que le Mont-Blanc et tout cela dans une température oscillant entre 1 et 35 degrés de froid.

Jamais un arbre, presque pas un animal, sauf les moutons des bergers nomades, les mules des caravanes et les vautours qui en attendent, si j'ose le dire, le résultat.

Au point de vue scientifique, le docteur Sven Hedin a rendu d'importants services. Grâce à lui nous savons combien il y a de lacs et de fleuves au nord-est du Thibet, et la composition chimique de leur eau, et combien il y a de montagnes et leur hauteur. Nous avons en outre l'épouvantable certitude que l'état des choses ne peut que s'aggraver, car le dessèchement, — cette origine de toute barbarie, — fait des progrès inquiétants.

Les lacs se resserrent entre leurs rives, leurs communications souterraines et à ciel ouvert s'interrompent. Peut-être que dans vingt ans un itinéraire semblable à celui que le docteur Sven Hedin a suivi serait-il absolument impraticable.

Au point de vue religieux, nous n'apprenons rien. Ces questions visiblement, n'intéressent pas le savant occidental. Mais là aussi nous pressentons une déception. Derrière les descriptions les plus volontairement extérieures des cérémonies hindoues, par les voyageurs et les écrivains exotiques, nous devinons d'admirables symboles, des révélations esotériques profondes. Le docteur Sven Hedin a passé quarante-sept jours à Chigatsé, la cité sainte, la résidence du Tachilama, le chef religieux du Thibet. Il est devenu presque l'ami de ce mystérieux personnage. Il a assisté aux fêtes et aux rites. Ici encore, nous avons l'impression d'une déchéance. Nous ne sommes pas en présence d'un culte primitif et pur, conservé intact au milieu d'une civilisation simple et par conséquent pouvant servir plus tard de référence, de contrôle à une religion filiale et altérée. Non, mais bien plutôt d'un ensemble complexe et confus de rites dont la signification est perdue, accomplis par des êtres dont la mentalité participe de celles des Chinois, des Hindous, des Musulmans. Un bouddhisme fatigué, idolâtrique, appauvri, pratiqué par un peuple de pasteurs ignorants et exploité par une organisation quasi bureaucratique de prêtres incrédules et rusés : les lamas.

Pauvre Thibet! On sourit en songeant aux minutieuses complications diplomatiques que la Chine et le gouvernement anglo-indien s'amuse à embrouiller puis à dénouer au sujet de ce pays désert. Qu'en feraient-ils?

L'humanité et la civilisation n'ont absolument plus rien à faire sur ce plateau désolé, sinon regretter cette déchéance du lieu de leur origine. La curiosité scientifique est maintenant satisfaite, aux dépens de tout espoir.

Si l'univers doit périr un jour par le froid, le Thibet offre l'image de ce qu'il sera.

Résignons-nous. Nous avons une illusion de moins. Le Thibet est devenu le Tibet. Bientôt, ce ne sera plus rien du tout.

FRANCIS DE MIOMANDRE

PUBLICATIONS D'ART

Antonio Moro, son œuvre et son temps.

par H. HYMANS (1).

Après le grand ouvrage de M. Moes sur Franz Hals, l'un des plus considérables qu'on ait publiés sur le maître de Haarlem, voici que l'éditeur van Oest vient de combler une importante lacune en donnant ses soins à la publication d'une copieuse et

(1) Bruxelles, Van Oest et C^{ie}.

très belle monographie de l'œuvre d'un des plus grands portraitistes de la Hollande : Antonio Moro. L'auteur de cette attrayante étude historique et critique, M. H. Hymans, a su tirer le meilleur parti du petit nombre de documents qui existent au sujet de ce peintre remarquable; il nous montre un Moro très vivant, par l'étude approfondie de son œuvre et aussi par la description de la vie artistique du temps. On le voit élève de Jan van Scorel, cet homme multiple, extraordinaire, vrai disciple de la Renaissance, humaniste, poète, musicien, ingénieur, génie incontestable, cerveau robuste, dont l'influence, néanmoins, fut plutôt néfaste à l'art hollandais du xvi^e siècle. Bientôt, grâce à l'amitié de Granvelle, Moro pénétra à la cour de Charles-Quint. Il ne peignit jamais le portrait de ce prince, qui avait chargé Titien de ce soin, mais il fut le portraitiste attitré de Philippe II, et par lui il fut introduit dans la plupart des cours d'Europe. C'est ainsi que Moro fit tour à tour les portraits de Jean III et de la reine de Portugal, celui de Catherine d'Autriche, de Maximilien II de Bohême, de la reine d'Angleterre Marie Tudor, de Marie de Hongrie, de Guillaume d'Orange; il nous a laissé en plus ceux de Granvelle, d'Alexandre Farnèse, du duc d'Albe, de Marguerite de Parme. Toute une période de l'histoire de l'Europe est retracée, en raccourci, dans ces portraits où les personnages apparaissent avec une saisissante vérité. Moro fut toute sa vie attaché au service des grands. Son art est fier et hautain. On peut le comparer au Titien. Il fut le véritable introducteur du style italien dans les Pays-Bas, bien qu'il n'ait renié aucune des qualités de race dont il était abondamment doué. Scorel tenta et réussit de transporter dans le Nord les formes, la technique et les sujets de la peinture italienne; Moro, au contraire, en s'inspirant des peintres italiens, n'avait écouté que leur âme, et, en se trempant à leur école, il en avait retenu des principes de goût, de distinction, qui ne devaient atténuer en rien son originalité. « Il ne tient à aucun temps ni à aucun pays, écrit Bürger, où plutôt il participe des qualités des meilleures écoles. »

Ce remarquable ouvrage, auquel auteur et éditeur semblent avoir consacré des soins spéciaux, est orné de cinquante-six planches hors texte reproduisant les principaux portraits du maître.

FRANZ HELLENS

L'ART A PARIS

Des « impressionnistes ».

Manet chez Bernheim; Monet, Renoir, Pissarro et Sisley chez Durand-Ruel : voilà ce qui s'appelle une belle fin de saison!

Allez voir, revoir plutôt les Manet. Tout a été dit sur ce novateur. La franchise, la noblesse de son art clair et lumineux, si traditionnel à la fois et neuf, ne cessera jamais de nous ravir. Mais ce qui est stupéfiant, c'est la colère que cette peinture déchainait chez les sujets de Napoléon III. Et il n'y avait là ni question personnelle, ni coterie. Nos pères étaient de bonne foi : mais leurs yeux, non dessillés, avaient pris l'habitude des fadeurs rondes et molles, des allégories d'école, des paysages rousâtres et rissolés, des figures et des gestes d'atelier. Ils ne pouvaient s'en déshabituer. La sincérité de Manet leur apparaissait comme la pire démence. Quand il peignait les reflets bleus dans l'eau miroitante à Argenteuil, ces bonnes gens hurlaient comme si on les eût frappés. Ils trouvaient Manet « trivial »; or, il n'y avait pas d'homme plus raffiné, plus aristocratiquement

distant que Manet. Jamais ce grand homme ne songea à révolutionner, à tirer des feux d'artifice. Il peignait clair, comme les maîtres des musées. Ses portraits de femmes sont d'une grâce, d'une délicatesse, d'une subtilité délicieuses. Ils sont aujourd'hui paisibles et hautains : on criaît en 1872 au scandale en les voyant. Décidément, il en est de la bonne peinture comme des beaux vers, de la musique, et de tout : le public et la critique vont d'instinct au médiocre et au pire. Et dès qu'un maître se dresse, on le conspue.

La navrante comédie a repris quelques années plus tard avec ceux qu'on nomme les Impressionnistes. Si M. Durand-Ruel ne s'était rencontré pour comprendre, encourager, soutenir et empêcher de mourir de faim Claude Monet et Renoir, nous ne pourrions à l'heure actuelle contempler les chefs-d'œuvre de ces grands hommes à sa galerie, à la salle Moreau-Nélaton, à la salle Caillebotte et chez les amateurs. Eux aussi, on les a persécutés, bannis des Salons, traités en parias. Grâce à Geffroy, à de Bellio, à Georges Lécomte, à Théodore Duret, ces successeurs de Corot et Daubigny ont pu triompher. Mais nous nous souvenons des invectives de Gérôme, de Jules Breton, de Meissonnier...

Le lyrisme panthéistique de Claude Monet, le rayonnement de Renoir, l'adorable finesse de Sisley, la naïveté, la santé de Camille Pissarro sont désormais reconnus de tous. Et leur influence salutaire sur toute la peinture moderne n'est plus niée, même des pires aveugles et des plus têtus. Ils sont entrés dans l'histoire. Leurs noms traverseront les siècles.

...Et demain, cependant, l'éternelle aventure recommencera. Nous avons, parmi nos jeunes, des peintres d'un admirable avenir : on les exclut des Salons, on les tracasse, on leur refuse commandes et croix. Patience ! Dans vingt ans, ceux qui auront acheté des Bonnard, des Jean Puy, des Albert Marquet, des Flan-drin seront récompensés. Ils auront été clairvoyants, auront orné leurs demeures de belles œuvres, — et fait d'excellentes affaires.

LOUIS VAUXCELLES

NOTES DE MUSIQUE

Audition des élèves de M. Émile Bosquet.

La séance de piano donnée par les élèves de M. Émile Bosquet a été pour nous une surprise des plus agréables. Généralement ces sortes d'auditions sont assez désillusionnantes et il faut user de beaucoup d'indulgence pour en découvrir les mérites. Il n'en a point été ainsi pour le récital organisé par l'excellent pianiste, car il a eu la bonne inspiration de ne présenter que des élèves dont le mécanisme était parfaitement mis au point et dont la faculté d'interprétation était arrivée à maturité.

Louons aussi M. Bosquet pour le goût parfait avec lequel il avait composé son programme : l'éclectisme relatif qui y régnait n'avait rien de choquant, car tous les morceaux choisis avaient leur valeur et leur charme propres et aucun d'entre eux ne faisait contraste avec les autres par son infériorité. Graun, Mozart, Chopin, Schumann, Liszt, d'Indy et Debussy étaient les principaux noms qu'on y rencontrait ; à noter, d'une façon toute spéciale, parmi les œuvres modernes, la *Cancion* de la *Sonate espagnole* d'Olmeda, œuvre charmante, chaude de ton et finement ciselée, qui fut délicieusement interprétée par M^{lle} Marianne Vauthier.

Les autres jeunes filles qui prirent part à cette séance, M^{lles} Van Geffen (professeur au Conservatoire d'Anvers), Bamberg et Grantham, firent preuve, de même que M^{lle} Vauthier, de qualités exquises de toucher et de sentiment. M. Bosquet arrive à inculquer à ses élèves un sens merveilleux de l'équilibre entre les

effets de force et les effets de douceur ; il leur donne en même temps le goût du phrasé élégant sans affectation et expressif sans fausse sentimentalité ; et, par-dessus tout, il évite de peser sur leur personnalité : de là ces interprétations si spontanées, si aisées, si sincères en un mot... Pour toutes ces raisons, nous nous souviendrons de cette modeste audition d'élèves comme d'une réelle fête d'art, belle tant par sa simplicité que par les multiples qualités de fond qui s'y manifestèrent.

CH. V.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Violon (classes de MM. CORNÉLIS, MARCHOT et THOMSON). — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M. Costa (60 points) ; M^{lles} Moodie, Brown et Brandegge (59 points) ; 1^{er} prix avec grande distinction : MM. Voscolo et Van Leeuw ; 1^{er} prix avec distinction : MM. Wethmar et Mambour ; 1^{er} prix : MM. Dumoulin, Rauter, Danvoye, M^{lle} Rocrelle, MM. Wiets, Berger et Watrin ; 2^e prix : M. Brouns.

Chant (jeunes gens : classe de M. DEMEST). — 1^{er} prix : MM. Culot, Hôtermans et Daman ; 2^e prix : MM. Anseau et Houx.

Chant (jeunes filles : classes de M^{lles} CORNÉLIS, FLAMENT et KIPS-WARNOTS). — 1^{er} prix avec grande distinction : M^{lle} Kalker ; 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} Cuvelier ; 1^{er} prix : M^{lles} Jordens, Bos et Noos ; 2^e prix : M^{lles} Roskams, Viceroy et Mulders ; Accessit : M^{lles} Lhoest, Degouve et Derval.

Prix de la Reine Marie-Henriette (duos pour voix de femme). — M^{lles} Kalker et Cuvelier.

CONCOURS DE CHANT

Pour le relèvement de la chanson populaire.

Organisé par l'*Algemeen Nederlandsch Verbond* (section anversoise), un concours aura lieu les 14 et 15 août entre sociétés chorales pour l'exécution de chansons destinées au peuple. Des primes nombreuses de 200, 150, 100 et 50 francs seront décernées par les jurys. Une prime de 300 francs sera attribuée aux lauréats du concours d'honneur. S'adresser pour tous renseignements au Comité des Fêtes de Chant, 16, Marché aux Souliers, Anvers.

NÉCROLOGIE

F. Seymour Haden.

L'illustre graveur anglais Sir Francis Seymour Haden, dont le Salon d'Automne rassembla en 1907 un magistral ensemble de 150 planches, est mort le 1^{er} juin à Bramdean (Hampshire), âgé de 92 ans.

Né le 16 septembre 1818, il fit ses études de médecine et ne cessa jamais de pratiquer la chirurgie ; mais devenu en 1847 le beau-frère de Whistler, il s'adonna à l'eau-forte par délasserment, après avoir longtemps étudié l'œuvre gravé de Rembrandt, auquel il a consacré un ouvrage fort estimé (Paris, 1880). On retrouve aisément les traces de cette double influence de Rembrandt et de Whistler dans les gravures de Seymour Haden (il laisse 242 pièces). Ce sont pour la plupart des aspects de la campagne anglaise, — bois, étangs, arbres, chemins, bords de rivière, — très rarement animés de personnages, et toujours d'une profonde sincérité, d'une expression simple et juste. Président de la Société royale des peintres-graveurs depuis sa fondation, en 1880, créé baronnet en 1894, membre correspondant de l'Académie des beaux-arts de France et grand prix aux Expositions universelles de 1889 et de 1900, Seymour Haden restera comme l'un des plus grands représentants de l'eau-forte originale

au XIX^e siècle et l'un de ceux qui ont le plus contribué à l'admirable floraison de ce procédé.

Sir W. Drake a publié de l'oeuvre de Seymour Haden un catalogue que compléta H. Nazeby Harrington (*A Supplement to Sir W. Drake's Catalogue of the etched work of Sir Francis Seymour Haden*, P. R. F. London, Mac' Millan and Co, 1903.)

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition d'Art ancien organisée par le gouvernement dans les nouveaux bâtiments du Palais du Cinquantenaire a reçu ces derniers jours de notables accroissements, parmi lesquels plusieurs Van Dyck envoyés d'Angleterre et la toile fameuse de Rubens *les Miracles de saint Benoît*, qui fait partie de la succession de Léopold II. L'installation est désormais complète et l'on a fêté jeudi dernier, en un déjeuner offert à quelques personnalités des arts et de la presse par le baron Kervyn de Lettenhove et M. Ch.-L. Cardon au restaurant de l'Exposition, sur la terrasse fleurie qui avait reçu une décoration de circonstance, l'achèvement définitif du labeur accompli.

Le ministre des Sciences et des Arts et M. Beernaert, ministre d'Etat, ont, dans des toasts unanimement applaudis, félicité vivement MM. Kervyn de Lettenhove et Cardon, à qui est due principalement la brillante réussite de l'Exposition.

De l'avis de tous les visiteurs, celle-ci est la plus importante et la plus belle de toutes les manifestations analogues réalisées en Belgique. Elle attire journellement un grand nombre de visiteurs belges et étrangers qui, tous, en louent la composition et la remarquable présentation.

Le Cercle d'Art *les Indépendants* a inauguré hier au musée de peinture moderne son septième Salon annuel. Celui-ci restera ouvert jusqu'au 25 juillet.

C'est le dimanche 17 juillet que s'ouvrira le Salon annuel de Spa.

Une intéressante séance littéraire organisée par la Section des Lettres à l'Exposition de Bruxelles aura lieu mardi prochain, à 3 heures, sous la présidence de M. Emile Verhaeren, dans la jolie salle des Conférences de l'Enseignement supérieur.

M. Edmond Picard y parlera de la littérature belge d'expression française; M. l'abbé Verriest, du mouvement littéraire flamand; M. Victor Chauvin, des lettres wallonnes.

Le Roi assistera à cette séance, qui servira d'inauguration officielle à l'exposition des Portraits et Souvenirs de littérateurs belges réunis par le département des Lettres avec le concours de M. Octave Maus.

Un de nos abonnés nous ayant signalé la disparition du tableau de Claus, *la Drève ensoleillée*, qui figurait au Musée de peinture moderne, nous avons demandé à l'artiste s'il savait où l'on avait relégué sa toile.

M. Claus nous a répondu: « Moi non plus je ne puis retrouver la *Drève ensoleillée* au Musée. J'allais de temps en temps revoir ce tableau par simple curiosité, afin de me rendre compte du travail des couleurs, et j'avais la satisfaction de constater que cette toile, quoique peinte en 1892, gardait toute sa fraîcheur. »

Souhaitons que l'absence de *la Drève ensoleillée* ne soit que momentanée.

Les concours de l'École de musique et de l'Institut des Hautes Etudes musicales et dramatiques d'Ixelles auront lieu dans l'ordre ci-après: mercredi prochain, à 2 h. 1/2, Art théâtral de l'Institut; jeudi, à 2 h. 1/2, Diction et déclamation de l'École; même jour, à 5 heures, examen de Gymnastique rythmique de l'Institut; vendredi, à 2 h. 1/2, Chant (École); même jour, à 5 heures, pianos d'ensemble (Institut); mardi 12, à 2 h. 1/2, concours de piano (Institut).

Les concours et examens auront lieu au Musée communal.

Le Théâtre du Parc reprendra mardi prochain *la Passerelle*, de M^{me} de Gressac et M. Francis de Croissët.

Hélène de Sparte, le nouveau drame de M. Emile Verhaeren, encore inédit en français, sera décidément représenté pour la première-fois dans sa version allemande à Berlin, en novembre prochain, au Deutsches Theater, sous la direction de M. Max Reinhardt. Le rôle principal sera, nous dit-on, créé par M^{me} Durrieu, celui d'Elektra par M^{me} Gertrude Eysolt.

De Paris:

Le peintre Marcel Lenoir a ouvert mardi dernier au Cercle International des Arts, sous la présidence de M. Dujardin-Beaumetz, une exposition qui comprend près de 300 oeuvres ou projets, portraits, décorations, dessins, etc., des plus intéressants. Trente d'entre elles ont été acquises par MM. Rodin, Bourdelle, R. Poincaré, Elie Faure, Chaumié, etc.

L'Académie des Beaux-Arts a décerné à M. Albert Besnard, auteur des peintures décoratives de la coupole du Petit Palais des Champs-Élysées, le prix J.-J. Berger (15,000 fr.), destiné à récompenser « l'oeuvre d'art la plus méritante relative à l'histoire ou servant à la décoration de la ville de Paris, ou intéressant sa renommée ».

Ce prix, décerné tous les cinq ans, a été attribué précédemment à M. Laloux pour la gare d'Orsay et à M. Ch. Girault pour le Petit Palais des Champs-Élysées.

On écrit d'Espagne au *Bulletin de l'Art ancien et moderne*:

« Il n'est question, dans les milieux qui s'occupent d'art et même dans le public ordinairement indifférent, que de la vente d'un important primitif flamand. Le nouveau ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Burrell, a reçu ces jours derniers un télégramme du gouverneur civil de Lugo le prévenant qu'une *Adoration des mages* de Hugo van der Goes, qui se trouve dans la chapelle des Escuelas Pias de Monforte, venait d'être vendue à l'ambassadeur d'Allemagne pour le musée de Berlin.

Ce fonctionnaire ajoutait que des envoyés du représentant de la Prusse devaient incessamment se rendre à Monforte pour prendre livraison du tableau et qu'en conséquence il sollicitait des instructions sur l'attitude qu'il devait observer, car déjà, l'année dernière, il avait été question de l'aliénation de ce tableau et l'autorisation de l'enlever avait été sollicitée. Le ministre répondit au gouverneur de Lugo d'avoir à se conformer aux ordres donnés à ses prédécesseurs et de refuser, par conséquent, que l'on touchât à la peinture.

M. Burrell doit entretenir de cette affaire ses collègues du Conseil et se demande, en outre, s'il ne conviendrait pas de rechercher à qui en incombe la responsabilité. On cite des noms, parmi lesquels celui d'un ancien ministre, et l'on donne aussi des chiffres: l'acquisition de la peinture aurait été proposée au prix de un million cent quatre-vingt mille francs. »

La Commission de l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Venise (22 avril-31 octobre 1910) vient de reproduire en cartes postales la jolie affiche de M. A. Sézanne. Les collectionneurs pourront s'en procurer gratuitement cinq exemplaires en s'adressant au Secrétariat de l'Exposition.

Pour fêter le jubilé de son directeur actuel, le *World* de New-York a publié un numéro de deux cents pages. Les numéros de quatre-vingts à cent pages sont fréquents dans la presse américaine, mais le numéro de deux cents pages est un « record ». Notez que ces journaux sont imprimés en caractères très fins, et que les lignes sont très serrées. Pour lire d'un bout à l'autre le numéro de deux cents pages, qui pèse six livres et qui, déduction faite des nombreuses illustrations, contient peut-être deux cent mille lignes de texte, il faudrait — avec la journée de huit heures! — une bonne quinzaine. Et chaque matin se succèdent les numéros, de seize, vingt-quatre, trente-deux pages.

Tours de force, évidemment, qui affichent la puissance financière du journal, la perfection de son outillage, l'habileté de son administration. Mais à quoi cela sert-il? Uniquement à détruire les forêts, à déboiser la terre entière qui sera bientôt aride comme le Sahara, parce que tous les arbres auront été transformés en pâte à papier.

Le génie de l'homme arrive à produire au delà de ce que ses forces peuvent consommer. Il y a pourtant une infinité de besoins

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

dans la race humaine qui ne trouvent point de satisfaction. Nous gaspillons sans profit d'immenses ressources qui font défaut d'un autre côté.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique:

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS, Éditeurs

4, place de la Madeleine, PARIS

CLAUDE DEBUSSY. — **Iberia** (« Images » pour orchestre, N° 2). I. *Par les ruis et par les chemins*. — II. *Les parfums de la nuit*. — III. *Le matin d'un jour de fête*. Transcription pour deux pianos à quatre mains par ANDRÉ CAPLET. — Prix net : 10 francs.

Le même pour piano à quatre mains. — Prix net : 6 francs.

ID. — **Première rhapsodie** pour clarinette en si bémol avec accompagnement d'orchestre ou de piano. — Prix net : 3 fr. 50.

LÉON DELAFOSSE — **Arabesques**, cinq pièces pour le piano. — Prix net : 3 francs.

ID. — **Prélude** en ut mineur pour le piano. — Prix net : 1 fr. 75.

ID. — **Étude de concert** pour le piano. — Prix net : 2 francs.

PAUL DUKAS. — **Ariane et Barbe-Bleue**. Introduction d'13^{me} acte. Transcription pour 2 pianos à 4 mains par L. ROQUES. — Prix net : 3 fr.

PAUL FOURNIER. — **Tocatta**, étude symphonique (op. 20). Transcription pour deux pianos à quatre mains par l'auteur. — Prix net : 7 francs.

MAURICE RAVEL. — **Ma mère l'Oye**, cinq pièces enfantines pour piano à quatre mains. Le recueil. — Prix net : 6 francs.

CAMILLE SAINT-SAËNS. — **La Jeunesse d'Hercule**, poème symphonique (op. 50). Transcription pour piano seul par V. STAUB. — Prix net : 4 francs.

ID. — **La Muse et le Poète**, duo pour violon et violoncelle avec accompagnement d'orchestre ou de piano (op. 132). — Prix net : 7 fr.

PARTITIONS D'ORCHESTRE FORMAT DE POCHE

CLAUDE DEBUSSY. — **Iberia** (« Images » pour orchestre, N° 2). — Prix net : 8 francs.

ID. — **Rondes de Printemps** (id. N° 3). — Prix net : 5 francs.

PAUL DUKAS. — **Polyeucte**, ouverture pour la tragédie de Corneille (1891). — Prix net : 4 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture.
Sculpture. Philosophie. Histoire.
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTROMOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grésèque et du Tragique à notre époque** (1904). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).
Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudél et Suarés** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale, d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, AUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Art belge au XVII^e siècle (FRANZ HELLENS). — A l'Exposition des Beaux-Arts : *Deux peintres de la Figure* (FRANZ HELLENS). — Visite du Roi et de la Reine aux Écrivains belges (GEORGES RENCY). — La Chanson populaire : *Les Noël wallons* (CH. V.). — Académie royale de Belgique : *Classe des Beaux-Arts*. — A l'Exposition d'art belge au XVII^e siècle (CH. V.). — L'Art à Paris (LOUIS VAUXCELLES). — Nécrologie : *Bourgault-Ducoudray* (O. M.). — Petite Chronique.

L'Art-belge au XVII^e Siècle.

S'il est vrai que l'Exposition d'Art Ancien installée au Palais du Cinquantenaire ne nous apprend rien de neuf au sujet de Rubens ni de Van Dyck, — encore qu'on y puisse voir d'excellentes choses de ces deux maîtres, — elle nous donne d'autres enseignements qu'il ne sera pas inutile de retenir. Elle nous rappelle, notamment, que les grands projets se heurtent toujours à de grands obstacles et que, plutôt que de les réaliser à moitié, les auteurs d'entreprises aussi audacieuses devraient modifier leurs visées de telle façon que la victoire semblerait en fin de compte encore leur appartenir. Je veux dire qu'on eût peut-être bien fait de restreindre l'étendue de cette exposition par respect pour le dieu qui en est l'âme. C'est Rubens, en effet, qui, dès le seuil du Salon, montre qu'il domina son époque; son nom est inscrit au frontispice du siècle, à la place de ceux d'Albert et d'Isabelle jugés indignes de participer à sa gloire.

Cent toiles de ce maître n'en peuvent donner une idée exacte qu'à la condition d'être parmi les plus fascinantes. Rubens est un génie qu'on ne conçoit pas à

de mi-mot. De même que pour s'exprimer il fallait qu'il donnât toute sa mesure et se livrât jusqu'à la témérité, de même pour le comprendre est-il nécessaire de l'apercevoir tout entier, c'est-à-dire dans les œuvres où il s'est déployé avec la totalité de son tempérament. On pense bien que pareille occasion ne se présente pas tous les jours et qu'il ne suffit pas d'en rêver la réalisation pour que tous les obstacles s'écroulent aussitôt comme les murailles de Jéricho. Telle qu'elle se présente ici, la salle réservée aux œuvres de Rubens ne répond donc peut-être pas complètement à ce qu'on était en droit d'attendre. Lorsqu'il s'agit d'un peintre de cette taille, on ne peut trop exiger de ceux qui se proposent de lui rendre hommage. Réduite à de moindres proportions, cette salle, parée des meilleurs morceaux qui s'y trouvent, eût revêtu plus d'éclat. De même, l'ensemble des Van Dyck, où se rencontrent plusieurs œuvres significatives du maître, eût gagné à être limité à ces quelques unités admirables. En y ajoutant les plus beaux Jordans, les Devos, les Snyders, les Jan Fyt, les Brouwer, les G. Coques, on eût formé un tout très harmonieux, plus imposant par la valeur de ses éléments que par le nombre.

Quoi qu'il en soit, malgré certaines lacunes, c'est bien Rubens qui triomphe dans cette exposition. Au surplus, pour qui sait voir, l'admirable série d'esquisses et d'études qui y sont rassemblées donne en raccourci une très haute idée de l'œuvre du maître. Rubens règne en souverain absolu sur l'art de son siècle. Il n'est pas un peintre qui ne proclame hautement son influence. Où trouver l'équivalent d'un pareil rayonnement, d'une

aussi puissante sujétion ? Rembrandt lui-même ne se répandit pas plus magiquement sur la peinture de son temps.

Comme Rembrandt, Rubens est un génie multiple et complet. Ceux qui restent attachés à l'esprit intime de la race, ceux qui se plaisent à ses côtés pittoresques et ceux dont les regards sont orientés vers les sphères les plus élevées de l'art sont également remués par l'œuvre de Rubens. On peut dire que Rubens est à la fois aussi proche et aussi éloigné de la Flandre que Rembrandt l'est de la Hollande. Tous deux choisissent leurs modèles dans leur pays, autour d'eux, parmi les plus nobles et parmi les plus ordinaires ; le premier, pour exprimer la vigueur, la santé charnelle, la beauté des formes puissamment développées et pour orner sa pensée de toute cette magnificence ; le second, pour évoquer les grandes forces mystérieuses se jouant dans le fantasme de la lumière et de l'ombre. Tous deux s'inspirent à même le sol pour s'élaner bientôt dans l'espace, entraînant après eux, et exaltant par leur vol les formes les plus terre-à-terre. Tous les peintres du grand siècle ont passé par leur école. Rembrandt et Rubens sont les deux grands pivots de l'art du XVII^e siècle. Avec Rubens, la Flandre renversa ses plus rudes barrières. L'art de Rubens a plus fait pour son expansion intellectuelle que la science des docteurs et l'érudition des humanistes. Par lui, l'art de la Renaissance se manifesta chez nous avec un éclat sans égal, et avec une telle abondance de moyens originaux, avec une puissance créatrice si profonde que l'on oublia vite que d'autres peintres du nord, au siècle précédent, les Van Schorel et les Lucas de Leyde, avaient tenté d'introduire dans les Pays-Bas les grandes conceptions de la peinture italienne, sans parvenir d'ailleurs à égaler leurs fascinants modèles.

Eu égard à la participation relativement restreinte de Rubens à l'Exposition, il convenait de n'admettre, pour représenter les autres artistes du XVII^e siècle, que des œuvres de premier ordre. Hors du rayonnement direct du maître, les non-valeurs, et même les œuvres de mérite médiocre apparaissent plus violemment, et leur présence, dans une manifestation destinée à glorifier l'art de tout un siècle, cause une impression pénible. Il semble qu'on ait voulu accumuler le plus grand nombre possible de tableaux, sans se soucier de la qualité douteuse de beaucoup d'entre eux, afin d'affirmer par cet imposant total la vitalité opulente de notre art à une époque où le pays était encore asservi à une obscure tyrannie. Ce n'était pas, semble-t-il, le programme à réaliser.

Hâtons-nous toutefois de le dire, il y a heureusement à l'Exposition assez de chefs-d'œuvre pour racheter les défaillances d'un choix parfois trop indulgent. Tel portrait de Van Dyck, celui de Frans Hals ou de Jean Wildens, telle nature-morte de Jan Fyt ou de

Snyders, telles études de paysans de Brouwer y suffiraient amplement. Avec de pareils points de repère on retrouve vite sa route, sans toutefois se dépouiller de l'impression maussade causée par la rencontre des faux trésors que les collectionneurs se hâtent toujours de mettre à la disposition des organisateurs d'expositions, comme pour faire regretter plus vivement la mauvaise grâce ou la légitime défiance des musées qui refusent de se séparer de leurs authentiques bijoux.

Si certaines renommées se trouvent renforcées par des expositions d'ensemble telles que celle-ci, il en est d'autres à qui ces expositions semblent plutôt néfastes. Sans parler de certains peintres qui ne sortiront d'ici ni plus ni moins obscurs, il est permis de constater combien est demeurée longtemps surfaite la gloire d'un Teniers, par exemple. Plus on les revoit, plus ces peintures apparaissent avec une manifeste indigence d'imagination ; le coloris est gris, monotone et fade. Teniers est l'homme d'un ou deux tableaux : le prestige de ce peintre tient à la renommée d'une kermesse. D'autre part, un nom jusqu'ici obscur attire l'attention. Je veux parler de Jean Siberechts, dont on a justement mis en relief trois toiles remarquables. Ces tableaux se recommandent par la merveilleuse sobriété de leur composition, le naturel avec lequel les figures se meuvent dans le paysage et par un coloris, un peu dur parfois, tout en oppositions vigoureuses, d'une originalité frappante. Le peintre fait preuve d'un souci de style auquel l'école ne nous avait pas habitués. On pense à certains peintres hollandais, à Ruysdael notamment. Siberechts possède la même hauteur d'inspiration, la même vision à la fois mouvementée et mesurée, mais avec plus de réalisme, et avec cette habileté à situer les figures harmonieusement dans la nature que ne possédait pas le peintre hollandais.

FRANZ HELLENS

A l'Exposition des Beaux-Arts.

Deux peintres de la Figure.

On les a placés dans la même salle, presque en regard l'un de l'autre, entourés de deux paysagistes fameux : Heymans et Claus. MM. Oleffe et Jefferys comptent parmi les mieux doués de nos peintres de la figure. Ils se sont tous deux créés une originalité du meilleur aloi, et leurs travaux dénotent une activité artistique des plus dignes d'attention.

Leurs tendances sont très différentes ; elles sont même parfois contradictoires. Les deux tableaux exposés par MM. Oleffe et Jefferys me paraissent non seulement donner la mesure actuelle de leur talent mais marquer une étape nouvelle dans le jeune mouvement de peinture belge. Les deux œuvres sont excellentes.

Le tableau de M. Oleffe, *Avant*, est l'une des toiles les plus remarquables du Salon. Je ne pense pas que le peintre ait réalisé jusqu'ici une œuvre plus solide, d'un équilibre plus parfait, où tout concourt mieux à l'harmonie de l'ensemble. M. Oleffe n'est pas

un symphoniste porté aux subtilités. Il ne cherche pas, comme un Lemmen, à traduire les jeux de l'atmosphère autour des figures et des objets, ni à susciter par de chatoyantes alliances de tons des effets inattendus, de troublantes impressions, d'exquises harmonies. Sa gamme est sobre, ses moyens sont restreints à quelques notes choisies auxquelles le peintre sait donner une valeur toute personnelle et extrêmement expressive. De même qu'il n'est pas nécessaire de posséder un vocabulaire très étendu pour former de belles phrases et exprimer de solides idées, ainsi le peintre de l'*Loit* parvient à extérioriser, avec quelques couleurs, et beaucoup de talent, le charme intime d'une saison. Les tons qu'il emploie sont francs et bien marqués; il les oppose, les entrecroise et leur fait chanter une mélodie claire, au sens précis, et cependant pleine d'évocations. L'impression première qu'on ressent devant cette toile savoureuse est d'un peintre très habile; on dirait d'une étude sur les touches noires, et l'on se demande comment l'auteur peut, avec ces données réduites, exprimer une idée large et éviter la monotonie. Car le sens de ce tableau n'est nullement limité aux quatre figures qui en forment le noyau. On sent, tout autour, la fluidité d'une atmosphère heureuse. La joie de vivre se devine dans le décor, dans l'humble maison du fond et son cadre de verdure, aussi bien que dans le regard, dans l'attitude des jeunes femmes et des fillettes assises autour de la table.

Ce qui relève ce tableau en regard de la riche production de notre jeune génération de peintres, c'est le souci de style qu'il manifeste. Il y a là un grand pas d'accompli, et de quoi faire réfléchir ceux qui, doués d'une luxuriante sensibilité, perdent l'habitude de la réflexion et du travail pour se laisser guider uniquement par l'impression du moment, sans se contrôler jamais soi-même.

Cette tendance heureuse que proclame la peinture de M. Oleffe, on l'observe aussi chez M. Jefferys, mais d'une manière tout de même moins nette et moins décisive. M. Jefferys est un peintre attentif et réfléchi qui affectionne les grands mouvements de foule, un peintre calme qui recherche le bruit, un solitaire qui réclame la multitude. On le voit partout où se manifestent avec véhémence les instincts agités des foules. Ses esquisses brossées dans les théâtres populaires, dans les promenades, les foires, les ports, sur les chantiers, parmi les stridences de la joie et du labeur, à la lumière criarde des lampes et des torches, forment la plus grande partie de son travail, et comptent parmi les meilleures œuvres du genre.

Lorsque l'on aperçoit ce même peintre aborder l'étude de la figure, on est d'abord déconcerté. C'est que M. Jefferys apporte là, comme ailleurs, ce même besoin de mouvement; le peintre calme qu'il est ne peut cependant s'en tenir à l'expression d'une physionomie unique. Sa vision la dépasse; à travers un visage, il aperçoit une foule. De là un dessin agité, un coloris spontané, une observation rapide qui a vite fait de grouper, de ramasser les notes importantes du tableau; de là aussi une sorte de relâchement dans le métier, au sujet duquel il ne faut pas se méprendre. Car si M. Jefferys n'est pas un analyste — tant s'en faut — il montre, sous une apparence de négligé, un souci de composition manifeste, comme en témoigne sa grande toile au Salon des Beaux-Arts, *les Rhododendrons*, et cette autre toile qu'il expose en ce moment aux *Indépendants*, *les Préparatifs de la Fête*. Très belles pages, d'une inspiration large et heureuse. La figure y est, il est vrai, moins étudiée que située. Mais si elle

n'apparaît point avec ses traits individuels, l'atmosphère et l'ambiance du tableau lui prêtent une physionomie bien d'accord avec les choses qui l'entourent, et lui composent en quelque sorte un visage...
FRANZ HELLENS

Visite du Roi et de la Reine aux Écrivains belges.

Ce fut une fête émouvante et mémorable pour notre littérature nationale tout entière, française, flamande et wallonne, que cette séance solennelle de la classe des lettres de l'Exposition, tenue le mardi 5 juillet 1910, au cours de laquelle les nouveaux souverains de Belgique sont venus aimablement se mêler au groupe nombreux de nos écrivains. Ils y étaient tous, ou presque tous, les français, les flamands et les wallons. Et l'on vit Camille Lemonnier, le monarque de nos lettres, assis à la droite de la Reine. On vit le Roi causer longuement avec lui, puis avec Edmond Picard, Georges Eekhoud, une foule d'autres, à qui il sut montrer qu'il est au courant du développement de nos lettres et qu'il connaît les livres de nos écrivains aussi bien que nos écrivains eux-mêmes. La Reine, de son côté, se faisait présenter la plupart des littérateurs présents et, pour chacun, avait un mot personnel d'admiration ou de sympathie.

Les souverains, reçus à l'entrée de la salle des lettres par le Ministre des Sciences et des Arts et le sénateur Braun, président du groupe, avaient été salués par Emile Verhaeren en un discours d'une tenue superbe. Verhaeren a dit exactement ce qu'il fallait dire: il a exalté le rôle social et patriotique de la littérature et remercié le Roi et la Reine de l'intérêt sincère qu'ils prennent à l'accroissement et à la diffusion de la nôtre. Il a dit aussi en termes émouvants, d'une simplicité cordiale qui excluait toute courtoisie, combien nos jeunes souverains, si aimables, si pleins de bonne volonté, si attentifs aux progrès de nos arts et de nos lettres, nous plaisent et déjà nous sont chers. Le Roi a répondu en affirmant à son tour l'importance de la littérature dans la vie d'une nation.

« De même que les peintres fixent sur des toiles immortelles les images de la vie, de même l'écrivain traduisant en des œuvres saines et fortes les sentiments du peuple, synthétise la nation dans ce qu'elle pense, ce qu'elle espère, ce qu'elle souffre, ce qu'elle crée par un incessant labeur.

« Dans notre passé, le souvenir des plus grandes époques est resté vivant grâce à l'universelle renommée de nos écoles de peinture et de nos incomparables architectes. Une pléiade d'artistes honore encore le nom belge, mais jamais nous n'avons eu une efflorescence littéraire égale à celle d'aujourd'hui... Comme on l'a dit, il y a des œuvres de la pensée belge qui resteront des monuments durables de notre génie national, de même que les cathédrales, les beffrois et les hôtels de ville de nos vieilles cités... Le brillant renouveau de nos lettres, Messieurs, vient à son heure; n'est-il pas le couronnement de l'extraordinaire développement de nos industries et de notre commerce?

« Ce qui me réjouit particulièrement et ce qui doit nous reconforter, c'est de voir unis par une franche cordialité les représentants de nos langues nationales. Ils affirment ainsi que, tout en s'exprimant différemment, ils n'en sont pas moins Belges de cœur et d'âme, exaltant avec une égale ardeur le génie de nos deux races.

« Le pays tout entier est avec vous, Messieurs, il vous comprend, il suit vos efforts et partage votre idéal, il rend hommage à votre labeur immense et fécond ; j'en suis heureux, car, grâce à vous, la Belgique donne fièrement l'exemple d'un peuple prenant sa large place dans les plus nobles domaines du génie humain. »

Ce discours, dans lequel le Roi avait parlé également de la « parfaite indépendance » de talent dont doivent jouir nos écrivains, — réponse indirecte, sans doute, à ceux qui craignent que la protection royale nuise à la libre allure de nos lettres, — fut salué de longues acclamations. Puis l'on entendit Edmond Picard, l'abbé Hugo Verriest et Victor Chauvin esquisser rapidement le tableau de nos trois littératures. Edmond Picard insista surtout sur la nécessité de protéger le théâtre national en créant une société de capitalistes, amis des lettres, comme cela s'est fait pour le théâtre de la Monnaie. Aidée et subsidiée par les pouvoirs publics, cette société se choisirait un directeur qui, affranchi de la préoccupation d'une affaire financière à conduire, jouerait dans son théâtre d'application, non pas les pièces qui rapportent le plus d'argent, mais celles qui ont le plus de valeur d'art. Rétif peut-être aux débuts de l'entreprise, le public finirait par venir si l'on persévérait. M. Picard a appelé sur cette idée la bienveillante attention des souverains.

L'abbé Verriest a parlé en flamand. C'est un vieux prêtre, maigre et nerveux, mais haut en couleur, qui allie, dans sa physiologie extraordinairement expressive, la finesse à la force. Son éloquence est de toute première qualité : aimable, insinuant, doucement et paternellement ému quand il évoque les premiers efforts de la littérature flamande renaissante, il devient pressant et lyrique lorsqu'il célèbre la situation brillante d'aujourd'hui. Et sa mimique abondante, ses gestes qui modèlent chaque parole, permettent à ceux mêmes qui ignorent la langue flamande de saisir le sens général de son discours.

Après lui, M. Chauvin, un petit vieillard complètement rasé à la chevelure d'un blanc de neige, monte à la tribune où il ne cessera pas de se rouler, pivotant sur une main, puis sur l'autre, tout le temps que durera sa causerie. M. Chauvin n'est pas un orateur ; mais il aime le wallon, qui, depuis le XVII^e siècle, est vraiment une langue, et, tout en reconnaissant qu'un jour le wallon disparaîtra de la surface du monde, il réclame pour lui, en attendant, le droit à la vie littéraire. Et comme c'est bien wallon, ou pour mieux dire : latin, cette mesure dans le chauvinisme ! Jamais un Flamand, un Germain n'admettra que sa langue, un jour, puisse mourir. Le Latin est trop intelligent, trop critique ; et cet excès de qualité nuit à la sûreté et à la vigueur de son action. M. Chauvin a parlé aussi de Nicolas Defrècheux, le vrai poète de *Léiy* : *m'plorer*, dont il a récité une adorable berceuse. Et l'on a applaudi l'orateur wallon avec autant de chaleur que les orateurs français et flamands.

Après la séance, le Roi et la Reine se sont familièrement entretenus avec les littérateurs qui les entouraient, puis se sont retirés au milieu des bravos et des acclamations. GEORGES RENCY

LA CHANSON POPULAIRE

Les Noëlés wallons, par AUG. DOUTREPONT, avec une étude musicale par ERNEST CLOSSON et six dessins originaux d'AUG. DONNAY. Liège, Société liégeoise de littérature wallonne.

L'ouvrage de M. Doutrepoint est une monographie détaillée qui épuise véritablement la matière qu'elle traite ; c'est un modèle

d'étude analytique approfondie, qui ne laisse rien dans l'ombre et dans laquelle l'auteur examine les moindres facettes de son sujet avec une minutie de miniaturiste.

L'étude des sources auxquelles il a puisé pour arriver à présenter les Noëlés de Wallonie sous leur jour le plus authentique forme l'objet du premier chapitre de l'ouvrage. Dans les trois chapitres suivants, M. Doutrepoint cherche à établir la physiologie générale des Noëlés en montrant leurs attaches avec les usages et les croyances populaires, en décrivant les diverses manières dont l'histoire de la Nativité y est racontée, en dépeignant enfin les personnages qui prennent part aux événements relatés.

Ces trois chapitres sont de beaucoup les plus intéressants pour les profanes. On y voit clairement comment l'imagination populaire transfigure la légende et l'accommode aux détails les plus familiers de la vie paysanne. La plupart des Noëlés wallons sont, à cet égard, des exemples frappants d'art primitif, où règne en maître le plus vivant anachronisme.

Les personnages sont typés d'une manière singulièrement savoureuse, et la tendresse ou l'humour populaires trouvent pour les qualifier de délicieuses épithètes : Jésus, c'est *nosse binamé*, c'est le *doûs éfant*, le *pauve pitit cwêr* (cœur) ; la Vierge, *binamêye pucèle*, *rilût come on solo* ; quant à *maïsse Djôsef*, c'est *on p'tit vi bônômme*, auquel Jésus ne ressemble pas du tout s'il faut en croire l'irrévérence étourdie des pasteurs qui viennent adorer l'enfant : *I a tot l'visédje di s'mère* ; *i n'tire gote après s'père*, dit le berger Djihan après avoir contemplé la Sainte-Famille.

Dans le chapitre V, M. Doutrepoint analyse en détail la métrique des Noëlés wallons. Le chapitre suivant est écrit par M. Closson et a trait aux « airs » sur lesquels les textes ont été adaptés. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ces mélodies ne sont nullement de provenance wallonne : « Sauf exception, elles se rattachent au répertoire du vaudeville français des XVII^e et XVIII^e siècles, peu à peu popularisé dans les campagnes ». M. Closson examine les « airs » des Noëlés wallons des divers points de vue auxquels on peut les considérer (rythme, modes, modulations, prosodie musicale, etc.) et émaille sa substantielle étude d'aperçus généraux fort intéressants sur les « mélodies itinérantes » et sur les formules mélodiques et rythmiques courantes qui forment le fond de la Chanson populaire.

M. Doutrepoint consacre enfin deux derniers chapitres aux auteurs des Noëlés, à leurs dates et lieux de provenance, à la grammaire et au vocabulaire dont il y est fait usage.

Le restant du volume est occupé par les textes et la musique des trente Noëlés et fragments de Noëlés que l'auteur a pu recueillir. Les variantes sont indiquées en note au bas de la page. Un glossaire wallon-français facilite la compréhension des textes.

CII. V.

Académie royale de Belgique.

Classe des Beaux-Arts.

PROGRAMME DES CONCOURS DE 1912

HISTOIRE ET CRITIQUE.

I. Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art dans nos provinces depuis le XV^e siècle jusqu'à la fin du XVII^e.

II. Écrire l'histoire des édifices élevés Grand'Place de Bruxelles après le bombardement de 1695. Exposer les faits, donner une appréciation esthétique de ces constructions et faire connaître

leur importance au point de vue de l'histoire de leur style architectonique.

III. Faire l'histoire de la création et du développement du drame musical, particulièrement en Italie, depuis l'*Euridice* de Peri jusqu'à l'*Orfeo* de Gluck.

IV. Écrire l'histoire de la peinture, de la sculpture et de l'architecture au XVIII^e siècle, dans les Pays-Bas autrichiens et la principauté de Liège.

La valeur des médailles d'or offertes comme prix est de huit cents francs pour chacune de ces questions.

Les mémoires doivent être lisiblement écrits ; ils peuvent être rédigés en français ou en flamand. Ils devront être adressés francs de port, avant le 1^{er} juin 1912, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

ART PRATIQUE.

(Ces concours sont réservés aux Belges de naissance ou naturalisés.)

Musique.

On demande la composition d'une sonate en quatre parties pour piano seul. Prix : 800 francs.

Architecture.

On demande le projet d'un monument décoratif glorifiant le règne du roi Léopold II. Prix : 1,000 francs.

Le monument s'élèvera au centre d'un square situé au carrefour formé par le croisement de larges avenues. Les concurrents auront à produire : 1^o Un plan général d'ensemble du monument et de ses abords à l'échelle de 0 m. 005 par mètre ; 2^o Un dessin d'ensemble, élévation, à l'échelle de 0 m. 005 par mètre ; 3^o Des dessins du monument proprement dit — plan, élévation et coupe — à l'échelle de 0 m. 02 par mètre.

Tous ces dessins devront être bien achevés à l'encre et fixés sur châssis ; ceux-ci ne peuvent dépasser cinq mètres carrés. Tout concurrent qui ne fournirait pas, au *minimum*, le nombre de dessins indiqués ci-dessus à l'échelle et selon les conditions précitées, sera écarté du concours.

Les envois devront être faits francs de port à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie, au Palais des Académies, à Bruxelles, avant le 1^{er} octobre 1912.

L'Académie n'accepte que des travaux complètement terminés : les sonates devront être lisiblement écrites.

Le manuscrit de la sonate couronnée restera la propriété de l'Académie. L'auteur pourra en faire prendre copie à ses frais.

L'auteur du plan couronné pour le sujet d'architecture sera tenu de donner une reproduction photographique de son œuvre, pour être conservée dans les archives de l'Académie.

Les auteurs des sonates et des projets d'architecture qui n'ont pas été couronnés pourront réclamer leur œuvre pendant un délai de trois mois à partir du jugement du concours. Le renvoi sera fait à leurs frais. Passé ce délai, leurs travaux resteront acquis à l'Académie.

A l'Exposition d'Art belge au XVII^e siècle

La première séance de musique ancienne organisée par la Section belge de la Société internationale de musique.

Grâce aux soins des organisateurs, M. Lambotte pour la partie « administrative » (mais ce vilain mot convient-il à une chose aussi charmante qu'un concert?) et MM. Béon et Closson pour la partie musicale, cette première séance a admirablement réussi.

Elle a eu lieu devant un grand concours de monde et a obtenu le succès le plus vif.

Le programme était d'ailleurs fort joliment composé et les interprètes excellemment choisis. La Sonate à trois de J.-B. Lœillet pour flûte, hautbois et clavecin, par laquelle débutait le concert, est une délicieuse composition où règne une suave atmosphère de campagne. MM. Boone et Van Bever en exécutèrent avec beaucoup de charme les parties de flûte et de hautbois, et M^{me} Tiny Béon, claveciniste, rendit avec un art impeccable le *continuo* si délicieusement réalisé par M. Béon.

Dans l'ordre d'idées de la musique de chambre, nous entendîmes encore une exquise *Suite* pour viole de gambe de Caix d'Hervelois, que M. Van Hout cisela sur la viole d'amour (une octave plus haut), avec la sûreté et le goût qu'il met dans tout ce qu'il exécute.

M^{me} Tiny Béon joua fort gracieusement sur un agréable mustel trois Noël anciens harmonisés pour orgue ; à mettre hors pair le Noël français conçu en style de variations et plein de détails charmants.

La partie vocale du concert était assumée par le Nouveau Quatuor vocal gantois (M^{mes} Ten Berge, Perin, MM. Haesaert et Proot) et par M^{me} Ten Berge. — le soprano du Quatuor, — qui chanta avec charme et intelligence des chansons populaires flamandes et françaises harmonisées par Van Duyse et par M. Tiersot, et une ravissante cantate d'Able, *Gehe auf die Landstrassen*, avec flûte et hautbois concertants et *continuo* réalisé à la perfection par M. E. Closson.

Le Quatuor gantois fit preuve de jolies qualités de nuance et d'interprétation dans des chansons françaises anciennes harmonisées avec goût par M. Béon et dans des chansons flamandes anciennes traitées en style de madrigal par Fl. Van Duyse.

Ch. V.

L'ART A PARIS

Exposition Henri Martin.

Il y a dans l'affectueuse préface que M. Léonce Bénédite a écrite pour M. Henri Martin (dont l'exposition plénière est actuellement ouverte chez Georges Petit) un mot des plus justes : « Ce n'est pas, dit-il en substance, sur cette exposition qu'on peut juger Henri Martin... »

Rien de plus exact. Henri Martin est surtout un décorateur ; il lui faut, pour donner sa mesure, pour exprimer sa pensée, de vastes pans de murs. Or, les murs qu'il a couverts (au Capitole de Toulouse, à la Caisse d'épargne de Marseille, à la Sorbonne, à l'Hôtel de Ville) n'ont pas été transportés chez Georges Petit. Et ce que nous voyons justement à la galerie Petit, ce sont des études, des toiles de chevalet, des morceaux, des portraits, toutes choses auxquelles le talent d'Henri Martin ne s'adapte guère et ne se rapetisse. dirions-nous, qu'à regret.

Certes, il y a bien là la grande décoration acquise par l'État et qui suffit à donner une idée de la manière large et verveuse du peintre des *Faucheurs*. Mais trop de croquetons, trop de tableaux, trop de petits paysages agréables, et deux ou trois portraits qui n'ajouteront rien à la gloire de leur auteur.

Telle quelle, et sous ces réserves, l'exposition Henri Martin est bien le résumé de sa féconde carrière. On y retrouve les influences nombreuses par lesquelles ce brillant esprit d'assimilation a passé : Chavannes, Gauguin, Seurat, Laurent, pour ne citer que les principales, sans remonter jusqu'aux giottesques que M. Martin a étudiés avec amour et dont il a fait son profit. On retrouve aussi l'influence de M. Jean-Paul Laurens, et même assez vivace et tenace.

Che Chavannes, M. Martin a pris le goût, le besoin de style, d'ordonnance, de rythme, d'harmonie. Mais Chavannes avait reçu ces dons des Dieux, et non de ses professeurs. Chez Seurat, M. Martin, qui, à ses débuts, peignait comme un docile élève de l'École, a appris cette technique pointilliste dont il a tiré de si heureux effets : En regardant les délicieux Gauguin de Bretagne, M. Martin ne s'est pas moins instruit et enrichi.

Aussi bien toutes ces acquisitions sont-elles normales ; c'est en

butinant que l'abeille prépare le miel le plus succulent et parfumé. Le talent de M. Martin n'est, d'ailleurs, pas une résultante; il est devenu personnel; M. Martin a sa sensibilité à lui, son sens de la vie; il a évolué avec une courageuse logique des puérités mystiques de la Rose-Croix à la représentation émue de la vie rustique et saine: le dessin de M. Martin, ce dessin aux longs filaments, est bien sa chose également.

On goûtera nombre de ces paysages méridionaux, parfois un peu secs et durs (peut-être est-ce le caractère de la région?), mais où la lumière volatile parfois et dévore les contours des objets, des demeures et des criatures; on aimera les peupliers sveltes, les ruisselets bleus, les collines légèrement vallonnées, les terrains d'ocre, les ciels d'indigo intense. C'est le terroir languedocien célébré par un de ses meilleurs fils.

On aimera moins la Venise de M. Martin, souvent criarde et creuse. Songez à la Venise de Morrice, de Sickeri, de Dufrénoy — songez à la Venise de Whistler!...

Quant aux portraits, je persiste à croire que M. Martin y fait fausse route. Il a beau, pour tempérer sa rudesse de délicatesses et de nuances, se souvenir d'Ernest Laurent et d'Aman-Jean en copiant son modèle, il ne parvient jamais, lui qui donne si bien l'impression du plein air et de l'espace, à situer une jeune femme dans l'atmosphère quiète et mystérieusement douce d'un salon.

Mais assez de mérites recommandent d'autre part son nom. Décorateur, fresquist, successeur de Puvis de Chavannes, émule de Besnard, telle est sa vraie gloire. Et ce ne sont pas là de minces titres pour obtenir l'admiration actuelle et celle de la postérité.

LOUIS VAUXCELLES

NÉCROLOGIE

Bourgault-Ducoudray.

Né à Nantes en 1840, Bourgault-Ducoudray fit d'abord des études de Droit qu'il poursuivit jusqu'à l'obtention, en 1860, de son diplôme d'avocat. Mais la passion de la musique devait l'éloigner promptement des salles d'audience et des couloirs du Palais. L'année même de son admission au serment, il entra au Conservatoire dans la classe d'Ambroise Thomas, remportait bientôt après le prix de Fugue, et, en 1862, le Grand Prix de Rome. Revenu d'Italie, il fonda en 1869 à Paris une société chorale pour l'exécution des œuvres anciennes, dans lesquelles il se spécialisa quelque temps. On lui doit nombre de reconstitutions, de trouvailles heureuses dans le répertoire inépuisable du passé. Puis, ce fut la musique populaire qui le sollicita et qu'il étudia avec passion. D'un voyage en Grèce où il était allé se reposer après la guerre (il fut blessé à Versailles dans un combat contre les insurgés) il rapporta un grand nombre de documents qui lui valurent, en 1875, une mission spéciale du gouvernement pour compléter ses recherches. Les mélodies grecques qu'il recueillit, harmonisa et publia à son retour, constituent peut-être le meilleur de son apport au patrimoine musical. Car cet excellent musicien, cet érudit et ce professeur distingué ne fut jamais un grand compositeur. Il signa plusieurs œuvres chorales ou symphoniques: *la Conjuraton des fleurs*, *l'Enterrement d'Ophélie*, *la Rhapsodie cambodgienne*; un drame lyrique, *Thamara*, représenté à l'Opéra; des pièces pour piano, des mélodies, etc. Mais rien, dans ces écrits, ne s'élève au-dessus d'une honorable moyenne d'inspiration et de talent.

Bourgault-Ducoudray fut, durant trente ans, professeur d'histoire de la musique au Conservatoire, où son enseignement était hautement apprécié. « Être de flamme et d'esprit et de cœur, dit M. Gabriel Fauré, qui consacre au défunt un éloquent article dans le *Figaro*, Bourgault-Ducoudray se dépensait tout entier dans ses leçons, et par là même, mieux que n'eût pu faire le plus profond savoir, il réalisait des miracles de pénétration et d'initiation. Ceux qui l'ont suivi en peuvent témoigner. »

Rappelons que Bourgault-Ducoudray vint plusieurs fois à Bruxelles, où on l'applaudit comme conférencier au Cercle artistique et à la Salle Gaveau. Récemment encore, il dirigea deux exécutions de sa *Conjuraton des fleurs* au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Le comte de San Martino, président du Comité exécutif des fêtes commémoratives de Rome en 1911, a eu avec le ministre des Sciences et des Arts une conférence au cours de laquelle ont été définitivement résolues les difficultés qui avaient retardé jusqu'ici la participation du Gouvernement belge à l'Exposition de Rome. Le baron Descamps s'est engagé à faire ériger immédiatement le Pavillon belge qui, d'après ce que nous croyons savoir, sera la reproduction de la maison de Rubens.

L'ère des pastiches n'est malheureusement pas close.

Notre collaborateur M. Franz Hellens fait remarquer avec raison qu'il ne suffit pas de vouloir réaliser une exposition d'Art ancien pour qu'aussitôt s'écroulent tous les obstacles « comme les murs de Jéricho ». Dans *la Chronique*, Jean d'Ardenne cite un exemple — entre mille — des difficultés que rencontrèrent les patients et tenaces organisateurs de l'Art belge au XVII^e siècle qui fixe en ce moment l'attention des artistes et des amateurs. « On a pu remarquer, écrit-il, qu'au milieu du concours prêté par tous les grands musées d'Allemagne, — Berlin, Dresde, Vienne, Cassel, — Munich seul n'a pas marché. Cette salle centrale de l'étage de la Pinacothèque, avec le cabinet contigu, où Rubens est représenté de la façon la plus magnifique — et aussi la plus variée — par une centaine d'œuvres dont un grand nombre de tout premier ordre, n'a rien lâché de toutes ces richesses en faveur de notre exposition bruxelloise. Tout, bien entendu, a été fait pour obtenir quelque chose. L'affaire était même conclue, les conditions arrêtées verbalement (M. Kervyn était allé à Munich pour régler l'affaire) et les tableaux désignés allaient partir, du moins on les attendait. Ce fut une lettre qui arriva; elle rappelait les conditions stipulées et — en queue — y ajoutait celle-ci, négligemment: Faculté, pour l'Etat bavarois, de choisir dans les collections de l'Etat belge un tableau à sa convenance.

A cette joyeuse prétention, il fut répondu aussitôt: Mais il faut une loi et le Parlement est en vacances. En admettant que la condition soit acceptée, la question ne peut donc être résolue qu'en novembre, à la rentrée. Riposte: En ce cas, bien fâché, rien de fait.

L'archiduc Albrecht fut averti sans retard de l'escobarderie ministérielle. Le procédé du personnage qui dirige en ce moment la politique et les beaux-arts bavarois fut apprécié par le prince comme il méritait de l'être. L'archiduc ajouta dans sa réponse: « Cela ne m'étonne pas de sa part », — ce qui donnait la mesure de la haute estime que le futur souverain de la Bavière professe à l'égard de... l'ingénieux diplomate actuellement préposé aux intérêts du pays. Mais nous n'avons pas les tableaux. »

M. J. Delsaux a ouvert mardi dernier à la Galerie Royale une exposition de ses portraits récents, au nombre desquels celui de M^{me} D. de F., femme du Gouverneur de la province de Liège, qui fut refusé au Salon des Beaux-Arts.

Le deuxième Congrès international de la Presse périodique organisé sous le Haut Patronage du Roi par l'Union de la Presse périodique belge et par l'Association des Journalistes périodiques belges et étrangers se réunira à l'Exposition universelle de Bruxelles les dimanche 24, lundi 25 et mardi 26 juillet. Plus de vingt rapports sur l'utilité et le but des Périodiques, leur diffusion, leur rôle au point de vue scientifique, éducatif, technique, social, leur régime juridique international, les œuvres permanentes d'utilité commune qu'une entente internationale entre eux pourra créer, etc., seront lus et discutés au cours de ces trois journées, qui grouperont un grand nombre de personnalités belges et étrangères.

S'adresser pour tous renseignements au Secrétariat général, 3bis rue de la Régence, Bruxelles.

Les 16 et 17 juillet, sera donné dans la Salle des fêtes de l'Exposition, un grand festival allemand en deux journées sous la direction de M. Fritz Steinbach, l'éminent capellmeister et directeur du Conservatoire de Cologne, avec le concours de l'or-

chestre de la ville de Cologne (100 exécutants) et des célèbres chœurs mixtes des Concerts du Gürzenich (300 exécutants).

Le 17 juillet, à 8 heures du soir, grand concert artistique donné par la Société royale *la Légia* de Liège avec le concours de M^{lle} Housman, cantatrice, professeur à l'École de musique de Verviers; de M. Fernand Mawet, organiste, médaille d'or du Conservatoire de Liège; de M. Maurice Dambois, violoncelliste, médaille d'or du Conservatoire de Liège, et de M. Eugène Dejaradin, baryton solo de la Royale *Légia*.

Du Guide musical :

L'art des carillonneurs, qui fut jusqu'au déclin du xviii^e siècle une particularité des Pays-Bas néerlandais et belges, serait-il à la veille de refléurir? Toujours est-il qu'il y a quelques années déjà on organisa des concours dans le but de stimuler le zèle des quelques virtuoses qui, dans les Flandres, ont continué de pratiquer le jeu du carillon.

Signalons dans le même ordre d'idées un « concert de carillon » qui a été donné lundi dernier à Malines par le carillonneur bien connu de la ville, M. Denyn.

Le programme, composé par M. Denyn, comportait des airs flamand-connus et de vieux airs français, des xv^e et xvii^e siècles. Il y avait aussi un prélude de la composition du distingué carillonneur.

Une foule considérable s'était massée dans les rues voisines de la cathédrale pour assister à cette audition. Et quand les huit coups de l'heure eurent sonné à Saint-Rombaut, un silence religieux s'étendit sur cette multitude.

L'exécution de chaque morceau fut parfaite en tous points et le public fit une chaleureuse ovation à M. Denyn, qui fut, après le concert, complimenté par le président du Nederlandsch Verbond, ainsi que par les étrangers.

Un concours de carillonneurs aura lieu au mois d'août prochain. Il y aura douze concurrents, dont trois des Pays-Bas. Les autres sont des Belges. Ce concours ne peut manquer d'attirer beaucoup de monde à Malines.

De Paris :

MM. Durand et fils, dont les concerts symphoniques ont obtenu l'hiver dernier à la salle Gaveau un si retentissant succès, ont pris date, dès à présent, pour une série de cinq séances de musique de chambre fixées aux mercredis 4^r, 8, 15, 22 et 29 mars 1911, à 9 heures du soir. Ces auditions, consacrées aux œuvres de Saint-Saëns, Ed. Lalo, Ch. Widor, Vincent d'Indy, C. Chevillard, A. Magnard, C. Debussy, P. Dukas, J. Guy-Ropartz, G.-M. Wil-

kowski, M. Ravel, G. Samazeuilh et Roger-Ducasse, auront lieu à la salle Erard avec le concours de M^{lles} Blanche Selva et Marthe Dron, de MM. Debussy, Chevillard, A. Cortot, Ed. Risler, R. Vines, J. Thibaud, A. Parent, Lortat-Jacob, F. Pollain et du Quatuor Hayot.

Pour paraître prochainement : *E. Frémiet*, par J. DE BIEZ, avec une préface de F. Masson. 33 planches hors texte, 2 portraits, 2 autographes et dessins inédits. Paris, H. Jouve, 15 rue Racine. Prix : 20 francs.

On nous écrit de Flensburg :

Le peintre Jacob Alberts vient d'ouvrir au Musée de cette ville une exposition de tableaux et de dessins qui permet d'embrasser l'ensemble d'une carrière brillante et féconde. Elève de Dietz et de Seitz à Munich, de Jules Lefèvre et de Dagnan-Bouveret à Paris, l'artiste s'est distingué à la fois comme portraitiste, comme paysagiste et comme peintre d'intérieurs.

Un fort beau catalogue illustré de nombreuses planches en noir et en couleurs perpétuera le souvenir de cette exposition, qui restera ouverte jusqu'au 4 septembre.

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ.

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et montaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2.
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

Vient de paraître chez MM. COSTALLAT & C^{ie}, éditeurs,

60, Chaussée d'Antin, Paris.

MAURICE LE BOUCHER — **Quatre mélodies** (poésies d'ALBERT SAMAIN)

I. *Larmes*. Prix net : 2 francs. — II. *Silence*. Prix net : 2 francs.

III. *Chanson d'été*. Prix net : 2 francs. — IV. *Tourment*. Prix net : 1 fr. 50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de **LA LIBRE ESTHÉTIQUE**

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Îles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudiel et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de **L'ART MODERNE**

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination.**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Composition et le Génie : *A propos du paradoxe d'Edgar Poe* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Sir Francis Seymour Haden (O. M.). — Le VII^e Salon des Indépendants (F. H.). — Musique russe : l'*Oiseau de feu* (M.-D. CALVOCRESSI). — Le Prix Jean Moréas. (O. M.). Publications Artistiques. — Concours du Conservatoire. — Institut des Hautes Études musicales et dramatiques d'Ixelles. — École de musique et de déclamation d'Ixelles. — École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek. — Petite Chronique.

La Composition et le Génie.

A propos du paradoxe d'Edgar Poe.

Dans la belle et complète traduction des poèmes de Poe que M. Gabriel Mourey vient de rééditer (1) et qu'il faut lire (car le poète américain est peut-être le seul de langue anglaise qui résiste à cette épreuve d'une transposition en français), j'ai retrouvé cette étrange page appelée *la Philosophie de la Composition*, et dont le sens est si subtil.

Vous la connaissez, n'est-ce pas? Edgar Poe s'amuse à démontrer le mécanisme de l'inspiration (et cela visiblement en haine de la fausse et molle inspiration échevelée du romantisme). Et pour mieux prouver sa thèse, il prend en exemple un des plus lyriques de ses chefs-d'œuvre : *le Corbeau*. Il le prend pour ainsi dire à l'envers, expliquant minutieusement chaque trouvaille par

(1) EDGAR POE : *Poésies complètes*, traduites par GABRIEL MOUREY. PARIS, *Mercury de France*.

une volonté éliminatrice, et goûtant, semble-t-il, une espèce de joie bizarre à dépouiller les vers et les images les plus suggestifs de tout ce qui nous paraissait leur mystère, pour en mieux accuser le caractère essentiellement déductif et mécanique.

A mon sens, cette page est une merveille d'ironie. Jamais ces pauvres bêtes traquées que sont les poètes lyriques n'ont mieux embrouillé les foulées qui mènent à leur gîte. Le raisonnement est d'une rigueur logique absolue et le ton d'une candeur persuasive. On s'y tromperait. Et après tout, beaucoup de gens s'y sont trompés, et ont cru qu'Edgar Poe avait composé ses poèmes et ses contes de cette manière-là, du dehors au dedans, froidement, impassiblement.

Or, c'est faux, mais d'une fausseté mitigée, et il faut beaucoup de perspicacité pour dissocier les deux éléments d'exactitude et de fantaisie qui sont fondus ensemble dans ce chapitre surprenant.

Il est constant qu'Edgar Poe fut un écrivain remarquable, en possession de tous les secrets de son métier, et cela d'une façon complète : je veux dire qu'il était aussi bien capable de les employer tous ensemble, avec cette prodigieuse rapidité d'intuition au sujet de leur choix et de leurs dosages, au moment de la création que de les expliquer ensuite au profane *comme si sa conscience avait minutieusement contrôlé chacun des milliers d'actes impliqués dans le travail*.

Et c'est ici, je crois, que nous touchons au point essentiel où le raisonnement de Poe, juste en tant que raisonnement, s'altère en vue de nous faire prendre le change.

Quant à moi, dit-il, je n'ai jamais eu la moindre difficulté à me rappeler les pas successifs de n'importe laquelle de mes compositions; et puisque l'intérêt d'une analyse ou d'une reconstitution est un *desideratum* tout à fait indépendant de tout intérêt réel ou imaginaire présenté par l'œuvre analysée, on ne considérera pas comme un manqué de décorum de ma part de montrer le *modus operandi* que j'ai employé pour la construction d'une de mes œuvres.

Il y a là une erreur de mots, une toute petite erreur de mots, volontaire. Il faudrait une autre expression que *rappeler*. Il est absolument impossible que Poe se soit *rappelé* les pas qu'il avait faits dans une composition, parce qu'il ne les savait pas en les faisant. Mais il est tout naturel et conforme à son tempérament qu'ils les ait, après, *reconstitués*. Ainsi un chef d'armée, dans une bataille de quelques heures, prend des décisions et envisage des mouvements des raisons desquels il ne peut se rendre compte que plus tard. Ses études préliminaires et ses méditations de tacticien lui permettent cette rapidité d'action, de même que les études et les méditations de l'écrivain lui permettent d'écrire en quelques minutes un poème qu'il faudrait un mois pour avoir composé par les moyens de la patience.

Dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*, Napoléon explique ainsi souvent ses batailles. C'est la même illusion, inconsciente chez lui, alors que chez Poe elle est voulue.

Le poète américain sait parfaitement qu'il ne savait pas, dans le feu du travail, les moyens qu'il employait. Mais il veut nous le faire croire, et comme il n'ignore aucune des ressources de la dialectique ni des recettes de l'homme de lettres, ni des trucs de l'artiste, il refait un tableau de l'élaboration consciente de son poème à *s'y méprendre*. Et il est bon, en effet, que s'y méprennent tous ceux pour qui inspiration est synonyme de folie. Il est bon qu'on leur montre la part de travail, de volonté, de patience, de logique qu'il y a dans l'œuvre lyrique. Qu'importe qu'ils la croient concomitante au travail lui-même, alors qu'elle lui préexiste, le suppose mais s'efface devant lui!

Par une suprême pudeur, Edgar Poe a tu le fait essentiel: l'inspiration. Et pour mieux le taire, il l'a dissimulé, truqué, rendu méconnaissable. Ainsi confondu avec l'artifice, la logique, la volonté, les ficelles littéraires, personne que les initiés ne peuvent plus le retrouver. Je discerne en ce paradoxe d'Edgar Poe quelque chose d'admirable. Il ne peut y avoir que deux sortes de lecteurs: ceux qui en croiront la lettre, soit qu'ils s'évertuent à composer des poèmes avec cette méthode, soit qu'ils se contentent simplement de continuer à méconnaître la poésie où qu'elle brille, et ceux qui en comprendront l'esprit et qui devineront la subtile et délicate *intention* du grand conteur américain.

Il s'agissait, avant tout, de sauvegarder le génie de

toute attaque, de toute niaise explication plus offensante qu'une attaque. Dire la vérité, — c'est-à-dire que le génie demeure (par la prodigieuse rapidité avec laquelle il met en œuvre les éléments de l'imagination, et par la déconcertante sûreté de ses résultats) en dehors de toute comparaison avec les démarches du talent et les méthodes du travail, — voilà quelle était la tentation à éviter. La majorité des hommes ne peut supporter qu'on lui parle de l'existence du génie, cela l'offense.

Mais comme il était adroit de sembler entrer dans ses vues et, pour sauver le saint des saints, d'en livrer la figuration ironique, ici le mannequin du *Corbeau*, en se déclarant soi-même un *histrion littéraire*!

Mais nous, ses amis, ne soyons pas dupes. Et, au contraire, gardons de la reconnaissance à Edgar Poe pour la façon nouvelle dont il a déplacé le malentendu.

Certes le *Corbeau*, comme ses beaux poèmes, comme ses meilleurs contes, est d'une construction parfaite. Mais cette rigueur, cette science, ces gradations subtiles, cet art, en un mot, cet art raffiné et impeccable, vous les retrouvez dans ses productions les moins intenses, les moins émouvantes. L'écrivain veillait toujours quand le poète n'était pas visité par l'au delà. Et l'écrivain fut un des plus conscients et des plus habiles de la littérature.

Que resterait-il cependant de lui s'il n'avait été que cela? Son ardeur triste, ses suggestions infinies, sa ferveur mystique pour les idées, le magnétisme de pureté qui imprègne ses plus angoissantes imaginations, voilà qui échappera éternellement aux explications des commentateurs de textes.

FRANCIS DE MIOMANDRE

SIR FRANCIS SEYMOUR HADEN

Nous avons annoncé dernièrement la mort de Seymour Haden, le doyen des aquafortistes britanniques, et signalé la grande part que prit l'artiste à la renaissance de la gravure en Angleterre. Par ses travaux et par son influence il mérite d'être mis en parallèle avec l'illustre graveur Bracquemond, et c'est avec raison qu'on voulut, en février 1909, à Paris, par une exposition qui réunit fraternellement l'œuvre intégral des deux maîtres, leur rendre à tous deux un hommage égal.

De même que Bracquemond, qui résuma dans un livre excellent, *Du Dessin et de la Couleur*, édité en 1883, les principes directeurs de son art, Seymour Haden laisse dans ses écrits le précieux enseignement de son expérience et de ses recherches. Une lettre publiée en 1864 par Philippe Burty contient d'admirables préceptes. C'est le bréviaire d'une vie de labeur, d'intellectualité et de noblesse.

« Selon moi, dit-il entre autres, les facultés artistiques sont innées et ne s'acquièrent point. L'art est une émanation morale et intellectuelle que l'étude peut développer mais ne saura faire naître.

« Ce qui prouve que l'art est inné, c'est que l'œuvre de chaque

maître a son caractère tout spécial et qu'il ne ressemble en rien à l'œuvre de tel autre maître de force égale. Voyez Velasquez, le Titien, Raphaël, Rembrandt, Dürer. Que peut-il y avoir de plus divers que la manière dont chacun de ces maîtres aurait interprété la même chose? N'est-il pas évident que cette conception individuelle était innée et qu'aucun précepte, aucun exemple, n'auraient pu la produire? L'enseignement académique peut fournir les disciples d'une école établie, école basée sur les données d'un goût éphémère, mais il ne saurait produire un artiste original. Au contraire, il entraverait son développement. Je suis donc ennemi déclaré des académies comme écoles d'art. Je m'oppose « aux préceptes et à la pratique de l'art » tels qu'elles les enseignent. Je crois que toute originalité doit succomber sous le poids de leur influence; qu'elle doit nécessairement assimiler un artiste à l'autre, et que, avec les éléments ainsi réunis, elles ne forment que ce détestable ensemble qu'on appelle vulgairement « école ». C'est l'artiste, au contraire, qui doit se créer son école. Celui qui possède la faculté artistique, qui aime la nature telle que lui, et lui seul, la sent et la voit, celui-là est artiste; il ne lui reste plus qu'à chercher lui-même les moyens d'interpréter ses impressions, et il les trouvera dans les champs, dans les rues, partout.

« Je crois aussi que le véritable sentiment artistique n'est donné qu'aux natures élevées; que l'esprit vulgaire ne saurait produire le beau, comme l'esprit déloyal ne saurait trouver le vrai. Les productions artistiques reflètent l'âme de l'artiste; vous y voyez tour à tour toutes les passions humaines. Ce sont des hommes qui défilent devant vous dans leurs œuvres.

« Quant à la pratique de l'art, je n'accorde qu'une place secondaire à la supériorité technique, et à toutes ces qualités qui se communiquent par l'enseignement et qui sont, par conséquent, à la portée de tout le monde. L'artiste doit se rendre maître du procédé au point de donner une forme à sa pensée. Qu'il aille trop loin, et les moyens deviendront le but; les sentiments et la pensée, au lieu de dominer, seront emportés par la facilité. Je ne fais aucun cas non plus d'un travail minutieux. L'élaboration d'un détail absorbe du temps. Dépenser beaucoup de temps sur un tableau, c'est affaiblir sa conception, enterrer son inspiration. Le premier jet émane de l'artiste, l'élaboration est la part de l'ouvrier. C'est ainsi que les grands maîtres travaillaient rapidement, sentant que le feu sacré se consume vite. Ils n'attendaient pas que le flambeau divin s'éteignît, une nouvelle torché les éclairait déjà. »

Seymour Haden, à la même époque, écrit spécialement à propos de l'eau-forte :

« Donc, l'art étant une puissance intellectuelle et non pas seulement une faculté imitative, il importe fort peu de quel procédé nous nous servons. Je crois que la pointe vaut le crayon, comme la brosse vaut le ciseau; mais il faut nous en servir en peintre, non en graveur; en poète, non en artisan. Il faut être poète et peintre, l'un et l'autre, maniant la pointe parce que c'est celle-là qui par hasard se trouve sous nos mains. Ainsi maniée, la pointe devient un interprète vivant et le simple trait une expression intelligente. Les eaux-fortes des maîtres sont empreintes d'une individualité aussi forte que leurs tableaux. Ceci prouve, selon moi, que l'eau-forte, comme la peinture, est un art véritable. Il faut être d'une académie pour nier le fait et pour déclarer, comme je l'ai entendu un jour : « Au diable l'eau-forte ! Cela n'est qu'un enfant bâtard de la peinture et de la gravure. »

M. Gustave Geffroy, en reproduisant ces pages dans la préface du Catalogue de l'exposition à laquelle nous avons fait allusion, analyse avec sa subtilité et sa précision habituelles l'œuvre du maître. Celle-ci est essentiellement et « délicieusement » anglaise. Elle embrasse tout ce qui, en Angleterre — jardins de Kensington, manoirs féodaux, églises revêtues de lierre, petites villes à la silhouette réfléchie par la Tamise, parcs, rivières, ponts, cottages, moulins, sentiers, prairies, ports, quais, bateaux — charme l'œil et fixe la physionomie pittoresque du pays. L'artiste n'est sorti de chez lui que pour graver exceptionnellement une vue d'Amalfi, quelques aspects de Mont-Saint-Michel, de la jetée de Calais, des rives de l'Amstel, de vieilles murailles espagnoles et des jardins de Cintra. « Il a, écrit-il, longuement contemplé les choses, il les a vues et il les a rêvées, il les a étudiées aussi par de nombreux dessins, attentifs, jolis et un peu timides, et voici que sur son cuivre sa pointe de graveur devient hardie et expressive, indique finement et légèrement les lointains, formule vigoureusement les formes essentielles, enveloppe d'une clarté blonde les masses noires et veloutées qui sont sa marque d'artiste et de graveur. Personne n'a davantage et mieux pratiqué que lui ce que l'on nomme l'art des sacrifices. Il sait ce qu'il veut montrer, et il le montre. Le reste, il le montre aussi, en le suggérant par la finesse incisive, par la sûreté de quelques linéaments entre lesquels le blanc du papier crée de l'espace et de la lumière. Son œuvre est un choix perpétuel, il révèle, il cache, il réunit sur la petite surface de son cuivre tous les traits, tous les modèles qui doivent donner l'essentiel et l'illusion des spectacles délicieux devant lesquels son esprit d'artiste a été spectateur enthousiaste avant de devenir un metteur en scène inspiré. »

L'Angleterre est le paradis des arbres. Qui n'a été frappé de leur beauté, de leur port majestueux, du développement qu'ils acquièrent dans un pays où on les laisse croître librement sans les dépouiller de leurs basses branches? Sensible à tous les détails du paysage, Seymour Haden a, mieux que personne, exprimé leur caractère.

« Il connaît admirablement la structure de l'arbre, son squelette et sa musculature, sa parure de branches et de feuilles, fait observer M. Geffroy. Il a pour l'arbre une dévotion particulière, il adore sa puissance ou sa grâce, sa jeunesse ou sa vieillesse, son espoir de printemps ou sa résignation d'hiver. Que ce soit le chêne, le peuplier, le sapin ou le saule, il lui restitue, par ses traits aérés et ses modèles souples, sa physionomie véridique. »

On jugera, à ces quelques remarques, de tout ce que l'art du maître défunt contient d'amour pour la nature et de volonté dans l'expression. M. Geffroy le résume en deux mots : « Il est coloré et atmosphérique. » Quel plus bel éloge pour un artiste dont l'idéal fut de traduire par les simples moyens du noir et du blanc les émotions que lui faisait ressentir la beauté des sites?

G. M.

Le VII^e Salon des Indépendants.

Le Salon des *Indépendants* justifie pleinement les sympathies que ce groupement de jeunes a su mériter par ses précédentes expositions. Il faut admirer son allure crâne et généreuse, et le travail plein de bonne humeur, l'effort intrépide qu'on y sent. Certes, voilà de quoi nous dédommager de tant de Salons, je ne dis pas insignifiants, mais gris, poncifs, guindés, moroses, trop sages qui se sont succédé cette année au Musée moderne. Voici

de vrais jeunes, dont quelques-uns ne le sont plus tout à fait d'âge, mais qui déploient tous une verve entraînante, se frayent des voies diverses, avancent avec audace et composent des œuvres où la sève et le sang semblent couler en se mêlant. Ce n'est pas à dire que ce Salon soit cousu de chefs-d'œuvre. Je pense même qu'on aurait peine à trouver, dans le grand nombre de toiles dont il s'orne, une œuvre qui méritât d'être appelée parfaite. Et, à côté de tant de qualités que j'énumerais tout à l'heure, voilà justement le défaut capital de la plupart des peintres de ce Salon : aucun ne paraît tendre à la perfection, presque tous semblent ignorer que la perfection en art est le but suprême vers lequel chacun doit orienter ses efforts, et que la véritable grandeur de l'artiste se reconnaît à la portée hautaine de ses aspirations.

A vrai dire, s'il y a au Salon des *Indépendants* beaucoup de promesses, s'il offre les plus heureux présages, il faut cependant regretter qu'il n'y ait là, sauf de rares exceptions, que des promesses. On croit se trouver devant une série d'ébauches, de projets et d'esquisses; presque rien n'est poussé, mûri, mûri. On ne sait si l'artiste s'est arrêté, après les premiers coups de pinceau, de peur de gêner son œuvre par des soins trop insistants, ou s'il ne nous montre des projets bien ébauchés qu'afin de nous donner un avant-goût de l'excellence de l'œuvre future. On sera tenté de se rallier à la première idée, si de temps à autre quelques-uns d'entre ces peintres ne venaient nous prouver qu'ils sont de taille à tenir leurs promesses. C'est le cas pour M. Jefferys, dont j'ai eu l'occasion de signaler la belle toile : *les Préparatifs de fête*; pour M. Edmond van Oifel, encore, notamment, qui expose une bien curieuse toile, *la Chatte*, où le peintre s'est dévoué d'une certaine lourdeur qui déparaît jusqu'à sa peinture. Dans ces deux tableaux, on sent une volonté qui se manifeste; ce ne sont pas seulement des sensations plus ou moins exprimées. C'est pensé autant que senti, c'est médité et voulu, et c'est aussi d'un travail plein de verve et d'imprévu. Il y aurait maintes réserves à faire au sujet de ces deux œuvres; entre autres, dans la première, on souffre difficilement d'une négligence d'exécution, que le peintre a soin de ne pas dissimuler, le coloris est assez crayeux, assez blafard par endroits; dans la deuxième on aimerait, à côté de la belle décision qui s'y manifeste, plus de piquant, une allure plus mouvementée. Mais sommes-nous jamais sûrs que ce qui nous paraît manquer dans une œuvre n'y est pas en réalité contenu, exprimé autrement, peut-être mieux que nous ne pouvons le concevoir?...

À côté de ces tableaux qui me paraissent dominer, d'autres encore se recommandent par le caractère de volonté qu'ils révèlent, notamment le *Nu* très original de M. Frison, traité avec style dans une tonalité un peu sourde; le tableau de M. Paerels, *Au Balcon*, malgré son coloris lâché, est une œuvre bien construite qui fait présumer chez son auteur une préoccupation de mise en page à laquelle ce peintre ne nous avait pas accoutumés jusqu'ici. Il y a encore M. Thévenet, avec un *Intérieur* et un *Coin de jardin* d'une jolie poésie, quelques Patterson, qui ne sont pas des meilleurs, cependant, que cet artiste ait produits. Enfin, parmi les bons paysages de ce Salon, il faut citer les fugitives et fines impressions de M. Van Coppenolle, et quelques suggestives pages de MM. Lanthoine, Bastien, Coppieters, De Man, Martinez, Parent, Jelley.

F. H.

MUSIQUE RUSSE

L'Oiseau de feu, conte dansé,
par M. IGOR STRAVINSKY.

L'an dernier, ayant à parler, dans le *Mercur de France*, de l'avenir de la musique russe, j'avais été conduit à aboutir à des conclusions, sinon pessimistes, du moins assez dubitatives quant à l'orientation future de l'école à laquelle nous devons, après les œuvres de Glinka, celles de Balakirew, Rimsky-Korsakow, Moussorgsky et Borodine. Et, en effet, exception faite de quelques représentants de la génération moyenne, comme par exemple M. Serge Liapounow, M. Liadow et M. Glazounow — avant que celui-ci n'ait cédé à l'influence allemande — il était difficile de découvrir, parmi les musiciens russes contemporains, de véritables disciples, des continuateurs de la grande pléiade qui fit la gloire nationale. Certes, des tentatives souvent estimables, parfois véritablement intéressantes, sont à signaler; mais elles laissent plutôt l'impression de quelque inquiétude, d'une recherche sans but précis; l'école russe paraissait comme désorientée et prête, faute de mieux, à se mettre à la remorque des écoles étrangères : situation à coup sûr déplorable et que devaient particulièrement regretter tous ceux d'entre nous qui sûrent priser à sa juste valeur la musique russe proprement nationale. Elle semblait d'autant plus anormale que les ressources nouvelles dues à l'adoption du style des airs populaires slaves ou orientaux, avec leurs gammes, leurs rythmes, leurs accents multiples et mobiles, s'avèrent fécondes, et, malgré la richesse d'idées et de métier des artistes de la grande génération, aucun d'eux n'en a épuisé les possibilités. Certes, une transformation quelconque, une assimilation, une stylisation plus grandes étaient à prévoir; mais, tout en la prévoyant, on ne la voyait point prochaine et l'on se disposait à attendre, patiemment, que les faits montrassent si les maîtres russes avaient, oui ou non, fermé la route à tous ceux qui viendraient après.

Or, voici que s'est manifesté un nouveau musicien, un jeune homme de vingt-huit ans, qui, tout en étudiant le droit, s'était mis à travailler la musique avec Rimsky-Korsakow, dont il est le plus jeune élève. Il se nomme Igor Stravinsky, et sa première œuvre, une symphonie, a été jouée en 1907 à Saint-Petersbourg. Depuis, il a produit diverses compositions, parmi lesquelles un tableau symphonique, *Feu d'artifice*, plein de verve et d'éclat, mérite une mention particulière. Aujourd'hui il a présenté au public parisien sa partition de *L'Oiseau de feu*, un ballet fantastique dont le sujet est dû à Michel Fokine.

Voici enfin une œuvre dont la descendance est manifeste : une œuvre franchement nationale tant par l'esprit que par la qualité de la musique et qui, néanmoins, reste assez indépendante, assez libre de style pour qu'il soit impossible d'alléguer, même après le plus superficiel des examens, qu'on se trouve en présence d'un de ces imitateurs dont les erreurs avaient provoqué, à n'en pas douter, la réaction antinationale parmi les musiciens russes. Voici un compositeur qui ne subit ni l'influence de Brahms, ni celle de Strauss, ni celle de Tchaïkowsky, ni celle de Max Reger; qui s'est nourri de la substantifique moelle russe, n'est pas sans avoir profité des dernières conquêtes de l'École française moderne et nous apparaît doué d'une claire et forte personnalité. Il connaît à merveille son métier, et l'invention aussi bien que le style instrumental de *L'Oiseau de feu* sont de premier ordre. Le même éclat, le même pittoresque profondément musical, le même goût des

sons qui chatoient et touchent par leur beauté intrinsèque et leur sens vrai plutôt que par leurs prétentions à la rhétorique, le même sentiment de l'atmosphère — en un mot les qualités mêmes qui nous rendent chers les grands musiciens russes — je les retrouve dans l'*Oiseau de feu*, et je ne doute pas que M. Stravinsky ne se montre un jour capable d'arriver aussi à l'émotion profonde de *Thamer*, d'*Antar* ou des symphonies de Borodine. Il compose en ce moment un opéra dont le texte est tiré de ce conte d'Andersen, si touchant, qui a nom *le Rossignol*, et par là nous aurons l'occasion de le juger sous un nouvel aspect. Mais ce que, pour l'instant, on peut dire sans excès d'enthousiasme, c'est que, parmi tout ce qui a paru de musique en Russie ces dernières années, il n'est rien de plus significatif, de mieux orienté et de plus intéressant que l'apport de ce jeune musicien. Puisse-t-il, comme je l'espère, être un grand artiste et l'annonciateur de toute une nouvelle pleiade qui, ayant compris la leçon que donnent les œuvres des maîtres russes, prêchera d'exemple à son tour et sera, elle aussi, l'honneur de l'art russe.

M.-D. CALVOCORESSI

LE PRIX JEAN MORÉAS

La mémoire de Jean Moréas survivra non seulement en des poèmes aux rythmes harmonieux mais aussi dans une institution littéraire qui témoigne du constant intérêt que portait le poète aux efforts des jeunes littérateurs. Dans son testament, qui fut ouvert ces jours-ci, Jean Moréas, après diverses libéralités, a inscrit cette clause :

« Ce qui restera de la fortune de mon père et de mes droits d'auteur pour mes livres, comme pour les représentations d'*Iphigénie* et d'autres ouvrages, doit servir, chaque fois qu'il y en aura, à donner une somme de 2,000 francs comme prix, tantôt à un recueil, tantôt à une pièce en vers.

Je prie MM Barrès et Henri Rignier de vouloir bien accepter l'organisation de ce concours. »

Cette fondation, dont les clauses seront arrêtées prochainement, est digne du grand cœur de l'écrivain. Elle a inspiré à M. Georges Le Cardonnell un joli article publié par *Paris-Journal* et dont nous détachons ce fragment :

« Pour Jean Moréas, la vie fut comme un long banquet platonicien où il ne cessa de parler, d'un ton familier, de littérature. Trois jours avant sa mort, c'est encore de littérature qu'il parla à Maurice Barrès. Quand il prononça alors : « Il n'y a pas de classiques et de romantiques, c'est des bêtises », il semble bien, comme Maurice Barrès l'a dit dans son discours au Père-Lachaise, que Jean Moréas donna à ce moment son testament littéraire.

Il ajouta : « Je regrette de n'être pas mieux portant pour l'expliquer. »

Cette explication, il l'avait déjà fournie dans *Esquisses et Souvenirs*. Jean Moréas citait alors ce cri de Maurice Barrès dans *le Voyage de Sparte* :

« Je reconnais les Grecs pour nos maîtres. Cependant il faut qu'ils m'accordent l'usage du trésor de mes sentiments. Avec tous mes pères romantiques, je ne demande qu'à descendre des forêts barbares et qu'à rallier la route royale, mais il faut que les classiques à qui nous faisons soumission nous accordent les honneurs de la guerre, et qu'en nous enrôlant sous leur discipline

parfaite, ils nous laissent nos riches bagages et nos bannières assez glorieuses. »

Et Jean Moréas ajoutait :

« Nous sommes tous plus ou moins romantiques. Et quant à ces bannières, gardons-les ! Mais que le souffle d'Athènes dispose leurs plis selon le *seul rythme* qui pourrait néanmoins avoir des nuances et des modalités ! »

Jean Moréas apparaît là comme le conciliateur du classicisme et du romantisme. Il avait déjà réalisé au plus haut point cette conciliation dans *les Stances*. Ce ne fut d'ailleurs jamais l'esprit des romantiques qui lui fit horreur, mais le désordre de leur langue. Jean Moréas pensait, comme tous les vrais écrivains, qu'une œuvre ne triomphe du temps que par le style. Il y a les œuvres qui ont du style et celles qui n'en ont pas : les premières seules comptent. Il a écrit : « L'appelle *style*, une façon haute de concevoir et d'exprimer simultanément et avec force — non quelque tour de main capable d'éblouir les demi-connaisseurs. »

Il a dit aussi que dans la prose, plus que dans la poésie peut-être, la convenance entre le style et les matières traitées est indispensable.

Tels furent les principes littéraires, en somme très simples, de Jean Moréas. Ce sont ceux qui se dégagent de la lecture des pures œuvres françaises.

Si l'on y regarde bien, ils ne ferment aucune voie, mais à leur lumière on peut distinguer les œuvres qui appartiennent vraiment à la littérature de celles qui n'ont que l'ambition de l'approcher ; celles qui triompheront du temps de celles qui ne survivront pas à leur auteur. »

On ne pourrait caractériser avec plus de précision et de clarté l'art de Moréas.

O. M.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

L'*Illustrirte Zeitung* de Leipzig, l'un des périodiques les plus élégants et les plus répandus de l'Allemagne, consacre à l'Exposition universelle de Bruxelles, et spécialement à la participation allemande, un numéro luxueusement édité qui contient une foule de documents graphiques et littéraires intéressants. Signalons parmi les premiers la reproduction en couleurs du portrait du Roi spécialement exécuté pour la revue par M. Julius Kraut, celle du tableau mural de M. Hugo Vogel *Prométhée offrant le feu à l'humanité* qui décore le hall de l'Industrie germanique, les portraits des personnalités directrices, de nombreuses vues de l'Exposition et de divers sites de la Belgique ; parmi les seconds, un conte de M. Camille Lemonnier, *Mietje Holshelm, des Promenades à travers la Belgique* de M. Carl Lahm, *l'Allemand à l'Exposition de Bruxelles* par M. A. Drossong, *l'Expansion belge* par M. P. Mussche, etc.

Le fascicule et ses nombreuses illustrations font honneur à l'industrie typographique allemande et spécialement à l'éditeur, M. J.-J. Weber.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Déclamation (jeunes gens : classe de M. CHOMÉ). — 1^{er} prix avec distinction : M. Heynsbergen ; 4^{er} prix : M. Dewolf ; 2^e prix : M. Maury ; accessit : MM. Lamarche, Limet et Roger.

Déclamation (jeunes filles : classe de M^{me} NEURY-MAHEU). — 1^{er} prix avec distinction : M^{lles} Cajot et Latour ; 1^{er} prix : M^{lles} Vanderstraeten ; 2^e prix : M^{lles} Vissoul et De Pau ; accessit : M^{lles} Pérignon.

Déclamation (diplôme de virtuosité). — Le diplôme a été accordé à l'unanimité aux deux concurrentes, M^{me} Boine et M^{lles} Leroy.

Institut des Hautes Études musicales et dramatiques d'Ixelles.

RÉSULTATS DES CONCOURS DANS LES BRANCHES LITTÉRAIRES, ORATOIRES ET DRAMATIQUES

Diplôme d'études littéraires et oratoires (degré moyen) avec grande distinction : M^{lles} B. Patigny, P. Lamy et M. Flameng (professeurs : M^{lle} BIERNÉ, MM. P. CORNEZ, D^r G. DANIEL, H. LIENRECHT).

RÉSULTATS DU CONCOURS D'ART THÉÂTRAL

2^e prix avec distinction à l'unanimité : M^{lle} Marguerite Flameng (classe de M^{lle} GUILLEAUME); 1^{er} accessit à l'unanimité : M^{lle} Berthe Patigny; 1^{er} accessit : M^{lles} Elisa Wallet et Paul Lamy.

École de Musique et de Déclamation d'Ixelles.

RÉSULTATS DES CONCOURS DE DICTION ET DE DÉCLAMATION

Classes de M^{lles} MOHR et DU TILLY (cours préparatoires 1^{re} et 2^e années). (Sections A, B, C) : 1^{re} distinction avec mention spéciale : M^{lles} Renson, Ledruk, Flick et Carpentier; 1^{re} distinction : M^{lles} Onclinx, Demeuse et Pérès.

CONCOURS PUBLICS

1^{re} distinction avec mention spéciale : M^{lle} Régina Verbist (classe de M^{lle} GUILLEAUME).

École de Musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek.

RÉSULTATS DES CONCOURS DE 1910

Chant individuel (hommes : professeur, M. DEMEST). — Médaille avec félicitations du jury : M. Ernest Servais; médaille : M. Maurice Lits; 1^{er} prix : MM. Jean Schols, Edouard Steels, Arthur Cheyns; 2^e prix avec distinction : M. Léon Ghiot; 1^{er} accessit : M. Georges Vandendfonteyne.

Chant individuel (demoiselles, cours supérieur. Professeur : M^{me} CORNELIS-SERVAIS). — 1^{re} Division. — 1^{er} prix avec grande distinction *ex aquo* : M^{lles} Marguerite De Bruycker, Eugénie Vanganswinkel; 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} Gabrielle Piette; 1^{er} prix : M^{lles} Emma Carreau, Emilie Requilé, Madeleine Dumontier; 2^e prix : M^{lles} Germaine Beutier, Martha Jongen; 1^{er} accessit : M^{lles} Lina Pollard.

Duos. — Prix offert par M^{me} Huart : M^{lles} Emma Carreau et Marguerite De Bruycker.

Chant individuel (demoiselles, cours inférieur).

1^{re} Division : Professeur : M^{lle} LATINIS. — 1^{er} prix : M^{lles} Rachel Vander Bruggen, Lucienne Tordoir; 2^e prix : M^{lle} Alice Dumonceau; 1^{er} accessit : M^{lle} Germaine De Beukelaer.

Professeur-adjoint : M^{lle} POIRIEU. — 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} Françoise Naeyaert; 2^e prix : M^{lle} Johanna Nyssens; accessit : M^{lle} Eveline Brulé-Pérès.

PETITE CHRONIQUE

Une erreur s'est glissée dans notre article de dimanche dernier, intitulé : « L'Art belge au XVIII^e siècle. » Page 218, ligne 82, au lieu de « Lucas de Leyde » il faut lire « Heemskerck ».

La musique à l'Exposition :

Aujourd'hui, dimanche, à 2 1/2 heures, deuxième journée du grand festival de musique allemande sous la direction de M. Fritz Steinbach, directeur du Conservatoire de Cologne, avec le concours

de l'orchestre de la ville de Cologne et des chœurs mixtes du Gürzenich (400 exécutants).

A 8 heures du soir, concert de la Société royale la *Légit*, avec le concours de M^{lle} Housman, cantatrice, de MM. E. Dejardin, baryton, M. Dambois, violoncelliste, et F. Mawet, organiste.

CONCERTS POPULAIRES. — M. Sylvain Dupuis a fixé dès à présent les dates de ses concerts de la saison prochaine, qui auront lieu respectivement les 19-20 novembre 1910, 21-22 janvier, 18-19 février et 25-26 mars 1911.

L'*Œuvre des artistes* de Liège organisera au Palais des Beaux-Arts, du 4 septembre au 15 octobre prochain, une importante exposition rétrospective de l'affiche illustrée, exposition où apparaîtront les meilleures et les plus typiques œuvres du genre.

Des représentations du *Cloître*, le beau drame de M. Émile Verhaeren, seront données prochainement dans les ruines de l'Abbaye de Villers. *Paris-Journal* dit à ce propos :

« Ce sera, sans doute, un élément d'émotion d'entendre les vers sonores du grand poète parmi ces pierres que le mauvais goût des abbés qui se sont succédé n'a pas réussi à dépouiller du clair symbole de l'architecture romane, que les premiers disciples de saint Bernard et l'apôtre de Clairvaux lui-même imposèrent à leurs monastères. Les Gueux et les paysans de 1794, à l'appel de la *Marseillaise*, qui frissonnait dans les plis du drapeau tricolore, se levèrent en masse, chassèrent les moines et mirent l'Abbaye au pillage. Il est remarquable que c'est l'armée républicaine qui défendit l'Abbaye contre ses envahisseurs. D'ailleurs, un décret promulgué par le Directoire (15 fructidor an IV) fit dresser l'inventaire des richesses artistiques de l'Abbaye et octroya une pension aux moines. Depuis, après des avatars divers, l'Abbaye de Villers est devenue propriété nationale, et il faut dire que les restaurations qu'on y a faites n'ont pas peu contribué, tout en ruines qu'elle soit, à lui restituer ce caractère de puissance et ce cachet de mysticisme et d'élégance qui caractérisent les anciens monastères.

Selon le rite inauguré à Saint-Wandrille, pour le *Macbeth* de Maurice Maeterlinck, la pièce sera « itinérante », c'est-à-dire que chacun des actes sera joué dans la partie de l'Abbaye appropriée.

Ajoutons enfin qu'un certain nombre des représentations seront publiques, et que l'on compte sur la présence du roi Albert et de la reine Elisabeth. »

Sous le titre *le Temple profané*, M. R. Feibermann, rédacteur à *l'Indépendance belge*, vient d'écrire une pièce en un acte où la chorégraphie joue le principal rôle et qui fournira au metteur en scène le prétexte à d'intéressantes reconstitutions de danses antiques. C'est M. Jean du Chastain qui compose la musique du *Temple profané*. L'artiste ne s'est manifesté jusqu'ici que comme pianiste de valeur et comme chef d'orchestre habile. Mais nous ne serions pas surpris que la partition à laquelle il travaille révélât en lui un compositeur excellentement doué : quelques œuvres vocales et un poème symphonique inédit que nous entendîmes récemment nous en donnent l'espoir.

De Paris :

M. Jacques Rouché, directeur de la *Grande Revue*, dirigera l'hiver prochain le Théâtre des Arts, ce qui nous promet une saison exceptionnellement intéressante. Car M. Rouché fera, — faut-il le dire? — de l'art, et non du commerce. Pour réagir contre les principes des décorateurs actuels, il commandera ses décors à des artistes tels qu'Albert Besnard, Maurice Denis, Georges Desvallières, Georges d'Espagnat, etc., qui tous s'ingénieront à modifier et à améliorer l'esthétique de la décoration théâtrale. M. Durec, artiste de talent et d'expérience, sera le metteur en scène de ces spectacles d'art, où l'on jouera des œuvres de poètes et d'écrivains de premier ordre. Il est question, pour l'inauguration, d'une œuvre inédite due à un auteur universellement célèbre... Mais ne soyons pas indiscret.

C'est l'œuvre d'un de nos compatriotes, *la Conquête d'Athènes*, par le comte Albert du Bois, qu'inaugurera la saison d'hiver au théâtre Sarah-Bernhardt.

Le *Gil Blas*, qui poursuit auprès des hommes de lettres, et spécialement des auteurs dramatiques, son enquête sur leurs travaux en cours et sur celles de leurs œuvres destinées à voir prochainement le jour, annonce qu'une comédie de M. Paul Hervieu, *le Masculin*, sera représenté l'hiver prochain ou le suivant au Théâtre-Français, dont l'administration a accepté également une pièce de M. Henry Bernstein intitulée *Après moi*; que l'Odéon représentera dès le mois d'octobre *le Bonheur* de M. Albert Guinon; que le Gymnase jouera *l'Irrégulière* de M. Edmond Sée, auteur des *Miettes* et de *l'Indiscret*; que M. Alfred Capus achève pour la Porte-Saint-Martin une pièce en quatre actes, *l'Aventurier*; que M. André Rivoire destine à la Comédie-Française un acte en vers, *l'Oiselet*.

Il y a, on le voit, du pain sur les planches !

Parmi les livres annoncés, citons une étude sur *Dostoïewski* de M. André Gide, *Greco ou le Secret de Tolède*, par M. Maurice Barrès, *Un monde qui finit* et *l'Archiprêtre de Hita*, deux essais critiques et historiques de M. Laurent Tailhade.

Pour remplacer Jules Renard à l'Académie Goncourt on parle de MM. Jean Ajalbert, Paul Adam et Léon Frapié, entre lesquels paraît se circonscrire la lutte. On assure que M. Paul Margueritte a l'intention de présenter une candidature féminine, mais celle-ci n'aurait, semble-t-il, guère de chance d'être accueillie, le legs Goncourt n'ayant pas prévu le cas.

Le Commissaire Général des Beaux-Arts à l'Exposition du Centenaire de la République Argentine, Dr R. Ligotto, nous prie de faire savoir aux intéressés que seule l'Exposition internationale organisée sous les auspices du Gouvernement, et que nous avons annoncée, a un caractère officiel. Les adhésions sont reçues exclusivement au Commissariat général, rue Cangallo, 827, à Buenos-Ayres, et dans les Légations argentines à l'étranger, ainsi qu'auprès des commissions nommées par le gouvernement des États adhérents ou par celui de la République argentine. On peut, enfin, s'adresser à Paris à M. Ernest de la Careova, avenue de l'Opéra, 32.

Statuomanie. Du *Matin* :

Victorien Sardou répétait volontiers : « Quelle idée d'avoir élevé la statue de Jules Simon place de la Madeleine!... C'est enlaidir un des plus jolis endroits de Paris ! » Et tout le monde était de son avis. C'est pourquoi sur cette même place de la Madeleine, vis-à-vis de la statue de Jules Simon, s'élèvera un de ces quatre matins celle de Victorien Sardou.

On nous promet pour bientôt : Puvis de Chavannes, au jardin de l'Alma; Beethoven, au Ranelagh; le docteur Péan, au boulevard de Port-Royal; Émile Zola, place Dauphine; Stendhal, square Louvois; M^{me} de Staël, boulevard Malesherbes; Cabanel, au parc Monceau; Arthur Ranc, place des Martyrs; Clovis Hugues, aux Buttes-Chaumont, et Louise Michel, place des Abbesses — parfaitement ! Il est même question d'une statue de notre regretté confrère Homère, pour le boulevard Saint-Germain.

Evidemment, c'est une façon de repeupler comme une autre, d'autant plus que ces hommes et ces femmes de bronze font des

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1811, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

petits; c'est ainsi qu'un rejeton du Victor-Hugo de la place du même nom verra prochainement le jour au Palais-Royal. Ceci nous fera deux Victor Hugo à Paris... Maintenant, vous me direz qu'il serait beaucoup moins extraordinaire de voir des Hugo de pied sur toutes les places que le plus caché et le moindre des bustes de Tartempion qui poussent partout comme des champignons.

M^{me} Henri de Régner (Gérard d'Houville) a égrené dans le *Gaulois* un joli chapelet de souvenirs à propos du *Trust* de M. Paul Adam. Nous en détachons le morceau suivant :

« Le livre débute à Los Dados, dans l'île de Cuba... Je ne suis jamais allée dans cette île, où mes parents sont nés et que je vois dessiner, sur les cartes et le bleu peint des mers, sa forme paresseusement incurvée de hamac. C'est ainsi que, dans mes rêves, l'île natale se balance, mollement suspendue sur un vague azur et berçant les souvenirs qui m'ont été transmis, et aussi mes rêves.

Sur cette île, j'ai lu de vieux livres, des lettres de M^{me} Merlin ou des Mémoires de Moreau de Jonnés, et ces livres presque dix-huitième, très proches de Paul et Virginie, s'accordent avec les belles choses qui m'ont été contées, car, si loin, on changeait peu. Avec M. Paul Adam, j'arrive dans l'île moderne, dans un coin des Antilles telles qu'elles sont à présent, américanisées; on y travaille, on y creuse les monts, on y fouille le sol et, parmi tous les fruits de l'île succulente, je vois les inventeurs, les ingénieurs, les héros du *Trust* y faire mûrir les fruits éblouissants et lumineux de l'électricité, éteignant les feux naturels de ces cocuyos ou vers-luisants ailés, que les jeunes créoles posent quelquefois, terrestres étoiles, dans la nuit de leurs cheveux.

Je vois, avec Paul Adam, la Cuba du *Trust* et des travaux de Los Dados et je ne la reconnais plus; et je songe aux plantations de jadis, sucreries ou caféières, où vivaient mes aïeules d'une façon presque patriarcale et où, parmi leurs nègres heureux et encore soumis, elles cultivaient, au milieu de la flore exotique, surabondante, embaumée et merveilleuse, de petites fleurs chères à leur cœur... des fleurs de France. »

Sottisier :

Tous deux furent arrêtés. Leur culpabilité n'ayant pu être établie, ils furent néanmoins relaxés. *La Liberté*, 8 juillet.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pittoresque de la Belgique: **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

HOUFFALIZE peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, emus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture.
Sculpture. Philosophie. Histoire.
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grottesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claude et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de **L'ART MODERNE**

JEAN DOMINIQUE. — **L'Irre et l'Imagination.**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Com mission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles
et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition
de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes.
Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Manet (THÉODORE DURET). — Romanciers et Conteurs belges (FRANCIS DE MIOMANDRE). — A l'Exposition de l'Art belge au XVII^e siècle (Ch. V.). — Au Cercle Artistique : *Exposition de la gravure originale en noir* (F. H.). — L'Art à Paris (LOUIS VAUXCELLES). — Les Maîtres de l'Art : *Benozzo Gozzoli*. — Concours international. — École de musique et de déclamation d'Ixelles. — Institut des Hautes Études musicales et dramatiques d'Ixelles. — Bibliographie : *Le Guide Rose* (O. M.). — Chronique judiciaire des Arts : *Refus de rôle*. — Petite Chronique.

MANET

Les hommes qui ont une grandeur propre, qui sont doués de la puissance créatrice et possèdent une originalité qui les singularise, sont indépendants de leur temps et de leur milieu. Ils existent par eux-mêmes, pour toujours. Ils peuvent être d'abord dénigrés, soumis aux jugements les plus défavorables, longtemps pronés ou attaqués de parti pris, ils subsistent, les yeux continuent à se tenir sur eux, et, à la fin, une sorte de consentement a fixé la nature de leur supériorité et le genre de leur mérite. Leur grandeur n'est plus en question. Cependant, même alors, leur renommée pourra subir des fluctuations, l'attention sur eux pourra grandir ou diminuer, selon que leur caractère viendra répondre ou non aux états de l'opinion ou aux changements de goût qui pourront se produire dans l'avenir. Car c'est là le privilège des œuvres vraiment neuves et originales, ayant leur racine dans la vie, que, multiples comme la vie, elles peuvent correspondre à des manières

de voir et de sentir appelées à survenir dans les lieux les plus divers, longtemps même après qu'elles ont été produites.

Ces réflexions ne sont pas absolument neuves. Un érudit pourrait même prétendre que je les ai empruntées à Schopenhauer. Mais, sans être neuves, elles s'appliquent si bien au cas de Manet que je n'ai pu m'abstenir de les introduire ici.

Manet a été attaqué et conspué à son apparition comme aucun peintre ne l'avait encore été. Au Salon des refusés, en 1863, le *Déjeuner sur l'herbe*, au Salon de 1865 l'*Olympia* lui ont valu la réputation d'un révolutionnaire venant rompre avec toutes les règles observées en peinture! Ce que l'on appelait alors « le grand art », la forme qui seule passait pour élevée, avait pris un caractère conventionnel. Une tradition née d'emprunts faits à la renaissance italienne et à l'antique tel qu'on se l'imaginait régnait dominatrice. Les œuvres de l'art ainsi comprises offraient un côté artificiel, mais ayant si bien pris les yeux qu'on le tenait comme s'imposant à toutes les manifestations plastiques pour qu'elles fussent réellement artistiques. L'art était ainsi considéré comme devant se placer au-dessus de la vie et en dehors de la réalité, jugée vulgaire.

Manet, rebelle à la tradition, venait se plonger dans la vie et mettre sous les yeux des formes prises à l'observation du monde réel. L'hostilité, l'animadversion qu'il souleva dans le public, chez les artistes, les hommes de lettres, les hommes réputés connaisseurs, fut d'abord générale, absolue. Mais, comme tout art sincère, ayant ses racines dans la vie, est destiné à

s'ouvrir sa voie, Manet trouva, après un certain temps, de l'appui. Il recruta un défenseur qui à lui seul valait une armée, Zola; il vit venir vers lui de jeunes peintres, ceux qu'on a appelés les impressionnistes. Et sa manière, qui n'était d'abord apparue que comme excentrique, par les conquêtes qu'elle a faites et l'extension qu'elle a prise est devenue le fondement même d'une école qui a influencé l'art français en entier. De son apparition en 1861 au moment où nous sommes parvenus, 1910, la force qui s'était manifestée en Manet, restant immuable sous les regards changeants, a donc fini par être pleinement reconnue et par exercer son action en France, le pays d'origine.

Mais Manet et son art ont dépassé les limites de la France. Ils y ont fait des conquêtes au dehors. En y devenant, comme en France, occasion de bataille, ils y ont été jugés d'une manière propre et y ont été vus sous un jour qu'on ne soupçonnait pas au pays d'origine. Et ainsi se vérifie à propos de Manet notre remarque du début : que les œuvres neuves et originales sont appelées à captiver l'attention dans les lieux les plus divers lorsqu'elles viendront à correspondre à des modes de sentir ou à des formes de pensée qui, au cours du temps, pourront s'y produire.

Manet occupe aujourd'hui en Allemagne une plus haute place dans l'opinion générale que celle qu'il a pu conquérir en France. Il a exercé en Allemagne sur l'art de la peinture une action puissante. Toute une école s'est mise après lui à peindre en tons clairs, directement devant la nature. Toute une école s'est formée en Allemagne comme en France qui, ayant rompu avec les formules d'une tradition surannée, s'est rapprochée de la nature pour en rendre les aspects d'une manière neuve. Mais c'est comme éminemment françaises, comme se reliant aux formes de l'art qui dans le passé peuvent être considérées comme essentiellement françaises, que les œuvres de Manet ont été surtout appréciées en Allemagne. C'est par ces côtés de caractère que, sortant du cercle spécial des artistes qui y trouvaient un exemple et un point de départ, elles ont fait ou sont en voie de faire la conquête du grand public.

A son début, Manet avait été considéré, en France, comme une sorte de barbare venant renier les traditions du grand art français, orgueil de la nation. Il était ainsi apparu comme un mauvais patriote, contempteur de la gloire commune. Et voilà que les Allemands, au contraire, l'ont exalté comme reproduisant les particularités qui constituent l'excellence de l'art français. On imaginerait difficilement qu'un artiste ait pu suggérer des jugements aussi opposés.

Ce sont les Allemands qui les premiers ont vu juste et qui, en voyant juste, ont les premiers mis à sa place réelle l'art de Manet. Ce n'est pas la première fois du reste qu'ils voyaient juste dans l'art français. Ils

l'avaient déjà fait au XVIII^e siècle avec Watteau. Ils avaient su reconnaître en lui l'artiste, essentiellement français, qui exprimait le mieux l'esprit et le goût français. Ils s'étaient alors rendus possesseurs de ses œuvres, comme ils font maintenant de celles de Manet.

M. Meier-Graefe a écrit un article, dans la *Gazette de Francfort*, sur l'*Exécution de l'Empereur Maximilien* de Manet, maintenant au Musée de Mannheim. Il dit des figures mises dans le tableau comme représentant des soldats mexicains : « On voit tout de suite que ce sont des Français. » La critique allemande, parlant des œuvres de Manet, revient toujours à ce jugement que leur trait caractéristique est d'être essentiellement françaises. En effet, pour l'*Exécution de l'Empereur Maximilien* en particulier, Manet, peignant à Paris, privé de réels Mexicains, a dû faire l'emprunt à un régiment français d'une escouade de soldats. Et avec sa manière de serrer la vie d'aussi près que possible, il n'a pu s'empêcher de laisser à ceux qu'il peignait, quoiqu'il voulût représenter des Mexicains, leur réelle tournure de Français.

On peut dire la même chose devant chacune de ses œuvres, car, peignant des types français, avec son système de se tenir à la nature, il ne pouvait manquer de les rendre avec vérité. Il fallait que le jugement eût été perverti par les formes conventionnelles d'une longue tradition, pour que la physionomie si française de l'œuvre de Manet pût être méconnue comme elle l'a été au pays d'origine, tellement que la juste appréciation s'en est d'abord formée dans un pays étranger.

Il est vrai que, dans un cas comme celui qui nous occupe, le milieu joue un grand rôle, par le contraste qu'il établit entre les œuvres et les entours. Une réunion de peintures françaises voit son caractère national s'accroître en Allemagne. Ce qui pouvait en France n'apparaître que vaguement, y devient l'évidence, si on visite à Potsdam les salles du château où se trouvent les œuvres de Watteau et des autres maîtres du XVIII^e siècle, leur caractère essentiellement français éclate à première vue. On arrive devant elles les yeux pleins des formes du milieu allemand, on s'est accoutumé, sans s'en rendre compte, à l'allure et à la musculature particulière des gens qui se meuvent autour de soi et, en se tenant devant des œuvres qui représentent les formes d'un autre peuple, on est saisi par le contraste qu'elles présentent et éclairé au premier coup d'œil sur leur exacte nature.

Cette expérience qu'on peut faire à Potsdam avec les tableaux de Watteau, on va pouvoir la faire dans tous les musées d'Allemagne avec ceux de Manet et des impressionnistes. On peut dire littéralement que les musées et les collections particulières s'en remplissent. La Galerie nationale de Berlin a commencé et maintenant son exemple est suivi partout ailleurs. Les œuvres

de la dernière grande manifestation de l'art français sont en voie de passer aux États-Unis et en Allemagne. Il se trouve encore heureusement parmi nous quelques collectionneurs émérites qui ont su en retenir un ensemble. Sans eux nous eussions été contraints, dans quelques années, de voyager au loin pour connaître à fond notre école moderne de peinture.

THÉODORE DURET

Romanciers et Conteurs belges.

J'ai quelquefois reçu des lettres où l'on me faisait le reproche de ne pas assez m'occuper de la littérature belge et de réserver toute ma préférence aux ouvrages venant de Paris. Je tiens à me justifier en une fois. C'est d'ailleurs un malentendu.

A vrai dire, je ne pense pas qu'il y ait une littérature belge et une française. Mais il y a une littérature d'expression française dont deux provinces fort importantes sont la Suisse et la Belgique. Ils se trouvent que ces deux provinces-là constituent des États autonomes. Question de politique, et qui ne me regarde pas. Littérairement, tout écrit d'expression française relève de la critique française.

Notez que l'on brouille tout si l'on se met à introduire dans ces questions la moindre parcelle d'amour-propre patriotique. Pour moi, je persiste à considérer du même regard les œuvres belges que les œuvres normandes ou provençales. C'est toujours de la littérature française.

Le malentendu est venu de ceci : qu'il se publie beaucoup plus de livres en France qu'en Belgique. Affaire de population. Il y a à peu près sept fois plus d'habitants en France qu'en Belgique, donc sept fois plus d'écrivains, donc en moyenne sept fois plus de livres. Sur huit livres qui me parviennent, il y en a donc sept de français. Je ne puis pourtant pas changer cela, ni, par flagornerie, trouver l'unique livre belge supérieur aux sept français. Non. Ils se valent.

D'ailleurs (et ici je rentre dans la critique littéraire générale), je trouve que, sauf des nuances d'observation régionale précieuses par leur pittoresque mais d'une importance assez faible au demeurant, les mêmes tendances philosophiques, les mêmes manières de voir et de sentir, le même ton, les mêmes procédés caractérisent les deux littératures et, en définitive, n'ont fait qu'une. L'échange est continu, l'équilibre absolu.

Des deux côtés de la frontière, on trouve des gens de grand talent et d'esprit supérieur, des poètes d'images vives et de rythmes neufs, des hommes de second plan et une multitude amorphe de suiveurs et de reflets. C'est la loi, et l'on aurait tort de s'en étonner.

On ne saurait nier qu'il y a eu, ces dernières années, un magnifique réveil de la littérature belge, mais je constate une résurrection pareille à peu près dans toute l'Europe, et notamment en France, en Italie, en Espagne, dans les pays slaves, et, remarquons-le, avec des caractères très semblables, absolument comme si l'Europe allait devenir bientôt une sorte de pays unique, possédant la même métaphysique, les mêmes arts, les mêmes réactions devant la vie.

Nous allons, c'est certain, vers cette fusion internationale au point de vue esthétique. On conviendra aisément que, en face de

considérations de cet ordre, il est bien peu intéressant de savoir si le dernier 3.50 de M. Lacomblez est plus curieux que le dernier de M. Fasquelle. Pour moi, je ne m'aperçois de la nationalité d'un livre qu'en regardant le nom de l'éditeur, mais après l'avoir lu.

Ainsi le recueil de contes de M. Georges Rency : *Frissons de vie* (1). Ce sont des pages excellentes, de la meilleure tradition française : ordre, méthode, clarté, gradation dans l'émotion, observation fine et juste; un peu d'esprit et surtout beaucoup de mesure.

Certaines de ces petites nouvelles, comme le *Coy de l'Août*, faisant allusion à une coutume locale, portent certes la marque d'une province. Mais les autres sont purement des études d'âme, et on les imagine très bien se développant au milieu de décors tout autres. *Le Héros* pourrait aussi bien revenir en France du Soudan, en Allemagne du Cameroun, en Italie de l'Erythrée. Il se heurterait, dans sa petite ville, à la même provinciale incompréhension. *Le Clerc et le Curé*, n'est-ce pas l'éternel petit drame, atroce et ridicule, des passions religieuses dans les villages? Et *Premier Ambur* : quelle délicieuse et lamentable idylle! Ce conte-là, du reste, est de premier ordre. M. Georges Rency y a réalisé une chose parfaite, de proportions absolument justes, d'une noble et fine émotion humaine.

Même réflexion à propos de M. Max Deauville. J'ai dit ici même, il y a quelques mois, le plaisir que m'avait procuré la lecture de son roman *Le Fils de ma femme*. *L'Amour dans les ruines* (2) est également un livre d'une délicatesse psychologique très raffinée. C'est un roman par lettres, racontant la petite aventure sentimentale d'une femme qui, occupée d'un autre amour, ne se donne pas, et d'un homme qui, n'osant la prendre ni même la poursuivre, se contente d'être son ami, s'y résigne... L' amoureux n'apprend que vers la fin que la dame a un autre amour. Ce n'est rien, et c'est très touchant. Et puis c'est dit avec infiniment de légèreté, de mélancolie, de grâce, de féminité.

Je cite ce joli passage entre cent :

« Voyez-vous, on ne devrait jamais passer la barrière. Tant qu'on reste les uns pour les autres les figurants d'une grande féerie, tout est charmant et joyeux. On fait partie d'un ensemble, on se sourit, on se complimente, on se rend la vie agréable et facile par mille attentions. C'est une pièce que l'on joue. La scène est illuminée, pimpante, faite de feuillages factices et de décors truqués. On ne devrait jamais entrer dans les coulisses.

Ah! les Japonais avaient raison, du moins les vieux samourais non encore abâtardis par notre civilisation démoralisatrice. Rien n'est beau comme le silence. Il faut, avec d'adorables agonies intimes, supporter ses misères en souriant pour ne pas importuner les autres. Il faut n'envisager la vie qu'en mignardes politesses, en prévenances, en attentions, et, dès qu'une de ces laideurs essaie de nous atteindre, se retirer vers le nuage silencieux des ancêtres, reprendre une existence plus tranquille parmi la verdure délicieuse des collines sombres et les pruniers couverts de rose. Cela, c'est ce qu'il y a d'un côté de la barrière, c'est le vieux Japon, c'est l'ancienne cour des rois de France; de l'autre côté se trouve la tristesse laide, matérielle, qui se mêle trop à nos corps, que rien ne poétise, qui a ses envolées tragiques, ses joies cruelles et violentes, ses ressauts d'agonie et surtout ses désespoirs sans fin. »

(1) GEORGES RENCY : *Frissons de vie*. Bruxelles, Oscar Lamberty.

(2) MAX DEAUVILLE : *L'Amour dans les ruines*, roman. Bruxelles, Oscar Lamberty.

Même réflexion enfin pour *Un Jacobin de l'an CVIII* (1), par M. Prosper-Henri Devos. C'est une étude tout à fait générale, et très poussée, d'un caractère d'homme : du Jacobin. Quelques impropriétés d'expression, quelques maladroites de style ne suffisent pas à arrêter le large mouvement qui mène ce livre ardent et intense à sa conclusion. Le conflit de l'amour et de l'austérité dans l'âme de ce jeune homme sectaire est admirablement décrit et suivi dans tous ses sursauts. Mais, je le répète, le décor seul est bruxellois. Cela se passerait aussi bien à Lyon, à Paris.

Si donc j'ai pris aujourd'hui trois livres belges de tendances et d'esprit aussi divers, et que j'y ai trouvé des qualités qui passent pour essentiellement françaises, je puis continuer à apprécier ensemble, et sans plus m'occuper de leur estampille, les livres qui viennent de Bruxelles ou de Paris, de Bruges ou de Marseille, de Gand ou de Lyon. Je n'y ai jamais vu jusqu'ici de grandes différences.

FRANÇOIS DE MIOMANDRE

A l'Exposition de l'Art belge au XVII^e siècle.

Deuxième séance de musique ancienne organisée par la Section belge (groupe de Bruxelles) de la Société Internationale de musique.

Le deuxième concert organisé par MM. Béon et Closson a été plus intéressant encore que le premier. On y a exécuté, en fait de musique instrumentale, des sonates d'Attilio Ariosti et de J.-B. Lœillet, une suite de Marais et des pièces d'orgue de Byrd, Daquin et J.-S. Bach. Ces derniers furent joués à ravir par M^{me} Tiny Béon, qui, d'autre part, tenait la partie de clavecin dans les œuvres de musique de chambre citées plus haut. Prenaient également part à l'exécution de celles-ci : MM. Van Hout (viole d'amour) et Gaillard (violoncelle remplaçant la viole de gambe). Interprétations pleines d'ampleur, de charme et de style ; belles réalisations de basses chiffrées par M. Béon, dans la sonate à trois de Lœillet et dans la *Suite* de Marais. Le public a particulièrement goûté le sentiment sévère et profond de cette admirable composition, digne à tous égards du grand Couperin.

Un groupe de chanteurs de l'Union artistique de Bruxelles prenait part à la séance, sous la direction compétente et autorisée de M. Henri Corpay : il chanta d'une manière tout à fait digne d'éloges quelques œuvres polyphoniques *a capella* fort bien choisies du XVII^e siècle et de la seconde moitié du XVI^e : les délicieuses *Vendanges* de Roland de Lassus ; des pièces ravissantes de Waelrant ; d'admirables hymnes de Philippus de Monte, et le prodigieux chœur final de la *Passion selon saint Mathieu* de Schütz.

CH. V.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Exposition de la gravure originale en noir.

Par cette exposition très variée, où les planches intéressantes ne manquent pas, on peut se rendre compte des ressources infinies que présente l'eau-forte, art propice à l'inspiration, en ce sens qu'elle peut s'y déployer librement, avec toute la fantaisie qu'elle

(1) PROSPER-HENRI DEVOS : *Un Jacobin de l'an CVIII*. Bruxelles, Association des Écrivains belges (Dechenne et C^{ie}).

comporte ; la part d'imprévu y est déconcertante, et les plus habiles manieurs de burin y découvrent sans cesse des effets qu'ils n'avaient pu prévoir, et qu'ils doivent au hasard de reconnaître. Certains artistes ne se sont nulle part révélés meilleurs peintres que dans les eaux-fortées qu'ils ont gravées. C'est par l'eau-forte surtout que se trahit le don du peintre. Aussi tous les efforts des graveurs de nos jours sont dirigés vers cet objectif : faire tableau, donner en raccourci, concentrée, suggérée, l'impression de la couleur, de la lumière, de toutes les chatoyances de l'atmosphère. Quelques peintres, comme Albert Baertsoen, ont fourni des preuves frappantes de cette aptitude de l'eau-forte à faire deviner le coloris, à le pousser même, si l'on peut dire, si loin que la superposition de teintes y serait inutile, et même nuisible.

Parmi cet ensemble très curieux, il est intéressant de suivre les efforts les plus opposés ; les chemins s'écartent en tous sens, en méandres pleins de surprises. C'est par une extrême légèreté de touche, à peine quelques fines et glissantes notations, que M. T.-François Simon arrive à donner des pages où la lumière abonde, où tous les rapports s'harmonisent parfaitement, des pages, en deux mots, à la fois solides et très ondoyantes de couleur. M. Baertsoen, au contraire, est véhément et parfois tourmenté ; ses eaux-fortes n'en sont pas moins lumineuses, baignées de chaude atmosphère.

L'un procède par contrastes violents, tel M. G.-L. Bruyer dans ses aquatines romantiques ; l'autre, comme M. J.-J. Gabriel, effleure à peine la plaque de cuivre, semble la griffer avec des pointes d'aiguilles, pour donner à ses remarquables vues de Venise quelque chose de vaporeux et d'irréel. Plusieurs, avec les moyens les plus opposés, aboutissent à des résultats presque identiques, tant est souple le procédé.

Dans la note fantastique, les imaginations folles de M. Gayac sont fort curieuses ; après Goya et Rops, elles expriment encore quelque chose d'inédit. La figure prend peu de place dans cette exposition. Il y a cependant là quelques études d'un grand intérêt. Je ne citerai que le portrait d'Antonin Proust par Rodin, — qui expose encore trois autres pointes sèches, connues et maintes fois vantées, — les vigoureuses lithographies de M. Hochard, les portraits très étudiés de M. Delhérain et le portrait de M. H. de Groux par M. Toupey.

Dans le paysage, on remarque les pages largement inspirées de M. M.-H. Meunier, la *Bruges mystique* de M. Lequeux. Les *Portails* de M. Jouvet-Magron, d'une opulente matière, semblent burinés dans l'or et le vicil argent. Enfin, dans des genres divers, il faut citer encore la belle et nerveuse *Centauresse* de M^{me} L. Danse, de très lumineux Hallo, une *Notre-Dame de Paris* d'effet intime de M. Pinet, et quelques narquois croquis de M. Renfer.

F. H.

L'ART A PARIS

Les artistes russes.

Les artistes russes triomphent à Paris. En même temps que nous applaudissons les talents de Nijinsky et des sveltes ballerines du divertissement polovtsien, nous retrouvons dans les galeries parisiennes les maquettes des décors et des costumes du ballet de *Cléopâtre* et de l'extraordinaire *Shéhérazade*. Et après avoir apprécié Rimsky-Korsakow, Borodine et même M. de Diaghileff, nous n'avons pas moins de plaisir à goûter MM. Bakst, Benois, Colovine et Stelletski.

Ces danseuses et danseurs russes ont une originalité si savoureuse que leurs portraits nous captivent autant que leurs ébats chorégraphiques. Nous avons déjà vu avec un vif plaisir les figurines ravissamment nerveuses de M. Frodman-Clusel à la galerie A.-A. Hebrard. C'est aujourd'hui à la maison Bernheim que nous sommes conviés.

M. Bakst est un dessinateur et un coloriste d'une invention charmante. Ses projets de costumes pour les ballets — prince hindou, esclave égyptienne, danseuse juive, négrillons et eunuques, etc. — sont d'une liberté, d'une variété et d'une audace inédites. On songe à Manzano-Pisarro, aux miniatures persanes, à Guys, à Beardsley, et on se plaît à reconnaître cependant à M. Bakst une indéniable personnalité.

Le mérite de M. Benois est également fort distingué. Son projet de décor pour le *Pavillon d'Armide* est d'une délicieuse fantaisie.

M. Dobouginski, plus assimilateur peut-être, est divertissant. Il a un sens du comique singulier et hardi. M. Rœrich, très connu chez nous, compose largement ses nocturnes bleutés et violets. On aimera ses décors du *Prince Igor* et de *Snégourotchka*. L'art de M. Soudéikine est sommaire et ses effets de clair-obscur manquent un peu de mystère et d'enveloppe.

M. Stelletski s'apparente aux imagiers byzantins, mais il a modernisé curieusement l'icône. M. Bilibine songe plutôt à l'imagerie d'Epinal, un Epinal très oriental; M. Koustodiev excelle dans le rendu du grouillement populaire; on le comparerait volontiers à Ramon Pichot, l'évocauteur des fêtes madrilènes et sévillanes.

Quelques autres exposants de chez Bernheim sont plutôt des illustrateurs que des décorateurs. Et nous trouvons enfin plusieurs peintres, M. Golovine, horrible portraitiste; M. Petrof-Vodkine, au dessin serré; M. Hansch, un Van Gogh bien edulcoré; enfin Nicolas Tarkhoff, bel artiste admiré de longue date à Paris, et de qui les *Printemps de Paris* et surtout la *Maternité* sont des œuvres fortes, lumineuses et, à mon avis, bien au-dessus des aimables fantaisies ambiantes.

LOUIS VAUXCELLES

LES MAITRES DE L'ART

Benozzo Gozzoli, par URBAIN MENGIN.

Benozzo Gozzoli, dont la monographie détaillée et parlante vient d'être publiée dans la collection, aujourd'hui classique, des *Maitres de l'Art*, est très superficiellement représenté dans les musées. Il serait injuste de le juger par le morceau fragmentaire qui est au Louvre, le *Saint Thomas*. C'est en Italie qu'il faut aller chercher la démonstration de son clair génie, vivante malgré les injures du temps et les maladresses des restaurateurs à Montelupo, à Florence, à San Gimignano, au Campo Santo de Pise surtout. La sobre étude de M. Urbain Mengin fait revivre à nos yeux la genèse, les intentions éducatrices, le sens historique, l'énergie débordante de cette œuvre gigantesque jetée sur tant de murailles d'un geste si large et si sûr. Benozzo, à la lumière des faits et des commentaires précis de l'auteur, apparaît en bon rang parmi les maîtres florentins comme un « peintre d'histoire » dont la belle humeur est la note dominante, un professeur, non d'énergie, mais de courage et de bonté « à qui revient la palme pour la vigueur de l'intelligence et pour le charme de l'imagination ».

CONCOURS INTERNATIONAL

Sur l'initiative de l'empereur Nicolas II, un concours international est ouvert en vue de l'érection d'un monument au tsar Alexandre III sur le square de la place Michel, en face du Musée Alexandre III. Le monument consistera en une statue de bronze, équestre ou en pied, sur piédestal de pierre; les dépenses ne devront pas excéder un million. Les modèles devront être adressés au Palais de marbre, à Saint-Petersbourg, avant le 1^{er} novembre 1911. Pour tous renseignements, s'adresser au Comité du monument (ministère de l'Intérieur, Saint-Petersbourg).

École de Musique et de Déclamation d'Ixelles.

RÉSULTATS DES CONCOURS DE CHANT (JEUNES FILLES).
(Classe de M^{me} DE MAZIERE.)

Division supérieure. — 1^{er} prix avec distinction à l'unanimité : M^{lle} J. Laurent. — 1^{re} division. — 1^{re} distinction avec mention toute spéciale : M^{lle} Idalie Hannaert.

Division inférieure. — 1^{re} distinction avec mention spéciale : M^{lle} Cremmens; 2^e distinction : M^{me} Verbruggen et M^{lle} Deridder.

Institut des Hautes Études musicales et dramatiques d'Ixelles.

RÉSULTATS DES CONCOURS

Piano. — Citons parmi les élèves qui se sont particulièrement distingués : M^{lle} M. De Cort, 2^{me} prix avec distinction à l'unanimité; M^{lle} P. Descamps, 1^{er} accessit avec distinction à l'unanimité (élèves de M^{me} Cousin). Le Jury, présidé par M. Thiébaud, décerne encore les diplômes suivants : 1^{er} accessit à l'unanimité : M^{lle} M. De Zangré (élève de M^{me} Cousin); 1^{er} accessit : M^{lle} Duval, 2^{me} accessit : M^{lle} B. Fontaine (élèves de M^{lle} Derscheid).

Pianos d'ensemble (professeur M^{me} Cousin). — 1^{er} accessit avec distinction à l'unanimité : M^{lle} Paul Descamps; 1^{er} accessit à l'unanimité : M^{lle} De Zangré; 2^e accessit à l'unanimité : M^{lle} De Cort; 2^{me} accessit : M^{lle} Moeller. En audition : M^{lle} Weber et Van Varenberg.

BIBLIOGRAPHIE

Le Guide rose, indicateur illustré du visiteur à Bruxelles, à son Exposition universelle, et du touriste en Belgique. 300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans dont plusieurs en couleurs, etc. Prix : 40 centimes. — Bruxelles, G. Lits, éditeur.

Les visiteurs de l'Exposition universelle et les touristes qu'elle attire en Belgique cette exceptionnelle attraction trouveront dans l'excellent petit *Guide rose* de M. Godts toutes les indications qui leur sont nécessaires pour voir promptement, et sans rien omettre, les principales curiosités du pays. Dans un volume de format restreint dont le prix modique est déconcertant, l'éditeur a fort habilement réuni une foule de renseignements pratiques qui font de ce Baedeker illustré le plus complet et le plus utile de tous les bréviaires du voyageur! Plans de l'Exposition, de la capitale et de toutes les villes de quelque importance, renseignements précis sur les hôtels, les musées, les édifices, les sites pittoresques à visiter, itinéraires à suivre, calendrier des congrès, des fêtes, des épreuves sportives de l'année, illustrations propres à évoquer les aspects les plus intéressants du royaume, tout concourt à faciliter les excursions en Belgique et à les rendre agréables.

Signalons particulièrement, parmi les gravures, une série de vues de l'Exposition prises en ballon : ce genre d'illustrations est assez nouveau pour avoir droit à une mention spéciale.

O. M.

Chronique judiciaire des Arts.

Refus de rôle.

M^{me} Lantelme, l'une des plus charmantes artistes dramatiques de Paris, fut engagée par le directeur du théâtre de l'Athénée, M. Deval, pour jouer, au cours de la saison dernière, le rôle principal d'une comédie de M. Henry Bataille intitulée *Manon, fille galante*. Mais dès l'ouverture de la saison, l'artiste refusa catégoriquement de répéter et de jouer une pièce qu'elle affirma être licencieuse. D'où, procès; et procès « bien parisien ».

M. Deval assigna M^{me} Lantelme en dommages-intérêts. Il esti-

maît à 125,000 francs le préjudice que lui avait fait subir le refus de l'artiste, alléguant qu'il avait fait des frais en pure perte et engagé spécialement des artistes tels que M^{me} Duluc et M. Krauss pour la pièce que la pudeur de M^{me} Lantelme l'avait empêché de présenter au public.

L'artiste riposta qu'elle n'admettait pas qu'on la fit paraître, au troisième acte de *Manon, fille galante*, couchée sur un lit de dentelles, ni qu'on l'obligeât à manger un brugno dans la bouche de M. André Brulé, chargé du rôle de des Grieux...

Le tribunal de la Seine n'en décida pas moins qu'elle avait, en refusant le rôle, contrevenu à ses obligations. Il résilia à ses torts et griefs le contrat, fixant à dix mille francs le montant des dommages-intérêts dû à M. Deval. Et son jugement s'appuie sur ce que M^{me} Lantelme parut précédemment en scène dans une situation tout aussi risquée que celle où voulut la placer son directeur, sur ce qu'elle ne fit d'ailleurs aucune démarche pour obtenir dans son rôle des modifications qu'on lui eût volontiers accordées... Il ajoute que M^{me} Lantelme n'a pu croire, ainsi qu'elle le soutient, que *Manon, fille galante* fût une simple adaptation scénique du roman célèbre de l'abbé Prévost. « qui n'eût pu, déclare-t-il, fournir à un théâtre de genre le thème d'une pièce à succès ». Dans un procès où il fut tant question de galanterie, n'est-ce pas en manquer quelque peu à l'égard du spirituel écrivain ?

Mais la décision reconnaît à l'artiste le droit de refuser un rôle « dans lequel, soit en gestes, soit en paroles, il croit sentir qu'il va violer les règles de l'honnêteté ou de la morale publique ». Les circonstances de fait ont seules empêché le tribunal d'en faire bénéficier M^{me} Lantelme dans son différend avec le directeur de l'Athénée.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui, dimanche, que s'ouvrira, à 10 h. 1/2, dans la Salle des Congrès de l'Exposition universelle, le deuxième Congrès international de la Presse périodique. Ce Congrès, qui réunira un grand nombre d'adhérents belges et étrangers, est, comme nous l'avons dit, organisé sous le patronage du Roi et du Gouvernement par l'Union de la Presse périodique belge et l'Association des Journalistes belges et étrangers. MM. Jules Le Jeune et Edmond Picard ont accepté le titre de présidents d'honneur; les fonctions de présidents effectifs seront remplies par MM. Paul Olet et Léon Théodor. Parmi les objets à l'ordre du jour figure une démonstration espérantiste dramatique et lyrique qui aura lieu demain, lundi, à 4 heures, sur l'initiative de l'Office Central espérantiste de Paris.

En raison du grand succès qu'ils obtiennent, les concerts de musique ancienne donnés à l'Exposition de l'Art belge au XVII^e siècle (Palais du Cinquantenaire) auront lieu dorénavant tous les vendredis à 3 heures.

Ajoutons que cette magnifique exposition a reçu de nouveaux accroissements, parmi lesquels une toile capitale de Rubens, les *amours de Junon et d'Ixion*, et un portrait d'homme par Van Dyck.

Le Théâtre de la Monnaie donnera, au cours de la prochaine saison, la première exécution en langue française de *Feuersnot*, comédie lyrique de Richard Strauss, éditée en 1902, composée sur un livret de Ernst von Wolzogen. C'est M. J. Marnold qui a traduit ce texte en français; son titre est: *Le feu de la Saint-Jean*. — On nous laisse espérer également une reprise de Weber, *Obéron* ou *Freischütz*; réjouissons-nous.

Le concours de littérature dramatique ouvert par la Fédération nationale des Cercles dramatiques de langue française à l'occasion de l'Exposition de Bruxelles a donné les résultats suivants:

Pièces en vers. *L'Indifférent*, un acte de M. Henri Liebrecht, obtient le prix.

Pièces en deux ou trois actes (vers ou prose). Le prix est

décerné en partage à *Bouillot*, un acte de M. Morisseaux, et à *Poulliche*, un acte de M. Henri Liebrecht.

Pièces en trois actes. C'est M. Morisseaux, avec une comédie intitulée *F'lupets*, qui l'emporte.

Le jury, présidé par M. Jacquain, échevin de l'instruction publique, se composait de MM. Daxhelet, Dumont-Wilden, George Garnir, Valère Gille, Jahan, Mabilie, Victor Reding, Lucien Solvay et les présidents des cercles dramatiques.

La commune de Saint-Gilles a décidé de faire exécuter le portrait de feu le bourgmestre Van Meenen, pour le placer dans une des salles de l'hôtel de ville. L'exécution de ce portrait est confiée au peintre S. Detilleux.

On annonce pour le 14 septembre, à l'occasion de la Grande Semaine d'Automne organisée par le Comité du Commerce bruxellois, une représentation de *la Bohème* au Théâtre de la Monnaie avec le concours de Caruso, du célèbre baryton Amato, de M^{mes} Alda et Alten. D'autres programmes de spectacles sont à l'étude et fourniront, dit-on, un ensemble d'attractions remarquables.

Une exposition de Beaux-Arts organisée par le *Sonderbund Westdeutscher Kunstfreunde und Künstler*, qui réunit les meilleurs artistes de l'Allemagne, vient de s'ouvrir à Dusseldorf, au Palais municipal des Beaux-Arts.

La ville de Zurich (Suisse), qui s'est signalée depuis quelques années par d'intéressantes initiatives artistiques dont notre compatriote Jules de Praetere, directeur de l'Ecole des arts décoratifs et du Musée d'art industriel, fut l'actif promoteur, organise pour 1912 (mai-octobre) une importante exposition d'art appliqué à l'industrie.

Cette exposition, dont le plan vient d'être arrêté, embrassera l'architecture, l'ameublement et les arts du foyer, les applications du métal (orfèvrerie, bijouterie etc.), les tissus, tapis et broderies, la céramique et la verrerie, les arts graphiques (typographie, lithographie, photographie, reliure, gravure sur bois et sur cuivre, etc.), ainsi que l'esthétique des jardins et des constructions champêtres.

Les halles auront une superficie de 5,000 mètres carrés, et en y comprenant les bâtiments destinés aux ateliers de typographie, d'ébenisterie, de ferronnerie, de tissage, etc., ainsi que la galerie des sports, les constructions couvriront 8,000 mètres carrés.

Avis à ceux de nos lecteurs que les vacances attirent vers la Suisse et les lacs italiens: M. Louis Lombard, qui dirige tous les dimanches, à 4 heures très précises, de juillet à octobre, un concert symphonique au château de Trévano, près Lugano, nous prie de leur faire savoir que des billets d'invitation leur seront adressés dans la mesure où les demandes n'excéderont pas les places disponibles. Il leur suffira d'écrire à l'Intendant du château, en indiquant leurs noms, leur adresse, et la date du concert auquel ils désirent assister.

M. Lombard inaugurera aujourd'hui, dimanche, la dixième année de ses auditions, que le choix des œuvres exécutées et leur interprétation, confiée principalement à un groupe de professeurs des Conservatoires royaux d'Italie, ont rendues célèbres. Au programme de ce concert jubilaire, 700^e de la série, figurent la Symphonie en ut mineur de Beethoven, une *Sonata* de J.-S. Bach, le *Rouet d'Omphale* de Saint-Saëns, une *Serenatella* d'Enrico Bossi, l'entracte d'*Errisñola* de L. Lombard et l'aventure des *Maitres-Chanteurs* de Wagner.

Les concerts de Trévano sont exclusivement réservés aux personnes invitées personnellement et à titre gracieux. C'est là un joli exemple de désintéressement et de diffusion artistique.

Quel joli « geste » que celui de l'illustre pianiste Paderewski offrant à Cracovie, sa ville natale, la statue du roi Jagellon, le vainqueur de Grunwald, pour faire revivre dans le cœur des Polonais le souvenir des temps héroïques!

De grandes fêtes, au cours desquelles le monument fut inauguré au son des cloches et au bruit des canons, viennent d'être

célébrées à Cracovie. Le directeur du *Gil Blas*, qui y assista, décrit en ces termes l'émouvante cérémonie :

« La statue se dresse en face du vieux château de Cracovie, merveilleux édifice du treizième siècle, tout en briques, et coiffé de hautes tourelles pointues. Ce monument, qui a coûté trois cent mille francs, a vingt mètres de hauteur. Sur un socle de granit, le roi Jagellon se dresse en une attitude héroïque, sur son cheval de bronze. Au-dessous, un symbolique chevalier polonais domine un chevalier teuton vaincu. A droite et à gauche, en soubassement, des scènes militaires du quinzième siècle.

» Après un discours du délégué de la Diète de Galicie, le voile tombe, parmi les ovations et la formidable clameur de tout un peuple assemblé.

» Et puis, tout à coup, un grand silence. C'est Paderewski qui se lève et qui parle :

« — Je donne, dit-il avec une simple et presque tragique éloquence, ce monument à ma patrie polonaise; je l'ai payé avec l'argent gagné par mes concerts chez les Allemands... Qu'il nous rappelle le passé, qu'il nous promette l'avenir !

» L'enthousiasme, en cet instant, est frénétique. C'est l'âme de toute la vieille Pologne qui vibre. Le maire de Cracovie donne l'accolade à l'illustre musicien, qui est surtout un grand patriote. Il dit la reconnaissance des Polonais à Paderewski. Il n'oublie point dans son hommage et dans ses remerciements l'auteur du monument, M. Wiwulski, un jeune sculpteur de vingt-huit ans, d'un admirable talent, et le fondeur français, notre compatriote M. Malesset. »

A l'exemple de l'Institut international de bibliographie créé à Bruxelles par MM. Paul Oilet et Henri La Fontaine, un décret présidentiel vient d'instituer à Buenos-Ayres un office corporatif destiné à rendre de sérieux services aux hommes d'étude de la République Argentine.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Le nouvel office est chargé : 1° de dresser l'inventaire de toutes les œuvres intellectuelles produites en Argentine; 2° un catalogue collectif de tous les ouvrages possédés par les bibliothèques du pays; 3° d'aider celles-ci à se transformer de simples conservatoires de livres en organismes pour l'information; 4° d'établir et de mettre à la disposition du public un double du répertoire bibliographique universel élaboré par l'Institut international de Bruxelles.

Sottisier :

« En introduisant le lait dans le régime quotidien, plutôt sous la forme de purées de légumes, d'herbes cuites, que sous la forme liquide et en nature... »

Le Soir, 19 juin 1910.

« A droite de M. Fallières se trouvait la Reine qui avait à sa gauche M. Antonin Dubost.

L'Etoile Belge, 16 juillet 1910.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisines des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Vient de paraître chez **ROUART, LEROLLE & C^{ie}**, éditeurs,
18, boulevard de Strasbourg, PARIS

I. ALBENIZ. — **Quatre Mélodies** (texte anglais de FRANCIS COUTTS, traduction française de M.-D. CALVOCORESSI). — *Prix net* (le recueil) : 5 francs.

CHARLES BORDES — **Dix Danses, Marches et Cortèges populaires** du Pays basque espagnol. (Archives de la Tradition basque). — *Prix net* (le recueil) : 5 francs.

CHARLES HENRY. — **L'Archet** (CH. CROS), réduction pour piano, violon et chant (op. 94). *Prix net* : 3 francs.

ALBERT ROUSSEL. — **Le Poème de la Forêt**, symphonie (op. 7). — *Forêt d'hiver*. — *Renouveau*. — *Soir d'été*. — *Faunes et Dryades*. Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. — *Prix net* : 10 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux, aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTROMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 4 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudiel et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOVARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec

une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète**

(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de **L'ART MODERNE**

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARNÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes.
Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le poète Suarès (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Art flamand (L. MAETERLINCK). — Bibliographie musicale : *Liszt* (CHARLES VAN DEN BORREN). — L'Art à Paris : *Henry Ottmann* (LOUIS VAUXCELLES). — Le Musée Segantini (B. F.). — Par les routes : *Chez les Jaunes : Japon, Chine, Mandchourie* (FRANZ HELLENS). — L'Enseignement du Dessin. — Chronique judiciaire des Arts : *Le droit d'auteur des Architectes*. — Petite Chronique.

LE POÈTE SUARÈS

Dieu merci, malgré le bruit des magazines et des journaux, les faux succès de théâtre, d'édition ou de salon, malgré l'affolement de la critique et du public en face de la surproduction artistique, quelques personnes savent encore quels sont ceux qui honorent vraiment notre pays.

Un des plus grands poètes français, le plus grand peut-être avec Claudel, vient de publier, il y a un ou deux ans, un livre admirable : *Bouclier du zodiaque* (1).

L'accueil qu'on lui a réservé juge une époque. Si la Critique se rendait compte du très haut devoir qui lui incombe, elle avouerait qu'elle a commis, en gardant le silence, une espèce de crime. Il est vrai qu'après tout son silence est plus respectueux que les sottises qu'elle eût peut-être dites. Il ne faut toucher à certaines choses

(1) SUARÈS : *Bouclier du zodiaque*. Paris, Bibliothèque de l'Occident.

qu'avec le respect profond qui vient de la compréhension. Et *Bouclier du zodiaque* n'est pas un objet saisissable à ceux qui vivent quotidiennement sous l'influence de ce que l'Écriture appelait si justement *la fascination de la bagatelle*. Hélas ! l'époque tout entière y vit et cela ne fait pas même honneur à sa légèreté d'esprit, car elle est lourde et pédante. On peut être à la fois puéril et ennuyeux.

S'il me fallait résumer en quelques mots *Bouclier du zodiaque*, je dirais que c'est un poème en plusieurs chants à la gloire de l'année. Pensive et orgueilleuse victime des saisons, de la vie, le poète célèbre ce déroulement terrible, cet éternel retour. Et vous entendez bien qu'il ne s'agit pas seulement des saisons matérielles, quoique les images qu'il leur emprunte aient assez de beauté pour que ce premier sens, physique, nous émeuve. Mais il en fait pressentir un autre, amoureux. Une nouvelle série d'images, que les précédentes démasquent, apparaît, étroitement unie à celle des saisons par une analogie qui quelquefois confine à l'identité. Il s'agit cette fois de la femme, de la femme considérée sous un angle d'éternité, et pareille vraiment pour le cœur de l'amant au déroulement des saisons pour la considération du savant.

Puis, au-dessous encore, et toujours analogique aux précédentes, se découvre une troisième série d'images, la plus profonde, la plus secrète, philosophique. L'homme s'y trouve face à face avec ses raisons d'être et ses fins dernières. Il interroge la métaphysique comme il a interrogé, amant, la femme, et homme, la nature, passionnément. Et comme toujours le désespoir

est l'unique réponse. Le désespoir dans l'exaltation de la lumière.

A vrai dire, il faut examiner de très près ces poèmes pour y découvrir ces strates de symboles et même souvent les dissocier par un artifice de logique; car, comme nous avons affaire à un vrai poète, les images des trois ordres sont indissolubles, nées ensemble au creuset d'une même émotion.

Tout est identique, selon la parole du philosophe. Et Suarès ne distingue pas. Il vit dans une sorte d'état religieux, qui ne se différencie pas dans son essence de celui où vécurent les sages qui composèrent les hymnes védiques. Pour lui comme pour eux, et parce qu'il vit très seul et très près de la nature, les sensations qui lui viennent du soleil et de la nuit, de la couleur de l'air et de la terre dans les saisons, de la chaleur et du froid, se confondent avec les émotions mêmes de l'amour, avec les effusions du mystique.

Au lieu de chercher à les distinguer en catégories, à les séparer arbitrairement au risque de les tuer, il les énonce, il les chante en même temps. Sa parole nous fait entrevoir quelque chose du mystère intérieur où s'élabore le plus pur, le plus ardent, le plus humain de nous-mêmes, soit qu'il admire le monde, soit qu'il aime, soit qu'il essaie de concevoir Dieu.

En exemple, je citerai le poème appelé *Descente de Croix*.

D'un ordre de symboles à un autre puis au troisième, l'allusion court, subtile, vivante. Est-ce de l'amour qu'il s'agit, d'un désespoir d'amant exprimé par cette image de la descente de croix? Est-ce de la saison, que l'homme regrette et voit s'abîmer comme un amoureux sa maîtresse? Est-ce la vie même que le poète interroge sous les espèces de la saison, de la femme? Tout ensemble. La femme symbolise l'hiver, qui la signifie à son tour, et la vie les habite toutes deux, et le poète est à la fois le crucifié qui tombe et le fidèle qui le reçoit, l'année qui meurt et l'homme qui la regrette. C'est étonnant et vraiment unique. Et d'ailleurs toutes ces choses ne sont pas exprimées, mais suggérées. On ne les trouvera pas directement, si l'on aborde le poème comme un morceau de littérature qui a un sens et doit le livrer. Il faut laisser agir sur soi l'atmosphère de pensée et de rêves qui baigne les images et les fait vivre. Alors, mais alors seulement, on s'aperçoit de leurs rapports, enfin de leur signification. L'art de Suarès est très secret.

Et cependant aussi très simple.

Il ne faut pas faire d'effort pour le comprendre. Mais se laisser aller, en toute ingénuité.

Le désir de comprendre injurie la poésie. On doit l'éprouver, d'abord. Et si l'on ne peut pas aller plus loin, cela suffit. Les grands initiés ont toujours préféré aux gloses des commentateurs l'assentiment ému et

ingénu des simples et des purs, lorsqu'ils allaient, prêchant le monde. Les poètes, en ceci, s'apparentent aux initiés. Ne sont-ils pas les initiés de la religion de l'Analogie, la plus douloureuse, la plus idéale, la plus profonde des religions?

Non, vraiment, il vaut mieux aimer que comprendre.

Il faut lire *Bouclier du zodiaque*, et d'un bout à l'autre. C'est un ruissellement prodigieux d'images, abondant, riche, splendide comme un écroulement de roses sur un mur, en été. Les unes sont ouvertes et vont tomber. On les voit tout entières, jusqu'au cœur. Elles n'ont pas de secrets. Un enfant les saisirait avec joie. Les autres sont mi-closes, on les devine qui vont se développer, on pressent leur odeur nouvelle. Des parfums vont de l'une à l'autre, et tout l'arbuste se consume avec ferveur sous la divinité du soleil.

Le poème, ivre d'amour et de vie, s'achève par un hymne de solitaire à la gloire de l'Idéalisme absolu. Accord final du moi résolvant en une note unique les prestiges d'une symphonie immense.

« Et moi, qui suis aussi terriblement seul que l'œil de l'univers en sa courbe fermée, qui comble absolument l'orbite, c'est ma douleur qui m'a peuplé! C'est elle qui me déversifie, c'est elle qui fait croire! Je me dépossède et j'hérite. J'ai arraché ma rançon à l'abîme. Je conquiers à mesure que j'abdique.

Ce que la fantaisie n'eût pas osé rêver, l'ordre de mon âme le crée, l'ordre de la nature le recèle, et le sentiment est satisfait par la raison, dans la plus haute connaissance.

O seul en tous! Et tous en celui qui est seul! La paix du feu m'a saisi. Je ne navigue plus sur les mers du temps. Je mouille dans la durée pure, qui est l'ardeur créatrice et l'espace du cœur.

Qu'est-ce que le monde, sinon moi et moi seul?

Tel est l'abîme clair; et même le rêve de mon rêve connaît son illusion dans les sommeils de ma solitude.

Ineffablement seul, ô moi! Ma compassion a suscité la vie, et sans cesse la ressuscite: elle rassemble tous les êtres, pour les conduire au salut, au terme où ma toute souffrance les convoque, là où la rédemption réside.

Et c'est là, ô Soleil victorieux de ce qui passe et de toute douleur, qu'en les rachetant tous, moi-même enfin je me rachète et me délivre.

Certes, tous les livres de Suarès sont beaux, mais je crois bien que voilà son chef-d'œuvre, celui où sa pensée, sa tristesse, son exaltation lyrique ont atteint leur plus haute intensité, se sont conciliées dans la plénitude des plus beaux rythmes, celui où son douloureux et grave génie demeure avec le plus de prédilection, celui où il s'est donné tout entier.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'ART FRANCO-FLAMAND

On est généralement d'accord avec notre grand historien M. H. Pirenne pour admettre qu'il faut chercher le secret de notre histoire en dehors d'elle. Divisée ethnographiquement entre la race romane et la race germanique, de même qu'elle l'est politi-

quement entre la France et l'Allemagne, la Belgique doit être envisagée comme un microcosme de l'Europe occidentale.

Ce qui est vrai au point de vue de son histoire l'est aussi au point de vue de son art. Aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles, nos artistes se contentaient d'imiter — péniblement d'abord, d'une façon plus heureuse par la suite — l'art qui florissait déjà chez nos grands voisins et créait des chefs-d'œuvre en France et sur les bords du Rhin. Ce n'est que vers l'époque des van Eyck et de van der Weyden que le réalisme flamand entraîna tout l'art européen dans une réaction générale contre les formules idéalistes, que nous devons surtout aux statuaires français du XIII^e siècle.

Ajoutons que cette influence nettement française s'étendit non seulement sur le Tournaisis, l'Artois et la Flandre, qui dépendaient à l'un ou l'autre titre de la France, mais aussi sur l'Évêché de Liège, étroitement uni aux pays germaniques qui subissaient à certains moments et en certains endroits la même pénétration artistique.

C'est pour cette raison que nous désirerions voir paraître une nouvelle histoire générale de l'art belge. On y suivrait non seulement — comme nous avons essayé de le faire dans notre modeste domaine (1). — l'évolution de notre esthétique propre, mais aussi celle de nos mœurs, en utilisant les nombreux documents autochtones négligés jusqu'ici et en éclairant le tout « à la lumière des grands États qui nous entourent ».

N'oublions pas que ce qu'on demande aujourd'hui, ce n'est plus une nomenclature chronologique et monotone de noms de princes, de batailles perdues ou gagnées, mais une reconstitution, artistique et folklorique, aussi vivante que possible, de nos civilisations abolies. Comment nos ancêtres vivaient-ils?

Comment étaient-ils gouvernés? Quelles étaient leurs croyances religieuses, leurs préjugés et leurs superstitions? Comment se comportaient-ils dans leurs fêtes et leurs banquets? Comment aimaient-ils? Quelles étaient leurs idées au sujet du démon, des sorciers et de leurs maléfices? Quelles étaient leurs vertus, leurs passions et leurs vices? Voilà certes des questions qu'il serait intéressant de voir résoudre, surtout si l'on pouvait en illustrer les solutions de compositions exécutées par les artistes qui en ont été les témoins oculaires.

Gérard de Nerval, un des plus purs écrivains français du XIX^e siècle, préconisait déjà l'étude, à des points de vue nouveaux, de l'histoire de la littérature de son pays. Il semble même avoir prévu le grand mouvement folklorique qui caractérise l'époque actuelle lorsqu'il écrivait ces lignes :

« Tous les chefs-d'œuvre, les uns, produits spontanés de leur époque ou de leur sol; les autres, nouveaux et forts rejetons de la souche antique, tous se sont abreuvés à la source des traditions, des inspirations primitives de leur patrie.

Ainsi, que personne ne dise à l'Art : Tu n'iras pas plus loin! Au siècle : Tu ne peux dépasser les siècles qui t'ont précédé!... C'est là ce que prétendait l'antiquité en posant les bornes d'Hercule; le moyen âge les a méprisées et il a découvert un monde.

Peut-être ne reste-t-il plus de mondes à découvrir, peut-être le domaine de l'intelligence est-il au complet aujourd'hui, et peut-on en faire le tour comme du globe; mais il ne suffit pas que tout soit découvert; dans ce cas même, il faut cultiver, il faut

(1) *Le Genre satirique, fantastique et licencieux dans la sculpture flamande et wallonne*. Paris, Jehan Schemit, Librairie d'art français.

perfectionner ce qui est resté inculte ou imparfait. Que de plaines existent que la culture aurait rendues fécondes! Que de matériaux auxquels il n'a manqué que d'être mis en œuvre par des mains habiles! Que de ruines, que de monuments inachevés!... Voilà ce qui s'offre à nous et dans notre patrie même, à nous qui nous étions bornés à les encombrer de plantes, et d'arbres étrangers, conservés à grands frais, à les surcharger de dieux de pierre, à les décorer de jets d'eau et d'arbres taillés en portiques... »

Tout cela, ne peut-on l'appliquer aux études artistiques et historiques, que nous voudrions voir éclairées par l'esthétique et les traditions populaires franco-flamandes?

L. MAETERLINCK

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Liszt, par JEAN CHANTAVOINE (1)

M. Calvocoressi a publié en 1906, dans la collection des *Musiciens célèbres* (II. L'ANNÉE), la première monographie française relative à Liszt : nous eûmes le plaisir d'en rendre compte et d'en dire les mérites ici même, à l'époque où elle parut (2).

Disposant de plus de place dans la collection des *Maîtres de la musique*, M. Jean Chantavoine a pu donner à son sujet un développement plus considérable et aborder l'examen de certains points que M. Calvocoressi avait dû passer sous silence, faute de pouvoir s'étendre.

Ce qui distingue avant tout l'ouvrage de M. Chantavoine. — et ce que nous allons dire pouvait déjà s'appliquer à son beau livre sur *Beethoven* paru il y a quelques années, — c'est l'objectivité et l'esprit de synthèse. Ces qualités sont d'autant plus appréciables que, lorsqu'il s'agit de Liszt, il est difficile de se départir soit d'une trop grande ferveur, soit d'une trop grande hostilité à son égard et de ne pas voir en lui un être d'exception, un musicien individualiste à outrance, qui échappe à toute classification, et dont le génie unilatéral semble, à première vue, avoir voulu violenter toute tradition.

Bien que son goût personnel le porte instinctivement à aimer Liszt, M. Chantavoine a su s'abstraire de toute attitude par trop subjective à son propos : en chercheur impartial, et sans jamais prendre le ton du plaidoyer, il a mis les choses au point, et son livre nous offre ainsi l'image d'un travail de critique conçu selon les méthodes modernes les plus rigoureuses.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à la description de l'existence mouvementée du maître. Nous y apprenons à connaître les étapes essentielles de sa vie, non pas dans leur simple matérialité, mais entourées de toutes les circonstances tant intimes qu'extérieures qui ont contribué à créer une atmosphère autour de lui et à influencer sur la formation de sa mentalité d'homme et d'artiste. Rien n'est plus intéressant, dans cet ordre d'idées, que les « amours » de Liszt, principalement celles qu'il eut avec Mme d'Agoult et avec la princesse de Sayn-Wittgenstein. L'histoire de ses relations avec Wagner est aussi d'un intérêt très captivant, au même titre que celle de sa vocation religieuse.

Liszt sort merveilleusement « typé » de cette description qui n'a rien de tendancieux et qui dénote de la part de M. Chantavoine

(1) Paris, Alcan (*Collection des Maîtres de la musique*).

(2) Voir *l'Art moderne* du 24 février 1907.

un sens rare de la divination psychologique. On sait aussi gré à l'auteur de sa réserve extrême et que fois qu'il s'agit d'apprécier des événements de la vie du maître dont les raisons intimes nous échappent, faute de documents précis.

Objective et synthétique est surtout la partie du livre consacrée à l'œuvre de Liszt : *objective*, en ce qu'elle examine sans passion les bons et les mauvais côtés de cette œuvre, pour conclure, très justement d'ailleurs, que les premiers ont largement le pas sur les seconds ; *synthétique*, en ce qu'elle établit, avec force arguments, que l'auteur des *Poèmes symphoniques* a été le musicien du romantisme, sans qu'on doive le considérer pour cela comme une apparition exceptionnelle dans l'histoire de la musique : au contraire, il ne « rompt pas la tradition classique, il la poursuit en l'interprétant »... Et M. Chantavoine montre, au moyen d'une suite de raisonnements qui n'ont rien de spécieux, que Liszt procède directement de Beethoven. C'est tout spécialement en parlant de la « Musique à programme » du maître qu'il développe ce point de vue qui, pour ingénieux qu'il soit, n'est rien moins que paradoxal. La partie du travail de M. Chantavoine relative à ce genre si discuté et parfois si discutable est la plus intéressante et la mieux faite : il s'y trouve des analyses d'une rare subtilité, telle, par exemple, celle de la *Faust-Symphonie*.

Les passages du livre où l'auteur examine l'œuvre de piano de Liszt sont remplis de remarques très justes : utile contrepois à l'idée défavorable que certains aspects de cette œuvre peut avoir fait naître en maints esprits. Enfin, la musique religieuse de l'auteur de *Sainte Elisabeth de Hongrie* fait l'objet d'une étude attentive et pénétrante dont le point culminant se trouve dans la magistrale analyse de l'oratorio *Christus*.

Après quelques pages consacrées à l'examen de l'œuvre littéraire de Liszt, M. Chantavoine conclut par un chapitre intitulé *Influences et Influences*, dans lequel il concentre pour une dernière fois ce qu'il y a d'essentiel dans la matière traitée : il énumère les « composantes » du génie du maître, il les explique et les commente, et termine son ouvrage en insistant sur les services nombreux et considérables qu'il a rendus à l'art et aux artistes et sur l'importance — qui ne peut plus être niée — de son rôle historique (1).

CHARLES VAN DEN BORREX.

L'ART A PARIS

Henry Ottmann.

L'exposition d'Henry Ottmann augmentera, auprès des amateurs de saine et fine peinture, le renom de bon aloi que cet harmoniste numisé a déjà acquis. Ottmann exècre les brutalités inutiles, les gros effets faciles dont on a peut-être trop abusé dans la jeune école depuis quelques années. Son art est d'une honnêteté entière. Certes, il tend plutôt à exprimer les délicatesses et les subtilités, et la virulence n'est pas son fait. Mais il ne faudrait pas croire que sa sensibilité fût incapable de s'exprimer avec force, et même, parfois, avec une réelle puissance.

Ottmann a le double mérite de ne s'être inféodé à aucune école et de ne s'être enfermé en aucune formule. Qu'il ait aimé Cézanne et l'impressionnisme, cela ne fait point question ; mais il

(1) La belle collection des *Maîtres de la musique* vient de s'enrichir, ces jours derniers, d'un *Händel* en tous points digne de la compétence et de la hauteur de vues de son auteur, M. Romain Rolland.

ne les a pas aimés ou point d'aliéner ou d'abdiquer sa personnalité : il a su demeurer lui-même. Et ce mérite, chez un peintre d'aujourd'hui, est en vérité peu fréquent. Trop de soi-disant révolutionnaires ne sont que de dociles démarqueurs, et trop de fauves déchaînés et hurlants que des toutous en laisse Ottmann est personnel. Il a sa vision douce, chantante et fleurie des choses, son concept de la vie ; en un mot, c'est une émotion ressentie qu'il nous transmet et non le reflet des impressions d'autrui. Son intimisme n'a rien à voir avec les tableaux de commerce que les adeptes et émules de M. Walter Gay multiplient commercialement au Salon. Ottmann affectionne l'intimisme, c'est à dire qu'il se plaît à analyser les caresses de la lumière sur les objets familiers du home, fleurs, fruits, étoffes anciennes ; cet art est quiet, ouaté, accueillant.

Je disais plus haut qu'il ne s'est pas spécialisé dans une formule à succès. J'entends par là que vous ne verrez pas à l'exposition de la Galerie Blot que des géraniums ou des desserts, mais aussi des paysages d'une gracieuse harmonie, de vivaces études de figures en plein air, des coins de parcs, des aspects de villes ou de campagne. Je note avec grand plaisir que la vision chez Ottmann s'élargit, que la technique, si souple déjà, se libère de toutes les minuties et gagne en éloquence parce qu'elle va en se simplifiant. Je ne saurais trop conseiller à l'excellent artiste de persévérer dans cette voie de synthèse, car la vérité décorative est là.

Ajoutons qu'une charmante préface d'Edmond Epardaud accompagne la charmante exposition d'Henry Ottmann.

LOUIS VAUXCELLES

LE MUSÉE SEGANTINI

D'un correspondant qui voyage actuellement en Suisse, ce fragment de lettre qui intéressera nos lecteurs :

Si l'oubli est navrant pour les artistes, la consécration prend parfois des formes bien désobligeantes. Témoin ce musée Segantini que je viens de visiter à Saint-Moritz : une sorte de tour ronde et trapue, quelque chose comme pourrait être un petit tombeau de Cœcilius Metella accolé à la montagne. Un tombeau pour glorifier le peintre qui mourut brusquement en pleine nature, sur les sommets, par une nuit étoilée !... A l'entrée on a érigé un monument funéraire d'autant moins justifié que Segantini repose dans le petit cimetière de la Maloja.

Au premier étage, où l'on accède par un escalier de donjon, des fenêtres étroites comme des meurtrières éclairent d'une vague lueur des salles exigües dans lesquelles cinq tableaux ou esquisses à peine appréciables en raison du manque de jour et de recul sont exposés parmi des photographies tristement encadrées, placées sans goût ni discernement, quelques eaux-fortes et même d'abominables photogravures en couleurs, attentat qui écrie vengeance.

Il faut louer, toutefois, l'idée, utile et respectueuse, qui a dicté aux fondateurs du musée l'installation d'une petite salle de lecture où sont réunis les ouvrages consacrés au peintre. J'en ai parcouru un, édité en français par la Société Dante, dans lequel, en admirateur presque sentimental, M. Achille Locatelli évoque avec bonheur l'artiste disparu. L'auteur fait aimer celui dont il parle. Il voit — on imagine — en Segantini un peintre à vue profonde qui a dégagé la psychologie des gens et de la nature du

pays où il vécut, qui en pénétra les sentiments et le caractère.

En haut, sous la coupole éclairée obliquement, faussement, par de grands œils-de-bœuf, sont installés les trois panneaux, interrompus par la mort de l'artiste, du beau triptyque *La Nature, la Vie, la Mort*. Ce dernier est sobrement tragique et d'une émouvante expression. Il y a dans *la Vie* une mère et un enfant d'une douceur exquise de madone italienne. Et l'interprétation que donne Segantini de l'âpre région décrite est mieux celle d'une contemplation intérieure, ainsi que l'a fait remarquer le panégyriste du peintre, que sa vision directe.

Le tableau des *Deux mères*, popularisé par des reproductions nombreuses, me plaît moins. Un beau dessin représentant un homme et une femme appuyés l'un sur l'autre et dont la nudité chaste n'a rien des conventions académiques montre avec quelle conscience et quel scrupule Segantini étudiait ses modèles pour y surprendre les secrets de la vie

B. F.

PAR LES ROUTES

Chez les Jaunes : Japon, Chine, Mandchourie,
par JULES LECLERCQ (1).

Le tour du monde qu'a accompli M. Jules Leclercq n'a demandé que six semaines. L'éminent globe-trotter a mis, à boucler son périple, autant de temps que le Philéas Fog de Jules Verne. C'est qu'il tenait à donner une suite pittoresque, actuelle, aux intéressantes relations qu'il avait naguère rapportées d'Islande, des Îles Fortunées, de l'Afrique australe, de Java, de Ceylan, du Spitzberg. Il est résulté, en effet, de son voyage récent comme de ses précédentes explorations, un livre très vivant, coloré à souhait, où l'Asie, abordée par le transeanadien, Tokio, Pékin, se révèle à nous tout autre que l'ont vue les Huc, les Loti, les Beauvoir, les Hübner, etc..., ayant pris placidement son parti des innovations d'origine occidentale, mystérieuse au fond et impenétrable, acheminée vers un rajeunissement inquietant de sa civilisation millénaire. Partout l'auteur s'est mêlé au peuple, s'est arrêté aux stations célèbres, devant les sites consacrés et les monuments légendaires. Aussi son livre est-il un guide sûr et informé pour ceux qui ont la prétention de visiter le pays jaune et de connaître avec le moindre effort cet Extrême-Orient, théâtre toujours possible de redoutables conflits.

A la découverte de Londres, journal d'un explorateur
au XX^e siècle, par LÉON SOUGUENET (2).

Le dernier livre de M. Léon Souguenet : *A la découverte de Londres, journal d'un explorateur au XX^e siècle*, justifie abondamment son titre. C'est un livre bien écrit, et qui ne ressemble aucunement à ces récits de voyage fastidieux qui se publient journellement. M. Souguenet est un esprit curieux, une sorte d'Argus qui ne laisse rien passer, à qui rien n'échappe et qui tire des faits les plus simples des conclusions inattendues et piquantes. Pour emprunter une de ses phrases, il est ce « voyageur qui prend de tous ses yeux le plus qu'il peut ». Comme

(1) Paris, Plon-Nourit et C^{ie}.

(2) Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

Dieu, il voit tout, il est partout... Son ouvrage est une suite d'instantanés très spirituels, qui sont de vrais petits tableaux d'une vie intense, colorée. Par la précision des notes qu'il contient, *A la découverte de Londres* ne peut que rendre de précieux services à ceux qu'attire la fourmière londonienne. Sous la conduite d'un pareil guide on peut se vanter d'avoir vu Londres autrement et mieux.

FRANZ HELLENS

L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN

M. Quénioux vient d'être nommé inspecteur général de l'enseignement du dessin dans les écoles primaires de France. M. Quénioux ? C'est l'inventeur d'une méthode nouvelle qui substitue à des modes pédagogiques surannés une éducation rationnelle, intuitive, fondée sur l'observation directe de la nature. Déjà l'on a pu apprécier, au dernier Salon d'Automne, dans une salle réservée aux dessins d'écoliers et qui fut l'un des succès de l'exposition, les résultats obtenus par cette importante réforme. La nomination de son promoteur au poste d'inspecteur général, qui paraît avoir été la conséquence d'un concert d'éloges unanimes, aura sans doute une salutaire influence.

Dans une de ses chroniques du *Gil Blas*, M. Louis Vauxcelles a signalé la supériorité de la méthode nouvelle, et nous croyons utile de reproduire les observations qu'elle lui suggère. « Désormais, dit-il, les enfants des écoles primaires vont peut-être dessiner en s'amusant, au lieu de succomber d'ennui, et de bâiller, et de tricher, et de dormir, et d'être consignés pendant la mortelle classe de dessin, telle qu'elle fut trente années durant pratiquée.

Vous ne pouvez pas vous imaginer le mal que la fameuse méthode dite géométrique a fait à l'enfance. Ses inventeurs furent un statuaire éminent aux yeux de certains, et un savant, MM. Guillaume et Pillet. Paix à leur âme ! Mais quels malfaiteurs !

Ces deux théoriciens avaient donné comme base à la pédagogie artistique une méthode rigoureuse fondée sur le calcul strict des proportions. Sous les yeux de l'écolier on posait un modèle abstrait, des lignes droites, des figures géométriques, des ornements stylisés, des plâtres incolores, — parfois de décalence — et qui ne parlaient ni à sa sensibilité, ni à sa petite âme frémisante. Que de Brutus au regard mort, que de Vitellius bouffis, que de vases Borghèse n'avons-nous pas copiés au lycée, servilement, mécaniquement ! Or, que vaut le travail fait sans cœur ?

Un hardi et généreux esprit, M. Quénioux, professeur à l'École des Arts décoratifs, a changé tout cela, culbuté l'assoupissante méthode de l'austère Guillaume et du docte Pillet, et, depuis cinq ans, soufflé dans les écoles primaires une brise novatrice qui emportera les plus enragées résistances et grâce à la quelle le bon grain est semé et germera.

La chose ne s'est pas faite toute seule. Ah ! non. Il a fallu lutter ; le scepticisme d'André Michel, l'hostilité du commandant Lalance, pour ne citer que ces deux opposants, s'étaient mis en travers. Mais l'ami Quénioux sait que pour enfoncer un clou il faut taper longtemps et au bon endroit.

Qu'est-ce, en somme, que la méthode nouvelle ? Au lieu de condamner l'enfant à diviser des lignes en parties égales, à tracer des angles, à peiner sur des dallages et à combiner des rosaces, il suffit d'utiliser l'instinct qui pousse le petit bonhomme (et la petite bonne femme donc !) à observer, à regarder la réalité, la vie extérieure.

L'enfant adore dessiner, des bonshommes, des tontons, des dadas, des maisons, des fleurs, des poules, des casseroles, des arrosoirs. Les animaux surtout, ses amis, ses souffre-douleurs — Médor et Minet — il les peindra sans répit, les saisit en plein mouvement, et ses dessins, même balbutiés, sont souvent plus expressifs que les dessins des membres de l'Institut. M^{me} Charlotte Besnard nous disait un jour : « Il est touchant de retrouver la trace de cet amour (des enfants pour les bêtes) sur les dalles du Forum, où quelques chevaux gravés avec un clou par les petits Romains s'ébrouent depuis des siècles. »

Ceci étant établi (parents, ne punissez pas vos petits qu'ils

barbouillent des bonshommes !), MM. Quénioux et Guébin veulent que les enfants s'intéressent à la nature vivante, agissante, capricieuse, colorée. Évitions d'enserrer leur imagination dans les formules mathématiques. Le calcul interviendra bien assez tôt comme moyen de contrôle, plus tard. L'essentiel est, au début, de ne pas dessécher la fleur de la naïveté enfantine.

A l'observation spontanée de l'objet se joindra utilement la méthode « de l'éducation de la mémoire pittoresque » que pratique il y a un tiers de siècle l'admirable Lecoq de Boisbaudran avec des élèves qui se nommaient Fantin, Legros, Bernard. On montre un modèle à l'enfant : il examine quelques minutes, puis, de *souvenir*, le reproduit.

Ce n'est pas ici le lieu de développer les diverses exercices mis en usage par les maîtres de l'enseignement nouveau. Bornons-nous à dire qu'ils ont voulu « substituer (ce sont les paroles mêmes de Quénioux) à la théorie d'un enseignement abstrait uniforme et impersonnel un enseignement attrayant, vivant et concret favorisant la culture de la personnalité ».

PETITE CHRONIQUE

Quelques acquisitions nouvelles de l'État sont, depuis la semaine dernière, exposées sur chevalet dans une des salles du Musée moderne : une jolie *Allégorie* de P. Moreelse (1571-1638), des *Poissons* (Ecole flamande du XVII^e siècle) et une nature morte de l'Ecole hollandaise. Ces trois tableaux ont été achetés à Amsterdam, au nom de la commission directrice des Musées de Bruxelles, par M. A.-J. Waufers.

On a également installé au Musée les *Jardins sous la neige* de M. G.-M. Stevens, récemment acquis par le gouvernement, et un *Portrait de femme* de feu Camille Van Camp, don de M. Ghislain de Vertron.

Le Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles a décidé de créer, à l'occasion des vacances, un abonnement spécial au prix de 5 francs pour les élèves des établissements d'instruction de toute catégorie, y compris les étudiants d'Universités.

Le Comité exécutif a décidé également de réduire à 5 francs les abonnements qui seront délivrés aux enfants âgés de moins de 15 ans. Ces deux séries d'abonnements ne seront délivrés que du 1^{er} au 31 août et seront valables jusqu'à la clôture de l'Exposition.

Les jeunes gens désireux de profiter des dispositions qui viennent d'être prises devront se présenter au Bureau des Abonnements, rue des Colonies, 14, à Bruxelles, munis d'un certificat constatant qu'ils suivent les cours d'un établissement d'instruction et porteurs d'une photographie collée sur carton fort ayant 10 1/2 cent. en hauteur et 6 cent. de largeur. La photographie devra recouvrir toute la carte et la tête du portrait mesurer au moins 2 cent. Le demandeur aura soin également d'écrire ses nom, prénom, adresse et qualité au verso de sa photographie.

La musique à l'Exposition :

Aujourd'hui, à 3 heures, dans la Salle des Fêtes, grand concert organisé par la Société des Concerts Ysaye. Au programme : *les Béatitudes* de César Franck pour soli, chœurs et orchestre, avec le concours de M^{me} Croiza, MM. D. Demest, D. Callemien, H. Dufranne, J. Massart, M. Malherbe et des chœurs de la *Royale musicale* de Dison sous la direction de M.-A. Voncken; Concerto de J.-S. Bach pour deux violons, interprété par MM. Eugène Ysaye et Jacques Thibaud; Concerto de P. Benoît pour piano et orchestre (soliste : M. Raoul Pugno); *Fantaisie pour orchestre sur un thème populaire wallon*, par Théo Ysaye.

Jamais il n'aura été donné au public, qui ne peut manquer de se rendre en foule à cette fête, l'occasion de voir réunis, en un seul programme, autant de noms d'artistes choisis parmi les plus célèbres de notre époque.

Samedi 17 septembre s'ouvrira le Théâtre du Prince Régent par une représentation de *Béatrice et Bénédicte* de Berlioz. Le lendemain,

M. G. Bret dirigera *les Béatitudes* de César Franck; le lundi matin, concert de musique de chambre (œuvres de Couperin, Rameau; Chausson, Duparc et Saint-Saëns, avec le concours de M^{mes} Rose Féart, de l'Opéra, et Wanda Landowska); le soir, concert d'orchestre : symphonies de César Franck, Saint-Saëns, Vincent d'Indy, sous la direction de MM. Saint-Saëns et Rhené-Baton; à l'orgue, M. Widor.

Un second concert de musique de chambre, consacré à M. Gabriel Fauré, aura lieu le mardi 20, en matinée; le soir, concert d'orchestre : œuvres de Lalo, Widor, G. Fauré, Debussy et Dukas. Enfin, le 21, sera représenté le *Benvenuto Cellini* de Berlioz, qui n'a pas été repris en France depuis 1839. Les deux représentations des opéras de Berlioz seront dirigées par M. Félix Mottl, qui s'est dévoué, depuis de longues années, à la gloire du maître français.

Une audition de deux cantates de Peter Benoît, *De Wereld in!* et la *Van Ryswyck-Cantate* (poèmes de J. de Geyter), aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 5 heures, sous la direction de L. Walpot, chef de musique au 1^{er} régiment de guides. Cette audition, qui sera donnée à la Grand-Place de Bruxelles au profit du monument Benoît, réunira un ensemble de 4.000 choristes et instrumentistes.

Le soir aura lieu, également à la Grand-Place, une exécution par les chanteurs des *Liederavonden voor het Volk* (l'Œuvre des Chansons pour le peuple) de Malines, Anvers, Louvain, Bruxelles, etc., des meilleures chansons du maître flamand.

Les billets sont en vente au *Vlaamsch Huis*, Grand-Place, 16, et chez les éditeurs Katto, Schott frères, Breitkopf et Härtel et Ferdinand Lauweijns.

Les cartes de 5 et de 3 francs sont numérotées et permettent d'assister aux deux exécutions. En cas de mauvais temps, les fêtes musicales auront lieu au Cirque Royal (rue de l'enseignement).

La *Chronique* nous apporte en ces termes une très heureuse nouvelle :

« Le peintre Laermans a recouvré la vue. L'opération que lui a fait subir le docteur Gallemaerts a parfaitement réussi. Nous avons dit que la Reine avait rendu visite à l'éminent artiste et lui avait prodigué des encouragements. Depuis qu'elle savait que Laermans conservait la joie suprême de voir tout ce qui l'entoure, la nature qu'il a interprétée avec un talent si puissant, si personnel, et les visages des êtres qui lui sont chers, la Reine avait manifesté l'intention de retourner chez le peintre de l'humanité douloureuse. Elle s'est rendue vendredi après-midi à l'atelier de la chaussée de Gand, où sa visite a laissé à Laermans et à sa mère un précieux réconfort. »

Un Congrès d'Art et d'Histoire organisé sous le patronage du Gouvernement belge à l'occasion de l'Exposition d'Art ancien et de l'Exposition universelle et internationale se réunira à Bruxelles les 24, 25, 26 et 27 août. Ce Congrès, qui intéresse tout spécialement les collectionneurs et amateurs d'œuvres d'art, les conservateurs de musée, les érudits, les historiens, les archéologues, etc. tiendra ses séances au Palais du Cinquantenaire (salle des conférences et annexes). Les congressistes visiteront les Musées et les principales églises d'Anvers et de Bruges. S'adresser pour tous renseignements au baron Kervyn de Lettenhove, président, ou à MM. P. Lambotte et Emm. Descamps, secrétaires du Comité d'organisation.

Le 1^{er} Salon de peinture et de sculpture organisé par le cercle « Doe Stil Voort » s'est ouvert hier, samedi, à 2 heures au Musée moderne.

Parmi les exposants : Cailleau, Coëcx, De Mets, Gysen, Eugène Laermans, Marten Helsen, Jakob Smits, Spanoghe, Spilliaert, Pol Stoffyn, Pol Vandebroek, Vermeersch, Ferd. Willaert, Witwulghie.

C'est M. François Rasse qui succède au regretté Gustave Huberti comme directeur de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Node. On ne pouvait faire un meilleur choix : Prix de Rome,

compositeur de talent, chef-d'orchestre qui a fait ses preuves au Grand-Théâtre de Toulouse, à la Monnaie et aux Concerts Ysaye, M. Rasse était tout indiqué pour continuer l'œuvre à laquelle Huberti s'était consacré avec un dévouement inlassable et qui, sous sa direction, rendit de précieux services à l'art musical.

De Paris :

Le Théâtre de l'Œuvre ouvrira sa prochaine saison par une pièce tirée par M. Robert d'Humières d'une légende japonaise et intitulée *Késa*. M. Léon Moreau a écrit une partition pour cet ouvrage, dont les principaux rôles seront interprétés par M^{me} Suzanne Desprès, MM. de Max et Lugné-Poe.

Le théâtre de l'Opéra-Comique représentera en octobre une *Macbeth* lyrique dont le texte est de M. Fleg et la musique de M. Bloch. Les principaux rôles seront interprétés par M^{me} Lucienne Bréval et M. Féodorow.

On sait que la tragédie de Shakespeare tenta plus d'un compositeur. La première partition de *Macbeth* fut écrite par Lock et créée en Angleterre en 1672; la dernière est celle de Verdi, jouée en 1847 à Florence et à Paris, au Théâtre-Lyrique, en 1865.

Un comité vient de se constituer pour élever un monument à José-Maria de Hérédia. Parmi ses membres, citons MM. Paul Adam, Jean Aicard, Maurice Barrès, Jean Bourgeois, Léon Dièrx, Gabriel Hanotaux, Paul Hervieu, Henri Houssaye, S.-Ch. Lecomte, Jules Lemaitre, F. Mistral, G. de Porto-Riche, Dr Pozzi, Alfred Vallette, Emile Verhaeren, etc.

La *Société des Dilettantes* prépare la publication, en une édition de luxe limitée à 225 exemplaires et illustrée par M. Armand Rassenfossé, d'un des premiers ouvrages de M. René Boylesve, les *Bains de Bade*, qui ne fut tiré qu'à cinq cents exemplaires, totalement épuisés aujourd'hui en librairie.

M. Rassenfossé a composé pour l'édition nouvelle six vernis-mous hors texte, des têtes de chapitre et culs-de-lampe. Deux cents exemplaires seront imprimés sur Hollande, vingt-cinq sur Japon Impérial, ces derniers avec une double suite des hors-texte, dont l'une rehaussée à la main.

La *Société des Dilettantes* met en souscription cette édition des *Bains de Bade* aux prix de 60 francs l'exemplaire sur Hollande et 100 francs sur Japon. Les souscriptions doivent être adressées avant le 1^{er} octobre prochain à M. Louis Thomas, président de la Société, 5 avenue de Messine, Paris.

Sous le titre *la Vagabonde*, M^{me} Colette Willy fera paraître prochainement un volume de souvenirs personnels sur la vie des music-halls : observations aiguës, d'un sentiment poignant et douloureux, qui révélera sous une face nouvelle le talent si personnel de l'auteur des *Vrilles de la Vigne*, des *Dialogues de bêtes* et de la *Retraite sentimentale*.

De son côté, M. Willy prépare un roman de mœurs parisiennes, *Silontie ou la Paysanne pervertie*, qui se passe en partie dans le monde des lettres, ainsi que la traduction d'un roman anglais, *les Imprudences de Peggy*, écrit par Miss Meg Villars.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Paris-Journal annonce que le Dr Mardrus a tiré, en collaboration avec M. Népo y, un livret d'opéra d'un conte des *Mille et Une nuits*. La partition en sera écrite par M. Henri Rabaud, chef d'orchestre de l'Opéra; au lieu de *la Fille de Roland*.

Du même journal: M. Paul Adam travaille actuellement à un drame intitulé *Jupiter*. Cette œuvre sera, dit-on, la plus considérable et la plus puissante que l'écrivain ait signée jusqu'ici.

Saint-Saëns sera particulièrement fêté l'hiver prochain à Alger, où le directeur du Grand-Théâtre fera représenter un cycle d'ouvrages du maître: *Samson et Dalila*, *Henry VIII*, *l'Anacréon*, *Phryné* et *Javotte*. L'auteur a promis d'assister à cette solennelle manifestation lyrique.

Un grand festival symphonique en douze journées, et dont les concerts alterneront avec les représentations du Théâtre du Prince-Régent, aura lieu à Munich, dans la Salle des fêtes musicales de l'Exposition, du 5 août au 4 septembre inclus, sous la direction de M. Ferdinand Löwe, de Vienne, et avec le concours de l'orchestre du *Concertverein* de Munich.

Le programme comprend les neuf symphonies de Beethoven, la Symphonie en ut de Schubert, la *Symphonie écossaise* de Mendelssohn, la Symphonie, n° 2 (ut maj.) de Schumann, la *Faust-Symphonie* de Liszt pour orchestre et chœurs d'hommes, la *Symphonie fantastique* de Berlioz, les symphonies n°s 2, 3 et 4 de Brahms et les symphonies n°s 3, 4, 7 et 9 de Bruckner. Les concerts sont fixés aux 5, 8, 10, 13, 17, 19, 22, 24, 27 et 31 août, 2 et 4 septembre.

En outre, les 12 et 13 septembre seront données, dans la même salle, sous la direction de l'auteur, les deux premières auditions d'une nouvelle symphonie de M. Gustave Mahler pour soli, chœurs, grand orchestre et orgue. Cette symphonie, qui porte le numéro VIII, est divisée en deux parties inspirées respectivement par le texte du *Veni Creator* et celui de la scène finale du second *Faust*. L'interprétation réunira les premiers chanteurs de Vienne, de Berlin et de Munich, un orchestre de 140 musiciens, 500 choristes de Vienne et de Leipzig, 350 voix d'enfants, etc. L'orgue sera tenu par M. Adolphe Hempel.

Signalons enfin à ceux de nos lecteurs qu'attireraient à Munich ces fêtes musicales une exécution, le 9 septembre, de la *Missa Solennis* de Beethoven sous la direction de M. Franz Schalk avec le concours de M^{mes} Noorder-Reddingius et de Haan-Manifarges, de MM. Georges A. Walter et Richard Mayr, et, le 14 septembre, l'audition, sous la direction de M. Göhler, de *Deborah*, oratorio de Händel, dont les soli seront chantés par M^{mes} Hensel-Schweitzer et Ilona Durigo, MM. F. Senius et Carl Leydström.

Pour tous ces concerts, la location est ouverte chez MM. Schenker et C^{ie}, Bureau de voyages, 16 Promenadeplatz, Munich.

Sottisier.

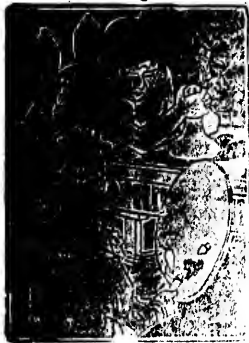
Soudain l'oiseau, ennuyé de cette musique, décocha son bec comme une flèche dans le dos du chien, qui s'enfuit en criant: A l'aide!

Ch. DE COSTER, *Uylenspiegel*, Chap. LXVIII.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-Louis 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique:

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme ces mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANÇOIS DE MIOMANDRE. — **Claudel et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MYTHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination**.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Août



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Doctrine esthétique du « Flâneur » (FIERENS-GEVAERT). — Propos politiques (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Cathédrales (AUGUSTE RODIN). — Chronique judiciaire des Arts : *Le droit d'auteur des architectes*. — Nécrologie : *Charles Lenepveu*. — Petite Chronique.

La Doctrine esthétique du « Flâneur ».

Les premières chroniques hebdomadaires d'André Hallays aux *Débats* furent une surprise en même temps qu'une joie. Il y a bien dix ou douze ans. On n'ignorait point que le « Flâneur » aujourd'hui célèbre était l'un des meilleurs lettrés de France. Mais comment et où ce journaliste dilettante, cet ironiste souple et redoutable allait-il trouver toutes les connaissances de l'historien, de l'artiste, de l'archéologue nécessaires à son nouvel emploi? L'entreprise parut périlleuse. Elle l'était. Il ne suffisait même point, pour en triompher, de conquérir quelques grades de spécialistes. Il a fallu qu'une foi active soutint André Hallays dans ses innombrables campagnes artistiques. Cette foi, il l'a trouvée dans son amour pour la France.

Je viens de lire son dernier volume. Il contient une vingtaine de « Flâneries » aux alentours de Paris, dans un rayon d'une vingtaine de lieues. (*En Flânant*,

— *Autour de Paris*. — Librairie académique Perrin et C^{ie}.) On y trouvera, dit l'auteur, « les impressions d'un touriste qui chérit la lumière, les paysages, les monuments et les reliques de la France ». Ces impressions sont dictées par la plus clairvoyante des tendresses. Ce qu'André Hallays recherche dans les vieux décors, ce qu'il découvre dans les paysages, c'est la perpétuelle leçon du génie français, génie d'ordre, de mesure, de clarté. Ses « Flâneries » rassemblées en volume doivent leur parfaite unité à cette poursuite instinctive. « Nous sommes habitués, dit-il, à nous promener dans l'histoire et dans la littérature comme dans un grand brio-à-brac, nous arrêtant à tous les bibelots qui amusent notre goût éclectique. » Mais son éclectisme est limité et même il n'est qu'apparent. Une mystérieuse harmonie le commande. Avec quelle joie André Hallays reconnaît, en flânant à la Ferté-Milon, que le sculpteur gothique du *Couronnement de la Vierge* et le poète de *Bérénice* sont « les fils d'une même race et les servants d'un même idéal »! Avec quelle tendresse il décrit les paysages mesurés qui lui rappellent Jehan Fouquet ou Jean-Baptiste Corot, et comme il se plaît à retrouver le charme de la nature française dans l'œuvre ou dans l'âme des écrivains et des héroïnes qu'il évoque! (On est frappé de l'extrême finesse avec laquelle il parle de la Française d'autrefois : M^{me} de Maintenon, la princesse de Monaco, M^{me} de Clermont, M^{me} de Sévigné. Cent traits sont dessinés avec amour.) Avec quelle sûreté enfin son ironie s'exerce aux dépens des « mauvais auteurs », à quelque époque qu'ils appartiennent, n'épargnant pas plus le romantisme précurseur de

Théophile de Viau que la rhétorique pomponnée du pauvre piémontais Cérutti! Mais surtout où le « Flâneur » renonce entièrement aux douceurs du dilettantisme et aux complaisances de l'amateur éclectique, c'est quand il est en présence de l'un de ces malfaiteurs « qui s'acharnent à effacer de précieux vestiges ou à détruire de nobles débris », quand il a l'occasion d'étaler sur le gril « les nigauds du progrès, les ingénieurs sauvages, les brocanteurs rapaces et les pires de tous les barbares : les architectes restaurateurs ».

* * *

Il y a deux articles pour le moins à écrire sur les *Flâneries* d'André Hallays : l'un dirait l'élégance et l'érudition littéraires de l'auteur, l'autre résumerait les trouvailles de son tourisme. Mais au critique d'art incombe un troisième devoir : c'est d'extraire des feuilletons de notre grand confrère parisien la doctrine esthétique très nette et très énergique qui les inspire. André Hallays, Dieu merci, n'a rien d'un doctrinaire. Sa foi est spontanée. Elle a tout de même des « articles » qui constituent une sorte de catéchisme esthétique auquel, pour ma part, je suis converti depuis longtemps. Au temps de mes débuts, — il y a vingt ans déjà! — les études archéologiques de Prosper Mérimée et de Vitet (en se promenant dans la cathédrale de Noyon, Hallays rappelle la lucide et ardente étude que Vitet consacra à l'admirable église) me procuraient l'intime joie que me donnent aujourd'hui certaines pages d'Hallays. C'est dire mon enthousiaste adhésion aux idées du « Flâneur ». Hélas! que ne sont-elles plus répandues en Belgique!

Il y a quelque dix ans, après une longue flânerie dans les monuments et les ruines de la Flandre et de Wallonie, j'ai osé présenter des critiques sur nos restaurations et nos restaurateurs. Quel concert d'imprécations je dus entendre! On me reprocha de dénigrer systématiquement mes compatriotes, de ne pas avoir vu ce dont je parlais, d'ambitionner les lauriers des plus vulgaires polémistes! Nos archéologues, — presque tous partisans des restaurations à outrance — me vouèrent à tous les mépris et je crois bien que je ne me suis jamais réhabilité à leurs yeux. Je le déplore. Que n'ai-je eu l'art de les gagner à mes idées! J'eusse été heureux de vivre en bonne intelligence avec eux. Ils aiment sans doute le passé autant que moi. Mais voilà! Ils tiennent à leur manière, et je tiens à la mienne, — qui est à peu de chose près celle d'André Hallays.

Voici donc ce qu'enseigne le « Flâneur ». Je m'en tiendrai aux idées que le dernier volume met en relief et, à l'occasion, je rapprocherai quelques exemples belges des exemples français.

* * *

1° En parcourant la cathédrale de Noyon, André Hallays dénonce à nouveau l'absurde prétention des restaurateurs modernes de rétablir, dans les édifices décorés par les siècles successifs, une « unité de style » qui n'a jamais existé. Le croisillon Nord de la dite cathédrale a été agrémenté de niches et de statues par des décorateurs du XVIII^e siècle; ceux-ci ont altéré le caractère de l'édifice ancien, mais ils lui ont laissé de l'accent et de la vie. Le croisillon opposé a été rétabli dans son état primitif « avec la science la plus sûre. C'est clair, c'est propre, c'est achevé. Mais où est l'accent? Où est la vie? Les vandales les plus vandales ne sont pas toujours ceux que l'on pense. » — Les partisans de l'*unité idéale* deviennent moins nombreux chez nous. Mais qui oserait prétendre que leur race a disparu? Souhaitons, sans trop l'espérer, que les statues, chaires, grilles, boiseries, etc. du XVII^e et du XVIII^e siècles conservées dans nos églises gothiques soient désormais à l'abri de toute tentative d'unification.

2° On sait la maladresse avec laquelle la plupart des édifices gothiques ont été dégagés. Ne nous hâtons pas d'abattre les petites constructions qui s'abritent aux flancs des grandes églises. En parlant de la cathédrale de Senlis, André Hallays montre que les monuments gothiques « s'accommodent toujours à merveille de l'intimité de la nature comme de la familiarité de la vie ». Vérité éclatante qui attend encore de faire son chemin. Il semble qu'elle n'a guère pénétré l'esprit des Louvanistes. On sait que l'église Saint-Pierre de Louvain était agrémentée, du côté de l'Hôtel de Ville, de maisons diverses. A droite du porche s'élevaient de charmants logis du XVIII^e siècle qui faisaient valoir l'élanement de l'église; à gauche se tassent de banales constructions modernes. Dans sa récente conférence du Solbosch sur l'*Esthétique des villes*, M. Stubbe, aux applaudissements de toute l'assistance, a conseillé le maintien des petits logis; or, à l'issue de la séance, on nous apprenait que les petites maisons venaient d'être abattues et que les autres étaient épargnées.

3° Débarraçons nos églises des ornements et oripeaux « bons pour des Canaques ». André Hallays nous y invite à nouveau à propos d'un certain calvaire panoramique installé par les gens de Nogent-les-Vierges dans leur belle église. Il est inutile que j'insiste sur ce point. Personne n'a oublié le discours où le cardinal Mercier dénonçait l'abominable et souvent très coûteuse pacotille qui déshonore nos plus vénérables monuments religieux.

4° L'art religieux — architecture, sculpture, décoration — se meurt du pastiche. Dans le déambulatoire de l'église de Morienvai (vallée de l'Oïse) on resculpte complètement certains chapiteaux. « C'est vraiment un spectacle singulier de voir au XX^e siècle tant de statuaires occupés, les uns à faire du roman, les autres du

gothique, et d'autres encore du classique. C'est aussi une divertissante pensée que celle des méprises où tomberont les archéologues de l'avenir, égarés au milieu de tous ces pastiches ». — Qu'on aille voir dans le « cloître » des nouveaux locaux du Musée du Cinquantième les petits bas-reliefs moyenâgeux tout à fait ridicules qu'on y a sculptés ! Et que sera le nouvel autel pseudo-gothique qui va remplacer à Notre-Dame-de-Hal l'œuvre merveilleuse de Jan Mone, joyau de notre première renaissance ? Je ne le devine que trop. Dans l'église de Noyon existe un autel « à la romaine » du milieu du XVIII^e siècle, pure merveille d'élégance. A propos de ce chef-d'œuvre de l'architecte Godot, Hallays écrit ces mots auxquels la déchéance du chef-d'œuvre de Mone confère une cruelle actualité : « Si quelqu'un s'avisait de vouloir enlever l'autel « à la romaine » de la cathédrale de Noyon, ce serait pour lui substituer un autel néo-gothique, lequel serait abominable, encombrant et déplacé : là-dessus, point d'incertitude. »

5° Ne restaurons pas les sculptures mutilées par les iconoclastes. Des sauvages ont jadis brisé les têtes des statues qui ornent le portail de Senlis. Au XIX^e siècle d'autres sauvages ont remplacé ces têtes par des chefs-d'œuvre de mauvais goût et de niaiserie. N'a-t-on pas fait quelque chose de semblable à la charmante statue du XIV^e siècle que possède l'église d'Anderlecht ? (A la rigueur j'admettrais certaines restaurations si elles étaient confiées à nos premiers statuaires : Rousseau, G. Minne, Lagaë, Vinçotte. J'ai souvent dit que les restaurations indispensables doivent se faire par les maîtres de l'art et non par de misérables pasticheurs.)

6° Nous sommes trop indifférents au sort de nos monuments et des trésors qu'ils renferment. Qui s'indigne des restaurations glaciales d'églises (citons parmi les plus récentes Sainte-Walburge de Furnes, en Belgique), de la froide banalité des monuments néo-romans et néo-gothiques (ou ne les compte plus dans notre pays), de la dispersion dans les musées ou ailleurs des tableaux et des objets qui animaient nos édifices historiques ? Des amateurs « dépensent des fortunes pour acheter des bibelots puérils, des tableaux restaurés et des tapisseries en loques », — « les conservateurs de nos musées trouvent l'argent nécessaire pour acheter des curiosités archéologiques et des bibelots exotiques », on dépensera cent mille francs pour acheter quelque *primitif* d'une authenticité plus ou moins certaine. — mais qui s'intéresse à la conservation, à la vie artistique d'un monument, d'une ville ? En France on rase des églises ; il se trouve du moins des Hallays et des Barrès pour protester. Qui chez nous parlera du nettoyage barbare des Halles d'Ypres, de la restauration mécanique et sans âme de l'Hôtel de Ville de Louvain et de ces mille pas-

tiches qui couvrent les beautés de nos édifices d'un masque morne et arrêtent, lentement mais sûrement, l'essor de l'art créateur ? Comment cette indifférence, cette esthétique à rebours, ces vandalismes sont-ils possibles « dans une époque où tout le monde, jusqu'au dernier des politiciens, parle d'art et de beauté ? »

7° Quand par hasard on consent à placer une œuvre moderne dans un édifice ancien, on la choisit très mal et on la case en dépit du bon sens — tel le monument commémoratif de la cathédrale de Meaux, formidable amas de sculpture, conçu et exécuté pour un emplacement indéterminé. Mais en Belgique, je ne crois pas que nous puissions citer le moindre exemple d'une œuvre moderne placée ces temps derniers dans un édifice ancien. Le pastiche règne sans rivalité possible.

Dans un pays qui a donné le signal d'une rénovation architecturale et décorative, l'art créateur est frappé d'indignité. Il faut avoir une rude foi dans l'avenir pour se consoler d'une telle déchéance et vivre beaucoup avec les maîtres de notre art pour garder cette conviction que la beauté ne se crée qu'avec de la vie.

*
*
*

Je dédie à André Hallays ces « Dix commandements du critique d'art ». Ils me serviront de conclusion à la lecture de son livre. Peut-être ne les trouvera-t-on pas inopportuns en ces temps de Salons d'Art ancien et moderne :

L'art du passé honoreras
Pour mieux comprendre le présent.
Tous les musées visiteras
En t'exaltant pieusement.
L'histoire de l'art connaîtras
Mais citeras discrètement.
Les faux-maîtres pourfendras
Sans cesse et volontairement.
Bons débutants tu loueras
Mais non hyperboliquement.
Sites, arbres, protégeras
Autant que les vieux monuments.
Les restaurateurs maudiras
Et brocanteurs pareillement.
Le faux-gothique combattras
Et tout pastiche mêmement.
De l'architecte exigeras
Œuvre moderne carrément.
Et Fromentin tu reliras
A tout le moins une fois l'an.

PIERENS-GEVAERT

PROPOS POLITIQUES

Avec une préface de M. Boissy d'Anglas, qui l'approuve, M. Robinet de Cléry publie une brochure intitulée : *Les Prétentions dynastiques de la branche d'Orléans* (1) où il s'efforce de démontrer que cette branche est indigne de régner sur la France, au cas d'une restauration monarchique.

Il s'appuie sur les arguments suivants : l'indignité de Philippe-Égalité, le passé douteux de Louis-Philippe, les exactions de son règne, et il répond à chaque attaque des journaux orléanistes sur quelque crime actuel du régime républicain par le rappel d'un crime semblable commis par le gouvernement de Louis-Philippe, et il conclut qu'une restauration monarchique orléaniste ne saurait ramener un état de choses différent de celui d'aujourd'hui.

Ce qui est absolument évident. Mais pour des raisons plus profondes malheureusement que celles que l'auteur suppose, donc plus irrémédiables.

En effet, on ne saurait inférer d'une façon absolue que le représentant actuel des d'Orléans serait un mauvais roi, s'il régnait, du fait que ses ancêtres ont été de mauvais princes. Renan, dans un admirable drame philosophique, nous a montré avec quelle rapidité Caliban sait s'accommoder du pouvoir, sait même y acquérir quelque distinction. Il est très probable que Philippe VII (c'est bien ainsi, je crois, qu'il s'appellerait?) serait un roi très présentable, beaucoup plus présentable que Louis-Philippe et décidé, — surtout dans les commencements de son règne, — à réparer le plus possible des erreurs du dernier régime. C'est toujours ainsi que cela se passe lorsqu'une dynastie en remplace une autre. Et les fidèles de la déchu accusent invariablement la nouvelle d'inadaptation.

Mettons que Philippe VII règne et qu'il soit un excellent roi. Il ne sera jamais autre chose qu'un excellent roi républicain, un président de république héréditaire, avec une liste civile moins dérisoire et quelque peu plus de prestige à l'étranger, à cause des alliances diplomatiques. Mais le fond ne changera pas. Déjà Louis-Philippe s'était laissé dire par Victor Hugo qu'un roi comme lui c'était « la meilleure des républiques ». L'idée républicaine a fait beaucoup de progrès depuis 1830. Les mœurs parlementaires surtout se sont acclimatées chez nous aussi profondément qu'en Angleterre. Plus que jamais un roi serait le chef, le consacrateur officiel de cet état de choses, à base démocratique et socialiste. Plus que jamais son règne serait en contradiction avec les désirs et les rêves des royalistes dignes de ce nom, et qui se font d'un roi une idée vraiment royale.

Si quelqu'un croit qu'il y aurait en France quelque chose de changé le jour où la République serait par terre, qu'il se rassure et qu'il aille aussitôt chercher Philippe VII. Le lendemain du coup d'État, le Parlementarisme fonctionnera aussi paisiblement, avec ses tares monstrueuses et son extraordinaire imbécillité, et les rouages politiques et administratifs seront les mêmes. Le personnel seul sera modifié.

Du reste, les orléanistes n'essaient même pas de nous tromper sur la qualité de leurs prétentions. Ils s'adressent à un peuple de mentalité républicaine et lui proposent une autre république que celle qu'il possède déjà, tout simplement. Et il y a, dans l'indif-

(1) ROBINET DE CLÉRY : *Les Prétentions dynastiques de la branche d'Orléans*, préface de M. BOISSY D'ANGLAS, sénateur. Paris, l'Édition.

férence avec laquelle l'opinion accueille ces démarches, quelque chose comme l'embryon de ce raisonnement : Puisque ce sera la même chose, pourquoi changer? Ça ne servirait à rien.

Il faut avoir le courage de penser jusqu'au bout de sa pensée. Il y a, en France, quelque chose de plus profond que tout cela et qui empêche, radicalement, une restauration monarchique véritable. C'est la disparition de ce sentiment délicat, raffiné, bizarre, que l'on appelait l'honneur. La monarchie française a toujours été — de par la constitution même de la politique, par une sorte de nécessité vitale pour tout gouvernement — violente ou corrompue. Mais ses membres et ses serviteurs, et même ses peuples, se faisaient de l'honneur une idée malgré tout très haute, et cela sauvait tout, et cela paraît la France d'un prestige incomparable, qui persiste encore.

Avec la personne de Louis XVI a aussi été décapité le sentiment de l'honneur. Nous en gardons le souvenir, nous le regrettons, mais il n'est plus là. La question d'argent, les luttes d'argent ont aussitôt pris la place prépondérante dans les préoccupations publiques. Et la France a eu, depuis, les gouvernements qu'elle méritait : la Révolution pour répondre à ses désirs de destruction et d'exaltation, l'Empire pour satisfaire ses besoins de conquête, la Restauration pour essayer de se reposer des épuisants régimes précédents, la monarchie de juillet pour donner une consécration officielle au désir de lucre qui s'était emparé de la foule. Et depuis, ce désir n'a fait qu'augmenter. Un bref répit à la seconde République, une poussée d'utopie et de fraternité, puis aussitôt, avec le second Empire, une recrudescence de la fièvre de jouissance et d'argent, que seuls quelques illusionnés ont crue finie au commencement du régime actuel mais qui est arrivée aujourd'hui à son paroxysme.

En comparaison d'un mouvement si profond, qu'est-ce qu'un changement de gouvernement? Avec la monarchie des lys a disparu le sentiment de l'honneur. Ce sentiment faisait pour ainsi dire corps avec elle, et un sujet fidèle confondait dans son cœur son loyalisme et cet honneur. On ne peut guère savoir ce qu'il résultera de la fermentation actuelle des pensées et des appétits, quel idéal nouveau orientera la force des peuples.

A coup sûr et quel que soit l'avenir, il sera bien indifférent que les démocraties de demain aient ou non à leur tête un prince ou un bourgeois, ou un homme du peuple, puisque ce chef n'existera qu'à condition de rester leur émanation, de servir leurs intérêts, de prévoir leur évolution. Ce sera peut-être un penseur, peut-être un philosophe. On ne sait pas. Et, de ce point de vue, les prétentions dynastiques de la branche d'Orléans sont bien inconsistantes.

Si l'on se place résolument au point de vue opposé : celui du passé, les perspectives sont tout autres. Il apparaît alors qu'en face de l'œuvre patiente et énorme de la monarchie de 1889, l'œuvre particulière de la monarchie de juillet non seulement est minuscule (ce qui ne prouverait rien puisque le temps lui a manqué), mais encore qu'elle est nettement en contradiction avec la tradition légitimiste. Elle est opportuniste et républicaine. Elle est révolutionnaire. Et elle le serait encore si les successeurs de Louis-Philippe revenaient au pouvoir. Et si la question Louis XVII était résolue et que le descendant légitime des Bourbons de France revint sur le trône, s'il acceptait les conditions actuelles dont s'accommodent les d'Orléans, son œuvre à lui serait également révolutionnaire et abandonnerait la tradition de la monarchie française.

Voilà ce qu'il faut bien s'avouer lorsqu'on rêve d'une reconstitution monarchique. Elle ne serait que nominale, quel que soit l'homme choisi. Il faudrait remonter cent ans de mœurs et d'habitudes d'esprit et recréer à la France son âme d'autrefois. Certains légitimistes ont gardé cette âme et cela les honore, car c'était une âme bien noble et bien belle. Mais le courant des idées et du temps ne se remonte pas.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES CATHÉDRALES (1)

Elles imposent la paix par l'harmonie.

L'harmonie, dans les corps vivants, résulte du contre-balance-ment des masses qui se déplacent. Il en est presque exactement de même dans les cathédrales. Leurs concordances et leurs équilibres sont absolument soumis aux lois de la nature, procèdent de l'ordre général.

Tout le monde sait que le corps humain, dans le mouvement, porte à faux. L'équilibre se rétablit par des compensations. La jambe qui porte, rentrant sous le corps, sert de pivot au poids entier et fait seule, en cet instant, l'unique et total effort. La jambe qui ne porte pas sert seulement à modeler, à moduler les degrés de la station et la modifie, soit insensiblement, soit rapidement, jusqu'à se substituer à la jambe qui porte et à la libérer. C'est ce que le peuple appelle « se défatiguer » en portant d'une jambe sur l'autre le poids du corps : ainsi une cariatide qui changerait d'épaule son fardeau.

Ces indications un peu spéciales ne sont pas sans intérêt à propos des cathédrales, car ce sont ces porte-à-faux compensés, instinctivement employés par la vie, qui ont inspiré les oppositions et les équilibres gothiques.

Les plans obtenus par ces grandes oppositions n'ont pas seulement un intérêt d'équilibre et de solidité. Ils déterminent aussi ces ombres profondes et ces belles lumières qui font à la cathédrale un si magnifique vêtement. Car tout se tient, le moindre élément de vérité appelle la vérité tout entière, et le beau n'est pas distinct de l'utile, quoi qu'en pensent les ignorants.

Ces grandes ombres et ces grandes lumières sont portées par les seules lignes essentielles, les seules qui comptent de très loin, les seules qui soient toujours sans maigreur et sans pauvreté, parce que la demi-teinte y domine. Et malgré leur puissance, ou, pour mieux dire, à cause d'elle, ces lignes, ces plans sont souples et légers ; car c'est la force qui produit la grâce, et il y a perversion du goût ou perversité de l'esprit à chercher la grâce dans la débilité.

Or, ce jeu du jour et de la nuit, cet emploi harmonieux de la lumière et de l'ombre, c'est le but et le moyen, c'est proprement la raison d'être de l'architecture. Et n'est-ce pas la fin suprême de la sculpture aussi ? Elle peut trouver un motif plus immédiat et plus circonstancié dans les végétations, dans les animaux, dans la figure humaine ; mais en dernière analyse c'est bien toujours de la lumière et de l'ombre que le sculpteur pétrit et modèle, comme l'architecte : dans l'acception du grand art, on ne devrait parler de la statuaire que sous le nom d'architecture.

(1) On lira, pensons-nous, avec grand intérêt en Belgique, où nous possédons d'admirables cathédrales gothiques, cette belle page que publia dernièrement un journal parisien.

C'est en se réduisant à l'indispensable, dans l'expression de ses pensées et de ses sentiments, que l'homme s'élève. Un chef-d'œuvre est nécessairement une chose très simple, car elle ne comporte que l'essentiel. C'est pourquoi tous les chefs-d'œuvre seraient tout naturellement accessibles à la foule si elle n'était pas pervertie. Mais même à l'heure où les foules sont devenues incapables de comprendre, c'est pourtant avec le sentiment populaire, avec une « âme de foule » que l'artiste a conçu et créé le chef-d'œuvre. Il a senti avec la foule, ne fût-elle qu'idéalement présente, ce qu'il a compris avec les maîtres ; il redevient foule aussi pour reprendre par le cœur, par l'amour, ce qu'il avait saisi et pénétré par l'esprit.

Eh bien, cette architecture gothique qui suppose la foule, qui est destinée à la foule, offre à l'ombre et à la lumière, à leurs infinies variations logiques, les plus riches éléments d'équilibre et de combinaison.

Lorsque l'un des deux plans opposés est dans la lumière, l'autre est dans l'ombre. Les deux plans, vastes par eux-mêmes, s'agrandissent par leur opposition. L'antique s'exprime par des plans plus courts que les plans gothiques. Ceux-ci équivalent à d'épaisses profondeurs.

Comme tout cela est simple ! L'essentiel seulement. La nature accepte avec joie cette occasion modeste et grande de déployer ses féeries : ombres douces, profondes demi-teintes, doux glissements, amoureuses caresses de la lumière.

Et jamais de noir. Les œuvres destinées au plein air doivent éviter le noir : il produit inévitablement la sécheresse. Le beau gothique a toujours bien soin de refuser au noir le moindre prétexte d'intrusion : de là le biais des voussures, l'évasement des porches, la saillie des contreforts sur la face, et en général tous ces plans obliques, par lesquels l'artiste provoque la demi-teinte. On retrouve ces biais dans les bas-reliefs et jusque dans les figures sculptées aux voussures des portes. C'est partout la même douceur intelligente et sensible, accompagnée de la même énergie...

Je voudrais faire aimer cet art merveilleux, concourir à préserver ce qu'il en reste encore d'intact, réserver pour nos enfants la grande leçon de ce passé que le temps présent méconnaît. Et dans ce désir j'essaie d'éveiller les esprits et les cœurs à la compréhension et à l'amour.

Mais je ne puis tout dire. Allez voir. Et surtout regardez avec simplicité.

AUGUSTE RODIN

Chronique judiciaire des Arts.

Le droit d'auteur des architectes.

Les architectes ont-ils comme les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les hommes de lettres, le droit de s'opposer à ce que leurs créations soient reproduites sans leur consentement ? La loi du 22 mars 1886 leur assure-t-elle les mêmes garanties qu'à ces derniers ?

La question ne paraît pas douteuse, et pourtant elle a été discutée. Nous avons fait connaître, au cours de l'année dernière, l'opinion de M. Maukels, qui a très clairement résumé les divers aspects de ce problème juridique (1). Un jugement du tribunal

(1) Voir l'Art moderne, 1909, p. 244.

ville de Bruxelles en date du 3 novembre dernier a consacré la thèse défendue par M. Maukels, en admettant les architectes parmi les artistes auxquels s'appliquent les droits prohibitifs établis par la loi de 1886.

M. Acker, l'auteur des palais de l'Exposition qui viennent d'être si tragiquement détruits, ayant constaté qu'un de ses concurrents avait édifié avenue Albert deux maisons dont les façades n'étaient que la reproduction d'une façade qu'il avait composée pour une construction érigée par lui avenue Louise 381, assigna ce concurrent en dommages-intérêts, demandant en outre au tribunal que l'auteur de cette reproduction illicite fût condamné à faire disparaître de la façade la signature qu'il y avait fait inscrire.

Le tribunal donna raison à M. Acker en décidant que la loi de 1886 s'applique aux architectes, dont elle protège les œuvres « lorsque celles-ci, bien que constituées d'éléments connus et dans le domaine public, présentent un caractère individuel dénotant les études et les connaissances spéciales et personnelles de l'auteur, révélant l'originalité de sa pensée, de sa volonté créatrice et donnant une impression spéciale dont la banalité est exclue. » (La phrase est longue, mais la magistrature ignore, en général, l'art synthétique de la « nouvelle en trois lignes ».....)

Ceci étant réglé en droit, le fait est apparu aux juges carrément illicite. Sans même recourir à l'avis d'un expert, ils décidèrent que la façade dessinée par le défendeur est, depuis le niveau du trottoir jusqu'au second étage, la copie servile de celle dont M. Acker est l'auteur; que les légères différences qu'on peut y remarquer dans les détails décèlent dans le chef du défendeur l'intention de déguiser sa contrefaçon...

En conséquence, ce dernier est condamné à payer à M. Acker, pour réparer le préjudice qu'il lui a occasionné, la somme de 2,000 francs, avec les intérêts judiciaires. M. Acker est autorisé à publier le jugement dans trois journaux à son choix, aux frais du défendeur. Quant à l'inscription du nom du défendeur sur la façade contrefaite, tous droits sont réservés, le propriétaire de la maison n'étant pas au procès et toute injonction faite à l'architecte à ce sujet ne pouvant être efficacement sanctionnée.

Faut-il ajouter que cette jurisprudence, qui offre un sérieux intérêt juridique, sera approuvée par tous les artistes?

NÉCROLOGIE

Charles Lenepveu.

Charles Lenepveu, professeur de composition au Conservatoire de Paris, membre de l'Institut, est mort mardi dernier, dans sa soixante-dixième année.

Né à Rouen en 1840, il se destinait au Barreau et poursuivait ses études de droit lorsque la musique l'attira irrésistiblement. Un prix que lui décerna sa ville natale dans un concours de cantates décida de sa vocation musicale: il entra au Conservatoire de Paris dans la classe d'Ambroise Thomas, — sans se douter qu'il remplacerait un jour celui-ci à l'Institut.

Grand Prix de Rome en 1865 (sa cantate était *Renaud et Armide*), Lenepveu fit représenter en 1874 à l'Opéra-Comique *le Florentin* (trois actes), en 1882 à Covent-Garden *Velléda* (quatre actes), mais ces œuvres ne remportèrent qu'un succès modéré, la musique de Lenepveu manquant de personnalité et d'accent. Dans le bagage qu'il laisse figure encore une *Jeanne d'Arc*, des com-

positions religieuses (*Vision, Idylle, la Jeune Captive*, etc.), des scènes lyriques, de nombreuses mélodies, des pièces pour piano, etc.

Le professeur finit par absorber le compositeur, et c'est dans l'enseignement que se distingua surtout le musicien. Aux concours de Rome, ses élèves obtenaient presque toujours les plus hautes distinctions.

Lenepveu était officier de la Légion d'honneur.

PETITE CHRONIQUE

Comment n'être pas atterré devant la foudroyante catastrophe qui anéantit en grande partie l'Exposition de Bruxelles arrivée à l'apogée de sa gloire? La destruction d'une œuvre à laquelle collaborèrent tant d'artistes, qui concentra pendant trois ans tant d'activités, d'initiatives et de dévouements, qui accrut dans une large mesure la renommée de notre pays à l'étranger, ne saurait laisser indifférent un seul cœur belge.

L'Art moderne s'associe à l'affliction générale et croit pouvoir exprimer au nom de tous les artistes à M. Acker les profonds regrets qu'ils éprouvent de la disparition des édifices qu'il avait illustrés de son talent.

Félicitons-nous de ce que le Salon des Beaux-Arts, et surtout l'admirable galerie de l'Art belge au XVII^e siècle aient été distraits de l'Exposition universelle pour occuper le Palais du Cinquantenaire. La terrible leçon qui nous est infligée nous éclaire sur la nécessité de cette division, que nous combattons au début pour des motifs que la catastrophe rend tous illusoire.

La musique à l'Exposition :

Dimanche prochain, à 2 h. 1/2, dans la Salle des Fêtes, festival Peter Benoit donné par les chœurs et l'orchestre du *Benoits-Fonds* d'Anvers (1050 exécutants), sous la direction de M. Ed. Keurvels. Au programme : *Lauda Sion*, choral pour chœur mixte, voix d'enfants, orgue et orchestre; *La Pacification de Gand* (Ouverture et fête populaire); *Rubens-Cantate*, cantate en trois parties pour grand chœur mixte, voix d'enfants et orchestre.

La Commission directrice des Musées a admis dans la section de sculpture du Musée de Bruxelles le délicieux *Portrait de femme* en marbre de M. Paul Du Bois, acquis par l'Etat au dernier Salon de la *Libre Esthétique* et qui figure actuellement, avec un autre marbre du même artiste, dans la section belge de l'Exposition internationale des Beaux-Arts. Ce n'était, au surplus, qu'une formalité à remplir car l'acceptation ne pouvait faire un doute pour une œuvre dont tous les visiteurs admirent l'élégance et la grâce expressive.

L'Exposition d'affiches en couleurs qui sera ouverte à Liège, au Palais des Beaux-Arts, du 4 septembre au 9 octobre, groupera près de six cents pièces de choix, signées par tous les maîtres du genre, belges, français, allemands, anglais, italiens, voire japonais, et qui seront prêtées par de nombreux collectionneurs. En outre, un grand nombre d'œuvres originales ayant servi ou destinées à la reproduction. S'adresser pour tous renseignements au secrétariat, Palais des Beaux-Arts, Liège.

A Luxembourg s'est ouverte, dimanche dernier, dans la Salle des fêtes du *Volkshaus*, boulevard royal, le Salon annuel du Cercle artistique de Luxembourg sous le haut patronage de S. A. R. la Grande-Duchesse mère.

Rivoli, la charmante petite ville italienne, voisine de Turin, fera l'année prochaine une exposition humoristique internationale. Tous les caricaturistes y recevront un accueil particulièrement sympathique.

Cette exhibition originale, à laquelle ses organisateurs ont donné le titre de *Frigidarium*, sera installée dans le château édifié par le roi Victor-Amédée II sur une colline qui domine les Alpes

et la plaine radieuse du Pô, en face de l'ancienne capitale de l'Italie; elle formera un piquant contraste avec la grandiose exposition industrielle que Turin prépare pour célébrer en 1911 le cinquantenaire de la proclamation du royaume.

C'est décidément le lundi 29 août, vers la fin de la journée, qu'aura lieu à l'Abbaye de Saint-Wandrille la représentation — unique — de *Pelléas et Mélisande* organisée par M^{me} Georgette Leblanc et que nous avons annoncée. On répète avec une fiévreuse activité l'œuvre de Maeterlinck, qui recevra dans le décor de pierres et de feuillages de l'antique monastère une réalisation intensément évocative. « Ce drame intime donnera tout autre chose que *Macbeth*, nous écrit M^{me} Leblanc-Maeterlinck, mais ne donnera pas moins. »

M^{me} Sarah Bernhardt se propose d'assister au spectacle et peut-être de s'entendre avec l'auteur de *Pelléas et Mélisande* au sujet d'un cycle dramatique qui embrasserait, au cours de l'hiver prochain, les principales œuvres de Maeterlinck.

La Commission royale des Monuments se réunira le 17 octobre prochain en assemblée générale au Palais des Académies sous la présidence de M. Ch. Lagasse-de Loch, son président. Outre les rapports du secrétariat, des Comités provinciaux, etc., l'ordre du jour porte l'examen de quelques questions intéressantes : rechercher les moyens de donner toujours un caractère artistique à n'importe quel objet du mobilier ecclésiastique, reprendre et généraliser dans la construction des édifices l'emploi du grès lédien (pierre de Baelegem).

La Commission se proposait de célébrer cette année son 75^e anniversaire. Elle fut fondée, en effet, par Léopold 1^{er} le 7 janvier 1835. En raison de la maladie du secrétaire, M. Massaux, cette cérémonie est ajournée à l'assemblée générale de 1911.

Le monument Verlaine, dû au ciseau de Niderhäuser Rodo sera inauguré en janvier prochain. Quoique le sculpteur ait renoncé à toute rémunération, le comité ne dispose que de 4,000 francs. Le complément sera fourni par une subvention du Conseil municipal, que M. Adrien Withouard s'est chargé de demander, par l'édition d'un album de luxe et enfin par une souscription à laquelle sont attribuées des primes consistant en œuvres originales d'artistes tels que Charpentier, Chéret, Dethomas, Girieud, Lepère, Paillard, Rafielli, Rodin, Rouveyre, etc.

Les souscriptions sont reçues à Paris au *Mercur de France*, 26 rue de Condé, et à *Vers et Prose*, 13 rue Racine.

Un buste de Charles-Louis-Philippe, œuvre du statuaire Bourdelle, sera inauguré l'an prochain au cimetière de Cérilly. Les listes de souscription seront mises en circulation au mois d'octobre.

A VENDRE

St-ANNA, près SLUIS (HOLLANDE).

Maison d'artiste avec atelier, jardin, etc. Renseignements : M. DREYDORFF, Knoeke-sur-Mer, à qui l'on peut s'adresser pour visiter la maison jusqu'à fin septembre.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1811, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION.

La Bibliothèque de l'*Occident* annonce la publication prochaine, en un volume grand in-4^o raisin tiré à 200 exemplaires sur papier vergé d'Arches, caractères de Grasset, titre en or sur papier feutre de Corée fabriqué avec des fibres du broussetia, tel qu'il servait autrefois aux suppliques adressées à l'Empereur, des Cinq Grandes Odes suivies d'un Processionnal pour saluer le Siècle nouveau, par PAUL CLAUDEL. Prix de souscription : 40 francs. S'adresser à M. A. Chapon, administrateur de l'*Occident*, 17 rue Eblé, Paris.

Du *Figaro* :

En dehors des 1,200 francs de rente qu'elle a mis par testament à la disposition de l'Académie des beaux-arts pour doter les logistes de composition musicale, M^{me} Ambroise Thomas lègue une autre rente de 1,200 francs au Conservatoire pour les fondations suivantes :

Un prix annuel de 300 francs à l'élève ayant remporté le premier prix de fugue; deux prix annuels de 300 francs chacun, l'un à l'élève homme, l'autre à l'élève femme ayant remporté les premiers prix d'opéra-comique; deux prix de 150 francs chacun à l'élève chanteur et à l'élève chanteuse qui auront obtenu les premières médailles pour le solfège.

M^{me} Ambroise Thomas lègue, d'autre part, 600 francs de rente à l'Association Taylor des artistes musiciens pour la création de deux pensions de retraite ou de secours de 300 francs chacune par an.

Elle laisse au Musée du Louvre le beau portrait d'Ambroise Thomas peint à Rome par Hippolyte Flandrin, qui entra comme pensionnaire à la Villa Médicis en 1832, la même année que le futur auteur de *Mignon* et d'*Hamlet*, ainsi que le portrait au crayon du même artiste et ceux des frères Flandrin, formant médaillon.

Sottisier.

Je ne vois que visages contusionnés, affreusement bouillis; les uns boî ent, d'autres portent le bras en écharpe.

La Chronique, 27 mai 1910.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles
et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition
de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes.
Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15- de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture.
Sculpture. Philosophie. Histoire.
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

St-Anna-ter-Muiden (près de Sluis, Hollande). — **Mais.**
camp., compren. rez-ch. gr. salle mang., terr., 1 ch. couch.,
cuis., w.-c., hall, escal., terr. pour laver et w.-c. pour sujets,
1^{er} ét. 3 ch. gren., 2 pet. refuges, à 3 h. de Brux. et vicin.
jusqu'à St-Anna, à 25 min. de Knoeke-s'mer, eau, jard. entouré
de verger et 2 sup. fermes, conten. total 5 ares. A vendre toute
meublée 12,000 fr. à louer 700 fr. S'adr. 41, rue de Namur, Brux.

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à
très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront
envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la
Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant
en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges
d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique
à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance**
(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudiel et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec
une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète**
(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de **L'ART MODERNE**

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination.**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les Paysages et l'Art (ANDRÉ FONTAINAS). — Le Ministère des Sciences et des Arts (OCTAVE MAUS). — Les deux solutions du problème social (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Publications d'art : *L'Ornement des mois* (F. HELLENS). — Théâtre de la Monnaie : *Tableau de la troupe pour 1910-1911*. — Chronique théâtrale : *Afgar ou les Loisirs andalous* (G. R.). — Chronique judiciaire des Arts : *Le Procès de M^{lle} Sandrini*. — Nécrologie : *Pierre Granet*; *Arthur Coquard*. — Accusés de réception. — Petite chronique.

Les Paysages et l'Art.

... la Forêt de Fontainebleau ne serait pour nous qu'une forêt parmi d'autres si Rousseau, Diaz, Millet ne l'avaient à jamais ennoblie.

OCTAVE MAUS
(*L'Art moderne*, 14 août 1910.)

L'âme lasse devant la venue annuelle du chaud et vibrant été, chacun s'en va, à sa guise, en quête de repos et de réconfort, par les paysages de l'Europe. Celui-ci cherche l'ivresse et le vertige en dévorant les espaces de toute la vitesse de son auto; c'est le plus sage peut-être; tel autre se tapit en un coin de verdure et d'eaux vives; en voici au pied des glaciers alpestres qui tentent la périlleuse et fatigante ascension ou qui se vautrent au fond de rocking-chairs confortables, en savourant, l'œil vacant de toute idée, les profondes boissons rafraîchies d'après de doctes préceptes. Ils s'en vont aussi par-devant eux et s'égarant

à l'ombre des grands bois; ils gagnent un belvédère que signalent les guides et s'extasient selon les rites. Ce sont des penseurs et des poètes qui donnent aux choses extérieures l'importance qu'elles méritent; ils rentrent bientôt à petits pas satisfaits, se distraient sans autre souci par l'agrément de causeries familières, jouent au noble jeu de bouchon sur quelque terrasse ombragée, ou, s'il pleut, au fond des chambres mesurent leur ingéniosité plus ou moins intrépide en une partie de bridge interminable. Nul, en réalité, n'aime pour elle-même la campagne. Quelques-uns sentent obscurément qu'ils la haïssent; certains, dans le silence, acceptent de s'y retremper pour les luttes d'une saison nouvelle; j'en connais qui s'efforcent d'oublier qu'ils en subissent l'ennuyeux séjour par un travail plus austère qu'à la ville, ou en soulevant, à chaque détour, le souvenir béni des choses de la ville éloignée, de l'Art et des musées.

Si rares sont les sites dont l'enchantement puisse captiver jusqu'à ne laisser pas fuir qui les hante! L'obscur paysan courbé sur sa tâche ignore le resplendissement qu'on leur suppose; ceux qui passent sont surpris et enthousiasmés une heure; ceux qui s'y établissent recherchent bientôt la fin de leur solitude et le soulas des distractions les plus futiles.

Après les minutes premières d'ébalissement, l'exercice rythmé des paupières qui boivent une lumière nouvelle, et des poumons qui boivent l'air, l'extase se résoud bientôt en l'expression d'analogies qui marquent le regret et une impatience qu'à soi-même on dissimule jalousement.

Il manque tant de choses aux paysages rustiques qui le plus nous ont frappés, pour qu'ils tiennent à nos yeux et dans notre cœur la place des splendeurs plus chères que leur apparition, un moment, durant l'absence, avait suffi pour évoquer! Ce caractère est frappant peut-être surtout parmi la montagne. Qu'est-ce que la beauté du glacier supérieur de Grindelwald, par exemple, au pied du Wetterhorn, si elle ne nous a rappelés, aperçus d'un certain point du petit chemin qui vient de l'hôtel Victoria, le mouvement de la résurrection des corps dans la grande fresque de Michel-Ange?

Contemplé dans sa blancheur éclatante sous l'azur déjà italien de son ciel si net, dans ses plus beaux aspects le Mont-Blanc, si puissamment, si largement taillé dans ses masses de neige, nous évoque une œuvre sublime de sculpture, et aussitôt nous songeons combien fut injustement attaquée, avilie et calomniée la figure gigantesque de Balzac que Rodin avait dressée.

La mer même, la mer enivrante qui absorbe et exalte les plus fiers esprits, ranime en nous le songe épars aux élans sonores de la symphonie beethovenienne; l'art est présent partout, et si nous revenons aux plus calmes, aux plus pures, aux plus intimes des contrées heureuses, spirituelles, tendres et souvent graves ou souriantes avec une infinie douceur, que nous seraient la Toscane et l'Ombrie si François d'Assise, l'ineffable, n'y avait prêché les oiseaux, si Giotto, l'Angelico, Ghirlandajo ne les avaient à jamais enchantées du rêve de leur sagesse suave, si Boccaccio n'y avait délicieusement conté, si Dante n'y eût frémé!

Qu'importent, durant des années, les arbres et les fleurs qui ne rappellent rien? Nulle émotion ne nous fonde jusqu'à exister d'eux, par eux et pour eux. Pour voluptueusement chaste et caressant que s'en révèle au voyageur le charme ingénu et familier, le Valois nous est surtout le pays rêvé qu'a animé et magnifié Gérard de Nerval; et la plus authentique et pure merveille d'entre les merveilles terrestres, « la Forêt de Fontainebleau ne serait pour nous qu'une forêt parmi d'autres si Rousseau, Diaz, Millet ne l'avaient à jamais embellie. »

L'Art seul existe.

ANDRÉ FONTAINAS

Le Ministère des Sciences et des Arts.

Avec le baron Descamps disparaît une des cibles favorites des journaux quotidiens, qui devront choisir un autre but à leurs traits. Sera-ce M. Schollaert? Il paraît prêter moins à la plaisanterie et appeler davantage l'attaque directe. Celle-ci, d'ailleurs, est moins dangereuse que celle-là. Le ministre démissionnaire n'en a-t-il pas fait la fâcheuse expérience?

Lorsque fut créé à son intention, il y a quelques années, le ministère des Sciences et des Arts, l'espoir naquit pour les artistes,

pour les hommes de lettres, d'une ère nouvelle succédant à la période d'indifférence et de mépris dont ils avaient souffert jusque là. Le réveil littéraire, la renaissance artistique du pays avaient forcé l'État à accorder aux Lettres, aux Arts, une place spéciale parmi les activités sociales qu'il seconde, et la joie fut si vive qu'on en écarta, pour ne pas l'amoinrir, jusqu'à l'ombre d'un dissentiment politique. A quelque parti qu'il appartint, chacun agita des palmes devant le nouveau ministre, en qui l'on ne voulait voir que le représentant de l'Intellectualité, le surintendant des Arts, qui saurait maintenir intactes dans sa petite royauté l'impartialité et la neutralité sans lesquelles ses fonctions devenaient illusoires. Il y avait pour lui un beau rôle à remplir, singulièrement facilité par les sympathies qu'avait fait naître la création du département et dont bénéficiait son chef. On peut dire que le ministre débuta sans rencontrer d'adversaires, et le fait est peut être unique dans l'histoire parlementaire.

Le baron Descamps ne sut pas profiter de la fortune exceptionnelle que lui offraient les circonstances. L'homme politique dont il ne put se dépouiller lui dicta des résolutions dont souffrit son mécénat. Autoritaire et tatillon, il repoussa les conseils désintéressés, mécontenta ses bureaux, indisposa les artistes qui n'eussent demandé qu'à lui conserver leur confiance. Loin d'affermir sa popularité, il affaiblit rapidement celle-ci par des promesses qu'il négligeait de remplir, par d'in vraisemblables lenteurs dans l'expédition des affaires, par une tendance à n'agir que sous la pression des événements et des influences. Ses dissentiments avec tel ou tel de ses fonctionnaires étaient légendaires et peu faits pour faciliter l'administration du département.

On lui doit, soyons équitables, quelques bonnes nominations et plusieurs initiatives heureuses : celle de l'Exposition d'Art ancien demeure la plus intéressante de celles-ci. Rien ne dut lui être plus cruel que d'abandonner à d'autres, en quittant le ministère, la glorieuse mission de promener dans les galeries où triomphent Rubens, Van Dyck et Jordaens, les cortèges attendus de l'Empereur d'Allemagne et du Président de la République française. L'apothéose a fait long feu. Et des souvenirs classiques s'évoquent sur la proximité de la Roche tarpéienne et du Capitole.....

Que sera le nouveau ministère? Il semble, par la hâte apportée à la nomination de M. Schollaert, qu'on ait voulu écraser dans l'œuf les candidatures prêtes à éclore, et parmi lesquelles celle de M. Henry Carton de Wiart souriait particulièrement aux artistes. La politique paraît, cette fois encore, avoir primé toute autre considération. Le ministre a-t-il en matière d'art ou de littérature une compétence, une autorité quelconque? Il est permis d'en douter. Tout au moins ne s'est-il manifesté jusqu'ici que dans des sphères fort éloignées des Lettres et des Arts dont on vient de lui confier le sceptre. L'inconvénient peut n'être pas grave s'il a, au rebours de son prédécesseur, l'esprit de se laisser guider par ceux qui, mieux au courant de la vie artistique, de ses aspirations, de ses besoins, lui apporteront des conseils inspirés par l'expérience. Le baron Van der Bruggen et même le falot chevalier de Moreau tinrent figure comme ministres des Beaux-Arts (et de l'Agriculture), parce qu'au lieu de régenter une administration à laquelle ils n'entendaient goutte ils suivirent docilement l'avis de leurs fonctionnaires. Et l'on peut évidemment attendre de M. Verlant pour les Beaux-Arts, de M. Van Overbergh pour les Lettres des décisions logiques et judicieuses. Ils demeurent l'un et l'autre en contact avec les artistes et les écrivains. Ils

les reçoivent, entendent leurs réclamations, causent familièrement avec eux. C'est là l'essentiel. Et je pourrais citer, dans les deux sections du département, d'autres fonctionnaires que leur parfaite courtoisie, la facilité de leur accueil, l'éclatisme de leurs opinions et la sûreté de leurs relations a rendus sympathiques à tous. C'est en eux que réside la force du ministère. C'est à eux que va la confiance des artistes et des hommes de lettres. C'est sur eux que doit s'appuyer le ministre s'il entend accomplir utilement sa mission.

« Messieurs, on ne dirige pas les Beaux-Arts », disait Henry Roujon aux fonctionnaires de son département en prenant possession de son cabinet de directeur-général des Beaux-Arts. Il serait puéril de croire, en effet, qu'une administration publique peut avoir sur l'Art quelque influence et en modifier les directions. Celui-ci se dérobe à toute tutelle. Sa raison d'être est la liberté. Qu'on lui laisse donc son indépendance absolue, intégrale. Qu'il franchisse éventuellement les limites des lois et de la morale, qu'importe ? Mais notre organisation sociale ne va pas sans certaines exigences sur les rapports de l'Art avec les hommes. De là une sorte de réglementation administrative inévitable. Musées, conservatoires, théâtres, expositions, académies et autres institutions dont l'utilité n'est pas clairement démontrée mais qui, tant qu'ils existent, ne peuvent être abandonnés au hasard ou au caprice, doivent être organisés et surveillés. Il faut répartir le mieux possible les subsides dont dispose le département, encourager les travaux qui révèlent d'heureuses promesses, distribuer avec intelligence les commandes officielles. Comment, si les purs d'entre les purs obtenaient la séparation radicale de l'Art et de l'Etat, ces mille questions seraient-elles tranchées ? Et qui, si ce n'est le directeur-général des Beaux-Arts, aurait qualité pour proposer leur solution ?

Si l'« on ne dirige pas les Beaux-Arts », on peut les administrer, et par d'intelligentes initiatives en faciliter l'expansion. C'est là la mission du ministre secondé par ses bureaux. Jamais un gouvernement n'a créé un artiste, et les œuvres dont il a provoqué l'éclat (défilé, cortège, souvenir d'une fête historique ou autre) sont généralement abominables. Mais son action peut être salutaire ou néfaste suivant l'impulsion qu'il donne à l'enseignement artistique (indispensable au point de vue du métier), aux publications, aux exécutions musicales, etc., etc. Son intervention est utile pour suppléer à l'initiative privée et, dans certains cas, d'une impérieuse nécessité. Souhaitons que le nouveau ministre des Sciences et des Arts profite des écoles de son prédécesseur et qu'il accomplisse sa tâche avec le tact, la fermeté, l'impartialité et le discernement voulus. C'est peut-être exiger beaucoup d'un politicien. Mais les Lettres et les Arts possèdent heureusement en Belgique un Protecteur à qui rien n'échappe et qui saura ramener M. Schollaert, s'il s'en écarte, à la ligne droite de ses devoirs.

OCTAVE MAUS

Les deux solutions du problème social.

Il est assez curieux de lire, sitôt après *Au temps de la comète* dont je parlais l'autre jour, le dernier livre de Tolstoï : *La loi de l'amour et la loi de la violence* (1). La même idée, presque exacte-

(1) LÉON TOLSTOÏ : *La loi de l'amour et la loi de la violence*, traduit d'après le manuscrit et publié en français avant l'original russe par E. Halpérine Kaminsky. Paris, Dorbon aîné.

ment la même, anime ces deux ouvrages, de présentation, de ton, d'origine mental, si différents.

On ne peut guère imaginer, en effet, de personnages plus dissemblables que M. Wells et Tolstoï. — ce fils du peuple anglais, devenu ingénieur, puis penseur à force d'étude et de réflexion, et cet aristocrate russe, d'observation réaliste et d'âme mystique, devenu sociologue et apôtre.

Les différences ne sont qu'apparentes, cependant, ou du moins elles sont passées.

Les luttes sociales en sont arrivées à un point où il est presque impossible à un homme sensé et sensible de se désintéresser de la solution qu'elles appellent. Tout le monde a dit son mot. Et chacun a parlé selon son caractère et sa logique. Écartons tout ce qui n'est pas sincère, tout ce qui dépend du journalisme et de la politique, les idées ou les semblants d'idées, les théories, les professions de foi, les utopies, les rêves des chefs de parti, des meneurs, en un mot de tous ceux qui ont trouvé là comme un domaine à exploiter, et nous restons en présence de deux solutions contradictoires : la répression ou l'amour.

Du côté de la répression se trouvent tous ceux qui, même lorsqu'ils imaginent de nouvelles constructions sociales, restent conservateurs. Une même pensée explique, malgré les contradictions de leurs conclusions, les attitudes d'un Paul Bourget, d'un Sorel, de tel révolutionnaire russe qu'il vous plaira. Tous croient à la force, tous s'imaginent qu'en dernier lieu le droit revient à la force. Ils diffèrent seulement sur le fait de savoir à qui reviendra la force. Pas un ne met en doute (et c'est ce qu'a très bien observé Tolstoï) la nécessité pour une société d'employer une hiérarchie et la violence pour la faire respecter.

Les uns, que j'appellerai conservateurs légitimistes, désirent que les anciennes formes du gouvernement et de la société, et de préférence les plus anciennes, soient maintenues, et que les castes qui possédaient la puissance la gardent encore. Le plus souvent chrétiens, donc malgré tout animés de bonnes intentions et presque toujours assurés d'une relative douceur dans l'exercice de cette domination, ils espèrent, par l'esprit de sagesse et de charité, atténuer l'automatisme et la férocité essentielle de ce fonctionnement. En outre un raisonnement, assez spécieux, les assure que l'usage et l'expérience auront rendu plus supportable un état de choses que sa nouveauté ferait peut-être paraître odieux.

Notez que je ne parle ici que pour des gens de la dignité morale et de la sincérité intellectuelle d'un Paul Bourget. Il croit que l'on ne pourra supprimer le relatif esclavage des hommes qui travaillent de leurs bras et il cherche à s'accommoder le plus honnêtement et le plus chrétiennement possible de cette fatalité. Mais à côté de lui et se servant subtilement de ses arguments (empruntés à la sereine philosophie du déterminisme), il existe toute une majorité de conservateurs légitimistes pour qui cette fatalité-là représente un avantage réel, tangible, et directement personnel, et qui entendent bien la faire durer le plus longtemps possible. Irréligieux foncièrement, à l'égal de leurs adversaires socialistes, ils ont la vilaine hypocrisie de se servir en même temps et de la philosophie déterministe et de la religion.

C'est pourquoi les autres, que j'appellerai les conservateurs révolutionnaires, n'ont pas d'autre rêve que de changer les pouvoirs de place. Ils démasquent l'hypocrisie des conservateurs légitimistes, mais pour, naïvement, revendiquer des avantages qu'ils n'ont pas encore. Leur conception de la vie ne va jusqu'à supprimer ni l'Etat, ni la violence, ni la hiérarchie, ni même bien

souvent la guerre. On peut donc dire que leur succès ou leur échec ne nous importe pas, car il ne changera rien à l'organisation essentielle du monde.

Tant que les conservateurs, légitimistes ou révolutionnaires, croiront à l'inéluclabilité des lois de la force et de la hiérarchie, leur antagonisme ne sera que de surface, et leurs plus pures intentions, leur sagesse pratique, leur sens de la vie gâtés par une erreur de principe, par une contradiction logique.

Or, s'il est des contradictions qui demeurent négligeables parce qu'elles n'engagent que quelques événements dans la vie ou quelques pensées dans le cœur d'un homme, une contradiction qui commande à l'existence de plusieurs millions d'hommes ne peut pas se résoudre sans conflit.

En général, la pensée française d'aujourd'hui est tout inféodée à cette certitude qu'on ne peut rien changer à la cruauté foncière de l'organisation sociale. Cette certitude a pour elle la rigueur d'une loi physique. De Taine et de Bourget au plus bas journaliste politique, ces idées ont cours. Sereines et nettes en haut, altérées en bas par une arrière-pensée d'égoïsme immédiat, elles inspirent nos actes, nos réformes, nos désirs, enfin toutes les manifestations, même les plus nobles, de notre vie sociale.

Mais c'est en face des acceptations souvent bien étranges qu'elle consent sous l'influence de cette théorie, qu'il est permis de nous demander si la pensée française, elle-même, a raison.

Des penseurs comme Wells, comme Tolstoï, nettement disent : Non. Et ils entreprennent de le prouver. Et ce qu'ils disent est tellement plus haut, plus noble, plus clair, plus simple, qu'il est presque impossible de ne pas pressentir dans leurs paroles la vérité de demain.

Ah! ils ne sont pas longs à faire justice des pauvres petits arguments dont nous tâchions de justifier nos armements, nos propriétés, nos prisons, nos iniquités de tous les jours. Que leur reste-t-il à ces institutions féroces si elles ne sont plus nécessaires? Leur absurdité éclate, monstrueuse, insoutenable. Et l'anarchie (dans le sens de suppression de tout mode de gouvernement) apparaît comme l'état idéal et simple de toute civilisation.

Or Wells à l'aide d'une ingénieuse fiction et Tolstoï directement démontrent que la violence engendre la violence et cela à l'infini, que la suppression de la violence initiale entraînerait la disparition de toutes les autres et qu'il suffirait donc d'un acte de foi et d'amour, purement mental, niant la nécessité de la violence à la société, pour abolir l'immense injustice universelle qui en est la conséquence.

Wells, pour cela, fait appel à la seule sagesse humaine, à son instinct du bonheur. Dans sa fiction, les hommes réveillés après le passage de la comète se sentent soudain éclairés sur la simplicité de leurs rapports entre eux et, ne voulant plus qu'être heureux, le deviennent aussitôt.

Tolstoï fait appel à la bonté évangélique, peut-être parce qu'il se méfie un peu de l'instinct.

Pourtant je préfère les idées de Wells. Elles me paraissent mieux élaborées, ayant mieux résisté aux expériences, aux objections pratiques que, savant réaliste et sceptique, il leur a faites dans la solitude de sa conscience.

Mais quoi qu'on pense de la difficulté extrême à appliquer avant fort longtemps ces méthodes de bonheur et de paix, il est absolument indéniable qu'elles vont de pair avec les admirables progrès matériels réalisés depuis un siècle et qu'elles n'ont rien d'incompatible avec ces progrès; qu'elles sont étudiées passion-

nément et préconisées par des hommes de la plus haute moralité et de la plus grande valeur intellectuelle en Europe; enfin que les systèmes basés sur la violence, actuellement en usage dans les gouvernements et les sociétés (comme s'ils voulaient prouver l'excellence des innovations futures), accumulent les désastres et ne fonctionnent que parmi le plus insoutenable malaise.

« Ces armements de tous les peuples, ces menaces que leurs représentants s'adressent, ces reprises de persécutions de races, ces inimitiés entre compatriotes et jusqu'à ces gamineries de la Sorbonne sont des exemples de mauvais aspect, mais non de mauvais augure. Ce sont les dernières convulsions de ce qui va disparaître. Le corps social procède comme le corps humain. La maladie n'y est que l'effort violent de l'organisme pour se débarrasser d'un élément morbide et nuisible.

Ceux qui ont profité et qui comptaient profiter longtemps encore, toujours; des errements du passé, s'unissent donc pour qu'il n'y soit rien modifié. De là ces armements, ces menaces, ces persécutions, mais si vous regardez attentivement vous verrez que tout cela est purement extérieur. C'est colossal et vide. L'âme n'y est plus; elle a passé autre part; ces millions d'hommes armés, qui font l'exercice tous les jours en vue d'une guerre d'extermination générale, ne haïssent pas ceux qu'ils doivent combattre, et aucun de leurs chefs n'ose déclarer cette guerre. Quant aux revendications, même comminatoires, de ceux qui souffrent en bas, une grande et sincère pitié, qui les reconnaît enfin légitimes, commence à répondre d'en haut.

L'entente est inévitable, dans un temps donné, plus proche qu'on ne le suppose. Je ne sais pas si c'est parce que je vais bientôt quitter la terre, et si les lueurs d'au-dessous de l'horizon qui m'éclairent déjà me troublent la vue, mais je crois que notre monde va entrer dans la réalisation des paroles : « Aimez-vous les uns les autres », sans se préoccuper d'ailleurs si c'est un homme ou un Dieu qui les a dites. »

Dire que ce passage est extrait d'une lettre de Dumas fils (que cite Tolstoï) permet de s'abstenir de tout commentaire.

Quelle unanimité dans cette inquiétude!

FRANCIS DE MIOMANDRE

PUBLICATIONS D'ART

L'Ornement des Mois (1), par MAURICE DES OMBIAUX

Voici un livre vraiment exquis, et d'une réalisation originale, que l'auteur de *Mihien d'Avènes* vient d'ajouter à son œuvre pittoresque, où les *délices* du terroir sont si alertement décrits et chantés avec une âme tout imprégnée des beautés de la terre et des hommes. *L'Ornement des Mois*, qui s'agrément de douze reproductions d'estampes anciennes, s'apparente à ces écrits naïfs d'un autre âge, où les charmes du pays étaient vantés avec une fervente simplicité. Que nous sommes loin des sèches nomenclatures d'un Reinsberg! Maurice des Ombiaux a réalisé dans son livre une série de douze tableaux à la manière de Pierre Breughel, offrant simultanément une multitude de scènes, un grouillement d'êtres au travail, en prière, en liesse, avec leurs joies, leurs peines, leurs inquiétudes et leurs croyances. Tout cela vit et se meut harmonieusement dans un cadre dessiné à la fois avec une attentive précision et un charme qui trahit à chaque pas le souci poétique de l'écrivain.

Sous ses airs d'almanach, de calendrier, ce livre cache une pensée d'écrivain très haute, et une sorte de philosophie d'un

(1) Un vol. in-8°. Bruxelles, G. Van Oest et Cie. Librairie nationale d'art et d'histoire.

optimisme savoureux. On y retrouve aussi la verve pittoresque, l'entrain primesautier que l'auteur a si largement dépensés dans ses œuvres, et ce don de l'image inattendue qu'il possède à un si haut degré. Telles de ses descriptions sont de vrais joyaux; il faut lire, par exemple, les pages où Maurice des Ombiaux décrit la célèbre procession de Sainte-Rolande, à Gerpinnes, pages exquis dans leur simplicité. A vrai dire, il faut lire tout le livre car il est une de ces œuvres qui révèlent un sentiment unique dont l'impression ne fait que s'accroître à mesure qu'on y avance.

F. HELLENS

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Tableau de la troupe pour 1910-1911.

Chefs de service : MM. Sylvain Dupuis, premier chef d'orchestre; Fr. Rasse, premier chef d'orchestre en second; Léon Van Hout, chef d'orchestre; Georges Lauweryns, chef d'orchestre; Guillaume Steveniers, chef des chœurs; E. Merle-Forest, régisseur général; G. Delières, régisseur inspecteur; F. Ambrosiny, maître de ballet; Nicolay, chef du chant; G. Mertens et Ch. Strony, pianistes-accompagnateurs; M. Goffin, régisseur de l'orchestre; J. Duchamps, régisseur de ballet; M. Tytgat, dessinateur; M^{me} Victor La Gye, costumière; M^{me} Maury, costumière; M^{me} De-raemaker, costumière; MM. Bardin, coiffeur; Stein, armurier; Van Glabbeke, chef de comptabilité; Jean Cloetens, contrôleur en chef; Bouault, percepteur de l'abonnement; H. Delehaye, chef-machiniste, constructeur; A. Supli, constructeur électricien; J. Delescluze, peintre décorateur.

Artistes du chant. — *Chanteuses* : M^{mes} Claire Friché, Mary Béral, Lilly Dupré, Zorah Dorly, Hélène Demellier, Rose Degeorgis, Cécile Eyreams, Marthe Symiane, Alice Bérelly, Jane Paulin, Jeanne Montfort, Anna Sonia, Denise Callemien, Meneette Gianini, Juliette Williams, Léa Zévane.

En représentations : M^{me} Berthe Lamare et Angèle Pornot.

Ténors : MM. Paul Zocchi, Paul Saldou, Louis Girod, Octave Dua, Arthur Lheureux, Victor Caisso.

Barytons : MM. Maurice de Cléry, Louis Lestelly, Raoul Delaye, Léon Ponzio, Auguste Bouilliez, Louis Colin, Georges Villier.

Basses : MM. Henry Weldon, Henri Artus, Etienne Billot, Gaston La Taste, Charles Danlée.

Coryphées : M^{mes} E. Wothier, Patrice, T. Kohl, Hègle, Piton, J. Kohl; MM. Deshayes, Deleock, Debbant, Deville Van Acker, Vanden Eynde.

Artistes de la danse. — *Danseurs* : MM. F. Ambrosiny, J. Duchamps. *Danseuses* : M^{mes} J. Cerny, Olga Ghione, Irma Legrand, Paulette Verdoot, Dorat Jamet, E. Beruceni.

Huit coryphées, 32 danseuses, 10 danseurs.

Orchestre : 12 premiers violons, 10 deuxièmes violons, 8 altos, 8 violoncelles, 8 contrebasses, 4 harpes, 4 flûtes, 4 hautbois, 4 clarinettes, 3 bassons, 6 cors, 1 saxophone, 3 trompettes, 4 trombones, 2 tubas, 4 tuben, 6 timbales, 1 grosse caisse, 1 triangle-tambour, 2 cimbales.

Musique de scène : 1 chef, 20 musiciens.

Chœurs : 23 premiers dessus, 17 deuxièmes dessus, 22 ténors, 18 basses, 8 enfants de chœur.

La saison s'ouvrira jeudi prochain, 1^{er} septembre, pour finir le 30 avril 1911. Les premiers spectacles annoncés sont *L'Africaine*, *Madame Butterfly* et *Mignon*.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Afgar ou les Loirs andalous.

Un grand pays se dépeuple... La France? Non pas : l'Espagne, au temps des Maures. Les Maures sont en décadence : ils ont des femmes en quantité, mais ils ne savent plus, ou ne veulent plus leur faire d'enfants. Afgar, riche musulman, à la tête d'un harem de vingt-cinq femmes, est navré de la situation déplorable où se trouve la race du Prophète, en face de l'Espagnol menaçant qui, peu à peu, chasse les Maures de l'Espagne. Il voudrait bien, lui, donner de nouveaux défenseurs à l'Islam. Malheureusement, pour lui comme pour Tircis, l'heure de la retraite a sonné : il n'est même plus bon à servir dans la réserve de l'armée de Vénus. Alors il a une idée géniale : ces enfants qu'il n'est plus capable de procréer lui-même, il les fera faire au rabais, dans les prisons! Je veux dire qu'il installera chez lui, au milieu de ses vingt-cinq épouses, un brillant et bouillant prisonnier de guerre espagnol, et qu'il laissera la nature maîtresse d'agir comme elle l'entendra. Il ne doute pas du succès, et que bientôt Grenade étonnée le voie père — par procuration — d'un bataillon de futurs soldats du Coran. Hélas! Les épouses d'Afgar n'aiment plus les hommes. Elles ont quitté Cythère pour Lesbos. Si vous voulez, elles sont devenues mutualistes. Le prisonnier espagnol, l'intrépide seigneur Oporto, n'obtient rien d'elles que leur souriant mépris. Toutefois, pour qu'Afgar les laisse tranquilles, ses épouses consentent à feindre et lui permettent, les unes après les autres, de concevoir les plus flatteuses espérances. Une seule, la favorite Zaydée, se laisse gagner à l'idée de tenter avec Oporto une expérience, quand survient Isilda, la maîtresse du prisonnier. Se croyant trahie, celle-ci simule par dépit et par vengeance un amour subit pour le vieil Afgar. De là conflit, qui-proquos, nuit d'amour en partie triple, et finalement, comme il convient dans tout vaudeville qui se respecte, réconciliation générale au dénouement.

Cette opérette de MM. Michel Carré et André Barde n'a pas l'esprit de *Son petit Frère*, des mêmes auteurs, qui eut tant de succès l'an dernier. La bouffonnerie, ici, est un peu laborieuse et frise parfois de trop près l'obscénité. Mais la musique de M. Ch. Cuvillier a de la gaieté et de la grâce, à de certains moments même de la poésie. Et puis, la pièce est jouée à l'Olympia par une troupe si excellente qu'on n'a plus le courage de bouder à son plaisir en insistant sur ses défauts ou ses outrances. M^{me} Marguerite Deval, sa spirituelle frimousse, sa verve étincelante; M. Capoul, comédien et chanteur également délicieux; M. Gabin, un Afgar d'un naturel parfait; M^{me} Marise Faury dans le joli rôle d'Isilda, toute cette interprétation est d'une perfection telle qu'elle assurera le succès de la pièce malgré l'excessive licence que les gens de goût lui reprocheront.

G. R.

Chronique judiciaire des Arts.

Le procès de M^{me} Sandrini.

Réengagée à plusieurs reprises à l'Opéra depuis ses débuts, qui datent de 1883, M^{me} Sandrini, danseuse-étoile, voyait son dernier contrat prendre fin le 31 décembre 1907, en même temps qu'expirait la direction de M. Gaillard.

MM. Messager et Broussan continuèrent néanmoins à verser à

M^{lle} Sandrini en janvier, février et mars 1908 le montant de ses appointements, fixés à 2,500 francs par mois. L'artiste considéra ces versements comme impliquant un réengagement tacite, d'autant plus qu'à l'Opéra, théâtre subventionné, le renvoi des pensionnaires de la maison doit être approuvé par une décision ministérielle. Elle exigea donc son maintien dans la troupe, sous peine de dommages-intérêts dont elle évaluait le montant à 70,000 francs.

Le tribunal civil de la Seine, devant qui l'action fut plaidée, a débouté M^{lle} Sandrini et l'a condamnée aux dépens de l'instance. En continuant à payer à la demanderesse des appointements sans même utiliser ses services, les directeurs de l'Opéra n'ont eu d'autre but que de permettre à l'artiste de terminer les vingt années d'engagement nécessaires pour qu'elle ait droit à la retraite. Jamais ils ne songèrent à renouveler son engagement : la correspondance échangée entre parties en témoigne.

NECROLOGIE

Pierre Granet.

On annonce de Paris la mort du statuaire Granet, auteur de la figure de *Figaro* qui orne la façade de l'hôtel de notre confrère, rue Drouot, et du monument érigé au rond-point de la Porte-Maillot à la mémoire d'Alfred de Musset.

Membre de la *Société des Artistes français*, Granet exposait régulièrement aux Salons de Paris et obtint la médaille d'or aux Expositions universelles de 1889 et de 1900.

Arthur Coquard.

Ancien élève de César Franck, Arthur Coquard, qui vient de succomber à Noirmoutiers aux suites d'une fièvre typhoïde, s'était, dans ces dernières années, principalement consacré à la critique. On lui doit une *Histoire de la musique française depuis Rameau*. Ses chroniques musicales de l'*Écho de Paris* étaient appréciées pour leur bienveillance et leur impartialité.

Comme musicien, Arthur Coquard ne réalisa pas l'espoir qu'avaient fait naître ses débuts. *Le Mari d'un jour*, *l'Épée du roi*, la *Tournée Jolicœur* ne s'élèvent guère au-dessus de la banalité des opéras-comiques d'autrefois. Une partition inédite, *Isdroming*, fut inscrite par M. Albert Carré au programme de sa prochaine saison. Sera-t-elle jouée, maintenant que l'auteur a disparu ?

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN. — *Les Trois grâces*, roman social, par JEAN LAENEN. Liège, Société belge d'éditions. — *Parmi les hommes* (Nouvelles, Petits caractères, Petites gens de la cité, Notes, etc.), par LUCIEN JEAN. Notice de GEORGES VALOIS. Paris, *Mercur de France*.

CRITIQUE. — *Manuel à l'usage des gens de lettres*, par H. MAASEN, avec une préface d'II. FLEISCHMANN. Liège, Société belge d'éditions. — *La Musique actuelle dans les États scandinaves*. (Conservatoires, Concerts, Théâtres), par EUGÈNE D'HARCOURT, avec 25 portraits, vues, plans hors texte et deux médaillons. Paris, F. Durdilly et Fischbacher.

DIVERS. — *L'Ornement des mois*, par MAURICE DES OMBIAUX, illustré de 12 reproductions de gravures anciennes. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

PETITE CHRONIQUE

Il y a huit jours nous déplorions la catastrophe qui, à l'Exposition de Bruxelles, a détruit en partie le fruit de trois ans d'efforts. La Belgique offre aujourd'hui un bel exemple d'énergie et de puissance en réparant avec une prodigieuse activité le désastre. Sans doute ne peut-il être question de réédifier dans le court délai qui nous sépare de la clôture les galeries incendiées. Mais les ruines seront promptement dissimulées par un dispositif ornemental dont M. Acker a conçu le plan au lendemain du sinistre et qui, approuvé par le Roi, a été immédiatement mis en œuvre. Les exposants belges, français et anglais atteints par l'incendie ont trouvé ci et là des emplacements généralement mis à leur disposition où, dans quelques jours, seront dressées et emplies leurs vitrines. La Salle des fêtes, notamment, sera transformée en galerie d'exposition, et c'est le Palais du Cinquantenaire qui abritera désormais les grandes assemblées pour lesquelles elle avait été construite.

Bruxelles-Kermesse renaîtra de ses cendres. Des centaines de charpentiers, de staveurs, de peintres, sont à l'ouvrage, et l'on prévoit la résurrection définitive du quartier pour le 1^{er} septembre...

Il faut applaudir à cette virile ardeur, dont le spectacle accroît la sympathie et l'admiration qu'ont vouées les nations à notre industrieux pays.

Le stand des médailles d'art exposées par M. Fonson et C^{ie} à l'Exposition de Bruxelles a été complètement détruit par l'incendie. Outre le médaillier, qui constituait un lot de 25,000 francs pour la tombola et qui réunissait les œuvres principales des meilleurs graveurs belges les grands panneaux de bronze modèles par MM. G. Devreese, Ch. Samuel et P. Du Bois à l'effigie des organisateurs de l'Exposition ont été anéantis, de même que la machine à réduire et les Livres d'or sur lesquels s'étaient inscrites de nombreuses personnalités désireuses de témoigner leur sympathie au Comité.

MM. Fonson et C^{ie} nous prient d'informer les intéressés de ce que de nouveaux Livres d'or sont ouverts dans leurs magasins, 51 rue des Fabriques, où ceux qui ont signé les registres incendiés sont priés de bien vouloir envoyer un duplicata de leur signature.

La ville de Liège vient de recevoir en don de M^{lle} Sophie Maxhon l'ensemble de ses collections comprenant des porcelaines, des majoliques, des médaillons, des miniatures, des montres, des bijoux, des éventails, des bois, des ivoires, des vitraux anciens, des cuivres et des bronzes, des soies, des étoffes, des broderies, des tableaux de diverses écoles, des dessins signés Madou, Gavarni, Devéria, Paul Delaroche, Gustave Doré. Ces collections seront installées au musée Curtius.

Le Congrès national des Oeuvres intellectuelles de langue française dont nous avons annoncé la constitution se réunira du samedi 3 au mercredi 7 septembre inclus sous la présidence de M. Jules Lejeune, ministre d'Etat. Le programme comprend quatre sections : *Art dramatique*, *Enseignement*, *Sciences et Lettres*, *Librairie et Bibliothèque*. De nombreuses personnalités se sont fait inscrire, et parmi elles M. Jean Richepin, de l'Académie française, qui prendra la parole à la soirée d'inauguration. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Fürstenhoff, secrétaire, 28 rue de Pologne, Bruxelles.

Concerts populaires. — Pour son premier concert (19-20 novembre), M. Sylvain Dupuis a engagé comme soliste le célèbre violoniste M. Mischa Elman.

Le Cercle Artistique de Tournai ouvrira du 11 septembre au 3 octobre son exposition annuelle des Beaux-Arts et des Arts appliqués. S'adresser pour renseignements au secrétariat, 10 rue des Carliers, Tournai.

L'Exposition annuelle des Beaux-Arts de Roubaix-Tourcoing s'ouvrira le 15 septembre. S'adresser pour renseignements à M. Robinot, 50 rue Vaneau, Paris. — L'Exposition de Saint-

Quentin sera inaugurée le 24 septembre. Dépôt des œuvres du 1^{er} au 6 chez M. Pottier, 14 rue Gaillon, Paris.

A Amphion, sur les rives du Léman aux eaux de turquoise, d'opale et d'émeraude, M. Théo Ysaye a terminé l'esquisse et commencé l'orchestration d'un poème symphonique intitulé *la Forêt et l'Oiseau*, qui fera suite aux deux compositions descriptives du même auteur *le Cygne et les Abeilles*. Ce nouveau poème sera exécuté l'hiver prochain soit isolément, soit avec les deux autres, auxquels il peut s'enchaîner.

La préparation des Concerts Ysaye occupe le restant des loisirs du compositeur. Les concerts auront lieu, comme jadis, au théâtre de l'Alhambra. Déjà M. A. Nikisch a été engagé pour diriger l'un d'eux. Parmi les solistes, nous applaudirons le violoniste Kreisler, le pianiste Gabrilowitch, le violoncelliste Jean Gérardy, etc. « Comme œuvres, nous écrit M. Ysaye, celles que mon frère et moi cherchons, lisons, entendons, choisissons parmi les meilleures, sans parti-pris de tendances ni d'écoles, si ce n'est le faible que nous avons l'un et l'autre pour les musiciens belges..... »

Un festival J.-S. Bach, organisé par la Société Bach à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire, aura lieu à Heidelberg à la fin d'octobre sous la direction de MM. F. Mottl et Ph. Wolfram. Les auditions auront lieu à l'Université, à l'église Saint-Pierre et dans la Salle des Concerts de la Ville. On cite parmi les solistes M^{mes} Noordewier Reddingius, Philippi, Lobstein-Wirz, M. R. Fischer, F. von Kraus, J. Kromer, etc.

Un professeur de musique, M^{lle} Schutler, morte récemment, a, dit le *Guide musical*, légué à la ville de Nuremberg la somme de cent vingt-cinq mille francs pour élever un monument à la gloire de Beethoven. La ville a accepté le legs, et elle a immédiatement mis au concours, entre artistes bavarois, le projet du monument.

Il est question de construire à Munich un monument à Richard Wagner. Il s'agirait d'ériger, par souscription, une statue de marbre qui serait placée devant le théâtre du Prince-Régent. Un comité s'est constitué dans ce but. Il a demandé un projet à M. Henri Waderé, professeur à l'École des Arts industriels de Munich.

La ville de Mantoue inaugurera prochainement le monument qu'elle a fait ériger à Virgile.

Le poète des *Bucoliques* n'avait pas encore de statue. Sa ville natale a songé, dix-neuf siècles après sa mort, qu'il serait temps de lui en élever une. Cette reconnaissance, pour tardive qu'elle soit, mérite hautement d'être louée. Tant de fausses gloires se

dressent aujourd'hui en effigie qu'il était équitable d'en faire revivre une vraie, une pure, dans le marbre et le bronze.

Le monument de Virgile se compose d'un temple en marbre revêtu de mosaïques qui reproduisent des scènes pastorales empruntées aux *Bucoliques* et aux *Georgiques*, ainsi que divers épisodes de l'*Enéide*. Une statue en bronze du poète s'élève à l'intérieur du temple. Il avait été question de transporter dans ce temple les cendres de Virgile qui se trouvent, croit-on, à Pausilippe, aux portes de Naples. Mais rien n'est moins établi que le tombeau que l'on voit à Pausilippe soit véritablement celui du « Cygne de Mantoue ». Pétrarque, il est vrai, y planta un laurier, lequel fut remplacé par un autre laurier planté par Casimir Delavigne. Néanmoins cette croyance ne repose que sur la légende, et il est plus que probable que le mausolée de Naples ne renferme pas une poussière aussi glorieuse.

Dans la plaine de Kennemerland, près de Harlem, célèbre par la richesse de sa flore, on commencera prochainement la construction d'une salle de concerts qui sera exclusivement consacrée à la musique de Beethoven et qui sera pour Louis Van Beethoven, issu d'une famille flamande, ce que Bayreuth est pour Wagner.

Tout le monde sait que Beethoven adorait la solitude de la campagne et que c'est dans les environs de Vienne, si riches en sites pittoresques, qu'il a puisé ses meilleures inspirations. Aussi sa « Maison » sera-t-elle érigée en pleine campagne, dans un coin paisible et solitaire. Elle comprendra plusieurs salles dont une, en forme de chapelle et éclairée par de grandes fenêtres cintrées, sera consacrée à l'exécution des symphonies du maître et les autres aux séances de musique de chambre, de piano et de violon. Le chef d'orchestre et l'orchestre lui-même seront complètement invisibles.

La réalisation du projet n'est plus qu'une question de temps. La municipalité de Harlem s'est engagée à fournir une subvention considérable et le surplus des capitaux nécessaires sera réuni par des concerts et des représentations d'œuvres de Beethoven qui auront lieu dans tous les pays.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

A VENDRE

St-ANNA, près SLUIS (HOLLANDE).

Maison d'artiste avec atelier, jardin, etc. Renseignements : M. DREYDORFF, Knoeke-sur-Mer, à qui l'on peut s'adresser pour visiter la maison jusqu'à fin septembre.

TAPIS D'ORIENT

**DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES**

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles
et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition
de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes.
Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture.
Sculpture. Philosophie. Histoire.
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

St-Anna-ter-Muiden (près de Sluis, Hollande). — **Mais.**
camp., compren. rez-ch. gr. salle mang., terr., 1 ch. couch.,
cuis., w.-c., hall, escal., terr. pour laver et w.-c. pour sujets,
1^{er} ét. 3 ch. gren., 2 pet. refuges, à 3 h. de Brux. et vicin.
jusqu'à St-Anna, à 25 min. de Knocke-s/mer, eau, jard. entouré
de verger et 2 sup. fermes, conten. total 5 ares. A vendre toute
meublée 12,000 fr. à louer 700 fr. S'adr. 11, rue de Namur, Brux.

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à
très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront
envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la
Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant
en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges
d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique
à notre époque** (1904). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance**
(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudel et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec

une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète**

(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de **L'ART MODERNE**

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination**.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Septembre



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Claude Debussy (LOUIS THOMAS). — La Statue de Joseph Kaeckebroeck (OCTAVE MAUS). — « Je me souviens » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — A Saint-Wandrille (GEORGES BOURDON). — Individualisme. — Bibliographie : *La Musique actuelle dans les États scandinaves* (O. M.). — Chronique judiciaire des Arts : *Interruption de service au théâtre*. — Petite chronique.

CLAUDE DEBUSSY

Un jour, un étudiant russe qui suivait les cours que je donnais à l'Université Nouvelle de Bruxelles vint me demander un article sur une « question de doctrine ». Je lui répondis : « Mon cher ami, en fait de doctrine, il n'en est qu'une qui me satisfasse complètement, et c'est, à proprement parler, *l'Isme*. »

Il me regarda avec stupeur.

« Cette doctrine, ajoutai-je aussitôt, consiste dans une affirmation constante, absolue et absolument irréfutable de tout ce qui me passe par la tête à l'instant que je parle ou j'écris. C'est une doctrine tout à fait admirable d'ailleurs, car elle ressemble à toutes les autres doctrines, et elle est moins étroite que chacune d'elles. » Mon étudiant russe, qui était un peu nigaud, me demanda cependant d'entretenir ses lecteurs de *l'Isme* et de ses beautés.

Je dois avouer que je n'ai encore rien écrit sur *l'Isme*; mais mon aventure avec l'étudiant russe montre bien, dès le début d'un article sur M. Debussy,

que je ne suis pas debussyste. Je ne le suis pas, et je ne saurais l'être, puisque je suis sceptique, et que rien en moi ne pourrait arriver à me faire adorer un seul dieu entre tous les dieux de l'Olympe musical. Mais par cela même aussi que je suis sceptique et polythéiste, il n'est aucun principe, aucune règle, aucune tradition qui pourraient m'empêcher de prendre mon plaisir là où je le trouve; et comme je prends assez de plaisir à entendre la musique de M. Debussy, il se trouve au fond que je suis debussyste sans l'être — un debussyste sans phrases, si l'on veut, ou plutôt un debussyste qui ne renierait ni Wagner ni Beethoven pour apporter son tribut d'hommages au faune le plus charmant de nos sous-bois français.

« Que de préliminaires! » diront quelques grincheux. Il est vrai qu'aujourd'hui l'on ne peut guère parler d'un homme comme celui-là qu'avec beaucoup de précautions. On le discute beaucoup. On l'admire avec rage. Certains se font une joie de déclarer qu'ils ne comprennent rien à ses procédés. Et tout le monde est d'accord pour ne pas rester tranquille lorsque l'on prononce le nom de cet anarchiste. Alors le critique, né malin, pour dire ce qu'il veut, commence par distribuer des saluts à la ronde. Tant pis, ensuite, si tous les spectateurs ne sont pas également satisfaits!

Il vient de paraître deux livres sur M. Claude Debussy : l'un, en anglais, par M. Franz Liebich (1), est un petit volume honorable et commode, qui rendra des services aux personnes qui ne peuvent pas lire l'admi-

(1) Londres, John Lane.

rable volume français de M. Louis Laloy (1), à propos duquel j'ai cru devoir écrire cet article.

L'ouvrage de M. Laloy est excellent, d'abord parce qu'il n'est jamais ennuyeux (ceci a l'air d'une lapalissade, mais n'oublions pas que certains critiques musicaux abusent de l'ennui), ensuite parce qu'il est clair, facile à lire même pour les personnes qui n'ont pas fait d'études musicales, qu'il explique bien son sujet, qu'il n'en laisse rien perdre, et que souvent il le dépasse, l'auteur étant capable de généraliser et d'expliquer un fait, un goût particulier, par le mouvement intellectuel, la tendance obscure et commune qui le conditionne et qui l'a fait naître.

Devant une réussite aussi entière, on est bien obligé de mettre de côté ses besoins, ses goûts de méchanceté; et, en fin de compte, je ne puis que recommander à mes lecteurs un volume qui ne pourra jamais les laisser indifférents.

Tout au plus reprocherai-je peut-être à M. Laloy d'être un peu exclusif dans ses admirations. M. Laloy a une tendance — louable — à l'épigramme; il égratigne tous les tenants d'un art opposé à celui de M. Debussy; et cela est assez amusant, en somme, pour nous qui ne sommes pas compositeurs. Mais, en admettant même qu'il y ait une part de vérité dans toutes les rosseries que M. Laloy distribue avec une si verte largesse, ces boutades ne suffisent pas à juger un homme, ni à l'expliquer, ni même à le résumer. Je préfère une critique moins éinglante, qui consent à rechercher dans chaque individu le coin de bonté, de grandeur ou de grâce, dans chaque œuvre le passage heureux, et qui sait? parfois même la simple intention (ceci dit, d'ailleurs, tout simplement pour n'attrister personne).

Et ce que j'avance là est d'autant plus juste que le meilleur, dans le livre de M. Laloy, n'est pas la partie critique, la partie destructive, la partie vengeresse, où il dit leur fait à certaines gens qui n'en peuvent mais, mais bien la partie explicative, où il nous montre ce qu'est l'art de M. Debussy, son charme, ce qu'il a de particulièrement gracieux, les rapports qu'il soutient avec les autres arts de son temps, peinture, littérature ou poésie, et son fond même, la sagesse joyeuse et raffinée qu'il exprime, et les conseils de bonheur qu'il nous donne avec un air de ne pas vouloir y toucher.

C'est justement là que je voudrais suivre M. Laloy, pour dégager après lui les caractères principaux d'un art qui dérouté si bellement la plupart de nos contemporains.

La meilleure façon de comprendre la musique de M. Debussy serait encore de fréquenter l'homme charmant, silencieux et doux qui s'est plu à nous la donner. Il a quarante-sept ans, il ne les paraît pas; le regard limpide, parfois rieur, se pose franchement sur les gens

(1) Paris, Dorbon aîné.

ou sur les choses; un vaste front à la Verlaine rappelle le poète qui nous enchantait naguère; et cet homme que les Américains adorent est tout le contraire d'un poseur. Il parle lorsqu'il a quelque chose à dire, et c'est une qualité qu'on apprécie lorsqu'on fréquente un demi-quarteron de gens du monde. Il ne prétend pas imposer ses vues; il préférerait plutôt esquisser un sourire, puisqu'il est sûr de ne pas se tromper. Et il a bien raison, en somme, d'être maître de lui, de ne pas trembler, de ne pas avoir peur, et de ne pas être triste, puisqu'une réserve intérieure, une sensibilité exquise, en accord avec les harmonies les plus diverses de la nature, des champs en fleurs et de la mer, lui donne cette couleur de poésie dont il revêt les moindres de ses productions, toutes ses œuvres. Ce n'est pas un surhomme, comme Michel-Ange; ce n'est pas un demi-dieu, comme Shelley ou Keats; ce n'est pas un esprit ravagé, comme Berlioz, ni un romantique boursoufflé ou démoniaque; ce n'est pas non plus un ambitieux à la Wagner; non, c'est tout uniment, tout bonnement un artiste, un artiste à la française, qui fait de la musique comme Mozart en faisait et comme Racine faisait des tragédies et La Fontaine des fables, parce que c'est son métier et qu'il le connaît bien, ce métier, et qu'il a cette chance d'avoir quelque chose à mettre sous son outil, et qu'il ne demande rien que le plaisir toujours nouveau de produire de beaux objets, de belles œuvres qui le satisfont et qui l'égaient.

J'aime beaucoup cette manière d'être, si naturelle.

Ce n'est pas un musicien de théâtre, comme Meyerbeer, comme M. Massenet, comme tant d'autres... et il ne s'est jamais figuré que l'unique but de sa vie était de remplir avec son nom les affiches de spectacles. Il écrit ce qui lui plaît, mélodies, pièces pour piano, musique d'orchestre, comme ont toujours fait les véritables grands musiciens — les musiciens de l'histoire de la musique, dirais-je, en les opposant aux musiciens de l'histoire du théâtre.

Ce n'est pas un compositeur à principes, comme Wagner, comme M. d'Indy. Du moins, ses principes à lui sont moins apparents; ils sont dans un désordre, dans une liberté qui ne nous les laisse voir que par le contraste avec les principes d'ordre des musiciens venus avant lui. Et cela est charmant.

Et pourtant M. Debussy (il faut bien que je le dise, quoique j'aie peu de mérite de l'affirmer), M. Debussy est un créateur; il apporte avec lui une *manière* nouvelle, un *style* que nous ne connaissions pas, une façon inconnue de traiter la matière musicale, d'agencer les sons par rapport les uns aux autres, et de les distribuer pour notre plaisir dans le milieu aérien qui les reçoit et qu'ils caressent.

Remarquons que si M. Debussy se conformait à l'usage de tous les créateurs, ou plutôt de tous les

grands musiciens romantiques, il devrait multiplier les extravagances et faire retentir la chronique de ses folies. Mais non, M. Debussy vit paisible, et nous n'avons à parler que de ce *style* qu'il a créé.

(La fin prochainement.)

LOUIS THOMAS.

La Statue de Joseph Kaeckbroeck.

Parmi les projets de fêtes populaires imaginés par le conseil d'administration de *Bruxelles-Kermesse* et que l'incendie du quartier a fait ajourner, il en est un qui allie à la fantaisie requise dans ce cadre de bombances et de liesse une évocation littéraire intéressante. On se proposait d'inaugurer en grande pompe, dimanche dernier — mais la cérémonie fut reculée à une date qui sera fixée prochainement — une statue à la mémoire de Joseph Kaeckbroeck ! Discours, fanfares, cantate, remise du monument à la cité en fête en présence des Van Poppel, des Mosselman, des Plathbrood et autres héros populaires créés par la verve féconde de M. Léopold Courouble, — on voit tout ce que l'idée (émise, croyons-nous, par M. Georges Garnir) offre de développements pittoresques et divertissants.

Mais elle constitue un hommage à la littérature belge, elle affirme le succès des romans de M. Courouble, qui ont depuis longtemps franchi le cercle restreint des lettrés pour pénétrer dans le grand public, et c'est là ce dont il faut se réjouir.

Échappée d'entre les feuillets des volumes édités par Paul Lacomblez, la dynastie des Kaeckbroeck va s'élancer dans la vie sous une personnification tangible, accessible à tous. Elle se mêlera à la foule. On verra ses membres, ou pourra « leur causer ». Et l'aspect sous lequel ils rempliront à *Bruxelles-Kermesse* les rôles qui leur auront été assignés fixera pour la postérité leurs traits, leur silhouette, leurs costumes, leurs gestes définitifs. Quand ils monteront sur les planches, ce qui ne peut tarder, on les suivra dans un sillage de sympathie et de popularité.

Au fait, pourquoi ces Kaeckbroeck, qui reflètent si spirituellement la petite bourgeoisie bruxelloise, n'ont-ils pas encore fait leur entrée au théâtre ? Ils auraient dû logiquement y précéder, en qualité d'ainés, les Beulemans et les Meulemeester dont la jovialité a conquis, après Bruxelles, Paris. Les types créés, il semblait que rien ne fût plus aisé que d'en faire les protagonistes d'une action dramatique dont la demi-douzaine de romans à travers lesquels ils évoluent eussent fourni les éléments. Tableaux de mœurs, dialogues pittoresques, allabulation mi-narquoise, mi-sentimentale, épisodes caractéristiques de la vie bruxelloise, tout concourt à faciliter la tâche de l'écrivain qui tenterait de tirer de l'œuvre de M. Courouble le sujet d'une comédie de mœurs. Il y a d'autres héros que les héros lyriques, et par l'invention et l'observation Poil-de-Carotte vaut Werther ou Roméo.

La glorification de Joseph Kaeckbroeck, même dans le milieu burlesque où elle va se produire, paraîtra excessive à certains. Tout succès crée des envieux. C'est l'inévitable rançon de la renommée. Elle n'en révèle pas moins le rapprochement qui s'est fait entre les écrivains belges, naguère totalement isolés, et la foule. Celle-ci acclame les figures dans lesquelles elles se reconnaît, parmi lesquelles elle retrouve les images qui lui sont familières. C'est la raison de la popularité de Dickens en Angleterre,

de Goldoni en Italie, de Cervantès en Espagne. La création de Joseph Prudhomme a rendu Henry Monnier célèbre. Pour n'être qu'en staff, la statue de Joseph Kaeckbroeck pourrait bien, du haut de son piédestal, fraterniser avec Monsieur Pickwick et Don Quichotte. Et certes paraîtra-t-elle aux passants, qui lui adresseront un amical sourire, aussi justifiée que l'Ompdrailles de M. Van der Stappen et le Tyl Eulenspiegel de M. Samuel, l'un et l'autre coulés en bronze.

OCTAVE MAUS

« JE ME SOUVIENS »

Il est paru récemment sans nom d'auteur un petit livre tout à fait émouvant et tendre et que j'ai beaucoup aimé. Cela s'appelle *Je me souviens*, simplement (1). C'est une suite de petits poèmes d'amour d'une sensibilité aigüe et parfois déchirante, et je me demande comment je ferai pour vous en parler. Ces effusions devraient rester sacrées aux gens de la critique. On devrait se contenter de prononcer : « Voilà où elles se trouvent. Cherchez-les. » Mais quelle prétention que l'analyse !

Une femme en aime une autre, se laisse aller au délice de l'amour, puis, par d'insensibles gradations, au supplice de trop aimer. Une séparation, sans cause connue, intervient. Séparation douloureuse, hantée de songes d'une cruelle fièvre. Puis c'est le retour, la déception, le regret atroce de l'amour perdu, une longue, minutieuse agonie où le sens lui-même de la vie s'efface, et la grise, la morne résignation qui ne consent pas à l'oubli.

Quand je vous aurai dit cela, et que ces courts poèmes en prose ont un accent insistant et suggestif très pareil à ces timbres mystérieux que possédait le style magique de Marcel Schwob dans le *Livre de Monelle*, il me restera tout à dire. Mais il vaudrait mieux citer.

Voici le premier poème, *la Rencontre* :

Elle vint vers moi, et en voyant son sourire, j'éprouvai le matin, j'éprouvai la saveur du soleil, et la saveur des fruits à l'ombre du soleil.

Elle vint à moi, et en voyant ses yeux, je subis la nuit, et le mystère des ombres de la nuit.

Elle vint près de moi, et en entendant sa voix, je l'ai suivie.

Quelle simplicité définitive, quel raffinement à la fois ! Quelle valeur dans ces mots : *Je subis la nuit, j'éprouvai le matin !* Quelle force mystérieuse d'évocation dans une telle brièveté ! Tout le recueil est ainsi, confidentiel et intense, et ne livre qu'à la lecture attentive ses secrets profonds, son observation terriblement juste, l'extraordinaire douleur de sa lucidité. Sur cinquante poèmes, seuls les sept premiers sont doux, émerveillés, et reflètent la surprise heureuse des premiers moments de la tendresse. Puis, aussitôt, c'est cette remarque insidieuse, ce petit avertissement de la fatalité :

C'est elle (Aphrodite) qui, craintive que mon amour pour l'amante ne dépassât mon amour pour l'amour, loua l'inconstance, et remplit mes oreilles du bruit des voix fallacieuses, et obscurcit mes yeux de visions passagères.

Un pressentiment de glace tombe avec ces mots. Ils n'ont l'air de rien à qui les lit rapidement. Ils sont simplement terribles. Ils marquent comme d'un signe indélébile toute une classe d'êtres,

(1) *Je me souviens*, roman. Paris, Sansot.

ceux qui, inquiets d'amour, ne peuvent pas se reposer dans la quiétude d'un amour. Il leur faut l'inconstance, — l'inconstance dont ils souffrent puisqu'elle paraît une trahison envers l'idée sacrée que l'on se fait de l'amour, et qui cependant, sous son masque frivole, est le symbole même de la mysticité de l'amour, qu'aucune créature ne satisfait, et la parodie de la recherche éternelle.

Et il arriva, comme il devait arriver, que nous ne nous voyions plus à force d'être proches; et lasses de nous attirer sans nous comprendre, nous nous révoltions parfois contre cette attirance.

Et l'amoureuse s'en va :

Un jour il advint que je dus partir, et nous nous fîmes des adieux distraits, comme celles qui ne savent pas encore ce qu'elles perdent en se quittant...

Et tout ceci semble se passer en très peu de temps, — comme la jeunesse!

Mais à peine partie, le regret la harcèle et elle comprend :

J'ai vécu près du bonheur sans voir.

J'ai vécu près du bonheur comme ceux qui vivent aux pays du soleil :

Aveugle, à force de clarté, j'ai vécu près du bonheur.

Et maintenant je sais plus désirable que les terres des étrangers ce pays d'où je viens. Mais quel exilé retrouve deux fois le même son pays, et quel aveugle retrouve deux fois le même le bonheur?

Et, en effet, c'est fini. Tout le reste du livre n'est qu'une longue lamentation, discrète et pure, ardente; infiniment douloureuse, farouche et monotone sur cela, sur cette impuissance à retrouver le bonheur.

C'est l'attente perpétuelle de celle qui ne revient pas, de celle qui ne serait plus la même si elle revenait. Aucune diversion n'est possible, toutes laissent le goût amer de la déception. Que faire? Chercher d'autres illusions? Inutile, on ne les trouverait pas. Espérer? Mais on sait qu'on ne boit jamais deux fois à la même fontaine, jamais.

Alors? Souffrir. C'est la seule chose qui reste possible. On souffre. On surmène le souvenir pour retrouver des visions du bonheur passé, des éclairs d'extase ancienne. On passe des nuits d'insomnie et des jours fiévreux comme des nuits à imaginer ce qui fut, et qui n'est plus, ne sera plus jamais. On recrée un fantôme à qui l'on adresse des vœux, des prières, de délirantes et délicieuses promesses. Du fond du plus morne enfer on évoque des mirages de ciel. On va jusqu'au bout de la douleur. Et on recommence...

Et toutes ces pensées de désespérance et de folie tournent dans un cercle de plus en plus restreint, sous un ciel de plus en plus terne, sans cesse attirées vers le centre immobile, le néant de l'apathie.

C'est cela l'amour. Et tous les amours sont pareils, ceux que l'on appelle défendus comme les autres. Aucun ne réserve autre chose, après de brèves joies d'ailleurs inouïes, qu'une longue agonie dont la pire horreur est encore de prévoir la fin... et ainsi, ils sont tous sacrés par la douleur.

Mais à un cœur sincère et tendre, à un esprit fier, cette constatation ne donne point de rancune contre la vie. C'est la fatalité qui passe, on s'incline, stoïque :

Pauvre petit amour, tu aimes et tu n'oses pas aimer. Tu souffres et tu ne crains pas de faire souffrir... Mais comment pourrais-je l'en vouloir, puisque par toi j'ai connu les seules beautés de la vie?

Que m'importe que tu sois faux et lâche, esclave des circonstances qui amoindrissent et changent toute chose?

Que m'importent la brièveté de tes serments éternels, et tes torts et tes trahisons et tes mensonges? Je trouve en moi la force et la douceur que je te prêtai et, grâce aux vertus qui te manquent, je suis devenue meilleure! Je t'ai porté en moi, péniblement, comme une mère son enfant. Je t'ai conçu dans la joie et tu m'as déchiré de douleur.

Mais parce que je t'aimais avec mes larmes, je ne puis ni t'oublier, ni te haïr. Et si jamais tu reviens, je te prendrai encore entre mes bras, sur mon cœur, — le cœur à qui tu as fait tant de mal!

Mais dors, dors, car je n'ai pour tout espoir que cette croyance dans tes paroles, que je sais mensongères!

Dors, et comme un pauvre petit enfant je te berceraï, je te berceraï sur mon cœur, — le cœur à qui tu as fait tant de mal!

Je me souviens n'est pas le livre de tout le monde. Il faut le lire tout bas, sans en parler aux autres, sans céder à la tentation de le faire aimer, tout bas, et absolument seul avec soi-même.

FRANCIS DE MIOMANDRE

A SAINT-WANDRILLE

La réalisation dramatique de *Pelléas et Mélisande* par M^{me} Georgette Leblanc dans l'imposant décor naturel du parc et de l'abbaye de St-Wandrille a dépassé, au dire des spectateurs de cette fête d'art unique, l'espoir que faisait concevoir cette audacieuse initiative artistique.

Nous détachons du très élogieux article publié en tête du *Figaro* par M. Georges Bourdon un fragment qui résume avec exactitude l'impression de la soirée :

L'honneur, ou, si vous voulez, la gloire — car le mot n'est pas excessif — la gloire de M^{me} Georgette Leblanc sera moins encore d'avoir été une Mélisande si touchante, si puérile, si virginale, que d'avoir composé, pour l'émerveillement de quelques privilégiés, une suite de tableaux de vitrail à la fois si nuancés et si simples, si délicats et si forts, si poétiques et si vivants, d'avoir avec tant de tact et de sûreté extrait d'une œuvre entre toutes noble ce qu'elle recèle en même temps de rêve et de lyrisme, de mystère et de vérité. Sans doute M. Albert Carré, dont l'art est si compréhensif, a dessiné, à l'Opéra-Comique, un *Pelléas et Mélisande* d'une grâce infinie; tout ce qu'il est possible de réaliser sur un théâtre, avec du goût, de la recherche, de l'invention et des décors, il l'a fait, et nul autre que lui n'aurait mieux fait. Mais quoi, il travaillait sur un théâtre, et tous ses instruments d'illusion, c'étaient des châssis de bois et des toiles peintes.

Mais ici !... Ici, c'est, vous dis-je, la forêt même d'Allemonde et le château d'Arkel! M^{me} Georgette Leblanc disposait de cette antique demeure, si vaste, si variée, où des parties restaurées s'appuient aux piliers pathétiques de la cathédrale ruinée, où l'herbe et les fleurs croissent au milieu d'un cloître presque intact et dont le temps a seulement vêtu les pierres de croûtes vénérables. Mais ce n'est rien d'avoir à soi l'abbaye de Saint-Wandrille, glorieuse déjà au huitième siècle, et vingt hectares de forêt. Il faut y transporter l'âme de l'œuvre, choisir les lieux où elle s'exprimera, aménager les salles; déterminer les perspectives, les disposer à recevoir les êtres qui vont y vivre. Il faut

embrasser le poème de Maeterlinck, incliner l'oreille sur son cœur, écouter ses palpitations, en décupler le retentissement, en quelque sorte le recréer. Ces êtres qui, silencieusement, entre les pages du livre, s'entre-choquent, il faut les mettre debout, faire entendre le bruit qu'ils font. Leurs amours, leurs douleurs, leurs colères, leurs résignations, leur vie enfin, où va-t-elle s'exprimer? Les seize scènes qui contiennent tout le drame ardent et profond de la princesse blonde et du prince brun, de l'aïeul indulgent et de l'implacable mari, en quels lieux si bien choisis vont-elles vivre, pour que la beauté du poème, loin d'en être atteinte, en soit, s'il est possible, accrue?

Voilà la merveille qu'a réalisée M^{me} Georgette Leblanc-Maeterlinck.

L'an passé, par un soir du même mois, *Macbeth*, le vieux drame barbare, avait revécu entre les murs de Saint-Wandrille. Aujourd'hui, c'est *Pelléas et Mélisande*, le mystère ardent et pathétique d'un poète passionné, qui vient d'y choisir sa demeure. Ces deux soirées, que la décision commune de M^{me} Georgette Leblanc et de M. Maurice Maeterlinck a voulues uniques et qui ne se renouvelleront pas, resteront l'orgueil de Saint-Wandrille. Par la différence des œuvres, la volonté qui les réalisa a fait, en dépit de l'identité des moyens, deux manifestations que l'on ne saurait comparer.

L'une et l'autre furent belles incomparablement. Mais l'éblouissement de *Pelléas et Mélisande* est sans pareil. Jamais ne fut à ce point restituée, avec son âme propre dans son rythme intime, avec ce qu'on appelle son atmosphère, une œuvre littéraire. Jamais le génie d'un créateur n'eut à son service, au même degré, le génie d'une interprète. Jamais l'expression théâtrale ne s'identifia davantage à la beauté verbale. Jamais la vie réalisée ne se modela à ce point au poème de la vie. Et j'ai conscience, en achevant ces notes improvisées, d'avoir bien sommairement, bien imparfaitement, exprimé l'émotion intense qui, trois heures durant, tint un auditoire de choix.

À la vérité, l'interprétation fut parfaite. J'ai déjà indiqué tout ce que M^{me} Georgette Leblanc mit de jeunesse, de beauté, d'ingénuité, de puérile agilité, au service de l'héroïne impérisable conçue par un grand écrivain, et comme elle sut modifier sa voix, ses gestes, sa démarche, ses sourires, au point d'être à merveille la gentille petite princesse blonde qu'a voulue Maeterlinck. Mieux que tout cela encore, elle nous a montré l'âme de Mélisande, elle l'a répandue autour d'elle, et voilà le chef-d'œuvre de cette grande, de cette vivante et magnifique artiste.

En disant qu'elle a répandu autour d'elle l'âme même de l'œuvre, j'ai dit tout le bien qu'il faut de l'interprétation, où nous avons eu cette surprise de distinguer le battement d'un rythme unique. Quelle jeunesse, quelle flamme, quelle simplicité chez M. Maupré, Pelléas souhaité d'une Mélisande accomplie! M. Durozat a donné à Golaud toute la force, toute la brutalité, toute l'épaisseur qui convenaient, et sa composition fut parfaite. La résignation et l'effacement de Geneviève ont été excellemment exprimés par Mlle Jeanne Even, et M. Séverin-Mars a communiqué au vieux Arkel toute la dignité mélancolique qu'il fallait. J'ai réservé pour la fin un compliment particulier au petit Yniold, la jeune Gilberte Livettini, qui a été délicieuse de naturel et de grâce enfantine. Et si j'ajoute que la belle et mélancolique musique de Gabriel Fauré, accompagnant les scènes les plus pathétiques, fut exécutée avec la plus grande sensibilité d'expression, sous la

direction du jeune compositeur Albert Wolff, je crois que j'aurai fait à chacun sa part.

La pluie, qu'on n'avait pas conviée, fut de la fête. Qu'importe! Le public n'en souffrit que peu, car des tentes avaient été disposées à son intention en les divers endroits du parc où se déroulait l'action; mais la vaillance des artistes, stoïques sous les averses, fut admirable. Bien loin de compromettre ou de gêner l'effet dernier, certaines scènes, au contraire, par un surcroît de réalisme que l'on n'avait point prévu, ont ainsi gagné en intensité. Et ce fut une belle chose. Ce fut une belle chose, qui nous remua au meilleur de ce que chacun porte en soi. Ce fut une belle et incomparable chose. Elle n'a point de passé, puisque avec *Macbeth* elle fut pour la première fois tentée. Pourquoi les avares et merveilleux artisans de si pures beautés ne veulent-ils point qu'elle ait de lendemain?

GEORGES BOURDON

INDIVIDUALISME

Très justes ces réflexions que suggéra à M. LOUIS VAUXCELLES le dernier Salon du Champ-de-Mars :

« Bannissons l'esprit de coterie et stigmatisons l'étroitesse des écoles. Maurice Barrès, dans la harangue si pleine et si noble et si nuancée qu'il prononça devant la tombe de Jean Moréas, s'exprima à peu près ainsi : « J'ai recueilli le testament littéraire du poète que nous pleurons... Moréas m'a dit : « Il n'y a guère de « différences sérieuses entre romantiques et classiques... *Tout ça, ce sont des bêtises...* » Cette parole familière, si savoureuse dans la bouche d'un homme qui s'amusa à créer des écoles successives et éphémères, est vraie.

Qu'il s'agisse d'art plastique ou de musique ou de lettres, les titres des écoles — et les écoles — importent bien peu.

Ingres et Delacroix ne se sont guère compris de leur vivant; on les opposait sottement l'un à l'autre, au lieu de les aimer l'un et l'autre. Il en fut toujours ainsi, parce que les artistes sont des hommes. Ne pouvons-nous donc goûter à la fois la tendre psychologie de Racine et le lyrisme de Hugo, Wagner et Dukas, Carpeaux et Rodin, Cézanne et Chavannes, Carrière et Renoir?

Que demeure-t-il de toutes ces étiquettes que les grammairiens s'ingénient à coller doctement dans le dos des grands hommes? Que signifient ces vocables : impressionnisme, réalisme, symbolisme, classicisme? Bien peu de choses, convenons-en.

Nous nous plaisons — et ce sont, d'ailleurs, des polémiques efficaces — à brandir un nom, un talent, une œuvre, pour démolir un autre nom, une autre œuvre. On devient véhément, exclusif, sectaire. À force d'aimer tel peintre, on finit par ne plus voir que par ses yeux; on se bride d'œil, et l'on n'admet plus d'autres modes de sentir et de penser que ceux qui vous ont un instant sollicités.

Il faut à tout prix se libérer de ces formules, de ces habitudes restrictives. Tâchons de comprendre toutes les expressions, même les plus divergentes, les plus antithétiques. On peut être « sage » en art, et être grand; on peut être « fou » en art, et n'être pas moins grand. Le recueillement cadencé de Puvion de Chavannes nous repose de l'exaltation de Vincent Van Gogh. La mort ne confère-t-elle pas à l'un et à l'autre, au sage et au fou, une égale sérénité? Aimons, quel que soit leur langage, tous ceux qui s'adressèrent à nous en artistes émus, sincères, et n'empruntèrent jamais le parler d'autrui. »

BIBLIOGRAPHIE

La Musique actuelle dans les États scandinaves (Conservatoires, Concerts, Théâtres), avec 25 portraits, vues et plans hors texte, et deux médaillons, par EUGÈNE D'HARCOURT. Paris, F. Durdilly et librairie Fischbacher

Chargé d'une mission par le gouvernement français, M. Eugène d'Harcourt a étudié successivement la situation de l'art musical en Italie, en Allemagne et en Autriche-Hongrie, enfin dans les États scandinaves. Le petit volume qu'il vient de faire paraître résume les impressions qu'il recueillit en Danemark et en Suède. — la Norvège n'offrant, paraît-il, point d'intérêt au musicographe. Ce rapport, qui contient beaucoup de renseignements et d'observations utiles, complète le travail d'ensemble entrepris par M. d'Harcourt. On y trouvera sur les Conservatoires, sur les Concerts et sur les Théâtres lyriques de Copenhague et de Stockholm des détails précis. Dans une annexe, l'auteur, que le souci de voir ériger à Paris une salle de concerts préoccupe depuis longtemps, préconise l'affectation aux exécutions musicales des salles du Jeu de Paume, qui ne servent actuellement qu'à de rares expositions et au concours Lépine. D'après les études auxquelles il s'est livré, M. d'Harcourt estime que les locaux en question conviendraient parfaitement, au point de vue de l'acoustique, à de grandes auditions symphoniques. On y pourrait loger trois mille auditeurs, ce qui permettrait de donner des concerts dominicaux à des prix populaires, et les travaux de transformation, que supporterait une société civile constituée pour un terme de cinquante ans, ne dépasseraient pas 250,000 francs. « Il faut espérer, conclut l'auteur, qu'un jour viendra où le fait d'avoir doté gratuitement Paris d'une salle populaire de concerts, universellement réclamée, sans surélever ni défigurer des bâtiments qui n'ont d'ailleurs plus d'affectation spéciale, et en restituant, sous forme d'abri pour les promeneurs des Tuileries, les quelques mètres de bordure demandée, ne menacera pas dans sa situation M. Dujardin-Beaumetz ou son successeur. »

O. M.

Chronique judiciaire des Arts.

La correspondance de Mérimée.

La question si fréquemment controversée de la propriété des lettres missives vient de donner lieu à un nouveau débat. Faut-il considérer celles-ci comme appartenant à leur destinataire et lui reconnaître le droit de les publier à son gré? Ou celui qui les a écrites en conserve-t-il la propriété, même quand, n'ayant pas gardé de brouillon de ses lettres, il s'est mis hors d'état de les utiliser sans le concours du destinataire?

Il s'agissait, dans le différend qu'a tranché la Cour d'appel de Paris, d'une centaine de lettres de Prosper Mérimée publiées par un archiviste qui avait omis de s'assurer de l'assentiment des héritiers de l'écrivain et que ces derniers assignèrent pour violation de droit d'auteur.

Le tribunal de la Seine débouta les demandeurs de leur action. Réformant ce jugement, la Cour a décidé que seuls les héritiers de Mérimée avaient qualité pour juger de l'opportunité de la publication, la propriété des lettres étant restée à l'écrivain.

PETITE CHRONIQUE

A partir du 1^{er} septembre, le prix des abonnements à l'Exposition de Bruxelles est réduit à dix francs. Les intéressés sont priés de se présenter au bureau des abonnements, rue des Colonies, munis d'un portrait (10 × 6 1/2) collé sur carton fort.

Aujourd'hui dimanche, 4 septembre, à 2 h. 1/2 de relevée, au Jardin Français de l'Exposition de Bruxelles, grande fête artistique sous le patronage de M. Warocqué, avec le gracieux concours de quatre célèbres sociétés belges : la Société Royale *les Artisans Réunis* de Bruxelles, la Société Royale *l'Orphéon de Bruxelles*, l'Harmonie Royale de Wasmes, l'Harmonie des Charbonnages de Mariemont et Bascoup. Pendant la fête, les quatre sociétés réunies interpréteront « Honneur au Roi », hymne congolais sous la direction de l'auteur, M. Théo Charlier. Le programme détaillé sera distribué dans le jardin. Pendant le concert une collecte sera faite au profit des sinistrés de l'Exposition.

C'est ce dimanche, 4 septembre, que s'ouvre à 10 heures, au Palais des Beaux-Arts, parc de la Boverie à Liège, l'Exposition Internationale d'affiches, organisée par l'Œuvre des Artistes avec le concours de nombreux artistes et collectionneurs et de maisons d'édition belges et étrangères. Cette exposition réunit un million d'affiches et de dessins originaux pour affiches signés par tous les maîtres du genre. Le prix de l'entrée est de 25 centimes. Elle est gratuite pour les membres de l'Œuvre des Artistes qui sont priés de bien vouloir se munir de leur carte.

M. Auguste Beernaert, ministre d'État, a fait don à l'Académie royale de Belgique d'un capital de dix-sept mille francs en vue de fonder, au moyen des intérêts accumulés, un prix de mille francs qui sera décerné tous les deux ans à un ouvrage de littérature écrit en langue française par un auteur belge, sans distinction de genre ou de sujet.

Un arrêté royal vient d'autoriser le gouvernement à accepter cette libéralité, dont il convient de féliciter M. Beernaert.

L'art des carillonneurs, récemment ressuscité, a donné lieu, à Malines, à un concours international chaudement disputé et qui rassembla une foule considérable d'auditeurs. Les vainqueurs du concours général furent, dans l'ordre de classement fixé par le jury, MM. Van den Plas (Diest), Rolliers (Saint-Nicolas), Redouté (Mons), De Mette (Alost), Shynheel (Audenarde) et Verrees (Turnhout).

Le concours d'honneur donna les résultats suivants : premier M. Rolliers, qui gagne le prix du Roi; deuxième, M. Redouté; troisième, M. Van den Plas.

La Société *les Amis de Bruges*, dont nous avons annoncé la création, est déjà parvenue à sauver, en l'acquérant de ses propres deniers, la curieuse maison qui se trouve dans le prolongement de la place Van Eyck, à Bruges, et qui peut être considérée comme un des derniers spécimens de l'architecture en bois du xv^e siècle. Une plaque commémorative a été apposée sur la façade pour consacrer cette victoire du bon goût public.

Vacances de musiciens (suite) :

Sous les ombrages de Boitsfort contigus aux futaies magnifiques de la forêt de Soignes — retraite estivale digne de celui qui orna d'une partition expressive *le Mort* de Camille Lemonnier — M. Léon Du Bois retouche, cisèle, burine, polit son drame lyrique *l'Île Viergè*, qui sera entièrement achevé à la fin des vacances et que nous espérons voir représenter l'hiver prochain.

Quant à ses projets, M. Du Bois nous écrit : « L'an dernier a eu lieu à Louvain, sous ma direction, une fort belle exécution de la *Katharina* d'Edgard Tinel avec le concours des principaux créateurs de l'œuvre, d'artistes du Théâtre lyrique flamand d'Anvers et de l'orchestre du Théâtre de la Monnaie. Les chœurs furent chantés par les élèves des cours d'ensemble de mon École, auxquels s'associèrent, en très grand nombre, des dames et des jeunes filles du « monde ». Celles-ci ont trouvé cet exercice musical si intéressant qu'elles ont manifesté le désir de le renou-

veler. On a donc constitué une vaste phalange chorale mixte destinée à faire entendre chaque année une grande et belle œuvre. Grâce à l'imposante masse chorale que j'aurai à ma disposition, il me sera facile — et agréable — de faire connaître au public des compositions de « jeunes », qui éprouvent toujours des difficultés à faire exécuter leurs œuvres. Nous comptons donner notre première audition vers la fin de l'hiver. Avec les deux concerts et les séances musicales de l'Ecole de musique, avec les concerts de la « Table-Ronde », il y aura à Louvain un mouvement musical intéressant. »

L'auteur du *Chevalier Moine* exécuté l'hiver dernier aux Concerts Colonne, M. Pierre Coindreau, passe ses vacances à Saint-Quentin, sa ville natale, où, tout en décochant à ses amis sur de nombreuses cartes postales illustrées d'ahurissants calembours, il a écrit une mélodie sur une poésie de Remy de Gourmont, retouché et mis au point l'orchestration de sa *Revue nocturne* et commencé la composition d'une symphonie.

Il n'y a pas que le pastel dont s'honore Saint-Quentin..

C'est, de même, au foyer de son enfance que M. Victor Vreuls est allé demander le repos. Un travail régulier et les joies paisibles de la vie de famille lui font oublier à Verviers les mille tracés de ses fonctions directoriales, et là, du moins, rien n'interrompt inopinément la page commencée... Aussi M. Vreuls, qui vient de mettre en musique un poème de M. René Lyr, complet-il bien, avant de retourner à Luxembourg, avoir complètement achevé un acte d'*Olivier le Simple*, le drame lyrique qu'écrivit pour lui M. Justin Delacre.

M. Jean du Chastrain passe ses vacances beaucoup plus loin : le concours Rubinstein, qui a lieu tous les cinq ans, étant ouvert cette année, M. du Chastrain est parti pour Saint-Petersbourg afin de disputer le prix aux trente-cinq pianistes qui se sont fait inscrire avec lui. Souhaitons-lui de sortir vainqueur de l'épreuve.

Dès que la décision du jury sera proclamée, il ira s'installer à Riga où il vient d'être nommé chef d'orchestre au théâtre où jadis Richard Wagner occupa le même poste.

Indépendamment de l'exposition collective des peintres-décorateurs bavarois que nous avons annoncée, le Salon d'Automne abritera cette année un ensemble rétrospectif des œuvres de Bazille, l'ami de Manet et de Claude Monet, qui fut tué à l'âge de 28 ans pendant la guerre de 1870.

Le Salon sera ouvert du 1^{er} octobre au 8 novembre au Grand Palais des Champs-Élysées.

A VENDRE

St-ANNA, près SLUIS (HOLLANDE).

Maison d'artiste avec atelier, jardin, etc. Renseignements : **M. DREYDORFF**, Knocke-sur-Mer, à qui l'on peut s'adresser pour visiter la maison jusqu'à fin septembre.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Expansion artistique :

Une exposition dont l'intérêt artistique dépasse de beaucoup celui des Salons qu'organisent habituellement en province les *Sociétés des Amis des Arts* rassemble en ce moment à Maubeuge, parmi d'honnêtes tableaux signés par les professionnels et amateurs de la région, de lumineuses toiles de Cross, Signac, Luce, Maurice Denis, Vallotton, K. X. Roussel, Vuillard, Bonnard, Guérin, Manguin, Laprade, Jean Puy, Marquet, Dufrenoy, Francis Jourdain, Flandrin, Deltombe, Lacoste, J. Blot, etc.

M. Louis Vauxcelles a, dans une conférence très applaudie, présenté au public (qui avait besoin d'une initiation !) ce groupe d'artistes indépendants dont l'exposition excite à Maubeuge autant d'intérêt que de curiosité.

Trois monuments érigés à la mémoire d'écrivains ont été inaugurés dimanche dernier, l'un en Bretagne, un autre au pays basque, le troisième en Provence.

A Perros-Guirec, le sculpteur Pierre Lenoir a fixé dans le rocher du Danie, qui se dresse à l'intersection des routes de Ploumanach et de Moulers à Istier, le médaillon de Gabriel Vicaire, le poète du *Pays des ajoncs* dont Armor garde le souvenir reconnaissant. MM. Anatole Lebraz et Le Goffic évoquèrent l'art et la vie de l'écrivain, dont M^{lle} G. Reuver lut des strophes harmonieuses.

A Bagnères-de-Bigorre, on célébra la mémoire de M^{me} Cottin, la romancière qui bénéficia sous le premier Empire d'une grande notoriété. Ce furent MM. Laurent Tailhade et J. Larribau qui, dans des discours très applaudis, retracèrent la carrière littéraire de M^{me} Cottin et rappelèrent la générosité de son cœur.

Enfin, au son des tambourins et des galoubets, sous les oliviers et les acacias du bourg de Menerbe en Vaucluse, on inaugura le buste de Clovis Hugues. Œuvre de M^{me} Clovis Hugues, ce buste est supporté par un piédestal de M. Félix Devaux où, parmi divers motifs décoratifs, les figures allégoriques de la République et de la Poésie rappellent les deux orientations principales de la vie de Clovis Hugues, député et homme de lettres.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GOBTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudel et Suerès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTS ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Claude Debussy (suite et fin) (LOUIS THOMAS). — En Savoie (OCTAVE MAUS) — La Déchéance d'Abélard (FRANÇOIS DE MIOMANDRE). — Impartialité (O. M.). — Théâtre de la Monnaie : *Réouverture; Premières reprises* (CH. V.). — Chronique judiciaire des Arts : *Publication tronquée*. — Nécrologie : *Pierre Aubry* (O.M.); *Le douanier Rousseau* (LOUIS VAUXCELLES). — Erratum. — Petite chronique.

CLAUDE DEBUSSY ⁽¹⁾

Qu'est-ce donc que l'ordre nouveau introduit dans la musique par M. Claude Debussy ?

Selon moi, on peut le définir assez aisément par l'analyse de ses trois principaux caractères, qui sont : le dédain pour toute forme carrée, — le goût de la couleur pour elle-même, — et un sentiment profond du plaisir que les hommes prennent à vivre sur cette terre ensoleillée, parmi la nature changeante.

Le mépris de la forme carrée. — Vous rappelez-vous, en province, par ces beaux soirs où l'Opéra nous donne *Faust, le Trouvère* ou *les Huguenots*, vous rappelez-vous, dis-je, l'immense satisfaction qui vous remplit l'âme lorsque vous pensez que, vraiment, ça n'est pas plus difficile que ça, et que si vous aviez de la voix, vous n'auriez pas besoin de connaître la musique pour terminer la phrase commencée par le ténor ou l'exquise mais éléphantiasique *prima-donna*? Ah!

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

ces délicieuses chutes de phrase! Ah! les points d'orgue, le rou-ron et les accompagnements qui ressemblent tous à de la musique militaire dans un square de province ou à des chansons napolitaines pour touristes pressés. On ne cesse de croire que cela a été écrit pour le théâtre du Capitole, à Toulouse, ou pour la Scala de Milan... Musique pour concours agricole, musique pour sapeurs-pompiers, comme vous conveniez bien aux aspirations sentimentales et bourgeoises de nos honorables grand'mères!

Et vous, alexandrin de tragédie, noble forme verbale à l'usage des faiseurs d'à-propos verbeux, vous qu'un fantaisiste symbolisait ainsi :

Un, deux, trois, quat', cinq, Tue!
 Un, deux, trois, quat', cinq, Pan!
 Un, deux, trois, quat', cinq, Mort!
 Un, deux, trois, quat', cinq, Pan!
 Tue, tue, tue et retue! Pan, pan, pan et repan!
 Mort, Mort, Mort et Remords! Tutu, Zizi, Pan! Pan!

Alexandrin, sublime alexandrin, vous étiez le roi de la scène et le maître des cœurs, de même que la phrase carrée subjuguait tous nos amateurs de musique. Et voilà que Verlaine, et voici que Debussy nous ont montré votre ridicule primordial, essentiel, et qu'ils nous ont invités à goûter autre chose que votre éternelle, paisible et paresseuse mélodie. C'étaient deux faunes, deux faunes qui soufflaient pour leur plaisir, et tant que ça leur allait, et jamais quand ça ne leur allait pas, dans une flûte faite d'écorce, et pourtant fichtrement bien taillée.

Alors, il n'y a plus eu de mélodie, plus de rou-ron,

plus de chutes de phrases imperturbablement prévues, plus d'académisme, plus de casques de pompiers; mais de l'inattendu, des prolongements qui nous faisaient monter aux yeux des larmes, des silences railleurs, et des demi-silences; comme cette demi-lumière de la lune à son lever, au milieu de la nuit, et puis des nuances, de l'imprécis, l'imprécis de l'aube, celui du crépuscule : une lumière argentine, une lumière tremblée, comme celle du brouillard à midi, dans les vallées; et puis des flaques d'ombre, et encore de la lumière, une lumière légère, liquide, vaporeuse; et toujours la flûte continuait son chant sans jamais se redire. Nous nous amusions bien.

Je sais aussi que, là-dessus, on est venu nous raconter toutes sortes de choses, des choses admirables, ma foi! des choses particulièrement sérieuses. Il y avait l'ordre, l'ordre immuable, nécessaire, l'ordre traditionnel, et tous les grands principes d'ordre, stabilité, cohérence, perfection, développement logique... Ma foi! je dois avouer que si j'avais ici à parler de M. d'Indy, je m'arrangerais pour vous montrer que tous ces principes sont nécessaires, et, bien plus, qu'ils sont indispensables. Ils sont indispensables, en effet, à une musique bâtie, construite, si j'ose dire, entièrement sur eux. Mais ils nous gêneraient beaucoup pour expliquer la musique de M. Debussy, qui s'en passe avec joie. Donc, ne parlons pas de principes lorsqu'il s'agit d'une œuvre qui n'en a cure, et continuons à nous occuper d'elle, sans aller chercher les arguments de la quatorzième heure pour expliquer le soleil de midi.

La couleur. — Je sais que chacun de nous, en écoutant de la musique, imagine ce qui lui plaît et ressent ce qu'il peut. Je le sais. Cependant, tout sceptique et relativiste que je suis, je tiendrais pour fou celui qui songerait aux personnages dansants de Mozart en entendant le beau mouvement indéfini et triste de la *Sonate en la majeur* (pour violoncelle) de Beethoven ou la Marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*. C'est donc que, dans son imprécision forcée, dans son jeu pour elle-même, la musique demeure un système de transcriptions assez sûr, explicable au vulgaire, et aussi raisonnable, en somme, que notre langage, si abstrait, si pauvre, si desséché, ou que la peinture, si ridicule dans sa prétention de représenter le monde entier sur des surfaces planes.

Mais ce qu'il y a de terrible, avec la musique, c'est que l'on ne sait pas toujours à l'avance ce que le musicien va vouloir nous dire. Celui-ci ne s'occupe que des sons pour eux-mêmes et pour les plaisirs qu'ils nous donnent; cet autre ne cherche qu'à provoquer chez le spectateur un effet brutal; une émotion grossière; certains, au contraire, veulent exprimer des sentiments supérieurs ou profondément humains; tandis que l'on en voit qui ne songent qu'à une transposition sonore du

monde magnifique, vivant et coloré, au milieu duquel nous vivons. Et c'est le diable, pour le critique, comme pour le musicien lui-même, d'arriver à faire entendre au public ce qui est véritablement contenu dans une musique et exprimé par elle.

Pour ce qui regarde M. Debussy en particulier, sans vouloir dire qu'il se borne à des recherches de couleurs; il est absolument certain qu'il y a; dans *Pelléas* aussi bien que dans la plupart de ses morceaux de piano ou d'orchestre, des jeux charmants qui ne sont que des transpositions sonores de la manière palpitante et colorée que les faunes avaient chaque jour sous les yeux, les faunes, habitants libres de la campagne et des sous-bois.

Ces sonorités claires, liquides, à la fois fondues et perlées, ces gouttelettes retombant en cascades vari-coulores, et ces jeux de harpes, et ces souvenirs d'une nature où tout est couleur, lumière et songe, c'est là ce que nous apporte ce compositeur que l'on dit si raffiné, si baudelairien, si troublant, si artiste. Tant il est vrai que les plus simples choses de ce monde ne peuvent être embrassées et saisies que par les mains tremblantes des enfants, des vieillards et des femmes, ou bien par celles des curieux, des délicats qui se sont fait une âme simple pour jouir de la vie en son entière fraîcheur. (Mais allez donc dire ça aux admiratrices de Miss Mary Garden!!! « Aoh! vous diront-elles, c'était une daillicious peuttitt pévérs, ceuh Deubioussy! »)

Le plaisir de vivre. — Vous savez qu'autrefois, au temps des marquises, des abbés de ruelle et des poètes qui faisaient rimer Arcis et Tircis, on savait vivre. La musique, celle de Mozart aussi bien que celle de Lulli, était un plaisir; l'amour n'était point une passion folle; les dames eussent rougi de jouer, comme aujourd'hui, les poétastres; et personne ne se souciait de régénérer le peuple.

Autres temps, autres mœurs. Et voici que nous connaissons une musique furieuse, des passions mortelles, toutes sortes de doctrines dont le nom finit en *isme*; et surtout, ah! mais oui! surtout, un très grand nombre de sots.

Ne parlons que de la musique: après Gluck, après Beethoven et tous les musiciens romantiques qui n'ont fait que dire leurs passions, nous avons eu Meyerbeer et Verdi, dont les airs facilement furieux éveillent irrésistiblement en une âme bien née les images caporalistiques et militaires du chapeau chinois, du trombone à coulisse, de la grosse caisse et du contrebas; après Wagner, qui emmenait ses dieux insensés à travers des abîmes, nous avons M. Richard Strauss dont le guelement sérieux porte au délire l'âme du snob et celle de l'Allemand, M. Richard Strauss, celui enfin que l'on a le droit d'admirer, même lorsqu'on ne le comprend pas, M. Richard Strauss, empereur des

brailards et des poires... Ah ! que la vie est donc gaie lorsque M. Richard Strauss lamente en nous donnant le mal aux dents !

Et voici qu'arrive, dans ce tohu-bohu de chahuteurs inconsistants, loin, bien loin du terrible Wagner et des romantiques allemands, la bande sans façon de nos musiciens français. Je ne veux pas les nommer tous, mais ils sont tous charmants (je parle de ceux qui ont quelque chose à dire) et ils ne veulent pas nous étonner : ils ne veulent que raconter ce qu'ils voient, ce qu'ils savent, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils ont ressenti, au milieu des paysages variés et charmants de leur pays, le plus riche et le plus simple du monde...

L'un d'eux est Claude Debussy. Entre tous ses amis, fils de la terre française, il se distingue par son émerveillement, sa joie, son abandon aux êtres et aux choses. « C'est pourquoi, comme le dit très bien M. Laloy, tous ses poèmes de musique, même les inquiets, les déçus, les douloureux ; laissent un parfum de douceur et de paix.

« Obéissant aux seules volontés de la vie, cette musique est toujours belle. Telle est sa leçon ; ceux qui l'ont entendue sont devenus pareils à des initiés que le mystère n'effraie plus. Ils n'ont plus été sur la défensive, devant la nature, parce qu'ils en comprenaient la raison, impénétrable à la raison humaine. Ils ont rendu grâce à ce qui existe, pardonné à la vie ainsi qu'à la mort. L'océan des apparences leur est devenu transparent, et ils ont osé s'y livrer. Ils n'ont plus eu peur d'eux-mêmes et de leur ombre ; ils ne se sont plus méfiés de ce qu'ils sentaient ou de ce qu'ils désiraient. Ils ont erré dans les jardins du monde, où toutes les fleurs leur ont souri. Et la musique dont ils étaient ravis était pareille à une fleur aussi par sa grâce ingénue ; elle était fille du ciel, de la terre et des eaux, parce qu'elle était toute faite de génie. »

Fuite de génie, je n'aurais peut-être dû dire que cela. Mais je suis si bavard !

LOUIS THOMAS

EN SAVOIE

Ce qu'il faut retenir des fêtes par lesquelles la Savoie vient de célébrer, avec beaucoup d'entrain, le cinquantième anniversaire de son annexion volontaire à la France, c'est que pour commémorer dignement l'événement elle a voulu rendre à Jean-Jacques Rousseau, en dressant sa statue sur les coteaux de Lémenc qui dominent Chambéry, un solennel hommage.

Pour avoir été longtemps différée, car nul ne fut plus contesté, attaqué, calomnié que l'auteur des *Confessions*, cette glorification n'en réjouit pas moins ceux qui gardent le culte de l'émancipateur de la pensée moderne. Tardive, la réparation en est d'autant plus éclatante. Et l'allégresse avec laquelle les Chambériens l'ont accomplie, au son des fanfares, dans le joyeux décor de la cité pavoisée et fleurie, en présence du président de la République et

d'une foule innombrable, a fait justice des légendes qui projetaient une ombre sur la mémoire du philosophe.

A la confiance de Jean-Jacques qui déclara : « S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable et sûr, c'est Chambéry », la Savoie a répondu avec élan. Le monument Rousseau fixe désormais, symbole de reconnaissance et d'admiration, les souvenirs dont le séjour du penseur illustra sa patrie d'élection. Sa signification est d'autant plus éloquente qu'au lieu de rappeler le hasard d'une naissance il scelle des rapports de tendresse nés d'un libre choix.

Et c'est bien l'amour de Rousseau pour la nature savoisiennne qu'il consacre. Le sculpteur, M. Mars-Vallet, a représenté Jean-Jacques descendant, appuyé sur sa canne, une cime rocheuse dont les blocs forment le piédestal de la statue. La silhouette est gracile, de proportions harmonieuses, exempte de banalité, et si les traits du visage ne rappellent guère ceux qu'a popularisés l'icographie de Rousseau, le monument, aperçu à quelque distance, plaît par la fantaisie, l'imprévu, l'originalité de son ordonnance. C'est l'effigie du Promeneur solitaire ; et comme ce promeneur porte l'élégant costume du XVIII^e siècle et que les Charmettes sont proches, un faible effort d'imagination suffit pour y faire reconnaître celui qui écrivit : « Je me promenais et j'étais heureux ».

Vu de près, le monument trahit malheureusement un défaut de composition assez grave pour détruire l'impression favorable qu'il produit au premier abord. Sur le socle, le sculpteur a modelé en bas-relief le site pittoresque des Charmettes, qu'ombragent des châtaigniers. En s'approchant, on constate avec stupeur qu'au lieu de fouler une roche, Rousseau marche sur la cime d'un arbre ! En isolant les deux parties de l'œuvre, établies à des échelles différentes, l'artiste eût évité cet effet désastreux et d'une licence excessive. Il est permis d'espérer que la marmaille chambérienne, qui déjà exerce sur le piédestal sa juvénile ardeur d'alpiniste, rétablira peu à peu la vraisemblance en effaçant de la pierre l'image des frondaisons inopportunes. L'inscription gravée sur les assises du monument suffira à éclairer les passants : « Ici commence le court bonheur de ma vie. Ici viennent les paisibles mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. » En précisant de la sorte le sens de l'hommage rendu, la Savoie a eu une pensée touchante. Et comme l'a justement constaté dans son discours d'inauguration le ministre de l'Instruction publique, le monument Rousseau de Chambéry revêt, grâce à cette émouvante affirmation, un caractère qu'on ne saurait trouver dans aucun de ceux qui lui furent dédiés ailleurs.

Ce qui achève de lui donner sur tous les autres une supériorité, c'est le site admirable dans lequel il est érigé. Environné de montagnes au profil pur sur lesquelles, le jour de l'inauguration, les nuées tissaient des écharpes irisées, il se découpe, au sommet d'une colline d'où la vue embrasse un horizon circulaire d'une infinie douceur, sur le ciel presque italien de la Savoie, d'un azur limpide et soyeux. Malgré ce cadre grandiose, ses dimensions ne paraissent nullement étriquées car, proches, s'élèvent les couvents de la Visitation, des Carmélites et des Ursulines dont les toitures d'ardoises et les murs de pierre équilibrent les plans du paysage et assignent au décor d'exacts rapports proportionnels. Il faut louer M. Mars-Vallet d'avoir su accorder son œuvre à l'emplacement qui lui a été donné car c'est là, peut-être, la plus grande difficulté qu'il eut à surmonter.

OCTAVE MAUS

LA DÉCHÉANCE D'ABELARD

Abélard, que personne n'a lu, fort heureusement, avait gardé à travers les siècles et malgré une mésaventure qu'on est convenu de trouver ridicule, deux gloires : celle d'avoir été un grand amoureux et celle de passer pour le maître, le précurseur de la pensée moderne.

Depuis longtemps, d'ailleurs, on ne vérifiait plus. Les générations se transmettaient une légende. Il était entendu une fois pour toutes qu'Abélard avait eu l'honneur d'introduire dans la Scholastique le levier du doute scientifique et la gloire douloureuse et sacrée d'un grand amour malheureux. Et peu à peu son nom ne devenait plus qu'un nom, en effet, vide de toute notion, de tout souvenir réel, une espèce d'illusion.

M. Maurice de Waleffe a voulu dissiper cette illusion (1). Je ne lui reproche qu'une chose : sa férocité. Dans l'indignation que lui cause la découverte de l'ignominie d'Abélard, si longtemps cachée, il éclate, il s'emporte, il emploie les termes les plus cruels et les plus dégoûtés. Absolument rien dans la conduite du rival de saint Bernard ne lui semble autre chose qu'odieux. Et même son infortune célèbre ne le touche pas ; il la déclare d'abord sans importance, puis il la tourne en dérision.

Et, je le dis tout net, ce ton, presque de polémique, cette partialité m'ont d'abord beaucoup choqué.

Puis je me suis dit que pour qu'un homme aussi paisible que M. Maurice de Waleffe ait à ce point semblé perdre la sérénité particulière aux gens habitués comme lui aux recherches historiques, il fallait que sa sensibilité eût souffert une rude épreuve. Et je me suis mis à la place de M. de Waleffe, et j'ai compris.

M. de Waleffe n'envisage pas l'époque qu'il étudie comme un ensemble de faits et de dates n'ayant entre eux que des rapports mathématiques, mais comme un moment de la vie universelle pareil au nôtre, sauf les manières d'habiller, de déguiser l'instinct humain. Il étudie ces manières à part et cela peut l'intéresser plus ou moins, cela l'intéresse même parfois beaucoup. L'ingéniosité supplée au document absent, vivifie celui qui reste. On recrée un décor, décor matériel, décor intellectuel (car la métaphysique est une mode). Mais ce qui le passionne profondément, c'est la vérité humaine, celle du cœur.

Il retrouve donc très vite, sous l'appareil plus ou moins complexe des civilisations, l'homme et la femme tels qu'ils sont, avec leurs générosités et leurs vices, leurs grandeurs et leurs tares, étrangement pareils à nous, gens d'aujourd'hui.

En étudiant le onzième et le douzième siècles, M. de Waleffe n'a pu éviter Héloïse et Abélard. En les examinant d'un peu près il a été frappé du caractère de sécheresse et de cruauté que présentait la figure de maître Pierre. Intéressé, il a précisé son étude, et plus il la poussait, plus il s'apercevait que dans cette aventure fameuse Abélard n'avait été que lâcheté, ambition, adresse et indifférence, et Héloïse amour, illusion, sacrifice complet et admirable. C'est alors qu'il s'est indigné.

Et en effet il y a de quoi, si l'on est sensible.

Jusqu'au moment où il l'envoie accoucher en Bretagne, on peut, à la rigueur, croire à l'amour d'Abélard pour sa maîtresse. Il y a des probabilités pour que ce ne fût pas un amour bien désinté-

resse et bien noble, et M. de Waleffe insiste implacablement là-dessus, mais enfin nous avons le droit de croire que peut-être un peu de vraie tendresse, malgré le fatras de son esprit scholastique et la froideur rassise de son cœur de quadragénaire, ait animé la passion d'Abélard.

Tandis qu'à partir du voyage en Bretagne il n'y a plus moyen de douter. Tout le reste de son existence Abélard se conduit comme un homme qui veut lâcher sa maîtresse, mais tout en mettant l'opinion de son côté et tout en gardant le beau rôle vis-à-vis de sa victime. Et celle-ci, au contraire, entièrement baignée dans l'illumination de sa tendresse, ne voit rien, ne veut pas voir, obéit aux ordres de l'homme qu'elle adore, lui reste fidèle en pensée jusqu'à la dernière heure.

Alors, en effet, vouloir faire de ces deux personnages si différents de morale et de pensée, si profondément séparés de leur vivant et tellement inégaux en noblesse un couple héroïque, digne du souvenir des amants, comme Tristan et Yseult, comme Paolo et Francesca, c'est tout de même un peu raide ! Il y avait là une monstrueuse duperie, d'autant moins vénérable qu'elle était vieille de sept cent soixante ans.

On ne saurait donc en vouloir à M. de Waleffe de sa mauvaise humeur. Quand on arrive le premier pour rectifier une légende, il est difficile de garder le ton froid et calme de celui qui vient le douzième et n'a plus personne à convaincre.

Si peu que le lui permettent le but et les grandes lignes de son étude, plutôt consacrée à la glorification d'Héloïse, l'auteur parle de la pensée d'Abélard et il fait justice de cette autre légende qui a voulu faire de lui une espèce de héros, de prophète des idées modernes.

On se doutait bien un peu que c'était une plaisanterie.

Qu'il ait été vaincu par saint Bernard, et humilié à la façon d'un hérétique, cela n'implique pas le moins du monde qu'il ait eu l'esprit scientifique, ni même qu'il ait eu une seule idée réellement différente de celles de saint Bernard ou des autres contemporains.

Nous vivons à une époque singulière, où le moindre hérétique condamné par l'Église paraît avoir été tout de suite une espèce de Bayle ou de Renan. La vérité, c'est que les hérétiques, même les plus fameux, n'avaient pas un instant l'idée de douter des dogmes sacro-saints de la théologie et de la métaphysique courantes, et qu'ils n'étaient condamnés le plus souvent que pour des différences d'interprétations, des nuances de verbalisme, — tranchons le mot : des lapsus. Lorsqu'on examine d'un peu près les détails de la fameuse querelle d'Abélard et de l'abbé de Clairvaux, comme aussi l'ensemble de leurs doctrines, on demeure stupéfait. Comment, c'est pour cela que des hommes vivaient, luttèrent, se disputaient le pouvoir et les honneurs, c'est cela qu'ils mettaient entre eux et le mystère des choses ! Des mots ! Des mots !... Jamais la Métaphysique, cet art de néant, ne fut à ce point ridicule et pleine de néant !

Abélard n'a qu'une excuse à l'étrangeté cruelle de sa conduite : l'endurcissement de son cœur par une longue suite d'exercices abstraits, par une si longue ivresse de paroles.

Quoi qu'il en soit, il n'a rien innové. Sa pensée est pareille à celle des gens de son temps, c'est-à-dire nulle, radicalement étrangère à toute sensibilité, à toute émotion, à toute curiosité scientifique, et uniquement, farouchement, inexprimablement verbale.

Quand on dit de Vinci, qu'il fut un précurseur de la pensée

(1) MAURICE DE WALEFFE : *Les Femmes illustres; Héloïse, amante et dupe d'Abélard*. La Fin d'une légende. Paris, Éditions d'art et de littérature.

moderne, on ne se trompe qu'à moitié. Vinci, scholastique, a été touché par la curiosité, par le doute, par l'amour des belles formes. Ce fut un savant et un artiste. Mais Abélard fut un professeur, un orateur. Il apprit à ses disciples ce qu'on lui avait appris, sans y rien ajouter de personnel que peut-être certaines grâces de style.

Ce fut un pédant illustre, aimé par une noble et courageuse fille qui ne voulut jamais, par délicatesse amoureuse, examiner sa conduite. Elle l'a tellement aimé qu'elle a pour ainsi dire exigé que la postérité partageât sa généreuse — et peut être volontaire — illusion. Et peut-être en voudrait-elle à M. de Waleffe de ne pas avoir continué le pieux mensonge dont le succès avait jusqu'alors été si grand à travers les âges. Mais à Héloïse, M. de Waleffe a préféré la vérité.

FRANCIS DE MIOMANDRE

IMPARTIALITÉ

« Ce n'est pas, disais-je en un récent déjeuner d'amis, parce que je trouve personnellement du génie à Bonnard et ne reconnais à l'illustre Bonnat qu'une bitumeuse médiocrité que je me refuse à respecter l'opinion opposée : après tout, pourquoi les admirateurs de Bonnat ne seraient-ils pas, aussi bien que moi, dans le vrai ? » Mon éclectisme (ou plutôt ma tentative d'*attitude éclectique* au mépris de ma propre conviction) fut aussitôt conspué.

Cette discussion, comme toutes les discussions, étant restée sans conclusion, le plus spirituel de mes convives voulut bien y réfléchir encore, après qu'il nous eut quittés. Et je reçois de lui ce billet irréfutable, dont la lecture intéressera peut-être ceux que tourmente le problème de l'impartialité :

« Pour faire suite aux propos de table du ..., à Servolex, et rassurer Octave Maus :

Octave Maus préfère Bonnard à Bonnat. Mais, scrupuleux, cette opinion ne lui paraît ni plus ni moins légitime que l'opinion adverse.

Elle l'est plus.

Nous appellerons V... l'admirateur de Bonnat (ou le détracteur de Bonnard).

Non moins que V..., Octave Maus comprend Bonnat. Aucune des intentions de son dessin et de sa couleur ne lui est mystérieuse ; il reconnaît sa personnalité, son originalité. Avec l'œuvre d'aucun autre peintre il ne confondrait une œuvre de ce peintre-là : il expertiserait même sur fragment.

Mais V..., qui comprend, lui aussi, Bonnat, ne comprend pas Bonnard. Celui-ci ne lui présente — dessin, couleur, entente du sujet — aucun caractère défini. Ce qu'exprime V... en disant : « J'en ferais autant », ou : « J'ai un petit garçon qui... etc. » Un Bonnard lui semble donc le résultat du hasard : n'importe qui ferait ça ; c'est anonyme.

Octave Maus, lui, n'a jamais dit devant un Bonnat : « J'en ferais autant ». Il sait bien que non, car il comprend Bonnat.

Il est donc qualifié pour les hiérarchiser, s'il lui plaît : il choisit entre deux objets qui lui sont connus.

Mais c'est absurde à V... d'avoir une opinion sur un objet (Bonnard) qu'il ne connaît pas et qu'il avoue ne pas connaître, et par conséquent de dire que l'objet qu'il connaît (Bonnard) vaut mieux. »

O. M.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Réouverture. — Premières reprises.

La Monnaie a fait sa réouverture avec *l'Africaine*. Le grand mélodrame géographique de Meyerbeer a permis à la troupe de « grand opéra » de faire ses débuts dans des conditions assez inégales pour ses divers interprètes. Ainsi M. Zocchi, le nouveau « fort ténor », qui remplissait le rôle désavantageux de Vasco de Gama, avait à lutter contre cette cause d'infériorité. Il s'est adroitement tiré d'affaire, car il a ce que l'on appelle « des planches », une voix généreuse et une bonne diction. Mais pour pouvoir apprécier entièrement son talent, il faudra l'entendre dans d'autres rôles. Nélusko, c'était M. Dangès que nous avons déjà entendu à la Monnaie, il y a quelques années. Il a été excellent à bien des points de vue et a rendu avec relief le caractère nettement tranché du personnage. M^{me} Friché est une Séliska originale, mais trop influencée par le théâtre lyrique moderne pour pouvoir rendre selon certaines traditions sacro-saintes et peut-être indispensables le « vocalisme » spécial du rôle. M. Bouilliez — le grand Brahmine — a une bien belle voix et une diction sympathique. Les autres interprètes complètent l'ensemble d'heureuse manière : signalons tout particulièrement M^{lle} Bérély, Inès parfaite en tous points. Orchestre vivant et coloré sous le bâton de M. Sylvain Dupuis.

Reprise très remarquable de *Mignon l'Éternelle*. M^{lle} De Mellier se montre actrice émouvante par sa simplicité et ses belles qualités d'expressivité dans le rôle de Mignon : la voix possède un beau timbre dramatique ; M^{lle} Pornot n'est pas moins bonne en Philine, qu'elle incarne avec élégance et enjouement et dont elle égrène spirituellement les agaçantes vocalises ; M. Girod—Wilhelm Meister — chante délicieusement et joue avec aisance. M^{lle} Callemien fait un charmant début dans le rôle de Frédéric. M. Rasse dirige fort joliment l'orchestre.

La reprise de *Madame Butterfly* ne nous apprend rien de neuf sinon qu'il y a moyen de jouer le « Titelrolle » autrement que ne le faisait M^{me} Dorly l'an passé, et tout aussi bien : M^{me} Lamarre y déploie, en effet, les plus exquis qualités de voix, de plastique et d'émotion. Pour les autres personnages, la distribution des rôles de la saison dernière n'avait pas été modifiée.

En somme, ces trois premières représentations ont été excellentes et ont permis de conclure, tout au moins provisoirement, que MM. Kufférath et Guidé ont eu la main heureuse dans le choix de leurs interprètes, plus particulièrement du côté des artistes-femmes.

Cu. V.

Chronique judiciaire des Arts.

Publication tronquée.

Une revue littéraire qui a accepté un manuscrit, l'a fait composer et en a fait corriger les épreuves par l'auteur, a-t-elle le droit, ensuite, de ne pas le publier intégralement ? Telle est la question sur laquelle a été appelé à se prononcer le juge de paix du sixième arrondissement de Paris.

Le procès est intenté par notre confrère M. Ad. Van Bever à la *Revue hebdomadaire* au sujet de la publication de fragments du *Journal historique inédit de Collé pour les années 1761 et 1762*.

Un expert a été nommé par le juge, qui prononcera dans un mois.

NÉCROLOGIE

Pierre Aubry.

L'un des musicologues français les plus érudits et les plus distingués de la génération nouvelle, Pierre Aubry, vient de trouver la mort, à trente-six ans, dans un tragique accident : au cours d'un assaut d'épée, à Dieppe, l'arme de son adversaire, subitement démochetée, lui perfora le poumon. Notre infortuné confrère ne survécut que quelques instants à sa blessure.

C'est avec un profond chagrin que nous avons reçu cette affreuse nouvelle, dont la brutalité double l'horreur. Esprit fin, passionnément épris d'art et de littérature, armé par de solides études accomplies à l'École des Chartes et à l'École des Langues orientales où il avait conquis ses diplômes, licencié ès-lettres et licencié en droit, Pierre Aubry, dont la modestie et la simplicité égalaient le savoir, était le meilleur des hommes et le plus obligeant des camarades.

On lui doit, entre autres, la publication de *Cent motets du XIII^e siècle* tirés d'un manuscrit de la Bibliothèque de Bamberg (trois volumes), le *Chinonnier français de l' Arsenal*, maintes études parues dans la revue mensuelle de la S. I. M., dans la *Tribune de Saint-Gervais* et les *Tablettes de la Schola Cantorum*. Presque tous ses travaux avaient trait à la musique du Moyen-âge, dans laquelle il s'était spécialisé. Les chants des trouvères et des troubadours lui fournirent, il y a deux ans, le thème d'une intéressante causerie à l'Université Nouvelle de Bruxelles, où son éloquence sobre, son érudition dépouillée de pédantisme et la bonhomie de son accueil furent également appréciées.

Pierre Aubry est l'auteur anonyme d'un charmant « mystère » qui met en scène la légende médiévale d'*Aucassin et Nicolette* et pour lequel M. Paul Le Flem écrivit une partition délicieuse. L'œuvre fut exécutée dans une réunion d'amis chez M. Aubry, dont la modestie se refusa à laisser imprimer son nom sur les programmes et sur la partition.

La brusque fin du musicographe, qui bouleverse tous ceux qui ont goûté le charme de son intelligence et de son cœur, sera douloureusement ressentie à la *Schola Cantorum*, où Pierre Aubry, qui y remplissait les fonctions d'inspecteur, comptait de nombreuses et fidèles amitiés, ainsi qu'à la *Société Internationale de Musique*, qu'il contribua à fonder et dont il s'occupait avec assiduité.

O. M.

Le douanier Rousseau.

On l'appelait le douanier Rousseau. On eût pu l'appeler le peintre Rousseau, car il avait de réelles et touchantes qualités. Certes sa naïveté, sa fraîcheur d'inspiration, sa gaucherie puérile eussent fait rire aux larmes les malins de la troisième médaille, les forts en thème du cercle Volney et les virtuoses des *Artistes Français*. On prétendait qu'il ne savait pas dessiner parce qu'il ignorait le canon de l'École des Beaux-Arts, mais il avait son dessin à lui, d'une expression assez forte. Comme coloriste, il ne possédait assurément guère le sens des valeurs mais sa composition était souvent intéressante. Rousseau avait le sens inné de la décoration. Je me souviens de certaine *Forêt tropicale* où parmi les aloès, les cactus et les palmiers pointaient des museaux de fauves et luisaient des regards d'oiseaux nocturnes. On eût dit une tapisserie persane. Nombre de profiteurs et d'habiles salonniers eussent été incapables de traiter un sujet avec une telle lar-

geur, mais encore n'en sentaient pas le réel caractère. Par contre, il avait des défauts énormes, fautes de goût provenant de la vie fruste qu'il menait et de son manque de culture. Et puis une sorte d'auréole singulière que ses admirateurs ironiques ou ses railleurs impitoyables lui avaient donnée troubla son cerveau ingénu. Il conçut des prétentions et cessa d'être un humble et un instinctif. Sa célébrité aux *Indépendants* le grisa.

Après avoir été gabelou, il vivota en exploitant une petite papeterie à Montrouge. Mais dans l'âme de ce falot personnage de Coppée a brûlé une flamme d'art sincère et pur.

LOUIS VAUXELLES

ERRATUM. — Deux « coquilles » à rectifier dans la « Petite Chronique » de notre dernier numéro :

Au lieu de *Justin Delacre*, lire *Jules Delacre* ; au lieu de *Jean du Chastain*, lire *Jean du Chastain*.

PETITE CHRONIQUE

Le Comité du commerce vient d'arrêter comme suit le programme des fêtes de la Grande Semaine d'automne :

Samedi 24 septembre, grande représentation de gala au théâtre royal de la Monnaie : la *Bohème*, avec le concours de Caruso et Amato et de M^{mes} Alda et Alten ; dimanche 25, à 3 heures, au Parc, festival Peter Benoit par les chœurs et l'orchestre du Benoît-Fonds (1,050 exécutants), audition de la *Rubens-Cantate* et de fragments symphoniques ; lundi 26 et jeudi 29, à 8 h. du soir, place Rogier et place de Brouckère, grands concerts par la *Phalange Artistique* et le *Cercle Instrumental* ; vendredi 30, seconde représentation de gala à la Monnaie ; la *Tosca*, avec M^{me} Edith de Lys et MM. Bassi et Amato ; dimanche 2 octobre, à l'hippodrome du bois de la Cambre, grand prix du Commerce et Military international d'automne.

La renaissance de l'art des carillonneurs a été saluée par la presse ainsi qu'il sied. Malines, qui possède en M. J. Denyn un exceptionnel virtuose, fut bien inspirée en organisant le concours dont nous avons publié la semaine dernière les résultats : désormais l'attention est fixée sur les musiciens qui égrenent du haut des tours des colliers de cristal.

Est-il permis, aujourd'hui qu'ils sont solidement assis dans leurs cages de pierre, de leur demander d'épurer leur répertoire et de ramener leurs programmes à un choix d'œuvres musicales ? Au concours du 22 août, le jury et le public durent subir, parmi d'autres rengaines, *Quand l'oiseau chante*, de Tagliafico, les *Rameaux* de Faure. L'intermède de *Cavalleria rusticana*, etc. La voix des carillons n'est pas faite pour ces romances.

Vacances de musiciens (suite) :

M. Léon-C. Delcroix, que plusieurs œuvres de musique de chambre et une symphonie exécutée en avril dernier au Conservatoire de Liège ont fait connaître avantageusement, partage ses vacances entre la Petite-Espinette et Blankenberghe. Mais qu'il séjourne à l'orée de la forêt de Soignes ou au bord de la mer, M. Delcroix travaille avec une fiévreuse activité. C'est à se demander si les musiciens ne prennent pas leurs vacances l'hiver, dans les villes, tant ils piochent l'été !

La composition d'un ballet, ou plutôt d'un conte mimo-symphonique, la *Bacchante* (scénario de MM. Duplessy et Ambrosiny), absorbe principalement l'activité de M. Delcroix. L'œuvre, qu'il espère voir représenter l'hiver prochain à la Monnaie, servira de prétexte à la reconstitution de danses grecques au temps de Bérénice (225 av. J.-C.).

Mais ce ne sera pas là l'unique moisson de l'année. Après avoir achevé un poème symphonique, le *Roi Harald*, M. Delcroix a entrepris la composition d'une sonate pour violon et piano qu'il destine à M. Émile Chaumont et de *Variations symphoniques* pour orchestre sur un thème breton.

Ces deux œuvres ne sont encore qu'esquissées. Pourront être soumises au public bruxellois dans le courant de l'hiver prochain, outre *la Bacchante*: la symphonie, que l'auteur compte présenter à M. Eugène Ysaye, et un quintette inédit pour piano et cordes qu'il souhaite voir figurer au programme des concerts de la *Libre Esthétique*.

C'est à une sonate pour piano et violon que travaille, au retour d'un long voyage en Hollande, M. Léon Jongen, — dont la jolie partition inédite *l'Ardennaise* mériterait, soit dit en passant, de ne pas moisir dans ses cartons. « Je l'écris lentement, avec ferveur, nous dit M. Jongen, car je la veux belle et digne de celles de mon grand aîné. Je songe, ajoute-t-il, à organiser à Paris quelques séances de musique de chambre moderne pour piano et archets; et peut-être, si Apollon et les Muses me sont propices, ferai-je une petite tournée en Hollande, pays d'artistes, quoi qu'on en dise, mais où l'on ignore la musique de chambre contemporaine. »

C'est M. Frey, un jeune pianiste de nationalité suisse, élève du Conservatoire de Paris, qui a remporté le prix Rubinstein à Saint-Petersbourg (5,000 fr.).

L'Union internationale des Beaux-Arts ouvrira à Paris, du 1^{er} octobre au 3 novembre, dans la salle de l'Alcazar d'été (Champs-Élysées) un Salon par invitations qui ne constituera pas une simple exposition collective mais offrira au public de nombreux ensembles individuels présentés suivant la volonté des auteurs, d'après leurs plans, et aux places qu'ils auront désignées. L'administration est installée rue Saint-Germain 26, à Courbevoie (Paris).

M. Camille Saint-Saëns sera particulièrement fêté pendant la saison prochaine. Outre le cycle de représentations que prépare le

théâtre d'Alger, Cannes organise une « semaine Saint-Saëns ». Bordeaux représentera *Ascanio*. Nantes a fait choix de trois ouvrages du maître : *Samson et Dalila*, *Heury VIII* et *l'Ancêtre*.

Il est décidé, dit le *Guide musical*, que l'année prochaine le théâtre de Bayreuth représentera *Parsifal*, *Les Maîtres Chanteurs* et la *Tétralogie*.

Du même journal :

Il y aura l'an prochain de grandes fêtes musicales à Rome pour célébrer le cinquantième anniversaire de la fondation italienne. Du mois de mars au mois de novembre, sauf une interruption de quelques semaines, le théâtre Costanzi donnera une série de représentations de gala sous la direction successive des maîtres Mancinelli, Toscanini et Mugnone. On représentera, entre autres œuvres nouvelles, *La Francesca* de Mancinelli, *La Falce* de Catalani et *La Figlia del West* de Puccini. Parmi les artistes engagés on cite les ténors Caruso, Bonci et Maonez; les barytons Battistini, Amato, Stracciari et Titto Buffo; les basses de Angelis et Arimondi; M^{mes} Cruszeniska, le ténor russe Smirnoft et le baryton Sammarco.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}
une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

A VENDRE

St-ANNA, près SLUIS (HOLLANDE).

Maison d'artiste avec atelier, jardin, etc. Renseignements : M. DREYDORFF, Knocke-sur-Mer, à qui l'on peut s'adresser pour visiter la maison jusqu'à fin septembre.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

En vente chez MM. A. DURAND & FILS, Editeurs

4, place de la Madeleine, PARIS

MUSIQUE DE CHAMBRE NOUVELLE

- JOSEPH JONGEN. — **Trio** pour violon, alto et piano. — *Prix net* : 10 francs.
ID. **Quatuor** pour violon, alto, violoncelle et piano. — *Prix net* : 12 francs.
ID. **Deuxième Sonate** (op. 34) pour violon et piano. — *Prix net* : 10 francs.
ROGER-DUCASSE. — **Quatuor à cordes**. — *Prix net* : partition in-16, 3 francs ; parties séparées, 10 francs.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux, aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grotesque et du Tragique à notre époque* (1904). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1904).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudel et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec

une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète*

(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de **L'ART MODERNE**

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

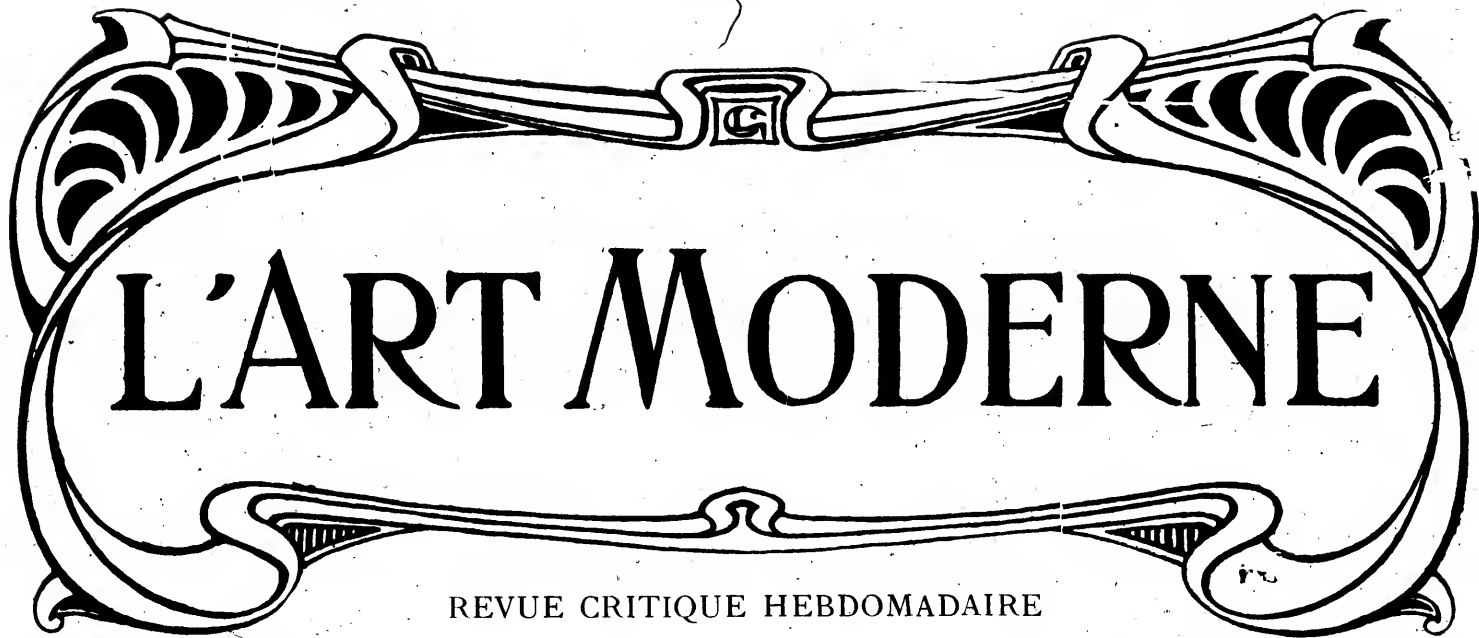
Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Propos sur l'Art décoratif moderne (OCTAVE MAUS). — Réflexions sur Pierre Loti (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Un Peintre religieux : W. Holman Hunt (LOUIS VAUXCELLES). — Les nouvelles Salles Turner à la Tate Gallery. — Théâtre de la Monnaie : *Reprise de « Manon »* et *« d'Aida »* (CH. V.). — Nécrologie : Emmanuel Fremiet (O. M.). — Accusés de réception. — Petite chronique.

Propos sur l'Art décoratif moderne.

Le Salon d'Automne, qui aime la discussion et ne redoute point la bataille, a invité, on le sait, l'élite des décorateurs et des artisans d'art bavarois à se mesurer dans la lice du Grand Palais avec leurs confrères parisiens. Le tournoi s'ouvrira le 1^{er} octobre, et déjà les promeneurs de l'avenue d'Antin sont assourdis par le bruit des marteaux et des scies. Des équipes de charpentiers, de tapissiers et de peintres édifient les simulacres d'appartements, les salles à manger illusives, les éphémères cabinets de travail dont le style et la décoration vont mettre aux prises, durant quelques semaines, les fervents de la tradition et les novateurs, ceux qu'exaspèrent les tentatives de libération et les partisans résolus d'une renaissance émancipatrice. Mesurons les camps et jugeons les armes qui vont entrer en conflit.

D'abord, pourquoi Munich fut-elle choisie de préfé-

rence à Berlin, à Vienne ou à tout autre centre germanique? C'est qu'à l'ombre de la Bavière naquit et prospéra le mouvement d'art qui lança l'Allemagne dans les réformes les plus hardies et, en transformant ses édifices publics et ses habitations particulières, modifia profondément l'aspect de ses villes. Il y a vingt ans que les *Vereinigte Werkstätte* (Ateliers réunis) groupèrent, à une époque où ne se manifestaient ailleurs que des efforts individuels isolés, des associations d'artisans animées d'un esprit collectif et concentrant les multiples ressources qu'offrent aux créateurs le métal, le bois, le verre, la céramique, les tissus, etc. Sur l'initiative d'un Bruno Paul, d'un Peter Behrens, d'un Riemerschmid, on vit se transformer peu à peu la décoration intérieure des demeures germaniques. Aux contrefaçons des styles français, aux assemblages disparates succédèrent des ensembles dans lesquels le maître d'œuvre cherchait à concilier l'utilité avec la beauté. Les besoins nouveaux créèrent des dispositifs inédits, des formes neuves. Jointes aux modifications dictées par le progrès incessant des idées démocratiques, les nécessités pratiques de la vie moderne entraînèrent une refonte totale du cadre dans lequel celle-ci est appelée à se dérouler. Ses conditions hygiéniques même, sur lesquelles s'éveilla depuis peu l'attention, influencèrent profondément cette évolution, dont l'un des résultats bienfaisants fut d'introduire dans les logis plus de lumière, d'air et de clarté.

La rénovation intérieure amena rapidement une transformation de l'habitable. L'architecture dut se plier aux exigences nouvelles. Commandées par le plan

des appartements, les façades se modifièrent. Elles devinrent ce que logiquement elles doivent être : l'enveloppe du foyer et non le masque de l'existence sociale qu'elles abritent. Presque toutes les maisons construites à Munich depuis une dizaine d'années — je me borne à citer Munich puisque seule elle sera en cause au Salon d'Automne — ont subi cette orientation rationnelle. Les Grands Magasins (*Warenhäuser*) récemment édifiés, l'établissement des Bains populaires, le nouveau Palais des Expositions temporaires, le Théâtre des Artistes et le Théâtre du Prince Régent (dont la conception fut devancée il y a quarante ans par celle du Théâtre de Bayreuth) procèdent de la même esthétique. Et l'évolution est d'autant plus significative que Munich, enlisée jusqu'ici dans la fâcheuse tradition d'un style néo-grec, perpétuait, avec la complicité des rois de Bavière qui aimaient le faste en toc, un classicisme artificiel de l'effet le plus rococo.

Pareil bouleversement ne va pas sans quelque exagération. Si les principes sur lesquels s'appuie la révolution accomplie sont d'une vérité et d'une logique indiscutables, leur application donne lieu parfois à de singulières aberrations. On peut le constater à l'Exposition de Bruxelles, où les exemples d'art décoratif proposés par la Section allemande allient d'heureuses trouvailles, d'ingénieuses inventions, de parfaites réalisations techniques à d'évidentes fautes de goût. Notre œil est fréquemment choqué par la lourdeur des formes, par le désaccord des tons. Erreurs, peut-être, d'un art encore mal assis, né d'une réaction trop violente pour trouver d'emblée son équilibre. Ou notre vision s'éloigne-t-elle de celle de nos voisins jusqu'à nous faire détester ce qui satisfait leur idéal de beauté ?

C'est ici le point délicat. Il est possible que le goût allemand diffère radicalement du nôtre, et plus particulièrement du goût français. L'expérience qui va être tentée à Paris tranchera-t-elle la question ?

Remarquez que la renaissance architecturale qui a conquis tous les pays de langue germanique (Vienne s'y est ralliée avec enthousiasme) n'a eu qu'un faible écho en Belgique, qui fut son berceau. L'un de ses premiers artisans, M. Henry Van de Velde, dut, pour trouver un champ d'action proportionné à son activité, passer la frontière : accueillies chez nous avec hésitation, ses initiatives le menèrent en Allemagne à la célébrité.

La France est plus revêche encore. Parce qu'elle possède les plus belles traditions du monde, elle répugne à rompre avec un passé qui fit sa gloire. Mais ce n'est pas tout : l'art décoratif est l'émanation du sentiment collectif de la race, la fleur de son intelligence et de sa sensibilité. De même que les bâtisseurs anonymes de cathédrales au Moyen-Age, les ébénistes, les orfèvres, les ferronniers qui créèrent sous Louis XV et sous Louis XVI des modèles dont l'élégance n'a pas été sur-

passée n'ont fait que concrétiser l'esthétisme de la France. Le goût public guida leur imagination, qu'ils assouplirent aux applications dont la commande leur était faite. Car les artisans d'art ne jouissent pas de la liberté illimitée accordée aux peintres, aux statuaires ; et parce que leur œuvre subit l'empreinte de la société à laquelle elle est destinée, ils reflètent plus fidèlement que ces derniers l'âme de la nation dont ils sont issus.

En raison probablement d'un atavisme persistant, les décorateurs français qui furent touchés du vent de fronde soufflant sur les ateliers d'Allemagne ne purent se défendre de tempérer la rigueur de l'esthétique nouvelle en y mêlant des reminiscences de style et des traditions d'école. De là ce modernisme hybride, d'une fausse élégance, d'un goût déplorable, qui afflige nos yeux depuis quelques années, et qui ne repose que sur une interprétation erronée des théories récemment instaurées. A cet art composite, sans nerfs, sans sève, égaré dans des volutes vermicellées et des rinceaux tourbillonnants par lesquels on tente vainement d'en dissimuler l'indigence, il faut préférer, malgré sa raideur, la conception germanique, dont la logique et la sobriété (oublions pour l'instant les excès auxquels elle donna lieu) justifient la faveur dont elle est l'objet. Est-ce à dire qu'on pourrait s'en accommoder en France ou en Belgique ? Pas plus qu'on ne s'accommoderait, en l'adoptant intégralement, de l'esthétique anglaise, malgré l'agrément qu'elle présente et la sympathie qu'elle inspire. Expression technique, l'art décoratif (je prends ce terme dans son sens le plus étendu) est aussi le résultat d'une civilisation ; les habitudes, les mœurs, les idées du peuple au contact duquel il se développe façonnent ses manifestations et en fixent les caractères distinctifs.

C'est pour ces diverses causes que l'Art nouveau — servons-nous de l'expression usitée — ne paraît pas tel qu'il s'est cristallisé à Munich, appelé à généraliser ses conquêtes. Il a trouvé en Allemagne, en Autriche et dans les hôtels suisses une exacte corrélation entre ses formules et les aspirations auxquelles il répond. L'esprit latin lui demeure hostile, et il est probable que les artistes bavarois groupés par le Salon d'Automne, pour être accueillis à Paris avec une sympathique curiosité, n'en demeureront pas moins distants des préférences du public.

Ce qu'il faut louer et encourager, c'est l'effort tenté pour créer un style neuf, c'est l'esprit d'indépendance qui, de toutes parts, anime et vivifie les ateliers. En Belgique, l'initiative des Horta, des Hankar, des Van de Velde, des Serrurier a ouvert la brèche. D'autres sont venus, les Hobé, les Sneyers, les Bochoms, dont la persévérance a été récompensée. Combien il faut préférer leur programme, même s'il ne satisfait pas pleinement, aux contrefaçons, aux pastiches, aux retapages, au vieux-neuf dont les architectes et décorateurs officiels

déshonorent notre époque! L'Exposition de Bruxelles — nous l'avons fait remarquer déjà — au lieu de singer dans de stériles reconstitutions les modes de bâtir usités aux XVII^e et XVIII^e siècles, eût pu offrir aux artistes une admirable occasion d'attester leur génie inventif. On leur a fermé soigneusement toutes les issues. Seul d'entre les novateurs, M. Léon Sneyers fut chargé d'un travail décoratif : et l'installation qu'il fit, pour le compte du gouvernement, de la Section d'Enseignement supérieur et moyen témoigne de l'intérêt qu'eût présenté, généralisée, l'introduction dans les palais de l'Exposition des tendances architecturales d'aujourd'hui.

Déjà se fixent peu à peu les formules. Assagies, elles tendent en Belgique à la simplification, à l'harmonie, à l'équilibre des proportions. Nos architectes, nos décorateurs « nouveau régime » se séparent de plus en plus de leurs confrères étrangers. Un œil averti ne pourrait désormais plus les confondre avec les artisans allemands, dont ils furent les initiateurs, ni avec les français, qui emboîterent ensuite le pas. Serait-ce un achèvement vers la création d'un style national accordé au goût et à la vie du XX^e siècle? Il est permis d'en concevoir l'espérance.

Les échanges internationaux tels que celui dont le Salon d'Automne s'est fait le promoteur ont leur utilité en ce qu'ils élargissent le champ des idées et des tentatives : mais pour croître et mûrir les arts du foyer doivent puiser dans le sol même où ils ont germé les sucs de leur subsistance.

OCTAVE MAUS

RÉFLEXIONS SUR PIERRE LOTI

Il est très difficile de parler de Pierre Loti. Et cela, pour une raison bien simple. « Comprendre, c'est égaler », a dit Raphaël, et le mot est si profondément vrai, de quelque façon qu'on l'envisage et à quelque moment qu'on le soumette à l'épreuve d'une expérience, qu'il semble anonyme, une sorte de proverbe dont l'évidence brille au-dessus de toute discussion.

Comprendre, c'est égaler. Personne ne peut parler de Loti parce que personne ne l'égale. Il reste vraiment très haut, très loin de nos préoccupations (si momentanées!) de littérature et d'art.

Il a quelque chose d'éternel. J'ai quelquefois vu des gens — intelligents — s'arracher les cheveux (il en reste quelquefois sur leur tête) en se demandant comment était faite une phrase de Loti. Je n'ai jamais compris comme devant eux la vanité des questions d'écriture et de technique. Le mot même de littérature a quelque chose de ridicule si vous parlez de lui. Il faut tout de suite employer des vocables plus profonds. Parlez du sentiment, de l'âme, de la poésie. Un accord aussitôt se fait dans votre esprit entre ces termes et la notion que vous avez de Loti.

Il faut donc lire Loti, et se taire avec recueillement. Il ne devrait pas être permis de commenter avec des phrases de littéraireur ce qui a été fait avec la plus pure substance d'une âme d'homme.

Et de fait, les plus beaux articles qu'on ait écrits sur Loti sont des aveux de reconnaissance.

M. Edmond Jaloux vient d'en publier un dans *le Feu* (1) qui m'a beaucoup ému. Il m'a paru beaucoup plus intéressant à signaler qu'une bonne douzaine de livres aussi bien faits qu'inutiles qui attendent sur ma table les tristes honneurs du compte-rendu. M. Edmond Jaloux, qui est un fervent de Loti depuis de longues années, a condensé dans cette courte et substantielle étude d'âme le résultat de toutes ses méditations, mais surtout de toutes ses émotions, et c'est pourquoi elle est parfaite.

Dès la première ligne il caractérise d'un mot la figure de Loti. Il l'appelle : *le plus grand poète de ce temps*. C'est tellement vrai.... À côté de la poésie de Loti, toutes les autres paraissent littéraires, plus ou moins artificielles, entachées, — terrible chose! — de *volonté*. Chez Loti, il n'y a point de volonté, il y a l'abandon le plus parfait, le plus total qu'un homme ait jamais fait à sa sensibilité, à son âme. Cette longue confession n'a jamais ennuyé personne (sinon justement les intellectuels, les tendus, les artificiels, les volontaires, les froids). Elle pourrait se dérouler encore de longues années sans que nous éprouvions aucune fatigue. Et le jour où Loti ne sera plus des nôtres, quelle terrible mélancolie alors de penser qu'il ne coulera plus rien, jamais, de cette source prodigieuse, que nous en serons réduits à nous souvenir! On découvrira alors, peut-être, un peu plus qu'aujourd'hui, quel homme prodigieux c'était.

M. Jaloux ajoute : *Un des plus grands écrivains qui aient usé du vieux langage « français »*.

Vraiment, il est des jours où j'aurais envie de changer encore cette expression, de dire : le plus grand et sinon, (car *grand* ne présente qu'une signification assez peu sensible, trop cérébrale), le plus pur.

J'ai lu, ces vacances, un livre de lui, appelé : *Reflets sur la sombre route* (2), et dans ce livre particulièrement une page extraordinaire : *L'Île de Pâques*; et, je dois l'ajouter, assez distraitemment parce que j'étais très fatigué, mais tout de même, assez bien pour en avoir remarqué l'étrange beauté. De retour à Paris, je conseillai à mon ami Pierre Hepp, qui est un des plus délicats et des plus sensibles lettrés que je connaisse, la lecture de cette page. Quelques jours après, Pierre Hepp revenait me voir avec une brochure sous le bras. Il avait trouvé sur les quais un exemplaire d'un vieux numéro de la *Revue de Paris* qui contenait *L'Île de Pâques*. Nous nous extasiâmes d'abord sur la modicité de prix des plaisirs les plus vifs que l'on puisse éprouver. Il faut cinq louis au moins pour la plus piètre des nuits de fête dans un grand cabaret. Pour quatre sous, on peut avoir *L'Île de Pâques*...

Nous la lûmes à haute voix. Eh bien! Jamais de notre vie, ni l'un ni l'autre, qui avons pourtant beaucoup roulé dans les bibliothèques, n'avions lu quelque chose de plus absolument beau. Tout ce que nous connaissions, dans toutes les littératures, s'évanouissait, semblait une création de l'intelligence ou de la volonté. D'un bout à l'autre de ce récit prodigieux, dans lequel toute la sensibilité de Loti se trouve condensée à un degré d'intensité indépassable, nous allions d'émerveillement en émerveillement.

(1) *Le Feu*, livraison du 1^{er} septembre 1910, p. 200. Marseille, 10 Montée de Lodi; Paris, 67 rue Caulaincourt.

(2) PIERRE LOTI: *Reflets sur la sombre route*. Paris, Calmann-Lévy.

Je ne veux pas raconter *L'Île de Pâques*, il faut la lire, il faut absolument la lire. Après, on a envie de vendre tout le reste de sa bibliothèque, mais tant pis. Au moins, on aura lu cela.

Cela débute en pleine étrangeté, dans une atmosphère de mystère réel, et cela continue sans faiblir. A chaque page, à chaque nouvelle découverte dans l'île étonnante, le mystère s'élargit, s'approfondit, devient illimité. On finit par ne plus savoir où l'on est. Loti nous a ravis hors du temps, nous a affranchis des lois de l'espace. Et la nostalgie de l'infini nous enveloppe littéralement — il faut répéter le mot — comme une atmosphère. On la respire à même, follement, loin de toutes pensées de littérature, en souriant même à l'idée qu'elles pourraient nous venir. L'admiration éprouvée devant la parfaite beauté des phrases s'offenserait d'une arrière-pensée d'écriture ou de style. Si l'on se laisse aller à la manie de comparer, il faut tout de suite penser à Chateaubriand, au Chateaubriand des *Mémoires d'Outre-Tombe*, et encore la comparaison est-elle défavorable au grand Egoïste du romantisme, dont on sent toujours, hélas ! l'appât, la conscience que c'est bien écrit.

Loti n'a même pas l'air de le savoir. Et, après tout, ne le sait-il peut-être pas. Il semble tellement indifférent à ces questions, après tout secondaires ! Et ses livres, qu'on a dits éternels ou trop féminins, possèdent au contraire une santé magnifique, la santé de la sincérité totale, de l'ingénuité absolue.

Loti a beaucoup écrit. Et pas un de ses livres n'est négligeable parce que, n'ayant jamais écrit que pour son plaisir, il a toujours mis, dans la moindre de ses pages, quelque chose de son infinie, de sa multiple sensibilité. Mais *L'Île de Pâques* semble le plus prodigieux résumé de cette œuvre énorme. On y retrouve tous les Loti, le Loti tendre et puéril du *Mariage de Loti*, le Loti douloureux du *Livre de la Pitié et de la Mort*, le mystique et le sensuel, le rêveur et le réaliste, et surtout le plus profond de tous, le plus réel, le hanté par l'idée de la mort, du mystère éternel, du perpétuel retour. Plus que dans tous ses autres livres s'y vérifie cette parole, si juste, de M. Edmond Jaloux : « On se demande souvent ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'arrangement banal de trois phrases de Loti pour vous troubler à ce point ; dans les phrases mêmes, rien, en effet, mais dans l'intensité, dans l'effusion, dans le déchirement des sentiments de Loti, un perpétuel miracle, une telle ivresse de désir, de nostalgie et de douleur que, sitôt un de ses livres ouverts, nous en sommes éperdus et grisés. »

Et cette autre, non moins pénétrante : « En nous disant ses secrets, Loti nous a montré les nôtres. Qui ne s'est senti près de lui dans les heures les plus tendres de sa destinée ? Mais lui a été toute sa vie le plus haut, le plus douloureux et le plus frémissant de nos frères ! Nous nous approchons presque avec crainte de cette âme confidentielle, elle en sait autant sur la nôtre que Pascal ou Chateaubriand, et, comme ces deux âmes, elle s'est penchée avidement sur l'effroyable abîme ouvert à nos pieds. Dans les jardins les plus mols d'Ispahan comme dans le désert, elle a respiré l'acre senteur qui sort des sépultures béantes. Si elle s'est laissé étourdir, c'est pour échapper à cette vision, c'est pour mieux se griser de cet étourdissement. Quelque chose l'enveloppe, à Hendaye comme sur les rives du Gange, une atmosphère de rêve, de tristesse, de mystère, de tendresse, de pitié, de désespoir et de sérénité. »

FRANCIS DE MIOMANDRE

UN PEINTRE RELIGIEUX

W. Holman Hunt (1).

Holman Hunt, qui vient de s'éteindre à Londres chargé d'ans et de gloire, est un des maîtres anglais de la peinture religieuse du dix-neuvième siècle. Le préraphaélisme, légendaire avec Burne-Jones, philosophique et mythique avec Watts, fut avec Hunt exclusivement chrétien. Hunt croyait aux madones qu'il peignait, tout comme l'Angelico en sa cellule de Fiesole.

Lorsqu'il partit pour la Terre-Sainte, quelque temps après sa fameuse *Lumière du monde*, de 1854, c'était non en orientaliste, mais en chrétien, en pèlerin, en croisé qu'il s'embarquait. Il voulait, trente ans avant James Tissot, reconstituer le décor réel de la Passion, peindre la vie humaine et divine, humble et merveilleuse, du Christ, et débarrasser la peinture religieuse de toute l'ordonnance fastueuse et brillamment mensongère dont les maîtres italiens l'avaient surchargée et enrichie. « Vous savez, écrivait-il de Jérusalem à un ami, combien au-dessus de mes affections humaines est mon amour pour le Christ. »

Il scandalisa, cela va sans dire, les clients de l'imagerie pieuse qui, selon une parole connue, « exprime bien mieux l'agonie de l'art que celle du Sauveur ». La rue Saint-Sulpice... de Londres se fâcha. Il n'y prit point garde. Il représenta dans *l'Ombre de la mort* Jésus chez son père le charpentier, maniant la scie et la tarière dans la poussière et la chaleur étouffantes de l'échoppe. Ni fil d'or, ni nuée, ni nimbe. Des collines de Nazareth et la plaine de Jezréel. Toile réaliste.

Par contre, sa *Fuite en Égypte* est nettement mystique.

Hunt fut un artiste d'une probité technique aussi approfondie que sa foi était vive. Chassé de Jérusalem par le... pharisaïsme, il vécut de longs mois sur les bords de la mer Morte, dessinant, peignant et priant. Il subit mille tribulations qui ne le rebutèrent jamais.

En vrai préraphaélite, Holman Hunt retraça aussi des scènes légendaires, la *Dame de Shalott*, illustration charmante et précise d'un des plus beaux poèmes de Tennyson.

Sa vie fut d'une pureté, d'une unité admirables. Il ne se soucia jamais de la vogue, de l'argent, du « baronetage » de la Royal Academy. C'est un très haut et très noble artiste qui s'en va.

On peut aimer un art plus libre, plus large, moins assujéti aux formules d'école. Mais si le technicien est discutable, l'artiste est grand. Songez à tous les Bida, à tous les Munkaczky, Verestchaguine et Dubufe du tableau de sainteté. Songez même à feu Hébert, si cher au cœur de M. Peladan. Je ne vois guère, de nos jours, d'artiste chrétien, au sens profond de ce mot, qui lui soit comparable. Georges Desvallières, peut-être.

LOUIS VAUXCELLES

Les nouvelles Salles Turner à la Tate Gallery.

Grâce à la générosité de Sir J. Duveen, le Musée d'art moderne de Londres (Tate Gallery) s'est accru de deux salles nouvelles qui renferment, méthodiquement rangée et installée en bonne lumière, une admirable collection de tableaux, d'aquarelles, d'esquisses et

(1) Né en 1827.

de cartons de J.-M. Turner. On peut dire qu'à peu d'exceptions près tout ce qu'exposa l'artiste de 1802 à 1834, sauf les peintures conservées à la National Gallery, se trouve réuni. Et l'on peut, dans l'infinie variété des paysages, des marines, des compositions mythologiques, historiques, bibliques qui constitue l'œuvre du maître, étudier d'une manière complète ce génie fécond et novateur.

Les toiles de la première manière sont groupées dans la première salle. On y remarque surtout la *Jetée de Calais*, frémissante sous la tempête, le *Naufrage*, *Hannibal traversant les Alpes*, et aussi ces pages limpides et harmonieuses qui rappellent l'art classique de Claude Lorrain : la *Baie de Baïe*, *Didon et Énée*, la *Discorde au jardin des Hespérides*, etc., dont plusieurs égalent par la pureté du style et la beauté du coloris l'*Embarquement de la reine de Saba* ou le *Débarquement de Cléopâtre à Tarsis*, deux des perles de la Galerie nationale.

L'autre salle est réservée aux œuvres qu'exécuta Turner dans la seconde partie de sa vie, celles qui furent les plus discutées et, pour nous, sont les plus glorieuses. C'est là qu'on peut admirer, entre autres, les deux toiles fameuses : l'*Étoile du soir* et *The Fighting « Temeraire »*.

« Il n'y a pas de doute, écrit un de nos confrères, ce sont bien là les chefs-d'œuvre du maître; il les a peints en pleine maturité: ils sont épurés, limpides, nets de tout ce qui peut être touffu ou discordant.

L'*Étoile du Soir* : la mer au couchant, calme, bleu sombre; un pêcheur, son filet sur le dos, jambes nues, s'achemine vers la grève. Son chien, en gambadant, salue son retour. Vénus scintille aux cieux, seule, en reine, et, dans l'eau qui monte, couvrant peu à peu le sable de minces nappes, son image, comme en un mouvant miroir, est réfléchi. La poésie, le mystère, le charme crépusculaire de cette simple composition ne sauraient s'exprimer par signes blancs et noirs. Il faudrait de la musique, des harpes ou des lyres...

Voici *The Fighting « Temeraire » remorqué jusqu'à son dernier bassin pour y être détruit*. Turner était un romantique... Son chef-d'œuvre le prouve. Le soleil descend; à l'horizon; dans un lumineux embrasement qu'une bouée noire, au premier plan, met en relief, et le vieux navire, lentement traîné par une « abeille » ou une « guêpe » de port, va vers sa fin dans la gloire du couchant. Rien de plus beau.

Dans ces deux salles nous pouvons suivre pas à pas l'évolution de Turner après son premier voyage en Italie (1819). Il semble que l'atmosphère lumineuse de Florence, de Pise et de Rome ait à jamais impressionné sa rétine : aux orages, aux noirceurs, aux tons vert sombre qu'il semblait primitivement affectionner succèdent les ciels radieux, les orgies de couleurs, les compositions éblouissantes d'un pinceau qui a trempé dans l'or et dans l'azur. La seconde manière apparaît nettement dans *Apollon et la Sybille*, dans *Ulysse raillant Polyphème*, où les recoins les plus obscurs sont comme baignés d'une lumière diffuse qui illumine les moindres saillies; dans *Médée*, dans le *Palais de Caligula*, pour atteindre enfin son épanouissement le plus complet, sa plus éblouissante richesse dans *The Fighting « Temeraire »*.

Cette exposition est véritablement une synthèse. On y peut, en deux heures, revivre la vie artistique de Turner et l'analyser avec une inconcevable jouissance. On y voit le maître s'amouracher de la lumière, épier ses jeux et s'exercer à fixer sur la toile des apparences qu'aucun peintre n'avait encore osé pénétrer. Déjà les

critiques, à Rome, avaient déclaré en 1829 qu'ils ne comprenaient pas *Médée*... Or, regardez cet *Intérieur à Petworth*. C'est de l'impressionnisme tout pur, comme ce *Light and Colour*, brouillard tourbillonnant où se dresse le serpent de la Genèse sur des corps noircis, comme *Sunrise and monster*, comme tous ces autres tableaux où l'auteur s'aventure si loin que personne ne sait ou ne peut plus le suivre... Il est curieux de constater la métamorphose du plus grand, peut-être, des peintres anglais, au moment même où une révolution secouait notre vieille peinture et où une nouvelle école transformait l'art français. »

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise de « Manon » et d'« Aïda ».

La reprise de *Manon* nous a permis d'apprécier l'effort intéressant fait par M^{lle} Pornot pour donner une physionomie originale à l'héroïne du drame. Mais le résultat n'est peut-être pas en raison directe du talent dépensé, car le rôle dramatique de Manon ne cadre pas assez avec l'aimable tempérament et la voix légère de la jolie artiste. Un nouveau venu, M. Ponzio, dessine avec justesse le personnage de Brétigny.

Dans *Aïda*, M^{lle} Béral trouve un rôle très adéquat à sa nature et à ses moyens et réalise une Aïda émouvante par l'accent pathétique de sa voix et le caractère mouvementé de son jeu. M^{me} Degeorgis, Amnérís admirable à voir, ne surprend pas moins par l'ampleur magnifique de son contralto que par l'originalité de son interprétation et la vivante expressivité de son jeu. Si ces dernières qualités font défaut dans une certaine mesure à M. Zocchi (Radamès), cet artiste montre néanmoins des qualités infiniment appréciables de beau chanteur. M. Bouilliez — Amnasro — est aussi un chanteur excellent, dont la mimique ne manque ni de spontanéité ni d'art.

Ch. V.

NÉCROLOGIE

Emmanuel Fremiet (1).

Quelques jours après le doyen des peintres de la Grande-Bretagne la mort frappait le doyen des statuaires français, Emmanuel Fremiet, qui, lui aussi, remplit une noble et féconde carrière, entièrement consacrée à l'expression de la vérité et de la beauté.

Fremiet succombe dans sa quatre-vingt-sixième année, parvenu au faite des honneurs. Neveu de Rude, dont il suivit les leçons, il garda du maître de la *Marseillaise* une forte empreinte. Mais c'est de Barye surtout qu'il subit l'influence, — de Barye auquel il succéda en 1875 comme professeur de dessin d'animaux au Museum d'histoire naturelle et dont il fut le glorieux continuateur.

C'est, en effet, comme animalier que Fremiet remporta ses plus éclatants succès. A dix-neuf ans, il s'était fait remarquer au Salon de Paris par une *Gazelle* à l'exécution de laquelle l'avaient préparé des études zoologiques et myologiques laborieusement poursuivies au Jardin des Plantes. Puis, ce furent successivement un *Dromadaire*, un *Chien courant blessé*, un *Chameau tartare*, le

(1) Né en 1824.

Cheval de Moutfaucon, le Chat de deux mois, l'Éléphant qui classèrent l'artiste parmi les meilleurs spécialistes de l'École française. Il devait s'élever plus haut encore avec le groupe pittoresque, expressif, plein de mouvement et de vie, qu'il exposa en 1885 sous le titre : *La lutte d'un ours avec un homme de l'âge de la pierre qui veut lui ravir ses petits*. En 1888, son *Gorille* lui valut le prix du Salon.

Mais Fremiet ne se limita pas à la composition d'œuvres que lui inspiraient ses préférences pour la zoologie. Les deux *Jeanne d'Arc* qui décorèrent, à Paris, le terre-plein de l'église Saint-Augustin et la place des Pyramides attestent, entre autres, qu'il fut sensible à l'expression de la figure humaine et témoignent d'un intéressant effort pour concilier le style et la réalité.

À la demande de Napoléon III, dont il exécuta une statue équestre, il avait modelé dans sa jeunesse une série de statuette dont les uniformes de l'armée française lui fournirent le thème : *Artilleur, Carabinier, Voltigeur, Genlarme à cheval, Brigadier des Guides, Cent-Garde, Zouave*, etc. Plus tard, son souple talent s'appliqua à des œuvres de plus large envergure. Le château de Pierrefonds possédait de lui une statue équestre de Louis d'Orléans. On lui doit encore un *Velasquez à cheval*, érigé dans les jardins du Louvre, le *Porte-falot à cheval du XV^e siècle* qui orne l'Hôtel-de-Ville de Paris, un *Saint-Grégoire de Tours*, un *Cavalier gaulois*, un *Centaure emportant un ours*, un *Buste de Charles V*, etc.

Ce fut un maître. Bien qu'il eût connu jeune le succès et que la protection de l'empereur eût singulièrement facilité ses débuts, Fremiet ne se laissa point griser par les honneurs officiels. Il garda toute sa vie l'inquiétude qui empêche un artiste de déchoir et la discipline morale qui le fait progresser. Dans la courbe harmonieuse de sa vie, son art s'éleva sans cesse. Loin d'altérer ses facultés, les années semblaient aviver celles-ci et les régénérer. Il faut s'incliner avec respect devant la tombe de ce vieillard, qui, parvenu au terme de sa carrière, avait conservé la sensibilité, l'activité et la ferveur artistique de son adolescence.

O. M.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Mon village*, par L.-M. THYLIENNE. Liège, Société belge d'éditions. — *L'Âme des Éliotes*, par EMILE DESPRECHINS. Préface de René DETHIER. Liège, éd. de la *Jeune Wallonie*. — *Les Marches arides*, par HENRY MAASSEN. Préface de M. L.-M. THYLIENNE. Liège, Société belge d'éditions.

ROMAN. — *Ma fille Bernadette*, par FRANCIS JAMMES. Paris, *Mercur de France*.

CRITIQUE. — *Les Miséricordes satiriques belges*, par L. MAETERLINCK. Dix illustrations. Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*. Paris, H. Champion. — *La Décoration intérieure allemande et les métiers d'art à l'Exposition de Bruxelles 1910*. Stuttgart, J. Hoffmann. — *Le Théâtre contemporain*, par HENRY MAASSEN. Liège, Société belge d'éditions. — *Das Künstlerische Klavierspiel*, von ELISABETH CALAND. Mit 30 Abbildungen. Stuttgart, Ebner'schen Musikalienhandlung (Otto Richard Hirsch).

ÉCONOMIE SOCIALE. — *La Science économique au XX^e siècle*, par J. JOBÉ. Bruxelles, Ed. de la *Belgique artistique et littéraire*.

PETITE CHRONIQUE

La convention internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques signée à Berlin en 1908 et à laquelle ont adhéré, entre autres, l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique, l'Espagne, la France, l'Italie, la Suède, vient d'entrer en vigueur.

Sont désormais protégées au même titre que les œuvres originales les traductions, adaptations, transcriptions musicales, en un mot toutes les reproductions transformées d'une œuvre littéraire ou artistique, ainsi que les publications en recueil de plusieurs œuvres. La convention s'applique aux reproductions photographiques et cinématographiques, aux adaptations phonographiques, etc. La durée de la protection est fixée à cinquante ans à dater de la mort de l'auteur.

Le Roi et la Reine assisteront à la grande soirée de gala qui sera donnée samedi prochain au théâtre de la Monnaie avec le concours de MM. Caruso et Amato, de M^{mes} Alda et Alten.

D'autre part, l'administration communale a invité à cette soirée les membres du Conseil municipal de Paris, qui seront en ce moment à Bruxelles. Les huit premières loges de face seront transformées en une seule grande loge, où prendront place les délégués de la ville de Paris.

Aujourd'hui dimanche, les derniers vestiges de la nuit tragique du 14 août auront disparu à l'Exposition et celle-ci tout entière reprendra son aspect normal.

La façade principale sera complètement terminée, la nouvelle section belge et les différentes collectivités qui se sont installées dans les pavillons seront aménagées et tous les pavillons seront accessibles au public. La nouvelle section anglaise sera inaugurée lundi en grande solennité. Ce sera en quelque sorte une seconde inauguration générale de la nouvelle exposition qui, comme précédemment, continue à attirer la grande foule.

Le VI^e Salon annuel du cercle d'art « Vie et Lumière » s'ouvrira samedi, 24 septembre, à 2 heures, dans les salles du Musée moderne de Bruxelles.

Cette exposition réunira un ensemble important d'œuvres de MM. Georges Buysse, Anna Boch, Oscar Coddron, Paule Deman, Léon De Smet, José De Ven, Anna De Weert, Alfred Hazledine, Modeste Huys, Raymond de la Haie, Albert Lefebvre, Georges Lemmen, R.-H. Monks, Jenny Montigny, Willem Paerels, Constant Permeke, Henri Roidot, Willy Schlobach, Edmond Verstracten et A. Wallaert.

Le Salon de « Vie et Lumière » restera ouvert jusqu'au lundi 17 octobre.

À l'instar de St-Wandrille :

C'est aujourd'hui, dimanche, qu'aura lieu à Gand, dans les ruines de l'abbaye de St-Bavon, la représentation du *Cloître*, de M. Emile Verhaeren organisée par le Touring-Club de Belgique et qui rééditera celle qui fut donnée récemment, sous les mêmes auspices, dans les ruines de l'abbaye de Villers. Le cloître, le préau et le réfectoire serviront successivement de cadre aux péripéties de l'action.

La Société des Amis des musées de Gand vient d'acquérir, pour l'offrir au Musée, un paysage de Gustave Courbet.

Le peintre Charles Mertens a peint pour l'Opéra flamand d'Anvers un plafond qui sera inauguré le 28 septembre.

À la suite de sa participation aux Salons de la Société nationale des Beaux-Arts, le peintre Leempoels a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

La même distinction vient d'être décernée à l'éminent pianiste Busoni.

L'excellent professeur de chant Henri Heuschling nous prie d'annoncer qu'il a repris ses leçons et la direction de ses cours à son domicile, 22, place du Châtelain, à Ixelles-Bruxelles.

Vacances de musiciens (suite) :

Après un séjour dans les bruyères et parmi les dunes de Genck, M. Jan Blockx achève ses vacances à Cappellebosch. Vacances laborieuses et fécondes, car l'auteur de *Princesse d'Auberge* et de la *Fiancée de la mer* est possédé par une fièvre de travail que rien ne peut calmer. « Je ne puis m'empêcher de noircir du papier de musique, c'est une maladie ! » nous écrivait-il récemment.

Le bagage inédit que le compositeur tient prêt à être embarqué pour la scène ou l'estrade est considérable. Il se compose d'un drame lyrique en trois actes et un prologue, *Chanson d'amour*; d'une transcription symphonique du même ouvrage destinée au concert; d'un Concerto pour violon et de deux Romances pour le même instrument; enfin, d'une Ballade pour orchestre et de plusieurs Chœurs pour voix mixtes.

Le directeur du Conservatoire d'Anvers a, on le voit, une façon toute personnelle de se reposer des fatigues que lui imposent ses fonctions. Souhaitons que la saison prochaine nous offre l'occasion d'applaudir les œuvres que nous venons d'énumérer.

Retiré dans sa villa de Garmisch (Bavière), M. Richard Strauss a employé ses vacances à corriger les épreuves de l'œuvre lyrique qu'il compte faire représenter l'hiver prochain. Ecrite, de même qu'*Elektra*, sur un poème de M. von Hoffmannsthal, le *Rosenkavalier* (*Chevalier aux roses*) — c'est le titre définitivement adopté — diffère radicalement du sombre drame que représenta au printemps dernier le théâtre de la Monnaie. La partition est, dit-on, pleine de lumière et de sourires, et l'auteur n'a pas craint de s'y montrer spirituellement léger, aimable et mélodique.

Le Salon d'Automne, qui sera officiellement inauguré le 29 septembre et dont le vernissage aura lieu le lendemain, de 10 à 5 heures, s'ouvrira au public le 1^{er} octobre.

De l'Intransigeant :

Il y a trois jours, M^{me} Sarah Bernhardt, qui venait de donner une représentation à Rouen, faisait annoncer sa visite à l'abbaye de Saint-Wandrille.

Ce que fut cette visite, et la surprise, l'éblouissement de la grande tragédienne devant les admirables décors que présente la vieille abbaye, ni Maurice Maeterlinck, ni M^{me} Georgette Leblanc n'en diront rien.

Mais Sarah Bernhardt a dit en termes enthousiastes à son entourage son ravissement au retour du pèlerinage qu'elle venait de faire. Elle a réclamé des détails sur la représentation de *Pelléas* telle que l'avait organisée l'autre semaine M^{me} Georgette Leblanc, Mélisande inoubliable.

Et il se pourrait fort bien qu'à la suite de sa visite, M^{me} Sarah Bernhardt nous rendit, ce printemps, sur son propre théâtre, une série de représentations du chef-d'œuvre de Maeterlinck, avec M^{me} Georgette Leblanc, naturellement, sous le bonnet doré de Mélisande, cependant que Pelléas serait incarné par Sarah elle-même.

C'est à Bussang (Vosges) que fut inauguré, on le sait, sur l'initiative de M. Maurice Pottecher, le premier théâtre en plein air. L'entreprise, qui paraissait presque téméraire il y a une vingtaine d'années, a été renouvelée avec succès de tous côtés, et aujourd'hui les « scènes de verdure » ouvertes à la curiosité des tou-

ristes, des citadins en villégiature, des régionaux en quête de distractions, ne se comptent plus. Chaque saison en voit naître de nouvelles.

Le Théâtre du Peuple de Bussang garde néanmoins le prestige de l'antériorité et la réputation d'offrir des spectacles d'un réel intérêt, à la fois rustiques et raffinés. On y a représenté cette année *la Clairière aux Abeilles*, pièce nouvelle de M. Maurice Pottecher, qui a obtenu un succès complet. Cette comédie, dont l'action se déroule dans le duché de Lorraine il y a deux siècles, met en scène quelques-uns de ces types campagnards en qui l'auteur se plaît à exprimer sa conception de la vie et son amour de la nature. Le premier et le troisième actes sont très animés; le deuxième est plus poétique, avec une pointe de philosophie et d'émotion, dans un cadre d'idylle. Il est juste d'ajouter que l'agrément de la mise en scène et le jeu excellent de cette troupe populaire ont été pour beaucoup dans ce nouveau succès.

On nous écrit d'Aix-les-Bains :

La saison théâtrale est particulièrement brillante cette année. Les représentations des *Maîtres-Chanteurs*, dont nous avons relaté le succès, continuent à attirer la foule; l'une d'elles fut donnée avec le concours de M. Delmas, de l'Opéra, qui fut acclamé. La semaine dernière, *Proserpine*, montée avec beaucoup de soins sur la scène du Grand Cercle, valut à M. Saint-Saëns et à ses interprètes, ainsi qu'à M. Léon Jehin, d'enthousiastes ovations.

De Barcelone :

L'Enfant Prodigue, l'œuvre délicieuse de Claude Debussy, sera représentée la saison prochaine au théâtre du Liceo. C'est le célèbre maestro Mancinelli qui dirigera l'ouvrage.

Sous le titre *The musical Antiquary* paraît à Londres (Oxford University Press, Amen Corner, E. C.) un nouveau périodique trimestriel exclusivement consacré à la musicologie ancienne. Indépendamment d'études signées par MM. R. Bridges, E. J. Dent, Dr E. W. Naylor, Dr Ernest Walker, Kennedy Scott, R. A. Steatfeild, Miss Janet Dodge, etc., chaque livraison contient des documents inédits propres à éclairer l'histoire des musiciens d'autrefois, des descriptions de livres rares et de manuscrits, des spécimens de musique ancienne, etc., etc.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

A VENDRE

St-ANNA, près SLUIS (HOLLANDE).

Maison d'artiste avec atelier, jardin, etc. Renseignements : M. DREYDORFF, Knoeke-sur-Mer, à qui l'on peut s'adresser pour visiter la maison jusqu'à fin septembre.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE, ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50. Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Etranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Etranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grottesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudiel et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de **L'ART MODERNE**

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

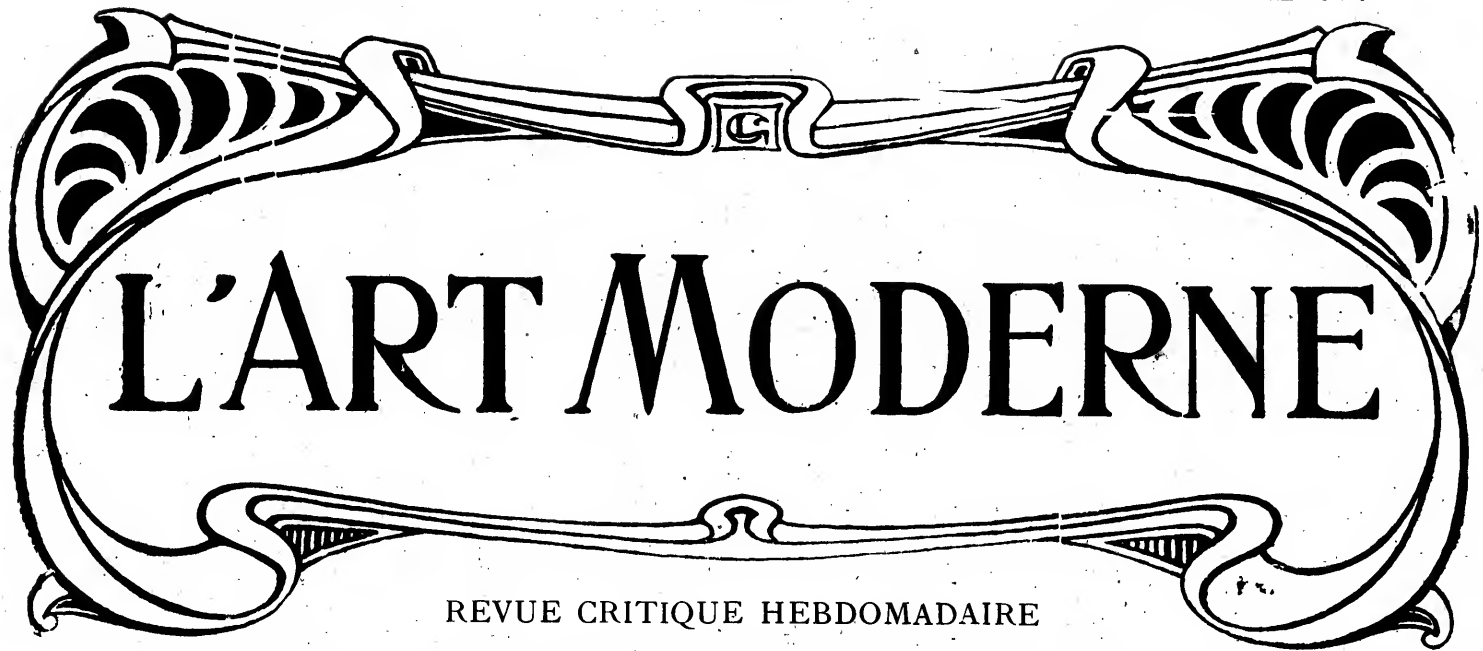
Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Poète des Insectes et la Gloire (FRANÇOIS DE MIOMANDRE). — Suzanne Desprès (MAURICE DE FARAMOND). — Les Artistes Savoyards (OCTAVE MAUS). — A propos du « Mariage de Mademoiselle Beulemans » (COMTE MAXIME DE BOUSIES). — Les Artistes munichois au Salon d'Automne. — Le Prix de la Peinture (CLAUDE ANET). — Petite Chronique.

Le Poète des Insectes et la Gloire.

Il y a des gens qui, à vingt ans, veulent la gloire. Il la leur faut tout de suite. Au lieu de songer à développer et à mûrir le talent qui la leur donnerait, ils prennent les moyens que l'arrivisme et la mondanité offrent pour en conférer le semblant. Ils fréquentent chez des dames et des messieurs influents, se mettent en habit tous les soirs, se couchent tard, et au bout de quelques années de cette existence ils acquièrent une notoriété fragile qui, à leurs yeux, remplace la gloire qu'ils rêvaient.

Malheur à eux s'ils se retirent deux ans à la campagne, s'ils tombent malades, si leur vie sociale s'effondre. On les oublie bien plus vite qu'on ne les a appris. Et tout est à recommencer.

Il y a ces gens-là, du nom desquels les journaux nous rabattent les oreilles, que personne n'a lus, dont per-

sonne ne sait rien de profond; et puis il y a les autres, ceux qui ont travaillé pour la seule joie du travail, par suite d'une nécessité intérieure qui extrayait d'eux une œuvre, comme la sève pousse le fruit au bout de la branche. Ceux-là n'attendent rien, ne pensent pas au succès, dont ils ont même une espèce de crainte pudique. La gloire vraie leur est acquise. Ils l'obtiennent quelquefois après leur mort (La gloire est le soleil des morts, a dit Balzac), quelquefois de leur vivant, mais très tard.

Cette constatation est si fréquemment vérifiée qu'on en peut tirer une sorte de loi et que la gloire précoce est le signe à quoi l'on reconnaît qu'un homme cru de génie est sans génie.

Je ne veux pas faire de personnalités, mais c'est cruellement vrai.

L'histoire présente des cas où cette théorie semble infirmée. Certains grands hommes ont connu très jeunes la consécration du succès.

Si vous examinez d'un peu plus près et à part chacun de ces cas, vous vous apercevrez qu'il y a toujours eu, après cette période brillante, un moment d'arrêt parfois très long, parfois de dix ou vingt ans, une sorte de recueillement dans l'obscurité de la méditation et des épreuves morales, après quoi, mûre, purifiée, quadrangulaire si j'ose dire, la réputation du grand homme reparait moins brillante mais plus durable. Et c'est celle-là seule dont la postérité retient le souvenir.

Ainsi, entre autres, Victor Hugo, à qui ses premières œuvres firent décerner le nom d'« enfant sublime ». Or, il n'était pas sublime du tout, et ces œuvres-là sont fort

médiocres. Mais cinquante ans plus tard *les Travailleurs de la Mer* et *l'Homme qui rit* valent à Victor Hugo une gloire cette fois indiscutable. L'écrivain avait duré. Il avait su ne pas se laisser écraser par un trop magnifique surnom.

La gloire vient tard.

Et comme l'on comprend que ceux à qui elle vient dans ces conditions n'y fassent guère attention! Qu'a-t-elle apporté par exemple à Jean-Henri Fabre, le grand entomologiste de Sérignan? Il a quatre-vingt-six ans. Il y a près de soixante-six ans qu'il travaille. Quelques articles dans les journaux, un peu plus de ruban rouge, qu'est-ce que cela peut bien lui faire? Il est sceptique.

L'estime, d'ailleurs assez platonique, où le tient le monde savant, l'admiration de quelques hauts esprits en Europe; le culte que lui rendent ses amis inconnus, ces satisfactions l'ont jusqu'ici amplement dédommagé des déceptions que, jeune homme encore ardent et naïf, il a pu éprouver du manque de célébrité. S'il connaît aujourd'hui des honneurs plus étincelants et plus publics, il est trop sage pour les préférer à ces plaisirs élevés de l'esprit, suprême joie du philosophe.

Ce court article n'a pas la prétention de donner une idée, même très lointaine, de l'œuvre énorme et passionnante de Jean-Henri Fabre. *Les Souvenirs entomologiques* comprennent dix volumes compacts, soit deux cent vingt chapitres dont le moindre contient une somme extraordinaire d'observations directes et minutieusement contrôlées, d'intuitions, de pittoresque, de bonne humeur, de philosophie et de charme, et pour tout dire, une véritable poésie. Ces dix volumes concentrent une vie d'homme, une longue et belle vie, courageuse, pleine de sacrifices supportés en souriant, de pauvreté, de souffrances modestes de sédentaire et entièrement, exclusivement consacrée à la science. Pas une page de littérature, pas un remplissage. C'est rare, c'est très beau.

Il faut les lire, ces dix volumes, les lire à petites journées, comme ils ont été écrits, les aimer comme ils ont été aimés pendant que leur auteur les composait. C'est la meilleure récompense à offrir au labeur du grand naturaliste, récompense tout idéale, mais la seule qu'il ait vraiment rêvée. Au delà de la leçon, prodigieusement fournie, qu'ils donnent sur le monde mystérieux des insectes, ils en réservent une autre, assez inattendue. Fabre est possédé d'un tel amour de la nature, d'un tel respect de ses fins inconnues, qu'en étudiant cet univers, où, de notre point de vue sentimental, règne la plus épouvantable atrocité dans la lutte pour la vie, il a su n'y voir que l'ingéniosité des démarches de l'instinct, l'extraordinaire ressource de la pensée animale pour maintenir l'existence de l'espèce dans le tourbillon des forces dont l'indifférence foncière équivaut à l'hostilité pratique. De cet attendrissement émerveillé il est

resté sur son style je ne sais quelle fleur délicate et ingénue de poésie éternelle, et à sa pensée le courage de surmonter la première horreur de l'observateur devant les apparentes cruautés de la nature. Son œuvre est une leçon de sérénité philosophique.

Ceux à qui le temps manquerait pour une aussi longue lecture pourraient s'en faire une idée, sans doute réduite mais à tout prendre suffisante, en lisant le recueil que l'éditeur de Jean-Henri Fabre a publié de quelques-uns de ses meilleurs morceaux sous ce titre : *La Vie des Insectes* (1).

Une compensation envers Fabre cependant serait juste, et j'espère qu'on la lui offrira : le prix Nobel. Je ne vois personne en Europe qui la mérite autant que lui. Et sur sa candidature, d'ailleurs, se sont portées les sympathies les plus désintéressées.

Lorsque Pasteur vint le voir pour obtenir des renseignements sur les vers à soie, à propos d'une enquête qu'il faisait sur une épidémie qui ravageait les magnaneries — et cela sans avoir jamais vu un cocon (le détail est délicieusement noté par Fabre), il lui demande à voir sa cave (il s'occupait aussi de la question de l'amélioration des vins par le chauffage).

« Lui montrer ma cave, dit Fabre rapportant ce souvenir, ma cave à moi, chétif, qui, naguère, avec mon dérisoire traitement de professeur, ne pouvais me permettre la dépense d'un peu de vin et me fabriquais une sorte de piquette en mettant fermenter dans une jarre une poignée de cassonade et des pommes rapées! Ma cave! Montrer ma cave! Pourquoi pas mes tonneaux, mes bouteilles poudreuses, étiquetées suivant l'âge et le cru! Ma cave!

Tout confus, j'esquivais la demande, je cherchais à détourner la conversation. Mais lui, tenace : « Montrez-moi votre cave, je vous prie » A telle insistence, nul moyen de résister. Du doigt, je désigne dans un coin de la cuisine une chaise sans paille, et sur cette chaise une dame-jeanne d'une douzaine de litres.

« — Ma cave, la voilà, monsieur.

— Votre cave, cela?

— Je n'en ai pas d'autre.

— C'est tout?

— Hélas! oui, c'est tout.

— Ah! »

Pas un mot de plus; rien autre de la part du savant. Pasteur, cela se voyait, ne connaissait pas ce mets aux fortes épices que le populaire nomme *la vache enragée*. Si ma cave, la vieille chaise et la dame-jeanne sonnait creux, se taisait sur les ferments à combattre par le chauffage, elle parlait éloquemment d'une autre chose que mon illustre visiteur parut ne pas com-

(1) JEAN-HENRI FABRE : *La Vie des Insectes*. Morceaux choisis, extraits des *Souvenirs entomologiques*. Paris, Charles Delagrave.

prendre. Un microbe lui échappait : celui de la mauvaise fortune étranglant le bon vouloir. »

L'argent du prix Nobel étoufferait à son tour et pour toujours ce microbe.

FRANCIS DE MIOMANDRE

SUZANNE DESPRÈS

Nous devons aimer Suzanne Desprès, nous, les poètes du théâtre, qui cherchons à surprendre la vie dans ses rythmes essentiels, non pas seulement parce qu'elle est pour le public, et pour tous les publics, une très grande artiste, parce qu'elle émeut, bouleverse, exalte ceux qui la voient ; mais encore *particulièrement*, parce que dans ses expressions scéniques elle a souvent traduit le mystère qui enveloppe tout acte humain, parce qu'elle est poète aussi, et qu'il lui arrive, après avoir tout exprimé, d'exprimer en outre l'inexprimable.

Je voudrais pouvoir me représenter de quelle manière Suzanne Desprès prend possession de ses rôles. Je m'imagine qu'elle doit en avoir d'abord terreur autant qu'amour. Telles autrefois les prêtresses, lorsqu'elles se disposaient à entrer dans l'horreur sacrée du Dieu. Elle ne songe pas avec légèreté à ce qui va s'accomplir ; elle sent profondément que c'est une chose grave, et qu'il ne peut s'agir pour elle d'un semblant illusoire, mais bien réellement de se donner. Héroïne et victime à la fois, elle se prépare à la haute cérémonie dans une inlassable ferveur, dans un transport qui la possède et qui la grise, mais tout de même lentement et longuement, selon des rites minutieux, qu'elle étudie un à un, afin que tout se passe, du commencement à la fin, selon une inspiration fixée à l'avance, un art parfait pour tout dire, et que son dernier geste enfin donne l'envol à ce que nous voulons maintenant, et qu'on a toujours avec elle : un admirable symbole humain.

Il n'est pas de visage plus expressif que celui de Suzanne Desprès, et elle pourrait, semble-t-il, jouer des scènes entières avec lui seul. La joie l'illumine, ce visage, d'une manière adorable. La malice en aiguise au plus haut point les traits. Mais la douleur, le souci, les lourdes pensées en font comme une apparition auguste. Et les gestes qui s'y ajoutent alors, d'une simplicité absolue, sont les seuls nécessaires. Ils s'apparentent à ce qu'on peut concevoir, comme ensemble, de plus harmonieux et de quasi-éternel.

Telle je vois encore Suzanne Desprès dans la *Noblesse de la Terre* (et il y a cependant dix ans de cela!) lorsque Fille de Hobeaux, attentive aux cultures, elle allait annoncer à des paysans la mort de leur fils bien-aimé, qu'elle chérissait aussi. Elle avait l'air, allant à eux, de porter l'hostie. Et tandis qu'ils fuyaient devant elle, épouvantés, craignant d'entendre l'horrible nouvelle, son pas presque muet entraînait tout, d'une allure souveraine : pitié, douleur, destin, et en gonflait le drame.

Encore je la vois (à la même époque) dans la première partie d'*Au-dessus des forces humaines*, au moment où les gens du village viennent contempler dans son lit la femme du pasteur, la malade, en qui s'opèrent des miracles. La dernière qui entre, c'est Suzanne Desprès, sous la forme d'une vieille femme, courbée, toute tremblante. Et aussitôt c'est un enchantement. Il lui a suffi de prononcer quelques mots. Sa voix a un son si pur, si

juste, si humain, que le public tout de suite est pris aux entrailles.

Mais la voici dans *Elektra*, d'Hugo de Hofmannsthal (Romantique allemand). Elle eût pu, fidèle aux traditions, arborer à ce propos quelque loque impressionnante. Non, elle n'a jeté, Fille du Roi des Hommes, qu'un haillon fauve, à peine visible, sur sa peau nue. Et elle n'a pas craint même l'ordure. Elle s'en est couverte. A plat ventre, à la porte du palais de son père, grattant la terre de ses ongles, elle hurle sa haine et la vengeance proche. On n'avait pas encore osé cela.

Qu'ils se ressemblent peu les types successivement incarnés par Suzanne Desprès ! Suivons-la encore des hauteurs de « l'Œuvre » au boulevard, à la Comédie Française, partout. Là-haut, c'est *Nova*, dont la petite poitrine bat si fort, quand elle danse, vêtue en Napolitaine ; c'est la farouche *Hilde*, ce sont presque toutes les héroïnes d'Ibsen seigneurialement revêtues de leurs âmes angoissées. Et puis tout à coup c'est *Poël de Carotte*, un pauvre gosse. Rue de Richelieu, à notre théâtre national, c'est *Phèdre* ensuite, et sa luxure. L'on se souvient encore du violent débat dont la conception du rôle fut l'objet, et du rude coup porté à la Tradition. Puis c'est la *Fille Sauvage*, la *Robe Rouge*, l'*Assommoir* ! Et dernièrement encore, qui fut jamais plus vieille fille que Suzanne Desprès dans le *Lys*, où elle fascinait le public et en tirait des sanglots par la fixité de son visage, où semblaient empreints, comme dans un affreux rêve, tous les désespoirs d'amour dont son cœur de trente-cinq ans s'était assouvi ? Partout elle a laissé des types originaux, intéressants, nouveaux... définitifs ! Partout où l'occasion lui en a été offerte, elle a mis à la place du clinquant, du superficiel, *ce qui est plus vrai, ce qui est fort*.

Mérite rare, elle a toujours travaillé en profondeur.

Et pour tout dire en un mot, et en un mot si grand par lui seul qu'on n'y peut ajouter aucune épithète : c'est une CRÉATRICE.

MAURICE DE FARAMOND

LES ARTISTES SAVOYARDS

A l'occasion des fêtes par lesquelles la Savoie célébra, au début de ce mois, son annexion volontaire à la France, les artistes savoysards organisèrent à Aix-les-Bains une exposition qui les groupa pour la première fois et offrit au public l'occasion de mesurer leurs efforts.

Ce que sont d'habitude ces manifestations régionales, que débordent « l'amateurisme », on le sait, et la critique s'en détourne. Cette fois, grâce à un triage sévère, grâce surtout à la participation de plusieurs artistes de talent dont la renommée n'a pas éteint la fidélité à leur province natale, la réunion présenta un réel intérêt. Vingt et un peintres et graveurs, deux statuaires, tous nés en Savoie, soumièrent au public un ensemble agréable de peintures, d'aquarelles, de lithographies, de gravures en noir et en couleurs, de bronzes et de marbres qui, pour n'avoir pas tous un mérite transcendant, n'en composèrent pas moins un salonnet attrayant et de bonne tenue, en majeure partie consacré — et c'est ce qui détermina son caractère spécial — à célébrer les sites, les types, les coutumes et les pittoresques costumes du pays.

Au premier rang de ces artistes, M. Charles Cottet se montra

le figuriste expressif et le paysagiste de style dont il serait superflu de rappeler ici la notoriété. M. Coppier, l'un des meilleurs techniciens de la gravure au burin, a, de même, acquis dans les Salons de Paris, par son interprétation de Rembrandt, de Durer, de Holbein, de Clouet, etc., une réputation bien assise. Les impressions nocturnes de M. Cachoud, que je ne prise guère, ont leurs admirateurs. Et certes y a-t-il de sérieuses qualités dans les types de Saint-Jean-d'Arves et de St-Albans-Villard étudiés par M. Mestrallet, dans les paysages de Savoie exécutés par M. Grange, dont la vision rappelle celle de M. Flandrin, dans les pastels par lesquels M. Communal évoque les sites émouvants des Charmettes, du Granier et des monts de l'Épine.

L'envoi le plus intéressant — en ce qu'il révèle un artiste du goût le plus raffiné et le plus délicat — est celui de M. Louis Moret, un maître de la gravure sur bois. Sous le pseudonyme de Lucien Mélian, qu'il paraît avoir abandonné, M. Moret exposa à diverses reprises au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts des interprétations d'œuvres de Maurice Denis, dans lesquelles revivaient, transposées pour les accorder avec les exigences et les moyens de la xylographie en couleurs, les harmonieuses conceptions du peintre de *la Légende de Psyché et de l'Éternel printemps*.

Les discrets travaux des graveurs sur bois ne sont pas de ceux qui passionnent la foule; et si *l'Orgue, le Quatuor, la Vierge au Baiser* peuvent échapper, dans une exposition, aux visiteurs superficiels, ils n'en retiennent pas moins l'attention des artistes et des connaisseurs.

Ce sont ces estampes, auxquelles il ajouta toute une série de gravures originales exécutées par les mêmes procédés, que réunit M. Louis Moret au Salon des Artistes savoyards. Parmi ces dernières, il faut louer surtout d'expressifs portraits de Jean-Jacques Rousseau, de Joseph de Maistre, de Xavier de Maistre, aussi intéressants par le caractère des physionomies que par la souplesse et la sûreté du métier. Et ce qui achève de donner aux planches de M. Moret une séduction spéciale, c'est le sentiment des colorations, qu'il traduit en elles par des nuances assourdies d'une finesse et d'une délicatesse exceptionnelles.

Il semble que nulle sensibilité d'illustrateur ne se marierait plus heureusement que la sienne avec le génie de Verlaine.

Rencontrera-t-il un éditeur ou quelque société de bibliophiles et d'iconophiles assez artiste pour réaliser cette alliance?

OCTAVE MAUS

A propos du « Mariage de Mademoiselle Beulemans » (1).

Parlerai-je de l'« âme belge » à propos du *Mariage de Mademoiselle Beulemans*, célébré, chaque soir, avec éclat, au théâtre de la Renaissance, au milieu de l'émotion joyeuse du public? Et comment n'en parlerais-je pas, encore que certains prétendent que l'âme belge n'existe point?

(1) *Les Annales politiques et littéraires* ont publié dans leur livraison du 28 août dernier cet article, qui intéressera certainement nos lecteurs par la finesse de l'observation et la sûreté du trait. Il confirme, au surplus, quant au succès remporté par la spirituelle comédie de MM. Fonson et Wicheler, les observations que nous avons consignées au lendemain de la première représentation du *Mariage de Mademoiselle Beulemans* à Paris.

Il me suffirait, pour croire à l'âme belge, que son existence fût prouvée par le savant auteur de *l'Histoire de Belgique*, par M. Henri Pirenne, cet homme d'érudition et de cœur qui, en des tableaux minutieusement reconstitués, l'a évoquée, patiente et ardente, telle, en des décors surannés, qu'elle est encore au vingtième siècle. La parole de M. Henri Pirenne suffirait à créer ma foi; mais je n'ai pas besoin de la foi, croyance à une parole autorisée, j'ai mieux que la foi, j'ai la connaissance, et presque l'évidence.

Cette âme belge, je la connais, je l'ai vue, si je puis dire; tout au moins, l'ai-je vue dans ses manifestations. Je la vois tous les jours s'affirmer par des caractères que je jugerais irrévérencieux de ne point déterminer dans les termes mêmes dont M. Edmond Picard s'est servi. M. Edmond Picard a constaté — nous l'avons constaté tous — la forte originalité de la nation belge. En psychologue pénétrant, il a recherché par quoi le Belge se caractérise: « Le Belge, a-t-il dit, est mesuré, individualiste, travailleur, associationniste; de plus, il possède une tendance à bien vivre dans le sens matériel et confortable. »

Voilà bien les qualités nationales du Belge, énoncées en termes précis. Sans doute, il n'y a rien de particulièrement original à se montrer mesuré; mais le Belge est mesuré, — pondéré, dit, avec clairvoyance, M. Paul Adam, — d'une manière à peu près constante, sur le terrain pratique, dans ses actions, car, pour ses paroles, elles sont volontiers acerbes et véhémentes dans la critique ou dans cette moquerie égalitaire, à base de bon sens, que l'argot bruxellois a dénommé la « zwanzze ».

Et, de même, le Belge ne possède pas le monopole de l'individualisme. J'ai entendu, plusieurs fois, le puissant philosophe qu'était M. Brunetière dénoncer les progrès de l'individualisme parmi ses contemporains, notamment dans les races latines. Il y reconnaissait une tendance périlleuse, nuisible au développement des peuples, une cause d'affaiblissement pour la société de demain; mais l'individualisme où M. Brunetière remarquait, avec tant de justesse, la poussée de l'égoïsme, de l'amour de soi dans le pire sens, — car il est un amour de soi légitime, — revêtait, à ses yeux, des caractères fâcheux que nous ne retrouvons pas chez le Belge. Comme le Belge est mesuré, il est individualiste avec mesure.

D'ailleurs, chez lui, l'individualisme n'est point une acquisition récente; il l'a hérité, il n'est pas devenu individualiste par réaction ou par évolution; il l'est par tradition. Il l'était bien avant 1830, bien avant Joseph II, bien avant les luttes de la période communale. Être indépendant, plus encore dans la vie privée que dans la vie politique, et, par conséquent, se suffire à soi-même, donc, n'être pas troublé dans ses affaires, inutilement vexé, voilà ce qu'il veut.

Mais, pour n'être point vexé, il faut pouvoir résister, il faut être fort, et l'on n'est fort que par l'union. Le Belge a séculairement pratiqué l'union; non pas l'union continue et toujours plus étendue, qui, enfin, aboutit à la centralisation, mais l'union imposée par la nécessité d'échapper à l'oppression. Aussi le but atteint, l'union était-elle vite dissoute pour se réformer devant le péril renaissant. Forcé de s'associer pour se défendre, pour conquérir une à une les franchises des communes, encouragé par des succès éclatants, le Belge a acquis le goût de l'association, qui est resté en lui comme une seconde nature. Il est, aujourd'hui, « associationniste ». Il s'associe pour tout, pour son intérêt et pour son plaisir, pour des revendications économiques et pour le

tir à l'arc ou le jeu de crosse. La Belgique est, par excellence, le pays des « Sociétés ». Quant à la politique des partis, elle n'a jamais tenté de combattre l'esprit d'association, ni la passion de la liberté. On peut dire qu'au contraire elle a développé la liberté.

Le Belge use de la liberté, principalement pour gagner sa vie en paix et pour jouir de la vie.

Le Belge est travailleur. Une nation de sept millions d'âmes, qui s'accroît d'environ soixante-dix mille âmes chaque année, resserrée dans un territoire de trente mille kilomètres carrés, doit travailler pour durer. En Belgique tout le monde travaille, depuis le roi — le roi Albert est un travailleur acharné — jusqu'au moindre ouvrier. Je me souviens des paroles enflammées par quoi le maître des forges de Mariemont, M. Valère Mabille, — un grand Français, mort l'an dernier, — célébrait l'admirable ouvrier belge, devant le ministre de l'industrie et du travail. Ce n'était pas un éloge obligé de harangue officielle, c'était un témoignage grave et profondément sincère, si juste, si émouvant, pour ceux qui ont sous les yeux cet ouvrier et ses œuvres. Parmi les riches, les oisifs sont rares; presque tous s'occupent. Nombreuses sont les carrières qui les sollicitent et les retiennent: armée, diplomatie, administration, art, histoire, littérature, économie sociale, fondation et surveillance de sociétés coopératives, de syndicats industriels, agricoles. Chacun apporte sa pierre à l'édifice national.

Si, après avoir gagné de l'argent, le Belge aime à en dépenser pour satisfaire son désir de vie bonne, large, hospitalière, seul un censeur renfrogné pourrait l'en blâmer. Les plus moroses se dérideraient aux repas succulents et copieux, au milieu de convives nombreux, réunis et comme associés, — dans quelle gaieté, dans quelle cordialité! Vous le savez, bières réjouissantes de la Flandre, et vous, crus incomparables de la Bourgogne, pieusement dégustés aux tables wallonnes.

Toutefois, ces qualités ne serviraient guère sans une autre qualité presque instinctive, solidement ancrée dans les profondeurs du tempérament belge: la résistance. Je cherche un autre mot. Ni la ténacité, ni moins encore l'opiniâtreté, ni même la patience, ne me satisfont. Je dirai donc: la résistance.

Le Belge est résistant. S'il est indocile à la contrainte, il sait accepter l'inévitable, mais il ne se laisse pas entamer par l'adversité. Voyez comme l'ouvrier belge résiste avec un courage simple; voyez l'ouvrier agricole flamand ou l'ouvrier charbonnier wallon. Comme il reçoit les calamités, les maladies, les accidents, le chômage, avec un fatalisme de surface, car, au fond, il ne pense qu'à chasser le malheur, cet incommode porteur de billet de logement! Comme il sait se restreindre, pâtir, attendre! Comme, la crise passée, il reprend sa vie laborieuse, naturellement, de même que, la vanne levée, le ruisseau reprend son cours!

Pourquoi ai-je rappelé ces traits du caractère belge? Est-ce parce que nous les retrouvons dans la pièce triomphante de la Renaissance? Peut-être. Quoi! Dans ce cercle étroit où s'agitent des ambitions minuscules, où tout idéal est étouffé? Mais, oui. Ah! les Beulemans ne se présentent pas sous un jour héroïque. Par bonheur, ils n'ont que faire d'être héroïques — pour le moment. S'il était nécessaire, ils se révéleraient fort capables de construire des barricades. Ils ont construit des barricades, ils y sont montés, en 1830, dans les journées de septembre, aussi sanglantes, — plus sanglantes, disait M. Edmond Picard dans une conférence récente, — que les journées de juillet, à Paris. Ceux qui s'acharnaient contre les troupes massées dans le parc

de Bruxelles, c'étaient Beulemans, Meulemeester et leurs robustes ouvriers, délaissant leurs calmes associations professionnelles; c'était, avec eux, tout un peuple exaspéré envers qui on avait dépassé la mesure.

Aujourd'hui, une paix profonde les environne. Chacun a sa tâche à remplir. Qu'a donc à faire, présentement, M. Beulemans, pour ne parler que de lui, sinon de veiller à ses affaires, de doter sa fille, de lui choisir un fiancé et de la laisser libre d'en changer si elle en préfère un autre? Eh bien! Il le fait, et fort à propos, soyons-en certains. Si nous cherchons des qualités ataviques du Belge dans le Comité et les membres de la Société mutuelle des employés et ouvriers de brasserie, installés dans une des délicieuses maisons à pignon de la Grand-Place, nous les trouverons; elles y sont, plus en puissance, comme disent les mathématiciens, qu'en exercice, mais elles y sont.

Que de fois n'ai-je pas entendu dire, lorsque les auteurs du *Mariage de Mademoiselle Beulemans* annoncèrent l'intention de faire jouer leur pièce à Paris: « Les Parisiens ne vont-ils pas se moquer beaucoup des Belges? » C'était se tromper à la fois sur les Parisiens et sur la pièce. Le langage « Beulemans » est bien connu à Paris. On dit aussi le langage « Kaekebroeck », depuis les romans où M. Léopold Courouble a analysé finement la psychologie d'une famille « du bas de la ville », la famille Kaekebroeck. Coquelin aîné ne parlait-il pas le « marollien » avec le plus pur accent de la rue Haute? Ce langage est semé, non pas précisément de « belgi-ismes », mais de « flandricismes ». Les Wallons se complaisent dans des expressions pittoresques qui n'appartiennent qu'à eux. Le langage « Beulemans », c'est, sauf exception, du flamand traduit littéralement. Il n'est, dans la bouche du grand comédien Jacque et des excellents artistes qui l'entourent, que le vêtement baroque de sentiments simples, francs, souvent exquis, au travers desquels on voit à plein l'âme, une âme honnête, énergique, tendre, et un peu puérile.

L'amour-propre des patriotes belges les plus timorés eût été rassuré, dès les premières scènes, le jour de la répétition générale à la Renaissance. Il y eut d'abord quelque surprise, puis les rires fusèrent aux mots de terroir, accumulés, concentrés, en un liebig savoureux. Lorsque vint la scène où Suzanne et le chevaleresque Albert, attendrissants de maladresse amoureuse, pressentent tout à coup leur amour, un souffle de sympathie passa soudainement dans la salle: l'âme collective de la foule venait de naître. MM. Fónson et Wicheler avaient fait ce miracle. Auteurs dramatiques, critiques, romanciers, comédiens illustres, et tout le public qui emplissait la salle jusqu'aux cintres, nous n'avions plus qu'un cœur que parfumait la petite fleur bleue.

Et le succès alla grandissant. On applaudissait jusqu'à des sourires, des intentions, des silences. Ah! le merveilleux public! On riait du langage « Beulemans »; je vous assure qu'on ne se moquait pas des Belges. Ce n'était plus du théâtre, c'était, semblait-il, la réalité même, pour ceux qui connaissaient certains milieux bruxellois.

COMTE MAXIME DE BOUSIES

Les Artistes munichoïses au Salon d'Automne.

L'exposition des Arts décoratifs munichoïses au Salon d'Automne, dont le vernissage aura lieu vendredi prochain, comprendra dix-huit salles. En voici le dénombrement:

A l'entrée, un vestibule dû à M. Karl Jäger, orné de mosaïques composées par M. Julius Diez et de sculptures de MM. Fritz Behn et George Roemer. Ce vestibule donne accès à un grand salon créé par M. Th. Veil et décoré de dessus de porte exécutés par M. L. Putz, de tableaux peints par MM. R.-M. Eichler, W. Georgii, E. Kropp et Adolf Munzer.

La Bibliothèque, qui fait suite, est l'œuvre de M. L.-P. Troost. Cette salle, ornée de peintures décoratives par M. Fritz Erler et de sculptures de MM. Th. Georgii et U. Jansen, servira de cadre à une exposition d'arts graphiques et à celle des publications illustrées exposées par les maisons d'auditions.

Vient ensuite une salle à manger dont la décoration, les objets en porcelaine et la verrerie ont été exécutés d'après les dessins de M. Adelbert Niemeyer, auquel on doit aussi l'exposition des produits de l'industrie textile, de la céramique, des ouvrages de couture, des broderies et des meubles en osier.

Par un petit vestibule orné d'une fontaine, on entre ensuite dans un boudoir exécuté d'après les dessins de M. Otto Baur; cette salle contient des travaux plastiques de MM. Daumiller, Flossmann et Roemer, et des tableaux de M. Julius Diez; un dessin original de M. Th. Heine et des gravures sur bois colorées de M. Hermann Haas.

La salle suivante figure une chambre à coucher d'après les dessins de M. Karl von Bertsch, suivie d'une salle de bain par M. Adelbert Niemeyer et d'une seconde chambre à coucher par M. Richard Riemerschmid, avec un tableau de M. Adolf Munzer.

De la salle d'exposition d'objets d'art en métal, bois, cuir, cire et de jouets, on entre dans l'exposition scolaire, installée par M. Richard Ber. Celle-ci groupe des travaux de l'École royale bavaroise des Arts décoratifs et de l'École professionnelle de la Ville de Munich.

Dans une salle spéciale, le comité s'efforcera de donner des représentations qui ont pour but une réforme du décor de la scène et de l'art dramatique; dans cette salle figureront des esquisses de décors, des figurines et des costumes du théâtre artistique munichoïse, ainsi que des figures du théâtre de marionnettes des artistes de Munich.

La salle suivante est décorée de trois verrières composées par M. Robert Engels; un salon d'après les dessins de M. Richard Berndl y est joint; celui-ci contient de l'orfèvrerie d'art et des tableaux de MM. Adolf Hengelér, Richard Pietzsch et Leo Samberger.

On pénètre ensuite dans une pièce dont l'ornementation est due à M. Paul Wenz et dans laquelle seront installés des tableaux de MM. H. von Habermann, W. Gefken, L. Herterich et T. Stadler, ainsi que divers spécimens de l'art des Médailleurs munichoïse.

Pour clore cet ensemble, une salle de musique exécutée d'après les dessins de M. Emmanuel von Seidl et décorée d'œuvres de MM. F.-A. von Kaulbach, A. von Keller, F. von Stuck, F. von Ulide et H. von Habermann.

Outre les artistes cités, prendront part à l'exposition par l'envoi de diverses œuvres, les peintres Max Kuschel et Ch. Toby, les sculpteurs C.-A. Bermann, B. Bleecker, Dull, Petzold, M^{me} Irène Georgii, B. Halbreiter et A. von Hildebrand.

LE PRIX DE LA PEINTURE

Il y a quelques années, on avait réuni dans une boutique de tableaux de la rue Laffitte un certain nombre de toiles d'un peintre mort peu auparavant. L'homme avait vécu ignoré, soutenu par quelques amitiés fidèles. On ne le connaissait guère à Paris; il ne fréquentait aucun salon; il n'exposait nulle part; il était à l'ordinaire vêtu comme un ouvrier plombier. Il avait habité le Midi et aussi les bords de l'Oise; il avait été enfermé comme fou dans un asile pendant quelque temps. Il mourut. Quelques amateurs seulement aimaient ses toiles. Il vint fort peu de monde les regarder rue Laffitte. La plupart des gens qui entrèrent par hasard dans la boutique reculèrent épouvantés. Cette peinture avait, en effet, un accent inconnu: elle était âpre, vigoureuse, bizarre. Les figures étaient violemment traitées; les paysages semblaient secoués par un grand vent. Je pense que l'on vendit fort peu de tableaux à cette exposition. Le marchand m'a dit depuis qu'il aurait pu acquérir pour dix mille francs les cinquante toiles qui étaient réunies là. Cela mettait le tableau à deux cents francs pièce.

Dix ans ont passé, dix ans seulement. Les cinquante mêmes toiles furent de nouveau réunies dans une exposition, rue Royale, cette fois-ci. Elles eurent un succès immense; tous les amateurs de Paris emplirent la salle claire; ils y vinrent et ils y revinrent; dans tous les milieux d'art on ne parla que de ces tableaux. Chacun eût voulu en posséder un.

Mais aujourd'hui les prix ont varié. Dix mille francs auraient suffi il y a peu d'années pour acheter tous ces tableaux; il n'est pas probable qu'on puisse en acquérir un seul aujourd'hui pour cette somme.

Ce sont pourtant les mêmes tableaux; ils n'ont pas changé. Hier on ne les comprenait pas, ils ne valaient rien. Aujourd'hui on les aime, ils représentent une fortune.

Telle est l'histoire des tableaux qu'a peints Vincent Van Gogh, La gloire, plus que la justice, a le pied boiteux. C'est bien à tort que dans les tableaux des académiciens on la représente avec des ailes.

CLAUDE ANET

PETITE CHRONIQUE

M. Giovanni Dattari, numismate au Caire, vient d'offrir au cabinet des médailles de la Bibliothèque royale de Belgique toutes les pièces de monnaies anciennes dont il s'était servi pour faire une démonstration au Congrès international de numismatique réuni récemment à Bruxelles. Ces pièces proviennent en grande partie des trésors exhumés dans la vallée du Nil.

Le don de M. Dattari comprend 5,200 moyens et petits bronzes, allant de Dioclétien à Constantin le Grand et ses successeurs, pour la plupart saucés d'argent et en parfait état de conservation.

Parmi ces monnaies on trouve de très nombreuses variétés de spécimens que ne possédait pas encore la collection numismatique de l'Etat et qui rehausseront singulièrement l'éclat de sa série monétaire romaine du IV^e siècle.

Le ministre des sciences et des arts a adressé, au nom du gouvernement, des remerciements à l'auteur de cet acte de générosité.

Nominations au Conservatoire de Bruxelles:

C'est M. Martin Lunssens qui succède, comme professeur d'harmonie écrite, au regretté Gustave Huberti. La classe de lecture musicale que dirigeait M. Lunssens est confiée à M. François Rasse, chef d'orchestre au théâtre de la Monnaie.

Au Conservatoire de Gand, les fonctions de professeur de violoncelle, vacantes par suite de la mort de Joseph Jacob, ont été attribuées à M. Henri Ceulemans à la suite d'un concours dont le jeune artiste anversoïis sortit vainqueur.

C'est dans la salle d'accord du Cercle artistique que sera placé le monument érigé à la mémoire de Clotilde Kleeberg-Samuel par quelques-uns de ceux qu'émut le talent délicat et expressif de l'artiste. Il se composera d'une stèle surmontée du buste de Clotilde Kleeberg et sera inauguré dans le courant d'octobre.

Le cercle d'art *l'Essaim* ouvrira vendredi prochain à l'Hôtel-de-Ville de Mons son exposition annuelle. Y prendront part, outre les membres de l'association, MM. J. Gouweloos, L. Franck et P. Mathieu, peintres, et M. P. Braecke, sculpteur.

L'affluence des demandes de places pour la représentation de *la Bohème* donnée hier avec le concours de MM. Caruso et Amato, de M^{mes} Alda et Alten a été telle qu'il a été impossible d'y satisfaire. Aussi la direction du théâtre de la Monnaie a-t-elle engagé les quatre artistes pour une seconde représentation du même spectacle. Cette représentation aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 8 h. 1/2.

Une autre soirée de gala sera donnée, sous les auspices du Comité du Commerce, vendredi prochain, avec le concours de M^{me} Edith Delys, dont la voix et le talent tragique firent une si vive impression dans *Mefistofele*, du ténor Bassi et du baryton Amato. Le programme se composera de *la Tosca*.

Enfin, le 3 octobre aura lieu la première des représentations de *Guillaume Tell* pour lesquelles MM. Kufferath et Guidé ont obtenu le concours du ténor Jaume et du baryton Noié.

Soirées de grande attraction, à peine est-il nécessaire de le dire : le galoubet l'emporte décidément sur le mérite des œuvres dans les préférences du public.

Vacances de musiciens (suite) :

Installé dans une station thermale des Vosges, à Bains-les-Bains, M. J.-Guy Ropartz corrige les épreuves de son drame lyrique *le Pays*, dont la partition paraîtra incessamment chez l'éditeur nancéen A. Dupont-Metzner. Applaudirons-nous bientôt cet ouvrage à l'Opéra-Comique ? M. Albert Carré l'a reçu. Souhaitons qu'il le mette sans retard à l'étude.

En attendant, M. Ropartz, qui pourrait reprendre pour son compte la devise expressive de Marnix : *Repos ailleurs*, travaille à une quatrième symphonie et prépare les programmes des concerts qu'il dirigera l'hiver prochain au Conservatoire de Nancy. Ceux-ci comprendront, à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort du maître, l'exécution intégrale de l'œuvre de concerts de César Franck.

Après un séjour dans l'Île-de-France, aux environs de Senlis où il a coutume de fixer sa résidence chaque été, M. Gabriel Grovlez termine à Londres ses vacances. Il en rapportera un poème symphonique, *la Vengeance des Fleurs*, composé d'après une ballade de Freiligrath, une mélodie pour chant et orchestre sur le *Madrigal lyrique* d'Henri de Régnier et des pièces pour

piano qui refléteront les impressions très vives qu'ont suscitées en lui les aspects de la métropole.

A son retour à Paris, M. Grovlez, qui s'affirma l'an dernier excellent chef d'orchestre à l'Opéra de Lisbonne, prendra la direction de l'orchestre du Théâtre des Arts, où M. Jacques Rouché, directeur de la *Grande Revue*, prépare, nous l'avons dit, une saison d'un exceptionnel intérêt.

M. Albert Dupuis n'a pas quitté Verviers, et la période de des vacances, loin d'affaiblir son ardeur au travail, a redoublé celle-ci en lui donnant le loisir de s'exercer plus librement. « Je ne puis passer une heure sans me laisser aller à la rage d'écrire, nous dit-il. Il me semble lorsque j'ai terminé une chose que rien n'est encore commencé. »

Le compositeur de *Jean Michel* et de *Martille* met la dernière main à un conte lyrique en trois actes et quatre tableaux, la *Chanson d'Halewyn*, dont le poème est de M. Lucien Solvay, et qu'il espère voir accueillir l'hiver prochain au théâtre de la Monnaie, où furent représentés d'une façon si parfaite ses deux premiers ouvrages. Une autre partition est ébauchée : *Mihien d'Avène*, texte de M. Gabriel Nigond d'après le roman de M. Maurice des Ombiaux.

Et ce n'est pas tout, M. Albert Dupuis vient de terminer une *Suite burlesque* pour orchestre que M. Eugène Ysaÿe « toujours charitablement quand il s'agit d'une œuvre d'auteur belge, ajoute modestement le compositeur, a bien voulu inscrire il y a quelques jours au programme de ses prochains concerts. »

Le Théâtre royal de Liège reprendra au cours de l'hiver *Fidélaine*, le conte lyrique de M. Dupuis qu'il monta avec succès l'an dernier, et auquel l'auteur se propose d'apporter quelques modifications.

De Paris :

Une importante exposition de dessins de Rodin s'ouvrira le 17 octobre dans l'hôtel du *Gil Blas*, 30 rue Louis-le-Grand.

Un festival Beethoven-Saint-Saëns aura lieu le 20 octobre, en matinée, au théâtre Sarah Bernhardt, sous la direction de M. F. Le Borne et avec le concours de MM. Camille Saint-Saëns, Eugène Ysaÿe et Joseph Hilmann.

VILLEGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

À l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement de LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50. Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs. Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT)

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grottesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudel et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de **L'ART MODERNE**

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination**.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

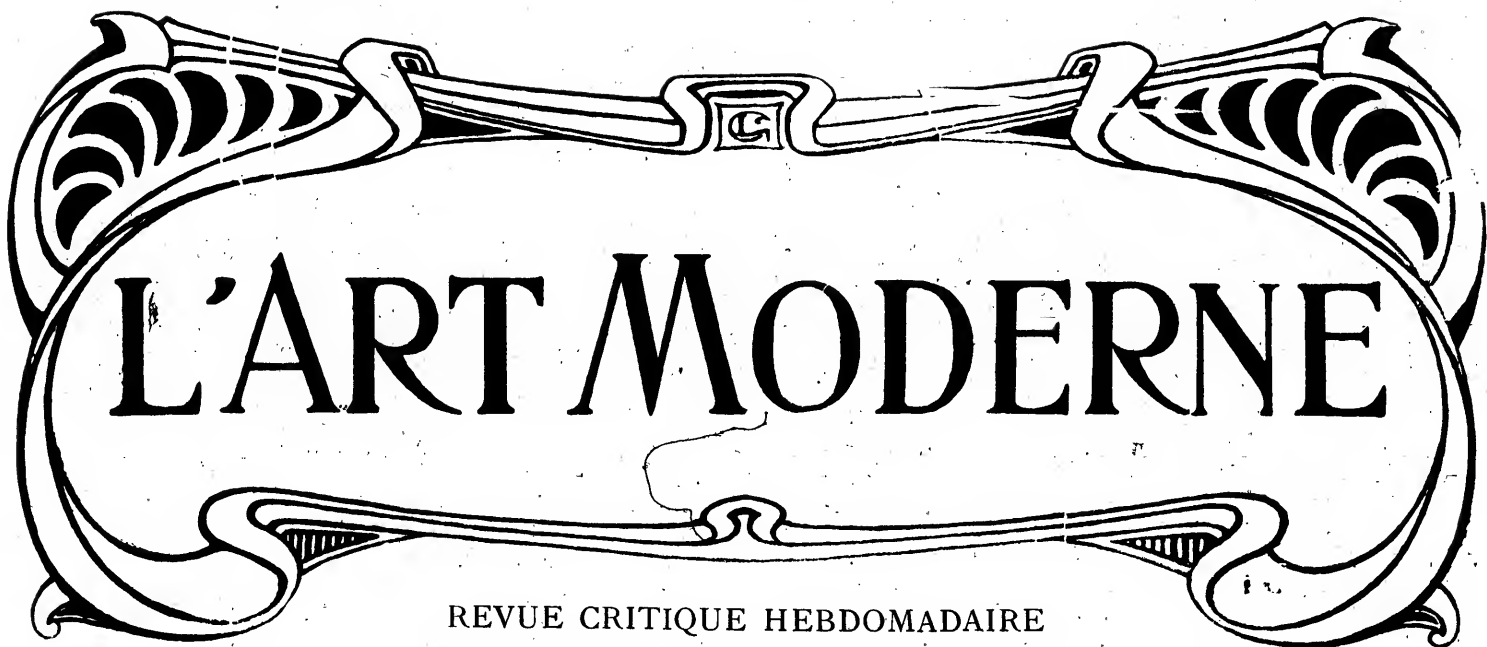
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Octobre



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Vers libre (GUSTAVE KAHN). — Dandysme (FRANCIS DE MIOMANDRÉ). — Opinions d'artistes sur la musique italienne moderne (GABRIEL FAURÉ, VINCENT D'INDY, ALFRED BRUNEAU, CLAUDE DEBUSSY, PAUL DUKAS). — Sur l'art décoratif. — Nécrologie : *Marcel Chabrier*. — Petite Chronique.

LE VERS LIBRE ⁽¹⁾

Si une enquête sur le vers libre ne m'intéressait d'une façon aussi personnelle et particulière, je n'hésiterais pas à constater qu'en dehors de la question de beauté des œuvres produites, l'instauration du vers libre dans la poésie française fut de première importance.

A première vue, certes, il semble que ce qui dans la question du vers libre doit le plus compter, c'est la beauté des poésies en vers libres. En y réfléchissant mieux, c'est non point un détail, mais un fait corollaire et de seconde valeur. Le principal fut que le vers libre rompit une routine quasi-séculaire.

Il est exact, quoique cela puisse paraître invraisemblable encore à certaines personnes et non d'intelligence médiocre ni de talent restreint, qu'en un pays

(1) Réponse de M. Gustave Kahn, qui fut l'initiateur du vers libre, à l'enquête ouverte par le poète F.-T. Marinetti, directeur de *Poesia*, la plus littéraire des revues italiennes.

de criticisme comme la France, il fallait que l'instrument de la poésie fût modifié. Songez que chez ce peuple qui a aboli la royauté, l'oligarchie, qui a touché à la propriété, à la liturgie, aux lois anciennes de la famille, où tant de bons esprits se sont émancipés des lois religieuses, où l'audace philosophique est grandie, où la franchise morale met en question toute la vieille éthique, où de nouveaux rapports sociaux sont étudiés avec netteté, il n'y avait qu'une idole fixe, absolue, universellement vénérée : l'alexandrin.

Pourquoi?

Parce que l'alexandrin était une tranquille moyenne tirée parmi tant d'autres modèles de rythmes de la tradition médiévale.

Une des raisons de son succès fut de plaire à certains des poètes de la Pléiade pour sa ressemblance scripturaire et typographique avec l'hexamètre latin. Puis vint Boileau et alors, comme le dit Banville à propos de Malherbe, « la poésie s'en alla ».

Évidemment le rythme alexandrin, pour arbitrairement qu'il fût choisi, n'en fut pas moins l'instrument excellent des poètes classiques. Sa monotonie naturelle s'accroît lorsqu'il touche aux mains des moindres poètes et c'était bien la prose la plus ordinaire, mal accentuée de sonorités insignifiantes, lorsque le romantisme vint lui reconstituer une riche et noble harmonie à laquelle les génies divers de Hugo, de Lamartine, de Vigny, de Gautier et de Leconte de Lisle donnèrent de la variété.

Mais déjà Banville s'en fatigue. Banville s'évade sans cesse dans les petits rythmes. Les poètes parnassiens

qui jouent de la gloire de Banville et de ses arguments (ne les écoutons pas, ils sont dans la question plus orfèvres que M. Josse, mais en un métal qui n'est pas toujours sans alliage) affectent tout à fait d'oublier que Banville, dans son traité de poésie française, regrette que Victor Hugo pendant qu'il était en train de renouveler le vocabulaire surtout et le rythme, moins vigoureusement, n'ait pas cru devoir pousser plus loin ses conquêtes.

Banville en demeure à souhaiter et à regretter; peut-être d'ailleurs l'admirable poète, lorsqu'il perçut la lassitude de son instrument et qu'il laissa un instant entrevoir qu'il ne le jugeait plus assez souple, était-il déjà trop absorbé dans son magnifique labeur de conteur et de poète dramatique?... Puis le bonheur littéraire, le succès ne lui souriait peut-être point assez pour qu'il tentât une aussi grosse partie. Mais déjà Baudelaire hésite devant l'alexandrin. Il s'en sert magnifiquement, mais comme quelqu'un qui en doute, le trouve instable et peu sûr. Dans ses *Fleurs du Mal* il lui donne (devenu très difficile en matière d'harmonie) une solidité, un entraînement, une couleur jusqu'à lui inconnue; mais il chante autre chose. Qu'on se souvienne de la préface des *Poèmes en prose*. Il y note sa recherche d'une forme plus fluide et plus musicale que le vers.

A noter aussi au cours du XIX^e siècle français l'éloignement qu'expriment pour la forme poétique quelques-uns des plus grands découvreurs d'images, des plus grands poètes de la France: Chateaubriand, Flaubert, Gérard de Nerval qui s'en servit si peu. Le plus beau poème français, une fois ceux d'Hugo comptés, de la fin du XIX^e siècle français, est en prose: c'est *la Tentation de saint Antoine*.

Le Parnasse n'avait suivi ni avec fréquence ni avec bonheur l'enseignement de Banville sur les petits rythmes; d'un autre côté, s'il a souvent négligé la plus heureuse et la plus saine des lois de Banville, la prohibition de l'inversion, il avait compliqué les puérilités des exigences prosodiques.

Peut-être (mais ceci est une autre question) faut-il admettre qu'aucun des poètes parnassiens n'apporta ni à l'élite ni à la foule une satisfaction idéologique complète qui eût protégé la rythmique? Le fait est que les premiers vers-libristes trouvèrent, parmi les jeunes gens qui faisaient des vers, plus qu'un chaleureux accueil; une adhésion, et ce fait seul suffirait à indiquer qu'une fois la révolution rythmique esquissée, son utilité paraît évidente.

On dépasse donc les limites de l'alexandrin.

Pourquoi donc pas?

Les traditionnistes déclaraient que l'alexandrin posait les bornes de la respiration française, mais l'on trouva justement qu'il est possible de prononcer très bien des vers de quinze pieds, coupés en ternaire. Les strophes

avaient toujours l'aspect régulier de quatre ou huit versiculetés qui se suivent; parfois on intercalait de petits versiculetés et des grands, en alternant des vers de douze pieds et de six.

On fit des strophes plus libres, plus musicales, où l'arabesque de la pensée se suivit mieux. Le Parnasse ne fut point sans faire quelques concessions; il déclara que la césure n'était pas une césure mais un temps fort qui pouvait se marquer à n'importe quel point du vers.

Les jeunes gens qui hésitaient à se fier au vers libre trouvèrent mieux (sans satisfaire absolument le Parnasse ni les vers-libristes) et s'arrêtèrent à un vers libéré qui est le vers romantique (celui de Musset ou de Lamartine) avec de la fantaisie dans le jeu des rimes. Mais cela ce n'était que faire tomber l'apport rythmique du Parnasse et un indice de réaction néo-classique.

Le vers libre est autre chose, car il modifie l'unité du vers.

A la cadence il substitue le chant. (Quand un vers libre ne chante pas, il a tort).

Le plus clairvoyant ennemi du vers libre, Sully-Prudhomme, a trouvé une objection juste. Il nous dit que c'est depuis un siècle à peine que la poésie lyrique est devenue personnelle et passionnelle (à son gré elle l'est trop). Et il se demande si les formules nouvelles (même la romantique) pourraient convenir à la poésie didactique, qui, à son gré, est de la poésie.

Mais cette objection nous devient un argument si l'on songe que toute l'évolution poétique a consisté, avec raison, depuis le romantisme et surtout depuis Edgard Poe, à réduire l'emploi de la poésie à la transcription de ce qui est susceptible de poésie.

Evidemment Sully-Prudhomme a cent fois raison de demander pour la poésie didactique une forme aussi régulière que possible, qu'à force d'être d'une cadence simple elle en devienne mnémotechnique. Mais nous ne voulons pas faire de poésie mnémotechnique.

Sully-Prudhomme a raison autant que les auteurs du célèbre *Jardin des Racines grecques*; mais il prouve que nous avons raison aussi en déclarant que la cadence uniforme a une utilité mnémotechnique qu'on a tort de vouloir étendre à des poèmes dramatiques, lyriques ou élégiaques.

Parallèlement à la question rythmique, le symbolisme eut des ambitions idéologiques élevées, qui pourraient être englobées en cette phrase brève: « Donner avec plus d'intimité qu'auparavant toute la vie physique, intellectuelle de l'homme et y ajouter une étude de l'inconscient qui se passe en lui — certains ajouteraient: et du mystère qui le baigne ».

Mais le symbolisme et le vers libre, pour être connexes, ne sont point inséparables.

Ils sont connexes parce que contemporains et même coexistants chez certains écrivains.

Le vers libre est d'une portée plus générale, car un réaliste peut fort bien (ainsi Jammes) se servir du vers libre pour transcrire des sensations ou idées.

D'un autre côté, un symboliste peut être surtout un prosateur, ainsi un des promoteurs du mouvement, Paul Adam.

(La fin prochainement.)

GUSTAVE KAHN

DANDYSME

La question du dandysme est toujours d'actualité. Dans son livre : *De l'Art, de l'Élégance, de la Charité* (1), M. André de Fouquières à son tour aborde ce sujet sur lequel on s'est tant disputé et, ma foi, il a beau en parler très simplement, sans essayer de phrases pompeuses ou de paradoxes impertinents, il en dit des choses fort justes (peut-être même à cause de cela).

Le dandysme, pour ceux qui en soutiennent la théorie, est un dogme inattaquable, indiscutable même. On le proclame, et c'est tout. Comme il est indéfinissable, on a beau jeu pour ne pas l'expliquer, pour mépriser ceux qui voudraient le comprendre.

Pourtant, lorsqu'on l'étudie, comme un simple phénomène historique, il ne reste plus grand'chose à admirer.

Qu'est-ce donc que le dandysme? M. de Fouquières remarque qu'il y en eut deux : le dandysme pratique ou vestimentaire et le dandysme théorique ou littéraire. Mais tout de même, pour qu'il y eût un dandysme littéraire ou, si vous voulez, une littérature du dandysme, il fallait d'abord un vrai dandysme, un dandysme pratiqué par quelqu'un, ce quelqu'un fût-il seul. Or, il fut seul, en effet. Car si des milliers d'hommes, dont quelques-uns célèbres, ont essayé de devenir dandies, ils savaient d'avance qu'ils n'y parviendraient point et que Buck Brummell était à tout jamais l'unique vrai dandy du monde.

Le dandysme est tout entier où est Brummell, comme Rome se trouve où l'Empereur se trouve. Il le crée, le transforme, le transporte avec lui. Connaître Brummell, c'est connaître le Dandysme.

Or Brummell était un homme qui savait admirablement s'habiller, et qui savait surtout s'habiller simplement. Mais il ne fut pas le seul; et son prestige, n'en déplaît à ses panégyristes, n'est pas venu du tout de son art, mais de la façon dont il le fit valoir.

De même qu'en France, où tout le monde est spirituel, on admire surtout l'homme d'esprit, — c'est-à-dire celui qui a plus d'esprit encore que tous les autres, — en Angleterre, où tout le monde a plus ou moins le tour d'esprit humoristique, ce qu'on prise surtout c'est l'homme dont l'humour est plus violent que celui des autres. Or, si la finesse chez nous est le levain de l'esprit, chez les Anglais le sel de l'humour, c'est l'insolence. Et non pas l'impertinence. Mais l'insolence, la grossièreté la plus forte. Et plus elle sera forte, plus elle aura d'autorité.

Brummell, qui fut insolent jusqu'à la grossièreté, jusqu'à la mullerie, qui n'eut jamais, de toute sa vie, un seul mouvement

(1) ANDRÉ DE FOUQUIÈRES : *De l'Art, de l'Élégance, de la Charité*. Paris, chez Fontemoine.

du cœur, qui fut ingrat, sec, égoïste, féroce, devait étonner ce peuple que rien n'étonne. Les premiers temps, il lui fallut une certaine audace, car si le bluff ne prenait pas, quelle déconfiture pour ce roturier sans ressources réelles ! Mais il avait une si foncière insensibilité qu'il ne pouvait commettre une seule faiblesse, une seule erreur. Le rôle était tenu avec d'autant plus de perfection que l'acteur n'avait qu'à se laisser aller à ses mouvements naturels. Après, le premier noyau d'admirateurs formé, il n'y a plus qu'à regarder rouler, chaque jour plus énorme, la boule de neige du succès.

Le dandysme n'aurait donc été qu'une façon nouvelle d'appeler l'art de s'habiller avec goût si Brummell n'y avait ajouté cet humour à la fois flegmatique et agressif qui le caractérise si nettement.

On demeure stupéfait devant les *mots* de Brummell. Non seulement ils n'ont rien de gentilhomme, ni même de *gentleman*, mais ils n'ont rien non plus de naturel. Ce sont des boutades de palefrenier arrivé qui a peur d'être remis à sa place s'il ne force pas la note, et qui singe grossièrement l'impertinence du grand seigneur. Un voyou de Paris qui insulte un cocher de fiacre a mille fois de plus de légèreté et de grâce.

Comment un homme comme Byron, qui eut toutes les séductions physiques et morales, qui fut un don Juan, un grand poète, un cœur merveilleux et un héros, put-il être ébloui par ce fantôme prétentieux ? Je ne me l'explique que par une de ces mystérieuses erreurs, d'origine magnétique, que Shakespeare a transposées de si radieuse manière dans *le Songe d'une nuit d'été* dans l'épisode de Titania et Bottom.

Les contemporains, et même leurs successeurs, furent très excusables de partager l'erreur d'un grand homme, mais comment des Français du *xx^{me}* siècle seraient-ils encore les dupes de Brummell ? Il vaut tout de même mieux être les dupes de d'Orsay.

Seulement, je l'avoue, pour un arriviste vulgaire, il est bien séduisant d'être dandy, parce que c'est très facile, très à sa portée. Les attitudes sont les mêmes. Tandis que pour être, mettons un « lion », il faut autrement de souplesse, il faut ne craindre aucune attitude ni aucune situation, parce qu'on sait qu'on sera toujours *de plain-pied*, il faut de la grâce, du charme, il faut (et je crois bien que voilà le nœud de la question) du désintéressement.

Le lion songe à plaire. Le dandy songe à étonner. Ma foi, vivent les lions !

FRANÇOIS DE MIOMANDRE

Opinions d'artistes sur la musique italienne moderne

Au moment où les médiocres produits de l'École italienne d'aujourd'hui détournent, à Bruxelles comme à Paris, le goût public des œuvres musicales sérieuses, il n'est pas inutile de faire connaître l'opinion de quelques artistes qui, tout récemment, furent interrogés par les compositeurs « véristes ». Parmi eux, nous nous bornons à citer cinq musiciens, de tendances différentes, mais tous de premier plan.

M. Gabriel FAURÉ

Directeur du Conservatoire de Paris

« Vous voulez que je vous dise mon horreur pour cette musique ? Ma situation devrait m'en empêcher, je ne puis me contenir.

Les véristes italiens recherchent l'effet brutal. Ils font passer des choses effroyables dans un espace de temps aussi court que possible. Ils tiennent le public haletant en lui montrant un sombre fait-divers qui le captive, croyez-le bien, beaucoup plus que la musique, et qui serait plus à sa place à l'Ambigu qu'à l'Opéra ou l'Opéra-Comique. Et puis, quelle influence néfaste pour nos compositeurs ! Quelle école déplorable pour nos chanteurs ! Quelle désorganisation pour nos orchestres ! Ces brutalités, ces élans de mauvais aloi, ces heurts antimusicaux déroutent les exécutants, leur enlèvent le goût de la belle exécution large, posée, soignée, et après, quand il faut jouer du Mozart... on ne peut plus.

Le public aime cela ? Eh bien, il faut déplorer qu'un directeur soit obligé de jouer des œuvres de ce genre pour faire des recettes. Et puis enfin, malgré tout, on leur fait vraiment la part trop belle ! Pendant qu'elles accaparent nos théâtres, on ne joue pas de vrais musiciens comme Magnard, de Bréville et beaucoup d'autres pleins de talent.

Si on veut satisfaire le public, j'aimerais cent fois mieux qu'on joue du Auber ou du Hérold. Leurs œuvres représentent une époque où l'on visait à l'effet, mais on y trouve un joli sentiment et elles sont toujours musicales. Ah ! comme les véristes sont loin de Verdi ! Il a traduit son âme d'Italien en véritable musicien, et des œuvres comme *Aida* et *Falstaff* sont dignes de la plus grande admiration, tandis que la médiocre *Vie de Bohème*, *Cavalleria Rusticana* et, enfin, ce qu'il y a de pire, *Zaza* et surtout *Paillasse* provoquent l'indignation de tous ceux qui de près ou de loin touchent à la musique. »

M. Vincent D'INDY

Directeur de la « Schola Cantorum »

« Les véristes ignorent tout de la musique, ils ne savent pas ce que c'est que la composition, et, y compris Mascagni qui a évidemment une nature et un certain sens du drame, ce sont de mauvais amateurs dont les productions sont de pures ignominies.

Les deux coupables en l'espèce sont les éditeurs Ricordi et Sonzogno qui font la loi en Italie. Comme ils détiennent ce que l'on pourrait appeler le *marché musical*, ils façonnent les compositeurs à leurs idées et imposent leur genre, qui part d'un point de vue uniquement commercial. Ne croyez pas que l'École vériste soit l'expression de toute la musique moderne en Italie. Il y a de vrais artistes, de vrais musiciens, seulement il leur est impossible de se faire connaître. Il faut faire du vérisme pour être joué, et un éditeur qui essaierait de lutter serait étouffé immédiatement par les deux toutes-puissances de Milan.

Verdi, avec une énergie et une force incomparables, avait merveilleusement évolué vers le grand drame, la déclamation et l'orchestration, il a abouti à *Othello* et à *Falstaff*, qui est une merveille. Le vérisme a eu peut-être son point de départ dans cette même recherche, mais il eût fallu que, ainsi que leur grand ancêtre, les Puccini, Giordano et autres soient d'abord des musiciens, et comme il n'en est rien, ils sont arrivés à tout ce qu'il y a de trivial et de vulgaire. S'ils ambitionnent une gloire, on peut leur accorder celle de gagner de l'argent, c'est la seule qu'ils méritent. »

M. Alfred BRUNEAU

« Non, je n'aime pas la musique italienne moderne : elle est vulgaire, grossière et ne vise uniquement qu'à l'effet facile. Les sujets sur lesquels elle est écrite sont de peu intéressants faits-

divers. Son succès auprès du public n'a rien d'alarmant, ni rien qui puisse surprendre. Je suis convaincu qu'une œuvre véritablement nouvelle et originale aura rarement du succès dès son apparition, et je suis convaincu aussi qu'une œuvre banale, commune, aux effets faciles, et qui ne sort pas de ce que le public a l'habitude d'entendre, aura beaucoup de succès.

Le temps est là qui remet les choses en place. Regardez ce qui s'est passé depuis cinquante ans. Où sont-elles les œuvres qui provoquèrent l'engouement du public, et regardez quelle place occupent celles qui furent honnies et conspuées. C'est pour cela que le succès de la musique vériste n'a rien qui puisse m'effrayer. Est-ce que Wagner, Franck et Berlioz n'ont pas leur place aujourd'hui ? Oui, eh bien ! voyez ce qui reste de ceux qui, de leur vivant, étaient les triomphateurs. »

M. Claude DEBUSSY

« La musique italienne moderne ? Pourquoi en parler ? C'est lui donner de l'importance. Or, elle n'en a aucune au point de vue artistique. Le gros public se complait dans les œuvres de mauvais goût. Il y en a eu de tout temps, elles répondent à un besoin et, on aura beau faire, rien ne l'empêchera. S'il en est arraché parfois, le public y retournera vite.

Les Italiens connaissent admirablement ce besoin, et ils en profitent... Je ne crois pas à leur mauvaise influence ! Chaque artiste fait ce qu'il peut, il fait l'œuvre pour laquelle il était destiné ; ceux qui la subissent en auraient subi une autre de la même valeur à une autre époque. Du moment qu'ils sont attirés par le médiocre, c'est qu'ils sont médiocres eux-mêmes. Quant aux belles œuvres, elles s'imposeront par leurs propres moyens, et ce n'est pas le gros public qui compte en cette matière, car il n'y connaît rien. »

M. Paul DUKAS

« La musique vériste tire ses origines de la *Favorite*, la *Juive* et *Mignon*. Elle est accommodée à une autre sauce, mais, au fond, c'est la même chose. Donizetti et Leoncavallo sont des amants de cœur. C'est de la musique de café adaptée à des pièces qui ont déjà du succès et qui portent sur la foule par leur fausse sentimentalité et leurs effets violents. N'importe qui aurait pu faire de la musique sur la *Tosca* avec tout autant de bonheur.

Le public aime du reste énormément le théâtre de faits-divers. Prenez un sujet répondant à ce goût, mettez-y quelques trémolos, du bruit, deux ou trois airs faciles à retenir et qu'on chantonne à la sortie, et vous êtes sûr du triomphe. Le succès de l'école vériste a la même valeur que celui des chromos bariolés que l'on vend dans les bazars. Il y a certainement en Italie un véritable mouvement musical qui est tout autre, seulement il est étouffé et noyé par les horreurs qui ont nom *Paillasse*, *Zaza*, *Cavalleria Rusticana* et la *Vie de Bohème*. Comme tout cela est loin de *Falstaff* et d'*Aida* ! Si Verdi revenait, il ne serait pas fier de ses descendants. »

VIE ET LUMIÈRE

Arborant avec une crâne et belle jeunesse son optimiste devise, le cercle *Vie et Lumière* inaugure son deuxième lustre. A la veille de l'hiver, cette exposition ruisselante de clarté nous console un peu des jours ténébreux d'où nous sortons à peine ;

venue quelques mois plus tôt, elle eût à coup sûr été l'une des rares et réconfortantes surprises de l'été bruxellois...

Digne en tous points des précédents, le VI^e Salon de *Vie et Lumière* groupe, cette fois encore, des talents hardis, inlassablement sollicités par toutes les conceptions nouvelles qui se font jour, et s'efforçant d'apporter une note personnelle et sonore dans l'évolution d'art qui se poursuit avec une si lumineuse activité. Ah ! certes, tous ces travailleurs ne sont pas des pionniers ; leurs efforts, tout modestes qu'ils soient, sont cependant faits pour nous plaire, ils nous dédommagent de cette routinière paresse où croupissent encore tant de peintres prétendument jeunes, qui, sous prétexte de demeurer fidèles aux voix de l'atavisme, négligent de contrôler leur propre sensibilité, ne se soucient guère de l'évolution, et encomrent chaque année le marché artistique de leurs obscures élucubrations. Et que d'heureuses surprises parmi tant de tâtonnements suggestifs !

Ce qui frappe avant tout, lorsqu'on considère cette exposition, c'est le progrès qui s'accuse chez la plupart des peintres dont les noms s'inscrivent au bas des nombreuses œuvres exposées. Comme, chaque année, le Cercle nous convie à visiter le travail des mêmes peintres, on ne peut s'empêcher d'admirer leur infatigable activité, leur gaillarde belle humeur et franchise d'allure d'hommes qui voient clairement le but et n'épargnent aucune hardiesse pour y atteindre.

On pourrait peut-être s'étonner de voir la plupart de ces peintres négliger l'étude de la figure humaine pour se consacrer exclusivement au paysage. La lumière éveille dans les traits du visage, dans l'attitude du corps, des notes variées à l'infini. Mais, sans vouloir prendre parti pour l'un ou l'autre sujet d'inspiration, et si l'on ne considère que l'art du peintre qui peut se manifester avec une égale profondeur dans la figure ou dans le paysage, on trouve ici large matière à se réjouir. Voici l'un des plus prestigieux symphonistes de la couleur que possède la jeune école, Georges Lemmen. J'ai dit souvent ici l'admiration que je professe pour cet artiste subtil. Pas une nouvelle exposition qui ne le révèle sous un jour plus séducteur. L'évolution de son talent se poursuit, avec une puissance prodigieuse. A une plus chaude et sans cesse plus vibrante harmonie des tons, il joint cette fois une concision dans la forme qui indique chez lui de nouvelles et hautes préoccupations d'art. Le *Nu à la colombe*, qu'il expose ici, est l'une des plus superbes choses que l'on ait vues depuis Renoir. Tout naturellement on se trouve conduit, après cela, devant des paysages divinement troublants de Willy Schlobach. Le peintre des *Génévriers*, lui aussi, dépasse les réalités, se crée une atmosphère et hausse le paysage, comme Lemmen la figure ou les objets dont elle s'entoure, au niveau de sa vision émerveillée de dominer. Rien de plus irréel que ces pages où mille chatoyances s'allient en sourdine ; les arbres ont des frondaisons merveilleuses dans la lumière bleue dont ils s'entourent. Et cependant c'est émouvant et éternellement vrai, comme un poème de Charles Van Lerberghe. On se plaît à situer dans ce décor édénique telle lumineuse figure de la *Chanson d'Ève*.

Puis, soudain, l'attention est requise par une vision toute proche du sol. Edmond Verstraeten, non moins préoccupé de poétiser, mais plus viril, plus vigoureux sans ignorer aucune des nuances dont l'atmosphère fait chatoyer le paysage, manifeste une sensibilité de panthéiste, épris à la fois des aspects les plus radieux et les plus mélancoliques de la nature. Nul, parmi les

peintres de la nouvelle génération, ne sait comme lui mêler aux purs rayonnements de la lumière certaines notes d'une gravité atténuée, mais assez sensibles cependant pour provoquer une émotion qui nous saisit et nous remue délicieusement. Dans ses plus clairs paysages, et notamment dans son triptyque remarquable : *Heures lumineuses*, on sent toujours quelque chose qui fait déjà pressentir la mélancolie des crépuscules.

L'étude d'autres œuvres, de sérieux mérite, aiderait sans doute à entretenir la pure et totale impression d'art que procurent les œuvres de Lemmen, de Schlobach et de Verstraeten. Mais il m'a semblé qu'en m'arrêtant cette fois à ces trois noms, je résumais les tendances de toute une génération avide de travail et pénétrée d'idées claires et élevées.

FRANZ HELLENS

SUR L'ART DÉCORATIF

Parmi les communications qui nous ont été adressées à la suite de la publication des *Propos sur l'art décoratif moderne* de M. Octave Maus (1), ce fragment d'une lettre de M. E. Pottier mérite d'être cité pour la clarté avec laquelle il résume l'opinion qui fut exprimée dans cet article :

« Trop de gens, en comparant l'art décoratif des étrangers à leur, veulent y retrouver les choses qui satisfont leur propre goût. La vérité est, au contraire, dans la pluralité des arts décoratifs, chacun s'appropriant aux mœurs et au tempérament de chaque nation. La vraie plaie de l'art, c'est l'imitation, le pastiche, qui tue toute initiative. Même dans un seul pays il y a place pour plusieurs arts, et celui de Marseille ne devrait pas ressembler à celui de Lille. Je me moque des Français qui, en voyant les meubles allemands de l'Exposition de Bruxelles, critiquent leur aspect un peu lourd et massif. Et je me moquerais autant d'un Allemand qui, à l'aspect d'un joli éventail du XVIII^e siècle, reproverait la frivolité française. Ces idées, que le simple bon sens devrait généraliser, sont encore absolument méconnues. »

NÉCROLOGIE

Marcel Chabrier.

Les lettrés ont appris avec un profond regret la mort d'un jeune écrivain français que ses dons d'observation et d'humour avaient signalé à l'attention et qui paraissait appelé à un avenir brillant. Avec la collaboration d'un de ses amis, M. Eugène Legrand, Marcel Chabrier (neveu, croyons-nous, du compositeur de *Gwendoline*) avait publié des romans, des nouvelles, dont plusieurs — nous citerons particulièrement *Mangwa*, *l'Amoureuse imprévue*, *la Journée d'Arles*, — avaient fait élogieusement apprécier leur signature collective : Legrand-Chabrier.

Nombreuses sont les pages de critique et les contes, signés des mêmes auteurs, que publièrent *Antée*, *l'Ermitage*, *la Phalange*, *le Mercure de France*, etc.

Marcel Chabrier a succombé à Ypres, où il terminait avec son collaborateur un recueil de nouvelles.

ERRATUM

Notre article nécrologique sur Emmanuel Frémiet (2) a erronément attribué au maître défunt la *Jeanne d'Arc* qui décore, à Paris, le terre-plein de l'église Saint-Augustin. Cette statue est de Paul Dubois. Frémiet exécuta celle de la place des Pyramides, dont il fit deux répliques qui diffèrent sensiblement l'une de l'autre.

(1) Voir *l'Art moderne* du 18 septembre dernier.

(2) Voir *l'Art moderne* de la même date.

PETITE CHRONIQUE

La Société royale des Aquarellistes vient d'offrir à la princesse Clémentine, à l'occasion de son prochain mariage, un album contenant une aquarelle de chacun des membres de la société. La couverture de cet album est l'œuvre de M^{lle} Magdeleine Cassiers, fille du président des Aquarellistes.

Le grand prix de Rome pour la peinture a été décerné à M. Jean Colin, de Bruxelles, qui concourait pour la première fois. Des mentions honorables ont été attribuées à MM. Emile Vermeersch, de Bruges, élèves de l'Académie royale de Bruxelles, et Louis Buisseret, élève des académies de Mons et de Bruxelles.

Les 8, 9, 10, 11 et 12 octobre, l'Institut international d'art public se réunira au Palais du Cinquantenaire.

Ce quatrième congrès fera suite aux congrès internationaux de Bruxelles (1898), Paris (1900), Liège (1905).

Les résolutions votées par le troisième congrès constituent le programme de l'Institut international d'art public. Le quatrième congrès, qui a essentiellement pour but la mise en vigueur de ce programme, est accompagné d'une exposition documentaire internationale groupant des exemples relatifs aux conditions et aux moyens d'exécution.

Le questionnaire du quatrième congrès, comme l'exposition documentaire, est basé sur le principe des traditions nationales, dans l'ordre adopté pour la propagande de l'art public, en trois groupements de sujets : sauvegarde des sites et des patrimoines d'art, évolution artistique, culture esthétique.

Le *Soir* organise un concours de contes, nouvelles, poésies, doté de mille francs de prix. Le numéro de Noël du *Soir* publiera les œuvres primées. Le jury se compose de MM. Dumont-Wilden, Paul André, Georges Rency, A. Houvez et A. de Rudder. Pour avoir le programme du concours, il suffit d'écrire à M. A. de Rudder, critique dramatique du *Soir*, 23, place de Louvain, à Bruxelles.

Le théâtre de la Monnaie est tout aux répétitions d'*Ivan-le-Terrible*, le drame lyrique de M. R. Gunsbourg, qui passera dans le courant d'octobre. On a distribué aux artistes les rôles de *la Glu*, de MM. H. Cain et Gabriel Dupont, d'après Jean Richepin.

Ivan-le-Terrible sera interprété par MM. Bourbon, Girod, de Cléry, Billot, Dua, Lheureux, M^{mes} B. Lamarre et Beaumont; *la Glu*, par MM. Saldon, de Cléry, La Taste, Caisso, Dognies; M^{mes} Béral, Claire, Friché, Callemien, Montfort et Gianini.

EXPOSITION DE BRUXELLES. — Ce sera assurément une solennité inusitée que le concert qui sera donné aujourd'hui-dimanche, sur la grande terrasse de l'exposition, par les musiques de la garnison réunies, sous la direction de M. Lecail, l'artiste très distingué qui dirige la musique des grenadiers.

Reprendre depuis 1282 les thèmes les plus caractéristiques des fanfares, des marches de tambours, de fifres et de timbales, les morceaux célèbres pour orchestre qui forment une suite du plus haut intérêt de la musique militaire en Allemagne et dans les pays du Nord, en Angleterre et en France, c'était réaliser un ensemble qui présentait de grandes difficultés de mise au point, mais dont le goût et l'habileté de M. Lecail ont eu raison.

Nos excellentes musiques militaires, dont chacune a une réputation établie, constituent un ensemble de premier ordre et le public éprouvera un plaisir extrême à entendre ces thèmes ressassés si bien l'esprit et le caractère de leur époque et de leur peuple, rudes et sauvages, épiques et enthousiastes, étranges ou charmants, dont les compositeurs portent souvent des noms illustres comme Lulli, Beethoven, Gluck, Cherubini, Weber, Meyerbeer, sans compter l'empereur Guillaume II, dont on exécutera l'*Hymne à Aegir*.

INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES MUSICALES ET DRAMATIQUES D'IXELLES. — La réouverture des cours a eu lieu hier. Le programme d'études comprend l'enseignement général, la théorie et

la technique, la musique vocale et instrumentale, l'art oratoire et dramatique, la littérature et l'esthétique, la plastique rythmique d'après la méthode Dalcroze.

La première section n'est accessible qu'aux petites filles et aux jeunes filles; les autres comportent des cours pour les deux sexes.

S'adresser au Secrétariat, rue Souveraine 35.

Vendredi dernier a eu lieu la réouverture de la Scola Musicae, institut musical de 1^{er} ordre, 90 rue Gallait. Chant, déclamation, instruments, harmonie, esthétique musicale, littérature française. Etudes complètes.

La Société J.-S. Bach a fixé comme suit les dates et programmes de ses concerts :

Dimanche 4 décembre, cantates : *Ich bin ein guter Hirt*; *Ein feste Burg ist unser Gott*; *Phoebus et Pan*.

Dimanche 26 février : *Mein Gott, wie lang*; *Jesu der du meine Seele*; *Schleicht spielende Wellen*.

Samedi 27 et dimanche 28 mai : Festival en deux journées où l'on entendra la *Passion selon saint Jean* et la messe en si mineur.

Parmi les artistes engagés jusqu'à présent figurent : Mmes Noordewier-Reddingius, Tillia Hill, E. Ohlohof, soprani; de Haan-Manifarges, E. Schüneman, M. Stapelfeldt, alti; MM. George Walter, G. Baldszun, ténors; MM. Alfred Stefani, G. Zalsman, Jean Reder, basses.

Ces concerts seront dirigés par M. Alb. Zimmer.

La réouverture de l'école de chant de M^{me} Beuck, avenue des Fleurs 84, à Uccle, aura lieu demain.

Les dimanches 23 et 30 octobre auront lieu au Château des Comtes, à Gand, sous les auspices du *Turing Club de Belgique*, deux représentations organisées par M. Carlo Liten, qui dirigea dernièrement la représentation du *Cloître* d'Emile Verhaeren dans le pittoresque décor des ruines de l'abbaye de Saint-Bavon.

Au programme : *Britannicus* et *Andromaque*.

Vacances de musiciens (suite) :

M. Joseph Ryelandt, qui passe ses vacances à Orchimont, site exquis des Ardennes belges, se consacre pour l'instant à la musique de piano. Il achève un *Prélude et Fugue* et travaille à une sonate. Durant les trois années qui s'écoulèrent depuis la composition de son grand oratorio *L'Avènement du Seigneur* (exécuté à Rotterdam l'hiver dernier), l'artiste brugeois a terminé deux œuvres importantes : une symphonie en mi mineur et un oratorio, *Maria*, en quatre parties précédées d'un prologue.

Entendrons-nous prochainement ces œuvres à Bruxelles ? On sait que le drame lyrique *Sainte-Cécile*, du même compositeur, fut très favorablement accueilli en 1907 à l'Opéra flamand d'Anvers. Et certes M. Ryelandt mérite-t-il d'être mieux connu du public bruxellois, qui, jusqu'ici, n'eut, croyons-nous, l'occasion d'applaudir de lui qu'une pièce lyrique pour chant et orchestre exécutée aux Concerts populaires.

M. René de Castéra passe ses vacances en famille dans les Landes, d'où, à deux reprises, en août et en septembre, il s'est rendu en pays basque pour diriger des concerts organisés à Saint-Jean-de-Luz par la Société Charles Bordes et auxquels prirent part, entre autres, M^{me} Jumel, soprano, professeur de chant grégorien à la *Schola Cantorum* de Paris, M^{lle} Blanche Selva, M^{lle} Cousin, violoniste, et le ténor Boulo, de l'Opéra-Comique. On y fit d'excellente musique : le 2^e acte d'*Orphée* dans sa version primitive — le rôle d'Orphée chanté par une voix de ténor, — le concerto en ré majeur de Bach, la messe *Quarti Toni* à 4 voix de Vittoria, des œuvres chorales de R. de Lassus, Nanini, Schutz, G. Fauré, Ch. Bordes, la *Suite basque* de ce dernier, la Sonate de Franck, etc., dont l'interprétation prouva que les artistes de Saint-Jean-de-Luz et leurs collaborateurs tiennent à honneur de perpétuer les traditions musicales généreusement créées par Charles Bordes dans la région qu'il anima chaque été de sa féconde activité artistique.

Si l'ami fut fidèle à une mémoire chère, le compositeur ne demeura pas inactif : nous entendrons, à son retour, une sonate

pour piano et violon à laquelle M. de Castéra met la dernière main et que nous souhaitons aussi heureusement inspirée que son Trio, ses mélodies, ses pièces pour piano et son *Jour de fête au pays basque*.

La vie musicale reprend à Bruxelles : déjà l'on annonce les premiers concerts de la saison d'hiver. Le jeudi 20 octobre, à la Grande Harmonie, sera donnée une audition à orchestre des œuvres du compositeur russe Alexandre Scriabine. Au programme : première symphonie (en *mi* majeur); concerto pour piano et orchestre (en *fa* dièse mineur); *Rêverie*; douze études pour piano.

M^{me} Wera Scriabina, pianiste, professeur au Conservatoire de Moscou, qui organise le concert, exécutera la partie pianistique et M. W. Safonoff dirigera l'orchestre.

Le 22 octobre, M^{me} Wera Scriabina donnera à la salle Érard un récital de piano composé exclusivement des œuvres d'Alexandre Scriabine.

Le 16 novembre, M. Sidney Vantyn, pianiste, professeur au Conservatoire royal de Liège et de l'Institut des Hautes Études musicales d'Ixelles, donnera un récital Schumann-Chopin à la Grande Harmonie.

L'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode Schaerbeek, sous la direction de M. F. Rasse, rouvrira ses cours demain, 3 octobre (solfège élémentaire et approfondi, chant individuel, lieder et duos, diction).

De Paris :

Dans une pieuse pensée, le Comité littéraire du Salon d'Automne a pris la résolution d'illustrer pour ainsi dire les conférences et les récitations qui seront faites, au cours du Salon, sur la vie et sur l'œuvre de Jules Renard et de Charles-Louis Philippe, morts l'un et l'autre récemment. Il a, dans ce but, réuni leurs portraits et les originaux des principales illustrations de leurs livres.

Cette manière d'iconographie fera connaître d'une manière plus intime, avec des détails plus directs, les deux artistes qui sont encore trop inconnus du grand public. L'exposition, installée dans la salle des séances musicales et des conférences du Salon d'automne, durera autant que le Salon.

Les auditions musicales du Salon d'Automne seront inaugurées vendredi prochain, à 3 heures, et seront poursuivies les vendredis suivants jusqu'à la clôture du Salon. Parmi les œuvres qui y seront interprétées figurent la Sonate pour piano et violon de Vincent d'Indy, le Trio de V. Vreuls, un quatuor à cordes inédit de J. Turina, un quintette inédit et la première partie d'*Lucassin et Nicolette* de P. Le Flem, le Quatuor à cordes de J. Cras, le Quatuor à cordes de P. Dupin, un concerto pour piano de C. Geloso, des mélodies d'A. Roussel, M. de Falla, B. d'Harcourt, L. Vuillemin, M^{me} Robert-Thieffry, etc.

Une exposition d'ensemble des œuvres de feu H.-E. Cross s'ouvrira le 10 octobre à la Galerie Bernheim. Elle sera clôturée le 22.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

M. L. Hasselmans compte faire entendre l'hiver prochain aux auditeurs de ses concerts la partition d'*Héliogabale*, de M. Déodat de Séverac, qui fut chaleureusement accueillie dernièrement aux Arènes de Béziers bien que les études hâtives de cet ouvrage n'aient permis d'en donner qu'une idée insuffisante. Par son style ample, par la tenue sévère de ses lignes architecturales et la simplicité des moyens employés, l'œuvre s'écarte, nous dit-on, de l'impressionnisme musical du *Cœur du moulin* représenté à l'Opéra-Comique. Le compositeur a traduit avec éloquence le contraste de la décadence de l'Orient avec le mysticisme chrétien occidental.

La partie religieuse, concentrée principalement dans le 2^{me} acte, traité en contrepoints serrés et néanmoins avec beaucoup de liberté, a une réelle grandeur. Le 3^{me} acte, pour lequel l'auteur a utilisé dans l'orchestre des instruments du pays dont la sonorité stridente de hautbois champêtres se prêtait de la façon la plus heureuse à une exécution en plein air, contient des rythmes de danses d'une originalité et d'une diversité charmantes.

C'est vers le milieu d'octobre que sera définitivement installée au Louvre la collection Chauchard. Les œuvres qui la composent occuperont la galerie du Pavillon de Flore qui fait suite à la galerie Rubens.

L'ouverture du Congrès musical organisé en 1911 à Londres par la Société Internationale de Musique est fixée au lundi 29 mai. Le congrès durera jusqu'au samedi 3 juin. Il comprendra six sections : *Histoire; Ethnographie; Théorie, Acoustique et Esthétique; Musique d'église; Instruments de musique; Bibliographie, Organisation, Questions contemporaines, etc.*

Les communications, accompagnées d'un sommaire écrit à la machine à écrire, doivent être adressées avant le 1^{er} février 1911 aux *Secretaries London Congress, 160 Wardour Street, London W.* Elles ne pourront être soumises au Congrès qu'avec l'approbation du Comité exécutif.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles, Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grottesque et du Tragique à notre époque* (1904). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Îles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1904).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudel et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de *L'ART MODERNE*

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROI'S
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Paroles pour Émile Zola à l'occasion du huitième anniversaire de sa mort (CAMILLE LEMONNIER). — Maeterlinck académicien (O. M.). — L'Art à Liège : *Exposition d'affiches à l'« Œuvre des Artistes »* (GEORGES RITTER). — Le Barrage de l'Ourthe (O. M.). — Les Dessins de Rodin. — Chronique théâtrale : *Le Danseur inconnu*; *Xantho* (G. R.). — Nécrologie : *Jules Barbier* (O. M.). — Petite Chronique.

Paroles pour Émile Zola à l'occasion du huitième anniversaire de sa mort.

Hormis au cœur ulcéré de la veuve, toute image funèbre a disparu. Où s'élevaient des sanglots, ne s'entend plus maintenant que cette rumeur d'éternité qui semble faite par avance de l'acclamation des siècles. Émile Zola désormais appartient aux races futures, lui qui si profondément appartient à l'humanité de son temps. Il y aura désormais de l'apothéose dans tous les retours d'anniversaires qui réuniront les fidèles de son culte. L'art et la patrie, au surplus, sont désormais si intimement confondus dans sa gloire qu'il est permis de conjecturer l'avènement d'une tradition qui après nous continuera à exalter le grand citoyen et le grand écrivain, comme il conviendrait qu'à travers les âges fussent partout magnifiés les grands confesseurs et les apôtres de l'humanité, voués à l'admiration et à la renaissance du monde.

Aujourd'hui qu'il y a une église laïque des consciences, ancree et bâtie sur le principe d'une foi, d'une morale et d'une patrie universelles, Zola en apparait une des pierres vivantes. Il doit être tenu pour un des saints que notre époque léguera aux autels de demain. Aux altitudes idéales il prend place dans la lumière splendide où les Diderot, les Voltaire, les Rousseau, les Hugo, les Balzac, les Walt Whitman, les Dostoïewsky, les Ibsen, attestent la toute-puissance immuable des seules forces qui aient raison de la mort : le génie, la création, l'apostolat et le grand amour fraternel.

Zola est une des dates de la conscience humaine. Il n'était encore que l'écrivain immense d'une littérature quand un jour, par un cri qui retentira jusqu'aux confins des âges, il se révéla l'homme de l'humanité entière. Un destin prodigieux le voua à devenir le héros et le soldat de la justice. Sa plume, il en fit le tourbillon flamboyant de l'épée qui enferme en ses cercles la vérité délivrée. Ce simple homme de lettres, rive au devoir de l'écriture et qui portait sa force physique entre ses tempes, eut l'âme altissime du chevalier Saint-Georges transperçant à la pointe du glaive le dragon aux cent gueules. Ce fut la flamberge sacrée, forgée du métal immortel.

Je ne suis ici qu'une voix littéraire, mais aussi une parcelle tressaillante de cette patrie sans frontières que mit debout la clameur révoltée de l'honnête homme et qui, une fois encore, pour nous autres des pays d'au delà, nous propose l'âme même, l'âme visible et invincible d'une France que nous vénérons, aimons et glorifions comme l'expression la plus haute de la conscience des

peuples; Nous pouvons donc penser et dire ici les mêmes choses à propos de l'homme isolé qui se manifesta tout à coup un citoyen du monde en croyant peut-être n'accomplir que son devoir de citoyen dans son pays. D'un mot il fit se lever une si lumineuse image de la justice qu'on peut dire que l'ombre soudain recula et que les ciels les plus lointains en demeurèrent éclairés. L'âme des peuples en fut rebaptisée : il fut possible d'espérer que nulle puissance humaine ne viendrait plus à bout de cette fraternité universelle qui conquerrait le monde et rendait les peuples, hier encore ennemis, solidaires dans leur lutte contre les coalitions des autocraties. L'humanité meurt en chaque violation du droit impérissable de la conscience. Périssent le monde plutôt que soit immolé un innocent!

Eh bien, si admirable qu'apparaîtra à travers l'histoire la leçon humaine et civique donnée par Émile Zola, je ne la vois pas sortir de telle cause circonscrite à l'agitation d'une époque, mais de son œuvre même où elle trouva ses racines et dont elle fut l'aboutissement et la preuve. Elle était en lui déjà quand il écrivait l'incomparable suite de ses romans. Le *J'accuse*, qui allait bientôt secouer dans ses strates profondes l'impur agrégat social, par avance y stigmatisa la lâcheté des mœurs, le matérialisme croupissant et la vénalité des âmes. Un Juvénal, de trempé moderne, se ravive ici, et, dans le flot accumulé des turpitudes, des palinodies et des déchéances où se mesure la pourriture des Bas-Empires, dépasse le cynisme austère et vitupératoire de l'ancêtre latin.

Il semble qu'en étudiant l'œuvre et la vie de ce grand logicien on n'ait pas suffisamment observé l'égalité du plan où ensemble elles se situent, s'harmonisent et se complètent. L'âme rigide d'un juge est si bien en principe déjà dans sa vaste éthopée que celle-ci, considérée dans ses saillies, évoque une sorte de réquisitoire démesuré. Un cerveau absolu y envisage toute chose dans ses aspects péjoratifs et bruts, avec l'outrance des grands satiriques. Simpliste avec grandeur, il exprime la vie en ses formes simples, excessives et redoutables. Toute une partie de son œuvre est basée sur le péché des races, les maléfices de la femme, le déchainement des bas instincts, l'espèce de folie furieuse d'une ménagerie aux ruts convulsés et elle s'en suscite terrible comme dans la Bible et le Drame antique. C'est la dualité de la bête et de l'ange aux prises, c'est aussi l'aveugle main-mise des destinées par-dessus l'inutile effort à la délivrance. Nous sommes là dans la permanence des forces, dans le conflit humain et divin qui font le fond des épopées barbares. Une horreur sauvage relance et entrechoque les combattants d'une lutte éternelle. Qui donc a parlé d'érotisme à propos d'un tel esprit, penché, d'une si anxieuse curiosité, sur le problème de l'homme? La vie chez Zola se couronne

des fleurs rouges de la mort. Elle est la lutte et la douleur : la meule sociale y broie des cœurs et des cerveaux. C'est la fatalité homicide des grands fauves, organisée pour le combat, le meurtre et la proie.

Ainsi, avec des retours périodiques de marées, ses grands livres nous apportaient l'histoire des vicissitudes d'une famille qui était comme la poignée d'humanité lancée aux chemins de la vie par la main d'un Dieu, et d'un Dieu irrité. Balzac seul dans le roman avait pétri une aussi colossale matière de vie, mais Balzac, lui, regardait le déferlement des tempêtes humaines d'une autre cime, apaisée, tandis que, chez Zola, la colère pour un monde mal venu, à la dynamique désordonnée, semble tout envelopper.

Il faut en revenir, pour le définir, à cette idée d'une conscience insurgée que j'évoquais tout à l'heure et qui, dans sa vie d'écrivain aussi bien que sa vie d'homme, demeure son signe lumineux et, on oserait dire, permanent s'il n'était aussi le poète de ces livres délicieux, *la Faute de l'abbé Mouret*, *Une page d'amour* et *le Rêve*.

Si longtemps qu'il n'a bâti sa cité idéale, il s'égalise à une force élémentaire et, comme toutes les forces, la sienne est emportée et dévastatrice. Il subit la prédestination de déblayer le temple de ses idoles au front de taureau avant d'y faire entrer les douces vérités éternelles. Jusque là il paraît n'avoir eu pour son temps que la partialité farouche d'un inhumain au seuil d'un rêve d'humanité infiniment perfectible. Il parcourt tous les stades de la décomposition pour aboutir ensuite au mystère sacré des renaissances. Par une fortune sans exemple, il lui fut donné d'ouvrir et de fermer sur soi-même le cycle entier des palingénésies sociales. Après avoir reflété les suprêmes lueurs sanglantes d'une période à son déclin, le voici qui s'éclaire aux feux de l'Orient du côté de ces vérités en marche, car toutes se tiennent, dont il fut à la fois l'annonciateur, le héros et le martyr. Après vingt romans, ce cœur noir et tragique éclate en un cantique aux dieux nouveaux. On allait vivre enfin le rêve d'une vie innocente et héroïque quand un peu d'air qui ne passa plus arrêta ce merveilleux cerveau dans son flux jaillissant. Il est frappé au moment où son livre *Vérité* commence à paraître, où il allait se mettre au dernier de ses *Quatre Évangiles*. Justice! Vérité! N'est-ce pas là comme la pierre angulaire de sa lumineuse conscience, de son indéfectible labeur et de sa vie totale? Quelle ordonnance admirable dans cette babylonienne cité aux hypogées et aux pourrissoirs sans nombre et qui finit par l'élanement des tours d'où s'essore le vol délivré des âmes!

Ah! je sais, nous autres artistes un peu vétillieux, nous étions parfois déconcertés par l'écriture rapide de ses derniers livres bâtis d'une hâte de maçon qui ne veut pas être surpris par le temps! Jusqu'à ses person-

nages d'un si étonnant relief dans l'infini détail matériel qui leur donnait la précision d'un Van Eyck, d'un Holbein et d'un Cranach, nous semblaient comme taillés à la serpe, trop uniformes et extériorisés en façades de sentiments et d'idées. Peut-être il y a des pressentiments mystérieux : le vivant innombrable à mesure parut éprouver le besoin de prodiguer plus activement la vie, les réalités et les fictions. Il connut le tourment de conclure : il voulut écrire aussi vite que sa vie allait à la mort et à l'immortalité. Du moins, son rêve solitaire de grand humain, d'une force ondoyée de tendresse, de grâce et de candeur vit s'entr'ouvrir les seuils d'un paradis social.

Ce que ni Voltaire, ni Rousseau, ni Balzac n'avaient entendu peut-être qu'aux lointains de la pensée, il vécut assez, si brève qu'eût été sa vie, pour lui donner ce commencement d'élucidation qui n'est pas tout à fait encore la plénitude des évidentes réalités mais qui déjà n'est plus la seule conjecture.

Vérité dont il emporta l'intégral secret avec lui, *Vérité* qui eût été la fête émerveillée de la vie enfin rachetée, *Vérité* qui pour lui ne cessa d'être la vision d'un prodigieux voyant aux yeux hallucinés et lucides, *Vérité!* Ce fut la marche d'or et de basalte par laquelle on le descendit à son glorieux sépulcre. Que si jamais le tombeau devait être pour lui, comme il le fut pour tant d'autres, un passage aux ombres spirituelles, d'elle-même et comme d'une poussée magnétique elle se leverait au jour inévitable de sa résurrection éternelle!

CAMILLE LEMONNIER

MAETERLINCK ACADEMICIEN

A la suite d'une indiscretion du *Matin*, il est beaucoup question depuis quelques jours, dans la presse française et belge, de l'entrée de M. Maurice Maeterlinck à l'Académie française. Présenté par quelques membres de la Compagnie sur les intentions de notre illustre compatriote au sujet de sa candidature éventuelle, celui-ci aurait répondu que si sa nationalité était un obstacle à son admission, il hésitait entre ces deux alternatives : pour mieux honorer la Belgique, la renier en sollicitant la naturalisation française, ou, pour ne pas la renier, refuser de l'honorer. Le dilemme est curieux, et l'on conçoit qu'il trouble la conscience d'un écrivain demeuré, malgré sa célébrité universelle, profondément attaché à son pays, sinon aux directions qu'il subit actuellement.

Nous connaissons depuis longtemps — mais nos relations d'amitié personnelle avec le poète nous imposaient une réserve particulière — les propositions qui avaient été faites à M. Maeterlinck. Parmi les plus influents, certains membres de l'Académie insistèrent avec un affectueux empressement auprès de lui pour qu'il acceptât de siéger à leurs côtés, l'assurant que les formalités à accomplir seraient réduites au minimum indispensable et que son élection était, d'avance, assurée. Plusieurs démarches furent

faites pour obtenir son acquiescement. Pourtant le poète turde à le donner, le règlement de l'Académie l'obligeant à se faire naturaliser français s'il consent à y occuper un fauteuil.

Trouvera-t-on un terrain d'entente? L'Académie imaginera-t-elle une solution qui concilie le désir d'un grand nombre de ses membres avec les scrupules de l'écrivain? Quoi qu'il arrive, l'honneur qui échoit aux Lettres belges en la personne d'un de ses représentants est flatteur. Et que M. Maeterlinck soit académicien ou ne le soit pas (ce qui importe vraiment peu à sa gloire), l'hommage rendu à notre littérature, naguère si ignorée et méconnue, n'en demeure pas moins significatif. O. M.

L'ART A LIÉGÉ

Exposition d'affiches à l'« Œuvre des artistes »

Quoiqu'il y ait journallement des expositions d'affiches sur la plupart de nos monuments et sur tous les pignons sans fenêtres, c'est cependant une fête des yeux et un spectacle intellectuellement neuf qu'une grande exhibition de ces vastes papiers multicolores. Nous voici à la deuxième en une décade : mais celle-ci a des proportions doubles. Et l'on rêve en songeant que l'organisateur de la première, M. Neujean, en ferait trois ou quatre pareilles à lui seul ; il ne manque qu'un local. Le Palais des Beaux-Arts a ouvert tout ce qu'il pouvait ouvrir, et, faute de greniers ou de caves, on doit s'en contenter. Donc, il n'y a qu'un millier d'affiches.

Je me suis promené dans ces galeries enluminées en cherchant des émotions, des motifs de gaieté, des suggestions réellement prenantes. N'est-ce point là ce que veulent provoquer les auteurs et les bénéficiaires de l'annonce à outrance?

On ne m'aura pas surpris en larmes, quoi qu'aient essayé plusieurs artistes à la solde d'œuvres charitables ; une affiche de G. Rasse pour un concert de bienfaisance est cependant impressionnante. Quant à mon zèle pour la protection de l'enfance et le soulagement des misères obstinées, il n'a pas trouvé l'occasion de se galvaniser à chaud ou à froid. Sous ce rapport, l'effet a été raté. Croirait-on qu'il est si difficile de faire couler un pleur devant une peinture, alors que la musique réussit à faire sangloter les animaux?

J'ai, en revanche, éclaté de rire plusieurs fois et de bon cœur ; on a pu me voir sourire à la dérobée, car il y a des gens très spirituels parmi les affichistes ; mais je suis resté aussi très perplexe devant des machines fort bien intentionnées, mais radicalement impuissantes à me dérider ; j'aurais pu certaines fois pouffer, mais non éclater de rire, ce qui est bien différent quant à l'œuvre et aux auteurs, tandis que, physiologiquement, il m'en advenait un même bien-être. Oh ! De l'esprit, il y en a le long de ces murs : Rabier, Sem, Choubrac, Job, Ochs, Grün, G. Meunier et plusieurs autres en ont à revendre ; un anonyme, A. D., à propos de la *Dernière Heure* (sujet qui pourrait être lamentable), s'est montré leur digne rival. Je prise moins les grotesques ; il y faut tant de naïveté que notre siècle n'y réussira pas. La forme comique d'ailleurs n'est pas suffisante ; avant tout, c'est le fond de l'idée qui nous déclenche.

Toute une salle est tapissée de ces réclames pour villes d'eaux, bords de mer, séjours de plaisance, régions pittoresques, dont nos gares sont endimanchées depuis une vingtaine d'années, à la

grande satisfaction des gens qui arrivent une demi-heure trop tôt. Y a-t-il là de véritables moyens à recettes? Combien de paresseux ont-ils pris leur malle pour voir, dans la réalité, ce que l'affiche leur révélait? Je me le demande. Et si vous me le demandez, je vous répondrai que je n'en connais pas un. Peut-être un apprenti tuberculeux se sentira-t-il pris du désir d'aller se réchauffer à Hyères ou à Menton où l'invite Hugo d'Alési; mais la bise et la pluie de son pays seront plus éloquentes encore. Les chromos agrandis de M. Tanconville me font moins rêver que les petits albums-réclames de fabrication allemande ou suisse. Je ne vois que les vivantes et caractéristiques scènes de Cassiers, aux vibrantes couleurs, au soleil attrayant, pour solliciter le voyageur indécis et lui faire boucler sa valise. Il ne faut pas tout montrer, tout révéler; Cassiers s'en garde bien; il faut séduire. Quand une peinture m'a dispensé de faire un voyage, j'ai toutes raisons de me diriger ailleurs, vers l'inconnu.

Et c'est bien l'art des Chéret, des Toulouse-Lautrec, des Willette, des Donnay, des Rassenfosse, des Privat-Livemont et des Anglais: ces maîtres incomparables sous le rapport de la technique, de la simplification et de la luminosité fascinatrice triomphent par le charme de la discrétion, de la finesse; ils laissent soupçonner ce qu'ils ne dévoilent pas, sachant la puissance du mystère sur l'imagination humaine. Et voilà ce que beaucoup de Tanconville ne comprennent pas.

GEORGES RITTER

Le Barrage de l'Ourthe.

Tandis que de toutes parts on tente de défendre contre le vandalisme industriel les sites pittoresques menacés, qu'en tous pays des ligues se forment pour la protection des Paysages, qu'en France une loi vient de consacrer officiellement les initiatives destinées à sauvegarder la Beauté du pays, voici qu'un attentat projeté contre la plus émouvante région de la Belgique jette l'inquiétude parmi les artistes.

Il s'agit, par un barrage destiné à quelque fin utilitaire — usine d'électricité, réservoir d'eau potable, que sais-je? — de détruire, en l'immergeant sous une nappe d'eau de cinq cents hectares, l'admirable et sauvage vallée dans laquelle l'Ourthe bouillonne parmi les rochers et les forêts, dans des gorges profondes qui recèlent toute l'agreste poésie des Ardennes.

Laissera-t-on s'accomplir ce sacrilège?

Dans le *Bulletin du Touring Club de Belgique*, M. H. de Potter combat le projet avec vivacité et précise ses conséquences malfaisantes:

« L'exécution du barrage projeté comporte, écrit-il, la transformation radicale ou, plus exactement, l'anéantissement de toute une région réputée par beaucoup comme étant la plus jolie de nos Ardennes. Si le projet vient à être exécuté, toutes les beautés de la vallée de l'Ourthe, entre Laroche et Houffalize, doivent y passer: elles seront ensevelies sous les eaux, noyées.

Tous ceux qui connaissent ce pays admirable éprouveront, devant cette éventualité, un véritable serrement de cœur. Il est impossible, en effet, d'avoir visité ou seulement traversé cette vallée de l'Ourthe supérieure sans en garder un souvenir impérissable, reconnaissant et presque nostalgique. Et je serais fort étonné si parmi ses nombreux admirateurs, aucun d'eux n'avait déjà élevé sa voix pour faire entendre, dans ce même organe,

une protestation indignée contre le sacrilège qui se prépare.

Pour ceux qui l'ignorent, disons qu'il s'agit d'une vallée étroite, sinueuse, encaissée, où la rivière capricieuse se fraie un passage tortueux entre des pentes abruptes, couvertes de forêts et de taillis inextricables, mirant tour à tour les vertes frondaisons et les parois fantastiques de rochers déclinés. Tout y est mystère, solitude, enchantement. C'est de cette région sauvage que Jean d'Ardenne, qui en a le mieux compris l'intense poésie, disait: « Les fonds de l'Ourthe, qui exercent une attraction mystérieuse, inspirent le sentiment de l'indépendance entière, farouche, indomptable. Il faut s'égarer dans ces gorges profondes, escalader et dégringoler ces sentiers aux flancs des montagnes, suivre ces lièzes d'émeraude qui ourlent les rivages solitaires, s'abandonner au hasard, au caprice, à la fantaisie. » (Tome II, p. 309.)

Voilà ce qu'on projette de détruire!

Ces fonds de l'Ourthe n'exerceront donc plus leur attraction mystérieuse: ils seront noyés.

Noyé aussi le fameux confluent des deux Ourthe.

Noyé encore le célèbre rocher du Hérou, phénomène unique, avec son panorama déconcertant, pèlerinage d'excursion de tous les visiteurs de Laroche.

Noyées toutes les autres merveilles de ce pays incomparable.

Tel est le résultat le plus clair du projet.

Pour tous ceux qui sont demeurés accessibles aux beautés de la nature, pour les artistes, pour les rêveurs, pour ceux qui ont fait de ce pays leur coin de prédilection, pour tous ceux-là la création du barrage apparaîtra comme un véritable désastre. »

Après avoir discuté de près tous les arguments que font valoir les auteurs du projet, M. de Potter conclut en ces termes:

« Un grand danger menace donc non pas un site, non pas un paysage, mais toute une partie de nos Ardennes et la plus jolie. Ceux qui ont goûté le charme profond et particulier de la vallée de l'Ourthe, et plus généralement tous ceux qui ont le souci de garder intact le patrimoine national des beautés naturelles se rendront compte de l'urgence qu'il peut y avoir à prendre attitude vis-à-vis du projet annoncé. Dès maintenant il faut mesurer le péril, et, s'il est nécessaire, mettre en œuvre sans tarder toutes les influences et tous les moyens pour faire échouer l'acte de vandalisme qui se prépare. »

Tous les artistes se rallieront à cette conclusion. L'intervention d'une très haute personnalité qui aime et comprend la nature l'imposera au besoin, — qui pourrait en douter? O. M.

LES DESSINS DE RODIN

Un collaborateur du *Gil Blas* a interviewé Rodin et publie ces propos du maître qui intéresseront nos lecteurs:

« Mes dessins sont la clef de mon œuvre; ma sculpture n'est que du dessin sous toutes les dimensions. J'ai dessiné toute ma vie; j'ai commencé ma vie en dessinant. Quand j'étais tout jeune et que j'allais, album et crayon en main, copier les antiques du Louvre, je me préparais à être sculpteur. Mais je ne l'étais pas encore car je ne comprenais que la moitié du dessin. Je disais, par exemple, qu'Ingres dessinait bien. Et, certes, Ingres eut un dessin géométral; seulement, il ne mettait « rien dans le milieu ». Il n'avait, pas plus que nos artistes modernes, le sens de la profondeur, de l'épaisseur. C'était un maître imparfait. Mais quand j'eus compris un Holbein, je commençai à être sculpteur...

Depuis, jamais je n'ai cessé de dessiner, et rien ne me touche

comme une exposition de mes dessins, car je sens que ceux qui m'aiment trouvent là l'expression de mon effort dans sa sincérité.

Tenez, continua-t-il en se levant, voici des croquis pour fresques. La fresque! Cette œuvre d'art si intéressante! Intermédiaire entre le bas-relief et la peinture, la fresque doit être un dessin de sculpteur, comme le comprenaient les antiques, que leur génie inclinait à sculpter bien plus qu'à peindre.

Et c'est ainsi que M. Dujardin-Beaumez, qui est un merveilleux amateur d'art, m'a commandé, en principe, à moi Rodin, statuaire, des fresques, oui, des fresques, pour le nouveau musée du Luxembourg. En voici quelques esquisses... Le dessin qui suit est plutôt XVIII^e siècle : ne vous fait-il pas songer à un Fragonard? — Enfin j'exposerai quelques gravures d'après mes dessins, des gravures de Perrichon, qui me plaisent beaucoup... et il n'y aura plus qu'à attendre l'avis du public.

Jusqu'ici il a été assez rebelle, le public, surtout en France, où l'art officiel sévit, et où on ne nous offre dans les Salons qu'une simili-sculpture. Mais ce que j'en dis n'est point pour qu'on annonce mes dessins au son de la trompette. Au contraire. Il faut les protéger doucement afin que le public ne se révolte pas ; il faut surtout les laisser se défendre d'eux-mêmes... »

Ainsi que nous l'avons annoncé, un ensemble de dessins de Rodin sera exposé à partir du 17 octobre à l'hôtel du *Gil Blas*.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Danseur Inconnu. — Xantho.

Un grand, un très grand et très légitime succès. De la finesse, de la grâce, de l'esprit, de l'humour, de la drôlerie : il y a de tout cela dans la jolie pièce de M. Tristan Bernard que le théâtre des Galeries joue en ce moment. On connaît l'argument du *Danseur Inconnu* : Henri Calvel, bohème insouciant, presque honnête d'ailleurs, s'invite à un bal que donnent des inconnus et y rencontre une charmante jeune fille qui lui plaît et à qui il plaît de même. Leur double incognito leur permet de se dire mille folies et aussi quelques vérités. La nouveauté de l'aventure lui donne un tel piquant que les deux jeunes gens conçoivent l'un pour l'autre un amour soudain et irrésistible. Mais quelle apparence que le purotin Henri Calvel épouse jamais la riche héritière Berthe Gonthier? C'est ce qui arrivera pourtant, grâce à l'intervention pas du tout désintéressée d'un ami de Calvel, le machiavélique Barthazard. Celui-ci persuadera au père Gonthier que Calvel est le représentant fortement appointé d'une grosse maison industrielle allemande. Et les fiançailles sont proclamées, et tout va le mieux du monde, et les fiancés sont de plus en plus épris, et le futur beau-père de plus en plus content de son futur gendre, quand Henri, bourrelé de remords, dévoile la supercherie et s'accuse lui-même d'être un imposteur. Naturellement, il ne peut plus être question de mariage. Le jeune homme accepte une petite place de commis dans un magasin de meubles où, du reste, il s'occupe plus de rêver au bonheur perdu que de vendre des meubles aux clients. C'est là, dans ce magasin, que tout le monde se retrouve au dernier acte, et que la situation se dénoue à la satisfaction de tous, sauf du nouveau fiancé de Berthe, un personnage ridicule qu'elle n'avait accepté que par dépit. Berthe confesse Henri et lui fait avouer que ses mensonges n'ont été que les moyens dont il s'est servi pour s'assurer de sa possession ; que, pour le surplus, il l'aimait véritablement, sans égard à sa fortune : dès lors l'amour excuse tout, et elle se jette dans ses bras. Le père Gonthier survient et sanctionne cet heureux dénouement.

Mais que vaut ce pâle et morne résumé, au prix de la vie intense, de la franche gaieté, de l'observation si fine, des cent trouvailles ingénieuses et amusantes qui animent la pièce? M. Tristan Bernard est certes un homme de théâtre comme il y en a peu, mais, en outre, c'est un artiste qui a le respect de l'art, de la langue et du public. Dans la production courante de la littérature dramatique contemporaine, le *Danseur Inconnu* apparaît comme une heureuse et trop rare exception. Elle a eu à Paris un long succès. Je crois bien que Bruxelles ne se montrera pas moins empressé à aller l'applaudir.

Est-il besoin de le dire? L'interprétation de la pièce, aux Galeries, est extrêmement remarquable. M. Frémont est un père Gonthier d'une vérité parfaite. M. Juvenet silhouette d'une façon très drôle le type falot du fiancé éconduit. M. Cueille fait un Barthazard élégamment canaille à souhait. M^{lle} Jane Delmar joue avec une délicieuse mutinerie le rôle de Berthe. Quant à M. Brulé, un peu mal à l'aise peut-être dans certaines parties du rôle d'Henri, — rôle trop simple pour les moyens romantiques de cet excellent artiste; — il a été en d'autres la perfection même. Et en voilà pour de longs soirs, si le public bruxellois est capable de comprendre et d'apprécier les beautés très distinguées du *Danseur Inconnu*.

Évidemment, *Xantho chez les Courtisanes*, de M. Jacques Richepin, que la troupe de l'Alcazar interprète avec beaucoup de talent, a des attraits plus immédiatement accessibles à la foule. Un libertinage aussi osé que possible nous y montre que les Grecs, comme les Latins, dans les mots bravaient l'honnêteté. Xantho a un époux volage. Inquiète et jalouse, elle va demander aux courtisanes de lui apprendre comment une femme doit garder son mari. C'est la leçon d'amour... à Corinthe, sinon dans un parc. Xantho retrouvera et reconquerra son mari, et rien n'est plus moral que le dénouement de cette œuvre libertine. Une délicieuse pièce de M. Tristan Bernard, *le Fardeau de la liberté*, l'accompagne sur l'affiche et partage à bon droit son vif succès.

G. R.

NÉCROLOGIE

Jules Barbier.

Un architecte bruxellois dont le talent et l'érudition étaient appréciés à l'égal de son caractère modeste et droit. Jules Barbier, a succombé la semaine dernière à une douloureuse maladie supportée pendant de longs mois avec une inaltérable résignation. Il n'était âgé que de quarante-cinq ans. Tous ceux qui furent en contact avec cette discrète et probe nature d'artiste s'associeront aux regrets que suscite sa disparition.

Timide, d'allures réservées, d'extérieur gauche, dissimulant sous la brusquerie de l'accueil et l'ironie des propos la sensibilité de son cœur, Jules Barbier ne se livrait qu'à de rares amis : et ceux-là seuls savent la fierté de son esprit et la dignité de sa vie.

Celle-ci fut principalement consacrée à de patients travaux de restauration et de réédification, auxquels l'appelèrent sa connaissance des styles d'autrefois et la forte éducation technique qu'il avait reçue. Jules Barbier fut chargé, entre autres, de restaurer l'hôtel-de-ville de Léau, travail de longue haleine qui exigeait une compétence toute spéciale, l'église de Meysse et d'autres édifices religieux ou civils.

Mais il créa aussi nombre d'œuvres originales : habitations particulières, monuments commémoratifs (Van Humbeeck, Alfred Verwee, Joseph Dupont, etc.), exécutés avec la collaboration de divers statuaires. Van Ysendyck, qui professait pour Jules Barbier, son ancien élève, une grande estime, l'associa à la construction de l'hôtel-de-ville de Schaerbeek. C'est à lui aussi qu'on dut, en 1897, l'édification du Vieux-Bruxelles, où Jules Barbier dépensa beaucoup de verve et d'ingéniosité.

Le succès de cette évocation archaïque lui valut naturellement la commande du *Bruxelles-Kermesse* de 1910. Il en dressa les plans, surveilla les premiers travaux d'exécution, lorsque la maladie l'obligea à confier à d'autres mains le soin d'achever son œuvre. Il dut abandonner dès novembre les chantiers de l'Exposition et n'eut point la joie de voir, réalisée, la pittoresque reconstitution à laquelle il avait voué ses dernières études, et le dernier effort de sa vie.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

C'est le mardi 18 octobre qu'aura lieu à l'Exposition la Fête des récompenses. A cette occasion, un « Cortège du Travail » dû à l'initiative de M. Alfred Mabille, directeur des Beaux-Arts de la ville de Bruxelles, parcourra les sections et défilera devant le Roi et la Reine.

« Ce cortège, dit la *Chronique*, comprendra huit cents personnes, dont soixante cavaliers portant des cartels, indépendamment de la musique des guides à cheval, qui ouvrira le cortège.

Celle-ci débitera par cent soldats portant des drapeaux internationaux, puis viendront des groupes symbolisant la mécanique, l'agriculture, l'horticulture, les forêts, la chasse, la pêche, l'alimentation (meunerie, boulangerie, brasserie), les mines et la métallurgie (groupe de forgerons de Cockerill et mineurs du Hainaut), la tapisserie et l'ameublement, la céramique et la verrerie, la dentelle, les cuirs, les peaux et le tabac, la joaillerie, les bronzes et la ferronnerie d'art, l'économie sociale, le Congo, les sports (cartels et drapeaux de toutes les sociétés sportives), les beaux-arts, précédés des hallebardiers de l'art ancien, un groupe militaire et un groupe de porteurs de drapeaux internationaux.

Le cortège défilera d'abord devant la tribune royale et fera un second tour de la piste pour aller se masser face à l'estrade royale.

A la fin de la cérémonie, tous les porteurs de drapeaux, auxquels se seront joints les drapeaux des divers commissariats, les porteurs de cartels et de bannières s'avanceront vers la tribune royale et salueront les souverains, tandis que les musiques entonneront la *Brabançonne*.

Ce cortège allégorique sera précédé du défilé des commissaires généraux et des membres des commissariats qui, par ordre alphabétique de nation, passeront devant l'estrade. Le commissaire général de chaque pays ira recevoir des mains du Roi la liste des grands prix de ses nationaux et prendra place au bord de l'estrade.

Celle-ci sera installée comme elle l'est au concours hippique; d'un côté seront placés les dignitaires de la Cour, les représentants des grands corps d'Etat et le Sénat; de l'autre côté les membres du corps diplomatique et les députés.

La cérémonie commencera à 2 heures; elle durera au maximum une heure et demie.

Le Roi et la Reine s'y rendront en équipages de grand gala.

Les plans dressés par M. A. Rosenberg, architecte-ingénieur à Cologne, pour la transformation de la scène au théâtre de la Monnaie sont exposés jusqu'au 20 octobre au Cercle artistique.

Deux représentations extraordinaires auront lieu ce soir et demain au théâtre du Parc: M. Le Bargy interprétera *L'Ami des Femmes* d'Alexandre Dumas fils. Le rôle du marquis de Ryons est l'un de ceux qui ont valu à l'artiste ses plus éclatants succès.

CONCERTS POPULAIRES. — Les quatre concerts d'abonnement auront lieu aux dates ci-après: 19-20 novembre 1910, premier concert avec le concours de M. Nisha Elmann, violoniste; 21-22 janvier 1911, deuxième concert avec le concours de M^{lle} Clara Sansoni, pianiste; 18-19 février, troisième concert avec le concours de M^{me} Leffler-Burckard, cantatrice de l'Opéra royal de Berlin; 25-26 mars, quatrième concert consacré à l'exécution de *la Création*, oratorio de Haydn, soli, chœurs et orchestre.

Vacances de musiciens (suite):

M. Gustave Samazeuilh a partagé ses vacances entre Hendaye, aux frontières de l'Espagne, et la campagne béarnaise. Il n'y est pas demeuré oisif: outre diverses réductions d'œuvres de Vincent d'Indy et Paul Dukas qui lui ont été demandées (le compositeur excelle dans ces travaux), il a écrit plusieurs pièces pour piano et commencé un trio instrumental. M. Samazeuilh compte faire entendre l'hiver prochain, à Paris et ailleurs, quelques-unes de ses compositions récentes ou anciennes et contribuer, par l'élaboration d'un programme d'ensemble, à renouveler utilement l'intérêt des concerts de la Société nationale.

M. Victor Buffin, qui concilie avec sa ferveur musicale les obligations de sa charge — le compositeur est, on le sait, commandant au 1^{er} régiment de guides et officier d'ordonnance du Roi — a écrit pendant son séjour annuel au château familial du Bois-d'Arlon deux mélodies sur des poésies de Jean Dominique: *Au long des sables clairs* et *L'Amour que j'ai pour toi*. Il a, en outre, travaillé à la composition d'un poème symphonique.

Des séjours alternés en Suisse et dans le Beaujolais, les soucis d'une construction qu'il fait élever, pour s'y abriter l'été, sur les pentes du Mont Pélerin ne laissèrent que peu de loisirs à M. Albert Groz. Son travail fut limité à la mise en train d'une pièce orchestrale dont le musicien achèvera la composition à Paris, tout en corrigeant les épreuves d'un cycle de mélodies qui paraîtront prochainement.

Un Congrès artistique international se réunira à Rome en avril 1911 au cours de l'Exposition des Beaux Arts organisée à l'occasion des fêtes commémoratives. Il comprendra cinq sections: I. *Problèmes de culture et d'enseignement* II. *Enseignement artistique*. III. *Art et esthétique dans la vie civile*. IV. *Expositions, concours et législation artistique* V. *Etudes, expériences relatives aux procédés techniques*.

S'adresser pour toutes communications à M. Pietro d'Achiardi, secrétaire général, Via Margutta 54, Rome.

De Paris:

Outre les matinées du jeudi, par lesquelles M. Albert Carré passera en revue les opéras comiques les plus marquants du répertoire, en remontant jusqu'à l'origine du genre et en suivant chronologiquement les transformations de celui-ci jusqu'à ses plus récents succès, des concerts historiques seront donnés au théâtre de l'Opéra-Comique le samedi à cinq heures. Ils se composeront de seize programmes qui auront pour objet *l'Histoire de la mélodie* et seront ainsi divisés: 1^{er} concert, Chants français du Moyen-Age et de la Renaissance; 2^e concert, les Primitifs de la mélodie moderne (italien et français); 3^e concert, Chants français de Lulli à Rameau; 4^e et 5^e concert, les maîtres du *Bel-Canto*; 6^e concert, Sébastien Bach (1685-1750), Hændel (1685-1759), Rameau (1682-1764); 7^e concert, l'Epoque de Gluck; 8^e concert, les Pères de l'opéra-comique français; 9^e concert, Fin des classiques français et italiens; 10^e concert, les Grands classiques allemands: Haydn, Mozart, Beethoven; 11^e concert, le Chant allemand après Beethoven: 1^o les Romantiques, 2^o de Wagner à Richard Strauss; 13^e et 14^e concert, Chants français du quatorzième siècle; 15^e concert, les Mélodies italiennes du quatorzième siècle; 16^e concert, Chants slaves.

Tous les artistes de l'Opéra-Comique prendront part à ces concerts. M. Carré se réserve de leur adjoindre, le moment venu, quelques artistes italiens, allemands ou slaves pour les concerts qui comporteront l'audition de la musique étrangère.

Le premier concert sera donné le 22 octobre et se répétera le 29 octobre. Les concerts se poursuivront ainsi jusqu'à la fin du mois de mai, en variant leur programme de quinzaine en quinzaine. Chacun d'eux sera précédé d'une courte conférence de M. Henry Expert.

De Londres:

Un monument à la mémoire de l'illustre tragédien Irving sera prochainement inauguré à Trafalgar square. Œuvre du sculpteur Brock, ce monument est dû à une souscription à laquelle n'ont été admis à prendre part que les directeurs de théâtres, les acteurs, les actrices et les auteurs dramatiques de l'Angleterre et des Etats-Unis.

De Berne:

Le concours pour l'érection d'un monument commémoratif de l'Union internationale des télégraphes vient d'aboutir à un singulier résultat: le jury, composé de notabilités artistiques des principaux Etats d'Europe, a estimé que, parmi les 91 projets présentés, il n'y en avait pas un seul qu'on pût choisir et recommander pour l'exécution; il n'a donc pas cru devoir décerner de récompense. C'est à l'unanimité qu'il a pris cette décision et décidé d'ouvrir un nouveau concours qui prendra fin le 15 juin 1911.

De Lugano :

Les concerts dominicaux qui, durant tout l'été, assemblèrent dans l'élégant théâtre du château de Trévano une élite d'auditeurs, ont été clôturés dimanche dernier par une audition d'œuvres symphoniques de Beethoven, Glinka, Wagner et Saint-Saëns. M^{me} Delly-Friedland fut très applaudie pour son interprétation de quelques pages choisies de Gluck, Schubert et Louis Lombard.

L'année dernière, dit le *Gil Blas*, un grand financier de New-York, M. Ryan, vint demander à Auguste Rodin de faire son buste. M. Ryan posa dans l'atelier que le statuaire s'est aménagé rue de Varenne, au rez-de-chaussée du merveilleux hôtel de Biron. Il posa sans parler, car il ne sait point le français, et Rodin ignore l'anglais. Il posa sans bouger, car il est Américain, c'est-à-dire impassible comme un rocher. Ainsi tout fut à merveille, et l'accord des deux personnages fut parfait.

Or, M. Ryan se prit pour son sculpteur d'une admiration farouche, et lorsqu'il repartit pour l'Amérique son idée était mûre. Il voulait faire de Rodin l'éducateur de la jeunesse améri-

caine et son inspirateur à distance. Les administrateurs du Musée Métropolitain de New-York accueillirent son projet avec empressement et il fut décidé que plusieurs salles spéciales, sous le nom de *Galerie Rodin*, seraient consacrées dans le grand musée national des Etats-Unis aux œuvres du maître français.

Le Musée Métropolitain de New-York est un très beau musée. Le goût n'est point irréprochable, qui présida à son aménagement, mais enfin, tel qu'il est, il renferme des œuvres excellentes à côté d'œuvres détestables. Les milliardaires de la cinquième avenue rivalisent de générosité pour en augmenter les trésors. C'est leur orgueil d'enlever à l'Europe les plus rares objets d'art et les toiles, authentiques ou non, qui coûtent très cher.

M. Ryan a donc, pour le Musée Métropolitain, acheté chez Rodin pour environ 150,000 francs. Les marbres et les bronzes que la commission du Musée de New-York est déjà venue choisir dans les ateliers du maître partiront bientôt. Et les autres millionnaires protecteurs des arts en Amérique ne voudront pas rester en retard et feront à Rodin de multiples commandes. Et, cette fois du moins, ils ne seront pas volés.

En vente chez MM. A. DURAND & FILS, Éditeurs

4, place de la Madeleine, PARIS

- LOUIS AUBERT. — **La Forêt Bleue**, conte lyrique en trois actes (d'après les contes de Perrault), poème de J. CHENEVIÈRE. Partition piano et chant réduite par l'auteur. — *Prix net : 20 francs.*
- ID. — **Roses du soir**, mélodie pour chant et piano, poème de RENÉE VIVIEN. — *Prix net : 1 fr. 75.*
- AUGUSTE CHAPUIS. — **La Rivière de chez nous**, chœur pour deux voix d'enfants, (avec orchestre ou piano), poème de J. CHARLOT. — *Prix net : partition, 3 francs.*
- CLAUDE DEBUSSY. — **Trois Ballades de François Villon**, chant et piano. Textes français et anglais — *Prix net : en recueil, 5 francs.*
- ID. — **Le Promenoir des deux amants** (poème de TRISTAN LHERMITE), chant et piano. Textes français et anglais — *Prix net : en recueil, 3 francs.*
- ID. — **La plus que lente**, valse pour piano. — *Prix net : 2 francs.*
- ID. — **Rondes de Printemps** (« Images » pour orchestre n° 3). Transcription pour deux pianos à quatre mains par ANDRÉ CAPLET. — *Prix net : 7 francs.*
- ID. — **Masques et Bergamasques**, ballet en un acte (scénario). — *Prix net : 1 franc.*
- CÉSAR FRANCK. — **Première Fantaisie** pour orgue (*ut* majeur), transcription pour piano à deux mains par JACQUES DURAND. — *Prix net : 2 fr. 50.*
- ID. — **Pièce héroïque** pour orgue, transcription pour piano à deux mains par JACQUES DURAND. — *Prix net : 2 fr. 50.*
- ID. — **Prélude, Fugue et Variation** (orgue et piano), transcription pour piano à deux mains par HAROLD BAUER. — *Prix net : 3 francs.*
- ID. — **Pastorale** pour orgue, transcription pour piano à deux mains par HAROLD BAUER. — *Prix net : 3 francs.*
- JOSEPH JONGEN — **Deuxième Sonate** pour violon et piano (op. 34). — *Prix net : 10 francs.*
- ROGER-DUCASSE. — **Bourrée** (« Suite Française »), transcription pour piano par l'auteur. — *Prix net : 2 francs.*
- ID. — **Variations plaisantes sur un thème grave** (harpe et orchestre), transcription pour deux pianos à quatre mains par l'auteur. — *Prix net : 8 francs.*

Partition d'orchestre (format de poche)

- CAMILLE SAINT-SAËNS. — **Trois tableaux symphoniques** d'après *La Foi*, drame de BRIEUX. — *Prix net : 6 francs.*
- GUSTAVE SAMAZEUILH. — **Une Etude Symphonique** d'après *La Nef* d'ELÉMIR BOURGES. — *Prix net : 6 francs.*
- FLORENT SCHMITT. — **Etude** pour *Le Palais hanté* d'Edgar POE. — *Prix net : 6 francs.*



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Etranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Etranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne (ANDRÉ FONTAINAS). — Maurice Barrès : *l'Angoisse de Pascal* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Une classe de chefs d'orchestre (O. M.). — La Protection des droits d'auteur dans la République Argentine. — L'Art décoratif moderne et l'Exposition universelle de Bruxelles (O. M.). — Notes de musique : *Un ballet de M. Jos. Jongen; un Concert C. Franck* (H. L. B.). — Chronique théâtrale : *Mariage d'Étoile* (G. R.). — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE

Plus nombreuses d'année en année, et cette fois fort légitimes, s'élèvent de toutes parts des plaintes. Le Salon d'Automne était regardé comme un lieu d'exposition à peu près libre, à l'imitation du Salon des Indépendants. A côté de éléments traditionnels, mondains, imprécis et douteux, n'y entendait-on pas rugir à leur convenance les fauves ? A qui donc l'accès du Salon aurait-il pu être interdit ? Cependant un jury d'admission y fonctionne. Il semble bien que, cette année, il ait compris à quelle importance il peut atteindre ; il a refusé, systématiquement, tout — ou à peu près tout — ce qu'il pouvait ne pas accepter. Ainsi se trouve définie une tâche malaisée ; il est hors de doute qu'elle ne soit portée à la perfection, en septembre prochain, et bientôt la comprendront de même le jury de la Société Nationale, qui y montre quelque inclination, et le jury de la Société des Artistes : Et tous les peintres, et tous les sculpteurs exposeront alors aux Indépendants. Devant

leur nombre considérable, les pouvoirs publics seront contraints de capituler ; il faudra qu'ils leur livrent enfin, à la grande satisfaction de tout le monde, non pas même une partie du Grand Palais, mais le Grand Palais tout entier, avec de nombreuses annexes. La vogue viendra aux Indépendants comme elle venait naguère à l'Automobile et à l'Aéroplane.

« Diex nous doint » de vivre assez longtemps pour voir le beau rêve passer à l'état de réalité accomplie ! — Amen.

* * *

— Où est-il ? — tout de suite murmure-t-on, dès qu'on entre ; on cherche, on scrute, et l'on devine. Qui donc ? Lui, celui dont tous s'occupent et s'inquiètent : assurément Matisse, le plus illustre des fauves, Henri Matisse. « C'est de lui, cela ? — C'est de lui. » Et l'on voit apparaître sur fonds verts unis et monotones une guirlande de silhouettes tout juste humaines, dont la forme et l'attitude, indiquées d'ailleurs par une arabesque prompte, juste et savante, ne se précisent d'aucun détail, ne sont relevées d'aucun modelé. Le schéma d'une intention. Des qualités qui ont fait le charme du peintre aucune ne semble subsister. On se souvient de paysages mystérieux d'ombres douces et bougeantes, de natures-mortes et de fleurs dont l'éclat séduisait. A présent, à force de vouloir simplifier les accidents, on les annule au point que toute détermination est impossible : Où sommes-nous ? Qui est-ce ? Point d'expression, point de regard, point de vie ! Une image de papier peint, imprécise, flottante, en dépit de tant de science,

ou plutôt volontairement établie à l'aide de tant de science, — mais nul charme, et pas de grandeur : c'est bien la plus terrible des tares. Retrouverons-nous un jour, aussi hardi sans doute et non plus, comme nous pensons, fourvoyé par l'abus des théories, qui décidément en art ne comptent jamais, le beau peintre délicat que nous aimâmes ?

L'apport des autres fauves, cette année, ne nous arrête guère ; ni M. Manguin, avec des redites, ni M. Camoin, ni M. Marinot n'évoluent ; M. Girieud a tenté dans un grand effort décoratif d'éveiller un peu d'expression dans ses figures savamment et sagement groupées ; M. van Dongen se calme, se modère ; il va, s'il continue, sombrer parmi la mare académique.

D'autres peintres, de groupes différents, manifestent leurs rares et hautes qualités. On ne peut s'empêcher de saluer la persévérance valeureuse de M. Sert dont la décoration « du péristyle de la salle de bal du marquis de Alella, à Barcelone » produit assurément un effet de grande et chaude harmonie ; on y retrouve la profonde maîtrise de dessin habituelle à l'artiste, sa conscience et l'étude éclairée des grands maîtres.

Les huit panneaux, *Soir Florentin*, de M. Maurice Denis sans doute ne nous apprennent rien sur ce maître. Ils sont ingénieux et savants, très doux, emplis d'un sentiment de rêve, et se développent harmonieusement dans leur évocation décorative ; un peu froide peut-être, du pays où, selon les beaux vers de Gabriel Mourey, l'air est tout

... chargé de l'odeur langoureuse
Des roses
Qui ont fleuri dans l'ombre des cyprès.

M. Lebasque expose deux tableaux de douceur familiale ; M. Alcide Le Beau, M. Le Bail, M^{lle} Gobillard, M. Le Meilleur, M. Madeline valent par leurs mérites habituels ; M. Vallotton, avec les contractions outrées de ses monstres, — Persée et Andromède sont des monstres aussi monstrueux que le monstre lui-même ! — occupe son art prodigieux à produire des œuvres lourdes, opaques, tristes et sans cesse plus décevantes.

M. Peské célèbre avec éclat la gloire du travail ; sa couleur triomphe et son dessin précise. M. Valtat est plus que jamais charmant ; que de vie riche, mouvementée, chatoyante et harmonieuse dans ses deux tableaux ! M. Guérin est de plus en plus sûr de lui-même ; il s'est donné tout entier, et se contrôle avec exactitude. M. Lacoste, dans son faire minutieux et avec son coloris sensible parfois jusqu'à un peu d'aigreur, évoque à merveille les paysages pluvieux et gris de Paris ; M. Renaudot oscille de Ch. Guérin à Suë, M^{lle} Mutermilch est grave, consciencieuse et appliquée ; M. Diriks, hasardeux à son ordinaire, n'a pas été aussi heureux qu'en certaines autres occasions, et M. Ber-

nard Naudin, enfin et entre tous, M. Bernard Naudin a exposé quatre incomparables eaux-fortes, quatre épreuves de rêve, d'angoisse, d'intimité et d'un charme captivant.

* * *

Ce qui forme la raison d'être supérieure de ce Salon, c'est d'avoir réuni de si admirables rétrospectives. Le peintre Lempereur, le peintre Trigoulet, morts tous deux récemment, furent de probes artistes dont on a bien fait de nous montrer d'ensemble l'œuvre entière. Mais l'exposition presque complète des œuvres de Frédéric Bazille évoque, entre toutes, une époque glorieuse. Cet ami, ce disciple de Manet, tué en 1870, à l'âge de vingt-neuf ans à peine, au combat de Beaune-la-Rolande, faisait montre de solides mérites et se fût, s'il avait vécu, tracé un chemin personnel aux côtés de ses amis Monet, Renoir et Pissarro. La *Vue du village* (Musée de Montpellier), les *Portraits de famille*, la *Petite Italienne*, *Chanteuses des rues*, la *Jeune fille assise dans un parc*, *Aigues-mortes*, les deux portraits de Renoir, révèlent mieux qu'une originalité de hasard : une possession pleine de ses moyens, une vision neuve et ample. Sans doute il s'en perd un peu où le peintre, comme dans ses paysages, subit la hantise de Rousseau, ailleurs de Courbet, ou lorsqu'il se laisse envahir par le dilettantisme oriental d'Henri Regnault. Mais que de souples études valent mieux ! Et, entre toutes, cette nature morte où sont représentés si bien dans leur masse, dans leur chair et leur couleur, de savoureux poissons jetés sur une table. — Et la salle de cette exposition s'honore d'un chef-d'œuvre de mesure, de tact, de délicatesse, dans le charme du dessin, les gris de la coloration, la précision fine de l'expression : le portrait de Bazille par Renoir !

* * *

Après ce Renoir, et ces Bazille et ces Naudin, une œuvre encore, de plain-pied, considérable et surprenante : les quatre *Panneaux décoratifs formant un ensemble* de Pierre Bonnard ! Sans rien abdiquer de sa fraîche sensibilité en éveil, de son primesaut narquois, de son ingénuité particulière, si fine et si neuve, Bonnard est parvenu à composer quatre merveilleux tableaux, ordonnés dans un équilibre parfait, qui se balancent, se répondent et se complètent. On y surprend autour d'une fontaine courir et jouer des enfants et des jeunes filles ; ou bien aux jardins de volupté où vivent en paix à l'ombre des bois des familles patriarcales, errer le rêve des hommes et des tranquilles animaux ; ou bien, dans la plaine, des nymphes et des satyres s'éloigner doucement, le char trainé par des licornes ; ou bien, enfin, la nef aventureuse s'éloigner du port et, tra-

versant la mer où s'ébattent les sirènes auprès des dauphins qu'elles captivent, gagner les rivages lointains où songe le Chinois grave, assis sous l'arbre des merveilles. Tout ce décor imaginaire, irréel et tendrement évocateur de mystère lointain et fortuné berce, enchante, grise et fleurit l'esprit de qui sait regarder et se laisse envahir. C'est un ensemble calme, tendre et embaumé. C'est une œuvre d'un maître parvenu à maturité et qui n'a renoncé à nul de ses désirs premiers, aussi ardent, aussi hardi, aussi fier qu'aux premiers jours. C'est une grande et c'est une belle œuvre, qui marque chez M. Bonnard le plein épanouissement.

* * *

Avec raison les organisateurs du Salon d'Automne sont préoccupés des progrès et de la transformation des Arts décoratifs. Ils ont convié les artistes à combiner, à exposer des ensembles dont chacun forme, séparément, une pièce qu'ils ont disposée à leur gré. Des tapissiers quelconques, épris du poncif surgi si tôt de l'art prétendument nouveau, ont réussi les salles à manger, les chambres à coucher modern-style dont la seule pensée horripile l'imagination. MM. Sert, Denis, Bonnard diversement s'en sont tenus à l'ornement pictural; M. Baignères, MM. Suë et Huillard; MM. Hesse et Jaulmes, M. André Groult principalement ont imaginé des ameublements de boudoirs, de salons, de salles à manger exquis, originaux, spirituels, où l'on voit naître le visage des raffinés auxquels ils pourront plaire assez complètement pour qu'ils y mènent leur existence.

Elle est la caractéristique, en effet, des chercheurs artistes en France si on les compare, même, à d'élégants et ingénieux manufacturiers comme M. Majorelle et les autres du groupe si intéressant de Nancy, et surtout à ces habiles, précis, admirables ouvriers de Munich dont une exposition importante nous montre les travaux. Les bois sont beaux, les tissus, toutes les matières, et le travail en est d'une impeccable perfection. Mais quelle lourdeur, quels singuliers égarements dans l'harmonie! Point de discrétion; de finesse, de mesure. Ici vivra le parvenu cossu, maussade peut-être ou si renfermé dans ses joies intimes qu'il se passe de la fraîche joie de renouveler par les yeux son bonheur, ou le financier indifférent et hautain, le général, le hobereau, l'orgueilleux collectionneur, — on ne sait quel riche hostile, outrageux et commun. Dans le détail maint objet arrête, étonne, plaît presque, mais s'avère d'une correction si hautaine, si froide qu'on s'en détourne, et puis comme dans l'ensemble tout est funèbre et pesant!

Le vrai art décoratif pourra-t-il surgir de tous ces efforts tentés? Non, sans doute; il sera populaire et spontané. Quand les soullrants, les déshérités s'apercevront enfin que c'est monter à la vie que de s'en-

tourer de choses familières qui accueillent la lumière et éclairent le cerveau, quand ils auront exigé le droit de se créer un intérieur agréable tout au moins dans sa simplicité, du goût populaire l'art spontanément naîtra, et il se haussera, se développera, se transformera. Chacun en jouira selon ses principes et ses aspirations; il sourira à tous.

ANDRÉ FONTAINAS

MAURICE BARRÈS

L'Angoisse de Pascal (1)

Je n'aime pas M. Maurice Barrès lorsqu'il fait du nationalisme. Cette attitude est tout à fait indigne de lui, et j'aime mieux croire qu'il y consent avec la dénégation intime d'un sourire inaperçu que d'admettre qu'il est de bonne foi. La bonne foi n'est pas une vertu pour des hommes de sa qualité intellectuelle. Sceptiques ils sont, sceptiques ils doivent rester (ce qui n'exclut pas la passion, au contraire) : leur noblesse réside dans leur scepticisme.

L'admiration que quelques hommes de ma génération et moi-même gardent à M. Maurice Barrès pour ses beaux manuels d'égoïsme pathétique ne saurait être altérée par la déception que nous causent ses idées d'aujourd'hui. C'est un homme à qui tout est permis, et de qui nous pouvons tout attendre encore. Et même si nous n'en attendions plus rien, une certaine partie de son œuvre, la plus fervente et la plus universelle, resterait intacte, qui suffirait à préciser la figure qu'il fait dans la littérature actuelle.

Il fut un maître, un directeur d'âmes. Aujourd'hui, il n'aspire même pas à occuper la première place dans un mouvement politique dont les vues sont étroites et dont l'avenir est condamné par cela même.

Cette modestie (car c'est de la modestie) est surprenante sans doute, mais elle s'explique assez bien si l'on reconstitue la psychologie de M. Maurice Barrès. Il a dû goûter, à l'époque du grand succès du culte du moi, les plus hautes joies de la domination idéologique, qui sont sans doute autrement savoureuses, autrement pures que celles de la domination matérielle. Il commandait aux éléments les plus précieux que Dieu pouvait lui confier : les intelligences de la jeunesse. C'est merveilleux quand on y pense, un tel rôle, cela confond l'imagination. On comprend que l'homme à qui un tel pouvoir a été donné ait éprouvé — oh ! sous des formes modestes, modernes, et qui ont pu lui faire illusion — le vertige mystique d'un Charles-Quint, le besoin du renoncement total, de l'abdication définitive. C'est alors que l'empereur des intellectuels est devenu (après quelques transitions et sans l'éclat d'un scandale) une sorte de frère mineur dans le couvent nationaliste, feignant de croire aux plus pauvres dogmes de cette foi mesquine et ne dédaignant pas, à l'occasion, de faire servir son talent à la défense de ces idées touchantes et arriérées.

Or, si le rôle des hommes d'action est très négligeable dans l'évolution morale de l'humanité, si par exemple la retraite d'un Charles-Quint n'altère en rien la marche des événements de son temps, il n'en va pas de même du rôle des hommes de pensée.

(1) MAURICE BARRÈS : *L'Angoisse de Pascal*. Paris, chez Dorbon aîné. Collection des Bibliophiles fantaisistes.



La comparaison dont j'ai vu de me servir doit même être prise des lors à rebours. Charles-Quint, homme d'action, se surpasse en devenant contemplateur, même intime. Mais M. Maurice Barrès, homme de pensée, se diminue en devenant homme d'action, même si, dans ce nouvel avatar, il avait obtenu la plus haute place. Admettez l'hypothèse d'un état de choses où M. Maurice Barrès serait par exemple dictateur, en France. Je maintiens qu'il y exercerait moins de pouvoir réel que lorsqu'il nous aidait simplement à penser à prendre conscience des ressources et des limites de notre intelligence. Son pouvoir serait plus apparent, plus physique, plus écrié; il connaîtrait la grosse célébrité démagogique. Mais il n'exercerait aucune action profonde sur les âmes et l'avenir, au lieu d'obéir à ses prévisions et à ses conseils, resterait le jouet des forces obscures et anonymes de la méditation des peuples et du rêve des penseurs.

Il est bien entendu que je ne parle pas de maintenir M. Maurice Barrès dans l'attitude intellectuelle qu'il s'était choisie en écrivant *Un homme d'ère*. Mais son évolution aurait pu être différente. Elle aurait pu, pourquoi pas, ne pas s'égarer dans le domaine de l'action politique, de l'action politique.

Parce que, quand la pensée de M. Maurice Barrès se faisait plus humaine, plus personnelle et plus générale, plus humaine. Mais il n'est pas de pensée qui ait devant elle tout jamais s'interdire, c'est bien ce qu'il faut malheureusement constater. Cette notion d'un homme qui se défend en bien, la chose la plus radicalement anti-française, anti-traditionnelle qui soit.

La porte de la France est de rester la médiatrice de la pensée européenne, l'arbiter des nations. Toujours les penseurs français se sont montrés supérieurs à l'hostilité des races, toujours ils ont, malgré les guerres et les désastres, prêché cet évangile de paix, et c'est en quoi consiste le patriotisme le plus élevé. Le salut pour la France, c'est d'être la maîtresse à penser, la dominatrice générale du reste du monde. Pour elle, admettre un instant un chauvinisme défensif à la manière allemande, c'est rétrograder aussitôt jusqu'au niveau précisément où se trouve ce peuple naïvement orgueilleux de sa force militaire, brutal et ennemi de la culture supérieure. On demeure navré qu'un esprit de la valeur de M. Maurice Barrès, au lieu de réagir contre ce sentiment (dont le succès chez nous constitue la vraie invasion allemande), ait cru bon de lui donner des raisons philosophiques. Il s'est radicalement trompé sur son rôle en n'affirmant pas la valeur et les droits de ce cosmopolitisme idéal et supérieur qui est le plus indestructible et le plus noble élément du patriotisme français.

C'est pourquoi l'apparition d'un livre comme *l'Angoisse de Pascal* rassure. Pour plusieurs raisons. D'abord le choix du héros : il est peu d'esprits aussi profondément français et en même temps aussi généreusement humains que ce grand homme. Ensuite la hauteur du débat : on y voit que M. Maurice Barrès sait parfaitement que le culte de nos héros de pensée — qui furent tous de grands cosmopolites intellectuels — est la forme la plus hante du patriotisme. Enfin le style : jamais la ferveur intense et retenue qui est l'essentiel de l'imagination de M. Barrès ne fut à ce point pure de tout développement littéraire.

Je ne pense pas que cet écrivain ait jamais réussi quelque chose comme ces pages. C'est dépouillé, sobre, vigoureux et d'une sincérité, d'un pathétique admirables. Je ne dirai donc pas que j'ai retrouvé M. Barrès, mais que j'en ai trouvé un autre, sans littérature, tout âme.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Une classe de chefs d'orchestre.

M. Gabriel Grovlez, compositeur de talent et musicien accompli, vient de lancer dans *Comœdia* une idée appelée, si elle est adoptée, à produire les meilleurs résultats. Frappé de la pénurie de chefs d'orchestre de valeur et des difficultés que rencontrent les jeunes compositeurs pour s'initier à l'art de conduire, M. Grovlez propose de créer au Conservatoire une classe de chefs d'orchestre où chacun pourrait apprendre sous la direction d'un maître autorisé ce que lui enseigne mal l'empirisme des exécutions de fortune qu'il est appelé à diriger. Mais laissons-lui la parole, car M. Grovlez s'exprime fort bien et défend avec autorité la thèse qu'il présente :

« Existe-t-il à l'heure actuelle, dit-il, un pays possédant une pléiade de compositeurs comme les nôtres? Que l'on nous montre à l'étranger des musiciens pouvant rivaliser avec nos Fauré, nos d'Indy, nos Debussy, nos Dukas, pour ne citer que ceux-là! Nos instrumentistes à cordes sont la gloire de notre Conservatoire et font l'admiration de tous; nos « vents » et en particulier nos « bois » sont absolument uniques! C'est certainement chez nous que l'on trouve le plus d'artistes capables de désintéressement, de générosité, d'enthousiasme pour les choses de l'esprit. Mais, il faut bien l'avouer, il n'est point de nation civilisée où la masse possède une ignorance plus navrante des choses de la musique.

Si nous regardons l'Allemagne (que l'on nous cite toujours lorsqu'il s'agit de musique), il est certain que la supériorité de l'éducation musicale de la foule y est indéniable. Cette éducation doit être certainement attribuée en grande partie au nombre considérable de sociétés de concerts symphoniques qu'elle possède.

En France, si nous exceptons quelques villes où l'initiative de quelques-uns est arrivée à créer des groupements intéressants, il n'y a point de sociétés de concerts. L'admirable musicien qu'est M. Guy Ropartz a cependant démontré à Nancy ce que pouvait faire un artiste qui possède ces trois conditions : la parfaite connaissance de son art, la foi et la volonté. En revanche, il est vrai que nous avons de nombreuses sociétés orphéoniques, de nombreuses « harmonies » plus ou moins grassement subventionnées suivant leurs opinions politiques et dont la direction est confiée en général à d'anciens tambours-majors ou à d'anciens solistes de régiment. Il faut avoir assisté à un concours musical de province, il faut avoir entendu le répertoire de ces « harmonies » et de ces « orphéons » pour se douter de ce que cela peut représenter de mauvais goût et de laidur!

Mais si nous examinons maintenant la situation musicale du théâtre en province, nous serons effrayés de la gravité du mal! Nous sommes là dans le domaine de l'incohérence absolue. Oh! ce n'est point que nous manquions de chefs d'orchestre de théâtre; mais leur recrutement s'opère de la façon la plus fantaisiste! Lorsqu'un musicien d'orchestre joue trop mal de son instrument pour espérer qu'il arrivera à se créer une situation, et s'il possède alors du savoir-faire accompagné d'un brin d'arrivisme, il cherchera à obtenir une place de sous-chef. Une fois en possession de cette place, son avenir est assuré; car il est bien rare qu'il n'obtienne pas, au bout de quelques années, une place de premier chef, surtout s'il est en bons termes avec les agences théâtrales. En effet, lorsqu'un directeur de province a besoin d'un chef d'orchestre, il s'adresse généralement à une



« Agence » qui lui recommande un homme du « métier ». Les qualités musicales, la valeur personnelle, de tout cela il n'est point question ! On vous demande seulement ce fameux « métier » qui consiste à avoir une ignorance parfaite de la musique et une connaissance non moins parfaite de toutes les mauvaises traditions accumulées par l'incompétence de plusieurs générations de chanteurs. C'est à tort que l'on considère le chanteur comme l'interprète le plus dangereux, — il ne gêne que son rôle, tandis que le chef incapable détruit tout. Ce dernier n'est qu'un intermédiaire, intelligent ou stupide, il peut contribuer au triomphe de l'œuvre ou la ruiner complètement. Je mets au défi les auditeurs (même professionnels) de reconnaître à une première audition d'une œuvre complètement inconnue d'eux les trahisons et les meurtres qu'il accomplit.

Lorsqu'un malheureux chanteur est victime d'un accident vocal, il n'y a pas assez de sillons et de pommes cuites pour lui. Magnifiquement inconscient, le chef trône avec calme dans sa médiocrité et son ineptie. N'étant soumis à aucun contrôle après l'égorgeage d'un chef-d'œuvre, il se dit : « Après moi le déluge ! »

Le chef d'orchestre devrait tout entendre, tout voir, connaître admirablement la technique de tous les instruments, il devrait avoir fait des études musicales complètes et être lui-même compositeur ; puis, savoir lire la partition d'orchestre, alors que certains savent tout juste lire le « piano conducteur ». Sans ces connaissances, il n'est qu'un simple batteur de mesure (à condition qu'il sache la battre !). Il faudrait aussi qu'il sente, qu'il comprenne, qu'il soit ému, qu'il possède la flamme intérieure qui électrise les masses qu'il dirige, et enthousiasme les auditeurs. L'action du chef d'orchestre doit aller sur la scène, mener l'action, s'emparer de chacun, depuis l'étoile jusqu'au dernier figurant et donner à tout cela la vie musicale. M. Arturo Toscanini est le plus bel exemple de ce que doit être un chef d'orchestre de théâtre.

Sans la réunion de toutes ces conditions, il est impossible d'obtenir une exécution convenable. Quand il s'agit par exemple d'œuvres anciennes, comment voulez-vous que ces « savetiers » musicaux en sortent ? Nous nous trouvons là en présence d'éditions multiples, de vingt traditions ; nous n'avons pas d'indications métronomiques, les indications de mouvement sont toujours assez vagues, et il y a une difficulté à découvrir un sens précis à ces indications ; tout dépendra donc de l'intelligence artistique et de la musicalité du chef.

Le seul moyen de mettre fin à ce funeste état de choses, la seule façon d'arriver à avoir enfin les artistes nécessaires à la direction des œuvres musicales dépend donc entièrement de la création d'une classe de chefs d'orchestre. Nous avons à Paris des chefs d'orchestre égaux sinon supérieurs aux plus grands : MM. Messager, Gabriel Pierné, Chevillard. Qu'on leur charge de cet enseignement, et nous aurons bientôt une éclosion merveilleuse de jeunes talents. Il appartient à l'admirable musicien, au compositeur de génie qu'est le directeur de notre Conservatoire d'obtenir du ministre les fonds nécessaires à la création de cette classe (qui deviendrait obligatoire pour tous les élèves de composition). Ce jour-là, M. Gabriel Fauré aura contribué à relever complètement l'enseignement du Conservatoire national de musique de Paris et il aura droit à la reconnaissance de tous les artistes. »

La plupart des observations de M. Grovez s'appliquent à la

Belgique comme à la France : elles méritent d'être lues attentivement, et c'est pourquoi nous avons cru utile de les reproduire intégralement, avec l'espoir que les conclusions en seront adoptées à Bruxelles comme à Paris.

O. M.

La Protection des droits d'auteur dans la République Argentine.

Grâce à l'intervention de M. Clémenceau, qui a fait tout exprès le voyage de Buenos-Ayres, le gouvernement de la République Argentine a enfin promulgué une loi qui assure aux artistes et aux écrivains une protection légale.

Voici les dispositions essentielles de la loi votée par les Chambres argentines sous le nom — l'attention est courtoise — de *Loi Clémenceau* :

« ART. 8. — La publication illicite dans le texte original ou une traduction d'une œuvre littéraire, la représentation d'une œuvre dramatique ou lyrique, l'exécution publique d'une composition musicale, ainsi que la reproduction de toute œuvre artistique sans le consentement de ses auteurs donnera lieu à une action civile en dommages-intérêts que la personne frustrée pourra intenter devant la justice ordinaire.

En outre, à la demande de l'auteur ou de l'ayant-droit et sous sa responsabilité, le juge pourra ordonner le sequestre de l'édition ou des éléments de reproduction frauduleuse, et, s'il s'agit d'une œuvre théâtrale, la suspension de sa représentation illicite.

ART. 9. — Toutes les dispositions de cette loi sont également applicables aux œuvres littéraires et artistiques éditées dans la République et à celles provenant de pays étrangers, quelle que soit la nationalité de leurs auteurs, à condition qu'ils appartiennent à des nations ayant adhéré aux conventions internationales sur la matière ou ayant passé des conventions spéciales avec la République Argentine.

ART. 11. — Pour bénéficier de la loi argentine, l'auteur d'une œuvre étrangère devra simplement justifier de l'accomplissement des formalités établies pour sa protection dans le pays où s'est faite la publication.

ART. 12. — La protection de la loi argentine ne s'étendra pas à une période plus étendue que celle que déterminent les lois du pays de la publication de l'œuvre. »

L'Art décoratif moderne et l'Exposition universelle de Bruxelles.

Notre collaborateur M. Fierens-Gevaert proteste avec raison, dans son feuilleton du *Journal de Bruxelles*, contre l'exclusion dont les décorateurs qui s'efforcent de créer un style inspiré par les besoins de notre époque ont été victimes de la part des organisateurs de l'Exposition de Bruxelles :

« Le problème de l'art décoratif, qui domine pour nous la question de l'art moderne, dit-il, s'est posé à l'occasion de l'Exposition universelle. Ceux qui pouvaient le résoudre n'ont pu collaborer au succès de notre World's fair. Les meilleurs d'entre nos critiques l'ont constaté et ont protesté avec force.

M. Raymond Kœchlin, dans le *Journal des Débats*, s'étonne à son tour de ces exclusions et lui qui, il y a quelques années, ne manifestait qu'une sympathie assez tiède pour les formes nouvelles de la décoration, reconnaît que l'avenir est là.

On peut être certain que, l'exemple de l'Allemagne aidant, dans très peu d'années les pavillons et les arrangements intérieurs des expositions seront confiés aux artistes qui entendent créer en s'inspirant du goût et des besoins de leur temps. Déjà la France annonce son intention de marcher résolument dans cette voie, l'année prochaine, à l'exposition de Turin.

Et nous Belges, qui avons donné le signal du mouvement il y

a vingt ans, qui avons ensuite organisé des expositions nettement modernes à Turin et à Milan, allons-nous continuer de marcher à reculons et de provoquer l'étonnement et une sorte de pitié en nous obstinant à détruire l'effet de nos efforts passés? La situation est inquiétante et paradoxale.»

Ces réflexions confirment celles qu'à plusieurs reprises, et notamment dans nos *Propos sur l'art décoratif moderne* (1), nous avons exprimées.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Un ballet de M. Jos. Jongen.

L'Art moderne signalait dans un numéro récent l'activité déployée cet été par plusieurs compositeurs belges. Il faut joindre à l'énumération déjà fournie un charmant ballet composé par M. Jongen, dans le calme souriant des collines de l'Amblyve, sur un scénario de M. F. Thys. L'œuvre, intitulée *Sarka*, s'inspire d'une légende hongroise; elle chante la douce révélation de l'amour, qu'apporte un homme ingénu dans une tribu de femmes ignorant les hommes et, partant, l'amour. S'inspirant de la compréhension moderne de la danse, ce charmant symbole s'épanouit en pantomime expressive. Ce n'est pas un ballet classique, occasions plus ou moins logiques d'acrobaties en maillot, contemplées par de tremblantes lunettes. Cette *Sarka* pleine de vie, d'une inspiration sûre et allègre, est une œuvre d'art, et non un « baisser de rideau ». Pour autant qu'une lecture au piano permette un jugement, M. Jongen a écrit là une page délicieuse, pleine de gaieté, de rythme, de lumière, d'émotion, de sensualité tendre. L'œuvre, mouvementée, est alerte : cinquante minutes à peine. Peut-on espérer que nos théâtres ne se la laisseront pas enlever?

H. L. B.

Un Concert C. Franck.

Nous attirons particulièrement l'attention sur le concert organisé par M. V. Durant, à la demande du Comité de l'Exposition de Bruxelles, et qui aura lieu dimanche 16 octobre, — aujourd'hui — à 2 heures 1/2, dans la salle de la Madeleine, rue Duquesnoy. Le programme est composé d'œuvres de César Franck : *Psyché*, la *Symphonie*, des airs de ballet de *Hulda*, *Les Djinnis* et les *Variations Symphoniques*, ces deux derniers morceaux exécutés par M. A. De Greef. Ce concert ayant été annoncé tardivement et avec peu d'éclat, nous nous faisons un devoir d'avertir tout spécialement ceux qui aiment Franck et la musique.

La prochaine saison musicale au Cercle artistique. — Le Cercle organise pour le mois de mars un festival Rameau, sous la direction de M. V. d'Indy, avec le concours de l'orchestre de la *Scola*; pour le mois de février trois séances de sonates exécutées par MM. Ysaye et Pugno; en novembre, un récital Kreisler. Des auditions spécialement destinées aux fils et filles des membres auront lieu l'après-midi, comme les années précédentes.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Mariage d'Étoile.

Cette charmante comédie, que le théâtre de l'Olympia joue en ce moment avec un grand succès, emprunte un intérêt particulier à ce fait que l'un de ses auteurs, M. Thurner, — l'autre est M. A. Bisson, — est mort récemment, en pleine jeunesse, en plein épanouissement de talent. La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles..... L'autre soir, à l'Olympia, je ne pouvais, pour ma part, me défendre d'un sentiment d'amertume mélancolique en songeant que celui dont l'esprit ingénieux nous faisait rire de si bon cœur avait déjà disparu de la terre des vivants. Il y avait, dans cette pensée, un effet de contraste fort dramatique, et que les auteurs de la pièce n'avaient certes pas prévu.....

(1) Voir l'Art moderne du 18 septembre dernier.

Mariage d'Étoile, c'est l'histoire d'une belle actrice à l'existence agitée, au caractère tumultueux, — mauvaise tête et bon cœur, — qui, par affection pour sa fille, renonce à l'amour et entre dans le mariage, comme jadis on entrait au couvent. D'une liaison de jeunesse elle a gardé un enfant, une fille, que l'amant, le père, élève auprès de lui, en province. D'ordinaire, en pareil cas, c'est l'amant qui abandonne mère et enfant. Ici, c'est le contraire : le monde renversé, quoi ! Devenue grande, la jeune fille est fiancée à un aimable garçon, fils de non moins aimables bourgeois. Ceux-ci acceptent assez volontiers l'idée que leur future bru soit la fille d'une actrice illustre, mais ils exigent que celle-ci régularise sa situation en épousant son amant d'autrefois. Voilà bien un problème aussi difficile à résoudre que la quadrature du cercle ! Le pauvre Ildelfonse, l'amant, le père, ridicule archiviste départemental, s'arrache ses derniers cheveux. Comment décider la brillante Florence Bell à l'épouser, lui, vieux rat de bibliothèque, sans grâce, sans charme, lui qui ne comprend même plus comment elle a pu l'aimer un instant, autrefois ? Cependant, tout ira mieux qu'il ne pense, car Florence, incorrigible coquette, a involontairement grisé de sa beauté, de son diable-au-corps, le fiancé de sa fille. Affolé, le gars l'a étreinte, enveloppée du souffle ardent de son désir. Cet incident grotesque, presque odieux, a ouvert les yeux à la belle actrice qui, consciente enfin de son âge et de ses devoirs de mère, se résigne gaiement à épouser Ildelfonse ravi.

Le caractère de Florence Bell est intéressant. Mme Jeanne Cheirel, brusque, nerveuse, colérique et subitement attendrie, a fait de ce rôle une création vraiment remarquable. M. Gildès est excellent dans le rôle d'Ildelfonse à qui il prête sa bonhomie spirituelle. M. Puylagarde est un jeune premier qui n'a à mes yeux qu'un tort, celui de ressembler fâcheusement à M. Sylvain Bonmariage. M. Bonmariage nous a quittés pour aller s'installer à Paris. Va-t-il maintenant nous envoyer ses sosies ?..... Tous les autres rôles de la pièce sont tenus par des acteurs et des actrices de talent, et le public n'a ménagé ses applaudissements ni à la pièce, ni à ses interprètes.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

Les organisateurs de l'Exposition d'art ancien ont décidé d'en prolonger la durée jusqu'au 1^{er} novembre inclusivement.

L'affluence du public se maintient considérable dans les galeries; il ne se passe pas de jour sans que des conservateurs de musée, des historiens d'art, des collectionneurs, des personnalités de marque, venus tout exprès de l'étranger, visitent longuement l'Exposition.

L'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts à Liège se propose d'ouvrir au Palais du Parc de la Boverie en mai et juin 1911, de concert avec l'Association des architectes, une exposition qui comprendra l'architecture, la sculpture et la peinture décoratives, l'orfèvrerie d'art, la tapisserie, la céramique, le vitrail, les émaux, le mobilier, les tentures et tissus, ainsi que l'imprimerie et la librairie d'art.

Une section serait consacrée à un genre spécial, — art japonais, aspects pittoresques du pays de Liège, ou à une exposition rétrospective, — vieux verres et meubles anciens, etc.

A l'occasion de l'exposition, un concours serait ouvert pour la décoration des huit panneaux de la scène du Conservatoire.

Des démarches sont faites auprès du gouvernement, de la province et de la Ville de Liège en vue d'obtenir les concours financiers nécessaires.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Albert de Neuville, secrétaire-général, 93 rue Louvrex, Liège.

Le théâtre du Parc inaugurera le jeudi 3 novembre la douzième série de ses matinées littéraires. Au programme : *la Nouvelle Idole*. M. Guyot, directeur de l'École française, fera une conférence sur le théâtre de M. François de Curel.

Dans le courant du même mois, Mme Agnès Sorma donnera au Parc, avec la cour du Neues Schauspielhaus de Berlin, une série de représentations.

Les six concerts Ysaye viennent d'être fixés aux dates suivantes : 29-30 octobre, 3-4 décembre, 14-15 janvier, 11-12 février, 11-12 et mars 1^{er}-2 avril. En outre, deux concerts extraordinaires auront lieu les 22-23 avril et 6-7 mai.

Ils seront donnés au théâtre de l'Alhambra sous la direction de MM. Eugène et Théo Ysaye, Otto Lohse et Edward Elgar. Le *Tonkünstler Orchestre* de Munich, sous la direction de M. Joseph Lassalle, participera à l'un d'eux. Parmi les solistes engagés, citons pour le chant M^{me} H. Bosetti (Munich), MM. H. Dufranne (Paris) et H. Hensel (Wiesbaden); pour le piano, MM. Mark Hambourg et Ossip Gabrilowitsch; pour le violon, MM. Eugène Ysaye et Jacques Thibaud; pour le violoncelle, M. Jean Gérardy.

Les programmes seront composés d'œuvres classiques et modernes de Bach, Mozart, Beethoven, Schumann, Brahms, Wagner, Strauss, Svendsen, etc. Y figureront, de plus, en première audition, une *Suite burlesque* de M. A. Dupuis, des symphonies de MM. L. Delcroix, J. Ryelandt, Edw. Elgar, S. Lazzari, des ouvertures de MM. J. Trémisot et Th. Dubois, un *Poème symphonique* de M. V. Buffin, la *Forêt et l'Oiseau* de M. Th. Ysaye.

La location est ouverte chez MM. Breitkopf et Härtel, 68 rue Coudenberg.

Le concert d'orchestre qui se donnera jeudi à la Grande Harmonie par M^{lle} Wera Scriabina, pianiste, sous la direction de M. Safonoff, promet d'offrir, par la composition du programme et l'interprétation des œuvres, un exceptionnel intérêt.

Demain lundi à 5 heures, dans la salle de l'Institut des Hautes Etudes musicales et dramatiques d'Ixelles, rue Souveraine 35, le D^r Dwelshauvers, professeur à l'Institut et à l'École libre de musique de Liège, fera une conférence sur la Technique pianistique moderne (avec exemples musicaux).

S'adresser pour les invitations au secrétariat de l'Institut.

L'ouverture du troisième Salon de l'Association d'Art Union aura lieu au Musée moderne, le samedi 22 octobre prochain, à 2 heures.

Fondée par M. Théo Ysaye, une Académie de Musique vient de s'ouvrir rue Mercelis 15, à Bruxelles. Des cours de musique instrumentale, chant, déclamation, sont donnés par un groupe de professeurs parmi lesquels nous relevons les noms de MM. Théo Ysaye, Emile Chaumont, Emile Doehaerd, Joseph Jongen, de Cléry, Jahan, Léon Delcroix, M^{lles} Germaine Cornélis, E. Huberti et N. Madier.

Pour les cours supérieurs, les élèves recevront en outre les conseils de professeurs honoraires qui, à des époques à déterminer, y donneront quelques leçons et surveilleront la direction des études. MM. Vincent d'Indy, Raoul Pugno, Eugène Ysaye et Jean Gérardy ont bien voulu accepter respectivement ces fonctions pour les cours de composition, de piano, de violon et de violoncelle.

S'adresser pour tous renseignements au Secrétariat de l'Académie de Musique, 15 rue Mercelis.

Vacances de musiciens (suite) :

C'est aux environs de Bourg-de-Bigorre, dans les Hautes-Pyrénées, « où, nous dit-il, on est totalement à l'abri des pianos mécaniques et autres », que M. Florent Schmitt fixa sa résidence d'été, et la quiétude de cette retraite est telle que le compositeur se propose d'y prolonger jusqu'en janvier son séjour. Il y travaille assidument à la partition d'une féerie dont le poème, tiré des Ramayana, a été écrit par notre collaborateur M. Calvocoressi. En outre, il a terminé un *Lied et Scherzo* pour double quintette d'instruments à vent et esquissé un *Triptyque* pour orchestre.

De Paris :

C'est au théâtre Réjane, décidément, que sera représenté *l'Oiseau bleu*, la féerie de M. Maurice Maeterlinck qui, à Moscou, puis à Londres, a remporté un éclatant succès. L'accord a été signé la semaine dernière. En l'absence de M^{me} Réjane, qui part le 1^{er} novembre pour une grande tournée, M^{me} Georgette Leblanc a bien voulu se charger de diriger les études de *l'Oiseau bleu*, dont la première représentation aura vraisemblablement lieu à la fin de décembre.

Le monument Verlaine, dû au ciseau de Niderhäuser Rodó, sera inauguré en janvier prochain.

Quoique le sculpteur ait renoncé à toute rémunération, le Comité ne dispose que de 4,000 francs. Le complément sera fourni par une subvention du Conseil municipal, et par une souscription à laquelle sont attribuées des primes consistant en œuvres originales d'artistes.

Les souscriptions sont reçues au *Mercure de France*, 26 rue de Condé, à Paris.

Le *Cercle International des Arts* (97 boulevard Raspail) vient d'ouvrir une exposition de soixante paysages exécutés dans le midi par M. Marcel Lenoir. Un choix d'œuvres récentes du sculpteur Joseph Bernard complète cette intéressante exposition, par laquelle s'inaugure avec succès la saison du Cercle.

A partir du mois prochain paraîtra un hebdomadaire, la *Gazette belge de Paris*, destiné à entretenir les Belges installés à Paris des choses du pays et à les tenir au courant de ce qui se passe dans la colonie belge de Paris.

Un feuilleton littéraire sera ouvert aux poètes et aux conteurs belges qui voudront bien envoyer à la direction (69bis rue Darnémont) des vers, des nouvelles ou des essais inédits. L'abonnement annuel est de 6 fr. pour Paris, de 7 fr. pour la province française et de 8 fr. pour l'étranger.

M. Poirier a loué pour le mois de novembre le théâtre Réjane afin d'y faire jouer le *Mariage de Mademoiselle Beulemans* dont près de deux cents représentations au théâtre de la Renaissance n'ont pas épuisé le succès.

La jolie comédie bruxelloise de MM. Fonson et Wicheler a reçu à Genève, où elle est représentée simultanément dans deux théâtres, un accueil aussi flatteur qu'à Paris.

De Berlin :

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Franz Liszt, le *Berliner Konzert-Verein* organise pour avril 1911 un festival Liszt qui durera quatre jours. MM. Ferruccio Busoni, Alexandre Heinemann, Paul Goldschmidt, la *Musikalische Gesellschaft*, forte de deux cent cinquante chanteurs, et l'Orchestre Blüthner ont promis leur concours à cette manifestation artistique, dont M. J. Stransky a assumé la direction.

L'heureux auteur de *Hansel et Gretel*, Engelbert Humperdinck, a, dit le *Guide musical*, achevé une nouvelle œuvre théâtrale à laquelle il a travaillé pendant ces cinq dernières années, les *Fils du Roi*, d'après le poème dramatique de Rosmer. L'œuvre est actuellement à l'impression. Le Metropolitan Opera House de New-York a acquis le droit d'en donner la première représentation, qui aura lieu le 25 décembre prochain en présence de l'auteur. L'œuvre sera donnée peu après à l'Opéra de Berlin.

Une définition de la lyrique proclamation du gouvernement républicain portugais : La sérénade de Braga.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).
Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).
Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).
Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).
Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudiel et Suarès** (1907).
Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).
Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).
Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination**.
Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

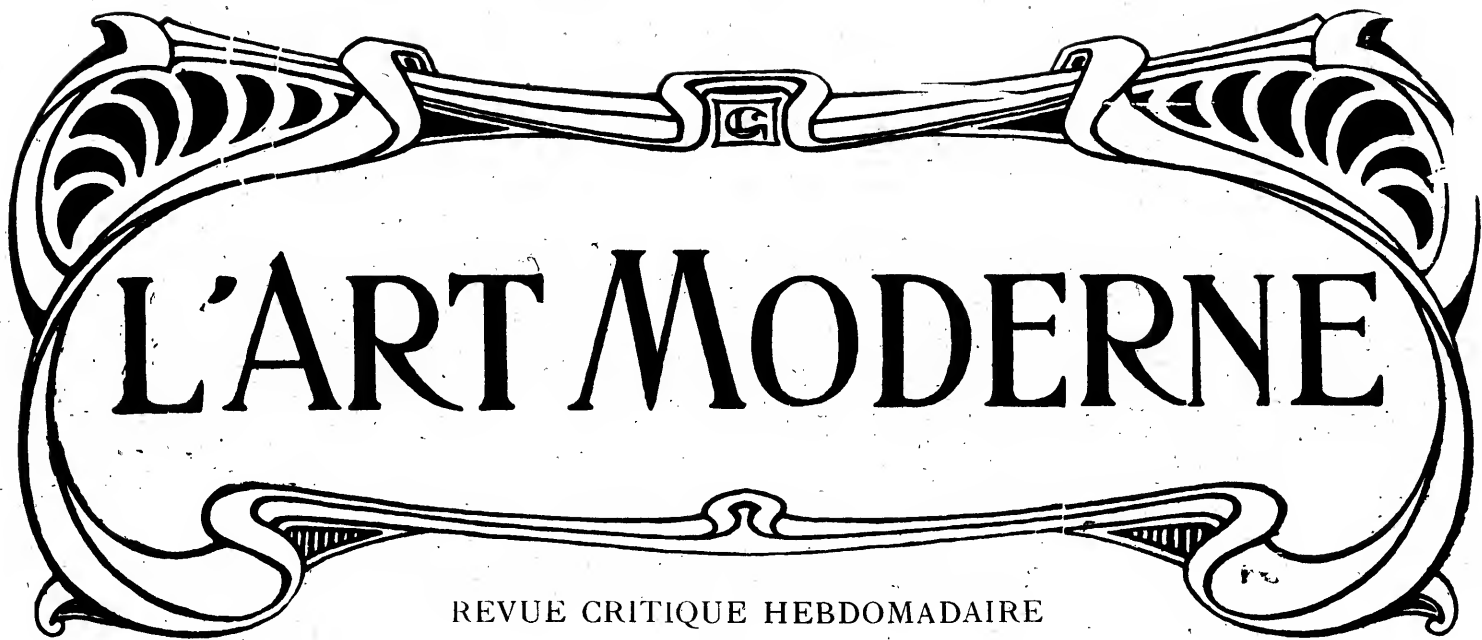
Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROIS
Commission, Achat, Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Amateur de jardins (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Peintres russes (FIERENS-GEVAERT). — Exposition universelle de Bruxelles : Groupe des Beaux-Arts. — Théâtre de la Monnaie : *Ivan le Terrible* (Ch. V.). — La Musique à Paris (M.-D. CALVOCRESSI). — Opinions d'artistes. — Chronique théâtrale : *Pour l'amour de la Sultane* (GEORGES RENCY). — Nécrologie : *Willem Maris* (O. M.). — Petite Chronique.

L'AMATEUR DE JARDINS

M. Edmond Pilon occupe dans la littérature française d'aujourd'hui une place assez à part. Tout le monde s'accorde à trouver qu'il la remplit excellemment, personne ne la lui dispute et je ne lui connais pas encore d'ennemis.

Ce dernier détail vaut qu'on s'y arrête. Ne pas avoir d'ennemis aujourd'hui ! Qui sait ? M. Edmond Pilon est peut-être le seul écrivain qui jouisse de ce privilège. Et je crois que le caractère de son œuvre le lui assurera longtemps encore. Si quelqu'un, en effet, ne gêne personne et se tient à l'écart avec une modestie exquise, c'est bien ce doux contemplateur, ce paisible ami des choses et des gens d'autrefois, ce patient fouilleur d'archives, de lettres et de livres, ce voyageur épris de nos jolis sites français.

Si j'avais à caractériser d'un seul mot M. Edmond Pilon, je dirais qu'il se promène. Se promener, voilà toute sa carrière littéraire. Au lieu de l'accomplir à grand bruit et à grands pas, il y muse, il y flâne. Il va

et vient, sans ordre apparent, et sa fantaisie seule, une fantaisie tendre et légère, lui sert de guide et comme d'unité. Il se promène, et je vous assure que c'est d'abord pour son plaisir.

Puis, comme il n'est pas égoïste, il consent, au retour, à prendre quelques notes, et ces notes il nous les livre, de temps en temps, lorsque le cahier en est assez gros pour former un livre (1).

Il se trouve que la sensibilité de ce promeneur est si charmante et en même temps touche par tant de points à celle qui nous est commune à tous que nous en éprouvons le charme. Ce charme est tout personnel, tout direct, si je puis dire. Il est très pareil à celui que nous ressentirions si, causant avec M. Edmond Pilon au retour d'un de ses voyages, nous recueillions de sa bouche même ses souvenirs et ses rêveries. Rien de livresque, rien d'une *formule* ne vient alourdir ces confidences légères et aimables.

Et c'est sans doute à cause de cette séduction familière et bon enfant, de cette ingénuité et de cette franchise que la réputation de M. Edmond Pilon est demeurée si fraîche et si intacte, si à l'abri de toute équivoque et de toute médisance.

M. Edmond Pilon se promène. Je ne le connais point, mais j'ai des amis qui le connaissent et le tiennent pour l'homme le plus bienveillant et le plus sûr. Je ne le connais point, mais je l'imagine volontiers pareil à un de ces doux naturalistes qu'il a dépeints si amoureuxment dans ses *Portraits français*, un Pitton de Tour-

(1) EDMOND PILON : *Dans les Jardins et dans les Villes*. Paris. Sansot.

nefort ou un M. Poivre, modeste dans ses goûts, retiré du monde, savourant à l'extrême les joies réservées aux sages, — celles qui ne coûtent rien et dont le raffinement est indéfini : joies d'une lecture, d'une méditation dans un paysage ou dans un musée, et prenant un plaisir parfait et paisible à transcrire en jolies phrases bien venues, lentes et caressantes, sans effets ni trucs, les sensations et les sentiments qui ont fait sa vie intérieure.

De qui pourrait-on dire qu'il est heureux, si on ne le dit pas d'abord de lui ? Tout dans son œuvre avoue le plaisir de vivre, le plaisir de se souvenir. L'action, son vertige, les rêveries de la domination, les joies de l'orgueil et du triomphe, l'exercice nietzschéen de la force : tout cela en est banni. Ce n'est pas ainsi que ce contemplateur comprend la vie. C'est un amateur de jardins.

Et par jardins, j'entends aussi bien ceux de l'histoire et ceux de l'âme humaine. L'âme de Watteau, l'époque de M^{me} d'Aulnoy, la petite Provence du Luxembourg, un vieux village français sont également des paysages. Ils présentent entre eux des analogies constantes.

M. Edmond Pilon perçoit ces rapports avec une sorte de génie inconscient. Il cueille la pensée d'une aïeule comme il cueillerait la fleur d'un massif ; il devine une perspective dans les rêves d'un artiste ou d'un amoureux comme il en devinerait dans l'échappée d'une charmille. Les souvenirs sont pour lui aussi frais, aussi vivants que la réalité actuelle, et lorsqu'il erre dans les rues d'une cité d'aujourd'hui, il la perçoit — et la restitue — telle qu'elle était autrefois, sans effort, aidé par son intuition, par son extraordinaire et vivace amour des choses passées.

Certes, c'est la mode d'aimer le passé, ou tout au moins de faire semblant. C'est même un fâcheux signe de décadence. Et nos salons sont pleins de vieilleries vraies ou fausses (le plus souvent fausses) qui n'ont plus aucun sens et ne s'accordent pas du tout avec l'ensemble des tendances de notre sensibilité du vingtième siècle. Et de même que les marchands de meubles fabriquent et vendent des meubles XVIII^e, de même notre littérature est encombrée de mémoires et de reconstitutions. Mais entre les mains froides de ces rats de bibliothèques, ce tas de documents est resté une matière aussi inerte que dans la poussière de ses vieux papiers. Et un immortel ennui s'en dégage.

Seul, ou presque, de tous ceux qui touchent au passé, M. Edmond Pilon a su vivifier tout cela. C'est à cause de son talent, me direz-vous. Oui, sans doute. Mais ce talent lui-même a une cause. Tout le secret de son charme et de sa puissance de suggestion réside dans son amour de la nature.

Cette rencontre, dans une même imagination, de l'amour du passé et de l'amour de la nature est, songez-y, une chose extrêmement rare. Presque toujours,

l'un exclut l'autre. Et c'est pourquoi les érudits sont si souvent froids et les sensitifs si indifférents à tout ce qui n'est pas le moment présent.

Mais M. Edmond Pilon, s'il rêve à Mistress Cook, par exemple, la revoit dans son cottage, attendant son mari, et cela avec une intensité si vive que l'atmosphère même de cet instant se reconstitue, avec son odeur même. Et, inversement, s'il erre dans une allée, ce qu'il sait de l'origine des fleurs, de leur histoire, de leurs premières migrations, loin d'en affaiblir pour lui le charme physique, ne fera que le lui rendre plus complet, plus subtil, plus attendrissant.

L'art et la vie, l'amour et l'histoire, en un mot le monde est pour lui, tout entier, comme un grand jardin. Il s'y promène sans bruit, avec un plaisir profond et un peu secret. Mais l'herbier qu'il entrouvre pour nous, de temps en temps, a, par je ne sais quelle magie, conservé toutes ses couleurs, tous ses parfums.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES PEINTRES RUSSES.

Soumis d'abord aux règles de la peinture byzantine jusqu'à l'époque de Pierre-le-Grand, devenus ensuite les disciples dociles de l'art français (et dans cette seconde phase on vit briller le talent de Levitsky et Borovikovsky), les peintres russes ont acquis leur indépendance très récemment, il y a une quarantaine d'années à peine. En 1863, un groupe d'élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Petersbourg, fondée en 1757, s'insurgea contre l'enseignement artificiel de l'école et organisa une exposition qui se répéta dans plusieurs villes de l'Empire. Les révoltés prirent le nom d'*ambulants*, et de leur petit cercle émergea bientôt la figure de d'Ilja Repine, créateur d'un art vériste et rude où se reconnaissent les premiers signes d'une peinture russe originale. Isaac Leviathan, C. Korovine, V. Seroff suivirent ; on les considère tous trois comme les initiateurs de la peinture moscovite, telle qu'elle s'est développée ces dernières années, particulièrement dans ses aspects populaires et nationaux. Ils furent pour la peinture ce que Pouchkine, Gogol, Tourguenief furent pour les lettres, et décidèrent du sort d'une « renaissance » artistique, — une renaissance plutôt — où toute une pléiade d'admirables musiciens jouaient également un rôle des plus importants. Une sorte de romantique attardé, Wrubel, que l'on a parfois appelé le Wiertz russe, ajoutait ses rêves et ses visions aux tableaux réels des Leviathan, des Korovine, des Seroff.

Les Russes contemporains que l'on a successivement admirés au Salon d'Automne, à Venise, à Munich, sont les successeurs directs de ces rénovateurs. A Bruxelles, nous aurions eu une idée complète de ce curieux mouvement si, aux œuvres rassemblées par M. Serge Makowsky, directeur de la revue *Apollo*, on avait pu ajouter quelques tableaux de MM. Maliavine, puissant portraitiste de la paysanne russe, peintre nerveux et harmonieux, Somoff et Musatoff, deux artistes nostalgiques, imprégnés de poésie... verlainienne. Mais enfin contentons-nous du plaisir qui nous est donné. Il est de qualité assez précieuse...

La peinture de mœurs est plus spécialement représentée par MM. Boris Koustodiew, Roerich et le prince Scherwaschidzé. Un assez grand tableau de M. Koustodiew, *En Province*, évoque une promenade dominicale au bord d'une rivière. Dans un joli cadre de verdure, c'est la figuration amusante d'une foule endimanchée : jeunes filles et jeunes gens, gros bourgeois, musiciens, puis au centre, entre ses patrons très cossus, une magnifique nounou, — *nianouchka*, comme on dit là-bas, si j'en crois les admirables chansons-enfantines de Moussorgsky. Peinture claire et joyeuse, très proche de celle de Maurice Denis — l'influence de la plus récente génération française est sensible dans presque toutes les œuvres de la salle — mais peinturé éminemment russe par l'esprit, par l'âme du sujet. M. Roerich (*Ancien fort russe et Idoles*) est un coloriste plus rude et un interprète de scènes plus primitives : on le sent profondément attiré par le folklore national. Le prince Scherwaschidzé expose une *Parade foraine* d'une grande finesse de tonalités où l'on croit saisir des réminiscences de Toulouse-Lautrec.

A côté des artistes attachés à la peinture des mœurs populaires s'est développée une école de peintres sollicités par des stylisations décoratives et qui, de fait, sont devenus de grands décorateurs (Bakst, Benois, Bilibine, Dobouginski, Golovine, etc.). Au Cinquantenaire, MM. Bogaiewski, Milliotti, L. Bakst nous font connaître cette tendance par des œuvres de premier ordre. Le paysage de M. Bogaiewski : *En Crimée*, peint sur toile écrue, est d'une rare beauté de style. Ces rochers après vivent par la seule force des lignes. — M. Milliotti, au contraire, procède par taches. Cet artiste, que la *Libre Esthétique* présente il y a quelques années au public bruxellois, dérive du visionnaire Wrubel. Il expose au Cinquantenaire trois tableaux : *Rosa Mystica*, *Paysage préhistorique* et *Nocturne* où vous auriez quelque peine à distinguer des formes positives. Ce sont des impressions colorées ; elles sont extrêmement délicates : — M. Bakst est le maître des décorateurs russes. C'est lui a mené récemment ses compatriotes à la conquête de Paris et qui provoqua les commentaires lyriques de Jacques Blanche. Dans un article sur les *Décor russes*, publié récemment par *l'Art et les Artistes*, M. L. Vaillat disait : « La musique, en Russie, se renouvelle en écoutant les chansons provinciales ; la littérature, en observant la vie provinciale ; la danse, en notant les pas populaires ; la peinture, en cherchant des violences et des notations imprévues et en regardant les vieilles et belles couleurs végétales du Caucase, les mosaïques des icônes, les rudesses sonores des vieux costumes de moujiks et de fiancées que les ateliers de Talaschkino ont remis en honneur. » Mais M. Bakst a dépassé ce stade ; c'est un artiste pénétré jusqu'aux moelles des renseignements de l'archéologie moderne ; c'est un Russe imprégné de culture cosmopolite. Le grand tableau : *Terror antiquus* qu'il expose au Cinquantenaire est la vision de quelque cataclysme s'abattant sur une cité de l'ancienne Egypte ; dans la ville où s'érigent les temples immenses, des foules éperdues semblables à des bandes de fourmis se heurtent aux pylônes, fuient dans les rues, s'échappent vers la mer où la tempête brise les galères. Une teinte verdâtre a envahi le ciel, la terre, les eaux. Un éclair terrible traverse la nuée et sur le devant de la scène une divinité, symbole de l'éternité impassible, presse un oiseau fragile sur son sein de granit. Œuvre étrange, attirante, œuvre issue d'un des plus puissants cerveaux de la peinture moderne et dont l'éloquence nous toucherait sans doute plus intimement si nous connaissions

et les intentions de l'auteur et la destination de son œuvre.

Cette toile de M. Bakst domine la section russe. Mais d'autres envois sont encore à louer. M. Bobrowski montre un élégant portrait de femme — costume blanc, mantille noire ; M. Golovine, dont nous aurions voulu apprécier les mérites de décorateur, expose une œuvre précieusement harmonisée : *l'Espagnole* (c'est presque un Vuillard) ; M. Hausch est un impressionniste charmant et finement ému, comme l'attestent ses deux tableaux : *Au Nord, Verte prairie* ; M. Tarkhoff (*Chèvre et Nature morte*), affirme un tempérament énergique ; M. Petrow-Wodkine est un disciple de Gauguin dans sa *Sorcière* tandis que dans sa *Lischa*, par une amusante combinaison d'étoffes orientales et de céramique persane, il réalise l'un de ces effets de couleurs qui ont émerveillé les Parisiens aux représentations des ballets russes. — MM. Dobouginski (encore un décorateur que nous espérons bien un jour pouvoir apprécier pleinement) et Falilew exposent des eaux-fortes et des estampes excellentes ; mais, dans cet ordre, on admirera surtout les adorables créations de Lebedew Ostreoumov (une toute jeune femme, m'a-t-on assuré). Ce sont des gravures sur bois, légèrement teintées, représentant des vues de Saint-Petersbourg : *Perspective de la Néva, Colonnes de la Bourse, Ekatherinski canal*, etc., le tout d'une largeur de vision et d'une finesse d'exécution absolument magistrales. — Enfin, pour être complet, signalons les intéressants et très modernes projets d'architecture envoyés par MM. Ivan Fomine et Nicolas Krymow.

FIERENS-GEVAERT

Exposition Universelle de Bruxelles.

Groupe des Beaux-Arts.

Le Jury international des récompenses a décerné aux exposants des classes de peinture, gravure, lithographie, sculpture, gravure en médailles et architecture les distinctions suivantes :

I. PEINTURE, CARTONS, DESSINS.

Médailles d'or : MM. M. Benedito Vives (Espagne), E. Laermans (Belgique) et E. Titto (Italie).

Diplômes de médailles d'or : MM. L. Frédéric (Belgique), W. Maris (Pays-Bas) et V. de Zubiaurre (Espagne).

Diplômes de première médaille : MM. L. Bakst (Russie), R. Baseleer (Belgique), B.-J. Blommers (Pays-Bas), A. Ciambertani (Belgique), B. Ciardi (Italie), J. de la Hoose (Belgique), A. Delaunois (id.), P.-J. Diereckx (id.), J. Ensor (id.), J. Gouweloos (id.), J. Horenbant (id.), C. Innocenti (Italie), F.-P. Ter Meulen (Pays-Bas), J.-M.-L. Mezquita (Espagne), J. Mir (id.), Ch. Mortens (Belgique), A. Neuhuys (Pays-Bas), A. Oleff (Belgique), E. Patry (Section Internationale), G. Previati (Italie), M^{lle} A. Romer (Belgique), M^{lle} Th. Schwartz-Van Duyl (Pays-Bas), M^{lle} M. Stettler (Section Internationale) et A. Verhaeren (Belgique).

Médailles d'argent : MM. Arntzenius (Pays-Bas), F. Beltran Matses (Espagne), A. Boudry (Belgique), M^{lle} B. Brucour (Grand-Duché de Luxembourg), R. Canals (Espagne), R. Casas (id.), G. Chini (Italie), M^{lle} E. Ciardi (id.), U. Coremaldi (id.), V. de Sadeler (Belgique), A. Domay (id.), C. Fornara (Italie), M. Jefferys (Belgique), E. Joors (id.), J.-S.-H. Kover (Pays-Bas), B. Koustodiew (Section Internationale), M. Van der Maarel (Pays-Bas), E. Meifren (Espagne), Is. Opsomer (Belgique), P. Paulus (id.), I. Perlmutter (Section Interna-

tionale), N. Roerich (id.), F. Smcers (Belgique), H. Thomas (id.), C. Tremerie (id.), H. Van Haelen (id.), F. Van Holder (id.), G. Van Zeevenberghen (id.), E. Viérin (id.), N. Van der Waay (Pays-Bas), D. Wiggers (id.) et M^{me} J. Wytsman (Belgique).

Médailles de bronze : MM. E. Agazzi (Italie), W. Albraecht (Belgique), F. Baes (id.), D. Baixcras (Espagne), L. Barrau (id.), P. Blanc (Grand-Duché de Luxembourg), A. Bonzagni (Italie), Ch. Boom (Belgique), L.-G. Cambier (id.), C. Celesia di Vegliasco (Italie), Th. Cleyhons (Belgique), J. Colin (id.), V. Creten (id.), L. de Smet (id.), Dupont du Monceau (id.), A. Falchelti (Italie), Ch. Ferenczy (Section Internationale), J. François (Belgique), Ed. Frankfort (Pays-Bas), F. Gaillard (Belgique), E. Galwey (Espagne), R. Gevers (Belgique), T. Gogo (id.), V. Grassi (Italie), L. Haecck (Belgique), P. Hagemans (id.), G.-C. Haverkamp (Pays-Bas), E. Hermoso (Espagne), G. Jacobs (Belgique), C. Lambert (id.), P. Leduc (id.), L. Lloyd (Italie), H. Luns (Pays-Bas), Am. Lynen (Belgique), W.-J. Maris (Pays-Bas), J.-P. Martinez (Espagne), Ed. Masson (Belgique), J. Merckaert (id.), F. Mestres (Espagne), J. Middelcer (Belgique), N. Milliotti (Section Internationale), Monnickendam (Pays-Bas), M^{lle} J. Montigny (Belgique), G. Muller (Pays-Bas), R. Mulli (Section Internationale), F.-G.-V. Oldeweld (Pays-Bas), M. Oliver (Espagne), M. Olivéro (Italie), H. Ottevaere (Belgique), A. Pinot (id.), J. Posenaer (id.), M^{lle} C. Ritsema (Pays-Bas), A. Roelofs (id.), L. Rotthier (Belgique), H. Smit (Pays-Bas), R. Urgell (Espagne), A. Van Beurden (Belgique), G. Van de Woestyne (id.), G. Viner (Italie) et M^{me} C. Voortman (Belgique).

II. GRAVURE ET LITHOGRAPHIE.

Médaille d'or : M. M.-A.-J. Bauer (Pays-Bas).

Diplômes de première médaille : MM. F. Braugwyn (Section Internationale), A. Danse (Belgique), P. Dupont (Pays-Bas), G. Sartorio (Italie) et Gh. Storm Van S' Gravensande (Pays-Bas).

Médailles d'argent : MM. A. Bellerocche (Section Internationale), Ch. Bernier (Belgique), E. Bosch (Pays-Bas), L. Consoni (Italie), Derksen van Angeren (Pays-Bas), G. Graziosi (Italie), Th. van Hoytema (Pays-Bas), J. Pennel (Section Internationale), L. Peeters (Belgique).

Médailles de bronze : M. J. Boon (Pays-Bas), M^{me} Destrée-Danse (Belgique), MM. A. Durieu (id.), J. Noordhagen (Section Internationale), L. Ostrounow (id.), J. Renis (Belgique) et M. Van der Loo (id.).

III. SCULPTURE.

Médaille d'or : M. Th. Vinçotte (Belgique).

Diplômes de première médaille : MM. P. Canonica (Italie), J. Clara (Espagne), J. de Lalaing (Belgique), Desmaret (id.), Hesselinck (Pays-Bas), D. Trentacosta (Italie).

Médailles d'argent : MM. M. Blay (Espagne), Ed. Deckers (Belgique), J. Dupon (id.), Grandmoulin (id.), A. Maraini (Italie), P. Theunis (Belgique), M^{me} E. Tollonaere (Pays-Bas), E. Vloors (Belgique), A. Zenelli (Italie).

Médailles de bronze : MM. P. Barzaghi (Italie), M^{me} H. Calais (Belgique), F. de Cuyper (id.), T. Dupuis (Pays-Bas), A. Ferrer (Italie), E. Geysen (Belgique), J. Hérain (id.), J. Llimona (Espagne), J. Marin (Belgique), F. Meldepenninghen (id.), M. Oslé (id.), Ed. Rossi (Italie), M^{me} Schreve-Yzerman (Pays-Bas), Y. Smit (Espagne), E. Szentgyörgyi (Section Internationale), H. Van Perk (Belgique), M. Wolfers (id.) et Wouters (id.).

IV. GRAVURE EN MÉDAILLES.

Diplômes de première médaille : MM. V.-D. Brenier (États-Unis d'Amérique), R. Brozzi (Italie), Th. Von Gosen (Allemagne), H. Hahn (id.), L. Hujer (Autriche), H. Kautsch (id.), J. Kowarzik (Allemagne), E. Lindberg (Suède), Ch. Samuel (Belgique), Th. Spicer-Simson (Angleterre) et S. Sucharda (Autriche).

Médailles d'argent : MM. F. Boncher (Angleterre), R. Cizek (Autriche), M. Dasion (Allemagne), F. Dubois (Belgique), L. Dupuis (id.), H. Frei (Suisse), Gunar-Jensen (Danemark), Hartig-Arnold (Autriche), F. Jeltsema (Pays-Bas), R. Meyer (Allemagne), la Monnaie Royale de Lisbonne (Portugal), S. Schwartz (Autriche), H. Schwegerle (Allemagne), J. Simoés d'Almeida (Portugal), O. Spaniel (Autriche), C. Starck (Allemagne), Ed. Teles (Hongrie), V. Trojanowski (Russie), J.-J. Van Goor (Pays-Bas), F. Vermeylen (Belgique), A. Vogel (Allemagne), P. Wissart (Belgique) et Ad. Weimann (État-Unis d'Amérique).

Médailles de bronze : MM. J. Jourdain (Belgique), J. Kâss (Autriche), J. Lacroart (Belgique), M^{me} J. Lorrain (id.), la Monnaie Royale de Rome (Italie), G. Morin (Allemagne), J. Prinz (Autriche), C. Sturbelle (Belgique), P. Sturm (Allemagne) et Y. Thronsen (Norvège).

V. ARCHITECTURE.

Diplômes de première médaille : MM. W. Van Kromhout (Pays-Bas) et E.-J.-A. Stordiau (Belgique).

Médailles d'argent : MM. G. Salm, Van Oort et J. Vernheul (Pays-Bas).

Médailles de bronze : MM. F. Bodson (Belgique), P.-G. Buskens (Pays-Bas), T.-P. Clément (Belgique), Ed. Cuyper (Pays-Bas), H. Derée (Belgique), J.-H. Dewin (id.), G.-H.-F. Hebbelync (id.), J.-L. Hubricht (id.), H. Lacoste (id.), H. Maroq (id.), S. Mayné (id.), A. Otten (Pays-Bas), B.-J. Ouëndag (id.), A.-F.-C. Smet (Belgique), H. Valcke (id.), Van Arkel (Pays-Bas) et E.-T.-L. Van Leemputten (Belgique).

Le jury était composé comme suit :

PEINTURE : MM. A. Baertsoen, J. Benlliure, H.-G. Breitner, G. Cairati, H. Cassiers, E. Carpentier, E. Claus, F. Courtens, J. Delvin, J. De Vriendt, E. Fabry, V. Gilsoul, A.-M. Gorter, H. Haverman, F. Khnopff, L. Reckelbus, H. Richir, W. Steelink, A. Struys et G. Vasquez. — *Suppléants* : MM. A. Bastien, C. Gaspar, P. Mathieu, F. Reicher et A. Van Neste.

GRAVURE : MM. G. Cairati, Lauwers, L. Lenain, A. Rassenfosse et W. Witsen. — *Suppléant* : M. H. Meunier.

SCULPTURE : MM. J. Anthonc, Bart Van Hove, J. Lagac, Nicolini, E. Rombaux et Trilles. — *Suppléant* : M. Braceke.

GRAVURE EN MÉDAILLES : MM. D. Alvin, Bosselt, Ch. Buls, G. de Vreese, A. de Witte, Marshall, Ménadier et Schäfer. — *Suppléants* : MM. le Dr. Haniel, A. Michaux, Tourneur et Wienecke.

ARCHITECTURE : MM. L. Blomme, H. Evers, O. Simon et J.-L. Springer. — *Suppléant* : M. d'Huicque.

Rapporteur du jury : M. H. Ficrens-Gevaert.

THEATRE DE LA MONNAIE

Première représentation d'*Ivan le Terrible*, opéra en trois actes, paroles et musique de M. GUNSBURG, orchestration de M. JENN.

Sur un livret d'action dramatique rapide et mouvementée, qui frise souvent le mélodrame, M. Gunsbourg, puissamment aidé par M. Jehin, a bâti une partition dont la tenue d'ensemble mérite

quelque considération. Le compositeur s'est efforcé, non sans succès, d'entourer d'une atmosphère musicale adéquate ce drame sinistre dans lequel apparaît, en lignes très nettement tranchées, la silhouette monstrueuse du terrible tsar.

L'art de M. Gunsbourg est celui d'un assimilateur extrêmement adroit, qui possède à un haut degré le sens de l'effet scénique et qui, au courant des formules dramatico-musicales les plus *up to date*, sait les manier avec une surprenante virtuosité et parfois même avec un goût et une notion de style qui donnent le change.

Le deuxième acte d'*Ivan le Terrible* est particulièrement remarquable par son audace et son unité, ainsi que par les trouvailles de détail dont il abonde. Il s'inspire assez fortement — et c'est là ce qui lui donne son empreinte la plus caractéristique — de cet art fruste, réaliste et presque populaire qui fait toute l'originalité de *Boris Godounov*. Au premier acte cette influence se retrouve surtout dans les mouvements de foule et dans les chœurs, qui sont pour la plupart très réussis. Le troisième acte est le plus faible... on y sent comme un peu de fatigue, surtout à la fin, et quelques échos de la *Tosca* y font, si lointains qu'ils soient, une impression assez fâcheuse.

L'orchestration de M. Jehin est l'œuvre d'un homme qui connaît son métier à fond et qui, sans avoir ce que l'on appelle une « personnalité », se rend admirablement compte de ce qui convient le mieux à une situation donnée.

La mise en scène et les costumes d'*Ivan le Terrible* sont des merveilles. Les trois décors, dus à la collaboration du peintre russe M. Bakst et de M. Delescluze, sont des tableaux de conception hardie, sobres et richement colorés, qui donnent à l'œil satisfaction pleine et entière.

M. Bourbon « type » le tsar Ivan avec un relief saisissant et un réalisme presque troublant. M. Billot chante en artiste consommé le beau rôle du boyard Afanasie, et M. Girod avec non moins de talent celui de Vladimir. Mme Lamare profile délicieusement la silhouette vague de la fille du boyard. Les autres interprètes sont excellents ainsi que les chœurs, dont le rôle est capital.

Au troisième acte, il y a un ballet russe authentique, pur régal pour notre « sens chorégraphique ».

M. Sylvain Dupuis conduit l'orchestre avec vigueur et met bien en valeur tous les détails de la partition.

CH. V.

LA MUSIQUE A PARIS

Au Salon d'Automne, après deux aimables mélodies de M. Louis Vuillermier et un trio de M. Jean Déré — un jeune qui cherche encore, mais sans affectation ni maladresse — on nous fit entendre ces jours-ci deux typiques produits de cette jeune école espagnole qui commence à s'avérer si intéressante, et dont quelques-uns des représentants les plus notables sont venus s'établir à Paris pour y travailler et s'y faire connaître.

C'est ainsi que M. Joaquin Turina est élève de M. Vincent d'Indy. Il a déjà fait paraître, après un quintette non dénué d'intérêt, encore qu'un peu scolastique, une suite pittoresque pour piano, *Sévilla*, et une *Sonate romantique*, l'une et l'autre de réel mérite. Voici qu'il nous présente un quatuor à cordes qui le montre en nouveaux progrès, une œuvre sérieuse et sentie, de belle réalisation, où le style national et populaire de l'Espagne est artistiquement assimilé et transformé sans cesser un instant d'être reconnaissable, et à laquelle je ne reprocherai qu'un peu de flottement et de froideur dans la dernière partie du deuxième

morceau. Le début, un prélude, est ravissant de couleur et d'expression.

M. Manuel de Falla a fait connaître un moins grand nombre d'œuvres que M. Turina, puisque sa principale composition, un bref et superbe drame lyrique que Paris entendra sans doute quelque jour, est encore en portefeuille. Mais les mélodies qu'il vient d'écrire sur des paroles de Théophile Gautier suffisent à décélérer, comme l'avaient fait, l'an passé, ses *Pièces Espagnoles*, un tempérament inventif et averti.

M. Armand Parent mérite d'être félicité pour l'intérêt de cette audition d'œuvres espagnoles contemporaines.

M.-D. CALVOGORESSI

OPINIONS D'ARTISTES

L'*Union internationale des Beaux-Arts et des Lettres*, dont le premier Salon obtient à l'Alcazar d'été un succès très mérité, a publié un élégant catalogue illustré pour lequel on eut l'idée nouvelle et originale de demander à chacun des exposants quelques lignes résumant son opinion sur l'art contemporain. Parmi ces courtes appréciations, beaucoup sont intéressantes. Entre autres les suivantes :

VAN LOOY (Jean). Belge.

J'estime que les efforts de nos artistes n'ont jamais tendu avec plus d'obstination vers la consécration des grands principes éternels. Je crois que l'Art de demain sera vigoureux et sain ; que pétri de vérité, baigné de lumière et animé de vie, sa portée sera heureusement sociale. Je pense aussi que l'artiste ne peut rien sans l'indépendance ; entièrement libre, dégagé de toute théorie étroitement conventionnelle, de nulle technique esclave, n'ayant de méthode que la sienne propre, celle qui, adéquate à son caractère, constitue sa personnalité, il s'exprimera en une langue originale née de son tempérament, et ses œuvres seront le clair reflet de son milieu, de son époque et de sa race.

BEAUBOIS DE MONTORIOL (Isabel). Française.

L'Art pictural aujourd'hui a, il me semble, une tendance très marquée à devenir synthétique et décoratif, et, par cette raison, un Art moins isolé. Il prend place et veut marcher de front avec ses deux grandes sœurs : l'Architecture et la Sculpture. Le but de l'Art moderne, à ce que je crois, est de créer une unité harmonieuse autour de la vie publique et privée de l'homme afin d'embellir et de rasséréner sa pensée.

CARRICK (Ethel). Anglaise.

D'abord, la sincérité et la personnalité dans l'Art ; mais je crois que si l'artiste a vraiment quelque chose à dire, l'une suivra l'autre. Je m'intéresse beaucoup au mouvement moderne quoique j'y trouve des choses que je ne comprends pas. Je respecte beaucoup, naturellement, les œuvres de ces maîtres qui pensent par eux-mêmes ; mais je déteste les efforts de ceux qui les suivent aveuglément, sans réfléchir ; et, à mon avis il en existe trop.

FILLIOL (Ernest). Français.

A mon avis, l'Art doit être une interprétation naïve et sincère de la nature, c'est-à-dire sans préoccupation de moyens, sans recherche d'effet facile et trompeur. L'Art commence où l'habileté finit.

VAL (Belge).

En Art moderne, je crois que chaque artiste pense que notre siècle a le droit d'avoir ses grands maîtres et chacun d'eux fait son devoir en essayant de garder sa personnalité. Après avoir étudié avec passion l'Art de nos vieux maîtres, laisser vibrer son cœur et son âme.

ALEXANDROWICZ-HOMOLACS (Nina). Polonaise.

Je crois que l'Art ne doit faire qu'un avec la vie, qu'il doit envelopper et pénétrer l'homme, qu'il doit être partout et dans les plus petits détails de l'existence quotidienne ; qu'il doit, en un mot, devenir de plus en plus décoratif dans le sens le plus large.

FIDRIT (Louis). Français.

L'observation constante de la nature, — mais de la nature en mouvement, vivante, sous ses multiples aspects, de tous les phénomènes physiques qui en transforment l'apparence, des êtres qui s'y meuvent et y respirent, — doit être la base solide et unique de l'Art. Et c'est à l'artiste d'exprimer sa vision et, en en présentant le caractère synthétique et dominant, de donner l'impression.

WILSON (Aimée). Anglaise.

C'est sa propre conscience seule que l'artiste doit satisfaire. Chaque artiste possède une faculté intime, individuelle, de reproduire ses impressions; s'il n'écoute pas son instinct, il étouffe son originalité, principe fondamental en Art. La nature se montre avec un nouveau visage à chaque artiste, l'important est pour lui de rendre son impression spéciale. En conséquence il ne doit jamais peindre que ce qui l'intéresse; son œuvre ne sera, sans cela, que fatigue, banalité, copie. Les tableaux d'aujourd'hui font bâiller, la technique des peintres actuels est cependant d'une extrême richesse. Au contraire, nous sommes frappés de l'intensité, de la passion, avec lesquelles les anciens maîtres réalisaient leurs impressions même quelquefois si grotesques. C'est cette parfaite sincérité qui les fera durer toujours.

VERSTRAETEN (Edmond). Belge.

L'impressionisme a renouvelé, ressuscité l'Art qui se mourait d'académisme. Lui-même est resté trop fragmentaire, trop bibelot, trop joli meuble; il est l'aube subtile et tendre d'un Art non encore réalisé. — premières lueurs d'un jour qui n'a pas resplendi encore. Notre idéal? Créer, avec la vitalité nouvelle de nos prédécesseurs immédiats, un Art nouveau, plus viril: plus complet, tout en restant très peintre et très vivant. Les idées et les sentiments devraient circuler, pour ainsi dire, sous l'épiderme pictural, et non plus être collés sur la peau momifiée d'un cadavre idéaliste. Mais mon idéal n'exclut pas l'idéal des autres; l'artiste reste libre absolument, même contre son propre idéal, parce que nul cerveau ne peut trouver des limites à l'Art de l'avenir, parce que le conscient est infiniment moins grand que l'inconscient et qu'on n'impose pas de règles à l'inconnaissable.

LEFORT (Jean), Français.

Il restera un grand nombre, un très grand nombre d'œuvres dont la personnalité marquera notre époque comme une des plus glorieuses, sinon la plus glorieuse de l'art français, une fois qu'elle sera débarrassée de sa surproduction par le plus avisé des collectionneurs: le temps.

HOUYOUX (Léon J. J.). Belge.

Un peintre par habitude de métier et par disposition spéciale, doit vivre plus complètement qu'un autre homme.

Ajoutons qu'indépendamment des artistes belges cités ci-dessus, ont pris part au Salon M^{mes} A. Boch, Paule Deman, A. de Weert, C. Hanappe, L. Jacquart, MM. Anthonissen, J. Davaux, P. Gorus, V. Hageman, A. Laureys, E. Philippe, H. Rul, J. Ruskens, R. de Saegher, Jakob Smits, E. Stoffels, Ch. Theunissen, F. Van Kerckhoven, les sculpteurs E. Jaspers et E. Straus.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Pour l'amour de la Sulamite.

Pour l'amour de la Sulamite, et de son auteur M Albert du Bois, la Comédie Française, bravant la grève des cheminots, est venue, — en automobile, — planter sa tente sur la scène du théâtre du Parc. Cette tente est celle de David, le Lion d'Israël. Elle est somptueuse. On y voit défilé de hauts personnages en resplendissants costumes: le roi David lui-même, avec sa barbe et ses cheveux blancs, son diadème, sa crose d'ivoire; ses deux fils, le Kohèn Behor et le Kohèn Salomon, drapés dans des robes précieuses, aux broderies incomparables, et Peninnah la Sulamite, petite fille innocente, achetée à sa tendre mère par la pourvoyeuse de la couche royale, et dont quelques bijoux ont tôt fait de calmer le virginal émoi.

La Sulamite! Ce nom seul évoque la plus ardente, la plus lascive et sublime poésie! Tous les parfums de l'Orient semblent flotter autour de ces syllabes magiques. Aussi rien n'était-il plus périlleux que de vouloir écrire une pièce de théâtre autour de ce personnage mystérieux et troublant. Catulle Mendès ne reculait jamais devant des entreprises de ce genre. M. Albert du Bois ne recule pas plus que son maître: Rabelais, don Quichotte, la Sulamite, Saint Paul (dans la *Conquête d'Athènes* que l'on vient de jouer au Théâtre Sarah Bernhardt), il touche à tout, il met tout en pièces! Il connaît son public d'ailleurs: il sait que celui-ci va au théâtre bien moins pour les œuvres que l'on y représente que pour les acteurs, les décors, les costumes. En l'occurrence, il s'est donc moins préoccupé de se tenir à la hauteur du grand

sujet qu'il avait choisi que d'obtenir le concours de MM. Paul Mounet, Albert Lambert fils, Fenoux, ainsi que de M^{lle} Lara, et de revêtir ces illustres artistes des plus merveilleux costumes que l'on puisse voir. Voilà qui est bien, et le spectateur est assuré, en assistant à une représentation de la pièce de M. du Bois, qu'il ne perdra ni son argent, ni son temps.

La question, maintenant, est de savoir si, dépouillée de tant de charmes d'emprunt, la pièce en elle-même garde son intérêt. A cette question il est assez difficile de répondre d'une manière nette et précise. Incontestablement, M Albert du Bois a du talent, mais c'est un talent archaïque, un talent qui date du Parnasse, sinon du Romantisme. Tout pétri de littérature, son art végète; loin de la vie, dans le grenier aux antiquailles. Il aime les évocations historiques ou légendaires, mais il n'a ni l'érudition ni l'imagination nécessaires pour animer les fantoches qu'il fait monter sur le théâtre. Il s'empare, il crie, il déchaine un orage de mots sonores et creux; il a recours aux effets sensationnels: incendies, meurtres, séditions; il patage en plein mélodrame et croit voler sur les ailes de la tragédie.

Dans *Pour l'amour de la Sulamite*, il veut opposer un père et un fils, tous deux amoureux de la même femme, et il imagine que cette femme est la Sulamite biblique, que ce père et ce fils, c'est David, le Lion d'Israël, et son fils Behor. Malheureusement la Sulamite qu'il nous présente n'est qu'un petit trotin de Paris, sans âme et sans desirs, avide de luxe et de toilettes, préférant l'amour du vieux qui paye à celui du jeune qui ne sait qu'aimer. David, le roi David, est un vieillard incohérent et faible, que son fils Salomon mène par le bout du nez. Behor est un indécis, qui ne déclare son amour pour Peninnah qu'au moment où il est trop tard, et puis qui ne parle de rien moins que de tuer son père et de mettre Jérusalem à feu et à sang pour reconquérir une fillette que, la veille, il pouvait, d'un signe, faire entrer dans son lit.

Quant à Salomon, au sage Salomon, c'est peut-être le seul caractère intéressant de la pièce: sournois, hypocrite, ambitieux, assassin, il n'a rien du Salomon de la légende, mais c'est une figure, et M. Fenoux en a donné une interprétation vraiment admirable.

Et tout cela, peut-être, serait aisément supportable, on y prendrait même plaisir, en deux ou trois endroits de la pièce, si le titre ne nous avait laissé espérer une effusion de vraie poésie, un écho vibrant du *Cantique des Cantiques*. Hélas! que nous sommes loin de compte! Pas un instant le drame ne nous apporte l'émotion attendue. Nous regardons s'agiter sur la scène, dans leurs somptueux costumes, ce roi, ces princes, cette enfant, et comme ils s'agitent avec beaucoup de talent, le spectacle ne nous paraît pas désagréable: mais nous ne parvenons pas à prendre leurs démêlés au sérieux, nous demeurons sceptiques avec indulgence comme si les acteurs nous jouaient une pantomime. Je crois, très sérieusement, que *Pour l'amour de la Sulamite* produirait autant d'effet au théâtre Pathé que sur la scène du théâtre du Parc. Est-ce à dire que les vers de M. Albert du Bois n'ont point de valeur? Je ne dis pas cela. Parfois prosaïques et déhanchés, ils sont souvent aussi d'une belle envolée ou d'une plastique élégante. Mais ce sont des vers bien faits plutôt que des vers inspirés et sincères. Si M Albert du Bois, qui s'est montré très injuste pour Verhaeren dans une pièce à clef jouée récemment à Paris, avait si peu que ce fût du vrai délire poétique de l'auteur du *Cloître*, il emporterait par lui-même et par lui seul un succès qui, aujourd'hui, va surtout à ses interprètes et au luxe inouï dont nous voyons ceux-ci entourés et parés.

GEORGES RENCY

NÉCROLOGIE

Willem Maris.

Willem Maris, à qui le jury international des récompenses à l'Exposition de Bruxelles, vient de décerner un diplôme de médaille d'or, est mort à La Haye la semaine dernière dans sa soixante-septième année. Paysagiste et animalier, il avait acquis en

Hollande et à l'étranger, par ses fidèles interprétations de la nature qui reflétaient les traditions de l'École de Barbizon, une réputation solidement assise.

Très jeune, il fut attiré à Paris par la renommée des Troyon, des Millet, des Jules Dupré, des Théodore Rousseau, des Charles Jacque, alors dans tout l'éclat de leur succès. Et ce fut l'influence de ces maîtres, en particulier celle de Troyon, qui guida ses débuts. Il demeura fidèle aux préceptes qu'il retint de leur enseignement, tout en se créant, par le charme d'une vision délicate et d'une sensibilité toujours en éveil, une voie personnelle qui le mena rapidement à la célébrité.

Ses succès, qui furent notoires, égalèrent ceux de ses frères Jacob et Mathys, l'un et l'autre classés, avec Jonkind, Israëls et Mauve, parmi les rénovateurs de la peinture hollandaise les plus appréciés. En Angleterre, où Willem et Jacob Maris étaient considérés comme les continuateurs de l'École française de 1830, les collectionneurs se disputaient leurs toiles, cotées aux plus hauts prix. Mais ni l'un ni l'autre ne tirèrent vanité de leur gloire. Ils poursuivirent modestement une existence laborieuse close, pour Jacob, en 1899, et qui, pour Willem, vient de s'achever.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

La séance publique de la classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique aura lieu dimanche prochain, à 2 heures, au Palais des Académies.

Le discours traditionnel sera prononcé par M. Lenain, directeur de la classe. Et la séance sera terminée par l'exécution, avec soli, chœur et orchestre, de la cantate qui a valu le second prix de Rome à M. Léon Jongen.

Une fort belle plaquette commémorant l'Exposition des Beaux-Arts dont la clôture est imminente affirme à nouveau le talent sobre et distingué de M. Godefroid Devreese. Deux figures — allégorie de l'artiste s'élevant dans la nature vers la beauté — en forment la composition, remarquable par l'élégance de la plastique et la délicatesse de l'exécution. Le revers, d'une grande simplicité décorative, complète l'œuvre, qui fait honneur à son auteur.

Le Musée du Livre organise avec le concours de l'Œuvre des Artistes, de Liège, une exposition d'affiches illustrées en couleurs, qui s'ouvrira dans ses locaux, rue Villa Hermosa 3, aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin.

Cette exposition groupera une riche collection des principales œuvres des maîtres de l'affiche : Chéret, Toulouse-Lautrec, Steinlen, Mucha, Capiello, Pal, Barrère, Cassiers, Privat-Livemont, Rassenfosse, Berchmans, Donnay, Rhead, Hugo d'Alesi, Schultze, Mataloni, Casas, etc.

Le public y aura accès librement tous les jours, de 10 à 12 et de 14 à 18 heures; le dimanche de 10 à 12 heures.

Pour rappel, demain lundi 24, à 5 heures, dans la salle de l'Institut des Hautes Études musicales et dramatiques d'Ixelles, rue Souveraine 35, le Dr Dwelshauvers, professeur à l'Institut et à l'École libre de musique de Liège, fera une conférence sur la *Technique pianistique moderne* (avec exemples musicaux).

Le Quatuor Zimmer, Ghigo, Baroen et Doelhaerd donnera ses quatre séances à la salle de l'École allemande, 21 rue des Minimes, les mercredi 23 novembre, 25 janvier, 22 février et 29 mars.

M^{lle} Aline Laleman organise, par les soins du *Spectacle Office*, une soirée musicale le samedi 29 octobre à la salle Erard. Le programme comportera une intéressante sélection de mélodies interprétées par leur auteur, M^{lle} Laleman, et une série d'œuvres de Grieg, Mendelssohn, Schumann et Gounod, avec le concours de M. Chosty, basse chantante; Doelhaerd, violoniste et Kauffmann, pianiste.

Le magnifique tableau de Rubens *le Bain de Diane*, qui figure à l'Exposition d'Art belge au XVII^e siècle, vient, dit la *Chronique des Arts*, d'être acquis par un collectionneur américain au prix d'un million de francs. Cette toile célèbre faisait partie de la collection Schubarth, de Munich.

Afin de permettre au public de visiter même après la fermeture officielle des galeries de l'Exposition le Salon des Arts appliqués de la Section allemande, le Commissariat général Impérial a décidé d'éclairer ce Salon à l'électricité tous les jours de 5 h. 1/2 à 7 heures.

M. Victor Mahillon, qui remplit depuis longtemps, avec une haute compétence les fonctions de conservateur du Musée instrumental du Conservatoire de musique de Bruxelles, vient d'être nommé conservateur en chef, à titre personnel, du même Musée.

La Commune d'Anderlecht a mis au concours, entre architectes belges, la construction d'une école de filles à ériger rue de Liverpool. Parmi les quelque vingt projets soumis au jury, celui-ci en a retenu quatre, qu'il a classés dans l'ordre suivant : 1^o *Pour nos enfants*, de MM. Knauer et H. Van Montfort; 2^o *Air et Lumière*, de MM. Dosveld et Petein; 3^o *Aux enfants*, de M. Jacobs; 4^o *Eurêka*, de M. J. Mertens.

Le jury a, dans son rapport, exprimé toute sa satisfaction pour le brillant résultat de ce concours.

Le spectacle « par ordre » qui sera offert mercredi prochain au Théâtre de la Monnaie par le Roi et la Reine à l'Empereur et à l'Impératrice d'Allemagne se composera du deuxième acte de *Katharina*, de fragments du deuxième acte de *Lakmé* et des danses tartares d'*Ivan le Terrible* par le ballet russe.

Demain, lundi, représentation offerte par les Commissaires généraux de l'Exposition : troisième acte de *Manon*, troisième acte d'*Orphée*, deuxième acte d'*Aïda* et ballet de *Faust*.

La revue allemande *Nord und Süd* annonce que le compositeur Engelbert Humperdinck, l'auteur de *Hänsel und Gretel*, travaille actuellement à mettre en musique l'*Oiseau bleu* de Maeterlinck. La nouvelle œuvre serait représentée au cours de la saison prochaine à Berlin.

Un comité s'est constitué dans le but d'organiser à Paris, en novembre prochain, un Salon d'art religieux qui comprendra des œuvres de peinture, sculpture, dessin, gravure, architecture, orfèvrerie, reliure, vitraux, broderie, tapisserie, dentelle, musique, etc. Membres d'honneur : MM. Luc-Olivier Merson, Dagnan-Bouveret, Vincent d'Indy, Quentin-Bauchard, E. Massard, J. Péladan, H. Eerolle, etc.; etc. S'adresser pour tous renseignements à M. G. Renault, secrétaire général, 7, rue Laflitte, Paris.

Un des chefs d'œuvre de Rembrandt vient encore de passer en Amérique : le *Portrait d'un cavalier polonais du régiment de Lyowski dans un paysage*, datant de la meilleure période du maître, entre 1650 et 1655, et qui appartenait au comte Tarnawski. Un collectionneur de Pittsburg, M. H. C. Frick, l'a acquis pour la somme de 1.500.000 francs.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRE

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50. Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs. Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire, — PARIS

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

Editions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grottesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudiel et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination**.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

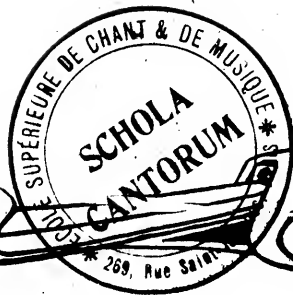
Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS. Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE. 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Charles Van der Stappen (OCTAVE MAUS). — Notes sur M. Élémer Bourges (LOUIS THOMAS). — Le Décor et le Ballet russes (M. CAMILLE MAUCLAIR). — A l'Institut des Hautes Études musicales d'Ixelles : La Conférence du Dr Dwelshauwers sur la « Technique pianistique moderne » (CH. V.). — La Musique à Paris (M.-D. CALVOCORESSI). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Notes de musique : Un réital d'orgue à l'église Saint-Servais (CH. V.). — Chronique théâtrale : Les Yeux qui changent; les Vainqueurs; Une femme passa... (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

Charles Van der Stappen.

Ce qui demeurera l'honneur du probe artiste dont la carrière vient de s'achever, c'est d'avoir, l'un des premiers, ouvert en Belgique des avenues nouvelles à la sculpture.

Il faut, pour apprécier son effort, se reporter aux mornes effigies, aux allégories édulcorées dont la statuaire peuplait, vers le milieu du XIX^e siècle, monuments publics et musées. Des peintres, et de beaux peintres, s'éveillaient à la vie ardente : Leys; les Stevens, Pourmois d'autres encore. Mais d'obscures raisons empêchaient l'art plastique de prendre son essor. Les traditions académiques les plus détestables entretenaient dans les ateliers de sculpture le maniérisme, la froideur, les pratiques conventionnelles dont le pédantisme de professeurs routiniers propagéait inlassablement la doctrine. Et nulle leur n'annonçait encore l'aube prochaine.

C'est peut-être grâce au hasard qui donna pour maître à Van der Stappen un peintre qu'il échappa aux

influences mauvaises. Condisciple, à l'atelier de Portaels, d'Émile Wauters, d'Agnessens, de Cornon, des frères Oyens, de Verheyden, de tant d'autres dont une direction avisée s'efforça de développer la personnalité individuelle au lieu de l'asservir à des préceptes dogmatiques, il apprit que l'indépendance est la première, l'essentielle qualité de l'artiste, et cette notion fixa les directions de sa carrière.

Un long séjour en Italie, où il travailla avec ardeur, l'étude des chefs-d'œuvre du Louvre complétèrent son éducation. Et, revenu au pays, il eût ama joyeusement la lutte en compagnie de ses deux frères d'armes Paul de Vigne et Thomas Vincotte, l'un et l'autre guidés comme lui par un idéal qui substituait aux artifices académiques et aux recettes d'écoliers les tressaillements de la vie, l'éloquence du geste surpris dans sa réalité, la recherche du caractère et de l'expression.

Ce que fut cette lutte, âpre et dure en ses débuts, victorieuse enfin, nos lecteurs la connaissent et il serait oiseux d'énumérer ses phases. Mieux que nos paroles, les œuvres de Van der Stappen en marquent les étapes. Depuis la *Toilette du Faune*, par quoi il s'imposa brusquement, dès son retour d'Italie, à l'attention, depuis son juvénile *David*, depuis *l'Homme à l'épée*, au torse vibrant et flexible comme la lame qu'il ploie, jusqu'au colossal *Monument au Travail* dont nous décrivions il y a quelques mois l'harmonieuse ordonnance et qui constitue le testament de sa vie, ce fut une production incessante, un échelonnement de groupes monumentaux, de statues, de bustes, de figures, qui s'animèrent sous ses doigts agiles et célébrèrent son

nom en tous pays. Quand on évoque le souvenir de Van der Stappen, aussitôt surgissent à la mémoire l'*Enseignement des Beaux-Arts*, gigantesque groupe qui orne, avec celui de Paul de Vigne, la façade du Musée de Bruxelles, la pensive et grave statue de *Guillaume le Taciturne*, celle de *Saint Michel*, l'énergique figure d'*Omphralles* que lui inspira le roman de Léon Cladel; le groupe des *Bâtisseurs de villes* qu'Émile Verhaeren, dont l'artiste fit un buste récemment acquis par l'État, ne craignit pas d'assimiler aux sculptures primitives et formidables des bas-reliefs assyriens ou thébains.

De tous les sculpteurs belges, il fut certainement le plus fécond et le plus divers. Aux œuvres statuariques proprement dites, aux expressifs portraits d'Arthur Stevens, de Jean Portaels, d'Émile Sacré, de Jacques Wiener, d'Alexandre Henne, de MM. Charles Buls, Edmond Picard, etc., aux effigies féminines, aux statuettes et figurines par lesquelles il se délassait d'un labeur de longue haleine, s'ajoute dans cette abondante floraison, une série importante de travaux décoratifs. Curieux de toutes les techniques et de toutes les matières, l'esprit sans cesse aux aguets et peuplé de mille projets, il abordait avec le même élan, et souvent avec un bonheur égal, les réalisations plastiques les plus dissemblables. Et la main qui, minutieusement, alliait l'ivoire, l'or et l'argent pour créer l'énigmatique physiologie du *Sphinx* ou quelque précieux coffret à bijoux taillait avec la même sûreté dans la pierre le fronton du Conservatoire, modelait des candélabres monumentaux pour le palais du comte de Flandre, ciselaient surtout de table de l'Hôtel de Ville, pétrissait pour l'Exposition de 1897 les divinités marines, les dauphins et les hippocampes destinés à s'ébattre parmi les jeux d'eau des jardins.

Il dut à cette multiplicité d'aptitudes de ne jamais se répéter. Si son œuvre n'atteint pas la puissante originalité et le style héroïque d'un Constantin Meunier, elle n'en atteste pas moins un sens sculptural fortement accusé, du goût, de la sensibilité et de l'imagination. Dans les compositions décoratives s'affirme particulièrement sa maîtrise.

C'est, croyons-nous, le premier sculpteur belge dont la renommée ait franchi les frontières. Ici encore il fut un précurseur. Et ses succès aux expositions de Paris, de Milan, de Venise, de Dresde, de Munich, de Glasgow, de Vienne, où on lui fit fête, déterminèrent le courant qui porta vers de glorieuses destinées quelques-uns des maîtres de notre école.

Ses élèves, qui furent nombreux et pour lesquels il se dépensait avec une généreuse ardeur, trouvèrent en lui un guide éclairé, accueillant à tous, qui discernait avec clairvoyance à travers les tâtonnements des débuts les dons naturels de chacun. Professeur à l'Académie des

Beaux-Arts de Bruxelles où il exerça à deux reprises les fonctions directoriales, il sut concilier les exigences de l'enseignement officiel avec les principes d'affranchissement auxquels il demeura fidèle. On lui doit maintes innovations utiles, un élargissement des programmes, des réformes salutaires dans la direction des études. Son influence fut considérable, et d'autant plus heureuse que dans son enseignement Van der Stappen s'efforçait de perpétuer les traditions d'éclectisme et de liberté individuelle dont Jean Portaels lui avait transmis l'héritage.

L'émotion fut grande, parmi les familiers de sa maison hospitalière où s'échangèrent tant d'idées, où tant de discussions passionnèrent les esprits les plus déliés, lorsqu'on apprit que Van der Stappen souffrait d'un mal inquiétant. Un refroidissement contracté aux funérailles d'un ami l'avait brusquement, en décembre dernier, arraché à son atelier et à sa chaire de professeur, — les deux pôles de sa vie. Le jour des obsèques de Léopold II on le crut expirant. Sa forte constitution recula l'échéance et l'artiste eut la joie de constater, pendant les mois qui suivirent, de quelles sympathies il était entouré. Mais sa santé était trop profondément altérée pour qu'on l'autorisât à se remettre au travail. Les soins diligents et l'affection profonde de sa femme, qui fut pour lui la plus admirable des compagnes, adoucèrent l'amertume de cette oisiveté forcée, la seule à laquelle il se fût résigné depuis sa prime jeunesse. Il succomba le 21 octobre, dans sa soixante-septième année. Et du moins son art n'aura-t-il pas connu la tristesse du déclin.

OCTAVE MAUS

Notes sur M. Élémir Bourges.

C'est un homme de lettres, dans la simple, étroite et noble acception du mot, comme le furent Carlyle, Vigny, Gautier, Flaubert et Villiers de l'Isle-Adam. Sa vie tient toute dans ses livres; mais nos critiques littéraires aiment tant se tromper sur les dates, lorsqu'il s'agit d'un bon écrivain, qu'il peut tout de même sembler utile de les renseigner à l'avance.

M. Élémir Bourges est né à Manosque (Basses-Alpes) le 26 mars 1852; il fit ses études au Lycée de Marseille, où il fut condisciple de Brunetière (M. Bourges était en France un des rares hommes à tutoyer Brunetière). En 1874, il vint à Paris, où il se lia avec Jean Richepin, Paul Bourget, Raoul Ponchon, Maurice Bouchor... Il vivait alors près du Jardin des Plantes, rue Guy de la Brosse, aussi éloigné du monde qu'il est possible, en l'air, ne s'occupant que de littérature et d'art.

En 1881, il entra au *Parlement*, où il fit, pendant deux ans la critique dramatique et où il donna des articles sur la littérature. Cela dura jusqu'en 1883: il trouvait là, avec son ami Bourget, André Theuriet et Édouard Rod, avec qui il entretenait des relations depuis ces temps anciens. En 1881 et 1882, avec Henri Signoret et Pigeon, il rédigea la *Revue des Chefs-d'Œuvre*, par laquelle un libraire plein de fantaisie et d'audace prétendait

redonner au public le goût des grandes choses de l'esprit. Il y faisait la critique des livres. Peu après être entré au *Parlement*, en 1881 également, M. Paul Bourget l'entraîna au *Gaulois* où il s'occupa d'abord du supplément littéraire et où il devint ensuite secrétaire de la rédaction, donnant de temps à autre des articles signés. Cette période de journalisme finit en 1886.

Il avait, depuis son arrivée à Paris, composé deux romans: Le premier, *Sous la Hache*, bref et tragique épisode des campagnes de Vendée, publié en feuilleton dans le *Parlement*, parut en 1885 chez Giraud (depuis chez Colin). Le second, écrit entre les années 1877 et 1882, fut publié chez Giraud en mars 1884 (depuis chez Savine et chez Stock): c'est l'histoire du dernier duc de Brunswick, ennobli par la fougue de l'écrivain et arrivant par la hauteur du ton à mériter de titre de *Crépuscule des Dieux*, emprunté à Wagner, qui y figure d'ailleurs comme personnage secondaire.

La fortune semblait alors sourire à M. Bourges, et quelques-uns osaient voir en ce romancier, qui était aussi un poète, le seul homme capable d'opposer au flot sombre de l'œuvre de Zola une autre œuvre, plus lyrique, plus belle. Mais les hauts esprits ne se soucient pas des succès littéraires: de 1886 à 1902, M. Bourges vécut dans un village de la forêt de Fontainebleau, à Samois. Il écrivit *les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, ce roman sans égal dans notre littérature au point de vue de la pensée philosophique. Il y composa la première partie de *la Nef*, immense dialogue où tous les systèmes enfantés par ce que l'on est convenu d'appeler la raison humaine viennent se heurter, se confronter l'un à l'autre, et ainsi montrer leurs vices et se briser. *Les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, après avoir paru dans l'*Écho de Paris* et dans la *Revue Hebdomadaire*, fut publié chez Plon en 1893. *La Nef*, après avoir été refusée par la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris* et la *Renaissance Latine*, fut imprimée dans le *Mercur de France* et publiée chez Stock (1904).

Entre-temps M. Bourges avait été élu membre de l'Académie Goncourt. A cette occasion il publia dans la collection de l'Académie Goncourt, chez Romagnol, un conte écrit depuis longtemps et oublié dans ses papiers, *L'Enfant qui revient* (mai 1905).

Depuis 1902 il demeurait à Versailles, d'où il est venu en 1906 s'exiler à Paris, ville triste pour les hommes qui aiment le calme nécessaire aux longues pensées.

Aujourd'hui M. Bourges vit comme il a toujours vécu: grand dévoreur de livres, dédaigneux et bon, il se distrait à regarder les hommes, qu'il méprise, certes, mais auxquels il ne reproche pas leur bassesse, sachant combien, parfois, il suffit de peu pour leur donner un air de grandeur. Il travaille aussi et prépare lentement la seconde partie de *la Nef*. Ses amis le pressent, mais lui va son train, comme il lui plaît: tout lui est indifférent de ce qui est la gloire; et il est vrai que s'il est besoin d'une couronne pour des caractères comme celui-là, ils n'ont besoin de personne pour se la décerner.

LOUIS THOMAS

Le Décor et le Ballet russes (1).

Le décor russe, tel qu'il nous est apparu, est conçu exactement au rebours de notre conception occidentale. Nous possédons à Paris un théâtre au moins, l'Opéra-Comique, qui, dirigé par un

(1) Dans une pénétrante et subtile étude publiée récemment par la *Revue*, M. CAMILLE MAUCLAIR a précisé l'enseignement esthé-

parfait metteur en scène, plein d'intelligence et de goût, a donné souvent la mesure de notre esthétique du décor. Certaines réalisations de M. Carré peuvent servir de termes absolus de comparaison avec les réalisations que l'art russe vient de nous faire connaître. Or, le point le plus frappant de notre conception, c'est le désir obstiné de la vraisemblance immédiate et du réalisme de détail: réalisme élégant, certes, admettant le caprice ornemental et la changeante féerie des éclairages, mais réalisme tout de même et quand même. La scène s'encombre de bibelots, de meubles, d'accessoires, on y exige sans cesse la reconstitution de la vie, on y fait tout pour induire le spectateur à oublier qu'il est au théâtre, et qu'au-delà du manteau d'Arlequin commence un univers chimérique et conventionnel. Assurément, on ne néglige rien pour que ce prolongement de la vie réelle soit harmonieux de couleur et forme un tableau séduisant. Mais qu'on évoque le pays basque avec *Chiquito*, l'Espagne avec *Carmen* ou la *Habana*, le Japon avec *Madame Butterfly*, la vieille Allemagne avec *Werther*, qu'on ose même un Moyen-Age de légende avec *Pelléas* ou *Ariane et Barbe-Bleue*, et qu'on parvienne dans ces diverses évocations à mériter l'estime des gens de goût et le cri de surprise charmée de la salle, toujours cette esthétique du décor de drame musical reste pareille à celle du théâtre réaliste telle que l'a renouvelée cet autre grand metteur en scène, André Antoine. On n'établit pas de différence précise entre le théâtre chanté et le théâtre joué: On a toujours besoin du point d'appui de la vérité de détail, même dans l'in vraisemblance de personnages modernes s'exprimant par le chant. En un mot, on traite le décor lyrique à contre-sens de l'illusion demandée à la musique, et on ne peut se décider à rompre avec la vie ordinaire, avec l'anecdote, avec la littérature, avec le tableau à sujet.

Le décor russe est compris au pur et simple point de vue de la peinture décorative dans sa mission essentielle: la suggestion émotive par le langage de la couleur, par le contraste chromatique. De grands à-plat, de vastes applications de tons purs, cernées et soulignées par de très simples indications linéaires, quelques tentures, et il n'en faut pas davantage. Tout consiste dans la richesse et la hardiesse de la tonalité. L'accessoire est réduit au strict nécessaire. Le dessin des silhouettes est complètement exempt du souci des détails. Là où le décor français, ayant à exprimer une clairière pailletée de taches de soleil, s'efforcera de recomposer minutieusement un Théodore Rousseau ou un Claude Monet énormes, sertis dans le cadre doré de la scène, le décor russe se bornera à de grands plans d'émeraude et à quelques taches dorées. Dans *Boris Godounow*, une forêt sous la neige était suggérée par des toiles blanches où s'inscrivaient en quelques traits les silhouettes gracieuses de trois ou quatre troncs d'arbres. Dans la *Pskovitaine*, une place publique était représentée par quelques panneaux d'un ton de pierre mordorée, et à peine une dizaine d'accentis indiquant des fenêtres et des portes. Ces deux décors traités ici eussent comporté une foible de détails

que l'on doit retirer de la Saison russe. Ses ingénieuses observations sur le décor synthétique créé par les artistes moscovites et sur le caractère expressif des ballets offerts en mai et juin derniers à la curiosité de Paris et de Bruxelles méritent d'être conservées. Elles allient à la beauté de la forme littéraire des idées qu'il importe de répandre car elles ne sont encore, malgré leur vérité, guère admises. Nous reproduisons donc quelques fragments de ces pages enthousiastes et instructives, auxquelles les représentations d'*Iran le Terrible* au théâtre de la Monnaie donnent de l'actualité.

ingénieux. Si les intérieurs de palais, dans ces deux œuvres, étaient interprétés de manière à donner la sensation de la vérité, on s'apercevait bientôt cependant que la façon de placer les piliers, de calculer les perspectives, suffisait à suggérer le volume de ces sombres et étouffantes salles basses, où le coloris somptueux, barbare et sinistre des murs paraît plus à l'imagination que les rares icônes à peine ébauchées. Le décor des *Danses poloviennes* du *Prince Igor* représentait à moins de frais encore un camp s'ouvrant sur un vaste horizon, car quelques indications de tentes rondes sur une toile de fond vieil or suffisaient. On pourrait multiplier les exemples de ces maquettes dont aucun décorateur parisien n'eût osé se contenter.

Cependant, tout cela était merveilleux, éclatant, et donnait à l'esprit une satisfaction complète avec, de plus, une sensation de liberté, d'évasion dans le rêve et la fantaisie, parce que le choix du coloris était dû à des artistes d'un goût infailible, ne pensant qu'à la couleur générale et n'attendant que d'elle l'effet voulu.

Les Russes qui ont exécuté de tels décors, les Bilibine, les Léon Bakst, les Rœrich, les Golovine, les Serov, les Alexandre Benois, sont de beaux peintres ayant rompu bravement avec la convention, et compris d'emblée que le décor du drame musical, tout différent du théâtre parlé, doit être une symphonie de couleurs répondant à la symphonie orchestrale, et ayant pour condition essentielle la beauté dans l'irréalité. Ce sont des artistes francs comme notre Manet, simplificateurs, préoccupés du style synthétique des Primitifs et de l'ornementation de l'Asie russe. Nos symbolistes avaient, il y a vingt ans, entrevu la nécessité d'une réforme de ce genre, et ils l'essayèrent au Théâtre d'Art. Mais ils manquaient par trop de ressources pour que le résultat ne fût pas ridicule, et la presse s'en tint à railler l'application sans comprendre le principe. Nous avons possédé un grand coloriste, incomplet certes, mais fortement personnel, qui s'appelait Paul Gauguin, et qui eût créé des décors très semblables à ceux-là. Nous en possédons encore un autre qui s'appelle Maurice Denis et ferait, pour certaines pièces au moins, des décors délicieux. Mais le souci réaliste détournera toujours trop les directeurs.

Qu'il reste du moins aux artistes, au public d'élite, la consolation d'avoir vu, de savoir que nous pouvons recréer cette beauté, d'espérer que l'idée fera son chemin. La fusion des arts voulue par Wagner sur la scène lyrique n'a été desservie, et n'a abouti au piteux décor que l'on sait, qu'à cause de cette erreur fondamentale du décor réaliste; *Schéherazade*, comme *Boris Godounov*, nous ont vraiment donné l'impression du spectacle symphonique et lyrique sans disparté.

(La fin prochainement.)

CAMILLE MAUCLAIR

A l'Institut des Hautes Études musicales d'Ixelles.

La conférence du Dr Dwelshauvers sur « la Technique pianistique moderne ».

M. Dwelshauvers a développé, en une causerie d'une grande hauteur de vues, la thèse que la technique pianistique doit évoluer et se modifier en raison directe des perfectionnements apportés par le temps à l'instrument et des devoirs nouveaux

qu'un répertoire approprié à ces perfectionnements impose aux exécutants.

Depuis l'époque déjà lointaine où Mozart utilisait un petit piano à marteaux autrichien d'une sonorité légère et d'un toucher facile, l'art des facteurs a complètement transformé le modeste instrument du XVIII^e siècle, et aujourd'hui nous sommes en présence de ces énormes instruments germano-américains (Steinway, Ibach, etc.) dont la puissance de son nécessite, pour être mise en valeur, des efforts physiques que ne soupçonnaient point les pianistes de l'ancienne école.

L'Allemand Breithaupt, synthétisant les idées éparses d'un certain nombre de ses compatriotes, a développé les principes théoriques qui forment la base de la nouvelle technique pianistique; Süß a mis ces principes en œuvre dans une méthode pratique qui s'inspire des suggestions de Breithaupt.

La place nous manque pour analyser en détail cette méthode nouvelle, dont M. Dwelshauvers se déclare partisan, tout au moins pour une grande part. Qu'il nous suffise d'en indiquer la tendance générale: il s'agit avant tout, comme on le pense bien, d'une réaction contre les errements anciens, en vertu desquels toute la force de l'exécutant était en quelque sorte immobilisée dans les mains, par suite d'une position contrainte des bras et du corps. Suivant le système de Breithaupt, l'effort du pianiste ne sera plus désormais entravé par ces restrictions: au contraire, grâce à des prescriptions nouvelles concernant la position du corps, des bras et des mains, il sera réparti entre divers muscles dont l'action sera telle que l'effort finira par être quasi annihilé. En d'autres termes, la technique pianistique bénéficiera de la loi du moindre effort en appliquant à son profit les découvertes relatives au fonctionnement musculaire du corps entier.

À côté de ce facteur physiologique interviendra aussi le facteur psychologique sous sa forme volitive: il importe, en effet, de développer avant tout la volonté de l'élève afin qu'il arrive, par l'effort de son intelligence, à rendre réflexe, c'est-à-dire à supprimer l'effort de ses muscles.

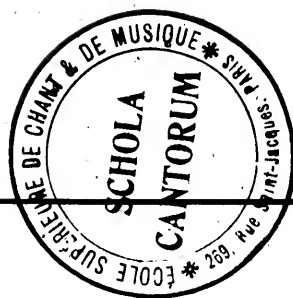
La conférence de M. Dwelshauvers, fort bien dite, illustrée par des exemples au piano et rehaussée par d'excellentes considérations esthétiques d'ordre général, a été suivie par un auditoire attentif qui lui a fait un succès très vif et très mérité.

Ch. V.

LA MUSIQUE A PARIS

Les Concerts-Colonne ont, sous la direction de M. Gabriel Pierné, inauguré dimanche dernier leur saison par un programme de choix. Un des admirables *Concertos Brandebourgeois* de Jean-Sébastien Bach y fut exécuté de la plus musicale manière par MM. Firmin Touche, Blanquart et M^{lle} Blanche Selva. Il faut souligner surtout l'art avec lequel M^{lle} Selva sut graduer, colorer et contraster les sonorités du piano; aussi lui fit-on, ainsi qu'à ses parfaits partenaires, une longue ovation.

Le *Chant funèbre* de M. Albéric Magnard était joué pour la première fois aux Concerts-Colonne, tout comme l'*Ouverture pour un jour de fête* (op. 124) de Beethoven, par quoi la séance avait commencé. Le choix de cette œuvre peu connue et très belle était fort opportun, non seulement à cause de qualités qu'il faut y reconnaître, et du fait que M. Magnard, un des représentants les plus considérables de l'école française, est, de manière générale, beaucoup trop ignoré du public, mais encore pour cette raison particulière qu'à la veille des représentations de *Bérénice*, à l'Opéra-Comique, il est plus que jamais temps de familiariser l'auditoire avec le reste de sa production.



La personnalité de M. Magnard n'est point de celles qui se livrent aisément : hautaine, distante, impérieuse, elle ne s'impose que par une force qui cherche bien rarement à être persuasive, mais qui souvent s'avère convaincante. Je ne crois pas qu'il ait jamais rien écrit de plus noblement pensé, de plus ferme, de plus expressif, de plus accessible aussi par la franchise du sentiment que ce *Chant funèbre*, dont je ne sais ce qu'il faut louer le plus : la qualité de l'invention, le soutenu du développement ou l'écriture instrumentale si pleine et si colorée. M. Pierné mérite d'être chaudement félicité, et pour nous avoir fait entendre l'œuvre et pour la manière dont il l'a dirigée.

M. Floresco chanta, d'une voix bien conduite et non sans goût, trois airs italiens de Caldara, de Caecini et de Carissimi. Puis, comme morceau terminal — mais croyez que personne ne broncha jusqu'au dernier accord — le joyeux, pittoresque et polychrome *Capriccio Espagnol* de Rimsky-Korsakow (en attendant, j'espère, la *Jota Aragonese* et la *Nuit à Madrid*, de Glinka, qui en sont les significatifs et superbes prototypes.

Au Salon d'Automne, M^{me} Laure Miquel-Alzien et M. Motte Lacroix ont magnifiquement joué les *Rapsodies* très savoureuses et mouvementées de M. Florent Schmitt; M^{me} Couteaux a chanté avec art et sentiment deux fort jolies mélodies de M. Roussel, et le Quatuor Parent a fait applaudir un quatuor à cordes de M. Jean Cras, un jeune musicien récemment apparu, et que cette œuvre ingénieuse, sincère, déjà appréciée, le printemps dernier, et dont je reparlerai sans doute bientôt avec plus de loisir, classe en fort bon rang parmi ses contemporains.

M. D. CALVOCORESSI

LA MUSIQUE A LIÈGE

Après le concert offert aux conseillers municipaux de Paris par les conseillers communaux de Liège et dans lequel Eugène Ysaÿe triompha selon la loi du plus fort, Gérardy par la grâce du plus élégant, dans lequel aussi les *Disciples de Grétry* et la *Légia* renouvelèrent leurs succès récents de Bruxelles, — notamment cette dernière dans la *Route* de Simulders, œuvre de poésie, de psychologie émouvante, de mouvement et de vie, — le théâtre seul ouvrit d'abord ses portes. N'ayant rien de municipal en ma personne ni dans mes fonctions, je ne fus pas invité à ce concert communal; quant au théâtre, j'attendrai les nouveautés pour m'y rendre.

Sans M^{lle} Valérie Renson, je n'aurais rien eu à enregistrer pendant le mois d'octobre; mais, le 8, elle nous donna un récital dont le souvenir est encore chaud. Cette jeune et habile violoncelliste, en disciple reconnaissante, avait mis surtout du Popper à son programme. Cette musique exige, avant tout, une technique tranquillisante pour l'exécutant et pour l'auditeur. M^{lle} Renson nous a tous rassurés dès les premières mesures du *Concerto en mi mineur*; les doigts souples et puissants de sa main gauche ne sont susceptibles d'aucune fatigue et n'ont pas d'hésitations; ils touchent directement la corde à l'endroit voulu et fournissent à l'archet une note juste d'emblée qu'il n'a qu'à prolonger imperturbablement. Cette pureté du son nous a ravés. J'ajoute que sa beauté, son ampleur, sa force sont remarquables et que la douceur, la légèreté, la finesse viennent également à propos.

La *Sonate* n° 6 en la majeur de Boccherini, l'*Allegro* du *Concerto* en ré majeur de Haydn, l'*Élégie* de Fauré, le *Caprice slave* de Scharwenka avaient été judicieusement choisis. Ce n'est pas à seize ans qu'on doit songer à l'interprétation des œuvres philosophiquement profondes, et il y aurait immodestie à le tenter si même, en sa chambre d'étude, on osait les aborder. M^{lle} Renson a su approcher de la perfection dans les morceaux qu'elle a donnés, et nous avons en grand plaisir à lui prodiguer nos applaudissements; les bouquets n'ont pas manqué, les rappels lui ont prouvé qu'elle avait réussi.

Elle avait, pour remplacer l'orchestre, un partenaire du plus haut mérite. Une tâche, en apparence secondaire, devient éminemment importante lorsque celui qui la remplit est un maître; l'autorité de M. Fernand Mawet, qui est un compositeur aussi

remarquable qu'il est pianiste et organiste de premier ordre, donna aux accompagnements une valeur inaccoutumée. Dans les concerts, dans la *Danse des Elfes* et dans tous les morceaux d'ailleurs, on l'écouta avec une vive attention. M^{lle} Renson eut la bonne grâce de lui faire partager les bravos que la salle prolongeait avec un dessein évident. Son bon Pleyel s'harmonisait admirablement avec le violoncelle italien de la jeune virtuose, excellent instrument arrivé intact jusqu'à notre siècle.

GEORGES RITTER

NOTES DE MUSIQUE

Un récital d'orgue à l'église Saint-Servais.

A l'occasion de l'inauguration des orgues Kerkhoff qui viennent d'être construites à St-Servais, MM. Desmet et Joos, respectivement maître de chapelle et organiste de cette église, ont organisé, avec le concours de M. Daene, organiste des concerts de Sainte-Cécile, à Bordeaux, un récital d'orgue du plus haut intérêt, où l'on peut à la fois entendre de belles œuvres, juger de la valeur des exécutants et apprécier les qualités du nouvel instrument. M. Joos joue tout d'abord le *Prélude* en mi bémol majeur de Bach, qui, d'après les commentateurs, doit représenter la majesté divine, en sa qualité d'introduction à la triple fugue qui symbolise la Trinité. Interprétation légèrement rapetissante, à cause des contrastes trop vifs et d'un effet trop joli dans la registration. Par contre, M. Joos se montre parfait dans la charmante rêverie pieuse qu'est l'*Andante* de la *Sonate* de M. Tinel.

M. Daene interprète merveilleusement la *Symphonie* de la cantate *Geist und Seele sind verwirnet* de Bach; un hymne doux et onctueux de Berlioz; un *andante* inédit — et qui aurait pu le rester sans inconvénient — de César Franck et le *choral et allegro* (dans les variations intermédiaires) de la 7^e sonate de Mendelssohn, la meilleure œuvre d'orgue de ce maître.

Enfin M. Desmet nous donne une exécution parfaite à tous égards du sublime choral en mi majeur de César Franck, de l'exquise pastorale de la deuxième symphonie de M. Widor et de la *Passacaglia*, décidément longue et confuse, de Bach; il nous fait entendre, enfin, un *canon* de M. Moulaert : œuvre finement ciselée et très organistique, où la sérénité et l'allégresse intérieures s'expriment en une langue musicale très pure.

Ch. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les yeux qui changent. — Les Vainqueurs. Une Femme passa...

M^{lle} Andrée Méry et M. Beaulieu, excellents artistes, aux moyens discrets et sûrs, sont venus jouer au théâtre du Parc *Les yeux qui changent*, pièce étrange, due à la collaboration de MM. Cyril et Froyez. Dans la vieille Russie du temps des guerres de Napoléon, un jeune bourgeois quitte sa famille pour aller rendre, à l'autre bout du pays, les derniers devoirs à un parent moribond. Chemin faisant, il est assassiné par un vagabond qui lui ressemble trait pour trait et qui se substitue à lui dans la possession de sa femme et de ses biens. Mais les yeux de l'intrus n'ont pas la même expression que ceux du pauvre mort, et la femme découvre bientôt l'odieuse supercherie. Folle de douleur et de honte, elle étrangle l'assassin. Ce dénouement brutal et les invraisemblances de l'intrigue ont nui un peu au succès de ce sombre drame, émouvant d'ailleurs et supérieurement joué par M^{lle} Méry et M. Beaulieu.

Les Vainqueurs ! Il faut dire tout de suite avec quelle attention sympathique les lettrés de tous les pays suivent l'effort honnête, patient, continu de M. Emile Fabre. Au milieu de la foule des fabricants de pièces selon la dernière formule du boulevard, il

apparaît comme l'un des rares écrivains qui s'inquiètent encore de la postérité. M. Emile Fabre n'écrit pas ses drames pour être applaudi, pour gagner de l'argent : il se propose un but plus noble, il veut ajouter des chefs-d'œuvre à ceux dont s'honore l'histoire du théâtre français. *Les Vainqueurs*, la pièce que le théâtre du Parc joue en ce moment, transporte sur la scène le monde politique de Paris. L'avocat Daygrand veut être ministre. Il le sera en dépit de tout et de tous, mais il laissera dans l'aventure son honneur d'avocat, son honneur de mari, et, douleur et remords suprêmes ! la vie de son fils, tué en duel pour lui. Ah ! le pitoyable vainqueur, et quelle terrible ironie il y a dans la scène finale de la pièce, quand il apprend qu'il est ministre en même temps qu'il reçoit la nouvelle de la mort de son fils !

L'amour et l'adultère ne sont pas absents de la pièce de M. Emile Fabre, mais ils n'y jouent qu'un rôle de second plan. C'est l'ambition politique qui en est le ressort principal, cette ambition qui tue tout scrupule dans l'âme jadis la plus honnête et la plus délicate. D'autres dramaturges, sans doute, ont peint de ces héros modernes, conquérants de la politique ou de la finance ; mais ils traitaient ces graves sujets avec une amertume exagérée ou bien avec une légèreté souriante, aussi fausses et déplaisantes l'une que l'autre. M. Fabre a pris le juste milieu, et il a bien fait. Il ne méprise pas son avocat Daygrand, il ne l'absout pas non plus : il le montre entraîné fatalement aux pires déchéances par une première compromission, et le spectacle de cette lamentable épreuve qui triomphe est loin d'être de nature à exciter l'envie et à pousser à l'imitation. La pièce de M. Emile Fabre est hautement morale, sans être précheuse ou puritaine. C'est une œuvre forte qui ne périra pas.

La nouvelle troupe du Parc a fort bien joué *les Vainqueurs*. M. Gournae est un très bon Daygrand. M^{me} Rosa Bruck nous a vivement émus dans le rôle douloureux de M^{me} Daygrand.

* * *

A l'Alcazar, *Une Femme passa...* et M. Romain, Coolus sut la doter de telles séductions voluptueuses qu'un médecin illustre et un vaillant soldat s'affolèrent à son approche et renièrent pour elle toute leur existence antérieure. Elle les trompe, et ils s'en doutent ; ils souffrent, mais ils restent. Quand ils ont la preuve de leur malheur, ils souffrent davantage, et ils restent encore. Le médecin, Darcier, a une épouse modèle, un ange de douceur, d'indulgence et de bonté. Elle sait tout et ne se plaint pas. Le jour où son mari, ivré de chagrin, veut partir, quitter la France pour tâcher d'aller au loin oublier la coquine, elle lui promet de le soigner, de le guérir, d'être à la fois sa femme, son amie et sa maman. Il est regrettable qu'elle gâte l'expression de ces beaux sentiments par une tirade un peu trop littéraire sur la mission sacrée du médecin. Mais ce n'est là qu'une tache légère, et la pièce de M. Coolus n'en demeure pas moins une œuvre de réelle valeur, où abondent les scènes vraies, vivantes, émouvantes et originales. M. Candé, M^{lle} Jeanne Léon et Laugier, ainsi que les artistes de l'Alcazar, ont interprété superbement *Une Femme passa...* dans des décors charmants et devant une salle toute rajeunie, toute rafraîchie, tout enthousiaste.

C'est égal : les *Vainqueurs*, *Une Femme passa...*, cela sent terriblement la réaction contre les pièces folichonnes de ces dernières années. L'honnêteté, la droiture, la fidélité aux serments et aux devoirs reviennent à la mode, et la théorie du laisser-passer et du laisser-faire s'en va tout doucement remplacer, dans le grenier aux accessoires, les vieux poncifs qu'elle a tant raillés.

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Le monument Max Waller. — Le Comité d'action se réunira bientôt et examinera les moyens de réalisation de son projet. Il prie les personnes encore détentrices de listes de souscription de les transmettre au secrétaire du Comité, M. Léopold Rosy, 104 avenue Montjoie, à Uccle, ou au trésorier, M. Hubert Van Dyk, 46 rue Herry, à Bruxelles.

Le Comité rappelle qu'il existe, frappée à l'effigie de Waller

par la maison Fonson frères, une médaille grand module due à G. De Vreese. On peut se procurer le bijou au prix de dix francs l'exemplaire au bénéfice de la souscription. Adresser les demandes au secrétaire ou au trésorier du Comité.

Le discours que prononcera aujourd'hui, dimanche, à la séance publique de l'Académie royale de Belgique, M. Louis Lenain, directeur de la classe des Beaux-Arts, aura pour sujet : *Jacques Callot, chalcographe-aqua-fortiste*. Après la proclamation des résultats des concours de la classe en 1910 et des grands concours du gouvernement, M. Léon Jongen fera exécuter la *Légende de Saint-Hubert*, action dramatique pour soli, chœurs et orchestre, poème de M. Georges Ramaekers, qui lui valut le second prix du grand concours de composition musicale de 1909.

L'exposition du cercle *Union* qui occupe actuellement les salles du Musée moderne restera ouverte jusqu'au 6 novembre inclus.

Artistes exposants : MM. A. Claeysens, A.-E. Crik, E.-J. De Bremaecker, M^{lle} C. Denekamp, M. A. Denonne, M^{lle} J. Besguin MM. J. François, G. Flasschoen, A. Geudens, J. Herbays, E. Jacques, A. Jamart, Jamotte, J. Lecroart, P. Leduc, G. Lemmers, M^{les} D. Levert, A. Marcotte, MM. Fl. Menet, J. Merckaert, M^{me} Penso, MM. J. Potvin, J. Thiriar, W. Thiriart et V. Wage-maeckers.

Le Cercle artistique offrira cette année l'hospitalité aux conférenciers de l'Université des Annales. A partir du 2 décembre, tous les vendredis, les maîtres de la littérature romantique feront l'objet d'entretiens dont l'Université a chargé MM. Jean Richepin, Ad. Brisson, Henri Cain, Gaston Rageot, Ernest Daudet, Georges Cain, H. Welschinger, Edmond Haraucourt, le marquis de Ségur, Funck-Briantano, P. Ginisty, J. Truffier, G. Claretie et H. Carton de Wiart.

On peut, dès à présent, retenir ses places au Cercle artistique.

Le théâtre de la Monnaie a commencé les études de *Quo Vadis?* le drame lyrique de MM. H. Cain et J. Nougues. *Lu Ghu*, de MM. J. Richepin et G. Dupont, succédera à *Quo Vadis?* Déjà M. Delescluze en établit les décors.

C'est jeudi prochain que le théâtre du Parc inaugurera ses matinées littéraires. Au programme : *la Nouvelle Idole*, de M. F. de Curel, précédée d'une conférence de M. Guyot, directeur de l'Ecole française.

CONCERTS POPULAIRES. — Rappelons que les anciens abonnés peuvent retenir, jusqu'au 30 octobre, les places dont ils étaient titulaires. Passé ce délai, les places non retenues seront mises à la disposition du public. Bureaux : chez Schott, 20, Coudenberg.

La clôture officielle de l'Exposition de Bruxelles a été fixée irrévocablement au lundi 7 novembre ; les abonnements ne seront plus valables après cette date.

Toutefois les galeries resteront ouvertes jusqu'au 12 novembre pour permettre aux exposants de liquider leurs marchandises. Pour ces cinq journées, le prix d'entrée sera uniformément de deux francs.

M. Joseph-Barthélemy Lecomte donnera une conférence à l'Université populaire d'Anvers, place de la Gare 19, le 3 novembre prochain, à 8 1/2 heures du soir. Sujet : Une grande figure d'ouvrier-poète : l'américain Walt Whitman.

On sait, dit le *Gil Blas*, que, parmi ses somptueuses fantaisies de bâtisseur, le roi Léopold II avait entrepris de construire, dans le parc du palais de Laeken, une merveilleuse tour japonaise en matériaux et décors absolument authentiques. C'est une œuvre d'art aujourd'hui achevée, dont on imagine malaisément la richesse et le pittoresque.

Le roi Albert a décidé d'utiliser cet original bâtiment en y installant un musée commercial japonais. Le ministre des affaires étrangères de Belgique vient, dans ce but, d'adresser aux indus-

triels, exportateurs, chambres de commerce, etc., une lettre dans laquelle il dit notamment que le musée, dont l'inauguration est prochaine, recevra volontiers « les prospectus, prix-courants, document divers, échantillons-types, etc., des produits susceptibles de trouver un débouché au Japon ».

Voilà, certes, une idée originale et très heureuse au surplus.

Les Concerts Ysaye inaugureront leur saison aujourd'hui, dimanche, à 2h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra. Ce premier concert, que dirigera M. Eugène Ysaye, sera donné avec le concours de l'éminent violoniste Jacques Thibaud.

Le quatuor *Piuno et Archets* (MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Dambois) donnera à l'École Allemande, 21 rue des Minimes, quatre séances fixées aux vendredis 4 et jeudi 17 novembre, vendredi 2 et vendredi 16 décembre à 8 h. 1/2. Outre un choix d'œuvres de Mozart, Beethoven, Schumann et Brahms, les programmes comprendront le Trio avec clarinette de Vincent d'Indy, le Quatuor n° 2 Gabriel Fauré, le Quatuor de Claude Debussy, le Quintette de Dvorak, et, en première audition, le Quintette de Léon Delcroix et le Quintette de Florent Schmitt. S'adresser pour les abonnements à MM. Schott frères, Breitkopf et Haertel et F. Lauweryns.

La *Société des Nouveaux Concerts d'Anvers* donnera aux dates ci-après, au Théâtre Royal, cinq concerts d'abonnement à grand orchestre : Lundi 21 novembre, sous la direction de M. L. Mortelmans, premier concert avec le concours de M^{me} F. Litvinne, de M. E. Van Dyck et d'un chœur de dames. Au programme : Symphonie n° 2 (Beethoven), Prélude et deuxième acte de *Parsifal* (R. Wagner), *Kaisermarsch* (R. Wagner). — Lundi 9 janvier, sous la direction de M. Otto Lohse, deuxième concert avec le concours de M. Harold Bauer. Symphonie en *ut* maj. (Schubert), Concerto pour piano et orchestre n° 5 (Beethoven), *le Tasse*, poème symphonique (Liszt), Fantaisie pour orchestre (H. Zoellner), etc. — Lundi 13 février, sous la direction de M. F. von Weingartner, troisième concert avec le concours de M^{me} L. Marcel. Au programme : Ouverture de *Benvenuto Cellini* (H. Berlioz), *König Lear*, poème symphonique (F. von Weingartner), Symphonie n° 7 (Beethoven), lieder de Berlioz et F. von Weingartner. — Lundi 13 mars, sous la direction de M. K. Panzner, quatrième concert avec le concours de M. F. Kreisler. Au programme : Symphonie pathétique (Tchaïkowsky), Ouverture (P. Scheinpflug); Ouverture d'*Euryanthe* (Weber); Concerto pour violon (Brahms). — Vendredi 7 avril, cinquième concert sous la direction de M. L. Mortelmans : *De Rhyu*, oratorio de Peter Benoit. Adresser les demandes d'abonnement à M. Huffmann, trésorier de la Société, 8 rue Margrave, Anvers.

M. Léon Rinskopf, directeur musical du Kursaal d'Ostende, est appelé à diriger, le 12 décembre prochain, à l'Académie royale de musique de Budapest, un concert de musique belge dont il a composé le programme comme suit : Ouverture de *Godelive* (Edgar Tinel); *Trois danses flamandes* (Jan Blockx); *Variations symphoniques* (Paul Gilson); *Psyché*, suite d'orchestre (César Franck); *Macbeth*, paraphrase symphonique (Sylvain Dupuis); *Fantaisie sur un thème populaire wallon* (Théo Ysaye).

Les représentations qui auront lieu l'année prochaine au théâtre de Bayreuth se succéderont du 22 juillet au 20 août. On y donnera deux fois la *Tétralogie*, sept fois *Parsifal* et cinq fois les *Maîtres Chanteurs*.

De Paris :

Au Salon d'Automne, samedi prochain, M. André Gide fera une conférence sur Charles-Louis Philippe.

Le cinquième et dernier concert aura lieu vendredi. On y entendra la Sonate pour piano et violon de M. Vincent d'Indy, un concerto pour piano de M. Geloso, avec le concours de l'auteur, et la première partie d'*Aucassin et Nicolette* (chant, orchestre à cordes, harpe chromatique principale, piano et orgue) par M. Paul Le Flem, sous la direction du compositeur.

Le gouvernement fera ériger dans le square qui sépare la Sorbonne du Musée de Cluny un monument à la mémoire de Puvis de Chavannes. C'est Rodin qui en a reçu la commande.

D'autre part, le maître sera glorifié au Panthéon, qu'il a magnifiquement décoré. A la suite d'une proposition développée dans *Paris-Journal* par M. Léonce Bénédict, M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, a décidé l'érection, contre un des piliers de la nef du Panthéon qui font face à la *Légende de Sainte-Geneviève*, d'une stèle commémorative rappelant les œuvres principales du maître et surmontée de son buste par Rodin.

A ce propos, notre collaborateur M. André Fontainas adressa à *Paris-Journal* la communication suivante :

« Ne pourrait-on ajouter à l'excellent article de M. Bénédict quelques lignes encore? On prétend que les œuvres d'un artiste ne peuvent être admises au Louvre que dix ans après sa mort : nous sommes en 1910, Puvis est mort en 1898. Il est vrai que certains peintres académiques et officiels jouissent de faveurs singulières; le portrait de M. Thiers, par M. Bonnat, est exposé depuis longtemps dans les salles de la collection Thiers; un petit portrait de femme, par Hébert, mort en 1908, il y a deux ans, se trouve parmi les dessins d'Isabey. Et cependant la collection Moreau (tableaux, dessins, aquarelles et pastels), donnée à l'Etat, et qui contient des chefs-d'œuvre d'artistes, morts ou vivants, est exilée au Musée des Arts décoratifs, où on paie pour l'aller voir! N'est-ce pas, tout de même, prodigieux? »

La direction de l'Opéra fait répéter en ce moment un drame lyrique de M. Georges Hue, *le Miracle*, poème de MM. Mérané et Gheusi, dont l'action, très dramatique, se déroulera dans une mise en scène somptueuse.

La Revue ouvre une enquête sur l'*Œuvre de Maurice Maeterlinck devant l'opinion des principaux auteurs contemporains*. Un grand nombre d'écrivains français et étrangers ont été interrogés : leurs réponses seront publiées dans *la Revue* à daté de sa prochaine livraison.

Si les romans de Charlotte Brontë sont connus depuis longtemps (*Jane Eyre*, *Villette*, *le Professeur* furent particulièrement goûtés), l'œuvre de sa sœur, Emily Brontë, dut en partie sa renommée aux pages élogieuses que lui consacra Maurice Maeterlinck dans *la Sagesse et la Destinée*. Une troisième sœur, Anne Brontë, poète de sensibilité délicate, demeure ignorée en France. C'est ce qui inspira à M. Dimnet l'idée de publier une étude complète sur ce trio de femmes de lettres, et cette étude, la première qui leur soit consacrée, paraîtra prochainement.

Le bétisier de la Presse :

Le Temps affirme qu'au programme du spectacle gala de mercredi figurait un acte de la *Catarina* de M. Uriel... Au fait est-ce bien une coquille, et ne s'agit-il pas plutôt d'une délicate louange et d'une œuvre d'équité?

Uriel, « Lumière de Dieu », est mis par saint Ambroise au rang des archanges Gabriel et Raphaël. Notre docte confrère aura voulu rendre dès à présent à M. Tinel, un instant égaré parmi nous, la place qui est sienne dans l'éternité.

TAPIS D'ORIENT

♦ DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2 ♦
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRE

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50. Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Etranger : 25 francs. Le numéro : France, 1 fr. 75; Etranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

18, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

dans la

Collection des Artistes belges contemporains

ALBERT BAERTSOEN

par FIERENS-GEVAERT

Un beau volume grand in-8^o, contenant plus de 50 reproductions de l'œuvre du maître : peintures, dessins, eaux-fortes, croquis, etc., dont 33 planches hors texte, en héliogravure et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une eau-forte originale et inédite d'ALBERT BAERTSOEN. Prix des exemplaires de luxe : 40 francs.

Editions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grotesque et du Tragique à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudel et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

ERGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Edition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. (Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.)

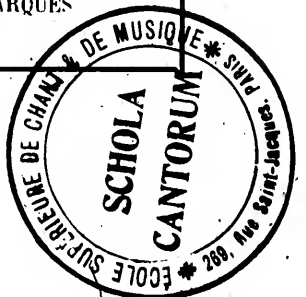
Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS Commission, Achat, Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



Novembre



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Influence française et l'Influence allemande en Belgique (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Réorganisons nos musées (L. MAETERLINCK). — Séance annuelle de l'Académie royale : *La Légende de saint Hubert* (E. C.). — L'Art à Paris : *Premier Salon de l'Union internationale des Beaux-Arts et des Lettres* (O. M.). — Le Troisième Salon de l'« Union » (F. H.). — Publications d'art : *Pierre-Paul Rubens, l'Histoire de Charles Martel, le Vieux-Bruxelles* (FRANZ HELLENS). — La Musique à Verviers (J. S.). — Chronique théâtrale : *La Nouvelle Idole* (GEORGES RENCY). — Correspondance (L. TARDIEU). — Nécrologie : J.-C. Sanson. — Petite Chronique.

L'Influence française et l'Influence allemande en Belgique.

Les réflexions qui vont suivre ne sont pas purement une digression politique. Je ne me la permettrai pas. Mais, me proposant de parler la semaine prochaine du livre récent de MM. Marius-Ary Leblond : *La Pologne vivante*, où une très large place est faite à l'étude de l'influence et de l'oppression allemandes en Pologne, je voudrais, en une sorte de préliminaire, énoncer quelques idées qui me sont venues, depuis un certain nombre d'années, au sujet de cette influence en Belgique. La question intéresse les arts et les lettres au plus haut point.

Si l'on veut bien y réfléchir, en effet, c'est par ses arts, par sa pensée qu'un peuple fait figure de nation beaucoup plus que par son industrie et son commerce. Le sentiment de l'honneur et tout ce qu'il y a de plus élevé dans le patriotisme sont les fleurs suprêmes de la

pensée d'une race, au même titre exactement que son architecture, sa musique et sa poésie. Tandis que le commerce et l'activité industrielle n'ayant pour but que le bien-être matériel, ont, éminemment, comme le bien-être lui-même, un caractère abstrait, international. Le pain est fait partout avec de la farine, et partout le capital, placé dans les banques, rapporte des intérêts.

Quand on dit que l'art n'a pas de patrie, cela veut dire qu'un homme ne doit pas opposer son refus d'admirer à une belle œuvre étrangère. C'est une vérité du domaine moral, si je puis dire. Psychologiquement, c'est le contraire qui est vrai.

Si la Belgique, c'est son droit, tient à garder une autonomie politique qui lui coûta si héroïquement cher, cela ne doit pas l'empêcher de reconnaître où se relie ses affinités profondes en tant que race. Il faudrait être un pur sophiste pour soutenir qu'elles se trouvent du côté de l'Allemagne.

L'évolution politique de l'Europe affirme de plus en plus le principe des alliances et des groupements. De plus en plus, il n'y a que de grandes nations. La création d'états-tampons, qui date du temps où la diplomatie gardait encore des illusions de libéralisme, ne saurait tromper personne. Les petits États, même denses, énergiques, adroits, subtils, bien armés, ne peuvent pas rester neutres. Ils doivent opter. Et je ne parle pas de guerre. Car, pour des causes complexes, toute l'Europe hésite à commencer la première guerre, qui serait vite universelle. Je parle de ces luttes économiques, après tout terribles aussi, où toutes les forces

vives des nations se heurtent, se détruisent, pacifiquement, mais sans merci.

Dans les intentions, dans les rêves des Allemands, la Belgique doit servir de champ d'expériences. Ils désirent non pas l'annexer, ce qui ne se ferait pas sans drames, mais la germaniser. Ils la peuplent. Déjà, tout le monde se plaint qu'Anvers soit devenue la proie du commerce allemand. Et il n'y a pas qu'Anvers.

Le kaiser est venu en Belgique pour se rendre compte par lui-même de l'état où en sont les choses. Je souhaite que le ridicule qui accompagne chacune des démarches de ce monarque ait servi à donner l'éveil aux Bruxellois, gens très sensibles au ridicule. Ils ont dû notamment trouver d'un bon goût incertain cette invasion de milliers de Teutons accourus de France pour pousser devant leur souverain les *Och!* de leur loyalisme.

Il faudrait cependant que cette répulsion leur donnât l'idée d'agir plus activement désormais contre l'envahissement tudesque.

Je ne dis pas que la Belgique soit française, mais je prétends que par sa langue et ses arts, fleurs et preuves de sa pensée, elle est aussi proche de la France qu'on peut l'être. Elle est à coup sûr très loin de l'Allemagne. Or, actuellement, elle se trouve sollicitée par les deux nations : l'une, la France, ne demande rien. Pacifique, manifestant peu de goût pour les peuplements colonisateurs, elle ne fait aucune démarche tendancieuse auprès de sa voisine. Elle se contente de déplorer le foisonnement en Flandre de la camelote allemande. L'autre, l'Allemagne, peuple indiscret par excellence, envoie par milliers ses négociants, ses courtiers et ses navrantes marchandises. Elle compte ainsi, peu à peu, imposer sa langue, sa culture : ses caporaux, son Richard Strauss et la peinture de la *Sécession*. Avouez que ce serait désastreux.

C'est aux têtes politiques de la nation qu'il incombe de trouver les moyens politiques de résister à cette sournoise mainmise de l'Allemagne. Je ne veux m'en tenir qu'à la question littéraire. Mais il me semble ne pas me tromper en la déclarant la plus essentielle de toutes.

C'est en langue française que la Belgique affirma la beauté, la clarté et le lyrisme de sa conception de la vie. C'est depuis la résurrection de la littérature belge *d'expression française* que la nation belge a pris conscience de sa force, et, dirai-je, de son idéal. Il y a là un rapport de cause à effet, une relation extrêmement étroite. Aussi ne suis-je pas loin de considérer le mouvement flamingant comme une espèce de crime. Je ne pense pas que le directeur de cette revue m'empêche de lui rendre ici l'hommage qu'il mérite. Le débat est trop haut pour que les scrupules de la modestie aient à y intervenir. Depuis trente ans que l'*Art moderne* est

fondé, c'est-à-dire bien avant que le péril allemand fût seulement prévisible, par une sorte d'intuition du patriotisme le plus élevé ce lettré délicat, qu'on a voulu nous présenter parfois comme un Parisien boulevardier et indifférent, n'a pas cessé de lutter pour la pensée belge *en français*. Il a tout de suite discerné le rôle néfaste que devaient jouer les flamingants. Qui sait même s'il l'avait prévu si dangereux ?

A côté des grands idiomes européens qui constituent des langues, le flamand est un patois, comme le provençal. Certes, comme le provençal il a droit à des égards; des poètes de terroir peuvent s'intéresser pieusement à sa résurrection locale. Mais c'est tout. Vouloir en faire une langue nationale au même titre que le français, une langue officielle, et cela au mépris, dirait-on, de toute l'élite intellectuelle, qui pense en français, c'est, au rebours de ce qu'on croit faire, une œuvre essentiellement antipatriotique. Il faut éclairer sur leur erreur les naïfs égarés dans ce mouvement. Mais il faut être sans pitié pour les autres.

L'Allemagne, sophiste en tout jusqu'en philologie, prend acte de certaines ressemblances verbales entre le flamand et l'allemand pour voir dans les victoires flamingantes des espèces de victoires allemandes. Pourquoi lui donner ce plaisir, pourquoi faire la moindre chose capable d'attirer ici un seul Teuton de plus ? N'y en a-t-il donc pas assez ?

De sa fidélité intellectuelle à la France dépend le salut intellectuel (clef de tous les autres) pour la Belgique. Qu'elle redoute, comme autant de pestes, le kaiser, le juif de Hambourg, le soldat poméranien, le courtier wurtembergeois, le cappelmeister, le marchand de bière et le peintre berlinois, en un mot tout ce que la volonté de puissance des Allemands réserve aux gens assez naïfs pour accueillir sans réserve leur musique et leur métaphysique !

FRANCIS DE MIOMANDRE

RÉORGANISONS NOS MUSÉES

... Le décor ou le cadre d'une porte doit, dès l'entrée, indiquer le siècle qu'on évoque...

BARON H. KERVYN DE LETTENHOVE.
(*Referendum*).

L'Exposition de l'Art ancien au XVII^e siècle vient de fermer ses portes. Nous espérons que l'impression éminemment artistique et éducative que produisit sur tous les visiteurs cette superbe manifestation de notre art national portera des fruits. L'heureux essai d'une sélection d'œuvres artistiques de tous genres, appartenant à une même époque, présentées dans un cadre suggestif et approprié, vient de prouver de la façon la plus péremptoire qu'il est temps d'entrer résolument dans cette voie nouvelle, en réorga-

nisant dans ce sens nos musées des Beaux-Arts s'ils veulent rester dignes de ce nom.

Ce que l'on a fait au Cinquantenaire pour la brillante période artistique dominée par le génie universel de Rubens, on peut, *on doit le faire chez nous* non seulement pour les œuvres du XVII^e siècle mais aussi pour celles des XV^e, XVI^e et XVIII^e siècles.

Comme je le disais naguère ici même, les chefs-d'œuvre de nos liçiers, de nos orfèvres, de nos dinandiers, de nos sculpteurs anciens de tous genres; les plus belles productions de nos brodeurs, de nos céramistes, de nos modeleurs de cire, ne sont-elles pas dignes de figurer à côté de ce que nos peintres les plus célèbres ont exécuté de plus parfait? Et un pareil ensemble n'est-il pas seul capable d'évoquer en une vision d'apothéose les plus belles périodes d'art de notre histoire?

Le *referendum* que nous avons ouvert jadis dans les colonnes de *l'Art moderne* a appris à nos lecteurs ce que pensent à ce sujet les spécialistes les plus éminents de tous les pays, y compris le nôtre.

Si l'on réunissait (un volume serait nécessaire) les éloges unanimes des visiteurs de marque, des conservateurs, des artistes, des esthètes qui ont visité notre exposition et qui tous ont été conquis par le charme, l'impression grandiose qui se dégagea de cette réunion d'œuvres d'art évoquant si bien l'époque où elles furent exécutées, certes la partie serait gagnée.

Qu'il nous soit permis, à propos du *referendum* dont nous parlons plus haut, d'épingler ces quelques phrases recueillies lors de la visite de Guillaume II, qui, à plusieurs reprises, s'est déclaré émerveillé de l'ensemble des chefs-d'œuvre si judicieusement juxtaposés à Bruxelles:

— « Voilà, disait l'empereur d'Allemagne, comment il faut comprendre une exposition de ce genre. Elle doit être une évocation la plus complète possible du passé tout entier. C'est à cette condition qu'elle est non seulement pittoresque, mais véritablement éducative. »

Et plus loin :

— « On ne peut vraiment comprendre une époque si l'on ne se rend pas compte de ses principaux aspects sociaux. »

Puis enfin :

— « Comme tout cela est bien présenté! C'est un modèle à suivre dans tous les musées! »

Puissent ces paroles impériales être entendues par les commissions de musées belges!

Car cette fois, — nous l'espérons bien, — celui qui proféra ces sentences, auxquelles tout le monde a applaudi, ne sera pas traité de révolutionnaire, comme ce fut le cas pour l'auteur de ces lignes.

L. MAETERLINCK

Séance annuelle de l'Académie royale.

La Légende de saint Hubert, par M. LÉON JONGEN.

Après un trop long discours lu d'une voix monotone par le directeur de la classe sur *Jacques Callot, chalcographe-aquatintiste*, nous eûmes le plaisir d'entendre la cantate pour soli, chœurs et orchestre qui valut à M. Léon Jongen le second prix du Grand concours de composition musicale de 1909.

Ce n'est certes pas d'après une cantate de Prix de Rome (pourquoi de Rome?) qu'on peut se former une idée exacte du mérite

d'un jeune musicien, ni augurer de ce qu'il pourra donner dans l'avenir. Il suffit de savoir dans quelles conditions ces œuvres sont conçues et écrites pour se rendre compte que leur réussite dépend toujours d'un pur hasard. A son entrée en loge (où il restera pendant 28 jours), le concurrent reçoit un poème qui, le plus souvent, est d'une médiocrité déconcertante. Ce fut le cas pour *La Légende de saint Hubert* de M. G. Ramaekers qui fut imposée au concours de 1909. On peut aisément se figurer la pénible impression que doit éprouver le jeune musicien de talent au moment où il prend connaissance d'un tel poème. Le voilà donc forcé de traiter musicalement une chose qu'il ne sent pas, qu'il n'aime pas. Comment dans ces conditions peut-il faire bien? Ajoutez à cela que le temps dont il dispose pour écrire son œuvre et l'orchestration de celle-ci est extrêmement limitée. Cette hâte déjà pourrait paralyser des talents qui ont besoin de concevoir dans le calme.

Le Prix de Rome ne prouve rien. On a grand tort d'y attacher de l'importance, et surtout de considérer cette distinction comme un brevet qui ouvrira à celui qui en est titulaire toutes les premières places dans le monde musical officiel.

M. Léon Jongen est un musicien de race, un de ces jeunes sur qui l'on est en droit de fonder les plus belles espérances. C'est un mélodiste (ce qui n'est pas à dédaigner aujourd'hui) doublé d'un polyphoniste remarquable. Nous le mettrons toutefois en garde contre le danger qu'il y aurait pour lui à suivre l'exemple de certains maîtres dont la liberté d'écrire ne connaît plus de frein.

Qu'il se méfie du snobisme et ne se refuse pas, dans la crainte de paraître « vieux jeu », à écrire une mélodie de plus de huit mesures.

La cantate entendue dimanche, malgré de petits défauts (l'équilibre sonore entre l'orchestre et le chanteur n'étant pas toujours établi), se signale surtout par de grandes qualités. Nulle vulgarité ne l'effleure et l'on n'y relève point de réminiscences. Les entrées des chœurs ont paru particulièrement bien venues et émouvantes. Et l'instrumentation, pour être plus extérieure que raffinée, n'en offre pas moins d'heureuses associations de timbres, avec l'indice d'une personnalité naissante. Il nous a été particulièrement agréable de voir le compositeur à la tête de son orchestre: il a un bras droit excellent et ne manque certes pas de chaleur communicative. Avec de tels dons on peut s'attendre à le voir devenir un jour un des maîtres de la baguette.

N'oublions pas d'accorder une mention spéciale à M^{me} Fassin, à MM. Surlemont et Van der Schrick, qui ont chanté les soli de la cantate en parfaits musiciens, ainsi qu'à l'orchestre, qui a apporté beaucoup de soins à l'exécution de cette œuvre difficile.

E. C.

L'ART A PARIS

Premier Salon de l'Union internationale des Beaux-Arts et des Lettres.

La déception est grande, lorsqu'on pénètre dans le dédale de petits compartiments obscurs, de couloirs, de réduits, d'escaliers, sur les panneaux desquels, à l'Alcazar d'été, sont disposés les seize à dix-sept cents œuvres dont l'assemblage hétéroclite constitue le Salon de l'Union internationale.

On nous avait annoncé une exposition modèle, dont l'installation, réglée individuellement par les artistes invités à y prendre

part, mettrait en valeur chaque envoi. Hélas ! un éclairage de cave rend, pour la plupart des toiles exposées, tout examen impossible. Quelques galeries sont mieux partagées : mais ici l'encombrement est tel, le manque de recul si sensible, le disparate si grand dans les tendances et la valeur des œuvres, qu'il serait téméraire de formuler sur celles-ci une appréciation sérieuse. Forcé nous est de nous borner à citer les envois que le hasard nous a permis de découvrir dans ce labyrinthe : les artistes de valeur que nous aurons involontairement omis, s'il s'en trouve, voudront bien nous excuser.

Parmi les sculptures, une *Baigneuse* de M. Albert Bartholomé, des bronzes du prince Troubetzkoy, un expressif buste de Nietzsche par M. Giambaldi, une série d'études d'animaux par M. R. Bugatti, de charmantes figurines de danseuses et d'amusantes silhouettes de musiciens par M^{lle} Dalliès, la *Jeune Vigne*, en marbre, du statuaire anversois Émile Jaspers, deux groupes de M. Edw. Straus, le jeune animalier arlonais dont le début à la *Libre Esthétique* ne passa pas inaperçu, et le considérable envoi d'un statuaire suisse fixé à Paris, M. Edwin Bücher, dont le souple talent, fait de force et de grâce, s'inspire encore de Rodin et de Bourdelle, mais semble devoir, lorsqu'il sera libéré de ces influences, marquer au premier rang. N'eût-il fait que révéler ce remarquable artiste, le Salon de l'*Union internationale* aurait rempli une mission utile dont il faut lui savoir gré.

Les peintres sont innombrables. Il en est de notoires et d'inconnus, et aucun lien quelconque ne les unit. Admettons, sans le discuter, cet éclectisme « intégral », qui va de l'académisme le plus plat aux rugissements sympathiques de quelques Fauves. Dans cette macédoine, les œuvres féminines s'imposent à l'attention soit par leur importance numérique, soit par leur qualité, et souvent par l'une et l'autre. M^{me} Käthe Kollwitz groupe l'ensemble des tumultueuses gravures par lesquelles elle évoque les scènes de pillage et de meurtre de la *Guerre des Paysans* ; M^{me} Marie Baudet, outre une série d'impressions recueillies en Flandre, sur le littoral de la mer du Nord, rassemble les caractéristiques études de gueux, de chemineaux, de chiffonniers et de bohémiens qu'elle excelle à croquer d'un trait cursif sur les routes de la Champagne ; M^{lle} Ethel Carriek poursuit dans les marchés aux fleurs et dans les jardins du Luxembourg des recherches de couleur, de lumière, d'harmonie joyeuse ; une autre artiste anglaise, M^{lle} Fréda Macdonald, se signale, en des études de fleurs (*Tulipes, Chrysanthèmes*), par des qualités de coloration et de forme qui n'ont rien de superficiel : loin de se borner à la tâche décorative, M^{lle} Macdonald semble vouloir pénétrer le sens expressif de ses modèles et les faire vivre de leur vie propre. Les portraits et esquisses exposés par une allemande, M^{me} Ida Gerhardt, sont, de même, justement admirés.

Parmi les femmes-peintres belges, on remarque surtout M^{me} Anna Boch, dont les larges interprétations de *Rochers rouges de l'Estérel* atteignent presque à la puissance et à la fougue de L. Valtat. Il faut citer aussi M^{mes} Anna de Weert, Paule Deman, Clémence Hanappe, dont les *Serris* font concurrence à celles de M^{lle} M.-A. Marcotte, Lucie Jacquart, etc.

Cet hommage rendu aux exposantes, passons rapidement en revue les peintres auxquels ne nous lie aucun devoir de galanterie. Voici J.-F. Raffaëlli et sa *Cathédrale d'Amiens*. Mais où sont les Raffaëlli d'antan ! Voici les probes et nobles bois grayés, si purs d'exécution, de M. Paul Colin. Voici Jacob Smits, repré-

senté par le *Symbole de la Campine*, du Musée de Bruxelles, et deux autres toiles connues. Et revenons aux nôtres puisque nous citons les grandes compositions (trop grandes peut-être pour l'intérêt qu'elles présentent) par quoi M. Victor Hageman assemble des types d'émigrants, les *Sous bois* de M. Léon Houyoux, les clairs pastels de M. R. de Saegher, l'*Air de chalumeau* de M. Edmond Verstraeten, les paysages de MM. J. Van Looy, H. Rul, P. Gorus, les intérieurs de M. A. Laureys, les figures de M. J. Reuskens, etc.

A ces manifestations diverses d'un art pondéré et qui n'apporte point de surprise s'opposent quelques initiatives plus hardies. Nous aimons pour leur spontanéité d'impression, pour la qualité d'émotion qu'ils attestent, les tableaux et études de M. Henri Girardot. Encore qu'ils trahissent l'influence de M. Flandrin, il est aisé d'y discerner un tempérament de peintre appelé à s'imposer. Dans ses études d'enfants l'artiste est particulièrement heureux. Et de tous les débutants de ce Salon, c'est peut-être celui qui donne les plus belles promesses. M. William Marshall affirme une maîtrise naissante dans son portrait de jeune fille, d'une exécution savante et libre à la fois, dans un *Nu* et un paysage de la Corse. Un figuriste bavarois, M. Stuckenberg, mérite une mention élogieuse pour ses portraits féminins, qui échappent à la lourdeur germanique. M. André Jolly, dont nous avons plus d'une fois apprécié le coloris fulgurant, attire l'attention par le *Four*, déjà vu précédemment, et l'*Ile fabuleuse*. M. Benda s'impose surtout par ses natures-mortes harmonieuses. Bon début, enfin, de M. Roger Parent, un jeune peintre français qui habite ou habita la Belgique.

Nous arrêtons ici, bien qu'elles soient incomplètes, ces notes rapides. Souhaitons que l'an prochain l'*Union des Beaux-Arts* trouve pour son Salon un local plus favorable. Par son esprit d'indépendance et son caractère largement international, l'entreprise mérite la sympathie. Mais encore faut-il que celle-ci, pour s'exercer, ne tâtonne pas dans les ténèbres. O. M.

Le Troisième Salon de l'« Union ».

Cette exposition ne nous aura rien appris de nouveau, ni sur la mentalité ni sur la sensibilité des jeunes et des autres qui s'y coudoient. Peu d'imagination, aucune audace, aucun effort pour sauter hors des gonds, cependant bien usés, de ce qu'on est convenu d'appeler « la belle et grasse peinture ». Evidemment, le genre a produit des chefs-d'œuvre, et je n'en veux point médire. Mais qu'il s'est donc abâtardi ! Tout ce que les jeunes, encore fidèles aux enseignements de nos maîtres réalistes d'il y a vingt ans, en ont retenu se réduit à peu de chose : ils ont du métier, mais ils manquent de vigueur ; ils n'ignorent pas le secret des savoureux empâtements, mais leur vision est sans surprises et ils manient la brosse avec mollesse. Leurs prédécesseurs étaient de rudes gaillards, qui voyaient grand jusque dans les sujets les plus matériels ; ceux d'aujourd'hui semblent bien mal bâtis, si l'on en juge par leur peinture malingre, sans accent ; on pouvait aimer le ragoût puissant des premiers, mais les relinets de soupe au chou qu'offrent les derniers sont faits pour nous... déplaire. Des préoccupations plus élevées hantent la jeune génération d'aujourd'hui ; l'artiste cherche des voies nouvelles, le goût se libère, la sensibilité s'affine. On ne méconnaît pas impunément les grandes directions de son temps.

A signaler cependant, dans ce Salon, les efforts de quelques sculpteurs, de MM. Herbays et Lecroart notamment, qui révèlent un travail intelligent et de bon goût. F. H.

PUBLICATIONS D'ART

Pierre-Paul Rubens, par ÉMILE VERHAEREN.
L'Histoire de Charles Martel. — Le Vieux-Bruxelles.

« L'œuvre de ce maître est une ode formidable à la joie. » C'est par ces mots flamboyants que débute l'étude que M. Émile Verhaeren consacre à *Pierre-Paul Rubens* (1). Étude de poète, pénétrante et chaleureuse, où l'auteur de la *Multiple splendeur* chante magnifiquement la gloire du grand peintre flamand. Nul ne pouvait mieux le faire. Partant de cette donnée, Verhaeren met tour à tour en lumière la figure et l'œuvre de Rubens, belles et radieuses, débordantes de santé l'une et l'autre. Je ne pense pas qu'on ait jamais décrit avec des mots et des images aussi puissantes l'œuvre titanique de Rubens. On trouve dans cette étude des phrases qui résument, dans leur raccourci vigoureux, ce que de longs développements ne pourraient exprimer avec une telle force : « Le cerveau de Rubens nous apparaît comme une sorte de carrefour où toutes les nouvelles voies que la Renaissance avait ouvertes aboutissent. » Ou encore : « Rubens est une génération à lui tout seul. »

L'Histoire de Charles Martel (2) dont le P. Van den Ghein, le savant conservateur de la Bibliothèque Royale, vient de publier la suite de cent deux miniatures, forme un album des plus curieux, aux planches luxueusement tirées, et qui reproduit un des monuments les plus importants de l'art flamand au xv^e siècle.

L'auteur nous donne, en tête de l'ouvrage, quelques pages brèves où la figure du miniaturiste de *L'Histoire de Charles Martel*, Loyset Liédet, est étudiée, et parfaitement caractérisée. On sait peu de chose de lui. Liédet florissait sous les règnes de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire. Il est le plus fécond des miniaturistes qui s'employèrent à la cour de Bourgogne; sa production est énorme, elle se chiffre par cinq cent cinquante-huit « histoires ». Si on ne peut le mettre au premier rang des enlumineurs de l'époque, on ne peut néanmoins lui contester un art très séduisant. Chacune de ses « histoires » est un petit tableau, d'une composition curieuse, mouvementée, à la fois sombre et pittoresque. L'ensemble forme une « galerie brillante qui illustre merveilleusement le roman de Charles Martel. Les sujets de ces tableaux sont variés à l'infini, batailles à la noire mêlée des armures qui s'entrechoquent, villes prises d'assaut, camps aux tentes richement tapissées et aux brillants étendards, mais surtout scènes d'intérieur d'une charmante naïveté, banquets, réceptions, cortèges de tous genres, mariages, naissances, pompes funèbres. Liédet conçoit toutes ces compositions avec un art réel. Les groupements sont d'un bel effet, les poses vivantes et naturelles. Brillant déploiement dans les décors, les étoffes et les costumes, riches et somptueux. » Il y a de plus, dans ces compositions, un sens de la vie très développé; les physionomies sont d'une jolie observation et les attitudes des personnages d'un charme exquis.

Cette intelligente publication rendra de précieux services à tous ceux qu'intéresse l'art flamand au xv^e siècle.

On se souvient du luxueux album du *Vieux-Bruxelles*, publié, il y a quelque temps, par les soins d'un comité qui ne perd aucune occasion de faire connaître les vestiges de l'architecture et de l'archéologie bruxelloises. Voici que, soucieux

(1) *Pierre-Paul Rubens*, par ÉMILE VERHAEREN. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

(2) *L'Histoire de Charles Martel*. Bruxelles, Vromant et C^{ie}.

de vulgariser ceux-ci par l'image, l'éditeur G. Van Oest vient de faire paraître en un nouvel album une suite de planches de format réduit reproduisant les principales curiosités contenues dans l'album primitif (1). On ne pouvait faire œuvre plus utile, ni témoigner d'un goût plus judicieux dans le choix des reproductions. L'album est conçu avec clarté et méthode. On a groupé les planches par ordre chronologique, illustrant et appuyant par des exemples typiques l'étude de M. G. des Marez publiée en tête de l'album et dans laquelle l'auteur retrace en quelques pages concises l'histoire de la ville de Bruxelles et de son évolution architecturale.

FRANZ HELLENS

LA MUSIQUE A VERVIERS

(Correspondance particulière de l'Art moderne.)

La Société d'harmonie a eu le bon esprit de conserver à Louis Kefer la direction de son orchestre de grande symphonie, et nous avons ainsi, chaque année, deux concerts que l'on peut tirer hors de pair. Tel fut encore celui donné mercredi dernier.

Comme d'habitude, le rôle principal était réservé à la masse instrumentale dont le maestro obtient de vrais prodiges d'exécution, encore que le nombre de répétitions soit strictement mesuré, malgré les oburgations des dévoués commissaires de musique de la Société. Malgré un travail ainsi forcément restreint, l'orchestre, composé d'excellents musiciens, presque tous professeurs ou élèves de l'école que dirigea M. Kefer avec tant d'autorité, de succès et de dignité, cet orchestre ne connaît pas de difficultés, et son interprétation-accompagnement de la symphonie avec violon principal de V. Vreuls a été aussi artistique qu'impeccable. De même, l'exquise ouverture, si vivante, si colorée *Zur Weihe des Hauses* de Beethoven, la poétique *Sauge fleurie* de Vincent d'Indy et la brillante *Fest-Marsch* (op. 1) de Richard Strauss valurent-elles aux exécutants et à leur chef de véritables ovations.

La partie du programme confiée aux solistes ne fut pas moins appréciée. Ces solistes étaient M^{lle} R. Davanzi et M. E. Chaumont.

M^{lle} Davanzi, cantatrice de l'Université des Annales de Paris, nous a fait admirer, dans la *Calandrina* (de Sonelli) et dans divers morceaux de Duparc, Berlioz et Saint-Saëns (de celui-ci, l'air du Rossignol de *Parysatis*) une délicieuse voix de soprano, mise au service d'une diction d'irréprochable pureté, d'une grande distinction de style et dont on a vivement applaudi la merveilleuse souplesse qui s'affirme notamment en des trilles battus avec une justesse et une netteté tout à fait remarquables.

M. E. Chaumont nous arrivait précédé de la réputation qu'il a conquise notamment à Bruxelles et à Liège. En s'attaquant à l'œuvre de V. Vreuls (un Verviétois, ancien élève de notre Ecole de musique), M. Chaumont a donné une preuve nouvelle des hautes qualités de musicien et de virtuose qui le distinguent et que doit réunir à un haut degré quiconque veut tenir la partie de violon principal dans cette symphonie. En lutte presque constante avec les polyphonies, de savante recherche, d'une masse orchestrale souvent grandiloquente, la tâche de l'artiste est considérable et ardue : il s'agit pour lui de suivre le fil, parfois extrêmement ténu, de la phrase mélodique, de ne la laisser point échapper à l'attention de l'auditeur et d'empêcher que se perde dans le cadre, parfois trop puissant, dont l'auteur l'a entourée, la pensée même de cet auteur.

De cette tâche difficile, peut-être même ingrate, M. Chaumont s'est tiré à son grand honneur et nous ne pouvons que le féliciter grandement, non moins que de son interprétation si noble, si large et si compréhensive du Concerto pour violon et de l'immortel *Aria* de J.-S. Bach. J. S.

(1) *Le Vieux-Bruxelles*, un album de cinquante planches. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La Nouvelle Idole.

Après quinze ans, *la Nouvelle Idole* n'a pas une ride. Ce chef-d'œuvre impérissable est jeune comme au premier jour; les problèmes qu'il pose, les conflits d'idées et de sentiments qu'il soulève ont conservé tout leur intérêt parce qu'ils sont de tous les temps. Que vaut la vie humaine au prix du progrès indéfini de l'espèce? Un médecin a-t-il le droit de sacrifier une vie pour en sauver des milliers d'autres? Lui-même doit-il, peut-il s'offrir en victime volontaire sur l'autel de la Science, la nouvelle idole? S'il ne croit pas en Dieu, en l'existence d'une âme immortelle, cet holocauste n'est-il pas absurde? Quelle est donc cette force instinctive qui pousse au martyre l'ignorant qui croit et le savant qui ne croit plus?... Et, dans un autre ordre d'idées, qu'est-ce que la science si elle n'éclaire pas un mari sur la vie intérieure de la femme qui vit depuis vingt ans à ses côtés, si elle est impuissante à fournir à cette femme, dans les heures de détresse, une consolation et un réconfort?

Est-ce donc la faillite de la science que proclame la pièce de M. de Curel? Oh! non, car on devine que celui-ci aime la science d'un amour infini, presque religieux. Mais il ne l'aime pas en fanatique, ni en naïf, et il voit nettement les cas où la nouvelle idole se trouve en opposition avec les sentiments les plus profonds, les plus anciens, les plus vénérables de l'âme humaine. Et il a pris tous ces cas, il les a réunis en une action synthétique d'une concision, d'une rapidité, d'une plénitude extraordinaires. Aucune autre pièce, dans tout le théâtre français, ne donne une telle impression de richesse et de poids: chaque mot, chaque situation y semblent le résumé, l'extrait concentré de toute une vie de penseur. La magnifique scène du deuxième acte, entre le docteur Donat et son élève, celle du troisième, entre le docteur et sa femme, sont pareilles à des éclairs qui tout à coup illuminent les profondeurs de l'âme. Corneille n'a rien écrit de plus grand.

Il y avait une certaine audace à choisir ce noble spectacle pour l'offrir aux dames et aux jeunes filles abonnées des matinées littéraires du théâtre du Parc. M. Reding a eu cette audace, et il faut l'en louer sans réserve. Au surplus, il importe de constater tout de suite que l'audace a réussi, car le succès a été énorme. Jamais *la Nouvelle Idole* n'a été applaudie par une salle plus enthousiaste, plus intensément émue. C'est que les matinées littéraires du Parc ont peu à peu formé, éduqué leur public fidèle, et l'ont rendu capable de comprendre et d'admirer les plus graves, les plus hauts chefs-d'œuvre de l'esprit humain. A ce succès, l'interprétation de la pièce n'a certes pas été étrangère. M. Gournac, qui jouait le rôle du docteur Donat, est un artiste convaincu et ardent: un peu moins de gestes et d'exubérance, et son jeu serait parfait. Mme Breitrner, qui débutait au Parc dans le rôle de Mme Donat, évoquait au premier acte, avec ses boucles flottantes, une fine et délicate image de pastel. Elle a été excellente dans un rôle extrêmement tendu et difficile. Mlle Taldor, dans le rôle de la jeune malade, a eu les accents simplement et doucement émus qu'il fallait.

J'ai moins aimé la causerie préliminaire de M. Guyot, directeur de l'Ecole française de Bruxelles. M. Guyot a renseigné ses auditeurs, d'une façon précise et élégante, sur l'œuvre de M. de Curel, mais il ne me paraît pas qu'il ait fait suffisamment ressortir tout ce qu'il y a de neuf, et cependant d'éternel, dans l'art sobre et puissant de l'auteur de *la Nouvelle Idole*, du *Coup d'aile* et de *la Fille sauvage*.

GEORGES RENCY

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Me permettez-vous, par ces temps de prouesses aériennes, de signaler à vos lecteurs une coïncidence intéressante et qui touche aux Lettres belges?

Chavez, le « héros des Alpes », est mort en plein triomphe. Peu

de semaines auparavant, dans un conte rapide et saisissant, M. Georges Rency nous montrait une situation analogue: un aviateur de génie atterrissant, mort, après une « performance » unique.

Dans ce même conte, l'auteur donne à la machine volante le nom de « Ader », qui est le patronyme du précurseur de l'aviatisme. N'y a-t-il pas là une idée à suivre, puisqu'on cherche une appellation brève, sonore, préférable à « aéroplane »? *Ader* est bien, très bien; et l'hommage est dû; on dit bien une montgolfière, une carcel, le macadam, etc.

Agrérez, Monsieur le directeur, mes salutations empressées.

L. TARDIEU

NÉCROLOGIE

J.-C. Sanson.

Le sculpteur Sanson, l'un des doyens de la Société des Artistes français, vient de mourir à Paris. Prix de Rome en 1864, Justin-Chrysostome Sanson, bien qu'un peu oublié, exposait avec régularité. Sa dernière œuvre est une *Jeanne d'Arc sur le bûcher*, qui figura au Salon de 1909. Très affaibli, le vieil artiste, après un long séjour à la campagne, s'appretait à reprendre ses travaux; il est mort quelques heures après avoir repris possession de son atelier de la rue Bara.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, qu'aura lieu la distribution des prix aux lauréats des derniers concours du Conservatoire.

Charles Van der Stappen a succombé au moment, nous l'avons dit, où il mettait la dernière main à l'œuvre capitale de sa vie, ce gigantesque *Monument du Travail* dont la pensée ne le quittait pas et auquel, depuis plusieurs années, il consacrait toutes ses heures.

Il reste peu de chose à faire pour le terminer: la mise au point de certaines figures, des raccords pour relier les uns aux autres les groupes par lesquels se divise la composition. Ce travail, pour lequel les esquisses de Van der Stappen fournissent toutes les indications nécessaires, sera exécuté par les élèves du maître sous la direction de MM. Victor Rousseau, Paul Du Bois et E. Rombaut.

M. Paul Spaak a inauguré jeudi dernier à l'Université Nouvelle (67 rue de la Concorde) une série de leçons sur *la Renaissance en France; ses caractères et leurs manifestations dans les différents arts, spécialement en littérature*. Le cours est donné tous les jeudis, à 5 heures.

Le samedi, à 8 h. 1/2, jusqu'au 18 février inclus, M. Gisbert Combaz fera à l'Université Nouvelle des conférences sur *les Arts de l'Inde* avec projections lumineuses.

M. Émile Sigogne, professeur à l'Université de Liège, fera dimanche prochain, à 3 heures, à l'Institut des Hautes-Études d'Ixelles, une conférence sur *l'Art oratoire, ce qu'il est, ce qu'il doit être*. En prévision de l'affluence des auditeurs, la conférence aura lieu dans la Salle des fêtes du Musée communal d'Ixelles.

C'est le vendredi 2 décembre, à 3 heures, que sera inaugurée au Cercle artistique la série des quinze conférences organisées par l'Université des Annales sur le *Romantisme et la Cour de Louis-Philippe*.

M. Jean Richepin parlera du *Lyrisme romantique* (Hugo, Lamartine, Banville, Murger, Th. Gautier). M. Adolphe Brisson, qui lui succédera le vendredi 9, à la même heure, évoquera *la Première d'Hernani* au sujet de laquelle des documents inédits lui ont été communiqués par la famille Hugo. Cette conférence aura lieu avec le concours de Mlle M. Roch, du Théâtre Français.

Viendront ensuite: *Un grand romantique. Schumann* (M. Henri Cain, avec le concours de M^{me} H. Cain-Guirandon, cantatrice); *la Vieillesse de Chateaubriand* (M. Gaston Rageot, avec le concours de M. Alexandre, du Théâtre Français); *la Cour de Louis-Philippe* (M. Ernest Daudet); *Joseph Prudhomme* (M. H. Carton de Wiart); *le Vieux Paris* (M. Georges Cain, avec le concours de M. Albert Lambert); *les Princes à la cour de Louis-Philippe* (M. H. Welschinger); *Leconte de Lisle* (M. Edm. Haraucourt, avec le concours de M. Paul Mounet et de M^{lle} Delvair); *Rostoptchine* (le marquis de Ségur); *le Salon de Charles Nodier* (M. Funck Brentano); *le Rapin selon Murger* (M. Paul Ginisty; danses par M^{les} Chasles, Urbain et Meunier, de l'Opéra) *Une heure de poésie Alfred de Musset, Alfred de Vigny et Lamartine* (M. J. Truffier); avec le concours de M^{me} Molé-Truffier; *la Caricature, Daumier, Cham, Gavarni* (M. Tristan Bernard); *Balzac intime* (M. Georges Clarotie). En outre, il sera donné deux « galas » avec le concours d'un grand poète belge et d'un illustre écrivain français.

Le prix de l'abonnement pour les quinze conférences est de 50 francs (fauteuils d'orchestre) et de 40 francs (chaises de balcon). Pour une conférence, le fauteuil: 4 francs.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs la très prochaine apparition dans la collection des *Bibliophiles fantaisistes* d'un charmant livre de notre collaborateur M. Francis de Miomandre: *Gazelle; mémoires d'une tortue*. C'est une œuvre d'un humour raffiné et très spécial, et qui paraît beaucoup plus écrite par une tortue qui penserait que par un homme de lettres. Il faut dire que l'âme de la tortue n'a rien de caché pour cet éminent et attendri amateur de petites bêtes qui a nom Francis de Miomandre.

Malheureusement, comme c'est, en même temps, un homme sérieux, il publiera, presque à la même époque, un gros volume de critiques intitulé *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, dans la superbe édition où a déjà paru *Le Boudoir de Proserpine* du poète Edmond Jaloux. Les lecteurs de *l'Art moderne* retrouveront dans ce livre les meilleures études que l'auteur a données ici même depuis quatre ans.

Les deux volumes paraîtront chez Dorbon aîné, 53^{er}, Quai des Grands-Augustins, à Paris.

M. Mouru de Lacotte vient d'acquiescer le privilège de *la Rampe* de M. Henry de Rothschild pour la Belgique et la Hollande. Cette comédie, qui triompha au Gymnase, sera représentée avec sa créatrice, M^{me} Marthe Brandès. La première aura lieu mardi prochain au théâtre du Parc.

M. Mouru de Lacotte, d'accord avec M. Antoine, donnera cette saison quatre représentations avec la troupe complète de l'Odéon et ses meilleurs conférenciers. Le premier spectacle sera composé des *Corbeaux* d'Henry Becque et sera précédé d'une conférence de M. Antoine.

La Ville d'Anvers ayant ouvert un concours international au sujet d'un plan d'extension de la Ville par suite de la suppression des fortifications, le jury vient de décerner respectivement à deux

architectes français, MM. Henri Prost et Marcel Aubertin, la première prime (25,000 francs) et la seconde (10,000 francs).

La troisième prime, d'une valeur de 5,000 francs, a été attribuée en partage à MM. Van Machelen, d'Anvers, Forbath, Lechner et Warga, de Budapest.

Le Théâtre royal d'Anvers montera prochainement un drame lyrique en un acte de MM. Gaston Dumestre et L. Stiénon du Pré: *Ceci n'est pas un conte*, ainsi qu'un ballet en deux actes, *Riquet à la Houppe*, de M. Philippe Flon.

M^{lle} Ewings, élève du cours de M^{lle} Struyvaert, 59 rue du Trône, à Bruxelles, vient de passer avec grande distinction l'examen du degré supérieur au Collège musical d'Anvers.

En 1909 M^{lle} Van den Busche, élève du même établissement, avait obtenu un diplôme semblable.

M. Vantyn, pianiste, professeur au Conservatoire royal de Liège et à l'Institut des Hautes Etudes musicales d'Ixelles, donnera le mercredi 16 novembre, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, un récital de piano.

On nous prie d'annoncer un autre récital que donnera M. Adolf Waterman, jeune pianiste hollandais, à la Grande-Harmonie, le mercredi 23 novembre.

M^{lle} Gabrielle Tambuyser, pianiste, et M. Marcel Jorez, violoniste, annoncent pour les vendredis 23 novembre et 9 décembre deux séances de sonates. Au programme: Brahms, Fauré, Saint-Saëns, Grovlez.

De Paris:

M. Lugné-Poe a fixé comme il suit les dates du premier spectacle de l'Œuvre, cette saison: mardi 15 novembre, répétition générale et mercredi 16, première représentation de: *le Mauvais grain*, tragédie rustique en un acte, de M. Maurice de Faramond; *l'Amour de Késa*, drame légendaire japonais en deux actes de M. Robert d'Humières; *le Poupard*, pièce en un acte, en vers, de MM. Jehan et Henry Bouvelet. Ces trois pièces seront interprétées par Mmes Suzanne Desprès, de Pouzols, Farma, Gréta Prozor, etc., MM. de Max, Lugné-Poe, Laumonier, Savoy, etc.

M^{les} Mary et Fernande Piromnay reprendront demain, à 4 h. 1/2 à la Société d'Horticulture (84 rue de Grenelle) la série de conférences-auditions musicales sur les *Grandes Époques de la musique* qui furent suivies, les années précédentes, par une nombreuse assistance. Il y aura, cette année, sept séances, échelonnées de huitaine en huitaine, et données avec le concours de M. Paul Landormy, de M^{lle} Blanche Selva, de M^{me} W. Landormy, de M. Vincent d'Yndy, de MM. Motte-Lacroix, Mimart, Fournier, Josselin, Marseillac, et d'un chœur de femmes sous la direction de M. Saint-Requier.

La première conférence aura pour sujet *la Musique française de 1800 à 1860*.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

dans la

Collection des Artistes belges contemporains

ALBERT BAERTSOEN

par FIERENS-GEVAERT

Un beau volume grand in-8°, contenant plus de 50 reproductions de l'œuvre du maître: peintures, dessins, eaux-fortes, croquis, etc., dont 33 planches hors texte, en héliogravure et en typogravure.

Prix: 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une *eau-forte originale et inédite* d'ALBERT BAERTSOEN. Prix des exemplaires de luxe: 40 francs.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS: 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRE

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Etranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Etranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de copies de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE n. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

Editions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudiel et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

ERGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination.**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Musique belge moderne (CH. VAN DEN BORREN). — Mort de Léon Tolstoï (O. M.) — La Pologne vivante (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Littérature dramatique : *Trois premières représentations* (F. M.). — Le Concert populaire. (H. L. B.). — Chronique théâtrale : *Les trois filles de Monsieur Dupont; les Ganaches; les Jumeaux de Brighton; la Bigote* (GROGES RENCY). — Nécrologie : *Gustave Serurier* (O. M.) — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

La Musique belge moderne (1)

Au lendemain de la Révolution de 1830, qui constitua notre pays en nationalité indépendante, aucun nom de musicien belge digne d'être retenu ne se signale à notre attention, et il faudra encore de nombreuses années avant que nos artistes, tant dans le domaine de la musique que dans celui de la littérature et des arts plastiques (2) arrivent à sortir de la plus banale médiocrité. Certains d'entre eux sont parfois doués, tels Albert Grisar (1808-1869), dont on joue encore aujourd'hui, avec un certain succès, l'opéra-comique à la française

(1) Causerie faite lundi dernier à l'Académie de musique de Bruxelles; prologue d'une audition dont le programme portait : le trio en *si* mineur de M. Joseph Jongen, la sonate en *sol* majeur de G. Lékou, le quintette en *fa* mineur de César Franck.

(2) L'on pourrait peut-être faire exception pour certains peintres, qui, dès le lendemain de 1830, cherchèrent des voies nouvelles, sans toutefois parvenir à créer des œuvres d'une beauté durable.

Bonsoir Monsieur Pantalon (1851). Mais pas un ne se distingue par la moindre apparence d'originalité.

Vers 1850-1860, le Flamand Peter Benoit (né en 1834) inaugure une ère nouvelle. « Puissante nature de tribun, dit à son sujet M. Maurice Kuffenrath (1), Peter Benoit a su mieux que personne faire chanter l'âme des Flandres dans son œuvre fécond; c'est lui qui a exprimé avec le plus d'éloquence et de force l'essence même de cette âme : ses violences et ses tendresses si curieusement opposées, ses aptitudes à la rêverie sentimentale, son goût pour la contemplation placide et grave, s'alliant si étrangement au besoin de réalités opulentes; son aspiration à des choses énormes, exubérantes de beauté, à l'ampleur des formes, au lyrisme du sentiment, au rayonnement éblouissant de la lumière, unie à l'amour profond et tenace pour ces ciels gris et bas qui laissent filtrer des clartés tristes sur la monotonie verte des campagnes et qui, sur les eaux tranquilles et droites, parmi les prairies basses, mettent les reflets lumineux du ciel ».

On ne pourrait caractériser d'une manière à la fois plus juste et plus harmonieuse le génie curieux de ce noble musicien qui eut foi dans sa race et dans son art et qu'un haut idéal hanta tout au long de sa vie d'apôtre. Depuis sa mort, le silence s'est plus ou moins fait autour de son nom. On le connaît mal; on ne s'est encore rendu qu'un compte imparfait de ce qu'il a réalisé de neuf et

(1) Conférence sur *l'Art musical en Belgique depuis 1830*, faite à l'Exposition de Liège en 1905 et publiée p. 332 et suiv. dans *La Nation belge* (Éditeurs : Desoer à Liège; Weissenbruch à Bruxelles)

d'original. Ses partisans ont peut-être mis quelque excès de zèle à le vanter et, d'autre part, une critique approfondie et impartiale de son œuvre n'a pas encore été tentée. Une mise au point est devenue nécessaire. Peut-être surgira-t-il un jour quelqu'un qui aura le loisir de la faire.

Quoi qu'il en soit, ce que l'on peut dire aujourd'hui de Benoit, sans crainte de se tromper, c'est qu'il fit partie de l'élite des vrais créateurs : le premier peut-être en Europe, il a proclamé et mis en pratique, avec une inlassable force de conviction, le principe du nationalisme en art ; il est parvenu de la sorte à rapprocher la musique du peuple, sans forfaire à la pureté de son idéal : il a remis en honneur la musique populaire vigoureuse, saine et sincère ; il a donné à l'oratorio et à la cantate une vie nouvelle en les associant à l'âme même du pays flamand, à ses paysages et aux manières de sentir de ses habitants ; il a mis dans tout ce qu'il a fait une joie de créer et un enthousiasme auxquels le contrepoids du sens critique a plus d'une fois manqué, mais qui n'en confèrent pas moins à une grande partie de son œuvre une large envolée et une précieuse spontanéité. Sans doute un critique sévère serait assez facilement enclin à soupçonner que ces rares qualités ne sont pas sans avoir leur revers et que la puissante faculté improvisatrice et décorative de Benoit l'a plus d'une fois entraîné à pratiquer un lyrisme d'une sentimentalité quelque peu naïve et superficielle. Ce critique n'aurait peut-être pas tort, mais il lui faudrait appuyer ses soupçons d'arguments très précis pour pouvoir porter sur le maître flamand un jugement qui ne soit pas lui-même entaché de superficialité.

Benoit fit école. Il me serait difficile d'évoquer ici l'élite complète de ses disciples immédiats et des musiciens qui se rattachent en tout ou en partie aux tendances qu'il a inaugurées. Aussi bien une énumération de ce genre serait-elle de peu d'intérêt. Tenons-nous-en donc à quelques indications de tendances : M. Jan Blockx, son successeur à la direction du Conservatoire d'Anvers, s'est surtout orienté vers le théâtre ; il met volontiers en musique des pièces à caractère mélodramatique et y déploie des qualités de coloriste que séduit le pittoresque de la vie et des mœurs populaires. Gustave Huberti, bien qu'il ne fût point d'origine flamande, eut, pendant une partie de sa vie, une tendresse toute particulière pour les conceptions musicales de Benoit, et son œuvre s'en ressentit dans quelque mesure ; mais, esprit inquiet et novateur, il vit sans doute que cet art d'un caractère trop essentiellement racique ne correspondait pas à son tempérament, et tenta, vers la fin de sa carrière, non sans succès d'ailleurs, de s'assimiler les conquêtes plus récentes de la musique française.

On range encore parmi les adeptes de l'école fla-

mande M. Edgar Tinel. En fait, il reste à ce musicien très probe, mais d'esprit plutôt réactionnaire, bien peu de son origine thioise. Son oratorio *Franciscus* et ses drames religieux *Godelive* et *Katharina*, si noblement pensés qu'ils soient, portent toutes les marques d'un attachement peut-être excessif aux grands classiques (1) et à leurs pâles successeurs de l'école de Leipzig.

On peut préférer, à cet égard, M. Josef Ryelandt, dont les oratorios, écrits sur des textes qui témoignent d'un sens esthétique raffiné, se distinguent par une écriture plus légère et plus hardie, une plus grande unité de style et une inspiration plus fraîche et plus personnelle.

M. Paul Gilson, enfin, est l'un des musiciens flamands les plus intéressants de l'heure présente. Sa haute culture, son absence de parti pris contre toute innovation issue de l'évolution naturelle de la technique, la qualité toujours irréprochable de ses idées musicales, ses dons exceptionnels d'« orchestrateur » coloriste, tout cela fait de lui un artiste de très réelle valeur. Resté profondément Flamand, il a su néanmoins s'élever au-dessus du reproche de manque de culture que l'on adresse parfois aux musiciens de sa race, non sans une apparence de raison ; et c'est là ce qui donne à son œuvre une empreinte si nette en même temps qu'une tenue si parfaite (2).

Comme on a dû s'en rendre compte par ce qui précède, un fait semble acquis aujourd'hui : c'est que le mouvement musical flamand, tel que Peter Benoit l'avait compris, a quelque peu dévié dans un sens qui n'est plus celui du nationalisme exclusif. Peut-être faut-il voir dans ce fait la preuve qu'un art trop étroitement national ne présente pas les conditions requises pour atteindre cette universalité dont l'œuvre des très grands génies nous offre toujours l'image ! A cet égard, il est curieux de constater que la situation est la même dans la plupart des pays — tels la Scandinavie, la Russie et la Bohême — où une « musique nationale » s'est constituée. Il semble qu'une fois passée la « période héroïque » qui coïncide avec l'éclosion des « écoles nationales », celles-ci soient irrémédiablement vouées à la stérilité. Ce n'est pas à dire qu'il faille pratiquer l'internationalisme, ni surtout le cosmopolitisme en art. Au contraire, il importe avant tout qu'un artiste soit bien de sa race ; mais il ne faut pas que l'amour du sol patrial l'aveugle au point d'empêcher qu'il voie et comprenne ce qui se passe de grand et de beau en dehors de sa terre d'élection. C'est ce qu'ont pres-

(1) Y compris Mendelssohn.

(2) M. Aug. De Boeck est le musicien qui, à l'heure actuelle, représente avec le plus de verve le côté humoristique et truculent du tempérament flamand. Il a eu lui quelque chose de l'esprit d'Uilenspiegel et de la bonhomie jordanesque.

sent, avec une sagacité dont on ne saurait trop les louer, les meilleurs parmi les écrivains flamands appartenant à la jeune génération. Ils ne font d'ailleurs que suivre en cela l'exemple de Guido Gezelle, qui fut l'un des hommes les plus cultivés de son temps et dont l'œuvre, si vivement imprégnée qu'elle soit d'un parfum de terroir, s'élève néanmoins jusqu'à cette universalité que les vrais poètes sont seuls capables d'atteindre.

(La suite prochainement.)

CH. VAN DEN BORREN

MORT DE LÉON TOLSTOÏ

La fin d'un homme de cette trempe devait avoir une grandeur tragique. Elle fut plus émouvante encore qu'on eût pu l'imaginer.

Dans ses *Ultimes paroles* Tolstoï avait écrit : « Avant tout, arrêtons-nous au milieu de chacune de nos occupations et de chacun de nos plaisirs, et demandons-nous : « Faisons-nous tout ce que nous devons, ou bien dépensons-nous inutilement cette vie qu'il nous est donné de passer entre deux étreintes du néant? Voilà ce que je tenais à rappeler à mes semblables avant de retourner dans l'infini. » Sa vie, on le sait, fut troublée par l'angoisse que lui faisait éprouver la contradiction de ses idées avec les obligations qu'il avait contractées envers les siens. Il en souffrit cruellement et lutta sans trêve pour établir l'accord de ses actes et de sa pensée. Sa fuite éperdue, la solitude farouche où il voulut, chargé d'années, s'enfermer marque la conclusion de cet épique conflit. La libération qu'il souhaitait, c'est la mort qui la lui apporta. Le philosophe illustre, le grand écrivain dont les œuvres demeureront la gloire du XIX^e siècle a succombé à un effort que son âge et sa santé le mettaient hors d'état de supporter.

Tous les artistes s'inclineront avec un profond respect devant sa tombe. Et si l'heure n'est pas venue de rendre à ce vieillard héroïque l'hommage définitif que seule peut lui décerner la postérité, du moins faut-il dès aujourd'hui saluer sa dépouille et pleurer la disparition d'une des plus hautes personnalités de notre époque.

O. M.

LA POLOGNE VIVANTE

La Pologne est la France du Nord. Elle représente, là-bas, en face de la Russie, de l'Autriche et de l'Allemagne qui se la sont partagée, à peu près ce que nous représentons, nous Français, à l'occident de l'Europe : le spiritualisme, la nervosité, la grâce en un mot, tout ce qu'il y a d'excellent et d'élevé dans la culture.

La France et la Pologne ont toujours été amies, et cependant l'abstention de Louis XV au moment du démembrement, l'égoïsme de Napoléon I^{er} et l'indifférence de son neveu constituent, à trois époques où notre intervention aurait pu la sauver, trois crimes de la France vis-à-vis de la Pologne. Avec générosité, les Polonais séparèrent toujours ici la conduite des gouvernements d'avec le sentiment national. Mais cette sympathie, que

nous leur gardâmes toujours, fut toujours, hélas ! platonique. Elle l'est bien davantage aujourd'hui, où nous ne pouvons plus rien politiquement, sinon obtenir des alliances utiles et maintenir en respect nos ennemis par la force de notre argent.

Si la France n'avait pas laissé démembrer la Pologne, si elle avait ensuite seulement profité de l'occasion pour en rétablir l'autonomie, elle aurait, au cœur de l'Europe centrale, une amie puissante, autrement sûre que la Russie, aussi sûre qu'elle-même, puisque habitée par un peuple de même race morale, et jamais l'Allemagne n'aurait pu obtenir l'hégémonie formidable qu'elle possède aujourd'hui, hégémonie qui constitue un désastre sans cesse menaçant pour toute l'Europe civilisée. La politique du gouvernement de Louis XV n'a pas encore fini de porter ses fruits. Ce fut peut-être l'ensemble d'actes le plus lamentable du XVIII^e siècle.

Je parlais l'autre jour des dangers de l'influence allemande en Belgique. Et je la trouvais déjà trop importante. Mais qui fera comprendre à quel degré elle peut parvenir lorsque le peuple chez qui elle s'exerce a perdu sa nationalité ? La Pologne est un exemple terrible et toujours présent aux nations européennes que menace le pangermanisme.

Elle lutte pourtant, et de toutes ses forces, depuis tantôt cent quarante ans. Malgré les persécutions, sa population a presque doublé. Si les trois fragments qui la constituent pouvaient se réunir, ils formeraient une nation puissante, avec laquelle il faudrait compter. A quel bouleversement, à quelle conflagration européenne devons-nous ce miracle ? Je ne sais. Pourtant, tant qu'il ne se sera pas produit, la civilisation occidentale encourt la menace quotidienne d'une invasion que l'Allemagne ne se cache même plus de désirer.

Quoi qu'il en soit, la Pologne est prête. Après avoir essayé toutes les formes habituelles de la protestation, après avoir chaque fois échoué, elle a compris que la plus efficace était encore, et tout simplement, de persister. Elle persiste, en maintenant le niveau de sa natalité (lequel monte plutôt d'ailleurs), en sauvegardant sa langue et tout ce qu'elle peut de ses institutions, en travaillant, en gagnant de l'argent, en imprimant à sa littérature, à ses arts, à toutes les formes de sa pensée le même mouvement qu'elle lui garderait si elle était nation libre.

MM. Marius-Ary Leblond ont été faire là-bas un voyage, une sorte de tournée de conférences au cours de laquelle ils parlèrent à l'élite polonaise, — qui est extrêmement cultivée, — de notre littérature contemporaine et de nos idées. En échange ils reçurent les confidences d'un très grand nombre de personnes. Et ces confidences, ces conversations, les nombreuses notes qu'ils prirent, tout ce qu'ils devinèrent par ailleurs leur permit d'écrire ce livre si intéressant par l'abondance de ses documents et l'originalité de ses conclusions : *La Pologne vivante* (1). A vrai dire, ils désiraient depuis longtemps ce voyage, ils s'y étaient préparés par des lectures (dont la bibliographie de leur livre atteste la quantité considérable), et les conférences qu'ils firent, malgré l'intérêt esthétique qu'ils y trouvèrent, n'avaient pas à leurs yeux l'importance de l'enquête ethnographique à laquelle ils se sont livrés.

Je ne puis ici entrer dans le détail de l'analyse d'un bouquin qui comprend près de 500 pages. J'en conseille la lecture à ceux que ces questions intéressent : cela les persuadera davantage

(1) MARIUS-ARY LEBLOND : *La Pologne vivante*, Paris, chez Perrin.

encore de leur gravité. Je me contenterai d'insister sur quelques points, selon moi essentiels.

Il ressort de l'ensemble de cette étude que des trois politiques suivies par les nations spoliatrices, celles de l'Autriche s'avère comme la plus adroite. Très doucement traitée, en pays d'Empire, simplement, la Galicie a perdu peu à peu la force de réaction nécessaire à entretenir chez elle la conscience de son individualité. Elle est devenue royaliste. Et peut-être ne faudrait-il pas compter sur elle pour s'adjoindre aux deux autres Polognes, si celles-ci pouvaient obtenir l'indépendance. Les peuples heureux n'ont plus d'histoire. Mais la Lithuanie et la Pologne sont restées aussi polonaises qu'au premier jour de l'annexion, parce que la tyrannie des deux peuples vainqueurs n'a pas encore perdu son caractère militaire et brutal d'occupation récente. Et ce fait est extrêmement riche de conséquences et de leçons. Grâce à lui, nous lisons comme à livre ouvert dans la mentalité russe ou prussienne. Nous y voyons ce que valent la culture, l'idéal, la pensée de ces peuples à demi sauvages. Cela semble fort, n'est-ce pas, et tout à fait paradoxal de prétendre que des peuples dont les gouvernements prennent part, avec sérieux, aux plus nobles entretiens de la diplomatie et font figure de civilisés, soient en vérité des barbares? Rien n'est plus exact cependant. Le fait que des plénipotentiaires, plus ou moins insolents d'ailleurs, s'assimilent la terminologie et les euphémismes politiques, ne confère pas à la nation qui les entretient un brevet de culture. C'est à d'autres détails qu'on doit la juger. La façon dont la Russie et la Prusse ont entendu, chacune de leur côté, l'absorption de la Pologne est révélatrice. En cent quarante ans ils n'ont pas introduit dans leurs procédés le plus petit progrès je ne dis pas d'humanité, mais d'intelligence. C'est toujours la persécution : brutale, armée, féroce, pleine de massacres et de déportations en masse de la part de la Russie, parce que les Russes sont obtus, naïfs, impulsifs et plongés dans une sorte d'hébétéude qui ferait parfois douter de leur perfectibilité dans l'avenir; et surnoise, perfide, bureaucratique, minutieuse, hérissée d'infamies légales et de spoliations ingénieuses de la part de la Prusse, parce que les Prussiens sont surnois, querelleurs, avides, vaniteux, processifs et somme toute aussi très bornés.

Depuis cent quarante ans, ni les uns ni les autres n'ont compris que pour s'assimiler un peuple conquis on ne pouvait frapper au cœur son sentiment national, mais qu'il fallait l'anesthésier. Et pour cela, un seul moyen : permettre aux citoyens annexés la participation politique la plus étendue, et les traiter en sujets fidèles, comme les autres.

Il faut lire dans *La Pologne vivante* le détail de ces persécutions, tant allemandes que moscovites. C'est à frémir. Et l'on mesure aussitôt la distance qui sépare une race civilisée d'une autre qui croit l'être. Quand la France, l'Angleterre, l'Autriche annexent un peuple, certes elles commettent un crime contre le droit, mais une fois ce crime commis, elle le réparent. Leur administration n'est répressive que le temps strict de détruire les germes de révolte et, aussitôt après, elle se fait douce, elle se fait sage. C'est que ce sont de très vieilles nations, chez qui la culture est devenue depuis longtemps une habitude et un instinct, au lieu d'être, comme chez les Allemands et les Russes, un léger vernis mondain superposé à l'avidité, à la brutalité, à la barbarie de la race.

Je le répète, la façon dont ces deux peuples traitent la Pologne conquise est une leçon pour l'Europe.

Quant aux espoirs politiques fondés par la Pologne elle-même sur l'obstination de sa résistance morale et sur les magnifiques résultats matériels et intellectuels obtenus par cette résistance, je laisse la parole à M. Marius-Ary Leblond :

« Une des plus grandes forces des Polonais est qu'ils ne fixent point leurs espérances, que leurs réclamations ne se limitent pas comme un programme électoral. Ils demandent plus de liberté... Ils demanderont l'une après l'autre les libertés qu'il leur semble légitime et rationnel de désirer selon le degré de la civilisation où l'Europe s'estime arrivée. Ils veulent rentrer dans l'ordre — normal — de l'Europe.

En ce moment ils voient affranchies des nationalités qui furent opprimées comme la leur il y a un siècle : l'Italie, la Grèce, la Serbie, la Bulgarie. Ils disent : « Avons-nous rendu à la Civilisation moins de services que la Bulgarie? ». Ils savent bien qu'il faut compter — très large — avec les circonstances et les contingences historiques : mais précisément, qui sait ce qui se produira demain? En attendant l'indépendance, ils accepteraient l'autonomie, assumant loyalement les charges du contrat, et on recueillerait un tel bénéfice à la leur accorder qu'il se trouvera peut-être prochainement, sous la pression des événements, des ministres assez avisés pour leur faire donner dans l'Empire russe, voir l'Empire allemand, celle que l'Autriche leur a dispensée après Sadowa. Ce n'est pas en effet de la pitié de ses dominateurs qu'elle attend quoi que ce soit, mais de l'arrivée au pouvoir d'hommes politiques plus intelligents, de l'épanouissement jusqu'à la conscience publique d'une opinion plus éclairée. Elle n'ignore point que les faibles ont tort : elle reste donc préoccupée d'abord d'accroître toutes les énergies qu'on ne peut trop écouler, et elle a eu le génie de développer ses forces économiques sans négliger de persévérer dans sa force morale...

Pour nous, voyons à l'horizon la liberté de la Pologne. Elle se fera, nécessairement. Nous n'avons pas à considérer aujourd'hui si la Pologne revivra sous forme de république indépendante ou d'État confédéré avec la Russie. Il nous suffit d'entretenir la ferme conviction que la Pologne — qui est déjà en pleine renaissance nationale et économique — revivra et d'entretenir cette conviction par notre volonté. »

FRANCIS DE MIOMANDRE

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Trois premières représentations.

Le Mauvais Grain, tragédie rustique en un acte de M. MAURICE DE FARAMOND. — **Le Poupard**, comédie en un acte et en vers de MM. JEHAN et HENRI BOUVELET. — **L'Amour de Késa**, drame légendaire japonais en deux tableaux de M. ROBERT D'HUMIÈRES (THÉÂTRE DE L'ŒUVRE : représentation du 19 novembre 1910)

La haute probité littéraire, le souci de la composition et du style, et toutes les qualités de premier ordre qui font que le public se sent en face d'un caractère lorsqu'il s'agit de M. Maurice de Faramond sont autant de garanties pour le critique. Un homme comme M. Maurice de Faramond a derrière lui un passé tel qu'un échec ni une erreur ne peuvent plus le toucher. Il doit sentir, chez qui lui parle de son œuvre, même avec des réserves, la déférence et l'admiration. Ces deux sentiments demeurent intacts en mon esprit, malgré la désillusion que m'a causée le *Mauvais grain*. J'ai beaucoup réfléchi à la raison secrète qui empêchait cette tragédie rustique d'être tragique précisément, malgré la volontaire élévation au style des personnages et des paroles qu'ils échan- gent. Et je pense qu'il y a là en effet une sorte d'incompatibilité

entre le sujet et le style tragique ; et à tout moment le contraste en était évident. On se disait : « Ce n'est pas ainsi que parle un paysan, s'il pense de la sorte ». Toute la texture intime de la pièce, son canevas sentimental était rigoureusement exact, mais il eût fallu par-dessus (pour obéir à je ne sais quelle convenance, difficile à expliquer, certes, mais qu'on devinait impérieuse), un dialogue non pas plus vif (car celui de M. de Faramond n'omettait aucune nuance de la colère, de l'avarice et de l'égoïsme ruraux), mais plus actuel, plus reconnaissable. Je sais que toute la volonté très consciente de M. de Faramond va contre ce conseil, et je crains qu'elle ne le trouve puéril. Cependant il n'est pas faux.

M. de Faramond a parfaitement raison de protester contre l'abus du réalisme au théâtre. Il demeure, en prenant cette attitude, dans la tradition la plus noble et la plus vraie. S'il n'est pas mieux compris, si la critique ne s'aperçoit pas qu'elle est en présence d'un des plus authentiques dramaturges d'aujourd'hui, tant pis pour elle. Mais justement, et dans l'intérêt d'une conception d'art qui doit, finalement, prochainement peut-être, triompher de l'abus du réalisme théâtral, il devrait éviter de l'appliquer dans le seul genre peut-être de sujets qui lui soit contraire. Pour faire une tragédie avec ce thème de roman balzacien, il fallait, carrément, le transposer au mode lyrique, avec des personnages-types, comme dans une pièce de Claudel, et qu'il n'y restât absolument rien où se reconnût tel ou tel coin de province française. Ou alors, adoptant le point de vue opposé, en faire un drame pittoresque, écrit dans un style populaire jusqu'à la trivialité, où la force des émotions ne se fût jamais indiquée, mais suggérée. De ces deux solutions, la seconde contredit, je le sais, l'idéal de M. de Faramond, mais il n'a osé adopter la première qu'à moitié, tenté par le besoin d'être vrai en peignant un peu de la réalité qu'il observa directement.

Que personne ne voie dans cette critique une chicane. Je cherche simplement à me rendre compte du sentiment d'inharmonie que j'ai éprouvé en écoutant le *Mauvais Grain*. M. de Faramond met dans tout ce qu'il fait tant d'intelligence, d'émotion, de style, de beauté verbale, que toutes ces qualités exigent impérieusement d'être aménagées pour le mieux. Le moindre désaccord entre elles et la matière sur laquelle elles s'adaptent paraît d'autant plus profond. Les erreurs des gens sans talent ou sans âme ne choquent jamais.

Le *Poupard* a fait beaucoup rire. M. de Max y fut étourdissant de verve dans le personnage du poète génial qui se laisse envahir par les douceurs endormes du bonheur matériel. Mais c'est lui seul, je le crains bien, qui faisait ressortir le *sens comique* de cette situation. La littérature de cette petite pièce est faible et molle, d'une versification facile. On eût souhaité des effets intenses de verbalisme pour accentuer la bouffonnerie de certaines tirades. Mais la drôlerie du sujet, du décor et des attitudes détermina, somme toute, un succès gentil et sympathique.

Quant à l'*Amour de Késa*, c'est une très jolie chose, savamment, exquisement écrite par M. Robert d'Humières et jouée supérieurement par MM. de Max et Lugné-Poe, par M^{me} Suzanne Després.

Hiroshima, un samuraï, qui doit passer le fleuve pour rendre une visite à son suzerain, fait ses adieux à sa femme Késa. Survient Endo, un ronin, c'est-à-dire un samuraï errant, qui n'a plus de clan. Il a retrouvé Késa qui fut autrefois de son clan, il l'aime toujours. Il demande quelques instants d'hospitalité. On les lui accorde.

Mais, Hiroshima parti, il revient et se déclare à Késa. Celle-ci, terrifiée, parce qu'elle sait que le ronin la considère comme une proie qu'il n'admettrait plus de lâcher, parce qu'elle sait (il l'avoue d'ailleurs) qu'il tuera son mari, feint soudain de partager la passion du rôdeur. Mais elle ne veut se donner, fût-ce dans le plus léger baiser, qu'une fois libre. Elle fournit donc à Endo les plus minutieuses explications sur la manière dont il doit tuer Hiroshima. La nuit venue, le samuraï rentré, elle se substitue à la place de celui-ci et le couteau de l'assassin la frappe, elle, à travers le carreau de papier, à la place exacte qu'elle avait indiquée. Epouvanté de son meurtre, le ronin offre sa gorge à Hiroshima qui se sent, tout à coup, incapable de tuer un homme qui aimait aussi Késa. Tous deux vont achever leur jours au prochain

couvent bouddhique. M^{me} Suzanne Després a joué, avec la prodigieuse science de mime qu'on lui connaît, le rôle de l'épouse fidèle et sacrifiée. Son pathétique tout intérieur fut saisissant. Quant à M. de Max, bravant le public, somme toute imbécile, des répétitions générales, il incarna un ronin extraordinaire, rampant, félin, impérieux et dont le moindre geste, à la fois vivant et hiératique, dont les accents mordants et imprévus composaient bien tout ce qu'on pouvait rêver de plus japonais. Il y avait là, non pas, comme certains superficiels l'ont cru, une copie adroite des attitudes des estampes, mais une prodigieuse intuition des raisons morales qui, une fois pour toutes, donnent naissance à l'ensemble de ces gestes. Il fut très admiré parce que son prestige est énorme, mais peu compris. M. Lugné-Poe qui, modeste, s'était réservé le rôle ingrat d'Hiroshima, y mit toute la dignité, le calme et la noblesse nécessaires. Mais il conviendrait de le féliciter davantage encore de l'initiative qu'il a prise en montant, et avec ce merveilleux décor (signé Martin), la pièce légendaire, sauvage et belle de M. Robert d'Humières. F. M.

LE CONCERT POPULAIRE.

Aux « premières auditions » la première place. Le *Matin d'avril*, poème pour orchestre de M. P.-A. van Winckel est un matin bien lourd, bien complexe, plein d'emphase, comme le sont certains poèmes flamands. Connaissiez-vous le mot *bompastig*? Il est intraduisible. Est empreinte de *bompast* l'œuvre grandiloquente sans raison, pleine de vaste et de naïveté dans le style pompier. Ce « *Matin* » annonce une journée de cantates dissonantes, de fêtes nationales et de kermesses aux boudins. Avec cela, l'instrumentation de M. Van Winckel est parfois déplaisante, elle sonne épaisément.

Quel rassérénement, après ce compact essai, que l'audition de la *Sauge fleurie* de d'Indy ! Quel goût mesuré, quel poétique équilibré, quelle sûreté de technique, quelle sensibilité harmonieuse et aisément proportionnée ! Combien nos jeunes compositeurs ont à recevoir d'utiles leçons, en apprenant chez les clairs Français le métier incomparable qui mettra en valeur leur palette trop épaisse !

L'orchestre nous a joué le fantastique *Chasseur maudit* de César Franck, et la nette *Ouverture tragique* de Brahms. Il fut bon, mais eût été meilleur avec plus d'accent.

Le rôle de l'inévitable soliste a été rempli par M. Misha Elman. Ce violoniste a joué avec grand talent le concerto en ré de Beethoven et la *Symphonie espagnole* de Lalo. Son perlé, caressant, un peu trop, car cela nuit à l'ampleur du sentiment, la grandeur de l'expression. Le jeune virtuose garde une étonnante justesse, et trille merveilleusement ; il a le grand mérite de choisir des cadences courtes. La symphonie de Lalo manquait de mordant ; le *rubato* hongrois remplaçait le *rubato* espagnol. Se méfier de la mièvrerie ! En bis, une exécution gracieuse du *Preilied* des *Maîtres Chanteurs*, et, en ter, une ahurissante petite chose, qui s'éloignait avec désinvolture de la musique la moins... musique. Ces jeunes gens se croient tout permis. On l'eût acclamé deux minutes de plus, qu'il exécutait la *Matchiche* ou la *Veuve joyeuse*. H. L. B.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Trois Filles de Monsieur Dupont. — Les Ganaches.
— Les Jumeaux de Brighton. — La Bigote. †

La campagne de l'Alcazar promet d'être, cet hiver, exceptionnellement brillante. Après Louise Balthy, l'étonnante, la déconcertante, l'éblouissante et inimitable Louise Balthy, voici que ce théâtre nous donne une excellente reprise des *Trois Filles de Monsieur Dupont*, l'une des merveilleuses pièces de Brieux. Elle est, cette pièce, d'un pessimisme voulu qui date un peu, c'est vrai, mais elle est aussi d'une incontestable puissance. La grande scène du troisième acte a été applaudie à l'Alcazar comme aux

plus beaux jours du Théâtre libre. M^{mes} Marchetti et Bergé, MM. Paulet et Duluc ont défendu la pièce avec vaillance et talent... Et, *great event*, on annonce au même théâtre la *Vierge Folle*, de Bataille, avec M^{me} Berthe Bady.

**

Au Parc, tandis que l'*Embarquement pour Cythère* charme le public des soirées, on joue, aux matinées littéraires, les *Ganaches* de Victorien Sardou. Cette pièce a quarante ans d'âge, et plus ; malgré, cela, elle tient encore ; elle a conservé sa gaieté, sa verve, tout son bon sens. Que de prétendus chefs-d'œuvre ne supporteraient pas d'être exhumés ainsi, après quarante ans de repos ! Il y a, dans les *Ganaches*, des études de caractères très fines, une intrigue qui en vaut bien d'autres, et, en outre, tout cela est rattaché à une idée maîtresse : l'éternelle opposition du progrès et des préjugés, des jeunes et des vieux, de l'amour et de la raison. En dépit de son côté artificiel, le théâtre de Sardou, quand il est bon, quand il est soigné, comme c'est ici le cas, possède des qualités véritables. Les *Ganaches* ont obtenu au Parc un succès très vif. Il est juste d'ajouter que la pièce était fort bien jouée par M. Séran, un marquis très noble et très bon ; par M. Gournad, un docteur sans-culotte très « nature » ; par M. Carpentier, un extraordinaire épicier-rentier, mécontent de tout et de tous, par principe et par manie ; par M. de Gravone, amoureux plein d'ardeur, et par M^{lle} Aimée Roger, l'ingénue de l'histoire, dont le gentil talent est en plein progrès. A cause de la longueur du spectacle, la Direction avait supprimé la conférence d'usage.

*

A l'Olympia, deux pièces bien différentes de ton et d'allure, bien qu'elles aient toutes deux pour auteurs des humoristes fameux, occupent en même temps l'affiche. Les *Jumeaux de Brighton*, de M. Tristan Bernard, ont une sorte d'adaptation modernisée des *Ménechmes* de Ménandre et de Plaute. La pièce est d'une formidable invraisemblance, mais on contesterait vainement son intense drôlerie. Vaudeville, oui, mais vaudeville dont la fantaisie énorme force le rire. Tant de pièces gaies, ou prétendues telles, font bâiller qu'il faut savoir gré à M. Tristan Bernard de la joie qu'il cause, même quand il signe de son beau nom des œuvrettes quelque peu indignes de l'auteur de *Triple-patte* et de *Monsieur Codomat*.

Pour ce qui est de la *Bigote*, l'œuvre dernière du très regretté Jules Renard, mon jugement demeure flottant. En l'écoutant, l'autre soir, je me souvenais de *Poil de Carotte* et, malgré moi, c'était le roman que je revivais en voyant la pièce. Le spectateur, au contraire, qui n'a pas lu *Poil de Carotte*, qui ne connaît pas par avance la famille Lepic, qui ne sait pas que l'auteur, jadis, a souffert atrocement d'être le fils d'une vraie Madame Lepic, d'une authentique bigote, ne peut pas se rendre compte de tout ce qu'il y a dans ces deux actes d'humanité révoltée, indignée, assoiffée de franchise et de vérité. Les personnages de la pièce paraissent trop exceptionnels pour intéresser le public non prévenu. M^{me} Lepic nous semble hors nature, et M. Lepic fait figure d'un monsieur faible et rageur qui mérite largement son sort. Toutefois, il y a, dans la *Bigote*, des scènes d'une observation aiguë et minutieuse, où nous retrouvons l'auteur admirable des *Histoires naturelles*. Jules Renard n'était pas doué pour le théâtre : artiste du mot et de la phrase, inventeur incomparable d'images et de métaphores nouvelles, il n'est lui-même que dans ses livres. La scène le dépaysa et l'appauvrit.

La troupe de l'Olympia s'est vraiment surpassée dans l'interprétation des deux pièces. M. Gildès, M^{lle} Cécile May, M. Cueilie, M. Frank, M^{me} Dépernay, M. Grégoire, un curé extraordinaire de vérité, ont été très vivement et très justement applaudis.

GEORGES RENCY

NÉCROLOGIE

Gustave Serrurier.

L'un des premiers artisans de la renaissance des arts décoratifs en Belgique, Gustave Serrurier, vient de succomber inopinément à Liège, à l'âge de cinquante-deux ans, et cette mort imprévue aura le plus douloureux retentissement dans les milieux artistiques, où Serrurier était aussi aimé pour la cordialité et la droiture de son caractère qu'il était estimé pour son talent.

Avec Victor Horta et Henry Van de Velde, Gustave Serrurier fut le promoteur d'une esthétique décorative neuve qui substitua au pastiche, aux éternels recommencements, un style en rapport avec notre époque, avec les goûts, les besoins, les mœurs de l'heure actuelle. Il exerça à cet égard une réelle influence. Et si les résultats atteints par ses initiatives sont parfois discutables, du moins faut-il louer le principe qui les inspira et l'esprit de libération d'où elles dérivent.

L'œuvre de Gustave Serrurier est trop connue pour qu'il soit utile de la rappeler ici. Toutes les expositions importantes, depuis vingt ans, attestèrent la variété de ses recherches, la fertilité de son imagination, l'ingéniosité de ses conceptions. D'une prodigieuse activité, il créa à Liège, à Bruxelles, à Paris, des maisons de commerce qu'il alimentait des produits de son incessant labeur et dont il surveillait personnellement la gestion. Sa mort est-elle le résultat d'un excès de travail ? Il est permis de le supposer, car l'artiste se dépensait sans compter et son effort ne connut jamais de repos. La disparition de cette figure si personnelle de notre art contemporain causera d'unanimes regrets.

O. M.

CONCERTS ANNONCÉS

Pour rappel, demain, lundi, à 8 h. 1/2, récital de M. Paul Peracchio, pianiste, à la Grande Harmonie. Œuvres de Beethoven, César Franck, Chopin, Debussy, R. Pugno et Rhené-Baton.

Mercredi, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de M. Carl Friedberg, pianiste, professeur au Conservatoire de Cologne. Œuvres de Schubert, Schumann, Chopin, Liszt, Brahms.

Vendredi, à 8 h. 1/2, troisième séance du Cercle *Piano et Archets* à l'École allemande. Œuvres de Beethoven, Brahms et Florent Schmitt.

Le premier concert de la Société J.-S. Bach aura lieu dimanche prochain, à 2 h. 1/2, au Cercle artistique et littéraire, sous la direction de M. Albert Zimmer. Au programme : *Ich bin ein guter Hirt*, cantate pour soli, chœurs et orchestre ; *Ein feste Burg ist unser Gott*, cantate pour soprano, alto, deux ténors et deux basses, chœurs et orchestre ; *Der Streit zwischen Phobus und Pan*. Solistes : M^{lle} Tilia Hill (Berlin) et Este Schunemann (id.) ; MM. J. Van Kempen (Haarlem), G. Baldszun (Cassel), J. Reder (Paris) et A. Steplani (Darmstadt).

PETITE CHRONIQUE

La maladie de la Reine, qui s'annonçait par des symptômes inquiétants, a vivement impressionné les artistes. Leur émotion révèle l'unanimité d'un sincère attachement pour celle qui paraissait menacée. L'évolution du mal se poursuit de façon rassurante : on se réjouit en pensant que notre Reine continuera bientôt d'exercer sur l'art son action doucement perspicace, — avec tant de respect pour l'indépendance des artistes, et une si bienfaisante sensibilité.

Le Cercle d'Art *Le Lierre* vient d'ouvrir à la Salle Boule (rue Royale 134), sa dixième Exposition annuelle.

Au Cercle artistique sont exposées actuellement, et jusqu'au 30 inclusivement, des œuvres de M^{me} Fanny Montigny, de MM. Ad. Crespin et G.-S. Van Strydonck.

MM. A. Bastien et Maurice-J. Lefebvre, peintres, Forestier, aquarelliste, Eug. Canneel, statuaire, et Maurice-Emile Blicck, aquafortiste, exposeront quelques-unes de leurs œuvres à la salle *Studio*, rue des Petits-Carmes, 2a, du 26 novembre au 11 décembre. Ouverture le 26 novembre, à 2 heures.

Le prix Godecharle pour la sculpture vient d'être décerné à M. Marnix D'Haveloose, dont le charmant groupe *la Toilette*, exposé au Salon international des Beaux-Arts, avait d'emblée fixé l'attention par sa grâce élégante, sa composition originale et la souplesse de son exécution. Le jury n'eût pu faire un choix plus heureux.

Les élèves et anciens élèves de Charles Van der Stappen ont pris l'initiative d'ériger un monument à la mémoire de leur maître regretté. Un comité est en formation pour mener à bonne fin la réalisation de ce projet.

Un hommage touchant fut rendu, la semaine dernière, à la mémoire de Charles Van Lerberghe par le Cercle littéraire des Etudiants libéraux de l'Université de Gand. M. Grégoire Le Roy, qui fut avec Maurice Maeterlinck et Albert Mockel l'ami le plus intime du poète de la *Chanson d'Eve*, fit sur celui-ci une conférence au Cercle artistique, à la suite de laquelle fut inaugurée, au boulevard du Jardin Botanique, une plaque commémorative sur la façade de la maison natale de Charles Van Lerberghe.

Il est question de remplacer par des candélabres les malencontreuses statues dont la vue affligea, durant l'Exposition, la foule cosmopolite qui défila sur l'avenue Emile De Mot. On ne peut qu'approuver ce projet.

Mais on songe, paraît-il, à installer ces statues dans les squares du quartier Nord-Est. Il est permis de s'en étonner. Si l'esthétisme de cette « décoration » est condamné, pourquoi vouloir transporter celle-ci ailleurs ? Il serait plus simple de la considérer comme une des nombreuses manifestations temporaires auxquelles l'Exposition donna naissance et qui ne furent point destinées à lui survivre. Les unes furent heureuses, les autres malheureuses. La clôture de l'Exposition marqua indifféremment le terme de leur existence éphémère.

La Ville de Mons vient d'acquérir pour le Musée des Beaux-Arts un tableau de M. Jean Gouweloos, *Leur Destin*, récemment exposé au Salon du Cercle l'Essaim.

Rappelons à ce propos qu'une salle du Musée de Mons est mise à la disposition des artistes désireux d'exposer leurs œuvres dans cette ville.

Le peintre A.-F. Cels vient de faire au crayon rehaussé un portrait de l'ex-sultan du Maroc, Abdul-Aziz, actuellement à Bruxelles. Ce portrait sera exposé prochainement dans une des galeries de la capitale.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin, à l'occasion de la fête de sainte Cécile, la *Missa brevis* à quatre voix de Palestrina, la *Domine Deus* à sept voix de E. Stehle, un *Te Deum* en plainchant, etc.

Le Cercle artistique et littéraire offrira mardi prochain à ses membres une soirée dramatique dont le programme est composé d'une comédie en un acte de MM. de Féraudy et J. Rouhé, *Tic à Tic*, et de *la Veille du Bonheur*, comédie en un acte de MM. F. de Nion et de Buysieux. Ces œuvres seront interprétées par M. de Féraudy, M^{lles} Suzanne Devoyod, Eve Francis, etc. Entre ces deux comédies, un intermède attrayant : *Amours de Comédiennes* et *Comédiennes d'Amour*, causerie et récits par M^{lles} Suzanne Devoyod.

Le Cercle annonce en outre une série de conférences et d'auditions musicales parmi lesquelles nous signalons le concert que donnera le mardi 20 décembre la section chorale du Cercle sous la direction de M. Demest (au programme : *la Vie d'une Rose* de Schumann) : quatre matinées de musique de chambre pour instruments à vent et piano (MM. Théo Ysaye, Demont, Piérand, Bageard, Bogaerts et Mahy) en janvier et février ; le 13 janvier,

un récital de violon par M. Fritz Kreisler ; les 10, 13 et 15 février, trois séances de sonates pour piano et violon par MM. R. Pugno et E. Ysaye ; le 16 mars, un concert consacré à l'exécution d'œuvres de Rameau donné avec le concours de M^{lle} Marguerite Rollet et de l'orchestre de la *Scola Cantorum* sous la direction de M. Vincent d'Indy ; en mars également, une soirée musicale avec le concours de M^{me} Claire Croiza, etc.

M. A. Sluys, directeur honoraire de l'Ecole normale, donnera le jeudi 1^{er} décembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Maison du Livre, 3 rue Villa Hermosa, une conférence sur le sujet suivant : *Faisons lire nos enfants pour que le peuple lise.*

A l'Université Nouvelle (67 rue de la Concorde), jeudi 1^{er} décembre et vendredi 2 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, M. Ricciotto Canude, maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes sociales de Paris, fera deux conférences sur *Dante* (2^e année). I. L'architecture esthétique et morale de la *Divine Comédie*. II. Esthétique et morale des Passions et des Châtiments dans l'*Enfer* dantesque.

Le théâtre de la Monnaie fera prochainement, avec une très belle interprétation, une reprise de l'*Etrangère*, le drame lyrique si émouvant de M. Vincent d'Indy.

Le Musée de Dundee (Ecosse) vient de faire l'acquisition d'une des meilleures toiles du paysagiste belge Maurice Blicck. On sait que les collections britanniques s'ouvrent assez rarement aux œuvres étrangères : l'hommage en a d'autant plus de prix.

Les œuvres de M. Claude Debussy sont de plus en plus appréciées. Après le triomphe de *Pelléas et Mélisande*, qui fut représenté sur la plupart des grandes scènes lyriques, voici qu'une partition de jeunesse du même compositeur, *L'Enfant prodigue*, est accueillie avec un très grand succès en divers théâtres. On l'acclama la semaine dernière à Zurich. A l'Opéra de Boston, elle remporta, de même, un très grand succès, auquel contribuèrent, nous écrivit-on, l'excellence de l'interprétation orchestrale, dirigée par M. André Caplet, et le cadre élégant que lui donna le directeur de l'Opéra, M. Russell.

De Paris :

M^{lle} Blanche Selva donnera à la *Scola Cantorum* les lundis 28 novembre, 5, 12 et 19 décembre quatre séances consacrées à l'histoire de la Sonate pour piano. Le premier programme comprend des œuvres de Kuhnau, Ph.-E. Bach, J. Haydn, Mozart et Rust. La deuxième séance sera consacrée exclusivement à Beethoven (op. 10 n^o 3, op. 57 et op. 106). Au troisième concert, M^{lle} Selva interprétera des œuvres de Weber, Schumann, Chopin et Brahms. Le dernier programme groupera les sonates de Paul Dukas, Maurice Ravel et Vincent d'Indy.

Whistler avait l'habitude de signer ses tableaux d'un papillon. Or, c'était là sa signature non seulement professionnelle, mais légale. Aussi rien de plus rare que les signatures de l'artiste.

Un jour le peintre reçut à son atelier la visite d'un fournisseur qui avait envoyé en paiement à Whistler un chèque de 32 francs signé d'un papillon et qui réclamait une signature en échange de ce qu'il considérait comme une fantaisie. Furieux de voir qu'il existait quelqu'un ignorant le fameux papillon, Whistler mit son nom sur le chèque, sachant que la banque le refuserait puisque seul le « butterfly » y avait été déposé par lui comme signature. Ce serait la punition de l'intrus, qui perdrait ainsi ses 32 francs.

Qu'on juge de sa stupefaction lorsqu'il apprit le lendemain que le rusé fournisseur avait vendu le chèque, revêtu de la rare signature, au prix de cinquante livres sterling !

Sottisier :

L'œuvre de demain, c'est l'œuvre urgente entre toutes.

M. VUILLAUME (*L'Aurore*).

Nous avons pu découvrir que les ancêtres du président du conseil sont les mêmes que ceux de l'auteur de *Chatterton*. Le nom de Chateaubriand remonte, en effet, à l'an 1010, où un soldat du nom de Briand, etc... *Comœdia*, 15 novembre 1910.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8^o écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

Fr. LIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6^e)

Paestrina, par MICHEL BRENET (3^e édition). — **César Franck**, par
VINCENT D'INDY (3^e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIZZO (3^e édition).
— **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3^e édition). — **Mendelssohn**, par
CAMILLE BELLAIGUE (2^e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. —
Rameau, par LOUIS LALOY (2^e édition). — **Moussorgski**, par M.-D. CALVO-
CORESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2^e édition). — **Trouvères et**
Troubadours, par PIERRE AUBRY (2^e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHT-
TENBERGER (3^e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par
CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par
ROMAIN ROLLAND.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait
nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et
traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur
n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches
rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui
confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS
ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS
D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE
LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques
FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE
IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^o

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

dans la

Collection des Artistes belges contemporains

ALBERT BAERTSOEN

par FIERENS-GEVAERT

Un beau volume grand in-8^o, contenant plus de 50 reproduc-
tions de l'œuvre du maître : peintures, dessins, eaux-fortes,
croquis, etc., dont 33 planches hors texte, en héliogravure et en
typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires de grand luxe, sur
papier impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé
numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une eau-fort
originale et inédite d'ALBERT BAERTSOEN. Prix des exemplaires
de luxe : 40 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Déceembre



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Musique belge moderne (suite) (CH. VAN DEN BORREN). — Lettre de Londres (OCTAVE MAUS). — Quo Vadis? (H. L. B.). — L'Esthétique de Bruxelles : *La Transformation du Passage de la Bibliothèque* (JOSEPH B. LECOMTE). — Expositions : *Le XVII^e Salon au « Sillon »*; au *Cercle artistique* (F. H.). — La Maison du Livre. — Notes de musique : *la Deuxième séance de l'Académie musicale* (CH. V.). — Publications Hachette : le « *Carpaccio* » de MM. L. et P. Molmacti; « *l'Égypte d'hier et d'aujourd'hui* » (C.). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

La Musique belge moderne (1)

Le grand mystique flamand m'amène tout naturellement à évoquer la silhouette du grand mystique wallon qui vécut à peu près en même temps que lui (2) et dont le seul nom suggère aussitôt un monde de joie et d'enchantement pour le cœur et l'esprit : vous aurez deviné qu'il s'agit de César Franck.

Belge par la naissance puisqu'il naquit à Liège (en 1822), mais devenu Français par son établissement en France et par la naturalisation qu'il y acquit, il est revendiqué, en tant qu'artiste, à la fois par notre pays et par nos voisins du sud. Dans sa causerie sur l'École française, M. Lesbroussart vous a dit en termes choisis la part décisive qu'eut César Franck dans l'orientation nouvelle qu'a prise la musique française depuis environ 1880.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

(2) Guido Gezelle est né en 1830 et est mort en 1899. César Franck, né en 1822, s'est éteint en 1890.

Il me reste à tenter de définir en peu de mots quel fut son rôle au regard de la musique de notre pays. Il n'exerça, en vérité, aucune action sur les nôtres avant les quelques dernières années qui précédèrent sa mort (1890). Pour mieux dire, il était presque totalement inconnu dans son pays d'origine et M. Adolphe Samuel, chargé d'écrire, en 1880, à l'occasion du Cinquantenaire de notre indépendance, une dissertation sur *La Musique en Belgique et les musiciens belges* (1), consacrait au grand maître liégeois cette notice dérisoire :

« FRANCK (César-Auguste), né à Liège le 10 décembre 1822, ancien élève et lauréat du Conservatoire de cette ville, professeur d'orgue au Conservatoire de Paris, a acquis en France, à Paris surtout, une certaine notoriété comme compositeur de musique religieuse. »

C'est ainsi qu'un Belge parlait alors de celui qui avait déjà à son actif *Rédemption*, *les Béatitudes*, *les Éolides* et le *Quintette en fa* mineur. L'on était loin de pressentir à cette époque que l'humble professeur d'orgue serait un jour considéré comme un génie digne d'être mis sur le même pied qu'un Bach, qu'un Beethoven ou qu'un Wagner.

A l'heure présente, il est encore un assez grand nombre d'esprits attardés pour prétendre que César Franck est loin d'occuper ce rang dans la hiérarchie des grands artistes. Il faut être aveugle pour ne pas voir ce qui crève littéralement les yeux : à savoir que l'auteur

(1) Ce travail a paru dans la publication *Cinquante ans de liberté*, tome III, pp. 305 à 392. Bruxelles, Ed. Weissenbruch.

de la Symphonie en *ré* mineur a ouvert aux musiciens une infinité de perspectives nouvelles.

Dès sa première œuvre de musique de chambre, le *Trio en fa dièse* majeur (1841), écrit à l'âge de dix-neuf ans, il manifeste la prétention d'innover dans le domaine de la musique pure en adoptant ce que l'on a appelé la « forme cyclique ». Dès lors aussi il s'insurge contre l'absolutisme de l'harmonie classique et entrevoit la possibilité d'insuffler une vie nouvelle à la matière musicale en adoptant dans la mélodie des intervalles inusités et en ouvrant ainsi le champ à de nouvelles combinaisons harmoniques.

A quelques années de là, en 1846, il donne déjà dans son petit oratorio biblique *Ruth*, encore tout imbu de l'esprit naïf de Monsigny et de Méhul, une idée fugitive de ce que sera plus tard cette « mélodie franckiste » si à part, que caractérisent avant tout des contours gracieux, le sentiment du plein air et une douce nostalgie de l'au-delà.

La « mélodie franckiste » apparaît entièrement formée dans les *Six pièces d'orgue* de 1860-62 ; et avec elle se développe ce sens harmonique nouveau, libéré des entraves du dogme et dont l'évolution aboutira à la liberté tonale pour ainsi dire absolue dont on use couramment aujourd'hui (1). Cette « nouveauté » n'est point d'ordre purement abstrait, car, de même qu'il y a une « mélodie franckiste », il y a aussi une « harmonie franckiste » : celle-ci est d'ailleurs le corollaire de celle-là et l'une se définit par l'autre, l'harmonie ne faisant guère que renforcer la couleur de la mélodie. Il est à peine besoin de vous rappeler tout ce que le coloris harmonique de Franck a de subtil, de délicat et d'évocateur.

Mais l'œuvre du maître est à peine ébauchée. De 1870 à 1880, il crée *Rédemption* et *les Béatitudes*. Du coup, il prouve que l'oratorio n'est point encore une forme morte et qu'à condition d'avoir du génie, on peut, même en travaillant sur un poème médiocre, donner un regain de vie à ce qui, au premier abord, pouvait paraître irrémédiablement suranné. Et ce n'est point uniquement par des moyens techniques que le maître arrive à faire de ses deux oratorios des œuvres entièrement neuves et originales : certes le retour à la polyphonie qui s'y manifeste concurremment avec l'application organique du *leitmotiv* est pour une part dans ce caractère de nouveauté. Mais ces éléments, qui procèdent plus de l'intelligence que de la sensibilité et dont l'initiative première n'appartient d'ailleurs point en propre à Franck, ne seraient rien

(1) Il faut remarquer, pour être juste, que Franck n'a pas été le seul initiateur de cette évolution. Avant lui, et en même temps que lui, Chopin, Liszt et Wagner eurent également leur part dans ce mouvement de réaction contre l'harmonie classique.

par eux-mêmes s'ils n'étaient complétés et en quelque sorte sublimés par l'esprit nouveau qui les anime : et c'est ici que nous voyons apparaître l'idéalisme mystique de l'auteur des *Béatitudes* ; c'est ici que la mélodie et l'harmonie franckistes se révèlent merveilleusement aptes à parler la langue des Chérubins et des Séraphins ; c'est ici que nous assistons au miracle d'entendre parler le Christ (1) comme s'il était devant nous ; c'est ici, enfin, que nous éprouvons le frisson que donne un art religieux d'une sincérité absolue, dégagé de toute mondanité, né d'une communion intime avec la divinité et directement inspiré par elle.

Après *Rédemption* et *les Béatitudes*, voici *les Éolides* (1876), qui nous ramènent au sentiment de la nature. De nouveau, César Franck nous ouvre ici des perspectives inconnues avant lui, en brisant tout intermédiaire entre lui et la nature. Rompant délibérément avec les classiques et les romantiques pour qui l'air, l'eau, les arbres et les fleurs n'étaient le plus souvent que de poétiques moyens de comparaison ou des confidentes pitoyables à leurs joies et à leurs douleurs, isolant la nature de ce cadre dramatique dans lequel Weber et Wagner l'avaient si magiquement enclose, le maître nous donne dans *les Éolides* un simple « Poème de l'air » où plus rien ne subsiste qu'une communion immédiate entre l'homme et la nature. Une douzaine d'années plus tard, il va fusionner son idéalisme humain avec son amour de la nature dans cette admirable *Psyché* dont le panthéisme réalise la synthèse de la joie de vivre païenne dans son sens le plus élevé et de l'amour chrétien en ce qu'il a de plus profond et de plus pur.

Le *Quintette en fa* mineur (1879) nous offre enfin le premier exemple de musique pure dans lequel César Franck apparaît dans toute la force de son individualité. Œuvre sans défauts, fille des derniers quatuors de Beethoven, elle concilie la libre expansion de la rêverie et de l'élan lyrique avec une liberté de formes qui, bien qu'excluant les plans tout faits à l'usage des médiocres, n'en dénote pas moins un sens accompli de l'équilibre dans la construction. Nous n'avons pas encore affaire ici à une « forme cyclique » nettement déterminée, semblable à celle que nous rencontrerons plus tard dans la symphonie en *ré* mineur et dans le quatuor. En fait, un seul thème est commun aux trois mouvements du quintette, mais le lien ainsi établi est assez ténu, et nous n'observons pas encore cette rentrée progressive des thèmes principaux à la fin de l'œuvre, qui va être la caractéristique de la « forme cyclique » proprement dite, et qui donnera aux compositions postérieures de Franck une unité et une logique si impérieuses.

Les idées musicales du *Quintette* et leur développe-

(1) Dans les *Béatitudes*.

ment nous montrent César Franck dans toute l'ampleur de sa puissance d'invention. Dès les premières mesures nous sommes frappés par je ne sais quoi d'entièrement neuf qui nous subjugue et nous tient en haleine. Puis, tout au long de l'œuvre, ce ne sont que surprises nouvelles : si l'on se place au point de vue des innovations techniques, ce qui domine, c'est un chromatisme persistant, semblable à celui que l'on rencontre déjà dans les *Éolides*, mais tout différent dans ses effets : dans le poème symphonique, l'usage fréquent de successisme mélodique de demi-ton, avec les conséquences harmoniques qui en dérivent, crée une atmosphère légère, transparente et lumineuse; dans le Quintette, ce même chromatisme se fait âpre et viril à la faveur de rythmes vigoureux qui contrastent avec les rythmes alanguis des *Éolides*.

Entre 1880 et l'année de sa mort (1890), nous assistons à une période d'ascension graduelle où Franck s'essaya dans presque tous les genres, y compris le théâtre.

Notons-en seulement les étapes essentielles. Nous avons déjà fait allusion à la *Symphonie* (1886-88), à *Psyché* (1887-88) et au *Quatuor* (1889). Ajoutons-y la *Sonate pour piano et violon* (1886), dédiée à M. Eugène Ysaye, qui fut l'un des premiers à reconnaître le génie de Franck et à l'immortaliser par d'admirables interprétations ; les *Variations symphoniques* pour piano et orchestre (1885); les deux grandes compositions pour piano : *Prélude, Choral et Fugue* (1884), *Prélude, Aria et Finale* (1886-1887); enfin, les trois grands *Chorals d'orgue*, par lesquels il termine sa carrière et qui sont en quelque sorte son testament religieux, la dernière confidence qu'il nous fit de sa foi profonde et tendrement exaltée. Depuis J.-S. Bach, l'étoile de la musique d'orgue avait pâli au point que l'on n'eût jamais cru qu'elle pourrait luire encore du moindre éclat. César Franck vint, ralluma cette lueur presque éteinte et lui rendit toute sa radieuse clarté.

(La fin prochainement.)

CH. VAN DEN BORREN

LETTRE DE LONDRES

Qui ne se souvient à Bruxelles de l'admirable interprétation que donna, durant trois saisons, Miss Marie Bréma du rôle d'*Orphée*? Nulle tragédienne lyrique n'atteignit à sa puissance expressive, au pathétisme de ses accents, à la beauté sculpturale de ses attitudes et de ses gestes. Le caractère viril de sa personne, sa stature, la volonté impérieuse de son regard, la décision de sa démarche, tout en elle s'unissait à l'éloquence de la voix pour typer avec une autorité qui ne fut jamais surpassée la noble figure légendaire.

Nous avons revu la semaine dernière, à Londres, Miss Marie

Bréma dans ce rôle avec lequel elle s'identifia d'une manière si parfaite. Il semble qu'elle l'ait étudié davantage encore, qu'elle l'ait creusé jusqu'en ses plus subtiles nuances, qu'elle l'ait magnifié en le ramenant à plus de simplicité et de grandeur. Jamais l'œuvre ne nous parut aussi émouvante. En ce Savoy theatre qu'elle dirige, l'artiste a pu, en imposant la mise en scène, les interprètes, les costumes, les jeux de lumière qu'elle rêva pour un drame qu'elle aime entre tous, réaliser un ensemble de la plus complète homogénéité. Je n'en veux citer comme exemple que les chœurs, que forma et disciplina Marie Bréma en personne, et qui, tout en prenant une part « effective » à l'action, chantent leur partie avec une sûreté, une expression de solistes bien exercés. Et comment ne pas vanter aussi le choix judicieux de Miss Doris Simpson pour le rôle de l'Amour, habituellement abandonné à quelque jeune cantatrice à roulades qui perpétue la détestable tradition des petits Cupidons dont l'entrée en scène provoque des sourires et rompt l'unité du drame. Dans la distribution imaginée par Miss Bréma, l'Amour est incarné par une actrice de grande taille, de beauté préraphaélite, de voix sonore et mâle. Et cet Eros aux ailes d'archange, dont chaque pas, dont chaque geste est d'une suprême noblesse, restitue enfin à nos yeux, dans sa grâce divine et son prestige, le symbole sur lequel repose chacune des péripéties du drame.

Un autre spectacle réunit deux œuvres de caractères différents mais qui, l'une et l'autre, offrent un vif intérêt d'art. La première est la cantate écrite par G.-F. Haendel en 1740 sur les deux poèmes de Milton l'*Allegro* et l'*Penseroso*, que Miss Bréma voulut interpréter à la fois musicalement et scéniquement en évoquant sur la scène, par des tableaux vivants, par des danses, par des cortèges, etc., les visions du poète. Ces réalisations sont périlleuses : matérialisée, la fiction risque de perdre tout charme. Il faut reconnaître que la mise en scène ingénieusement créée par Miss Bréma est délicieuse et qu'elle ajoute aux impressions musicales un élément esthétique attrayant. Melancoliques ou joyeuses, ces illustrations se succèdent pour l'agrément des yeux tandis que les solistes (Miss Evangeline Florence, M^{lle} Spencer Thomas et Francis Braun, excellents tous trois), l'orchestre conduit par M. Frank Bridge et les chœurs poursuivent l'interprétation vocale et instrumentale. On dirait d'un album mimé dont on tournerait l'une après l'autre les pages...

L'autre œuvre, c'est une charmante féerie en trois actes tirée par M. Emile Cammaerts de la légende populaire des *Deux bossus* et jouée avec infiniment de grâce et de talent par Miss Tita Brand, par M^{lle} Vernon Steel, M. Sherbrooke, etc., et par des enfants dont l'une, la petite Mavis Yorke (le Prince des Elfes), merveilleusement douée pour le théâtre, semble promettre dans l'avenir une actrice d'exceptionnel talent. Les *Deux bossus* appartiennent, on le sait, au répertoire folklorique de maints pays. Ils ont, paraît-il, vidé leur épique querelle en Allemagne, en Picardie, en Irlande, et jusqu'en Espagne et en Sicile. Aussi M. Cammaerts a-t-il cru pouvoir se permettre (et combien cette fantaisie lui a réussi!) de donner comme cadre à sa pièce nos Ardennes belges, qui lui ont fourni, avec des décors pittoresques, d'amusants costumes locaux. Strictement authentiques, traditionnels à souhait, ils apportent dans le « Libertysme » des scènes londoniennes des accords de tons et de coupes imprévus. Mais il y a mieux encore : le Belge invétéré que sa résidence en Angleterre n'a pu dépouiller en lui a suggéré à M. Cammaerts l'idée d'utiliser, pour la partie musicale de son œuvre (prélude, entr'actes, musique de scène),

quelques-uns de nos refrains populaires flamands et wallons. Fort joliment orchestrés par M. Bridge, ces motifs — cramignons ou plaintes, lied des *Trois Rois*, air entraînant du *Doudou* — enveloppent la pièce d'une atmosphère « nationale » qui a une saveur spéciale. On ne s'attend pas à les entendre dans un théâtre de Londres, et la surprise qu'on en ressent double leur agrément.

La tentative originale de M. Émile Cammaerts a rencontré l'accueil le plus favorable et les représentations de sa pièce se poursuivent régulièrement devant un auditoire empressé à l'applaudir. Sans doute cet heureux début l'encouragera-t-il à poursuivre une carrière pour laquelle il manifeste des dons très réels et dont les deux fées bienfaitrices qui furent ses marraines semblent avoir fixé définitivement l'orientation.

OCTAVE MAUS.

QUO VADIS! (1)

« Mesdames et Messieurs, les décors que nous avons eu l'honneur de vous montrer sont de M. Delescluze; les mouvements de scène ont été réglés par M. Merle-Forest. » Pourquoi un beau monsieur, en noir habit, n'est-il pas venu préférer ces paroles exactes à la fin de la première de *Quo Vadis*? On l'eût couvert de fleurs.

Véritablement, ce sont d'exquis décors, ce sont d'admirables groupements. La rive du Tibre, avec ses maisonnettes resserrées, le fleuve verdâtre, les bateaux lents qui passent tous les arches immenses, est une merveille. Et cela vit! La lumière du jour est safran et or; le soir tombe l'eau bleuit, l'aqueduc roux s'estompe en mauve; dans la toile de fond, quelques frontons classiques accrochent les dernières lueurs du soleil, en vigueur sur un ciel de velours sombre. Puis la nuit vient; les barques immobiles sont des silhouettes noires; des chrétiens s'assemblent, un saint Pierre surgit, crée un groupe; et vous admirez un étonnant del Sarto. — Au deuxième acte, le Feu joue son rôle suivant une progression ample et sûre. Au dernier tableau, la Lune tient la scène avec une autorité sereine. Elle s'annonce dans le crépuscule tendre, surgit peu à peu des nuages jaloux, et se mire amoureusement dans le golfe tranquille, au milieu d'un paysage de rêve, dans un poudroiement tenu de lumière qui rappelle les nuits du lac de Côme. C'est extraordinairement beau. On est souvent tenté de s'écrier : Arrêtez donc! Taisez-vous! Nous voudrions tant contempler en paix!

Car ces tableaux s'accompagnent de bruit. Un bruit, à vrai dire, parfois réservé et lointain, mais parfois aussi inutilement indiscret. On n'en demandait pas autant. Les paysages et mouvements scéniques sont assez clairs pour se passer d'harmonies explicatives. Le jeune et bien intentionné compositeur qui s'est chargé du décor sonore exercera plus heureusement sa fécondité en d'autres domaines; les quelques livres et pièces à gros succès de ces dernières années lui offrent un choix étendu. Il pourrait illustrer, par exemple, le *Tour du monde en 80 jours*, ou *Chantecler*, si ce dernier n'est pas déjà retenu par M. Massenet.

(1) *Quo Vadis*? tableaux animés, présentés au théâtre de la Monnaie, pour la première fois le 26 novembre 1910; décors de M. Delescluze, mouvements réglés par M. Merle-Forest.

Les adorables fictions de M. Delescluze sont peuplées de messieurs et dames qui se meuvent tour à tour avec langueur et violence. Il y a des épisodes très émouvants. Le plus angoissant est celui où le célèbre grenadier, gardant le sourire, apporte à bras tendus la frêle M^{lle} Béral, et la dépose sans préparation sur les bras également tendus de M. Saldou. La salle a frémi. Mais le vaillant artiste n'a point failli à sa tâche, et il a emporté, sans tricher, sa mourante compagne. Les journaux de sport (voyez le *Pourquoi Pas?*) ont remarqué avec fierté l'importance de la gymnastique dans cette curieuse soirée. De la gymnastique pour hommes, s'entend; les femmes sont toutes transportées à bras plus ou moins tendus. M. Decléry est débarrassé avec virtuosité d'un praticable de trois mètres de haut. Un chœur de chrétiens, dans la prison, exécute des exercices suédois d'extension des bras. M. Merle-Forest est certainement un fervent de l'athlétisme.

Bref, un succès tout particulier à l'actif des directeurs de la Monnaie. Consciencieux entrepreneurs de spectacles, ils ont monté *Ivan le Terrible*, puis *Quo Vadis*? après un choix profitable dans le meilleur répertoire. Mais, quoi que dise le Code (loi du 15 décembre 1872, art. 2) ils ne sont pas seulement entrepreneurs de spectacles. Ils extraient le plus d'art possible des productions les moins artistes. Pourvu qu'ils gagnent de l'argent, beaucoup d'argent, énormément d'argent! Ils pourront nous donner ainsi, comme ils l'annoncent du reste, un peu de bonne musique enfin, de celle qui hélas! ne rapporte rien. H. L. B.

L'ESTHÉTIQUE DE BRUXELLES

La transformation du Passage de la Bibliothèque (1).

On nous écrit :

On a pu croire un instant que la Ville de Bruxelles avait renoncé à transformer radicalement le Passage de la Bibliothèque et que la statue du Général Belliard et l'escalier seraient conservés, ce dernier devant être simplement élargi. Il n'en était rien. La Ville revient à la charge avec son ancien et malheureux projet. « Elle a décidé, affirmait dernièrement la *Chronique des Travaux publics*, le percement d'une rue à forte pente » dont les maisons masqueront vraisemblablement le merveilleux panorama de Bruxelles et qui emportera sans doute la statue du général Belliard.

Or cela serait déplorable. Car l'avenue du Parc de Bruxelles qui conduit à la statue et qui, avec celle-ci, embrasse un coin de ciel et de paysage urbain, constitue, lorsqu'on la contemple du petit bassin du Parc, un ensemble grandiose, — l'un des plus beaux assurément de toute l'agglomération. La statue du Général Belliard, dont les dimensions restreintes font paraître, par contraste, plus majestueux les arbres de l'avenue, est un élément indispensable de ce paysage. Rien, d'ailleurs, dans cet ensemble superbe, ne peut être sacrifié. Toute modification à l'un ou l'autre détail qui le constituent diminuerait sa beauté. Aussi faut-il souhaiter que la statue soit maintenue à l'emplacement qu'elle occupe. Si l'on tient absolument à prolonger le Passage de la Bibliothèque, que l'on construise les maisons projetées sur l'alignement même des immeubles actuels de cette voie, — de l'immeuble du *Touring Club* entre autres, — et que les habitations qui formeront à l'avenir le fond du Passage ne dépassent pas la ligne d'horizon actuelle du paysage urbain menacé.

Quant à l'escalier du Passage, rien n'exige sa suppression. Comme Georges Rency me le faisait remarquer très justement il y a quelques jours, les piétons seuls continueront à prendre cette voie; les voitures, elles, s'engageront dans la rue Maquet ou la

(1) Voir *l'Art moderne*, 1909, p. 323.

rue des Colonies, puisqu'aucune rue ne débouche en face du Passage.

La Ville de Bruxelles, dit encore la *Chronique des Travaux publics*, ne veut pas créer de trop nombreux panoramas. Le principe peut se défendre : admettons qu'il ne faille pas multiplier ceux-ci outre mesure. Mais ne serait-il pas profondément regrettable de sacrifier sans motifs l'un des plus grandioses aspects de Bruxelles? Tous les artistes se joindront à nous pour réclamer son maintien.

JOSEPH-B. LECOMTE

EXPOSITIONS

Le XVII^e Salon du « Sillon ».

Le Salon du *Sillon* qu'abrite en ce moment le Musée moderne ne révèle aucun caractère combatif. Il est vrai que depuis quelques années on a pu s'habituer à voir ce Cercle non pas s'assagir — car il ne manifeste jamais, que je sache, des instincts novateurs — mais perdre peu à peu cette sorte de crânerie incontestable avec laquelle il prétendait autrefois soutenir malgré tout les formes traditionnelles de la peinture contre le mouvement irrésistible des nouvelles formules. Le *Sillon* fit preuve, en ce temps-là, d'une énergie qui fut parfois heureusement inspirée. Il y avait de l'audace à vouloir mener avec succès une lutte en somme assez inégale. Les membres du *Sillon* se sont-ils convertis? Pas le moins du monde. Leur idéal de peinture n'a guère fort évolué depuis les jours de lutte. Peut-être se rendent-ils compte enfin que la résistance est inutile, et songent-ils à poursuivre dans le repos ce qu'ils avaient espéré faire triompher dans le tapage? Quoi qu'il en soit, le *Sillon* n'a guère beaucoup gagné à ce repos; le terrain n'en est pas devenu plus fertile.

Si l'on a le droit de constater le peu de surprise que procure cette exposition, il faut cependant reconnaître certains progrès chez quelques-uns des peintres qui y ont pris part. Nous avons déjà eu l'occasion de vanter les qualités de vigueur, de mouvement, de fermeté qui recommandent les tableaux de M. Bastien. Le peintre de *Ma Mère* est un coloriste moins attentif aux subtilités de l'atmosphère qu'aux dehors pittoresques des choses. Les paysages qu'il expose au *Sillon*, et notamment *Nieuport*, sont néanmoins bien inspirés et dénotent chez l'artiste un acheminement vers une conception plus claire de la nature; chez M. Gaston Hausstraete également on peut constater une volonté bien arrêtée de sortir de l'ornière; ses compositions, comme *Promenade*, *Intérieur*, *Service blanc*, sont, il est vrai, assez blafardes, mais elles ne manquent pas de vie, et l'ordonnance en est déliée et d'une allure assez originale même.

M. Swyncop est un coloriste de talent. On voudrait cependant plus de légèreté dans sa peinture. Son *Nu* est curieux dans la symphonie en bleu des tapis et des tentures; mais, malgré le dessin plein de qualités, on ne peut s'empêcher de déplorer la couleur irréelle de la chair; il semble que l'artiste lui ait peint un maillot en guise d'épiderme...

Les vues de Versailles de M. Lefebvre sont bien étroitement observées. Je gage que « Mesdames de France » ne les eussent pas reconnues. MM. Rion et Mignot, dans les mêmes sujets, se sont montrés mieux inspirés. Citons, pour finir, une *Marine* de M. J. Michaux, enlevée d'inspiration, et qui est certes l'une des meilleures œuvres du Salon.

Au Cercle Artistique.

C'est un plaisir très délicat pour les yeux que procure la charmante exposition de M^{lle} Montigny au Cercle artistique. Une trentaine de toiles fleuries, parfumées de l'odeur des champs et des jardins rustiques, vraie guirlande qui anime la salle du cercle d'une vie inaccoutumée. Car rien n'est vivant, sain, heureux, débordant d'aromes et de sève comme ces tableaux où sont transportés les moments les plus délicieux de la nature. M^{lle} Montigny a su profiter des enseignements de son maître, Emile Claus. Avec lui elle a appris à se mêler aux choses qu'elle peignait, et

à ne pas se contenter d'en rapporter les apparences. Son art est fait à la fois d'observation et de jouissance personnelle. Sa vision est poétique; elle est légère, et cependant non dépourvue d'une exquise gravité. Lorsqu'on considère cette agréable suite de paysages, d'où le soleil n'est jamais absent, on pense à ces visages fleuris qui foisonnent dans les campagnes flamandes; le teint en est léger et rayonnant, mais les yeux un peu farouches annoncent une âme sérieuse et portée vers le mystère.

La même salle du Cercle contient encore une série de paysages de M. Van Strydonck, dont il faut reconnaître la facture rigoureuse, la mise en page originale, mais où l'on chercherait en vain cette fluidité de l'atmosphère qui anime les toiles de M^{lle} Montigny. La vision de M. Van Strydonck est, du reste, toute différente et portée à une interprétation assez âpre de la nature.

Dans la petite salle, M. Ad. Crespin a exposé un ensemble de projets décoratifs et d'aquarelles; ces dernières sont aussi lestement enlevées que les dessins sont médités et dictés par une imagination patiente.

F. H.

LA MAISON DU LIVRE

La séance de rentrée de la Maison du Livre a été consacrée à des exposés de l'activité belge dans le domaine du Livre pendant l'année écoulée. Les représentants des diverses associations dont le groupement constitue la Maison du Livre ont fait connaître les travaux accomplis et les projets en cours de réalisation et à l'étude. Du rapport présenté par M. J. Van Overstraeten, secrétaire général, il résulte que le Musée du Livre, qui est placé sous le haut patronage du Roi, comprend actuellement 39 groupes, entre autres l'*Association des Ecrivains belges*, la *Libre Académie*, le *Cercle d'études typographiques*, les *Ecoles de typographie et de reliure*, le *Club d'amateurs photographes* et l'*Institut de photographie*, le *Cercle de la librairie*, la *Ligue de l'Enseignement*, les diverses associations patronales et ouvrières de l'Industrie du Livre, l'*Union de la Presse périodique*, l'*Institut de Bibliographie*, la *Section du Livre et de la Presse du Conseil national des femmes*, etc.

La situation financière de l'œuvre est satisfaisante et les recettes pour l'année se sont élevées à fr. 9.718.82. Le nombre des conférences a été de 28, celui des expositions de 8; les cours ont été au nombre de 302, les séances de travail et de commissions de 282. Ces chiffres témoignent de l'importance grandissante des choses du Livre en Belgique.

Un organisme central tel que la Maison du Livre est nécessaire pour faire mieux comprendre la solidarité entre tous ceux qui coopèrent à la production du Livre et pour appeler le public à goûter, connaître, aimer et honorer le Livre.

NOTES DE MUSIQUE

La deuxième séance de l'Académie musicale.

Consacrée à la musique belge moderne, elle fut précédée d'une causerie que nos lecteurs trouveront *in extenso* dans l'*Art moderne* des 27 novembre, 4 et 11 décembre.

L'exécution du trio en *si* mineur de M. Joseph Jongen, de la sonate de Lekeu et du quintette de Franck qui en formaient le programme, fut remarquable à tous les points de vue, ainsi que l'on pouvait s'y attendre de la part d'interprètes tels que MM. Théo Ysaye, Jongen, Chaumont, Fradkin, Van Hout et Emile Doehaerd. L'on goûta tout particulièrement l'*andante*, d'un sentiment si tendrement mélancolique, du trio de M. Jongen, le mouvement lent de la sonate de Lekeu, dans lequel M. Chaumont mit la plus profonde intensité d'expression, et le quintette de Franck tout entier, qui couronna magnifiquement la séance.

CH. V.

PUBLICATIONS HACHETTE

Le « *Carpaccio* » de MM. L. et P. Molmacti.
« *L'Égypte d'hier et d'aujourd'hui* », par M. W. Tyndale.

C'est une contribution excellente au quattrecentisme que le *Vittorio Carpaccio* de MM. Ludvig et Pompeo Molmacti publié par la librairie Hachette. Le peintre s'y trouve situé à sa place dans la vie du temps, cette Venise du xv^e siècle qui naviguait au loin et dont les flottes rapportèrent, au retour, l'orientalisme en puissance déjà chez Bastiani, le maître de Carpaccio. Sa vie d'art s'éclaire aux témoignages de la haute culture spirituelle que dénote particulièrement les fastes de l'École de Sainte-Ursule. Elle se déroule parallèlement à la série des peintures qu'il fait successivement pour elle pour l'école des Esclavons, pour le nouvel oratoire des Esclavons, pour les Albanais, pour les écoles de Saint-Étienne et de Saint-Jean l'Évangéliste.

L'art fut vraiment l'image de la vie civile et politique de Venise. La transformation sociale s'y accomplit plus rapidement qu'ailleurs. Dès le début du quattrecentisme, quand les autres États déjà entraient en décadence, Venise prenait la première place parmi les cités de la péninsule.

Gentile da Fabriano, Pisanello, Alvise Vivarini, Jean Bellini, Vittorio Carpaccio peignent les papes, les batailles, les victoires, les solennités publiques, la gloire de Venise. Toute la vie extérieure aboutissait à ces pompes liturgiques et civiques. Mais peut-être, de tant de nobles artistes, c'est Carpaccio qui sut exprimer le mieux l'essence de la vie vénitienne. Quand il peint sa légende de sainte Ursule, c'est Venise qui lui fournit son décor, sa mer bleue, son somptuaire, la grâce et l'élégance de ses mœurs. Il est alors dans la pleine jeunesse de son art et son sens décoratif a un air de fête et de mouvement joyeux. *Le Triomphe de saint Georges, le saint Georges vainqueur, la Présentation de l'Enfant Jésus, les Courtisanes, les Martyrs sur le mont Ararat, le Patriarce de Grado, la Glorification de sainte Ursule*, pour s'en tenir aux œuvres que Venise a gardées, se conforment à cette psychologie qui, chez lui, ne recherche pas les excitations violentes ni l'éclat des contrastes, mais l'harmonie, les joies calmes, les souffrances tranquilles et plutôt encore quelque chose d'heureux et de noble entre le rêve et le réel.

Le *Vittorio Carpaccio, sa vie et son œuvre*, est illustré de vingt-six planches en photographie et de deux cent vingt-cinq gravures en noir tirées hors texte.

D'une vision nette et circonstanciée voici passer sous ce titre : *L'Égypte d'hier et d'aujourd'hui*, à la plume et au pinceau, la mystérieuse Égypte des sphynx, des tombeaux sacrés, des pyramides, ruines d'un passé qui ne mourra pas tant que les formes de la pierre se dresseront par-dessus les cendres de l'homme.... Walter Tyndale, dans la double transcription de ses notes écrites et de ses notes peintes, fait défiler les villes mortes et les villes vivantes. Qu'il s'attarde en artiste dans la vallée du Nil, au vieux Caire, à la mosquée d'Ibu-Tulun, ou en archéologue dans la Tombe de la Reine Tyi, le Temple de Seli, celui d'Ammon, tout est pour lui l'occasion de célébrer la magnificence d'une contrée sans rivale. Valeur d'art et de documentation très précise, tel est bien ce grave et pimpant album pour touristes, il faut bien le dire, plutôt que pour scientifiques. C.

CONCERTS ANNONCÉS

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, au Cercle artistique, premier concert de la Société J.-S. Bach (soli, chœurs et orchestre), sous la direction de M. Albert Zimmer et avec le concours de M^{lle} T. Hill et E. Schunemann, de MM. G. Baldszun, J. Van Kempén, J. Redel et A. Stéphani. — A 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, concert du *Deutscher Gesangverein* sous la direction de M. F. Welcker, avec le concours de M^{me} Th. Bruckwilder-Rockstroh et de M. E. Everts. Au programme : *Komala*, oratorio de Niels Gade.

Mercredi, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, séance de sonates pour piano et violon donnée par M^{lle} G. Tambuyser et M. Marcel Jorez. Œuvres de J. Brahms, G. Fauré, Saint-Saëns, G. Grovlez.

Vendredi, à la même heure, à la Grande Harmonie, concert donné par M. Ed. Deru avec le concours de M^{me} Claire Croiza, de MM. Bageard, Piéry, Van Hout et A. Godenne.

A la Scola musicæ, 90, rue Gallait, Schaerbeek, samedi prochain à 8 h. 1/2, 2^{me} séance de musique de chambre. Au programme : X^e Sonate de Mozart pour piano et violon ; Chaconne de Vitali ; Concerto de Chausson ; Mélodies de Léopold Charlier. Interprètes : M^{lle} de Coen, MM. Léopold Charlier, Pieltain, Rogister, Fern. Charlier, Scharrés et Duclos.

Dimanche 14, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, deuxième concert Ysaye sous la direction de M. A. Lohse, chef d'orchestre de l'Opéra de Cologne, avec le concours de M. H. Hensel, ténor au Théâtre royal de Wiesbaden. Au programme : Symphonie n^o 7 en mi majeur (A. Bruckner) ; Récit du Graal de *Lohengrin* ; *Siegfried-Idyll* ; « Preislied » des *Maitres Chanteurs* ; « Liebeslied » de la *Walkyrie* ; Ouverture de *Tannhäuser*.

Répétition générale la veille, à 3 h., dans la même salle.

Le Foyer commencera ses séances musicales au Palais des Arts, par un Récital de piano que donnera M. Marcel Laoureux le mercredi 14 décembre, à 8 h. 1/2.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement français vient d'acquérir pour le Musée de Luxembourg la grande toile de M. Jean Delville, *l'École de Platon*, qui fut exposée au dernier Salon international des Beaux-Arts.

C'est samedi prochain, à 10 h. 1/2 du matin, que s'ouvrira au Musée moderne l'Exposition annuelle des Aquarellistes. Un salon d'honneur groupera les invités français : MM. A. Buisnard, L. Simon, G. Latouche, Luigini, Jeanès, F. Auburtin, J. Boutet de Monvel, G. Prunier, J. et P. Brissaud, etc. On signale aussi, parmi les exposants étrangers, d'importants envois de MM. H. von Bartels, Ch.-W. Bartlett, de M^{lle} Clara Montalba, etc.

Des œuvres de MM. A. Bastien, M. J. Lefebvre, Forestier, E. Canneel et Maurice Emile Blicq sont exposées actuellement, et jusqu'au 11 décembre, au *Studio*, rue des Petits-Carmes 2a.

La Société centrale d'Architecture vient de constituer une commission spéciale dite : « Du tracé des Villes » que présidera M. Charles Hulst. Elle s'occupera de toutes les questions se rapportant à l'extension des villes ainsi que des problèmes qui surgissent par suite du développement incessant de l'agglomération bruxelloise et à l'occasion des transformations de la ville et des faubourgs.

La Société organise pour la première quinzaine de janvier, sous le haut patronage du ministre des Sciences et des Arts et du ministre des Travaux publics, une manifestation en l'honneur de l'Art architectural belge. Les travaux de MM. Janlet, Blomme, Acker, Horta et Van Rysselberghe seront spécialement analysés et mis en relief dans le discours du président. Un comité de patronage comprenant un choix de personnalités éminentes est en voie de formation pour cette solennité.

La commission administrative de l'École de Musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek a décidé l'érection d'un monument en mémoire de M. Gustave Huberti au cimetière de Schaerbeek.

Cette idée a rencontré l'accueil le plus empressé auprès d'artistes et d'admirateurs du défunt. Membre de l'Académie royale de Belgique, professeur au Conservatoire de Bruxelles et directeur de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, M. Huberti a honoré hautement l'art belge ; aussi la manifestation projetée ne sera-t-elle qu'un modeste mais juste hommage rendu à ses hautes qualités de musicien, de compositeur et de professeur.

Pour réaliser ce projet, la commission de l'École de musique et le comité de patronage font appel aux sentiments d'estime et de

sympathie des amis de M. Huberti et aux nombreux élèves qu'il a formés.

Les souscriptions seront reçues jusqu'au 15 décembre prochain; elles peuvent être adressées à M. Labbé, trésorier du Comité, rue Tiberghien 28.

Vendredi prochain, à 5 h., à l'Institut des Hautes Etudes d'Ixelles, rue Souveraine 33, ouverture publique du cours de prosodie de M. Paul Cornez.

Léopold II avait, dit *la Chronique*, l'intention de faire construire à Laeken, au-delà du Neptune de Jean de Bologne, un théâtre en plein air, dont l'hémicycle colossal eût dressé ses gradins de pierre jusqu'à la hauteur des frondaisons de l'avenue. Il en existe un projet complet. La façade de ces « arènes » devait être tout en pierre de taille, avec propylée de marbre et fronton peuplé de blanches statues. C'est sous cet aspect que le Roi avait vu le « Théâtre du Peuple » qu'il voulait édifier.

Cette conception se réalisera-t-elle? La question sera, dit-on, posée au ministre des Beaux-Arts.

Du *Guide musical* :

« On apprendra avec un vif regret dans le monde musical de Bruxelles la retraite de M. G. Guidé comme professeur de hautbois au Conservatoire. Ses fonctions directoriales au théâtre de la Monnaie ne lui permettant plus de se consacrer à sa classe autant qu'il le voudrait, M. Guidé vient de donner sa démission après vingt-six ans de professorat. Dans sa séance de jeudi, la Commission de surveillance a pris acte de cette démission et, à l'unanimité, elle a décidé d'adresser à M. Guidé une lettre de regrets puisqu'il n'était plus possible de le faire revenir sur sa détermination. En même temps M. Guidé se retire de la Société des Concerts du Conservatoire où, sur les instances réitérées de Gevaert et de M. Tinel, il avait continué jusqu'aujourd'hui à tenir le hautbois solo. C'est une grande perte pour l'Orchestre des Concerts. Aucun de ceux qui ont suivi les exécutions du Conservatoire depuis vingt ans ne peut oublier le style, le phrasé et le merveilleux son du virtuose qui donnait un relief si mordant et un accent si pénétrant à telle phrase de symphonie, (le solo de la Cinquième de Beethoven), à tel chant pathétique (la *Passion* de Bach) ou poétique (le Vendredi-Saint de *Parsifal*) pour ne citer que quelques exemples. Toute l'exécution s'illuminait d'un détail aussi parfaitement rendu.

M. Guidé, heureusement, laisse d'excellents et brillants élèves qui, espérons-le, continueront sa belle tradition. Il fut un maître qu'on peut suivre, mais qu'il sera difficile de renouveler. »

Nous nous associons aux appréciations si justes de notre confrère et regrettons, comme lui, la détermination qui prive le Conservatoire de Bruxelles et la Société des Concerts de l'un de ses plus précieux collaborateurs.

L'Association pour l'amélioration des logements ouvriers organisée, sous le patronage de la Comtesse de Flandre, une représentation de gala qui aura lieu le jeudi 22 décembre, à 7 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie. Le spectacle se composera de *Katharina*, légende dramatique en trois actes de M. E. Tinel, avec le concours de Mme Claire Croiza.

La Société artistique internationale de Rome, d'accord avec le comité exécutif pour les fêtes commémoratives de 1914, a pris l'initiative d'un congrès artistique international qui se tiendra à Rome à l'occasion de la grande exposition d'art. Parmi les adhérents, on cite les noms de MM. Robert de la Sizeranne, Georges Lafenestre, Gabriel Mourey, Maspéro, Auguste Rodin, Franz Stück, John Sargent, Zuloaga, Walter Crane, etc. Parmi les Belges, MM. Camille Lemonnier Charles Buls, Emile Claus, Fierens-Gevaert, F. Khnopff, Octave Maus.

Ce congrès se réunira dans les premiers jours d'avril. Les séances auront lieu au château Saint-Ange. On organisera des visites d'études à Pompéi et à Ostie.

De Paris :

La Société des Dilettantes offrira mercredi prochain à ses membres et à leurs invités, dans l'élégante salle de théâtre de M. Mors, un concert de musique russe dont le programme groupera quel-

ques-unes des plus belles pages de Moussorgsky, Balakirew, Borodine, Rachmaninoff et Blumenfeld interprétées par M^{me} Raymonde Delaunois et M. E. Trillat. Cet intéressant concert sera précédé d'une causerie de M. L. Thomas sur l'Art russe.

Vient de paraître, chez Demets, 2 rue de Louvois, à Paris, un nouvel ouvrage, *Théorie scientifique du violon*, par ACHILLE BERGER, qui ne peut manquer d'intéresser tous ceux qui s'occupent de l'Art du Violon et qui voudraient voir reposer son enseignement sur des données précises et raisonnées.

Si Tolstoï fut prophète en son pays, il ne le fut pas moins à l'étranger, dit *Paris-Journal*. La statistique est là pour le prouver.

Un Anglais a entrepris de faire la liste des traductions des œuvres du grand écrivain. Sa prose fut exprimée en plus de quarante langues et dialectes.

Ses premiers traducteurs furent les Grecs, en 1870; viennent ensuite les Slovaques, en 1877; les Serbes et les Français. En 1892, les Hongrois, les Danois, les Tchèques, les Allemands, les Croates, les Petits Russiens, les Finlandais et autres Slaves, admirèrent Tolstoï dans leurs langues, et en 1886, les œuvres du sage de Yasnaïa-Poliana traversent les océans et vont en Amérique. En 1887, ce sont les Hollandais et les Italiens qui traduisent le maître; en 1889, les Espagnols; en 1894, les Turcs et les Syriens, et puis commencent, en 1893, les traductions en chinois, en japonais, en hébreu, en yiddisch.

C'est l'Allemagne qui vient la première, quant au nombre, avec 218 traductions. La France en compte plus de 60, l'Angleterre 75, l'Espagne 38, les deux Amériques 32, la Hollande 12, le Japon et la Chine 2.

Cette liste s'est certainement augmentée depuis le travail du statisticien anglais, c'est dire assez si Tolstoï est connu à travers le monde.

La première représentation au théâtre de Dresde du *Chevalier aux roses* de Richard Strauss est définitivement fixée au 25 janvier prochain. Les rôles ont été distribués et l'œuvre est à l'étude. Les décors et les costumes sont exécutés d'après les croquis du peintre viennois Roller.

A propos d'Henry Irving, dont la statue va être prochainement érigée à Londres, une amusante anecdote :

L'illustre tragédien était en tournée. Dans une petite ville d'Ecosse, le « premier rôle » local daigne venir offrir ses hommages au merveilleux Hamlet, et l'informe de ce que sa femme serait bien heureuse de lui être présentée. Sir Henry accepte aimablement. Et le cabot de parler ainsi :

— Ma chère, sir Henry Irving, qui joue mes rôles à Londres...

Sottisier.

Elle me parle de Jeanne Marni, qui avait tant de talent, de M. Abel Bonnard, qui promettait d'en tant avoir. Elle est fière d'être l'amie de ces femmes de lettres.

Paris-Journal, 2 décembre.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,
3 FR. 50

FELIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6^e)

Paestrina, par MICHEL BRENET (3^e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3^e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIRRO (3^e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3^e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2^e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2^e édition). — **Moussorgski**, par M.-L. CALVOCRESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2^e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2^e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3^e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBRE-PARIS.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villegiatures.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

15, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

dans la

Collection des Artistes belges contemporains

ALBERT BAERTSOEN

par FIERENS-GEVAERT

Un beau volume grand in-8°, contenant plus de 50 reproductions de l'œuvre du maître : peintures, dessins, eaux-fortes, croquis etc., dont 33 planches hors texte, en héliogravure et en typegravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une eau-forte originale et inédite d'ALBERT BAERTSOEN. Prix des exemplaires de luxe : 40 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Réflexions touchant la chasteté du Nu (LOUIS VAUXCELLES). — Jean Robie (O. M.). — « La Femme et le Pantin » : *Lettre ouverte à M. Octave Maus* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Exposition internationale des Beaux-Arts : *Liste des œuvres vendues*. — A l'Université Nouvelle : *Conférences de M. G. Jean Aubry* (Ch. V.). — Der Ring des Nibelungen : *Vierzehn Bildern von Hermann Henrich* (O. M.). — Théâtre de la Monnaie : *Reprise de Katharina* (Ch. V.). — Notes de musique : *Le Concert Ysaye* (H. L. B.), *le Quatuor « Piano et Archets »* (Ch. V.), *Recital Marcel Laoureux* (M.-K.-M.). — La Musique à Paris : *Musiciens Russes* (F.-M.). — Chronique théâtrale : *La Vierge folle* (GEORGES RENCY) — Nécrologie : *M^{lle} Rosa Piers*. — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

Réflexions touchant la chasteté du Nu.

S'il faut en croire Plinè, qui n'avait pas le sens critique fort développé, et à qui faisait sans doute défaut notre fameuse méthode historique (mais il était artiste, et c'est pour nous l'essentiel), il y avait, vers l'an 360 avant Jésus-Christ, deux belles statues en vente dans l'atelier de Praxitèle. L'une était voilée, l'autre nue. Praxitèle ayant laissé le choix aux gens de Cos, ceux-ci, puritains — déjà —, se décidèrent pour la pudique statue drapée. Les Cnidiens prirent la seconde, cette miraculeuse *Cnidienne* dont le Vatican — c'est-à-dire le Pape, en somme — possède une réplique en marbre. « Prête à entrer dans l'eau, dit un commentateur enthousiaste, la déesse pose sur un vase à parfums le vêtement qu'elle vient de quitter. Ni son visage, ni son attitude ne trahissent la crainte des regards indiscrets ;

le geste de pudeur de la main gauche est instinctif ; la souveraine ainsi dévêtue s'apprête à goûter en toute quiétude la fraîche caresse du bain... »

Praxitèle, j'en jurerais, conserva au fond de son cœur sa meilleure sympathie aux gens de Cnide. Et si quelque sénateur piétiste d'Athènes eût osé le traiter de pornographe, entendez-vous, à travers les siècles, le sonore éclat de rire que le disciple de Céphissodote eût poussé !

L'antique est nu. Donc chaste. C'est le déshabillé, le retroussé qui est grivois. La *Femme au loup de velours* de Van Loo est indécente. L'imagination s'est pervertie dans l'acré et capiteuse atmosphère des alcoves à « gimblettes » et des boudoirs à « chemises enlevées ».

Mais revenons à Praxitèle, et même à ses immortels prédécesseurs. Les *Corès* et les *Nikès* ioniennes du VI^e et du V^e siècles, aux seins fleuris, aux hanches en amphore, aux jambes gracieuses et fuselées, sont nues. Nue, l'adorable *Joueuse de flûte* du trône Ludovisi. Et tous ces éphèbes d'une structure magnifiquement équilibrée, à la tête petite, carrée et solide, aux puissants pectoraux, aux deltoïdes imposants, ces pugilistes, coureurs, athlètes, superbes étalons doriens, canons parfaits dont le corps est tout eurythmie !

Ils étaient nus, les hommes de Salamine et de Marathon que modelèrent et ciselèrent les mains de Polyclète le Péloponnésien, de Myron et de Scopas. Les Lapithes étaient nus que combattaient les Centaures d'Olympie, ces Centaures « chauds de reins » comme dit savoureusement le bon Mathurin Regnier, ces Centaures qui

bondissent, sabots levés, sur la première proie à leur portée.

Tous ces guerriers de marbre pentélique étaient nus comme Apollon, l'archer divin. Les cavaliers nerveux de la Frise sublime sont nus. Phidias, qui a réalisé dans une si forte harmonie l'union du Génie attique et du Génie dorien, eût-il pu les concevoir autres? Nus, tous les protagonistes de ces belles histoires divines ou héroïques, — et qui caracolaient ou marchaient dans la lumière limpide sous le ciel indigo de la jeune Hellade.

L'échevelée *Ménuale au cherreau*, frémissante et cambree, est nue, ainsi que les Amazones furieuses assaillant à coups de double hache les guerriers nus du Mausolée d'Halicarnasse. Nue, Aphrodite « tordant sa chevelure », et nue, Phryné faisant — non pas à huis-clos! — sa démonstration plastique, sa plaidoirie muette devant les juges grecs, qui ne sont pas les ancêtres des chats-fourrés libidineux de Daumier ou de cette magistrature debout, assise, voire couchée, et toujours égrillarde, de notre Willette. Et les petits Eros potelés, et les Satyres de l'Albertinum ou du Musée du Capitole! Et le délicat Apollon Sauroctone du Louvre...

Mais à quoi bon nous précipiter tête baissée pour enfoncer des portes ouvertes? Seuls, les esprits timorés ou mal faits s'indignent contre la pureté du Nu.

Le trecento florentin, — malgré que la peinture fût alors, selon le mot dit en un Concile, la *serve* de l'Église, — et les fécondes écoles de la première Renaissance chantèrent les splendeurs de la créature. Signorelli ou Donatello, le Corrège de l'*Antiope* ou le Titien de l'*Amour sacré et profane*, le Tintoret de la « Voie lactée » n'habillent pas davantage que le Raphaël de l'*Ère* ou le Michel-Ange de la *Création d'Ère* à la Sixtine. Et puisque nous tenons nos premiers parents, à qui un serpent artificieux enseigna les lois sociales de la pudicité et de l'hypocrisie mondaine, revoyons-les comme Van Eyck, comme Lucas Cranach les ont peints pour la meilleure joie des visiteurs du Musée de Bruxelles.

Appellerons-nous encore à la rescousse Giorgione, Rembrandt et sa *Bethsabée*, Pierre-Paul Rubens et ses successives épouses, qui retiraient sans vergogne leur « petite pelisse », et Velasquez, et Goya, et Frago, et Houdon, et Prudhon, et David, et Manet, et Puvis, et Courbet!

Mais le problème du Nu, simple cependant, est si fort embrouillé de fumées et de nuées, de sophismes et de malentendus qu'il est bon de répéter des explications déjà fournies:

Le Nu est chaste. Les plus bambochards des élèves de l'École sont tout frissonnants d'une émotion sacrée quand le modèle transtévérin ou montmartrois apparaît sans voiles sur la planche à Antinoüs et à Lédæ. Ah!

quand le modèle se rhabille, c'est autre chose, et je ne garantirais pas que les rapins ne s'ébrouent en plaisanteries plus ou moins innocentes. Voilà justement qui confirme ce que je disais tout à l'heure des sous-entendus du décolletage et du jupon.

Je voudrais qu'on se pénétrât bien de cette vérité, de ce truisme qu'on peut être un citoyen parfaitement vertueux, un père de famille irréprochable, et avoir chez soi, dans son salon, un Nu peint ou sculpté, — à la condition qu'il soit bien peint ou bien sculpté.

Ce qui est obscène, c'est le laid. D'ailleurs, — et ceci encore n'est pas nouveau — la morale ne change-t-elle point avec la forme des jupes et des corsages? Les marquises qui eurent des faiblesses pour le Roi-Soleil se décolletaient largement dans le dos : mais montrer leur gorge aux bals de la Cour les eût fait rougir par tout le corps! Qui donc rapportait cette anecdote drôlatique d'un Chinois amené en soirée à Paris, et qui se fâcha devant tant de corsages échancrés, se croyant conduit au bateau de fleurs?

Qu'est-ce que la pudeur? Affaire de climat, de coutumes, de conventions, de lois, d'éducation, de scrupules religieux... Les crises de pudibonderie éclatent dans les époques de décadence; on était fort sentimental au XVIII^e siècle, qui nous a laissé les polissonneries de J.-B. Huet, de Baudouin et de Lavreince. Tel fulmine contre le Nu qui ne voit pas la véritable et ignominieuse ordure où elle s'étale à plein, à la première page des gazettes, parmi les crimes, viols, ivresses barbares et excitations sadiques...

Hé oui, parbleu, boycottons les inepties malpropres de café-concert, mais regardons paisiblement un Nu de Renoir. Sans aller, comme l'a voulu Pierre Louys dans une préface célèbre, jusqu'à dépouiller de leur pantalon lugubre et de leurs draps d'Elbeuf nos concitoyens souffreteux et malingres et leurs chlorotiques compagnes, proclamons, avec tous les maîtres des musées; que le corps de la vierge et de l'éphèbe est un spectacle honorable.

Je ne sais si la contemplation de la beauté corporelle est faite pour nous élever au culte de la beauté morale. Mais un Nu, même hardi, de Rodin, — et pourtant! — provoque moins de trouble que les diableries des primitifs flamands ou certaines gargouilles de nos cathédrales gothiques! Le rythme de l'Anadyomène est aussi pur que celui d'une fleur. LOUIS VAUXCELLES

JEAN ROBIE

Le doyen des peintres belges, Jean Robie, membre de l'Académie, membre de la Commission directrice des Musées, s'est éteint la semaine dernière à Bruxelles dans sa quatre-vingt dixième année. Ce fut une personnalité originale et sympathique, dont la bonté égalait le scrupule artistique.

Fils d'un serrurier, il débuta par des travaux de ferronnerie, entra dans une faïencerie où il s'employa à décorer des services de table, puis, sous la direction de Filâtre, décorateur de l'Opéra, qui, discernant ses aptitudes, l'avait emmené à Paris, il compléta son éducation de peintre et, revenu en Belgique, exécuta diverses décorations dont les fleurs, qu'il aimait avec passion, formaient le thème principal.

Sollicité par la peinture de cheval, il se risqua à exposer au Salon triennal et s'y fit rapidement remarquer. Dès 1861, le gouvernement lui acheta une toile, *Raisins*, pour le Musée de Bruxelles, et dès lors sa fortune artistique prit un rapide essor. Ses tableaux, dont la minutie et le signolage étaient au goût de l'époque (les moutons peignés et lustrés d'Eugène Verboeckhoven faisaient prime), trouvaient, à des prix élevés, de nombreux amateurs. A l'étranger comme en Belgique, les collections publiques et particulières s'ouvrirent aux patientes anthologies de Jean Robie. Avec la gloire lui vint l'aisance. Mais le succès ne grisa jamais l'artiste, qui garda, avec la fraîcheur de ses impressions, une bonhomie et une simplicité inaltérables. Son seul luxe fut le jardin féerique sur lequel s'ouvrait l'habitation qu'il s'était fait construire et où l'été faisait fleurir avec une merveilleuse abondance toutes les variétés imaginables de roses. Ce jardin, c'était le cadre de sa vie, et sa vie elle-même puisqu'il en tirait toutes ses joies, toutes ses sensations d'art, tous les modèles qu'il ne se lassait point de reproduire avec une ferveur que l'âge n'avait pu émousser.

Il ne fut infidèle à ce jardin que pour aller, dans un voyage aux Indes, renouveler ses impressions de peintre. Il en rapporta, outre un grand nombre de tableaux, d'esquisses, de dessins qui marquèrent une heureuse évolution dans son art en donnant à celui-ci plus de liberté et de souplesse; deux volumes de souvenirs fort joliment écrits et agréablement illustrés. Un autre livre, *les Débuts d'un peintre*, atteste, comme *le Voyage aux Indes*, un sens littéraire aiguisé, de l'humour et des dons d'observation.

Le Musée de Bruxelles possède de Jean Robie, outre *les Raisins*, une des toiles que lui inspira son séjour aux Indes, *l'Incendie de la jungle*, un *Été* dans sa manière ancienne, des *Fruits et accessoires*; enfin, un tableau au titre symbolique, *Roses d'automne*, que l'artiste lui offrit à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. Les collections anglaises et américaines se partagent la majeure partie de sa production.

O. M.

« LA FEMME ET LE PANTIN »

Lettre ouverte à M. Octave Maus.

MON CHER AMI,

Je voulais précisément vous écrire au sujet de *la Femme et le Pantin* que le hasard a voulu que je visse seulement le lendemain du jour où vous vous y trouviez, et, au moment de le faire, je lis l'article si intéressant que vous avez composé sur cette pièce.

Je ne vous parlerai donc pas de la représentation, mais seulement d'un de ses détails; non qu'il vous ait échappé, mais vous ne pouviez pas le connaître.

Savez-vous le nom de celui à qui nous sommes pour une grande part redevables d'avoir vu à Paris *la Femme et le Pantin*? M. Pierre Louys, qui a fait le roman? M. Pierre Frondaie qui, aidé du romancier lui-même, en a fait une adaptation scénique? M. Gé-

mier et M^{lle} Régina Badet qui l'ont jouée? Oui, sans doute, mais cependant *la Femme et le Pantin* n'aurait pas pu être ce qu'elle a été sans l'intervention, oh! bien discrète! d'un cinquième personnage. Et ce personnage n'est autre que le peintre Edouard Morerod.

Vous connaissez son talent, ses dons extraordinaires de dessinateur, vous avez comme moi admiré au Salon d'Automne ses têtes de gitanes et de femmes du peuple d'Andalousie; ce n'est donc pas un inconnu pour vous. Mais vous ne seriez pas coupable d'ignorer que, passionné d'Espagne et de choses d'Espagne, il vit à Séville tout le temps qu'il peut arracher à toutes les autres exigences de l'existence d'un artiste. Il est difficile de mieux connaître que lui cette ville étrange, qui n'est banalisée qu'en apparence, mais qui a gardé, au-dessous de cette sorte de croûte cosmopolite, une profonde, une savoureuse et pittoresque indépendance, une irréductible saveur populaire. Le monde des danseuses, notamment, lui a livré tous ses secrets. A tel point qu'il y a là-bas un maître de ballet qui, lorsqu'il a besoin d'élèves, interroge M. Morerod pour savoir où il doit les recruter.

Lorsque, accompagné de M. Bertin, M. Gemier arriva à Séville pour s'y documenter en vue de l'interprétation de sa pièce, il fut déçu. Le premier contact avec une cité comme Séville est toujours un peu fallacieux: elle se garde, dirait-on, enervé, vexé d'avoir entrepris un long voyage pour ne se trouver que devant un paysage urbain aussi banal, il songeait à repartir lorsque le consul de France lui conseilla de s'adresser à M. Morerod comme à l'homme connaissant le mieux la Séville pittoresque et plébéienne; on se passe *la Femme et le Pantin*. Ce que M. Gemier, en désespoir de cause, consentit à faire. Mais dès les premières heures passées avec lui, son guide sut tellement l'intéresser et lui montra des choses si neuves, si inattendues, si préservées de toute intrusion cosmopolite que, conquis, M. Gemier ne quitta plus Séville, ni M. Morerod.

Dès lors, ce furent d'interminables promenades à travers tous les quartiers et toutes les maisons, ce fut une étude passionnée et quotidienne de tous les gestes, de toutes les attitudes profondément andalouses, ce fut une sorte de périple de travail et de documentation sous les auspices du peintre de Séville. M. Morerod fit voir à M. Gemier toutes les sortes de danseuses, il montra à M. Bertin tous les endroits susceptibles de lui servir pour ses maquettes. Ainsi ce merveilleux décor du deuxième acte qui ne représente pas à proprement parler un patio mais une cour commune à plusieurs pauvres maisons; il ne vaut que par sa couleur, il est vrai.

M. Morerod, prenant à son tour à cœur le succès de *la Femme et le Pantin*, quand ce n'eût été que pour ne pas voir trahir sa chère Séville sur la scène du Théâtre Antoine, voulut que le moindre détail fût juste et ne pût détonner dans l'ensemble si plein de couleur locale moderne qu'il rêvait avec ses nouveaux amis. Il fit donc acheter par les deux femmes dont nous avons vu le sobre et vivant portrait au Salon d'Automne de cette année (*Mercedita et sa mère*) des étoffes du pays dans lesquelles elles cousirent des costumes vraiment d'aujourd'hui, telles qu'elles-mêmes et les gens de leur condition en portent.

M. Gemier et M. Bertin partirent enchantés. Grâce à M. Morerod, en effet, il avait pu se mettre Séville dans la peau, en comprendre les moindres nuances et ils pouvaient revenir à Paris; leurs souvenirs y seraient encore assez vivaces pour qu'ils pussent organiser une mise en scène parfaitement cohérente et synthétique, sans trucs de théâtre, sans ficelles de dernier moment, sans transitions artificielles. Décor et jeu d'acteurs, tout serait d'accord. C'est à ce travail minutieux (et cependant enthousiaste) qu'est due l'heureuse impression d'ensemble que ressentit le public. Pas un détail n'avait été laissé au hasard, depuis le chapeau que portait M^{lle} Régina Badet, et que M. Morerod avait acheté pour elle à Séville, jusqu'à la treille, l'arrosoir et les pots de fleurs qu'il avait signalés à M. Bertin dans une humble cour où habitaient de pauvres gens.

C'est enfin M. Morerod qui est l'auteur de l'affiche qui annonce sur les murs de Paris les représentations de *la Femme et le Pantin*.

En reconnaissante amitié, M. Gemier offrit à M. Morerod, pour

y mettre quelques dessins, les murs de son foyer. Le public, certes, les y a admirés, mais sans se douter du rôle important que ce peintre, guide fervent et sûr, avait joué dans tout ceci. J'ai tenu à vous écrire pour fixer ce petit point de l'histoire de notre théâtre contemporain. Trop modeste, M. Morerod ne l'eût jamais fait lui-même.

Mais ne trouvez-vous pas qu'il serait bon que, dans beaucoup de pièces d'aujourd'hui, un véritable artiste intervint de manière analogue? Il est vrai que l'on trouve peu de directeurs aussi intelligents que M. Gémier.

Votre bien dévoué
FRANCIS DE MIOMANDRE

Exposition internationale des Beaux-Arts

Liste des œuvres vendues (1).

VII. SECTION FRANÇAISE

MM. P. Bonnard, *la Maissonnette*. — Chevalier, *Effet matinal; côte du Croisic*. — M^{me} Crespel, *Nature morte*. — M. Crauk, *la Vierge à la pomme* (gravure). — M^{me} Chrétien, deux miniatures. — MM. Chabas, *l'Algue*. — G. Decôte, *Virtuose*. — H. Dreyfus, *Tête de femme* (pastel). — G. d'Espagnat, *Vase de fleurs*. — Forain, *Danseuses*. — Guinier, *Fille du Faouet; Bretagne*. — Francis Jourdain, *Nature morte*. — Luigini, *Chevaux de halage*. — Lemeilleur, *la Neige* (eau-forte). — Loup, *Farniente* (pastel). — Madeline, *Paysage*. — Maillaud, *Retour du labour en Berry*. — Olivier, *l'Étang de Berre, le soir*. — Prinçet, *Entre amies*. — Renders, *le Bûcher de Kermorvan*. — P. Roche, *Bretonne de Goëlo* (bronze). — Rodin, *Buste de Dalou* (id.). — Saint-Germier, *les Enfants de chœur*. — A. Truchet, *le Jardin ensoleillé*. — H. Weigèle, *Buste de femme* (bronze).

Le Comité de la Tombola a acquis, en outre, douze tableaux et un bronze. Nous en avons publié la liste dans notre numéro du 13 novembre dernier.

Au Salon de la Médaille, ont été acquises les œuvres suivantes :

Chaplain, *Marcelin Berthelot*. — A. Charpentier, *Camille Pissarro*. — Dubois, *Souvenir*. — M^{me} Mérignac, *Salut des armes*. — La Fleur, *Baigneuse*. — Ponscarne, *César Franck*. — Rasumny, *Adoration*. — Vernon, *Médaille de l'Exposition de Liège*. — Id., *Communiant*.

Pour la Tombola : La Fleur, *Figure de femme*. — Patriarche, *Colombu*. — Prudhomme, *Les Veuves*. — Vernier, *Achéologie*.

Enfin, vingt dessins de Rodin ont été acquis par un amateur et cinquante et une médailles ont été achetées directement aux auteurs par le Musée de Gand.

Le total des achats à la Section française du Salon de la Médaille a atteint 14,190 francs.

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

Conférences de M. G.-Jean Aubry sur
« Verlaine et la musique » et « Baudelaire et la musique ».

Ces deux conférences ont obtenu le plus grand succès, grâce au charme, à la maîtrise et à l'élégance avec lesquels M. G.-Jean Aubry a traité ces sujets délicats entre tous. Avec une rare profondeur de vues, secondée par une forme subtile et raffinée et une diction agréablement cadencée, le conférencier a évoqué de la manière la plus vivante et la plus juste la silhouette poétique de Baudelaire et de Verlaine et caractérisé avec bonheur la musicalité de leurs œuvres et le parti que des musiciens d'élite en ont su tirer.

M^{lle} Suzanne Berchut a fait preuve du talent le plus exquis en chantant des mélodies admirablement choisies de Chausson, Borde, Duparc, Fauré, Debussy, de Séverac et André Caplet, écrites sur des poèmes de Baudelaire et de Verlaine. La voix est

(1) Suite et fin. Voir notre numéro du 20 novembre dernier.

d'un timbre prenant; la diction du goût le plus pur; l'interprétation témoigne d'une rare intelligence et d'une sensibilité très nuancée.

M. Raymond Moolaert, qui remplissait l'office d'accompagnateur, a déployé, dans ce rôle aussi délicat qu'important, les plus précieuses qualités de légèreté, de fini et d'évocation poétique.
Ch. V.

DER RING DES NIBELUNGEN

Vierzehn Bildern von Hermann Hendrich.

Leipzig, J.-J. Weber.

L'iconographie, déjà si considérable, des drames lyriques de Richard Wagner vient de s'enrichir d'une contribution nouvelle due à M. Hermann Hendrich, le peintre du folklore germanique, et présentée, en un album de luxe magnifiquement tiré en couleurs, par l'éditeur J.-J. Weber, de Leipzig.

C'est l'*Anneau du Nibelung* qui a inspiré l'artiste. On sait que la fameuse épopée a été la source de nombreuses compositions graphiques. Qui ne connaît, entre autres, les dessins exécutés par P. Cornelius en 1822, les fresques peintes à Munich en 1834 par Schnorr von Carosfeld, etc. Depuis que Wagner a créé la Tétralogie, d'innombrables artistes ont tenté de faire revivre par l'image les inspirations profondes que leur avaient fait éprouver les représentations de cette œuvre colossale. Les uns ont pris pour guides les peintres qui, sur les indications du maître, créèrent la mise en scène originaire de Bayreuth en 1876, MM. Doepler et Joseph Hoffmann, ou ceux qui, vingt ans après (ce furent, en 1896, MM. Bruckner et Hans Thoma) renouvelèrent le cadre du *Ring*. D'autres, peu soucieux de se conformer à des traditions imposées par les nécessités de l'esthétique théâtrale — et les libres interprétations de Fantin-Latour, d'Henry De Groux viennent à l'esprit aussitôt qu'on évoque ceux-ci, — commentèrent selon leur imagination et leurs sensations personnelles la pensée du musicien-poète.

M. Hermann Hendrich a choisi une voie intermédiaire. Tout en s'attachant à illustrer les principaux épisodes du drame, il a élargi sa vision et synthétisé ses impressions de manière à suggérer en tableaux dépouillés des souvenirs directs de la scène l'atmosphère qui enveloppe l'action. Ces tableaux sont au nombre de quatorze. Sites et personnages mystiques y défilent avec majesté, depuis les profondeurs fluviales où les Filles du Rhin tentent en vain de dérober l'Or à la cupidité d'Alberich jusqu'aux abords du palais de Gunther qu'endeuille le lent cortège funèbre. Et ce cortège n'est évoqué que par les ombres mouvantes qu'il projette à la clarté de la lune, sur les berges du fleuve.

Une introduction du Dr W. Golther ouvre ce volume de luxe, que tiendront à posséder les fidèles du culte wagnérien.

O. M.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise de Katharina.

La reprise de *Katharina* a été accueillie avec faveur par tous ceux qui aiment un art sincère et pur, un poème dramatique qui dédaigne les gros effets et une musique bien faite. Certes *Katharina* est un peu d'un autre âge, elle ne bouleverse rien, elle a des longueurs et manque souvent d'originalité, mais elle nous fait du moins rentrer dans cette atmosphère de sérénité et d'idéalisme après laquelle nous aspirons, depuis *Quo vadis* et *Ivan le Terrible*.

La reprise a été excellente sous la belle direction de M. Sylvain Dupuis. L'on a revu avec une joie sans mélange M^{me} Croiza dans le rôle principal, qu'elle incarne si parfaitement. Les autres rôles sont joués avec une grande homogénéité d'ensemble par MM. Lestelly, Bouillez, Weldon, Lheureux, Artus, Daa, etc. et MM^{mes} Montfort et Paulin.
Ch. V.

NOTES DE MUSIQUE

Le concert Ysaye.

La musique de Brückner est discutée. Pourtant la *Symphonie* que M. Lohse a dirigée est une œuvre abondante et digne d'intérêt. Mais il est très difficile d'émettre un jugement, à première audition, sur un ensemble aussi nourri, aussi personnel, d'expression souvent inusitée. Ces pages volontiers sévères et tendues paraissent manquer de méthode et de logique. Brückner s'est formé lui-même; fils d'un maître d'école de village, il s'est hissé, par une tenace volonté, aux plus hautes fonctions musicales. Celui qui fait soi-même sa culture souffre souvent d'une éducation chaotique. Cela s'aperçoit dans cette œuvre peu proportionnée. Elle contient des longueurs inutiles, des lourdeurs d'expression, des violences qui étonnent. Pourtant le compositeur sait exposer une phrase; il sait progresser; sa mélodie est ample et intense. Mais on rencontre dans son contrepoint très savant des défis âpres; certaines harmonies de passage unissant deux sujets, certaines résolutions surtout se plaisent volontairement en des dissonances prolongées qui présentent vraiment peu de séduction.

Peut-être l'œuvre eût-elle été présentée dans une meilleure lumière si l'orchestre avait pu la mieux préparer et si la disposition des instrumentistes n'était pas aussi défectueuse. L'harmonie est sacrifiée. Il faut absolument étager l'orchestre sur gradins et prolonger le plafond jusqu'à la toile de fond.

M. Lohse a dirigé avec précision et intelligence *Mort et Transfiguration*, la belle fresque de Strauss. L'orchestre l'a suivi avec beaucoup de bonne volonté: mais, vraiment, cela était-il au point? Les pages si connues de Wagner, elles-mêmes, ont souffert de certains flottements. Pourquoi, s'il y a impossibilité matérielle à assurer le nombre de répétitions strictement indispensable, ne pas réduire franchement les programmes, mais soigner au moins ce qu'on nous donne?

Grand succès pour le charmant ténor Hensel, à la voix si aisée, si jeune, si joyeuse. H. L. B.

Le Quatuor « Piano et Archets ».

Nous n'avons malheureusement pu assister aux premières séances organisées par cet excellent Quatuor. La dernière, qui a eu lieu vendredi, nous a permis d'apprécier plus que jamais le grand talent de MM. Chaumont, Bosquet, Van Hout et Dambois, auxquels s'était joint M. Morisseaux, second violon, pour l'exécution des deux œuvres qui réclamaient son concours.

Au programme, un quatuor de Mozart, qui n'est autre chose qu'une version pour cordes et piano de l'adorable Quintette en mi bémol majeur pour piano, hautbois, clarinette, basson et cor; puis le quatuor à cordes de Debussy, si étrangement prenant, si mystérieusement original, surtout en son *andantino* plein de rêve subtil; enfin, le Quintette en la majeur de Dvorak, qui, malgré sa grande richesse musicale, parut presque « plat » après le Debussy.

Tout cela fut exécuté à la perfection par des artistes merveilleusement conscients de la beauté et de la gravité de leur mission. Cu. V.

Récital Marcel Laoureux.

Mieux qu'en progrès, le tout jeune artiste: en évolution rapide vers un art élevé, équilibré, coloré. Il avait, il y a deux ans déjà, la belle technique et le joli toucher des élèves de De Greef. Il acquiert aujourd'hui une personnalité qui s'affirme de plus en plus et fera de lui, d'ici à peu de temps, un de nos meilleurs virtuoses belges.

Sans se départir de la conception classique, il a interprété avec émotion la sonate op. 27 de Beethoven. Beaucoup de charme aussi, et de finesse dans les ballades de Brahms et les pièces de Debussy et de Zadora (une nouveauté pour Bruxelles, cette « Esquisse » de Michael Zadora, d'une pittoresque et captivante simplicité).

Belle virtuosité dans la sonate de Liszt et les variations de Tchaïkowsky: virtuosité fine et souple de l'artiste cultivé, si différente de la virtuosité à effets des pianistes en quête de l'exclusive sensation. M.-K.-M.

LA MUSIQUE A PARIS

Musiciens Russes (THÉÂTRE DE M. MORS).

Il est fâcheux que cette délicieuse artiste et cette charmante femme qui s'appelle M^{me} Raymonde Delaunois ait été ainsi trahie par une absurde angine. Elle n'a pu aller jusqu'au bout du programme, et c'est bien dommage pour ceux qui eussent aimé entendre sa voix dans *Borodine* et les *Enfantines* de Moussorgsky. Du moins pûmes-nous dans *Sans soleil* et dans *Chants et danses de la mort*, du même Moussorgsky, apprécier son timbre délicat. Je ne sais quoi plein de désinvolture et de distinction qui hante son geste, sa diction, sa méthode. Et puis, elle est tellement jolie!

M. Ennemond Trillat est un excellent pianiste à qui je ne reprocherai qu'un certain manque de morbidesse et de nervosité dans l'interprétation d'une musique qui, après tout, ne peut oublier qu'elle est slave.

Quant à M. Louis Thomas, il nous a entretenus, avant le concert, de la musique russe. D'adroites transitions l'ont amené de là à quelques réflexions sur l'art russe en général, qu'il a alors comparé à l'art français. Et ce lui fut une occasion de rappeler que la critique ferait bien de s'armer de courage pour dégonfler quelques réputations que seule notre vague politesse a laissées à ce point grossir. Mais du moment que personne n'est dupe de cette politesse... F. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La Vierge folle.

La pièce de M. Bataille est allée aux nues, à Bruxelles comme à Paris. Le soir de la première, à l'Alcazar, une salle délirante a fait une ovation interminable à M^{me} Berthe Bady et aux autres interprètes de l'œuvre. Et le succès s'est encore accru aux représentations suivantes. On s'accorde généralement pour voir dans la *Vierge folle* une des œuvres maîtresses, un des chefs-d'œuvre du théâtre contemporain.

J'ai le regret de n'être pas tout à fait aussi enthousiaste dans mon admiration. Certes M. Bataille est un dramaturge excellent. Il est habile, il connaît merveilleusement son métier, et, chose rare, cette habileté, cette science n'ont pas gâté en lui ses dons de poète. La *Vierge folle* est une pièce étonnante, étourdissante, un tour de force colossal, une gageure qui semblait impossible et qui pourtant a réussi. Mais je suis de ceux qui croient que l'art est fondé sur la nature, sur la vérité de la nature, et que

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.

Et il me semble que M. Bataille, dans la *Vierge folle*, s'est terriblement écarté de la nature et de la vérité.

Dérobons-nous au charme si puissant qui émane de son œuvre, dépouillons celle-ci de tant de beautés qu'il lui a données, tâchons de la voir dans sa simple nudité. Comment nous apparaît-elle?

Un homme arrivé au seuil de la vieillesse, avocaï illustre, bâtonnier de l'ordre, à la tête d'une situation extraordinairement brillante, marié à une mondaine charmante et riche, qui a pour lui la plus tendre, la plus fidèle, la plus délicate affection, s'amourache comme un collégien d'une petite duchesse de dix-sept ou dix-huit ans, la fille intacte de ses amis, des gens chez qui sa femme et lui sont reçus chaque jour à Paris et où ils passent, chaque année, le temps des vacances. Il trouble vilainement le cœur et les sens de cette enfant et l'oblige à venir le retrouver chez lui, en pleine nuit. Il en fait sa maîtresse et, en dépit de la résistance désespérée des parents de la fillette, en dépit de la douleur de la femme du séducteur, les deux amants filent en Angleterre, comme deux voleurs. Ils y sont suivis par le père-

par le frère de la jeune fille, par un vieil abbé, confesseur de la noble famille, par l'épouse délaissée elle-même. Mais l'éloquence de l'abbé — représentant des antiques préjugés — échoue contre celle de l'avocat — représentant de la Libre Pensée! Et la Religion ou la Libre Pensée semblent bien étrangères à toute cette aventure! Mais ce ne serait rien que cela, que ce grossissement excessif d'une très petite affaire : il y a pis. Il y a le rôle inouï que joue la femme du séducteur. Après avoir tenté un suprême effort pour ramener son mari, elle lui déclare qu'elle accepte la situation et lui demande seulement de lui promettre qu'en cas d'accident, de mort, que sais-je? c'est à elle qu'il reviendra! Une dame, dans la salle, le soir de la première, a eu, à ce moment de la pièce, un sursaut de révolte, et s'est écriée : « Cette femme est dégoûtante! » Le mot est vif, mais, convenons-en, il est bien celui de la situation.

La suite de l'œuvre ne dément pas ces prémisses. Le séducteur et sa vicieuse petite complice demeurent sympathiques jusqu'à la fin, jusqu'au coup de pistolet que se tire héroïquement la jeune duchesse, quand chacun est convaincu que le jeune duc tuera l'avocat plutôt que de lui abandonner sa sœur. Et, sans doute, je sais bien qu'on peut trouver des excuses à l'acte de folie égoïste — et érotique — commis par ce demi-vieillard et cette demi-enfant. Mais je demande ce qu'il y a de noble, ce qu'il y a de grand, ou ce qu'il y a de simplement beau dans cette histoire où tous les personnages sont également répugnants et vils : le mari, la femme, la maîtresse, et jusqu'aux parents, ganaches sans âme, et jusqu'au frère, jeune étourdi qui se révèle tout à coup un matamore brutal et maladroit?

Je le répète, le talent de M. Bataille, ici, n'est pas en discussion, au contraire. Jamais ce talent n'est apparu plus grand, puisque l'auteur de la *Vierge folle* est parvenu à faire applaudir, à faire acclamer une œuvre qui révolte autant le bon sens que la morale courante. Il n'est pas question non plus de nier que M^{me} Berthe Bady soit une artiste admirable et que les autres interprètes de la pièce, à l'Alcazar, M. Escoffier et M^{lle} Carèze en tête (elle est exquise, M^{lle} Carèze) l'aient très convenablement entourée. Mais il est profondément regrettable que les meilleurs auteurs dramatiques de notre temps s'entendent pour ne mettre à la scène que des sujets du genre de la *Vierge folle* et ne créent plus que des personnages dont la seule règle de conduite semble être leur bon plaisir ou une veulerie qui va jusqu'à la plus avilissante lâcheté.

GEORGES RANCY.

NÉCROLOGIE

Une jeune cantatrice de grand talent, M^{me} Rosa Piers, vient de mourir inopinément. Elle fut l'une des élèves les plus remarquables de l'École de Musique d'Ixelles où elle fit des études complètes, remportant successivement des distinctions dans les classes de chant, d'harmonie, de piano. Dans cette dernière branche, un brillant premier prix lui fut décerné, en 1902, dans la classe de M^{me} Cousin. Deux ans après, elle remporta, au cours d'interprétation vocale de M. Thiebaut, un premier prix avec grande distinction que le jury, présidé par M. Vincent d'Indy et dont faisaient partie MM. Jan Blokkx, E. Mathieu, etc., lui décerna d'enthousiasme, avec félicitations et à l'unanimité.

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h., premier concert du Conservatoire sous la direction de M. Tinel. Au programme : *le Paradis et la Péri*, poème en trois parties pour soli, chœur et orchestre d'après *Lalla Rookh* (Th. Moore), musique de R. Schumann.

Mardi, à 8 h., à la Grande Harmonie, concert de l'Union Artistique, sous la direction de M. H. Carpay, avec le concours de M^{me} J. Etas, de M. F. Anseau et du Quatuor à cordes Zoellner, de Berlin. On peut se procurer des invitations chez les éditeurs de musique.

Mercredi, à 8 1/2 h., à la Grande Harmonie, audition d'œuvres de M. Emmanuel Moor avec le concours de M^{me} M. Leroy, de M. Maurice Dumesnil et de l'auteur.

Jedi, à 8 h. 1/2, Salle Erard, séance de musique russe par M^{lles} L. Desmaisons, pianiste, et E. Buëss, violoniste, avec le concours de M. J. Kubner, violoncelliste.

A Mons, aujourd'hui, à 2 h. 1/2, récital de chant par M^{lle} Marguerite Rollet. — A Tournai, aujourd'hui également, à 4 heures, premier concert de l'Académie de musique consacré à l'École belge (J. Blockx, N. Daneau, J. Lefebvre, E. Tinel) — A Liège, vendredi prochain, à 8 heures, deuxième concert Debefve avec le concours de M. Schnabel, pianiste.

PETITE CHRONIQUE

Les esquisses de M. Jean Delville pour la décoration du Palais de Justice ont été approuvées par le gouvernement. L'artiste a commencé l'exécution du panneau central, *la Justice idéale*.

Le Conseil provincial du Brabant vient d'attribuer, en partage, les primes qu'il accorde annuellement aux écrivains belges à notre collaborateur M. Franz Hellens, à MM. Louis Delattre et Georges Ramaekers.

Un comité d'architectes a pris l'initiative d'une manifestation de sympathie en l'honneur de M. E. Acker, architecte en chef du Commissariat général et du Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles. A la tête du Comité d'honneur et du Comité de patronage figurent le ministre de l'Industrie et du Travail, le baron Janssen, le duc d'Ursel, M. Beernaert, ministre d'État, le gouverneur du Brabant, le bourgmestre de Bruxelles, etc.

Les souscripteurs offriront à M. Acker son buste en marbre par M. Thomas Vinçotte, ainsi qu'un album exécuté par M. Ph. Wollers et orné d'un médaillon, par M. G. Devreese. Adresser les souscriptions à M. Calvaers, trésorier, 40 rue du Taciturne, Bruxelles.

M. G. Hubsch, directeur de l'École professionnelle d'art appliqué au cuir et au métal, donnera jeudi prochain à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, 3 rue Villa Hermosa, une conférence sur *l'Art appliqué au cuir et au métal*.

Un concours est ouvert entre artistes belges pour la composition d'une affiche destinée à annoncer en Belgique et à l'étranger l'Exposition Universelle de Gand en 1913. Le jury décernera aux meilleurs projets une prime de mille francs et une prime de cinq cents francs. Les projets (grandeur d'exécution, cinq couleurs au maximum) devront être adressés *franco* avant le 20 février 1911 à M. Jos. Casier, directeur général de l'Exposition, Bourse de Commerce, Place d'Armes, Gand, qui fournira tous renseignements aux intéressés.

Un concours littéraire doté de 500 francs de prix et comprenant deux sections : 1^o poèmes, 2^o contes et nouvelles, est organisé par la revue mensuelle *l'Oasis*. Le programme de ce concours est envoyé franco sur demande adressée à *l'Oasis*, 14, rue de Falisolle, à Tamines (Belgique).

Les dames de l'*Œuvre des conférences dans les hôpitaux* viennent de fonder un Théâtre de la Jeunesse. La matinée d'inauguration aura lieu au Théâtre de l'Alcazar le mercredi suivant la Noël. Au programme, outre la divertissante *Rose de Saint-Flour*, une délicieuse fée en deux actes avec musique de scène : *le Mi-oir aux atomettes*, spécialement écrite pour le public juvénile auquel ce théâtre est destiné. Le bénéfice sera affecté à l'*Œuvre des conférences dans les hôpitaux*.

Le *Cercle archéologique de Malines*, qui célébrera en 1911 le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, organisera à cette occasion, du 5 au 10 août prochain, un congrès d'archéologie et d'histoire, sous les auspices de la Fédération archéologique et

historique de Belgique. Les congressistes assisteront à l'ouverture de l'Exposition des anciennes industries d'art et du folklore malinois, visiteront les monuments civils et religieux de Malines, se rendront à Saint-Nicolas, à Hulst (Flandre Zélandaise), etc. S'adresser pour les inscriptions à M. H. Coninck, secrétaire-général du Congrès, 11 rue du Ruisseau, Malines.

Paraîtra prochainement chez Vromant et C^{ie}, éditeurs à Bruxelles, *la Cité ardente*, roman historique par H. Carton de Wiart, édition de luxe imprimée à 500 exemplaires numérotés et illustrée de 55 aquarelles par Amédée Lynch, reproduites en fac-simile, coloriées à la main. Prix : 25 francs.

De Paris :

On a protesté parfois en Belgique contre la préférence que donnent aux architectes français certains bâtisseurs, — et non des moindres. Par un « juste retour », voici qu'un architecte belge est choisi pour construire à Paris un édifice considérable, le Théâtre des Champs-Élysées, dont le coût atteindra, s'il ne le dépasse pas, trois millions. C'est, en effet, à M. Henri Van de Velde, directeur à l'Institut d'Art décoratif de Weimar et dont nous rappelions dernièrement la brillante carrière à propos de sa nomination dans l'Ordre de Léopold, que s'est adressée la Société constituée sur l'initiative de M. Gabriel Astruc pour réaliser cette importante entreprise artistique.

Le Théâtre sera érigé avenue Montaigne sur un vaste terrain récemment acquis par la Société. Les plans de M. Van de Velde viennent d'être approuvés par le Conseil d'administration, qui a confié la décoration intérieure à MM. Maurice Denis et Emile Bourdelle. On peut fonder tout espoir sur une pareille collaboration.

C'est au début de février que sera représenté au Théâtre Réjane *l'Oiseau bleu* de Maurice Maeterlinck. Les répétitions en sont poursuivies tous les jours sous la direction de M^{me} Georgette Leblanc. Les décors, commandés en Russie, seront exactement pareils à ceux dans lesquels l'œuvre est représentée à Moscou, où elle continue à faire salle comble. Mais Paris aura la primeur d'un tableau inédit le Pays du Bonheur, récemment ajouté par le poète à sa féerie.

M^{me} Georgette Leblanc jouera le rôle de la fée Lumière. M. Séverin Mars, qui créa à Saint-Wandrille le *Macbeth* de Maeterlinck, interprétera le rôle du chien, le nain Delphin celui de Tytil et une jeune artiste, M^{lle} Lefèvre, que M^{me} Georgette Leblanc découvrit au Conservatoire, celui du chat.

L'Oiseau bleu sera monté prochainement à Berlin, avec la musique de scène composée par M. Humperdinck. Il sera repris demain, lundi, à Londres.

Contrairement à ce qui fut annoncé dernièrement, la partition de M. Humperdinck n'est pas une adaptation lyrique du texte de M. Maeterlinck, mais un simple accompagnement musical analogue à celui qu'écrivit M. Gabriel Fauré pour les représentations de *Pelléus et Mélisande* avant que M. Debussy eût transformé cet ouvrage en drame lyrique.

L'autorisation de traduire musicalement *l'Oiseau bleu* a été donnée à M. Albert Wolf, chef de chant à l'Opéra-Comique, qui

vient d'achever la partition de *Sœur Béatrice*, l'une des œuvres de Maeterlinck spécialement destinées à former un spectacle lyrique et dont son auteur a interdit jusqu'ici toute représentation.

M. Albert Wolf a, paraît-il, exprimé d'une façon très heureuse le caractère mystique et pathétique de *Sœur Béatrice*, ce qui nous promet dans un avenir que nous souhaitons prochain une intéressante « première ».

C'est *Fantasio* d'Alfred de Musset qui, au Théâtre des Arts, succédera au *Carnaval des enfants* qui est représenté actuellement avec le *Sicilien* de Molière. Les décors et les costumes seront composés par M. Georges d'Espagnat. Le spectacle sera probablement complété par une pièce en vers (trois actes) de M. Maurice Magre, *le Marchand de Passions*, musique de scène de M. G. Grovlez, décors et costumes de M. Delaw.

Le célèbre comédien italien Ermete Zacconi donnera à partir du 14 janvier prochain au Théâtre Antoine, sous les auspices de l'Œuvre, six représentations dont le programme comprend *Hamlet*, *les Revenants*, *Othello*, *la Nouvelle Idole*, etc.

M. Gabriel Astruc a retenu pour le printemps prochain le théâtre du Châtelet où il compte donner une série de spectacles, parmi lesquels un mystère inédit de M. G. d'Annunzio, *le Martyre de saint Sébastien*.

M. Debussy compose pour cette œuvre une partition qui comprendra plusieurs morceaux symphoniques, de la musique de scène, des chœurs et quelques danses caractéristiques.

Le rôle de saint Sébastien sera créé par M^{me} Ida Rubinstein, qui joua le drame en Russie avant de prêter, comme mime, son concours aux représentations de ballet dirigées à Paris par M. de Diaghilew et où sa beauté fit sensation. Les décors, au nombre de quatre, ont été commandés au peintre Bakst, l'un des réformateurs de l'art du décor et du costume.

Le roi d'Espagne ayant, pour encourager la musique, offert une somme de cinquante mille francs à répartir par moitié entre les meilleurs compositeurs et les meilleurs interprètes du pays, c'est l'orchestre symphonique de Madrid, dirigé par M. Fernandez Arbos, qui remporta le prix destiné aux exécutants. Les prix de composition furent décernés à MM. Arrequi, Lavinna et Manrique de Lara.

M. Fernandez Arbos fut, on s'en souvient, élève au Conservatoire de Bruxelles, où il remporta le premier prix de violon.

Sottisier.

Là il trouverait certainement quelques-unes des herbes qu'il avait toujours connues ou qu'il avait appris à connaître : les bâtons d'oseille sauvage, peut-être quelques champignons, le chiendent purgatif, ou encore quelques taupinières qu'il attaquerait résolument, et, qui sait, peut-être des cadavres à demi décomposés de bêtes ou d'oiseaux morts pendant l'hiver.

LOUIS PERGAUD, *De Goupil à Margot*, p. 45.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1814, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES -
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 3 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

dans la

Collection des Artistes belges contemporains

ALBERT BAERTSOEN

par FIERENS-GEVAERT

Un beau volume grand in-8°, contenant plus de 50 reproductions de l'œuvre du maître : peintures, dessins, eaux-fortes, croquis etc., dont 33 planches hors texte, en héliogravure et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une eau-forte originale et inédite d'ALBERT BAERTSOEN. Prix des exemplaires de luxe : 40 francs.

LES MAÎTRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

Pr. LIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6^e)

Paestrina, par MICHEL BRENET (3^e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3^e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIRRO (3^e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3^e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAÏGUE (2^e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2^e édition). — **Moussorgski**, par M.-D. CALVO-CORESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2^e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2^e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3^e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAÏGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Enseignement musical à la *Schola Cantorum*. Blanche Selva (JACQUES HERMANN). — Les Amis de la Littérature (G. R.). — Notes de Musique : *Au Cercle artistique* (O. M.). — Chronique théâtrale : *Son Excellence Monsieur le Ministre* (GEORGES RENCY). — A Anvers (O. M.). — Publications musicales : *Cours pratique de transposition* (Ch. V.). — Agenda musical. — Petite Chronique. — Table des matières.

L'Enseignement musical à la Schola Cantorum.

Blanche Selva.

Paris, 20 décembre 1910.

Blanche Selva vient de donner à la *Schola Cantorum* quatre séances consacrées à l'Histoire de la Sonate pour piano, de la fin du XVII^e siècle au commencement du XX^e. Au total, quinze sonates.

Ce n'est point aux lecteurs de l'*Art moderne* qu'il faut apprendre ce qu'est l'École musicale de la rue Saint-Jacques, ni ce que fut son fondateur Charles Bordes, ni ce qu'est le collaborateur de celui-ci, le directeur actuel de la *Schola*, le Maître Vincent d'Indy. Mais ne le saurait-on pas qu'on l'eût appris en ces merveilleuses leçons par lesquelles Blanche Selva illustra à la fois son École, son maître et elle-même.

Voilà donc l'*Art du Piano* ! Beaucoup ont pu déses-

pérer de jamais pouvoir, avec vérité, accoupler ces deux mots depuis Clara Schumann et Rubinstein.

La pénétration de l'ambiance chez ceux qui s'instruisent, regardent, écoutent, est aujourd'hui si indéniable que l'affirmation en paraîtra presque banale aux esprits attentifs et cultivés. Mais ceux-ci sont encore l'infime minorité. Il faut le redire, étendre et propager une vérité qui sera scientifique, — qui l'est déjà pour beaucoup, — et dont avec joie l'on trouve une preuve vivante dans l'œuvre d'interprétation exceptionnelle qu'apporte aujourd'hui en France Blanche Selva.

Ses interprétations, en effet, sont variées comme la vie, et comme les vies, au travers de plus de deux siècles dans lesquels elle choisit ces exemples : Philippe-Emmanuel Bach, Haydn, Mozart, Rust ; puis Beethoven, seul, dans l'expression des trois existences psychiques qui formèrent sa vie terrestre (1797, 1803, 1818) ; ensuite les grands romantiques sentimentaux ou passionnels : Weber, Chopin, Schumann (l'âme intérieure) et Brahms (1786, 1819, 1856, 1897) ; enfin, un saut énorme : les contemporains, tous vivant actuellement leur art, ayant continué la Sonate, — qui jamais d'ailleurs ne fut interrompue depuis Schumann : Paul Dukas, Maurice Ravel, Vincent d'Indy (1900, 1905, 1907). Telle fut l'évolution historique que l'artiste retraça magistralement.

Parlerai-je de sa technique impeccable, si variée dans ses moyens, si intéressante par la diversité des timbres et l'ingéniosité des trouvailles ? Mais cette technique compréhensive, raisonnée, consciente demanderait à elle seule une chronique.

Voir un bon virtuose très bien jouer du piano ou du violon, c'est « amusant » pour les professionnels. Voir jouer Blanche Selva, c'est assister à un cours de maîtrise. Voici des mains vivantes, et l'innovation d'un jeu qui évoque un orchestre suave ou formidable par la multiple sonorité de l'attaque et par l'intelligence qui pénètre la pensée et le sentiment de l'auteur, commandant impérieusement à ces poignets, à ces mains, à ces doigts servilement obéissants. Union admirable du corps et de l'âme, communion parfaite entre ces trois puissances : le Cœur, l'Intelligence, la Matière (le cerveau et les mains), — telle est l'impression d'ensemble, la quiétude de l'auditeur, en qui afflue sans arrêts l'émotion des joies, des douleurs exprimées par la diversité infinie de la musique.

Blanche Selva a elle-même (et quelle œuvre utile !) exposé au public, dans une récente causerie faite à St-Jean-de-Luz, ses idées sur la noblesse de l'art musical et sur les qualités à acquérir pour s'élever jusqu'à l'enviable dignité d'interpréter le Don sacré. Cette causerie honore la jeune artiste et éclaire aussi l'École dont elle est aujourd'hui la représentante la plus remarquable.

Très peu de femmes, — j'allais dire très peu d'hommes, exécutants et professionnels, — seraient capables d'énoncer de telle sorte un aussi magnifique idéal parce que très peu, je le crains, peuvent le rechercher, très peu le désirer. La *Causerie sur l'art, sur l'interprétation musicale et sur la technique du piano* faite par cette très intéressante personnalité féminine devrait être répandue dans le monde musical, remise aux mains des professeurs et des élèves. Blanche Selva, au surplus, n'est pas rhéteur : elle réalise au piano tout ce qu'elle nous apprend de son prestigieux métier, entretenu par un travail quotidien. Elle traduit plus encore par la Foi, par l'Amour, le respect que lui inspire le génie, dont elle entend n'être que la servante fidèle. Ainsi la vie intérieure de chacun des créateurs reçoit d'elle son caractère propre. Elle définit la noblesse de l'exécutant en la manifestant, et ce fut, au cours de ces quatre séances, la « félicité parfaite », comme parle le doux François d'Assise.

Nous voici enfin, après des années de stériles triomphes mécaniques et tout extérieurs, convaincus qu'un « métier extraordinaire » — ainsi que s'expriment les journaux — peut s'allier à de l'intelligence, mais qu'il doit être asservi à un sentiment intérieur venu non des nerfs et de la sensibilité cérébrale, mais de l'émotion qui guida le compositeur. Obéissance parfaite de l'interprète à l'auteur : donc oubli absolu de soi et de l'effet produit, docilité absolue de l'instrument inerte, le piano, à l'instrument vivant, l'interprète.

Cette subordination du « métier » à la plus haute réalisation psychique, c'est ce que Blanche Selva dévoila

à un public qui, enfin, se dégage à la fois du snobisme et des très étroites conventions introduites dans l'Europe musicale par les conservatoires et les académies.

La novatrice qui vint — et, je crois, à son heure, — tenter la plus pacifique des révolutions, ce fut la *Schola Cantorum*. Comme toutes les révolutionnaires, elle a bataillé, bataille et bataillera. Déjà l'on a retracé ses premières années de luttes, rappelé que cet ardent Charles Bordes fut — là et à St-Gervais, — un vaillant soldat, qui mourut en plein combat. Mais le reste de la campagne n'est pas moins héroïque.

Vincent d'Indy et ses fidèles collaborateurs, en relevant le drapeau, l'élèvent assez haut pour qu'on en puisse voir flotter les couleurs depuis le vieux faubourg où ils l'ont planté jusqu'aux quartiers neufs qui s'étendent aux extrémités de la capitale.

Beaucoup de « personnes du monde » ignorent la rue Saint-Jacques et les quartiers du Paris qui travaille, qui pense et qui exprime. Cependant une lueur d'art musical vrai se répand sur la France ; il ne faut que suivre quelque temps le mouvement musical à Paris et dans les provinces pour la voir voltiger, claire, sur les pupitres des chefs d'orchestre, scintiller avec les violons et piquer les flûtes et les hautbois d'étincelles ardentes.

Cette flamme, c'est de la *Schola Cantorum* qu'elle a jailli. Aux vieux murs, aux fenêtres monastiques du logis sont attachés les souvenirs d'un long passé de travail qui éclairent le labeur joyeux d'une jeunesse studieuse. Et si le génie musical de César Franck rayonne, tutélaire, sur la maison, son âme aimante et ingénue, pleine d'une inépuisable bonté, l'illumine. Car le directeur de la *Schola Cantorum*, dont l'enseignement s'inspire de l'idéal le plus élevé, a réussi à créer autour de lui la bienfaisante atmosphère qui favorisa son propre développement. Il aime ses élèves comme son maître aime les siens, attentif à tous leurs efforts, se dépensant pour eux sans compter. Aussi de quelle respectueuse affection n'est-il pas entouré !

Blanche Selva atteste par la vérité essentielle qui ressort de ses prodigieuses interprétations comme par la noblesse de sa carrière la valeur éducative et morale d'un pareil enseignement. Nulle existence mieux que la sienne ne justifie la belle définition de Vincent d'Indy : « L'Art est un moyen de vie ».

JACQUES HERMANN.

LES AMIS DE LA LITTÉRATURE

M. Henry Carton de Wiart a ouvert la campagne de cette année par une très belle conférence sur « le Bourgeois dans la littérature belge ». C'était un sujet aride et difficile. Notre littérature n'a pas encore réuni assez de documents humains pour qu'un type aussi complexe que le Bourgeois s'y retrouve à de nombreux exemplaires.

Nos romanciers, nos conteurs étudient plus volontiers, au surplus, le type de l'ouvrier ou du paysan que celui du bourgeois. M. Henry Carton de Wiart, néanmoins, a réussi à intéresser le public fidèle des *Amis de la Littérature* en évoquant ingénieusement, par l'analyse de trois bibliothèques, les trois générations de bourgeois qui se sont succédé en Belgique depuis 1830. Il a ensuite indiqué quels sont ceux de nos écrivains qui ont créé des types de bourgeois et s'est arrêté surtout à M. Léopold Courouble et à M. Georges Verrès. Sa causerie, élégante et bien dite, a obtenu le plus grand succès.

A la séance de l'hôtel de ville de Bruxelles, M. Beernaert, ministre d'Etat, avait pris place au bureau, à côté de M. Picard et de M. le bourgmestre Max. M. Picard a profité de sa présence pour le remercier chaleureusement d'avoir invité deux délégués des *Amis de la Littérature* à figurer dans le jury académique chargé de décerner, tous les deux ans, le prix de littérature qu'il a récemment institué.

G. R.

NOTES DE MUSIQUE

Au Cercle artistique.

La section chorale récemment fondée au Cercle artistique par M. Demest a fait mardi dernier un excellent début. On sait combien il est malaisé d'obtenir d'amateurs, en pleine saison mondaine, quelque assiduité aux répétitions. Aussi faut-il grandement féliciter M. Demest du résultat qu'il a réussi à réaliser. La nouvelle association chorale, forte d'environ quatre-vingts exécutants, a interprété avec beaucoup d'ensemble et de justesse deux œuvres de Schumann, *la Vie d'une rose* (op. 112) et *le Cantique de l'Avent* (op. 71).

La première fut exécutée jadis à Bruxelles par la Société de musique que dirigeait Henri Warrlots et aux destinées de laquelle présidait M. Julien Becquet. Mais il y a de cela tant d'années que peu d'auditeurs en avaient gardé le souvenir. Ce fut, pour tous, une joyeuse surprise, car l'œuvre n'a rien perdu de sa fraîcheur et de son charme mélodique. On l'écoula — ou la réentendit — avec d'autant plus d'agrément que les sonorités des chœurs et le talent des solistes en firent valoir à merveille la grâce rustique. M^{me} Delacere (Marie-Anne-Weber), dont quelques auditions à Paris et à Bruxelles ont mis en relief la diction expressive et la voix émouvante, chanta avec une grande distinction, et peut-être avec trop de réserve, le rôle principal. Elle trouva en M^{mes} Janlet et Richir, en M^{lles} C. Ysaye et Cassiers, en MM. Vanderschrick, Surlemont et Vanderborght des partenaires excellents qu'il convient de louer au même titre.

Le Cantique de l'Avent valut à M^{mes} Haart et Janlet, à MM. Vanderschrick et Vanderborght de chaleureux applaudissements. La partition, moins séduisante que la précédente, fournit aux chœurs l'occasion de déployer leur maîtrise naissante. Et c'est bien, je pense, ce dessein qui en détermina le choix.

O. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Son Excellence Monsieur le Ministre.

Il faut louer grandement MM. Fonson et Wicheler de n'avoir pas cédé au désir de donner une fructueuse réplique au *Mariage de Mademoiselle Beulemans*. En écrivant *Son Excellence Monsieur le Ministre*, ils ont voulu créer une véritable pièce belge, embrassant tous les aspects de notre vie nationale, évoquant notre milieu politique et mondain, et le savoureux mélange qu'on y rencontre de culture française et de sans-gêne bruxellois. Leur héros, Portal, est vigoureusement campé. Maintes scènes sont d'un comique très fin et très amusant. Cependant, dans son ensemble, l'œuvre manque d'homogénéité et de cohérence. Elle est trop riche : elle contient, en puissance, quatre ou cinq pièces différentes. Si le public, parfois, est décontenancé, c'est qu'il passe

sans cesse de l'une à l'autre, sans s'en apercevoir. Tantôt il est dans la satire politique, tantôt dans les intimités d'un ménage bourgeois où sévit l'adultère, tantôt dans les mesquineries d'une petite localité provinciale, tantôt au plein milieu d'un grave et douloureux débat entre un mari athée et une épouse croyante. Cette complexité, cette abondance déroutent et déçoivent. Elles ne permettent pas de s'intéresser assez à tel ou tel personnage, à telle ou telle situation pour que l'émoi des acteurs du drame ou de la comédie (car la pièce est ceci et cela tour à tour) se communique aux spectateurs. Les plus belles scènes de l'œuvre, à les prendre séparément, semblent ne point passer la rampe. Et c'est dommage, vraiment, car je crois *Son Excellence Monsieur le Ministre* très supérieur à *Mademoiselle Beulemans*. MM. Wicheler et Fonson ont montré, en tout cas, qu'ils sont capables d'écrire de grandes et belles pièces sans sortir de l'observation du milieu belge. Leur œuvre prochaine, mieux au point, moins surchargée, leur vaudra, nous n'en doutons point, un succès complet.

En attendant, on applaudira avec plaisir *Son Excellence Monsieur le Ministre* pour la vigueur et la verve qui y sont si abondamment dépensées; pour les types pittoresques qui y défilent : le Président de la Libre-Pensée (l'excellent acteur Jacques), le vieux curé de campagne (M. Gildès); pour l'admirable talent des interprètes : M. Candé, un Portal superbe, M^{lle} Delmar, M^{lle} Clarel et tous les autres, sans oublier M^{me} Daynes-Grassot; enfin pour la splendeur et l'animation d'une mise en scène qui réalise la perfection.

GEORGES RENNY

A ANVERS

De fâcheuses nouvelles nous parviennent d'Anvers au sujet de la *Société pour l'Encouragement des Beaux-Arts*. A la suite d'une élection dans laquelle l'assemblée, sans tenir compte du mérite des candidats proposés pour les fonctions de commissaires, se laissa guider dans son choix par des considérations exclusivement politiques, plusieurs membres du Comité, au nombre desquels le secrétaire M. Albert van Nieuwenhuysse, qui depuis quinze ans s'est dévoué à la prospérité de la Société et au développement du goût artistique, MM. Grisar, Huffmann, Ch. Mertens, Speth, etc., donnèrent séance tenante leur démission. Aujourd'hui c'est le président, M. Van den Nest, qui prend la même décision, et sa retraite privera la Société du concours le plus précieux. On sait, — tous les artistes savent — que M. Van den Nest dirigeait avec prudence et avec fermeté la *Société des Beaux-Arts* parmi les courants divers qui, plus d'une fois, faillirent la submerger. Eclectique, impartial, ouvert aux innovations, accueillant à tous, il prit maintes initiatives heureuses et sous sa présidence les expositions organisées par la Société offrirent un attrait artistique auquel les organisateurs précédents ne nous avaient guère accoutumés.

Il est désolant que la politique, qui n'a rien à voir avec l'Art, ait brusquement interrompu cet essor. Il est à craindre que les Salons anversoises retombent désormais aux pires routines provinciales.

O. M.

PUBLICATIONS MUSICALES

Cours pratique de transposition, d'accompagnement et de lecture à vue, à l'usage de tous les musiciens et plus particulièrement des élèves pianistes, par L. V. DECLERQ. Bruxelles, Schott frères.

M. Declercq, professeur de piano à l'Académie de musique de Charleroi, est l'auteur d'une méthode de piano (éditée chez Schott frères) qui, basée sur des principes aussi simples que rationnels, témoigne à la fois d'une grande expérience de l'enseignement et d'une conception organique de l'apprentissage musical. La valeur de cette méthode consiste surtout en ce qu'elle impose à l'élève non pas seulement l'étude progressive

de la technique pianistique, mais encore celle du rythme, des rudiments de l'harmonie et de la figuration, que l'auteur considère, à juste titre, comme les éléments de fond indispensables à tout commençant qui veut devenir un bon musicien.

Le *Cours pratique de transposition* vient compléter de très heureuse manière la *Méthode de piano*; il en adopte en tous points l'ordonnance simple et claire ainsi que le caractère progressif, et établit de la sorte une base solide pour l'« entraînement » à la fois empirique et raisonné que suppose l'art de transposer, d'accompagner et de lire à vue. CH. V.

AGENDA MUSICAL

A l'occasion de la Noël, la Maîtrise de Saint-Boniface exécutera aujourd'hui, à 10 heures du matin, la *Missa in honorem Beati Joannis Baptiste* à 4 voix et orgue du Frère Bruno. Au salut de 4 heures, l'*Association des Chanteurs* interprétera, sous la direction de M. H. Carpay, le *Dies sanctificatus* à 4 voix de Palestrina, le *Laudate Dominum* à 4 voix et orgue de M. Tinel et des œuvres de Bach, Boëllmann, Stehle et F. Witt.

Le deuxième concert populaire aura lieu au théâtre de la Monnaie le dimanche 22 janvier, à 2 heures, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M^{lle} Clara Sansoni, pianiste, qui exécutera le concerto de Schumann ainsi que *Iberia*, l'étincelante fantaisie d'Isaac Albeniz, son maître. Au programme symphonique : la *Faust-Symphonie* de Liszt, tableaux symphoniques d'après Goethe, une symphonie pour flûte et orchestre à cordes de Friedemann Bach, inconnue à Bruxelles, enfin l'ouverture de *Benvenuto Cellini* de Berlioz. Répétition générale la veille, à 2 heures.

Poursuivant son œuvre d'extension musicale, M. Félicien Durant organise quatre grands concerts symphoniques qui seront donnés dans la salle de la Madeleine aux dates ci-après : I. 28-29 janvier 1911. Musique russe, avec le concours de M. Ricardo Vinès, pianiste. — II. 25-26 février. Musique française, avec le concours de M. Edouard Deru, violoniste. — III. 18-19 mars. Musique allemande, avec le concours de M. Florizel Von Reuter, violoniste. — IV. 29-30 avril. Œuvres de César Franck, avec le concours de M. Arthur De Greef, pianiste. Les concerts auront lieu les dimanches à 2 h. 1/2 et les répétitions générales les samedis à 8 h. 1/2 du soir.

PETITE CHRONIQUE

On vient d'exposer au Musée moderne, outre une étude d'Agneessens récemment acquise par l'Etat, la belle toile de M. Eugène Laermans, *le Mort*, qui a valu à l'artiste la grande médaille au dernier Salon. Cette œuvre magistrale a été offerte au Musée par un amateur d'art de Bruxelles, M. Raymond Hottat. Il serait à souhaiter que ce bel exemple de générosité trouvât des imitateurs.

Le ministre des Sciences et des Arts a mis à la disposition des Musées le portrait de la princesse Clémentine par M. Emile Wauters, ainsi que le buste de la reine Elisabeth par M. Charles Samuel et celui du roi Albert par M. Jules Lagae.

Le Gouvernement a acquis au Salon des Beaux-Arts, pour le Musée des Arts décoratifs, le panneau de M. Montald *Sous l'arbre sacré*. Il s'est, en outre, rendu acquéreur d'un tableau de M. Richir, *Blanc et Noir*, d'un paysage de M^{me} Wytzman, *les Genêts*, et d'un torse en bronze de M. Vinçotte, fragment d'un groupe décorant une vasque du château royal d'Ardenne.

Divers achats ont été faits dans les sections étrangères. Nous avons mentionné déjà, dans la Section française, les *Danseuses* de Forain, *Entre amis* de Prinnet et le *Buste de Dalou* par Rodin (1). Dans la Section italienne, l'Etat a choisi le *Roi-Soleil* de M. G. Previati; dans la Section espagnole, la *Juerga* de J.-L. Mezquita; dans la Section hollandaise, un *Portrait* par

(1) Voir notre numéro du 11 décembre.

M^{me} Th. van Duyl-Schwartz; enfin, un buste en bronze de M. Oppler, sculpteur allemand.

Le ministre des Sciences et des Arts vient de désigner comme suit les membres du Comité organisateur de l'Exposition belge des Beaux-Arts à Rome :

Commissaire du gouvernement, M. le baron H. Kervyn de Lettenhove. Président du jury, M. F. Courtens; membres, MM. H. Richir, J. Lagae, E. Verlant, F. Khnopff et Flanneau; secrétaire-général-trésorier, M. P. Lambotte; secrétaire, M. R. Stéens.

Le pavillon belge, dont M. l'architecte Flanneau a dressé les plans, est en construction. L'Exposition s'ouvrira le 10 avril 1911.

Au projet du budget de la Ville de Bruxelles pour 1911 figure un crédit de 5,000 francs destiné aux études pour l'érection d'un monument à la mémoire de feu Emile De Mot, ancien bourgmestre.

MM. De Rudder et Maton viennent d'être nommés professeurs de sculpture à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles.

Une exposition rétrospective de la Miniature groupera, au printemps prochain, dans les salons du Cercle Noble, des œuvres des principaux spécialistes du genre, depuis le XVII^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Des meubles, de petites tapisseries, des pastels et autres menus objets précieux de l'époque encadreront cette collection.

Organisée par le baron H. Kervyn de Lettenhove et M. Ch.-L. Cardon, l'exposition est placée sous la direction d'un comité dont M^{me} la comtesse Jean de Mérode a accepté la présidence.

De Paris :

La direction de l'Opéra se propose de donner dans le courant de l'année prochaine quelques représentations cycliques de *l'Anneau du Nibelung*. La première série, à laquelle prendra part M. Ernest Van Dyck, est dès à présent fixée aux 11, 12, 13 et 15 juin. Il y aura, en août, trente-cinq ans que le *Ring* fut représenté à Bayreuth. Les œuvres lyriques voyagent lentement...

Le Musée du Havre vient de s'enrichir de trois admirables paysages de Claude Monet : *la Falaise de Varangeville* (1897), *l'Abbaye de Westminster* (1903) et *les Nymphéas* (1904).

Ces œuvres ont été données par l'artiste au musée.

Le Concours international ouvert par le Conseil fédéral suisse pour l'érection à Berne d'un monument commémoratif de l'Union Télégraphique n'ayant pas donné de résultat satisfaisant, un nouveau concours est ouvert. On peut en consulter le programme au Musée commercial, 15 rue des Augustins, à Bruxelles. Le jury dispose de vingt mille francs pour récompenser les concurrents les plus méritants. Les projets seront reçus à Berne jusqu'au 14 août 1911.

De Chicago :

Pelléas et Mélisande, l'œuvre étonnante de Claude Debussy et Maeterlinck, vient d'obtenir un succès triomphal à l'Opéra dirigé par M. Dippel (Campanini, chef d'orchestre) avec une interprétation admirable. Miss Mary Garden (Mélisande), MM. Warnery (Pelléas), Dufranne (Golaud), etc., ont été ovationnés par un auditoire enthousiaste de quatre mille personnes.

Le célèbre violoniste Kubelik vient d'acquiescer à Londres un stradivarius pour la somme de 150,000 francs. Il s'agit du merveilleux instrument connu sous le nom de « Emperor ». Ce violon, pour lequel on avait demandé 250,000 francs, est resté pendant cent ans dans une collection sans que personne y ait touché.

Cueilli dans les archives du pays de Liège, à la date du 9 mars 1772 :

« Mardi prochain, 10 du courant, grand concert vocal et instrumental à la salle des Redoutes, sous la direction de M. Hamal; on y exécutera plusieurs beaux airs italiens et français. Les Messieurs qui ne seront pas abonnés paieront 4 escalins et les Dames ne donneront rien... »

Que pensent nos organisateurs de concerts de la galanterie de nos ancêtres ?

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA TRENTE-ET-UNIÈME ANNÉE (1911)

DE L'ART MODERNE

ÉTUDES ET PORTRAITS

L'Art wallon (JULES DESTREE)	1
L'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi (R. SAND)	273
<i>In Memoriam</i> . Discours de M. JULES DESTREE sur la tombe de Félicien Rops	297
La Manifestation Jules Destree (H. FIERENS-GEVAERT)	361
A la mémoire de J.-F. Navez (JULES DESTREE)	409
Elle (OCTAVE MAUS)	281
La Peinture d'aujourd'hui (MAURICE DENIS)	385, 395
Les Artistes belges au Salon de Paris (OCTAVE MAUS)	201
Le Salon d'Automne (G. JEAN-AUBRY)	321, 329, 337, 345
Une décoration de Théo Van Rysselberghe (OCTAVE MAUS)	73
Id. (FRANZ HELLENS)	97
Peintresses (LOUIS VAUXCELLES)	233
Déménagement? (OCTAVE MAUS)	289
Restauration des monuments (H. CARTON DE WIART)	369
Rodin à Ixelles (OCTAVE MAUS)	305
Le monument Joseph Dupont (Id.)	153
L'Évolution des arts industriels (Id.)	49, 57, 65
L'École des métiers d'art de Maredsous (J. HERMANN)	249
Jeanne Tordeus et la culture française (B. F.)	19
Suarez et la connaissance de la vie (F. DE MIOMANDRE)	81
L'Heure heureuse (EMILE VERHAEREN)	82
<i>L'Ingénu</i> (BLANCHE ROUSSEAU)	105
<i>Le Vieil Homme</i> (GEORGES RENCY)	137
La Critique et le style d'André Gide (F. DE MIOMANDRE)	129
Une Université flamande à Gaud (C. LEMONNIER)	219
Opinions sur Byron (F. DE MIOMANDRE)	225
Réflexions sur Dostoïewski (Id.)	353
<i>L'Inquisite paternité</i> (Id.)	417
La Musique de chambre en Allemagne (G. SYSTERMANS)	9, 17, 25, 33
Chopin et M. Paderewski (M. S. M.)	377
L'Exemple de Liszt (CAMILLE MAUCLAIR)	313
Réflexions sur la critique théâtrale (OCTAVE MAUS)	193
Le décor et le ballet russes (CAMILLE MAUCLAIR)	51
Une grimace russe et un sourire français (GILBERT DE VOISINS)	169
ANNA BOCH (OCTAVE MAUS)	218
HENRI-EDMOND CROSS (MAURICE DENIS)	89
AUGUSTE DANSE (JEAN D'ARDEENNE)	242
LOUIS DUMONT (CAMILLE LEMONNIER)	217
SILVAIN DUPUIS (O. M.)	195
J.-L. FORAIN (CAMILLE MAUCLAIR)	179
JEAN GIRAUDOUX (F. DE MIOMANDRE)	378
ANDRÉ HALLAYS (GUSTAVE HUE)	59
J.-A.-D. INGRES (FRANZ HELLENS)	226
FRANCIS JAMMES (COLETTE WILLY)	228
GEORGES LEMMEN (L. DUMONT-WILDEN)	19
MAXIMILIEN LUCE	334
MARTIAL MARTEL (FRANCIS DE MIOMANDRE)	41
PHILIPPE MONNIER (HUBERT KRAINS)	257
FÉLIX MOTTL	220
HENRY OTTMANN (LOUIS VAUXCELLES)	315
HENRI DE RÉGNIER	50
EUGÈNE ROBERT (OCTAVE MAUS)	98
VICTOR ROUSSEAU (MAURICE DES OMBIAUX)	282
M ^{me} DE SÉVIGNÉ (PAUL DESCHANEL)	333
KEES VAN DONGEN (ELIE FAURE)	185
WILLY (FRANCIS DE MIOMANDRE)	209
PHILIPPE ZILCKEN (GABRIEL MOUREY)	67

PEINTURE

Collections et collectionneurs (OCTAVE MAUS)	323
Un problème cyckien (L. MAETERLINCK)	258, 283, 354
Une œuvre de van Eyck mimée à Gand (Id.)	131
Un Rembrandt abîmé (L.-H. DEVILLEZ)	180

<i>Jocundiana</i> (OCTAVE MAUS)	281, 308
L'Assemblée générale des Amis des Musées (P. B.)	5
Les nouvelles acquisitions du Musée moderne (D.)	146
L'affaire des <i>Danseuses</i> (OCTAVE MAUS)	267, 291
Donations au Musée de Bruxelles	399
Le musée de Verviers	319
Jacob Smits aquafortiste (JEAN LAENEN)	43
Les eaux-fortes de Jacob Smits (FRANZ HELLENS)	402
Eugène Smits commandeur (O. M.)	412
Les vernissages (MARCEL BOULENGER)	183
LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. H.-E. CROSS (M. DENIS)	89
THÉO VAN RYSSELBERGHE (FRANZ HELLENS)	97
Les artistes belges (Id.)	106
ANDRÉ WILDER (LOUIS VAUXCELLES)	113
Artisans d'art et xylographes (O. M.)	123
La <i>Libre Esthétique</i> et les collectivités	118
La <i>Libre Esthétique</i> et la presse	142
Acquisitions	110, 142
LE SALON DES PRINTEMPS. CH. VAN DER STAPPEN (CAMILLE LEMONNIER)	145
La peinture (FRANZ HELLENS)	161
Id. Acquisitions	182, 246
LE SALON DES AQUARELLISTES DE 1910 (FRANZ HELLENS)	3
Acquisitions de l'Etat	6
LE SALON DES AQUARELLISTES DE 1911 (Id.)	386
Exposition de l'Estampe (Id.)	34
Id. de la Société des Aquafortistes	59
Id. de <i>Pour l'Art</i> (Id.)	66
Id. des Aquarellistes et Pastellistes (Id.)	164
Id. des Indépendants (Id.)	190, 196
Id. de <i>Doc Stijl Voort</i> (Id.)	260
Id. de <i>Vie et Lumière</i> (Id.)	293
Id. de l'Union	318
Id. du <i>Sillon</i>	372
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de pastels (F. H.)	43
Id. de MM. HENRI BINARD et CAMILLE LAMBERT (Id.)	37
Id. de M ^{mes} LÉO JO et CLÉMENCE LACROIX	53
Id. de M ^{me} LOUISE DANSE (Id.)	77
Id. de MM. E. THYSEBAERT, W. PAERELS et F. SCHIRREN (H.-M.)	132
Id. de M. CH.-W. BARTLETT et M ^{me} JONNAERT (F. H.)	364
Id. PAUL HERMANUS (Id.)	349
Id. de M ^{me} GILSOUL-HOPPE (Id.)	396
Id. de M. ALBERT CRAHAY (Id.)	419
Id. de M. ISIDORE MEYERS (Id.)	419
GALERIE BOUTE. Exposition de MM. JEFFERYS, G.-M. STEVENS, THÉVENET, etc. (Id.)	53
Id. du <i>Groupe libre de Paris</i> (Id.)	380
Id. de MM. BALLEWYNS et LOGELAIN (Id.)	396
SALLE STUDIO. Exposition de l' <i>Œcil</i> (Id.)	78
Id. de MM. PAUL DOM, SWYNCOF, BLANDIN, OCHS, VAN OFFEL et CANNÉEL (Id.)	333
Id. de MM. A. DONNAY, G. LE BRUN, M. PIRENNE, PH. DERCHAIN, P. DELCOUR (M. K. M.)	405
GALERIE ROYALE. Exposition de M. HAGEMANS (F. H.)	349
Id. de M. PAUL HAGEMANS (Id.)	396
ANVERS. Le Salon de l'Art Contemporain	76
CHARLEROI. L'Exposition des Beaux-Arts (ROBERT SAND)	273
Le Groupe des Beaux-Arts	68, 155
Catalogue général	302
LIÈGE. Le Cercle <i>Les Onze</i>	84
SPA. L'Exposition des Beaux-Arts	156
WESTENDE. Salon d'aquarellistes	278
PARIS. Le Salon de la Société nationale des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS)	201
Le Salon d'Automne (G. JEAN-AUBRY)	67, 321, 329, 337, 345
Id. HENRY DE GROUX (O. M.)	300
La <i>Peinture à l'eau</i> (Id.)	60
PETIT MUSÉE BAUDOIN. Exposition de M ^{me} DE WITTE, DE MM. F. DE MIOMANDRE et MONEROD (Id.)	83

GALERIE DRUET. Exposition HERMANN PAUL (J. HERMANN)	76
SALLE DU JEU DE PAUME. Exposition des Maîtres hollandais (L. MAETERLINCK)	148
GALERIE G. PETIT. Exposition INGRES	150, 255
GALERIE BERNHIM. Exposition VAN DONGEN (ELIE FAURE)	185
GALERIE DURAND-RUEL. Miniatures orientales (O. M.)	188
Un tableau de G. d'Espagnat : <i>Autour du piano</i>	135
ANVERS. Un portrait équestre de Van Dyck	54
AMSTERDAM. Le Musée Rembrandt	222
BARCELONE. Les peintres belges à l'Exposition	214
Acquisitions	254
ROME. Exposition internationale. Acquisitions et Prix	407
VENISE. Les Ventes à l'Exposition des Beaux-Arts	71, 420
LONDRES. A la National Gallery (H. D. B.)	261, 375
Publications d'art :	
P. BAUTIER. <i>Lancelot Blondeel</i> (FRANZ HELLENS)	44
E. BERTAUX. <i>Donatello</i>	53
MARIA BIERMÉ. <i>Les Artistes de la pensée et du sentiment</i> (FRANZ HELLENS)	332
BOYER D'AGEN. <i>L'Œuvre littéraire de Michel-Ange</i> (Id.)	
G.-L. DAKE. <i>Josef Israëls</i> (Id.)	
J. DESTREE et VAN DE VEN. <i>Les Tapisseries du Musée du Luxembourg</i> (Id.)	44
G. FERKHOU. <i>Les Peintres animaliers belges</i> (Id.)	301
JOSEPH GAUTHIER. <i>Graphique d'histoire de l'art</i>	309
J. GAUTHIER et L. CAPELLE. <i>Traité de composition décorative</i>	253
GUSTAVE GLAÏK. <i>Les Tableaux de Peter Bruegel le Vieux au Musée impérial de Vienne</i> (F. HELLENS)	117
ARNOLD GOFFIN. <i>Charles Van der Stappen</i> (Id.)	301
GABRIEL HANOTAUX. <i>Jeanne d'Arc</i> (Id.)	189
HAVELL. <i>Indian sculpture and painting</i> (G. COMBAZ)	5
F. HELLENS. <i>Gerard Terborch</i> (RAY NYST)	211
F. DE HOLLANDA. <i>Quatre dialogues sur la peinture</i> (F. H.)	36
L. HOURTICQ. <i>Histoire générale de l'art</i> (F. HELLENS)	35
CLÉMENT JANIN. <i>Frédéric Flavian</i> (O. M.)	349
P. LAFOND. <i>Roger Van der Weyden</i> (F. H.)	412
HENRY LAPAUZE. <i>J.-A.-D. Ingres</i> (Id.)	226
A. LENOIR. <i>Anthologie d'art</i> (Id.)	269
E. LESNE. <i>De la laideur dans l'art</i> (Id.)	269
DE O. MASCHIA. <i>Féliçien Rops et son œuvre</i> (H. V. W.)	52
POMPEO MOLMENTI. <i>Ticpolo</i> (CAMILLE LEMONNIER)	27
H. MOTTEZ. <i>Le Traité de la peinture de C. Cennini</i>	412
MUNSTERBERG. <i>Chinesische Kunstgeschichte</i> (G. COMBAZ)	5
H. NASSE. <i>Jacques Callot</i> (FRANZ HELLENS)	190
MARCEL RAYMOND. <i>Le Bernin</i>	285
A. RODIN. <i>L'Art</i> (FRANZ HELLENS)	252
CH. SAUENIER. <i>Anthologie d'art français au XIX^e siècle</i> (Id.)	269
W. DE SEIDLITZ. <i>Les Estampes japonaises</i> (Id.)	173
ADOLPHE THALASSO. <i>L'Art ottoman</i> (F. DE M.)	220
M. THOMAS. <i>How to understand sculpture</i> (F. H.)	301
J. VAN DEN GHEYN, S. J. <i>Deux livres d'heures</i> (Id.)	219
LÉONARD DE VINCI. <i>Traité de peinture</i> (Id.)	332
E. WALDMANN. <i>Nuremberger Kleinmeister</i> (Id.)	190
Les Peintures de la collection Chauchard (O. M.)	165
<i>Botticelli</i>	269
<i>Manzoni</i> (L.)	31
Dictionnaire des peintres, dessinateurs, graveurs et sculpteurs	95
Vente de la collection F. Claeubaux (Bruxelles)	110
Id. de dessins et d'estampes (Paris)	111
Id. de la collection Christiaens (Bruxelles)	143
Id. d'estampes de la collection Valentin (Paris)	183
Id. de la collection Pierre Decourcelle (Id.)	191
Id. de tableaux de Jules Breton (Id.)	191
Id. de la collection Alexis Rouart (Id.)	207
Id. de la galerie H. Bernstein (Id.)	214
Id. de la collection de Bériot (Id.)	215
Id. d'un faux Gyp	223
NÉCROLOGIE. MARIE COLLART (CAMILLE LEMONNIER)	347
PIERRE DUPONT	134
ÉDOUARD ELLE (O. M.)	222
LÉOPOLD FLAMENG	310
PAUL HERMANS (O. M.)	326
JOSEPH ISRAËLS (Id.)	270
FRANÇOIS LAMORINIÈRE (Id.)	13
ALPHONSE LÉGROS (LOUIS VAUXCELLES)	413
FRITZ VON UHDE	83
ZIEM (LOUIS VAUXCELLES)	375

SCULPTURE

Rodin à Ixelles (OCTAVE MAUS)	315
Musées en plein air (Id.)	331
Lettre de M. VAN DER SWAELEN	355
Acquisitions par l'État d'œuvres de Ch. Vander Stappen	230, 246
Dons de M ^{me} Ch Van der Stappen au Musée de Schaer- beek	254
Une <i>Victoire</i> de V. ROUSSEAU au Cinquantenaire	54
Le buste de CHARLES-LOUIS PHILIPPE par BOURDELLE	135
Le monument d'ÉGÈNE CARRIÈRE par RODIN	407
Id. de CÉZANNE par MAILLO	175
Id. d'EMMANUEL CHABRIER par M. VAPRY	87
Id. de CHAVEZ	335
Id. d'ÉMILE DE MOT par VICTOR ROUSSEAU	174
Id. de JOSEPH DUPONT par P. DU BOIS (OCTAVE MAUS)	153
Id. de GUILLAUME DUBUFFE par A. BARTHOLOMÉ	199
Id. de CHARLES DEVINIER par V. ROUSSEAU	246
Id. du POI ÉDOUARD VII	229
Id. CHARLES GRAUX par G. DEVRESE	246
Id. d'HESSNER à Bernwiller	175
Id. de GUSTAVE HUBERT par V. ROUSSEAU	60, 358
Id. de VICTOR HUGO à Waterloo	263, 279, 399, 414
Id. de JEAN LORRAIN par SALADIN	222
Id. de MIRABEAU par INJALBERT	311
Id. de JEAN MOREAS par BOURDELLE	79
Id. de J.-J. ROUSSEAU par H. GREBER	263
Id. du COMTE HENRY RUSSELL à Gavarnie	327
Id. d'ADOLPHE SAMUEL à Gentbrugge	23
Id. de M ^{me} DE SÉVIGNÉ à Vitre	333
Id. de SISLEY à Moret-sur-Loing	271
Id. d'AMBOISE THOMAS à New-York	327
Id. de FRANCIS THOMÉ par P. LANDOWSKY	191
Id. de VERDI par M. BETTI	231
Id. de WAGNER à la Spézia	71
Id. de la bataille de Jemappes	286
Id. des Belges morts au Congo par M. VINCOTTE	102
Le Grand prix de Rome pour la gravure	85, 351
La Société pour l'étude de la gravure française	167
Concours de médailles	157
Les médailles éditées par MM. Fouson	54
Les médailles de M. G. Devreese	102
H. ROUSSEAU. <i>La Sculpture aux XVII^e et XVIII^e siècles</i>	301
NÉCROLOGIE. REINHOLD REGAS	286
LOUIS-OSCAR ROTY (O. M.)	101

ARCHÉOLOGIE, ARCHITECTURE
ARTS APPLIQUÉS

L'Âme moderne d'un Pharaon (M. K. M.)	308
Les collections G. Vermeersch	30, 38
Les dentelles du legs G. Vermeersch (M. K. M.)	260
L'art et la dentelle (Id.)	292
Pour la sauvegarde du vieux Bruxelles (PAUL OTLET)	4
L'Esthétique de Bruxelles (J.-B. LECOMTE)	93
La gare centrale. Discours de M. H. CARTONDEWIART (O. M.)	156
L'escalier du Palais de justice (J.-B. LECOMTE)	365, 381, 414
La décoration de l'Hôtel communal de St-Gilles	63
Le Beffroi de Malines	420
La manifestation Acker	123
MAISON DE LIVRE. Exposition de M. CHARLES DOUDELET	92
L'Exposition du <i>Livre belge de 1910</i>	47
L'École des métiers d'art de Maredsous (J. HERMANN)	249
CHARLES BULS. <i>L'isolement des vicelles cylindriques</i> (F. H.)	44
La restauration de l'église d'Hastière	126
LIÈGE. Exposition d'architecture (J. S.)	181, 188
Concours d'art décoratif	45, 189
MALINES. Le Congrès archéologique (GEORGES RITTER)	268
TOURNAI. Les anciennes industries d'art	212, 254, 262, 285
PARIS. Exposition de broderies russes (L. VAUXCELLES)	357
Exposition de la <i>Tarqueric en Europe</i>	175
ROME. Le Palais Farnèse	420

LITTÉRATURE

Femmes de lettres (M. S. M.)	41	EDMOND JALOUX. <i>L'Éventail de crêpe</i> (Id.)	154
Anthologie des poètes belges : ALBERT GIRAUD.	158	EMMA LAMBOTTE. <i>Les Roseaux de Midas</i> (Id.)	149
L'Assemblée générale des <i>Amis de la Littérature</i>	366, 382	MARCEL LAMI ET LÉO ROUANET. <i>Mémoires du capitain Alonso de Contreras</i> (Id.)	250
Hommage à ZOLA (RÖSNY).	325	VALÉRY LARBAUD. <i>Fermina Marquez</i> (Id.)	186
En souvenir de CH.-L. PHILIPPE (LE CARDONNEL)	318	LOUIS LA ROSE. <i>Les Vérités menteuses</i> (Id.)	220
PAUL ADAM. <i>La Ville inconnue</i> (F. DE MIOMANDRE)	290, 299	ENRIQUE LARRETA. <i>La gloire de don Ramiro</i> (Id.)	155
JEAN AJALBERT. <i>Le château de la Malmaison</i> (Id.)	325	LOUIS LATZARUS. <i>La Demoiselle de la rue des Notaires</i> (Id.)	75
HENRI ASSELIN. <i>Paysages d'Asie</i> (Id.)	163	GUY LAVAUD. <i>Des fleurs, pourquoi...</i> (Id.)	75
MARGUERITE BAULU. <i>Modeste Automne</i> (Id.)	317	M.-A. LEBLOND. <i>Anicette et Pierre Desrades</i> (Id.)	186
NICOLAS BEAUDIN. <i>Les deux Règnes</i> (Id.)		ALPHONSE LEFEBVRE. <i>L'inconnu de P. Mérimé</i> (Id.)	36
Id. <i>L'Évolution de Maurice Barrès</i> (Id.)	166	CAMILLE LEMONNIER. <i>La Chanson du carillon. — Comme va le ruisseau</i> (Id.)	179
JEAN DE BÈRE. <i>Au fond des yeux</i> (FRANZ MAHUTTE)	244	FRANÇOIS LÉONARD. <i>Le Triomphe de l'Homme</i> (Id.)	307
MARGUERITE BERNAT-PROVINS. <i>Cantique d'été</i> (F. DE M.)	220	ABEL LÉTAILLE. <i>Idées et figurations d'art</i> (Id.)	
ALICE BERTHET. <i>Les expériences d'Asthénia au jardin de la connaissance</i> (Id.)	220	RAYMOND LIMBOSCH. <i>L'enclos</i> (Id.)	149
JULES BOISSIÈRE. <i>Propos d'un intoxiqué</i> (Id.)	325	PAUL DE LOGET. <i>Le Roman d'un neurasthénique</i> (Id.)	75
V ^{te} JOSEPH DE BONNE. <i>La Lumière de Sicile</i> (Id.)	220	JEAN LORRAIN. <i>Du temps que les bêtes parlaient.</i>	229
CHARLES BRUN. <i>Renée Vicien</i> (Id.)	464	JEAN MADELINE. <i>Le sourire de la Joconde</i>	229
FRANCIS CARCO. <i>Instincts</i> (Id.)	133	PAUL MARGUERITE. <i>Nos tréteaux.</i> (F. DE MIOMANDRE)	154
F. CASTAINÉ. <i>Madame du Haÿsset, femme de chambre de Madame de Pompadour</i> (Id.)	133	J.-T. MARINETTI. <i>Le futurisme</i> (Id.)	371
Id. <i>Napoléon et la reine Hortense</i> (Id.)	198	MARTIAL MARTEL. <i>Tourments</i> (Id.)	41
LOUISE CHASTEAU. <i>La Ravageuse</i> (Id.)	220	Id. <i>Les Bornes du chemin</i> (Id.)	41
GASTON CHÉRAU. <i>La Prison de verre</i> (Id.)	187	HENRI MARTINEAU. <i>Silhouettes</i> (Id.)	220
HENRI CHERVET. <i>Escarmouches pour la tradition</i> (Id.)	395	CAMILLE MAUCLAIR. <i>Les Passionnés</i> (Id.)	259
PAUL CLAUDEL. <i>L'Otage</i> (Id.)	235	Id. <i>Florence</i> (Id.)	402
Id. <i>Cinq grandes odes suivies d'un processionnal pour saluer le siècle nouveau</i> (Id.)	235	JEAN-MARIE MESTRALLET. <i>André Chénier</i> (Id.)	166
Id. <i>Tête d'or et La Ville</i> (Id.)	340	MARIO MEUNIER. <i>Sappho</i> (Id.)	133
STEPHEN CRANE. <i>La conquête du courage</i> (Id.)	155	MARCEL MILLET. <i>Le Compagnon aux images</i> (Id.)	220
ÉDOUARD DAANSON. <i>Le petit Billy et son précepteur</i> (Id.)	396	O.-W. MIŁOZ. <i>Les Éléments</i> (Id.)	275
HENRI DAGUERCHES. <i>Le chemin de patipata</i> (Id.)	364	F. DE MIOMANDRE. <i>L'Ingénu</i> (BLANCHE ROUSSEAU)	105
Un mot de réponse à Pierre PONS, roi (H. DAGUERCHES)	387	GABRIEL MOUREY. <i>Les Passionnés</i> (F. DE MIOMANDRE)	259
C. DE DANIŁOWICZ. <i>Naoum Tronson</i> (F. DE M.)	325	Id. <i>Le Village dans la Pinède (Mazargues)</i> (Id.)	259
D.-J. DEBOUCK. <i>Vies agrestes</i> (Id.)	229	ÉMILE NOLLY. <i>Hien le Maboul</i> (Id.)	115
JEAN DELACHAUME. <i>Lettres de lord Byron</i> (Id.)	225	Id. <i>La Barque amanté</i> (Id.)	115
GEORGES DELAQUYS. <i>La bonne clavière</i> (Id.)	404	A.-B. NORTH-PEAL. <i>Paris sous le Second Empire</i> (Id.)	260
LUCIE DELARUE-MARDRUS. <i>Tout l'amour</i> (Id.)	155	NOZIÈRE. <i>Au Temps d'Adrien</i> (Id.)	133
LOUIS DELATTRE. <i>Contes d'avant l'amour</i> (Id.)	35	JULIEN OCHSÉ. <i>Profils d'or et de cendre</i> (Id.)	172
Id. <i>Le pays wallon</i> (Id.)	316	LOUIS PERGAUD. <i>De Goupil à Margot</i>	229
Id. <i>Le parfum des buis</i> (Id.)	394	CH.-L. PHILIPPE. <i>Lettres de jeunesse</i> (F. DE MIOMANDRE)	243
GEORGES DENOÏNVILLE. <i>La première empreinte</i> (Id.)	318	Id. <i>La Mère et l'Enfant</i> (Id.)	243
MAURICE DES OMBIAUX. <i>Le Mangré</i> (Id.)	133	CONSTANTIN PHOTIADÉS. <i>George Meredith</i> (Id.)	35
PROSPER-HENRI DEVOS. <i>Monna Lisa</i> (Id.)	317	HÉLÈNE PICARD. <i>Nous n'irons plus au bois</i> (Id.)	166
NEEL DOFF. <i>Jours de famine et de détresse</i> (P. MILLE)	401	LOUIS PIÉRRARD. <i>En Wallonie</i> (Id.)	316
JEAN DOMINIQUE. <i>Les Enfants et les Livres</i> (F. DE M.)	144	SANDER PIÉRRON. <i>Par-dessus la haie</i> (Id.)	325
ADOLPH DONATH. <i>Psychologie des Kunstsammelns</i> (OCTAVE MAUS)	323	EDGAR POË. <i>Les Lunettes</i> (Id.)	149
LOUIS DUMONT. <i>L'aube sur le village.</i> (C. LEMONNIER)	217	H. DE POUVOURVILLE. <i>Le Cinquième bonheur</i> (Id.)	187
Id. <i>Id.</i> (F. DE MIOMANDRE)	317	MARCEL PROUILLE. <i>Impressions</i> (Id.)	404
ALBERT ÉRIANDE. <i>Le Poème royal</i> (Id.)	121	C.-F. RAMURY. <i>Aimé Pache, peintre valdois</i> (Id.)	166
Id. <i>Le Titan</i> (Id.)	411	PAUL REBOUX. <i>La Petite Papacoda</i> (Id.)	133
Id. <i>Il Giorgione</i> (Id.)	411	HENRI DE RÉGNIER. <i>Le Miroir des heures</i> (Id.)	171
SERGE EVANS. <i>La voix du beffroi</i> (Id.)	166	A. ROBIDA. <i>Les Vieilles Villes du Rhin</i> (Id.)	36
ÉMILE FAGNET. <i>Les dix Commandements</i> (Id.)	306	L. ROLMER. <i>Le second volume des Chants perdus</i> (Id.)	171
HENRI FALK. <i>Le cadre volé</i> (Id.)	75	J.-H. ROSNY aîné (ENACRYOS) <i>Amour étrusque</i> (Id.)	307
MAURICE DE FARAMOND. <i>La Dame qui n'est plus aux camélias — Nabuchodonosor</i> (Id.)	396	Id. <i>La Guerre du feu</i> (Id.)	154
GABRIEL FAURE. <i>Sur la via Emilia</i> (Id.)	133	J.-H. ROSNY jeune. <i>La Toile d'araignée</i> (Id.)	395
JEAN ET PAUL FIOLE. <i>Les patibulaires</i> (Id.)	133	J. SCHLUMBERGER. <i>L'Inquiète paternité</i> (Id.)	417
PIERRE FONS. <i>L'offrande au mystère</i> (Id.)	307	SÉNANCOUR. <i>De l'Amour selon les lois primordiales.</i>	220
PASCAL FORTHUNY. <i>Isabel ou le poignard d'argent</i> (Id.)	166	LE SEUR DE SIGOGNE. <i>Les Satyres</i> (F. DE MIOMANDRE)	395
ARMAND FOURREAU. <i>Le génie gothique</i> (Id.)	166	ANDRÉ SPIRE. <i>Vers les routes absurdes</i> (Id.)	171
GEORGES ET DENIS. <i>Le Brasier</i> (Id.)	149	HUBERT STIERNET. <i>Haute Plaine</i> (Id.)	149
TALASAN GIAFFÉRI. <i>Les amants raisonnables</i> (Id.)	307	A. SUARÉS. <i>Voyage du condottiere</i> (Id.)	81
ANDRÉ GIDE. <i>Isabelle</i> (L. ST-H.)	244	THARAUD. <i>La Maîtresse-Servante</i> (Id.)	259
Id. <i>Nouveaux prétextes</i> (F. DE MIOMANDRE)	129	ANTON TCHEKHOV. <i>Valet de chambre</i> (Id.)	133
Id. <i>Dostoïevsky d'après sa correspondance</i> (Id.)	353	GUSTAVE VANZYDE. <i>Les Étapes</i> (FRANZ HELLENS)	44
JEAN GIRAUDOUX. <i>Provinciales</i> (Id.)	378	MEG WILLIAMS. <i>Les Imprudences de Peggy</i> (Id.)	35
Id. <i>L'École des Intifflérents</i> (Id.)	378	H.-G. WELLS. <i>Effrois et fantasmagories</i> (Id.)	260
GEORGES GOFFIN. <i>Variations, poèmes en prose</i> (Id.)	166	LÉON WÉRY. <i>D'après l'Écclésiaste; quelques petits essais sur le mécanisme de la vie intérieure</i> (Id.)	166
ARMAND-LOUIS DE GONTAUT, DUC DE LAUZUN. <i>Le ton de Paris ou les amans de bonne compagnie</i> (Id.)	197	COLETTE WILLY. <i>La Vagabonde</i> (Id.)	26
R. DE GOURMONT. <i>Nouveaux dialogues des amateurs</i> (Id.)	36	COLETTE YVER. <i>Le métier de roi</i> (Id.)	149
FRANZ HELLENS. <i>Messieurs les innocents</i> (Id.)	307	PH. ZILCKEN. <i>Impressions d'Algérie</i> (Id.)	103
JOSÉ HENNEGO. <i>Antigone victorieuse</i> (Id.)	166	Épaves complètes de Cha-Cha Vana (Id.)	404
ROBERT D'HUMIÈRES. <i>Lettres volées</i> (Id.)	265	<i>Le Souvenir de Charles Dentange</i> (Id.)	166
		Feuilles mortes (MARCEL PROUILLE)	125
		PÉRIODIQUES NOUVEAUX. <i>La Livorne.</i>	84, 199, 213
		<i>Le Printemps des lettres.</i>	175
		<i>L'Art et le Droit</i>	183
		<i>Nos élégances</i>	245
		<i>Le Passant</i>	335, 383

<i>Cave Canem</i>	335, 354
<i>Le Monde</i>	375
CONFÉRENCE DES AMIS DE LA LITTÉRATURE. — J. DESTREÈRE : <i>L'ouvrier chez les écrivains belges</i> (G. R.)	22
M. DES OMBIAUX : <i>Les sources populaires de la poésie</i> (Id.)	405
CONFÉRENCES DE L'UNIVERSITÉ NOUVELLE. — CH. DIEHL : <i>Les Origines de Venise</i>	93
S. REINACI : <i>L'histoire de la peinture vénitienne au XV^e siècle</i>	93
H. MARCEL : <i>Lorenzo Lotto, Moretto et Morano</i> (A. DE R.)	93
ALBERT MOCKEL : <i>La poésie et la musique dans la mélodie française</i> (Ch. V.)	100
M. MÉDÉRIC DUFOUR : <i>Le théâtre et la musique grecques</i> (Id.)	388
CONFÉRENCES DE L'EXPOSITION DE CHARLEROI. — CAMILLE LEMONNIER : <i>Le Hainaut, terre d'art et de travail</i>	197
JULES DESTREÈRE : <i>Watteau et Pater</i>	213
E. CLOSSON : <i>L'école du contrepoint en Wallonie</i>	221
MARCEL LAURENT : <i>L'architecture en Wallonie</i>	237
MAURICE WILMOTTE : <i>L'ancienne littérature du Hainaut</i>	246
ERNEST VERLIANT : <i>La contribution wallonne à la peinture des XV^e et XVI^e siècles</i> (G. A. D.)	262
M. DES OMBIAUX : <i>Des Imagiers à Victor Rousseau</i>	269
L. PIÉRARD : <i>La chanson populaire du Hainaut</i> (G. A. D.)	278
H. FIERENS-GEVAERT : <i>Le paysage, de Patinir et Bles à Boulanger</i>	301
L. DUMONT-WILDEN : <i>Le prince de Ligne et Oct. Pirmez</i>	302
L. DELATTRE : <i>Les écrivains modernes de Wallonie</i>	302
L. HENNÉBICO : <i>Les industries d'art du Hainaut</i>	318
E. CLOSSON : <i>L'histoire de la musique dans la Wallonie</i>	326
ROBERT SAND : <i>La gravure en Wallonie</i>	333
JULES DESTREÈRE : <i>Récapitulation</i>	350
LIÈGE. Conférence de M. DES OMBIAUX : <i>Brillat-Savarin</i>	132
PARIS. Conférence de M ^{me} M. MOCKEL : <i>Madame Dugazon</i>	183
L'Université nouvelle. Programme 1911-1912	238
Concours de l'Académie	180
Elections à l'Académie	230
Prix de la Libre Académie de Belgique	414
Primes du Conseil provincial du Brabant	420
Prix de l'Académie Goncourt et de <i>La Vie heureuse</i>	399
Le grand prix de Littérature de l'Académie française	87
Accusés de réception	45, 54, 173, 232, 310, 390, 398
Vente d'autographes	215
NÉCROLOGIE. — CHARLES DULAIT	294
PAUL EUDEL	390
LAURENT EVRARD (O. M.)	61
ANTONIO FOGAZZARO	85
MAURICE MAINDRON	246
XAVIER DE RICARD	223
ÉUGÈNE ROBERT (OCTAVE MAUS)	99

MUSIQUE

La Musique de chambre en Allemagne (G. SYSTEMMANS)	9, 17, 25, 33
Lettres de Glük	215
Les Mémoires de Wagner	151
Le Prix de Rome	334
La Manifestation Sylvain Dupuis	326
Le Concours de <i>Musica</i>	230
Le Congrès de la S. I. M. à Londres (CH. VAN DEN BORREN)	149, 194, 204, 212
La Musique à Panama (L. MORET)	276
<i>Chansons de Flandre</i> , par CAMILLE LEMONNIER (O. M.)	237
LIONEL DE LA LAURENCIE : <i>Lully</i> (CH. VAN DEN BORREN)	227, 336
A. POCHHAMMER : <i>L'Anneau du Nibelung</i>	100
ANSELME VINÉE : <i>Principes du système musical et de l'harmonie théorique et appliquée</i> (Ch. V.)	245
Bibliographie musicale (O. M. et Ch. V.)	357, 396
Concerts du Conservatoire. Saison 1910-1911 (H. L. B.)	85
Concours	205, 212, 221, 230
CONCERTS POPULAIRES. Saison 1910-1911. 2 ^e Concert. <i>La Faust-Symphonie</i> de Liszt. M. ROSENTHAL (O. M.)	36
3 ^e Concert. <i>La Symphonie en ut</i> de Wagner. M ^{me} LEFFLER-BURCKARDT (H. L. B.)	69
4 ^e Concert. <i>La Création</i> de Haydn (O. M.)	149
CONCERTS YSAYE. Saison 1910-1911. 3 ^e Concert. <i>Le Tonkünstler Orchester</i> (OCTAVE MAUS)	28
4 ^e Concert. M. OSSIP GABRILOWITSCH (H. L. B.)	59

5 ^e Concert. MM. EDW. ELGAR et JEAN-GÉRARDY (Id.)	93
6 ^e Concert. MM. MENGELBERG, MARK HAMBURG et THÉO YSAYE (O. M.)	141
7 ^e Concert. MM. EUG. YSAYE et J. JONGEN (Id.)	116
Saison 1911-1912. 1 ^{er} Concert. M. L. CAPET (Ch. V.)	373
CONCERTS DURANT (Id.)	44, 78, 100, 148
CONCERTS DE LA SOCIÉTÉ J.-S. BACH (Id.)	78, 189
CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. 1 ^{er} Concert. M ^{me} VELUARD, POIRIER et M. STÉVART; MM. E. CHAUMONT, J. GAILLARD et A. DEMBLON (Id.)	99
2 ^e Concert. M ^{me} M. DEMEST, MM. E. BOSQUET, E. CHAUMONT, MORISSEAU, VAN HOUT et PITSCHE (Id.)	108
3 ^e Concert. M ^{me} M. ROLLET, MM. ENGLEBERT et MARCEL LABEY, M ^{me} CH. SOHY, MM. BOSQUET, ZIMMER, MORISSEAU et GAILLARD (Id.)	116
4 ^e Concert. M ^{me} BLANCHE SELVA et M ^{me} MARIE-ANNE WEBER (Id.)	124
CERCLE ARTISTIQUE. MM. R. PUGNO et E. YSAYE (Ch. V.)	60
Concert de la Section chorale (O. M.)	117
Concert de M ^{me} L. MYSZ-GMEINER (Id.)	117
GRANDE-HARMONIE. Récital JULIETTE WIIIH (Ch. V.)	45
Récitals CRICKBOOM (Id.)	45, 100
Concerts de l'orchestre de la Grande-Harmonie (E. L.)	100
Récital EGGERMONT-ROBA (A.)	109
ÉCOLE ALLEMANDE. Récital MARIE MOCKEL	93
SALLE STUDIO. Récital MARGUERITE LAËNEN (O. M.)	22
PALAIS DES ARTS. Festival Liszt. M ^{me} M.-A. WEBER, M. A. VAN-DOOREN (Id.)	28
SALLE ERARD. S. I. M. Audition Ch. TOURNEMIRE (Ch. V.)	36
Id. Audition CHARLES MOUQUET (Id.)	147
Conférence de M. CH. MARTENS : <i>Les débuts de l'oratorio</i> (Id.)	165
Causerie audition de M. CH. DELGOUFFRE : <i>L'École française moderne</i>	419
Concerts de la Soc. nationale des Compositeurs belges	214
CHARLEROI. Séances de musique wallonne	206, 230, 253, 341
La musique à Liège (GEORGES RITTER)	37, 124, 125, 157, 206, 213, 389, 396, 419
La Société J.-S. Bach de Liège	76, 365
MONS. Concert GEORGES PITSCHE (L. P.)	373
VERVIERS. Récital d'œuvres de M. ALBERT DUPUIS (J. S.)	109
Nouveaux concerts	396
PARIS. SCHOLA CANTORUM. Récital ANTOINETTE VELUARD (JACQUES HERMANN)	38
Récitals AUGUSTE DE RADWAN (Id.)	67
SALLE ERARD. Concerts Durand (O. M.)	84
Concert de la S. I. M. (S.)	156
Auditions de M. et M ^{me} ENGEL-BATHORI (O. M.)	373, 391, 406
ARRAS. Concours international de pièces d'orgue	277
DIJON. Concert de M ^{me} B. SELVA et M. ROLLET	207
ROUEN. Exécution d'œuvres de Lully	239
NÉCROLOGIE. AUGUSTE DEPPE (G. R.)	101
ALEXANDRE GUILMANT (O. M.)	109
GUSTAVE MAHLER (Id.)	170
FÉLIX MOTTE	220, 239
VILMA NORMANN-NERUDA	133
THÉODORE RADOUX (O. M.)	101
JOHANN SYKENSEN	213

THÉÂTRE

L'acteur et le décor (FRANCIS DE MIOMANDRE)	2
Le décor et la lumière (Id.)	12
Interprètes (JEAN D'UDINE)	268
Le Comédien (ANTOINE)	309
La première de <i>Tannhäuser</i> (MARSCHNER, trad. Ch. V.)	164
Le Théâtre National ambulancier	231
Ibsen et la presse anglaise en 1891	415
Le Vaisseau Fantôme de PHILIPPE DIETSCH	359
THÉÂTRE DE LA MONNAIE (Saison 1910-1911). Reprise de <i>l'Attaque du moulin</i> (OCTAVE MAUS)	4
Reprise de <i>Werther</i> (Id.)	13
<i>La Glu</i> , par GABRIEL DUPONT (Id.)	21
<i>Hopjes et Hopjes</i> , par M. G. LAUWERYS (Id.)	21
Reprise de <i>Pelléas et Mélisande</i> (Id.)	29
Reprise de <i>Elektra</i> (Id.)	43
<i>Manon Lescaut</i> , par G. PUCCINI (Ch. V.)	61
Reprise de <i>Carmen</i> . M ^{me} CROIZA (H. L. B.)	77
<i>Le Feu de la Saint-Jean</i> , par M. R. STRAUSS (Id.)	91
<i>L'Enfance du Christ</i> , par HECTOR BERLIOZ (Id.)	107

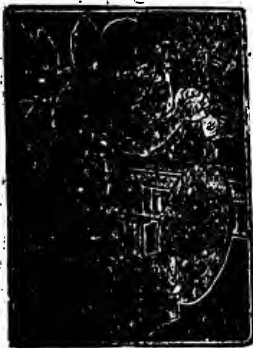
Le Festival Wagner. <i>Lohengrin</i> (OCTAVE MAUS)	131	<i>tien</i> , par MM. G. D'ANNUNZIO et C. DEBUSSY (ID.)	172
Id. <i>Tannhäuser, Das Rheingold, Die Walküre, Siegfried</i> (ID.)	140	Les ballets russes (ID.)	197
Id. <i>Götterdämmerung</i> (ID.)	147	<i>The Quaker girl</i> , par MM. J. TANNER et L. MONCKTON (ID.)	205
Saison 1911-1912. Tableau du personnel	285	THÉÂTRE RÉJANE. <i>L'Oiseau bleu</i> , par M. MAETERLINCK (ID.)	77
Réouverture. (Ch. V.)	331	THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. <i>Hedda Gabler</i> , d'IBSEN	38
<i>Thérèse</i> , par M. JULES MASSENET (ID.)	356	<i>Malazerte</i> , par M. GRAÇA ARANHA (O. M.)	68
<i>Le Secret de Suzanne</i> , par M. WOLF-FERRARI (ID.)	356	THÉÂTRE DES ARTS. <i>Fantasio</i> , d'ALFRED DE MUSSET (ID.)	83
<i>Obéron</i> , de C.-M. VON WEBER (ID.)	380	<i>Le Dépensier</i> , par M. LÉON FRAPIÉ (ID.)	83
THÉÂTRE DU PARC. Saison 1910-1911. <i>Sire</i> , par M. LAVEDAN (GEORGES RENCY)	6	<i>Niou</i> , par K. OSSY DYMOW (GILBERT DE VOISINS)	169
<i>L'Aventurière</i> , par M. ALFRED CAPUS (ID.)	29	Id. <i>La Nuit persane</i> , par M. J.-L. VAUDOYER (ID.)	169
<i>Mon ami Teddy</i> , par MM. RIVOIRE et BERNARD (ID.)	53	AMSTERDAM. La troupe de la Mounaie dans <i>Orphée</i>	158
<i>L'Ange gardien</i> , par M. ANDRÉ PICARD (ID.)	100	BAYREUTH. <i>Parsifal</i> (PIERRE DE BRÉVILLE)	267
<i>Le Vieil Homme</i> , par M. G. DE PORTO RICHEL (ID.)	137	LYON. <i>Pantagruel</i> , par MM. A. JARRY, E. DEMOLDER et CLAUDE TERRASSE	47
Saison 1911-1912. M. LEBARGY dans <i>Tartufe</i> (ID.)	341	NÉCROLOGIE. ANNA JUDIC	125
Réprise du <i>Vieux-Marcheur</i> (ID.)	350	GEORGES IMPART DE LA TOUR (O. M.)	302
<i>Le Coût du Vice</i> , par M. H. LAVEDAN (ID.)	365	JEANNE TORDEUS (ID.)	13
<i>Le Scandale</i> , par M. H. BATAILLE (ID.)	406	Id. (E. F.)	19
MATINÉES LITTÉRAIRES. <i>Il ne faut jurer de rien</i> , par ALFRED DE MUSSET (ID.)	14		
<i>Les Rantoux</i> , par ERCKMAN-CHATRIAN (ID.)	37		
<i>William Radcliff</i> , par H. HEINE (ID.) Conférence de M ^{me} CHANDLER	61		
<i>La Vie de Bohème</i> , par H. MÜRGER (ID.) Conférence de M. DWELSHAUVERS	109		
<i>Les Fils de Giboyer</i> , par E. AUGIER (ID.) Conférence de M. JEAN BERNARD	350		
<i>Le Grillon du Foyer</i> , par DICKENS (ID.) Conférence par M. LÉO CLARETIE	365		
<i>La Course du Flambeau et les Paroles restent</i> , par M. P. HERVIEU (ID.) Conférence de M. GUYOT	389		
<i>Les Romanesques</i> , par M. E. ROSTAND (ID.) Conférence de M. HENRI LIEBRECHT	413		
THÉÂTRE DES GALERIES. <i>Les Marionnettes</i> , par M. P. WOLFF (ID.)	29		
<i>La Meilleure des femmes</i> , par MM. BILHAUD et HENNEQUIN (ID.)	61		
<i>Le Bois sacré</i> , par MM. DE GAILLAVET et DE FLERS (ID.)	69		
<i>Les Moulins qui chantent</i> , par MM. FONSON, WICHELER et VAN OOST (ID.)	107		
<i>L'Enfant de l'amour</i> , par M. HENRI BATAILLE (ID.)	359		
<i>Le Feu de la Saint-Jean</i> , par MM. FONSON et WICHELER (ID.)	397		
ALCAZAR. <i>Comme ils sont tous</i> , par MM. ADEBER et EPHRAÏM (ID.)	53		
<i>Le Divorce de M^{lle} Beulemans</i> , par MM. TRICOT et WAPPERS (ID.)	85		
THÉÂTRE de la Jeunesse. <i>Les Images</i> , par M ^{me} JEAN BERLAER et CH. MÉLANT (ID.)	101		
THÉÂTRE MOLIÈRE. <i>Amour tzigane</i> , par M. F. LEHAR (O. M.)	30		
OLYMPIA. <i>Papillon, dit Lyonnais le Juste</i> , par M. L. BÉNIÈRES (GEORGES RENCY)	6		
<i>Le Million</i> , par MM. G. BERR et GUILLEMAUD (ID.)	13		
<i>Jules</i> , par MM. G. MASSET et L. SOUGUENET (ID.)	70		
<i>Les Bleus de l'amour</i> , par M. ROMAIN COOLUS (ID.)	357		
<i>Les Trains de luxe</i> , par M. ABEL HERMANT (ID.)	390		
PARIS. OPÉRA-COMIQUE. <i>Bernadette</i> , par M. ALBÉRIC MANGNARD (OCTAVE MAUS)	404		
THÉÂTRE DU CHATELET. <i>Le Martyre de Saint Sébas-</i>			

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Art et pornographie (OCTAVE MAUS)	348
Les droits d'auteur des peintres, sculpteurs, etc.	215
L'interdiction du <i>Cloître</i> de Verhaeren à Fribourg	15
Molière interdit sous la Restauration ?	87
Flaubert et la justice allemande	270
Un faux Rembrandt (O. M.)	253
<i>L'Angelus</i> de Millet	254
Les artistes et leur vie privée (M ^{me} Lauth-Sand c/ les auteurs de <i>l'Enfant du Siècle</i>) (OCTAVE MAUS)	339
<i>La Veuve Joyeuse</i> (Max Eschig c/ divers éditeurs)	45
Apollon pythien (État français c/ Félicien)	285
M. Abel Hermant et <i>le Matin</i> (O. M.)	342
<i>L'Histoire de France</i> (A. France c/ Lemerre) 366, 374, 382, 398	366, 374, 382, 398
<i>Le Courrier de Chine et le Vaisseau des caresses</i> (Dr Hacks c/ Jules Bois) (O. M.)	374
<i>Le fils de Lagardère</i> (M. Paul Féval c/ une entreprise de films)	173
Engagement nul. Dédit valable. (M. Alexandroff c/ M ^{lle} Lina Ruby)	310
Les deux Réjane (Gabrielle Réjane c/ Réjane-Belly)	341
Le Diorama de Sem (C ^{tesse} Petihon c/ Sem et Roubille) 366, 382	366, 382

DIVERS

Le Congrès des <i>Amitiés françaises</i>	277, 284, 294
Provocations flamigantes (O. M.)	388
Les chiens gardiens de musées (L. MAETERLINCK)	349
Les rayons violets dans les musées (ID.)	381
La sécurité des musées (G. HARRY)	412
La précocité du génie	247
Dandysme (P.-L. HERVIER)	245
L'Académie des Peacocks	383
Nominations et promotions	390, 397
Une Ligue contre l'emprunt des livres	293
Les animaux musiciens	39



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

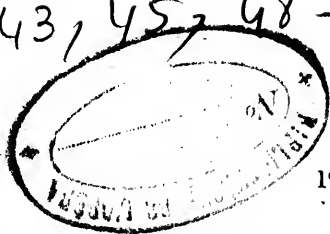
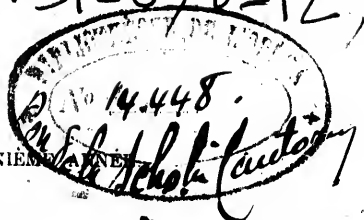
GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Bruxelles — Imp. V. MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

Janvier

1911, 31^e a., nos 1-6, 8-12, 15-43, 45, 48-53



TRENTE-ET UNIÈME ANNÉE

N 1

1^{er} JANVIER 1911



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Art wallon (JULES DESTREE). — A propos de la Décoration théâtrale : *I. L'Acteur et le Décor* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Salon des Aquarellistes (FRANZ HELLENS). — Pour la sauvegarde du Vieux-Bruxelles (PAUL OULET). — Théâtre de la Monnaie : *L'Attaque du moulin* (OCTAVE MAUS). — Les Arts en Extrême-Orient (GISEBERT COMBAZ). — Les Amis des Musées (P. B.). — Bibliographie : *Les Imprudences de Peggy* (J. H.). — Chronique théâtrale : *Sire; Papillon, dit Lyonnais le Juste* (GEORGES RENCY). — Agenda musical. — Petite Chronique.

L'ART WALLON

Il y aura prochainement à Charleroi une Exposition dont le succès paraît dès maintenant assuré. Dans ce grand centre industriel, la manifestation de nos activités économiques sera particulièrement éclatante. Mais les organisateurs de l'Exposition ont justement pensé que pareille démonstration ne pouvait pas être exclusivement industrielle et qu'il fallait affirmer également, surtout dans ce milieu, l'importance primordiale des activités esthétiques. L'Exposition comprendra donc une Exposition des Beaux-Arts.

Nous avons été priés de bien vouloir nous en occuper. Notre premier souci a été de nous enquérir des conditions matérielles de l'installation éventuelle. L'incendie de Bruxelles, en effet, a tristement attiré l'attention de tous les amis de l'art sur les dangers d'exposer à la destruction des œuvres qu'aucun argent ne peut reconstituer ni remplacer. Nous avons eu à cet égard tous nos apaisements. Les locaux mis à notre disposition ne sont pas des baraquements provisoires, mais une construction définitive que la province de Hainaut vient de faire

ériger pour ses institutions d'enseignement technique. Ce bâtiment magnifique, absolument séparé du reste de l'Exposition, nous sera entièrement réservé. Il ne comprend point de matériaux combustibles et offre le maximum de sécurité.

Ces circonstances exceptionnelles nous ont décidés à tenter la réalisation d'un projet depuis longtemps caressé par les artistes de la Wallonie, celui d'une exposition rétrospective dans laquelle on pourrait résumer l'effort, au cours des siècles, de nos populations vers la Beauté. Sans avoir jamais été le centre d'une civilisation intense et rayonnante, le Hainaut ne fut point, ainsi qu'on le croit généralement, dénué de toute production d'art. On peut rappeler immédiatement les porcelaines de Tournay, des tapisseries d'Enghien et de Tournay, les dentelles de Valenciennes et de Binche, les orfèvreries de Mons, les grès de Bouffloux et, si l'on veut bien étendre notre région jusqu'à la Meuse, les dinanderies.

Nous avons eu, dès le moyen âge, des maîtres excellents, tel ce frère Hugo d'Oignies dont les œuvres sont admirables; et un grand nombre de sculpteurs et miniaturistes des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles sont des Wallons. Lors du grand siècle de la peinture : le XV^e, l'école de Tournay a une importance dont on se rend compte de jour en jour. C'est d'elle qu'est issu le maître pathétique Roger de la Pasture, absorbé dans l'éclat de l'école flamande sous le nom de Roger Van der Weyden. On sait peu de chose de Robert Campin et de Jacques Daret de Tournay, de Simon Marmion de Valenciennes. Mais leurs noms suffisent à montrer la contribution des provinces du Sud à cette superbe école flamande du XV^e. Faut-il rapprocher d'eux le maître considérable,

M...
- 12...
- 2...
44
46 21
47 10

Jo 9163

185

encore mystérieux: le Maître de Flémalle? Tout permet de l'oser.

Au xiv^e siècle, lorsque triomphe définitivement Anvers, ce sont encore des maîtres wallons que nous trouvons à côté de Quentin Metsys. C'est Gossart de Maubeuge (Mabuse), c'est Henri de Bles, et Joachim Patenier apportant les premiers aspects du paysage moderne. C'est Nicolas Neuchatel, dit Lueidel, un des maîtres du portrait. A Mons, dans l'église Sainte-Waudru, un sculpteur de premier ordre, trop peu connu: Du Broeueq, a laissé des œuvres hautement intéressantes. Et, dans le Nord de la France, Bellegambe de Douai serait aussi à rappeler.

Aux siècles suivants, la production artistique de nos régions est moindre, mais elle n'est pas nulle. Del Cour, le sculpteur liégeois, ne doit pas être oublié et nous pouvons citer un autre nom, prestigieux celui-là, Watteau de Valenciennes, inclus dans la gloire française comme Roger de la Pasture le fut dans la gloire flamande.

Au xix^e siècle, Navez, de Charleroi, peignit des portraits remarquables dont on pourrait réunir une belle série, en grande partie inédite. Gallait, Hennebicq, Wiertz sont caractéristiques de leur temps et Fommois, Boulenger et Baron continuent avec distinction la tradition du paysage wallon. Félicien-Rops peut figurer au premier rang des graveurs de tous les temps.

Ces quelques noms auxquels viendront s'ajouter nombre d'autres, oubliés, ou ignorés en tant que Wallons, suffisent à montrer l'intérêt que pourrait présenter une exposition rétrospective. On ne peut songer évidemment à tenter de réunir pour chacun de ces maîtres une série complète d'œuvres, mais on peut espérer montrer quelques-unes d'entre elles à côté des souvenirs de nos arts décoratifs et industriels.

Même réduit à ces proportions modestes, le projet paraissait encore d'une réalisation bien difficile. On ne pouvait y songer sans être assuré tout d'abord des collaborations indispensables. Nous pouvons constater avec joie qu'elles ne nous ont pas été refusées.

Le gouvernement a bien voulu nous promettre son concours et le prêt d'un certain nombre d'œuvres de nos collections nationales. Mgr Mercier, archevêque de Malines, s'est déclaré sympathique au projet et interviendra pour nous faire accorder des prêts d'art religieux. Nous pouvons espérer d'autre part que les collections du Nord de la France s'ouvriront pour nous, car MM. Maurice Faure, ministre de l'Instruction publique, et Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, ont tenu à nous dire combien ils comprenaient l'intérêt de cette manifestation d'Art et d'Histoire si favorable au resserrement des liens d'amitié qui unissent la Belgique et la France. Enfin, les hommes éminents et dévoués qui se sont consacrés aux Exposi-

tions des Primitifs à Bruges et de l'Art du xvii^e siècle à Bruxelles ont accueilli avec faveur notre initiative et aideront notre inexpérience de leurs précieux conseils.

Avec de tels encouragements, l'espoir est permis. Nous allons donc nous mettre à l'œuvre. Nous comptons que le public, lui aussi, voudra nous aider, et nous accepterons avec reconnaissance toutes les indications qu'on voudra nous donner pour la réussite de l'entreprise.

Les morts ne doivent point, toutefois, nous faire oublier les vivants. A côté de l'exposition d'Art ancien, il y aura une exposition d'Art moderne. Nous avons pensé qu'elle pouvait avoir quelque originalité si elle s'inspirait, elle aussi, de la conception régionale qui a dicté l'exposition rétrospective.

Dès lors, le Salon, tout en restant accessible à tous les artistes belges, sera réservé de préférence à la Wallonie. Cela ne signifie pas, bien entendu, qu'il suffira d'être né dans nos régions ou d'avoir évoqué un décor industriel pour y être admis; la condition première est, avant tout, d'avoir du talent. Mais comme il faudra choisir, la place disponible n'étant pas illimitée, une raison de choix entre deux talents égaux sera cette relation avec la Wallonie, attestée soit par le lieu de naissance ou de résidence de l'auteur, soit par le sujet de l'œuvre, sa destination ou sa signification. Nous voudrions même réunir dans une salle un certain nombre d'œuvres étrangères consacrées aux aspects industriels des gens et des paysages. Au milieu de ces œuvres-là, nous rassemblerions, naturellement, quelques chefs-d'œuvre de Constantin Meunier, dont le grand souvenir se lève chaque fois qu'on parle d'art et d'industrie et qui a nécessairement sa place d'honneur dans une exposition... à Charleroi.

JULES DESTREE.

A propos de la Décoration théâtrale.

I. L'acteur et le décor.

L'effort énorme tenté dans le renouvellement du décor en Allemagne et en Russie a fini par donner en France je ne dirai pas aux directeurs de théâtre, mais à quelques amateurs et artistes l'idée de rénover aussi le nôtre. Souhaitons que cela réussisse car, vraiment, malgré tout le luxe déployé, l'éclat des lumières et la perfection des détails, c'est une chose bien indigente que la mise en scène d'une pièce de boulevard. Je dirai même que la somptuosité des accessoires ne sert qu'à faire ressortir davantage la fausseté des principes d'après lesquels est planté le décor.

Le théâtre réaliste lui-même, malgré sa bonne volonté et les résultats, somme toute bienfaisants, qu'il a apportés à l'art dramatique contemporain dans le domaine de l'interprétation, — le théâtre réaliste a été impuissant à réagir contre la routine. Au fond, parce qu'il la respectait.

Il a manqué à M. Antoine de deviner que sa rénovation devait être complète pour être efficace et qu'il fallait tout recommen-

cer, sur la table rase du plateau vide. Il ne sut pas s'élever jusqu'à cette conception radicale, et le colossal travail qu'il a fourni laisse quand même la question pendante, et au même titre.

Introduire le plus de réalité matérielle possible, le plus d'illusion de la vie possible dans un cadre qui, à lui seul, est une négation de la réalité courante, une sorte d'appel à la transposition dans l'artifice, constitue une contradiction. Plus le décor et les accessoires seront saisissants, plus ils *juveront* avec le manteau d'arlequin qui les cerne de sa fantaisie rouge et la scène qui les exhausse au-dessus de nos têtes, au-dessus de la vie. Si vous ajoutez à cela que la tentative de M. Antoine n'a tout de même pas osé toucher à ces principes sacro-saints et injustifiables des coulisses, des bandes d'air et de la rampe, alors vous comprendrez aisément que, malgré tout, il ne s'est agi avec elle que d'un détail: le fond de la question n'a pas été touché.

Admettez que vous ayez à jouer un drame et que l'on vous donne une scène nue : le plateau. A vous d'y mettre les décors, d'y disposer les lumières, d'y faire évoluer les personnages. Que feriez-vous ?

Je suppose que, nanti de cette liberté magnifique, vous commenceriez par vous débarrasser de tous les préjugés qu'aurait pu laisser en vous le souvenir des représentations jadis contemplées. Et vous auriez, pour vous donner des *idées*, tout bêtement recours au texte de la pièce. Dans ce texte, quel qu'il soit, vous trouveriez des détails capables de vous suggérer des indications particulières de jeu ou de décor, mais vous y trouveriez aussi des permanences, des lois que vous devineriez communes à toutes les autres pièces possible, et c'est de ces lois-là que vous déduiriez votre décoration.

Tout cela a l'air de la plus naïve vérité de La Palisse et cependant cela suffit à établir le principe que la scène est faite pour la pièce et non la pièce pour la scène, — donc à marquer du caractère de l'inutilité absolue les bons neuf dixièmes de tout ce qui se joue.

A l'heure actuelle, un dramaturge, même à son insu, ne conçoit pas son œuvre en vue du développement d'une action psychologique donnée, mais comme une sorte de *scenario* répondant, ligne à ligne, à toutes les exigences d'un théâtre moderne (en y mettant bien entendu, s'il est habile, — mais par surcroît, — des qualités d'observation, de dialogue et même de pathétique ou de comique). Lorsqu'on dit d'un homme qu'il est *donc pour le théâtre*, dans l'imagination des gens cela répond à l'idée non pas d'un écrivain qui envisage une situation dramatique et la traite selon les lois de l'esprit et la connaissance du cœur, mais d'un virtuose adaptant indéfiniment cette situation au relief et aux accidents de la scène : il voit ses acteurs remuer, il sait par où ils doivent entrer et sortir, comment il faut les éclairer, comment et où ils doivent prononcer certains mots susceptibles d'un certain effet, la place des accessoires, du fond, des portants, etc. : en un mot sa pièce lui apparaît comme un cinématographe perpétuel, vivant, minuscule, de mouvements justes et bien enchaînés, sur lequel il a écrit des paroles qui seront toujours suffisantes.

Est-ce à dire que l'acteur ne reste pas l'élément le plus important d'une représentation théâtrale ? Au contraire. Dans l'hypothèse où je vous place, ayant lu la pièce et l'ayant bien comprise, vous conclurez que l'acteur est le centre vivant de cette représentation, que tout doit évoluer autour de lui. Mais, direz-vous, cela s'accorde admirablement avec l'idée que l'on s'en fait aujourd'hui. L'acteur est choyé, fêté, plus célèbre qu'un poète, plus photo-

graphié qu'un roi, plus imité qu'un arbitre des élégances : pour un peu, il serait le personnage le plus représentatif de notre société. Il y a, en effet, quelque chose de juste dans ce culte adressé à l'acteur, mais en même temps de dévoyé. C'est par rapport à la pièce et non à la scène que l'acteur possède tant d'importance dans une représentation. Il ne doit pas émaner du décor, en surgir comme un des accessoires les plus coûteux et qui serait vivant, en un mot comme un merveilleux automate. C'est le décor qui émane de lui, qui dépend de lui. Sa parole doit le suggérer, à l'aide de quelques indications colorées. Il est l'unique intermédiaire entre l'attention du public et la pensée du poète (et ici, voyez, j'emploie tout naturellement le mot *poète* — le créateur — au lieu du mot *dramaturge* ou *écrivain*). Rien, aucun texte écrit entre les mains du spectateur, ne peut servir à vérifier ce qu'il dit ; tout repose sur lui. Son rôle a donc quelque chose de sacré, une confiance illimitée lui est faite.

Il a par conséquent un devoir : celui de comprendre le texte et d'en suggérer toutes les beautés. S'il y arrive, si sa parole, son accent, ses gestes et ses mouvements sont en parfait accord avec le poème, alors, sur la scène la plus vide, se crée une illusion souveraine d'espace où s'inscrivent des paysages. C'est cela le décor. Vous voyez à quel point il est simple, à quel point il est nu. Le rôle du décorateur sera donc de venir en aide, le plus discrètement, à l'infirmité possible de notre imagination, aux défaillances possibles de l'acteur, afin de recréer sur la scène cette illusion imprécise mais d'autant plus suggestive.

Vous voyez donc où nous en sommes avec le seul secours de la logique. En deux raisonnements nous avons amené le personnage idéal que vous êtes à établir, parti de l'hypothèse d'un plateau vide, une scène habitée par des protagonistes d'importance essentielle et habillée d'un décor simple et synthétique, d'un minimum de décor.

Idéalement, c'est-à-dire si tous les acteurs étaient de génie et tous les spectateurs d'imagination simple et ingénue, ce décor devrait être rigoureusement nu, c'est-à-dire consister en une draperie unie : fond neutre sur lequel se détacheraient les gestes de l'action. Ainsi le papier blanc sert d'écran aux *scènes* — ces images suggérées par la lecture d'un drame shakespearien. Ainsi la merveilleuse Isadora Duncan, par la seule magie de sa danse savante et infiniment suggestive, crée-t-elle, contre l'obscur néant de la haute tenture, des cortèges, des plages, des ciels, des montagnes et des foules.

Mais, pratiquement, et du seul fait qu'une action dramatique comporte des moments de repos relatifs pour ménager l'intensité de certains autres moments, il faut dessiner sur le fond quelque chose : quelque chose d'assez vague pour ne pas imposer au rêve du spectateur des images susceptibles de contredire en lui l'idée qu'il se fait du drame, mais quelque chose tout de même, qui le guide sans le violenter, qui l'aide à comprendre et à sentir.

Que sera ce décor ?

(*à suivre.*)

FRANCIS DE MIOMANDRE.

Le Salon des Aquarellistes.

Les Aquarellistes s'étaient un peu négligés depuis quelque temps. Le Salon actuel, sans être transcendant, accuse néanmoins un sérieux progrès. Il est bien fourni, d'une tenue générale très suffisante; on y sent en outre du travail et de la fantai-

sie, parfois même de l'inspiration. Les étrangers ont amplement donné; il faut leur en savoir gré, car leur contribution, — les pages de MM. Besnard, Auburtin, Bartlett, La Touche, Bigot, Signac, Laprade notamment, — n'est pas au-dessous, tant s'en faut, de celle que présentent cette année quelques-uns de nos meilleurs peintres à l'aquarelle. Chez ceux-ci, on est heureux de voir se manifester, non pas des qualités nouvelles, ce qui serait peut-être trop demander, mais une sorte d'épanouissement nouveau des facultés que leurs œuvres précédentes avaient déjà révélées. Ainsi M. Cassiers, sortant du genre un peu facile où il s'est parfois trop longtemps arrêté, me paraît avoir atteint dans des pages comme *l'île zélandaise*, *Coin de port à Hoorn*, une véritable puissance d'expression, avec une sobriété qu'on ne peut assez louer. De même M. Uytterschaut, observateur attentif, travailleur obstiné, se montre de plus en plus justement inspiré lorsqu'il cherche à traduire les fraîcheurs des feuillages, les rayonnements de l'atmosphère, avec simplicité et sincérité. Ainsi encore MM. Théo Hannon, Donnay, Mellery, Jacol Smits. *L'adoration des mages* de ce dernier est une œuvre fort belle, et d'une inspiration pleine de naïveté savoureuse.

Quelques-uns, pour qui le métier depuis longtemps n'a plus de secrets, pèchent par excès de facilité; c'est ainsi que les dernières œuvres de M. Marcette accusent une tendance de plus en plus forte vers une sorte de virtuosité dont l'effet est désagréable. De même M. Hagemans, dont l'habileté est trop visible. M. Baseleer est beaucoup mieux inspiré dans ses marines aux tons nacrés: *La Murée Sur brumeux Pêcheurs de coquillages* sont des œuvres personnelles et remarquablement observées.

Que ceux qui éprouvent le besoin, afin de traduire plus exactement leur vision, d'user de certains expédients dont l'aquarelle doit pouvoir se passer, comme des retouches à la couleur à l'huile, au pastel, se pénètrent des fines, chatoyantes et lumineuses aquarelles de M. Signac; le procédé s'y montre des plus simples, dans toute sa candeur, si l'on peut ainsi parler, et pourtant ces pages sont des œuvres complètes, achevées.

Les paysages hollandais de M. Van Sebèn sont traités avec une grande sincérité et ils ont un charme mélancolique qui rappelle certains tableaux des paysagistes hollandais du XVII^e siècle. Dans la même note sincère et dénuée de tout « truquage » sont exécutés les remarquables paysages de MM. Laprade et Marret, qui se distinguent d'autre part par une vision un peu âpre mais pleine de caractère. Il faut encore citer les dessins si personnels et inquiétants de M. Kluopff pour le *Maître de la mer*, les jardins fleuris de M^{me} Gilsoul Hoppe, d'une séduisante fraîcheur, et les admirables aquarelles de M. Delaunois que je préfère me borner à citer, ne pouvant, à mon grand regret, dire longuement l'émotion qu'elles inspirent et la profonde pensée qui y est contenue.

FRANZ HELLENS.

Pour la sauvegarde du Vieux-Bruxelles.

La ville de Bruxelles vient de décider la création d'un Musée Lapidaire dans le quartier d'Isabelle. Ce musée engloberait les souterrains de l'ancienne chapelle du Palais des ducs de Brabant; il serait relié à la rue Villa Hermosa et à l'Hôtel Ravenstein; le projet d'établir une école dans le bas-fond de la rue Terrarken serait abandonné.

Ces faits nouveaux devraient être de nature à faire envisager pour la Maison du Livre de la rue Villa-Hermosa d'autres éventualités que la démolition pure et simple.

A maintes reprises on a regretté de voir disparaître de beaux éléments archéologiques dans un quartier où étaient concentrés beaucoup de pittoresque en même temps que beaucoup de souvenirs: les vieux hôtels patriciens, les escaliers, les jardins suspendus, les coins de silence et de retraite tout à proximité des ruches bourdonnantes de la Montagne de la Cour et de la place Royale.

Il y a quelques années l'initiative privée restaurait l'Hôtel Ravenstein et en faisait un hôtel des Sociétés savantes. M. de

Royer de Dour, commissaire d'arrondissement, tuteur de M^{lle} de Neuforge, à cette époque mineure, entrant dans les vues de l'architecte Saintenoy, encouragé par l'Administration communale ayant à sa tête M. Buls, réalisait cette heureuse transformation. D'habiles négociations conduites par M. Saintenoy faisaient accepter en même temps pour la pharmacie Delacre des façades en style Renaissance Flamande: on pouvait espérer voir ériger en peu de temps, et sans qu'il en coûtât à aucun Trésor public, un ensemble architectural tout à fait remarquable. Hélas! La ville de Bruxelles expropria l'Hôtel Ravenstein, soutint à ce propos de très longs et coûteux procès pendant lesquels toute activité fut entravée et puis... elle laissa son immeuble dans un affreux état d'abandon.

Quelques années après, tout à côté, l'initiative privée faisait de l'immeuble, condamné à mort et déjà en ruines, de la rue Villa-Hermosa une Maison du Livre groupant une trentaine d'associations. Elles y ont vécu en communauté comme les associations scientifiques cohabitent depuis 1894 à l'Hôtel Ravenstein. Cette fois, c'est l'Etat qui se prépare à commettre ici l'acte de dispersion de cet utile effort.

Il est temps encore de faire mieux. Tout le quartier Ravenstein-Villa-Hermosa-Isabelle devrait être traité suivant des vues d'ensemble. Il faut sauver de la destruction ces vestiges du Vieux-Bruxelles, vestiges doublement dignes de sollicitude puisque ces bâtiments, contrairement à tant d'autres conservés en mémoire du passé, ont une utilité directe et servent à des occupants.

Parmi les solutions possibles, il y aurait à envisager celle de construire les agrandissements de la Cour des Comptes sur les terrains partiellement disponibles de la rue Villa-Hermosa en face des bâtiments actuels de la Cour et à les relier les uns aux autres par un pont passage jeté au-dessus de la rue. On en a édifié un semblable récemment, pour relier les deux parties du Magasin du Bon Marché, rue Neuve.

Si, d'autre part, une entente intervenait avec la Ville de Bruxelles pour englober dans l'Hôtel Ravenstein l'une des vieilles maisons de la rue Villa-Hermosa contiguë à la cour de cet hôtel, et si l'on fermait, en avant de leurs escaliers, les deux rues de Ravenstein et Villa-Hermosa, on aurait réalisé un ensemble tout à fait intéressant. Au lieu de détruire, on aurait créé. Il suffirait de conserver et d'exproprier ce qui existe: Hôtel Ravenstein, Maison du Livre, Cour des Comptes, Musée Lapidaire, ruelles Ravenstein, Villa Hermosa et Terrarken; ce seraient là tous éléments désormais réunis entre eux.

PAUL OTLET

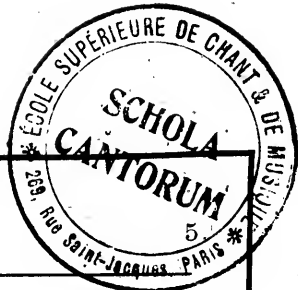
THÉÂTRE DE LA MONNAIE

L'Attaque du moulin.

C'est en janvier 1894 que fut représentée pour la première fois à Bruxelles *L'Attaque du moulin*. Seize ans, déjà! — « Ça ne nous rajeunit pas », murmurait en m'ouvrant la porte du balcon côté cour le fidèle gardien des pelisses et manteaux, qui a des lettres. Cela ne rajeunit pas non plus la pièce, bien qu'on l'ait trempée dans l'eau de Jouvence d'une mise en scène nouvelle.

Mais, de fait, a-t-elle vieilli? N'ayant jamais été très jeune, — j'entends par là qu'elle ne bouscula en naissant aucune tradition, — elle nous apparut l'autre soir avec ses qualités de naïgère, et aussi avec ses défauts. L'action est assez dramatique pour émouvoir le public, la partition a tout ce qu'il faut pour lui plaire et l'intéresser. Ce qui l'empêcha d'être classée au même rang que *le Rêve*, — dont le succès, on s'en souvient, fut retentissant, — c'est son style hybride, c'est le défaut d'unité d'une œuvre qui n'est ni franchement un opéra-comique, ni résolument un drame lyrique, et dans laquelle se heurtent sans trêve deux tendances contradictoires.

Dirai-je que la partie « opéra-comique » m'a paru, cette fois comme la première, musicalement réalisée avec plus de bonheur que l'élément tragique? La partition de M. Bruneau est pleine de trouvailles, de mélodies bien venues, de pittoresque et d'inven-



tion. Le premier acte, le meilleur des quatre, est presque tout entier d'une fraîcheur d'inspiration charmante. Par la netteté du dessin et la sûreté du rythme il fait penser souvent à Bizet. Mais lorsque l'auteur se hausse à l'expression pathétique, on le sent moins maître de son terrain, il devient plus grandiloquent que réellement émouvant. Ce qu'il faut louer néanmoins dans l'Attaque du moulin, c'est la probité d'un art qui s'efforce de traduire scrupuleusement le texte verbal, qui en serre de près toutes les intentions. Et sans doute est-ce à M. Gallet qu'il faut s'en prendre, et non au musicien, de ce que l'œuvre n'échappe pas aux conventions surannées et aux formules désuètes.

La création de l'Attaque du moulin bénéficia d'une interprétation exceptionnelle dont le souvenir fit pâlir quelque peu celle d'aujourd'hui. On se rappelle l'impression profonde que fit M. Seguin dans le rôle du meunier Merlier. M. Lestelly s'y montre comédien et chanteur de talent, sans effacer le souvenir de son prédécesseur. M. Zocchi met trop d'emphase dans un rôle que M. Leprestre chanta avec plus de discrétion et de goût. Visiblement grippée, M^{lle} Demélier ne donna pas, dans le personnage de Françoise, la mesure de ses moyens. Si M^{me} Degeorgis fut applaudie à juste titre pour l'accent tragique de ses imprécations, il faut reconnaître que l'artiste, dont l'intelligence scénique est remarquable, ne possède pas encore l'autorité avec laquelle M^{me} Armand — et surtout M^{me} Bréma — imposèrent la figure mi-réelle, mi-symbolique de Marcelline.

Il n'y a, au surplus, que des éloges à adresser à MM. La Taste, Dna, Lahaye, etc., chargés des rôles épisodiques, ainsi qu'aux chœurs et à M. Rasse, dont l'orchestre fut vibrant, précis et souple. Et pour la première fois M. Brunéau eut la joie de voir son œuvre réalisée comme il la conçut, dans le cadre pittoresque et émouvant d'une mise en scène qui évoque avec une vérité saisissante la guerre de 1870.

OCTAVE MAUS

LES ARTS EN EXTRÊME-ORIENT

Indian sculpture and painting, par M. HAVELL.
Chinese Kunstgeschichte, par M. MUNSTERBERG.

L'architecture hindoue avait trouvé en Fergusson un historien qui, sans avoir épuisé le sujet, en avait établi cependant les bases presque définitives. Mais la sculpture et la peinture, malgré leur intérêt, n'avaient été jusqu'ici que l'objet d'études fragmentaires. M. Havell a essayé de combler cette lacune. Son livre, rempli d'illustrations d'un goût excellent, montre la sculpture et la peinture de l'Inde sous un jour tout nouveau, que les mauvaises illustrations de la plupart des ouvrages similaires ne laissaient pas soupçonner (1). Se plaçant à un point de vue exclusivement artiste, M. Havell cherche à dégager l'idéal propre aux races de l'Inde et en dévoile les beautés particulières. Incontestablement, il a raison lorsqu'il s'insurge contre la manie de toujours ramener l'étude d'un art quelconque au canon grec. Celui-ci, en vérité, s'il a laissé de merveilleux chefs-d'œuvre, n'a pas totalisé ou épuisé l'expression de la Vie, de la Lumière et du Mouvement.

Écrit par un artiste et pour des artistes, le livre de M. Havell ne peut manquer d'attirer l'attention de tous ceux qui désirent connaître les multiples tentatives de l'homme pour extérioriser ses impressions de l'impassible et changeante Beauté.

Dans un autre domaine, M. Munsterberg nous initie aux splendeurs de l'art chinois (2). M. Munsterberg, auquel on doit déjà une histoire copieuse de l'art japonais, commence la publication d'une étude excessivement documentée et abondamment illustrée de l'art dans l'Empire du Milieu.

Jusqu'ici les travaux de ce genre sont peu nombreux et d'inégale valeur. Sans doute les monographies abondent, mais leur condensation était devenue nécessaire. Le livre de M. Munsterberg est d'une grande originalité de vues : il s'efforce de dé-

gager les origines de l'art chinois des obscurités qui l'entourent en remontant aussi haut que possible à des époques quasi préhistoriques. L'auteur soutient avec raison que les arts de l'Extrême-Orient ne sont pas restés aussi isolés qu'on s'est plu jusqu'ici à le croire et il en donne des preuves nombreuses. Il cherche à déterminer quelles influences ont pu se produire aux débuts et dans le développement de l'art chinois : il note ainsi de curieuses analogies avec l'art mycénien; il met en lumière, sous la dynastie des Han, des affinités entre l'art chinois et l'art gréco-romain. Le chapitre sur les Beaux-Arts analyse spécialement la sculpture et la peinture (l'architecture fera partie du second volume) avec une abondance de planches et de documentation que l'on chercherait vainement dans les autres histoires de l'art chinois. Afin d'être aussi complet que possible, M. Munsterberg étudie successivement les Beaux-Arts sous les différentes dynasties. Nous ne pouvons songer à le suivre sur ce terrain sans allonger par trop ce compte-rendu. Le lecteur y trouvera l'histoire développée de la peinture et de la sculpture chinoises. Nous y remarquons le sentiment profond, intime, de la nature qui anime les artistes des grandes époques et qui rend l'étude de la peinture chinoise si captivante pour les lettrés. Par des photographies judicieusement choisies et par des dessins d'artistes, l'auteur nous fait mieux comprendre leur manière de rendre les aspects de leur pays. Le livre de M. Munsterberg sera lu avec autant de plaisir par les artistes que consulté par les professionnels de ces matières spéciales.

GISBERT COMBAZ.

LES AMIS DES MUSÉES

La Société des Amis des Musées s'est réunie en assemblée générale le 24 décembre. M. Paul De Mot, secrétaire, dans son rapport sur l'exercice écoulé, a rappelé que, depuis sa création en 1907, la Société a consacré près de 100.000 francs à l'achat d'œuvres d'art qui ont pris place dans les collections publiques. L'acquisition la plus importante, on le sait, fut réalisée au printemps dernier. L'Annonciation du maître de Flémalle est une remarquable réplique du panneau central du triptyque possédé par la famille de Merode; elle en diffère néanmoins par plusieurs détails intéressants. L'œuvre, conservée jadis en Belgique, est mentionnée brièvement dans la monographie publiée en 1898 par M. Von Tschudi (*Jahrbuch der Königl. Preuss. Kunstsammlungen*). L'entrée au Musée de Bruxelles de ce curieux tableau sera certes une appréciable contribution à l'étude critique du grand anonyme de notre xv^e siècle flamand. La Société ne s'est pas bornée à cet apport; tout récemment encore elle a offert au Musée un buste du roi Guillaume I^{er} des Pays Bas par le célèbre sculpteur allemand Rauch. En terminant, M. P. De Mot a adressé un appel à la générosité des Mécènes afin de permettre à la Société des Amis des Musées de poursuivre son but et d'étendre son action.

Après que M. Ch.-L. Cardon, trésorier, eut présenté le compte des recettes et dépenses, l'assemblée procéda aux élections statutaires et se sépara en émettant le vœu de voir bientôt figurer dans nos galeries nationales le magnifique tableau de Rubens *Les Miracles de saint Benoit* admiré à l'Exposition d'Art ancien, et les collections égyptiennes du roi Léopold II. Une nouvelle démarche sera faite en ce sens auprès du gouvernement.

P. B.

BIBLIOGRAPHIE

Les Imprudences de Peggy, par MEG VILLARS.

Ce que dira des *Imprudences de Peggy* notre collaborateur Francis de Miomandre, je l'ignore, mais, sans fouler ses plates-bandes d'un pied indiscret, je voudrais seulement féliciter Miss Meg Villars d'avoir su camper dans son livre de début un type original de « girl » sportive, bien découplée, que rendent fière « la vigueur de son bras et la longueur de son enjambée », toute

(1) HAVELL. *Indian sculpture and painting*; Londres, John Murray.

(2) MUNSTERBERG. *Chinese Kunstgeschichte*; Esstingen, Paul Neef.

différente de son amie, la blondinette enlira aux claudineries, « jolie à croquer dans son costume de flanelle rose trop étroit qui la moule, au sortir du bain, avec une exactitude effrontée. »

Cette Peggy confessant : « J'ai l'air d'un grand garçon dans mon sobre maillot de jersey noir, échanuré légèrement comme celui d'un champion de natation », avec quelle joie elle s'évade des convenances et des conventions mondaines !

« Finis les grands airs, les robes longues et les parfums éner-vants ! Pour me rendre au cours de dessin de Brook Green, je reprends ma bicyclette, mes jupes courtes, mes cols empesés et mon âme garçonnière... Ma machine roule toute seule sur Bays-water Hill; une main sur le guidon, l'autre dans la poche de ma veste, je sille comme un lorient, le monde m'appartient... »

Et voici, à la louange du *hansom*, un hymne que Willy a traduit en octopodes qui peut-être s'ignorent :

« Rapide, le cab tangué et roule, suivant le cheval qui s'ébroue, cependant que, gaîment titantes, les chaînettes d'acier du mors soulignent de leur cliquetis le trot allègre et cadencé de ses quatre sabots sonores. »

Il était bon de fixer la physionomie de la légère voiture qui, bientôt, vaincue par le taxi-auto, ne sera plus qu'un souvenir.

J.-H.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Sire. — Papillon, dit Lyonnais le Juste.

M. Henry Krauss, très assagi, et la délicieuse Suzanne Demay, soubrette exquise, aidés de la vaillante troupe du Théâtre, jouent au Parc Sire, la tragi-comédie que M. Lavedan a tirée récemment d'un de ses premiers romans. Un préjugé veut qu'une pièce tirée d'un roman ne vaille jamais rien. Sire fera donc exception à la règle, car c'est une pièce extrêmement intéressante, amusante, mouvementée, émouvante même, et dont le dénouement a une véritable grandeur. Une vieille royaliste, en 48, est atteinte d'une douce folie : elle souhaite ardemment voir Louis XVII. Mais il est mort ! Que non pas. Il vit, elle l'affirme avec passion. Son docteur et son curé lui donneront donc cette joie suprême : ils lui montreront Louis XVII. Un acteur habilement stylé jouera le rôle du Dauphin. Et c'est Roulette, vrai gamin de Paris — vieux gamin, car il a l'âge du siècle : 48 ans ! — apte à tous les métiers, bon diable au fond, et qui, découvert et démasqué, ira proprement se faire casser la figure, à l'assaut des Tuileries, en protégeant la fuite de Louis-Philippe. Roulette, c'est Henry Krauss, admirable de goût, d'entrain, et aussi de majesté bouffonne dans le rôle du Dauphin. Et dans la pièce il a une amie, la lectrice de la vieille dame, qui est bien, sous les traits de Suzanne Demay, la plus affriolante soubrette que l'on puisse voir.

Le succès de Sire est très grand. Et puis, chose rare aujourd'hui, c'est une pièce propre, dont tous les personnages ne sont pas des bandits, et où il y a à la fois de l'élévation morale et de la saine gaieté.

Papillon, dit Lyonnais le Juste, la pièce de M. Louis Bénéiers que M. Huguenet interprète avec son beau talent à l'Olympia, est une pièce honnête et reconfortante. N'y voit-on pas un ouvrier, devenu riche soudain, échapper aux séductions intéressées d'une bande d'aigrefins et épouser au dénouement sa rustique maîtresse ? M. Bénéiers a très adroitement accommodé l'intrigue de *M^{lle} de la Seiglière* au goût du jour. Il y a mis un joli couplet sur le travail de la pierre et un autre sur le compagnonnage du Tour de France opposé à l'odieuse syndicalisme. Ils vous ont, ces deux couplets, un petit accent *Action Française*, Traditionnalisme, Vieille France, revue *l'Occident*, qui fait plaisir à entendre... Et M. Bénéiers est un homme avisé : il sait d'où vient le vent. Malheureusement, il se souvient trop des procédés chers à l'ancien Théâtre Libre. Ses nobles et ses bourgeois, son notaire, ses valets sont d'une ignominie trop appuyée. Il y a sans doute beaucoup de canailles sur la croûte terrestre, mais il est rare tout de même d'en trouver autant réunies. Et cela crée à sa pièce amusante, rapide, de bonne

et saine comédie, un côté pénible dont on voudrait pouvoir détourner les yeux.

Il me paraît superflu d'ajouter que la pièce de M. Bénéiers est très bien représentée. Même fatigué, comme il semblait l'être à la première, Huguenet est un acteur merveilleux : c'est la nature retrouvée à force d'art, d'intelligence et de travail.

GEORGES RENCY

AGENDA MUSICAL

M^{lle} Marguerite Laenen, pianiste, donnera le mardi 10 janvier, à 8 h. 1/2, un récital de piano à la Salle *Studio*.

Le mercredi 18, à 8 h. 1/2, à l'occasion du centenaire de la naissance de Liszt, audition au Palais des Arts d'œuvres du maître par M^{me} Marie-Anne Weber, cantatrice, et M. Arthur Van Dooren, pianiste. Conférence du Dr Dwelshauwers. — Le même jour, en matinée (4 h. 3/4), dans la même salle, première séance de sonates pour piano et violon par MM. N. et M. Laoureux. — Le même jour, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de M^{lle} Henriette Engberts, pianiste, et de M. Henri Jacobs, violoncelliste. Au programme : Beethoven, Chopin, Henselt, Liszt, Boellmann, Brahms.

M^{lle} Suzanne Godenne, pianiste, et M. M.-B. Hildebrandt, violoniste, donneront le vendredi 20 janvier, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, un concert avec orchestre sous la direction de M. Théo Ysaye. Au programme : Bach, Mendelssohn, Bruch, Saint-Saëns, César Franck.

M. Crickboom organise à la Grande-Harmonie quatre récitals de violon. Le premier est fixé au jeudi 26 janvier, à 8 h. 1/2.

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement a acquis à l'Exposition des Aquarellistes les œuvres suivantes : H. Cassiers, *Coin de port à Hoorn (Hollande)*; P. Hagemans, *le Pêcheur*; V. Uytterschaut, *Automne*; Ch. Michel, *Jeune femme aux paons*; Th. Hannon, *Deuil de journaliste*; Bigot, *le Faisan*; Ch.-W. Bartlett, *Mère et enfant*; N. Van der Waay, *Orpheline d'Amsterdam*.

A l'occasion du jour de l'an, l'Exposition sera fermée aujourd'hui. Rouverte demain, elle sera définitivement clôturée dimanche prochain, à 4 heures.

Demain s'ouvrira, à 2 heures, au Cercle artistique, une exposition de pastels signés Berthe Art, F. Baes, F. Charlet, A. Ciamberlani, O. Coppens, Comte J. de Lalaing, A. Delaunois, F. Gailliard, J. Gouweloos, A. Gendens, Ch. Michel, H. Richir, H. Rothier, H. Thomas, F. Van Holder, G. Van Zevenberghen, L. Wollès, R. Wytzman.

Dans une salle voisine seront exposées des œuvres de M. Dolf Van Roy.

La Ville de Bruxelles vient d'acquérir pour le Musée communal une série de tableaux d'un intérêt à la fois artistique et documentaire. Ces tableaux, exécutés par M. S. Detilleux, reproduisent les aspects de quelques-unes des vieilles impasses de Bruxelles que font peu à peu disparaître les démolitions auxquelles on se livre avec frénésie en ce moment : l'impasse de la Violette, celles du Paradis, des Trois Perdrix, de St-Gabriel, de Varsovie, etc.

La Commission supérieure de Patronage de l'Exposition de Charleroi a été installée mercredi dernier, au Palais des Académies, sous la présidence de M. Armand Hubert, ministre de l'Industrie et du Travail. Les Comités de classe ont procédé ensuite à l'élection de leurs bureaux respectifs. Voici les résultats du vote relatif aux Industries artistiques (*Modèles, plans et dessins*; *Décoration fixe des édifices publics*; *Vitreaux*): Président, M. Adrien Delpy, architecte; vice-présidents, MM. Ad. Crespin, décorateur, Paul Du Bois, statuaire, R. Evaldre, peintre verrier, O. Masque-

lier, administrateur de verreries; secrétaire, M. Ch. Cousin, décorateur; trésorier, M. J. Manesse, décorateur.

Souhaitons que ce comité réussisse à constituer à l'Exposition de Charleroi le groupe des industries d'art moderne qui fut si injustement exclu de la section belge à l'Exposition universelle de Bruxelles.

La commission de la Tombola de l'Exposition vient de clôturer la liste de ses acquisitions en achetant le beau tableau de M. Ciambelani *Au bord du Lac*, qui fut exposé l'été dernier au Cinquante-naire.

Nouvelles musicales :

Kaatje, la jolie pièce en vers de M. Paul Spaak, sera prochainement représentée sous la forme d'une comédie lyrique. L'auteur de la musique est M. Victor Buffin, dont une symphonie, une sonate pour piano et violon et diverses mélodies furent élogieusement appréciées.

Nous apprenons, d'autre part, que l'émouvant roman de M. H. Carton de Wiart *la Cité ardente* a inspiré à M. Georges Garnir un drame lyrique dont la partition sera composée par M. Joseph Jongen.

Notre collaborateur M. Ch. Van den Borren reprendra à partir du lundi 9 janvier, à 3 heures, à l'Université Nouvelle, et le continuera tous les lundis à la même heure, son cours sur *les Origines de la musique de chœur*, avec exemples musicaux.

Le théâtre de la Monnaie annonce la reprise prochaine de *Pélée et Mélisande*. C'est M^{lle} Valandri qui interprétera le rôle de Mélisande, créé par Miss Mary Garden. L'œuvre de M. Debussy vient d'être jouée à Londres, au théâtre du Covent-Garden, avec un très grand succès.

A propos de M. Debussy, nous apprenons que *l'Enfant prodigue* va être représenté à Munich et à Budapest.

Au théâtre du Parc, la première de *l'Éventurier* d'Alfred Capus est fixée au mercredi 11 janvier.

Les élèves de l'Académie des Beaux-Arts donneront à la Grande-Harmonie, le samedi 14 janvier, une fête artistique dont le produit servira à créer des prix pour les concours d'émulation qu'ils se proposent d'ouvrir, sous le contrôle des professeurs, entre les élèves des sections d'architecture, de peinture et de sculpture.

C'est le dimanche 15 janvier, à 3 heures, qu'aura lieu dans la Salle des Fêtes de la Ville de Bruxelles, rue Duquesnoy, la manifestation organisée par la *Société centrale d'Architecture de Belgique* en l'honneur de MM. Emile Janlet, L. et H. Blomme, Ernest Acker, Victor Horta et Octave Van Rysselberghe.

Le Roi visitera, à 4 heures, l'exposition de dessins d'architecture ouverte à cette occasion et assistera à la conférence que fera

sur *l'Histoire de l'Architecture en Belgique* M. Charles Bu's, président d'honneur de la Société.

Après de multiples démêlés avec la censure, *Salomé* a été représentée à Londres la semaine dernière. M^{lle} Aino Ackté chantait le rôle de Salomé, M. White, celui de Jochanaan. Mais il fallut, paraît-il, débaptiser ce dernier, car il est interdit en Angleterre de mettre en scène un personnage de la Bible. Jochanaan devient, dans la version britannique, un prophète anonyme. On remplaça en outre la tête coupée de ce dernier par une cuvette de sang auquel Salomé, dans la scène finale, trompe ses lèvres...

L'Oiseau bleu, de Maeterlinck, atteindra demain sa 400^e représentation à Londres.

Nous avons annoncé qu'un Congrès musical organisé par la Société Internationale de Musique aurait lieu à Londres du 29 mai au 5 juin. Les musicographes britanniques ont, dit-on, réuni 200.000 francs en vue des auditions, réceptions et fêtes qui seront offertes aux congressistes.

Il y aura notamment deux grands concerts symphoniques à Queen's Hall, une audition chorale, deux séances historiques de musique de chambre, une audition de vieille musique religieuse anglaise dans la cathédrale de Westminster, un service à Saint-Paul, un banquet au Savoy, etc.

On vient d'inaugurer à Rome, place Barberini, une plaque commémorative à la mémoire de Bjørnstjerne Bjørnson sur la façade de la maison que le poète norvégien habita de 1860 à 1862.

Un Congrès artistique et littéraire se réunira en avril prochain à Saint Pétersbourg. Parmi les questions qui y seront étudiées, signalons : *l'Importance de la technique artistique* (rapporteur M. Répine); *l'Enseignement des arts dans les écoles moyennes pour élever l'instruction artistique générale* (M. Lichtvon); *les Tendances modernes de l'architecture*; *l'Esthétique dans l'organisation de la vie* (M. Loukornsky); *l'Enseignement du dessin à l'école*; *les Droits d'auteur de l'artiste et du photographe* (M. Karéline); *l'Art des jardins* (W. Koufard); *l'Esthétique à l'école* (M. Youdine), etc.

Rossini eut souvent dans ses boutades la dent dure. Un jour, dans un concert organisé par Strakosch à Paris, la Patti avait soulevé l'enthousiasme de la salle en interprétant avec un brio rare une fantaisie composée par l'impresario sur un motif de Rossini. Celui-ci avait écouté, impassible. Quand les applaudissements eurent cessé, un haut personnage, ne reconnaissant pas l'original sous l'affabulation de Strakosch, et sachant bien qu'il allait provoquer la verve caustique de Rossini, demanda à celui-ci, à mi-voix, et en prenant un air étonné :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Rossini, haussant les épaules, répondit, de façon à être entendu par toute la salle :

— Ça? C'est ma musique *strakoschonnée*!

Puis il sortit, imperturbable, pendant que les rires éclataient.

LIBRAIRIE NATIONALE
G. VAN OEST ET C^{ie}

72, rue de la Montagne, BRUXELLES

ÉTRENNES 1911

Livres illustrés. Livres d'amateurs.

Livres pour la jeunesse.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez A. DURAND & FILS, Éditeurs

4, Place de la Madeleine, PARIS

- B. CROCE-SPINELLI. — **Tèrrienne** (JEAN RICHPIN), chant et piano. — *Prix net : 1 fr. 75.*
CLAUDE DEBUSSY. — **Jardins sous la pluie** (« Estampes » n^o 3), transcription pour piano à quatre mains par LÉON ROQUES. — *Prix net : 4 francs.*
ID. — **Petite pièce** pour clarinette et piano. — *Prix net : 1 fr. 75.*
LÉON DELAFOSSE. — **Étude de concert** pour le piano. — *Prix net : 2 francs.*
CÉSAR FRANCK. — **Prélude, Fugue et Variation** (extrait des Pièces d'orgue). Transcription pour piano à deux mains par HAROLD BAUER. — *3 francs.*
ID. — **Trois chorals pour orgue** Transcription pour piano à deux mains par BLANCHE SELVA. — *Prix net : 2 fr. 50* chacun.
JOSEPH JONGEN. — **Concerto** pour violoncelle et orchestre (op. 18). Transcription pour violoncelle et piano par l'auteur. — *Prix net : 8 francs.*
MAURICE RAVEL. — **Quatuor** pour deux violons, alto et violoncelle. Partition. — *3 fr. 50.*
ID. — **Ma mère l'Oye**, cinq pièces enfantines pour piano à quatre mains. Transcription pour piano à deux mains par J. CHARLOT. — *3 fr. 50.*
ROGER-DUCASSE. — **Prélude d'un ballet**. Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. *Prix net : 1 fr. 75.* — Id. à deux mains. *Prix net : 1 fr. 35.*
ID. — **Suite française** en ré maj. (Ouverture, Bourrée, Récitatif et Air, Menuet vif); Réduction pour deux pianos à quatre mains. — *10 francs.*
C. SAINT-SAËNS. — **Quatuor** en si bémol pour piano et cordes (op. 41). Transcription pour deux pianos à quatre mains par J. GRISET. — *15 francs.*
ID. — **La Jeunesse d'Hercule**, poème symphonique (op. 50). Transcription pour piano par VICTOR STAUB. — *Prix net : 4 francs.*
VICTOR STAUB. — **Tarentelle** pour le piano (op. 23). — *Prix net : 2 fr. 50.*

L'Annuaire de la Curiosité et des Beaux-Arts

Il contient dans une première partie le résumé des principaux événements artistiques de l'année 1910 (grandes ventes, monuments inaugurés, etc.), la liste des expositions qui auront lieu en France et à l'Étranger en 1911, les associations artistiques, des chapitres concernant la législation en matière d'art, douanes, etc.

La seconde partie donne la liste des marchands de choses anciennes du monde entier, meubles, tableaux, livres, gravures ainsi que les professions qui s'y rattachent.

La troisième partie renferme les adresses des artistes, peintres, aquarellistes, pastellistes, miniaturistes, graveurs, statuaires habitant la France; les titres récompensés aux expositions.

C'est un ouvrage très complet et curieux, d'une documentation extrêmement sérieuse et qui sera fort apprécié de toutes les personnes qui, par goût ou professions, s'intéressent à l'art ancien et moderne.

Un volume de 360 pages contenant environ 20,000 adresses.
Prix : 6 francs.

Administration : 90, rue Saint-Lazare, PARIS

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK; VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Musique de Chambre en Allemagne (G. SYSTEMANS). — Femmes de Lettres (M. S. M.). — A propos de la Décoration théâtrale : II. *Le Décor et la Lumière*, le *Théâtre des Arts* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Au Cercle Artistique et Littéraire : *Exposition de pastels* (F. H.). — Théâtre de la Monnaie : *Werther* (O. M.). — Nécrologie : *François Lamorinière* (O. M.); *Jeanne Tordeus* (O. M.). — Chronique théâtrale : *Le Million*; *Alfred de Musset* (G. R.). — Agenda Musical. — Petite Chronique.

La Musique de chambre en Allemagne (1)

S'il me fallait, comme les deux savants amis qui m'ont précédé à cette tribune l'ont fait pour la musique française et belge, vous tracer un tableau de la musique allemande au XIX^e siècle, la soirée tout entière ne suffirait pas pour vous en donner un aperçu résumé. L'étendue des territoires — car dans l'Allemagne nous comprenons ici l'Autriche, terre d'élection de la musique — la surproduction dans tous les domaines de cet art, la multiplicité des foyers d'activité musicale, tout cela a donné lieu à une floraison d'une exubérance et d'une variété extrêmes.

Nous nous cantonnerons donc, ce soir, dans le domaine de la musique de chambre; mais ici encore, je

(1) Conférence faite à l'Académie de musique de Bruxelles. — Cf. RIEMAN, *Dictionnaire de musique*; LANDORMY, *Histoire de la musique*; E. CLOSSON, *Notes prises au Cours d'Histoire de la musique* (*Cours d'Art et d'Archéologie*).

devrai me borner à des vues très générales; une étude tant soit peu approfondie nous entraînerait bien au-delà des limites assignées à cette simple causerie. Et comme en ces brèves minutes je devrai vous parler de beaucoup de musiciens, je me trouverai réduit le plus souvent à vous présenter des énumérations nécessairement empreintes de sécheresse; je m'en excuse d'avance auprès de vous.

Il est malaisé de diviser en périodes nettement délimitées l'évolution de la production chambriste en Allemagne; ce pays, en matière musicale, a toujours été caractérisé par la décentralisation. Autrefois ce fut la multiplicité des petites souverainetés, de ces cours de ducs, princes, électeurs, dont chacune ayant sa chapelle et ses musiciens, constituait un foyer d'art plus ou moins vivace. Et bien que les régimes politiques se soient transformés, cette tendance décentralisatrice et individualiste persiste encore à notre époque: à côté des quelques grands centres musicaux — Vienne, Munich, Dresde, Leipzig, Berlin, Cologne, — une infinité de localités secondaires, parfois même très « petite ville » font preuve d'une activité vraiment intéressante. Quant aux individualités marquantes, elles demeurent le plus souvent isolées, sans prendre la position de chef de groupe ou d'école: Haydn, Mozart, Beethoven furent, à ce point de vue, de grands solitaires, dont l'influence générale sur l'art a été profonde, mais qui n'ont pas fait de disciples au sens propre du terme. Et si dans la période plus proche nous voyons Mendelssohn fonder le groupe de Leipzig, Liszt créer une école pianistique ou Brahms réunir autour de lui — et bien malgré lui! — les éléments antiwagnéristes, ce sont là des phénomènes isolés, des exceptions à la règle d'individualisme

qui reprendra ses droits avec Schumann, avec Wagner, de nos jours avec un Richard Strauss.

Dans ce dédale d'œuvres et de tendances multiples, nous allons essayer de vous guider en montrant rapidement l'évolution de la musique de chambre — spécialement dans sa forme la plus typique, le Quatuor, — et en signalant à votre attention les principaux musiciens qui ont conduit ou suivi cette évolution. Les plus grands vous sont connus; tout a été dit à leur sujet, nous n'y insisterons pas. Mais le rayonnement de ces génies a souvent eu pour effet de rejeter dans l'ombre bien des musiciens plus modestes dont l'œuvre a cependant contribué au progrès de l'art et qu'il sera peut-être intéressant de rappeler ou de faire connaître. C'est ainsi que, dans la période contemporaine, surgissent des écrivains musicaux grâce auxquels la musique pure peut espérer reconquérir le rang que lui avait momentanément enlevé la gigantesque conception dramatique de Wagner.

Comme vous le savez, la musique de chambre moderne est issue de la « Sonate », forme originaire de la musique instrumentale, qui se manifeste en Italie dès le XVII^e siècle: sous les espèces d'abord de la sonate d'église, ensuite de la *Sonata da Camera*, sonate de chambre, c'est-à-dire musique de cour, musique mondaine. On appelait « Chambre » l'administration des résidences princières. Un document important de cette période primitive est la suite de danses en forme de variations pour quatre et cinq instruments (1617) de Jean-Herman Schein mort en 1630, l'un des prédécesseurs de Bach dans le cantorat de Saint-Thomas de Leipzig.

Les deux éléments — sacré et profane — s'influencent, se compénètrent pour fusionner leur double caractère, sévère et galant, dans la sonate classique.

Les grands maîtres italiens du violon jouent dans le développement de cette dernière un rôle capital: Vitali (mort en 1692) publie des sonates à 2, 3, 4 et 5 parties; mais c'est la sonate à trois, pour deux violons et basse continue, qui constitue alors le type dominant; et de celle-ci émergera, comme spontanément, la réalisation instrumentale de la composition à quatre parties qui, dès les origines de la polyphonie vocale, était considérée comme la plus conforme à la répartition naturelle des voix.

La basse continue de la sonate à trois remplit encore, dans les quatuors de ces origines, son rôle de soutien fondamental; elle s'en affranchit graduellement pour conquérir une liberté de marche, un rôle individuel pareil à celui des autres parties.

L'Italie — notamment par Tartini (1692-1770) — prépare ainsi les matériaux de technique déliée grâce auxquels l'Allemagne va créer la musique de chambre moderne; dans les formes souples et nouvelles des

Italiens s'exprimeront les pensées substantielles et profondes de Bach et de ses successeurs.

C'est avec Haydn que s'ouvrira la période de définitif épanouissement. Véritable inventeur du style spécifique du quatuor moderne, bien distinct du style orchestral, Haydn le perfectionnera jusqu'à sa formule définitive; il aura des imitateurs obscurs, un lumineux rival — Mozart — qui l'égalera; un successeur — Beethoven — qui portera à l'apogée suprême le mode d'expression musicale le plus idéal, le plus pur, le plus absolu. Nul autre, en effet, ne suggère avec une telle intensité la notion de l'infini; et c'est par lui que Beethoven a réalisé, dans les divins *adagios* des dernières œuvres, la splendeur la plus spiritualisée.

Parmi les ouvriers de cette évolution fondamentale, nous rencontrons le second des fils de Jean-Sébastien Bach, Philippe-Emmanuel (1714-1788), auquel ses innovations et ses trouvailles ont valu le titre de « père de la musique instrumentale moderne »; — l'Italien Santmartini (1^{re} symphonie exécutée à Milan en 1734), et aussi quelques Belges: le Bruxellois Pierre Van Malder (1724-1768), musicien de la Chambre de Charles de Lorraine, l'un des premiers auteurs de quatuors d'archets; un peu plus tard Gossec (né dans le Hainaut en 1734, son premier quatuor en 1759) et Grétry (1741-1813) dont l'abondante production théâtrale se complète de quelques quatuors à cordes.

Ces derniers peuvent se rattacher au groupe de petits maîtres qu'on désigne sous le vocable d'École de Mannheim, et qui constituent, en Allemagne, le lien entre la musique instrumentale des anciens classiques (les sonates de J. S. Bach et de Haendel rappellent encore celles du XVII^e siècle italien) et celle de l'école viennoise.

Parmi les compositeurs du groupe de Mannheim, nous relèverons notamment les deux Stamitz, X. Richter, Boccherini, Chrétien Bach, Carl Ditters, dit von Dittersdorf (1739-1799), maître de chapelle des Princes-Evêques de Grosswardein et de Breslau. Le *Guide musical* a récemment publié ses mémoires; ils présentent dans une lumière bien amusante et pittoresque la vie des petites cours et des capellmeister du XVIII^e siècle. Dittersdorf, violoniste de talent, commit une centaine de symphonies (parmi elles un cycle d'après *les Métamorphoses* d'Ovide), et de nombreuses compositions de chambre, dont une douzaine de divertissements pour deux violons et violoncelle et six quatuors; l'un de ceux-ci a été joué à Bruxelles il y a quelques années et figure au prochain programme du Quatuor Zimmer. Ditters a de l'élégance, de la fraîcheur et de la clarté.

De leur côté les compositeurs de l'école viennoise, tels qu'Al-rechtsberger (1736-1809), l'un des maîtres de Beethoven; Michel Haydn (1737-1806), compo-

siteur religieux, mais aussi chambriste apprécié; Dussek, Reichardt, Fesca, Ernest Wolf, se dépensent en productions d'une déconcertante abondance; c'est par dizaines, — parfois par cinquante ou par cent, — que l'on dénombre leurs symphonies, leurs sonates, leurs quatuors. Qu'est-il resté de ces compositions doctrinales, marquées pour la plupart du signe de l'oubli? Il manquait à leur science le germe de vie originale et féconde qui conférerait l'éternelle jeunesse aux créations des deux illustres contemporains, Joseph Haydn et Mozart.

Je vous ferais injure, en m'attardant au sujet de musiciens dont l'œuvre et la vie vous sont aussi familières : tous deux originaires de cette Autriche que sa situation médiane entre l'Italie et l'Allemagne rend si favorable à l'éclosion et au développement du génie musical ; au point que les deux plus grands maîtres de la musique de chambre allemande, Beethoven et Brahms, y viennent œuvrer et mourir.

Vous savez combien laborieuse et sereine fut, en dépit du fardeau d'une épouse acariâtre, l'existence de Haydn (1732-1809). Ce qu'il importe surtout de noter ici, c'est le rôle qu'il joue dans l'histoire musicale. Recueillant et fusionnant par une sorte de divination géniale les travaux et les essais de ses prédécesseurs, Haydn en arrive à déterminer dans leur caractère, leur esprit leur forme résolument modernes, la Symphonie et le Quatuor : clarté et décision de la construction et du développement, sens des proportions, variété et souplesse du langage orchestral dans lequel les voix de chaque instrument sont désormais individualisées ; charme des idées toujours alertes, expressives, plastiques ; parfois émues, fortes ou largement sereines. C'est vraiment un art neuf, dont le classicisme s'allie à la vitalité la plus juvénile. Ne nous arrêtons ni aux Symphonies, trop peu connues et dans lesquelles se manifeste si souvent — plus direct peut-être que chez Mozart — le lien avec Beethoven ; ni aux oratorios (*les Saisons, la Création, Tobie*), cantates et ouvrages scéniques. La musique de chambre requiert seule, aujourd'hui, notre attention : sur ce terrain, Haydn se montre d'une ingéniosité et d'une fécondité admirables : 77 quatuors, 30 trios d'archet, 35 trios avec piano ; nous lui devons aussi cette heureuse combinaison du chant et du trio instrumental dont les *Mélodies écossaises* constituent un modèle plein de grâce et d'originalité.

Mozart (1756-1791) ; plus psychique, plus profond que Haydn ; plus humainement tendre ou douloureux aussi ; parcourant, dans sa brève carrière, tous les domaines de la pensée musicale et trouvant dans chacun la vérité, la nouveauté, la justesse et la beauté. Inaltérable pureté du style, splendeur harmonieuse de la ligne, mesure, discrétion, lumineuse clarté de l'idée et de la forme, constant accord entre la situation et

l'expression ; — et cependant, dans cet art éminemment classique, quels élans d'ardeur passionnée, quels accents pénétrants, quelles hardiesses de développement et d'harmonie, comme cette fugue et ces marches chromatiques du finale de la *Jupiter* qui annoncent le Beethoven de *l'Héroïque* et le Wagner de *Tristan* !

Ce miraculeux génie, nous ne le connaissons guère en notre pays ; et il faut l'occasion d'une de ces festivités comme celle à laquelle j'assistai dernièrement, à Salzburg, pour se rendre compte de la profondeur et de l'universalité de Mozart, le plus foncièrement musical des musiciens.

Ses Quatuors, modèles de perfection, d'ingéniosité, de délicieuse fantaisie ; son Quintette avec clarinette, au céleste *larghetto* ; ses compositions multiples où interviennent avec un à-propos si judicieux les timbres des instruments à vent : autant de manifestations de l'esprit novateur qu'il apporta dans la musique de chambre, comme dans la Symphonie et l'Opéra.

(A suivre.)

G. SYSTEMANS

FEMMES DE LETTRES

« C'est en réalité la seule femme de lettres que nous possédions. » RACHILDE parlant de M^{me} Marie Lenéru, *Paris-Journal* du 3 janvier.)

Rien que ça ? Le match, alors, avec le clan Marguerite Audoux ? Est-ce possible, vraiment ? Il nous fallut relire la phrase, si blasés que nous soyons sur la désinvolture de M^{me} Rachilde.

Il y aurait lieu de s'inquiéter si les hyperboles de certains critiques devaient amener un revirement d'opinion contre ce qu'ils louent avec excès. Mais non ; il semble que les esprits avertis résistent à ces courants, action comme réaction. Le battage organisé (malgré l'auteur) autour de *Marie-Claire* n'a pas empêché que, malgré tout, l'on rende justice à ce roman très remarquable, et qu'à travers le vacarme on entende son accent pur, élevé, sympathique, nonobstant certain manque de saveur et je ne sais quel sens trop accompli du « livre bien fait. »

De même, si M^{me} Lenéru a le génie que lui prête Rachilde (et nous ne demandons qu'à le croire, et nous voici tout impatients d'entendre *les Affranchis*), on saluera ce génie, malgré l'hommage agressif et péremptoire de *Paris-Journal*.

Il n'importe ; c'est un jeu dangereux que jouent pour leurs candidates M^{me} Rachilde aussi bien que les amis de M^{me} Audoux, groupe trop cohésif : il faut un réel vouloir d'équité pour résister à ces sortes d'incitations à contredire.

Dans le cas de M^{me} Audoux, c'est par l'exagération qu'on vous provoque. Pour M^{me} Lenéru, puisque son œuvre nous est encore inconnue, rien ne permet d'apprécier la proportion de l'éloge, mais c'est autrement que se pose la question : M^{me} Lenéru fut-elle M^{me} de Staël, George Eliot ou Emily Brontë, va-t-on laisser dire que la France ne possède pas d'autres femmes de lettres, — quand il y a M^{me} de Noailles, quand il y a Colette Willy, dont les œuvres, depuis quelques années, ont doué la littérature fran-

gaise d'une sensibilité farouche, d'un sens inconnu de la détresse et du lyrisme, d'un accent sauvage et conscient que nul n'avait encore entendu.

J'en cite à dessein que les deux plus parfaites ; d'autres noms sont là, que j'écrirais avec bonheur, mais le nombre n'ajouterait rien, au contraire, à la valeur de la protestation (1).

À la vérité, M^{me} Rachilde fait une exception, une seule, en faveur de Laurent Évrard : « Celle-là aussi viendra quand il en sera temps, et vous serez éblouis par le trésor qu'elle détient. » Pourquoi ce ton prophétique ? Qui attend-on, et qu'attendrait-on, pour admirer — après les promesses du *Danger* — *Une leçon de Vie*, ce chef-d'œuvre de force contenue, où d'un bout à l'autre on entend gronder le conflit, sourd, pesant, fatal, jusqu'aux dernières pages où, sans que l'orage ait éclaté avec plus de fracas, la pitié descend comme une large pluie dans l'atmosphère lasse et détendue. Ce serait le moment de préférer une fois de plus la formule : « un livre qui aurait dû avoir le prix Goncourt. » Mais pour cela il faudrait croire au prix Goncourt, que n'ont eu ni Colette Willy ni M^{me} de Noailles.

M^{me} de Noailles porte un des grands noms de France et Colette Willy danse dans les music-halls : détails qui n'ont aucun intérêt, pas plus que la profession de couturière de M^{me} Andoux. Mais on dirait vraiment que les métiers également durs de femme du monde et de danseuse de music-hall sont censés porter avec eux leur réclame et comme un vent de frivolité, qu'ils éveillent tous deux une sourde résistance, un refus d'admirer à fond, et surtout d'admirer « en tas. » Elles n'eurent pour soutenir, l'une, sa jeune renommée, l'autre sa gloire déjà radiante, ni l'appui de partisans disciplinés, ni la grosse voix de critiques paroxystes.

Elles ont bien mieux et elles doivent le sentir, ces deux âmes tristes : elles ont des centaines d'amis silencieux, isolés, à la fois inconnus et proches. Elles sont aimées en ce qu'elles écrivent. Elles sont aimées, non pas surtout à l'heure où l'on parle littérature, mais dans les moments meilleurs où, seul avec ses livres, on les rouvre doucement aux pages que l'on sait ; dans les moments plus vrais encore où l'on perd conscience des livres ; où ceux qui les écrivent ne vivent dans nos cœurs, — l'été parmi les arbres, le ciel et l'eau, l'hiver par les crépuscules poignants, — que s'ils ont dépassé en nous la limite des paroles.

Au fait, c'est peut-être vrai, qu'il ne faut pas leur donner le titre de « femmes de lettres »...

M. S. M.

A propos de la Décoration théâtrale (2).

II. Le Décor et la Lumière. — Le Théâtre des Arts.

Que sera ce décor ?

N'oublions pas que nous avons tout pouvoir d'oublier les traditions, les habitudes et que nous pouvons donc directement remonter aux principes. Nous sommes toujours sur la table rase du plateau avec un acteur et un fond neutre.

On peut dire, sans exagération, que la moitié de la décoration sera constituée par la lumière, par l'éclairage, l'autre moitié par la toile peinte sur laquelle jouera cet éclairage. Et même, cet éclairage n'a pas en vue le décor, mais bien l'acteur d'abord. Le décor est subordonné à la lumière. Le système de la projection

sur la scène qu'emploient brutalement les music-halls est excellent, avec des atténuations. Celui de la rampe, qui fausse le masque tragique et déforme les attitudes, est absurde. Mais nous touchons, encore ici une fois à la persistance des traditions. C'est par économie — par impossibilité de faire autrement que les premiers théâtres furent éclairés ainsi. On continua plus tard, fidèlement, absolument comme s'il existait des raisons d'art ou d'optique à ce dispositif archaïque. La lumière doit venir d'en haut, ou de côté — comme dans la nature. Elle éclairera ainsi la figure de l'acteur et non son ventre, son front et non le dessous de son nez.

Quant au décor, il ne devra que suggérer au spectateur le paysage où se passe l'action. Chacun sait que la suggestion n'opère que par les moyens les plus simples. Certains tapis d'Orient qui enclosent un écran de bleu sombre entre les arabesques d'un portique léger et doré nous mettent vraiment en présence de la plus religieuse nuit. Il n'y aura donc jamais assez peu de meubles dans une chambre, d'arbres dans une forêt. Il y aura toujours trop de détails. Mais le choix du détail juste, sur un fond où les masses surtout seront visibles, et seront simples, prendra une importance extraordinaire de suggestion. Et là-dessus l'action du drame aura toute sa valeur.

Mais, dira-t-on, pourquoi n'en est-il pas ainsi depuis longtemps ? Car enfin tant de simplicité doit correspondre à une énorme économie de temps et d'argent, à une simplification précieuse des procédés, alors que le système actuel exige de considérables dépenses.

C'est justement la complication du système actuel qui empêche les directeurs d'en sortir. Ceux qui décorent et ceux qui meublent les scènes forment une corporation toute-puissante et d'attributions très enchevêtrées, et qui surtout, chose grave, ont imposé leur nom au public par la réclame au même titre que celui de l'auteur de la pièce ou des acteurs. Une pièce aujourd'hui est due en réalité à la collaboration, toute fortuite d'ailleurs, du dramaturge, du peintre de décors, des accessoiristes, des costumiers et des acteurs. Devant une telle coalition d'intérêts commerciaux, il est bien évident que les soucis de l'esthétique sont rejetés au second plan. Par fatigue, les directeurs se laissent faire ; certains, tirant avec virtuosité le meilleur parti possible de cette confusion, finissent par croire qu'ils sont dans le vrai. Mais ils dépensent pour cela d'énormes quantités d'argent. On peut dire qu'ils se tuent à maintenir une formule fautive, au lieu de franchement adopter la vraie. D'ailleurs, ils ne comprennent pas encore qu'elle est vraie.

Cette formule s'exprime de plusieurs façons, selon qu'elle est interprétée en Angleterre par M. Gordon Craig, en Allemagne par MM. Georg Fuchs, Erler, Max Reinhardt, Adolphe Appia, en Russie par MM. Meyerhold et Stanislavsky. Ce sont ces interprétations, toutes très remarquables, toutes profondément pareilles dans leur sens synthétique, que M. Jacques Rouché a réunies et commentées dans son livre si intéressant : *L'art théâtral moderne* (1), en y joignant les théories, d'application si heureuse et si magnifique, de M. Mariano Fortuny.

Lui-même sera le premier directeur de théâtre à Paris qui aura songé à rénover la décoration dans ce genre. Nous n'avons encore vu qu'un seul de ses efforts : la représentation du *Carnaval des enfants*, suivie de celle de *L'Amour peintre*. M. Octave Maus a dit ici même tout le bien qu'il fallait en penser. Mais il ne s'en tiendra pas là.

C'est étonnant comme on s'habitue vite à un décor qui n'a pas de bandes d'air ni de coulisses de côté, qui est éclairé d'une façon rationnelle, qui est brossé par un véritable artiste. On prend, à le regarder, une leçon toute subconsciente de goût, autrement efficace que les plus subtiles argumentations de la logique. Il se fait là une éducation de l'œil telle qu'ensuite les autres décors, à l'ancienne mode, même luxueux, nous révèlent la misère de leur conception, leur laideur, leur manque d'appropriation.

C'est ce sentiment que M. Jacques Rouché, dans les chroniques qu'il fait à *Excelsior* sur ce sujet, exprime chaque fois avec un esprit plus mordant et une autorité plus forte.

(1) JACQUES ROUCHÉ : *L'Art théâtral moderne*. Collection de la *Grande Revue*. Paris, Edouard Cornély.

(1) Nous n'ignorons pas, d'ailleurs, les articles si justement enthousiastes de M^{me} Rachilde sur Colette Willy. Mais alors ???

(2) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

Jusqu'ici, les décorateurs de théâtre nous ont rabattu les oreilles des prétendues difficultés mystérieuses de leur technique spéciale. C'est possible qu'il y ait des difficultés à leur technique, mais elles ne sauraient le moins du monde nous intéresser puisqu'elles ne correspondent pas au principe même de leur art, qu'ils ignorent complètement. Et leurs réussites partielles, les agréments qu'ils trouvent parfois ne servent qu'à davantage égarer la question. Toute décoration est synthétique, surtout celle du théâtre. Cette vérité n'étant généralement comprise que par des artistes, M. Jacques Blanche, à chaque occasion, et avec un certain courage, réclame des artistes pour exercer le métier de décorateurs de théâtre.

Quand on se résignera à écouter ce conseil, on aura enfin des mises en scène simples, où le décor sera homogène à l'action dramatique, enfin des spectacles d'ensemble et où l'on ne sentira pas à tout instant l'énorme difficulté vaincue, chose qui distraît fâcheusement de l'émotion scénique.

Quoi qu'il en soit, un mouvement très net se dessine. Rendons aux ballets russes ce qui appartient à César. Ils nous ont apporté l'initiation. Mais leur brillant passage avait besoin d'être continué par un effort plus permanent, plus quotidien. *Le théâtre des Arts* appliquant tous les soirs à Paris des idées particulières au reste de l'Europe civilisée les a rendues enfin françaises. C'est une consécration.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Au Cercle Artistique et Littéraire.

Exposition de pastels.

Une intéressante exposition groupe en ce moment, au Cercle artistique, des œuvres de quelques-uns de nos meilleurs pastellistes. Certes, parmi ces trente tableaux, il en est peu pour susciter l'enthousiasme; mais il y a là une jolie diversité qui plaît après tant d'expositions maussades qui se sont succédé par ce triste hiver. Disons tout de suite que les deux tableaux d'Alfred Delaunoy, *Paysage de fin d'été* et *Gerbes de blé au pays monastique*, sont des pages admirables, de merveilleuses synthèses d'une puissance comparable à celle des dessins de Millet. Les pastels de M. F. Baes se recommandent aussi par le souci du style et par leur sobriété de bon aloi, mais ils pèchent par une sorte de sécheresse dans le dessin, qu'un coloris assez subtil ne parvient pas à relever. Parmi les meilleures œuvres de l'exposition, notons le beau *Soir à Egipte* de M. Franz Gaillard, grandement vu; la *Cariatide* de M. Henri Thomas, les Van Levenberghen, violents et solides, le *Vieux cerisier* de M. R. Wytman, les portraits de M. L. Wollès, la chatoyante *Réverie* de M. H. Riehir, les portraits du comte de Lalain, quelques paysages de M. O. Coppens, des fleurs de M^{lle} B. Art, des figures de M. Van Holder.

F. H.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Werther.

La reprise de *Werther* a fourni à M^{me} Croiza l'occasion de déployer, dans un rôle à qui nulle artiste n'a donné plus de grâce touchante, d'émotion et de passion contenue, ses qualités exceptionnelles de cantatrice et de comédienne lyrique. Il semble qu'elle le joue avec plus d'aisance encore, avec plus de vérité et de simplicité, que l'an dernier. C'est la vie même, dégagée de toutes conventions théâtrales. Et la pureté de sa voix, et l'expression avec laquelle elle la conduit achèvent de donner à son interprétation un charme qui impressionna profondément l'auditoire.

M^{me} Croiza a trouvé en M. Girod un partenaire excellent qui, dans les scènes de tendresse surtout, réalise un Werther attachant, artistiquement composé. On sait avec quelle autorité, avec quelle sûreté de voix et de gestes M. Decléry incarne le person-

nage d'Albert. On applaudit aussi M^{lle} Lyreanis, MM. La Taste, Danlée, etc., ainsi que l'orchestre qui, sous la direction de M. Rasse, compléta l'heureuse impression de cette reprise, la meilleure peut-être de la saison.

O. M.

NÉCROLOGIE

François Lamorinière.

Après Jean Robie, un autre vétéran de l'École belge. François Lamorinière, vient de s'éteindre chargé d'ans et d'honneurs. On pourrait ajouter : de gloire, car si le goût s'est aujourd'hui détourné de l'art méticuleux du peintre anversois, celui-ci connut jadis le grand succès en Belgique et à l'étranger. Né à Anvers le 20 avril 1828, formé à l'Académie de cette ville, lié d'amitié avec Joseph Lies qui l'orienta vers l'étude de la nature, il se passionna pour les interprétations de la campagne flamande. Dès 1847, il se fit remarquer au Salon d'Anvers par la probité d'une exécution qui poussait à l'extrême le souci du détail. Suivant dans le paysage l'évolution que Leys avait fait subir à la figure, ainsi que le fait justement remarquer M. Camille Lemonnier dans son *Histoire des Beaux-Arts*, il s'était fait gothique pour exprimer avec plus de précision la réalité. Les nombreuses toiles qu'il exposa durant près d'un demi-siècle témoignent toutes de cette minutie qui le maintint parmi les artistes haut cotés jusqu'à ce qu'un art spontané, inspiré par la nature et par la vie, eût libéré le paysage de cet archaïsme et montré ce que les patientes transpositions de Lamorinière avaient d'artificiel. Par sa conscience d'artiste, par le scrupule qui le forçait à n'exprimer que les sensations qu'il avait ressenties (et à cet égard le paysage que possède de lui le Musée de Bruxelles définit fort exactement son idéal), il n'en demeura pas moins une personnalité nettement accusée. Il fut l'artiste représentatif d'une époque, d'un genre, et digne de respect pour avoir opposé d'immuables convictions aux virevoltes de l'opinion.

Depuis plusieurs années, la cécité l'avait condamné à l'inaction. Commandeur de l'Ordre de Léopold, commandeur des Ordres de François-Joseph d'Autriche et de Saint-Michel de Bavière, créé officier de la Légion d'honneur en raison de sa participation aux Expositions universelles de 1878 et de 1889, il était membre de l'Académie royale de Belgique, du corps académique d'Anvers, qu'il présida, des Académies de Rotterdam, de Prague, etc. Mais tant d'honneurs n'altèrent point la simplicité et la bonhomie de son caractère.

O. M.

Jeanne Tordeus.

Une triste nouvelle nous arrive à la dernière heure : M^{lle} Jeanne Tordeus, professeur honoraire au Conservatoire de Bruxelles, chevalier de l'Ordre de Léopold et de la Légion d'honneur, dont la santé donnait depuis quelque temps des inquiétudes, a succombé hier, âgée de 68 ans.

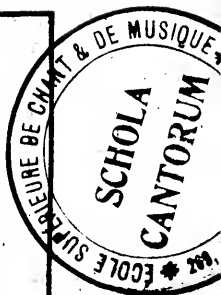
Rachel, on le sait, lui ouvrit les avenues qui la conduisirent à l'Odéon et à la Comédie Française. Mais c'est principalement dans le professorat que l'artiste, revenue en Belgique lors de la guerre de 1870, développa ses hautes qualités d'intelligence, de sensibilité et de cœur. Son rôle dans l'enseignement, l'influence qu'elle exerça, les réformes qu'elle s'efforça de réaliser eurent trop d'importance pour n'être signalés ici que par une mention hâtive; dans un prochain article, nous tenterons d'en fixer fidèlement le souvenir.

O. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Million. — Alfred de Musset.

Le Million est une adaptation nouvelle — et fort amusante, ma foi — du classique vaudeville où un objet, perdu au premier acte ne se retrouve qu'au cinquième. MM. Georges Berr et Guillemand se sont montrés, en l'écrivant, de dignes héritiers de



Labiche et du vieil Hennequin. Ils ont de l'imagination, de la drôlerie et de la verve.

Il ne faut jamais tenter de raconter ces vaudevilles : les plus joyeux, ainsi résumés, paraissent ternes et fides. Ce qu'on peut dire ici, c'est que les auteurs du *Million* sont les gens les plus adroits du monde et qu'ils ont su, en nous contant cette folle histoire d'un veston perdu, recherché vainement pendant quatre actes et retrouvé enfin au cirquième, évoquer d'une façon très vivante un épisode pittoresque de la vie de Bohême. Ils ont également créé un personnage qui est presque un caractère : l'ami envieux et jaloux malgré lui. M. Victor Henry, qui interprète ce rôle à l'Olympia, est un artiste de grande valeur. Il est inénarrable sous le bonnet d'étudiant de vingtième année du bilieux Prosper Bénaveni. Ses camarades, M^{mes} Simonnet et Becker et MM. Blanche, Stacquet, Baudoin, Cueille, Darcey, rivalisent autour de lui d'entrain et de gaieté, et tout cela fait une interprétation extrêmement animée qui contribuera, autant que la pièce elle-même, à attirer le public à l'Olympia.

Au théâtre du Parc, M. Reding a consacré à Alfred de Musset l'une des séries de ses matinées littéraires, et il a fort bien fait. Musset a, en ce moment, à cause du centenaire de sa naissance, un regain de vogue dont il faut profiter pour remettre sous les yeux du public ses beaux chefs-d'œuvre. La troupe du Parc a fort convenablement interprété *Il ne faut jurer de rien* et récita la *Nuit de mai* et d'autres poésies. Musset est bien toujours le poète des femmes et des jeunes filles ; la matinée a obtenu le plus vif succès.

G. R.

AGENDA MUSICAL

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, séance de musique donnée à la Section d'Art de la Maison du Peuple par M^{lle} Fanny Hiard, cantatrice, MM. Peracchio, pianiste, et Blanco-Recio, violoniste.

Pour rappel, mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la salle *Studio*, (2 rue des Petits-Carmes), audition musicale par M^{lle} Marguerite Laenen, pianiste. Oeuvres de Beethoven, Chopin, Liszt, P. Gilson et R. Moulaert.

Le troisième concert Ysaye aura lieu au théâtre de l'Alhambra dimanche prochain, à 2 h. 1/2, et sera donné par le Tonkünstler Orchester de Munich sous la direction de M. Joseph Lassalle et avec le concours de M^{me} Hermine Bosetti, cantatrice du théâtre royal de la Cour, de Munich. Au programme : *Concerto grosso en ré mineur* (Hændel); Air « Vorrei Spiegarmi », de *Il curioso indiscreto* (Mozart); Symphonie n° 4, en sol majeur (G. Mahler); *Don Juan*, poème symphonique (R. Strauss); « Prélude et Mort d'Yseult » de *Tristan et Yseult* (R. Wagner); Ouverture de *Tannhäuser* (R. Wagner). — Répétition générale la veille, même salle, à 3 heures.

Mercredi 18, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de M^{lle} Henriette Engberis, pianiste.

Vendredi 20, même heure, même salle, concert donné par M^{lle} Suzanne Godenne, pianiste, et M. Hildebrandt, violoniste. L'orchestre sous la direction de M. Théo Ysaye.

Vendredi prochain, à 8 h. 3/4, au Cercle artistique, récital de violon par M. Fritz Kreisler, qui exécutera, accompagné par M. G. Lauweryns, des œuvres de Bach, Gluck, Porpora, Couperin, Bocherini, Franccœur, Wagner-Wilhelmy, Fritz Kreisler et Sinigaglia.

Samedi 21, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital du pianiste russe Marc Meytschuck.

Dimanche 22, à la Monnaie, Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis avec le concours de M^{lle} Sansoni, pianiste.

Le quatuor Zimmer donnera sa deuxième séance mercredi 25 janvier, à 8 h. 1/2, à l'École Allemande. Oeuvres de Carl von Dittersdorf, Beethoven et Smetana.

Aux quatre concerts qu'il donnera à la Grande Harmonie et dont le premier est fixé au jeudi 26 janvier, à 8 h. 1/2, M. Mathieu Crickboom fera entendre les concertos de J.-S. Bach

(la mineur et mi majeur), de Haydn (sol majeur), de Mozart (la majeur), Beethoven, Mendelssohn, Corelli, Tartini, Nardini, H. Viéuxtemps (mi majeur) et H. Wieniawski (ré mineur) et le poème de Chausson. Location chez Schott.

Le lundi 30 janvier, à 8 heures, l'École de Musique de Saint-Josse-ten-Noode donnera, sous la direction de M. Rasse, dans la Salle des Fêtes, rue Galait, 134, un concert avec le concours de l'orchestre Ysaye et des élèves des cours d'ensemble, de chant individuel et de solfège (350 exécutants). Au programme : *Cantate inaugurale* et mélodies de S. Huberti, œuvres chorales de Gounod, P. Gilson et A. Deboeck.

La Société des Nouveaux Concerts d'Anvers donnera demain, lundi, à 8 h. 1/2, au théâtre Royal, son deuxième concert sous la direction de M. Otto Lohse, chef d'orchestre de l'Opéra de Cologne, et avec le concours de M. Harold Bauer, pianiste. Au programme : Schubert, Beethoven, Liszt, Sains-Saëns, Zöllner.

PETITE CHRONIQUE

La Libre Académie de Belgique vient de décerner son prix annuel (fondation Edmond Picard) à M^{lle} Juliette Labryère pour ses remarquables reliures d'art.

Les statuts imposant le renouvellement par quart, tous les quatre ans, des membres de l'Académie, ont été élus à la dernière assemblée : MM. Thomas Braun, F. Holbach, G. Lemmen, E. Rombaux, Ch. Van den Borren, P. Van der Eycken, Vermeylen et Eugène Ysaye en remplacement de MM. Alex. Braun, H. Carton de Wiart, H. de Baets, E. Demolder, L. Dumont-Wilden, F. Durant, E. Robert, désignés par le sort, et Ch. Van der Stappen, décédé.

Rappelons que notre collaborateur M. Ch. Van den Borren commencera demain, à 3 heures, à l'Université Nouvelle, son cours sur *les Origines de la musique de clavier*.

Parmi les entretiens de nature à intéresser spécialement nos lecteurs, signalons, au même local, celui que fera demain, lundi, à 8 h. 1/2, M. Paul Vulliaud, directeur des *Entretiens idéalistes*, sur le *XV^e siècle italien et les Humanistes*, *Pic de la Mirandole*; les deux conférences que fera M. Pierre Marcel, les mercredis 18 et 25 janvier, à 8 h. 1/2, sur *l'Histoire des dessins en France au XV^e siècle* (avec projections), et celle de M. Albert Mockel, fixée au vendredi 20, sur *la Poésie et la Musique dans la mélodie française*. Cette conférence sera accompagnée d'une audition musicale avec le concours de M^{me} Mockel et de M. Stéphane Austin.

Nous avons annoncé qu'un Comité s'était formé à Gand sous la présidence de M. Emile Mathieu, directeur du Conservatoire, pour ériger un monument à la mémoire du compositeur Adolphe Samuel.

C'est jeudi prochain, à 3 heures, que sera inaugurée à Gentbruggen, où l'artiste est inhumé, la pierre tombale qui consacrera le pieux souvenir de ses amis.

M. Jahan, du théâtre du Parc, donnera le samedi soir, à 8 h. 1/2, à partir du 14 janvier, un cours de diction à l'Université Nouvelle. Ce cours comprendra l'étude théorique et pratique de toutes les règles de la diction : prononciation, respiration, pose de la voix, expression, étude du geste et de la parole, etc., ainsi que la lecture et la récitation à haute voix d'ouvrages d'écrivains français et belges.

Le prix d'inscription pour ce cours (quinze leçons) est de 3 fr. S'adresser à l'Université Nouvelle, 67 rue de la Concorde, entre 4 et 6 heures.

M. André Tardieu, professeur à l'École des Sciences Politiques de Paris, inaugurera mercredi prochain, à 4 h. 1/2, au Cercle artistique, une série de conférences sur *la France contemporaine*. Les conférences suivantes seront faites respectivement le jeudi 19 janvier par M. Albert Métin, député (*la France et ses Colonies*), le mercredi 25 janvier par M. Jules Gautier, conseiller

d'Etat (*la France morale et religieuse*). Les autres conférences seront annoncées ultérieurement.

A ces entretiens feront suite des causeries sur *la Vie politique, la Vie littéraire, la Vie artistique et la Vie intime en Belgique* par MM. Paul Hymans, Georges Virrès, Jules Destrée et Maurice des Ombiaux.

Le Cercle Euterpe donnera le samedi 21 janvier, à 8 h. 1/2, au Théâtre Communal, rue de Laeken, une représentation de *Perkin Warbeck*, drame en quatre actes de M. Georges Eekhoud, avec une adaptation musicale de M. Paul Lagye. Location : rue Van Moer 1 (de 9 heures du matin à 8 heures du soir).

Le Théâtre de la Monnaie est tout aux dernières répétitions de la *Glu*, l'œuvre de MM. Jean Richepin et Gabriel Dupont, dont la première est fixée à samedi prochain. En même temps, on répète au foyer la *Mignon Lescaut* de M. Puccini, qui passera en février.

Outre les reprises annoncées de *Pelléas et Mélisande* et de *l'Etranger*, la direction nous promet une intéressante « première » : la réalisation scénique de *l'Enfance du Christ* de Berlioz, dont les rôles principaux sont distribués à MM. Daa et Billot.

Parmi les nominations et promotions faites à l'occasion du 1^{er} janvier par le Gouvernement français dans l'Ordre de la Légion d'honneur, nous signalons avec plaisir celles de M. Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire de musique de Paris, promu au grade de commandeur, et de notre confrère M. Jean Ajalbert, conservateur de La Malmaison, nommé officier.

De Paris :

Hélène de Sparte, le drame de M. Emile Verhaeren, est entré en répétitions à l'Odéon. L'œuvre sera interprétée par M^{mes} Gilda Darthy, Ventura ; MM. Desjardins et R. Joubé.

A propos de M. Verhaeren, on apprendra avec stupéfaction que les représentations du *Cloître* que devait donner à Fribourg M. Carlo Liten ont été interdites ! La censure suisse ne tolère, paraît-il, pas la présence de moines sur la scène ! On sait que le beau drame de M. Verhaeren, créé à Paris au Théâtre de l'Œuvre, fut joué ensuite avec un très grand succès à Bruxelles, où le Théâtre du Parc le reprit plusieurs fois, puis dans le décor naturel de l'abbaye de Villers, dans celui de l'abbaye de St-Bavon, et tout récemment à Manchester et à Moscou. L'interdiction de la censure helvétique est simplement ridicule. Mais le phénomène n'est pas unique. A Vienne également, l'*Anastasie* qui veille sur les mœurs de la capitale autrichienne (qui se douterait que celles-ci sont surveillées ?) a exigé de telles coupures dans le *Cloître* que le Deutsches Volkstheater, où l'œuvre devait être représentée, a préféré la retirer. On défendit, par exemple, de montrer, au 4^e acte, l'intérieur d'une église ; on prétendit supprimer partout le mot « catholique » et tout ce qui semblait toucher à la religion !...

Tous ceux qui connaissent le *Cloître* savent que c'est une œuvre d'art n'ayant aucune visée tendancieuse et qu'il est absurde

d'y voir autre chose qu'un conflit d'idées et de sentiments d'une grande élévation et d'un pathétique intérêt. Soutenir le contraire, c'est faire injure à la probité artistique du poète dont s'honore la Belgique.

Paris-Journal, qui proteste avec indignation contre la décision que nous venons de relater (et qui ne s'en indignera-t-il ?), se montre, en toute occasion, sympathique aux Lettres belges. Voici le joli couplet que publiait jeudi dernier le très intéressant quotidien français sur un poète belge que nous eûmes fréquemment l'occasion d'apprécier élogieusement : « La manière délicate et fluide de Jean Dominique rappelle assez celle de M^{me} Blanche Rousseau pour que l'on puisse dire, comme nous le faisons avant-hier, que « Jean Dominique est la signature de M^{me} Blanche Rousseau, lorsqu'elle écrit en vers ». Il ne faudrait pas croire cependant que Jean Dominique est le pseudonyme de M^{me} Blanche Rousseau. Les vers si charmants et si purs qui composent les recueils de Jean Dominique, intitulés *La Gaulle blanche*, *l'Anémone des Mers*, *l'Ombre des Roses*, sont l'œuvre de M^{lle} Marie Closset, l'une des mieux douées parmi les jeunes femmes de lettres belges. Plusieurs poèmes de la *Gaulle blanche* et de *l'Anémone des Mers* sont d'ailleurs dédiés par M^{lle} Marie Closset à son amie M^{me} Blanche Rousseau.

Une autre amie de Jean Dominique, Belge également, est M^{me} Emma Lambotte, qui vient de faire paraître *les Roseaux de Midas*, poèmes et aphorismes, préfacés par Laurent Tailhade. »

Un curieux souvenir de Chaplain, dont la mort récente donne à l'anecdote un intérêt d'actualité.

Un jour, le maître graveur se promenant à Chantilly en compagnie du duc d'Aumale dit à brûle-pourpoint à son confrère de l'Institut :

« Avez-vous remarqué les boutons que portent vos piqueurs ?

— Oui... Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce qu'ils sont de moi. »

C'était exact. A l'époque où l'illustre graveur en médailles n'était encore qu'élève de l'École des Beaux-arts, pensionné par sa ville natale de Mortagne, il gravait, pour le compte de la maison Geiger, des têtes de renard, de loup, de cerfs et autres animaux destinées aux boutons des vêtements de chasse. Les collectionneurs les recherchent aujourd'hui. Songez donc : des Chaplain avant le prix de Rome !

Sottisier :

... Dans une langue où l'on reconnaît la main de MM. Gheusi et Méraëne... F. Le Borne, *le Soir*, 1^{er} janvier.

Ils sont quatre — comme les trois mousquetaires — quatre braves fauteuils, bien larges, bien rembourrés...

Comœdia, 5 janvier.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

LIBRAIRIE NATIONALE
G. VAN OEST ET C^{ie}
72, rue de la Montagne, BRUXELLES

ÉTRENNES 1911

Livres illustrés. Livres d'amateurs.
Livres pour la jeunesse.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez E. DEMETS, Éditeur

2, rue de Louvois, PARIS

- M. BÉCLARD. — **Péristéris** (LECONTE DE LISLE), chant et piano. — *Prix net : 2 fr. 50.*
 ID. — **Silence** (A. SAMAIN). — *Prix net : 1 fr. 70.*
 N. BERTELIN. — **Dilection, Une douceur splendide et sombre, Il pleut des pétales de fleurs, Musique, Dans le cristal des eaux** (A. SAMAIN), chant et piano. — *1 fr. 70 à 2 fr. 50.*
 ID. — **Le Chasseur noir** (P. GÉRALDY), **Chanson grise** (F. BATAILLE), **Lied** (BLANGHERNON), **Chanson** (H. VACARESCO), **J'ai jeté** (ID.), **Souffrance** (M. OLIVANT), chant et piano, *1 fr. 70 à 2 fr. 50.*
 R. CHANSAREL. — **Caresse** (J. DE L'ESTOILLE), **Dédicace** (T. KLINGSOR), **Pastel** (G. SOLLIER), chant et piano, *1 franc et 1 fr. 50.*
 SWAN HENNESSY. — **Diverses pièces et variations** pour piano sur un thème obligé par SWAN HENNESSY, HUGO RASCH, GEORGES LOTH, AUG. DELACROIX et HERBERT FRYER. — *Le recueil : 7 francs.*
 SÁNDOR KOVÁCS. — **Bourrée bourrue** pour piano. — *Prix net : 2 francs.*
 ID. — **Tocatta** pour piano. — *Prix net : 2 francs.*
 ID. — **Barafostus's Dreame** (auteur inconnu du XVI^e siècle), *1 fr. 75.* **Quodlings Delight** (GILES FÖRNABY), *1 fr. 75.*
 ID. — **Capriccios** en *la* maj., en *mi* maj. et en *si* béni. maj. (D. SCARLATTI), *1 fr. 75.* et *2 francs.* — **Étude** en *la* maj. (ID.), *1 fr. 75.*
 ACHILLE PHILIP. — **Nocturne** (F. BONNAUD), chant et piano. — *Prix net : 3 francs.*
 ID. — **Elégie** (P. VERGEL). — *Prix net : 1 fr. 75.*

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : P. BUSCHMANN, J^r

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50.

Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstrasse (Zehlendorf).

Imprimé sur papier de la Maison KEM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Musique de chambre en Allemagne (suite) (G. SYSTERMANS). — Georges Lemmen (L. DUMONT-WILDBEN). — Jeanne Tordeus et la Culture française en Belgique (B. F.). — Théâtre de la Monnaie : *La Glu; Hopjes et Hopjes* (OCTAVE MAUS). — Les Amis de la Littérature (G. R.). — Notes de Musique : *Récital Marguerite Laenen* (O. M.). — Agenda musical. — Petite chronique.

La Musique de chambre en Allemagne (4)

Majestueux aboutissement d'Haydn et de Mozart, Beethoven (1770-1827) débute par des Quatuors inspirés de la manière de ces maîtres; les six numéros de l'opus 18. Mais la transformation ne tarde pas à se dessiner; dans les compositions de plus en plus sublimes qui aboutissent à cette prodigieuse production de la dernière période (1815-1826, œuvres 102 à 135), Beethoven s'affranchit du « péché originel de la forme extérieure » — c'est Wagner qui parle —, des règles préconçues de l'ordonnance régulière et architectonique des rythmes; il émancipe la mélodie des influences de la mode et du goût changeant, et l'élève à un type éternel et purement humain.

Les commentateurs de l'œuvre de Beethoven, — et parmi eux M. Vincent d'Indy, pénétrant analyste des Quatuors — ont étudié ces œuvres dont vous-mêmes avez pu maintes fois apprécier la transcendante splen-

(4) Suite. Voir notre dernier numéro.

deur. La musique de chambre atteint à ce moment le suprême épanouissement, que nous craignons de voir demeurer à jamais sans lendemain : surgit-il en effet quelque autre Beethoven, il ne trouverait plus, dans notre époque de vie utilitaire et agitée, les conditions de milieu nécessaires à l'éclosion de tels chefs-d'œuvres : Beethoven les enfanta dans la douleur, dans le recueillement solitaire, la contemplation de sa grande âme passionnée et du lumineux Infini. Quel artiste contemporain pourrait ainsi s'abstraire des tentations de succès, de profit, de bruyante renommée auxquelles nous voyons souvent succomber même les mieux doués ?

Les deux plus illustres contemporains de Beethoven, Weber (1786-1826) et Schubert (1797-1828), se sont spécialisés l'un comme précurseur du drame lyrique moderne, l'autre comme créateur du Lied. Tous deux cependant sacrifient à la musique pure : le romantique Weber dans un Quatuor, un Trio avec piano, un Quintette avec clarinette; — Schubert, le divin génie qui à dix-neuf ans atteignait à la poignante beauté du *Wanderer* et du *Roi des Aulnes*, traduisait dans ses adorables Quatuors — rappelez-vous *la Jeune Fille et la Mort* —, dans ses Trios, dans le *Forellen-Quintett*, l'exceptionnelle sensibilité d'une nature vraiment sœur de celle de Mozart.

En recul de ces grandes figures, il faut citer d'honnêtes musiciens, comme par exemple Ferdinand Ries (1784-1838), l'élève de Beethoven, — et le très fécond Jean-Népomucène Hummel (1778-1837), originaire de Presbourg et disciple de Mozart, compositeur superficiel et brillant; c'est à des concertos de piano, joués souvent comme morceaux de concours, et à son Sep-

tuor qu'il doit de n'être pas encore oublié; il a écrit des Trios et un Quintette avec piano.

Nous voici maintenant au seuil de la grande époque romantique dont les chefs vont naître dans l'espace de quelques années : Chopin et Mendelssohn en 1809, Schumann en 1810, Liszt en 1811, Wagner en 1813.

Laissons Chopin, d'origine polonaise et de culture française, et Liszt, dont la multiple activité ne s'exerça guère dans les voies de la musique de chambre mais dont il faut rappeler l'admirable apostolat, la clairvoyance, la généreuse sympathie pour toutes les belles initiatives d'art.

Félix Mendelssohn (1809-1847) est bien qualifié pour servir de lien entre les deux périodes par la fusion, en sa personnalité, de la tradition classique et des premières poussées du romantisme.

Classique par la clarté et la pondération de la pensée, par la pureté et l'eurythmie des formes, Mendelssohn reste surtout le musicien de la grâce : parfois il atteint à la grandeur, comme dans les bonnes pages de ses Oratorios, des Sonates d'orgue ou de la *Symphonie écossaise*; mais sa voie naturelle est dans les élans de sentimentalité charmante des *Romances sans paroles*, dans le pittoresque féérique du *Songe d'une nuit d'été* ou l'allégresse juvénile de la *Symphonie italienne*. La musique de chambre occupe une place importante dans sa production. En ce genre excellemment adapté à ses facultés, Mendelssohn apporte une note nouvelle de chaleureuse tendresse, une richesse de sonorité et d'écriture appréciables surtout dans les œuvres avec piano.

Sans doute nous restons loin de la révolution beethovenienne : chez le maître de Bonn, l'idée avait forgé la forme libre; Mendelssohn se préoccupe de conformer la pensée au moule de la forme traditionnelle. C'est toute la différence du génie au talent. Mais il serait injuste de dénier à Mendelssohn une valeur et une influence : son culte de la perfection, son apostolat en faveur des grands maîtres du passé, sa restauration clairvoyante de l'œuvre de Jean-Sébastien Bach laissent une empreinte salutaire sur la culture musicale du siècle.

Les fils spirituels de Mendelssohn, issus du Conservatoire par lui fondé à Leipzig, n'ont pour la plupart qu'une médiocre originalité; leur lignée contribue néanmoins à perpétuer une tradition qui préserve la musique de chambre du dévoiement et de l'anarchie. Faut-il vous en rappeler quelques-uns? Ferdinand Kufferath (né en 1818, mort à Bruxelles en 1896), compositeur de chambre fort distingué; — Carl Reinecke (1824), qui contribue par ses éditions et ses interprétations à la diffusion de l'œuvre pianistique de Mozart; — Jadasohn, Bargiel, Félix Draeseke, Gernsheim... Puis tout un groupe de musiciens nés hors d'Allemagne mais édu-

qués en tout ou en partie à Leipzig : Joachim Raff (1822-1882), originaire des environs de Zurich, l'un des plus féconds de l'École. Doué d'une invention dont la facilité verse trop souvent dans la banalité, d'un sentiment délicat de la nature et du pittoresque, mais dépourvu de sévérité envers lui-même, de concision et de force dans sa langue musicale, Raff accumule d'innombrables compositions de valeur inégale; parmi elles, huit Quatuors à archet, des Trios, un Octuor, un Sextett. Deux autres Suisses plus modernistes : Frédéric Hegar, né à Bâle en 1841, et Hans Huber (Olten, 1852), compositeur assez ignoré, esprit délicat teinté de Mendelssohn et de Schumann, écrivain subtil de Symphonies, d'ingénieuses et charmantes Suites pour piano à quatre mains, de Trios, de Quatuors et de Sonates.

Les Scandinaves aussi vont se former à l'enseignement de Leipzig : Niels-Gade (1817-1890), folkloriste encore timide, Svendsen, en conservent profondément l'empreinte; Grieg s'affranchit de bonne heure pour faire vivre en son œuvre le génie national; mais ses compositions de chambre surtout se réfèrent au style mendelssohnien.

Retournons-nous maintenant vers la figure du romantique inquiet et passionné, du « grand poète au cœur innombrable » comme l'appelle Camille Maclair (1) : Schumann (1810-1856). Sur son œuvre multiple, sur sa vie tourmentée, nous n'avons pas le loisir de nous attarder. Sa musique de chambre est conçue presque tout entière dans la forme classique; mais que nous sommes à l'antipode de l'équilibre impeccable, de la confortable sérénité de Mendelssohn! Comme on devine en Schumann la lutte poignante entre la pensée et son extériorisation, celle-là toute frémissante de fougueuse ardeur, cherchant à se libérer du cadre traditionnel qui la comprime, et ne parvenant point, par suite de l'insuffisance de la maîtrise technique, à réaliser son expression totale. Il importe peu, d'ailleurs, au point de vue de l'émotion engendrée par ces inspirations si hautes et si vibrantes aussi bien que du rôle historique des œuvres de chambre de Schumann, — il importe peu que l'on puisse y relever des incertitudes ou des aridités : leur beauté intérieure, leur style personnel, leur atmosphère de tendresse ardente et pudique, la préoccupation d'unité cyclique que l'on y peut relever influenceront nettement les musiciens purs qui vont suivre, et surtout le plus grand d'entre eux, Johannès Brahms.

(La fin prochainement.)

G. SYSTEMANS

(1) Étude dans le *Courrier musical*, 15 avril 1910.

GEORGES LEMMEN

Sans médire de l'école belge de peinture, et tout en reconnaissant les dons précieux que nos artistes doivent à la magie de leur ciel et à la longue tradition artistique dont ils bénéficient, il faut convenir qu'ils se confinent trop souvent dans un réalisme étroit et terre à terre. Les paysagistes se contentent de peindre consciencieusement et attentivement ce qu'ils voient et ne conçoivent leur part d'interprétation personnelle, l'art en un mot, que dans une virtuosité du pinceau dont on se fatigue assez vite. Les portraitistes retracent l'aspect d'un visage sans chercher à y mettre rien du mystère de l'âme et de la même main habile et appliquée qu'ils peindraient un tas de vieux livres ou un panier de pommes. Dans la nature-morte enfin ils cherchent avec conscience la fidélité du « rendu », et ne se doutent pas que le seul intérêt de ce genre, c'est l'évocation d'une certaine atmosphère ou le jeu ingénieux des couleurs dans la lumière. Aussi, les rares peintres belges qui, soit d'instinct, soit de raisonnement conçoivent un art plus mystérieux, plus imaginaire, mieux en harmonie avec les raffinements de l'esthétique moderne, tranchent violemment dans les expositions de leurs compatriotes.

Peu compris de la grande masse du public qui est toujours réaliste parce qu'elle est la masse, ils ont la joie, quelquefois un peu amère, d'être admirés par les vrais amateurs, et de rencontrer parfois à l'étranger ces louanges discrètes et délicates qui, seules, donnent confiance aux véritables artistes. Parmi ces peintres trop rares, Georges Lemmen occupe aux côtés d'Ensor une des places les plus éminentes. Ce rare et précieux artiste a tous les dons coloristes des vieux maîtres flamands. Nul, peut-être, n'est plus sensible à la volupté de la couleur, mais il sait que cette volupté se renouvelle. Son horizon ne s'est pas limité aux expositions du Cercle artistique ou de nos très sages triennales. Il a connu, il a admiré, il a aimé les raffinements de l'impressionnisme français, les subtiles harmonies d'un Whistler, les hardiesses visionnaires d'un van Gogh ou d'un Cézanne, les subtilités ingénieuses d'un Gauguin, les synthèses symboliques des Japonais, et d'une information si diverse il a enrichi son talent qui lui appartient vraiment en propre et dont l'originalité discrète s'impose avec plus de sûreté à chaque nouvelle exposition.

Mais un art aussi volontaire, un art où rien n'est abandonné à l'improvisation trouve forcément son armature, si l'on peut ainsi dire, dans cette patiente étude du dessin que nos artistes pressés négligent trop souvent. Sous le coloriste merveilleusement doué qu'est Lemmen, il y a un dessinateur très savant qui met toute sa coquetterie à dissimuler son savoir. L'exposition de *l'Estampe* a donc l'intérêt d'un aveu. Ces dessins de Georges Lemmen, si variés d'inspiration et de procédé, nous font assister à la lente évolution de ce talent qui touche maintenant à sa plus belle maturité. Ce sont d'abord des dessins très serrés, des nus, qu'un observateur superficiel pourrait comparer à des dessins d'académie, si l'on n'y distinguait, dès le premier abord, le sonci d'une synthèse et aussi, et surtout, cette rigoureuse sincérité, cette horreur invincible pour les formules apprises sans quoi il n'est pas de véritable artiste moderne.

Je ne crois pas que Lemmen ait eu un maître. Mais une double influence pourtant se retrouve dans son art, et ce sont ses dessins qui la décèlent : l'influence de Degas, l'influence des Japonais, influence qui s'exprime, non par une imitation des procédés, mais par le jeu naturel d'une admiration très raisonnée. Il est évident que comme Degas, le seul des artistes contemporains qui ait retrouvé le coup de crayon large et précis d'un Ingres, Lemmen voudrait mettre dans l'inquiétude de la modernité le grand style des anciens; il est évident que comme les maîtres de l'estampe japonaise, Lemmen souhaiterait avec de savantes combinaisons de lignes et de taches évoquer sur la feuille de papier toute la magie du paysage entrevu, tous les dessous d'un sourire ou d'un regard, tout le mystère d'un jeu de lumière. A cela se limite cette double influence qui montre la légitime ambition de l'artiste. Mais ceux des dessins de Lemmen qui retiendront sans doute le plus longtemps l'attention des amateurs, ce sont ses croquis d'après la vie : profils familiers,

gestes ingénus et surprenants d'un enfant qui joue, d'un chat qui guette, vision d'intimité familiale, souvenir des heures de camaraderie confiante. C'est à ces dessins, qui sont comme la confession journalière d'un artiste, qu'il faut demander le secret d'un talent. Si le peintre n'a point d'imagination, quelle que soit l'habileté de son faire, l'adresse de ses doigts, ses croquis n'auront pas plus d'intérêt que ces épreuves de Kodak que les bonnes gens rapportent de voyages, et dont ils imposent l'admiration à leurs amis; s'il a vraiment ces dons mystérieux qui font l'artiste, ses albums seront comme les mémoires d'un homme de talent. On y trouvera un de ces aspects de la vie que l'art seul apprend à voir. On y apprendra la grâce de certains mouvements, la douleur cachée de certains visages, on y verra fixé le charme fugitif d'un pli de robe, d'un pan d'étoffe heureusement drapé sur un joli bras. On y connaîtra ces aspects menus de la beauté, toujours la même et toujours nouvelle, que revêt le monde sensible pour qui sait le regarder, pour qui sait le sentir. Il ne faut pas regarder longtemps les dessins de Lemmen pour comprendre qu'ils donneront toujours pleine satisfaction à ceux qui goûtent l'intimité primesautière de ces mémoires au crayon, et c'est un honneur pour *l'Estampe* d'avoir fait connaître au public cet aspect très important d'un des talents les plus vraiment originaux de l'école contemporaine.

L. DUMONT-WILDEN

Jeanne Tordeus et la Culture française en Belgique.

La vie de Jeanne Tordeus eut l'unité et la ferveur de celle d'une prêtresse qui, de l'enfance à la mort, se consacre au service de son dieu.

Une enfant, elle l'était presque encore quand, ayant achevé ses études au Conservatoire de Paris, elle entra à l'Odéon et bientôt après à la Comédie-Française; et de cet instant date la dualité qui subsista en elle jusqu'à la fin : son amour du théâtre, son appréhension de la vie de théâtre.

Qu'elle jouât Chimène, Camille ou Dona Sol, amante pathétique, farouche ou douloureuse, c'est dans les régions idéales de son art qu'elle trouvait l'atmosphère vitale; mais les réalités coudoyées, l'envie, l'intrigue, les vilénies quotidiennes qu'elle devinait, quelle que fût sa candeur, dans les bas-fonds de ce monde où, d'autre part cependant, elle avait rencontré des natures égales à la sienne en noblesse, lui causaient un intolérable malaise. « J'aime le théâtre mais je n'aime pas les coulisses », disait-elle encore avec force un moment avant d'expirer. Elle déterminait ainsi dans un ultime examen le conflit intérieur de toute sa vie.

En 1870, la guerre la força de chercher un refuge à Bruxelles, dans sa famille. Un peu plus tard, Gevaert, qui avait compris ce que valait cette jeune actrice, qu'elle était un talent et qu'elle était une conscience, Gevaert l'invita à créer au Conservatoire de Bruxelles une classe de déclamation pour les jeunes filles. Son incapacité à s'adapter au monde des coulisses fut une des raisons qui la poussèrent à accepter.

Elle laissait à la Comédie-Française des amis qui lui restèrent fidèles dans sa précoce retraite. Leurs portraits, auxquels, peu à peu, vinrent s'ajouter ceux des élèves préférées, peuplèrent toujours son salon; celui de la délicieuse Madeleine Brohan en était le sourire. Offert à l'âge mûr, il la représentait dans l'éclat radieux de sa jeunesse, et la spirituelle actrice y avait tracé cette dédicace, joliment mélancolique: « A mon amie Jeanne Tordeus, feu moi! » C'était, ce charmant portrait, l'évocation d'une vie aimable, élégante et fêtée, de Paris, de la jeunesse.

Jeanne Tordeus quitta tout cela pour une tâche ardue et sans éclat. Elle s'y voua tout entière et elle en fit une œuvre d'artiste.

Le Conservatoire de Bruxelles s'était fort peu préoccupé du cours de déclamation; ce n'était guère qu'une annexe aux classes de chant et l'on y enseignait surtout aux élèves la manière de donner la réplique sur le ton convenu, dans les dialogues des

opéras-comiques d'Auber. Qui, d'ailleurs, se serait avisé de prendre les petites Bruxelloises incultes qui fréquentaient là, et de tenter de faire d'elles Bérénice ou Pauline?... L'abominable accent local régnait sans lutte! Il sortait ingénûment de ces lèvres de jeunes filles, lancé par des voix rudes, gutturales et vulgaires. La pauvre Jeanne Tordeus songeait au conte où l'on voit sortir de la bouche d'une belle princesse couleuvres, crapauds et grenouilles. Serait-elle la fée qui changerait en perles et diamants tous ces vilaines bêtes?

Elle essaya et elle réussit. Après quels prodiges de patience, elle-même voulait l'ignorer; mais Gevaert, lui, s'en rendait compte. Il avait, en même temps qu'une grande amitié qui ne se démentit jamais, une vive admiration pour le professeur qu'il avait choisi. Pendant plus de trente-cinq ans il la suivit des yeux sans cesser de s'émerveiller de ses dons d'initiatrice et de son dévouement inlassable.

Rien n'était fait ni préparé. Jeanne Tordeus se mit bravement à la rebutante besogne; redresser la prononciation en reprenant cent fois la même faute; forcer ces lèvres paresseuses à articuler; corriger l'émission de ces voix rugueuses ou sourdes; les assouplir, les « placer »; parachever ces instruments mal ébauchés. Il fallut plusieurs générations d'élèves pour former quelques monitrices capables d'aider quelque peu le professeur. Nous ne nous rendons pas compte aujourd'hui des difficultés de tels débuts; sans doute, il nous faut rougir encore de l'accent national et nos gosiers septentrionaux restent mal façonnés, mais nos oreilles se sont affinées et nous avertissent de nos défauts. Un grand progrès s'est accompli et s'il est dû en partie à l'échange plus fréquent de nos relations avec Paris, nous le devons beaucoup à l'enseignement de Jeanne Tordeus. Il ne se renfermait pas d'ailleurs dans sa classe du Conservatoire; ses élèves étaient nombreux dans le monde bruxellois, et de proche en proche, son influence atteignit toutes les classes cultivées.

Ce travail matériel, pour Jeanne Tordeus, la partie la plus aride de son cours; n'en était pas la plus difficile. Délivrer les langues n'était rien; il fallait délier les cerveaux. Les jeunes filles qui se présentent au cours de déclamation, avec la prétention de débiter au théâtre après quelques années d'étude, sont le plus souvent d'une ignorance complète. Ce n'était pas assez pour le professeur, après leur avoir façonné un instrument, que de leur apprendre à dire proprement quelques poèmes et quelques fragments de rôles, ce qu'il faut, après tout, pour décrocher l'indispensable prix. Elle visait beaucoup plus haut et voulait que ses élèves connussent et compris-ent les écrivains et les poètes. Elle ne cessait de réclamer un cours de littérature, qui manque encore aujourd'hui au Conservatoire de Bruxelles. Elle le fit à travers son cours de déclamation. Elle le fit avec une telle flamme, avec un tel cœur, qu'elle enflammait les jeunes intelligences qui ne demandaient qu'à s'ouvrir. Elle leur communiquait la passion de toute sa vie: l'amour du théâtre et des lettres françaises. Parfois le frisson de la poésie ou le souffle des grands drames héroïques passait sur la classe. Celles qui en avaient été effleurées ne l'oubliaient pas; elles étaient touchées, plus aptes à comprendre les leçons de générosité, de noblesse et de bonté que l'enseignement de leur maîtresse était tout imprégné.

Car le cours de déclamation de Jeanne Tordeus répondait tout naturellement à la conception idéale qu'elle s'était faite de la carrière du théâtre: le comédien remplit une mission sacrée; il est chargé de dispenser les trésors de l'art qui transforme en beauté tout ce qu'il touche; ce n'est pas assez, pour ce messager, de l'harmonie de sa voix et de son geste; il faut que son intelligence soit lucide pour saisir toute la pensée qu'elle doit transmettre, que son âme soit pure et vibrante pour faire vibrer l'âme de la foule.

Le meilleur de la dévotion de Jeanne Tordeus devait aller fatalement au siècle des grands classiques. L'héroïsme de Corneille ne semblait pas démuni à cette âme qui semblait si timide, mais qui jamais ne transigea avec un devoir; et sa douceur aimait en Racine la tendresse partout subtilement répandue, la musique divine de ses vers, la noblesse affinée de ses héros. C'est eux aussi qu'elle avait incarnés, en un temps peut-être secrètement regretté; eux qu'enseignaient les maîtres de sa jeunesse. Ce pen-

chant toutefois n'avait rien d'exclusif et la culture littéraire de Jeanne Tordeus était infinie. Les philosophes et les moralistes qu'elle aimait à lire, l'aidaient à aller jusqu'au fond de la pensée des poètes et des dramaturges. Elle n'ignorait aucune des productions littéraires contemporaines et c'est un trait remarquable de cette intelligence façonnée par la littérature classique que sa facilité à s'assimiler les écrivains les plus audacieusement modernes.

L'évolution du théâtre dans ces vingt dernières années la trouva attentive et parfois enthousiaste; elle s'éprit d'Ibsen dès qu'il fut révélé à la France. Elle n'avait nulle prétention contre les comédiens improvisés que susciterent notamment Antoine et Lugné-Poe; partout où il y avait une nature, elle l'admirait, même inculte. Seulement elle estimait que le travail méthodique est l'indispensable acheminement vers le talent. Parmi ces « comédiens libres », ceux qui durent, ceux qui réussissent au delà d'une heure d'emballement, ce sont ceux qui ont reçu de leur propre expérience l'éducation qu'ils auraient bien plus rapidement acquise aux leçons d'un maître. (Que le maître soit dangereux en ce qu'il impose sa manière, ce n'est vrai que si le maître est maladroit et l'élève dépourvu de tempérament; le comédien, comme le chanteur, ne saurait donner libre essor à sa personnalité que s'il est entré en possession de tous ses moyens matériels.)

Cette discipline sagement entendue eut des résultats excellents. L'école de Jeanne Tordeus produisit nombre de comédiennes remarquables et de professeurs distingués parmi lesquels M^{me} Neury-Wahieu, qui lui succéda dignement au Conservatoire pour la partie technique de son cours, et M^{lle} Marie de Nys, l'une des plus chères parmi ses disciples, qui depuis quelques années, à Londres et à New-York, répand dans des milieux mondains et lettrés le goût de la littérature et de la déclamation françaises.

Jeanne Tordeus arrivait entourée de respect et d'affection au terme de sa carrière. L'état précaire de sa santé l'engagea à donner, en 1909, sa démission de professeur au Conservatoire. Ses élèves, ses amis, la fêtèrent quelques mois plus tard au Théâtre du Parc en une matinée où parurent côte à côte Adeline Dudley et Berthe Bovy, l'aînée et la cadette de ses filles spirituelles, qui avaient perpétué au Théâtre Français le respect de son nom; l'une, héritière des traditions de Jeanne Tordeus par la dignité de son caractère comme par la noblesse de son talent, l'autre tout enveloppée de grâce et de charme juvéniles.

Ce fut la dernière joie de sa carrière d'artiste; ses dernières joies intimes étaient les vacances passées chez M^{lle} Dudley qui l'aimait filialement, dans sa retraite de Landemer. Elle en revenait les yeux éblouis d'avoir longuement contemplé la mer et le cœur plein de gratitude pour les tendres soins dont on l'avait entourée. Elle en parlait avec le ravissement enthousiaste que lui inspirait toute action aimable. Le mal, au contraire, l'étonnait comme une monstruosité; elle y croyait à peine et s'en affligeait sans se départir de sa douceur. Entièrement soumise aux règles de la morale traditionnelle comme aux pratiques de sa religion, sa tolérance et son indulgence pour les autres témoignaient de sa large intelligence et de sa grande bonté. « Les pauvres petites sont si exposées », disait-elle seulement, en parlant des « brebis égarées » de son troupeau. Et, d'une générosité ingénieuse et jamais satisfaite: « Ces petites filles, on voudrait tant pouvoir leur donner tous ces colifichets inutiles dont elles ont envie! Rien ne leur ferait plus de plaisir... »

Le chagrin d'être éloignée du Conservatoire hâta sa fin, quoiqu'elle se prodiguât jusqu'en ces dernières semaines en leçons, en conseils, à tous ceux qui avaient encore besoin d'elle. Elle ne retrouvait une étincelle de force que pour ces chères occupations; pratiquant jusqu'au bout le principe supérieur de son enseignement: la beauté morale unie au culte de l'art.

La mémoire de cette noble femme restera chère à ses disciples et à ses amis; mais elle mérite aussi d'être honorée par ceux d'entre nous qui comprennent tout ce que doit la Belgique à la culture française.

• B. F.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

La Glu, drame musical populaire en quatre actes et cinq tableaux, de JEAN RICHEPIN et HENRI CAIN, musique de GABRIEL DUPONT.

Parmi les chemins divers qui s'ouvraient à sa pensée musicale, M. Gabriel Dupont a choisi celui du drame réaliste dans lequel l'avaient précédé Gustave Charpentier en France, en Italie Mascagni, Puccini et Leoncavallo. Par ce rapprochement je n'entends nullement amoindrir le mérite de sa personnalité musicale : je ne veux qu'indiquer la direction de son esprit et classer dans la catégorie à laquelle elle appartient la très intéressante, pittoresque et souvent émouvante partition que le théâtre de la Monnaie nous convia mercredi dernier à apprécier.

En prenant pour thème d'inspiration musicale le roman de M. Jean Richepin, — dont le sujet est trop connu pour qu'il soit utile de le rappeler ici. — M. Dupont a usé d'un droit incontestable. Qu'il mette demain en musique *Sherlock Holmes* ou *Arsène Lupin*, je n'y contredirai pas davantage. A ce paradoxal mariage du lyrisme et de la littérature de feuilleton, il est toutefois permis de préférer une alliance moins hétéroclite. Quel que soit le talent du compositeur, on peut douter qu'il réussisse à donner de l'intérêt à un dialogue comme celui-ci : « Ah ! quelle soupe ça va faire ! Hum ! Elle sent déjà bon ! — Pauvre petit, pourvu qu'il ait taim ! — Hé ! Il en reprendra plutôt deux fois qu'une, soyez sûre. »

Bien que le répertoire veriste m'ait cuirassé contre tous les chocs, je persiste à croire que de pareilles vulgarités ne peuvent se concilier avec la beauté lyrique. On me répondra qu'en intitulant son œuvre « drame populaire », M. Gabriel Dupont a prévu, et peut-être victorieusement rencontré l'objection. C'est accorder peu de créance à l'instinct artistique du peuple. Wagner aussi voulut faire de l'art populaire. Et il écrivit la *Tétralogie*.

Affaire de tempérament. L'étiquette a d'autant moins de signification qu'on la colle habituellement après coup. Elle sert à fournir à la critique un prétexte à dissertations, parfois à dissimuler les écarts d'une œuvre dont l'auteur n'a pu maîtriser l'allure.

Remarquez que l'observation ne vise pas M. Gabriel Dupont. Ce qu'il faut admirer en lui, c'est précisément la logique avec laquelle, conscient de sa nature et de ses moyens, il a choisi, exposé et développé son sujet. Mes réserves faites sur ce choix, je ne puis que louer le musicien pour avoir su, sans user d'artifices et par la seule éloquence d'une langue musicale flexible et expressive, transposer avec une scrupuleuse fidélité tous les éléments et jusqu'à l'atmosphère maritime du drame qu'il lui a plu d'illustrer. Drame violent, d'une psychologie rudimentaire, enluminé au coloris heurté, dont les figures se détachent en silhouette sur l'océan ; l'amour y est frenétique, la haine féroce. Drame habilement construit d'ailleurs, dans la note mélodramatique, et propre à tenir le public en haleine par une succession de coups de théâtre et d'effets tragiques, parmi lesquels sont enlissés avec adresse les épisodes pittoresques destinés à permettre à l'inspiration du musicien de déployer plus largement ses ailes.

Ce sont ces épisodes qui ont le plus heureusement guidé la plume de M. Gabriel Dupont. Toute la partie descriptive de son œuvre est charmante. L'emploi judicieux de motifs empruntés à la chanson populaire en vive ça et là le coloris. Et son invention personnelle, servie par une technique déjà sûre, a de l'éclat, de l'accent et de la tenue. J'ai particulièrement goûté le premier tableau, qui s'ouvre sur le joli décor des quais du Croisic le jour du départ des barques de pêche par Terre-Neuve, — un *Co t'ot animé*, — la fin du deuxième acte, qui est une trouvaille, et tout le troisième, depuis le début par lequel l'auteur rythme, avec une exubérante gaîté, la fête des Sardinières, jusqu'à l'épisode tragique qui le clôt. L'intérêt musical languit, en revanche, au deuxième acte et au quatrième : le compositeur exprime mieux l'extérieur de l'action que la psychologie des caractères. C'est ce qui le rattache au groupe dont je parlais et auquel l'attribution du prix Sansonno sembla l'unir dès ses débuts. Mais le « verisme »

musical de M. Dupont est d'une qualité très supérieure à celui de ses émules. Il révèle une nature sensible, en qui l'homme de théâtre n'a pas détruit l'artiste. Sa musique est « de la musique », et non le vain bruit dont quelques œuvres nouvelles ont fait récemment résonner la Monnaie. Et si l'orchestre a parfois — la querelle des deux femmes, à l'issue du premier acte, en témoigne — un excès de sonorité, en général il est traité assez discrètement pour ne pas couvrir les voix. C'est, de nos jours, une qualité assez rare pour mériter une mention spéciale.

Créée à Nice le 24 janvier dernier, montée à Rouen la semaine passée, la *Glu*, dont la fortune est rapide, fut accueillie à Bruxelles par de chaleureux applaudissements. L'ouvrage est d'ailleurs extrêmement bien interprété et mis en scène de la façon la plus pittoresque. M^{me} Claire Fiché donne un relief saisissant au rôle de Marie des-Anges, qu'elle chante avec les plus pathétiques accents. Bien qu'elle n'ait point — et on ne peut que l'en féliciter — le physique de l'emploi, M^{lle} Béral compose avec adresse celui de la Glu, qui, vocalement, lui convient tout à fait. Marie-Pierre, c'est M. Saldou, dont la voix claironnante sonne bien. Et le quatuor des vedettes est admirablement complété par M. Declery, parfait comédien et chanteur accompli, qui dans le personnage de Gillioury, vieux loup de mer au cœur tendre, — le meilleur rôle de l'œuvre, — a montré une fois de plus la variété, la spontanéité, l'aisance et la souplesse de son talent, qui est de premier ordre. Il faut citer aussi M^{lle} Callemien, délicieuse sous la coiffe bretonne, et M. La Taste, qui, avec quelques rôles épisodiques bien tenus, donnent à la distribution de la cohésion et de l'intérêt. L'orchestre de M. Sylvain Dupuis a de la couleur et de l'accent. Les décors de M. Delescluze et les costumes sont d'une illusionnante vérité. Le seul attrait du spectacle suffirait à assurer le succès d'une œuvre dont l'interprétation fait grand honneur à la direction du théâtre de la Monnaie.

Hopjes et Hopjes, ballet-pantomime en un acte par F. AMBROSINY, musique de G. LAUWERYS.

Nous n'avions pas eu l'occasion encore, bien qu'on le représente depuis deux mois avec un succès croissant, de voir le joli ballet par lequel MM. F. Ambrosiny et G. Lauweryns évoquent les pittoresques costumes de la Hollande septentrionale, — ces délicieux costumes empesés et baroques, aux coupes archaïques, qu'ont célébrés Mellery, Cassiers, Bartleit, Charlet et tant d'autres virtuoses de la couleur moite. Réparons, puisqu'a ce divertissant spectacle nous goûtons « un plaisir extrême », l'involontaire omission de la note élogieuse qu'il mérite.

Hopjes et Hopjes n'est qu'un prétexte à danses, à mise en scène, à figuration, et nul symbole ne se dissimule sous la bonhomie de son scénario rustique. Mais ces danses sont réglées à merveille pour l'agrément des yeux et le chimérique tableau des mûches de Volendam et d'Alkmaar y est transposé en chatoyantes illustrations du goût le plus raffiné. Jamais peut-être le théâtre de la Monnaie ne réussit, pour encadrer une œuvre chorégraphique, à réaliser un ensemble aussi parfait, à marier la fantaisie et la vérité avec autant d'adresse et de bonheur. Et le site maritime dans lequel évolue joyeusement le personnel du corps de ballet — quais, moulins, ponts à bascule — suscite la nostalgie de ces petits ports du Zuiderzée où la lumière et l'eau se fondent en clairs accords...

M. G. Lauweryns a écrit pour *Hopjes et Hopjes* une partition qui n'a point de visées ambitieuses et se contente d'être bien rythmée, mélodique, entraînante et gaie. Elle est « dansante » au premier chef, d'allure populaire, et rien n'y fait longueur. Jouée à Paris ou à Londres, elle serait, croyons-nous, accueillie avec la même faveur qu'à Bruxelles, — surtout si elle trouvait, pour en réaliser les « pas » tour à tour gracieux et endiables, des interprètes aussi charmantes que M^{lles} Cerny, dont l'espiègle *Up me up* est régulièrement bissé, Ghione, Legrand et leurs camarades.

OCTAVE MAUS.

LES AMIS DE LA LITTÉRATURE

M. Jules Destrée est le plus délicat et le plus charmant des hommes. Plus ses opinions politiques, ardemment et généreusement révolutionnaires, rompent en visière aux idées traditionnelles de la société bourgeoise, plus il veut, par l'élégance de sa parole, par la correction, voire la coquetterie de sa mise, dissiper ce préjugé absurde qu'un farouche socialiste est nécessairement un être hirsute et maldisant. De tous les conférenciers qui déjà défilèrent à la tribune des *Amis de la Littérature*, il se montra, certes, le mieux habillé et le plus éloquent. M. Destrée, dit-on, est républicain; mais sa république a pour capitale l'Athènes d'Alcibiade et de Platon.

On avait redouté un instant, au début de sa causerie, qu'il ne se ressouvint trop, dans ce milieu littéraire, de ses discours électoraux et politiques: son couplet sur la misère de l'ouvrier belge, en général, et des travailleurs à domicile en particulier, ne paraissait pas tout à fait en situation. Il sembla reprocher aux dames présentes — oh! fort galamment! — le luxe excessif de leurs toilettes et de leurs grands chapeaux: et ce nouveau Caton oubliait ses escarpins vernis, ses chaussettes de soie — à jours, s'il vous plaît! — et la superbe pelisse qui l'attendait au vestiaire... Ce moment de gêne dura peu, d'ailleurs. La conférence ne tarda pas à sortir des géhennes industrielles pour entrer dans les souriants Champs-Élysées des Poètes. Elle y rencontra Maeterlinck, Lemonnier, Eekhoud, Demolder, des Ombiaux, Delattre, et même quelques autres qui ne laissaient pas d'être un peu dépayés dans cette brillante assemblée. Leur qualité de socialistes ou de wallons, à cet honneur, peut-être, ne leur conférait pas de titres suffisants... Mais quel beau parallèle traça M. Destrée de Lemonnier et d'Eekhoud! Et comme il parla bien de Delattre et de des Ombiaux! Sans doute, on pourrait lui faire observer qu'après avoir insisté un peu trop, au commencement, sur les misères de l'ouvrier belge, il négligea ensuite, presque complètement, de caractériser cet ouvrier d'après ceux de nos écrivains qui l'ont étudié, chanté ou mis en scène. Exactement, pourtant, c'était là son sujet, et il me semble bien qu'il ait passé à côté. N'importe: ce fut une belle soirée, lyrique, ardente, passionnée, que l'orateur termina en lisant de sa voix âpre et prenante les vers admirables dans lesquels Verhaeren évoque les ouvriers de la terre, de la mer et de la mine que Meunier a immortalisés dans le bronze et le granit.

G. R.

NOTES DE MUSIQUE

Récital Marguerite Laenen.

Retenez ce nom: Marguerite Laenen. C'est celui d'une très remarquable artiste, à la fois musicienne fervente et virtuose impeccable. On la connaît peu. Sa modestie la confine dans un cercle restreint. Mais j'affirme que la Belgique ne possède pas actuellement de pianiste femme qui réunisse au même degré qu'elle un ensemble de dons naturels et de qualités acquises.

Comme Blanche Selva, Marguerite Laenen a la passion de l'apostolat. Elle l'exerce généreusement en faveur de ses camarades s'efforçant de répandre et de faire apprécier les œuvres de Paul Gilson, d'Arthur De Boeck, de Raymond Moulart et autres. Et ceux-ci trouvent en elle l'interprète la plus compréhensive et la plus fidèle. Parler de son mécanisme, de la sonorité quasi virile de son jeu serait ne donner de cette curieuse personnalité qu'une idée incomplète. Chez elle la « cérébralité » est à la hauteur de l'exécution instrumentale. On sent que dans ses interprétations tout est réfléchi, pesé, médité. Et sa conviction s'impose, même lorsqu'elle diffère de la nôtre.

Dans un fort beau programme composé exclusivement d'œuvres de choix — Beethoven, Chopin, Liszt — et qui débutait par un excellent *Prélude* de P. Gilson, elle enchaîna une composition inédite de R. Moulart, *Variation quasi sonata*, œuvre considérable, sérieusement conçue et construite avec beaucoup de talent, mais dont le développement exagéré m'a paru de nature

à faire naître quelque monotonie. Il faut louer l'auteur pour la probité de son art, puisé aux sources les plus pures. On peut lui reprocher peut-être une écriture trop scolastique et une sorte de timidité qui l'empêche d'extérioriser sa personnalité. Il n'apparaît pas moins, parmi les jeunes compositeurs belges, comme un de ceux qui donnent les plus belles espérances. M^{lle} Laenen a donné de son œuvre (et de mémoire, comme toutes celles qui composèrent son programme) une exécution magnifique qui en souleva jusqu'au bout l'intérêt, malgré son caractère ardu et sa prolixité.

O. M.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra, troisième concert Ysaye avec le concours de M^{lle} Hermine Bosetti, cantatrice du Théâtre royal de la Cour, à Munich. Ainsi que nous l'avons annoncé, l'orchestre des Concerts Ysaye cédera la place à une des plus célèbres phalanges musicales d'Outre-Rhin, le *Tonkünstler Orchester* de Munich, composé de quatre-vingts exécutants et dirigé par M. Joseph Lassalle.

Mercredi prochain, à 8 h. 1/2, au Palais des Arts, concert donné par M. A. Van Dooren, pianiste, à l'occasion du centenaire de Liszt, avec le concours de M^{lle} Marie-Anne Weber, cantatrice, et de M. le Dr Dwelshauvers, conférencier. — Même soir, à la Grande-Harmonie, concert de M^{lle} H. Engberts, pianiste, avec le concours de M. H. Jacobs, violoncelliste.

Jeudi, à 8 h. 1/2, à l'Alhambra, concert donné par le *Tonkünstler Orchester* de Munich sous la direction de M. Joseph Lassalle. Œuvres de Mozart, Berlioz, R. Strauss et Wagner. — Même jour, même heure, à la salle Érard, audition d'œuvres de M. Ch. Tournemire sous les auspices de la *Société Internationale de Musique* (Section belge), avec le concours de M^{lle} Béon, MM. Ch. Delgouffre, Ch. Tournemire, F. Renard, J. Rogister et Ch. Van Isterdael.

Vendredi, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de M^{lle} S. Godenne, pianiste, et de M. Hildebrandt, violoniste. L'orchestre sous la direction de M. Théo Ysaye.

Samedi, à 2 h., au théâtre de la Monnaie, répétition générale du Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de M^{lle} Clara Sansoni, pianiste, qui interprétera le Concerto (n^o 4) en ut mineur de Saint-Saëns et des pièces d'Albeniz. — A 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital du pianiste russe Marc Meytschick.

Dimanche, à 2 h., deuxième Concert populaire au théâtre de la Monnaie. — A 7 heures, troisième concert de la Chorale mixte *A Capella*, sous la direction de M. Bauvais, à l'École normale, boulevard du Hainaut. Entrée gratuite.

Par suite de la maladie d'un de ses membres, le Quatuor Zimmer est obligé d'ajourner à une date ultérieure la séance annoncée pour le 25 janvier.

Jeudi 26, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, premier Concert Crickboom. Œuvres de Bach, Tartini, Lalo, H. Wieniawski et Crickboom.

A Liège, samedi prochain, à 8 h. 1/2 (salle de l'Emulation), les Concerts Jaspas consacreront une séance aux œuvres de M. Carl Smulders (première audition), interprétées par M^{lle} Paardekooper, cantatrice, MM. Jaspas, pianiste, Zimmer, violoniste, et Langendoen, violoncelliste.

Signalons à nos lecteurs la très intéressante analyse, parue dans le dernier numéro du *Guide musical* (8 janvier), de la *Faust-Symphonie* de Liszt. L'auteur de cette notice est M. Sylvain Dupuis, qui dirigera l'œuvre dimanche prochain au deuxième Concert populaire, et nul n'était mieux qualifié que lui pour en exposer le sens, le style et la structure.

Nous sommes obligés d'ajourner, faute d'espace, la chronique littéraire de M. F. DE MIOMANDRE, la chronique théâtrale de M. G. RENCY et divers autres articles d'actualité.

PETITE CHRONIQUE

Le cercle *l'Estampe* a inauguré hier son cinquième Salon annuel au Musée moderne. Outre les envois des graveurs belges et étrangers qui y participent habituellement, l'exposition groupe cette année des ensembles importants de Constantin Guys, Isidore Verheyden, Georges Lemmen et Joseph Pennell.

L'Exposition annuelle de la Société Centrale d'Architecture sera officiellement inaugurée aujourd'hui, dimanche, à 3 heures, coïncidant avec la Manifestation organisée par la Société en l'honneur de l'Art architectural belge. M. Buls y fera à 4 heures une conférence sur *l'Histoire de l'Architecture en Belgique*.

L'Exposition est installée dans la Salle des fêtes de la ville de Bruxelles (ancien marché de la Madeleine) et sera gratuitement accessible au public à partir de demain, lundi, jusqu'au 22 courant, de 10 à 3 heures (entrée par la Galerie Bortier).

Une exposition Henry Monnier :

Les *Annales* de Paris organisent cet hiver à Bruxelles une série de conférences sur le Romantisme et le règne de Louis-Philippe. La prochaine conférence, fixée à vendredi prochain, à 3 heures, sera faite par M. H. Carton de Wiart sur « Henry Monnier et le type de Joseph Prudhomme ». A cette occasion, une exposition, qui promet d'être intéressante, sera ouverte les 18, 19, 20 et 21 janvier au *Cercle artistique et littéraire*, où ont lieu les conférences des *Annales*. Cette exposition, dont M. Albert Delstanche, du cabinet des Estampes, s'est spécialement occupé, comprendra des portraits et dessins originaux qui n'ont jamais été exposés. Henry Monnier, qui s'était marié en 1834 à Bruxelles, y avait noué de fidèles amitiés, notamment avec les peintres Verboeckhoven et J.-B. Madou. Plusieurs collectionneurs et bibliophiles belges ont mis de curieux documents à la disposition des organisateurs de cette exposition.

L'Académie royale de Belgique a élu MM. Egide Rombaux, Paul Gilson et Georges Hulin pour remplacer respectivement, comme membres titulaires, Charles Van der Stappen, Gustave Huberti et Florimond Van Duyse, décédés.

M. Albert Bartholomé succède comme membre associé à Frémiet, M. Théodore Dubois à Bourgault-Ducoudray, M. Jackson à George Aitchison. M. Blomme est nommé membre correspondant dans la section d'architecture.

Enfin, M. Lucien Solvay est désigné comme directeur de la classe des Beaux-Arts en 1912.

M. Louis Le Nain, graveur, vient d'être élu membre correspondant de l'Académie des Beaux-Arts de France en remplacement de feu Sir Francis Seymour Haden.

L'inauguration du monument érigé à la mémoire d'Adolphe Samuel au cimetière de Gentbrugge a eu lieu jeudi dernier. M. Emile Mathieu directeur, du Conservatoire de Gand, a rendu hommage au compositeur et rappelé les services éminents ren-

dus par lui à l'Ecole de musique, qu'il réussit à élever au rang des grands Conservatoires du pays.

La plus grande partie de la somme recueillie par souscription sera effectuée à la fondation d'un prix destiné à récompenser le lauréat d'un concours annuel ouvert parmi les élèves de la classe de fugue et de composition et qui portera le nom de « Prix Adolphe Samuel ».

Une manifestation de sympathie aura lieu prochainement en l'honneur du baron Henri Kervyn de Lettenhove, qui se dévoua avec une activité inlassable au succès de l'Exposition d'art belge au XVII^e siècle, de même qu'il s'était consacré précédemment aux Expositions des Primitifs flamands et de la Toison d'Or. Cet hommage ralliera les suffrages de tous ceux qui apprécieront l'exceptionnel intérêt des entreprises artistiques dont l'esprit d'organisation, la courtoisie et la persévérante action du baron Kervyn assurèrent le succès.

Un comité exécutif réuni sous le haut patronage de Mme la comtesse de Flandre et à la tête duquel sont inscrits le duc d'Arenberg, le ministre des Sciences et des Arts, MM. Beernaert, ministre d'Etat, H. Hymans, Max Rooses, membres de l'Académie royale de Belgique, etc., réunit les souscriptions destinées à offrir au héros de cette manifestation une médaille commémorative dont l'exécution a été confiée au sculpteur Godefroid Devreese.

Les souscripteurs recevront un exemplaire en bronze de cette médaille. Adresser les souscriptions (20 francs) au secrétaire-trésorier du Comité, M. René Steens, 1 rue Paul-Lauters, à Bruxelles.

M^{lle} Suzanne Godenne, qui se fera entendre à Bruxelles vendredi prochain, vient, au cours d'une tournée artistique en Allemagne, de remporter un véritable triomphe à Berlin, où elle se fit entendre aux Concerts Philharmoniques, et à Leipzig avec l'orchestre Winderstein.

Le *Pantagruel* de MM. Eugène Demolder et Alfred Jarry, musique de M. Claude Terrasse, est en répétitions au Grand Théâtre de Lyon, et la première représentation est imminente.

Les auteurs ont choisi, pour composer les cinq actes de cet opéra, divers épisodes de l'œuvre de Rabelais. La pièce est, dit le *Gil Blas*, du genre bouffe et fantaisiste; elle a une truculence, une variété, une verve qui dépassent de beaucoup tout ce que l'auteur applaudit des *Travaux d'Hercule*, du *Mariage de Télémaque*, etc., a fait jusqu'ici.

Après les belles représentations qu'elle donna d'*Orphée*, de l'*Allegro* de Haendel et de la féerie de M. E. Cammaerts les *Deux bossus*, Miss Bréma a mis à l'étude deux œuvres inédites de M. Emmanuel Moor, *Wedding bells (Cloches nuptiales)* et *Pompadour*: La première est une tragédie lyrique en un acte dont Miss Bréma créera le principal rôle. La seconde, d'un caractère moins pathétique, est tirée d'un conte d'Alfred de Musset, la *Mouche*, et a deux actes. La première représentation de ce spectacle inédit aura lieu au Savoy theatre le 23 janvier.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

LIBRAIRIE NATIONALE

G. VAN OEST ET C^{ie}

72, rue de la Montagne, BRUXELLES

ÉTRENNES 1911

Livres illustrés. Livres d'amateurs.

Livres pour la jeunesse.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

269, rue Saint-Jacques, PARIS

- I. ALBENIZ. — **La Vega** (N° 1 de **The Alhambra**, suite pour piano). — 4 francs.
ID. — **Zortzico** pour piano. — *Prix net* : 2 fr. 50.
J. CIVIL Y CASTELLVI. — **Quatre Chansons d'Enfants** (poèmes de I. IGLESIAS, J. VERDAGUER et A. BORI Y FONTESTA). Version française de J. CHUZEWILLE. 3 fr.
J. JEMAIN. — **Deuxième ballade** (en si bém. maj.) pour le piano. — 2 fr. 50.
PAUL LE FLEM. — **Avril**, pour piano. — *Prix net* : 3 francs. — **Par grèves**, id. *Prix net* : 3 francs. — **Vieux Calvaire**, id. *Prix net* : 2 fr. 50.
A. PUJOL. — **Paysage** pour piano. — *Prix net* : 2 francs.
E. B. SIEFERT. — **Doux réconfort qu'une présence de veilleuse...** (G. RODENBACH), pour chant et piano. — *Prix net* : 2 fr. 75.

Vient de paraître à la Librairie Musicale EBNER

(OTTO-RICHARD HIRSCH) à Stuttgart.

ELISABETH CALAND. — **Das Künstlerische Klavierspiel** in seinen physiologisch-physikalischen Vorgängen (Trente illustrations). — *Prix* : 4 Marks.

Ce livre s'adresse aux professeurs de piano, aux élèves et aux jeunes pianistes. Il contient d'utiles conseils sur la méthode à appliquer pour concilier avec les lois physiologiques les exigences du mécanisme dans la virtuosité moderne.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : P. BUSCHMANN, J^r

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50.

Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstrasse (Zehlendorf).

Imprimé sur papier de la Maison KLYM, rue de la Banderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DÉMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Musique de chambre en Allemagne (suite) (G. SYSTEMMANS). — *La Vagabonde*, par Colette Wily (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les grandes publications : *Tiepolo* (CAMILLE LEMONNIER). — Notes de musique : *Troisième Concert Ysaye*; *Centenaire de Franz Liszt* (OCTAVE MAUS). — Théâtre de la Monnaie : *Pelleas et Mélisande* (O. M.). — Chronique théâtrale : *Les Marionnettes*; *L'Aventurier* (GEOFFROY RENCY). — *Amour Tzigane* (O. M.). — Concours international. — Agenda musical — Petite chronique.

La Musique de chambre en Allemagne ⁽¹⁾

Brahms (né à Hambourg en 1833, mort à Vienne en 1897) domine toute la période post-Schumannienne. Il n'a pas eu jusqu'ici, dans notre pays, une bien bonne presse; nos publics accomplissent avec peine l'effort d'intelligence et d'attention nécessaire pour pénétrer un maître qui ne se livre pas au premier abord; ils semblent plus experts à démêler même les complications d'écriture de certains ouvrages contemporains qu'à découvrir une beauté intérieure qui se manifeste dans une langue exempte de prétention et d'éclat.

A cette cause d'indifférence s'est longtemps ajoutée celle d'interprétations peu compréhensives. Depuis quelque temps, un revirement se dessine, grâce aux occasions plus fréquentes de mieux connaître, et partant de mieux aimer Brahms : révélation des symphonies par un chef d'orchestre spécialement autorisé et compétent.

(1) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

tive d'artistes tels qu'Eugène Ysaye, Kreisler, Thibaud, protagonistes éclairés du Concerto de violon; — ou le pianiste Friedberg, qui nous dévoilait il y a quelques jours, avec l'art le plus pénétrant, tout ce que cette musique contient de sensibilité, d'émotion et de tendresse.

Dans sa patrie, Brahms suscita des querelles passionnées; d'encombrants amis l'entraînaient dans la lutte contre Wagner, font de lui leur porte-drapeau; tout le camp wagnérien se lève contre cet ennemi d'actionnaire dont il faut étouffer les tendances conservatrices. En réalité, c'était le terrible critique viennois, le Dr Hanslick, qui menait les *Brahmines*, comme on disait alors. La nature farouche de Brahms, son goût pour la solitude intérieure répugnaient à ces vaines polémiques.

On a compris depuis combien il était péril de vouloir poser en rivales deux formes d'art aussi essentiellement distinctes que le drame wagnérien et la musique pure de Brahms; et aujourd'hui le fait d'aimer ardemment les *Maîtres chanteurs* et *Tristan* ne met plus obstacle à l'admiration pour les quatre symphonies, les lieder, les compositions de chambre du maître de Hambourg.

Cette musique de chambre constitue le joyau de son œuvre : les symphonies et les grandes pages chorales, en dépit de leur élévation et de leur belle ordonnance, montrent parfois des traces d'effort, des trous dans l'inspiration, des préoccupations de formules pompeuses, des empâtements de couleur orchestrale. Au contraire les Sonates, Quatuors et Trios forment un ensemble d'une perfection et d'une unité admirables; elles sont le domaine intime où s'épanouissent librement les dons caractéristiques de Brahms : sa rêverie sentimentale et sa méditation concentrée, ses boutades

M. Fritz Steinbach; — introduction des grandes œuvres chorales aux programmes du Conservatoire; — initiative rude et fougueuse énergie, ses élans de gaieté naïve et familière. Là, il s'abandonne avec plus de confiance, se livre avec plus d'élan, rejetant le voile de brume ou de pudeur farouche qui donne parfois à ses vastes compositions une apparence trop volontaire ou trop réfléchie.

Et sur ce terrain s'affirme le mieux l'originalité d'un style dont la grâce nerveuse et souple s'agrémentent d'une floraison rythmique exceptionnellement riche, d'un enveloppement sonore admirable de poésie, de délicatesse et de plénitude.

Nous ne rencontrerons plus de maîtres dont l'œuvre ait l'unité et la tenue de celle de Brahms. Pour beaucoup des contemporains, la musique de chambre ne sera qu'un divertissement ou une manière de se faire la main. Des chefs d'orchestre comme Félix Mottl, Félix Weingaertner, Fritz Steinbach, écrivent celui-ci un Septuor et une Sonate de violoncelle, ceux-là des Quatuors; Franz Wüllner, célèbre par la chance qui lui advint de conduire à Munich la première représentation du *Rheingold* en 1869 et de la *Walküre* en 1870, ainsi que par le rajeunissement qu'il imprima aux Festivals rhénans après la mort de Ferdinand Hiller (il fut directeur de la Musique à Cologne de 1884 à 1904); — Wüllner aussi publia de fort estimables œuvres de chambre. De leur côté, les grands hommes de théâtre ne dédaignent pas de s'essayer à la musique pure: Wagner écrit un Quatuor à cordes, dénué de personnalité; il précède les quatre Ouvertures récemment publiées, et pas plus qu'elles il n'ajoute à la gloire du maître. Richard Strauss, né en 1864, inaugure, à peine âgé de 18 ans, sa foudroyante carrière par des Sonates, un Concerto pour cor, un Concerto pour violon; une Symphonie, assez intéressante pour qu'Herman Levi la dirigeât en 1881 (on ne l'a jamais entendue à Bruxelles), et le Quatuor que vous allez apprécier (opus 13): composition juvénile, enthousiaste, amusante par sa flamme romantique, son allure conquérante et décidée. La grande phrase wébérienne du premier *allegro*, qui s'élance en fusées de passion romantique pour se replier en chutes brusques et repartir en enjambements hardis, caractérise déjà l'un des types mélodiques de Strauss. Le *Scherzo* délicatement œuvré, alerte, pimpant, fait songer à Mendelssohn, de même que la coupe du thème de l'*Andante*. Le Finale annonce dans son développement et ses sonorités la conception orchestrale de celui qui conduira bientôt la Symphonie et le Drame lyrique aux limites extrêmes des moyens d'expression musicale.

(La fin prochainement.)

G. SYSTEMANS

« LA VAGABONDE »

C'est un beau livre que *la Vagabonde* (1) de Mme Colette Willy, et qui mérite bien le succès qu'il a obtenu. En réalité, c'est à une femme que je devrais laisser dire le bien qu'il faut en penser. Seule une femme pourrait exprimer avec le tact nécessaire son sentiment sur tant de choses si essentiellement, si pudiquement féminines qui s'y trouvent. Un homme, ici, éprouve l'impression d'être indiscret.

Il y a dans les livres de Mme Colette Willy, dans *la Vagabonde*, surtout, une telle effusion sentimentale, un tel aveu de la détresse féminine vers l'homme, une telle force d'amour, en un mot, qu'on en demeure comme étourdi.

Quoi! c'est donc ainsi que les femmes nous écoutent, même lorsqu'elles ne veulent pas nous entendre, même lorsqu'elles nous repoussent! C'est donc ainsi qu'elles souffrent, qu'elles se concentrent, qu'elles aiment, mêmes les plus ironiques, les plus agressives, tellement plus profondément, plus naturellement que nous! Oui, c'est ainsi, et non pas autrement, et non pas comme le disent la majorité des femmes de lettres qui, elles, mentent, pour on ne sait quels obscurs besoins de la cause, par vanité, ou pour n'importe quelle raison. Il suffit d'une toute petite habitude des livres et d'un peu de sens de la vie pour reconnaître dans les pages de *la Vagabonde*, et renforcé encore par les prestiges d'un style net, vif, serré, succulent, l'accent indiscutable de la vérité.

Tant mieux si ce roman en rend inutiles des foules d'autres! Tant mieux s'il en fait apparaître plus crûment la vanité, la prétention ou le mensonge! Ah! s'il pouvait les faire oublier complètement!

Dans *la Vagabonde*, une femme se dévoile dans sa sincérité morale absolue. C'est extrêmement rare, cela, autant dire que cela n'arrive jamais. Les femmes qui écrivent ont presque toujours menti. Chose étrange en apparence, leur littérature fut toujours de confessions, et elles ont toujours, dans ces confessions, trouvé le moyen de dire autre chose que la vérité. C'est qu'elles n'avaient jusqu'ici pour idéal que de ressembler à l'image que s'en faisaient les hommes de leur temps. Mais comme, depuis quelque temps, ils n'ont plus l'air de s'en former aucune, elles ont pris le parti de dire ce qui leur passe par la tête: ce qui a amené les unes aux plus délirantes absurdités, les autres à s'examiner sérieusement.

Renée, divorcée, fait du music-hall pour vivre. Elle ne manque pas de talent, ni d'admirateurs. Mais lasse de l'existence, elle ne veut accepter aucun hommage et se renforce dans sa solitude. Cependant un homme vient l'y relancer. C'est un homme comme tous les autres, ni beau, ni laid, riche mais assez banal. Et elle commence par le trouver même un peu ridicule. Il revient, il a pour lui la force de l'obsession et le temps, ces deux invincibles armes masculines. Elle ne prend même pas la peine de le chasser, elle se laisse faire la cour, elle laisse envahir son refuge. Puis, touchée de cet amour, elle y consent, et de là à aimer à son tour, il n'y a qu'un pas. Mais c'est là que commence le drame. Plus jeune, Renée a aimé. Il n'est de véritable amour que le premier. Il n'est que lui de capable de vaincre la terrible puissance du sentiment d'indépendance que nous portons en nous. Malgré elle, malgré la force, l'ingénuité physique, la fraîcheur, la joie,

(1) COLETTE WILLY: *la Vagabonde*, roman. Paris, P. Ollendorff.

la délivrance de ce nouvel amour, Renée le compare à la foudroyante transfiguration du premier, et elle sent, elle *sait* qu'elle regretterait la liberté. Elle est *la Vagabonde*, elle a goûté les délices amers du fruit de la liberté, elle ne pourrait plus supporter sur elle l'emprise masculine. Cet homme qu'elle aime, et dont toute sa féminité chérirait la douce, la tendre mais l'irréductible domination, quelque chose en elle le refuse et le rejette. Et de lui, du bonheur et du repos qu'elle eût trouvés en lui, elle se libère, rejoignant tristement son destin d'éternelle errante.

J'hésite encore à savoir ce qui m'émue le plus dans ce livre sensible et déchiré : ou l'admirable analyse de ce second amour d'une femme qui sait la vie, à la fois pudique et ardent, hésitant et tendre, plein d'appréhensions et d'espoirs, hanté de tristes comparaisons et de mauvais souvenirs : un élan toujours retenu, l'illusion d'une jeunesse qui va ressusciter et qui ne renaît point, les délices angoissées d'un va-tout sentimental, que l'on garde pourtant dans la main, éraintivement, ou de cette analyse ou de la description du renoncement final.

Renée est là, seule, dans une chambre d'hôtel qu'elle échangera demain pour une autre, elle est là, toute tendue vers le désir du retour et cependant révoltée à l'idée de la soumission dans l'amour. Si léger que serait le joug, elle en serait impatiente. Cavale nerveuse et souple, faite pour exalter le guerrier, elle sait que le guerrier amène toujours avec lui un mors, des rênes, l'attirail de domination inutile et injurieuse. Si tendre et si amoureux qu'il soit, l'homme se refusera toujours à n'être que le canarade d'amour et de liberté de la femme. Elle s'éloignera donc de la main chérie, mais qui prépare le joug dans l'ombre. Elle sera seule mais libre; hélas! libre mais seule. Et elle écrit à son ami :

Le bonheur? Es-tu sûr que le bonheur me suffise désormais? Il n'y a pas que le bonheur qui donne du prix à la vie. Tu me voulais illuminer de cette banale aurore, car tu me plainais obscure. Obscure, si tu veux : comme une chambre vue du dehors. Sombre, et non obscure. Sombre, et parée par les soins d'une vigilante tristesse; argentée et crépusculaire comme l'effraie, comme la souris soyeuse, comme l'aile de la mite. Sombre, avec le rouge reflet d'un déchirant souvenir... Mais tu es eché devant qui je n'aurais plus le droit d'être triste...

Je m'échappe, mais je ne suis pas quitte encore de toi, je le sais. Vagabonde, et libre, je souhaiterais parfois l'ombre de tes murs... Combien de fois vais-je retourner à toi, cher appui où je me repose et me blesse? Combien de temps vais-je appeler ce que tu pouvais me donner, une longue volupté, suspendue, attisée, renouvelée... la chute aïlée, l'évanouissement où les forces renaissent de leur mort même... le bourdonnement musical du sang affolé... l'odeur de santal brûlé et d'herbe foulée... Ah! tu seras longtemps une des soies de ma route.

Je te désirerai tout à tour comme le fruit suspendu, comme l'eau lointaine, et com me la petite maison bienheureuse que je frôle... Je laisse, à chaque lieu de mes désirs errants, mille et mille ombres à ma ressemblance, effeuillées de moi... celle-ci sur la pierre chaude et bleue des combes de mon pays, celle-là au creux moite d'un vallon sans soleil, et cette autre qui suit l'oïseau, la voile, le vent et la vague. Tu gardes la plus tenace : une ombre fine, onduleuse, que le plaisir agite comme une herbe dans le ruisseau... Mais le temps la dissoudra comme les autres, et tu ne sauras plus rien de moi, jusqu'au jour où mes pas s'arrêteront et où s'envolera de moi une dernière petite ombre... qui sait où?

Que de qualités aussi, dont ce court article, à peine suffisant à dire le plus sommaire, ne peut donner l'idée, de ces qualités qui font déjà le prix de la *Retraite sentimentale* et des *Vrilles de la Vie*! Une sensibilité physique si aiguë qu'elle perce non seulement dans le choix des épithètes mais encore dans la construction même de la phrase; souple, articulée subtilement suivant le

mouvement même d'une pensée que l'on ne peut imaginer plus près des choses qu'elle suggère. Une connaissance profonde, désenchantée; apitoyée et pessimiste de la vie, des êtres et même des objets. Un amour à la fois animal de dionysiaque de la nature, doué d'antennes toujours frémissantes à tout ce qui passe même dans l'air, au plus fugace parfum et qui décuplent toutes les émotions du cœur!

Non je ne sais pas encore ce qui est le plus émouvant des deux parties, des deux éléments de ce livre. Cela dépend du tempérament du lecteur. Les forts, les libres, aimeront mieux la fin, l'arrachement stoïque d'une âme indépendante qui préfère les âpres joies de la liberté précaire au repos d'une vie douce, mais à demi-esclave, au repos du tranquille amour. Mais les déçus, les sensibles et les tendres garderont toute leur prédilection à cette idylle savoureuse et si vraie, si humaine, qui commence par l'ironie pour finir dans la passion, en suivant toutes les étapes de la route, et où s'avoue l'âme de la femme : éblouie, heureuse, soumise, enthousiaste, souffrante, vibrante au moindre choc des choses et des mots, aux plus délicats effluves du pressentiment.

Vraiment — oui — *la Vagabonde* mérite son succès.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES GRANDES PUBLICATIONS

Tiepolo, par POMPEO MOLMENTI (1).

Après les maîtres héroïques de la Venise d'or et de pourpre, symboles splendides de son apogée, il vient une heure où ce qui reste de la gloire de la cité des Doges se survit dans un peintre qui lui-même est la fin d'une tradition, magnifique. En Tiepolo s'achève la lignée royale des Carpaccio, des Titien, des Tintoret et des Véronèse. Il est le dernier des maîtres et il est le maître de la décadence de la cité qui commandait aux mers et qui, comme sa sœur du Nord, la Bruges du xv^e siècle, va entrer dans le définitif sommeil. Il met par-dessus son agonie l'illusion d'un règne qui n'est pas fini, alors qu'elle n'a plus que le miroir de ses canaux pour refléter les images lointaines de sa domination.

Venise, à travers la fête d'art et de génie où il la magnifie et qu'il perpétue, comme la pompe d'un triomphe, jusqu'aux dernières heures de sa vie, lentement expire en se leurrant d'apothéoses. Elle meurt dans ses palais, sous une pluie de roses, quand il meurt lui-même. Il est l'ordonnateur de ses pompes dernières et après l'extraordinaire chant d'amour qu'il lui dédie, on n'entendra plus aucune autre voix.

Rapproché des grands magiciens du passé, Tiepolo n'est plus qu'un adroit et infatigable montreur de spectacles. Il est l'artificier d'art qui, par-dessus la solennité et la volupté endormies de la Venise qu'ils célébraient, dressa des échafaudages d'emprécés multitudinairement peuplés et tout crépitants d'éclairs et de fusées. Spirituel, imaginatif, improvisateur et inépuisable, il reprit aux Véronèse et aux Tintoret cet « art des assomptions » qui, par les spirales enflammées des plafonds, s'en va rejoindre les paradis artificiels. Il fut le suprême plafonnier de l'école et, monté aux altitudes frayées par ses superbes devanciers, il en laissa retomber sur la mort de Venise, pour l'y ensevelir, le linceul des glorieux crépuscules où avaient disparu les grands dieux.

(1) Paris. Hachette et Cie.

Non seulement Venise, mais toute la Venetie, la Lombardie, Wurzburg et Dreissen, Madrid où l'appela Charles III pour décorer le palais royal, sont remplis des témoignages de sa surprenante fécondité. Art théâtral et chorégraphique, aux figures volantes essimées par les airs, aux statiques de palais en suspens sur des abîmes, art d'illusion et de parade où règne l'invariable, où tout chancelle, croule et se reprend à l'équilibre, où la plus inculte virtuosité maintient, sur des axes paradoxaux, des débâcles de ciel par-dessus des cataclysmes terrestres, il epuise en soi, pour s'en jouer, toutes les ressources, toutes les roueries et tous les tours de force de l'école. Il est le suprême équilibriste de cet art casse cou qui se complique d'acrobatie et où excella son maître Veronèse qu'il répéta avec un goût d'orgueilleuse rivalité. Amo de joie et d'apparences extérieures, mais capable d'élan de lyrisme, il multiplia la fable, les mythes, la légende dorée, les ordonnances pathétiques et bousculées et ce qu'on pourrait appeler le vertige décoratif. Fastueux, toujours élégant, maniéré, rapide au point qu'on le vit faire en un jour, sans reprises, sa *Cène des Apôtres*, et parfois, à travers son art un peu journalier, plus décorateur que peintre et plus imagier que décorateur, — tel qu'il s'offre à nous à travers ses fresques et ses mosaïques à Saint-Marc, à Santa Maria del Rosario, à la Carmina, à Santa Cosma Damiano, à l'église Scalzi, aux Santi Apostoli, à Sant'Avise, à San Rocco, à l'Académie, au palais Barbarigo, au palais Labra, il s'affeste bien, en ses strapasements audacieux, son sens de l'harmonie dans la décoration, le mouvement de ses groupes, son nerveux genre épisodique et constructif, le dernier cri d'une famille de surhumains.

M. Pompeo Molmenti, dans le bel ouvrage édité par la maison Hachette, *Tiepolo, sa vie, son œuvre, son temps*, documenté de 100 gravures sur bois, suit régulièrement l'immense carrière de ce peintre qui, à soixante-dix ans, peignait encore et peignit alors quelques-unes de ses plus belles pages. Il nous le fait voir à travers toutes ses étapes, imitateur et imité, inspiré surtout par Calliari et n'oubliant pas Corrège. Après le *Carpaccio* que l'écrivain publiait l'an dernier et auquel le *Tiepolo* fait pendant, on peut dire que M. Molmenti enferma dans cette merveilleuse trajectoire toute la substance de gloire et d'art de Venise à travers les siècles.

CAMILLE LEMONNIER

NOTES DE MUSIQUE

Troisième Concert Ysaye.

L'orchestre des Concerts Ysaye céda galement la place, dimanche dernier, au *Tonkünstler Orchester* de Munich, excellente phalange instrumentale qui, sous le nom d'Orchestre Kain qui lui donna son fondateur, acquit en Allemagne et à l'étranger une juste célébrité.

L'Association est dirigée actuellement par M. Joseph Lassalle dont on a beaucoup admiré le bras souple, le geste à la fois précis et élégant. M. Lassalle est demeuré rebelle à l'investissemment du caporalisme germanique dans la musique. Il guide son armée d'une main de velours, ce qui n'empêche pas la discipline d'y être parfaite. On s'en est aperçu dans le merveilleux ensemble avec lequel le quatuor a interprété le *Concerto grosso* en ré mineur de Haendel, dont le final surtout souleva d'enthousiastes applaudissements. Et cette présentation faite, cette certitude acquise que tout irait bien, on écouta avec une religieuse attention la pièce capitale du programme, cette symphonie n° 4 de M. Gustave Mahler qui provoqua en Allemagne de si ardues discussions et sur l'appréciation de laquelle l'accord est loin d'être fait.

Par sa durée, qui est d'une heure, elle dépasse les limites habituelles des partitions analogues. Par son style, par le caractère des morceaux qui la composent, elle s'éloigne du plan des symphonies proprement dites. L'auteur tenta d'y extérioriser les élans de joie que lui fit éprouver la paternité, et pour mieux les traduire il se fit une âme d'enfant.

Les divers épisodes de ce poème symphonique en quatre parties sont descriptifs : c'est, tour à tour, le livre d'images qu'on feuillette pour amuser le nouveau-né et qu'illustre une laune fantastique; la nuit hantée d'effroi; le sommeil coupé d'inquiétudes et peuplé d'espairs; enfin le réveil à la vie et à la joie, doucement modulé par un lied qui clôt en douceur, avec l'imprécision d'une légende, cette suite de tableaux tendres ou mélancoliques.

Il serait téméraire de juger sur une seule audition une œuvre de cette importance. Les deux premiers mouvements — je ne puis noter ici qu'une impression — m'ont semblé réaliser avec le plus de bonheur les intentions du compositeur. Ils ont de l'humour et de l'agrément, avec de charmants détails d'instrumentation qui en varient l'intérêt. Le troisième morceau débute par une jolie berceuse qui, malheureusement, se noie bientôt dans de filandreux développements. L'attention, ici, s'évade. Le final, chanté par un soprano — ce fut, dimanche, la voix bien timbrée de M^{lle} Elsa Flith — est un aimable lied qui ne paraît se rattacher en rien aux mouvements précédents. On l'écouta sans ennui mais avec surprise. Et l'on demeura perplexé sur la valeur d'une œuvre qui, certes, révèle un sentiment délicat d'intimité (on pourrait lui trouver quelque affinité avec celles de M. Humperdinck) mais qui paraît manquer de cohésion et voguer à la dérive.

Les autres numéros du programme étaient de tout repos : et il me suffira de dire que M^{lle} Elsa Flith chanta avec ampleur la *Toute puissance* de Schubert, que l'orchestre eut de l'entrain et du rythme dans l'exécution du *Don Juan* de Strauss, de l'expression dans le prélude et la scène finale de *Tristan et Yseult* (mais pourquoi ne pas faire chanter cette scène au lieu d'en jouer une transcription ?), de la puissance dans l'ouverture de *Tannhäuser*, le contre chant des trombones jaillissant, au retour du thème religieux, avec éclat, ainsi qu'il est de mode depuis quelques années qu'on le découvre sous la partie principale. Et j'ajoute : avec trop d'éclat peut être.

Centenaire de Franz Liszt.

Un peu en avance sur le calendrier, M. Arthur Van Dooren eut la pieuse idée de célébrer dès le début de cette année le centenaire de Liszt, qui naquit dans la nuit du 21 au 22 octobre 1811. Mais les anniversaires ne sont qu'un prétexte pour honorer une mémoire chère, pour fixer un souvenir, pour réparer, parfois, l'injustice de la postérité à l'égard d'un maître. Et l'on peut sans inconvénient en déplacer les dates.

Liszt a-t-il besoin d'une réparation de ce genre ? On en peut douter, car la gloire qui auréola sa vie est loin d'être éteinte. Peut être y eut-il, en ces dernières années, quelque fléchissement dans le prestige qu'il exerça. Sa personne avait une telle fascination qu'il sembla, à sa mort, que son génie eût disparu avec lui. Mais on lui revient. La jeune génération des musiciens le « découvre », semble-t-il, tant elle met d'ardeur à proclamer ses mérites, — sur lesquels l'accord est scellé depuis longtemps, ainsi qu'en témoignent les excellents traités que consacrèrent successivement au souvenir de Liszt, en ces derniers temps, MM. Calvocoressi et Chantavoine.

Sans voir en lui, comme M. le Dr Dwelshauvers essaya de le dépendre dans la conférence dont il fit précéder le concert, le continuateur de Beethoven envisagé dans sa troisième manière, — celle qui caractérisa surtout l'emploi de la grande variation, — il faut aimer les œuvres de Liszt parce qu'elles servent de transition entre le romantisme et l'extériorisation de notre sensibilité actuelle. Il fut, dans ses poèmes descriptifs, le précurseur de l'école « sensorielle » aujourd'hui si goûtée, et écou-ter telle de ses œuvres empreinte d'un vif sentiment de la nature, *Saint François de Paul marchant sur les flots*, par exemple, ou la *Predication aux oiseaux*, on éprouve des sensations analogues

à celles que font ressentir les précieuses pages évocatrices de MM. Debussy et Ravel.

M. Van Dooren, dont on connaît le talent sérieux et probe, a illustré la conférence de quelques exemples bien choisis : *Polonaise en mi*, *Huitième Rhapsodie*, *Saint François de Paule*, *Liebestraum n° 3*. Le principal intérêt du concert, et sans doute pour maint auditeur la révélation, fut la mise en lumière par M^{me} Marie-Anne Weber, fort bien accompagnée par M. Wilmars, de quelques-uns des plus beaux lieder de Liszt, parmi lesquels l'admirable *Mignon's lied*, le plus émouvant des nombreux commentaires musicaux inspirés par le poème de Goethe. M^{me} Marie-Anne Weber chanta ces diverses mélodies d'une voix exquise, avec des finesses d'émission et d'expression qui en firent pénétrer toutes les intentions et lui valurent les plus chaleureux applaudissements.

OCTAVE MAUS.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Pelléas et Mélisande.

Grâce à M^{lle} Vallandri, qui a une très jolie voix, une chevelure admirable, beaucoup d'élégance et non moins de talent, le théâtre de la Monnaie a pu reprendre la semaine dernière *Pelléas et Mélisande* : et ce fut une belle fête d'art, fertile en émotions et en joies, dont la sereine poésie pénétra jusqu'aux plus gourmés des critiques, jusqu'aux plus néophobes des spectateurs. Le temps a peu à peu exercé sur le public son action salutaire. Ce que l'esthétique de M. Debussy apporta au théâtre lyrique de déconcertant apparaît aujourd'hui comme « une chose très simple », comme la traduction fidèle d'un dialogue de rêve qui ne pouvait s'exprimer dans la langue mélodique habituelle et dont le compositeur a merveilleusement souligné les moindres inflexions, les plus subtiles nuances. Classé parmi les chefs-d'œuvre du drame lyrique, *Pelléas et Mélisande* est désormais à l'abri de la discussion et tout commentaire sur cette œuvre précieuse et rare paraît oiseux.

Bornons-nous à constater que l'exécution en fut excellente. M. Petit semble avoir affiné encore et perfectionné davantage l'interprétation du rôle de Pelléas, qui lui valut tant de succès lorsqu'il le créa à Bruxelles. MM. Bourbon (Golaud) et Arus (Arkel) reprirent avec leur talent habituel leurs rôles respectifs, et si M^{lle} Montfort (Geneviève) manqua d'autorité, il serait injuste de lui en faire grief puisqu'elle dut remplacer presque au pied levé M^{lle} Degeorgis indisposée. Quant à M^{lle} Vallandri, qui n'abordait pas sans quelque inquiétude un rôle auquel Miss Mary Garden a attaché d'ineffaçables souvenirs, elle dut être bientôt rassurée en voyant avec quelle sympathie et quelle unanimité on l'applaudit. Elle fut une Mélisande délicate, un peu plus réelle et vivante peut-être que ne l'eût souhaité M. Ibsen, mais aussi expressive dans ses attitudes et ses gestes que dans la réalisation vocale du rôle, qu'elle chante en musicienne accomplie.

L'orchestre de M. Sylvain Dupuis, discret et délicat, mérite, lui aussi, une mention élogieuse qui ne souffrirait aucune restriction s'il eût donné plus d'animation aux deux premiers tableaux, un peu languissants.

O. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Marionnettes. — L'Aventurier.

Le marquis de Monclars a épousé sans amour une jeune fille qui lui fut imposée par sa mère. Elle est belle, elle est tendre, elle est aimante ; mais elle est la compagne forcée. Et il la bête se de toute façon, il la trompe, il la quitte durant plusieurs mois qu'il passe auprès de sa maîtresse. En son absence, la jeune marquise a fait peau neuve : la petite provinciale pudique et réservée s'est métamorphosée en une mondaine aux toilettes, aux décolletages sensationnels. Elle est entourée d'une cour de soupirants, où elle paraît distinguer particulièrement un vieil ami de

son mari, M. Nizerolles, et un de ses amis personnels, M. Pierre Varaine. Au retour, le marquis rencontre sa femme dans une fête mondaine : l'audace de sa mère, ses allures, ses discours lui persuadent qu'il est trompé, ou sur le point de l'être. Ainsi que l'on s'y attend — car rien n'est imprévu dans les pièces de M. Pierre Wolff, — l'amour-propre piqué éveille en lui l'amour. Et c'est au moment où il se croit trahi pour de bon qu'il crie à sa femme : « Je vous hais ! », ce qui, en bon français et entre personnes de sexe différent, a toujours signifié : « Je vous aime éperdument ». Il fallait quelqu'un pour dénouer la situation : M. de Ferney, oncle de la marquise, se trouve là à point donné et pousse les époux dans les bras l'un de l'autre. Ils ont beaucoup d'enfants.

Ce sont des marionnettes, comme les fantoches d'une pièce écrite par Nizerolles pour un guignol de salon. Dans une fort jolie scène, la meilleure de la pièce, la marquise et Nizerolles, ayant chacun une marionnette sur le poing, se livrent à une petite joute oratoire en feignant de faire parler leurs poupées. Tout cela est gentil, doux, sentimental, un peu ennuyeux, un peu long : c'est du Pierre-Wolff, ni mauvais ni pire que tout le Pierre-Wolff passé, présent et futur.

La pièce est supérieurement interprétée au théâtre des Galeries. M^{lle} Starck, qui a une voix prenante et de bien belles attitudes, joue à merveille le rôle de la marquise ; M. Escoffier est un excellent marquis ; M. G. lès un oncle tendrement maternel ; M. Alerme un Nizerolles que Noblet lui-même, pour qui le rôle semble écrit, n'incarnerait pas mieux ; M. Brousse, qui a une tête de nègre aux yeux ardents et aux mines décidées, un Pierre Varaine amoureux à souhait. Mais à quand le *Veil Homme*, de Porto-Riche, ou toute autre pièce, enfin, où ce seraient de vrais hommes et de vraies femmes, et non des marionnettes, qui feraient devant nous les gestes de l'amour et de la douleur ?

Cette pièce, en tout cas, ce n'est pas *L'Aventurier*, de Capus, que la troupe du Parc Krauss en tête interprète en ce moment. Non point que *L'Aventurier* soit sans mérite. M. Capus connaît son métier et sait mener, par des chemins sûrs, une pièce au succès. Mais le sujet qu'il a choi si dépasse cette fois son talent, ses moyens : l'ironiste délicieux de la *Vaine* a voulu se faire — vain effort ! — l'émule de Mirbeau et de Berstein. « Ah ! ah ! s'est-il dit sans doute, on s'imagine que je ne puis mettre à la scène que des fantoches. Eh bien, voici un caractère, un vrai, un gaillard qui n'a pas Troie aux yeux, un aventurier, un casseur d'assiettes, un colonial au cœur dur, massacreur de nègres, plard sans scrupules, tombant un beau jour sans crier gare au milieu de sa paisible famille bourgeoise comme une pierre dans la mare aux grenouilles. » La famille le croit pauvre : elle le repousse. Il est riche au contraire : elle l'attire et le cajole. Ce revirement a fait rire, quoiqu'on le sentit venir depuis le commencement de la pièce.

Mais l'aventurier de l'aventurier se corse ; son cousin, industriel, est menacé de faillite. S'il plait au terrible colonial, il peut sauver son parent. He ! pour qui le prend-on ? Donnera-t-il gratis cet or qui lui coûte si cher ? Non, non ; il demande en échange le cœur et la main de Geneviève, sœur de la femme de son cousin Jacques. Hélas ! elle est fiancée, elle aime ailleurs ! Alors il ne donnera rien du tout et repartira pour l'Afrique. N'en croyez rien, cependant : il ne repartira point, il sauvera son cousin sans conditions, il versera de nobles larmes et, par-dessus le marché, il épousera Geneviève qui, vaincue par tant de grandeur d'âme, a changé son amour d'épaulé et renoncé à ses premiers projets.

Cet aventurier n'est pas le lion qu'on nous annonçait, c'est un mouton, presque un mouton de Panurge. C'est un aventurier à l'eau de rose. Mais que M. Krauss ajoute d'élan, de passion, voire de véritable grandeur à ce rôle un peu fatot ! M^{lle} Magdeleine Damiroff est très bien également dans celui de Geneviève. M^{lle} Bretner, Mme Angèle Renard, MM. Gournad, Richard, Séran et l'arpentier complètent une interprétation fort homogène. Et ce n'est pas la faute des acteurs du Parc si M. Capus est un auteur bien fatigué.

GEORGES RENCY

AMOUR TZIGANE

Opérette nouvelle en trois actes de MM. WILLNER et BODANSKY, adaptation française de MM. WILLY et RAPH. Musique de M. LEHAR.

C'est presque un drame symbolique que cet *Amour Tzigane* que vient de représenter avec un retentissant succès le théâtre Molière. Comme la flûte du célèbre Preneur de rats, le violon du Romny exerce irrésistiblement son pouvoir séducteur. Il subjugué, il ensorcelle, il emporte dans une frénésie d'amour celles qui écoutent les sons langoureux et pathétiques qu'il exhale. Il a enivré la belle Zorika, une authentique princesse — hé mais! le théâtre n'est-il pas le miroir de la vie? — et Zorika est prête à lâcher son noble fiancé Jonel pour s'unir au beau tzigane. Mais l'eau de la Czerna, à laquelle elle goûta le jour de la Sainte-Marie, détruit l'enchantement en lui révélant, dans une vision prophétique, la detresse de la destinée aventureuse qui l'attend. Une comtesse hongroise, subjuguée à son tour par le magique archet, lui souffle d'ailleurs (rêve ou réalité?), son volage tzigane. Et le patient fiancé ouvre à Zorika, pour clore l'anecdote, le sûr refuge de ses bras.

Ce qui donne quelque imprévu à cette historiette, c'est la surprise qu'on éprouve, au troisième acte, en retrouvant la princesse endormie sur les rives de la Czerna où on l'avait laissée à la fin du « un », — ainsi qu'on revoit, au début de *Siegfried*, Brunnhilde étendue sur le Roc Ardent où la coucha, au dernier acte de la *Valkyrie*, l'inflexible volonté de Wotan. Le public s'était apitoyé durant tout un acte sur le sort de Zorika, contrainte de courir les routes de Hongrie, de danser et de chanter, costumée en bohémienne, sous la menace du tzigane, et d'essuyer mille affronts. Ce n'était qu'un rêve! un mauvais rêve!... Benie soit l'eau de la Czerna, source de visions, qui permet aux auteurs de substituer un denouement aimable à la fin tragique redoutée.

Opérette? Est-ce bien le titre qui convient à la pièce nouvelle? Pour le justifier, les auteurs ont accosté de quelques bouffons leurs vedettes. Mais *Amour tzigane* échappe, en général, à la vulgarité du genre, et la note comique n'y est qu'accidentelle. La musique de M. Franz Lehar est à mi-chemin de l'opérette et du drame lyrique. Construite en majeure partie sur des chants tziganes, dont le répertoire est d'une inépuisable richesse et d'une éblouissante beauté, elle a un accent très particulier que précise l'emploi fréquent de la zymbala, rythmant les improvisations du violon solo dont elle accompagne et soutient la mélodie serpentine, tour à tour languide et véhémente. L'auteur a très adroitement utilisé, dès l'ouverture, les rafales sonores que déclenchent les orchestres bohémien et que varie à l'infini le caprice des virtuoses. Il s'est servi aussi, dans les parties vocales, de mélodies populaires parmi lesquelles il en est de fort impressionnantes. Son apport personnel nous ramène malheureusement à la banalité habituelle des partitions d'opérettes et fait ressortir le caractère hybride de l'œuvre.

Il faut louer la direction du théâtre Molière pour les soins qu'elles a apportés à l'interprétation et à la mise en scène. Mme G. Huber chanta et joua fort intelligemment le rôle de Zorika, et Mme H. Dany se distingua particulièrement en composant la plus espiègle, la plus frotillante, la plus étourdissante gamine que nous ayons vue en scène depuis Mme Lavallière, dont elle s'inspire. Mme de Marlac donna de l'élégance au personnage d'Arany; MM. L. Cibe, qui chante agréablement, Dufour, George et leurs camarades furent applaudis avec entrain, de même que l'orchestre de M. Daclin, qui se tira honorablement d'une aventure plutôt périlleuse.

O. M.

CONCOURS INTERNATIONAL

La Société I. et R. des Amis de la Musique, à Vienne, ouvre entre tous les compositeurs un concours dont le prix, fixé à 10.000 couronnes, sera décerné à l'auteur de la meilleure œuvre pour chœurs et orchestre (avec ou sans soli): oratorio, cantate

ou symphonie avec chœurs. Les ouvrages écrits en langue étrangère devront être accompagnés d'une traduction allemande.

Les compositions doivent être adressées à la Société Impériale et Royale des Amis de la Musique avant le 1^{er} mai 1912. Pour l'envoi, suivre les conventions habituelles, signe ou devise inscrite à la fois sur le manuscrit et dans une enveloppe cachetée qui ne sera ouverte qu'après le jugement du concours.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h., au théâtre de la Monnaie, deuxième Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis avec les concours de M. Moritz Rosenthal, pianiste, qui jouera le Concerto (en mi mineur) de Chopin et les Variations de Brahms sur un thème de Paganini. Audition intégrale de la *Faust-Symphonie* de Liszt — A 7 h., à l'Ecole Normale, troisième concert de la chorale mixte *A capella* sous la direction de M. Bauvais.

Jeudi 26, à 2 h., au Théâtre des Galeries, premier concert du Quatuor Capet, qui, en cinq séances, interprétera la série intégrale des quatuors de Beethoven. — A 4 h. 1/2, première séance de musique de chambre pour instruments à vent au Cercle artistique avec les concours de M. Théo Ysaye. Œuvres de Mozart, Haendel et L. Thuille. — A 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, premier récital Mathieu Crickboom.

Samedi 28, à 8 h. 1/2, même salle, piano-recital de M^{lle} Juliette Wihl.

Dimanche 29, à 2 h. 1/2, salle de la Madeleine, premier Concert Durant avec les concours de M. Ricardo Vinès, pianiste. Œuvres de l'Ecole russe.

La Société de Musique de Tournai donnera dimanche prochain, 29 janvier, à 3 h. 1/2, à la Halle aux Draps, un concert exclusivement consacré aux œuvres de Cesar Franck: *Psyché*, poème symphonique pour orchestre et chœurs; *L'Ange et l'Enfant*, le *Mariage des Roses*, mélodies; *Variations symphoniques* pour piano et orchestre; *Panis angelicus*, la *Procession*, mélodies; *Prélude, choral et fugue* pour piano; *Rebecca*, oratorio. Solistes: M^{lle} Olislagers, cantatrice, M^{lle} Lieven, pianiste et M. Maurianne, baryton.

PETITE CHRONIQUE

Un amateur dont les collections étaient célèbres, M. Vermersch, mort la semaine dernière à Bruxelles, a légué à l'Etat l'ensemble des objets d'art et de curiosité qu'il a réunis depuis trente ans, guidé par un goût sûr. Le legs comprend une importante série de sculptures sur bois et sur pierre, de merveilleux ivoires, la plus belle collection de Tournai que l'on connaisse. On y voit figurer aussi une remarquable série d'objets du XVIII^e siècle: boîtes, tabatières, miniatures, éventails, etc.

A signaler encore de jolies tapisseries, des instruments de musique destinés au Musée du Conservatoire, des collections d'armes et d'armures pour le Musée de la porte de Hal, des meubles, des dinanderies et des ferronneries d'art.

Gantois de naissance, M. Vermersch a, en outre, légué au Musée de Gand une statue en marbre, *Giotta*, de Vinçotte, deux groupes en terre cuite de L. Harzé et une suite de tableaux anciens, parmi lesquels un beau portrait d'homme par Corneille de Vos.

Le Roi a acquis à l'exposition de M. Dolf Van Roy un tableau intitulé *Bruges*.

MM. Henri Binard et Camille Lambert exposeront du 23 janvier au 1^{er} février une au Cercle artistique un ensemble de leurs œuvres.

Le Salon de l'Art contemporain qui aura lieu du 18 février au 2 avril dans la Salle des Fêtes de la ville d'Anvers, place de Meir, comprendra une section d'art décoratif qui groupera les œuvres de

plusieurs maîtres français contemporains et une section d'art belge.

Citons parmi les œuvres de la première section: quatre panneaux décoratifs et un ensemble de tableaux et d'études d'Aman-Jean, une quarantaine d'aquarelles de Boutet de Monvel, le *Drame de la mer*, un nu et plusieurs autres toiles de Ch. Cottet. Maurice Denis exposera quatre panneaux décoratifs et quelques grands cartons à la gouache; Henri Martin, des tableaux de chevalet et une peinture de 7 m. sur 5; René Ménard, trois grandes œuvres décoratives et une série de tableaux de chevalet; Lucien Simon, plusieurs tableaux et deux grands panneaux décoratifs.

M^{me} de Bobadilla, femme du romancier espagnol de ce nom, fera les mercredis 24 janvier, 1^{er} et 8 février, à 3 h., à la salle Astoria, rue Royale, trois conférences illustrées de projections lumineuses et qui auront respectivement pour objet le Greco, Velasquez et Murillo. Le produit des entrées sera versé à un groupe d'œuvres de bienfaisance.

La seconde conférence que fera M. Pierre Marcel à l'Université Nouvelle de Bruxelles sur l'*Histoire des dessins en France au XVI^e siècle* est fixée à mercredi prochain, à 8 h. 1/2.

M. G. Duplat, avocat à la Cour d'appel, fera jeudi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, une conférence à la Maison du Livre sur *Le Journal, sa vie juridique, ses responsabilités civiles*.

La conférence de M. Marius Renard: *L'Enseignement professionnel*, annoncée pour le 2 février, est remise à une date ultérieure.

Notre collaborateur M. Jules Destree fera le mercredi 1^{er} février, à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle, une conférence sur *Carpaccio* (Cycle des conférences sur *Venise et l'art vénitien*) avec projections lumineuses.

De Paris:

Une exposition de tableaux et de dessins d'Ingres s'ouvrira le 24 avril à la Galerie Georges Petit. Le produit des recettes servira à l'installation du Musée Ingres. Le violon fameux figurera à cette exposition, et Jan Kubelick a promis de réveiller l'instrument.

L'exposition d'art religieux que nous avons annoncée aura lieu du 28 avril au 31 mai prochains dans la salle de la rue d'Edimbourg n° 11. Peinture, sculpture, dessin, gravure, architecture, orfèvrerie, reliure, vitraux, broderie, tapisserie, dentelle, musique, etc., les diverses formes de l'art religieux y seront représentées.

M. Émile Bernard a repris au Cercle International des Arts, 97 boulevard Raspail, la série de ses entretiens hebdomadaires. Il a, vendredi dernier, exposé le *Dogme de l'Art traditionnel d'apès les auteurs les plus anciens*. Les artistes, hommes de lettres, étudiants, etc., sont gratuitement admis à ces conférences, qui ont lieu tous les vendredis à 9 heures du soir.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS: 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Le prochain spectacle du Théâtre des Arts vient d'être définitivement fixé. Il se composera de: *Le Dépensier*, un acte de M. Léon Frapié; *le Marchand de Passions*, trois actes en vers de M. Maurice Magre, décors et costumes de Delaw; et *Nabuchodonosor*, pièce de M. de Faramond, décors de Segonzac, costumes de Poinet. M. de M. x a été engagé spécialement pour jouer le rôle de Nabuchodonosor.

Le programme de la saison vient d'être augmenté d'une pièce de M. J.-L. Vauclouy: *La Nuit persane*. M. Dresca est chargé des décors et costumes et s'acquittera de sa tâche avec tout le talent dont il a fait preuve déjà en effectuant la mise en scène décorative du *Sicilien* de Molière.

On sait les mérites de la *Nouvelle collection des classiques de l'art* chez Hachette. Dürer, Michel-Ange, Raphaël y figuraient déjà, et voici l'austère Mantegna. Figure violente, ravagée, au pli amer et dantesque, son masque d'après Gian Marco décèle bien le génie rud du *Triomphe de César* et du *Massacre de saint Jacques*. Réaliste et classique, précis jusqu'à la sécheresse avec des audaces de perspective et de raccourcis qui le mettent à part parmi les cinquecentistes, on rapprochera de sa peinture découpée et nette, pour mieux le connaître, le trait durement incisé de ses dessins gravés qui, par moments, font penser à un Dürer latinisé.

Les amis et les disciples de Paul Verlaine se sont, dit le *Gil Blas*, réunis au cimetière des Batignolles pour célébrer, sur la tombe de l'auteur de *Sagesse*, le quinzième anniversaire de sa mort. Parmi les assistants qui se pressaient autour du fils du poète, on remarquait le poète Léon Dierx, M. Edmond Lepelletier, M. Valette, directeur du *Mercur de France*, des artistes, des écrivains et le sculpteur Rodo Niederhäuser, auteur du monument prochain.

M. Léon Dierx a pris le premier la parole. Après lui, M. Edmond Lepelletier a annoncé que, cette année même, serait édifié dans les jardins du Luxembourg le monument du poète. C'est au quartier Latin, où il se plaisait tant au milieu de la jeunesse qui pense, qui travaille et qui s'aime, que Verlaine aura sa statue. L'inauguration aura lieu au printemps prochain.

Le *Courrier Français*, fondé il y a vingt-huit ans par Jules Roques et dans lequel Chéret, Willotte, Steinlen, Léandre et tant d'autres dépensèrent des trésors de fantaisie et d'esprit, repart, avec une collaboration plus nombreuse qui compte les meilleurs illustrateurs, poètes, chroniqueurs et critiques, vers des destinées nouvelles. En ce premier numéro de l'an, Gustave Kahn parle des peintres, Paul Marguerite de la danse, Georges Normandy des livres, etc. Bureaux: rue de Richelieu, 25, à Paris.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^o

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître:

Les anciennes Écoles de Peinture dans les Palais et Collections privées russes.

Cet ouvrage comporte: une étude de M. P. P. WEINER sur les Collections et collectionneurs russes; les Primitifs du Nord (écoles flamande et allemande) par JAMES A. SCHMIDT; les Écoles italiennes et espagnole, par E. DE LIPHART; la Peinture hollandaise au XVII^e siècle, par le baron N. WRANGELL; les Paysagistes hollandais, par A. A. TROUBNIKOFF; la Peinture française et anglaise au XVIII^e siècle, par ALEX. BENOIS; l'Art russe, par SERGE MAKOWSKY.

Un beau volume petit in-4^o, illustré de 120 planches hors-texte, tirées en héliogravure, en héliotypie et en typogravure.

Prix: 25 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST. LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez ROUART, LEROLLE & C^{ie} éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, PARIS

- PIERRE DE BRÉVILLE. — **Sept morceaux détachés** (chant et piano) d'« **Eros vainqueur** », drame lyrique en 3 actes et 4 tableaux (J. LORRAIN). 1. *Entrée d'Eros*. — 2. *Eros dans le verger*. — 3. *Le réveil des princesses* (à trois voix de femmes). — 4. *Chant d'Eros* : « *Grelots argentés* ». — 5. *Ronde des suivantes musiciennes* (deux solistes et chœur de femmes). — 6. *La Vision*. — 7. *Air d'Eros* : « *Tharsyle, écoute*... ». — *Prix nets* : 4 fr. 75 à 2 fr. 50.
- ERNEST CHAUSSON. — **Vingt mélodies** (M. BOUCHOR, M. MAETERLINCK, C. MAUCLAIR, P. VERLAINE, A. JHOUNEY, J. MORÉAS et CH. CROS). — Le recueil : *Prix net* : 12 francs.
- PIERRE COINDREAU. — **La Dame de l'été** (R. DE GOURMONT), chant et piano (op. 16). *Prix net* : 4 fr. 75.
- ALBERT DOYEN. — **Trio en ré mineur** pour piano, violon et violoncelle (op. 15). — *Prix net* : 10 francs.
- HENRI DUPARC. — **Au pays où se fait la guerre** (Th. GAETIER), chant et piano. — *Prix net* : 2 francs.

Vient de paraître chez BREITKOPF et HERTEL, éditeurs, 68, rue Coudenberg, BRUXELLES

- LÉON DU BOIS. — **Le Mort**, mimodrame en 3 actes et 4 tableaux d'après le roman de CAMILLE LEMONNIER. Scénario de CAMILLE LEMONNIER et PAUL MARTINETTI. Dessin inédit de CONSTANTIN MEUNIER. Partition d'orchestre. — *Prix net* : 25 francs. — Réduction pour piano, par ÉMILE SMETS. — *Prix net* : 12 francs.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : P. BUSCHMANN, J^r

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.

La livraison, fr. 2.50.

Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Kolzersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstrasse (Zehlendorf).

Imprimé sur papier de la Maison REYM, 1, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

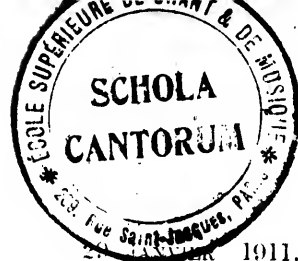
Editions d'Art. (Œuvres de J. BARBEY D'ACREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.)

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, LAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS. Commission, Achat Expertises Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE BLACK Van Loey Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Musique de chambre en Allemagne (suite et fin) (G. SYSTEMMANS). — Le Salon de l'Estampe (FRANZ HELLENS). — Quelques beaux livres (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de musique : *Troisième Concert Populaire* (O. M.); *Audition d'œuvres de M. Ch. Tournemire* (Ch. V.). — Au Cercle artistique (F. H.). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale : *Les Rantzau* (G. R.). — Le Théâtre à Paris : *Hedda Gabler au Théâtre de l'Œuvre*. — L'École de piano de la Schola Cantorum : *Antonette Veluard* (JACQUES HERMANN). — Agenda musical. — Petite chronique.

La Musique de chambre en Allemagne ⁽¹⁾

L'heure nous presse, et je suis confondu en considérant le nombre de musiciens dont j'aurais encore à vous entretenir : il me faut, cependant, vous en citer au moins quelques-uns. Comme ils appartiennent presque tous à la tenaille conservatrice de la musique pure, nous les grouperons par régions, à défaut d'autres éléments de classification bien déterminée. Côté Nord : le délicat Herman Götze (né à Königsberg en 1840), mort à trente-six ans après avoir donné des gages d'un talent sincère et primesautier : une symphonie, entendue jadis aux Concerts populaires; un opéra-comique alerte et vivant : la *Mégère apprivoisée* (il est traduit en français), que l'on prise beaucoup en Allemagne; et d'intéressantes œuvres de chambre; — Nicodé (né à Posen en 1853), tempérament vigoureux; — Scharwenka, fondateur d'un con-

(1) Suite et fin. Voir nos trois derniers numéros.

servatoire à Berlin; — notre compatriote, le Liégeois Philippe Rüfer, fixé à Berlin dès sa jeunesse; — Félix Woyrsch (né en Autriche en 1860), chef d'orchestre à Altona, écrivain de beau style et d'aspirations élevées; — Max Fiedler (1859), capellmeister et directeur du Conservatoire de Hambourg, actuellement à Boston; — Willem Berger [1861 (1)] dont le Quatuor Joachim a fait connaître un excellent quintette; George Schumann, compositeur et professeur très prisé à Berlin.

A Cologne est né Max Bruch (1838), dont tout le monde ici connaît les concertos de violon; — ses oratorios et poèmes lyriques sont d'une écriture traditionnelle et solide. De même que Bunge (né en 1846), il apporte à la littérature du Quatuor son honnête contribution. Bunge est l'auteur d'une Trilogie d'après l'Odyssee.

Mais c'est à Munich et à Vienne que le mouvement reste le plus intense et que s'affirment les personnalités. Celle de Ludwig Thuille nous retiendra quelques instants, puisque sa Sonate figure au programme de cette soirée. Thuille (1861-1908), un Tyrolien de Botzen, reçut une forte éducation musicale sous Pambauer et Rheinberger. Son nom fut mis en évidence par le succès d'un Sextett pour piano et instruments à vent ingénieusement écrit et joué plus d'une fois à Bruxelles. Il fit une carrière brillante comme écrivain de lieder, de chœurs, d'opéras (son *Lobetanz* fut accueilli avec faveur), et comme professeur de contrepoint et de com-

(1) Ce compositeur, qui avait succédé à M. Steinbach à la direction de l'orchestre de Meiningen, vient de mourir inopinément à Iéna. Il laisse, outre sa musique de chambre, quelques importantes compositions pour chœur et orchestre, notamment la *Danse des Morts*, le *Moine*, le *Chant des Esprits sur les eaux*.

position à l'Académie royale de musique de Munich.

Outre le Sextuor, il a publié, dans le répertoire concertant, deux Sonates pour piano et violon, un Quintette avec piano et la Sonate de violoncelle, qui, d'après son numéro d'opus, doit avoir été composée vers 1900. Elle dénote une jolie nature, harmonieuse et tendre plutôt qu'énergique, respectueuse de la tradition mais nullement indifférente aux richesses de l'harmonie moderne. La préoccupation de l'unité cyclique, certains tours de phrase et modulations de l'*Andante* permettent de croire que l'auteur observa avec intérêt le mouvement frankiste.

Voici encore parmi les méridionaux d'origine ou de résidence le Bavarois Max Reger (né en 1873), modernisateur subtil des formes classiques de la Sonate, de la Cantate d'église, du Quatuor. C'est une individualité, et le plus solide espoir de la survivance de la tradition brahmiste, qu'il rêve de synthétiser avec le style de Bach. Reger est aujourd'hui professeur à l'Université et au Conservatoire de Leipzig. Max Schillings (né à Dürren en 1868), directeur général de la musique à Stuttgart, s'est abandonné définitivement au courant moderniste dans ses drames lyriques (*Ingwelde*, *Pfeifertag*, *Moloch*); il y réussit mieux que dans les œuvres de chambre, assez pâles, de sa première période. Une intéressante figure encore est celle d'Hans Pfitzner, né à Mosen en 1869 de parents allemands, actuellement directeur du Conservatoire de Strasbourg. Il se partage entre la musique pure et le théâtre (*la Rose du Jardin d'amour*).

Quant à M. Eugène d'Albert, d'origine canadienne-écossaise, il est difficile à situer : ses quatuors ne dénotent pas de personnalité caractérisée et il s'oriente de plus en plus vers la scène.

À Vienne, en même temps que la production élégante — jolies Sérénades pour orchestre à cordes, Trios, Sonates — de Robert Volkmann (1815-1883) et de Goldmark (1830), se dessine la renaissance vivace que la symphonie doit à Antoine Brückner (1824-1896). Vous savez comment ce génie enthousiaste et candide, qui entendit fusionner le style symphonique et le lyrisme de Wagner, fut choisi comme chef de camp par les wagnériens dans la querelle Brahms. De son œuvre considérable, le Quintette à cordes seul est aujourd'hui de notre ressort : il renferme un *adagio* de beauté supérieure.

Je ne crois pas que Mahler ait écrit de musique de chambre importante. Quant au malheureux Hugo Wolf (1860-1903), il exprima dans le lied les angoisses de son âme tragique et volontaire et n'écrivit, au cours de sa vingtième année, qu'un Quatuor à cordes, déjà caractéristique.

Au groupe autrichien, nous rattacherons enfin les Tchèques, savoureux coloristes enfermant dans une

forme nerveuse et brillante leurs fières mélodies nationales : Smetana (1824-1884), Dvorák (1841-1904), Fibich (1850) sont leurs représentants les plus autorisés; Smetana et Fibich menant de front le théâtre, le poème symphonique et la musique de chambre; — Dvorák demeurant fidèle à la musique pure et à l'oratorio.

Pour ce qui est de la production actuelle, son abondance défie le classement et l'énumération. On ne peut ouvrir une revue, consulter un catalogue d'édition ou le programme d'un Festival de l'*Association des musiciens allemands* sans rencontrer des noms nouveaux. Chacun cherche sa voie, et les influences les plus diverses — y compris celle du debussyisme — se manifestent dans cette floraison qui montre une fois de plus la fièvre d'activité, la prodigieuse puissance de travail de l'Allemagne contemporaine.

Quoi qu'il doive résulter de ce mouvement, nous ne pouvons, nous Belges, y rester indifférents : apprenons à mieux connaître les musiciens d'Allemagne, non pas tant ceux du théâtre, dont l'art plus extérieur est de nos jours parfois entaché de commercialisme, mais ceux qui placent leur idéal dans la survivance de « l'art profond et intérieur de la symphonie et de la musique de chambre ».

Parfois de jeunes littérateurs se plaisent à dénoncer tout ce qui vient d'Allemagne comme une menace pour notre culture, nos goûts, notre personnalité racique. Ne les suivons pas dans cette erreur; le double courant de nos ascendances nous incline à goûter l'art musical dans ses manifestations germaniques aussi bien que latines. Et si nos compositeurs peuvent s'allier au contact des maîtres français, l'étude approfondie de leurs confrères allemands ne leur sera pas moins profitable. Ils y acquerront la profondeur du sentiment, la science solide, la forte discipline de la pensée sans lesquelles l'expression des idées les plus belles demeure incomplète ou vaine.

G. SYSTEMANS

LE SALON DE L'ESTAMPE

Chaque année, l'*Estampe* nous réserve quelque heureuse surprise. Ce furent, précédemment, les expositions des œuvres d'artistes contemporains tels que Brangwyn, Rodin, Raffaëlli, Braque-mond; des rétrospectives d'Hippolyte Boulenger, Den Doyts, Rops, Charles De Groux, des ensembles prestigieux de Goya, de Piranesi, de Jan Luyken. Cette fois, le Salon de l'*Estampe* a inscrit entre autres à son catalogue les noms de Constantin Guys, Isidore Verheyden, Brouet, Chahine, Lemmen et J. Pennell.

L'exposition des dessins de Georges Lemmen est l'une des plus curieuses de ce Salon. Elle forme un ensemble imposant, extrêmement varié, où l'on peut suivre, presque pas à pas, l'évolution de l'artiste raffiné qu'est Georges Lemmen. Ce coloriste subtil est en même temps un dessinateur d'une étonnante maîtrise. Rien de moins improvisé que cet art; rien de plus étudié, de plus volontairement établi. Tout n'y est pas d'une perfection absolue, et l'on

sent bien que ce n'est pas à cela que l'artiste a voulu aboutir ; il fuit, au contraire, la ligne trop stricte, il lui communique l'inflexion de sa pensée, et dans chaque trait on retrouve la trace bien marquée de sa personnalité. Dans les dessins de début on sent des influences, il est vrai ; mais elles servent surtout à faire sentir comment l'artiste a su en triompher peu à peu jusqu'à devenir l'un des dessinateurs les plus personnels de notre temps. Partout se révèle le même souci de style, dans ses croquis mouvementés de fleurs, dans ses figures familièrement groupées ou isolées ; il ne note vraiment que les apparences des corps et des objets, mais avec quel art merveilleux, quel simplicité magnifique ! Seul peut-être aujourd'hui Lemmen garde la tradition du nu classique ; ses dessins d'après le nu ont l'allure de ceux des plus grands maîtres.

Il n'est pas donné souvent de voir réunis des dessins de Guys. *L'Estampe* en a groupé quelques-uns des meilleurs ; c'est toujours avec la même surprise qu'on revoit ces œuvres d'une étrange facture, qui frappent tout d'abord par leur apparente maladresse et finissent par donner l'impression de l'art le plus sûr de lui-même, le plus réalisé qui soit. C'est l'art d'un curieux, qui ne laisse rien échapper ; il a, comme l'écrivit Baudelaire, un *œil d'aigle*.

Pennell, lui, possède aussi une vision aigüe à laquelle rien n'échappe. C'est pourquoi il ne note des choses que les traits essentiels, l'armature en quelque sorte, sans omettre les détails qui contribuent à déterminer la physionomie des paysages qu'il grave dans le cuivre. C'est l'un des aquafortistes les plus étonnants de notre époque, varié, attentif à toutes les manifestations de la vie. Rien de plus mouvementé que ses aspects de villes, soit qu'il note l'animation étourdissante des cités industrielles, soit qu'il retrace la survivance mélancolique de Venise ou de Florence. Pennell affectionne les vues d'ensemble, les paysages panoramiques. Son dessin est suggestif et sa vision large et pénétrante.

Avec joie l'on revoit ici quelques eaux-fortes d'Isidore Verheyden, où l'on retrouve toute la santé et la vie que le peintre vigoureux prodigua dans ses tableaux, avec cette pointe de mélancolie qui fait penser aux notations gravées de cet autre peintre flamand, si merveilleusement doué, Den Duyts, le peintre des couchants et de l'hiver. Un très curieux ensemble est celui de M. Jacob Smits, qui s'apparente aux graveurs hollandais du XVIII^e siècle ; il en a la forme naïve et sans recherche, la saveur, la fraîcheur et une sorte de laisser-aller qu'il ne faudrait cependant pas prendre pour de la négligence ; ses archaïsmes sont voulus, son dessin est très étudié. Une âme de poète très fervent se révèle dans ces pages, où l'âme de la Campine est évoquée dans une atmosphère à la fois réelle et légendaire du plus heureux effet (1).

Que d'œuvres remarquables encore dans cette très substantielle exposition ! Il faudrait s'arrêter longuement devant les dessins de Fernand Khnopff, dont l'art souverain évoque tout un monde de chimères à travers lequel les réalités apparaissent grandies et transformées ; il faudrait admirer sans réserve les croquis de Victor Rousseau d'après Isidora Duncan, son *Torse* superbe, plein à la fois de souplesse et d'âpreté. Force m'est de me borner. Signalons, pour finir, les paysages pleins de finesse et de distinction de Zilcken, les puissantes évocations de M.-H. Meunier, de très beaux paysages et des études intéressantes de J.-F. Marchal, enfin des pages remarquables à des titres divers de MM. Danse, Dréca, Gaillard, F. Nackaerts et Delstanche.

FRANZ HELLENS

(1) Nous consacrerons à cet artiste une notice spéciale dans notre prochain numéro.
N. D. L. D.

QUELQUES BEAUX LIVRES

Le scrupule que j'ai gardé d'avoir parlé de Meredith ici même sur la simple foi de quelques traductions est devenu plus vif encore après la lecture du beau livre critique que M. Constantin Photiadès a consacré au grand romancier anglais (1). On ne fait plus aujourd'hui d'œuvres de ce genre, ou tout au moins plus guère. Elle n'ont plus beaucoup de lecteurs. Pour ma part, je trouve à un *essai* bien fait plus de plaisir qu'à un roman. N'est-ce pas le plus parfait des romans psychologiques, en effet, qu'une investigation savante et respectueuse à travers ce monde merveilleux : l'œuvre et l'imagination d'un grand homme ? Examinant Meredith avec la méthode d'un analyste (la vie, puis l'imagination, etc.). M. Photiadès a trouvé moyen d'arriver aux plus larges synthèses. L'intelligence profonde de son sujet lui servit comme de lumière. J'ai admiré combien, tenant une vérité, il la garde comme en réserve pour l'ajuster à une prochaine découverte, et ainsi de suite. Peu à peu nous voyons naître la figure morale de Meredith. Elle se précise, s'accroît, enfin éblouit d'une sorte de fascination. M. Photiadès n'a voulu nous imposer aucune opinion, ni même déclarer la sienne d'avance. Mais il en recompose les motifs avec une telle sagacité qu'il nous est impossible de lui refuser notre final assentiment.

Il y a toujours quelque chose d'outrecuidant et de naïf à faire la critique d'une critique. C'est pourquoi je n'entre pas dans le détail d'une discussion (j'y aurais d'autant moins d'excuses que je partage pleinement l'avis de M. Photiadès), mais je tiens cependant dire que j'ai trouvé en son livre ces qualités de vie et de ferveur qui élèvent un *essai* au rang d'une création.

Charmant, le petit roman de Miss Meg Villars, traduit par Willy (2). Mieux que charmant, même. Plein de choses originales, pittoresques, savoureuses, acidement savoureuses, et sincères extrêmement. Il y a là-dedans des types que nous ne pouvons pas trouver en France, qui sont exclusivement anglais, et anglais d'aujourd'hui. Vus par une femme, et par une femme d'éducation essentiellement anglaise, ils acquièrent je ne sais quel relief plus finement humoristique. Je fais allusion à Doth, l'amie de Peggy, à cet étonnant Lago qui me fait penser, je ne sais pourquoi, à un héros de comédie burlesque de Bernard Shaw, à Miss Brown, la couturière, — à d'autres, plus modestes comparses.

Autour de ces types, autour des décors si rapidement et justement décrits où ils se meuvent, il y a surtout une atmosphère, je ne sais quoi d'indéfinissable révélé par un mot, par une réticence, par l'ensemble d'une foule de choses impossibles à analyser dans le style et la manière de voir. Et cette atmosphère est anglaise, avec de la brume, de la mélancolie, du flirt, de la poussière de houille, et l'amour de toutes ces choses.

Et puis, il y a aussi Peggy, et sa délicieuse aventure, son amour, ses pudeurs, son abandon, ses rêves, — il y a Peggy et l'homme qu'elle aime, si sympathique avec ses ironies masquant si mal sa jeunesse de cœur, avec ses délicates craintes devant la vie, devant la trop belle occasion du bonheur, avec tant de réserves en lui, malgré tant de gaspillages. Un de nos collaborateurs a déjà parlé des *Imprudences de Peggy*, et il en a dit de très justes choses. On pourrait après moi en dire encore bien d'autres. Le sujet n'est léger qu'en apparence.

Nous avons décidément en M. Louis Delattre un des meilleurs conteurs de notre temps. Je ne répéterai pas aujourd'hui ce que j'en ai dit si souvent. Je me contenterai de signaler au lecteur, et en le priant tout particulièrement de me croire, que son dernier volume : *Contes d'avant l'Amour* (3) est plein de choses profondément émouvantes. Je connais peu d'écrivains ayant à ce degré le sens de la vie, poussé jusqu'à un culte parfois féroce (*le Priu-*

(1) CONSTANTIN PHOTIADÈS : *George Meredith* ; sa vie, son imagination, son art, sa doctrine. Paris, Armand Colin.

(2) MEG VILLARS : *Les Imprudences de Peggy* (traduit par WILLY). Paris, Société d'éditions et de publications parisiennes.

(3) LOUIS DELATTRE : *Contes d'avant l'Amour*. Bruxelles, Éditions de la Belgique artistique et littéraire.

temps sous la neige est, en ce sens, tout à fait extraordinaire), tout en gardant une tendresse humaine aussi douloureusement sensible (*les Heures vierges*, par exemple). Chez M. Delattre (et sans doute à cause de son éducation et de sa vie de médecin) ces deux qualités, au lieu de se contredire, s'exaltent mutuellement et laissent entre elles deux places au jeu subtil et nuancé de tous les sentiments intermédiaires. Sur cette sensibilité frémissante, vibrante aux moindres rencontres de l'observation, se modèle, frémissant comme elle, un style vivant et souple, varié, riche de mots, savoureux et d'une extrême diversité de tournures syntaxiques, un style tout à fait personnel. M. Louis Delattre est encore bien loin d'occuper la place qu'il mérite et de posséder la réputation qui lui est due.

Quant à M. Remy de Gourmont, je n'ose plus guère parler de lui. Alors qu'il se renouvelle indéfiniment, je ne trouverais que les mêmes formules pour définir sa sagesse, son bon sens, son intelligence. Ses *Nouveaux dialogues des amateurs sur les choses du temps* (1) acquièrent la valeur d'une sorte de protestation. M. de Gourmont a une manière à lui de dégonfler les réputations, celles des idées comme celles des hommes, qui en fait très vite apparaît la nullité. Il apporte en toutes choses : mécanique ou littérature, politique ou morale, une opinion qui ne s'embarrasse pas plus de ressembler à un paradoxe qu'à un truisme, mais qui est toujours (c'est là son signe) le contre-pied de l'exagération journalistique. C'est par largeur d'esprit qu'il est indifférent, qu'il le paraît du moins, car il possède au contraire des opinions très arrêtées sur certains sujets. Cet intellectuel n'a rien d'un cérébral. Penser, pour lui, reste une des fonctions, la plus délicate, la plus choyée, de sentir. Et c'est pour cela qu'il est demeuré, malgré l'accumulation des connaissances, si ingénû, si voluptueux et si sceptique.

M. A. Robida, dont tout le monde connaît les humoristiques illustrations, notamment de *Rabelais* et des *Contes de Balzac*, continue avec *Les Vieilles villes du Rhin* (2) une série qui a déjà passé en revue celles d'Espagne, d'Italie, de Suisse et des Flandres. Je ne crois pas que (dans le genre sérieux) on puisse trouver un sujet plus en harmonie avec le talent de ce spirituel dessinateur, lequel écrit d'ailleurs avec une grande simplicité, mais non dénuée de pittoresque. Toutes ces maisons étranges, jolies et un peu sangrenues, ces hôtels-de-ville, ces ruines et ces montagnes également théâtrales, bref ce décor et ces accessoires restés moyen-âgeux malgré la modernité envahissant l'Allemagne, tout cela é ait prédestiné à être crayonné par M. Robida qui, cette fois, n'y a mis aucune fantaisie. Il était temps, d'ailleurs, car le travail des siècles, les idées du jour et les nécessités du progrès matériel se coalisent, ennemis terribles, contre tous ces souvenirs d'art et d'histoire. Et le joli livre édité par M. Dorbon possèdera, de plus en plus, une valeur documentaire.

J'avoue ne rien comprendre à l'intérêt que peut susciter la publication des lettres de « l'Inconnue » de Prosper Mérimée (3). Ah! Grand Dieu! Pour l'amour de la vraie littérature, quand donc s'arrêtera-t-on de nous parler des gens qui ont connu les grands hommes, puis les demi-grands hommes, puis les hommes de talent, et les autres? Un ennui poussiéreux, mortel, sort de ces pages. C'est étonnant comme les lettres d'une femme qui n'a pas de génie peuvent être plates! On regrette toujours qu'un homme intelligent et fin gâche son temps et de précieuses qualités à ces travaux funèbres.

J'ai été extrêmement déçu par la lecture des *Quatre dialogues sur la Peinture* (4) que Francisco de Hollanda a écrits d'après la conversation de Michel-Ange. Est-il possible que ce génial sculp-

teur ait pu dire des choses aussi simplettes, aussi naïves, des truismes aussi écrasants? Ou bien est-ce Francisco de Hollanda qui les a transcrites sans flamme? Pourtant le portrait qu'il a fait de ce maître est une chose de toute beauté.... Alors?... On s'y perd, — comme on se perd devant tant d'œuvres célèbres, surtout de cette époque, et qui exhalent pour nous la plus fastidieuse odeur.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

NOTES DE MUSIQUE

Troisième Concert populaire.

En choisissant la *Faust-Symphonie* pour commémorer le centième anniversaire de la naissance de Liszt, M. Sylvain Dupuis a eu la main heureuse. Aucune des œuvres du maître hongrois n'exprime mieux le double courant de sa pensée musicale, portée à la fois vers la nature et la philosophie. Pour être de la musique « à programme », cette œuvre considérable, — la plus importante des compositions instrumentales de Liszt. — n'en est pas moins construite sur un plan classique. Elle offre l'aspect d'une vaste fresque sonore dans laquelle Faust, Marguerite, Méphisto apparaissent en vive lumière, dépeints tour à tour avec une richesse de couleurs et une justesse d'accent qui révèlent la maîtrise du compositeur. L'œuvre a des longueurs, j'en conviens, et la troisième partie, consacrée à l'Esprit du mal, n'a pas la substance musicale des deux premières, mais malgré ses défauts, la *Faust-Symphonie* demeure une œuvre typique, la synthèse de toute une époque, et il faut féliciter M. Dupuis de l'avoir reprise en donnant à son exécution des soins minutieux. L'interprétation en fut tout à fait remarquable, dans la seconde partie principalement.

On entendit ensuite avec agrément une jolie symphonie pour deux flûtes et orchestre de W. Friedemann Bach, dans laquelle les solistes, MM. Dumont et Fontaine, se distinguèrent particulièrement, et la pittoresque *Catalonia* d'Albeniz, un morceau débordant de joie populaire, de verve, de couleur, déjà plusieurs fois applaudi à Bruxelles.

Des pièces pour piano du même auteur devaient précéder *Catalonia* et compléter l'hommage que M. Dupuis entendait rendre au compositeur défunt. M^{me} Sansoni, chargée de les interpréter, étant indisposée, ce fut M. Maurice Rosenthal qui, au dernier moment, vint la remplacer; mais il fallut modifier le programme. Pianiste fougueux, virtuose impeccable, M. Rosenthal exécuta le Concerto en *mi* bémol de Liszt avec une sonorité, une sûreté d'attaque, une vélocité dignes de tout à fait extraordinaires. Au final, il entraîna l'orchestre dans un mouvement si rapide qu'il devint bientôt difficile à celui-ci de le suivre... Puis, ce fut la *Berceuse* de Chopin, les Variations de Brahms sur un thème de Paganini et d'éourdissantes variations du pianiste lui-même sur des valse de Johann Strauss. A comparer à ces exercices vertigineux les fantaisies analogues de Carl Tausig, ces dernières semblent écrites pour les débutants. On rappela, cela va de soi, M. Rosenthal avec un enthousiasme tel qu'il dut s'asseoir, de rechef devant son Steinway. Il joua, cette fois, la valse en *ut* dièse mineur de Chopin, qui lui valut, comme toutes les pièces précédentes, un succès fou. Le règne du Virtuose n'est pas encore à son déclin! O. M.

Audition d'œuvres de M. Ch. Tournemire à la Société internationale de Musique.

Après quelques excellentes paroles d'introduction de M. Ch. Delgouffre relatives à la personnalité et à l'œuvre de M. Tournemire, des artistes choisis interprétèrent diverses compositions de ce musicien qui fut l'élève de César Franck et à qui est échu l'insigne honneur de succéder à son maître comme organiste à l'église Sainte-Clotilde.

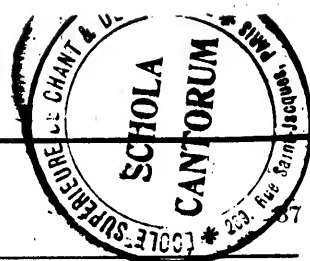
Compositions de valeur assez inégale, mais qui trahissent toutes du goût et un grand savoir-faire, et révèlent un tempérament nettement français, aimant la sobriété et dédaigneux des effets faciles. M. Delgouffre joua d'une manière parfaite l'originale

(1) REMY DE GOURMONT : *Nouveaux dialogues des amateurs sur les choses du temps* (1907-1910). (Epilogues, 5^e série). Paris, *Mercur de France*.

(2) A. ROBIDA : *Les Vieilles villes du Rhin* (avec de nombreuses illustrations par l'auteur). Paris, Dorbon aîné.

(3) ALPHONSE LEFEBVRE : *L'Inconnue de Prosper Mérimée*; sa vie et ses œuvres authentiques, publiées avec une préface de F. CHAMBRON. Paris, Sansot.

(4) FRANCISCO DE HOLLANDA. *Quatre dialogues sur la Peinture*, mis en français par LÉO ROUANET. Paris, Honore Champion.



Rhapsodie pour piano, op. 29. conçue en forme de variations ; M^{me} Béon déploya son beau talent d'organiste dans quelques pièces pour harmonium, dont une très amusante *Toccata*. M. Van Isterdael, violoncelliste, phrasa de façon exquise un *largo* très chantant et un pittoresque *scherzo* dont l'auteur exécuta lui-même la partie de piano.

Des deux œuvres de musique de chambre de M. Tournemire — un trio en sol mineur (op. 22), et un quatuor, avec piano en ré mineur (op. 15) — nous avons surtout apprécié la seconde, dont le *scherzo* est empreint de la plus vive spiritualité. Les exécutions, auxquelles prirent part MM. Renard, violoniste, et Rogister, altiste, outre les artistes déjà cités, furent tout à fait remarquables et contribuèrent largement à mettre en valeur les compositions du maître français. CH. V.

AU CERCLE ARTISTIQUE

MM. Henri Binard et Camille Lambert se partagent les salles du Cercle artistique. M. Camille Lambert est un peintre abondant, très habile, et qui semble ne vouloir rien cacher de son activité. Son exposition est de mérite inégal. Le peintre semble préoccupé de développer des tendances décoratives qui gâtent à coup sûr l'allure de ses toiles, où tout est mouvement spontané, vie observée en plein milieu. Ses grands tableaux en souffrent surtout. Le coloris, d'autre part, en est assez fade ; cela semble fait de mémoire par quelqu'un qui n'aurait retenu que le mouvement. Les esquisses et pochades de M. Lambert sont infiniment plus intéressantes. Sans aucun doute, elles ont été exécutées sur le terrain même. C'est extrêmement vivant, on ne peut mieux observé, et plein de verve. Le coloris en est juste et l'allure générale bien personnelle.

M. Henri Binard est un paysagiste qu'attirent principalement les atmosphères vaporeuses. Il y met beaucoup de poésie, parfois même une note fantastique, comme dans *les Cyprès*. Parmi ses meilleures toiles, il faut citer *Ma barque*, une œuvre bien composée et pleine d'émotion. F. II.

LA MUSIQUE A LIÈGE

La séance de musique ancienne a valu un gros succès à l'*Œuvre des artistes*. Deux violonistes apparentés par une exquise élégance de son, quoique d'une mentalité très différente, ce qui donnait un charme complet au duo, M^{lle} Delstanche et M. G. L'Hoir, firent apprécier trois sonates admirables par leurs modulations, les heureuses conjonctions harmoniques et la beauté des thèmes : Bach, Haendel et Pergolèse étaient fort intéressants à comparer ainsi. M^{me} Cilly Darier, une femme du monde dont le public ignorait le talent de cantatrice, excellâ par sa diction nette, la justesse de l'expression et les timbres chatoyants de sa voix en des *lieder* de Zumsteeg, Mozart, Weber et Schubert. M^{lle} Neutehiers, qui tenait le piano, se montra, comme toujours, fine musicienne et habile interprète.

Wilhelm-Friedemann Bach, fils aîné de Jean-Sébastien, est peu familier aux Belges ; la *Mort de Jésus* (1755) de Graun est souvent exécutée en Allemagne le vendredi-saint mais n'est guère connue chez nous. Ce fut donc une heureuse idée de M. Dwelshauvers de mettre ces deux noms au programme de la XXI^e heure à l'*Œuvre des artistes*. Le Concerto en mi mineur, arrangé pour deux pianos par Riemann, est assez rococo et d'une construction bizarre et lâchée, tandis que, dans le Concerto pour orgue en ré mineur, tout se tient bien et le charme de la forme complète les qualités intimes du fond mélodique ; le *largo* en est étonnant et la finale d'une envolée magistrale. MM. Jaspar et F. Mawet se firent chaudement applaudir dans l'interprétation de ce Bach, nouveau pour le public.

Le chœur *a capella* de M. Lucien Mawet ne se distingua pas

moins dans l'œuvre de Graun, profondément dramatique et admirablement équilibrée pour les effets vocaux ; les canons y dominent et l'intérêt tragique est suscité par des intervalles très justes. M. J. Sergennois avait fourni une traduction fidèle et poétique du texte allemand. L'ensemble sonnait bien ; seule la réduction de la partie orchestrale au piano manquait de plénitude et s'associait mal au chant.

La XXII^e heure fut consacrée aux œuvres de M. A. Van Dooren, pianiste et compositeur. M. Chaumont et lui donnèrent une interprétation prenante de l'*Épique* inédite pour violon et piano ; la Sonate (op. 21), enlevée avec brio et virtuosité, exigeait une mise au point plus parfaite. Une série de mélodies formèrent un ravissant bouquet, grâce au talent exquis de M^{lle} Marguerite Rollet, à qui n'échappa aucune délicatesse ni aucune intention. Auteur et interprètes obtinrent un grand succès ; la salle était comble.

* * *

Le premier concert symphonique de M. Debefve avait attiré, de même, beaucoup d'auditeurs. La symphonie (1^{re} audition en Belgique) de Balakirew, écrite avec passion, parfois classique, puis russe de la jeune école, est surtout intéressante par son orchestration, colorée, qui demeure limpide malgré sa complexité. *Mazeppa*, de Liszt, et le *Carnaval à Paris* de Svendsen furent réentendus avec grande satisfaction.

Le maître hautement réputé Hugo Heermann donna une interprétation orthodoxe du Concerto pour violon de Brahms ; jeu pur, style correct, sentiment délicat (trop peu hongrois pour le final), autorité de grand artiste, tout justifia la bruyante approbation du public. Après les *Airs hongrois* de Hubay, il fut applaudi et rappelé plusieurs fois, ainsi que son accompagnateur, M. Jaspar.

Au deuxième concert, M. Debefve dirigea brillamment la Symphonie en ré mineur de Schumann et la *Rhapsodie norvégienne* de Lalo. *L'Apprenti sorcier* de Dukas manqua parfois de légèreté et de finesse, mais les difficultés ne furent pas escamotées. Le remarquable pianiste viennois Arthur Schwabel se montra aussi poétique que personnel dans le Concerto en mi bémol de Beethoven ; l'art des transitions et des longs *crescendos*, le charme des *pianissimo* mystérieux, la pureté du son et la noblesse du style le caractérisent. Il fut inimitable dans le *Caprice* de Brahms.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Rantzau.

Ereckmann-Chatrion ! O souvenirs : *L'Ami Fritz*, *Madame Thérese* et tant d'autres romans passionnants qui succédèrent, dans nos lectures, au *Général Dourakine* et à un *Bon petit diable* ! Eh bien, Ereckmann-Chatrion se réédite et se vend encore. Les pièces que ces deux collaborateurs modèles, si longtemps amis, si cruellement ennemis à la fin de leur carrière, ont tirées de leurs romans, gardent des admirateurs enthousiastes. Il n'en faut pour preuve que le succès obtenu par la représentation des *Rantzau* à la dernière matinée littéraire du théâtre du Parc. Que de pleurs, que de sanglots mal étouffés, que de bravos, que de rappels ! Elle est d'ailleurs émouvante et bien faite, cette comédie mélodramatique qui nous montre, on s'en souvient, les tragiques effets, dans un village d'Alsace, d'une haine de frères. Taillés à coups de pic dans le roc de leurs montagnes, Jean et Jacques Rantzau se haïssent depuis plusieurs lustres. Rien n'éteindra leur animosité. Il vivent dans un état d'irritation constante et ont élevé leurs enfants, d'un côté un fils, de l'autre une fille, dans les mêmes sentiments furieux. Mais les deux enfants n'épousent pas la colère paternelle, ils s'aiment, ils mourront s'ils ne sont pas l'un à l'autre. Les deux frères finissent par céder à cet amour qui tout d'abord les désespérait. Une double étreinte termine ce long et douloureux conflit. Et le vieux Florence, maître d'école admirable, âme évangélique, ami commun des

frères ennemis, voit son plus cher désir accompli : la réconciliation des Rantzau !

La troupe du Parc, à qui le succès de *l'Aventurier* a permis de consacrer à l'interprétation des Rantzau tout le temps et tous les soins désirables, s'est réellement surpassée : MM. Gournac et Séran, les deux Rantzau, ont été superbes d'entêtement et de rancune; M. Carpentier a composé son rôle de Florence avec le meilleur de son grand talent; M. de Gravone, dans le rôle du fils, a eu des accents d'une éloquence pathétique. Et les deux ingénues de la pièce, M^{lles} Mary Le Roy et Aimée Roger, sont délicieuses de grâce et de jeunesse sous les atours charmants des belles filles d'Alsace. Un succès, un très grand succès.

G. R.

LE THÉÂTRE A PARIS

Hedda Gabler au Théâtre de l'Œuvre (reprise).

Hedda Gabler est une des plus belles pièces d'Ibsen. Simple, nu, prodigieusement ramassé et évocateur, sans le moindre appareil symbolique, se passant en un temps extrêmement court entre un petit nombre de personnages, ce drame a toutes les qualités qu'on prête aux tragédies, — moins l'ennui, la pompe et l'artifice.

On se demande avec tristesse comment cette pièce, mille fois plus française que toutes les tartines à thèse et à sentimentalisme de Dumas fils, n'appartient pas déjà, depuis des années, à notre répertoire classique, ainsi que cela se passe dans le reste de l'Europe civilisée. On se le demande, mais le fait est qu'il faut des efforts extraordinaires pour le jouer de temps en temps.

L'interprétation fut excellente, et très d'ensemble. M. L. Bourny esquisse un assesseur Brack très correctement don juanesque et banal. M. Savoy composa un Tesmann parfait, suivant toutes les nuances de sa pompeuse naïveté de professeur. M^{lle} Greta Prozor, fille du traducteur d'Ibsen, d'abord un peu inerte, s'anima graduellement, portée par son rôle pervers et violent, et atteignit à la fin une véritable grandeur tragique. Il convient de féliciter très vivement cette charmante artiste qui a nom M^{lle} Eve Francis, qui fit de M^{me} Elvsted une femme adorablement tendre et craintive, sacrifiée et enthousiaste, si touchante. Et puis elle est délicieusement jolie. Quant à M. Lugné-Poe, ce fut le triomphateur de la soirée. Il se montra dans le rôle d'Eylert Loevborg un déchu de toute beauté : ardent, forcené, illuminé et triste. Personne ne comprend comme lui l'esprit d'Ibsen.

L'École de piano de la Schola Cantorum.

Antoinette Veluard.

La très jeune M^{lle} Antoinette Veluard vient de donner à Paris deux auditions musicales. Elève — et des plus intéressantes — des classes de piano de la *Schola Cantorum*, elle y démontre avec une précoce autorité l'excellence de la technique, la solidité des bases scientifiques, la pureté du stylé et la sûreté intelligente de l'expression dont nous parlions ici même il y a un mois.

Elle s'associa en musicienne à l'impeccable archet de M. Firmin Touche (Sonates de Vincent d'Indy et d'Albert Groz); elle accompagna avec un véritable instinct de l'art du chant M^{me} Engel-Bathori et M^{me} Lacoste. Elle cisela surtout d'un doigt merveilleux et d'un effleurement de doigts féeriques le joli tableau lumineux de Déodat de Séverac : *Baigneuses au soleil* et marqua d'un vrai sentiment rythmique l'original *Caprice à cinq temps* du pauvre Charles Bordes. Toutes ces gracieuses et spirituelles inspirations françaises, sous ses doigts jeunes, vibraient sympathiquement dans la parfaite acoustique de la Salle Erard.

JACQUES HERMANN

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, salle de la Madeleine, premier Concert Durant avec le concours de M. Ricardo Vinès, pianiste. Ecole russe. — A Tournai, à 3 h. 1/2, Halle aux Draps, concert de la *Société de Musique*. Œuvres de César Franck.

Demain, lundi 30, Salle des Fêtes, rue Gallait 131, concert de l'École de musique de Saint Josse-ten-Noode-Schaerbeek (soli, chœurs et orchestre), sous la direction de M. F. Rasse. Œuvres de Gounod, G. Huberti, P. Gilson et A. De Boeck.

Mardi 31, à 8 h. 1/4, à la Grande-Harmonie, concert du *Deutscher Gesangverein* de Bruxelles, sous la direction de M. F. Welcker. Au programme : Beethoven, Thuille, Schubert, Mendelssohn. M^{lle} Else Pfaff chantera des *Lieder* de H. Wolf et Brahms.

Mercredi 1^{er} février, à 8 h. 1/2, à la Nouvelle Salle (11-13, rue Ernest-Allard), première séance de musique de chambre par le quatuor Zoellner. Quatuors de Beethoven n^{os} 6, 10 et 11.

Dimanche 3 février, deuxième concert du Conservatoire sous la direction de M. Tinel. Au programme : Symphonie en *ut* (Schubert); deux *Pièces romantiques* pour orchestre (G. Huberti); Tableaux symphoniques pour le *Chant de la Cloche* de Schiller (Carl Stör), traduction française de M. Emile Deschamps. Texte récité par M^{me} Neury-Mahieu. — Répétition générale publique, mercredi 1^{er} février, à 2 heures. Id. pour les abonnés, vendredi 3 février, même heure.

M^{lle} Jeanne Samuel, violoniste, et M. Léopold Samuel, violoncelliste-compositeur, organisent, avec la collaboration de M^{lle} Marguerite Laenen, pianiste, trois soirées musicales qui auront lieu à la Salle Mercelis les 8 et 20 février et 3 mars prochains, et seront consacrées à des œuvres classiques et modernes, ainsi qu'aux compositions de MM. Edouard et Léopold Samuel.

Le pianiste Carl Friedberg donnera un récital à la Grande Harmonie le mardi 21 février.

PETITE CHRONIQUE

Nous avons signalé déjà l'importance et l'intérêt artistique des collections léguées à l'Etat par M. Gustave Vermeersch, membre de la Commission des Musées royaux, mort inopinément à Bruxelles le 14 janvier. L'évaluation des pièces qui les composent n'ayant pas encore été faite, les informations publiées à ce sujet ne reposent que sur des appréciations approximatives. Nous savons qu'une offre de trois millions faite par un antiquaire de Londres à M. Vermeersch, il y a quelques années, pour la cession de l'ensemble de ses collections, fut repoussée. C'est, jusqu'ici, la seule donnée authentique que nous possédions.

Le défunt n'ayant pas stipulé que ses collections devaient être groupées, elles seront réparties, selon leur nature, entre les Musées des Arts décoratifs, des Armures et du Conservatoire de musique. Mais auparavant, et dès le milieu de mars, elles seront réunies et exposées temporairement au Palais du Cinquantième, où l'on se propose de rappeler par un monument commémoratif le souvenir du donateur.

Le Salon du cercle *Pour l'Art* s'ouvrira le samedi 11 février et sera clos le 13 mars. La sculpture y sera représentée par des œuvres de MM. V. Rousseau, P. Bracke, Ph. Wolfers. On remarquera également l'envoi important de MM. D'Haveloose (le récent prix Godecharle) et P. Desmaré. Parmi les peintres, MM. Fabry, Ciambrellani, Langaskens, Firmin et Ph. Baes, Henri Binard et Camille Lambert.

Le comité de la Tombola du Salon des Beaux-Arts, en même temps qu'il faisait l'acquisition du tableau de M. Ciambrellani, *Au bord du Lac*, achetait l'un des remarquables dessins de M. George Minne exposés dans les salles de *Blanc et Noir* du Cinquantième.

Une manifestation de sympathie est organisée en l'honneur de M. Guillaume Guidé à l'occasion de sa retraite du Conservatoire royal de Bruxelles, où il professa si brillamment durant vingt-six années. Sa retraite ne sera pas seulement sensible, en effet, aux musiciens qui se formaient à sa belle école, mais aussi à tous ceux qui, depuis un quart de siècle, ont suivi le mouvement musical et qu'il a si souvent séduits par son impeccable virtuosité, sa sonorité émue et son interprétation si expressive. Aussi, ses collègues du corps professoral, l'Orchestre du Conservatoire, ses anciens élèves, unis à ses nombreux admirateurs et amis, ont-ils estimé qu'il convenait de témoigner publiquement à M. Guillaume Guidé les sentiments de haute admiration et de reconnaissance qui les animent.

A la demande de M. Guidé, les fonds recueillis seront consacrés à la fondation d'un prix de hautbois au Conservatoire.

Le comité, placé sous la présidence d'honneur de M. Edgar Tinel, directeur du Conservatoire, et la vice-présidence d'honneur de MM. E. Jacquain, échevin des Beaux-arts, et E. Verlant, directeur général au ministère des Sciences et des Arts, est composé de MM. Lagasse-de Locht, président de la Commission de surveillance du Conservatoire, A. De Greef, Ed. Jacobs, L. Van Hout, professeurs au Conservatoire, S. Dupuis, E. Ysaye, M. Kufferath, M. Schleisinger, Octave Maus et J. Nahon.

Les souscriptions sont reçues par M. P. Bosquet, trésorier, rue de Berlaumont 24, à Bruxelles.

Le théâtre de la Monnaie annonce pour ce soir la dernière représentation de *Werther* avec M^{me} Croiza. En matinée, *la Glu*, qui vient d'être acueillie à Lille avec le même succès qu'à Bruxelles.

La reprise d'*Elektra*, l'émouvante tragédie de MM. H. de Hoffmannsthal et Richard Strauss, est fixée au vendredi 3 février. L'œuvre sera interprétée, ainsi qu'elle le fut en mai dernier, par M^{mes} Claire Friche (*Elektra*), Béal (*Chrysothémis*) et Croiza (*Clytemnestre*), par MM. Billot (*Oreste*), Swolfs (*Egisthe*), Dua (le jeune serviteur) et La Taste (le vieux serviteur). *Elektra* ne pourra être représentée que trois fois.

On répète en scène *Manon Lescaut* de M. Puccini, qui passera dans la deuxième quinzaine de février. Les études de *Le Feu de la Saint-Jean* (*Feuersnot*), le drame lyrique de MM. E. von Wolzogen et Richard Strauss, sont poursuivies au foyer.

A l'Université Nouvelle :

Les dernières conférences de M. Gisbert Combaz sur *les Arts de l'Inde* (avec projections lumineuses) auront lieu les samedis 4, 11, 18 et 25 février, à 8 h. 1/2 du soir.

La conférence de M. Jules Destrée sur *Carpuccio*, annoncée pour le mercredi 1^{er} février, est remise à une date ultérieure.

M. P. de Bouchaud fera les mardi 7 et mercredi 8 février, à 8 h. 1/2 du soir, deux conférences avec projections lumineuses sur *la Sculpture vénitienne depuis les origines jusqu'à Canova* (Cycle des conférences sur *Venise et l'Art vénitien*).

De Paris :

Il est question de représenter à l'Opéra-Comique *Pepita*, la jolie partition d'Albeniz qui fut jouée il y a quelques années au

théâtre de la Monnaie. Trouvant que le livret aurait besoin d'être remanié, M. Albert Carré a prié M. Camille Maclair de se charger de ce soin afin de donner au texte plus de vie et d'intérêt. C'est, certes, à cause de l'insignifiance du livret que *Pepita*, dont la musique est délicieuse, ne fit à Bruxelles qu'une courte carrière.

Dans un restaurant de Montmartre, au coin de la rue Saint-Rustique, les amateurs peuvent, dit *Paris-Journal*, reconnaître sur le mur un Renoir première manière : c'est le portrait du patron de l'établissement.

Beaucoup d'amateurs et même de marchands sont venus, à maintes reprises, pour l'acquérir. Ils ont renoncé à insister lorsqu'ils se sont aperçus d'un détail fâcheux : pour que la ressemblance fût plus conforme au goût du sujet, un inconnu a retouché le tableau !

Les animaux musiciens.

Le cheval, assure un compositeur de musique, possède une voix des plus musicales. Il descend, dans son hennissement, une gamme chromatique sans omettre un seul demi-ton. L'âne, — qui l'eût dit ! — braie en faisant des octaves parfaites et Haydn l'a positivement copié dans son soixante-seizième quatuor. Le singe, lui, serait capable de chanter. Les sons qu'il émet embrassent une octave de sons musicaux, montant et descendant la gamme par demi-tons.

Enfin, parlons de notre meilleur ami, le chien. Son aboiement n'est pas un son naturel, c'est une voix qu'il a acquise durant des siècles de domesticité. On prétend qu'il n'en restera pas là et qu'il pourra bientôt parler, grâce à une petite opération chirurgicale.

Le vol des insectes a été également étudié dans ses rapports avec la musique. S'il faut en croire un entomologiste allemand, il occupe sur l'échelle des sons un degré déterminé, toujours le même lorsque les conditions d'émission sont identiques : la guêpe émet un *sol dièse*, la libellule un *ré*, la mouche domestique un *fa*, l'abeille donne le *la*. Cette faculté de fixer le diapason normal est un mérite nouveau à ajouter aux qualités de l'abeille et qui paraît avoir échappé à l'investigation de Maeterlinck !

A en croire un de nos confrères, la découverte n'est d'ailleurs pas neuve. Un membre de l'Institut de France, le docteur Marey, tenta, paraît-il, il y a vingt-cinq ans, de déterminer par l'acoustique la fréquence des mouvements de l'aile des insectes. D'après lui, la mouche produit 330 vibrations par seconde ; le bourdon, 240 ; l'abeille, 190 ; la guêpe, 110 ; le macroglosse (ou caïlle-lait), 72 ; la libellule, 28 ; le papillon (piéride du chou), 9.

Verrons-nous un jour, en quelque musical hall *up to date*, un orchestre de diptères et de lépidoptères exécuter le *Prélude à l'Après-midi d'un faune* sous la conduite d'un fallacieux frelon ?

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Les anciennes Écoles de Peinture dans les Palais et Collections privées russes.

Cet ouvrage comporte : une étude de M. P. P. WEINER sur les Collections et collectionneurs russes ; les Primitifs du Nord (écoles flamande et allemande) par JAMES A. SCHMIDT ; les Écoles italiennes et espagnole, par E. DE LIPHART ; la Peinture hollandaise au XVII^e siècle, par le baron N. WRANGELL ; les Paysagistes hollandais, par A. A. TROUBNIKOFF ; la Peinture française et anglaise au XVIII^e siècle, par ALEX. BENOIS ; l'Art russe, par SERGE MAKOVSKY.

Un beau volume petit in-4^o, illustré de 120 planches hors-texte, tirées en héliogravure, en héliotypie et en typogravure.

Prix : 25 francs.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMEMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez **ROUART, LEROLLE & Co**, éditeurs,
18, boulevard de Strasbourg, Paris.

- M^{me} JANE ARGER. — **La Cantate au XVII^e et au XVIII^e siècles.** Récits et airs extraits de Cantates, réalisés et annotés. MOURET (1682-1738), *Hymne à l'amour*. — MONTECLAIR (1665-1737), *Pan et Syrinx*. — CAMPRA (1660-1745), *Daphné*. — Id., *Hébé*. — GERVAIS (1671-1744), *L'Amour vengé*. — MORIN (1677-1745), *L'Aurore*. — CLÉRAMBAULT (1676-1749), *L'Amour piqué par une abeille*. — Id., *Héro et Léandre*. — RAMEAU (1683-1764), *Thélis*. — Id., *Le Berger fidèle*. — Prix nets : 1 fr. 25 (les trois premiers) et 1 fr. 50.
- ALBERT ROUSSEL. — **Suite** pour piano (op. 14). *Prélude, Sicilienne, Bourrée, Ronde*. — Prix net : 6 fr. (le recueil complet).
- Id. **La Menace** (H. DE RÉGNIER), chant et orchestre (op. 9). Réduction par l'auteur pour chant et piano. — Prix net : 2 fr. 50.
- DÉODAT DE SÉVERAC. — **Héliogabale**, tragédie lyrique en 3 actes, poème d'EMILE SICARD. Partition pour piano et chant. — Prix net : 15 fr.

Vient de paraître chez **M. A. DUPONT-METZNER**

Éditeur, 7 rue Gambetta, à NANCY

(à PARIS, MM. ROUART, LEROLLE et Co)

- J. GUY ROPARTZ. — **Vingt mélodies** (poèmes de J. GUY ROPARTZ, BAUDLAIRE, CH. GUÉRIN, P. R. HIRSCH, A. LE BRAZ, F. GRECH et EDMÉE DELEBEQUE). — Prix net : 12 francs.

L'Annuaire de la Curiosité et des Beaux-Arts

Il contient dans une première partie le résumé des principaux événements artistiques de l'année 1910 (grandes ventes, monuments inaugurés, etc.), la liste des expositions qui auront lieu en France et à l'Étranger en 1911, celle des associations artistiques et plusieurs chapitres concernant la législation en matière d'art, les tarifs douaniers, etc.

La seconde partie donne la nomenclature des marchands de choses anciennes du monde entier meubles, tableaux, livres, gravures, ainsi que celle des professions qui s'y rattachent.

La troisième partie renferme les adresses des artistes peintres, aquarellistes, pastellistes, miniaturistes, graveurs, statuaires habitant la France; les titres, récompenses aux expositions, etc.

C'est un ouvrage très complet et curieux, d'une documentation extrêmement sérieuse et qui sera fort apprécié de toutes les personnes qui, par goût ou professions, s'intéressent à l'art ancien et moderne.

Un volume de 360 pages contenant environ 20.000 adresses.
Prix : 6 francs.

Administration : 90, rue Saint-Lazare, PARIS

Imprimé sur papier de la Maison NEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPIERIS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Février



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Un poète français : *Martial Martel* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Jacob Smits aquafortiste (JEAN LAENEN). — Théâtre de la Monnaie : *Reprise d'« Elektra »* (O. M.). — Publications d'Art : *Les Tapisseries du Musée du Luxembourg*; *Lancelot Blondel*; *l'isolement des vieilles églises*; *les Étapes* (FRANZ HELLENS). — Notes de musique : *Le premier Concert Durant* (CH. V.); *Récital Juliette Wihl*; *Société nationale des Compositeurs belges*; *Récital Crickboom*. — Concours d'art décoratif. — Accusés de réception. — Chronique judiciaire des Arts : *« La Veuve joyeuse »*. — Agenda musical. — Petite Chronique.

UN POÈTE FRANÇAIS

Martial Martel

On dit souvent (peut-être même ai-je partagé cette opinion) qu'il n'y a point de poètes en France. Et l'on entend par là que les écrivains qui se servent du langage poétique ne l'emploient pas à exprimer les sentiments et les images de la poésie vraie. On a raison dans la majorité des cas. Et l'on a encore mille fois plus raison si l'on donne au mot « poésie » son sens le plus pur, mais aussi le plus strict, n'appelant de ce nom sacré que cet état d'effusion lyrique où sont comme plongés des hommes tels que Shelley, Keats, Verlaine.

Il conviendrait peut-être de se montrer moins exclusif, et que l'horreur bien légitime que doit témoigner tout esprit bien fait pour l'infâme poésie didactique si en faveur auprès de la bourgeoisie française ne lui fit pas fermer les yeux sur les mérites d'une poésie que, faute d'autre nom, j'appellerai la « poésie française » et qui ne peut se confondre avec nulle autre.

Il entre en elle des éléments d'une complexité subtile :

d'abord toutes les qualités de la prose française : la raison, la clarté, la méthode, la pureté de langage. Puis sur cette sorte d'armature s'ajustent celles du lyrisme proprement dit : véhémence, images neuves et justes, profondeur du sentiment, musique verbale. Il va sans dire que cette métaphore architecturale doit être prise pour ce qu'elle vaut : une misérable approximation. N'en retenez qu'une chose : c'est que, en France, tout lyrisme est contenu dans la forme d'une langue plus spécialement organisée pour l'expression des raisonnements et mêlé, quoiqu'il veuille, d'une sorte de sagesse.

Le type du poète français, c'est Baudelaire. Il est égal aux plus grands de toutes les littératures. Il est aussi profond que Goethe, avec moins de pédantisme : il est aussi pur que Shelley, avec moins de vague. Toutes ses qualités de grand écrivain français ont pu se transposer dans sa poésie sans l'alourdir de philosophie, sans la refroidir, sans l'altérer.

De toutes ces qualités qui constituent la poésie française, il n'en est qu'une que le public français aime vraiment, la moins poétique de toutes : c'est l'éloquence. C'est pourquoi son admiration va sans réserves à Victor Hugo, qui fut le plus prodigieux génie oratoire du XIX^e siècle, mais aussi un des esprits les moins poétiques qu'il y ait eu.

Fort heureusement, il faut bien que chaque race trouve des hommes pour donner une expression lyrique aux aspirations de sa pensée et aux élans de son cœur, et Baudelaire n'est pas mort sans postérité spirituelle. Dans l'énorme tas de livres de vers qui me parviennent chaque mois, il m'arrive parfois d'en découvrir. Satisfaction rare, et très haute.

A, vrai dire, M. Martial Martel, dont je veux parler

aujourd'hui, n'est pas un débutant. Et son premier livre : *Tourments* (1) attestait des qualités de premier ordre, mais qu'il fallait discerner parmi des hésitations, des incertitudes de pensée et de forme. *Les Bornes du chemin* (2) attestent un progrès considérable. La langue s'y est épurée : nette, solide, résistant avec de belles sonorités à l'épreuve de la déclamation. Toutes les musicalités un peu flottantes, un peu incertaines de jadis se trouvent comme maintenues dans les limites d'un vers plus classique et plus sévère, mais dont elles enrichissent et varient singulièrement la substance intérieure.

Une âme d'homme à la fois tendre et stoïque s'y avoue, pleine de déchirements mais aussi de pudeur. Les souffrances de l'amour ne s'y révèlent que d'une manière voilée et comme réticente, et le plus souvent cèdent le pas aux angoisses métaphysiques.

Je crois même ici toucher au nœud vital de la poésie de M. Martial Martel. Il a su garder dans la maturité ce sentiment si particulier aux très jeunes gens, mais que, inexpérimentés, ils expriment d'habitude fort mal, ou pas du tout. Son aptitude à souffrir avec le cœur des antinomies qui d'habitude n'affectent que la raison, ou arrivent à n'affecter plus qu'elle, non seulement n'a point diminué, mais elle s'est comme renforcée par la méditation et a trouvé dans les abîmes de la vie intérieure une véritable et toute nouvelle floraison d'images rudes et fortes, frappantes, pathétiques.

QUESTION

Accablé sous le faix des souvenirs en ruine,
J'ai peur de la tempête et des ports embaumés.
Mon esprit ironise et mon désir s'obstine,
Et c'est moi qui me gausse en mes bras refermés.

Quand pourrai-je enfouir ces décombres de marbre,
Briser mon aviron, étouffer mes sanglots?
Et, debout, quand saurai-je attendre comme l'arbre,
Nu sous la floraison funèbre des corbeaux?

L'un de ces vers :

Quand pourrai-je enfouir ces décombres de marbre?

par la qualité de ses harmonies, par la force de son image, par l'étrangeté mystérieuse qui s'évoque autour de cette image, est digne d'être comparé aux plus beaux de la langue française. Mais plus encore que cette réussite, malgré tout de détail, m'importe l'ensemble de ce bref poème, sa force d'émotion, sa netteté péremptoire, son accent sauvage et désespéré, et je ne sais quelle

(1) MARTIAL MARTEL : *Tourments*. Paris, Éditions de la « Maison du Livre ».

(2) Id. : *Les Bornes du Chemin*. Paris, *Écho artistique et littéraire*.

vibration plus ample d'émotion qu'il laisse dans l'âme. Je ne le cite qu'à titre d'exemple. Tout le livre est plein d'images pareilles, de sentiments pareils. Et même lorsque ce motif de souffrir ne s'exprime pas directement, il demeure toujours, sous-entendu, muet, secret.

Parfois, comme un répit, le poète s'accorde de ne regarder que le monde extérieur. Mais voyez quels tableaux étranges :

DANSES

Les nègres ont creusé la montagne
D'autres profonds comme des tombeaux.
Dans la nuit chaude, enlevant leur pagne,
Aux lucers fumeuses des flambeaux,

Ils dansent. Les hanches sont lubriques,
Les torsos robustes convulsés;
Les grands yeux chavirent, extatiques;
Des corps tombent parfois, enlacés.

Leur chant est souligné, monotone,
Des coups rythmés d'un sourd tambourin.
... Epouvanté, s'arrête et frissonne
Celui qui va respirer l'embrun.

Les flambeaux sont la phosphorescence
Des yeux caves d'un mort qui le suit.
Le cliquetis des os d'une danse
Macabre le harcèle : il s'enfuit.

Mais toujours revient, avec de plus hallucinantes visions, la vieille contradiction du désir de vivre et du désir de comprendre de l'âme sereine et forte et du cœur déchiré.

INCOHÉRENCES

Des aigles ont ravi les agneaux que j'aimais,
Plus blancs que leur lincol de neiges éternelles.
Des fauves, écrasant la mousse des forêts,
Descendent boire au bœufier de ma chapelle.

Je n'irai plus, le soir, quand la nef est déserte,
Devant l'autel de pierre alléger mon fardeau.
Mon âme est une fleur de carmin entr'ouverte,
En plein soleil, sur un tombeau.

Je suis comme un grand pin, sonore à tous les vents
Malgré l'automne,
Comme un éperon fou, le pilote rêvant
D'amour, quand le grain monte et que la mer moutonne.

Mais non! Seigneur! mon âme est une voile étreinte.
Par la tempête, près du port.
Mon âme est un oiseau qui pointe,
Blessé à mort.

Et cependant, malgré toutes ces tristesses, quelque chose de profondément intact et de sain demeure en cette poésie au premier abord si déchirée, quelque chose dont l'extraordinaire pureté de la langue décèle, comme un symbole indubitable, la présence nécessairement correspondante. A creuser, d'ailleurs le sens secret,

l'origine cérébrale des images employées, on y découvre une pureté essentielle, une absence absolue de morbidité ou de perversité. Elles sont fortes jusqu'à la colère et douloureuses jusqu'au désespoir. Mais c'est la colère d'un cœur noble et le désespoir d'un honnête homme, et qui aime la nature d'un amour au moins aussi puissant que l'est son angoisse métaphysique, d'un amour qui, à ce degré, est le salut.

Nous pouvons attendre de M. Martial Martel les plus belles et les plus hautes réalisations poétiques. Ses vers ont une candeur et une sincérité qui ne trompent point. Et je trouve en eux cette réserve de forces secrètes qui, dans une âme vraiment bien trempée, arrivent à ne plus s'employer qu'à exalter les visions de la paix spirituelle, de la plus haute sérénité. M. Martial Martel est, dans toute la force du terme, un vrai poète français.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Jacob Smits aquafortiste.

M. Jacob Smits vient d'attester qu'il est un puissant et original aquafortiste. Dans la trentaine d'eaux-fortes qu'il expose au Salon de l'Estampe s'épanouissent, affinées, l'émotion et la poésie, les deux caractéristiques essentielles de son art. L'expression de la plupart de ses planches fait penser à des poèmes de Francis James, à des croquis de Jules Renard. Ses paysages campinois, ses coins de village, ses scènes champêtres sont traités avec une sobriété de lignes, une minutie de détails choisis qui extériorisent d'une manière vibrante l'âme des choses. Et pour ce faire, la surface d'un demi-décimètre carré lui suffit : parfois avec quelques hachures savamment disposées il obtient le plus miraculeux effet. Voyez le *Petit intérieur campinois*, le *Village*. Quel coloris, quelle lumière, quelle vie!

Je l'apparentais plus haut à Jules Renard. Jacob Smits est doué de la même ingéniosité méticuleuse, du même humour que l'auteur de *Poile de Carotte*. Tout en s'apitoyant, Jacob Smits a l'air de rire, feint de caricaturer ses personnages : *La Victime du travail* en témoigne.

On dirait qu'il craint de dévoiler sa sensibilité. Il s'efforce à dissimuler celle-ci au moyen de quelque trait souvent symbolique qui choque à première vue mais qui, au spectateur attentif, apparaît bientôt comme l'expression psychologique de la composition. *La Fuite en Égypte*, *l'Adoration des Mages*, *le Symbole de la Campine* en offrent des exemples caractéristiques. Une sorte de pudeur empêche Jacob Smits de révéler la profondeur des sentiments qu'il éprouve. Ah! que n'ai-je ici l'espace nécessaire pour décrire ses œuvres, afin de faire ressortir tout l'humanisme dont elles sont pénétrées!

Animée quelquefois d'une exaltation lyrique, sa vision s'élargit jusqu'à la synthèse; épiquement, alors, il burine cette superbe eau-forte : *Achterbosch*, qui évoque toute la Campine avec son ciel immense, ses chaumières basses, ses habitants silencieux et mornes. Sa vision agrandit, de même, l'aspect de *la Rade d'Anvers*, dont il fixe l'âme tumultueuse avec une précision vigoureuse, tout en saccades, à la Verhaeren.

Toutefois ce ne sont pas toujours ces morceaux de longue haleine qui le retiennent. Il leur préfère souvent tels *Coins de village*, *la Récolte des pommes de terre*, *le Crucifix*, *la Ronde*, qui, mieux encore, alimentent la bonté, la pitié, la curiosité mystique de son cœur de poète intimiste et apaisent sa soif de beauté parfaite.

JEAN LARREN

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise d'Elektra

La reprise d'*Elektra* a été triomphale. Quelque opinion qu'on professe à l'égard de cet hymne exaspéré de haine, de cette apothéose du meurtre et de la vengeance, il faut admirer, avec l'audace du poète et la torrentielle fécondité du musicien, l'interprétation enflammée que lui donnèrent, avant-hier, les artistes du théâtre de la Monnaie et l'orchestre de M. Sylvain Dupuis. Il n'existe pas, croyons-nous, d'œuvre lyrique qui réclame une pareille tension, une pareille continuité d'efforts : les artistes du chant et ceux de l'orchestre n'ont, durant cette effroyable tragédie qui se maintient durant une heure trois quarts au paroxysme de l'horreur, pas un instant de répit, et la moindre inattention peut entraîner dans l'exécution d'irréremédiables catastrophes. Comparée à la partition d'*Elektra*, le *Crépuscule des dieux*, — dont Richard Strauss s'est assimilé avec une extraordinaire facilité d'adaptation les procédés d'écriture instrumentale, — doit paraître aux exécutants limpide et lumineux comme du Mozart. C'est dire la gloire qu'il y eut pour eux de l'interpréter avec la précision, la justesse d'accent, l'intensité de vie et d'expression qui donnèrent à la représentation d'avant-hier un si haut relief.

Il faut louer surtout M^{me} Claire Friche qui, dans le rôle écrasant d'*Elektra* (jamais le terme ne fut plus exact), a déployé une puissance vocale, une véhémence dramatique, une fertilité et une variété de moyens qui lui ont valu les acclamations unanimement enthousiastes de l'auditoire. On ne pourrait se dépenser avec plus de prodigalité, et sans que le prodigieux effort qu'exige le rôle — c'est presque miracle — fût moins apparent. Dans le personnage de Clytemnestre, M^{me} Croiza fut admirable d'intelligence scénique, d'expression concentrée, de fureur contenue. Et sa belle voix, servie par une diction si nette que malgré le fracas de l'orchestre on perçoit chaque syllabe de ses récits, donna une émouvante ampleur à la scène — l'une des meilleures de l'ouvrage — où la Reine tente cauteusement de désarmer l'implacable colère de sa fille. La voix étendue et harmonieuse de M^{lle} Béral se déploya avec une remarquable aisance dans le rôle de Chrysothémis, dont les intonations inusitées et les difficultés rythmiques exigent une musicienne aguerrie. Dans les personnages de second plan, M^{mes} Bérelly et Symiane furent élogieusement appréciées. Oreste, ce fut M. Billot, qu'on eût pu souhaiter moins froid et moins impassible, mais dont la voix grave, bien timbrée, fit impression. MM. Swolfs dans le personnage d'Egysthe, Dua. La Taste et Danlée dans les rôles accessoires complétèrent une distribution excellente qui, avec la superbe réalisation symphonique de l'œuvre, fait grand honneur à la direction de la Monnaie.

O. M.



PUBLICATIONS D'ART

Les Tapisseries du Musée du Luxembourg.
Lancelot Blondeel. — L'isolement des vieilles églises.
« Les Étapes. »

MM. J. Destrée et Van de Ven ont eu l'heureuse idée de publier, en un album très soigné, les principales tapisseries que contient la collection du Musée du Luxembourg. *Les Tapisseries du Musée du Luxembourg* (1) forment une série de planches classées dans l'ordre chronologique. On y trouve, entre autres, la superbe *Présentation de l'Enfant Jésus au temple*, travail extrêmement curieux de la fin du XIV^e siècle. Parmi les compositions du XVIII^e siècle, l'album donne quelques excellentes reproductions des célèbres *Téniers*, tapisseries exécutées d'après des peintures de Teniers le jeune, notamment le *Repas de Kermesse* et la *Rentrée de la Moisson*.

L'ouvrage est présenté par les auteurs avec clarté. Leur notice est un exposé fort intéressant et concis de l'origine et de l'histoire de la tapisserie, du développement de cette industrie d'art sous les ducs de Bourgogne, à Arras, puis dans les ateliers de Bruxelles et de Tournai, où l'on travaillait d'après des modèles de peintres tels que Roger van der Weyden, Hugo van der Goes, Bouts, Quentin Metsys, Gossaert et d'autres. A propos des tapisseries travaillées sur des cartons de Rubens, les auteurs remarquent qu'en général elles furent mal exécutées et qu'elles s'écartent d'une façon déplorable du modèle.

**

M. Bautier, dans son récent ouvrage sur *Lancelot Blondeel* (2), réussit, après James Weale, à faire revivre la figure intéressante de ce peintre brugeois peu connu qui introduisit dans la ville des Memling et des Gérard-David les données picturales de l'italianisme. On sait que c'est à la collaboration de Lancelot Blondeel et de Scorel qu'on doit la restauration du polyptyque des Van Eyck. Blondeel prit une part active à l'érection de la cheminée du Franc de Bruges.

Le livre de M. Bautier contient d'intéressants aperçus sur l'introduction de l'italianisme dans la peinture flamande et sur les œuvres de Scorel.

*

Dans la très intéressante brochure qu'il vient de publier, M. Charles Buls étudie un des problèmes les plus passionnants de l'esthétique des villes. L'infatigable président du Comité des Études historiques du Vieux-Bruxelles examine la question de *l'isolement des vieilles églises* (3) tant discutée depuis quelques années. Diverses solutions y ont été apportées ; elles sont toutes trop systématiques. D'après M. Buls, dont nous partageons l'avis, le problème « ne comporte pas de solution unique parce que les données ne sont pas identiques dans tous les cas ». Prenant comme exemples quatre églises célèbres de Belgique, Sainte-Gudule, la cathédrale d'Anvers, l'église de Saint-Pierre à Louvain et la cathédrale de Tournai, M. Buls démontre parfaitement que pour chacun de ces quatre monuments il faut tenir compte de considérations différentes. On lira, avec un très grand intérêt l'examen de ces quatre problèmes. Qu'il nous suffise de reproduire les conclusions de l'auteur, qui semblent avoir rallié l'assentiment des autorités compétentes :

1° Il faut débarrasser les vieilles églises des constructions banales accolées à leurs flancs quand elles ne présentent aucun intérêt artistique ou archéologique ;

2° Il ne faut pas isoler les vieilles églises, mais leur conserver, le plus possible, leur cadre ancien en ménageant, à bonne dis-

(1) *Les Tapisseries du Musée du Luxembourg*, par MM. J. DESTREE et VAN DE VEN. Bruxelles, Vro nant et Cie.

(2) *Lancelot Blondeel*, par P. BAUTIER. Bruxelles, G. Van Oest et Cie.

(3) *Esthétique des Villes : l'isolement des vieilles églises*, par CHARLES BULS. Bruxelles, G. Van Oest et Cie.

tance, des points de vue sur leurs parties les plus intéressantes. Dans certains cas des rideaux d'arbres pourront être employés comme écran quand des constructions ne sont pas possibles ;

3° Avant de procéder à des modifications au cadre des églises, il faut étudier avec soin leur répercussion sur les environs immédiats au point de vue de l'activité commerciale, de la vie sociale de la cité, des édifices religieux ou civils voisins, du concours que l'église prête au cadre d'une place publique.

La brochure de M. Buls vient à son heure ; ceux qui appuient le projet néfaste de la prolongation de la rue des Colonies feront bien de l'étudier et de se pénétrer des idées claires et saines qui y sont exposées.

**

Le même éditeur vient de faire paraître une nouvelle édition des *Étapes* (1), la pièce de M. Gustave Vanzype applaudie récemment encore au théâtre du Parc, et dont la presse a vanté unanimement la haute valeur littéraire et la puissance dramatique.

FRANZ HELLENS.

NOTES DE MUSIQUE

Le premier Concert Durant.

Le concert de musique russe que nous a donné dimanche dernier M. Durant a été extrêmement intéressant et a vivement réjoui tous ceux qui aiment les impressions unitaires et dont le goût ne s'accommode plus des séances musicales où voisinent des œuvres trop disparates.

Au programme, deux symphonies : la première de Borodine et la troisième de Rimsky-Korsakow ; deux concertos pour piano, l'un du même Rimsky, l'autre de M. Liapounow ; enfin, deux compositions symphoniques de moindre importance : l'agréable *Sérénade* op. 7, de M. Glazounow et le *Lac enchanté* de M. Liadov, exemplaire parfait de musique descriptive, où une orchestration subtile, appliquée à une matière musicale de choix, crée une mystérieuse atmosphère de légende, tout embuée de romantisme.

La première symphonie de Borodine (en mi bémol) ne vaut certes pas la seconde (en si mineur) ; pourtant, que de verve, d'originalité et de charme dans cette œuvre si finement imaginée et si richement équilibrée ! Et comme on voit, à travers cette liberté harmonique et cette souplesse dans les combinaisons instrumentales, la grande part d'influence qu'a eue Borodine sur la technique de M. Debussy !

La symphonie en ut majeur de Rimsky est un curieux mélange de choses de premier ordre et de singulières bizarreries. Le premier mouvement, dont le seul défaut est d'être un peu trop long, a une richesse rythmique et une splendeur de coloris que l'on retrouve dans le final de la symphonie ; le *Scherzo* est aussi d'un sentiment et d'une facture remarquables. Mais le troisième mouvement et la première part e du quatrième viennent tout gâter : pourquoi, après la musique très russe qui précède, cet invraisemblable pot-pourri où s'entrechoquent les plus curieuses réminiscences de l'Occident : concerto de Schumann, ballet de *Manon*, 7^e symphonie de Beethoven, ouverture d'*Egmont*, fragments de *Carmen* ? Si c'est voulu, c'est de bien mauvais goût ; si ce n'est pas, cela n'en est pas moins laid.

Nous connaissons M. Ricardo Viñes comme l'un des interprètes les plus exquis de la musique française et russe modernes pour piano solo. Ses exécutions du médiocre concerto en ut dièse mineur (op. 30) de Rimsky et du concerto en mi bémol mineur (op. 4) de M. Liapounow, — œuvre d'allure classique, noblement pensée et réalisée avec un goût parfait et non sans grandeur, — nous ont révélé en lui un pianiste de concert que l'on peut hardiment comparer aux plus grands, avec ce mérite supplémentaire qu'il n'a ni la prétention ni les autres défauts qui

(1) *Les Étapes*, pièce en trois actes, par GUSTAVE VANZYPE. Bruxelles, G. Van Oest et Cie.



caractérisent la plupart de ses collègues : sa simplicité et sa modestie sont en raison directe de son talent, fait de probité, de délicatesse et d'ampleur dans la compréhension, doublées d'une maîtrise technique admirable entre toutes.

M. Durant et son orchestre se comportèrent vaillamment et donnèrent des diverses œuvres inscrites au programme des exécutions soignées et pleines de style. CH. V.

Récital Juliette Wihl.

M^{lle} Juliette Wihl, professeur au Conservatoire Klindworth-Scharwenka à Berlin, a donné à la Grande-Harmonie un récital de piano qui a valu à l'artiste un vif succès en révélant à Bruxelles ses qualités de mécanisme, de style et d'expression. Son programme, qui passait en revue la littérature du piano depuis J.-S. Bach jusqu'à Liszt, fut exécuté avec un goût parfait. C'est surtout dans les œuvres de Chopin (Études, Nocturne en ré bémol, Ballade en la bémol) que M^{lle} Wihl fit apprécier la finesse et la délicatesse d'une interprétation qui unit le sentiment à la virtuosité, la douceur à la puissance sonore. Elle fut, et c'était justice, chaleureusement applaudie par un nombreux auditoire.

Société nationale des Compositeurs belges.

M. Ryelandt possède le don, rare aujourd'hui, de l'invention mélodique. Sa sonate pour piano et violon en donna, vendredi soir, une preuve nouvelle; exempte de longueurs et d'aridité, fort bien exécutée, en outre, par M^{lle} Desmaisons et M. Blanco-Recio qui en firent valoir le charme, elle eut un sincère succès.

Mais le beau jeu probe de M. Kühner ne réussit pas à écarter l'ennui incohérent de deux pièces pour violoncelle de M. Eeckhaute, ni (avec le pianiste Henusse comme partenaire) à donner quelque tenue réellement musicale à la sonate de M. Strauwen, où de fréquents emportements intempestifs ne donnent pas le change au lyrisme absent.

M^{me} Marie-Anne Weber prêtait au concert le concours de sa voix prenante et de sa grâce. Elle s'était chargée de rendre au regretté Gustave Hubert l'hommage qui convenait à cette première audition des Compositeurs belges et avait fait choix de trois mélodies de sa meilleure manière. *Le Vanneur de blé au vent*, sur la célèbre vilanelle de du Bellay, est un petit chef-d'œuvre qui souffrirait le voisinage des meilleures mélodies françaises, de même que *Schwöre nicht* et le *Wiegenlied* ont les qualités d'émotion et de lyrisme des lieder de tradition allemande.

On goûta par-dessus tout l'expression aiguë et l'émuant caractère des pièces de l'école wallonne qui complétaient le programme : *Souvenance*, mélodie charmante et peu connue de César Franck, *L'Autonne sur la Fagne* de M. V. Vreuls sur un poème de Jean Dominique et la *Ronde* de G. Lekeu. Accompagnée par M. Wilmars, M^{me} Weber chanta ces trois belles œuvres avec un charme exquis.

Récital Crickboom.

Parmi les autres concerts de la semaine, le récital donné avec orchestre, jeudi dernier, à la Grande-Harmonie, par M. Mathieu Crickboom, mérite une mention spéciale. On connaît de longue date les qualités de musicien et de virtuose qui distinguent l'excellent violoniste : la pureté et l'irréprochable justesse du son, la finesse du sentiment, la sobriété du style, d'une compréhension toute classique et auquel la virtuosité technique reste scrupuleusement asservie. Ces qualités, M. Crickboom les a mises en lumière, une fois de plus, dans l'exécution des concertos en la mineur de Bach et en ré mineur de Tartini, dans celle de la jolie Symphonie espagnole de Lalo, que créa jadis Sarasate à qui elle est dédiée, de deux délicates esquisses de sa composition et de la brillante *Polonaise* de Wieniawski. Le succès fut complet et des plus mérités.

M. Albert Zimmer dirigea l'orchestre d'accompagnement en confrère attentif et en musicien averti.

CONCOURS D'ART DÉCORATIF

A l'occasion de l'Exposition internationale d'architecture et d'arts décoratifs qui sera inaugurée le 7 mai prochain à Liège, l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts organise deux concours accessibles aux artistes de la Province de Liège.

Le premier est relatif à la décoration des deux cages d'escalier du Conservatoire, comprenant chacune un panneau de côté, et de face une glace entre deux panneaux, ensemble qui peut subir toutes les modifications de détails que les concurrents jugeront nécessaires. Une somme de 3,000 francs sera mise éventuellement à la disposition du jury pour récompenser les projets primés, dont le meilleur pourra être réalisé ultérieurement avec l'appui financier des pouvoirs publics.

Le second concours a pour objet la composition d'une affiche de 1 m. 40 de hauteur sur 0 m. 80 de largeur, qui portera comme texte : *Ville de Liège. Exposition d'architecture et d'arts décoratifs organisée par l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts et par l'Association des Architectes, sous le patronage des Pouvoirs publics. Palais des Beaux-Arts. 7 mai-25 juin 1911. Congrès, concerts, conférences, tombola. Prix général de l'entrée : 0 fr. 50.* Une somme de 400 francs pourra être affectée à ce concours et le meilleur projet recevra un prix de 300 francs au moins.

Pour le premier concours, les projets devront parvenir au Palais des Beaux-Arts avant le 15 avril; pour le second, avant le 15 mars.

ACCUSÉS DE RECEPTION

POÉSIE. — *Apothéose de Jean Moréas*, par ERNEST RAYNAUD. Paris, éd. du *Mercur de France*. — *L'heure qui passe*, par JACQUES SERMAIZE Paris, Bibl. du *Temps Présent* (W. F. l'ique). — *L'Enclous*, par R. LIMBOSCH. Illustration de M. ELWES. Anvers, Edward Joris. — *Au seuil de l'être*, par FRÉDÉRIC DANIS. Liège, Société belge d'éditions. — *Vibrations*, poèmes en prose par GEORGES GOFFIN. Introduction d'A. BONJEAN. Bruxelles, éd. de la *Belgique artistique et littéraire*.

ROMAN. — *Marie-Claire*, par MARGUERITE AUDOUX; préface d'OCTAVE MIRBEAU. Paris, Bibl. Charpentier (E. Fasquelle). — *Le Brasier*, par GEORGES A. DENIS. Paris, Bernard Grasset. — *La Maison des Hommes vivants*, par CLAUDE FARRERE. Paris, librairie des Annales politiques et littéraires.

CRITIQUE. — *Gustave Flaubert; du rôle que l'intelligence a joué dans sa Vie et dans son Œuvre*, par H. GUYOT. Paris et Mons, éd. de la *Société Nouvelle*. — *La Question des Langues en Belgique*, par J. FURSTENHOFF. Bruxelles, éd. de la *Revue de Belgique*. — *Les Poètes humoristes, an hologie de poèmes humoristiques du XIII^e siècle à nos jours*, par GEORGES NORMANDY (9 illustr.) Paris, Louis Michaud. — *Les Maîtres de l'Art Donatello*, par E. BERTHAUX. Paris, Plon Nourrit et C^{ie}. — *Le Bernin*, par MANUEL REYMOND. Paris, Id. — *Promenades esthétiques au Musée ancien de Bruxelles*, par RENÉ DUBOIS. Bruxelles, J. Lebègue et C^{ie}. — *Musiciens liégeois anciens d'après un manuscrit inédit de H. Hamal*, par G. JORISSENNE. Liège, imp. H. Vaillant-Carnanne. — *Esthétique de la numismatique*, par CH. BULS (extrait des mémoires du Congrès international de numismatique). — *La moderna arte decorativa in Svezia*, par V. PICA. *Emporium*, liv. de juin 1910. — *Artisti contemporanei: E. Josephson, P. Hasselberg*, par V. PICA. *Emporium*, livr. d'octobre 1910. — *Il principe Eugenio di Svezia*, par V. PICA. *Emporium*, livr. de janvier 1911. — *Tratado de composition decorativa*, par J. GAUTHIER et L. CAPELLE. Illustré de 865 figures dans le texte et de 53 planches hors texte, dont une en couleurs. Paris, librairie Plon. — *Le dernier état de la peinture*, par MICHEL POY. Paris, *Le Feu (Union française d'édition)*. — *Lully*, par LIONEL DE LA LAURENCIE. Paris, F. Alcan. — *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, par FRANCIS DE MIOMANDRE. Paris, Dorbon aîné.

Chronique judiciaire des Arts.

« La Veuve joyeuse. »

Après avoir triomphé au théâtre, la *Veuve joyeuse* agite le prétoire. Un procès assez intéressant vient de s'ouvrir au tribunal de la Seine au sujet de la propriété artistique de la célèbre opérétte. Voici, résumés, les faits qui motivent l'intervention judiciaire :

M. Max Eschig, éditeur autrichien, établi à Paris, a obtenu de l'éditeur originaire de la *Veuve joyeuse*, ainsi que des auteurs et des adaptateurs, le droit exclusif de l'éditer en France. Divers autres éditeurs ayant récemment publié soit des extraits, soit des partitions de l'œuvre de M. Lehar, M. Max Eschig d'une part, MM. de Flers et de Caillavet, auteurs du livret français, d'autre part, poursuivent ces éditeurs ainsi que leurs débiteurs et imprimeurs. Des saisies-contrefaçons ont été opérées par des commissaires de police à la requête de M. Eschig, agissant au nom de MM. de Flers et de Caillavet, qui sont, en raison de ces saisies, reconventionnellement assignés en 100,000 francs de dommages-intérêts.

Les éditeurs poursuivis prétendent qu'à raison de l'omission d'une formalité prévue par la convention franco-autrichienne de 1886, la *Veuve joyeuse* se trouve dans le domaine public. M. Eschig conteste cette affirmation, notamment en établissant que l'opérétte de M. Lehar a été éditée simultanément en Autriche et en Allemagne et se trouve, par conséquent, protégée par la convention de Berne, à laquelle l'Allemagne a adhéré. Quant à MM. de Flers et de Caillavet, ils soutiennent que dans tous les cas l'œuvre est maintenant protégée en France du fait de leur adaptation.

Le jugement sera rendu prochainement.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, deuxième concert du Conservatoire sous la direction de M. Tinel. Œuvres de Schubert, Huberti et Carl Stör. — A 3 heures, à la Salle Ravenstein, premier concert A. Wilford, avec le concours de MM. Bles, De Mont et Backaert. Œuvres de Mozart, Schutt, Smetana et Wilford.

Mercredi 8, à 8 h. 1/2, à la Salle Mercelis, premier concert de M^{lle} J. Samuel, violoniste, et de M. L. Samuel, violoncelliste, avec le concours de M^{lle} M. Laenen, de MM. F. Doehard et J. Janssens. — A Liège, même jour, à 8 h. 1/2, première séance du cercle *Piano et Archets* avec le concours de M^{lle} Fassin-Vercauteren, cantatrice. Quatuors en *si* bémol (Beethoven) et en *sol* mineur (G. Fauré); *les Amours du poète* (Schumann).

Judi 9, à 3 heures, salle Astoria (103 rue Royale), séance du Quatuor Corinne Coryn (M^{lles} C. Coryn, G. Schellinx, H. Slingeneyer et D. Jean).

Les vendredi 10, lundi 13 et mercredi 15, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique. Sonates pour piano et violon par MM. Raoul Pugno et Eugène Ysaye : Mozart, Beethoven, Brahms, Franck et Lazzari.

Dimanche 12, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, quatrième concert Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de M. Ossip Gabrilowitsch, pianiste. Symphonie en *ut* majeur (L. Delcroix), première exécution; Concerto pour piano en *si* bémol mineur (Tchaïkowsky); *Lénoir*, poème symphonique (H. Duparc); trois pièces pour piano : *Nocturne* (Chopin), *Au bord de la Mer* (Smetana) et *Rhapsodie* (Brahms); *Viviane*, poème symphonique (E. Chausson); *Joyeuse marche* (E. Chabrier). Répétition générale la veille à 3 heures.

Le Concert populaire des 18-19 février offrira un exceptionnel intérêt : M. Sylvain Dupuis fera entendre, en première audition, la Symphonie de Richard Wagner demeurée inédite jusqu'ici, et, en première audition également, le *Chant de la Destinée* pour orchestre de M. Gabriel Dupont, auteur de *la Glu*. M^{lle} Coetler-Burckardt, du théâtre de Wiesbaden, chantera l'air de *Fidelio*, celui d'*Obéron* et des lieder de R. Strauss et F. Weingartner.

L'ouverture du *Corsaire* de Berlioz complétera cet intéressant programme.

Le pianiste Emil Sauer donnera un récital à la Grande Harmonie le vendredi 24 février.

Dimanche 26, à 2 h. 1/2, au Cercle artistique, deuxième concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer et avec le concours de M^{mes} A. Noordewier-Reddingius, P. de Haan-Manifarges, Wanda Landowska, MM. A. Kohman et L. Froelich. Programme : Cantate *Mein Gott, wie lang, ach lange?* pour soli, chœurs et orchestre; concerto en *fa* mineur pour clavecin et orchestre d'archets; cantate *Jesu der du meine Seele*, pour soli, chœurs et orchestre; air de la cantate pour alto *Vergnügte Ruh, beliebte Seelenlust*; pièces pour clavecin : fantaisie en *ut* mineur, partita en *si* bémol majeur; cantate *Nun ist das Heil und die Kraft* pour chœur double, orchestre et orgue.

PETITE CHRONIQUE

ositions :

Le Salon de *l'Estampe*, dont le succès fut considérable, fermera ses portes aujourd'hui, dimanche, à 5 heures.

Des œuvres de M^{me} Clémence Lacroix et de M^{lle} Léo Jo sont exposées actuellement, et jusqu'au 12 février, au Cercle artistique.

À la Galerie Boute, depuis hier, exposition de MM. A. Bastien, M. Chottiaux, J. de Beer, J. Frison, J. Gouweloos, G. Hoostraete, Ch. Houben, M. Jefferys, Ch. Leroux, F. Martinez, A. Navez, A. Oeffe, A. Pinot, M. Schirren, F. Smeers, G.-M. Stevens, Ph. Swyncop, L. Thévenet, M. Waegemans, peintres, et M. D'Haveloose, sculpteur.

M. Carl Werlemann a réuni au *Studio*, rue des Petits-Carmes, un ensemble de ses tableaux.

La salle G. Buyle, 84 Marché-aux-Herbes, abrite en ce moment, et jusqu'au 13, une exposition de MM. L. Clesse, R. Decorle, G. d'Hautecourt, H. Logelain, Ad. Masure et J. Van de Leene.

C'est samedi prochain que sera inaugurée au Musée moderne l'exposition du cercle *Pour l'Art*. Complétons les renseignements que nous avons donnés la semaine dernière sur la composition du Salon. Il y aura, cette année, trente-quatre exposants : M^{mes} H. De Rudder, qui enverra des broderies décoratives, et C. Lacroix; MM. P. Braecke, I. De Rudder, M. d'Haveloose, M. Desmaré, V. Rousseau et Ph. Wolfers, sculpteurs; MM. F. Baes, H. Binard, Giamberlani, P. Colmant, O. Coppens, L. Dardenne, F. De Haspe, V. De Sadeleer, J. Dierickx, Fabry, G. Fichet, Ad. Hamesse, R. Janssens, C. Lambert, Langaskens, H. Luns, Am. Lynen, Ch. Mertens, Ch. Michel, Opsomer, H. Ottevaere, J. Van den Eeckhoudt, Van Holder, A. Verhaeren, R. Viandier et E. Viérin.

Certains de ces artistes seront représentés par une douzaine d'œuvres : c'est dire l'importance de l'exposition.

La *Société royale des Beaux-Arts*, réunie lundi dernier en assemblée générale, a procédé au renouvellement de son conseil d'administration, qui est composé comme suit pour l'exercice courant : président, M. Adolphe Max; vice-présidents, MM. le duc d'Ursel et Ernest Acker; trésorier, le baron Lambert; secrétaire, M. Jean De Mot; membres, MM. Claus, Hector De Backer, le baron Janssen, le vicomte B. de Jonghe, Jules Lagae, Paul Mathieu, Charles Mertens, Maurice Pauwels, Franz Philippon, le comte Carl van der Straten, F. Van der Straeten-Solvay et Alfred Verhaeren.

MM. Braecke et Eug. Laermans ont été nommés membres effectifs artistes et MM. Marnix d'Haveloose, Huygelen, V. de Sadeleer, P. Artot et J. Colin, membres correspondants belges; MM. Forain, Maurice Denis, Prinnet, Dauchez, Baket, Mir, de Zaubiaure, M^{me} Stettler, Eh. Tito, Previali, Alex. Oppler, Fritz Erler, Léop. von Kalkreuth, Hans Unger, Léo Puts, membres correspondants étrangers.

Le prochain Salon de Printemps s'ouvrira fin avril au Palais du Cinquantenaire et comprendra notamment une rétrospective Charles Van der Stappen.

Les membres du Comité des Beaux-Arts à l'Exposition de Charleroi se sont réunis vendredi dernier au Palais des Académies sous la présidence de M. Jules Destree, président du groupe. Diverses mesures d'organisation ont été prises. Des correspondants ont été nommés dans les principales villes de la Belgique pour seconder le Comité central dans ses démarches auprès des collectionneurs et des administrations publiques à qui seront demandés des objets d'art pour la section rétrospective.

Dans la section moderne, une classe d'arts appliqués complètera l'ensemble des classes de peinture, de sculpture et de gravure dont se composera le Salon. Un pavillon spécial sera affecté aux Arts de la Femme.

L'Exposition du *Livre belge de 1910* vient de s'ouvrir à la Maison du Livre, rue Villa-Hermosa. On a pu se rendre compte, lors de l'Exposition de Bruxelles, des grands progrès réalisés en Belgique dans le domaine de l'édition : le joli stand des industries du Livre, que l'incendie du 14 août a malheureusement anéanti, témoignait des efforts de nos imprimeurs et de nos éditeurs et soutenait vaillamment la comparaison avec les pays voisins. Mais au Solbosch les préoccupations des nombreux visiteurs allaient à des attractions si multiples que le Livre a pu leur échapper. Il s'est réfugié dans la coquette Maison du Livre, son home, où il sollicite l'attention de tous ceux qui veulent se rendre compte de ce que l'art, la science, la littérature a inspiré l'année dernière à nos écrivains et de la manière dont les éditeurs et les imprimeurs ont matérialisé leur pensée.

M. Henri La Fontaine, sénateur, directeur de l'Institut International de Bibliographie, y fera mercredi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, une conférence sur *la Production belge pendant l'année écoulée*.

M. Georges Rency, secrétaire général de l'Association des Écrivains belges, y parlera le jeudi 16 février, à la même heure, des *Œuvres littéraires belges qui marqueront de l'année 1910*.

M. P. de Bouchaud fera mardi et mercredi prochains, à 8 h. 1/2 du soir, à l'Université Nouvelle, deux conférences sur *la Sculpture réunitienne depuis les origines jusqu'à Canova* (projections lumineuses).

La Société des Amis de la Médaille d'art (section belge) se réunira en assemblée générale dimanche prochain, 12 février, à 11 heures, au Palais des Académies. Parmi les objets à l'ordre du jour figure la désignation (par scrutin) de l'artiste belge chargé d'exécuter la prochaine médaille qui fera frapper la section. A l'occasion du dixième anniversaire de la fondation de la société, un déjeuner réunira les membres de celle-ci à l'issue de la séance.

Au Théâtre de la Monnaie, les deuxième et troisième représentation d'*Elektra* sont fixées aux lundi 6 et jeudi 9 février. Vendredi 10, première représentation de *Manon Lescaut*, de M. Puccini.

Le *Pantagruel* d'Alfred Jarry et Eugène Demolder, musique de Claude Terrasse, dont la première représentation a eu lieu mardi dernier au Grand Théâtre de Lyon, a été un triomphe pour

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

les auteurs et les interprètes. Cet « opéra fantaisiste » a, par la bonne humeur du texte et la joie de la musique, remporté un succès complet. « C'est, écrit au *Gil Blas* M. H. de Noussanne, le plus beau spécimen de théâtre comique musical que nous puissions produire. Il est, en outre, caractéristique de notre race. Il a des racines profondes dans la tradition française, autant par la nature même du livret que par les heureux emprunts qu'il fait à la muse populaire. »

On nous annonce de Barcelone le grand succès remporté au théâtre Lyceo par *l'Enfant prodigue* de Claude Debussy, sous la direction du maestro Mancinelli.

Le théâtre d'Alger, qui donne en ce moment une série d'œuvres théâtrales de Saint-Saëns, vient de représenter avec le plus vif succès *Henri VIII*.

La Société des Dilettantes met en souscription un ouvrage de luxe qui rencontrera auprès des artistes et des lettrés un égal succès. Il s'agit d'une étude de M. Octave Mirbeau sur le statuaire Aristide Maillol, auquel aucune monographie n'a été consacrée jusqu'ici. Le volume, tiré à 300 exemplaires numérotés à la presse, dont 250 sur vélin d'Arches (avec une suite des hors-texte en un ton) et 50 sur Japon Impérial (avec une double suite des hors-texte en deux tons différents), est mis en souscription au prix de 60 francs l'exemplaire sur vélin et 100 francs sur Japon. Les souscriptions sont reçues jusqu'au 1^{er} avril chez M. E. Druet, 20 rue Royale, Paris.

Indépendamment d'Aristide Maillol, la Société des Dilettantes prépare une édition, tirée à 225 exemplaires numérotés, des *Bains de Bade* de M. René Boylesve illustrée par M. Armand Rassenfosse, ainsi qu'une édition d'*Ilse*, par Ossit, illustrée de douze hors-texte de M. Ciolkowski.

M. Th.-E. Butler vient d'être chargé par le gouvernement des États-Unis de la décoration du pavillon américain à l'Exposition internationale de Turin.

L'éditeur J. A. Stargardt, de Berlin, vient, dit le *Courrier musical*, de se rendre acquéreur d'un manuscrit musical inédit, et inconnu jusqu'ici, de Richard Wagner. C'est un « arrangement » pour violon solo et petit orchestre de dix instruments du lied *Traume* (Rêves), étude pour *Tristan et Yseult*. Le manuscrit se compose de dix pages, toutes de la main de Wagner, et portant chacune, au bas, les initiales R. W. avec un paraphe. Seule, la partie du second basson ne porte pas d'initiales. Le manuscrit a été écrit en 1857, à Zurich. Glasenapp raconte dans son ouvrage sur Wagner que le maître, à l'occasion de l'anniversaire de sa protectrice, Mathilde Wesendonk, fit exécuter un jour à la porte de sa chambre le lied en question, spécialement orchestré pour un orchestre réduit. Le manuscrit acquis par M. Stargardt, qui provient précisément de la succession Wesendonk, est évidemment celui que Wagner avait préparé pour la circonstance.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^o

16, place du Musée, BRUXELLES.

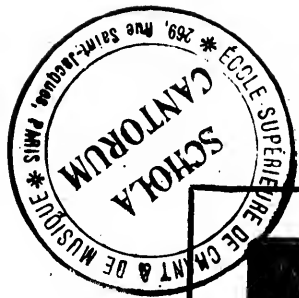
Vient de paraître :

Les anciennes Écoles de Peinture dans les Palais et Collections privées russes.

Cet ouvrage comporte : une étude de M. P. P. WEINER sur les Collections et collectionneurs russes; les Primitifs du Nord (écoles flamande et allemande) par JAMES A. SCHMIDT; les Écoles italiennes et espagnole, par E. DE LIPHART; la Peinture hollandaise au xvii^e siècle, par le baron N. WRANGELL; les Paysagistes hollandais, par A. A. TROUBNIKOFF; la Peinture française et anglaise au xviii^e siècle, par ALEX. BENOIS; l'Art russe, par SERGE MAKOWSKY.

Un beau volume petit in-16, illustré de 120 planches hors-texte, tirées en héliogravure, en héliotypie et en typogravure.

Prix : 25 francs.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez A. DURAND & Fils, éditeurs.

4, place de la Madeleine, PARIS.

- ROGER DUCASSE. — **Petite Suite** pour piano à quatre mains. — 1. *Souvenance*. — 2. *Berceuse*. — 3. *Claironnerie*. — *Prix net* : 3 fr. 50.
- Id. — **Sarabande**, poème symphonique pour orchestre et voix. Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. — *Prix net* : 3 fr. 50.
- MAURICE RAVEL. — **Shéhérazade**, trois poèmes pour chant et orchestre (TRISTAN KLINGSOR). — 1. *Asie*. — 2. *La flûte enchantée*. — 3. *L'Indifférent*. — Réduction pour chant et piano. — *Prix net* : 5 francs.
- RHENÉ-BATON. — **Chansons douces** (G. CHAMPENOIS), dix mélodies pour piano et chant (op. 7). — *Prix net* : 7 francs.
- C. SAINT-SAËNS. — **Étude** en tierces majeures chromatiques (op. 111, n° 5). Transcription pour deux pianos, par ÉDOUARD RISLER. — *Prix net* : 3 fr. 50.
- Id. — **Toccata** (op. 111, n° 6). Id. — *Prix net* : 7 francs.
- G. SAMAZEUILH. — **Naïades au soir...**, pour piano. — *Prix net* : 2 francs.
- Id. — **Dans la brume argentée...**, pour chant et piano. — *Prix net* : 2 francs.

Vient de paraître à la Société Musicale G. Astruc & C^{ie}

32, rue Louis-le-Grand (Pavillon de Hanovre), Paris.

- ERNEST BLOCH. — **Macbeth**, drame lyrique en sept tableaux (un prologue et trois actes), poème de M. EDMOND FLEG d'après SHAKESPEARE. Partition piano et chant. — *Prix net* : 20 francs.

L'Annuaire de la Curiosité et des Beaux-Arts

Il contient dans une première partie le résumé des principaux événements artistiques de l'année 1910 (grandes ventes, monuments inaugurés, etc.), la liste des expositions qui auront lieu en France et à l'étranger en 1911, celle des associations artistiques et plusieurs chapitres concernant la législation en matière d'art, les tarifs douaniers, etc.

La seconde partie donne la nomenclature des marchands de choses anciennes du monde entier: meubles, tableaux, livres, gravures), ainsi que celle des professions qui s'y rattachent.

La troisième partie renferme les adresses des artistes peintres, aquarellistes, pastellistes, miniaturistes, graveurs, statuaires habitant la France; les titres, récompenses aux expositions, etc.

C'est un ouvrage très complet et curieux, d'une documentation extrêmement sérieuse et qui sera fort apprécié de toutes les personnes qui, par goût ou profession, s'intéressent à l'art ancien et moderne.

Un volume de 360 pages contenant environ 20.000 adresses. Prix : 6 francs.

Administration : 90, rue Saint-Lazare, PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS. Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

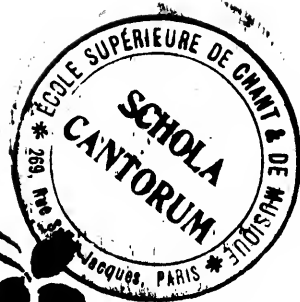
Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Évolution des Arts industriels (suite) (OCTAVE MAUS). — André Hallays. — Exposition de la Société royale des Aquafortistes (F. H.). — Notes de musique : *Le Concert Ysaye* (H. L. B.); *au Cercle artistique* (Ch. V.). — L'Art à Paris : *Société internationale de la Peinture à l'eau* (O. M.). — Le Monument Huberti. — Théâtre de la Monnaie : *Manon Lescaut* (Ch. V.). — Chronique théâtrale : *La meilleure des femmes*; *William Radcliff* (G. R.). — Concours d'affiche et de timbres-reclame. — Nécrologie : *Laurent Errard* (O. M.). — Agenda musical. — Petite chronique.

L'Évolution des arts industriels⁽¹⁾

C'est à M. Victor Horta que revient l'honneur d'avoir réalisé le premier cette conception. La jolie habitation de M. Tassel, la Maison du Peuple, l'hôtel de M. Van Eetvelde, celui de M. Armand Solvay et nombre d'autres spécimens d'une architecture rationnelle, dépourvue de réminiscences, méthodiquement poursuivie dans tous ses détails, inaugurent en Belgique des modes de construction inédits qui, franchissant nos frontières, transforment bientôt dans le monde entier l'art de bâtir. Construites en honnêtes et loyaux matériaux apparents, — fer, verre, bois, céramique, briques, pierres, — ses habitations jaillissent du sol comme des plantes saines, et l'équilibre de leurs proportions suffit à les vêtir de beauté.

Presque à la même époque, Paul Hankar, mort avant d'avoir accompli toute sa mission, s'impose, lui aussi, à l'attention en répudiant résolument les

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

recettes dont son maître Henri Beyaert lui avait légué le dépôt.

Sous l'impulsion de ce dernier, la Belgique s'était, depuis vingt années, ruée aux contrefaçons. Comme le fit justement remarquer M. Camille Lemonnier, « toutes les renaissances avaient été exhumées, mises au pillage, retapées par des simili-frontons, des pseudo-colonnades, des symétries rectilignes et pleutres que les chicorées, les pots à feu, les astragales, les choux pommés, les artichauts, les acanthes, les amours-fessus, les allégories mamelues, un séditionnaire brie-à-brac décoratif, le fond et l'arrière fond des ateliers architectoniques menblaient comme des étagères (1) ».

Songez à ce qu'il faut d'audace, d'indépendance et de foi pour s'insurger contre ces pratiques auxquelles semblait irrémédiablement ancré le goût public!

Comme M. Horta, Paul Hankar entendait adapter l'architecture à la civilisation d'aujourd'hui, et, mieux encore, trouver pour chaque existence individuelle le cadre qui lui convient. Il voyait dans tout édifice un ensemble dont l'architecte doit ordonner et accorder entre eux les éléments divers : gros œuvre, décoration, ameublement, tandis qu'autrefois la construction achevée, ou en abandonnait l'installation intérieure aux tapissiers et aux ébénistes qui y perpétrèrent les plus choquants anachronismes. En ce sens peut être est-il permis de dire avec M. Serge de Chessin que « le principe de l'Art Nouveau, c'est éminemment une tendance à l'état musical (2) ».

Prêchant d'exemple, il créa pour l'ornementation des

(1) *La Vie belge*. Paris, E. Fasquelle et Co.

(2) Philosophie du « Modern-Style ». *L'Ermitage*, 15 mars 1905.

facades, pour les balustrades des balcons, pour les rampes d'escaliers, pour les meubles, pour les tentures, des dispositifs nouveaux qui ramenèrent dans les habitations un harmonieux équilibre, et en quelque sorte une eurythmie symphonique.

MM. Horta et Hankar furent suivis dans cette tentative rénovatrice par un groupe d'architectes épris du même idéal : MM. Octave Van Rysselberghe, Acker, Brunfant, De Vestel, Govaerts, Sneyers, etc., dont les élégantes conceptions ont rajeuni et transformé notre école. En même temps MM. Henri Van de Velde, Gustave Serrurier, Georges Hobé et autres, sollicités d'abord par les arts du foyer auxquels ils donnèrent un essor imprévu, créaient à leur tour, dans les villas, cottages et maisons urbaines qu'ils érigeaient, une architecture vierge.

Ce fut, dès lors, une émulation salubre. Des sculpteurs en renom, des peintres réputés rivalisèrent de zèle dans la création des bibelots, des meubles, des parures. Nul ne crut amoindrir son talent en l'utilisant de la sorte. M. Édouard Duyck fut l'un des premiers apôtres du dogme nouveau. On vit MM. Ch. Van der Stappen, Victor Rousseau, Paul Du Bois, Godefroid Devreese, Fernand Dubois, Georges Morren, Pierre Braecke façonner des modèles de bijoux, de colliers, de lampadaires, d'ustensiles de table et de toilette; M. Georges Minne imaginer la décoration d'un puits; M. Isidore de Rudder modeler des masques, des vases, des reliefs polychromés qu'il exécuta en grès et en porcelaine; M. Théo Van Rysselberghe orner de décorations linéaires nombre de volumes, composer des affiches somptueuses et délicates; M. Khnopff se vouer aux ex-libris, aux frontispices, à l'illustration du Livre, dans laquelle se distinguèrent aussi MM. Am. Lynen, Rassenfosse, Donnay, Berchmans, Dondélet, De Praetere, tandis que M. Omer Coppens s'exerçait tour à tour à la reliure, qui tenta également M. H. Ottevaere et M^{me} Wytzman. — à la gravure, à la poterie; que MM. Lemmen et Wytzman inventaient des papiers peints, des frises, des tapis.

Dans tous les champs de l'activité artistique, cet enthousiasme fit lever des moissons. MM. Herbays, Van Boëkel et Debeys asservissaient à leur caprice le fer forgé. MM. Thys et Evaldre assemblaient dans les verges de plomb d'éblouissants vitraux. MM. Charles et Henri Baes, Fabry, G.-M. Stevens inauguraient des décorations et des cartons de tapisseries inédits. Après avoir trouvé en M. Finch un spécialiste de goût sûr et de métier parfait, la céramique fournissait à M. Craco, d'intéressants sujets d'étude. La bijouterie et l'orfèvrerie assuraient à M. Philippe Wolfers, tant en Belgique qu'à l'étranger, une célébrité méritée et mettaient en relief la personnalité de MM. L. Van Strydonck, A. Feys et de M^{le} Molitor.

La sculpture chrysoléphantine renaissait à son tour. A Tervueren, en 1897, on réunit tout un ensemble de figures et d'objets d'art exécutés en ivoire sur les indications de MM. Dillens, Van der Stappen, Weygers, Samuel, Le Roy, Rombaux, Devreese, Wolfers, etc. qui donna un moment l'illusion d'une restauration définitive d'un art charmant tombé dans l'oubli.

Les magnifiques panneaux de M^{me} De Rudder, d'une composition toujours élégante et d'une exécution irréprochable, ne peuvent être omis ici, bien qu'il soit impossible d'énumérer toutes les artistes qui firent épanouir au soleil de cette renaissance les industries féminines : la broderie, la dentelle, les cuirs ouvrés, etc. Bornons-nous à rappeler les noms de M^{mes} Clara Voortman, Van Mattemburgh, Berthe Delstanche, Gabrielle Mair, de M^{les} Huez, Marie Closset, Migeotte, Muller, Lhommel, de Henseh, etc.

Enfin, l'affiche illustrée que Grasset, Chéret, Lautrec, Steinlen, Willette venaient de créer en France trouva en Belgique un terrain particulièrement favorable à son éclosion. Les unes se pavoièrent d'images originales dont les premières furent signées Crespin et qui, réunies, constitueraient un musée extrêmement attrayant. On y pourrait admirer, outre les affiches occasionnelles de MM. Mellery, Van Rysselberghe, Hanotiaux, Khnopff, Montald, Van Biesbroeck et quelques projets d'Henri Evenepoel, les compositions originales de M. Gisbert Combaz, — dont l'intelligente initiative s'exerce à la fois dans toutes les branches des industries d'art. — et celles, d'une variété innombrable, de MM. Henri Cassiers, Ch. Michel, É. Berchmans, A. Donnay, Henri Meunier, Mignot, Toussaint, Gaudy, Privat Livemont, de M^{le} Léo Jo, etc.

Aujourd'hui cet impétueux mouvement s'est ralenti. Les peintres sont retournés à leurs chevalets, les sculpteurs à leurs statues, laissant aux spécialistes le soin de pousser plus avant une campagne dont ils furent promptement las. Et parmi ces derniers, quelques-uns seulement ont atteint un résultat appréciable en coordonnant par un effort énergique et persévérant les deux facteurs dissemblables que suppose toute industrie d'art, c'est-à-dire l'Art et l'Industrie. Car il ne suffit pas de créer des modèles, il faut pouvoir les réaliser pratiquement, c'est-à-dire aux mêmes conditions que les objets de mauvais goût qu'ils sont appelés à remplacer. En un mot, opposer au Laid la concurrence normale du Beau.

OCTAVE MAES

(La fin prochainement.)

ANDRÉ HALLAYS

Un joli médaillon du « Flâneur » des *Débats*, M. André Hallays, à qui notre collaborateur M. Fierens-Gevaert a consacré dernièrement une élogieuse chronique (1). C'est M. Gustave Hue qui dessine dans le *Gil Blas* sa silhouette, comme il dessina celle de M. Henri de Régnier, avec souplesse et netteté :

« Puissant, robuste et de taille avantageuse, M. André Hallays me rappelle — sans qu'on puisse invoquer une ressemblance de traits — Émile Gebhardt, qui cachait sous une enveloppe épaisse, et comme par une sorte d'ironique pudeur, l'esprit le plus sensible, le plus fin et le plus curieux.

M. André Hallays habite la province : ce faubourg Saint-Germain où les femmes sont mal corsetées, où les douairières se reconnaissent à leurs capotes fleuries d'héliotrope, où l'on dit, en parlant d'une évaporée, qu'elle a le « mauvais genre des femmes de la Madeleine » ; mais où les rues gardent un air digne et paisible entre leurs vieilles maisons qui sont pareilles à des aïeules riches en souvenirs, indulgentes et néanmoins réservées, un peu hautaines, de qui l'on devine, enfin, qu'elles n'ouvriraient point leur porte au premier pied plat venu. C'est une province aristocratique et distinguée.

Passé le porche majestueux, vous traversez une cour pavée, flanquée de nobles bâtiments hauts d'étage ; vous gravissez un perron, suivez un couloir bas ; au fond d'un jardin, parmi d'autres jardins plus vastes, voici, silencieux et recueilli, modeste, le pavillon où M. André Hallays a su trouver le cadre qui convenait exactement à sa vie laborieuse, toute consacrée au culte de l'art, du passé, de la belle tradition française.

Le chemin n'est guère long, qui va de la rue de Lille à celle des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. M. Hallays peut le parcourir sans être violemment choqué par quelque'un de nos hideux et modernes « embellissements », sans perdre de vue l'admirable perspective du Louvre, jusqu'à l'instant où il arrive dans l'ancien hôtel somptueusement délabré où loge le *Journal des Débats*.

Car on ne saurait parler, même brièvement, de M. André Hallays sans parler longuement du *Journal des Débats*. C'est là que, depuis 1884, dans son feuilleton, il découvre de jolis coins ignorés, des merveilles d'art inconnues, il promène son lecteur parmi nos gracieux villages de l'Île-de-France, si régulièrement groupés autour de leurs clochers d'un style parfait ; mais surtout, il mène le bon combat contre le vandalisme, prend la défense de nos monuments, de nos paysages menacés. Tâche ingrate, que de prétendre faire triompher la Beauté dans ses conflits avec les intérêts de barbares aveuglés par leurs passions politiques ! Sans doute, la *Société pour la protection des paysages*, le *Touring-Club* prêtent à M. André Hallays un concours souvent efficace ; mais il estime qu'il lui manque une consécration officielle, l'appui moral d'une compagnie de qui la réputation et l'influence lui viennent en aide. Et c'est pourquoi M. André Hallays souhaite d'entrer à l'Académie : en posant sa candidature, il sert la cause qui lui est chère.

L'Académie lui a, jeudi dernier, préféré M. Henry Roujon, ancien directeur des Beaux-Arts. Mais le grand nombre de voix qu'obtint au premier tour M. Hallays fait supposer que le prochain fauteuil vacant lui sera donné.

(1) Voir *l'Art moderne* du 21 août 1910.

Exposition de la Société royale des Aquafortistes.

Il y a beaucoup d'excellentes choses, et pas mal de médiocrités, dans cette exposition très touffue, très variée. Et d'abord, il convient de remarquer que l'ensemble des œuvres exposées dans les deux petites salles du Cercle démontre la réelle vitalité de cette société d'aquarellistes. Si tous ces artistes du burin ne brillent pas par une originalité bien tranchée, du moins les aperçoit-on très soucieux de la perfection du métier ; et c'est un fait qu'il faut se hâter de signaler, par ces temps où trop souvent l'improvisation brillante cache une ignorance totale de la pratique.

Remarquons dès l'abord l'apport effectif de ceux qui président aux destinées de ce groupe : Ces fines eaux-fortes de la Comtesse de Flandre, et le portrait de *M. E. D.* par-Louis Lenain. Il serait long de s'arrêter devant chacun des exposants ; la liste seule en serait copieuse. On verrait d'ailleurs un certain nombre d'œuvres déjà exposées aux Salons de *l'Estampe*. Il en est du reste qu'on revoit toujours avec le même intérêt, quelques-unes même avec un intérêt croissant, les *Maisons de pauvres gens* de M. H. Meunier notamment, si âprement robustes ; les petites pages de Jacob Smits, étranges tableaux, spirituellement naïfs, qui font penser un peu, par leur facture serrée, aux dessins de Willet, et par moment aussi à des compositions de Jean Veber. Je me plais à constater ici la présence de J. De Bruycker, cet artiste si parcimonieux de ses œuvres, que l'on pressent un peu partout et qu'on ne voit nulle part. Chacun sait que le dessinateur gantois est un artiste intarissable ; son travail est prodigieux. Mais il semble éprouver une farouche jouissance à demeurer à l'écart. Le voici, au Cercle, avec quelques eaux-fortes remarquables. La vision en est aigüe, le dessin nerveux, imprévu, paradoxal. Chaque page contient tout un monde : cela grouille et se remue, l'ombre est grimaçante, et la lumière est souvent sublime. Voyez le *Vieux marché en Flandre*, *Journalistes gantois*, et cette planche admirable, *Vieux pigeons à Gand* où l'artiste a exprimé toute la beauté caduque et quand même fière encore de la vieille cité flamande. Après cela, on peut passer aux *Portraits psychologiques* de Delannoy ; le même esprit s'y révèle, plus concentré encore. De Bruycker et Delannoy sont de la même race de profonds observateurs, de ceux qui savent créer aux êtres et aux choses un masque séduisant.

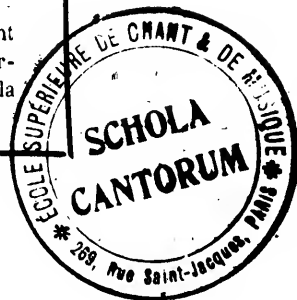
A vrai dire l'intérêt de l'exposition se concentre autour de ces noms, auxquels il faut ajouter celui d'Ensor — qui expose ici quelques-unes de ses meilleures pages, — et celui de Rassenfosse. Je m'en voudrais cependant de ne pas signaler les pénétrantes eaux-fortes de Paul Dom, d'un métier un peu méticuleux, mais plein de fortes qualités de style et d'inspiration, les fines et délicates pages de M. Abatucci, et enfin quelques planches intéressantes de M^{me} Danse, de V. Gilsoul, A. Oleffe, Ramah, Thysebaert, de le Haye, Wytsman.

F. H.

NOTES DE MUSIQUE

Le concert Ysaye.

Là, comme partout, la pénible question se pose : comment concilier la perfection dans l'exécution d'œuvres de premier ordre avec la nécessité d'équilibrer le budget ? On sait comment la



direction des Concerts Ysaye essaie de la résoudre : engagements de virtuoses, programmes trop abondants et parcimonie dans les répétitions. On vivote; le public approuve, imprégné de ce magnétisme spécial que dégage la personnalité sympathique d'Éugène Ysaye.

Nous avons la conviction profonde qu'un concert symphonique de sept quarts d'heure, soigneusement préparé, attirerait un public au moins aussi nombreux qu'un étranger chevelu s'installant en pianola devant une grande queue « orchestrale ». Cette conviction n'est peut-être qu'un idéal d'amateur. Ne pourrait-on pas essayer, tout de même ?

Une symphonie de M. Delcroix ouvrait la séance. M. Delcroix est belge; son œuvre, couronnée par l'Académie de Belgique, a beaucoup plu. Elle est travaillée avec soin. On a apprécié ses recherches harmoniques, sa variété, la chaleur du finale. Début point banal.

M. Ossip Gabrilowitsch remplissait le rôle du virtuose. On hésite à déclarer s'il est musicien ou non. Le choix du fade, vide et laborieux Concerto de Tchaikowski, ainsi que d'une aride étude de Smetana, permettrait d'en douter. Mais il y avait joint une *Rhapsodie* de Brahms, (il y a bien de la musique dans ces pages-là !) et, en *bis*, un arrangement d'un ballet de Glück, qui offrait les combinaisons de sonorités les plus fraîches et les plus charmantes. A part l'artiste, le technicien est remarquable.

H. L. B.

Au Cercle artistique.

Les séances de sonates pour piano et violon

interprétées par MM. RAOUL PUGNO et EUGÈNE YSAYE.

Le Cercle artistique offre parfois à ses membres de ces fins régals dont on se souvient sa vie durant, tant l'impression qu'ils ont laissée a été vive, profonde et sans mélange : Ainsi des trois séances de sonates que nous ont données MM. Pugno et Ysaye.

Il me fut malheureusement impossible d'assister à la première, où, me dit-on, les deux illustres artistes interprétèrent la Sonate de César Franck de la manière la plus émouvante, après avoir joué comme ils savent le faire une sonate de M. S. Lazzari et une autre de Mozart.

La séance consacrée aux trois sonates de Brahms (op. 78, 100 et 108) fut toute en demi-teintes, en nuances indécises, en réveries fluides et grises. Ce fut exquis de délicatesse et de germanisme noble et suave. Mais tout de même, ce Brahms vous a parfois des manières de s'exprimer qui sont languissantes et n'éveillent en vous qu'un vague à l'âme dont on ne se satisfait point et qui laisse après lui le sentiment d'une imprécision quelque peu monotone. Voilà bien des circonlocutions pour dire que ce Teuton à la barbe de fleuve est par moments bien ennuyeux.

Cela, on ne pourra jamais le dire du sublime « vieux sourd », dont les 5^e, 7^e et 9^e sonates remplirent le programme de la dernière séance : MM. Pugno et Ysaye en donnèrent une interprétation vraiment miraculeuse. On ne saurait exprimer avec assez de force l'enthousiasme que font naître pareilles exécutions : aussi est-ce à bon droit que l'on fit aux deux artistes un succès dépassant tout ce que l'on peut imaginer en fait d'acclamations et de rappels. Rarement le Cercle se montra aussi trépidant... Et c'est une chose bonne et heureuse qu'une séance où la virtuosité n'a rien à voir soit accueillie de telle façon !

Ch. V.

P. S. — Il se donne en ce moment, au Cercle, des matinées de musique fort intéressantes, où MM. Théo Ysaye, Demont, Piérard, Bageard, Th. Mahy et Bogacerts initient le public au répertoire si peu connu et si séduisant des œuvres de musique de chambre pour instruments à vent et piano. Nous relevons parmi les noms des compositeurs qui figurent aux programmes ceux de Haendel, Mozart, Beethoven, Brahms, Tchaïkoff, Rubinstein et de MM. Saint-Saëns, d'Indy, Magnard et Taffanel. Excellente initiative, à laquelle il faut applaudir des deux mains et qui mérite grandement d'être encouragée.

Ch. V.

L'ART A PARIS

Société internationale de la Peinture à l'eau.

Chaque année, vers la mi-février, la Société internationale de la Peinture à l'eau, qui compte parmi ses fondateurs plusieurs des meilleurs artistes belges, inaugure dans les galeries de MM. Chaine et Simonson, rue de Caumartin, un salonnet dont l'intérêt est habilement renouvelé par quelques invitations de choix.

La sixième exposition, ouverte jeudi dernier, groupe une bonne centaine d'œuvres qui, sans marquer une direction neuve, n'en offrent pas moins un ensemble attrayant et d'une tenue artistique incontestable. Les falaises de Varengeville ont fourni à M. Francis Auburtin de beaux motifs, interprétés d'une façon décorative en tonalités harmonieuses. Les envois de MM. Lucien Simon, Albert Besnard, Gaston La Touche, Ferdinand Luigini (qui a une prédilection pour les sites des Flandres), Walter Gay, Alfred East, Ch. W. Bartlett et de M^{lle} Clara Montalba requièrent surtout l'attention, avec ceux des peintres belges Henry Cassiers, Fernand Khnopff, Frantz Charlet, Alfred Delaunois et Alexandre Marcette.

M. Cassiers excelle à exprimer les aspects pittoresques des ports de pêche, des canaux, des quais hollandais. C'est de Zierikzee, cette fois, qu'il a rapporté une série d'aquarelles aux tons vifs, où des ciels bariolés de nuages se mirent, avec la silhouette des moulins, des tours et des pignons, dans la fluidité des eaux. M. Khnopff demeure énigmatique dans *Une tarse d'argent* et le *Masque au rideau noir*. M. Delaunois reste fidèle aux impressions mystiques du Béguinage, aux sensations graves du Pays monastique qui a fixé sa vie et son art. Les *Jeux d'enfants* de M. Charlet, le *Troupeau*, les *Barques*, les *Bords de l'Escaut*, etc., de M. Marcette complètent heureusement le contingent belge.

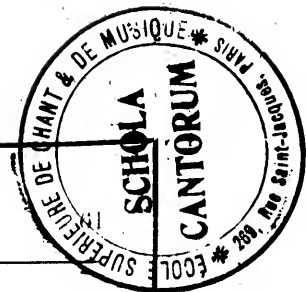
Parmi les invités, MM. Jeanès, G. Hot, Truffaut, B. Got et M^{lle} F. Hodgkins se distinguent par leurs aquarelles pleines de fraîcheur.

O. M.

LE MONUMENT HUBERTI

La Commission administrative de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeck, d'accord avec le Comité de patronage, a décidé de confier à l'éminent statuaire Victor Rousseau l'exécution du monument funéraire à la mémoire de Gustave Huberti. Par sympathie pour la personnalité de l'artiste tant regretté, M. Rousseau a bien voulu accorder son concours gracieux. Il sera ainsi possible de répondre au désir exprimé par un grand nombre de souscripteurs de voir perpétuer le souvenir de l'ancien et distingué directeur de l'École de musique au sein même de l'institution à laquelle il s'était consacré avec tant de science et de dévouement : la moitié des sommes recueillies sera, en effet, affectée à la fondation d'un prix — dénommé prix Gustave Huberti — attribué, chaque année, à l'élève le plus méritant de l'établissement.

Les personnes qui désirent encore souscrire peuvent envoyer leur adhésion avant le 1^{er} mars à M. Labbé, rue Tiberghien, 28.



THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Première représentation de **Manon Lescaut**, drame lyrique en quatre actes, version française de M. MAURICE VAGNÈRE, musique de M. GIACOMO PUCCINI.

Il s'agit d'une œuvre ancienne de M. Puccini, antérieure à la *Bohème* et à la *Tosca* et dans laquelle le compositeur se montre sous un aspect assez différent de ce qu'il est aujourd'hui. Différent par le choix du sujet, qui prête à plus de délicatesse; différent par la musique qui, pour user avec plus de discrétion des effets harmoniques et orchestraux modernes, se caractérise par une plus grande pureté mélodique et par une distinction qui se dément moins souvent.

M. Puccini n'a point encore atteint, dans *Manon Lescaut*, le sens de la scène qu'il a acquis dans la suite, et son œuvre est marquée, à cet égard, par un certain manque d'expérience qui se traduit surtout au premier acte.

Le drame lyrique de M. Puccini est tout autre que l'opéra comique de M. Massenet. L'histoire de Manon y est traitée d'une manière plus sombre et se rapproche plus du roman de l'abbé Prevost dont il n'emprunte d'ailleurs que les épisodes les plus extérieurs, en les résumant sans pitié, ce qui leur ôte souvent toute vraisemblance et réduit à quelques vagues linéaments la psychologie des personnages.

La musique de M. Puccini est aussi — même dans la partie pastichee — toute différente de celle de M. Massenet. Elle est d'un coloris moins clair et d'une expressivité moins lyrique, mais plus réellement dramatique; à côté d'italianismes modernes, du plus mauvais aloi, on y trouve des coins pittoresques du plus aimable effet, un sens de la comédie musicale qui fait penser à *Falstaff* de Verdi et un don peu commun de créer des effets scéniques mouvementés et mélodramatiques dans le sens le plus favorable du mot. Somme toute, malgré ses flagrantes inégalités, *Manon Lescaut* inspire plus de sympathie que la *Bohème*, la *Tosca* et *Mme Butterfly*; elle est moins faite pour l'ouïe, et a des moments de franchise et de spontanéité qui ne sont pas pour déplaire.

L'interprétation est fort bonne. M^{lle} Dorly est une délicieuse Manon, M. Girod un excellent des Grieux, M. La Faste un comte de Gervail d'un réalisme très pur, et M. Ponzio un Lescaut très animé. Les petits rôles sont tenus à la perfection par MM. Daa, Delaye, Villier, Bognios et Colin et par M^{lle} Souira.

Orchestre vivant et coloré sous le bâton de M. Sylvain Dupuis. Jolis décors pleins d'atmosphère. CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La Meilleure des femmes. — William Radcliff.

Elle n'a fait que passer sur la scène des Galeries, *la Meilleure des Femmes*, et déjà elle n'était plus — elle s'est évanouie dans l'ombre du *Beis Sacré*. Ne lui faisons donc nulle peine, même légère. C'était une bien aimable personne, et ses deux pères, MM. Billand et Hennequin, l'avaient douée de toutes les qualités: jolie, bonne à l'excès, complaisante à tous et à toutes, pas médisante, à peine coquette, elle trompe son mari par pure bonté et se résigne de même, par bonté pure, à ne plus le tromper. Des femmes de cette espèce, on n'en voit qu'au théâtre, et c'est vraiment bien dommage! Je ne conterai pas par le menu cette alerte comédie-vaudeville que l'excellente troupe des Galeries a fort gentiment interprétée. M^{lle} George te Loyer doit être réellement très bonne de son naturel pour avoir joué avec tant de vérité le rôle de la meilleure des femmes. A ses côtés, MM. Alerme, Gil d'ès, M^{lle} Cecil Mui de plus en plus en progrès, et tous leurs camarades se sont dévoués de tout cœur au succès éphémère de cette amusante drôlerie.

La dernière matinée littéraire du théâtre du Parc était consacrée à Henri Heine. M^{lle} Stéphanie Chandler, une Viennoise qui parle un français presque pur, avec un accent presque correct, a fait une causerie un peu longue, mais intéressante, sur le poète de l'*Intermezzo*. Elle a fort bien mis en relief le côté amer et désenchanté de la nature de Heine. Chez cet Allemand parisianisé et à qui l'on reconnaît un esprit digne d'un antique Gaulois, elle a montré la survivance du romantique Germain que Heine avait été avec exubérance dans sa jeunesse. C'était loin d'être inutile pour nous permettre de comprendre l'étrange tragédie romantique: *William Radcliff*, que la troupe du Parc a représentée ensuite, et qui, sans ces explications préalables, eût couru le risque de passer pour une spirituelle parodie, une critique éinglante du théâtre romantique écrite au temps même où celui-ci florissait. On n'imagine pas, en effet, l'extraordinaire machine qu'est ce drame sombre, incohérent, avec ses assassins, ses voleurs, ses spectres, ses amants que la fatalité sépare et sa sorcière vengeresse, aux lamentations épouvantables. Le public eût pu rire; il a préféré prendre la chose au sérieux; et, grâce au talent des interprètes, et notamment de M. de Giavonne, la représentation de *William Radcliff*, la première en langue française depuis près d'un siècle que la pièce existe, a obtenu un succès vibrant. G. R.

Concours d'affiche et de timbres-reclame.

Le Syndicat d'initiative de Tournai ouvre entre tous les artistes un concours pour un projet d'affiche destiné à faire connaître en Belgique et à l'étranger la ville de Tournai au point de vue monumental et pittoresque. Les projets, dans lesquels l'artiste devra introduire en caractères très lisibles le texte: *Tournai, Ville d'Art*, seront présentés dans le format double colombier (0^m85 X 1^m24) et complètement achevés. Ils seront adressés au plus tard le 1^{er} mars prochain, revêtus d'une marque ou devise qui sera répétée dans une enveloppe cachetée contenant le nom et l'adresse de l'auteur, au Comité du Syndicat d'initiative, rue des Orfèvres, à Tournai. L'exécution de l'affiche ne pourra comporter l'emploi de plus de cinq couleurs. Des primes de 350 et de 150 francs seront allouées aux lauréats.

Un autre concours, ouvert également entre tous les artistes, a pour objet des projets de timbres-reclame représentant un monument intéressant ou un coin pittoresque de la ville de Tournai et portant comme texte unique les mots: *Tournai, Ville d'Art*. Ces projets seront présentés à grandeur d'exécution et complètement achevés. L'impression des timbres-reclame ne pourra comporter qu'une couleur. Une prime de 20 francs sera attribuée à chaque projet qui aura été retenu par le Comité; les projets primés deviendront la propriété exclusive du Syndicat d'initiative.

NÉCROLOGIE

Laurent Evrard.

Deux livres d'une exceptionnelle puissance psychologique, *Le Danger* et *Une leçon de vie*, révélèrent, voici quelques années, une personnalité littéraire profondément originale, qui savait discerner sous les événements en apparence les plus futiles le tragique qui se mêle souvent à l'existence quotidienne. Les récits de Laurent Evrard étaient d'autant plus neufs que rien n'y transparaissait à l'extérieur, parmi les épisodes de l'action réduits au minimum de ce qu'exige un roman, du drame angoissant qui se déroulait dans l'âme des personnages. Jamais peut-être on ne décrivit avec plus d'intensité, avec plus de pénétration et d'acuité, les passions qui, sous l'illusoire sérénité de la vie, déchirent le cœur humain. Les lectures subirent, en lisant ces deux livres, le choc que déterminent seules les œuvres de premier ordre.

Hélas! Laurent Evrard vient de mourir. Cet écrivain profond, cet analyste subtil de nos plaies les plus secrètes, cet évocateur de

la vie contemporaine étudiée dans le mystère des ressorts psychologiques qui en dirigeant les actes disparaît avant d'avoir vu son rare talent apprécié comme il le mérite.

Laurent Eyrard, — sous ce pseudonyme se dissimulait la comtesse Gontran de La Baume Pluvinel, — était la sœur de MM. G. et H. Crombez et, nous le supposons, se rattachait par sa naissance à la Belgique. « C'était, a-t-elle dans le *Figaro* M. André Beauvier, une femme très éminente, et pareillement par le cœur et l'esprit. Elle avait un grand charme de douceur et de bonté; elle avait aussi une façon toute particulière et exquise de ne se montrer guère et de laisser qu'on la devinât. Ses manières avaient un air de nonchalance distinguée; elle souriait habituellement et ses propos, très élégants, étaient comme timides, à force d'urbanité.

Un jour, elle commença d'écrire: et l'on sut alors qu'elle était douée d'une imagination surprenante, tout autre que celle qu'on lui eût, de prime abord, attribuée.

Elle commença d'écrire; ou, du moins, on crut qu'elle commençait d'écrire. Mais elle avait déjà fait imprimer, sous le titre de *Fables et Chansons*, un volume de vers simples et jolis, dont elle avait eu soin de ne parler à personne.

Et elle passait quelques mois à Paris, l'hiver ou le printemps à Venise, l'été au Bürgenstock ou ailleurs. On disait qu'elle avait des châteaux et des palais. Elle aimait beaucoup les sports. Elle semblait une grande dame voyageuse, qu'on aperçoit un peu de temps et qui s'en va. On l'admirait; et, souvent, on ne la connaissait pas beaucoup.

Les pauvres, dans les divers pays où elle allait, la connaissaient mieux. »

Mais l'écrivain n'est pas moins apprécié par notre confrère que par l'aristocratique voyageuse: « Avec hardiesse, avec une minutie impitoyable et forte, écrit-il, Laurent Eyrard savait entrer dans les âmes, y démêler les vellétés confuses et les intimes combats d'idées et de desirs. Laurent Eyrard a fait, dans les cœurs humains, des découvertes rudes et inquiétantes. Ajoutez les hasards de la destinée, les coïncidences terribles, les événements qu'on dirait amenés par des fatalités méchantes: les personnages de Laurent Eyrard s'y débattaient avec ardeur, avec désespoir; ils prennent, à leurs dépens et dans une douleur délicatement consciente, leur leçon de vie »

Nous tenons en haute estime le talent de la comtesse de la Baume et, attristés, nous inclinons avec respect devant sa tombe.

O. M.

AGENDA MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h., au théâtre de la Monnaie, troisième Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis avec le concours de l'éminente cantatrice allemande Mme L. Müller-Burekardt, qui chantera le grand air de *Fidelio*, celui d'*Obéron*, des lieder de R. Strauss et F. Weingartner. Au programme symphonique figure notamment la symphonie en *ut* de R. Wagner (1832), encore inconnue en Belgique.

Lundi 20, à 8 h. 1/2, deuxième soirée musicale (écoles classique et moderne), organisées par Mlle Jeanne et M. Léopold Samuel avec le concours de Mlles Marguerite Laenen et Hélène Pohl (salle Mercelis).

Mardi 21, à 8 h. 1/2, deuxième séance de musique de chambre donnée par le Quatuor Zoellner à la Nouvelle Salle, 14 rue Ernest Allard. Au programme: quatuors de Brahms, J. Wieniawski (première audition) et E. Von Dohnanyi.

Judi 23, à 4 h. 1/2, au Cercle artistique, quatrième et dernière séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano.

Vendredi 24, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital Emil Sauer. Au programme: Bach, Beethoven, Mendelssohn, Chopin, Liszt, Rubinstein et Sauer.

Samedi, 25 février, à 8 heures 1/2 du soir, la section belge de la Société internationale de musique (groupe de Bruxelles) donnera une séance fort intéressante au cours de laquelle M. Charles Mariens fera une conférence sur *Les Débuts de l'Oratorio* et où

un groupe d'artistes (Mlles de Madre, Lintier, Roberti et Willia, MM. Roberti et Van der Borcht) donnera une audition musicale préparée par les soins de Mme Emma Beauck. Au programme, des *ludi spirituali* du XVI^e siècle, et des œuvres de Cavaliere, Anerio, Carissimi, Du Mont et Schütz.

Dimanche 26, à 2 h. 1/2, au Cercle artistique, deuxième concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. A. Zimmerman avec le concours de Mmes Noordewier-Reddingius, P. de Haan-Manifarges, Wanda Landowska, de MM. A. Kohman et L. Froelich. (Soli, chœurs, orchestre, orgue et clavecin) — Même jour, même heure, deuxième Concert Durant avec le concours de M. Ed. Deru, violoniste, à la Salle des Fêtes de la Madeleine. Ecole française.

Judi 2 mars, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, deuxième concert Mathieu Cricboom. L'orchestre sera dirigé par M. Louis Kefer.

Vendredi 10 mars, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, récital de Mme Miry-Merek, cantatrice. Au programme: Mozart, Schubert, R. Strauss, A. de Castillon, H. Duparc, E. Chausson, C. Debussy, A. De Greef, F. Rasse, T. Ysaye, A. Borodine, P. Juon, J. Sibelius, L. Wallner.

Mardi 14 mars, à 8 h. 1/2, à la Nouvelle Salle, 14, rue Ernest Allard, récital de M^{lle} Alice Jones, pianiste. Au programme: Beethoven, Mendelssohn, Liszt, Brahms, César Franck, G. Fauré.

A Liège, samedi prochain, à 8 h., troisième séance de l'Association des Concerts Debefve avec le concours de M. F. Kreisler, violoniste. Au programme: *H. allenstein*, trilogie (Vincent d'Indy), Concerto en *ré* (Beethoven), *Til-Eulenspiegel* (R. Strauss), pièces pour violon; ouverture de Gwendoline (Chabrier). Même soir, à la Grande-Harmonie, à 8 h. 1/2, deuxième récital Carl Friedberg. Au programme: Beethoven, Chopin, Rubinstein, Brahms, Debussy, Regger, Sauer et Friedberg.

PETITE CHRONIQUE

Pendant la durée du Salon de la Libre Esthétique, qui sera inauguré du 15 au 20 mars, des auditions de musique nouvelle seront données tous les mardis après-midi avec le concours de Mmes Bemest et Marie-Anne Weber, Mlles Marguerite Rollet et Blanche Selva, MM. E. Bosquet, E. Chaumont, L. Van Hout, M. Dambois, le Quatuor Zimmer, les compositeurs Marcel Labey, J. Jongen, Poldowski, etc. Parmi les œuvres qui seront présentées au public, citons un quintette de M. Léon Beleroix, une sonate pour piano et violon de M. Uribe, un *Epithalame* pour trois violons de M. Jongen, un quatuor de M. Marcel Labey, un quintette de M. Florent Schmidt, une suite pour piano de M. Albert Roussel, des pièces vocales de MM. Debussy, V. Bulfin, P. Coindreau, V. Vreuls, Poldowski, etc.

Les titulaires de cartes permanentes du Salon auront libre accès aux concerts.

Le Salon de l'Art Contemporain, particulièrement important cette année et auquel la participation de plusieurs maîtres étrangers donne un relief spécial, a été inauguré hier à Anvers, dans la Salle des Fêtes de la Ville, place de Meir.

On ouvrira à Tournai, en juillet, une exposition des anciennes industries d'art du Tournaisis. Elle comprendra les sections suivantes: orfèvreries, cuivres, dinanderies, bronzes dorés, céramiques, faïences, porcelaines, tapisseries, haute lisse, tapis de pied, sculptures industrielles en marbre, pierre et bois, étains, instruments de musique, etc.

La plupart des musées belges, les musées étrangers, particulièrement ceux de France, et la cathédrale de Reims ont promis leur participation; aussi cette exposition sera-t-elle une merveilleuse évocation de l'art tournaisien depuis le moyen âge jusqu'à 1830.

La ville de Spa se propose de fêter d'une façon exceptionnelle le cinquantenaire de ses Salons des Beaux-Arts en organisant une exposition ayant un caractère rétrospectif et actuel.

Cette exposition aura lieu de la mi-juillet à la mi-septembre. Les invitations seront envoyées prochainement.

La section belge de la Société hollando-belge des amis de la médaille d'art s'est réunie dimanche dernier au Palais des Académies sous la présidence de M. A. de Witte. L'assemblée, fort nombreuse, a émis le vœu de voir désormais dans les expositions des Beaux-Arts les envois des artistes médailleurs constituer une section indépendante de la sculpture ou des arts appliqués. Le succès obtenu par le Salon international de la médaille en 1910 à Bruxelles prouve combien ce désir est justifié.

Le conseil communal de Saint-Gilles vient, dit la *Chronique*, de confier à M. Albert Ciamberlani la décoration du grand escalier d'honneur de l'hôtel de ville. Les esquisses présentées par l'auteur ont été approuvées. Voici les sujets qui seront traités par l'artiste : grand panneau à gauche, *Force*; grand panneau à droite, *Sérénité*; frise, dix sujets : *Sécurité* (Sommeil), *la Voix des Ruines* (Enseignement des choses du passé), *Jeu maternel*, *Illusion*, *Sollicitude*, *Hommage*, *le Départ*, *le Retour*, *Puberté*, *Amour*.

Avec le plafond dû à MM. Cluysenaar et de Lalaing, le nouveau travail de décoration du grand escalier d'honneur ménagera au superbe hôtel de ville de Saint-Gilles une entrée vraiment somptueuse.

De M. Henri Hymans dans sa « Correspondance de Belgique » à la *Chronique des Arts et de la Curiosité* :

« Anvers aura bientôt aussi son Musée des Arts décoratifs. C'est la vénérable construction, maintenant restaurée complètement, de la Vieille Boucherie que la Ville a choisie pour l'installation de ce musée. Avec le « Steen », une des constructions civiles les plus anciennes de la ville, au centre d'un des quartiers les plus pittoresques avoisinant l'Escaut, la Maison des Bouchers est de plus vieille date que l'hôtel de ville même. Albert Dürer la vit debout et achevée, au cours de son mémorable voyage de 1520. C'est un magnifique ensemble en briques alternant avec des chaînons en pierre, accosté de tourelles octogones, percé de fenêtres à meneaux gothiques.

Nous avons recueilli de la bouche de vieux artistes, maintenant disparus, d'enthousiastes descriptions de sa physionomie au temps où les bouchers d'Anvers y tenaient leurs réunions, de son animation encore retentissante au temps où y avaient élu domicile les chefs du mouvement romantique au cours des années de leur vogue. Wappers y conduisant la phalange exubérante de ses élèves et y créa sa grande page des *Journées de la Révolution de 1830*, actuellement au Musée de Bruxelles.

Le nouveau Musée des arts décoratifs d'Anvers sera, en quelque sorte, le complément de son voisin, le Musée d'Antiquités du Steen, bien à l'étroit dans ses pittoresques installations. »

Les quatre conférences consacrées à la description de divers aspects de la Vie belge et que nous avons annoncées auront lieu au Cercle artist que en matinée (à 4 h. 1/2) aux dates ci-après : Samedi 25 février, *la Vie politique*, par M. Paul Hymans; samedi 4 mars, *la Vie littéraire*, par M. Georges Virrès; samedi 11 mars, *la Vie artistique*, par M. Jules Destree; samedi 18 mars, *la Vie intime*, par M. Maurice des Ombiaux.

L'Ent'aide, fondée par des Dames de Bruxelles dans le but de soutenir des œuvres sociales, donnera les 11 et 12 mars prochain, à l'Hôtel Astoria, 103 rue Royale, une fête au profit de l'École belge d'Infirmières diplômées. Le Comité organise une vente d'objets divers, des diners, des attractions multiples, etc. Les dons seront accueillis avec une vive gratitude. Ils peuvent être adressés à MM^{mes} Anspach-Puissant, P. Boël, F. Cattier, L. Errera, Gilbert-Michelet, L. Graux, P. Hymans, P. E. Janson, Lorthioir-De Mot, P. Orts, Stoelot.

Aussitôt les études de *Maïon Lescaut* terminées, on a commencé au théâtre de la Monnaie, dit *l'Eventail*, les ensembles du *Feu de la Saint-Jean*, poème lyrique en un acte de M. Richard Strauss, dont le théâtre de la Monnaie fera la création en français, comme il fut le premier à donner en français *Salomé* et *Elektra*.

Ce *Feu de la Saint-Jean* est un véritable opéra-comique, dont le style léger et très chantant diffère essentiellement de celui de

Salomé et d'*Elektra*. Le sujet est emprunté à une vieille légende du pays d'Audenarde, dont l'auteur du livret, le poète Ernest von Wolzogen, a transporté la donnée au pays de Munich en y introduisant des allusions au séjour de Richard Wagner dans la capitale de la Bavière, qui lui fut, on le sait, peu hospitalière. Bien qu'elle ne comprenne qu'un seul acte, la partition est d'importance et elle est d'une très grande difficulté d'exécution. Elle comprend quinze personnages et requiert l'intervention du grand chœur et du grand orchestre.

On ne peut encore prévoir quand aura lieu cette intéressante première, mais le travail va pouvoir être poussé maintenant avec la célérité désirable.

En même temps, on travaille à *l'Enfance du Christ*, de Berlioz. Déjà l'année dernière, la direction avait eu l'intention de mettre à la scène ce « mystère ». Mais les circonstances ne lui permirent pas de réaliser ce projet. *L'Enfance du Christ* est, en réalité, un oratorio de concert, mais il est divisé par Berlioz en trois parties et par scènes, tout comme si l'auteur avait eu, en l'écrivant, la vision d'une réalisation scénique.

C'est d'ailleurs dans l'œuvre de Berlioz une partition exceptionnelle, unique par la grâce naïve et le charme archaïque en quelque sorte de l'expression. On sait que Berlioz, quand il en fit connaître pour la première fois des fragments dans un concert à Paris, avait fait inscrire son ouvrage au programme sous le nom d'un maître de chapelle inconnu du XVII^e siècle, Pierre Dueré. Le succès fut énorme et personne ne s'aperçut de la supercherie. Toute la critique loua le charme mélodique et la grâce d'inspiration de cette composition heureusement retrouvée. Le lendemain, Berlioz se fit connaître pour l'auteur, heureux du bon tour joué « aux gendarmes de la critique ».

Une représentation qui ne manquera pas d'attirer la foule, c'est celle de vendredi prochain : M^{me} Croiza interprétera pour la première fois le rôle de Carmen dans l'opéra de ce nom.

De Paris :

Nous sommes heureux de pouvoir donner des nouvelles rassurantes sur la santé de M. Vincent d'Indy, qui avait vivement alarmé ses amis. La fièvre, en décroissance progressive depuis huit jours, a disparu et le maître se dispose à partir très prochainement pour le midi, où il achèvera sa convalescence.

MM. Jacques Copeau et Jules Croué ont tiré des *Karamazov* de Dostoïewsky un drame en cinq actes qui sera représenté prochainement au Théâtre des Arts. L'œuvre, dont nous avons entendu la lecture la semaine dernière, a un souffle dramatique puissant et une haute tenue littéraire. Les costumes et les décors seront probablement composés par M. Maxime Dethomas, qui a réalisé d'une façon si heureuse la mise en scène du *Carnaval des Enfants* de M. Saint-Georges de Bouhèlier.

Au mois de mai prochain s'ouvrira une exposition du plus haut intérêt due à l'initiative de M. Armand Dayot, directeur de la Revue *l'Art et les Artistes*. Il s'agit d'une exposition rétrospective des chefs-d'œuvre des grands et des petits maîtres de l'École hollandaise. Les grands collectionneurs parisiens ont mis à la disposition de M. Dayot les œuvres qu'ils possèdent, et cela dans une pensée des plus charitables. Les bénéfices produits par les entrées seront destinés à l'*Orphelinat des Arts* et à la *Société de bienfaisance hollandaise de Paris*.

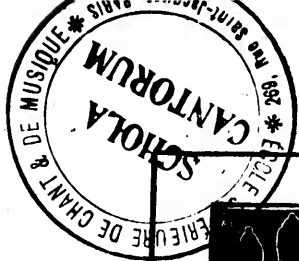
M. le chevalier de Stuers, ministre plénipotentiaire des Pays-Bas, le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts et M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, ont accordé à l'Exposition leur haut patronage.

Ce sont MM. Henry Roujon et Denys-Cochin qui ont été élus membres de l'Académie en remplacement de MM. Henry Barbusse et Albert Vandal. Le premier avait pour concurrents MM. Leroy-Beaulieu et André Hallays; le second, MM. de la Gorce et Alfred Capus. Il fallut trois tours de scrutin pour former une majorité à M. Roujon, et quatre à M. Denys-Cochin.

Sottisier :

... Sa prestance, avec laquelle Milo, l'artiste dont la renommée a traversé les siècles, aurait donné un pendant à son immortelle statue.

CHARLES MÉROUVEL.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S. LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le Messager des Bibliophiles

Organe mensuel
insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livres
et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à

M. F. MERLIN
ADMINISTRATEUR

35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)
ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

L'Annuaire de la Curiosité et des Beaux-Arts

Il contient dans une première partie le résumé des principaux événements artistiques de l'année 1910 (grandes ventes, monuments inaugurés, etc.), la liste des expositions qui auront lieu en France et à l'étranger en 1911, celle des associations artistiques et plusieurs chapitres concernant la législation en matière d'art, les tarifs douaniers, etc.

La seconde partie donne la nomenclature des marchands de choses anciennes du monde entier: meubles, tableaux, livres, gravures, ainsi que celle des professions qui s'y rattachent.

La troisième partie renferme les adresses des artistes peintres, aquarellistes, pastellistes, miniaturistes, graveurs, statuaires habitant la France: les titres, récompenses aux expositions, etc.

C'est un ouvrage très complet et curieux, d'une documentation extrêmement sérieuse et qui sera fort apprécié de toutes les personnes qui, par goût ou profession, s'intéressent à l'art ancien et moderne.

Un volume de 360 pages contenant environ 20.000 adresses.
Prix : 6 francs.

Administration : 90, rue Saint-Lazare, PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KLEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Les anciennes Écoles de Peinture dans les Palais et Collections privées russes.

Cet ouvrage comporte : une étude de M. P. P. WEINER sur les Collections et collectionneurs russes; les Primitifs du Nord (écoles flamande et allemande) par JAMES A. SCHMIDT; les Écoles italiennes et espagnole, par E. DE LUPIART; la Peinture hollandaise au XVII^e siècle, par le baron N. WRANGELL; les Paysagistes hollandais, par A. A. TROUBNIKOFF; la Peinture française et anglaise au XVIII^e siècle, par ALEX. BENOIS; l'Art russe, par SERGE MAKOWSKY.

Un beau volume petit in-4^o, illustré de 120 planches hors-texte, tirées en héliogravure, en héliotypie et en typogravure.

Prix : 25 francs.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement 10 francs par an.
Le numéro 1 franc

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

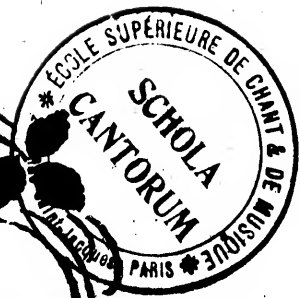
Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Évolution des Arts industriels (suite et fin) (OCTAVE MAUS). — Le Salon de « Pour l'Art » (FRANZ HELLENS). — L'Art à Paris : *Philippe Zilcken* (GABRIEL MOUREY). — L'Interprétation de Chopin : *Récital d'Auguste de Rodwan* (JACQUES HERMANS). — Le Théâtre à Paris : *Malazarte* (O. M.). — Exposition de Charleroi : *Groupe des Beaux-Arts*. — Notes de musique : *Le Concert populaire* (H. L. B.). — Chronique théâtrale : *Le Bois sacré*; *Jules* (GROIGES RENEY). — Agenda musical. — Petite chronique.

L'Évolution des arts industriels⁽¹⁾

Le développement des industries d'art n'a malheureusement été soutenu ni par les pouvoirs publics, ni par l'initiative privée. Tandis que d'autres pays, la France et l'Allemagne notamment, ont largement favorisé l'évolution, la Belgique lui est demeurée, en général, hostile. Fraternellement accueillis aux Salons des XX et de la *Libre Esthétique*, du *Cercle Pour l'Art*, de la *Société des Beaux-Arts*, les arts mineurs n'ont pénétré qu'à grand-peine dans les expositions officielles. Si à la demande de M. Delvin le Salon de grand leur concéda une salle en 1895, si, à la dernière heure, sur d'instantes démarches, l'Exposition Universelle de 1897 consentit à leur entr'ouvrir ses portes, ce n'est qu'en 1903 que l'effort collectif des artisans d'art fut officiellement consacré.

On put croire alors que la cause était gagnée. Il n'en est rien. Bien que la section d'art appliqué du Salon triennal de Bruxelles eût réuni près de quatre-vingts

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

exposants, bien que le compartiment, disposé avec goût par M. Fierens-Gevaert, offrit un intérêt d'autant plus vif qu'on y vit, rassemblées, la plupart des œuvres exposées l'année précédente par les artistes belges à la brillante exposition internationale d'art décoratif de Turin qui leur valut des éloges unanimes, les Arts d'industrie furent exclus du Palais des Beaux-Arts de l'Exposition universelle de Liège en 1905; la section belge de l'Exposition de Bruxelles en 1910 leur refusa, de même, toutabri.

C'est mal récompenser le labeur accompli. C'est méconnaître une des manifestations les plus belles de notre activité artistique. D'autre part, la petite collection d'objets d'art moderne acquise par le gouvernement attend depuis quelque douze ou treize ans son installation au Musée des Arts décoratifs. Après avoir provoqué le formidable mouvement qui a modifié dans toute l'Europe le cadre de l'existence, après avoir, à l'instigation des Van de Velde, des Horta, des Serrurier, créé une esthétique neuve, si foncièrement originale qu'on la nomme à l'étranger « le Style belge », notre pays n'a même pas le plus petit coin de musée documentaire qui rappelle cette importante étape de notre histoire artistique. Qu'on se figure la surprise d'un Allemand, d'un Hollandais, d'un Autrichien venu en Belgique pour étudier dans ses origines et son développement l'art auquel le sol belge a donné naissance et qui n'en trouverait de traces ni dans nos musées, ni dans nos expositions!

L'esthétique moderne demeure, ici, exceptionnelle. Tandis qu'à l'étranger l'architecture nouvelle a transformé l'aspect des villes, la Belgique perpétue dans la construction de ses édifices publics les fâcheuses tra-

ditions d'un style administratif monotone et lourd, ou bien elle ressuscite pour ses hôtels de ville, ses gares, ses palais, des poncifs anachroniques. La gare d'Anvers en apporte un désolant témoignage. De même, nos grandes industries demeurent rebelles aux idées nouvelles. Seul, le Val Saint-Lambert a fait dans la verrerie d'intéressantes tentatives d'assimilation. Quant à l'ornementation des édifices du culte, à l'imagerie et à la librairie religieuses, l'influence néfaste de l'École de Saint-Luc, dont le pastiche est la loi, ferme obstinément la voie au progrès.

Les artistes restent donc isolés. Des groupements ont été tentés. La Maison d'Art et la *Libre Esthétique*, à Bruxelles, le Cercle *Onze Kunst*, à Courtrai, les *Scalden*, à Anvers, ont essayé d'exciter parmi les artistes séduits par le même idéal une féconde émulation. Mais que peuvent les bonnes volontés contre l'indifférence des autorités et l'esprit routinier des foules?

Osons proclamer la décadence des applications industrielles de l'art en Belgique. Notre pays aurait pu s'y maintenir au premier rang. Il a laissé tomber le flambeau qu'il avait allumé. Peut-être est-il temps encore de le ressaisir. L'initiative des artistes est inlassable. Ils ont montré, nous l'avons dit, dans toutes les branches de l'art appliqué, des aptitudes universellement reconnues. Qu'on les soutienne, qu'on crée un enseignement théorique et technique en rapport avec les nécessités actuelles, qu'on intéresse à leurs efforts l'industrie et le public, qu'on les encourage par des commandes et des achats, qu'on leur restitue dans les Salons officiels la place à laquelle ils ont droit, qu'on leur ouvre — enfin! — dans les musées des galeries d'exposition permanente et temporaire.

Ces mesures, dont l'urgence s'impose, ramèneront la confiance dans les cœurs et provoqueront un nouvel élan. Déjà en 1897, le rapporteur du Jury international des récompenses réuni sous la présidence de M. J. Van der Linden, membre de la Chambre des Représentants, avait soumis au Gouvernement un programme de réformes.

Qu'on nous permette, pour conclure, de rappeler le plus important des vœux formulés par ce collège, en souhaitant le voir promptement réalisé : — Le jury espère que le Gouvernement contribuera au développement de la renaissance des industries d'art par la création d'Écoles d'arts et métiers qui comporteraient, en même temps que des cours théoriques et des leçons d'esthétique, des ateliers où les jeunes gens apprendraient, sous la direction d'artisans de mérite, le métier pour lequel ils se seraient reconnu des aptitudes. Chaque métier aurait un atelier distinct, ouvert toute la journée, et le professeur serait tenu d'y pratiquer lui-même. L'élève y exécuterait l'œuvre de

son choix. Cette éducation, impossible dans les ateliers d'un industriel qui impose ses goûts et les œuvres à réaliser, serait complétée par des cours et des conférences que le Gouvernement pourrait demander à tous les artisans capables d'enseigner ».

Il est grand temps, si l'on veut prévenir la faillite de nos arts d'industrie, que cet enseignement soit méthodiquement organisé.

OCTAVE MAUS

LE SALON DE « POUR L'ART »

Suivant la coutume, le Salon du cercle *Pour l'Art* est nombreux, varié, très touffu et l'on peut y découvrir des efforts intéressants, comme aussi, d'ailleurs, d'assez lamentables échecs. Mais passons sur ceux-ci et reconnaissons la bonne tenue d'ensemble du Salon et le bon goût qui a présidé à son installation. Car il faut noter que le Salon annuel de *Pour l'Art* est un des plus soignés au point de vue décoratif. On ne se contente pas d'y mettre des tableaux et des sculptures, ce qui, à la rigueur, serait suffisant; on a soin de leur ménager un cadre agréable, ce qui est excellent.

Parmi les nombreux envois de peintres, il en est deux qui frappent ici particulièrement par le contraste qu'ils présentent : ce sont les natures mortes et intérieurs de M. A. Verhaeren et les fleurs et fruits de M. J. Van den Eeckhoudt. Deux visions différentes ou plutôt deux conceptions de la forme absolument opposées. Verhaeren enveloppe les objets qu'il peint d'un coloris moelleux, très vif et très intense, quoiqu'en apparence assourdi et discret. Chez lui la forme semble absorber la couleur et s'en imprégner; au contraire Van den Eeckhoudt étend sans ménagement ses pâtes, la couleur jaillit des formes qui semblent projeter ainsi un rayonnement incessant. Très peintre aussi s'avère M. Camille Lambert, dont je m'obstine à préférer les simples notations, si vives et si spirituelles, aux grandes compositions incohérentes et fantaisistes. M. Viandier, toujours fidèle aux aspects automnaux de la forêt de Soignes, expose deux toiles fort belles et d'un sentiment profond, notamment celle qu'il intitule *Automne*, page pleine de grave poésie. M. Binard, de son côté, exprime avec beaucoup de talent la mélancolie des brouillards enveloppants. Dans la même note mélancolique se déroule la belle et émouvante série *Jours d'orage en Flandre* de M. Valérius de Sadeleer, où l'artiste a une fois de plus exprimé, avec une intensité de sentiment remarquable, la poésie de la Lys aux méandres mystérieux. Certes, on peut ne pas aimer les archaïsmes voulus de cette peinture, mais il faut reconnaître que celle-ci a de la force et de l'envergure.

Le cercle *Pour l'Art* a coutume d'octroyer une grande part, dans ses expositions, à la peinture décorative. Cette année encore, on peut y trouver d'intéressants efforts dans ce domaine. Les panneaux de Fabry, quoique d'une note peu renouvelée, se distinguent par leur vigoureuse facture et par un mélange de réalité et de rêve toujours empreint d'optimisme viril. MM. Langaskens et Ciamberlani sont de la même école, le premier avec un art moins volontaire, plus voluptueux, le second avec moins de poésie mais avec autant de mâle vigueur. J'aime beaucoup les compositions si sobres et d'un mouvement si harmonieux de M. Colmant. Et ne sont-ce pas des essais décoratifs que les larges paysages de M. Ottevaere?

Mais c'est la sculpture qui donne à ce Salon son principal attrait. Les expositions de cet hiver en ont été bien avares et le peu qu'elles nous ont montré n'était pas pour nous séduire. Le bel ensemble qu'expose ici M. Victor Rousseau suffit pour combler cette lacune. On y retrouve la grâce concentrée, l'équilibre harmonieux qui caractérisent toutes les compositions de ce grand artiste. Le *Portrait de M^{me} A. D.* et cette merveilleuse *Maternité* emportent l'admiration. M. Victor Rousseau sait fixer à chacune de ses figures une attitude de l'esprit; c'est ce qui leur donne le charme à la fois grave et léger dont elles sont empreintes. M. Lagae a l'inspiration plus rude; ses deux bustes sont des œuvres d'un art très sûr et très vivant. Plus extérieures, les sculptures de M. P. Braecke révèlent un sens très vif de l'attitude et un sérieux souci de l'harmonie des lignes. C'est un art de joaillier que celui de M. Ph. Wolfers, un art raffiné, élégant, gracieux; citons surtout le marbre exquis qui s'intitule *Léda* et les petites figurines de *Danseuses*, d'un mouvement si curieux. Enfin M. Isidore De Rudder expose une statue de la *Douleur*, fort émouvante dans sa simplicité.

N'oublions pas les écrans brodés par M^{me} Hélène De Rudder, *Avril* et *l'Ennemi de l'oiseau*, qui ne le cèdent en rien aux précédents travaux de cette consciencieuse et excellente artiste.

FRANZ HELLENS

L'ART A PARIS

Philippe Zilcken.

La définition que Whistler a donnée de l'Art dans son *Ten O' Clock*: « L'Art est une divinité d'essence délicate, tout en retrait et qui hait de se mettre en avant... » vient d'elle-même au bout de ma plume pour épigrapher ces brèves notes sur le peintre-graveur Philippe Zilcken.

Le talent de Philippe Zilcken est, en effet, de l'essence la plus délicate: ses traits dominants sont la subtilité, le raffinement, l'amour de la nuance. Tant dans ses peintures que dans ses eaux-fortes et ses pointes-sèches, Zilcken ne nous montre jamais les choses que sous leurs aspects les plus subtils, les plus raffinés, les plus nuancés.

Le talent de Philippe Zilcken est, aussi, tout en retrait. D'instinct il néglige les contrastes violents, les oppositions brutales, les effets faciles. Du pinceau comme du burin, comme de la pointe de diamant, il ne se plaît à fixer que les harmonies rompues de couleurs et de lignes: ce sont les seuls auxquelles il soit sensible.

Le talent de Philippe Zilcken hait de se mettre en avant. Jamais il ne fait étalage ou tapage de son métier. Il ne s'adresse qu'à des sensibilités discrètes et délicates que toute insistance blesse, que toute vulgarité offense. Les autres passeront devant les toiles ou les gravures de Zilcken sans même les voir: il n'y a rien là qui les puisse séduire.

La Hollande et l'Algérie, Venise et Paris, tels que les voit et que les sent, tels que les peint et les grave Zilcken, ressemblent si peu aux images qui courent les salles d'expositions! C'est que Zilcken, au lieu de chercher à représenter de ces paysages ce qu'ils contiennent de plus extérieurement caractéristique et par quoi ils sont le plus fameux, se préoccupe surtout d'en pénétrer et d'en traduire ce que seuls sont capables d'y découvrir de rares

yeux: l'atmosphère de leur intimité. Telles et telles planches de ses suites vénitienes et algériennes m'apparaissent, à ce point de vue tout spécial, comme de miraculeusement parfaite réalisation. Je ne crois pas que l'on puisse aller plus loin dans l'art de dire le plus de choses avec le moins de mots, dans l'art de fixer les traits essentiels de la physionomie d'un paysage, de donner toute son expression avec autant de simplicité, autant de précision... et autant de mystère en même temps, au visage d'un ciel, d'une maison, d'un arbre, d'une étendue d'eau.

C'est par cet amour de la vérité, par là seulement, j'y insiste, que Zilcken s'avoue Hollandais, car, pour le reste, surtout ce sens si raffiné, si profond, si sûr de la mesure, des belles proportions, de la clarté, c'est à la France, me semble-t-il, à cette France qui est son pays d'élection, dont il connaît, parle et écrit si finement la langue, qu'il me paraît le devoir: Zilcken est un graveur français. Plus que dans son pays natal, chez nous il se sait et se sent chez lui: son éducation, sa culture, sont françaises... et quel est le Français, écrivain, artiste, amateur d'art qui ne connaît la charmante petite maison qu'il habite au bord d'un canal, près du Bois de La Haye...

Vous ne m'en voudrez pas, mon cher Zilcken, d'évoquer ici le souvenir des bonnes causeries d'autan dans la claire demeure où notre grand Verlaine fut votre hôte, le souvenir des vibrantes heures de camaraderie parmi les chers bibelots, les gravures, le décor d'*Hélène Villa*: ce m'est une trop douce joie de vous apporter publiquement, à l'heure où s'ouvre, dans ce Paris que vous aimez tant, l'exposition de vos œuvres, et en vous souhaitant tout le succès auquel vous avez droit, l'hommage de ma vieille et fidèle amitié.

GABRIEL MOUREY

L'INTERPRÉTATION DE CHOPIN

Récitals d'Auguste de Radwan.

On connaît la fatalité qui pèse depuis plus d'un demi-siècle sur le génie de Chopin. Il fut la cible choisie par tous les concours de tous les conservatoires; il fut le but de tous les virtuoses du clavier; il fut l'idéal vers lequel tendirent les mains aristocratiques ou bourgeoises des jeunes filles et des femmes de tous les mondes. — suprême épreuve.

Rubinstein, dans sa glorieuse carrière, le révéla à ses contemporains; après quoi, — à part une rare élite. — cette âme de feu, cette expression psychique de la diversité des sentiments humains ne rencontra plus d'instrument vivant digne d'elle. Quelques-uns même de ses compatriotes virtuoses — et des plus admirés — le trahissent.

Auguste de Radwan, le dernier d'entre eux peut-être, semble venir sonner l'heure réparatrice où le public parisien qui essaie de parachever l'éducation de son oreille et de son style apprend à entendre en consentant à écouter.

Le pianiste polonais apporte l'interprétation complète la plus personnelle du génie complexe de sa race et du génie de son illustre compatriote. Il donna ces jours-ci à la salle Érard deux récitals qu'il ouvrit sous l'invocation de Bach et de Beethoven (Fantaisie et fugue en *sol* mineur, Trente-trois Variations sur la valse de Diabelli). Et à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Chopin, il rendit à celui-ci un merveilleux hommage.



La place dont je dispose ne me permet ni d'analyser chacune des œuvres nombreuses et si connues qu'il exécuta, ni même de les énumérer. Je ne prétends que signaler ici l'interprétation générale de l'exécutant, si conforme, semble-t-il, à celle du créateur de ces œuvres. Pour le public parisien (lisez : qui habite Paris), pour le public dilettante (le pire des publics), voilà la véritable et sans doute unique révélation de Chopin depuis Rubinstein. À écouter M. de Radwan, des mystérieux Préludes aux dramatiques Ballades, en passant par la fantaisie enivrante des Valses et des Mazurkas si saturées de couleur locale, on ne sait lequel, du Musicien ou du Patriote, extériorise sa pensée. C'est l'âme de toute la Pologne héroïque et charmante, qui danse et pleure, et se défend en chantant; c'est aussi l'âme à la fois la plus tendre et la plus virile de ce génie slave, qui fut surtout un génie profondément humain. M. de Radwan ne crée pas un Chopin subjectif où l'exécutant se raconte lui-même. Il évoque fidèlement le maître dans l'intégralité de sa vie pathétique. Il le montre ardent et non exalté; sensible et non malade; fort et non amolli; résigné, et non plaintif; viril et non efféminé; saignant, souffrant, pleurant, implorant, mais héroïque et religieux; aimant, se donnant, répandant des flots de larmes et de sourires, des gerbes de fleurs et de lumière sur sa race et sur la terre entière.

Ainsi Auguste de Radwan en ressuscite, ainsi qu'en un rayonnement direct, l'entité psychique. C'est un ruissellement de sonorités délicates et puissantes, une succession d'accents expressifs correspondant à la diversité des sentiments exprimés, et comme l'émulation spontané d'une des plus hautes poésies musicales que nous ait données, par le pénétrant génie de Frédéric Chopin, le mystérieux monde des sons.

JACQUES HERMANN

LE THÉÂTRE A PARIS

Malazarte. Tragede en trois actes, par M. GRACA ARANHA
THÉÂTRE DE L'ŒUVRE.

Malazarte, personnage de légende façonné par l'imagination populaire, c'est, au Brésil, un symbole d'insouciance et de liberté, de joie et d'amour, et aussi de ruse et d'astuce. Ses bonnes fortunes, ses mauvais tours, ses tares, ses exploits, transmis par la tradition orale, n'ont songé jusqu'ici à les fixer dans une œuvre littéraire, sont, là-bas, célèbres au même titre qu'en Flandre et en Germanie les pittoresques équipées de notre Tyll Eulenspiegel.

Ce héros sympathique et burlesque, devait tenter la verve d'un dramaturge. Ses aventures fabuleuses ne se prêtent-elles pas merveilleusement au développement d'une tragi-comédie? En les adaptant au théâtre, M. Graca Aranha, dont il faut louer l'idéal élevé mais qui paraît manquer de l'expérience scénique nécessaire pour construire une pièce propre à émouvoir le public et surtout le public parisien, a cru devoir les encadrer d'un appareil philosophique saturé de pessimisme nietzscheen et semé d'ardentes tirades qui opposent l'instinct à la civilisation, la vérité nue au mensonge social, l'indépendance à la morale, l'éternelle beauté de la nature à la détresse humaine. Ces dialogues et ces soliloques, pour intéressants qu'ils soient, entravent terriblement la marche de l'action, indispensable pivot de toute œuvre dramatique. Ibsen, dont l'influence est sensible dans la conception de M. Aranha, a fait jaillir du conflit des caractères, de la psychologie des personnages les vérités qu'il voulait énoncer. Et ces drames demeurent profondément éloquentes parce que la réalité ou tout au moins la vraisemblance y est respectée. Nous ne sommes touchés au théâtre que par les joies et les douleurs qui peuvent nous atteindre, dans lesquelles nous percevons un reflet de nos propres joies, de nos propres douleurs. La verbalité de M. Aranha ne compense pas ce que ses personnages — Malazarte à part —

ont de falot et d'inconsistant. Ceux-ci se meuvent dans une atmosphère irréelle qui serait admissible dans un conte féerique mais que rendent inexplicable les éléments de vie mis en œuvre par l'auteur. Les détails épisodiques seuls — une amusante histoire de vautour, des traits de mœurs locales — fixant l'attention au cours de cette dissertation qu'on écoute avec agrément mais qui n'a avec le théâtre que des rapports éloignés.

Ceci ne m'empêche pas d'apprécier le généreux effort accompli par M. Aranha, qui tente de soustraire la scène aux vulgarités coutumières, ainsi qu'à M. Eugène Poe, dont le théâtre s'ouvre toujours hospitalièrement aux initiatives inspirées par une foi artistique sincère. Malgré ses défauts, *Malazarte* doit être préféré pour la parcelle de beauté qu'il renferme aux pièces, mieux faites, dont un industrialisme mercantile alimente avec trop d'abondance le théâtre d'aujourd'hui.

MM. De Max, qui composa un *Malazarte* pittoresque, railleur et voluptueux à souhait, Paul Hammet, Eugène Poe, Savoy, Mmes Greta Prozor, Barbieri, Bouchetel, etc., donnèrent de la tragédie de M. Aranha une interprétation excellente. O. M.

EXPOSITION DE CHARLEROI

Groupe des Beaux-Arts.

Placé sous le haut patronage du Roi, le Groupe des Beaux-Arts de l'Exposition de Charleroi est administré par un Comité directeur composé de MM. Jules Destrée, président, E. Verlant, président-adjoint, Ch. Gendebien, commissaire, A. Charles, commissaire-adjoint, R. Sand, secrétaire général, et par des Comités de classes divisés en deux sections: I. *Les Arts anciens du Hainaut*; II. *Salon d'Art moderne*.

Voici, pour chacune de ces sections, la composition des Comités.

LES ARTS ANCIENS DU HAINAUT

Archéologie. — Président: M. le baron Houtart. Secrétaire: M. Foulon.

Peinture et Sculpture. — Président: M. le baron Kervyn de Lettenhove. Vice-président: M. A. J. Wauters. Secrétaire: M. L. Piérard. Membres: MM. Ch.-L. Cardon, dom Bruno Destrée, Fierens-Gevaert, A. Goffin, Hulst de Loo, Camille Lemonnier.

Arts décoratifs et industriels. — Président: M. E. Van Overloop. Vice-président: M. Soit de Morialmé. Secrétaire: M. H. de Nimal. Membres: MM. Brughmans, abbé Crooy, dom Bruno Destrée, baron Houtart, abbé Puissant, Victor Rousseau.

SALON D'ART MODERNE

Peinture. — Présidente: M^{lle} Anna Boch. Vice-président: M. E. Motte. Secrétaire: M. A. Bernaux. Membres: MM. A. Bastien, M. des Ombiaux, F. Khnopff, G. Lemmen, G. M. Stevens, F. Toussein.

Sculpture. — Président: M. Victor Rousseau. Vice-président: M. Paul Du Bois. Secrétaire: M. H. Feldmann. Membres: MM. L.-H. Devillez, M. des Ombiaux, dom Bruno Destrée, G. Devroese, E. Ronboux, Th. Vinçotte.

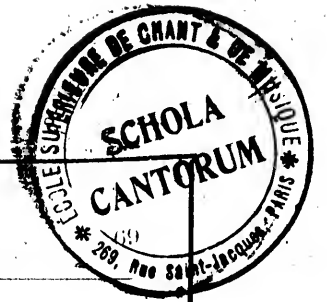
Gravure et lithographie. — Président: M. A. Danse. Vice-président: M. A. Rassenfosse. Secrétaire: M. P. Gérard. Membres: MM. G. Combaz, L. Delattre, M.-H. Meunier, R. Van Bastelaer.

Arts décoratifs et industriels. — Président: M. Octave Maus. Vice-présidents: MM. G. Combaz et P. Du Bois. Secrétaire: M. M. Cambier. Membres: MM. dom Bruno Destrée, F. Khnopff, G. Lemmen, M.-H. Meunier, Marius Renard, Vandenhoutte.

Un pavillon spécial étant réservé aux Arts de la Femme, les œuvres d'art appliqué de cette catégorie y seront renvoyées, et partant exclues du Salon d'Art moderne.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Comité directeur au plus tard le 15 mars.

Adresser toute correspondance relative à l'Exposition à M. le Commissaire général du Gouvernement à l'Exposition de Charleroi, Beaux-Arts (franchise postale dans le rayon de la poste belge).



NOTES DE MUSIQUE

Le Concert populaire.

La *Symphonie en ut majeur* de Richard Wagner est une pièce de musée. Entendons-nous : d'un de ces musées de grands hommes, qui exhibent aux regards attendris l'écrivoire usée, la première culotte ou le bilboquet du génie disparu. Cela excite les imaginations sensibles; c'est puéril, un peu ridicule, et touchant. Le manuscrit de la *Symphonie* eût mérité d'être rangé dans une collection de ce genre. On l'a collée, et la composition, tardivement exhumée, est révélée en ce moment aux publics européens.

Pour une œuvre de début, elle offre ce mérite rare d'être courte. La *Sonate* pour piano, opus 1 de R. Wagner, n'a pas cette qualité; elle est verbeuse, maladroite et imperconnelle. La *Symphonie* est meilleure. On y trouve même, en l'écoutant de près, certains traits individuels : tentatives d'effets dramatiques, usage théâtral du tremolo, un peu de chromatisme, emploi des cuivres, et des cors qui indiquent le futur coloriste. Tout cela reste fort sage et l'élève respectueux ne s'éloigne pas des formules que Beethoven, Haydn, Schubert et Gluck même avaient consacrées.

La première exécution de l'ouverture du *Corsaire* de Berlioz présentait un intérêt plus vil. Production inégale, soulevée d'éclats et de folie, malade de la démesure d'un génie victime volontaire de l'épidémie romantique, l'auteur d'*Harold* et de la *Symphonie funèbre* se retrouve dans cet orchestre fouetté, avec ses négligences, ses abandons et ses vulgarités.

M. Gabriel Dupont, dont le *Chant de la Destinée* s'entendait pour la première fois, s'y affirme symphoniste hardi. Son orchestre bien rempli, d'une instrumentation variée, cultive résolument la dissonance; dissonance un peu agressive, avec des tournants de mi-lodie volontairement imprévus. C'est dramatique et vivant; l'écriture semble plutôt d'un homme de théâtre. On reprocherait à M. Gabriel Dupont l'abus des harmonies de soutien, des pédales continues, qui embrument et uniformisent l'ensemble. Je crois bien qu'il n'est pas une mesure où le chant se libère de cet accompagnement trop fidèle. On aimerait trouver au milieu de cette forêt dense quelques éclaircies d'atmosphère plus libre.

La vedette sans laquelle, assure-t-on, une salle de concert serait vide de toute humanité, était M^{me} Lellor-Burekardt, cantatrice allemande. Cette dame possède une voix mieux conduite que posée. Elle a chanté avec habileté, — sinon avec chaleur, — les grands airs de *Fidelio* et d'*Obéron*. Que cette musique appelle la scène! Et qu'il est dommage de se priver de l'entendre dans son vrai cadre! M^{me} Lellor a détaillé d'une façon charmante la jolie *Berceuse* de B. Strauss et une *Fête d'amour* de Weingartner, qui ne renverse rien. En bis, les *Souffrances* de R. Wagner. Le chœur était bon, mais quelle interprétation inattendue! Cette artiste, qui bénit la nature de la faire tant souffrir, conserve un calme surprenant. C'est beaucoup de sang-froid dans l'exaltation. — M. Lamweryns tenait le piano de façon délicieuse. H. L. B.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Bois Sacré. — Jules.

Le Bois sacré sous la troisième République. Le séjour des Muses et d'Apollon hanté par les fonctionnaires de M. Briand. C'est la Direction générale des Beaux-Arts. Elle est occupée en ce moment par un extraordinaire personnage pour qui les opinions politiques des artistes ont infiniment plus d'importance que leur talent. C'est lui qui distribue les commandes et les croix de la Légion d'honneur, et, naturellement, il est assailli de sollicitations de toute espèce. Au moins, quelqu'un qu'on ne verra pas dans son bureau... et sur son canapé, c'est M^{me} Margerie, l'auteur d'une foule de romans applaudis; elle n'est pas encore décorée mais elle professe un mépris tout viril et presque spartiate des hochets qui amusent la vanité de ses contemporains. Elle le croit, elle en est sûre. Hélas! ses belles résolutions semblent lamentablement quand elle apprend qu'une de ses rivales va recevoir

l'étoile des braves. Elle se doit à elle-même, elle doit à son mari de voir le ruban rouge épinglé sur sa poitrine. Et sans doute ce revirement est dans l'ordre logique des choses humaines, mais ce qui le rend ici particulièrement comique, c'est le rôle que va jouer le mari dans la petite intrigue qui s'apprête. Ce bon M. Margerie est un gros garçon sans malice, qui aime sa femme de tout son cœur et ne l'a jamais trompée. Pour lui plaire, pour qu'elle obtienne cette croix jadis tant méprisée, à présent si ardemment convoitée, il renonce à sa chère villégiature, il court les salons et les salles de rédaction, il se sent devenu d'une platitude telle qu'il se dégoûte et ne se serrerait pas la main à soi-même s'il se rencontrait dans la rue. Ce n'est pas tout : Poussé par son épouse affolée, qui a remarqué qu'il plaisait à l'inflammable directrice des Beaux-Arts, il fait, d'abord sans goût, puis avec un plaisir croissant, la cour à cette amusante et pétulante petite femme.

Et ce qui devait arriver arrive : M^{me} Margerie, pour avoir voulu porter la croix, monte au calvaire des épouses trompées. Le jour où elle découvre son malheur et où elle reproche sa trahison à son mari, celui-ci déclare tout uniment qu'elle est la cause de tout le mal. Est-ce qu'il pensait, lui, à chercher aventure? Mais la sacrée littérature d'aujourd'hui, qui ne parle que d'amour et d'adultère, détraque les cerveaux et les cœurs. Et les romans de l'honnête M^{me} Margerie elle-même, que font-ils sinon peindre au naturel des maris qui trompent leurs femmes et des femmes qui leur rendent la pareille? Quoi d'étonnant donc à ce que le pauvre M. Margerie se soit laissé aller à imiter les héros des romans de sa célèbre épouse? Il n'ignore pas d'ailleurs que sa femme a bien failli elle-même perdre sa belle vertu entre les bras tout-puissants de M. le Directeur des Beaux-Arts, empressé à la décorer moyennant quelques petites complaisances qui ne coûtent rien, ou si peu de chose, à la plupart des femmes de lettres d'aujourd'hui, s'il faut en croire une trop galante légende. Quoi qu'il en soit, le mari a de si bonnes raisons, et les fait si bien valoir, que sa femme convaincue lui pardonne son péché et déclare qu'elle l'aimera encore plus qu' auparavant. Tout est donc bien qui finit bien.

J'ai fort mal conté cette pièce étourdissante, où l'esprit de MM. De Caillavet et de Flers s'est donné libre carrière, avec une verve, une abondance qu'il n'avait peut-être jamais atteintes. Je n'ai pas même indiqué le personnage le plus amusant, le plus original de tout l'ouvrage : je veux dire le comte Zakouskine, colonel et maître de ballet, irrésistible séducteur et danseur mondain aux grâces inénarrables. Lui aussi a connu et partagé l'amour fantasque de la petite directrice.

Mais il l'a trahie, et elle l'a su : d'où une scène terrible qu'elle lui fait, tandis que son mari, presque à côté d'eux, prête toute son attention à l'exécution d'une partition qui doit être jouée à l'Élysée. Ne faut-il pas s'assurer que cette musique est bien conforme aux idées du Gouvernement? Il y a là un des meilleurs moments de la pièce : une extraordinaire pantomime entre les deux amants, au son de la musique. Mais on ne s'arrêterait pas s'il fallait citer tous les hors-d'œuvre, si finement savoureux, de cette jolie comédie. L'interprétation que la Direction des Galeries lui a donnée, est-il besoin de le dire? est extraordinairement brillante avec M. Bressol, dont la voix éraillée est bien un peu désagréable, mais dont les jeux de physionomie sont d'une drôlerie irrésistible : dans le rôle de M. Margerie, il est impossible de supprimer un acteur qui rende mieux les ahurissements et les hésitations du personnage. M^{me} Balleuta est charmante dans le rôle de Francine Margerie. M^{me} Renouardt a moins plu dans celui de la petite directrice, mais dans la scène de danse du troisième acte, elle l'a montré tant de grâce souple qu'elle a rallié tous les suffrages. MM. Darcey et Blanche ont été excellents tous deux, l'un dans le rôle du directeur des Beaux-Arts, l'autre dans celui d'un petit jeune homme gaffeur, qui est une des joies de la pièce. Quant à M. Bressol, acteur parfait, mime prodigieux, danseur élégant et léger, son succès a été aux nues. On trait pour lui seul voir *Le Bois sacré*, si tant d'autres motifs que j'ai à peine pu indiquer ici, — et je n'ai rien dit des décors, des costumes et des toilettes, — ne suffisaient pas déjà pour faire de ce spectacle un véritable enchantement.

Quelle aventure ! Deux hommes d'esprit, deux journalistes de talent, MM. Masset et Souguenet, ont voulu faire du théâtre. Ils ont mis en commun leur talent et leur esprit, et ils ont accouché de la pièce la plus insignifiante, la plus plate, la plus maladroite que l'on ait jamais vue. *Jules*, ce n'est pas le *Triomphe de la vertu*, comme l'indique le sous-titre : c'est le Triomphe, ou plutôt la Revanche de MM. Liebrecht, Morisseaux, Bonmariage et Giraud, de tous ceux des nôtres enfin qui connurent les foudres mémorables. Et ce qu'il y a de tout à fait piquant dans cet échec, c'est qu'il n'est pas le fait de deux écrivains belges. L'un des deux est un Français de France et passe, chez nous, à tort ou à raison, pour le plus fin et le spirituel des hommes. C'est à n'y rien comprendre ; et puisque M. Morisseaux nous a expliqué récemment comment on fait une pièce de théâtre, M. Souguenet rendrait un fier service à ses contemporains en leur expliquant comment on la manque. Jules n'est resté que deux jours à l'affiche de l'Olympia : nous aurions mauvaise grâce à attacher plus d'importance à cette œuvre sensationnelle que la direction elle-même qui l'a montée. Constatons simplement que la vaillante — oh oui, bien vaillante — troupe de l'Olympia a fait tout son possible pour donner un semblant de cohérence et de goût à cette bouffonnerie grossière que le dernier des vaudevillistes eût rougi de signer.

GEORGES RENCY

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, Salle des Fêtes de la Madeleine, deuxième Concert Durant, avec le concours de M. Edouard Deru, violoniste. Au programme : *Le Carnaval romain* (H. Berlioz), *Suite française* (Roger-Ducasse), Concerto pour violon et orchestre Ed. Lalo, Introduction au premier acte de *Fervaal* (Vincent d'Indy), *Rhapsodie espagnole* (M. Ravel), *Rondes de printemps* (C. Debussy), Pièces pour violon (J.-B. Senaillé et J.-M. Leclair), *Jeux d'enfants* (G. Bizet), *Marche héroïque* (Saint-Saëns). — Au Cercle artistique, même heure, deuxième concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer (soli, chœurs, orchestre, orgue et clavecin), avec le concours de M^{mes} Noordewier-Reddingius, P. de Haan-Manifarges, Wanda Landowska, de MM. A. Kohman et L. Froelich.

Judi 2 mars, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, deuxième concert Crickboom. L'orchestre sera dirigé par M. Louis Kefer. Au programme : *Poème* de M. Crickboom, Concerto en sol majeur de Haydn (première audition), Concerto en mi majeur de Vieuxtemps, Pièces de F. Benda, Haendel, Tartini et Pugnani.

Vendredi 3, à 8 h. 1/2, Salle Mercelis, troisième et dernière séance J. et L. Samuel avec le concours de M^{lle} M. Laenen et de M. Maurice Bureau. Œuvres de MM. Ed. et Léop. Samuel.

Samedi 4, à 8 h. 1/2 du soir, à la Salle de la Scola Musicae, 90 rue Gallait, séance de musique de chambre avec le concours de M^{me} M. Linet, soprano ; M. et M^{me} Pieltain et M. Fernand Charlier, professeurs à la Scola. Au programme : Trios de Mendelssohn et François Rasse, Sonates de Saint-Saëns et Grieg, Scène et air de *Freischütz* de Weber, Mélodies de Schumann, R. Hahn et Théo Charlier.

Dimanche 5, à 2 heures, troisième Concert du Conservatoire sous la direction de M. Tinel. Programme : II^e symphonie (en ré maj.) de Brahms ; quatuor concertant pour hautbois, clarinette, cor et basson avec accompagnement d'orchestre, de Mozart ; fragments de la Suite en si min. pour instruments à vent et flûte, de J.-S. Bach ; V^e symphonie (en ut min.) de Beethoven. La répétition générale publique de ce concert aura lieu le jeudi 2 mars, à 2 heures (au lieu du mercredi).

Vendredi 10, à 8 h. 1/2, Salle Erard, récital de M^{me} Miry-Merck, cantatrice.

Dimanche 12, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, cinquième concert Ysaye. Mardi 14, à 8 h. 1/2, à la Nouvelle Salle, 11 rue Ernest Allard, récital de M^{lle} Alice Jones, pianiste.

Par suite d'une circonstance de force majeure, la séance de la Section belge de la Société internationale de musique (conférence de M. Martens sur *les Débuts de l'Oratorio* et audition musicale organisée par M^{me} Emma Beuck), annoncée pour hier samedi 25 février, a dû être remise à une date ultérieure.

PETITE CHRONIQUE

L'exposition rétrospective des œuvres de feu H.-E. Cross que prépare la Libre Esthétique se composera d'un choix de vingt-cinq à trente tableaux — paysages et figures — et d'une douzaine, d'aquarelles. Ces œuvres datent principalement de la dernière période du peintre, marquée par le lyrisme de ses interprétations et la complète libération de son art.

Outre les ensembles de peintures de MM. Van Rysselberghe et Jean Van den Eeckhoudt, le Salon groupera des toiles de M^{lle} Boch, de MM. Delaunoy, Laermans, Lemmen, Oleffe, G.-M. Stevens, des bustes et figures de MM. Paul Du Bois et R. Wouters, des céramiques de M. Finch, etc. L'art français sera représenté par M^{me} L. Cousturier, MM. Maurice Denis, Maxime Dethomas, Flandrin, Guérin, Lebasque, Marquet, Martinez, Louis Moret, Louis Sue et André Wilder ; les écoles allemande, italienne, suisse, espagnole et russe par MM. Bauriedl, Giacometti, Tealdi, Fornerod, Anglada, Roig, M^{me} Ténichef.

Un hommage spécial sera rendu à la mémoire de Charles Van der Stappén, dont la Libre Esthétique réunira une vingtaine d'œuvres résumant les diverses étapes de sa carrière.

Expositions ouvertes :

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. Cercle *Pour l'Art*. Clôture le 12 mars.

CERCLE ARTISTIQUE. M^{me} Louise Danse (eaux fortes et pointes sèches), MM. Pierre Paulus (peinture et dessins) et Armand Bonnetain (sculpture et gravure en médailles). Clôture le 5 mars.

Le samedi 4 mars, à 8 h. 1/2 du soir, aura lieu, à la Maison du Livre, l'ouverture de l'École du Livre, organisée et dirigée par M. Oscar Grojean, conservateur à la Bibliothèque royale, avec le concours de plusieurs spécialistes : MM. Eugène Bacha, François Lemesle, Louis Paris et Louis Stainier.

La conférence inaugurale sera faite par M. Paul Outlet, président du Musée du Livre, qui parlera du *Livre*.

Le 5 mars s'ouvrira l'exposition de l'œuvre inédite de Charles Doudelet : « La Beauté du Livre », suite de planches qui révèlent les documents les plus caractéristiques de l'histoire du Livre à travers les âges et qui résument vingt années de travail de l'artiste-écrivain belge.

L'Exposition triennale des Beaux-Arts aura lieu à Anvers, dans la nouvelle Salle de Fêtes et d'Expositions, du samedi 15 avril au dimanche 24 mai. Elle ne comprendra que la peinture, la sculpture et la gravure en médailles. Les œuvres seront reçues du 20 au 30 mars. Celles-ci devront être expédiées à la Société royale d'Encouragement des Beaux-Arts, rue des Arquebusiers, Anvers, et précédées d'une demande d'admission adressée à la société avant le 18 mars.

Le gouvernement vient d'acquiescer un tableau de M. René Gevers, *la Cour des pénitents*, exposé au dernier Salon des Beaux-Arts.

M. Maurice des Ombiaux publie à Paris, chez Calmann-Lévy, un roman intitulé *Le Maugré* où il met en scène les terribles vengeances rurales qui sévissent depuis des siècles dans le Tournaisis et l'Artois et qu'aucune répression n'a encore pu faire disparaître. Un tel sujet ne peut manquer d'intéresser vivement les lecteurs.

La Vie intellectuelle du 15 février publie un très curieux article de M. Georges Rency sur le sculpteur Rude et son séjour en Belgique.

Au théâtre de la Monnaie on répète en ce moment, dit *l'Éventail*, la *Salomé* de R. Strauss, dont une reprise est imminente avec M^{me} Claire Fiché dans le rôle principal. On n'a pas oublié avec quelle puissance vocale et quelle intensité d'expression M^{me} Fiché incarna naguère le personnage de Salomé, lors de la première reprise de l'œuvre à la Monnaie en 1908. Elle n'y fut pas moins admirable que, tout récemment, dans *Elektra*.

C'est M. Swolfs qui chantera le rôle d'Hérode, qu'il a créé, en

français, au théâtre de la Monnaie. M. Bouillez interprétera Iokanaan, qui y fut son rôle de début.

Les répétitions à orchestre du *Feu de la Saint-Jean*, du même auteur, ont commencé la semaine dernière. Ce fut pour tous un ravissement. Cette partition ne ressemble en rien à la sombre *Elektra* ni à la furieuse *Salomé*. C'est la verve joyeuse, l'esprit mordant, l'humour primesautier de *Don Quichotte* et des *Joyeuses Equipées de Til Eulenspiegel*, ces deux poèmes symphoniques que M. Strauss vint, jadis, diriger lui-même aux Concerts populaires et qui lui valurent, dès le début, une si grande popularité à Bruxelles.

Une *Revue de l'Enseignement du dessin en Belgique* paraîtra incessamment sous la direction de M. G. Bille, professeur à l'Athénée d'Ostende. S'adresser pour les abonnements (3 francs par an) à MM. A. Leys et J. Pilaëis, à Ostende.

Nous avons reçu ces jours-ci la nomenclature des ventes réalisées l'an dernier à l'Exposition des Beaux-Arts de Venise. Le total des acquisitions est de 579,08 lire. C'est le chiffre le plus élevé qui ait été atteint jusqu'ici. Il est à remarquer que ce chiffre a d'ailleurs augmenté beaucoup depuis l'origine des expositions, ainsi qu'on en peut juger par la statistique suivante : 1895, L. 360.000; 1897, 420.000; 1899, 366.515; 1901, 380.000; 1903, 390.000; 1905, 500.816; 1907, 526.978; 1909, 566.908. Total général : L. 4.090.025.

De Paris :

Les nouvelles de la santé de M. Vincent d'Indy sont de plus en plus rassurantes. Le maître se lève chaque jour pendant plusieurs heures et reprend peu à peu sa vie normale. Il compte partir demain pour le Midi, où, comme nous l'avons dit, il fera, sur le conseil de ses médecins, un séjour de convalescence qu'il prolongera jusqu'aux fêtes de Pâques.

Une exposition d'œuvres de M. Théo Van Rysselberghe — panneaux décoratifs, portraits, figures, etc. — sera inaugurée demain, lundi, à la Galerie Druet.

Le drame tiré par MM. J. Copeau et J. Croué des *Frères Karamazow* de Dostotewski est entré en répétitions au Théâtre des Arts et passera à la fin de mars. Une artiste belge, M^{lle} Van Dören, qui remporta de grands succès au théâtre Antoine et à l'Odéon, créera le rôle de Katerina. Les autres rôles ont été distribués à M^{lle} Margel, à MM. Henry Krauss, Baumé, Dullin, etc.

M. Gustave Charpentier a terminé la partition de *Julien*, qui forme la suite de *Louise*. L'œuvre sera jouée à l'Opéra-Comique l'hiver prochain.

Le compositeur a, en outre, écrit de la musique de scène pour une pièce, *Gugusse*, qui sera représentée au théâtre Sarah Bernhardt. Enfin, il a adapté à la scène, en la développant considérablement, son œuvre symphonique *la Vie du Poète*.

De même qu'il l'a fait l'an dernier pour les compositions orchestrales, l'éditeur J. Durand va passer en revue, au cours de cinq soirées, les principales œuvres de musique de chambre publiées par sa maison. Ces concerts, auxquels prendront part M^{lles} B. Selva et M. Dron, MM. Debussy et Chevillard, MM. Cortot, Parent, Pollain, Risler, Thibaud Viñés, etc. et le Quatuor Hayot, auront lieu les mercredis 1^{er}, 8, 15, 22 et 30 mars, à 9 h. du soir, à la Salle Erard. Il suffit, pour en faire constater l'intérêt, d'énumérer les auteurs dont on exécutera des œuvres : Ed. Lalo, C. Saint-Saëns, Ch. Widor, Vincent d'Indy, Guy Ropartz, A. Magnard, C. Debussy, C. Chevillard, P. Dukas, A. Roussel, M. Ravel et Roger-Ducasse.

M. Serge de Diaghilew ramènera à Paris, au printemps prochain, les magnifiques ballets russes qui excitèrent l'an passé et l'année précédente un si vif enthousiasme parmi les artistes et le public. En tête de la troupe, nous reverrons Nijinsky, M^{mes} Kar-savina, Sophie Féodorowa, Lopoukhova et tous les autres pre-

miers sujets des théâtres impériaux de Moscou et de Saint-Petersbourg. C'est au Châtelet qu'auront lieu les représentations, dont M. Gabriel Astruc vient d'arrêter avec M. de Diaghilew le programme. Outre les reprises de *Oiseau de feu* et de *Shéhérazade*, celui-ci comprendra, en première audition, les ballets *Petrouchka*, de Strawinsky, *Narkis*, de Tchérépnine, *Sadko*, de Rimsky-Korsakow, et des adaptations chorégraphiques d'Orphée de Liszt, de la *Rhapsodie n° 14* du même auteur et de *l'Invitation à la valse*, de Weber.

Un festival Beethoven dirigé par M. F. Weingartner, des représentations du *Saint-Sébastien* de M. Gabriele d'Annunzio avec une partition musicale de M. Debussy compléteront le programme de la « Saison parisienne », pour laquelle des pourparlers sont engagés au sujet d'autres attractions, et non des moindres.

En souscription et sous presse chez Messein, 19 quai Saint-Michel, Paris, *Vingt Portraits* par M. Louis Thomas : Elémir Bourges, François de Curel, Jules de Gaultier, Anquetin, Claude Debussy, Gabriel Fabre, Emile Bernard, Pierre Louys, Henry Bataille, René Boylesve, Marcel Boulenger, Renée Vivien, G. de Pawlowski, Claude Farrère, Legrand-Chabrier, Edmond Jaloux, Rouveyre, Joseph Bossi, Léon Bocquet et Nandor Sonnenfeld.

Les *Festspiele* de Cologne sont fixés aux 11 juin (*Tristan et Isolde*), 15 juin (*les Maîtres Chanteurs*), 18 juin (*Carmen*, interprétée par la troupe du théâtre de la Monnaie), 25 et 27 juin (*Der Rosenkavalier*) et 29 juin (*Die Fledermaus*, interprétée par une troupe viennoise).

Les représentations seront dirigées par MM. Otto Lohse, Félix Mottl, Sylvain Dupuis, Max Schillings et Richard Strauss.

On commémorerait récemment à Venise la mort de Wagner par un bas-relief en marbre orné du portrait du maître.

La Spezzia serait-elle, dit *Paris-Journal*, jalouse de la reine de l'Adriatique? Elle vient de décider d'élever, elle aussi, un monument à la mémoire du poète-musicien des *Nibelungen*. C'est, en effet, à la Spezzia, en septembre 1853, que Wagner commença le *Rheingold*. « Sans sommeil, dans une auberge de la Spezzia, l'inspiration musicale du *Rheingold* me vint; je regagnai ma triste résidence pour travailler à la création de mon ouvrage gigantesque », a écrit Wagner. Il rentra, en effet, à Zurich « souffrant, démoralisé, prêt à mourir, » disait-il à Liszt à son retour.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

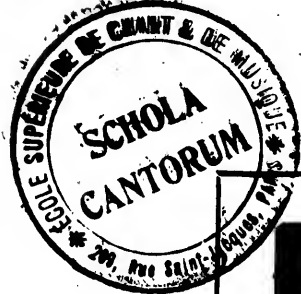
Vient de paraître :

Les anciennes Écoles de Peinture dans les Palais et Collections privées russes.

Cet ouvrage comporte : une étude de M. P. P. WEINER sur les Collections et collectionneurs russes; les Primitifs du Nord (écoles flamande et allemande) par JAMES A. SCHMIDT; les Écoles italiennes et espagnole, par E. DE LIPHART; la Peinture hollandaise au XVII^e siècle, par le baron N. WRANGELL; les Paysagistes hollandais, par A. A. TROUBNIKOFF; la Peinture française et anglaise au XVIII^e siècle, par ALEX. BENOIS; l'Art russe, par SERGE MAKOWSKY.

Un beau volume petit in-4^o, illustré de 120 planches hors-texte, tirées en héliogravure, en héliotypie et en typogravure.

Prix : 25 francs.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE SLOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Vient de paraître chez MM. DURAN & Co, éditeurs

4 place de la Madeleine, PARIS

C. SAINT-SAËNS — **Déjanire**, tragédie lyrique en quatre actes, poème de LOUIS GALLET et C. SAINT-SAËNS. Partition pour piano et chant réduite par l'auteur. — *Prix net : 20 fr.*

Vient de paraître à la Société Musicale G. Astruc & Co

32, rue Louis-le-Grand (Pavillon de Hanovre), Paris.

ERNEST BLOCH. — **Macbeth**, drame lyrique en sept tableaux (un prologue et trois actes), poème de M. EDMOND FLEG d'après SHAKESPEARE. Partition piano et chant. — *Prix net : 20 francs.*

Le Messager des Bibliophiles

Organe mensuel
insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livres
et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à

M. F. MERLIN
ADMINISTRATEUR

35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
 { France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

Imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement 10 francs par an.
Le numéro 1 franc

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Mars



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32. BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Théo Van Rysselberghe : *Une décoration murale* (OCTAVE MAUS). — Archéologues (FRANÇOIS DE MIOMANDRE). — L'Art contemporain à Anvers. — Une Société, J.-S. Bach à Liège. — L'Art à Paris : *Exposition Hermann Paul* (JACQUES HERMANS). — Théâtre de la Monnaie : *Carmen*; *Mme Croiza* (H. L. B.). — Le Théâtre à Paris : *L'Oiseau bleu* (O. M.). — Au Cercle artistique : *Exposition de Mme Louise Dunce* (F. H.). — A la Salle « Studio » : *Exposition du Cercle « L'Œil »* (F. H.). — Notes de musique : le Concert Durant (Ch. V.). — Agenda musical. — Petite chronique.

THÉO VAN RYSSELBERGHE

Une décoration murale:

Une décoration importante — cinq panneaux destinés à orner, avec une suite de médaillons et une fontaine — l'Atrium d'une villa de Neuilly montre M. Théo Van Rysselberghe sous une nouvelle face de son souple et radioux talent. L'œuvre, exposée en ce moment à Paris, à la Galerie Druet, avec une suite de portraits, de paysages, d'études récentes, marque dans la carrière du peintre une étape trop décisive pour n'être pas spécialement signalée à nos lecteurs.

C'est la première fois que l'occasion s'offre à M. Van Rysselberghe d'extérioriser sur une vaste surface les dons qu'il possède : le sentiment du rythme, le goût, l'instinct des colorations harmonieuses, une imagination alimentée par le spectacle de la nature et qui, sans asservissement, respecte celle-ci dans ses éléments expressifs.

Ces dons, l'artiste les a exaltés par un travail persévérant. Maître de ses moyens, libéré d'influences, connaissant à fond les divers procédés d'interprétation

pour les avoir expérimentés tous et se les être assimilés par une étude approfondie, il est arrivé à l'heure où sa pensée prend sans nulle entrave son essor définitif. L'époque des tâtonnements, des essais, des recherches inquiètes est passée. On sent dans l'art du peintre une volonté réfléchie, une maturité qui lui permet de réaliser avec sûreté, dans la forme qu'il a adoptée et qui est sienne, l'idéal auquel il tend de tout l'effort de sa vie laborieuse.

La peinture de M. Van Rysselberghe, c'est l'accord d'une conscience scrupuleuse avec un instinct coloriste auquel la race dont il est issu n'est sans doute pas étrangère. Le sens de l'harmonie, de l'équilibre tonal qu'on admire chez ses grands ancêtres est inné en lui. Mais sa vision s'écarte de la leur parce qu'elle a subi l'évolution accomplie par les générations successives dans la façon de voir et de pénétrer les aspects de la nature. Elle est de notre temps et ne doit rien au passé. Elle révèle un œil sain, avide de lumière, sensible aux nuances, aux reflets, aux contrastes de l'ombre et du jour, habile à discerner dans l'irradiation de la clarté comme dans les jeux mouvants du clair-obscur l'accent qui en précise l'impression.

Ce qui donne aux panneaux décoratifs que vient d'achever l'artiste leur haute valeur, c'est que M. Van Rysselberghe a réussi à leur conserver la fraîcheur de ses sensations tout en poussant son travail jusqu'aux limites extrêmes d'une exécution où rien n'est sacrifié, où rien n'est abandonné au hasard. Une volonté opiniâtre a guidé sa main, assouplie aux exigences d'une inébranlable probité.

Composer cinq vastes toiles peuplées de figures, leur conserver, tout en les diversifiant, l'unité nécessaire à

une décoration murale, échapper à la banalité des sujets allégoriques, créer de la vie, du mouvement, de la joie, — certes le problème était ardu. Lequel, parmi les peintres d'aujourd'hui, l'eût résolu avec autant de bonheur ? Lequel eût trouvé en lui-même, sans que l'ombre d'un souvenir les effleurât, les éléments propres à en réaliser l'équation ?

Sur une terrasse ombragée qui domine la vallée de la Seine et qu'avivent des corbeilles et des parterres de fleurs, des jeunes femmes, des jeunes filles goûtent la joie sereine d'un jour d'été. La lumière glisse entre les feuillages, fait chanter la note rouge d'un châle, le vert tendre du gazon, éclaire de rayons purs les collines lointaines. Puis, c'est la mer étincelante, la grève d'or d'où jaillissent les fûts écarlates des pins sous le soleil de la Provence. D'événements, des baigneuses devisent, étendues sur le sable ou assises à l'ombre transparente des arbres. D'autres se poursuivent, et leurs mouvements cadencés créent dans la composition d'harmonieux rythmes de lignes. Ailleurs, c'est le récif autour duquel évoluent avec souplesse les modernes naïades dans le gai clapotement des vagues. L'une d'elles, sur le rocher, tâte du pied la fraîcheur du flot. Dans un poudroiement de lumière apparaît, à l'horizon, la silhouette des îles. Puis, dans une crique rocheuse qu'abritent les pins et les eucalyptus, la baignade a pris fin ; les mantes roses et azurées rejoignent les épaules ; les gestes sont reposés et nonchalants ; quelques baigneuses s'attardent, quittent à regret la douceur de l'onde. Et nous voici, enfin, revenus à la terrasse de l'Île-de-France qu'empourpre, cette fois, l'automne. Devant nous s'incurve la double volute de l'escalier monumental qui y donne accès. L'essaim des robes vieux-rose, des robes paon, des robes améthyste s'harmonisent en accords graves et doux avec les vignes-vierges aux couleurs d'incendie, avec la floraison éclatante d'un jardin que l'hiver, bientôt, va dépouiller. Au bonheur de ce décor de féerie se mêle déjà la tristesse du déclin. C'est la fin d'une fête dont la nature seule a fait les frais, et c'est aussi la dernière strophe de l'hymne panthéiste par lequel le peintre célèbre en images évocatrices, dépouillées de tout symbolisme, la joie de vivre.

On remarquera la simplicité de ces compositions, que nul drame n'anime. Seule les habite l'éternelle beauté du paysage et du corps humain, qui ont une part égale dans ce lumineux poème. Nues ou vêtues, en mouvement ou au repos, les effigies féminines qu'elles abritent partagent l'attention avec les arbres, la mer, les fleurs, les horizons. Elles sont, au même titre que ceux-ci, les éléments expressifs dont l'artiste a fixé l'ordonnance décorative par de savantes combinaisons de volumes, d'oppositions, d'arabesques et de rythmes linéaires. Et pour être étudiées de très près dans la stricte vérité de leurs attitudes, de leurs proportions et de leurs

gestes, — maints travaux préparatoires en témoignent, — elles n'en gardent pas moins dans l'ensemble ornemental auquel elles participent le rôle — je ne dirai pas accessoire, mais subordonné au caractère général de l'œuvre et à la destination de celle-ci — que leur a assigné l'auteur.

Ces réflexions suffiront à justifier le succès qui accueille l'exposition de M. Van Rysselberghe. Indépendamment de ses panneaux décoratifs, celui-ci a groupé autour d'eux nombre d'œuvres remarquables : des portraits d'une vie intense, qui pénètrent bien au delà de l'apparence extérieure du modèle, des paysages rapportés d'Italie et de Sicile, une étonnante suite d'études à l'huile et à l'aquarelle par lesquelles l'artiste, que passionna un moment l'Aquarium de Naples, a surpris parmi les algues et les coraux la vie mystérieuse des daurades aux reflets de tourterelle, des capros, des sargues, des rascasses, et l'éclair bleu et or des labres-paons. Ils sont, ces poissons, beaux comme des fleurs rares ou des émaux, et l'on comprend que l'arc-en-ciel qui se joue dans leurs écailles au frisson de l'eau ait tenté une palette d'impressionniste.

Par ailleurs, voici des nus d'une grâce ingénue, le torse délicat d'une femme blonde, et, dans un élégant intérieur, les portraits en pied de la baronne de Bodenhausen et de ses quatre enfants. Cette œuvre seule mériterait une analyse. Mais le portraitiste est connu et justement célèbre. Et je n'ai voulu, en ces notes cursives, que signaler un aspect de son art sous lequel le peintre s'affirme pour la première fois dans l'intégralité d'un talent classique mûri par l'expérience, à la fois spontané et réfléchi, et qu'une volonté ferme a conduite vers des manifestations définitives.

OCTAVE MAUS

ARCHÉOLOGUES

M. Adolphe Thalasso vient de publier dans *les Arts* (numéro de janvier) une étude des plus remarquables sur le *Sarcophage d'Alexandre* au Musée de Constantinople. Ce sarcophage, retrouvé parmi maints autres en 1887 aux environs de Saïda (l'ancienne Sidon), est une des merveilles les plus étonnantes que l'art ancien nous ait réservées. Architecture, sculpture, polychromie y sont également de premier ordre, d'ordre sublime. La seule vue des documents reproduisant les figures de ses bas-reliefs vous donne une sensation de beauté absolue. On se dit, dès l'abord : « Quels que soient l'attribution de cette œuvre-là, son sens, sa date, sa place historique, c'est une chose splendide. »

Ensuite, on peut réfléchir. Et c'est ici que cela devient curieux.

En même temps que cette étude paraissait, la direction des *Arts* la faisait précéder d'une note « laissant à M. Thalasso la » responsabilité de ses appréciations dans l'attribution du sarcophage, qu'elle savait contesté. » Contesté ? par qui ? Elle ne le disait pas. Mais pour s'en être émue à ce point, illustre devait

être l'archéologue qui cherchait ainsi à nuire « avant la lettre » à M. Thalasso dans l'esprit de la Direction. Je ne sais pas s'il a osé dire que le sarcophage n'est pas une œuvre d'art, mais archéologue impénitent, et rien qu'archéologue, il a certainement dû prétendre que le sarcophage n'avait jamais été celui d'Alexandre.

Comme cela n'a point empêché l'article de M. Thalasso de paraître, certes il va y avoir là une polémique des plus piquantes et qui nous promet, à nous simples spectateurs, de grandes joies. Si elle a une suite, je vous promets que nous nous en amuserons ensemble.

En effet, tandis que M. Thalasso (qui est, entre parenthèses, un des hommes les plus au courant de toutes les questions d'art et d'archéologie en Orient) appartient à cette école d'érudits enthousiastes et artistes qui savent la valeur profonde, indestructible du sentiment dans la constitution d'une science, dans l'élaboration d'une méthode, dans la suite d'une argumentation, nos illustres archéologues sont, à très peu d'exceptions près, des tenants de la théorie contraire. Ce sont là de ces hommes qui, armés d'un centimètre, mesurant la distance du sein d'une déesse à l'autre sein, et selon l'écartement déclarent que la statue est de la bonne ou de la mauvaise époque. Géomètres de l'archéologie, ils n'auraient garde d'écouter une intuition dont, à juste raison d'ailleurs, ils se méfient puisqu'elle ne parle jamais en eux et n'existe pas. Lorsqu'un des leurs, après de laborieux et incertains syllogismes, a découvert une de ces lois saugrenues et bonnes uniquement pour les arpenteurs, ils l'appliquent tous, religieusement. On comprend à la rigueur qu'un croyant respecte la lettre puisqu'il fait crédit à Dieu lui-même pour ce qui concerne l'esprit, mais eux, les malheureux, n'ont même pas cette excuse. Ils respectent une lettre naïve et uniquement littérale, formulée par un de leurs égaux. Jamais il ne leur est venu un doute sur la légitimité de leurs petits travaux, jamais la pensée ne les a effleurés qu'il existait, au delà de leurs prises, un univers de méditations, et que mille et mille arguments, empruntés à tous les ordres de la connaissance, peuvent s'appliquer à une œuvre d'art qu'ils n'envisagent, eux, que du strict point de vue de l'archéologie.

On les a vus, naguère encore, à propos d'une étude publiée par M. Armand Dayot au sujet du *Watteau* de Berlin, et qui eut un si grand retentissement, on les a vus surgir avec leurs centimètres et leur assomant pédantisme. Ils n'ont rien prouvé du tout, naturellement, parce que, avec des méthodes pareilles, on ne prouve jamais rien, mais ils ont fait beaucoup de bruit. Et je suppose que cela leur aillit.

Il faut bien avoir la franchise de le reconnaître : jamais leurs formules ni leurs discussions n'ont abouti à autre chose qu'à prouver des truismes. Entre leurs bras la Vérité, qu'ils se flattent de faire avancer, paralysée, piétine sur place. Pour tout dire sans plus de ménagements, ce sont des pédants. La verve de Molière ne les a pas tués. Ils prospèrent, ils ont les bonnes places à l'Institut, l'argent, les décorations, les belles commandes de livres chers et la considération du journalisme et du gros public. Il faut bien qu'il reste quelque chose aux esprits bien faits : il leur reste la faculté de comprendre et de sentir, qui les console de bien des choses.

Idéalement, il devrait y avoir un tribunal dont la fonction consisterait à faire tenir chacun à sa place, dans une juste hiérarchie. Les savants au centimètre seraient chargés, dans cette république de l'érudition, des besognes secondaires de recherche et de classement. Ils en présenteraient respectueusement le résultat aux

artistes qui, eux, décideraient. C'est un renversement monstrueux des valeurs réelles que de les voir, eux, du haut de la première place, usurpée, mépriser ce que font leurs supérieurs, les véritables clairvoyants.

J'ignore encore quelle va être la polémique entre M. Thalasso et l'illustre archéologue. Mais je vois très bien d'avance que la position qu'a prise M. Thalasso est inexpugnable. Des arguments esthétiques, historiques, religieux, politiques même, se prêtant les uns les autres une mutuelle force, se concertent, comme venus de loin, pour l'obtention d'une vérité centrale dont l'intuition avait dès l'abord révélé le caractère indubitable : *Le sarcophage est bien celui d'Alexandre*. Notez que cette vérité n'a, au point de vue esthétique, qu'une valeur relative. Quand bien même on y aurait enterré Ptolémée, le monument n'en serait pas moins sublime. Mais, tout de même, si l'on obtient, par des raisonnements bien agencés et simples, la certitude que c'est bien là le sarcophage destiné à Alexandre et non un autre, pourquoi diable laisserait-on aux savants à centimètres la liberté de dire le contraire ? Je défie bien l'illustre archéologue de trouver un joint pour entrer dans l'argumentation de M. Thalasso et la démolir. Son centimètre s'y cassera.

FRANCIS DE MIOMANDRE

BIBLIOGRAPHIE

LOUIS LATZARUS. — *La Demoiselle de la rue des Notaires* (Paris, chez Calmann-Lévy.) Ce début de M. Louis Latzarus dans le roman est mieux qu'une promesse. Il a des qualités de maturité parfois effrayantes. Très stendhalien comme allure, comme volonté, comme libéralisme, et aussi dans la construction de son caractère et de ses atavismes, le héros de ce roman provincial, amer et farouche, garde malgré son arrivisme quelque chose de tendre, de « jeune homme », qui séduit. Quant à la jeune fille, elle est vue par un romancier de race, avec une sévérité et une justesse si âpres que les rares moments de détente (les chapitres où elle commence à aimer et ceux où elle se donne) apparaissent d'une fraîcheur reposante, exquise. Puis la fatalité sociale, après ce bref répit, reprend ces pauvres êtres et les broie, avec une terrible rapidité.

HENRI FALK : *Le Cadre roté* (Paris, H. Falque). — Contes de virtuose. M. Henri Falk s'amuse à travers les âges, à travers les âmes. La reconstitution antique (*La découverte d'Aristide*) ne l'effraie pas plus que l'incursion dans le domaine de l'occultisme (*L'étonnante aventure de Sébastien Philipot*), ou que le récit d'aventures de notre plate époque (*Mamamouchi*, etc.). Dans tous ses contes, il conserve un mouvement endiable, une langue un peu sèche mais d'une fine précision, sans bavures, sans longueurs. Et puis, c'est fort amusant.

GUY LAVAUD : *Des fleurs, pourquoi...*, précédé d'une réimpression choisie de *La Floraison des Eaux* et du *Livre de la Mort* (Paris, 1910, chez Edouard Cornély). — Ces trois œuvres se tiennent fort bien et leur évolution est très logique. M. Guy Lavaud, que malgré tout je trouve un peu facile et d'une musique un peu vague, un peu molle, possède une très riche imagination et un cœur si sensible à la nature que, et même l'amour, tout chez lui s'exprime par des images, empruntées aux formes du paysage et au rythme des saisons. Il est élégiaque, élégant et panthéiste.

PAUL DE LOGET : *Le Roman d'un neurasthénique*. — Etude des milieux où l'on soigne les neurasthéniques. S'ils sont tous traités de cette manière, on s'étonne qu'ils n'y restent pas tous morts comme le jeune homme qui se suicide, ou fous, comme la pauvre héroïne. Il vaut toujours mieux soigner les neurasthéniques chez soi. — F. M.

L'Art Contemporain à Anvers.

Le Salon de l'Art Contemporain qui vient de s'ouvrir à Anvers est fort remarquable. Jusqu'à ce jour, l'Association anversoise était restée fidèlement attachée à la méthode des expositions par séries d'œuvres : un petit nombre d'artistes de mérite se suivaient à la cimaise, non pas avec quelque témoignage isolé de leur talent mais avec des ensembles complets, permettant d'apprécier en toute plénitude le talent et le tempérament de chacun d'eux. Cette fois, cette méthode a été abandonnée et c'est une exposition générale, groupant les œuvres d'une cinquantaine d'artistes, qui s'est ouverte samedi dernier dans la Salle des Fêtes de la Ville.

M. Georges Serigiers a prononcé en excellents termes le discours d'inauguration. M. le gouverneur, délégué par le ministre des Sciences et des Arts, a répondu fort aimablement.

A tous égards, le Salon est de premier ordre. Le remarquable ensemble de décorations exécuté par M. R. Vénard pour la salle des Actes de la Faculté de Droit de Paris et le panneau *Le Regain* de M. Henri Martin, destiné au Musée du Luxembourg, ont fait sensation.

Citons parmi les exposants français MM. Charles Cottet, Maurice Denis, Lucien Simon, Boutet de Monville, les sculpteurs J. Bernard et E. Bourdelle.

Les artistes belges ont été invités à exposer chacun deux œuvres. MM. James Ensor, Georges Lemmen, Xavier Mellery, Albert Baertsoen, Charles Mertens, Alfred Delaunois, Jan Stobbaerts, Alfred Verhaeren, Émile Floors ont fait des envois remarquables. Jacob Smits se distingue par deux œuvres religieuses, *Mater amabilis* et *Pieta*, l'un et l'autre d'un grand intérêt. On revoit avec un vif plaisir les *Dentellières de Malines*, par M. Alexandre Struys. Mais ce ne sont là que des impressions de première heure, et le Salon mérite que nous y revenions.

Une Société J.-S. Bach à Liège

On vient de fonder à Liège une Société Bach qui, sur le modèle des institutions similaires de Paris et de Bruxelles, se propose de propager par des exécutions musicales la connaissance des œuvres de Jean-Sébastien Bach et d'autres œuvres de même tendance artistique.

La Société, qui compte une section chorale et une section instrumentale, débutera par deux concerts où figureront diverses œuvres reconstituées dans l'esprit du vieux maître. Le premier sera instrumental et aura lieu samedi prochain, 11 mars. Au programme du second figureront un choral, une cantate sacrée et une cantate profane, toutes deux avec soli et chœurs.

Le comité administratif de la société se compose de MM. Arnold Rey, président; Dwelshauvers, directeur-fondateur; Jorissenne et Schroeder, vice-présidents; Stévant, Darier, Couturier, Fassin et de Ferrante, membres.

La Société se compose de membres protecteurs (cotisation annuelle 20 francs minimum), jouissant d'une entrée réservée permanente à tous les concerts, répétitions, etc., avec cartes de famille supplémentaires à raison de 5 fr. par membre de la famille

demeurant sous le même toit; de membres abonnés (cotisation 5 francs) jouissant d'une entrée aux concerts ordinaires; de membres exécutants (même cotisation) admis en nombre limité selon les besoins artistiques des exécutions.

La direction artistique de la société est établie rue St-Pierre 30, et la direction administrative rue de l'Université 43, à Liège.

L'ART A PARIS

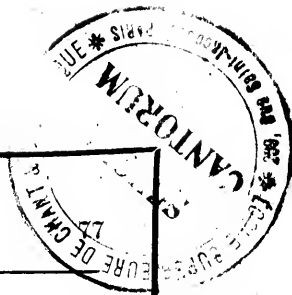
Exposition Hermann Paul.

De la maîtrise du dessinateur Hermann Paul, de l'apreté de sa ligne et de la profondeur de son observation sévère, tout est resté dans les belles œuvres de peinture à l'huile et à la gouache récemment exposées à la Galerie Druet. Il nous y révèle l'accomplissement d'un talent de peintre déjà achevé et dans le travail de quelques années à peine s'épanouit une floraison dont les fruits sont d'une savoureuse maturité.

Si je retrouve l'auteur des albums *Vie de Monsieur Quelconque*, *Vie de Madame Quelconque* dans la causticité spirituelle des scènes de vie journalière et parisienne *Vent arrière*, *La vie est un voyage* et tant d'autres, notées dans leur absolue réalité, je découvre dans le second développement de ces années de silence laborieux deux artistes nouveaux, deux peintres magnifiquement originaux. Je trouve un peintre de nus d'un audacieux et sympathique réalisme (*Étude aux voisins*, *A genoux sur le lit*, etc.), et un peintre de portraits. Il n'y a ni caricatures acerbes ni charges cruelles dans l'actuelle exposition d'Hermann Paul. Il y a de très beaux portraits et des études d'après nature, des *masques* ainsi que judicieusement les nomme l'artiste parce qu'ils sont d'une ressemblance qui a le relief de la médaille ou de la bosse. Le *Portrait de M^{me} C. P.* est peut-être le sceau par lequel l'artiste peut être reconnu un précieux interprète de la figure. La ressemblance profonde de cette toile emprunte tout autant à la plénitude de la couleur qu'à la vérité de la ligne. Hermann Paul sera reconnu peintre de portraits parce qu'il satisfait un temps où les artistes, — où le public même, — exigent une impression qui aille plus loin que l'exactitude matérielle des traits, qui pénètre et dévoile la personnalité intérieure du modèle. Il en est ainsi de l'admirable portrait de M^{me} C. P. et de quelques autres, en particulier de l'effigie d'une jeune femme croisant ses mains derrière le dos avec une grâce charmante et fière, et des panneaux, réellement symphoniques, *Hiver et Printemps*.

J'ai dit deux peintres, je devais dire trois, car Hermann Paul a exposé, nombreuses, des natures mortes et des fleurs. Et dans ces nouvelles manifestations, il est tout entier avec sa marque si tranchée et si vivace. Les objets inanimés, sous une telle sécurité de lignes et une si belle générosité de tons prennent l'âme des choses; et les fleurs soyeuses, riches, élancées, et vues — comme les femmes — sans fadeur, sont pour Hermann Paul de vivantes parties de notre vie. Aussi les aborde-t-il avec un œil clairvoyant et une main sûre d'elle-même.

JACQUES HERMANN



THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Carmen. — M^{me} Croiza.

« Elle avait un jupon rouge qui laissait voir des bas de soie blancs et des souliers mignons de maroquin rouge attachés avec des rubans couleur de feu. Elle écartait sa mantille afin de montrer ses épaules et un gros bouquet de cassie qui sortait de sa chemise. Elle avait encore une fleur de cassie dans le coin de la bouche et elle s'avancait en se balançant sur ses hanches. Elle répondait à chacun, faisant les yeux en coulissé, le poing sur la hanche... »

« Elle me regarda fixement de son air sauvage. »

« Elle se tint immobile un poing sur la hanche, me regardant fixement. »

« Elle était parée comme une chasse, pomponnée, attifée, tout or et tout rubans. Une robe à paillettes, des souliers à paillettes, des fleurs et des galons partout. »

« Elle me dit : — T'aimer encore, c'est impossible. Vivre avec toi, je ne le veux pas. — La fureur me possédait. Je tirai mon couteau. J'aurais voulu qu'elle eût peur et me demandât grâce, mais cette femme était un démon. — Pour la dernière fois, m'écriai-je, veux-tu rester avec moi ? — Non ! non ! non ! dit-elle, en frappant du pied. Et elle tira de son doigt une bague que je lui avais donnée et la jeta dans les broussailles. Je la frappai deux fois... »

Ces extraits de la nouvelle de Mérimée résument les principaux éléments de la composition de M^{me} Croiza. Rôle profondément étudié, avec une conscience réfléchie, un souci de logique, un dédain des traditions qui soulignent les effets faciles au détriment de la vérité. Certes, sa Carmen n'est pas toute la Carmen de Mérimée. Celui-ci en fait ailleurs une « petite fille » impulsive, avec des sautes d'humeur de chatte voluptueuse, imaginant des « singeries » diaboliques, « se renversant sur les canapés en éclatant de rire ». « Elle mentait, monsieur, elle a toujours menti. »

— La douce Croiza, la noble chanteuse aurait-elle pu, aurait-elle voulu tenter la réalisation d'un personnage aussi éloigné d'elle-même ? C'était impossible, et le public bruxellois, qui lui est si reconnaissant et si attaché, ne l'eût pas permis. Avec son goût sûr, l'artiste est restée dans la logique de sa propre nature ; elle a composé une Carmen avec de l'intelligence, non avec des instincts. Si le personnage n'a pas l'éclat qu'on est accoutumé de lui voir, il conserve une parfaite unité, et, dans sa discrétion un peu intérieure, une autorité raisonnée qui surprend et dont le souvenir vous poursuit.

On a surtout apprécié le premier acte. La figure y est remarquable par la simplicité du trait, la finesse des indications. Quel goût et quelle mesure ! La légèreté enjouée des deux airs de l'*Enfant de Bohême* et de *Lillas Pastia* fut rendue avec tant de piquant, de naturel et de sûreté qu'ils ont semblé revêtus d'une grâce nouvelle. — Le deuxième acte ne pouvait être le meilleur : cette voix aux tendres inflexions ne peut appartenir à Carmen la romi, qui ignore la tendresse. La scène des cartes fut sobre, sans l'effet vulgaire des interprètes ordinaires, au tragique de roman-feuilleton. On a reconnu l'artiste de race dans son attitude vis-à-vis de Micaëla. D'autres vont toiser avec insistance la petite oie blanche qu'elles raillent : cette Carmen-ci reste immobile, « regardant fixement de son air sauvage ». Combien c'est plus vrai et plus intense ! Mais cela bouscule les petites habitudes...

M^{me} Croiza a chanté, comme toujours, en artiste parfaite la façon dont sa voix est posée et conduite, sa diction, l'équilibre de tout son art sont autant d'admirables exemples. C'est un régal pur, dont on ne se lasse jamais.

H. L. B.

LE THÉÂTRE A PARIS

L'Oiseau bleu.

féerie en cinq actes et dix tableaux, par MAURICE MAETERLINCK
(THÉÂTRE RÉJANE).

Ce fut, pour l'esprit et pour les yeux, un rêve délicieux. Le conte féerique de Maeterlinck, qui unit l'ingénuité de l'action à des pensées profondes, l'ironie à l'émotion, le sentiment à la bouffonnerie, qui dispense, par la bouche des enfants et des fées, de si hautes leçons de vie, qui touche à de graves problèmes sans perdre sa poésie enfantine, ce conte des Légendes dorées si frais et si lumineux fut accueilli avec la plus vive, avec la plus unanime admiration.

Ce n'est pas en quelques lignes qu'on peut en décrire le charme et la rare séduction. Bornons-nous à dire que grâce à une interprétation merveilleusement mise au point, à des décors d'une fantaisie exquise, à une figuration réglée avec des soins minutieux, l'*Oiseau bleu* justifia à Paris la renommée dont les représentations de Moscou et de Londres l'avaient fait précéder.

Cet ensemble en quelque sorte « symphonique » dans lequel se fondent tous les éléments qui, au théâtre, peuvent contribuer à l'agrément des yeux et à l'émotion du cœur fit une impression profonde. S'il faut féliciter le poète pour le plaisir raffiné qu'il nous fit goûter, il n'en faut pas moins louer M^{me} Georgette Leblanc qui, avec une inlassable activité, un goût et une intelligence qui réalisèrent des miracles, assumait depuis trois mois la tâche, difficile entre toutes, de créer le cadre de cet ouvrage exceptionnellement compliqué, d'en diriger les études, d'en régler tous les détails jusqu'aux plus infimes.

Si l'effort a été prodigieux, la récompense fut éclatante. Les cinquante enfants qu'il fallut dresser, habiller, éduquer, les interprètes du poème, de la danse et du chant, tous apportèrent à la réussite de l'œuvre un concours qui permit de réaliser celle-ci d'une manière parfaite. Des décors irréels, inspirés en partie par ceux du théâtre de Moscou et complétés par le tableau nouveau du *Jardin des bonheurs*, qui fit sensation, des costumes charmants, une figuration stylée avec un art raffiné font de l'*Oiseau bleu* un spectacle unique, d'une émouvante beauté.

Autour de M^{me} Georgette Leblanc, qui se chargea du rôle de la Lumière, sont groupés d'excellents artistes parmi lesquels il faut citer surtout MM. Delphin (Tytyl), Severin-Mars, Fugère, M^{mes} Barbiéri, Clarel, Méthivet et la petite Odette Carha, qui incarne avec une délicieuse assurance et une précoce autorité le minuscule personnage de Mytyl. Mais il faudrait les énumérer tous, et ils sont trop !

O. M.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Exposition de M^{me} Louise Danse.

M^{me} Louise Danse expose au Cercle artistique un ensemble d'eaux-fortes et de pointes sèches, qui donne une idée très suggestive de son travail fécond et divers. Une des salles du Cercle lui est consacrée tout entière. Le talent de M^{me} Danse s'exerce dans les domaines les plus variés ; on y suit une pensée curieuse, toujours en éveil, et qui se traduit en notations tantôt brèves, tantôt serrées. Jamais rien de superficiel. Il semble au contraire que tout cela soit le fait d'un talent très réfléchi et qui ne livre le secret de ses sensations qu'après en avoir contrôlé la valeur. Malgré cela, une grande sincérité anime toutes ces compositions qui allient à l'inspiration chaleureuse un métier tenace et volontaire.

Il faudrait donner toute la liste de cette exposition pour montrer le vaste labeur de M^{me} Danse. On y verrait, à côté d'une longue série de compositions originales, paysages, portraits, fleurs, illustrations pour des œuvres de Maeterlinck et de Picard, des reproductions d'après divers maîtres, et des dessins. Il faut signaler particulièrement les pages que l'artiste a rapportées de

Venise et la série de frontispices d'après Odilon Redon. Dans tout cela, pages originales ou copies, le dessin est ferme, serré, d'une extraordinaire force, d'une certaine rudesse parfois, mais il en émane une poésie très intense, un sentiment soutenu. Cela vit et cela vibre. On y découvre une âme d'artiste attentive et douée d'une sensibilité exquise. . .

II.

A LA SALLE « STUDIO »

Exposition du Cercle « L'Éveil ».

Voici une petite exposition très jeune, pas guidée du tout, mais où l'on sent de la vie et une fantaisie charmante. Quelques talents nouveaux s'y sont donné rendez-vous, sans aucune prétention, et ils y montrent des œuvres intéressantes, de valeur très inégale, maladroites, un peu puériles parfois, mais pleines de sève et de promesses. Il y a là vraiment de l'originalité qui s'éveille; toute trace de routine est absente de ces essais. L'influence du courant néo-impressionniste a passé par là. On s'en aperçoit notamment dans les travaux de M. F. Verhaegen inspirés de Lemmen, assez gauchement d'ailleurs. Parmi les plus intéressants ensembles de cette exposition, il faut remarquer les paysages de M. J. Genot qui se recommandent par leur coloris ingénieux, leur mise en page originale et par une atmosphère poétique vraiment intense. Dans le paysage encore, M. P. Van Grin traduit une vision fraîche, un peu mélancolique; M. J. Brusselman, en des pochades très lâchées, un peu trop lâchées peut-être, laisse transparaître un tempérament bien trempé et atteste un sens déjà développé de la vie; enfin M. Ch. Lambert a de jolies impressions, *Paysage (arbres et pignons)* notamment. Notons encore un dessin bien établi de M. G. Caillau, *Portrait de Mlle L. V. E.*; d'amusants croquis de M. J. Canneel d'après les personnages du *Mariage de Mlle Beulemans*; un plâtre de M. E. Canneel, *Mélancolie*, d'une fort jolie allure, et les dessins de M. E. Tytgat, coups de crayon rapides et curieux, d'un esprit tour à tour polisson, grave, drôlatique ou mélancolique; on pense à Ensor. A noter surtout les « petites histoires », naïvement croquées, qui rappellent de jolies images d'Épinal. F. II.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Durant.

Un concert pimpant, spirituel et bariolé, comme il convient en temps de carnaval. Il était consacré à la musique française et M. Durant avait composé un programme en partie inspiré de celui du festival français de Munich, organisé l'été passé par la *Société des Amis de la musique*.

Nous ouïmes donc d'exquises galanteries des petits maîtres du XVIII^e siècle, Sénaillet et Leclair, phrases et nuancées avec un style exquis par M. Deru. Nous eûmes du Berlioz: son méridional *Carnaval romain*, chaleureux, coloré et fantasque nous fut restitué *con molto brio* par M. Durant. *Les Jeux d'enfants* de Bizet nous parurent bien innocents et la *Marche héroïque* de M. Saint-Saëns impersonnelle au delà de toute expression.

L'époque de transition fut représentée par le concerto de violon, op. 20, d'Edouard Lafo: œuvre d'une distinction parfaite, dont M. Deru rendit d'une manière concentrée la tendresse et la chaleur tout intimes. Puis ce fut l'introduction du premier acte de *Fervaal*, une page de poésie étrangement pénétrante et profonde.

Enfin le dernier bateau: du Debussy, du Roger-Ducasse, du Ravel. L'on eût cru que la *Libre Esthétique* avait fourré son nez dans la salle des fêtes du Marché de la Madeleine et avait chargé M. Durant d'y « symphoniser ». La *Suite française* de M. Roger-Ducasse semble écrite expressément pour que les Allemands puissent en dire: *Das ist sehr pikant* et pour évoquer *die französische Koketterie*. Quant à la *Rhapsodie espagnole* de M. Ravel, ah! diable! c'est que cela n'est point banal du tout! J'ai toujours

eu cette conviction que l'auteur des *Histoires naturelles* était une personnalité nettement accusée, lorsqu'on la met en regard de celle de M. Debussy. Après la *Rhapsodie espagnole*, je le crois plus fermement encore. Quel coloriste, bon Dieu! et quelle curieuse sensibilité, profonde et troublante, dans cet impressionnisme qui à première vue peut paraître seulement pittoresque et extérieur! L'image n° 3 des *Rondes de Printemps* de M. Debussy paraît vague et peu compréhensible après la curieuse suite symphonique de M. Ravel. Mais il faudrait la réentendre pour pouvoir porter sur elle un jugement bien assis.

Félicitons M. Durant pour cet excellent concert, si vivant; si varié, et dirigé avec un soin, une conscience et un souci du style dignes des éloges les plus vifs. CH. V.

Le Deuxième concert de la Société J.-S. Bach.

Il fut beau, parfaitement beau, et couronné d'un succès aussi vif que mérité. Les chœurs de M. Zimmer se prodiguèrent et firent valoir leurs belles qualités de musicalité et de style dans les chorales de deux cantates à solistes et surtout dans le formidable chœur double de la cantate *Nun ist das Heil und die Kraft*, dont le texte est emprunté à l'Apocalypse.

M^{mes} Noordewier-Reddingius et de Haan-Manifarges, MM. Kohman et Froelich interprétèrent les soli des cantates: *Mein Gott, wie lang, ach lange*; *Jesu, der du mein Seele* et *Vergnügte Ruh*, de manière à satisfaire les plus difficiles. Seul, parmi ces quatre artistes, M. Kohman, ténor, chantait pour la première fois à Bruxelles: il fit la meilleure impression, grâce à l'intelligence et au nuancé expressif de sa diction. Orchestre bien au point, secondé à merveille par M. Minet, claveciniste, et par M. Janssens, organiste.

M^{me} Wanda-Landowska éblouit tout le monde par la maîtrise avec laquelle elle exécuta diverses pièces de clavecin de Bach et l'extraordinaire concerto en sol mineur pour clavecin et orchestre d'archets. Rarement il nous fut donné d'ouïr de la musique ancienne interprétée avec une telle intensité de vie et en même temps avec un respect aussi absolu des œuvres et de leur style. C'est grâce à de telles exécutions que le public finira par prendre goût à cette *musique ancienne* à laquelle M^{me} Landowska a consacré un si beau livre; il ne sera plus rebuté désormais par de froides et sèches reconstitutions historiques, marquées au coin du pédantisme et de l'indifférence esthétique. Mais il comprendra que les musiciens d'autrefois étaient tout aussi vivants que ceux d'aujourd'hui et qu'à la double condition de les étudier à fond et de les aimer, il n'est nullement impossible de communiquer avec eux et d'éprouver à nouveau les états d'âme et les sentiments qu'ils ont exprimés dans leurs œuvres.

Il nous faut louer sans réserve M. Zimmer de nous avoir, par son opiniâtreté dans la voie de ce qui est beau et bien, donné un concert aussi bien préparé et aussi remarquable par son programme et ses interprètes. CH. V.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, troisième concert du Conservatoire. Œuvres de Brahms, Mozart, J.-S. Bach, Beethoven.

Mardi 7 mars, à 3 heures, au Palais des Arts (42, rue des Palais), audition d'œuvres de femmes compositeurs organisée par le Lycée de Bruxelles. Au programme: M^{me} Busine de Groote, Coelet van den Boorn, dell'Acqua, Folville, Lannen, Matthyssens, Van den Staepel.

Vendredi 10, à 8 h. 1/2, Salle Érard, récital de chant par M^{me} Miry-Wereck. Œuvres de Mozart, Schubert, R. Strauss, A. de Castillon, H. Duparc, E. Chausson, C. Debussy, A. de Greef, F. Rasse, T. Ysaye, A. Borodine, P. Juon, J. Sibelius, L. Wallner.

Dimanche 12, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, cinquième Concert Ysaye, sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de Sir Edward Elgar, compositeur, et de M. Jean Gerald, violoncelliste. Programme: *Ouverture tragique* (Brahms); Concerto pour violoncelle et orchestre (J. Jongen); Symphonie en

la bémol majeur (E. Elgár), sous la direction de l'auteur; *Kol Nidrei*, adagio pour violoncelle et orchestre (Max Bruch); Prélude de *Parsifal* et la *Chevauchée des Walkyries* (R. Wagner). Répétition générale la veille, à 3 heures.

Mardi 14, à 8 h. 1/2, Nouvelle Salle (11, rue Ernest Allard) récital de piano par M^{lle} Alice Jones. OEuvres de Beethoven, Mendelssohn, Liszt, Brahms, César Franck, G. Fauré.

Dimanche 18, à 2 h. 1/2, Salle de la Madeleine, troisième Concert Durant, avec le concours de M. Florizel Von Reuter, violoniste. École allemande, Concerto en *fa* pour orchestre à cordes (Haendel); Concerto en *la* mineur pour violon et orchestre (J.-S. Bach); Symphonie (Ph.-Emm. Bach); Prélude de l'Étiver des *Saisons* (Haydn); Overture de la *Flûte enchantée* (Mozart); Concerto pour violon et orchestre (Beethoven); les *Murmures de la Forêt* (R. Wagner); *Don Juan*, poème symphonique (R. Strauss).

Mercredi 8 mars, à 8 heures, Salle du Conservatoire de Liège, cinquième Concert Dumont-Lamarche avec le concours du Cercle « Piano et Archets » (MM. Jaspas, Maris, Bauwens, Foidart et Vranken). Programme: Quatuor en *si* bémol (Beethoven); Sonate en *ré* pour piano et violon (Haydn); Quintette (Franck).

PETITE CHRONIQUE

M. Édouard Verstracken a ouvert hier au Cercle artistique d'Anvers une exposition de ses œuvres récentes. Cette exposition sera accessible au public tous les jours, de 10 à 5 heures, jusqu'au 14 mars.

Le Congrès international de musique qui se réunira à Rome, au château Saint-Ange, à l'occasion des fêtes commémoratives de la proclamation de l'Unité italienne, comprendra six sections distinctes: *Histoire et littérature musicales*; *Musique proprement dite* (Théâtre lyrique, Musique religieuse, Chorale, Symphonique, Musique de chambre); *Philosophie de la musique et Sciences ayant rapport avec l'art musical*; *Pédagogie*; *Instruments de musique, orgues, lutherie, etc.*; *Droits d'auteur sur les œuvres musicales*.

Les dates du Congrès, des auditions et réceptions offertes aux congressistes seront fixées ultérieurement.

Les visiteurs de l'Exposition du Cinquantenaire à Rome auront, dit le *Guide musical*, le plaisir très rare d'entendre certaines œuvres remarquables des anciennes écoles italiennes. Le Théâtre Argentina représentera entre autres productions des écoles vénitienne et napolitaine: *Le Couronnement de Poppée* de Monteverdi, des fragments du *Ciasone* de Cavalli, de la *Dori* de Cesti, du *Tottila* de Legrenzi, des madrigaux de Lotti, Provenzale, Scarlatti... Le Théâtre Quirino promet, de son côté, des reprises de *Livietta e Tracolo*, de Pergolèse, du *Socrate immaginario* de Paisiello, du fameux *Matrimonio segreto* de Cimarosa et de son *Impresario in augustie*, de la *Regina di Golconda* de Donizetti, des *Precauzioni* de Petrella, enfin de *La Molinarella* et *La Cechina* de Piccini.

Une exposition de pastellistes anglais du XVIII^e siècle sera ouverte à la galerie Brunner, à Paris, du commencement d'avril au 15 juin. Organisée par M. Robert Dell, qui fut le collaborateur de M. Armand Dayot pour l'exposition des Cent portraits de femmes en 1909, l'exposition des Pastellistes anglais réunira un choix d'œuvres des plus intéressantes et, pour la plupart, inconnues en France. Les bénéfices en seront partagés entre le « Victoria Home » de Meuilly et l'Orphelinat des Arts. Adresser toutes communications à M. Robert Dell, commissaire général, 9 rue Pasquier, Paris.

C'est le sculpteur Bourdelle qui exécutera le monument Jean Moréas, pour lequel un comité présidé par M. Anatole France et qui compte parmi ses membres MM. Léon Dierx, Auguste Rodin, Paul Adam, Henri de Régnier, Adrien Mithouard, Stuart-Merrill,

Philippe Berthelot, A.-F. Hérold, Alfred Vallette, etc., recueille actuellement des souscriptions. Celles-ci doivent être adressées au trésorier de ce comité, M. Charles Durand, au *Mercur de France*, 26 rue de Condé, Paris.

Il y aura au printemps prochain deux « Saisons russes » à Paris. Indépendamment des représentations de ballets qu'organisent au théâtre du Châtelet MM. Serge de Diaghileff et Astruc, et dont nous avons publié le programme, des spectacles lyriques seront donnés au théâtre Sarah Bernhardt. Cette campagne d'opéra comprendra la *Roussalka* de Dargomyski, la *Dame de Pique* et *Eugène Onéguine* de Tchaïkowsky, le *Démon* de Rubinstein, la *Fiancée du Tsar* de Rimsky-Korsakoff, et probablement la *Vie pour le Tsar* de Glinka.

Les recettes des six premières représentations de l'*Ancêtre* de Saint-Saëns à l'Opéra-Comique ont dépassé 42.000 francs. C'est dire le grand succès de cet ouvrage.

Il est à peu près décidé que la troupe complète du théâtre de Dresde se rendra en juin prochain à Paris pour y donner, sous la direction de M. Richard Strauss, six représentations d'*Elektra* et six représentations du *Rosencavalier*.

Le *Mystère de Saint-Sébastien* sera-t-il, dit *Paris-Journal*, joué cette saison? Dans les milieux proches du poète, l'on commence à en douter.

La musique de M. Claude Debussy sera de toute façon prête, car le musicien se bornera fort probablement à ne donner qu'une partition moins importante qu'on ne l'a dit: c'est-à-dire des chœurs et des danses, dont ses cartons sont très riches.

M. Debussy ne connaît pas le *Mystère*, qu'on affirme encore inachevé. Mais le récit que M. Gabriele d'Annunzio lui en fit, le séduisit. Le premier acte de *Saint-Sébastien*, entièrement au point, contient de très réelles beautés. L'action de cet acte se déroule autour du triomphe du merveilleux éphèbe-soldat. Le style de M. d'Annunzio est encore celui que ses admirateurs et ses adversaires connaissent: des fusées d'images qui serpentent et éclatent, des phrases d'amour d'une grande douceur et d'une frappante beauté.

Sottisier.

Cet enfant terrible — l'histoire nous l'enseigne — est prompt à casser son jouet pour voir ce qu'il y a dedans. En ce moment-ci, regardez bien à travers les morceaux de son joujou et vous verrez que ce qu'il y a au fond, c'est le suicide!

ARTHUR MEYER, *Le Gaulois*, 14 janvier 1911.

LIBRAIRIE NATIONALE G. VAN OEST ET C^{IE}

72, RUE DE LA MONTAGNE, BRUXELLES

ÉDITIONS D'ART

LIBRAIRIE GÉNÉRALE: LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS,
ARTS ET MÉTIERS, HISTOIRE,
SCIENCES, COMMERCE ET INDUSTRIE, ETC.

Abonnements à tous les périodiques belges et étrangers.

Notre librairie fournit rapidement et aux meilleures conditions tous les livres belges, français, allemands, anglais, etc.

Envoi de livres à l'examen sur demande.





Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez E. DEMETS, Éditeur

2, rue de Louvois, PARIS

- M. BÉCLARD. — **Péristéris** (LECONTE DE LISLE), chant et piano. — *Prix net* : 2 fr. 50.
ID. **Silence** (A. SAMAIN). — *Prix net* : 1 fr. 70.
- A. BERTELIN. — **Dilection, Une douceur splendide et sombre, Il pleut des pétales de fleurs. Musique, Dans le cristal des eaux** (A. SAMAIN), chant et piano. — 1 fr. 70 à 2 fr. 50.
ID. **Le Chasseur noir** (P. GÉRALDY), **Chanson grise** (F. BATAILLE), **Lied** (BLANGUERNON), **Chanson** (H. VACARESCO), **J'ai jeté** (ID.), **Souffrance** (M. OLIVANT), chant et piano, 1 fr. 70 à 2 fr. 50.
- R. CHANSAREL. — **Caresse** (J. DE L'ÉTOILE), **Dédicace** (T. KLINGSOR), **Pastel** (G. SOULIER), chant et piano, 1 franc et 1 fr. 50.
- SWAN HENNESSY. — **Diverses pièces et variations** pour piano sur un thème obligé par SWAN HENNESSY, HUGO RASCH, GEORGES LOTH, AUG. DELACROIX et HERBERT FRYER. — *Le recueil* : 7 francs.
- SÁNDOR KOVÁCS. — **Bourrée bourrue** pour piano. — *Prix net* : 2 francs.
ID. **Toccata** pour piano. — *Prix net* : 2 francs
ID. — **Barafortus's Dreame** (auteur inconnu du XVI^e siècle), 1 fr. 75. **Quodlings Delight** (GILES FORNABY), 1 fr. 75.
ID. **Capriccios** en *la* maj., en *mi* maj. et en *si* bém. maj. (D. SCARLATTI), 1 fr. 75. et 2 francs. — **Étude** en *la* maj. (ID.), 1 fr. 75.
- ACHILLE PHILIP. — **Nocturne** (F. BONNAUD), chant et piano. — *Prix net* : 3 francs.
ID. **Élégie** (P. VIERGE). — *Prix net* : 1 fr. 75.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

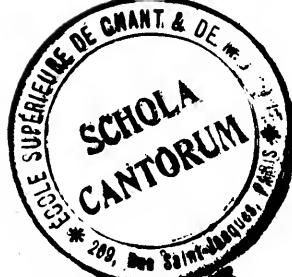
Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DÉSSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DÉMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Suarès et la Connaissance de la Vie (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Heure heureuse (EMILE VERHAEREN). — Lettre de Paris (O. M.). — Les « Onze ». — « La Licorne ». — Le Concert du Conservatoire (H. L. B.). — Chronique théâtrale (G. R.). — Le Prix de Rome pour la Gravure. — Nécrologie : *Fritz von Uhde*; *Antonio Fogazzaro*. — Agenda musical. — Petite Chronique.

Suarès et la Connaissance de la Vie.

Un grand événement s'est passé depuis peu dans la vie d'un des plus authentiques poètes que nous possédions aujourd'hui. La dernière fois que j'ai parlé ici de M. André Suarès, c'était à propos de *Bouclier du zodiaque*, et je m'étais livré à une sorte d'analyse de son imagination. C'est que ce livre en effet, le plus beau peut-être que M. Suarès ait écrit, est encore un livre de pensée. Et la vie, encore qu'éprouvée avec une sensibilité parfois vive jusqu'à la souffrance, ne s'y dépose que décantée, filtrée, traitée par une alchimie mentale des plus rares. L'inconsciente volonté d'un poète à la fois naturaliste et initié achève de donner à ces chants de l'année un air d'ésotérisme. Elle semble retrouver, à travers les âges, la tradition des poètes orphiques et se plaire à enfermer sous la triple enveloppe des symboles : physique, humain et religieux, un dogme secret et mystérieux, très simple cependant. Jamais l'art de ce puissant écrivain qu'est M. Suarès n'avait à ce point de perfection servi sa faculté lyrique. Et pour moi, qui suis depuis longtemps l'évolution de cette magnifique

pensée, j'ai éprouvé alors, au plus profond de mon intuition, le sentiment que j'assistais là à quelque chose de définitif, d'achevé, et sur lequel personne ni le poète lui-même n'aurait plus à revenir. Un testament, oui vraiment. Dans ce long poème étrange et ardent, M. Suarès n'avait concentré, à son insu peut-être (car les plus graves démarches de l'esprit échappent au contrôle de notre conscience) les meilleurs éléments de son passé que pour en prendre congé. *Bouclier du zodiaque* est une apothéose, un aveu et aussi un abandon. Il m'a semblé, en écoutant la voix pleine d'autorité et de grandeur qui chantait les angoisses et les beautés de la pensée et de la nature sous la lumière éternelle du soleil, voir un autre homme qui attendait la fin du chant pour parler à son tour. Nous assistions à ce grave moment de l'existence d'un homme où cet homme doit choisir sa vie nouvelle. Et tant mieux si la douleur l'a conservé assez jeune de cœur pour que sa maturité n'ait plus à épouser que l'enthousiasme. Car alors, pour belle qu'ait été la première partie de son existence, la seconde sera plus belle encore, plus complète, plus noble, plus humaine.

C'est ce qui, je crois, s'est passé pour Suarès.

La révélation, je dirais physique, de ce nouvel état de son cœur, lui est venue, un matin, à Venise, lors d'un voyage en Italie, qu'il raconte (1).

Sans sommeil, il a passé dans la ville, fée le jour, la soirée et la nuit dans un enthousiasme qui prenait, l'une après l'autre, toutes ses raisons de vivre et les lui offrait comme un suprême bouquet. Il est mûr pour comprendre en lui-même quelque chose d'essentiel.

(1) SUARÈS. *Voyage du Condottiere. Vers Venise*. Paris, Édouard Cornély.

Nous avons bu aux Esclavons un vin roux de Chypre; et plus tard, dans un bouge, aux zattere, avec deux jeunes filles; et l'une pleurait, sous une lanterne rouge. Quand l'étoile du matin s'est levée sur le Lido et les îles, le batelier m'a enveloppé d'une couverture noire. Il m'a supplié de dormir : il avait peur pour moi. Et c'est lui qui a dormi une heure. Que cette heure fut féconde ! Au milieu de toute cette volupté, je prends ma force à deux mains, comme une hache. Je fends l'espace obscur qui me séparait encore de mon vœu le plus profond et de ma volonté. Dans cette gondole, je finis la tragédie de la mort et du désespoir le plus sombre que je portais depuis dix ans. Je connais un amour plus fort que les délices, plus vrai que les baisers, un amour qui peut vaincre le désir, et qui ne doit pas être rassasié.

Vous sentez, n'est-ce pas, qu'il s'agit là d'un changement profond. Certes, des mouvements secrets et intimes de tout l'organisme ont préparé la nouvelle attitude, mais c'est maintenant que le cerveau en prend conscience. Le *partage de midi* a eu lieu. Désormais, le poète va descendre avec une tranquille lenteur l'autre versant, le versant paisible de la montagne dont l'ascension avait été si pénible.

Le fait de vivre, tout nu, tout simple, dépouillé de toute exaltation littéraire, chose très étrange, n'est ressenti par l'homme qu'assez tard. Mais lorsqu'il le ressent, il éprouve vis-à-vis des angoisses métaphysiques de la jeunesse un sentiment de délivrance. En logique, ce devrait être l'adolescent qui goûte la plénitude de vivre et l'homme mûr les tortures de la pensée qui voit s'approcher le néant. En réalité, et sans doute par une indulgente et mystérieuse précaution de la nature, c'est l'inverse qui se passe. Chez la plupart des êtres hélas ! cela se traduit par un développement brutal de l'égoïsme matérialiste et par le désaveu de l'idéal de leur jeunesse. Mais chez les natures nobles, simplement, avec une connaissance plus directe et plus réfléchie de la vie s'affirme une conscience plus mûre, plus dépouillée de l'idéal primitif. C'est dans un essai, non dans un simple article qu'il me plairait de suivre, tout le long d'exemples à loisir commentés, la preuve de ce phénomène dans les derniers livres de M. André Suarès (1). J'y montrerais comment un poète pessimiste et personnel devient un moraliste sans perdre rien de son lyrisme. Je noterais les insensibles passages qui l'ont amené à plus de douceur, à plus de largeur dans la compréhension des mobiles de tous les êtres, à plus de profondeur aussi. A chaque écaille qui tombe de la cuirasse du mépris volontaire apparaît un peu plus de la chair vivante, humaine. En se pénétrant mieux lui-même, il semble qu'il ait laissé pénétrer en lui davantage de l'humanité générale. Notez qu'il ne s'agit pas ici de contradictions. M. André Suarès restera toujours celui qui a le culte de l'ordre, de la hiérarchie et de

(1) SUARÈS. *Sur la Vie : Essais*, tomes I et II. Paris, Edouard Cornély.

l'héroïsme. Mais il rejette de son affirmation ce qu'elle contenait précisément d'anarchique et de trop individualiste par l'excès d'apreté de son ton. Plus serein, il a plus d'autorité. Les derniers soupçons que l'on pouvait avoir d'une personnelle revendication s'évanouissent. Nous ne sommes plus en présence que d'un homme devenu enfin le maître souverain de ses facultés les plus entraînant, et qui se tient en discipline. Je ne sais quoi de plus clair, de plus pur est descendu en lui, grâce sans doute à une renonciation dont le poème *l'Allégorie d'Achille* (1) offre un saisissant et mélancolique symbole.

Ainsi je n'imagine pas que, du temps de *Voici l'homme*, il aurait pu s'approcher avec cette pénétrante sympathie de Stendhal, ou de Saint-Evremond ou de Benjamin Constant. Il le fait maintenant, et si bien que je ne sache pas avoir jamais lu sur ces trois hommes des pages aussi définitives. Même pour ceux envers qui il est sévère peut-être, comme Edgar Poe, cette sévérité n'est pas sans réserves : elle a quelque chose de généreux et de noble qui écarte l'idée de l'injustice.

Enfin. M. André Suarès, en acceptant de s'occuper de la vie, n'a point commis cette action sans portée que tant d'écrivains, jusqu'alors abstraits, se croient obligés de consentir à un certain âge, par je ne sais quelle obéissance à une mode. Non. Mais ayant au plus profond de lui-même senti le besoin d'une prise plus directe avec la vie, il a, suivant sa belle expression, *fendu l'espace obscur* qui l'en séparait, qui mettait comme un voile d'allusion entre elle et lui. Et, en devenant plus homme que philosophe, il devient davantage poète.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'HEURE HEUREUSE (2)

Le réveil intellectuel s'accuse partout. Voici qu'en des pares aux beaux ombrages, dans l'air vivace et lumineux, les hauts laboratoires s'érigent les uns après les autres et élèvent aux différentes sciences des temples différents. Mais des chemins souvent parcourus les relient les uns aux autres pour indiquer combien les cultes séparés se rejoignent en une seule et totale adoration.

Les historiens à la pensée neuve et solidement documentée refondent notre histoire et affermissent par des arguments, jusqu'à ce jour négligés, notre conscience civique; des orateurs soucieux de précis langage et d'éloquence vivante se lèvent dans nos assemblées. Nous possédons tels juristes qui refondent le droit pour lui imprimer un caractère nettement moderne. L'équité les séduit plus que la justice verbale, et le fond des vérités les

(1) *Ib.* *Essais sur la Vie*, tome II.

(2) Extrait de la belle préface écrite par M. Émile Verhaeren pour la *Belgique illustrée* de M. Louis Dumont-Wilden, dont la librairie Larousse poursuit la publication.

sollicite plus que leur forme. Jadis nos pas suivaient d'autres pas sur des routes tracées par d'autres pionniers, aujourd'hui nous essayons de tracer et de parcourir nos propres chemins. Nous avons jeté dans les brousses d'Afrique pour nos colonisateurs et nos missionnaires. Nous nous évertuons à devenir peu à peu un peuple distinctif de tout autre peuple; nous cherchons des méthodes personnelles et réalisons des œuvres spéciales. Ces essais d'individualité franche se manifestent surtout en notre littérature. Jadis la gloire que nous acquîmes dans les arts plastiques fut incontestée. Notre renommée littéraire s'étend à cette heure d'année en année sur l'Europe entière. L'Amérique se fait attentive. Nos poètes et nos prosateurs sont nos plus belles lumières. La tradition ne les entrave guère. Ils n'écrivent point avec deux siècles de littérature pesant sur leurs épaules. Ils connaissent la spontanéité et l'audace. Fils de la Flandre ou de la Wallonie, ils ont écouté l'âme de leur race, qui s'était tue depuis longtemps. Ils y ont découvert de douces ou puissantes forces endormies et les ont réveillées et déployées au grand jour.

Les Van Eyck et les Rubens les avaient connues aux ^{xv^e} et ^{xvii^e} siècles et les avaient fait servir à des œuvres triomphantes. Depuis, elles s'en étaient retournées se perdre dans le peuple, comme les eaux fécondes se glissent dans les sables. Il les fallait recueillir à nouveau, les rassembler et en refaire des fleuves de fécondité et de puissance. Nos écrivains y réussirent: leurs livres en témoignent. Oh! les belles pages imprégnées de sensualité et de mysticisme! Oh! les cris de la chair mêlés aux élévations de l'âme! Oh! les contrastes fondus, les antithèses entremêlées, les facettes multiples d'une même pierre dure et rayonnante!

La saveur de certains de nos poèmes se distingue de toute autre saveur. Nous ne possédons ni la souplesse ni la distinction françaises, ni la pureté lyrique des Anglo-Saxons, ni la profondeur sentimentale des Allemands, mais nous détenons la force rouge et épanouie et la douceur mystérieuse et résignée. Croissants ou incroyants, tous nos poètes sont religieux. Nous pénétrons de notre foi nos conceptions les plus réalistes du monde; le scepticisme nous répugne; nous nous sentons trop jeunes encore pour ne pas avoir confiance dans l'élan de chacun et dans l'effort de tous. Nous affirmons d'instinct où d'autres nient par intelligence. Comprendre, analyser et disséquer nous importe moins que d'agir, et ceux d'entre nous qui les premiers se levèrent pour imposer une littérature à leur pays, jadis hostile aux cadencées et aux rimes, firent preuve de courage pratique et intelligent bien plus que de fantaisie et de rêve. Donc, que notre développement soit matériel ou intellectuel, toujours nous tenons compte de ce que nous voyons avec nos yeux, là, devant nous.

Disons encore que, grâce à ce souci de la réalité immédiate, nous agissons et pensons avec un invariable et tenace bon sens. Peu m'importe que ce mot se colore aux yeux de certains d'une teinte déplaisante, j'aime à l'employer pour caractériser notre manière de sentir. Nous manquons de délicatesse et de raffinement, mais grâce à ce bon sens séculaire nous possédons quand même une manière de tact qui nous éloigne de la préciosité et de la mignardise et nous fait détester les paroles creuses et les parades vaines.

EMILE VERHAEREN

LETTRE DE PARIS

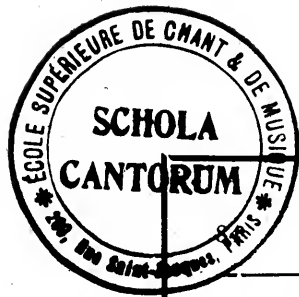
Le Petit Musée Baudouin n'est pas un musée ordinaire. Les surprises y succèdent aux surprises: Il y a quelques mois, nous étions conviés à y contempler des peintures de M. Camille Maclair, plus célèbre jus'ici dans l'art de manier la plume que dans celui d'écraser le pastel ou de triturer les pâtes colorées... Cette fois, événement plus imprévu encore, ce sont des broderies de notre distingué collaborateur Francis de Miomandre qu'abrite, soigneusement exposées en d'élégantes vitrines, le Musée. Des broderies? Oui, des broderies capricieuses et fines: signets, couvertures de livres, étoles, coussins fleuris d'iris et de capucines, animés d'un vol de papillons ou blasonnés de paons héraldiquement affrontés, et jusqu'à la minuscule chape en satin blanc de la tortue Gazelle, dont la vie et les aventures vont, ces jours-ci, réjouir les *Bibliophiles fantaisistes*. Sur cette chape, ô des Esseintes, s'éveille, dans un quadrillé de fils de soie, tout un printemps de myosotis et de primevères. Prix Goncourt, à quelles ambitions l'auteur de *l'Ingénu* pourrait-il s'élever si quelque Poiret, si le fastueux Doucet s'avisait de créer une Académie des Arts-et-Métiers à broder! Ce qui déconcerte, c'est qu'un écrivain aussi laborieux, dont la jeune gloire est assise sur trois romans, deux volumes de critique et un recueil de poésies, sans compter sa collaboration régulière à *l'Art moderne*, au *Feu*, à *l'Art et les Artistes*, — et ne parlons pas des ouvrages sous presse ou en manuscrit, — ait trouvé le temps (est-ce la nuit? ou peut-être pendant ses trajets en tramway?) de tracer patiemment sur de soyeux tissus ses arabesques multicolores. Écrire un roman lorsqu'on est couturière, passé encore, — et cela s'est vu. Mais broder quand on exerce la profession d'écrivain!...

M. de Miomandre a d'ailleurs rencontré en M^{lle} De Witte, — une brodeuse exclusivement brodeuse, celle-ci, ou tout au moins dont les travaux littéraires sont jus'ici demeurés secrets, — une rivale redoutable. Sous ses doigts agiles châles, écharpes, corsages, toute la parure féminine s'embellit de motifs empruntés à la flore, à la faune, habilement stylisés selon une sûre méthode décorative, et la conception de l'artiste est servie par une irréprochable interprétation technique.

Aux murs et pour compléter cet ensemble, M. Morerod déploie, en une suite de tableaux et de dessins, les aspects de l'Espagne radiense: paysages éclatants vus avec la sincérité et l'enthousiasme juvénile d'un Dario de Regoyos, types de cigarières et de gitanes crayonnés d'une main ferme et souple à la fois, sans artifices, avec un louable souci de vérité.

M. Morerod, on le sait, fut pour M. Gémier un précieux collaborateur dans l'adaptation scénique de *la Femme et le Pantin*, qui poursuit au Théâtre Antoine une glorieuse carrière. De plus en plus s'introduit l'usage dans les théâtres, afin d'échapper aux invariables routines des décorateurs professionnels et attitrés, de prendre conseil d'artistes que la direction de leur esprit et la spécialisation de leur art désignent spécialement pour telle ou telle réalisation dramatique. L'initiative prise à cet égard par M. Jacques Rouché a produit, on le sait, les plus heureux résultats et les spectacles offerts sous sa direction par le Théâtre des Arts ont tous un réel attrait artistique.

Le plus récent se compose de *Fantasio*, œuvre de jeunesse d'Alfred de Musset qu'ignorait notre génération, et du *Dépensier*, un acte de M. Léon Frapié qui, sous une forme légère et ironique, touche à un problème grave.



C'est M. Georges-d'Espagnat qui fut chargé de reconstituer par des décors et des costumes dont la fantaisie n'exclut pas le style, l'atmosphère de *Fantasio*. Il l'a fait avec goût et avec intelligence, en s'inspirant comme, pour les spectacles précédents, MM. Dethomas, Dréza, Delaw et autres, de l'esthétique nouvelle qui s'efforce de simplifier et de synthétiser le décor en l'adaptant étroitement aux situations, de le styliser par des recherches de rythme et d'effets plastiques au lieu de poursuivre un vain réalisme en désaccord avec les nécessités de la scène.

La comédie romanesque du poète à ses débuts, que traversent des souvenirs shakespeariens et qu'un romantisme suraigu caresse de son aile, a trouvé en M^{lle} Céline Guyon une interprète exquise qui est le charme et le sourire de cet imbroglie compliqué. Et M. Gaston Dechamps est fantasque, grandiloquent et volubile à souhait dans le rôle du bohème raisonneur et philosophe que d'extraordinaires aventures jettent au cachot dont une princesse compatissante lui ouvre secrètement les portes.....

Soirée d'art et de souvenir, plongeant dans un passé qui, déjà, est de l'histoire; régal de lettrés et de curieux qui, peut-être, ne satisfait qu'à demi l'appétit du public, mais que le Théâtre des Arts se devait d'offrir à ceux qui secondent son généreux effort.

Le Dépensier, qui sert à *Fantasio* de lever de rideau, s'oppose par son modernisme et par la simplicité des ressorts dramatiques aux véhémentes tirades et aux invraisemblables épisodes de l'œuvre célèbre d'Alfred de Musset. On y voit un brave homme, romancier et journaliste, moraliser doucement son fils adolescent trop prompt à s'enorgueillir de sa première bonne fortune et éveiller peu à peu en lui des remords: Ce Louis que M^{me} Dufortin, épouse parcimonieuse et caissière économe du ménage, abandonna à son mari pour quelque achat, le jeune Albert, sermonné par son père, ira le porter à la madinette qui lui fut accueillante et qu'il oublia de remercier. Peut-on être plus dépensier que ce père prodigue?

L'historiette est racontée par M. Frapié avec tact, avec esprit, en termes mesurés qui révèlent un écrivain délicat. La légèreté, l'aisance, le naturel parfait que mirent à l'interpréter MM. Durec, Marcel Millet et Dieudonné, ainsi que M^{me} Mady Berry, contribuèrent au succès de cette petite pièce originale et satirique.

Dans le domaine musical, signalons pour le choix des programmes et leur remarquable interprétation les séances de musique de chambre données tous les mercredis de mars à la Salle Erard sous les auspices des éditieurs Durand. On applaudit, au premier concert, le quatuor à cordes de Saint-Saëns, la sonate pour piano et violon de M. Samazeuilh, le Trio n° 3 d'Edouard Lalo, les trois poèmes inspirés à M. Ravel par *Gaspar de la Nuit*, qui valurent aux auteurs et aux exécutants, MM. J. Thibaud, A. Cortot, R. Vinès et le Quatuor H. yot de chaleureux applaudissements. Mercredi dernier, M^{lle} Blanche Selva interpréta avec son extraordinaire maîtrise et sa rare pénétration musicale la Sonate pour piano de M. Vincent d'Indy et les *Rustiques* de M. A. Roussel (dont un Poème symphonique en trois parties, *Évocations*, que lui inspira un récent voyage aux Indes, paraîtra prochainement). La Sonate pour violoncelle et piano (n° 2) de Saint-Saëns et un évocatif quatuor à cordes de M. Roger-Ducasse complétèrent cet éclectique et intéressant programme. Mercredi prochain et les mercredis suivants, des auditions d'œuvres de MM. Debussy, Magnard, Chevillard, Paul Dukas, Witkowsky, Widor, Guy-Ropartz et d'autres pages de MM. Saint-Saëns et Vincent d'Indy grouperont à nouveau les fervents de la musique pure, et aux

noms des interprètes cités s'ajouteront ceux de M^{lle} Marthe Dron, de MM. Edouard Risler, A. Parent, Polhain et de M. Debussy lui-même. Ainsi s'achèvera cette revue des principales œuvres de musique de chambre de la florissante et radieuse école française contemporaine.

O. M.

LES « ONZE »

On nous annonce la fondation à Liège d'une association artistique dont les statuts ne manquent pas d'originalité :

Art. I. — Sous la dénomination « Les XI », il est formé un Cercle de peintres-amateurs désireux d'exposer un ensemble de leurs œuvres.

Art. II. — La première exposition sera ouverte au printemps 1911, dans la salle de la Bibliothèque de la Ville, rue des Chiroix, et restera ouverte pendant onze jours.

Art. III. — Chaque membre du Cercle aura le droit d'y exposer onze œuvres.

Art. IV. — L'exposant sera entièrement libre du choix de ses œuvres. Il n'y aura pas de jury d'admission.

Art. V. — Chaque exposant pourra vendre ou non, et fixera les prix.

Art. VI. — Les œuvres devront être encadrées.

Art. VII. — La cotisation annuelle est fixée à onze francs.

Art. VIII. — La quittance sera présentée le 11 janvier, par les soins de la trésorière, Madame P. Trasenster.

Art. IX. — Toute la correspondance devra être adressée à M. Florent Desoer, secrétaire.

Art. X. — Dans le cas de démission ou de disparition d'un des membres fondateurs, son remplaçant devra être nommé à l'unanimité des dix autres.

Art. XI. — On...ze réunira le 11 de chaque mois, dans un salon à convenir.

Les artistes appelés à faire partie de cette société sont : M^{mes} M. Trasenster, Hélène Nève, Marcelle Van Hoegaerden, M^{lles} M. de Laveleye, Claire de Terwangne, Durieu, MM. F. Desoer, H. Frédéricq, Camille Masius, Ernest Picard et Elie Quoilin.

M. Albert de Neuville, en souhaitant dans *l'Œuvre des Artistes* bon succès aux Onze ajoute :

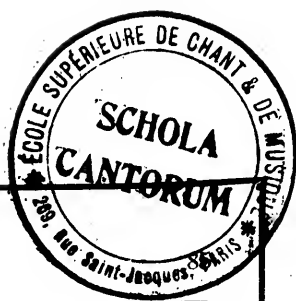
« La lecture des statuts de leur société nous a procuré une once de bon sang et s'il est permis que chez eux, des mots flamands se pron...onzent, nous leur conseillerions de prendre comme devise : « Onze Vriede » ou « Onze Kunst ». Nous regrettons seulement de ne pas voir figurer parmi les œuvres à exposer, des objets en brrr...onze.

Quoi qu'il en soit, ce Cercle mérite d'avoir son premier Salon inauguré par un nonce, ou par un b...onze. »

Le premier Salon des XI sera inauguré le 2 avril prochain (Pourquoi pas le 11 ?). Un concert sera donné au profit d'artistes nécessiteux le 4 avril avec le concours de M^{lles} N. et M. Trasenster, N. Dufrenoy, J. Desoer, MM. J. de Ponthière et A. Greiner.

« LA LICORNE »

La Licorne, nouveau recueil de littérature et d'art dirigé par MM. Marc S. Villiers, Arthur H. Cornette et Jean Hostie, annonce en ces termes sympathiques et élégants, sa naissance prochaine : Sans prétendre le moins du monde à toucher l'intérêt de nos



L'ART MODERNE

contemporains abondamment pourvus de manuels pratiques et d'éditions à bon marché, *la Licorne* se flatte de paraître pour l'agrément « of the happy few », de ces privilégiés qui ont des loisirs et dont c'est le trait d'aimer, par-dessus tout, la littérature, les musées, les voyages et les entretiens inutiles.

Que leur sort les attache à Moscou, à Londres, à Florence ou à Pesth, c'est à ces curieux qu'elle médite de s'adresser si leur goût les convie à sortir du temps présent, à disputer librement d'art et à préférer toujours au banal butin d'anthologie quelque divine médaille enfouie, dont il faut effacer avec soin la poudre et la rouille.

Sur les sujets qu'elle vient de faire pressentir, *la Licorne* publiera surtout des « essais », ce mode d'expression étant mieux que tout autre susceptible de traduire par sa souple et concise élégance les plus subtiles nuances de la culture moderne; mais, autant que possible, les œuvres seront données dans leur texte: *la Licorne*, présumant le bien de ses lecteurs, suppose que les langues leur sont familières et que devant les classiques ils ne boudent pas plus qu'un « graduate » d'Oxford.

On lira donc dans chacun des cahiers des essais variés; on y trouvera aussi des récits, des réflexions sur le piquant des mœurs et le vif des caractères, le tout mêlé de portraits, de pointes et de menus propos; on y verra de plus une exposition d'images d'un dessin raffiné. Des fois, la main du « connaisseur » ira toute seule retirer de l'oubli une page mémorable, dont la vertu est de ne pas vieillir, et ce sera la « Vitrine de l'Amateur ». Enfin les livres nouveaux auront leur place, sans qu'on leur garantisse pour cela des égards particuliers.

Collaboreront à *la Licorne*: MM. Charles Bernard, Dr Fr. Blei, Lawrence Binyon, Ary Delen, Max Elskamp, James Ensor, Jean de Bossière, Edmond de Bruyn, Jan Greshoff, R. Günste, Geerten Gossaert, Selwyn Image, Edmond Pilon, Emil Preetorius, Constantin Somoff, Henri Thon, Jan Toorop, P. N. Van Eyck, Freiherr von Gobsattel, Dr Georg von Lukacs, Marc S. Villiers, A. H. Cornette, Jean Hostie.

Les premiers cahiers contiendront des essais sur: le Décor français du Poussin, les Condottieri, Ernest Dowson, « The great Plague of London », l'Esthétique de la Danse, les Métiers divins, lord Alfred Douglas, les Pirates, Ch.-L. Philippe, Lawrence Sterne, Grenade au xv^e siècle, Novalis, les Dandys, le Virtuose, Sappho, les Voyages imaginaires, Carel Fabricius, Geo Brummel Esq., Stefan George, Sören Kierkegaard et Régine Olsen, De nieuwe danskunst van Lily Green en Andreas Pavley, etc.

La Licorne paraîtra tout d'abord en une première série de six cahiers. Ces cahiers, d'au moins 64 pages, seront imprimés en deux couleurs au moyen de caractères elzévir gras, sur papier à la cuve des manufactures royales Van Gelder Zonen, format propatria in 4^e, avec lettrines et vignettes originales.

L'impression se fera par les soins de la Maison J.-E. Buschmann, à Anvers. Le tirage de *la Licorne*, dont le premier cahier paraîtra à la fin du mois, sera limité au nombre de souscripteurs.

Le prix de la souscription aux six cahiers est de vingt-cinq francs pour la Belgique et la France; vingt francs pour l'Allemagne; vingt-cinq couronnes pour l'Autriche; dix florins pour la Hollande; une guinée pour la Grande-Bretagne. Les souscriptions peuvent être adressées à M. Marc S. Villiers, 2, Porchester street, Cambridge Square, London W.

Le Concert du Conservatoire.

Certains concerts précédents furent peu goûtés; la Société des Concerts du Conservatoire avait une revanche à prendre. Elle l'a tenté dimanche dernier, en composant un programme d'excellente qualité. Mais il faut lui faire crédit de quelque temps encore avant de pouvoir admirer ses interprétations. La *Symphonie* (deuxième, ré majeur) de Brahms a paru bien préparée; mais pourquoi faut-il qu'en dehors des pays allemands, on craigne de donner à cet admirable musicien la fantaisie, la liberté d'expression et de mouvement, l'intensité soutenue sans lesquelles il apparaît opaque

et sommeillant? Seul, Ysaye nous révèle parfois la vie et la tendresse des symphonies de Brahms.

Le joli *quatuor* concertant pour instruments à vent, de Mozart, et les fragments lumineux de Bach constituaient deux numéros de choix; on se serait attendu à plus de charme dans l'exécution, plus de finesse et d'entrain aisé. Enfin, la *Cinquième Symphonie* de Beethoven n'a pas relevé l'allure de l'interprétation générale. Le *finale*, bien gros, fouetté et brutal, a déçu. Il reste encore, pour la Société des Concerts du Conservatoire, une part de revanche à prendre.

H. L. B.

Chronique théâtrale.

MM. Tricot et Wappers font jouer en ce moment, à l'Alcazar, une suite au *Mariage de M^{lle} Beulemans*. Cela s'appelle paradoxalement: le *Divorce de M^{lle} Beulemans* et cela n'est pas fort intéressant. Il n'y a dans tout cela d'intéressés que les auteurs eux-mêmes, qui ont voulu tout simplement gagner un peu d'argent en revendant les bouts de cigares abandonnés par autrui. Et l'art, ni la littérature, ni même le théâtre, n'ont rien à voir en cette « affaire ».

G. R.

Le Prix de Rome pour la Gravure.

Le grand concours quinquennal de gravure pour le prix de Rome aura lieu en 1911. Tout artiste belge ou nationalisé peut être admis à concourir s'il n'a pas atteint l'âge de 31 ans le 31 décembre 1911.

Le lauréat reçoit, pendant quatre années consécutives, une pension de voyage de 4,000 francs pour compléter ses études à l'étranger. Outre le grand prix, il peut être décerné un second prix (médaille d'or de la valeur de trois cents francs) et une mention honorable.

Le nombre des concurrents est limité à six, sauf les exceptions prévues par le règlement. Mais quel que soit le nombre des concurrents, ceux-ci doivent prendre part à une épreuve préparatoire qui s'ouvrira à l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers le 19 avril, à 11 heures. Les listes d'inscription seront irrévocablement closes samedi prochain, 18 mars, à six heures du soir.

NÉCROLOGIE

Fritz von Uhde.

Le peintre Fritz von Uhde, que rendirent célèbre ses transpositions dans le décor de la vie moderne des scènes de l'Évangile, est mort à Munich le 25 février dernier. Né à Wolkenburg (Saxe) le 22 mai 1848, il avait donc moins de soixante-trois ans.

Sa vocation se dessina tard. Uhde avait débuté par la carrière des armes et ce n'est qu'en 1877, après avoir quitté l'uniforme, qu'il commença ses études, à Munich d'abord, puis à Paris sous la direction de Munkacsy.

L'originalité et la hardiesse de ses compositions lui valurent rapidement une notoriété universelle. Assidu des grandes expositions d'Allemagne, de Paris, de Bruxelles, de Londres, etc., il connut de grands succès. Récemment, pour fêter le soixantième anniversaire de sa naissance, les artistes de Munich organisèrent une exposition rétrospective de ses œuvres où l'on groupa maintes toiles qui, en leur temps, soulevèrent de vives polémiques et sur lesquelles l'attention s'est blasée peu à peu.

Antonio Fogazzaro.

L'une des figures les plus marquantes des Lettres italiennes, Antonio Fogazzaro, vient de mourir à Vicenze à la suite d'une douloureuse opération. *Paris-Journal* résume en ces termes la

brillante carrière de l'écrivain : « Il avait débuté à l'âge de trente ans en écrivant des poèmes : *Souvenirs du lac de Côme*, *Aube vénitienne*, *Niades des fontaines et du lac*, *Ta nouvelle maison*, *Miranda*, *Valsolda*.

Miranda était une sorte de récit en vers d'un amour platonique. *Valsolda* fut remarqué pour ses qualités de poésie descriptive. Fogazzaro s'essaya aussi à des essais philosophiques. Mais ce fut surtout comme romancier qu'il s'affirma en usant dans ce genre d'œuvres ses qualités de poète et de philosophe. Fogazzaro rêvait de concilier l'hypothèse scientifique de l'évolution avec le catholicisme, et la liberté avec la croyance. Avant de s'attaquer à des livres aussi graves, il en donna dont la pensée était moins abstraite, comme *Malombra*. Dans *Daniel Cortis*, il exprima, à la faveur d'un récit où il célèbre l'amour platonique, ses idées sur l'avenir de la monarchie italienne. Il rêvait, en effet, d'un parti conservateur qui poursuivrait en même temps la réalisation d'audacieuses réformes sociales. Mais ses idées de progrès ne tuaient pas en lui son amour du passé; il le montra dans ce livre, *le Petit Monde d'autrefois*, qu'il opposa à cet autre, *le Petit Monde d'aujourd'hui*.

Ses idées qu'il exposa dans diverses brochures, *Pro libertate*, *l'Origine de l'Homme et le sens religieux*, etc., le firent accuser de modernisme quand éclata cette grande querelle religieuse. On se souvient du bruit que fit son roman, *le Saint*, qui est par excellence un roman de discussions religieuses et qui fut condamné par Pie X. Son personnage, le Saint, représentait ceux qui rêvaient comme lui d'une adaptation du dogme catholique à l'intelligence moderne. Il faisait dire dans ce livre à son « héros » que l'Eglise était malade; que quatre esprits malins étaient entrés en elle pour la détruire : l'esprit de mensonge, l'esprit de domination, l'esprit d'avarice et l'esprit d'immobilité. Il y donnait cette définition de Dieu : « Celui qui est mieux connu des générations humaines à mesure qu'elles progressent dans la civilisation et la science. Celui qui peu à peu transforme et élève l'idéal des peuples en se servant en temps opportun, pour gouverner la terre, des idéals éphémères et inférieurs. » Ces propositions parurent à Rome entachées d'un modernisme redoutable. *Le Saint* fut condamné, et Fogazzaro, qui se déclara toujours catholique, se soumit sans réserve. La *Revue des Deux Mondes* publie actuellement son dernier roman, *Leila*, qui semble être son testament intellectuel. Son héros s'y déclare l'adversaire du modernisme.

Comme on le voit, le roman fut surtout pour Fogazzaro un moyen d'exprimer ses idées à la faveur d'un récit. Mais on y trouve de belles descriptions, de la puissance, une analyse fine des caractères et des qualités de force dramatique, ainsi que de beaux accents.

Fogazzaro aimait beaucoup la France et était passionné de notre littérature, qu'il connaissait très bien. Il avait écrit lui-même la préface de la traduction française de *Malombra*, le premier de ses romans qui avait été traduit en français.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, cinquième Concert Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de sir Edward Elgar, compositeur, et de M. Jean Gérardy, violoncelliste. Première audition de la Symphonie en la bémol maj. de Sir Edward Elgar, sous la direction de l'auteur, et du Concerto en ré maj. pour violoncelle et orchestre de M. Joseph Jongen. Œuvres de Brahms, Max Bruch et R. Wagner.

Lundi 13, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, deuxième concert de la Société nationale des Compositeurs belges, avec le concours de M^{me} Fassin-Vercauteren, M^{lle} M. Laenen, J. Samuel, MM. Dautzenberg, A. Wilford et M. Jaspas. Œuvres de MM. P. Gilson, A. Wilford, M. Jaspas, L. Mawet et R. Moolaert.

Mardi 14, à 8 h. 1/2, à la Nouvelle Salle, 11 rue Ernest Allard, récital de piano par M^{lle} Alice Jones. Œuvres de Beethoven, Mendelssohn, Liszt, Brahms, César Franck et G. Fauré.

Mercredi 15, à 8 h. 3/4, au Conservatoire, récital de chant par M. Ernest Van Dyck. Lieder de Schubert, Schumann, Brahms, G. Fauré et d'auteurs belges.

Vendredi 17, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, audition d'œuvres pour deux pianos (W.-F. Bach, Mozart, Schubert, Schumann, Chabrier, etc.) par M^{lles} G. François et Gladys Mayne, avec le concours de M^{me} Ilka Bolska.

Dimanche 19, à 2 h. 1/2, Salle de la Madeleine, troisième concert Durant.

Lundi 20, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M. Jules Firquet. Au programme : Beethoven, Mendelssohn, Schumann, Chopin, Wieniawski, Debussy, Rubinstein, Liszt.

Mardi 21, à 2 h. 1/2, première audition musicale de la Libre Esthétique (Musée de peinture moderne). — A 8 h. 1/2, Nouvelle Salle (11, rue Ernest Allard), troisième séance du Quatuor Zoellner. Quatuors de César Franck et de Debussy; Sérénade italienne de H. Wolf.

Mercredi 22, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, sous le haut patronage de S. A. R. M^{me} la comtesse de Flandre, récital de violon par M^{lle} Alma Moodie. Œuvres de Bach, Schubert, Chopin, Sarasate, Wieniawski, Paganini.

Jeudi 23, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, troisième concert Crickboom. Œuvres de J.-B. Senaillé, Mozart, Wieniawski, Crickboom.

Dimanche 2 avril, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, sixième Concert Ysaye.

Dimanche 9 avril, à 2 heures, quatrième concert du Conservatoire. Audition de *la Légende de Sainte-Élisabeth*, oratorio de F. Liszt pour soli, chœurs et orchestre, avec le concours de M^{lle} Elsa Ilomburger, M^{me} Wybauw-Devilleux et M. Henry Seguin.

PETITE CHRONIQUE

C'est le samedi 18 mars, à 2 heures, que s'ouvrira au Musée moderne le Salon de la Libre Esthétique, auquel le double hommage rendu, par un groupement de leurs œuvres, au statuaire Van der Stappen et au peintre Cross, morts tous deux l'année dernière, donnera un particulier intérêt.

Comme les années précédentes, le jour de l'inauguration sera exclusivement réservé aux membres protecteurs de la Libre Esthétique, à la Presse, aux titulaires de cartes permanentes et aux artistes invités. A partir du lendemain, dimanche, le Salon sera dès 10 heures du matin accessible au public (Prix d'entrée : un franc).

Des auditions de musique nouvelle auront lieu tous les mardis à 2 h. 1/2.

Expositions ouvertes :

Au MUSÉE MODERNE, *Pour l'Art*, dont la clôture aura lieu demain lundi.

Au CERCLE ARTISTIQUE, MM. Alexandre Marcette et Liévin Herremans.

A la MAISON DU LIVRE (3 rue Villa-Hermosa), *la Beauté du Livre*, suite de planches composées par M. Charles Doudelet et qui révèlent les documents les plus caractéristiques de l'histoire du Livre à travers les âges.

MM. Kufferath et Guidé se sont rendus la semaine dernière à Paris tout exprès pour assister à une représentation de *l'Oiseau bleu*. La merveilleuse féerie de Maurice Maeterlinck sera très probablement jouée en mai au Théâtre de la Monnaie par la troupe et avec les décors du théâtre Réjane où l'œuvre triomphe en ce moment.

Les conférences organisées au Cercle artistique sur la Belgique ont lieu régulièrement. A M. Paul Hymans, qui ouvrit la série en étudiant la Vie politique de notre pays succéda, hier, M. Maurice des Ombiaux qui étudia la Belgique dans sa Vie intime, ses coutumes, ses mœurs locales, etc. Samedi prochain, M. Jules Destrée parlera de sa Vie artistique et le samedi suivant, pour clore le

cycle, M. Georges Verrès analysera sa Vie littéraire. Les entretiens ont lieu à 4 h 1/2.

Une Section instrumentale vient de se constituer sous la direction de M. Van Heck en vue de concerts symphoniques à créer au Cercle.

La ville de Bruxelles vient, dit la *Chronique*, de faire pour son musée, — qu'elle va enfin ériger, espérons-le, — un héritage magnifique. M. Evenepoel, le collectionneur connu qui vient de mourir, lui a légué son admirable collection de porcelaines de Bruxelles. D'autre part, le défunt a légué à l'Etat sa collection de delfts, qui est également une des plus belles qui existent.

Rappelons qu'une fête artistique sera donnée aujourd'hui dimanche, de 2 à 7 heures, à l'hôtel Astoria (103, rue Royale), au profit de l'Ecole belge d'Infirmières diplômées et sous les auspices de l'*Entr'aide*, comité d'assistance d'œuvres sociales composé de M^{mes} Anspach Puissant, P. Boël, F. Cattier, L. Errera, Gilbert-Michelet, L. Graux, P. Hymans, P.-E. Janson, Lorthioir-De Mot, P. Orts et Stoclet.

L'*Art Contemporain*, dont le Salon ouvert actuellement à Anvers obtient un très grand succès, vient de décider qu'une tombola composée d'œuvres acquises à l'exposition serait tirée à l'issue de celle-ci, le 30 mars. Ont été achetés jusqu'ici : un bronze de J. Bernard; *Aux bassins*, par R. Bosiers; *Mer orangeuse*, par Ch. Cottet; *Fille hollandaise*, par P. Done; *Bord de chemin* par A.-J. Heymans; *Femme à l'orange*, par G. Lemmen; *Intérieur*, par X. Mellery.

De Paris :

Nous apprenons avec plaisir que le Conseil municipal et la majorité du Comité Villiers de l'Isle-Adam ont refusé la maquette proposée pour le monument qu'on se dispose à ériger à Paris à la mémoire de l'écrivain. Le monument sera mis au concours, et c'est tant mieux car le projet, dont une reproduction « ornaît » les demandes de souscription adressées aux amis et admirateurs de Villiers, était si affreusement laid que la plupart de ceux-ci — et nous fûmes du nombre — refusèrent de souscrire. Qu'on mette en circulation de nouveaux bulletins lorsqu'on sera fixé sur la personnalité de l'artiste chargé d'exécuter le monument : ils seront certes mieux accueillis.

La Société Nationale des Beaux-Arts, qui organise chaque année, à Bagatelle, des expositions rétrospectives, abandonnant momentanément l'exposition projetée des portraits de souverains, a décidé, pour le printemps, de faire revivre « la Mode à travers les trois derniers siècles ».

Des portraits d'hommes et de femmes, des tableaux de genre, des costumes, des parures et tous les objets se rapportant à la toilette masculine et féminine, réunis en un même local, permettront de reconstituer la vie de ces temps passés.

Une large part sera donnée aux collections de ces gravures en couleurs si recherchées des amateurs.

M. Jules Maciet, le regretté président de l'Union centrale des Arts décoratifs, a légué à divers musées les magnifiques collections qu'il avait, avec un goût sûr, réunies. Ses tableaux et dessins, donnés à l'Etat, iront au Louvre, au Luxembourg et au Musée de Lyon. Tous les objets d'art, sans exception, seront remis au Musée des Arts décoratifs.

L'Union centrale pourra, d'autre part, faire un choix parmi les livres de la bibliothèque de M. Maciet, qui est importante. Les autres livres seront offerts à la ville de Château-Thierry.

Un monument sera érigé à la mémoire d'Emmanuel Chabrier à Ambert (Puy-de-Dôme), ville natale du compositeur. Du au sculpteur Vauray, ce monument se composera d'un buste en bronze, agrandissement de celui que fit de l'auteur de *Gwendoline* Constantin Meunier, et d'un groupe formant socle et figurant un chevrier antique jouant de la flûte de Pan; un banc demi-circulaire, où seront sculptées les armes d'Auvergne et celles de la ville d'Ambert, complètera l'ensemble.

La maquette de M. Vauray a été reçue par le comité et est actuellement exposée à Ambert.

Une exposition internationale d'art chrétien moderne s'ouvrira sous le patronage de l'Union centrale des Arts décoratifs dans les salles du Pavillon de Marsan au mois de novembre 1911.

Les représentants les plus autorisés de l'art chrétien à l'étranger seront invités à participer à cette Exposition. La plus large part est dès à présent réservée aux œuvres d'art décoratif.

L'Académie française, qui distribue chaque année des centaines de milliers de francs en prix de toute nature, s'est avisée — et à juste titre — que le roman avait une part trop minime dans la répartition de cette manne académique.

Or, l'illustre Compagnie est entrée récemment en possession de legs importants qui lui ont été faits sans spécification spéciale de destination; elle dispose, en outre, des reliquats de diverses fondations. Aussi a-t-elle décidé d'employer le revenu de ces diverses sommes à la fondation d'un nouveau prix littéraire plus spécialement destiné au roman et, sur le rapport de M. Thureau-Dangin, secrétaire perpétuel, voté la création d'un *Grand Prix de Littérature*, destiné à récompenser un roman ou toute autre œuvre d'imagination en prose, d'une inspiration élevée, publiée au cours des deux années précédentes. Ce prix, d'une valeur de 10,000 francs, ne pourra être divisé; il sera décerné tous les ans, mais seulement s'il se trouve un ouvrage qui en soit jugé digne.

Les auteurs n'auront point à poser eux-mêmes leur candidature : une commission désignée par l'Académie sera chargée de lui proposer l'ouvrage qui lui paraîtra mériter une récompense.

L'*Heure espagnole* de M. Ravel, dont M. Albert Carré ajourne de saison en saison la représentation, vient d'être distribuée à M^{lle} Geneviève Vix et à M. Jean Périer. On peut espérer que l'œuvre passera avant la fin de l'hiver. L'exécution sera dirigée par M. Hasselmans.

Molière fut interdit en France sous la Restauration ! C'est *Paris-Journal* qui ajoute cette perle à la parure, déjà somptueuse, de la Censure en publiant la lettre suivante, adressée par le maire de Saumur à M. Garnier, directeur des spectacles en cette ville :

Le 6 septembre 1815.

Monsieur,

J'étais hier soir à la représentation que vous avez donnée de *l'Ecole des Femmes*, de Molière. Tout en rendant justice au mérite de cet auteur, je vous prie d'extraire, pendant votre séjour dans notre ville, de votre répertoire les pièces, soit de lui, soit d'autres qui seraient dans le même style.

Vous ne devez pas être surpris, donnant des pièces semblables, de ne pas voir beaucoup de dames, puisque celles qui s'y trouvent voudraient ne pas y être.

M. HY. MAYAUD.

Il est, paraît-il, décidé qu'une exposition d'art sacré aura lieu au Vatican pendant l'Exposition universelle de Rome. Ce projet aurait rencontré l'approbation de plusieurs cardinaux et les trésors que renferment les palais du Vatican seraient groupés à cette occasion. Le bruit mérite confirmation.

Sottisier.

M^{lle} Selva m'a paru peu à son aise dans l'exquis *Scherzo Valse* intitulé *Sous Bois*. CH. CORNET, le *Guide musical*, 5 mars.

LIBRAIRIE NATIONALE
G. VAN OEST ET C^{IE}

72, RUE DE LA MONTAGNE, BRUXELLES

ÉDITIONS D'ART

LIBRAIRIE GÉNÉRALE : LITTÉRATURE, BEAUX ARTS, ARTS ET MÉTIERS, HISTOIRE, SCIENCES, COMMERCE ET INDUSTRIE, ETC.

Abonnements à tous les périodiques belges et étrangers.

Notre librairie fournit rapidement et aux meilleures conditions tous les livres belges, français, allemands, anglais, etc.

Envoi de livres à l'examen sur demande.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez A. DURAND & Fils, éditeurs.

4, place de la Madeleine, PARIS

- ROGER DUCASSE. — **Petite Suite** pour piano à quatre mains. — 1. *Souvenance*. — 2. *Berceuse*. — 3. *Claironnerie*. — *Prix net : 3 fr. 50.*
- ID. — **Sarabande**, poème symphonique pour orchestre et voix. Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. — *Prix net : 3 fr. 50.*
- MAURICE RAVEL. — **Shéhérazade**, trois poèmes pour chant et orchestre (TRISTAN KLINGSOR). — 1. *Asie*. — 2. *La flûte enchantée*. — 3. *L'Indifférent*. — Réduction pour chant et piano. — *Prix net : 5 francs.*
- RHENÉ-BATON. — **Chansons douces** (G. CHAMPENOIS), dix mélodies pour piano et chant (op. 7). — *Prix net : 7 francs.*
- C. SAINT-SAËNS. — **Étude** en tierces majeures chromatiques (op. 111, n° 5). Transcription pour deux pianos par EDOUARD RISLER. — *Prix net : 3 fr. 50.*
- ID. — **Toccata** (op. 111, n° 6). Id. — *Prix net : 7 francs.*
- G. SAMAZEUILH. — **Naiades au soir...**, pour piano. — *Prix net : 2 francs.*
- ID. — **Dans la brume argentée...**, pour chant et piano. — *Prix net : 2 francs.*

Étude de M^e J. P. ENGLEBERT, notaire,
rue Royale 144 à Bruxelles.

Le notaire ENGLEBERT vendra publiquement en la Galerie
J. & A. Le Roy Frères, rue du Grand Cerf 6 à Bruxelles,
le jeudi 23 mars 1911 à 2 heures, la

Collection de tableaux modernes et anciens

Aquarelles, Pastels, Gravures, Bronzes,
Tapis d'Orient, Objets divers

Dépendant de la succession de M. Émile Clarembaux.

Œuvres de : Agneessens, Boudin, Courbet, Corot, Daubigny, Diaz, Fourmois, Gallait, Gilsoul, Heymans, Lamorinière, Leys, Mellery, Mesdag, Raffaëlli, Robie, Roybet, Smits, Alfred et Joseph Stevens, Verwée, Wauters, Ziem, Jef Lambeaux, Rousseau, Bracke, etc.

Experts : MM. J. et A. LE ROY FRÈRES, place du Musée, 12, à Bruxelles.

EXPOSITIONS :

Particulière : Le mardi 21 mars 1911, de 10 à 4 h.

Publique : Le mercredi 22 mars 1911, de 10 à 4 h.

Le catalogue se distribue en l'étude du notaire et chez les experts prénommés.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Suanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

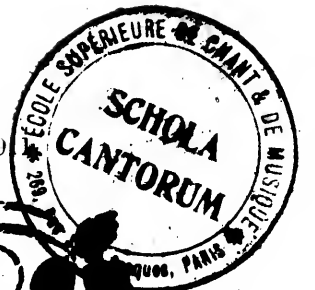
Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Libre Esthétique : *Henri-Edmond Cross* (MAURICE DENIS). —
— « Le Feu de la Saint-Jean » (HENRY LESBRÔUSSART). — La Beauté
du Livre : *Exposition de M. Charles Doudelet* (F. H.) — L'Art
Vénitien à l'Université Nouvelle (A. DE R.). — Notes de musique :
Le Concert Ysaye (H. L. B.); *Récital Mockel* (Schubert-Schumann).
— L'Esthétique de Bruxelles (J.-B. LECOMTE). — Agenda musical.
— Beethoven-Cycle : *La Haye, avril 1911*. — Petite Chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Henri-Edmond Cross.

Henri-Edmond Cross, né à Douai le 20 mai 1856, est mort à Saint-Clair (Var) le 16 mai 1910.

On n'essaiera pas ici de dire la douleur que nous ressentimes, ses camarades et ses amis, de sa longue et cruelle agonie, si stoïquement supportée, et de cette fin parmi d'atroces souffrances. Dans quel paradis, dans quel rayonnement de gloire reverrons-nous ses yeux clairs, de tant de douceur et de droiture, et la noblesse de son front haut et la bonté de son sourire? Mais le souvenir ému que nous gardons d'un tel homme, nous voudrions que chacun pût à travers son œuvre en connaître le bienfait, et retrouver dans ses peintures, avec l'expression vivante qu'il a donnée de lui-même, un peu du charme si fort de son commerce et de son amitié.

C'était un homme du Nord qui, sous des apparences froides, cachait avec une sorte de pudeur un cœur ardent. Il naît dans le brouillard de Flandre, à Douai,

où il commence de peindre; il passe dans la cave de Bonvin et il s'y laisse vite des vieux crus de la peinture sombre; puis il s'installe sur la côte de Provence, et c'est là qu'il meurt entre la mer bleue et les jardins fleuris. Toute sa vie d'artiste tient entre ce départ dans le noir et cette arrivée dans le soleil.

Entre 1884 et 1891, il expose ses premières toiles claires aux Indépendants. A cette époque et dans ce milieu, tout fermentait, tout était mis en question, tout se renouvelait; mais sous divers noms et, sous des apparences contradictoires, c'était l'idéalisme qui tendait à reprendre ses droits — les droits de l'imagination, cette « reine des facultés » du peintre — sur le réalisme des années précédentes. Autour des Impressionnistes qui évoluaient vers un art plus généralisateur, autour de Claude Monet, de Pissarro et de notre grand initiateur Cézanne, le petit groupe des néo-impressionnistes commençait de manifester. Seurat en était le fondateur, l'apôtre. Signac apportait au jeune mouvement la puissance d'un esprit précis et d'une volonté vigoureuse. Dubois-Pillet, Van Rysselberghe, Maximilien Luce, Angrand et, je crois, Petitjean, furent les premiers séduits par la nouvelle théorie. Fénéon, qui lui aussi eut son rôle, sut la résumer dans les études qu'il écrivit alors, en pages claires et concises. Retenons seulement ici que si le but était de donner à la couleur toute sa force par les contrastes de ton et de teinte, le moyen était le mélange optique. Nulle théorie ne fut plus discutée, aucune n'eut une emprise plus forte sur les peintres qui y trouvèrent — car c'est là l'utilité des théories — le guide et l'appui de leurs premiers tâtonnements.

A cette technique systématique et, il faut bien le dire,

singulière, Cross fut réfractaire d'abord. Cherchant la lumière, il se contenta d'éliminer les neutres et de peindre clair, jusqu'au jour où la cure de soleil qu'exigeaient ses rhumatismes l'amena dans le Midi, à Cabasson, devant des spectacles d'un tel éclat qu'il crut impossible de les traduire sans recourir à la division. C'était en 1892. Il avait exposé en 1891, l'année de la mort de Seurat, le grand portrait en pied de M^{me} Cross que nous vîmes à Saint-Clair et dont certaines parties sont divisées, selon la technique pratiquée depuis 1884 par Seurat et Signac.

Cependant, si sa technique change, son esthétique reste encore quelques années fidèle au naturalisme. Il persévère dans le travail direct d'après nature, il croit toujours au motif, et c'est pour plus de vérité dans la lumière qu'il applique le mélange simultané des couleurs.

Peu à peu son évolution se fait. Là-bas, sous le soleil, toujours avide d'en restituer l'éclat, il s'instruit de ses propres expériences. A Paris, chaque année, aux Indépendants et dans les petites expositions qui dès cette époque foisonnent, il voit quel travail s'opère, en apparence vers plus de liberté, en réalité vers plus de raison et d'ordre : un ordre nouveau, paradoxal, un ordre issu de la tourmente symboliste et dont le succès marque le triomphe de l'esprit de synthèse sur l'esprit d'analyse, de l'imagination sur la sensation, de l'homme sur la nature.

L'intelligence de Cross fit alors un effort admirable pour transformer, pour agrandir son procédé, et discipliner sa sensibilité au service de l'art plus noble qu'il entrevoyait. La conciliation difficile entre la recherche de l'unité et la recherche de la nuance, entre la construction décorative et l'étude attentive des effets, il pense la trouver d'abord par une patiente et plus systématique complication de sa technique. J'ai expliqué précédemment qu'il disposait les tons et les fragments de tons comme de petites unités blanches, et qu'il les revêtait après coup, en glacis, de couleurs variées selon le rôle de chaque élément, assignant à chacun son champ d'action, calculant d'avance les résistances, les réactions, en vue de l'harmonie finale à obtenir par de rigoureux contrastes. En même temps il abrège la forme, il élague les accidents, il s'astreint, en vue d'un grand style, à des déformations rythmiques. Puis le travail du point strict le gêne : il le rejette peu à peu, il augmente le format de sa touche, large et fondue comme celle de Cézanne, mais il reste cependant fidèle à la polychromie de couleurs pures, presque sans mélanges pigmentaires, et à la propreté d'exécution de ses premiers tableaux.

« Cette liberté fut, écrit-il dans une lettre citée par Charles Angrand (*les Temps Nouveaux*), la plus grande leçon que je rapportai d'Italie. » En 1904, il avait été à Venise, et c'est de Venise que datent, à mon gré, ses

premières œuvres accomplies. En 1908, il visita la Toscane, Rome et l'Ombrie. Tout en comprenant la grandeur des maîtres, « les Forces suprêmes », il était tellement préoccupé de la fraîcheur et du dégradé des teintes que ce qui le frappe le plus dans ce voyage, c'est la couleur pure de certains Primitifs, la teinte « variée comme un pétale de pied d'alouette » de Pérugin ou de Pinturricchio.

En même temps que disparaissaient ses scrupules de réalisme et d'analyse, sa notion du soleil évoluait. Il ne cherchait plus, comme autrefois, à exprimer la lumière solaire par la décoloration, par le blanc à peine teinté. Mais au moyen des oppositions de teintes, préférées à celles de tons, il substituait à l'éclat aveuglant du spectacle ensoleillé une riche tapisserie de couleurs fulgurantes. En un mot, il transposait. Il devenait plus véritablement peintre, tout en restant, — pour employer un barbarisme de notre jeunesse, — un chromoluminariste fervent.

Par cette transposition colorée, il se rapprochait de Cézanne et renouait la tradition des maîtres. Il redevenait classique encore par d'autres soucis d'invention et de composition. Ce n'était plus seulement pour appliquer, pour expérimenter certaines leçons de Seurat, de Charles Henry, ou ses propres combinaisons techniques, qu'il introduisait dans ses tableaux inspirés par de magnifiques spectacles de la nature de volontaires et harmoniques déformations : c'était plus encore pour contenter son goût naturel, enfin révélé, de beauté pleine et équilibrée. Il composait, et son imagination libérée appelait les nymphes, les faunes et les dryades pour emplir de formes sculpturales des paysages élyséens. Il s'était aperçu de la vanité du travail direct d'après nature pour qui veut fixer l'insaisissable prestige de la chair en plein air, la caresse fugitive du soleil et la mobilité des heures. Une lettre, que j'emprunte encore à l'article d'Angrand, nous parle de la nécessité de repousser sans ménagement la tyrannie de la documentation. « J'ai fait venir un modèle féminin dans un petit bois de chênes-lièges proche de la maison. Ce nu, au soleil ou à l'ombre, m'a mis devant les yeux des harmonies de formes et de teintes insoupçonnées. Quelques pauvres études en sont résultées. Or, maintenant que l'objet n'est plus là, je sens mieux mon manque d'audace, ma regrettable sagesse, et je rêve de mes premières et spontanées sensations qui étaient pleines d'enthousiasme et de saine folie. »

Ce sont ces sensations enthousiastes, cette saine folie que nous retrouvons avec une telle magnificence dans ses plus récents tableaux.

L'écueil eût été qu'il se contentât, comme tant d'autres, d'à peu près, de réalisations aimables ou paradoxales. Mais sa volonté d'expression se faisait plus âpre, plus exigeante à mesure que croissait son désir

de synthèse. Il arrivait à signifier par quelques formes simples, par quelques rapports de couleurs pures, ce qu'autrefois il ne savait dire qu'avec une multitude de nuances et de diaprures.

C'est dans ces œuvres de la dernière période qu'apparaît tout le lyrisme de l'âme de Cross. Certes, qu'il ait participé avec audace à un mouvement important de l'évolution de l'art moderne; qu'il ait eu le don d'assembler en d'éclatantes harmonies la force et la douceur des plus belles couleurs de la gamme; que son intelligence ait su retrouver à travers les confusions et les ignorances quelques-uns des vrais principes de l'art et qu'il ait ainsi réalisé des œuvres du plus grand style; qu'il ait atteint à un degré de splendeur et de luminosité qui faisait l'étonnement même de Signac, son plus fidèle admirateur et son ami; qu'enfin, il ait vécu avec intensité ce drame intérieur du peintre qui crée lui-même ses moyens, qui se découvre laborieusement et s'efforce de toute sa volonté vers le mieux; tout cela, nous l'estimons grandement, comme il convient. Mais il y a quelque chose de plus dans l'œuvre de Cross. De tout cet effort de logique, de synthèse et de lumière, une tendresse se dégage, un sentiment passionné de la nature et de la vie. Dans la plénitude et la simplicité de ses grands paysages, n'admirons pas seulement la beauté objective, mais aussi le rythme intérieur selon lequel il les ordonnait. Écoutons, dans les vibrations de ses ciels et le flamboiement de ses terrains accablés sous la chaleur du jour, le retentissement des harmonies terrestres; mais plutôt entendons ici les palpitations d'un cœur et la voie d'une âme éblouie.

MAURICE DENIS.

Le Feu de la Saint-Jean. ⁽¹⁾

1. Nous l'avons déjà dit en analysant ici même l'*Elektra* de R. Strauss : pour définir les mérites des œuvres d'un tel auteur, nous ne pouvons oublier qu'il est formidablement allemand et que nous ne le sommes pas. *Satomé*, *Elektra* offraient par leurs origines certaines voies d'accès à nos cultures classiques. Il n'en est plus de même de *Feuersnot*, dont le sujet, qu'il vienne d'Andenaerde ou de Bavière, de basse ou de haute Allemagne, est foncièrement germanique.

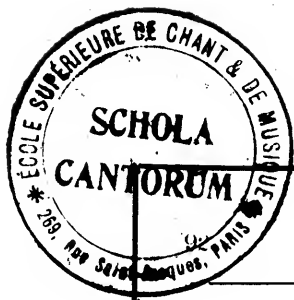
En voici le résumé. — Dans Munich, la vieille cité bourgeoise, habite le jeune seigneur Conrad. Il est sorcier : entendez par là, non seulement qu'il peut faire ce que ne peut faire la nature, mais aussi qu'il croit aux forces surhumaines de la noblesse et de la beauté. Il en cherche les secrets dans l'isolement et le silence. Un soir de Saint-Jean, les enfants viennent récla-

mer à grands cris sa contribution de fagots pour le bûcher traditionnel. Frappé de leur joie, enivré par la fête des rues, il aperçoit la vanité de ses travaux stériles : il veut goûter à la vie vivante, et saisissant une belle fille qui le regarde en souriant, il lui plante de force un baiser sur les lèvres. Or, la belle est fille du bourgmestre ! Gros émoi. Le peuple, qui ne l'aime guère, proteste. Mademoiselle Lisbeth pleure de honte, et de colère aussi, car le jeune magicien avait retenu ses regards, et elle eût rêvé volontiers une plus douce entrée en matière; sa fierté blessée lui suggère une vengeance, qu'elle combine avec trois amies, et met en exécution dès que les feux de la Saint-Jean, dont on aperçoit le reflet, ont éloigné le peuple. Ses soupirs, poétiquement exhalés à la fenêtre de sa chambre, ont vite fait d'attirer l'amoureux : après une résistance convenable, elle l'autorise à monter à l'étage par la voie du gros panier à provisions qui pend à une poulie : vous devinez si le panier s'arrête en chemin. Rentrée des trois amies, de la foule qu'elles ramènent, rires et sarcasmes devant Conrad suspendu comme un poisson à l'hameçon. Mais le jeune homme se fâche : d'un geste, il éteint brusquement toute clarté. Le peuple gronde et injurie : Conrad, qu'un rayon de lune éclaire, a atteint le balcon de la cruelle; il explique aux Munichois qu'il a voulu venger « Richard son maître », autrefois expulsé de la ville par les sots chétifs; il a voulu aussi prouver sa force et montrer qu'on ne le raillait pas impunément. Mais il est sans rancune. Enseigner la beauté de la vie, l'amour, le désir, la splendeur du rêve, telle est sa mission. La lumière ! Elle git sous le sein gonflé d'une femme; et seul « d'un brûlant baiser de vierge » renaîtra pour la ville la flamme du feu ! — Lisbeth introduit chez elle le jeune homme, et ferme la fenêtre. Le peuple reconnaît son injustice envers Conrad et supplie la jeune fille de céder à l'amour jusqu'à ce qu'un coup de lumière général lui apprenne que le baiser-brûlant a rompu le charme ténébreux.

2. Il faut lire le texte complet, il faut surtout en voir la représentation scénique pour comprendre en quoi le livret est essentiellement d'esprit germanique. Il en offre les qualités et les défauts. Longueurs, disproportions, récits indigestes, puérilités, eruditions inutiles, mélange de symbolisme laborieux et de farce populacière, c'est un morceau très long, et qui eût pu être traité avec plus de nervosité alerte, plus de discernement dans les hors-d'œuvre et de tact dans les situations. L'attente de cette foule dans l'obscurité, les yeux rivés sur la fenêtre derrière laquelle un acte trop précisé doit s'accomplir pour lui rendre le feu, constitue tout simplement une faute de goût. Et ne criez pas à la pudibonderie. Une gaillardise bien amenée, une scène joyeuse et grasse peuvent avoir leur juste raison d'être au théâtre; mais voilà : il faut le *goût* ! Ce qui ne s'apprend pas. Notez que cette scène incommode s'accompagne d'une musique fort belle, pleine d'un noble élan, d'une passion qui relève le désir. Pourquoi les paroles doivent-elles souligner platement, avec des plaisanteries de café-concert, la matérialité de son accomplissement ?

3. Le livret est tout aussi germanique par ses qualités que par ses travers : La franchise savoureuse, le laisser-aller bon enfant, l'humour intime des *märchen* bavarois s'y retrouvent sans peine. M. von Wolzogen y a joint un souci d'idées substantielles, de

(1) Poème lyrique en un acte de E. von Wolzogen (*Feuersnot*), musique de Richard Strauss (op. 50), traduction française de Jean Marnold, représenté pour la première fois en langue française au théâtre de la Monnaie, le 16 mars 1914.



solidité de pensée et aussi une certaine ampleur d'images et une charmante fraîcheur poétique. Souvent, le naturalisme des personnages est réalisé avec adresse, si leurs types semblent uniformes. Les jeunes filles notamment, figures rieuses et simples, forment opposition légère avec les représentants quasi traditionnels des corps de métiers moyenâgeux : aubergiste, potier, forgeron, tonnelier.

4. Mais toute la substance de l'œuvre, tout son éclat, toute sa richesse sont dans la musique. On peut discuter l'art de Strauss, on peut détester ses formes d'expression ; il est impossible de nier qu'il soit l'un des musiciens les mieux doués de l'heure présente. Ce *Feuersnot* au livret inégal se pare d'une musique puissante expressive, variée, où la science, l'ingéniosité thématique, le lyrisme et la poésie abondent. Certes, on y retrouve les caractéristiques de Strauss, cette « incapacité de choisir » qui lui fait accepter avec un pareil enthousiasme, une même décision presque irréfléchie, des inspirations larges, volontaires, riches de plénitude et de souffle, et certaines idées moins qu'ordinaires, certains rythmes de bal-musette qui empêchent de se livrer sans réserve à la si bonne joie d'admirer.

En écrivant sa partition, le compositeur a songé aux *Maîtres Chanteurs*. Il ne s'en cache guère, avec la coquetterie de celui qui se sent assez fort pour s'inspirer d'un modèle sans jamais le copier. Un tel reproche serait absurde. Le *Feu de la Saint-Jean* est vigoureusement original ; il est de Strauss seul, du Strauss d'*Eulenspiegel* et de la future *Salomé*. Malgré la malheureuse prosodie de la traduction (sensiblement améliorée en maints passages par M. Kufferath), les récits de Conrad, les duos des deux protagonistes, les trios des jeunes filles, les divers rôles d'hommes en bouffe italienne, sont des pages d'un art vivace et multiple. Le duo du panier, qui oppose à la libre passion de Conrad la discrète raillerie de Lisbeth et les rires étouffés des amies dans l'ombre, est traité avec une souplesse délicate, une justesse de couleur pleines d'attraits. Et les chœurs, les admirables chœurs ! Quelle surprise ! Strauss nous y a peu accoutumés. A part deux chœurs *a capella* écrits il y a une quinzaine d'années, ce genre fut rarement abordé par lui. Et quel dommage ! Car les chœurs de *Feuersnot*, tant les petits chœurs d'enfants que les ensembles complexes et divisés, sont parmi les plus beaux de la musique moderne. Sonores, variés, bien écrits pour un maximum d'effet, ils atteignent par deux fois, pendant la scène d'obscurité magique, une ampleur graduelle, une beauté extraordinairement puissantes. Ajoutez à de tels morceaux certains passages de symphonie, principalement le long développement tour à tour poétique et passionné qui précède le « baiser » libérateur ; écoutez la merveilleuse instrumentation, cet orchestre en profondeur, abondant, spirituel, multiforme, inépuisable en ressources charmantes ou vigoureuses ; et vous reconnaîtrez que cette partition est dans sa plus grande partie l'une des œuvres musicales les plus remarquables que nous ayons entendues de longtemps.

5. La mise sur pied d'un tel ouvrage nécessitait des efforts extraordinaires auxquels le théâtre de la Monnaie ne s'est point dérobé. Il convient de l'en féliciter chaudement, ainsi que du résultat obtenu.

Les chœurs méritent les plus vives louanges. Ils

furent attentifs, vivants, musiciens, nuancés, et justes. L'orchestre n'avait pas une moindre tâche ; Sylvain Dupuis l'a mené avec son haut talent, fait d'intelligence et de soin. S'il pouvait ajouter à toutes ses qualités latines le don de l'accent qu'exige particulièrement l'écriture de Strauss, ce serait la perfection ! Les solistes, principalement dans les rôles secondaires, ont personnifié avec entrain les types du vieux Munich. Enfin M^{lle} Dupré et M. Ponzio supportèrent vaillamment une charge bien lourde pour des artistes d'opéra-comique. L'expérience mériterait d'être tentée, semblerait-il, de confier, comme en Allemagne, ces deux rôles à des chanteurs de grand opéra.

HENRY LESBROUSSART

LA BEAUTÉ DU LIVRE

Exposition de M. Charles Doudelet.

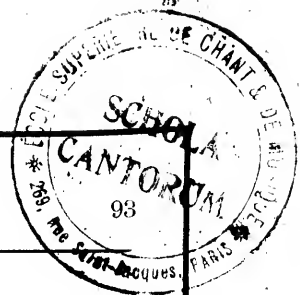
M. Charles Doudelet a consacré, depuis bien des années déjà, tous ses efforts à un travail des plus attachants, et qui mérite non seulement qu'on y prête l'attention mais encore qu'on en admire l'audacieuse originalité. Il s'agit d'un ensemble de vues très complet sur l'histoire esthétique du livre chez tous les peuples et depuis les temps les plus reculés. Il fallait, pour mener à bien une pareille tâche, infiniment de talent, car il ne suffisait pas de rassembler des documents ; ce qu'il importait, c'était d'en extraire l'enseignement, d'en faire valoir la beauté. Il fallait de plus cette ténacité fervente que M. Charles Doudelet manifeste dans tous ses travaux, cette foi volontaire.

Cette œuvre vraiment prodigieuse, qu'on ne pouvait concevoir sans quelque témérité, M. Charles Doudelet vient de l'achever. De toutes parts il a rassemblé les documents les plus curieux. Il les expose en ce moment à la Maison du Livre. Il y a là plus de quinze cents planches ; l'artiste y a dépensé le meilleur de son talent. Ce sont mieux que des copies. On sent passer dans ces reproductions fidèles le souffle mystérieux des artistes anonymes qui parèrent autrefois les parchemins, les papyrus, le papier, le livre dans ses phases successives. La réalité y est reproduite avec sa forme, sa couleur, la patine et les moindres modifications que le temps y a apportées. Notons entre autres une série de miniatures d'après des manuscrits grecs, exposées précédemment au Cercle artistique, et qui sont de pures merveilles.

Une notice explicative publiée par les soins de l'Institut international de Bibliographie donne une idée assez nette de l'étendue du travail que M. Doudelet vient d'achever. L'ouvrage commence par un exposé de l'état du livre en Orient, avant son apparition et ses transformations en Europe. Puis l'auteur étudie successivement les manuscrits grecs et romains, les premiers siècles du livre manuscrit en Occident, le manuscrit en Italie. Le deuxième chapitre comprend des études sur les nielles et la gravure sur bois, les premiers essais de l'imprimerie, les incunables. La typographie est étudiée dans le chapitre suivant ; le chapitre IV comprend l'étude du livre au XVII^e siècle, le chapitre V les XVIII^e et XIX^e siècles, le chapitre VI donne un aperçu de l'histoire de la reliure dans les différents pays, enfin le chapitre VI clôt le volume par une analyse des proportions et de la technique du Livre.

Il faut féliciter M. Charles Doudelet d'avoir su mener à bonne fin une œuvre de pareille envergure. L'Institut international de Bibliographie et le Musée du Livre ont pris l'œuvre sous leurs auspices et se proposent de publier ce magnifique monument de l'art humain. Souhaitons à cette entreprise une rapide et pleine réussite. Et que des bibliophiles-mécènes se dressent de toutes parts pour assurer le succès de ce très noble effort !

F. H.



L'Art Vénitien à l'Université Nouvelle

L'Université Nouvelle a organisé cet hiver un cycle de leçons des plus intéressantes sur *Venise et l'Art Vénitien*. Attiré par le grand renom des conférenciers, le public est venu en foule pour entendre M. Charles Diehl parler des origines de Venise et de la Basilique de St-Marc, et M. Salomon Reinach faire l'histoire de la peinture vénitienne au XV^e siècle, avant Giorgione. Après ces illustres maîtres, M. de Bouchaud a fait avec compétence deux leçons sur la sculpture vénitienne, des origines à Canova.

L'une des meilleures conférences de la série — qui se complètera par des monographies : Carpaccio, Titien, le Tintoret, Veronèse et Tiepolo — a été celle que M. Henri Marcel, administrateur général de la Bibliothèque Nationale de Paris, a faite le 2 mars sur trois peintres peu connus : « les Vénitiens de terre ferme : Lorenzo Lotto, Moretto et Morone ».

M. Henri Marcel a mis dans sa causerie une bonhomie, un humour un peu brusque qui lui ont immédiatement conquis la sympathie amusée de l'auditoire ; il a commenté avec un accent personnel, une conviction communicative, les projections lumineuses qui illustraient son texte. Ainsi restent gravées dans notre mémoire les belles compositions religieuses de Lorenzo Lotto, et une délicieuse figure nue de Moretto dans *la Chasteté bannissant l'Éros*. Faisant ensuite défiler sous nos yeux une belle série de portraits de Morone, le peintre de Brescia, M. Marcel, en bon psychologue, marqua au passage, d'un trait sûr et parfois piquant, la classe sociale, le tempérament, le caractère de chacun de ces personnages, illustres ou obscurs, dont le peintre a fixé pour toujours les traits et la personnalité morale.

M. Marcel, en nous parlant de ces peintres vénitiens, faisait une agréable incursion dans l'art italien, mais son domaine propre, c'est l'art contemporain et particulièrement l'art français. Il a publié en 1905 un volume sur *la Peinture française au XIX^e siècle* (Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts) et, dans la collection des *Grands Artistes*, deux études, l'une sur *J.-F. Millet* et l'autre sur *Honoré Daumier*. Avant d'être nommé administrateur général de la Bibliothèque Nationale, M. Marcel fut de 1903 à 1905 directeur des Beaux-Arts. Il signala son trop court passage à cette direction par des tendances libérales et modernistes. Tel est aussi le caractère des études qu'il consacra dans la *Gazette des Beaux-Arts* à des peintres nouveaux (Hermen Anglada, Le Sidaner, notre compatriote Émile Claus).

C'est dans *l'Art moderne*, nous semble-t-il, qu'il convenait de rappeler les services rendus par M. Henri Marcel aux jeunes artistes et à l'Art jeune.

A. DE R.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

Quel artiste charmant que ce Jongen ! Sa musique est faite de lucidité, de rêverie saine. Un doux soleil éclaire son esprit, échauffe sa tendresse simple, la discrète noblesse de son cœur. Le *Concerto en ré* majeur, pour violoncelle et orchestre, que Gerardy a joué avec beaucoup d'en dehors, est une œuvre délicieuse. Il existe donc des concertos qui peuvent plaire ! Remarquez combien celui-ci est musical, écrit avec une sincérité toute nue, en oubliant absolument que le genre autorise des effets de virtuosité ! Jongen a trop de goût pour y songer. Son âme si personnelle, et trop effacée pour sa valeur, est dans le deuxième mouvement, à l'instant où l'écho d'une danse lointaine éclaircit la mélancolie d'une soirée pensive : c'est d'une écriture légère, d'une fantaisie charmante. Et quelle émotion jolie dans la première partie, lorsque le violoncelle, soutenu par les tierces des bois, chante sa mélodie pure !

La *Symphonie en la* bémol de M. E. Elgar est une œuvre considérable, dont il serait vain de parler définitivement sans étude ni réaudition. Elle est écrite avec décision et, souvent, quelque

sévérité. L'orchestre est plein, mais simple. La sonorité est sympathique, quoique peu soucieuse de plaire et plutôt préoccupée d'une netteté volontaire qui n'évite pas toujours la sécheresse. Le trait musical est coupant comme un trait d'eau-forte.

Le programme expose l'intention du compositeur : elle est réalisée avec assez de clarté pour qu'un avertissement soit inutile.

Tendue, travaillée sans négligence et sans abandon, elle éveille l'idée de combats moraux, un spectacle d'âme, de conflits intérieurs qui sont au-dessus des mots. On a reproché à la troisième partie certaines longueurs ; elle m'apparaît la plus belle, dans son dramatique contenu, riche des timbres les plus variés. Et la phrase initiale, qui se développe en large péroraison, épanouit heureusement le finale contracté. — Cette symphonie est une œuvre de pensée. Elle reflète, avec ampleur, une originalité sans éclat mais souvent profonde et toujours distinguée.

Les concerts Ysaye doivent être remerciés de nous l'avoir révélée. Le programme, excellemment composé et exécuté avec ferveur et soin, comprenait encore *l'Ouverture tragique* de Brahms, le prélude de *Parsifal*, la chevauchée des Walkyries et le sobre et hautain *Kol Nidrei* de Max Bruch, qui valut à Gerardy un succès de grand artiste.

H. L. B.

Récital Mockel (Schubert-Schumann).

La charmante cantatrice Marie Mockel a donné mercredi passé, à la salle de l'École allemande, un délicieux récital de Schubert. Elle avait choisi des pièces assez peu connues qu'elle a interprétées avec un art exquis. M^{lles} Stewart et Huberti la secondaient au piano et M. Robert Sand a fait sur la vie et l'œuvre du maître une agréable conférence.

Mercredi prochain, à 8 h. 1/2, même salle, M^{me} Mockel chantera du Schumann et la conférence sera faite par M. Jules Des- trée.

L'ESTHÉTIQUE DE BRUXELLES

On nous écrit :

La Jonction Nord-Midi à la Place de la Constitution. — Les journaux ont annoncé que M. Acker avait été chargé par le Gouvernement de créer les plans de la nouvelle gare centrale de Bruxelles. Ce choix, certes, est bon, mais pourquoi cependant n'avoir pas désigné M. Horta, qui a si heureusement résolu quelques-uns des problèmes que la vie moderne pose à l'architecte, et qui, par conséquent, était mieux à même que tout autre artiste belge de créer une gare originale, belle et pratique ? Ne pourrait-on lui demander les plans du viaduc qui traversera le Boulevard du Midi et la Place de la Constitution ? Ce viaduc menace d'être l'une des plus vilaines choses (1) que nous vaudra la création de notre « métro », car le projet de construire des magasins sous les voies ne me dit rien qui vaille. Ces magasins partageront en deux tronçons mesquins, sans communication entre eux, l'immense Place de la Constitution qu'on aurait pu, peu à peu, rendre belle. M. Horta, lui, j'en suis sûr, trouverait le moyen de traverser cette place en beauté et réduirait au minimum l'enlaidissement de ce coin de Bruxelles.

Le chemin creux de Tervueren. — Au moment où j'allais déposer la plume m'arrive une mauvaise nouvelle. L'admirable chemin creux, célébré par Boulenger et par toute l'école de Tervueren, est menacé. Déjà il y a quelques années, le *Hertenberg*, rue champêtre voisine du fameux chemin, a été amputé des splendides arbres qui l'ombrageaient. Cette fois la *Wolvenstraat*, le chemin creux lui-même est menacé ! Les bûcherons se préparent à abattre les hêtres sculpturaux qui l'ornent et qui se dressent sur leurs puissantes racines à nu. Alerte ! Alerte ! « Amis des Arbres », « Ligue des Sites » ! Ne laissez pas se consommer l'anéantissement d'un des plus beaux paysages des environs de Bruxelles.

J.-B. LECOMTE.

(1) On peut s'en faire une idée à Berlin, où la Stadtbahn traverse la large Hardenbergstrasse sur un viaduc lourd et bas.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, Salle de la Madeleine, troisième concert Durant avec le concours de M. Florizel Von Reuter, violoniste. École allemande. Oeuvres de Haendel, J.-S. Bach, Ph.-E. Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Wagner, R. Strauss.

Lundi 20, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M. Jules Firquet. Au programme : Beethoven, Mendelssohn, Schumann, Chopin, Wieniawski, Debussy, Rubinstein, Liszt.

Mardi 21, à 2 h. 1/2, première audition musicale de la *Libre Esthétique* (Musée de peinture moderne), avec le concours de M^{lles} S. Poirier et M. Stévant, de MM. A. Demblon, E. Chaumont et J. Gaillard. Au programme : œuvres de G. Huberti, P. Coindreau, J. Jongen et Florent Schmitt. — A 8 h. 1/2, Nouvelle Salle (11, rue Ernest Allard), troisième séance du Quatuor Zoellner. Quatuors de César Franck et de Debussy; *Sérénade italienne* de H. Wolf. — A la même heure, à la Grande-Harmonie, concert de M^{me} de Skarbek, cantatrice, avec le concours de M. Jean Huré, pianiste.

Mercredi 22, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de violon par M^{lle} Alma Moodie. Oeuvres de Bach, Schubert, Chopin, Sarasate, Wieniawski, Paganini. — Même heure, à l'École allemande, deuxième concert de M^{me} Marie Mockel (R. Schumann) avec le concours de M^{lle} M. Stévant. Conférence de M. Jules Destrée.

Jeudi 23, en matinée, au théâtre des Galeries, séance du Quatuor Capet (Beethoven). — A 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, troisième concert Cricboom. Oeuvres de J.-B. Senaillé, Mozart, Wieniawski, Cricboom.

Vendredi 24, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de M^{me} Madier de Montjau, cantatrice, et de M. André Dorival, pianiste. Musique slave : Chopin, Glinka, Sokolow, Balakirew, Rimsky-Korsakow, Moussorgsky, Dvorak. — Même heure, au Théâtre flamand, concert du cercle *Crescendo* sous la direction de M. L. Poliet avec le concours de M^{lle} M. Ceuterick et de M. J. P. De la Vignette.

A Liège, une audition d'œuvres de M. Albert Dupuis sera donnée mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à l'Émulation, par M^{lle} M. Lorrain et M. M. Jaspas, avec le concours de M^{lle} Cholet, violoniste, et de M. Vrancken, violoncelliste. Conférence par M. Delchevalerie.

BEETHOVEN-CYCLE

La Haye. — Avril 1911. :

1911. — Avril 17, **Messe solennelle**; 18/19, Sonates de piano; 20, Sonates de violoncelle; 21, Trios de piano et *Au dieu ferme Geliebte*; 22, 23, 24 et 26, **les Symphonies**: Concerto de violon et quatrième Concerto de piano; 25, Sonates de violon; 27, 28 et 29, Quatuors à cordes; 30 (2 h. 1/2), Quintuor pour piano et instruments à vent, Trio pour 2 hautbois et cor anglais, Septuor; 30 (8 h. 1/2), **Deuxième audition de la IX^e symphonie**, 8 avril, représentation de l'Opéra « *Fidélío* ».

EXÉCUTANTS : **Chœurs** (400 exécutants). — **L'orchestre** : le *Residentie-Orkest* (110 exécutants). — **Le Quatuor Bohémien** : (Hauffman, Suk, Herold, Wihan). **Le Trio Parisien** (Cortot, Thibaud, Casals). — **Solistes vocaux** : M^{me} Noorderwied-Reddingius et M^{me} de Haan-Manifarges, MM. Tijssen, Messchaert et Sol. — **Instrumentistes** : Contr. Ansoerge, J. Röntgen et A. Verhey (piano); C. Flesch (violin); P. Casals (violoncelle); S. Blazer (contrebasse); D. v. EmmériK (hautbois); A. Witt (clarinette); C. van Heyst (basson) et C. v. d. Berg (cor). — **Fidélío** : Edith Walker (Leonore); Heiner Hensel (Florestan); Paul Knüpfer (Rocco); Dés. Zador (Pizarro); Rich. Breitenfeld (le Ministre); Minnie Nast (Marcelline); Schramm (Jacqueline).

MISE EN SCÈNE : Emil Valdek. Décors et costumes par Antoon Molkenboer.

Chefs d'orchestre : SIEGMUND VON HAUSEGGER (*les Symphonies*); WILLEM KES (*Messe solennelle*); HENRI VIOTTA (*Fidélío*). N. B. — M. Ant. Verhey conduira les répétitions prépara-

toires des chœurs pour la messe en *ré* et pour la IX^e Symphonie.

Pour renseignements s'adresser chez l'éditeur J. B. Katto, 46-48 rue de l'Écuyer, Bruxelles, (téléphone 1902).

PETITE CHRONIQUE

Le ministre des Sciences et des Arts vient de donner des ordres pour que les collections Michotte, Vermeersch et Evenepoel soient très prochainement exposées au Musée du Cinquantenaire.

MM. Michotte et Bömmer sont depuis trois semaines en possession des locaux réservés à la collection japonaise. M. Van Overloop a reçu des instructions pour commencer sans retard le classement de la collection Vermeersch. Quant au legs Evenepoel, des renseignements viennent d'être demandés d'urgence pour son installation.

En homme avisé, M. Evenepoel a d'ailleurs stipulé expressément que sa collection devait être installée dans un délai de trois mois après sa mort, faute de quoi elle deviendrait la propriété du Musée de Sèvres. Le défunt connaissait l'administration.

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. Salon de la *Libre Esthétique*. Expositions rétrospectives d'H. E. Cross et de Ch. Van der Stappen. (De 10 à 5 h.). — Mardi prochain, à 8 h. 1/2, première audition de musique nouvelle.

CERCLE ARTISTIQUE. — M. Jean Gouweloos.

MAISON DU LIVRE. « La Beauté du Livre », 1.500 planches originales de Ch. Doudelet. (De 10 à 12 h., de 2 à 6 h. Le dimanche, de 10 à 12 h.)

A l'occasion du 75^e anniversaire de la fondation de son Académie des Beaux-Arts, la ville de Namur organisera en juillet et août une exposition comportant des œuvres des anciens artistes nés dans la province (Henri Bles, Patenier, etc.), une exposition réservée aux artistes qui ont fait leurs études à l'Académie de Namur, un Salon réunissant toutes les œuvres appartenant à la ville de Namur et constituant son patrimoine artistique, ainsi qu'une section relative aux divers travaux annuels des élèves et un compartiment groupant les travaux relatifs à tous les métiers d'arts industriels et décoratifs exécutés spécialement par d'anciens élèves. Une série de conférences et d'auditions musicales sera donnée au cours de l'Exposition.

M. Albert Mockel fera mardi prochain, 21 mars, à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle, une conférence sur *la Poésie et la Musique dans la mélodie française* (audition musicale par M^{me} Albert Mockel).

Le *Thyrse*, dans son numéro de février, annonce que le délai d'envoi des manuscrits participant au concours de pièces en un acte qu'il organise est reporté au 15 avril. Rappelons à cette occasion que le *Thyrse* a ouvert aussi un concours de pièces en plus d'un acte et un autre de pièces pour le théâtre en plein air. Les conditions de ces concours dramatiques ont paru dans le numéro exceptionnel d'octobre 1910, mis en vente au prix de 75 centimes.

M. Sylvain Dupuis a mis au programme de son dernier concert populaire l'un des chefs-d'œuvre de la musique classique : *la Création*, oratorio en trois parties pour soli, chœur et orchestre de Joseph Haydn.

Nous ne croyons pas, dit *l'Éventail*, que ce chef-d'œuvre ait jamais été joué intégralement à Bruxelles, et, en tout cas, il n'y fut jamais donné au Conservatoire sous la direction de Gevaert, ni aux Populaires sous la direction de Joseph Dupont.

Cette audition, si particulièrement intéressante, se fera le lendemain de la clôture de la saison de la Monnaie, le 1^{er} et le 2 mai, avec le concours de MM. Dua, Billot, etc., et des chœurs du théâtre.

De Paris :

Nous avons reçu les meilleures nouvelles de M. Vincent d'Indy, dont la convalescence fait de rapides progrès. Installé aux environs de Toulon, le maître sent ses forces renaître de jour en jour. Il travaille à un ouvrage sur Beethoven qu'il espère avoir achevé avant son retour à Paris.

M. Eugène Delestre, qui fit l'an dernier à Bruxelles, au Palais des Arts, une intéressante exposition de ses œuvres, a groupé dans son nouvel atelier de la rue des Sablons, et pour inaugurer celui-ci, une importante moisson de toiles récentes exécutées principalement sur les bords de la Seine et de la côte d'Emeraude, ainsi qu'à Saint-Malo, Dinard, Saint-Briac, etc. Cette exposition privée est, en ce moment, très visitée.

Sait-on que c'est à Saint-Dié, la jolie ville des Vosges, que pour la première fois fut imprimé, il y a plus de quatre siècles, et donné au Nouveau-Monde, le nom *America*?

L'anniversaire de ce « baptême » sera célébré les 3, 4 et 5 juin prochain par de grandes fêtes d'archéologie, d'histoire et d'art destinées, en rappelant la publication de la *Cosmographie introductio* à resserrer entre ce continent et la France les liens de sympathie qui les unissent.

Un comité de patronage est en formation, et déjà le Gouvernement français, l'ambassadeur et le consul des Etats-Unis à Paris, des artistes, des hommes politiques, des écrivains réputés ont accordé leur concours à la municipalité de Saint-Dié, qui a pris l'initiative de cette manifestation internationale.

On annonce de Londres que MM. Morris et C^{ie} célébreront prochainement le cinquantième anniversaire de leur société. Le fondateur de cette société fut, on le sait, William Morris, peintre, poète, imprimeur, architecte et éditeur, ami de Rossetti, de Madox Brown et de Burne Jones...

On annonce, à l'occasion de ce jubilé, un recueil de souvenirs sur William Morris et l'école préraphaélite.

Vraie ou fausse, l'anecdote suivante, qui nous vient d'Amérique, est vraiment amusante :

Un jour, Gorki se trouvait à Georgetown. Passant devant le théâtre, il vit qu'on y représentait une de ses œuvres. Quelle ne fut pas sa stupefaction de lire sur l'affiche, en gros caractères, la note suivante : « A la fin de la représentation l'auteur viendra lui-même saluer le public. »

Gorki entre au théâtre. La représentation a lieu. Lorsque le rideau est tombé sur le dernier acte, le public réclame violemment l'auteur. Alors, la toile se relève et un homme paraît sur la scène, s'avance jusqu'à la rampe et salue le public enthousiaste qui applaudit à tout rompre. Gorki aussitôt demande à l'impresario de le présenter à l'auteur, dont il se dit grand admirateur. Les deux Gorki sont mis en présence l'un de l'autre. Le faux Gorki comprend tout de suite à qui il a affaire. « Je vous en supplie, implore-t-il, ne dites rien. J'ai été engagé dans la troupe pour

jouer les auteurs. Je me grime suivant le besoin et je suis tour à tour Suderman, Rostand ou Maurice Donnay. Je vous en supplie, ne dites rien. Je suis père de famille et mon emploi au théâtre est mon seul gagne-pain. »

Au surplus, ce n'est pas seulement en Amérique que les directeurs de théâtres utilisent cet ingénieux subterfuge pour amorcer le succès. M. Armand Dayot, qui revient d'Espagne, raconte qu'étant entré là-bas dans un théâtre populaire où l'on représentait une pièce satirique, il vit apparaître sur la scène, à la chute du rideau, un jeune homme pâle et tremblant qui trois fois s'inclina jusqu'à terre sous la rafale des applaudissements.

« Comme il est jeune ! s'écria M. Dayot.

— Ce n'est pas l'auteur, lui dit en riant son voisin, mais un remplaçant. L'auteur de *Los Microbes nacionales* est absent. Mais il faut bien donner satisfaction à la foule, désireuse de le connaître et de l'acclamer. »

Signalons à nos lecteurs l'intéressant *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, dessinateurs, graveurs et sculpteurs* de tous les temps et de tous les pays publié sous la direction de M. E. Bénézit par M. Georges Kapilly, libraire de l'Ecole des Beaux-Arts, 9 quai Malaquais, à Paris.

Le Dictionnaire Bénézit contient, sous une forme réduite, la biographie des artistes, la liste de celles de leurs œuvres qui figurent dans les musées, édifices publics, grandes collections, etc., le prix qu'elles atteignent dans les ventes, le répertoire des monogrammes, marques, signatures, etc. L'ouvrage est d'une documentation utile et très étendue.

Sottisier :

Wagner écrivait avec une certaine tonalité.

Paris-Journal, 3 mars 1911.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE
G. VAN OEST ET C^{IE}
72, RUE DE LA MONTAGNE, BRUXELLES

ÉDITIONS D'ART

LIBRAIRIE GÉNÉRALE : LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, ARTS ET MÉTIERS, HISTOIRE, SCIENCES, COMMERCE ET INDUSTRIE, etc.

Abonnements à tous les périodiques belges et étrangers.

Notre librairie fournit rapidement et aux meilleures conditions tous les livres belges, français, allemands, anglais, etc.

Envoi de livres à l'examen sur demande.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

ÉDITIONS ADOLPHE FÜRSTNER, BERLIN W.

A Paris, 18, rue Vignon.

LE FEU DE LA SAINT-JEAN (Feuersnot).

Poème lyrique en un acte de ERNST VON WOLZOGEN, musique de RICHARD STRAUSS (op. 50).

Partition chant et piano de M. OTTO SINGER, traduction française de M. JEAN MARNOLD.

Prix net : 20 francs.

DER ROSENKAVALIER (Le Chevalier à la Rose).

Comédie musicale en 3 actes de HUGO VAN HOEFMANNSTHAL, musique de RICHARD STRAUSS (op. 59).

Partition chant et piano de M. OTTO SINGER (texte allemand).

Prix net : 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement : 10 francs par an.

Le numéro : 1 franc " "

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Le Messager des Bibliophiles

Organe mensuel.

insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livre
et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à

M. F. MERLIN

ADMINISTRATEUR

35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Avril



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Libre Esthétique : *André Wilder* (LOUIS VAUXCELLES). — Émile Nolly et l'Expansion française (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de musique : le *Concert Ysaye* (O. M.); *Troisième Concert de la Libre Esthétique* (Ch. V.); *Au Cerele artistique* (O. M.); *Société internationale de musique* (Ch. V.). — Publication d'art : *Les Tableaux de Peter Bruegel le Vieux au Musée impérial de Vienne* (FRANZ HELLENS) — Concours. — Agenda musical. — Beethoven-Cycle : *La Haye, avril 1911*. — Petite Chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

André Wilder

L'impressionnisme, après des années d'âpre lutte, est désormais entré dans l'histoire. Les pires béotiens, qui s'acharnèrent il y a vingt ans aux troussees de Sisley et Pissarro, se sont tus. Ce n'est pas qu'ils aiment aujourd'hui ce qui les offusquait jadis. Sauf une élite qui voit clair dès l'apparition des œuvres neuves, délicates et fortes, qui les soutient et leur demeure fidèle, on ne comprend presque jamais les maîtres : on les admet. C'est le rôle douloureux et noble des créateurs de ne jamais être appréciés de la foule. Les médiocres seuls font sa joie, ceux qui ont la même âme qu'elle, qui apportent leurs efforts mercantiles à la satisfaire. Mais depuis qu'il y a des paysages clairs ou sombres et des paysagistes pour traduire leurs émotions, l'éternelle aventure, l'éternel malentendu, l'éternel conflit se reproduira. On a injurié le divin Corot, et le fin Daubigny, Manet qui dégrassa la palette française, et le lyrique Monet. Camille Pissarro, si sain et si probe,

mourut quasi méconnu : les nuances subtiles de Sisley passèrent inaperçues, alors que Jules Breton entraînait à l'Institut. Quant à Cézanne, aujourd'hui encore son nom seul suffit à déchaîner la fureur comique des gens sérieux.

Ceux de la génération qui vinrent immédiatement après les impressionnistes et s'inspirèrent de leur exemple ont connu le même sort, c'est-à-dire les mêmes huées de sottise incompréhension. André Wilder, dont l'art est tout de franchise et de netteté, n'a pas eu, et n'a pas encore la place qu'il mérite et que nos petits-neveux lui conféreront. Il a dû lutter avec opiniâtreté pour imposer son talent.

Les impressionnistes, réagissant efficacement contre le « paysage d'atelier », contre ces aspects de la mer, de la prairie et de la montagne vus arbitrairement sous l'éclairage à quarante-cinq degrés, et contre l'italianisme abâtardi de l'École, et contre la pratique rous-sière et rissolée des candidats de Diaz et de Jules Dupré, ne se souciaient peut-être pas assez de la composition et du style. Éblouis par la griserie du plein air, ils ne souhaitaient que d'exprimer les différenciations atmosphériques, le jeu miroitant des reflets, les irisations; en outre, ayant tout à recréer, ils apportaient à la technique, au chromatisme, à la nécessaire et féconde division du ton une importance considérable. Monet, Pissarro furent — on le sait aujourd'hui et leur gloire n'en est en rien amoindrie — des peintres de morceaux ne visant qu'à rendre l'apparence phénoménale de la nature, sa parure extérieure, ses spectacles délicieusement papillottants, le fugace et l'éphémère. Seuls, parmi leurs camarades, Cézanne, Gauguin et Guillaumin songeaient à *composer*.

Aujourd'hui, par le rythme naturel de la réaction normale, voici nos jeunes coloristes épris d'ordonnance. Quand ils vont au Louvre, ce n'est plus Claude Lorrain et Turner qu'ils regardent, mais Nicolas Poussin.

Il faut rendre à André Wilder cette justice qu'il a, dès ses vrais débuts dans l'art de peindre, voulu équilibrer des volumes colorés. C'est d'ailleurs à l'influence de Guillaumin et de Maxime Maufra qu'il doit de ne s'être jamais écarté de la règle.

Mais étudions de près sa carrière, sa production et son évolution vers la synthèse.

Wilder, à l'âge où l'on s'ignore, c'est-à-dire vers la dix-huitième année, est élève de l'École des Arts décoratifs: On lui enseigne là la grammaire de son art, le premier rudiment; puis il passe, tel un météore, à l'École, où nous le trouvons stagiaire, et sans doute indiscipliné. Par erreur il entre à l'atelier Gérôme. Cet homme, d'ailleurs généreux et sincère, qui a déformé, dévoyé tant d'artistes, n'eut heureusement aucune action sur l'adolescent volontaire qu'était André Wilder.

En 1892, à la mort de son père, qui fut un de nos plus remarquables musicographes, André Wilder est seul, sans appui, sans fortune. Il peint à cette époque des petits paysages timides et sécots, d'une analyse minutieuse; c'est que Wilder a rencontré à Menton un brave peintre nommé Marius Michel — rien du relieur! — « qui pignochait sur de toutes petites toiles de toutes petites anecdotes, de tout petits détails inutiles, généralement des barques vertes couchées près d'une flaque d'eau bleue » (c'est ainsi que le décrivait Mirbeau dans la retentissante préface que ce grand dénicheur de jeunes donna généreusement à notre jeune peintre, lorsque celui-ci fit ses véritables débuts à la galerie Bernheim, en février 1904).

André Wilder n'avait décidément pas de chance; était-ce la peine de s'être évadé de chez Gérôme pour sombrer en Marius Michel! Mirbeau, dans la préface citée, nous assure d'ailleurs que ce M. Michel jouait aux boules à ravir. Mais il s'agit ici de peinture et non de sport.

Wilder tâtonne encore quelque temps; il s'essaie à l'illustration pour gagner sa vie, mais nul n'était moins fait que ce peintre aux visées larges pour ce labeur menu et appliqué.

Enfin, vers 1895, les hasards d'un séjour en Bretagne, à Trébeurden, dans la baie de Lannion, mettent en présence Wilder et Maxime Maufra. Ce fut pour le premier une rencontre heureuse dont il se souvient avec reconnaissance. Maufra, nous le disions plus haut, ne borna jamais son effort à la transcription des effets d'atmosphère: il vise au « général » et y atteint; après avoir enlevé de verve, et le plus fidèlement possible, son étude sur nature, il la reprend à l'atelier, la déve-

loppe, compose. Wilder, à ses côtés, apprit à concevoir la différence qu'il y a entre une charmante pochade, besogne toujours aisée, et un tableau complet. André Wilder gagna à son contact de faire précéder une œuvre, méditée et mûrie, d'analyses préalables multipliées devant l'objet ou le site à peindre. Point n'est question de travailler « de chic »; vingt études serrées et justes, prises en plein air, préparent à la composition définitive.

Mais si l'exemple d'un aîné devait être salubre à Wilder, il lui fallait bientôt se libérer à son tour, interroger la nature avec ses yeux à lui et développer sa sensibilité personnelle. De 1900 à 1903, Wilder tâchera à se dégager de l'emprise féconde qu'il vient de subir; abandonnant les récifs armoricains et leur conflit avec la lame violente ou sournoise, il ira chercher en Belgique et en Hollande des motifs qu'un atavisme flamand lui rendra immédiatement familiers. Il retrouve à Gand, à Bruges et à Dordrecht sa vraie patrie, le pays de brumes d'où la couleur surgit pour éclater et flamboyer en taches d'enthousiasme. De Bruges et ses maisons vétustes aux toits et aux pignons enluminés il passe aux pacages hollandais, découvre le ciel immense où se livre le pourchas des nuages, s'éprend de la silhouette incisive du moulin.

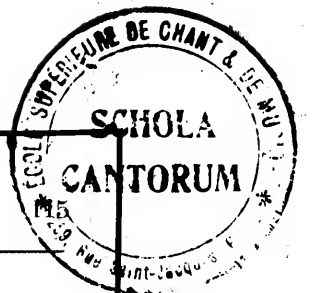
A l'étude passionnée de la nature s'allie celle du musée qui le rejette, plus ardent encore, vers la nature. Wilder conçoit que Van Goyen et Salomon Ruysdael et Cuypp *construisaient* puissamment leurs chefs-d'œuvre. Il procédera ainsi que ces beaux aïeux, mais en bénéficiant des conquêtes de la plus moderniste des techniques. Il va déchiffrer les arabesques féeriques que forment dans le ciel les mûres compliquées des vaisseaux d'Anvers et de Rotterdam; il va écrire d'un pinceau ferme les masses, accentuées vigoureusement ou volatilisées dans le brouillard des embarcations, leur mouvement incessant, leurs couleurs heurtées, vermillon pur, noir velouté, vert acide, fixer la mouseline des fumées violâtres. Wilder devient un des meilleurs peintres de la Hollande d'aujourd'hui.

Il tente alors une exposition plénière à Paris. Mirbeau le lance; son succès est immédiat et de bon aloi.

Si Wilder avait été un de ces habiles profiteurs que nous connaissons trop, et qui savent combiner, d'accord avec un marchand, l'exploitation d'une formule en vogue, sa fortune était faite, son nom prenait une valeur bourgeoise, mais son talent était compromis.

Tenace et fier, le jeune artiste ne se satisfait point à si bon compte. Au lieu de rééditer des « Canaux de Bruges » et des « Voiles de Dordrecht », il chercha aussitôt d'autres motifs.

Il s'en fut en Bourgogne, à Champs-sur-Yonne. Le caractère de la région, âpre, coloré, moins mouillé de buées que la Hollande, fut pour lui d'une lecture malai-



sée. Mais ceux qui scrutent avidement le ciel et la plaine finissent par les approfondir. Wilder traduit alors la poésie des humbles chaumières, des corps de fermes, des arbres frissonnants à l'aube, le charme grêle des matins de printemps bleu et blond, le reflet dansant des peupliers dans l'eau d'une mare ou d'une rivière. Il affermit son faire, cerne ses indications de rouge, pour éviter le retour du noir ; ses préparations seront désormais faites au vermillon, en vue d'obtenir une luminosité plus intense et des dessous qui ne foncent pas.

C'est ainsi que seront peintes les séries de Bourgogne et aussi de l'Ile-de-France, à Moret et à Montigny.

Wilder est alors le portraitiste expressif d'un pays. Sa manière s'élargit de plus en plus ; il élimine hardiment tout ce qui ne converge pas à l'intérêt, à l'éloquence de sa composition. Complètement libéré des impressionnistes qu'il juge maintenant au lieu de les suivre docilement, il revient à sa méthode première et mène de bout en bout son tableau sur nature, sans reprise ni retouches à l'atelier. Son exposition du dernier Salon d'Automne (série de Granville, Chausey) atteste une simplification encore plus synthétique ; pas de minuties, pas d'éparpillement, la toile est centrée, les plans massivement établis, l'artiste, sans rien perdre de ses délicatesses, acquiert plus de vraie force.

Le voici sûr de lui-même, il marche enfin dans une voie qu'il s'est tracée et où il ira droit et loin.

LOUIS VAUXCELLES.

Émile Nolly et l'Expansion française.

Nous n'avons pas en France un homme de la taille de M. Rudyard Kipling, c'est entendu. Seulement, à un point de vue moins littéraire qu'humain, au lieu d'un seul poète de notre impérialisme, nous en avons plusieurs de moindre envergure, mais dont l'ensemble tout de même a quelque chose de plus généreux, de plus sympathique, et, qui sait ? au bout du compte peut-être de plus puissant.

Que les lecteurs de *L'Art moderne* m'excusent si les conditions où se développe une littérature coloniale exigent chez qui en parle l'examen de questions qui ne sont pas exclusivement littéraires. Personnellement d'ailleurs, je comprends de moins en moins la critique littéraire pure, réduite aux seules ratiocinations sur la forme. Il me semble impossible qu'une œuvre véritablement digne de ce nom arrive à ne toucher aucun des problèmes qui passionnent les hommes, soit en groupe, soit en particulier : depuis la morale jusqu'à la politique générale, depuis l'amour jusqu'à l'art.

Depuis la Restauration, mais surtout depuis la dernière guerre, la France s'est occupée de colonisation. Ce souci fut même un des plus nobles et des plus élevés qu'elle s'est connus. Par milliers, des hommes de valeur y consacrèrent toutes les forces de leur vie. Rien d'étonnant à ce que, parmi ces hommes, s'en trouvassent qui fussent écrivains, et qui, leur mission accomplie, eussent l'idée de la raconter.

Ainsi, parmi bien d'autres, M. Émile Nolly, officier de l'infanterie coloniale, qui vécut longtemps au Tonkin (Annam), et dont les deux romans : *Hiên le Maboul* (1) et *la Barque annamite* (2) furent si favorablement accueillis lors de leur apparition.

J'ignore le sort que les hasards des diplomaties réservent à l'avenir des colonies anglaises, mais je sais que si la méthode employée par M. Émile Nolly devenait officielle, elle serait d'autant supérieure à la méthode anglaise qu'elle lui est inférieure aujourd'hui. Et au lieu d'avoir en Extrême-Orient des sujets prêts à la révolte, nous y aurions des espèces de citoyens loyales, de vrais Français d'Asie.

C'est que M. Émile Nolly s'est approché avec une sympathie attentive de l'Annamite que, depuis Jules Boissière et en grande partie sur sa foi, tant d'auteurs à clichés nous représentaient comme un être absolument impénétrable. Il a voulu résoudre en ses éléments simples le fameux mystère de cette perfidie extrême-orientale que l'on s'obstinait à nous montrer jusque chez le plus infime *nha-ghé* (paysan).

Il a d'abord circonscrit son étude à la personne même d'un de ces paysans. C'est Hiên le Maboul, un tirailleur, que sans doute il aura eu sous ses ordres et dont il aura compris, jour à jour, la pauvre agonie, loin de son village, ahuri par des ordres qu'il ne comprend pas, persécuté, enfin fou. Hiên le Maboul est tout dévouement et toute bonté. Il se ferait tuer pour ceux qui lui ont témoigné le moindre égard.

Et sa vie intérieure, que M. Nolly pénètre avec cette précieuse subtilité qui ne vient que du cœur, est pleine d'élan de tendresse, de trésors ardents et délicats. Finement, légèrement, car il ne veut pas généraliser trop vite. M. Émile Nolly note dans son héros, d'exception puisque innocent et persécuté, toutes sortes de traits particuliers au peuple annamite tout entier. Il indique surtout cette aptitude, cette bonne volonté à nous servir sans rancune de la défaite passée, que les stupidités de notre administration civile se sont plu à décourager si criminellement. Si au lieu de se faire du paysan annamite une image toute livresque et empruntée à celle que nous proposait le mandarin et l'intellectuel (lui évidemment rancunier puisque dépossédé et cachant ses sentiments par politique), si au lieu d'accuser en bloc l'âme annamite d'inquiétant mystère on s'était adressé, pour gouverner, directement à la masse. — qu'il fallait si peu d'égards pour conquérir, — on aurait brisé le contact qui unissait ces deux classes, et aujourd'hui les excitations révolutionnaires des lettrés ne trouveraient plus aucun écho dans le peuple. Bref, il aurait fallu dans le personnel administratif un peu plus d'Émile Nolly et un peu moins de fils d'archevêque, un peu plus de gens dévoués et ayant un idéal en tête et un peu moins de fumeurs d'opium.

Quoi qu'il en soit, et comme s'il sentait lui-même le reproche possible d'une conclusion hâtive à une étude trop particulière, M. Émile Nolly étendit son investigation. Et il écrivit *La Barque annamite*. On ne pouvait trouver un sujet plus riche et plus complet. C'est l'histoire d'une famille annamite dont le chef, pauvre passeur d'eau, rêvant de retourner avec elle dans sa montagne natale, se fait construire une barque pour remonter le fleuve. La construction de cette barque, puis le voyage le met en contact — et

(1) ÉMILE NOLLY : *Hiên le Maboul*, roman. Paris. Calman-Lévy.

(2) ÉMILE NOLLY : *La Barque annamite*, roman de mœurs tonkinoises. Paris, Fasquelle.

nous en même temps — avec presque tout ce qui vit en Annam : depuis nos soldats de l'infanterie coloniale jusqu'à nos chefs de districts, depuis les Chinois exploités et usuriers jusqu'aux humbles coolies, en passant par toutes les classes de la société et sous les divers climats de la contrée. C'est vivant, grouillant, pittoresque à souhait, dans des décors toujours justes et précis. Dans une aventure familiale d'une simplicité antique, trois générations d'hommes y confrontent chacune leur idéal : le père, amoureux de livres et de légendes, perdu dans son rêve du retour; le fils, à l'âme pensif et indifférent, au cœur tendre et souffrant; le fils adoptif enfin, adolescent plein d'illusions et dont ces illusions tombent une à une au contact des réalités chaque jour découvertes avec tristesse.

Avec un tact qui est peut-être sa qualité suprême, M. Émile Nolly a très suffisamment caractérisé le genre de vie et de pensée d'une famille du peuple en Annam pour que l'on sente jusqu'à quel point ses idées, ses sentiments, sa dignité morale doivent nous être interdits. Mais en même temps il a très justement indiqué par quels côtés elle nous est accessible, sans violation, et quelle éternelle humanité nous est commune avec celle de cette race. Au lieu de nous arracher, littérairement, les cheveux, en parlant de l'impénétrable mystère de l'âme annamite, on aurait simplement à reconnaître que certaines choses ne nous regardent pas, même vainqueurs, surtout vainqueurs; et que, moyennant le respect de ces choses, nous avons affaire à un peuple doux et très soumis, et de qui nous pouvons beaucoup obtenir.

Le même respect, manifesté dans leurs colonies par les Hollandais et les Anglais, garde quelque chose de si méprisant que l'indigène, encore qu'il s'en contente, pourrait parfois s'en froisser. Pour nous, plus curieux et plus sociables, nous n'aurions qu'à marquer ce sentiment du caractère de bonté et d'intérêt qu'y a toujours donné un homme comme M. Émile Nolly. Cela ne paraît tout de même pas tellement impossible.

Si j'ai peu parlé du mérite littéraire de M. Émile Nolly, c'est que les critiques qui ont analysé ses livres y ont insisté déjà plus que sur tout autre. J'ai préféré montrer la qualité d'âme qu'ils possèdent, et quelle curiosité attendrie et généreuse les soulève au-dessus de la littérature exotique courante. D'ailleurs, ici, les qualités de la forme dépendent étroitement de celles du fond. Aucune page n'attire l'attention sur elle et ne fait hors-d'œuvre, facile morceau d'anthologie. Tableaux de paysages ou de psychologie, récits et réflexions, tout s'enchaîne avec une simplicité parfaite et concourt à une action lente et tranquille, au long de laquelle on a tout le loisir de réfléchir aux pensées secrètes de l'auteur, sans qu'il ait consenti à la moindre démarche pour vous y obliger: M. Émile Nolly s'apparente ainsi à la meilleure tradition des conteurs français.

FRANCIS DE MIOMANDRE

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

Quelle joie d'entendre, après tant de virtuoses indifférents ou hostiles, le violon d'Eugène Ysaye! Ce fut, dimanche dernier, sur les ailes de Bach, de Brahms et de Lalo qu'il prit son essor, et jamais peut-être ne nous parut-il plus suave et plus émouvant. La spontanéité, l'aisance avec lesquelles Ysaye interprète les maîtres classiques et modernes en donnant à chacun son

style propre, sa physionomie, son caractère individuel, double le plaisir qu'on éprouve à l'écouter. L'auditeur suit avec une sécurité complète la pensée musicale et s'abandonne sans inquiétude à l'émotion qu'elle fait naître en lui.

Le sentiment de la réalisation technique, qui presque toujours s'interpose entre le compositeur et lui, s'efface. On sait d'avance qu'aucune difficulté n'existe pour Ysaye. On sait aussi que la pureté de son goût et la probité de son art méprisent tout moyen d'action équivoque, toute concession aux appetits vulgaires de la foule. Sur ces deux certitudes repose la jouissance infinie que dispense ce grand artiste, le seul peut-être de tous les maîtres du violon vers qui s'élève une admiration que nulle réserve ne tempère.

Très bien secondé par MM. A. Strauwen et Ed. Sermon, Eugène Ysaye joua avec une délicatesse exquise le concerto brandebourgeois de Bach pour violon principal et deux flûtes. Il donna au concerto de Brahms l'allure mi-classique, mi-romantique qu'il requiert. Et dans l'élégante symphonie espagnole qu'écrivit Édouard Lalo pour l'archet caressant de Sarasate, il fut spirituel, expressif, charmeur à souhait. Rappelé à grands cris, acclamé, bissé, il ajouta au programme le *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns qui souleva, comme les œuvres précédentes, un enthousiasme indescriptible. Et jamais triomphe ne fut plus mérité.

La partie symphonique du concert, non moins intéressante, révéla les progrès accomplis en très peu d'années par un musicien belge dont les débuts furent sympathiquement accueillis et qui justifie l'espoir qu'on avait fondé en lui.

Le poème symphonique — l'auteur le dénomme modestement « esquisse » — inspiré à M. Victor Buffin par *Clarisse Harlowe* est une excellente page orchestrale dont les deux thèmes principaux, destinés à exprimer la nature à la fois impétueuse et sensible de Lovelace, sont exposés et développés avec une logique et une sûreté qui ont séduit tous les artistes. L'œuvre atteste un réel tempérament musical, généreux et primesautier, qui se garde de toute vulgarité. L'instrumentation, dont les moyens sont empruntés aux plus audacieux des novateurs, est peut-être trop touffue et gagnerait à être allégée. Mais c'est là un défaut que l'expérience corrigera. L'essentiel, c'est que l'œuvre est mélodique, bien construite, qu'elle a du souffle et du mouvement.

La direction du concert avait été confiée à M. J. Jongen, qui s'acquitta de sa tâche avec précision, avec tact et avec une parfaite compréhension musicale.

O. M.

Troisième Concert de la Libre Esthétique.

Un cas de force majeure empêcha l'exécution du quintette en *fa* de M. Willner, qui avait été annoncé pour cette séance, et ce fut le quintette en *fa* mineur de César Franck qui le remplaça. Exécution admirable de profondeur et de style par MM. Bosquet, Zimmer, Morisseaux, Englebert et Gaillard.

En fait de musique de chambre, nous eûmes encore le quatuor pour violon, alto, violoncelle et piano de M. Marcel Labey : œuvre importante, tant par ses dimensions que par la noblesse de ses idées, et qu'il serait téméraire de vouloir juger après une seule audition. Les impressions qu'elle m'a laissées peuvent se résumer ainsi : belle architecture musicale; sonorité pleine et chaleureuse dénotant une entente parfaite des ressources du quatuor avec piano; lyrisme pénétrant et contenu, qui marque la bonne influence du frankisme et de la *Schola*, dont M. Labey est d'ailleurs une des « colonnes »; richesse du développement thématique; unité de sentiment qui ne va pas sans une certaine monotonie, en ce sens que les différents mouvements n'offrent pas toujours entre eux des contrastes suffisants. L'œuvre reçoit, de la part de l'auteur et de MM. Zimmer, Englebert et Gaillard, une interprétation très pure et d'une tenue très noble.

Le programme portait quelques mélodies qui furent chantées d'une manière idéale par l'intelligente, consciencieuse et charmante artiste qu'est M^{lle} Marguerite Rollet : trois *Chants nostalgiques* avec quintette (piano et cordes) dus à la plume experte et expressive d'une femme-compositeur, Ch. Soly; une mélodie originale de M. Englebert : *Viens lentement t'asseoir* (poème de Verhaeren), pourvue d'un accompagnement de piano intéressant

par ses tendances « pointillistes »; une mélodie d'une aimable envolée et d'une déclamation élégante, de M. V. Buffin : *L'Amour que j'ai pour toi* (poème de J. Dominique); un délicieux petit poème à la Nature de M. Pierre Coindreau : *la Dame de l'été*; enfin, *Amoureux séparés*, ode chinoise mise en musique par M. A. Roussel, où se mêlent, à la faveur de rythmes amusants et de dissonances subtiles, un fin romantisme de décadence et de légers parfums d'Orient.

Ch. V.

Au Cercle artistique.

Deux concerts. L'un et l'autre des plus intéressants, réunirent la semaine dernière les membres du Cercle artistique. Mardi, on applaudit avec enthousiasme M^{me} Lula Mysz Gmeiner qui, accompagnée par l'excellent pianiste Casella, charma l'auditoire par le talent tour à tour délicat et pathétique avec lequel elle interpréta une série de mélodies de Schubert, de Schumann, de Liszt, de Dvorak, de Lœwe, ainsi que quelques vieilles chansons populaires où s'exprime l'âme ingénue de la Germanie. M^{me} Lula Mysz-Gmeiner est la plus parfaite *Lieder Sängerin* de notre époque. On lui fit fête, et son succès devint triomphal lorsque, rappelée, elle termina la soirée par une interprétation du *Roi des Aulnes* qui fit passer dans la salle le frisson des grandes émotions d'art.

Vendredi, M. Demest présenta pour la seconde fois sa section chorale, qui donna beaucoup de couleur et d'accent à quelques œuvres de l'École française : *La Lyre et la Harpe* de Saint-Saëns, composition désuète et de mince valeur musicale, à part celle que lui confère sa solide écriture; les trois charmantes *Chansons de Charles d'Orléans* à quatre voix, sans accompagnement, qui pastichent si spirituellement le Madrigal inauguré en France à la fin du XVI^e siècle, succédant dans une forme plus libre au Motet; la *Légende de Sainte-Cécile*, l'une des plus pures et des plus belles compositions lyriques d'Ernest Chausson, et dont la première audition fut donnée à la *Libre Esthétique* par M^{me} Georgette Leblanc en 1895; enfin la *Chuvauchée du Cid*, scène hispano-mauresque pour baryton, chœur et orchestre de Vincent d'Indy, qu'on n'avait plus entendue à Bruxelles depuis que M. Demest, alors à ses débuts, la créa en 1889 aux concerts des XX.

Ces diverses pages constituèrent un programme varié et attrayant. Il faut louer la belle sonorité et l'expression nuancée des chœurs, en grands progrès depuis la séance de musique allemande qui fut donnée il y a quelques mois. Les solistes, M^{mes} Madeleine Demest, L. Janlet, M. Richir, M^{lle} C. Ysaye, M. M. Bureau, G. Surlemont, Houx et E. Van der Borghit méritent, de même, une mention élogieuse. M^{me} Demest fut particulièrement applaudie dans le rôle de Sainte-Cécile, qu'elle chanta d'une voix délicieuse et en musicienne accomplie.

M. Theo Ysaye, M^{lle} E. Huberti, M. L. Delcroix et un petit orchestre formé par M. H. van Hecke (violoncelle solo M. G. Liégeois) secondèrent avec talent, dans l'accompagnement des œuvres de Saint-Saëns, Chausson et d'Indy, le généreux effort de M. Demest et de ses collaborateurs.

O. M.

Société internationale de musique (Section belge).

Après nous avoir conviés à entendre quelques œuvres de M. Paul Dupin et de M. Tournemire, voici que la Section belge de la Société internationale de musique a fait appel, cette fois, aux compositions de M. Jules Mouquet, prix de Rome en 1896.

Quelques mots d'introduction de M. Ch. Delgouffre nous mettent au courant de ce que ce musicien modeste, simple et sincère a réalisé jusqu'à présent, caractérisant en termes excellents les traits essentiels de son art. Bien qu'élevé dans des traditions très classiques, M. Mouquet a su se créer une certaine indépendance, et des œuvres comme sa sonate à programme pour flûte et piano, *La Flûte de Pan*, dénotent une volonté bien arrêtée de ne pas suivre les sentiers battus et de s'individualiser sans toutefois franchir les limites de son tempérament et du bon goût. Sa prédilection pour les modes anciens confère à presque tout ce qu'il écrit un charme poétique indéniable qu'aucune vulgarité

ne vient elleurrer et que ne dépare ni fadeur, ni mièvrerie. Il y a aussi, dans tout ce qu'écrivit M. Mouquet, une ingénuité et une absence complète de roublardise qui, s'alliant à une technique très sûre, rendent son art sympathique.

Le quatuor à cordes en ut mineur est admirablement écrit et construit et possède de réels éléments de beauté et de charme. Il en est de même de sa sonate pour violoncelle et piano, qui fut très brillamment exécutée par MM. Édouard Jacobs et Ch. Delgouffre. Quelques pièces vocales, chantées avec beaucoup d'expression par M^{me} Edna Alexander, font preuve d'une grande pureté de sentiment, et deux pièces d'orgue — un *Adagio* et une *Pastorale* — que rend à merveille M^{me} Tiny Béon révèlent de charmantes qualités de facture et d'atmosphère.

Signalons encore parmi les exécutants — qui furent tous remarquables — MM. Boone (flûte), Lambert (violon), Pirard (violon) et Jadot (alto).

Ch. V.

PUBLICATIONS D'ART

Les tableaux de Peter Bruegel le Vieux au Musée impérial de Vienne, par GUSTAV GLÜCK (1).

On a beaucoup écrit sur l'œuvre de Peter Bruegel le Vieux. Les nombreuses études qui se sont succédé en ces derniers temps n'ont guère ajouté à ce que l'on connaissait déjà de la vie du peintre admirable de la *Parabole des aveugles*. A la vérité, sa personnalité demeure très obscure, mais il n'importe. Aucune œuvre n'est plus féconde, plus vivante, plus suggestive; elle grouille d'enseignements et tout y est parole et mouvement. Plus on l'étudie et plus on découvre la profondeur et la beauté multiple qui se cache dans ses innombrables replis.

M. Gustav Glück a étudié à son tour l'œuvre de Peter Bruegel en un luxueux ouvrage, et en prenant pour base de son travail la série inagnifique de Bruegel du Musée impérial de Vienne, ces quinze tableaux qui sont peut-être les plus beaux du vieux maître, et parmi lesquels figurent ces œuvres admirables : *le Combat entre Carnaval et Carême*, *les Jeux des enfants*, *la Tour de Babel*, *la Conversion de saint Paul*, *les Chasseurs dans la neige*, *le Repas de Noces*, *le Massacre des innocents* et cette *Martin*, une des plus prodigieuses œuvres de l'école flamande de peinture.

Mais l'auteur ne s'est pas contenté de faire la description de ces tableaux. Son étude contient des vues personnelles et curieuses sur l'art du peintre et sur la portée historique de son œuvre. Il soulève notamment un problème encore obscur. L'œuvre de Bruegel est en contradiction avec le courant artistique de son temps. Elle vient à l'époque où Frans Floris introduisait avec succès l'influence de l'art italien dans l'école flamande.

Cet ouvrage, d'une tenue très artistique, est le quatrième de la belle série d'études consacrées par l'éditeur Van Oest à l'œuvre de Peter Bruegel le Vieux.

FRANZ HELLENS

CONCOURS

Concours d'Architecture.

Un concours international est ouvert pour la construction d'un Palais de justice à élever à Athènes. Un crédit de quatre millions de drachmes est prévu pour les travaux. Les projets détaillés, accompagnés des études et des mémoires exigés par le programme, devront être remis à la section d'architecture du service central des travaux publics, au ministère de l'intérieur de Grèce, le 9/21 août 1911. Le jury sera nommé le lendemain et devra prononcer son jugement dans les deux mois qui suivront sa nomination.

Deux projets seront primés : l'auteur du premier recevra une récompense de 20,000 drachmes; l'auteur du second, une somme de 8,000 drachmes.

(1) Bruxelles, G. Van Oest et C^o

Concours de Composition musicale.

La *Procure de musique religieuse*, 22 et 24, rue Jeanne-d'Arc, à Arras, ouvre un concours de composition musicale dont le sujet consiste en trois pièces pour orgue ou harmonium, formant un total de dix pages au maximum. Une somme de 3.000 francs en espèces sera attribuée aux lauréats. Demander les conditions détaillées.

En outre, tous les organistes et amateurs de musique qui en feront la demande à l'adresse ci-dessus recevront gratuitement l'une des pièces primées au concours dès que la publication en sera faite. Pour ne pas perdre cette faveur, on peut adresser la demande dès maintenant. Indiquer si l'on désire une pièce très facile — ou de moyenne difficulté — ou avec pédale obligée.

Ceux de nos lecteurs qui s'occupent de musique d'église ne manqueront pas de profiter d'une prime musicale de pareille valeur.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, quatrième concert du Conservatoire. Audition de la *Légende de sainte Élisabeth*, oratorio de F. Liszt pour soli, chœurs et orchestre, avec le concours de M^{lle} Elsa Homburger, M^{me} Wybauw-Deuilleux, MM. Henry Seguin et Houx.

Lundi 10, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de M. Ramon Soria et de M^{me} Thérèse Gérardy, cantatrice. Oeuvres de Ramon Soria, Vincent d'Indy, E. Chausson, G. Lekeu et G. Fauré.

Mardi 11, à 2 h. 1/2, quatrième audition de musique nouvelle à la *Libre Esthétique* avec le concours de M^{lle} Blanche Selva et de M^{me} Marie-Anne Weber, qui interpréteront en première audition des œuvres, pour la plupart inédites, de MM. P. de Bréville, V. Buffin, G. Grovez, P. Le Flem, A. Roussel, D. de Séverac et V. Vreuls. M^{lle} Blanche Selva terminera la séance par l'exécution des *Variations* de Paul Dukas sur un thème de J.-Ph. Rameau (redemandées). Cette audition clôturera la série des concerts de la *Libre Esthétique*. Prix d'entrée : 5 francs. Il ne pourra être délivré plus de cent places, un certain nombre de sièges devant être réservé aux membres de la *Libre Esthétique*.

Dimanche 23, à 2 h. 1/2, sixième concert d'abonnement de la Société des Concerts Ysaye sous la direction de M. W. Mengelberg et avec le concours de M. Mark Hambourg.

Mercredi 26, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de violon par M^{lle} Léa Epstein.

Vendredi 28, même salle, récital de piano par M. Ed. Bernard.

La Société de musique de Tournai annonce son Concert annuel pour le dimanche 23 avril, à 2 heures, à la Halle aux Draps. Audition intégrale de la *Passion selon saint Mathieu* de J.-S. Bach. Solistes : M^{me} Mellot-Joubert, de la Société des Concerts du Conservatoire de Paris, M^{lle} Philippi, des Festivals Rhénans; MM. Plamondon et Reder, de la Société des Concerts du Conservatoire de Paris, et M. Parmentier, du Conservatoire de Gand.

À Liège, l'Association des Concerts Debefve donnera le mercredi 11 avril, à 8 heures, au Conservatoire, avec le concours de M^{lle} Blanche Selva et de la *Légia*, un festival de musique belge dont le programme sera composé d'œuvres de César Franck, Ed. Tinel, Emile Mathieu, J. Blockx, L. Du Bois et C. Smulders.

BEETHOVEN-CYCLE

La Haye. — Avril 1911.

1911. — Avril 17, *Messe solennelle*; 18/19, Sonates de piano; 20, Sonates de violoncelle; 21, Trios de piano et *Andie ferné. Geliebte*; 22, 23, 24 et 26, *les Symphonies*; Concerto de violon et quatrième Concerto de piano; 25, Sonates de violon; 27, 28 et 29, Quatuors à cordes; 30 (2 h. 1/2), Quintuor pour piano et instruments à vent, Trio pour 2 hautbois et

cor anglais, Septuor; 30 (8 h. 1/2), *Deuxième audition de la IX^e symphonie*. 8 avril, représentation de l'Opéra « *Fidélité* ».

EXÉCUTANTS : Chœurs (400 exécutants). — L'orchestre : le *Residentie-Orchest* (110 exécutants). — Le *Quatuor Bohémien* : (Hauffman, Suk, Herold, Wihan). — Le *Trio Parisien* (Cortot, Thibaud, Casals). — Solistes vocaux : M^{me} Noordewier-Reddingius et M^{me} de Haan-Manifarges, MM. Tijssen, Messchaert et Sol. — Instrumentistes : Contr. Ansoorge, J. Röntgen et A. Verhey (piano); C. Fleisch (violon); P. Casals (violoncelle); S. Blazer (contrebasse); D. v. Emmerik (hautbois); A. Witt (clarinette); C. van Heyst (basson) et C. v. d. Berg (cor). — *Fidélité* : Edith Walker (Leonore); Heinrich Hensel (Florestan); Paul Knüpfer (Rocco); Dés. Zador (Pizarro); Rich. Breitenfeld (le Ministre); Minnie Nast (Marcelline); Schramm (Jacqueline).

MISE EN SCÈNE : Emil Valdek. Décors et costumes par Antoon Molkenboer.

Chefs d'orchestre : SIGMUND VON HAUSEGGER (*les Symphonies*); WILLEM KES (*Messe solennelle*); HENRI VIOTTA (*Fidélité*).

N. B. — M. Ant. Verhey conduira les répétitions préparatoires des chœurs pour la messe en *ré* et pour la IX^e Symphonie.

Pour renseignements s'adresser chez l'éditeur J. B. Katto, 46-48 rue de l'Écuver, Bruxelles, (téléphone 1902).

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — Salon de la *Libre Esthétique*. Expositions rétrospectives de H.-E. Cross et de Ch. Van der Stappen (de 10 à 5 heures). — Mardi prochain, à 2 h. 1/2, quatrième audition de musique nouvelle avec le concours de M^{lle} Blanche Selva et de M^{me} Marie-Anne Weber.

CERCLE ARTISTIQUE. — Expositions Paul Leduc et Richard Baseleur.

STUDIO (2a rue des Petits-Carmes). — Exposition de MM. J. Caron, A. Dirckx, A. Lallemand, J.-L. Minne et R. Van de Wiele.

MAISON DU LIVRE (3 rue Villa-Hermosa). — Exposition d'Art photographique (de 1 h. 1/2 à 6 h. 1/2).

ATELIER F. CHARLET (195 avenue Molière). — Exposition de maîtres français modernes (Galeries Georges Petit).

Le nombre croissant de collectivités qui sollicitent la faveur de visiter en corps le Salon de la *Libre Esthétique* prouve l'intérêt qu'excite dans toutes les classes de la société cette manifestation artistique annuelle, que combattent seuls, avec quelques pieds bots de la critique, les esprits incapables de tout effort intellectuel.

Parmi les groupements autorisés à étudier, sous la conduite d'un délégué ou d'un professeur, les œuvres d'art réunies actuellement au Musée moderne, et notamment les belles rétrospectives d'Henri Edmond Cross et de Charles Van der Stappen, citons l'Université populaire de Saint-Josse-ten-Noode, la Fédération post-scolaire de Saint-Gilles, l'Université populaire de Koeckelberg, le *Foyer intellectuel*, les Elèves des classes de sculpture de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, l'Université ouvrière l'*Émancipation*, le Cercle des anciens élèves des cours supérieurs des Ecoles communales d'Ixelles, l'Université populaire d'Ixelles, le Cercle *Labeur et Persévérance* de Molenbeek-Saint-Jean, etc.

Les artistes trouvent dans ces associations un public sympathique, ouvert aux tentatives nouvelles et dont les impressions ont souvent une clairvoyante pénétration.

C'est aujourd'hui, dimanche, à 11 h., qu'aura lieu au Palais des Académies la manifestation organisée en l'honneur de M. Acker, architecte en chef de l'Exposition de Bruxelles.

Le Salon annuel du Printemps organisé à Liège par l'Oeuvre des Artistes s'ouvrira le 14 mai. Il sera consacré cette année à l'Art humoriste. Parmi les adhérents, on cite la *Société des dessinateurs humoristes*, fondée à Paris par MM. Willette, Forain, Léandre, etc., et un certain nombre d'artistes anglais, allemands et belges.

M^{me} Croiza chantera ce soir *Carmen* à la Monnaie et mercredi prochain *Samson et Dalila*. Revenue avant-hier de Monte-Carlo, où elle fut très applaudie, elle ne pourra malheureusement faire à Bruxelles qu'un court séjour.

Nous attirons spécialement l'attention de nos lecteurs sur le concert que donnera mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, avec le concours de M^{lle} Blanche Selva et celui de M^{me} Marie-Anne Weber, la *Libre Esthétique* pour la clôture de ses matinées. Les occasions d'entendre à Bruxelles la très exceptionnelle artiste qu'est M^{lle} Blanche Selva sont assez rares pour que la séance de mardi, dont notre encartage donne le programme, mérite d'être classée parmi les principaux événements de l'année musicale.

Le théâtre du Parc annonce pour samedi prochain une grande première : celle du *Vieil homme* de M. G. de Porto-Riche, qui vient d'exciter à Paris le plus vif intérêt.

M. Maeterlinck a autorisé M. Albert Wolf, qui déjà a mis en musique *Sœur Béatrice*, à tirer de *l'Oiseau bleu* un drame musical.

M. Albert Wolf est chef d'orchestre à l'Opéra-Comique où il va, dans quelques jours, diriger *la Jota*, le nouvel ouvrage de M. Raoul Laparra dont on applaudit à Bruxelles, il y a deux ans, la tragique *Habanera*.

A propos de M. Maeterlinck, annonçons que l'écrivain corrige les dernières épreuves d'une œuvre nouvelle, *Marie-Madeleine*, qu'on dit très émouvante, et travaille à un essai sur la Mort.

Quelques nouvelles de l'Exposition de Roubaix :

Les nations étrangères déploient, nous écrit-on, une activité remarquable pour être prêtes à la date fixée et l'ensemble architectural des palais ne sera pas le moindre attrait de l'Exposition internationale du Nord de la France.

Le gouvernement autonome de la Nouvelle-Zélande sera dignement représenté par un élégant pavillon ; celui de l'Australie caractérisera avec exactitude la vie des antipodes. Le palais de la République Argentine est conçu dans le style le plus pur de la Renaissance italienne.

Toutes les puissances étrangères entendent posséder chacune un palais et une exposition qui leur fassent le plus grand honneur. C'est ainsi que la Belgique, dont le palais est inspiré de la Renaissance flamande, a fait un effort qui mérite tout éloge.

Les emplacements, bien que très vastes, suffisent à grand-peine aux demandes des exposants.

L'Œuvre des Artistes a été chargée d'organiser à l'Exposition de Roubaix un Salon de Beaux-Arts. Une salle sera réservée aux maîtres français originaires de la région, parmi lesquels Harpignies, Carolus-Duran, Tattegrain, Aman-Jean, Le Sidaner, Weerts, H. Duhem et M^{me} Duhem, Grau, Cligot, De Winter, etc. Une autre salle offrira un aperçu de l'École belge d'aujourd'hui. Déjà sont inscrits parmi les invités MM. E. Berchmans, G. Buysse, E. Carpentier, E. Claus, F. Courteens, R. de Sàgher, A. Donnay, E. Farasyn, L. Frank, J. Gouweloos, F. Hens, P. Jamar, J. Leem-

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE. DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A. PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

poels, A. Marcette, Ch. Mertens, A. Oleffe, H. Richir, H. Rul, H. Thomas, J. Van Beers, Van Holder, Th. Van Rysselberghe, Ch. Watelet, R. Wytzman et M^{me} Wytzman.

De Paris :

L'Exposition de la Société des Artistes indépendants aura lieu cette année au quai d'Orsay (Pont de l'Alma). Le vernissage est fixé au jeudi 20 avril et l'ouverture au public le 21.

L'Art et les Artistes organise pour la fin d'avril dans la Salle du Jeu de Paume, aux Tuilleries, une exposition des maîtres hollandais du XVII^e siècle. On y verra une trentaine de toiles de Rembrandt et de Franz Hals, ainsi qu'une série de tableaux de P. de Hooghe, Terborch, Bol, Nicolas Maes, Van Ostade, Cuypp, Gérard David, Jan Steen, Ruysdael, Hobbema, etc. Toutes ces œuvres seront empruntées à des collections particulières de Paris. Les recettes seront versées à l'Orphelinat des Arts et à la Société de bienfaisance hollandaise de Paris.

Un nouvel oratorio de M^{sr} Perosi, *le Jugement universel*, sera exécuté les 27 avril et 3 mai au Trocadéro sous les auspices de la Société des Grandes Auditions de France. Le compositeur dirigera lui-même l'interprétation de son œuvre, qui réunira un ensemble de 200 exécutants.

Le Théâtre de l'Œuvre a inscrit au programme de son prochain spectacle *les Oiseaux*, fantaisie en deux actes, d'après Aristophane, de M. Nozière. M^{lle} de Mornand et M. Lugné-Poe en joueront les rôles principaux. Un drame en deux actes, *le Médecin de campagne*, par MM. H. Bordeaux et E. Denarié, accompagnera *les Oiseaux* sur l'affiche. La première aura lieu dans la première quinzaine de mai.

Sottisier :

Les Russes, assis à l'ombre du klukwa touffu, boivent du thé en grignotant du samowar.

L'Outro Rossii (de Moscou)
cité par *Paris-Journal* (31 mars).

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme ces mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE
G. VAN OEST ET C^{IE}
72, RUE DE LA MONTAGNE, BRUXELLES

ÉDITIONS D'ART

LIBRAIRIE GÉNÉRALE : LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, ARTS ET MÉTIERS, HISTOIRE, SCIENCES, COMMERCE ET INDUSTRIE, ETC.

Abonnements à tous les périodiques belges et étrangers.

Notre librairie fournit rapidement et aux meilleures conditions tous les livres belges, français, allemands, anglais, etc.

Envoi de livres à l'examen sur demande.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez A. DURAND & FILS, Éditeurs

4, Place de la Madeleine, PARIS

- LOUIS AUBERT. — **Odelette** (H. DE RÉGNIER), chant et piano. — *Prix net : 4 fr. 75.*
ROGER DUCASSE. — **Salve Regina**, pour chant avec accompagnement d'orgue ou de piano. — *Prix net : 4 fr. 75.*
VINCENT D'INDY. — **Souvenirs**, poème pour orchestre (op. 62). Transcription pour deux pianos à quatre mains par MARCEL LABEY. — *Prix net : 8 francs.*
MARCEL LABEY. — **Quatuor** pour violon, alto, violoncelle et piano — *Prix net : 10 francs.*
ID. — **La Danse au bord du Lac** (C. HALGAN), pour chant avec accompagnement de piano et quatuor à cordes. Réduction pour chant et piano. — *Prix net : 2 francs.*
MAURICE RAVEL. — **Daphnis et Chloé**, ballet en un acte. Fragments symphoniques pour orchestre et chœurs. — 1. *Nocturne.* — 2. *Interlude.* — 3. *Danse guerrière.* — Transcription pour piano à quatre mains (ou deux pianos *ad libitum*) par LÉON ROQUES. — *Prix net : 5 francs.*
G. SAMAZEUILH. — **Quatuor en ré** pour instruments à archet. — Partition (format de poche). — *Prix net : 3 fr. 50.*
DOM. SCARLATTI. — **Sonate** pour le piano. Transcription par LÉON DELAFOSSE. — *Prix net : 4 fr. 75.*
G.-M. WITKOWSKI. — **Symphonie en ré mineur**. Partition d'orchestre (format de poche). — *Prix net : 5 francs.*

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux, aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc

Imprime sur papier de la Maison KEYN, rue de la Buanderie, 12-14

Le Messager des Bibliophiles

Organe mensuel
insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livres
et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à

M. F. MERLIN

ADMINISTRATEUR

35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Poème royal (FRANCIS DE MIOMANDRE). — A la Libre Esthétique : *Artisans d'art et Xylographes* (O. M.). — Ernest Acker. — Quatrième concert de la Libre Esthétique (Ch. V.). — La musique à Liège (GEORGES RITTER). — Feuilles mortes (MARCEL PROUILLE). — Nécrologie : *Anna Judic*. — Agenda musical. — Petite Chronique.

Le Poème Royal.

Je ne suis pas vaniteux, mais j'avoue que j'éprouve tout de même un certain plaisir à savoir que mon opinion n'est pas celle de la foule sur ce point, pour elle il est vrai secondaire, mais essentiel pour moi : la poésie. Les critiques dont j'estime le plus l'intelligence analytique n'ont presque pas l'air de se douter de ce que c'est que la poésie. Les plus sensibles même, indulgents malgré eux à l'universel malentendu, la confondent avec l'éloquence, et sont tentés de mettre en-dessous d'un habile metteur en œuvre de lieux communs en règle avec la prosodie du moment le plus délicat et le plus subtil chanteur.

Avez-vous jamais entendu dire que M. O.-W. Milosz ait obtenu un prix de poésie ? Il est vrai qu'il ne l'a pas brigué. Mais s'il y avait consenti, soyez certain qu'il n'aurait pas obtenu trois voix. Pourtant, il y a plus de poésie dans une pièce des *Sept solitudes* que dans cent volumes de vers contemporains !

Et M. Albert Erlande, dont beaucoup de romans ont paru au *Mercure* et ont été favorablement remarqués, y a-t-il exemple qu'un critique ait dit ce

qu'était ce jeune homme, à ce point de vue essentiel, et ce que certaines de ses œuvres apportaient de pur, de noble, d'authentiquement lyrique à la poésie française actuelle ?

Comme rien n'est plus expressif ni plus probant en ce sens qu'un livre dont on embrasse facilement les dimensions, je parlerai du *Poème royal* (1), qui vient de récemment paraître. Aussi bien, peu d'œuvres de M. Erlande sont-elles à ce point représentatives, soit que la forme rigoureuse adoptée ait en effet servi, en le contraignant, son lyrisme, soit que simplement sa pensée poétique ait atteint un point de calme et de perfection qu'elle n'avait pas encore trouvé. J'inclinerai plus volontiers vers cette hypothèse-là. Car une pièce de vingt vers peut être longue et une de deux cents courte et saisissante. Les proportions d'une œuvre aussi rigoureusement vouée à être parfaite qu'un poème sont d'ordre intérieur, si je puis dire. Le tact poétique seul peut réaliser ce mystérieux équilibre entre la musicalité et le sens, entre les images choisies et l'idée centrale, entre l'émotion humaine et l'émotion artiste qui fait un beau poème. Ces proportions, cet équilibre, cette mesure peuvent s'accorder avec une forme traditionnelle comme le *Poème royal* qui est, je l'avoue, une des plus belles de notre prosodie. Elles pourraient aussi bien s'en passer. Et le fait est qu'on l'oublie en lisant celui-ci, tant on est requis par quelque chose d'autrement profond.

Ce poème se compose de trois chants : le *Chant royal de l'amour*, le *Chant royal de la volupté*, le *Chant royal de la mort*. A la vérité, ce n'est qu'un

(1) ALBERT ERLANDE : *Le Poème royal*. Plaquette sans nom d'éditeur. Imprimée à Poitiers par Blais et Roy.

long hymne d'amour, portant sur trois émotions dont l'une mène à l'autre, lentement, et qu'un même sentiment mélancolique inspire. Devant la femme aimée, étendue dans sa chambre et dans la nuit, l'amant rêve. Les souvenirs de la tendresse reviennent à son esprit, ils se lient peu à peu aux images de la volupté, cependant que la pensée de la mort, qui donnait à cette rêverie une noblesse et une pureté d'une inexprimable couleur, à son tour peu à peu domine et résout, dans sa souveraine acceptation, tous ces vertiges. Un poème ne s'explique pas, il se lit. Car la lecture seule, et attentive, en donne les véritables perspectives. La plus fervente explication ne peut tout de même pas décrire ces sourdes vibrations que laissent dans l'âme, sans doute par le prestige indécomposable de la musique, une belle et parfaite strophe. C'est un monde de correspondances, où la pensée s'unit au décor évoqué, où l'émotion jaillit on ne sait comment de mille causes secrètes et qu'il serait sot de vouloir connaître. Ici, dans le *Poème royal* je vois (d'autres y verront peut-être d'autres motifs de s'émouvoir) un décor familier, intime, secret et pathétique. C'est une chambre d'amants, comme celles que Baudelaire se plaisait à décrire. Une beauté pâle et brune l'habite. Un foisonnement de fleurs (de fleurs ou de souvenirs : la savante imprécision du poète sait nous laisser hésiter entre ces bouquets) moins que sa chair cependant, que la lumière de sa chair, illumine la nocturne retraite, et le poète se souvient. C'est d'abord un chant exalté et sans inquiétude, qu'un panthéisme ardent inspire, et où se mélange, dans une sorte de tournoiement éperdu, toutes les joies de vivre autour de la joie immobile et vertigineuse de l'amour. Puis la volupté fait entendre sa voix rauque et chaleureuse dont la fièvre brûle dans son ardeur l'inutile jalousie. Enfin, comme s'il comprenait qu'un si grand amour ne peut pas s'accommoder des tristesses, des banalités, des diminutions de la vie, le poète le confie, par-dessus ces soucis méprisés, directement, à la Mort. Il invoque cette fin sublime pour cette folie sans issue.

On dirait que ce poème a été fait en une nuit, en une de ces nuits uniques dans la vie où toutes les puissances de l'homme à la fois atteignent toutes leurs limites, où s'approfondit dans le cœur divinisé un gouffre sans fin que le besoin de l'anéantissement seul pourrait combler. Et, chose étrange, ce besoin d'anéantissement s'allie sans contradiction avec une formidable résurrection de toutes les forces de vivre. Le souvenir et la prévision jettent sur le bûcher du présent une splendide moisson qui brûle d'une seule et foudroyante flamme. Alors rien au monde ne peut à cette exaltation donner plus de sens et plus de raison qu'une femme aimée qui dort à vos côtés, et vraiment l'on pense à la mort comme à l'unique et désirable fin de

ces moments surnaturels. La constance éternelle ne semble pas un rêve du cœur mais son naturel état, sa raison d'être.

Si la mort, quelque jour, la revêt de son aile
Et si je vois ses yeux étrangement s'ouvrir,
Amis, vous entendrez quelle plainte immortelle.
Épuisera, d'un coup, mon âme qui, sans elle,
Ne saura plus aimer, être heureuse et souffrir !
Puis, comme un animal tombe sur sa femelle,
Je viendrai me coucher à ses pieds pour mourir.
— Près de la mer si belle autour des blanches îles,
Sur un large bûcher, transportez-nous alors.
Entourez-nous de feu comme au temps des idylles !
Que l'espace soit pur ! Que les flots soient tranquilles !
Ne versez pas de pleurs sur d'aussi calmes morts,
Mais, dans une urne rouge aux deux anses gracieuses,
Mêlez, pieusement, les cendres de nos corps !

Cette strophe (je ne cite qu'elle pour éviter la tentation de citer tout le reste) est digne d'être comparée aux plus célèbres de nos grands poètes. Il faut remonter jusqu'à Lamartine, jusqu'à André Chénier pour en trouver d'aussi pures. La langue française y prouve que la richesse de ses significations idéologiques ne contredit pas ses facultés musicales. Que dis-je ? Elle ne fait qu'une émotion esthétique de ces deux éléments.

Il n'y a que dans la poésie française peut-être que soit possible un vers comme celui-ci :

Ne versez pas de pleurs sur d'aussi calmes morts.

L'image s'y est purifiée presque jusqu'à l'idée et elle se repose sur la musique du soin de nous suggérer toute émotion. Et cette musique elle-même on ne sait plus de quoi elle est faite puisque, paradoxale, elle s'appuie d'un côté sur une pensée qui a presque l'abstraction d'une maxime, de l'autre sur cet indéfinissable charme des syllabes bien équilibrées.

C'est bien cela, je crois (il y a plus de dix ans que cette question me hante), cette union incompréhensible de la grammaire et du chant, de l'idée et de l'image, qui compose l'essentiel de la poésie française. Racine, Chénier, Lamartine, Vigny, Baudelaire abondent en vers de cette sorte. Ils ne savaient pas comment ils les obtenaient, pas plus que ce jeune poète vivant qui s'appelle Albert Erlande ne le sait à son tour, pas plus que ne le sauront les poètes de demain qui perpétueront, dans la magnifique inconscience de leur ingénuité, la tradition française. Mais ils y réussissent cependant. Et c'est cela qui les fait poètes français. Qu'ils versent dans cette forme les confidences de leur cœur, les folies de leurs sens, les rêves de leur idéalisme, tous ils se rencontrent là. Le plus amorphe des vers libérés comme le plus contraint des vers classiques doit posséder, pour vivre, cette secrète raison de vivre. Et lorsqu'il la possède, il est beau, quoi qu'il veuille suggérer, et il n'a qu'à cette

condition précisément le pouvoir de suggérer ce qu'il veut dire. Son sens, le contenu même de son image est, à côté de cela, une qualité secondaire.

Jusqu'ici je connaissais à M. Albert Erlande des dons lyriques de premier ordre, mais jamais je n'avais lu de lui un poème d'une langue plus parfaite et plus émouvante. D'un bout à l'autre, le *Poème royal* est beau. Il enchante tous ceux qui aiment, dans les vers, l'accent de la méditation, la musique de la ferveur et de la mélancolie...

FRANCIS DE MIOMANDRE

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE.

Artisans d'art et Xylographes.

Pour diverses raisons, et notamment parce que les applications de l'art aux usages de la vie ont trouvé dans l'industrie courante leur orientation naturelle (ce dont se félicitent ceux qui en ont favorisé l'éclosion et soutenu le développement), la *Libre Esthétique* s'est, depuis huit ans, abstenue d'organiser, comme complètement à son Salon de peinture et de sculpture, une section d'objets d'art. Elle fut la première, on s'en souvient, à attirer l'attention sur les formes nouvelles que revêtaient ceux-ci : et les ensembles considérables de céramiques, de broderies, de poteries d'étain, de verreries, de reliures, de dentelles, de bijoux, d'ameublements qu'elle groupa autrefois exercèrent sur le goût public une réelle influence en instruisant les visiteurs des réformes introduites dans l'art décoratif par les artisans français, anglais, allemands et autres.

L'impulsion donnée, l'évolution s'est accomplie d'elle-même. Elle a suivi son cours logique en alimentant de créations neuves les maisons de commerce, et désormais s'il est utile que les grandes expositions internationales signalent les progrès réalisés dans les industries d'art, celles-ci peuvent n'entrer qu'à titre exceptionnel dans le cadre d'un Salon aussi restreint et aussi spécialisé que celui de la *Libre Esthétique*.

Deux artisans d'art furent, cette année, invités à y exposer, et l'un et l'autre méritent, à des titres divers, une mention élogieuse.

Céramiste, M. A.-W. Finch s'est fixé en Finlande, à Helsingfors, où il professe à l'Ecole des arts décoratifs et poursuit ses passionnantes recherches de colorations harmonieuses et de formes pures. Un envoi récent qu'il fit à Bruxelles et dont il se propose de faire hommage au Musée du Cinquantenaire — lorsque le Musée du Cinquantenaire aura enfin organisé la Section des Industries d'art moderne qu'on attend depuis quinze ans — fit naître l'idée d'en grouper au Salon les principaux éléments. D'autres pièces sont venues, avec quelques emprunts à des collections particulières, corser le premier lot : et l'on remarquera le charme des glaçures mates récemment créées dans des tons de courgette, d'ardoise et d'aubergine par l'habile céramiste au métier souple, au goût sûr.

L'autre est la princesse Marie Ténicheff, dont l'art issu des traditions byzantines s'exprime par des procédés nouveaux et personnels. L'artiste, qui prit en Russie les plus heureuses initiatives, — celle, entre autres, de guider les paysannes du gouvernement de Smolensk dans l'exécution de délicieuses broderies

populaires qui leur fournirent, en même temps qu'une occupation attrayante, des moyens d'existence, — s'est passionnée pour l'émail, en choisissant parmi les diverses méthodes des émailleurs d'autrefois la plus ardue, celle de l'émail champlévé, qui unit à l'art de l'émailleur celui du sculpteur et exige plus que tout autre un constant effort de volonté. Pour maîtriser simultanément et pour marier à l'émail le bronze en fusion, quelles difficultés, quels essais infructueux, quelles expériences patiemment renouvelées ! Mme Marie Ténicheff a réalisé les inventions les plus hardies dans ses oiseaux fantastiques, d'un style barbare et épique, dans ses coffrets aux décorations florales harmonieuses, dans ses parures légendaires qui évoquent le luxe des Cours de Byzance ; et par l'apport de tons nouveaux, — le rouge sanglant de la crête de son Coq, par exemple, — elle a enrichi de ressources inédites l'art précieux auquel elle s'est consacrée.

Parmi les spécialistes dont l'œuvre discrète, toute de réflexion, de patient labeur et d'intime beauté, échappe parfois aux visiteurs qu'attirent davantage les séductions plus accessibles de la peinture, il importe de signaler deux graveurs sur bois qui, pour la première fois, exposent à Bruxelles, MM. Jacques Bertrand et Louis Moret.

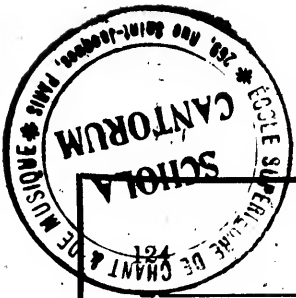
Les deux *Beethoven*, le *Jean-Sébastien Bach*, le *Virgile*, le *Pascal*, le *Baudelaire* du premier ordre, avec l'agrément d'une technique parfaite, l'attrait d'œuvres définitives dont l'impression ne peut s'effacer de la mémoire. Ces portraits expressifs reflètent le caractère moral de leurs modèles et trahissent chez leur auteur, en même temps qu'une exceptionnelle sûreté de métier, une culture et une sensibilité affinées.

M. Moret, qui fut l'élève de M. Bertrand, révèle dans un choix de paysages et de figures les plus heureuses qualités de goût et d'imagination. Bien que son dessin soit moins ferme, son expérience moins grande, il réalise des œuvres charmantes, parmi lesquelles il faut citer en premier lieu son *Jean-Jacques Rousseau* inspiré du pastel de La Tour, ses portraits de Joseph et de Xavier de Maistre, ses sites de la Savoie, dont il excelle à exprimer la douceur sereine. Son admiration pour Maurice Denis lui a dicté une série de planches dans lesquelles l'*Orgue*, la *Vierge au baiser*, la *Sonate*, le *Calvaire*, *Souvenir de Fiesole* et d'autres compositions du maître de Saint-Germain sont interprétées avec une fidélité qui n'exclut pas l'imagination personnelle dans le choix des transpositions nécessaires. Ce qu'il faut admirer surtout, c'est que les bois de Louis Moret gardent la tendresse, l'émotion, le sentiment mystique qui donnent aux œuvres qu'ils reproduisent une si haute valeur d'art. Et le caractère des fresques de l'Angelico ou de Giotto n'est pas moins scrupuleusement respecté. C'est, parmi les graveurs, une qualité assez rare pour être soulignée.

O. M.

ERNEST ACKER

L'architecte Acker a été fêté dimanche dernier au Palais des Académies dans un unanime élan de sympathie et d'admiration. Les éloges qui lui furent adressés par le ministre de l'Industrie et du Travail, par M. Hellemans, président du Comité d'organisation, par le baron Janssen et par M. Berteau ne s'adressèrent pas seulement au créateur des Palais de l'Exposition de Bruxelles. L'occasion était bonne — et on s'empressa de la saisir — de rendre hommage à l'une des personnalités artistiques les plus inté-



ressantes de la Belgique et dont la modestie égale le talent. Dans la nouvelle revue d'architecture *Tekhné*, M. R. Moenaert la définit fort exactement en ces termes : « L'art d'Acker est tout de délicatesse, de distinction, d'harmonie. Son style, essentiellement français, ne procède pas des traditions nationales et s'est affiné à l'École des Beaux-Arts de Paris où il s'est développé pendant plusieurs années. Ses conceptions, bien que nourries à l'enseignement classique des Grecs et des Romains, se ressentent de cette éducation française et de l'atmosphère des Duban et Duc au contact de laquelle son talent s'est fortifié.

Peu d'artistes ont de la conception monumentale une idée aussi juste et de l'éloquence architecturale un sens plus subtil. Par lui, les motifs légués par l'art de l'Italie et de la Grèce antiques sont rajeunis à travers sa personnalité ; il les transforme, les traite sur un thème nouveau mais immuablement traditionnaliste. Son coup de crayon, large, de grande éloquence, crée des ensembles étonnamment personnels, sans fougue peut-être, mais avec une rare délicatesse de pensée et une perception affinée de la proportion. Son œuvre est déjà considérable, et plusieurs des hôtels qu'il a construits sont des chefs-d'œuvre de pureté et d'harmonie classiques ».

Dans notre renaissance architecturale, M. Acker s'est, en effet, manifesté d'emblée avec sa physionomie propre. Ce n'est pas un novateur, mais son goût fin, sa culture latine et la sensibilité de son esprit lui ont, dès ses débuts, inspiré des projets d'édifices que leur sobriété et leur élégance font remarquer entre tous. A Bruxelles, l'avenue Louise, la chaussée de Charleroi, la rue Gachard s'ornent de quelques-unes de ses façades. On les reconnaît, sans avoir besoin de lire leur signature, à l'eurythmie de leur ordonnance logique et calme. C'est M. Acker aussi qui construisit, non loin de l'antique maison du *Cheval marin*, quai aux Barques, l'ensemble d'édifices si judicieusement conçus qui abritent le commissariat de police, la morgue et le dépôt mortuaire. Nous vantâmes, lorsqu'il fut inauguré, ce modèle d'immeuble administratif dont tous les détails firent l'objet d'une étude attentive (1).

C'est donc à bon droit qu'on voulut exprimer à M. Acker, à l'occasion de sa collaboration à l'Exposition de Bruxelles, l'estime dont il est l'objet. Un buste de M. Vinçotte, un album orné par MM. G. Devreese et Ph. Wolfers lui rappelleront le souvenir de cette manifestation, qui fut cordiale et touchante. Et c'est avec émotion que M. Acker apprit que le nombre des adhérents avait été si grand que leurs souscriptions réunies permettraient de créer à l'Académie un prix d'architecture qui portera le nom de « Prix Ernest Acker ».

Quatrième Concert de la Libre Esthétique.

Le dernier concert de la *Libre Esthétique* doit en grande partie au concours de M^{lle} Blanche Selva l'intérêt très vif qu'on y a pris. L'éloge de la grande pianiste a été assez souvent fait dans ces colonnes pour que je me dispense de le refaire, mais je ne pourrais pourtant m'empêcher de redire que sans elle la jeune génération des musiciens français serait privée de la plus précieuse interprète de leur cœur et de leur pensée. Tout ce qu'il y a moyen de faire dire par le piano, M^{lle} Selva l'extériorise avec un relief, une vie et une puissance d'évocation qui tiennent du pro-

(1) V. *L'Art moderne* 1898, p. 39.

dige. Il est même des cas où son génie de pénétration semble aller au delà de ce que le musicien a éprouvé, et où elle extrait de ce qu'il a composé peut-être plus que ce qu'il a jamais soupçonné lui-même : mais jamais, en agissant ainsi, elle ne forfait à ses intentions ; bien au contraire, elle en découvre la quintessence et je ne m'étonnerais pas que ceux dont elle interprète les œuvres aient souvent eu la radieuse surprise de voir, à travers ses réalisations pianistiques, leurs propres sensations précisées, approfondies et embellies.

Outre les magnifiques *Variations*, *Interlude et Finale* de M. Paul Dukas sur un thème de Rameau, qui n'étaient point inconnus à Bruxelles (1), M^{lle} Blanche Selva a joué en première audition trois *Suites* nouvelles pour piano.

La première, qui est de M. Albert Roussel, est conçue, quant à la forme et à l'aspect extérieurs, suivant le mode du xvii^e et du xviii^e siècle : prélude, sicilienne, bourrée et ronde s'y succèdent, comme autrefois allemande, courante, sarabande et gigue. Mais le fond est d'un sentiment tout moderne et d'un impressionnisme vague et délicat, qui trahit une nature extrêmement fine et un goût des plus aristocratiques.

Moins en grisaille et moins intellectuelle de conception est la Suite de M. P. Le Flem, *Le Chant des genêts*, charmant polyptique où se déroulent, finement estompés, de poétiques tableaux campagnards : *Entrée des binious*, *Vers le soir* (d'une délicieuse atmosphère « grégorienne »), *Autour d'un conte*, *Pour bercer*, *Ronde*. Tout cela est court, concis et d'un « naturisme » dont la sincérité charme et ravit.

Avec la *Cerdaña* de M. de Séverac, nous sommes loin des tons de pastel et des soleils voilés... L'auteur du *Chant de la Terre*, d'*En Languedoc*, d'*Héliogabale* et du *Cœur du Moulin* nous transporte dans le midi qu'il aime et fait scintiller l'air lumineux des Pyrénées comme feraient un Signac ou un Cross en peinture. Des rythmes alertes et primesautiers tourbillonnent à l'oreille comme la palette des peintres luministes éblouit nos yeux ; une mosaïque de sons nous grise de mouvement et de vie ; et parfois, dans les arrière-plans, un fugitif mélisme sarrasin ou l'écho d'une fanfare gallicane nous rappelle que nous sommes aux frontières de l'Espagne et de la France, dans le pays des muletiers et des *carabineros*.

Une autre artiste, M^{me} Marie-Anne Weber, apportait au concert la fleur épanouie de sa nature fine et spontanée. Accompagnée au piano par M. Octave Maus, qui a dû se réjouir du succès de son dernier concert, elle chanta d'une voix pénétrée d'émotion et de tendresse des mélodies de M^m. de Bréville (un *Childe Harold* sur des paroles de Heine, d'un romantisme puissamment dramatique), Roussel (une subtile *Invocation*), Buffin (*Au long des sables clairs*, poème de Jean-Dominique, mélodie au profil délicat rehaussé par un délicieux accompagnement), Vreuls (un *Soir* d'une intense poésie) et Grovlez (une *Prière* d'un sentiment candide et pur).

Ch. V.

LA MUSIQUE A LIÈGE

La réapparition de Marc Hambourg est toujours impressionnante. L'interprète est puissant, le virtuose prodigieux ; peut-être celui-ci entache-t-il parfois celui-là de certaines exagérations en vitesse ou en force. Son triomphe aux Galas du Gymnase fut grand, suprême, incontesté dans *Variations et Fugue* de Brahms sur un thème de Haendel.

Le vingt-deuxième Concert historique organisé par M. Maurice Jaspas donna avec succès le sixième quatuor de Beethoven dont l'*Adagio* et le *Scherzo* furent particulièrement purs ; le quatuor en *sol* mineur de Fauré, où la marque de Franck est trop imprimée et qui se dégage plus librement dans l'*Adagio* et l'*Allegro* final ; enfin les *Amours du poète*, chef-d'œuvre de Schumann que je n'aime entendre chanter que par un ténor : M^{me} Fassin ne pourrait changer le sexe de sa voix et de son cœur, et la mauvaise traduction française gâte toute l'entreprise. Ah ! Si M. Jas-

(1) L'œuvre fut présentée pour la première fois à la *Libre Esthétique* par M^{lle} Blanche Selva le 12 mars 1903.

par trouve un de ces jours quelque chanteur comme Buisson (alias Buys), son beau talent de pianiste ne sera point perdu en vains efforts.

Aux « Amateurs », je note les progrès de M^{lle} Landois en technique sinon toujours en justesse dans le concerto de Bach, et l'interprétation vigoureuse, masculine plus que ne le désirait Grieg, dans le concerto pour piano du maître norvégien, — trop norvégien, semble-t-il, pour notre brillante artiste M^{lle} M. Trassenster; le Rachmaninoff lui fut plus favorable à tous égards. L'orchestre mérite les plus sincères éloges, ainsi que M. Robert, son chef.

Ah! Le quatuor Rosé! Quelle fièvre en la ville dès qu'on l'annonce! Quelle cohue au Conservatoire! Chacun y vient faire ou refaire son éducation musicale. Mendelssohn peut servir de noble introducteur à Beethoven; il a des pages dignes du colosse. Le quatuor de Schumann en *fu* est trop faible à côté d'eux et la perfection du rendu ne l'a pas sauvé. L'op. 131 de Beethoven était dur pour le public inexpérimenté des concerts populaires et gratuits Dumont-Lamarche; ce ne fut un régal que pour les musiciens, nombreux d'ailleurs dans la salle. L'œuvre, étrangement découpée en compartiments inégaux, fourmille, par contre, de concessions aux formules des siècles antérieurs, soit dans l'intervalles des sons, soit dans les canons, la texture fuguée, etc., tandis que la mélodie y est moins personnelle et moins « nature » qu'en beaucoup de compositions antérieures. Beethoven reviendra dans l'op. 132 à son style dramatique. Dans l'op. 131, il fonde la doctrine que Nietzsche développera dans *Also sprach Zarathustra*: la danse devient l'expression de la joie sublime, panthéiste, autant qu'elle fut l'explosion monothéiste chez le roi David en présence de l'Arche sacrée.

Je n'ai pu assister à l'audition slave de M. Charlier au Conservatoire, n'étant ni invité ni abonné à ces séances spéciales. On m'en a dit grand bien. Borodine, Glazounow et Moussorgsky en faisaient les frais.

Un récital en l'honneur de Liszt par le ravissant pianiste qu'est devenu Louis Clousson laissa deux impressions durables: l'admiration pour l'interprète dont le jeu délicat, perlé, irréprochable, souple à soulait, se prête à toutes les difficultés pour les dissimuler; l'impossibilité de montrer Liszt sous un jour également favorable en ses diverses compositions. Si sa *Fantaisie* a emporté quelques reflets dantesques d'une lecture de la *Divina Comedia*, les sonnettes, les gouttes d'eau, les gnomes et les feux follets ne trouvent au piano que des échos identiques; on dirait des pièces interchangeables. La *Méphisto-valse* arrangée par Busoni provoqua, en terminant la série, une véritable ovation.

La vieille musique de Wallonie fut fêtée le 27 février pour l'inauguration d'une salle des fêtes à l'Orphelinat des Salésiens. Avec des groupes à demi cultivés, aidés de quelques professionnels, MM. Auda et F. Mawet réussirent à nous révéler sous une forme saisissante les conceptions lointaines de l'évêque Étienne (x^e siècle), de Rodulphe (moine du xi^e), de Jean Guyot (maître du xvi^e), de Grétry, de F. Delouge, de J.-N. Hamal (xviii^e), et les rattachèrent à Vieuxtemps et à Franck. La grandeur du *Magna Fox*, l'élégance du *Repons de l'Office de Saint Trudon*, l'apreté géniale, la science autoritaire de *Immolabit laedum*, motet à quatre voix, remplirent l'auditoire d'un sentiment profond, inconnu, de poignante adoration; nous avons tous changé de siècle et d'âme. Il aurait fallu passer directement à César Franck pour garder l'extase.

Le programme se clôturait par l'Hymne à Dom Bosco, construit sur la mélodie du *Pange lingua* par M. Mawet et largement écrit pour cinq voix chorales et orchestre dans un style enthousiaste et religieux. Notre compositeur a démontré combien son inspiration, naguère requise par la scène dans *Noël sanglant*, *Li Forgen* (Le Forgeron) et *Colas Boncour*, est propre, aux envolées mystiques comme aux élans dramatiques.

GEORGES RITTER

FEUILLES MORTES

Ce fut il y a quelques années une véritable éclosion de *Revue littéraire*. Il nous faut aujourd'hui déplorer leur déchéance. Avez-vous remarqué qu'elle s'en va, cette bonne revue mensuelle avec ses chroniques fixes, son cercle restreint de collaborateurs qui, tous, avaient du talent et mettaient tant de courtoisie à se le dire? Hélas, voici qu'elle s'en va, cela est triste. Que de bons souvenirs elle évoque cependant! Un beau jour — ennui ou enthousiasme — quelques amis, réunis autour d'une table à thé et de cendriers remplis, se décidaient à fonder une revue. Cette idée leur naissait subitement de s'affirmer, de faire ce geste collectif et littéraire. On se serrait gravement la main et l'on promettait de la copie. Le premier numéro paraissait: succès, faveur marquée auprès des autres revues jeunes, haussement d'épaules des aînés, de ceux qui savaient bien à quoi s'en tenir.

Eh! voilà, la revue qui devait révolutionner le monde littéraire, qui partait ainsi, triomphale, avec tout un programme, se traînait pendant cinq ou six numéros, et puis, un jour, on se lassait, on voyait bien que ça ne portait pas, on se butait au silence méprisant des revues glorieuses, les fonds manquaient, ou tout simplement on pensait à autre chose. D'ailleurs, personne ne les achetait, elles ne faisaient pas d'abonnés. Il faut au public qui paie de longs articles bien plats, bien lourds, bien indigestes, bien sérieux; il ne trouvait pas son compte dans ces jeunes revues, charmantes, pleines d'entrain, de jeunesse, d'esprit, de mordant, et si franches de haines et d'enthousiasmes. C'est ainsi que les revues de jeunes périlèrent l'une après l'autre. Que j'en ai vu mourir de jeunes revues, de revues de jeunes!

Morte *Psyché*, où Paul Drouot était élégiaque, Emile Henriot bucolique et Henriderégnerien, Louis Mandin austère et lyrique, Louis Thomas cynique, où la fantaisie la plus charmante voisinait avec des poèmes manifestement soucieux d'Art, — avec une majuscule, hélas! superflue aujourd'hui. Morte *Le Nain rouge*; morte, trop jeune et sans avoir pu grandir, *Chloé*, bien nommée, et qui donc s'en est soucié? Et les autres que j'oublie, où sont-elles, *Vierge souveraine*?

Comme il faut bien, malgré tout, fonder quelque chose, on a cherché une forme plus pratique, une formule plus moderne, on a songé à une publication qui, tout en conservant sa tenue littéraire et sans tomber dans le journalisme et le reportage, eût plus de chance de toucher le public, le gros public qui lit et s'abonne. De cet esprit nouveau sont nés la gazette bi-hebdomadaire et le journal hebdomadaire. Sans avoir l'air de faire de la réclame sous couleur de littérature, je voudrais en signaler un, qui me paraît le plus intelligemment conçu. Quand je dis un, je me trompe. En effet, *Le Samedi* et *La Mode masculine* sont deux journaux en un seul. Cela est fort avenant. Vous ouvrez *Le Samedi*: trois pages d'échos, de critique, de potins de littérature et de théâtre, mordants et spirituels, Dieu et M^{lle} Suzy Leparc le savent! Puis vous renversez le journal, et, en quatrième page, *La Mode masculine*, organe des dandys, — le seul journal qui manquât, — vous donne sur la manière de vous habiller des conseils fort compétents, puisque ce ne sont pas les tailleurs qui les énoncent. C'est là une manière inattendue et élégante de rénover la revue, que, malgré tout, je déplore, mais qui vraiment est morte, morte irrévocablement. Et cela est bien affligeant. Pauvres revues jeunes! Où sont-elles, *Vierge souveraine*?

MARCEL PROUILLE

NÉCROLOGIE

Anna Judic.

Judic, dont la santé était gravement altérée depuis plusieurs mois, a succombé avant-hier à Golfe Juan. Elle était née en 1849 à Semur et s'appelait Anna Damiens. Mariée à dix-sept ans avec le régisseur de l'Eldorado Israël, dit Judic, elle débuta sous le nom d'emprunt de son mari et rendit rapidement ce pseudonyme célèbre. Au café-concert puis au théâtre, dont elle fut l'une des

artistes les plus fêtées, Anna Judic remporta des succès retentissants. Qui ne se souvient de l'art délicat avec lequel elle interprétait les vieilles chansons de France, dont elle soulignait discrètement d'un sourire, d'un clignement de paupières les intentions malicieuses ou badines? Qui ne l'a applaudie dans *Niniche*, dans *Mam'zelle Nitouche*, où elle fut inimitable? Et la *Timbale d'argent*, la *Belle Hélène*, le *Petit Duc*, tout le répertoire de L. Vasseur, d'Offenbach, de Lecocq, qui y dépensa plus de verve, de bonne humeur et de talent? C'est toute une époque que fait revivre son nom. Et la femme, spirituelle, généreuse et bonne, ne sera pas moins regrettée que l'artiste.

AGENDA MUSICAL

La Maîtrise de Saint-Boniface interprétera aujourd'hui, dimanche, à 10 heures du matin, la messe *Exultate Deo*, à quatre voix et orgue, de G. Stehle, le *Tantum ergo* à quatre voix et orgue de Duclos et diverses pièces de plain-chant relatives à la fête du jour. Au Salut chanté à 4 heures par l'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface* on entendra des œuvres vocales de Palestrina, Vittoria, Orlando di Lasso et Hændel, ainsi que des pièces d'orgue de J.-S. Bach et César Franck.

Demain, lundi, pendant la messe de 10 heures, la Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois, de Paris, fera entendre dans le chœur de l'église Saint-Boniface des morceaux de musique grégorienne et de polyphonie palestrinienne.

Samedi 22, à 3 heures, à l'Alhambra, répétition générale du sixième Concert Ysaye.

Dimanche 23 avril, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, sixième Concert Ysaye sous la direction de M. Willem Mengelberg, chef d'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, et avec le concours de M. Mark Hambourg, pianiste. Au programme : *Ouverture académique* (Brahms); Concerto n° 4 pour piano et orchestre (Saint-Saëns); Symphonie n° 4 (Schumann); Études et Polonaise (Liszt); *la Forêt et l'Oiseau*, esquisse symphonique (Th. Ysaye); *Ouverture des Maîtres chanteurs* (R. Wagner). — A Tournai, à 2 heures, audition de la *Passion selon saint Mathieu* de J.-S. Bach (soli, chœurs, orchestre et orgue) par la *Société de musique de Tournai*.

Mercredi 26, à 8 h. 1/2, à l'École allemande (21 rue des Minimes), troisième séance du Quatuor Zimmer. Quatuors en mi bém. maj. de C. von Dittersdorf, en mi min. de B. Smetana, en ut dièze min. (op. 131) de Beethoven. — A la même heure, à la Grande-Harmonie, récital de violon par M^{lle} Léa Epstein.

Vendredi 28, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M. Ed. Bernard. Au programme : Quatre chorals d'orgue de J.-S. Bach; pièces pour clavecin de Rameau, Couperin et Chr. Bach; deux Sonates (op. 57 et 81) de Beethoven; le *Poème des Montagnes* de Vincent d'Indy; pièces de Chopin et de Liszt.

Lundi 29, à 8 h. 1/2, Salle de la Madeleine, répétition générale du Concert Durant.

Dimanche 30, à 2 h. 1/2, Salle de la Madeleine, quatrième Concert Durant avec le concours de M. A. De Greef, pianiste. Œuvres de César Franck : *Psyché*, poème symphonique; *les Djinns*, piano et orchestre; *Airs de ballet d'Ilulda*; *Variations symphoniques* pour piano et orchestre; Symphonie en ré mineur.

Lundi 1^{er} mai, à 8 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, répétition générale du quatrième Concert populaire.

Mardi 2 mai, à 8 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, quatrième Concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis. Audition intégrale de *la Création*, oratorio en 3 parties pour soli, chœurs et orchestre, de Haydn. Solistes : M^{lle} Lily Dupré, MM. Dua et Billot.

Mercredi 3 mai, à 8 h. 1/2, quatrième séance du Quatuor Zimmer. — Même heure, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M^{lle} Hélène Dinsart.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — Dernière semaine du Salon de la *Libre Esthétique* et des Expositions rétrospectives de H.-E. Cross et Ch. Van der Stappen (de 10 à 5 heures).

CERCLE ARTISTIQUE. — Clôture des Expositions P. Leduc et R. Baseleer. — Du 17 au 27 avril, Expositions W. Paerels et E. Thysebaert.

GALERIE BOUTE. — Du 15 au 25 avril, Exposition des peintres J. Baudinot, H. Boonen, G. Flasschoen, M. Haegemans, L. Jacquart, E. Jacques, S. L. Kurkjan, J. Mesens, P. Poncelet, A.-M. Schoonjans, M. Tytgat, J. Van den Acker, V. Van den Bossche et Paul Van de Venne.

GALERIE ROYALE. — Du 15 au 30 avril, Exposition d'œuvres choisies de Louis Artan (de 10 à 5 heures).

Le Salon de la Libre Esthétique, dont le succès s'accroît de plus en plus, restera ouverte pendant les fêtes de Pâques tous les jours, dimanche compris, de 10 à 5 heures. Il sera clos irrévocablement dimanche prochain, 23 avril, à 5 heures, la belle série des compositions décoratives de M. Van Rysselberghe, qui forme l'un des principaux attraits de l'exposition, devant être dès la semaine suivante installée dans la villa qu'elle est destinée à orner à Neuilly.

Une exposition des Anciens métiers d'art malinois, d'Art religieux de la province d'Anvers et de Folklore local sera ouverte à Malines, à l'Académie des Beaux-Arts, du 5 août au 5 octobre prochain. Cette exposition, dont le Roi a accepté le haut patronage, groupera des cuivres, dinanderies, dentelles, cuirs dorés, étains, objets d'orfèvrerie et de ferronnerie, livres, manuscrits, estampes, instruments de musique, tissus, etc. d'origine malinoise; des retables sculptés, tableaux, tapisseries, broderies, boiseries, statues, etc. de la province d'Anvers, ainsi que des spécimens du folklore malinois. Les adhésions doivent être adressées avant le 1^{er} mai au secrétaire du Comité, M. C. Poupeye, rue du Bruel 52, à Malines.

A l'occasion des fêtes du Millénaire de la Normandie, la ville de Rouen a décidé de faire une exposition rétrospective de tout ce que le génie normand a créé depuis dix siècles dans toutes les branches de l'art. Elle fait appel aux collectionneurs. Toutes communications devront être adressées à M. le maire de Rouen, à l'Hôtel de ville, ou à M. Paulmé, président de la section des expositions (secrétariat, rue Restout, à Rouen).

La séance générale et solennelle des trois classes de l'Académie royale de Belgique aura lieu le mardi 2 mai, à 2 h., au Palais des Académies.

Dans un article publié par *Durandal*, M. Maurice des Ombiaux a appelé l'attention des artistes sur l'église d'Hastière, souhaitant qu'on fit un monument d'Art wallon de ce temple « surgi du fond des âges, qui apparaît au seuil de notre pays comme une vigie de la conscience wallonne, comme le mémorial de nos plus vieilles traditions ». Il proposait d'en faire décorer les murs par Auguste Donnay, qui y évoquerait, entre autres, la vie de saint Walhère, qui se déroula à Hastière.

Nous apprenons que l'appel de M. des Ombiaux n'a pas été vain. Un comité vient de se constituer en vue de réaliser son projet, et déjà les adhésions affluent. Parmi les membres du Comité, qui a pour président M. H. Carton de Wiart, citons MM. F. Ansel, Th. Braun, O. Colson, L. Delattre, H. Davignon, Dom Bruno Destrée, Fierens-Gevaert, I. Gilkin, Arnold Goffin, Hubert Krains, abbé Moeller, Edmond Picard, Fernand Séverin, Emile Verhaeren, Georges Virrès, etc. Les souscriptions peuvent être adressées à la rédaction de *Durandal*, 55 rue de la Source, ou à M. Pierre Notheromb, secrétaire du Comité, 37 rue de Naples.

Le tableau *Amitié*, de M. J. Leempoels, qui obtint le Grand Prix à l'Exposition universelle de Buenos-Ayres, a été acquis par le Gouvernement Argentin pour le musée de cette ville.

Rappelons que c'est mercredi prochain que sera inauguré par une représentation de *Lohengrin* le Festival Richard Wagner organisé au Théâtre de la Monnaie pour la clôture de la saison. Samedi, *Tannhäuser*. Les 24, 25, 27 et 29, *l'Anneau du Nibelung*. L'orchestre sera dirigé par M. Otto Lohse.

A ce propos, félicitons la Direction qui, la semaine dernière, a donné une série de spectacles : *Pelléas et Mélisande*, *Samson et Dalila*, *Salomé*, etc. pour lesquels il peut lui être pardonné quelques *Quo Vadis?* et autres *Ivan-le-Terrible*.

Le 5 mai, MM. Kufferau et Guidé iront, dit l'*Éventail*, donner au Théâtre Communal d'Amsterdam une représentation extraordinaire d'*Orphée* au bénéfice d'œuvres de bienfaisance patronnées par S. A. R. le Prince Henri des Pays-Bas. La soirée, qui sera de grand gala, sera honorée de la présence de S. M. la Reine et de S. A. R. le Prince consort.

Tous les membres du corps diplomatique accrédités à La Haye, ainsi que les personnalités du monde officiel, se sont fait inscrire pour cette représentation.

Orphée sera interprété par M^{mes} Croiza, Heldy, Bérelly et Symiane, les chœurs et les danseuses de la Monnaie. Pour cette soirée, les directeurs font faire quatre nouveaux décors, que nous verrons prochainement.

De Paris :

Le vernissage du Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts a eu lieu hier, samedi, au Grand Palais. Parmi les œuvres les plus remarquées, citons : Aman-Jean, *Portrait de Mme Lucie Delarue-Mardrus*; Anquetin, *La Bouryogne*, tapisserie pour les Gobelins; A. Bernard, *Plafond destiné au Théâtre-Français*; J.-E. Blanche, *Nijinski*; Boldini, *Portraits de femmes*; Olga de Bosnanska, *Portrait du poète Emile Verhaeren* (on ne conçoit plus de Salon de peinture sans un portrait de Verhaeren); J. Flan-drin, *la Rentrée du troupeau*; La Gandara, *Portraits de femmes*; G. La Touche, *l'Heure heureuse*; Le Sidaner, *Sur la Ville*; Lhermitte, *Labourage*; René Ménard, *le Labour*; Maufr, *la Citadelle*; Armand Point, *Salomé*; G. Prunier, *Revue à Issy-les-Moulineaux*; Raffaëlli, *la Seine à Paris*; Roll, *le Libérateur José de San Martin*; Rusinol, *Cloître de Majorque*; Weerts, *Concours d'éloquence sous Caligula à Lyon*; Willette, *la Tentation de saint-Antoine*.

A la sculpture : A. Rodin, *Buste du duc de Rohan*; Andreotti, *le Miracle*; Durousseau, *Femme lisant*; Bourdelle, *le Fruit*, *Buste de Charles-Louis-Philippe*; Bugatti, *Lutteur*; Carabin, *Maternité*; Chastenot, *Buste*; Dampf, *Louis XIV*; Injalbert, *Cérés*; Lamourdieu, *Fontaine décorative*; Wittig, *Buste de femme*; Niederhaisern-Rodo, *les Baigneuses*, *Psyché*; M^{lle} Jane Poupelet, *Vache rentrant à l'étable*; Tolstoï fils, *Tête de mon père*; John Wasley, *Ecce Homo*.

Aux Arts décoratifs, la porte monumentale (émaux champlevés) de la princesse Ténicheff.

M. I. de Camondo, mort à Paris la semaine dernière, a légué au Musée du Louvre ses collections, plus une somme de 100,000 fr.

TAPIS D'ORIENT

**DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES**

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

pour l'aménagement d'une salle qui portera son nom, et dans laquelle son legs sera maintenu pendant une durée de cinquante années. « Au cas, ajoute un codicille, où le Musée du Louvre n'accepterait pas ces conditions, le don de mes œuvres d'art serait fait au Petit-Palais ».

La galerie de M. de Camondo contenait un choix admirable d'œuvres de Manet, Degas, Claude Monet, Renoir, Sisley, Pissarro, outre quelques spécimens de l'art français du XVIII^e siècle, parmi lesquels un La Tour et un Perronneau de premier ordre et la célèbre pendule de Falconnet *les Trois Grâces*, dont le défunt refusa en 1900 un million. L'art oriental était représenté dans les collections de M. de Camondo par un superbe ensemble de peintures, d'estampes et de céramiques japonaises et persanes.

Au mois de mai prochain s'ouvrira au Musée des Arts décoratifs une exposition rétrospective de la Légion d'honneur et autres décorations françaises, où seront réunis les insignes, documents et objets de toutes sortes se rapportant à la Légion d'honneur et aux anciens Ordres français.

Le comité d'organisation de cette exposition, placée sous le patronage de M. le général Florentin, grand chancelier, est composé de MM. L. Bonnat, F. Carnot, R. Kœchlin, O. Sainsère, L. Metman, Durieux, Feuillâtre et M. Bucquet.

Sottisier.

« Vous, messieurs les Belges, qui êtes du pays de Rubens et de Rembrandt... »

Allocution de M. DE SELVES, préfet de la Seine, aux bourgeois belges.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la Collection des Grands Artistes des Pays-Bas

GÉRARD TERBORCH

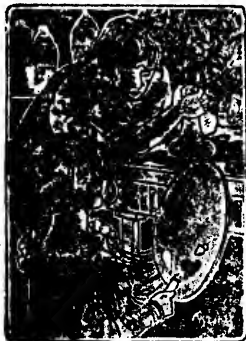
PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres; c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

Bureau d'édition de la SCHOLA CANTORUM, 269 rue Saint-Jacques, PARIS
A BRUXELLES, en dépôt chez BREITKOPF et HAERTEL

PAUL LE FLEM. — **Par Grèves**, pour piano. — *Prix net* : 3 francs.

ID. — **Vieux Calvaire**, pour piano. — *Prix net* : 2 fr. 50.

ID. — **Avril**, pour piano. — *Prix net* : 3 francs.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND et FILS, Éditeurs

4 Place de la Madeleine, PARIS

ROGER DUCASSE. — **Salve Regina**, pour chant avec accompagnement d'orgue (ou de piano). — *Prix net* : 4 fr. 75.

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et C^{ie}, Éditeurs

18 Boulevard de Strashourg, PARIS

ALBERT DOYEN. — **Trio** en ré mineur pour piano, violon et violoncelle. — *Prix net* : 10 francs.

Vient de paraître chez M. G. OERTEL, Éditeur

17 rue de la Régence, BRUXELLES

RAYMOND MOULAERT. — **Variation quasi Sonata**, pour piano. — *Prix net* : 5 francs.

Vient de paraître chez M. FERNAND LAUWERYS, Éditeur

38 rue du Treurenberg, BRUXELLES

LÉON DELCROIX. — **Arabesque**, pour piano (op. 34). — *Prix net* : 2 francs.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT FRÈRES, Éditeurs

Rue Coudenberg, BRUXELLES

A. VAN DOOREN. — **Allegro de concert** en ré mineur, pour piano avec accompagnement d'orchestre (ou d'un second piano). — *Prix net* : 5 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Répertoire Général des Collectionneurs

publié par E. RENART, libraire-expert à Paris.

SEIZIÈME ANNÉE

M. E. Renart, qui édit depuis 1893 des listes de Collectionneurs français et étrangers (prix : 15 francs), prépare un supplément à son dernier Répertoire, paru fin 1908. Dans le format commode d'un in-12, ce Bottin de la Curiosité donne la nature des Collections de plus de 10,000 amateurs avec leur adresse et aussi de nombreuses indications de marchands antiquaires et libraires. On y trouve en outre la liste des Bibliothèques, Musées, Archives, Sociétés savantes, artistiques, littéraires, et celle des Commissaires-priseurs de la France, de ses colonies et de l'Alsace-Lorraine. Prix : 6 francs broché ; 7 francs cartonné.

Des listes spéciales de 613 Amateurs suisses et de 1,225 Amateurs belges, classés par ordre alphabétique et groupés selon le genre de leurs collections, sont en vente au prix de 4 francs et de 7 francs. S'adresser à l'auteur, 2 rue de Lorraine, Maisons-Alfort (Seine).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

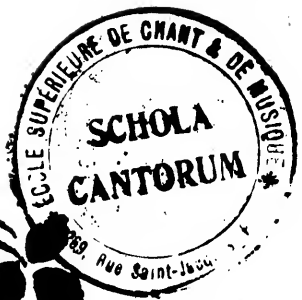
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Banderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX ; RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Critique et le Style d'André Gide (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Festival Wagner : *Lohengrin* (OCTAVE MAUS). — Une (Œuvre de van Eyck mimée à Gand (L. MAETERLINCK). — Au Cercle artistique : MM. E. Thysebaert, W. Paerels et P. Schirren (H. M.). — Brillat-Savarin. — Bibliographie. — Nécrologie : *Vilma Normann-Neruda*, *Pierre Dupont*. — Agenda musical. — Petite Chronique.

La Critique et le Style d'André Gide.

Peu d'écrivains, peu d'hommes sont plus complexes que M. André Gide. C'est pourquoi l'on en parle moins qu'il semble qu'on le devrait (j'ometts les louanges massives et véhémentes des petites revues). Ce n'est pas indifférence, mais pudeur, crainte d'être insuffisant. Personne ne peut se flatter de faire le tour d'un esprit aussi plein de saillies, d'arêtes, de retraits. Les paysages qu'il enclôt sont certainement plus vastes que ceux qu'il a jusqu'ici laissé explorer, plus doux et plus charmants aussi (*Isabelle*, en ce sens, est une révélation), mais ce n'est pas cela qui frappe tout d'abord. C'est la manière dont ils sont défendus. L'île n'est pas abrupte, elle ouvre même des havres tentants, elle invite la curiosité du navigateur et cependant jamais celui-ci ne se sent chez lui : il est chez un autre, irréductiblement. Si avant qu'il pénètre et si fort qu'il se croie implanté, il n'est là que de passage.

Quittons ces métaphores géographiques.

Je sais d'avance qu'en parlant de M. André Gide j'omettrai quelque chose d'important. Le diable est que je ne sais pas où peut se cacher ce quelque chose. A quel moment s'arrêter pour généraliser, avec lui? Si heureusement choisi que semble ce moment, comme l'auteur, après, n'en continue pas moins à vivre, à développer sa pensée, ce sera encore prématuré. Et je ne pense pas au livre de demain, car alors cette réflexion serait vraie de tout homme un peu intéressant. Je pense uniquement à un seul livre, par exemple : *Nouveaux prétextes* (1), récemment paru. M. André Gide paraît prendre, pour demeurer insaisissable, les précautions les plus raffinées. Cette démarche, essentielle à son esprit : être toujours prêt à la fuite vers une autre vérité que celle que vous le trouvez occupé à arrêter, cet immortel besoin de liberté, je l'avais déjà noté autrefois en parlant de son œuvre entière : chaque livre étant une étape. Mais ce qui serait plus curieux, ce serait de montrer comment cette démarche se reproduit dans une même œuvre d'une page à l'autre, dans une même page d'une ligne à l'autre. Il n'y a pas là contradiction, mais désir incoercible de tout dire, de ne rien laisser dans l'équivoque ou l'oubli. Cela fatigue quelquefois, et moi-même parfois m'irrite. Mais la raison de mon irritation est toute dans ma paresse. Plus jeune, plus vif, plus actif, j'adorerais suivre cet homme qui choisit pour placer les pas de sa logique toutes les surfaces où personne n'a encore passé, et qui s'arrête en face de toutes les perspectives négligées. Infatigable, rien ne lui paraît plus vulgaire, plus faux que le repos.

(1) ANDRÉ GIDE : *Nouveaux prétextes* (Réflexions sur quelques points de littérature et de morale). Paris, *Mercur*, de France.

Pas une conclusion, — j'allais dire pas un panorama — ne lui semble digne que l'on s'y attarde. Là où d'autres aimeraient voir le but de leur marche, il ne voit que passage et transition. Il s'impatiente. Vers de nouveaux paysages? Non pas même parfois. Simplement pour retourner à ceux déjà vus, mais éclairés d'une autre lumière.

On a souvent envie de le quitter, de lui dire : Laissez-moi où vous m'avez conduit. J'en ai assez.

Et alors on a une envie folle qu'en vous brusquant il vous donne l'occasion, le prétexte de vous fâcher pour le quitter. Mais pas du tout. C'est le plus persuasif des hommes.

Il vous montre si bien que ce qu'il avait oublié et que votre inertie se flattait de trouver inutile, valait la peine d'être examiné, avec le même soin, il y déploie une telle courtoisie, il est irréductible avec tant de souplesse qu'on a honte de son premier mouvement. Du moins, à cet instant, serait-il particulièrement agréable de le trouver en défaut, de le prendre en flagrant délit de minutie ou même de contradiction. Impossible encore : toutes précautions sont prises, la fondrière au bord du chemin négligée ouvrait sur une mine inépuisable. On se sent envers sa curiosité de nouveaux devoirs. On s'abandonne une fois de plus au terrible compagnon.

Même lorsqu'il parle pour son compte et sans qu'un interrupteur lui propose d'objections (ses propres objections d'ailleurs), sa dialectique est un dialogue secret. Et je le trouve infiniment plus orateur qu'écrivain. L'écrivain à sa première pensée enchaîne la seconde, et ainsi de suite. Cela donne aux plus beaux esthéticiens un air dogmatique qui nous enchante lorsque nous sommes de leur avis et vous exaspère dans le cas contraire. Mais M. Gide après une pensée marque un temps d'arrêt, moralement rempli par la contradiction d'un adversaire idéal. Et aussitôt il répond à cette phrase sous-entendue. Et dans cette réponse il y a, selon les cas, l'affirmation plus vive de la première pensée avec réfutation de l'objection, ou bien l'acceptation pure et simple de l'objection, ou bien encore cette acceptation mais accordée avec la première pensée. Et ainsi de suite. On ne saurait imaginer ligne de dialectique plus brisée, mais aussi chemin plus souple, ouvrant sur des perspectives plus variées. Et d'ailleurs, lorsque tout est fini et qu'on s'assied pour faire le bilan du voyage, on s'aperçoit avec un certain étonnement qu'il a été parfaitement en ordre, ce voyage, et pas du tout une divagation le long des routes.

Il est possible, il est même fort probable que M. André Gide serait le premier étonné de la manière dont je le sens en le lisant. Il me semble déjà l'entendre, et j'imagine toutes les courtoises restrictions de son sourire : « Eh quoi ! dirait-il, mon cher Miomandre, vous voulez faire de moi un didactique, un impérieux,

moi qui respecte plus que le plus sceptique la liberté de tous. Infatigable promeneur, je veux bien. Mais vous n'êtes pas obligé de me suivre, d'autant plus qu'en m'obligeant à me retourner pour voir où vous en êtes, vous ralentiriez terriblement ma marche. Puis, vous parlez de précautions pour demeurer insaisissable. Quelle bizarre idée vous faites-vous de moi ? Je ne me soucie pas d'être saisi. Je m'avance de mon pas sans précautions. M'imaginez-vous donc assez retors pour cacher dans un coin de ma phrase une réponse pour vous convaincre de légèreté dans vos objections lorsque j'aurai conclu ? Comme si je vous attendais là ! Je ne considère pas à ce point comme un amusement le jeu des idées. »

Et pourtant, il y a du vrai dans ce que j'ai dit. Car c'est pour moi que je parle. Et je dis ce que je sens. D'ailleurs, si de telles démarches étaient chez M. Gide volontaires, elles n'aboutiraient pas. Cet homme est tellement à nu, tellement sincère lorsqu'il parle que c'est toujours le mouvement essentiel de sa pensée qui importe et non pas ce qu'elle véhicule. C'est à ce mouvement que répond la nôtre. Et c'est pourquoi si en moi le lettré apprécie (avec plus ou moins d'approbation) les idées que M. Gide se fait de certaines questions de la littérature, ce n'est pas au fond ce débat-là qui m'intéresse. Mais, homme, je suis passionnément requis par la manière dont l'homme me les présente, ces idées. Entre lui et moi, il se passe un dialogue presque intime, et qui serait analogue si toutes les opinions de M. Gide étaient différentes. Ce qu'il dit, un autre pourrait me le dire (les sujets en littérature sont aussi indifférents qu'en peinture), mais ce que j'écoute en lui, c'est le timbre de sa voix, c'est l'accent, ici suggéré par une langue prodigieusement souple et nuancée, empruntant à la syntaxe latine, avec audace, ses inversions, ses ablatifs absolus, ses incidentes, toutes ses ressources et ses ductilités.

Cette pauvre analyse logique que je viens de tenter de *Prélexes*, je ne la crois pas fautive, mais pauvre, ah oui ! Il y manque toutes les réponses, toutes les atténuations, toutes les réserves qu'il faudrait être M. Gide lui-même pour faire et qui, si je me les étais faites moi-même, m'auraient découragé de commencer. Il y manque d'avoir parlé de sa sensibilité, qui est très vive, et qu'il faudrait bien d'autres termes pour caractériser. Il y manque, est-ce que je sais, moi ?... Probablement d'avoir noté les réactions de la sensibilité de tous les autres lecteurs en face de ce livre si magnétique... Mais, tout de même, je ne pouvais pas.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LE FESTIVAL WAGNER

Lohengrin.

Au lieu de limiter à la Tétralogie le programme du Festival Richard Wagner (qui tend à devenir à Bruxelles une institution), les directeurs de la Monnaie ont, cette année, inauguré le cycle par *Lohengrin* et *Tannhäuser*. L'idée n'en peut être qu'approuvée : outre l'agrément qu'éprouve le public à entendre dans leur version originale et interprétées par d'excellents artistes deux des œuvres les plus émouvantes du répertoire moderne, ces deux « opéras » sont pour les spectateurs une parfaite préparation aux « drames » dont l'épique beauté va, bientôt, illuminer la scène. Et la succession de ces œuvres, en provoquant des rapprochements et des comparaisons, permet d'apprécier, sous leurs divergences de style plus apparentes que réelles, l'unité et la logique qui présidèrent au développement du génie de Wagner.

Malgré le romantisme extérieur de sa forme, que justifient l'époque où il fut conçu et les influences wébériennes dont se targue son auteur, *Lohengrin* contient en substance tous les éléments de rénovation mis en œuvre par ce dernier. La substitution du pathétisme psychologique aux superficialités de l'anecdote historique ou légendaire, l'accentuation expressive de la déclamation lyrique, l'exacte appropriation des thèmes et de l'instrumentation aux entités qu'ils symbolisent, la subrogation d'un commentaire symphonique vivant et passionné aux accompagnements uniformes des opéras italiens, tout ce qui porta si haut l'art lyrique tel que le conçut Wagner, les pages maîtresses de *Lohengrin* le réalisent. Ce qu'on nomme la première manière de Wagner n'est, en vérité, que l'expression mitigée, mais déjà complète, d'une esthétique dont *l'Anneau du Nibelung* offre, dépouillée de tout fléchissement, la saisissante extériorisation.

Songez à la scène tragique où Frédéric et Ortrude, unis par la haine, ourdissent dans les ténèbres, tandis que le château retentit de bruits de fête, d'abominables complots : la déclamation lyrique y atteint une vérité, une énergie, une grandeur que Wagner n'a pas dépassées dans les plus pathétiques récits de Wotan, dans les plus farouches apostrophes de Hagen ou d'Albérich. Je ne veux citer que ce seul exemple, bien que mainte autre page affirme le lien qui unit *Lohengrin* à la Tétralogie. Et remarquez que *Tannhäuser* offre, dans le récit du Retour de Rome entre autres, des analogies semblables, bien qu'envisagée dans son ensemble cette partition soit plus entachée d'italianisme, moins homogène et moins pure que l'autre.

Malgré la nouveauté de sa conception et de son écriture, *Lohengrin* eut la fortune de réussir à Bruxelles dès l'année de sa création. Représenté le 22 mars 1870, il fut joué vingt-deux fois avant le 8 mai, date de la clôture du théâtre. La presse lui fut unanimement favorable (1). Il est vrai que le zèle et la ferveur artistiques de Louis Brassin, à qui revient l'honneur d'avoir imposé *Lohengrin* à Bruxelles, avaient merveilleusement préparé le public et la critique à l'intelligence du chef-d'œuvre. Qui ne se souvient, parmi ceux de ma génération, des réunions dominicales où, dans sa petite maison de la rue de l'Esplanade (actuellement occupée par un restaurant de tempérance, *quanto mutata!*) Brassin, à la fois conférencier, chanteur et pianiste, semait à pleines mains

(1) On en trouvera des extraits dans l'intéressant ouvrage de M. EDMOND EVENEPOEL, *Le Wagnerisme hors d'Allemagne*. Paris, Bruxelles et Leipzig, 1891.

la bonne graine parmi les journalistes, les membres du Cercle artistique, les habitués du théâtre, conviés par petits groupes, de semaine en semaine, à s'initier à l'œuvre dont Hans Richter dirigeait patiemment les études ?

Depuis lors, *Lohengrin* fut repris fréquemment et fait désormais partie du répertoire. Mais c'est, je crois, la première fois qu'on put l'applaudir à Bruxelles dans sa version originale (les chœurs seuls chantèrent en français) et dans son intégralité. On renonça aux coupures pratiquées habituellement pour permettre aux spectateurs de province d'atteindre la gare avant le départ des derniers trains, et l'on restitua enfin au drame l'équilibre et la logique sacrifiés aux exigences de l'horaire des chemins de fer.

Ce fut le véritable intérêt de la représentation inaugurale du Festival Wagner. Mieux encore que l'interprétation, qui d'ailleurs fut remarquable, il séduisit ceux qui professent (et à juste titre) pour *Lohengrin* une respectueuse admiration. M^{mes} Maud Fay (Elsa) et Preuse-Matzenauer (Ortrude), MM. Hensel (Lohengrin), R. von Scheidt (Frédéric de Telramund), Bender (Henri l'Oiseleur) et T. Liszewky (le Héraut) sont d'excellents chanteurs, de belle voix et de noble attitude, qu'on sent rompus au répertoire wagnérien et pénétrés des traditions dont le Temple de Bayreuth conserve le trésor. M. A. von Bary, qu'une indisposition empêcha de remplir son engagement, eût peut-être donné plus de tendresse et de charme mystique au rôle du Chevalier au Cygne, dont M. Hensel fit surtout valoir, de sa voix claironnante, le caractère héroïque. Mais nulle artiste n'eût pu, mieux que M^{me} Maud Fay, exprimer la grâce ingénue, la confiance crédule, les angoisses et le désespoir d'Elsa, ni chanter le rôle avec plus de pureté, de justesse et de style. Par sa sobriété, la vérité de ses gestes, la variété de ses jeux de scène, la sûreté et l'étendue de sa voix, M. Bender s'est, de même, mis au premier plan, et le redoutable couple des bannis trouva en M^{me} Preuse-Matzenauer et en M. R. von Scheidt des interprètes farouches, orgueilleux et cauteleux à souhait. Sous la souple direction de M. Otto Lohse, auquel on fit une ovation lorsqu'il parut au pupitre en souvenir des hautes sensations d'art qu'il dispensa à diverses reprises au public bruxellois, l'orchestre se montra expressif et homogène. A part quelques défaillances, les chœurs complétèrent honorablement cette artistique réalisation, prélude d'un cycle qui s'annonce comme une superbe manifestation lyrique.

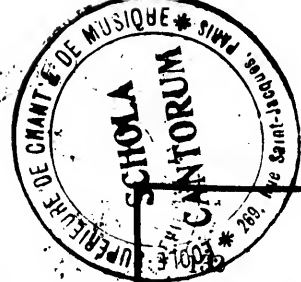
OCTAVE MAUS

Une Œuvre de van Eyck mimée à Gand.

On sait que Gand, l'ancienne capitale de la Flandre si justement renommée pour le nombre et l'importance de ses beaux monuments médiévaux, organisera en 1913 une exposition universelle où la section des Beaux-Arts comprendra d'importantes parties modernes et rétrospectives.

La section moderne consistera en un Salon international de peinture et de sculpture installé dans un palais spécial et dont la direction est assumée par la *Société gantoise pour l'encouragement des Beaux-Arts*. A ce Salon sera annexé un Salon de la Médaille d'art contemporaine dirigé par M. De Witte. Un autre palais sera affecté à l'art décoratif, et l'on y admettra des meubles, des tapisseries, des bijoux, des reliures, des éventails, à condition que ces objets présentent un aspect nettement original et artistique.

Des soins tout particuliers seront apportés à l'exposition d'Art ancien, installée dans les nouvelles salles du Musée des Beaux-Arts, qui sera agrandie à cet effet. Le choix du local nous paraît des plus heureux, car il offrira toutes les garanties de sécurité au point de



vue des risques de vol ou d'incendie et rassurera les collectionneurs belges ou étrangers qui, nous n'en doutons pas, accorderont largement leur concours à cette belle manifestation de l'art médiéval.

En vue de lui imprimer ce caractère didactique que les entreprises analogues tendent de plus en plus à assurer, il a été fait choix du thème suivant : *La Liturgie et les Mystères dans l'Art*, en limitant le sujet, au point de vue géographique, aux pays de la vallée de l'Escaut et en comprenant, au point de vue chronologique, le moyen âge dans sa plus large conception, c'est-à-dire jusqu'en 1563, date du Concile de Trente.

Il entre dans la pensée des organisateurs, parmi lesquels nous citerons nos savants confrères MM. Joseph Casier et Paul Bergmans, d'accorder une attention particulière aux sources d'inspiration artistique anciennes, et notamment à l'influence des Mystères sur l'esthétique au moyen âge, dont nous avons été un des premiers, avant même les belles publications de M. Émile Male, à signaler la haute importance.

C'est M. P. Bergmans qui a été chargé de la reconstitution du drame médiéval. On pourra donc, grâce à lui, assister en 1913 à l'exécution intégrale d'un drame liturgique, d'une pièce profane et surtout à la reproduction complète de l'immortel chef-d'œuvre des Van Eyck, *l'Agneau mystique*, tel qu'il fut représenté à Gand en 1458, lors de la « joyeuse entrée » du duc de Bourgogne Philippe le Bon dans sa bonne ville, après la victoire de Gavere.

Voilà, croyons-nous, des projets dont on ne pourra contester l'intérêt et qui passionneront certainement tous ceux qui s'occupent de l'art ancien de la Flandre.

L. MAETERLINCK

AU CERCLE ARTISTIQUE

MM. E. Thysebaert, W. Paerels et F. Schirren.

Les salles du Cercle artistique sont occupées en ce moment par les dernières productions de trois artistes fort intéressants.

M. Thysebaert est un tempérament violent et agité ; il proscriit volontairement toute nuance et ne s'oublie jamais à peindre pour le seul plaisir des yeux. C'est le peintre des rues, des déshérités, des travaux cahotants qui dépriment les êtres loin de les élever. Si les sujets de ses tableaux sont choisis parmi les plus pitoyables, étalant les corps voûtés, les visages creusés de famine de tous les pauvres hères qui triment péniblement par les villes, la facture n'en est pas moins âpre et dure. Le peintre procède par coups de brosse violents, juxtaposant les tons les plus crus, souvent les plus disparates. Mais, malgré leur trivialité, ces tableaux possèdent de la force et révèlent un peintre puissamment doué.

M. Paerels, peintre paisible et délicat, observateur attentif des intérieurs calmes et que de jolies notations claires firent, depuis quelques années, remarquer à la *Libre Esthétique*, dans des expositions de Cercles et au Salon triennal, présente un ensemble de tableaux et d'études tout à fait remarquable. Sa manière a beaucoup évolué. Il y avait naguère un excès de blanc sur sa palette. Tout ce qu'il peignait était de neige et de duvet, à peine colorés de reflets diaphanes. Mais peu à peu cette symphonie liliale fut traversée de sons cuivrés ou stridents. Des esquisses peintes dans le charivari des kermesses, des études de navires radoubés en cale sèche ou amarrés le long des quais, des ports hollandais hérissés de mâtures et pavoisés de drapeaux peuplèrent d'éléments colorés la vision de l'artiste, et voici, dans deux compositions importantes, *le Déjeuner* et *Au balcon*, qu'il affirme une personnalité assez nette pour fixer l'attention. Il y a quelque désarroi dans sa grande toile, des plans qui chevauchent l'un sur l'autre, des valeurs mal établies. Le dessin des figures n'est pas irréprochable. Mais l'œuvre est d'un peintre, et d'un peintre fort bien doué dont l'œil a d'innombrables délicatesses, qui ignore la vulgarité et traduit avec justesse les oppositions de la lumière et de l'ombre. *Le Balcon*,

exposé précédemment, fut élogieusement apprécié. *Le Déjeuner* est inédit et marque, dans le développement graduel du peintre, un progrès notable. *Le Portrait du Peintre B.* a des qualités. Il plaît par la franchise de son exécution, par l'imprévu assez audacieux de ses harmonies. Mais le dessin manque de pénétration et de caractère. Le modèle semble étudié au seul point de vue du coloris, ce qui n'est pas suffisant.

Les dessins de M. Schirren, qui occupent une grande partie de la salle, sont moins d'un patient observateur que d'un artiste très habile à rendre des impressions personnelles ; ils indiquent une vision curieuse et traduisent fort bien le jeu musical de la lumière autour des formes. Ce sont de véritables peintures, tant le travail en est chatoyant et nuancé.

H.-M.

BRILLAT-SAVARIN

M. Maurice des Ombiaux a fait à Liège, aux *Amitiés Françaises*, une conférence sur Brillat-Savarin qui paraît avoir été très particulièrement goûtée — c'est le mot — de l'auditoire, vivement intéressé par la verve lyrique de l'orateur.

Celui-ci ne s'est pas cantonné exclusivement dans des limites bio et bibliographiques. Pour l'auteur du *Manuel de l'amateur de Bourgogne*, quelle veine à exploiter, quelle mine à explorer que celle de l'histoire culinaire de la France, de ses gourmets célèbres, de ses gourmands fameux, de ses Vatel héroïques, de ses ripailles mémorables !

C'est toute une épopée qu'évoqua M. des Ombiaux, l'épopée de la table et de l'office, de la broché et de la cave, en termes plantureux, avec une onction presque sacerdotale.

« Parlant de Brillat-Savarin — nous laissons la parole à l'Espress — il esquissa une vivante biographie de son héros littéraire et montra comment celui-ci unissait à l'intégrité et à la pondération d'un caractère calme et conciliant, plein de bon sens provincial, la pratique d'une philosophie sagement épicurienne.

Ancien magistrat — il était né à Bellay en 1755, — Brillat-Savarin, qui publie en 1825 son livre célèbre, émigre sous la Révolution et passe aux États-Unis le temps de la Terreur. Il en revient en 1796 et meurt en 1826. Son livre, où la phrase prend un relief si vigoureux, s'orne de la grâce la plus authentique de l'esprit français alors même qu'il narre les prouesses gastronomiques et bachiques auxquelles il a participé en Amérique avec un souci du patriotisme tout à fait méritoire. M. des Ombiaux, dans son attrayant exposé, nous a à cet égard lu des extraits caractéristiques, dont l'auditoire a vivement goûté la pittoresque saveur.

Avec un esprit spécialement lucide, cet aimable philanthrope avait, en pénétrant les secrets de la table, défini, si l'on peut dire, cet art culinaire qui correspond à une des formes de la sociabilité française ; il enseigne en même temps l'hygiène et la gastronomie, car il est disciple d'Horace qui prescrit la modération dans le plaisir. Son apologie de la bonne et sincère cuisine, il la dote du charme du style, il arrive à orner de poésie ce qui a trait aux prosaïques satisfactions de la nutrition.

Or, on va bientôt honorer la mémoire de ce poète de la table en lui élevant un monument en son bourg natal de Bellay. Et M. des Ombiaux, dans sa péroraison, signale à ses auditeurs charmés cet hommage auquel il les convie à s'associer. Brillat-Savarin, en effet, est pour lui une personnalité emblématique, qui nous ramène aux saines traditions du goût français, à la dégustation du vin honnête et salubre, en ces temps où les buveurs sont ou des abstinents qui se désaltèrent uniquement d'eau minérale, ou des adeptes d'alcools violents et barbares, bons pour des Peaux-Rouges. Il faut en revenir au goût délicat et nuancé que Brillat-Savarin a formulé sans se douter peut-être qu'il honorait du coup le génie d'harmonie et d'équilibre de sa race. »

BIBLIOGRAPHIE

MARIO MEUNIER : *Sappho* (traduction nouvelle de tous les fragments connus). Paris, Eugène Figuière. — L'introduction dont M. Mario Meunier fait précéder cette nouvelle traduction des trop rares fragments qui nous restent de la poétesse de Lesbos est excellente. Elle est presque toute d'intuition. M. Mario Meunier, dont le public saura tôt ou tard quel métaphysicien de premier ordre nous avons en lui, a apporté à l'étude de Sappho sa double préoccupation d'artiste et de philosophe. Cela lui a donné une rare perspicacité. Et il a très bien noté la qualité mystique de l'ardeur qui consumait toute femme pourtant toute grâce et toute mesure, et si maîtresse d'elle-même dans son élégance.

Madame du Hausset, femme de chambre de Madame de Pompadour, journal publié sous la direction de M. F. CASTAINÉ. Paris, Jules Tallandier. — Il y a loin de Sappho à M^{me} de Pompadour. Un seul point commun, et encore bien vague : le besoin d'exercer une influence, de dominer. Sauf dans le domaine des arts, on sait ce que fut la domination de M^{me} de Pompadour. Sa femme de chambre nous fait de cette séduisante créature un portrait évidemment flatteur, et que l'on sent juste dépendant. On plaint la favorite du long martyre que fut sa faveur. Elle menait une vie de ministre bureaucrate. Quant à sa femme de chambre, elle écrit admirablement, et ses opinions sont amusantes sur les gens qui passent. Elle ne fait que les voir passer, mais quelquefois si justement, et lorsqu'ils passent souvent et qu'elle a bien le temps de les étudier, elle en fait des portraits frappants. Son Louis XV, quel personnage !

MAURICE DES OMBIAUX : *Le Maugré*, roman. Paris, Calmann-Lévy. — Les paysans sont donc partout les mêmes, et toujours ? Le sujet du *Maugré* est exactement le même que celui des *Terres maudites* de Blasco Ibañez. C'est simplement que les paysans du Hainaut ont les mêmes mœurs que ceux de Catalogne. En lisant le *Maugré*, j'ai éprouvé des colères terribles. J'ai rêvé de massacres et d'exterminations. J'aurais voulu qu'on canonât jusqu'à la destruction définitive ces repaires de bandits irréductibles, qu'il y eût pour eux des lois de fer. C'est un sombre livre, à vous faire désespérer de toute perfectibilité humaine puisque c'est cela, cette masse rurale, le fond, la réserve de l'humanité. M. Maurice des Ombiaux raconte ces horreurs avec un calme de beau romancier. La psychologie de ses héros est parfaite, son style savoureusement entremêlé de locutions populaires, violentes et réalistes. On voit, avec une vivacité qui vous amène à l'indignation, le curé des Pourcheaux, l'assassin Mico, le fermier dépossédé Eleuthère, l'innocent théoricien du Maugré, l'immonde Macasse, la servante espionne. On est ému jusqu'aux larmes de sentir la pauvre idylle de Mélie et de Pierre, enfants de familles ennemies, se développer sous l'oppressante menace de cette vengeance villageoise, farouche, invincible. M. Maurice des Ombiaux a peut-être signé là son meilleur livre.

ANTON TCHERKHOV : *Valet de chambre*, récit d'un terroriste ; traduit du russe par G. SAVITCH et E. JAUBERT. Paris, Calmann-Lévy. — Certes ce livre ne manque pas de qualités ; et pourtant il est inférieur. Je ne saurais définir en quoi consiste son inutilité. Il y a là-dedans un pessimisme obstiné, vulgaire, encore aggravé par l'atmosphère lourdement réaliste, volontairement triste, où se passe l'action. Sans doute, ce n'est pas là tout Tchekhov, dont la réputation en Russie est de premier ordre. Et la nouvelle appelée le *Moine noir* ne manque pas d'une certaine envolée. Mais on sent en cet auteur une telle prédominance du psychologue sur le poète qu'on est bien sûr qu'il n'a jamais pu mériter le nom d'artiste.

PAUL REBOUX : *La Petite Papacoda*, roman napolitain. Paris, Fasquelle. — Une collection de fripouilles extraordinaires dans un décor merveilleux. Fripouilles, entendons-nous. Fripouilles à notre point de vue. Mais l'auteur nous les présente avec une telle simplicité, un tel sens de leur vie et de leurs mouvements que nous voyons bien qu'aucun idéal moral du genre du nôtre ne leur reproche à eux-mêmes leurs actions. Alors ils vivent ingénument, tranquillement, au soleil. Ils volent, ils espionnent, troquent des bibelots avec une candeur que leur prestigieuse rapidité de

gestes rend encore plus innocente. M. Reboux a très bien noté cette prestesse simiesque qui caractérise les Italiens du peuple. Et puis l'aventure de Gennaro et Luisella est bien charmante et la retraite du vieillard une jolie page de vérité émouvante.

JEAN et PAUL FIOLE : *Les Patibulaires*, mœurs médicales. Paris, éditions du Feu. — Dans leur préface, les auteurs nous font justement observer que les écrivains d'habitude ont réduit à deux types de convention les médecins qu'ils décrivent. Eux nous en présentent d'infiniment plus exacts et d'intermédiaires. Certaines de leurs nouvelles sont simplement amusantes, d'autres amènent un trait d'esprit, un mot cruel. Mais quelques-unes sont excellentes, la *Bonne*, par exemple. Ces quelques pages sont un des plus après réquisitoires que j'ai lus contre la cruauté et l'égoïsme bourgeois.

FRANCIS CARCO : *Instincts*. Paris, éditions du Feu. — Petits poèmes en prose sur les filles, les cabarets et autres décors de civilisation et de vice. Sensations justes, rares, notées rapidement, d'un trait incisif, et qui ne s'attarde pas. L'auteur révèle en ce trop petit livre une telle connaissance de certains milieux de luxure triste et pauvre qu'on voudrait lui en voir écrire un beaucoup plus gros, non pas pour qu'il y perde sa concentration, mais pour qu'il y développe ses dons. Cela pourrait être aussi bien que du Jean Lorrain.

NOZIÈRE : *Au Temps d'Adrien*. Paris, Dorbon aîné. — Au Temps d'Adrien, cela veut dire simplement que les contes ici réunis ont paru dans le *Temps*, d'Adrien Hébrard. Cette plaisanterie, d'un goût très particulier, donne le ton du livre. M. Nozière emploie pour d'autres légendes le procédé que M. Jules Lemaître trouva pour *En marge des vieux livres*, lequel est celui de la parodie et date de loin. Mais son ironie est plus âpre et surtout plus réaliste, plus triste. Elle ne nous fait pas grâce d'une illusion. Ramenant chaque légende aux proportions de la vérité psychologique quotidienne, elle détruit implacablement jusqu'aux vestiges des illusions que nous nous plaisions à entretenir sur notre noblesse morale, sur notre perfection, sur la spiritualité de nos rêves. Plus la légende qui sert de texte à cette fantaisie est sotte, plus facilement M. Nozière triomphe. (Celle de Faust, par exemple, parce qu'il a choisi celui de Gounod. Pour Orphée, sa contrepartie sera moins sûre.) Mais il a du tact, et il sait doser adroitement son nihilisme selon la grandeur ou la faiblesse des symboles inclus dans une légende. Il sait rappeler le Banville des *Contes féeriques* s'il s'agit d'un beau mythe grec. Et du reste, dans l'universelle destruction qu'il tente de nos motifs d'exaltation, il en respecte un : la beauté. Et toute sa philosophie, si je puis dire, est contenue dans les deux pages du commencement et de la fin : *Les dernières roses du jardin* et *Prière*. Ici, nulle parodie, mais l'aveu sincère, touchant et poétique de quelqu'un dont toute la sensibilité est faite pour ne s'émouvoir que d'une chose : la beauté physique. Et c'est même sur cet étalon que seront par lui, avec nuances, jugées toutes les métaphysiques, les religions, les rêves humains. M. Nozière est un païen impénitent.

GABRIEL FAURE : *Sur la via Emilia*. Paris, Sansot. — Suite des impressions que M. Gabriel Faure rapporte de ses voyages d'Italie. Il a suivi d'un bout à l'autre la via Emilia, cette merveille du génie romain, et il s'arrête avec un respect ému dans les villes qu'il trouve en route : Plaisance, Parme, Modène, Bologne, Rimini. Ce qui me plaît, c'est qu'il préfère les villes aux Musées, et les paysages naturels aux villes. C'est donc un vrai voyageur, un voyageur sensible. Du reste, son adieu le prouve, adieu mélancolique et sans littérature. F. M.

NÉCROLOGIE

Vilma Normann-Neruda.

La célèbre violoniste Vilma Normann-Neruda, née à Brunn (Moravie) en 1840, vient de mourir à Berlin. Fille du musicien Joseph Neruda, elle avait épousé le compositeur et chef d'orchestre suédois Normann. Devenue veuve, elle se remaria avec le

musicien et pianiste allemand sir Charles Hallé, installé dès le temps de Mendelssohn en Angleterre, où il dirigea de grands orchestres symphoniques jusqu'à sa mort, survenue en 1895.

M^{me} Normann-Neruda — lady Hallé — avait comme violoniste une réputation très grande et très méritée. Elle avait joué en public dès l'enfance, en compagnie de sa sœur Amélie, et avait acquis aussitôt une réputation analogue à celle de Teresa Milanollo. Son art inspirait la plus grande estime à Joachim, à Vieuxtemps, qui la considéraient comme une égale. Elle fut certainement la première des violonistes femmes, et chantait sur son instrument avec un style d'une admirable pureté. Elle défiait l'âge : l'an dernier encore, à soixante et onze ans, elle faisait une tournée de concerts en Australie et il y a quelques semaines se faisait applaudir à Berlin, où elle s'était fixée. En Angleterre, en France, elle connut jadis de grands succès. Son nom demeurera parmi les plus célèbres des maîtres du violon.

Pierre Dupont.

La mort d'un autre artiste, et parmi les meilleurs de notre époque, a passé un peu inaperçue. Mais il importe de consacrer ici, bien que tardivement, un souvenir à Pierre Dupont, l'un des maîtres de la gravure à l'eau-forte et au burin, qui succomba le 7 février dernier à Amsterdam, sa ville natale, dans sa quarante-deuxième année.

Après avoir été employé jusqu'à dix-huit ans dans les bureaux des Chemins de fer hollandais, Pierre Dupont se décida, en 1887, à embrasser la carrière artistique et suivit alors les cours de l'École de dessin d'Amsterdam, puis ceux de l'Académie, qu'il quitta en 1893. Il commença par s'adonner à la peinture, mais des planches de l'aquafortiste van der Valk éveillèrent son goût pour la gravure; il alla solliciter les leçons de cet artiste, et un échec au concours de peinture pour le prix de Rome acheva de le détourner de la peinture. Dès 1885, il put exposer une série de quarante eaux-fortes. Il passa ensuite à Paris plusieurs années : de 1896 à 1898, puis de 1899 à 1902, et y obtint, à l'Exposition universelle de 1900, une première médaille.

Plusieurs de ses œuvres ont été exposées en 1902 au Salon de la *Libre Esthétique*, et parmi elles sa *Bête de labour*, sa *Bête à la charrette*, des *Bois*, des *Chevaux* qui rappellent, par l'acuité de l'observation et la ténacité de la volonté, l'art d'Albert Durer, avec une vision moderne et personnelle. Délaissant peu à peu l'eau-forte, par laquelle il extériorisa de superbes compositions, il s'adonna avec ardeur, après 1900, à la gravure au burin, où, n'ayant pour guides que les anciens maîtres, il acquit une technique remarquable dont fait foi, par exemple, la belle planche qu'il exécuta d'après le *Portrait équestre de Dirk Tulp*, de Paul Potter.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche 23 avril, à 2 h. 1/2, pour rappel, sixième Concert Y-aye au théâtre de l'Alhambra sous la direction de M. W. Mengelberg et avec le concours de M. Mark Hambourg. Première audition de la *Forêt et l'Oiseau*, esquisse symphonique de M. Théo Ysaye. Œuvres de Schumann, Brahms, Wagner, etc.

Mercredi 26, à 8 h. 1/2, troisième séance du Quatuor Zimmer (École allemande) et récital de violon par M^{lle} Léa Epstein (Grande-Harmonie).

Vendredi 28, à 8 h. 1/2, récital de piano par M. Edouard Bernard (Grande-Harmonie).

Samedi 29, à 8 h. 1/2, Salle de la Madeleine, répétition générale du quatrième Concert Durant.

Dimanche 30, à 2 h. 1/2, même salle, quatrième Concert Durant consacré aux œuvres de César Franck et avec le concours de M. Arthur De Greef, qui interprétera avec l'orchestre *les Djinns* et les *Variations symphoniques*.

Lundi 1^{er} mai, à 8 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, répétition générale du quatrième Concert populaire.

Mardi 2 mai, à 8 h. 1/2, même salle, quatrième Concert popu-

laire sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M^{lle} Lily Dupré, de MM. O. Dua et E. Billot et des chœurs du théâtre. Au programme : *la Création*, de J. Haydn.

Mercredi 3 mai, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, quatrième séance du Quatuor Zimmer (quatuor en si bém. maj. de Mozart; trio à cordes en ut maj. de E. van Donanij, quatuor en la maj. de Schumann). — A la Grande-Harmonie, même heure, récital de piano par M^{lle} Hélène Dinsart. Variations de Brahms sur un thème de Haendel, *Prélude, Aria et Finale* de César Franck, Sonate en sol min. de Schumann, *Islamey* de Balakirev.

Judi 4 mai, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, quatrième et dernier Concert Crickboom Orchestre dirigé par M. L. Kefer. Au programme : Ouverture d'*Egmont*, Concerto en mi maj. de Bach, *Gilippe-Cantate* (1878) de L. Kefer, *Poème* de Chausson, Concerto de Beethoven.

Vendredi 5 mai, à 8 h. 1/2, au Conservatoire, récital de violon par M. C. Thomson, qui interprétera le concerto en mi maj. de Bach, la *Chaconne* de Vitali, une série importante de pièces anciennes et des compositions modernes.

La Société chorale mixte Deutscher Gesangverein donnera son 64^{me} concert le mardi 16 mai, à 8 h. 1/4, à la Grande-Harmonie. Elle exécutera *Le chant de la Cloche*, oratorio pour soli, chœurs, orchestre et orgue par Max Bruch. Solistes : M^{me} Schauer-Bergmann, de Breslau, M^{lle} E. Pfaff, du Conservatoire de Cologne, MM. J. Decker, du Théâtre Grand-Ducal de Hesse, et G. Waschow, de l'Opéra de Düsseldorf.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — Aujourd'hui à 5 heures, clôture du Salon de la *Libre Esthétique* et des expositions rétrospectives de H.-E. Cross et de Ch. Van der Stappen.

CERCLE ARTISTIQUE. — Expositions W. Paerels et F. Schirren. Exposition Ed. Thysebaert (clôture le 27 avril).

GALERIE BOUTE. — Expositions J. Baudinot, H. Boonen, G. Flasschoen, M. Hagemans, etc. (clôture le 25 avril).

GALERIE ROYALE. — Exposition L. Artan (clôture le 30 avril).

STUDIO. — Expositions de M^{lle} R. Blondiau, de MM. Karpathi et G. Van Haecht.

ATELIER F. CHARLET (195 avenue Molière). — Exposition de maîtres français modernes (Galeries Georges Petit).

Hier s'est ouvert à Anvers le Salon triennal organisé par la Société d'encouragement des Beaux-Arts.

Le graveur Montenez, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Mons, vient de terminer un portrait en taille-douce du Roi. L'œuvre est, dit-on, d'une grande ressemblance.

La Société des Amis de la Médaille d'art vient de distribuer à ses membres une médaille frappée à l'effigie de M. Ernest Babelon, de l'Institut, et qui présente cette particularité que le droit, modelé par M. Devreese, a été obtenu par réduction à l'aide du tour tandis que le revers est exécuté au moyen d'une matrice gravée directement dans l'acier par M. Bosselt. La méthode n'est, semble-t-il, pas à préconiser, le contraste trop marqué des deux procédés rompant l'unité de l'œuvre.

Rappelons, bien qu'elles soient vraisemblablement inscrites sur le carnet de chacun de nos lecteurs, les dates des représentations du *Ring*, au théâtre de la Monnaie : demain, lundi, à 8 h. 1/2, *Rheingold*; mardi, à 7 h. 1/2, *die Walküre*; jeudi, à 7 heures, *Siegfried*; samedi, à 6 heures, *Götterdämmerung*.

La reprise d'*Orphée* avec M^{me} Croiza aura lieu mercredi prochain. M. Delescluze a exécuté pour cette reprise quatre décors neufs.

La première représentation du *Vieil homme de* G. de Porto-Riche est irrévocablement fixée à mardi prochain.

M. Victor Basch, chargé de cours à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, fera demain lundi, à l'Université Nouvelle (67 rue de la Concorde), une conférence sur Titien. Mercredi 3 mai, conférence de M. Boas-Boasson sur Tintoret. Vendredi 5, conférence de M. L. Gillet sur Véronèse. Ces conférences font partie du cycle d'entretiens sur *Venise et l'Art vénitien* et sont illustrées de projections lumineuses.

C'est à M. Yvan Gilkin qu'est entièrement consacré le neuvième fascicule des *Poètes belges* (1). On y trouve les plus beaux poèmes du poète inquiet de *La Nuit*, ainsi que ceux, d'une note plus tendre, du *Cerisier fleuri*. Ajoutons que ce sont ceux que le poète préfère, car cette sélection nouvelle a été faite avec son approbation personnelle. Une notice bio-bibliographique complète et intéressant volume, ainsi qu'un portrait encarté dans l'ouvrage.

(1) Anthologie publiée sous la direction de M. L.-M. Thylienne. Liège, 64 rue Herman Reuleaux. Abonnement annuel (douze livraisons) : 5 fr. Ed. sur Hollande : 10 fr.

Un nouveau journal hebdomadaire, *Le Pays noir*, orné d'un évocatif dessin de M. Pierre Paulus, vient de naître à Charleroi. Abonnement : 5 fr. par an pour la Belgique, 7 fr. pour la Hollande, 8 fr. pour les autres pays. Administration et rédaction : 3, rue Charles II (Montagne), Charleroi.

De Paris :

Depuis la grande composition *Autour du piano* de Fantin-Latour, où sont groupés les portraits de Chabrier, de Vincent d'Indy, de Camille Benoit, du juge Lascoux, d'Edmond Maître, d'Adolphe Jullien, etc., et qui date de 1885, les Salons de peinture ne nous ont guère montré de réunions de musiciens aussi importante. Dans un tableau récemment exposé à la galerie Durand-Ruel, M. Georges d'Espagnat a renoué la tradition des ensembles d'artistes unis par des affinités spirituelles. On y voit M. Ricardo Vinès au piano, entouré de MM. Ravel, A. Roussel, Florent Schmitt, Déodat de Séverac et M. D. Calvocoressi. L'œuvre est intéressante en ce qu'elle fixe un moment de l'histoire de la musique.

MM. Eugène Ysaye et Raoul Pugno donneront à la Salle Gaveau les 28 avril, 1^{er}, 6 et 8 mai, à 9 heures, avec le concours de MM. P. Monteux et F. Pollain, quatre séances de musique de chambre dans lesquelles ils interpréteront des œuvres (trios, quatuors et sonates) de Beethoven, Schumann, Brahms, César Franck, Saint-Saëns, G. Léken et Vincent d'Indy.

C'est le 2 mai que sera inaugurée au Théâtre Sarah Bernhardt la saison lyrique russe que nous avons annoncée. Le premier spectacle se composera de *la Roussalka*, opéra de Dargomyzki, interprétée par les premiers chanteurs des théâtres impériaux, au nombre desquels Mme F. Litvinne et le ténor Smirnow, dont la voix et le talent furent si appréciés lors des représentations de *Boris Godounov* à l'Opéra.

Le grand festival Beethoven organisé sous la direction de M. Félix Weingartner et sous le patronage de la Société des

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Amis de la musique aura lieu au théâtre du Châtelet les 2, 5, 8 et 10 mai avec le concours de M^{mes} L. Bréval et Alice Verlet, de MM. Plamondon, E. Sauer et G. Enesco, de l'orchestre de l'Association des Concerts Colonne et des chœurs de l'Association pour le développement du chant choral. On y entendra les neuf symphonies, le concerto de violon, le concerto en mi bémol pour piano et une série de lieder.

Une Exposition internationale d'art décoratif des plus importantes aura lieu, selon toutes probabilités, à Paris en 1914. Elle sera organisée sous les auspices de l'Etat par l'Union centrale des Arts décoratifs, la Société d'encouragement à l'art et à l'industrie et la Société des artistes décorateurs.

A la suite d'une souscription ouverte par la *Nouvelle Revue française*, M. Emile Bourdelle a bien voulu se charger d'évoquer en un buste qui sera érigé à Cérilly (Allier), sur la tombe de Charles-Louis Philippe, la figure de l'auteur de *Bubu*, du *Père Perdrix* et de *Marie Donadieu*. L'inauguration aura lieu au mois de juillet prochain.

On vient de fonder à Paris, à l'instar des Sociétés Bach, Haendel, Mozart, une Société Frédéric Chopin, qui se propose de donner tous les ans trois concerts avec la participation des artistes les plus célèbres.

Sottisier :

On nous gratifiait d'une bouteille de champagne pour quatre convives, — ce qui nous donnait à peu près un demi-verre par tête.

SERGINES, *les Annales politiques et littéraires*, 5 mars 1911.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres : c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

Bureau d'édition de la SCHOLA CANTORUM, 269 rue Saint-Jacques, PARIS
A BRUXELLES, en dépôt chez BREITKOPF et HARTEL

PAUL LE FLEM. — **Par Grèves**, pour piano. — *Prix net : 3 francs.*

ID. — **Vieux Calvaire**, pour piano. — *Prix net : 2 fr. 50.*

ID. — **Avril**, pour piano. — *Prix net : 3 francs.*

Vient de paraître chez MM. A. DURAND et FILS, Éditeurs

4 Place de la Madeleine, PARIS

ROGER DUCASSE. — **Salve Regina**, pour chant avec accompagnement d'orgue (ou de piano). — *Prix net : 1 fr. 75.*

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et C^{ie}, Éditeurs

18 Boulevard de Strasbourg, PARIS

ALBERT DOYEN. — **Trio en ré mineur** pour piano, violon et violoncelle. — *Prix net : 10 francs.*

Vient de paraître chez M. G. OERTEL, Éditeur

17 rue de la Régence, BRUXELLES

RAYMOND MOULAERT. — **Variation quasi Sonata**, pour piano. — *Prix net : 5 francs.*

Vient de paraître chez M. FERNAND LAUWERYS, Éditeur

38 rue du Treurenberg, BRUXELLES

LÉON DELCROIX. — **Arabesque**, pour piano (op. 34). — *Prix net : 2 francs.*

Vient de paraître chez MM. SCHOTT FRÈRES, Éditeurs

Rue Coudenberg, BRUXELLES

A. VAN DOOREN. — **Allegro de concert en ré mineur**, pour piano avec accompagnement d'orchestre (ou d'un second piano). — *Prix net : 5 francs.*

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux, aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Répertoire Général des Collectionneurs

publié par E. RENART, libraire-expert à Paris.

SEIZIÈME ANNÉE

M. E. Renart, qui édite depuis 1893 des listes de Collectionneurs français et étrangers (prix : 15 francs), prépare un supplément à son dernier Répertoire, paru fin 1908. Dans le format commode d'un in-12, ce *Bottin de la Curiosité* donne la nature des Collections de plus de 40,000 amateurs avec leur adresse et aussi de nombreuses indications de marchands antiquaires et libraires. On y trouve en outre la liste des Bibliothèques, Musées, Archives, Sociétés savantes, artistiques, littéraires, et celle des Commissaires-priseurs de la France, de ses colonies et de l'Alsace-Lorraine. Prix : 6 francs broché ; 7 francs cartonné.

Des listes spéciales de 613 Amateurs suisses et de 1,225 Amateurs belges, classés par ordre alphabétique et groupés selon le genre de leurs collections, sont en vente au prix de 4 francs et de 7 francs. S'adresser à l'auteur, 2 rue de Lorraine, Maisons-Alfort (Seine).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIE ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

« Le Vieil Homme » (GEORGES RENCY). — Le Festival Wagner : *Tannhäuser; das Rheingold; die Walküre; Siegfried* (O. M.). — Pour l'Imagination des Enfants (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de musique : *le sixième Concert Ysaye* (O. M.). — La Libre Esthétique et la Presse. — Agenda musical. — Petite Chronique.

LE VIEIL HOMME

M. de Porto-Riche ne s'est jamais mêlé à la foule grouillante des auteurs dramatiques qui se disputent à présent les tréteaux. Les amis de l'art et du beau style lui ont toujours été reconnaissants du soin qu'il a pris de ne point se prodiguer, de ne livrer ses œuvres au public qu'après les avoir longuement méditées et travaillées, de regarder enfin comme un art véritable, et non comme un métier plus ou moins lucratif, sa profession d'auteur dramatique. Et puis, il a créé le couple douloureux d'*Amoureuse*, cette femme trop aimante, ce mari excédé d'amour qu'il est impossible d'oublier. M. de Porto-Riche porte en ses mains fines et fortes à la fois tous les espoirs, toute la confiance de ceux qui croient en l'art dramatique français.

C'est dire avec quelle curiosité émue et impatiente nous attendions les représentations du *Vieil Homme*, cette pièce que son auteur considère comme un des sommets de son œuvre. Grâce à l'activité si intelligente et si artiste de M. Victor Reding, nous avons eu le *Vieil Homme* à Bruxelles presque au moment

même où l'on cessait — momentanément — de le jouer à Paris. Il convient tout d'abord d'adresser au directeur du Théâtre du Parc des félicitations et des remerciements. Je dirai tout à l'heure quelques mots de la très belle interprétation que sa troupe a assurée à l'œuvre vibrante de M. de Porto-Riche.

* * *

Examinons la pièce elle-même. Indubitablement, c'est une tragédie. Elle a cinq actes. Elle est toute en développements psychologiques. Elle se termine par une catastrophe qui est prévue dès les premières répliques. Elle se déroule dans un seul décor. Elle respecte même à peu près l'unité de temps. M. de Porto-Riche a la noble ambition de porter sur le théâtre des conflits de passions et de caractères comme l'a fait Racine, et de nous intéresser au seul jeu intérieur des instincts et des sentiments de ses personnages. Il y a cependant, entre Racine et lui, cette différence essentielle : c'est que, tout passionné, tout amoureux de l'amour que fut l'auteur de *Phèdre*, il ne mit jamais en scène que des héros cruellement partagés entre le devoir et la passion, en lutte constante avec l'égoïste instinct; tandis que les personnages de M. de Porto-Riche ont délibérément renoncé à la lutte et s'abandonnent corps et âme au délire de leurs sens. Je pense que c'est le grand reproche que l'on peut adresser au théâtre d'amour de M. de Porto-Riche.

On connaît la fable du *Vieil Homme*. Le ménage Fontanet, longtemps troublé par les infidélités de Michel, le mari, s'est apaisé enfin, du moins en apparence, et vit très retiré, à la campagne, dans les environs de

Grenoble, où Michel Fontanet dirige une imprimerie. Thérèse Fontanet, à trente-cinq ans, est demeurée une femme amoureuse et jalouse. Elle vit pour l'amour. L'amour seul l'inquiète et la préoccupe. Mais elle est la femme d'un seul homme, du sien; et, sans doute, elle est très douce, très bonne, très travailleuse aussi, elle aide son mari de toutes ses forces et lui tient lieu de secrétaire; mais sa tendresse conjugale est perpétuellement nerveuse et agitée; elle est de ces femmes qui ont sans cesse besoin que leurs maris leur disent qu'elles sont aimées et le leur prouvent. Elle est romanesque, sentimentale et sensuelle; et pourtant elle a du bon sens et de l'activité pratique. Elle veut connaître toutes les ivresses de la passion, mais à domicile. C'est une bachelante un peu pot-au-feu.

Le mari, Michel, est un être bizarre. A de certains moments, c'est le modèle des époux et des pères, un homme tendre et aimant, adorant sa femme et son fils, le leur disant en termes exaltés, fiévreux, extraordinaires. Mais qu'une jupe étrangère apparaisse à l'horizon, et le voilà reconquis par l'ainour du plaisir et par le plaisir de l'amour. Le vieil homme se ranime en lui. Le Don Juan renaît. Et comme il le dit, il « reprend du service dans la carrière ». Il est industriel, placé à la tête d'une affaire qui ne marche pas, préoccupé de trouver de commanditaires ou des actionnaires pour la remettre daplomb; mais l'aventure amoureuse le sollicite plus efficacement que le souci de son imprimerie; il délaisse sa besogne pour un rendez-vous. Il serait bien étrange qu'un homme pareil réussit jamais dans ses entreprises. D'ailleurs, dans les moments les plus graves, sa femme vient lui faire des scènes de jalousie et l'empêcher de vaquer en paix à ses affaires. A tout propos, ces gens, époux depuis vingt ans, se font des scènes d'amoureux. Ils réveillent le passé, ils se torturent l'un l'autre, ils s'exaltent, ils s'affolent. Ce sont des hypernerveux, presque des hystériques.

Est-il étonnant, dès lors, que leur fils, le frère Augustin, à seize ans soit déjà un amant en herbe, ne pensant qu'à l'amour, ne lisant que des livres d'amour, attendant avec une fébrile impatience le premier rendez-vous, la première étreinte? Il ressemble à sa mère; il sera comme elle l'être d'une passion unique, unique mais terrible, et qui le prendra tout entier, d'une seule aspiration, et pour toujours. S'il n'est pas aimé, il en mourra. Ses livres préférés sont des poèmes de mélancolie et de mort : *Roméo et Juliette*, *Werther*....

Dans ce ménage agité tombe soudain une petite femme vicieuse et légère, Brigitte Allain, qui n'attache qu'une très faible importance au don d'elle-même. Elle se montre, et Michel Fontanet aussitôt lui fait une cour serrée qui ne tarde pas à se voir couronnée d'un plein succès. De son côté, le triste, doux, passionné et fiévreux Augustin s'éprend pour elle d'un amour ingénu,

inconscient d'abord, puis que la jalousie fait éclater avec une sauvage ardeur. Car il a deviné bientôt que son père et M^{me} Allain sont amants ou sur le point de l'être. Cette révélation lui fait à l'âme une blessure mortelle. Il faut que sa mère, pour qui il n'a pas de secret, le calme, lui jure, malgré sa propre douleur, qu'il se trompe et que M^{me} Allain n'est pas la maîtresse de Michel. Elle va plus loin : pour achever de le rassurer, elle retiendra à son foyer profané la voleuse d'amour, et elle permettra à son fils de contenter auprès d'elle son besoin de tendresse et de câlinerie. Sans doute on sait bien que le jeune Augustin est pur encore, et que sa frénésie d'amour est purement cérébrale. N'importe : cette complaisance de la mère, ces conversations amoureuses entre un fils et sa maman, ces confidences réciproques, si troublantes et si scabreuses, tout cela est choquant, anti-naturel, anti-réel même. Et je demande dans quelles familles les fils confient ainsi à leur mère leurs premières fringales. Je demande aussi où l'on voit des parents qui, comme Michel et Thérèse, encouragent en quelque sorte les idées romanesques de leur fils, le poussent presque entre les bras d'une maîtresse de peur de le voir souffrir!... Il y a là je ne sais quelle lâcheté, quel abandon des devoirs paternels qui, heureusement, se constate rarement dans la vie. Et ici nous touchons à un second et grave défaut du théâtre de M. Porto-Riche : c'est le caractère exceptionnel des personnages qu'il met en scène. Je ne dis pas qu'ils n'existent pas, mais j'affirme en tout cas qu'ils ne sont pas communs et que, par conséquent, ils nous émeuvent peu, précisément parce que nous ne nous retrouvons guère en eux.

La sollicitude alarmée de la mère est déjouée par une suprême maladresse de Michel : Augustin acquiert la conviction que son père est l'amant de M^{me} Allain. Alors il part douloureusement vers la montagne et vers la mort. Et c'est la fin du drame, en une longue scène entre Thérèse et Michel, tandis qu'un terrible orage éclaire sinistrement leur désarroi et met leurs nerfs en déroute. Le père a cru remarquer que son fils avait, en sortant, un air inaccoutumé. Il craint il ne sait quoi. Il avise un livre ouvert : *Werther*!... Sa terreur se précise. Elle se communique à sa femme. Tous deux sont là à s'affoler mutuellement. Pour rassurer la mère, le mari va jusqu'à torturer l'épouse. Il lui montre des témoignages de son amour pour M^{me} Allain. Il espère ainsi qu'elle cessera de penser avec épouvante à ce qu'est devenu son fils. Et ils se tourmentent, ils s'injurient, ils pantellent d'angoisse, quand tout à coup des bruits de voix les jettent dehors : on rapporte Augustin mourant. Le petit Werther n'a pu survivre à la ruine de son premier amour. Augustin meurt et Michel, s'accusant de ce meurtre, veut fuir pour jamais. Mais Thérèse le rappelle : son désespoir de mère ne lui fait pas oublier son amour de femme. Ces forçats de l'amour

resteront enchainés, avec le cadavre de leur enfant entre eux deux.

Je ne sais pas si j'ai bien fait sentir ce que cette grande pièce a, tout à la fois, de fort beau, de profondément humain, et d'étrange, de malsain, presque d'immoral. Évidemment, M. de Porto-Riche ne nous dit pas que Thérèse, ou Michel, ou Augustin Fontanet sont des modèles qu'il propose à notre imitation. Aucun de ses personnages n'est à proprement parler son interprète. Mais il est tout de même fâcheux de devoir constater que le bon sens n'est représenté dans cette pièce trépidante que par le vieux Chavassieux, père de Thérèse, vieil avare, égoïste et paillard, ce vilain bonhomme qui est la causé indirecte de la mort de son petit-fils. D'autre part, M. de Porto-Riche met dans la bouche d'Augustin des paroles atroces qui témoignent de sentiments plus atroces encore. Cet adolescent, qui parle de ses amours futures avec une inquiétante exaltation, s'écrie tout-à-coup :

« Qu'importe la douleur des autres ! Je voudrais avoir une femme à trahir, de vieux parents à méconnaître, des enfants à sacrifier pour courir à ma joie ! »

Ce jeune fanatique est mort. Qui le regrettera, en songeant aux larmes que, vivant, il eût fait verser ?

Quant à la forme de l'œuvre, il faut avouer qu'elle pêche par quelques longueurs, surtout dans les deux premiers actes. Le troisième est bon. Le quatrième est fort beau. Le cinquième se déroule dans une atmosphère de mélodrame qui, pour mon compte, ne m'a guère enchanté. Mais que la langue de M. de Porto-Riche est donc belle, — littéraire sans faux brillant, souple et nuancée, d'une poésie délicieuse, d'une tenue magnifique ! Et, tout compte fait, on n'admira pas le *Vieil Homme* sans réserve, mais on conviendra que peu de pièces modernes peuvent rivaliser avec celle-ci. Et le besoin que l'on éprouve de discuter avec l'auteur, de se dérober à son charme trop prenant, est peut-être le plus bel hommage que la critique puisse rendre à son admirable talent.

La troupe du Parc, disais-je plus haut, a fort bien interprété le *Vieil Homme*. M^{me} Juliette Margel a été la Thérèse Fontanet rêvée : elle épouse le rôle aussi étroitement qu'une étoffe moulant un beau corps et elle en traduit avec justesse les moindres intentions ; M. Henry Burguet — Michel Fontanet — est excellent dans les passages comiques du rôle, moins bon quand il doit exprimer la terreur tragique du dénouement ; M. de Gravone est un Augustin très séduisant, très passionné, mais paraît manifestement plus que l'âge que la pièce lui prête ; M. Carpentier est, comme toujours, superbe de pittoresque dans le rôle du vieux Chavassieux. Pour ce qui est de M^{lle} Damiroff, le rôle de Brigitte Allain lui convenait peu. Cette excellente artiste, de beauté grave et noble, de jeu élégant et discret, se trouvait

gênée dans ce personnage de petite femme agitée et cascadeuse. Et cette constatation me semble toute à son honneur.

Le soir de la première, la salle du Parc vit une foule énorme assiéger ses portes. L'œuvre fut accueillie très favorablement. On acclama la pièce et l'auteur, et celui-ci fut, par deux fois, traîné sur la scène au milieu d'une ovation indescriptible. En dépit des outrances du *Vieil Homme*, M. de Porto-Riche est un grand artiste, et il convenait que Bruxelles lui rendit un public et éclatant hommage.

GEORGES RENCY

LE FESTIVAL WAGNER

Tannhäuser. — Das Rheingold. — Die Walküre. — Siegfried.

Le vibrant enthousiasme que suscitèrent ces jours derniers *l'Or du Rhin*, *la Walkyrie* et *Siegfried*, chefs-d'œuvre torrentiels et surhumains, a déjà effacé quelque peu sur les fragiles tablettes de la mémoire l'impression profonde que fit, la semaine dernière, la belle représentation de *Tannhäuser* par quoi s'ouvrit, avec celle de *Lohengrin*, le festival lyrique de la Monnaie. Il importe d'en fixer ici le souvenir pour louer la tenue, l'homogénéité et la remarquable distribution de cette unique audition.

Dans *Tannhäuser* comme dans *Lohengrin*, quoiqu'avec moins de continuité, nous l'avons dit, Wagner affirme déjà les maîtresses qualités d'un art que *Tristan*, les *Maitres*, le *Ring* et *Parsifal* devaient porter à son apogée. Sous l'italianisme de la partition percée, ça et là, la griffe du maître qui allait bouleverser le théâtre. Toute la scène du Venusberg, remaniée et complétée en vue de la représentation donnée — sans lendemain — à l'Opéra en 1861, s'écarte des patrons et des formules à la mode aussi radicalement que la pathétique épopée de *Tristan et Isolde*, avec laquelle elle a musicalement des liens étroits. Le chromatisme y est traité avec une égale hardiesse et l'atmosphère voluptueuse créée par un orchestre embrasé de désirs est aussi ardente que celle qui baigne le frénétique amour des amants tragiques.

Dans un autre ordre d'idées, le récit du retour de Rome marque, de même, non le point de départ d'une évolution, mais l'expression définitive d'un style neuf, original, dédaigneux des conventions et des artifices. On n'était pas mûr en 1861 pour le goûter. Et lorsqu'une initiation graduelle permit au public d'en pénétrer la beauté, les épisodes romantiques de *Tannhäuser*, le septuor italien qui termine le premier acte, la romance à l'étoile du troisième, etc., lui parurent désuets. Malgré son caractère hybride, l'œuvre n'en est pas moins d'une puissance dramatique et d'une richesse mélodique admirables. Le poème, l'un des plus beaux et des plus émouvants qui aient été traités au théâtre, suffirait d'ailleurs à la maintenir au répertoire. Mais c'est en allemand qu'il faut l'écouter. Déracinée, cette œuvre tout imprégnée de germanisme perd une grande partie de sa saveur (les *Maitres Chanteurs* sont dans le même cas). La traduction française trahit trop souvent la pensée de l'auteur, sans respecter toujours le texte musical.

Un ensemble de voix solides et riches mit en relief les nobles inspirations de Richard Wagner. M. Knote, qui chanta le rôle de

Tannhäuser, est un ténor de bravoure et de style. Organe sonore, mimique soigneusement étudiée; de l'élan et du souffle. Vénus, ce fut M^{me} Preuss-Matzenauer, une Vénus de plastique superbe, de voix étendue et déliée, avec d'admirables notes dans le registre grave. A voir après Ortrude la même artiste interpréter Vénus, on put éprouver quelque surprise : mais de ces deux incarnations si diverses, l'une ne fut pas inférieure à l'autre. Toute la grâce, l'ingénuité, la chaste tendresse, et le désespoir, l'angoisse, la ferveur, la mystique résignation d'Élisabeth, M^{me} Maud Fay l'exprima avec la plus touchante émotion. Cantatrice délicieuse, son aisance et sa spontanéité, si remarquées dans le rôle d'Elsa, lui valurent dans celui d'Élisabeth un égal succès. M. Bender, magnifique landgrave, M. Liszewski remplaçant M. Van Rooy indisposé, et moins heureux lorsqu'il célèbre en strophes cadencées l'amour pur que dans ses proclamations aux vassaux d'Henri l'Oiseleur, MM. Kuhn, Winkelshoff, Neidel et Danlée (et n'oublions pas le charmant père : M^{lle} Dux) complétèrent l'interprétation, mise au point avec soin et dirigée avec sûreté et entrain — avec trop d'entrain parfois — par M. Lohse.

Mais nous voici sur des sommets plus élevés. La Tétralogie ressuscite en nous toutes les émotions qu'elle nous fit éprouver jadis, à nous les premiers pèlerins de Bayreuth, ardents à la défendre quand elle passait aux yeux de la grande majorité des musiciens pour l'œuvre d'un fou... On a beau l'entendre et la réentendre — et les occasions de l'applaudir se multiplient d'année en année, — on ne peut se lasser d'applaudir et d'admirer cette surprenante série de chefs-d'œuvre. On s'en éloigna un moment, détourné vers des expressions lyriques plus accessibles, semblait-il, moins démesurées, moins écrasantes. Mais on y revient avec plus de foi et d'amour.

A quelques détails près, l'*Anneau du Nibelung* nous apparut tel qu'il fut réalisé à la Monnaie l'an passé. Voici l'*Or du Rhin* et sa fantaisie shakespearienne, la farce alliée à la gravité, la malice et l'humour tempérant la solennité des mythes qui déroulent tour à tour leurs péripéties tragi-comiques au plus profond des eaux, sur la cime des monts, dans les entrailles de la terre et parmi les nuées que sillonnent les éclairs afin d'associer symétriquement les quatre éléments à la genèse du formidable drame. Pour incarner l'Esprit du feu, M. Van Dyck fut merveilleux de verve, d'esprit, d'animation subtile et pétulante. Avec quel art parfait il chante les récits précipités de Loge, avec quel style, quel goût, quelle pénétration il en réalise les moindres intentions ! Excellent et imposant Wotan, à qui M. Van Rooy, prête sa prestance majestueuse et son autorité de chanteur. Très beau Fasolt, le géant blanc, qui, le premier, subit les effets de la malédiction attachée à l'Anneau fatal. M. Bender, qui le personnifie, est décidément un remarquable artiste, dont il faut rapprocher M. Zador, un Albérich qui rappelle Carl Hill, le plus célèbre des gnomes bayreuthois. MM. Lattermann (Fafner), Kuhn (Mime), Liszewsky (Donner), Winkelshoff (Froh), M^{mes} Kuhn-Brunner, David-Bischhoff et Rohr, filles du Rhin à la voix fluide comme l'eau, M^{mes} Goetze (Fricka), Wolf (Freia) et Delmlow (Erda) forment une troupe homogène qui donna de l'œuvre une interprétation sinon irréprochable (l'orchestre fut d'ailleurs hésitant au début et passablement confus) du moins fort honorable. Mais l'an prochain, graissons les poulies du truc qui suspend dans l'espace les Filles du Rhin, Monsieur le Régisseur, et n'oublions plus de glisser parmi les trésors de Niebelheim le glaive que doit saisir Wotan pour indiquer aux dieux le chemin du Walhall et qu'il

plantera dans le frêne d'où l'arrachera victorieusement Siegmund....

On revit le lendemain M. Van Dyck dans *la Valkyrie*, et ce fut une nouvelle joie d'applaudir sa diction impeccable, le sentiment si juste de sa déclamation, l'accent si expressif de son chant. Très bien secondé par M^{me} Fay, Sieglinde idéale, il donna au rôle de Siegmund une interprétation de premier ordre. Nous retrouvâmes dans le rôle de Wotan M. Van Rooy, mieux en voix que la veille, et M. Bender dans celui de Hunding, qui ne fut jamais mieux tenu. Une cantatrice américaine, M^{me} E. Walker, incarna Brunnhilde. Belle voix, jeu médiocre, trop humain et trop direct. Et puis, l'idée de jouer en jupe-trotteur, manteau relevé comme pour quelque excursion en montagne, ce rôle de noblesse et de divine exaltation !

L'orchestre, cette fois, se ressaisit sous l'énergique direction de M. Lohse et fut éclatant et souple. Très brillante chevauchée par un groupe de chanteuses aguerries et d'attaque, M^{mes} Wolf, Kuhn-Brunner, David-Bischhoff et autres.

Le grand soir, ce fut celui de *Siegfried*. Plus un strapontin inoccupé, et debout, des spectateurs et des spectatrices emplissant les couloirs... Silence religieux, attention tendue pendant cinq heures consécutives... Six rappels après le premier acte, sept à l'issue du deuxième. Et après le spectacle des acclamations sans fin, une ovation formidable aux artistes, au chef d'orchestre, à tous et toutes, — qui, d'ailleurs, méritaient ce triomphe.

Oh ! les temps sont changés depuis que les *Maitres Chanteurs* faisaient, en ce même théâtre, sortir des poches les clefs forées ! Combien, parmi les fanatiques d'hier, n'y avait-il pas de ces courageux siffleurs ? Mais la mode a changé, et il faut la suivre...

Quel chef-d'œuvre, parmi les chefs-d'œuvre, que *Siegfried* ! L'impression qu'en donnèrent MM. Hensel (*Siegfried*), Van Rooy (Wotan), Kuhn (Mime), Zador (Albérich) et Bender (Fafner), M^{mes} Walker (Brunnhilde), Delmlow (Erda) et Kuhn-Brunner (l'Oiseau), fut énorme. Une mention spéciale est due à M. Hensel, qui déploya une jeunesse, une exubérance, une impétuosité merveilleuses dans l'acte de la forge et qui, dans la forêt, sous l'arbre où l'oiseau l'instruit des richesses que recèle la tanière de Fafner et l'invite à conquérir de plus doux trésors, chanta d'une voix charmante ses récits ingénus. Admirable aussi le duo du troisième acte, passionnément déclamé par les voix bien mariées de M. Hensel et de M^{me} Walker (dont la robe avait heureusement, durant le long sommeil de Brunnhilde, repris sa longueur normale). Le personnage cauteleux, fourbe et redoutable de Mime fut réalisé avec une rare autorité et une saisissante expression par M. Kuhn, aussi étonnant que le fut autrefois, dans ce rôle extraordinaire, le fameux Lieban. Mais faut-il détailler davantage ? C'est l'ensemble qui importe, et cet ensemble confina à la perfection. On associa, cette fois encore, M. Lohse au triomphe des artistes. Il est juste de ne pas oublier, dans ces glorieuses soirées, M. Sylvain Dupuis, qui a formé et discipliné l'orchestre et l'a mis à même de répondre avec l'élasticité voulue aux impulsions que lui donne son chef occasionnel. OCTAVE MAUS.

Pour l'Imagination des Enfants.

Je donnerais toutes les conférences que l'on prononce à Paris, avec ou sans le concours de M^{lle} Mistinguett ou de M^{me} Trouhanova, avec ou sans accompagnement de musique, de projections et autres plaisanteries faites en vue d'amuser les enfants séniles que

Non nous croit devenus, pour une seule petite conférence sans prétention, une conférence toute nue que Jean Dominique a dite à Bruxelles, en février de l'année dernière, à l'Université nouvelle.

Elle vient de paraître dans la ravissante édition du *Masque*. Cela s'appelle : *Les Enfants et les Livres* (1), et c'est plein, mais plein d'un bout à l'autre, d'idées justes, justes comme seulement peuvent en avoir les vrais poètes. Car les vraies poètes — et Jean Dominique en est un — sont les plus raisonnables et les plus sages des hommes, et il n'est pas vrai que leur fantaisie soit quelque chose d'absurde et d'artificiel qui se cogne dans leur esprit à toutes les cloisons de l'expérience. Bien au contraire, elle est la fleur de leur raison, l'épanouissement de leur belle intelligence. Un vrai poète est toujours un bon critique. Un vrai poète apporte à tout ce qu'il fait plus de largeur et plus de flamme que n'importe qui d'autre. Lorsque Jean Dominique pense à l'éducation des enfants, elle y pense avec une sorte de génie tendre et subtil qui vaut mieux que tous les raisonnements des pédants. Cette phrase (au commencement) ne donne-t-elle pas la note exacte de ce génie-là, ne l'explique-t-elle pas de lumineuse manière :

« Une femme apprenant à lire à un enfant : il n'y a pas de plus admirable attitude pour symboliser la victoire paisible de l'esprit souverain sur la matière. Rien n'est plus sacré que ce geste, ce sourire silencieux et grave, encourageant et indulgent par lequel à tant de faiblesse, à de si chancelants commencements de vie, la mère offre au bout de ses lèvres, comme un baiser miraculeux, le secret ravissant de l'alphabet. C'est par là qu'elle attache avec des fibres invisibles à toutes les racines indestructibles du passé ce frêle bourgeon d'avenir et que, d'avance, elle nourrit d'une sève abondante et pure l'élan de la Psyché divine. »

Virile à sa manière, qui est la bonne, Jean Dominique entend, puisque voilà faite par l'enfant la conquête de la lecture, qu'il en profite en effet et que dans ce royaume où il y a tant de magiques provinces il ne s'amuse pas à d'innombrables promenades dans les landes de la niaiserie et du sentimentalisme fade. Et elle prend avec autorité la défense de l'imagination et de la poésie. Elle a dû, comme nous tous, être frappée par la sottise des lectures favorites des enfants élevés surtout dans le culte des sports et cela lui a donné pour les sports une estime mitigée, la seule qu'ils méritent après tout. Elle fait observer que les conditions du bonheur ne sont pas toutes d'ordre matériel et que rien ne vaut, pour maintenir son état de félicité intérieure contre toute épreuve, de conserver la candeur de son imagination. Or, ce sont les grands poètes seuls qui, ayant jusqu'à la fin conservé cette candeur, nous ont laissés dans leurs œuvres un aliment pour le salut de la nôtre.

Et cela revient à dire qu'il faut offrir aux enfants de la poésie aussitôt qu'ils peuvent la percevoir. Après tout, sauf celles qui sont altérées d'une volonté de littérature, toutes les œuvres leur sont accessibles. Et il ne manque pas de grands et d'ingénieux esprits qui ont surtout écrit pour les enfants.

J'ai beaucoup aimé le passage où Jean Dominique flétrit, comme il convenait enfin de le faire, la mémoire de Mme de Ségur. Il est en effet monstrueux de penser que des milliers et des milliers de jeunes imaginations soient nourries de ces feuilletons vulgaires où se trouve ridiculisé tout ce qu'il y a de charmant, d'ingénu, d'innocent dans l'âme enfantine, et de délicatement maladroît, et de gauche et d'inachevé. Comme leur mémoire est avide et prête à tout retenir, ce sont ces stupides historiettes qu'elle retient, alors qu'il y a de par le monde tant et tant de belles choses, que les enfants les moins avancés peuvent comprendre... quand il n'y aurait absolument qu'Andersen !...

Voici, voici le rafraîchissement de l'âme, la fleur simple née à la fois dans l'herbe des prairies danoises, à l'ombre du sapin à qui parlaient les hirondelles revenues de l'Égypte rose, et dans le cœur naïf et délicat du jeune étudiant méprisé. Hans Andersen, le doux, le noble et grand poète, mieux que tous ceux qui l'avaient précédé, a chanté d'une voix expressive et charmante le secret idéal des rêveries d'enfance. Son imagination, comparable parfois à celle du contour des *Mille et une Nuits*, est comme accrue en profondeur par cette sen-

(1) JEAN DOMINIQUE : *Les Enfants et les Livres*. Bruxelles, H. Lambertin. Éditions du *Masque*.

sibilité mélancolique et souriante où baigne son œuvre ingénue.

Celui-ci aimait les enfants et il aimait les choses. Il les aimait avec ce qu'il avait en lui de plus généreux, de plus beau, avec son âme, avec sa charité, son indulgence et sa candeur; avec sa vertu d'honnête homme et tous ses souvenirs accumulés des jours où son père, le pauvre artisan, taillait pour lui des marionnettes hautes d'un pouce ou bien le promenait par la forêt mystérieuse en tenant tendrement serrée sa petite main chaude.

Pourrait-on parler mieux de cette âme admirable ? Je suis reconnaissant à Jean Dominique de l'avoir fait, et aussi de ce qu'elle dit de quelques autres âmes, sœurs de celle du grand Andersen : Dickens, Daudet, Mme Blanche Rousseau, Louis Delattre et Barré, le délicieux auteur de *Peter Pan* et ses nombreux émules anglais. Car si la littérature française est relativement pauvre de chefs-d'œuvre pour les enfants, celle de tous les autres pays d'Europe et surtout d'Angleterre en regorge, qu'il suffirait de traduire et qui leur formeraient une magnifique bibliothèque.

Croyons-en Jean Dominique. Elle a raison puisqu'elle aime les enfants, et qu'elle est un poète. Conservons aux petits, aussi soigneusement que leur santé physique, la santé de leur âme, la candeur de leur imagination.

FRANCIS DE MIOMANDRÉ

NOTES DE MUSIQUE

Le sixième Concert Ysaye.

Il y avait à ce concert deux virtuoses, et ce n'est pas le virtuose du clavier qui, des deux, semble l'avoir emporté dans l'admiration de l'auditoire. C'est que M. Mengelberg, virtuose de la baguette directoriale, joint à sa virtuosité des qualités foncières de compréhension et d'interprétation musicales que l'étourdissant mécanisme du célèbre pianiste Mark Hambourg ne révèle qu'à un degré moindre. Et malgré le prestige qu'exercent sur les foules les prodiges d'agilité digitale et de sonorité, une partie du public demeure heureusement encore sensible au style, à l'impression artistique de l'exécution. M. Mengelberg a séduit tout le monde par sa direction merveilleusement vivante, souple, expressive, rythmée avec une liberté qui surprend parfois par son audace mais qui plaît par sa logique et par le profond sentiment musical qu'elle atteste. Dans la belle et très germanique symphonie n° IV de Schumann, dont M. Mengelberg fait suivre sans interruption les quatre mouvements, dans l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, conduite avec un brio et une allégresse extraordinaires, les phrases se développent avec une rare indépendance d'allure. L'*Ouverture académique* de Brahms (« estudiantine ») serait une traduction plus fidèle et ne prêterait pas à l'équivoque), exhalé, de même, très librement ses joyeux refrains. Il faut toute la sûreté et l'autorité de M. Mengelberg pour oser ralentir et précipiter tour à tour à ce point l'action symphonique en subordonnant la rigueur de la mesure au sens exact de la pensée musicale. De tous les chefs d'orchestre fameux, M. Mengelberg paraît être le plus maître de lui et de ses instrumentistes. Et sa mimique, qui semble sculpter la musique, la modeler avec amour, exerce sur l'orchestre une véritable fascination.

Quant à M. Mark Hambourg, c'est par la puissance, la fougue, la vitesse qu'il se classe parmi les grands virtuoses du jour. Il donna de l'ampleur au quatrième concerto de Saint-Saëns, composition inégale dont la trame n'est pas sans trous, et une belle sonorité à la *Toccata et Fugue en ré mineur* de J.-S. Bach, transcrite de l'orgue par Tausig. Mais les variations de Rameau, les tendres et spirituelles fantaisies de Scarlatti exigent une délicatesse de toucher, une égalité et une pureté de style qui ne sont guère dans ses moyens.

La première audition d'un poème symphonique, récemment achevé, de M. Théo Ysaye conférerait au programme un spécial intérêt. *La Forêt et l'Oiseau* — c'est le titre de l'œuvre nouvelle — forme le troisième panneau d'un triptyque dont les premiers, *le Cygne et les Abeilles*, furent très élogieusement appréciés. C'est,

comme les précédentes, une composition descriptive, qui, cette fois, met en scène l'homme dont les sensations s'éveillent au contact de la nature. Aux grâces juvéniles et à l'activité laborieuse tour à tour exprimées dans les premiers mouvements de cette symphonie ésotérique succède la joie virile de l'artiste dont le renouveau excite le cœur et l'imagination. Cette joie, le musicien l'exprime, de même que la rêverie qui l'interrompt, dans une langue colorée et ardente, avec une belle envolée lyrique. Il y avait quelque audace à traiter ce sujet, car la forêt de M. Théo Ysaye confine à celle qui abrita la lutte mémorable de Siegfried et du dragon. Mais s'il en frôle la lisière, le compositeur n'en franchit pas les limites. Son inspiration, malgré le dangereux voisinage, demeure personnelle. J'en ai trouvé le début un peu longuet. Le chemineau tatonne dans les taillis avant de découvrir la clairière où, étendu à l'ombre, il écouterait le ramage de l'oiseau. Cette réserve faite, — et encore n'est-ce là peut-être qu'une impression que dissipera une seconde audition — *la Forêt et l'Oiseau* m'a séduit par sa fraîcheur, son charme mélodique et sa claire instrumentation.

O. M.

La Libre Esthétique et la Presse

Comme de coutume, le Salon de la *Libre Esthétique* a été analysé, discuté, loué ou bêché par un assez grand nombre de journaux belges et étrangers. Il peut n'être pas indifférent aux artistes qui y ont pris part d'être informés des principales chroniques qui exaltèrent ou ravalèrent leurs œuvres. Voici la nomenclature des articles dont nous avons eu connaissance : *L'Indépendance belge* (21 mars), *le Journal de Bruxelles* (27 mars et 24 avril), *l'Etoile belge* (25 mars), *le Petit Bleu* (19 et 31 mars), *la Chronique* (19 mars), *le Soir* (1^{er} avril), *le XX^e siècle* (2 avril), *le Patriote* et *le National* (20 mars), *De Vlaamsche Gazet* (25 mars), *le Journal de Liège* (24 mars), *Paris-Journal* (19 et 25 mars), *l'Eventail*, (19 et 26 mars), *l'Art moderne* (19 et 26 mars, 2, 9 et 16 avril), *la Fédération artistique* (2 et 9 avril), *la Belgique artistique et littéraire* (avril) et *la Vie Intellectuelle* (15 avril).

D'autre part, on trouvera des comptes rendus des concerts dans *l'Indépendance Belge* (29 mars et 12 avril), *le Petit Bleu* (29 mars, 3, 12 et 19 avril), *la Chronique* (22 et 29 mars, 5 et 12 avril), *le XX^e Siècle* (25 mars et 4 avril), *le Guide Musical* (26 mars, 2, 9 et 16 avril), *l'Art moderne* (26 mars, 2, 9, 16 avril), *la Fédération artistique* (26 mars et 16 avril).

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche 30 avril, à 2 h. 1/2, quatrième et dernier Concert Durant consacré aux œuvres de César Franck. M. Arthur De Greef interprétera avec orchestre *les Djinns* et les *Variations symphoniques*.

Lundi 1^{er} mai, à 8 h. 1/2, Salle Erard, séance de piano donnée (par invitation) par M^{lle} Angèle Simon, élève de M. G. Lauweryns. Au programme : œuvres de Bach, Scarlatti, Mozart, Beethoven, Schumann, Chopin, Brahms. S'adresser pour les invitations à la maison Lauweryns, 10 rue St-Jean, ou chez Erard, 6 rue Lambermont. — A la même heure, au théâtre de la Monnaie, répétition générale du Concert populaire.

Mardi 2, à 8 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, quatrième et dernier Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de M^{lle} Lily Dupré, de M^{lle} O. Dua et E. Billot et des chœurs du théâtre. Au programme : *la Création*, de J. Haydn.

Mercredi 3, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, quatrième et dernière séance du Quatuor Zimmer. — Même heure, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M^{lle} Hélène Dinsart.

Judi 4, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, quatrième et dernier Concert Crickboom. Orchestre sous la direction de M. L. Kefer.

Samedi 6, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle (11 rue Ernest Allard), deuxième Concert historique (anciennes écoles italiennes) par M. A. Tirabassi, avec le concours de M^{lles} Melilli et J. Smith, M. Lovane, etc. Œuvres de Pergolese, Carissimi, Visconti, Terraglia, Turini, Cimarosa, Galuppi, Peri, Traetta, Vinci, etc.

Vendredi 12, à 8 h. 1/2, au Conservatoire, récital de violon par M. César Thomson. (Primitivement fixé au 5).

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. — Salon annuel de la *Société Nationale des Aquarellistes et Pastellistes*.

CERCLE ARTISTIQUE. — Expositions de MM. E. J. De Bremaecker, sculpteur, G. Flasschoen, J. Mayné et Julien Célos, peintres. (Du 27 avril au 7 mai.)

GALERIE ROYALE. — Aujourd'hui à 5 heures, clôture de l'exposition des œuvres de Louis Artan.

GALERIE BOUTE. — Expositions de MM. Charles Bougard, L.-G. Cambier, M^{mes} J. Cardon, Digby, Iliertz-Beer, etc. (Du 29 avril au 12 mai.)

STUDIO. — Expositions de M^{mes} Mesens et Cailteux, de MM. Uytterschaut, Watelet, Jaquet, etc.

Le III^e Salon de Printemps s'ouvrira mercredi prochain à 2 h. Le jour de l'ouverture est réservé aux membres de la Société, aux personnes invitées et aux porteurs de cartes permanentes. Le vernissage réservé à la Presse, aux exposants et aux membres effectifs aura lieu mercredi matin.

C'est dimanche prochain que sera inaugurée à Liège, au Palais des Beaux-Arts, l'Exposition internationale des Arts décoratifs et d'architecture que nous avons annoncée. Elle sera ouverte jusqu'au 25 juin. Des auditions musicales et des conférences y seront données le mardi et le vendredi de chaque semaine à 5 heures.

L'organisation de l'Exposition des anciennes industries d'art tournaisiennes qui sera ouverte à Tournai de juillet à octobre prochain est menée avec beaucoup d'activité. Dès maintenant on peut dire qu'elle constituera pour le public une révélation et un enseignement, tant par la quantité que par la qualité des œuvres réunies.

Les œuvres suivantes ont été acquises au Salon de la *Libre Esthétique*: M^{me} L. COUSTRIER, *Roses*. — R. FONNEROD, *les Flambeaux*. — Id., *les Pommes*. — Id., *les Pêches*. — A. GIACOMETTI, *Montagnes bleues*. — J. JOVENEAU, *le Fort de Morgat*. — G. LEMMEN, *le Modèle*. — Id., *Etude de femme*. — L. MORET, *Jean-Jacques Rousseau*. — J. VAN DEN ECKOUDT, *Fleurs*. — Id., *Fleurs*. — Id., *Fleurs et fruits*. — TH. VAN RYSSSELBERGHE, *Torse de femme blonde*. — Id., *Etude de nu*.

Un tableau important à M. Alfred Delaunoy, *l'Heure vespérale*, qui fut exposé à l'Exposition internationale de Buenos Ayres, vient d'être acquis pour le Musée National de cette ville par le gouvernement argentin.

La séance publique de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique aura lieu mercredi prochain, à 2 heures, au Palais des Académies. Programme : 1. la *Poésie japonaise*, discours par M. J. Leclercq, directeur de la classe; 2. la *Protection légale des Travailleurs*, lecture par M. E. Mahaim, correspondant de la classe; 3. Proclamation des résultats des concours et des élections.

M. Beernaert, ministre d'État, a fait don à l'Académie flamande de Belgique d'une somme de 17.000 francs dont les intérêts serviront tous les deux ans à décerner un prix de mille francs à l'auteur du meilleur ouvrage écrit en néerlandais par un Belge. Le prix sera attribué pour la première fois en 1912 par un jury composé de quatre membres de l'Académie et d'un délégué du gouvernement.

Une séance de l'École Duncan aura lieu au Cercle artistique jeudi prochain, à 8 h. 3/4. Exercices, mouvements rythmiques, jeux rythmés, rondes et danses sur des airs populaires anciens.

La collection de tableaux de feu M^{me} V^e Christiaens, qui se composait presque exclusivement de tableaux d'artistes belges, a été vendue lundi dernier par le ministère de M. J. Fiévez, expert. Une belle toile d'Alfred Verwée, *Pâturage au bord de l'Escaut*, qui figura en 1896 à l'Exposition des œuvres de Verwée au Musée moderne, fut adjugée 4,600 francs. Un autre tableau du même peintre, *Animaux au pâturage*, de mêmes dimensions que le précédent et qui avait également été exposé en 1896, n'atteignit que 2,900 francs. Un Artan, *Marine avec barques de pêcheurs*, fut vendu 4,300 francs. Ce sont les seules enchères à citer.

Une matinée extraordinaire aura lieu mardi prochain au théâtre des Galeries, qui clôture ce soir sa saison régulière. On représentera avec le concours de M^{lle} Piérat, de la Comédie-Française, *L'Angoisse* de M. F. de Nion. La représentation sera précédée d'une causerie par l'auteur.

Le Festival lyrique de Cologne s'ouvrira le dimanche 11 juin par une représentation de *Tristan et Isolde* dirigée par M. Max Schillings. M. Richard Strauss dirigera ensuite personnellement deux représentations du *Chevalier à la Rose* et M. Otto Lohse une représentation des *Maîtres-Chanteurs*. Le 25, *Carmen*, chantée par M^{me} Croiza et le personnel du Théâtre de la Monnaie sous la direction de M. S. Dupuis. Le festival sera clôturé — en Allemagne il faut s'attendre à tout — par une représentation de la *Chauve-Souris* de Strauss (l'autre, bien entendu) donnée, sous la direction de M. Lohse, par la troupe de l'Opéra de Vienne.

MM. Ysaye et Pugno donneront à Londres, à Queens hall, les 3 et 10 mai, à 3 heures, deux concerts consacrés aux Sonates de Beethoven pour violon et piano.

La distribution de la *Rousalka* de Dargomyzski, dont la première représentation aura lieu au Théâtre Sarah Bernhardt mardi prochain, est définitivement fixée ainsi : M^{me} Félicia Litvinne, Natacha ; M^{lle} Zakharowa, la princesse ; MM. Dimitri Smirnow, le prince ; Philippow, le meunier ; M^{me} Julia Sedowa, danse.

Cette saison lyrique russe ne doit pas être confondue — M. Gabriel Astruc et M. Serge de Diaghilew insistent tous deux sur ce point — avec la Saison musicale qui aura lieu au Théâtre du Châtelet à la même époque et dont le programme est fixé comme suit : les 2, 5, 8 et 10 mai, Festival Beethoven sous la direction de M. Weingartner ; du 20 mai au 2 juin, le *Martyre de St-Sébastien*, par G. d'Annunzio et C. Debussy ; du 5 au 18 juin, sixième série de Ballets russes avec le concours des principaux artistes des Théâtres Impériaux.

L'exposition de peintures et dessins d'Ingres que nous avons annoncée a été inaugurée mercredi dernier dans la galerie Georges Petit. Elle restera ouverte jusqu'au 14 mai.

L'Oiseau bleu sera représenté prochainement dans les principales villes de l'Italie. Une nouvelle compagnie dramatique, qui

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

vient de se constituer à Milan, s'est entendue avec M. Maurice Maeterlinck pour l'interprétation de l'ouvrage qui, malgré les difficultés de la mise en scène, sera joué en tournée dans toute la Péninsule. Une autre tournée jouera l'été prochain *L'Oiseau bleu* dans les grandes villes de France.

L'emplacement du monument Verlaine par Niederhäusern-Rodo vient enfin d'être déterminé par la questure du Sénat. Le monument du Pauvre Lélian sera érigé dans le jardin du Luxembourg en face de celui de Gabriel Vicaire, non loin de la rue du Luxembourg.

Le Salon d'Automne prévient les artistes décorateurs qu'un jury se réunira dans les derniers jours de mai pour juger les maquettes en projet qu'on voudra bien lui soumettre. Déposer ces maquettes du 10 au 15 mai au secrétariat du Salon d'Automne (Grand-Palais, porte C).

De Milan :

Ariane et Barbe-Bleue, l'œuvre admirable de Maurice Maeterlinck et Paul Dukas, vient de triompher au théâtre de la Scala, dirigé par M. Mingardi. Interprétation de premier ordre et exécution orchestrale merveilleuse sous le bâton du maestro Serafine. Le public a fait à l'ouvrage un accueil enthousiaste.

Sottisier :

Remarqué aux tribunes et au pesage : LL. AA. le prince et la princesse P. de C., d'une rare élégance, portant une toilette de satin liberty noir, capuchon et revers de broché blanc, chapeau noir garni d'une superbe aigrette blanche.

L'Indépendance, 25 avril 1911.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres ; c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50 ; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION, DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF et HAERTEL,
68 rue Coudenberg, BRUXELLES

DORSAN VAN REYSSCHOOT. — **Analyse thématique, rythmique et métrique des Symphonies de Beethoven.** 1^{re} et 2^{me} symphonies.
— Chaque volume bien relié, *prix net*, 7 fr. 50. — Les autres symphonies sont en préparation.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : **P. BUSCHMANN, J^r**

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50.
Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstraße (Zehlendorf).

Fabrique de cadres pour tableaux.
Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Répertoire Général des Collectionneurs

publié par **E. RENART**, libraire-expert à Paris.

SEIZIÈME ANNÉE

M. E. Renart, qui édite depuis 1893 des listes de Collectionneurs français et étrangers (prix : 15 francs), prépare un *supplément* à son dernier Répertoire, paru fin 1908. Dans le format commode d'un in-12, ce Bottin de la Curiosité donne la nature des Collections de plus de 10,000 amateurs avec leur adresse et aussi de nombreuses indications de marchands antiquaires et libraires. On y trouve en outre la liste des Bibliothèques, Musées, Archives, Sociétés savantes, artistiques, littéraires, et celle des Commissaires-priseurs de la France, de ses colonies et de l'Alsace-Lorraine. Prix : 6 francs broché ; 7 francs cartonné.

Des listes spéciales de 613 Amateurs suisses et de 1,225 Amateurs belges, classés par ordre alphabétique et groupés selon le genre de leurs collections, sont en vente au prix de 4 francs et de 7 francs. S'adresser à l'auteur, 2 rue de Lorraine, Maisons-Alfort (Seine).

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Redaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

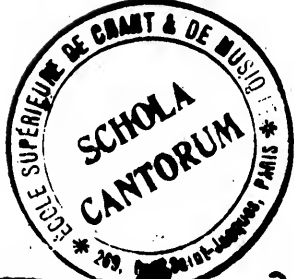
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Mai



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon de Printemps : *Charles Van der Stappen* (CAMILLE LEMONNIER). — Au Musée de peinture moderne : *Nouvelles acquisitions* (D.). — Le Festival Wagner : *Götterdämmerung* (OCTAVE MAUS). — Les Maîtres hollandais à Paris (L. MAETERLINCK). — Notes de musique : *Le Quatrième Concert Durant*; *Le Quatrième Concert populaire* : " *La Création* " (O. M.). — Le Congrès musical de Londres. — Bibliographie (F. M.). — Agenda musical. — Petite Chronique.

Le Salon de Printemps.

Charles Van der Stappen.

Ce que Meunier, dans son méditatif isolement, ne fut à aucun moment de sa carrière, Charles Van der Stappen le fut naturellement, sitôt qu'il eut pris connaissance de ses destinées; je veux dire un homme d'action et un animateur d'âmes. Sa culture d'art, ses énergies, son ardeur combative et volontaire le désignèrent comme un chef d'école. Et ce fut vraiment une école qui, par les portes larges ouvertes du grand atelier, entra se mêler à son labour et se nourrit de son enseignement.

Petit, trapu, musclé, l'encolure et l'œil d'un jeune taureau rétif, avec une expression de force opiniâtre et concentrée dans un visage pétri à grands coups de pouce et qui évoquait les masques de Barye et de Dauterive, je le revois, à notre première rencontre, rude et brusque, faisant tourner sur la selle le *Jeune Homme à l'épée* qu'il allait bientôt mettre au marbre et me parlant de sa foi dans un art nerveux et fier où l'accent moderne s'allierait à une compréhension plus souple et

plus déliée de la tradition classique. L'œuvre s'attestait nerveuse et élégante, bien dans le mouvement et d'un modelé serré où passait un frisson d'art nouveau. Je l'admirai et du même coup j'aimai l'homme qui y avait fixé une minute de l'art.

Le *David* qui suivit s'apparia par le rythme plastique et le charme savant du métier au *Jeune Homme à l'épée*. Ce fut, avec quelques travaux de Vinçotte, de Fassin, de Paul de Vigne, ce que l'influence française, à cette époque, laissa chez nous de plus séduisant, de plus parfait. On commençait seulement à pressentir le retour aux qualités de force abondante et pittoresque que le particularisme ethnique de Lambeaux allait déterminer, mais rien ne faisait prévoir encore que le grand Meunier des hommes de la mine, de la forge et de la glèbe donnerait bientôt à cette expression flamande sa complémentaire wallonne. L'art de Van der Stappen et des maîtres qui l'entouraient fut la première étape avant ces départs glorieux.

Aussi bien, à partir de ce moment, ses œuvres se pressent, d'une abondance qui ne se lasse pas. D'unanimes et admiratifs hommages saluèrent à leur apparition la *Charmeuse* (1872), le bas-relief de l'*Orchestration* pour le Conservatoire, l'*Enseignement de l'art* pour le Palais des Beaux-Arts, les quatre grandes figures décoratives du théâtre de l'Alhambra, les candélabres du palais du comte de Flandre.

Sa production croît à mesure que les ans le mélancolisent de la crainte de ne pouvoir enfanter à sa mesure, et cependant il vient d'atteindre la maturité : il a toute une carrière devant lui. Successivement il finit la *Légende d'Orphée*, le *Saint Michel*, les *Bâtisseurs de ville*, le *Taciturne* et ce coup de force admirable,

l'Ompdrailles. Il se cherche et se renouvelle, il ne se spécialise pas : il est peut-être de tous les sculpteurs de son pays celui qui varia le plus les modes d'exécution et le choix de la matière. Il travaille pour le marbre, l'ivoire et les métaux : il évide des médaillons, il modèle des bustes, il fait de la grande statuaire : il ne se diminue pas en travaillant à des statuettes qui sont encore de la grande nature en petit. Sa main-d'œuvre est adroite, alerte, ingénieuse : il a le génie brillant d'un improvisateur : on le sent grisé de verve et de fécondité. Nul n'a plus de goût et de culture. Il innove, il ouvre des sillons ; en relevant l'ancienne déchéance de l'art ornemental et décoratif, il le prouve l'égal de la grande plastique. Les figurines qu'il associe à ses motifs d'orfèvrerie ont la grâce spirituelle et le luxuriant caprice des plus jolis morceaux de la Renaissance : rappelez-vous le surtout en argent de l'Hôtel de Ville. D'autre part, son imagination d'inépuisable metteur en scène lui inspire de vastes ordonnances aux masses coloristes et mouvementées où il se révèle l'égal des maîtres décorateurs du passé (la *Fontaine des Chimères*, notamment, avec ses quatre grands groupes synthétiques des âges de la sensibilité humaine).

Le petit « plâtrier » d'autrefois s'était fait, par un exercice persévérant de la méditation, une mentalité élégante et nourrie. Il pensait en allégorie et en symboles. Ses ressources sont extrêmes dans cet art de savoir, de conjecture et d'application où il lui est donné d'entremêler les mythes et le réel. A lui seul il combine la décoration du Jardin botanique de Bruxelles ; il a la joie d'y pouvoir associer ses plus intimes amis, Meunier, surtout, qu'il ne cessa d'aimer d'une affection fraternelle. Il arrive aussi que son don d'émotivité l'incite à un idéalisme humanitaire : il bâtit alors l'architecture compliquée de son *Infinie bonté*, toute comble de pathétiques et délicates inspirations. Quand il se sent mourir, sa main continue à ébaucher sur l'écran détendu de sa pensée les derniers détails de son *Monument du Travail*. Ce fut pour lui le chant du cygne. Le mal par deux fois l'avait touché et ne le quitta plus. L'œuvre est là aujourd'hui, voilée et vivante, dans le grand atelier mort, comme un testament de son art.

Si une grande vie exemplaire s'éteignit avec un tel homme, on peut dire, en dépit des épreuves inévitables, que ce fut aussi une vie heureuse, riche en sensations et fertile en accomplissements. Il eut l'existence d'un de ces maîtres du XVI^e siècle se maintenant en beauté et en force par une exaltation continue des puissances intérieures et cultivant avec noblesse les grâces d'une humanité ornée et pensive. La sienne se révéla harmonieuse et pondérée, d'une statique où les actes étaient en accord avec la conscience.

Il fut au sens absolu, par surcroît, un humain supérieur, inaltérablement bon et généreux, et qui envelop-

paît de silence la joie secrète de ses bienfaits. Vingt-cinq ans de professorat à l'Académie des Beaux-Arts, où il lui fut donné de communiquer sa flamme de vie à de jeunes élites, vingt-cinq ans de fortes leçons dont la plus belle fut peut-être sa vie même et où il ne fut pas seulement celui qui parle, mais celui qui agit, rattaché à sa souche d'innombrables surgeons en qui se transmirent ses probes et stimulatives vertus. On en put juger aux files pressées d'artistes, ses élèves anciens et récents, qui suivirent ses simples et imposantes funérailles.

Ce fut l'hommage de la gratitude, des sympathies et des larmes. Mais la mort n'a qu'une heure, quand celles qui ne doivent point passer sont dévolues à la vie matérielle de l'œuvre. Jamais le bon ouvrier que nous aimions ne fut plus vivant que depuis que l'outil s'est brisé dans ses mains. Une pensée pieuse réunissait récemment au Salon de la Libre Esthétique une part de son grand labeur. On y retrouva le *Faune*, la *Florentine*, *Pasqua*, la réduction des *Lutteurs*, le *Baiser maternel*, le *Mémorial*, la *Légende d'Orphée*.

Voici qu'une sélection complémentaire va permettre de l'apprécier dans un déroulement plus large de son œuvre, avec sa sûre manualité et les infinies ressources d'une invention qui fut inépuisable.

CAMILLE LEMONNIER.

Au Musée de peinture moderne.

Nouvelles acquisitions.

Dans la salle étrangère du Musée moderne, l'État propose à notre admiration quatre tableaux acquis à l'Exposition universelle de l'an dernier. Ces tableaux nous offrent de nouveaux spécimens — plus encore que des spécimens nouveaux — de la peinture en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie.

Voici M. X. Prinnet avec une petite toile qui est la réduction d'un sujet qu'il a traité naguère en de plus grandes dimensions : *Entre amies*. Ces amies sont des jeunes filles qui « se livrent au plaisir de la valse » dans un salon où pénètre une lumière discrète. L'amie qui est au piano semble valser aussi, scandant la mesure, en jouant, du geste de ses coudes, du mouvement de la tête, du rythme enfin de tout son corps. Le tableau est habilement composé ; il dit bien, avec intelligence, ce qu'il veut dire. La peinture en est bonne, point nouvelle, et sa caractéristique semble être surtout le sérieux et la mesure (sans calembour). Ce ne sont pas là, par le temps qui court, des qualités à passionner, mais c'est précisément à cause de leur rareté actuelle qu'il les faut saluer en passant.

Nous possédions déjà les portraits de deux dames anglaises ; l'une peinte par M. Lavery, l'autre par M. Th. Brown. En voici une troisième, — probablement anglaise aussi, si j'en crois un léger accent, — par M. Patry. Vue de noir, corsage transparent pailleté, on la dirait peinte par un John Sargent intimidé. C'est bien. Les mains sont bien indiquées ; la tête aussi est bâtie par un « homme qui sait ». Le tableau n'est pas gai, mais la dame,

en somme, ne l'est pas non plus, et un sourire qui ne lui est pas habituel corrige mal la mélancolie des yeux et un certain pli (au coin de la bouche) qui n'a pas été creusé à force de rire. Il est donc licite qu'un peu de son humeur-à-elle-toute-seule, qui est foncée, ait déteint sur les fonds du tableau. Ces noirs eussent pu être un peu plus variés, mais le fait même de souhaiter un complément à une œuvre implique qu'on lui reconnaît une base. Ce portrait est physiologique et c'est une œuvre tout à fait honorable.

Voici M. von Stuck qui représente l'Allemagne dans ce défilé des nations. Le peintre (est-ce lui?) s'est représenté peignant les portraits d'une dame et d'une fillette qui posent devant lui en costumes de fantaisie. Le costume de la fillette est à peu près textuellement celui d'une Infante du Musée de Madrid, par Velasquez. Souvenirs et regrets. Ici l'Infante est brune, et l'exécution vise, — sans y atteindre, est-il besoin de le dire? — à ce laisser-aller aristocratique, à cette traduction libre, savante, rare et de haut goût qui charme et déconcerte délicieusement au Prado. Les têtes de la dame et de la fillette sont d'une exécution pénible et sans esprit. Tout entier le personnage de la dame est d'une parfaite insignifiance, et les riches ornements de son corsage sont d'une véritable indigence picturale.

La silhouette du peintre, en redingote grise, aurait seule la valeur d'un croquis assez mouvementé, mais le bras qui tient la palette d'un geste conquérant est d'une présentation malheureuse et sans goût.

Je crois qu'il faut juger les tableaux d'après leur visée. La visée de celui-ci semble assez audacieuse (j'allais écrire prétentieuse). Placé sous l'invocation de saint Velasquez, ne cherchant ni le pathétique ni l'humain, il devrait nous prendre par la royauté d'une présentation, déceler le prestige désinvolte d'une peinture qui se suffit à elle-même. Plus je la regarde et moins j'y trouve mon compte. Peut-être d'autres que moi seront-ils plus heureux.

Enfin, voici M. Prévati, peintre italien. « Le Roi Soleil » est descendu de son carrosse, il offre le bras à quelque favorite envinée et s'avance entre deux haies de personnages : à gauche, des seigneurs s'inclinant jusqu'à terre en des gestes identiques; à droite, les dames plongeant dans leurs jupes en une révérence de cour.

C'est une manière d'illustration qui amusera le public du dimanche. La facture en est bizarre; on dirait d'un tableau exécuté avec des bouts de ficelles. Après les confetti et la mosaïque de petits cubes, voici venir le *Macramé*.

On peut se demander maintenant si la salle étrangère va se trouver considérablement enrichie par ces apports nouveaux. Je sais qu'il faut être poli avec tout le monde et nous devons remercier le Ciel que le Honduras, la république de Costa-Rica et la Patagonie n'aient pas envoyé de peinture à notre exposition du Cinquantenaire. Mais on pourrait bien acheter, quelquefois, de la vraie peinture pour les quelques personnes qui l'aiment et sont en état de l'apprécier. Berlin l'a bien fait.

Je vois un digne Fantin, un Besnard décoratif, des portraits de Ménard et de Blanche, un Carrière dont l'austère noblesse, le sens sculptural et profond des masses expressives semblent un peu dépayés dans cette salle. J'y vois un Gervex du temps lointain des fallacieuses promesses, un curieux chanoine Dollinger, au geste de guignol, par Lenbach, un bon Zuloaga, et, plus

loin, au Musée ancien, une très belle esquisse de Delacroix et un Ingres superbe. Mais à côté de cela, que de choses inutiles ou déconcertantes !!!

Mais où Puvion, Corot, Rousseau, Millet, Dupré et d'autres? Où Manet, Degas, Claude Monet, Renoir, Sisley, Cézanne, Gauguin et d'autres? Il y a quelques années, à la vente d'une galerie célèbre d'Anvers, il y avait — entre autres chefs-d'œuvre, — plusieurs Th. Rousseau admirables. On choisit un Fromentin, écrivain exquis, peintre ordinaire. Le voilà, ce tableau, acquis pour un morceau de pain (trente à trente-cinq mille, si ce n'est plus); c'est bien mince, c'est de la médiocre peinture, trop faible pour être tragique autrement qu'aux yeux de ceux qui estiment, peinture à part, que la soif est le pire des supplices.

Il y avait autrefois, aux Halles de Paris, un restaurant singulier. L'industriel qui l'exploitait présentait à ses clients un vaste chaudron rempli d'un bouillon opaque et louche dans lequel nageaient entre deux eaux, — des eaux de vaisselle, — les restes confondus et les laissés-pour-comptes d'autres restaurants. Pour deux sous, dix centimes, le client, armé d'une longue fourchette, avait le droit de piquer une fois, — pas plus, — dans cette mixture incertaine et aléatoire. Il en retirait tantôt une carapace de homard, ou un mégot de poulet, ou un morceau de peau de morue; quelquefois un os, quelquefois un morceau exquis, quelquefois rien.

L'établissement était enseigné : « à l'Hazard de la fourchette ».

C'est sur un principe analogue que semble opérer la commission d'achat pour le musée. Je crains seulement que le coup de fourchette nous coûte plus de dix centimes.

D.

LE FESTIVAL WAGNER

Götterdämmerung.

La représentation du *Crépuscule des Dieux* clôtura triomphalement un cycle qui laissera dans la mémoire des musiciens bruxellois un lumineux sillage. Ce fut dans la salle et aux environs du théâtre l'animation des grands jours, la foule enthousiaste et empressée, les tables fleuries dans les restaurants voisins, les fanfares rappelant les spectateurs après l'entr'acte, tandis que sur la scène machinistes et régisseurs équipaient les décors compliqués et multiples de la formidable épopée.

Tout marcha à souhait et Siegfried, victime du complot suscité par le farouche Hagen, fut ramené, une fois de plus, à la clarté de la lune, vers le hall de Gunther qui s'écroule quand l'Or, reconquis par les eaux, échappe à la convoitise des dieux. Walsung et Gibichungen, hôtes du Walhall et de Nibelheim, Nornes et Nixes emplirent d'héroïsme, d'ambitions, d'intrigues, d'amour et de crimes le prologue et les trois actes de l'extraordinaire tragédie, qui ressuscita parmi nous toutes les émotions ressenties jadis...

Siegfried trouva en M. Hensel un interprète de belle allure, de voix solide et claire, qui soutint sans défaillance un des rôles lyriques les plus écrasants et le joua avec une conviction et une aisance remarquables. M^{me} Walker (Brunnhilde) lui donna la réplique avec une égale vaillance. Si l'artiste n'a pas toujours la noblesse et l'autorité qu'exige le rôle, du moins ses moyens vocaux n'en trahissent jamais les intentions. L'étendue, la sonorité et la justesse de sa voix lui valurent un légitime succès. Le personnage de Waltraute ne convient guère à M^{me} Behmlow, qui avait été une Erda excellente. En revanche, il n'y a qu'à approuver la distribution des rôles de Gunther et de Gutrune, bien remplis par M. Liszewski et M^{me} Wolf, et surtout de Hagen, que composa M. Bender avec une exceptionnelle intensité de vie et d'expression. Jamais le terrible fils d'Alberich, qui incarne toutes les haines et les ambitions

séculaires des Nibelungen, n'apparut plus tragique. M. Bender s'est affirmé, une fois de plus, chanteur et tragédien de premier ordre. De tous ceux qui prirent part à ce festival sensationnel, c'est lui qui mérite la plus complète admiration.

L'orchestre ne fut pas toujours irréprochable. Mais comment ne pas l'excuser en raison de l'effort énorme qu'en ces dernières semaines on exigea de lui? Les critiques de détail s'effacent; d'ailleurs, devant la grande et profonde impression produite par cette succession de soirées où tout le monde, artistes du chant et instrumentistes, rivalisa d'ardeur et de talent.

OCTAVE MAÛS

Les Maîtres hollandais à Paris.

L'inspecteur général des Beaux-Arts de France, M. Armand Dayot, le fondateur et le directeur de la belle revue *L'Art et les Artistes*, vient d'organiser dans les salles du Jeu de Paume, aux Tuileries, une exposition vraiment remarquable d'œuvres des principaux maîtres hollandais du XVII^e siècle. On se rappellera que c'est cette même revue qui avait pris, au cours des années précédentes, l'initiative d'expositions inoubliables telles que celles de Chardin et de Fragonard et plus récemment celle des Cent portraits de femmes françaises et anglaises.

La nouvelle exposition qui vient d'être inaugurée prouve cette fois le succès définitif des maîtres hollandais qui mirent du temps à se faire apprécier par le grand public parisien.

On ne comprenait pas jadis tout le charme de ces peintres intimes de la nature que Louis XIV englobait dédaigneusement parmi les peintres de « magots ». Il n'en est pas de même aujourd'hui, et M. Dayot vient de le prouver victorieusement, en s'adressant surtout à des collectionneurs de Paris pour former l'importante exposition hollandaise de ce jour. Citons à cette occasion, hors de pair, la célèbre galerie de M. Jules Porgès, qui se montra si généreux l'an dernier lorsqu'il s'est agi de notre grande exposition de l'Art flamand au XVII^e siècle.

Cette admirable sélection de Rembrandt, de Frans Hals, de Vermeer, de Pieter de Hoogh, de Metz, de van Ostade, de Ruysdael et d'Hobbema mériterait une étude détaillée. Bornons-nous aujourd'hui à souligner le côté hautement éducatif de cette belle manifestation d'art. Comme le dit si bien l'auteur d'un premier article paru dans *L'Art et les Artistes*, les maîtres hollandais ne semblent-ils pas dire clairement à nos artistes :

« Faites comme nous, mettez le temps nécessaire à apprendre votre métier... N'imitiez personne, soyez vous-même. Chaque fois que nous avons voulu être Italiens, nous avons commis de grosses erreurs, et si momentanément nous avons plu au mauvais goût du jour, qui voulait que nous allions à Rome chercher notre inspiration, nous n'avons pas réussi à faire durer tout ce qui n'était pas vraiment hollandais. Soyez de votre pays, de votre province natale, peignez dans votre horizon familial; ce qui vous a ému quand vous étiez enfants, reproduisez-le avec des yeux de peintre; traduisez-le avec un métier traditionnel, patiemment appris, commun à toutes les écoles et à toutes les générations. Pourquoi sommes-nous les « maîtres hollandais »? Parce que au lieu de nous promener le long du Tibre, nous avons flâné à travers les Polders, d'un moulin à l'autre, le long des canaux. Nous avons fait halte dans les auberges, pincé les formes opulentes des servantes néerlandaises, joué aux cartes avec les buveurs, mangé du hareng avec les passeurs et les bateliers, dansé aux kermesses, regardé la dentelière penchée sur son ouvrage, consulté la diseuse de bonne aventure; nous nous sommes mêlés à notre pays, à nos contemporains, bref nous avons fait « le portrait de la Hollande ». Faites comme nous le portrait de la France (ou de la Belgique), son image fidèle, exacte, complète, nullement embellie, l'image des hommes et des lieux, des mœurs, de la mer et du ciel, et vous saurez trouver des accents nouveaux, profonds et justes dans ce concert banal d'œuvres sans personnalité, dues à des déracinés au cœur vide d'émotion, éloignés du bon foyer inspirateur... »

L. MAETERLINCK

NOTES DE MUSIQUE

Le quatrième Concert Durant.

M. Durant poursuit avec constance son apostolat musical. L'intérêt soutenu de ses programmes, d'où toute banalité est proscrite, les progrès manifestes de son orchestre, les soins diligents avec lesquels il prépare ses auditions ont peu à peu triomphé de l'indifférence contre laquelle il eut à lutter au début. Il y avait foule au dernier concert de sa cinquième saison, et foule sympathique, enthousiaste, que charmèrent à la fois les œuvres et leur exécution.

Un seul nom d'auteur au programme, mais celui du plus grand musicien de l'École moderne : César Franck. Un seul soliste, mais l'un des plus parfaits pianistes de notre époque : Arthur De Greef. Il faut savoir gré à M. Durant d'avoir réalisé ce très bel hommage au maître des *Béatitudes*, et M. De Greef a droit, de même, à notre reconnaissance pour s'y être associé avec tant de ferveur et de foi. Le style, le sentiment, la compréhension musicale avec lesquels ce dernier interpréta les *Djinn*s et les *Variations symphoniques* mirent en pleine valeur ces deux pages admirables où s'unissent si harmonieusement les sonorités du piano et celles de l'orchestre. La seconde souleva une telle tempête d'applaudissements qu'il en fallut bisser le final.

Psyché, le ballet de Hulda et la Symphonie trouvèrent en M. Durant un « conductor » attentif, soigneux, possédant bien les œuvres qu'il dirige et sachant les imposer. Je critiquerai toutefois certains de ses mouvements, manifestement trop lents. *Psyché*, par exemple, perd beaucoup de sa fluidité, de sa légèreté aérienne, à sentir ses ailes constamment entravées dans leur essor. Le deuxième mouvement de la symphonie, *allegretto*, change complètement de caractère lorsqu'on en fait un *andante*. Est-ce pour établir une compensation que M. Durant précipita l'allure (*allegro non troppo*) du final? Des trois parties de la symphonie, la première reçut l'interprétation la plus conforme aux intentions de l'auteur. Aussi, avec quelle joie, avec quelle effusion les auditeurs en applaudirent la lumineuse et toute classique beauté!

Le quatrième Concert populaire. — La Création.

La Création n'avait jamais été exécutée en français à Bruxelles. En lui consacrant le dernier programme de ses Concerts populaires, M. Sylvain Dupuis a eu la plus heureuse inspiration. Ce très joli, très pittoresque et très spirituel oratorio, — spirituel dans les deux sens du terme, — exerce sur l'auditeur le charme d'un album d'images ingénues dont chaque feuillet évoque des animaux, des arbres, des plantes, des figures célestes, pour se clore par la vision d'Adam et d'Eve surgissant parmi les délices édéniques. Et chacune de ces images est accompagnée d'un commentaire musical qui en traduit avec une surprenante fidélité le caractère et le coloris. C'est à la fois pimpant et naïf, humoristique et émouvant, et si le sentiment de la nature dont s'imprègne l'œuvre peut être rapproché de la ferveur d'un Saint-François d'Assise, la forme dans laquelle il s'exprime a l'aristocratique élégance du XVIII^e siècle. Tout y est si bien mesuré, si exactement équilibré, si sobrement développé que la partition, malgré ses trois parties et ses dix-huit numéros, — succession de récits, d'airs, de duos et de chœurs, — ne provoque aucune lassitude. Plusieurs de ces airs et de ces ensembles sont célèbres, et le fameux accord d'*ut* majeur qui célèbre l'éclat de la lumière est une trouvaille maintes fois citée comme exemple d'invention descriptive. A suivre de page en page toutes ces inspirations mélodiques si variées et si judicieusement appropriées au texte, on éprouve un plaisir délicat et raffiné. On eût pu craindre que l'œuvre parût désuète : loin de là, elle recèle des trésors de jeunesse. Par l'originalité des timbres, par la sensibilité d'une instrumentation qui souligne chaque figure, chaque épisode du défilé, le père Haydn est même singulièrement en avance sur son époque et se rapproche des plus novateurs de nos « sensoriels ».

On s'est accordé à trouver que les solistes, M^{lle} Lily Dupré, MM. Dua et Billo, ne possèdent pas le style voulu pour interpréter des œuvres de ce genre. Chanteurs d'opéra, et chanteurs aguerris,

ils n'en ont pas moins traduit éloquemment sinon l'esprit, du moins la lettre de *la Création*. Oh! la jolie voix que celle de M^{lle} Dupré et quelle sécurité elle donne à l'auditeur! MM. Dua et Billot sont, de même, des artistes « de tout repos » au point de vue de la justesse et de la mesure. Sous l'attentive direction de M. S. Dupuis, l'orchestre et les chœurs ont donné de la partition une exécution qui eût pu avoir plus de légèreté mais dont il faut louer l'expression et la sonorité. O. M.

Le Congrès Musical de Londres.

Le quatrième Congrès de la Société internationale de musique se réunira à Londres du 29 mai au 3 juin sous la présidence de M. A.-J. Balfour et sous la direction d'un comité dont le président est Sir A.-C. Mackenzie et le vice-président M. A.-H. Littleton. Le gouvernement britannique a invité tous les gouvernements étrangers à envoyer des délégués officiels au Congrès. La même invitation a été adressée à plusieurs universités et institutions étrangères. Outre les travaux administratifs et scientifiques du Congrès — conférences, communications et discussions — le programme porte le 30 mai, l'après-midi, un concert de musique de chambre historique (compositeurs anglais) et le soir un concert de musique d'orchestre au Queen's Hall (compositeurs anglais vivants).

Le 31 mai, le matin : concert de musique militaire par les Coldstream Guards; l'après-midi : audition d'ancienne musique d'église anglaise à la cathédrale de Saint-Paul ; réception à Mansion House ; le soir, réception à la *Worshipful Company of Grocers*.

Le jeudi 1^{er} juin, après-midi : concert de musique vocale avec le concours de la Société chorale de Huddersfield, Yorkshire (300 exécutants) ; le soir : concert de musique d'orchestre au Queen's Hall avec le concours du London Symphony Orchestra (compositeurs anglais vivants) ; première audition d'une symphonie (inédite) de Sir Edward Elgar.

Le vendredi 2 juin, après-midi : concert de musique de chambre moderne (compositeurs anglais vivants) ; l'après-midi, à 4 1/2 heures : audition d'ancienne musique d'église anglaise (mots latins), à la Cathédrale catholique de Westminster ; le soir ; grand banquet au Savoy hôtel.

Samedi soir, 3 juin : représentation à Covent-Garden.

Les membres étrangers de la Société internationale de musique sont invités et seront admis gratuitement à toutes les manifestations du Congrès (conférences, concerts, banquet, opéra, etc.).

Les femmes ou les filles des membres étrangers de la S. I. M. qui assisteront au Congrès auront les mêmes avantages en payant une cotisation spéciale de 12 sh. 6 d. par personne.

Toutes les communications doivent être adressées aux secrétaires du Congrès, 160 Wardour street, London W.

Précédant d'une semaine le Congrès, un grand festival de musique classique et moderne en six journées sera donné à Queen's hall. En voici le programme : lundi 22 mai, à 8 h. 1/2, *Le Songe de Gérontius* (Elgar), première audition en Angleterre ; solistes : Miss E. Gerhardt, MM. Elwes et H. Brown ; *Psaume C.* (Max Reger), première audition en Angleterre. — Mardi 23, à 3 heures, nouvelle pièce symphonique (P. Pitt) ; Concerto pour violoncelle de Haydn, interprété par Casals ; Concerto pour violon d'Elgar, interprété par M. Kreisler ; double Concerto de Brahms, par MM. Kreisler et Casals ; *Rondes de Printemps* (C. Debussy), première audition en Angleterre. — Mercredi 24, Nouvelle pièce symphonique (W. Davies) ; Symphonie n° 2 (Elgar), première audition ; Nouvelle pièce symphonique (G. Bantock) ; œuvres vocales de Monteverdi et de Schubert par M^{lle} J. Culp. — Jeudi 25, à 3 heures, œuvres de Mozart et Richard Strauss sous la direction de ce dernier et avec le concours de M^{lle} Aino Ackté et de M. Harold Bauer. — Vendredi 26, à 8 h. 1/4, Messe en si min. de J.-S. Bach. Solistes : M^{lle} A. Nicholls, E. Beck et E. Thornton, MM. Ben Davies, Thorpe Bares et R. Radford. — Samedi 27, à midi, *la Passion selon St-Mathieu* de J.-S. Bach. Solistes : M^{lle} A. Nicholls et

E. Thornton, MM. G. Elwes, H. Brown, H. Heyner, R. Radford et le Quatuor vocal de Sheffield.

Orchestre de Queen's Hall sous la direction de M. Henry J. Wood. Chœurs : the Norwich Festival Chorus, the Sheffield Chorus, the Leeds Choral Union.

BIBLIOGRAPHIE

EDGAR POE. — *Les Lunettes* et plusieurs autres contes du même auteur, traduits pour la première fois par GEORGES CLERBOIS (Paris, Sansot). Vraisemblablement, les derniers contes encore inconnus en France d'Edgar Poe. Ils n'ajoutent rien à sa gloire, ni comme homme de génie, ni comme mystificateur. Leur mérite est d'être de ce grand homme. On découvre en quelques-uns les linéaments confus de ce que furent plus tard ses œuvres profondes : son goût du fumisme et de l'étrangeté, son humour de pince sans rire, sa manière *graduelle* de déformer le réel.

GEORGES ET DENIS. — *Le Brasier* (Paris, Grasset). Histoire très âpre, très farouche et non sans beauté d'un pauvre jeune homme enfermé dans une maison de fous, et qui finit par devenir fou, en effet. Étude cruelle de la marche de cette folie.

COLETTE YVER. — *Le métier de roi* (Paris, Colman Lévy). Il ne manque à ce roman, pour être une belle œuvre, qu'une forme plus artiste et moins d'artifice. Mais la composition en est excellente et les idées abondantes. La façon dont, peu à peu, le libertaire Hersberg comprend la psychologie du roi, et son rôle, est très bien *devinée*, très fortement expliquée ensuite. Le livre est un peu long, un peu froid, mais viril et noble.

HUBERT STIERNET. — *Haute plaine* (Bruxelles-Paris. Association des Écrivains belges). Série de contes excellents, dans la manière savoureuse et drue de M. Louis Delattre, mais qu'on ne peut soupçonner de plagiat. Car on ne copie pas un style quand on est à ce point amoureux de la vie, de la vie populaire. Décidément, la Belgique ne compte plus ses conteurs. Celui-là a les qualités essentielles du bon conteur : la rapidité du récit, le sens pathétique, la netteté des personnages.

RAYMOND LIMBOSCH. — *L'Enclos*, poèmes (Anvers, Edouard Joris). Poèmes d'amour, poèmes de jeune homme, où les influences se voient à peine, indiscernables parmi la candeur de l'inspiration : une inspiration de verger dans l'été, une bien fraîche et suave inspiration.

EMMA LAMBOTTE. — *Les Roseaux de Midas* (Paris, L. Vanier).

« Mon âme, mon âme,
— oh! que c'est drôle! —
mon âme vient de quitter mon corps.
Et mon esprit court après elle,
Mais mon cœur ne l'a pas suivie,
il la rejoint, il s'y installe;
des visions nouvelles l'assaillent. »

Etc.

« J'écris parfois des choses que je ne pénètre pas tout à fait; ce sont des choses instinctives; elles ont, peut-être, un sens caché; elles m'intriguent. Il m'arrive de ne les saisir que longtemps après et comme au hasard. »

Etc.

F. M.

AGENDA MUSICAL

Jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, quatrième concert de la Société nationale des compositeurs belges, avec le concours de M^{lle} Levering, M^{lle} Marguerite Laenen et M. Crickboom.

M. César Thomson souffrant d'un léger accident à la main, le récital annoncé pour le 12 courant au Conservatoire ne pourra avoir lieu cette saison. Les billets déjà délivrés seront remboursés à l'Economat du Conservatoire.

Samedi 13, à 8 h. 1/2, salle Erard, séance de la Société internationale de musique (section belge, groupe de Bru-

xelles). Conférence par M. Charles Martens sur *les Débuts de l'oratorio*. Audition musicale sous la direction de M^{me} Emma Beauck, avec le concours de M^{me} Tiny Béon, de M^{les} Renée de Madre, Linter et Willia, et de MM. Roberti et Vanderborcht.

Dimanche 14, à 3 h. 1/2, à la *Scola Musica* (90 rue Gallait), 3^{me} audition d'élèves des cours élémentaires et moyens.

Mardi 16, à 8 h. 1/4, à la Grande-Harmonie, audition du *Chant de la Cloche*, de Max Bruch, par la société chorale mixte *Deutscher Gesangverein*, avec le concours de M^{mes} Schauer-Bergmann et E. Pfaff, de MM. Deckér et G. Waschow.

Samedi 20, à 8 h. 1/2, à la *Scola Musica*, récital de violoncelle par M. Fernand Charlier. Au programme : L. Boccherini, Händel, de Caix d'Hervelois (Béon), Vreuls, Saint-Saëns, Popper et de Swert.

Samedi 27 et dimanche 28, au Théâtre de l'Alhambra, festival J.-S. Bach organisé par la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer et avec le concours de M^{mes} E. Ohlhoff et M. Stapelfeldt (Berlin), de MM. G. Walter (Berlin) et G. Zalsmann (Rotterdam) Violon solo M. Johan Smit; viole de gambe M. Ed. Jacobs. Au programme : *la Passion selon saint Jean* et *la Grand-Messe en si mineur*. Les chœurs et l'orchestre formeront un ensemble de 150 exécutants.

A Liège, le 17 mai, au Conservatoire, l'Association des Concerts Debeve célébrera le dixième anniversaire de sa fondation par un festival de musique Wallonne (Grétry, Vieuxtemps, Vreuls, Ruffer, Debeve, M^{me} Van den Boorn-Coclet) avec le concours de M. Jacques Thibaut.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — Salon de la *Société Nationale des Aquarellistes et Pastellistes*.

PALAIS DU CINQUANTENAIRE. — Salon de Printemps. (*Société des Beaux-Arts*).

CERCLE ARTISTIQUE. — Aujourd'hui à 5 heures, clôture de l'exposition J. De Breaecker, G. Flasschoen, J. Mayné et J. Célos.

C'est aujourd'hui, à 2 h. 1/2, que s'ouvrira à Liège, au Palais des Beaux-Arts, l'exposition internationale d'architecture et d'arts décoratifs. Elle réunira un millier de numéros : maquettes, aquarelles, plans et dessins architecturaux, petits bronzes, marbres, projets de monuments, deux à trois cents tableaux, panneaux et études de peinture décorative, livres et reliures d'art, tapisseries, broderies, dentelles, éventails, faïences, cristaux et œuvres d'art appliqué. Parmi les collectivités qui y prendront part, citons le *Deutscher Werkbund*, la *Société des Arts de la Femme*, la *Sécession* de Munich et la *Société des Artistes décorateurs*, de Paris. Tous les mardis et vendredis, auditions musicales à 5 heures. Les dimanches, concerts populaires. Une brochure explicative sera adressée à toute personne qui en fera la demande au secrétariat de l'exposition.

Les divers jurys du Salon des Beaux-Arts de Charleroi se réuniront cette semaine.

Tournai fut, au cours des siècles passés, un foyer où les arts industriels brillèrent d'un vil éclat. Mais on ne se doutait pas de la quantité d'objets précieux qui avaient été conservés dans les édifices religieux et civils, ainsi que dans les familles de la bourgeoisie. Tous les jours, des spécimens rares et originaux, de provenance tournaisienne authentique, sont signalés au Comité qui organise l'exposition des anciennes industries tournaisiennes (juillet-octobre). Rien n'est négligé pour que l'exposition soit complète : il n'est pas une église ni un château de l'arrondissement qui n'ait reçu ou ne doive recevoir la visite personnelle d'un des organisateurs, de sorte que rien de ce qui est digne de figurer à la Halle aux Draps ne leur aura échappé.

M. le docteur Sollier fera mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à l'Université nouvelle, une conférence sur *La mémoire, l'émotion*

et les gestes (Cycle des conférences sur l'*Orateur moderne*). — Vendredi, même heure, conférence de M. G. Clausse sur les *Condottieri* (Cycle des conférences sur *Venise et l'art vénitien*. — *Projections lumineuses*).

M^{me} Armand donnera par invitations, le 23 mai, à 1 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra, l'audition annuelle des élèves de son cours particulier de chant et de déclamation lyrique. Interprétation (en costumes et avec décors) de scènes d'opéras et d'opéras-comiques. S'adresser par écrit pour les billets à M^{me} Armand, 49 rue Philippe-le-Bon.

L'exécution de la partie sculpturale du monument que la ville d'Anvers va ériger à la mémoire de Peter Benoit a été, dit l'*Indépendance*, confiée au statuaire Pierre, qui travaille activement à la maquette. Le monument sera probablement inauguré au mois d'août 1912. Les fêtes qui seront organisées à cette occasion coïncideront avec celles du centenaire de la naissance d'Henri Conscience.

M. Louis Piéard vient de faire à Lausanne, à la Maison du Peuple, les 24, 25 et 27 avril, trois conférences respectivement intitulées *la Renaissance des métiers d'art*, *Entre le théâtre et la vie* et *Au pays du charbon*.

De Paris :

On vient d'ouvrir à la Bibliothèque Nationale une exposition commémorative de Théophile Gautier. Elle se compose d'un grand nombre de portraits et de caricatures, des éditions originales de ses œuvres, d'un choix de rééditions illustrées, etc.

L'Exposition Ingres, dont nous avons annoncé l'inauguration dans les galeries Georges Petit, restera ouverte jusqu'au 20 mai. Une salle nouvelle vient d'y être ajoutée pour abriter trois œuvres importantes arrivées en retard : *la Vierge à l'hostie*, envoyée par le tzar Nicolas II, le *Portrait d'Ingres par lui-même*, prêté par le Musée des Offices, et *Jupiter et Thétis*, expédié par le Musée d'Aix-en-Provence.

La Société des Amis du Musée du Louvre — qui vient d'élire président M. Raymond Koechlin pour remplacer le comte de Camondo — a fait l'acquisition, au prix de 150.000 francs, du célèbre tableau *le Bain turc*. Ingres, qui avait une affection particulière pour ce petit tableau, auquel il travailla durant de longues années, ne l'acheva qu'en 1862. Il avait alors quatre-vingt-deux ans.

La Saison russe organisée au Châtelet sous la direction de M. G. Astruc par M. Serge de Diaghilew comprendra deux spectacles différents. Le premier sera donné les 6, 8, 9 et 10 juin. Il comprendra l'*Oiseau de feu*, ballet en un acte de Stravinsky, décor et costumes de Golovine; le *Spectre de la Rose* (création), poème de Th. Gautier adapté par J.-L. Vaudoyer à l'*Invitation à la valse* de Weber instrumentée par Berlioz, décor et costumes de Bakst; la *Bataille de Kerjenetz*, musique de Rimsky-Korsakow, panneau de M. Roerich; *Sadko* (création), tableau sous-marin (chant et danses), musique de Rimsky-Korsakow, décor de B. Anisfeld; la *Péri* (création), poème dansé, musique de Paul Dukas, décor et costumes de Bakst.

Le deuxième spectacle, fixé aux 13, 15, 16 et 17 juin, se composera de *Schéhérazade*, drame chorégraphique en un acte de Bakst, musique de Rimsky-Korsakow; *Narcisse* (création), ballet antique en un acte de Bakst, musique de Tchérepnina, décor de Bakst; *Petrouchka* (création), quatre tableaux chorégraphiques, musique de Stravinsky, décors et costumes d'A. Benois.

Parmi les interprètes, M. Nijinski, M^{mes} T. Karsavina, S. Feodorowa, V. Fokina, A. Gaschewska, L. Lopoukhova, B. Nijinska, L. Schollar, N. Trouhanowa, etc.

Les représentations du *Martyre de St-Sébastien* auront lieu du 20 mai au 3 juin.

La famille de Wagner va publier sous peu les mémoires du maître. *Paris-Journal* donne en primeur un des plus piquants fragments de ces mémoires encore inédits :

« Pour un job, écrit Wagner, j'avais en perspective la visite

de Liszt qui, cette fois, voulait faire un assez long séjour à Zurich avec un grand entourage. Mais l'attente me parut trop longue pour différer de me mettre à la composition de *Siegfried*. Le 22 septembre, je commençai l'esquisse du sujet. Survint un des plus grands tourments de ma vie pour me mettre absolument à la gêne : en face de chez nous venait de s'installer un quincaillier qui, toute la journée, m'assourdissait les oreilles avec son martèlement retentissant au loin. Dans mon profond chagrin de ne pouvoir arriver à occuper une demeure indépendante et protégée contre tout bruit, j'étais sur le point de me résoudre à abandonner tout travail de composition jusqu'au jour où enfin ce souhait essentiel serait réalisé, quand justement ma colère contre ce quincaillier m'inspira, dans un moment d'irritation, le motif de l'explosion de colère de Siegfried contre le « gniaf de forgeron » Mime. Je jouai aussitôt à ma sœur le thème bruyant, juvénile et querelleur en *sol mineur*. »

C'est là, on le sait, une des pages magistrales de *Siegfried*. Personne, assurément, ne s'était jamais douté à quelle inspiration Wagner en devait le thème.

Rudyard Kipling a, paraît-il, écrit une œuvre dramatique dont tous les personnages sont tirés du *Livre de la Jungle*. La pièce, dit-on, déborde de l'humour et de la virilité qui caractérisent Kipling. Il ne faudrait d'ailleurs pas voir en elle une imitation, même éloignée, de *Chantecler*, quoique les deux poètes prêtent à leurs animaux des passions humaines.

Deux directeurs de théâtre, l'un de Londres, l'autre de New-York, ont déjà reçu le manuscrit de l'ouvrage, qui pourrait bien être représenté simultanément dans ces deux villes.

M. Siegfried Wagner vient de terminer une partition nouvelle, *Le Royaume du Cygne noir*, qui paraîtra incessamment en librairie.

Richard Strauss a concédé à l'impresario Whitney le droit exclusif de faire représenter *le Chevalier à la Rose* en Angleterre et en Amérique. M. Whitney a, dit le *Guide musical*, payé ce droit 300,000 francs.

Depuis longtemps il était question de monter *Parsifal* dans une mise en scène et des décors complètement nouveaux. C'était là le désir des fervents de Bayreuth. Ce désir va, paraît-il, recevoir complète satisfaction cette année. Detail curieux : les décors du second acte ont été brossés d'après les esquisses dues à M. Siegfried Wagner.

On s'occupe déjà à Budapest, dit le *Guide Musical*, d'organiser les fêtes qui célébreront, en octobre prochain, le centenaire de la naissance de Liszt. Le premier jour, Felix Weingartner dirigera la *Messe* à l'église Saint-Mathias; le soir, l'Opéra royal reprendra *La Légende de sainte Elisabeth*. Le lendemain, Hans Richter dirigera *Le Christ*, et Siegfried Wagner la symphonie de *Faust*. Les programmes feront de plus une très large place aux œuvres de piano, qui seront exécutées par MM. d'Albert, Lamond, Rosenthal, Sauer, Stavenhagen et M^{me} Sophie Meuter.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1841, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES. FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

A Munich, le Théâtre du Prince Régent annonce pour ses Fêtes annuelles *Tristan et Isolde*, les *Maitres-Chanteurs* et *l'Anneau du Nibelung*. Parmi les artistes engagés, citons M^{lle} Lucie Weicht, MM. Ernest Kraus, Knote, A. von Bary, A. Van Rooy, Feinhals et D. Zador.

Sir Charles Dilke a légué au musée du Louvre ou à celui du Luxembourg le portrait de Gambetta par Alphonse Legros.

A la National Portrait Gallery de Londres, sir Charles lègue quelques toiles remarquables, entre autres le portrait de M. Joseph Chamberlain par Holl, et à la municipalité de Westminster un admirable portrait de John Stuart Mill par Watts.

Sottisier :

Il est sûr qu'il était très bon musicien et qu'il adorait Mozart, Gluck, Beethoven. Mais jamais il n'a eu la prétention de se poser en virtuose, interprétant simplement la deuxième partie de violon dans les admirables quatuors de ces maîtres.

Lettre de M^{me} V^e Ingres au *Figaro*.

SAINTE-ANNE, près SLUIS. — Maison de campagne avec jardin et grand atelier à louer. Ecrire à M. DREYDORFF, à Knoeke.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF et HAERTEL,
68 rue Coudenberg, BRUXELLES

DORSAN VAN REYSSCHOOT. — **Analyse thématique, rythmique et métrique des Symphonies de Beethoven.** 1^{re} et 2^{me} symphonies. — Chaque volume bien relié, *prix net*, 7 fr. 50. — Les autres symphonies sont en préparation.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : P. BUSCHMANN, J^r

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50.
Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Muséc. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstr. (Zehlendorf).

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Répertoire Général des Collectionneurs

publié par E. RENART, libraire expert à Paris.

SEIZIÈME ANNÉE

M. E. Renart, qui édite depuis 1893 des listes de Collectionneurs français et étrangers (prix : 15 francs), prépare un supplément à son dernier Répertoire, paru fin 1918. Dans le format commode d'un in-12, ce *Bottin de la Curiosité* donne la nature des Collections de plus de 40,000 amateurs avec leur adresse et aussi de nombreuses indications de marchands antiquaires et libraires. On y trouve en outre la liste des Bibliothèques, Musées, Archives, Sociétés savantes, artistiques, littéraires, et celle des Commissaires-priseurs de la France, de ses colonies et de l'Alsace-Lorraine. Prix : 6 francs broché ; 7 francs cartonné.

Des listes spéciales de 613 Amateurs suisses et de 1,225 Amateurs belges, classés par ordre alphabétique et groupés selon le genre de leurs collections, sont en vente au prix de 4 francs et de 7 francs. S'adresser à l'auteur, 2 rue de Lorraine, Maisons-Alfort (Seine)

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Monument Joseph Dupont (OCTAVE MAUS). — Beaux livres (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Salon de Charleroi. — L'Exposition des Beaux-Arts de Spa. — La Gare centrale (O. M.). — La Musique à Paris. — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Le Concours de Médailles. — Agenda musical. — Petite Chronique.

Le Monument Joseph Dupont.

Le monument Joseph Dupont dû au statuaire Paul Du Bois est, depuis quelques mois, érigé au théâtre de la Monnaie, sur le palier du grand escalier de droite. Il fut question de l'inaugurer officiellement, puis on renonça à la solennité des discours et aux pompes d'une cérémonie. La modestie de Joseph Dupont fut, de la sorte, mieux respectée.

Tous ceux — et ils furent innombrables en ces semaines wagnériennes surtout — qui gravirent l'escalier du théâtre ont admiré l'ordonnance harmonieuse, la sobriété et la belle tenue du monument. La composition, exécutée en marbre blanc, en est originale et d'un mouvement très heureux. A l'avant-plan, l'Art lyrique, allégorisé par une élégante effigie féminine en ronde-bosse, se découvre avec noblesse devant le médaillon du musicien, dont la ressemblance est saisissante. Au deuxième plan, deux figures de femmes symbolisent la Musique et l'Inspiration; leurs silhouettes se détachent sur un bas-relief peuplé d'autres figures, interprètes des pensées que l'Inspiration dicte à la

Musique. Sur le socle, cette seule inscription: A JOSEPH DUPONT, SES AMIS, et deux dates.

L'œuvre, l'une des meilleures qu'ait signées M. Paul Du Bois, échappe à la banalité qu'un artiste de moins de goût n'eût pas réussi à éviter. Et c'est d'autant plus méritoire que le sculpteur était tenu d'accorder son groupe avec l'architecture de l'édifice dans lequel il est encastré et de se soumettre au point de vue des dimensions, du relief, de la hauteur du socle, de l'ornementation de celui-ci, etc., à un programme strictement limitatif. D'allure largement décorative, le monument n'en est pas moins exécuté avec assez de détails pour qu'on puisse l'examiner de près: ici encore il y avait une difficulté dont l'auteur a triomphé.

Associé au début avec l'architecte Jules Barbier, M. Paul Du Bois eut le chagrin de perdre son collaborateur avant d'avoir réalisé l'œuvre à laquelle ils se donnaient généreusement l'un et l'autre. Mais dans la pensée de tous le nom de l'architecte reste uni à celui du statuaire, bien que les circonstances aient empêché l'exécution du projet qu'ils avaient élaboré de commun accord.

Il est heureux que le théâtre de la Monnaie possède ce beau mémorial. C'est là que Joseph Dupont remplit avec le plus d'éclat sa mission éducatrice. C'est là que son talent de chef d'orchestre, mûri par l'expérience, s'exerça avec la plus définitive maîtrise pendant près de vingt ans; là aussi qu'il eut la gloire, bien que sa direction théâtrale eût été courte, de mettre en scène quelques œuvres de premier ordre. Il y a plus de onze ans qu'il est mort (1) et son souvenir est encore

(1) Joseph Dupont succomba en décembre 1899.

si proche, si vivant, si dominateur, qu'on ne peut exécuter certaines pages symphoniques sans qu' aussitôt la musique évoque son image, avec son geste autoritaire et passionné. Lors de la représentation de *Crepuscule des Dieux*, qui clôtura le Festival Wagner, lequel de nous n'a pas songé à lui lorsque retentirent au troisième acte les tragiques accords redoublés qui scandent le départ du cortège funèbre vers le palais de Gunther ? Nul ne donna à ces secousses pathétiques et à l'admirable page qu'elles inaugurent plus de lyrisme et de douleur. Et qui ne revoit sa mimique impérieuse et expressive lorsqu'aux Concerts populaires, qu'il dirigea pendant vingt-cinq ans avec une souveraine autorité, l'orchestre attaque l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, ou la *Chevauchée des Valkyries*, ou la *Kaisermarsch*, ou telle autre pièce symphonique qu'il interprétait avec une fougue et un enthousiasme qui électrisaient l'auditoire ?

Pendant un quart de siècle, Joseph Dupont — nous le rappelions ici lors de sa mort — fut le dispensateur de nos joies musicales. Tandis que le Conservatoire limitait exclusivement son domaine aux classiques, il marchait résolument à l'avant-garde. C'est lui qui rendit Wagner populaire, qui en fit connaître et aimer les œuvres avant qu'elles fussent jouées au théâtre, devant leur exécution à Paris, à Londres et même, pour certaines d'entre elles, en Allemagne. Puis ce furent les Russes qu'il révéla à Bruxelles, la brillante École française contemporaine, les jeunes compositeurs tchèques, sans négliger les musiciens belges, auxquels il ouvrit largement les portes. Ce fut un initiateur et un apôtre, dont l'influence sur l'éducation musicale de ses contemporains a été décisive.

De même que celle des orateurs, la renommée des grands chefs d'orchestre est fragile puisque seule une tradition orale la perpétue. Le monument qu'érigèrent à Joseph Dupont de pieuses initiatives empêchera cette tradition de s'éteindre.

OCTAVE MAUS

BEAUX LIVRES

MM. J.-H. Rosny, Paul Margueritte, Edmond Jaloux.
— MM. E. Larreta et S. Crane. — M^{me} L. Delarue-Mardrus.

L'imagination de M. J.-H. Rosny aîné est un magnifique spectacle. Rien de ce qui intéresse l'humanité ne lui est étranger. Et tant est puissante sa force de reconstruction qu'il lui est aussi facile d'évoquer le monde préhistorique que la société d'aujourd'hui. Il connaît les passions de l'homme primitif comme les volontés des foules modernes. Une sorte de sérénité ardente de savant le retient sur le bord de tout jugement. Il montre et il explique. Mais parfois, comme dans *La Guerre du feu* (1),

(1) J.-H. ROSNY AÎNÉ : *La Guerre du feu*, roman des âges farouches, Paris, Fasquelle.

il semble plutôt qu'il crée, vraiment. Sur cet univers que les investigations de la science avaient péniblement reconstitué, ligne à ligne, et laissé pour nous si lointain, M. J.-H. Rosny projette soudain une telle clarté qu'il l'anime. De ce chaos de Museum, il est le Démoniaque tout-puissant. Cette résurrection a quelque chose de magique, qu'il faut admirer sans réserve. Oh ! ces hommes dont les noms sont pareils à des cris ou à des gémissements, ces hommes pour qui le Feu est un être divin et plein de volontés mystérieuses, ces hommes qui font alliance avec les mammouths, ces hommes en qui naissent, dans une prodigieuse et terrible innocence, les premiers sentiments humains, les rêves de l'amour et de l'art, parmi l'inquiétude bestiale du danger de toutes choses ! Il faut lire *La Guerre du Feu*. C'est un chef-d'œuvre d'intuition et de vie...

Bien peu d'écrivains, je crois, possèdent autant que M. Paul Margueritte le don de nous attendre sur des souvenirs. Et il lui suffit pour cela de les raconter, tout simplement, sans chercher le moindre effet de littérature. Sans doute n'écrit-il pas une ligne sans éprouver lui-même cette nostalgie du passé et il en reste le long des pages assez d'effluves pour nous enivrer. Pour moi, je ne le lis jamais dans ses souvenirs sans éprouver le regret de n'avoir pas été le témoin des mêmes spectacles. Et il me semble le voir jouer lui-même dans les charades, les pantomimes, les petites pièces, si charmantes, si spirituelles, si fantaisistes, si délicatement françaises qu'il réunit dans *Nos tréteaux*. Comédies légères, faites pour enchanter l'époque des vacances, pour être représentées dans une grange que le verbe narquois et magicien de Mallarmé transfigurait :

Par un soir tout couleur de topaze et d'orange,
Leurs espoirs reflétés dans ce riche tableau,
De gais comédiens, suivant le fil de l'eau,
Ont débarqué la joie au seuil de votre grange.

Aucun toit si grossier ne leur paraît étrange,
Ils le peuvent changer vite en Eldorado,
Pourvu qu'au pli naïf qui tombe du rideau
La rampe tout en feu mêle l'or d'une frange.

Ainsi le doux concert qui cessa quand je vins
N'était pas, croyez-m'en, ô peuple de Valvins,
Le désespoir d'un veau pleurant hors de la salle.

Mais, avec ses cinq doigts, par la gamme obéis,
La chanson que du cœur d'un violon exhale,
Un jeune homme de bien, natif de ces pays.

Je me souviens moi-même avoir entendu M. Paul Margueritte se rappeler devant moi ce délicieux sonnet. Je sentis ce soir-là pour la première fois me toucher ce regret qu'approfondit aujourd'hui tellement la lecture de la délicieuse préface de *Nos tréteaux* (1), qui finit si mélancoliquement :

« Puisque voici venu le temps où l'on se rappelle, ramassons vite les souvenirs, avant que le couvercle de la malle aux oripeaux se referme sur les capes rayées, les maillots vides, et les jupes légères, sur ce rien et ce tout qui est la vie passée ».

Si j'en excepte quelques poèmes en prose du *Boudoir de Proserpine*, je ne crois pas que M. Edmond Jaloux ait jamais écrit quelque chose de plus complètement désespéré que l'*Éventail de crêpe* (2). Les personnages qui ont tout pour être heureux ne font

(1) PAUL MARGUERITTE : *Nos tréteaux*, Paris, Dorbon aîné. Collection des *Bibliophiles fantaisistes*.

(2) EDMOND JALOUX : *L'Éventail de crêpe*, Paris, Pierre Lafitte.

pas, ne font jamais le petit geste qui semble si facile, de cueillir ce bonheur... On s'en irrite, mais lorsqu'on examine la valeur de cette irritation on s'aperçoit qu'elle s'adresse non plus à l'intrigue imaginée par un romancier, mais à la vie elle-même, à ses forces secrètes et inconnues dont cette intrigue nous suggère l'épouvantable fatalité. Une nonchalance mystérieuse et qui demeure mystérieuse même lorsqu'on en a pesé toutes les raisons psychologiques avouées, empêche Edouard d'avouer à Marthe son amour au moment seul où il l'aurait fallu, où Marthe y aurait répondu. Et lorsqu'il le fait, il est trop tard. Le désespoir de celle qui attendait cet aveu depuis des années a enfin raison de toutes ses raisons de vivre. Que dis-je ? il n'en trouve plus et c'est la mort qui clôt le débat.

La mort !.. Rien n'est si douloureux et si étrange que cette perpétuelle bantise de la mort dans ces livres qui ne sont d'ailleurs que somptuosité, luxe et loisir. Le squelette définitif habite les chairs les plus tentantes de ces voluptueuses héroïnes, l'obsession atroce s'insinue dans les phrases les plus douces de ce style précieux et souple. *L'Éventail de crêpe* ! Pouvait-on trouver titre plus révélateur à cette histoire mondaine et désespérée ? De plus en plus le talent de M. Edmond Jaloux se resserre et se contracte autour de ses sujets. Et *L'Éventail de crêpe* marque l'apogée d'une émotion dont le *Jeune homme au masque* nous avait donné la première initiation.

Sinistre aventure que celle de ce gentilhomme espagnol que nous rapporte M. Enrique Larreta dans *La Gloire de don Ramiro* (1). C'est toute l'époque de Philippe II qui revit dans cette œuvre savante et forte, où les foules et les décors sont aussi bien traités que les personnages de premier plan. On demeure stupéfait devant la cruauté lâche et farouche de cet homme qui trahit sa maîtresse après l'avoir tant aimée et la laisse brûler sur un bûcher. Mais tant d'autres étonnements nous tiennent ensuite que celui-là disparaît un peu dans leur foule. Cette époque de famine, de fanatisme et de sang nous est devenue tellement étrangère que nous finissons par la considérer comme dans un roman. Elle nous donne une impression esthétique, que confirment encore ici l'art subtil et riche et le scepticisme de M. Larreta.

Il est difficile de raconter comment la peur animale, qui est le premier sentiment du soldat à son premier engagement, finit, sans qu'il le sache et qu'il le veuille, par devenir de l'héroïsme. C'est une de ces émotions qu'il est de toute nécessité d'avoir éprouvée pour la décrire, mais rares sont ceux qui ont le courage moral d'avouer combien ici leur volonté fut une chose nulle et sans aucune action, à aucun moment. Stephen Crane, qui vit la guerre de Sécession, écrit *La Conquête du Courage* (2), page extraordinaire de cruelle acuité psychologique.

Outre cette étude de soldat, qui est admirable d'un bout à l'autre, il faut louer dans ce livre le talent avec lequel est décrite la succession des engagements qui constituent ce qu'on appelle une grande bataille. Il faut avoir vu d'une façon admirable pour

(1) ENRIQUE LARRETA : *La Gloire de don Ramiro*, une vie au temps de Philippe II ; traduit de l'espagnol par Remy de Gourmont, Paris, *Merveurs de France*.

(2) STEPHEN CRANE : *La Conquête du Courage*, épisode de la guerre de Sécession ; traduit de l'anglais par Francis VIELLE-GUÉFEX et HENRI-D. DAVRAY, Paris, *Merveurs de France*.

montrer ainsi qu'on ne voit jamais rien, que les combats qui se gagnent ressemblent à s'y méprendre à ceux qui se perdent, et que tout, dans ces questions (qui se résolvent par des morts de milliers d'hommes) n'est que confusion, désordre, affolement. *La Conquête du courage* est une des satires les plus impitoyables (avec son air de rigoureuse et froide étude de psychologie) que j'aie jamais lues sur la guerre et les illusions patriotiques qui la créent.

Le vieux proverbe réaliste qui dit qu'il vaut mieux tenir que courir apparaît dans toute sa navrante naïveté chaque fois qu'on le confronte à la vie réelle. Il vaut mieux au contraire ne pas tenir et courir après un mirage. Toujours déçu, l'espoir reste l'espoir, mais cela qu'on tient enfin après l'avoir désiré se transforme sous l'étreinte même avec une telle rapidité que l'espoir et le triomphe s'abolissent aussitôt dans une même déception sans recours.

À la rencontre d'Emmanuel Landelin, le poète, et de Laurence Feuillant, la simple et ingénue paysanne, on s'intéresse ou se passionne. On suit anxieusement les progrès de leurs amours. Ils s'aiment enfin et s'est l'apogée commune de leur double existence. Puis la vie sociale reprend son cours, emportant la maîtresse avec une irresistible force hors des bras de l'amant, vers des destinées mondaines et glorieuses. L'amour durera, mais le bonheur de l'amour n'a pas duré une saison, et encore on ne sait pas à quel moment il fut le bonheur.

Mme Mardrus a raconté ce roman éternel et toujours poignant avec une simplicité toute nue et une force saisissante de persuasion. Elle possède ce don si rare de pouvoir, dans un récit tout inventé, mettre tellement de réalité que cela paraisse tout à fait arrivé et arrivé dans cet ordre. Cela s'appelle *Tout l'amour* (1) et c'est une des plus douloureuses choses qu'ait écrites cette évocatrice de l'existence des simples, hantée de rêves impossibles et courbée par la fatalité quotidienne.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LE SALON DE CHARLEROI

Les jurys d'admission et de placement du Salon d'Art moderne de Charleroi se sont réunis la semaine dernière. D'après les renseignements qui nous parviennent, l'exposition offrira par le nombre et la qualité des œuvres un vif intérêt. Une préférence étant, dans le plan adopté, accordée aux artistes wallons, une salle entière sera consacrée, dans la section de sculpture, à M. Victor Rousseau ; une autre, dans la section de peinture, à M^{lle} Anna Boel ; une troisième, parmi les graveurs, à M. A. Danse. Il y aura aussi un magnifique ensemble de bronzes, tableaux et dessins de Constantin Meunier qui sera le « clou » du Salon. Jamais l'œuvre du maître qui a célébré avec tant d'émotion et d'éloquence le travail des charbonnages, de la verrerie, de la métallurgie, etc. n'aura été exposé dans un cadre mieux approprié.

Les salles de « blanc et noir », particulièrement riches en dessins et en estampes de valeur, thornons-nous à citer parmi les exposants MM. Brangwyn, Pennell, Maréchal, M.-H. Meunier,

(1) LUCIE DELARUE-MARDRUS : *Tout l'amour*, Paris, Fasquelle.



X. Mellery, L. Frédéric, M. Van der Loo, J. Frison, A. Delstanche, A. Donnay, A. Rassenfosse, etc.), promettent plus d'une révélation.

Au nombre des peintres dont les tableaux seront les plus appréciés, citons MM. A.-J. Heymans, Ch. Hermans, E. Claus, L. Frédéric, E. Laermans, J. Ensor, G. Lemmen, F. Khnopff, G. Morren, A. Bastien, A. Delaunois, G.-M. Stevens, F. Baes, A. Oleffe, Thévenet, Paulus, etc.

On travaille avec ardeur au placement et la date de l'ouverture sera fixée incessamment.

L'Exposition des Beaux-Arts de Spa

La commission organisatrice des fêtes du Cinquantenaire de l'Exposition des Beaux-Arts de Spa se propose de donner à cette manifestation esthétique un exceptionnel éclat.

L'Exposition comprendra tous les genres admis d'ordinaire dans ses Salons annuels. Le Musée communal y sera adjoint, avec ses remarquables collections historiques des bois sculptés et peints, collections qui seront complétées par d'importants prêts du musée d'Ansembourg de Liège et d'amateurs particuliers, comme lors de l'Exposition de Bruxelles en 1880 et de celle de Liège en 1905. Enfin, on y appréciera un concours local d'art appliqué à l'industrie, patroné également par le gouvernement.

Outre les artistes vivants, le Salon réunira un certain nombre de peintres disparus. Des auditions musicales et des conférences artistiques seront organisées périodiquement pendant toute la durée de l'Exposition, du 16 juillet à la mi-septembre.

Pour tous renseignements s'adresser au secrétaire, M. L. Sosset, à Spa.

LA GARE CENTRALE

A la Chambre des représentants, M. Carton de Wiart s'est élevé avec raison contre les démolitions qui enlèvent à Bruxelles tout son charme pittoresque. Si, d'après lui, la jonction Nord-Midi est utile, voire nécessaire, il n'en est pas de même de la gare centrale dont la création serait une erreur, et une grave erreur. « En effet, dit l'orateur, nous avons la bonne fortune de posséder à Bruxelles deux gares situées à 2 kilomètres et demi l'une de l'autre. Elles se partagent par moitié toute l'agglomération. Toutes deux sont d'accès très facile, soit du centre, soit de tous les points de la périphérie. Je sais que si cette gare centrale a été comprise dans le projet, c'est uniquement à cause des instances de la ville de Bruxelles. Mais je crois que la ville se trompe. Au lieu d'un quartier de luxe qu'elle aurait pu et dû créer pour remplacer la Montagne de la Cour, elle aura un quartier bruyant, où on passera par nécessité, mais où on ne demeurera pas par agrément, et qui n'échappera pas au caractère interlope qui distingue les environs des gares dans toutes les grandes villes.

Oh! je n'espère pas convaincre Bruxelles. Elle veut sa gare centrale. Mais gare aux conséquences! Déjà on peut déplorer que, sous prétexte de Mont des Arts, on ait créé entre le haut et le bas de la ville un véritable trou. — au lieu du quartier pittoresque, caractéristique, amusant, qui s'était naturellement et logiquement formé au cours des siècles le long de notre antique Steenweg. Voici qu'on vient de jeter bas maintes constructions d'un réel intérêt: l'ancienne synagogue de la rue Ravenstein, le jardin du Serment de la rue d'Isabelle, les pignons de la rue Nuit et Jour et de la Montagne des Aveugles. Demain ce sera la chapelle Salazar, la chapelle Sainte-Anne, les « aubettes » qui font saillie à la Montagne du Parc.

Les rues ont de très sérieuses raisons d'être tortueuses dans

une ville où la différence de niveau entre certains quartiers est de 45 mètres. Et ces raisons ne sont pas d'ordre purement esthétique. Or, que fait-on? On remplace les rues courbes, on remplace des escaliers, tels que les escaliers des Juifs et l'escalier Belliard, par des rues tracées au tire-ligne, sans souci des mouvements du sol. On oublie que les accidents physiques d'une ville régissent sa physionomie. Les villes ont leur régime, comme les fleuves ont le leur. Ce régime, on ne le contrarie pas impunément. Quand je vois ce qui se fait rue des Colonies, rue du Parchemin et au quartier de l'Université, je suis alarmé par ces procédés d'orthopédie vraiment empirique. Ne parle-t-on pas de dégager Sainte-Gudule, après lui avoir imposé déjà le voisinage d'une construction lourde et prétentieuse? Ce serait insensé! Heureusement, l'intervention de M. Buls, qui mieux que ses prédécesseurs et que ses successeurs, a compris et respecté la beauté de Bruxelles, nous épargnera, je l'espère, cette nouvelle faute. Mais quand la gare centrale sera faite, qu'advientra-t-il fatalement? On réclamera pour le service de cette gare, pour la circulation des trams, des autos et des voitures, un dégoisement vers le point central et la Bourse.

En effet, le Marché-aux-Herbès n'a que dix mètres de largeur. La rue de la Colline n'en a que sept. Certes on ne touchera pas au décor classique et sacré de la Grand'Place. Mais si ce décor est vivant, c'est surtout grâce à ce réseau de ruelles simples et pittoresques qui l'encadrent, et qui établissent une transition heureuse et nécessaire entre ce passé si artistique et la banalité de la ville moderne. On amputera ce cadre. On prétendra démolir l'église Saint-Nicolas et les maisons qui y sont accolées.

Que restera-t-il du caractère et de l'histoire de la ville? Rien. Et pour quel profit? Pour ajouter une nouvelle gare centrale aux deux gares centrales qui existent déjà.

Je dis que cela n'est pas sage et que la postérité pourra reprocher à bon droit aux édiles bruxellois d'aujourd'hui d'avoir, sans nécessité, sans qu'ils puissent invoquer, comme Anspach a pu le faire, des motifs d'hygiène, achevé de détruire ce qui faisait le caractère, le charme pittoresque et historique de la cité bruxelloise. »

On ne peut qu'applaudir à ces paroles. Au point de vue esthétique, le projet du gouvernement est abominable. Et remarquez qu'isolés les monuments anciens n'ont plus aucune raison d'être. Ils deviennent aussi baroques que l'était, jadis, le comte de Lalain circulant en costume du XVII^e siècle parmi les vestons et les redingotes de ses contemporains. Les protestations de M. Carton de Wiart rallieront tous les artistes.

O. M.

LA MUSIQUE A PARIS

Au dernier concert de la Société nationale de musique on a applaudi le trio pour piano, violon et violoncelle de M. Jean Cras, une œuvre nouvelle fortement pensée et bien écrite, qui fut mise en valeur par MM. Willaume, Feuillard et Ricardo Viñes.

M^{lle} Marguerite Rollet s'est montrée tout à fait remarquable dans des mélodies de Ch. Bordes et de Chaussón, accompagnées par M. Marcel Labey. Cette jeune cantatrice, qu'on entend trop rarement à Paris, possède une très jolie voix et est en même temps excellente musicienne: son style est impeccable et elle sait tout à tour émouvoir et charmer.

A ce même concert, M. Ricardo Viñes fit connaître *Cerdaña*, suite pittoresque pour piano de M. Déodat de Séverac, dont la fantaisie se renouvelle sans cesse. L'œuvre, dont M^{lle} Blanche Selva donna la première audition aux concerts de la *Libre Esthétique*, a obtenu un très vif succès. Enfin, pour compléter cet intéressant programme, quatre pièces extraites des *Heures bourguignonnes* pour orgue, de M. G. Jacob, interprétées par M. Jean Vadon, et la *Fantaisie et fugue* de Liszt sur le nom de Bach, que M. Ricardo Viñes exécuta avec une maîtrise impeccable.

S.



LA MUSIQUE A LIÈGE

On se rappellera longtemps le dernier concert dirigé par M. Debeve, tant pour son beau programme que pour l'exécution de *Wallenstein*, de *Till Ulenspiegel*, de l'ouverture de *Gwendoline* et du concerto pour violon de Beethoven, dans lequel Fritz Kreisler atteignit la perfection du style, ce qui implique toutes les qualités de la technique; son entrée simple et aisée, sa transition entre l'*Adagio* et le *final*, discrète, neuve, d'intentions très justes, l'admirable et constante précision du rythme sont des détails à signaler entre cent autres. Son triomphe se compléta par du Martini, du Couperin, du Tartini et une romance de sa composition, suivie du *Tambourin chinois*, écrit pour sa fantastique virtuosité.

Le public affluait ce soir-là, malgré la multiplicité des conférences, des séances cinématographiques, des représentations théâtrales; le succès n'en fut que plus ardent. Un bon point à ce public.

Grosse foule aussi à la Fête Grétry. La maison qu'habita dans son enfance le compositeur liégeois va devenir Musée Grétry; c'est à cette occasion qu'un bouquet de ses œuvres a été gentiment présenté à ses compatriotes par l'*Œuvre des artistes*, grâce à l'activité de son président, M. Rogge-Fort. On a pris surtout les pièces orchestrales dirigées par M. L. Charlier, les scènes du *Tableau parlant* où, à côté de M. Forgeur, excellent dans *Cassandre*, se distinguèrent M^{me} Francis et M^{me} Radino, un air de l'*Amant jaloux* que détailla avec grand talent M^{me} Hedy, enfin un duo de *Richard Cœur-de-Lion*, chanté en un beau style par MM. Dejardin et Vissers. Le Choral *a capella* liégeois chanta trois chœurs avec humour; mais les dispositions de l'estrade ne se prêtaient pas aux belles sonorités.

Les récitals organisés par M^{me} Mockel avec le concours de M^{les} Stévant et Huberti eurent le même succès à Liège qu'à Bruxelles. M. Saud analysa la vie de Schubert avec finesse; M. Destrée fut le chanteur éloquent de Schumann.

Le dernier concert Dumont-Lamarche était consacré au 6^e quatuor de Beethoven, très finement interprété par le Cercle Piano et Archets, à la Sonate en *ré* maj. de Haydn, dans laquelle M. Jaspas se fit applaudir en compagnie de M. Maris, notre habile violoniste. Le quintette de Franck enleva enfin les bravos du public.

M. Jaspas dirigeait deux jours après au Conservatoire une audition entièrement composée d'œuvres de Mendelssohn. La fermeté de son geste, la clarté qu'il obtient de ses jeunes exécutants dans les *allegro*, les nuances qu'il réclame d'eux sont dignes des plus sincères éloges. M^{me} Dosogne joua avec beaucoup de brio et d'élégance une sérénade et un *allegro* joyeux pour piano. M^{me} Salmon, dont la voie est dramatique, fut applaudie dans plusieurs *lieder*. Pourquoi, malheureusement, un ensemble d'œuvres si inégales — plusieurs sont franchement médiocres — en un concert qui devrait être éducatif?

La Société Bach a révélé toute l'importance du cadre et de la composition orchestrale exactement appropriée aux œuvres dans une exécution musicale; cela est surtout nécessaire pour les anciens maîtres et pour Bach lui-même, en dépit de son envergure habituelle de pensée. A cet égard M. Dwelshauvers, fondateur et directeur de la Société, a conquis l'unanimité des suffrages. Le premier concert, donné à la salle des Chiroux devant trois cent cinquante personnes avec un orchestre restreint mais choisi, procura une satisfaction exceptionnelle à tous les auditeurs. Toutes les beautés du style, les sentiments voilés d'ordinaire par la froide et vigoureuse morphologie qu'on s'obstine à réduire en texte de solfège, la passion, la vigueur, la tendresse apparentent en leur pure sincérité. On fut ému en écoutant M. Fassin dans le concerto en *mi* maj. plus qu'on ne l'avait jamais été; on s'exalta en entendant tout ce que contient de vie, de gaieté, d'éloquence entraînant, la *Fantaisie chromatique*, souvent beethovienne d'inspiration; et l'on applaudit à tout rompre M^{me} Stévant qui avait su, dans la polyphonie même, trouver les éléments les plus dramatiques de son admirable interprétation.

Evidemment, l'émotion devait être irrésistible dans l'air de la *Passion selon saint Jean*: « Es is vollbracht! C'est accompli! »

M^{me} Tombeur, d'une voix bien soutenue, bien équilibrée, avec des accents religieux et profonds, éveilla un grand élan de foi et de piété; et M. Vrancken, troublant aussi dans sa réplique sur le violoncelle, compléta l'évocation douloureuse du Golgotha.

Après ces secousses, il convenait de se calmer; c'est ce que produisit le *Caprice*, pittoresque et ingénu, sur le départ de Johann, le frère de Jean-Sébastien. M^{me} Stévant l'interpréta avec un charme discret. Nous pouvions alors affronter les éclats de la trompette du Concerto brandebourgeois n^o 2. M. Dumoulin s'y tailla un succès de virtuose hors pair. Le charme du trio pour flûte (Radoux), hautbois (Geerung) et violon (Fassin) fut savouré comme l'air frais d'une oasis, grâce à leur impeccable talent. Après les applaudissements qu'ils avaient provoqués à plusieurs reprises, une ovation s'adressa à l'orchestre et particulièrement à son chef, âme de toute l'interprétation.

Une autre soirée fut très intéressante également; les œuvres de M. Dupuis, directeur de l'École de musique verviétoise, en faisaient tous les frais. M. Jaspas, organisateur de ce juste hommage à l'auteur de *Jean Michel*, d'*Yolande*, de *Fidélaine* et de nombreuses œuvres instrumentales ou vocales, fut brillant dans la *Rhapsodie* pour violon et piano. M^{me} Alice Cholet fit preuve également de beaucoup de talent dans la partie violonistique. M^{me} M. Lorrain, cantatrice habile, convaincue, remua l'auditoire à force d'émotion sincère. M. Vrancken donna un caractère mystérieux à la *Légende* pour violoncelle et piano; enfin M. Delchevalerie, en une substantielle et philosophique causerie, analysa l'essence de l'âme wallonne qu'il retrouve entière chez M. Albert Dupuis.

Deux beaux récitals mériteraient encore des éloges détaillés. L'un, donné par trois charmantes artistes, M^{les} Maison, Salmon et Clédina, avait fait salle comble au foyer du Conservatoire. M^{me} Clédina fut surprenante dans le Concerto en *mi* maj. de Bach; un avenir brillant lui est réservé. Elle a du sentiment, comme le prouva son *Abendlied* de Schumann, et de la virtuosité, — car il en faut pour aborder la *Clochette* de Paganini.

Les qualités de style, de finesse, de fermeté que l'on apprécie chez M^{me} Maison s'accroissent d'année en année; l'*Impromptu* de Schubert, une Étude de Liszt et la valse de Moskovsky furent vigoureusement applaudis. M^{me} Salmon se montra digne de sa réputation dans la *Vie et l'Amour d'une femme*, dans *Phydité* et surtout dans le *Non Credo* de Widor.

L'autre récital, en dépit des mauvaises orgues du Conservatoire, fut remarquable. M. Lavoye n'a jamais été plus clair, plus impressionnant, plus inspiré dans le choix des jeux. Le concert Franck nous permit de suivre les étapes du maître et le fit aimer davantage. L'épuration de la forme, la sincérité des idées, la science augmentent, à chaque évolution, la beauté des œuvres; les trois chorals sont splendides, mais surtout celui en *la* mineur; la grande pièce symphonique et les pièces composées en 1878 pour inaugurer l'orgue du Trocadéro annonçaient les chefs-d'œuvre de 1890.

GEORGES RITTER

CONCOURS DE MÉDAILLES

Le gouvernement de la République de Cuba ouvre un concours international pour le modèle d'une médaille commémorative de la guerre de l'Indépendance cubaine. Le cahier des charges est à la disposition des artistes à la légation de Cuba, 9 rue de la Vallée, à Bruxelles, de 2 à 4 heures.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 3 h. 1/2, à la *Scola Musica* (90 rue Gallait), troisième audition d'élèves.

Mardi 16, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de la Société chorale mixte *Deutscher Gesangverein*. Audition du *Chant de la Cloche* de Max Bruch. Solistes M^{mes} Schauer-Bergmann et E. Pfaff, MM. Decker et G. Waschow.

Samedi 20, à 8 h. 1/2, à la *Scola Musica*, récital de violoncelle par M. Fernand Charlier.

Samedi 27 et dimanche 28, à l'Alhambra, festival J.-S. Bach organisé par la *Société J.-S. Bach* sous la direction de M. Albert Zimmer. Le premier jour : *la Passion selon saint Jean*. Le second jour : Grand-messe en si mineur. Chœurs et orchestre : 150 exécutants.

À Liège, mercredi 17, à 8 h., au Conservatoire, Festival Wallon aux Concerts Debelve (10^e anniversaire), avec le concours de M. Jacques Thibaut. Première audition de la Symphonie pour orchestre et violon principal de V. Vreuls. Oeuvres de Grétry, Rufer, Vieuxtemps, Debelve et M^{me} Van den Boorn-Coclet.

Jeudi 18, à 8 h. 1/2, concert de l'*Œuvre des Artistes*, consacré aux compositions de Hugo Wolf et de Zöllner, par M^{lle} Tombour et le Quatuor L. Charlier. — Le 31, à 8 h. 1/2, concert consacré à l'École russe (œuvres de Borodine, Rimsky-Korsakow, Liadow, Balakirew, Rachmaninoff, Glinka). — Le 8 juin, à 8 h. 1/2, *l'Histoire de la Valse* par M^{mes} Göb et Philippens, M^{lle} Fede Badano, conférencière, et M. Rogister.

Ces trois séances auront lieu à la Salle communale de la rue des Chiroux.

PETITE CHRONIQUE

M. Edmond Michotte vient de faire don à l'Etat d'une collection de souvenirs, documents, autographes, portraits, etc., laissés par Rossini, dont le donateur fut l'ami. Cette collection est destinée au Conservatoire de Bruxelles, où elle sera publiquement exposée sous la dénomination de « Musée Rossini » aussitôt que la reconstruction des bâtiments vétustes du Musée instrumental permettra d'y affecter un local convenable.

M. Ed. Peltzer de Clermont a offert au Musée des Beaux-Arts de Verviers un tableau d'Alfred Stevens, *Lady Macbeth*, exposé l'an dernier à l'Exposition des galeries particulières de Liège.

La ville de Tournai va faire ériger, sur les plans de M. Victor Horta, un musée des Beaux-Arts. La construction de l'édifice est mise en adjudication publique. Le délai pour le dépôt des soumissions expire le 31 mai.

L'incendie de l'Exposition de Bruxelles a attiré l'attention publique sur le danger qu'il y a d'exposer à la destruction des œuvres d'art dont aucune somme d'argent ne peut compenser la perte. A Tournai, les organisateurs ont, à cet égard, tous leurs aiseiments. Les locaux mis à leur disposition de juillet à octobre prochain ne sont pas des baraquements provisoires, mais une construction affectée depuis longtemps à l'usage de musée, abordable de trois côtés à la fois, pourvue de dégagements faciles et ne comprenant point de matériaux combustibles. Ce bâtiment présente, par conséquent, le maximum de sécurité et offre toute garantie aux exposants.

De plus, le Comité est en pourparlers avec une compagnie d'assurances pour mettre les exposants à l'abri de tous risques quelconques provenant du transport, vol, détérioration, incendie, etc.

Samedi 20 mai, à 8 h. 1/2 du soir, M. E. Berteaux fera à l'Université nouvelle une conférence sur le *Palais des Doges* (cycle des conférences sur *Venise et l'Art vénitien*; projections lumineuses).

La représentation d'*Orphée* donnée à Amsterdam, sur l'invitation de la Reine des Pays-Bas et du Prince consort, par les artistes et les chœurs du théâtre de la Monnaie a été triomphale. Un auditoire extrêmement nombreux et élégant a fait à M^{me} Croiza, à M^{lle} Hedy et Bérilly le plus chaleureux accueil et les journaux hollandais se montrent unanimement enthousiastes à l'égard de l'interprétation que reçut le chef-d'œuvre de Gluck. Grand succès aussi pour les décors composés pour cette représentation par M. Delescluze, décors synthétiques inspirés des principes nouveaux qui régissent la décoration scénique.

Au programme de la prochaine saison théâtrale, la direction du théâtre de la Monnaie a inscrit le *Chant de la Cloche* de M. Vincent d'Indy. Cette très belle partition, qui remporta le prix de dix mille francs de la Ville de Paris, fut souvent exécutée dans les concerts mais n'a jamais été mise en scène, bien que des indications précises attestent l'intention de l'auteur d'en faire une succession de tableaux dramatiques.

MM. Kufferath et Guidé se proposent de reprendre aussi *l'Etranger*, du même auteur, *Gwendoline*, de Chabrier, et de monter les *Enfants de roi*, de M. Humperdinck, qui, l'hiver dernier, ont fait sensation à New-York.

L'Ancêtre, de MM. C. Saint-Saëns et Augé de Lassus, sera monté l'hiver prochain à l'Opéra français de Montréal (Canada), puis au Caire et enfin en Italie. Plusieurs scènes de la province française reprendront également cette partition.

On sait, dit le *Pays noir*, que la ville de Liège a organisé récemment une Exposition des œuvres du liégeois Delcour, l'élève de Bernin et l'auteur de la fontaine de la Vierge de Liège.

Un monument lui sera élevé prochainement à Liège, à l'initiative de l'*Œuvre des artistes*. Ce monument, d'un ensemble architectural élégant, est composé d'un socle de pierre brute qui sert de piédestal au buste de Delcour par Paul Du Bois et à trois colonnes de granit surmontées de chapiteaux de bronze et d'un entablement triangulaire en pierre blanche. Sur cet entablement repose un vase sculpté.

Le monument s'éclaire d'une vasque circulaire entourée d'une grille forgée. Il est dû à la collaboration de l'architecte Marcellin Collin, de Spa, et de l'ornemaniste Fequer.

Le VII^e Congrès des architectes belges se réunira à Liège, au Palais des Fêtes du parc de la Boverie, les dimanche 28 et lundi 29 mai. A l'ordre du jour figure l'adoption d'un règlement pour les concours d'architecture et la fixation d'un mode d'adjudication pour les travaux.

Les congressistes seront reçus à l'Hôtel de Ville et visiteront le musée Curtius, le musée d'Ansembourg, le Palais provincial et les établissements Cockerill.

Le numéro de l'*Art Flamand et Hollandais* d'avril contient la fin de la très intéressante étude de M. Julius de Boer sur le peintre Jan Toorop. Il analyse la dernière manière du maître, et il appuie son exposé sur bon nombre de belles reproductions dans le texte et hors texte.

Une étude du grand poète et philosophe Edouard Schuré sur le poème en prose et le remarquable volume de Jean de Bère, *Au fouil des yeux*; une nouvelle de Georges Rency : *Le Sacrifice*; des poèmes de Gaston Heux; un article de Charles Dechevalerie sur le peintre Auguste Donnay; une chronique politique de Franz van Kalken : *la Cité de Liège au moyen âge*, par Eugène Bacha; *Au fil des jours*, par René Feibelmar; des Lettres de Paris et de Londres, par André du Fresnois et Emile Gammæerts; les chroniques littéraires de G. Rency et de Jean de Bère; tels sont les principaux articles qu'on lira dans la *Vie intellectuelle* du 15 avril. Ce fascicule, particulièrement important (84 pages), est illustré de deux beaux pastels de Donnay et du portrait du critique et poète allemand Rehbein.

Le nouveau volume de l'anthologie *les Poètes belges* est consacré à Albert Giraud. On y trouvera les poèmes les plus beaux de l'auteur de *Hors du Nicle*, poèmes particulièrement revus pour cette luxueuse publication dirigée par M. L.-M. Thylienne. Un portrait inédit en hors-texte et une notice bio-bibliographique complètent, comme de coutume, l'intérêt de cette anthologie.

du Guide musical :

La célèbre cantatrice Marie Bréma a fondé à Londres une école dramatique et lyrique sous le titre de : Marie Bréma Orpheus Society, dans le but de préparer à l'interprétation des grandes œuvres classiques les jeunes élèves qui se destinent à la carrière théâtrale. Les jeunes filles qui suivront ce cours devront s'enga-

ger à ne signer leurs premiers engagements qu'avec l'approbation de leur directrice.

Le quatre-vingt-septième festival rhénan aura lieu cette année à Dusseldorf, du 4 au 6 juin prochain, sous la direction de M. Karl Panzner. Les grandes œuvres symphoniques inscrites au programme sont le *Messie* de Hændel, *la Vie d'un héros* de Richard Strauss, le *Psaume 100* de Max Reger et la Neuvième Symphonie de Beethoven.

Une jolie lettre de Mistral publiée par le *Gil Blas*. Elle fut adressée à Gounod qui, enthousiasmé par la lecture du poème de *Miriette*, avait écrit à son auteur qu'il voulait aller en Provence pour s'inspirer du merveilleux cadre où se déroulait l'action.

Maillane, 25 février 1863.

Cher Monsieur,

Je suis ravi que ma fillette vous ait plu, et encore vous ne l'avez vue que dans mes vers; mais venez à Arles, à Avignon, à Saint-Remy; venez la voir le dimanche, quand elle sort des vèpres, et devant cette beauté, cette lumière, cette grâce, vous comprendrez combien il est facile et charmant de cueillir par ici des pages poétiques; cela veut dire, maître, que la Provence et moi vous attendons au mois d'avril prochain. Votre poète,

Frédéric MISTRAL.

Une assez piquante anecdote sur M. Leoneavallo. *Si non è vero...* Mais, après tout, pourquoi pas?

De passage à Manchester, le compositeur italien vit, racontait-on, sur l'affiche du théâtre, qu'on jouait *I Pagliacci*, et il lui plut d'aller entendre son œuvre dans le plus strict incognito. Il prend un fauteuil au bureau, le paie comme un vulgaire profane et s'assoit tranquillement. A la fin de l'opéra, comme le rideau tombait, son voisin, qui, pendant tout le spectacle, avait manifesté une vive satisfaction, donne libre cours à son enthousiasme et s'écrie: « Quel merveilleux chef-d'œuvre! » Une idée baroque passe par la tête de Leoneavallo, et, pour s'amuser aux dépens de son admirateur, il se met à se critiquer lui-même: « Un chef-d'œuvre? Allons donc; vous rêvez. Je suis musicien et je crois m'y connaître. Cet opéra ne vaut rien. Si je ne craignais de vous déplaire, je prouverais que tout cela n'est que contrefaçon et plagiat. Tenez: la cavatine est prise tout entière à Berlioz, le duo du premier acte est de Gounod, le final une mauvaise copie d'un final de Verdi, et c'est ainsi d'un bout à l'autre. »

Le lendemain, à la gare, avant de monter dans le train, le compositeur achète un des principaux journaux de Manchester, et que voit-il, imprimé sur la manchette en lettres colossales? « L'opinion du maître Leoneavallo sur ses *Paillasses*. — Les aveux d'un plagiaire. — Confession complète d'un musicien dépourvu de toute originalité. » Le voisin du compositeur était un journaliste qui l'avait reconnu et qui avait pris au sérieux toutes ses déclarations. M. Leoneavallo en a encore des sueurs froides. Il s'est juré de ne plus dire de lui que ce que lui-même en pense et ce qu'il voudrait que les autres en crussent.

Pour améliorer sa situation par une fonction honorable et lucrative sans quitter ses occupations actuelles, s'adresser à l'*Argus de la Presse* (33^e année d'existence), rue Bergère, 37, Paris.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS: 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



M^{lle} M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

SAINTE-ANNE, près SLUIS. — Maison de campagne avec jardin et grand atelier à louer. Ecrire à M. DREYDORFF, à Knoeke.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictoral de la Belgique: **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.** Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

HOuffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE.

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître:

Dans la Collection des Grands Artistes des Pays-Bas

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delt, comme l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres, c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix: broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnet anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez DURAND & C^{ie}, éditeurs,
4, place de la Madeleine, PARIS

POLDOWSKI. — **Trois mélodies** sur des poésies de PAUL VERLAINE. 1. *Dimanche d'avril* ;
prix net : 2 fr. — 2. *Bruxelles* ; prix net : 1 fr. 75. — 3. *En sourdine* ;
prix net : 1 fr. 75.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

269, rue Saint-Jacques, PARIS

En dépôt à Bruxelles chez BREITKOPF ET HAERTEL

- I. ALBENIZ. — **Azulejos** pour piano (œuvre posthume terminée par E. Granados). —
Prix net : 3 francs.
- PAUL LE FLEM. **Le Chant des Genêts**, suite pour piano. I. *Entrée des binious*. —
II. *Veis le soir*. — III. *Autour d'un conte*. — IV. *Pour bercer*. —
V. *Ronde*. — Prix net : 3 fr. 50.
- ID. **Quatre mélodies**, chant et piano. I. *Mandoline* (P. VERLAINE). —
II. *Soleils couchants* (ID.). — III. *Le Grillon des Foyers* (D. THALY).
IV. *Clair de lune* (L. EVEN).
- ID. **Crépuscule d'Armor**, chœur pour voix de femmes (chant et piano).
— Prix net : 2 fr. 50.
- MARCEL ORBAN. — **Dix petites pièces enfantines** pour les jeunes pianistes ; préface
de Blanche Selva. — Prix net : 4 francs.
- ID. — **Six pièces brèves** pour le piano. I. *La Basse-cour*. — II. *Le Rouet*.
— III. *Départ pour la fête*. — IV. *Danse*. — V. *Tristesses-Souvenirs*.
— VI. *Les Sorcières*. — Prix net : 4 fr. 50.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon de Printemps (FRANZ HELLENS). — Un Voyageur : M. Henry Asselin (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le XIII^e Salon de la Société des Aquarellistes et Pastellistes (F. H.). — La Première de « Tannhäuser » (trad. CH. VAN DEN BORREN). — Correspondance. — Notes de Musique : A la Section belge de la Société internationale de musique (CH. V.). — Publications artistiques : Les Peintures de la Collection Chanchard (O. M.). — Bibliographie. — Petite Chronique.

Le Salon de Printemps.

Il se développe d'année en année. Il prend des proportions imposantes et menace d'enlever aux Salons triennaux leurs derniers partisans. Il se recommande par de brillants ensembles. Pourtant, je ne pense pas que ce soit par ses proportions respectables qu'il en impose le plus. On y compte trop de tableaux, trop de sculptures; on pourrait le réduire de moitié sans qu'il perdît rien de son prestige. Le groupement, sans être absolument dépourvu de méthode, n'en est pas toujours heureux; il manque par-ci par-là d'harmonie, il est tantôt heurté, tantôt bien monotone. Mais ce sont là critiques faciles, j'en conviens; la perfection, l'unité, dans des expositions de cette envergure, ne sont pas choses aisées. Et n'est-ce pas assez si l'on rencontre, parmi maintes choses négligeables, des œuvres fortes, nouvelles, audacieuses, vaillantes? Or il y en a au Salon de Printemps, hâtons-nous de le dire, qui, d'accord avec la nature renaissante, inspirent les joies les plus lumineuses et consolent de tant de choses fanées et rabougries que le soleil semble n'avoir jamais éclairées.

Et d'abord, on s'arrête avec émerveillement devant le superbe ensemble des œuvres de Fernand Khnopff. Rarement il nous a été donné d'avoir sous les yeux un nombre aussi considérable de tableaux de ce maître. Il y a là, il est vrai, beaucoup de choses connues et déjà maintes fois admirées; mais on se plaît à les revoir ainsi groupées, et leur réunion semble leur donner un aspect de nouveauté. L'intérêt de cet ensemble va principalement aux grands panneaux décoratifs exposés ici pour la première fois. Ils révèlent, non pas une nouvelle phase du talent de Khnopff, mais quelque chose d'autre, cependant, que ce qu'il avait donné jusqu'ici, en ce sens que l'on y trouve une envergure de pensée, une puissance d'évocation que le peintre n'avait pas encore déployées. Quant au reste, c'est toujours le même art raffiné et hautain, sobre et concentré. Si l'on ne peut dire que ces grandes peintures sont profondément émouvantes, bien qu'il y ait dans leur symbolisme mystérieux quelque chose de vraiment troublant, il faut néanmoins admirer leur singulière noblesse et leur souveraine originalité.

L'art de E.-R. Ménard est plus humain. Les panneaux décoratifs que Ménard expose au Salon de Printemps constituent un des principaux attraits de cette exposition où l'art décoratif occupe une place prépondérante. Nul ne se plaindra du privilège accordé ici à la « grande peinture ». Il nous permet d'admirer dans *l'Age d'or*, *la Vie pastorale*, *Rêve antique*, des œuvres vraiment nobles, d'un sentiment très profond, tout imprégnées d'humanité et de poésie. On y respire une atmosphère virgilienne. Cependant il émane de ces compositions un invincible sentiment de mélancolie. D'aucuns préféreront les délicieuses pages de Maurice

Denis, d'une si fraîche et simple inspiration. Je ne sais rien de plus heureux que cet art où tout porte à réfléchir sans effort et à jouir avec aisance. Son symbolisme est familier, très sain; ses figures, on les rencontre autour de soi, coutumièrement, et cependant on sent qu'elles prennent sous l'œil du peintre quelque chose d'entièrement nouveau. Voyez *la Vierge à l'école*, *l'Hommage à l'Enfant Jésus*, *la Communion de Jeanne d'Arc*; ce qui fait vivre tous ces visages, ce qui anime leurs attitudes et les rend puissamment émouvantes, c'est l'harmonieux mélange du passé et du présent; tout y est combiné en vue de renouveler l'héroïsme traditionnel dans la vie quotidienne. Aussi voit-on briller dans tous les yeux une énergie de vivre qui n'a pas besoin de grands efforts pour se manifester mais qui se trahit en des attitudes de la plus grande simplicité.

Parmi ces groupements, où l'idéal décoratif se montre sous des aspects très variés, les études de Ciamberlani revêtent un caractère moins original. Elles se recommandent par leur puissance plastique et par l'harmonieuse disposition des figures. De même les compositions de Ch. Mertens attestent un métier intrépide et un travail abondant, infatigable.

C'est encore parmi les œuvres décoratives qu'il faut compter les tableaux d'Eugène Laermans. On retrouve ici le peintre de *l'Irrogne* en plein épanouissement de son talent. *Les Deuillants* et *Un soir de grève* sont d'hallucinantes fresques, avec des grouillements de foules saisissants qui rappellent ceux des *Émigrants*. Dans le *Paradis*, il y a une poésie mélancolique, une fraîcheur et une santé parmi de la fatigue, qui font de ce tableau quelque chose d'étrangement troublant. Et quels merveilleux paysages! Comme on y sent àprement mêlées l'éternelle jeunesse de la nature et l'immente et mystérieuse angoisse humaine!

Les peintres de la figure sont particulièrement abondants au Salon de Printemps. Il faut nous en réjouir, puisqu'il nous est donné d'y rencontrer quelques-uns des plus prestigieux talents de l'école belge, Eugène Smits, Charles Hermans, Jacob Smits, Léon Frédéric, et d'autres encore. Dans la peinture de genre, notons spécialement les curieux essais de Ph. Swyncop, de Camille Lambert, une *Toilette* ravissante de Rassenfosse, *l'Étude de nu* d'A. Cluysenaer, le *Déjeuner* d'A. Crahay.

Comme toujours, il faut réserver une place à part à Ensor, dont l'art ne s'apparente, chez nous, à aucun autre. Parmi maintes pages curieuses, j'aime spécialement *les Toits*, composition pleine d'esprit, d'un fantastique inédit, léger, d'un coloris délicat et perlé.

Les paysagistes sont fort bien représentés. Ils exposent quelques-unes des meilleures toiles de ce Salon. L'espace m'étant compté, je ne peux que citer celles qui me paraissent les plus originales: le *Printemps*

de G. van de Woestyne, *Soirée monotone* de F. Beauck, *Ville Zélandaise* de Cassiers. *Derniers vestiges* de R. Gevers, *Canal* de Ch. Houben, *Gros temps* de Marcette, *La nier à Lesconil* d'A. Dauchez, les M.-H. Meunier, les Wytsman, les Stevens. Mais je m'en voudrais de ne pas m'arrêter spécialement devant les deux grandes compositions d'Edmond Verstraeten, l'un des mieux doués parmi les jeunes paysagistes belges: *Avril*, *Neige*, deux toiles admirables où le talent du peintre se manifeste avec une puissance particulièrement intense. Ces œuvres comptent parmi les meilleures qu'on ait produites en ces derniers temps dans le paysage.

L'exposition d'A. Lynen n'est pas une des moindres du Salon. Le spirituel dessinateur y groupe un ensemble important de ses productions, entre autres une série de dessins inédits pour une œuvre de Ch. De Coster, et nombre d'illustrations pour diverses œuvres, où il déploie sa verve ingénieuse et piquante.

La sculpture, bien qu'assez nombreuse, n'offre guère d'intérêt, si l'on en excepte cependant l'exquis *Buste de S. A. R. la princesse Marie-José*, de Victor Rousseau, œuvre parfaite, d'une grâce, d'une fraîcheur dignes des maîtres florétiens. Détachons encore de l'ensemble un beau *Prométhée* (fragment) de F. Heuglen, *La Foi* d'A. Bartholomé, *Léda* de Ph. Wolfers, une élégante *Danseuse* de M. d'Haveloose, les médailles de G. De Vreese et les plaquettes de P. Wissaert.

Une salle entière est consacrée à l'œuvre de Ch. Van der Stappen, dont Camille Lemonnier invoqua ici, il y a quinze jours, la probe et féconde carrière.

FRANZ HELLENS

UN VOYAGEUR

M. Henry Asselin.

Très peu de voyageurs savent voir, ou du moins très peu savent décrire ce qu'ils ont vu. On dirait que, par une sorte de mystérieuse compensation, la nature n'a point voulu ajouter à leur plaisir d'avoir contemplé le monde le talent de nous retracer ce plaisir. Et le fait est que la plupart des gens qui ont eu le bonheur de visiter les lieux de l'univers dont le nom seul pour nous constitue une magique évocation ne peuvent rien nous en dire.

Certes, et surtout lorsqu'ils sont connus pour des raisons mondaines ou autres, ils ne manquent pas d'éditeurs pour les solliciter de raconter leurs souvenirs. C'est ainsi que la littérature des voyages est devenue aujourd'hui si riche. Dérisoire abondance. Jamais nous n'avons eu à feuilleter tant de livres, et aussi complètement inutiles. Je crois bien que tous les pays du monde ont été explorés... mais comme nous nous serions passés du récit de ces excursions! Pas une impression juste, pas un morceau de style, pas une réflexion personnelle, rien. Un Bædeker. Et tout cela illustré de photographies dont on nous fait toujours remarquer combien elles furent difficiles à prendre... On ne voyage plus, on bat des records.

Nous avons pris l'habitude, par découragement, de faire crédit à ces plats écrivains en considération des contrées qu'ils essaient de décrire. Mais rien n'est si fatigant que la bonne volonté. Aussi sommes-nous tout à fait enchantés quand nous tombons sur un auteur qui raconte avec verve ce qu'il a vu, rien que ce qu'il a vu, en toute ingénuité, comme M. Henry Asselin.

Je ne sais si les lecteurs de *l'Art moderne* se rappellent un article que j'écrivis il y a quelques années sur le premier livre de M. Asselin, le *Cendrier*. L'œuvre était jeune, désinvolte, légère, avec soudain des raffinements de blasé, mais de blasé précoce, et presque toujours une adorable nonchalance, la nonchalance d'un homme qui sait si bien se tenir qu'on n'a rien à craindre de ses abandons, sinon une grâce de plus. Il y avait aussi dans le *Cendrier* de l'humour, de la poésie, de la malice, des observations justes, des paradoxes fous, des partis-pris. C'était une sorte de confession de la vingtième année, faite par un esprit un peu précieux et un cœur très délicat.

Dans *Paysages d'Asie* (1), qui paraissent aujourd'hui, je retrouve tout cela, mais plus complet, plus mûr et comme assagi par l'expérience. La qualité suprême de ces notes, à mon avis, c'est qu'on y sent l'homme à travers tous ces paysages. Et si l'on m'objectait que c'est tout naturel, puisqu'il parle à la première personne, je répondrais que cela ne prouve rien, que bien des écrivains disent *je* et que cela veut à peine dire *on*, qu'ils le font par artifice de rhétorique.

La vérité est qu'il y a bien peu de gens qui s'avouent lorsqu'ils parlent. On pourrait dire de M. Asselin ce qu'on remarque des princes qui se promènent incognito : quoi qu'ils fassent, ils ne sont pas tout-le-monde.

Même si je ne le connaissais pas, je le retrouverais dans ce livre à mille nuances où l'on voit que si son dégoût de vivre a perdu toute exagération romantique dans la façon de s'exprimer il a gagné, au contact de l'expérience des hommes et des paysages, des raisons plus profondes que masque le sourire de la résignation dégoûtée. La première image que nous ayons ainsi de l'auteur, c'est celle d'un gentleman méticuleux, froissé par les mille ennuis inhérents à tout voyage et cependant agacé chaque fois qu'il retrouve, avec le cosmopolitisme et le confort des grandes villes, le hideux idéal utilitaire d'une civilisation qu'il est allé fuir (*Modern-China*; Shanghai). Mais au-dessous de celle-là s'en dessine une autre, plus subtile et plus secrète : celle d'un rêveur, d'un poète. Mille raisons l'avaient entraîné vers ces lointains pays : besoin de ne plus voir toujours les monotones visages d'ici et d'ouïr leurs monotones pensées ; illusion que là-bas il devait y avoir, sinon la solitude, dont Villiers prétend qu'il y en aura toujours sur terre pour ceux qui en sont dignes, du moins des spectacles inconnus, une belle brassée de bois vierge à jeter dans le foyer de l'imagination.

La brièveté de ce voyage, sa rapidité, le brusque retour en disent long sur les sentiments du voyageur. Le départ, Moscou, « la ville aux cent coupes », les *Neiges de Sibérie* l'enthousiasment. Une belle illusion l'anime. Le monde s'ouvre devant lui. Puis c'est le contact avec la civilisation nipponne (*Nagasaki* minute japonaise), un instant de distraction délicieuse. Et aussitôt, l'entrée en Chine, et la lente déception commence. Avec une malice qui ne veut pourtant pas appuyer, mieux, avec une sin-

cérité simple et nue, M. Asselin nous raconte cette confrontation de poète occidental avec une société et un pays extraordinaires, si loin, si loin de nous, si choquants souvent. Sa bienveillance essaie d'être juste, d'oublier les tracasseries administratives, les rites ridicules, l'hostilité sourde de toutes choses et de toutes gens. Il s'intéresse aux spectacles de la route, s'amuse, s'exalte devant les beaux paysages. N'importe, la désillusion a commencé. C'est la fêlure du vase. A Tchentou, qui est le but du voyage, elle sera consommée.

Dès lors, le retour ne surprend plus. Le cycle moral du voyage accompli, n'est-il pas la seule solution ? Et rester, ne serait-ce pas se mentir à soi-même ?

Par une ironie toute philosophique, c'est en passant et déjà la fuite décidée que le poète trouve enfin la seule contrée où ses rêves eussent été d'accord avec la vie : Ceylan, le féérique Ceylan. Qu'il ferait bon d'y attendre la mort, en ayant réduit toute sa pensée à une vague méditation devant la splendeur de la nature ! Il partira néanmoins, et sur cette dernière et magnifique vision, parce qu'il est imprudent, malgré tout, de rester là où le ciel ne nous permet que l'éblouissement d'un passage.

Commencé dans l'enthousiasme, continué avec un humeur malicieux et une résignation de bonne compagnie, le voyage s'achève, si je puis dire, dans toute sa signification. En quittant le navire du retour, M. Asselin avait pris conscience de son aventure et comme résumé devant soi-même le sens de cet acte que tant d'autres commettent avec une distraction absurde.

On ne fait un voyage que pour se souvenir. C'est ce qui en constitue la poésie et la beauté. Le pays de nos rêves n'existe que toujours au delà du dernier que nous ayons vu. Lorsque nous le trouvons par hasard, tant mieux si nous y fixons notre vie, mais alors ce n'est plus un voyage. Le voyage, c'est de ne pas s'arrêter.

Du déchirement de mille départs dépend la bonne impression que nous devons garder des villes et des sites. Et c'est pour obéir à cette loi du désir plus encore qu'aux nécessités des escales que les vrais voyageurs ne s'arrêtent jamais.

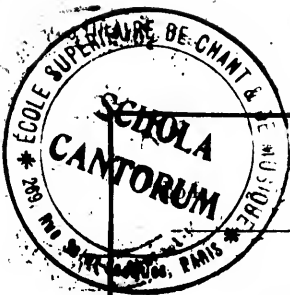
Mais à courir si vite, M. Asselin n'a point perdu sa force d'observation, au contraire. Pas une page où il ne note un trait de mœurs curieux, un joli détail de paysage, une fine remarque. Il n'a point la prétention de nous apprendre quoi que ce soit de documentaire sur ces pays déjà tant racontés, mais à nous les décrire simplement, et dans toute la force directe de son impression personnelle, il nous donne le sentiment de quelque chose de tout neuf, de très frais, de très rare.

Ni le style, qui est d'une belle et souple venue mais sans aucun tapage ou fioriture, ni aucun autre artifice de présentation ne nous donne ici le change. Il s'agit bien de la pensée même : ses effets les plus curieux, les plus saisissants viennent de sa totale sincérité.

Par cette sincérité, par le ton ingénu et subtil des remarques, par je ne sais quoi d'étonné et de bon-enfant, par une certaine façon de toujours laisser le moi s'opposer au monde extérieur (mais sans qu'on y soupçonne de vanité), les *Paysages d'Asie* s'apparentent aux relations de voyages des navigateurs du XVII^e et du XVIII^e siècle, si joliment personnelles et souvent si poétiques. En notre siècle de livres illustrés à bon marché et d'excursions en automobile dans les lieux illustrés, c'est le meilleur compliment que je puisse adresser à ce récit plein de sens sous le charme de son vif humour.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) HENRY ASSELIN : *Paysages d'Asie* (Sibérie, Chine, Ceylan). Paris, Hachette.



Le XII^e Salon de la Société des Aquarellistes et Pastellistes.

Ce Salon est, cette année, assez froid et monotone. Il faut cependant noter les envois intéressants de Rassenfosse, R. Wytzman, Paul Dom, Binard, Bernier, Abattucci, qui, sans révéler des vues nouvelles, témoignent néanmoins d'un labeur constant et d'efforts soutenus. Mais l'apport vraiment remarquable de l'exposition est fourni par un fort bel ensemble d'aquarelles et d'eau-fortes de J. De Bruycker. Rien de ce que cet artiste, peu prodigue, consent à montrer n'est indifférent. Il expose cette fois une grande aquarelle, *Marché du vendredi*, qui est bien une des œuvres les plus étonnantes qu'il nous ait été donné de voir depuis longtemps dans ce genre. Dessin étrangement suggestif. Chaque trait contient une intention, chaque objet est animé par l'esprit du dessinateur. Le détail est spirituel, plein de sous-entendus sarcastiques, de drôleries. Le coloris est non moins étrange. Sur le fond gris et monotone des vieux murs, les tons criards des vêtements et des objets se détachent, formant un contraste violent, animant la tristesse de l'atmosphère. Il y a une grandeur incontestable dans tout cela, et une puissance de vision qui déconcerte.

Citons encore, parmi les envois intéressants, les paysages lumineux de M. Guilbert, les pastels de R. Gevers et quelques eaux-fortes curieuses de R. Van Bastelaer, M. Van der Loo et A. Delstanche.

F. H.

La Première de « Tannhäuser ».

M. Istel a publié il y a quelques mois dans *Die Musik* (N^e année, n^o 4) des extraits fort intéressants des notes journalières que rédigea Marschner à l'occasion d'un voyage qu'il fit à Paris, avec sa femme, peu de temps avant sa mort.

L'un de ces fragments, dont nous donnons ci-après la traduction, consiste dans le compte rendu de la première de *Tannhäuser* à Paris, le 13 mars 1861. Il est piquant de voir le musicien qui avait été l'un des premiers inspireurs de Wagner jeune montrer une sorte d'indifférence narquoise vis-à-vis de l'accueil inouï qui fut réservé au chef-d'œuvre :

« Quand nous arrivâmes dans la loge, juste en face de la scène, l'ouverture avait déjà commencé. La salle était grehicomble et les toilettes brillantes. A la fin de l'ouverture, succès. A mon grand étonnement, la claque était là et remplissait son office. Le rideau se lève et le décor est applaudi : un chœur barbare (*wüst*) et une musique de ballet encore plus barbare se font entendre. On commence à s'agiter. Finalement le ballet cesse et Tannhäuser se détache des bras de Vénus et commence à chanter des chants sauvages. On s'agite de nouveau. Enfin, changement de décor, campagne aux environs de la Warburg. On applaudit le décor. Mais lorsque Tannhäuser tombe à genoux, quelques rires éclatent, sans persistance toutefois. Un jeune berger chante et prélude. Les pèlerins descendent de la montagne : de nouveaux rires éclatent dans la salle, plus fort cette fois. On voit que le public s'ennuie : il tousse ou fait des efforts pour tousser, et lorsqu'à la fin des chiens entrent en scène un rire inextinguible s'élève après le baisser du rideau. Déjà à ce moment, c'est-à-dire après le premier acte, et à juger d'après les conversations du foyer, il faut considérer l'opéra comme voué à l'insuccès le plus complet.

Deuxième acte. La marche et le chœur plaisent énormément et l'on crie « bis ». Pendant le concours de chant, il est facile de voir que l'ennui s'empare de nouveau de l'assistance. Certes Elisabeth (Saxe) chante fort bien (de même qu'avant cela la Tedesco, Vénus) et se voit applaudir ; mais cela ne sert à rien car tandis que Niemann (1) se laisse tomber à terre pour la seconde fois, les rires éclatent et s'adressent cette fois à la loge de la princesse de Metternich qui a tant fait pour pousser Wagner : c'est à tel point que la noble dame est obligée de quitter sa loge. Niemann n'est pas en bonne forme : on l'entend à peine. A la fin de l'acte, applaudissements (claque) et sifflets.

Pendant le prélude du troisième acte, où des accords parfaits se répètent continuellement dans l'aigu, l'on s'agite derechef. Décor et éclairage d'Elisabeth très beaux. Mais cela n'empêche que l'agitation recommence à se manifester bruyamment. Lorsqu'enfin Elisabeth quitte lentement la scène et que Wolfram s'assoit tranquillement, un rire vraiment homérique s'élève, auquel l'empereur et la cour tout entière prennent part. Puis vient le *Chant du soir* ou *Romance à l'étoile* de Wolfram, que Morelli chante d'une façon vraiment ravissante ; tonnerre prolongé d'applaudissements. Niemann arrive en scène à pas chancelants, vêtu d'un froc brun, affreux à voir. Nouveaux rires et « Oh ! Oh ! » du public qui prévoit une nouvelle phase d'ennui. Niemann se retourne : on rit. Il chante ces paroles : « N'approche pas ! ». Éclats de rire formidables. Il s'assoit, épuisé, sur un banc : on rit de nouveau. Cependant l'on applaudit fort deux passages de son récit. Enfin, le cortège funèbre qui transporte le cercueil d'Elisabeth s'approche : on rit, et lorsque Tannhäuser se laisse tomber auprès du corps d'Elisabeth et le tient embrassé, on rit de nouveau.

La représentation de l'opéra s'est terminée vers minuit. A part quelques détails (par exemple : les musiciens de la scène n'étaient pas bien d'accord avec ceux de l'orchestre quant à la mesure), l'œuvre fut fort bien exécutée sous la direction de Dietsch ; l'on chanta fort bien et avec beaucoup de zèle. Ce fut Morelli qui obtint le plus beau succès comme chanteur. Niemann parut tout à fait insignifiant : les bonnes dames de Hanovre ne me croiront pas, mais c'est pourtant bien comme je le dis !..... »

(Trad. CH. VAN DEN BORREN).

CORRESPONDANCE

Liège, 11 mai 1911.

Monsieur le Directeur,

Très heureuse d'apprendre la nomination de M. Tincl comme commandeur de la Légion d'Honneur, je m'étonne qu'en sa générosité la France n'ait pas pour M. Sylvain Dupuis un petit bout de ruban alors qu'il s'est dévoué AMPLEMENT aux compositeurs français en créant au théâtre de la Monnaie, avec le talent et la conscience que vous lui connaissez, la *Glu* de Gabriel Dupont, l'*Étranger* de Vincent d'Indy, *Éros vainqueur* de Pierre de Bréville, *Ariane et Barbe-Blonde* de Paul Dukas, *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy, le *Roi Arthur* d'Ernest Chausson, *Louise* de Gustave Charpentier, et qu'il a dirigé personnellement dans les concerts, soit à Liège, soit à Bruxelles, un grand nombre

(1) L'acteur qui joue le rôle de Tannhäuser.



d'œuvres symphoniques de compositeurs français à leurs débuts, inconnus à l'époque où il les fit exécuter et pour la plupart célèbres aujourd'hui : le *Chant de la cloche* de Vincent-d'Indy, l'ouverture de la *Princesse Maleinè* de Pierre de Bréville, les symphonies d'Ernest Chausson, d'Albéric Magnard, de J. Guy Ropartz et d'Albert Roussel, les *Nocturnes* de Claude Debussy, etc., etc. Ne serait-il pas équitable de s'en souvenir ?

Veuillez agréer, etc.

UNE FIDÈLE ABONNÉE.

RÉPONSE. Notre Fidèle Abonnée paraît ignorer qu'au point de vue des décorations les hommes se divisent en deux catégories distinctes : ceux qui les méritent et ceux à qui elles sont données.....

NOTES DE MUSIQUE

A la Section belge de la Société internationale de musique.

Les circonstances avaient empêché jusqu'à présent le groupe de Bruxelles de la S. I. M. d'organiser, au cours de cette saison, une séance de musique ancienne. Les trois premières auditions qu'il avait données pendant l'hiver avaient, en effet, été consacrées à l'audition des œuvres de trois compositeurs français contemporains, MM. Paul Dupin, Tournemire et Mouquet. Voici qu'il vient de prendre sa revanche et de clôturer brillamment le cycle de ses séances par une conférence des plus attrayantes sur les *Débuts de l'oratorio*, illustrée par des exemples musicaux inédits pour la plupart et présentant un vif intérêt tant au point de vue esthétique qu'historique.

Le conférencier était M. Charles Martens, qui possède la matière à fond et en développe les principaux aspects avec une concision, une élégance et un charme des plus communicatifs. Ses idées personnelles témoignent, au surplus, d'une compréhension profonde de tout ce qui touche à l'esthétique musicale et contribuent pour une large part à faire pénétrer plus avant dans l'intelligence des œuvres musicales qui lui servent d'exemples.

M^{me} Emma Beuëk avait assumé la tâche délicate de mettre au point les divers morceaux inscrits au programme. Elle l'a fait avec un soin, une conscience et un souci du style et de l'expression dignes des plus vifs éloges.

La partie musicale débuta par deux humbles *laudes spirituelles* à trois voix, *a capella*, qui se chantaient, à la fin du XVI^e siècle, dans les oratoires fondés à Rome par saint Philippe de Néri, ses disciples et ses successeurs : petites œuvres édifiantes par leur piété si sincère et leur mysticisme fait de grâce et de tendresse. M^{lles} Renée de Madre, Linter et Willia et M. Vander Borghit en donnèrent une interprétation parfaite de goût et de simplicité.

M. Vander Borghit chanta ensuite, de son admirable voix de baryton, le récit du *Temps*, par lequel commence la célèbre *Rappresentazione di Anima et di Corpo* d'E. del Cavalieri : évocation sublime et terrible du Jugement dernier, transposition prestigieuse du *Dies iræ* dans le style dramatique florentin de la fin du XVI^e siècle, portique majestueux qui s'ouvre sur le mystère allégorique et pourtant si vivant que constitue l'œuvre de Cavalieri. M. Vander Borghit rendit avec une allure magnifique le sentiment sur humain de ce récit.

Dans le *Dialogue du Christ et de la Samaritaine*, de Fr. Anerio (1619), œuvre d'une conception audacieuse et originale, il chanta le rôle du Christ avec une grande noblesse d'accent et une onction profondément pathétique; M^{me} Renée de Madre — la Samaritaine — lui donna la réplique de la manière la plus séduisante. L'adorable trio, rythmé *alla Moresca*, qui clôt le dialogue et exalte « l'eau claire de la divine grâce », reçut une interprétation exquise de fraîcheur et de légèreté de la part de M^{lles} de Madre et Willia et de M. Roberti (1).

(1) Le *continuo* des œuvres de Cavalieri et d'Anerio a été réalisé par le signataire de ces lignes.

Puis nous entendîmes le dialogue spirituel, l'*Ange et le Pêcheur* du liégeois Henry Dumont (1610-1684), grandiose fresque musicale d'une splendide envolée et d'une vigueur d'expression qu'accentue encore la manière de chanter de M^{me} Linter — un ange à la voix pénétrante, richement timbrée et profondément expressive — et de M. Vander Borghit, — un pêcheur d'une émouvante contrition.

M^{me} de Madre unit la parfaite musicalité de son interprétation et sa compréhension éminemment plastique du style d'oratorio dans la sublime cantate de Schütz, *Je veux louer sans cesse le Seigneur*, à laquelle elle donne un élan et une force de conviction de l'effet le plus prenant. Mais elle se surpassa peut-être encore dans la façon poignante dont elle rendit la déploration — d'une beauté toute grecque — de la fille de Jephthé, de Carissimi. Ici, l'adéquation est si parfaite entre la nature de l'artiste, d'une part, et le style et le sentiment de l'œuvre, d'autre part, que l'on pourrait difficilement imaginer un rendu plus proche de l'idéal. Le chœur qui suit cette lamentation et termine l'oratorio occupa la fin de la séance et, merveilleusement mis au point comme il l'était, il laissa l'auditoire sous l'impression d'un charme indéfinissable.

N'oublions pas d'associer au succès de cette belle séance M^{me} Tiny Bèon, qui dépensa sans compter son beau talent d'organiste et de claveciniste comme accompagnatrice; M. Bèon qui dirigea les ensembles vocaux; l'excellent groupe de choristes qui chanta le chœur-final de *Jephthé*, et les deux violonistes (M^{lle} Schellinckx et l'une de ses élèves), dont le concours assura à ce dernier morceau un élément complémentaire de succès.

CH. V.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Les Peintures de la collection Chauchard, quatre-vingts reproductions en héliogravure par la maison Ad. Braun et C^{ie} d'après les tableaux de Corot, Daubigny, Decamps, Delacroix, Diaz, Jules Dupré, Fromentin, E. Isabey, Ch. Jacque, E. Meissonier, J.-F. Millet, Th. Rousseau et Troyon. Texte de JEAN GUIFFREY. Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}.

« Nous ne voyons plus ce qu'un tableau de Daubigny ou de Rousseau, de Corot ou de Millet renferme de révolutionnaire et d'agressif. L'art de ces maîtres, basé sur l'observation délicate et la sincérité, nous paraît bien calme et nullement combatif. Fallait-il donc que l'art de leurs adversaires fût conventionnel et factice pour se sentir troublé, menacé de mort par cette recherche si simple et si honnête, cette expression si haute et si noble de la nature et de la vérité ! »

C'est par cette réflexion que M. Guiffrey termine la très belle étude qu'il a écrite sur la collection Chauchard et qui accompagne, dans la publication de grand luxe qu'a éditée récemment la librairie Plon, les quatre-vingts héliogravures reproduisant les pièces capitales de la collection.

En remplaçant les noms cités par ceux de Manet, de Claude Monet, de Renoir et de Degas, la même observation pourra être faite par le futur commentateur de la collection Camondo; et quelque jour, dans un avenir qui pourrait bien n'être pas lointain, ce seront Cross, Vuillard, Van Rysselberghe, Bonnard, Maurice Denis qui seront opposés aux adversaires dont l'art conventionnel et factice, etc. (voir ci-dessus).

Mais ceci nous écarte de la collection Chauchard. A tous égards, celle-ci méritait l'hommage qui lui est rendu. On trouvera dans l'ouvrage que lui consacre la maison Plon d'intéressants détails sur chacun des tableaux qui la composent, sur la date où ils furent acquis, sur les galeries diverses par lesquelles ils passèrent. Documentaire, anecdotique et critique, le texte de M. Guiffrey sera lu avec fruit par tous les curieux d'art. Quant aux illustrations, elles sont de tout premier ordre. O. M.

BIBLIOGRAPHIE

C.-F. RAMURY : *Aimé Pache, peintre vaudois*, roman. (Paris, Arthème Fayard). — M. Ramury est le remarquable auteur de *Jean Luc persécuté* et de *Le Village dans la montagne*. On retrouvera dans *Aimé Pache* les qualités savoureuses et fortement populaires de ses autres œuvres. C'est l'histoire, toute simple, sans fioritures ni réflexions, d'un jeune Vaudois qui vient à Paris faire la peine et que toutes les forces de la race ramènent chez lui. La description de cette lutte secrète, toute subconsciente, est de premier ordre. Et les paysages vivent d'une existence extraordinaire.

JOSÉ HENNEBICQ : *Antigone victorieuse*. (Paris, Sansot). — Dans un style de poèmes en prose, M. Hennebicq note des sensations d'Orient avec une ferveur d'homme du Nord descendu vers ces contrées de merveilles. C'est en voyageur artiste qu'il parcourt le monde des paysages, et aussi le monde des idées (dans ses contes philosophiques que traverse parfois le frisson occultiste qui animait l'œuvre de celui qu'il considère toujours comme son maître, le grand Villiers de l'Isle-Adam).

PASCAL FORTHUNY : *Isabel ou le Poignard d'argent*. (Paris, Sansot). — Tout ce qui touche à l'Espagne devient aussitôt tellement plein d'ardeur et de vie que, même en maintenant ses héros dans une attitude où l'on soit forcé de considérer les symboles qu'ils représentent, M. Forthuny ne leur a pas enlevé une parcelle de leur vitalité forcée. Pays terrible où les idées s'incarnent si vite et sont le sang même des hommes qu'elles ont conquis.

Le Souvenir de Charles Demange. (Paris, *Mercur de France*). — Recueil de toutes les opinions demandées à quelques intellectuels du moment sur le style et surtout l'âme de ce jeune homme qui était tout intelligence et que peut-être l'intelligence, par des détours mystérieux, tua.

ARMAND FOURREAU : *Le génie gothique*. (Paris, Sansot). — Étude des plus remarquables sur notre peinture gothique, si peu connue au fond, et d'une manière générale sur le génie gothique. M. Armand Fourreau insiste surtout sur l'influence profonde, inconsciente, réelle de l'art gothique sur l'art moderne français. Idée juste et féconde, et faite pour ravir M. Adrien Mithouard.

ABEL LETALLE : *Idées et figurations d'art*. (Paris, Sansot). — Mélange, peut-être un peu trop mêlé en effet, d'études sur des artistes de valeurs bien différentes. Ce n'est pas de la critique d'art directe, mais plutôt la critique des idées suggérées à l'écrivain par les œuvres des producteurs qu'il examine. Le procédé, très littéraire, donne du vague aux opinions exprimées. Après tout, nous ne pouvons guère avoir sur l'art que des opinions.

LÉON WÉRY : *D'après l'Écclésiaste : quelques petits essais sur le mécanisme de la vie intérieure*. (Bruxelles, éditions du *Thyrse*). — M. Léon Wéry fait partie des très rares écrivains qui tentent de mériter le nom d'essayistes. J'ai parlé jadis ici même du *Stylite*. Aujourd'hui ses méditations d'après l'Écclésiaste continuent cette tradition. Le livre contient des pages très fortes et très philosophiques, et de déductions originales, sur la vanité, l'envers de l'idéalisme, la logique de l'injure et le sang.

NICOLAS BEAUDUIN. — J'avoue préférer de beaucoup à sa poésie (*Les deux règnes*, publiés à Paris par les *Rubriques nouvelles*), sont vraiment d'un lyrisme trop vague malgré son ampleur) les critiques de M. Nicolas Beauduin. La plaquette qu'il appelle : *L'Évolution de Maurice Barrès* (Paris, éditions des *Rubriques nouvelles*) est très pénétrante et très nuancée. M. Henry Maassen, par contre, m'a tout l'air de préférer les poèmes (*la Poésie paroxyste : Nicolas Beauduin*, Liège, éditions de la *Saut-relle verte*). Mais j'ai comme une idée que M. Beauduin, dont l'intelligence critique est vive et fine, saura quitter le paroxysme pour suivre l'art, tout simplement.

JEAN-MAURICE MESTRALLET : *André Chénier*, poème dramatique ; préface de PAUL MARGUERITE (Paris, Sansot). M. Mestrallet, en vers doux et d'une allure un peu archaïque, nous raconte la douloureuse passion de l'angélique poète. Ainsi que le dit M. Paul Marguerite dans sa préface, le drame « se passe surtout dans l'idée et le sentiment, aux sources intérieures d'une pure et frémissante sensibilité ».

HÉLÈNE PICARD : *Nous n'irons plus au bois*. (Paris, Sansot). — Souvenirs d'enfance, poèmes familiaux, d'allure un peu lente et trop classique, non sans émotion cependant.

GEORGES GOFFIN : *Variations, poèmes en prose*. Introduction de M. ALBERT BONJEAN. (Bruxelles, éditions de la *Belgique artistique et littéraire*). Proses juvéniles, pleines de ces grands sentiments d'ardeur et de désespoir qui sont le propre des très jeunes gens.

SERGE EVANS : *La voix du beffroi* (Paris, éditions de *L'île sonnante*). — Histoire, brève et charmante, d'un vieux sonneur de carillons qui apprend son art au jeune homme qui doit lui succéder. L'impression éprouvée est demi-réelle, demi-révée.

F. M.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon des Beaux-Arts de Charleroi, dont nous avons publié dimanche dernier, dans ses éléments principaux, la composition, sera inauguré (sauf retard imprévu) le samedi 3 juin.

Outre une série d'auditions destinées à faire apprécier les musiciens wallons d'autrefois et d'aujourd'hui, quinze conférences évoqueront les aspects les plus caractéristiques des manifestations de l'art dans la Wallonie, et spécialement dans le Hainaut. Et afin qu'il reste de ces entretiens mieux qu'un souvenir, chaque conférencier a été prié d'écrire un résumé des idées qu'il développera. Ces analyses, réunies en volume, formeront une sorte de Livre d'or de l'Art wallon.

Voici les noms des conférenciers et le titre des sujets qu'ils traiteront : M. Camille Lemonnier, *le Hainaut, terre d'art et de travail* ; M. Marcel Laurent, *l'Architecture en wallonie et spécialement dans le Hainaut* ; M. Ernest Verlant, *la Contribution wallonne à la peinture des X^e et XV^e siècles* ; M. G. Van Zype, *le Portrait de Lucidel à Naves* ; M. Fierens-Gevaert, *le Paysage de Palenier à H. Boulenger* ; M. Thiébaux-Sisson, *les Peintres des Fêtes galantes (A. Watteau et Pater)* ; M. Maurice des Ombiaux, *Des Ymaigiers à Victor Rousseau* ; M. Robert Sand, *les Graveurs wallons* ; M. Léon Hennebicq, *les Arts industriels du Hainaut* ; M. Maurice Wilmotte, *l'Ancienne littérature française du Hainaut* ; M. Louis Dumont-Wilden, *les Écrivains français de Wallonie des XVIII^e et XIX^e siècles (le prince de Ligne et Octave Pirmez)* ; M. Louis Delattre, *les Écrivains français de Wallonie de 1880 à 1911* ; M. Ernest Closson, *les Maîtres wallons dans l'école du contre-point néerlandais* ; *les Musiciens wallons du XVII^e siècle à nos jours* ; M. Louis Piéard, *la Chanson populaire du Hainaut*.

Les élèves et anciens élèves de Charles Van der Stappen ont pris l'initiative d'une souscription destinée à couvrir les frais d'un monument qu'ils se proposent d'ériger à la mémoire de leur maître regretté. Un comité de patronage composé d'artistes, d'hommes de lettres, de personnalités du monde des arts, a été constitué pour seconder ce projet, qui ne peut manquer de rencontrer un accueil empressé auprès de tous les amis et admirateurs du statuaire. Les souscriptions doivent être envoyées à M. A. Crick, 64 rue Simonis, Bruxelles.

Le IV^e congrès de la Presse belge se réunira les 10, 11 et 12 juin à Charleroi. Au programme figure, le 9 juin, à 8 heures du soir, une réception par les autorités communales à l'hôtel de ville. Cette réception sera suivie d'un raout.

Le dimanche 10, à 9 heures du matin, séance d'ouverture : à 9 h. 1/2, séance de travail ; à midi, visite des locaux de l'Université du travail, suivie d'un lunch ; à 2 heures, séance de travail ; à 7 heures, banquet offert par la Société de l'Exposition de Charleroi.

Le congrès s'occupera de la juridiction en matière de presse, des accidents du travail, de la vente des journaux dans les gares, etc.

Le lundi 11 juin aura lieu une excursion à l'abbaye d'Aulne et à Thuin. Un lunch sera offert par M. Victor Vilain, bourgmestre de Thuin.

De Paris :

L'inauguration du monument Verlaine est fixée au 28 mai, à dix heures et demie du matin. Un hommage en vers sera lu par M. Léon Dierx. M. Edmond Lepelletier, au nom du Comité, fera la remise du monument à la Ville de Paris. A 2 h. 1/2, matinée à l'Odéon, organisée par M. Antoine. On jouera *Les Uns et les Autres*. Les meilleurs artistes de Paris diront des vers de Verlaine. Des mélodies de Gabriel Fauré et Claude Debussy seront accompagnées par leurs auteurs. Un à-propos en vers de M. Ernest Raynaud terminera la matinée. Le soir, banquet sous la présidence de M. Léon Dierx.

C'est le 6 juin que sera inaugurée au théâtre du Châtelet la saison des Ballets russes que nous avons annoncée. Il n'y aura cette année que huit représentations, la troupe de danseurs et ballerines, qui triomphe en ce moment au Théâtre Costanzi, à Rome, devant être le 18 juin à Londres où elle a été appelée pour les fêtes du couronnement du roi. Rappelons qu'il y aura deux séries de spectacles ainsi composés : 1° *L'Oiseau de Feu, le Spectre de la Rose, la Bataille de Kerjenetz, Sadko et la Péri* de M. Paul Dukas ; 2° *Shéhérazade, Narcisse et Petrouchka*, la nouvelle œuvre de M. Stravinsky.

M. Léon Poirier, qui prit l'heureuse initiative de faire représenter à Paris le *Mariage de M^{lle} Beulemans* (l'amusante comédie de MM. Fonson et Wicheler, après 450 représentations consécutives, continue à être applaudie tous les soirs au théâtre des Bouffes !), a loué pour le mois de juin le théâtre du Vaudeville, où il fera représenter les plus célèbres opérettes viennoises : *le comte de Luxembourg et Amour Tzigane* de F. Lehár, *Princesse Dollar et la Belle Risettr*, de Léo Fall, *le baron Tzigane et Sing viennois* de Johann Strauss, *l'Étudiant pauvre* de Millöcker et *l'Alsé d'amour* de C.-M. Ziehrer. M. Poirier a engagé à cet effet toute la troupe du Théâtre « An der Wien » de Vienne et l'Orchestre des Tziganes de la Cour, qui sera conduit par les compositeurs F. Lehár, L. Fall, C.-M. Ziehrer et par MM. Ziegler, Rusitzka et Kapperl.

Il y aura au total trente représentations, dont six de gala. La série de ces spectacles, destinés à faire connaître à Paris les opérettes viennoises *telles qu'on les joue à Vienne*, sera inaugurée, en l'honneur de l'opérette française, par une représentation extraordinaire de *Giroflé-Girofla* fixée au samedi 3 juin.

De grandes fêtes musicales consacrées à J.-S. Bach ont lieu en ce moment à Leipzig (20, 21 et 22 mai) sous la direction de M. K. Straube et avec le concours de M^{mes} A. Stronck-Kappel et E. Leisner, de M^{lle} M. Roemer, G. Walter, J. Messchaert, A. Stephani, R. Gineiner, etc. Parmi les œuvres composant le programme de ce festival, citons la *Passion selon saint Jean*, divers motets, les cantates : *Sie werden aus Saba alle kommen*, *O Jésus Christ mein's Lebens Licht* ; l'Ode funèbre ; *O ewiges Feuer*, *Brich dem hungrigen dein Brot* ; *Schweigt still, plaudert nicht* ; *Der Himmel lacht* ; *Herr, deine Augen sehen nach dem Glanben* ; *Lobet Gott in seinen Reichen* ; des pièces d'orgue, de piano, de chant, de violon, de violoncelle, etc. Les auditions ont lieu au Gewandhaus et à la Thomaskirche.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2 ◆
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

A la fin de l'été on organisera à Munich quelques grands concerts populaires sous la direction de MM. Mahler, Richard Strauss, Fritz Steinbach et d'autres capellmeister notoires, afin de faire connaître à la masse du public les chefs-d'œuvre de la musique chorale et de la musique symphonique.

Sous la présidence de M. Maurice Fénaille, avec M. H. Bourin comme secrétaire et M. J. Doucet comme trésorier, il vient de se constituer une Société pour l'étude de la gravure française.

L'objet de la Société est de grouper les amateurs, les collectionneurs et les érudits qui s'intéressent à la gravure française, et de publier des ouvrages documentaires consacrés à l'histoire de la gravure et des graveurs en France, depuis les origines jusqu'à nos jours. Ces publications seront réservées aux sociétaires et ne pourront qu'exceptionnellement être vendues à des personnes étrangères à la Société.

La Société se compose des membres inscrits à la fondation, puis des personnes, associations, établissements, présentes par deux sociétaires et admis par le bureau. La cotisation annuelle est de 25 francs ; un versement supplémentaire de 25 francs donne droit à un exemplaire de luxe des publications et une souscription de 500 francs au titre de membre perpétuel.

Un catalogue est une chose fort précieuse dans une bibliothèque, pourvu qu'il soit scrupuleusement exact.

La bibliothèque municipale du quatrième arrondissement de Paris a le bonheur de posséder un catalogue des plus réjouissants où le lecteur apprend non sans effroi que *Samson et Dalila* a pour auteur Massenet ! Louis Ménard, l'auteur de la *Morale avant les philosophes*, devient Le Ménard. Les mélodies de Schubert figurent dans le chapitre spécial de la musique sacrée, à côté des cantates de Bach et du *Requiem* de Mozart...

Une autre bibliothèque municipale classe dans la série des œuvres médicales et pharmaceutiques les *Dialogues d'Hylas et de Philonôis*, du philosophe anglais Berkeley, bien qu'il ne soit question en ce sévère ouvrage que de métaphysique. Il est vrai que les Dialogues sont suivis de cet autre titre épisodique : *Les vertus de l'eau de goudron*. Et pour qui n'a pas lu le livre, rien ne ressemble plus à un produit pharmaceutique que l'eau de goudron.

Mais voici qui dépasse toutes les douloureuses insanités amassées par messieurs les bibliothécaires en leur catalogue. *Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* est attribué quelque part à Chateaubriand. Il y eut probablement confusion dans l'esprit du fonctionnaire entre la compilation de l'abbé Jean Jacques Barthélemy et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de l'illustre écrivain malouin. Regrettable confusion !

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la Collection des Grands Artistes des Pays-Bas

GÉRARD TERBORCH

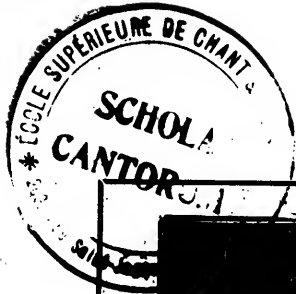
PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres, c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50 ; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE SLOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



Mlle M. PEUSSENS

artiste très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

SAINTE-ANNE, près SLUIS. - Maison de campagne avec jardin et grand atelier à louer. Ecrire à M. DREYBÖRF, à Knoeke

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. - Prix modérés

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. - 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pittoresque de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable. Joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

HOUFFALIZE peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Le Messager des Bibliophiles

Organe mensuel

insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livres et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à

M. F. MERLIN

ADMINISTRATEUR

35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

A VENDRE : Tableau peint par HENRI LEYS et représentant *Une attaque des Guéux à Anvers*. Prendre l'adresse au bureau du journal.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. - Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

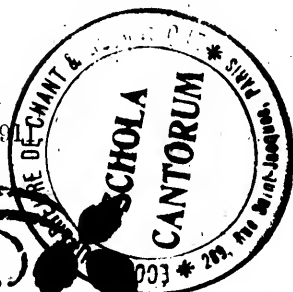
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Une grimace russe et un sourire français (GILBERT DE VOISINS). — Gustave Mahler (O. M.). — Poètes (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Théâtre à Paris : *le Martyre de saint Sébastien* (O. M.). — Publications artistiques : *les Estampes japonaises* (FRANZ HELLENS). — Chronique judiciaire des arts : *le Fils de Lagardère*. — Accusés de réception. — Agenda musical. — Petite Chronique.

Une grimace russe et un sourire français.

Le Théâtre des Arts vient de nous donner, avec *Niou*, (neuf tableaux de M. Ossip Dymof) et *la Nuit Persane*, (deux actes de M. Jean-Louis Vaudoyer) un très copieux spectacle, mais aussi une très intéressante leçon. La pièce de M. Ossip Dymof représente un audacieux essai de théâtre moderne, novateur, singulier et hardi ; celle de M. Jean-Louis Vaudoyer n'est qu'une histoire traditionnelle et dix fois contée, reprise, dans une forme classique, avec des personnages dont le seul nom fait le portrait : Arlequin, Colombine, Brighella, Sylvia, Léandre, de qui le caractère nous est connu devant que ne s'allument les chandelles, et d'autres personnages encore, de pure fiction, que l'on vit déjà dans les *Mille et une Nuits* (celles de Galland plutôt que celles du Dr Mardrus) et dans plus d'un conte de Voisenon. Il paraissait donc évident qu'à toute âme non influencée la pièce de M. Ossip Dymof donnerait une émotion nouvelle et surprenante, tandis que celle de M. Jean-Louis

Vaudoyer lui ferait l'effet banal et prévu d'un agréable pont-neuf un peu trop chanté.

Or, il en fut tout autrement. Les neuf tableaux de *Niou*, les cris, les prières, les retours étranges, les coups de revolver (d'ailleurs inoffensifs), le désespoir du mari, la cruauté de l'amant, les coups de gueule du mari, les aphorismes de l'amant, les communications au téléphone (d'un tel pathétique !), les larmes du père, de la mère, de la femme de chambre, la présentation d'un lit défait, les aspirations de l'héroïne, ses caprices, ses fièvres, tout cela nous sembla déjà vu, déjà lu, déjà enduré, au lieu que Sylvia, dès qu'elle eut parlé de Venise, Brighella, dès qu'il nous eut conté le festin de don Juan, Léandre, dès qu'il souffrit d'amour, le Prince Persan, dès qu'il souffrit d'ennui, et le Docteur Bolonais, dès qu'il cueillit des simples, nous charmèrent par un charme nouveau, discret, mais enivrant comme un parfum de fleurs, et si le souvenir de Banville, parfois, nous occupa, ce fut, parmi le doux bruit des rimes, comme le souvenir d'une cascade délicieuse quand on écoute un suave jet d'eau.

Et la raison en est, me semblé-t-il, fort aisée à découvrir. En voulant à toute force nous donner de l'inédit sous une forme inédite, M. Ossip Dymof s'est trouvé réduit à nous offrir des caricatures, car il n'est pas si facile d'innover. On imite en croyant inventer, on exagère une situation connue, on la fausse, on la ridiculise. Ce moyen de drame, que vous dédaignez, vous le forcez, et finissez par produire un effet de vaudeville. En est-il rajeuni ? Ce revirement qui, dans son emploi primitif, était heureux par sa lenteur et sa subtilité, vous en faites un coup de théâtre nouveau en le hâtant, en le marquant d'un trait noir... Oui, mais il perd tout

ce qui le rendait pathétique et cesse d'être humain. Ce caractère du mari pouvait intéresser lorsque vous le montriez par mille insensibles nuances indécises, hésitant entre la colère et le pardon. Il nous émouvait alors. Vous avez cru innover en le montrant dans un temps trop court, bête brute et pauvre imbécile qui supplie. Le résultat fut d'obtenir un personnage de guignol. Cela est d'autant plus à regretter que la pièce n'est pas dépourvue d'un certain talent et que M. Ossip Dymof ferait sans doute un bon vaudeville, s'il voulait seulement y condescendre. Les essais du genre de *Niou* furent déjà faits aux temps héroïques du Théâtre-libre. Nous savons ce que l'on en peut tirer. A l'époque, ils eurent leur très réelle utilité. Mais toujours il fut oiseux de recommencer un essai, pour n'aller pas plus outre.

Pour ce qui est de la forme, qu'en dirai-je ? Celle de *Niou* échappe au jugement, puisque traduite ; mais, dans son texte, je crains fort qu'elle ne soit déjà d'une bien prétentieuse philosophie. Celle de *la Nuit Persane* est simplement plaisante. Elle procède parfois de Banville et souvent des comédies secondaires de Molière. J'y ai trouvé le même bon sens souriant, avec cette brusque « mise au point » du rêve qui empêche de perdre pied. Vers charmants, vers chantants, et d'une qualité bien savoureuse !

Mais hélas, de ma vie, jamais je n'entendis des gens de chair parler l'étrange langage que leur souffle M. Ossip Dymof, ce langage de jeune licencié qu'une fièvre échauffe, au lieu que je puis imaginer, malgré la transposition en alexandrins que nous en offre M. Jean-Louis Vandoyer, une intrigue humaine, exprimée avec les phrases de *la Nuit Persane*... tout en me disant que ces gens, par un curieux hasard, n'ignorent pas la syntaxe.

Parlerai-je des décors et des costumes ? Ici l'on ne peut que louer. Dans un sujet qui ne prêtait guère, M. Maxime Dethomas nous a offert une série de tableaux parfaits, où des harmonies de tons d'une émouvante simplicité nous eussent pris le cœur si les acteurs avaient parlé moins fort. D'une chambre d'hôtel, banale à souhait, d'une vraie chambre d'hôtel, il fit une joie des yeux, et pourtant on y voyait toute la tristesse, tout le lugubre ennui du lieu de passage où chacun a couché, a dormi, où chacun peut mourir. Quant à M. Dréza, il fit pour *la Nuit Persane* deux décors exquis, d'une fantaisiste et charmante hardiesse. Je ne connais point la Perse, mais je sais qu'elle est ainsi, et je sais que Sylvia, Colombine, Léandre, Arlequin, Brighella, et leurs hôtes persans, ne se vêtirent jamais d'autre manière que ne les vêtit ce magicien délicat.

GILBERT DE VOISINS

GUSTAVE MAHLER

Souffrant d'un mal grave, Gustave Mahler était allé à Paris demander à la science la guérison qu'elle fut malheureusement impuissante à lui donner. Après des semaines douloureuses passées à la clinique, il se fit ramener à Vienne et expira sur le sol natal. Sa mort est un deuil pour l'Allemagne, qui l'avait classé parmi les deux ou trois de ses plus glorieux musiciens.

Né en Moravie, le 7 septembre 1860, Gustave Mahler eut une existence errante et mouvementée. L'exercice de sa profession le fit résider successivement à Cassel, à Prague, à Leipzig, à Hambourg, d'où il passa à Budapest et de là à Vienne où, pendant dix ans, il dirigea l'Opéra impérial. Il se laissa tenter enfin par des offres venues d'Amérique, dans le secret désir d'amasser rapidement une fortune suffisante pour lui permettre de travailler dans la retraite et d'achever son œuvre de compositeur.

Celle-ci est considérable. Elle comprend, entre autres, neuf symphonies qui marquent une volonté impérieuse de s'élever jusqu'aux sommets que seul foula le génie. Par la continuité de son effort, par le lyrisme de son imagination, par l'enthousiasme toujours renouvelé qui enflammait son cœur, Mahler mérite tout respect. Il fut âprement discuté, combattu par certains à outrance tandis que d'autres l'égalèrent aux maîtres les plus illustres. Mais ce n'est pas le moment de rouvrir ces polémiques, sur lesquelles la postérité se prononcera. Inclignons-nous devant la tombe de cet artiste qui, à cinquante ans, succomba en pleine production et en pleine lutte.

M. Th. Lindenlaub l'a défini avec sagacité en écrivant :

« Ce musicien n'était pas un musicien pur, cet artiste n'était pas rien qu'un artiste. Il portait en lui l'opiniâtre tendance de sa race, et les soucis du temps nouveau : il voulait rénover la Symphonie pour en faire une sorte de Pâque populaire. Il songeait à créer l'art musical pour la foule et par la foule. Dans son système d'art il y avait une veine du vieux messianisme juif mêlé à l'humanitarisme nouveau. Il ne fut donc pas seulement guidé par l'idée de renouveler une grande forme musicale, la Symphonie classique, et de la sauver de la rigidité scolaire et académique. C'est le fond, c'est la substance même de l'œuvre symphonique qu'il s'appliquait à changer. C'est pourquoi il prit pour point de départ la Neuvième de Beethoven où, pour la première fois, au milieu de ce dialogue entre l'âme du compositeur et l'âme du public d'élite que rassemble un concert, fait irruption ce qu'il y a de plus humain et de plus général : la Voix, le Chant, et quel Chant ! Celui de l'humanité entière qui célèbre sa joie et les espoirs d'un monde régénéré.

Ce testament philosophique et humanitaire du Prométhée de la musique, Mahler l'avait repris sans peur. Son originalité, c'est d'avoir voulu cela : traduire en musique la vie des masses dans les milieux les plus divers, et d'en exprimer tout, tout : le pittoresque populaire, la sentimentalité ingénue, la poésie familière, les aspirations confuses, les ivresses vagues. De là le caractère si mélangé, si disparate de la Symphonie de Mahler, et ce qui la distingue profondément de la Symphonie de ses prédécesseurs directs et de ses émules : son aîné, Brahms, par exemple, et son contemporain Richard Strauss. Brahms continue Beethoven à sa façon, mais le Beethoven méditatif et solitaire. C'est un sensible, qu'on a pris à tort pour un simple puriste d'académie ; il vit, mais d'une vie repliée ; il ne voit la nature qu'à travers son impressionnabilité ; la vie des autres, il ne l'exprime pas ; elle lui

échappe. Richard Strauss, somptueux et désordonné, avec tout son étalage de nouveauté extérieure, n'est pas davantage à rapprocher de Mahler. Chez Strauss, le moi est débordant, tyrannique ; c'est le d'Annunzio de la musique. La *Vie du Héros*, c'est la vie de Strauss ; *Zarathustra parle*, c'est la pensée de Strauss qui se proclame ; quand il condescend à nous ouvrir son cœur et son intimité, il faut qu'il nous étonne encore et sa *Symphonia domestica*, c'est encore lui, lui toujours. Mahler, au contraire, est tout à tous, l'homme de la foule ; il la met en scène avec ses menues joies, aimant jusqu'à son accent de terroir, ses trivialités naïves ; il s'applique à transposer en beauté — il y tâche au moins — jusqu'à ses refrains des rues et des bois, ses danses locales — les sauteries de Vienne au Prater, dans les grandes salles de bals populaires ou les guinguettes des faubourgs et de la banlieue ».

Ces observations éclairent l'éigmatique figure de Mahler et en précisent les traits. Et notre pénétrant confrère achève en ces termes le portrait : « Allemand, bien qu'Autrichien et de sang juif, Mahler devait garder un fort goût germanique. Il ne faut ni s'en étonner ni le regretter. Il a aussi le penchant à la grandeur un peu vague, à la philosophie mêlée d'une sorte de religiosité. Il a en musique des effusions à la Michelet quand il ne fraternise pas, dans son dialecte viennois, avec Gustave Charpentier, qu'il aimait fort. Il méditait une sorte de Bible musicale de l'humanité future dont il n'a écrit que les premiers feuillets. »

La Neuvième Symphonie de Mahler, récemment achevée, est encore inconnue. Il en est de même de son *Chant de la Terre*, poème pour orchestre et deux voix destiné à célébrer la communion de l'homme avec la nature. Peut-être trouverons-nous dans ces œuvres la clef d'un art qui nous demeura jusqu'ici assez énigmatique. Quel qu'il soit, au surplus, et quelque opinion qu'on professe sur son style et ses tendances, la personnalité de l'artiste s'impose à notre admiration et respect parce qu'elle exclut le mensonge, l'artifice et les concessions.

O. M.

POÈTES

La mélancolie et la noblesse habitent si profondément la poésie de M. Henri de Régnier que malgré qu'il paraisse laisser, avec élégance, des motifs tout faits et des thèmes faciles à ses imitateurs, il ne leur laisse en effet à copier que ses accessoires. L'âme reste intacte, et inimitable. Nous voyons bien (hélas trop !) de jeunes poètes suivre ses manières successives et prendre pour sujets d'inspiration ce qui n'en est chez le maître que des prétextes ; mais nous ne les voyons jamais émus de la même émotion.

Celle de M. Henri de Régnier, toujours aussi profonde, peut-être plus encore, trouve toujours pour s'exprimer, sur des modes à peu près semblables, de nouvelles paroles, et comme des images de plus en plus intérieures. Il semble que le lyrique amant tourne autour de la muette Psyché avec des gestes de plus en plus insinuants et mime autour d'elle, avec des attitudes de plus en plus retenues et comme sacrées, la douleur native qui la consume.

Pudique, lointain, très doux, le poète murmure. Ne l'écouteront que les méditatifs, les fiers et les blessés.

Je ne chanterai plus, mon cœur, tes noirs secrets,
Mais je leur sculpturai, tels que, d'or et d'ébène,
En porte la Tristesse entre ses mains de reine,
L'un de ces lourds, profonds et singuliers coffrets.

Je ne livrerai plus aux passants du chemin
La clé des beaux palais de ma mélancolie,
Et ne permettrai plus qu'on cueille en son jardin
Les fruits de ma mémoire et les fleurs de ma vie.

Ne vient-il pas un temps où, sans de vains aveux,
La bouche doit se clore et la voix doit se taire,
Si même on laisse encor deviner dans ses yeux
Quelque muet tourment à jamais solitaire ?

Aussi pour les garder des regards indiscrets,
Je remets en vos mains, Silence, et vous Tristesse,
Avec tout son amour et toute sa détresse,
Mon taciturne cœur et ses sombres secrets (1)

La colère, l'intransigeance, l'indignation de M. André Spire sont encore plus fortes et plus âpres aujourd'hui dans *Vers les routes absurdes* (2) qu'elles ne l'étaient autrefois dans *Versets*. A la civilisation occidentale qu'il subit il ne pardonne rien, et sa haine étonnamment perspicace découvre dans nos habitudes les plus douces l'égoïsme fondamental qu'elles recouvrent. Une promenade dans la rue l'épouvante. De chaque pierre des maisons et de la chaussée exsude une injustice, une monstruosité sociale. Né chez le peuple hébreu à l'époque de sa puissance, il est probable que M. Spire eût été un prophète, le dénonciateur des luxes et des luxures nationales. Pour avoir un peu modifié les objets de ses ressentiments, pour être celle d'un exilé, sa révolte n'a point changé de nature : elle a simplement deux ennemis au lieu d'un : le mauvais juif et le chrétien. Le chrétien, c'est tout naturel puisque, malgré tout, il reste le maître d'un ordre de choses où le juif est toléré et vaincu.

Le mauvais juif, c'est plus subtil, mais c'est aussi très normal. C'est un traître. En s'emparant de la fortune et du pouvoir qu'elle donne, non seulement il renonce à toute sa dignité d'exilé, mais encore abdique cette sainteté, cette pureté hébraïque qui avait fait sa noblesse jadis et qui a sauvé sa race pendant les longues persécutions. Toute la dilection de M. Spire va ainsi vers le petit juif pauvre et souffreteux, écrasé de travail, victime de la machine sociale, le petit juif idéaliste et socialiste, qui croit à la raison comme à un autre Jéhovah, et réaliste cependant, malgré ses élans mystiques, le petit juif qui, dépourvu de tout par la maladie et la tristesse, était redevenu vers la fin de sa vie l'Apollonien Henri Heine, le petit juif du ghetto, qui chanta aussi l'infortuné Rosenfeld.

C'est à Rosenfeld d'ailleurs que s'apparente, avec ses indignations, sa sauvagerie, sa langue âpre et grinçante, ses soudaines douceurs, sa sincérité lamentable et déchirante, le poète de *Vers les routes absurdes*, un des plus authentiques que nous ayons aujourd'hui.

Le lyrisme éperdu, ardent, léger qui soulevait les premiers *Chants perdus* (3) de M. Lucien Rolmer, je ne dirai pas qu'il s'est aujourd'hui apaisé. Non, mais les motifs de son exaltation sont plus doux, plus près de nous. Hier c'étaient les grandes formes élémentaires de la nuit et du jour, les images de la mer, des nuages, des forêts, le rythme des tempêtes et de la brise. Aujourd'hui, avec le second volume des *Chants perdus* humanisée, la Muse descend des collines heureuses où elle dansait dans l'échevélement d'un vertige dionysiaque et panthéiste ; et elle vient vers nous, et elle nous parle d'amour et d'amitié, elle condescend même à sourire, à railler. A cette attitude nouvelle, elle ne perd rien de sa grâce antique, elle ne s'est pas travestie. Simplement, dis-je, elle consent à s'intéresser à des choses moins éternelles et l'on sent bien, dans son sourire, l'indulgence et la nostalgie, dans ses accents quelque chose de furieux et d'invincible que contient peut-être la forme du rythme choisi mais qu'elle ne peut réduire. Et c'est ainsi que la plus furieuse Bacchante ou la plus mièvre danseuse reste animée de l'esprit de Terpsichore.

(1) HENRI DE RÉGNIER : *Le Miroir des heures*, poèmes (1906-1910). Paris, *Mercurie de France*.

(2) ANDRÉ SPIRE : *Vers les routes absurdes* (suivi de la *Grande danse macabre des hommes et des femmes*). Paris, *Mercurie de France*.

(3) LUCIEN ROLMER : *Le second volume des Chants perdus* (*les Offrandes, les Epigrammes, les Messages, les Appels*). Paris, *Mercurie de France*.

MÉNADE

Pan te soulève dans ses bras
Comme l'urne de son ivresse
Et tu dances pour les soldats.
Esclave, ribaude, déesse :
Grappe des vignes de l'amour
Que le vent du plaisir balance,
Soleil de chair, thyrses du jour,
Ah ! danse.

Comme une mortelle douleur
L'ombre des hommes me pénètre ;
J'avais le ciel de mon bonheur
Et la nuit désole mon être :
Je n'entends plus vivre en mon sein
L'éclair qui déchire et qui pense ;
Ai-je été mon propre assassin ?
Ah ! danse.

O fardeau rouge, ô vague d'or,
O grande chatte sans fourrure,
Danse sur ma tête qui dort,
Comme le feu sur la nature ;
Fais renaitre dans tes transports
Le torrent de mon existence,
Sois la fontaine de mon corps,
Ah ! danse.

O jet d'eau qui monte du sol,
Tu pétilles et me réveilles.
Insecte sanglant dont le vol
Brûle mes yeux et mes oreilles ;
Tes mains qui s'agitent dans l'air
Me suspendent à leur cadence
Et je crois sortir de l'enfer,
Ah ! danse.

Ah ! danse comme un alcyon,
O prêtresse des Lupercales,
Je respire le tourbillon
De ta jupe et de tes sandales ;
Mon cœur ressemblait au néant,
En deviens-tu la conscience ?
Ah ! danse comme l'Océan,
Ah ! danse.

On a dit d'Hobbéma que, content de ce qu'il avait sous les yeux, il ne chercha jamais pour peindre à aller plus loin que le bout de la route qui partait de son seuil. A qui sait le voir, le plus monotone spectacle est riche comme un perpétuel voyage. On pourrait enfermer M. Julien Ochsé dans sa maison. Et toute sa vie se passerait sans qu'il désirât en sortir. Des milliers de spectacles l'y requièrent, et plus il les contemple, plus leurs significations se multiplient les unes par les autres. *Les Estampes pensives, les Miroirs, la Demeure transparente*, tels sont les titres révélateurs de ses poèmes, de ceux qu'il réunit dans son livre *Profils d'or et de cendre* (1). Et celui-ci, l'*Immuable départ*, n'est-il pas suggestif d'une œuvre entière, d'un idéal, même ? M. Ochsé trouve sans cesse de nouveaux accents, des images inattendues pour redire, pour illustrer, pour suggérer ce sentiment. Il le raffine, et ce n'est point par volonté, mais simplement parce que, à force de vivre sous cette influence léthargique et mystérieuse, il s'est confondu peu à peu avec son illusion, et il l'a si bien nourrie qu'il est devenu elle-même. Dans cette pièce que je cite, ne sentez-vous pas un peu de cette graduelle dépossession, de ce vertige insinuant :

L'ESTAMPE

Le soir ma chambre est comme un intérieur de livre
Ouvert sur une estampe obscure dont je suis
Le passant sans regard égaré dans la nuit,
Dont le temps arrêté semble cesser de vivre.

Le vent du soir, le bruit de l'averse aux carreaux,
Une lointaine voix en rythme la légende,
La page tourne avec lenteur sans qu'on l'entende,
L'image fuit ainsi qu'un reflet meurt dans l'eau...

(1) JULIEN OCHSÉ : *Profils d'or et de cendre*, poèmes. Paris, *Mercur de France*.

Et comme un voyageur mêlé au paysage
Par le bruit de ses pas un secret anxieux
Qui ne le connaît pas, mélancolique dieu
Dont la prière humaine ignore le visage.

Sur le sombre feuillet où je penche mon front
Mon nom n'est pas marqué, non plus que ma pensée...
A peine suis-je ici l'ombre plus nuancée
D'un rêve que plus tard d'autres y reverront.

Il m'est très difficile de démêler les raisons qui m'empêchent d'approuver pleinement la tentative poétique de M. Chennevière (1) : je sens comme une gêne et ce n'est point celle de l'incompréhension.

La grandeur de l'effort ? Mais je n'ai jamais prétendu limiter à la célébration de toutes petites émotions personnelles le lyrisme. Le mélange de quelques influences (M. Jammes, M. Jules Romains) ? Cela n'a aucune importance ; les influences étant faites pour être éliminées, il faut bien d'abord les absorber.

Je pense que c'est plutôt la contradiction pour ainsi dire native qui existe entre la philosophie et la poésie. *Le Printemps* est un poème philosophique et même social. Tout ce qu'il contient de pittoresque et de naturel est d'une belle venue et très vivant. Les idées seules, surtout lorsqu'elles sont formulées par les héros, sont caduques (même lorsque notre raison les approuve caduques par leur incompatibilité avec la forme poétique). Mais comme, malgré ses rythmes un peu froids, M. Chennevière possède une ferveur intérieure, une abondance, une générosité de vrai poète, il lui suffira de s'apercevoir de ce qui est chez lui superflu pour, le laissant tomber, donner plus de vie encore à ses qualités vivantes. Opération qui se fera seule, loin de toute critique pour ou contre, en toute inconscience.

FRANCIS DE MIOMANDRE

ERRATUM : Dans la Bibliographie parue dimanche dernier, on a donné pour auteur à *Aimé Pache*, peintre vaudois, M. Ramur. C'est RAMUZ qu'il faut lire.

LE THÉÂTRE A PARIS

Le Martyre de saint Sébastien, quatre actes et cinq tableaux de M. GABRIELE D'ANNUNZIO, musique de M. CLAUDE DENUSSY (Théâtre du Châtelet, Grande Saison de Paris).

A n'envisager le *Martyre de saint Sébastien* qu'au point de vue de la magnificence de la mise en scène, qui allie à un splendeur barbare de subtiles évocations de Carpaccio et de Mantegna, à se laisser bercer au charme d'une partition raffinée dont l'archaïsme s'accorde avec les tableaux qu'elle commente, on éprouve, en assistant au nouveau spectacle dont M. Gabriel Astruc vient de doter Paris, d'agréables sensations esthétiques. L'art de M. Léon Bakst, qui combina des décors somptueux, d'heureux effets de lumière, des costumes dont la richesse le dispute à l'élégance, n'a jamais atteint de réalisation plus harmonieuse si l'on excepte celle de *Shéhérazade*, qui fut parfaite. Et certes M^{me} Ida Rubinstéin, dont le souple talent de mime fut déjà apprécié précédemment dans *Cléopâtre*, donne-t-elle au personnage de l'Archer divin d'admirables attitudes, empruntées à ce que les maîtres italiens des xv^e et xvi^e siècles ont produit de plus hiératique et de plus pur. Son corps frêle d'androgynisme, son mince visage fermé par une implacable volonté, ses yeux ardents, ses gestes lents et savamment mesurés la servent à merveille dans ce rôle d'ailleurs composé pour elle et, paraît-il, à sa demande. Elle est l'éphèbe mystique embrasé de désirs, « esclave de l'Amour et maître de la Mort », qui aspire de tous ses nerfs, de toute son énergie bandée comme son arc, au martyre qui couronnera son front d'immortalité. Sous son armure d'or, lorsque figée dans une immobilité extatique elle apparaît, au lever du

(1) G. CHENNEVIÈRE : *Le Printemps* (poème dramatique en trois parties et un prologue). Collection « Œuvres et jours », Paris, Figuière.



rideau, parmi les archers, devant la foule hurlante avide de supplices, elle semble la vivante incarnation du *Saint Georges* appuyé sur le tronçon de la lance dont il brisa la pointe dans la gorge du dragon, chef-d'œuvre de Mantegna qui constitue l'un des joyaux du Musée de Venise.

Mais pourquoi faut-il que ces nobles impressions soient altérées par les tirades monotones que débite l'artiste avec emphase et d'une voix gutturale? Pourquoi ce texte obscur et redondant, à la fois précieux et vulgaire, bourré de clichés, écrit dans un français approximatif, et d'une intarissable prolixité? Au point de vue dramatique le *Martyre de saint Sébastien* est une déception. On s'attendait à un mystère ingénu, au récit des miracles que célèbrent les verrières des cathédrales et les tapisseries des abbayes. Dédaignant ces visions naïves, M. Gabriele d'Annunzio leur a substitué un long poème dont le symbolisme conventionnel ne rachète pas le défaut d'unité et d'intérêt. En son mysticisme artificiel qui confine à l'hystérie, l'œuvre ne saurait émouvoir parce qu'elle est dépouillée de vérité, d'humanité, de passion, de tout ce qui forme le ressort essentiel d'une action dramatique.

J'entends bien que l'auteur s'est volontairement privé de ces moyens pour tenter de ressusciter — il s'en explique dans un prologue — le style des jeux scéniques du moyen âge. Mais la sensualité de son lyrisme, dont le sang et la volupté sont les sources uniques, seconde mal cette entreprise. La qualité de son imagination, qui est fertile, on le sait, n'a rien de ce qu'il faut pour faire vivre un miracle chrétien, celui-ci exigeant avant tout la ferveur d'une foi simple. Parfois un trait lumineux, une image, poétique traverse les broussailles épineuses du dialogue. Mais ces rares instants ne suffisent pas à détruire la sensation d'ennui et d'irritation que provoque l'interminable développement d'un sujet dont le caractère religieux est faussé et qui, au demeurant, tiendrait tout entier en deux ou trois scènes.

Aux côtés de M^{me} Ida Rubinstein, M^{mes} Dudlay et Sergine, MM. Desjardins et Krauss ont fait de louables efforts pour galvaniser la mélodie octosyllabique dont se sert M. d'Annunzio en cette étrange conception. Mais le talent des interprètes, si parfait soit-il, demeure impuissant à conjurer l'ennui, le plus redoutable écueil opposé au triomphe des dramaturges.

De tous les collaborateurs du *Martyre de saint Sébastien*, c'est M. Debussy qui semble avoir recueilli le succès le plus indiscuté. On s'accorde à trouver sa partition fort belle, et bien qu'il soit téméraire d'asseoir sur une seule audition un jugement définitif, je suis enclin à m'associer aux éloges qui, dans toute la presse, ont salué l'œuvre nouvelle, — la plus importante que M. Debussy ait écrite depuis *Pelléas et Mélisande*. Elle marque un renouvellement des ressources employées précédemment, l'élargissement d'un style qui, sans changer de caractère, prend ici plus d'ampleur, de vigueur et de fermeté. Le prélude symphonique du premier acte n'a paru particulièrement bien venu. Pour la première fois, M. Debussy a déployé d'imposantes sonorités chorales. Il se montre habile à en varier les effets. Et si certains morceaux, — le chœur d'hommes de la fin, par exemple, — sont d'une inspiration assez banale, il est, parmi les récits que chante dans la coulisse la jolie voix de M^{lle} Rose Féart et dans tels ensembles vocaux teintés d'archaïsme, maintes pièces qui survivront à l'œuvre pour laquelle elles furent composées. La musique de circonstance est presque toujours inférieure à celle qu'on écrit avec son cœur, dans la liberté d'une inspiration que rien n'entrave. Il semble que la partition du *Martyre de saint Sébastien* échappe, au moins partiellement, à cette fatalité. O. M.

PUBLICATIONS D'ART

Les Estampes japonaises, par W. DE SEIDLITZ (1).

Il n'y a pas longtemps qu'on s'occupe de la gravure japonaise, et déjà, depuis 1895, la liste des ouvrages importants parus sur cette passionnante question d'esthétique est considérable. Après ceux de Gonse, Bing, de Goncourt, l'ouvrage de M. de Seidlitz vient

(1) Paris, librairie Hachette et C^{ie}.

ajouter une précieuse contribution aux études de ses prédécesseurs, et il est plein d'importants enseignements. M. P. André Lemoine l'a fort bien traduit. L'auteur se défend d'avoir voulu faire un ouvrage complet sur cette vaste matière, et il passe à dessein rapidement sur la période du XIX^e siècle, à laquelle on a attribué trop d'importance. C'est un des côtés originaux du livre de M. de Seidlitz, destiné à éclairer le goût du public qui ne juge souvent l'art japonais que par de douteuses gravures modernes répandues en abondance sur le marché européen. L'auteur y réussit en exposant à la fois, avec clarté et méthode, l'histoire de la peinture et de la gravure japonaises. Deux chapitres fort curieux et bourrés de faits sont consacrés à l'*Impression en couleur* et à l'*Impression polychrome*. Ensuite défilent, analysées et parfaitement mises en lumière, les principales figures japonaises du XVIII^e siècle, les Kiyonaga, les Outamaro, les Hokusai, les Hiroshige. C'est ici le morceau capital du volume.

Comme on le voit, ce livre est mieux qu'un simple guide. L'exposition en est claire, la langue agréable; et, rempli d'illustrations, dont un bon nombre en couleurs, l'ouvrage de M. de Seidlitz est destiné à rendre de précieux services. L'auteur y a étudié l'esthétique japonaise en artiste, avec goût et érudition, et avec sa sensibilité d'Européen, ce dont personne ne lui en voudra.

FRANZ HELLENS

Chronique judiciaire des arts.

Le Fils de Lagardère.

M. Paul Féval, homme de lettres, réclamait 5,000 francs de dommages-intérêts à une entreprise de films cinématographiques à raison du préjudice que celle-ci lui aurait occasionné en insérant dans ses catalogues de vente la mention de l'une de ses œuvres, *Le Fils de Lagardère*.

La question posée devant la 3^e chambre du tribunal de la Seine était principalement une question de principe : Un auteur a-t-il la propriété exclusive du titre de son œuvre dramatique? Est-il protégé à cet égard par la loi sur la propriété littéraire?

Les titres, d'après le demandeur, sont, comme toute création littéraire, protégés par la loi. Quiconque usurpe un titre, frustre l'auteur d'une partie de son œuvre.

Dans la prise de possession d'un titre, a répondu l'entrepreneur de films cinématographiques, il n'y a pas de contrefaçon. Le fait ne peut constituer qu'un acte illicite susceptible de créer éventuellement une concurrence déloyale.

Le tribunal s'est prononcé en faveur de la thèse de M. Paul Féval. « Attendu, dit notamment le jugement, que la loi des 19-24 juillet 1793 qui assure la protection de la propriété littéraire doit être appliquée sans réserve lorsqu'il y a de la part de l'auteur un travail de l'esprit qui lui est propre;

Que le législateur n'a pu, en effet, envisager tous les moyens d'édition ou de diffusion qui viendraient à se révéler dans sa formule générale de protection; qu'il a entendu mettre l'auteur à l'abri de tout procédé susceptible de lui faire perdre le bénéfice des idées qui lui sont personnelles... »

Le principe de la propriété du titre ayant été établi, le tribunal alloue à M. Paul Féval les dépens pour tous dommages-intérêts, étant donné qu'il n'a pu établir le préjudice matériel qu'il aurait subi.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Toute la Flandre: les Plaines*, par ÉMILE VERHAEREN. Bruxelles, Edmond Deman. — *Le Miroir des Heures* (1906-1910), par HENRI DE RÉGNIER. Paris, *Mercure de France*. — *Aux lieux de la torche*, par PAUL PRIST. Liège, Société belge d'éditions. — *Poèmes en prose*, par A. T'SERSTEVENS. Paris, A. Messein. — *Les Poèmes idiots*, œuvre posthume de MYRIAM MESTER, publiée avec une introduction par GASTON PICARD. Paris, éd. de l'*Heure qui sonne*. — *Le Livre du Dauphin*, par S. BONMARIAGE. Paris,

Bernard Grasset — *Profils d'or et de cendre*, par JULIEN OCHSE. Paris, *Mercur de France*. — *Tandis que la terre tourne*, par CÉCILE SAUVAGE. Paris, *Mercur de France*.

ROMAN. — *La Chanson du Carillon*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, Pierre Laffitte et C^{ie}. — *Le Mort*, roman, tragédie et pantomime, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, édition de *la Renaissance du Livre* (J. Gillequin et C^{ie}); couverture ornée du portrait de l'auteur en deux tons. — *Haute plaine*, par HUBERT STIERNET. Bruxelles, édition de *l'Association des Ecrivains belges*. — *Un cœur blessé*, par HENRI LIEBRECHT. Bruxelles, édition de *la Belgique artistique et littéraire*. — *Bobine et Casimir*, par F.-C. MORISSEAUX. Bruxelles, O. Lamberty. — *Flânes*, par EDOUARD DEVERIN. Préface de FRANZ JOURDAIN. Croquis d'EDOUARD et ROGER DEVERIN. Paris, chez l'auteur (65 rue Claude Bernard). — *Instincts*, par FRANCIS CARCO. Paris, *le Feu* (Union française d'éditions). — *La Jeunesse sociale*, par JEAN VENABLES. Couverture de A.-D. DE SEGONZAC. Paris, Bibliothèque du *Temps Présent* (H. Falque, éditeur). — *Gazelle (Mémoires d'une tortue)*, par FRANCIS DE MICHANDRE. Paris, *les Bibliophiles fantaisistes*, chez Dorbon aîné.

CRITIQUE. — *Général Turborch*, par FRANZ HELLENS (Collection des grands artistes des Pays-Bas). Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. — *A propos d'un pamphlet; à Monsieur Octave Mirbeau*, par MARCEL ANGENOT. Bruxelles, Vromant et C^{ie}. — *La Question de Louis XVII au Parlement*, rapport au Sénat par M. BOISSY D'ANGLAS. Deuxième édition, augmentée de pièces inédites et d'illustrations. Dépôts de MM. E. DAUDET, FOULON DE VAULX (H. PROVINS) et OTTO FRIEDRICH. Pièces justificatives. Paris, H. Daragon. — *Brelan d'adversaires* (études et polémiques historiques sur Louis XVII), par OTTO FRIEDRICH. Paris, H. Daragon. — *Le mal et ses origines*, par ERNEST VAN BRUYSSSEL. Paris, V. Giard et E. Brière. — *Le Livre et le Cerveau*, conférence par PAUL HÉGER. Bruxelles, Éd. du Musée du Livre. — *Le Livre dans le monde arabe*, conférence par VICTOR CHAUVIN. Bruxelles, Id. — *Nouveaux Prétexes*, par ANDRÉ GIDE. Paris, *Mercur de France*.

THÉÂTRE. — Le théâtre de Paul Claudel (première série) : *Tête d'Or*, première et seconde versions. Paris, *Mercur de France*. — *L'An mille*, drame en cinq actes, en vers, par VICTOR KINON. Paris, *Librairie générale des Sciences, Arts et Lettres*; Bruxelles, Veuve F. Larcier. — *Le Feu de la Saint-Jean (Feuersnot)*, poème lyrique en un acte de E. VON WOLZOGEN; traduction française de JEAN MARNOUD; musique de R. STRAUSS. Berlin, Ad. Furstner.

VOYAGES. — *Vers le Sphinx*, par MARCEL ANGENOT. Bruxelles, Vromant et C^{ie}.

DRIT. — *Annuaire du Journal des Tribunaux*. Bruxelles, Veuve F. LARCIER.

AGENDA MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, au théâtre de l'Alhambra, audition de la *Grand-messe en si mineur* de J.-S. Bach donnée par la *Société J.-S. Bach* sous la direction de M. Albert Zimmer. Chœurs et orchestre : 450 exécutants.

PETITE CHRONIQUE

La Ville de Bruxelles a chargé M. Victor Rousseau de lui soumettre un projet pour le monument qu'elle se propose d'ériger à la mémoire du bourgmestre Emile De Mot. La partie architecturale a été confiée à M. Van Neck.

Parmi les œuvres que montera l'an prochain le théâtre de la Monnaie, la direction a fait choix de *Rhêna*, drame lyrique inédit en quatre actes et cinq tableaux, composé par M. Jean Van den Eeden, sur un poème de Michel Carré.

Récemment achevé, cet ouvrage fut très élogieusement apprécié

lors d'une lecture qu'en donna l'auteur dans l'intimité. L'excellent musicien qu'est M. Van den Eeden a trouvé en *Rhêna* un sujet dont le caractère dramatique s'accorde parfaitement avec les ressources de son inspiration musicale. Cette « première » d'un compositeur belge qui s'est recueilli longtemps intéressera vivement les artistes et le public.

M. Emile Duray, bourgmestre d'Ixelles, vient, dit *la Chronique*, de prendre l'initiative d'élever un théâtre de verdure sur le perron du pavillon Malibran.

On organisera sur ce théâtre en plein air des fêtes d'art qui, sans aucun doute, obtiendront le plus vif succès et, notamment, des ballets avec le concours des artistes de la danse de la Monnaie. Dès maintenant, on élabore le programme.

On a beaucoup parlé ces derniers temps de la fameuse collection Vermersch, léguée à l'Etat par son propriétaire. Cette collection contient un choix unique de pièces représentant un ensemble complet de ce qui s'est fait de mieux dans l'art céramique à Tournai. Le comité organisateur de l'Exposition rétrospective qui aura lieu à Tournai, de juillet à octobre prochains, s'est demandé s'il ne pourrait pas obtenir du Gouvernement la disposition de cette partie de la collection Vermersch. Ce serait une véritable bonne fortune que de pouvoir momentanément faire revenir ces merveilles en leur lieu d'origine et de les montrer au public dans un cadre admirable d'objets dus également au génie industriel et artistique de nos aïeux : meubles, tapisseries, cuivres, bronzes, e. c. L'occasion est unique, et il a semblé au comité que rien ne devait être négligé pour réaliser ce projet. D'actives démarches ont été faites, de hautes personnalités ont été pressenties, et au point où en sont les négociations, on peut espérer qu'elles aboutiront.

Les travaux des élèves de l'École normale des Arts du dessin de Saint-Josse-ten-Node seront publiquement exposés au local de l'École, 52 rue Potagère, les dimanche 4, lundi 5 et jeudi 8 juin prochains, de 2 à 5 h.

Répondant à une requête de la revue *l'Heure qui sonne*, Camille Lemonnier a défini Maeterlinck en ces termes : « Il est une des âmes délicieuses de ce temps; il est un très pur génie bienfaisant et clair, et qui semble avoir été délégué vers nous pour nous faire connaître une des formes les plus fines et les plus hautes de la sensibilité nouvelle ».

Dans le numéro du 15 mai de la *Vie intellectuelle*, M. Fernand Severin publie une étude très intéressante sur une page peu connue de notre Histoire littéraire; M. Louis Delattre des pages pittoresques sur le Wallon du feu; M. Paul Prist, une émouvante nouvelle : *le Victorieux*; M. Eug. Strythagen, un article sur l'apprentissage en Belgique. On lira également dans ce même fascicule une étude de M. Henri Liebrecht sur Jef Lambeaux et *les Passions humaines*; les chroniques littéraires de MM. Georges Rency et Jean de Bère, etc.

Ce numéro est illustré de la reproduction de *l'Oasis*, par Eug. Laermans, et du portrait du grand écrivain allemand Karl Weiser.

La *Bibliothèque de l'Occident* vient de publier un volume de vers de Jean Schlumberger : *Epigrammes romaines*, tiré sur papier vergé d'Arches à deux cents exemplaires. Le livre, imprimé en caractère Grasset, est orné d'un dessin de Maurice Denis, gravé en couleurs par Jacques Beltrand.

Les souscriptions sont reçues à la *Bibliothèque de l'Occident*, 47 rue Eblé, où le volume, in-16 colombier, est mis en vente au prix de dix francs.

Ma Vie, par Richard Wagner, traduction de N. Valentin, paraîtra incessamment chez Plon Nourrit et C^{ie}, éditeurs à Paris. Ces mémoires, que le maître rédigea d'après ses notes, de 1868 à 1873, forment le récit de son existence depuis son enfance jusqu'à 1864. Pour ne pas courir le risque d'en perdre le manuscrit, Wagner le fit imprimer à Bâle à un petit nombre d'exemplaires; les épreuves en furent corrigées par Nietzsche. Mais il fit jurer à l'imprimeur de garder sur cette publication le silence le plus

absolu. Après sa mort, sa famille garda si bien le secret que, jusqu'en ces derniers temps, on douta de l'existence de ces mémoires. Seuls quelques initiés savaient à quoi s'en tenir.

L'ouvrage formera trois volumes mis en souscription au prix de 7 fr. 60 chacun.

On a vendu à Londres un portrait de Mrs Robertson Williamson, par Raeburn, pour la somme de 557,000 francs. Aucun tableau n'atteignit cette année pareille enchère dans les ventes publiques.

De Paris :

Des artistes, des collectionneurs et des écrivains se sont constitués en Comité pour ériger un monument à Paul Cézanne dans cette ville d'Aix-en-Provence où il est né, où il a vécu, où il est mort. Le monument, dont l'exécution a été confiée à M. Aristide Maillol, ne sera pas une vaine effigie du peintre mais une figure une symbolisant son art, et cette figure, au lieu d'être isolée de la vie populaire, sera installée au centre de la ville, près du Musée, sur une fontaine dès longtemps existante et qui restera une fontaine. Il sera inauguré en 1912.

Pour la réalisation de cette entreprise, une souscription est ouverte chez le trésorier du Comité, M. Maurice Gangnat, 24, avenue Friedland, à Paris.

En outre, une vente publique d'œuvres d'art, dont la plupart furent offertes au Comité par les auteurs mêmes de ces œuvres, a eu lieu à l'Hôtel Drouot lundi dernier.

Elle se composait de vingt-deux tableaux, dessins ou gravures, et a rapporté 10,638 francs. Parmi les œuvres qui ont atteint les prix les plus élevés, citons *la Femme au fauteuil*, de Vuillard, adjugée 2,300 francs; une étude de Bonnard, *Dans le cabinet de toilette*, 2,450; une petite toile de Maurice Denis, *les Premiers pas*, 1,650; un nu d'Henri Matisse, 1,450.

Une très intéressante exposition de la *Turquie en Europe*, destinée à montrer l'influence qu'exerça l'Orient sur l'art occidental des XVII^e et XVIII^e siècles, a été inaugurée la semaine dernière au Pavillon de Marsan (Musée de l'Union des Arts décoratifs) et restera ouverte jusqu'au 25 octobre. Elle se compose principalement de tapisseries des Gobelins, de Beauvais et des Flandres, de tableaux (parmi ceux-ci des œuvres charmantes de Fragonard), de gravures, de porcelaines, de bijoux, etc., réunis et classés avec un goût éclairé. La Hongrie et la Pologne, qui précédèrent la France dans cette curieuse évolution, y sont largement représentées.

Deux autres expositions furent inaugurées le même jour au Pavillon de Marsan et seront closes le 25 juin. L'une d'elles retrace l'histoire des décorations françaises, et surtout des ordres du Saint-Esprit, de Saint-Michel et de la Légion d'honneur. L'autre est formée de la collection Imbert, qui comprend de superbes spécimens de la céramique italienne des XV^e et XVI^e siècles, parmi lesquelles nombre de pièces d'une extrême rareté.

C'est aujourd'hui, dimanche, que sera inauguré à Bernwiller (Alsace) le monument érigé par souscription publique à la mémoire d'Henner. Il se dresse au bord de la route, à l'angle de la propriété habitée par le peintre. Une stèle en granit des Vosges supporte le buste en bronze, coiffé du béret légendaire. Aux pieds du monument, une figure de jeune fille symbolise l'inspiration.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, ◆
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

L'Adam exécuté par Rodin il y a trente ans, et *l'Ève* qui l'accompagne, vont, dit *Paris Journal* être expédiés en Amérique à destination du Musée Rodin, au Metropolitan. La France est ainsi privée, à jamais sans doute, d'œuvres de premier ordre et qui devaient, à l'origine, faire partie de *la Porte d'Enfer*.

Quand *L'Adam* fut exposé au Salon, il fut généralement peu compris, souleva la colère des uns et provoqua la raillerie des autres. Le spirituel Albert Wolff s'égayait particulièrement.

Régrettons de n'avoir pas eu l'occasion de revoir, en une exposition, cet *Adam* et cette *Ève*.

La Chambre des députés d'Athènes, sur la proposition de M. Tsaxiris, a décidé d'offrir à la France un bloc du plus beau marbre pentélique pour le monument qui va être élevé au poète Jean Moréas.

M. Anatole France, président du comité Moréas, a aussitôt adressé au président de la Chambre hellénique une dépêche de remerciements.

« *Le Printemps des Lettres*, qui n'est l'organe d'aucun groupe ni d'aucune école et n'a point d'opinion politique ou morale, a été fondé pour présenter chaque mois à ses lecteurs un exposé intellectuel et artistique conforme à leurs desirs de savoir, de grâce et de clarté. » C'est en ces termes que M^{mes} L.-H. du Rieux et Marguerite de Charmoy annoncent la fondation d'une élégante revue dont les bureaux sont établis rue de la Boétie 122, à Paris.

Le parc de l'ancien domaine de Versailles vient, sur la demande de M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, d'être affecté, par le ministre des Finances, à l'administration des Beaux-Arts.

Compris dans le potager du roi, de domaine fut, au dix-huitième siècle, aménagé par le comte de Provence. Il se compose de pelouses vallonnées, de grottes rocailles, de constructions rustiques et d'une pièce d'eau. Son affectation nouvelle le livre au public, auquel il sera prochainement ouvert. C'est un des plus curieux types de l'art des jardins.

On vient de fonder à Leipzig sous la présidence M. Hugo Riemann une Société Gluck ayant pour objet la publication d'une édition complète et établie sur les documents authentiques de l'œuvre du maître d'*Orphée*. La cotisation annuelle est de 15 marks. La Société compte publier un volume tous les ans ou, pour le moins, tous les deux ans. Adresser les demandes d'adhésion à M. Oscar von Hase, trésorier de la Société Gluck, chez MM. Breitkopf et Haertel, Nürnbergerstrasse, 36-38, Leipzig.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la Collection des Grands Artistes des Pays-Bas

GÉRARD TERBORCH

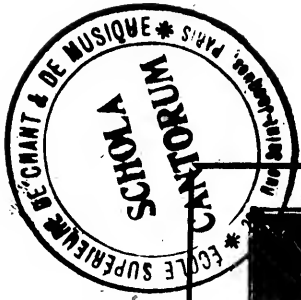
PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non-seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres, c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8°, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Le Messager des Bibliophiles

Organe mensuel insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livres et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à

M. F. MERLIN

ADMINISTRATEUR

35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

A VENDRE : Tableau peint par HENRI LEYS et représentant *Une attaque des Gueux à Anvers*. Prendre l'adresse au bureau du journal.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

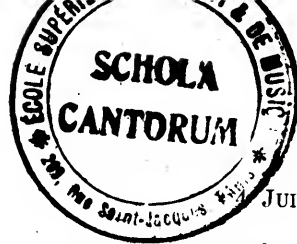
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Juin



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

J.-L. Forain (CAMILLE MAUCLAIR) — Camille Lemonnier (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Académie Royale de Belgique : *Concours de 1913*. — Néo-vaudalisme : *Un Rembrandt abîmé* (L.-H. DEVILLEZ). — A Liège : *Exposition d'architecture et d'arts décoratifs* (J. S.) — Petite Chronique.

J.-L. FORAIN

Le talent intense de M. Forain a peut-être moins étonné son époque que l'amertume incroyable de son âme. Et cependant cette époque n'est ni douce ni tendre. Mais elle a reconnu en lui un de ses portraitistes moraux, et l'a couvert d'éloges, comme on élevait prudemment des autels aux Euménides. Il s'est vu rendre les hommages de la peur, et appeler maître parce qu'une certaine partie de la société avait trouvé en lui son maître de haine et d'acérbé pessimisme. Par là il est incontestable que M. Forain est un homme représentatif, et son œuvre et son nom resteront liés à l'histoire de nos mœurs.

Sa personnalité est cependant oudoyante et diverse. Il a été, il est, tour à tour ou simultanément, anarchiste, antisémite, antirépublicain, catholique, mondain, gavroche, réactionnaire. Ces avatars ont surpris. On n'a point vu sans stupeur le dessinateur des filles retourner au giron de l'Église, le satiriste de la finance juive fréquenter chez les millionnaires, l'incorrigible gamin de jadis siéger auprès de M. Coppée dans les réunions de la *Patrie française*. Mais la puissance de haine qui anime M. Forain n'a pas désarmé. Elle lui

tient lieu de génie. elle en a fait quelqu'un avant d'en faire quelque chose. Il y a dans le poème de Mallarmé, le *Guignon*, un vers où ce grand poète parle des malchanceux, des impuissants « qui convoitent la haine et n'ont que la rancune ». M. Forain sait haïr, et nous prouver que la haine peut aussi nous forcer à trouver de la grandeur dans l'artiste qu'elle anime. Il faut s'incliner, même si l'on avait toujours pensé qu'un grand artiste n'est façonné que par l'amour.

Il semble que le désenchantement misanthropique de M. Degas se soit décomposé en M. Forain, et que l'humeur chagrine de ce merveilleux analyste se soit extravasée jusqu'à devenir cette toxine qui écircule dans l'art corrosif de son disciple. M. Degas ne hait pas. Il observe. Il étudie avec la patiente et ardente sagacité d'un Japonais les tares imposées à la créature par la civilisation, et cela enchante son goût du dessin, son amour du caractère qui n'admet ni beauté ni laideur dans l'étude du vrai. Personne n'a peint plus véridiquement, mais nous ne savons pas ce que M. Degas pense des êtres qu'il exprime. Au contraire c'est, chez M. Forain, l'opinion qui crée le dessin, et ainsi chacun de ses dessins est un testament de sa haine; et comme en chacun d'eux il semble avoir voulu l'exprimer toute, il n'en est pas un seul qui n'ait pas une signification extraordinaire.

Huysmans haïssait la vie contemporaine, et quand il l'eut, selon son expression, « vomie », il se fit catholique, après avoir dépensé un talent magnifique à clamer ses détestations. M. Forain, que Huysmans goûtait beaucoup, semble évoluer parallèlement à lui sans en avoir les vertus. Nous le verrons peut-être peindre des vierges. Ce ne sera pas beaucoup plus étonnant que de le voir

peindre des femmes du monde, étant donné son passé, mais ce sera certainement plus intéressant pour les critiques d'art. En attendant, il est le traducteur des mépris dont les gens du bon ton accablent cette démocratie dont il est issu; la considération qu'il y gagne est encore affermie par la crainte salutaire qu'on a de ces mots justes et cruels dans un monde où il est plus aisé d'être bien né que de bien vivre. Là tous ont leur péchés secrets, et M. Forain en est le confesseur perspicace, nullement amène, et d'une discrétion conditionnelle. Il entend, il retient, et il est prompt à exprimer; il est donc redouté, et par là même choyé. On lui pardonne aisément d'ailleurs de diriger les flèches de ses mots contre ceux qu'il sert, puisqu'il ne tourne la pointe de son crayon que contre l'état social qu'ils détestent. Et c'est pourquoi M. Forain est devenu célèbre dans un milieu qu'il avait commencé par scandaliser. Son hypocondrie sarcastique ne s'en est d'ailleurs pas adoucie. Elle était trop liée à son talent pour qu'il négligeât d'en doser l'âcreté: et tant qu'il dessinera comme il dessine, c'est-à-dire admirablement, il donnera ce spectacle singulier d'un homme qui, ayant pleinement réussi, semble toujours aigri.

Jamais la bonté n'a tempéré une de ses notations de la vie, atténué sa blague féroce; l'âge et le conservatisme sont venus sans l'apaiser. Ce n'est point à lui qu'il faudrait dire que « le pire n'est pas toujours certain ». Il subodore avec délice la vilénie humaine. Il paraît la dénoncer, mais il ne saurait s'en passer, il l'adore, elle seule le passionne et sollicite ses qualités d'artiste. Ces facultés sont très belles. Si la peinture se ressent par trop des œuvres de M. Degas, ses croquis ont réalisé une synthèse très personnelle de l'attitude et de la face humaines, et leur apparente négligence est de celles qui ne sont permises qu'aux forts. Cela n'a pu être imité. C'est le vrai caricatural, et cela tient de la grande peinture avec une sobriété prodigieuse, par le jaillissement de quelques brisés, brusques comme un geste de colère et impeccablement exacts. Les légendes de ces dessins, très vantées, sont parfois belles, souvent spirituelles; mais le dessin avait déjà parlé. Il est si intelligent que souvent il a l'air d'un hiéroglyphe, d'une phrase profondément figurée par un seul signe. Vraiment c'est supérieur et personne, pas même Lautrec, ne nous a donné cela.

Toute la vie sociale passe dans cette série énorme. Et cependant on y étouffe. Peu importe qu'on pense ou non comme M. Forain. Le sujet n'aide ni ne gêne l'estimation de sa verve, et ses démêlés avec Marianne, s'ils ravissent les nationalistes, n'intéressent par l'amateur d'art. Mais la haine a singulièrement restreint ce grand talent. Elle seule, traduite par la légende politique, requiert les gens de parti, incapables de goûter sans elle le charme des quelques traits et taches que

M. Forain se borne maintenant à donner aux journaux. Mais quelle monotone tristesse nous saisit! Eh! quoi, cet homme à ce point doué pour exprimer la vie n'a pas rencontré une figure d'amour, une douceur, un sourire, une clarté de la nature? Toujours cette crispation rageuse, cette tension mauvaise, ce rictus! Et, s'il ne rencontre que ses haines, au moins ne soupçonnerons-nous jamais de quels enthousiasmes déçus, de quelles générosités trahies, de quelles aspirations vaincues elles naquirent, et ne verrons-nous jamais ce que cet homme a pu aimer pour avoir été conduit à une révolte pareille? Mais on ne sent pas même de révolte en M. Forain, et s'il a une foi on ne saurait la définir. Il regarde les ignominies de la vie; et il ricane. C'est sa nature, et c'est exaspérant comme une attitude; on est bien plus triste de lui que de ce qu'il relate, car, s'il est toujours armé de son sourire éternel, il n'a du moins pas de sérénité, non plus que de passion. Jamais cette âme ne s'est reposée, jamais elle n'a vu ce qui est beau, désintéressé, dévoué, ingénu, loyal; et jamais non plus ses invectives n'ont été dues à la sainte colère. Elle accepte le hideux avec une effrayante tranquillité, et le restitue tel quel avec un talent supérieur qui, malgré sa nervosité, garde toujours quelque chose de froid et d'impassible dans sa netteté.

C'est là un trait bien étrange. M. Forain me semble être le seul caricaturiste pessimiste qui n'ait jamais laissé paraître de l'indignation, de la passion, tout au moins du parti pris. L'indifférence imperturbable de ce chercheur de tares est effrayante. S'il incline maintenant vers un monde réactionnaire et chauvin, tous les partis pourraient le revendiquer en feuilletant son œuvre. Il les a tous servis, non point en les aimant, mais en divulguant les vilénies des autres, et finalement on voit que cette enquête seule l'intéressait. Au fond, toutes ses variations ne sont que les modalités diverses de son nihilisme anarchiste.

M. Forain se plaît actuellement dans la société élégante et bien pensante sur laquelle ses dessins de jadis nous donnèrent de si terribles documents. Il s'y tient en amateur, désinvolte et cynique, et fait la joie de tous en notant les traits qu'il est toujours agréable de reconnaître chez autrui quand on ne les admet point en soi-même. Par ses propos et ses croquis, il a ainsi porté de l'un à l'autre, dans un monde restreint où tous se retrouvent quotidiennement, d'acribes vérités que chacun certifiait en se croyant exempt. Le monde, qui s'estime peu, aime ceux qui le châtient, et fête ses frondeurs. Ainsi M. Paul Hervieu s'y fit une place importante par quelques très beaux romans qui sont de durs et implacables réquisitoires, et ce n'est pas le moindre symptôme de la démoralisation d'une société fortunée et blasonnée que cette indulgence bizarre. Elle n'est peut-être d'ailleurs que la suprême vanité de gens qui se

croient au-dessus de toute critique et pensent adroit de paraître assez forts pour faire bon visage à leurs plus cinglants satiristes. Ainsi fut-il à la mode d'aller s'offrir aux rudes grossièretés du cabaretier Bruant.

La haine de Marianne, à quoi noblesse oblige, et qui valut jadis au pauvre Mac-Nab ses entrées au faubourg, acheva de décider de la fortune de M. Forain. Il est cependant nécessaire de dire que son art mérite infiniment mieux que de telles raisons de succès ; aux yeux des écrivains et des peintres qui le louèrent jadis, M. Forain restera toujours le Forain du *Courrier Français*, le Forain qui débutait entre Louis Legrand et Willette, le Forain des filles, des noceurs, des rastas et des interlopes qu'il dessinait en maître et synthétisait en des légendes d'une atroce ironie. Si ce Forain-là, psychologue autant que peintre, avait créé le second panneau de son diptyque, si, après nous avoir résumé la laideur née du désir de l'argent, il nous avait montré la beauté des intègres et des pauvres, nous honorerions aujourd'hui un second Daumier. Mais c'est Steinlen qui a peint ce que M. Forain a oublié, et c'est en lui que la bonté, le libéralisme et la tendresse de Daumier revivent. Ces deux anarchistes ont pris deux routes bien différentes.

Il faudra plaindre une société qu'on jugera sur les dessins de M. Forain, et qu'il construit à l'image de sa haine. On disait, en riant, de Zola, très inexactement d'ailleurs, qu'au lieu de nettoyer les écuries d'Augias, « il en remettait ». On serait tenté de penser, en étudiant l'œuvre considérable de M. Forain, qui lui aussi « en remet » quand il note le vice et ses transformations dans la société vermoquée. Tout ce qu'il dit est vrai, mais il le choisit, et on sort de l'examen de son œuvre avec un grand écœurement. Comme beaucoup de nationalistes, il sert la France en criant chaque jour au scandale et à l'effondrement, en sorte qu'on se demanderait avec angoisse si l'on ne vit point dans le plus misérable des pays ; mais un regard autour de soi rencontre tout de même de saines consolations, et s'agace alors du petit rire sec de M. Forain, de son méphisto-phélisme sans romantisme. On regrette qu'une intelligence si aigüe, un esprit si prompt et un talent si souple soient à demi stérilisés par le doute et l'amertume, par l'impuissance d'envisager l'autre face de la vie, par le désir maladif de la destruction et de la négation, que seule vérifie, en art, l'éloquence du désespoir indigné, par, enfin, la manie de tout ramener à un mot cruel. Il y a là un germe morbide. Et c'est à cause de ce germe que cet artiste d'un énorme talent laisse froid. Il ne passionne pas, il n'est pas éloquent, il n'émeut jamais, il ne fâche même pas. On ne saurait sans puérilité lui garder rancune d'une de ces épigrammes « terribles » qu'il distribue avec une sorte d'automatisme analogue à celui des faiseurs d'à-peu-près. Il fait œuvre de haine

avec une méthodique et triste application, et on ne pourrait pas le haïr. On ne peut que s'amuser de la façon dont le trait haineux a été barbelé par un professionnel. On est atteint, mais non touché. Et un tel but ne suffit peut-être pas à remplir toute une vie, quand la nature a mis dans l'homme qu'elle anime le génie de l'observation et du dessin.

CAMILLE MAUCLAIR

CAMILLE LEMONNIER.

M. Camille Lemonnier est un des écrivains les plus étonnants d'aujourd'hui. Il fait tout ce qu'il veut. Ou plutôt (car cette expression a quelque chose de bien grossier et de bien sommaire), la curiosité de sa sensibilité l'entraîne dans les directions les plus diverses. Il n'est pas l'homme d'une veine unique, une fois trouvée, et qui l'exploite indéfiniment. Il prétend à plus d'indépendance. Et il ne veut pas tomber dans une *manière*.

Rien de moins confessionnel alors qu'une telle littérature, mais on n'a pas à y craindre la stérilité. On se sent toujours jeune et nouveau devant tous les spectacles du monde. Et, de fait, peu de choses surprennent autant que la facilité avec laquelle M. Camille Lemonnier envisage un milieu, un décor dont il ne s'est pas encore occupé. On sent qu'en très peu de temps il a fait siens ce décor et ce milieu, qu'il les connaît à fond, qu'il y a même découvert des correspondances et des significations insoupçonnées.

Pour moi, plus je fais de la critique, plus je préfère, en face d'une œuvre, penser à celui qui l'a faite plutôt qu'à cette œuvre elle-même. Et plus elle paraît impersonnelle, plus je surprends au contraire de secrets de l'imagination de son auteur. Ainsi ce qui m'a le plus intéressé dans *La Chanson du carillon* (1), c'est la manière dont M. Camille Lemonnier a regardé Bruges, et plus profondément, la manière dont, y ayant installé quelques êtres, il a fait vivre ces êtres. Il y a là une part de volonté très puissante, et surtout (comment dirai-je ?), une part très curieuse d'attention, de fièvre dans l'attention. Il semble (notez qu'il ne s'agit ici que d'approximatives et vagues métaphores), que l'écrivain se soit penché sur un sujet d'avance circonscrit, sur un thème d'avance établi, qu'il ait fortement médité sur ce sujet et sur ce thème, et que de cette méditation soit née une foule d'événements nouveaux, de réflexions nouvelles dans la logique du sujet, dans le ton du thème, et qu'alors il ait commencé à travailler. Travail surveillé, contenu, maîtrisé sans cesse, étroitement dépendant d'une volonté toujours en arrêt, et cependant plein de fièvre et d'ardeur, comme une inspiration.

Je sens ce travail, je l'éprouve avec force, mais il ne me choque point, parce qu'il est continu et n'a point de reprises après des faiblesses. Il est continu, et continuellement chaleureux et vivant, tout le long d'un roman de trois cents pages comme il le serait pour une nouvelle, pour un essai achevé en une nuit. C'est un effort, certes, une victoire de la volonté, mais un effort unique et non pas brisé, refroidi par mille repos. On n'y voit pas apparaître le morceau détaché d'un carnet et rejointoyé au petit bonheur

(1) CAMILLE LEMONNIER : *La Chanson du carillon*, roman. Paris, Pierre Lafitte.



à coups de transitions plus ou moins adroites, on n'y sent pas la « note » chère au romancier réaliste et qui n'arrive jamais à se fondre dans l'ensemble. Les romans de M. Camille Lemonnier ne sont pas les produits spontanés d'une imagination ingénue, mais ils ne sont pas non plus fabriqués peu à peu et page à page par la patience d'un écrivain opiniâtre. Un même mouvement les entraîne, très large et très rapide, du commencement au dénouement, faisant disparaître toutes les traces d'hésitation dans la composition, et remplaçant celui même de l'inspiration.

Un tel procédé est admirablement propre à des livres d'analyse aussi délicats, aussi tendres que les deux derniers : *Comme va le ruisseau* (1) et *la Chanson du carillon*. *Comme va le ruisseau* est l'histoire d'une jeune institutrice en vacances dans un village des Flandres et de son idylle avec un artiste retiré là, misanthrope précoce et qui se laisse enfin reprendre au charme de l'amour. Je connais peu de pages plus exquises que celles où sont racontées les pudeurs, les hésitations, les scrupules de cette jeune fille, et les dialogues ambigus des deux amoureux et leurs silences pleins d'aveux. M. Lemonnier a fait là preuve d'un doigté infiniment subtil, d'une sensibilité toute féminine, qui surprendrait si l'on ne lui connaissait déjà ces dons de délicatesse et de grâce émue, depuis *l'Arche*.

C'est encore le style et la manière de *l'Arche* que rappelle la *Chanson du carillon*, ce tableau délicieux de la vie de deux jeunes filles à Bruges : l'une est aveugle et rêve, l'autre rêve aussi et, petite artiste du chiffon et de la soie, elle brode. Et c'est toute son histoire. Elle vit à Bruges, parmi la chanson des cloches, le mysticisme quiet et parfumé de la douce ville flamande, et elle brode des fleurs. Ce n'est que cela, mais l'auteur s'est penché de si près sur cette petite vie mélancolique et monotone, il a si bien su voir dans les rêves de ses « filles » que toute une autre histoire s'est cristallisée autour de la première. Une histoire, non, mais plutôt une longue rêverie, une douce et lente digression, une promenade rituelle et amoureuse tout le long des rues de pavés ou d'eau morte, parmi les églises, et auprès des vieilles maisons. A l'horizon des jeunes filles passent des figures à peine précises que l'art et le tact de l'écrivain ont laissées à demi dans la réalité, à demi dans une ombre légendaire. Elles passent, elles sourient à l'espoir des pensées, puis elles s'effacent, et c'est comme si la neige, lente et sûre, retombait en suaire de paix fragile et définitive sur la cité endormie, sur la vie abdiquée.

Après les pages inoubliables de Georges Rodenbach, il semblait qu'il ne fût plus loisible de parler de Bruges. M. Camille Lemonnier a trouvé moyen de nous en donner une vision à peu près semblable et cependant différente, et cependant nouvelle, avec je ne sais quoi de plus tendre dans le mysticisme, de plus puéril dans la mélancolie, de plus vivant et de moins désespéré dans l'évocation de l'abandon.

Coincidence étrange, c'est en revenant directement de mon voyage — de mon premier voyage à Bruges, — que j'ai lu la *Chanson du carillon*. Et le livre, malgré l'irréalité un peu féérique de son aventure et le ton transposé de son style, m'a paru correspondre étroitement avec mes sensations à peine achevées, avec mes récents souvenirs, avec l'impression de repos et d'alanguissement mystérieux que j'avais ressentie. Et c'est ainsi comme si j'avais fait un nouveau voyage, repassant par les mêmes chemins, un peu comme en rêve...

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) CAMILLE LEMONNIER : *Comme va le ruisseau*. Paris, Collection illustrée Pierre Lafitte.

Académie Royale de Belgique

Concours de 1913

HISTOIRE ET CRITIQUE

1^o Étudier dans son principe et suivre dans son évolution l'art de la construction architecturale privée au XVII^e siècle dans les provinces belges, tant au point de vue de la distribution intérieure que de la physionomie extérieure et de l'emploi des matériaux.

2^o Étudier dans sa source, dans ses tendances et dans ses résultats, l'enseignement des arts plastiques (la peinture, la sculpture la gravure et l'architecture) au XX^e siècle.

3^o Faire connaître les artistes étrangers ayant travaillé en Belgique comme peintres, sculpteurs, architectes ou graveurs, et dont l'influence se manifeste dans les œuvres nationales au XVI^e et au XVII^e siècles.

4^o Écrire l'histoire de l'architecture civile en Belgique, les restaurations exceptées, au XIX^e siècle.

L'auteur donnera un aperçu biographique des représentants principaux de l'art architectural pendant la période indiquée. Le travail sera accompagné de croquis ou de photographies.

5^o De quels moyens disposaient, aux XVI^e et XVII^e siècles, pour se mettre en rapport avec le public, les peintres des provinces composant la Belgique actuelle ? De quelle manière et à quelles conditions arrivaient-ils à vendre leurs œuvres ?

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de 1,000 francs pour la 1^{re} et la 3^e question et de 800 francs pour chacune des autres.

ART PRATIQUE.

Exécuter le portrait en buste d'un Belge notable, gravé en taille douce. Ce portrait doit être inédit. Les estampes exécutées d'après photographie sont exclues de ces concours.

Les concurrents sont tenus de soumettre deux épreuves de leur planche, dont une sur *chine*, et non encadrées ni sous verre. Ils doivent y joindre le dessin *d'après nature* qui leur a servi de modèle ; ce dessin leur sera restitué sur leur demande.

Le prix est de 800 francs.

SCULPTURE.

On demande l'esquisse, avec piédestal, d'un groupe de figures destiné à décorer un jardin public. Le sujet est laissé au choix de l'artiste. La hauteur du groupe, en plâtre ou en terre glaise, sera de 60 centimètres environ, non compris le piédestal.

Le prix est de 1,000 francs.

NÉO-VANDALISME

Un Rembrandt abîmé (1).

Il n'est point question ici de la *Ronde de nuit*. Le vandalisme du fou qui tenta récemment de l'endommager n'était qu'un vandalisme destructeur ; l'autre, l'administratif, qui décida la restauration du *Portrait de Saskia*, par Rembrandt, au Musée d'Anvers, est beaucoup plus dangereux.

(1) Sous ce titre, le sculpteur Devillez a publié récemment dans *l'Indépendance* un article que nous jugeons utile de reproduire.



La *Ronde de nuit* s'en tire cette fois avec une égratignure, tandis qu'il n'est pas un centimètre carré du *Portrait de Saskia* qui ait échappé à la restauration.

Malgré ce qu'en disent les catalogues, il apparaît assez clairement que nous possédions en Belgique l'œuvre authentique de Rembrandt et que le tableau du Musée de Cassel n'en est pas non plus « un double », mais une copie avec quelques variantes — du reste malheureuses — par un disciple à la facture légèrement minutieuse et étriquée. L'insignifiance à peu près parfaite des fonds dans le tableau de Cassel et le jeu savant de ceux-ci dans le tableau d'Anvers nous avertiraient — avec d'autres supériorités — que ce n'est point le nôtre qui est la copie.

Il est donc de toute vraisemblance que le Musée d'Anvers possède l'œuvre même de Rembrandt. Et voici ce qu'il en fait :

Ce n'est plus à présent un vieux tableau : le vénérable portrait de Saskia Van Uylenborg, c'est la sèche figuration d'une dame atteinte de la lèpre ou de quelque maladie féculente de la peau.

La chaude lumière — la lumière de Rembrandt — qui le baignait autrefois s'en est allée. Le tableau est vidé, dépouillé de son atmosphère. Avec le vernis ancien sont partis les tons transparents et chauds qui font tellement corps avec lui qu'il est impossible de toucher à l'un sans atteindre aussi les autres. Des modelés sont changés; la construction du cou est rendue hésitante et faussée. Quant à l'aspect général de l'œuvre, il est désastreux. On voit clairement tout ce que le tableau a perdu de sa prestigieuse beauté; on cherche en vain ce qu'il a pu gagner au traitement qu'il a subi.

Il existe dans notre pays des ligues pour la protection des chiens et des arbres; il n'y en a point pour protéger les chefs-d'œuvre des maîtres. Des comités artistiques protestent avec véhémence, au nom de la beauté des sites, quand une municipalité menace d'abattre quelques vieux arbres, mais personne ne bouge lorsqu'on réduit à cet état lamentable l'œuvre d'un des plus grands peintres de tous les temps.

Quand donc voudra-t-on comprendre qu'une œuvre d'art a, comme toutes les choses mortelles, après une apogée, une période de long déclin, et que — à de rares exceptions près — tout ce qu'on peut faire de meilleur pour elle est de la placer dans des conditions hygiéniques qui prolongent sa durée?

On ne refait pas de tableaux jeunes avec les vieux tableaux, ou bien le résultat auquel on atteint alors est pareil à celui qu'obtiennent les dames qui veulent « réparer des ans l'irréparable outrage. » Mieux valent pour les deux les rides que le maquillage.

L'exposition de l'Art du XVII^e siècle au Cinquantenaire offrait, avec une organisation excellente, des exemples navrans de ce que les restaurations peuvent laisser d'une œuvre d'art. Les conférenciers et les critiques qui initièrent le public à la beauté des œuvres exposées eussent dû, pour être exacts, prévenir leurs auditeurs et leurs lecteurs qu'il fallait y voir, pour une forte partie, les restes mutilés de choses qui furent, sans doute, entièrement belles. J'ai le souvenir douloureux d'un bon nombre de tableaux « restaurés », je crois, au sable et à la pierre-ponce par quelque polisseur délirant. Le catalogue avouait que la *Pêche miraculeuse* avait, dans le seul espace du XIX^e siècle, subi l'outrage de deux restaurations et je n'insiste pas sur l'état dans lequel on a mis le *Saint Martin* de Van Dyck et le *Martyre de sainte Apolline*, par Jordaens. Quant aux trois Rubens appartenant à l'empereur d'Allemagne, je crois que le restaurateur, en insistant un peu, aurait mis à nu les panneaux de bois sur lesquels ils furent peints.

Quelques critiques risquaient bien, en passant, une timide réflexion et parlaient de « fâcheux » nettoyage » ou de « restauration malheureuse ». Qu'ils disent donc la dure et triste vérité; c'est que ces tableaux sont perdus ou irrémédiablement amoindris.

Qu'un particulier soit assez fâcheusement inspiré pour tolérer qu'on attente ainsi à la beauté d'une œuvre qu'il possède et dont il devrait se considérer comme le gardien respectueux, c'est une chose qu'il faut déplorer et à quoi il est difficile de mettre obstacle. Mais les galeries publiques, les églises sont propriétés collectives. L'État intervient souvent par de larges subsides lorsqu'il s'agit de l'achat d'une œuvre pour un musée communal. Cette générosité comporte un droit de contrôle, et ce droit, il est grand temps qu'il l'exerce.

Il est bien entendu que les dévastations dont nous avons parlé ont été dictées par des intentions excellentes, mais il faut, à tout prix, préserver ce qui reste d'intact de notre patrimoine artistique.

La « restauration » du portrait de Saskia date, paraît-il, de quelques mois; mais il y a, ailleurs qu'au musée d'Anvers, des « nettoyages » plus récents, et la maladie régnant à l'état endémique, d'autres chefs-d'œuvre sont probablement menacés. Il faut qu'on les sauve de cette agressive sollicitude. Le temps les touchera d'une main plus légère que la brutale inconscience des hommes.

L.-H. DEVILLEZ

A LIÈGE

Exposition d'Architecture et d'Arts décoratifs.

Une atmosphère vivifiante et un aspect général de renouvellement printanier avec quelque mélange heureux des choses passées, mais non oubliables, amènent la foule des visiteurs en semaine comme aux jours de fête et de repos. Cela fait honneur aux deux sociétés organisatrices, l'Association des Architectes et celle pour l'encouragement des Beaux-Arts. Ce n'est donc ni un éclectisme retardataire ni un exclusivisme révolutionnaire qui accueillirent les envois. Ceux-ci sont réservés à l'art belge dans la section de l'architecture; l'autre est internationale.

Dans cette dernière, il y a quelques groupements. Galamment le catalogue donne une première place aux « Arts de la femme », collectivité d'ouvrières d'art ayant son siège social à Ixelles. Trente-six exposantes, cinquante-trois objets, beaucoup d'œuvres intéressantes! Impossible de dénombrer en détail dans ce bref article. Les reliures et les étoffés attirent surtout les regards. M^{me} Gabrielle Montald orne ses tissus comme le paon et les papillons étalent leurs parures; M^{lle} Irène d'Olszowska met des jeux de lumière dans ses dentelles et introduit une technique neuve avec infiniment de goût. Cela donne la note de la collectivité.

Suivons le catalogue. Les arts japonais et chinois groupent de bons documents où se trouvent les origines de mainte formule néo-européenne pour la ligne et la couleur, avec réciprocity d'imitation dans le sens réaliste.

Le Deutsches Museum de Hagen (Westphalie) prouve par ses photographies que dans les constructions industrielles l'hygiène n'est pas un obstacle aux efforts esthétiques; la solidité, l'élégance, l'association des belles courbes et des lignes verticales, peut-être la couleur rendent le séjour des usines agréable.

Les artistes de la sécession de Munich ont une mentalité artis-

tique dont nous sommes assez éloignés, en général, ou rentrent dans le conventionnel usé.

La classe des exposants divers est la plus considérable; le catalogue enregistre 424 numéros, où tous les genres se confondent, ainsi que tous les styles.

H. Anspach a peint en tons translucides trois groupes de femmes nues qui personnifient *l'Heure sereine*; le groupe gauche est exquis de lignes et de nuances délicates; on pourrait critiquer les autres. Je note les impressions si justement connues (affiches, livres, etc.) de la maison Bénard-Rassenfosse; un volume illustré de Maria Biermé, les quatre panneaux décoratifs (Saisons) de Bremond explicables peut-être par leur milieu futur; les huiles de M. Chabas, dont les luminosités bleues des eaux sont faciles mais attirantes; les Ciamberlani, qui ne me révèlent rien d'intéressant, mais dont on se préoccupe dans le public. J'aime mieux le panneau de Defricheux, où Visé apparaît joliment stylisé. Nous retrouvons des illustrations de nos Liégeois, Rassenfosse et Donnay, dans la collection remarquable de M. Ed. Deman. Donnay est admirable dans son *Ourthe*; Jérémie Delsaux et lui se sont emparés de cette vallée, tous les deux en mystiques, tous les deux en poètes; l'un y trouve la lumière à la surface de toute chose, l'autre la cache sous une mélancolie crépusculaire. La *Phryné*, de Dubois, est antique et moderne à la fois, comme les H. Rousseau (absent ici, je le regrette) et comme les délicieux P. Wolfers dont les études pour une fontaine sont géniales. Saluons les soudards pénitents dans une cathédrale, dessin blanc et or, drôlerie à coins épiques, à folies suggestives que seul pouvait signer James Ensor. Marguerite Faivre, Georges Faniel, L. Provins, Tielemans vous retiennent par leurs recherches psychologiques dans leurs cuivres, argents et bronzes décoratifs. M. Fellin se rattache à l'école historique comme décorateur du splendide hôtel Louis XVI de M. Capelle; nous ne voyons ici que des photographies.

Je suis revenu plusieurs fois admirer les quatorze panneaux de M^{me} Galtier-Boissière; les fruits ou les fleurs y ont un arrangement significatif et magnifiant, que la sobriété des couleurs accroît encore; j'aime aussi la frise au pochoir sur étoffe de H. Warocquier. Et voici, vis-à-vis, des trompe-l'œil charmants de M^{mes} Moller-Koster et Moller-Schonheyder; ces broderies visent au réalisme absolu, avec toutes leurs qualités de souplesse, de variété spécifique, de lumières à tout degré, de raccourcis parfaits, de forme individuelle; et cela y est. Dahlias, bouillon blanc, ciguë, aradon, etc. sont complètement vrais. Vous sautez dans un autre monde avec M. Niffle, un penseur médiéval dont les missels et les coffrets sont presque des chefs-d'œuvre. M. Lavoye, relieur savant et judicieux, brille non moins à deux pas de là. M. Pholien a réuni en une vitrine des céramiques et des verreries inédites (Venise, de Vez, Nancy, Val-Saint-Lambert, Wedgwood, etc. y rivalisent de légèreté, d'élégance, de translucidité). Un beau panneau, *Barque échouée*, rappelle le talent distingué de M^{me} Ransy-Putzeys. On est heureux de revoir les esquisses de Théo Van Rysselberghe, les bibelots et les projets d'Abel Truchet. Mais je dois passer devant maintes belles choses sans les citer, faute de place; qu'on me le pardonne puisque je ne dirai qu'un mot des quatre splendides tapisseries de M^{me} de Rudder, vers lesquelles les visiteurs reviennent cependant discuter la composition, la technique impeccable et les amusantes figures d'oiseaux ou d'animaux symboliques.

Six projets de décoration pour l'escalier de notre Conservatoire

seront jugés ces jours-ci; plusieurs sont incomplets, deux seulement ont observé les dimensions imposées. *Salut et fraternité* (devise) est logique en sa composition. Musique ancienne et moderne, pastorale, tragédie, religion; musique populaire, de chambre, patriotique; la couleur est fort dure et ne s'harmoniserait guère avec le monument. *Orphée et Pan* (sans devise) sont tristes à faire pleurer. Un vrai décorateur a résumé judicieusement en sujets typiques l'histoire musicale en Palestrina, Bach, Beethoven, Wagner dont il illustre l'œuvre par des symboles grandioses; la musique religieuse et la musique profane sont les sujets des deux grands panneaux; il y a du génie dans ces conceptions et le sens pratique de l'auteur se montre dans le soin qu'il a pris de peindre un grand fragment de l'escalier en sa tonalité exacte. Un projet de sculpteur place des ronde bosse et des accroche-poussière partout en une composition figolée; vices rédhitoires!

J. S.

(A suivre.)

PETITE CHRONIQUE

Au Salon de Printemps un grand nombre d'œuvres ont trouvé acquéreur. Citons, entre autres, des tableaux de MM. Ménard, Baes, Bastien, Beuck, Drumaux, Cassiers, Ensor, Frédéric (deux œuvres), Klnopff (deux œuvres), Janssens, (deux œuvres), Simonin, Uytterschaut (deux œuvres), Van Doren, Van Haelen, Verhaeren, ainsi qu'une sculpture de M^{me} Blum-Samuel.

Rappelons que le Salon est ouvert tous les jours, de 9 h. 3/4 à 5 h. 1/2. Concerts le jeudi, le samedi et le dimanche.

Le Cloître d'Émile Verhaeren sera représenté demain, lundi, en plein air au château de Bouillon. C'est M. Carlo Liten qui, sous les auspices du Touring Club de Belgique, prend l'initiative de cette intéressante manifestation artistique. On sait que M. Liten a déjà, l'an dernier, donné de belles représentations du même ouvrage dans les ruines de l'Abbaye de Villers et dans celles du Château des Comtes, à Gand.

Le Théâtre du Prince Régent, à Munich, donnera en août et septembre prochains trois représentations cycliques de *l'Anneau du Nibelung*, trois représentations des *Maîtres Chanteurs* et cinq de *Tristan et Isolde*. Parmi les artistes engagés citons, indépendamment de la troupe du théâtre, MM. E. Kraus, A. Von Bary, H. Knote, A. Van Rooy, F. Feinhals, M^{mes} Z. Fassbender, L. Weidt, etc. S'adresser pour tous renseignements à l'*Amliches Bayerisches Reisebureau*, Promenadeplatz 16, Munich.

Le répertoire français moderne sera bien représenté dans les théâtres des États-Unis et du Canada, la saison prochaine. Les programmes des différents théâtres annoncent, en effet, les ouvrages suivants: *Samson et Dalila*, *Henry VIII* et *l'Ancêtre* de Saint-Saëns, *Pelléas et Mélisande* et *l'Enfant prodigue* de Debussy, *Ariane et Barbe-Bleue*, de Paul Dukas, *l'Heure espagnole* de Ravel et *la Forêt bleue*, délicieux ouvrage inédit de Louis Aubert, dont l'Opéra de Boston s'est réservé la primeur.

Au château de Trévano, M. Louis Lombard consacrerà la onzième année de ses concerts symphoniques à onze auditions dont chacune sera réservée aux compositeurs d'une nation déterminée. En voici les dates: 23 juillet, Autriche-Hongrie; 30 juillet, Belgique; 6 août, Grande-Bretagne; 13 août, France; 20 août, Allemagne; 27 août, Italie; 3 septembre, Norvège; 10 septembre, Russie; 17 septembre, Espagne; 24 septembre, Suisse; 1^{er} octobre, États-Unis.

Les concerts commencent à 4 heures précises. On n'y est admis que par invitation personnelle. Les billets sont gratuitement adressés aux personnes qui en font la demande par écrit au château de Trévano, Lugano (Suisse).

Une amusante boutade de M. Marcel Boulenger dans le *Gil Blas* : « Deux matins par an, au printemps et à l'automne, Paris brûle subitement du désir de la beauté, chacun se découvre une âme admirablement artiste : ce sont les jours de vernissage. Une multitude, animée d'une fureur sacrée, marche sur le Salon qu'elle emplit sans tarder. Là, nous ne saurions voir les tableaux, car la foule même, trop épaisse, nous en écarte, et nous ne regardons pas les statues parce que nous ne nous soucions pas de nous singulariser. Mais nous prononçons avec passion les noms des peintres dont les journaux ont parlé, et nous répétons négligemment des opinions que nous nous sommes faites la veille d'après le compte rendu de nos gazettes. O utilité des critiques d'art ! Grâce à eux, nous échangeons en abondance des propos compétents... De longs jours encore, à l'heure du thé, des dames parleront « pâte » et « facture » avec autorité, et des messieurs leur confieront tendrement combien ils furent sensibles à l'union d'un certain jaune avec un certain bleu... O bienfaits des critiques d'art ! Quiconque lit avec soin sa gazette à la veille du vernissage se procure de la conversation pour plusieurs five o'clock, et même quiconque a de la mémoire se trouve en mesure de tenir des propos choisis. C'est ainsi que, deux jours par an, les critiques d'art contribuent beaucoup au bonheur de l'humanité. »

Une jolie initiative prise dernièrement par M^{me} Marie Mockel. Avec le concours de M. J.-J. Olivier et de M. Ch. Levadé, elle fit revivre, dans une matinée donnée au Washington Palace, le souvenir de Madame Dugazon en passant en revue les principaux rôles de son répertoire aux différentes époques de sa vie. Elle évoqua tour à tour la Dugazon enfant dans *Lucile* de Grétry, soubrette dans la *Servante maîtresse* de Pergolèse, l'*Amant statue* de Dalayrac, le *Tableau parlant* de Grétry ; puis ce fut l'héroïne sentimentale de *Tom Jones* (Philidor), du *Déserteur* (Monsigny), de *Zémire et Azor* (Grétry), de *Nina ou la Folle par amour* (Dalayrac). Les rôles de paysannes et jusqu'aux rôles de mères que, sur la fin de sa carrière, elle incarna tour à tour, M^{me} Belmon du *Prisonnier* de Della Maria, Bouzoula du *Médecin turc* de Nicolo, trouvèrent en M^{me} Mockel une interprète compréhensive et fidèle. Ce programme historique, très applaudi, mérite d'être signalé parmi les plus intéressantes manifestations musicales de la saison.

De Paris :

Les représentations de Ballets russes que nous avons annoncées sont fixées comme suit : premier spectacle, les mardi 6, jeudi 8, vendredi 9 et samedi 10 juin ; deuxième spectacle, les mardi 13, jeudi 15, vendredi 16 et samedi 17 juin. Parmi les artistes des théâtres impériaux qui y prendront part, citons M. Nijinsky, M^{mes} Karsavina, Feodorowa, Fokina, Gachewska, Lopoukova, Nijinska, Schollar, Trouhanowa ; MM. Blom, Ceccetti, Rosay, Orlow, Léontiew, etc., et le corps de ballet, comprenant 85 danseurs et danseuses.

M. M. Fokine est le directeur chorégraphique, M. Alex. Benois le directeur artistique de ces spectacles exceptionnels et impatiemment attendus.

Aussitôt après les Ballets russes, M. Gabriel Astruc donnera, pour terminer la saison, du 1^{er} au 30 juin, dix représentations de *The Quaker Girl*, comédie musicale à grand spectacle, en trois

TAPIS D'ORIENT

DALESÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSÉ ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

actes, de James T. Tanner, musique de Lionel Monckton, qui fit fureur à Londres l'hiver dernier. L'œuvre sera jouée par les artistes, les chœurs, le corps de ballet et toute la figuration de l'Adolphi Theatre (150 personnes).

Les estampes de Debucourt, de plus en plus recherchées par les amateurs, atteignent dans les ventes publiques des prix fort élevés. A la vente de la collection Valentin, qui a eu lieu la semaine dernière à Paris, la *Rose et la main* a atteint 16,400 francs, les *Deux baisers* 9,000, la *Promenade de la galerie du Palais Royal* 8,800, *Heur et malheur* et l'*Escalade* 6,400, les *Compliments et les Bouquets* 4,400, la *Promenade publique*, 4,600, etc.

Sous le titre *l'Art et le Droit*, M. Georges Verley, avocat à la cour d'appel de Paris, vient de créer un bulletin trimestriel des actualités judiciaires concernant la propriété artistique et littéraire. Ce nouveau périodique intéressera vivement les peintres, sculpteurs, architectes, littérateurs, photographes, compositeurs de musique, artistes dramatiques et lyriques, collectionneurs de livres et d'objets d'art, etc., qui y trouveront, commentées et annotées avec soin, toutes les décisions judiciaires qui, dans les diverses branches de l'art, ont pour objet le droit d'auteur.

A en juger par la première livraison *l'Art et le Droit* formera un ouvrage bien documenté, utile à consulter et agréable à lire. Comme l'a bien dit dans ses *Histoires d'un vieil avocat* M. Victor Dubron, ancien bâtonnier à Douai, « des arrêts, quoi qu'ils valent, les récents sont toujours les meilleurs ». Le fondateur de la revue a, selon nous, bien fait en ne publiant, conformément à cet axiome, dans chaque fascicule que les décisions du trimestre. Les lecteurs auront toujours ainsi le dernier état de la jurisprudence et suivront pour ainsi dire pas à pas les procès les plus captivants que suscitent les débats sur la propriété artistique.

l'Art et le Droit, dont le prix d'abonnement est de 5 francs pour la France, de 6 francs pour l'étranger, paraît tous les trimestres à l'imprimerie et librairie générale de jurisprudence Marchal et Godde, 27 place Dauphine, à Paris.

A vendre tableau peint par Henri Leys et représentant *Une attaque des gueux à Anvers*. — Prendre adresse au bureau du journal.

SAINTE-ANNE, près SLUIS. — Maison de campagne avec jardin et grand atelier à louer. Ecrire à M. DREYDORFF, à Knoeke.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

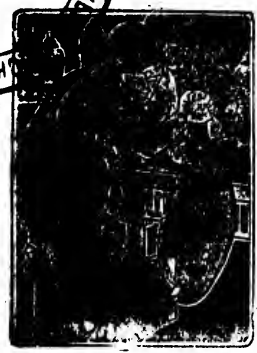
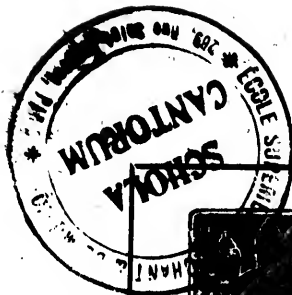
PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres ; c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50 ; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalze peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Le Messager des Bibliophiles

Organe mensuel insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livres et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à

M. F. MERLIN
ADMINISTRATEUR

35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

A VENDRE : Tableau peint par HENRI LEYS et représentant *Une attaque des Gueux à Anvers*. Prendre l'adresse au bureau du journal.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALIARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Kees van Dongen (ELIE FAURE). — Romans et Contes (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Un Musée ambulant. — Miniatures orientales (O. M.). — Exposition d'Architecture et d'Arts décoratifs à Liège (J. S.). — Le Festival de la Société J.-S. Bach : *la Passion selon saint Jean et la Messe en si mineur* (Ch. V.). — Association pour l'Encouragement des Beaux-Arts à Liège : *Concours pour la décoration des cages d'escalier du Conservatoire*. — Publications d'Art : *Un beau livre : « Jeanne d'Arc »* (FRANZ HELLENS). — Petite Chronique.

KEES VAN DONGEN

Si les hommes de ce temps aiment la peinture avec une passion qui ressemble à de la souffrance, c'est que la peinture représente, dans l'ordre intellectuel, la seule force capable de réagir contre l'anarchie morale nécessaire où nous avons détruit l'un après l'autre tous les dogmes pour refaire dans la lutte nos sens et notre cœur. La peinture est celui de tous nos chants lyriques qui prouve la gloire du monde avec le plus d'évidence et d'éclat, car si celui qui peint se refuse à écouter les voix du dehors qui lui dictent le monde, il ne saura jamais entendre les voix du dedans qui l'entraînent à le célébrer. La peinture ne peut pas être le langage du désespoir, puisqu'elle ne se réalise qu'à la condition de trouver l'accord d'une passion inquiète et d'un impassible univers.

C'est dans cet accord qu'est la joie. L'art de Toulouse-Lautrec nous fut douloureux à voir, non parce qu'il nous ouvrait des régions tristes et terribles et nous révélait le remords, mais parce qu'il les voyait trop réelles. Il n'avait pas cherché dans la nature ces direc-

tions convergentes qu'y découvre une imagination décidée à simplifier et à choisir, et qui sont le lyrisme même de la vie. Kees van Dongen peint les mêmes milieux, et l'enfer est transfiguré (1).

Il ne peut concevoir et réaliser la peinture que comme la transposition dans un ordre logique des éléments dispersés de l'espace et leur concentration ardente dans le cadre d'un tableau. Qu'importe alors que les joues soient couvertes de plâtre, les lèvres saignantes, les paupières teintées de vert, que l'horrible couleur des morts soit répandue sur de jeunes visages? Qu'importe la grimace des pitres, les corps disloqués des femmes acrobates, la tristesse sans lueur du rire et de la joie vendus? Gantés de noir des seins aux chevilles, ces corps disloqués prennent l'admirable élégance des lignes pleines et souples qui ne s'interrompent pas. La grimace des pitres a la fulguration des fleurs. La couleur des morts, le plâtre des joues, le sang des lèvres, les yeux verts, tout éclate à cause des fonds volontaires qui transforment le ciel, les crépuscules et la lueur des lampes en nappes royales d'indigos, de rouges et d'orangés. Et nous puisons dans le rire et la joie vendus un enivrement légitime s'ils deviennent l'occasion d'un triomphe de l'harmonie.

Si c'est là de la métaphysique — et il est possible que ce soit là de la métaphysique — elle n'est que l'émanation d'une forte nature de peintre. Le besoin d'arranger les gestes et de combiner les figures selon des rythmes renouvelés et cependant traditionnels que montrent les peintres d'aujourd'hui ne s'y manifeste pas. Mais le souci de « composer » est sans doute plus particulier

(1) Exposition ouverte jusqu'au 24 juin à la Galerie Bernheim Jeune, à Paris.

aux artistes qui sont nés dans le pays le plus anarchisé du monde. Il exprime l'effort de reconstruction organique que tente la société française sur tous les terrains à la fois. Kees van Dongen est de la nation de Frans Hals. Il fait d'abord de la peinture. Ce qu'il nous doit d'intelligence émanicipée, il nous le rend en matière soumise à la seule sensation.

En saturant de plus en plus la tache colorée pour rencontrer la densité des choses au fond de sa richesse infinie et mouvante, en assombrissant ses contours, en organisant ses valeurs, il arrivera lentement à saisir l'instant mystérieux où les volumes de la vie s'affirment tout à coup dans l'étendue circulaire qu'ils révèlent en même temps. C'est quand cette heure décisive sonne que le peintre est digne d'écrire le poème sensuel du monde. Kees van Dongen élargira jusqu'à l'expression de la volupté universelle la passion qui l'attire vers les poitrines étalées, les jambes ardentes, l'abîme des faces blêmes sous l'ombre épaisse des cheveux. Le jour où il aura rendu l'espace entier silencieusement solidaire de la chaleur qu'exalent tous ces corps inquiétants, cette bestialité qui caractérise sa peinture, et qui est terrible, deviendra quelque chose d'imposant et de noble, prêt à participer à la conquête de l'esprit. Nous ne pouvons souhaiter des chairs plus ardemment offertes, ni de plus énormes yeux troubles, ni des voiles mieux faits pour laisser soupçonner les flancs furtifs, les taches sombres où notre immortelle angoisse aspire à se renouveler. Nous ne pouvons pas espérer de parfums plus irrésistibles. Nous ne connaissons pas de bijoux plus lourds ni plus chauds. On dirait des bêtes. Ils jettent des feux qui sont comme des tentacules. Ils avancent sur la peau nue comme sur un sable brûlant. En vérité, ici l'esprit affleure. Car la sensualité est esprit. Ce n'est rien d'autre qui féconde l'humidité des sépulcres, perce en bourgeons sous la cendre et la neige et fait fleurir les mers.

Que les peintres soient glorifiés ! Ils ont le pouvoir d'animer ce qui semble inerte. Ils ont l'orgueil de rendre l'étendue plus large et d'intensifier la lumière alors que l'ombre du passé s'accumule et que la distance décroît entre l'heure actuelle et la mort. Et la joie qu'ils nous donnent se répand comme une eau plus calme à mesure qu'ils pénètrent plus avant dans la douleur.

ÉLIE FAURE

ROMANS ET CONTES

C'est une bien curieuse et bien charmante histoire que celle que raconte M. Valéry Larbaud dans *Fermina Marquez* (1). Souvenirs d'adolescence, évidemment, mais que faisons-nous d'autre, toute notre vie, que nous souvenir de ce temps-là ? Et fait-on de meilleurs livres que ceux-là ? Une jeune fille passe dans un pen-

(1) VALÉRY LARBAUD : *Fermina Marquez*. Paris, Fasquelle.

sionnat de jeunes garçons : une école bizarre, où ne fréquentent guère que des Américains du Sud, de petits bonshommes extrêmement riches. Et voilà toute la ruche en émoi, une centaine d'enfants amoureux. L'un d'eux, Joanny Lénio — le prodige de sa classe — obtient le droit de tenir compagnie à la jeune fille lorsqu'elle vient au collège pour y voir son frère. Il l'aime, il lui fait une cour saugrenue — et si touchante ! — d'enfant exalté par la littérature et les souvenirs de la grandeur romaine. Elle l'écoute à peine, hantée qu'elle est d'idées ascétiques. Je ne connais rien de plus original et de plus savoureux que ce dialogue de deux adolescents ignorants de toute la vie et déjà pleins d'amour, l'un pour sa compagne, l'autre pour Dieu. Comme il fallait s'y attendre, le mysticisme de Fermina Marquez devient tout simplement de l'amour pour un camarade de Lénio, le beau Santos.

Mais cette intrigue n'est rien. Ce qui importe, c'est l'atmosphère, si spéciale et si nouvelle, c'est surtout cette psychologie d'enfant studieux et ambitieux telle que je n'en connais nulle part l'équivalent. M. Larbaud a pénétré là une des âmes les plus fermées, puis les plus méconnues qui soient : celle de l'enfant qu'on appelle sommairement « un fort en thème ». Ce que ce mot masque de rêves, de déceptions, d'ivresses et d'amertumes !... Quelle extraordinaire vie intérieure !...

Ce sont encore des souvenirs d'enfance que nous rapportent M^M. Marius-Ary Leblond dans leur plus récent livre, *Anicette et Pierre Desrades* (1), le meilleur peut-être qu'ils aient signé depuis *les Sortilèges*. Tout porte ici la trace, minutieusement, subtilement, de la sincérité. C'est sans littérature que Pierre Desrades se rappelle toutes ces choses : décors splendides ou intimes, odeurs étranges qui ont enchanté ses premières années. Quel pays merveilleux, d'ailleurs, que cette île Bourbon ! Comme on voudrait y avoir aussi vécu ! Et quelle nature ! Le chapitre intitulé *la Cousine germaine* est, d'un bout à l'autre, émouvant et délicat, tout parfumé d'une fraîcheur de premier amour. Anicette, la cousine de Pierre, est un délicieux petit être, déjà courageuse comme doit l'être la future maîtresse d'un grand domaine. Puis lorsque son petit ami la quitte, certes il est frivole et pense à bien d'autres fillettes, mais jamais comme à celle-ci, et plus tard, lorsque l'exil l'aura forcé d'abandonner sa patrie, c'est à Anicette qu'il pensera comme à l'image même de cette terre paradisiaque. Je veux citer la page de la rencontre. Sans doute perdra-t-elle de sa force évocative, ainsi séparée de ce qui l'entoure, mais tout de même !...

« Mais la lumière argentait complètement la case et les caféiers quand, accourue au devant de la carriole, Anicette nous accueillit en me disant : « Te voilà, Pierre ! » Ses cheveux étaient humides à cause de la rosée du clair de lune, leur noirceur brunissait son visage de jasmin et elle se tenait droite dans sa petite robe de travail, toute froide entre les arbres. Elle répéta à tantine qu'elle avait entendu les clochettes de la voiture, qu'elle avait bien travaillé, que le dîner était prêt ; mais, avant d'entrer dans les appartements, j'observai avec mystère l'aspect que présentait de dehors la maison où était née Anicette. Le toit était comme brodé d'un lichen blanc ; des fenêtres à balustrades s'entr'ouvraient sur de l'ombre, et un tamarinier, découpant en son feuillage des franges de fumée bleue, s'endormait sur la droite de la façade. Là lune recouvrait doucement la maison comme si elle y venait tous les

(1) MARIUS-ARY LEBLOND : *Anicette et Pierre Desrades*. Paris, Fasquelle.

soirs : c'est sans doute que toutes les cases se ressemblent sous sa clarté, mais il me parut que j'étais déjà venu ici. Quand je pénétrai dans la salle à manger, je n'y trouvai plus Anicette, car elle était allée dételer elle-même les mules; et parce que ce fut elle qui faisait cela, j'eus l'impression qu'elle voulait me garder longtemps à la campagne, que la ville était loin maintenant et que je n'étais pas prêt d'y retourner... Mon petit cousin Vincent chantait d'allégresse.

Le talent de M. Gaston Chéreau est d'une âpreté terrible. Peu d'écrivains ont à ce point le sens de l'infamie et de la sottise bourgeoise, de la cruauté imbécile des petites villes. Dans des circonstances affreuses, l'amant et le fils de M^{me} Chevallier sont morts; la veuve s'est réfugiée dans sa famille, chez son beau-père et sa belle-mère. M. Gaston Chéreau fait près de quatre cents pages avec cela seulement : ce séjour d'un être délicat chez ces atrocités barbares que l'on appelle des provinciaux. Il y en a une jolie galerie dans *la Prison de verre* (1).

Le supplice de M^{me} Chevallier est sans gradation, et cela est très justement noté : l'horreur de la vie de petite ville étant précisément cette monotonie écrasante qui a raison des plus énergiques résistances. Plusieurs fois, d'ailleurs, la pauvre femme esquisse une velléité de départ et retombe découragée. Il faut une canaillerie particulièrement odieuse de son beau-père pour la décider à fuir. Ce qu'elle fera de sa vie ainsi délivrée, un autre livre nous l'apprendra sans doute (celui-ci paraissait déjà une suite de *Champi-Tortu*). M. Gaston Chéreau ne craint pas les efforts de longue haleine. C'est un romancier comme on en faisait autrefois, patients et minutieux dans sa force, autrefois, à l'époque où l'on avait le temps de lire.

Apologues philosophiques, anecdotes pittoresques ou tableaux de mœurs, le recueil de nouvelles que M. A. de Pouvoirville nous présente sous le titre de *le Cinquième bonheur* (2) est plein de choses excellentes. Il enrichira fort noblement la littérature, déjà fastueuse, que les écrivains français ont consacrée à l'Annam. Aux apologues comme *le Cinquième bonheur* ou *les Trois jumées*, que marque comme d'un sceau la sagesse extrême-orientale, je préfère peut-être encore les nouvelles où nos idées d'Occidentaux, notre vie et comme le parfum de nos sentiments se mêlent à l'âme annamite. Ainsi l'adorable conte appelé *la Leçon de l'Empereur*. Il faut lire l'histoire de ce petit souverain de huit ans, amoureux de la femme de son précepteur blanc, et qui ne peut — par dignité royale — le dire, et qui est forcé d'éloigner l'étrangère. C'est traité avec un tact étonnant, tout en nuances furtives.

J'ai aussi beaucoup aimé *l'Homme à la ceinture* et *le Sacrifice*, deux anecdotes de la vie de Baly, « qui fut un homme de la brousse ». La dernière surtout à un sens si profond!... Il s'en exhale toute la mélancolie mystérieuse propre aux succès, le désespoir de l'acte accompli.

M. de Pouvoirville est un homme qui a beaucoup vécu et beaucoup médité, un sage pareil à ceux qu'il a vus là-bas mais qui a gardé les qualités de notre race, quand ce ne serait que le style, si net, si pur, si délicatement français.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) GASTON CHÉREAU : *la Prison de verre*. Paris, Calmann-Lévy.

(2) A. DE POUVOIRVILLE : *le Cinquième bonheur*. Paris, Louis Michaud.

UN MUSÉE AMBULANT

M. Jules de Praetere, directeur du Musée et de l'École des Arts décoratifs de Zurich, nous avait entretenu il y a quelques années d'un projet original qui consistait à créer des expositions d'art industriel « itinérantes », c'est-à-dire promenées de ville en ville, de région en région, dans un véhicule servant à la fois de salle d'exposition et de moyen de transport.

Le projet paraît devoir être prochainement réalisé. Le correspondant belge de *Paris-Journal* l'annonce en ces termes :

« On sait le succès qu'obtint, à Zurich, il y a quelques mois, une importante exposition d'intérieurs ouvriers organisée par la florissante *Gewerbeschule* de cette ville.

L'auteur de l'idée, M. de Praetere, directeur de l'École de Zurich, est un Gantois, comme Maurice Maeterlinck. Successivement éditeur d'art, professeur à l'École de typographie de Gand, à l'École d'art textile de Crefeld et à Dusseldorf, où, avec d'autres, il a travaillé à remettre en honneur le procédé du *batik* qui produisit tant de merveilles dans l'art indo-persan, il fut appelé, en 1903, à l'âge de vingt-cinq ans, à la direction de la vieille *Gewerbeschule* de Zurich, où il commença d'abord — au milieu de quelles hostilités, on le devine — son œuvre de rénovation de l'enseignement professionnel, qui, pour lui, doit avant tout s'efforcer de donner aux jeunes artisans une connaissance parfaite de la technique, basée sur celle du dessin. A présent, les Zurichois font l'impossible pour s'attacher définitivement le « petit Belge ».

Mais M. de Praetere est très nomade; il semble avoir pris pour devise la parole fameuse de son grand compatriote du xvi^e siècle, Marnix de Sainte-Aldegonde : « Repos ailleurs ! » Il veut quitter les Zurichois, la direction de leur École, où il a donné toute sa mesure.

En ce moment, il est tout entier à la réalisation d'un grand projet, auquel il veut bien nous initier les premiers. M. de Praetere veut faire pour les arts industriels ce que Gémier a fait en France pour le théâtre : une sorte de musée qui se transportera de ville en ville, de pays en pays, pour montrer les chefs-d'œuvre de nos céramistes, verriers, ébénistes, relieurs et décorateurs, depuis William Morris jusqu'à Gallé, Lalique, Selmersheim, Dufrené. Des plans sont dressés; ils sont l'œuvre de MM. Pflegerhard et Haeffeli, qui comptent parmi les meilleurs architectes de la Suisse.

On aimera la simplicité de cette grande « loge » de 45 mètres sur 30, à ossature de fer, où la lumière électrique, habilement distribuée, mettra le soir son étincelante gaieté. Tout le long de la façade régneront des vitrines, derrière lesquelles certains objets seront artistement étalés. A l'intérieur, autour d'un grand hall où chanteront des fontaines, et parfois... des conférenciers, seront installés, dans quarante cellules, des intérieurs modernes de tous pays, une exposition d'architecture civile et domestique, des ensembles de peinture décorative, une salle de lecture, un buffet, une salle de musique, etc. Dans les villes où l'on ne disposera point d'une place publique, les quarante cellules se placeront en enfilade, le long d'une avenue.

M. de Praetere espère pouvoir donner ses premières « représentations » dès 1912, en Allemagne et en Autriche. L'année suivante, Paris aura son exposition internationale des Arts décoratifs; mais il est possible qu'on y voie un jour l'originale et luxueuse « baraque » du petit Belge.

MINIATURES ORIENTALES

On nous écrit de Paris :

Le goût de l'art oriental s'affirme de plus en plus, et c'est à la Perse surtout que vont actuellement les préférences. Il est devenu presque banal de collectionner des estampes japonaises. Aujourd'hui, ce sont les miniatures persanes qu'il est élégant de rechercher, et peu à peu s'offrent aux amateurs les occasions d'acquiescer — ou tout au moins de contempler, car leur valeur marchande les place souvent hors d'atteinte, — ces précieuses images en qui revivent la grâce ingénue et l'ardent lyrisme des *Mille et une nuits*...

Il y a trois ans, le Pavillon Marsan en groupa un petit nombre, qui prouva qu'il y avait à Paris quelques collectionneurs. Depuis, des commerçants ont été en Perse afin d'alimenter ces convoitises nouvelles. Claude Anet a ouvert un magasin d'objets d'art persans qu'il a choisis lui-même, un à un, chez les antiquaires de Téhéran; et l'on sait son goût raffiné. Dans les Galeries Durand-Ruel, une exposition de miniatures orientales rassemble, du 1^{er} au 30 juin, une belle collection formée par MM. Kalebdjian. Derviches, archers, chasseurs, cavaliers mongols y défilent, silhouettés sur la feuille de riz avec une miraculeuse précision; c'est la Perse des XVI^e et XVII^e siècles qu'évoquent ces types surpris dans leurs attitudes familières, avec un sens aigu de la vie et du mouvement. Des combats d'animaux, des scènes de danse, de chasse, de batailles complètent cette précieuse série. Moins parfaites, les miniatures indo-persanes et indiennes du XVII^e siècle n'en offrent pas moins aux yeux, par leur grâce élégante, un plaisir délicat. La collection Kalebdjian en contient une quarantaine, parmi lesquelles il en est de fort belles. Piété, héroïsme guerrier, amour, vie rustique, toutes les sources de l'art alimentent ce microcosme fleuri et radieux, moins éloigné qu'on ne pourrait le croire des enluminures de nos maîtres occidentaux.

O. M.

Exposition d'Architecture et d'Arts décoratifs à Liège (1).

Les dessins, les lavis, les maquettes en plâtre, en bois, en matériaux associés sont répartis avec goût dans les salles claires du Palais des Beaux-Arts; si quelques architectes se bornent à ébaucher des croquis, ou adoptent des procédés sommaires d'aquarelliste, d'autres soignent leurs plans et les transforment quelquefois en œuvres d'art. La palme revient à M. Eugène Dhuicque : le lavis consacré à la façade des loges du château de Blois est un morceau superbe; la pierre y vit, avec toutes ses nuances de vieillissement; il n'y a qu'un ton, mais la gamme du jaune verdâtre s'y multiplie étonnamment dans l'innombrable variété des saillies et des creux; la chapelle de la cathédrale de Laon n'est pas moins admirée. MM. Pol Berger, Bodson et Pompe, Van Goethem, Sacré et Niffle sont aussi soigneux qu'habiles; le choix de leurs couleurs témoigne d'un goût artistique; M. Dionere est, comme M. Dhuicque, un véritable aquarelliste; sa tour de Saint-Nicolas à Furnes et sa façade de la maison Courouble, élégamment asymétrique, en font foi.

Le neuf, le révolutionnaire apparaissent dans l'agencement

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

d'éléments déjà vus, quelquefois dans des combinaisons bizarres. Les projets d'églises de M. Vaessen rentrent en cette dernière catégorie : tantôt c'est une abside écourtée et plate, tantôt une tour mal rattachée au vaisseau principal; la fantaisie est poussée trop loin. Je crois que M. Duesberg devrait renoncer à l'abus des clefs; peut-être sont-ce de fausses clefs qu'il applique à ses fenêtres; cela ne vaut pas mieux. M. Horta et ceux qui l'imitent, M. Pompe notamment, n'exposent rien que nous ne connaissions, ce qui n'empêche pas de leur accorder toute notre admiration; l'Institut orthopédique de ce dernier symbolise peut-être avec trop de rigueur sa destination; orthos, en grec, signifie droit; une formule orthopédique a certainement dressé la façade de la cave aux cheminées comme un squelette cataleptique. Je la recommande aux gens de Messine et de Reggio.

Les villas préoccupent particulièrement les architectes; mais du flamand, de l'anglais, du mosan, avec ou sans mélange, cela ne me donne pas le coup de foudre; mes yeux sont déjà habitués à leurs séductions. Si j'étais voleur de mon métier, je rôdais autour des villas de M. Pompe; il y a de l'argent à gagner de ce côté et, de plus, j'aurais le plaisir de considérer de jolies choses, oh! jolies, surtout en petites maquettes. Je voudrais, d'autre part, vérifier s'il fait clair au premier étage dans les villas de M. F. Bodson; on m'affirme que les fenêtres cintrées et basses, en retrait derrière un balcon fleuri, ne barrent pas le chemin aux rayons solaires. — Horizontaux? c'est possible. Il faudrait connaître l'orientation.

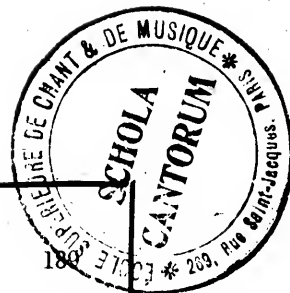
Je chicane des hommes de talent et d'initiative, mais ils seront charmés d'avoir été remarqués.

L'habileté de MM. C. Thirion, Van Ysendyck, Lousberg, Remouchamps, Van Goethem, Soubre et autres est rayonnante, reconnaissable à première vue, mais on se distrait davantage à discuter les maisons de MM. Maelschalck, Comblen, Pirenne, les audaces de M. Snyers, incrédule au sujet des secousses sismiques, et l'on a la satisfaction, un peu vaniteuse, de prouver avec eux qu'on réfléchit quelquefois avant d'approuver, ou en s'abstenant d'applaudir.

J'ai étudié les dispositions intérieures de plusieurs maisons; si j'étais millionnaire, je serais assez content des distributions wallonnes ou flamandes; si j'étais ouvrier, je choiserais dans le groupe charmant de MM. Sacré et Vaessen; la variété des silhouettes répond à une variété d'arrangements intérieurs; on n'a pas fait mieux jusqu'à présent; il y a du cœur et de la prudence dans leurs combinaisons. La pondération de M. Sacré, archéologue avisé comme on le voit dans sa belle restauration de l'église de Huccorgne, a utilement influencé la fougue de M. Vaessen, dont les projets personnels traduisent les efforts imaginatifs.

La ville de Liège a réuni en un pavillon des documents précieux qui permettent de reconstituer par le souvenir une partie de notre histoire comme constructeurs et comme décorateurs : nous avons innové plus qu'on ne pense en maints éléments et à toutes les époques; mais le citoyen du pays de Liège a toujours douté de lui-même et n'a pas assez étudié le passé. L'idée est donc louable d'avoir offert une occasion de méditer sur l'évolution artistique de nos ancêtres, autant que nos voisins ont permis, dans leur fureur guerrière, d'en juger aujourd'hui.

J. S.



Le Festival de la Société J.-S. Bach

La Passion selon saint Jean et la Messe en si mineur.

Je m'excuse du retard que je mets à rendre compte d'une solennité artistique aussi importante et aussi significative. Le Congrès de la Société internationale de musique, auquel j'ai dû assister au lendemain même du festival Bach, et qui a duré une semaine entière, ne m'a pas laissé le loisir d'en parler plus tôt.

Depuis ses débuts, qui datent, si je ne me trompe, d'environ trois ans, la Société J.-S. Bach a réellement accompli des pas de géant. Il faut se rappeler ses premières séances, parfois si hésitantes et si cahotées, pour se rendre compte de la distance énorme qu'il y a entre ses exécutions d'alors et celles de ces derniers temps. M. Zimmer, son directeur, a acquis une autorité et un prestige qui triomphent de tous les obstacles et ce m'est un agréable devoir de rendre hommage à son inlassable opiniâtreté en faveur de ce qui est bon et beau, et à cet enthousiasme communicatif grâce auquel il a su imposer sa volonté et ses desirs à ses interprètes.

La première journée du festival comportait une reprise de la *Passion selon saint Jean*. L'exécution de cette œuvre émouvante a satisfait les plus difficiles par le style qui y a présidé et par le mouvement et la vie que l'orchestre, les chœurs et les solistes ont su lui insuffler. Moins grandiose que la *Passion selon saint Mathieu*, mais d'un mysticisme plus concentré et d'un sentiment dramatique plus intime, la *Passion selon saint Jean* veut une interprétation d'un raffinement extrême, qui ne souffre point la médiocrité. A cet égard, je ne vois pas quelle critique pourrait être adressée à M. Zimmer : l'impression reçue par les auditeurs a été en tout et pour tout d'une unité et d'une cohésion parfaites, aucune dissonance ne s'étant produite entre les divers éléments qui concouraient à l'exécution. Les solistes — MM^{mes} Ohloff et Stapelfeldt, M^l. Walter et Zalsman — rivalisèrent de conviction et de vérité dans l'expression ; les chœurs de voix et d'instruments sonnèrent merveilleusement et de façon à évoquer exactement la pensée du grand cantor.

La messe en si mineur, qui formait le programme de la seconde journée, avait été l'objet d'une sollicitude aussi grande que la *Passion selon saint Jean*, et bien que l'exécution ait, surtout vers la fin, présenté quelques indices de fatigue, l'on peut dire que l'expérience de mettre au point une œuvre aussi difficile a été couronnée du succès le plus éclatant. Les solistes — ceux de la veille — ont rempli leur mission à la satisfaction de tous. Les chœurs, dont la tâche était rendue moins aisée au point de vue de l'équilibre sonore, par la division des soprani en deux groupes, ont fait preuve d'un sens musical extrême en même temps que d'une compréhension très vive de la *Stimmung*, — si diverse en ses aspects, — de la messe catholique. L'orgue et l'orchestre, — celui-ci dominé dans les mouvements vifs par de retentissantes trompettes, — se sont merveilleusement fondus avec les voix, de manière à produire un effet d'ensemble d'une incomparable beauté.

Le public nombreux et enthousiaste qui remplissait l'Alhambra a montré par sa présence et par le contentement qu'il a éprouvé, que la *Société Jean-Sébastien Bach* est devenue une institution répondant à un véritable besoin, et que son existence est désormais entrée dans le courant naturel des choses. Puisse-t-elle

vivre, se développer et prospérer longtemps encore et contribuer par la hauteur de ses vues à élever et à ennoblir le goût du public et à l'éloigner des séductions et des perversions de l'art mercantile !

CH. V.

Association pour l'encouragement des Beaux-Arts de Liège.

Concours pour la décoration des cages d'escalier du Conservatoire.

Le jury chargé de juger les projets présentés au concours de la décoration des cages d'escalier du Conservatoire de Liège s'est réuni le 29 mai au Palais des Beaux-Arts. Il était composé de MM. A. Donnay et A. Rassenfosse, élus par les concurrents, et de MM. Ev. Carpentier et Ch. Soubre, élus par la Commission directrice de l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts. MM. E. Berchmans, élu par les concurrents, et O. Berchmans, élu par la Commission directrice, s'étaient récusés. M. Vaerenbergh, élu également par la Commission, s'était excusé pour motifs de santé.

Les jurés ont estimé qu'aucun projet ne convenait à la réalisation, mais que certains efforts étaient dignes d'encouragement. D'après le règlement une somme de 3.000 francs étant, en tout ou en partie, à la disposition du jury pour récompenser les meilleurs projets, les jurés ont décidé à l'unanimité qu'un quart de cette somme, soit 750 francs, serait affecté à cet usage et ils l'ont répartie de la façon suivante : 250 francs pour le projet pictural ayant comme devise : *Pan-Orphée* ; 500 francs pour la maquette sculpturale en plâtre.

Après le dépouillement des enveloppes, les auteurs de ces projets ont été reconnus être MM. Georges Faniel et E. Falise, de Liège.

PUBLICATIONS D'ART

Un beau livre : *Jeanne d'Arc*,
par GABRIEL HANOTAUX. (1).

Voici un beau livre, tant par sa qualité littéraire que par son aspect extérieur. Mais je ne dois m'occuper ici que de ce dernier mérite ; et il est assez rare de le trouver aujourd'hui dans le fatras quotidien des publications pour qu'on le proclame avec joie : cette édition est un petit chef-d'œuvre de goût, l'un des livres les plus délicieux, les plus suaves que l'on ait publiés depuis longtemps en France.

Parlant de la vie de Jeanne d'Arc, l'auteur l'appelle, dans sa préface, « une incomparable légende, qui est la simple vérité ». Et il ajoute, plus loin : « La figure de Jeanne d'Arc, debout aux confins des deux âges, s'illumine d'un double reflet, baignée aux dernières lueurs du moyen âge qui tombe, dorée des premiers rayons de la Renaissance qui se lève ». Ce sont ces paroles qui donnent le sens de la mise en page très heureuse du volume. Il faut admirer comme tout a été mis en œuvre pour tenir le lecteur dans une atmosphère de mysticisme, de naïve candeur, de piété, d'héroïsme, convenant tour à tour à la figure de la Pucelle. La typographie du volume, d'abord, par son caractère archaïque et sa

(1) G. HANOTAUX : *Jeanne d'Arc*. Paris, Hachette et C^{ie}, un vol. petit in-4^o.

disposition, aide le lecteur à se transporter en arrière. Mais ce qui donne au livre son charme le plus exquis, ce sont les gravures, les estampes anciennes disséminées dans ces pages, intercalées dans le texte; figures de saints et de saintes, images naïves, scènes de combats, de sièges, portraits de personnages du temps et représentations de la Pucelle elle-même, vieux bois et vieux cuivres puisés aux meilleures collections de l'Europe.

Il y a là un essai de vulgarisation d'art très intéressant. Cette remarquable publication est due au concours de multiples artistes de talent. Le titre et la couverture, entre autres, ont été disposés par l'artiste bien connu A. Lepère.

Meister der Graphik : Jacques Callot, par H. NASSE.
Nuerenberger Kleinmeister : par E. WALDMANN (1).

Sous ce titre *Meister der Graphik* a commencé à paraître, en 1910, une très intéressante collection de monographies destinées à mettre en lumière quelques-uns des meilleurs artistes du burin et de la plume. La première de ces monographies est consacrée à Jacques Callot (2). C'est, je crois, l'une des premières grandes études d'ensemble qu'on ait écrites sur le fécond et spirituel auteur des *Misères de la guerre* et des *Diableries*. Le livre est fort bien composé et contient, outre de précieux renseignements biographiques, une analyse détaillée et savante de l'œuvre du célèbre dessinateur. Œuvre prodigieuse, tant par le nombre étonnant des dessins, peintures, planches gravées dont elle se compose que par l'interminable verve qui y est dépensée. Callot est l'un des maîtres français du XVII^e siècle dont le génie s'est déployé avec le plus de puissance; rien n'est demeuré étranger à son imagination. Sa plume et son burin ont en quelque sorte épuisé tous les genres : scènes historiques, religieuses, fêtes, batailles, tableaux de mœurs; dans tous les domaines, l'artiste a laissé la marque d'une originalité extrême. On pense à Rabelais. Callot a la même abondance, la même verve sans cesse éveillée, et cette fougue, cet esprit comique, extravagant, ce sens du fantasque et du fantastique en même temps que de l'observation aiguë qui caractérisent l'auteur de *Pantagruel*. Les dessins et planches gravées les plus saisissantes ont été réunies ici avec méthode et avec goût, et forment une suite très belle qui donne du maître une idée parfaite.

Le même goût a présidé à l'édition et à la rédaction de la monographie consacrée aux *Petits maîtres de Nuremberg*. Il manquait une sérieuse étude d'ensemble sur ce groupe de petits maîtres de grand talent qui illustrèrent l'école de Nuremberg. La grâce n'est pas leur marque, mais il faut admirer la netteté de leur dessin, leur imagination abondante et sérieuse. De très belles planches réunissent dans ce volume les plus intéressantes gravures de ces maîtres, parmi lesquels Hans Sebald Beham, Barthel Beham et Georges Penez sont les plus justement admirés.

FRANZ HELLENS

(1) H. NASSE : *Jacques Callot*; E. WALDMANN, *Nuerenberger Kleinmeister*. Deux vol. in-4°; planches hors texte. Leipzig, Klinkhardt et Biermann.

(2) Signalons ici le bel ouvrage sur Jacques Callot, que publie en ce moment l'éditeur G. Van Oest, et dont le premier fascicule vient de paraître, orné de planches remarquables.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement vient d'acquérir une *Tête de vieille femme* du sculpteur G. Van Tongerloo, qui figure au Salon de Printemps, et une nature morte de M. Navez.

Hier s'est ouverte au Musée de peinture moderne le Salon annuel des Indépendants. Ce manifeste, qui accompagna l'envoi des invitations, en précise les tendances éclectiques :

« Les Indépendants, au moment d'ouvrir les portes de leur VIII^e Salon annuel à un public et à une critique peut-être non avertis et qui pourraient se méprendre, croient nécessaire de préciser les raisons qui leur font grouper périodiquement des œuvres de tendances si différentes et qui semblent parfois se heurter.

En adoptant ce nom, *les Indépendants*, il n'est pas entré dans l'intention des fondateurs de présenter au public n'importe qui et n'importe quoi. L'indépendance qu'ils recherchent est celle qui leur permet de réunir chaque année, et ce d'une façon indépendante de toute esthétique déterminée, les œuvres de ceux dont l'effort marque au moins les prémices d'une personnalité curieuse, intéressante ou rare, ou encore l'indication d'une orientation nouvelle, au milieu des incertitudes du moment, quel que soit le camp d'où ils viennent.

Il leur paraît plus intéressant de montrer un ensemble d'efforts divers mais sincères vers des conceptions personnelles que d'étaler aux yeux du public une collection d'œuvres plus ou moins conformes à des données acceptées et connues, mais, par le fait, le plus souvent usées, surannées, désuètes.

Ce qu'ils montrent n'est donc pas toujours une affirmation de leurs tendances propres, ni une complaisance, ni le signe d'une admiration : ils restent spectateurs eux-mêmes devant certaines de ces œuvres. C'est, à vrai dire, une prise de contact de nos artistes avec cette vie d'art intense, exacerbée, qui a pour centre Paris avec ses luttes, ses enthousiasmes, ses erreurs peut-être, mais où l'on se sent plus hardi, plus vibrant, plus libre. »

Ce programme, inspiré de celui de la *Libre Esthétique*, mérite la sympathie de tous ceux que passionne l'évolution de l'art.

SALON DE PRINTEMPS. — L'exposition du Palais du Cinquante-naire fermera irrévocablement ses portes le dimanche 18 juin à 5 h. 1/2. Rappelons que le Salon est ouvert tous les jours de 9 h. 3/4 à 5 h. 1/2 et qu'il y a des concerts les jeudi, samedi et dimanche.

On se rappelle l'exposition rétrospective qui eut lieu à Dinant en 1903 et qui réunissait un magnifique ensemble des produits de l'industrie du cuivre si florissante en cette cité au XVII^e siècle. Elle fut admirée par un grand nombre de visiteurs et on peut dire qu'elle remporta un grand succès. L'exposition qui sera ouverte à Tournai de juillet à octobre prochain est appelée à avoir une importance beaucoup plus grande et elle se présentera à l'attention des amateurs, et même des profanes, avec beaucoup plus d'attraits. En effet, elle comprendra non seulement une collection très nombreuse et très complète d'objets en cuivre, dinanderies, etc. de fabrication tournaisienne, mais elle groupera en outre quantité d'objets admirables disséminés dans les musées publics, les églises ou les collections particulières, et représentant ce qui s'est fait de plus beau et de plus riche aux siècles passés en fait de porcelaines, tapisseries, orfèvrerie, sculptures, etc.

Pour ne parler que des porcelaines, ce sera pour les amateurs une occasion unique de voir rassemblées des pièces dont la valeur est aujourd'hui inestimable.

Un nouveau trio vient de se former à Paris composé du violoniste Alberto Bachmann, de M^{me} Jeanne Delune, violoncelliste, et du pianiste-compositeur Louis Delune. Cette association se fera entendre la saison prochaine à Paris avant d'entreprendre les tournées à l'étranger pour lesquelles elle vient d'être engagée.

Le théâtre d'été du Jorat, à Mezière près Lausanne, création désintéressée et exclusivement artistique de MM. René Morax, Jean Morax et Gustave Doret, donnera, en juillet prochain, une

série de représentations de l'*Orphée* de Gluck avec le concours de M^{mes} M. Charbonnel et Bessler-Gianoli, qui alterneront dans le rôle principal, de M^{mes} C. Mastio et J. Campredon, qui interpréteront tour à tour celui d'Eurydice, et de M^{lle} Irma Castel, qui chantera le rôle de l'Amour. Les chœurs seront formés d'amateurs vaudois disciplinés par M. Charles Treyn. L'orchestre sera dirigé par M. Gustave Doret. M. Jusseaume a exécuté les décors, M. Jean Morax a dessiné les costumes. M. Gabriel Grovlez a été engagé comme chef du chant, M^{lle} Chasles comme maîtresse de ballet.

Les représentations auront lieu en matinée les dimanches 2, 9 et 16 juillet; en soirée les jeudis 6 et 13, les mardis 11 et 18 juillet.

Le théâtre, où, comme à Bayreuth, toutes les places font face à la scène, peut contenir deux mille spectateurs. Il est placé sous le haut patronage de MM. Camille Saint-Saëns, J.-J. Paderewski, Paul Dukas, Camille Bellaigue, Pierre Lalo, Gaston Carraud, Romain Rolland, Albert Carré, Charles Malherbe et Jean de Reszké.

De Paris :

Le Théâtre de l'Œuvre donnera les samedi 17 et lundi 19 juin son dernier spectacle au théâtre Réjane. Il se composera de *le Philanthrope ou la Maison des Amours*, fantaisie lyrique en trois actes de MM. Jehan et Henri Bouvelet. L'ouvrage sera interprété par MM. Candé, Raynal, Bastide, Lebreu, Eugène-Poe; M^{mes} Jeanne Lion; de Chauveron et Greta Prozor.

Le deuxième acte de *la Forêt bleue*, conte lyrique de MM. Aubert et Chénevière, a obtenu mercredi dernier un très grand succès au concert de la S. M. I. Le compositeur et les interprètes ont été acclamés. Cette manifestation est d'un excellent augure pour les représentations à Boston de *la Forêt bleue*.

L'Académie française avait à décerner pour la première fois, jeudi dernier, le grand prix de littérature, montant à dix mille francs. On donnait comme « gagnant » certain M. Charles Péguy, auteur du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, auquel MM. Romain Rolland et Louis de Robert disputaient ce fructueux honneur. Mais malgré plusieurs tours de scrutin les Immortels ne parvinrent pas à constituer une majorité en faveur de l'un ou l'autre candidat et le prix ne fut pas attribué.

En revanche, M. Charles Péguy obtint le prix Estrade-Deleros, d'une valeur de 8,000 francs. Le prix Alfred Née (3,500 francs) fut accordé à M. Louis Bertrand pour son *Livre de la Méditerranée*; le prix Vitet (2,500 francs) au colonel Barattier pour son volume *A travers l'Afrique*; le prix Narcisse Michaud (2,000 fr.) à M. Paul Renaudin, auteur de *Ce qui demeure*.

Le monument du compositeur Francis Thomé a été inauguré au cimetière de Montmartre la semaine dernière. Le monument se compose de deux figures : la Poésie et la Musique, entre lesquelles se dresse le buste de Francis Thomé. L'œuvre est de M. Paul Landowski; l'architecture a été composée par M. Nénou.

La Section des Beaux-Arts du quatrième Salon du Mobilier (juillet-octobre 1911) est en voie de préparation. Les adhésions et notices des artistes seront reçues jusqu'à fin courant. Les

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

œuvres devront être déposées au Grand Palais, pour la réception, les 17 et 18 juillet.

Rappelons que la Section des Beaux-Arts du Salon du Mobilier comprend habituellement quinze cents numéros. Aucune récompense n'est décernée. Le Salon ayant pour but de faire connaître les artistes et de faciliter la vente de leurs œuvres aux très nombreux visiteurs du Salon triennal du Mobilier.

Pour tous renseignements s'adresser à M. H. Pairault, 3 rue de Bizerte, Paris.

Le *Gil Blas*, qui a fait peu neuve, vient de commencer la publication des *Mémoires d'une Ouvreuse*, dans lesquels Willy retrace avec une intarissable verve, voilée parfois de quelque mélancolie, les événements auxquels, observateur passionné, il a assisté depuis les temps reculés où Faure barytonnait à l'Opéra et se faisait peindre en pied par Manet... Ce sont plus de quarante années de musique et de théâtre que fait revivre le spirituel récit de l'Ouvreuse, qu'on lira avec autant d'intérêt que d'agrément.

La vente de la collection Pierre Decourcelle a montré la faveur dont les sculpteurs du XVIII^e siècle jouissent auprès des amateurs. Un buste en terre cuite de M^{me} du Barry par Pajou a atteint 193,000 francs, ce qui, avec les frais, porte l'acquisiteur à 212,300 francs ! Un buste d'enfant en plâtre, par Houdon, a été poussé jusqu'à 48,000 francs. Un buste en terre cuite de J.-J. Rousseau, du même artiste, et qui existe à plusieurs exemplaires, a été adjugé 25,000 francs. Une *Léda*, de Clodion, 30,600 francs.

Les tableaux de Jules Breton conservent leurs admirateurs fidèles. Une vente faite ces jours-ci à Paris sous la direction de M. Georges Ptit, et par laquelle fut liquidé l'atelier de l'artiste, l'a prouvé en fixant à 87,000 francs le prix du *Pardon de Kergoat*, tandis que le *Cri d'alarme* montait à 17,000, l'*Amour* à 18,000, *Breton et Bretonne au cierge* à 13,600 francs, etc.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pittoresque de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.** Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Les printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^e

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

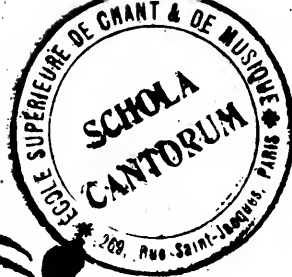
PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres; c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Réflexions sur la Critique théâtrale (OCTAVE MAUS). — Notes et Impressions sur le Congrès de la Société Internationale de musique à Londres (CH. VAN DEN BORREN). — Sylvain Dupuis (O. M.) — Le VIII^e Salon des Indépendants (FRANZ HELLENS). — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Les Ballets russes (O. M.). — Le Ton du XVIII^e siècle (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Petite Chronique.

Réflexions sur la Critique théâtrale.

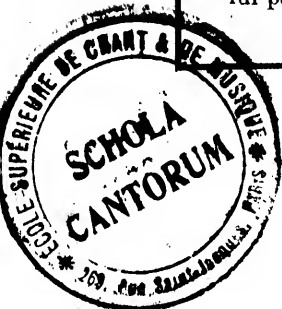
La profession de critique théâtral devient d'un exercice difficile et périlleux. Êtes-vous indulgent, vous vous exposez au procès que viennent d'intenter, à Londres, à un journal selon eux trop bienveillant, quelques spectateurs grincheux qui jugèrent détestable un spectacle auquel ils avaient assisté sur la foi du chroniqueur dramatique de ce journal : « Votre devoir était de nous renseigner exactement. Vous nous avez trompés en vantant un ouvrage qui ne le méritait pas. Rendez-nous l'argent que vous nous avez fait dépenser inutilement. » Thèse simpliste, dont le tribunal a d'ailleurs fait spirituellement justice en déclarant qu'il peut être élégant d'avoir une opinion que la foule ne partage point.

Êtes-vous sévère? Craignez le sort de ce journaliste parisien qu'un directeur de théâtre veut contraindre à lui payer cinquante mille francs de dommages-intérêts

pour n'avoir pas encensé assez respectueusement son spectacle et ses artistes. Il est probable que la justice française se montrera, dans la solution de ce litige, aussi soucieuse des droits de la critique que l'a été celle d'outre-Manche. N'empêche que pareils chichis ne vont pas sans occasionner à ceux contre lesquels ils sont dirigés mille ennuis, des soucis et des frais.

Et puis, sait-on jamais? Au directeur de théâtre en question se sont alliés les auteurs, mécontents d'avoir été traités avec fraîcheur par le critique. Tous trois poursuivent de commun accord ce dernier. Mais tandis que le directeur réclame la forte somme, les auteurs évaluent modestement à un franc le montant du préjudice qu'ils ont souffert. En revanche, ils exigent dix insertions, c'est-à-dire une généreuse publicité. C'est peut-être plus adroit, car les tribunaux ont la main plus large pour faire reproduire leurs jugements (amour-propre d'auteurs?) que pour fixer des indemnités pécuniaires.

Mais il est à souhaiter que le tribunal déboute simplement ces dramaturges irascibles d'une action que rien ne paraît justifier. Car il faut bien admettre que lorsqu'une pièce est jouée, le critique chargé de l'apprécier n'est pas tenu, sous peine de recevoir la visite d'un huissier, de proclamer que cette pièce est un absolu chef-d'œuvre et que ni Corneille ni Racine n'en ont écrit de plus parfaite. Il n'a pour guide que sa conscience, pour limites dans le blâme ou l'éloge que celles de sa sincérité. En livrant sa pièce au public, l'auteur s'expose aux sifflets comme aux applaudissements. Et puisque jamais il ne proteste contre la louange, même excessive, comment lui reconnaître le droit de s'insurger contre la critique, même injustifiée?



Eloge ou blâme, croyez-vous d'ailleurs sérieusement que l'une ou l'autre de ces expressions d'une opinion individuelle doive, pour le succès d'une œuvre, être préférée à l'autre? La plupart des pièces de valeur n'ont-elles pas triomphé malgré l'hostilité de la critique? Il serait banal d'en citer des exemples, qui sont dans la mémoire de tous. Par contre, que sont devenus tant d'ouvrages, — opéras, drames ou comédies, — qui furent, à leur apparition, salués par les fanfares claironnantes de la presse?

Jamais la critique n'a imposé d'une manière durable une œuvre dépourvue de mérite, pas plus qu'elle n'a tué celles dont elle a méconnu la valeur. De nos jours la multiplicité des journaux est telle que toute pièce nouvelle provoque cent avis différents. En puisant au hasard dans les kiosques au lendemain d'une première, on y peut trouver, du noir d'ébène au blanc d'argent, toutes les nuances imaginables de l'opinion. Et cela fait un gris, comme disent les peintres.

Seul le silence est redoutable. Parler d'une œuvre soit en bien, soit en mal, c'est la servir. Le public tient à contrôler le jugement de la critique, ravi de la trouver en défaut si son impression personnelle diffère de l'arrêt rendu. Mais n'en rien dire est grave, car la publicité payée demeure sans effet sur le public, qui tient à lire *un compte-rendu*, quel qu'il soit, ce compte-rendu fût-il en contradiction avec son propre sentiment.

Si les directeurs de théâtres n'étaient pas convaincus de cette vérité, ils auraient vraisemblablement supprimé depuis longtemps le service de la critique.

Celle-ci se montre souvent à leur égard hargneuse et hostile. D'un coup de griffe elle renverse, semble-t-il, un édifice de patients travaux. Illusion. Même dans ses attaques, la critique est utile parce qu'on ne peut prendre à partie que ce qui a une réalité. Attaquer une œuvre, c'est prouver l'existence de cette œuvre et la faire connaître. Et souvent un solide éreintement est plus efficace qu'une appréciation bienveillante ou mitigée.

Dira-t-on que de la qualité du critique dépend l'importance de l'éloge ou du blâme? Cette opinion était justifiée à l'époque déjà lointaine où juger une œuvre dramatique demeurait l'apanage de quelques individualités d'élite exerçant ainsi qu'un sacerdoce d'austères fonctions.

On parlait sérieusement du « sceptre » de la critique, érigée en royauté. L'avis d'un Théophile Gautier, d'un Sainte-Beuve pouvait orienter dans un sens favorable ou défavorable le goût public. Aujourd'hui le soiriste anonyme d'un journal à gros tirage a plus de poids qu'un poète, qu'un écrivain classé. Celui-ci est sujet à caution car on le soupçonne (et quelquefois avec raison) de n'être guidé dans ses jugements que par le subjectivisme de son propre tempérament. On s'est même demandé si

un auteur dramatique avait le droit d'exercer la profession de critique. Parmi les écrivains de théâtre plusieurs esprits scrupuleux se sont résolument prononcés pour la négative. Si leur sentiment était partagé, le champ déjà si médiocre de la critique actuelle en serait encore appauvri.

Mais l'éventualité n'est pas à redouter. Il y aura toujours des dramaturges que les journaux chargeront, moyennant une honnête rétribution, d'apprécier les œuvres de leurs confrères. Masqués ou à visière découverte, ils écriront, pour mériter leurs appointements ou par simple divertissement, des réflexions qui n'auront sur la destinée de la pièce soumise à leur examen aucune espèce d'influence, mais dont ne pourraient se passer sans en éprouver un sérieux dommage ni l'auteur de cette pièce, ni le directeur qui en a assuré l'exécution, ni l'éditeur qui l'a publiée. Car, à y bien réfléchir, il est permis de considérer le critique dramatique comme un collaborateur de l'ouvrage représenté, comme un des coursiers du quadrigue qui l'entraîne vers la gloire ou l'oubli.

C'est peut-être à ce titre que des Anglais, gens pratiques, assignèrent froidement un chroniqueur théâtral indulgent qu'ils traitèrent en associé de l'auteur, responsable comme tel des tares de la marchandise livrée par celui-ci. Mais que dire de ces plaideurs français qui, tiraillés inconscients, font feu sur leurs propres troupes? Ignorent-ils qu'une œuvre discutée intéresse plus que celles qui provoquent un accord unanime? Et si d'aventure la justice accueillait leur thèse, que vaudrait désormais l'éloge, le blâme étant interdit?

OCTAVE MAUS

Notes et impressions

sur le

Congrès de la Société internationale de musique
à Londres.

(29 mai-3 juin 1911.)

S'il me fallait rendre compte d'une manière complète de tout ce qui s'est passé d'intéressant au Congrès de Londres, un volume entier ne me suffirait pas. Je serais d'ailleurs fort embarrassé de parler, même superficiellement, de tous les faits et gestes de la grande assemblée, pour la raison bien simple qu'il n'eût pas été humainement possible de participer à tous ses travaux et de prendre part à toutes les cérémonies et festivités auxquelles elle a donné lieu. Aussi bien la chaleur torride qui régnait à Londres à ce moment n'était guère faite pour stimuler le zèle des congressistes, déjà suffisamment fatigués par le surmenage de la saison d'hiver.

Imitant en cela bon nombre de mes collègues, j'ai donc restreint dans la mesure de mes forces mon programme d'activité, et, — oserai-je l'avouer? — j'ai réservé la plus petite partie de mon temps à suivre les travaux proprement dits du Congrès, et la plus grande à assister aux auditions de musique anglaise ancienne et moderne

auxquelles les congressistes étaient invités. Cette décision n'est point si frivole qu'on pourrait le croire à première vue : en effet, ces concerts, spécialement préparés en vue du grand meeting londonien, était une occasion unique et fugitive de se faire une idée de l'évolution de la musique en Angleterre, tandis que les discours, communications et discussions qui constituaient le menu des assemblées générales (*full meetings*) et des réunions de sections, feront nécessairement l'objet de publications qui en perpétueront le souvenir et permettront aux intéressés de se renseigner d'une manière précise sur ce qui fut dit et lu au Congrès.

Au demeurant, voici les titres des principaux discours qui furent prononcés dans les *full meetings* : *De l'Internationalisme en musique*, par le Dr Écorcheville, de Paris; *The Meaning of ugliness in music* (la Conception de la laideur en musique), par sir Hubert Parry, directeur du *Royal College of music* de Londres; *English influence in the evolution of music* (l'Influence anglaise dans l'évolution de la musique), par le professeur Johannes Wolf, de Berlin.

Les congressistes, très nombreux, se signalent par une forte prédominance des éléments anglo-saxons et germaniques. Parmi les Anglais de marque se trouvent notamment sir Alex. Mackenzie, président actuel du Comité international de la S. I. M., directeur de la *Royal Academy of music* de Londres; sir Hubert Parry, auteur d'une partie importante de l'*Oxford History of music*, orateur original par son flegme humoristique; le compositeur sir Edward Elgar, noble et sympathique physionomie; Edw. Dent, qui s'est spécialement attaché à l'étude de la vie et de l'œuvre d'Alessandro Scarlatti; Fuller Mailland et Barclay Squire, dont la réédition moderne du *Fitzwilliam Virginal Book* est universellement appréciée, etc.

L'Allemagne du nord est officiellement représentée par le professeur Hermann Kretzschmar, dont les *Konzertführer* témoignent à la fois d'une admirable érudition et d'un sens esthétique raffiné; à ses côtés se trouve le président du groupe local de Berlin, le professeur Johannes Wolf, homme d'une courtoisie et d'une affabilité charmantes, musicologue de haut mérite, qui s'est spécialisé dans l'étude de la musique du moyen âge. Les professeurs Max Friedländer et Max Seiffert contribuent, par l'autorité de leur nom et de leurs travaux, à renforcer l'imposant contingent berlinois. La Bavière a envoyé au Congrès le professeur Adolf Sandberger, sous la haute direction duquel s'accomplit la réédition des œuvres complètes de Roland de Lassus et qui préside aux destinées des *Denkmäler der Tonkunst in Bayern*. On déplore l'absence de l'illustre historien de la musique, M. Hugo Riemann, qui eût représenté avec tant d'éclat la Saxe et la Thuringe.

L'Autriche a délégué l'un des hommes qui honorent le plus la musicologie européenne par l'étendue de ses connaissances et le caractère synthétique de ses déductions : le professeur Guido Adler.

La France semble n'avoir pas été spécialement attirée par le Congrès de Londres. A part le très aimable vice-président de la Section de Paris, M. Jules Écorcheville, nous n'avons remarqué qu'un nombre relativement restreint de congressistes français, parmi lesquels se trouvaient notamment M^{lle} Marie-Louise Pereyra, de la *Schola Cantorum*, M. Jean Chantavoine, directeur de la collection des *Maîtres de la Musique*, et M. Calvocoressi, le col-

laborateur de l'*Art moderne*, qui est en même temps délégué de la Grèce.

Quatre Belges, MM. Ergo, Ch. Martens, D. Van Reysschoot et votre serviteur, représentent notre petit pays. M. Ergo traite, dans la Section III, des *Causes et conséquences du manque d'unité dans plusieurs branches de la science musicale* et M. Van Reysschoot s'occupe, dans la Section V, de *Quelques réformes dans la notation des partitions d'orchestre d'édition dite populaire* (1). M. Félicien Durant, qui avait envoyé une communication sur les *Instrumentes omnitoniques à pistons dépendants*, n'a point paru au Congrès.

Les États-Unis, l'Italie, l'Espagne, la Hollande et le Danemark sont respectivement représentés par MM. Sonneck, Barini, de Roda, Scheurleer et Hammerich.

L'accueil fait aux congressistes par le Comité anglais a été des plus cordial et laissera dans l'esprit de tous le souvenir d'une hospitalité grandiose, d'une courtoisie simple et confraternelle et d'une incomparable puissance d'organisation. En dehors des auditions musicales grandes et petites qu'ils leur ont offertes, nos voisins d'outre-mer leur ont encore ménagé de splendides réceptions chez les éditeurs Novello et C^{ie}, à Mansion House, chez les Grocers (l'un des clubs les plus importants de Londres), chez les propriétaires du *Daily Telegraph*, et enfin à la Chambre des Communes, où le Gouvernement offrit un lunch aux membres du Congrès. Ajoutez à cela un magnifique banquet au *Savoy* et une représentation italienne de *Rigoletto* à Covent-Garden, avec la Tetrzini, Mack Cormack et Sammarco, et vous aurez une idée de la munificence dont savent faire preuve les Anglais lorsqu'ils reçoivent.

(A suivre.)

CH. VAN DEN BORREN

SYLVAIN DUPUIS

La nomination, aujourd'hui officielle, de M. Sylvain Dupuis aux fonctions de directeur du Conservatoire de Liège rencontre l'unanime approbation des artistes. Nul, parmi les candidats — et l'on sait qu'il y en eut plusieurs de premier ordre — ne réunissait au même degré que lui l'autorité et l'expérience professionnelle, jointes à la science musicale. Le choix du ministre, longuement pesé, ne pouvait être meilleur.

Le *Guide musical* a dit de M. Sylvain Dupuis, — et nous nous associons à cet éloge mérité :

« Par sa belle et large culture musicale, par la probité exceptionnelle de sa carrière d'artiste, par la haute autorité que l'universalité de ses connaissances et sa longue expérience de professeur d'harmonie, de directeur de chœurs et de chef d'orchestre lui ont acquise, il sera véritablement *the right man in the right place*, l'homme qu'il faut à la place qu'il faut, dans ce Conservatoire de Liège, qui fut et reste la pépinière la plus féconde de l'art musical en Belgique.

M. Sylvain Dupuis devra naturellement renoncer à ses fonctions de chef d'orchestre du théâtre de la Monnaie et des Concerts populaires et ce sera une perte sensible tout particulièrement pour

(1) M. D. Van Reysschoot est l'auteur d'une édition des symphonies de Beethoven dans laquelle la lecture des parties d'orchestre est rendue accessible au profane par unification et simplification.

notre grande scène lyrique. Depuis onze ans, avec une inlassable ardeur, avec une conscience toujours en éveil, avec un sens artistique et un goût auxquels il faut rendre le plus éclatant hommage, il présida à toutes les études musicales et conduisit toutes les grandes créations de ces dernières années : *Le Crépuscule des dieux*, *les Troyens*, *le Roi Arthur* de Chausson, *l'Étranger* de d'Indy, *Pelléas et Mélisande* de Debussy, *Katharina* de Tincl, *Éros Vainqueur* de de Bréville, *Ariane et Barbe-Bleue* de Dukas, les dernières partitions de Massenet, *Ariane*, *Chérubin*, *le Jongleur*, *Sapho*; les œuvres de Puccini, *la Bohème*, *la Tosca*, *Madame Butterfly*, *Manon Lescaut*, les difficiles partitions de Richard Strauss, *Salomé*, *Elektra*, *le Feu de la Saint-Jean* et combien d'autres encore qu'il mena à de superbes victoires. Et il faut dire aussi que, grâce à son indomptable énergie, il releva singulièrement le niveau des exécutions chorales et orchestrales qui, sous la direction précédente, avait fini par subir un déplorable fléchissement. Ce n'est pas sans regret que les habitués du théâtre le verront descendre du pupitre du haut duquel, pendant onze ans, son front énergique et volontaire domina le tumulte des instruments et déchaîna la puissance sonore des masses chorales. Un tel chef, artiste aussi averti, un travailleur aussi persévérant se remplacent difficilement ».

C'est, excellentement résumée, l'impression de tous ceux qui suivirent M. Dupuis dans sa carrière et qui applaudissent à sa nomination.

On sait que la lutte, d'ailleurs toute courtoise, fut, dans ces derniers temps, circonscrite entre le premier chef d'orchestre de la Monnaie et le compositeur Joseph Jongen, dont la candidature avait, elle aussi, de nombreux partisans. M. Jongen, bien que M. Dupuis lui ait été finalement préféré, se retire, peut-on dire, avec les honneurs de la guerre. En le nommant titulaire d'une chaire au Conservatoire de Liège auquel il était attaché en qualité de professeur adjoint d'harmonie, le gouvernement a voulu reconnaître officiellement des mérites sur lesquels les artistes et le public, qui admirent son talent et son caractère, sont fixés depuis longtemps.

O. M.

Le VIII^e Salon des Indépendants.

Les efforts vraiment audacieux et beaux par leur vaillance et par les émotions nouvelles qu'ils provoquent ont toujours éveillé autour d'eux d'autres efforts, plus audacieux, et qui n'avaient d'original que cette audace superfétatoire et inutile. L'impressionnisme, comme toute grande poussée d'art, a eu ses partisans maladroits, ses parasites, ses monstres. Cela n'enlève rien à la valeur du mouvement et cela tendrait plutôt à en prouver l'étonnante vitalité. Il y a encore des artistes qui s'imaginent que l'originalité consiste non seulement à rompre avec la tradition mais même à dépasser les tentatives les plus osées des contempteurs du passé. Tels sont ces peintres étranges que l'on a appelés les « cubistes », et dont on peut voir quelques ouvrages au Salon des Indépendants. Avec eux, il n'est plus question ni de dessin ni de couleur, encore moins de composition; c'est un jeu enfantin de lignes brisées parmi lesquelles on ne distingue rien que l'inexpérience de l'artiste aggravée d'une déplorable tendance à l'excentricité.

Je le sais, la hardiesse est une qualité digne d'être encouragée; je l'admire sans réserve, pourvu qu'elle soit la marque du talent.

C'est elle qui a fait triompher les tendances les plus contestées de l'impressionnisme, et l'on a vu des efforts vraiment héroïques déployés pour les soutenir. Mais je cherche vainement le talent parmi ces œuvres heurtées, incohérentes, qui n'ont vraiment de pardonnable que leur puérité, car elle les rend, en somme, assez anodines et personne ne peut les prendre au sérieux.

Et voici maintenant les vrais *Indépendants*, ceux qui se sont affranchis de la routine, ceux qui abandonnent les voies quelconques et qui cherchent à s'affirmer eux-mêmes, en toute sincérité. Il ne manque pas de ces talents jeunes, chez nous. Et le Salon de cette année nous permet d'admirer quelques œuvres puissantes qui font bien augurer de l'avenir.

Une tendance heureuse apparaît, semble-t-il, dans le labeur des jeunes peintres formés à l'école de l'impressionnisme. Moins avides de succès hâtifs et pénétrés de la haute mission de l'art, ils cherchent autant à perfectionner leur métier, à affermir leur technique qu'à exprimer des sensations nouvelles. Ils entendent appuyer l'originalité de leurs conceptions sur des données solides. Une de ces préoccupations intéressantes de la jeune génération est celle de l'unité de la composition. La composition ne suppose guère un grand appareil de personnages ou d'objets; elle apparaît en dehors des sujets graves ou des arrangements compliqués, dans les motifs les plus simples, les plus familiers même. Les Hollandais réalistes en possédaient le secret aussi bien que les idéalistes de la Renaissance italienne. C'est cette entente de la mise en page harmonieuse, cet arrangement des couleurs et des lignes, cet équilibre, qui recommandent un tableau au premier coup d'œil; chez les plus audacieux, c'est cette faculté de tenir l'inspiration en bride, de la diriger avec réflexion vers un but déterminé. S'ils restent jeunes et entreprenants, les jeunes savent néanmoins maîtriser leurs élans.

Plusieurs peintres du Salon actuel font preuve d'un pareil souci. Louis Thévenet, par exemple, qui cherche patiemment à exprimer sa vision des intérieurs modestes où chaque objet est situé sous un aspect vivant. Les *Intérieurs* qu'il expose ici sont d'un charme exquis; avec la même fraîcheur qu'autrefois, ils sont mieux établis, plus équilibrés, plus discrets, et les objets, moins bousculés, prennent une signification plus durable. Ce peintre, on le sent, a un but auquel il travaille sans hâte, mais aussi sans relâche: il arrivera. Willem Paerels, de son côté, qui expose un très joli *Portrait* et des croquis fort curieux, témoigne d'un travail consciencieux; son dessin s'est affermi et le coloris de ses tableaux se dégage des éléments inutiles qui l'encombraient parfois auparavant. Il faut en dire autant de plusieurs autres peintres, dont nous avons souvent signalé les efforts, de Jefferys, qui sait mettre tant de vie dans ses croquis de foules, tant de finesse gracieuse dans ses paysages, de J. Frison, de G. Desmet, bien inspiré dans les harmonies pâles, légèrement nuancées, de Léon Desmet, de René de Man, Fernand Lantoiné, H. Leroux, W. Jelley.

Un jeune dessinateur, Constant Van Offel, expose aux Indépendants une série de dessins où la bonne humeur s'allie à des saillies d'esprit satirique; il y déploie une imagination vive, abondante, pleine d'imprévu. Les dessinateurs ne manquent pas ici. A côté des caricatures et dessins satiriques de J. Ochs et d'A. Blandin, qu'on a pu voir reproduits aux couvertures du *Pourquoi pas*, à côté des évocations véhémentes de G. Barnavol, les dessins de Jean Baltus offrent l'intérêt de compositions imaginatives, d'étranges et curieuses évocations d'animaux fantastiques.

auxquels le peintre attribue des noms d'une bizarrerie amusante.

J'ai dit mon sentiment au sujet de quelques artistes invités à figurer à cette exposition, et dont les théories me paraissent d'un intérêt douteux. Notons encore, parmi les étrangers, P.-Charles Briandeau, qui expose une très jolie *Corbeille de fruits*, et V. Granzow, dont les *Vieux oliviers* et *l'Evocation de Pulcoastriza* sont des œuvres d'une vision personnelle et attachante.

Le Salon est complété par un ensemble de sculptures, où les œuvres de Rik Wouters sont particulièrement remarquables. Le dernier Salon de la *Libre Esthétique* avait déjà fait connaître ce jeune sculpteur fort bien doué, dont le talent s'apparente un peu à celui d'un Rosso. La vision de P. Wissart est moins personnelle, sans doute, mais, s'inspirant aux sources classiques, cet artiste sait donner à la forme une grâce exquise et flexible, dont le charme retient.

FRANZ HELLENS

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

M. Camille Lemonnier a inauguré jeudi à Charleroi la série des conférences organisées par l'Exposition rétrospective. Il avait pris pour sujet : *Le Hainaut, terre d'art et de travail* et ce lui fut l'occasion de parler, en critique averti et en admirateur enthousiaste, de Constantin Meunier, de sa vie et de son œuvre.

L'assistance, très choisie et très nombreuse, a fait à l'éminent conférencier un très vif succès et cette première bataille contre l'indifférence artistique du pays noir a été une véritable victoire.

Les conférences qui vont se poursuivre pendant toute la durée de l'Exposition constitueront un cycle complet de l'évolution esthétique, sous toutes ses formes, en Wallonie, et nul ne pouvait inaugurer avec plus d'autorité que Camille Lemonnier.

LES BALLETS RUSSES

Ces ballets russes sont décidément une chose délicieuse. Tous les ans, à l'époque où refléorissent les pawlonias, ils ajoutent à la joie de Paris un sourire, un spectacle pimpant, léger, d'une irrésistible séduction, et qui combine harmonieusement les grâces de la plastique avec la volupté de la couleur et l'émotion des impressions sonores. Est-ce là, comme n'hésitent pas à le proclamer des esthètes enthousiastes, l'art suprême ? Ou ne faut-il voir dans ces délicats tableaux chorégraphiques qu'un aimable délassement, une fantaisie qu'il serait téméraire de placer parmi les hautes manifestations de l'esprit ?

Eh ! qu'importent le classement, la hiérarchie, l'étiquetage de nos sensations d'art ? Incontestablement, les ballets russes ont introduit dans les jeux scéniques un élément qui, hier, nous était inconnu. Dans les gestes agiles, dans les attitudes eurythmiques des ballerines et des danseurs revit la beauté hellénique. Toute la graphique des vases grecs surgit à nos yeux émerveillés. Dans *Narcisse*, par exemple, l'un des ballets offerts pour la première fois à notre curiosité et pour lequel M. Léon Bakst a créé des décors de rêve, Nijinski réalise, par la précision d'une minique extraordinairement expressive, par l'harmonie de la danse et la classique élégance des mouvements de son corps souple et svelte, un miracle de grâce juvénile et de touchante beauté. C'est un

poème plastique qu'il récite, en strophes que le miroir d'une source qui reflète son image rend de plus en plus haletantes.

Mais à tous les divertissements de la présente saison, qui comprennent le *Carnaval* irrespectueusement dansé sur la musique de Schumann, *Schéhérazade*, l'émouvant drame chorégraphique adapté au poème symphonique de Rimsky-Korsakow, *Sudko*, un acte lyrique du même compositeur, *Petrouchka* de M. Stravinsky, etc., je préfère *le Spectre de la Rose*, un dialogue dansé, — s'il est permis de s'exprimer de la sorte, — tiré du poème de Théophile Gautier, et qu'imagina d'adapter à *l'Invitation à la valse* de Weber M. Jean-Louis Vaudoyer. En des costumes d'une fantaisie exquise, dans un décor archaïque d'un goût charmant, Nijinski et la Karsavina rivalisent de légèreté, de souplesse, de grâce malicieuse et de talent. Ici la chorégraphie ne se hausse pas au drame et reste dans son cadre. C'est pour cette raison, sans doute, que *le Spectre de la Rose* nous est apparu comme la création la plus parfaite de cette saison de ballets. Son succès fut tel, au surplus, qu'après l'avoir offert aux yeux émerveillés du public durant la première série des spectacles, il fallut l'ajouter à toutes les représentations du second cycle. Nous le reverrons certainement l'an prochain, — et avec un plaisir égal.

O. M.

LE TON DU XVIII^e SIÈCLE

M. Auguste Rondel, qui possède une des plus belles bibliothèques dramatiques connues, et M. Théodore Lascaris, érudit distingué, conteur subtil et parfait écrivain, viennent de republier (d'après le texte d'un volume rarissime et introuvable dans les plus fastueuses bibliothèques), une comédie du duc de Lauzun (le second) appelée : *Le Ton de Paris ou les Amans de bonne compagnie* (1).

Elle faisait partie du répertoire d'un certain M. Le Texier, un homme étonnant, sorte de Fregoli de la lecture publique et qui se promenait à travers l'Europe avec ses pièces : il y obtenait un succès fou. Le duc de Lauzun, qui avait écrit ces deux actes pour s'amuser, mais ne tenait ni à les faire jouer, ni à les voir imprimer, en fit cadeau à M. Le Texier pour ses lectures. Cela se passait en 1787. La Révolution ayant éclaté, le pauvre homme erra en Angleterre, puis en Allemagne, et je l'imagine essayant de retrouver dans ces comédies légères l'écho de la société la plus élégante qui fût au monde, et qu'il avait connue. J'imagine aussi qu'aucune de toutes les autres ne devait lui donner une illusion aussi précise que celle-ci. Ni Molière, en effet, ni Marivaux, ni Beaumarchais, ni personne n'écrivit quelque chose de plus parfaitement français, de plus exactement dix-huitième. Dans leurs meilleurs moments, on sent encore chez eux le roturier homme de plume qui fait parler les gens de qualité : il y a toujours là un je ne sais quoi de transposé. Tandis que Lauzun, en racontant simplement un épisode de la vie élégante dont il était lui-même un des personnages quotidiens, ne se hausse à rien, ne s'efforce en rien. Il est naturel, simple, négligent, il est chez lui.

Certes, au point de vue littéraire, sa pièce ne peut pas se comparer à celles de Molière et même de Marivaux. Elle ne contient vraiment rien, ni idée, ni péripétie dramatique, ni gradation d'aucune sorte. C'est un court tableau, un fragment de vie quotidienne, d'un réalisme direct. Madame de Sénanges, qui avait un amant ennuyeux, en a pris un autre plus agréable. Le premier revient du régiment au moment où le second est obligé d'y repartir. C'est tout. Cela remplit, avec quelques épisodes et quelques scènes sans rapport, la journée d'une jolie femme à

(1) ARMAND-LOUIS DE GONTAUT, DUC DE LAUZUN : *Le Ton de Paris ou les Amans de bonne compagnie*. Comédie en deux actes, en prose. Publié avec une notice sur M. Le Texier par Auguste Rondel et Théodore Lascaris. Paris, Honoré Champion.

Paris, vers la fin du règne de Louis XVI. On y voit passer une marchande de modes (la célèbre M^{lle} Bertin d'ailleurs), un peintre italien, deux vieux guerriers pompeux, infirmes et délicieux, un petit abbé libertin, une dévote grincheuse. Tout ce petit monde entre chez l'héroïne et en sort, selon les hasards des lois mondaines, et dit quelques mots. On sent que l'auteur, le type parfait de l'amateur, n'a pas cherché à leur faire dire quoi que ce soit qui fût destiné à amener une péripétie, à accélérer le dénouement. Et en ce sens sa petite œuvre est le contraire d'une œuvre littéraire. En les transcrivant sur le papier, il a vu ses personnages avec d'autant plus de force qu'il venait de les quitter dans la réalité quelques heures avant. Et il leur a fait dire quelques phrases, au hasard.

Mais cette négligence de grand seigneur, cet souci absolu (et pour cause) de faire œuvre documentaire, nous garantissent une précieuse sincérité. Et, de fait, la petite pièce de Lauzun est une des révélations les plus authentiques que nous ayons de la vie mondaine à cette époque. Elle ne nous en restitue que l'accent, le timbre de voix, mais c'est l'essentiel.

Je ne connais rien de plus léger, de plus impertinent, de plus gracieux, de plus spirituel. On a l'impression d'entrer dans un coin privilégié du monde où doivent expirer, par ordre, tous les soucis du reste de l'univers. Ils existent, mais ailleurs, au dehors. Il y a, derrière ces portes de salons, des guerres, des calamités publiques, des drames d'amour, des ennemis de cœur et d'argent. Ici il n'y a que des gens aimables qui, s'ils souffrent ailleurs de toutes ces choses, ne le disent ici qu'avec des sourires, et comme s'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie. Un gentilhomme doit toujours rester parfaitement élevé, maître de lui et n'avouer certaines nécessités que rarement et en s'en excusant. S'ils reviennent de quelque campagne, où d'ailleurs ils se sont toujours conduits avec courage, ils n'en veulent retenir que quelques anecdotes. Au Commandeur de Reynelle, qui part pour six mois en mer, M^{me} de Sivy demande qu'il lui rapporte des petits oiseaux. C'est tout ce qu'elle trouve à dire, et il n'apparaît pas que les hommes se froissent de cette frivolité des femmes. Au contraire, ils y prêtent la main. Ils sont frivoles eux-mêmes, tout au moins d'apparence, et s'ils s'occupent de choses sérieuses (car enfin il faut bien qu'ils s'en occupent, tous ces hommes à qui sont confiés les destins de l'État) c'est un peu comme clandestinement.

Quant à l'amour, personne n'a le droit de dire qu'ils n'en souffrent pas. C'est le romantisme (et je fais commencer le romantisme à Rousseau), c'est le romantisme qui a commencé à traiter sérieusement les peines d'amour. Mais les gens du XVIII^e siècle affectaient d'en rire. Il était de bon ton de sembler ignorer les troubles de la passion. Mais un mot, parfois, qui leur échappait révélait l'état de leur cœur. Dans le *Ton de Paris* il y a un personnage à ce point de vue assez curieux. C'est Marsal, le premier amant de M^{me} de Sinanges. Quitté, il se plaint à peine, mais cette souffrance d'un homme qui n'ose rien dire paraît tout de même bien sincère, bien profonde. Non, le romantisme n'a pas inventé la sensibilité, mais peut-être seulement ses excès, et sa littérature.

Quelques lustres à peine séparent ce petit chef-d'œuvre de Lauzun de l'époque impériale, époque que font revivre de façon intense les mémoires de M^{lle} Cochelet, la lectrice de la Reine Hortense (1). C'est un moment bien étrange de la vie française et d'une prodigieuse richesse. Certes l'héroïsme fougueux, tout militaire, poussiéreux et brusque des armées de Napoléon a passé par-dessus les grâces un peu mièvres du XVIII^e siècle. Cette cour improvisée, bousculée, sent davantage la poudre à canon que la poudre de riz. Et ces maréchaux ne sont pas toujours la fine fleur de la courtoisie chevaleresque. Pourtant, même brutale, cette société reste plus près de celle de Lauzun que de celle de la troisième République. Toute fraîche au pouvoir, et aussitôt précipitée dans les fournaies de l'action militaire, la démocratie n'avait pas encore eu le temps de devenir bourgeoise et utilitaire comme elle l'est aujourd'hui.

(1) *Napoléon et la Reine Hortense*, d'après le journal de la lectrice de la Reine. (Collection des *Mémoires de la Femme*, publiés sous la direction de F. CASTANIÉ : Bibliothèque « Historia »). Paris, Jules Tallandier.

J'ai même été très frappé, en lisant ce journal de la lectrice de la reine Hortense, du ton vraiment aristocratique que savait prendre Napoléon, que savaient aussi prendre certaines personnes de son entourage. L'Empereur a au moins autant d'allure et de dignité que Louis XIV et Hortense est une reine délicieuse. L'insolence méprisante à laquelle se guidaient les représentants du régime disparu à l'égard des hommes nouveaux apparaît même naïve et absurde. Quand Talleyrand trouve que Napoléon est mal élevé, il me fait penser à un valet de chambre repris par son maître. Les laquais ont toujours de ces sourires-là.

Je trouve que les qualités essentielles que nous admirons chez les hommes du XVIII^e siècle ont persisté chez les héros des guerres napoléoniennes. Il n'a disparu que l'affectation et la mièvrerie. Mais le courage qui veut sourire, mais l'esprit qui éclate dans les situations les plus difficiles, mais la distinction profonde de l'âme, voilà qui n'a pas bougé.

Au plus haut de sa gloire, comme au plus profond de sa déchéance, Napoléon est resté le marquis de Bonaparte. La société dont il fut le centre achève le XVIII^e siècle et le XIX^e n'a vraiment commencé qu'après lui.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

PETITE CHRONIQUE

La classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique a désigné comme membres du jury du grand concours de composition musicale (Prix de Rome) MM. Edgar Tincl, directeur du Conservatoire de Bruxelles, Emile Mathieu, directeur du Conservatoire de Gand, et Paul Gilson, compositeur, — ce dernier remplaçant M. Jan Blockx, directeur du Conservatoire d'Anvers, qui, en raison d'un deuil récent, a décliné les fonctions qui lui avaient été offertes par ses collègues.

Les peintres Jefferys et Camille Lambert viennent d'être, à la suite de leur participation au Salon de Paris, nommés sociétaires de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ-de-Mars).

M. Maurice Maeterlinck vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, qui a succombé le 12 juin à Gand dans sa 77^e année. La *Chronique* dit à ce propos : « Il n'était pas de fils plus vraiment filial que Maurice Maeterlinck. Contrairement à ce qu'on croit généralement, son installation en France, à Grasse en hiver, à Saint-Wandrille, en été, ne l'a jamais empêché de faire de fréquentes visites en Belgique. Seulement, il s'y dérobait jalousement aux regards du public, voire de ses amis, pour s'y consacrer plus complètement à sa mère, dans sa paisible résidence d'Oostacker, près Gand, où germèrent ses premiers essais littéraires. Sa sensibilité est profondément atteinte par la perte de cette mère vénérée et digne de l'être. »

L'Art moderne, que l'illustre écrivain a maintes fois honoré de sa collaboration, s'associe de tout cœur au deuil qui frappe M. Maeterlinck.

Les concours du Conservatoire de Bruxelles ont été ouverts hier pour les classes de cor, trombone et trompette. Ils se succéderont dans l'ordre suivant : *Mardi 20 juin*, à 9 h., basson et clarinette; à 2 h. 1/2, hautbois et flûte. — *Jeudi 22*, à 9 h., contrebasse et alto; prix Henri Van Cutsem; à 2 h. 1/2, violoncelle. — *Vendredi 23*, à 2 h. 1/2, orgue. — *Samedi 24*, à 9 h., musique de chambre et harpe. — *Lundi 26*, à 9 h., piano (jeunes gens) et prix Laure Van Cutsem. — *Mercredi 28*, à 9 h., piano (jeunes filles). — *Vendredi 30 et samedi 31*, à 9 h. et à 2 h. 1/2, violon. — *Mardi 4 juillet*, à 2 h. 1/2 chant (jeunes gens). — *Mercredi 5*, à 9 h. 1/2 et à 2 h. 1/2, chant (jeunes filles). — *Vendredi 14*, à 9 h., déclamation.

La représentation du *Clotilde* donnée par M. Carlo Liten et sa compagnie sur la terrasse du château de Bouillon a obtenu un très grand succès et l'on a prié M. Liten de la renouveler.

Aujourd'hui, c'est à Mons, au square du Beffroi, que sera joué le beau drame de M. Emile Verhaeren. Une autre représentation

en sera donnée le 2 juillet au château de Mariemont, propriété de M. Raoul Warocqué. Les recettes de ces deux matinées seront attribuées intégralement à des œuvres de bienfaisance.

D'autres représentations seront organisées à l'abbaye d'Aulne, dans les ruines d'Orval et dans celles de Vianden.

Nous signalons à nos lecteurs l'apparition d'une très curieuse revue d'art, *la Licorne*, dont le premier cahier vient de paraître, à Anvers; ce fascicule, qui contient de belles pages, notamment d'Edmond Pilon, est orné de dessins originaux signés James Ensor, J. de Bosschere, Preetorius et M. S. Villiers.

Le *Guide musical* annonce que M. Raoul Pugno a donné lecture aux directeurs du théâtre de la Monnaie des deux premiers actes d'un drame lyrique sur *la Cité morte* de Gabriele d'Annunzio auquel il travaille en collaboration avec M^{lle} Nadia Boulanger. Et notre confrère ajoute : « MM. Kufferath et Guidé, nous dit-on, en ont été enthousiasmés. »

De Paris :

Un monument à la mémoire du peintre Guillaume Dubufe a été inauguré lundi dernier au cimetière du Père-Lachaise. Dû à M. Albert Bartholomé, il se compose d'une pierre tombale surmontée d'un haut-relief en marbre représentant, au-dessous de l'effigie du défunt, une femme dévêtue, le visage caché par un voile et pleurant. Cette figure allégorique, qui rappelle les admirables femmes du monument aux morts, œuvre du même artiste, fait une grande impression.

C'est mardi prochain que commenceront au théâtre du Châtelet les dix représentations de la *Quaker Girl*, la joyeuse comédie musicale anglaise de MM. James T. Tanner et Lionel Monckton, par lesquelles sera clôturée la Grande Saison de Paris. Donné à l'occasion du couronnement du Roi d'Angleterre, ce divertissant spectacle initiera le public parisien à une forme particulière de l'humour britannique et terminera gaiement une campagne qui débuta d'une façon austère.

Fervaal sera monté à l'Opéra l'hiver prochain. M. Messager, qui en dirigea les représentations naguère à l'Opéra-Comique, a tenu à ce que le beau drame de M. Vincent d'Indy entrât au répertoire de l'Opéra. Il est décidé que l'œuvre passera en 1912.

La direction de l'Opéra a reçu également un ballet de M. Alfred Bruneau intitulé *les Bacchantes* et composé sur un livret tiré d'Euripide.

D'autre part, la *Bérénice* de M. Albéric Magnard, qui devait être représentée ce printemps à l'Opéra-Comique, a été ajournée au mois d'octobre prochain, M. Swolfs, spécialement désigné par le compositeur pour créer le rôle de Titus étant en ce moment absorbé par les représentations de la Tétralogie à l'Opéra.

Le premier cycle de celles-ci, dirigé par M. Félix Weingartner, vient de se terminer et a remporté un très grand succès. La seconde série, qui commencera samedi prochain, sera dirigée par M. Arthur Nikisch.

A propos des représentations de *l'Anneau du Nibelung* (que l'affiche de l'Opéra s'obstine à orthographier NIEBELUNG), le *Cri de Paris* raconte ce plaisant potin de coulisses :

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1814, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement de la Turquie, de la Perse et des Indes et garantis authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARCO
 ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

« M. Félix Mottl devait conduire, à l'Opéra, le cycle wagnérien. Il s'est excusé, alléguant une indisposition, et M. Weingartner, pressenti par un télégramme, accepta de tenir sa place.

Or, M. Félix Mottl n'est pas souffrant du tout. Il a écrit, cette semaine, à des amis parisiens et ne leur cache point que son indisposition n'était qu'un subterfuge. Le célèbre chef d'orchestre allemand, après avoir accepté de conduire le cycle, reçut avis qu'il devrait être à Paris le mercredi pour répéter une fois, le jeudi, et diriger la représentation de *l'Or du Rhin*, le samedi.

M. Félix Mottl n'est pas un homme commode... Lorsqu'il reprit, récemment, *Benvenuto Cellini* à Munich, en l'honneur des Amis de la Musique venus de France, il exigea, pour cette œuvre du répertoire, quinze répétitions d'orchestre! C'est un musicien prudent et minutieux. A la nouvelle qu'il n'aurait qu'une seule séance de contact avec l'orchestre de l'Opéra, il s'effraya et télégraphia : « Impossible, je suis malade! »

Le soir de la *Walkyrie*, dimanche, M^{lle} Mati sauta seize mesures du rôle de Fricka. Et M. Weingartner, accoutumé à ces sortes d'aventures, car il a conduit les représentations les plus diverses dans tous les pays du monde, la rattrapa avec l'habileté d'un clown.

— Ah! moi, disait M. Félix Mottl, en apprenant l'histoire, à sa place je serais descendu du pupitre!

On rapporta le mot, aussitôt, à M. Messager qui s'exclama joyeusement :

— Ouf! heureusement qu'il est resté chez lui!

L'Opéra l'avait échappé belle... »

La Bourse de voyage (3.000 francs) fondée en 1906 par la Société des Gens de lettres pour récompenser alternativement un poète et un romancier, et dont le premier titulaire fut M. Abel Bonnard, a été, à la suite d'une élection assez disputée, attribuée cette année à M. J. Marchadier d'Estray.

Le lauréat, âgé de vingt-huit ans, est l'auteur de plusieurs romans qui lui ont été inspirés par l'Extrême-Orient. Celui qui lui a valu le prix de la Société des Gens de lettres est un émouvant récit de la vie annamite intitulé *Thi-Shen*.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres: c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8°, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez **DURAND & Co**, éditeurs,
4, place de la Madeleine, PARIS

- AUGUSTIN BARIÉ. — **Trois pièces** pour orgue (op. 7). — I. *Marche*. — *Prix net* : 2 fr. 50.
— II. *Lamento*, 2 francs. — III. *Toccata*, 3 francs.
- HENRI BUSSER. — **Les Astres de la mer**, chœur pour voix de femmes avec accompagnement de piano; poésie de S. BORDÈSE. — *Prix net* : 2 fr. 50.
- PAUL DUKAS. — **La Péri**, poème dansé en un tableau; Réduction pour piano par LÉON ROQUES. — *Prix net* : 8 francs.
- POLDOWSKI. — **Trois mélodies** pour des poésies de P. VERLAINE. — I. *Dimanche d'avril*. — *Prix net* : 2 francs. — II. *Bruxelles*, 1 fr. 75. — III. *En sourdine*, 1 fr. 75.
- MAURICE RAVEL. — **Introduction et allegro** pour harpe avec accompagnement de quatuor à cordes, flûte et clarinette. Transcription pour piano à quatre mains par LÉON ROQUES. — *Prix net* : 5 francs.

A vendre tableau peint par Henri Leys et représentant
Une attaque des gueux à Anvers. — Prendre adresse au bureau du journal.



Mlle M. PEUSSENS

avise à très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

— Les Artistes belges à la Société nationale des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS). — Impressions d'Algérie : *M. Philippe Zilcken* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes et Impressions sur le Congrès de la Société Internationale de musique à Londres (suite) (CH. VAN DEN BORREN). — « The Quaker Girl » (O. M.). — Concours du Conservatoire. — La musique à Liège (GEORGES RYTTER). — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Petite Chronique.

Les Artistes belges à la Société nationale des Beaux-Arts.

Des divers Salons parisiens, c'est celui du Champ-de-Mars qui garde les préférences de nos peintres et de nos sculpteurs. Moins « pompier », moins désespérément chromolithographique que celui des Champs-Élysées, il repousse énergiquement les fauves gîtés dans les bosquets du Salon d'Automne et se défend avec succès contre les Cubistes et Polyédristes qui répandent la terreur dans les fourrés des Indépendants. Ses tendances modérées (trop modérées d'ailleurs, et d'année en année davantage) s'accordent avec l'esthétique moyenne de la plupart des artistes belges, qui réprouvent l'audace tout en répudiant la servilité. Et ceux-ci respirent dans ce milieu paisible, où ne fréquentent que des artistes dits « de bonne compagnie », l'atmosphère qui convient à leur tempérament.

Ils y sont, en général, accueillis avec faveur et un certain nombre d'entre eux — ce fut le cas cette année pour MM. Marcel Jefferys et Camille Lambert — ont

été admis aux honneurs du sociétariat (1). Si les œuvres pondérées du contingent belge n'apportent au présent Salon aucune surprise sensationnelle, elles n'en doivent pas moins être classées parmi celles qui attestent la loyauté d'un probe effort. La moyenne est honorable, et bien que restreinte notre participation ne passe pas inaperçue. Le jury de placement s'est d'ailleurs, à part quelques exceptions, montré libéral en accordant à plusieurs des nôtres — parmi lesquels MM. Frédéric, Claus, Leempoels, Gilsoul, Jefferys, Courtens, Elle. — des panneaux de choix.

L'un des peintres les plus fidèles au Salon du Champ-de-Mars, c'est M. Léon Frédéric. Très apprécié à Paris où le Musée de Luxembourg possède de lui plusieurs toiles importantes, l'artiste plaît par la fermeté de son dessin, par la gravité recueillie qu'il donne à ses figures, par l'accent de sincérité que révèle chacune de ses compositions. On peut lui reprocher la rigueur d'un réalisme trop direct et l'uniformité d'un procédé qui exclut la spontanéité, la fantaisie, l'imprévu. Mais

(1) Les artistes belges élus sociétaires de la Société Nationale des Beaux-Arts sont, outre A. Stevens, C. Meunier, J. Lambaux et Th. Verstracte, décédés : MM. F. Courtens (1890), L. Frédéric (1891), L.-H. Devillez (1893), E. Claus (1895), E. Rombaux (1895), A. Baertsoen (1896), J. Leempoels (1897), G. Charlier (1898), G. Buysse (1901), F. Charlet (1903), J. Lagae (1904), H. Richir (1906), F. Willaert (1907), M. Jefferys (1911) et C. Lambert (1911). — H. Evénepoel, G. Serrurier et Ch. Van der Stappen firent partie de la Société comme membres associés. Sont actuellement inscrits à ce titre : MM. J. Van Beers, J. Delvin, J. Delville, V. Gilsoul, A. Marcotte, L. Houyoux, L. Bartholomé, F. Smeers, M. Wagemans, J. Smits, H. Courtens, G. Morren, V. Vaes et Ed. Elle, peintres; M^{me} Y. Serruys, MM. G. Devreese, Ch. Samuel et H. Le Roy, sculpteurs.

l'impérieuse volonté qui conduit sa main sans rien laisser à d'heureux hasards d'exécution commande le respect en affirmant une exceptionnelle probité.

Deux tableaux récents, *Avant la procession* et *Paysanne zélandaise*, le représentent cette année. Dans l'un, un enfant de chœur agenouillé allume des cierges sous les yeux de deux fillettes vêtues de blanc, attentives aux préparatifs de la cérémonie. L'autre offre l'image souriante d'une jeune porteuse d'eau qui a déposé sur les rives d'un canal les deux seaux — turquoise et bleu de roi — qu'elle vient d'emplir. L'atmosphère de sacristie du premier forme avec l'horizon lumineux du second un violent contraste. Mais le même scrupule a guidé l'artiste dans la réalisation de ces deux scènes diverses, qui s'imposent à l'attention par la force sereine qu'elles dégagent. La personnalité du peintre est de celles qu'il faut accepter en bloc, avec leurs qualités et leurs défauts. Son art est aux antipodes de l'impressionnisme et l'on conçoit qu'il ne puisse être goûté de ceux que passionnent les expressions plus libres et plus sensibles de la vie. Il serait néanmoins injuste d'en méconnaître le mérite. Un effort continu et persévérant prouve au surplus, la foi robuste de l'artiste en un idéal que justifie son ascendance spirituelle : car en lui revit l'âme naïve des primitifs flamands, qui alliaient à la ferveur du sentiment l'amour d'une vérité scrupuleuse.

M. Frédéric aurait pu vivre à une autre époque ; il ne serait vraiment pas différent de ce qu'il est. L'évolution du goût et des idées n'a sur lui aucune prise : et tel il fut à ses débuts, tel il nous apparaît dans la maturité d'un talent toujours égal à lui-même, accru par l'expérience et l'autorité.

Si le souci de l'exactitude l'incline à donner à toutes les parties d'un tableau, même accessoires, un intérêt identique, ce qui engendre souvent quelque sécheresse, il se garde de la préciosité et de la minutie qu'on regrette chez tel ou tel de ses confrères hantés par des préoccupations analogues. On peut rapprocher, par exemple, M. Frédéric de M. Leempoels, dont les deux grandes compositions *Idylle* et *Tendres aveux* sont admirablement placés. Mais la comparaison est tout à l'avantage du premier. La multiplicité des détails qui, dans les toiles de celui-ci, s'explique par l'acuité d'une vision pénétrante, avide de saisir et de traduire tous les éléments expressifs du motif choisi, semble dans celles de M. Leempoels arbitraire, artificielle et superfétatoire. C'est du pignochage, un patient et stérile labeur dont le caractère même des compositions, qui ne sont que des illustrations agrandies (et combien banales !), dément l'utilité. La peinture de M. Leempoels s'affadit d'année en année davantage, — ce qui ne veut pas dire qu'elle rencontre dans le public moins d'admirateurs. Bien au contraire. Les

romances sentimentales ont toujours leur clientèle.

M. Camille Lambert, dont plusieurs tableaux ont été malmenés par le jury de placement mais dont une toile, bien en vue, recueille d'élogieux suffrages, s'oppose au précédent par la fougue et la virilité d'une exécution sabrée à grands coups de brosse. *Le Longchamps fleuri*, *l'Entrée du Kursaal d'Ostende*, *le Bain de mer*, etc. sont trop connus pour qu'il soit utile de les analyser ici. Peinture criarde, désaccordée, dont les rouges, les lies de vin, les orangés hurlent de se trouver juxtaposés. Improvisations véhémentes sur un thème unique : la fête et les fêtards. A défaut de distinction, il y a dans ces toiles exaspérées du mouvement et de l'intensité. Peut-être aussi un fond d'intentions moralistes.

A ce paroxysme je préfère de beaucoup la vision plus harmonieuse, plus ordonnée, plus vraiment picturale de M. Jefferys. Sa *Fête des ballons*, toile de vastes dimensions qui pour la première fois quitte l'atelier du peintre, constitue un sérieux et louable effort. L'artiste a triomphé de la difficulté de raccorder l'un à l'autre les différents groupes de la composition et d'en équilibrer les plans. Il y a quelque lourdeur dans l'exécution, qu'on sent avoir été laborieuse ; et peut-être le résultat ne répond-il pas tout à fait aux périls vaincus. M. Jefferys eut parfois des réussites plus complètes. Mais de réelles qualités de coloris, des jeux de lumière bien rendus, des accords de tons sonores rangent l'œuvre parmi celles devant lesquelles on ne peut passer indifférent.

La *Fillette à la fleur* de M. Hermann Courtens — clair visage de blonde détaché en lumière sur fond sombre — perpétue une recette connue. Peinture sobre et solide, sans éclat, qui reflète celle dont Lavery ou Austen Brown (et maint autre) nous offrent fréquemment des expressions plus décisives. Quand j'aurai cité *L'Estaminet de banlieue* de M. Haustrate, groupe de quatre figures qui marque un progrès sur les envois précédents de l'artiste mais qu'il est malaisé de dénicher au pied d'un escalier, dans un réduit obscur, j'aurai, je crois, terminé la revue des figuristes belges.

Parmi les paysagistes, M. Emile Claus se classe en tête par l'éclat, la joie rayonnante de son *Zonneschijn au printemps*, page lyrique qu'illumine la floraison des marronniers, des lilas et des rhododendrons. Autour de cette toile radieuse, la brume, le vent, les nuées font contraste, exprimés par de fines impressions en quelque sorte dématérialisées.

M. Gilsoul expose un *Lever de lune* limpide sur un site des Flandres coupé par le miroir oblique d'un canal. M. Edouard Elle, un joli *Intérieur flamand* qui rappelle, avec plus d'accent, les tableaux de M. René Janssens, et une autre petite toile ensoleillée, *Chez le jardinier*, que dépare malheureusement une figure de

femme mal dessinée. Les *Étangs de Rouge-Cloître* et *la Paresseuse* de M. Houyoux, les habituels quais et ponts gantois de M. Willaert et une *Cour de ferme* de M^{lle} Montigny, dont la personnalité reste indécise, complètent la modeste participation de notre école paysagiste.

La section des aquarellistes et pastellistes n'a pas attiré davantage nos artistes. On n'y remarque que deux envois de M^{lle} Art, deux marines de M. Elle, un *Intérieur breton* de M. Bartholomé et une série assez nombreuse d'esquisses (aquarelles et dessins) composées par M. Richir en 1898 pour la décoration d'un château à Boitsfort.

Même pénurie dans les galeries de sculpture. A part le buste très ressemblant de M. Hulin par M. Jules Lagae et un groupe important de M^{me} Yvonne Serruys, *le Faune aux enfants*, qui a du mouvement et de la grâce juvénile, on n'y découvre que des envois négligeables. Les sculpteurs belges exposent de moins en moins à Paris, la satisfaction d'amour-propre qu'ils peuvent retirer de leur participation ne compensant pas toujours les frais auxquels celle-ci les entraîne. Il y aurait pourtant un intérêt moral à ce que notre école statuaire, si admirée naguère — rappelez-vous qu'elle se classa à la tête des nations étrangères par le nombre et la valeur des distinctions qui lui furent accordées à l'Exposition universelle de 1900 — conservât et accrût son prestige. Le gouvernement pourrait, je l'ai fait remarquer déjà, contribuer par une intelligente intervention à réaliser ce patriotique dessein.

OCTAVE MAUS

IMPRESSIONS D'ALGÉRIE

M. Philippe Zilcken.

Personne ne peut éprouver aux pays du soleil une émotion aussi profonde que les gens du Nord lorsqu'ils les découvrent. C'est une véritable révélation. Cette chose admirable que l'on appelle le plaisir de vivre, ils la ressentent enfin, dans sa plénitude et sa totale conscience, alors que les indigènes la goûtent obscurément, sans s'en douter.

Ainsi M. Philippe Zilcken lorsqu'il visita l'Algérie.

Vous savez qui est M. Zilcken. Il représente en Hollande je puis dire la culture française. C'est notre grand ami. Rien de ce qui se passe chez nous ne le laisse indifférent et, ne vivant pas à Paris dans ce tourbillon de vie mondaine et de politesses rendues, il a sur nous l'immense avantage de l'indépendance absolue. Il garde l'attitude tranquille du juge et du témoin. Et je mets en fait que ce Hollandais paisible et courtois en sait plus sur nous que nous-mêmes. J'ai eu l'honneur de le voir deux ou trois fois, et je connais peu d'aussi parfaits gentlemen. Il a tout à fait l'air et les manières d'un Français d'autrefois et cette distinction de toute sa personne, cette netteté raffinée, je la retrouve dans son art. Ses eaux-fortes, ses pointes-sèches, ses tableaux ont une

simplicité, une pureté de lignes tout à fait remarquables. Ses planches ni ses toiles, il ne les charge jamais, pas plus de « sujet » que de matière. D'un paysage, il ne retient que l'essentiel et l'interprète de la façon la plus sobre. Pourtant, dans ses œuvres les plus réussies, la suggestion est parfaite. Si pudique qu'elle se veuille, la sensibilité de M. Zilcken s'avoue dans ces témoignages plastiques. On la retrouve toute, profonde, émue, délicate... Parfois, il ne se contente pas de cela, il orne d'un commentaire ses livres d'eaux-fortes. Car c'est un écrivain excellent en langue française.

On lui doit des articles de critique avertie, des recueils de souvenirs charmants sur les gens qu'il a connus, Verlaine par exemple, Verlaine qui vécut chez lui quelques semaines. Son dernier ouvrage est précisément un récit de voyage : *Impressions d'Algérie* (1).

A vrai dire ce n'est que le long émerveillement d'un artiste épris de couleur et de beauté. Tout lui semble un motif de joie, et quoique ce voyage ne soit pas le premier qu'il ait fait en Algérie, il garde une telle fraîcheur d'impression qu'on en demeure malgré tout étonné.

Très souvent la préoccupation esthétique gâte la sensation du voyageur, la « force », pour ainsi dire. C'est qu'il était parti avec l'arrière-pensée de l'écrire, c'est qu'il était plus littéraire que peintre. Chez M. Zilcken, c'est tout le contraire. Ses sensations de peintre et d'aquafortistes sont directes, il les éprouve avant toutes autres et elles renforcent chez lui celles même de l'homme heureux de vivre. C'est sans intervention de la volonté qu'elles lui causent une joie, et sous l'exacte propriété des termes techniques on sent leur ferveur, leur ingénuité.

Je cite cette page d'une description de la Kasbah, mais de tels passages fourmillent :

« Les maisons irrégulières et mystérieuses s'appuient l'une contre l'autre et leurs solives enchevêtrées forment des voûtes colorées, dans lesquelles les figures acquièrent une couleur puissante les faisant ressortir en valeur sur les fonds éclairés, éclatants de soleil parfois; ces jeux de lumière incessamment variés produisent un incomparable balancement de clarté et d'ombres, de couleurs vives et mortes.

« Les blancs laineux et riches des haïcks et des burnouss y rappellent les beaux blancs rompus de la gouache et du pastel, les blancs de Chardin, de Manet. Une imposante distinction de ton domine l'ensemble de couleurs violentes, mais harmonisées par les reflets multiples de la lumière dégradée; les murs, blanchis à la chaux, avec ça et là la note bleue d'une porte peinte, sont d'un blanc grisâtre, chaud, blond ou nacré, gamme de valeurs claires d'une étonnante variété. »

Mais ce qu'on sent de peut-être plus précieux encore que cette sensibilité de l'artiste, c'est la bienveillance de l'homme. M. Zilcken n'a pas prétendu comprendre l'âme arabe avec de grandes phrases. Pourtant, il s'en est approché le plus près possible par la sympathie. Il s'est laissé aller au charme abandonné de suivre cette vie oisive et rêveuse, ne fût-ce que quelques jours. Il a pris part à des fêtes, il a pénétré dans des intérieurs (faveur rarissime), il s'est assis dans des cafés maures et y a longuement rêvé. Il a passé des heures de flânerie méditative sur l'admirable

(1) PH. ZILCKEN : *Impressions d'Algérie*, édition ornée de quinze pointes-sèches originales. Préface de LÉONCE BÉNÉDITE. Tirage restreint à 100 exemplaires. Paris, H. Floury.

terrasse du Vieux Fort turc et dans les quartiers indigènes de la Kasbah. Et il a rapporté de cette équipée au soleil un inoubliable enchantement, et il nous le raconte avec une touchante persuasion. Quant aux eaux-fortes qui illustrent son récit, quelques-unes, malgré leur extrême simplification et peut-être même à cause de cela, arrivent à produire le plus intense effet de suggestion : ainsi *El Kantara (soir)*, *A l'Oasis de Beni-Moru*, *le Vieux Fort turc (Alger)*, *Rue d'Héliopolis (Alger)*, *Marabout de Sidi-Verzon*, *Tentes de nomades*, etc.

Je souhaiterais à beaucoup de Français qui ont été en Algérie de l'avoir aussi fervemment comprise que M. Zilcken.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Notes et impressions

sur le

Congrès de la Société internationale de musique
à Londres.

29 mai-3 juin 1911. (1)

J'en viens maintenant à la musique. Les programmes des diverses auditions avaient été combinés de manière à former un tableau d'ensemble de la musique anglaise depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours, présenté dans d'irréprochables conditions d'exécution. L'impression qui se dégage de cette vue panoramique peut se résumer en quelques lignes :

La fin du XVI^e siècle et les trente premières années du XVII^e se signalent par une efflorescence magnifique du génie musical anglais dans le domaine de la musique vocale religieuse (motet, *anthem*) et profane (madrigal) et dans celui de la musique de virginal. Les compositeurs de cette époque sont nombreux et beaucoup sont des musiciens de premier plan. Le XVII^e siècle se signale par l'apparition d'une grande individualité : Purcell (1658-1695) ; la transition entre les grands madrigalistes et virginalistes de l'époque shakespeareienne et ce maître, dont la gloire dépasse les frontières de l'Angleterre, se fait par l'intermédiaire d'une série de musiciens de second ordre qui préparent la voie à l'auteur de *Didon* en pratiquant dans leurs œuvres le style italien de la monodie accompagnée.

Après Purcell, la musique anglaise tombe dans une période de décadence dont ne parviennent pas à la faire sortir les pâles imitateurs de Haendel, Bach, Haydn et Mendelssohn auxquels son sort est lié. Ce n'est guère que depuis quelques années qu'elle est parvenue à se ressaisir et à conquérir une indépendance relative vis-à-vis du passé.

Nous voici donc en présence de la musique anglaise contemporaine. Était-il possible de la juger d'après les œuvres, d'ailleurs fort nombreuses, que nous ont fait entendre le *Queen's Hall orchestra* et le *London Symphony orchestra*? Je me suis laissé dire que non : en effet, m'a-t-on affirmé, la musique moderne qui a été présentée comme telle aux membres du Congrès a peu de chose à voir avec celle de la jeune école anglaise, hardie et novatrice comme toute jeune école qui se respecte ; elle représente, bien au contraire, la tendance conservatrice et académique pratiquée par les compositeurs arrivés...

Vraie ou fausse, cette affirmation m'a laissé l'impression d'une certaine vraisemblance. La plupart des morceaux symphoniques

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

exécutés à *Queen's Hall* ont beau être savamment imaginés et combinés, habilement écrits et sagement orchestrés : ils ne laissent, dans l'ensemble, qu'un sentiment confus d'impersonnalité et de neutralité. Si vous connaissez la *Tate Gallery*, vous n'aurez pas manqué de remarquer qu'à part Turner, Watts, Whistler et les préraphaélites les plus intransigeants, les peintres modernes dont les toiles couvrent les murs de ce musée offrent l'image d'un académisme savant et d'une élégante conformité, où les éléments techniques *up to date* se mêlent en d'adroites transactions aux éléments plus anciens, sans que jamais le fond même de la pensée s'élève au-dessus de la vision d'un paysage plaisant à voir ou d'une anecdote plus ou moins sentimentale.

C'est précisément là ce que l'on retrouve dans la musique anglaise contemporaine : belles apparences, tenue irréprochable, aimables concessions aux conquêtes les plus récentes de l'harmonie et de l'orchestre ; mais, sous ce vêtement qui s'efforce d'être à la mode, rien de vraiment neuf, rien de révélateur, rien qui donne l'émoi du jamais exprimé. De vieilles pensées sous de vieilles formes qui tentent en vain de se mettre au niveau du temps par de simples artifices.

Examinons cette musique de plus près. Au concert du 30 mai, le *Queen's Hall orchestra* débute par une *Norfolk Rhapsody* de M. Vaughan Williams, joli morceau symphonique d'allure tout extérieure, basé sur des motifs populaires. De M. Villiers Stanford nous entendons le *Prélude au Stabat Mater*, dont la conception dramatique assez conventionnelle évoque une très théâtrale crucifixion. Le duo de l'acte II, scène 2 de l'opéra *Ossian* de M. Fred. Corder est d'une grande banalité et manque totalement de gradation.

Avec l'*Humoresque* (Rhapsodie écossaise n° 3) de sir Alex. Mackenzie, nous nous élevons d'un degré, mais l'intérêt de l'œuvre gît infiniment plus dans l'habile développement des thèmes et la virtuosité orchestrale que dans la pensée musicale même. On peut apprécier d'une manière identique les *Variations symphoniques* de Sir Hubert Parry, qui sont admirablement construites, agréables à entendre, et dans lesquelles on pourrait sans doute trouver l'indice d'un tempérament bien doué. Les *Cinq mélodies* pour baryton de M. Walford Davies sont d'une conception assez originale mais trahissent des influences trop disparates, parmi lesquelles dominent celle du lyrisme schumannien et celle de l'air d'opérette ! Le poème symphonique *In a balcony*, de M. Von Ahn Carse et le *Byron* de M. Joseph Holbrooke n'ont que du métier, sans aucune personnalité.

Le concert du 1^{er} juin, exécuté par le *London Symphony orchestra*, nous révèle la *Deuxième Symphonie* de Sir Edward Elgar. Tout ce qu'écrivit l'auteur du *Sonye de Gerontius* et des *Apôtres* intéresse par la pureté de l'inspiration, l'élevation des idées et la beauté plastique de la forme. Mais tout empreintes d'idéalisme que soient ses œuvres, et si parfaites qu'elles puissent paraître à certains égards, l'on ne peut pourtant s'empêcher de trouver que, faute de souffle, les belles intentions qui sont à leur base ne se réalisent pas toujours dans la mesure des aspirations du maître. A cet égard, la deuxième symphonie de M. Elgar a procuré quelque désillusion à ceux qui avaient pu entendre et apprécier sa première symphonie, l'hiver passé, aux Concerts Ysaye. Il semble, en effet, que dans sa nouvelle œuvre le sympathique compositeur se soit laissé entraîner à des développements exagérés, qui donnent l'impression de la lourdeur, du manque de relief et parfois même du vide.

On m'a dit le plus grand bien du poème symphonique *The Shepherd*, de M. W. H. Bell, que je n'ai pas entendu, étant arrivé au concert avec un léger retard. Une *Phantasy of life and love*, de M. F. H. Cowen, conçue suivant des traditions mendelssohniennes, ne nous apprend rien de neuf, de même que le chant extrait de l'*Hiawatha*, de M. Coleridge Taylor. L'ouverture des *Wreckers* de Miss Ethel Smith offre de jolies recherches de timbres et se recommande par d'agréables effets de pittoresque local. Les morceaux symphoniques de MM. Edward German et William Wallace ne se signalent par rien de particulièrement original.

Les organisateurs de ce deuxième concert avaient eu l'idée d'intercaler parmi ces diverses productions contemporaines deux fragments empruntés à l'œuvre de Purcell : un passage de sa *Didon* et une scène isolée, *Mad Bess*, qui comptent parmi ce qu'il a écrit de plus sublime et de plus émouvant. Admirablement chantés par Miss Muriel Foster, ces bijoux de la littérature dramatico-musicale montrent dans toute son ampleur le génie pathétique et profond du plus grand des musiciens anglais.

Je n'ai malheureusement pu assister à la séance de musique de chambre qui eut lieu le 2 juin à l'*Eolian Hall* et qui fut consacrée aux compositeurs anglais de l'heure présente. L'on m'en a dit du mal; mais comme c'était peut-être pour me consoler de n'avoir pu y aller, je préfère ne point le croire.

(La fin prochainement.)

CH. VAN DEN BORREN

» THE QUAKER GIRL »

La « Grande Saison » de Paris, dont le *Martyre de saint Sébastien* avait été le début austère, s'achève joyeusement par les chansons et danses d'une *Musical comedy* dont les refrains, nés l'hiver dernier à l'Adelphi, sont aujourd'hui populaires dans tout le Royaume-Uni. Prétextant la « Coronation », M. Gabriel Astruc a fait succéder aux danses miraculeuses de Nijinski et de la Karsavina, sur cette scène du Châtelet où se multiplient les surprises, le léger et tourbillonnant essaim des *dancing girls*, des choristes, des auteurs et actrices facétieux qui animent de leur grâce agile, de leurs sourires et de leur fashionable élégance les trois théâtres auxquels préside M. George Edwardes.

On aime l'opérette anglaise ou on la déteste. Il peut être de bon ton d'en dédaigner la frivolité. Tels esthètes... Mais à quoi bon discuter ici et donner de l'air aux vérités éternelles? Il n'est pas illogique d'admirer *Tristan* et la *Götter dämmerung* tout en prenant au délicieux spectacle d'une *Lyric comedy*, ainsi qu'au récit de *Peau d'âne*, un plaisir extrême. J'avoue ingénument que c'est mon cas, — cette confession dû-elle amener sur le visage des gens graves qui me font l'honneur de s'intéresser à mes impressions la plus réprobatrice des moues.

« Pas de Wagner aujourd'hui! Pas d'héroïsme ni d'exaltation » disait Camille Lemonnier à son hôte Emile Claus un dimanche de printemps où la nature s'éveillait à la tendresse. C'est dans cet état d'esprit qu'il faut aborder l'opérette anglaise pour en goûter la séduction. N'y cherchez pas une intrigue compliquée, ni le divertissement d'une farce bouffonne, non plus que les jeux de mots, allusions et calembours dont était farcie l'opérette française, que sa vulgarité a tuée. Il y a dans l'imagination des librettistes anglais une candeur désarmante. L'affabulation n'est qu'un prétexte à des chansons dont les rythmes et le dessin ont

souvent une très particulière saveur, à des danses pimpantes qui alternent avec le dialogue et à une figuration d'une suprême élégance. C'est tout, — et c'est assez pour constituer un spectacle séduisant, original, dont le raffinement atteint souvent à un art délicat et charmeur.

Si l'esprit ne réside pas dans le texte, il est dans les gestes, dans les pirouettes, dans les pas esquissés ou dansés par les sveltes et souples interprètes de ces musico-mimographies qui n'ont pas d'équivalent sur le continent.

Et pour cause. Où trouver ici des actrices qui soient à la fois comédiennes, chanteuses et ballerines? Oui, exceptionnellement, nous avons vu une Polaire, une Régina Badet, une Ida Rubinstein rappeler, en jouant la comédie ou le drame, et souvent avec trop d'évidence, que l'art de la danse leur était familier. Mais on cria au miracle. Les petites actrices anglaises, elles, cumulent avec une délicieuse aisance sans exciter le moindre étonnement. Et croyez bien que le style de leur chorégraphie ne rencontre parmi les spectateurs pas plus d'indulgence que la qualité de leur voix et le mérite de leur diction.

Celles qu'on applaudit actuellement au Châtelet réalisent de la façon la plus heureuse leur triple incarnation. Miss Phyllis Dare, Miss Mabel Sealby, Miss Clara Evelyn, Miss Phyllis Le Grand et leurs camarades méritent toutes les applaudissements dont se montra prodigue une salle amusée et ravie. M^{me} Caumont, une actrice française inimitable dans les rôles comiques qui émaillent les pièces de Tristan Bernard, mêle à ce gracieux ensemble une fantaisie d'une drôlerie irrésistible. Et les hommes, M. Joseph Coyne surtout, l'un des comiques les plus réputés de l'Angleterre, méritent tout éloges pour leur talent précis, qui allie la gaîté à la distinction, l'élégance au laisser-aller, la farce à la vérité. M. Georges Carvey s'est fait particulièrement applaudir pour le charme de sa voix de baryton bien timbrée.

Avec l'agrément de ses décors, le luxe de bon aloi de sa mise en scène, la perfection avec laquelle sont réglés les jeux de lumière et tous les détails de la figuration, la joyeuse comédie musicale de MM. James Tanner et Lionel Monckton réalise un spectacle des plus attrayants dont la nouveauté, le goût et l'élégance ont conquis les critiques les plus moroses. O. M.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Trombone (professeur M. SÉHA) : 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. Leriche; 1^{er} prix avec distinction, M. Moeyens; 1^{er} prix, M. Degrez.

Cor (professeur M. MARY) : 1^{er} prix avec grande distinction. M. Guillaume; 1^{er} prix, M. Destrebecq; 2^e prix, M. Faulx; accessit, M. Malfeyt.

Trompette (professeur M. GOEYENS) : 2^e prix, M. Pierquin

Basson (professeur M. BOGAERTS). — Le premier prix, don de M. le baron Lambert, et consistant en un instrument d'une valeur de 500 francs, est remporté par M. Sauvage.

2^e prix : MM. Garnir et Kerremans; accessits : MM. Bauvais et Genot.

Clarinete (professeur M. BAGEARD) : 1^{er} prix avec grande distinction, M. Lecomte; 1^{er} prix avec distinction, MM. Jacobs et Dalnagne; 1^{er} prix, M. Votquenne; 2^e prix : MM. Sykes et Masuy.

Hautbois (professeur M. PIÉRARD) : 1^{er} prix avec distinction.

M. Debrandt ; 1^{er} prix, M. Vanbuss ; 2^e prix, M. Malbrecq.

Fûte (professeur M. DEMONT) : 1^{er} prix avec distinction, M. Van Donck ; 2^e prix, M. Thiry ; accessit, M. Berekmans.

Contrebasse (professeur M. ECKHAUTTE) : 1^{er} prix avec distinction, M. Frechen ; 1^{er} prix, M. Tuerlings.

Alto (professeur M. VAN HOUT) : 1^{er} prix, M. Goemans ; 2^e prix : MM. Luffin et Prévost.

Violoncelle (professeur M. JACOBS) : 1^{er} prix avec distinction, M. Quinet ; 1^{er} prix, MM. Dubois, Vande Kerckhove et d'Hallebast ; 2^e prix, MM. Vandergoten et Cantemuke ; rappel d'accessit, M. De Rever.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Les concerts ne chôment pas en notre ville, pas plus que les expositions de peinture. Comme il en est de même à Bruxelles, la place manqua pour la critique. Je vais monter en aéroplane et rafraîchir la mémoire de ceux qui ont entendu, en documentant les absents.

On n'a pas oublié cette charmante séance où les œuvres de MM. Jaspas, Samuel et Hénusse furent si habilement produites par MM. Dautzenberg, corniste toujours sûr de son instrument, Jaspas et Samuel, artistes convaincus tous les deux, et M^{me} Fassin, qui fut admirable dans *Résurrection* et *L'Arbre fleuri* de M. Samuel, œuvres de grand souffle et de belle coloration.

Une impressionnante révélation pour Liège, ce fut le style de Blanche Selva, une des plus parfaites pianistes de notre époque et que nous avions la malchance de ne pas connaître. Tout ce que Franck peut recéler d'exaltation, de pureté, de volonté persuasive, apostolique, dirai-je, tout ce qu'il exige de technique souple et forte nous fut donné par l'admirable interprète. Heureux fut M. Debeve de l'appeler pour son Festival belge, illustré par l'ouverture de *L'Enfance de Roland*, une des œuvres maîtresses d'Emile Mathieu, et une jolie *Ballade* de Jan Blockx, et, grâce au concours de la Légia, par deux chœurs remarquables : *le Rêve* de Léon Du Bois, universellement connu, et *la Route* de C. Smulders, — une nouvelle route, certes, pour l'art choral, où la psychologie est vivante, palpitante, cruelle de vérité, longuement troublante. L'auteur, ovationné, dut se résoudre à quitter l'ombre de sa loge, et la Légia fut applaudie du geste et de la voix par une salle enthousiasmée.

La Société Bach a confirmé par deux nouveaux concerts le succès de son inauguration. Un récital de M. Waitz, qui nous rappelle Gaston Dethier, le meilleur organiste qu'ait produit notre école, permit au public de suivre l'évolution technique et esthétique du maître germanique. L'intérêt devint de plus en plus captivant et laissa l'impression d'une séance trop courte, tant elle fut goûtée. Le troisième concert mit en ligne tous les éléments de la Société : chœurs, solistes, orchestre et organiste. M. Dwelshauvers recueillit l'honneur d'avoir formé un ensemble homogène, d'avoir inspiré une interprétation correcte et saisissante, bien éloignée des froides exécutions qu'on a longtemps préconisées. Les solistes méritent une mention spéciale : M^{lle} Tombeur pour son style pur et religieusement impressionnant ; M^{me} Darier pour sa brillante et large interprétation ; M^{lle} Malherbe pour le charme et l'éclat de ses ressources vocales, au service d'une intelligence pénétrante et d'un cœur ardent ; M. Waitz pour l'art avec lequel il unit les sons de l'orgue, leur donnant une souplesse rare, pour le choix judicieux des jeux et la clarté de la polyphonie. Deux *Choralvorspiel*, deux cantates et un choral tiré de la Cantate 140 composaient le programme.

M. Debeve n'obtint pas moins de succès avec le Festival wallon qu'avec le belge. Une première audition de la symphonie avec violon principal de Victor Vreuls était la partie culminante ; et le violoniste était Jacques Thibaud. Le soliste et l'auteur furent plusieurs fois ramenés sur l'estrade, et la chaleur de cette musique passionnée, riche en colorations neuves, étoffée avec un maëstria moderne, marquée d'un signe personnel, justifie un

pareil succès. *L'Ouverture solennelle* de Rufer, d'une écriture solide et aristocratique, forme contraste avec la symphonie et montra un peu son âge. Plus jeunes et plus expressifs, plus modernistes en leur allure, *l'andante* et *l'allegro* de M^{me} Vandenboorn-Coclet firent impression sur l'auditoire, qui voulut absolument saluer l'auteur. M. Thibaud se fit vivement applaudir dans le *Vieuxtemps* et nous entendîmes avec un réel plaisir la *Rapsodie wallonne* de M. Debeve, où paraissent une série de nos airs populaires sous des formes agréables, imprévues, toujours luxueusement drapées par l'orchestration. Belle clôture d'année pour notre sympathique et persévérant capellmeister ; le public le lui prouva vigoureusement.

GEORGES RITTER

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Une heure de musiques anciennes, des œuvres de compositeurs wallons des xv^e et xvi^e siècles, exécutées par M. Vinq-Béon au clavecin, chantées à ravir par M^{me} Mahy ou interprétées par le quatuor vocal Carpay, dans un décor exactement approprié à ces polyphonies de jadis, dans cette grande salle de la Pasture dominée par le magnifique Christ du Calvaire de Bonjon, voilà le subtil, précieux et charmant régal d'art auquel nous convia l'Exposition rétrospective qui est en ce moment l'attrait principal de l'Exposition de Charleroi.

Une série de concerts suivra à la gloire des artistes de Wallonie, alternant avec des conférences ayant le même but. MM. Closson et Béon se sont chargés de la série ancienne. Si ceux qu'il nous reste à entendre ont, comme composition et exécution, l'admirable tenue esthétique du premier, ce seront des fêtes dignes d'amener aux Arts anciens non seulement le public artiste de Charleroi, mais les amateurs de la capitale et de lointains alentours. Quelle beauté grave dans ce *Pater* de Le Maistre et quelle joie dans ces *Vendanges* de Roland de Lassus !

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition des anciennes Industries d'art tournaisiennes s'ouvrira au début de juillet et promet d'offrir un grand intérêt. La section réservée à la tapisserie sera particulièrement remarquable. On y verra entre autres deux tapisseries de l'*Histoire de la Vierge*, envoyées par la cathédrale de Reims, d'une valeur considérable ; l'*Histoire de Judith et Holophorne*, du musée de Bruxelles ; le *Déluge*, du musée de Lille ; *L'Écume de la mer* (xv^e siècle) et l'*Histoire de Joseph* (xvi^e siècle), de la cathédrale de Tournai, et l'*Histoire d'Abraham*, du musée de cette ville.

Comme tapis de pied, le gouvernement français envoie le tapis de la Légion d'honneur ou des seize Cohortes ; la Reine de Hollande, le tapis du Roi Guillaume ; plusieurs admirables pièces sorties de la manufacture royale de Tournai sont prêtées par le Roi des Belges, la Ville de Furnes, etc.

La Fédération nationale des cercles dramatiques de langue française organise pour le dimanche 9 juillet, à 7 heures et demie, au théâtre royal de la Monnaie, une grande manifestation artistique en faveur des lettres belges. Au programme : *Savonarole* de M. Iwan Gilkin.

Un concours international de carillonneurs (professionnels et amateurs) aura lieu à Bruges, au Carillon de la Tour des Halles, les 13, 14 et 20 août prochains. L'administration communale, qui organise ce concours, répartira entre les lauréats des prix variant de 300 à 75 francs, et montant à la somme totale de 1.225 francs. Les participants non classés recevront chacun une indemnité de déplacement fixée à 40 francs. Le délai d'inscription expirera le 10 juillet. S'adresser pour tous renseignements à M. Ch. Lacroix, secrétaire du Comité, 59 rue du Vieux-Sac, Bruges.

Le grand théâtre de féerie manquait à Bruxelles. Cette lacune sera prochainement comblée. Nous apprenons, en effet, que M. Paul Clerget, ancien directeur du théâtre de la Porte Saint-Martin, est à la tête d'une importante entreprise qui fera désormais du théâtre de l'Alhambra ce que le Châtelet est à Paris et Drury-Lane à Londres.

M. Clerget montera les grandes féeries nouvelles dans la plus somptueuse mise en scène. Un contrat conclu avec M. Antoine, directeur de l'Odéon, lui assure en outre une très intéressante série de matinées littéraires.

Le grand théâtre du boulevard de la Senne sera complètement transformé et luxueusement aménagé pour le 1^{er} octobre, date à laquelle est fixée l'ouverture.

Les directeurs du théâtre de la Monnaie ont eu la semaine dernière, à Paris, une entrevue avec M. Vincent d'Indy au sujet de la mise en scène du *Chant de la Cloche*, que MM. Kufferath et Guidé se proposent, ainsi que nous l'avons annoncé, de monter au cours de la saison prochaine. L'œuvre de M. d'Indy, qui n'a été exécutée jusqu'ici que dans les concerts, se divise en sept tableaux. La partie chorale étant particulièrement importante, les études de l'ouvrage seront commencées dès le début de la saison.

C'est M. Otto Lohse qui dirigera les représentations du *Chant de la Cloche*.

Nos artistes à l'étranger :

M^{lle} Marguerite Rollet a donné le 11 juin à Dijon avec le concours de M^{lle} Blanche Selva un concert de musique ancienne et moderne qui a obtenu un très grand succès. La presse est unanime à vanter le charme de la voix de M^{lle} Rollet et sa compréhension musicale, le goût et le sentiment qu'elle apporte à l'interprétation des œuvres les plus diverses. On a particulièrement remarqué deux chansons populaires du Vivarais harmonisées par Vincent d'Indy, la *Berceuse* de Mozart, *Nanny* de Clauson, *Aimons-nous* de Saint-Saëns et enfin *Promenade matinale* de Bordas, que la jeune cantatrice, quatre fois rappelée, a dû bisser.

M^{lle} Blanche Selva a été acclamée pour sa magistrale interprétation de la *Tocatta et Fugue* de Bach, de la Suite en ré de Rameau, de la Sonate op. 111 de Beethoven et de *Prélude, Choral et Fugue* de César Franck.

Voilà, on en conviendra, un programme qui n'a rien de départemental ! Mais Dijon est la patrie de Rameau.

Vient de paraître chez Fromant et C^{ie}, à Bruxelles : *L'Art chrétien primitif*, par Marcel Laurent, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Liège ; deux volumes illustrés de 166 gravures hors texte et 50 dessins et plans dans le texte ; reliure percaline. Prix : 10 francs.

En un petit volume d'un maniement facile, illustré de plusieurs planches hors texte, M. Benjamin Linnig a groupé tous les renseignements pouvant éclairer les collectionneurs sur les graveurs anversoïis, bruxellois et autres depuis les origines de la gravure jusqu'au XVIII^e siècle.

La Gravure en Belgique contiendra des notices sur plus de 500 graveurs flamands. L'ouvrage est en souscription chez les éditeurs Janssens frères, 147 rue Carnot, à Anvers.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Dans un livre de souvenirs qu'elle vient de consacrer à Oscar Wilde, M^{me} Anna de Brémont cite cette poignante confidence que lui fit le poète quelques jours avant sa mort au cours d'un trajet qu'ils firent ensemble de Suresnes à Saint Cloud :

« J'ai vécu autant que l'on peut vivre. J'ai bu la coupe jusqu'à la dernière goutte : j'ai trouvé la douceur amère, et l'amertume m'a été douce.

J'ai écrit tant que je ne connaissais pas la vie. A présent que je la connais, je n'ai plus rien à dire. On ne peut pas écrire la vie, on ne peut que la vivre. D'ailleurs, c'est trop tard, j'ai fini mon temps, mais mon œuvre vivra...

Voulez-vous savoir mon secret ? Je vous le dis, à vous seule et à ce fleuve qui coule à nos pieds : j'ai été heureux en prison, car c'est là que j'ai retrouvé mon âme. Avant d'y aller, j'écrivais sans âme ; après, j'ai su parler au cœur de l'humanité. Ne me pleurez pas ! Veillez et priez, ce ne sera pas long. »

De Paris :

A l'occasion du centenaire de Théophile Gautier, un monument sera érigé à sa mémoire. Une souscription est ouverte et chacun peut envoyer son offrande soit au trésorier du comité, M. Henri Boucher, 45 rue de Prony, à Paris, soit au *Figaro* ou au *Temps*. L'inauguration du monument aura lieu en octobre ou novembre prochain.

A la vente de la collection Alexis Rouart, dispersée récemment à Paris, les pastels de Degas ont tous dépassé l'estimation des experts. Sur une demande de 30.000 francs, *L'Atelier de la modiste* est monté à 51.000. Le *Premier sujet*, estimé 30.000 francs également, a été adjugé 31.400 francs. Des *Danseuses* dont on demandait 10.000 francs ont atteint 14.600 francs. Un éventail, le *Ballet*, estimé 5.000 francs, a été vendu 15.500 francs.

Il est loin le temps où l'on pouvait acquérir un pastel de Degas pour vingt-cinq louis !

A louer, non meublée, jolie maisonnette d'artiste avec beau jardin, située sur la place du village à **Sainte Anne ter Muiden près Sluis**. — S'adresser pour visiter chez BODDERY à Ste-Anne. — Pour les conditions, au notaire James à Sluis.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg**.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres : c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.
Prix : broché, fr. 3.50 ; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. DURAND & C^{ie}, éditeurs

4 place de la Madeleine, PARIS

LE MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN

Mystère en cinq actes de GABRIELE D'ANNUNZIO, musique de CLAUDE DEBUSSY.

Piano et chant. — Prix net : 12 francs.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL
280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Juillet



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE. 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Willy (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Gérard Terborch (RAY NYST). — Notes et impressions sur le Congrès de la Société internationale de musique à Londres (suite et fin) (CHARLES VAN DEN BORREN). — Concours du Conservatoire. — L'Exposition de Tournai. — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Publications artistiques : *La Licorne* (T. H.). — Nécrologie : *Johann Svendsen*. — Petite Chronique.

WILLY

Tout le monde connaît Willy, et cependant, alors que le poète le plus ignorant des lois de la syntaxe trouve aisément dans les petites revues quelqu'un pour lui décerner un article pompeux où l'on parle sans rire de l'évolution de sa sensibilité, alors que le plus marmitieux nouvelliste se voit froidement comparé à Flaubert et à Balzac, la littérature consacrée à Willy est relativement pauvre.

Il a mieux, je sais bien, que les articles. C'est un de ces hommes à qui s'illit une légende orale, et qui s'amuse même parfois à la voir devenir fautive. La mauvaise réputation n'est pas pour l'effrayer. Ceux qui prétendent qu'il en a profité, non seulement calomnient assez lâchement un homme qui, bien au contraire, en faisait profiter les autres autour de lui, mais encore commettent une grossière erreur de psychologie. Il leur manque la finesse d'âme nécessaire pour comprendre le sentiment éprouvé par un homme en vue au spectacle de la vilénie de la foule à son égard. De l'homme célèbre la foule n'attend avec une impatience sincère

qu'une chose : qu'il montre ses ridicules ou ses faiblesses; et c'est pour celui-ci une grande tentation que d'en montrer, d'imaginaires au besoin, ne serait-ce que pour voir jusqu'où peut aller la curiosité perverse de la foule.

Willy a joué ce jeu; il l'a joué avec une audace terrible, il y a engagé bien des choses qui apparaissent à la plupart des arrivistes sociaux comme des avantages précieux dans la lutte pour la vie. Je ne puis dire à quel point j'estime cette attitude, ce sacrifice souriant des bénéfices mondains apportés par une pose, par un pédantisme, par une existence consacrée à l'idole de l'ennui.

Willy a voulu nous amuser : tant pis pour ceux qui ne savent pas être reconnaissants envers leur plaisir passé (l'ont-ils seulement goûté?). Je sais qu'il y a extrêmement peu de gens capables de ressentir cette reconnaissance-là. C'est pour eux que j'écris ces pages. Je m'excuse d'avance si elles n'ont pas la légèreté d'une conversation. Il faudrait, en effet, causer de Willy, et non pas en écrire. Lui-même a-t-il fait autre chose, dans ses nombreuses œuvres, que causer? Tantôt étincelant et frivole, tantôt mélancolique, tantôt même fatigué, oui. Car il a aussi cette élégance de ne jamais être apprêté. Mais, même lorsqu'il somnole, je ne l'ai jamais surpris perdant sa grâce.

Willy, mais c'est le paradoxe même! Tout chez lui a été concerté pour tromper le lecteur, pour lui donner un droit apparent à méjuger.

Baudelaire disait : « Quelles canailles que ces élégiaques! »

Il le dirait encore s'il revivait pour voir fonctionner certains de nos romanciers ou de nos poètes à idées et

à morales. Et il ajouterait volontiers : « Quels braves gens que ces polissons ! » — pour quelques-uns tout au moins.

Depuis je ne sais combien de temps, depuis ses débuts peut-être, Willy a joué à l'homme mûr, puis tout de suite au vieux monsieur. Or, c'est un de ces êtres, au contraire, qui restent toujours jeunes, qui réagissent sans jamais de fatigue devant toutes choses, qui comprennent tout, qui sont toujours au courant et jamais dupes, dont le jugement demeure alerte et fin malgré l'engorgement des notions et des nouvelles et la bousculade de la vie. Il sait sourire aujourd'hui, et rire aussi, comme il y a vingt ans. Son âme a des ingénuités et des tendresses d'enfant, son activité cérébrale est celle d'un jeune homme.

Il joue au bohème débraillé, biberonnant, un peu fatigué ; et c'est un gentleman d'une rare distinction intime et qui peut garder sa tenue dans les plus périlleuses occasions. Il joue au romancier érotique et pervers et il ne peut pas arriver à être grivois, dans ses pires velléités de l'être. Il demeure, comme malgré lui, d'une légèreté de trait, d'une sensualité délicate, d'un libertinage gentil qui rappelle les maîtres du dix-huitième siècle. Il est à ses confrères du genre ce que Fragonard était à Baudouin : un artiste à côté d'un tâcheron. Et ce n'est pas son esprit qui sauve tout, ou du moins pas celui que l'on entend lorsque l'on songe à ses calembours. C'est sa grâce, la rapidité de son récit, la mélancolie soudaine et saisissante de ses réflexions et tout ce que l'on sent de sincère dans son amour de l'amour et dans son goût du plaisir.

Il joue au fêtard et personne ne travaille autant que lui. Sa vie est celle d'un journaliste surmené. Il la subit sans s'en plaindre, avec une ponctualité qui est encore une de ses élégances il en sourit, comme de tout le reste, comme de toutes les erreurs de la nature et de la société.

Nous vivons à une époque extrêmement grave et triste, et qui prend tout au sérieux, et qui ne s'amuse qu'avec une sorte de remords. Elle veut des œuvres lourdes (je ne dis pas profondes), elle admire ceux qui l'ennuient. Je la vois incapable de goûter ce qu'il y a de sagesse et de sens du réel, de noblesse et d'intelligence dans l'ironie. Inconsciemment sans doute, mais avec une juste intuition des choses, Willy dut sentir qu'il n'y avait pas d'affinités entre cette époque et lui. Il renonça donc à l'œuvre qu'il aurait peut-être accomplie et il se dispersa. Mais vivent les gens qui se dispersent ainsi, quand on songe à ceux qui se ménagent, ah, Seigneur ! et qui pondent tous les trois ans cinq cents pages de sociologie ou de psychologie féminine.

Willy a beaucoup plus d'ennemis que d'amis. C'est simplement parce qu'il y a beaucoup plus d'imbéciles

que de gens intelligents. Il peut se consoler d'ailleurs. Quand un penseur comme M. Rémy de Gourmont vous tient pour un véritable écrivain, c'est un brevet. Willy, en effet, écrit fort bien. Il a, par son érudition d'abord qui est vaste quoique masquée, mais surtout par un don inné, le sens des délicatesses, des justes nuances du léger langage français. Sa syntaxe est souple et je sais bien que lorsqu'il s'engage dans une longue période, il le fait comme pour se moquer un peu de sa tentative ; n'empêche qu'il sait éviter là, comme ailleurs, toute lourdeur, tout pédantisme, toute impropriété d'expression.

Comme c'est un amuseur, on le lit pour l'intrigue. Mais, si on le faisait en vue d'un plaisir plus littéraire, on s'apercevrait qu'il possède une foule de qualités de premier ordre : il voit avec une netteté parfaite les décors où évoluent ses personnages (il y a dans *Un petit Vieux bien propre* des visions de Londres absolument saisissantes) ; il décrit ces personnages sans omettre des nuances morales et des traits professionnels que lui envieraient bien des analystes, bien des réalistes réputés ; il a enfin un sens de comique verbal, bien perdu depuis Flaubert. Tout cela, je le veux bien, gaspillé, dispersé. Mais il faut être, avant tout, très riche pour gaspiller ainsi. Et c'est à richesse égale seulement que je consens à trouver supérieurs les ménagers aux prodiges.

Il y a beaucoup d'art dans la littérature de Willy. Et même dans la construction de ses romans (les derniers valent mieux que les premiers). Ils sont légers, d'une armature sommaire, mais bien établie. Ce sont des récits sans prétention, mais qui ont toutes les qualités du roman français, tel qu'on l'entendait sous le délicieux second Empire, avant l'invasion de l'analyse et du naturalisme.

Oui, avant tout, Willy est élégant. Son dandysme raffiné se retrouve partout. Il faut voir avec quelle délicatesse dans l'ironie il raille, dans *Maugis en ménage*, les souffrances d'un homme qui ne peut plus être aimé. Ah ! c'est bien autre chose qu'un exercice de virtuosité (les *prières d'insérer* insistaient sur l'adresse avec laquelle l'auteur avait su parler de certaines situations particulièrement difficiles), il y a là une sensibilité tellement tendre, tellement enfantine et aussi tellement courageuse qu'on en est ému. C'est une bien jolie chose.

Il y a dans *les Imprudences de Peggy* un personnage appelé Bobbie et qui me fait beaucoup penser à Willy. Je n'ai jamais vu Willy nulle part, mais je me le suis toujours imaginé comme Miss Meg Villars décrit Bobbie : un parfait gentleman, généreux, attentif et spirituel, indulgent à tous et surtout à toutes, ingénu devant l'amour malgré toutes les expériences et toutes les désillusions, vivant avec calme et tranquillité derrière la façade de sa

réputation parisienne, épicurien et tendre, supportant sans acrimonie les charges et les corvées d'une vie de journaliste parisien, alors qu'il a le style d'un écrivain de race, un peu dégoûté, un peu las, malgré qu'il se fût attendu à ce dégoût et à cette lassitude, bon garçon, ami très sûr.

Tel quel, un type de Français d'autrefois, ah! tellement plus sympathique que ceux d'aujourd'hui!

Je n'ai jamais vu Willy. Je sais que je ne me trompe pas en l'imaginant ainsi. Je l'aime beaucoup.

FRANCIS DE MIOMANDRE

GÉRARD TERBORCH

Franz Hellens publie une étude sur Terborch dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*. Il a cru devoir justifier la présence de son livre dans la librairie. Il est de ces esprits sérieux qui veulent aux choses publiques une bonne raison, en dehors de la fantaisie personnelle.

« De Michel-Ange à Raphaël, de Corneille à Racine, de Lulli à Rameau, de Rubens à Van Dyck, de Rembrandt à Terborch, dit notre auteur, que de contradictions apparentes, entre les caractères de tels hommes! Et cependant, conclut-il, les œuvres que ces noms évoquent, si différentes soient-elles, réalisent une union idéale, et elles donnent, peut-être, la figure d'une humanité heureuse, si souvent rêvée par les philosophes impuissantes. »

Cette conception synthétique de l'auteur nous décèle un esprit harmonieux, que gênent les lacunes, et sensible à l'effet magistral que produit sur la pensée cette suite, disons mieux, cette chaîne idéale que forment à travers le temps et l'espace les grands artistes. Et, pour lui, Terborch en est un des chaînons.

Comment Hellens a-t-il mené son ouvrage? Il nous le dit : « Je ne suis ni avec les envieux ni avec les chercheurs. Si j'ai cru devoir noter au passage des faits de nature à jeter un certain jour sur l'activité extérieure du peintre qui fait l'objet de cette étude, c'est parce qu'il m'a semblé qu'ils aident à situer l'œuvre, et permettent de déterminer par quelles racines profondes elle se rattache à la fois à l'histoire morale de la Hollande et à l'évolution générale de l'art. »

Il est donc naturel que dans cette soigneuse étude nous trouvions des notes biographiques concernant les origines de Gérard, le milieu cultivé, aristocratique, artistique et d'hommes énergiques dans lequel s'éleva son enfance; les sources auxquelles puisa plus tard son talent; le peu de chose qu'il dut à l'influence de Franz Hals, alors tout-puissant; la part plus grande que prit à sa formation Pieter Molyn, de Haarlem, artiste si profondément original. Le jeune Terborch, né en 1617, était alors âgé de 17 ans environ. D'autres renseignements encore : le voyage classique en Angleterre, auquel tout jeune Hollandais appartenant à la société cultivée ne pouvait manquer (1635). Ensuite, ses succès à la cour espagnole de Philippe IV. Enfin, le retour de Terborch à Zwolle, las de voyager : son mariage avec Geertje Matthyssen; son installation définitive à Deventer, la ville des carillons harmonieux.

Après avoir relevé ces points, qu'il examine, l'auteur se réjouit d'être désormais dispensé de s'arrêter à tous propos devant les faits et gestes du peintre, et qu'il lui soit permis de poursuivre

l'étude de l'artiste par celle de ses œuvres seules. « Les péripéties de l'existence ne sont que des actes rapides, ordonnés par les forces extérieures, dit-il, tandis que l'œuvre est le résultat de ce qu'il y a dans l'homme de mouvement réfléchi et durable. »

Cette étude, ainsi faite, apporte un jour nouveau sur la psychologie de l'œuvre de Terborch. Hellens explique : « On croyait se trouver devant une peinture élégante d'êtres frivoles, à peine doués de volonté, et livrés à des occupations faites plutôt pour distraire une vie de paresse que pour réaliser des sentiments profonds et des pensées nobles. Mais un charme inexplicable se dégage peu à peu de cette œuvre et l'on s'aperçoit qu'elle contient quelque chose d'inédit, de vivant, à quoi l'on ne s'attendait pas.

L'œuvre de Terborch, dit-il, donne, en un merveilleux raccourci, le portrait pensif de la société hollandaise à une époque sonore de son évolution.

Avec Terborch, en général, l'on voit se dessiner, dans un cadre d'une concision extrême, une physionomie qui n'est ni joyeuse ni rébarbative; mais où l'on sent qu'il peut se déclarer des éclats de joie et de profondes douleurs. Le visage est agréable et sain, solide même; pourtant, l'artiste s'attache à en effacer tout ce qui pourrait l'alourdir et cherche à le parer d'une grâce qui proviendrait des inflexions mystérieuses de l'âme. La bouche, d'ordinaire, est muette; les lèvres ne se desserrent que pour chanter, tandis que les doigts frappent la guitare et le clavecin.

Vainement l'on tenterait de recueillir dans le regard un sentiment précis. On épie le mouvement des yeux, mais rien n'y trahit un abandon, un appel, une effusion quelconque. De même le geste n'est pas plus expansif. Il est presque toujours mesuré, bien qu'on le sente libre et volontaire. Ce qu'il exprime dépasse en quelque sorte l'acte immédiat; on le verra toujours en parfaite harmonie avec le caractère du visage.

Aucun falbalas dans la toilette, ni même une simple coquetterie d'artiste exagérant le pittoresque d'un contour, ou l'agrément d'une couleur. Même sobriété dans le décor. On ne voit autour du sujet que les accessoires familiers et explicatifs; les objets qui ont pris au contact des mains une physionomie; les meubles qui participent à la vie; quelques tapisseries où l'on retrouve la tiédeur des doigts qui les ont froissées. Rien d'arrangé, ni de préconçu. Tout se meut du même rythme que celui du visage.

La femme occupe une place importante dans l'œuvre de Terborch. C'est par cette figure synthétique que l'œuvre s'élève le plus haut et revêt cette forme d'élégance hautaine qui détermine sa véritable physionomie. »

L'auteur nous donne, à ce propos, un grave portrait de la femme hollandaise de la société cultivée du XVI^e siècle.

Enfin, l'heure de musique, où l'âme trop longtemps contenue pourra prendre son essor et demandera de s'épancher avec les sons, forme le sommet de l'œuvre de Terborch et devient le sujet d'une série de chefs-d'œuvre.

Franz Hellens décrit un grand nombre de tableaux du maître, en commente les scènes, en dégage la psychologie avec finesse et bon sens. Cette étude, bien faite, avec variété, au cours de l'examen des principales œuvres de Terborch, nous fait connaître du même temps la psychologie intime de la société hollandaise du XVI^e siècle.

Une partie du volume, après la description des scènes d'intimité, est consacrée aux portraits par Terborch, ce genre où les peintres de toutes les écoles ont apporté la quintessence de leur énergie créatrice, et par où Terborch, dit Hellens, s'élève au-dessus

de la plupart des petits maîtres de son école et se rapproche des grands maîtres de la peinture.

A signaler la remarquable analyse que l'auteur fait de la toile peut-être la plus célèbre de Terbosch : *la Signature du traité de Munster*.

« L'œuvre de Gérard Terborch, dans l'estime des critiques et des amateurs d'art, avait souffert jusqu'ici de n'avoir jamais été nettement mise en valeur par quelqu'un qui, l'ayant aperçue tout entière, aurait saisi le lien qui lui donne son admirable unité. »

Cette initiative, Hellens l'a eue ; ce soin, il l'a pris religieusement. Terborch y gagne d'être enfin placé au rang élevé que lui assigne son génie.

L'ouvrage, abondamment illustré, se complète d'un catalogue de l'Œuvre du peintre.

Les amateurs de tableaux liront cette subtile étude avec curiosité et profit. La lecture en est rendue très agréable par une écriture harmonieuse et transparente, où les pensées s'engendrent sans heurts, comme les ombres et les clartés sur une sphère.

Par un heureux et rare bon goût, Hellens n'a pas cherché un style qui rivalisât avec la peinture, comme c'est fort à la mode : il n'en est que plus clair et plus suggestif.

RAY NYST

Notes et impressions

sur le

Congrès de la Société internationale de musique
à Londres.

29 mai-3 juin 1911 (1).

Quelques mots, pour finir, des séances de musique ancienne. Elles furent une véritable révélation. Je connaissais, par la simple lecture, un grand nombre de madrigaux anglais du XVI^e et du XVII^e siècle, et j'avais l'intuition que l'exécution de ces morceaux par un chœur *a capella* bien stylé devait produire les plus beaux effets ; mais l'événement a surpassé mon attente et m'a laissé sous le charme d'un art exquis de fraîcheur, de vie et de spontanéité. N'est-ce point là, en vérité, cette musique à laquelle Lorenzo rend un hommage si ému dans la fameuse scène du *Marchand de Venise*? Musique jeune et riante, si bien faite pour la *Merry England* ; musique tressée de fleurs, illuminée de joie et tissée de bonne humeur, irisée parfois d'une teinte de mélancolie ; musique riche de sève et embaumée du parfum suave et délicat de la Renaissance.

William Byrd, Orlando Gibbons, John Wilbye, Thomas Weelkes, Thomas Morley, Thomas Tomkins, etc., tels sont les noms de ces délicieux madrigalistes dont la *Magpie Madrigal Society* et la *Huddersfield Choral Society* interprètent les œuvres avec une perfection et un souci du style et des nuances vraiment étonnants.

Tandis que la *Magpie*, dont le nombre de participants est très restreint, ne se voue qu'à l'exécution des madrigaux, la puissante société de Huddersfield (Yorkshire), qui compte 300 choristes, se livre, en outre, à l'étude de la musique religieuse *a capella* ou avec accompagnement d'orgue. C'est ainsi qu'elle fit entendre aux congressistes un chœur — véritable flot mouvant d'harmonie — extrait de l'*Ode à sainte Cécile* de Purcell, et une antienne d'une solennité grandiose d'Orlando Gibbons.

L'impression fut complétée, sur le terrain de la musique

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

d'église, par deux admirables auditions qui eurent lieu, l'une à la cathédrale anglicane de Saint-Paul, et l'autre à la cathédrale catholique de Westminster. Des œuvres de Gibbons, Peter Philips, Blow, Purcell, etc., en firent les frais et l'on put apprécier comme elles le méritaient les qualités d'homogénéité et de fondu des choristes de Saint-Paul, et l'interprétation moins empreinte de sérénité, mais peut-être plus vivante de ceux de Westminster.

J'allais oublier les virginalistes anglais, dont M. Fuller Maitland exécuta quelques pièces (1) au clavecin, sans déployer peut-être toutes les qualités de virtuosité qu'il eût fallu.

La musique de chambre ancienne fut principalement représentée par un exquis trio à cordes (*Fantasy*) de Gibbons, deux sonates de Purcell (2) et des *Divisions on a ground* pour viole de gambe, de Simpson (mort en 1669), œuvre d'une beauté étrange et captivante, dont on pourrait difficilement trouver l'équivalent dans la littérature de gambe du continent.

CH. VAN DEN BORREN

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Musique de chambre avec piano (professeur M^{me} DE ZAREMBKA) : 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Steens ; 1^{er} prix, M^{lle} Steurbaut ; 2^{es} prix : M^{lles} Knop et Van Neck ; accessit, M^{lle} Baré.

Harpe chromatique (professeur M. RISLER) : 1^{er} prix, M^{lle} Mascré ; 2^e prix, M^{lle} Peetermans ; accessit, M^{lle} Delsat.

Harpe diatonique (professeur M. MEERLOO) : 1^{er} prix avec grande distinction, M^{lle} Van Kerckhove ; 1^{er} avec distinction, M^{lle} Vita Baix ; 2^{es} prix : M^{lles} Holswilder, Strauwen ; 1^{er} accessit, M^{lle} Hausner.

Prix Laure Van Cutsem (piano) : M^{lle} Van Halmé, 1^{er} prix avec la plus grande distinction en 1909, élève de M. GURICKX.

Piano (jeunes gens, professeur M. DE GREEF) : 2^e prix, M. Mommaert ; accessits, MM. Laporta et Dewaay.

Piano (jeunes filles, professeurs MM. GURICKX et WOUTERS) : 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M^{lle} Deherve ; 1^{er} prix, M^{lle} Lucas ; 2^e prix, M^{lle} Miret ; rappel de 2^e prix, M^{lle} Schadde ; accessits, M^{lles} Burgelman et Dos Santos.

L'EXPOSITION DE TOURNAI

L'Exposition des Anciennes Industries d'art tournaisiennes a été inaugurée hier. Elle comprend un ensemble d'environ 2,800 pièces réparties en six classes. Les porcelaines et faïences remplissent une série de vitrines disposées au premier étage de la Halle aux Draps. Les orfèvreries tant civiles que religieuses sont également très abondantes. Il y a un choix tout à fait remarquable de cuivres. L'industrie des tapissiers et hautelisseurs est richement représentée par quarante numéros d'un puissant intérêt. Une très belle collection de pierres taillées démontre l'existence d'une école tournaisienne de sculpture digne d'être étudiée et mise en lumière.

Parmi les pièces récemment parvenues au comité, citons la merveilleuse tapisserie *la Bataille de Roncevaux*, prêtée par le Musée de Bruxelles ; un lustre en fer forgé, garni de fleurs en porcelaine, appartenant à M. Balsler d'Esneux ; un superbe service de table en argenterie, à M^{me} la comtesse de Merode ; seize lu-

(1) De Munday, Gibbons, Byrd et Bull.

(2) Sonate en *ut* pour violon, violoncelle et clavecin ; Sonate en *sol* mineur pour violon et clavecin.

trins en cuivre, d'une valeur inestimable ; les instruments de musique du musée du Conservatoire de Bruxelles ; un service à café à fond jonquille appartenant à M. Henri Crombez, un surtout de table en bronze doré de Lefebvre-Caters, prêté par M. Morel Jamar ; les porcelaines envoyées par M. Denis du Péage, de Lille, qui remplissent toute une grande vitrine et où on remarque des biscuits polychromes, une garniture de cinq vases en forme d'urne avec couvercles, un solitaire, un plateau de tête-à-tête décoré d'un grand sujet à personnages dans un paysage antique ; une assiette octogone, forme inconnue jusqu'en ces derniers temps par les collectionneurs de Tournai ; un petit pot décoré d'armoiries où figure une plaque d'argent encastrée dans la pâte ; diverses pièces du service dit du Duc d'Orléans, etc.

Pour intéresser le public, le Comité a eu l'excellente idée de reconstituer divers ateliers : on verra fonctionner un métier Jacquard pour tapis de basse-lisse ; des ouvriers tailleront la pierre ; enfin, on travaille à l'installation de fours pour fondeurs et pour potiers. Ce ne sera pas là le moindre intérêt de l'Exposition.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

La série des conférences organisées à l'Exposition de Charleroi a été continuée jeudi avec un succès croissant par une causerie de M. Jules Destrée sur les peintres des Fêtes galantes : Watteau et Pater.

L'orateur a justifié la présence, dans une Exposition d'Art wallon, de ces deux peintres valenciennes, Valenciennes étant autrefois la seconde ville du comté de Hainaut. Rapprochant Watteau de Roger de la Pasture et du sculpteur Du Broeucq, il a fait — à l'aide des œuvres existant à l'Exposition — une démonstration assez neuve et peut-être paradoxale de l'identité de leur sensibilité esthétique.

Il a retracé à grands traits la vie de Jean-Antoine Watteau, a évoqué le milieu dans lequel il vécut, la société frivole de la France du XVIII^e siècle, a décrit les principales œuvres du maître et les a commentées à l'aide de poèmes de Verlaine.

L'annonce de cette conférence avait attiré une foule considérable qui a fait à l'organisateur du Salon d'Art rétrospectif et à l'orateur un très franc succès.

Jeudi prochain, conférence de M. Closson sur la Musique wallonne d'autrefois.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Les jolies séances de musique au Palais des Beaux-Arts méritent d'être spécialement signalées. M^{lle} F. Hely y a donné en cantatrice dramatique, avec le pianiste F. Mawet, un beau choix de lieder. M^{me} Werner, douée d'une voix claire et puissante, sut émouvoir et plaire dans *Freischütz* surtout et dans l'interprétation de mélodies russes. M^{me} Fassin eut beaucoup de succès en exécutant des œuvres de Franck, de Schumann, de Jaspar et de Chabrier ; M. Fassin fut admiré (j'ai déjà signalé son beau style classique) dans un *Prélude* de Bach, la *Chaconne* de Vitali et la *Romance* en *mi* mineur de Sinding. M^{me} Delaunoy nous revint de Paris avec une voix préparée pour le théâtre, ample, profonde et émouvante. Elle fut exquise dans les *Enfantines* de Moussorgsky ; le *Chant juif* et d'autres œuvres de ce grand compositeur russe semblent faits pour son talent, comme leur poésie est adéquate à sa personne tout entière. M^{me} Laurent Tailhade, après une poétique conférence de son mari, se fourvoya comme chanteuse, mais trouva quelques expressions justes et troublantes.

L'*Œuvre des Artistes* termina la saison musicale par deux séances qui furent deux grands succès. M. Vantyn et M^{lle} Fonariova excellèrent à nous donner le sens juste et complet de la musique russe. Liadow, encore peu connu chez nous, sauf en quelques salons, fut vivement applaudi et conquit son droit de cité grâce à notre profond virtuose, penseur dont l'éloquence se traduit par des sonorités rares et personnelles. Il fit applaudir Rimsky, Glinka, Rubinstein (le *Trot de cavalerie* de celui-ci fut

étourdissant de brio et de couleur), Rachmaninow (ô son beau *Prélude* !) et Balakirew (dans cet infernal *Islamey*), puis encore du Liadow en *bis* après de nombreux rappels.

M^{lle} Fonariova avait l'avantage de chanter dans sa propre langue et avec quelle grâce, quelle pureté, quelle douceur, on ne saurait l'exprimer en adjectifs. Sa voix large, égale et merveilleusement timbrée réussit à souhait dans la gamme de tous les sentiments. C'est une étoile de demain.

Une séance consacrée à Wolf, ce beau génie dont la disparition est cruelle pour l'humanité, a été une noble victoire pour M^{lle} Tombeur, aussi habile en allemand qu'en français à rendre l'esprit, l'humour et la tendresse des poèmes. Je voudrais analyser le quatuor en *ut* mineur de H. Zöllner ; c'est impossible en trois pages, mais non en trois mots : sincère, audacieux, admirable. Je félicite de tout cœur MM. Charlier, Lemal, Rogister et Dechesne de l'avoir compris, étudié et vaillamment interprété.

Les séances furent clôturées par une Revue élégante et légère, l'*Histoire de la Valse*. M^{me} Gôb nous révéla (oui, nous révéla par tout ce qu'elle y trouva) *Il Bacio*, la valse des *Cent Vierges* et *Mabel*. M^{me} Philippart-Joliet fut élégante et habile au piano, où elle resta pour toutes les exécutions, y compris lorsqu'elle chanta elle-même, non sans grâce.

Le *Journal de Liège*, qui a inauguré en ses nouveaux bureaux un Salon artistique par une exposition Courtens, donna mercredi un petit concert ; une sonate de Mozart, exquise sous les doigts de MM. Charlier et Henrion, le génial quatuor inachevé de Lekeu, sa *Ronde* et la *Chanson perpétuelle* de Chausso interprétées finement par M^{lle} Lorrain en constituaient le programme. Puisque succès oblige, voilà une agréable promesse ! GEORGES RITTER

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

La Licorne. Recueil de littérature et d'art (1).

C'est une fort jolie publication que cette *Licorne*, que dirigent et rédigent et illustrent un groupe d'hommes de goût et d'esprit. Le premier cahier est sorti de presse, et c'est bien le plus exquis volume d'art que l'on puisse imaginer. Le format, le papier Van Gelder, les caractères elzéviens, les lettrines et les vignettes lui font une toilette élégante, spirituelle, rare et imprévue. « La *Licorne* se flatte de paraître pour l'agrément of the happy few, de ces privilégiés qui ont des loisirs et dont c'est le trait d'aimer, par-dessus tout, la littérature, les musées, les voyages et les entretiens inutiles. » Ainsi s'expriment les directeurs, et c'est dire clairement le but purement artistique qu'ils poursuivent, indépendant de toute autre préoccupation.

Ce premier cahier contient des pages très littéraires d'Edmond Pilon sur le *Décor français du Poussin* ; un article du Dr Franz Blei, en allemand, — car c'est une des nouveautés de ce recueil de publier des œuvres dans la langue originale, la *Licorne* supposant que les langues sont familières à ses lecteurs « et que devant les classiques ils ne boudent pas plus qu'un « graduate » d'Oxford ». Il y a aussi une « vitrine de l'amateur » avec des pages de T. Griffith Wainwright, et un joli essai sur les métiers divins, par J. De Bosschere, divinement illustré par l'écrivain. Enfin des dessins hors texte, les *Joueurs* d'Ensor, et la *Promenade* de E. Preterorius.

F. H.

NÉCROLOGIE

Johann Svendsen.

L'un des musiciens scandinaves les plus renommés, Johann Svendsen, né à Christiania en 1840, vient de mourir à Copenhague. Élève de Ferdinand David, de Hauptmann, de Richter et de Reinecke au Conservatoire de Leipzig, il fit de nombreux voyages en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en France

(1) Le premier de six cahiers d'art. Direction : Longue rue Neuve 130, Anvers.

jusqu'en 1872, année où l'Union musicale de Christiania l'appela à diriger ses concerts symphoniques. Cinq ans après, il reprit le cours de ses voyages pour se fixer définitivement en 1883 à Copenhague, où il fut nommé chef d'orchestre de la Cour. Compositeur de talent, Svendsen était considéré à juste titre, avec Grieg, comme le réformateur de la musique en Norvège. Qui ne connaît son *Carnaval à Paris*, qu'animent tant de vie pittoresque et un humour si fin? Quel violoniste n'a pour sa délicieuse *Romance* une réelle tendresse? Il faut citer aussi, parmi les œuvres de Svendsen qui resteront, sa *Rhapsodie norvégienne*, sa légende pour orchestre *Zorohayda*, son ouverture de *Sigurd Slembe*.

On le vit il y a quelques années à Bruxelles, où M. Eugène Ysaye avait inscrit l'une de ses œuvres symphoniques au programme d'un de ses concerts. Par la cordialité de son accueil, il conquit toutes les sympathies de ceux qui l'approchèrent et que la nouvelle de sa mort, aujourd'hui, afflige profondément.

PETITE CHRONIQUE

La Société des Amis des Musées Royaux se réunira demain, lundi, à 8 heures du soir, au Musée des Armures (Porte de Hal), nouvellement éclairé à l'électricité, pour faire remise au Musée de deux brassards italiens du XVI^e siècle récemment acquis par elle. M. Macoir fera une causerie sur les brassards et sur d'autres objets intéressants récemment entrés dans les collections.

Les collections récemment léguées à l'Etat, par M. Gustave Vermersch et par M. Albert Evenepoel seront exposées à partir de vendredi prochain, 7 juillet, à 1 heure, dans les galeries du Musée du Cinquantenaire. Le ministre des Sciences et des Arts en fera l'inauguration le matin du même jour en présence de la Presse et des membres de la Société des Amis des Musées.

A l'exposition de Barcelone, des œuvres de MM. Delaunoy, Dierckx, Oleffe et Van Holder ont été acquises pour le Musée de la ville. Les exposants belges ont remporté de nombreuses distinctions dont voici, d'après la *Chronique*, la liste complète :

Peinture. — 1^{re} médaille d'or : MM. Dierckx, Mertens, Oleffe, Heins, Delaunoy. — 2^e médaille d'or : MM. Van Haelen, Vloors, Opsomer, Herman Courtens, Marcette, Rassenfosse, Farasyn, Viérin, Baeseleer, Paul Mathieu. — 3^e médaille d'or : Albert Pinot, Dom, Waegemans.

Aquarelle. — 2^e médaille d'or : Louis Rekelbus.

Sculpture. — 1^{re} médaille d'or : Victor Rousseau, Paul Du Bois, José Dupont, Desmarés, G. De Vreese. — 2^e médaille d'or : Frans Huggelen, Ed. Deckers, Alfred Courtens, G. Minne.

Sur l'initiative de M. Henry Janlet, président du Cercle des Expositions du littoral, une exposition d'aquarellistes aura lieu, par invitations, à la fin de juillet à Westende. Y prendront part MM. L. Bartholomé, H. Cassiers, F. Charlet, M. Hagemans, Th. Hannon, P. Hermanus, H. Janlet, V. Uytterschaut et Ch. Waletel.

L'exposition annuelle du Cercle *Doe stil voort* aura lieu au Musée moderne du samedi 5 au dimanche 27 août. S'adresser pour tous renseignements au secrétariat, rue du Mont-Blanc 24, Bruxelles.

La Société Nationale des Compositeurs belges a fait preuve cet hiver d'une vitalité qui a été hautement appréciée par tous ceux qui, en Belgique, s'intéressent à notre production musicale.

Au cours des quatre concerts donnés à la Grande Harmonie par cette Société, on a entendu des œuvres de MM. Peter Bepoit, G. Huberti, Guillaume Lekeu, Nestdagh, Paul Gilson, Wambach, Victor Vreuls, J. Jongen, Mortelmans, Eeckhoute, Louis Delune, G. Frémolle, Moutaert, Jaspar, Wilford, Jean Strauwen, L. Samuel, H. Sarly, M^{lle} Laenen, Paul Lebrun, Ryelandt et Willems. Ajoutons que nos auteurs ont trouvé auprès de nos virtuoses et

chanteurs le concours le plus dévoué, le plus confraternel. Voilà qui augure bien pour l'avenir si nos compositeurs reçoivent des pouvoirs publics l'encouragement et l'appui qu'ils méritent.

Sous le titre *la Musique militaire du XIII^e siècle à nos jours*, la société *Bruxelles-Attractions* a composé un programme qui sera exécuté dans le kiosque du Parc, le dimanche 16 juillet, à 3 heures, avec le concours des cinq corps de musique militaires de la garnison de Bruxelles, réunis sous la direction de M. Le-cail, inspecteur des musiques de l'armée.

On entendra successivement des marches militaires de l'Allemagne et des pays du Nord, des marches anglaises, un aperçu de la musique militaire française — sous Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, la Révolution, le Consulat et le Premier Empire. Pour terminer, quelques œuvres modernes.

C'est une pianiste belge, M^{lle} Hélène Dinsart, élève de M. Arthur De Greef, qui a remporté le prix au concours international organisé à Paris par *Musica* et qui avait réuni trente-huit concurrents. Le jury était composé de MM. Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire de Paris; Raoul Pugno, Diémer, Risler, A. De Greef et X. Leroux.

Nos félicitations à la lauréate, — et à son professeur.

C'est samedi prochain que s'ouvrira la saison du théâtre d'Ostende qui, sous la direction de MM. G. Delières et E. Mathieu, aura un programme intéressant et varié. *Papillon dit Lyonnais-le-Juste*, le grand succès du théâtre Antoine, formera le spectacle d'ouverture.

Pour rappel, dimanche prochain, 9 juillet, à 7 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, représentation de gala organisée par la Fédération Nationale des Cercles dramatiques de langue française. Au programme : première interprétation de *Savonarole*, drame historique en sept tableaux, de M. Iwan Gilkin.

Un congrès organisé par les *Amitiés Françaises* se réunira à Mons les 21-24 septembre prochain. Le comité d'organisation se compose de MM. des Ombiaux, G. Ducrocq, L. Dumont-Wilden, E. Jennissen, A. Lambilliotte, Pascal-Bonetti et L. Sougenet. Adresser toutes les communications à M. A. Lambilliotte, au Festinois, Ghlin-lez-Mons.

Parmi les réceptions offertes aux congressistes, il y aura une soirée à l'hôtel de ville, une représentation de gala au théâtre, une visite à l'Exposition de Charleroi, un lunch offert par M. R. Warocqué au château de Mariemont, des excursions industrielles, etc.

Trente rapports sont déjà annoncés par MM. H. Albert, F. André, Pascal-Bonetti, Capolunghe, Canon-Légrand, L. Dumont-Wilden, J. Ernest-Charles, J. Funck-Brentano, etc.

De Paris :

La notoriété de M. Henri Bernstein donnait un particulier intérêt à la vente des tableaux modernes collectionnés par lui au cours de ces dernières années et dispersés le 8 juin à l'hôtel Drouot. La galerie de M. Bernstein comprenait plusieurs Cézanne de marque, huit Renoir, un admirable Claude Monet, un Sisley, des Bonnard charmants, quatre Vuillard, un Roussel, des Marquet, un petit Van Gogh, un Fantin-Latour, un Besnard, un Redon, deux Van Dongen.

Voici les principales enchères : Cézanne : *le Paysan*, 24,000 francs ; *Maison en Provence*, 23,000 francs ; *les Maronniers du Jas de Bouffan*, 19,000 francs ; *la Maison de Cézanne*, 15,000 francs. — Claude Monet : *les Nymphéas*, 16,200 francs. — Renoir : *Baigneuse couchée*, 35,000 francs ; *Torse de femme*, 15,000 francs ; *les Baigneuses*, 10,250 francs. — Bonnard : *Premier printemps (les petits faunes)*, 3,500 francs ; *Nu à contre-jour*, 2,800 francs. — Redon : *le Char d'Apollon*, 3,800 francs.

Le total de la vente, dont le catalogue ne comprenait que 33 numéros, s'est élevé à 221,250 francs, soit, avec les frais, à 243,363 francs.

Nous avons, à plusieurs reprises, parlé de la campagne ouverte en France pour accorder aux peintres, sculpteurs, graveurs, etc.,

des droits d'auteur analogues à ceux que la législation accorde aux musiciens et aux hommes de lettres. Le projet de loi que vient de déposer à la Chambre des députés M. André Hesse est aussi pratique qu'ingénieux, et l'on ne voit pas ce qui pourrait l'empêcher d'être adopté :

« Dans toutes les ventes publiques d'œuvres d'art signées, telles que peintures, sculptures, gravures ou dessins, l'acheteur paiera en sus du prix un droit de 2 %, qui s'ajoutera aux droits perçus par les officiers publics chargés de ces ventes.

Ce droit supplémentaire reviendra aux auteurs de l'œuvre d'art, et pendant un délai de cinquante ans après leur mort à leurs veuves ou ayants droit. »

Ne ferait-on pas bien d'imiter en Belgique cet exemple ?

La collection de Bériot, dispersée le mois dernier à l'Hôtel des ventes, renfermait deux tableaux d'Alfred Stevens, *le Jour de fête et la Confiance*. Le premier a été adjugé 9,100 francs, le second 2,705. Des *Fleurs* de Fantin-Latour ont été poussées jusqu'à 9,000 francs ; une *Léda* du même maître est montée à 8,000.

Un *Effet de crépuscule* de Jongkind a atteint 15,500 francs. Du même peintre : *le Moulin*, 6,480 fr. ; *Un Canal en Hollande*, 4,100 ; *Clair de lune en Hollande*, 3,900.

Voici, enfin, les prix des Boudin : *l'Escaut à Anvers*, 4,050 ; *Environs d'Anvers*, 3,300 ; *Vue d'Anvers*, 3,200 ; *l'Entrée du port d'Anvers*, 3,200 ; *Anvers*, 3,100 ; *Dunkerque*, 3,100.

Un tableau de Rembrandt, *le Philosophe juif*, a été adjugé 270,000 francs à la vente Maurice Kann (5 mai, 9 juin derniers). A noter, parmi les principales enchères de cette vacation : *Portrait de jeune homme*, par Frans Hals, 175,000 fr. — *Miss J.-A.-C. Fraser*, par Raeburn, 117,000 fr. — *L'Inondation*, de J. Ruysdael, 60,000 fr. — *Le Duo*, de G. Coques, 73,000 fr. — *Le Départ pour la chasse*, de Cuyp, 160,000 fr. — *Le Matin*, du même maître, 148,000 fr. D'autres toiles du Cuyp ont été adjugées 59,000, 49,000, 18,200 et 10,350 francs.

Sous le titre *les Maîtres du Livre* paraîtra incessamment à Paris, sous la direction de M. Ad. Van Bever, une collection de luxe dans laquelle seront publiées avec le plus grand soin des œuvres inédites ou rares, des chefs d'œuvre de la littérature française à diverses époques et des productions dues à l'élite des écrivains contemporains. Les premiers volumes mis en souscription sont *les Fleurs du mal* de Baudelaire, *Sagesse* de Verlaine et *les Délivrescences d'Adoré Floupette*, par G. Vicaire et H. Beauclair. On souscrit à la première série des *Maîtres du Livre* (six volumes) pour 40 francs. S'adresser à MM. Georges Crès et C^{ie}, 3 place de la Sorbonne, Paris.

Le Musée national de Budapest vient d'acquérir en Allemagne, pour sa collection Liszt, la partition originale de la *Faust-Symphonie*. Ce précieux manuscrit porte une note indiquant que le compositeur a terminé l'instrumentation de son œuvre le 10 octobre 1854. Il est accompagné d'une réduction pour piano écrite aussi de la main de Liszt.

Un antiquaire de Vienne, M. Ranschburg, a fait, il y a quelques jours, dit *Paris-Journal*, une très intéressante découverte, qui ne peut manquer d'intéresser vivement les mélomanes. Il a trouvé trente-sept lettres de Gluck, complètement inconnues.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Jusqu'à présent, très peu de lettres du célèbre compositeur étaient connues. Celles que vient de découvrir l'antiquaire viennois ont été écrites dans l'intervalle qui sépare l'année 1775 de l'année 1783. Elles datent, par conséquent, de l'époque où le grand musicien a composé *Armide* et *Iphigénie en Tauride*. Toutes ces lettres, qui, par la date où elles ont été écrites et la personnalité de leur auteur, constituent de précieux documents, ont été immédiatement adressées à M. Kruthofer, secrétaire de l'ambassade d'Autriche-Hongrie à Paris.

Il est probable que, d'ici peu, nous connaissons le contenu de cette importante correspondance.

A une vente d'autographes qui a eu lieu ces jours derniers à Berlin, un manuscrit de Haydn a été poussé jusqu'à 1,720 marks ; une lettre de Mozart à sa femme a atteint 1,500 marks, une lettre de Schubert 1,000 marks.

Le manuscrit de la première scène de *Tannhäuser* a été adjugé 660 marks. Une lettre de R. Strauss, 220.

Le prix le plus élevé a été réalisé par le manuscrit de la ballade de Schiller *Héro et Léandre*, qui est monté à 14,000 marks. Trente-quatre lettres de Goethe ont été adjugées en bloc à 1,700 marks.

Sous le titre *l'Art typographique dans les Pays-Bas* (1500-1540), l'éditeur K.-H. Hiersemann, de Leipzig, met en souscription un ouvrage de grand luxe dans lequel seront reproduits en fac-simile les caractères, les marques d'imprimeurs, les gravures sur bois et autres ornements employés dans les Pays-Bas au début du xvi^e siècle. Notes critiques et biographiques par M. Wouter Nijhoff. Dix livraisons ont paru, consacrées aux imprimeurs Doen Pieterszoon (Amsterdam), M. Hillen van Hoochstraeten, A. van Bergen, M. Vorsterman, M. de Keizer, H. Eckert van Homberch, J. Graphens (Anvers), H. de Crook (Bruges), Th. van der Noot (Bruxelles), Th. Martinus Alostendis (Louvain), etc. Le recueil complet se composera de vingt-cinq à trente livraisons, mises en souscription à 12 marks 50 chacune.

Sottisier :

Ses piliers (de la cathédrale de Westminster) courbés par le poids des ans....
Le Figaro, 22 juin.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Hoффalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres : c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au xvii^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50 ; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C^e, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an fr.	12,00	Un an fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Sallé d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Ecrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Un Poète de la Glèbe : *Louis Dumont* (CAMILLE LEMONNIER). — Salon des Beaux-Arts de Charleroi : *Anna Boch* (OCTAVE MAUS). — Publications d'art : *l'Oeuvre littéraire de Michel-Ange*; *Deux livres d'Heures* (FRANZ HELLENS). — Sur le projet de fonder à Gand une Université flamande (CAMILLE LEMONNIER). — Bibliographie (F. M.) — Félix Motil. — Au Salon des Arts Anciens du Hainaut. — Concours du Conservatoire (Ch. V.). — Nécrologie : *Edouard Elle* (O. M.). — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Un Poète de la Glèbe.

Louis Dumont.

Mon cher Louis Dumont, je vous ai lu à petites fois, comme on boit un bon vin, rubis sur l'ongle. Votre livre a la pourpre et l'onction des francs crus : c'est de la belle vigne qui a mûri au soleil de Bourgogne, celni des Côtes d'Or et de votre tempérament.

Jé l'aime pour y sentir s'enfoncer jusqu'au tuf, en plein terreau de nature, vos scènes de poète et de paysan. Une ivresse y fermenté, l'ivresse sacrée du bonhomme Noé et l'exaltation mystique d'un vigneron idéal foulant droit sous ses pieds le raisin écumeux.

Vous êtes un des plus parfaits amants de la Terre qui se soient de longtemps révélés dans le paysage littéraire. J'admire qu'elle vous soit à ce point familière dans sa forme et dans ses nuances, que, sans cesser d'être un poème, et le plus lyrique des poèmes, cette longue idylle et cette savoureuse bucolique aient presque la précision renseignée d'un manuel des connaissances rurales. C'est de plus un rutilant et généreux tableau des saisons alternées selon le sens de nature et d'art qui constituera pour quelques-uns de nous notre part

d'invention dans le vieux genre, par ailleurs éculé, du roman. On voit bien chez vous la succession et l'alternance des états de l'âme individuelle en correspondance avec les variations des aspects de la planète.

Oh! que c'est humain, et qu'il faut louer l'art profond de ces intimités! On sent d'autant mieux, à travers, le contraste de nos « civilisés » avec vos « plebéiens » élémentaires qu'un zèle fraternel toujours vous fit rechercher dans la vie et que vous faites connaître ici avec ferveur. Il s'en est dégagé pour moi l'émotion d'une chose « vécue » et vécue par vous-même, noble ami!

Je crois bien que cette fois jé puis vous aimer sans restriction, moi qui, parfois, à travers vos bords et vos ruades, jugeai prudent de vous rappeler à plus de modération dans la témérité. Vous aviez alors déjà l'âme enivrée des fils antiques de la Terre, et cette tendre folie s'exaltait à travers un vertige de rhétoriques où je reconnaissais l'ardent jeune homme que je me souvenais d'avoir été moi-même.

Tout de suite vous avez eu le don admirable des mots, et les divines féeries que vous portiez en vous s'exprimèrent sur le rythme de la plus pure poésie. Des romans naissaient, pareils à des épopées de meurtre, de gloire et de luxure, ou des éthopées symboliques, d'une singulière et précieuse subtilité. J'évoque surtout le souvenir de cette impudique et furieuse *Louve* où vous égalâtes les perplexités d'un Lombard, d'un Adam; et cette claire et mélancolique idylle *A la louange de la Vie*, d'un rêve d'humanité assumptionnelle mais cassée au ras des ailes par l'aveugle stupidité routinière des foules. En fallut-il plus pour juger à cet empan la mesure des vols que vous réaliseriez un jour?

Depuis, ces vols, toutefois, ne vous emportèrent plus dans les régions des fictions fabuleuses ; en restant plus près de la terre, vous avez gagné d'être plus près de vous-même. Vous êtes devenu le poète de ces molles et gracieuses campagnes de votre région élue en lesquelles se continue la douceur des miennes. Et vous vous êtes trouvé enfin : en portant à vos lèvres la poudre des glèbes familières, vous y sentîtes tressaillir l'âme des ancêtres. Elle fut cause de l'instinct simple, droit et primitif qui vous servit à exprimer un sens éternel de beauté. S'il ne s'est pas tout exprimé encore, il nous donne néanmoins des clartés sur votre œuvre de demain.

L'admire un temps qui nous vaut des jeunes hommes comme vous, graves et presque accomplis avant l'heure de la maturité. Vous êtes de ceux qui prirent mesure de l'art sur leur conscience, et qui apportèrent, du rôle de l'artiste ou du poète, une notion majorée par le sentiment d'un devoir. A votre manière, vous, le poète, vous décidâtes de faire de la poésie en action en vous faisant l'éducateur des humbles, et vous êtes allé par les routes, appelant à vous les âmes rudes des champs et semant devant elles, du geste dont vous scandiez vos vers, les paroles ailées qui propageaient la leçon nouvelle. D'un élan généreux d'apôtre, vous évoquâtes, devant les manouvriers des labours poussant droit les bœufs par les plaines, l'infini des horizons spirituels ; et, la main au front, sentant se déchirer à l'intérieur la vieille obscurité natale, ils croyaient revenue l'heure des annonces. A ces simples, à ces humbles, vous donnâtes ainsi le baptême de l'humanité prochaine. Grande vertu et qui vous sera comptée comme la complémentaire des autres en qui s'est manifestée votre prédestination poétique et verbale (1).

CAMILLE LEMONNIER

Salon des Beaux-Arts de Charleroi.

Anna Boch.

A notre époque de doute et d'inquiétude, en un temps où le dogmatisme sectaire entrave trop souvent la spontanéité de l'instinct, le peintre qui se borne à transcrire fidèlement, avec sincérité, les impressions qu'il recueille de la nature est presque une exception. Les procédés, les formules, les théories s'opposent au libre essor des tempéraments.

Naguère prisonniers des préceptes académiques, les artistes semblent ne s'en être libérés que pour s'imposer de nouvelles contraintes.

M^{lle} Anna Boch, qui a conquis parmi les peintres belges une situation en vue, paraît s'être affranchie de tous liens. Ses paysages, ses intérieurs, ses études de fleurs et d'accessoires trahissent un esprit sensible à la beauté et respirent l'unique joie

(1) Préface à *L'Aube sur le Village*, roman de LOUIS DEMONT, qui paraît aujourd'hui chez les éditeurs E. Figuière et Cie, à Paris.

d'extérioriser des sensations vives et profondes. Le spectacle de la vie rustique captive presque exclusivement son intérêt. Elle l'étudie dans les campagnes de la Wallonie et de la Flandre, sur le littoral de la Mer du Nord, dans les plaines aux horizons illimités de la Hollande. La Normandie et la Bretagne, la Savoie, la Provence l'ont tour à tour attirée et retenue, lui fournissant, avec des impressions renouvelées, une gerbe de sites champêtres ou maritimes dont elle décrit avec exactitude les aspects souriants ou sévères. Mais l'objectivité du motif demeure asservie chez elle à la sensation. Et quel que soit le décor choisi, dans la multiplicité des sujets, sous la diversité des colorations s'affirme l'unité d'une vision orientée vers la lumière, que passionnent surtout les fêtes du soleil. Tout en restant véridique, l'artiste accorde avec le rêve qu'elle poursuit la réalité dont elle s'inspire.

De ce mariage naît un art aimable et sympathique, incliné vers la joie, d'autant plus séduisant que la virilité de la touche s'y allie aux délicatesses et à la grâce d'une âme féminine.

Ceux qui suivirent depuis ses débuts l'évolution de ce probetalent constateront sa logique et la fermeté de sa direction. Réaliste avec Théodore Baron et Isidore Verheyden dont elle reçut autrefois les conseils, M^{lle} Anna Boch découvrit dans les radieuses toiles de Claude Monet, de Camille Pissarro, d'Alfred Sisley lorsqu'elles lui furent révélées, un reflet plus exact de la nature, avec une allégresse plus vive et une sensibilité plus affinée.

C'est à l'influence de ces maîtres, si propres à séduire son cœur épris de vérité, qu'est due l'orientation définitive de son art. Mais en s'engageant dans la voie tracée par eux, elle a su garder intact le caractère personnel et primesautier de sa vision. En pleine possession de ses moyens, l'artiste se borne à écouter les voix harmonieuses de la nature et à en répercuter l'écho. Qu'elle traduise les émotions que lui faisait ressentir l'été en terre wallonne, qu'elle évoque le nostalgique souvenir des villes mortes du Zuiderzée ou le flamboyant décor des roches de l'Estérel, ce sont ses propres sensations qu'elle exprime, dépourvues de réminiscences, et la diversité des sites en varie l'accent.

Son œuvre, déjà considérable, justifie l'admiration sympathique dont elle est l'objet. Aux Salons de la *Libre Esthétique* et de *Vie et Lumière* comme dans les expositions étrangères, ses tableaux furent toujours élogieusement appréciés. Le Musée de Bruxelles possède l'un d'eux. Il en est d'autres dans maintes collections particulières : Presque tous proclament la sérénité des jours clairs, la gloire des ciels purs, le recueillement des villages aux heures chaudes, la splendeur des champs illuminés et des grèves éclatantes.

Des voyages en Grèce, en Sicile, en Algérie, d'où l'artiste rapporta d'intéressantes notations et de prestes croquis, ont éclairci davantage et rafraîchi sa palette, d'où sont bannis désormais les tons fuligineux. Sa peinture respire un souriant optimisme. On pourrait lui donner pour légende ces vers évocatifs d'Emile Verhaeren :

L'air est si beau qu'il paraît chatoyant :
 Sous les midis profonds et radiants
 On dirait qu'il remue en roses de lumière,
 Tandis qu'au loin, les routes coutumières,
 Telles de lents gestes qui s'allongent, vermeils,
 A l'horizon nacré montent vers le soleil.

OCTAVE MAUS

PUBLICATIONS D'ART

L'Œuvre littéraire de Michel-Ange (1), par BOYER D'AGEN.

Nous devons à Ascanio Condivi, disciple de Michel-Ange, une biographie très fouillée et très pieuse du maître. Rien de plus vivant, de plus saisissant et de plus simplement grand que ces pages écrites avec une sorte de foi fervente et néanmoins avec un souci évident de la plus rigoureuse exactitude. Ces pages, infiniment attachantes, viennent d'être traduites par M. Boyer d'Agen et forment l'introduction du curieux volume où il a réuni, avec la correspondance de Michel-Ange, les écrits les plus puissants de ce génie sans égal, les sonnets fameux, les madrigaux, les élégies, les stances. Comme Vinci, mieux que Vinci peut-être, Michel-Ange a exprimé par la plume les grandes pensées qui ont traversé son cerveau. Toute son âme passionnée et tumultueuse s'y révèle, avec des accents d'une poésie sublime. Mais c'est principalement par sa correspondance que le maître florentin se fait connaître à nous avec une étrange sincérité : « Ici, dit M. Boyer d'Agen, l'âme de Michel-Ange ne sculpte plus, ni ne peint, elle parle, et c'est bien la voix d'outre-tombe capable de réveiller les plus lointains échos de ce vingtième siècle qui se croyait sans religion parce qu'il était sans dieux, et auquel, du fond du XVI^e siècle, Michel-Ange, se redressant soudain, va répondre que la plus grande religion et les plus beaux dieux naissent de l'art impérissable qui fait les hommes de marbre et les caractères de bronze. »

Ce livre, qui rassemble pour la première fois tous ces documents précieux du Musée de Buonarroti et des archives du Vatican, est orné d'une série de planches reproduisant les plus beaux dessins de Michel-Ange.

Deux Livres d'Heures (2), par J. VAN DEN GHEYN, S. J.

Poursuivant ses études sur les miniaturistes de la Cour de Bourgogne, le R.P. Van den Gheyn vient de publier, en un élégant album, une série de reproductions de miniatures attribuées à l'enlumineur Jacques Coene. On sait peu de chose au sujet de cet artiste ; il joua, paraît-il, un rôle important dans la construction de la cathédrale de Milau. M. P. Durrieu attribue à J. Coene non seulement les *Heures du maréchal Boucicaut*, mais encore tout un groupe d'enluminures dont les *Heures* seraient le prototype. A ce groupe il faut rattacher les *Deux Livres d'Heures* que publie le R.P. Van den Gheyn. Ces miniatures sont-elles vraiment l'œuvre de P. Coene ? Le savant conservateur de la Bibliothèque royale est moins affirmatif sur ce sujet que le comte Durrieu. Mais tel n'est pas l'objet de son étude. Il s'agissait de déterminer les analogies qui existent entre les deux manuscrits ; l'auteur attribue ceux-ci au même artiste et sa démonstration est serrée et brillante. De la confrontation de ces deux séries de miniatures, il résulte qu'on y trouve non seulement les mêmes sujets traités, mais encore la même manière, des analogies de coloris, de dessin, d'attitudes absolument concluantes. On pourrait seulement, à notre sens, relever dans la deuxième série plus de soin dans le travail, les figures sont plus finement traitées ; mais de part et d'autre la manière est bien identique.

Quant au mérite artistique de ces enluminures, il est incontestable. Elles sont l'œuvre d'un véritable artiste ; elles ont de la vie et du style. L'influence italienne s'y fait sentir ; elles font penser à certaines figures de Giotto.

FRANZ HELLENS

(1) BOYER D'AGEN : *L'Œuvre littéraire de Michel-Ange*. Paris, Delagrave.

(2) Un album pet. in-4°. Bruxelles, Vromant et C^{ie}.

Sur le Projet de fonder à Gand une Université flamande.

Notre culture générale fut française dès le jour où nous fûmes une nation ; mais on peut dire qu'elle l'était partiellement déjà bien avant. La langue de notre histoire, de notre politique, de nos chroniques, est celle-là même qui était parlée en France, et souvent avec la même élégance.

Nos provinces sentirent profondément qu'en leur enlevant la langue devenue la leur par un usage continu, on leur arrachait une part de leur idiosyncrasie. C'est pour la garder qu'elles se battirent et versèrent leur sang. Est-ce que notre révolution ne fut pas la libération d'un régime détesté et qui entendait nous imposer une langue sœur de celle de nos provinces flamandes ? La Brabançonne fut conçue et chantée en français : elle fut notre Marseillaise et porta aux limites du pays, sur des paroles françaises, notre cri de liberté.

Langue de cour et d'affaires, véhicule d'idées et de vie mondiale, le français rythma nos activités renaissantes. Lui qui avait été la langue de nos princes et de nos hommes d'Etat est devenu la langue de nos éducateurs, de nos juristes, de nos orateurs, de nos industriels partout où l'essor de notre industrie se porta, de nos soldats. N'est-ce pas celle que là-bas, sur le continent noir, balbutient nos humbles frères des tribus conquises ?

Elle est actuellement le cœur vivant de notre enseignement. Elle est la grande leçon qui nous met en communication avec le monde. Considérez le miracle : elle nous valut, chez nous, sur un sol réputé ingrat aux lettres, un des plus admirables éveils de littérature que l'Occident ait connus.

Pour un Guido Gezelle, un Conscience, un Buysse, un Rodenbach, un Streuvels, que de noms dans nos lettres françaises, qui les dépassent ou les égalent ! Quels poètes la Flandre peut-elle opposer à Verhaeren, à Maeterlinck, à Georges Rodenbach, à Van Lerberghe, à Moekel ? Quels romanciers et quels prosateurs à Ch. de Coster, Pirmez, Picard, Eekhoud, Demolder, Maubel, Goffin, Blanche Rousseau, des Ombiaux, Delatre, Krains, Virrès, Glesener, Van Zype, Rency ? Quels historiens à Pirenne ?

Nos universités sont françaises : elles répondent à une tradition de culture dans le passé. Elles sont devenues, pour le pays flamand aussi bien que pour le pays wallon, la substance et la moelle de notre cérébralité générale. Bruxelles, Louvain, Gand, Liège sont le pain quotidien qui nous alimente sans qu'il soit besoin d'y ajouter de la levure flamande.

Et c'est à cette langue simple, riche, généreuse qui, assimilée, est notre ornement dans les âges et notre gloire dans le présent, c'est à la grande langue humaine des Encyclopédistes et de la Révolution, la plus réceptive et la plus ductile qui soit, que des esprits élémentaires et barbares voudraient porter atteinte dans le moment où Novicow, avec tant d'autres, se basant sur des faits précis, lui reconnaît la potentialité d'une langue complémentaire universelle !

Et pour lui opposer quoi ? Une langue régionale — le filet d'eau à côté du torrent, — une langue encore vivante dans les familles, les petits négoce, les petites cités, si douce et si tendre sur la bouche des femmes, si expressivement rude chez le paysan et l'ouvrier, mais la contemporaine des airs de carillon dans les beffrois du XV^e siècle, et qui s'en va de désuétude, au point qu'elle est morte totalement pour la grande vie des esprits et que le vaste courant de l'idée moderne ne la rafraîchit plus.

Qu'on leur donne, après le reste, cette université supplémentaire flamande qu'ils voudraient établir, comme la bastille de leurs droits, au cœur de cette ville de haute culture française, Gand. C'est à l'autre, à l'ancienne, qu'iront toujours les fils de tous ceux pour qui le haut enseignement doit se conformer à la plus large circulation de vitalité intellectuelle dans l'une des langues où se marque l'hégémonie des peuples.

France? Allemagne?

S'il y a une âme flamande en rapport avec le fleuve, la plaine, la mer, il n'y a pas de civilisation flamande en rapport avec la culture générale.

CAMILLE LEMONNIER

BIBLIOGRAPHIE

Peu de gens sont aussi au courant de tout ce qui touche les questions d'art de tout l'Orient que M. Adolphe Thalasso, dont j'ai parlé ici même à propos de son étude sur le fameux sarcophage d'Alexandre retrouvé à Sidon. Il publie un livre sur l'Art ottoman (1).

Et tout d'abord, il fait justice du préjugé que le Coran défend la représentation de la figure humaine. Il n'en est rien. C'est un préjugé, en effet, et même national, mais ce n'est que cela. Il s'agit de « deux paragraphes des *Hadiss*, ou recueils des préceptes oraux du Prophète transmis par tradition et colligés par ses disciples, les *Sh Abu*, deux cents ans après sa mort. Par ces préceptes — qui n'ont rien de commun avec le Coran puisqu'ils ne sont que l'interprétation des sentiments *personnels* du Réformateur — Mahomet s'élève contre toute représentation divine, humaine, animale même ».

Il ressort de ce passage (qui n'a pas force de loi religieuse), que Mahomet en voulait à la peinture non comme art, mais comme moyen de propagation idolâtrique. On mit longtemps à s'en aviser.

C'est pourquoi il n'y eut de peinture turque proprement dite que depuis une trentaine d'années, surtout depuis que le libéral et fastueux Hamdy-Bey, directeur du Musée Impérial ottoman, obtint du Sultan la permission de créer une Ecole nationale des Beaux-Arts. Lui-même était peintre. M. Thalasso parle de lui, puis de Fausto-Zonaro, d'Halil-Pacha, de Salvator Valéri, de Joseph Warnia-Zarzecki, de Léonardo de Mango, de Philippe Bello, d'autres encore.

Timide encore, un peu académique, cette école turque étonne tout de même d'être si riche pour ses débuts. On ne peut pas du tout savoir quel avenir lui est réservé, mais il y a tout à parier qu'il sera magnifique. Car le sol de la Turquie, non encore représenté par des artistes, est aussi vierge pour eux que le sous-sol non encore ouvert l'est pour les archéologues. Ils auront, pendant plus d'un siècle, l'enivrement de la découverte. Cela, et les acquisitions techniques de nos jeunes écoles, peuvent faire éclore là-bas des talents insoupçonnables.

Dans la *Lumière de Sicile* (2), le vicomte Joseph de Bonne nous conte ses impressions de voyage sur cette terre enivrante. Livre très bien écrit, et contenant de fort beaux passages, notamment une description à la fois chaleureuse et chaste de la fameuse

(1) ADOLPHE THALASSO : *l'Art ottoman ; les Peintres de Turquie*. Paris, édition de *l'Art et le Beau*. Librairie artistique internationale.

(2) V^e JOSEPH DE BONNE : *la Lumière de Sicile*. Paris, Perrin.

Vénus de Syracuse, une autre, terrible, du cimetière du couvent des Capucins de Palerme, bien d'autres encore.

Je suis très déçu par les pensées de Sénancour sur l'amour (1). C'est un ensemble de truismes et de banalités philosophiques noyées dans une sauce, humanitaire et sentimentale. Style « pomposo ». J'ai comme une idée que Sénancour est encore une fausse réputation littéraire. Il y a assez de vivants ennuyeux... Si l'on exhume les défunts!...

Avec *Cantique d'été* (2), M^{me} Marguerite Burnat-Provins continue pour ainsi dire le *Livre pour toi*. Cela fait plaisir qu'il y ait enfin, dans la littérature, à côté de ce si absorbant Eternel féminin, une petite place pour l'Eternel masculin. Cela remonte le moral. Et puis il y a dans ce livre des morceaux d'authentique lyrisme et de très belle expression.

La Ravageuse (3), c'est une dame intrigante qui détruit le bonheur d'un vieux ménage. Le roman, conçu dans une formule un peu vieillotte, avec des longueurs et un peu trop d'indulgence à la banale sensiblerie bourgeoise, ne manque pourtant pas d'émotion humaine et vraie. C'est une œuvre d'observation juste, qui aurait gagné à se parer d'un style plus vivace.

Très juste, et très complète, la silhouette que M. Henri Martineau trace d'Edmond Jaloux (4). Le critique a fort bien compris ce balancement entre le lyrisme confidentiel dont le *Boudoir de Proserpine* et le *Jeune homme au masque* sont les ferventes expressions et le réalisme minutieux des *Sangsues* et de *Le reste est silence*, qui caractérise si nettement le talent d'Edmond Jaloux.

Dans les *Vérités menteuses* (5) M. Louis La Rose tire des effets de comique grave et méditatif en prenant le contre-pied d'une légende ou d'un axiome. Il faut, dans ce genre périlleux, beaucoup de tact. Celui de M. La Rose est très réel et le sauve des faciles ironies et de toute grossièreté. Il atteint même l'émotion très souvent. *Le supplice de Don Juan*, par exemple, est un récit à la fois ingénieux et profond.

Citons enfin les *Expériences d'Asthénie au Jardin de la Connaissance* (6), ouvrage où s'exprime, avec la naïveté fervente qui est d'usage en pareil cas, l'ivresse d'un jeune esprit qui découvre la métaphysique et le *Compagnon aux Images* (7), recueil de poèmes d'une lecture agréable écrits par un esprit cultivé, nourri aux meilleures sources du lyrisme contemporain.

F. M.

FÉLIX MOTTI

La nouvelle de la mort de Félix Motti aura un très douloureux retentissement en Belgique, où ce *capellmeister* de premier ordre, ce musicien compréhensif, si fin, si sûr, était particulièrement aimé. Le public des concerts et du théâtre de la Monnaie lui doit ses plus hautes jouissances d'art. S'il ne révéla pas les œuvres de Wagner à Bruxelles — Joseph Dupont, puis Sylvain Dupuis l'avaient précédé dans cette mission, — il contribua à les faire

(1) SÉNANCOUR : *De l'Amour selon les lois primordiales et selon les convenances des sociétés modernes*. Paris, *Mercur de France*.

(2) MARGUERITE BURNAT-PROVINS : *Cantique d'été*, préface de Camille Lemonnier. Paris, Sansot.

(3) LOUISE CHASTEAU : *La Ravageuse* (roman). Paris, Elmann.

(4) HENRI MARTINEAU : *Silhouettes : Edmond Jaloux*. Paris, Dorbon aîné.

(5) LOUIS LA ROSE : *Les Vérités menteuses*. Paris, Perrin.

(6) ALICE BERTHET : *Les Expériences d'Asthénie au jardin de la Connaissance*. Paris, Gastein-Serge.

(7) MARCEL MILLET : *Le Compagnon aux Images*. Paris, Société de l'Édition libre.

admirer davantage en les interprétant avec une puissance sonore, une intensité d'expression et une beauté de style qui n'avaient pas été égalées avant lui. L'apparition de Félix Mottl en Belgique est une étape dans l'histoire du wagnérisme, et M. Edmond Evenepoel ne négligera pas de lui consacrer un chapitre de son ouvrage si bien documenté lorsqu'il en publiera une édition nouvelle.

Empruntons à un article de M. Georges Systemans ces notes biographiques, qui font revivre avec exactitude cette belle figure d'artiste :

Né à Unter S. Veit, près de Vienne, le 29 août 1856, Mottl avait fait ses premières études comme enfant de chœur au séminaire de Lœwenburg, après quoi il entra au Conservatoire de Vienne. Son tempérament de chef d'orchestre se manifestait bientôt, et dès la fin de ses études il était appelé à la direction du *Wagner-Verein* viennois. En 1884 il prenait possession du poste de maître de chapelle de la cour grand-ducale de Carlsruhe, qu'il ne devait quitter que vingt-cinq ans plus tard pour devenir maître de chapelle de la cour de Bavière et directeur général de la musique à Munich. Avec son ami Richter, il prit une part active aux représentations de la belle époque de Bayreuth; il y conduisit pour la première fois *Parsifal* en 1888 et y fut ensuite le génial interprète de *Tristan*, du *Vaisseau-Fantôme* et de *Lohengrin*.

C'est en 1893, le 14 mai, que Mottl se présenta devant le public de Bruxelles; Richter, engagé pour diriger un Concert populaire, se trouva empêché au dernier moment et se fit remplacer par son jeune confrère : le programme, déjà affiché, portait l'ouverture de *Léonore*, des fragments de Wagner et la 3^e Symphonie de Brahms. L'exubérant Mottl n'aimait guère l'intimité concentrée du maître de Hambourg; il lui fallut bien pourtant s'exécuter, il le fit avec la verve, l'habileté, l'entrain qu'il eût apporté aux œuvres de son musicien le plus aimé. L'auditoire fut conquis, et les merveilleuses interprétations de *Léonore*, de *Parsifal*, de *Tannhäuser* achevèrent de consacrer aux yeux des Bruxellois la réputation du chef.

Un peu plus tard, la Société des Nouveaux Concerts fit venir Mottl parmi nous; puis les Concerts Ysaye donnèrent sous sa direction, avec le concours de Mme Mottl-Standhartner et d'éminents chanteurs allemands, d'inoubliables séances. Au théâtre de la Monnaie, Mottl dirigea deux représentations françaises de *Tristan* en 1901, puis la *Walkyrie*; enfin, en 1907, les deux admirables soirées allemandes de *Tristan*, et un concert qui terminait le final du premier acte de *Parsifal*. Nous ne devons plus le revoir ici!

Il s'en fallut de peu que Mottl s'établît à Bruxelles : les concessionnaires du théâtre lui avaient demandé de prendre la direction musicale de notre Opéra; un ami commun s'était rendu à Carlsruhe et, après d'éloquentes instances, avait emporté une quasi promesse. Malheureusement Mottl ne put se résoudre à quitter l'Allemagne : et l'ambassadeur trouva, à son retour à Bruxelles, un télégramme lui demandant de ne point faire état des pourparlers... Un tel homme eût imprimé à la vie artistique de notre ville l'activité ardente, le lumineux éclat qu'entretenaient toujours autour de lui son amour de la belle musique, son tempérament de coloriste et de puissant animateur. La couleur, le mouvement, la vie du rythme; l'éloquence de la phrase ample et chaleureusement développée, le souci de la ligne, de la plastique, de l'expression passionnée : c'est ce par quoi se caractérisaient ses interprétations, dans lesquelles le détail était volontiers sacrifié. Mottl n'avait rien d'un chef méticuleux; sa belle confiance dans son irrésistible pouvoir de suggestion lui permettait de ne pas énerver les musiciens par de multiples répétitions, tout en étant sûr de la réussite et du succès.

Pianiste étonnant, non par la technique, mais par la couleur d'un jeu qui traduisait avec une variété magique les sonorités orchestrales, Mottl fut l'accompagnateur idéal. Et dans l'intimité des causeries musicales, quel exquis régal de l'entendre exposer un thème, un passage de Mozart ou de Wagner, ou enlever, avec la verve viennoise la plus entraînante, quelque *Beau Danube* ou autre valse de son compatriote Johann Strauss!

Il n'écrivit pas beaucoup : deux opéras, *Agnès Bernauer* (Weimar 1880) *Eberstein* (Carlsruhe 1884); un ballet, *Pari dans la*

forêt; un quatuor à cordes, des lieder; il transcrivit pour orchestre des pièces de Chabrier et des accompagnements de lieder de Schubert et de Wagner.

Terminons ces notes cursives en rappelant la généreuse hospitalité qu'il pratiqua, à Carlsruhe, à l'égard des compositeurs étrangers : les Français lui doivent la représentation des *Troyens*, de *Bévenuto*, du *Drac*, de *Gwendoline*. Les Belges, celle de *l'Apollonide* de Frantz Servais : c'est un titre de plus à la reconnaissance que nous conserverons dans nos cœurs à la mémoire de ce pur ami de la musique.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Elles sont décidément bien curieuses, ces conférences qui se poursuivent à Charleroi. Après M. Destrée, revendiquant Watteau pour la Wallonie, voici M. Closson qui démontre, avec l'érudition solide qu'on lui connaît, que la plupart des maîtres de l'école du contrepoint « néerlandais » sont des Wallons, et surtout des Hennuyers. Cette école fut la plus glorieuse de notre art musical, elle rayonna sur toute l'Europe pendant un siècle et demi. Les fondateurs, Dufays et Binchois, sont des Wallons et Roland de Latre, qui la résuma, est de Mons! La causerie savante et attachante de M. Closson a obtenu le plus vif succès, et lundi prochain M. Béon et ses collaborateurs justifieront par des exemples l'étude du distingué musicologue qu'on est heureux de voir s'associer au mouvement de vérité historique dont l'exposition d'art de Charleroi a pris l'audacieuse initiative.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Violon (professeurs MM. CORNELIS, MARCHOT et THOMSON) : 1^{ers} prix avec la plus grande distinction, M^{les} Baret et Torra; 1^{ers} prix avec grande distinction, M^{lle} Walters et M. de Micheli; 1^{ers} prix avec distinction, M^{les} Malézieux et Pochet, MM. Dreissen, Lambrechts et Brouns; 1^{ers} prix, M^{lle} Smedts et MM. Kippel et Verzin; 2^{es} prix, MM. André, di Michele, Font y de Anta, Panisse, Poniridy et Van Nieuwenhuysse; accessits, M^{lle} Deprez et MM. Beaumont et Winnen.

Chant (jeunes gens, professeur M. DEMEST) : 1^{er} prix avec grande distinction, M. Bureau; 1^{er} prix avec distinction, M. Houx; 1^{er} prix, M. Godier; 2^e prix, M. Mertens; 1^{re} mention, MM. Mertens, Lechien, Lefèvre et Goossens.

Chant (jeunes filles, professeurs M^{mes} CORNELIS, KIPS et FLAMENT) : 1^{er} prix avec grande distinction, M^{lle} Mulders; 1^{er} prix, M^{lle} Roskams; 2^{me} prix, M^{les} Aerts, Boogaerts, Goossens, Jean, Robert et Lhoest; accessits, M^{les} Defyn, Mertens et Pirotte; rappel d'accessit : M^{lle} De Gouve.

1^{re} mention : M^{les} Defyn, Fonteyn, Drujons et Linnenberg;

2^{me} mention : M^{les} Aschl, De Backer, Spanoghe et Withmar.

Prix de la Reine Marie-Henriette : M^{lle} Viccroy et Mulders.

La répétition générale du concours des élèves de M. Demest, à laquelle nous avons eu l'occasion d'assister, a été fort brillante. L'excellent professeur présente des éléments très sérieux, dont on peut attendre beaucoup, s'ils tiennent leurs promesses. Pour l'un d'entre eux, M. Houx, il n'y a point de doute : c'est un artiste déjà complètement formé, chez qui tout s'allie pour donner l'impression du tempérament, de l'autorité et de l'intelligence. Sa voix de baryton, d'un timbre mâle et mordant et d'une magnifique amplitude, convient particulièrement pour le théâtre, de même que sa belle diction, si plastique, et sa physionomie aux traits accusés et extrêmement mobiles. Il chante d'une façon vraiment émouvante l'admirable monologue d'Agamemnon, d'*Iphigénie en Aulide*, et fait preuve de qualités dramatiques non moins remarquables dans la grande scène du *Maître de Chapelle*.

Parmi les autres concurrents, qui sont des ténors, M. Bureau possède un talent précis et une discipline très sûre; il inter-

prête avec délicatesse l'air *Viens, gentille dame*, de la *Dame Blanche* et avec vigueur le grand air d'Huon, dans *Obéron*. M. Godier semble avoir ce qu'il faut pour bien chanter le lied, comme le montre sa jolie interprétation de la difficile *Adelaide*, de Beethoven. Enfin M. Mertens a une splendide voix, une émission extraordinairement aisée et une diction très naturelle, mais qui gagnera beaucoup lorsqu'elle se départira d'une certaine mollesse qui le rend parfois un peu mécanique : nous avons surtout apprécié sa façon de chanter le premier air de *Judas Maccabée*, un grand morceau à vocalises d'un effet décoratif prestigieux.

CH. V.

NÉCROLOGIE

Edouard Elle.

Le paysagiste Elle, qui s'était fait comme peintre, aquarelliste et aquafortiste une place remarquée dans l'Ecole belge, vient de mourir inopinément à Wépion (province de Namur). Né à Bruxelles le 17 août 1859, il n'avait donc pas accompli sa cinquante-deuxième année.

La mort d'Edouard Elle affligera tous les artistes, parmi lesquels le peintre ne comptait que des sympathies. Il laisse le souvenir d'une nature délicate et d'un cœur généreux. C'est à l'heure où sa réputation grandissante allait le récompenser de ses persévérants travaux qu'il disparaît, brusquement emporté dans la force de l'âge et du talent, alors que rien ne faisait prévoir cette catastrophe.

Tout récemment, nous notions dans un article consacré au Salon du Champ de Mars, la faveur avec laquelle l'artiste était accueilli à Paris, et nous vantions les deux toiles, *Intérieur flamand* et *Chez le jardinier*, par lesquelles il était représenté. Ces tableaux, placés tous deux à la rampe, valurent à leur auteur les suffrages les plus flatteurs. Nous ne nous doutions pas, en nous en faisant l'écho, que nous apportions à Edouard Elle sa dernière satisfaction artistique.

O. M.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Voix qui chante*, par JEAN DE MACAR. Bruxelles, éd. de l'Association des Écrivains belges. — *L'Année pieuse*, par MICHEL BODEUX. Bruxelles, éd. de la Belgique artistique et littéraire. — *Moments de bonheur* (poèmes en prose), par RIENT VAN SANTEN. Bruxelles, id. — *Les Ordres qui changent*, par PIERRE-JEAN JOUVE. Coll. *Œuvres et Jours*. Paris, E. Figuière et Cie. — *La Voix qui chante*, par JEAN DE MACAR. Bruxelles, éd. de l'Association des Écrivains belges.

ROMAN. — *Le triomphe de l'homme*, par FRANÇOIS LÉONARD. Bruxelles, O. Lamberty ; Paris, Librairie générale des Sciences et des Arts. — *Le Réveil d'une âme*, par ALFRED DE CHABANNES LA PALICE. Paris, Bernard Grasset. — *Au bon Soleil* (dialogues grasseois), par FRANCIS DE MIOMANDRE. Paris, Calmann-Lévy. — *L'École du Dimanche*, par LOUIS DUMUR, avec soixante-dix dessins de GUSTAVE WENDT. Paris, *Mercur de France*. — *L'Aube sur le Village*, par LOUIS DUMONT ; préface de Camille Lemonnier. Paris, E. Figuière et Cie. — *La Rencontre dans le Carrefour*, par PIERRE-JEAN JOUVE. (Collection Œuvres et Jours.) Paris, E. Figuière et Cie. — *Le Sourire de la Joconde*, par JEAN MADELINE ; préface de MYRIAM HARRY ; couverture de W. JULIAN-DAMAZY. Paris, éd. du *Courrier français*. — *Vies agrestes*, par D.-J. DEBOUCK ; préface de GEORGES VIRNÈS. Bruxelles, Vromant et Cie. — *Ya-Ya, ou le Roman d'un jeune pur*, par L.-M. THYLIENNE. Liège, Société belge d'éditions.

CRITIQUE. — *L'École moderne de musique française ; la Musique belge moderne ; la Musique de chambre en Allemagne*, trois causeries faites à l'Académie de Musique de Bruxelles par MM. LESBROUSSART, VAN DEN BORREN et SYSTEMMANS. Bruxelles, éd. de *l'Art moderne*. — *Finlande et Russie*, par J.-J. CASPAR ; préface de G. SÉAILLES. Paris, Schleicher frères. — *Vies agrestes*,

par D.-J. DEBOUCK. Bruxelles, Vromant et Cie. — *Théodore T'Scharner* (1826-1906). Bruxelles, G. Van Oest et Cie. — *Franz Gaillard*, par G. RAMAËKERS. Bruxelles, Société belge de librairie. — *La miraculeuse aventure des Jeunes Belges* (1880-1896), par OSCAR THIÉRY. Bruxelles, éd. de la Belgique artistique et littéraire. — *Charles-Louis Philippe*, conférence prononcée au Salon d'Automne par ANDRÉ GIDE. Paris, Eugène Figuière. — *L'Humanisme au XV^e siècle italien*, conférence prononcée à l'Université Nouvelle de Bruxelles par PAUL VUILLAUD. Paris, idem. — *Du Temps que les Bêtes parlaient*, portraits littéraires et mondains par JEAN LORRAIN. Paris, éd. du *Courrier français*. — *Anthologie des Écrivains belges de langue française* ; Charles Van Lerberghe. Bruxelles, éd. de l'Association des Écrivains belges.

THÉÂTRE. — *La Reine Vasthi*, tragédie lyrique par ÉMILE MATHIEU. Gand.

PETITE CHRONIQUE

Le Cercle *l'Élan* a inauguré hier au Musée moderne son exposition annuelle, qui restera ouverte jusqu'au 31 juillet.

Le dimanche 16 juillet, à 4 heures, M. P. Serveau donnera avec sa compagnie au Théâtre de verdure de Genvai une représentation de *Saül*, tragédie en 5 actes d'Alfieri adaptée par M. Alfred Poizat, avec accompagnement de harpes. Les éditeurs de musique bruxellois sont chargés de la location.

La direction du théâtre de la Monnaie a reçu pour la saison prochaine *la Farce du cuvier*, un acte de M. Gabriel Dupont sur un livret de M. Lema, et qui, dit-on, fera spectacle avec *la Cabrera*, du même compositeur.

Les dimanches et jadis, à 4 heures, des représentations lyriques et dramatiques seront données au théâtre de Verdure du Karreveld. Sont inscrits au programme d'aujourd'hui et de jeudi prochain : *le Médecin malgré lui* de Molière et *le Baiser* de Théodore de Banville, avec M^{me} Bianca Boine et M. Pierre Boine.

Pour la location, s'adresser chez Breitkopf et Katto.

Le buste de la princesse Marie-José que le sculpteur Rousseau avait exposé au Salon de Printemps vient d'être acquis par le gouvernement pour le Musée.

On a inauguré le mois dernier à Amsterdam le musée organisé dans la maison de la Jodenbreestraat qu'habita Rembrandt et dont nous avons annoncé l'acquisition par la ville d'Amsterdam. Elle a été restaurée à l'extérieur et rétablie à l'intérieur à peu près telle qu'elle était lorsque Rembrandt l'habita. On y a installé une exposition permanente des eaux-fortes du maître, auxquelles viendront s'ajouter, espère-t-on, des dessins originaux.

Une Exposition centennale de l'art français (1812-1912) sera organisée à Saint-Petersbourg en janvier 1912, sous le patronage de S. A. I. le grand-duc Nicolas, par les soins de l'Institut français de Saint-Petersbourg et de la revue d'art *Apollon*. Les grands collectionneurs russes comme les grands collectionneurs français ont promis leur concours à cette manifestation, où une section spéciale sera consacrée aux artistes français ayant travaillé en Russie.

Tous les renseignements relatifs à l'Exposition sont centralisés par le secrétaire, M. René Jean, conservateur de la Bibliothèque d'art et d'archéologie, 18 rue Spontini, Paris (xv^e).

De Paris :

Un monument à la mémoire de Jean Lorrain, dû au sculpteur Alphonse Saladin, sera érigé à Fécamp, où naquit l'écrivain. L'inauguration est dès à présent fixée au 10 juin 1912.

Le jury du grand concours de composition musicale (Prix de Rome) vient de classer les concurrents dans l'ordre suivant : Premier grand prix, M. Paul Paray, né au Tréport le 24 mai 1886 ; premier second grand prix, M. Delvincourt ; second grand prix, M. Dyke.

Nous aurons bientôt au théâtre, dit-on, deux *Sœur Béatrice*. Mais elles ne seront pas toutes deux de Maurice Maeterlinck. On sait que celui-ci a autorisé M. Wolf, chef d'orchestre à l'Opéra-Comique, à écrire la partition de l'œuvre qu'il a écrite sous ce titre. On annonce que M. André Messager, directeur de l'Opéra, travaille à une comédie lyrique intitulée *Sœur Béatrice* et tirée d'une nouvelle de Charles Nodier. Cette nouvelle n'a vraisemblablement aucun rapport avec la mystique héroïne de Maeterlinck. Mais cette similitude de titres, si elle est maintenue, pourra prêter à confusion.

Saint-Saëns sera particulièrement fêté l'hiver prochain au grand théâtre de Bordeaux, qui montera *Étienne Marcel* et *Samson et Dalila* et reprendra *Ascanio*, joué avec grand succès au cours de la saison dernière.

Xavier de Ricard vient de mourir. Avec Mendès, Verlaine, Coppée, Leconte de Lisle, il fonda vers 1860 le *Parnasse contemporain* qui eut sur les lettres françaises une profonde influence. Depuis, il fit de la politique et du journalisme. Il collabora au Dictionnaire Larousse, fonda divers journaux languedociens. On lui doit un grand nombre de volumes, *les Chœurs de l'aube*, *la Résurrection de la Pologne*, *le Cri de la France*, *l'Idée latine*, *Thérèse Pradon*, etc.

Il y a quelques années, Xavier de Ricard, pauvre et malade, obtint un poste de conservateur des Beaux-Arts et fut nommé à Azay-le-Rideau. Il n'y put rester et recommença sa vie d'aventures. Il meurt malheureux et méconnu.

A l'occasion du centenaire de Liszt, le gouvernement hongrois organise une fête qui aura lieu à Budapest du 21 au 25 octobre. L'empereur François-Joseph en a accepté le patronage. La fête se composera principalement d'un grand concert auquel prendront part Dalbert, Rosenthal, Auer, Stavenhagen et d'autres virtuoses et can'tatrices célèbres.

En outre, on exécutera quelques œuvres de Liszt, entre autres *la Messe du Couronnement*, des symphonies et l'Oratorio du Christ.

Le numéro de juin de la *Revue d'Europe et d'Amérique* (1) est particulièrement intéressant. Paul Margueritte et M.-C. Poinsoy donnent, l'un sur Venise, l'autre sur Bastia, d'admirables impressions de voyage; J.-H. Rosny jeune, une superbe évocation des Landes, qui servira de préface au prochain roman de Serge Baranx; Mme Aydée Hanoum des souvenirs de son passage dans un enderroun de Tehéran (c'est la seule Européenne qui y pénétra); J. Fournier-Lefort, un vibrant appel en faveur de la paix universelle; la comtesse de Bailléhache, une étude sur la littérature allemande actuelle, etc.

L'histoire, toute récente, du faux Cuypp éclaire d'un jour nouveau le commerce des tableaux. Ce tableau de la collection Delessert acheté 130,000 francs le 13 mai dernier à l'hôtel Drouot, déclaré faux quelques jours après par un historien de l'art hollandais, M. Hofstede de Groot, vient d'être revendu

(1) E. Figuière, éditeur, 7 rue Corneille, Paris.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
 ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

145,000 francs par le propriétaire, M. Cognacq. D'où ce résultat imprévu : l'annonce qu'un tableau est faux peut le faire monter de 15,000 francs!

Un critique d'art érudit et spirituel écrit à ce sujet :

« On se demande comment un tableau reconnu faux la veille peut être revendu avec bénéfice le lendemain, et l'on s'écrierait volontiers, comme dans une pièce célèbre : « Qui trompe-t-on ici ? » On oublie qu'il y a faux et faux. Le faux tableau est plus vrai que le vrai, lorsque le marchand astucieux et l'expert infatigable l'imposent avec mille fois plus de certitude que le plus vrai des vrais. Lorsqu'un expert a dit : « Je te baptise Cuypp ! », une toile est plus de Cuypp, même si elle ne l'est pas, que si elle l'était.

Et voilà pourquoi il n'y a pas que les faux tableaux et les vrais tableaux : il y a aussi de faux vrais tableaux et de faux faux tableaux, selon qu'un expert a désiré qu'une œuvre fût ou non authentique. L'expert est, plus que le peintre, auteur de l'œuvre. Il est Dieu, auteur de toutes choses. »

Pour enrayer l'invasion de plus en plus encombrant des statues sur les places publiques de Paris, le conseil municipal vient de voter, — et l'on ne saurait qu'approuver cette décision : 1° qu'aucun emplacement pour l'érection d'un monument ne sera accordé qu'après l'examen sur place et l'approbation d'une maquette dûment présentée par le comité ; 2° que le monument devra honorer la mémoire d'une personnalité morte depuis au moins dix ans.

L'exemple serait bon à suivre partout.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tenuis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres : c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8°, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL
280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAAREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villegiatures.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Opinions sur Byron (FRANCIS DE MIOMANDRE). — J.-A. D. Ingres (FRANZ HELLENS). — Quelques réflexions à propos du « Lully » de M. Lionel de la Laurencie (CH. VAN DEN BORREN). — A Francis Jammes (COLETTE WILLY). — Livres neufs : *Le Sourire de la Joconde*; *Du temps que les Bêtes parlaient*; *Vies agrestes*; *De Goupil à Margot* — « King Edward VII memorial » (E. D.). — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Concours du Conservatoire. — Petite Chronique.

OPINIONS SUR BYRON

Je me demande pourquoi des poètes comme Shelley ou Keats ont si longtemps éclipsé la gloire de Byron. Il doit y avoir là du snobisme, une question de mode. Et la France a suivi l'exemple de l'Angleterre, sans chercher à comprendre. Mais il aurait fallu comprendre.

Je crois malheureusement que l'explication n'est guère flatteuse pour les Anglais. Même au temps de la plus grande célébrité de Byron, ses lecteurs formalistes et pudibonds ne devaient point beaucoup goûter ce poète, non pas licencieux, mais très libre. Ils éprouvèrent quelque soulagement à lui savoir des torts dans sa vie privée; cela les rassurait, cela rendait la situation nette. Il était ainsi prouvé une fois de plus que hors de la morale anglicane et du respect des mœurs et manies nationales, il ne pouvait y avoir de talent, de noblesse morale ou de lyrisme: L'enfant gâté était devenu décidément un mauvais sujet. Il voyageait. Bon voyage!

Pourtant, direz-vous, Shelley non plus n'était pas bien vu, lui aussi subissait une espèce d'exil, ses senti-

ments, officiellement avoués, d'athéisme écartaient de lui toute sympathie. Oui, mais il n'avait pas écrit *Don Juan*, et sa poésie ne reflétait pas la liberté de son intelligence mais la tendresse de son cœur et la délicatesse de son imagination. Cet athée composait des chants nuageux et un peu diffus, élégiaques, d'une poésie authentique mais invertébrée. Ces qualités et ces défauts plaisent aux Anglais. Ils n'aiment rien tant qu'un certain lyrisme abondant et doux, après tout difficile à suivre, dont l'admirable *Sensitive* reste pour moi le modèle. C'est plein de choses ravissantes, d'une musique infinie, d'une suavité qu'on ne saurait qualifier autrement que d'adorable, d'un mysticisme angélique, et cependant c'est trop long, et les images s'engendrant les unes les autres sans contrôle et au petit bonheur des affinités trouvées en route donnent une impression de confusion.

Cette confusion, je le répète, les lecteurs anglais l'adorent. Ils la retrouvent chez Keats comme chez Shelley, chez Tennyson comme chez Rossetti, et chez Swinburne lui-même, malgré le mordant de ses accents. Elle leur semble le signe inséparable du lyrisme. Pour moi, je ne constate ici qu'une coïncidence, un peu longue voilà tout. Et j'imagine très bien ce que seraient, sans ce défaut, les hommes dont je viens de citer les noms: les plus purs et les plus parfaits poètes de l'humanité. Ils n'en sont que les plus suaves.

Byron n'avait pas ce défaut-là: il était clair, net, ordonné, français si je puis dire.

Il ne se contentait pas de rêver ses poèmes, il les pensait aussi, il s'inquiétait de leur donner un axe, il les articulait. Ses images sont douces, comme toutes celles de la poésie anglaise, mais elles ont un accent

plus vif cependant. Il est rare qu'il en tire plusieurs, d'analogies en analogies, pour le plaisir de se laisser aller à une création indéfinie et sans but. Certes, il cultive la digression, mais c'est exprès, et plutôt pour s'amuser d'ailleurs. Procédé littéraire, plus surveillé qu'on ne pense, et nullement dû au hasard de la rêverie. D'une manière générale, je le trouve plus viril, plus mordant, plus intelligible que tous les poètes anglais du XIX^e siècle. Et lorsqu'il est parfait, par exemple dans certaines de ses pièces courtes, les moins connues, alors il atteint à une grandeur absolument incomparable.

Il me semble cependant discerner depuis quelque temps une sorte de revirement d'opinion en sa faveur. Sans doute la constante douceur d'un Keats, la noblesse étale d'un Shelley ont-elles un peu lassé, malgré la perfection de leur forme verbale. Et peut-être cette perfection verbale, cette musicalité en soi, goûtée abstraction faite du sens, cette sorte d'art pour l'art ont-ils également lassé. Quoi qu'il soit, Byron remonte un peu. Qui sait si, un jour, il ne reprendra point sa vraie place?

Pour l'instant, on le réhabilite. C'est le premier échelon, indispensable d'ailleurs. Jamais l'Angleterre ne tolérerait d'admirer comme un grand homme quelqu'un d'incestueux. Or, il y avait bientôt cent ans qu'elle croyait Byron coupable de ce crime. Exploitée par ses ennemis, cette calomnie se répandit dans l'opinion avec une célérité épouvantable.

Mais enfin le fait d'avoir persisté jusqu'à nos jours, malgré l'indignation des admirateurs du poète, ne leur donnait pas davantage de vérité. Le livre de M. Edgcombe : *Byron, The lust phase* en fait définitivement justice.

Lorsque les Anglais auront tous reconnu que Byron, au lieu d'être ce sinistre libertin qu'ils croyaient, fut toujours, au contraire, malgré quelques erreurs (et plutôt d'ailleurs de réciproques malentendus que des erreurs), un homme généreux et noble et qui promena longtemps à travers l'Europe une attitude éminemment anglaise : fière, hautaine, correcte, ils consentiront à examiner ses poèmes, et peut-être les trouveront-ils beaux. Après tout, des admirations comme celles de Lamartine, de Musset, de Goethe ne peuvent demeurer sans signification. Si toute l'Europe du temps reconnaissait en ce grand seigneur dandy le chef incontesté du romantisme, elle devait avoir ses raisons.

L'homme qui écrivait *Manfred* et la *Prophétie du Dante*, *Lara* et *Cain*, *Sardanapale* et *Childe-Harold*, et *le Ciel et la Terre*, le fantaisiste extraordinaire et délicieux qui composa *Don Juan*, le poète lyrique des *Mélodies Hébraïques*, du *Rêve*, des *Ténébres*, du *Déluge* ne pouvait avoir usurpé sa réputation. Un coup d'œil même hâtif, et jeté dans la plus

mauvaise traduction, nous éclaire. C'est une abondance d'images fortes et profondes, une ardeur magnifique, un enthousiasme sans défaillance. L'ironie, la tendresse, la mysticité, le réalisme s'y mêlent, et dans des proportions d'une justesse infinie. On sent, à n'en pouvoir douter, que si chez lui l'écrivain était parfait, et rompu aux artifices de son métier, il ne consentait tout de même à l'exercer, ce métier, que lorsque la plus authentique inspiration l'y poussait.

Une traduction récente des *Lettres de Lord Byron* (1) nous donne quelque idée de l'homme privé. A vrai dire, il faut plutôt l'y deviner, car il se révèle peu. A les lire, on devine, tristement, que sa vie intime est, hélas! si publique que ses correspondants n'ont pas besoin qu'il la leur raconte. Il y fait allusion, voilà tout. Ainsi ses souffrances, ses déceptions, la tristesse de son interminable exil apparaissent-elles plutôt suggérées que dites et notre pitié, que rien ne vient solliciter indiscrètement, est-elle plus prête encore. On y assiste, comme par intermittence, à toute une vie d'homme, depuis les heures de l'adolescence, fleuries d'impertinence et d'illusion, jusqu'à la mélancolie d'une maturité qui avait fait la navrante expérience de tous les bonheurs et de tous les plaisirs, jusqu'à cette mort héroïque et romanesque, jusqu'à ce mot final, si beau, si parfaitement digne d'un poète : « Il faut que je dorme maintenant ».

FRANCIS DE MIOMANDRE

J.-A.-D. INGRES

Voici qu'on reparle de Ingres. On commençait à l'oublier un peu, ou du moins on ne pensait plus guère beaucoup à lui. À notre époque, où la personnalité de l'artiste cherche à s'exprimer tout entière et à s'affirmer avec ses défauts même, l'art d'un Ingres, impersonnel et volontairement exempt de fantaisie, devait sembler bien démodé. Quelques critiques se sont proposé d'exalter à nouveau cet art hautain et grandiose. La figure du peintre reparait avec les traits souverains de sa physionomie, en pleine lumière; on vante l'impersonnalité géniale de son style et la puissance de ses conceptions. Et l'on rappelle avec raison les débuts du peintre, qui furent ceux d'un initiateur auquel la peinture française du XIX^e siècle, il le faut reconnaître, doit une grande part de sa vitalité et de sa multiple originalité.

Le livre que M. Henry Lapauze vient de publier sur J.-A.-D. Ingres (2) est un véritable monument consacré à la mémoire de l'artiste. C'est l'une des études les plus fouillées et les plus ferventes que l'on ait écrites sur un peintre. Elle est bien écrite et, à ce qu'il semble, définitive. Il faut admirer comme l'auteur a su faire la lumière la plus complète sur le peintre et sur l'œuvre.

(1) *Lettres de Lord Byron*, traduites par JEAN DELACHAUME, avec une préface de G. Clémenceau. Paris, Calmann-Lévy.

(2) HENRY LAPAUZE : *J.-A.-D. Ingres*. Paris, Georges Petit, éditeur. 1 vol. orné de 400 reproductions, dont 11 en héliogravure.

M. Lapauze a tenu à ne laisser rien dans l'ombre. Aussi la vie de l'artiste, son caractère, ses débuts, les péripéties de son développement, son activité extraordinaire, son enseignement, ses déboires et ses succès sont commentés avec art et méthode et avec une compréhension aiguë. Chaque tableau, chaque esquisse, le moindre trait de crayon sont expliqués dans ce livre, et l'on y trouve la genèse et l'histoire de chacun d'eux. Le violon n'a pas été omis...

Ingres, élève de David, dépasse son maître de toute la hauteur de son génie volontaire et vivant. On peut ne pas l'aimer; son art au premier abord n'est guère attachant et l'on y pressent quelque froideur qu'il ne sera pas difficile de voir disparaître lorsqu'on aura pénétré dans son œuvre. Mais lorsqu'on considère les différences qui le séparent de l'école de David, toute puissante à cette époque, on ne peut s'empêcher de reconnaître en Ingres un des grands novateurs de l'histoire de la peinture. Dans l'atelier de David, il s'affirma tout de suite adversaire de cet art conventionnel et froid qui sévissait alors. Le jeune peintre ne manifestait, il est vrai, aucune audace, ni dans le métier ni dans la pensée, qui nous paraisse aujourd'hui bien transcendante. Mais son art avait quelque chose de dégagé et de nouveau qui, à côté des peintures figées de l'école de David, semblait alors en quelque sorte une tentative révolutionnaire.

Ingres s'inspirait aux sources de la Renaissance italienne tandis que David avait demandé des motifs de peinture à l'art grec, sans s'éloigner de la grandeur pathétique de ses modèles. On s'étonne aujourd'hui à bon droit des sarcasmes dont Ingres fut l'objet, dès ses débuts, de la part des critiques en vue de l'époque. Sorti de l'atelier de David après avoir obtenu le premier prix de Rome, Ingres était entré à l'École de France à Rome; de là il envoya au Salon de Paris, en 1806, ses premiers tableaux remarquables. Un de ses professeurs niait qu'il fit bon usage de son talent « pour se singulariser et pour paraître extraordinaire », surtout il n'admettait pas que Ingres, secouant ses sandales au seuil de l'atelier de David, montât comme les chèvres vers les « hauteurs escarpées » quand il lui suffisait de suivre « le chemin sûr et facile » que les maîtres ont tracé.

Ce Salon lui valut des diatribes violentes. On le trouvait « imprévu, bizarre, révolutionnaire ». On dénigra Ingres pour mieux louer David; on le traita de *gothique*, d'élève de Jean de Bruges, c'est-à-dire de *réaliste*. Les sarcasmes le poursuivirent jusqu'à Rome, même lorsqu'il eut produit des œuvres telles qu'*Édipe et le Sphinx*, *la Baigneuse* et *l'Odalisque couchée*. Ingres en fut profondément affecté. Sa correspondance révèle l'amertume de son âme à cette époque, mais non le découragement. Il eut un jour un mot terrible. Comme il voyait pour la première fois les fresques de Massaccio, il s'écria, pensant à ses premiers guides : « Comme ils m'ont trompé ! » Du reste, la gloire ne tarda pas à venir. Celui qui fut vilipendé à ses débuts connu dans l'âge mûr les honneurs du triomphe. Il fut largement dédommagé. Il sut de rappeler la série de ses portraits, commandés par les personnalités les plus en vue. On sait aussi que Ingres occupa un siège au Sénat.

Ingres fut avant tout un grand portraitiste. Il demeure par ses portraits dans la tradition des maîtres français illustres. La perfection fut toujours son plus grand souci. Son originalité consiste dans cette préoccupation qui ne le quittait jamais. A vrai dire, il pêche parfois par l'exagération du style. Mais cet excès de

style, qu'on lui a reproché, en quoi consiste cette sorte d'impersonnalité apparente, n'est pas général dans son œuvre. Celui qui signa le *Portrait de Mme Rivière*, du Louvre, est aussi l'auteur de cette esquisse délicieuse de sentiment, et d'un faire si large : le *Portrait de Madeleine Ingres*. Les portraits de Gilibert et du sculpteur Lemoyne sont également pleins de caractère et d'une réelle liberté d'allure. Il avait le culte de la forme. « La beauté de la forme » écrivait-il, « qui émeut, passionne et enivre les sens et les yeux de plaisir, et cela par l'art puissant du dessin à lui tout seul ! »

Ingres demeure l'une des figures les plus notables du XIX^e siècle. L'influence qu'il exerça se manifesta comme une réaction contre l'art figé de l'école de David. A vrai dire, en dehors de cette influence générale, il n'indiqua aucune voie nouvelle aux jeunes peintres de l'époque. Il ne fit point école. Il fallait un peintre d'une personnalité plus tranchée pour entraîner derrière lui la génération nouvelle. Delacroix s'en chargea.

FRANZ HELLENS

Quelques réflexions à propos du « Lully » de M. Lionel de la Laurencie.

La collection des *Maîtres de la musique*, si intelligemment dirigée par M. Jean Chantavoine, s'est enrichie, pour la première fois, il y a quelques mois, d'un ouvrage dû à la plume de M. Lionel de la Laurencie (1).

Personne n'était mieux qualifié que lui pour présenter au public la vie et l'œuvre de Lully. Il est, en effet, parmi les musicologues de France, l'un de ceux qui ont étudié avec le soin le plus minutieux le XVIII^e et le XVII^e siècles français. Nous lui devons déjà un excellent ouvrage sur Rameau, paru dans la collection des *Musiciens célèbres* (2). Il est l'auteur d'une étude remarquable sur le *Goût musical en France* (3), et ses nombreux articles, parus dans diverses revues, ont contribué à nous révéler maints aspects inconnus ou mal connus de la musique et des musiciens français du siècle de Louis XIV et de celui de Louis XV. Enfin les conférences qu'il donne depuis quelque temps, à l'École des Hautes Etudes sociales sur le *Ballet de cour* et les *Pastorales en musique* nous font espérer qu'il consacrerait un jour ou l'autre une monographie à ces deux genres, qui occupent une place si importante dans la préhistoire de l'Opéra français.

Lully a été fort bien étudié au cours de ces dernières années. M. Romain Rolland lui a consacré dans ses *Musiciens d'autrefois* (4) des *Notes* du plus haut intérêt. M. Prunières a décrit sa vie et son œuvre en un petit volume des plus réussis (5). M. Ecorcheville publie en ce moment dans le *S. I. M.* (6) un article extrêmement curieux sur *Lully gentilhomme et sa descendance*. Le livre de M. de la Laurencie vient couronner d'une façon éclatante le cycle de ces travaux sur l'illustre Florentin et nous offre un travail qui, par son caractère d'érudition substantielle et par la connaissance qu'il dénote de tous les tenants et aboutissants du sujet traité, dépasse véritablement les limites de la simple vulgarisation.

(1) Collection des *Maîtres de la musique*. Paris, F. Alcan.

(2) Paris, H. Laurens.

(3) Paris, Joannin.

(4) Paris, Hachette.

(5) Collection des *Musiciens célèbres*. Paris, H. Laurens.

(6) VII^e année, nos 5 et suiv.

Ce n'est certes pas en l'espace de deux cent trente-quatre pages que l'on peut aborder en détail tous les problèmes que suscite une apparition aussi importante que celle de Lully dans l'histoire de la musique. Pour pouvoir être complet et faire œuvre définitive, il faudrait disposer d'au moins trois ou quatre fois plus de place, et sans doute ce ne serait pas trop exiger de M. de la Laurencie que d'espérer de lui, plus tard, ce monument à élever à la gloire de Lully et de la musique française du XVII^e siècle.

En attendant, ce qu'il nous fournit est déjà un appoint considérable et un moyen d'initiation qui nous fait pénétrer au cœur même du sujet, en nous ouvrant sur celui-ci des perspectives profondes et insoupçonnées. Il me paraît impossible, dans cet ordre d'idées, d'être plus clair, plus méthodique et plus concis que ne l'est M. de la Laurencie, et de dire plus de choses essentielles en un aussi petit nombre de pages.

Très préoccupé de débarrasser la vie du maître de l'atmosphère de légende dont on l'a entourée, il s'efforce de rétablir les faits dans leur exactitude objective et de nous dépeindre un Lully vraiment authentique, en écartant toute exagération due à la malveillance ou à une admiration excessive. Il nous restitue ainsi un portrait extrêmement vrai ou tout au moins vraisemblable de l'homme au point de vue physique et moral et nous décrit d'une manière très suggestive les étapes glorieuses de sa royale carrière.

Mais c'est surtout dans l'analyse de l'œuvre du fondateur de l'opéra français qu'il arrive à nous faire comprendre de la façon la plus lumineuse comment s'est peu à peu créé ce genre fameux et quels en étaient les traits caractéristiques. Afin de nous guider plus sûrement le long de la voie sinueuse dont l'opéra français est le point d'aboutissement, il ne craint pas de remonter aux sources et aux influences les plus lointaines, et de nous mener au but en s'arrêtant en chemin à toutes les manifestations et à tous les événements musicaux qui ont contribué à la formation progressive du genre : air de cour, musique de luth, ballet de cour associant l'air de cour et la musique de danse et parfois le récit dramatique, comédie en musique, pastorale en musique, comédie-ballet, représentations d'opéras italiens de Rossi et de Cavalli à Paris, etc.

Les étapes accomplies par Lully dans le domaine de la musique dramatique avant la création de son premier opéra véritable, *Cadmus et Hermione* (1673), font l'objet d'une étude serrée et très démonstrative. Enfin l'évolution suivie par le maître, spécialement sur le terrain du récit dramatique, depuis ses premiers jusqu'à ses derniers opéras, est marquée avec un sens très fin des nuances et une compréhension profonde de l'esthétique de Lully et de son siècle.

Les passages consacrés à l'étude de la « rhétorique musicale » de l'auteur d'*Amadis* sont particulièrement instructifs, de même que ceux relatifs à l'expressivité tempérée et objective du drame lullyste et au sentiment de la nature dont il est imprégné.

*

Il ne peut entrer dans mes intentions de parler avec plus de détails du livre de M. de la Laurencie, ni surtout de tenter de critiquer un travail réalisé par l'homme le plus apte à le faire. Mais je voudrais, à l'occasion de sa publication, ajouter à ce que j'ai exposé plus haut quelques réflexions que sa lecture m'a suggérées.

Et d'abord, un ouvrage comme celui-là ne peut être, si bien fait qu'il soit, que d'une utilité relative, si l'on se contente de le

lire sans prendre contact avec les œuvres principales dont il y est question. Mais la difficulté commence lorsqu'il s'agit de se procurer les partitions de Lully... Elles ont fait l'objet, vers 1880, d'une réédition partielle de la part de Théodore Michaëlis. On est généralement d'accord aujourd'hui pour trouver que cette réédition, qui ne consiste d'ailleurs qu'en réductions pour piano et chant, est à certains égards très critiquable, mais que, malgré ses défauts, elle a été d'une grande utilité. Il faut se reporter à l'époque où elle a été publiée pour s'en rendre compte. Elle comportait aussi des opéras et des ballets d'autres musiciens que Lully, appartenant aux XVI^e, XVII^e, XVIII^e et même XIX^e siècles, et il est piquant de constater que César Franck et M. Vincent d'Indy furent parmi les collaborateurs de cette vaste entreprise. Le père Franck fit notamment la réduction du bel opéra de Philidor, *Ermeline, princesse de Norvège*, influencé par Gluck jusqu'au plagiat, et M. Vincent d'Indy réalisa celle des *Éléments* de Destouches, qu'il a, de plus, dotée d'une magistrale préface où l'on peut prendre encore bien des enseignements et par laquelle on constate que la génération de 1880, pourtant si imbu de Wagner, ne perdait point de vue ces « primitifs français » dont on fait tant de cas, et avec raison, à l'heure actuelle.

Théodore Michaëlis ne put malheureusement réaliser tous ses projets : en ce qui regarde Lully, deux de ses opéras les plus remarquables, *Amadis* et *Roland*, n'ont pu être réédités. Quant aux autres, ils sont épuisés, et il devient fort difficile de se les procurer. *Armide* est devenue quasi introuvable (1).

(La fin prochainement.)

CHARLES VAN DEN BORREN

A FRANCIS JAMMES

Les *Tablettes* consacrent à Francis Jammes leur quatrième fascicule. Parmi des proses et des vers de MM. Albert Fleury, Edmond Pilon, Tancred de Visan, Michel Abadie, André Lafon, Fagus, etc., M^{me} Colette Willy adresse au poète cet hommage vraiment exquis :

« Entre Toulouse et Pau, l'an passé, j'ai voyagé avec un homme courtois, qui avait de beaux yeux de chèvre. Il me dit qu'il était sous-préfet d'Oloron, et son prestige ne s'en accrut point. Mais il ajouta qu'il connaissait Francis Jammes, — et s'en alla peu après, se demandant peut-être pourquoi cette « dame seule », à peine polie d'abord, lui jetait un adieu, un regard et un sourire presque tendres...

Il connaissait Francis Jammes... Je n'ai jamais vu Francis Jammes. Je n'ai pas besoin de le connaître, je sais mieux que vous comment il est.

Il est assis dans un jardin à l'ancienne mode, et, derrière lui, la corne d'une montagne bleue enlame le soleil déclinant. Il est vêtu d'une robe de moine, et il sourit à la rose qu'il tient, une ronde rose prise au bouquet campagnard posé sur ses genoux.

C'est moi qui le lui ai donné, ce bouquet. J'ai durement cordé, comme une hotte de poireaux, des roses et des reines-marguerites, et des camomilles, avec une bordure bien régulière de « rubans » qui sont des herbes plates, rayées de blanc et de vert, et coupantes comme le chiendent. On lie ces bouquets pendant tout le mois de Marie, chez nous, et on les porte à bénir, le soir, au

(1) *Armide* a également été rééditée en 1885, par Breitkopf et Haertel.

salut. Et, ensuite, on les plante au bout d'une perche dans les champs, pour éloigner la grêle, vous savez ? Mais non, vous ne savez pas...

Quand je serai très vieille, j'irai voir Francis Jammes. Je le trouverai assis dans son jardin de curé, devant la montagne bleue qui écorne le soleil au déclin de la journée, et respirant la rose prise au bouquet que je lui ai donné. Alors j'oserai parler et lui dire :

— C'est moi. Reconnaissez-moi. Je n'ai jamais quitté, de toute ma vie, la barrière enlacée de fleurs où vous m'avez laissée, au seuil des *Dialogues de Bêtes*... Je n'ai jamais eu d'autres amies que Clara d'Ellébeuse sur son âne, et Almaïde d'Étremont dans sa robe rose, et Pomme d'Anis sous les lilas... Reconnaissez-moi : voici les lettres où vous m'appeliez « l'écureuil en cage », quand j'étais une jeune femme presque enfant. Voici, entre deux feuillets, la petite jonquille séchée, transparente comme un léger parchemin. Voici le narcisse blanc dans l'enveloppe où vous avez écrit mon nom...

Et comme il ne répondra pas tout de suite, je m'effraierai, humble et mécontente devant lui, et je mentirai fougueusement, comme on ment par amour :

— Je n'ai jamais coupé mes cheveux, je n'ai pas erré de ville en ville, je n'ai pas dansé demi-nue!...

Alors Francis Jammes sourira, de tout son visage que je ne connais pas, et, levant sur moi la main qui tient la rose villageoise, il murmura, de sa voix que je n'ai jamais entendue, des mots insaisissables.

Au même instant, je me déferai toute, comme une robe vide, et rien ne demeurera de moi qu'une petite bête, écureuil, chien ou chat, ou lièvre aux narines de velours... A moins que je ne picore, poule tavelée, pigeon irisé, le blé miraculeux qui pleut dans les rayons du soleil, au paradis de Francis Jammes. »

COLETTE WILLY

LIVRES NEUFS

Le Sourire de la Joconde, par JEAN MADELINE ; préface de MYRIAM HARRY ; couverture illustrée par W. JULIAN-DAMAZY. Paris, éditions du *Courrier Français*.

Dans *le Sourire de la Joconde*, M. Jean Madeline s'est plu à réunir une galerie de femmes où, à travers les pays et les costumes les plus divers, depuis la Sulamite biblique jusqu'aux Parisiennes les plus modernes, sont présentées les expressions mobiles, subtiles et si difficilement saisissables de l'éternel sphinx féminin. A ce livre il fallait le visa d'une femme. M^{me} Myriam Harry en a écrit l'exquise et spirituelle préface. Le volume est d'une lecture aimable et d'un style charmant.

Du temps que les bêtes parlaient, portraits littéraires et mondains par JEAN LORRAIN ; préface de PAUL ADAM. Paris, éditions du *Courrier Français*.

Jamais la verve de l'auteur du *Vice Errant* ne fut plus étincelante que dans cette œuvre posthume. Celle-ci n'intéressera pas seulement les artistes. Les lecteurs les plus graves comme les plus frivoles goûteront à la lecture de cet important ouvrage un vif agrément. Clair, vivant, curieux, spirituel comme sait l'être le maître-écrivain dont le monument sera inauguré l'an prochain, *Du Temps que les Bêtes parlaient* est un livre mémorable. Le nom de Jean Lorrain se place naturellement à côté de celui de ses glorieux maîtres, compatriotes et amis : Barbey d'Aurevilly, Flaubert et Maupassant.

Vies agrestes, par D.-J. DEBOUCK ; préface de GEORGES VIRRÉS. Bruxelles, Vromant et C^{ie}.

C'est, croyons-nous, le début d'un écrivain, et ce début est plein de promesses teintées à la fois de lyrisme et d'ironie, les pièces rustiques de M. Debouck, écrites dans une langue un peu précieuse qui n'a pas encore trouvé son accent personnel, révèlent des dons d'observation et une nature sensible. Comme le fait remarquer son préfacier, l'auteur a une manière de personnaliser le paysage, d'animer les inanimés, de donner l'apparence et l'intimité d'êtres vivants à la meule, à la route, aux champs, aux nuages, à la chaumière loqueteuse le long du chemin et qui titube comme un paysan revenu de la ville.

Et c'est là une des caractéristiques et l'un des attraits de ce talent jeune sur qui pèsent encore trop de souvenirs mais qui a de l'élan, de l'audace et de l'émotion.

De Goupil à Margot (Histoires de bêtes) par M. LOUIS PERGAUD. Paris, au *Mercurie de France*

Dans cette première série de contes qui valut à l'auteur le prix Goncourt, M. Louis Pergaud a mis en scène quelques-unes des bêtes de nos forêts, — de Goupil, le renard, à Margot, la pie. Conçues avec une double préoccupation d'art et de vérité, ces histoires sont de petits drames bien construits dans lesquels la psychologie animale, très finement observée, ajoute au roman le charme d'une étude agréable et vivante.

« King Edward VII memorial »

Du *Bulletin de l'Art ancien et moderne* :

On sait que, peu de temps après la mort du roi Édouard VII, un mouvement spontané se manifesta dans tout le Royaume-Uni en faveur d'un monument destiné à commémorer le souvenir du monarque défunt. Les souscriptions affluèrent aussitôt, sans même que l'on connût d'une façon précise à quel usage elles seraient affectées. Tant qu'il ne s'agit que de les recueillir, tout alla pour le mieux. Mais du jour où il fallut songer à employer l'argent, les difficultés commencèrent, et elles sont loin d'être complètement aplanies à l'heure actuelle.

Une des premières questions qui se posèrent fut celle de l'emplacement. Le souvenir du monument de Victor-Emmanuel, dont la silhouette colossale n'a été dressée à la vue de Rome entière qu'au prix de quartiers éventrés et de monuments détruits, était de trop fraîche date pour ne pas donner à réfléchir. On se trouva d'accord pour juger dangereux d'exposer tout un coin de la ville à de graves bouleversements, dans l'ignorance où l'on était de ce qu'on pourrait gagner à la transformation. On agita divers projets, entre lesquels on n'a pas encore pris parti ; et nul ne peut dire présentement si c'est dans Saint-James Park, Hyde Park ou Parliament Square que s'élèvera le monument commémoratif.

D'autre part, les artistes se montrent fort irrités de ce que le Comité, au lieu de faire de ce monument l'objet d'un concours national — ainsi que les circonstances paraissent l'exiger, — ait, de sa propre autorité, arrêté son choix sur un sculpteur et sur un architecte, dont le moins qu'on puisse dire est que ni l'un ni l'autre ne semblait désigné pour une pareille tâche.

Si bien que voilà une imposante manifestation nationale, issue d'un mouvement unanime et touchante par cette unanimité même, qui risque de tourner court et de sombrer dans les plus mesquines querelles.

Le but poursuivi est à tous égards trop respectable pour qu'on n'ait pas lieu de regretter ces retards et ces discussions. Tout de même, on ne peut s'empêcher de constater, une fois de plus, à quel point la « statuomanie » est devenue l'idée fixe de notre époque, lorsqu'on voit de bons esprits, chargés de trouver une forme de commémoration répondant au vœu d'un pays tout entier, s'hypnotiser sur l'idée d'un marbre, alors qu'il y aurait tant d'autres manières, plus utiles et plus élevées, de comprendre un *King Edward VII memorial*. E. D.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Second concert historique de musique wallonne, jeudi dernier. Public plus nombreux encore qu'au premier concert : La grande salle Roger de le Pasture était remplie. Succès plus accentué encore pour MM. Béon et Closson qui avaient préparé ce concert et pour leurs interprètes : M^{lle} Alexander, dont on a fort admiré la belle voix, M^{me} Tiny Béon, qui joue délicieusement du clavecin; M^{me} Mahy et le quatuor vocal Carpay. Le programme comprenait des chansons polyphoniques, notamment un bijou de Mathieu Le Maistre (xvi^e siècle), *Le Soir*, et des pièces de Roland de Latre; une *Sonate* de Mébul, et des airs de Grétry et de Gossec, le tout choisi, compris et interprété avec une conscience et un bon goût parfaits, bon goût qui se retrouvait jusque dans la typographie du programme, dû à la maison Bénard de Liège.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Déclamation (jeunes gens, professeur M. CHOMÉ) : 1^{er} prix avec distinction, M. Maury; 1^{er} prix, M. Lamarche; 2^e prix, MM. Sovet, Limet, Roels et Sel; accessits, MM. Panken, Evrard et Léonard.

Jeunes filles (professeur M^{me} MEURY) : 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Gissoul, qui reçoit en outre le prix Tordeus, et M^{lle} De Bau; 2^e prix, M^{lles} Sauveur et Thieren; accessits, M^{lles} Gentil et Hoogstoel.

PETITE CHRONIQUE

La classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique a procédé la semaine dernière à des élections qui furent assez vivement disputées. Dans la section de peinture, M. Emile Claus a été nommé membre effectif, M. Albert Baertsoen membre correspondant. Dans la section de musique, M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire de Mons, a été élu membre effectif; M. Sylvain Dupuis, directeur du Conservatoire de Liège, l'a remplacé comme membre correspondant. Dans la section de sculpture, un fauteuil a été offert à M. Jules Lagae. Dans la section des Sciences et des Lettres, M. Georges Hulín a été délégué comme membre effectif, M. Charles Buls, ancien bourgmestre de Bruxelles, comme membre correspondant.

Enfin, M. Vernon a, dans la section de gravure, remplacé comme membre associé feu Oscar Roty.

Le gouvernement vient d'acquérir pour le Musée de Bruxelles sept œuvres de Charles Van der Stappen exposées au Salon de Printemps. Parmi elles figure l'excellent buste de Portaels et la composition inspirée à l'artiste par *Mon oncle le Jurisconsulte*, de M. Edmond Picard.

Un buste d'enfant de M. Eugène Cannel a été acquis au même Salon par l'Etat.

La commune de Saint-Gilles vient de commander à M. L. Vogelaer quatre Renommées en bronze d'environ deux mètres de hauteur chacune, destinées à compléter la décoration extérieure de l'Hôtel de Ville, dont la façade groupé un grand nombre de statues et bas-reliefs.

C'est aujourd'hui, dimanche, à 3 heures, qu'aura lieu au Parc le concert historique de musique militaire que nous avons annoncé. Le programme, qui offre un réel intérêt artistique, sera exécuté par les cinq corps de musique de la garnison de Bruxelles sous la direction de M. Lecail, inspecteur des musiques de l'armée. On exécutera notamment : les chants de Lansquenets devant Rome (1687), la marche des Sorcières, exécutée lors de la décapitation de Marie Stuart (15 février 1587); la marche de Gluck (1727), la marche des Volontaires prussiens et du régiment Royal-Saxon, après Leipzig (18 mars 1813); la marche, avec trompettes

thébaines, du couronnement, à Königsberg (1861), du roi de Prusse, Guillaume 1^{er}, et l'*Hymne à Égypte*, œuvre de S. M. Guillaume II, la *Ladies Parade The Duke of York short troop*, qui fut, pendant des siècles, le refrain de l'armée britannique; la marche des Mousquetaires de Lulli (1670) et de la Vieille Garde d'Austerlitz et de Waterloo complètera cette évocation du passé; des extraits des « Cinq parties du monde » (*Rubens-Cantate*, de P. Benoit) et la grande marche aux Flambeaux, de Lecail, clôtureront le concert.

Comme le Midi, la Flandre bouge. De grandes fêtes auront lieu aujourd'hui, dimanche, à Gand, pour la glorification de l'Art flamand. Des conférences seront faites à 11 heures du matin au Grand théâtre par MM. Max Rooses (*l'Art plastique*), Maurice Sabbe (*l'Art musical*), Jules Persyn (*l'Art littéraire*) et Pol de Mont (*les Artistes et le Peuple flamands*), tandis qu'au Théâtre flamand aura lieu une séance de déclamation et de chant sous la direction artistique de M. Oscar De Gruyter. Des chansons flamandes seront interprétées sur la Place d'Armes avec accompagnement de fanfares. Un cortège composé de 400 sociétés et de 30 corps de musique défilera à partir de 2 heures dans les principales rues de la ville. Les artistes flamands seront reçus à 3 heures à l'Hôtel-de-ville. A 5 heures, des chants populaires de Peter Benoit, Oscar Roels, J. Van Hoof et K. Mestdagh seront exécutés, avec accompagnement de trompettes thébaines et de fanfares, sur la place Saint-Bavon.

Parmi les artistes et hommes de lettres qui ont envoyé leur adhésion au comité, citons MM. A. Baertsoen, Cyril Buysse, E. Clause, J. Lagae, G. Minne, Styn Streuvels, N. de Tière, A. Vermeylen, etc.

Nous avons annoncé que M^{lle} Hélène Dinsart, de Mons, a remporté le prix au Concours international des pianistes-virtuosees ouvert à Paris par la revue *Musica*. Le second prix a été attribué à M. Chiapusso, de La Haye.

Une autre artiste montoise, M^{me} Marthe de Vos-Aerts, s'est vu décerner une des médailles mises à la disposition du jury pour récompenser les seize meilleurs concurrents. Ceux-ci étaient, dans l'épreuve finale, au nombre de trente-six.

Les morceaux imposés étaient le *Nocturne en ut mineur* de Chopin et les *Variations sur un thème de Paganini*, de Brahms.

Le premier prix consiste en un piano de concert de la maison Gaveau. Son titulaire aura, en outre, le droit de se faire entendre aux Concerts Colonne.

La Société J.-S. Bach, sous la direction de M. Albert Zimmer, a arrêté comme suit les programmes de ses concerts de la saison 1911-1912.

Premier concert : Cantate *O Ewigkeit, du Donnerwert!* pour soli, chœurs, orchestre et orgue. Sonate en sol mineur pour viole de gambe et clavecin. Chœur d'introduction de la cantate *Schleicht, spielende Wellen*. Sonate en ut majeur pour flûte, violon et clavecin. Cantate *Singet dem Herrn ein neues Lied* pour soli, chœurs, orchestre et orgue.

Deuxième concert : Concerto en mi majeur pour clavecin et orchestre d'archets. Cantate *Non sa che sia Dolore* pour soprano, flûte et orchestre d'archets. Air de soprano de la cantate *Was mir behagt, ist nur die muntre Jagd* et air de Momus de la cantate *Phœbus et Pan*. Concerto brandebourgeois en si bémol majeur pour altos, violes de gambe, violoncelle, contrebasse et clavecin.

Troisième concert : *Oratorio de Noël*, pour soli, chœurs, orchestre, clavecin et orgue.

Outre ses trois concerts d'abonnement, la Société Bach organisera un festival en deux journées consacrées à l'exécution de la *Hohe Messe* de Bach et à la *Missa Solemnis* de Beethoven.

Les représentations du théâtre de Bayreuth commenceront samedi prochain et se poursuivront jusqu'au 20 août sous la direction de MM. Hans Richter, Karl Nuck, Michaël Balling et Siegfried Wagner. Celui-ci, en collaboration avec M^{me} Reuss-Belce, remplira les fonctions de metteur en scène et de directeur général.

Les artistes engagés pour l'*Anneau du Nibelung* sont : MM. W. Soomer (Wotan), A. Schützendorf-Bellwidt (Donner),

Szekelyhidy (Froh), H. Hensel (loge), Ed. Habich (Albérie), H. Breuer (Mime), Eugène Guth (Fafner), K. Braun (Fasoli), M^{mes} Reuss-Belce (Fricka), L. Hafgren-Waag (Freia), G. Foerstel, S. Bischoff David et M. Matzmann (les Filles du Rhin), MM. J. Urlus (Siegmond), E. Behmann (Hunding), M^{mes} M. Salzmann-Stevens (Sieglinde), Ellen Gulbranson (Brunehilde), M. von Bary (Siegfried), M^{me} G. Foerstel (voix de l'oiseau), MM. H. Weil (Gunther), K. Braun (Hagen), M^{mes} J. Körner (Gudrune), M. Matzenauer et O. Band-Agloda (Walkyries).

Dans *Parsifal* on entendra MM. van Dyck et H. Hensel (Parsifal), M^{me} A. Bahr (Kundry), MM. K. Braun et R. Mayr (Gurnemanz), W. Engel et H. Weil (Amfortas), Schützendorf-Bellwidt (Klingsor) et E. Behmann (Titirel).

Dans *Les Maitres-Chanteurs* : MM. W. Soomer et H. Weil (Hans Sachs), Kirchhoff (Walther), H. Schulz (Beckmesser), N. Geisse Winkel (Kotner), K. Ziegler (David), M^{mes} Hafgren-Waag (Eva) et G. Staudigl (Magdeleine).

On songe déjà à Milan, dit le *Guide musical*, à célébrer par de grandes fêtes, en 1913, le centième anniversaire de la naissance de Verdi. Un comité, à la tête duquel se trouve le bourgmestre de la ville, M. Greppi, s'est constitué dans ce but. Le sculpteur Butti a été chargé d'exécuter un buste du célèbre artiste, qui sera inauguré solennellement. La Scala de Milan ne représentera, pendant la saison de 1913, que des œuvres de Verdi.

M. von Tschudi, à la protection duquel les artistes doivent beaucoup, vient de mettre à la disposition des grands collectionneurs allemands et étrangers deux salles. L'une de ces salles est actuellement occupée par la collection Macet de Nénies, de Budapest. Dans cette collection se trouvent, à côté de merveilleux Greco, Titien, Véronèse, Goya, etc., des œuvres capitales de Renoir, Cézanne, Manet, Courbet, Monet, etc.

Il a, en outre, eu la bonne fortune de pouvoir augmenter de cinq tableaux de Goya la collection espagnole de l'ancienne Pinacothèque.

De Paris :

Le Théâtre National Ambulant qui, avec ses huit trains routiers formant un ensemble de trente-sept voitures, ses vingt-six artistes, ses soixante-neuf hommes d'équipe, machinistes, électriciens, régisseurs, etc., son orchestre, ses décors, sa forge, son usine électrique, son atelier de réparations, va, sous la conduite de son hardi fondateur Gémier, parcourir les routes de l'Île-de-France, de la Normandie et de la Flandre, a été inauguré à Levallois-Perret la semaine dernière avec un très grand succès. Le spectacle se composait d'un drame fort émouvant de MM. Moreux et Peyrard, *le Sous marin « l'Hirondelle »*, de deux actes d'*Anna Karénine*, où triompha M^{me} Mégard, et de deux actes de *la Vie publique*. Outre ces œuvres, le Théâtre Ambulant jouera pendant sa tournée *la Rabouilleuse*, *les Guiletés de l'escadron*, *le Dépit amoureux*, *le Malade imaginaire* et *le Barbier de Séville*.

M. Reynaldo Hahn a composé un ballet, *le Dieu bleu*, dont le principal rôle devait être créé au cours de la Saison russe par M^{me} Ida Rubinstein. Pas plus que *la Péri* de M. Paul Dukas,

le Dieu bleu ne fut joué. Et c'est New York qui, en novembre prochain, aura la primeur de cette partition, qui sera exécutée à Monte-Carlo avant de regagner Paris.

Quant à *la Péri*, elle sera vraisemblablement montée à l'Opéra-Comique l'hiver prochain.

Les éditeurs Fontemoing et Cie, à Paris, mettent en souscription un ouvrage de M. Camille Mauclair consacré à Florence et à l'art florentin. L'auteur, dont on connaît l'éloquence passionnée lorsqu'il analyse les chefs-d'œuvre anciens et modernes de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, s'est efforcé de concilier dans cet ouvrage l'art, l'histoire, l'érudition et le sentiment. Illustrée de nombreux clichés photographiques, *Florence* sera pour les artistes, pour les voyageurs, pour tous ceux qui aiment la cité du Lys rouge un guide sûr et un conseiller précieux. Les souscriptions (30 francs) sont reçues dès aujourd'hui chez les éditeurs, 4 rue Le Goff, à Paris. L'ouvrage paraîtra en octobre.

Nous avons dit que nous aurions bientôt au théâtre deux *Sœur Béatrice*. Aurons-nous aussi deux *Savonarole*? On annonce que M. Gabriel Trarieux vient d'achever un drame en cinq actes auquel il a donné le titre de *Savonarole*, qui est celui du drame de M. Iwan Gilkin représenté dimanche dernier par la Fédération des Sociétés dramatiques belges. Le *Savonarole* de M. Trarieux serait reçu pour l'hiver prochain par M^{me} Sarah Bernhardt. Mais sans doute devra-t-il changer de titre.

SINT ANNA-TER-MUIDEN (près de Sluis, Hollande). Maison de campagne, meublée ou non, convenant pour artiste; à 25 minutes de Knoeke s/mcr, à vendre 10.000 fr. — S'adresser : 11 rue de Namur, Bruxelles.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs.

et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres; c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS-1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez M. Cyrille KERKHOFS, éditeur

34 rue de la Régence, BRUXELLES

CHANSONS DE FLANDRE

par CAMILLE LEMONNIER

Les Keréls. — La chanson du petit paysan. — Les petits bergers de Flandre. — Kling-Klang. —
Au bout d'un fil d'or. — La chanson du petit coq. — La fileuse de minuit.

Musique de LÉON DU BOIS, LOUIS DELUNE, FRANÇOIS BEAUCK et EDGARD LECLERCQ.

Couverture ornée d'un dessin d'EMILE CLAUS. — *Prix net : 2 fr. 50*



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Peintresses (LOUIS VAUXCELLES). — Le lyrisme de Paul Claudel (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Quelques réflexions à propos du « Lully » de M. Lionel de la Laurencie (suite et fin) (CH. VAN DEN BORREN). — Musique : *Chansons de Flandre* (O. M.). — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — L'Université nouvelle — Petite chronique.

PEINTRESSES

La femme de talent qui a signé cette œuvre ardente et singulière : *les Jeux de la Flamme* s'est, dans une plaquette d'un intérêt soutenu, demandé *comment les femmes deviennent écrivains*. Pour vous donner une idée des raisons qu'elle cherche à ce phénomène (le cœur a ses raisons, dit un mot célèbre de Pascal, et M^{me} Aurel me paraît plutôt douée de « l'esprit de finesse » que de « l'esprit géométrique »), je me bornerai à reproduire deux phrases de l'auteur : « Si, en art, écrit-elle, *le neuf* a le droit de la vie, la femme est, de tous temps, prête à tout art... Plus la femme est aimée, c'est-à-dire plus on accroit pour elle le champ d'espoir, plus on la rend apte à sentir, c'est-à-dire à s'accomplir ».

Vous voyez dans quelle série M^{me} Aurel requiert les mobiles qui mettent le porte-plume aux doigts des femmes.

Je n'ai point qualité pour décider si elle a tort ou raison, et je ne vais point juger M^{mes} Tinayre, Myriam Harry, Gérard d'Houville, Colette Willy ou la comtesse de Noailles à la lueur de ce critérium. J'estime que les

critiques littéraires ont assez à faire pour trancher ces problèmes de psychologie délicate, et je crois plus prudent de m'en tenir au champ des arts plastiques, le seul que je laboure d'un geste monotone et continu.

Et je songeais, en feuilletant l'opuscule de M^{me} Aurel, à cet autre problème : « Comment, pourquoi les femmes deviennent-elles *peintresses*? Pourquoi y en a-t-il tant aujourd'hui — tant et trop, — pourquoi n'y en eût-il point sous l'Ancien Régime? »

Le fait est qu'elles sont trop. Elles ont un Salon à elles, qui est terrible. C'est le plus mauvais des Salons, et Dieu sait pourtant si les *Artistes Français* nous réservent de douloureux spectacles! M. Beaumetz — ce sauveur tardif du Midi — est adulé des « femmes peintres ». Qui ne l'a vu au vernissage de cette exposition-là n'a rien vu. Il est jeune, ses mèches s'envolent au gré de la brise; il est parfumé, il papillonne, il flirte. Il dit à M^{me} Huillard : « M^{me} Huillard, vous avez plus de talent que Fragonard ». Il dit à M^{me} d'Uzès : « Duchesse, votre sculpture est divine ». Et à toutes, à M^{me} Vallet-Brisson, à M^{me} Faux-Froidure, à M^{me} Tautpin et à M^{me} Tartempion, il distribue des sourires, des palmes, qu'il épingle aux corsages, avec des œillades énamourées, et il commande pour l'État à tour de bras des avalanches de roses trémières, de pivoines géantes, de delphiniums, de phlox et de géraniums bulbeux tous plus insipides, plus dénués de parfum et d'âme les uns que les autres.

Toutes les femmes peignent. Quand elles ne manient pas les bâtonnets de pastel ou ne lavent pas de mercantiles et mièvres aquarelles, elles se livrent à l'art décoratif. Et cela est plus hideux encore. Les sections d'art décoratif des Salons sont encombrées d'objets

laid mais prétentieux en cuir gaufré, en bois d'amarante, en émail champlévé, en cuivre martelé, en carton-pâte ou en confiture solidifiée, qui ne servent à rien, sont très encombrants et coûtent fort cher.

D'où cette pléthore, ce prurit? Il va sans dire que je ne méconnais point les efforts isolés d'une élite de vraies femmes artistes, sensibles et raffinées. La plus délicatement exquise de toutes n'a-t-elle pas été glorifiée au *Salon d'Automne* où l'on organisa naguère une rétrospective des œuvres de cette femme exceptionnelle, M^{me} Eugène Manet, belle-sœur, amie et disciple du Saint Jean-Baptiste de la peinture française! Berthe Morisot, par respect pour le nom de l'auteur du *Déjeuner sur l'herbe*, signa toujours de son nom de jeune fille. La fluidité, la tendresse de son coloris rose-thé, gris perle et bleu, de ses blancs légers, est un ravissement; c'est une œuvre de verve, de spontanéité joyeuse, que n'attriste aucun ombre, où la vie des fillettes, des jeunes femmes, au jardin, par les prairies ensoleillées, à leur toilette, sur les plages normandes aux horizons de turquoise, est saisie et restituée avec une fidélité qui n'est point l'imitation littérale et servile. Mais Berthe Morisot comme Eva Gonzalès, comme Marie Bracquemond, comme Rosa Bonheur, comme jadis Adélaïde des Vertus que, pour ma part, je préfère à la gracieuse mais fade Vigée-Lebrun, est l'exception. Et si nous voulons dénombrer les femmes actuelles qui ont du talent (je n'entends parler ici ni de M^{me} Demont-Breton, ni de M^{me} Romani, ni de M^{me} Lemaire, ni de M^{me} Abbema, qui ont une clientèle, ce qui est l'essentiel aux yeux de ces dames), rares sont les noms dignes d'estime que nous devions retenir. Un nom actuel les domine toutes, et c'est un nom américain : miss Mary Cassatt, l'analyste des babies potelés aux prunelles ingénues; d'autres étrangères encore valent d'être louées : Cécilia Beaux, M^{me} de Bosznanzka, cette dernière portraitiste infiniment pénétrante et personnelle. Je commémore la pauvre Bakschirtseff, morte à vingt-trois ans, qui était bien douce, certes, mais qu'un respect quasi religieux et tout étrange de M. Tony Robert-Fleury ankylosait, et qui ne sortait point des musées. Or, les musées sont décevants et périlleux si l'on y stationne trop longuement : les morts paralysent les vivants, ces morts qui ne furent grands que pour avoir été des vivants, pour avoir réagi contre toutes les tyrannies et sauté hors de toutes les ornières.

Qui trouverons-nous parmi les *peintresses* ou *sculptrices* vraiment originales? M^{me} Dufau (qu'elle me permette de déplorer la moindre qualité de ses récentes œuvres, moins accentuées, moins chaleureuses, moins « peintre », plus « porcelaine » que son magnifique *Automne* de 1903), qui certes a du talent.

Qui, à côté d'elle? M^{me} Camille Claudel, statuaire parfois géniale, M^{me} Charlotte Besnard, M^{me} Jane Pou-

pelet; et, chez les coloristes, M^{mes} Delasalle, Marie Bermond, M^{mes} Charlotte Chauchet-Guilleré, Lucie Cousturier, Henry Duhem, Émile Bourdelle, Marval, Lisbeth Carrière.

Elles sont peu nombreuses celles pour qui l'art n'est point d'« agrément », qui ne visent point au sot trompe-l'œil, au signolage tarabiscoté et insincère; rares celles qui veulent traduire sur le grain de la toile ou dans le marbre le plus intime de leur être, animer les rêves douloureux et hautains qu'elles n'ont pu poursuivre dans la vie. Elles se satisfont toutes, presque toutes, du psittacisme, indice d'une extraordinaire vacuité mentale; elles récitent par cœur des formules, des recettes de cuisine picturale.

La cause de cette infériorité? — Mon Dieu, c'est qu'elles n'arrivent presque jamais à s'évader du dogmatisme ou du faux goût qu'on leur a inculqué au Cours, à l'académie Julian ou chez tel autre Colarossi; elles y ont tracé des devoirs, des pensums, en écolières bien sages; elles continuent leur vie durant; elles n'ont point ouvert les yeux sur la vie des créatures ou des choses, esclaves qu'elles doivent être des préjugés mondains et scolaires; et si, un beau jour, elles veulent s'émanciper, casser les vitres de l'atelier des demoiselles pour regarder dans la rue, il est trop tard, toute leur éducation est déviée, faussée, les sillons sont creusés...

Je me demandais, au début de cette chronique, pourquoi l'ancien régime, sauf une demi-douzaine d'exceptions (Vigée, la Rosalba, Constance Mayer, quelques autres encore dont on déniche de-ci de-là un tableau au Louvre : Geneviève Bon de Boulogne, Micheline Woutiers, Guilhelmine Benoist), connut si peu de femmes artistes? La question est trop vaste pour être élucidée en quelques mots : j'y reviendrai un jour. Les conditions de la vie sociale du quattrociento (je ne remonte pas *a priori* au gynécée antique où la femme confinée distribue le lin à ses servantes) à la Renaissance n'eussent pas permis à une peintresse de se manifester. Qu'aurait fait une femme peintre ou sculpteur en un de ces terribles ateliers de Florence, chez Benvenuto par exemple, ou chez le Titien? Et, pour rentrer chez nous, une femme eût-elle pu se voir affiliée à une corporation?

Est-ce donc un bénéfice du féminisme envahissant que la peintresse? Oui, si elle ne se jette pas dans l'huile ou la glaise — si j'ose ainsi parler — par snobisme ou par appât de gloriole et de bas lucre. Oui, si elle rêve de devenir Berthe Morisot, Mary Cassatt, Camille Claudel.

Si non, cela n'a point d'importance; ce n'est qu'un métier de plus pratiqué par ces dames : et il y aura des femmes peintres par douzaines comme il y a des femmes cochers.

LOUIS VAUXCELLES

Le Lyrisme de Paul Claudel.

Je n'aime point parler de certaines œuvres. Cela me choque, comme un manque de convenances ; et comme d'un manque de convenances, il faut que je m'en excuse.

Ce n'est point que je ne les comprenne pas. Mais elles vont beaucoup plus loin que d'être comprises. Elles atteignent dans l'âme un point beaucoup plus sensible. Et dans un sens, il est parfaitement vrai qu'on ne les comprend plus, qu'on n'a pas, ou plutôt qu'on n'a plus de leurs proportions, de leur sens, des pensées qu'elles contiennent une idée bien nette. C'est par éclairs qu'elles apparaissent à notre souvenir, comme c'est par éclairs qu'elles ont illuminé notre sensibilité.

Mais je prétends qu'elles sont infiniment plus importantes pour nous que celles dont nous pouvons prétendre que nous les avons comprises, intégrées dans notre intellect. Car elles finissent par se confondre en nous avec la substance secrète de nous-mêmes.

J'étais bien embarrassé de vous raconter ce qui se passe dans l'*Otage*, la dernière œuvre dramatique de M. Paul Claudel (1), et à vrai dire cela ne m'intéresse aucunement. Il y a là une idée dramatique, un sujet, une sorte de thèse dont le contraire pourrait être soutenu avec le même génie et qui ne me requiert qu'autant que j'y devine de la part de l'auteur un assentiment enthousiaste, une complicité de toute l'âme et de tout l'esprit. Mais pas au delà.

C'est une belle idée, notez-le bien, c'est-à-dire qu'elle est à la fois généreuse et héroïque en elle-même et qu'elle donne beaucoup, qu'elle s'adapte admirablement à un développement théâtral. Un autre dramaturge, de langue pauvre et de lyrisme nul, aurait pu la trouver. Et donc l'*Otage* ne vaut pas par elle, mais pour de tout autres raisons. Et c'est pourquoi aussi, lisant cette pièce, c'est à peine si j'y faisais attention, entièrement absorbé par autre chose.

Mais c'est cette autre chose précisément que je désespère de pouvoir expliquer, puisque toute sensible et presque inconsciente. Ou vous l'avez sentie et que viendrais je faire sinon offenser le souvenir de votre émotion par la fausse et lourde précision de mes commentaires ? Ou elle vous a échappé et ce n'est pas ma critique qui pourra vous la faire toucher. Il faut relire l'*Otage*, et vous laisser aller. Alors vous apparaîtront, par échappées plus ou moins longues, ces beautés que presque seul M. Paul Claudel possède aujourd'hui, ce lyrisme extraordinaire dont les plus hautes envolées se justifient d'un élan pris dans l'observation la plus profonde de la réalité.

Où, le lyrisme de M. Paul Claudel est entièrement constitué de réalisme, un réalisme de nature. Toutes les images en sont empruntées au domaine de la vie d'un campagnard, d'un homme qui connaît à fond les travaux et les spectacles d'une ferme, d'un champ, d'une forêt, qui a regardé les plantes et les animaux, les nuances des saisons et des ciels, les états de sensibilité de l'atmosphère, les habitudes des petits métiers, en un mot tout ce qui est de la nature rurale et tout ce qui la touche de plus près ; la terre et les outils qui la sollicitent, les êtres qui vivent de ses sucs.

Qu'est-ce que Cébès et Simon Agnel de *Tête d'Or* ? Des hommes de la glèbe. Et Louis Laine de *l'Échange* ? Le même, mais plus

(1) PAUL CLAUDEL : *L'Otage*. drame. Paris, Éditions de la Nouvelle Revue française.

chasseur, et un peu aventurier. Et l'admirable Anne Vercors de *La jeune fille Violaine* ? Un fermier. Et qu'est-ce que Coufontaine de l'*Otage* sinon une réplique plus poussée, plus précise, plus déterminée historiquement qu'Anne Vercors ? Quant aux personnages de ses drames qui ne sont pas terriens, leur langage est sensiblement pareil. Ils donnent leurs raisons, montrent leur âme, défendent leur vie, justifient leur crime ou fondent leur sacrifice à l'aide de métaphores et d'images qui presque toutes pourraient se retrouver dans l'enceinte d'un village avec son pourtour de champs.

Les héros de *la Ville*, qui sont presque des intellectuels, le Pape Pie dans l'*Otage* s'expriment eux-mêmes de cette manière. C'est le ton dans lequel on commence. Et l'on ne le quitte plus. C'est le rythme même de la pensée de M. Claudel. Et l'on s'étonne si peu, au bout de deux pages, que les plus différents personnages parlent ainsi, on trouve cela si naturel qu'alors le langage abstrait et vague de tout le monde, charriant dans sa circulation ralentie, comme un mauvais sang, la lymphie morte du cliché, de la comparaison banale, du terme sans accent, que ce langage apparaît ce qu'il est en effet : indigne d'être parlé, et marquant, une fois écrit, aussi peu qu'une encre d'eau claire, sur le blanc du papier.

Ce qu'un écrivain ordinaire trouve deux ou trois fois dans le cours d'un livre et dont il masque l'indigence sous tous les prestiges verbaux, l'analogie naturelle, M. Paul Claudel la touche indistinctement. C'est un Antée invincible qu'aucune puissance d'abstraction ne saurait arracher du sol natal, auquel des milliers de racines l'attachent, et qui lui donne sa force et son génie.

Plus l'idée à exprimer est mystique, plus y semble appropriée l'image simple, terrienne, rurale. Et l'on comprend ainsi merveilleusement le catholicisme, le catholicisme gothique de M. Claudel. Populaire, touchante, réaliste, cette religion, dont le sacrement essentiel est un repas en commun et se symbolise par un morceau de pain, devait trouver dans le peuple de l'Île-de-France l'asile le plus propice, le plus durable. Elle devait être celle du poète le plus réaliste que nous ayons peut-être jamais eu, le plus essentiellement et purement français.

Jamais je n'ai pu comprendre ni interpréter les mystères de la religion catholique de cette manière simple, lumineuse, humaine, victorieusement débarrassée de toute métaphysique orientale, de tout ésotérisme alexandrin : Il la croit, il la pense, il la rêve, il l'absorbe en même temps que les spectacles du monde ; il la vit, quotidienne, faite pour lui, pour sa famille, ses enfants, ses devoirs, à la mesure de son cœur et de ses aspirations. Lisez les *Odes* (1), et surtout le prodigieux *Magnificat*.

Dans son mysticisme, qui est profondément authentique et orthodoxe, vous ne trouverez nulle trace d'un égarement de l'esprit, nulle construction abstraite de l'intelligence, ni divagation sur les nombres, ni rien en un mot qui ne vienne du cœur, — du cœur et de l'expérience.

Si je ne le connaissais, je l'imaginerais bien pareil à cet homme qu'il décrit dans le *Magnificat* et qui, dans un élan de tendresse quasi-humaine, offre à Dieu, avec l'offertoire de son enfant, toute l'émotion que lui cause un matin un crépuscule de son pays, aux heures douces entre toutes :

(1) PAUL CLAUDEL : *Cinq grandes odes suivies d'un Processionnal pour saluer le Siècle nouveau* (tirage de luxe). Paris, Bibliothèque de l'Occident.

O enfant né sur un sol étranger! ô petit cœur de rose! ô petit paquet plus frais qu'un gros bouquet de lilas b'ancs!

Il attend pour toi deux vieillards dans la vieille maison natale toute fendue, raccommodée avec des bouts de fer et des crochets.

Il attend pour ton baptême les trois cloches dans le même clocher qui ont sonné pour ton père, pareilles à des anges et à des petites filles de quatorze ans.

A dix heures lorsque le jardin embaume et que tous les oiseaux chantent en français!

Il attend pour toi cette grosse planète au-dessus du clocher qui est dans le ciel étoilé comme un *Pater* parmi les petits *Ave*.

Lorsque le jour s'éteint et que l'on commence à compter au-dessus de l'église deux faibles étoiles pareilles aux vierges Patience et Evodie!

FRANCIS DE MIOMANDRE

Quelques réflexions à propos du « Lully » de M. Lionel de la Laurencie (1).

Grâce à des occasions favorables, j'ai pu prendre connaissance de *Cadmus*, *Atys*, *Isis*, *Psyché*, *Bellérophon*, *Proserpine* et *Thésée*, et ce m'a été à la fois un complément inappréciable à la lecture du livre de M. de la Laurencie et un moyen-nouveau de juger de sa valeur et de sa perfection. J'y ai trouvé la confirmation de tous les points de détails notés par l'auteur et de toutes ses appréciations esthétiques concernant l'art de Lully. Mais qui plus est, j'ai appris à aimer cet art, à en goûter la saveur archaïque si essentiellement française, à en admirer l'adaptation si parfaite au milieu pour lequel il fut créé, à en comprendre la grandeur et la sereine objectivité, à éprouver le charme exquis de sa poésie toute en demi-teintes. A ce dernier point de vue, ce n'est pas un paradoxe de parler, comme le fait M. de la Laurencie (2), de l'impressionnisme de Lully. Alors que la littérature classique française du XVII^e siècle nous donne si rarement le sentiment de la vraie poésie, et pour ainsi dire jamais celui de la sensation fugitive, la musique d'alors, et notamment celle de Lully, échappe à cette sécheresse relative et nous caresse souvent l'oreille par de douces harmonies d'au-delà ou nous ravit le cœur par d'impalpables combinaisons de sons qui évoquent, mieux que tout essai d'imitation purement matérielle, les plus charmantes impressions de nature.

Il est un peintre français à peu près contemporain de Lully dont l'art décoratif et naturaliste fait naître les mêmes réflexions : c'est Claude Lorrain (1600-1682). Ses attaches avec l'impressionnisme moderne sont évidentes, si l'on considère que Turner a commencé par le prendre pour modèle et lui a emprunté sa vision de la lumière. Plus tard, il y aura Watteau (1684-1721), dont l'extrême subtilité de vision, également impressionniste en puissance, trouvera son équivalent musical dans les raffinements harmoniques de Rameau.

* * *

L'art de Lully, auquel nous pouvons adjoindre quelques-uns de ses successeurs immédiats, plus particulièrement l'élégant, suave et romantique Campra, et ce Destouches dont certains récits atteignent le pathétique de ceux de Gluck et font parfois présager

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

(2) Page 208, à propos des *Sommeils* de Lully.

Berlioz (1), — l'art de Lully, dis-je, possède tous les mérites d'un art aussi accompli, dans son genre, que celui d'un Racine ou d'un Corneille. « Nos grands écrivains, dit fort justement M. de la Laurencie en terminant son livre, ont reçu le juste hommage d'une imposante *édition critique*, hommage qu'on décerne aujourd'hui à Rameau (2). Pourquoi ne tenterait-on pas un effort pour rendre accessible au public le mouvement musical que Lully éleva à la gloire de son siècle? »

On ne peut que s'associer à ces paroles, qui sont l'expression d'une revendication absolument légitime. Mais il ne suffira point, lorsque cette œuvre de juste réparation sera menée à bien, de laisser dormir les partitions du fondateur de l'Académie royale de musique dans les rayons des bibliothèques. Il faudra que des artistes désintéressés rassemblent leurs efforts pour en ressusciter la substance soit au concert (3), soit au théâtre.

Pourquoi pas au théâtre? Quelle belle entreprise d'art n'y aurait-il pas à tenter dans cet ordre d'idées! Les objections tombent les unes après les autres. — Les livrets? Ils sont pour la plupart de Quinault, qui écrivait fort bien, avait de l'imagination et savait charpenter un drame. Les sujets sont beaux : Lully savait choisir et imposer ses volontés à cet égard. — Les récitatifs paraîtraient sans doute trop monotones? Question d'interprétation! Il faut du style, de la vie, du mouvement et de la conviction : avec ces éléments on arriverait sans aucun doute à renverser l'objection de la monotonie. L'alexandrin de la tragédie classique ne présente-t-il pas, en théorie, le même inconvénient? — Le décor? Quelles merveilles de goût et de raffinement ne pourrait-on pas réaliser en s'inspirant du pompeux et élégiaque Claude Lorrain! Quant au succès, peut-on le doser d'avance? Au reste, peu importe! Il suffit que l'entreprise soit belle pour qu'elle vaille la peine d'être tentée.

* * *

Je ne puis clore ces lignes sans rendre hommage à la génération actuelle des musicologues français qui, depuis quelques années, se sont mis à débrouiller, avec une inlassable activité et un remarquable esprit critique, l'écheveau compliqué de la musique française du XVII^e siècle et de la première moitié du XVIII^e. Grâce aux Brenet, aux Romain Rolland, aux Quittard, aux la Laurencie, aux Écorcheville, aux Prunières, aux Laloy, aux P.-M. Masson, auxquels il faut joindre le nom d'une Allemande, M^{me} Arnheim, nous pouvons maintenant nous faire une idée précise de ce qui, il y a peu d'années, n'était qu'un informe chaos dont il n'était possible de se dégager qu'au prix du plus dangereux simplisme.

A l'heure qu'il est, la voie s'ouvre de plus en plus large aux études synthétiques sur la musique française du XVII^e et du XVIII^e siècles. L'accumulation de plus en plus grande de matériaux objectifs, présentés sous une forme analytique, va bientôt permettre aux spécialistes d'écrire deux ouvrages dont la nécessité se fait vivement sentir : l'un d'eux comporterait la préhistoire de

(1) Voir certains passages du rôle d'Hercule dans *Omphale* et de celui d'Émilie (la Vestale) dans *les Éléments*.

(2) L'œuvre de Rameau est éditée par la maison Durand.

(3) La *Schola cantorum*, toujours si prompte aux bonnes initiatives, a donné en 1905 une exécution de fragments choisis de l'*Armide* de Lully. En 1908, elle a révélé au public la délicieuse partition d'*Issé* de Destouches.

l'opéra jusqu'à Lully et consisterait à développer, avec exemples à l'appui, ce que M. de la Laurencie n'a pu qu'esquisser dans son livre (1); le second s'attacherait à l'étude de l'époque comprise entre Lully et Rameau (Marais, Lalande, Campra, Destouches, etc.) (2) et tendrait particulièrement à poursuivre l'évolution, au cours de cette période de transition, de la musique religieuse, de l'opéra et des genres qui en dépendent. MM. Alcan et Chantavoine rendraient un grand service à tous ceux qu'intéresse l'histoire musicale en prenant l'initiative de la publication de ces deux ouvrages. Complétés, pour la musique instrumentale, par le livre de M. Quittard sur *Les Couperin*, annoncé comme étant en préparation, ils formeraient avec le *Lully* de M. de la Laurencie et le *Rameau* de M. Laloy un admirable manuel d'histoire en la musique de France, depuis le début du XVII^e siècle jusqu'à 1750 environ.

CHARLES VAN DEN BORREN

MUSIQUE

Chansons de Flandre, par CAMILLE LEMONNIER. Musique de L. DU BOIS, L. DELUNE, F. BEAUQCQ, EDGARD LECLERCQ. — Bruxelles, Cyrille Kerkhofs, éditeur.

Sur des textes en prose inspirés à M. Camille Lemonnier par de vieux lais flamands, quelques musiciens belges ont composé, dans le style populaire, un cycle de mélodies qui, pour la plupart, ont de la couleur et de l'accent. Il y en a de tragiques, — *les Kerels* de M. Léon Du Bois par exemple; d'ingénues, comme la charmante *Chanson du petit coq* de M. François Beauqcq; de mystiques; comme *les Petits bergers de Flandre* de M. Louis Delune, l'une des plus jolies du recueil. Et cet ensemble exprime avec fidélité l'âme à la fois batailleuse, naïve et croyante des campagnes flamandes.

MM. Du Bois, Delune et Beauqcq, — ce dernier peintre et musicien, — sont tous trois connus et appréciés. M. Leclercq apporte à ce groupement le charme inédit d'une sensibilité particulière. Sa *Filcuse de minuit*, qui côtoie, sans les pasticher, les délicates inspirations de l'école française moderne (M. Leclercq doit aimer Chausson, Duparc, Pierre de Bréville), révèle une nature fine, un talent équilibré et plein de promesses. Il a traduit d'une manière vraiment poétique, avec un sens précis de la prosodie et du rythme, ce lied mélancolique et berceur de M. Lemonnier :

Au clair de lune
Avec des fils de lune filait en un pré la princesse.
Passa par le pré en habits de lune le fils du roi.
Ah! lui dit-elle sous la lune,
Je file pour mon cœur un beau rêve couleur de lune.

Longtemps après par le pré de lune
Revient le fils du roi.
Ah! lui dit-elle sous la lune,
Je file pour mon lit de nocces de beaux draps de lune.

(1) Il y faudrait comprendre aussi l'étude de la musique religieuse (Dumont, Charpentier, etc.).

(2) M. Écorcheville a déjà écrit un livre sur cette période (Paris, Fortin, 1906), mais il s'est attaché dans cet ouvrage à l'esthétique musicale plutôt qu'aux musiciens et à leur œuvre. Dans son livre sur *Rameau* (collection des *Maîtres de la musique*, M. Laloy a posé les principaux jalons d'un travail sur la période intermédiaire entre Lully et Rameau.

Encore une fois passa dans le pré de lune le fils du roi.
Ah! lui dit-elle, c'est fini de filer le rêve et les draps.
Maintenant avec des fils de lune
Je file mon suaire, mon beau suaire de lune, dit la princesse.
Ah! personne ne sait plus son nom.

Et quand une dernière fois revint le fils du roi,
Sur le pré séchaient les beaux draps de lune,
Mais la princesse ne filait plus.
Ah! filait dans la lune la princesse.

Souhaitons que les *Chansons de Flandre* obtiennent des musiciens et du public la faveur qu'elles méritent. L'initiative à laquelle elles sont dues est intéressante. Réalisée en maints pays où le folklore est en honneur, elle n'avait pas encore été tentée, croyons-nous, en Belgique. J'entends, cela va de soi, sous cette forme spéciale d'adaptation et d'interprétation, car les recueils de chants populaires transmis par la tradition sont nombreux.

Aux musiciens wallons à nous donner l'équivalent de ces *Chansons de Flandre* en utilisant les légendes du pays de Liège, du Hainaut, du Luxembourg et de la province de Namur. MM. Joseph et Léon Jongen, Victor Vreuls, Théo Ysaye, Albert Dupuis et autres sont tout indiqués pour résumer en quelques pièces caractéristiques l'esprit frondeur, délié, ironique et vif de la Wallonie, sa tendresse et son attachement au sol natal. Et comme pendant aux *Moissonneurs* dont M. Émile Claus a orné les premières, on peut imaginer déjà sur les *Chansons wallonnes* des Mineurs ou des Verriers empruntés aux inépuisables cartons de Constantin Meunier.

O. N.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Faire d'une étude sur l'architecture en Wallonie une causerie vivante, pittoresque, attachante et émue, voilà ce qu'a réalisé l'autre jeudi M. Marcel Laurent. Et tout simplement parce qu'il a étroitement rattaché les édifices au sol, au milieu, à la race. Sans négliger les aspects d'érudition, il a surtout cherché à faire sentir de quelle manière les gens de Liège et du Hainaut s'étaient exprimés dans leurs églises et leurs monuments. A Liège, c'est, aux temps romans, l'influence ottonienne interprétée avec une certaine liberté; puis la vague germanique vient doucement mourir au rivage français où triomphe Tournai. La discipline gothique s'impose à nos contrées, alors que déjà on l'abandonne en France, puis la Renaissance nous libère et permet à nouveau une libre expression des idéalismes locaux. De Liège à Tournai, que de stations charmantes: Hastière, Lobbes, Walcourt, Mons, Soignies, etc. M. Marcel Laurent les évoque toutes et la Wallonie retrouve avec fierté sa sobriété noble, son goût de l'harmonie dans l'architecture comme en les autres arts. Inutile de dire combien cette conférence a plu.

L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

L'Université Nouvelle de Bruxelles vient de publier, avec un aperçu de son activité au cours de l'exercice écoulé, le programme des cours et conférences organisés pour l'année 1911-1912. Celle-ci s'ouvrira le samedi 28 octobre par une conférence de M. Charles Andler, professeur à l'Université de Paris, qui a choisi pour sujet: *Ce qu'on peut apprendre de Nietzsche*.

L'Université possède, on le sait, une Faculté des Sciences sociales, économiques et financières; une Faculté de Droit et un Institut géographique. A l'Institut des Hautes Études annexé à l'Université sont donnés des cours et des conférences relatifs aux Sciences naturelles, à la Philosophie, aux Questions sociales et politiques, à l'Art, à la Littérature, à la Pédotechnie, etc. Détachons du programme très fourni et très varié des cours arrêtés pour la prochaine année scolaire l'énumération des leçons et conférences consacrés à l'Art et aux Lettres.

Après avoir spécialement étudié l'an dernier la Peinture, la Sculpture et l'Architecture vénitienes, l'Institut des Hautes Études consacrera, cette année, un cycle de conférences à l'Art lombard des xv^e et xvii^e siècles. Ces conférences seront faites par MM. E. Verlant, directeur général des Beaux-Arts (*Foppa, Borgognone, Gaudenzio, Ferrari*); Salomon Reinach, de l'Institut (*Léonard de Vinci*, deux conférences); E. Bertaux, professeur à la Faculté de Lyon (*Luini, Cesare da Casto, Ambrogio de Predis* ainsi que *l'Art des marbriers lombards de la Renaissance et son expansion en Europe*); H. Hauvette, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris (*Sodoma*); Henry Marcel, administrateur général de la Bibliothèque nationale, à Paris (*Carravage*); P. de Bouchaud (*la Sculpture lombarde*, deux conférences); E. Clause, membre des Académies de Rome et de Florence (*l'Architecture lombarde à l'époque de la Renaissance*); L. Dorez, administrateur de la Bibliothèque nationale, à Paris (*les Manuscrits et les livres de la Renaissance en Lombardie et en Vénétie*).

Outre cette importante série de leçons, il y aura des entretiens sur les *Dessins de Watteau et de Boucher* par M. Pierre Marcel. Poursuivant son cours sur les arts d'Extrême Orient, M. Gisbert Combaz consacrera neuf séances à l'Art chinois. M. V. Basch, chargé de cours à l'Université de Paris, traitera des rapports de l'Art et du Socialisme. M. Charles Van den Borren étudiera spécialement, au cours de ses leçons sur les origines de la musique de clavier, l'Angleterre et les Pays-Bas aux confins du xv^e et du xvii^e siècles. Il passera en outre en revue la musique à Venise jusqu'à la fin du xvii^e siècle. M. Médéric Dufour, professeur à l'Université de Lille, parlera de la musique grecque et des hymnes delphiques. Il fera aussi assister l'auditoire à la reconstitution d'une représentation tragique (*Antigone*, de Sophocle) et d'une représentation comique (*les Nuées*, d'Aristophane) à Athènes.

Parmi les questions littéraires, citons encore l'*Histoire de la poésie française depuis le romantisme jusqu'à nos jours*, par M. Paul Spaak; *le Théâtre français contemporain*, par M. H. Guyot, directeur de l'École française de Bruxelles; enfin deux conférences de M. L.-P. Thomas, professeur à l'Université de Giessen: *la Psychologie amoureuse en Espagne et en Italie au xvii^e siècle et la Conception de la vie et de l'amour chez Leconte de Lisle*.

Enfin, M. Jahan continuera le cours de diction qu'il a commencé l'année dernière.

Les cours et conférences de l'Institut des Hautes Études sont donnés dans l'auditoire de l'Université, 67 rue de la Concorde.

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition universelle de Gand en 1913 entre dans la période active. C'est samedi prochain que seront examinées les soumissions relatives à la construction du Palais de l'Horticulture et des Fêtes. En prévision de l'extension que prendra la section

des Beaux-Arts, des travaux d'agrandissement seront effectués au Musée, où s'ouvrira une importante exposition rétrospective.

M. Maurice Wilmette fera jeudi prochain, à 3 heures, au Palais des Beaux-Arts de l'Exposition de Charleroi, une conférence sur *l'Ancienne littérature du Hainaut*.

L'Académie française vient de décerner à M. Albert Giraud, pour son recueil de poèmes *la Guirlande des dieux*, le prix Archon-Despérouses.

La disparition presque subite de Félix Mottl n'a pas été, dit *Paris-Journal*, sans jeter le désarroi dans le monde musical allemand. Jusqu'ici, personne ne pose ouvertement sa candidature aux fonctions de directeur général de la musique, que remplissait avec une si haute autorité Félix Mottl à l'Opéra royal de Munich. M. Richard Strauss, interviewé à ce sujet, a répondu qu'il n'accepterait pour le moment aucun poste fixe, et qu'il voulait uniquement se livrer à la composition musicale. Il dirigera cependant, au Residenz-Theater de Munich, le festival Mozart: *Les Noces de Figaro, Così fan tutte, L'Enlèvement du Sérail*, ainsi que *Tristan et Isolde* au Prinz-Regententheater.

Entre-temps l'auteur de *Salomé* travaillera, dans sa retraite tyrolienne, à sa *Symphonie alpestre (Alpensinfonie)*, beaucoup moins avancée qu'on ne l'avait dit récemment. Il achèvera aussi un chœur à *vingt voix, a-capella*. Mais il a démenti les projets qu'on lui prêtait, d'un opéra avec M. Hugo von Hoffmannsthal, d'une pantomime et d'une grande composition pour... un cirque.

Le Salon d'Automne a invité cette année M. Henry De Groux à grouper dans une salle qui lui sera spécialement réservée un ensemble de ses peintures et pastels, auxquels l'artiste ajoutera peut-être quelques sculptures: on sait que la plastique passionne depuis quelque temps M. de Groux qui, dans son atelier de l'Abbaye de la Cambre, a modelé, entre autres, un buste de Wagner et une figure gigantesque de Tolstoï.

Outre la salle De Groux, il y aura au Salon d'Automne une salle consacrée à l'œuvre gravé de Camille Pissarro. On y verra aussi le monument composé par M. Epstein à la mémoire d'Oscar Wilde.

Les décorateurs et artisans d'art préparent, enfin, dans les galeries du rez-de-chaussée, une importante exposition analogue — sauf la tendance d'art et le goût — à celle que réalisèrent l'an passé les artistes munichois. Celle-ci réunira dans un ensemble harmonieux disposé par l'architecte Séville et ses collaborateurs MM. Rignières, Bigot, Dufrené, Folloi, Gaillard, Groult, Jallot et Rapin une série d'appartements meublés et décorés selon l'esthétique moderne française.

A propos d'art décoratif, citons ce passage significatif du rapport présenté par les promoteurs de l'Exposition internationale qui groupera en 1915 à Paris l'universalité des arts de l'ornementation et de l'industrie:

« On a trop considéré l'art décoratif comme l'art des industries de luxe. Conception fautive! Les objets les plus simples de nos usages peuvent être artistiques. L'art décoratif, ou, pour l'appeler plus exactement, l'art appliqué à l'industrie, ne doit pas être envisagé seulement sous sa forme somptuaire, avec ses tapisseries, ses émaux, ses orfèvreries. Il faut aussi que le verre, l'assiette, le bol, la table de l'écolier, la suspension familiale aient été dessinés, ornés par l'artiste. N'en était-il pas ainsi au moyen-âge, seule époque où la France ait eu véritablement un art populaire? Et ce ne sont pas seulement les industries d'art proprement dites qui auraient à bénéficier de ce renouveau, mais bien toutes les industries, qui demandent qu'on ajoute à la qualité d'un objet par l'élégance de sa forme ou de son décor. »

C'est l'opinion qu'en maintes circonstances nous avons défendue ici et à laquelle l'Exposition de 1915 apportera une éclatante consécration.

En publiant l'article de M. Camille Lemonnier sur le projet d'une université flamande à Gand, nous avons omis de dire que cet article constitue la contribution de notre éminent collaborateur à une enquête ouverte par la revue liégeoise *Wallonia*, qui l'a fait paraître récemment avec les autres avis recueillis par elle sur la question flamande.

Nous recevons d'un correspondant de Munich sur les derniers jours de Félix Mottl des détails que liron avec intérêt tous ceux — et ils sont innombrables en Belgique — qui avaient voué à l'illustre musicien une fervente admiration.

Son médecin lui avait déconseillé de conduire le 21 juin la représentation de *Tristan et Isolde* à l'Opéra. Il refusa de l'écouter et se rendit au théâtre, où il prit place au pupitre. Au moment où Isolde s'écrie : « *Nun dich! Ich dem Vasallen!* », une douleur aiguë au cœur le contraignit de s'interrompre. Il passa la baguette au premier violon, qui se substitua si prestement à lui que le public ne s'aperçut de rien. Son état fut jugé assez grave pour qu'on le transportât aussitôt à la maison de santé du docteur Sitzmann. C'est là que s'accomplit quelques jours après, sur sa demande, la cérémonie de son mariage avec M^{lle} Fassbender, à laquelle l'unissait une profonde affection. On espéra que sa robuste constitution triompherait du mal et l'on afficha même dans toute la ville, le dimanche 2 juillet, un bulletin constatant une amélioration.

C'est ce même jour qu'il succomba, emporté par une nouvelle crise, et sa mort causa d'autant plus de stupeur qu'on avait cru l'illustre malade sauvé.

« Quel maître et quel artiste! nous écrit notre correspondant. Il semble que le mot *Empfindung* ait été créé pour lui. Les grandes leçons que nous donnait Mottl ont pris fin. Pourrions-nous désormais entendre encore *Tristan et Isolde!* »

Le 17 juin, il avait dirigé les *Noces de Figaro* avec une verve, une sûreté, un entrain incomparables. Ce fut peut-être la soirée la plus triomphale à laquelle il eût présidé. Cette soirée, il l'avait dédiée à M^{lle} Fassbender en lui disant gaiement : « Ecoute bien, c'est ton cadeau de noces! »

Les œuvres de Jules Breton conservent la faveur du public, à en juger par les prix atteints par ceux de ses tableaux qui furent vendus par ses héritiers, le mois dernier, à la galerie Georges Petit.

Le *Pardon de Kergoat*, dont on demandait 80,000 francs, a atteint 87,000 francs, réalisant la plus haute enchère de la vente. Parmi les autres adjudications, il faut noter : *Le Cri d'alarme*, 27,700 fr.; *Amour*, 18,000 fr.; *Breton et Bretonne au cierge*, 13,600 fr.; *Idylle*, 4,500 fr.; *Bergère à Douarnenez*, 3,800 fr.; *A la fontaine*, 3,700 fr.; *Garde champêtre en Artois*, 3,700 fr.; *Fille de mineur*, 3,620 fr. Le produit total de l'atelier s'est élevé à 346,420 francs.

Les observations de notre collaborateur, M. Ch. Van den Borren au sujet de l'intérêt qu'offrirait une reconstitution des opéras de Lully (voir ci-dessus) sont confirmées par le succès qu'obtiennent le mois dernier à Rouen, lors des fêtes du Millénaire de la Normandie, les fragments de *Bellérophon* et de la tragédie-ballet *Psyché*.

Bellérophon fut écrit par Lully sur un poème de Thomas Corneille et Fontenelle. Quant à *Psyché*, c'est Pierre Corneille qui en composa le texte, que suivit de très près son frère Thomas lorsque, quelques années plus tard, il transforma en opéra la tragédie-ballet pour laquelle Lully avait écrit une ouverture, un prologue, des intermèdes de chant et de danse et un important final com-

mentant les Noces de l'Amour et de Psyché dans l'Olympe. C'est cette partition qui fut utilisée dans l'opéra de Thomas Corneille, dont elle forma la meilleure part.

M. Julien Tiersot avait, en vue des fêtes du Millénaire, assumé la tâche de mettre au point le matériel musical de *Bellérophon* et de *Psyché*, dont il exposa dans une conférence qui précéda l'exécution les particularités relatives à leur origine et à leurs premières représentations.

On a découvert à Nantes dans les réserves du Musée des Beaux-Arts une *Mise au Tombeau* du XV^e siècle. Ce chef-d'œuvre, dont l'auteur est inconnu, est une peinture à la détrempe représentant le Christ ensanglanté, raidi, dans un linceul. Joseph d'Arimathie, le chef ceint du turban bariolé que lui attribuent tous les imagiers, saint Jean imberbe, à la longue chevelure, enveloppé d'un manteau, soutiennent le corps. La mère du Christ, accablée par la douleur, se tient près d'eux. Deux autres femmes drapées sont au second plan. Dans un coin sont représentés les attributs de la Passion.

Sottisier :

Le gouvernement français doit s'efforcer de ramener l'Espagne à une plus saine appréciation de la question et s'abstenir de la jeter irrémédiablement dans les bras de l'aigle teuton.

L. NOGENT, la *Lutte sociale*, 9 juillet.

SINT ANNA-TER-MUIDEN (près de Sluis, Hollande). Maison de campagne, meublée ou non, convenant pour artiste; à 25 minutes de Knocke s/mer, à vendre 10,000 fr. — S'adresser : 11 rue de Namur, Bruxelles.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres; c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8°, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

• Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Isabelle : *Récit par André Gide* (L. S'-H.). — Salon des Beaux-Arts de Charleroi : *Auguste Danse* (JEAN D'ARDENNE). — Les deux Personnages de Charles-Louis Philippe (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Livres neufs : *Au fond des yeux* (FRANZ MAHUTTE). — Bibliographie musicale : *Principe du système musical et de l'harmonie théorique et appliquée* (Ch. V.). — Dandysme. — Nécrologie : *Maurice Maindron*. — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Petite Chronique.

ISABELLE

Récit par André Gide (1)

Dans l'œuvre de Gide où déjà nous nous habituions à voir chaque volume élargir le précédent dans le sens d'un équilibre de plus en plus étendu, de plus en plus hardi, où nous retrouvions sa pensée chaque fois approfondie et chargée de plus graves considérations, que vient faire un limpide petit livre comme *Isabelle* ?

Ici, rien de cette impérieuse nécessité d'écrire que nous sentions dans *Paludes*, et dans *l'Immoraliste* comme dans *la Porte étroite*. L'auteur se délasse à parcourir des routes moins ardues, moins périlleuses que d'habitude ; par d'agréables avenues à nous mener vers une sagesse tempérée.

Pour composer la brève histoire qui ne lui a pas seulement paru mériter le nom de roman, il se fournit

(1) Paris, éditions de la *Nouvelle Revue Française* (Marcel Rivière).

de données les plus traditionnellement romanesques : château solitaire où l'on arrive en inconnu, mystère aussitôt flairé, retrouvée dans un vieux tiroir la classique miniature de jeune femme dont on s'éprend sans tarder ; puis la lettre d'amour découverte par hasard dans les boiseries pourries d'un pavillon abandonné, révélant tout un drame de passion et de meurtre, une conversation nocturne entre de bien étranges personnages surprise à travers la fente d'une porte, la visite furtive de l'insaisissable héroïne ; en moins de mots, tous les éléments suffisants pour intéresser par le sujet. Au contraire de cela, *Isabelle* n'est que la simple histoire d'une déception, un roman qui se défait, un récit en sourdine, un peu comique, triste un peu. L'expérience qu'un jeune homme séparé de la vie et enclin à la rêverie fait d'une vérité évidente et souvent méconnue qu'à plusieurs occasions déjà nous rappela le solide bon sens de Gide : là où l'intérêt (c'est-à-dire l'intensité, c'est-à-dire la possibilité de tragique) n'est pas dans les caractères, il ne saurait être dans les événements. C'est par là que se rattache à la pensée gidesque ce petit ouvrage qui, à première vue, semblait n'être qu'un caprice, une arabesque en marge de l'œuvre totale. Et non seulement par l'esprit, par la couleur même de certains passages qui ont la mélancolie glauque et comme détrempée de *Paludes*, la même exaspération bizarre dans le comique.

Certes ce petit volume dont la portée et l'intention paraîtraient ainsi définies est loin de prétendre à l'importance des deux romans qui l'ont précédé, et l'on sent bien, d'ailleurs, qu'il ne se voulait que ce qu'il est devenu. Si cependant il arrive à avoir autant de consistance que *l'Immoraliste* et que *la Porte étroite*,

c'est qu'il est fait d'une tout aussi solide étoffe de réalité, condition indispensable par où, quelle que soit sa donnée (et il faut se garder de la facile erreur qui confond l'ordinaire et le réel), un roman reste plausible, même à des époques et à des milieux qui en sont très distants. Le romanesque n'est pas tant dans le sujet que dans la vision; il résulte d'un tour particulier de l'imagination qui jette sur les événements une lumière excitante et fautive. Tels motifs y prêtent plus facilement que tels autres; les très grands romanciers se sont servis de tons avec la même indifférente aisance, et les ont présentés sous le même jour sans laisser entre l'extraordinaire et la vie quotidienne cette coupure infranchissable au delà de laquelle, précisément, habite le romanesque.

Avec *Isabelle*, une fois de plus Gide se montre aux antipodes de l'esthétisme et du snobisme dont si sottement certains l'accusent; il y fait de l'art avec de la vie toute nue et s'évertue dans le sens de sa propre parole « de l'importance qui est dans le regard seulement, non dans l'objet regardé. »

Il y a plus : le sujet même du livre est une sorte de démonstration par l'absurde. Que cependant on se garde de l'imaginer théorique le moins du monde. Il est, d'un bout à l'autre, doucement palpitant et tiède d'une vie émue et directe.

Attentivement écrit, avec une rare sobriété et dans une parfaite unité de ton, sa composition fléchit un peu dans la dernière partie. On y croit sentir un effort de volonté, et partant moins de naturel. Les personnages, tous accessoires, si l'on peut dire, puisque le propre de l'héroïne est de ne point paraître, frappent par cette vérité de la silhouette que déjà nous admirions dans les comparses de la *Porte étroite*, par cette sûre et simple conduite du trait, qui du premier coup, à travers le physique, révèle le moral. Le milieu social, le ton de la conversation, l'atmosphère du jardin, et j'allais dire l'odeur de la maison sont d'une réussite particulièrement aisée et heureuse.

Pour n'être pas un livre nécessaire, ce petit traité de la curiosité, de l'attente et de la désillusion est un charmant récit qui nous montre un Gide très humain, accessible et fraternel, un répit après les durs sentiers de la *Porte étroite*, avant quelle nouvelle proposition de cet esprit réfractaire aux installations définitives ?

L. S'-H.

Salon des Beaux-Arts de Charleroi.

Auguste Danse.

Il serait difficile de citer une vie plus dignement et plus noblement remplie que celle d'Auguste Danse, qui est maintenant, je crois, le doyen des artistes belges. Sa robuste vieillesse, d'ail-

leurs, semble défier les atteintes de l'âge et tel le paysagiste Harpignies, doyen des artistes français, il offre un phénomène d'admirable résistance aux agents naturels qui trouvent d'ordinaire sans défense notre pauvre humanité.

Sa naissance (13 juillet 1829) précéda l'avènement de la Belgique indépendante, et son premier apprentissage se fit à l'Académie de Bruxelles, à une époque où cet établissement n'avait guère atteint le rang qu'il occupe aujourd'hui. L'art de la gravure y était enseigné par un ancien capitaine de cavalerie, que cette qualité rendait plus apte à manier le sabre que le burin.

Aussi l'élève eut tôt fait d'en savoir plus que le maître et, quittant l'Académie, entra chez Calamatta, l'illustre graveur italien alors établi à Bruxelles. Danse trouva chez lui des condisciples qui s'appelaient Biot, Devachez, Demannez, Jean-Baptiste Meunier, Flameng, — avec lui, seul survivant, à l'heure actuelle, de cette pléiade.

Cependant, il fallait vivre; en ce temps-là comme au nôtre, l'artiste non arrivé et sans ressources, quel que fût son mérite, était bien forcé de faire œuvre d'artisan afin de subvenir aux premiers besoins. Danse exécuta des dessins pour vitraux, pour cartes à jouer, pour étoffes et tissus; il allait même céder aux offres de situation lucrative que lui faisait l'industrie gantoise, lorsque la crise cotonnière provoquée par la guerre de la Sécession américaine, vint brusquement contrarier ses projets et le détourner de la voie nouvelle où il allait s'engager; l'art pur le ressaisit, il recommença la lutte ingrate où les déceptions tiennent plus de place que les encouragements.

Un jour, cependant, le hasard lui en fournit un précieux, qui dut avoir sur son avenir une influence décisive : comme il s'appliquait, au Musée de Bruxelles, à reproduire un tableau de Leys et qu'il désespérait d'obtenir l'effet cherché, il entendit résonner derrière lui des mots approbateurs. Se retournant vers celui qui les avait prononcés, il lui dit :

— Non, non, ce n'est pas ça... et je ne crois pas que j'y arriverai... Décidément, j'y renonce!

— Gardez-vous en, répliqua l'autre; je vous assure que c'est très bien... Et vous pouvez m'en croire, je m'y connais un peu : je suis l'auteur du tableau...

Dire que l'œuvre d'Auguste Danse est considérable serait trop peu dire. Son infatigable activité s'est appliquée à tous les genres de gravure, usant de tous les procédés qui, depuis longtemps, n'ont plus de secrets pour lui. A la maîtrise technique résultant nécessairement d'une longue pratique, d'un labeur opiniâtre et toujours d'une sincérité parfaite, il joint une souplesse de facture qui lui a permis de donner à l'interprétation des maîtres anciens le caractère qui sied à chacun d'eux, de faire ressortir la grâce et la légèreté des uns, la fougue et la vigueur des autres. Et il a su mettre, dans ses reproductions graphiques des peintres modernes, un sentiment personnel qui rend certaines de ses planches supérieures aux originaux.

Mais la traduction des œuvres d'autrui ne pouvait contenter cette âme d'artiste; elle se tourna aussi vers la nature, lui demanda des inspirations; la côte de Flandre, les rives de la Meuse, la banlieue bruxelloise, les environs de Paris, bien d'autres régions encore lui fournirent des sujets d'eaux-fortes exquises, où le rare talent du graveur rehausse un sens profond et délicat du paysage.

Enfin, il est l'auteur d'innombrables portraits de peintres, de sculpteurs, de gens de lettres, d'hommes politiques. — figures

dont il a presque toujours réussi à saisir et à rendre le caractère avec un rare bonheur.

L'enseignement ne pouvait manquer de tenir sa place dans une telle carrière. Durant un quart de siècle (1871 à 1897), Danse professa à l'Académie de Mons, pour le plus grand honneur de cette institution. Au nombre de ses élèves il faut citer d'abord ses deux filles, M^{me} Jules Destrée (Marie Danse), et M^{me} Robert Sand (Louise Danse). Sa classe compte six lauréats au concours de Rome : MM. Le Nain, Dieu et Duriau (premiers prix); MM. Greuse, Montenez et Bernier (seconds prix).

En terminant cette brève notice, je ne puis m'empêcher de rappeler le geste touchant et peu commun d'Auguste Danse qui, il y a deux ans, lorsque ses nombreux amis et admirateurs voulurent célébrer de la façon habituelle, c'est-à-dire par un banquet, le LXXX^e anniversaire de cette noble et laborieuse carrière artistique, déclina, par modestie, l'honneur qu'on prétendait lui faire. Toutes les instances furent inutiles et il fallut s'incliner devant un refus inspiré non par le dédain, mais par le plus respectable des scrupules. Au lieu du banquet projeté, on organisa une exposition d'œuvres du jubilaire, manifestation toute naturelle à laquelle celui-ci n'avait plus aucune raison de s'opposer.

Le plus bel hommage à rendre d'ailleurs à une personnalité comme la sienne, c'est d'honorer son œuvre. Cet hommage-là, l'Exposition de Charleroi le rend avec respect à Auguste Danse.

JEAN D'ARDENNE

Les deux Personnages de Charles-Louis Philippe.

Je n'ai pas connu Charles-Louis Philippe et cela, qui devrait au contraire donner plus de liberté à mon appréciation, me gêne un peu. Je sens chez ceux qui l'admirent un tel culte et chez ceux qui le dénigrent un tel parti pris que je ne crois pas qu'il y ait encore place, entre ces deux attitudes, pour un plus calme jugement. Sa mort est trop récente pour que le souvenir de sa personnalité n'emplisse pas l'émotion que causent ses livres, surtout qu'il fut étrangement personnel et confidentiel, et ne parvint jamais à être objectif. C'est un de ces hommes dont la vie est aussi importante que l'œuvre, à qui veut comprendre l'œuvre. Il est bien difficile, il serait peut-être faux, de s'en abstraire. Si vous ajoutez à cela que cette vie fut triste, lamentable, un peu déchu, vous comprendrez combien la question se complique. Un appel est fait à votre pitié, qu'il est toujours vilain, sinon équivoque, de ne vouloir entendre. Sera-t-on cruel ? Risquera-t-on d'être sot, de manquer de clairvoyance ?

Pourtant, si l'on veut être en règle avec sa conscience, aussi bien celle du critique que celle de l'homme, on pourrait, dès l'abord, justement distinguer dans Charles-Louis Philippe deux personnages. L'un fut cet homme pauvre, nerveux, souffrant, triste et trop sensible que nous révèlent ses livres, surtout ses lettres (1), et sur qui se penche notre sympathie, une sympathie qui se mêle à un vague remords d'hommes plus heureux, plus à l'abri, plus vains, inconsciemment peut-être mais tout de même plus vains des avantages que le hasard de la naissance nous donna. Nous profitons d'un jeu de forces sociales dont il fut, lui,

(1) *Lettres de jeunesse de Charles-Louis Philippe* publiées par la Nouvelle Revue Française (n^o 23, 24, 27, 28, 29).

une des victimes. Nous profitons d'un jeu de forces naturelles dont il fut, lui, un oublié, presque un paria. S'il n'avait été qu'un pauvre homme entre les millions de pauvres gens que la ploutocratie des civilisations modernes maintient à son service en ne leur donnant que juste la ration nécessaire à ne pas mourir, nous l'aurions confondu avec leur foule anonyme dans une pitié également anonyme; mais c'était, par la volonté tendue de le devenir, un des nôtres. Parti de presque rien, il s'était fait notre égal par l'esprit, par les préoccupations, par les snobismes même. Les maîtres de la pensée contemporaine, qu'il les accueille ou les renie, le touchent. Il fait partie de l'élite. Cela nous faisait de la peine qu'il fût si misérable et si malade. Nous avions honte qu'il nous fût inférieur de cette sorte manière, ayant tant de raisons de nous valoir par ailleurs. Je prétends qu'il nous est impossible aujourd'hui de le juger sans faire intervenir ce sentiment pour ainsi dire personnel qui nous liait à lui, soit que, émus, il nous incline à l'admiration, soit que, révoltés par réaction, nous mettions quelque acrimonie dans le dénigrement.

C'est que la présence dans notre vie moderne d'un homme aussi représentatif pose des problèmes autrement importants que des questions de perfection littéraire. Ni la société n'a trouvé (elle ne le cherche guère d'ailleurs) le moyen d'éviter aux êtres qui ne sont qu'intelligence et sensibilité les tracasseries du pain quotidien; ni la nature, encore moins, n'a pris de dispositions pour qu'à la disgrâce de l'apparence ne correspondissent jamais, pour notre plus grande douleur, des délicatesses de l'âme. Quelques palliatifs à peine, c'est tout ce que nous avons inventé. Que notre intelligence s'en tire en décrétant une fois pour toutes que c'est ainsi, que la loi des sélections naturelles veut, aussi bien dans nos civilisations que dans la nature, des forts et des faibles, des vainqueurs et des vaincus, des profiteurs et des exploités, une protestation secrète se fait entendre en nous qui nous reproche de nous en tirer à trop bon compte et nous commande de solliciter notre part de ces responsabilités, de nous employer à redresser les injustices du sort.

Or, pour ce qui est de Philippe, nous assistons à cette contradiction, qui n'est pas sans ironie : notre pitié qui fut inefficace pour l'homme se rattrape comme elle peut sur l'écrivain. Mais l'écrivain n'a plus besoin de pitié. Qu'en ferait-il ? Et quelle singulière confusion ! Vous voyez bien qu'il est immortel, qu'il durera autant que le suprême exemplaire de ses œuvres. Une admiration venue de la pitié lui est suprêmement indifférente. Elle n'a même pas de sens. Que dis-je ? Elle comporte un soupçon d'hypocrisie qu'il faut détruire. Charles-Louis Philippe a supporté une vie très dure, des infirmités déprimantes; il a réduit ses rêves aux dimensions dérisoires de l'existence que la fatalité lui imposait, mais tout cela pour réaliser en lui-même un second personnage : l'écrivain. Il mérite qu'on le juge en écrivain, en oubliant l'homme.

De deux choses l'une : ou vous admettez que l'œuvre doit refléter tous les accidents, si je puis dire, de l'homme qui l'écrit, ou vous croyez au contraire qu'il doit s'y faire oublier, réaliser quelque chose d'objectif et de permanent. Or, cette croyance fut précisément celle de Charles-Louis Philippe lui-même, sa théorie d'art. Sauf peut-être dans *La Mère et l'Enfant* (1), qui est une

(1) CHARLES-LOUIS PHILIPPE : *La Mère et l'Enfant*. (Première édition complète) Paris, éditions de la Nouvelle Revue Française.

monographie, une des plus attendrissantes que je connaisse, — une monographie et plus encore une confidence, — il ne fut subjectif. *Bubu de Montparnasse, Le Père Perdrix, Marie Donadiou, Croquignole* sont des œuvres qui se veulent à longue portée, durables. Sans doute il y met beaucoup de lui-même, parce qu'il est impossible de faire abstraction de soi. Et d'ailleurs, ce n'est pas en s'oubliant que les grands poètes contemplent l'humanité générale, c'est en l'y retrouvant au contraire toute en eux-mêmes. Et c'est ici que je touche au point faible, au point essentiel. C'est parce que Charles-Louis Philippe ne trouvait pas en soi-même une suffisante vision de l'humanité que son œuvre reste si particulière, si faible parfois et si irritante. Le miroir qu'il présente à la vie la lui montre si pauvre, avec des déformations si brutales, si pénibles, qu'il n'y a pas moyen de la reconnaître, vraiment.

De Dostoïevsky, duquel il n'est pas si faux de le rapprocher, il a bien le cœur attendri, l'émotion généreuse, mais il n'a pas la grande âme intelligente et supérieure, les intuitions vastes et sûres. Il y a dans ses livres les éléments premiers d'une œuvre forte et grande, mais il n'a pas su les agencer. Qu'il n'en ait pas eu le temps, cela même je ne le crois pas. Car on en verrait un dessin, une sorte d'indication. Non, il n'a même pas commencé. Mais il avait tellement souffert, et surtout de si misérable et mesquine façon, qu'il n'avait pas pu sortir de lui-même, ni généraliser son expérience en l'oubliant quelque peu. Et ici je retombe dans le premier problème. Véritable dilemme de la fatalité.

Il restera du moins de Charles-Louis-Philippe quelques très belles pages confidentielles, surtout dans *La Mère et l'Enfant*, que je considère comme son livre le plus réussi. Là il ne se hausse à rien, il n'étire pas sa personnalité. Il chante en poète. Poète lent, sourd, hargneux, sans musicalité ni lyrisme, mais poète tout de même.

« Je me souviens tout de ma vie du soir où j'eus vingt ans. Assis dans ma petite chambre, la nuit tombant sur le jardin éteignait mes fleurs et mes oiseaux pendant que le ciel devenait tendre comme une âme souffrante. L'air du crépuscule est formé de petites perles sonores qui se renvoient les dernières paroles des arbres et des routes. Maman tira de l'eau, le treuil du puits grinça, le eau heurta les parois avec retentissement. C'est à ce moment surtout que je sentis venir mes vingt ans. Pourquoi ? Je ne suis pas un milade qui voit de merveilleuses correspondances. Mais le puits criait comme une âme de fer que l'on attaque au crépuscule et ses cris entraînaient les miens. On eût dit qu'il y avait quelque danger dans le monde. Je sentis venir mes vingt ans au fond de mon cœur frileux et je fus triste parce qu'ils n'étaient pas ce qu'ils devaient être »

Il faut décidément, quand on pense à Charles-Louis Philippe, se rappeler qu'il souffrit, une grande partie de sa vie, avec une continuité et un désespoir vraiment atroces. C'est pourquoi je préfère encore ceux qui l'admirent, même s'ils exagèrent. Leur attitude me choque moins que celle des autres, ceux qui, esprits faussement aristocratiques, tournent en dérision sa faiblesse et sa pitié.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LIVRES NEUFS

Au fond des yeux,

par JEAN DE BÈRE. Paris, Librairie académique Perrin et C^{ie}.

M. Jean de Bère est l'auteur d'un poème, *Nuit d'Égypte*, d'un poème en vers, joliment rimé, rythmé gentiment, et teinté d'esotérisme. Il nous donne aujourd'hui des « petits poèmes en prose » noués en gerbe sous ce titre : *Au fond des yeux. Nuit d'Égypte* était dédié « au grand maître E. Schuré », et c'est M. Edouard Schuré qui a mis une préface au recueil de M. Jean de Bère.

Il y a des préfaces ridicules, insolites et insolentes. Celle de M. Schuré est opportune, utile et adéquate. Elle retrace, à grands traits et avec d'inévitables lacunes, l'évolution du « poème en prose » dans la littérature française (comment le nom de Théophile Gautier n'apparaît-il pas, qui fut, en vers et en prose, un poète de toute précision et de toute splendeur ?) et elle nous initie à la philosophie aristocratique et « hermétique », pourrait-on dire, de M. Jean de Bère ; c'est l'initiation donnée par un « grand initié ».

Georges Rodenbach fut le voyageur nostalgique du *Voyage dans les yeux* ; il nota leurs clartés, leurs lueurs, leurs aubes, leurs crépuscules ; M. Jean de Bère continue le voyage en parcourant des régions nouvelles, en ajoutant aux notations de Rodenbach celles que lui a dictées sa sensibilité propre.

Penchez-vous sur « les yeux qui meurent » :

« Ce sont eux, les seuls qui meurent vraiment ; ils n'ont plus au fond d'eux-mêmes ni mers, ni bruyères, ni brouillards, ni soleil ; ils n'ont plus en eux de joie ou de douleur, d'ardeur ou de lassitude, ils n'ont plus d'espoir et plus de sanglots. On dirait qu'ils se vident. Et c'est pourquoi cette heure fatidique est peut-être la seule où nous nous rendions compte que notre corps ne peut rien, n'est rien sans cette chose indéfinissable que nous avons vue s'en aller au fond des yeux qui meurent, cette chose qui est la Vie, et qui doit être l'âme ».

Reconnaissez la force des « Souvenirs », la « gloire du souvenir » chantée par Armand Silvestre :

« Bien que notre âme aille sans trêve par les routes d'existence, entourée du cortège illusoire, et bien qu'elle se dirige vers l'avenir lointain de l'Etoile, la hantise du passé pèse constamment sur notre âme. Et tous les souvenirs de moments antérieurs, souffrance ou joie, souvenirs de l'Etoile quittée jadis aux temps de la première humanité, souvenirs des caresses de la sœur, souvenirs de cette sœur qui se perdit dans l'ombre, par les forêts d'existence ; tous les souvenirs, ceux de choses vues et admirées, ceux de douleurs qui déchirent, ceux de pensées nobles et ceux de mélancolique émotion, ils sont tous là, souffrance et joie, comme des spectres autour de notre âme ».

« Le grand mystère est autour de nous, partout, mais nous ne le voyons pas avec les yeux de notre être. Cependant quand nous nous absorbons en nous-mêmes et que nous écoutons les voix du silence qui parlent, nous sentons que le grand mystère existe partout autour de nous, bien que nos yeux ne l'aient jamais vu. Et ce que nous savons du grand mystère, c'est le pressentiment de son existence, car lui, nous ne le comprenons point. »

Le volume de M. Jean de Bère, cadencé, musical et réfléchi, sera goûté comme il le mérite ; et qu'il soit dédié à M. Georges Rency, à cet esprit si net, si précis, si peu tourné vers le mystère, voilà qui lui confère un fumet tout à fait régaland.

FRANZ MAHUTTE

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Principes du système musical et de l'harmonie théorique et appliquée, par ANSELME VINÉE. — Paris, Hamelle, 1909.

Il s'agit d'un ouvrage important, où l'auteur a déployé un effort énorme pour arriver à créer une imposante construction dans laquelle il a tenté de présenter la matière sous son double aspect : théorique et pratique.

Réagissant contre l'esprit limité et souvent arbitraire des

manuels classiques d'harmonie, préoccupé de se placer à un autre point de vue que celui de l'empirisme historique et analytique du traité de Gevaert, dont il ne conteste d'ailleurs point la valeur, M. Vinée s'est efforcé de se conformer, avec la logique la plus rigoureuse, à quelques idées essentielles qui sont à la base de sa méthode, et qu'il formule, dans ses conclusions, sous une forme que l'on peut paraphraser ainsi :

« La théorie doit être envisagée comme un inventaire des procédés matériels de l'art et comme la recherche des raisons cachées qui justifient la pratique instinctive... La pratique peut évoluer, la théorie non, ayant pour fonction, au moins idéale, d'être complète; elle ne l'est pas, si elle se borne à enregistrer les procédés usités au lieu d'envisager l'ensemble des possibilités. »

On voit, d'un côté, par l'examen de ces principes, que l'auteur est convaincu de l'existence d'une théorie musicale absolue en soi, ce qu'il exprime ailleurs en disant qu'il croit fermement à l'unité du système musical; d'autre part, cette théorie est, d'après lui, si large et si générale que le champ de ses applications en devient illimité et que la porte reste ouverte aux innovations les plus hardies dues à l'invention instinctive.

Dans cet ordre d'idées, la partie pratique du traité de M. Vinée est très démonstrative : elle offre l'image d'un dictionnaire complet et systématique des locutions harmoniques qui peuvent entrer en jeu dans la composition musicale. Cet inventaire a d'autant plus d'extension qu'il n'est pas limité par les règles restrictives de l'harmonie traditionnelle. C'est dire que l'auteur ne se rallie en rien à un système qui aurait pour conséquence d'entraver l'évolution naturelle et nécessaire de la pratique, et d'immobiliser celle-ci en prenant pour éternelles les conquêtes de l'une ou l'autre école musicale du passé.

Somme toute, les conclusions de fait qui se dégagent du traité de M. Vinée sont, en dépit des divergences de méthode, les mêmes que celles de Gevaert; les deux auteurs sont animés d'un même esprit, large, progressif et tolérant, et bien que ni l'un ni l'autre ne se prononce sur la valeur de l'art musical contemporain (1), il résulte nettement de l'ensemble de leurs vues qu'ils ne seraient pas conséquents avec eux-mêmes s'ils répudiaient les audaces d'un Strauss, d'un Debussy ou d'un Dukas.

Mais tandis que l'ouvrage de Gevaert (2) est d'une lecture relativement facile, malgré le caractère infiniment compliqué de la matière, celui de M. Vinée nécessite, pour être lu avec fruit, les efforts les plus ardues et une concentration dans l'attention dont peu d'élèves sont capables. Et il est particulièrement curieux de constater que l'« empirique » Gevaert donne à un bien plus haut degré que le « théoricien » Vinée l'impression de manier les idées générales avec facilité et méthode. En effet, tandis qu'à tout instant le premier résume sa pensée sous une forme catégorique et lapidaire qui s'impose vigoureusement à l'esprit, le second noie ses déductions synthétiques sous un déluge de divisions, subdivisions et sous-divisions dont il est souvent malaisé de percevoir la raison interne. Cette critique d'ordre purement formel, uniquement suggérée par la difficulté que nous avons eue à nous

(1) Les prudentes réserves de Gevaert concernant les innovations harmoniques « qui appartiennent à la génération actuellement vivante » ne sont nullement en contradiction avec le libéralisme de ses tentatives.

(2) Le *Traité d'harmonie théorique et pratique* de Gevaert a paru, en deux parties, chez Lemoine (Paris et Bruxelles), en 1905 et en 1908.

guider dans le labyrinthe de ses classifications, ne porte nullement atteinte au respect que nous inspire la somme de savoir accumulée par l'auteur et l'immense labeur dont témoigne son ouvrage.

CH. V.

DANDYSME

Parlant du nouveau magazine illustré que vient de fonder M. Louis Thomas pour tenter de rénover la mode masculine (1), M. P.-L. Hervier cite certaines particularités de tenue par lesquelles des poètes, des romanciers voulurent réagir contre la monotonie du vêtement. Quelques-unes, on en jugera, ne manquaient pas d'une fantaisie qui, de nos jours, pourrait sembler excessive :

« Le vêtement de Gérard de Nerval est demeuré légendaire. Le pantalon, l'habit et le gilet étaient de satin vert, mais chaque pièce avait une teinte différente, afin, expliquait Gérard, que les colorations de la mer fussent représentées suivant les conditions atmosphériques. Le chapeau était orné de longues traînes d'herbes marines. Le romancier portait autour du cou un collier de grains de corail. Enfin, derniers détails, les boutons de son habit et de son gilet étaient composés de coquilles; sur la poitrine il avait plusieurs broches faites de cailloux... Naturellement, accoutré de la sorte, Gérard de Nerval promenait, tenu en laisse par un ruban de couleur voyante, son inévitable homard.

Dumas père était, lui aussi, volontiers « original ». On le voyait sortir de chez lui dans un uniforme abondamment orné de décorations et de médailles de sa propre composition. Il eut un jour la fantaisie de se rendre à la réception d'un ambassadeur le torse drapé dans une chemise couverte de dragons gambadant au milieu de petites flammes rouges. Une autre fois, il se présenta à la porte d'un bal masqué déguisé en Bacchus. L'entrée du bal lui fut interdite. Pourtant toute latitude pour les déguisements avait été donnée aux invités. Mais le costume de Dumas était sujet à caution, ou plutôt son manque de costume était trop réaliste.

Ces fantaisies carnavalesques n'ont plus rien à voir avec l'élégance. Les manies raisonnables — si du moins il est permis d'accoler ces deux mots — prouvent que certains hommes s'obstinent à vouloir ignorer la mode ou à la mal comprendre. Dickens, qui fut l'ami du spirituel comte d'Orsay et un habitué de Gore House, où se rencontraient tous les beaux esprits de Londres, tous les jeunes gens beaux et élégants, fut réellement compté au nombre des dandys. Et pourtant nous le voyons mentionné par plusieurs auteurs habillé, vers la quarantaine, d'un pardessus à manchettes vertes et de vêtements aux couleurs inattendues. Gautier, lui, fut « rutilant » à l'extrême. Sa rotundité imposante n'échappait pas au regard lorsqu'elle était parée du fameux vêtement cramoisi et doré.

Dans les dernières années de sa vie, l'humoriste américain Mark Twain affectionnait les complets d'un blanc immaculé. Le fameux romancier anglais Stevenson portait toujours une chemise noire décorée d'un nœud curieusement tissé. « Il chaussait, écrit un de ses contemporains, des bottes à l'écuyère; il avait des pan-

(1) *Nos élégances*, avenue de Messine 5, Paris. Chroniques mensuelles de MM. Albert Flament, Marcel Boulenger, Marcel Boulestin; dessins de Capiello, Rip, Drian, B. Boutet de Monvel, Gibson, Max Beerbohm, Norman Morrow, Fabiano, etc.

talons collants noirs, une jaquette courte et un sombrero blanc; mais le plus étonnant de tout son costume était une capeline de dame, une belle capeline en loutre qu'il portait sur ses épaules attachée au cou par une broche de fantaisie tenant aussi un bouquet d'une demi-douzaine d'asphodèles. »

Aujourd'hui si les caprices et les fantaisies ne sont plus de mise, c'est tant mieux pour tout le monde. Les costumes de velours et les chapeaux extravagants nous paraissent grotesques. L'élégance masculine a curieusement évolué; elle est faite à présent de sobriété, de simplicité. L'homme de goût le moins fortuné est capable aujourd'hui de suivre une mode qui fait fi des complications. »

NÉCROLOGIE

Maurice Maindron.

Le beau-frère d'Henri de Régnier et de Pierre Louÿs, Maurice Maindron, que ses nombreux travaux scientifiques et littéraires n'arrivèrent pas, malgré leur mérite, à classer au rang qu'il ambitionnait — on se souvient des échecs qu'il subit à l'Académie et de la chute de sa pièce *le Meilleur Parti* au théâtre Antoine, — est mort la semaine dernière à Paris, succombant aux suites d'une phlébite. Il n'était âgé que de cinquante-quatre ans.

Dans sa jeunesse, il avait été chargé de missions scientifiques dans la Nouvelle-Guinée et en Malaisie, dans l'Indo-Chine, le Sénégal, l'Éthiopie, l'Arabie, l'Inde. Il rapporta de ces voyages des notes qu'il utilisa dans ses ouvrages *les Papillons*, *les Armées*, *le Manuel du Naturaliste*, *l'Inde*. Il aborda la critique d'art dans *les Musées d'Espagne*, la satire dans *l'Arbre de Science*, violent pamphlet contre le monde des savants, le roman historique dans *le Tournoi de l'implansans*.

Cet ouvrage, dans lequel l'auteur reconstituait avec une rare érudition la vie ardente et fastueuse du xv^e siècle, fut couronné par l'Académie française. Il fut suivi de *Saint-Cendre*, de *Blancador l'avantageux*, de *Monsieur de Clérambon*, romans d'action qui font revivre en tableaux colorés et pleins de fougue un passé dont Maurice Maindron avait scrupuleusement étudié l'esprit et les coutumes.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

M. Maurice Wilmotte a fait jeudi, à l'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi, une conférence sur l'ancienne littérature du Hainaut. Conférence charmante et spirituelle, faut-il le dire? et aimablement révélatrice aux gens du Hainaut d'un certain nombre de titres glorieux: La Cantilène d'Eulalie, le plus ancien morceau de langue française, les Chroniques de Froissart et la délicieuse histoire d'Aucassin et de Nicolette, furent l'occasion, pour l'excellent conférencier, de considérations savantes et subtiles sur l'admirable passé littéraire wallon. Et ainsi, après la musique et l'architecture, l'art d'écrire se trouve à son tour proclamer la richesse et la fécondité du terroir hennuyer!

PETITE CHRONIQUE

Nous avons annoncé que le gouvernement avait acquis pour le Musée de Bruxelles une série d'œuvres de feu Charles Van der Stappen récemment exposées au Salon de Printemps. En voici

l'énumération complète: *Ompdrailles* (esquisse bronze), *Nourricière d'humanité* (groupe marbre), *Baigneuse* (bronze), *Buste de Jean Portuets* (id.), *Mon oncle le Jurisconsulte* (id.), *Tu gagneras ton pain...* (id.), *Aimez-vous les uns les autres* (id.), *Saint Georges* (esquisse cire).

Outre ces œuvres, l'État a fait choix, dans la section de sculpture, ainsi que nous l'avons dit, du joli *Buste de la Princesse Marie-José*, par Victor Rousseau (réplique marbre), d'une *Tête d'enfant* en bronze de J. Cannel et d'une *Tête de vieille*, en pierre, du jeune statuaire Van Tongerloo.

Dans la section de peinture, les achats du gouvernement ont également été très nombreux. Ils comprennent une importante composition de Maurice Denis, *la Vierge à l'École*, exposée il y a quelques années à la *Librairie Esthétique* et qu'on revit avec plaisir cette année aux expositions de l'Art contemporain et du Salon de Printemps; *la Vie pastorale*, composition décorative de René Ménard; quatre toiles de Charles Hermans; quatre dessins colorés d'Amedée Lynen; les *Pavots* de M^{lle} Alice Ronner; la *Table réservée* d'Henri Thomas; *la Jeune fille au miroir* de Georges Van Zevenbergen; une étude d'Herman Courtens; une nature-morte d'O. Navez: *la Petite Georgette* de H. Glansdorff.

Le nouveau ministre des Sciences et des Arts s'est montré, on le voit, infiniment plus libéral que ses prédécesseurs — ou tout au moins a-t-il laissé, ce dont il faut le féliciter, une plus large initiative au Directeur général des Beaux-Arts.

Le Palais de Justice de Bruxelles se peuple peu à peu des effigies en marbre des maîtres du Barreau disparus. Ce Panthéon vient de s'enrichir de deux bustes nouveaux, installés la semaine dernière dans le couloir de la Cour d'appel, au premier étage du Palais. L'un, dû à M. Victor Rousseau, fait revivre le souvenir de Charles Duvivier, mort en 1909; l'autre, par M. Godefroid Devreese, rappelle la figure spirituelle et expressive de Charles Graux, qui succomba l'année suivante.

L'un et l'autre méritèrent cet hommage par la haute distinction et le talent avec lequel ils exercèrent la profession d'avocat. A quand le buste de Jules Le Jeune, qui laisse au Palais le souvenir du plus parfait de ses orateurs?

Pour inaugurer le carillon offert à la ville de Braine-le-Comte par son ancien bourgmestre, des concerts de carillon seront donnés aujourd'hui, dimanche, de 10 heures à midi par M. Brées, carillonneur de la Ville d'Anvers, et de 5 à 7 heures du soir par M. Schynkel, carillonneur de la Ville d'Audenarde. Au programme, outre un choix de chansons populaires, des transcriptions de Mozart, Chopin, Schumann, etc.

Jeudi prochain, à 3 heures, l'Exposition des *Arts anciens du Hainaut* à Charleroi donnera sous la direction de MM. Béon et E. Closson son troisième concert historique de musique wallonne.

La direction des *Arts anciens du Hainaut* a eu l'heureuse idée de demander à chacun des quinze orateurs qui se succèdent de semaine en semaine à la tribune une étude condensée sur le sujet de sa conférence. Ces études ont été réunies en un volume de 400 pages illustré de huit planches hors-texte, avec une couverture décorée par M^{lle} Juliette La Bruyère. Mis en vente au prix de 2 francs, ce Livre d'or de la belle manifestation d'art wallon due à l'initiative de M. Jules Destree forme un excellent et instructif résumé du développement esthétique du Hainaut depuis le xv^e siècle jusqu'à nos jours.

La Ville de Namur organise pour le mois d'août une série de spectacles qui seront inaugurés dimanche prochain, à 3 heures, au Stade des jeux de la Citadelle (15.000 places en amphithéâtre), par une grande Fête Romaine: Gladiateurs, danses, le dompteur Marcus et ses lions, le combat d'Urstis et du taureau, etc.

Dimanche 13 et lundi 14, à la même heure, deux représentations de *Jeanne d'Arc*, drame en 5 actes, en vers, de J. Barbier, musique de Gounod, données par la troupe du Grand théâtre de la Passion, de Nancy (200 exécutants).

Mardi 15 août, à 3 heures également, représentation de gala:

Horace, avec le concours de M^{lle} Roch, de MM. Dessonnes, Ravet et Alexandre, de la Comédie Française.

Dimanche 20, grand festival international d'harmonies, de fanfares et de symphonies (10,600 francs de prix).

Dimanche 27, à 2 h. 1/2, représentation de gala : *Aïda* : avec le concours de MM. Noté, Franz, Vallier, M^{mes} Soyer et Marcia, de l'Opéra.

En outre, des fêtes diverses : concerts, représentations, dramatiques, etc. auront lieu du 3 au 24 septembre, au cours de l'Exposition internationale organisée par la Société royale d'horticulture.

En cas de mauvais temps, la Fête Romaine annoncée pour le 6 août sera remise au lendemain. Quant aux représentations théâtrales, elles seront maintenues dans toute éventualité aux jours fixés, le Théâtre de la ville ayant été mis à la disposition de la Commission des fêtes dans le cas où le temps s'opposerait à ce qu'elles fussent données en plein air.

Le Festival wagnérien du Théâtre du Prince Régent, à Munich, débutera demain, lundi, par une représentation de *Tristan et Isolde*, à laquelle succédera les 2, 3, 5 et 7 août un premier cycle de *l'Anneau du Nibelung*. Les autres représentations sont fixées comme suit : *Tristan et Isolde* les 9, 12, 23 et 30 août ; les *Maîtres-Chanteurs* les 14 et 28 août et 9 septembre ; deuxième cycle de *l'Anneau du Nibelung* les 18, 19, 21 et 23 août ; troisième et dernier cycle les 1^{er}, 3, 4 et 6 septembre.

C'est M. Otto Lohse, le nouveau chef d'orchestre du Théâtre de la Monnaie, qui dirigera la première représentation de *Tristan* et les deux premiers cycles de la Tétralogie. M. Richard Strauss conduira *Tristan* les 9 et 30 août. Les autres représentations seront dirigées par les chefs d'orchestre du théâtre.

Statistique.

Richard Wagner détient toujours en Allemagne le record des représentations. En un an (1^{er} juillet 1910-30 juin 1911) il a été joué sur les diverses scènes de l'Empire dix-huit cent soixante-quatre fois.

Dans ce chiffre, *Tannhäuser* occupe le premier rang avec 349 représentations. *Les Maîtres-Chanteurs* viennent ensuite (217), suivis de près par *le Vaisseau fantôme* (209), *le Valkyrie* (201), etc.

De Paris :

L'Académie Ranson, dont le corps professoral groupe les noms de MM. Maurice Denis, Pierre Bonnard, Edouard Vuillard, Georges Lacombe, K.-X. Roussel, Th. Van Rysselberghe, etc., est transférée rue Joseph Bara 7, près du Jardin du Luxembourg. Les cours seront repris le lundi 2 octobre. On peut s'inscrire à partir du 20 septembre.

Faits pour s'entendre :

Dans le *Petit Journal* du 3 juillet, M. Félix Duquesnel raconte comment Massenet composa la musique de scène pour la *Théodora* de Sardou. Le troisième des motifs à mettre en musique, expliquait Sardou, serait « un chant funèbre, sorte de psaume de mort, quelque chose de lugubre, dans le caractère des proses latines de la liturgie de Byzance... ». Un autre eût été dénoté.

TAPIS D'ORIENT

♦ DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2 ♦
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

mais ce malin de Massenet comprit tout de suite. « Le vieux piano gémit d'abord les notes funèbres, très belles, très touchantes, sorte de *Dies iræ*... »

Ce n'était pas plus difficile à trouver que cela!

La précocité du génie.

S'il ne faut pas, dit *Paris Journal*, confondre les enfants précoces avec les jeunes génies, il n'en est pas moins vrai que les hommes de génie, ont généralement donné des signes de supériorité intellectuelle et artistique dès leur enfance, sans être ce qu'on appelle communément des enfants prodiges.

Ainsi l'auteur d'une intéressante étude parue sur la précocité du génie en Angleterre nous apprend que sur quarante musiciens de génie, les neuf dixièmes ont marqué leur prédisposition d'une façon remarquable avant l'âge de vingt ans, et tous ont produit des chefs-d'œuvre avant trente ans.

Cependant Wagner, Gluck, Bach et Haydn font exception à cette règle de précocité.

L'auteur, passant ensuite en revue les peintres, les sculpteurs, les poètes, les savants, les philosophes, etc., en arrive, après de longues études, à cette constatation, pour le moins curieuse, que c'est le génie musical dont la précocité est le plus constamment éprouvée, puisque c'est à peine si on peut trouver dix musiciens sur cent n'ayant pas donné dès leur enfance des signes évidents de leur prédisposition.

SINT ANNA-TER-MUIDEN (près de Sluis, Hollande). Maison de campagne, meublée ou non, convenant pour artiste; à 25 minutes de Knocke surmer, à vendre 10,000 fr. — S'adresser : 11 rue de Namur, Bruxelles.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 5 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la Collection des Grands Artistes des Pays-Bas

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delt, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres; c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



Mlle M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

250, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicov, Nicolas Salméron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur.

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

Août



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Exposition de Charleroi : *Une Impression d'Art* (JACQUES HERMANN). — L'Aventurier ingénu (*François de Miomandre*). — Les Idées de Rodin sur l'Art (*Franz Hellens*). — Un faux Rembrandt (O. M.). — Souvenirs de Gounod. — Enseignement artistique. — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Chronique judiciaire des Arts : « *l'Angelus* » de Millet. — Petite Chronique.

Exposition de Charleroi.

Une impression d'art.

Ce n'est pas dans la section des *Arts anciens du Hainaut*, ingénieusement annexée à l'Exposition de Charleroi — et qui en fait le prix. — que j'ai recueilli l'impression d'art que je veux essayer d'extérioriser. C'est au milieu même de la très ordinaire exhibition des *stand* dont se composent d'habitude ces manifestations industrielles.

Un peu retirée au milieu d'une étroite galerie dénommée « Galerie des Arts », deux petites pièces communicantes et encerclées de deux chaînes en cuivre. Malgré une lumière tamisée et la sévère simplicité d'une tenture unie d'un vert éteint, le visiteur, probablement peu intéressé jusque là, s'arrête, pressentant peut-être, et inconsciemment à coup sûr, quelque chose de « moins vu. » Il cherche une indication que voici : sur de larges plinthes de chêne ciré, des lettres peintes à l'huile en bleu sombre et de formes gracieuses : « Abbaye de Maredsous. École de métiers d'art. » Et plus bas, il lit sur une délicieuse affiche de couleur violâtre enluminée de

jolies fleurs et que surmonte la devise bénédictine : « Pax » entre ces deux dates : 1903-1911, — il lit un texte peint à la main, qui harmonieusement explique le but et les tendances de l'École de Métiers d'art fondée il y a sept ans par le Révérendissime abbé Primat. La charmante modestie de l'École, qui affirme sa jeunesse au visiteur avant qu'il ait pu s'en étonner encore, accentuera sa surprise éveillée, quand, détachant la chaîne, il pénétrera dans ces deux réduits et verra les multiples travaux exposés avec la même grâce austère, cadre et tableaux formant l'unité parfaite.

Inconnue, ou déjà connue par ouï dire, la toute récente institution fait ici une Présentation accomplie, dont la simplicité et la réserve, même si elles sont excessives, lui assurent dès le premier coup d'œil la sympathie entière.

Ceux que les œuvres de l'Art religieux intéressent auront tôt fait d'intensifier cette première impression en examinant, charmés et retenus bientôt, les produits du travail de l'École. Dans la première petite pièce sont placés les « Exercices préparatoires » des élèves de chacun des quatre ateliers en activité : dessins, moulages, modelages, broderies pour les soyeuses étoffes destinées aux autels, sculptures sur bois (qui constitueront un des arts les plus développés de l'École), travaux divers, et combien variés, qui allient les produits de la terre : pierre, bois, métaux, cuir, etc., assouplis par des doigts encore inexpérimentés, aux produits plus perfectionnés, et étonnamment neufs d'idées et d'exécution, qu'on découvre dans le plus grand des deux *stand*. — j'allais dire dans l'Oratoire de cette exposition.

Un avis apprend aux visiteurs que tout y fut aménagé

par les élèves eux-mêmes, et cela déjà donne la mesure de l'importance que le Goût tient dans l'enseignement. Sur ce fond uni, que coupent des portants de chêne fixés par la croix bénédictine en cuivre mat, se détachent les meubles sévères affectés au culte, les images religieuses, les symboles, les instruments destinés à exprimer l'hommage à Dieu. Aussi lisez-vous encore au-dessus de chaque portant : « Travaux d'Art liturgique. »

Tout ce qui sert à la liturgie catholique est, en effet, représenté. Au lieu des laideurs tellement coutumières depuis plus d'un siècle, que l'œil des plus fervents, ou des plus raffinés, ne voulait plus s'en indigner, au lieu de ces offenses à l'âme et à l'Art, rien, ici, absolument rien, qui soit laid. Rien, en outre, qui ne soit parfaitement *adapté*, c'est-à-dire qu'il s'agit d'Art véritable en communion étroite avec son objet. Et c'est là que réside la « nouveauté » de la révélation de la jeune École de l'abbaye de Maredsous.

J'imagine que tout arrive à son heure et que toute œuvre trouve ses ouvriers. Elle trouve aussi son et ses initiateurs. Mais encore faut-il que l'éducation de la masse elle-même soit en voie de formation pour qu'au moment psychologique le « quelque chose » fasse jaillir sa compréhension et sa collaboration. Depuis plus d'un siècle, et dans le monde entier, l'art religieux épuisé s'immobilisait en léthargie. Il y a quelques années, sous des impulsions diverses, — les unes laïques, d'autres ecclésiastiques, — un désir de renouveau, né enfin d'un dégoût salutaire, secoua l'artiste et le public chrétiens. Un art religieux néo-primitif allemand prit naissance à l'école de Dusseldorf, fut repris par des moines, et la prodigieuse volonté de pénétration allemande influença la Belgique, qui, inconsciente alors, créa ici même des écoles d'*objets* religieux qu'il ne faut pas confondre avec des objets d'*art* religieux.

Le public belge se laissa faire d'abord, comme il se laisse faire actuellement dans l'imitation servile et affreuse de l'art nouveau allemand profane. Mais aujourd'hui, et en Belgique, par la révélation de la nouvelle École de Métiers d'art de Maredsous et sa manifestation publique, une renaissance de l'art religieux paraît possible; elle se fait, elle se fera, — et ceci tuera cela. Ainsi la divine harmonie grégorienne, elle aussi, triompha d'abord, et triompha complètement aujourd'hui, de la musique sensualico-mystique répandue dans les églises depuis le début du XIX^e siècle, et les hérauts qui l'annoncèrent et la rétablirent, ce furent des Bénédictins. Bientôt, dans les arts religieux de la ligne et de la couleur, les peintres, les modelleurs, les sculpteurs de la pierre et du bois, les verriers, les assembleurs des soies chatoyantes et des cuirs somptueux, les graveurs, les ciseleurs de métaux,

les manieurs de gemmes, les fondeurs et les émailleurs de l'or et du fer, de l'argent et du cuivre, rendant à la vie tous ces produits de la terre, en enrichiront les nuances, en varieront les formes, et tout cela pourrait bien venir encore des Bénédictins, enchainant sans cesse le présent au passé et marchant dans l'avenir.

La place dont je dispose ne me permet pas d'énumérer, encore moins de décrire les harmonieux travaux révélés par l'École de Maredsous. Je me borne à faire remarquer la grâce des objets sculptés (écoinçons destinés à un dais), la fervente inspiration des statuets de bois élevés à saint Joseph et à saint Benoît, à citer le prie-Dieu de chêne et cuir clair, simple et fraîche harmonie, et surtout l'autel de chêne exposé sous une voûte d'or vieilli qui fait valoir dans la pénombre les pieux personnages du rétable évoluant hiératiquement sur un fond mosaïqué, avec, uniquement, sur ce chêne austère, trois motifs symboliques en cuivre encastrés dans le bois, — cependant que l'on rêve de la lumière tremblante qui vacillera dans les deux lampes que décore seulement un ruban d'émail bleu.

Combien apparaît la pauvreté du langage écrit en présence des richesses d'art contenues dans les vitrines! Il faut voir celles-ci, admirer les croix régulières qui s'éclairent de feux changeants, goûter la douceur d'une médaille de reliquaire ou la vie naïve d'une statuette, s'émerveiller à l'aspect des filigranes d'or sertissant la transparence des cornalines, des opales et des topazes qui chatoieront sur les châsses aux déploiements des processions mémoriales.

Je souhaite que beaucoup comprennent la leçon, parmi ceux-là surtout dont le devoir est de donner aux yeux et à la pensée, dans l'acte cultuel, la quiétude, la tendresse et la sérénité.

On parle aujourd'hui beaucoup de Beauté — avec un B majuscule; mais les esthètes des doctrines nouvelles sont souvent plus gonflés de snobisme intellectuel qu'imprégnés de ferveur psychique. Celle-ci, seule, crée l'harmonie nécessaire à l'œuvre d'art, qu'il soit sacré ou profane. C'est de cette harmonie que semble pénétré l'enseignement de Maredsous. La solidarité se sent entre les maîtres et les élèves; elle intensifie la vie artistique qui s'y déroule. On peut naturellement évoquer, en sortant de ce tout discret petit *stand*, les foyers d'autrefois, où maître et disciple étaient les instruments égaux d'un travail poussé à sa perfection manuelle par l'accord de deux volontés parallèles.

Cette mission pleine d'espérance manquait au prodigieux et vivant renouveau d'art moderne. L'exposition qui nous la révèle en fait pressentir tout le prix dans l'avenir, et non seulement pour la Belgique, qu'elle honore, mais parce que les frontières sont franchies en un instant par le souffle de l'Esprit.

JACQUES HERMANN

L'AVENTURIER INGÉNU

Le livre que M. Marcel Lami et M. Léo Rouanet viennent de traduire (1) peut être considéré comme extrêmement rare. En effet, comme le fait remarquer la préface : « les héros ont mieux à faire qu'à se conter; si, d'aventure, un capitaine retrace sa vie c'est qu'il est, dans une certaine mesure, un lettré, ou tout au moins un homme affiné par sa classe sociale. Les incultes et les rudes ont toujours été traduits, travestis, arrondis par les cultivés et les doux. »

Les grands aventuriers, d'habitude, ne racontent pas leur vie. On le fait pour eux. Le cas d'Alonso de Contreras est exceptionnel. Après une existence extraordinaire, il lui a pris fantaisie de la relater, beaucoup pour lui-même, un peu peut-être avec une sorte de derrière-pensée de placet, si je puis dire. Car on lui avait fait pas mal d'injustices et il avait bien des réclamations à formuler.

Peu importe d'ailleurs.

Apprenti, gâte-sauce, valet, soldat, marin, pandard presque pendu, corsaire, fillard, justicier, capitaine de terre et de mer, gouverneur de villes, ermite entre-temps et commandeur de l'Ordre de Malte pour couronner, Contreras fut en effet tout cela, mais il faut voir comme il le raconte. Pas un instant d'étonnement. Ce sort fantastique lui semble on ne peut plus naturel, et il faut bien avouer que les événements s'enchaînent avec une rigoureuse logique. Il y avait beaucoup de place alors pour les hommes d'action : la puissance et les honneurs étaient à ceux qui savaient les prendre. Puis, l'état de guerre perpétuel ouvrait de vastes horizons aux gens de courage.

Et quel style !... C'est tout simplement merveilleux. Car non seulement la phrase elle-même est nette, brusque, contractée, d'une attaque nerveuse jusque dans la nonchalance et pleine de saveurs profondes, mais encore l'enchaînement des phrases et la composition des chapitres révèlent un insouciant complet des belles et soigneuses transitions où excellent les écrivains assis. Et cependant tout se tient, et surtout se suit admirablement ; rien n'est oublié d'essentiel. Lorsque la transition verbale manque, jamais ne fait défaut celle, autrement nécessaire, de la pensée. On est comme lancé dans une course rapide : le bond qui vous précipite vous laisse, tout naturellement, de l'autre côté de l'abîme : vous ne l'aviez même pas vu.

Exaltante lecture !

Et qu'on ne s'y trompe pas. Cet aventurier, ce corsaire n'est point un parent de Gil Blas ou de Figaro. C'est un pauvre petit bonhomme de Madrid, mais donc un hidalgo de naissance, un vieux-chrétien, et il possède, dans les traverses d'une vie pleine de tentations et d'équivoques, un sens très délicat de l'honneur, une belle noblesse d'âme.

Il ne trompe personne : c'est lui au contraire que l'on trompe, et vilainement : la *quiraca* d'abord, la jolie Maltaise qu'il avait couverte de bijoux, à qui revenaient toutes ses parts de prise, tout son argent ; puis la veuve de l'*oidor*, qu'il avait épousée. Il faut lire aussi ce passage extraordinaire de ses amours avec Isabel, la fille publique : il y a là des nuances de délicatesse infinies, troublantes même. Avec quelle simplicité, quelle intui-

(1) *Mémoires du capitaine Alonso de Contreras, lequel de marinon se fit Commandeur de Malte*, écrits par lui-même et mis en français par MARCEL LAMI et LÉO ROUANET. Paris, Honoré Champion.

tion infaillible ce soldat orutal démêle au-dessous du fatras conventionnel et social la frémissante vérité humaine, les réalités profondes de la tendresse, le mystère de l'amour !

C'est saisissant, malgré la vertigineuse rapidité avec laquelle cela passe, dans le tourbillon d'un récit d'aventures sans fin. Car pas un instant Contreras ne s'arrête pour penser sa vie : il la vit, il la court, il est la proie quotidienne de l'action. Lorsqu'il souffre, c'est en passant, mais le coup est aigu, profond ; et, après tout, il a souvent souffert.

Car cette vie trop brillante cache des peines nombreuses. Plus il s'élève, plus les puissants, qui profitent d'ailleurs de sa valeur, de son prestige méditerranéen, lui font sentir, à chaque étape, qu'il n'est jamais après tout qu'un soldat de fortune, qu'il n'ira pas plus loin qu'un certain point pour ainsi dire fixé d'avance. Vous remarquerez, en lisant ses prodigieux *Mémoires*, que dès le jour où, quittant Malte, il essaie de retourner en Espagne, ce n'est, malgré la gloire acquise et toutes sortes d'honneurs, qu'une série de passe-droits et de malentendus. Visiblement on tâche de l'évincer, de le fatiguer. On lui donne des soldes dérisoires, des titres et des brevets presque insultants. Il les accepte d'ailleurs parfois, et cela fait le plus grand honneur à l'abnégation d'un patriotisme tenace et où l'on reconnaît bien à quel point cet aventurier a peu du condottiere. Il pourrait le désordre de l'Europe à cette époque et l'ingratitude de quelques-uns de ses... employeurs l'excuseraient) louer ses services au plus offrant en se faisant valoir, en bluffant. Ses scrupules de petit Madrilène le retiennent et, au contraire, tout son prestige, il entend bien le réserver à l'exaltation du nom espagnol.

Et ainsi, comme tout homme véritablement digne de ce nom, il a deux vies : celle de son cœur et celle de sa chance. S'il n'avait vécu que cette dernière, il serait resté toujours dans les eaux de Malte, pillant, chassant les vaisseaux barbaresques et turcs. Il serait devenu une sorte de roi quelque part, respecté, comme il faillit un jour le devenir en effet, au lieu d'être ce *roi sans royaume* que chanta Lope de Vega, cet autre héros, et qui se connaissait en héros. C'est qu'il avait voulu vivre tout de même une existence plus noble que celle d'un pirate. Il ambitionnait de servir son roi et sa patrie. Et dès lors commença la série de ses déceptions.

Comme il est joliment triste et mélancolique dans sa fantaisie ingénue, ce passage où Contreras raconte comment enfin un jour, trop las d'une offense particulièrement grave reçue à la Cour, il songea à se retirer du monde.

« J'achetai, dit-il, les ustensiles nécessaires à un ermite : un cilice, des disciplines, et de cette bure dont ils se font un froc. un cadran solaire, force livres de pénitence, des semences, une tête de mort et une petite houe. Je serrai le tout en une grande valise et pris, pour mon voyage, deux mules et un muletier, sans dire à personne où j'allais. »

Ce charme puissant de naïveté s'exhale de tout le livre, et il le purifie pour ainsi dire.

Alonso de Contreras écrit comme Stendhal, comme Mérimée eussent rêvé d'écrire, mais comme, malgré leur volonté d'être simples, ils n'écrivirent jamais. C'étaient, au fond, des littérateurs raffinés, obtenant à force de travail et de retenue des *effets* de simplicité. Mais la volonté se trahit, l'effort se décèle. On n'y va pas franc jeu.

Les fonctionnaires, qui toute leur vie révèrent l'action, l'amour, l'aventure, ont beau faire pour donner le change : on

devine que leur sort est manqué et que c'est un rêve en effet qu'ils nous décrivent...

Mais l'aventurier qui se raconte, qui dit tout, qui ne cherche jamais à se cacher, comme c'est précieux ! Ignorant le bien et le mal, il reste ingénu, donc bon, et ainsi il ne fait pas le mal, réellement. Sa simplicité d'âme le garantit ; aucune fourberie n'altère le beau métal de sa vie, qui demeure pur, net, loyal, d'une venue franche, et trempé fortement, comme l'acier d'une épée.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Les Idées de Rodin sur l'Art.

M. Paul Gsell vient de réunir, en un fort beau volume, les articles qu'il publia il n'y a pas longtemps dans la *Revue*, — ces conversations avec Rodin sur l'art, qui furent commentées et admirées avec passion (1). J'aime cet exposé d'idées, très simple, sans aucune prétention, où l'artiste se laisse aller à ses pensées, familièrement. Il n'impose aucun enseignement, et cependant rien n'est plus instructif que ces idées et ces opinions. Le lecteur, ou l'auditeur plus exactement, demeure sous le charme d'une parole agréable et profonde. Et c'est, en même temps qu'un traité d'esthétique générale, le commentaire le plus précieux et le plus vivant de l'œuvre de Rodin.

L'ouvrage est d'une cohésion parfaite. Il embrasse tous les domaines de l'art. La nature, le corps humain, le mouvement, le dessin et la couleur, le mystère forment autant de chapitres des plus nourris et des plus suggestifs.

Rodin est un amant de la nature et de la vie. « Les artistes grecs aimaient tant la nature, dit-il, que leurs œuvres y baignent comme dans un élément ». L'artiste doit en toutes choses se conformer à la nature. Copier la nature, telle est sa tâche. Il ne faut pas la « violenter », de peur de produire des œuvres « artificielles et mortes ». Il faut attendre qu'elle offre une attitude belle. « En tout j'obéis à la nature, et jamais je ne prétends lui commander. Ma seule ambition est de lui être servilement fidèle. » C'est ainsi que Rodin n'impose jamais aucune attitude à ses modèles : il les observe à leur insu, et les laisse agir. Sans doute, « l'artiste n'aperçoit pas la nature comme elle apparaît au vulgaire, puisque son émotion lui révèle les vérités intérieures sous les apparences ». Pour l'artiste, tout est beau dans la nature, même la laideur qu'il transfigure instantanément, comme par magie. De même que la laideur physique, la laideur morale « interprétée par des esprits clairs et pénétrants devient un merveilleux thème de beauté ». Rodin cite des exemples : Velasquez, Rembrandt, Shakespeare, Racine, Baudelaire, Millet ; et l'on voit par là comme l'auteur du *Penseur* est un esprit cultivé et combien ses vues sont larges. Il ajoute : « C'est qu'en effet est beau, dans l'art, uniquement ce qui a du caractère. » Or, tout, dans la nature, offre du caractère, et surtout ce qui est considéré comme laid, parce que « dans la crispation d'une physionomie malade, dans le ravinement d'un masque vicieux, dans toute déformation, dans toute flétrissure, la vérité intérieure éclate plus aisément que sur des traits réguliers et sains. » Il n'y a de laideur dans l'art que lorsqu'il y a mensonge. Et par mensonge, Rodin n'entend pas *embellissement*, mais fausseté, expression artificielle.

(1) A. RODIN : *l'Art*. Paris, Bernard Grasset, in-8° illustré.

Un chapitre du volume est spécialement consacré au modelé et cela amène l'artiste à parler de l'art grec. Ses idées sont originales et neuves. On dit que les anciens, dans leur culte pour l'idéal, ont voulu corriger la nature, la redresser, « en créant, avec des formes simplifiées, une beauté abstraite » ; qu'ils se sont refusés à reproduire dans leurs œuvres les mille détails de la réalité matérielle. En vérité « ils ne supprimèrent jamais le détail vivant. Comme ils étaient épris de rythmes calmes, ils atténuèrent involontairement les reliefs secondaires qui pouvaient heurter la sérénité d'un mouvement ; mais ils se gardèrent de les effacer tout à fait. »

L'art n'existe pas sans la vie. « Or, l'illusion de la vie s'obtient dans notre art, dit Rodin, par le bon modelé et par le mouvement. Ces deux qualités sont comme le sang et le souffle de toutes les belles œuvres ». Je ne peux suivre le sculpteur dans ses démonstrations du mouvement artistique, ingénieuses et rigoureuses. Il y a là, notamment, un commentaire de *l'Embarquement pour Cythère* qui est savoureux et charmant ; il semble que l'on voit se mouvoir harmonieusement les figures du tableau et qu'on assiste à un spectacle vivant.

Rodin a sur le dessin et sur la couleur des idées nettes et claires, on pourrait dire définitives. « Il n'y a réellement ni beau style, ni beau dessin, ni belle couleur : il n'y a qu'une seule beauté, celle de la vérité qui se révèle ». Quant au métier de l'artiste, qui doit être sûr et ferme, il varie d'après les maîtres : « les moyens d'expression des génies diffèrent autant que leurs âmes mêmes, et l'on ne peut nullement dire que chez tels d'entre eux le dessin et le coloris soient meilleurs ou moins bons que chez d'autres. »

On prétend souvent que les artistes peuvent se passer d'intelligence : il suffit qu'ils sentent profondément et qu'ils expriment leur émotion. Rodin s'attache à démontrer la fausseté de cette idée. « Quand un bon sculpteur modèle une statue, quelle qu'elle soit, il faut d'abord qu'il en conçoive fortement le mouvement général ; il faut ensuite que, jusqu'à la fin de sa tâche, il maintienne énergiquement, dans la pleine lumière de sa conscience, son idée d'ensemble pour y ramener sans cesse et y relier étroitement les moindres détails de son œuvre. Et cela ne va pas sans un très rude effort de pensée ». Il ajoute plus loin : « Regardez les chefs-d'œuvre de l'art, toute leur beauté vient de la pensée, de l'intention que leurs auteurs ont cru deviner dans l'Univers ». Sans réprouver l'inspiration de l'artiste qui cherche ses sujets dans la littérature, Rodin pense qu'il vaut mieux pourtant que « les œuvres des peintres et des sculpteurs portent en elles-mêmes tout leur intérêt »

Le mystère dans l'art inspire à Rodin des paroles profondes et graves. C'est l'un des plus beaux chapitres du livre, et aussi l'un des plus émouvants. « Le mystère est comme l'atmosphère où baignent les très belles œuvres d'art, » dit-il.

Puis, voici l'un des parallèles les plus extraordinaires, les plus superbes qu'on ait jamais faits de l'antiquité et des temps modernes, de Phidias et de Michel-Ange. Jamais l'opposition des deux inspirations n'a été mieux dégagée. Ici le sculpteur se livre tout entier. Il passe sans efforts de la démonstration théorique aux idées les plus sublimes que lui inspirent les chefs-d'œuvre des deux plus grands sculpteurs de tous les temps. On l'écoute, on est véritablement suspendu à ses lèvres, et on le voit, on l'aperçoit formulant ses idées, les réalisant, leur donnant forme en les imprimant dans l'argile. Puis il nous entraîne à sa

suite devant les chefs-d'œuvre du Louvre, le *Péribôtos* de Praxitèle, la *Vénus de Milo*, la *Victoire de Samothrace*. Dans un autre chapitre intitulé « Ames de jadis, âmes d'aujourd'hui », Rodin parle de la ressemblance du modèle, prenant comme thème les bustes de Houdon au Louvre, ceux de Voltaire, Rousseau, Mirabeau, etc. Ce sont des pages d'une psychologie pénétrante, extraordinairement intense. L'artiste appelle les bustes « des mémoires », tant ils racontent et vivent !

Il faudrait encore parler de ce chapitre paradoxal, qui clôt le livre, où Rodin, Bourdelle, Despiau et Gsell devisent de « l'utilité de l'artiste ». Il faudrait rappeler les pages où l'auteur raconte une visite d'Anatole France au maître, et signaler mille autres choses curieuses qui s'agitent dans ce livre. Je n'ai pu qu'épingler au passage les paroles qui m'ont semblé les plus profondes.

Ajoutons que Rodin a choisi, pour illustrer ses opinions et ses idées, les plus glorieux chefs-d'œuvre de l'art, et que son livre, qui en contient les reproductions enchassées dans le texte, est lui-même un petit chef-d'œuvre de typographie. Et félicitons M. Paul Gsell d'avoir si pieusement et si agréablement recueilli la pensée du Maître.

FRANZ HELLENS

UN FAUX REMBRANDT

Après l'affaire du faux Cuypp, revendu plus cher que s'il eût été vrai lorsque les experts eurent constaté son défaut d'authenticité (1), une nouvelle histoire de faux tableau agite en ce moment la chronique artistique. Il s'agit, cette fois, d'un *Moulin* de Rembrandt payé deux millions et demi par un amateur de New-York, M. Henry C. Frick, et sur lequel celui-ci découvrit, en le débarrassant des couches de vernis qui l'encrassaient, la signature inattendue d'Hercules Seghers, peintre hollandais qui vécut de 1589 à 1650. Le tableau va-t-il, cette fois encore, valoir plus, faux, que s'il avait été peint par Rembrandt ? On peut en douter, Seghers n'ayant jamais été coté — tant s'en faut ! — à l'égal du maître de la *Ronde de Nuit*. Et pourtant ce *Moulin* n'est-il pas un chef-d'œuvre puisqu'un mécène n'a pas hésité à lui sacrifier la jouissance de cent mille francs de rente ?

Sans doute, Lord Lansdowne Boward, qui vendit le tableau à M. Frick, était-il convaincu de l'authenticité du tableau. Une gravure exécutée par Charles Turner, une autre gravure commencée par Mathieu et achevée par Dequevauviller, et qui toutes deux reproduisent le *Moulin* de Rembrandt, alors dans la galerie d'Orléans, devaient lui paraître une garantie certaine, corroborée au surplus par l'opinion de M. Bode.

Mais que reste-t-il de cette certitude en présence de la signature de Seghers ? Et n'est-on pas amené à croire, avec certains historiographes allemands, que la plupart des paysages attribués à Rembrandt ne sont pas de lui ? Le tableau n'est-il qu'une réplique de celui de la galerie d'Orléans ? Ou celui-ci n'était-il lui-même qu'une copie ? On s'y perd.

« Une fois de plus, dit à ce propos le spirituel chroniqueur du *Gil Blas*, M. Nozière, nous sommes amenés à conclure que les experts ne sont pas infallibles et que la vente des chefs-d'œuvre est sujette à de terribles surprises. Qu'il s'agisse d'un Rembrandt ou d'une petite gravure du dix-huitième siècle, le danger est le même, et le public naïf qui veut faire de bons placements est souvent abusé. Il y a des lois pour condamner les financiers

(1) Voir *l'Art moderne* du 9 juillet dernier.

véreux qui vendent du mauvais papier, qui majorent leurs affaires. De même il faudrait punir tous les marchands d'antiquités — et aussi les experts — qui attribuent trop légèrement un objet à un maître ou à une époque. Je sais qu'ils sont souvent de bonne foi. En tout cas, ils procéderaient avec plus de prudence s'ils savaient qu'ils risquent la prison. Nous verrions tout à coup sur le marché un moins grand nombre d'œuvres d'art qui nous viennent — paraît-il — du passé, et les artistes d'aujourd'hui trouveraient moins redoutable la concurrence des morts.

Il se forme aujourd'hui tant de liges pour entraver la production des artistes. Ne pourrait-on en créer une qui les protégerait ? Je suis persuadé qu'elle recueillerait vite des adhésions. et sans doute les pouvoirs publics s'intéresseraient efficacement à cette lutte nécessaire contre le faux. »

O. M.

ENSEIGNEMENT ARTISTIQUE

Traité de composition décorative. par JOSEPH GAUTHIER et LOUIS CAPELLE (1).

Les manuels d'art abondent, ce qui prouve qu'aucun n'est complet et que ceux que l'on connaît ne paraissent pas répondre entièrement aux nécessités didactiques et aux directions nouvelles du goût.

Le traité de composition décorative que présentent au public les éditeurs Plon-Nourrit et C^o est dû à la collaboration de deux spécialistes de l'enseignement. Il résume, dans un ordre méthodique, les trois stades que doit parcourir nécessairement l'artiste dans son travail de décoration originale. Dans une première partie, MM. Gauthier et Capelle étudient les sources éternelles de la documentation, la description des figures géométriques, l'analyse et l'interprétation de la fleur et de la faune, l'observation attentive de la figure humaine et du paysage décoratif, de tout ce qui, à un degré quelconque, peut inspirer un motif ornemental. Dans la seconde partie de leur livre, les auteurs révèlent la manière d'appliquer ces éléments naturels à des créations artistiques en les stylisant; ils arrivent ainsi à fixer les lois essentielles de la composition décorative, ses procédés, ses ressources. Enfin ils étudient, dans une dernière partie, les diverses techniques d'ornementation dans les industries du fer, de la pierre, du marbre, du bois, du cuivre, du vitrail, de la mosaïque, de la céramique, de la broderie, etc.

Leur ouvrage forme donc une véritable encyclopédie à l'usage des élèves des Ecoles d'art, des lycées et collèges, des simples amateurs, et elle s'appuie sur une illustration exceptionnellement riche, comprenant 865 figures dans le texte et 53 planches hors texte, dont une en couleur.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Le troisième concert historique de musique wallonne a eu lieu jeudi devant une foule d'auditeurs attentifs et enthousiastes. Un Quatuor à cordes, composé de MM. Jacobs, Longue, Lambert et Pirard, prêtait son concours précieux et fut longuement applaudi après le quintette pour piano et cordes en *fa* mineur de César Franck. Ce fut là le morceau le plus fêté.

(1) Paris, librairie Plon-Nourrit et C^o.

On avait entendu avant cela un quatuor de Fétis, des chansons de Soubre, Fauconnier et Radoux chantées par M^{lle} Das, et M^{lle} Jeanne Kufferath avait sur la harpe fait apprécier sa savante virtuosité dans deux airs de Godefroid. Bref, un très grand succès malgré la chaleur sénégalienne.

Chronique judiciaire des Arts.

« *L'Angelus* » de Millet.

Un commerçant parisien ayant reproduit sur des cartes postales *L'Angelus* de Millet modifié, se vit réclamer 20,000 francs de dommages-intérêts par un autre commerçant, éditeur de cartes semblables, qui se prétendait victime d'une contrefaçon.

Au cours des débats, l'un des fils de l'auteur de *L'Angelus*, M. Charles Millet, intervint et réclama à son profit le droit de veiller à ce que *L'Angelus* ne fût pas représenté dénaturé. M. Charles Millet conclut à ce qu'il fût fait défense aux deux commerçants de publier leurs reproductions, et le tribunal lui donna raison pour des motifs qu'approuveront tous les artistes.

« Attendu, dit le jugement, qu'il est de l'intérêt supérieur du génie humain que toute œuvre soit protégée et maintenue telle qu'elle est sortie de l'imagination de son auteur, puis transmise ainsi à la postérité, sans avoir à souffrir du fait d'hommes plus ou moins bien intentionnés à son égard, soit qu'ils obéissent à certaines modes passagères de l'esprit, soit qu'ils agissent en vue d'un certain lucre. »

Et attendu que *L'Angelus* a été maquillé et dénaturé par la reproduction, défense est faite aux deux commerçants, qui sont condamnés aux frais du procès, de « fabriquer, vendre ou mettre en vente des représentations de *L'Angelus* de Millet, et ce, sous une astreinte de 20 francs par chaque contravention ».

A propos de *L'Angelus*, sait-on qu'une légende veut que dans cette toile célèbre Millet peignit deux paysans pleurant un enfant mort, et non le recueillement dans le soir qui tombe? Cette interprétation est discutable. Mais ce qui est avéré — et ces détails ne sont pas très connus — c'est que le peintre s'inspira, pour peindre dans *L'Angelus* la paysanné en prières, de sa servante Adèle Moschner, qui vécut fort vieille, mariée à un cultivateur, et qui garda à Barbizon, jusqu'à ses derniers jours, le sobriquet de « la Mère l'Angelus ».

Quant au paysan que Millet a représenté debout, c'était un homme de peine de Barbizon appelé Mignot et qui a vécu jusqu'en ces dernières années. Le paysage dans lequel se déroule la scène est un coin de la plaine de Chailly, au lieu dit les Roches.

Achetée 1,800 francs par M. Van Praet, ministre de Belgique à Paris, par l'entremise d'Arthur Stevens, la toile passa plus tard dans la collection Wilson. A la vente de celle-ci, *L'Angelus* fut payé 160,000 francs par M. Secrétan. Il atteignit 553,000 francs à la mort de ce dernier et fut expédié en Amérique, d'où M. Chauchard le ramena à Paris après l'avoir acquis au prix de 800,000 francs.

PETITE CHRONIQUE

La Maison du Livre. — Elle a vécu. Un ukase du Ministre des Travaux publics a donné huit jours aux quarante-deux associations pour « déguerpir » volontairement, à défaut de quoi Monsieur l'huissier, au nom du Roi et du doux ministre, aurait opéré lui-même le déménagement des machines, mobiliers, collections. Aujourd'hui

les salles de la rue Villa Hermosa sont évacuées et les œuvres exposées sont dispersées, logeant les unes à la belle étoile, les autres dans des caves ou dans des greniers. Quant à l'œuvre elle-même, elle a vécu!

Pourtant la Belgique est un pays où le mécénat s'exerce officiellement sous le nom de « Ministère des Sciences et des Arts » et où les discours du Trône invitent la nation à développer ses œuvres intellectuelles!

Administration, officialisme et œuvricide.

La collection Edmond Michotte, dont on attendait impatiemment depuis plusieurs années l'installation au Palais du Cinquantenaire, a enfin été inaugurée la semaine dernière. Artistes et amateurs pourront désormais jouir de la vue des belles estampes, des bronzes, des laques, des ivoires patiemment réunis par le collectionneur et dont l'ensemble, en offrant au public un instructif et attrayant aperçu de l'art nippon, apporte au Musée des arts décoratifs et industriels un considérable accroissement.

L'Exposition des Anciennes industries d'art tournaisiennes dépasse, par le nombre et la valeur des collections réunies, ce qu'on était en droit d'espérer d'une ville que ses fabriques de céramique et ses ateliers de tissage ont rendue particulièrement célèbre. La dinanderie locale, par exemple, y est représentée par des spécimens qui rivalisent avec les pièces fondues et ciselées par les artisans les plus renommés de Dinant et de Bouvignes. Initiés par ceux-ci au travail artistique du laiton, les Guillaume Lefebvre, les Michel Le Maire et autres spécialistes tournaisiens ne tardèrent pas à égaler leurs maîtres. Sortis d'apprentissage, ils créèrent à leur tour des œuvres originales d'une réelle beauté, — telle la cuve baptismale de Hal, — que leurs caractères différencient nettement de celles de Dinant.

L'Exposition de Tournai, entre autres résultats heureux, aura contribué à restituer à cette branche des anciennes industries du pays le rang qu'elle mérite d'occuper dans l'histoire de l'art wallon.

La XXVII^e Exposition annuelle des Beaux-Arts organisée par le Cercle artistique de Tournai aura lieu du 10 septembre au 2 octobre. Le délai pour les inscriptions sera clôturé le 10 août. Pour tous renseignements s'adresser au secrétaire du Cercle, rue des Carliers, 10, à Tournai.

En souvenir du maître défunt, M^{me} Charles Van der Stappen a fait don à la commune de Schaerbeek, pour son futur musée, des modèles de cinq œuvres monumentales de son mari : *L'Enseignement des Beaux-Arts*, groupe décoratif exécuté pour la façade du Musée de Bruxelles, *la Province d'Anvers et la Province de Liège*, statues commandées par l'Etat pour l'arcade du Palais du Cinquantenaire, la figure du *Monument Verwée* à Schaerbeek et le *Mémorial de Ch. Licot*, directeur de l'Ecole industrielle.

Elle a accompagné ce don de l'hommage d'une charmante statuette en bronze de M^{lle} Hélène Scholz, artiste autrichienne et ancienne élève de Van der Stappen, qui évoque avec une vérité saisissante la physionomie, la stature et le geste du sculpteur regretté. Le don de M^{me} Van der Stappen comprend en outre dix dessins du peintre Lehoux.

Nous avons annoncé que des propositions d'achat avaient été faites à un certain nombre d'artistes belges pour le Musée municipal de Barcelone à l'occasion de l'Exposition des Beaux-Arts de cette ville. En voici la liste : Alfred Delaunois, *Portrait psychologique*; Godefroid Devreese, ensemble de médailles; Paul Du Bois, Buste (bronze); P.-J. Dierckx, aquarelle; Auguste Oeffe, Portrait; Fr. Van Holder, *Symphonie en blanc*.

Diverses négociations se poursuivent en ce moment entre plusieurs de nos artistes et des collectionneurs espagnols. C'est à MM. Franz Courtens et Louis Gendebien qu'est due, on le sait, l'organisation du compartiment belge, sous les auspices et avec le concours du gouvernement.

Jeudi prochain, à 3 heures, M. Ernest Verlant, directeur général des Beaux-Arts, fera à l'Exposition des Arts anciens du Hainaut, à Charleroi, une conférence sur la *Contribution wallonne à la peinture du XV^e et du XVI^e siècles*.

Le V^e Salon de Peinture et de Sculpture organisé par le Cercle « Doe Stil Voort », s'est ouvert hier, samedi, au Musée moderne.

Parmi les exposants : E. Baes, Cailleau, Cockx, Demets, English, Marten Melsen, Jakob Smits, Spanoghe, M. Tijtgat, Vermeersch, Wagmann et les sculpteurs Desmare, Gijssen, Lagae, Stoffyn, Voets, Witterwulge.

De Paris :

L'exposition Ingres organisée en mai dernier afin de réunir les fonds nécessaires à exposer convenablement au Musée de Montauban les quatre mille dessins du maître restés depuis 1867 dans des cartons et les mille dessins d'artistes du XVIII^e et du XIX^e siècles que l'auteur de l'Age d'or légua à sa ville natale a réalisé plus de vingt-six mille francs de bénéfices nets.

Ce magnifique résultat permettra la prompte exécution du projet formé. Le Conseil municipal de Montauban et les commissions des Beaux-Arts compétentes ont ordonné les travaux nécessaires, et l'on compte pouvoir inaugurer l'an prochain le Musée Ingres au complet.

L'automobile et la littérature :

On a souvent écrit que les sports étaient ennemis de la littérature. Un fabricant de pneumatiques vient, dit le *Feu*, de faire cesser ce malentendu. Nous extrayons de son catalogue les renseignements suivants :

« *Commandes télégraphiques.* Pour les différents modes d'expédition, nous prions nos clients d'employer les termes conventionnels suivants : *Balsac*, expédier par la poste; *Béranger*, id. postal gare; *Cornelle*, id. postal domicile; *Daudet*, id. grande vitesse gare; *Dumas*, id. grande vitesse domicile; *Maupassant*, id. petite vitesse gare; *Molière*, id. petite vitesse domicile; *Prévoist*, id. grande vitesse gare par exprès. »

Verlaine n'a écrit qu'un seul article de critique d'art. Ce fut une chronique sur la Décoration et l'Art industriel à l'Exposition de 1889. Il n'en possédait pas moins un sens critique aiguisé et un goût sûr, ainsi que l'exposent, dans une intéressante monographie du poète, MM. Cazals et Le Rouge. « Verlaine, s'il eût daigné, disent-ils, eût été aussi un excellent critique de la beauté plastique, et ses aperçus sur l'art étaient toujours ingénieux et justes. En peinture, ses admirations allaient surtout aux Italiens de la Renaissance. Dans ses *Epigrammes*, il a célébré les gracieuses adolescentes de Botticelli, et pourtant c'était un fervent de Michel-Ange, et il n'accordait à Raphaël qu'une louange très modérée. Il était épris des somptueux coloristes vénitiens aussi bien que des sombres espagnols ascétiques et féroces.

Il réservait une admiration spéciale à l'École française de Clouet à Poussin, et de Prudhon à Delacroix, sans omettre ce Watteau qui faisait ses délices, et qui eût été l'illustrateur tout désigné des *Romances sans paroles* et des *Fêtes galantes*. Avec ses vastes facultés de compréhension, Verlaine ne dédaignait à peu près aucun artiste, à l'exception toutefois de Le Brun, le peintre des batailles d'Alexandre, de Bonnat et de quelques autres qu'il dénommait les « Monsieur Thiers de la peinture ».

Il avait un enthousiasme pour le talent de Félicien Rops, avec lequel il correspondait, et il goûtait en même temps Puvion de

Chavannes, Manet, Degas, Carrière, Willette, Aman-Jean et d'autres artistes intenses.

En sculpture, il préférait à tous « le robuste et mystique Rodin ».

On vient de retrouver en Angleterre des lettres inédites de Voltaire sur le procès qu'il soutint à Berlin en 1751 contre un israélite nommé Hirschell. C'est le professeur Stephenson qui les a actuellement en sa possession.

Un musicologue vient de faire, dans la *Revue historique*, une découverte assez inattendue : l'hymne national russe, le « Bojé Tara khvani » (Dieu sauve le Tsar) ne serait qu'un vulgaire plagiat. L'hymne fut composé sous le règne de Nicolas I^{er} par un compositeur amateur nommé Lwof, qui a laissé quelques morceaux pour piano et quatuor, dénués d'ailleurs de toute valeur artistique. Or, on prétend maintenant que la musique de l'hymne se retrouve entièrement dans un ancien choral hollandais qui se chante généralement à Pâques.

Lwof, qui avait voyagé et qui visita la Hollande, aurait donc simplement transcrit ce choral, inconnu avant lui en Russie. L'auteur de l'article en question publie le choral hollandais, qui est absolument identique à l'hymne russe. Cette découverte a fait grand bruit et, l'amour-propre patriotique s'en étant mêlé, la polémique est devenue passionnée. Lwof a trouvé des défenseurs qui affirment que le choral en question est d'origine très récente et que c'est l'auteur hollandais qui a plagié l'hymne russe tout à fait original.

Le critique musical du *Novoié Vrénia* a écrit en Hollande afin d'obtenir des renseignements certains au sujet de ce choral; on lui répondit qu'il pé datait que de quelques années, mais d'autres critiques prétendent le contraire. La question reste ouverte.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres; c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVIII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS.

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand-choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Philippe Monnier (HUBERT KRAINS). — Un problème egyptien (L. MAETERLINCK). — Beaux livres : *la Maîtresse servante; les Passionnés; le Village dans la Pinède; Effrois et Fantasmagories; Paris sous le second Empire* (FRANCIS DE MIOMANDRÉ). — A propos des dentelles du legs Vermeersch (M. K. M.). — V^e Exposition du Cercle « Doe Stijl Voort » (F. H.). — A la « National Gallery » (H. D. B.). — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Ad. Samuel et Massé. — Petite Chronique.

PHILIPPE MONNIER

La Suisse française vient de perdre un de ses meilleurs écrivains. Comme Jules Renard, comme Charles Van Lerberghe, comme ses compatriotes les poètes Duchosal et Warnery, Philippe Monnier meurt en pleine maturité, à quarante-sept ans. Deux grands ouvrages sur l'Italie, *le Quattro Cento* et *Venise au XVIII^e siècle*, lui avaient fait une solide réputation d'érudit à l'étranger, où l'on connaissait un peu moins le poète et le conteur. Le succès des *Causeries Genevoises*, du *Livre de Blaise*, de *Mon Village*, qui fut grand en terre romande, n'avait pas encore et ailleurs tout l'écho qu'il méritait. C'est que Monnier appartenait à la catégorie, de plus en plus rare, des écrivains qui font leur chemin sans bruit, qui travaillent pour eux seuls, dans leur coin, avec l'unique préoccupation de bien faire et sans souci de rien révolutionner. Philippe Monnier ne se soucia même pas de rien inventer. Il n'a guère parlé que de lui-même, des gens qu'il a coudoyés, de ses amis, du milieu où il a vécu, de Genève, de « son village ». Il manquait d'imagination créatrice. Par

contre, il fut un observateur incomparable et, même en prose, un délicieux poète. Il saisissait et fixait admirablement le geste caractéristique d'une silhouette entrevue; un beau paysage, un beau ciel, une belle œuvre le faisaient vibrer jusqu'au fond du cœur. Il exprimait ses admirations et ses enthousiasmes à mi-voix, avec des mots à lui, des tournures à lui, en une langue savoureuse, toujours châtiée et toujours pure. Ce n'était pas un grand écrivain, si la grandeur d'un écrivain se mesure à l'envolée de ses phrases et à l'étendue de ses œuvres. Ce fut un petit-maitre, si l'on veut, mais un grand petit-maitre, fort soucieux de perfection et qui travaillait surtout en profondeur.

Il avait passé beaucoup d'années à Florence, où il avait recueilli les éléments de son *Quattro Cento*, et il lui était resté dans l'âme un rayon du génie florentin. On retrouve dans ses livres la mesure, la sercine beauté, la grâce forte, la pensée fine et claire, le réalisme fidèle, le sentiment précis qui caractérisent les chefs-d'œuvre de la renaissance florentine. Il aimait aussi la vie un peu comme on l'aima à cette époque, où l'humanité reprenait conscience d'elle-même. Il l'aimait d'un cœur joyeux et toujours orienté vers l'espérance. Ses meilleurs ouvrages, *le Livre de Blaise*, *Mon Village*, ne sont pas des romans méthodiquement composés, ce sont de petits tableaux placés bout à bout, mais dont l'ensemble constitue une fresque qui possède sa signification et son unité. Un type passe, des enfants jouent, un homme travaille, un paysage apparaît, voici une église, voilà un cimetière, une pittoresque maison de campagne, un château. Tout cela croqué avec justesse, présenté avec art, sans effort apparent, et enveloppé de la plus exquise poésie. Il y ajoutait volontiers aussi un

brin de morale. Monnier n'aurait pas été genevois et calviniste si la vie morale l'avait laissé indifférent. Mais qu'on se rassure! Sa morale n'est pas celle du pasteur Babel, dont Louis Dumur a buriné récemment un si noir portrait dans *l'École du dimanche*. Babel ne songe jamais qu'à l'enfer, tandis que Monnier nous montre toujours la porte du paradis, d'un paradis qui ressemble fortement aux Champs-Élysées. Sa morale rejoignait ainsi la poésie et se confondait le plus souvent avec elle.

Il vantait le devoir, il recommandait la soumission aux lois universelles, il nous invitait à nous connaître, il nous apprenait à voir autour de nous. Il exaltait toutes les fortes et robustes qualités qui constituent l'apanage de ce qu'on appelait jadis l'honnête homme. Il n'était pas, comme on voit, précisément dans le courant et prêchait de vieilles vertus. En réalité, il prêchait la pure sagesse. Nous marchons trop vite. Nous brûlons les étapes. Arrivistes et bovarystes insensés, nous parvenons au bout de la vie sans avoir vécu. Et nous constatons trop tard que ce n'est pas Nietzsche, mais Candide qui a raison, et qu'il faut cultiver son jardin.

Nul mieux que Monnier ne comprit cette vérité et ne sut la mettre en pratique. Dans le maquis confus des livres contemporains, qui ne reflètent le plus souvent que nos appétits, notre envie, nos colères, nos haines et nos vices, la petite œuvre de Philippe Monnier apparaît comme une fraîche et délicieuse oasis, où il est bon de se reposer et doux de rêver. Pour le passant ordinaire, le scarabée n'est qu'un insecte désagréable et sans intérêt, qu'on peut écraser sans scrupule. Pour les yeux attentifs et sympathiques d'un Fabre, c'est une intelligence et une âme, une petite merveille devant laquelle on reste pénétré d'admiration. De même, Philippe Monnier savait mettre en valeur, rendre intéressantes et admirables une foule de petites choses que l'homme frôle chaque jour et auxquelles, d'habitude, il ne fait guère attention. Il a dédaigné l'actualité pour se consacrer à ce qui ne meurt pas. Il n'y a rien d'éphémère dans son œuvre. Elle n'est pas vaste, mais elle est solide et parfaite et, après que beaucoup de gros volumes, écrits à la mode du jour et élevés jusqu'aux nues par une critique qui n'est pas toujours perspicace, seront tombés dans la poussière et dans l'oubli, *le Livre de Blaise* et *Mon village* garderont leur fraîcheur et leur poésie et continueront à faire les délices des gens de goût.

HUBERT KRAINS

UN PROBLÈME EYCKIEN

Comment se fait-il qu'aucune peinture absolument certaine, exécutée par Hubert van Eyck seul, ne nous soit parvenue?

Les solutions les plus diverses et les plus ingénieuses ont été émises, mais selon nous la seule admissible serait qu'Hubert,

beaucoup plus âgé que son frère, travailla exclusivement à la détrempe, c'est-à-dire à l'eau. Ceci expliquerait la disparition presque complète de son œuvre, car on n'a guère d'exemples en Flandre qu'un tableau peint à la détrempe se soit conservé jusqu'à nos jours.

Comme nous l'avons dit dans le dernier numéro de la *Chronique des arts*, presque tous les historiens d'art admettent que c'est Jean van Eyck (et non pas Hubert) qui inventa, ou tout au moins perfectionna le secret de la peinture à l'huile, dont le moine Théophile donnait déjà la recette au XII^e siècle. Nous savons aussi que ce genre de peinture était couramment utilisé en Allemagne et surtout en pays flamand aux XIV^e et XV^e siècles pour l'enluminure des statues et des bannières (1).

Ce qui est non moins certain, c'est que le perfectionnement inventé par Jean fut très important, et nous en trouvons la preuve dans le fait que des artistes étrangers de valeur n'hésitèrent pas à entreprendre de longs et coûteux voyages pour essayer de surprendre en Flandre le secret de son merveilleux procédé. Vasari nous apprend, en effet, qu'Antonello de Messine ne fut pas seul à se rendre dans les Pays-Bas, mais que d'autres encore, notamment les Italiens Zanetto Bugato et Johannes de Justo, entreprirent le même voyage.

La date de l'invention de la peinture à l'huile nous est donnée d'une façon inexacte par Vasari et par van Mander, qui le copia. C'est à tort qu'ils la font remonter à 1410 car il n'existe aucune œuvre peinte à l'huile par les frères van Eyck antérieurement à 1426, année de la mort d'Hubert.

Nous savons, par contre, que Jean peignait encore à la détrempe après cette date.

Dans l'inventaire de Marguerite d'Autriche datant de 1516, nous voyons notamment que cette princesse possédait « une face d'une Portugaloise... faite de la main de Johannes qui est faite sans huille (*sic*) et sur toile... » Or, cette *Portugaloise*, qui disparut, comme toutes les peintures à la détrempe faites par les deux frères, dut être exécutée pendant ses voyages faits pour le duc de Bourgogne, c'est-à-dire après la mort d'Hubert van Eyck, à qui Jean survécut plus de quinze ans.

Nous avons dit que toutes les parties du retable de Gand ont été exécutées à la détrempe par Hubert, et notre opinion s'appuie non seulement sur la découverte tardive de Jean, mais aussi sur les témoignages concordants et dignes de foi d'auteurs flamands du XV^e siècle. En décrivant le polyptique de *l'Adoration de l'Agneau*, tous affirment qu'une partie importante de la vaste composition manque. Et cela parce que, peinte à la détrempe, elle fut détruite par des peintres ignorants, qui voulurent laver ou nettoyer cette fragile peinture.

Voici la traduction de ce que dit van Varnewyck :

« La partie inférieure du retable était un *Enfer*, peint à la détrempe par le même Joannes van Eyck [c'est évidemment Hubert qu'on doit lire]. Quelques mauvais peintres, dit-on, ont voulu le laver ou nettoyer, mais leurs mains de veaux (*sic*) ont effacé cette peinture merveilleuse qui, avec le retable, aurait plus de valeur que tout l'or monnayé dont on aurait pu la couvrir. »

Van Mander dit la même chose en d'autres termes :

(1) D'après Vasari : « Giotto peignait sur les murs, peignait à l'huile et peignait sur des panneaux » (*Comment. del Ghiberti*, t. I^{er}, p. xviii).

« Le panneau principal de l'*Adoration de l'Agneau* était posé sur un pied ou socle peint [prédelle?]. Cette peinture était à la colle ou à l'œuf; elle représentait un *Enfer*, où l'on voyait les damnés et ceux qui sont sous terre s'agenouiller devant le nom de Jésus ou de l'Agneau, mais en lavant ou en nettoyant cette œuvre, des peintres ignorants l'ont complètement effacée et anéantie. »

Comme on peut le constater par ce dernier paragraphe, il ne s'agit pas ici, comme on l'a cru d'abord, d'une prédelle rapportée, antérieure à l'époque d'Hubert, mais bien d'une partie peinte par le maître, nécessaire à l'œuvre, complétant à merveille le cycle grandiose imaginé par le plus grand et un des plus mystiques des peintres flamands.

Reste à expliquer comment la plus grande partie du retable nous fut conservée. C'est encore Vasari et van Mander qui nous en donneront la clef. Après avoir affirmé que Jean peignit longtemps à la détrempe et que « c'est grâce à ses nombreux tableaux faits à la colle ou au blanc d'œuf qu'il vit sa célébrité se répandre dans les contrées où parvinrent ses œuvres », il ajoute :

« D'après l'opinion admise, c'était (Jean) un homme instruit et versé dans les choses de l'art, étudiant les propriétés des couleurs et l'alchimie. Il en vint, de la sorte, à recouvrir ses peintures au blanc d'œuf et à la colle d'un enduit dans la composition duquel entraient une huile particulière, procédé qui obtint un grand succès à cause de l'éclat qu'il donnait aux œuvres. Beaucoup de peintres italiens avaient vainement cherché ce secret, échouant dans leurs tentatives par ignorance de la vraie méthode... »

Lorsque Vyt, seigneur de Pamele, chargea Jean van Eyck de terminer le polyptyque, cette œuvre devait être fort avancée, car déjà en 1424, c'est-à-dire deux ans avant la mort d'Hubert, les magistrats gantois étaient venus voir dans son atelier les parties terminées de son travail. Pour l'achever (vers 1432), Jean, alors en possession de la pratique de ses fameux secrets, dut commencer par fixer la détrempe grâce à son vernis spécial « qui donnait l'éclat de la peinture nouvelle » et permettait, par son imperméabilité, de reprendre à l'huile les parties non complètement achevées. Et c'est ainsi que cette peinture, dite à l'œuf ou à la colle, remaniée par Jean, a pris cet aspect de peinture à l'huile qui a pu tromper jusqu'ici les peintres et les savants spécialistes les plus réputés.

L. MAETERLINCK

BEAUX LIVRES

La Maîtresse servante, par MM. THARAUD. — **Les Passionnés**, par CAMILLE MAUCLAIR. — **Le Village dans la Pinède**, par GABRIEL MOUREY. — **Effrois et fantasmagories de Wells**. — **Paris sous le second Empire**, par A.-B. NORTH-PEAL.

MM. Jérôme et Jean Tharaud viennent de signer un livre vraiment remarquable. Il y avait bien longtemps qu'on ne nous avait donné un roman provincial, rural, aussi puissant, aussi humain que *La Maîtresse servante* (1). L'audace du sujet est tellement tranquille, tellement pure, tellement insoupçonnable de toute

(1) JÉRÔME et JEAN THARAUD : *La Maîtresse servante*. Paris, Émile Paul.

arrière-pensée d'étonner ou de scandaliser que l'on se sent bien en face de la vie, de la vraie vie, et que l'on s'abandonne entièrement à la bonne foi de l'auteur. Quant à la manière dont c'est fait, rien à reprendre. C'est la perfection dans la sécheresse voulue. Le genre est essentiellement français : nous y avons des chefs-d'œuvre. Mais *La Maîtresse servante* est de taille à soutenir les plus terribles comparaisons. Avec une simplicité qui donne le frisson, une certitude psychologique inouïe, MM. Jérôme et Jean Tharaud expliquent les égoïsmes, les cruautés, comme aussi les soudains attendrissements de la vie campagnarde, que, entre parenthèses, ils décrivent aussi, excellemment, au point de vue pittoresque. Je ne conseillerais pas aux maniaques de traditionalisme et de nationalisme d'aider à la diffusion de ce livre pour faire aimer la vie provinciale française : elle y apparaît trop terrible. Mais comme elle y est aussi rigoureusement vraie, cette lecture est bienfaisante aux rares personnes dignes de la supporter, comme toutes les choses âpres, hautaines et réservées.

Chacun des contes qui composent le recueil de *Les Passionnés* (1) de M. Camille Mauclair est comme le résumé d'un drame, ou d'un roman. Ce ne sont pas des contes, au sens propre du mot, mais à la fois des cas psychologiques et des résumés d'existences morales. L'auteur saisit ces existences d'hommes et de femmes soumis à la domination amoureuse, au moment de la crise. Et, nous la décrivant, il nous suggère le passé qui l'a amenée. Les protagonistes de ces drames succincts, encore que fort bien situés à leur plan social et nullement abstraits, sont cependant délivrés de certaines nécessités qui les distrairaient trop de leur passion. Ils sont caractérisés par un certain sentiment de fatalisme qui les incline d'avance devant la douleur inhérente au fait même de vivre. Ce sont des mélancoliques, des insatisfaits, frères modernes, lointains mais authentiques, des héros plus romantiques et plus légendaires des *Clefs d'or*, de *La douceur de vieillir*.

C'est qu'en réalité rien n'est plus incorruptible dans l'esprit d'un écrivain que l'âme d'un poète lorsqu'elle s'y trouve. Et M. Camille Mauclair, malgré l'abondance et la variété de sa production critique, reste un poète, et ses rêves de musique et de sentiment n'ont pas changé.

Il est bien possible que je mette de la partialité à juger le livre de M. Gabriel Mourey, *Le Village dans la Pinède* (2), car j'ai connu, — un peu plus tard, mais tout de même avant qu'il se fût transformé — ce village, ce pays, qui ne ressemblent à aucun autre. Ayant moi-même essayé à la même époque (pure coïncidence) de décrire une autre portion de la Provence, je suis très frappé des différences, insaisissables pour d'autres, si nettes pour nous, qu'il y a entre ces deux régions, pourtant pas si distantes, et de l'art avec lequel M. Gabriel Mourey a décrit ces décors et ces gens, si minutieusement caractérisés. Critique d'art, érudit, M. Mourey ne peut pas éviter de se souvenir de la Grèce antique et de ses poètes, et de certains tableaux italiens, devant les paysages classiques des environs de Marseille. Des analogies profondes, impérieusement évidentes, l'y obligent d'ailleurs. Mais je le préfère encore dans ses études paysannes. Il a peint là une galerie de portraits naïfs absolument adorables, et pour moi profondément émouvants. Il faut lire ces pages attendries qui s'appellent : *Mion et Vini*,

(1) CAMILLE MAUCLAIR : *Les Passionnés*. Paris, Calmann-Lévy.

(2) GABRIEL MOUREY : *Le Village dans la Pinède (Masargues)*. Paris, Mercure de France.

Denis le peintre, Joseph d'Arimathie, Marius le maçon, Mathieu le pénitent noir, Baptistin Rouget, l'Idiot, les Dames de Bonneveine. Il faut remonter jusqu'à Paul Arène pour retrouver une aussi juste intuition de ce qu'est véritablement l'âme provençale, que si peu d'auteurs connaissent, et qu'il est si difficile de suggérer.

M. H. G. Wells est un homme d'une telle valeur et ses plus distraites pensées sont tellement déjà des méditations que ses moindres contes méritent d'être lus. S'il n'y a pas dans *Effrois et fantasmagories* (1) un morceau aussi puissamment réfléchi, aussi dramatique et angoissant que *Un rêve d'Armageddon*, par exemple, dans *Douze histoires et un rêve*, on n'y trouve pas moins des récits de premier ordre, soit de terreux comme *le Cône*, soit d'humour familial comme *le Tracas de vivre*, cette page exquise, à la Mark Twain, soit d'ironie déchirante comme *Une fâcheuse histoire d'amour*, soit de fantastique comme *Sous le bistouri*, soit enfin de fumisme céleste (il n'y a pas d'autre expression) comme *Une vision du jugement dernier*.

Attaché-traducteur au Ministère de l'Intérieur, Anthony-B. North-Peal se trouvait aux premières loges pour observer la vie de *Paris sous le second Empire* (2). Anglais, il est impartial quoique séduit malgré tout par l'élégance et le sens du plaisir de cette époque, si calomniée et si charmante. Il y a bien des opinions bizarres, — par exemple celle qu'il professe sur Baudelaire, et qui est tout à fait ahurissante. Mais c'est quand il raconte des on-dit. Lorsqu'il a vu, c'est toujours avec justesse, avec finesse, avec esprit. Il y a dans cette correspondance un amas prodigieux d'anecdotes amusantes, dont quelques-unes exquises. M^{lle} Eve Paul-Marguerite l'a traduite avec la bonhomie, la verve et le mouvement qui convenaient, et ainsi l'a rendue d'une lecture doublement agréable.

FRANCIS DE MIOMANDRE

A propos des dentelles du legs Vermeersch.

Dans le don princier que fit cet avisé collectionneur aux Musées de Bruxelles, les dentelles sont en petit nombre. Elles consistent surtout en un excellent choix de grands ouvrages au filet ou au fil tiré du xv^e et du xvii^e siècles. Ce genre d'ouvrages précéda la dentelle proprement dite, tout en conservant une grande vogue jusque bien avant dans le xviii^e siècle.

Il faut en parler, il faut aller les voir, d'abord parce qu'ils complètent la belle collection du Musée du Cinquantenaire, et aussi parce que nos contemporains s'autorisent vraiment un peu trop de ces ouvrages anciens pour suspendre à leurs fenêtres de sauvages et effroyables pans de linge dont nos aïeux, pourtant, n'eussent pas voulu pour couvrir leurs lits.

Il faut voir les bonnes vieilles pièces du temps jadis pour se rendre compte du sérieux qu'apportaient nos ancêtres à ces « jeux de linge ». Les carrés de filet, entremêlés le plus souvent de petits carrés de toile qui en maintenaient plus rigoureusement

(1) H.-G. WELLS : *Effrois et fantasmagories*, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ, Paris, *Mercur de France*.

(2) ANTHONY-B. NORTH-PEAL : *Paris sous le second Empire (les Femmes. La Mode. La Cour. 1864-1869)*; traduit par ÈVE PAUL-MARGUERITE, Paris, Émile Paul.

les lignes, étaient combinés de façon à ce que l'ensemble fût harmonieux, fondu, pas criard. La toile était si ajourée qu'elle se confondait presque avec le filet.

Bien tirés sur un « double » de damas de ton moyen, les lourds couvre-lits, devants d'autel ou « voiles de carême » pouvaient avoir une certaine élégance décorative et paisible. Pourrions-nous en dire autant de ces mêmes ouvrages déformés et décomposés appendus à tous les genres de fenêtres indistinctement, sans égard pour les dimensions, le style ou les rapports de proportion existant entre les dites fenêtres et leur décoration ?

Comment les architectes qui ont voulu et ordonné les lignes d'une façade n'ont-ils pas indiqué, d'une façon générale au moins, le genre de rideau qui pourrait leur convenir ? Ces lignes blanches, dures, tranchantes, énormes, qui se voient de loin, mettent une barre opaque devant « ces yeux des maisons », qui deviennent des yeux bandés au lieu d'être des yeux voilés.

Nos bourgeois sans traditions s'imaginent volontiers qu'ils restent, ce faisant, dans la note ancienne ! Pour un peu, on suspendrait des couvre-lits aux fenêtres des châteaux historiques qui ne connotaient jamais que les petits vitraux plombés, ou les vitres teintées du xviii^e siècle.

À Versailles, sous Louis XIV, quand les chambres à coucher donnaient sur une galerie, un paravent était nécessaire à la pudeur de nos grand'mères : et ce ne fut que dans la seconde moitié du xviii^e siècle qu'apparurent les rideaux légers tamisant la transparence des nouvelles vitres.

Le xix^e siècle eut autre chose à faire que de se préoccuper de l'harmonie d'une façade. On le voit bien. On le voit encore, hélas ! C'est pourquoi le goût sobre et sévère du xvii^e siècle, les raffinements puérils et charmeurs du xviii^e nous sont encore de si utiles leçons.

M. K. M.

V^e Exposition du Cercle « Doe Stil Voort ».

Ce sont, en effet, des travailleurs que les membres de ce cercle dont la devise modeste se traduit par ces mots : « Va tranquillement de l'avant ! » Le travail est leur qualité directrice, je n'oserais pas dire, cependant, l'effort. S'ils ne gaspillent pas leur temps, il ne faut pas leur demander plus. La méditation n'a pas encore produit chez eux l'œuvre attendue. Ils travaillent, et c'est assez.

Il s'en faut cependant que cette exposition manque d'intérêt. La participation d'un artiste tel que Jacob Smits suffit pour qu'on s'y arrête. Elle n'est pas copieuse, mais les tableaux que ce peintre expose sont de tout premier ordre. Toute la Campine silencieuse et saine est contenue dans ces quelques portraits d'enfants si joliment intitulés : *Une fille campinoise moderne*, *Garçon qui rit*, *Sa petite sœur*, *Son petit frère*, *Pietje Boer*. Ce sont d'exquises figures de mioches, imprégnées de fraîche poésie, frottées de terreau, aux joues peintes au jus de fraise et de cerise, rieuses et d'une si claire santé ! Il y a surtout un portrait de fillette, au tablier bleu, pimpante et bien peignée, qui se détache sur un fond qui semble éclairé à la fois par les flammes de lâtre et par les dernières lueurs du soleil. Smits, est-il nécessaire de le répéter, est un peintre de race et aussi un très émouvant observateur.

À côté de lui, on aime à s'arrêter aussi devant les compositions de Marten Melsen. Moins peintre et moins poète, Melsen possède les mêmes qualités d'observation. Sa *Porcherie* et ce curieux portrait, un peu caricatural, qu'il intitule *Jumeaux*, sont des tableaux savoureux où se ramassent certains traits caractéristiques et piquants de la race.

L'école de Termonde est bien représentée avec une petite toile charmante de M. Herman Broecker, *l'Épave*, pleine d'émotion recueillie, des paysages de M. A. Willems et quelques frustes études de M. Verdikt. Notons deux beaux paysages reposants de M. L. Spanoghe, *Matinée de novembre* et *l'Hiver*, et un tableau de M. H. Stiellemans, *la Lingère*, un morceau de couleur bien curieux, truculent, indiquant un tempérament porté aux coloris excessifs mais qui ne manque pas d'originalité. Les paysages hollandais de M. Poortenaar, tirés au cordeau, avec leurs ciels immenses et paisibles, sont également à remarquer. Le *Portrait* de M. E. Vermeersch prouve une fois de plus qu'avec un modèle fort laid on peut faire œuvre d'artiste.

La sculpture est convenablement représentée avec MM. Witrwulghé et Schroeveus notamment, dont on citera volontiers, du premier le puissant *Dernier effort*, du second le *Poète*, figure expressive et énergique. F. H.

A la « National Gallery ».

(Correspondance particulière de l'Art moderne.)

Les grands musées de tableaux font tous successivement toilette neuve : ils se mettent à la dernière mode. Aux procédés anciens, d'ailleurs naïfs, qui consistaient à placer dans les panneaux le plus de toiles possible, à les accrocher au hasard des dimensions, jusqu'à la frise, pour gagner de la place, succède le placement méthodique, logique, artistique. Un goût plus raffiné, une éducation critique moins conventionnelle conduisaient de pair à cette innovation.

Il a fallu du temps pour réaliser une révolution de cette importance. Et combien de retardataires encore, surtout combien de demi-mesures !

La *National Gallery* a commencé il y a peu d'années le remaniement. Elle y procède progressivement, mais radicalement. Les tableaux sont admirablement mis en valeur ; ils ont de l'espace autour des cadres disposés sur une tenture de fond dont la nuance est bien choisie. Si tous ne sont pas à la cimaise, aucun ne dépasse l'angle des rayons visuels du spectateur. Quand on en superpose deux, c'est que leurs dimensions restreintes le permettent. Toute torsion désagréable est inutile pour voir parfaitement.

L'an dernier s'ouvraient les salles des Écoles italiennes. L'École toscane, avec ses panneaux de Michel-Ange, de Botticelli, d'Uccello, avait fait sensation. Précédemment, on avait placé les Primitifs flamands, ainsi que les Primitifs des Écoles allemandes. Nous nous souvenons de l'émerveillement que causa cet assemblage de richesses, cette accumulation de chefs-d'œuvre jadis disséminés, perdus dans l'ensemble, dépréciés par de malencontreux voisinages. Ce n'était cependant qu'un premier essai, dans des salles trop restreintes, au point qu'on y découvre encore la trace des traditions accumulatrices anciennes.

L'hiver dernier, on se cassait le nez devant de nombreuses cloisons qui dissimulaient les Écoles espagnole et hollandaise. Notre impatience de voir s'ouvrir les nouvelles salles se doublait même de l'agacement de cette installation provisoire d'une partie des chefs-d'œuvre, pêle-mêle sur des chevalets à contre-jour. Enfin, le supplice a pris fin. Les nouvelles salles viennent de s'ouvrir. Ce fut le don des conservateurs aux fêtes du Couronnement.

Nous venons de les parcourir, et l'impression générale première est que chaque arrangement nouveau dénote un progrès. C'est de mieux en mieux. Excellent présage, d'ailleurs, pour le classement de l'École flamande que l'on vient de commencer en même temps que celui de l'École anglaise.

La première réflexion qui vient à l'esprit, c'est une réflexion d'étonnement. Comment a-t-on réalisé ce tour de force de placer tous les tableaux — car nous ne croyons pas à une sélection, elle était faite déjà — dans des espaces à peu près équivalents à ceux d'autrefois, et cela en mettant toutes les grandes œuvres à la cimaise et avec beaucoup d'air autour des cadres ? On a adjoint,

il est vrai, à l'École espagnole la salle-couloir qui renfermait une partie de l'École française, puis une petite salle nouvelle qui forme comme la « Tribune » de l'École hollandaise.

Dans la salle espagnole nous retrouvons les vieilles connaissances. En belle place, d'abord, la *Femme au miroir*, cet admirable nu de Vélasquez, une des grandes acquisitions de ces dernières années et qui fut un moment contestée. Nous lisons sur les cartouches les noms de Murillo, de Zurbaran, de Moralès, d'Alonzo Cano. Une nouvelle œuvre non encore étiquetée nous frappe. Ce sont sans doute des moines du Greco, ce peintre qui a pris depuis peu le premier rang et que la récente exposition particulière de Budapest a encore grandi. Les Goya sont un peu sacrifiés, le *Portrait de femme* surtout, qui se cache derrière la porte. La tenture de fond est une imitation de cuir doré, à dessin fouillé vieil or, très terni.

Je viens de dire que j'ai reconnu des cartouches. Hélas ! C'est à peu près tout ce que j'ai pu voir des tableaux. Les œuvres des peintres espagnols sont presque toutes de grandes dimensions et de tonalité très noire. Il était onze heures du matin ; le temps était clair, ensoleillé ; or, tous les tableaux sont sous glace. Concluez. Au lieu d'une *Assomption de la Vierge*, je voyais, clairement miroité sur les fonds sombres, une théorie de misses anglaises et de docteurs allemands. En repassant deux heures plus tard, l'effet était un peu atténué grâce à l'orientation de la lumière, mais seulement atténué.

Loïn de ma pensée d'ajouter un chapitre à la discussion de la question des glaces, qui est pratiquement résolue. Mais il est certain qu'à Londres il faut trouver un correctif. Dans les salles suivantes, moins grandes, où les toiles sont, en général, plus claires de tonalité et de moindres dimensions, l'effet ne se produit pas avec le même inconvénient.

Nous passons dans la première salle hollandaise, et aussitôt éclate notre admiration, qui croîtra jusqu'à la fin de notre visite. Le panneau de fond du petit côté est occupé par les peintres de ville : les délicieux et consciencieux Berckheyde, Van de Pyle, De Witte, Saeneman, Van de Weyde y sont groupés. Les grands panneaux sont consacrés l'un à Pieter de Hooche, dont les quatre belles œuvres forment quatre centres entourés par les Steen, les Ad. Van Ostade, les Mieris, les Dou, etc. L'autre grand panneau est d'un côté occupé par les marinistes : Van de Capelle, Van de Velde, etc. ; de l'autre, par les peintres de scènes en plein air : paysages animés, combats, fêtes et kermesses de Wauvormans, J. Van Ostade, Molenaar et autres. Le petit panneau qui fait face aux peintres de ville est illuminé par la série des Nicolas Maes, entrecoupés par les Berchem. La tenture de fond est à dessin frappé de ton vert olive foncé. Les salles sont alternativement de ce ton et de vieil or, — alternance très reposante.

Avant de passer dans le grand salon qui suit, nous trouvons à droite un petit salonnet carré dont chaque panneau, tendu de couleur sombre, a reçu deux ou trois chefs-d'œuvre qui le font resplendir. — joyaux brillants sertis dans une monture de jais. Les dix tableaux de cette Tribune sont une quintessence de l'art hollandais délicat, des grands petits maîtres de l'École. Les trois Terborgh sont là : le *Chanteur* et le *Guitariste* de la collection Peel, le *Congrès de Mustrer* et le *Gentilhomme en pied* ; ensuite la *Joueuse de clavecin debout* et la *Joueuse de clavecin assise* de Jan Vermeer ; le *Marchand* de Th. de Keyser ; un beau Hoda ; enfin deux nouvelles venues de la galerie Salting : la *Joueuse de clavecin* et la *Jeune fille à la toilette* par Jacob Achterveldt, purs chefs-d'œuvre de vérité et de délicatesse.

En passant dans la salle voisine, de loïn on voit resplendir sur la muraille de face les dix-sept Rembrandt de la collection ! Dix sept œuvres de premier ordre, caractéristiques de toutes les manières, de toutes les époques du peintre. Personne n'ignore ces tableaux, que la photographie et tous les procédés de gravure ont répandus partout, mais leur groupement forme un spectacle émouvant qui vaut le voyage. Ce panneau évoque avec un frémissement de vie l'œuvre entier du géant de la peinture.

La paroi de gauche est occupée par les toiles de grande dimension des paysagistes et des animaliers. De Koninck, Van der Meer, De Potter, Van Goyen forment centre, séparés par les portraitistes : Hondhorst, Van der Vliet, Ravenstein et les autres.

La dernière salle n'est pas moins brillante. Le mur de fond est occupé par les quinze Jacob Ruysdael; au milieu le *Flat wooden country*, cette œuvre poétique de même inspiration que le célèbre paysage du Maurits huys mais de proportions beaucoup plus grandes, avec le même éclairage rasant les champs dorés qui s'étendent entre l'avant-plan boisé et l'horizon brumeux. Faisant face aux Ruysdael, six grands Hobbema! Comme un pendule électrique chaque fois que le contact le charge d'électricité de même nom, on est là rejeté indéfiniment d'un panneau vers l'autre, de Ruysdael à Hobbema, de Hobbema vers Ruysdael. Les maîtres Cuyp et Frans Hals se font vis-à-vis sur les grands panneaux, le premier représenté par dix œuvres: portraits, paysages, animaux, marine, et le second par une série de portraits entourant un grand portrait de famille.

Dans cette rapide promenade à travers la partie nouvellement installée de la *National Gallery*, nous n'avons pas songé à décrire les chefs-d'œuvre universellement connus, à évoquer leur souvenir en les groupant ainsi que le firent les conservateurs du Musée. Sensiblement plus intense est devenue l'émotion que nous avons éprouvée devant ces tableaux que nous avons déjà vus vingt fois. Et nous conseillons le pèlerinage de Londres à tous ceux qui veulent se rendre compte de l'influence d'un arrangement de musée et par conséquent de la nécessité de procéder partout à cette opération, quels que soient les sacrifices à faire. L'impression d'art n'est complète que si les œuvres sont produites comme il convient qu'elles le soient. Il n'y a pas assez de preuves à fournir de cette vérité.

H. D. B.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Jeudi dernier, conférence d'Ernest Verlant sur: la Contribution wallonne à la peinture des xv^e et xvi^e siècles.

Conférencier ne cherchant pas d'effets, parlant sobrement, nettement, M. Ernest Verlant développe des aperçus souvent personnels, toujours très scientifiquement établis. C'est un cours plutôt qu'une conférence. Nul ne songerait à s'en plaindre, parmi ceux qui étudient l'histoire de l'art.

Quelques-unes des opinions émises: « Les écoles artistiques naissent et prospèrent dans les étapes du commerce ». Si le pays flamand reçut, accueillit de nombreux peintres célèbres, peu naquirent chez lui, aucun à Bruges par exemple. Et si le pays wallon produisit des peintres célèbres, ce fut loin de leur terroir d'origine qu'ils se développèrent.

Le volume des conférences données à l'Exposition de Charleroi (2 fr., Van Oest et C^{ie}, 16, place du Musée, Bruxelles) contient celle de M. Verlant. On la lira avec le plus grand profit: un bref compte rendu ne pourrait que la déflorer.

G.-A.-D.

AD. SAMUEL ET MASSÉ

Dans ses *Confidences d'une Ouvreuse*, Willy cite une amusante anecdote racontée par un ancien Prix de Rome, M. Henri Maréchal, et dont le héros fut le compositeur belge Adolphe Samuel, alors à ses débuts.

C'était aux environs de 1849. Victor Massé, le futur auteur des *Noces de Jeannette*, musardait à la Villa Médicis, sans songer le moins du monde à expédier à Paris « l'envoi » que lui imposait sa qualité de pensionnaire de l'Académie. Sourd aux remontrances de l'Institut, il s'obstinait dans un silence persistant.

« Pas d'envoi, pas la moindre copie de quelque psaume, trésor de contrepoint exhumé de la poussière vaticane! Cela ne pouvait durer. Une lettre sévère arriva au Directeur de l'Académie; il fallait un envoi dans les huit jours ou la pension était retirée. Que faire? Massé n'avait rien de terminé, et le temps lui manquait pour entreprendre un ouvrage nouveau, même de courtes dimensions.

Un sauveur surgit dans la personne d'Ad. Samuel, jeune musicien belge, pensionnaire de son pays, alors fort ami de Massé, et

qui, longtemps, dirigea l'un des grands conservatoires de la Belgique.

Le petit Belge comprit l'embarras de son condisciple français. Il venait d'achever la composition d'une grande symphonie qu'il se disposait à expédier à l'Académie Royale de Bruxelles, et spontanément, il proposa à Massé de la recopier et de l'envoyer à l'Académie Royale de Paris. Qui diable songerait dans les deux pays à rechercher le lien étroit de parenté de deux œuvres... qui n'en faisaient qu'une? Et comme il n'avait guère le choix des moyens, Massé accepta.

Au bout de quatre jours, la symphonie d'Ad. Samuel était recopiée par Massé, cousue, brochée, cachetée de rouge et en route pour Paris, tandis que l'original prenait le chemin de Bruxellés.

Chez nous, la partition fut l'objet d'un rapport plein d'éloges sur les aptitudes éminemment symphoniques du futur auteur des *Noces de Jeannette*, de *Galathée*, des *Saisons*, de *Paul et Virginie*, etc. En Belgique, l'austère Fétis constata des écarts regrettables dans l'ordonnance générale, des témérités inouïes dans l'instrumentation; une péroraison fulminante flétrissait enfin des tendances extravagantes, excommuniant le malheureux auteur de pareille abomination! »

PETITE CHRONIQUE

Une toile importante d'Émile Claus, *la Rosée*, très remarquée dans la section belge de l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Rome, vient d'être acquise par le gouvernement italien.

S. M. la Reine Mère et divers collectionneurs ont fait l'acquisition de plusieurs œuvres dans le Pavillon belge.

Le Musée de Dusseldorf vient d'acquérir une aquarelle de M. Valter Vaes, *les Lampes d'argent*, exposée dans la Section internationale de l'Exposition des Beaux-Arts actuellement ouverte dans cette ville. Des œuvres de MM. Henri Cassiers et Maurice Hagemans ont, au même Salon, été acquises par des particuliers.

A la vente Maurice Kahn, le musée de Bruxelles a, dit la *Chronique*, acquis une charmante toile de Gonzalès Coques, intitulée *le Duo*. Il l'a payée 73,000 francs. C'est un prix, mais il l'eût payée bien plus cher, si un amateur américain avait examiné le « chevron accompagné de trois roses » qui décore la cheminée placée derrière les musiciens. Ce sont les armes d'une vieille famille flamande, les van Roseveldt, qui ont transmis leur nom, à peine anglicisé, à l'ancien président des Etats-Unis. Sans cette inadvertance, *le Duo* serait peut-être au musée de New-York. Il fait très bonne figure dans celui de Bruxelles qui ne possédait jusqu'à présent qu'une seule œuvre de Coques, un portrait peint sur cuivre.

Nous avons dit la semaine dernière ce que nous pensions des dinanderies tournaisiennes révélées par l'Exposition de Tournai et souligné leur beauté. L'orfèvrerie tournaisienne ne le cède aux cuivres ni en abondance ni en richesse.

Tournai compte parmi ses évêques saint Éloi, patron des orfèvres; aussi, sans vouloir donner une importance particulière à la trouvaille faite dans cette cité du tombeau de Childéric et des bijoux que renfermait la tombe du roi franc, ni même sans vouloir attribuer à un atelier tournaisien la chasse de saint Eleuthère, un des plus splendides bijoux de l'orfèvrerie du moyen-âge, il faut reconnaître que cette ville fut de tous temps un centre réputé de fabrication d'objets en métaux précieux.

Certes, les guerres et les convulsions sociales ont anéanti beaucoup de chefs-d'œuvre de nos artistes médiévaux; mais Tournai est encore, sous ce rapport, une ville des plus riches et des mieux partagées. C'est par centaines que se comptent, à la Halle aux Draps, calices, ciboires, monstrances, reliquaires, d'un style toujours sobre, d'une beauté toujours renouvelée; c'est par centaines également que s'alignent les objets d'orfèvrerie civile d'où émerge une admirable soupière d'argent, œuvre de Lefebvre-Caters, et propriété de M^{me} la comtesse de Merode.

Les orfèvres tournaisiens ont fait aussi de l'art pur : les croix, les statues en argent massif des Volcart, des de la Berrière l'attestent, et l'élégante *Vierge* de Ghislain Sailli frappe d'admiration les visiteurs.

Jeudi prochain, à 3 heures, M. Maurice des Ombiaux fera à l'Exposition des Arts anciens du Hainaut, à Charleroi, une conférence sur la sculpture wallonne « des Ymaigiers à Victor Rousseau. »

On organise à Anvers pour le 23 août une manifestation en l'honneur de Teniers, qui fonda l'Académie des Beaux-Arts de cette ville. Le corps professoral de l'Académie et un grand nombre de sociétés se réuniront devant la statue de Teniers, au Parc, où des discours seront prononcés.

Le théâtre de la Monnaie annonce sa réouverture pour le 5 ou le 6 septembre. Le spectacle se composera de *Louise*, sous la direction de M. Otto Lohse.

On nous prie d'annoncer pour la saison prochaine une série de quatre concerts classiques à la salle de la Grande Harmonie. Les solistes seront : Fritz Kreisler, Suzanne Godenne, Jacques Thibaud et le Quatuor Sevcik de Prague. On peut s'inscrire dès à présent à la maison Schott, 28, Coudenberg.

M. Maurice Maeterlinck a écrit, l'hiver dernier, une cinquantaine de pages sur la mort. Sans bruit, avec la discrétion qui sied à l'œuvre d'un sage, le *Figaro* en a demandé l'insertion. Ni parade, ni préliminaires : la publication s'est faite avec le recueillement qu'appellèrent un tel homme et un tel sujet.

La philosophie de M. Maeterlinck, atténuée, comme enveloppée des brumes de Flandre, est toute mélancolie et résignation. Cet écrivain aime la mort et lui sourit. « Qui de nous souhaiterait descendre en un monde qui ne lui apprendra que peu de chose, s'il ne savait qu'il est nécessaire d'y entrer pour être à même d'en sortir et d'en apprendre davantage ? Le meilleur de la vie, c'est qu'elle nous prépare à cette heure ; c'est qu'elle est l'unique chemin qui nous mène à l'issue féerique et, dans cet incomparable mystère où malheurs et souffrances ne seront plus possibles, puisque nous aurons perdu l'organe qui les élaborait ; où le pire qui nous puisse advenir, c'est le sommeil sans rêves que nous comptons au nombre des plus grands bienfaits de la terre, où enfin il est presque inimaginable qu'une pensée ne survive pour se mêler à la substance de l'univers ; c'est-à-dire à l'infini qui, s'il n'est pas une mer d'indifférence, ne saurait être qu'un océan de joie. »

Cette publication de pensées graves sur la mort dans un quotidien bruisant de la vie parisienne, n'est-ce pas, dit le *Gil Blas*, une assez jolie chose — et bien française ?

Sur l'initiative de MM. Hector Fleischmann et Maurice Dubois, un comité vient de se constituer pour élever à Victor Hugo, chantre de l'Épopée, un monument sur le champ de bataille de Waterloo. Le terrain vient d'être acquis et les travaux commenceront de manière à pouvoir inaugurer le monument en juin 1912, au 97^e anniversaire de la tragique journée du 18 juin 1815.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE À PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ À L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
 ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

On a inauguré la semaine passée à Trie-Château un monument à Jean-Jacques Rousseau en souvenir du séjour qu'y fit le philosophe en 1767. Le monument, adossé à la mairie, est dû au ciseau du sculpteur Henri Greber. On y voit la Vérité, nue et tenant un miroir dans sa main qu'elle élève, assise sur la margelle du puits qui lui sert de demeure — et dans un coin, Rousseau, à sa table, semble en recevoir l'inspiration.

L'ancien directeur du Manhattan Opera de New-York fait construire à Londres une nouvelle salle de spectacles qui s'achève avec une rapidité tout américaine. Il sera, dit-on, inauguré dès le 11 novembre prochain.

La première saison durera cinq mois. On donnera cinq représentations par semaine. Au cours de la première année, il n'y aura très probablement au programme du London Opera House que des représentations d'œuvres françaises et italiennes. Ce programme réunit les œuvres suivantes : *Quo Vadis? Thuis, le Jongleur de Notre-Dame, Don Quichotte, Werther, Manon, Hérodiade, Faust, Roméo et Juliette, le Prophète, Lakmé, les Contes d'Hoffmann, les Huguenots, la Navarraise*, qui seront joués en français ; *le Trouvère, Siberia, la Favorita, Lucie de Lammermoor, Rigoletto, la Traviata, le Barbier de Séville, Aïda, André Chénier, Carmen*, que l'on jouera en italien.

Citons parmi les principaux artistes qui se feront applaudir au nouvel Opéra M^{me} Lina Cavalieri, M^{lle} Vollandri et M. Maurice Renaud.

On a découvert à Rome, à la Bibliothèque de l'Académie de Sainte-Cécile, le manuscrit d'un hymne à Rome dû à Liszt. Ce manuscrit a pour titre *Roma Nobilis* ! Liszt l'avait écrit pendant le séjour qu'il fit à la villa Adriana, à Tivoli, peu de temps avant sa mort.

Cette heureuse découverte ne peut manquer de susciter une grande curiosité parmi les musiciens et les admirateurs de Liszt.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

À l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la Collection des Grands Artistes des Pays-Bas

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres : c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet.

— HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KÉYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

250, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

« Lettres volées » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'affaire des « Danseuses » (OCTAVE MAUS). — « Parsifal » à Bayreuth (PIERRE DE BRÉVILLE). — Interprètes. — Le Congrès archéologique de Malines. — Publications d'art : *Anthologie d'Art français au XIX^e siècle*; *Anthologie d'Art*; *Botticelli*; *De la Laideur dans l'Art* (FRANZ HELLENS). — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Chronique judiciaire des Arts : *Flaubert et la justice allemande*. — Nécrologie : *Jozef Israëls* (O. M.). — Petite Chronique.

« LETTRES VOLÉES »

Plus on lit, moins les livres vous paraissent nouveaux; moins on a de surprises, plus on devient difficile. Si vous ajoutez à cela l'encombrement chaque jour accru du papier imprimé, reconnaissez qu'un critique littéraire est une sorte de victime surmenée, affolée et dont on s'étonne qu'il garde encore quelque jugement. Aussi lorsqu'on se trouve tout à coup en présence d'une œuvre qui vous frappe et vous étonne dès les premières pages, on peut être sûr que c'est bien, quitte à vérifier ensuite.

C'est ce qui m'est arrivé pour le roman que vient de publier M. Robert d'Humières. Je l'ai lu d'un bout à l'autre, en une nuit, empoigné, ému, entraîné, et je crois bien que c'est un chef-d'œuvre, de la lignée de *Peints par eux-mêmes* et des *Liasons dangereuses*, mais beaucoup plus fort, plus artiste que du Paul Hervieu, et presque égal à Laelos lui-même.

Raconter cette histoire? Bien difficile. Un résumé ne peut que donner une impression tellement sommaire d'une aventure aussi complexe et dont le plus grand mérite consiste dans le mouvement même que l'auteur

imprime aux événements, dans l'enchevêtrement dont il les lie, dans le commentaire donné par les personnages eux-mêmes aux fatalités dont ils sont les ordonnateurs ou les victimes. Le procédé adopté est celui du roman par lettres, le plus facile de tous pour les écrivains inexpérimentés, le plus riche et le plus subtil pour les forts. Interprétées par les héros d'un drame au moment même où à peu près qu'elles arrivent, les péripéties s'en déroulent ainsi sur le plan de l'allusion et nous touchent d'autant plus que nous en saisissons pour ainsi dire l'effet sur une âme humaine. Partant, nous n'assistons pas précisément à des événements, mais à des émotions.

M. Robert d'Humières est passé maître dans cet art de vous faire éprouver la qualité pathétique des faits que son ingéniosité assemble, à tel point qu'il semble vraiment n'avoir rien inventé, mais comme simplement trouvé le dossier complet d'une terrible affaire passionnelle. Analogie qui dut le frapper lui-même, puisqu'il donna à son œuvre le titre étrange et significatif de *Lettres volées* (1).

La marquise de Glamour, femme de haute race, à demi aventurière et maîtresse d'Édouard Knupf, juif converti, banquier puissant, pour resserrer l'alliance toute d'affaires qui l'attache depuis longtemps à cet homme, d'ailleurs par elle méprisé, a consenti à l'aider dans une entreprise délicate : le mariage de la fille de Knupf, Jesusa, avec le fils d'une de ses amies à elle, Robert de Kérolim. Le R. P. Truc, S. J., est chargé d'aplanir les difficultés religieuses et mondaines.

(1) ROBERT D'HUMIÈRES : *Lettres volées*, roman d'aujourd'hui. Paris, Félix Juven.

Or, dès les premières entrevues, c'est d'elle, la marquise de Glamour, que le jeune gentilhomme tombe amoureux. Pour la première fois de sa vie touchée par cette passion, enfin désintéressée, jeune, intacte, l'aventurière décide d'y céder : sans pour cela abandonner sa combinaison matrimoniale du succès de quoi dépend une autre combinaison, autrement vitale : le journal *La France unie* que son autre amant (resté ami), le comte de Breuil-Lavaur, fonde de concert avec Knupf, puissant commanditaire.

Autoritaire, souveraine, elle prend donc en mains les rênes de l'aventure, marie son jeune amant à Jesusa et le lui reprend aussitôt. Mais, en se mettant ainsi en contradiction avec les préjugés d'une société à qui elle doit tout, elle va perdre sa complicité. Ce que lui font sentir et le P. Truc, qui se met à la chasse du jeune homme en fuite, et son amant exaspéré.

Je passe des épisodes, d'ailleurs très bien reliés à l'action centrale : l'intrigue matrimoniale de Jean Knupf, le fils du banquier, avec une Altesse royale dans la purée, les négociations bizarres autour d'un certain collier de famille appartenant à cette Altesse, etc., pour en venir à la fin, brusquée, tragique : la mort de Robert de Kérolim dans un guet-apens où Knupf avait attiré la marquise et où Jesusa s'était rendue à sa place. Et l'histoire s'achève dans la folie et le sang, avec une perspective encore plus triste sur des affaires que l'on reprendra, aussitôt, malgré les haines et les blessures mal fermées, parce qu'une société ainsi composée, et somme toute flottant sans racines à la surface d'une nation, ne peut subsister qu'en faisant « des affaires. »

Et c'est peut-être, quoique non exprimée, la moralité de cette histoire épouvantable, une des plus osées, des plus cruelles, des plus sauvages que j'aie jamais lues et qui classent d'emblée M. Robert d'Humières parmi les premiers romanciers de son temps.

Encore une fois ce résumé n'est rien, ne signifie rien. Ce qu'il faudrait suggérer, c'est le talent dépensé prodigieusement, à chaque page ; c'est l'art avec lequel sont nuancées les paroles de chacun de ces personnages. Toutes les forces : naturelles, ethniques, sociales, éducatrices, qui les composent, trouvent une expression dans les aveux de leurs lettres. Pour ne prendre qu'un personnage, par exemple celui de Jesusa : petit être compliqué s'il en fut, fille d'un juif et d'une juive convertis, convertie elle-même, réaliste, blagueuse, ironique, avertie (mais avertie comme une jeune fille moderne, c'est-à-dire misérablement, sans défense réelle), mal élevée mais sensible, dévouée, marquée d'avance pour l'amour-unique et fidèle. Tout cela est dosé avec une justesse de proportions étonnante.

Quelle jolie création M. d'Humières a faite là ! Éprise soudain du fiancé qu'on lui a choisi et qu'elle

sait, hélas ! aussitôt, amoureux puis amant de la propre maîtresse de son père à elle, amoureuse follement de son mari distrait et infidèle, elle est tout de suite désespérée devant la difficulté de son rôle. Ici le talent de M. Robert d'Humières touche à l'extraordinaire. Au fur et à mesure que l'action se précipite, tout ce qu'il y avait de jeune fille, de gouailleur et de frais dans Jesusa se dessèche, tombe comme le duvet d'un fruit meurtri. Il ne reste, et graduellement, que la douleur. Mais une douleur tellement compliquée, tellement insoluble que l'on voudrait pour tout au monde un dénouement, fût-il tragique, mais un dénouement à cette aventure sans issue. Car, héroïque, Jesusa a décidé qu'elle laisserait son mari libre, mais elle ne peut tout de même pas se priver de son amitié. Alors, elle cherche l'attitude juste, mais quoi qu'elle fasse, et quoi que son tact de fille sensible lui dicte, elle se croit condamnée à se tromper, elle guette dans sa propre conduite la faute de goût, l'insistance, la hâte, l'erreur subtile qui se glisse partout, trahit ses intentions les plus ingénues : maladivement elle attribue tout cela à sa qualité de parvenue, de petite juive, et ne fait que souffrir davantage de sentir que sa rivale triomphe ainsi, de loin, de tant de défaites inconnues. Nature noble et belle, la seule peut-être avec celle de Robert de Kérolim, Jesusa traverse ainsi l'enfer d'une vie morale qui n'est qu'un long supplice, à la recherche d'un amour inatteignable. Et plus l'on s'ingénie à lui ramener l'homme aimé, plus sa délicatesse se rétracte, amèrement triste d'avance de ne le devoir qu'à la fatigue de la vie...

Admirable aussi, dans un tout autre genre, le personnage de la Marquise de Glamour. Jamais peut-être un romancier n'a fait avec plus de justesse parler et agir un être de race, malgré toutes les vilénies consenties, malgré même (ce qui est autrement difficile) les opinions enfantinement lyriques qu'elle professe parfois. Car, plein de mesure, M. Robert d'Humières ne l'a pas construite toute d'une venue, cette héroïne farouche. Il n'a pas craint d'y faire entrer les éléments les plus contradictoires, par exemple des idées sur l'amour dignes d'une bourgeoise bas-bleu. Mais aucune faiblesse n'empêche cette femme d'intrigues de demeurer assez lucide et présente pour les toutes diriger, et avec quel mépris tranquille, inexprimé même ! Sa dernière lettre est, à ce point de vue, impressionnante.

Avec quelques nuances de beauté, d'insolence et de perversité en plus, on pourrait dire d'elle ce que le snob Jean Knupf, ébloui, dit de la douairière de Kérolim, de la distinction de qui ce parvenu raffiné cherche en vain la formule :

« Ah ! disons-le, nous en avons soupé de l'intelligence, du « bon goût », de l'esprit et du Beau. Jeux de parvenus que tout cela. On finit par trouver les idées pédantes, l'esprit vulgaire. »

le sens critique bon pour les marchands de tableaux et l'art pour les dindes prétentieuses ou les esthètes hagards de la bourgeoisie cossue. Tout cela est dépassé par ces gens simples, de mine effacée, pas jolis, étiolés, qui, inconsciemment, sans savoir seulement le nom de leur premier ancêtre ni le nombre de leurs quartiers, ont réalisé une conception d'élégance sobre, dépouillée, exquise, arôme à peine discernable encore d'une civilisation évaporée et qu'on ne recommencera plus.

Je souhaite que l'on trouve à lire ce livre le même plaisir âpre et grave, un peu épouvanté, que j'y ai pris. Et je ne crois pas qu'on m'accuse d'avoir rien exagéré.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'AFFAIRE DES « DANSEUSES »

Parmi les acquisitions faites par le gouvernement à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Bruxelles figure un délicieux tableau de Forain, *Danseuses*, exposé dans le salon d'honneur de la section française et qui fut justement admiré par tous les visiteurs. Ce tableau a été refusé. — *refusé*, vous lisez bien ! — par la Commission directrice des musées, qui ne l'a pas jugé digne d'entrer dans les collections de l'État !

Cette nouvelle nous a paru si invraisemblable que nous n'avons tout d'abord pas voulu y croire. Renseignements pris, elle est authentique. Bannies du Musée de Bruxelles, les *Danseuses* de Forain attendent, dans les bureaux du ministère, qu'il soit statué sur leur sort. Quelque musée de province bénéficiera sans doute de la bévée qui soustrait au Musée de Bruxelles, où les belles œuvres d'artistes étrangers sont clair-semées, une composition très caractéristique d'un des peintres français les plus personnels et les plus expressifs de notre temps.

Ce dernier n'est, bien entendu, pas atteint par la décision de la Commission. Son art, qui allie l'âpreté de l'observation à la puissance du style, est tenu en trop haute estime pour que sa renommée en souffre le moins du monde. Mais l'aventure est fâcheuse pour les administrateurs du Musée, qu'elle ridiculise. Souhaitons que sur l'initiative du ministre, dont le goût et l'esprit éclairé se sont révélés en de plus récents achats, le collège des conservateurs (ah ! combien l'expression est juste !) revienne sur son vote malencontreux et répare l'injustice qui irrite tous les artistes. Rien ne l'en empêche, tout jugement inique pouvant être révisé par ceux qui l'ont rendu. Et nous serons heureux d'avoir, dans ce différend insolite, contribué à provoquer une solution souhaitée par tous ceux qui s'intéressent au développement de nos collections publiques.

OCTAVE MAUS

« PARSIFAL » A BAYREUTH

(Correspondance particulière de l'Art Moderne.)

Vous n'attendez pas de moi, j'imagine, une profession de foi musicale. Vous savez déjà qu'en dépit de la mode je demeure résolument wagnérien, que je le suis de tout mon cœur... J'ajouterais « de tout mon souffle et de mes entrailles » si j'étais certain, en empruntant à la *Jota* de M. Laparra un jargon que je n'entends pas bien, de donner à mon sentiment une expression

plus ardente. Vous savez en outre que je prétends, contrairement à ce qu'affirment ceux qui n'y sont pas venus ou revenus, que Bayreuth est toujours Bayreuth, et qu'on est assuré d'y trouver tel qu'autrefois notre vieux et cher *Parsifal*.

Et pourquoi n'en serait-il plus ainsi ? Parce que sur le chemin du théâtre cornent des autos?... Parce que quelques spectateurs revêtent leur smoking ? Parce que certains restaurants prétentieux ont remplacé les modestes *Restaurations*?... Parce que les snobs y sont légion et les musiciens rares?...

Croyez-moi, mon cher ami, en dépit de ces innovations les traditions sont conservées. On rencontre encore des voitures « à un demi-cheval », comme nous disions, — (ou, plus exactement, « à un demi-grane »), — c'est-à-dire munies d'une flèche et attelées d'un seul cheval ; les spectateurs en veston de tussor, qui suivent l'exemple de Wagner pieusement conservé par son fils Siegfried, sont nombreux ; les *Souper ensemble* à 3 marks subsistent, et le vers de Robert de Montesquiou n'a pas cessé d'être vrai... Ils ont doublé de volume, mais hier comme aujourd'hui.

Les dames ont ôté leurs chapeaux sans mot dire.

Les cloches du Graal, incertaines jadis, ne sont pas devenues instruments de précision ; et à l'instar de Reichmann, premier titulaire de son rôle, parfois l'Amfortas actuel peut avouer tout bas :

Jetzt bin Ich noch einmal falsch !

Sans doute Materna, Scaria, Blauwaert, Perron, Lévi, Mottl ne sont plus ! Mais Van Dyck, sans pouvoir assurément nous apporter comme il y a vingt ans la surprise de sa voix et de son allure juvéniles, demeure le grand artiste qui en réalité créa le *Reine Thor*, celui qui comprend et fait comprendre. En 1909 il me sembla découvrir en M^{me} Loeffler-Bürkhardt la plus parfaite peut-être de toutes les Kundry ; hier, M^{me} Schnitzendorf-Bellwidt m'a rappelé M^{me} Brand et Sucher par l'émouvant accent qu'elle donna à :

Ich sah Ihn... Ihn... und lachte !

Quant au chef d'orchestre, M. C. Muck, il met plus qu'Hermann Lévi quelque coquetterie à extérioriser le rythme à 6/4 des instruments à vent dans le prélude, et il comprend certains mouvements plus lents que son illustre prédécesseur. Mais il demeure constamment dans l'esprit de l'œuvre, à laquelle, tout en ne négligeant aucun détail, il s'attache à conserver son atmosphère générale de sereine extase. Il a conduit les scènes du Graal et du Vendredi Saint avec la plus intense expression, et jamais je n'entends plus pures et plus justes

... les voix d'enfants chantant dans la coupole.

Est-ce à dire que les représentations d'aujourd'hui soient absolument semblables à celles des dix premières années, à celles que chaque soir la famille du maître déclarait invariablement « inoubliables » ? Aucune *amélioration* n'a-t-elle été tentée ? — Si, et je dois vous en signaler deux, — ou plutôt vous les dénoncer, car je les juge également malheureuses.

Lorsque je le vis pour la première fois, le décor du II^e acte de *Parsifal*, avec ses roses monstrueuses qui ressemblaient à d'énormes choux colorés, me surprit désagréablement. Peu à peu je m'y accoutumai, si bien que je finis par le trouver admirable.

Avais-je tort?... Avais-je raison?... Je ne sais. Mais pour moi, pour beaucoup d'autres aussi, je crois, il devint et demeura inséparable de l'œuvre elle-même. Aussi me fut-il très pénible de ne

pas le revoir hier. Un jardin quelconque le remplace où, parmi les arbres, se perçoivent des terrasses ornées de balustres gothiques. Dans la pénombre, derrière une gaze, apparaissent les *Blumenmädchen*. Elles semblent se mouvoir dans un aquarium. La scène s'éclaire : feuilles et fleurs sont jaunes, on se croirait en automne. Puis toutes les branches se mettent en mouvement. Pendant la première partie du duo ce ne sont qu'allées et venues de feuillages changeant en outre peu à peu de couleur. Au moment du baiser, le jardin est devenu entièrement vert ?

J'ignore ce que signifie cette métamorphose, comme j'ignore qui l'a imaginée. Mais je la déplore et me permets de regretter le Paradou fantastique et un peu barbare qu'avait approuvé Wagner. Pour être juste, il faut reconnaître, d'autre part, que le costume de Kundry a été, en ces dernières années, très heureusement modifié.

Enfin, si jadis on quittait la salle, après le premier acte, avec recueillement, sans applaudir, il n'en était pas de même à l'issue du troisième : au bruit des acclamations, les rideaux s'écartaient alors, nous donnant une dernière vision de l'admirable tableau du Graal. Aujourd'hui, je ne sais pourquoi, la représentation s'achève dans le silence et les rideaux demeurent clos.

Voilà, mon cher ami, un résumé hâtif de mes impressions. A vrai dire, ces impressions ne peuvent être celles d'un critique. Ce que je suis venu chercher à Bayreuth, ce n'est pas une représentation plus ou moins parfaite de *Parsifal*, c'est *Parsifal* lui-même et tout ce qu'il évoque pour moi. Car si chacun, à certaine période de sa vie, éprouve le besoin de faire un pèlerinage vers son passé, pour moi Bayreuth est ce pèlerinage où je retrouve le meilleur de mes souvenirs : c'est là que pour moi luit le Graal comme pour les chevaliers de Montsalvat.

Je vous envoie mes plus affectueux souvenirs.

PIERRE DE BRÉVILLE

INTERPRÈTES

M. Jean d'Udine n'est pas tendre pour les interprètes de la pensée musicale, auxquels il refuse le nom d'« artistes » qu'il faudrait, selon lui, réserver aux seuls compositeurs. « Jadis, lorsque j'étais stagiaire en province, écrit-il dans une spirituelle chronique du *Courrier musical*, il m'arrivait parfois de défendre en correctionnelle de pauvres chanteuses de café-concert qui avaient griffé quelque consommateur ou vidé un siphon d'eau de seltz sur la robe de leur rivale. Elles ne manquaient jamais de répondre à l'interrogation du président : « Quelle est votre profession ? — Artiste lyrique ! » Vous riez ; et quand vous lisez dans le *Figaro* le nom de n'importe quelle doublure de l'Opéra, suivi de cette mention « la charmante artiste de l'Académie de Musique », vous ne souriez même pas. Je ne vois point, quant à moi, de différence essentielle entre le cas de ces aimables personnes ; les prix de leurs toilettes respectives sont, en somme, ce qui les sépare le mieux. »

On n'a pas oublié la célèbre philippique d'Octave Mirbeau contre les comédiens. M. Jean d'Udine paraît s'en être inspiré quand il dit : « A notre époque de cabotinage éhonté, où les faits et gestes d'une comédienne intéressent bien davantage la foule que l'éclosion d'une symphonie géniale ou que la découverte d'une grande loi scientifique, les acteurs ont imaginé ce mot merveilleux : une *création*, pour faire croire qu'ils créent quelque chose. « Avez-vous vu la dernière création de M. Guitry ? .. M^{me} Delna a créé tel rôle d'une façon inoubliable ! » Ils n'ont rien créé du tout, voyons ! .. Ils ont bien compris un texte imaginé par un monsieur plus ou moins génial, qui, lui, est un artiste — peut-être un médiocre artiste, mais un artiste, et eux ont bien fait leur métier. »

Certes, il y a des interprètes beaucoup plus habiles, beaucoup plus intelligents, beaucoup *plus sensibles à l'art* que d'autres. Et l'auteur, à titre d'exemple, cite des noms... Mais il ajoute : « Malheureusement, quand on tient compte des différences quantitatives, on ouvre la porte à tous les abus. Et les abus, vous les connaissez ! Les abus ce sont tant de pianoteurs, de rigogueurs, de déclamateurs, de braillards et de braillardes, tant d'hommes à la voix sonore et aux gestes redondants, tant de femmes aux cheveux oxygénés et aux dessous tour à tour froufrounants ou éliminés, aux parfums impérieux, à la démarche laide et sûre, au verbe tranchant, qui piétinent les pelouses de l'art avec une audace, une inconscience, une suffisance, des certitudes affolantes. Ah ! les gredins ! Ah ! les gredines ! Ils sont étincelants, astiques, superbes ; mais ils tiennent une place, c'est effroyable ! Ils encombrement tout : les salons, le Salon, les théâtres, couloirs et coulisses, les villes d'eaux, thermales ou de mer, les prés, les bois, la plaine et la montagne aussi... et la montagne aussi ! Tout cela, je m'en moque un peu, je vous l'avoue. Mais ce qui m'est plus sensible, c'est qu'ils encombrement la musique au point de l'étouffer. »

Le Congrès archéologique de Malines.

Le Congrès archéologique comprenait, comme à Liège où le premier essai se fit en 1909, une section de musicologie. Elle avait pour présidents MM. Van Doorslaer, Bergman, Jorissenne et Van den Borren, et pour secrétaire M. Closson. En fait, elle fut présidée par M. Jorissenne, qui céda le fauteuil à M. Van den Borren quand il avait une communication à faire.

L'histoire des orgues et des organistes, des carillons et des carillonneurs, documentée très richement grâce à des recherches dans diverses archives du royaume, fut mise au point, pour l'heure actuelle, par MM. Van Doorslaer et Jorissenne. Bien des erreurs furent redressées et beaucoup de noms sortirent de l'ombre ; jamais cette histoire d'ensemble n'avait été faite pour le pays de Liège, dont Malines fit jadis partie.

M. Van Aerde, qui remplissait les fonctions de secrétaire en l'absence de M. Closson, raconta, avec maints textes à l'appui, ce qu'étaient les ménestrels à Malines ; ce fut une vraie révélation pour l'auditoire. M. Peeters fournit une étude discutable mais intéressante sur la structure mélodique et les incompatibilités des chansons à deux ou plusieurs voix avec tout accompagnement instrumental. Une audition de chansons campinoises (plusieurs par adoption) fut très agréable à entendre ; mais les accompagnements de M. Peeters étaient de conception xvii^e siècle et souvent italienne. Enfin, l'une des plus remarquables communications fut celle de M. Van den Borren sur Dufoy et son œuvre.

Quelques notes plus brèves ne manquaient pas d'importance ; ainsi M. Van Doorslaer démontra que Frescobaldi et Dussek n'ont jamais exercé d'emploi à Malines, mais s'y sont fait simplement entendre. Fétis avait écrit le contraire, à la légère.

Un rapport de M. Dwelshauvers sur les travaux de la Section musicologique liégeoise fut l'occasion d'un contrat amical avec les travailleurs malinois pour s'entraider dans les recherches historiques.

* * *

Une ravissante Exposition s'ouvrit en même temps que le Congrès et durera deux mois. Tout l'art malinois y est représenté ; mais beaucoup d'artistes et de chefs-d'œuvre n'ont pas été appelés. Je citerai Biset, Bologne, Le Saive, etc. parmi les peintres ; les partitions musicales ne figuraient pas non plus dans les vitrines. Mais que de belles choses en cuivre, or, argent ! Je vous parlerai donc spécialement des cloches, instrument musical dont M. Denyn, l'admirable carillonneur que l'Europe connaît, tire les mélodies les plus poétiques, comme les plus tendres ou les plus vigoureuses, les plus formidables. Parmi les plus anciennes, voici le moulage de celle qui résonne si puissamment à Sainte Gertrude, de Louvain ; elle date de 1446 et a été fondue par Zeetsman, le maître et l'associé d'Henri Waghevens ; de celui-

ci, une cloche de 1480 donne une note délicieuse. J'en vois une de Vanden Gheyn, signée aussi et datée de 1597. Les clochettes très recherchées de Johannes a Fine (en flamand Jean van den Eynde) s'étalent en file et par rang d'âge; il y en a de 1547, 1548, 1549 jusqu'à 1556. Elles sont illustrées de sujets profanes ou religieux, quelquefois mythologiques et catholiques à la fois, tel un joli spécimen exposé par le Dr Herman-Bamps, de Bruxelles.

Je signalerai aussi une collection d'empreintes prises au moyen de papier buvard; on le mouille, on le couvre d'un linge et l'on frappe sur celui-ci avec une brosse. Le papier, séché, conserve la forme acquise.

Dans la même salle se dressent des fonts baptismaux de dimensions monumentales; les plus beaux sont de Gilles van den Eynde (a Fine) et datent de 1527. Il y a encore des clôtures de chœur remarquables: des photographies rappellent les belles grilles d'Utrecht (Saint-Jacques) par Jean a Fine, fils de Gilles. Les sonnettes sont du fils de ce Jean et Jean lui-même. Tous ces gens-là étaient de grands artistes.

Vous admirerez enfin une branche de lumière par l'auteur de la clôture célèbre de Saint-Bavon, à Haarlem, Jean Fierens.

M. Van Doorslaer, en réunissant cette originale et noble collection, a, certes, donné un clou... de bronze à l'Exposition.

Il a aussi organisé une vitrine où des instruments musicaux, serpent, trombones, clarinettes, flûtes, etc., dus spécialement aux Malinois Tuerlinckx, Steegmans, De Vaster, etc., méritent une sérieuse attention.

Les étrangers arrivent de toutes parts et le catalogue définitif sera distribué dans quelques jours. C'est un grand succès assuré, car le spectacle est aussi agréable aux yeux par le bel arrangement des salles que suggestif pour l'esprit curieux et attentif.

GEORGES RITTER

PUBLICATIONS D'ART

Anthologie d'Art français au XIX^e siècle, par CH. SAUNIER.
— **Anthologie d'Art**, par A. LENOIR. — **Botticelli** — **De la Laidueur dans l'Art**, par E. LESNE.

Donner un aperçu complet de la peinture en France au XIX^e siècle par un choix des meilleurs tableaux, tel est le but de l'*Anthologie d'Art français au XIX^e siècle* (1). Cet ouvrage, mis à la portée de tous, est l'un des mieux composés de ceux que comporte la bibliothèque, déjà copieuse, des livres de vulgarisation d'art parus en ces derniers temps. Le choix des œuvres est éclectique, de nature à satisfaire les goûts les plus disparates, mais aussi à instruire sans effort. Le mouvement artistique y est reconstitué depuis les débuts de l'école de David, depuis les poncifs jusqu'aux impressionnistes les plus notables: Manet, Claude Monet, Renoir, Degas, Pissarro, etc. Cette abondance d'illustrations en dit plus que le texte le plus serré. Et à chaque volume M. Charles Saunier a ajouté un index des peintres notoires ou significatifs, avec de courtes et fines notices.

L'*Anthologie d'Art* que publie M. Alfred Lenoir (2) est conçue sur un plan plus général; cet ouvrage embrasse toute l'histoire de l'art depuis les origines jusqu'à nos jours. Ce n'est pas un répertoire, mais un choix judicieux et parfait. L'idée qui a présidé à ce choix est simple: « Montrer les formes les plus caractéristiques et les plus expressives par lesquelles, aux différentes époques, s'est exprimé, s'est réalisé le sens de la beauté plastique; rendre sensible l'évolution de ces formes au cours des âges; faire saisir, en même temps que leur diversité, les filiations par lesquelles elles se rattachent les unes aux autres. » La difficulté d'un pareil programme était de ne donner que l'essentiel, de faire abstraction des écoles pour tracer les grandes lignes

d'une époque. L'auteur y a parfaitement réussi, et l'on peut dire que son ouvrage, originalement conçu et magistralement réalisé, est l'un des plus utiles qui aient été publiés en ces dernières années.

Le volume consacré à Botticelli (1) dans la coquette collection des *Peintres illustres* de la librairie P. Lafitte mérite d'être particulièrement signalé. C'est une monographie concise et claire du peintre du *Printemps*, une monographie qui a le grand mérite d'être courte et de caractériser en quelques pages le génie du peintre, sans omettre les données essentielles sur sa vie et sur son époque. Illustré de huit reproductions en couleurs, ce livre se recommande par sa toilette élégante et par l'excellente tenue littéraire du texte.

De la Laidueur dans l'Art (2), tel est le titre d'un ouvrage de M. E. Lesne dans lequel l'auteur étudie la question si souvent débattue de la laidueur comme source d'inspiration artistique. Ouvrage abondamment documenté, nourri de textes: « Pour l'artiste tout est beau dans la nature », proclame Rodin. « Ce qu'on nomme communément laidueur dans la nature peut dans l'art devenir d'une grande beauté ». Tel n'est pas l'avis de M. Lesne. Pour lui la laidueur naturelle ne peut inspirer à l'artiste que des œuvres laides. Il est un champion de l'idéalisme. « Le but de l'art, dit-il, est d'exprimer la beauté idéale sous une forme sensible ». C'est là une définition fort belle, mais étroite. L'auteur a tort d'opposer la laidueur à la beauté. Ce sont, sans doute, choses inconciliables dans la nature, mais dans le domaine de l'art il en va autrement. Accorder que la laidueur peut servir de thème à une œuvre artistique, c'est convenir du même coup qu'elle peut produire une impression de beauté, puis que l'art est l'expression du Beau. M. Lesne parsème son livre d'exemples, et toutes les illustrations qu'il groupe pour appuyer sa thèse ont le tort d'être belles, c'est-à-dire de réfuter celui qui les propose. La peinture et la sculpture gothiques, en Occident, offrent les plus beaux exemples de réalisme, où le grotesque confine souvent au sublime.

L'auteur de la *Laidueur dans l'Art* termine son livre par une violente charge contre les doctrines romantiques, qu'il accuse d'avoir réhabilité le culte de la laidueur. « Nous prétendons que le romantisme, c'est la laidueur », dit-il. Voilà qui est vite dit. Et que devient donc l'art dans tout cela? S'il faut en juger par les auteurs que cite M. Lesne, la laidueur se loge chez les plus grands maîtres et ceux-ci lui ont fait grand honneur.

FRANZ HELLENS

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Des imaygiers à Victor Rousseau. (Conférence de Maurice des Ombiaux publiée dans *Les Arts anciens du Hainaut, Conférences*. Bruxelles, Van Oest.)

Le délicieux contenu qu'est Maurice des Ombiaux est un conférencier à la parole émue, au style fleuri, aux images poétiques, qui aime tendrement sa Wallonie et ses frères de terroir et d'art. Avec une science qui se dérobe, une érudition discrète il a évoqué devant ses auditeurs charmés les imaygiers et sculpteurs wallons depuis les orfèvres de l'abbaye de Lobbes du X^e siècle jusqu'à Victor Rousseau. Dans un magnifique ouvrage paru chez Van Oest, Maurice des Ombiaux avait déjà dit son admiration pour Rousseau. Sa conférence lui a permis de renouveler cet hommage en termes à nouveau exquis. Et le public, charmé, lui a fait fête. Une légère remarque: Maurice des Ombiaux, poète, n'a-t-il pas plus que Victor Rousseau, sculpteur, été impressionné par la grandeur de Wagner et de Beethoven et est-il vraiment vrai que les œuvres de ces deux musiciens firent que la sculpture de Rousseau subsista mais s'immatérialisa, s'idéalisa jusqu'à devenir en quelque sorte la forme visible d'une harmonie pure?

(1) Paris, Librairie Larousse, 2 vol. illustrés.

(2) Paris, Armand Colin, 1 vol., in-8°.

(1) Paris, P. Lafitte, 1 vol. ill. en couleurs.

(2) Bruxelles, Société belge de librairie, 1 vol. in-8°.

Chronique judiciaire des Arts.

Flaubert et la justice allemande.

Zola et Wagner ont eu récemment maille à partir avec la justice prussienne. Le premier pour certaines pages de ses romans, le second pour un article révolutionnaire imprimé en 1849.

C'est, dit le *Gil Blas*, le tour de Gustave Flaubert. On l'a traîné devant le tribunal de Berlin, comme on l'avait fait en France pour *Madame Bovary*. Il s'agit d'une œuvre de jeunesse du grand romancier, et une condamnation s'imposait à ces juges sévères.

MM. Cassirer et Herzog, l'un éditeur, l'autre rédacteur de la revue *Pan*, étaient assignés. Le *Pan* a publié, l'hiver dernier, un journal de voyage de Flaubert. Parcourant en 1851 une partie de l'Italie et séjournant à Milan, à Côme, à Rome, Flaubert, qui avait alors vingt ans, décrit les hommes et les choses qu'il a vus. Il dépeint évidemment aussi les femmes, et voilà ce que lui reprochèrent les juges de Berlin.

Le procès fut plaidé à huis clos. Le poète Richard Dehmel, défendant Flaubert, s'est borné à dire qu'un tel procès paraissait incompréhensible. Qualifier d'immoral Flaubert équivaut à taxer d'immoralité une œuvre scientifique, la notation sténographiée de faits de tout ordre, tels qu'ils se présentent à l'observateur. Les juges ne se sont pas laissés convaincre par le plaidoyer du poète. Ils renvoyèrent absous les deux inculpés quant à l'un des articles incriminés, mais ils persistèrent à trouver contraire aux bonnes mœurs un autre passage et prononcèrent de ce chef contre MM. Cassirer et Herzog une condamnation à une amende de 100 marks. Car il y a encore des juges à Berlin !

NÉCROLOGIE

Jozef Israëls.

Le doyen des peintres hollandais et le plus célèbre d'entre eux, Jozef Israëls, vient de s'éteindre, chargé d'ans et de gloire. Né à Groningue en 1824, il avait été destiné par son père, modeste changeur, à le seconder dans son comptoir, mais une irrésistible vocation l'entraînant vers l'art il obtint l'autorisation de suivre à Amsterdam les cours de Kruseman, puis il devint à Paris l'élève de Picot.

Ses premières compositions : *Hamlet et sa mère*, *Guillaume-le-Taciturne et Marguerite de Parme*, *Maurice de Nassau devant le cadavre de son père* reflètent le goût d'une époque orientée surtout vers la peinture d'histoire et la légende. Un séjour prolongé qu'il fit à Zandvoort en 1848, à la suite d'une maladie grave, lui révéla la vie des pêcheurs et des matelots, et l'impression qu'il en ressentit exerça sur son art une influence décisive. Abandonnant les scènes d'histoire, il trouva autour de lui, parmi les humbles existences qu'il avait sous les yeux, d'émouvants sujets d'études, que la bonté de son cœur et sa pitié pour les déshérités revêtaient de noblesse. Dès lors, sa voie était tracée et il ne s'en écarta jamais.

Réaliste comme ses illustres ancêtres, Israëls interprétait avec un sentiment profond, dans le cadre rustique où il les avait surprises, les scènes familiales dont le peuple hollandais lui offrait le spectacle sans cesse renouvelé. Eloquente par sa sincérité, sa peinture réalise l'accord, si rare, d'une âme d'artiste en communion intime avec celle de ses modèles. On ne songe ni à l'analyser, ni à en discuter les procédés. Elle est spontanée comme une force naturelle. Elle vit du sentiment qui l'a inspirée, ainsi qu'une chanson populaire, abstraction faite de ses modes d'exécution. Ceux-ci sont peut-être critiquables, leur uniformité tonale est souvent déplaisante. On ne peut certes ranger le maître parmi les beaux coloristes. Mais il possédait des dons d'expression et d'émotion qui rachètent les lacunes de son tempérament de peintre. Il suffit d'énumérer quelques-unes de ses œuvres pour susciter le souvenir de sa pensée contemplative et de sa vision attendrie : *le Repas frugal*, *les Pauvres du village*, *le Berceau*,

les Enfants de la mer, *le Berger*, *la Conversation silencieuse*, *le Cordonnier*, *les Orphelines de Katwyck*, *Seule au monde*, *Fils d'une race maudite*. Ces deux dernières furent, on s'en souvient, les toiles les plus admirées de la section hollandaise à l'Exposition universelle de Bruxelles.

Jozef Israëls était membre de l'Académie des Beaux-Arts de La Haye, correspondant de l'Institut de France et de l'Académie royale de Belgique. Très aimé en Hollande, il fut l'objet, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance, d'une manifestation de sympathie et d'admiration à laquelle s'associèrent les artistes les plus en vue de toute l'Europe et qui récompensa une vie féconde et probe. O. M.

PETITE CHRONIQUE

La tapisserie compta dans les anciennes provinces belges plusieurs centres réputés, parmi lesquels il faut citer surtout Arras, Tournai et Bruxelles. Paris se vit dès la fin du XIII^e siècle en concurrence avec les manufactures d'Arras. Celles-ci, à leur tour, entrèrent en lutte avec celles de Tournai, qui partagèrent avec les ateliers artésiens la faveur des ducs de Bourgogne.

À Tournai, le talent des tapissiers s'affirma avec un magnifique éclat, ainsi que l'atteste l'Exposition des anciennes industries d'art actuellement ouverte dans cette ville. L'admirable *Histoire de la vie et de la mort de la Vierge* (1530), dont la cathédrale de Reims a bien voulu envoyer deux pièces, fait l'admiration du public par l'harmonie des couleurs, la majesté des personnages et l'ampleur des scènes. Bruxelles a prêté la *Bataille de Roncevaux*, si intéressante au point de vue de l'étude des armures ; Lille, le *Déluge* (1549), d'une conservation si intacte ; la cathédrale de Tournai, son fragment *l'Ecce Homo* (XV^e siècle), d'une grande pureté de dessin ; le Musée de Tournai, *l'Histoire d'Abraham* ; Ypres, un tapis de table (1636), etc. Bref, l'Exposition réunit un ensemble d'œuvres qui permet d'étudier en détail la production si variée des hautelisseurs tournaisiens.

La convention relative à l'Exposition universelle et internationale de Gand en 1913 vient d'être signée par l'Etat belge, le Congo belge, la ville de Gand et la Société anonyme de l'Exposition.

Le Congo belge intervient, sur le budget de la colonie, pour tout ce qui concerne l'imposant Palais Colonial qui sera édifié à l'Exposition. La convention mentionne les faveurs et avantages considérables qui sont faits à la ville de Gand par la Société de l'Exposition. L'Etat belge accorde, en même temps que son appui officiel, l'autorisation d'organiser une tombola, l'usage des terrains militaires, etc. ; en un mot, tous les avantages dont ont joui les grandes expositions universelles de Liège et de Bruxelles.

Les peintres Alfred Bastien et Paul Mathieu se sont embarqués pour le Congo, chargés par le gouvernement de se documenter en vue de l'exécution d'un vaste panorama qui sera exposé en 1913 à l'Exposition universelle de Gand.

Le sculpteur Arsène Matton a, dit la *Chronique*, reçu du gouvernement une mission analogue. Il se rend au Congo pour y effectuer des moulages de types indigènes destinés au Musée colonial de Tervueren et profitera de son séjour parmi les noirs pour faire des études destinées aux quatre groupes en bronze qui lui sont commandés pour la rotonde de marbre du même Musée.

M. Louis Piérard fera jeudi prochain, à 3 heures, au Salon des *Arts anciens du Hainaut*, à Charleroi, une conférence (avec audition musicale) sur les *Chansons populaires du Hainaut*.

Une nouvelle médaille, celle de M^{lle} Marguerite Van de Wiele, femme de lettres, par M^{lle} Jenny Lorrain, vient d'enrichir le précieux médaillier dans lequel les éditeurs Fonson groupent peu à peu toutes les personnalités belges en vue.

Le grand concours de composition musicale (Prix de Rome) réunit, après l'épreuve éliminatoire, les six candidats suivants : MM. Brusselmans (Bruxelles), A. Mahy (id.), Saladin (Orchies), L. Samuel (Bruxelles), H. Searly (Tirlemont) et Van Hoof (Anvers). Les concurrents sont entrés en loge la semaine passée à l'Athénée royal de Bruxelles.

Pour fêter la nomination de M. Sylvain Dupuis à la direction du Conservatoire de Liège, toutes les sociétés musicales de la ville se réuniront le 30 septembre prochain en un cortège dont le défilé sera suivi d'une audition instrumentale et chorale.

M^{lle} Suzanne Godenne va entreprendre pour la seconde fois une grande tournée de concerts en Allemagne. Elle prêtera son concours en octobre au festival Liszt de Darmstadt ; engagée ensuite à participer aux célèbres concerts de Cologne, sous la direction de M. Fritz Steinbach, elle se fera entendre également aux grands concerts d'abonnements de Dresde, Munich, Leipzig, etc.

De brillants engagements l'appellent en février prochain à la côte d'Azur et notamment à Nice, où elle jouera trois fois aux Concerts classiques du Palais de la Jetée.

M^{lle} Georgette Leblanc-Maeterlinck se rendra l'hiver prochain aux Etats-Unis, où elle a été invitée à faire à Boston deux conférences. Elle y donnera en œuvre deux représentations, l'une lyrique, l'autre dramatique, d'ouvrages choisis dans l'œuvre de Maeterlinck.

De Paris :

C'est par une reprise des *Frères Karamazoff*, la belle pièce de MM. Jacques Copeau et J. Croné, d'après Dostoïewsky, que le Théâtre des Arts fera sa réouverture le 4^{er} octobre.

Suivront d'autres reprises des pièces jouées la saison dernière.

Parmi les nouveautés annoncées, citons *Le Pain*, de M. Ghéon ; *François-d'Assise*, de M. André Suarez ; *la Maternelle*, de M. Léon Frapié ; *Pygmalion*, de Rameau, adapté par M. Claude Debussy ; *le Couronnement de Poppée*, de Monteverde, reconstitué par M. Vincent d'Indy.

Le Théâtre des Arts montera en outre *la Dame à la Faulx*, de M. Saint-Pol-Roux ; *Jeanne*, de M. Pierre Grasset, et un acte gai de M. Max Maurey.

Indépendamment des œuvres nouvelles des peintres qu'on a pu admirer l'an dernier (MM. Dethomas, Dréca, René Piot, etc.), le Théâtre des Arts montrera des costumés et des décors de MM. Albert Besnard, Maurice Denis, Georges Desvallières, François Jourdain, Charles Guérin, René Prinet, etc.

Fervaal, le drame lyrique de M. Vincent d'Indy, sera, nous l'avons dit, monté à l'Opéra au cours de la saison 1912-1913. Les rôles de Fervaal et d'Arfagard viennent d'être respectivement distribués, d'accord avec l'auteur, à MM. Franz et Delmas.

C'est dimanche prochain, 27 août, qu'aura lieu aux Arènes de Béziers la première représentation des *Esclaves*, tragédie lyrique de M. Louis Payen, musique de M. Aymé Kunc. Une seconde représentation des *Esclaves* sera donnée le mardi suivant, puis M. Mounet-Sully interprétera, à deux reprises, *Edipe-Roi*. La

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

« saison » de Béziers sera clôturée par le *Chemineau*, de MM. J. Richepin et X. Leroux.

Nous avons annoncé qu'une Exposition internationale des Arts décoratifs modernes est projetée à Paris pour 1913. Cette manifestation artistique, qui ne peut manquer d'exercer sur l'évolution des Arts industriels une influence considérable, sera, si l'on adopte le plan de ses promoteurs, divisée en trois groupes principaux :

1^o Le groupe de l'Architecture (ensembles d'architectures, décoration de la pierre, du bois, du métal, de la céramique, du verre) ;

2^o Le groupe du Mobilier (ensembles, décoration du bois, du métal, de la céramique, du verre, des tissus, du papier : papier peint, livre, estampé, papeterie et cartonnage) ;

3^o Le groupe de la Parure et les sections spéciales des Arts du théâtre, des Arts de la rue, des Arts des jardins et de l'enseignement.

On a inauguré le mois dernier à Moret-sur-Loing un monument à la mémoire du peintre Sisley, œuvre du sculpteur Thivier. Alfred Sisley, on le sait, passa la plus grande partie de sa vie à Moret, dont les sites lui inspirèrent presque toutes ses toiles limpides et lumineuses.

Un monument à la mémoire d'Émile Zola sera inauguré dans la première quinzaine de novembre à Aix-en-Provence, où l'illustre écrivain passa les années de sa jeunesse. Le Comité a eu l'idée touchante d'utiliser pour cet hommage de piété le buste que modéla de Zola 1868 son ami d'enfance Philippe Solari, statuaire aixois. La composition du piédestal a été confiée à M. Maurice Baille, neveu de Baptistin Baille qui fut, avec Cézanne et Solari, parmi les amis les plus intimes de Zola.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable. joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

10, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (4.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow,
Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations
originales. — Indispensable à toute personne désirent suivre le
mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi (ROBERT SAND). — Le Poète O.-W. Milosz (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Musique à Panama (O. M.). — Publications d'art (FRANZ HELLENS). — Musique : *Un Concours international de pièces d'orgue*. — Congrès des « Amitiés françaises ». — Concours d'architecture. — Au Salon des Arts anciens du Hainaut : *La Chanson populaire du Hainaut* (G. A. D.). — Petite chronique.

L'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi.

Qu'il s'agisse des œuvres du passé ou de celles que chaque année nos artistes envoient aux expositions, l'opinion générale s'accorde à reconnaître que le plus pur de la gloire artistique de la Belgique est dû à son école de peinture. C'est là un jugement si généralement admis que personne ne songe même à en vérifier l'exactitude. Interrogez non seulement les amateurs de Belgique et de l'étranger, mais nos artistes et leurs confrères des autres pays, nos critiques et tous les historiens d'art, ce sont les peintres surtout qui ont fait notre réputation artistique. Entrez au Musée et vous y verrez toute la place consacrée à la peinture tandis que la sculpture est entassée dans cette froide salle de marbre qui, quoi qu'on fasse, conserve toujours l'aspect d'une piscine de natation désaffectée. Demandez les Catalogues : pour la peinture on vous offrira un ouvrage critique, intéressant, plein de détails précieux et d'hypothèses ingénieuses; pour la sculpture, un modeste inventaire fort incomplet d'ailleurs, sans notice

biographique, sans une note. Et quand du Musée vous passerez à la Bibliothèque, vous constaterez que, si les ouvrages consacrés à la Peinture belge sont extrêmement nombreux et souvent fort bien documentés, il n'existe pour ainsi dire rien sur l'histoire de notre sculpture.

C'est un des résultats intéressants de l'exposition des Beaux-Arts de Charleroi d'avoir montré qu'il est souverainement injuste d'attribuer aux peintres seuls notre gloire artistique. Fréquemment, dans l'histoire, la Belgique a compté de grands sculpteurs et bien qu'au premier abord cela puisse paraître paradoxal, il n'est pas téméraire d'écrire qu'à notre époque nos sculpteurs ont au moins égalé nos peintres.

Je ne parlerai qu'en passant de la Salle Beauneveu dans laquelle on a réuni en moulages les meilleurs spécimens de l'œuvre des tombiers mosans et tournaisiens dont la réputation fut si grande à la Cour de France au XIV^e et au XV^e siècle. Mais c'est surtout le siècle suivant qui nous apporte la grande révélation sculpturale : l'œuvre du Montois Jacques Du Broeueq. Architecte, il construisit les châteaux de Binche et de Mariemont pour Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas; ces monuments furent incendiés en 1554 par les soldats de Henri II. Sculpteur, il est connu surtout par le tombeau d'Eustache de Croy, évêque d'Arras, dans l'église Notre-Dame à Saint-Omer (deux des grandes figures qui l'ornaient ont été détruites), par l'autel de la Madeleine et le jubé, tous deux dans l'église Sainte-Waudru à Mons; l'autel existe encore dans son état primitif mais le jubé a été démoli par ordre de la Convention; il n'en reste plus qu'une partie des statues et des bas-reliefs.

L'exposition de Charleroi a la bonne fortune de posséder deux grandes statues, un grand bas-relief rond, un autre bas-relief carré et divers ornements en originaux; et l'albâtre, patiné par les siècles, prête à ces œuvres un charme infiniment doux de couleur et de délicatesse. On a réuni dans la même salle d'autres œuvres du même maître en moulages.

Partout l'influence de la Renaissance classique s'y révèle mais avec quelle vie intense, quelle majesté simple, quelle grâce charmante! C'est à la fois italien et français et pourtant dans bien des figures, dans le bas-relief de la *Création* notamment, on trouvera des caractères qui semblent personnels aux sculpteurs wallons: des formes à la fois pleines et élancées, les membres inférieurs un peu longs mais non gracieux, la tête petite mais expressive, le regard rêveur et pourtant plein de pensée... Mais n'est-ce point l'œuvre de Victor Rousseau que je semble évoquer et ce grand artiste ne vient-il pas, quatre siècles plus tard, renouer la grande tradition des sculpteurs hennuyers?

Del Cour, que l'Exposition d'art belge au XVIII^e siècle avait oublié l'année dernière, n'a pu être représenté que par deux moulages; mais ce sont des œuvres charmantes dans lesquelles l'influence du Bernin et des Italiens est parfois sensible; on sent cependant qu'elles ont été subies par un vrai sculpteur qui n'aurait pu s'accoutumer à la vision presque picturale, peut-on dire, des sculpteurs italiens de la décadence qui conduisirent ainsi leur art à sa perte.

Le programme de l'exposition de Charleroi, manifestation d'art wallon et surtout hennuyer, ne permettait pas aux organisateurs de réunir les œuvres de tous les grands sculpteurs belges. On voit par celles des quelques statuaires wallons que notre école de sculpture vaut mieux que sa réputation.

La fin du XIX^e siècle et le début du XX^e devaient donner à cette thèse une confirmation éclatante. Dans le grand hall d'entrée, quarante-trois œuvres de Constantin Meunier ont été réunies et quand les regards, quittant ces statues émouvantes, vont errer sur ce décor admirable du Pays noir aperçu par les fenêtres ouvertes, on comprend tout le prix que Constantin Meunier attachait à la réalisation de ce rêve dont la joie ne lui fut pas donnée: la réunion de ses œuvres dans le pays qui les avait inspirées.

Constantin Meunier apparaît ici dans toute sa grandeur, lui qui sut incorporer un monde nouveau à la statuaire, qui sut assouplir les principes essentiels de cet art, sans les méconnaître un instant, jusqu'à leur faire exprimer des sensations et des pensées qui sont parmi les plus poignantes de notre temps.

A l'autre extrémité du salon d'Art moderne, par delà les salles de peinture que nous visiterons un autre jour, s'ouvre une salle claire, meublée de formes harmo-

nieuses et d'effigies pensives. On voudrait y voir inscrits les vers de Baudelaire:

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

C'est la Salle Victor Rousseau; quarante-six œuvres du maître y ont été réunies.

Chose surprenante, c'est la première fois qu'en Belgique pareil hommage est rendu à celui qu'on est unanime à considérer comme le plus grand de nos sculpteurs, et bien que la plupart des œuvres exposées nous soient connues au point d'être gravées dans notre souvenir, la réunion de tant de chefs-d'œuvre prend la signification d'une véritable révélation.

Victor Rousseau y apparaît comme un véritable créateur qui lui aussi, de même que Meunier, a reculé les bornes de son art, mais vers d'autres horizons. Ce n'est pas le caractère extérieur des êtres qu'il cherche à exprimer; ce sont leurs pensées profondes, mystérieuses, les plus profondes et les plus mystérieuses, celles que l'on ne mûrit que dans l'intimité de soi-même; ce sont aussi toutes leurs passions, l'amour qui s'éveille, l'amour enivrant et l'amour déçu, les grands enthousiasmes et les folles espérances, les élans de joie et les désespoirs immenses; et toutes ces passions ne se révèlent point par des gestes dramatiques, par des attitudes violentes; tout cela est concentré, intime, profond, d'apparence presque sereine. Il semble, au premier abord, que l'on se sente transporté parmi les ombres heureuses du deuxième acte d'*Orphée*. Mais penchez-vous sur ces figures: un frémissement de vie aux narines, un pli un peu marqué aux commissures des lèvres, un éclair divin dans ces grands yeux de marbre vous révèlent aussitôt, sous ces masques maintenant vivants et animés, l'ivresse de l'amour, l'amertume des illusions perdues, l'enthousiasme des grandes espérances.

Il n'est pas possible de choisir parmi tant d'œuvres, de parler des unes en négligeant les autres. Toutes méritent d'être admirées avec un égal recueillement. Il me sera permis pourtant d'évoquer le souvenir du buste en marbre de la femme de l'artiste: saisissant de ressemblance et voilé cependant d'une idéalité qui dépasse la vie, comme si le sculpteur avait voulu, dans son œuvre, donner le pas à la beauté morale et à la souveraine bonté sur la vérité physique. L'émotion qui se dégage de ce portrait est poignante; c'est du pathétique le plus noble et le pur; cette œuvre est un hommage ému, discret et recueilli.

ROBERT SAND

LE POÈTE O.-W. MILOSZ

Sans être un inconnu du public lettré, M. O.-W. Milosz n'occupe cependant pas le rang qu'il mérite. Ayant toujours vécu à l'écart des officines où s'élabore le succès, méprisant les coteries et les concessions auxquelles il faut consentir pour en faire partie, il n'a jamais eu dans la vie d'autre idéal que la poésie. Aussi n'a-t-il chanté qu'assez rarement et seulement lorsqu'une nécessité intérieure l'y poussait.

C'est le secret même du lyrisme. Et c'est bien ici qu'on peut dire que tout le reste est littérature. Littérature, l'éloquence; littérature, la philosophie; littérature, le besoin de mettre en vers des sentiments à demi-éprouvés, à demi copiés; mais seule mérite le nom de poésie cette effusion de l'âme qui ne peut plus se contenir et qui pour s'exprimer choisit à la hâte, et comme avec une suprême indifférence, la forme, le rythme qui conviennent, sans souci des écoles, des modes, des théories et des discussions de pédantisme. Et que parlé-je de choisir? Il ne s'agit pas d'un choix. Une harmonie préétablie existe entre le sentiment et la voix qu'il prend pour s'avouer. C'est entre ces deux puissances sacrées de l'inconscient que s'établit l'entente. Et le poète assiste à ce pacte mystérieux. Il ne joue que le rôle de témoin. Toute intervention de sa part détruirait ceci qu'il faut bien appeler un charme; car c'en est un, en effet, tellement profond, tellement à l'écart de toute volonté d'écrivain!

Tous les poètes dignes de ce nom, de Lamartine à Shelley, de Vigny à Verlaine, ont été les prêtres de ce culte magnifique et ils ne sont grands que pour avoir été capables de prononcer les paroles saintes. Certes, il leur fallut une préparation, certes l'oracle n'eût point choisi une bouche impure ou maladroite; mais ce n'est tout de même pas eux qui parlaient pour leur compte et les plus personnels, les plus confidentiels étaient encore les porte-paroles de l'humanité, au moins de celle de leur temps.

Quoiqu'il soit jeune encore et bien loin d'avoir prononcé toutes les paroles que nous pouvons en attendre, je reconnais en M. Milosz quelques-uns de ces signes révélateurs qui l'apparentent aux vrais poètes, à ceux que nous admirons le plus dans le passé. Il a cette sincérité profonde, ces accents persuasifs et forts, cette générosité d'inspiration, cette sorte d'ardeur secrète et ces harmonies singulières, cette imagination vive et juste, solide et légère qui se meut avec la même aisance dans le domaine du réel et dans celui de l'imaginaire. Dans ses premiers vers déjà, dans le *Poème des Décadences* et surtout dans les *Sept Solitudes*, on retrouvait ces qualités rares. La diversité et la liberté insouciantes des rythmes, l'étrangeté fébrile de l'inspiration les masquaient quelquefois, comme une sorte de brume d'imprécision, que voilà aujourd'hui tombée. En publiant les *Éléments* (1) M. O.-W. Milosz s'avère comme un véritable poète classique, s'accommodant aisément des formes les plus traditionnelles. Son âme est restée pareille, véhémence, passionnée, farouche, absolue, mais son désespoir a quelque chose de plus serein, de plus éternel. Il semble que le poète, en confiant son chagrin à la Nature elle-même, l'ait transformé et ennobli, et qu'alors il n'ait plus consenti à l'exprimer que sous cette forme que plusieurs

(1) O.-W. Milosz : *Les Éléments*, poèmes. Paris, Bibliothèque de l'Occident (17 rue Eble).

siècles ont rendue vénérable, et comme chargée de toutes les émotions de tant de cœurs humains : le grand vers français, le majestueux et terrible alexandrin, le plus riche et le plus beau de tous lorsqu'on n'y touche qu'avec crainte et qu'on est digne, en effet, de l'approcher.

Après avoir si douloureusement chanté les émotions et les délires d'un cœur fier et triste, mais solitaire, mais hanté de toutes les nostalgies, mais malade et pervers parfois, voici que le poète ne trouve plus, par une réaction passionnée, à célébrer que les grandes forces naturelles : le Vent ou le Silence et même les éléments ; la Terre, le Rocher, la Mer. En les contemplant, il se confond avec eux, son exaltation l'élève si haut qu'on ne sait pas si c'est son cœur d'homme ou le cœur même de la nature qui bat la mesure de ces hymnes fervents. Les images qu'il recueille en passant sont toutes pétries de réalité physique, et cependant une sorte de mouvement humain les anime et les fait palpiter.

Il dira du vent joyeux qu'il est le rapide fantôme

Au visage de sable, au manteau de soleil.

Et ici le mot *visage* aura une telle force qu'on ne sait plus vraiment s'il s'agit de cette énergie obscure et intouchable qui s'appelle le vent ou de quelque mystérieux cavalier qui en serait l'âme et la victime. L'image humaine se superpose à l'image panthéiste, elle s'y mélange et cette illusion, dès lors, ne nous quitte plus, et nous serons entraînés dans un mouvement si rapide, si persuasif que lorsque l'écrivain dira, à la fin du poème, que le sein de la mer est « illuminé de vent », nous trouverons toute naturelle la prodigieuse ellipse contenue dans ces mots, comme si le vent, en écartant d'au-dessus de la mer les nuées qui lui masquent le soleil, était devenu en effet la vraie cause de cette soudaine lumière.

Aussi naturellement qu'un autre parlerait du soleil, il dira : « les essaims du soleil », suggérant aussitôt l'image d'un foisonnement d'abeilles, indiscrètes, terribles et dorées comme les rayons de l'astre.

Mais je ne veux pas multiplier les exemples. Surtout que, en voulant éclairer le mystère d'une imagination, je laisserais dans l'ombre quelque chose de plus essentiel, l'émotion que nous donnent ces poèmes.

Au lieu de considérer les éléments comme des thèmes poétiques, comme des motifs (plus nobles et plus généraux que d'autres, mais des motifs) d'inspiration, M. Milosz leur parle comme aux suprêmes refuges de la douleur, comme à l'idéal miroir des sentiments de l'humanité. Le rocher sera l'image de sa force, et il se confiera à sa sérénité; à la nuit, il avouera la plainte secrète et profonde d'une vie qui n'a point embrassé son rêve; le vent sera le conseil même du renoncement et de la fuite éternelle; la lune, la nostalgie mystérieuse et léthargique de sa rêverie et la terre enfin le tombeau souhaité.

Le lac, paisible et sereine puissance, face fraternelle et pâle, le lac sera au poète comme le pressentiment du repos divin de l'amour, comme le reflet annonciateur du monde de l'espoir.

Que dire des *Falaises*, des correspondances qu'il trouvera entre elles et son âme? Ici je cite, persuadé que rien, pour faire comprendre le lyrisme, ne vaut le chant lui-même, et l'incommunicable de son accent.

LES FALAISES

Je vous aime et vous craius, ô rois des solitudes,
 Rocs sombres et glacés qui veillez sur les mers;
 Car des pensers de mort en noires multitudes
 S'abattent sur mon front comme ces aigles rudes
 Qui bâtissent leurs nids sur vos sommets déserts.

Vous êtes fiers et beaux ainsi que des pensées,
 Maîtres de la tempête et des tumultes vains,
 Vous dominez, songeurs, les vagues harassées
 Et leurs cris déchirants de sirènes blessées
 Ne troublent point la paix de leurs muets destins.

Quoique faible et meurtri, changeant et périssable,
 J'ai supporté l'assaut des houles sans ployer.
 La menaçante mer rampe à vos pieds de sable
 Et vous êtes l'abri de l'oiseau lamentable
 Qu'au-dessus de vos fronts les vents font tournoyer;

Moi j'ai vaincu l'Espoir : à mes pieds il expire,
 Comme un flot lourd d'écume et de varech épais.
 J'ai peuplé d'exilés mon solitaire empire;
 Et, muet comme vous, comme vous je n'aspire
 Qu'à l'obscur grandeur de l'immortelle paix.

Car j'ai traîné longtemps mon ombre sur la terre;
 Mon destin bien avant mon sang s'est arrêté.
 Comme vous infécond, comme vous solitaire,
 Que je sois comme vous la vague sans colère
 De l'océan sans bords de l'immobilité.

Est ce assez beau ?

FRANCIS DE MIOMANDRE

LA MUSIQUE A PANAMA

Un artiste de nos amis, M. Louis Moret, qui voyage en Colombie, nous donne, dans une lettre datée de Panama, d'intéressants détails sur l'éveil de la vie musicale dans ces régions éloignées. « J'ai vu à Panama, nous écrit-il, un spectacle assez imprévu : une grande salle de théâtre remplie d'auditeurs qui écoutaient avec la plus grande attention du Beethoven, du Haendel, du Mozart, du Wagner, du Saint-Saëns. Le concert, organisé par le ministre de France, M. Ponsignon, était donné au bénéfice de la souscription destinée à ériger sur la côte du Pacifique un phare monumental commémorant le naufrage du *Taboga*. Nous avons passé l'après-midi à orner d'aquarelles la couverture des programmes que les belles jeunes filles de Panama vendirent plusieurs dollars. Le thermomètre marquait 33°. Jamais je n'ai eu aussi chaud ! (1). Le soir, nous eûmes quelque fraîcheur : 26° seulement. Nous nous rendîmes au concert en smoking et, suivant la mode du pays, sans chapeau. Le théâtre est élégant, très aéré. De trop luxueuses toilettes. — et des diamants au cou des jeunes filles. De la terrasse de l'édifice, la vue sur l'Océan est admirable. Par moments des éclairs en boule illuminaient le ciel sans troubler la sérénité de l'atmosphère. »

Le programme, que nous envoie M. Moret, est assez intéressant pour être cité, car il témoigne d'un louable effort. Il se composait des œuvres suivantes : Première symphonie de Beet-

(1) Notre correspondant ne se doute pas que cette température ne dépasse pas, cette année, celle des climats modérés de l'Europe !

hoven, Récitatif et air du *Messie* chanté par le ténor A. Briceño, *Allegro* du concerto (op. 20) de Mozart pour piano et orchestre (M^{me} M. A. Camara), « Rêve d'Elsa » de *Lohengrin* (M^{lle} B. Vallarino), Air de *Samson et Dalila* (M^{me} Laurence F. Faure), *Ballade en la* bémol de Chopin (M^{lle} A. Orillac), Air d'Elisabeth de *Tannhäuser* (M^{me} J. Kortmann de Lutz), *Danse macabre* de Saint-Saëns (violon solo : M. D. Brid). Un commentaire explicatif de chacun des numéros, une traduction espagnole des textes facilitaient la compréhension des œuvres.

« L'exécution, nous apprend notre correspondant, était dirigée par un musicien intelligent et qui sait son métier. C'est lui qui a imposé ici le goût de la musique classique, qui rencontre encore pas mal de résistances. Mais enfin on y vient ! Le jeune orchestre du Conservatoire national de musique, qui n'a que deux ans d'existence, est déjà assez exercé. Il n'est pas assez nombreux, manque d'énergie, le style n'est pas toujours très sûr. Mais il a des qualités de justesse et de précision, une grande application. Songez aussi aux difficultés matérielles à vaincre. Nous sommes par 9° de latitude et nous subissons 33° centigrades : quel température il faut aux cordes des violons ! »

M. Moret termine en nous écrivant : « Si l'*Art Moderne* voulait bien révéler aux artistes d'Europe ce mouvement musical d'outre-mer, les Colombiens lui en sauraient gré. »

C'est fait, et de grand cœur.

O. M.

PUBLICATIONS D'ART

Bien que la *Belgique illustrée* (1) de M. Louis Dumont-Wilden ne rentre pas, à proprement parler, dans la catégorie des ouvrages d'art, je me plais néanmoins à placer ce livre sous cette rubrique parce qu'il est l'œuvre d'un artiste, d'un écrivain original, en un mot d'un homme de goût. Une vibrante préface d'Émile Verhaeren le présente au lecteur. On y voit comme le poète des *Forces tumultueuses* apprécie avec enthousiasme les énergies vivaces de son pays et quelle est sa confiance, dans l'avenir. Le livre de M. Dumont-Wilden est considérable. Tout y est : « Il nous dit nos villes, nos contrées, nos usages, nos mœurs, notre passé, notre présent ; il nous fait comprendre comment la Belgique actuelle, riche et prospère, a pu faire servir ses malheurs et ses souffrances d'autrefois à sa force d'aujourd'hui. » On ne pourrait mieux résumer et définir ce beau livre que ne le fait Verhaeren en ces quelques lignes. Après la *Belgique* de Camille Lemonnier, magnifiques pages de lyrisme, suite de tableaux admirablement brossés, voici un livre exact, clair, méthodiquement composé. Chaque province y est étudiée en détail. L'auteur s'arrête devant les sites les plus curieux et il a des mots colorés pour les dépeindre et les faire admirer. Le chapitre liminaire, *Belgique à vol d'oiseau*, est une étude synthétique qui résume excellemment le passé et le présent de la Belgique et donne une idée parfaite de la place qu'occupe notre pays dans l'histoire. De nombreuses et belles illustrations ornent ce livre, auquel M. Louis Franck a ajouté quelques pages fortes et prestigieuses où il étudie, avec la compétence qu'on lui connaît, l'avenir de la Belgique au point de vue international.

FRANZ HELLENS

(1) *La Belgique illustrée*, par L. DUMONT-WILDEN. Paris, Larousse.

MUSIQUE

Un Concours international de pièces d'orgue.

La Procure générale de musique religieuse d'Arras ouvrit en janvier dernier un concours international de pièces d'orgue dont nous signalâmes l'intérêt aux musiciens belges. Le résultat de ce concours fut extrêmement brillant. Trois cent vingt-huit compositeurs y prirent part, et le jury, réuni à Genève sous la présidence de M. Montillet, professeur au Conservatoire de cette ville, organiste et maître de chapelle à l'église Saint-Joseph, eut grand-peine à établir un classement entre les nombreux manuscrits de valeur qui lui furent soumis.

Dans la série des pièces pour grand orgue avec pédale obligée, c'est notre compatriote Joseph Jongen qui, sur 135 concurrents, remporte le premier prix (500 francs) *ex aequo* avec M. Pierre Kunc, organiste et maître de chapelle à Notre-Dame de Bercy. Le deuxième prix (250 francs) est attribué *ex aequo* à MM. Claude Delvincourt et Henri Mulet, de Paris; le troisième (100 francs) à M. Arrigo Cappelletti, maître de chapelle de la basilique de Côme; le quatrième (100 francs) *ex aequo* à MM. Ch. Dekoster, organiste de l'église Notre-Dame à Hal et G. Zoller, organiste à Ehingen (Wurtemberg); le cinquième (50 francs) à M. A.-W. Abdev, organiste à Brighton (Angleterre). Le jury décerna, en outre, douze mentions honorables à divers concurrents français, allemands, anglais et suisses.

C'est également un musicien belge, M. Emile Wambach, maître de chapelle de la cathédrale d'Anvers, professeur au Conservatoire et inspecteur des Académies de musique, qui, dans la série des pièces pour orgue ou harmonium de moyenne force (142 concurrents), est classé premier *ex aequo* avec M. F. Novowiejski, directeur du Conservatoire de Cracovie. Le deuxième prix est décerné *ex aequo* à MM. S. Paraire (Perpignan) et L. Raffy (Nérac); le troisième, à M. A. Claussmann, directeur du Conservatoire de Clermont-Ferrand; le quatrième, *ex aequo* à MM. Ed. Mignon (Orléans) et R.-Ch. Martin (Le Havre); le cinquième, à M. O. Van Durme, organiste à Tamise (Belgique). Des médailles d'argent sont attribuées à MM. Joseph Jongen, Pierre Kunc, A. Cappelletti et H. Mulet, qui, aux termes du règlement, ne peuvent recevoir un prix en espèces parce qu'ils ont obtenu ce prix dans la série des pièces pour grand orgue.

Dans la troisième série : pièces très faciles pour harmonium, un premier appel n'ayant pas donné de résultats satisfaisants, il fut décidé que le concours serait proposé à tous ceux qui avaient obtenu des prix ou des mentions dans les autres séries. A la suite de cette nouvelle épreuve, le jury décerna cinq prix de 100 francs à MM. Pierre Kunc, A. Mulet, E. Novowiejski, L. Raffy et Emile Wambach; onze prix de 50 francs à MM. E. Belliard, H. Cadenat, P. M. Chevrel, A. Claussmann, R. Grigi, G. Jacob, L. Jacob, S. Paraire, M. Piard, M. de Ranse et A.-W. Tomlyn, et neuf mentions honorables.

M. L. Botazzo, organiste de la cathédrale de Padoue (Italie), obtient une médaille d'argent, ses compositions ayant été jugées dignes d'une distinction spéciale tout en ne remplissant pas, à cause de leurs difficultés d'exécution, les conditions prescrites.

Toutes les œuvres primées seront publiées par les soins de la Procure et formeront trois recueils dont les deux premiers contiendront les pièces d'harmonium, le troisième les compositions pour grand orgue. Les souscriptions (10 fr. pour les deux pre-

miers volumes réunis, 12 fr. pour le troisième seul) sont reçues dès à présent à la Procure de musique religieuse, 22 et 24 rue Jeanne d'Arc, à Arras (France).

Congrès des « Amitiés françaises. »

L'association internationale *les Amitiés françaises* vient de publier le programme du Congrès qui se réunira, sur son initiative, à Mons le mois prochain, et auquel prendront part un grand nombre d'hommes de lettres, d'économistes, de personnalités politiques, etc.

Le Congrès s'ouvrira le jeudi 21 septembre, à 8 h. du soir, par une réception au siège de la section montoise des *Amitiés françaises*.

Le lendemain, 22, à 10 h. et à 2 h., lecture et discussion d'une partie des rapports présentés par MM. Henri Albert, François André, Léon Bernardin, Pascal Bonetti, Campolongo, Canon-Légrand, Henri Lambert, Georges Janson, Ernest Champeaux, H. Christo, G. Dauchot, G. Ducroey, L. Dumont-Wilden, J. Ernest-Charles, P. Flat, Funck-Brentano, O. Gilbert, Hansen, R. Henry, P. Heupgen, Jennissen, Lambillotte, R. Lauret, Mainetti, L. Marin, H. Massis, Raulin, Robin, L. Souguenet, Talaupé, R. de Traz et Voituron. — A 9 h. du soir, réception par l'administration communale à l'Hôtel de Ville.

Samedi 23, à 10 h. et à 2 h. 1/2, suite de l'examen des rapports. — A 8 h. 1/2, soirée de gala au théâtre.

Dimanche 24, à 9 h., visite des monuments et des grandes institutions d'enseignement de la ville de Mons. — A 2 h. 1/2, inauguration du monument commémoratif de la bataille de Jemmapes, suivie d'un banquet par souscription, d'un concert, etc.

Lundi 25, visite de l'Exposition de Charleroi et réception par les membres du Comité.

Mardi 26, visite du parc, du musée et des collections de M. Raoul Warocqué au château de Mariemont; lunch offert par M. Warocqué.

Mercredi 27, excursions industrielles dans le Borinage (charbonnages, ateliers métallurgiques, verreries, etc.) ou visite à l'Exposition de Roubaix et retour par Valenciennes.

Les adhésions doivent être envoyées à M. A. Lambillotte, secrétaire des *Amitiés françaises*, à Ghlin-lez-Mons, et accompagnées d'un mandat postal de dix francs pour droit d'inscription.

CONCOURS D'ARCHITECTURE

La Ville de Bruges organise pour l'embellissement de sa Grand-Place un concours auquel tous les architectes sont admis à prendre part. A mérite égal, la préférence sera accordée aux projets d'édifices qui rappelleront les styles adoptés à Bruges du XIV^e au XVIII^e siècle, et particulièrement à ceux qui seront inspirés des traditions locales. Une somme de 5,000 francs sera distribuée en primes, indépendamment des tantièmes attribués sur le montant des travaux à ceux des lauréats que des propriétaires chargeront d'exécuter leurs projets.

Ceux-ci doivent être déposés à l'Hôtel de Ville de Bruges au plus tard le 1^{er} mai 1912 avant 4 heures. La décision du jury sera transmise aux intéressés, par la voie des journaux, dans le

courant de juin. Des médailles de vermeil, d'argent et de bronze seront remises aux lauréats lors des fêtes communales, et les projets primés seront, à la même époque, publiquement exposés dans la grande salle de l'Hôtel de Ville.

Le programme détaillé du concours sera adressé à ceux qui en feront la demande au bourgmestre de Bruges, M. Amédée Visart

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

La chanson populaire du Hainaut.

Ce qui caractérise les chansons du Hainaut ce sont les détails locaux, les déformations wallonnes qu'elles ont introduits dans les thèmes universels de la chanson populaire. On bien ce sont les chansons soit de clocher, soit de ce qui fut l'actualité.

Citer comme wallonnes des chansons françaises, comme *Quand Jean Renaux revint de la guerre*, sans faire de la France une Wallonie prolongée; ne pas citer les chansons purement locales en situant dans l'espace ses caractéristiques serait méconnaître la chanson populaire du Hainaut.

Dans le résumé de sa conférence paru dans *les Arts anciens du Hainaut*, M. Louis Piérard a indiqué ces points.

Il en a excellemment développé quelques-uns dans sa chaude et enthousiaste conférence. Il manquait du temps nécessaire pour pousser son étude à fond, d'autant plus que M. Descamps, ténor à la diction nette et à la voix émouvante, a chanté quelques délicieuses vieilles chansons.

Le public fut ravi et regretta seulement que chanteur et conférencier ne l'aient pas charmés plus longtemps.

G. A. D.

PETITE CHRONIQUE

L'assemblée générale annuelle de la Commission royale des Monuments est fixée au lundi 30 octobre prochain, à 2 heures. Elle examinera, entre autres, la question de savoir si sa surveillance ne devrait pas s'étendre aux travaux qui nécessitent l'extension constante des communes et villes belges, — travaux qu'on exécute trop souvent sans se préoccuper de conserver et de mettre en relief les constructions, les sites, les monuments caractéristiques de la localité ou de la région. Dans l'affirmative, les arrêtés royaux relatifs aux pouvoirs de la Commission devront être modifiés et complétés. Elle s'occupera aussi du principe des concours pour la fourniture des objets mobiliers d'une certaine valeur (de 15.000 à 20.000 francs) destinés aux édifices religieux et autres. Enfin, elle étudiera les procédés artistiques et techniques servant à la confection des émaux et des tapisseries et déterminera les conditions et circonstances dans lesquelles l'emploi de ces œuvres d'art est recommandé. L'inventaire des objets d'art appartenant aux établissements publics élargira l'ordre du jour.

Si Tournai se distingua jadis dans les arts du métal, de la céramique et de la tapisserie, la personnalité des artistes tournaisiens se manifesta avec une égale maîtrise dans la sculpture lapidaire. Les « imagiers » et « maîtres tombiers » de la cité taillaient à pied d'œuvre dans les carrières ouvertes au moyen-âge des fûts de colonnes, des fonts baptismaux, des dalles sépulcrales qu'on retrouve dans le bassin de l'Escaut, en Artois, en Picardie et jusqu'en Bourgogne. Ils sculptèrent aussi, à la demande de riches bourgeois de Tournai, nombre de bas-reliefs votifs et de « tabliers de pierre ».

L'Exposition des Anciennes industries d'art tournaisiennes offre maints spécimens de ces travaux, qui exercèrent au

xv^e siècle une réelle influence sur les directions de notre statuaire. Parmi les nombreux monuments funéraires exposés, signalons le bas-relief (antérieur à 1430) exécuté pour la tombe du chanoine de Blecker. La scène de la Résurrection qui y est représentée surprend les visiteurs par l'audace des raccourcis, l'expression des figures et le saisissant caractère réaliste de la composition.

L'Exposition de Gand sera la première où notre colonie occupera un emplacement digne de son importance; le gouvernement a pris dès à présent les mesures nécessaires pour que le Palais Colonial fût un des éléments les plus remarquables de l'Exposition de 1913.

Situé au point convergent de deux grandes avenues, à proximité des palais de Bruxelles, Anvers, Liège et Gand, cet édifice aura des proportions vraiment monumentales. Il abritera un panorama qui se développera sur cent quinze mètres de largeur; on y admirera également quatre dioramas et des galeries où seront exposés les produits d'exportation et d'importation. L'œuvre architecturale en a été confiée à M. Calluwaerts, qui construisit le pavillon belge à l'Exposition de Turin. Le vaste panorama congolais et les dioramas auront pour auteurs MM. Paul Mathieu et Alfred Bastien, qui, nous l'avons dit, vont recueillir dans les diverses régions de notre colonie la notation exacte des sites, des types, de la flore, de l'industrie et de la lumière d'Afrique.

A l'occasion de l'Exposition universelle, la ville de Gand a voulu se souvenir qu'elle doit à son glorieux passé artistique le meilleur de sa renommée. Elle projette une grande manifestation pour célébrer le génie du plus illustre des peintres de l'École flamande, Hubert Van Eyck, dont elle a l'heureuse fortune de posséder le chef-d'œuvre. Un comité d'honneur et un comité d'organisation sont en formation pour assurer l'exécution de ce projet, qui rencontrera l'approbation unanime des artistes.

L'ouverture du VII^e Salon du cercle d'art *Vie et Lumière* aura lieu samedi prochain, 2 septembre, au Musée moderne de Bruxelles.

Cette exposition réunira un ensemble important d'œuvres des peintres: Gaston de Beer, Georges Buysse, Oscar Coddron, Léon De Smet, Anna De Weert, Alfred Hazledine, Modeste Huys, Raymond de la Haye, Jenny Montigny, Guillaume Montobio, Willem Paerels, Constant Permeke, Henri Roidot, Louis Thévenet, Pierre Paulus, F. Verhaegen, Victor Verhougstraete et Edmond Verstraeten.

Le Salon de *Vie et Lumière* restera ouvert jusqu'au lundi 25 septembre.

Le Salon d'aquarellistes organisé à Westende par le Cercle des Expositions du Littoral sous la présidence de M. Henry Janlet obtint un vif succès. Un grand nombre d'œuvres ont été acquises, parmi lesquelles six paysages exécutés par M. Cassiers en Hollande, en Auvergne et aux environs de Vichy, un *Soir en Campine* de M. Hagemans, la *Route à Forest* de M. Hannon, un *Paysage à Genval* de M. Janlet, la *Molignée à Sossyge* de M. Hermannus, le *Moulin* de M. Uytterschaut, des *Roses* de M. Watelet, etc.

Une intéressante exposition d'art hollando-belge, due l'initiative de notre compatriote M. Perquy, s'ouvre aujourd'hui à Bergen-op-Zoom.

Parmi les peintres hollandais participant à cette exposition citons: MM. Bruining, Gabriel, Le Gras, Luns, Moniekendam, Martinus, Schildt, Slager et Wulp. Les peintres belges ayant accepté sont les suivants: MM. Asselberg, Bastien, Beuck, Bernier, Bieck, Cambier, Cassiers, Cluysenaar, Emile-Antoine Coulon, Dom, Farasyn, Gondens, Gouweloos, Charles Hermans, Hermannus, Van Hove, Joors, van Leemputten, Leduc, Middeleer, Marcotte (M^{lle}), Neste, Van der Ouderaa, Opsomer, Herman Richir, Rasenfosse, Staquet, Eugène Smits, Tyck, Uytterschaut, Verbrugge et Viérin.

Notre collaborateur M. Fierens-Gevaert fera jeudi prochain, à 3 heures, au Salon des Arts anciens du Hainaut, à Charleroi.

une conférence sur les *Paysagistes wallons du XV^e au XX^e siècle*.

Le *Moderne Kunstkring*, d'Amsterdam, ouvrira au Musée municipal de cette ville, du 7 octobre au 5 novembre, une exposition internationale d'œuvres d'art. Le nombre des envois est limité à 10 pour les sociétaires, à 6 pour les artistes étrangers au Cercle. Les envois devront parvenir à Amsterdam au plus tard le 20 septembre et annoncés avant cette date à M. Conrad Kikkert, Huize ten Duyne, Zandvoort près Amsterdam.

De Paris :

Le Théâtre des Champs-Élysées, dont nous avons annoncé la construction avenue Montaigne, sera vraisemblablement inauguré au cours de l'hiver 1912-1913. Il contiendra une grande salle de spectacle d'environ 1,800 places destinée aux représentations lyriques et aux grands concerts symphoniques, une petite salle de comédie de 500 places pouvant également servir aux auditions musicales d'ordre intime et une grande galerie-foyer qui sera utilisée pour des expositions de peinture et d'objets d'art.

M. Maurice Denis est chargé de la décoration picturale de la grande salle. Le statuaire Emile Bourdelle ornara d'une large frise la façade de l'édifice, dont les plans sont dus à M. Henry Van de Velde.

On sait que la petite maison de Passy où Balzac passa une partie de sa vie tourmentée et si prodigieusement laborieuse avait été transformée en musée par quelques uns de ses admirateurs. Mais un jour on manqua d'argent — quelques milliers de francs — et l'huissier vint qui menaçait de disperser les chères reliques aux enchères.

Un jeune éditeur, le fondateur de la *Renaissance du Livre*, à qui l'on doit d'intéressantes initiatives, la collection des chefs-d'œuvre de la littérature française, des *Mille Nouvelles nouvelles* qui sont comme le tour du monde de la littérature contemporaine à travers les pays, et, sous le titre *Excelsior*, cette collection de romans célèbres à 45 centimes, fit alors le geste qui devait sauver la maison et le musée.

Il paya les dettes. Il fit mieux : il assura l'avenir en faisant des 5,000 premiers souscripteurs à l'édition complète reliée de Balzac qu'il prépare et dont le prix est de 25 francs, des membres protecteurs attirés de l'œuvre des *Amis de Balzac*. Chacun de ces membres reçoit une carte qui lui vaudra les avantages conférés aux membres déjà existants.

Le sculpteur Rodin vient de remettre à l'État français, comme don provenant de cotisations de quelques amis (MM. Fenaille, de Goloubeff, Joanny Potel et Léon Grünbaum), la statue en bronze de *L'Homme qui marche*. Cette œuvre, qui figure actuellement à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Rome, sera placée, après l'Exposition, dans la cour d'honneur du palais Farnèse.

Meyerbeer aura prochainement son monument à Berlin. Le comité, auquel l'Empereur a accordé son haut patronage, compte parmi ses membres le comte de Hulsen-Hoeseler, intendant général des théâtres, MM. Richard Strauss, H. von Hoffmanns-

thal, G. Hauptmann, K. Muck, l'éditeur R. Mosse, le prince H. de Schœnaich-Carolath, M^{me} Lily, Lehmann, etc.

Il est question, on le sait, d'ériger à Waterloo un monument à la mémoire de Victor Hugo. Le Comité précise en ces termes le projet : « C'est en juin 1861 que le poète vint s'établir dans la « morne plaine » pour ce séjour de deux mois qui donna à l'art français, à notre poésie, le livre premier de la deuxième partie des *Misérables* et le poème désormais classique qui domine les *Châtiments*. Quelques écrivains, poètes et historiens, ont pensé que ce grand instant de notre génie national pouvait être célébré dans ce champ de bataille où trois monuments étrangers attestent l'héroïsme guerrier, le triomphe de la force, sans qu'aucune pierre célèbre la souveraineté de la pensée, la revanche de la poésie sur le courage brutal. Ce monument sera sobre et grandiose : une colonne de granit monumentale sur laquelle claironnera l'admirable coq gaulois du maître Auguste Cain. Point de buste, point de statue : un nom et une date. Au reste, qu'on veuille bien noter qu'en Angleterre se consitue, en ce moment même, un comité pour élever, à Waterloo, un monument à lord Byron. Serons-nous moins reconnaissants envers les grands génies de notre pays que les autres nations et sera-ce toujours de l'étranger que nous sommes appelés à recevoir des exemples et des leçons. »

Plaisante coquille :

Paris-Journal annonce que M. Vincent d'Indy vient d'écrire une *Vie de Bohême* et ajoute qu'il sera intéressant de la comparer à celle que publia M. Rourain Rolland.

Par ces chaleurs, accueillons avec indulgence les distractions des typographes.

Erratum. — M. Robert Salladin, l'un des six candidats du grand concours de composition musicale (Prix de Rome), est de Harchies et non d'Orchies, ainsi que nous l'avons écrit erronément dans notre dernier numéro.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

10, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordans pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avis a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E DEMAN, Libraire-Editeur

8 RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS.
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désireuse suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an fr.	12,00	Un an fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Septembre



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Elle (OCTAVE MAUS). — Salon des Beaux-Arts de Charleroi : *Victor Rousseau* (MAURICE DES OMBIAUX) — Encore le problème Eyckien (L. MAETERLINCK). — « Les Amitiés françaises ». — Porcelaines et Biscuits de Tournai. — Le Théâtre de la Monnaie. — Les Maîtres de l'Art : *le Bernin*. — Chronique judiciaire des Arts : *Apollon Pythien*. — Necrologie : *Reinhold Begas*. — Petite chronique.

ELLE

Mystificateur de génie ou cambrioleur jovial, érotomane ou collectionneur paroxyste, quel que soit le ravisseur, louons-le d'avoir lancé dans la mare stagnante des vacances l'énorme pavé qui la fronce jusqu'à ses rives lointaines en ondes circulaires.

Morale à part (et ne la mêlons jamais à nos conceptions artistiques), l'invention touche au sublime. La réalité, cette fois, bat le record de l'imagination, et notre siècle, qui donna l'essor aux aéronefs, sera marqué davantage par le simple geste d'un escamoteur paradoxal.

Tragique, sans doute, puisqu'il soustrait au patrimoine collectif la jouissance d'un chef-d'œuvre, l'événement s'entoure, par l'incertitude qu'il révèle, par les incidents burlesques et la vaine agitation policière qu'il détermine, d'un comique irrésistible. Maurice Beaubourg n'eût pas trouvé de meilleur exemple pour démontrer, comme il le fit avec humour dans une conférence dont les habitués de la *Libre Esthétique* ont gardé le souvenir, que la vie porte simultanément les deux masques. Au drame le plus noir s'unit la bouffon-

nerie, qui pallie en vertu de la loi naturelle des compensations.

Le rapt du Louvre fournira à M. Jules Romains ou à tel autre écrivain unanimiste l'éclatant début d'un roman théorique. Jamais ne s'offrit plus belle occasion de décrire le rayonnement des sensations et des faits répétés en vibrations concentriques de plus en plus larges : et, cette fois, au lieu d'embrasser, comme dans *Mort de Quelqu'un*, le territoire limité des voisins et amis, du choc originaire, elles s'étendraient jusqu'aux confins de la civilisation. Après le colportage immédiat de la nouvelle, les enquêtes, les interviews, gagnant de proche en proche toutes les nations : puis les dissertations, les souvenirs, les anecdotes, la chasse, dans les bibliothèques, aux impressions des artistes, des hommes de lettres, des philosophes, des poètes, de tous ceux qui ont tenté — en est-il qui se soient soustraits à la bantise? — de pénétrer le mystère d'un regard ambigu.

L'effigie dérobée est entrée, poursuivie par l'armée cinématographique des juges, des conservateurs, des ministres, des inspecteurs, des journalistes aux abois, dans les plus humbles demeures, elle surprend les habitants des bourgades reculées, et peut-être sourit-elle aux pâtres qui, sur les crêtes des Alpes, gardent, contemplatifs, les troupeaux. Enfouie depuis un temps immémorial, elle est ressuscitée. Jamais elle ne fut plus vivante que depuis qu'elle est morte à nos yeux.

L'art suprême de celui qui a si heureusement détourné l'Europe, en canalisant ses soucis, des alarmes que lui causait le dissentiment de deux nations belliqueuses, c'est d'avoir, entre mille objets offerts à sa convoitise, choisi précisément celui dont l'enlèvement devait s'ac-

compagner d'un fracas de tonnerre. Imaginez qu'il eût modestement emporté le portrait de Mme Récamier ou *la Cruche cassée*. On eût dit : « C'est un scandale. Le Louvre est mal gardé. Qu'on révoque ses administrateurs indignes, qu'on triple le chiffre de ses huissiers. Et l'on eût parlé d'autre chose. »

Mais Elle !... Il semble, pour la presque totalité des humains, que l'énigme de son regard lui assigne, dans la hiérarchie des œuvres d'art, le rang suprême, le sommet de la pyramide formée par l'accumulation des chefs-d'œuvre enfantés depuis les origines de la peinture. Dans l'esprit de certains, elle confine au miracle. Elle n'a pu naître qu'à une intervention divine. Ce n'est pas un tableau, c'est LE tableau, le SURTABLEAU, celui dont la superficie restreinte renferme l'expression totale, absolue et définitive du génie.

L'heure serait mal choisie pour discuter cette opinion, qui a acquis l'autorité d'un dogme, et je crains fort qu'on accuse de sacrilège M. Camille de Sainte-Croix pour avoir osé formuler sur l'objet du larcin ces paroles sévères : « Qu'y trouvez-vous ? De la séve ? De la chair ? Vous y trouvez la méthode ardemment gracieuse d'un travail patient et froid, copiant un sujet composé. *Le trompe l'œil* laborieux s'y dénonce à chaque trait, malgré l'imagination d'un fond de paysage harmonieusement blenté, — mais guère aéré. Et la figure qui s'y place n'a ni chair, ni souffle, malgré le dessin souple et fin. — et le truquage sèchement balonné du modelé. Toute possibilité même d'inspiration pensante en est matériellement exclue, par le fait d'un miniaturisme mèsquin. Copiés, un à un, les cils du regard sont ouvrièreusement incrustés, un à un, dans l'ourlet des paupières. Le grain de la simili-peau du front et des mains se perçoit en un minuscule calligraphique. »

Si le jeu vous plaît, cultivez donc la *Joconde* comme le suprême aboutissement microscopique d'un maniérisme adroit, docte et laborieux. Mais y chercher l'entraîn d'une création picturale, la vibration ample et juste de vitalités palpitantes, l'animation naturelle d'une verve sincère, c'est bien peine perdue. N'oserai-je pas dire que la *Joconde* peut compter comme l'exemple le plus précieux du plus complet tableau de commerce ? »

Peut-être les défauts que signale, en homme rebelle à l'esthétique de Léonard, M. Camille de Sainte-Croix, ont-ils précisément contribué à créer l'universel engouement que n'auraient pas suffi à alimenter les réelles beautés de l'œuvre. Suprématie ? Sanction ? Hiérarchie ? De quel droit se sert-on de pareils termes dans le domaine de l'art ? Et quand comprendra-t-on que tout chef-d'œuvre, qu'il appartienne au passé ou à notre époque, mérite le même respect et une admiration égale ? De ce qu'un tableau subit depuis plusieurs générations la captivité d'un musée, en est-il plus radieux ?

Et faut-il attendre, pour en proclamer la gloire, que les siècles aient assombri ses couleurs ?

Les jours prochains nous apporteront peut-être des surprises. Lorsque paraîtront les réflexions que me suggère, en ma lointaine retraite, le vol phénoménal qui stupéfie l'univers, Arsène Lupin (et quel autre que lui ?...) aura-t-il remplacé la fabuleuse image au centre du Salon carré ? Je le souhaite, sans oser l'espérer. Quel que soit d'ailleurs l'avenir, la leçon aura été salutaire. Si la place qu'occupait la *Joconde* demeure vide, regrettons la perte d'un chef-d'œuvre, mais songeons à le remplacer. Et puisque seuls les morts ont accès au Louvre, qu'on n'oublie pas que l'un des plus grands parmi les maîtres disparus, Paul Cézanne, n'y est pas représenté.

OCTAVE MAUS

Salon des Beaux-Arts de Charleroi.

Victor Rousseau.

Victor Rousseau est né à Feluy, village du Hainaut, le 16 décembre 1863. Après avoir quitté le village natal, il y revint vers l'âge de dix ans pour apprendre aux carrières à travailler la pierre.

A onze ans, il fut embauché par les entrepreneurs du Palais de Justice de Bruxelles. Sur les gigantesques échafaudages de l'édifice, il tailla la pierre et sculpta quelques ornements.

Cette jeunesse évoque la vie des vieux tailleurs de pierre wallons qui quittaient les carrières natales pour aller travailler aux cathédrales, qui édifièrent tant de monuments dont beaucoup subirent l'injure des iconoclastes et des différents démolisseurs qui dénaturèrent le visage de la terre wallonne.

En Rousseau, une tradition très ancienne se perpétue. L'effort inconscient de toute une dynastie d'artisans de la pierre a en lui son aboutissement. En lui fleurit l'âme d'une race industrieuse adonnée au rêve. Il n'est pas un produit artificiel, tel qu'en distillent les académies ; il fait songer aux artistes d'autrefois qui, avant de devenir des maîtres, avaient été astreints à des besognes de manœuvre, avant de gâcher la glaise ou de broyer les couleurs, avaient commencé par balayer l'atelier.

Il débuta dans l'art, mûri par une nostalgie qui développa en lui les qualités d'émotion et d'imagination infiniment précieuses parce que les années ne tardent pas à les émousser, tandis qu'on a tout le loisir, par là suite, d'observer ce qui doit être observé et d'apprendre ce qu'il est indispensable de savoir.

Rousseau travailla sept ans sur les échafaudages du Palais de Justice de Bruxelles, après quoi il entra aux ateliers d'un sculpteur ornemaniste. En même temps, il suivit les cours de l'Académie. Mais le théâtre et la musique servirent davantage à son développement.

Wagner lui ouvrit les yeux de l'esprit. Il fut l'initiateur.

Le maître de la Neuvième symphonie acheva ce que celui de *Tristan et Yseult* avait commencé. Wagner avait révélé l'art à Rousseau. Beethoven l'éleva dans la conscience universelle.

Rousseau se demanda quelque temps s'il ne deviendrait pas musicien-compositeur, tant il avait été impressionné par ces deux

génies. Depuis son enfance, il avait, de même que beaucoup de Wallons, une disposition marquée pour la musique. Si les circonstances eussent été autres, si la vocation atavique de la sculpture avait été moins impérieuse en lui, peut-être eût-elle succombé dans la lutte que l'autre lui livrait. Elles firent mieux, elles s'accordèrent. La sculpture subsista, mais elle s'immatérialisa, s'idéalisa, jusqu'à devenir, en quelque sorte, la forme visible d'une harmonie pure. Il eût composé de la musique évocatrice de formes sculpturales, il créa des formes qui éveillent en nos âmes des sonorités ineffaçables.

Les deux arts pour lesquels les Wallons semblent le plus prédestinés se marient chez Rousseau. C'est ce qui fait actuellement de lui l'artiste le plus représentatif du génie de la race wallonne; il traduit le mieux, le plus complètement et le plus noblement les aspirations de sa race.

MAURICE DES OMBIAUX

Encore le problème Eyckien.

Lorsque dans un précédent article (1) nous avons essayé de démontrer que le chef-d'œuvre de la peinture primitive à l'huile était peint... à l'eau, on se sera peut-être demandé : « Comment se fait-il que pareille constatation, si elle est exacte, n'ait pas été faite depuis longtemps par des critiques d'art plus réputés, qui ont fait des problèmes eyckiens un des buts de leur existence ? »

La réponse est aisée. C'est qu'on est parti jusqu'ici d'un point de départ faux en admettant comme un axiome que le retable de Gand fut peint à l'huile, alors qu'il est prouvé qu'Hubert (qui seul exécuta presque complètement le polyptyque) le peignit à une époque où le perfectionnement inventé par Jean n'existait pas encore. Dans un important ouvrage sur les van Eyck qui vient de paraître, M. Durand-Gréville ne va-t-il pas jusqu'à affirmer que « rien ne prouve qu'Hubert ait jamais employé la détrempe », alors que la détrempe (ou peinture à la colle) était, on le sait, seule alors d'un usage général ?

Van Mander, la source la plus ancienne et la plus sûre que nous possédions en la matière, nous dit clairement que l'invention de Jean fut tardive et qu'elle consistait en l'enduit de sa composition dans lequel entraient une huile particulière. Le peintre biographe flamand devait être bien renseigné car il eut des rapports directs avec de vieux peintres de l'école de Jean van Eyck, qui avaient conservé les traditions du maître.

Il s'agit donc, non de la découverte de la peinture à l'huile, — qui n'était plus à faire, — mais d'un procédé plus précieux consistant à saturer d'un enduit où l'huile entraient pour une part importante les peintures à la détrempe, qui acquéraient ainsi les qualités de vraies peintures à l'huile. Les brouillards et l'humidité des climats du nord n'avaient sur elles plus de prise; on pouvait même les laver à l'eau.

Vasari dépeint la stupéfaction des Italiens lorsqu'ils constatèrent qu'une peinture de Jean van Eyck, parvenue chez le roi Alphonse de Sicile, résistait à l'action de l'eau. Ce fut même cette propriété qui aurait engagé, dit-il, ce souverain à envoyer Antonello de Messine en Flandre pour essayer de surprendre un procédé de peinture aussi merveilleux.

Comment se fait-il qu'on ait toujours écarté le témoignage si

formel de Van Mander? C'est qu'il était en contradiction avec la tradition qui voulait voir en van Eyck l'inventeur de la peinture à l'huile et non pas un continuateur des anciens procédés à la détrempe rendus, grâce à son invention, imperméables à l'eau.

Des auteurs dignes de foi constatent au XVI^e siècle qu'une partie importante du retable de Gand, un *Enfer*, qui devait compléter logiquement les trois zones de l'œuvre, était peinte à la détrempe, et que cette partie (non fixée ou mal fixée par Jean) fut perdue parce que des peintres maladroits, ignorant la nature fragile de la peinture, voulurent la laver à l'eau. Au lieu d'accueillir ce témoignage, les critiques d'art l'ont passé sous silence ou l'expliquent en disant que ce devait être une procelle rapportée, antérieure à l'époque des van Eyck!

Nous avons vu dans des inventaires de 1516 et de 1524 que Jean van Eyck, après la mort de son frère, peignait encore lui-même à la détrempe.

Il y a plus. Nous savons depuis peu, par des pièces d'archives indiscutables, qu'un Espagnol, Luis Dalmau, qui était en 1428 peintre de la ville de Valence et qui fut aussi attaché au service du roi Alphonse V, reçut du trésorier de la maison royale, le 21 septembre 1431, une somme de cent florins d'or pour « un certain voyage au comté de Flandre pour affaires touchant au service du dit seigneur ». Arrivé à Bruges, avant la Noël de 1431, Dalmau devint l'élève de Jean van Eyck. Celui-ci avait alors dans son atelier le polyptyque de l'Adoration de l'Agneau, que Dalmau put certainement voir et peut-être copier. Or ce peintre distingué, qui s'assimila si bien l'esthétique des van Eyck ainsi qu'on peut le voir en son chef-d'œuvre : le *Retable des Conseillers de Barcelonne*, ne peignit pas cette composition à l'huile mais bien à la détrempe, ce qui prouve que ce procédé était alors encore employé par son initiateur flamand.

Ici encore, au lieu d'admettre cette preuve nouvelle, les critiques d'art qui constatèrent que le *Retable des Conseillers* peint en 1443 était une détrempe préférèrent nier l'apprentissage de l'artiste espagnol chez l'inventeur reconnu de la peinture à l'huile, alors que son voyage comme pensionnaire du roi d'Espagne est absolument établi aujourd'hui. Remarquons toutefois que la peinture de Barcelonne n'a pas été pourvue de l'enduit inventé par Jean, ce qui tendrait à démontrer que son procédé fut tenu secret pendant un certain temps.

Tout ce qu'on sait de la technique des van Eyck démontre que le procédé d'Hubert fut celui d'un miniaturiste. Dans les miniatures du groupe Bavière-Hainaut des *Très riches Heures* de Turin (1), certainement exécutées par Hubert ou tout au moins dans son atelier, M. Hulin remarque sa manière de peindre « par valeurs » qui se retrouve dans le *Retable de Gand* et qui lui permit d'attribuer à l'aîné des van Eyck la *Vierge dans une église*, du Musée de Berlin, et deux volets de l'Ermitage, dont l'attribution au maître était discutée. Quant aux légers empâtements que l'on observe dans toutes les œuvres d'Hubert, on sait combien ils s'obtiennent facilement dans la gouache ou dans le procédé si analogue de la détrempe.

En revanche, la caractéristique de la peinture de Jean c'est l'emploi de *glacis*, c'est-à-dire de lavis de couleurs transparentes très diluées, dont il se sert non seulement dans les draperies

(1) Voir, du COMTE P. DURRIEU, *les Débuts des van Eyck* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1903) et *les Aventures de deux splendides manuscrits* (*Revue de l'Art ancien et moderne*, 10 août 1911.).

(1) V. *L'Art Moderne* du 13 août dernier.

ries mais même dans le ciel et dans les chairs. Or, ce procédé fut précisément celui qu'employèrent tous les primitifs flamands qui peignirent à l'huile, notamment le maître de Flémalle, van der Weyden et Memling. Et l'on remarquera qu'on ne peut l'utiliser dans les détrempe non fixées, car les lavis à l'eau enlèveraient les couches de peinture à la colle déjà posées.

La *Sainte Barbe* du Musée d'Anvers, cette merveilleuse esquisse de Jean préparée sur des dessous absolument blancs, nous montre encore, comme par miracle, la façon de peindre de cet artiste en 1437. Elle prouve aussi, une fois de plus, combien Van Mander voit juste lorsqu'il affirme que « ses ébauches étaient plus finies et plus belles que les tableaux achevés des autres peintres ».

Chose généralement ignorée, ces procédés de Jean, consistant à commencer à la détrempe des peintures à l'huile, furent très longtemps d'un usage constant dans la peinture flamande. M. J. Devriendt, l'éminent directeur de l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers, nous disait récemment que lui-même peignait encore ainsi, et cela pour éviter tout repentir. Car un simple coup d'éponge humide permet alors d'enlever avec la plus grande facilité les parties qu'on désire modifier. Comme on le constatera, ce fait nouveau constitue une preuve de plus que Jean van Eyck, qui, nous l'avons vu plus haut, peignit certainement d'abord à la détrempe, n'avait aucun intérêt à abandonner un procédé si pratique que nous le voyons encore en usage, de nos jours, en pays flamand.

L. MAETERLINCK

« LES AMITIÉS FRANÇAISES »

A l'occasion du premier Congrès international qu'il organise à Mons du 21 au 24 septembre prochain et dont nous avons publié dans ses grandes lignes le programme (1), le Comité de l'Association *les Amitiés françaises* vient de lancer le manifeste suivant :

« A côté des échanges commerciaux, dont les statistiques montrent la constante progression, les Belges ont avec la France des échanges continuels d'idées : à côté du trafic matériel, ils ont, comme trait d'union, des affinités d'un ordre supérieur. Le rayonnement littéraire et artistique de la France, son culte passionné pour le progrès dans toutes les branches de l'activité humaine, ont agi plus puissamment que les intérêts économiques pour rapprocher nos deux pays, et un véritable commerce intellectuel nous attire vers la généreuse nation dont l'influence féconde s'est fait sentir depuis des siècles sur l'humanité entière. Nos penseurs, nos artistes, nos écrivains de langue française, si attachés qu'ils soient au caractère de leur race, n'ignorent pas ce qu'ils doivent à la France, à la clarté de son génie, à la perfection de son goût, à ce souci d'art qui embellit chacune de ses productions. »

Ainsi, le 12 juillet 1910, parlait solennellement à l'Élysée, Albert I^{er}, roi des Belges, et il formulait le meilleur du programme des « Amitiés françaises ».

Pendant les trois quarts de siècle passés, la Belgique qui devait d'abord vivre, puis s'organiser, puis acquérir l'aisance, le bien-être, s'installer — si on peut dire — pratiquement chez elle, a pu, systématiquement parfois, se désintéresser de l'au-delà de ses frontières. Maintenant qu'elle a atteint le progrès

(1) Voir notre dernier numéro

matériel dont elle est fière, elle peut, elle doit songer à activer son commerce intellectuel avec la généreuse nation dont parle le Roi. C'est une nécessité pour un petit pays dont la moitié est de même race que la France, dont l'autre moitié, bilingue, participa si heureusement à la culture française, pour un pays dont l'élite, savants, musiciens, poètes, trouva, trouve toujours en France, le terrain propice au développement de son génie.

La civilisation française, attaquée en Belgique, se défend vigoureusement. Il y a en Belgique :

L'Association flamande pour la vulgarisation de la langue française, fondée en 1698 par M. von Montaigu. Elle a pour président M. Maurice de Smet de Naeyer. Elle siège à Gand et a des sections florissantes à Ostendé et à Anvers. Elle ne fait pas de politique.

La Ligue pour la liberté des langues, fondée en 1909 à Anvers par M. Armand Spée. Elle a plusieurs sections qui correspondent aux différents partis politiques.

Les Amis de la langue française, à Louvain, société fondée par M. Bonssu.

Différentes ligues wallonnes qui, fatalement, voient concorder leurs efforts avec ceux des ligues françaises.

La Fédération internationale pour l'extension et la culture de la langue française, qui naquit à Liège, en 1905, à l'issue d'un congrès dont le titre devint son titre. Elle a pour présidents MM. Digneffe et Wilmotte, pour secrétaire M. Mawet. Elle a une section liégeoise et une section brabançonne. Nous lui devons, outre les congrès internationaux de Liège et d'Arlon, le congrès national des *Œuvres intellectuelles de langue française*, organisé à Bruxelles (1910) par M. Fürstenhoff. Le Congrès de Liège est le point de départ des manifestations sympathiques de la Belgique envers la France, manifestations si caractéristiques depuis quelques années.

La comparaison des formules : *Amis du français*, *Extension du français*, d'une part, et, d'autre part, *Amitiés françaises*, permet de voir ce qui nous différencie de nos prédécesseurs et nous unit à eux. La première section des *Amitiés françaises* fut fondée à Liège, en 1909, par M. Jennissen. Il y a des sections à Mons, à Bruxelles et à Verviers. D'autres s'organisent dans le Hainaut et même en pays flamand. Les sections sont autonomes et n'ont de commun que le titre et la généralité du programme qu'elles tendent à réaliser par les moyens qui leur semblent bons. La section de Mons organise ainsi cette année un Congrès où elle convie ceux qui ont des « Amitiés françaises ». La ville de Mons s'associe à cet effort par une subvention et en recevant les congressistes ; le Conseil provincial du Hainaut par une subvention.

Les adhésions furent, dès l'abord, infiniment précieuses ; elles ont continué depuis. De nombreux rapports qui nous sont parvenus nous permettent d'annoncer que les questions les plus intéressantes seront soulevées et discutées.

Les sociétés favorables à la culture française coordonneront-elles, ou non, leurs efforts à l'issue du Congrès ? C'est une question qui s'est déjà posée.

Les congressistes vivront quelques jours dans une population qui leur est extrêmement sympathique, dans une ville dont l'amitié française est connue.

Nous invitons à venir, nombreux, les amis inconnus à qui nous n'avons pu nous adresser, mais qui trouveront à nos réceptions, fêtes et séances, le même accueil fraternel que les personnalités illustres qui nous ont promis d'être des nôtres.

Porcelaines et Biscuits de Tournai.

Ce ne fut qu'en 1750 que François Péterinck, originaire de Lille, établit à Tournai une manufacture de porcelaine tendre, faïence, grès d'Angleterre et brun de Rouen; mais il l'éleva bientôt au premier rang des fabriques similaires et produisit des céramiques que les dorures ciselées au burin et les fonds bleu de roi permettent de comparer aux admirables pâtes tendres de Sèvres.

Il aborda, avec un égal succès, les genres de décor les plus variés : paysages polychromes exécutés d'une touche fine et élégante, oiseaux au plumage éclatant, bouquets de fleurs, pastorales d'après Watteau et Boucher, sujets orientaux dans le goût saxon, tels furent les motifs que lui et les artistes qu'il s'était adjoints interprétèrent avec un réel talent.

La fabrique tournaisienne, qui compta parmi ses collaborateurs les sculpteurs Gilis et Nicolas Leereux, ainsi que Claude Borne, un des meilleurs faïenciers que Péterinck enleva à Rouen, se fit également une réputation universelle par ses délicieux groupes et statuettes en biscuit. La section des porcelaines de l'Exposition de Tournai a réuni un ensemble merveilleux de ces petits chefs-d'œuvre, ainsi qu'une collection très complète de pièces en céramique qui permet d'étudier à loisir l'une des branches les plus attrayantes des anciennes industries d'art tournaisiennes.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

MM. Kufferath et Guidé viennent de publier le tableau du personnel du théâtre de la Monnaie pour la saison 1911-1912. En voici la composition détaillée :

Chefs de service :

MM. Otto Lohse, premier chef d'orchestre; Corneil de Thoran, premier chef d'orchestre en second; Léon Van Hout, chef d'orchestre; Georges Lauweryns, chef d'orchestre; Nicolay, chef du chant; Guillaume Steveniers, chef des chœurs; E. Merle-Forest, régisseur-général; G. Delières, régisseur inspecteur; F. Ambrosiny, maître de ballet; G. Mertens et E. Guillaume, pianistes-accompagnateurs; M. Goffin, régisseur de l'orchestre; J. Duchamps, régisseur de ballet; M. Tytgat, dessinateur; M^{mes} Victor La Gye, Maury et Decaemaker, costumières; MM. Bardin, coiffeur; Stein, armurier; Van Glabbeke, chef de comptabilité; Jean Cloetens, contrôleur en chef; Bonault, percepteur de l'abonnement; H. Delahaye, chef-machiniste, constructeur; A. Supli, constructeur-électricien; J. Delescluze, peintre-décorateur.

Artistes du chant. — Chanteuses: M^{mes} Claire Friche, Mary Boral, Angèle Pornot, Zorah Dorly, Rose Degeorgis, Fanny Helder, Marthe Symiane, Alice Bérély, Jeanne Monfort, Gabrielle Dignat, Denise Callemien, Menette Gianini, Andrine Savelli, Jane Paulin, Juliette Williams, Léa Zévane.

Ténors: MM. Paul Zoeli, Louis Girod, Eric Andouin, Arthur Darnel, Octave Dua, Louis Deru, Hector Dognies, Victor Caisso.

Barytons: MM. Maurice de Cléry, Alexis Ghasne, Léon Ponzio, Auguste Boulliez, Gaston Denarey, Louis Dufranne.

Basses: MM. Joseph Grommen, Etienne Billot, Gaston Ru toll, Gaston La Taste, Charles Danlée.

Coryphées: M^{mes} E. Wothier, Patrice, T. Kohl, Héglo, Piton,

J. Kohl; MM. Dushayes, Delecock, Debbout, Deville, Van Acker, Vanden Eynde.

Artistes de la danse. — Danseurs: MM. F. Ambrosiny, J. Duchamps.

Danseuses: M^{mes} Josette Cerny, Olga Ghione, Irma Legrand, Paulette Verdoot, Dora Jamet, Rita Ghione. — 8 coryphées; 32 danseuses, 10 danseurs.

Orchestre: 12 premiers violons, 10 deuxièmes violons, 8 altos, 8 violoncelles, 8 contrebasses, 4 harpes, 4 flûtes, 4 hautbois, 4 clarinettes, 4 bassons, 6 cors, 1 saxophone, 5 trompettes, 4 trombones, 2 tubas, 4 tuben, 6 timbales, 1 grosse caisse, 1 triangle-tambour, 2 cymbales.

Musique de scène: 1 chef, 20 musiciens.

Chœurs: 22 premiers dessus, 23 ténors, 18 deuxièmes dessus, 20 basses, 8 enfants de chœurs.

LES MAITRES DE L'ART

Le Bernin, par M. MARCEL REYMOND (1).

Le Bernin eut longtemps une « mauvaise presse », et son nom, au cours du siècle dernier, tomba dans un véritable discrédit. C'est là une réelle injustice. On conçoit que la froide école néo-classique de David ait méprisé cet art ardent qui, sur tous les points essentiels, était en désaccord avec elle; mais il ne serait pas équitable que l'arrêt de condamnation fût maintenu par la critique moderne; le moment est venu de le reviser.

Le livre de M. Marcel Raymond arrive à son heure pour plaider en faveur de cette révision. On connaît les beaux travaux de l'auteur sur l'architecture et la sculpture italiennes; ils font autorité au delà des mers. Son opinion, en ce qui concerne l'œuvre du Bernin, est absolument nette: pour lui, le Bernin fut le plus grand artiste qu'ait possédé l'Italie depuis Michel-Ange; ainsi que ce dernier, il fut grand à la fois comme architecte et comme sculpteur. Favori de tous les papes pendant plus d'un demi-siècle, il transforma Rome, faisant partout preuve du même esprit de nouveauté audacieuse, mettant partout la même beauté.

En sculpture, il ne fut pas moins personnel: après s'être affranchi de l'imitation trop servile de l'antiquité, il n'eut d'yeux que pour la nature vivante, sans jamais songer à la modifier pour se conformer aux conceptions des maîtres du passé; son art fut surtout sensible aux charmes de la femme, que personne n'a vue et rendue plus vraie et plus réelle, en même temps que plus belle.

Chronique judiciaire des Arts.

Apollon Pythien.

Un colon algérien, M. Félicien, ayant, au cours de fouilles pratiquées dans sa propriété de Cherehell, exhumé une statue d'*Apollon Pythien*, l'Etat revendiqua à son profit l'objet de cette importante découverte et fit mettre la statue sous sequestre. Acquéreur du sol, M. Félicien prétendait être propriétaire de

(1) Ouvrage illustré de vingt-quatre gravures. Paris. Plon-Nourrit et C^{ie}.

L'œuvre d'art qui y avait été enfouie et actionna l'État en dommages-intérêts.

Le tribunal civil de Bhdah vient de trancher le litige en faveur de l'État. D'après lui, M. Félicien n'aurait aucun droit de propriété sur la statue parce qu'au moment où il fit l'acquisition du terrain, qui était d'origine domaniale, il ignorait que celui-ci contenait un objet d'art; en conséquence, il le débouta de son instance en dommages-intérêts et le condamna aux dépens.

L'argument paraît faible et il est probable que la Cour, si le demandeur interjette appel, reformera cette sentence. Lorsqu'on découvre un trésor, la propriété en appartient par moitié au propriétaire du terrain et à celui qui l'a découvert. N'est-ce pas cette disposition qui devrait être appliquée ici?

NÉCROLOGIE

Reinhold Begas.

Le plus célèbre des sculpteurs officiels de l'Empire d'Allemagne, Reinhold Begas, vient de mourir à Berlin, où il naquit le 15 juillet 1831. On venait de célébrer en grande pompe le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. La *Chronique des Arts* résume en ces termes la carrière de l'artiste. « Après avoir suivi à l'Académie de Berlin les cours de Wichmann et de Rauch, sous la direction duquel il exécuta un groupe important: *Agar et Ismaël*, il alla séjourner à Rome, de 1856 à 1859, avec Boecklin, Lenbach, Febbach, et y subit fortement l'influence de Michel-Ange. Il y exécuta deux de ses œuvres les plus aimables: *Pan consolant Psyché abandonnée* et sa *Famille de faimées*, devenue vite célèbre et qui attira sur lui l'attention du grand-duc de Saxe-Weimar. Celui-ci l'appela à enseigner dans l'École qu'il venait de fonder à Weimar; il y professa de 1860 à 1862, puis retourna à Rome et enfin revint se fixer à Berlin, après avoir obtenu le prix pour l'exécution d'une statue de Schiller dans la capitale prussienne. Puis il donna à Cologne une statue de Frédéric-Guillaume, qui se distingue par son naturalisme pittoresque et une force dramatique qui allaient être les qualités caractéristiques de ses œuvres monumentales. Il revint un moment aux sujets néo-grecs, traités avec pittoresque et non sans grâce: *Vénus consolant l'Amour*, *Pan enseignant à une jeune fille à jouer de la flûte*, *Mercury enlevant Psyché* (aujourd'hui à la Galerie Nationale de Berlin), *l'Enlèvement des Sabines*, etc. Mais, dans sa dernière période, il se consacra surtout à des œuvres officielles et d'apparat, telles que la *Borussia* de la salle des Gloires de l'Arsenal de Berlin, le grand monument de l'empereur Guillaume 1^{er} près du Château royal, la *Germania* à cheval qui couronne le nouveau Reichstag, etc. On lui doit également la statue de Humboldt à l'Université, et des bustes de Bismarck, de Moltke, de Menzel et autres, qui, par l'excellence de l'observation et la fermeté d'exécution, ne sont pas la moins bonne partie de son œuvre. »

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement a acquis pour le Musée de Bruxelles, — dont la Commission directrice a daigné les accepter, — deux beaux tableaux d'Henri Leys: *la Déclaration* et *la Boutique de l'imprimeur Jacob Liestvelt*.

M. Jean de Hemptinne a été nommé commissaire général du gouvernement à l'Exposition universelle de Gand, et M. le sénateur A. Verernyssen-Bracq président du comité de patronage.

Pour rendre hommage à la mémoire de Félicien Rops, une manifestation aura lieu aujourd'hui, dimanche, au cimetière de Namur, où la tombe du maître graveur sera fleurie de roses.

Une plaisante observation de la *Chronique*:

« Il y a déjà pre-que cent mille francs de prime réunis pour celui qui rapportera la « Joconde ». Le voleur doit être singulièrement embarrassé, car, enfin, cent mille francs c'est bon à prendre, mais comment y arriver sans se faire pincer la main dans le sac? »

Il y avait autrefois dans nos villes des tours où les filles-mères déposaient leur enfant. Cet abandon valait mieux que l'infanticide. Puisque les vols de chefs-d'œuvre se multiplient, qu'on fasse des « tours » pour œuvres d'art dérobées. Cela pourrait très bien se pratiquer dans les guichets du Louvre. Il est vrai que cela ne résout pas encore la question de la prime.

Mais est-il urgent de remettre cent mille francs au voleur de la « Joconde », alors que son créateur, Léonard de Vinci, ne toucha pour elle que 12,000 livres?

C'est mercredi prochain qu'aura lieu la réouverture du théâtre de la Monnaie. Le spectacle se composera de *Louise*, dont le rôle principal sera chanté par M^{me} Claire Friche. Celui de Julien sera interprété par M. Audouin et le rôle du Père par M. Rudolf, — deux débuts. L'orchestre sera dirigé par M. Otto Lohse, qui a pour le drame lyrique de M. Charpentier une particulière admiration. C'est à sa demande que l'ouvrage, qu'il a successivement monté à Strasbourg, à Riga et à Cologne, a été choisi comme spectacle d'inauguration.

Pour remplacer M. Rasse, démissionnaire, la direction du théâtre de la Monnaie a engagé comme premier chef d'orchestre en second M. Cornél de Thoran qui, après avoir obtenu les plus hautes distinctions au Conservatoire de Liège dans les classes de piano, d'harmonie, de contrepoint et fugue, fit, nous apprend *l'Éventail*, ses premières armes comme chef d'orchestre à Tunis et à Gand, tint pendant trois ans l'emploi de premier chef au théâtre de Nîmes après avoir passé comme second par l'Opéra de Nice, le théâtre des Arts de Rouen et le théâtre de Béziers.

M. L. Dumont-Wilden fera jeudi prochain, à 3 h., une conférence au Salon des Arts anciens du Hainaut, à Charleroi, sur *les Wallons et l'esprit Européen; le prince de Ligne et Octave Pirmez*.

Le projet d'élever sur le champ de bataille de Jemappes un monument commémoratif a rencontré de nombreuses adhésions. Les populations, des hommes politiques et les grands organismes officiels de la Wallonie — conseils communaux, conseils provinciaux — ont compris et approuvé le sens de cette manifestation.

Les conseils provinciaux du Hainaut et de Liège, les villes de Mons, de Liège, de Charleroi, les communes de Quaregnon, de Jemappes, de Paturages, de Frameries, etc. etc. ont voté d'importants subsides. En même temps, l'opinion, complètement éclairée, a compris quelle signification à la fois belge et humaine les organisateurs donnaient à cette manifestation de reconnaissance envers la France.

L'inauguration du monument aura lieu le dimanche 24 septembre.

Les fêtes auront tout leur caractère grâce aux discours du général Langlois, de l'Académie Française, sénateur; de MM. Jules Destrée et Fulgence Masson, membres de la Chambre des représentants.

Le Comité prie les personnes qui veulent envoyer leur souscription de la faire parvenir au trésorier, M. Paul Heuppen, avocat, boulevard Dolez, 53, à Mons, ou au baron du Vivier, président du Comité d'action de Mons.

La Tribune de St-Gervais, revue musicologique de la *Schola Cantorum*, vient de publier un numéro spécial à la mémoire

d'Alexandre Guilman, l'éminent organiste et compositeur qui, avec Charles Bordes et Vincent d'Indy, fonda l'école dont l'enseignement exerça une si grande influence sur les directions du goût musical. On y a réuni d'intéressantes études de MM. Jean de La Laurencie, A. Sérivey, A. Gastoné, une notice biographique sur le maître, le texte des discours prononcés à ses obsèques par M. Gabriel Fauré et Ch. Malherbe, la nomenclature des articles que lui consacra la presse française et étrangère, etc. Ce pieux hommage était dû au musicien fervent dont l'exemple fut aussi salutaire que l'action.

Pour clore ce recueil de souvenirs, la *Tribune* reproduit cette curieuse anecdote, racontée au lendemain de la mort d'Alexandre Guilman par le *Cri de Paris* : « Un jour qu'il attendait le train à la gare de Meudon, il entendit une voix charmante sortir de l'estaminet voisin. Il voulut savoir à qui elle appartenait. Il vit une belle fille qui chantait en essuyant les tables de marbre. Elle s'appelait Marie Ledant. Tout de suite, il lui proposa de lui faire donner gratuitement des leçons. M^{lle} Marie fut ravie à l'idée qu'elle pourrait devenir une cantatrice de théâtre. Et, sur-le-champ, elle dit à son patron, le buveteur : « Je savais bien, moi, que j'étais née pour manger tous les jours de la brioche ». Marie Ledant est devenue M^{lle} Delna. Depuis, la gloire et la fortune lui sont venues, et elle a évidemment pu se payer quotidiennement de la brioche. Il se peut aussi qu'elle ait oublié son souhait naïf pour en réaliser beaucoup d'autres.

Gageons que la tombe d'Alexandre Guilman sera bien fleurie. »

Trïane et Barbe-Bleue, qui a obtenu un si grand succès cette année à la Scala de Milan, y sera repris la saison prochaine et, de 500,000 francs plus, représenté à Gênes, à Bologne et à Turin.

Max Reinhardt, le célèbre metteur en scène berlinois, prépare, à l'Olympia de Londres, un spectacle colossal, dit *Paris Journal*.

Il doit, en effet, réunir plus de deux mille personnes sur la scène, et la salle est disposée pour permettre à dix mille spectateurs d'assister à ce spectacle, qui ne coûtera pas moins de à monter.

Ce spectacle est une pantomime religieuse dont la partition est due à M. Humperdinck, l'auteur des *Enfants de roi* et d'*Hänsel et Gretel*.

M. Vollmöller, l'auteur du livret, s'est inspiré d'une légende antique des pays rhénans. L'action se passe dans un vieux cloître. Detail curieux : cette pantomime sera l'occasion de mettre en scène des miracles, et le rôle principal sera celui du chœur céleste. Le musicien s'est inspiré de cantiques à la Vierge datant du XII^e et du XIV^e siècle, et il a dégagé de ces mélodies naïves de foi et de candeur une partition dont l'écriture sera toute moderne.

M. Humperdinck a dû d'ailleurs lui-même comment il a conçu la musique de cette pantomime :

— Jusqu'à présent, a-t-il déclaré, les pantomimes ont toujours été des ballets ou des revues mimées, dans lesquels la musique de danse régnait d'une manière presque exclusive. Je veux mettre au théâtre un sujet légendaire dont les accents ne s'exprimeront que par gestes, tandis que l'orchestre créera seul, autour d'eux, l'atmosphère poétique sans le secours des mots.

On cherche une interprète pour le principal rôle féminin. Il faut une mime de premier ordre, et très belle. Le spectacle doit être monté au mois de novembre prochain.

Le Metropolitan Opera House de New-York représentera au cours de la saison prochaine *Javotte*, le ballet de Saint-Saëns et Croze.

Les acteurs paysans d'Oberammergau sont, paraît-il, doublés d'administrateurs habiles. Les dernières représentations de *la Passion* leur ont procuré un bénéfice net de 1,744,333 francs, dont il a été fait l'emploi suivant : 950,233 francs ont été distribués aux 865 interprètes du Mystère, qui ont touché, selon l'importance de leur participation, des cachets variant de 150 à 5,125 francs. Un prélèvement de 13,125 francs a été fait par l'Assistance publique. On a versé au fonds de réserve 540,730 francs.

L'Angleterre va avoir, à son tour, une Ecole de Rome. Le gouvernement italien vient de lui accorder l'usage perpétuel du terrain occupé en ce moment par le pavillon britannique à l'Exposition à la condition qu'il sera destiné à l'édification d'un Institut britannique d'Archéologie et des Beaux-Arts.

Sottisier.

A Raidry, près d'Oedenburg (Hongrie), où naquit Franz Liszt, on vient d'inaugurer, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa naissance, un musée de souvenirs installé dans la maison même où il vit le jour.

La Chronique des Arts, 42 août.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisines des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, enluis par la majesté des grands horizons aux belles teintes sôveres.

À l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

10, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOU

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordans pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alired Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1811, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RETOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avisa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Déménagement? (OCTAVE MAUS). — La ville inconnue (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les « Danseuses » (O. M.). — L'Art et la Dentelle (M. K. M.). — Le VII^e Salon du Cercle d'Art « Vie et Lumière » (F. H.). — Contre l'emprunt des livres. — Souvenirs de Gounod. — Congrès des « Amiliés françaises ». — Nécrologie : Charles Dulait. — Petite chronique.

DÉMÉNAGEMENT?

Il est question d'enlever aux Cercles d'Art l'usage traditionnel qui leur est concédé de quelques salles du Musée moderne pour y organiser leurs expositions périodiques, et cette nouvelle a jeté l'alarme dans les ateliers. Dans une note publiée récemment, *le Soir* a exposé en ces termes le projet du gouvernement et son palliatif, — le transfert des Salons dans les locaux du Cercle artistique agrandis à cet effet :

« Les collections de nos musées de peinture s'accroissent sans cesse, et cependant les locaux qui leur sont affectés restent les mêmes. Il est de plus en plus difficile de placer d'une manière convenable les nouvelles acquisitions. Il est donc nécessaire, en attendant la réalisation du projet du Mont des Arts, de trouver des salles où l'on puisse disposer les tableaux acquis à chaque exposition quelque peu importante.

On sait que depuis plusieurs années le gouvernement met à la disposition des organisateurs d'expositions artistiques trois salles du Musée moderne. C'est là qu'eurent lieu les Salons de *la Libre Esthétique*, de *Pour l'Art*, etc. La commission du Musée a souvent

exprimé le désir d'être mise en possession de ces locaux. Or, nous savons que ce vœu, bien légitime, est sur le point d'être exaucé.

Le gouvernement enlèverait aux organisateurs des expositions de peinture l'usage de ces salles, qui seraient affectées à l'agrandissement de nos musées; mais, comme il est nécessaire que nos nombreux Salons de peinture disposent d'un local convenable et bien approprié, l'administration des Beaux-Arts a soumis à la commission du Cercle artistique un projet fort intéressant. Il s'agirait de construire sur une partie du Waux-Hall (celle qui est la plus éloignée du kiosque des concerts et où aucun auditeur ne se place jamais), une annexe comportant un certain nombre de salles. C'est là, au Cercle artistique, donc en pleine ville, et non au parc du Cinquantenaire, comme on l'avait dit tout d'abord, qu'auraient lieu nos expositions de peinture. Les artistes se féliciteront sans nul doute du choix de cet emplacement. Nos amateurs d'art connaissent depuis longtemps le chemin du Cercle artistique. Ils y trouveraient, avec les exhibitions particulières, qui seraient maintenues, un véritable centre d'art.

Souhaitons que les négociations engagées entre l'administration des Beaux-arts et la commission du Cercle artistique aboutissent promptement et que Bruxelles soit, enfin, doté du local d'expositions qui lui manque depuis si longtemps. »

Il faut, en effet, que si les accroissements du Musée privent les associations artistiques de l'usage des salles d'exposition dont elles disposent depuis près de trente ans, ces associations reçoivent ailleurs une hospitalité que justifient la valeur des Salons qu'elles organisent annuellement et leur caractère désintéressé. Le rôle

éducateur des expositions de cercles, qui concentrent notre vie artistique, est incontestable. Elles exercent sur le développement de l'art une influence que les Salons officiels ont perdue depuis longtemps. C'est dans les groupements d'artistes, nés d'une communauté de tendances, que réside actuellement la force de notre école. Leur organisation indépendante et l'émulation que crée entre eux une lutte courtoise en varient constamment l'intérêt. Les meilleurs de nos artistes y ont fait leurs premières armes. Empressés à seconder de généreux efforts, nombre d'illustrations étrangères s'y sont révélées à nos yeux.

A Paris, à Londres, à Berlin, les galeries des marchands de tableaux offrent aux associations artistiques un asile qui leur manque à Bruxelles. Ne regrettons pas trop qu'il en soit ainsi, car forcément le contact les met sur la pente de la commercialité. En Belgique, où les artistes sont livrés à eux-mêmes, le devoir du gouvernement est de seconder leurs initiatives. Il l'a compris en donnant libéralement l'hospitalité aux expositions de groupes qu'ils organisent, et nous comptons bien qu'il ne leur retirera pas cette discrète mais indispensable assistance.

Peut-être pourrait-il maintenir la situation actuelle en effectuant parmi les galeries du Musée moderne, qu'encombrent tant de non-valeurs, un triage judicieux. La collection nationale gagnerait certes à être sélectionnée davantage. Combien d'œuvres acquises pour secourir tel ou tel peintre malheureux ! Combien d'autres introduites au Musée pour obéir à des influences politiques, à des sollicitations réitérées, ou encore à des engouements passagers ! Les bonnes toiles, — et il s'en trouve heureusement d'excellentes, — souffrent d'un voisinage compromettant. Pourquoi ne pas sarcler résolument toutes les mauvaises herbes qui étouffent les plantes saines ? A défaut de ce jardinage salutaire, les difficultés renaîtront dans quelques années, lorsque les salles reconquises par le Musée auront été absorbées par les accroissements de celui-ci. Ce n'est pas le nombre, mais la qualité des œuvres qui donne à une collection publique sa valeur. Et l'on détourne les musées de leur but d'enseignement en conservant *ad perpetuum* quantité de peintures dont la médiocrité éclate aux yeux les plus indulgents.

Il y a, je le sais, l'intérêt historique, l'utilité de marquer par un jalonnement les étapes parcourues. Mais ne suffirait-il pas de rappeler la mémoire de chacun par une toile significative, par deux ou trois si l'activité de l'artiste s'est manifestée dans des genres divers ? A quoi bon multiplier les œuvres signées du même nom, lorsque dans l'une d'elles le peintre a donné toute sa mesure ? Qu'on fasse exception pour les maîtres illustres dont l'exemple est une haute leçon, soit. Mais les autres, les innombrables autres, les honnêtes ou-

vriers d'art dont le seul mérite est d'avoir consciencieusement accompli leur tâche ? Allégé du quart (sinon de la moitié) des œuvres qu'il renferme, le Musée moderne de Bruxelles serait un fort beau musée, et, de ce fait, les expositions temporaires qui le complètent et le relient à la vie garderaient sous son toit leur domicile.

Ces dernières lui apportent leur clientèle de visiteurs ; elles bénéficient de la sienne. Exiler les associations, c'est rompre le lien qui rattache la nécropole à l'actualité, et celle-ci, plus que celle-là, passionne la majorité des esprits.

Si la séparation est inévitable et que soit réalisé le projet de transférer au Cercle artistique le siège des expositions bruxelloises, il importe que chacun des groupes qui les organisent garde, intégrale, son autonomie. L'intervention du gouvernement lui permet de dicter à cet égard des conditions qui ne puissent prêter à aucune équivoque. Que la Fédération des Cercles y veille de près. C'est la liberté dont jouissent les associations qui crée leur puissance vitale et stimule leurs énergies. Toute atteinte à leur indépendance ferait pénétrer en elles un germe de mort.

OCTAVE MAUS

LA VILLE INCONNUE

Je bénis les circonstances qui amenèrent M. Paul Adam à faire naguère une excursion en Haute-Egypte, car sinon il n'aurait peut-être pas écrit *La Ville inconnue* (1). Il n'aurait sans doute pu que la rêver.

Certes, elle l'aurait tenté, cette épopée actuelle de notre héroïsme national, si courageuse et si belle, et dont nous nous doutons si peu. Quoi de plus extraordinaire, en effet, que cette lente conquête d'un des derniers blancs de la carte du monde par une nation que d'ailleurs on accuse de n'être plus militaire ? C'est, entre parenthèses, une très curieuse remarque à faire que, depuis sa dernière défaite européenne en 1870, la France a été la nation la plus guerrière de toutes. Son empire colonial est devenu immense et, au rebours des autres nations qui ne cherchent des colonies que pour y placer des comptoirs et y déverser un trop-plein de population, elle a, dans la plupart des cas, imposé son hégémonie plutôt dans un but de libération, renouant ainsi, en pleine république démocratique et sociale, la vieille et éternelle tradition de chevalerie qui fut celle de la monarchie depuis l'aube la plus reculée de la formation du pays. Pour un observateur tout à fait impartial, le contraste ne manque pas de saveur entre elle et l'Allemagne, par exemple, qui vit sur un pied de guerre formidable et ne peut pas sortir de la paix, et ne trouve sur terre aucun territoire vierge encore à conquérir. Tandis que la France, qui n'est plus militaire que juste ce qu'il faut pour maintenir, par le déploiement de la force, l'équilibre pacifique de l'Europe, est en train de réaliser le plus bel empire exotique qu'il y ait eu depuis celui de Charles-Quint ou de la reine Victoria.

(1) PAUL ADAM : *La Ville inconnue*. Paris, P. Ollendorff.

Et notez que chacune de ces conquêtes donna lieu à de magnifiques opérations tactiques, à d'héroïques combats, à de fabuleuses et élégantes prouesses : Madagascar, le Dahomey, l'Indo-Chine, aujourd'hui le Maroc. Mais la plus passionnante de ces expéditions est encore celle du Soudan. Il suffit de jeter les yeux sur une carte d'Afrique pour voir quel intérêt pour l'esprit représente cette acquisition d'un si vaste désert reliant ensemble des possessions aussi éloignées que la Guinée, le Sénégal, le Congo, le Dahomey, l'Algérie. Cet intérêt augmente si l'on songe que l'œuvre entreprise là ne coïncide pas seulement avec un désir de conquête, mais qu'elle réalise un des rêves du libéralisme : la suppression de l'esclavage. Le Soudan libre, c'est un pays livré à la tyrannie de quelques bandits musulmans esclavagistes, les derniers négriers de l'univers, c'est-à-dire le Soudan esclave. Le Soudan devenu français ainsi se libère vraiment, et il ne reste plus sur terre un seul coin où cette monstrueuse traite puisse encore avoir lieu. Les journaux ne nous renseignant que de temps à autre, à l'occasion d'une prise de ville ou d'une défaite sensationnelle, nous n'avons que des lueurs fragmentaires sur cette campagne indiscontinue, qui se poursuit là-bas depuis plusieurs années, et où tant de soldats ont trouvé la mort, tant d'officiers fait la preuve de leurs qualités de chefs. Les conditions de la guerre sont au Soudan autrement dures qu'en Europe. Il faut qu'un soldat soit un bon ouvrier, un capitaine, un diplomate, un colonel, une sorte de roi. Il faut à tous une initiative, une endurance et un courage hors du commun.

On peut se rendre compte du chemin parcouru en se rappelant combien peu d'années nous séparent de celles où Tombouctou était encore pour nous une ville mystérieuse et le lac Tchad le centre d'un monde inconnu. Aujourd'hui Tombouctou est une capitale française, comme Oran ou Touggourt. Le Lac Tchad, d'ailleurs aux trois quarts asséché, sert de frontière à trois nations. Abechr, bien plus mystérieux que Tombouctou, est conquis d'hier. Et il ne reste plus sur la carte, à l'extrémité du Soudan oriental français, au nord de la chaîne de l'Ouanyanga, qu'un espace blanc sur la carte. C'est là que dans trois ans peut-être il eût été trop tard à M. Paul Adam pour placer sa ville inconnue, soit qu'on n'y trouve que des sables, soit qu'on y découvre une réplique d'Agadem, qu'il a décrite d'ailleurs avec un véritable génie.

Enfin un troisième élément d'intérêt entre ici en jeu pour l'ethnologue qui doit doubler tout psychologue digne de ce nom. Ce fut, je crois, le motif suprême qui déclancha en M. Paul Adam la volonté d'écrire son livre, qui coördonna les résultats de ses observations personnelles en Haute-Egypte et ceux de ses lectures et de ses documentations très complètes sur tout ce qui concerne l'épopée africaine. Il s'en explique d'ailleurs lumineusement dans sa préface :

A la fin d'une excursion en Haute-Egypte, je fus intéressé par les caractères des races qu'engendre le Soudan. Certains de leurs groupes parviennent jusqu'au Nil, en descendent les rives nubiennes, et s'arrêtent dans la région d'Assouan. Le nombre et la variété des types, la diversité de leurs provenances, les hypothèses d'une histoire encore tâtonnante mais déjà révélatrice de très anciens phénomènes sociaux, tout provoque la curiosité du touriste qui flâne sous le tropique. De retour, il confronte ses notes avec les renseignements publiés dans les ethnographies récentes. Il s'assure que, du Nil au Niger, des mouvements de peuples se sont produits autrefois en latitude, que des empires se sont fondés, puis désagrégés, que des autochtones et des

envahisseurs se sont superposés, que des civilisations se sont créées, que de tout cela il subsiste des légataires vivants, en dépit des ruines, des ravages et des massacres perpétrés sur ces peuples, au cours de dix siècles, par les Arabes esclavagistes du Nord.

Aujourd'hui le dénouement de cette longue tragédie se joue. Les Anglais en Nigeria et au Soudan égyptien, les Français au Sénégal, au Soudan central, au Tchad et au Congo, chassent, de partout, le tyran. Ils affranchissent ce qui survit des nations sédentaires. Ils leur rendent la certitude inespérée de posséder leurs personnes, leurs troupeaux et leurs cases, de respirer sans craindre, pour une heure prochaine, l'incendie, le rapt, le pillage, la servitude ou la mort. Ressuscitées moralement, ces races reprennent confiance. Décimées hier, elles pulluleront demain. Pleines de gratitude pour leurs sauveurs, elles envoient les plus nobles de leurs enfants sous les drapeaux de la Civilisation, afin d'évincer les dernières forces de la tyrannie, au Tchad, au Ouadaï, au Borkou. Quelques Français admirables accomplissent, à la tête de ces combattants sénégalais, des exploits sans pareils dans l'histoire des guerres antérieures.

Aucun sujet ne présentait donc autant de motifs de tentation pour un écrivain de la race de M. Paul Adam : des foules en action à propos d'un idéal. Et je ne crois pas non plus qu'aucun autre de ses livres soit à ce point réussi.

Voici, très approximativement, en quelques mots, l'armature du récit : simple carnet de route du capitaine d'artillerie Michelin.

L'ingénieur Menot, surnommé par les nègres le Père des Sources parce qu'il avait le génie d'en faire surgir dans les régions d'apparence les plus dévastées, ayant été tué par un Tibétien esclavagiste, une enquête a fait découvrir qu'il s'agit là, à l'origine, d'une sorte de conspiration senoussiste dont le mot de passe est Agadem, nom qu'à divers indices on suppose être celui de la ville où se centralisent les forces ennemies. Vers cette cité improbable quoique supposée, la colonne s'ébranle, afin d'anéantir avec elle la suprême citadelle de l'esclavagisme. Après avoir atteint le seuil des montagnes d'Ouanyanga, elle s'arrête, n'osant affronter le défilé. Tandis qu'elle y installe un poste et s'y fortifie, le capitaine Michelin tente une reconnaissance en aéroplane, laquelle renseigne sur l'état des forces adversaires, et permet de les battre une première fois. L'essentiel reste de découvrir Agadem. Seconde reconnaissance. L'appareil, fatigué, est pris par les Arabes. On fait comparaître Michelin devant le sultan d'Agadem. Lutes diplomatiques. La vie du capitaine ne dépendant plus que du plus ou moins de terreur que conçoit le sultan de la puissance française, est donc à la merci d'un caprice. sûr enfin de sa condamnation, le héros accepte la mort et le supplice, en songeant à la noblesse de l'idéal auquel il s'est sacrifié, à la prochaine certitude du triomphe de nos armes.

(La fin prochainement.)

FRANCIS DE MIOMANDRE

Les « Danseuses ».

Pour faire moins de bruit que l'enlèvement de la *Joconde*, l'affaire des *Danseuses* de Forain refusées par la Commission directrice des musées de Bruxelles n'en excite pas moins, dans les milieux artistiques, une vive agitation. A la suite de notre article (1), la presse quotidienne s'est émue de l'incident, et les réflexions qu'a inspirées celui-ci à la *Chronique*, au *Peuple*, à la *Paris-Journal*, à *Comœdia*, etc., ne sont pas précisément flatteuses

(1) Voir l'*Art moderne* du 20 août dernier.

pour les juges qui ont condamné avec tant de désinvolture un tableau dont tous les visiteurs de l'Exposition de 1910, où il occupait une place d'honneur, ont apprécié le mérite.

La Chronique révèle que l'acquisition fut faite *en nom personnel* par M. Schollaert, ministre des Sciences et des Arts, sur les conseils de M. Cyrille Van Overbergh, secrétaire général du département. Bien qu'exacte, cette information pourrait prêter à équivoque. Précisons là en ajoutant que le tableau de Forain a été acquis dans les conditions où se font tous les achats d'œuvres modernes destinées au Musée. C'est toujours, en effet, le ministre qui, personnellement mais au nom de l'État, traite avec les artistes. En vertu d'un règlement qui a fréquemment suscité des conflits entre le département des Beaux-Arts et la Commission des Musées, celle-ci reste libre d'admettre ou de refuser les œuvres que lui soumet le gouvernement. Il n'en est pas de même au Musée ancien : ici la Commission prend elle-même l'initiative des achats.

Pour recevoir son billet d'entrée au Musée moderne, toute œuvre désignée par le ministre doit être admise par les deux tiers des membres de la Commission directrice présents à la séance où son sort est débattu. Il suffit de quelques absences, de l'une ou l'autre abstention pour qu'elle ne réunisse pas le nombre de voix exigé. L'aventure décevante des *Danseuses* provoquera-t-elle une révision du règlement? Exigera-t-on désormais, pour la validité du vote, que la Commission soit réunie au complet? Décidera-t-on que le rejet ne sera prononcé que lorsque chacun des membres de ce collège aura vu l'œuvre discutée et exprimé son avis?

Souhaitons-le, car il est inadmissible qu'une œuvre d'art jugée digne d'enrichir les collections publiques soit le jouet de l'insouciance et de l'inexactitude. Une réforme s'impose, et sans doute le nouveau ministre des Beaux-Arts, qui est un homme d'initiative, aura-t-il à cœur, secondé par son département, de la réaliser promptement.

O. M.

L'ART ET LA DENTELLE

Au XVI^e siècle, le fils de Titien, Rubens au XVII^e, les Bérain à l'aube du XVIII^e dessinèrent des patrons de dentelle. Le XIX^e siècle lui ayant été, plus qu'à tout autre art, funeste, il faudrait aujourd'hui un artiste — disons un artisan-poète — pour faire renaitre ou beau ré cette malheureuse dentelle.

En attendant ce rénovateur, on inculque à des élèves de bonne volonté tous les moyens mécaniques qui peuvent suppléer au génie. Ils apprennent à désarticuler, désosser, géométriser certaines formes naturelles (de préférence, pour faire du neuf, l'hyppocampe, la sauterelle, les scarabées, l'orchidée, — pour ne pas dire le scorpion, le cornichon, l'araignée et autres choses agréables à sentir sur la nuque ou entre le bras et la manche). Il s'agit de cuisiner le tout avec un maximum de lignes et d'angles droits et un minimum de courbes. C'est du moins ce que les non-initiés, et pas mal d'élèves, comprennent de cette méthode.

Le symbole en est peut être encore un mystère pour tous. Il me semble cependant apercevoir au fond de leur sentiment inconscient et « bouté vers l'exclusive nouveauté » l'idéal incompris du tartan écossais.

Aux heures paresseuses où l'on contemple les plafonds, il peut être rafraîchissant d'y découvrir d'énigmatiques méduses, de géo-

métriques hannetons. A la rigueur tapis, rideaux, panneaux peuvent impunément évoquer une flore et une faune de cauchemars encadrées de lignes rigidement rébarbatives.

Mais elle est devenue bien trop frêle, trop souple, trop mouvante pour supporter ces enchevêtrements de crochets pointus, ce gothique architectural et outrancièrement lancolé, notre dentelle, cette vraie fille de la Renaissance. Elle aime la ligne courbe, requise par sa technique autant que par les ondulations de ses plis, par les lavages qui l'attendent et qui déforment les lignes droites. Il me semble que c'est pour elle que le philosophe Bergson (qu'on ne s'attendrait pas à voir en cette affaire!) a écrit, parlant du sentiment esthétique :

« Si les mouvements saccadés manquent de grâce, c'est parce que chacun d'eux se suffit à lui-même et n'annonce pas ceux qui vont le suivre. Si la grâce préfère les courbes aux lignes brisées, c'est que la ligne courbe change de direction à tout moment, mais que chaque direction nouvelle était indiquée dans celle qui la précédait. Un troisième élément gracieux intervient quand les mouvements obéissent à un rythme (1). »

Suivez la multiple évolution du costume, du linge, de la richesse, du commerce international, — de la technique des tissus, qui, des raideurs de l'épaisse laine ou de la grosse toile, en passant par les soies épaisses doublées de bougran, sont arrivés aux voiles aériens; aux étoffes fines, souples, légères et fragiles. Suivez aussi ce qu'on pourrait appeler l'histoire des formules décoratives qui vont s'amenuisant jusqu'au XIX^e siècle. Ainsi font celles de la dentelle, par une conséquence qui n'est ni cherchée ni voulue : elles suivent la finesse et la souplesse de la matière.

Non toutefois sans tâtonnements. Ces évolutions sont inconscientes; et les XVII^e et XVIII^e siècles, par exemple, très entichés de dentelle, en mirent partout. Il y en eut aux chaises, aux bottes. On en fit des tableaux, comme dans certains voiles de bénédiction, et des robes entières qui enfarinaient toute une toilette sans la rendre plus vaporeuse, — témoin la luxueuse mais peu seyante robe offerte à Marie-Thérèse par la ville de Gand. Plus coquette que sa mère, Marie-Antoinette la porta en fichus, en manchettes. Elle savait, aussi bien que les belles favorites de Louis XIV, que le ton crémeux doux et brillant du lin était flatteur pour le teint.

Nous tâtonnons aussi, autant et plus qu'autrefois, embarrassés par l'aspect multiple du problème. Peut-être y verrions-nous plus clair si nous nous disions que la dentelle est un bijou, — un bijou de lin. Bijou par sa beauté possible, dont elle atteignit le summum par le dessin et par la technique sous Louis XIV. Bijou de lin, matière que la machine ne parvient pas à employer en lui donnant à la fois la même finesse et la même solidité que le travail manuel. Bijou qui devrait se borner à orner le cou, les épaules, les bras, à envelopper parfois la tête, abandonnant à la dentelle mécanique le caractère de tissu qui ne convient pas au côté précieux du lin finement filé et ouvré. Bijou, parce que tragiquement rare, au même sens que la perle qui raccourcit la vie des plongeurs de Ceylan : pour une touffe neigeuse faisant valoir une peau sacrée, combien d'heures d'un travail lent et mal payé! Un soir de bal anéantissant le labeur d'hiver de tout un village de dentellières, cela ne nous reporte-t-il pas aux heures les moins généreuses, les plus décadentes de l'histoire? Bijou devrait-elle être aussi dans son dessin : précieux, équilibré, menu, n'ayant

(1) BERGSON : *Essai sur les données immédiates de la conscience*.

recours aux grandes lignes d'un ensemble très discret que pour donner aux petites formules de ses méandres une suffisante diversité.

Le « sujet » du dessin ne devrait être ni trop « significatif » ni trop apparent, sous peine de faire rentrer ce bijou dans la catégorie des fantaisies passagères. Car la dentelle peut très bien reprendre, grâce à une technique et un dessin mieux étudiés, grâce aussi à l'emploi du lin, une solidité et une durée que la machine lui a fait perdre.

Que si notre époque ne veut plus en faire qu'un décor nouveau, bruyant, à signification prétentieuse, ou tout simplement un usage journalier et banal, et non plus un accessoire aristocratique et discret de la toilette féminine, qu'elle s'adresse à la machine, laquelle emploie d'excellents dessinateurs très modernes, et du bon fil de coton, et qu'elle abandonne aux rares possesseurs des anciens bijoux de lin le plaisir de s'orner d'objets d'art.

M. K. M.

Le VII^e Salon du cercle d'Art « Vie et Lumière »

Claus n'expose pas, ni Lemmen, ni quelques autres qu'on s'était habitué à rencontrer ici chaque année. N'importe ! Ceux qu'on revoit à ce septième Salon ne sont pas pour déplaire et rarement ils apportèrent des œuvres aussi bien inspirées, aussi fraîches, aussi réussies. L'allure générale du Salon est excellente. Et tout d'abord, il faut admirer sans réserve les paysages magnifiques qu'expose M. Edmond Verstraeten. J'ai eu maintes fois l'occasion de signaler l'art à la fois raffiné et robuste de cet artiste qui se place déjà à côté des maîtres, des Claus, des Heymans, et de qui l'on est en droit d'attendre encore de grandes choses. Son *Coucher de soleil après la pluie* est une œuvre accomplie qui figurerait dignement dans l'un de nos musées. Verstraeten est un artiste vigoureux et fécond, qui ne se contente pas d'impressions plus ou moins brèves. Il voit large et sent profondément ; ses tableaux sont de grandes pages, où la lumière circule, sans cesse en mouvement. Il aime les horizons mystérieux, les grandes échappées, les coups de lumière violents et les brouillards enveloppants. Sa vision sans cesse se renouvelle. Rien de plus vivant que ses paysages. Tout le poème de la nature y vibre en couleurs chaudes et chantantes. La vie du paysan et celle des choses qui l'environnent s'y harmonisent admirablement. Après Heymans, je ne pense pas qu'on ait pénétré mieux au cœur même du paysage. Signalons encore *Matin d'automne* et cette page exquise, virgillienne, *Kruisnetvischer*. Verstraeten est le seul qui affirme une originalité bien tranchée parmi les paysagistes de la dernière génération. D'autres cependant ont su traduire en des œuvres tantôt rudes, tantôt délicates, les sensations d'une sensibilité curieuse. L'un des plus remarquables, à mon sens, M. Guillaume Montobio, un modeste et un travailleur patient, qui procède avec une sorte d'opiniâtreté têtue, possède une vision spéciale de la couleur : il aime les tons durs et crus noyés dans une atmosphère veloutée où les ombres bleutées étendent leur mystère. Ses effets d'automne, *Entrée du parc* notamment, sont très réussis. M. Oscar Coddron préfère les effets de lumière violents et sa manière est tumultueuse et tourmentée. M. Raymond de la Haye, qui expose aussi une étude de nu, *Jeune Fille au miroir*, audacieuse et paradoxale, confirme dans ses paysages les qualités de

coloriste vigoureux qu'il avait déjà manifestées ailleurs. Artiste inégal, mais souvent bien inspiré, M. Modeste Huys apporte cette fois une série de paysages fort bien venus, et il y ajoute une toile intéressante par son coloris inattendu : *le Berceau rose*. Chez M. L. De Smet, il faut admirer la finesse et la grâce nuancée, la délicatesse des tons. Chez MM. Henri Roidot et V. Verhaugstraete la vigueur de l'exécution ; chez M^{lle} J. Montigny la fraîcheur, l'exquise candeur des êtres et des choses ; chez M. R. De Saegher le mouvement capricieux et l'originalité du dessin ; chez MM. Georges Buysse et Permeske la couleur nacrée et chatoyante de l'atmosphère. M. de Beer est violent et cru ; M^{me} A. De Weert tranquille, un peu grave.

Voici, dans un genre moins exploré, les curieux et très beaux intérieurs de M. Louis Thévenet. Ce sont vraiment des pages pleines de charme reposant que ces petits tableaux où le peintre se plaît à ramasser dans quelques objets, d'apparence banale, toute la vie quotidienne de l'intérieur. Une vieille commode en bois verni, une table servie, un instrument de musique appuyé au mur, suffisent à composer le tableau. Tout cela est disposé par une main très artiste. C'est bref et complet comme un sonnet. Le *Piano* et *Intérieur* de M. W. Paerels sont des œuvres solides. d'une symphonie de coloris simpliste, parfois même un peu brutale, mais originale et très intense. Hâtons-nous de signaler l'en-voi intéressant et varié de M. Pierre Paulus, *Poupées écossaises*, la *Cathédrale* et cette *Potiche japonaise*, un petit chef-d'œuvre, le *Portrait de M^{lle} de G.* de M. F. Verhaegen, et la *Brodeuse* de M. A. Hazledine.

F. H.

Contre l'emprunt des livres.

MM. Paul Reboux et René Blum ont eu la plaisante idée de fonder une *Ligue contre l'emprunt des livres*. Désormais il sera loisible à chacun, moyennant le versement d'une cotisation qui n'atteint pas même le prix fort d'un volume Charpentier, d'économiser, sans les froisser, ceux qu'une invincible horreur des librairies pousse à quémander le livre d'actualité aux amis qu'épargne cette phobie ou que leur situation appelle à recevoir des auteurs l'hommage de leurs écrits. On sait qu'au rebours des bienfaits, les volumes prêtés sont presque toujours perdus. Lorsqu'ils portent une dédicace, surtout, il est téméraire d'espérer les revoir. Une sorte de fatalité les pousse vers les quais.

Pour justifier la croisade qu'ils préconisent (mais cette justification est-elle nécessaire ?) les fondateurs de la *Ligue* contre l'emprunt des livres font observer :

- 1° Que les propriétaires de livres sont dépossédés ;
- 2° Que, dans les bibliothèques, les collections incomplètes perdent leur intérêt et leur valeur ;
- 3° Que tout livre lu par plusieurs personnes est, sinon contaminé, du moins détérioré. Même rendu, il est indigne de reprendre rang parmi les autres ;
- 4° Que si l'ouvrage est d'une première édition, le préjudice matériel peut devenir important ;
- 5° Qu'un auteur ayant offert un volume dédicacé peut accuser au moins d'indifférence le destinataire, si cet ouvrage est vu sur la table d'un autre ;
- 6° Que ces emprunts étant faits le plus souvent par des personnes pour qui trois francs comptent à peine, et qui, afin de se procurer tout autre agrément intellectuel, n'hésitent pas à

dépenser des sommes beaucoup plus importantes, chaque emprunteur peut être considéré comme un acheteur perdu, alors que, par réciproque, chaque emprunteur évincé pourrait devenir un acheteur gagné;

7° Que la multiplication de ces petits dommages cause la mévente d'une ou plusieurs éditions, et lèse ainsi très gravement, en plus des propriétaires de livres, les écrivains, les éditeurs et les libraires.

Par ces motifs, MM. Paul Reboux et René Blum invitent tous ceux dont la bibliothèque est menacée d'emprunts trop fréquents à envoyer leur adhésion à la Ligue, 42 rue de Clichy, Paris, en y joignant la somme de trois francs contre quoi on recevra un diplôme qui, exposé en bonne place sur un rayon de bibliothèque, écartera les fâcheux.

Il va de soi que les mesures de défense s'étendent aux œuvres musicales qui, plus encore que les livres, ont une obstination singulière à refuser de réintégrer les bibliothèques auxquelles on les emprunte.

A ce propos, s'il est parmi nos lecteurs un musicien soucieux d'apprendre qui lui prêta jadis la partition du *Chant de la Cloche* de M. Vincent d'Indy, qu'il sache que c'est notre directeur, M. Octave Maus. Celui-ci serait heureux de rentrer en possession de l'exemplaire que lui offrit son illustre ami et dont une affectueuse dédicace rehausse à ses yeux le prix.

SOUVENIRS DE GOUNOD

Dans les *Confidences d'une Ouvreuse* que publie le *Gil Blas*, Willy évoque sur Gounod de piquants souvenirs :

« Il aimait concentrer sa pensée en formules peu banales destinées à frapper l'auditeur. Quelques-unes n'étaient que rosses, comme celles qu'il prononça, dédaigneux, après l'audition de la symphonie de Franck : « C'est l'impuissance érigée en dogme ». (Les franckistes, qui ne lui pardonnèrent jamais son irrévérence, ignorent-ils que Gabriel Fauré, musicien subtil, n'aime guère cette symphonie, lui non plus ?) Souvent il se complaisait à des ingéniosités un peu tortillées, par exemple quand il se vantait devant Bellaigue d'avoir enveloppé Taven, la sorcière de *Mireille*, d'harmonies « chauve-souris », ou quand il expliquait à Saint-Saëns le coup de grosse caisse placé au début du *Gloria* de la *Messe de Sainte-Cécile* : « C'était le coup de canon de l'éternité. » Son goût le portait vers les définitions absconses. Comme Paule Méré qui s'écriait : « Le bonheur est rond », Gounod mêlait volontiers à la psychologie une géométrie inattendue.

Majestueux, d'une voix lente, M^{me} Bizet l'entendit un jour décréter : « Cette musique est octogonale. — J'allais le dire ! répondit-elle en riant. »

La *Symphonie avec chœurs* l'échauffait également : sous le péristyle du Conservatoire, aux oreilles d'Albert Soubiès, il criait, un dimanche, après le Concert : « Saluez cette Bible de l'Humanité », ce qui à tout prendre est plus intelligent que l'attitude d'Ambroise Thomas grognant cette unique appréciation : « Mal écrit pour les voix ».

Parmi les modernes, il affectait surtout de chérir Saint-Saëns, dont il souhaitait que la symphonie avec orgue fût « mise au Louvre », peut-être pour qu'on ne la jouât plus. Quant à Wagner, il ne l'aimait guère. Dans des notes inédites publiées par les Hille-

macher, il mettait la France en garde contre « la duperie du transcendantal » et la conjurait de ne pas prendre « le gros pour le grand, le pesant pour le solide, l'obscur pour le profond ». Même, il affichait certaines incompréhensions, ricanant après l'audition de la sérénade volontairement bouffonne de Beckmesser : « Si nous écrivions une musique pareille, on nous jetterait des pommes cuites. »

A quoi bon rappeler que Gounod crut devoir éreinter Wagner, dans la *France*, en 1887, sous le pseudonyme patriotique de Gallus ?

Cette hostilité ne l'empêchait pas, évidemment, de comprendre l'Enchantement du Vendredi Saint ; à un élève de Franck, Henry Kunkelmann, qui lui annonçait son départ pour Bayreuth, il répondait à mi-voix, avec un mélancolique sourire : « Faites tous mes compliments à *Parsifal*. »

Congrès des « Amitiés françaises ».

Contrairement à ce qui a été dit dans notre numéro du 3 septembre dernier, les diverses sections des *Amitiés françaises* n'ont pas de commun que le titre et ce n'est pas la section de Mons qui a organisé le Congrès. La circulaire annonçant le Congrès a pour en-tête : *Les Amitiés françaises*, ASSOCIATION INTERNATIONALE fondée à Liège en 1909. Elle est signée : Maurice des Ombiaux, homme de lettres ; Georges Ducrocq, homme de lettres, directeur des *Marches de l'Est* ; Louis Dumont-Wilden, homme de lettres ; Emile Jennissen, avocat, secrétaire des *Amitiés françaises*, à Liège ; Alphonse Lambilliotte, professeur, secrétaire des *Amitiés françaises*, à Mons ; Pascal-Bonetti, délégué général des *Amitiés françaises*, à Paris ; Léon Souguenet, homme de lettres.

NÉCROLOGIE

Charles Dulait.

■ Nous avons appris à regret la mort inopinée du jeune écrivain belge, Charles Dulait, que son incessante activité, ses initiatives nombreuses et sa plume mordante avaient mis en vedette.

Il fonda deux revues, *En Art* et *les Visages de la Vie*, dans lesquelles il se dépensa généreusement. Cette dernière naquit à la suite de la manifestation de sympathie organisée il y a quelques années en l'honneur d'Emile Verhaeren et dont Charles Dulait avait été l'instigateur.

Il disparaît à vingt-sept ans. Sa mort affligera ceux qui prirent contact avec sa nature enthousiaste et sera particulièrement sensible à M^{me} Adeline Dudley, dont le défunt était le neveu.

PETITE CHRONIQUE

Rappelons la fête de bienfaisance que donnera aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, au Théâtre d'été de Namur, l'Association de la Presse belge (section Hainaut-Namur). Au programme : *Le Passant*, de Coppée, interprété par M^{mes} Derboven, professeur au Conservatoire, et Marthe La Tour, du Théâtre des Arts. — Danses grecques, mises en scène par M. Engel, de la Monnaie, et exécutées par M^{lles} Sylphide, W. Libowskaia, Elly de Linda, Lina Andréas et les dames coryphées de l'académie de danse de même théâtre. — *Galathée*, opéra-comique en deux actes du

Victor Massé, joué par M^{me} J. Du Plessy, MM. Jean Maas, Gaston Dupuis et E. de la Roche.

L'orchestre est dirigé par M. Delvaux-Voué, de Namur.

Les cartes prises pour cette représentation donnent accès à l'exposition organisée à la Citadelle par la Société d'horticulture.

Les visiteurs ne manqueront pas de se rendre aussi au Kursaal de Meuse, où, pour célébrer le soixante-quinzième anniversaire de l'Académie des Beaux-Arts, on vient d'inaugurer une intéressante exposition rétrospective d'art wallon.

La direction du théâtre de la Monnaie annonce, comme première nouveauté de la saison, *Thérèse*, de Massenet, dont les principaux rôles seront interprétés par M^{me} Croiza, MM. Girod et de Cléry. L'œuvre sera accompagnée sur l'affiche par un petit acte qui obtient en ce moment un très vif succès en Allemagne et qui a été très favorablement accueilli au Covent-Garden de Londres il y a quelques semaines, *le Secret de Suzanne*, musique de M. Wolf-Ferrari, dont le livret a été adapté à la scène française par M. Maurice Kufferath.

Indépendamment de *Thérèse*, M^{me} Croiza chantera, du 27 septembre au 15 novembre, plusieurs rôles de son répertoire, et notamment *Orphée*, qui sera joué le 29 septembre en spectacle de gala pour les membres du Congrès international de chirurgie.

La direction des Concerts populaires, devenue vacante par suite du départ de M. Sylvain Dupuis, vient d'être confiée à MM. Alexandre Béon et Otto Junne. Ces messieurs se sont mis d'accord avec la direction de la Monnaie pour la réalisation d'un cycle Beethoven qui sera dirigé par M. Otto Lohse. Les concerts d'abonnement seront au nombre de six et la location se fera comme par le passé à la maison Schott frères, 28 Coudenberg.

M. Louis Delattre fera jeudi prochain, à 3 h., au Salon des Arts anciens du Hainaut, à Charleroi, une conférence sur *les Ecrivains français en Wallonie de 1880 à 1911*.

Le gouvernement vient d'acquérir du peintre louvaniste Adolf Van Elstraete le tableau *Vieilles mesures sur la Dyle* exposé au dernier Salon de l'*Elan* (Musée moderne).

L'ouverture officielle de la 27^e Exposition des Beaux-Arts, organisée par le Cercle artistique de Tournai, aura lieu le dimanche 10 septembre, à 11 h., dans les locaux du Cercle, rue des Clairisses 13.

Cette Exposition s'annonce comme étant des plus intéressantes. Outre les fidèles habitués du Salon de Tournai, les Wytman, Baes, Boudry, de Bièvre, Detilleux, de Winter, Gilsoul, Jacobs, Willaert, Georgette Meunier, etc., un contingent d'artistes nouveaux, belges et étrangers, apportera un regain de curiosité et d'intérêt pour cette importante manifestation artistique.

L'Exposition restera ouverte jusqu'au 2 octobre.

De Paris :

C'est par l'*Oiseau bleu* que M^{me} Réjane compte rouvrir, incessamment, son théâtre. Nul doute que la délicieuse féerie de Mau-

rice Maeterlinck retrouve le succès qui l'accueillit à Paris l'hiver dernier. M^{me} Réjane, qui fut empêchée, on le sait, de prendre part à la création de l'œuvre, remplira cette fois le rôle de la Mère.

A propos de Maeterlinck, un de nos confrères, en annonçant que la partition musicale de *Sœur Béatrice* venait d'être écrite par M. Albert Wolf, rappelait que ce travail avait tenté antérieurement Gabriel Fabre, puis Albeniz, et que ni l'un ni l'autre ne purent achever le travail commencé.

Il faut ajouter à ces noms celui de Charles Bordes, que séduisit la poétique légende, et ceux de MM. Gabriel Fauré et Déodat de Séverac, qui tous deux sollicitèrent de l'auteur l'honneur de traduire en musique son œuvre, mais que d'autres travaux détournèrent de ce dessein. Spécialement écrite en vue d'une scène lyrique, *Sœur Béatrice* a enfin trouvé son musicien, et la partition qu'elle lui a inspirée est, paraît-il, d'un grand intérêt.

Le IV^e Salon des industries du mobilier organisé par les Chambres syndicales de l'aménagement, de la bijouterie-joaillerie-orfèvrerie, de la céramique, de la verrerie et des fabricants de bronze, a été inauguré la semaine dernière au Grand Palais. Il restera ouvert jusqu'à la fin du mois d'octobre.

Les gaités du *Bulletin municipal de Paris*.

On a pu lire dans un des derniers numéros de ce bulletin, au rôle des pétitions, la petite information suivante :

Dépôt de pétitions.

Pétition du comité Stendhal sollicitant un emplacement pour y élever un monument au fondateur de la Chartreuse de Parme. Renvoyée à la 3^e commission.

Stendhal continuateur de l'œuvre de saint Bruno, voilà un renseignement agréable!...

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOU

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE À PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ À L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avisera très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 400 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Selgnobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

In memoriam (JULES DESTREE). — La Ville inconnue (suite et fin) (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Henry de Groux au Salon d'Automne (O. M.). — Publications d'art : *les Peintres animaliers; la Sculpture aux XVII^e et XVIII^e siècles; Charles Van der Stappen; How to understand sculpture* (FRANZ HELLENS). — Au Salon des Arts Anciens du Hainaut. — Exposition des Beaux-Arts de Charleroi. — Nécrologie : *Georges Imbart de la Tour* (O. M.). — Petite chronique.

IN MEMORIAM ⁽¹⁾

« Ce que signifient ces roses, que nous apportons sur sa tombe ?

Elles disent qu'après treize ans son souvenir est encore vivant au cœur de tous ceux qui l'ont connu. Ceux-là savent combien il aimait les roses, combien il en envoya durant sa vie, combien il les cultivait avec amour en ses derniers jours, à la Demi-Lune, en cette exquise résidence d'Essonnes, où il termina doucement, entouré d'affections anciennes, une existence extraordinairement agitée. Ceux-là ont gardé la joie de l'avoir connu comme une réchauffante caresse : ce fut un si prodigieux et si intense foyer ! Même en ses dernières années, il donnait une impression de jeunesse et d'im-

(1) Pour la seconde fois l'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi honore la mémoire de Félicien Rops. Le 23 août, jour anniversaire de sa mort, une gerbe de roses fut déposée devant ses œuvres. Dimanche dernier, sous la conduite de M. Jules Destree, dont nous publions l'émouvant discours, des artistes, des écrivains et d'anciens amis se rendirent à Namur, au cimetière de Belgrade où, en présence de M^{me} Paul Rops et de ses enfants, ils fleurirent la tombe du maître.

pétuosité. Sa conversation était délicieuse; la culture la plus avertie et la plus raffinée, l'esprit le plus mordant et le plus imprévu, la faisait bondir et étinceler sans cesse. C'était un charmeur à nul autre pareil.

Mais nos roses ne sont point seulement le témoignage d'une amitié persistante pour un incomparable ami, elles sont aussi l'hommage fervent de notre admiration pour son art prestigieux.

L'ami est mort, hélas ! mais l'œuvre nous reste. A mesure que passent les ans, le nombre de ceux qui ont connu l'homme diminue, mais le nombre de ceux qui ont connu l'œuvre augmente. Finies aujourd'hui, bien finies, les discussions, les colères et les injures qui assaillirent les gravures de Félicien Rops; apaisées, les tempêtes; en déroute, les sentencieux dédains, les pudibonds opprobes; vaincue, l'indifférence elle-même. Nul ne songe plus, à l'heure présente, à dénier à Félicien Rops une place éminente en notre art.

Pouvions-nous oublier, nous, lors de cette rétrospective wallonne qui devait réunir la lignée de nos artistes depuis Hugo d'Oignies jusqu'à Constantin Meunier, que Félicien Rops était né à Namur, et que son œuvre constituait l'un des trésors dont nous pouvions le plus légitimement nous enorgueillir ?

Je sais bien que Rops, Parisien d'adoption, aimait à s'attribuer une origine hongroise; mais ce ne fut là qu'une de ces aimables facéties dont il était coutumier; il apportait parfois un zèle méticuleux à combiner des farces énormes. Les bons tours mystificateurs qu'il jouait aux bourgeois graves le remplissaient d'aise. Mais je vois autre chose encore dans la légende de son ascendance magyare; ce fut une façon d'expliquer et de justifier combien il se sentait autre que les gens au

milieu desquels il était né et avait vécu. Ce qu'il écrivit un jour sur un album : « A un tzigane, joueur de czardas » est significatif : « Erre longtemps, éternel indompté. Reste encore quelque temps sur terre pour le plaisir de nos yeux et la joie de nos âmes fatiguées de convention, de conveni, de convenable. Rends-nous les grandes folies et les belles ardeurs montées au ciel avec les dieux. Dis l'amour, la gloire et le vieil honneur. Célèbre encore avec moi, frère, dans ce coin perdu de la Pusztá où les réguliers ne peuvent nous entendre, toutes les nobles passions qui ne servent à rien, heureusement.

Apostrophe du même genre à Jean Van Dierendonck, pêcheur flamand. Commentaire analogue au frontispice des *Œuvres inutiles et nuisibles*. Verve railleuse d'un tour toujours très littéraire pour exprimer son besoin fou d'indépendance et de liberté, sa réaction violente contre le milieu. Le minotisme est la loi des insectes, elle n'est pas celle des artistes.

Ceux qui créent, qui donnent à notre sensibilité une impressionnabilité élargie, ne le font presque toujours qu'en révolte contre leur milieu; ils ne peuvent point s'y adapter; dans la vie commune, le poète paraît étrange, parfois gauche :

Exilé sur la terre, au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

La Belgique bourgeoise de 1860 était vraiment peu faite pour être sympathique à un artiste puissant et original. Aussi comprenons-nous facilement que Rops ait été chercher à Paris une atmosphère plus respirable et un public plus compréhensif.

Toutefois, ceux qui pouvaient l'apprécier restaient rares, même là-bas.

Qu'importait! L'art de Rops est un domaine d'élection pour quelques initiés; il le proclamait avec une aristocratie fière dans une lettre à un ami qui lui demandait d'exposer : « J'ai horreur de la grande fama » si facile pour les « ohnètes » gens. Je chéris mon obscurité : j'en ai fait un dilettantisme et, par ce temps où tous les peintres triquent à la toile comme queues rouges en foire, n'être pas su constitue une enviable distinction. Je n'expose pas pour ne pas m'exposer à recevoir une mention honorable. Je ne reconnais à personne le droit de m'honorer, cette reconnaissance me paraissant être le comble de l'humilité. Je ne sais si je ferai quelque chose qui me plaise; quant à plaire aux autres, je m'en moque comme de mes gants de l'an dernier. Je n'ai qu'une qualité : un idéal mépris du public, et certains de mes dessins n'ont été qu'une façon d'abaisser ma face au niveau de sa face. « Et comme on lui demandait à quoi faire il se peinait en un art qui n'estoit à la connoissance que de peu de gens; j'en ai besoin de peu, dit-il; j'en ai besoin

d'un; j'en ai besoin de pas un. » Ça, c'est du Montaigne. »

Néanmoins, ceux qui se croient enfermés au plus strict de leur tour d'ivoire n'échapperont point aux liens qui les rattachent à leur race et à leur sol natal. Malgré sa prétention à des origines hongroises, malgré son établissement à Paris, malgré sa volonté de ne travailler que pour lui seul, Félicien Rops garda à sa patrie une affection profonde. Après ses courses fantaisistes à travers le monde, il aimait à revenir à Thozée, à Namur, à Anseremme; et la Meuse, notre beau fleuve wallon, connu en lui un de ses canotiers les plus intrépides.

Une lettre de Rops nous a appris, en outre, ses rêves et ses projets, sa propagande pour la rénovation de la gravure en Belgique. Vers 1862, il s'en fut à Paris apprendre les secrets de son art chez le graveur Jacquemart, puis revint à Bruxelles.

« Ma bonne âme de Belge s'émeut de l'état piteux dans lequel se trouve la gravure en Belgique; je rêve toutes sortes de choses nobles, patriotiques et grotesques : la rénovation de l'eau-forte en Belgique, la création d'une chalcographie, et je me fourre dans la tête de faire de cette petite Belgique, si bien placée entre l'Angleterre, la France et l'Allemagne, un centre de publications comme Leipzig... »

Les temps n'étaient point venus, et la *Société Internationale des Aquafortistes* ne put vivre. Mais on peut affirmer que l'initiative de Félicien Rops, qui avait paru infructueuse et stérile, eut la plus salutaire influence et qu'elle est pour beaucoup dans cette rénovation magnifique de l'estampe à laquelle nous assistons depuis quelques années, surtout en pays wallon.

Nos graveurs sont maintenant suffisamment nombreux et donés pour que nous ayions à reprendre ce projet de chalcographie esquissé par Rops il y a cinquante ans.

Ce fut par le scandale que le nom de Rops parvint jusqu'au grand public; encore maintenant pour beaucoup de gens mal informés, ce nom n'est que celui d'un dessinateur licencié. Certes, il est dans l'œuvre de Rops bon nombre de pièces libertines qui sont destinées aux cabinets secrets des musées et des collectionneurs plutôt qu'à l'éducation des enfants et des jeunes filles. Mais Michel-Ange aussi a fait des dessins de ce genre, et c'est tout de même un des Titans de l'art! Ceux qui ont l'âme assez haute pour ne voir en pareilles œuvres que les éclatants mérites d'art pourront les voir sans péril; quant aux autres, qu'ils s'en abstiennent et que la porte du musée leur reste close.

D'autres ne connaissent Rops que comme un illustrateur habile et fécond.

Ce sont là les petits aspects de son œuvre formidable; en réalité le labeur de Rops fut autrement colos-

sal. Non seulement il est tout d'invention, attestant l'imagination la plus vive et la plus créatrice, avec toujours un sens étonnant de grandeur et d'absolu, mais il est admirable entre tous comme technique : son dessin a la sûreté et la précision d'un Durer, son métier est d'une souplesse et d'une habileté qui n'ont point été dépassées ; sa lithographie *l'Enterrement au pays wallon* est une des plus belles du XIX^e siècle, et ses innombrables vernis, ses dessins rehaussés, ses pointes sèches sont d'incomparables modèles.

Enfin, par-dessus tout, la spiritualité aigüe de cet art est l'une des plus hautes qui soient. Avec raison J.-K. Huysmans, le romancier catholique, l'a rapproché de celle d'un Memling ou d'un Fra Angelico. « Il a restitué à la luxure si naïvement confinée dans l'anecdote, si bassement matérialisée par certains gens, sa mystérieuse omnipotence ; il l'a religieusement replacée dans le cadre infernal où elle se meurt ; et, par cela même, il n'a pas créé des œuvres obscènes et positives, mais bien des œuvres catholiques, des œuvres enflammées et terribles... Il a peint l'extase démoniaque comme d'autres ont peint les élans mystiques. »

C'est un grand artiste qui git ici. Tandis que son corps retourne à la poussière, son œuvre s'éclaire et grandit dans le respect de tous. Voici la gloire, lente et boiteuse, qui s'approche avec ses couronnes.

Des roses, voici des roses... » JULES DESTREE

LA VILLE INCONNUE (1)

Ce dont une critique ne peut donner aucune idée, c'est le souffle héroïque qui traverse ces pages brûlées du soleil africain, c'est le talent avec lequel sont décrites les foules diverses en action, surtout, enfin, ce sont les idées générales qui demeurent comme l'axe de l'œuvre. Contrairement à l'avis de commentateurs superficiels qui voudraient que rien dans ce récit n'en vînt entraver la marche rapide vers l'aventure et le combat, je prétends que ces idées générales sont plus essentielles au livre que les faits eux-mêmes, qu'on eût pu imaginer différents après tout. Tandis qu'elles sont indispensables : elles furent à l'origine du roman comme les inspiratrices de son action et elles le coucluent, avec une tranquille et patriotique sérénité. Sans elles, il serait une aventure passionnante mais d'une façon enfantine et primitive. Avec elles, il possède un sens, une portée, une signification supérieure.

Du reste, reprocher à M. Paul Adam d'avoir et d'énoncer des idées générales, c'est en vouloir profondément et inconsciemment à son style, à son existence même dans les lettres. C'est, au fond, lui demander de ressembler à n'importe qui. La véritable attitude de la critique, au contraire, serait ici de comprendre et de dénoncer la persistance de ces idées générales chez l'auteur du *Mystère des Foules*, de voir comment depuis *la Force* il en a pris une conscience plus nette, comment il les prouve, avec plus de clarté que jamais, dans *la Ville inconnue*.

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

Qu'importe d'ailleurs qu'elle manque une fois de plus à sa fonction ? Je suis persuadé que sans souci de ses commentaires, le public, empoigné par l'ardeur et la noblesse de cette aventure, saura en saisir la réelle beauté idéologique, et ainsi prendre plus pleinement conscience d'un idéal, qui est celui de sa race.

Et puis, ces pensées, ces aphorismes, l'auteur ne les énonce pas lui-même : il les met, au cours du récit, dans la bouche même des personnages. Elles gagnent ainsi une vraisemblance plus forte. Car rien ne s'oppose à ce que les officiers d'élite qui commandent la colonne soient des intellectuels : il est tout naturel au contraire qu'ils se rendent compte de leur rôle, qu'ils recherchent à rattacher leur modeste action à un ensemble d'actions où soit intéressée la pensée de leur nation. Je dirai même : le type de ces officiers-là existe. Et pour ne citer que lui, M. Robert Randeau, dans ses romans de brousse, en a aussi, de manière très truculente, esquissé quelques-uns.

Voyez comme l'officier juif Schnoor, érudit, philologue, kabbaliste (un personnage savamment reconstruit par l'auteur), explique, en même temps que son cas, après tout si étrange, « cette force opiniâtre de notre évolution méditerranéenne nous ramenant aux lieux jadis civilisés par Carthage et par Rome... »

Il y a certains êtres que de très anciens courants d'idées possèdent, conduisent. Moi, petit juif d'Alsace, j'ai ignoré la langue française jusqu'à près de quatorze ans. L'instituteur prussien m'apprit, le premier, l'histoire, celle de la grandeur et de la suprématie germaniques. Alors comment, dès cet âge, ne sachant rien de la France, ai-je tourmenté mon père pour devenir officier de zouaves ? Des images d'Épinal, quelques récits de guerre contés par un voisin qui avait servi avec le général Mac-Mahon en Algérie, à Magenta, à Froeschwiller ; voilà seulement ce qui me valut cette impérieuse volonté de revêtir l'uniforme imaginé par Lamoricière. Mon pauvre rabbin de père, plus Alsacien que Français lui, n'y a jamais rien compris. Moi non plus, au reste. Et que n'ai-je pas fait pour obtenir son autorisation ? J'ai appris l'hébreu, comme un ange, tous les soirs, afin de lui complaire. J'ai su par cœur le Sepher Bereschit et le Sepher Gezirah, avec les gloses des commentaires allemands et des abbatisses israélites. Cela m'a servi dans la suite. J'ai vaincu, de douze à quinze ans, toutes les difficultés les plus rébarbatives que m'opposèrent mes parents : ma mère pacifique, sentimentale et gourmande, mes oncles courtiers en grains, marchands de bestiaux, et qui prétendaient m'enrichir avec eux. J'ai refusé la fortune, les bons plats, la sainteté d'un prophète, pour venir à Paris, dans une pension israélite, apprendre les mathématiques et le latin de Saint-Cyr... Et encore ma qualité de Juif était-elle un obstacle à mon admission vers l'an 1900. L'antisémitisme frémissait dans le cœur de tous les vieux officiers, émus par l'« Affaire ». Et je n'ai même pas revêtu l'uniforme de mes rêves enfantins. Me voici simple marsouin, avec ma compagnie de moricauds, prêt à mourir comme cet admirable Champion, en dépit de mes illusions un peu défraîchies ; belles tout de même... Il me paraît toujours l'homme idéal, celui qui n'a pas peur, celui qui libère les races faibles des races tyranniques et sanguinaires. Je fredonne souvent la vieille chanson des soldats jacobins :

Tremblez, tyrans, vous allez expier vos forfaits.

Plutôt la mort que l'esclavage !

Les peuples libres sont français !

Et il me semble que je continue l'œuvre des Custine, des Kleber, des Desaix... Tant pis si le tyran n'est, ici, qu'un Daoudmourah, un Tadjadine ou un Andogo ! Ce sont des tyrans tout de même, et qui réduisent en esclavage nos bons nègres du Kanem, du Barguirmi ou du Ouadaï, les bons nègres dont les conventionnels ont proclamé l'affranchissement. Hein ! Voilà mon idée, à moi.

Il y a aussi une chose dont la critique ne peut donner aucune idée : c'est l'impression réelle que fait un livre. Ce sont mille et mille détails insaisissables, mille fugaces allusions et analogies. La mémoire les retient confusément, mais il serait impossible de s'en expliquer. J'ai eu l'impression, en lisant *la Ville inconnue*, que jamais l'auteur, pourtant si virtuose et si savant, de *Frène et les Eunuques*, n'avait été plus heureux, n'avait eu plus de légèreté, de tact, de nuances, tout cela sans préjudice de ses habituelles qualités de suggestion et de puissance. Tout le monde a cité ses pages sur la sortie de l'aéroplane, admirables et héroïques certes; et la double description d'Agadem, vue du ciel, puis d'en bas, et la nuit d'orgie dans cette ville mystérieuse sont des passages littéralement prodigieux, ce dernier surtout : tableau d'une intensité si réelle qu'on en éprouve jusqu'à de l'angoisse. Mais ce dont on a moins parlé, c'est, par exemple, la manière dont il différencie ses personnages, notamment les noirs. On a évoqué à ce propos le nom de Zola. Enfantin rapprochement, pas même justifié par un analogue emploi d'une formule descriptive toujours pareille pour annoncer un personnage survenant plutôt que pour le caractériser. Mais les bonhommes de Zola sortent de son imagination et gardent les contours fixes et la raideur automatique d'êtres qui ne reprennent jamais plus contact avec l'observation de la réalité. Tandis que, chaque fois que M. Paul Adam touche à nouveau un personnage, c'est pour lui l'occasion, — même s'il semble ne l'accentuer que d'un trait physique, — de l'approfondir moralement, de suggérer quelque chose d'encore inconnu de son âme. On dirait qu'il n'a jamais assez vécu avec eux, aux moments de l'incubation de l'œuvre, et qu'il les retrouve toujours avec une passionnée curiosité de savant.

Ainsi, ce personnage extraordinaire de Yoro Combo « ses belles cadettes autour des joues, ses longs yeux de Peuhl attentifs et tendres ». Avec quel doigté M. Paul Adam a-t-il su en esquisser le portrait, en suggérer, chaque fois qu'il le revoyait, le caractère fermé, sournois et dominateur, la diplomatie subtile jusqu'à la dernière et équivoque trahison ! Et Sampo Taoré, par contre, le paladin noir, le type du tirailleur dévoué jusqu'à la mort aux blancs libérateurs et qui se conduit comme un héros. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un Français, qui vit en Seine-et-Marné, décrive des Tourangeaux, des Parisiens, des Marseillais, des Juifs alsaciens; mais qu'il caractérise avec cette maîtrise les types mâles et femelles de ces races soudanaises si mélangées, et qu'il s'y reconnaisse avec cette aisance, et qu'il ne nous donne la sensation de leur foule et de leur confusion qu'autant que cela est nécessaire à certains moments par l'action, voilà qui confond. Cette science est révélatrice d'un phénomène autrement important que la parfaite assimilation d'une énorme lecture. M. Paul Adam est un divinateur de l'âme des races.

On entend souvent des faiseurs d'enquêtes littéraires, — auxquels font écho leurs correspondants, — se plaindre que nous n'ayons plus aujourd'hui en France que des écrivains sans style et sans idéal, d'élégants et inutiles coupeurs de cheveux en quatre. Ils n'auront plus désormais ce droit. *La Ville inconnue* est une œuvre chaleureuse, idéale et enthousiasmante comme une épopée, une œuvre puissamment significative, et comme une date patriotique.

FRANÇOIS DE MIOMANDRE

Henry De Groux au Salon d'Automne.

M. Henry De Groux a été, — nous l'avons dit, — invité par la Société du Salon d'Automne à exposer cette année au Grand-Palais un ensemble de ses œuvres, et l'artiste, qui s'était éloigné depuis quelque temps des Salons parisiens pour s'absorber, à l'ancienne abbaye de la Cambre où il a installé son atelier, dans un travail incessant, a saisi cette occasion de reprendre contact avec le public dont il conquit jadis la sympathie.

Il s'en explique dans une charmante lettre qu'il nous adressa ces jours-ci et dont nous reproduisons un passage (qu'il nous pardonne cette indiscretion) :

« Comme vous le savez, ma vie s'est toujours un peu passée au Cap des Tempêtes, mais voici quelques bons mois que j'ai trouvé du répit et le moyen de travailler réellement, ayant eu par la bonne grâce du ministre de la Guerre, le général Hellebaut, un atelier admirablement spacieux pour me donner carrière. J'y ai pu exécuter d'une seule randonnée presque tout ce que vous verrez de moi, en peinture et en sculpture, au prochain Salon d'Automne.

J'y aurai vingt et une pièces de sculpture, dont une grande statue de Tolstoï et quelques autres effigies. Comme vous le savez, je me suis fait depuis longtemps de ces « études de physiognomies » un genre spécial, auquel je n'ai pu pendant des années que *me préparer*... Je crois que certaines des œuvres que j'exposerai à Paris sont tout de même, enfin, réalisées.

J'ai réduit à sa plus simple expression l'élément rétrospectif de mon exposition, soucieux que je suis de « ressusciter » dans ma peau actuelle... Car il paraît que je suis porté comme défunt sur la liste des membres du Champ-de-Mars dont je faisais partie. Au cours de ma carrière de « décédé » je ne me suis pas beaucoup aperçu que la gloire fût le « Soleil des morts. » Mourir ne réussit qu'aux autres. Il me faut ressusciter. Allons-y !... »

L'envoi de M. Henry De Groux, très important, se composera, indépendamment des œuvres dont il parle dans sa lettre, d'une quarantaine de tableaux à l'huile ou au pastel et d'une série de quinze à vingt lithographies. Il comprendra notamment *le Christ aux outrages*, qui fit sensation lorsqu'il fut exposé pour la première fois; plusieurs des compositions inspirées à l'artiste par l'épopée : *la Retraite de Russie, la Bataille d'Austerlitz, Sainte-Hélène*; celles qu'il conçut d'après la « Divine Comédie » : *Dante et Virgile, Hercule terrassant l'hydre de Lerne, les Chevaux blessés*, etc.; quelques interprétations de l'histoire romaine : *Néron devant Rome incendiée, César à la bataille de Philippes, César à la tête de ses légions*, etc. Parmi les portraits, ceux de Beethoven, Baudelaire, Balzac, Wagner, plus quelques effigies contemporaines : M^{me} A. Lambotte, M^{me} Michot, M^{me} Janssens, H^{me} Henry De Groux, M^{me} Elisabeth De Groux, le peintre James Ensor, d'autres encore. Enfin trois compositions pour illustrer *les Charniers* de M. Camille Lemonnier et une suite d'études.

Dans la série des lithographies : *le Cortège de la Fiancée, Diane, les Vendanges, le Carnage, Circé, la Veillée de Waterloo, la Reine de Saba, la Mort et le Bucheron, Fafner, Pan et Syrinx*, en un mot l'essentiel de la production abondante dans laquelle l'artiste dépensa généreusement les trésors de son imagination ardente et inquiète.

C'est, croyons nous, la première fois que M. Henry De Groux fait publiquement la confession générale de son art, qu'il dévoile d'une façon complète le secret de sa pensée. Souhaitons que

l'épreuve lui soit favorable. Elle excitera tant en France, où le peintre s'est acquis de nombreuses amitiés, qu'en Belgique, dont il ne s'exila bruyamment que pour y revenir bientôt et s'y attacher davantage, un intérêt que justifient à la fois le talent de l'artiste, la hardiesse de son esprit et les légendes qui encadrent sa vie mouvementée.

O. M.

PUBLICATIONS D'ART

Les Peintres animaliers belges, par GEORGES EEKHOU. — **La Sculpture aux XVII^e et XVIII^e siècles**, par HENRY ROUSSEAU. — **Charles Van der Stappen**, par ARNOLD GOFFIN. — **How to understand sculpture**, par MARGARET THOMAS.

M. Georges Eekhoud est un critique d'art prestigieux. Sa phrase repeint, en quelque sorte, les tableaux dont il parle pour ceux qui ne les auraient pas vus. Il a, de plus, l'enthousiasme, le don d'exprimer pleinement l'émotion qu'il ressent devant une belle œuvre et la franchise d'expliquer les plus secrets mouvements de sa sensibilité. Don rare et qu'il faut se hâter de proclamer. Il en est encore qui prétendent que le rôle du critique est de demeurer impassible devant l'œuvre qu'il étudie, et ils insinuent volontiers par là qu'il faut à tout prix y faire la part du bon et du mauvais, des qualités et des défauts. J'ai la naïveté de croire qu'on peut faire œuvre de critique excellent en ne mettant sous les yeux du lecteur que le bien que l'on a admiré dans une œuvre et en se laissant aller franchement à son admiration, mieux encore, en louant ses défauts s'ils se manifestent avec beauté. Et je suis de l'avis d'Anatole France lorsqu'il dit de la critique : « Il faut savoir que c'est un art et y mettre la passion et l'agrément sans lesquels il n'y a point d'art. »

Les Peintres animaliers belges (1) que publie M. Georges Eekhoud en un volume charmant et luxueusement illustré est une œuvre toute pleine de pages admirables et colorées. L'auteur des *Kermesses flamandes* y met en relief ces grandes figures de peintres, dignes de succéder à leurs puissants devanciers du XVII^e siècle, les Verwée, les Stevens, les Stobbaerts, les De Cock, les Claus, les Courtens. Chacune de ces figures y est dessinée de main de maître. J'aime particulièrement le chapitre que M. Georges Eekhoud consacre à Joseph Stevens, le peintre des chiens misérables, de ces gueux des rues et des campagnes, et cet autre où il parle si éloquemment de J. Stobbaerts. Je me souviens d'une conférence qu'Eekhoud fit sur le peintre de *L'Étable*. C'était à Schaerbeek, il y a quelques années ; il n'y avait là que quelques amis du peintre et de l'écrivain. Au milieu des tableaux que Stobbaerts exposait dans ce Salon, le conférencier parla simplement, avec émotion ; on sentait vibrer dans sa voix le plus profond et sincère enthousiasme. Et de la part de celui qui chanta si puissamment nos campagnes flamandes, l'hommage était grand et digne d'être rappelé.

* * *

L'ouvrage de M. Henry Rousseau : *La Sculpture aux XVII^e et XVIII^e siècles* (2), parue dans la « Collection des Grands artistes des Pays-Bas » chez l'éditeur Van Oest, est une contribution remarquable à l'histoire de l'art dans les Pays-Bas. Conçue sur

(1) Bruxelles, G. Van Oest et Cie.

(2) Bruxelles, id.

un plan original, cette étude embrasse à la fois la sculpture, l'architecture et l'art de l'ornement. Étude méthodique et claire, complète et judicieuse, écrite en une langue élégante, abondamment illustrée des plus beaux monuments d'architecture et de sculpture que notre pays a vus fleurir pendant les XVII^e et XVIII^e siècles.

* * *

Dans un numéro spécial de l'*Art flamand et hollandais*, M. Arnold Goffin étudie l'œuvre abondante, inégale, incontestablement curieuse et puissante de Charles Van der Stappen. Étude approfondie, écrite par un artiste très pénétrant, judicieux, et qui sait aller droit aux beautés d'une œuvre sans s'attarder à de vaines et presque toujours faciles critiques.

* * *

How to understand sculpture (1), tel est le titre du nouvel ouvrage de Margaret Thomas, dont nous connaissions déjà ce remarquable essai esthétique : *How to understand picture*. Comme l'auteur le dit dans sa préface, il ne faut pas juger cet ouvrage d'un point de vue purement littéraire. Ce traité, d'une conception curieuse et neuve, s'occupe uniquement des principes qui sont à la base de chaque art et qui sont par là même le fondement de la critique. L'auteur note que la sculpture est généralement mal appréciée et qu'on y attache beaucoup moins d'importance qu'à la peinture. Il faut une éducation spéciale et une connaissance approfondie de la forme « pour comprendre son charme froid et sobre, sa pure et impassible noblesse ». C'est à la recherche de ces bases d'appréciation que Margaret Thomas consacre son ouvrage. Elle le fait avec science et méthode, et son étude fait preuve d'érudition et de goût. L'évolution de la sculpture et sa technique, le modelage de l'argile et le moulage en plâtre, le marbre et le bronze font l'objet de chapitres documentés. Mais l'auteur ne s'en tient pas à des données techniques : un chapitre spécial nous amène à ses idées sur le *sentiment* et le *style*. Sentiment, style, simplicité, beauté, proportion, originalité, autant de points soigneusement étudiés par un esprit cultivé, d'un goût très sûr, et qui voit large et juste. Suivent des chapitres sur la sculpture grecque, la sculpture de la Renaissance, la sculpture française, anglaise, flamande et allemande, qui, pour être concis, n'en sont pas moins intéressants. Bref, un ouvrage abondant, bien écrit et plein d'idées neuves et originales.

FRANZ HELLENS

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Nous n'avons pu rendre compte des dernières conférences qui ont eu lieu à l'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi.

Elles se sont suivies avec méthode devant le même public élégant, fidèle et studieux que ne rebutait point l'excessive chaleur. De jeudi en jeudi, le domaine artistique wallon est ainsi exploré et si chacune de ces conférences est, à elle seule, une découverte et un régal, que dire de la forte impression qui se dégage de l'ensemble ?

M. Fierens-Gevaert est venu parler du *Paysage, de Patinir et Bles à Boulenger*. Qu'il l'ait fait avec compétence, avec un goût sûr et averti, il est inutile de le dire à ceux qui ont lu ses *Primitifs Flamands*, mais on doit ajouter qu'il sut donner à sa cause-

(1) Londres, G. Bell and Sons L^{td}.

rie un tour éloquent et démonstratif qui attesta un conférencier de premier ordre.

M. Louis Delattre vint ensuite parler des *Écrivains modernes de la Wallonie*. Il entreprit de les dénombrer sans oubli, d'étonner son auditoire par leur nombre, et, afin d'être complet, lut une bonne partie de sa conférence, où chacun de nos auteurs wallons reçut au passage une louange et un mot bienveillant. On connaît l'optimisme et l'indulgence de M. Louis Delattre; l'aménité est pour lui aussi naturelle que l'ironie et la roiserie pour d'autres. Vers la fin de sa causerie, il s'anima, disant avec émotion combien de conteurs avaient fleuri ainsi sur la terre wallonne, combien tous étaient profondément racinés et devaient le meilleur de leur savoir à leur petite patrie.

L'exploration du champ littéraire n'eût point été complète si entre les écrivains de jadis, célébrés par M. Wilmotte, et ceux d'aujourd'hui signalés par M. Delattre, il n'eût été rendu justice aux XVIII^e et XIX^e siècles. C'est M. Louis Dumont-Wilden qui s'est chargé de ce soin et, prenant pour thèmes de sa démonstration le prince de Ligne et Octave Pirmez, il a confronté les Wallons et l'esprit européen, et a conclu que lorsque des Wallons avaient voulu se hausser à des conceptions générales ils l'avaient toujours fait, avec un rare bonheur et une distinction parfaite, par la culture française. La remarquable conférence de M. Louis Dumont, élégante de forme et bien dite, semblait, à certains moments, une confession : n'est-ce pas aussi par la culture française que M. Louis Dumont peut noblement, avec bonheur et distinction, agiter les idées générales dont il aime à noter ingénieusement les divers aspects?

L'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi.

Le groupe des Beaux-Arts de l'Exposition de Charleroi a complété la série de ses publications par son Catalogue général, un volume de 560 pages avec 48 illustrations hors texte. C'est non seulement le guide indispensable à toute visite sérieuse, mais c'est aussi un ouvrage de bibliothèque. Tous les tableaux, toutes les sculptures de la section d'art ancien sont minutieusement décrits; pour chaque artiste une notice d'une documentation serrée retrace sa biographie et donne l'énumération de ses principales œuvres. Enfin pour l'Archéologie et pour les Arts décoratifs et industriels, les meilleurs écrivains spécialistes ont écrit de longues préfaces qui à elles seules constituent une sorte d'histoire d'Archéologie du Hainaut et des Arts mineurs dans cette province.

Il est remarquable de voir que les organisateurs de l'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi n'ont pas reculé devant le labeur énorme que comportait pour une manifestation temporaire l'élaboration d'un catalogue établi sur le modèle des meilleurs catalogues de musées.

Sauf pour la Peinture ancienne pour laquelle M. A.-J. Wauters a assumé personnellement ce travail, les Musées de Bruxelles se sont montrés jusqu'à présent incapables d'offrir des catalogues aussi parfaits à leurs visiteurs.

NÉCROLOGIE

Georges Imbart de la Tour.

Tous ceux qui, au cours des dix années qu'il passa au théâtre de la Monnaie, applaudirent le ténor Imbart de la Tour, seront douloureusement affectés par la nouvelle de sa fin. Né à Paris en 1865, l'artiste avait fait à Bordeaux des études de droit qu'il mena jusqu'au doctorat. Mais plus que le Barreau, le Théâtre l'attirait, et, dédaignant son diplôme, au lieu de se faire inscrire au stage, le jeune juriste entra au Conservatoire de Paris, où il obtint en 1890 le premier prix de chant et le deuxième prix d'opéra-comique. Sa carrière se dessina aussitôt rapidement : Genève d'abord, qui l'accueillit avec succès, puis l'Opéra-Comique

de Paris en 1893, où il s'affirma dans les rôles du répertoire chanteur de style et comédien excellent. Mais il aspirait au grand opéra, et c'est à la Monnaie qu'il atteignit le but de ses ambitions d'artiste. Qui ne se souvient du talent avec lequel il créa en 1897 *Fervaal*, qu'il chanta l'année suivante à Paris, de l'interprétation personnelle, si musicale et si expressive, dont il marqua les premiers rôles de *Tannhäuser*, de *Lohengrin*, des *Maîtres-Chanteurs*, de la *Valkyrie*, de *l'Or du Rhin*, de *Samson et Dalila*, d'*Aïda*, de *Faust*, de *Roméo et Juliette*?

Son cœur généreux et sa nature sensible lui inspirèrent maintes initiatives en faveur des humbles, du petit personnel du théâtre, des ouvriers de la Maison du peuple pour lesquels il se dépensait libéralement en auditions et en conférences. Très cultivé, passionné pour tout ce qui touchait à l'histoire du théâtre, il fut désigné en 1908 pour créer au Conservatoire de Paris une chaire d'esthétique théâtrale où ses leçons, alimentées par une érudition sûre, exercèrent la plus salutaire influence. Il fut chargé concurremment, l'année suivante, de la classe de chant que la mort de Duvernoy avait laissée sans titulaire. Mais l'état précaire de sa santé (l'artiste souffrait d'une maladie du foie) l'obligea malheureusement, après les derniers concours, à prendre sa retraite. Ses élèves, ses amis, regrettèrent sa décision. Aujourd'hui, c'est une profonde affliction qu'ils ressentent, car l'artiste qui leur dispensa un enseignement précieux était un homme loyal et bon qui avait conquis le cœur de tous.

Il avait gardé de son séjour en Belgique un reconnaissant souvenir. Tous ses étés, il les passait à Bouillon, dans une propriété qu'il avait acquise. Là encore, où il noua de solides amitiés, sa mort aura un douloureux retentissement.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

L'exposition annuelle du Cercle artistique de Tournai a été inaugurée la semaine dernière en présence du Directeur général des Beaux-Arts. Parmi les artistes dont les œuvres sont particulièrement remarquées, citons les sculpteurs G. Charlier et H. Le Roy; les peintres F. Baes, F. Willaert, R. Wuytsman, A. et R. Boudry, A. Levêque, M. Sys, E. Van Dooren, Ch. Van den Eycken, S. Detilleux, M^{lles} B. Art, A. Leclaire, J. Wuytsman, M. de Bièvre; les aquarellistes V. Uytterschaut, F. Van Leemputten, M^{lles} K. Gilsoul-Hoppe, Georgette Meunier, e. c. Le Salon groupe environ cinq cents numéros.

La Société des Aquarellistes ouvrira le samedi 25 novembre prochain son Salon annuel au Musée de peinture moderne.

M. G. Van Zype fera jeudi prochain, à 3 heures, au Salon des Arts anciens du Hainaut, à Charleroi, une conférence sur le *Portrait, de Lucidél à Navex*.

La dixième Exposition internationale des Beaux-Arts de la ville de Venise aura lieu du 15 avril au 31 octobre 1912. Elle sera, comme les précédentes, divisée en : salles nationales, salles étrangères, salles internationales. Le délai d'envoi est, pour les notices (en double exemplaire) le 1^{er} janvier 1912; pour les œuvres, le 10 mars. Les artistes invités ou admis par le jury jouissent pour le transport de leurs œuvres de la réduction de 50 p. c. (aller et retour). Une commission de 10 p. c. sera prélevée sur les ventes. S'adresser pour tous renseignements à M. A. Fradeletto, secrétaire général, *Municipio di Venezia*.

L'inauguration du monument commémoratif de la bataille de Jemappes aura lieu dimanche prochain, à 2 heures et demie. La cérémonie promet d'être impressionnante tant par les paroles des orateurs : général Langlois, MM. Masson et Destrée, que par les souvenirs évoqués, la beauté du site et le chant de la *Marseillaise*, où les hommes et les enfants du Borinage feront écho au baryton Dufrane, de l'Opéra.

Des places spéciales sont réservées aux souscripteurs. On souscrit à Mons, chez M. G. Heupgen, boulevard Dolez 49.

Le Théâtre de la Monnaie annonce pour le 3 octobre une représentation extraordinaire des *Maîtres-Chanteurs* en langue allemande, donnée sous les auspices du Comité du commerce

bruxellois. Ont été engagés pour cette soirée de gala : MM. H. Knote (Walter), A. Van Rooy (Hans Sachs), J. Geis (Beckmesser), P. Kuhn (David), P. Bender (Pogner), Tillmann-Liszewsky (Koshner), M^{mes} H. Bosetti (Eva) et L. Höfer (Magdaleine).

La direction des Concerts populaires vient, d'accord avec MM. Kufferath et Guidé, directeurs du Théâtre de la Monnaie, de fixer aux dates ci-après les six concerts de la saison.

Premier concert, samedi 21 octobre, à 2 heures, et lundi 23, à 8 h. 1/2. Deuxième concert, samedi 18 novembre, à 2 heures, et lundi 20, à 8 h. 1/2. Troisième concert, samedi 2 décembre, à 2 heures, et lundi 4, à 8 h. 1/2. Quatrième concert, samedi 16 décembre, à 2 heures, et lundi 18, à 8 h. 1/2. Cinquième concert, samedi 6 janvier, à 2 heures, et lundi 8, à 8 h. 1/2. Sixième concert, samedi 3 février, à 2 heures et lundi 5, à 8 h. 1/2.

Les cinq premiers concerts seront consacrés, ainsi que nous l'avons annoncé, à un Festival Beethoven qui comprendra l'exécution des neuf symphonies, de trois concertos de piano (solistes MM. A. De Greef, E. Bosquet et M. Laoureux) et du concerto de violon.

Le Festival sera dirigé par M. Otto Lohse et les interprètes seront les musiciens de la Monnaie, avec les solistes et les chœurs du théâtre pour l'exécution de la Neuvième symphonie.

Les quatre concerts du Conservatoire de la saison sont fixés aux dimanches 24 décembre, 28 janvier, 25 février et 31 mars. La répétition générale pour les abonnés aura lieu le vendredi; la répétition générale accessible au grand public, le jeudi précédant chaque concert, à 2 heures.

M. Tinel a engagé des solistes du chant choisis parmi les plus réputés dans le domaine de l'Oratorio : M^{mes} Tilly Cahnbly-Hinken, Maria Philippi, Wybauw-Deilleux; MM. R. Plamondon et Froelich. Plusieurs professeurs du Conservatoire seront appelés à participer en solistes aux concerts, notamment MM. De Greef, Desmet, Gürickx, Mahy et Thomson.

Le premier concert sera consacré à l'Oratorio de Noël de Heinrich Schütz et à la Neuvième Symphonie de Beethoven. Parmi les autres ouvrages dont l'exécution est projetée figurent deux Cantates de J.-S. Bach, la Rapsodie pour alto et chœur d'hommes de Brahms, le *Te Deum* de Brückner, l'Oratorio *Rédemption* de César Franck, des Symphonies de Haydn, Mozart et Schumann, un Concerto brandebourgeois de Bach, un Concerto d'orgue de Haendel, etc.

La réouverture des cours de l'Institut des Hautes Etudes musicales et dramatiques d'Ixelles aura lieu le 2 octobre.

Les cours comprennent l'enseignement artistique complet : musical, dramatique, littéraire et plastique; le français, l'histoire, la géographie et les mathématiques; la gymnastique rythmique d'après la méthode Dalcroze.

Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser à l'Institut, rue Souveraine 33, à partir du 21 septembre.

C'est le lundi 2 octobre que l'École de Musique de Saint-Josseten-Noode-Schaerbeck, sous la direction de M. François Rasse, rouvrira ses cours.

L'enseignement comprend le solfège élémentaire, le solfège approfondi, le chant individuel, les duos et mélodies ainsi que la diction pour jeunes filles.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2**
 ◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE À PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ À L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A. PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
 ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Les inscriptions seront reçues : pour les jeunes filles et demoiselles, à l'école moyenne, rue Royale-Sainte-Marie 168, le jeudi 28 septembre, de 2 à 4 heures, le dimanche 1^{er} octobre, de 10 heures à midi, et les dimanches suivants, de 10 à 11 heures; pour les jeunes garçons, à partir du 28 septembre, de 6 h. 1/2 à 7 h. 1/2 du soir, à l'école moyenne, rue Traversière 17; pour les hommes, à partir du 28 septembre, de 7 h. 1/2 à 8 h. 1/2 du soir, au même local.

Le concours annuel de la Société Centrale d'Architecture de Belgique aura lieu du 30 septembre au 2 octobre.

Les élèves architectes âgés de moins de 30 ans qui désirent participer à ce concours doivent adresser leur demande au président de la Société, à l'Hôtel Ravenstein à Bruxelles, avant le 29 septembre.

Les Danseuses de Forain, qui s'étaient vu refuser l'accès du Musée de Bruxelles, ont été données en dépôt par le gouvernement au Musée de Gand sur la demande du président des Amis du Musée de cette ville.

Une souscription a été ouverte récemment parmi les admirateurs hollandais de Richard Wagner en vue de construire à Scheveningue un théâtre où seules seront représentées les œuvres du maître. Cette souscription a produit un million. L'inauguration du théâtre aura lieu en 1913, date où les œuvres de Wagner tomberont dans le domaine public.

On nous écrit de Cesena (Italie) que *Samson et Dalila* a reçu un accueil triomphal au théâtre de cette ville. Les artistes et le chef d'orchestre ont été acclamés, et l'ovation s'est prolongée jusque dans les rues.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.
 Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

À l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Vervée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8° illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{me} M. PEUSSENS

avisés et très élégants clientèle qu'elle a transférés ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de comparés de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. - Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE-NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Rodin à Ixelles (OCTAVE MAUS). — Polygraphie (FRANÇOIS DE MIOMANDRE). — Jocandia (O. M.). — L'Âme moderne d'un Pharaon (M. K. M.). — Le Comédien. — Enseignement artistique : *Graphique d'histoire de l'art*. — Chronique judiciaire des arts : *Engagement nul. Dédit valable*. — Accusés de réception. — Nécrologie : *Léopold Flameng*. — Petite Chronique.

RODIN A IXELLES

L'Exposition universelle de 1910 valut à la commune d'Ixelles l'honneur et l'heureuse fortune de posséder — temporairement, hélas ! — trois des œuvres capitales de Rodin : *les Bourgeois de Calais*, dont la marche tragique commémore avec une émouvante éloquence l'abnégation d'Eustache de Saint-Pierre et de ses compagnons, *le Baiser* et *Saint Jean prêchant*, répliques en bronze du groupe et de la figure ascétique qui, au musée du Luxembourg, marquent l'un des sommets de la statuaire française.

Acquises il y a quelques années par un collectionneur de goût, M. Wouters-Dustin, ces œuvres, dans lesquelles le génie de Rodin s'affirme avec une égale puissance sous trois aspects nettement différents, devaient faire l'objet — leur propriétaire nous en fit lui-même la confidence — d'un legs à l'État ou à l'une des communes suburbaines. Mais la mort survint avant que le donateur eût rédigé la clause testamentaire dont sa pensée cherchait la formule définitive. Lors de la dispersion des objets d'art qui formaient sa galerie, les trois œuvres monumentales de Rodin passèrent aux

mains d'un autre de nos concitoyens, qui offrit à la commune d'Ixelles — où l'illustre statuaire fit jadis ses premières armes et dont une rue porte son nom — de les ériger momentanément parmi les ombrages de ses jardins publics. Ainsi les étrangers qui affluèrent à l'Exposition de Bruxelles eurent-ils l'illusion d'une magnificence artistique dont les autorités administratives offrent rarement l'exemple.

Aujourd'hui les temps sont révolus. Les palais de l'Exposition sont démolis. Déblayés, les terrains qu'ils occupaient. Qu'advient-il des bronzes magnifiques qui ornèrent les squares parcourus par les visiteurs ? Privera-t-on l'une de nos plus pittoresques promenades de leur imposante décoration ? Ils avaient trouvé dans la verdure des bosquets, au détour des allées sinueuses, un cadre digne de leur beauté. C'est pitié, vraiment, que de les en arracher.

Récemment, un écrivain qui s'est signalé à maintes reprises par d'excellents avis sur l'esthétique des villes, M. Joseph-Barthélémy Lecomte, nous adressait la lettre suivante, écho de nos propres impressions :

« Depuis plusieurs mois, quelques chefs-d'œuvre de Rodin ornent les abords des étangs d'Ixelles. Lorsqu'on vient de la place Sainte-Croix, on découvre en premier lieu le *Saint Jean*, à l'admirable musculature, marchant vers les incroyants. Puis, à l'entrée de la rue de Belle-Vue, on trouve, adossé à un massif d'arbustes, le gracieux *Baiser*, coulé dans un bronze clair, — onctueux, si j'ose dire ainsi, comme de la cire. Enfin, plus loin encore, on rencontre les *Bourgeois de Calais* allant se livrer au roi Edouard, — les uns désespérés, les autres hésitants, résignés ou têtus, tandis que, derrière eux, la ville s'éloigne, représentée par les maisons

et le clocher d'Ixelles aperçus par une échappée des plantations qui bordent le second étang.

Combien ces admirables sculptures sont émouvantes, mêlées ainsi à la vie, disposées avec goût dans ce joli site, et quel dommage que tout cela ne soit que provisoire ! Car il paraît que ces statues n'appartiennent ni à la commune d'Ixelles, ni au Gouvernement, et sont prêtées seulement par un collectionneur bruxellois.

Ne se trouvera-t-il pas un mécène, une « Ligue des Amis du Musée », que sais-je ! pour rendre définitif cet admirable *essai* du musée en plein air ? Toutes les grandes œuvres modernes de sculpture devraient, comme celles-ci, être placées dans le paysage urbain qui les ferait le mieux valoir (1). Il se conçoit qu'on abrite dans un musée des statues léguées par une civilisation abolie, mais non des chefs-d'œuvre encore bien vivants, trouvant un écho dans notre sensibilité.

Si je pouvais disposer des Memiers de la « rue de la Régence », — du *Puddeleur* et du *Grison* (sans parler, bien entendu, du *Monument du Travail*), je les arracherais sans hésiter à la mauvaise compagnie des déesses de Gœefs et de Fraikin. Je les retirerais de cet atelier encombré qu'est la salle de sculpture du Musée ancien. Je les transférerais en pleine vie, ces œuvres si vivantes — non sur une « belle » place ou dans un square élégant, mais dans un carrefour industriel et lépreux de l'agglomération bruxelloise. J'en connais un, à Molenbeek : un terre-plein noir, planté d'arbres anémiques, avec, pour fond, une église ou un entrepôt, — on ne sait au juste, tant la construction dont ils s'agit, souillée, écaillée, rapiécée, est triste et minable, — un coin qui ne fait songer à quelque place de La Louvière ou de Charleroi. Qu'ils seraient beaux, dans ce cadre, le *Puddeleur* et le *Grison* !

On ne peut qu'approuver ces réflexions. L'idée des « Musées en plein air » a été défendue, ici-même, à plusieurs reprises, et un article de M. Ch.-L. Cardon paru dans *l'Art moderne* l'an dernier lui a donné une sanction dont la qualité de notre collaborateur, membre de la Commission directrice des Musées de Bruxelles, augmente l'autorité.

Oui, il faut qu'à tout prix la commune d'Ixelles, secondée par l'État, entre définitivement en possession des œuvres de Rodin que les circonstances lui permettent d'acquérir à des conditions exceptionnelles. Il fut question, lorsque les *Bourgeois de Calais* excitèrent il y a une dizaine d'années l'universelle admiration à l'une de nos expositions triennales, d'en faire l'achat par le Musée de Bruxelles. Seul la promesse faite par leur possesseur de léguer ce groupe tragique

(1) Et, à ce propos, je déplore que l'immensité du carrefour où se cabrent aujourd'hui les chevaux élégants de Vinçotte anéantisse cette œuvre qui a décoré si bien, jadis, l'avenue Louise.

au gouvernement fit abandonner le projet. L'occasion s'offre aujourd'hui de reconquérir ce chef-d'œuvre. Ne la laissons pas échapper. Quoi de plus légitime, au surplus, que de commémorer par un durable témoignage le séjour que fit parmi nous l'une des gloires — la plus éclatante peut-être — de l'art contemporain ?

Si les fonds manquent, ne se trouvera-t-il pas un amateur éclairé assez généreux pour offrir au public ce royal présent ? Quelle plus noble initiative à prendre ? Et quel plus beau titre à la reconnaissance de ses concitoyens !

Thaulow, le peintre norvégien qu'il eût été excessif d'appeler un capitaliste, fit don à Christiania, sa ville natale, de la figure principale du groupe, celle d'Eustache de Saint Pierre, porteur des clefs de la cité. Tout récemment, quelques admirateurs de Rodin offrirent à la ville de Rome, pour l'ériger dans la cour d'honneur du Palais Farnèse, une autre statue du maître, *l'Homme qui marche*. Ce qu'on a réalisé à l'étranger, personne ne l'accomplira-t-il en Belgique ? Nul n'aura-t-il la coquetterie de donner à ses contemporains cette haute leçon de goût ? Comme l'a dit le poète Keats, *A thing of beauty is a joy for ever*. Il aurait pu ajouter que cette joie est doublée pour celui qui la dispense.

On a tenté, dans un journal bruxellois, d'amoindrir l'admiration qui environne le créateur de tant d'œuvres expressives et émouvantes. L'agression, d'ailleurs isolée, fut si grossière et si méprisante que loin de nuire au maître elle tourna à la confusion de l'agresseur. Pareilles incartades sont heureusement exceptionnelles dans la presse belge, constatons-le à son honneur. Celle-ci professe de plus en plus le respect des artistes et, mieux qu'autrefois, prend conscience de leur mission. Son influence saura défendre contre un exode imminent les chefs-d'œuvre dont le hasard nous a généreusement dotés.

OCTAVE MAUS

POLYGRAPHIE

M. Émile Faquet m'effraie. A tant parler de tout, il me donne fatalement l'idée qu'il vaudrait mieux ne jamais parler de rien. Il m'inspire de la critique une espèce d'horreur. Très sincèrement, ses opinions ne m'agacent même pas, elles m'écrasent. Et après l'avoir lu, je pense carrément que l'on devrait supprimer tous les critiques.

Il vient de commencer la publication d'une série qui s'appelle *les Dix Commandements* (1). (Quelle idée !). Il y déclare qu'il faut aimer soi-même, sa compagne, son père, sa mère et ses enfants, son ami, les vieillards, sa profession, son pays, le vrai, le devoir et Dieu. Et il trouve le moyen de faire un petit volume

(1) ÉMILE FAQUET : *les Dix Commandements*, formant une série de dix volumes. Petit in-12 couronne.

avec chacun de ces conseils. J'ai lu quelques-unes de ces brochures et j'ai éprouvé la sensation qu'on se moquait de moi. Comment un esprit distingué s'amusait-il à reprocher des idées aussi évidentes, à rajeunir de pareils truismes? A qui s'adressent ces objurgations? Je n'ai pas encore compris.

Car tout cela est développé longuement, suivant des procédés scholastiques invariables, mais dont le juste enchaînement vous entraîne malgré vous. On lit, on lit, agacé du banal contenu, mais intéressé par la *formalité*, curieux de savoir jusqu'où peut aller l'automatisme d'une dissertation. Eh bien! Cela n'a pas de raisons pour s'arrêter. Si M. Faguet vivait encore cent ans, à raison de dix volumes par an, il pourrait écrire mille livres, sans manifester le moindre trouble. C'est un exemple.

Il y a des années que je réfléchis au cas de M. Faguet, mais je n'avais jamais osé en parler, de peur d'être injuste. Trop souvent, une étude exacte, intelligente, sur un écrivain que j'admire m'avait paru devoir suspendre un jugement, conclusion d'impressions moins agréables... Mais aujourd'hui je crois que je ne serai pas injuste.

Exact, intelligent, consciencieux, M. Faguet l'est toujours. Substantiel, jamais. Il a une méthode, il l'applique. On lui présente une œuvre. Il ne l'apprécie pas avec son cœur. Il ne laisse pas à son émotion le temps d'être touchée. Non, mais, prenant une sorte de cryptogramme acheté à l'Université, il le pose sur l'œuvre examinée, et il lit le texte ainsi obtenu. Comme c'est une très vieille clef, faite pour se juxtaposer à des œuvres de jadis, celles d'aujourd'hui ne trouvent grâce à ses yeux que si elles ressemblent à celles du passé, c'est-à-dire, donc, si elles sont mortes. Alors, il les trouve excellentes. C'est un professeur prodigieux. Mais si elles sont vivantes, elles échappent à toute lecture à travers le cryptogramme et M. Faguet les déclare mal faites.

L'interprétation de pareils textes donne lieu à des développements indéfinis. Chaque pensée rencontrée en route en engendre, mais automatiquement, d'autres, et ainsi de suite, et l'on peut de plus en plus perdre de vue l'objet initial. Jamais M. Faguet n'a l'air ému pour son compte. Et c'est là le vice essentiel de sa pensée. Car on ne peut lui reprocher de ne pas aimer Baudelaire, par exemple. Mais les raisons qu'il donne pour justifier son admiration d'un autre poète pas un instant n'affectent son cœur. Il les énumère comme les éléments d'une démonstration mathématique. Et, vraiment, pour lui la poésie n'est en effet qu'un jeu abstrait, qu'un exercice de littérature un peu plus relevé, un peu mieux famé. En quoi il ne comprend rien à la poésie.

Le pire, c'est qu'il est tiré en France à des milliers d'exemplaires. Et bien des jeunes gens qui écrivent et qui croient penser n'ont de différence avec M. Faguet qu'un peu moins de chance et moins de facilité, aussi moins de talent.

Quand il ne parle pas poésie, il semble moins faux parce qu'il irrite moins, touchant à des choses moins essentielles. Pourtant il ne dit jamais rien qui fasse image, qui saisisse l'esprit et violente l'assentiment. Nous acquiesçons mollement à ce monotone défilé d'assertions, dont aucune n'est manifestement fautive, aucune lumineuse non plus, mais qui sont d'une pâle, triste et grise vérité. Ses meilleurs ouvrages, ceux qu'il a faits sur Nietzsche, Platon, Tolstoï, n'ont de bon que cette perfection tout oratoire de contenant. Mais le contenu est faible, banal, inutile. On a la sensation désobligeante de l'interchangeable. Si les hasards de la superposition du cryptogramme avaient néces-

sité un commentaire différent, M. Faguet eût développé ce commentaire avec la même virtuosité désabusée, la même conscience impersonnelle.

On a reproché à M. Faguet d'écrire beaucoup. On s'est trompé. Des critiques comme M. Rémy de Gourmont, comme M. Camille Mauclair écrivent énormément. Mais, le faisant avec un souci constant de se renouveler, ils voient leur pensée s'éclaircir davantage à chaque écriture. Ce sont des artistes, et ils le restent toujours. Mais M. Faguet ne se donne jamais la peine de penser par lui-même. De même qu'il se contente d'un style correct mais neutre, il se contente aussi d'une pensée que pourrait aussi bien former à sa place un Français de culture moyenne. Il donne le change à cause de l'étendue de son érudition et de la sûreté de ses méthodes de développements (grâce auxquelles le plus petit thème est susceptible d'une extension surprenante), mais le contenu de cette littérature ne donne à l'analyse aucun élément vierge, aucune vraie substance. M. Faguet est un complet et illustre exemple de l'inutilité du travail littéraire lorsqu'il n'est pas vivifié par le sens artistique. Surtout que, malgré cela, il peut donner des joies à celui qui s'y livre, de trompeuses joies.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES LIVRES.

PIERRE FONS : *L'Offrande au mystère*, roman. (Paris, chez Sansot.) — Dans un style qui parfois, souvent même, rappelle celui des premières œuvres — d'un romantisme si injustement méconnu — de Villiers de l'Isle-Adam, M. Pierre Fons nous raconte l'histoire d'un souverain pontife futur que ses mystérieux atavismes et ses doutes personnels prédisposent à une renégation terrible. Il se tait, le temps de laisser à son cœur le soin de retrouver une intuitive foi, meilleure que toutes les certitudes de l'apologétique. M. Pierre Fons a le sens de la grandeur et une noblesse soutenue.

J.-H. ROSNY AÎNÉ (ENACRYOS) : *Amour étrusque*, édition augmentée et définitive (Paris, chez Eugène Figuière). — M. Rosny aîné republie aujourd'hui cet ouvrage qu'il n'avait jadis donné que sous son pseudonyme. Ce petit livre d'amour antique, frais comme une idylle préhistorique, n'a pas vieilli, pas plus que ne semble jamais devoir se flétrir la jeunesse naturelle, vivace, végétale voudrait-on dire, de cet écrivain en perpétuel printemps de création.

FRANZ HELLENS : *Massacrons les innocents*, pièce en un acte, ornée d'un dessin de GEORGES LEMMEN (Bruxelles, Editions du *Masque*). — Sur la grand'place d'une petite ville, l'hiver, un bateleur montre un jeu de massacre. Mais ses poupées sont Judas, Lucrèce Borgia, Néron, Messaline, Ravachol. Un joueur les abat. Chaque marionnette, abattue, proteste de son innocence... historique. Un manchot fait jouer pour lui, un aveugle tire au hasard, et gagne. Il flotte autour de ce petit drame bizarre la même atmosphère subtile d'angoisse que M. Franz Hellens a su mettre dans ses *Hors-le-Vent*, livre inoubliable. Là est son talent, là sa force.

TALASAN GIAFFÉRI. *Les amants raisonnables; essais sur une passion amorphe* (Paris, chez Sansot). — Très amusante, cette fantaisie, malgré la volontaire façon dont elle perd pied parfois. Ayant pris deux personnages : la cocotte chic et le calicot, les ayant pris dans la réalité vraie, M. Giafféri s'en sert ensuite pour des combinaisons de sentiments et d'aventures de plus en plus irréelles. On dirait qu'il joue avec des chiffres, dont on ne sait plus bien ce qu'ils représentaient, aux origines du problème. Mais il paraît lui-même sourire des totaux excessifs obtenus. Et c'est ce sourire-là qui nous ramène dans le réel.

FRANÇOIS LÉONARD. *Le Triomphe de l'homme*, roman (Paris, Librairie générale des sciences, arts et lettres, Bruxelles, Oscar Lamberty). — Grande construction d'humanité future, à la Wells, malheureusement beaucoup plus sommaire dans la préparation

des dessous scientifiques. Cette préparation est nécessaire si l'on veut jeter dans ces rêves assez de substance vivante pour que nous ne nous croyions plus en effet dans un rêve. La terre a quitté l'orbite solaire et tombe à travers les espaces, ce qui change les conditions de vie de l'homme, qui devient poisson. Mais elle finit par entrer dans l'atmosphère de Vêga, puis dans sa substance. De telle sorte que ce triomphe de l'homme est enfin le triomphe du feu.

JOCONDIANA

Dès que la *Joconde* eut fui le Louvre, on rapprocha l'événement des bruyants manifestes « futuristes » qui proclamèrent naguère l'urgente nécessité de détruire les reliques du passé, d'anéantir ou tout au moins de fermer définitivement les musées afin de ne pas entraver le libre essor de l'art moderne...

Bien qu'il n'y ait là, sans doute, qu'une coïncidence fortuite, les adeptes du Futurisme — on sait que l'état-major de cette belliqueuse cohorte va exposer prochainement dans les galeries Bernheim — feront bien de redouter, s'ils pénètrent au Louvre, les crocs des chiens de « Groenendael » promus à l'honneur d'assurer la sécurité des chefs-d'œuvre sur lesquels veillent si mal les conservateurs bipèdes. Et, soit dit en passant, n'est-ce pas vraiment une joyeuse invention que celle du molosse-gardien de musée? — « Joke-hound », me souffle une amie qui cultive l'anglais (Willy ne se consolera pas d'avoir été distancé!).

Mais revenons au Futurisme, dont le poète Marinetti, on le sait, est le clairon. A en croire certains esprits, c'est dans ses rangs qu'il faut chercher l'esthète paradoxal dont le prodigieux exploit suscita dans les deux hémisphères le tintamarre qu'on sait. Ainsi M. Georges Maurevert, dans une spirituelle chronique de l'*Eclairneur de Nice*, n'hésite pas à dire :

« Je vois très bien Marinetti rêvant de dépasser la gloire de D'Annunzio, son modèle et son dieu. Et il sait que le nom d'Érostrate reste immortel, parce que ce mégalomane brûla le Temple de Diane... »

Le nom de ce brûleur de temple doit être révérend par celui qui parle d'anéantir les musées.

Pourquoi cette pensée de stupéfier le monde par un acte érostratique ne serait-elle point éclose dans la cervelle d'un type dans le genre de Marinetti?...

Mais on ne brûle plus de temples aujourd'hui — ni davantage de musées. Cette manifestation serait, tout de même, du dernier mauvais goût; et elle doit demeurer dans le domaine de la littérature... Et le véhément Marinetti reste un artiste dont l'emportement dévastateur, dont l'exagération nihiliste sont encore une forme d'art.

Ceci dit, ne concevez-vous pas que l'idée aurait fort bien pu venir à un type dans le genre de cet artiste, de cet Italien, de ce Latin, de frapper l'imagination des Italiens et des Français par un acte réduit d'érostratisme qui garderait un caractère d'art?

Et qui pourrait mieux passionner à la fois la France et l'Italie que l'« enlèvement », chez l'une, d'une œuvre d'art exécutée chez l'autre?

Or, quelle est la plus célèbre œuvre d'art italienne que la France considère comme le joyau de son Louvre?... C'est, incontestablement, la *Joconde* du divin Léonard...

Et voilà pourquoi je suis porté à croire que c'est un... type

dans le genre de Marinetti qui a subtilisé le glorieux chef-d'œuvre.

Je le répète : on n'a pas « volé » la *Joconde*; on l'a « enlevée »... Cet enlèvement porte une marque artistique; il est frappé au chiffre futuriste?... Toutes les présomptions raisonnables sont en faveur de... du type dans le genre de Marinetti — et je présente d'avance à cet étonnant ravisseur mes plus admiratives félicitations. »

Voilà pour la police une piste nouvelle. Mais l'énorme bévue qu'elle a commise en arrêtant M. Guillaume Apollinaire la rendra peut-être circonspecte à l'égard de la littérature. Pour l'avoir attaquée sans motifs, elle eut en France une détestable presse; s'exposera-t-elle à déclencher en Italie le même charivari?

Au surplus, est-il bien utile de rechercher le cambrioleur? C'est lui ôter l'idée (si naturelle) de rapporter spontanément le tableau lorsqu'on aura cessé de s'occuper de lui. Car l'objet du larcin, on l'a répété à satiété, n'est pas négociable; il ne peut servir à aucun usage, ni s'adapter à la vie d'un escroc, qui nécessite de fréquents déplacements. Il n'a de valeur aux yeux du maître filou dont la dextérité l'a conquis qu'en raison des efforts faits pour le lui reprendre. Affaire de vanité. Le recordman ne tient à sa coupe que parce qu'un rival la convoite. Le jour où la police abandonnera le sport dans lequel elle se montre lamentablement inférieure, la *Joconde* regagnera d'elle-même les quatre pitons historiques. Car la destinée des chefs-d'œuvre est d'achever leur carrière dans les musées, comme les vétérans aux Invalides. Pourquoi la vagabonde ferait-elle exception à cette règle invariable?

O. M.

L'Âme moderne d'un Pharaon.

Une âme intrépide osa affronter les traditions immémoriales... pour propager des idées bien supérieures à celles que son temps pouvait comprendre.

BREASTED, *History of Egypt*.

Nous ne pouvons savoir aujourd'hui jusqu'où s'étendirent exactement la science ou l'intuition d'Akhnaton; mais sa pensée a fait un bond que la pensée moderne n'a pas encore dépassé.

PETRIE, *History of Egypt*.

L'étrange vie de propagande religieuse et artistique que le roi mena dans sa nouvelle ville est une des choses les plus curieuses de l'histoire du monde.

BUDGE, *History of Egypt*.

L'enfant maladif qui reçut le nom d'Aménophis IV dans le temple d'Amon à Thèbes, à la fin de la XVIII^e dynastie, vers le XIV^e siècle avant notre ère, n'aima jamais, semble-t-il, ni la religion solennelle ni l'art conventionnel de ses prédécesseurs.

Dès qu'il put lire dans sa propre pensée et l'imposer aux autres, il quitta Thèbes, cessa de soutenir les prêtres d'Amon et établit sa capitale à l'endroit où est aujourd'hui le village de Tel-el-amarna, — à la ville de l'horizon d'Aton, comme il l'appela.

Sa vie, la révolution dont il fut le soutien, connues depuis 1893, furent mieux comprises dans ces toutes dernières années. Prudemment (car les fouilles qui se poursuivent en Egypte modifient parfois d'un jour à l'autre les conceptions les mieux établies), historiens et philosophes ont évoqué Luther, Jean-Jacques, Tolstoï, voire le Christ, devant l'apparition de ce novateur.

Quoi qu'il en soit, et d'après ce que nous pouvons tous voir dès à présent, il semble que l'école réaliste moderne puisse de ce chef augmenter le nombre de ses quartiers de noblesse et se réclamer d'un ancêtre vieux de plus de trente-trois siècles.

Akhnaton ou Khonnaton (c'est le nom que prit Aménophis IV) combattit comme nous la routine, l'art figé dans des formules immuables. Il voulut de la lumière, fût-elle crue, de la vérité, fût-elle dure. Son idéal religieux était imprégné de bonté : bonté du dieu, bonté des hommes entre eux.

Mais les artistes le comprirent mieux que les théologiens, race éternellement vouée aux brutalités intellectuelles.

Il semble qu'on fit énormément de musique sous son règne. Parmi les statues ou les bustes d'Akhnaton et de ses filles, il en est dont le réalisme et la perfection font penser à Donatello (1).

Néanmoins, dans toute cette merveilleuse et trop brève aventure, le sort de l'art décoratif m'arrêta davantage, tant ses vicissitudes avaient de ressemblance avec celles de l'art de notre temps !

J'ai devant les yeux l'image, — connue déjà de beaucoup, — de ce plancher de Tel-el-Amarna, où l'on voit parmi des branches folles d'arbustes et de plantes différentes bondir des veaux et voltiger des oiseaux, des papillons. Fleurs et animaux sont loin d'arriver à la perfection de dessin qu'on atteignit sous les premières dynasties. Les artistes cherchent visiblement à s'émanciper et à revenir à un art plus libre, plus léger, plus simple, mais ils tâtonnent. Leurs oiseaux sont presque aussi grands que leurs quadrupèdes, et les fleurs des champs ont encore presque les groupements des solennels bouquets de lotus. Mais l'ensemble, coloré et charmant, dispose le tout bien d'aplomb.

Cet art moderniste a coupé toutes les attaches qui le reliaient à l'art ancien. Au lieu d'évoluer, il a innové, rejetant les vieilles règles des ancêtres sans discerner les lois nécessaires. Le côté éternel de leur enseignement d'avec ses décadences ou ses routines. Il a d'ailleurs une excuse : il n'eut pas le temps de progresser. Les idées d'Akhnaton, « venues trop tôt dans un monde trop jeune », ne devaient s'affirmer que bien des siècles plus tard, dans d'autres pays, dans d'autres races. Et les prêtres d'Amon rayèrent son nom de la liste des rois dans le temple d'Abydos. Peut-être saurons-nous un jour si ce clergé superbe, savant et orgueilleux n'a pas raccourci les jours du roi afin d'étouffer une pensée qui renfermait tant de promesses, et tant d'indépendance.

Peut-être cette religion, cette philosophie, cet art plus libres et meilleurs auraient-ils survécu, si, plantes de plus forte croissance, ils avaient simplement modifié, sans plus, et adapté à leur époque le trésor déjà riche du passé.

Mais qui dominera en soi-même la fougue novatrice de la jeunesse, ses espoirs fous, ses orgueils enfantins, ses excès qui appellent les réactions ? Serons-nous de ceux-là ?

Comme les artistes de la vieille Égypte au temps d'Aménophis IV, nous ne savons pas assez étudier, observer, améliorer. Ou nous copions servilement le passé, ou nous nous lançons dans le domaine désordonné d'une fantaisie qui ignore les proportions, l'adaptation d'un motif à une technique, l'harmonie d'un ensemble.

Avant que se ferme le cycle de vie qui semble accordé à chaque civilisation, aurons-nous la force paisible des grandes époques heureuses et des réalisations qui s'imposent à l'admiration éternelle ?

(1) Voir la charmante statuette d'Aménophis IV au Louvre.

L'effort tragique, admirable et vain du pauvre Pharaon nous rendra-t-il plus sensibles à la beauté de la lutte et du travail patients, des évolutions ralenties par leur importance même ? Aurons-nous la force de combattre en nous-mêmes les lûtes fébriles et les enthousiasmes trop prompts des arts sans racines ?

M. K. M.

LE COMÉDIEN.

A méditer, ces très justes observations de M. Antoine, directeur de l'Odéon, — et mieux que qui que ce soit autorisé à les formuler, — sur la mission, les devoirs, le rôle des comédiens au théâtre. Ils furent adressés, au cours des répétitions de *L'Amour brode*, à M. Le Bargy qui, mécontent de son rôle, avait prié M. Antoine d'intervenir auprès de l'auteur, M. François de Curel, pour qu'il y apportât certaines modifications :

« Le malheur est que vous confondez sans doute deux arts absolument distincts. Je voudrais — et ces réflexions n'ont pas d'autre but — tenter de vous convaincre que les comédiens ne connaissent jamais rien aux pièces qu'ils doivent jouer. Leur métier est de les jouer tout bonnement, d'interpréter le mieux possible les personnages dont la conception leur échappe ; ils sont, en réalité, des mannequins, des marionnettes plus ou moins perfectionnées suivant leur talent, et que l'auteur habille et agit à sa fantaisie.

Certes, après de longues années, ils acquièrent parfois une sorte d'expérience toute matérielle, ils peuvent dire à un auteur pourquoi un personnage doit sortir ou rentrer à droite plutôt qu'à gauche ; mais, dans aucun cas, ils ne peuvent ni ne doivent, sans sortir de leur fonction propre, tenter de faire modifier un caractère ou un dénouement.

L'écart intellectuel entre le poète et son interprète est si infranchissable que jamais celui-ci ne satisfait complètement le premier. Il déforme toujours la vision de l'auteur, qui accepte l'à-peu-près et se résigne le plus souvent devant l'impossible.

L'idéal absolu de l'acteur doit être de devenir un clavier, un instrument merveilleusement accordé, dont l'auteur jouera à son gré. Il suffit qu'une éducation technique toute matérielle ait assoupli physiquement son corps, son visage, sa voix, et qu'une éducation intellectuelle convenable l'ait mis à même de comprendre simplement ce que l'auteur le charge d'exprimer. S'il lui est demandé d'être triste ou gai, il doit, pour être bon comédien au sens du mot, exprimer supérieurement la tristesse ou la gaieté sans apprécier pourquoi ces sentiments lui sont demandés. Cela, c'est l'affaire de l'auteur, qui sait ce qu'il fait et qui reste seul responsable devant le spectateur. Vous admettez encore avec moi que l'art du comédien, ainsi ramené à ses limites, reste encore singulièrement honorable et difficile. »

Il y a dans ces quelques lignes une salutaire leçon d'art théâtral, — et de modestie.

ENSEIGNEMENT ARTISTIQUE

Graphique d'histoire de l'art, par JOSEPH GAUTHIER (1).

Dans un précédent ouvrage, qui a obtenu un vif et rapide succès, M. Joseph Gauthier, en collaboration avec M. L. Capelle,

(1) Un volume in 8° avec nombreuses gravures dans le texte et hors texte. — Paris, Librairie Plon-Nourrit et Cie.

avait défini les éléments essentiels de la *composition décorative*. Il vient d'entreprendre, dans un nouveau livre, de condenser en un exposé clair, méthodique, où le texte et le dessin s'éclaircissent l'un l'autre, où les détails sont enchaînés, dirigés vers un but exclusivement éducatif, la somme indispensable de connaissances générales sur l'histoire de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture et des Arts industriels. Ce « graphique » substantiel s'adresse à la fois à la jeunesse des académies et écoles des Beaux-Arts, à ceux qui préparent les professorats de dessin et aux simples curieux qui désirent une documentation d'ensemble suffisante sous une forme accessible.

Le livre va de l'Égypte à la fin du dix-neuvième siècle ; dans chaque style, les caractères particuliers sont soulignés sous cette réserve que, dans la lente évolution du goût, les séparations d'une époque à l'autre ne se font pas toujours d'une façon brusquée et absolue. Les croquis qui illustrent cet enseignement sont destinés à être reproduits au tableau noir et doivent compléter leur aspect par des photographies.

En résumé, l'ouvrage est une sorte d'armature solide pouvant servir de base à des études plus complètes, d'introduction à la recherche de la haute culture artistique.

Chronique judiciaire des Arts.

Engagement nul. Dédit valable.

Le tribunal civil de la Seine a décidé dernièrement, et le point de droit est assez particulier, qu'un artiste qui a employé des manœuvres illicites pour tromper son directeur ne peut se prévaloir contre lui de la nullité de son engagement. Si pour avoir manqué à ses obligations l'artiste est assigné en résiliation, le dédit stipulé est dû par lui, même dans le cas où le traité auquel il sert de sanction serait déclaré nul.

Cette solution ne paraît pas à l'abri de toute critique. On ne s'explique pas très bien, en effet, qu'une condamnation puisse résulter de l'inexécution d'une convention sans validité légale. Et peut-être la Cour, si elle est saisie de l'affaire, reformera-t-elle cette décision imprévue.

Celle-ci fut prononcée en faveur d'un entrepreneur de spectacles, M. Alexandroff, directeur de l'Aquarium de Saint-Petersbourg, qui, deux fois de suite, attendit vainement que M^{lle} Lina Ruby, l'une des divettes de *Parisianna*, vint remplir l'engagement qu'elle avait souscrit. Un médecin envoyé par M. Alexandroff constata que l'artiste, qui se disait malade, se portait à merveille et que rien ne l'empêchait de partir pour la Russie. M^{lle} Lina Ruby opposa alors la nullité du contrat : elle l'avait signé étant mariée, et sans avoir sollicité l'autorisation de son mari.

Bien qu'il déclarât qu'un engagement conclu dans ces conditions fût nul, le tribunal n'en condamna pas moins l'artiste à payer à son directeur le dédit stipulé, soit quatorze mille francs.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Nuit*, par IWAN GILKIN, Paris, *Mercur de France*. — *La Wallonie héroïque*, par JULES SOTTIAUX, Bruxelles, éd. de la *Belgique artistique et littéraire*. — *Le Cœur qui souffre*, par ACHILLE MISSON, Bruxelles, id. — *Anthologie des Poètes belges : Marie van Elegem*, Bruxelles, 1, rue Jenatzy.

ROMAN. — *Mort de Quelqu'un*, par JULES ROMAÏNS, Paris, Eugène Figuière.

CRITIQUE. — *Chopin*, a discourse by I. J. PADEREWSKI, translated from the Polish by LAURENCE ALMA TADEMA, London, W. Adlington. — *Les Artistes de la pensée et du sentiment*, par Maria Biermé, Bruxelles, éd. de la *Belgique artistique et littéraire*. — *Albert du Bois*, essai-critique par JOSEPH GHOT, Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *Le Brabant inconnu*, par ARTHUR COSYN, Bruxelles, Ch. Bulens.

THÉÂTRE. — *Massacrons les innocents*, par FRANZ HELLENS, Bruxelles, éd. du *Masque* (H. Lamertin). — *Pogge de Schuerbeek*, par CH. DESBONNETS et A. BAILLY, Bruxelles, Société belge d'éditions.

MUSIQUE. — Parnasse des organistes du XX^e siècle : *Méditation pour orgue ou harmonium*, par F. NOWOWIEJSKI (couronnée au concours international de 1914), Arras, Procure général de musique religieuse.

NÉCROLOGIE

Léopold Flameng.

Le doyen des graveurs français, Léopold Flameng, né à Bruxelles en 1831, s'est éteint le 4 septembre à Courgent, près de Mantes. Élève de Calamatta, il s'était fixé à Paris dès l'âge de vingt-deux ans et, soit par ses planches au burin ou à l'eau-forte, soit par ses illustrations de livres, se classa rapidement parmi les meilleurs graveurs de son temps. Collaborateur de la *Gazette des Beaux-Arts*, il publia dans cette revue plus de soixante-dix reproductions de tableaux de Rembrandt, de Franz Hals, de Murillo, de Gaïndborough, de Prud'hon, d'Ingres, etc. Il faut citer aussi parmi ses meilleures œuvres les reproductions de la *Vierge au donateur*, de Van Eyck (musée du Louvre), de la *Ronde de nuit*, de la *Léçon d'anatomie* et des *Syndics* de Rembrandt (musées d'Amsterdam et de La Haye).

Léopold Flameng avait reçu la médaille d'honneur au Salon de 1886. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1894 et membre de l'Institut depuis 1898.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, qu'aura lieu l'inauguration du monument commémoratif de la bataille de Jemmapes. L'Académie française a désigné pour la représenter le général Langlois, sénateur, qui prendra la parole à cette cérémonie. M. Camille Lemonnier parlera au nom de la Société des gens de lettres.

L'Exposition des anciennes industries d'art tournaisiennes restera ouverte jusqu'au 16 octobre.

Le Comité organisateur rappelle à ce propos que les groupements professionnels, les collèges, écoles, pensionnats et sociétés jouissent d'une réduction de 50 p. c. sur le prix d'entrée.

Ces groupes peuvent obtenir gracieusement un guide qui se met entièrement à leur disposition pour la visite de l'Exposition et des monuments si remarquables et si nombreux de la vieille cité nervienne. Il suffit d'avertir le Comité organisateur par une simple carte au secrétaire de ce Comité.

Le monument à la mémoire du statuaire liégeois Jean Delcour, dont l'*Œuvre des Artistes* a pris l'initiative, s'érigera bientôt place Saint-Paul, à Liège. L'édification, commencée fin juillet, est en voie d'achèvement, sous la direction de l'architecte Collin, et la date de la remise du monument à la ville de Liège a pu être fixée au lundi 6 octobre.

Le gouvernement sera représenté à la cérémonie par le directeur général des Beaux-Arts.

M. Léon Hennebicq fera jeudi prochain, à 3 heures, au Salon des Arts anciens du Hainaut, à Charleroi, une conférence sur les *Arts industriels du Hainaut*.

La direction du théâtre de la Monnaie annonce que les prochaines premières représentations et reprises se succéderont, sauf imprévu, dans l'ordre ci-après : *La Tosca*, *Orphée*, les *Maitres Chanteurs*, *Werther*, *Thérèse et le Secret de Suzanne*, *Hérodiade*, *Obéron*, *Robert-le-Diable*, *Déjanire*.

La Tosca sera chantée par M^{me} Claire Friche, *Orphée*, *Werther*, *Thérèse* par M^{me} Croiza, *Hérodiade* par M^{me} Béral.

Nous avons publié dans ses grandes lignes le programme de la prochaine saison des Concerts populaires. La direction vient d'arrêter comme suit le détail des cinq premières auditions, exclusivement consacrées à l'œuvre symphonique de Beethoven.

Premier concert (lundi 23 octobre) : ouverture d'*Egmont*; première symphonie; concerto en *mi* bémol pour piano; deuxième symphonie.

Deuxième concert (lundi 20 novembre) : troisième symphonie (*Héroïque*); concerto en *ré* pour violon; quatrième symphonie.

Troisième concert (lundi 4 décembre) : cinquième symphonie; concerto en *sol* pour piano; sixième symphonie (*pastorale*).

Quatrième concert (lundi 18 décembre) : septième symphonie; concerto en *ut* pour le piano; huitième symphonie.

Cinquième concert (lundi 8 janvier) : ouverture de *Coriolan*; pièces vocales; neuvième symphonie.

Les concerts seront donnés sous la direction de M. Otto Lohse au théâtre de la Monnaie à 8 h. 1/2. Les répétitions générales publiques auront lieu dans la même salle le samedi précédant chaque concert, à 2 heures.

Les quatre concerts de musique de chambre qui seront donnés à la Grande Harmonie sont fixés aux jeudi 23 novembre, vendredi 15 décembre, mardi 23 janvier et mardi 12 mars. Ils auront respectivement lieu avec le concours de M. Fritz Kreisler, Jacques Thibaud, du Quatuor Sevcik de Prague et de M^{lle} Suzanne Godenne, pianiste. S'adresser pour les abonnements (à 24, 16, 12 ou 6 francs) chez MM. Schott frères, 28 Coudenberg, Bruxelles.

M^{lle} Gabrielle Tambuysen et M. Marcel Joréz annoncent pour cet hiver trois séances de sonates. La première sera consacrée aux maîtres des XVII^e et XVIII^e siècles. L'école allemande fera l'objet de la deuxième séance et, à la troisième, les jeunes artistes interpréteront les œuvres les plus récentes de l'école française.

De Paris :

Le *Portrait de Gambetta* par Alphonse Legros, légué à l'Etat par Sir Charles Dilke, vient d'entrer au musée du Luxembourg.

Un comité est en formation pour élever un monument à la mémoire de Stéphane Mallarmé. On utiliserait pour ce monument le buste que sculpta, du vivant du poète, M. James Vibert.

Rodin achève en ce moment un buste de M. Georges Clémenceau, ancien président du conseil des ministres.

Le sculpteur Injalbert vient de terminer le monument à Mirabeau commandé par l'Etat pour le Panthéon. Déjà, les praticiens taillent dans d'énormes blocs de carrare les sept figures qui composent ce monument.

Injalbert a représenté Mirabeau à la tribune. Deux animaux symboliques, un lion et un aigle, sont à la base. Aux angles du piédestal se dressent la Royauté, la Révolution, l'histoire et la Douleur.

Après une interruption de quelques mois, *la Mêlée*, chronique des arts et des lettres, reprend le cours de sa publication régulière. Gazette de combat, manifeste d'indépendance, la revue définit nettement son programme : « Nous nous jetons résolument dans la mêlée : tous les novateurs, tous ceux qui n'ont pas craint devant la Vie de l'empoigner, de la disséquer, de la tra-

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2 ◆

== BRUXELLES ==

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

duire, tous ceux qui ont su en leur art demeurer des hommes : voilà nos maîtres, voilà ceux dont nous nous réclavons. »

A Paris, 6 rue de Belzunce, cinq francs par an.

La Ligue franco-italienne vient d'offrir un buste de Léonard de Vinci à la Ville d'Amboise, sur le territoire de laquelle, au château du Clos-Lucé, mourut le 2 mai 1519 l'auteur de la *Joconde*. L'inauguration de ce buste coïncidera avec celle de l'Institut d'art industriel Léonard de Vinci fondé au moyen de souscriptions italiennes et françaises.

Si non e vero...

M. Guillaume Apollinaire a connu, en un jour, dit le *Gil Blas*, une célébrité que plusieurs livres de valeur et deux cents articles de critique sagace ne lui valurent point. A quelque chose malheur est bon : M. Guillaume Apollinaire, grâce à sa complaisance pour un pauvre diable peu scrupuleux, sera désormais notoire.

Ce n'est point, d'ailleurs, un homme banal. Il était chargé de la rubrique des romans à la revue *la Phalange*, ce qui ne l'empêchait pas de voyager d'un bout de l'année à l'autre. Ces continus déplacements n'avaient qu'un inconvénient : c'est qu'il ne recevait que peu ou point les livres dont il avait à rendre compte. Que faisait-il ? Il en inventait... Parfaitement ! Il imaginait une production littéraire abondante dont il s'occupait scrupuleusement. Il inventait des titres de romans, des noms d'auteurs, des noms d'éditeurs, et sa critique ne se ressentait en aucune façon des conditions défavorables dans lesquelles il la faisait. Jamais rubrique ne fut tenue avec autant d'impartialité et de conscience.

Mais un jour, son directeur découvrit la chose. Il en fut malade pendant trois semaines et ne voulut revoir de sa vie un collaborateur doué d'une si belle imagination. Alors, Guillaume Apollinaire, délaissant la production livresque, se mit à visiter les musées, fit de la critique d'art fort érudite. Et vous voyez s'il y a réussi !

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avisés et très élégante clientèle qu'elle a transférés ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS. Commission, Achat - Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Octobre



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMÈS

SOMMAIRE

L'Exemple de Liszt (CAMILLE MAUCLAIR). — Henry Ottmann (LOUIS VAUXCELLES). — Wallonié (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Livres (F. M.). — En souvenir de Charles-Louis Philippe. — Exposition de Charleroi (JACQUES HERMANN). — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Petite Chronique.

L'Exemple de Liszt.

« Nous n'avons su toutes ces choses qu'après sa mort ».
Vie de Pascal. par M^{me} PÉRIER.

Il dort à Bayreuth, auprès du temple du dieu qu'il créa. C'est là le point du monde que ce grand voyageur choisit pour se reposer durablement enfin, après tant de labour et de pèlerinages; c'est là que le destin lui permit de revenir pour mourir; s'il ne put épouser la femme admirable qu'il aimait, il a connu du moins, au soir de sa longue vie, la profonde étreinte de la terre élue par son âme.

Il fut un des plus grands errants que l'art ait jamais délégués pour sa cause sur la vaste terre. On songe, en lisant sa vie, à l'apostolat de Giotto parcourant l'Italie, créant partout des chefs-d'œuvre, ensemençant les jeunes cœurs, éveillant l'idéal de beauté endormi dans les catacombes depuis huit siècles, mettant un monde en mouvement, tout en bâtissant une cathédrale de peinture. Il y a dans Liszt cette joyeuse ferveur de Giotto, cette ardente gaité de l'âme que donne seul l'oubli volontaire et total de soi-même. Plus encore

qu'à son œuvre, c'est à son courage moral qu'il faut demander des leçons : apprenons, sur sa tombe, le plus rare des héroïsmes, la plénitude féconde du sacrifice.

Nul n'obtint plus, pour renoncer davantage. Sa gloire s'abattit sur lui comme un ange impétueux, alors qu'il n'était qu'un enfant. A dix ans il était célèbre, et on voyait en lui un Paganini du piano; à quatorze ans l'Opéra de Paris lui jouait son *Don Sanche*; à vingt-cinq ans il avait connu tous les triomphes en Europe, et il était le révélateur de Beethoven, le roi du piano et le conseiller respecté des plus grands; et l'on savait déjà que son génie de compositeur, d'inventeur de formes musicales, survivrait à son éblouissante renommée d'interprète. Mais dès 1840 il connaissait personnellement Schumann, il rencontrait Wagner, et la hantise de l'apostolat et du sacrifice s'imposait à lui. Elle avait visité son âme dès l'enfance, sous une forme différente : c'était presque toujours par charité qu'il donnait ses concerts, et l'or ne comptait pas pour cet homme qui, ayant amassé et donné des fortunes, mourut pauvre. Puis sa charité s'éleva d'un degré, et devint de l'altruisme d'art : ce fut la piété qui le jeta ardemment de capitale en capitale pour réunir les fonds du monument Beethoven à Bonn et revenir enfin, en 1845, jouer aux pieds de l'image du Titan, dressée grâce à lui. C'est l'altruisme qui lui fit transcrire pour piano la *Symphonie fantastique*, à vingt et un ans, l'éditer à ses frais et la répandre, premier acte d'une générosité qui prodigua les bienfaits durant quarante années ultérieures. Ce n'est pourtant là qu'un acheminement de l'Errant vers le bonheur véritable, le seul qui pût tenter son cœur l'abnégation. Weimar fut la halte définitive m'il allait

pouvoir s'immoler. Dans *Parsifal*, Kundry rêve, et elle prononce gravement le mot qui concentre toute sa volonté insatiable : « Servir ». Kundry, c'est l'âme de Liszt. A Weimar il allait « servir ». Et durant treize années il y servit — et la ville de Goethe devint la ville de Liszt.

Là Berlioz, Schumann, Gluck, Mozart, Schubert, Wagner, entre tant d'autres, furent divulgués et glorifiés par lui, et interprétés d'une incomparable façon. Mais ce n'était pas assez. Il écrivit, il fit de la critique d'apostolat, pour Chopin, pour Paganini, pour Wagner, pour Berlioz, pour Schumann, pour Franz. Il dirigeait la scène, dirigeait l'orchestre, dirigeait les concerts ; rien ne suffisait à son effrayant désir de servir, rien ne brisait la résistance inouïe de son organisme. Alors, et seulement lorsqu'il jugeait avoir assez servi l'idéal du sacrifice, il s'accordait de créer lui-même, et il écoutait chanter son âme. Il écrivait *le Tasse*, *Ce qu'on entend sur la montagne*, *l'Héroïde funèbre*, *Mazeppa*, *Bruits de Fête*, *Prométhée*, *la Faust Symphonie*, *Orphée*, *les Préludes*, *les Huns*, *Hamlet*, *la Sonate*, une foule d'œuvres — des chefs-d'œuvre. Comment en trouvait-il le temps ? C'est le mystère de la fièvre et du génie. Et quand tout cela était amoncelé il le délaissait et jouait les œuvres des autres.

Et les autres, et même ceux qui bénéficiaient de son amitié personnelle, acceptaient ce sacrifice sans gratitude, et ne défendaient pas leur chevalier errant, leur mécène spirituel et le héraut de leur gloire. Car pour eux comme pour la foule, Franz Liszt était un pianiste inouï qui avait voulu se faire kapellmeister et critique pour assurer le triomphe de la révolution néo-beethovenienne, et rien de plus, et simplement cela et c'était bien ainsi, et on le remerciait : mais qu'il fût un colosse musical, un titan créateur lui aussi, à quoi bon s'en apercevoir, et pourquoi s'attarder à demander la justice pour l'homme qui la faisait rendre, pourquoi reconnaître que le virtuose était un inventeur, pourquoi décerner à l'apôtre incomparable les honneurs dus aux dieux ? Lui souriait, et constituait en silence le poème symphonique dont ils allaient se servir en le diminuant, en l'extériorisant, alors qu'il le leur donnait plein de génie, et telle qu'une synthèse du lyrisme poétique et du lyrisme musical. Il créait la seule forme haute et neuve que la musique eût trouvée depuis le classicisme, comme il avait, dans son adolescence, créé la forme haute et neuve de la littérature du piano. Il souriait, il ne souffrait pas. Il ne voyait pas l'ingratitude, car il regardait toujours en face de soi, c'est-à-dire au-dessus des hommes. Il était heureux d'être démarqué et sous-entendu, parce que l'Idée évoluait. Le chevalier errant ne se nomme pas le Bien qui passe. L'homme de Weimar, de qui tant de monde fut fasciné, ne croyait point au désintéressement sain et

fort des artistes anonymes du moyen âge. Il était sauf de l'atroce jalousie nominale de la gloire, il était libéré du profit personnel, et c'est pour cela que son esprit réalisait d'immenses économies de forces, et là était le secret de sa puissance de travail, de sa victoire quotidienne sur le temps. Il était destiné à voir ses tempes blanches, et il œuvrait avec la rapidité de ceux qui vont mourir demain.

Et puis il était infiniment absorbé par la création d'une œuvre subtile et difficile entre toutes, qui lui donnait un grand souci et exigeait toute sa science, autrement que l'organisation de la musique européenne ou la constitution du poème symphonique : il modelait un être vivant qui se rebellait sans bonté contre l'homme qui le menait au génie, il construisait Richard Wagner et lui suggérait le wagnérisme.

Il a servi Berlioz, Chopin, Schumann, Glinka, toute l'école russe, César Franck. Mais ce sont des services qu'un autre eût pu rendre : tandis que jamais, sans doute, une âme ne s'est dévouée à une autre âme comme celle de Liszt à celle de Wagner. L'altruisme, ici, a quelque chose de radieux et d'unique, la bonté s'élève à une sorte d'impartialité divine. Ce n'est rien que les œuvres wagnériennes postérieures à *Lohengrin* aient été influencées manifestement par les principales créations symphoniques de Liszt, achevées avant que *Rheingold* fût commencé ; ce n'est rien que la *Sonate à Schumann* semble l'exposé de toute une Tétralogie ; ce n'est rien que l'art de Liszt, tel que nous le connaissons aujourd'hui, nous permette la formidable supposition que, Wagner n'ayant point existé, le wagnérisme eût pu être quand même ! Ce qui reste un enseignement psychique incomparable, c'est ce que nous a révélé la *Correspondance*, un des plus grands faits critiques de l'histoire des arts : c'est cette formation lente d'un être par un autre qui le défend, le secourt, le protège contre lui-même, ne s'offense jamais de son ingratitude, sait ce qu'il y a en lui de démoniaque et de mauvais, lui insuffle patiemment la spiritualité, le juge avec douceur, l'électrise, le console et le pousse vers la terre promise, puis le regarde en restant au seuil, sur un sommet, sur un Nébo de chefs-d'œuvre ignorés, comme un Moïse qui dédaignerait même la mélancolie. Qu'importe à l'âme du bon paladin errant qu'un Wagner soit digne ou indigne ? Il voit que le génie est en lui, il faut que ce génie soit révélé, que l'Idée s'affirme : Liszt a jugé que le pouvoir magique a été placé en Wagner plus qu'en lui-même, il sert le pouvoir dans l'homme, c'est à lui qu'il se dévoue, et il connaît des joies indicibles parce que son surhumain besoin de dévouement a trouvé dans le siècle un protégé digne de son effort. Avoir fait les œuvres de Wagner ? Il l'eût pu. Mais avoir fait Wagner, c'est ce qu'il a préféré. Jamais la fécondité du sacrifice volontaire ne s'affir-

ma plus bellement depuis la maïentique de Socate.

Quand il eut quitté Weimar, Wagner était achevé et s'en allait à travers le monde, d'orage en tempête, mais toujours illuminé par des éclairs, rayons futurs de son auréole.

Le grand vieillard se tourna, l'œuvre faite, vers l'Italie. Peut-être son âme héroïque ressentit-elle alors quelque chose qui ressemblait à la mélancolie. Il alla vers le soleil, à Rome, auprès de celle qu'il aimait et qui fut la Vittoria Colonna de ce Michel-Ange las d'avoir sculpté un dieu. L'Errant des causes de beauté rêva de s'arrêter, de goûter la stabilité du bonheur ; mais sa mission exigeait encore l'oubli de soi, et pas plus que le sombre génie de la Sixtine ne put éteindre librement l'épouse spirituelle qui vieillissait chastement à ses côtés, il ne fut donné à Liszt de sanctionner ses fiançailles d'âme avec la princesse de Sayn-Wittgenstein. L'élan du sacrifice le jeta plus loin et plus haut que la Musique et que Wagner, aux pieds de Dieu : le voyageur chevaleresque, le virtuose acclamé, le passionné romanesque, le chef d'orchestre, le polémiste, l'apôtre, tout se condensa, avec un magnifique mépris de la gloire humaine, en un prêtre, en un croyant, qui écrivit la *Sainte-Élisabeth*, le *Christus*, les *Légendes de Saint-François de Paule*, *Du Berceau à la Tombe*, actes de foi déjà présagés par la *Messe de Gran* ; et en même temps il recommençait les voyages, d'Angleterre en Autriche, formait des élèves, illuminait encore des âmes... Wagner n'était plus. Ce fut après une audition de *Parsifal* et de *Tristan*, dans le temple de son Fils, que Franz Liszt défaillit et quitta le monde.

Il était glorieux. Il était méconnu. Voici plus de vingt ans qu'il est mort et que nous travaillons encore à débayer les décombres superbes de la gloire des autres sous lesquels son œuvre est enfouie ; et c'est lui qui avait voulu que tout cela croulât sur sa mémoire, et c'est lui qui s'était caché. Car il voulut servir et non être servi ; et si sa mémoire nous pardonne de contrevenir à sa sublime humilité volontaire, c'est que son œuvre est finie ici-bas, que son Fils est reconnu, et qu'à présent il nous est permis de faire ce qu'il ne fit jamais, de penser à lui-même.

Il a créé un monde musical, avec une inspiration et une lucidité merveilleuses, il en a été l'architecte audacieux et sagace ; et cependant personne n'a voulu s'en apercevoir, et on le jugeait sur quelques caprices de concert, et à présent encore on agit parfois sans honneur à son égard, et l'Errant reçoit encore l'injure du passant incompréhensif. Il a voulu n'être qu'une base, cachée par toutes les constructions qu'elle a rendues possibles ; mais voici que sous la formidable assise soutenant tout l'édifice musical du XIX^e siècle s'ouvre à nous une crypte qui est une seconde basilique d'har-

monie, et le jour qui y pénètre est moins puissant que le rayonnement mystérieux qui en sort. Le roi du piano n'est qu'un beau souvenir, l'Errant repose ; mais l'homme qui cacha ses chefs-d'œuvre commence seulement à vivre et à prévaloir dans l'univers.

A présent seulement nous savons qu'il fut un héros et un saint, et le plus grand démenti à l'égoïsme que puisse invoquer l'honneur éternel de l'écrivain, du musicien, du sculpteur ou du peintre.

La psychologie de Liszt dépasse l'art : elle est une valeur morale qu'un Carlyle, un Emerson ou un Nietzsche eussent pu célébrer. Elle s'élève à la signification d'un exemple humain. Voici l'homme qui fut charité et amour, qui ignora la haine et oublia son moi, voici l'homme qui organisa un siècle d'art, donna un génie au monde, et mourut pieux et pauvre, voici l'homme qui tut sa grandeur, et dont la bonté fut militante. Le *Christus*, les poèmes symphoniques, la *Messe*, la *Faust-Symphonie* et tout le cortège opulent d'œuvres merveilleuses appartiennent à la musique ; mais l'exemple de Liszt appartient à toute l'humanité. Que sont, dans le romantisme, les ambitions avides et bourgeoises d'un Hugo, les rages et les désordres d'un Berlioz, les indécisions et les faiblesses mélodieuses d'un Lamartine, les excès d'un Musset, auprès de cette volonté armée, de cette activité ailée, de cette clarté d'âme, de ce génie qui s'oublie et de cette abnégation qui veille à s'épurer sans cesse ?

Il y a cette beauté plus archangélique qu'humaine dans Delacroix pensif et taciturne ; et lui aussi est très supérieur au romantisme par la qualité de son âme. Mais il n'a pas eu cette joie de créer du bonheur, cette ivresse mystique de l'apostolat de Liszt, cette faculté de traduire par des actes innombrables et d'incessants bienfaits la sublimité de son cœur, la ferme noblesse de son caractère. Le mot de Kundry, ce n'est qu'un mot : mais Franz Liszt en a fait un cri et l'a répercuté d'un bout de son siècle à l'autre avant de s'endormir les mains jointes, comme un croisé de l'idéal, avec le signe sacré sur la poitrine.

CAMILLE MAUCLAIR

HENRY OTTMANN

Depuis une demi-douzaine d'années, les Salons d'Art indépendant retentissent de la clameur forcenée des fauves, ce qui cause le plus grand préjudice aux talents délicats. Les derviches hurleurs accaparent l'attention. On se bat devant leurs toiles ; les uns d'nigrent, les autres exaltent, d'autres rient. Cependant l'intimisme discret, fleur odorante de l'École, passe trop inaperçu. Et puis, en réaction naturelle contre l'odieuse figuration, des ébauches de plus en plus hâtivement bariolées instaurent un poncif nouveau. Si bien que les ouvrages écrits, composés, rythmés, peints, semblent « trop faits », et les barbouil-

leurs cubistes proclament *ficelé* ce qui est simplement achevé.

Ceci et d'autres causes, dont la moindre n'est pas la modestie laborieuse d'Henry Ottmann, son mépris absolu de l'arrivisme et du puffisme, expliquent pourquoi ce peintre si réellement distingué n'a pas encore conquis le rang que lui accorde l'élite des connaisseurs. Il n'a jamais jeté de cris discordants dans la cohue salonnrière. Mais sa voix pure et fine doit être entendue. Elle le sera.

Ottmann a le mérite exceptionnel de ne s'être asservi à aucune des formules en vogue et de n'être ni un suiveur, ni un spécialiste. Qu'il ait, comme tous les vrais artistes, bénéficié de l'enseignement impressionniste et de la rude leçon de Cézanne, cela ne fait point doute. Mais, paysagiste, il ne nous a jamais montré du Sisley recommencé, ou servi la monnaie de Monet. Quand il peint une nature-morte, ce ne sont pas les trois fameuses pommes pléthoriques et vernissées roulant sur un coin de nappe. Il est lui-même, essentiellement. Et c'est un notable mérite, en notre temps de démarqueurs et de virtuoses caudataires.

Pas davantage spécialiste, disais-je. Et de ceci je ne saurais trop le louer. Tant de peintres, et distingués, reprennent leur vie durant l'éternelle femme en corset ou le sous-bois qui leur a valu leur seconde médaille. Ottmann est un inquiet qui répudie les formules mercantiles, un chercheur doucement tenace en quête de perpétuel renouvellement. Il a peint des figures, des compositions décoratives, des bouquets, des ciels, des rivières, des maisons de villes et de villages avec un égal amour. Il a le sens du plein-air et du « home ».

Ce n'est pas à dire que son art se disperse ou s'égaré. Il apporte à tous les thèmes élus un souci profond de la matière nécessaire, et si ses pierres sont solides, ses fleurs sont légères, ses ciels aérés, ses eaux frissonnantes et limpides, et délicieusement expressifs ses visages féminins. Nul besoin qu'il signe. Sa manière est à lui et sa personnalité nettement marquée.

Ce qui me frappe en cette œuvre diverse et une, comme la vie même et la nature, c'est son caractère à la fois précis et libre. Ceci mérite un instant d'examen. Ottmann est précis sans minutie, sans sécheresse, sans mesquinerie méticuleuse. Il exprime ce qu'il a à dire, mais ne bavarde point. Et il le dit librement. Il sait l'art des sacrifices, et n'improvise qu'après avoir mûrement réfléchi. La liberté est à égale distance de l'effort et du bâclé. Une toile d'Ottmann est « arrêtée » au point voulu où il a voulu la mener. Il ne va ni au-delà, ni en deçà, ne dépasse pas le but, et ne s'interrompt pas avant terme. S'il masse et simplifie, c'est à la suite de préalables études fort poussées. Je me souviens d'une forte parole de l'historien Fustel de Coulanges, et que plus d'un peintre devrait inscrire sur le mur de son atelier : « Il faut dix années d'analyse avant de se permettre une heure de synthèse ». Hé, oui ! Soyez libres, autant que vous le pouvez. Les maîtres l'étaient, mais pas à leurs débuts. Rembrandt, Tintoret, Titien ne furent jamais si libres qu'à la fin. Ottmann a compris l'importance de ce principe esthétique ; il a horreur de l'esquisse trop aisée, plaie de nos Salons de jeunes, et ne répugne pas moins à la facture hyper-finie de nos Salons de vieux.

Son intimisme nuancé et subtil, ses harmonies caressantes nous prennent plus et mieux que les accords d'une tragique brutalité dont on nous a tant saturés en ces derniers temps. A étudier ses toiles, vous goûterez cet art fleuri, sobre et doux : la sincérité de l'émotion, la qualité sensible, l'accent, le parfum de nature, le raffinement des arabesques, la souplesse de la touche,

la beauté du ton, l'émail de la matière. Art direct et probe au premier chef, sans surcharges, sans fausses naïvetés de byzantin, sans truquages. Délicatesses sans mièvreries, force concentrée. Ottmann est dans la meilleure voie, et y persévéra d'un pas résolu, car il sait que la vérité n'est point dans le tableau, mais vers le style, l'ordonnance et la cadence décorative.

LOUIS VAUXCELLES

WALLONIE

La Wallonie regorge d'artistes, mais deux écrivains ont plus spécialement pris à cœur de la célébrer elle-même, de rappeler ses beautés et ses gloires. Et voici que coup sur coup paraissent deux livres : l'un, *En Wallonie* (1), de M. Louis Piérard ; l'autre, une réédition avec des images d'un bouquin déjà lu mais, si frais qu'il semble nouveau : *Le Pays wallon* (2), par M. Louis Delattre.

M. Louis Delattre, l'exquis conteur d'*Une rose à la bouche* et le vigoureux psychologue des *Carnets d'un médecin de village*, n'a point cessé à vrai dire de décrire et d'aimer son pays, mais il semble qu'il puisse le faire indéfiniment, inépuisablement, et que chaque façon nouvelle qu'il trouve de présenter ses sites aimés lui redonne à trouver de nouvelles images. Il serait à souhaiter que les monographies de villes ou de provinces soient toujours confiées à des écrivains aussi délicats. C'est si rare, hélas ! Que j'en ai lu, de ces livres qui se veulent enthousiastes et composés par des gens que l'on sent sincères et d'un ardent patriotisme, mais d'une écriture si misérable, si plate qu'on ne voit rien, qu'on ne devine rien, que les plus beaux panoramas du monde seraient bien mieux suggérés par des épures.

M. Delattre au contraire met au service de son lyrisme si persuasif une langue si savoureuse que nous ne pouvons pas lui marchander l'assentiment de notre cœur. Et nous voilà Wallons, même sans bouger de Paris, ou d'ailleurs :

C'est que cet homme étonnant (ne vous y trompez pas, c'est un des écrivains les plus curieux, les plus profonds que vous ayez en Belgique, et je ne vois malheureusement pas qu'on l'ait jamais étudié comme il le mérite) possède un secret merveilleux : il sait aimer les choses, en toute ingénuité, mais sans réserves. Aucune collaboration chez lui de la volonté : son instinct seul parle, mais avec une convenance infaillible, une mesure que ne donnerait aucun art. Il aime les choses, mais sans vouloir les aimer, malgré lui. Et plus il les pénètre, plus il les trouve dignes d'amour, alors que la plupart des hommes, au contraire, s'arrêtent à un certain moment, se rebutent au delà de la seconde ou troisième apparence. Je cite ce passage pour bien montrer comment l'investigation scientifique, au lieu de marquer pour M. Delattre le moment de se détacher du premier aspect d'un paysage, lui est une raison de plus de s'y plaire. Il semble que cet homme mûr et grave ne puisse jamais perdre le don essentiel de l'enfance, qui est la joie de la découverte, l'ivresse d'une perpétuelle connaissance :

(1) LOUIS PIÉRARD : *En Wallonie*. Bruxelles, Henri Lamartin.

(2) LOUIS DELATTRE : *Le Pays Wallon*. Illustrations de S.A.R. Madame la Comtesse de Flandre, M^{mes} Danse et Destrée, MM. Degouve de Nuncques, De Witte, Donnay, M.-H. Meunier, Rassenfosse, Rousseau, etc. Bruxelles, J. Lebegue.

LA VILLE FLEUR DE LA TERRE

Les villes wallonnes, toutes ces villes cordiales, qu'elles soient amples et multiples comme Tournai, ou mignonnes et simplettes comme Walcourt, il est visible qu'elles se jettent au cou du premier venu qui les aime et, pour lui, n'ont guère de caché.

Mais pour ceux qui les honorent, à la manière qu'exigent leurs sœurs de Flandre plus volontaires, d'une contemplation attentive; pour ceux à qui ne répugne pas l'activité dans la tendresse, elles réservent cependant un supplément de confidences. A ceux-là, elles livrent le secret de leur nécessité concrète et solide. Par les routes souterraines de la science; par la sape, la mine et le marteau des géologues, elles décèlent sur quoi, comment, pour quoi, villes wallonnes sur le sol wallon, elles ont été construites, nécessairement, telles qu'elles se présentent.

Cette recherche d'ailleurs, pour intime qu'elle soit, ne sera pas une défloration. Plus psychologue souvent que librement sensuel, le Wallon, à l'exercice qui démonte les rouages de ses sensations, et à faire raisonner son cœur, goûte un plaisir si réel quoique inattendu en une race aussi spontanée, qu'on ne peut trouver déplacé d'appliquer à la connaissance de ses sites un outil wallon par essence, l'analyse.

Considérons le sol pour ce qu'il est, un réservoir d'énergie. Il n'y a, dès lors, rien de contraire à la raison, ni d'attentatoire à la sensibilité à prendre les villes qui en sont sorties littéralement pour le produit déterminé de ces activités telluriennes.

Une ville, une agglomération, c'est un organisme. A côté, ou mieux par-dessous une part considérable de sa construction qui est l'œuvre plus ou moins volontaire et individuelle de l'activité décidée de ses auteurs, elle offre une quotité fatale de facteurs physiques, dont il y a également à tenir compte.

Le terreau fait l'arbre et l'assiette fait la ville. Une intelligence n'est totalement caractérisée que si, sous le phénomène de conscience, on a découvert la qualité des phénomènes de la vie cérébrale inconsciente. Une cité d'hommes, sous le conscient de ses clochers, de ses cathédrales, cache l'inconscient de ses profondeurs.

Et cette pensée, il la développera avec une extraordinaire mais toute spontanée subtilité le long des six chapitres qu'il consacre à l'*Assise des villes*. Tout lui est d'ailleurs matière à noter des analogies, des rapports secrets: la contemplation du voyageur comme la méditation du géologue.

Je n'ai jamais vu aimer un pays comme M. Louis Delattre sait aimer le sien: belle image d'Epinal commentée par un colporteur qui serait un peu magicien.

M. Louis Piérard, lui, s'occupe davantage des mœurs, et des anecdotes aussi. Journaliste, mais comme on ne l'est plus guère en France, il a de son métier le respect le plus rare, et le sentiment de son rôle. C'est le poète du Borinage, mais il est beaucoup plus que cela: il est comme son intermédiaire auprès de nous. Sa généreuse activité l'incite également à nous faire le connaître et à nous révéler à lui. Il multiplia articles et conférences et si, grâce à son entremise, ses compatriotes les plus humbles sont avertis de l'essentiel de notre culture, nous connaissons quelques-unes des manifestations de leur génie: l'œuvre savoureuse de leurs poètes patoisants, comme Bosquétia, ou plus simplement les mots, les gestes amusants, révélateurs, de leurs paysans, si fins, si méridionaux en un sens.

Et puisque je parle de méridionaux, que je cite tout de suite la page si curieuse intitulée: *Confrontation. Le Wallon à Orange*, où M. Piérard nous fait part de ses étonnements à son premier contact avec les gens de ce pays bizarre. Malgré sa courtoisie, comme on le sent tout de même gêné!

Très sincèrement, j'admire l'orgueil démesuré, la grandiloquence de ces fils du soleil qui sont tout en affirmations sonores et en gestes emphatiques. Mais comment ne pas sourire intérieurement quand ils vous disent: « J'ai du génie », ou quelque chose qui s'en approche?...

Que dirait-il s'il les connaissait bien, s'il savait quelle pauvreté intellectuelle cache cette emphase toujours tendue et comme, en fin de compte, ces gens-là sont indignes du pays où ils vivent!

En Wallonie plaira aux amateurs de curiosités: ils y liront des pages tout à fait intéressantes sur *Paul Verlaine à la prison de Mons*, sur *Fénelon à Colfontaine*, sur *Belœil*:

A présent que j'ai retrouvé la quiétude des lieux familiers, le visage paisible de mon pays, j'erre parmi tes frondaisons, Belœil... C'est une tiède et ineffable journée de septembre. Je vois là-bas scintiller dans les branches la grande pièce d'eau. O douceur! Voici, sous l'ombre que me verse le dôme des hauts arbres sveltes, une fontaine minuscule, limpide, que jonchent quelques feuilles mortes. Cette eau et ces premiers débris de l'été expirant, j'en savoure la coloration délicate, comme d'un vieux tapis persan jeté là, tout à coup, à mes pieds. Quelque part chuchote la voix insidieuse d'une source...

Sur Jemmapes en 1792, sur l'art du Hainaut, sur Auguste Donnay, qu'il nomme l'Outamaro wallon, sur la bataille de Malplaquet... Tout lui est prétexte à célébrer la Wallonie: ce que l'histoire y a fait en passant comme ce que la vie y produit par son perpétuel et immobile travail: et le poème en prose décrivant l'après-midi de pluie d'une petite ville alterne avec la chronique d'une bataille, le souvenir d'une lecture classique avec la notation directe, rapide, narquoise et cependant attendrie d'un geste populaire.

C'est le peuple, en effet, qu'il préfère, le peuple courageux, ironique, pittoresque et bon des villages et des terrils, qui est héroïque sans s'en douter et pratique le dévouement comme avec pudeur. Et M. Louis Piérard ne semble pas devoir jamais épuiser la source où il a recueilli des pages comme *Prémices du printemps*, *l'Enfant du miracle*, *les Porteuses de pains*, *Terrils*, *Un volcan*.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES LIVRES

MARGUERITE BAULU. *Modeste automne*, roman (Paris, chez A. Leclerc). — Une vieille servante raconte son histoire: banale et navrante, et véridique. Seulement, alors que toutes les histoires de ce genre finissent plus mal encore qu'elles n'ont commencé, celle-ci s'achève dans une sorte de sérénité. Cela vient sans doute de ce qu'elles sont toutes faites par des gens de lettres: celle-ci a été composée par un observateur attendri, respectueux de ce qu'il voyait et à qui n'a point échappé cette suprême vertu des humbles, leur ténacité malgré tout joyeuse à vivre.

PROSPER-HENRI DEVOS. *Monna Lisa*, roman (Bruxelles, chez Oscar Lamberty). — Que ceux qui croiraient trouver quelque actualité esthétique à cet ouvrage se rassurent... ou se déçoivent. Il ne s'agit pas d'un commentaire, — le cent et un millième — sur la *Joconde*. C'est tout bonnement l'histoire d'une brave petite femme, maîtresse d'un peintre, dans un milieu de rapins. Le peintre, Liévin, ayant trompé la pauvre Lisa un peu plus qu'il n'était supportable, celle-ci a pris un amant. Ce qui a fait rappliquer Liévin. Alors recommence le martyre de la pauvre, qui ne peut plus tout de même aimer Liévin comme autrefois. Et le lecteur est navré de ce que Liévin ne soit pas le seul à souffrir. Mais l'égoïsme des hommes, et leur belle inconscience les sauvent de tout.

LOUIS DUMONT. *L'Aube sur le village*, roman, préface de CAMILLE LEMONNIER (Paris, chez Eugène Figuière). — On comprend que l'écrivain d'*Adam et Eve* et de *l'Ile vierge* ait tenu à préfacer ce livre d'une belle lignée naturaliste. Le mouvement en

est si large et si chaleureux qu'il fait heureusement oublier certaines tirades sociologiques tout à fait contradictoires au genre d'émotion que l'auteur se propose de nous faire éprouver. Mais il y a là un grand amour de l'amour et une vraie adoration de la nature. Quatre saisons passent sur deux couples humains, et cela suffit à entretenir notre intérêt.

GEORGES DENCINVILLE *La Première empreinte*, roman (Paris, chez Jouve). — Encore une histoire de peintres. Mais on y parle davantage d'art. L'art est même le pivot de l'aventure. Meg, femme du peintre Georges Arrouët, a été marquée pour toujours par lui de la première empreinte : il l'a éveillée au monde de la sensibilité esthétique. Il meurt. Elle en épouse un autre. Mais sa vie intérieure est un enfer. Car elle comprend maintenant à quel point elle est attachée au disparu. Il lui sourit, par delà la tombe, tout son amour à vivre. Et cette angoisse étant sans issue, elle se tue.

F. M.

En souvenir de Charles-Louis Philippe.

On a inauguré lundi dernier au cimetière de Cérilly le buste érigé sur la tombe de Charles-Louis Philippe, œuvre du statuaire Emile Bourdelle. Cérémonie très simple, exempte de tout caractère officiel, et qui en fut d'autant plus touchante et recueillie.

M. Le Cardonnel saisit cette occasion pour exprimer dans *Paris Journal* ces justes réflexions : « On a écrit beaucoup sur Charles-Louis Philippe depuis sa mort. La critique aurait peut-être pu commencer plus tôt. Il est à la fois plaisant et affreusement triste d'entendre seulement aujourd'hui la critique appeler Philippe un maître, à l'occasion de la deuxième publication de *la Mère et l'Enfant*, quand on songe que l'essentiel de cette œuvre parut en 1900. Et presque, je crois bien, à la même époque, Philippe publiait à la *Revue Blanche* ces étonnants *Faits divers*, où se révélèrent ces qualités de netteté, de robustesse, qu'il montra de nouveau dans certaines pages de *Bubu* et, plus tard, dans la plupart de ses contes. Il a fallu que Charles-Louis Philippe mourût pour que la critique parlât de lui comme il convenait. »

Et le critique ajoute : « Il est très dommage que Charles-Louis Philippe n'ait pas été encouragé comme il le méritait après *la Mère et l'Enfant*, *Bubu de Montparnasse*, *le Père Perdrix*. Peut-être aurait-il été préservé de certaines influences qui ne convenaient pas à la nature de son talent, et il serait arrivé plus tôt, et d'une manière définitive, à cette forme sobre, dépouillée, qu'on trouve dans *Faits divers*, dans quelques pages de *Bubu* et du *Père Perdrix*, qu'on retrouve plus encore dans ses contes, et dans laquelle il aurait achevé *Charles Blanchard*, s'il avait vécu. »

Il est regrettable qu'à cette époque ces messieurs de l'Académie Goncourt ne lui aient pas donné leur prix, ou bien qu'ils ne lui aient pas dit publiquement ce qu'ils pensaient peut-être en silence : « Nous ne vous le donnons pas parce que vous êtes déjà un maître. »

Plus encouragé, avec une existence plus facile, il aurait plus tôt trouvé sa loi personnelle, celle à laquelle il devait soumettre sa sensibilité : la discipline de son art. Mais il ne faut rien regretter. Telle qu'elle est, l'œuvre de Philippe est très belle, parce qu'elle ne rappelle aucune autre. Elle est déjà très imitée. Ses imitateurs ont d'ailleurs tort. On peut imiter une œuvre qui est un aboutissement, mais une œuvre comme celle de Philippe est une admirable induration ; c'est là ce qu'elle a de plus précieux. A vouloir l'imiter, on risque d'imiter seulement des « manières » qui étaient les siennes, et c'est là ce qu'il y a de moins essentiel, de plus caduc, dans les livres de Philippe.

A un moment où le roman s'éteignait, il a indiqué ce que celui-ci pouvait encore devenir. Il disait : « Pour moi, je conçois le roman non comme le développement d'une idée, mais comme quelque chose d'anmé, de vivant, de réel, comme une main qui bouge, des yeux qui regardent, comme le développement de tout un corps... »

L'œuvre de Philippe est le commencement de quelque chose.

EXPOSITION DE CHARLEROI

Le Jury de l'Exposition a décerné le Grand Prix à l'Ecole de Métiers d'art de l'Abbaye de Maredsous.

L'Art moderne (n° du 6 août dernier) avait nettement, on s'en souvient, devancé la légitime attention officielle. Il est particulièrement heureux de féliciter le Jury de sa clairvoyance artistique et de sa justice prompte.

JACQUES HERMANN

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Les conférences de Charleroi se suivent et ne se ressemblent pas. Après M. Van Zype, nous avons eu M. L. Hennebicq. M. Van Zype s'est borné à lire d'un ton monotone l'étude qu'il avait écrite pour le volume des conférences, en la corsant de fragments de Pirenne et de considérations sur l'unité de notre art national. Ceux qui s'attendaient à être instruits sur Gossart, Lucidel, Navez, Gallait, en tant que portraitistes, ont été un peu déçus.

M. L. Hennebicq, heureusement, ne lit pas. C'est un orateur incisif et éloquent. Ayant à parler des arts industriels, il ne s'est point attardé à glaner les fleurs de la prairie wallonne, mais a considéré son sujet par les cimes. A larges traits, il a évoqué le passé et scruté l'avenir des industries d'art en Hainaut. Il a obtenu un très vif succès.

Vendredi, sous la conduite de MM. J. De Mot, Capart, Jos Destrée, Van Bastelaer, de nos musées royaux, une vingtaine de directeurs des principaux musées d'Europe (Londres, Paris, La Haye, Berlin, Dresde, Vienne, Francfort, Hambourg, etc.), sont venus visiter l'Exposition. Ils ont été reçus par M. Jules Destrée qui leur en a expliqué la signification et les a guidés à travers les salles. Tous ont déclaré qu'ils ne s'attendaient pas à trouver à Charleroi une manifestation artistique aussi importante et aussi intéressante et ont vivement félicité le comité organisateur.

PETITE CHRONIQUE

Le quatrième Salon annuel de l'Union s'est ouvert hier au Musée moderne. Parmi les exposants figurent M. Albert Bartholomé, l'éminent statuaire français, et M. J. Leempoels, tous deux invités par le Cercle, MM. A. Cluysenaar, G. Flasschoen, J. François, A. Geudens, R. Govers, E. Jacques, P. Leduc, G. Lemmers, J. Merckaert, W. Thiriart, Mmes L. de Hem, M.-A. Marcotte, D. Levert, E. Penso, les sculpteurs A. Crick, J. Herbays, E. de Bremaecker, etc.

Le dixième Salon organisé à Westende par le Cercle des Expositions du littoral a valu à son actif organisateur, M. Henry Janlet, des félicitations méritées. L'affluence des visiteurs, — au nombre desquels le ministre des Sciences et des Arts et le gouverneur de la Flandre occidentale, — a été considérable. Trente-six des œuvres exposées ont été acquises, ce qui porte à deux cent trente-trois le chiffre des ventes effectuées depuis la fondation de ces expositions estivales. Une fête de bienfaisance à laquelle participèrent M^{lle} G. Bernard, MM. Marcel Lefèvre et Henry Janlet a rapporté un millier de francs à l'œuvre du Grand air pour les Petits, placée sous le Haut patronage de S. M. la Reine.

Verviers possède depuis le dimanche 3 septembre, jour de son inauguration, dit *Art et Critique*, un véritable musée.

La ville avait bien quelques salles dans lesquelles M. J.-S. Renier avait accumulé des curiosités archéologiques et des tableaux. Joseph Deru lui avait légué sa collection de tableaux modernes à condition qu'un local convenable fût créé pour les abriter; Hauzeur-de Simony avait aussi fait à la ville, de même que M. Peltzer-de Clermont, des dons importants, mais tout cela n'était pas installé convenablement; tandis qu'aujourd'hui il en est tout autrement. On a transformé complètement les locaux de

ce que l'on appelait un musée : une ancienne chapelle; on y a joint, transformé aussi, un ancien hospice et le nouveau musée comprend actuellement, outre un hall avec galerie, six salles assez spacieuses.

Les collections archéologiques de J.-S. Renier et les collections de porcelaines et de faïences, don de Hauzeur-de Simony, sont installés au rez-de-chaussée; tandis que les tableaux provenant de l'ancien musée et des dons Deru, Hauzeur de Simony, Marcotte, Peltzer-de Clermont ont été placés à la cimaise au premier étage.

Ce n'est pas encore un musée idéal, mais c'est déjà très bien, comparé surtout à ce que possédait, jusque maintenant, une ville de l'importance de Verviers.

M. Ernest Clossoff fera jeudi prochain, à 3 heures, au Salon des Arts anciens du Hainaut, à Charleroi, une conférence sur *Les Musiciens wallons du XVII^e siècle à nos jours*. Cette conférence sera suivie, les jeudis 12 et 19 octobre, de deux auditions de musique moderne respectivement consacrées aux compositeurs du Hainaut et à ceux de la province de Liège.

L'administration des Concerts Ysaye porte à la connaissance des intéressés que la saison 1911-1912 comprendra six concerts d'abonnement et deux concerts extraordinaires, qui auront lieu au théâtre de l'Alhambra, aux dates ci-après : 11-12 novembre et 9-10 décembre 1911; 20-21 janvier, 10-11 février, 2-3 mars, 23-24 mars, 20-21 avril et 4-5 mai 1912.

Le plan artistique de la saison ainsi que les noms des artistes engagés seront publiés incessamment.

C'est sous la dénomination de Quatuor Chaumont que MM. Chaumont, Morisseaux, Rogister et Dambois donneront cet hiver en la Salle allemande quatre séances de musique de chambre. Le concours du remarquable pianiste Emile Bosquet leur est assuré pour l'exécution des œuvres avec piano. Ceci nous promet pour la saison prochaine de belles et grandes manifestations artistiques.

Aujourd'hui, dimanche, à 4 h. 1/2, première matinée de la saison au théâtre de la Monnaie : *Samson et Dalila*, interprété par M^{lle} Degeorgis, MM. F. Darmel, Bouilliez, Grommen, Billot, Danlee, Dugnies et Dufranne.

Mardi prochain, représentation extraordinaire des *Maîtres Chanteurs* sous les auspices du Comité du Commerce, avec le concours de M^{mes} Bosetti et Louise Höfer, de MM. Knote, Van Rooy, Paul Bender, Geis, le docteur Kuhn et Tilmann-Liszewski. L'orchestre sera dirigé par M. Lohse.

Le spectacle commencera à 6 heures précises; après le deuxième acte, qui sera terminé vers 8 h. 40, il y aura un entr'acte d'une heure.

La réouverture du Théâtre du Parc est fixée au 15 octobre.

La Librairie nationale d'art et d'histoire (G. Van Oest et C^{ie}), à qui nous devons déjà tant d'intéressantes publications, met en souscription un important ouvrage : *Jacques Callot, maître-graveur (1593-1635)*, par Pierre Paul Plan. Cet ouvrage, tiré à 300 exemplaires seulement, comprendra une étude sur la vie et l'œuvre du maître, un catalogue raisonné de ses estampes et la

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2 ◆
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

reproduction de 282 gravures de Callot choisies parmi les plus caractéristiques, ainsi que deux portraits de l'artiste.

Dans la lignée des maîtres français, Callot occupe une place à part. Graveur de premier ordre, c'est en même temps un créateur dont chaque planche affirme la personnalité aguçée. La publication du volume que prépare la Librairie nationale, — premier ouvrage général et illustré sur le maître nancéen, — est un acte de justice et de réparation.

De Paris :

C'est aujourd'hui que s'ouvrira au Grand Palais le Salon d'Automne, dont M. G. Jean Aubry fera pour *l'Art moderne* une analyse détaillée. Outre la rétrospective de l'œuvre gravée de Camille Pissarro, celle d'Henry de Groux et les ensembles décoratifs, on verra, dans une salle spéciale, les maquettes des décors du Théâtre des Arts, décors signés Dethomas, Dréca, G. d'Espagnat, Francis Jourdain, Cl. Guérin, René Piot, G. Delaw, G. Desvallières, Maurice Denis et Léon Bakst.

Un groupe d'amateurs offre une somme de 1.000 francs, destinée à être décernée, au cours du Salon, en un ou plusieurs prix, à des artistes décorateurs dignes d'être encouragés.

Une jolie anecdote racontée par un de nos confrères parisiens : Victor Hugo reçut un jour une lettre portant simplement comme adresse : « Au plus parfait poète de ce temps ». Il la porta aussitôt à Lamartine.

— Voici, lui dit-il, une missive qui est certainement pour vous.

— Mais non, répliqua l'auteur des *Méditations*, elle est pour vous.

Après une longue discussion courtoise, ils rompent le cachet et lisent : « Mon cher Alfred... »

La lettre était pour Alfred de Musset. Elle émanait du père Dumas, qui avait voulu faire une bonne farce.

Une autre fois pourtant, assure-t-on, Clôvis Hugues osa demander à Victor Hugo :

— M. sire, quel est, à votre avis, le premier poète de ce temps ?

Il reçut cette réponse... elliptique :

— Le second, c'est Lamartine !

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOU

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Al red Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise à très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

NOS ÉLÉGANCES

ET

LA MODE MASCULINE

Revue mensuelle illustrée.

Chroniques de MM. MARCEL BOULENGER, ALBERT FLAMENT, MARCEL DROUET, PIERRE DE TRÉVIÈRES, MARCEL BOULESTIN, GEORGES PIERRÉDON, LOUIS THOMAS, etc.; dessins de PIERRE BRISSAUD, CIOL KOWSKI, NICOD, GEOFFROY, etc.

• Nous avons la prétention d'offrir aux personnes de goût de France et de l'étranger un recueil de renseignements et de conseils qui ne seront inutiles à personne, même aux plus avisés. C'est même ce qui nous obligera parfois à prendre un ton de moquerie que l'on ne trouve point dans les publications illustrées, sous prétexte qu'elles s'adressent au *grand public* et que, par conséquent, elles doivent ménager tout le monde. Nous ne ménagerons personne, car nous nous adressons seulement à cette élite qui sait le prix d'une raillerie et ne s'indigne point lorsqu'on souligne un ridicule ou un travers de l'esprit. »

A Paris : 5, avenue de Messine (VIII^e).

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne (G. JEAN AUBRY). — Collections et Collectionneurs (OCTAVE MAUS). — Le Château de la Malmaison et M. Jean Ajalbert (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Livres (F. M.). — Hommage à Zola. — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Nécrologie : Paul Hermenus (O. M.). — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE

Quand on a vu pendant deux lustres des Salons de toutes sortes, — officiels ou non, — quand par désintéressement ou pour les besoins de la cause on a dû d'assez nombreuses années de suite parcourir des foires de toiles peintes, en quête d'un chef-d'œuvre, quand on a fait tous ses efforts pendant dix années pour rendre justice à ceux qui tâchent ou réussissent à être « les premiers dans la décadence de leur art », on n'entre plus dans une exposition de peinture qu'avec une lassitude extrême, ou même avec un haut-le-cœur, avec le sentiment de M. Folantini à l'égard de l'éternelle gargotte. On n'est pas encore à l'âge où l'appétit ne peut plus se réveiller qu'à grands coups d'épices et de ragoûts faisandés, mais on n'est plus à l'âge où les bizarreries de la cuisine séduisent; on cherche une nourriture saine et délicate, des mets habilement préparés et digestes dont la saveur et l'arôme détournent de préoccupations culinaires. Il faut bien le dire, le Salon d'Automne est encore le seul où l'on puisse entrer sans se sentir envahi d'une fatigue insurmontable dès que l'on en touche les portes. Si les chefs-d'œuvre, cette

année encore, y sont rares (qui donc a prétendu qu'il y avait — en quelque art que ce fût — un chef-d'œuvre par année?), du moins y a-t-il là matière à penser, matière à songer, mille prétextes à aller, au delà même des œuvres, dans des spéculations esthétiques qui, formulées ou non, sont, avec l'émotion, les seules raisons de l'art pour un esprit curieux. Là même où l'on n'est pas agité d'un coup violent sur le cerveau, comme dans la salle des « cubistes », il se dégage de l'ensemble des salles l'impression que si la peinture existe encore, si elle a une raison d'être, si on lui peut trouver des chemins vers de nouvelles expressions, c'est là qu'il les faut chercher selon la mesure de nos propres idées ou de nos propres tempéraments.

De ce neuvième Salon d'Automne se dégage encore une sensation de vie, une sensation d'ardeur, de recherche, de goût, l'impression irrésistible d'un air frais qui, pour n'entrer pas partout à grands flots, passe presque partout par des portes entr'ouvertes pour rafraîchir nos curiosités lassées ou nos inquiétudes indolentes. Toute la peinture n'est pas là, mais presque tout le lendemain de notre peinture s'y trouve : demain ne sera pas fait d'autre chose que de ce qui s'agit, de ce qui bégaye ou s'affirme ici. Et c'est encore l'un des rares endroits publics de Paris où peuvent aller avec profit ceux qui persistent à se soucier davantage des nouvelles perspectives de l'art plutôt que de la répétition des anciennes.

Ayant pour la troisième fois l'honneur et le plaisir de parler du Salon d'Automne dans *L'Art Moderne*, je ne saurais manquer à mes devoirs envers l'un et l'autre, et je parlerai tout d'abord de l'ensemble des œuvres d'Henry De Groux dont peut à juste titre s'enorgueillir la Belgique.

J'en parlerai d'abord parce qu'une fois de plus le Salon d'Automne, en servant la cause de l'art, a servi la cause de la justice : parce qu'il n'est pas de plus impérieux objet que de contredire, au nom d'une belle œuvre et d'un tempérament vivant, l'indifférence ou les railleries de ceux qui ne trouvent leur aliment que dans des nourritures remachées.

Pour un peu on dirait la Rétrospective De Groux, tant la sottise de ces messieurs de l'officiel avaient réussi, ou presque, à faire passer De Groux pour mort : n'est axé qu'il se réveille diablement, et que, sa personne même appartient-elle déjà à l'au-delà, son œuvre eût vigoureusement souffleté ses enterreurs précipités.

La belle œuvre, violente et cependant mesurée ! Pour ma part, je ne célerai pas mon goût pour ces natures qui, sachant donner la sensation du délire, ont assez de ressources en elles pour que ce délire nous donne des doutes sur notre propre réalité. Une âme agitée, mais robuste ; inquiète, mais qui retrouve sans cesse son équilibre et qui ne le perd, on croirait, que pour mieux le ressaisir.

Si l'on ne peut séparer de l'œuvre de De Groux l'effacement fantasmagorique qu'elle nous cause et qu'elle suscite en nombre d'œuvres, on ne peut échapper à la force qui se dégage de ces agitations mêmes.

Il semble en certaines toiles, en tels des dessins exposés, que l'artiste a sabré son chevalet ou sa planche dans une fureur singulière, dans une rage physique, dans une sorte de démente de gestes au premier abord stupéfiantes ; mais, à l'encontre, la grande vertu de l'œuvre de De Groux c'est l'amour, l'amour de la grandeur, de la beauté, de la noblesse et de la force, non pas de cette force brutale qui semble aux premiers regards la plus forte, mais de cette force durable que possède seule l'apparente faiblesse ; et c'est ce sentiment qui vous envahit aussi bien devant cette admirable et déjà classique *Christ aux outrages* que devant certaines sculptures, comme ce buste de Baudelaire.

On peut rêver autrement l'effigie du poète des *Fleurs du mal*, mais un buste d'écrivain qui sache faire songer à son âme, cela n'est point si fréquent et donne la mesure d'un sculpteur. Le Baudelaire de De Groux serre les dents pour ne point laisser échapper des mots de rancœur et d'amertume pour la misère de ses semblables : toute la figure mêle singulièrement une contraction d'angoisse et la sérénité d'une foi qui se sent triompher. L'œil enfoncé dans l'orbite regarde « par-dessus les hommes » et le front, en son exagération expressive, marque la splendeur des pensées. Un Alfred de Vigny plus amer et plus torturé, plus humain, avec l'apparence plus secrète, et plus violent avec l'aspect plus indifférent : telle est l'impression que donne dès l'abord le Baudelaire de De Groux. A mesure qu'on

l'examine, la pénétration de son visage saisit davantage. On y sent autre chose que la main du modelleur, on y éprouve une âme. Souvent, en revanche, De Groux sculpteur s'abandonne à un romantisme un peu conventionnel. Son Wagner a de l'allure, mais qu'il est froid ! Et ce Tolstoï sent l'arrangement.

Mais dans le moindre croquis, quelle vigueur vraie que celle de De Groux ! Certes il n'est pas malaisé de passer pour génial aux yeux de quelques snobs par une négligence savamment cuisinée ; mais une fois le premier saisissement passé, on mesure si vraiment l'agitation n'est qu'extérieure, si le délire n'est que décoratif ou si l'une et l'autre sont des accents du cœur.

Après dix ans les œuvres de De Groux nous émeuvent encore et renouvellent la sensation ou l'émotion d'autrefois. On fait la part des intempérances d'un symbolisme périmé : cette part faite, il reste un grand poète à qui toute matière est bonne, peinture, crayon ou glaise, pour dire sa passion de la « faiblesse triomphante » non pas avec ces apitoiements philanthropiques, cette sensibilité de bureau de bienfaisance, mais avec une âme enragée de vivre et qui continue nerveusement la grande tradition flamande de la puissance saine et ardente.

C'est également avec justice qu'on a réuni cette année au Salon d'Automne un ensemble d'eaux-fortes et de lithographies de Camille Pissarro. L'œuvre gravée de Pissarro risque en effet d'être submergée dans la curiosité publique par son œuvre picturale : à défaut de celle-ci, elle suffirait cependant à témoigner l'esprit le plus patient et le plus inquiet, le plus soucieux de technique qu'ait connu l'impressionnisme.

Il est inutile d'insister sur la vigoureuse réponse que donne un tel ensemble à tous ceux-là qui prétendirent que les impressionnistes ignorèrent toujours le dessin, mais bien plutôt faut-il voir dans ces petites planches les aveux plus restreints mais non moins éloquents d'un artiste qui ne cessa de chercher à mieux saisir et qui s'y appliquait encore avec feu quand la mort l'enleva plus que septuagénaire.

A vrai dire, parmi les impressionnistes c'est à l'égard de Pissarro qu'on est peut-être le plus injuste, ou du moins le plus porté à ne pas tenir compte des intentions d'ailleurs souvent réalisées. S'il n'eut point le lyrisme de Claude Monet, la splendide sensualité de Renoir, il eut une patience inquiète qui a servi souvent de plus grands que lui : dans le mouvement pictural à la fin du XIX^e siècle, Pissarro a sans doute été le peintre le plus tourmenté des ressources de la technique et de l'évolution qu'elle allait suivre.

Avant tant d'autres, il a compris Corot et Daubigny, saisi Turner à Londres dès 1871 ; il a été des premiers à comprendre la vertu de l'effort désespéré et concentré de Cézanne. Maître honoré par ses pairs, il se mettait

un jour à l'école de ses cadets, cherchant après Signac et Seurat les possibilités du néo-impresionnisme.

Pissarro, hanté de technique, n'échappe point à la vue des choses pour en recréer la vision comme le fait Renoir en ses paysages, Monet en ses suites symphoniques. Mais Pissarro est un *témoin* merveilleux : il voit ce qui est, il le voit profondément, avec une exactitude qui semblerait impersonnelle si l'on ne s'avisait que cette reproduction fidèle ne l'est tant que par des oublis perspicaces.

Il sait le grand art puisque, d'après le mot si vrai de Stevenson, « le grand art est d'omettre ». Il ne garde du détail des choses que l'essentiel : regardez ces vues de Rouen, ces paysages de Normandie et de Pontoise, et ceux-là qui, comme nous, en auront pu contempler les thèmes matériels sauront comprendre à quel point ce patient analyste des spectacles de la nature sait en retenir l'indispensable et nous en confier une synthèse évocatrice.

De plus grands y mettraient plus d'âme, mais il semble que la personnalité de Pissarro naisse précisément de son désir d'être un conteur fidèle, d'être le transcrit exact : par là il est le plus réaliste des impresionnistes. Dédaignant toutes ces étiquettes qui ne signifient pas grand-chose et ne font que compliquer la critique d'art dès qu'on ne s'arrête plus aux aspects superficiels, si l'on cherchait, comme c'est le devoir d'un « amateur d'art », à démêler l'*humanité* des œuvres à travers ces questions de boutique ou de cuisine dont on encombre les propos esthétiques, on éprouverait peut-être davantage qu'un lithographe ou qu'un graveur comme Pissarro est plus près qu'on ne le pense d'un écrivain comme Guy de Maupassant : qu'ils eurent l'un et l'autre une personnalité dont tout l'effort tendit à se retrancher derrière « l'apre vérité », à en épouser les contours, à en dégager l'*âme matérielle*, si l'on peut ainsi dire. J'éprouvai cette impression de nouveau devant ces séries de baigneuses rustiques, devant ces paysages, ces vues de Rouen; il m'a semblé voir en Pissarro dessinateur un Maupassant moins amer, aussi inquiet mais plus près d'être apaisé parce qu'il se tint plus proche de la simplicité des choses que de cette effroyable complexité des âmes humaines qui ne peut communiquer que l'écoeurement ou la lassitude, à moins qu'on n'en éprouve chaque jour en soi-même la dérisoire admiration et l'impossible évaison.

G. JEAN-AUBRY

Collections et Collectionneurs.

Le goût de la curiosité — ce mot pris dans le sens que lui donnent les antiquaires et marchands d'objets d'art — n'a jamais été aussi répandu qu'à notre époque. On a collectionné de tout temps, mais on collectionne d'année en année davantage. A la progres-

sion du chiffre des amateurs correspond naturellement une ascension proportionnelle des prix. Et depuis que l'Amérique est, pour employer une expression vulgaire mais expressive, entrée dans la danse, — la danse des millions, — l'aiguille qui enregistre sous les yeux attentifs des commissaires-priseurs la vitesse de la hausse est animée d'une trépidation vertigineuse. M. Pierpont Morgan n'a-t-il pas, sans sourciller, payé une madone de Raphaël deux millions cinq cent mille francs? Un Franz Hals n'est-il pas monté à deux millions? Un Rembrandt au même taux? Comparez ces prix à la modeste somme que toucha ce dernier en 1657 pour sa *Ronde de nuit* : seize cents florins, ou aux trois cents florins que reçut Van Dyck pour son *Portrait du Prince d'Orange*. Rappelez-vous que Durer vendait ses figures de la Vierge de vingt-cinq à trente florins...

Le phénomène de ces formidables écarts méritait d'être étudié. Il l'a été avec soin par M. Ad. Donath qui, dans un essai à la fois historique, critique et anecdotique, résume fort exactement les phases successives de notre amour de la collection et du bibelot (1).

Cet amour est aussi vieux que le monde, ou à peu près. Avant les Grecs, les empereurs d'Orient en furent possédés. L'Antiquité, le Moyen-âge, la Renaissance le virent croître et s'intensifier. Au xvii^e siècle, galeries et cabinets se multiplièrent de toutes parts. L'Allemagne prit alors la tête du mouvement, suivie au xviii^e par l'Angleterre, dont les plus célèbres collections publiques et privées datent de cette époque, à l'exception toutefois de la National Gallery, inaugurée en 1838, et du Musée de South-Kensington (aujourd'hui Victoria and Albert Museum) qui ne remonte qu'à 1857. En France, la tourmente révolutionnaire arrêta l'essor des collections, anéantit ou dispersa maintes galeries. Mais dès les débuts du xix^e siècle le goût de la Curiosité renaissait, et tandis que le Louvre se peuplait de chefs-d'œuvre, les galeries particulières rivalisaient de richesses et disputaient la suprématie aux collections formées en Autriche, en Italie, en Espagne, en Russie.

Le rival le plus redoutable du collectionneur européen est aujourd'hui l'amateur de New-York, de Boston ou de Philadelphie, qui draine à coups de bank-notes le marché des œuvres d'art. Les maîtres français de 1830, les vieux maîtres des écoles hollandaise et flamande, — Rembrandt, Hobbema, Rubens, Van Dyck, — puis certains peintres anglais du xviii^e siècle, Gainsborough entre autres, excitèrent successivement sa convoitise, qui s'oriente en outre, de nos jours, vers Manet et les grands impresionnistes. Sa compétence, qui n'a pas eu le temps de se documenter avec sûreté, ne discerne pas toujours le bon du médiocre, ni le faux du vrai. M. Donath nous révèle, par exemple, que l'Amérique possède actuellement douze mille « forois ». Or la production totale du maître ne dépasse pas, en comptant tous les tableaux et études, le chiffre (déjà énorme) de sept mille œuvres. Et de celles-ci, il faut bien admettre que l'Europe a su retenir quelques unes...

Il y a d'ailleurs faux et faux. Le Louvre posséda jadis un fort beau buste en bronze qui passait pour l'œuvre d'un sculpteur florentin du xv^e siècle. Un jour, — grand émoi, — on découvrit que cet éminent quattrocentiste était né en 1830. Supercherie, soit. Mais faux? Pas plus que si l'on attribuait certains Winne

(1) *Psychologie des Kunstsammelns*, von ADOLPH DONATH, mit 50 Abbildungen im Text. Berlin W. 62, Richard Carl Schmidt u. Co. (Bibliothek für Kunst- und Antiquitätensammler, Band IX).



à quelque contemporain des tailleurs d'images qui ornèrent les tombeaux de Philippe-le-Hardi et de Jean-Sans-Peur.

L'auteur du buste en question excellait d'ailleurs dans l'art du pastiche. Un buste de Savonarole, modelé par lui d'après une médaille, fut exposé en 1864 à Florence parmi les chefs-d'œuvre de l'art toscan de la Renaissance. Payé à l'artiste 640 francs, cette « pièce de musée » en rapporta dix mille au marchand qui la lui avait achetée. Le piquant de l'histoire, c'est que ce *Savonarole*, que M. P. Eudel déclare avoir disparu, figure en belle place, avec une délicieuse *Madone à l'Enfant* du même artiste, au Musée Victoria et Albert. Mais en gens avisés les Anglais l'ont restitué à son auteur, Giovanni Bastianini, remarquable sculpteur du XIX^e siècle qui, peut-être, ignore les spéculations auxquelles donna lieu sa trop complète assimilation de l'art de la Renaissance.

Les « faux » de ce genre sont, il est vrai, assez exceptionnels. Le truquage, le maquillage, la copie, l'imitation, voilà l'écueil que doit constamment redouter l'amateur. Comment l'éviter ? En n'acquérant que des œuvres d'une beauté absolue et d'une exécution parfaite. Selon Gersaint, l'ami de Watteau, cette recette est infailible. Mais encore faut-il posséder, pour être capable de la suivre, les facultés de discernement qui font le connaisseur ! Bonaffi ajoute que pour n'être pas dupé il faut payer cher les belles œuvres et dédaigner la médiocrité offerte à bon compte. Il semble ignorer que le prix n'est pas toujours une garantie d'authenticité. Mantes contrefaçons valurent à leurs auteurs une fortune, et l'histoire de la tiare de Saitaphernès fraîchement ciselée par un orfèvre d'Olessa et vendue au Louvre deux cent mille francs est bien faite pour inspirer la prudence.

On trouvera dans l'ouvrage de M. Dornath, qu'illustre une intéressante iconographie du commerce de la curiosité, des faits, des dates, des réflexions, des anecdotes, ainsi que le répertoire des sources bibliographiques auxquelles l'auteur s'est documenté. C'est un manuel instructif et pittoresque que consulteront avec un égal agrément artistes et amateurs.

OCTAVE MAUS

LE CHATEAU DE LA MALMAISON ET M. JEAN AJALBERT

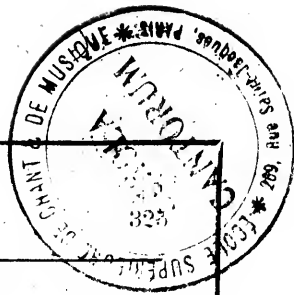
On sait que M. Jean Ajalbert est conservateur du Château de la Malmaison. La carrière de cet écrivain distingué n'a toujours paru comme une sorte de modèle tant elle a de calme, de dignité, de mesure, dirai-je de tact ? M. Jean Ajalbert a déjà beaucoup écrit, mais il n'a jamais recherché le succès par des moyens bruyants ou à côté. Il a pris parti, courageusement, et l'un des tout premiers, lors d'une affaire retentissante, à un moment où il était plutôt dangereux de prendre ce parti, et il a très dignement laissé d'autres profiter plus tard du mouvement d'opinion qu'il avait contribué à créer. Il partit en Indo-Chine, alla jusqu'au Laos, la plus inconnue peut-être de nos colonies, et en rapporta un roman délicieux : *Sao-Tan-Di*, une des plus jolies et fraîches œuvres de l'exotisme contemporain. Des livres comme celui-là, comme *le P'tit*, comme *les Destinées de l'Indo-Chine*, dans des registres très divers, honorent un écrivain, attestent une pensée qui ne veut profiter ni des avantages, ni des commodités de la stagnation. Après les avoir écrits, M. Jean Ajalbert aurait pu se reposer. Il ne l'a pas voulu. Il ne considère pas sa place comme

une sinécure, mais comme l'occasion d'une activité inédite. Et il fait à la Malmaison ce que M. Arsène Alexandre fait au Palais de Compiègne : patiemment, jour après jour, il reconstruit.

Le public ne se fait pas une idée du tracassé que peut causer le fait de vouloir, par exemple, remettre en état un salon de château historique. Une ombrelle, un onglier peuvent coûter huit jours de travail et donner lieu à une correspondance auprès de laquelle les notes des chancelleries allemande et française au sujet des affaires marocaines ne sont que jeux d'enfants. Si un conservateur apprend qu'indubitablement certain fauteuil relégué dans le grenier d'un quelconque monument public appartient à la salle du palais qu'il garde, et si, poussé par le scrupule de l'exactitude, il désire qu'on lui restitue ce fauteuil plutôt que de le remplacer par une copie, il arrive couramment que deux ou trois ministères ont des droits indivis sur le meuble en question, et qu'ils les font valoir. Fiers de se sentir une raison d'être, les bureaucrates de ces ministères communiquent à leurs chefs des rédactions contradictoires. On ne s'entend qu'après de longues discussions au cours desquelles, bien entendu, le conservateur est tenu à une diplomatie fatigante. Son meuble serait perdu s'il froissait sans le vouloir une des mille susceptibilités des fonctionnaires entre lesquels il s'efforce de ramener la concorde. Une fois l'entente faite, il n'y a plus qu'à satisfaire aux formalités. On signe de nombreux papiers, et le fauteuil enfin reprend sa place. La même chose se reproduit pour les crédences, les encriers, les lustres, etc. Il y a aussi l'amateur qui croit avoir chez lui quelque chose qui ferait bien dans le vestibule et qu'il faut dissuader de son projet anachronique, mais avec précautions, car sinon, il pourrait plus tard susciter des complications, etc., etc.

M. Jean Ajalbert, ayant eu la Malmaison à peu près vide, a su évoluer au milieu de toutes ces difficultés. A l'heure actuelle, le palais vaut le voyage, et mieux qu'un seul voyage. C'est une admirable vision, et si délicatement reconstruite que rien ne vient troubler la suggestion d'histoire et de passé qu'elle suscite. Le style Empire, qui fut si noble et si beau, revit ici, non altéré, pur et sobre, avec sa puissante unité malgré les influences assimilées. Il y revit surtout le souvenir des héros qui l'ont habité. Malgré qu'on s'en défende, on reçoit au cœur un choc lorsqu'on entre dans la bibliothèque où Napoléon passa ses derniers jours sur la terre de France et médita pour la suprême fois sur son vertigineux destin. Quelle hésitation dramatique ! Tandis que les voitures impériales l'attendaient dans la cour d'honneur où la foule se pressait pour l'acclamer, il change de costume et gagne la petite porte sud du parc où stationne une calèche sans armoiries. Il y monte. C'est fini.

Quelles heures il dut passer dans cette maison au nom fatal où il était revenu en pèlerinage pleurer dans la chambre où il avait été heureux ! Un tourbillon de souvenirs voltige dans l'esprit. Il en est de gracieux et de tendres, ceux du commencement, ceux de l'idylle. Et l'on revoit Joséphine, jeune, séduisante, fêtée, se promenant parmi ses fleurs, ses serres, les travaux et les folies qu'elle commandait. Insoucieuse, légère et belle créature ! La seule peut-être qu'aima vraiment le maître de l'Europe. Il se souvenait d'elle, malgré sa propre trahison, au moment de quitter ces lieux mélancoliques. « Pauvre Joséphine ! dit-il, je ne puis m'accoutumer à habiter ici sans elle. Il me semble toujours la voir sortir d'une allée, et cueillir une de ces fleurs qu'elle aimait tant... C'était bien la femme la plus remplie de grâce que j'aie jamais vue ! »



Dans un petit livre fort substantiel : *Le Château de la Malmaison* (1), M. Jean Ajalbert lui-même retrace l'histoire de ce domaine délicieux et funeste, et qui existait déjà depuis le XIII^e siècle, peut-être avant. Il narre la prodigieuse ascension, la déchéance. Car si ses soins ont refait le palais, ils n'ont pu redonner au parc les deux mille hectares sur lesquels il s'éta- lait magnifiquement. Il a fallu en tenter, si l'on peut dire, l'illu- sion en remaniant ses quatre pauvres hectares autour de la rivière et de la pièce d'eau de façon à reproduire en réduction dans leur relief les mouvements de collines et de vallonnements de l'ancien domaine.

Puis il décrit comment chaque pièce a été refaite, et avec quels éléments. C'est un guide en même temps.

Ce petit voyage sans quitter son fauteuil est d'une lecture singulièrement attachante, surtout pour ceux qu'émeut l'histoire. Ces choses sont encore, après tout, si près de nous... Un siècle n'est point passé...

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES LIVRES

JULES BOISSIÈRE. *Propos d'un intoxiqué*. Paris, chez Louis Michaud. — Non content de s'employer comme il le fait à embellir la Malmaison, M. Jean Ajalbert s'est attelé à une besogne des plus ardues : celle de publier les inédits de Jules Boissière. Les pages dont il fait précéder le livre récemment paru ne sont point à proprement parler une préface, mais bien une véritable étude critique, sagace, minutieuse, saine et complexe. Quant aux inédits de Boissière, aucun n'est indifférent. Chose bien rare. C'est que cet homme courageux et intelligent savait voir, savait réfléchir, savait écrire. De tous ceux qui ont ausculté le cœur annamite, c'est encore lui qui en a entendu les plus authentiques battements.

G. DE DANILOWICZ. *Naoum Aronson*, sculpteur. Paris, chez Fontemoing. — Livre d'une illustration véritablement très belle, ce qui, après tout, est extrêmement rare. Les livres d'art, peut-être à cause de l'abus qu'on en fait, sont devenus aussi hâtifs que banals. L'infâme bouquin à bon marché, avec ses gravures larges comme des pièces de cent sous, a fait le plus grand mal à la librairie de luxe. Les illustrations de *Naoum Aronson* sont de vraies pages d'album et respectent les modèles comme les plus belles photographies. Elles donnent une idée très suffisante de l'œuvre d'un artiste rare lui aussi, tant sa fécondité échappe à la manière, sa variété d'invention au désordre et ses *stijets* à la littérature : un sculpteur aux vastes conceptions doublé d'un savant artisan.

SANDER PIERRON. *Par-dessus la haie*. — Bruxelles, éd. de l'Association des écrivains belges. — C'est l'histoire, simplement, d'une saison d'été passée à la campagne, le cahier au jour le jour de tout ce que l'auteur a vu se dérouler *par-dessus la haie* de son jardin. Il ne se passe rien, mais nous assistons à mille spectacles rustiques, touchants ou agréables, rarement terribles. Chasseurs, paysans, journaliers, valets de ferme, vieilles maisons, intérieurs pauvres et pittoresques, figures d'humbles bêtes, anecdotes, M. Sander Pierron note toutes ces choses, sans autre ordre que leur chronologie. C'est le journal d'un amoureux de la nature rurale, mais qui sait voir, — témoin la description de la mort d'une guêpe, véritable chef-d'œuvre d'observation minutieuse et poétique, une page d'anthologie.

F. M.

ERRATUM. — Le titre du roman de Marguerite Baulu, analysé par M. Francis de Miomandre dans notre dernier numéro, est *MODESTE AUTOMNE* et non *Modeste Automne*, ainsi qu'on l'a imprimé par erreur.

(1) *Les Châteaux et les Palais nationaux : Le Château de la Malmaison ; son histoire*. Catalogue illustré des objets exposés. Paris, Édition d'art et de littérature.

HOMMAGE A ZOLA

On sait que l'Association Émile Zola, présidée par M. Eugène Brieux, a coutume de célébrer tous les ans la mémoire du maître disparu. Le pèlerinage de Médan a réuni, dimanche dernier, neuvième anniversaire de la mort de Zola, une nombreuse assistance composée en majorité d'hommes de lettres et d'artistes. Des discours furent prononcés par MM. Émile Solari, Pierre Quillard, Morizot, P.-H. Loyson, J.-H. Rosny aîné, Maurice Wilmotte, Delval-Delalaie et par M^{me} Séverine.

Citons un fragment de l'émouvante allocution de M. Rosny, qui, en l'absence de M. Brieux, présida la cérémonie :

« Le dix-neuvième siècle a vu éclore de nombreuses écoles littéraires. Mais il n'y en eut que deux qui réussirent à attirer l'attention des foules, j'ai nommé le romantisme et le naturalisme. L'un et l'autre se choisirent ou acceptèrent un chef. Les moyens d'action et la mentalité de ces chefs apparaissent fort différents. Hugo et Zola ne se ressemblent que parce qu'il sont l'un et l'autre le génie épique. Mais Hugo est violent dans le vague ; Zola l'est avec netteté ; Hugo est diplomate, il séduit les disciples par des éloges parfois excessifs ; Zola est tacticien, mais il se montre assez sobre d'éloges et s'attire de ce chef beaucoup d'ennemis. Hugo est olympien. Zola pas du tout. Hugo possède une richesse verbale peut-être unique, la phrase de Zola est puissante mais son vocabulaire moyen. Si le tempérament de Hugo reste invariable, ses opinions et ses sujets évoluent et varient beaucoup : de *Hui d'Islande* aux *Misérables*, des *Orientales* aux *Contemplations*, la métamorphose est sensible. Abstraction faite de ses débuts, Zola reste opiniâtrement fidèle à son programme ; on ne remarque un changement que vers la fin. Enfin, et ce point a beaucoup d'importance, Zola est un polémiste, Hugo est un sermonnaire. Les manifestes d'Hugo sont grandiloquents, touffus et nébuleux. La polémique de Zola est agressive et nette. Rarement un romancier aussi foncièrement romancier a manié avec cette maîtrise la plume du journaliste. Sa discussion n'est pas sobre : elle n'eût pas porté. Sa logique n'est pas métaphysique, elle ne s'attarde pas aux subtilités, elle s'attache avec acharnement à montrer le but qu'elle veut atteindre, elle frappe à coups de marteau sur les arguments adverses, j'allais dire ennemis, et les pulvérise ; elle veut se faire comprendre par un grand nombre d'intelligences, sans quoi elle eût été peu efficace dans le présent, et Zola voulait passionnément qu'elle fût efficace.

Ce qui ajoutait une force singulière à cette polémique, c'est que Zola croyait à la Vérité ou si l'on préfère à la Réalité. Pendant toute une période de sa vie, il y crut d'une façon presque mystique comme nos pères de la fin du dix-huitième siècle crurent à la raison. Il la chérissait profondément. Il admettait qu'elle est pleine de choses laides, féroces, injustes, incohérentes, mais il professait que la plus haute beauté ne peut jaillir que d'elle et que toute grâce née de la fable ou du mensonge est faible, malsaine, dangereuse, propre à faire dégénérer les hommes. Il estimait qu'il faut vouloir la vérité non seulement avec courage mais avec passion. A ce prix seulement, on peut espérer une humanité puissante, débarrassée de scories, et un art supérieur. Cet amour de la vérité le conduisit à l'amour de la science, et le portait à étayer ses arguments littéraires d'arguments empruntés à la biologie et à la physiologie. On lui reproche de l'avoir fait avec un peu trop de foi et d'enthousiasme.

siasme. Mais au demeurant, depuis le vieil Homère jusqu'à Dante et de Rabelais à Voltaire, la science a été plus ou moins consciencieusement intégrée dans les littératures. »

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

M. Closson est venu jeudi dernier à Charleroi donner une excellente conférence — la seconde — sur l'histoire de la Musique dans la Wallonie. Il nous avait révélé dans la première la qualité de Wallon chez divers maîtres de la grande école dite du contrepont néerlandais. Après ce rayonnement international, la race produit moins de tempéraments musicaux; il faut aller jusque Grétry et César Frank pour retrouver des maîtres de premier ordre. M. Closson nous a parlé avec ferveur et compréhension; il a, en outre, avec une érudition d'ailleurs très avertie, situé autour de ces grandes figures une série de talents de notable intérêt. Enumérant enfin les compositeurs d'aujourd'hui, il a constaté leur nombre et la variété de leur talent. La causerie de M. Closson servira de prologue au concert de musique moderne annoncé pour le 19. Signalons à cette occasion que le programme des concerts et conférences a dû subir des modifications: il n'y aura qu'un concert au lieu de deux, la conférence de M. Robert Sand sur les Graveurs wallons aura lieu jeudi prochain, et le jeudi 26 M. Jules Destrée, président du Groupe des Beaux-Arts, clôturera la série par une conférence intitulée: Résumé et Conclusions.

L'Exposition fermera sans doute dans les premiers jours de novembre.

NÉCROLOGIE

Paul Hermanus

Un artiste belge qui s'était peu à peu fait une place remarquée parmi les aquarellistes, Paul Hermanus, vient de mourir à Bruxelles dans sa cinquante-troisième année. Sa mort excitera de profonds regrets: tous ceux qui l'approchèrent aimaient pour sa droiture, sa bonté, sa modestie, cet esprit cultivé qui, dans les diverses manifestations de son activité, sut garder la mesure d'un talent délicat et sobre.

Architecte, Hermanus édifia entre autres l'hôtel de M^{lle} Boeh, que signalent maintes innovations ingénieuses. Peintre, il prit part régulièrement aux expositions bruxelloises, et principalement aux Salons qu'organise tous les ans la Société des Aquarellistes. Musicien, il mettait au service des soirées d'amateurs sa très jolie voix de ténor, ne dédaignant pas de faire modestement sa partie dans les chœurs. D'un séjour en Algérie il rapporta des études à l'huile qui, exposées au Cercle artistique, plurent par leur accent de sincérité. Mais ce voyage fut exceptionnel dans sa vie. Ses sites favoris, il les trouvait sur le littoral belge, en Zélande, le long des quais hollandais dont il évoquait avec amour les aspects pittoresques.

Nous avons décrit, il y a un an, les plans de Paul Hermanus pour la transformation de la Montagne de la Cour. De tous les projets proposés, c'était certes le plus satisfaisant. Il groupa de nombreuses sympathies et fut l'objet d'une attention spéciale. Mais en sera-t-il encore question, aujourd'hui que l'artiste n'est plus là pour le réaliser?

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Le quatrième concours triennal ouvert par la *Société hollandaise-belge des amis de la médaille d'art* entre artistes belges et hollandais âgés de moins de trente ans s'est clôturé le 15 septembre dernier. Le thème imposé était la *Musique*. Le jury, réuni à La Haye sous la présidence de M. Alph. de Witte, eut à examiner seize projets dont trois d'artistes hollandais.

Après une assez longue délibération, le jury a décidé à l'unanimité d'accorder le premier prix, avec félicitations, à M. Louis De Smeth, de Bruxelles; le deuxième prix à M. Pierre Theunis, de Bruxelles également, et de partager le troisième prix entre MM. Paul Wissaert, de Bruxelles, et Edgard Joris, d'Anvers. Il a manifesté ses regrets de se trouver dans l'impossibilité d'attribuer la moindre récompense aux projets des médailleurs hollandais.

Nous avons à maintes reprises fait campagne en faveur de l'art si florissant jadis en Flandre de la dentelle. Aussi applaudissons-nous à l'initiative de S. M. la Reine, qui, par la constitution d'une société coopérative destinée à favoriser l'industrie nationale de la dentelle à la main, contribuera puissamment à la renaissance souhaitée.

Le capital (135,000 francs) de la *Dentellière belge* a été souscrit par le Roi, représenté par son secrétaire M. Ingenbleek, par MM. Brugmann, de Becker-Remy, E. Solvay, R. Warocqué, baron Empain, A. Beernaert, baron Janssen, Belpaire, De Volder, comte de Merode, etc. La Société s'appliquera tout d'abord à trouver à l'étranger des débouchés nouveaux pour la dentelle belge.

Devant l'affluence de visiteurs et à la demande de certaines personnalités et groupements étrangers, les organisateurs de l'Exposition des anciennes industries d'art tournaisiennes restera ouverte jusqu'au lundi 16 octobre.

La manifestation organisée le 30 septembre à Liège pour fêter la nomination de M. Sylvain Dupuis comme directeur du Conservatoire a réuni une affluence exceptionnelle. Toutes les sociétés orphéoniques, toutes les associations musicales de la région avaient répondu avec empressement à l'appel du comité et firent au nouveau directeur une ovation grandiose. M. J. Delaite, président de la *Ligue Wallonne*, félicita en termes chaleureux M. Sylvain Dupuis, qui répondit avec autant d'esprit que d'émotion. La *Légitime* et les *Disciples de Grétry*, les deux plus célèbres sociétés chorales du pays de Liège, donnèrent au Conservatoire avec le concours de la Fanfare de Jemeppe un concert très applaudi.

La réouverture du théâtre du Parc est fixée, nous l'avons dit, à dimanche prochain, 15 octobre. Le spectacle d'inauguration se composera de *Tartuffe*, avec le concours de M. Le Bargy, et du *Respect de l'amour*, de Lionel Laroze.

Les 16 et 17 octobre, le « Neues Schauspielhaus » de Berlin donnera deux représentations qui intéresseront tout particulièrement la colonie allemande: l'une sera consacrée à une comédie en trois actes de Franz Molnar, *der Leibgardist (le Garde du corps)*, l'autre à une comédie, en trois actes également, de Paul Auerbeiner, *der Grosse Leidenschaft (la Grande passion)*.

On annonce que la marquise d'Arconati Visconti a, dit *la Chronique*, décidé de faire don à l'Etat du château historique de Gaesbeek, qui fut, comme on sait, habité par P.-P. Rubens.

La marquise donne aussi tout le mobilier qui garnit le château et qui comprend des pièces uniques du xv^e et du xvi^e siècle spécialement, que ne possède jusqu'ici aucun de nos musées.

Il y a en outre une bibliothèque admirable renfermant des archives considérables et surtout les papiers les plus importants de P.-P. Rubens.

Des tapisseries de Bruxelles, d'une conservation parfaite, œuvres de maîtres du xv^e et du xvii^e siècle, complètent cet ensemble, qui fera de Gaesbeek un des plus beaux musées que nous ayons.

La Plume est une publication hebdomadaire illustrée du format des journaux quotidiens, paraissant sur huit pages et contenant régulièrement un article de fond ou un conte, une chronique des Beaux-Arts, le compte rendu des premières, l'actualité, des notes bibliographiques, mondaines, financières, etc. Elle paraît tous les jeudis sur papier de luxe et ses numéros sont vendus quinze centimes dans tous les kiosques. Bureaux : 15 rue Plattestein, Bruxelles.

L'Académie de Musique (directeur : M. Théo Ysaye) a repris le 3 octobre ses cours supérieurs, moyens et élémentaires de musique instrumentale, de théorie, de chant et de déclamation. Les inscriptions sont reçues au secrétariat de l'Académie, 15 rue Mercelis, les mardi et vendredi, de 4 à 5 heures. Envoi du prospectus sur demande.

La *Scola Musicae* (90 rue Gallait), Institut supérieur de Hautes études musicales et Sections élémentaire, moyenne et supérieure (directeur-fondateur : M. Théo Charlier), a également repris ses cours de chant, déclamation, musique instrumentale, harmonie, esthétique musicale et littérature française.

M. Norman Wilks, qui remporta un très grand succès il y a deux ans à Bruxelles et s'est fait applaudir récemment en Allemagne et en Angleterre, donnera un récital le mercredi 25 octobre à la Grande Harmonie.

C'est l'éminent violoniste Fritz Kreisler qui commencera la série des quatre concerts classiques qui seront donnés, sans orchestre, à la Grande Harmonie. Rappelons que Jacques Thibaud, Suzanne Godenne et le célèbre quatuor Sevcik, de Prague, prêteront leurs concours aux concerts suivants; il est donc inutile d'insister sur l'intérêt que présenteront ces quatre séances extraordinaires.

Le cercle d'art Union annonce pour le mardi 10 octobre 1911, à 2 h. 1/2, dans les salons de sa quatrième Exposition au Musée moderne, place du Musée, une séance de sonates avec le concours de MM. Marcel Jorez, violoniste, et Charles Scharrès, pianiste.

Au programme : sonates de J.-B. Lœillet (Gand 1653-1728), Emil Sjogren et Gabriel Fauré.

Les projets du concours annuel de la Société centrale d'Architecture de Bruxelles seront exposés dimanche 8 octobre, de 10 heures du matin à 4 heures de relevée, dans la grande salle de l'Hôtel Ravenstein, à Bruxelles. Le public est admis gratuitement à cette exposition.

De Paris :

En même temps que le Salon d'Automne s'est ouvert à l'Alcazar d'été, proche du Grand Palais des Champs-Élysées, le Salon de l'Union internationale des Beaux-Arts qui réunit, ainsi que l'annonce la circulaire invitant le public à le visiter, toutes les tendances de la peinture et de la sculpture modernes, ainsi que celles des arts décoratifs. « Les novateurs et les plus terribles outranciers, ajoute-t-on, y sont représentés. »

Aussi a-t-on déjà baptisé les exposants de l'Union : les *Fauves d'en face*.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

On vient d'inaugurer, à l'entrée du village de Gavarnie, en présence d'amis et d'admirateurs, mais sans concours officiels, la statue du comte Henry Russell, l'écrivain « pyrénéiste ». A peine ses études achevées, il se sentit saisi par le démon des voyages. Il parcourut seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie. Puis il revint en France : il retrouva ses chères Pyrénées. Elles devinrent son exclusive passion. Il leur consacra sa vie, fuyant le monde pour vivre à de vertigineuses altitudes. De cette intimité naquirent une suite de beaux livres, qui sont parmi ce que l'abondante flore littéraire pyrénéenne a produit de meilleur.

On lit dans le *Mercure de France* cette note de Willy :

« Dans la *Phalange*, M. Gustave Lanson prétend que, pour bien écrire le français, il vaudrait mieux lier commerce avec la *Chanson de Roland* qu'avec Cicéron. Je ne suis qu'une modeste Ouvreuse, mais je me demande ce qu'un potache pourrait bien emprunter à la langue indigente et dure du trouvère, tandis que j'aperçois nettement ce que doit le français au latin, déjà analytique : *Sunt in fuga*, ils sont en fuite; *omnium tibi gratiam facio*, je te fais grâce de tout, etc.

Voilà ce que je développerais si j'en avais le temps dans ma réponse à l'ami qui me presse d'entrer dans la Ligue Richepin. Il y a huit jours que j'ai reçu de lui une lettre bien longue : *Octo dies sunt quod ab eo litteras bene longas recepi...* »

Là-dessus, le courrier théâtral de *Paris-Journal* opine :

« M. Gauthier-Villars n'est pas un sans-latin. Ne répondit-il pas jadis à une enquête dans la langue de Virgile ? On peut lui passer quelques gallicismes aujourd'hui. »

Or, nous écrit Willy, la phrase se trouve dans Cicéron, tout bonnement !

L'Opéra de Boston montera au cours de sa prochaine saison un ouvrage lyrique inédit en trois actes de M. Louis Aubert, *la Forêt bleue*. Le livret, composé par M. Jacques Chennetière, est tiré des contes de Perrault. L'auteur a groupé en une action unique trois des plus jolis récits féeriques de celui-ci, *le Petit Chaperon rouge*, *le Petit Poucet* et *la Belle au bois dormant*.

La Forêt bleue sera dirigée par M. Alfred Caplet, qu'un de nos confrères parisiens a erronément cité comme l'auteur de la partition.

A l'occasion du centenaire de la naissance d'Ambroise Thomas, un comité s'est constitué à New-York dans le but d'ériger un monument au maître français.

Autour du piédestal du monument seront représentés les deux personnages féminins les plus populaires dans l'œuvre d'Ambroise Thomas : Mignon, pour laquelle on reproduira les traits de M^{me} Sigrid Arnoldson, et Ophélie, qui sera figurée sous ceux de M^{me} Christine Nilsson, la créatrice du rôle.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

10, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître : Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise: a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

NOS ÉLÉGANCES

ET

LA MODE MASCULINE

Revue mensuelle illustrée.

Chroniques de MM. MARCEL BOULENGER, ALBERT FLAMENT, MARCEL DROUET, PIERRE DE TRÉVIÈRES, MARCEL BOULESTIN, GEORGES PIERREDON, LOUIS THOMAS, etc.; dessins de PIERRE BRISAUD, CIOL KOWSKI, NICOD, GEOFFROY, etc.

« Nous avons la prétention d'offrir aux personnes de goût de France et de l'étranger un recueil de renseignements et de conseils qui ne seront inutiles à personne, même aux plus avertis. C'est même ce qui nous obligera parfois à prendre un ton de moquerie que l'on ne trouve point dans les publications illustrées, sous prétexte qu'elles s'adressent au *grand public* et que, par conséquent, elles doivent ménager tout le monde. Nous ne ménagerons personne, car nous nous adressons seulement à cette élite qui sait le prix d'une raillerie et ne s'indigne point lorsqu'on souligne un ridicule ou un travers de l'esprit. »

A Paris : 5, avenue de Messine (VIII^e).

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. (Euvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.)

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

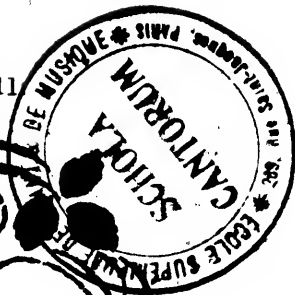
Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirent suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne (G. JEAN-AUBRY). — Musées en plein air (O. M.). — Au théâtre de la Monnaie (CH. V.). — Publications d'Art : *Traité de peinture de Léonard de Vinci; Joseph Israëls; les Artistes de la Pensée et du Sentiment* (FRANZ HELLENS). — A la mémoire de M^{me} de Sévigné. — Au « Studio. » (F. H.). — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Maximilien Luce. — Memento musical. — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE ⁽¹⁾

II. — **Bonnard,**
Kees Van Dongen et Albert Marquet.

L'une des œuvres les plus considérables de ce Salon, autant par ses dimensions que par ses qualités, c'est l'ensemble décoratif de Bonnard. Il n'est rien de plus charmant que ces trois grands panneaux, et il n'est rien qui soit plus pictural. On a pu regretter parfois que Bonnard s'évertue à des délicatesses subtiles dans des tonalités parfois boueuses, ou du moins quelque peu salies : cette fois il n'en est rien. Je ne pense pas qu'on puisse aller plus loin dans la distinction et la nuance sans tomber dans le maniérisme ou la fadeur. C'est un régal pour les yeux que ces trois panneaux ; les formes y jouent dans une lumière blonde, et toute la composition, merveilleusement équilibrée, baigne dans une atmosphère exquise qui en modèle les charmants contours. En comparant la tonalité générale de cette décoration aux autres œuvres de Bonnard, dont il en est tant d'adorables, on peut mesurer comment un peintre véritable sait monter de ton, sans discor-

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

dances, éclairer sa vision sans pour cela rivaliser avec soi-même de tons criards. La décoration de Bonnard est destinée à la maison d'un grand seigneur russe. Il nous faudrait regretter de voir s'éloigner ainsi une œuvre aussi délicieuse si l'on ne savait qu'elle sera placée là dans l'atmosphère qui lui est propre, et qu'elle retrouvera là-même une grande décoration de Maurice Denis : l'une et l'autre donneront là-bas les témoignages divers du sens décoratif de deux des peintres les plus personnels de ce temps.

Dans son dédain des théories — dont à cette heure on abuse — Bonnard reste en outre un exemple salutaire. Le théorème tue les peintres : il faut bien le dire, la jeune génération picturale pour laquelle je ne cacherais pas ma sympathie s'embarrasse de systèmes et de problèmes au milieu desquels non seulement elle ne se retrouve plus mais elle se perd. Bonnard est un exemple dans sa génération, comme Marquet en est un dans la sienne. A quelle théorie picturale rattacherons-nous Bonnard, nous épuiserons-nous à relever en ses œuvres ce qu'il doit à l'impressionnisme, au néo-impressionnisme ou aux Japonais ? Aucune toile de Bonnard n'invite à des rappels de théories, et pourtant rien ne se tient plus loin de l'anecdote ou du fait-divers que ces œuvres. Prodigieusement subtil, il sait tirer de chaque spectacle la vibration délicate qu'il contient. Peu lui importe le sujet, ou plutôt il n'en choisit pas un à quoi rester désespérément attaché : c'est un intérieur, ou un nu ou des femmes à un balcon, le soir qui tombe, ou le matin rieur, des fleurs ou le ciel même ; et c'est à peine, en les voyant évoqués ainsi par son art, si l'on songe à la peinture, tant l'on songe à son émotion et tant l'on est saisi par elle.

Nul n'est allé plus avant, je crois, que Bonnard dans la délicatesse. Certains pourront trouver qu'il est malséant de dire que Bonnard est un grand peintre, s'ils ne veulent réserver une telle épithète qu'à l'aveu même du lyrisme : mais n'y en a-t-il pas dans ces trois panneaux et dans d'autres œuvres plus restreintes de ce peintre ? Tel est grand par le rayonnement, mais tel aussi par la grâce, tel autre par la discrétion : on dit aisément que Chardin est un grand peintre, ne le saurait-on dire de Bonnard ? Je le dis sans nulle complaisance. Je ne l'ai jamais vu. Je ne connais de lui que ses œuvres. Et les trois panneaux de ce Salon me convaincraient de parler ainsi en conscience.

De Bonnard à Kees Van Dongen, c'est aller du murmure au cri, de la confiance à l'appel, de la douceur à la violence, du moins une certaine violence. Cependant, goûtant celui-là ne peut-on goûter celui-ci ? Et dans cette salle où ils se font d'assez loin vis-à-vis, la décoration de Bonnard et l'*Espagnole* de Van Dongen ont le même dédain des théories, le même désir d'exprimer des tempéraments aussi différents que possible l'un de l'autre, mais non moins sincères.

Rien n'effraie Van Dongen, ni la brutalité des tons, ni la vulgarité des sujets, ni la grandeur des toiles, ni la simplicité misérable de la composition, et pourtant ce qui, entre les mains d'un autre, deviendrait creux, insignifiant, désaccordé et sans intérêt, prend, grâce à son tempérament endiablé, un attrait tel qu'on peut même oser le mot « charme » sans risquer le paradoxe. Car si endiablé, qu'il soit, il sait toujours se maintenir alors même qu'il ne se contient pas. Parfois le gigantesque le séduit et — son panneau de fleurs le montre ici — c'est une harmonie singulière de tons violents et de tons sourds où règne quelque chose de fantastique. Le meilleur Van Dongen n'est pas là, mais en des toiles comme cette *Espagnole*, comme en ces scènes de cirque, en ces portraits de femmes ou de filles dévorés d'une inquiète et pourtant forte sensualité. Il y manque parfois un peu de goût, mais on aime chez un jeune artiste cette audace déconcertante ou séduisante, née de l'entrain de sa nature insoucieuse des invalides ou des tièdes. Quand Van Dongen se mêle d'avoir du goût, il en a plus que quiconque parce qu'il ne se soucie point des atténuations : il y va carrément avec une fraîcheur d'accent. Y a-t-il rien de plus délicat que cette mantille blanche rehaussée de fleurs éclatantes sur la jupe bleue de cette femme aux yeux ardents ? La belle, la vivante et la saine jeunesse d'un peintre qui tranche vigoureusement sur les théorèmes de tant d'autres, ou les prudences qui font de peintres de trente ans des petits vieux !

Entre Bonnard et Van Dongen, parmi les meilleurs de ce Salon et de leur temps, je placerais Albert Marquet. Il a la discrétion de l'un et l'audace de l'autre et

s'en tient également éloigné dans l'expression. Il y a déjà plusieurs années que j'eus, ici même et ailleurs, le loisir de dire de Marquet qu'il est l'un des plus délicats de cette heure et l'un des plus assurés de conserver longtemps une place dans l'affection des amateurs d'art.

Au point où en est Marquet, il est malaisé d'exposer s'il se surpasse encore ; il semble avoir atteint vraiment la possession de tout soi-même et il poursuit avec assurance le récit de ses impressions. J'aime trop Marquet pour partager excessivement le goût de certains pour des toiles comme la *Place de la Trinité* : il y a là une minutie qui en rapetisse l'émotion et qui n'en augmente pas l'expression. L'art de Marquet est surtout exquis là où il conserve une tranquille audace dans l'abréviation, là où il transfigure l'aspect des choses par la synthèse judicieuse qu'il en sait composer.

L'*Entrée du port d'Honfleur et le sémaphore*, qui figure à ce Salon, donne la mesure de l'art avec quoi Marquet fait de presque rien quelque chose : pourtant cette toile même n'est pas la meilleure d'une série que j'eus le bonheur de pouvoir suivre au jour le jour, alors que par l'été brûlant Marquet la composait à Honfleur.

Il a extraordinairement le sens du ciel et de l'eau. Que c'était été la Seine noirâtre, ou les quais de Paris boueux ou couverts de neige, ou les splendeurs du golfe de Naples, ou le ciel chargé de Fécamp, son œil a saisi avec une rare pénétration les plus minimes inflexions de l'air et de l'onde. Il lui suffit de peu de chose pour en exprimer la profondeur, la suavité ou la matière sourde. Quelques touches et le ciel vibre, et l'eau miroite : la simplicité de cet art est dans la tradition picturale la plus belle du paysage.

On ne se lasse point à le contempler : dans la jeune génération, Marquet est peut-être le seul qui soit vraiment paysagiste et qui se contente de l'être, sachant qu'il y peut sans cesse retrouver une émotion renouvelée. Il ne se soucie point non plus de théories ni de systèmes : patiemment il s'est cherché depuis ces paysages d'il y a dix ans où passait parfois comme un souvenir transformé de Corot, depuis le temps où il était l'élève assez inassidu de Moreau. Il en est qui reprochent à Marquet de s'en tenir là. Où veulent-ils donc le voir aller ? Il faut bien le dire, de la génération qui a aujourd'hui trente-cinq ans il est à peu près le seul qui n'ait pas donné de déceptions, le seul qui, sans théories et sans bruit, soit allé où il voulait aller, et son horizon n'est point borné. Il faut aimer ceux qui cherchent lors même qu'ils ne se trouvent pas — je le dirai dans un prochain article — mais il faut aimer aussi ceux qui, comme Marquet, se réalisent et donnent la mesure d'une personnalité qui, sans être grandiose, ajoute à l'art des pages séduisantes.

G. JEAN-ALBRY

MUSEES EN PLEIN AIR

Des trois œuvres de Rodin qui ornèrent pendant l'Exposition de Bruxelles les jardins qui avoisinent la place Sainte-Croix, la principale vient d'être vendue à Londres. Le groupe émouvant des *Bourgeois de Calais* est érigé dans le parc des Maisons du Parlement, proche de l'Abbaye de Westminster. Il est vraiment déplorable que la commune d'Ixelles ait laissé échapper cette pièce capitale, que les circonstances lui eussent permis d'acquérir aux conditions les plus favorables.

Souhaitons que les deux autres bronzes de Rodin, *Saint Jean prêchant* et *le Baiser*, ne suivent pas le même chemin. Nous rappelons les réflexions que nous avons publiées à leur sujet (1) et espérons qu'il se trouvera à Bruxelles un Mécène assez avisé pour les conserver à notre admiration.

C'est le vœu qu'exprime dans la *Chronique* M. Louis Dumont-Wilden, qui s'associe chaleureusement à nous et défend avec l'autorité de son talent persuasif la thèse que nous avons exposée. Les œuvres sculpturales de cette importance, dit-il, sont faites pour le plein air et ne prennent leur pleine valeur qu'en plein air. Pour s'en convaincre, il suffit d'aller voir la salle de sculpture au Musée. Elle contient quelques œuvres de premier ordre, car la Belgique, au cours du dernier siècle, a produit quelques-uns des plus grands sculpteurs modernes. On a dépensé beaucoup d'ingéniosité et de goût pour l'aménager : elle n'en donne pas moins une impression de froideur et d'ennui. Ces marbres et ces bronzes se font un tort mutuel : ils ne vivent pas dans ce jour glacé, et il apparaît là que, pour la sculpture plus encore que pour la peinture, le musée est vraiment la nécropole de l'art.

Allez vous promener, au contraire, vers les étangs d'Ixelles — c'est d'ailleurs un des quartiers de Bruxelles les plus réussis — et voyez comme les bronzes de Rodin s'animent dans la verdure, comme ils vivent parmi les promeneurs, comme ils apportent de l'accent à la physionomie du quartier ! Certes, ils n'ont pas la beauté du marbre, si joyeux, si noble, dans les frondaisons d'un jardin, mais ils remplissent du moins le rôle décoratif que l'artiste qui les avait conçus leur avait assigné. Je sais bien qu'on proteste contre la statuomanie, et que beaucoup d'artistes s'indignent de voir d'agréables petites places, tant en province que dans les capitales, encombrées par de grands hommes en redingote qui sentent éternellement s'il pleut, ou qui haranguent d'un geste sempiternel des enfants, des maraichers ou des chiens. Mais j'imagine qu'ils ne s'indigneraient point si, au lieu d'un général, d'un député ou d'un poète flamand — car la poésie flamande entretient avec l'industrie de la statue les meilleures relations — on dressait sur nos places publiques quelques nobles figures de Constantin Meunier, de Dillens, de De Vigne ou de Rousseau. Je voudrais surtout les voir peupler nos jardins. »

Et M. Dumont conclut en ces termes : « Le Musée de sculpture en plein air ne semble pas irréalisable. Ce serait peut-être une chose charmante qu'un jardin aménagé pour la statuaire, un jardin où chaque œuvre importante placée serait dans le cadre de verdure ou de fleurs qui lui convient. Quelle valeur prendrait, parmi de grands arbres, au fond d'une pelouse suffisamment étendue, le *Monument au Travail* de Constantin Meunier ! Et quelle chose charmante que les *Sœurs de l'Illusion* de Victor Rous-

(1) Voir l'Art moderne du 24 septembre dernier.

seau aménagées en fontaine, selon, je crois, leur destination vraie. Vous imaginez-vous l'*Inspiration* de De Vigne dressant sa pure blancheur sur un fond de buis taillé ? Je sais bien qu'il y a l'hiver, notre terrible hiver avec ses sautes de température. Mais quoi ! Les statues trop délicates pourraient être rentrées durant la mauvaise saison, comme les orangers, ou mises en boîte, comme les groupes de la place des Martyrs. Il y a aussi la difficulté d'aménager ce jardin de telle façon qu'il n'ait pas l'air d'un cimetière. Et pourquoi douter du talent de nos architectes paysagistes ? Il y a en Belgique quelques jardins délicieux : le Parc, le Bois de la Cambre sont des modèles, et le parc Josaphat, qui remonte à quelques années, est dessiné avec infiniment d'art. Les artistes à qui l'on doit ces heureux aménagements seraient parfaitement capables de créer le type du parc-musée de sculpture.

L'idée, on le voit, rallie d'année en année plus de partisans. Qu'attend-on pour la réaliser ?

O. M

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont contraint à ne rendre compte qu'aujourd'hui seulement de l'activité du théâtre de la Monnaie depuis sa réouverture. Les lecteurs de l'*Art moderne* nous en voudront d'autant moins que, jusqu'à présent, rien de particulièrement sensationnel, en dehors d'une représentation allemande des *Maîtres Chanteurs*, ne s'est encore passé sur notre première scène lyrique depuis qu'elle a rouvert ses portes.

C'a été, comme tous les ans, le cortège habituel des reprises d'œuvres connues, et tout l'intérêt s'est concentré autour des nouveaux interprètes, avec, cette fois, un attrait de plus : les débuts à Bruxelles de M. Lohse comme chef d'orchestre régulier.

Louise, Manon, Samson et Dalila, l'Africaine, Faust, la Bohème, Lakmé, Mignon, Aida, la Tosca et *Werther* ont successivement occupé l'affiche et la scène, et si la qualité de ces diverses œuvres n'a point toujours satisfait les difficiles, il faut reconnaître qu'ils ont trouvé une large compensation dans les soins raffinés que la direction a su mettre au service de la tenue générale de ces représentations et dans la conscience et le zèle que les artistes — anciens et nouveaux — ont déployés dans l'interprétation de leurs rôles.

Parmi les recrues de cette année, M. Audoin (ténor) a fait bonne impression dans *Louise* et *la Tosca*, moins bonne dans *Faust* et *Werther*. M. Darmel — l'ancien baryton François devenu ténor — s'est montré remarquable en tous points dans le rôle de Samson, de *Samson et Dalila*. M. Ghasne personnifie avec sobriété l'odieux Scarpia, dans *la Tosca*. M. Grommen fait sonner non sans relief le creux de sa basse profonde dans les rôles de grand-prêtre. M. Rudolf a fait une courte apparition dans *Manon* où il représente excellemment le père des Grioux, mais son interprétation de Méphisto dans *Faust* n'a rencontré que des suffrages limités.

M^{me} Bardot dessine avec justesse la silhouette de la mère de Louise. M^{me} Dignat et MM. Demarcy et Dufranne apportent parmi les nouveaux éléments de la troupe un précieux appoint pour l'interprétation des rôles secondaires.

Pour ce qui est de M. Lohse et de sa façon de conduire, je ne

crois pouvoir mieux faire que de laisser ici la parole à mon honoré confrère, M. Evenepoel, qui s'exprime à ce propos, ainsi qu'il suit, dans la *Flandre libérale* du 24 septembre :

« Tout d'abord, ce prestige de l'accent rythmique, cette assurance et cette volonté dans l'affirmation des temps forts, qui surprend l'auditeur accoutumé à une accentuation plus molle et plus indécise. Ce rythme franc, léger et propulsif, nous ne le possédons guère; il ne s'est pas encore infiltré dans le tempérament national. Autre point essentiel : la mise en relief des parties solistes qui doivent primer à certains moments dans l'ensemble instrumental afin d'accompagner et d'orner la mélodie chantée. M. Lohse n'a garde d'y faillir. Voyez d'autre part avec quel soin il s'applique à moduler les enchaînements de périodes, à ménager les transitions, à observer les silences, à varier constamment, selon le texte musical, le moyen de le faire valoir et de lui faire rendre tout ce qu'il renferme d'intentions expressives. Reste la parfaite conscience du plan général de l'œuvre, des particularités de son style et de sa substance passionnelle. M. Lohse ne comprend pas de même manière le néo-classicisme de Saint-Saëns et le romantisme naturaliste de Charpentier : puriste et sentimental avec Gounod, il est résolument italien et fantasque avec Puccini. »

On ne peut mieux dire et il faut avoir entendu diriger *Louise, Faust, Samson et Dalila* et la *Bohème* comme le capellmeister l'a fait pour se rendre compte de la vérité de ces observations.

Le nouveau premier chef d'orchestre en second, M. Corneil de Thoran, possède d'excellentes qualités de précision, de souplesse, et certaines de ses interprétations — telle celle qu'il a donnée de *Werther* cette semaine — sont d'un mérite qui est beaucoup au-dessus de la moyenne.

La représentation des *Maîtres Chanteurs* a été un triomphe pour M. Lohse et les artistes allemands : M^{mes} Bosetti et Höfer, MM. Van Rooy, Knotte, Geis, Bender, Kuhn et Tilmann-Liszewsky. Ils ont restitué à l'œuvre son allure de comédie musicale et elle en a paru infiniment plus vivante, plus alerte et plus concise que lorsqu'elle nous est donnée dans sa version française.

Signalons enfin, pour finir, la rentrée — toujours si chaleureusement accueillie — de la grande artiste qu'est M^{me} Croiza, dans *Orphée* et dans *Werther*.

CH. V.

PUBLICATIONS D'ART

Traité de peinture de Léonard de Vinci, traduit par PÉLADAN. — **Josef Israëls**, par C.-L. DAKE. — **Les artistes de la Pensée et du Sentiment**, par MARIA BIERNÉ.

Il n'existe que quatre éditions françaises du *Traité de Peinture* (1) de Léonard de Vinci : deux de 1652 et 1716, qui sont incomplètes, une de 1817, rare et très chère, et celle que vient de publier Péladan, qui est complète, agréablement éditée et à la portée de tous. Voici un traité original dont l'enseignement repose sur l'expérience personnelle d'un grand artiste et d'un penseur. Combien cet ouvrage génial s'éloigne de la plupart des autres traités, produits de divers enseignements, de la tradition, de livresques et stériles compilations ! Ce livre est écrit sous forme d'aphorismes d'une portée à la fois didactique et philosophique. Il

(1) Paris, Ch. Delagrave.

est curieux de voir avec quelle souplesse merveilleuse le peintre sait passer des idées scientifiques aux considérations les plus générales sur l'art et la vie. Le premier chapitre est consacré à la science. « Étudie d'abord la science, ensuite viendra la pratique de cette science ». L'apologie de la peinture occupe ensuite le maître; il tient à affirmer son enthousiasme pour l'art qu'il va nous enseigner. Vient en troisième lieu une série de conseils et recettes que les peintres d'aujourd'hui liront toujours avec profit. Le livre s'achève par des considérations approfondies sur les principales questions que soulève l'enseignement de l'art.

Que Vinci parle de la solitude, de l'imagination, de l'observation, ou de ces choses plus matérielles : le modelé, le dessin, la perspective, les proportions, l'anatomie, c'est toujours avec un mélange juste, de science et de philosophie, en phrases brèves et serrées. Il sait ramasser une idée et la rendre aussi saisissante que possible, en peu de mots. En passant, il repousse avec esprit les attaques d'absurdes détracteurs. Témoin ce trait qu'il leur décoche : « Parce que je ne suis pas lettré, certains présomptueux prétendent avoir lieu de me blâmer, en alléguant que je ne suis pas un humaniste. Stupide engeance, ils ne savent pas, ceux-là, que je pourrais leur répondre, comme Marius aux patriciens romains : « Ceux qui se prévalent eux-mêmes des efforts d'autrui ne veulent pas me laisser les miens ! »

**

Israëls est une figure mouvementée, idéaliste, *musicale*, qui étonne dans un milieu calme comme la Hollande, et qui rappelle Rembrandt, cet autre artiste impétueux qui semble déroutant parmi ses paisibles contemporains.

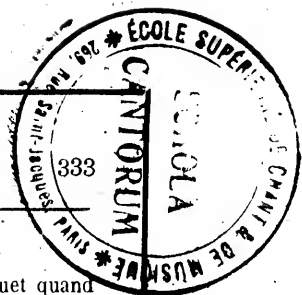
Josef Israëls vint à un moment où l'art hollandais était en pleine décadence. « Depuis longtemps, dit l'auteur de l'excellente monographie que vient de lui consacrer *l'Art et le Beau* (1), on s'était écarté de la saine étude de la nature. » Le peintre du *Retour des champs* a reproduit fidèlement, mais avec âme, la vie tranquille et familière des simples. C'est un observateur attentif de la couleur et de la lumière. Il évite les effets trop faciles, ce qui ne l'empêche pas de tomber parfois dans une sorte de sentimentalisme mélodramatique. Technicien d'une grande habileté, d'une science profonde, Israëls parvient cependant à donner l'illusion d'une certaine naïveté dans l'exécution : « Ce que les lentilles photographiques, ou ce que des peintres insignifiants, quoique corrects peut-être, voient dans la nature et rendent minutieusement sur le négatif ou sur la toile, tout cela passe à travers le puissant cerveau d'Israëls, et se filtre et se débarrasse de tout ce qui est superflu. Et ce qu'il écrit alors de sa main est la seule chose nécessaire, et c'est ce qui fait de son travail et de sa technique un art de l'ordre le plus élevé. »

**

Dans un ouvrage très artistiquement édité et illustré avec un goût tout particulier, M^{lle} Bierné étudie les *Artistes de la Pensée et du Sentiment* (2). Elle ne les étudie pas tous, ni les meilleurs, mais un petit nombre d'élus choisis parmi les meilleurs; ajoutons que le choix de l'auteur s'est limité aux Belges, et

(1) C.-L. DAKE. *Josef Israëls*. Paris, Librairie artistique internationale, numéro spécial illustré de *l'Art et le Beau*.

(2) Bruxelles, F. Larcier.



l'on ne peut qu'en louer le critique puisque les artistes en question s'appellent Constantin Meunier, Xavier Mellery, Fernand Khnopff, Eugène Laermans, Alfred Delaunoy, W. Degouvé de Nuncques, François Beauck. Le choix est parfaitement justifié. Et ce sont des pages originales et vives; chaque artiste y est étudié sous un jour nouveau, avec compréhension et sympathie. M^{lle} Biermé considère la peinture en poète; elle sait animer sa critique en y mêlant le mouvement de sa propre sensibilité. Le lecteur partage ses émotions et souscrit à ses sympathies. Signalons le chapitre que l'auteur consacre à *Meunier et son influence sur les foules*, un des meilleurs de ce livre plein d'aperçus curieux, et qui se distingue par son élégante tenue littéraire.

FRANZ HELLENS

A la mémoire de M^{me} de Sévigné.

Un monument à la mémoire de M^{me} de Sévigné fut inauguré à Vitry dimanche dernier. En termes élevés, M. Paul Deschanel, au nom de l'Académie française, vanta les mérites de celle « pour qui écrire, c'est vivre, c'est respirer, c'est aimer. » Il rappela son séjour aux Rochers, sa passion pour la nature, l'influence de son âme ardente et de son esprit prompt sur ceux qui l'entouraient.

Détachons de son discours ce charmant médaillon :

« M^{me} de Sévigné excelle, comme tout son siècle, à peindre l'homme et la société. Elle a le don du mouvement. « Je n'invente rien », dit-elle. Non, mais elle voit, et elle fait voir, et quand on a vu, on n'oublie pas. On vit avec ses personnages, on les connaît, comme on connaît nos contemporains mêmes. Et de tous ses personnages, le plus attrayant, le plus aimable, c'est elle, la vive, la sincère, l'étincelante, la blonde, riant à belles dents à travers ses larmes, avec sa voix juste, qu'on entend quand on la lit, comme si l'on causait avec elle, et son nez un peu carré par le bout, signe de bon sens; la jolie marquise, Bourguignonne, Parisienne et Bretonne tout ensemble, et bonne aux champs, aux bois et aux Rochers comme à la ville et à la cour; au langage à la fois aristocratique et populaire, rompue à toutes les finesses des salons où la langue française s'était polie et purifiée et aussi prenant à pleines mains, dans la langue énergique du peuple, les tours familiers, les mots crus et la sève gauloise. »

M. Deschanel caractérisa très exactement sa personnalité littéraire en ces termes :

« Elle représente bien la première manière du grand siècle, plus large, plus primesautière, plus naïve et elle fait transition avec la seconde. Elle a reçu les leçons de Chapelain et de Ménage, elle en a gardé la solidité, sans le pédantisme. Elle a vécu à l'hôtel de Rambouillet encore dans tout son éclat : elle y a pris la fleur des élégances, sans l'affectation. Elle lit tout, sans le laisser paraître. De tout, elle ne garde que le mieux. Corneille a enchanté sa jeunesse : elle va droit à Molière, à La Fontaine, aux *Provinciales*, qu'elle nomme « dignes filles des *Dialogues* de Platon » ; mais aussi, elle reconnaîtra en Despréaux l'honnêteté courageuse du critique novateur, et son enthousiasme pour *le Cid* ne l'empêchera pas de sentir la beauté d'*Esther*. »

Le genre des lettres permet tous les genres; aussi prend-elle tous les tons, comme sa langue tous les tours. Ici, le comique et

les propos crus de Molière; là, la grandeur de Bossuet quand elle pleure la mort de Turenne ou l'épouvante de Pascal quand elle regarde la mort elle-même; et à travers tout, son génie propre, imprévu, hardi, perpétuellement jaillissant; à quoi rien ne ressemble : elle est unique. »

Et c'est sur cette réflexion mélancolique que conclut l'orateur : « Temps à jamais heureux et incomparable, où une Sévigné pouvait s'entendre dire par une La Fayette : « Vous êtes la personne du monde que j'ai le plus véritablement aimée », où, dans le petit jardin de Vaugirard « le plus joli lieu du monde pour respirer à Paris », M. de La Rochefoucauld écoutait la *Princesse de Clèves* et discutait ses *Maximes* avec son amie, où Retz se consolait de ses déboires politiques, où Molière venait lire une de ses comédies nouvelles et La Fontaine ses fables ! Nous qui, à deux siècles de distance, avons connu encore les derniers vestiges de cet esprit de conversation et de société et certains coins exquis d'arrière-saison, nous ne sentons que trop ce qui manque à un temps qui, décidément, ne les connaît plus ! »

AU « STUDIO »

Dans la coquette salle du « Studio » s'est ouvert un Salonnet original de dessinateurs et de caricaturistes où l'on relève les noms de quelques jeunes artistes de talent, tels que MM. Paul Dom, Swyncop, Blandin, Ochs, Van Offel, Canneel. On y remarque beaucoup de bonne humeur et de verve, de la vive satire, de l'esprit; et que de variété dans la charge! M. Dom, caustique et piquant, fouille jusqu'au fond la conscience de ses « victimes ». M. Swyncop, au contraire, sait d'un trait rapide et net fixer une physionomie dans ce qu'elle a de pittoresque et de curieux. M. C. Van Offel, dont je ne puis aimer les charges populaires, déploie d'autre part dans l'allégorie de réelles qualités d'imagination. M. Ochs, qui a fait ses preuves dans *Pourquoi pas?*, expose quelques-unes de ses meilleurs silhouettes qui parurent dans cette spirituelle revue. Les portraits-charges de P.-E. Janson, Picard, Jaspard et d'autres, par M. Canneel, sont amusants. Le *Beernaert*, de M. Blandin, est d'une fine observation, et ses pantins ne manquent pas de verve. Il faut mentionner encore les poupées spirituellement comiques de M. J. Droit et des dessins de mérite divers de MM. Watelet, Franck, Bailie et Navez. F. H.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Il restait à parler de la gravure en Wallonie. M. Robert Sand, le secrétaire de l'*Estampe* et de l'Exposition de Charleroi, l'a fait avec un rare bonheur d'expressions. Conférence charmante, improvisée et dite d'abondance, avec une simplicité élégante, une érudition avertie et un goût parfait qui s'est attachée surtout aux graveurs modernes : le groupe de Liège, dû à l'influence de Rops, Rassenfosse, Dewitte, Donnay, Maréchal, etc.; le groupe de Mons avec le père Danse à sa tête, et Louis Denain, G. Bernier, Greuze, Duriau, etc.; enfin les Bruxellois que l'on peut rattacher à la Wallonie, notamment Marc Henry Meunier. Dans l'assistance nous avons remarqué M. Pouillet, ministre des Sciences et des Arts, qui avait passé toute sa journée au Palais des Beaux-Arts de Charleroi.

Jeu de dimanche, concert de musique wallonne moderne, et, le jeudi suivant, conférence clôturant la série par M. Jules Destrée.

MAXIMILIEN LUCE (1)

Deux passions gouvernent la vie de Maximilien Luce : l'amour de la peinture et le culte de la Révolution. Peintre, il adore la Lumière ; révolutionnaire, il aspire au Grand Soir ! Mais c'est un homme très doux et très bon ; ses lunettes rondes sont moins celles d'un nihiliste que d'un casseur de pierres. Grand lecteur des feuilles incendiées et de brochures à couvertures rouges, qui garnissent sa bibliothèque, il habite le quartier bourgeois d'Auteuil, comme Boileau et comme Laurent Tailhade. On ne trouvera jamais de bombe chez lui. L'atelier de Luce est d'une belle simplicité prolétarienne, et s'il s'orne d'un divan aristocratique, ce divan est à la disposition d'un ami, le plus souvent d'un jeune, dans l'embarras. Maximilien Luce, au travail, se dépense beaucoup en paroles qui nourrissent son énergie. Il dit : « Ça va... ça se tient... et mes bonshommes sur leur échafaudage, sont-ils nature ? On croirait qu'ils vont se f... par terre, est-ce assez rendu ! » L'œuvre de Luce, tendre et brutale, est toujours émouvante. Il faudra trouver quelque jour une place dans un musée pour sa *Rue de Paris sous la Commune*. En attendant, Luce peut justement s'enorgueillir de la plus belle cimaise : le mur ; le mur que décore cette récente affiche, dont la contemplation remet le cœur en place aux prolétaires conscients.

MEMENTO MUSICAL

La Commission administrative de l'École de musique de St-Josse-ten-Noode-Schaerbeek vient de décider de dédoubler le cours inférieur de chant individuel pour hommes. Le cours supérieur (chant, mélodies, duos), restera confié à M. Demest, professeur au Conservatoire ; les cours inférieurs (chant) seront donnés par MM. Demest et Mercier.

Les classes de solfège pour chanteurs sont réorganisées : les élèves ne seront plus astreints à se trouver à l'École que deux fois par semaine, les mardis et vendredis. D'autre part, le cours de solfège supérieur pour jeunes gens et hommes (professeur : M. Minet) comportera à l'avenir une division inférieure et une section supérieure.

Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser à l'École, rue Traversière 17, les mardis et vendredis, à 8 h 1/2 du soir.

Les instrumentistes amateurs désireux de faire partie de l'orchestre du cercle symphonique *Crescendo* peuvent se faire inscrire chez M. Fernand Lauweryns, 38 rue du Treurenberg, ou adresser leur adhésion par écrit au local du Cercle, 4 place de Louvain, à Bruxelles, où les répétitions ont lieu tous les mercredis de 8 h. 1/2 à 11 h. du soir.

La souscription au Festival Beethoven ayant couvert toutes les places disponibles pour l'abonnement, tant pour les concerts du lundi soir que pour les répétitions générales du samedi après-midi, il a été décidé de donner six concerts supplémentaires. Ces concerts auront lieu les jeudis 26 octobre, 30 novembre, 7 décembre, 28 décembre, 11 janvier et 8 février, à 2 heures de l'après-midi.

S'adresser pour la location à MM. Schott frères, 28 rue Coudenberg, et au théâtre de la Monnaie.

Le concert que donnera M. Edouard Deru le 7 novembre prochain à la Grande Harmonie promet d'être particulièrement intéressant. Outre les concertos de Nardini et de Bach joués avec accompagnement d'orchestre sous la direction de M. Arthur De Greef, on y entendra le quintette pour clarinette et quatuor à cordes de Brahms et la sonate pour piano et violon de César Franck interprétée par MM. De Greef et Deru. Billets chez Breitkopf et Härtel.

(1) Cet expressif médaillon d'un peintre bien connu en Belgique et dont l'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi groupe quelques toiles caractéristiques exécutées dans les charbonnages et les usines du Pays Noir a paru ces jours-ci dans *Paris-Journal*.

Le quatuor Zimmer, Ghigó, Baroen et Doehaerd donnera cet hiver cinq concerts consacrés à l'exécution des dix-sept quatuors de Beethoven. Ces concerts, dont le premier est fixé au mercredi 8 novembre, auront lieu à la Salle Nouvelle, 13 rue Ernest-Allard. On s'abonne dès à présent à la maison Breitkopf et Härtel, 68 rue Coudenberg.

Le premier concert de la *Société J.-S. Bach* sous la direction de M. Albert Zimmer est fixé au 17 décembre.

M. Paolo Litta nous écrit de Florence qu'il vient de terminer un poème pour violon et piano intitulé *La Déesse nue*. L'œuvre sera publiée prochainement.

Au cours des fêtes données ces jours derniers en l'honneur de J.-S. Bach à Eisenach, un tournoi musical a mis aux prises les partisans du piano et ceux du clavecin, adversaires harmonieusement irréconciliables.

Le tournoi tendait à faire prévaloir, dans l'interprétation des œuvres de Bach, le piano sur le clavecin, ou le clavecin sur le piano. Mme Wanda Landowska, à qui l'on doit la renaissance du clavecin et, au gré d'un art vraiment admirable, la résurrection de maîtres anciens de la musique, a conquis à la cause du clavecin le jury et l'auditoire en exécutant d'une manière parfaite le *Caprice sur le départ d'un frère* et la *Fantaisie chromatique*.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement vient d'acquérir à l'Exposition de Charleroi un tableau de Mme Cécile Douard, *le Terril*.

Un comité a pris l'initiative d'une manifestation de sympathie en l'honneur de notre collaborateur M. Jules Destrée, aux efforts persévérants de qui sont dus la magnifique Exposition des Arts anciens du Hainaut, la belle ordonnance du Salon d'art moderne de Charleroi, le succès des conférences et auditions du Palais des Beaux-Arts, etc. Le montant des souscriptions (celles-ci sont reçues par M. Auguste Biernaux, avocat, à Jumièges) sera consacré à l'achat d'une œuvre d'art et à la frappe d'une médaille, dont l'exécution a été confiée au statuaire A. Bonnetain. La manifestation est fixée au 1^{er} novembre.

Le premier Grand Prix de Rome (concours musical) a été décerné à l'unanimité à M. Léopold Samuel, de Bruxelles, élève de M. Tinel. Le lauréat, qui a vingt-huit ans, est le fils de M. Edouard Samuel, professeur d'harmonie pratique au Conservatoire et compositeur apprécié.

Le premier Second Prix a été attribué à M. Alfred Mahy, de Bruxelles, élève de M. Tinel également, et chef de musique au régiment des carabiniers. Le deuxième Second Prix est échu à M. Van Hoof, d'Anvers, élève de M. Jan Bloekx. Des rappels de mention honorable sont décernés à MM. Sarly, de Tirlemont, et Brusselmán, de Bruxelles.

Le jury était composé de MM. Tinel, directeur du Conservatoire de Bruxelles, président ; Emile Mathieu, directeur du Conservatoire de Gand ; Sylvain Dupuis, directeur du Conservatoire de Liège ; Du Bois, directeur de l'École de musique de Louvain ; Mesdagh, directeur de l'École de musique de Bruges ; Vanden Eeden, directeur du Conservatoire de Mons, et Martin Lunssens, directeur de l'École de musique de Courtrai.

La Commission provinciale d'encouragement des Beaux-Arts dans le Brabant va, dit la *Chronique*, mettre à l'étude l'organisation du concours que le conseil provincial a décidé d'instituer sur la proposition de M. Marius Renard. Le concours sera réservé chaque année alternativement, à la peinture, à la sculpture, à l'architecture, à la gravure et aux arts appliqués.

Une somme de deux mille francs sera attribuée chaque année à ce concours, indépendamment des quatre mille francs que la commission est chargée de répartir en encouragements aux artistes et artisans d'art. Ce sont là d'excellentes initiatives et il y a lieu de féliciter le conseil provincial du Brabant pour ses louables interventions en faveur des Beaux-Arts.

L'Académie royale flamande vient de célébrer à Gand le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Des fêtes auxquelles assistait le ministre des Sciences et des Arts ont eu lieu à cette occasion. Les Académies de Hollande, de Prusse, de Belgique, l'Université libre de Bruxelles, les Universités de Groningue et de Hambourg, etc. s'étaient fait représenter à la cérémonie.

Une nouvelle revue mensuelle littéraire et critique, *Cave canem*, paraît aujourd'hui à Bruxelles sous la direction de MM. A. Bailly et L.-M. Thylienue. Bureaux : 4, rue Jenatzy.

Incessamment paraîtra à Bruxelles le premier numéro d'une gazette hebdomadaire fantaisiste, abondamment et artistiquement illustrée. *Le Passant*, c'est le titre de notre nouveau confrère, commentera toutes les semaines avec bonne humeur l'actualité belge sous une série de rubriques très variées : *La Semaine*, *Le Calendrier*, *Rue de la Loi*, *Au Pays des Mentons Bleus*, *Les 4 Arts*, *Robins et Chats-Fourrés*, *Eschotiers et Magisters*, *Le Coin du Muscle*, etc.

Chaque numéro contiendra, en outre, une œuvre — poème, conte ou fantaisie humoristique — d'écrivains tels que : Emile Verhaeren, Louis Delattre, Max Elskamp, Horace Van Offel, Isi Collin, Grégoire Le Roy, Maurice des Ombiaux, Laurent Tailhade, Jehan Rictus, etc., et des dessins en noir et en couleurs signés A. Blandin, A. Donnay, G. Lemmen, Navez, A. Oleffe, Paerels, Swyncop, C. Van Offel, Wagemans, etc.

Abonnement 7 fr. 50. Rédaction et administration, 40 Galerie du Commerce, Bruxelles.

Profitant du séjour de Saint-Saëns à Bruxelles, la direction du théâtre de la Monnaie s'est assuré le droit de représenter au printemps prochain *Hélène*, l'œuvre lyrique dont le maître français a écrit le poème et la musique.

Ce soir, réouverture du théâtre du Parc. Au programme : *Tartufe*, avec M. Le Bargy, et *le Respect de l'amour* de Lionel Laroze.

Rappelons les deux représentations que donnera demain et après-demain, au même théâtre, la troupe du Neues Schauspielhaus de Berlin. Le premier spectacle se composera, nous l'avons dit, du *Leibgardist* de F. Molnar ; le second, de la comédie de R. Auerheimer *der Grosse Leidenschaft*.

La troupe régulière du théâtre du Parc débutera en matinée jeudi prochain, en soirée le lendemain. La matinée sera consacrée à Emile Augier. Vendredi, reprise du *Vieux Marcheur* d'H. Lavedan.

De Paris :

Les représentations d'œuvres inédites, données l'an dernier, le samedi en matinée, au Théâtre de l'Odéon, ont révélé au public plusieurs ouvrages de haute valeur, parmi lesquels les *Affranchis* de M^{lle} Lenéru, qui remporta un succès éclatant. Développant son programme d'avant-garde, M. Antoine — en qui survit l'initiateur du Théâtre Libre dont l'action fut décisive — donnera cet hiver deux représentations (dont l'une en soirée, le lundi) de chacune des pièces inédites inscrites au programme de la saison. Il débatera les samedi 28 et lundi 30 octobre par *la Revanche*, pièce en 4 actes de MM. A. Kareher et R. Jeanne. Suivront, de mois en mois : *Aux Jardins de Murcie*, de J. Felin y Codina

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

(traduction) ; *les Frères Lambertier*, pièce en 3 actes de MM. Ch. Hell et A. Villeroy ; *Près de lui*, pièce en 3 actes de M. D. Amiel ; *la Mort de Sparte*, pièce en 5 actes de M. J. Schlumberger ; *la Sentence*, pièce en 2 actes de M. Barot-Forlière ; *l'Épée*, pièce en 3 actes de M. G. de Passille ; *l'Heure passe*, pièce en 4 actes de M. M. Berger ; *les Auvergnats*, pièce en 5 actes de M. H. Pradalès.

Il y aura, en outre, tous les jeudis, des matinées classiques (deux séries) et modernes (une série) formant un total de vingt-quatre spectacles différents que précéderont des conférences de MM. Antoine, Nozière, Edmond Rostand, Léo Claretie, Laurent Tailhade, Jean Aicard, Georges Lecomte, Léon Blum, Henry Roujon, Georges Laguerre, Jacques Normand, L. Lacour, J. Ernest-Charles, Mme Séverine, etc.

Tout ceci sans préjudice aux spectacles du soir, pour lesquels M. Antoine a fait choix de vingt-six œuvres nouvelles en 3 actes ou davantage, et d'un certain nombre de pièces en un ou deux actes.

On ne chômera pas cet hiver à l'Odéon.

L'Opéra-Comique annonce pour le courant de novembre la première représentation de *Bérénice*, la tragédie lyrique de M. Albert Magnard, dont les principaux rôles seront interprétés par M^{mes} Mérentié et Brohly, MM. Swolfs et Vieuille. C'est, ajoutait-on, le début de M. Magnard au théâtre. Information inexacte : le compositeur fit représenter il y a une quinzaine d'années au théâtre de la Monnaie une *Folande* qui fut, on s'en souvient, admirablement chantée par Henri Seguin et par M^{me} Chrétien. Une sympathique curiosité environne la première de *Bérénice*, dont M. Magnard a écrit le texte et la musique.

La deuxième nouveauté sera *la Lépreuse* de M. Sylvio Lazzari, poème d'Henry Bataille, qui sera chantée par M^{mes} Marguerite Carré et Marie Delna et par M. Léon Beyle.

Vendront ensuite dans un ordre non encore déterminé : *La Sorcière* (Camille Erlanger), *Céleste* (Trépard), *les Quatre Journées* (Alfred Bruneau), *la Chute de la maison Usher* et *le Diable dans le beffroi* (Claude Debussy), *la Tisseuse d'orties* (Gustave Dore), *le Roi Dagobert* (Messager), *le Carillonneur* (Xavier Leroux), *Il était une bergère* (Marcel Lattès), *le Puits* (Marsick), etc.

On inaugurera aujourd'hui, dimanche, à Domodossola (Italie), un monument érigé par un comité franco-italien à la mémoire de l'aviateur Chavez, qui, l'an dernier, périt dans cette ville au moment où il venait d'accomplir en aéroplane la traversée des Alpes. Le monument est l'œuvre du sculpteur Maurice Bouval.

M. Félix Weingartner vient de terminer un opéra dont il a écrit lui-même le livret. Cet ouvrage, qui n'a qu'un acte, est intitulé *Cain et Abel*.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

10, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUÏ

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Vervée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Vervée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



Mlle M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du
Gouvernement - Provisoire,
12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

NOS ÉLÉGANCES

ET

LA MODE MASCULINE

Revue mensuelle illustrée.

Chroniques de MM. MARCEL BOULENGER, ALBERT FLAMENT, MARCEL DROUET, PIERRE DE TRÉVIÈRES, MARCEL BOULESTIN, GEORGES PIERREDON, LOUIS THOMAS, etc.; dessins de PIERRE BRISSAUD, CIOL KOWSKI, NICOD, GEOFFROY, etc.

• Nous avons la prétention d'offrir aux personnes de goût de France et de l'étranger un recueil de renseignements et de conseils qui ne seront inutiles à personne, même aux plus avertis. C'est même ce qui nous obligera parfois à prendre un ton de moquerie que l'on ne trouve point dans les publications illustrées, sous prétexte qu'elles s'adressent au *grand public* et que, par conséquent elles doivent ménager tout le monde. Nous ne ménagerons personne, car nous nous adressons seulement à cette élite qui sait le prix d'une raillerie et ne s'indigne point lorsqu'on souligne un ridicule ou un travers de l'esprit. •

A Paris : 5, avenue de Messine (VIII^e).

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux, aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTS ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villegiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

220, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne (G. JEAN-AUBRY). — Les Artistes et leur vie privée (OCTAVE MAUS). — Les deux versions de « La Ville » et de « Tête d'Or » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Salon des Arts anciens du Hainaut. — Chronique théâtrale : *M. Lebargy dans « Tartufe »* (GEORGES RENÉCY). — Chronique judiciaire des Arts : *les deux Réjane*; *M. Abel Hermant et « le Matin »* (O. M.). — Memento musical. — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE

III^e Article (1).

S'il y a quelque chose de pénible à considérer les redites perpétuelles de certains, la vue d'un Salon réserve encore, quand il s'agit du Salon d'Automne, soit l'élargissement inattendu ou longtemps souhaité d'un esprit de peintre, soit l'apparition d'un artiste dont on ignorait tout la veille.

Il est pitoyable en vérité de constater une fois de plus comment MM. Moret, Loiseau ou Maufra s'éternisent à ronger les os de l'impressionnisme sans y trouver le « suc médullaire ». Chaque année on les retrouve sans plus de plaisir et avec un peu plus d'irritation ou bien un peu plus d'indifférence. Encore M. Maufra eut-il parfois dans ses aquarelles un soupçon de libre allure, mais ce soupçon se dissipe et il ne reste dans sa peinture qu'une matière crayeuse, sèche et acide tandis que le dessin devient de plus en plus cassant et insensible. On s'irrite, devant de telles toiles, à

(1) Voir nos deux derniers numéros.

voir comment de tels peintres s'emploient — avec sincérité et bonne foi, je veux le croire — à nous dénaturer les vertus d'un Pissarro, d'un Claude Monet ou d'un Sisley.

Au moins M. d'Espagnat, s'il est vrai qu'il se ressent de Renoir et que sa matière quelquefois semblait laineuse et plus proche de la tapisserie que de la peinture, M. d'Espagnat garde dans son dessin un esprit qui lui est propre, ses compositions sont adroites, et tout s'y équilibre selon une harmonie personnelle qui est souvent charmante : de tous les peintres qui sont venus après l'impressionnisme et que l'on y peut directement rattacher, il est assurément le plus personnel ou plutôt le seul peut-être qui ait une réelle personnalité.

Deux peintres parmi les plus exquis de ce temps nous ont réservé des surprises cette fois, à des titres divers : l'un, Vuillard, en n'exposant pas de peintures mais une série de lithographies en couleurs qui nous en consolent un peu ; l'autre, K.-X. Roussel, en nous donnant de sa manière un aspect moins séduisant.

Ce sont là, vraiment, avec Bonnard un trio charmant et délicat dont on ne se peut lasser. Je ne me laisserai point aller à leur endroit à un parallèle à la manière des anciennes dissertations ; les raisons pourquoi on les goûte, bien qu'étant du même ordre, ont de l'une à l'autre d'assez délicates nuances pour qu'on se plaise à se les découvrir à soi-même. Ce n'est plus là de la critique d'art, à vrai dire, autant que de la méditation : on en sait gré à de tels peintres.

Roussel est notre seul peintre de bucoliques ; il rajeunit par la délicieuse ardeur de son goût à vivre des scènes qui manquent à tomber, entre les mains de moins délicats, dans des redites académiques. Pour ma

part je ne cacherais point que s'il en est, dans ce temps-ci, de plus grands que j'aime davantage, il n'en est pas que j'ai plus de plaisir à aimer. Pourtant il m'a semblé que cette fois Roussel donnait dans une tonalité vineuse qui n'est point sans aigreur et qui nous fait regretter les charmants accords d'hier. Mais il en est de celui-ci comme de Bonnard : ils ont l'un et l'autre l'art de manier avec agrément des tons qui seraient pour d'autres des prétextes à sécheresse ou à maladresse. Et l'assurance qu'ils y mettent n'en est que plus appréciable tant elle sait conserver toujours l'apparence de la spontanéité. On goûte dans les œuvres de K.-X. Roussel des satisfactions analogues à celles qu'inspirent en nos sensibilités certains poèmes de Rognier, ou certaines musiques d'Albert Roussel : le peintre et le musicien n'ont point de commun que l'homonymie, leur parenté est singulière; n'étant que dans l'ordre de l'esprit elle n'en est que plus étroite; mais je n'ai point ici loisir d'y insister.

Francis Jourdain a fait depuis quelques années un effort considérable et c'est un plaisir de considérer à quel point il a su élargir ses vues et échapper à une minutie et à une atonie qui gâtèrent souvent des tons charmants et une tendresse qui n'est point mièvre. La toile intitulée *Des arbres* est particulièrement aimable : mais je consentirais volontiers à ce qu'on lui préférât *les Baigneuses*, qui ne le sont pas moins.

Laprade, qui fut si souvent délicat, s'obstine dans une pâte où il semble mêler de l'encre à sa peinture; il a pourtant en lui une extrême sensibilité de vision et tel morceau le révèle : l'ensemble n'en donne pas l'agrément et nous déçoit. Il en est de même, dans une autre gamme, pour Camoin, toujours sonore, toujours vibrant, mais dont l'instrument parfois grince, comme si le violoniste avait trop peu repris ses exercices, ou comme si, négligent, il ne se souciait point assez du diapason. J'ai l'occasion de voir assez souvent d'anciens Camoin, plus jeunes et plus frais que ceux-ci, et qui en accroissent le regret. Manguin s'est repris quelque peu : la *Femme en jaune dans le jardin* est une des meilleures œuvres de ce Salon et l'une des meilleures du peintre : les influences de Renoir et de Cézanne qui se combattaient ou s'amalgamaient dans ses œuvres précédentes ont trouvé leur commune mesure et Manguin y a trouvé la sienne. C'est un peintre sans lyrisme et parfois brutal, mais c'est un artiste qui s'efforce et qui avait pris de lui-même une voie singulièrement dangereuse tant on l'y sentait obsédé par d'imposantes maîtrises.

L'ascétisme blafard de Flandrin peut séduire certains; la singularité de ses éclairages et la sonorité sourde de ses toiles arrêtent le regard, ils ne l'attachent point : pour ma part, je trouve cet *Élé* funèbre et cette décoration de salle à manger n'est point de

celles qui peuvent, à mon sens, donner de la vie une idée particulièrement savoureuse.

M^{me} Marval, tout à l'encontre, se plaît à des accords de tons qui touchent presque à la sucrerie : reconnaissons pourtant qu'elle les côtoie seulement, et sa *Fantaisie sur Syllrie* n'eût point déplu à Gérard de Nerval, tant il s'y mêle d'ingénuité et de pénétration un peu perverse. Je n'ai pas bien saisi encore pourquoi donner à ces visages d'enfants des apparences batraciennes. Mais il s'y faut résigner; il y a longtemps que M^{me} Marval nous y convie. Il faut vraiment beaucoup de grâce pour rendre tout cela supportable; M^{me} Marval a beaucoup de grâce, ne lui en souhaitons pas plus.

Il est à ce Salon plusieurs femmes-peintres. Ce ne sont pas les pires, quoique les pires soient en grand nombre parmi les femmes qui en ce temps se livrent à l'art. Que ne s'en délivrent-elles? Elles ne sont pas une juste pour vingt méchantes, selon la proportion évangélique. Pourtant quand on a le plaisir d'en rencontrer une comme M^{lle} Charmy, on se reprend à l'indulgence. La personnalité de M^{lle} Charmy se ressent de Cézanne, de Matisse et même de Friesz, mais il y a au milieu de ces influences une vertu qui lui est propre et qui fait qu'on peut considérer ses toiles sans songer seulement à d'autres peintres. Tel *Paysage* (n° 280) de cette artiste est d'une verve et d'une fraîcheur audacieuse qui fleurent bon la jeunesse d'esprit, la santé et l'amour de vivre.

Georges Desvallières s'éclaircit avec bonheur; souvent l'on regrette sa funèbre vision qui, parfois, gardait une grandeur émouvante, comme dans ce *Christ* exposé aux Indépendants il y a quelques années. Son *Projet de décoration pour une bibliothèque* compte parmi ses meilleures expressions, et c'est là une œuvre de décorateur tout à la fois et de peintre, ce qui est plus rare qu'on ne pense. Que dire de Vallotton, qui joint de plus à un dessin rondouillard des tons de baudruche galvanisée?

Que dire de Vlaminck, qui assourdit de plus en plus sa vision qui devient vulgaire et nous fait regretter les pétarades et les « gueulades » d'il y a quelques années, dans lesquelles le Flamand solide atteignait au charme, presque sans le vouloir?

Valtat n'est pas de ces peintres que l'on peut négliger tant il possède de qualités, mais au lieu de s'éloigner d'une matière cotonneuse qui fut toujours son défaut, on le voit s'y installer excessivement.

Passons sur le japonisme sans accent d'Alcide Le Beau, sur les petites choses aimables de Bärwolf, sur ce Roussel acide et mineur qu'est Paviot, sur les esquisses sans ennui de Synave. *L'Age d'or* de Désiré mérite qu'on s'y arrête, et le *Calme* de Diriks en son énormité polaire n'est pas dénué de grâce: il faut même reconnaître avec plaisir chez ce peintre d'une

génération antérieure aux jeunes un effort perpétuel bien attachant.

Le grand panneau de Charles Guérin *Fleurs, femmes, et fruits* est du meilleur Guérin ; c'est dire qu'il s'y mêle à d'aimables arrangements une vulgarité qui veut se vaincre et qui n'y réussit pas toujours. Il faut noter encore les envois de Giricend, dont la naïveté avvertie s'exprime avec vigueur dans des compositions compliquées qui ne sont point sans agrément, témoin cette *Porte faite Branda* ; des fleurs de Challié, un peintre dont je ne me souviens pas d'avoir jamais vu quoi que ce soit et qu'il convient de remarquer ; les cinq toiles d'Ottmann, qui accentuent les espérances qu'on peut fonder sur ce peintre et les satisfactions qu'il peut déjà donner. Notons encore le parti-pris décoratif amusant d'André Jolly, l'art avisé et barbare de Zak, dont la *Juilith* est curieuse et dont les portraits, en rappelant Holbein et Durer, sont pourtant de ce temps-ci ; la *Danseuse* de Dreyfus-Gonzalès ; les *Négresses* de Steinlen. N'insistons pas sur la salle d'Iturino. Une ou deux toiles auraient suffi ; vingt-huit, c'est trop et n'enseigne rien de plus.

Il faut pourtant parler d'Henri Matisse parce qu'en dépit du plaisir singulier que prend ce peintre à désappointer ceux qui goûtent le plus ses qualités, il n'est pas de ceux qu'on puisse passer sous silence. En face de ces esquisses informes, de cet art si sommaire qu'on se demande si c'est de l'art, on détourne la tête ; et l'ayant détournée, on s'aperçoit que ce diable d'homme a une palette sans égale, que nul ne possède cette audace et cette fraîcheur, que ce peintre du Nord a dans sa couleur un degré de charme étonnant. Mais tout de même, Henri Matisse, où sont les natures-mortes d'antan, les Plages rouges et les Fenêtres ? Quand nous redonnerez-vous des raisons de confondre vos adversaires et ne leur donnerez-vous plus des armes contre nous ?

J'aime trop Friesz pour lui cacher que je regrette le temps où il était coloriste : assurément nous l'avons assez suivi pour mesurer sa conscience et avec quelle inquiétude parfois désespérée il s'efforce à retrouver le sens de la belle composition ; mais pourquoi ces harmonies lie-de-vin qui nous privent d'une joie que nous goûtions ensemble ?

J'achèverai sur le nom d'Alfred Lombard l'esquisse critique de ce Salon. C'est la première toile qu'il m'est donné de voir de ce peintre : on me dit qu'il est jeune et qu'il s'est longtemps essayé au genre périlleux de la critique d'art ; ce qu'on me dit m'importe peu. Sa toile *la Fenêtre ouverte* est un morceau superbe : c'est la seule découverte de ce Salon, mais elle suffirait à en justifier la visite. Voici un peintre qui ne se contente pas d'une esquisse, qui unit à un dessin ferme une matière solide et souple. Tout dans cette composition : la femme nue, la femme vêtue et vue de dos, la lumière

qui se répand au dehors et qu'on perçoit à travers le rideau soulevé, tout y dit l'audace et l'assurance. Saluons ici un peintre et l'espérance d'un grand peintre.

Des cubistes je ne dirai rien. On en a trop parlé pour en dire du mal ; je ne les saisis pas pour en dire du bien.

G. JEAN-AUBRY

Les Artistes et leur vie privée.

Un écrivain a-t-il le droit, dans un roman, dans une pièce de théâtre, de s'emparer d'une personnalité illustre, de fouiller sa vie privée, de révéler au public les incidents qui en marquèrent le cours ? Peut-il exploiter ses joies, ses douleurs, forcer le secret de ses sentiments, crocheter l'intimité de son cœur ? Il semble que le respect élémentaire des convenances s'y oppose énergiquement. Il semble aussi que le droit est, en cela, d'accord avec la déférence due à tout homme, à toute femme, quelle que soit sa notoriété ou son obscurité.

Chacun de nous peut défendre qu'il soit fait usage de son nom dans un livre, dans une œuvre dramatique. Alphonse Daudet ne fut-il pas contraint de modifier le nom de son populaire héros, qu'il avait baptisé Barbarin de Tarascon ? — Il existait à Tarascon un Barbarin ! — Et combien d'autres réclamations du même genre, toujours accueillies et sanctionnées par les tribunaux.

Il nous est loisible aussi d'interdire qu'on se serve de nos traits, qu'on affiche publiquement notre effigie. Un peintre ne peut exposer un portrait sans l'assentiment du modèle. Notre entité physique nous appartient comme nos écrits, comme notre patrimoine, comme le produit du travail de nos mains et de notre cerveau. A défaut d'une disposition législative spéciale, la tradition a établi ce droit et la jurisprudence l'a reconnu. Le méconnaître, c'est froisser la conscience humaine, c'est attenter au sentiment incompressible de la dignité individuelle.

Aussi n'est-ce pas sans surprise, — une surprise mêlée d'irritation chez tous ceux qui gardent le culte de George Sand, — qu'on apprit, dernièrement, le sujet d'une pièce nouvelle dont les journaux relataient l'élaboration. Ce sujet n'est autre que le récit des amours de George Sand et d'Alfred de Musset, et la pièce groupe quelques-unes des personnalités qui furent mêlées à cette histoire pathétique : Pagello, Sainte-Beuve, Gustave Planche, Liszt.

Le souvenir encore si vivant de la célèbre romancière et la piété que mérite sa mémoire protestent contre cette intrusion dans la vie privée d'une femme de lettres respectée. L'interdiction souhaitée, attendue, s'est produite lorsque furent annoncées officiellement les représentations de *l'Enfant du siècle*, — c'est le titre de la pièce. Elle fut signifiée par M^{me} Aurore Lauth-Sand, petite-fille de l'écrivain, qui, en défendant la mémoire de sa grand-mère, protège contre des tentatives analogues tous ceux que leur talent a rendus célèbres.

L'auteur objectera la notoriété de George Sand, qui est entrée dans l'histoire. Il plaidera que la publication de sa correspondance a dévoilé un épisode que nul désormais n'ignore. Faibles arguments. La notoriété d'un artiste permet qu'on s'occupe de sa vie publique mais n'autorise point les révélations qui peuvent ternir l'éclat de sa renommée et froisser de justes susceptibilités. Les lettres de George Sand constituent une part, et non la



moindre de sa production d'écrivain. Elles attestent ses dons d'imagination, sa sensibilité, sa culture et la pureté de son style. Elles ajoutent à sa gloire littéraire. Le public averti auquel s'adresse une publication de ce genre ne peut être confondu avec la foule qui se rend au théâtre pour suivre une intrigue, pour assister au développement d'une anecdote sentimentale. Dans ses lettres, d'ailleurs, George Sand s'est montrée telle qu'elle était. Qu'a fait d'elle l'auteur de la pièce? Et quoi de plus choquant pour ceux qui l'aiment que la vue d'une actrice s'efforçant de lui ressembler, d'imiter sa démarche et ses gestes, comme dans les revues de fin d'année où défilent les héros de l'actualité?

Il est à espérer que la justice rappellera au respect des morts les dramaturges qui les exhument pour exciter la curiosité publique. Rembrandt, Beethoven, Chopin ont été, ces derniers temps, accommodés en personnages dramatiques. Si l'on n'y met pas le hôla, nous verrons demain porter à la scène les amours de M^{me} de Staël, la liaison de Flaubert avec Louise Colet, l'amitié orageuse de Verlaine et d'Arthur Rimbaud; et celles qui furent pour Lamartine Elvire, pour Fromentin Madeleine, pour Mérimée l'Inconnue, pourquoi ne pas les incarner sous leurs noms véridiques, aujourd'hui dévoilés?

Cette piètre littérature dramatique — actuelle ou à venir — repoussons-la. Elle n'a rien à démêler avec l'art. Si le procès qu'intente M^{me} Lauth-Sand contribue à nous en débarrasser, celle-ci aura mérité nos félicitations et notre reconnaissance.

OCTAVE MAUS

Les deux versions de « La Ville » et de « Tête d'Or ».

Le *Mercury de France* vient de publier du théâtre complet de M. Paul Claudel : *Tête d'Or* et *La Ville* (1) dans leurs deux versions. Sauf ceux qui avaient le bonheur de posséder les tirages rarissimes de la *Librairie de l'Art indépendant*, personne n'en connaissait le premier texte. Le second est celui que l'on a lu dans le recueil appelé *l'Arbre*.

M. Paul Claudel est un grand poète et, comme tous les grands poètes, forcément un merveilleux et sûr écrivain. Les questions de grammaire, d'orthographe même et, d'une façon générale, les questions formelles le préoccupent extrêmement. Elles sont intimement liées pour lui au fait primordial de l'inspiration. J'entends que tout en se laissant aller à l'enthousiasme créateur, il garde, styliste, le contrôle continu, inconsciemment, de sa langue. Le phénomène est visible — et d'une indiscutable évidence, en quelque passage qu'on aborde de son œuvre. La fougue, la violence, l'espèce de colère sacrée qui précipite le débit des discours de ses personnages sembleraient appeler un désordre verbal correspondant. Loin de là, leur diction est d'une netteté incomparable : c'est que leur langage est aussi ferme et fixe que leur passion semble mobile.

Cependant, comme il n'est rien ici-bas de définitif, le rapport qui existe chez M. Claudel entre la forme et la pensée, pour étroit qu'il soit, n'est pas insusceptible d'un resserrement plus intime.

Prenons, par exemple, *Tête d'Or*. La première version nous

(1) PAUL CLAUDEL. — Théâtre. Première série I : *Tête d'Or*; II, *La Ville* (première et seconde versions). Paris, *Mercury de France*.

satisfait pleinement. Le génie est déjà là présent, incontestable, souverain. Pourtant M. Paul Claudel n'était pas tout à fait content. Les images sont restées pareilles, les modifications n'ont porté que sur la façon de les présenter, sur leur enchevêtrement, leurs dépendances réciproques et aussi l'importance relative que leur donne ou leur retire une différence de rythmes : Ici la musique (j'entends la musique spéciale à Claudel, mâle, toute d'éloquence, sans jeux de timbres mais articulée sur des coupes), joue un rôle important.

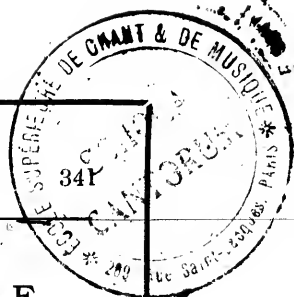
Ces remarques sont faites d'une façon infiniment plus détaillée et plus pénétrante par le très subtil critique M. Jacques Rivière dans le dernier numéro de la *Nouvelle Revue française*. On y trouvera en quatre pages (478-481) une analyse vraiment étonnante de ce travail. Je la cite d'autant plus volontiers que je me sépare de M. Rivière dans sa conclusion, conclusion que la phrase du début déjà résume :

« A qui peut-être prétend encore — mais c'est une sottise qui s'en va — que la poésie est chose d'improvisation et, comme on dit, d'inspiration, il faut montrer ces deux livres. »

L'erreur porte sur la différence qu'il y a, en effet, entre « inspiration » et « improvisation ». L'inspiration est la même pour les deux versions de *Tête d'Or* et de *La Ville*. Mais la première version est improvisée, la seconde est retouchée : et les différences ne sont, malgré leur énorme importance, que de pure forme ; même dans *La Ville*, où elles portent sur la composition même des caractères et la ligne des épisodes. Je vais plus loin, je prétends que, si ce n'était pas Paul Claudel, les retouches précisément mordraient sur la belle matière vivante de la première version. Les ouvrages refaits (à moins que ce ne soit presque aussitôt ou par quelqu'un qui reste, malgré les soucis de purisme, en état de ferveur) ne valent jamais leurs originaux. Il n'y a que le génie qui puisse se revoir sans s'affaiblir. Le mouvement, l'ordre organique et secret sont le fait de l'inspiration et le plus grand compliment qu'on puisse faire à Paul Claudel c'est qu'il a pu, dans son travail, les respecter intégralement. Un homme de simple talent n'aurait pu le faire. Pour des perfectionnements tout extérieurs, pour l'instauration d'un ordre géométrique, il aurait tué la vie de son drame.

Qu'on m'entende bien, je ne nie pas le plaisir très élevé qu'on éprouve à cette seconde version de *Tête d'Or* : les images en sont mieux présentées, on les approfondit comme pour nous en éviter la peine, la langue est plus sûre et plus ferme, ce qui était obscur à force de concentration se développe, ce qui était trop long se contracte. Bref la Muse fait un pas, très noblement, vers notre paresse, et se conforme à un idéal que nous gardons tout de même, tenacement, de notre vieille éducation classique. Et tout cela n'est pas sans intérêt, ni même sans beauté. Mais qu'on ne s'y trompe pas : l'essentiel n'a pas bougé, la substance du drame n'a pas été altérée d'une demi-ligne : les images restent de la même nature, nées de l'observation des mêmes analogies, avec ce caractère fulgurant, souverain, qui semble le fond même du génie de Claudel, et qui l'apparente si curieusement à Shakespeare. Et c'est cela qui est non l'improvisation mais l'inspiration, et sans quoi rien ne serait possible.

Au point de vue du sujet, *Tête d'Or* n'a point changé. C'est qu'il n'y a aucune idée dans *Tête d'Or*. C'est un poème lyrique à la gloire de l'action, de la force et de la jeunesse. Dans la chasteté de la guerre, un homme purifie toutes ses violences. Il n'y avait rien à ajouter à ce rêve d'adolescent, pas plus qu'on ajou-



terait quelque chose aux *Illuminations* de Rimbaud. Mais, pour la *Ville*, c'est autre chose : les idées se modifient, les personnages chargés de les exprimer, eux aussi, et dans le rapport nécessaire. Dramatiquement, la pièce y gagne en concentration et acquiert un sens beaucoup plus net peut-être, mais indubitable.

On verra, par exemple, comment dans la seconde version le poète diminue le nombre des protagonistes de l'anarchie. A une foule confuse et quasi anonyme, il substitue quelques personnages, mais qui suffisent à évoquer l'illusion du désordre. C'est une idée admirable d'avoir fait de Cœuvre l'évêque intervenant à la fin. Voilà donc confiée à un même personnage une double émotion, un double sens. Au lieu d'un *deus ex machina* nous voyons intervenir un homme, et que nous connaissons. Quelle autorité mystérieuse et profonde n'a-t-il point d'avoir été l'époux de Lala et le père d'Ivors, le prince ! Ainsi, l'action se referme sur elle-même par lui.

Et Thalie, la femme, la séductrice, une gitane, une bulle d'air, comme il était tentant de la garder : elle, et son intervention soudaine comme l'arc-en-ciel, et sa danse, et ses ravissantes et précieuses paroles ! Mais comme il était plus profond de la remplacer par Lala : plus calme, plus consciente de son rôle humain, plus soumise, plus *elle-même* que Thalie !

Si les foules se sont dissoutes, confiant à quelques porte-paroles le soin d'exprimer leurs idées, ceux-ci sont devenus plus forts. Lambert de Besme se voit bien mieux et Isidore de Besme est une synthèse plus nette de l'ingénieur. Et ainsi de suite.

Mais, je le répète, si, objectivement, la seconde *Ville* est plus parfaite que la première, si son sens lyrique, sa volonté politique sont plus aisément contenus dans le champ de notre vision intellectuelle, bref si elle constitue une pièce plus classique, encore une fois ne nous trompons pas sur la portée de ce perfectionnement. J'entends bien qu'ont disparu toutes les scories de l'improvisation, mais la ferveur de l'inspiration est toute pareille. Et Paul Claudel ne doit qu'à la chance de son génie de ne point l'avoir compromise en y voulant porter la main du talent.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Le concert de musique wallonne moderne, a obtenu un succès plus marqué encore que les concerts de musique ancienne. Au programme figuraient les œuvres de MM. Biarent, Delune, Dupuis, Jongen, Lekeu, Raway, Stiénon du Pré, Vreuls, Th. Ysaye et Van den Eeden, ce dernier en raison de sa longue direction du Conservatoire de Mons. Comme interprètes : M. et M^{me} Delune, M^{les} Lucas, Pitsch et Schellinx. MM. Bracony, Dufranne, Perraichio et Pitsch. Nous ne pouvons donner ici de ce concert un compte rendu détaillé, mais nous voulons noter l'admirable impression de la sonate de Lekeu. Dans la grande salle Roger de la Pasture, le soleil déclinant accrochait de furtives lueurs aux ors des cadres et aux dinanderies, l'obscurité planait sur la foule silencieuse et attentive ; sur l'estrade, la gracieuse silhouette de M^{lle} Schellinx apparaissait vaguement, faisant chanter passionnément sur son violon la poignante musique. Ce fut fort émouvant.

Jedi prochain, M. Jules Desirée clôturera la série des conférences par une causerie qu'il a intitulée : *Résumés et conclusions*.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

M. Labargy dans « Tartufe. »

Il fallait que M. Labargy y vînt comme les autres : le rôle de Tartufe attire invinciblement tous les grands acteurs, les acteurs de haut style. Tous veulent s'y essayer, et combien peu y réussissent ! On a gardé toutefois avec plaisir le souvenir de l'interprétation qu'en donnait le grand Coquelin. Il faisait de Tartufe un cavalier plutôt qu'un cagot. Paul Mounet jouait le rôle avec brutalité. De Féraudy avec beaucoup de finesse et de roublardise. Huguenet, que nous avons vu il y a deux ans au Cercle Artistique sous l'habit étriqué du bon monsieur Tartufe, s'efforçait de mettre surtout en valeur ce que le rôle comporte de fausse bonhomie et d'apparente rondeur. En somme, chacun comprend et interprète ce rôle difficile et complexe d'après son propre tempérament. Il était donc naturel que M. Labargy, qui est avant tout un amoureux, au théâtre tout au moins, songeât principalement à exprimer la lubricité du parasite papelard et à faire un sort aux scènes qui le montrent aux pieds d'Elmire. Si tel fut son dessein, on ne peut dire qu'il ne l'ait pas réalisé. Jamais le désir du mâle, mais le désir purement physique, le désir bestial et visqueux, n'a été mimé avec plus de réalisme que ne l'a fait M. Labargy dimanche dernier, sur la scène du Théâtre du Parc. Mais quelle singulière idée d'avoir donné à Tartufe une laideur aussi repoussante ? Pourquoi ces lèvres enflées et mal-saines ? Pourquoi ce défaut de prononciation qui n'ajoutait rien au caractère du personnage ? Pourquoi cette voix enflée, redescendant sans cesse vers les notes les plus basses, les plus graves de la gamme ? Tartufe est terrible, il est infâme, il est méprisable, mais rien n'indique qu'il doit être grotesque. M. Labargy est un acteur d'un immense talent. Au début de la soirée, dans une petite pièce, le *Respect de l'amour*, il nous était apparu avec toutes ses qualités, égal à lui-même, égal aux plus grands. Mais dans le rôle de Tartufe, il faut bien en convenir, s'il a été violemment pittoresque, il ne semble pas avoir incarné le vrai héros de Molière. Son interprétation est une intéressante erreur, mais c'est une erreur. Remercions-le tout de même de nous avoir permis de réentendre une fois de plus ce chef-d'œuvre incomparable qui, vieux de deux cent cinquante années, est plus jeune que la plupart des comédies d'hier et d'avant-hier. Il est décidément bien regrettable que nous n'ayons pas plus souvent l'occasion, à Bruxelles, d'entendre du classique. Je ne puis m'empêcher de rappeler ici cet article du *Vœu des écrivains* qui demandait la création d'un théâtre d'application annexé à notre Conservatoire. Mais qui se soucie, en Belgique, des vœux des écrivains ?

GEORGES RENCY

Chronique judiciaire des Arts.

Les deux Réjane.

L'une est célèbre ; l'autre n'aspire qu'à le devenir. Mais ont-elles toutes deux le droit de s'appeler Réjane ? Et n'est ce pas la plus obscure qui, dans le conflit qui les divise, semble devoir l'emporter puisqu'elle tient légalement de sa naissance un nom que la plus illusoire ne doit qu'à l'illusoire état-civil des coulisses ?

M^{me} Gabrielle Réjane ne tolère pas que M^{me} Réjane-Belly chante sous ce nom la *Reine de Golconde* aux Folies-Dramatiques, et ce qui l'irrite particulièrement, c'est que le nom de M^{me} Réjane-Belly flamboie, le soir, en caractères lumineux au fronton du théâtre. Craint-elle qu'on prenne les Folies pour le théâtre Réjane et qu'on s'y précipite dans le fallacieux espoir d'y voir l'*Oiseau bleu* ?

« Je vous défends de porter mon nom et de vous en faire une réclame », dit la grande artiste. — Je vous défends de porter le mien, riposte l'autre. Vous vous appelez Réju. Je m'appelle, moi, Réjane, et vous ne pouvez me contraindre à changer de nom parce qu'il vous a plu de vous emparer arbitrairement du mien. »

On plaide. M^{me} Réjane assigne les directeurs des Folies et leur pensionnaire en 10,000 francs de dommages-intérêts, en même temps qu'elle réclame la suppression du nom de Réjane sur les affiches et les enseignes lumineuses. M^{me} Réjane-Belly assigne à son tour les directeurs. Ceux-ci actionnent M^{me} Réjane pour les garantir contre toute condamnation éventuelle. Et cela fait un procès « très parisien. »

Si parisien, même, qu'il serait peut-être téméraire d'affirmer que M^{me} Réjane le perdra. Son pseudonyme est auréolé d'une gloire trop éclatante pour n'avoir pas effacé jusqu'au souvenir de son nom. Et à Paris la consécration du succès prime la rigueur de l'état-civil.

M. Abel Hermant et « le Matin »

M. Abel Hermant a quitté le *Matin*, où depuis dix mois il publiait toutes les semaines un de ces contes légers, ironiques et frondeurs dans lesquels il excelle. Il l'a quitté brusquement, mécontent de ce que la direction du journal ait, sans son assentiment, supprimé dix lignes de sa « copie ». Puis il est entré au *Journal* en qualité de critique théâtral, et son entrée en fonctions a été saluée de toutes parts avec la plus vive sympathie.

A la joie qu'il en ressentit se mêle aujourd'hui quelque amertume. Car parmi les innombrables papiers publics qui vantent son talent, sa compétence et son esprit s'est glissé dans son courrier un méchant papier timbré par lequel le *Matin* réclame à son ancien collaborateur cinquante mille francs de dommages-intérêts. Un rien !

« Attendu qu'en n'envoyant pas sa copie pour la continuation de sa série *Coutras voyage* ou pour la publication de tout autre conte, M. Abel Hermant a causé au *Matin* un grave préjudice qui ne saurait être évalué à moins de 50,000 francs. »

Le chiffre est tout au moins de nature à flatter l'amour-propre de l'écrivain. Et ce qui prouve, au surplus, qu'on attache à sa collaboration un prix considérable, c'est qu'on s'efforce de l'arracher à la maison d'en face pour le ramener au logis :

« Mais attendu que le *Matin* ne veut en venir à cette extrémité qu'après avoir usé de tous les moyens possibles pour terminer à l'amiable le différend en cours ;

Attendu que certain de n'avoir manqué à aucun des engagements pris, le président du Conseil d'administration du *Matin* constate que M. Abel Hermant seul, sous un prétexte futile, a prétendu rompre le contrat qui le liait au *Matin* ;

Attendu qu'il désire par cette dernière tentative donner à M. Abel Hermant la possibilité de revenir sur sa détermination ;

Attendu que M. Hermant doit considérer, en sa qualité de président honoraire de la Société des Gens de Lettres qu'il serait indigne d'un homme de lettres de couvrir des grands mots de conscience littéraire, de libération de l'art et autres idées nobles autant que généreuses, la poursuite et la conquête d'un gain supérieur ;

Dans ces conditions, le président du Conseil d'administration du *Matin* fait sommation à M. Abel Hermant d'avoir à envoyer, pour la date la plus prochaine, la copie de son conte, suite de *Coutras voyage*, conçu et exécuté dans le fond et dans la forme suivant l'esprit qui, pendant dix mois de collaboration et jusqu'à la malheureuse erreur du 17 août, a animé M. Abel Hermant ;

Ajoutant qu'aussitôt en possession de ce conte et de l'affirmation donnée à nouveau, de M. Abel Hermant, que sa collaboration continue comme par le passé, le président du Conseil d'administration du *Matin* est disposé à tenir pour nul et non avenu l'incident tout entier, passant sur le préjudice matériel causé au *Matin* par cette absence de collaboration durant un mois et l'interruption brusque d'une série commencée. »

La « malheureuse erreur du 17 août », c'est la coupure infligée à l'un des contes de M. Abel Hermant et qui motiva l'interruption de sa collaboration. Cette coupure est-elle justifiée par le caractère licencieux du passage supprimé ? C'est ce que soutient le *Matin*, et l'on peut s'en étonner. M. Georges Ohnet lui-même n'aurait-il pu écrire le passage qui choqua la pudeur du *Matin* :

« Leur embarras hâta le dénouement. Comme ils ne savaient que se dire, ils ne tenaient point de discours inutiles. Ils ne faisaient guère que se regarder ; mais c'était avec un plaisir si vif de part et d'autre, que la dame s'effraya, à la fin, de cette joie inconcevable qui la transportait. Elle dit, par acquit de conscience :

— Sortez, monsieur !

Cette réplique venait beaucoup trop tard, et si mal à propos qu'elle rougit de l'avoir lâchée. Il répondit simplement : « Oh ! non », du ton le plus câlin, et elle n'insista plus pour être obéie. »

Le *Gil Blas* reproduit cet extrait sans craindre les désabonnements. Les lecteurs du *Matin* seraient-ils d'une vertu trop châtouilleuse pour en tolérer l'impression ? Mais l'affaire est déferée au tribunal. Attendons son jugement. O. M.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, demain, lundi, à 8 h. 1/2, première soirée du Festival Beethoven organisé au théâtre de la Monnaie par la Société des Concerts populaires sous la direction de M. Otto Lohse.

Mercredi prochain, à 8 h. 1/2, récital de M. Norman Wilks, violoniste, à la Grande-Harmonie.

Judi, à 2 h., première matinée du Festival Beethoven au théâtre de la Monnaie.

M^{lle} Gabrielle Tambyser et M. Marcel Jorez ont fixé les dates de leurs séances annuelles au vendredi 10, 24 novembre et 8 décembre 1911. Ces séances, qui auront lieu à la salle de l'Ecole Allemande, seront consacrées à l'histoire de la Sonate.

C'est le 23 novembre, à 8 h. 1/2, qu'aura lieu à la Grande Harmonie le premier des Quatre concerts classiques de musique de chambre organisés par la maison Schott. Il sera donné avec le concours de M. Fritz Kreisler.

La *Croix Verte coloniale*, Société de secours aux anciens militaires et civils coloniaux, donnera au bénéfice de l'œuvre, le lundi 11 décembre prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, un concert auquel le concours de nombreux artistes de talent assure un vif succès. On peut se procurer des cartes au local de l'œuvre, rue de l'Ecuyer 21.

On va célébrer à Budapest le centième anniversaire de la naissance de Liszt.

Un comité s'est formé, comprenant les plus hautes personnalités du monde politique, des arts, des lettres, etc., qui se propose de recueillir toutes les œuvres du grand compositeur, d'en publier une édition spéciale, dont le produit, ajouté à celui des fêtes qu'on organise, servira à élever un monument à Liszt et à ramener ses cendres dans sa patrie.

Ces fêtes seront une véritable manifestation d'art. De toutes parts, des artistes étrangers ont spontanément offert leur concours et se rendront prochainement à Budapest.

Pour célébrer le centième anniversaire de la naissance de Liszt, l'éditeur E. Eulenburg, de Leipzig, prépare une nouvelle édition des douze poèmes symphoniques du maître, qui paraîtront dans sa célèbre petite collection de partitions d'orchestre et de musique de chambre. Ils seront mis en vente au prix exceptionnel de 2 marks chacun et formeront trois volumes ornés du portrait de l'auteur.

Le même éditeur publiera en outre dans cette collection les sept quatuors à cordes de Dvorák et une œuvre nouvelle de Max Reger, *Lustspiel-Ouverture*.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la Société des aquarellistes sera inauguré au Musée moderne le 25 novembre et clos le 25 décembre. L'envoi des membres effectifs sera limité à quatre œuvres par exposant.

L'Exposition des Arts anciens du Hainaut à Charleroi sera clôturée le dimanche 4 novembre.

La ville de Charleroi vient de charger le sculpteur Paul Du Bois de composer une plaque commémorative à la mémoire de Navez. Cette plaque sera placée sur la façade de la maison natale du peintre wallon.

C'est très probablement à M. Maurice Maeterlinck que sera décerné, cette année, le prix Nobel pour la littérature. Les journaux suédois annoncent la chose comme certaine.

Le bourgmestre de Maestricht a dit-on, interdit les représentations du *Cloître* d'Emile Verhaeren. On demande le nom et le portrait de cet extraordinaire magistrat, qui mérite de passer à la postérité.

Les jurys du concours de littérature dramatique ouvert par la Grande-Harmonie à l'occasion du centième anniversaire de sa fondation ont couronné les œuvres suivantes :

Ouvres françaises. *Les Fourberies amoureuses*, deux actes en vers par M. H. Liebrecht; *Gil Blas chez Monseigneur*, un acte en vers par le même auteur; *la Captivité de Line*, un acte en prose par M. F.-Ch. Morisseaux.

Ouvres flamandes. *Om Laura te krijgen*, comédie en un acte, par M. M. Vliebergh; *Nachtvlinders*, drame en un acte, par M. D. Speelmans; *Plichtgebod*, vaudeville en un acte, par M. D. Claeys.

Les deuxième et troisième cahiers de la *Licorne* viennent de paraître, en un volume des plus élégants. On y trouvera un article spirituel et original de M. Edmond de Bruyn sur « La jupe divisée et l'idéal grec »; des vers d'Adrien Mithouard; une étude du critique allemand G. von Lukacs sur l'œuvre de Charles-Louis Philippe; une « Virgine de l'amateur » sur P. de Querlon, par D. Boylesves. De nombreuses illustrations, un dessin de Pennell, les curieux « Jeux du cirque » de M. G. Villiers, et le « Petit livre d'images » de I. De Bosschère, si personnel, achèvent la toilette de cette publication très artistique, de nature à intéresser les lettrés et les artistes. »

Les cours pratiques d'archéologie donnés aux Musées du Cinquantenaire seront repris le jeudi 9 novembre, à 2 heures. M. Jean Capart étudiera en détail les collections d'Antiquités égyptiennes du Musée. M. Jean De Mot traitera de l'Habitation et du Mobilier chez les Grecs et les Romains, d'après les monuments et les fouilles récentes. M. Henry Rousseau envisagera la Figure humaine et la Faune dans leurs applications aux Arts décoratifs. Le Baron A. de Loë parlera de la Belgique ancienne (préhistoire, époque romaine, invasions barbares), M. Joseph Destrée des Anciennes industries d'art (histoire du mobilier civil et religieux en Belgique). Le sujet du cours de M. F. Cumont sera déterminé ultérieurement.

La revue mensuelle illustrée *Vers l'Art*, spécialement consacrée à l'architecture et aux arts décoratifs, sera désormais dirigée par M. Léon David, qui en rajennira le texte et s'efforcera d'en faire le guide indispensable à tous les architectes. Un supplément

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

formé de planches hors texte tirées en phototypie fera connaître les travaux les plus intéressants des architectes belges et étrangers.

Direction : 12 rue Van Gaver, Bruxelles.

La Librairie nationale d'art et d'histoire (G. Van Oest et C^{ie}) annonce la publication du Mémorial de l'Exposition d'art ancien qui réunit à Bruxelles, l'an dernier, un si grand nombre de chefs-d'œuvre. L'ouvrage, qui sera accueilli avec faveur par tous les amateurs, collectionneurs et artistes, formera, sous le titre *Trésor de l'Art belge au XVII^e siècle*, deux forts volumes in-4^o contenant 170 planches hors-texte en héliogravure et en héliotypie. Le texte est dû à MM. le baron Descamps, le baron Kervyn de Lettenhove, Fierens-Gevaert, Ch.-L. Cardon, P. Buschmann, D^r G. Gluck, D^r G. de Térey, P. Lambotte, Flanneau, P. Vitry, E.-W. Moes, J. Guiffrey, R. Van Bastelaer, C. Van Overbergh, de Ridder, Comte de t'Serclaes, Cuvelier, Joseph Destrée, L. Gilmont, abbé F. Crooy et A. Roersch. Le prix de souscription est de 160 francs l'exemplaire sur Hollande et sera porté à 200 francs à dater du 1^{er} novembre prochain. Il sera tiré vingt-cinq exemplaires sur Japon, avec double suite de planches, mis en vente à 400 francs chacun.

C'est samedi prochain, sauf imprévu, que passera au théâtre de la Monnaie *Thérèse*, l'œuvre nouvelle de M. Massenet dont M^{me} Groiza interprétera le rôle principal.

Le directeur du théâtre du Parc organisera au cours de l'hiver une semaine consacrée aux œuvres de M. Georges de Porto-Riche. Il fera jouer successivement *Amoureuse*, *le Passé*, *la Chance de Française*, *l'Infidèle*, *le Vieil homme*, *les Malfilâtre*, et, en matinée littéraire, *Un drame sous Philippe II*.

Une amusante anecdote de *Paris-Journal* sur Harpignies, le doyen des peintres français, qui marche d'un pas allègre vers son centenaire :

Harpignies, souffrant, se décida un jour, sur le conseil d'amis, à consulter un médecin. « Que prenez-vous à cinq heures? lui demanda le celui-ci.

— Une bonne absinthe! répondit Harpignies sans rougir.

— Eh bien, reprit le médecin, je vous ordonne de la camomille. »

Huit jours plus tard, Harpignies, frais et dispos, rencontre son docteur. « Mon remède était-il bon? lui demande ce dernier.

— Excellent, réplique le vieux maître. J'ai flanqué tous les jours mon absinthe dans votre camomille, ça m'a parfaitement réussi! »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

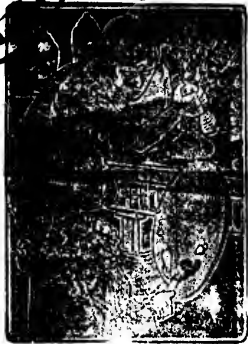
Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typogravure, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns, Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

L'Art et les Artistes
Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes
Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT**.
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.
Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.
DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Novembre



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Réflexions sur Dostoïevsky (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'invention de Jean Van Eyck (L. MAETERLINCK). — Les Musées en plein air (LOUIS-M. VAN DER SWAELMEN). — Au théâtre de la Monnaie (Ch. V.). — L'Art à Paris : *Broderies russes* (LOUIS VAUXCELLES). — Publications d'art (F. H.). — Nouvelles publications musicales (Ch. V.). — Chronique théâtrale : *les Bleus de l'Amour*; *l'Enfant de l'Amour* (GEORGES RENCY). — Memento musical. — Petite Chronique.

Réflexions sur Dostoïevsky.

La reprise des *Frères Karamazov*, le chef-d'œuvre dramatique que MM. Jacques Copeau et Jean Croué ont tiré du chef-d'œuvre de Dostoïevsky, aura sans doute pour résultat d'accentuer, de préciser le mouvement de curiosité qui s'est produit en France au sujet du grand romancier russe, le plus grand romancier du XIX^e siècle avec Dickens et peut-être avant lui.

On a devant cette pièce la sensation de la complexité de Dostoïevsky. Et donc, entre autres services, elle nous rend celui de nous débarrasser de la fausse idée que nous nous faisons jusqu'ici de l'auteur de *Crime et Châtiment*. En France, on adore les étiquettes. On a mis sur Dostoïevsky : *Pitié russe* et *Religion de la souffrance*. Cet empereur des *terres ignotæ* de la psychologie a certes ce domaine, mais il en a bien d'autres, et même celui-ci n'est qu'une toute petite enclave, une sorte d'oasis de repos dans un désert immense parcouru avec courage et sérénité.

Il était plus facile, il était même, dirai-je, plus doux de se faire de l'écrivain slave une image aussi réduite, aussi favorable. Pourtant il faut l'abandonner. Dos-

toïevsky fut un homme complet, qui éprouva, parfois même jusqu'à l'acte, les plus terribles et les plus inquiétants sentiments de l'humanité. Il fut pervers, il fut compliqué, il fut malade, parce que la perversité, la complication et la maladie ont une réalité au moins égale à la santé, à la simplicité et à l'ingénuité. Et, à vrai dire, Dostoïevsky envisageait tous ces modes de vivre avec une égale bienveillance, une sérénité philosophique sur laquelle l'ardeur, l'âcreté et le désordre de ses accents ne doivent pas ici nous donner le change. Acteur merveilleux, il introduit derrière le masque assumé une tête passionnée, mais il est aussi le spectateur du jeu. Son sens profond des insuffisances, des vices, des tares de l'humanité a pour contre-partie la prodigieuse et calme divination qu'il a de sa beauté, de sa noblesse, et (n'ayons pas peur du mot) de sa divinité. C'est un réaliste implacable jusqu'à vous donner le vertige, mais c'est aussi un initié.

Il n'est intelligible que si nous savons ne pas préférer cette face à l'autre de son génie. Ceux qui se délectent uniquement de sa pénétration des abîmes du cœur n'ont de lui qu'une vue aussi inexacte (quoique inverse) que ceux qui le considéraient comme un apôtre et un prêcheur.

Avec son inquiet besoin d'indépendance, M. André Gide a fort bien compris cette universalité : « Conservateur, dit-il, mais non traditionaliste; tsariste mais démocrate; chrétien, mais non catholique romain; libéral mais non « progressiste », Dostoïevsky reste celui dont on ne sait comment se servir. On trouve en lui de quoi mécontenter chaque parti. Car il ne se persuada jamais qu'il eût trop de toute son intelligence pour le rôle qu'il assumait — ou qu'en vue de fins

immédiates il eût le droit d'incliner, de fausser cet instrument infiniment délicat » (1).

Certes il est fait pour mécontenter les partis. Mais bien plus encore pour prouver à ceux qui s'intéressent à lui la vanité, la fausseté des partis. La notion même d'un parti est injurieuse, est absurde lorsqu'on pense à des hommes de la valeur de Dostoïevsky. S'approcher de leur œuvre avec des préoccupations de parti (et ici j'emploie le mot dans ses plus larges acceptions, appelant parti le réalisme et parti le mysticisme abstrait), c'est la fausser d'avance, c'est d'avance se condamner à n'y voir que ce qui flattera une idée, voire un sentiment préconçus. Et cela vous mène très loin, cela peut vous mener à de véritables malhonnêtetés intellectuelles comme de déclarer négligeable tout le côté d'une personnalité qui vous échappe, parce que sans cela il constituerait pour vous une contradiction.

La physiologie nous apprend que le degré de supériorité d'un organisme dépend de son degré de complexité : l'unité n'y est obtenue que par l'harmonie des éléments qui le composent et leur hiérarchie. Les hommes de génie sont analogues à ces organismes. L'étude d'une seule de leurs fonctions ne permet pas de les embrasser tout entiers. Mais nous n'aurions pas le droit, physiologistes, de parler de nos préférences devant cet ensemble vivant. Pourquoi, critiques, le ferions-nous pour les œuvres de l'esprit ?

Si, au contraire, nous abordons Dostoïevsky avec cette modestie et cette bonne foi que donne la sympathie, nous comprendrons, une fois passé le premier vestige de la multitude des découvertes psychologiques, que ce qui fait la valeur de son mysticisme c'est son réalisme et, inversement, que les deux ne sont pas même séparables, sinon par un artifice critique, et qu'ils empruntent l'un de l'autre leur valeur et pour ainsi dire leur légitimité.

Certes un conseil de bonté, d'indulgence universelle, de compréhension surhumaine se dégage de cette œuvre énorme et splendide, mais seulement *après* l'examen de la vie et de la société, des mœurs et des âmes, jamais *avant*. Ayant parcouru le cycle humain où souffrent et s'agitent des êtres aussi opposés que Smerdiakov et Ivan, que Dmitri et Fédor, Dostoïevsky laisse Alioscha conclure par l'énonciation (ici justifiée par un acte) de la théorie du sacrifice. Mais de quelle valeur serait cette théorie si nous n'avions pas *d'abord* passé par l'expérience qui nous la fait accepter, si l'auteur l'avait d'avance en vue, comme une thèse à prouver ? Mais il descend avec courage dans l'enfer karamazovien sans même l'idée qu'il y trouvera cette rédemption ; car cette rédemption est incluse dans les souffrances de cet

ANDRÉ GIDE : *Dostoïevsky d'après sa correspondance*. Paris, Eugène Figuière.

enfer, elle s'en dégage peu à peu et nous n'en prenons pleine conscience que le cycle achevé, lorsque nous retournons la tête.

Cette probité suprême est la vraie grandeur de Dostoïevsky. Il ne conclut qu'en toute équité et peut-on même dire qu'il conclue ? Il laisse conclure les événements.

C'est vrai que cette conclusion est toute de pitié, mais qui ne comprendrait l'indigence de cette conception (dite de la *pitié russe* ou de la *religion de la souffrance*) lorsqu'on la sépare, comme on l'a fait jusqu'ici, de toutes ses *préparations* ? Non seulement le public s'y est trompé, mais d'excellents esprits. Mal informés, ils ont cru qu'il s'agissait d'une sorte d'humanitarisme gnan-gnan, de je ne sais quelle veulerie socialiste, à base de paresse et contradictoire à tout développement personnel en noblesse et en fierté.

On ne saurait trop s'élever contre une aussi triste erreur. Nietzsche (qui d'ailleurs admirait beaucoup l'auteur des *Possédés*) Nietzsche avec sa théorie du renoncement et de l'orgueil, avec ses violences, ses enthousiasmes, sa chasteté de glace et de feu, Nietzsche entre tout entier dans Dostoïevsky, qui le dépasse, qui étend infiniment plus loin ses limites et englobe bien d'autres domaines. On trouve dans Dostoïevsky des protestations d'individualisme qui vont jusqu'à la colère et à la folie, mais c'est dans un concert d'humanité où se fait entendre également, et sans dissonances, la plainte de pauvre d'esprit et le sanglot des humbles.

C'est pourquoi les plus difficiles d'entre nous ne peuvent éprouver de déceptions à consulter Dostoïevsky, alors que souvent l'héroïsme de Nietzsche les laisse sur une impression de sécheresse et de vide. Dostoïevsky apaise cette sécheresse et comble ce vide.

FRANCIS DE MIOMANDRÉ

L'Invention de Jean Van Eyck.

Ma manière de voir sur la découverte du procédé de Jean Van Eyck (1) m'a valu quelques lettres d'éminents critiques d'art qui, disent-ils, « ont eu quelque peine à suivre mon exposé à propos de la peinture à l'huile ».

Je n'en suis pas trop surpris car étant peintre et ayant étudié spécialement les divers modes de polychromie en usage jusqu'à nos jours, j'ai eu le tort d'oublier que je ne m'adressais pas à des techniciens et à des artistes comme moi, mais surtout à des savants, qui ne peuvent nécessairement connaître toutes les ressources, toutes les roueries de l'art de peindre.

Un simple exemple me fera mieux comprendre qu'une longue dissertation. Tout le monde a vu — ou peut voir — comment s'y prennent les peintres décorateurs lorsqu'ils exécutent leurs plus fines imitations de bois rares. Ils commencent par peindre et par

(1) Voir nos numéros des 13 août et 3 septembre derniers.

achever complètement leur travail avec des couleurs généralement délayées dans de la bière. Tant que la peinture est fraîche, les nuances ont de l'éclat et de la transparence ; mais lorsque celles-ci sont sèches, elles prennent un aspect terne et décoloré. Dans cet état un simple coup d'éponge mouillée suffit pour enlever le tout.

Ceci, c'est la détrempe.

Par contre, quand le peintre passe sur les couleurs sèches un enduit, ou vernis à l'huile, on voit aussitôt la peinture prendre un éclat plus vif qu'avant, et l'on constate que l'enduit étant sec, le tout a non seulement l'aspect d'une peinture à l'huile, mais qu'elle en a acquis la propriété la plus précieuse, celle d'être réfractaire à l'eau.

Dans ce second cas nous assistons, à l'application de la principale des découvertes faites par Jean Van Eyck.

C'est bien celle que décrit Carl van Mander lorsqu'il expose que Van Eyck en étudiant les propriétés des couleurs et de l'alchimie « en vint de la sorte à recouvrir ses peintures au blanc d'œuf ou à la colle (c'est-à-dire à la détrempe ou à l'eau) d'un enduit dans la composition duquel entrait une huile particulière, procédé qui obtint un grand succès à cause de l'éclat qu'il donnait aux œuvres ».

Et ce procédé, qui fut adopté par les premiers peintres primitifs flamands, Van der Weyden et Memling, nous explique, — chose incompréhensible jusqu'ici, — pourquoi les peintres du xv^e siècle s'assimilèrent si facilement la technique de Jean : il suffisait d'un simple vernissage pour transformer, comme par miracle, les fines miniatures primitives (peintes à l'eau) en tableaux à l'huile ayant toutes les propriétés de ce dernier genre de peinture.

Fromentin s'étonnait avec raison de cette soudaine transformation de la peinture flamande « qui créait des chefs-d'œuvre des premiers balbutiements ». Car, tous les techniciens le savent, la manipulation des couleurs à l'huile demande un très long apprentissage. Témoin cette vieille scie d'atelier :

La peinture à l'huile
C'est bien difficile,
Mais c'est bien plus beau
Que la peinture à l'eau !

Le *Journal des Débats* (8 septembre 1911), parlant de ma dernière étude parue dans *l'Art moderne*, termine son bienveillant compte rendu par ces mots :

« En réalité il s'agit d'un procédé qui a dû être extrêmement répandu et qui est encore très commun. On l'emploie de plusieurs façons. Les dessous sont peints avec des moyens très divers : eau, essence de térébenthine, vinaigre, œuf, caséine, vernis se combinant très diversement, et chacun a pour ainsi dire sa recette. Les dessous ainsi exécutés ont le défaut de faiblir beaucoup. Avant de les reprendre à l'huile, quelques-uns vernissent, ce qui produit un effroyable bouleversement des valeurs. Certains repeignent avec des glacis transparents, d'autres avec des demi-pâtes. De toutes façons, l'effet est obtenu : on a un dessous mat, large, bien dessiné, fin de valeur et solide de ton ; et là-dessus on n'a qu'à revenir très librement, avec une matière transparente, colorée et brillante, qui donnera à la peinture sa sonorité et son éclat. Il est curieux que ce procédé parfait, que les décorateurs retrouvent aujourd'hui péniblement, ait été précisément le premier employé. »

Ceci prouve qu'en France comme en Belgique les peintres ont continué jusqu'à nos jours, sans s'en douter, les traditions de la technique inventée par Jean Van Eyck. L. MAETERLINCK

LES MUSÉES EN PLEIN AIR

Nos articles sur les statues de Rodin provisoirement érigées à Ixelles et sur la création de Musées de sculpture en plein air (1) nous ont valu l'intéressante communication que voici :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Assurément l'idée des musées en plein air rallie d'année en année plus de partisans. Ce qu'on attend pour la réaliser ? Qui vous le dira ? Si tous les artistes et gens de goût sont d'accord sur le principe, les timides excuseront à leurs propres yeux leurs hésitations en distinguant entre ce qu'ils appellent la théorie et la pratique, ce vieil argument bourgeois au nom duquel on justifie toutes les inerties et l'on étrangle toutes les idées neuves. Mais s'il est possible que les architectes-paysagistes aient quelque peine à créer du premier coup le parfait type du parc-musée de sculpture que réclamait ces jours-ci dans *la Chronique M. Dumont-Wilden*, — encore que ce soit là une tâche digne de tenter ceux d'entre eux qui ne sont pas de simples jardiniers mais songent aux belles destinées possibles de leur art régénéré — néanmoins il existe nombre de parcs, de promenades, de plantations publiques du décor desquels s'accommoderaient à merveille les œuvres de nos sculpteurs. Celles-ci pourraient être judicieusement disposées et groupées selon leurs harmonies réciproques et en évitant la centralisation inutile et l'entassement à redouter peut-être dans le parc-musée. L'essai fait à Ixelles avec les œuvres de Rodin fut démonstratif au delà de toute espérance.

L'essai en grand d'un musée en plein air et la transformation du Jardin du Roi en parc-musée de sculpture furent préconisés il y a plusieurs années déjà par un éminent architecte-paysagiste, feu Louis-Léopold van der Swaelmen. Dans un article paru en mai 1907 dans le *Petit Bleu* j'exposai ce projet en ces termes :

« Tout le long de l'avenue Louise, sur les deux côtés ou au centre même de la pelouse, suivant les cas, seraient échelonnées les plus belles œuvres d'art de tous les statuaires belges principalement, sans que cette condition soit d'une rigueur si absolue qu'elle ne puisse être transgressée pour quelques maîtres étrangers de haute valeur.

A notre époque, l'art ne connaît plus guère de nationalité bien tranchée et certaines œuvres étrangères ont une influence si marquante par moments sur l'orientation de notre art que ce serait un véritable enseignement que de les voir au milieu des nôtres, et un hommage rendu à ceux dont l'art fut suffisamment élevé pour imposer leur ascendant ou nous ouvrir des horizons nouveaux.

La meilleure façon, a-t-on dit, de perpétuer la mémoire d'un statuaire, c'est d'exécuter en matériaux durables l'une de ses œuvres plutôt que de confier à un autre le soin de lui élever un monument qui conserve toujours quelque chose de funéraire. C'est ici qu'on pourrait donner à ce principe toute son extension.

Imagine-t-on le féérique aspect de cette double rangée de chefs-d'œuvre, en marbre, en pierre, en bronze, suffisamment espacés et judicieusement ordonnés pour se faire mutuellement valoir, dominés de distance en distance par quelque monument de plus grandes proportions, échelonnés sur la ligne axiale de l'avenue ? Chaque œuvre serait posée sur un piédestal sobre et heureusement proportionné, lequel émergerait d'un tout léger mamelonnement de la pelouse et serait appuyé de deux ou trois arbustes au feuillage doux, et très nains, qui estomperaient les arêtes et les rattacherait intimement au sol.

Au milieu du Rond-Point pourrait être trouver place le *Monument au Travail* de Constantin Meunier.

Le Jardin du Roi qui dévale vers les étangs d'Ixelles et vers la Cambre serait transformé en un amphithéâtre de gradins, de terrasses, d'escaliers monumentaux, avec balustrades décoratives, et les murs de soutènement seraient prévus de manière à recevoir, dans l'esprit de cette sorte de musée en plein air, des bas-reliefs, des médaillons et, sur les pilastres, des statues.

(1) Voir nos numéros des 24 septembre et 15 octobre derniers.



L'ART MODERNE

Toute la partie architecturale serait conçue avec le souci constant de n'être que le cadre où seraient présentées avec leur maximum d'effet les œuvres d'art les plus différentes de tendances et d'aspect, et non pas d'être une fin en soi, l'œuvre d'art principale, dont tout un cortège de statues et de vases, suffisamment dépourvus de signification par eux-mêmes pour ne pas attirer à eux l'attention, serait l'accompagnement. »

On voit là en propres termes toute l'idée, développée, d'un Musée en plein air. Mais dans l'esprit de son auteur ce projet se rattachait à celui que lui commanda pour la commune d'Ixelles le feu roi Léopold II en vue d'aménager le quartier de la Cambre. Ce projet comprenait la conservation de toutes les parties architecturalement intéressantes de l'Abbaye et la création d'un troisième étang. Il respectait tout le caractère archaïque du site aussi bien que les vieux arbres, les quinconces, les vestiges de vieux escaliers, etc., de sorte que du groupe des chevaux de Vierge à l'angle des avenues De Mot et de la Patrie la vue se fût étendue au-dessus de trois étangs successifs jusqu'à la place Sainte-Croix ; les anciennes terrasses qui s'appuyent à l'avenue De Mot d'une part et s'étendent de l'autre vers la rue de l'Aurore eussent pu être transformées en jardins régulièrement étagés. L'ensemble devait être complété par un théâtre d'art orné de fresques exécutées par ceux de nos artistes qui font de la grande peinture décorative, quelque chose dans le genre de celui qu'on construit en ce moment à Paris et que décora M. Maurice Denis. Ce théâtre devait être édifié dans le grand massif boisé à l'entrée même du Bois de la Cambre, face à l'avenue Louise.

Une particularité de ce théâtre était que la galerie supérieure n'eût été surélevée que de quelques marches sur le niveau du terrain et que les gradins de la salle eussent été partiellement creusés dans le sol ; ceci afin de ne pas exagérer le développement en hauteur de l'édifice, qui se fût d'autant mieux encadré dans les majestueuses futaies environnantes.

Dans tous ces parcs et plantations : Jardin du Roi, Avenue Louise, Terrasses de la Cambre en style régulier, abords des trois étangs et Bois de la Cambre en style pittoresque, on avouera qu'on eût pu trouver place pour de nombreuses « Salles de Verdure » destinées aux œuvres d'art.

Dans le même ordre d'idées Louis van der Swaelmen, frappé de la banalité de ces groupes de végétation exotique rigide — palmiers, lauriers, etc., — dont on entoure la froideur des moulages dans nos Salons, avait imaginé de composer un jardin de proportions moyennes, heureusement dessiné de la manière la mieux adaptée au placement convenable des œuvres, et planté des essences feuillues et florales qui pussent le mieux s'harmoniser avec les contours de la statuaire. Ce jardin, qui eût pu en toute saison se développer au grand air — sous la tutelle attentive du bon jardinier, — devait recevoir pour la durée des expositions une couverture vitrée volante, tel un jardin d'hiver démontable.

La mort vint frapper l'architecte avant qu'il ait pu achever de donner une forme concrète et graphique à l'ensemble de ces projets. Mais il eut au moins l'illusion de croire à un commencement d'exécution de son idée lorsqu'il fut appelé par sa fonction d'inspecteur des plantations de la commune d'Ixelles, à collaborer à l'installation des œuvres de Rodin.

Est-ce que vraiment il ne se trouvera personne pour nous conserver celles-ci et devra-t-on se résoudre à les voir toutes disparaître ? Si le mécénat ne tente personne, ne pourrait-on recourir à la souscription publique ? Il est vrai que l'échec, encore que bien instructif, serait d'un effet moral détestable !

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée. LOUIS-M. VAN DER SWAELMEN

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Première représentation de *Thérèse*, drame musical en deux actes, poème de M. CLARETIE, musique de M. MASSENET, et du *Secret de Suzanne*, intermède en un acte, poème de M. GOLISCIANI (trad. M. Kufferath), musique de M. WOLF-FERRARI.

Le premier spectacle inédit que nous a offert cette année le théâtre de la Monnaie se composait de l'une des dernières œu-

vrés de M. Massenet, *Thérèse* (1907) et d'une petite pièce en un acte, *Le Secret de Suzanne* dont l'auteur, M. Wolf-Ferrari, directeur du *Liceo Benedetto Marcello* de Venise, n'était encore connu en Belgique par aucune de ses productions dramatiques.

Thérèse est, parmi les œuvres de la dernière manière de M. Massenet, bien supérieure à *Ariane*, à *Bacchus* et à *Don Quichotte*. Le poème, qui met en scène un épisode fictif de la Révolution française, répondait bien au tempérament et aux facultés de ce musicien adroit, dont la veine inventive ne s'affaiblit que lorsqu'il prétend s'attaquer à des sujets trop grands ou trop raffinés pour lui.

Aussi *Thérèse* donne-t-elle l'impression d'une œuvre relativement réussie, où les qualités de M. Massenet ont trouvé un emploi des plus utiles et où ses défauts apparaissent avec moins de relief qu'ailleurs. C'est ainsi, par exemple, que l'atmosphère languissante d'automne qui domine dans le poème, a trouvé en lui un heureux interprète, bien qu'il n'ait pu s'empêcher de tomber, à certains moments, dans cet affadissement qui fait se pâmer le vulgaire. Le deuxième acte, plus dramatique que le premier, lui a donné l'occasion de faire montre de son habileté dans l'art de nuancer et de graduer, et cela sans trop user de ficelles ou d'autres moyens artificiels pour arriver à l'effet visé.

L'interprétation ne laisse rien à désirer. Avec des artistes comme l'admirable M^{me} Croiza, le parfait comédien et chanteur qu'est M. de Cléry et l'excellent M. Girod, il fallait s'attendre à ce qu'il en fût ainsi. M. Lohse dirige l'orchestre avec une sûreté et un sens de la scène qui font merveille.

Le Secret de Suzanne est une façon d'opéra buffa, qui met en scène une femme qui fume à l'insu de son mari, lequel, ne fumant pas lui-même et sentant le parfum de la fumée dans le salon, croit à l'existence d'un amant, s'empporte, casse tout et... lorsqu'il a enfin découvert la cause de l'odeur suspecte, se jette aux pieds de sa femme en lui demandant pardon.

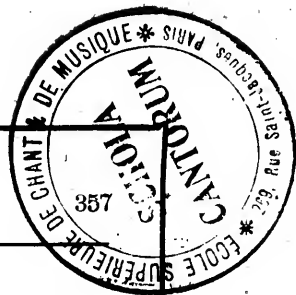
Cela est parfaitement insignifiant en soi, mais M. Wolf-Ferrari a su trouver de si jolis accents pour dépeindre les diverses phases de ce petit drame conjugal qu'on lui pardonne bien volontiers d'avoir choisi cet infime sujet, alors surtout que tant d'autres appliquent leurs efforts impuissants à mettre en musique des choses qui sont bien au-dessus de leurs forces.

Les thèmes musicaux de M. Wolf-Ferrari évoquent, avec des moyens orchestraux modernes, le souvenir de Mozart et du bon Rossini du *Barbier de Séville*. Au moment où la mauvaise humeur du mari atteint son paroxysme, on perçoit aussi quelques échos beethoveniens. Oui... l'ut mineur de la *Sonate pathétique* et du *Troisième concerto* ! c'est même d'un effet très amusant et de fort bon aloi.

Certes le « grand humour », la verve joyeuse, le côté « bouffe », n'y sont pas tout à fait, mais c'est quand même délicieux d'esprit, de grâce et de distinction, et cette petite œuvre valait hautement l'honneur de l'excellente traduction qu'en a faite M. Kufferath et de la représentation à la Monnaie.

M^{lle} Pornot, M. de Cléry et M. Ambrosiny — ce dernier joue un rôle muet de vieux valet dans lequel il est impayable — assurent au *Secret de Suzanne* une interprétation qui est la perfection même. M. Corneil de Thoran dirige l'orchestre avec toute la vivacité qu'il faut.

CH. V.



L'ART A PARIS

Broderies russes.

Elles sont exquises, ces broderies paysannes, exécutées dans les ateliers de Talachkino, près Smolensk, par les ouvrières de la princesse Marie Tenicheff. Je n'ai pas à apprendre à nos lecteurs qui est M^{me} Tenicheff, belle artiste — ses émaux champlevés sont dignes de la meilleure époque byzantine — et philanthrope au grand cœur. Cette femme admirable est connue et respectueusement aimée de tous ceux qui l'ont approchée.

Grâce à elle, l'art populaire — et l'art ne sort-il pas des racines même du peuple? — est ressuscité en la vieille Russie. À l'aide de rouets et de métiers primitifs, les brodeuses de Talachkino fabriquent à la main dans leurs isbas ces rideaux, napperons et ombrelles, aux dessins et aux entrelacs traditionnels, pénétrées de la poésie du travail des siècles. La matière, toile et fils, est d'une saveur fruste. À quoi bon d'onéreuses et bourgeoises brocatelles, et des soieries à deux louis le mètre? On peut, avec les plus humbles éléments, réaliser de charmants chefs-d'œuvre. M^{me} Ory-Robin — qui a vécu longtemps en Russie — l'a, elle aussi, prouvé à nos yeux émerveillés.

Les brodeuses et les dentellières de Smolensk sont des harmonistes délicates. Nées au pays de la neige et du silence, elles répugnent aux flamboiements polychromes. Elles usent de tonalités rompues, éteintes, assourdies, des gris, des verts, des bleus et des ocres d'une rare subtilité. Les motifs stylisés sont empruntés à la flore, ou à l'animalité; les procédés, le point, l'assemblage des lés, est simple et savant.

Les ateliers de Talachkino dont les produits sont, cette semaine, visibles à la galerie Chaîne et Simonson (19, rue de Caumartin) démontrent que des trésors de beauté ont été sauvés en Russie, grâce à la persévérance patriotique — et si mal comprise, si mal récompensée — de la princesse Marie Tenicheff.

LOUIS VAUXCELLES

PUBLICATIONS D'ART

Le premier volume de l'histoire générale de l'art que publie M. Louis Hourticq dans la collection *Ars una, species mille* (1) est un modèle de compréhension artistique et de belle tenue extérieure. Il ne concerne que la France et donne une idée complète et frappante de l'évolution de l'art français dans tous ses domaines, depuis ses origines les plus lointaines jusqu'en ses manifestations récentes. Le texte, clair et sobre, serre de près l'image toujours judicieusement choisie et la commente avec justesse et autorité. Peu d'ouvrages de vulgarisation de ce genre me paraissent aussi bien compris et réalisés avec une méthode aussi sérieuse. Abondamment illustrée, pourvue de notices bibliographiques, cette publication est un guide précieux pour les artistes et les historiens de l'art.

F. H.

Nouvelles publications musicales.

Toccata, Mazurka et Humoresque pour piano, par AUG. DE BOECK. Bruxelles, Georges Oertel. — Trois charmants morceaux, d'un style très pianistique et d'une écriture aisée et spontanée, comme tout ce que compose cet artiste si bien doué. La *Toccata* est le plus original des trois, par son chromatisme fantasque et ses fines sonorités de carillon.

Prélude et Fugue pour piano, op. 49 (1910), par JOSEPH RYELANDT. Bruxelles, Breitkopf et Härtel. — L'une des œuvres les mieux réussies de M. Ryelandt : de la science, du goût, un sens parfait de l'équilibre et, par-dessus tout, une rare unité de sentiment, une exquise pureté, un doux rayonnement d'idéal après une aspiration inquiète et passionnée. On sent que le musicien

(1) Paris, Hachette et C^o.

a été touché par la grâce franckiste. Mais il n'y a rien perdu de sa personnalité, dont l'indépendance, encore hésitante et chercheuse naguère, se conquiert insensiblement et évolue de plus en plus à l'encontre des plans tout faits et de la beauté convenue.

Ch. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Bleus de l'Amour. — L'Enfant de l'Amour.

L'Olympia, inauguré il y a quelques semaines par la *Gamine*, la charmante pièce de MM. Véber et de Gorsse, affiche comme deuxième spectacle les *Bleus de l'Amour*, de M. Romain Coolus. Les *Bleus de l'Amour*, ce sont les coquebains, chez qui la chaleur du tempérament est insuffisante pour leur inspirer le désir de la femme. La comtesse Luce de Simières, personne d'âge respectable, haute en couleur et pas bégueule, est veuve d'un de ces hommes à sang froid (en deux mots). Il l'a laissée sans enfant, alors que son cœur déborde d'amour inemployé. Heureusement, elle a une nièce et un neveu, cousins germains, qu'elle va marier et qui lui donneront des héritiers. Il y a pourtant un cheveu : le jeune homme, Bertrand de Simières, est un bleu... Grand chasseur, ce n'est pas le cotillon qu'il chasse. Il manque totalement du feu sacré, et s'il ne va pas jusqu'à déplaire à sa cousine, Emmeline de Phalènes, il ne lui inspire pas non plus une folle passion. Dès lors, il suffit qu'un autre neveu de la comtesse, Gaspard de Phalènes, apparaisse subitement pour changer la face des événements. Gaspard est loin d'être un bleu, lui. Incorrigeable fêtard, il est, dit-on, marié en Amérique et y a laissé sa femme. Cette considération n'arrête pas Emmeline qui, incontinent, tombe amoureuse de lui. C'est bien fait pour Bernard : il n'avait qu'à suivre les conseils de sa tante, qui l'engageait à aller faire la noce à Paris. Mais Emmeline, que va-t-elle devenir, la pauvre, avec son amour pour un homme marié? Rassurez-vous. Le mariage américain de Gaspard n'est qu'une mystification gigantesque. Et tout finit par un mariage véritable, après d'autres menus incidents qu'il serait trop long de raconter.

La comédie de M. Romain Coolus est délicieusement artificielle. Elle est nouvelle en maint endroit; elle ne cesse d'être spirituelle et joyeuse. C'est un joli spectacle. Dirai-je que la troupe de l'Olympia l'interprète à merveille? Il faut mettre hors de pair M^{lle} Jane Delmar, qui incarne au naturel les rôles de jeunes filles nerveuses, ragousses, au cœur tendre et bon mais un peu hérissé, M^{me} J. Cheirel, la comtesse au verbe haut et aux allures militaires, M. Geo Leclercq, un Gaspard de Phalènes parfait. Mais leurs camarades, M^{mes} Gerda et Harnold, la bobonne au nez retroussé, MM. Franck et Panlet, ne sont pas moins dignes des éloges les plus vifs. Et le succès a été très grand.

* * *

Très grand aussi, enthousiaste, délirant, le succès de *L'Enfant de l'Amour* aux Galeries. La pièce d'Henry Bataille va faire pleurer Bruxelles et la province durant de longs soirs. C'est un triomphe de plus pour l'auteur de la *Femme nue*, à qui il est juste d'associer ses interprètes, M. André Brulé au jeu pathétique, M^{lle} Suzanne Munte qui n'égale pas tout à fait M^{me} Bady mais qui la rappelle, M. Jacques Normand, comédien discret et sûr, MM. Darcey, Gildès et une foule d'autres artistes dont aucun n'est médiocre ou insuffisant : bel ensemble, heureusement encadré, égal, sinon supérieur, à ce que les théâtres de Paris peuvent offrir de meilleur.

Mais parlons de la pièce. Toutes les œuvres de Bataille baignent dans une même atmosphère orageuse et morbide. C'est le poète des névroses, et si ce titre : les *Fleurs du mal*, n'avait été pris par Baudelaire, il conviendrait à merveille à son théâtre savamment faisandé. Corneille aurait pu prendre pour devise : *Quo non ascendam?* C'est *Quo non descendam?* que Bataille insérerait le mieux autour de ses armes. Dans quel abîme du cœur humain ne descendrai-je pas, et quelle turpitude humaine me refuserai-je à peindre? De plus fort en plus fort! Voyons jusqu'où ira la

complaisance, ou plutôt la patience du public. Voyons jusqu'à quel point mon art triomphera des scrupules, des préjugés, des idées morales de mes spectateurs?...

Et M. Bataille invente des cas extraordinaires, des cas tout à fait exceptionnels, auxquels son habileté sait conférer assez de généralité factice pour que nous puissions nous y intéresser. Ainsi de l'*Enfant de l'amour*, fils d'une courtisane arrivée, dont l'enfance fut choyée mais qui, arrivée à l'adolescence, fut tenu soigneusement à l'écart car la présence du grand fils rappelait trop l'âge de la mère. Le gamin souffre sans se plaindre. Plus tard il prend une petite amie et vit des largesses de sa mère. Et il se dégoûte beaucoup soi-même, mais ne fait absolument rien pour s'arracher à son existence veule et paresseuse. Ce serait une parfaite crapule (le mot est dans la pièce) si un sentiment puissant ne le soulevait au-dessus de sa destinée : il aime sa mère, et le jour où celle-ci est menacée dans sa passion pour l'homme qui l'entretient depuis dix-sept ans, il mène contre cet homme — un ministre de la république, naturellement — une lutte sans pitié et sans scrupule : il lui vole sa fille et menace de le déshonorer, il le fait chanter en lui mettant sous le nez des papiers qui prouvent une faute de jadis contre l'honneur. Enfin il réussit à rapprocher les amants, à les réunir pour toujours, à les marier, ô joie ! Et quand tout est décidé, lui, l'Enfant de l'amour, on l'envoie en Amérique pour s'en débarrasser. La mère inconsciente le laisse partir presque sans regret.

Evidemment, tout cela est fort triste. Ce jeune homme, capable de si beaux sentiments, mériterait d'être né dans un autre milieu. Mais je demande ce que cela peut bien nous faire, en somme, à nous, immense majorité du public, qui ne sommes pas des enfants de l'amour. L'émotion très réelle dans laquelle nous plonge l'art admirable de M. Bataille dépasse de loin le peu d'intérêt qu'il nous est permis de porter aux lamentables héros de cette histoire : une riche catin, un gamin vicieux et paresseux, un amant sans délicatesse et sans honneur, et une foule de comparses également tarés. Il est regrettable que M. Bataille s'obstine à ne vouloir découvrir de la beauté et de la poésie que dans les cœurs des friponilles.

GEORGES RENCY

MEMENTO MUSICAL

Nous avons annoncé que M. J.-E. Strauwen avait vu couronner son ouverture *Cromwell* par le jury du concours de composition musicale institué par la Grande-Harmonie à l'occasion du centième anniversaire de sa fondation.

Dans la section symphonique, le jury a attribué le prix à M. J. Van Hoof pour sa partition *Lenteday*.

Enfin, dans la section des ouvertures pour orchestre de fanfare, le prix a été partagé entre MM. L. Michel et E. Van Nieuwenhove.

Par suite du succès sans précédent qu'obtient le Festival de Beethoven aux Concerts populaires et pour satisfaire à de nombreuses demandes qui lui ont été adressées, la Maison Schott organisera en trois séances, à la Grande-Harmonie, l'exécution intégrale des sonates pour violon et piano de Beethoven. Elle s'est assurée le concours de MM. Arthur De Greef et Ed. Deru afin de donner à ces séances tout l'éclat d'une solennité artistique qu'elles méritent.

On peut s'inscrire dès à présent à la Maison Schott frères, 28 Coudenberg.

Comme nous l'avons annoncé le premier concert Ysaye aura lieu au théâtre de l'Alhambra, le dimanche 12 novembre, à 2 h. 1/2. Au programme : Symphonie n° 40 (Mozart) ; Concerto pour violon et orchestre (Beethoven) ; Poème symphonique de F. Rasse et Suite burlesque de A. Dupuis, deux œuvres en première audition ; Poème pour violon et orchestre (Chausson) ; Bourrée fantasque (Chabrier). Répétition générale la veille, mêmes salle et heure. Billets chez les éditeurs Breitkopf et Haertel, 68 rue Coudenberg.

M^{me} Berthe Marx-Goldschmidt, dont les interprétations des œuvres de Beethoven ont consacré la réputation en Allemagne, donnera avec M. Mathieu Crickboom une audition intégrale des dix sonates pour violon et piano de Beethoven les 27 novembre, 1^{er} et 5 décembre Salle de la Grande Harmonie.

Mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert donné avec orchestre par M. Edouard Deru, violoniste de LL. MM. le Roi et la Reine, avec le concours de MM. Arthur De Greef, Bageard, Van Hout, Godenne et Piery. Billets chez Breitkopf et Haertel.

Mercredi, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle (13, rue Ernest-Allard), première séance du Quatuor Zimmer. Quatuors de Beethoven en *fa* maj. (op. 18 n° 1), en *mi* bémol maj. (op. 127) et en *mi* mineur (op. 59 n° 2).

Vendredi, à 8 h. 1/2, à la Salle Allemande, première séance de l'*Histoire de la Sonate*, par M^{lle} Tambuysier et M. Jorez.

M. Emil Frey, pianiste-compositeur (prix Rubinstein 1910), donnera un piano-récital à la Grande-Harmonie, mercredi 13 novembre, à 8 h. 1/2. S'adresser pour les places chez les éditeurs de musique et à la Maison Riesenburger, 10 rue du Congrès.

Le quatuor Chaumont donnera ses quatre séances annuelles à la Salle Allemande les mercredis 29 novembre, 20 décembre, 24 janvier et 14 février. Aux programmes : quatuors de Haydn ; Mozart, Beethoven, Brahms, Vincent d'Indy, Debussy, Schumann, quintette de César Franck.

M. Armand Parent fera entendre à Paris, au cours des séances consacrées à Schumann qu'il donnera à partir de mardi prochain à la Schola Cantorum avec le concours de M^{lle} Marthe Dron, une sonate *inédite* du maître. Cette œuvre inachevée se compose d'une première partie : *Introduction et allegro* et d'un mouvement vif. Le manuscrit original appartenait à feu Charles Malherbe, bibliothécaire de l'Opéra, qui l'avait communiqué à M. Parent. Cette première audition, fixée au 14 novembre, à 9 heures, intéressera vivement les musiciens.

Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs le Cours supérieur de Déclamation lyrique que vient de fonder à Paris avec le concours de M. Vincent d'Indy M. Louis de Serres, professeur des classes de Déclamation lyrique, d'Ensemble vocal et de Musique de chambre à la Schola Cantorum. Ce cours d'interprétation, qui embrasse l'étude parallèle des maîtres anciens et des compositeurs modernes de l'Oratorio, de la Cantate religieuse et de la Cantate profane, du Drame lyrique et du Lied dans leurs textes français, allemands, italiens et latins, est donné de novembre à juillet tous les mercredis, de 2 à 4 heures. Les inscriptions sont reçues par correspondance chez M. Louis de Serres, 58 rue de Courcelles.

PETITE CHRONIQUE

Le Sillon a ouvert hier au Musée moderne son Salon annuel. Au nombre des exposants figurent MM. Basien, Beuck, De Greef, Godfrinon, Haustrate, Lefebvre, Navez, Niekerk, Paerels, Schirren, Swyncoep, Thumilaire, Wauters, etc.

La Belgique a été invitée à désigner deux délégués pour le Jury des récompenses de l'Exposition internationale de Rome. Ces délégués seront probablement MM. H. Richir pour la section de peinture et J. Lagae pour la sculpture.

Le monument funéraire érigé à la mémoire de Gustave Huberti, œuvre du statuaire Victor Rousseau et de l'architecte Van Neck, sera inauguré aujourd'hui à 11 heures au cimetière communal de Schaerbeek.

On sait qu'une partie du produit de la souscription a été affectée à la fondation d'un Prix Gustave Huberti qui sera décerné tous les ans à la suite d'un concours ouvert entre les lauréats de

L'Ecole de Musique de St-Josse-ten-Noode. Pour marquer l'intérêt qu'elle porte à l'établissement, M^{me} Gustave Huberti a résolu de joindre aux ouvrages de musique ou de littérature qui seront remis au lauréat la collection des mélodies inédites du compositeur regretté.

La veuve du peintre César De Cock vient, dit la *Chronique*, de quitter Gand pour retourner en Finlande, son pays natal. Avant son départ, elle a fait à la bibliothèque de la ville et de l'Université un don important comprenant de précieux souvenirs, notamment les superbes albums et les adresses offerts à César De Cock en 1903 à l'occasion du 80^e anniversaire de sa naissance, par les artistes, littérateurs, musiciens etc., ainsi qu'un portefeuille contenant quatre-vingts dessins et études du maître.

M. Gisbert Combaz, professeur à l'Université Nouvelle, a inauguré hier la série de neuf conférences qu'il donnera cette année sur *L'Art chinois* à l'Institut des Hautes-Études de Bruxelles. Les entretiens se succéderont tous les samedis, à 8 h. 1/2. Ils seront illustrés de projections lumineuses.

La Société des Matinées littéraires de Bruxelles reprendra en février et mars, le samedi à 5 heures, la série de ses conférences. Elle s'est assurée le concours de MM. Paul Bourget, de l'Académie française, le comte d'Haussonville, de l'Académie française, Fernand Laudet, directeur de la *Revue hebdomadaire* et André Beaunier, du *Journal des Débats* et du *Figaro*. Cette liste sera complétée incessamment. On est prié de s'inscrire sans retard pour la série de six conférences à M. José Perrée, maison Breitkopf et Haertel, 68 rue Coudenberg. L'abonnement est de 20 francs.

M^{me} Lina Cavaliere chantera au théâtre de la Monnaie, le mardi 21 novembre, le rôle de la *Tosca* qui lui a valu de retentissants succès.

De Paris :

Le septième Salon de la Société des Artistes décorateurs, ouvert à tous les artistes auteurs d'œuvres d'art décoratif, d'art industriel et d'art appliqué, qu'ils fassent ou non partie de la société, sera ouvert du 22 février au 26 mars prochain sous le patronage de l'Union centrale des Arts décoratifs, dans les galeries du Pavillon de Marsan (Palais du Louvre). S'adresser pour tous renseignements avant le 5 février au président de la Société, au Pavillon de Marsan.

La *Renaissance Contemporaine* (1) vient de commencer la publication d'un Répertoire général des vitraux anciens de la France. Cet inventaire, dressé par M. Gustave Dupin, contient un grand nombre de détails inédits et rendra de sérieux services aux architectes, artistes, amateurs d'art et touristes.

Le programme de la saison du théâtre de Bayreuth en 1912 est dès à présent réglé. Il se composera des *Maitres Chanteurs* (22 et 31 juillet; 5, 12 et 19 août); de *Parsifal* (23 juillet, 1^{er}, 4, 7, 8, 11 et 20 août, et de *l'Anneau de Nibelung* (25-28 juillet, 14-17 août).

(1) Revue de quinzaine. Paris, 41 rue Monge.

TAPIS D'ORIENT

♦ DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2 ♦
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Ce sera, on le sait, la dernière année du « monopole » de *Parsifal* à Bayreuth, le privilège accordé par la législation allemande devant expirer en 1913.

M. le docteur G. Kaiser prépare une édition de la correspondance de C.-M. von Weber, qui sera publiée par les soins des éditeurs Breitkopf et Härtel. Il prie les détenteurs de manuscrits épistolaires du maître de bien vouloir les lui signaler. M. Kaiser habite Dresde, Striesenerstrasse, 41, II.

Pour honorer la mémoire de Félix Mottl, ses admirateurs et ses amis ont décidé de faire placer son buste en marbre au foyer du théâtre du Prince-Régent, à Munich.

M. Richard Strauss a écrit un opéra-comique en deux actes dont le livret a été tiré par M. Hugo von Hoffmannsthal du *Bourgeois gentilhomme*, de Molière. L'œuvre, dans laquelle s'intercale un divertissement important, *Ariane à Naxos* dans le goût des ballets italiens, sera représentée à Berlin au printemps prochain.

M. Mariotte, auteur d'une *Salomé* qui fut jouée avec succès à Lyon et à Paris, vient de terminer une œuvre nouvelle, *Le Vieux Roi*, sur un poème de M. Remy de Gourmont.

Le Vieux Roi sera représenté cet hiver au Grand-Théâtre de Lyon.

Sait-on qu'il existe deux partitions du *Vaisseau Fantôme*? L'une d'elles est d'un musicien ignoré, Philippe Dietsch, et fut jouée à l'Opéra en 1842, où elle ne remporta d'ailleurs qu'un très médiocre succès. Mais l'histoire vaut d'être racontée. Lorsqu'en 1841 Wagner vient apporter le *Vaisseau Fantôme* au directeur de l'Opéra, celui-ci déclara — c'est *Paris-Journal* qui narre l'anecdote — que seul le livret l'intéressait. Il l'acheta 500 francs. Ce livret, retouché, réduit à deux actes, fut confié par lui à Dietsch, qui le mit en musique. Les deux ouvrages furent représentés à quelques mois d'intervalle, l'un à Paris, l'autre à Dresde. Mais ils subirent des fortunes bien différentes. Qui se souvient aujourd'hui de la version de Dietsch?

Le piquant de l'aventure, c'est que ce même Dietsch, nommé chef d'orchestre à l'Opéra, dirigea en 1861 la tumultueuse représentation de *Tannhäuser* qui marqua le début de Wagner à Paris.

Sottisier :

Il entendit, sous le masque noir, une voix qui lui demandait (ah! c'était bien la même voix qui avait assassiné Blondel)...

(*Le Matin*, 31 octobre.) GASTON LEROUX, *Balaoo*.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

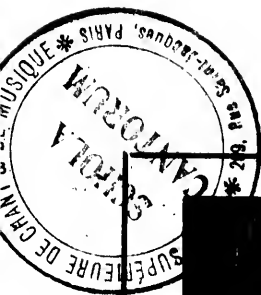
Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOU

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Vervée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Vervée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



Mlle M. PEUSSENS

avis a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MORMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns, Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

M. Paderewski et Chopin (J.-J. PADEREWSKI). — Jean Giraudoux (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Au Théâtre de la Monnaie (Ch. V.). — Le « Groupé Libre » (FRANZ HELLENS). — Les Rayons violets dans les Musées (L. M.). — Boîte aux Lettres. — Concours: — Chronique judiciaire des Arts: *l'Histoire de France; le Diorama de Sem et de Rouville* (O. M.). — Memento musical. — Petite Chronique.

M. Paderewski et Chopin (1)

La musique humaine n'est qu'un fragment de la musique éternelle. Ses formes, créées par l'esprit et par la main de l'homme, sont sujettes à de fréquentes transformations. Les temps changent, les peuples changent, la pensée et le sentiment se transforment et revêtent des aspects nouveaux. Les fils s'inclinent à contre-cœur devant les œuvres qui transportaient leurs pères.

Pleine des rêves de la jeunesse, de ses soifs, de ses ivresses et de ses enthousiasmes, chaque génération à son aube se croit appelée à entraîner l'humanité vers des hauteurs infinies et se figure être un guide prédestiné, un penseur de pensées, un accomplisseur d'ac-

(1) On se souvient qu'en 1910 la Pologne a célébré presque en même temps le centenaire de la naissance de Chopin et le 500^{me} anniversaire d'une victoire éclatante. Des fêtes eurent lieu, dont M. Paderewski fut un actif promoteur. Son discours inaugural au festival de Lemberg, hommage à Chopin considéré comme âme représentative de la Pologne, fit une impression profonde sur ses compatriotes; mais, prononcées en polonais, ces nobles paroles étaient restées inintelligibles pour la partie étrangère de l'auditoire.

Miss Laurence Alma Tadema, poète, vient d'en publier une

tions, plus grand qu'il n'en fut jamais. Chaque nouvelle génération tend vers la Beauté, mais vers une Beauté qui lui soit propre. Cet état d'esprit engendre des œuvres qui naissent à la vie comme pour servir les nécessités de l'heure et qui parfois ne durent pas même autant que leur créateur. D'autres, plus vitales, portent le sceau non seulement d'une génération, mais de toute une période dont, après de longues années, elles viennent encore attester l'idéal et refléter la clarté. Mais il y a des œuvres d'un autre ordre, fortes d'une jeunesse éternelle, radieuses d'une constante vérité, où résonnent la voix de toutes les générations, la voix de toute une race, la voix même de la terre qui les conçut.

Il n'est pas de nation qui, plus que la nôtre, puisse s'enorgueillir de la richesse de ses sentiments, d'états d'âme infiniment nuancés, d'émotions subtilement harmonisées. Dieu tendit de cordes souples, mystérieuses, puissantes, la harpe de notre race. Tendre virginité, maturité grave, sombre et tragique vieillesse; jeunesse insouciant et rieuse, douceur captivante de l'amour, ardeur de l'action, force vaillante et chevaleresque, tout cela est nôtre, entraîné, confondu en une même vague de lyrisme.

Là peut-être réside le secret d'un charme enveloppant

traduction anglaise d'une grande beauté de style et qui semble rendre intégralement l'ardente sensibilité, la fierté, l'éloquence brillante, fine et imagée du discours original. (*Chopin*, by J.-J. PADEREWSKI, translated from the Polish by LAURENCE ALMA TADEMA. Londres, Adlington, 18, Great Marlborough Street.)

Nous retraduisons sur ce texte deux courts fragments où s'explique particulièrement la double foi que symbolise pour la nation polonaise le culte de Chopin. — N. du trad.

qui n'est qu'à nous ; mais peut-être, là aussi, la cause de notre plus grande faiblesse.

Le changement en nous succède au changement presque sans transition ; nous passons de la félicité au sanglot et il ne faut qu'un pas pour nous précipiter des hauteurs de l'extase aux abîmes de la détresse spirituelle. Nous en voyons la preuve dans tous les domaines de notre vie nationale, aussi bien dans nos expériences politiques, notre développement intérieur ou nos productions, que dans nos soucis quotidiens, dans nos rapports sociaux, dans toutes nos affaires personnelles. C'est un fait partout palpable. Peut-être est-ce seulement un caractère inhérent à la Pologne ; toutefois, si nous nous comparons à des races plus heureuses et plus satisfaites, il semble plutôt qu'il s'agisse d'une condition pathologique ; et, s'il en est ainsi, nous pourrions l'envisager comme un état inné d'Arythmie nationale.

Cette Arythmie suffirait à expliquer l'instabilité, le manque de persévérance qu'on nous attribue généralement ; nous pourrions y découvrir la source de notre incapacité, — indéniable, hélas ! — pour toute action collective disciplinée, et là, peut-être, git la tragédie de nos annales maudites.

Nul des grands hommes auxquels la Providence donna pour mission de révéler l'âme polonaise ne sut comme Chopin exprimer cette Arythmie. Poètes, ils furent prisonniers des limites précises de la pensée et de la rigueur des mots : il n'est pas de langage, fût-ce le nôtre, si riche et si beau, qui ose prétendre à tout exprimer. Mais Chopin était un musicien ; et, seule, la musique, peut-être même sa musique seule, pouvait rendre la fluidité de nos sentiments, leurs élans continuels vers l'infini, leur concentration héroïque, leurs extases délirantes, ignorantes des pires cataclysmes, et leurs désespoirs impuissants où s'obscurcit la pensée et jusqu'à la volonté de réagir.

Cette musique, tendre et impétueuse, calme et passionnée, subjuguante, dominatrice, allant droit au cœur ; cette musique qui élude la discipline métrique, brise les contraintes rythmiques et refuse la soumission au métronome comme au joug d'un tyran, cette musique nous induit à apprendre, à connaître que notre nation, notre terre, tout ce qui fait la Pologne, vit, sent, se meut « in Tempo Rubato ».

Peu après que Chopin eut quitté la terre natale, celle-ci fut écrasée par une oppression barbare, terrible, inhumaine... Tout nous fut interdit : le langage et la foi de nos pères, l'observance de nos coutumes ancestrales, l'héritage de notre passé, notre vêtement national, nos chansons, nos poètes, — Slowacki, Krasinski, Mickiewicz... Seul, Chopin nous fut laissé. Et pourtant nous retrouvions en lui le souffle vivant de tout ce qu'on nous défendait : il avait le pouvoir de nous

rendre nos robes aux couleurs vives, nos ceintures d'or, nos manteaux sombres, notre altière coiffure, le noble cliquetis de nos sabres, l'éclat brillant des faux dans les campagnes, les croix de nos cimetières, nos petites chapelles de routes : toutes ces choses, il nous les rendit, mêlées aux prières de nos cœurs brisés, à la révolte de nos âmes enchaînées, aux tortures de l'esclavage, aux souffrances de la liberté perdue, à la haine du tyran, aux chants exultants de la victoire.

Durant de longues années de tourment, de martyre et de persécution, nos pensées traquées tissèrent autour de lui une trame secrète ; nous l'étreignîmes de toute notre âme meurtrie, et il adoucit notre peine, il nous soutint et parfois même nous convertit. Il fut le contrebandier qui, sur les ondes innocentes de la musique, fit franchir la frontière au patriotisme polonais pour le porter en fraude à ses frères en exil ; il fut le prêtre qui, à ses disciples dispersés par le monde, porta le viatique de leur demeure lointaine.

... Nul homme, si grand soit-il, ne domine sa nation ou n'est dominé par elle. Il est la semence de sa semence, il est une partie d'elle-même, l'arôme de sa floraison, le fruit de sa maturité ; et plus il est grand, fort et beau, plus il est près du cœur même de la patrie. Chopin ne sut peut-être pas combien il était grand, mais nous le savons ; nous savons aussi qu'il fut grand de notre grandeur, fort de notre force, beau de notre beauté. Il est nôtre, et nous sommes siens : toute notre âme collective en lui s'est manifestée.

I.-J. PADEREWSKI

Traduit par M. S. M.

JEAN GIRAUDOUX

Que ceux qui ont lu les œuvres de M. Jean Giraudoux et les aiment veillent bien ne pas me suivre plus avant. Je comprends trop qu'ils préfèrent directement le texte à son commentaire. Quant aux autres, puissent-ils deviner à travers mes pauvres explications la qualité de ce que j'explique. C'est tellement difficile !

On a dit de M. Jean Giraudoux qu'il est précieux. C'est une erreur navrante. Les précieux aiment l'affectation, l'ornement inutile : ils s'efforcent à dire d'une manière saisissante de vieilles choses déjà par tout le monde pensées, tandis que M. Giraudoux dit avec le plus de simplicité possible des choses extrêmement rares, en effet, mais rares parce qu'il ne les partage avec personne et qu'elles lui sont étrangement personnelles. On l'a comparé à Jules Renard. C'est faire preuve d'un aveuglement stupéfiant. Jules Renard était un homme d'une imagination très courte, précise jusqu'à l'exactitude maniaque, sans enthousiasme du cœur et sans largeur d'esprit et qui, à force de patience, poussait jusqu'à une sorte de perfection sèche et triste la très pauvre et très réduite matière qu'il travaillait. Tandis que M. Jean Giraudoux pêchait plutôt par excès de richesse, abondance d'images et de points de vue, ingénuité ravie et babillarde.

Il m'apparaît comme un homme qui aurait gardé, magiquement préservée du contact glaçant de l'expérience, cette faculté précieuse d'étonnement qu'on observe chez les enfants, et grâce à laquelle ils voient le monde ainsi qu'un immense jeu d'apparences indéfiniment interchangeables entre elles. Pour un enfant, il n'est pas d'obstacles, nulle part; toutes choses le touchent, directement, de toutes leurs pulpes, et il prend contact avec elles, profondément. L'enfant ne sait pas encore que certaines raisons empêchent les objets de l'univers d'avoir mutuellement tous les rapports, toutes les analogies possibles. Il ne sait pas que la cause d'un phénomène n'est pas toujours celui qui l'a immédiatement précédé. L'éducation s'empresse de lui apprendre le contraire de tout ce qu'il croit.

Mais imaginez quelqu'un qui, tout en acquérant ces notions positives, aurait conservé au fond de son cœur l'incorrupible illusion des premiers jours, dont l'imagination dirait « non » à tous les aphorismes de la raison, et vous aurez M. Jean Giraudoux.

Il dira, par exemple, en regardant le soir la cour de Polytechnique :

Le concierge de Polytechnique courait désarmé vers les objets oubliés dans la cour par les élèves : un bonnet de police, un atlas, quarante gros canons.

ou d'un père au chevet de son enfant malade :

...en vain, prenant mon poignet, il essayait d'en régler le pouls sur le battement robuste et sain de son remontoir.

Images saugrenues, direz-vous. Oui, si vous ne croyez plus qu'à celles que contrôle l'universel consentement des hommes qui ne rêvent plus et ne perçoivent plus rien par leurs propres yeux. Je le vois, au contraire, ce concierge courant en rond dans la cour, comme pour y ramasser tout ce qui traîne, et, dès lors, pourquoi pas les quarante canons aussi? Vision d'enfant.

Et l'idée que ce soit la montre qui doit régler le battement du pouls, n'est-elle pas également délicieuse? Avec cependant quelque chose de plus ironique et presque de philosophique. Pour ma part, j'y vois une sorte de justification de l'art lui-même de M. Giraudoux. La critique livresque et raisonnable voudrait bien régler le pouls du poète sur le battement mécanique de sa montre, qu'elle croit le seul robuste et le seul sain, mais le poète qui est peut-être malade, mais à coup sûr vivant, a un pouls qu'on ne règle pas aussi aisément.

« Les deux mouvements luttaient de front une minute, mais mon sang prenait vite le galop et la montre, dépassée et lasse, continuait les heures au pas. »

Les images de la qualité de celles que je viens de citer (tout à fait au hasard) pullulent dans les deux livres de M. Giraudoux. Et cette abondance serait à elle seule un signe qu'elle ne sont pas voulues, si une autre preuve, plus forte encore, ne le proclamait. Il suffit de les examiner impartialement pour s'apercevoir qu'elles sont le fruit le plus direct, le plus spontané, le plus incontrôlé d'une observation constante de la nature. Les enfants, qui sont tout yeux dès qu'ils ne dorment plus, vivent dans cet état intensément réceptif. Ils observent, comme un têtard s'accroît, en toute inconscience.

D'ailleurs, quand on a lu cinq ou six pages des *Provinciales* (1) ou de *L'École des Indifférents* (2), on s'aperçoit bien que cet état d'esprit est indéfectible chez M. Giraudoux. Ce qui

(1) JEAN GIRAUDOUX, *Provinciales*. Paris, Bernard Grasset.

(2) Id. *L'École des Indifférents*. Paris, id.

étonnerait tout à coup, ce serait de le voir regarder comme tout le monde et l'on trouverait aussitôt qu'il fait moins gai, moins clair autour de soi. C'est que l'univers sensible et même celui de la vie intérieure, vu par ce regard, est tout illuminé, transformé et, pour dire plus vrai, rajeuni. M. Jean Giraudoux nous communique une sorte de joie très légère, comme si, hommes faits et sans rien perdre des trésors acquis par les longues années de la jeunesse et de la maturité, il nous était donné de nous en servir encore avec les mains émerveillées de la petite enfance.

Oui, c'est bien cela, je crois, l'émotion la plus subtilement profonde que me donne la lecture de M. Jean Giraudoux. Nous savons bien, au fond de nous, que cette foison de paradoxes étincelants, d'images follement féeriques et ornées masque d'un voile très léger la nudité scientifique de l'univers, mais il nous est consolant de regarder chatoyer le voile; et, après tout, qu'il ne soit qu'un voile, peu importe, il existe puisqu'il chatoie et qu'il transfigure la réalité.

Si j'expliquais que *Provinciales* sont une série de pages sur la vie d'une toute petite ville tourangelle, sur les gens de cette petite ville, mais vus par un enfant, si j'essayais de fixer ce que ces nouvelles, qui se rient de toute formule classique de l'intrigue, ont d'insaisissable tout en montrant ce que leurs observations présentent de juste et parfois même de profond, si je discernais dans *L'École des Indifférents* quelque chose de plus surveillé, de plus intellectuel, de plus ménagé, je ne ferais qu'un travail fastidieux, aussi long que les livres eux-mêmes qu'il vous vaudrait ainsi mieux lire directement.

Je préfère de beaucoup montrer ce qu'au contraire toute cette œuvre a de constant et ce que j'appellerais volontiers sa précieuse monotonie, garantie d'une sincérité un peu méprisante.

On conçoit qu'à contempler ainsi et d'aussi près le jaillissement inépuisable de son imagination, M. Jean Giraudoux se soit jusqu'ici peu soucié de donner à ses œuvres l'armature et les apparences du roman ou du conte, pas plus que d'y introduire des personnages objectifs. Il n'y peut mettre que lui, avec sa nonchalance et sa joie un peu mélancolique. C'est lui Jacques l'Egoïste, c'est lui le Faible Bernard, c'est lui Don Manuel le Paresseux, c'est lui l'enfant qui dit je dans *Provinciales*. Tous ses héros, pour séduisants qu'ils soient et pittoresques, n'existent qu'en raison de lui-même et des rapports qu'ils possèdent avec lui. Il les admet dans son univers au même titre que ses dévots, dont ils servent d'ailleurs un peu à fixer l'échelle.

Quant à cet univers même, il est surtout sensible, surtout physique, comme il convient à un monde rêvé par une âme d'enfant. On en a exclu la passion, les colères, tous les troubles, et les laideurs n'y interviennent que comme des éléments de pittoresque, un peu risibles. Ainsi purifié, il ne s'y passera que des choses agréables, aussi gratuites que dans les rêves, mais aussi charmantes, tout s'y atténuera en élégance et en beauté. Une modération exquise animera les discours. Les questions d'argent et de maladies, les problèmes du devoir et du sentimentalisme ne s'y poseront pas plus que dans un tableau de Watteau et pas plus qu'au tableau de Watteau on ne songera à le leur reprocher. Tant de gens après tout se chargent de nous ennuyer avec ces tristes rappels de ce que notre condition humaine présente de plus désobligeant qu'il est bien naturel que nous pardonnions à un optimiste ce léger coup de pouce en faveur du plaisir et de la noblesse de vivre.

D'ailleurs, il ne faudrait pas croire qu'à tant aimer la vie

physique, les plaisirs des yeux et de l'imagination, M. Jean Giraudoux se refuse à pénétrer les choses du cœur et de l'esprit. Seulement, il le fait à sa manière, qui est subtile. C'est d'analogies en analogies qu'il y arrive, et le passage est très insensible qui le fait peu à peu quitter les comparaisons les plus extérieures pour toucher les plus cérébrales. Et l'on s'aperçoit tout à coup que ce poète-enfant dit des choses extrêmement abstraites (et qu'un pédant ne pourrait exprimer qu'en vocables rébarbatifs). Lui se sert toujours de termes simples et de douces images, avec la même aisance harmonieuse qu'il mettrait à décrire une forêt ou un visage.

Connaissez-vous une plus juste définition du langage et de l'esprit français :

— J'envie les Français, dit-elle (Miss Spottiswood). Votre pays, avec ses routes, ses canaux, est comme ces crânes que l'on voit à la devanture des oculistes. Tout ce qui se passe en France est raisonné. Tout y est explicable. Tout effort sort de sa cause avec une taille moyenne, comme le poussin de l'œuf. La vie, chez vous, semble aussi limitée et aussi parfaite que celle des fourmis et des abeilles. Quand il pleut, vous rentrez. Quand vous voulez cueillir une fraise, vous n'allez point chercher une échelle. Vous parlez une langue inoffensive et indirecte. Vous vous êtes habitués à mettre des articles devant les mots ainsi que l'on mouchète les fleurs : ils ne nous atteignent point au cœur comme nos phrases qui nous apprennent que Ciel est changé, qu'Automne meurt. Vous avez découvert ce que les autres peuples cherchent. Donnez-nous le moyen de le trouver, ou dites-nous simplement ce que c'est. Le souci de la vie sottement nous enserre. Quand il libère une de nos pensées, il en advient comme du bras ou de la jambe que nous sortons de l'eau, dans le bain. C'est le membre libre qui pèse le plus lourd.

Cette citation fait mieux comprendre que toutes les gloses la qualité d'imagination de M. Jean Giraudoux, les flexions et les mouvements de son esprit, la rareté, la simplicité précise et précieuse de sa langue.

Mais, à ceux qui pourraient croire, concluant, d'après cette étude un peu sommaire et maladroite, que M. Jean Giraudoux, trop orné, trop maître de lui, trop penché sur sa propre image n'accorde sans doute pas assez d'attention à ce qu'on appelle le sentiment; je conseillerais de lire ces pages que, dans *Provinciales*, il intitule *Allégories : la Nostalgie* surtout, dont je ne puis m'empêcher de rappeler les dernières lignes :

O Nostalgie, adieu ! ma lampe s'est allumée d'elle-même là-bas, et mon chien m'attend, allongé en sphinx devant la porte qu'il ne comprend plus. Adieu. Voici la borne de la commune. Adieu, toi qui nous enveloppes dans le souvenir comme dans la robe de Nessus, qui poses tes mains à tout moment sur nos oreilles de sorte que nous n'entendons le bonheur que par bouffées incohérentes, pareils à des enfants espiègles quand jouent les orgues. En songeant à toi, les larmes viennent aux yeux, sans qu'on ait envie de pleurer, comme l'eau, devant les vergers, vient à la bouche.

Je ne te vois déjà plus. Je reviens par la route brouillée, à travers le bourg. Des enfants courent après moi, imitant sur leur main le bruit des baisers. Une étoile tombe, et je ne trouve pas d'autre vœu à faire que de les voir tomber toutes. Dis-moi, ami, dis-moi ce qui m'étreint ainsi. Si c'est de la tristesse, je consens à être triste, toute ma vie; — mais si c'est de la joie, je m'en vais mourir, au premier chagrin.

Il y avait bien d'autres choses à dire de M. Jean Giraudoux. Mais comment faire ? C'est un écrivain qu'on goûte trop égoïstement, trop à l'écart pour pouvoir en communiquer l'émotion. Plus l'originalité est vive, plus elle échappe à l'analyse. Cela vaut mieux ainsi, d'ailleurs.

FRANCIS DE MIOMANDRE

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Première représentation d'*Obéron*, opéra romantique et féerique en trois actes et quinze tableaux, paroles de MM. Kufferath et Cain, d'après le poème original de Planché, musique de C.-M. von Weber, récitatifs de Wüllner.

Le version d'*Obéron* que viennent de nous donner MM. Kufferath et Guidé, a ce mérite de rompre avec les tripatouillages de l'ancienne version française et de nous restituer une œuvre aussi conforme que possible aux intentions de Weber, dont la musique reste intacte et n'est soumise à aucune de ces interventions que l'on avait l'habitude de faire subir aux œuvres de valeur à une époque où on les respectait moins que maintenant. Les récitatifs sans prétention et très webériens de Wüllner ne vont pas à l'encontre de la pensée du maître, qui avait projeté d'en introduire dans son opéra, mais qui fut arrêté dans ce dessein par la mort.

Tel qu'il nous a été présenté, *Obéron* reste une œuvre d'une originalité transcendante, d'une nouveauté qui surprend pour ainsi dire à chaque page, et d'une séduction sans bornes. A part le grand air d'Huon, au premier acte, rien, absolument rien n'y a vieilli et tout y porte la marque du génie le plus pur, le plus vivant et le plus profond. Malgré la manière assez peu intéressante dont le sujet a été traité au point de vue littéraire, nous n'en sommes pas moins en présence de l'un des chefs-d'œuvre les plus accomplis du Romantisme allemand. La musique de Weber exprime, en effet, avec une égale intensité d'expression, le tragique et le comique, l'esprit aristocratique et l'âme populaire, la douleur et la joie, la poésie de la nature et celle du royaume des Fées.

Aussi est-ce avec un sentiment de gratitude anticipée que le public artiste a accueilli la nouvelle qu'*Obéron* serait monté cette année à la Monnaie. La représentation de jeudi n'aura point été une désillusion pour lui. Supérieurement dirigée par M. Lohse, et rehaussée par le charme de décors exquis, brossés par M. Delescluze et d'une mise en scène aussi raffinée que somptueuse, elle a bénéficié, en outre, d'une interprétation dont le seul élément d'inégalité — je veux parler du rôle de Huon, assez médiocrement tenu par M. Zocchi — ne saurait suffire à diminuer la valeur d'ensemble.

M^{me} Béral, excellente Rézia; M^{lle} Hedy, Obéron élégant, élancé et gracieux; M. Ponzio, Chérasmin très allant; M^{lle} Symiane, charmante Fatime; M^{lle} Bérelly, ondine à la voix idéale; M^{mes} Callemien, Montfort, Willame, Paulin et Cerny; MM. La Taste, Demarcy et Cancelier, ont contribué, par leur talent et leur expérience de la scène, à la beauté totale d'une mise au point à laquelle ont encore concouru, pour le charme de l'ouïe et de la vue, des chœurs bien stylés et un corps de ballet aux évolutions sobres et pleines de goût.

Ch. V.

LE « GROUPE LIBRE »

Un groupe très intéressant, le « Groupe Libre », exposé actuellement à la Salle Boute un ensemble de peintures et de sculptures d'une tenue originale qui mérite d'être signalé. Le groupe se compose de neuf peintres et d'un sculpteur, MM. H. Arnold, Marcel Bach, René Bertheaux, Anselmo Bucci, Félix Denayer, Charles Igounet de Villers, Jacob Jans, Charles Jacquemot, Offner, H. Rioux, noms qu'il importe de retenir. Talent, esprit, imagination abondent dans cette exposition très vivante, très variée, pleine de franche et belle humeur. Chaque artiste y donne une

note personnelle, qui pour n'être pas toujours d'un son très distinct n'en est pas moins curieuse et digne d'être écoutée. Les paysages de M. Félix Denayer sont d'une peinture solide et savoureuse, en bonne pâte, très sincères et d'une grande fraîcheur, pareillement, la manière de M. Ch. Jacquemot est sans recherche, uniquement préoccupée, semble-t-il, d'exprimer une vision claire et radieuse de la nature; les *Vases de Chine*, du même peintre, révèlent un coloriste délicat. M. Offner expose une grande toile, *la Seine, matin d'automne*, d'un très bel effet. L'inspiration de M. P.-Jacob Jans s'alimente à une source plus idéale : ses pages d'allure décorative, d'une réelle pureté imaginative, forment une série de visions claires exprimées avec style et poésie. La peinture de M. Bach, au contraire, est tout près de la réalité; elle serre les formes de près, les sculpte en quelque sorte à grands traits, et il en résulte quelques essais vraiment heureux, à la fois clairs par la facture et d'une psychologie quelque peu farouche cependant, entre autres ces toiles fort bien établies : *Type du Cosse au soleil*, *Vieille femme du Cosse*. Tout en mouvement, les coins de Paris de M. Anselmo Bucci sont d'un grouillement féérique; l'artiste expose aussi son portrait *futuriste*, une tête de mort, où l'on peut lire cette inscription plaisante : « Appartient à l'auteur ». Du même artiste, deux eaux-fortes : *Abside de Notre-Dame* et *Cathédrale de Rouen*, d'une remarquable facture. C'est aussi par le mouvement que se distinguent les toiles de M. Ch. Igounet de Villers; ce n'est plus le grouillement de foules dont je parlais plus haut, mais une animation du paysage, calme et claire, d'une effet très reposant. Les paysages de M. R. Berteaux sont d'une atmosphère un peu confuse, les lignes manquent souvent de netteté et le coloris en est plutôt terne. M. H. Rioux est le plus audacieux du groupe. Sa manière s'inspire aux théories récentes et discutées du cubisme. Ses paysages et ses silhouettes ont en tous cas le mérite d'être solidement établis... Quant aux *Croquis de voyage* que le peintre a prodigués, ils forment une série d'aquarelles d'une originalité de facture remarquable, délicates et fines notations de paysages, de villes et de campagnes. Les esquisses de M. R. Berteaux, légères, très largement traitées cependant, montrent ce que ce peintre est capable de donner, et ce qu'il réalisera sans doute dans l'avenir.

Enfin, pour achever cette rapide revue par une note gracieuse et claire, mentionnons un bronze de M. H. Arnold, *Réverie*, exquise et charmante figurine de femme dont le corps se dessine harmonieusement sous la robe légère.

FRANZ HELLENS

Les rayons violets dans les Musées.

La commission du Musée des Beaux-Arts de Gand vient de prendre une excellente mesure. Elle a décidé de recouvrir d'une glace transparente de choix les tableaux anciens de petites dimensions.

En prenant cette décision, ces messieurs ne se doutaient pas qu'elle était absolument conforme aux dernières constatations faites par des spécialistes éminents dans diverses branches de la science. Depuis que nous nous servons de moyens d'éclairage violents, tels que le gaz par incandescence et l'électricité, la question des rayons ultra-violetts s'était posée déjà dans d'autres domaines. A l'occasion d'une publication qu'il a faite au sujet de l'emploi de verres jaunes par les oculistes, le docteur H. De Waele a bien voulu nous expliquer que le spectre solaire visible n'est pas le spectre au complet. Au delà de la nuance bleue, la dernière perceptible, il y a une zone violette et ultra-violette que les yeux ne perçoivent pas, mais qui existe. Elle est malheureusement mise en évidence par sa principale propriété, qui est l'activité chimique, et celle-ci se prouve non seulement en impressionnant les plaques photographiques, mais en exerçant une action nocive sur les yeux.

Des recherches systématiques ont été faites sur l'importance de cette partie du spectre fourni par la lumière solaire et par celle des fortes lampes électriques, partie qui est invisible, mais active au point de vue chimique ainsi que sur les moyens de s'en protéger.

On a remarqué que de même que le plomb ne laisse pas passer les rayons X, de même les verres jaunes et même les glaces non colorées empêchent presque complètement le passage des rayons ultra-violetts, qui non seulement attaquent les couleurs, ou, comme on dit vulgairement, les font « passer », mais en « mangent » même les tissus.

Donc la glace placée devant les tableaux contribue puissamment à la défense des œuvres anciennes en les préservant des atteintes des rayons ultra-violetts de la lumière solaire, qui n'ont subi qu'un flétrissage insuffisant en passant par le verre des lanternes.

Il y a donc lieu de féliciter la commission du Musée de Gand de cette nouvelle et heureuse initiative.

L. M.

BOITE AUX LETTRES

M. Engels, conservateur en chef honoraire du Palais de Justice, nous adresse une protestation énergique contre le projet — déjà combattu ici par M. J.-B. Lecomte (1) — qui consiste à reconstruire en pierre bleue (petit granit) l'escalier qui donne accès au Palais de Justice de Bruxelles, au pied de la façade principale.

Détachons de sa lettre ces très intéressantes observations :

« Le perron actuel a été construit en 1880, il y a plus de 31 ans, et si sa reconstruction a été jugée nécessaire depuis de nombreuses années, c'est pour des raisons très plausibles et très justifiées.

« Poelaert ne voulait à aucun prix d'un perron en pierre bleue, même la plus claire qui existe, sachant très bien, comme tout le monde du reste, que la pierre bleue, la plus claire comme la plus bleue, devient noire quand elle est mouillée, par conséquent quand l'air est humide ou quand il pleut, c'est-à-dire très souvent sous notre climat.

Il ne voulait à aucun prix que son Grand Portique Central, une des parties importantes de son œuvre, construit entièrement en pierre claire, pût paraître reposer sur une grande masse bleue ou noire, d'autant plus que les bases de ce Portique viennent s'appuyer à des niveaux différents dans les lignes du perron.

Ce qui prouve que Poelaert, l'éminent architecte du Monument, voulait le perron du Palais en pierre d'un ton aussi clair que les autres parties de l'édifice, ce sont les plans des façades, à une grande échelle, qu'il avait dressés et teints en conséquence, et notamment le plan de la façade principale comprenant le perron en question, *entièrement indiqué en ton clair*.

Si au point de vue esthétique la pierre bleue de Soignies, Ecaussinnes, etc., ne convient nullement pour la reconstruction du perron en question, elle ne convient même pas, au point de vue pratique, lorsqu'il s'agit de marches exposées à toutes les intempéries, parce qu'elle devient rapidement glissante et par conséquent dangereuse, se polissant par l'usure en fort peu de temps là où il y a une grande circulation, ce qui est le cas pour le Palais de Justice.

Pour s'en rendre compte, il suffit de voir l'état dans lequel se trouvent les marches extérieures des maisons particulières, même les bordures des trottoirs, qui souffrent relativement peu; mais allez donc voir les marches donnant accès aux Galeries Saint-Hubert, du côté de la rue d'Arenberg, où l'on s'est vu obligé de recouvrir la pierre bleue par des plaques de fonte striée pour éviter ces graves inconvénients!

Ce que je ne puis comprendre, c'est que l'Administration des Ponts et Chaussées, Bâtiments civils, prévenue de tout cela depuis de nombreuses années, et à qui furent communiqués les plans teints par Poelaert (*documents irrécusables, ceux-là*) ait néanmoins cru pouvoir proposer de remplacer par de la pierre bleue la pierre claire qui avait été choisie spécialement lors de la construction de l'important perron dont il s'agit.

Cette dernière pierre réunit cependant toutes les conditions

(1) Voir notre numéro du 12 novembre.

requis, maintenant que l'on peut la faire scier dans les blocs d'un mètre d'épaisseur existant en plein cœur des carrières. Elle ne devient pas glissante, elle a fait ses preuves, et au point de vue esthétique elle donne entièrement satisfaction à Poelaert, à l'œuvre duquel il ne peut être porté atteinte. »

CONCOURS

L'Uruguay ouvre un concours entre tous les statuaires du monde pour l'érection d'un monument à la gloire du général Artigas, son héros national. Cent mille pesos, soit cinq cent cinquante mille francs sont le prix de cette lutte. Une biographie détaillée du général Artigas est à la disposition des concurrents au consulat d'Uruguay.

Chronique judiciaire des Arts.

L'Histoire de France. — Le Diorama de Sem et Roubille.

Le ministère public a donné lundi dernier son avis sur le procès qui divise M. Anatole France et l'éditeur Lemerre (1). Comme il fallait s'y attendre, cet avis est favorable à la thèse de l'écrivain. Celui-ci a le droit d'exiger la résiliation de son traité parce que l'éditeur n'a, pendant un délai d'une longueur absolument inusitée, pas fait usage du manuscrit qui lui avait été remis. Ce traité, qui remonte à 1878, semble d'ailleurs avoir été résilié en 1906; mais dans tous les cas il convient d'en prononcer la résolution. M. Anatole France restituera, ainsi qu'il l'a offert, les 3,000 francs qu'il a reçus. Jugement à quinzaine.

L'affaire introduite par la comtesse Petithon contre les dessinateurs Sem et Roubille et contre l'*Illustration* et *Femina* au sujet d'une caricature dans laquelle elle s'était reconnue (2), a été jugée la semaine dernière. La comtesse Petithon a été déboutée parce qu'elle avait négligé de solliciter, pour ester en justice en son nom et au nom de sa fille mineure, l'autorisation de son mari. En vain a-t-elle fait valoir qu'étant sujette russe, elle était dispensée de cette formalité. Le tribunal a déclaré l'action non recevable et condamné la demanderesse aux dépens.

C'est un faux départ. Craignons pour Sem et Roubille un nouveau start.

O. M.

MEMENTO MUSICAL

A l'occasion de la fête de Sainte-Cécile, l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin, la *Missa Eterna Christi munera* à quatre voix de Palestrina, le propre de la messe de Saint Albert de Louvain *Sacerdotes Dei*, l'*Inveni David* à quatre voix d'hommes de J. Diebold et un *Te Deum* en plain-chant. M. Aug. De Boeck exécutera à la sortie une fugue de Bach pour orgue. — A 2 heures, à Tournai (Halle aux Draps), audition de la *Passion selon saint Mathieu* de J.-S. Bach par la Société de Musique. Solistes : M^{mes} Mellot-Joubert et J. Demont, MM. Plamondon, Jean Reder et Suys.

Pour rappel, lundi 27 novembre et vendredi 1^{er} décembre, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, première et deuxième séances des Sonates de Beethoven pour piano et violon par M^{me} B. Marx-Goldschmidt et M. Crickboom.

Mardi 28, à 8 heures, à la salle Sainte-Elisabeth (15 rue Mercelis), concert du Quatuor vocal Henri Carpay (musique ancienne), avec le concours de M^{mes} T. Béon et A. Mahy-Dardenne et M. Van Neste.

Mercredi 29, à 8 h. 1/2, en la salle de l'Ecole Allemande, première séance du quatuor Chaumont. Au programme : quatuors de Haydn, Beethoven et Brahms.

(1) Voir nos deux derniers numéros.

(2) Voir l'Art moderne du 12 novembre.

Judi 30, à 8 h. 1/2, à l'Ecole Allemande, deuxième séance de l'Histoire de la Sonate pour piano et violon, par M^{le} G. Tambysser et M. Jorez.

La première séance du Quatuor Zoellner aura lieu le jeudi 7 décembre, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle (11 rue Ernest Allard). Au programme : Quatuor en *ut* majeur (Mozart); Quatuor op. 94 (H. Zoellner); Quatuor op. 10 (Debussy).

Le deuxième concert Ysaye, fixé au dimanche 10 décembre, réunira deux artistes auxquels nos dilettanti ont déjà eu l'occasion de prodiguer leurs faveurs : José Lassalle, le sympathique Kapellmeister qui donna à Bruxelles au cours de la saison dernière avec le *Tonkünstler orchester*, les brillantes exécutions dont on se souvient et la cantatrice Maude Fay, la délicieuse interprète des rôles d'Elsa, Elisabeth et Sieglinde lors des dernières représentations wagnériennes données à la Monnaie.

La deuxième séance du Quatuor Zimmer (audition intégrale des quatuors de Beethoven) aura lieu le mercredi 13 décembre, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle (rue Ernest-Allard 13). Au programme : quatuors op. 18, n° 3, op. 130 et op. 59 n° 3.

La Société des Nouveaux Concerts d'Anvers annonce cinq concerts d'orchestre et quatre séances de musique de chambre. Les premiers auront lieu au Théâtre Royal aux dates ci-après :

Premier Concert, lundi 4 décembre, sous la direction de M. P. Raabe (Weimar), avec le concours de M^{me} Edith Walker, cantatrice (Hambourg). — *Deuxième Concert*, lundi 8 janvier 1912, sous la direction de M. L. Mortelmans avec le concours de M^{le} S. Godenne et de M. H. Casadesus, altiste (Paris). — *Troisième Concert*, lundi 26 février, sous la direction de M. Siegmund von Hausegger (Hambourg), avec le concours de M. Hugo Becker, violoncelliste. — *Quatrième Concert*, lundi 18 mars, sous la direction de M. L. Mortelmans, avec le concours de M. Carl Flesch, violoniste. — *Cinquième Concert*, mardi 16 avril, avec le concours de l'orchestre complet des Concerts Colonne, sous la direction de M. Gabriel Pierné.

Les séances de musique de chambre seront données à la Société Royale d'Harmonie (Salle Rouge) aux dates suivantes :

Première séance, mercredi 29 novembre. Sonates pour piano et violon par M^{me} E. Saalweber-Schlieper et M. Henri Marteau. — *Deuxième séance*, mardi 19 décembre. Récital de lieder par M. Ernest Van Dyck. — *Troisième séance*, vendredi 9 février. Récital de lieder par M^{me} L. Mysz Gmeiner. — *Quatrième séance*, mardi 5 mars. Audition de Quatuor Tchèque (MM. K. Hoffmann, J. Suk, Herold, H. Wihan).

S'adresser pour la location à M. Huffmann, trésorier, 10 rue du Margrave, Anvers.

PETITE CHRONIQUE

Au cours de leur dernière assemblée générale, les Amis de la Littérature ont composé comme suit leurs comités :

Comité d'honneur : Présidents, MM. Pouillet, ministre des Sciences et des Arts, et Carton de Wiart, ministre de la Justice; vice-présidents : MM. Max, bourgmestre de Bruxelles, et Beckers, directeur général de l'Enseignement supérieur; membres : MM. Beernaert, ministre d'Etat; A. Braun, sénateur; P. Janson, P. Hymans, J. Destree, de Lalieux, Masson, membres de la Chambres des représentants; Devos, bourgmestre d'Anvers; Kleyer, bourgmestre de Liège; Lescarts, bourgmestre de Mons; Pieters, bourgmestre d'Ostende; Mabile, directeur général de l'Instruction publique et des Beaux-Arts de la ville de Bruxelles; Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, M. de Smet de Naeyer.

Comité effectif : Président : M. Edmond Picard; vice-présidents : MM. Octave Maus et Eugène Gilbert; secrétaires : MM. A.-Th. Rouvez et Edmond De Bruyn; membres : MM. P. André, F. Ansel, Th. Braun, H. Davignon, A. Daxhelet, J. De Mot, M. des Ombiaux, M. Dullaert, Dumont-Wilden, Fierens-Gevaert, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Edm. Glesener, F. Mahutte, Abbé Moeller, G. Rency, F. Séverin, H. Stienet et G. Virrès.

La Société des Aquarellistes a inauguré hier au Musée moderne son exposition annuelle. Outre les œuvres de ses membres, elle a réuni, cette année, un choix de lavis des principaux aquarellistes allemands.

Des œuvres de MM. René Janssens et R. de Baugnies sont exposées en ce moment, et jusqu'au 3 décembre inclus, au Cercle artistique et littéraire.

La Société *les Arts de la Femme*, sous le Haut Patronage de la Reine, a inauguré hier dans son local, chaussée d'Ixelles 60, une exposition-vente en vue des cadeaux de Noël et d'étrennes. L'exposition est ouverte tous les jours de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures.

Bibliothèque artistique de la ville de Bruxelles. Académie des Beaux-Arts, 144 rue du Midi. Exposition de cent dessins de Rembrandt.

La ville de Huy a acquis pour son musée, au dernier Salon des Beaux-Arts, un *Coin d'église* de M. Delaunois et deux aquarelles : l'une, *Moscou sous la neige*, de M. Thémon, l'autre, *Vieille charrette*, de M. Uytterschaut.

Des tableaux, aquarelles ou dessins de MM. Frédéric, Hagemans, Hannon, Hermanus, Khnopff, Wytzman, etc. ont été acquis par des particuliers.

L'assemblée annuelle de la Libre Académie de Belgique aura lieu mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Bibliothèque collective des Sociétés savantes (Palais des Beaux-Arts). A l'ordre du jour : Présentation des candidatures pour l'attribution du prix Edmond Picard.

Le statuaire Victor Rousseau a remporté à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Rome l'un des cinq prix de 10.000 fr. mis à la disposition du jury. Il y avait aussi cinq prix de 4.000 fr., dont l'un a été décerné à M. Laermans. M. F. Khnopff s'est vu attribuer un des quatre prix de 4.000 francs.

La *Chronique*, qui publie ces informations, annonce en outre que le gouvernement italien a conféré la plaque de grand-officier des SS. Maurice et Lazare à M. le baron Kervyn de Lettenhove, la commanderie de la Couronne d'Italie à M. Lambotte, directeur à l'administration des beaux-arts, et la croix d'officier du même ordre à M. Flanneau, architecte du pavillon belge.

L'Académie la plus fermée de France et de Belgique, dit *Paris-Journal*, est l'académie des « Peacocks ». Elle se compose de trois membres-femmes — parmi lesquels le délicieux poète Jean Dominique — et de M. Francis de Miomandre, président.

De même que Charles Dickens a sauvé de l'oubli les « Papiers du Pickwick Club », M. Francis de Miomandre vient d'écrire sur papier Japon une « Digression Peacockienne » pleine de révélations sur les Peacocks les plus notoires et contenant les statuts de l'Assemblée Peacockienne :

« Ces trois personnages passaient quelques heures à ne point prendre la vie au sérieux, tout en lisant des romans russes ou des

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

pièces de Ponsard, en prenant du thé, bref, en faisant en général n'importe quoi d'absurde, d'ingénieux et de spontané. On appelait cela une « Peacockerie ».

L'un après l'autre nous sont présentés les trois peacocks. Ce sont trois jolies sœurs inédites de David Copperfield et de Peter Pan. Bobbie, par exemple :

« Bobbie était blonde et fuselée, gentille et racée. Elle savait tout ce qu'on peut savoir et faisait des vers adorables et parfaits. Mais en tant que « Peacock », elle ne les citait que pour les appliquer, en dérision, à quelque événement bien absurde ou les chanter des heures entières sur des airs dépassés de feu Marguerite Olagnier, en bousculant leurs césures. »

Cette plaquette d'un humour si délicat vient de paraître, tirée à cinquante-six exemplaires dont quatre « sur papier bleu spécialement pour les Peacocks », dans la collection un peu mystérieuse des « Amis d'Edouard », qui contient déjà *la Maîtresse Servante* de Maurice Barrès et *Pour Psyché* de Charles Maurras.

Le Passant, la nouvelle et très amusante gazette illustrée qui a rapidement conquis la sympathie du public, annonce qu'à partir de décembre M. Camille Lemonnier publiera deux fois par mois dans la *Chronique* des souvenirs de sa vie si noblement remplie. De l'auteur de la *Vie belge*, de celui qui approcha aux époques héroïques des hommes comme Baudelaire, Hugo, De Coster, Rops, Boulenger, Meunier, on peut attendre des mémoires curieux.

M. Eug. Duray, après trente et un ans de carrière théâtrale à Paris, vient de rentrer à Bruxelles et va se consacrer au professorat. Ses cours de déclamation française auront lieu au local de la Grande-Harmonie.

Très prochainement M. Duray inaugurera son Théâtre d'Application. Il y donnera, dans la jolie salle des fêtes de l'Ecole française, les jeudis et dimanches, des matinées pour la jeunesse. Nous reparlerons sous peu de cette intéressante entreprise, où la jeunesse pourra se divertir tout en s'instruisant.

Amphibologie.

Forte de son titre d'épouse légitime, elle (la baronne Vaughan) commença dès cette minute à s'installer en maîtresse au chevet du roi.

Le Journal, 12 novembre.

Sottisier :

A propos de Ziem et de son origine bourguignonne : « Le peintre, en lui, s'éveillait devant les peintures. N'y a-t-il pas un Memling à Beaune? »

Gil Blas, 15 novembre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOU.

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Vervée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens, pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Vervée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Priz du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns, Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

S. I. M. E. O. V.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Déceembre



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE, HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Peinture d'aujourd'hui (MAURICE DENIS). — Le Salon des Aquarellistes (F. H.). — Un mot de réponse à Pierre Pons, roi (HENRY DAGUERCHES). — Provocations flamigantes (O. M.). — Les Conférences de M. Médéric Dufour à l'Université nouvelle (Ch. V.). — Le Musée de la Littérature. — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale : *les Paroles restent*; *la Course du Flambeau*; *les Trains de luxe* (GEORGES RENCY). — Nominations et promotions. — Accusé de réception. — Nécrologie : *Paul Eudel*. — Memento musical. — Petite Chronique.

La Peinture d'aujourd'hui.

La notion du Soleil évolue. C'est, depuis Monet, le dieu de la peinture moderne; les Impressionnistes furent ses premiers fidèles; les Néo-Impressionnistes, plus tard, instituèrent en son honneur toute une liturgie. Or, voici que dans cette liturgie s'introduisent des rites nouveaux et que, de plus en plus, le dogme d'origine savante emprunté par Seurat et Signac aux doctrines optiques de Chevreul devient suspect à la majorité des jeunes; il cesse de s'imposer à leur impatience de toute règle, à leur insatiable besoin de subjectivité; et c'est parce qu'il ne satisfait plus les enthousiasmes de néophytes exaltés qu'il périclète, pourrait-on dire, victime de son propre mysticisme.

C'était vers 1885, à l'époque des premières expositions des Indépendants. Les Impressionnistes commençaient d'exercer une influence; on ne pouvait plus nier l'immense talent de Claude Monet, dont toute l'œuvre est un perpétuel cantique à la louange du soleil, comme ses *Séries* en sont les litanies. Il semblait qu'avant les Impressionnistes la Peinture eût ignoré les joies de la lumière : toutes leurs qualités d'art s'effaçaient devant

cette découverte qu'on leur attribuait. Je me souviens d'avoir discuté là-dessus avec Pissarro : je lui disais que j'avais vu au Musée de Sienna un certain Giovanni da Paolo qui avait, dès le xv^e siècle, représenté le soleil par des fonds d'or sur quoi s'allongeaient de longues ombres grises. (J'ai vu depuis, sur les murs de Pompéi, des paysages ensoleillés avec des ombres bleues sur des architectures.) Mais Pissarro n'admettait pas qu'on lui déniât, à lui et à ses camarades, le mérite de la découverte. Claude Lorrain? « Il n'avait jamais peint avec le soleil dans le dos », c'est-à-dire face aux objets éclairés. Turner, sans doute, était un précurseur, un éblouissant romantique, mais il n'avait jamais, lui non plus, placé son chevalet en plein midi pour prendre directement un effet de soleil. Les Impressionnistes nous avaient, en tout cas, bien réellement révélé une sensibilité nouvelle, et une méthode pour traduire par des contrastes de teintes des audaces de lumière assez éclatantes. A l'époque dont je parle, les peintres du Salon, qui les avaient longtemps méprisés, leur empruntaient le facile secret de ces contrastes et de ces teintes claires, voire quelques-uns de leurs procédés d'exécution; on ne voyait plus que des tableaux « lumineux » et des ombres violettes. Même, au concours de Rome, un des concurrents, M. Eliot, fit scandale en présentant une *Nausicaa* toute fleurie de mauves et d'oranges. La technique luministe se vulgarisait.

L'effort de Seurat et de Signac fut donc d'en préparer l'évolution en fixant scientifiquement les principes et la théorie. Ce furent des réformateurs qui sauvaient l'orthodoxie.

A côté du système savant, mais limité, des néo-impressionnistes, le culte pittoresque du Soleil avait

suscité d'autres méthodes moins raisonnées, plus subjectives, entre lesquelles le lyrisme d'un Vincent Van Gogh éclate avec une fougue et une exaltation singulières. Lorsque les Indépendants réunirent face à face l'œuvre de Seurat et l'œuvre de Van Gogh, on put juger l'extraordinaire divergence de ces deux arts exactement contemporains : d'un côté de froids soleils, décolorés, livides, d'un charme et d'une douceur de nuance incomparables, supérieurement harmonisés, composés selon des rythmes parfaits dans le plus strict équilibre; de l'autre, une ronde échevelée de rayons ivres, un bourdonnement de couleurs exaspérées, toutes les fantasmagories, tous les vertiges de la lumière; des moyens capricieux et divers, une exécution tumultueuse; en somme une œuvre géniale, parfois belle, mais d'un périlleux exemple.

Il arriva donc que, plus confiants dans les suggestions de leur propre goût que dans les formules scientifiques des artistes, des chercheurs se mirent à traduire la lumière par des moyens moins paradoxaux que ceux de Vincent, mais tout aussi empiriques; et, par exemple, ils contestèrent la valeur de ce perpétuel contraste de jaune clair ou d'orangé pâle et de violet et s'affranchirent de la superstition des complémentaires. On vit chez Bernheim des panneaux décoratifs de Vuillard où la sensation du soleil résultait d'un conflit de valeurs, du contraste aigu de deux tons presque neutres, mais de gammes très différentes. Roussel tenta de représenter, avec un peu de fusain écrasé sur du papier gris et quelques notes de craie, le soleil de Provence. Ce sont là des symptômes d'un nouvel état d'esprit. Mais le plus significatif, c'est à coup sûr l'Exposition des « Matisse » que montra, il y a quelques années, le Salon d'Automne entre les noirs Courbet et la salle vraiment vénitienne de Gauguin.

Les « Matisse » — et il est bien entendu que Matisse lui-même et quelques-uns de ses disciples, comme Friesz, sont doués d'une remarquable sensibilité — rivalisent d'éclat et s'efforcent de créer de la lumière. Ce qu'ils nous restituent du Soleil, c'est le trouble rétinien, le frisson optique, la pénible sensation d'éblouissement, le vertige que donnent en plein midi d'été un mur blanc ou une esplanade. Leur esthétique permet qu'ils tentent de nous aveugler. Ils ne reculent devant aucune crudité d'éclairage et, pour le rendre, devant aucune crudité de couleur. Des touches multicolores sur un fond de toile blanche, une tache, un trait, un rien de couleur pure suffisent à signifier toutes les brutalités de la lumière solaire. Que nous sommes loin des plages du Nord ou des bords de la Seine de Seurat! Que les *Meules* de Monet étaient sages! Mais ce qu'il faut remarquer surtout, c'est à quel point le procédé — je ne dis pas technique, c'est trop évident, mais optique — est différent. Outre l'extrême simplicité de l'exécu-

tion, observons que rien ne reste de la théorie impressionniste. C'est le chromatisme avec toutes ses nuances, ses sautes de tonalités, ses dissonances, ses oppositions de couleurs pures et de gris neutres qui se substitue à l'emploi de la vieille gamme diatonique de Chevreul.

Tous les caprices de l'interprétation individuelle se donnent désormais libre cours. Il semble que cette anarchie se manifeste avec d'autant plus de variété que le dogmatisme néo-impressionniste était plus précis et plus ordonné. La grande tentative de reconstruction d'un art nouveau, basé sur la science, et qui allait jusqu'à déterminer avec Ch. Henry le *sens des formes*, à proposer un critérium mathématique de beauté; qui soumettait à des lois fixes, intangibles, de contrastes de ton et de teintes, tous les effets possibles de la nature; l'essai d'une réglementation scientifique de l'art qui risquait en somme de restituer à l'artiste moderne isolé et désarmé le secours de l'expérience d'autrui, et cette sorte de réconfort qu'apportait aux artistes d'autrefois, avec la certitude, la tradition et la communauté de foi esthétique; ce grand effort aboutit à la réaction d'empirisme et d'agnosticisme que nous constatons aujourd'hui.

MAURICE DENIS

(*La fin prochainement.*)

Le Salon des Aquarellistes.

Le Salon des Aquarellistes est cette année particulièrement fourni. Il y a, parmi bon nombre d'ouvrages de médiocre mérite, d'excellentes choses. Les noms de plusieurs artistes allemands, particulièrement de Munich et de Dusseldorf, figurent au catalogue, notamment ceux de MM. Albert Bauer, Eug. Ducker, M.-E. Giese, Georges Hacker, Stambüchen, Ernest Hardt, W. Heinig, J.-P. Junghanns, A. Kampf, Hans Kohlschein, H. Lesker, E. Liebermann, G. Macco, Hans von Bartels, G. von Bochmann, M^{lle} Hedwig-Weiss. On peut ne pas aimer cet art généralement lourd et s'efforçant à une originalité laborieuse; mais il faut lui reconnaître de la puissance, un métier toujours sûr, et, à défaut de verve et d'esprit, de la santé. Il y a, parmi ces envois étrangers, quelques œuvres d'un réel mérite, voire d'une véritable originalité, telles que les *Ouvriers terrassiers* de Hans Kohlschein, *l'Étang aux aulnes* de M.-E. Giese, *la Rencontre* de W. Heinig, *Nuit d'août* de C. Kayser-Eichberg, *la Houle* de H. von Bartels, *Au berceau* de M^{lle} Weiss.

Ce qui manque généralement aux peintres allemands, c'est le goût, le simple bon goût, la mesure, la force dans la sobriété. Ces dernières qualités, Fernand Khnopff les possède au suprême degré. Dans les deux paysages qu'il expose ici, notamment, *Un souvenir de Bruges*, *Un souvenir de Fosset* la ligne et la couleur se trouvent réduites à leur plus simple expression; l'atmosphère est d'un calme étonnant, rien de plus parfait que ces petits tableaux remplis de rêve, de poésie, de méditation. Les paysages d'Auguste Donnay sont de la même inspiration, ils expriment le même calme, mais ils sont d'un art moins raffiné, plus naïf et plus frais.

Toujours pleins de verve caustique, de drôlerie et d'originale fantaisie, James Ensor expose de curieux petits paysages, *Moulin à Mariakerke* et *Vue prise en pays plat*, et une *Guerre des escargots* d'un art grimaçant et bizarre. L'envoi de G. Lemmen est peu abondant, mais ses *Coquillages* et surtout ses *Roses* sont des pages exquises de coloris et de ligne. Xavier Mellery est un artiste d'exception; il s'obsine dans la pénombre, mais comment lui en tenir rigueur puisque chacun de ses tableaux est une œuvre puissante et profondément méditée? *Vers la ville tentaculaire*, *Solitude*, *Un vieil ami* sont de troublantes synthèses de vie renfermée, taciturne, sombre. Mellery a réussi à se faire un métier très personnel, et qui traduit merveilleusement sa pensée. Plus fruste, exprimant également l'âme des humbles, Jacob Smits sait mettre dans ses *Intérieurs* campinois une poésie tiède, d'une clarté naïve. Henri van Seben expose un petit paysage, *Ryswyck*, d'une fine atmosphère nacrée.

Nous avons maintes fois fait remarquer les pages habiles d'Alexandre Marcette, tout en regrettant chez lui un penchant à la fantaisie qui le fait tomber souvent dans l'artificial. Richard Baseleer est plus vrai, ses ciels sont agités, et il aime à noyer les choses dans une atmosphère troublante et mouvementée. Je préfère à tout cela un petit paysage simple et riant de Claus. *Bénédictins psalmodiant* et *Nuit lunaire dans une église*, d'Alfred Delaunoy, sont des pages d'une grande richesse de coloris. Auguste Oleffe expose une *Neige à Auderghem* d'une exquise fraîcheur. Notons encore les coins de ville toujours intéressants d'Henry Cassiers, les parterres fleuris de M^{me} Gilsoul-Hoppe, *En juillet* de Théo Hannon, *Été* de V. Uytterschaut, et la suite d'esquisses décoratives de Fabry, où les figurés harmonieusement animées expriment la joie de vivre parmi les occupations variées du printemps, de l'été, de l'automne, et de l'hiver. Enfin Eugène Smits expose quelques figurés toujours belles dans leurs attitudes un peu hautaines.

F. H.

Un mot de réponse

à
Pierre Pons,
roi (1).

Ah! Sire,
Que de grâces et de confusion,

Penser que votre auguste main
Daigna lever son petit porte-plume
Pour asperger de ses faveurs la poussière du *chemin*
De Patipata (Bernard Grasset, 3 fr. 50, un volume)!

Ah! croyez bien, Sire, que vous n'obligeâtes
Point un ingrat,
Et que toute la force de mes bras,
De mes dix doigts et de mes pattes,
Dorénavant, je l'emploierai avec fidélité
A ramener sous l'autorité
De Votre Majesté

(1) Voir la *Lettre de Pierre Pons à M. Henry Daguerches pour le remercier de l'envoi d'un beau livre* dans notre numéro du 12 novembre dernier.

Les aveugles, les bancroches, les culs-de jatte,
Les podagres, les tourne-moignons,
Qui refusent l'hommage à notre Sire si mignon,
A pourfendre les bossus et les pleutres
Jaloux
D'un joli garçon bien fait comme vous,
Qui, de la tête aux pieds, portez si bien le feutre!

Que Votre règne arrive, Sire,
Et au galop, si j'ose dire!
Votre pauvre royaume en a bien besoin.
Venez et guérissez de l'attouchement de vos mains
Les humours froides des enfantelets contemporains!
Et nous, les pieds en l'air, la main sur notre lyre,
Nous crierons tous en chœur:
Ah! vive Monseigneur!
Ah! vive Monseigneur Pierre Pons, le gai Sire!
Et mort aux tristes sires!

HENRY DAGUERCHES

P. S. Dites, je vous prie, à votre papa
Qu'il n'en veuille pas
Si mon facteur parut perdre sa trace,
Et si point encore ne lui ai rendu grâces
Pour ce « Bon Soleil »
Aux rayons duquel (1)
Je me suis voluptueusement chauffé la substance grise.
Mais il m'arrive un châtement noir
Que vous serez à même de concevoir,
Vous qui fûtes enfermé dans la valise,
Avec six rasoirs.

Imaginez que l'on m'avait enfermé dans un cabinet
Qui sentait la prose à plein nez,
Et qu'il me fallait écrire quatre-vingt-trois kilomètres
Avant que l'on veuille bien me permettre
D'aller me promener.

Mais cela, bon sang! a pris fin.
Vive l'amour et le bon vin!
Et dès demain matin

Moi, mon épouse, et pas notre petite dernière,
Nous partons pour Paris, pour Paris-les-Pantins,
Où règne Pierre Pons et où l'on voit son père!
Sans compter que Paris n'est pas loin de Bruxelles,
Où l'on trouve de bien charmantes demoiselles,
Et maints garçons coiffés « aux amis d'Édouard »
Qui ne sont pas dans un musoir!
Oh! vivre dans une bicoque
Avec les petites Peacocks!
Oh! cet Henri, jeune homme à l'âme henriheinienne,
Oh! cette Boulou au délicieux caquet!
En voilà une dont la plume de perroquet
N'a pas déteint dans la bonbonne d'acide phénique!

Mais je m'arrête, Sire,
Car la cire
De ma chandelle a brûlé jusqu'au bougeoir.
Bonsoir!

H. D.

(1) Prononcez « duqueil ».

Provocations flammingantes.

Nous avons annoncé que l'Opéra flamand d'Anvers se proposait de représenter en janvier prochain un drame lyrique de M. Léon Du Bois, directeur de l'École de musique de Louvain, et tiré du beau roman *l'Ile vierge* de M. Camille Lemonnier.

Chose invraisemblable, des démarches ont été tentées auprès du directeur de l'Opéra pour le détourner de ce projet, et ce en raison de la personnalité de M. Camille Lemonnier, qui n'a, paraît-il, pas les sympathies de Messieurs les flammingants!

Le *Verbond der Vlaamsche Maatschappijen* considère la représentation de *l'Ile vierge* comme « un soufflet donné à toute la population anversoise ». Il écrit au directeur : « Il serait inimaginable qu'on représentât à l'Opéra flamand une pièce de Camille Lemonnier, qui n'a laissé échapper aucune occasion de faire preuve, par des paroles et des écrits, de son mépris pour notre peuple et pour notre langue. Au mois de juillet dernier, notamment, il écrivait qu'il n'existe ni une civilisation, ni une langue flamande, rien qu'un misérable patois, et ne disait-il pas, à propos de notre plus ardente aspiration, ne pas vouloir de l'Université flamande à Gand, comme d'une chose inutile dans une ville de haute culture française? Ce sont des injures sanglantes pour notre sentiment de race, et si pareil sacrilège devait être consommé dans le temple qui devrait être exclusivement consacré aux productions flamandes (ou, tout au moins provisoirement, germaniques) il n'y a aucun doute que l'indignation ne devienne générale dans notre Anvers flamand: »

Il est à peine nécessaire de faire ressortir le caractère à la fois saugrenu et odieux de cette agression contre un écrivain illustre, l'une des gloires les plus pures de nos Lettres et le principal artisan de leur Renaissance.

Le *Nouveau Précurseur* répond à l'attaque par un coup droit en rappelant le discours prononcé à Anvers, le 9 avril dernier, par M. Camille Lemonnier au banquet offert à Cyrill Buysse et présidé par M. Louis Frank dans un milieu archi-flamand et super-flammingant, — discours acclamé avec enthousiasme par les deux cents convives réunis.

Le maître s'exprimait en ces termes :

« Le pays flamand fête un de ses enfants, l'un des plus délicats et des plus forts parmi ceux qui ont le don souverain du Verbe. Nous, écrivains de langue française, nous applaudissons parce que Cyrill Buysse est une des formes de notre âme générale, sensuelle, violente et candide et qu'à part l'admirable Stija Streuvels, personne encore n'avait exprimé avec une telle émotion patriale l'âme et la terre de Flandre.

Buysse est un homme de la terre, et de cette terre, son art est peuple et paysan, de sève farouche et tendre. Il a aux lèvres la petite chanson du père, sour de celle que siffle l'oiseau; il a aussi le cri de l'homme des foules dans la colère, le jeu et le stupre. Quand il donne son coup de bêche, la motte qu'il soulève est un morceau d'humanité, rattachée aux fibres profondes du sol.

Il vit au cœur des paroisses, dans la rumeur des petits métiers, la sonnerie des cloches, sonnante à vêpres et à mort, le tapage des kermesses et le bruit mouillé des baisers derrière la haie.

Ce que nous aimons, en tant de ses livres, *'t Bolleken, Tusschen Leie en Schelde*, ce sont les images patriales, c'est son large tempérament cordial, sensible, sanguin et sain; c'est encore l'accent de la race et le rythme franc de la langue, c'est l'intimité fraîche des petites maisons, c'est le goût et l'odeur de la terre poignante comme de la vie aimée et qu'on voudrait baiser. Son don captivant d'écrivain s'exerce là : il vivifie et intensifie les caractéristiques de la terre de Flandre. On sent qu'il la chérit et la vénère d'un cœur d'homme et de petit enfant. Avec quel attendrissement, avec quel orgueil, avec quels bonds du sang dans la poitrine! Celui-là est un tendre jeune amoureux qui sait nouer les guirlandes fleuries de *Hozeke Van Daelen* et de *In de Natuur*; celui-là aussi porte en soi la vieille âme rude des ancêtres qui sait, dans *Het Recht van den Sterkste*, proférer des mots qui sonnent comme les marteaux sur l'enclume!

C'est, au total, cette force concentrée et multiple, aux jets poussés en divers sens, c'est ce mot puissant de l'instinct mâle dans tous les sentiments de la vie qui font du romancier un splendide homme de chez nous. Et, encore une fois, voilà pourquoi nous l'aimons en frère de race et de sang, et voilà aussi pourquoi nous sommes de cœur

chaud à ce rendez-vous d'un peuple venu des campagnes et des villes pour lui apporter les petites fleurs du printemps des jardins et les gros épis roux des jours de moisson. »

Pour clore la discussion, le *Nouveau Précurseur* ajoute : « Que nos adversaires relisent ces belles paroles, qu'ils les méditent, qu'ils se frappent la poitrine et qu'ils se retirent à l'ombre de crainte de se rendre odieux, — ils ne sont que ridicules à présent. Vouloir empêcher qu'un auteur belge fasse représenter sur une scène belge une œuvre faite en collaboration d'un musicien belge, — et flamand, — alors que sur cette même scène on joue surtout des pièces italiennes, françaises, allemandes, russes, etc., à côté de pochades étrangères tout au plus dignes d'un music hall, — voilà qui dépasse l'imagination. »

Et maintenant, au rideau.

O. M.

Les Conférences de M. Médéric Dufour à l'Université nouvelle.

M. Médéric Dufour est l'un des conférenciers préférés du public de l'Université nouvelle. Sa parole claire et élégante, sa documentation sûre et la manière personnelle et élevée dont il en use sont autant de raisons pour lui attirer la sympathie et la confiance.

Aussi est-ce devant une salle comble qu'il a développé, en trois entretiens successifs, les sujets suivants, bien faits pour séduire des auditeurs que les belles choses émeuvent : *Une représentation tragique de l'Athènes de Périclès (Antigone de Sophocle)*; *Une représentation comique dans l'Athènes de Périclès (Les Acharniens d'Aristophane)*; *la Musique grecque et les hymnes delphiques*.

Illustrées par des projections lumineuses aussi captivantes que variées, ces conférences ont obtenu le succès le plus vif et le plus mérité. L'intérêt de la troisième s'accroissait par le fait qu'elle était accompagnée d'une audition musicale, au cours de laquelle une cantatrice d'une rare distinction et d'un talent raffiné, M^{lle} Renée de Madre, qui débuta l'an dernier à la *Libre Esthétique*, chanta les deux hymnes à Apollon découverts en 1893 et 1894 et transcrits en notation moderne par M. Théodore Reinach.

Le premier a été pourvu par M. Gabriel Fauré d'un accompagnement de harpe, de flûte et de clarinettes; le second a été ponctué de simples accords de harpe par M. Boëllman. Abstraction faite de tout sentiment d'autosuggestion, il ne peut être nié que ces transcriptions modernes procurent une sensation de beauté plastique qui rappelle avec intensité l'architecture et la statuaire de la Grèce antique. Une interprétation sobre et sans affectation, où la recherche de la ligne souple et élégante s'allie à une pénétration à la fois consciente et spontanée du sens poétique du texte, est nécessaire pour que cette évocation d'hellénisme soit atteinte. M^{lle} de Madre, secondée par une voix d'une pureté et d'une homogénéité remarquables et guidée par un instinct esthétique très sûr, a rempli à la perfection ces délicates conditions et a exprimé avec une ferveur convaincue le noble et clair lyrisme des deux hymnes. M^{me} Guillaume-Piron (harpe), MM. Strauwen (flûte) et MM. Adam et Van Ingh (clarinettes) ont exécuté en musiciens accomplis les parties d'accompagnement. CH. V.

Le Musée de la Littérature.

On s'inquiète sur le sort du Musée de la Littérature. Des collections ont été recueillies, des dons ont été faits et des promesses existent. Un très beau local allait être inauguré au Palais du Cinquantenaire quand tout à coup un revirement se serait produit dans les idées de l'Administration. Tout est de nouveau arrêté, ajourné *sine die*. La bonne petite méthode belge triomphe : demie-mesure, attermoissements, regrets des pas en avant. Serait-il aussi devenu nôtre le proverbe qui nous amuse en Espagne : « Ne remettez jamais à demain ce que vous pourriez faire après-demain »?

Les amis des lettres belges seraient heureux d'avoir quelques éclaircissements et précisions. Un musée, comme toute institution, doit être ou n'être pas. Est-ce que le Musée de la Littérature, après avoir été, est encore ?

LA MUSIQUE A LIÈGE

Mes premiers mots, en reprenant la chronique saisonnière, doivent être adressés au nouveau directeur du Conservatoire. Notre cher et célèbre concitoyen Sylvain Dupuis est rentré dans son milieu natal joyeusement accueilli par toute la population. C'est une force considérable de se sentir populaire, et dans la situation où se trouve un homme chargé d'une lourde besogne et armé d'un pouvoir qui entraîne une responsabilité proportionnelle, la sympathie est un tonique nécessaire. Heureusement il peut s'en abreuver à souhait. Le personnel, les élèves, le corps professoral ont accepté ses premières dispositions; le public a lu avec plaisir dans les journaux que le nombre des grands concerts serait porté à quatre, on a appris que la location avait été empressée et rappelle les meilleurs temps du Conservatoire. La légende est donc faite : la vie, l'ordre et l'éclat sont rendus à l'institution. Je salue ce rajeunissement avec la plus cordiale confiance.

Une autre institution qui a conquis infiniment de considération parmi les artistes et les amateurs d'art pour tout le bien qu'elle a fait aux professionnels et les plaisirs délicats qu'elle a procurés à toute l'agglomération, liégeoise; l'*Œuvre des artistes*, a, sans perdre de temps, organisé une exposition de peinture, donné une matinée musicale et annoncé une série de conférences et de séances où la musique belge prendra le premier plan.

Ce qui plaît à dire sur l'exposition actuelle, où toutes les écoles et presque toutes les tendances sont représentées, c'est que la sensation spéciale des Wallons se fait respecter et goûter en même temps que celle des Flamands. La pensée synthétique et mystique d'Aug. Donnay, la vision juste d'Henri Anspach, le charme féminin de Bauès, le sens décoratif de Caron, l'intuition chercheuse de Cerf, l'âme inspirée, primesautière et géniale de F.-O. Colley qui se fait admirer dès sa première entrée en une exposition, la virtuosité un peu précoce de Crabay, les ressources complexes de Delsaux, de G. Halbart, de Maurice Pirenne, de Masson, l'esprit de Koïster, les promesses de Marcel Jaspar, l'habileté et la conscience de M^{me} Mottart-van Mareke, de M^{me} Ransy-Putzeys, la maîtrise et l'audace de J. Wolff, de J. Ochs, la sûreté technique de Würth, pour en citer quelques-uns dans la pléiade (car il y a des absents), sont la floraison du terroir. Ceci dit pour donner une idée du cadre où la musique exhale sa propre poésie.

La matinée (XXVI^e heure) était dévolue à quelques œuvres de M. Henry Thiébaud. Cinq pièces pour piano, notations de couleur et de rythme, simples de structure, portant chacune quelque point lumineux ou étrange en leur silhouette, eurent pour élégante et sûre interprète M^{me} D. Cousin, une Liégeoise très choyée, et pour cause, autrefois en notre ville qui est la sienne. Un quatuor pour piano et cordes la ramena sur l'estrade au bruit des applaudissements. MM. Charlier, Rogister et Dechesne étaient ses brillants partenaires. L'exécution fut excellente. Cette composition n'avait pas encore été entendue chez nous et elle exige beaucoup d'attention, de souplesse et de compréhension chez les interprètes. L'architecture générale est celle des classiques, mais le détail s'en écarte souvent. Le style est celui de colloques où l'on se met aisément d'accord. Les pensées ne sont jamais vulgaires; chaque instrument trouve l'occasion d'être éloquent et pathétique. Comme dans la conversation, les silences sont fréquents, les idées se reproduisent en modulations tonales ou modales pour entraîner la persuasion et accroître l'émotion; ainsi l'on retrouve dans le final deux thèmes déjà élaborés antérieurement. Modulation et variation sont la caractéristique du travail; la mélodie est puisée aux sources de la mélancolie et des conflits dramatiques en une âme troublée qui cherche à se vaincre.

L'auteur et les exécutants recueillirent un chaleureux succès.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Paroles restent. — La Course du Flambeau. — Les Trains de luxe.

Au théâtre du Parc, c'est la semaine Paul Hervieu. Il est juste, il est bon, en ce moment où la décadence du théâtre semble avoir atteint son plus haut, ou son plus bas période, qu'un théâtre sérieux et probe comme le théâtre du Parc consacre toute une série de représentations à l'un des premiers dramaturges de ce temps, un des moins suivis par la foule, mais un de ceux qui sont le plus assurés de survivre à leur temps.

Est-ce à dire que Paul Hervieu soit un artiste impeccable et que son théâtre mérite des éloges sans réserves? Non pas, car il y aurait beaucoup à reprendre dans une pièce comme *les Paroles restent*, pièce de début d'ailleurs, ou peu s'en faut, et qui a le tort — c'est le défaut de tout le théâtre de Paul Hervieu — de prendre trop au tragique et de ne dénouer que par la mort du principal héros une affaire assez banale de papotages mondains. M. Paul Hervieu a une très haute et très forte idée de la responsabilité que l'homme encourt, même par des actes en apparence les plus indifférents. Cela est juste. Mais il se préoccupe peut-être trop peu de rendre vraisemblable les effets néfastes de nos petites inconséquences, de nos quotidiennes lâchetés. M. Paul Hervieu plane dans le domaine des idées et des conceptions purement abstraites. Il n'a pas assez les pieds en terre. Il n'ouvre pas les yeux avec l'indulgence nécessaire sur les gens qui l'entourent et qui composent l'humanité moyenne.

N'importe, son théâtre échappe du moins à la veulerie, à l'im-moralisme béat qui sévissent sur toutes les scènes à la mode. Et quand il écrit *la Course du Flambeau*, alors il n'y a plus qu'à s'incliner très bas devant une pièce admirable où l'égoïsme foncier de notre nature est mis en un saisissant relief. Ces trois femmes qui s'y déchirent, incarnant trois générations successives d'une même famille, c'est, en raccourci, toute l'humanité farouche des anciens âges que le nôtre reproduit exactement aux heures de crises et d'épreuves. Et l'on peut saluer en cette œuvre magistrale une tragédie moderne digne des plus sublimes créations de Racine ou de Corneille.

La troupe du Parc a joué dans la perfection ces deux pièces si difficiles, si différentes des productions ordinaires, oh! combien ordinaires, qui occupent la scène actuellement. On voudrait adresser des louanges équivalentes à M. Guyot, qui était chargé de présenter *la Course du Flambeau* aux habitués des matinées littéraires. Mais cet homme de talent et d'esprit a commis, en l'occurrence, une erreur regrettable: il a oublié qu'une conférence faite devant des jeunes filles était et devait être autre chose qu'un cours de doctorat universitaire, et qu'elle ne pouvait s'accommoder de longs exposés, de résumés de pièces, de commentaires plus ou moins sagaces qui provoquent nécessairement l'ennui. La causerie de M. Guyot était très informée; elle eût été à sa place devant un public d'étudiants; c'est dire qu'elle l'était moins devant le public spécial des matinées du théâtre du Parc.

* *

M. Abel Hermant a, certes, la prétention d'être un moraliste. Il étudie les mœurs de la noblesse française, et de ces exotiques, de ces rastas de tous genres qui composent à Paris ce qu'on appelle le « Monde ». Voit-il juste? Voilà la question. En tous cas, il ne voit pas cette vie en rose. Il est de ces moralistes qui peignent avec âpreté le vice de manière à rendre ridicule la vertu.... Quand il écrit des romans, le mal n'est pas grand, car les caractères de ses personnages sont expliqués plus ou moins et, en devenant vraisemblables, prennent aussi un aspect accidentel et exceptionnel qui rend simplement comiques leurs actions les plus étranges. Mais au théâtre, toute psychologie est rudimentaire, tout type devient emblématique, et l'on garde de la représentation d'une comédie de M. Hermant cette impression — fautive, je veux le croire — que la haute société parisienne n'est composée que de bandits élégants, de femmes folles de leurs corps, de jeunes filles qui ont perdu la notion des plus élémentaires pudeurs. Il

est vrai que la plupart des dramaturges d'aujourd'hui s'accordent par ne plus mettre à la scène que des gens de cet acabit...

Les Trains de luxe, que la troupe de l'Olympia joue en ce moment, a les qualités et les défauts de toutes les pièces de l'auteur des *Transatlantiques*. C'est amusant, c'est spirituel, c'est bien fait, c'est bien écrit, mais c'est faux et invraisemblable à hurler. Et il ne faut pas moins que le talent remarquable de M^{me} Cheirel, de M. Puylagarde, de M^{me} Georgette Loyer, véritablement exquise, pour assurer le succès d'une œuvre dont on ne saisit guère la raison d'être et qui oscille fâcheusement entre la satire et la caricature.

GEORGES RENCY

Nominations et Promotions.

La liste des décorations conférées aux artistes sur les propositions du ministre des Sciences et des Arts a paru mardi dernier au *Moniteur* :

MM. Th. Vinçotte et J. De Vriendt sont promus au grade de grand-officier de l'Ordre de Léopold.

Les peintres F. Courtens, Ch. Hermans, A.-J. Heymans, J. de Lalaing et E. Smits, l'architecte Janlet et le compositeur J. Van den Eeden reçoivent la cravate de commandeur du même Ordre.

Sont nommés officiers : MM. Octave Maus et A.-J. Wauters, hommes de lettres; les peintres A. Baertsoen, E. Broerman, H. Cassiers, J. de la Hoese, V. Gilsoul, Ch. Mertens et Rosier; les sculpteurs G. Devreese, P. Du Bois, J. Lagae et V. Rousseau; le graveur Lauwers; le pianiste A. De Greef; M. De Loose, directeur de la *Société de musique de Tournai*.

Enfin, la croix de chevalier est décernée à MM. Baes, Baeseleer, Bastien, Ciambrellani, Coppens, De Groux, Delaunois, Demol, Dirickx, Hageman, Huygelen, Kegeljan, Looymans, Mathieu, Michel, Montald, Morren, Oleffe, Opsomer, Pion, Reckelbus, Renard, Stevens, Thémon, Van Dooren, Viérin, Vloors et Wollas, peintres; aux sculpteurs Deckers, Gaspar et Rulot; aux architectes Coomans, D'Haicque, Flanneau et Franken-Willemaers; aux graveurs Louise Danse, Maréchal, M.-H. Meunier et Pellens; à M^{me} de Rudder, brodeuse d'art; aux compositeurs Daneau, A. Dupuis, Lunssens, Rasse, Smulders, Thiébaud, Van Oost et Van Vlemmeren; à MM. Daneels, organiste; Debeve et Durant, chefs d'orchestre; Debroux, Deru, Marchot, Prys et Zimmer, violonistes; Valvy de Lexhy, directeur de sociétés musicales; Clousson, musicologue; Demest, professeur au Conservatoire de Bruxelles, Lejeune, id. de Liège; Samuel, id. de Bruxelles; Seguin, id. de Liège; Goetinck, directeur de l'École de musique d'Ypres; Hekkens, secrétaire du Conservatoire d'Anvers; Schmidt, directeur de l'École de musique de Charleroi; d'Auxy de Launois, archéologue; baron de Loë et de Prelle de la Nieppe, conservateurs aux Musées du Cinquantenaire; De Wil, directeur honoraire de l'Académie de Tirlemont; Maes, archéologue; Nottebohm et Toussaint, amateurs d'art; Van Bastelaer, conservateur à la Bibliothèque royale; Cuvelier, archiviste.

Nous publierons dimanche prochain la liste des nominations dans l'Ordre de la Couronne et dans celui de Léopold II.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Le Miroir enchanté*, par ROBERT LESTRANGE; préface de M^{me} LUCIE DELARUE MARDRUS. Paris, E. Figuière et C^{ie}. — *Les Aéroplanes*, poème, par P.-J. JOUVE. Paris, E. Figuière et C^{ie}.

ROMAN. — *Jours de famine et de détresse*, par NEEL DOFF. Paris, E. Fasquelle (bibliothèque Charpentier). — *La route de l'Est*, par ALEXIS CALLIES. Paris, E. Figuière et C^{ie}. — *Une Fille de rien*, par JULES LEROUX. Paris, id. — *Notre Pauvre Amour*, par BINET VALMER. Paris, P. Ollendorff. — *L'Inquiète paternité*, par JEAN SCHLUMBERGER. Paris, Ed. de la *Nouvelle Revue Française* (Marcel Rivière et C^{ie}).

CRITIQUE. — *Les Maîtres de l'Art: Giovan-Antonio Bazzi, dit le Sodoma*, par L. GIELLY. Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}. — *Henri Rousseau*, par UHDE. Nombreuses planches hors texte. Paris, E. Figuière et C^{ie}. — *Nos Directions (Réalisme et poésie; Notes sur le drame poétique; Du Classicisme; Sur le Vers libre)*, par HENRI GHÉON. Paris, Ed. de la *Nouvelle Revue Française*.

(Marcel Rivière et C^{ie}). — *Le Val d'Arno*, par JOHN RUSKIN. Traduction et annotations de E. CANMAERTS. Douze planches hors texte. Paris, H. Laurens. — *Emmanuel Chabrier (1841-1894)*, par GEORGES SERVIÈRES. Paris, Félix Alcan. — *Beethoven*, par VINCENT D'INDY. Quatorze illustrations hors texte. Paris, H. Laurens.

BEAUX-ARTS. — *Mort de l'Amour*, dessins de ROUYEYRE; avec, en appendice, une prose de JEAN MOREAS. Paris, *Mercur de France*.

NÉCROLOGIE

Paul Eudel.

Ce nom était célèbre dans le monde des collectionneurs, parmi ceux qu'intéresse la « curiosité ». Érudit, amateur de goût, passionné d'art et de littérature, Paul Eudel était un critique averti dont les ouvrages : *le Truquage*, *Collections et Collectionneurs*, *Bijoux algériens* sont en quelque sorte classiques pour les spécialistes. Ses articles du *Temps* et du *Figaro*, réunis en neuf volumes, constituent l'histoire fidèle de l'Hôtel Drouot de 1881 à 1888.

Paul Eudel est mort à 74 ans, en province, où il s'était retiré depuis 1896.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, première séance du Quatuor Zoellner.

Samedi 9, à 8 h. 1/2, séance de musique ancienne à la *Scola Musicae* (90, rue Gallait). Au programme : J.-S. Bach, D. Scarlatti, N. Porpora, G. Tartini, J. Haydn, interprétés par M^{me} Paule d'Ytte, MM. F. Nawet, L. Charlier et F. Charlier.

Dimanche 10, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, deuxième concert Ysaye sous la direction de M. J. Lassalle et avec le concours de la cantatrice Maude Fay. Répétition générale la veille, à 2 h. 1/2, dans la même salle. Au programme : Grétry, Mozart, Berlioz et Wagner.

M^{me} G. Wybauw-Detilleux donnera son récital annuel de chant le 13 décembre, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie.

M. Jacques Thibaud prêtera son concours au deuxième Concert classique, fixé au 15 décembre.

Le premier concert de la Société J.-S. Bach aura lieu le dimanche 17 décembre, à 3 h., à la Salle Patria, 23 rue du Marais, sous la direction de M. Albert Zimmer. Au programme : Cantate (n° 190) *Singet dem Herrn ein neues Lied* pour soli, chœur et orchestre; Sonate en sol maj. pour violoncelle et clavecin; Récit et air de la cantate (n° 82) *Ich habe genug*; Suite (n° 6) *Bleib bei uns, denn es will Abend werden*.

PETITE CHRONIQUE

Des journaux ont annoncé que l'Allemagne avait fait connaître au comité de l'Exposition universelle de Gand son intention de ne pas participer à cette Exposition.

Présentée de cette façon, la nouvelle est inexacte. Les négociations au sujet de la participation allemande sont en bonne voie; un grand nombre d'industriels et de commerçants d'Allemagne ont promis leur concours et envoyé leur adhésion. Le patronage officiel du gouvernement impérial a été sollicité; tout fait prévoir le succès prochain de ces négociations.

M. Cooreman, président du comité exécutif de l'Exposition universelle de Gand, a été reçu lundi matin au palais de Bruxelles, où il eut avec le Roi un long entretien. Le président a fait connaître au souverain l'état d'avancement des travaux à l'heure actuelle,

et s'est étendu plus spécialement sur la question des participations étrangères. Le Roi a renouvelé à M. Cooreman, dans les termes les plus encourageants, l'expression de sa vive sympathie pour l'Exposition gantoise, et a chargé le président de dire à ses collègues du comité exécutif que son concours reste acquis à l'exposition de 1913.

Demain, lundi, à 2 h., s'ouvrira au Cercle artistique une exposition des aquarelles de M^{me} V. Gilsoul-Hoppe.

M. Guillaume Guidé vient d'être nommé commandeur de l'Ordre de Léopold II. « Cette nomination, dit la *Chronique*, s'adresse non au vaillant directeur de la Monnaie, mais au professeur du Conservatoire qui vient de prendre sa retraite après 25 ans de brillant professorat. Nommé il y a onze ans à la direction de la Monnaie, M. Guidé avait néanmoins jusqu'à la fin de la saison dernière conservé sa classe par dévouement à l'art et, régulièrement, dans chaque concert, il reprenait son pupitre de hautboïste. »

On sait avec quelle compétence et quelle autorité M. Guidé exerçait le professorat. Il a formé une légion d'instrumentistes remarquables qui ont fait leur chemin soit en Belgique, soit à l'étranger. Et c'est parmi eux, bien entendu, qu'on a choisi le successeur de M. Guidé au Conservatoire, M. Piérard, l'un de ses meilleurs disciples.

Nos lecteurs apprendront avec satisfaction que M. Guidé a quitté ces jours-ci la clinique du docteur Depage où il a subi il y a un mois une douloureuse opération. Complètement rétabli, il a repris ses occupations habituelles.

Les répétitions de *Déjanire* sont activement menées au théâtre de la Monnaie sous la présidence de M. Saint-Saëns. L'œuvre, dont la première représentation aura lieu incessamment, sera interprétée par M^{mes} Claire Friclé, Degeorgis, Hedy, MM. Darmel et Ghasne. L'orchestre sera dirigé par M. Otto Lohse.

On a commencé aussi au foyer les répétitions de *Fidelio*, qui passera en janvier.

Les protestations de M^l. J.-B. Lecomte et Engels dont nous nous sommes fait l'écho (1) et qu'appuyèrent plusieurs de nos confrères ont suscité une excellente initiative : celle de la constitution d'une société, les *Amis du Palais de Justice*, composée sous la présidence de M. Edmond Picard, de magistrats et d'avocats qui sauront protéger le monument de Poelaert contre les vandalismes dont il est menacé.

De Paris :

Le Cercle International des Arts, qui vient d'ouvrir un intéressant Salon auquel participent entre autres les peintres Ch. Cottet, Ch. Guérin, A. Dauchez, M^{me} Marie Cazin, R. Prinnet, B. Boutet de Monvel, les sculpteurs Bourdelle, Jean Baffier, Bugatti, V. Peter, Ph. Besnard, etc., annonce pour le mois de janvier une exposition des maquettes de décors exécutés par MM. Guérin, de Froberville et René Thiry dans le style des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

Des fragments du *Roi Artus* chantés par MM. Emile Engel et J. Feiner au deuxième concert du cycle : *la Musique à travers les poètes et les âges* ont excité une vive admiration. On s'est de-

(1) Voir nos numéros des 12 et 26 novembre dernier.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

mandé avec surprise, une fois de plus, pourquoi l'émouvant drame lyrique d'Ernest Chausson n'est pas représenté à Paris, où il retrouverait assurément le succès qui l'accueillit naguère à Bruxelles. Admirablement stylé à l'école de M. Engel, M. Feiner a fait un magnifique début dans le rôle de Merlin et semble tout indiqué pour le chanter en scène.

Comme la première, cette deuxième séance fut d'un très grand intérêt artistique. Des pièces anciennes (Adam de la Halle, G. de Machault, J. de Lescurel) s'opposèrent à des pages d'aujourd'hui et d'hier (Wagner, Massenet, Chausson, Koechlin, Pierné, R. Hahn, Debussy, Labey, Ochsé) célébrant, comme les premières, la foi, la guerre et l'amour, et que l'art expressif de M^{me} Bathori, de M. Engel et de leurs élèves rendit particulièrement attrayantes.

La *Schola Cantorum*, dont le regretté Alexandre Guilmant était l'un des trois fondateurs (avec V. d'Indy et Ch. Bordes) et dont il resta le président en même temps que le professeur d'orgue, vient de faire paraître à sa mémoire un fascicule exceptionnel, avec un beau portrait de Guilmant, divers articles et compositions musicales, analogue à celui qu'elle a publié en mémoire de Bordes. Il est signé de : de La Tombelle, J. de La Laurencie, A. Sérieyx, A. Gastoué, L. Vierne, etc. Une intéressante revue de la Presse en l'honneur de Guilmant complète ce fascicule, que tous les admirateurs du maître défunt seront heureux de posséder.

Les histoires de faux tableaux sont toujours d'actualité — et toujours amusantes. En voici une racontée par Paul Eudel, le réputé collectionneur qui vient de mourir :

Elle concerne Greuze. Sous le second Empire, un certain Abrier, peintre de talent, s'amusa à pasticher le maître célèbre : ses faux Greuze inondaient le marché. Sur un châssis du temps, avec des jus, des vernis jaunâtres, une exposition prolongée au soleil, il lignolait à sa façon de petites têtes à la Greuze et accrochait négligemment les toiles dans son atelier au milieu de ses propres œuvres.

« Tiens ! vous avez un Greuze ? faisait un visiteur.

— Je ne sais pas, disait Abrier.

— Mais si, c'est un Greuze. Vendez-le moi.

— Hé ! cela vaut beaucoup d'argent.

— Ah ! vous voyez bien que c'est un Greuze, s'écriait l'amateur. A ce prix-là... »

Le « connaisseur » emportait son panneau contre espèces, et Abrier sortait d'une armoire une nouvelle et non moins délicieuse tête de Greuze.

Sottisier :

En voilà un qui ne se suffirait pas des *Nourritures spirituelles* d'André Gide!
Le Feu, novembre 1911.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître : Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

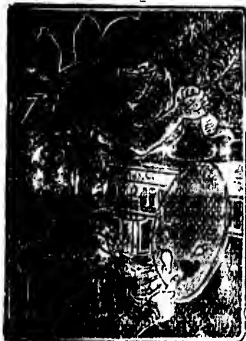
Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8° illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR À L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise à très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Priz du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE À TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux, aquarelles, pastels etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns, Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Peinture d'aujourd'hui (suite et fin) (MAURICE DENIS). — « Le Parfum des Buis » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Livres (F. M.). — Petites Expositions : *Mme Gilsoul-Hoppe*; *M. Paul Hagemans*; à la *Galerie Boute* (F. H.). — Nouvelles publications musicales (O. M.). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Nouveaux concerts de Verviers (J. S.). — Chronique théâtrale : *le Feu de la Saint-Jean* (GEORGES RENCY). — Nominations et promotions. — Chronique judiciaire des Arts : *l'Histoire de France* (O. M.). — Accusés de réception. — Memento musical. — Petite Chronique.

La Peinture d'aujourd'hui⁽¹⁾

L'erreur des uns et des autres, notre erreur à tous, c'a été de chercher avant tout la lumière. Il fallait chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice, c'est-à-dire l'expression de notre âme en Beauté, et le reste nous eût été donné par surcroît. Il n'est pas important de rendre ou de ne pas rendre l'éclat véritable du soleil, de lutter avec lui de luminosité; les pigments que nous employons et qu'on eut le grand tort d'assimiler aux couleurs du spectre ne sont que des boues colorées, qui ne restitueront jamais la grande lumière du soleil. Ce qui importe, c'est qu'un tableau constitue une harmonie de couleurs. La décoloration où nous entraîne fatalement la recherche de la lumière n'a-t-elle pas appauvri la peinture moderne? Un Vénitien somptueux et sombre, avec ses mille rapports et son unité, n'est-il pas plus satisfaisant que nos tableaux pâles et acides, lesquels ne sont le plus souvent en somme qu'échantillonnage de tons purs avec mélange de blanc? La peinture vénitienne ne contient-elle pas,

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

après tout, plus de soleil que la nôtre? Le soleil peut donner lieu aux plus riches interprétations, aux plus sombres harnies. Et s'il est vrai que *la Ronde de nuit* est un effet de soleil, il n'est pas douteux non plus que la plupart des grands Véronèse, plusieurs Titien et Tintoret sont aussi des compositions issues d'une émotion de soleil, et qu'elles traduisent supérieurement sinon l'éclat aveuglant de la lumière et des colorations qu'elle exhale, la chaleur et la beauté dont elle enveloppe tout.

Dans le Midi on ferme les volets et on se garde du trop-grand éclat du milieu du jour. Dieu sait cependant si l'on y aime le soleil! Les Vénitiens l'aimaient autant que nous, mais de même qu'ils interprétaient la forme humaine, les draperies, les architectures, selon leurs besoins d'expression et d'harmonie, ils substituaient à l'intraduisible magie de la lumière l'équivalente magie de la couleur, plus faite pour le plaisir des yeux, plus conforme aux principes de l'art. C'est ce qu'a bien exprimé Cézanne lorsqu'il disait « J'ai découvert que le soleil est une chose qu'on ne peut pas reproduire, mais qu'on peut représenter ». Et c'est ce qu'on aperçoit dans les paysages du maître provençal et dans ses compositions, qui évoquent si pleinement le souvenir des grandes œuvres vénitiennes.

Gauguin, le plus notoire des disciples de Cézanne, nous enseigne plus clairement encore qu'il y a quelque chose de plus puissant que le soleil: c'est cette faculté maîtresse — la Reine des Facultés, selon Baudelaire — celle qui choisit, qui décide et qui élucide, qui fait d'une sensation confuse une œuvre d'art, et qui reconstruit le monde à l'image de l'homme. Gauguin a mis au service de la *doctrine des équivalents*, ou *Symbolisme*,

l'imagination la plus riche et la plus abondante ; et comme il a su trouver pour traduire ses émotions d'admirables signes, il n'a pas manqué de créer les plus somptueuses harmonies de couleur pour représenter le soleil. Tous les Gauguin ou à peu près sont des effets de soleil. La plupart ont été peints devant une nature tropicale toute baignée de la plus éclatante lumière. Cependant vous ne savez pas en les regardant si le soleil est à droite ou à gauche, ni quelle heure du jour il est, ni de quel côté « il faut tourner son ombrelle », comme disait, je crois, M^{me} Morisot devant des Monet. Vous distinguez mal ce qui est au soleil et ce qui est à l'ombre ; il n'y a ni violet, ni orangé clair. Comme chez les Vénitiens, la lumière est devenue de la couleur (1). Le soleil n'est plus ici un simple phénomène d'éclairage, c'est un mythe de beauté, un foyer d'harmonie, un incomparable vêtement dont la nature s'habille. Loin de décolorer les objets, il en exalte les teintes, les porte au paroxysme ; il favorise l'art du peintre, autorise tous les excès de la couleur. On pense à Delacroix et l'on est frappé de la similitude des méthodes. Les coloristes n'aiment pas la peinture claire. Et peut-être que pour retrouver dans une œuvre d'art, aussi réelle que chez Gauguin, la présence du soleil, il faut remonter jusqu'à l'art du vitrail gothique, jusqu'aux tapis d'Orient.

« Le soleil est une chose qu'on ne peut pas reproduire, mais qu'on peut représenter ». Je revois par le souvenir l'étroite et ombreuse rue d'Aix en Provence où Cézanne nous expliquait l'objet de ses recherches et de son effort, la lumière, cette insaisissable chimère de tout l'art moderne. Et il nous montrait tantôt l'éclat bouillonnant du ruisseau, véhicule incolore de paillettes lumineuses, tantôt le faite des maisons et les toits rutilants de soleil. Admirable formule qui résumait en le contraste de ces deux mots : reproduire et représenter, notre doctrine du symbolisme pictural, non littéraire, des *équivalents*, — opposée au vain effort de copie directe des photographes de l'École des Beaux-Arts et des naturalistes de l'école du « Tempérament ». Admirable et didactique formule ! Tout l'art consistait à nous représenter nous-mêmes, à traduire nos sensations en beauté, à faire avec du soleil, de la couleur. La jeune peinture cherche évidemment à s'évader de la copie directe. Les équivalents, les formules qu'elle crée sont peut-être trop schématiques ; mais c'est la bonne méthode.

Certes nous n'avons pas encore retrouvé une attitude normale vis-à-vis de la nature. Nous nous attardons au

(1) J'ai observé que le jeu des ombres et des lumières ne formait nullement un équivalent coloré d'aucune lumière... La richesse d'harmonie, d'effet, disparaît, est emprisonnée dans un moule uniforme. Quel en serait donc l'équivalent ? La couleur pure ! (P. GAUGUIN, cité par M. de Rotonchamp).

trop facile exercice des notations, aux jeux innocents d'une sensibilité capricieuse, elle n'est encore que le substratum un peu vague et fantomatique de nos subjectivités, elle échappe à notre étreinte, et c'est peut-être que nous ne savons que la saisir dans le chatolement et la subtilité de ses apparences, que la pincer et la chatouiller. Tout autres et autrement féconds étaient les rapports qu'un Titien, par exemple, entretenait avec la nature. Ah ! que l'art classique était donc mâle et généreux !

MAURICE DENIS

« LE PARFUM DES BUIS »

Chaque fois qu'il paraît un livre de M. Louis Delattre, il me semble avoir épuisé toutes les réflexions que peut m'inspirer le spectacle de cet art salubre et fort, et chaque fois cependant il m'en vient de nouvelles. C'est que M. Louis Delattre supporte allègrement une fécondité qui écraserait un autre conteur. Il publie partout, et tout le temps, surtout depuis quelques années. Certains le lui reprochent, et moi-même, qui l'admire, tremble souvent que cette production intensive ne tarisse les sources de son inspiration. Mais il y a des gens qui lorsqu'ils demandent trop à leurs forces, au lieu de les surmener les exaltent et s'en découvrent de nouvelles. M. Delattre est de ces gens-là. On peut se rassurer. Il ne s'épuise point.

Ainsi, avec les *Contes d'avant l'amour*, il a trouvé une veine nouvelle et que j'appellerais volontiers *nietzschéenne* si je ne craignais une équivoque. On avait toujours remarqué, chez lui une certaine exaltation devant la vie, d'un accent très particulier, un étonnement extasié et cependant prêt, à la fois spirituel intensément et physique avec douceur, auprès duquel celui d'un Charles-Louis Philippe, par exemple, apparaît d'une qualité bien grossière. Depuis les *Contes d'avant l'amour*, cette exaltation, cet étonnement se sont rencontrés (il n'y a pas d'autre mot) avec une certaine fièvre jusqu'ici inconnue qui en a doublé l'énergie. Découvrant la douleur, celle des autres d'ailleurs aussi bien que la sienne propre, celle qu'il impose et celle dont il pâtit, le poète y trouve un nouveau motif d'enthousiasme, une confirmation de son sentiment vital, et tout cela dans un style et avec des images et des sensations d'une vivacité brûlante, nettes, directes, saisissantes. Je ne crois pas avoir jamais ressenti quelque chose de plus troublant que cette ingénuité avec laquelle en lui se mariaient la cruauté et la conscience de la vie. On eût dit qu'elles ne faisaient qu'un et que dans la gorgée d'air respirée par l'homme qui vit se mêlait, indiscernable et indissociable, je ne sais quelle odeur mystérieuse de sang et de larmes, venue de l'élaboration des profondeurs du sang.

M. Delattre me semblait là sur la limite extrême et dangereuse qui sépare l'innocence de la perversité. Un degré de conscience de plus, une once de volonté de plus, et la balance, instable, se détraque, et tombe, lourdement, du côté de la malice et du vice. Fort heureusement, il n'y a chez M. Delattre nulle virtuosité : toutes ses habiletés (et elles sont exquisées) proviennent d'un certain tact qu'il a en observant le réel, et l'âme charmante et enfantine qui s'avoue dans une *Rose à la bouche* et la *Loi de péché* était capable de résister à bien d'autres mouvements de l'instinct.

La preuve, c'est que tout cela s'est apaisé, purifié, rassis. Quelque chose de nouveau parfume le *Parfum des buis*, quelque chose de tout nouveau pour M. Delattre, quelque chose qui n'est pas encore le sacrifice, mais qui en est comme l'aurore, comme le délicieux pressentiment. Ce livre possède un sous-titre bien significatif : *Avec six autres histoires pour exalter la radieuse misère de vivre* (1). Sept contes, dont quelques-uns sont de véritables chefs-d'œuvre du genre, sept contes de misères, de malheurs et de tristesses. Mais M. Delattre et un alchimiste étonnant. Quoi qu'il voie, il le transforme, ou du moins non, il n'y touche pas, mais il y découvre je ne sais quelle propriété qu'on n'avait pas vue et qui suffit à le faire accepter comme consolant, comme doux, comme beau. C'est infiniment subtil, et lui-même ne peut savoir quel pouvoir il exerce : cela sort de lui, de sa parole, de la disposition des événements, sans qu'il puisse ni s'en douter, ni surtout en diriger les effets. Mais si vous lisez, par exemple, la *Femme au taureau*, qui est une histoire dont tous les faits, l'un pris après l'autre, sont tristes et capables d'inspirer le désespoir de vivre, vous êtes tout étonné qu'à la fin se dégage, et précisément de cet ensemble, une sorte de consolation, d'allégresse incompréhensible. C'est que de tous les héros de l'histoire, et même les plus éprouvés, sort une telle volonté d'exprimer de la vie physique, de la nature, de l'air qu'ils respirent, toute la joie possible, que cette volonté et cette joie baignent toutes choses d'une atmosphère radieuse. Et c'est cette joie diffuse qui est le sujet du conte (et non pas son intrigue) absolument comme, dans un tableau de Rembrandt par exemple, le sujet de l'œuvre et le motif de notre émotion est non pas la scène représentée (qui peut être triviale et sinistre), mais le divin clair-obscur qui magnifie et transfigure tous les objets.

M. Louis Delattre ne craint pas d'aborder les plus lamentables sujets, de ceux qui deviendraient, entre les mains d'un réaliste par exemple, de désobligeantes ou de pleurnichardes occasions d'étaler les apparences extérieures de la misère. On dirait au contraire qu'il se fait un jeu de les choisir sur le bord extrême de la désolation. Cela ne fait que davantage ressortir cette qualité dont je parle et qui n'aurait aucun mérite si l'intrigue était douce et gentille.

Je sais peu de lectures aussi consolantes, car on n'y rencontre point traces de cet optimisme volontaire dont la niaiserie puérile se contente de fermer les yeux devant la tristesse. Point du tout. M. Delattre ne nous fait grâce de rien : la maladie, la mort, les désespoirs de l'amour et les affres de la vieillesse, les luttes de l'argent, tout cela lui est familier, mais il ne s'en laisse pas abattre. Toujours, sur ces ruines, triomphe quelque incorruptible sentiment, quelque idéal secret. Ainsi dans cet admirable conte qui s'appelle le *Présent de la mort* habite toute la beauté de l'amour qui s'ignore. Le vieux Bouguin, hanté d'une jalousie stupide, a passé les dernières années de sa vie à martyriser sa pauvre femme, et le jour de son agonie, il la torture encore, et il la tue. Jusqu'ici nous ne sommes en proie qu'à l'épouvante suscitée en nous par cette monstrueuse et sénile passion. Mais tout à coup, lorsque le vieux croit s'apercevoir qu'il a en effet tué la malheureuse, tout son amour, qu'il n'a jamais dit, parce que c'était un être brut et inhabile aux paroles et que seule la jalousie était

(1) LOUIS DELATTRE : *Le Parfum des buis, avec six autres histoires pour exalter la radieuse misère de vivre*. Paris, Bruxelles. Association des Écrivains belges.

son possible langage, son amour enfin se fait jour, et il meurt en prononçant ce mot extraordinaire, inattendu :

Ma... ma... ma bien-aimée!

Et il nous semble vraiment que, soudain, nous touchions une des choses les plus précieuses, les plus divines du cœur humain. M. Delattre avait caché ce joyau sous un amoncellement de décombres et de guenilles. Quelle radieuse surprise?

Ainsi dans la nouvelle appelée *le Parfum des buis* (qui donne son titre au recueil), il narre l'histoire de deux vieilles femmes dont l'une, devenue religieuse, écoute la confidence de l'autre, qui lui raconte sa vie. Et cette vie est un tissu de désastres. Mais ces désastres, c'est la vie, en effet, avec, pour la baigner, l'atmosphère délicieuse de la tendresse humaine. Et la religieuse qui s'est mise à l'abri des tentations du monde s'est aussi écartée des joies humaines. Elle sent cela en recevant les confidences de son amie. Et son désespoir à elle est absolu, car rien ne pourra lui redonner ce qu'elle n'a point voulu prendre. C'est le seul personnage de ses contes que M. Delattre abandonne entièrement, c'est le damné de sa justice.

M. Louis Delattre possède, outre ce sentiment puissant qui lui crée son style et son accent si personnels, toutes les qualités des grands conteurs : l'ordre, l'intensité, le choix. Il compose merveilleusement : par exemple l'exquise page qui a pour titre le *Réveillon de M. Piquet*. Je ne crains pas de le placer à côté de nos plus célèbres maîtres au pur point de vue de la forme et de la technique. Mais pour moi, je le préfère à tous, à cause de cette émotion que personne d'autre que lui ne donne. Et c'est un des plus authentiques écrivains de la Belgique moderne.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES LIVRES

LE SIEUR DE SIGOGNE. — *Les Satyres*, extraites des recueils et manuscrits satyriques, choisies et réunies pour la première fois, avec une biographie et des notes, par FERNAND FLEURET (Collection *Erotica selecta*.) Paris, chez Sansot. — Je n'aime pas beaucoup la grossièreté de ces satyres. Et je me demande pourquoi M. Fleuret, de qui j'avais admiré des vers personnels, s'amuse à déterrer ceux-ci. Ils valent plus, je le sais bien, que nombre de ceux des poètes de ce temps là, écrivains plus ou moins virulents et scatologiques, mais qui furent des pamphlétaires et non des poètes. Ils ont fait des satyres comme d'autres des madrigaux. Leur inspiration, toute verbale, peut être violente, elle n'est jamais lyrique.

HENRI CHERVET. — *Escarmouches pour la tradition*. Paris, chez Dorbon aîné. — Décidément, le journalisme n'est pas encore mort, malgré les grands coups que leur portent les organes à scandales et les feuilles trop illustrées. Il y a encore de la place pour de vrais chroniqueurs. M. Henri Chervet a les idées saines et généreuses. Il prend parti pour des causes justes. Il est Français. Il l'est avec la mesure qui convient et sans aucune des exagérations qui feraient croire que les amis de l'*Action française* sont nationalisés d'hier. Il sait s'indigner quand il faut et s'apercevoir à temps des dangers du scepticisme aveugle, snob, à tour de bras, des dangers de la raison toute seule, abstraite et froide. Il sait consulter l'expérience, le bon sens, voire les préjugés s'ils ont force et qualité de traditions.

J.-H. ROSNY JEUNE. — *La Toile d'araignée* (Paris, chez Calmann-Lévy). — L'auteur de la puissante et méditative *Affaire Derive* ici s'amuse, se détend. *La Toile d'araignée* renferme une trentaine de contes sans prétention, d'un mouvement endiablé, d'une verve charmante et légère, d'une absurdité délicieuse parfois. Dans cette coupelle de petites pierres bizarres et jolies, une perle, un morceau d'exquise littérature : *Une légende coréenne*.

EDOUARD DAANSON. — *Le petit Billy et son précepteur* (Paris, Librairie générale des sciences, arts et lettres). — C'est le répertoire de toutes les absurdités qu'un pauvre abbé, précepteur d'un petit garçon mal élevé et curieux, peut lui répondre. C'est d'ailleurs parfois extrêmement drôle. Mais ce que je n'aime pas, c'est que l'auteur prenne si visiblement parti pour le bon sens de l'enfant contre la pauvreté d'esprit du prêtre. Il y a un comique sinistre (pas drôle du tout) à voir une des religions les plus chargées de symbole et de beauté qu'il y ait eu tâcher ainsi misérablement de s'excuser, par de naïves explications, auprès de l'intelligence d'un gosse, lequel du reste, comme par un fait exprès, ne rate pas une des objections que ferait un libre-penseur de taverne. Ni au peuple, ni aux enfants l'ésotérisme n'a de comptes à rendre.

MAURICE DE FARAMOND. — *La Dame qui n'est plus aux Camélias. — Nabuchodonosor* (Paris, chez Eugène Figuière). — J'ai parlé naguère ici même de la *Dame qui n'est plus aux Camélias*. Je n'ai pas beaucoup changé d'avis ni sur cette pièce, ni surtout sur la portée et la langue — un peu apprêtée mais excellente au point de vue théâtre — qu'elle emploie. C'est une œuvre qui méritait un grand succès, une œuvre où l'on pense.

F. M.

PETITES EXPOSITIONS

M^{me} Gilsoul-Hoppe. — M. Paul Hagemans.
A la Galerie Boute.

L'exposition de M^{me} Gilsoul-Hoppe au Cercle artistique est pleine de jolies pages fraîches et parfumées. Le talent de cette artiste est fait de force et de grâce, de fermeté et de finesse. C'est une fête des yeux que toutes ces fleurs arrangées en bouquets ou laissées dans leur cadre naturel, les jardins et les prés. On y voudrait peut-être moins de précision, plus de vague, un peu plus d'interprétation. Mais on ne peut s'empêcher d'être séduit par le coloris élégant et clair, par l'extrême saveur de ces coins de nature observés avec tant de joyeuse humeur.

M. Paul Hagemans expose à la Galerie Royale une série d'esquisses et de tableaux exécutés au cours d'un voyage aux Antilles. Il y a là des pages juvéniles, en général très fraîches et d'une inspiration primesautière. C'est brossé avec fougue, trop hâtivement néanmoins, ce qui donne à ces œuvres un aspect inachevé et un peu confus.

A la Salle Boute, quelques artistes débutants. Peu de nouveauté. Le mieux doué, M. G. Ballewyns, expose quelques tableaux réussis où il y a de l'atmosphère et quelque finesse. A noter aussi les esquisses légères et gracieuses de M. H. Logelain.

F. H.

Nouvelles publications musicales.

Cantabile, Improvisation-Caprice, Prière, Choral pour orgue par JOSEPH JONGEN (op. 37). — **Fantaisie sur deux Noël's populaires wallons**, par le même (op. 24). Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. — Paris, Durand et C^o.

M. Joseph Jongen vient de publier chez l'éditeur Durand, à Paris, quatre pièces pour orgue qu'il faut classer parmi les meilleures inspirations du compositeur. Elles ont le style soutenu et le sentiment recueilli de César Franck, tout en n'offrant avec le maître des *Béatitudes* aucune analogie de thèmes. La parenté ne s'affirme que par l'emploi de certaines formes, notamment du canon, dont M. Jongen fait un usage fréquent dans ces pièces, classiquement établies et développées. Par ses harmonies rares, par les délicates broderies de l'accompagnement, la deuxième pièce, *Improvisation-Caprice*, évoque le souvenir de Fauré, — le Fauré du *Madrigal* et du *Clair de lune*. Mais le rapprochement n'est que superficiel et n'entame pas la personnalité très nette du compositeur, dont le sentiment mélodique et le lyrisme abondant ne doivent rien à personne.

Le répertoire des organistes s'enrichit de quatre pièces excellentes qui unissent à la pureté de l'invention la connaissance parfaite de l'instrument pour lequel elles furent écrites.

Signalons aussi, du même auteur, une réduction à quatre mains de sa joyeuse et pittoresque *Fantaisie pour orchestre sur deux Noël's populaires wallons*, qui remporta aux Concerts Ysaye un vif succès. Œuvre charmante, ingénieusement bâtie sur deux chansons liégeoises que M. Jongen expose, développe, juxtapose, entrelace avec un art subtil tout en leur gardant leur allure ingénue. La publication de cette transcription donnera, nous l'espérons, l'idée aux directeurs de concerts de reprendre l'œuvre, trop peu connue.

O. M.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Le premier concert du Conservatoire a remis la joie aux cœurs des musiciens liégeois; l'affluence surabondante du public, oubliée depuis plusieurs années, le succès franc et chaleureux de M. S. Dupuis, la satisfaction d'avoir consciencieusement contribué à une exécution remarquable d'œuvres difficiles, tout leur a rendu la confiance indispensable au bon travail et le désir de faire bien. Cette disposition d'esprit sera certainement contagieuse, au grand plaisir des amateurs d'art.

La *Symphonia domestica* de R. Strauss a été diversement jugée ici même. A Liège comme à Bruxelles on a écouté avec un vif intérêt et applaudi avec une vigueur caractéristique cette œuvre de construction si mélodique et de polyphonie en général limpide. L'ampleur inaccoutumée et le rythme pittoresque des thèmes (le mari, la femme, l'enfant) sur lesquelles elle est bâtie constituent la principale originalité de cette puissante symphonie. Il n'y est point question d'un ménage aristocratique, mais, nous semble-t-il, d'une famille d'artistes, un tantinet bohème, et logée en un quartier de ville populaire et hostile au labeur intellectuel. Le charme de l'amour conjugal adoucit le milieu où la gentillesse et les caprices de l'enfant ramènent toujours la gaieté. Quant à l'atmosphère sereine, existe-t-elle encore sous nos plafonds, dans les grandes villes? Strauss n'y croit guère.

Les scènes élyséennes de l'*Orphée* de Gluck formaient un contraste reposant à la symphonie orageuse de Strauss. L'interprétation en fut très pure. M^{me} Croiza y chercha surtout la grande ligne, la ligne hellénique, belle et sobre. Qu'elle nous permette toutefois de la quereller sur le renforcement malencontreux de notes aiguës accolées à des mots insignifiants.

La voix claire, égale, la diction nette de cette noble artiste furent grandement appréciées dans *Rédemption*, de César Franck. On ne connaissait à Liège que des fragments de cet oratorio romantique et fantaisiste. A part les chœurs d'anges, au timbre païstinien, le style souvent théâtral de l'œuvre déconcerte l'auditeur. En dépit de la remarquable tenue des chœurs et de l'orchestre, l'impression a été tiède. Nous avons admiré la justesse des intonations, l'harmonie de l'ensemble, la solidité et la luminosité cristalline de l'exécution, et les deux derniers chœurs nous ont même attendris; mais les défauts de ce poème-symphonie, très exactement relevés par M. Vincent d'Indy dans sa biographie de Franck, ont certainement produit leur effet sur l'auditoire.

Notons, pour démontrer la sympathique admiration du public, que tout le monde attendait le moment des derniers et longs applaudissements pour courir aux manteaux, après cette séance de trois heures. Cela promet beaucoup, et M. Sylvain Dupuis peut en être fier.

GEORGES RITTER

Nouveaux concerts de Verviers.

Le deuxième concert, qui a eu lieu le 29 novembre, a été sinon exclusivement au moins pour la plus grande part rempli par le ténor Campagnola qui est venu remporter ici un succès étourdissant. Son programme était d'ailleurs d'ordre fort composite: il y avait inscrit du Massenet, du Puccini, du Dupuis, et les rappels



L'ART MODERNE

dont il a été l'objet nous ont valu en plus du Leoncavallo, du Verdi, etc., etc. Il n'y a pas à dire, la voix est belle, la diction est prenante et nous comprenons parfaitement que pareil artiste doit réussir auprès des masses; mais quelle nuisance pour le surplus du programme!

L'orchestre a néanmoins réussi à se tailler un joli succès dans son programme à lui, qui comportait les *Scènes Pittoresques* de Massenet, le prélude de *Hänsel et Gretel* et l'ouverture de *Tannhäuser*. D'autre part, un jeune violoniste, M. Halleux, élève de M. Fauconnier, a fait valoir de jolies qualités de sonorité, de style et de technique dans le Concerto n° 4 de Léonard et dans la *Fantasia appassionata* de Vieuxtemps.

Entré les deux parties, une ovation a été faite à M. Dupuis, nommé chevalier de l'Ordre de Léopold. J. S.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Feu de la Saint-Jean.

La nouvelle pièce de MM. Fonson et Wicheler a brillamment réussi. Aura-t-elle le succès triomphal du *Mariage de M^{lle} Beulemans*? On se l'est beaucoup demandé, et on a eu tort, car un auteur ne retrouve pas deux fois dans sa carrière un succès de ce genre, dû autant à la nouveauté extérieure de la pièce qu'à ses mérites intrinsèques. Peut-être le *Feu de la Saint-Jean* ne fait-il pas courir les foules comme le *Mariage*; cela n'empêchera pas que ce soit une pièce excellente, supérieure même au *Mariage* par l'intérêt psychologique des personnages et la complexité de l'action.

La pièce a trois actes, et chacun d'eux nous présente un milieu bien étudié, nettement caractéristique, heureusement choisi pour servir de cadre aux événements qui s'y déroulent. Le premier, c'est le salon d'une actrice en vue de Paris: la grande vedette, celle qui crée et consacre des réputations d'auteurs, parvenue elle-même à la gloire au moment de la première ride et du premier cheveu blanc. Lucien de Solanges a su lui plaire, — Lucien Van Dael, de son vrai nom, jeune Belge de talent, parti pour conquérir Paris et, comme on le voit, personnage très actuel, très dans le train, en ce moment il n'y a plus que des Belges, acteurs ou auteurs, qui brillent en France... La célèbre Madeleine Germont protège et pousse le jeune Lucien avec l'apre volonté d'une femme de quarante ans qui aime un jeune homme. Et Lucien flatté, cajolé, encensé, Lucien qui, sans être un arriviste, ne dédaigne point cependant les honneurs et l'argent, se laisse aimer, se laisse meubler (ce qui est tout de même assez vilain) et paye tout cela en baisers, en caresses qui sont sincères, certes, en attendant que des yeux, une bouche, un corps, un cœur plus jeunes passent à l'horizon....

Au deuxième acte, nous voici à Bruxelles, chez le papa Van Dael (c'est l'admirable Jacques), maçon-entrepreneur enrichi et kaekeroeck renforcé. Brave homme, tout franc, tout rond, incapable de déguiser sa pensée, il a détesté d'abord Madeleine Germont quand, jugeant de loin et d'après des potins, il la croyait une mauvaise femme auprès de laquelle son fils se perdait. Mais maintenant qu'il la connaît mieux, maintenant qu'elle est venue à Bruxelles jouer la pièce de Lucien, maintenant qu'elle a fait applaudir par tout le haut et tout le bas de la ville le talent de l'héritier des Van Dael, maintenant qu'elle a honoré sa maison en consentant à y séjourner, toutes ses prétentions ont disparu et il regarde M^{me} Germont avec l'humble adoration d'un simple contemplant Notre-Dame... N'est-elle pas le bon génie de la famille? N'a-t-elle pas séduit tout le monde dans la maison, réconcilié le gendre avec la fille, gagné le cœur des petits enfants, enthousiasmé la servante elle-même, et ne pousse-t-elle pas la gentillesse jusqu'à manger de la saucisse de chez Vogels..... avec du chocolat? Deux êtres, cependant, résistent à l'emballement général: Lucien, d'abord, qui commence à se détacher, qui aime moins, qui trouve que sa maîtresse en prend un peu à son aise avec le texte de sa pièce et le tripatouille un peu trop à son gré; et ensuite, la petite Jeanne Denis, pupille du vieux Van Dael et com-

pagne d'enfance de Lucien, jeune fille maintenant, et chez laquelle l'amitié pour son compagnon d'enfance est peu à peu devenue de l'amour.

Jeanne a compris tout de suite qu'il y avait entre Lucien et Madeleine des liens plus étroits que ceux qui unissent un auteur et son interprète. Elle en souffre dans sa jalousie naïve. Mais elle aura sa revançe au troisième acte, là-bas, au pays du soleil, au bord de la mer bleue, dans le jardin enchanté de la villa où Lucien achève de se déprendre de Madeleine. Jeanne arrive avec le papa Van Dael et à peine est-elle là que l'enchantement de sa jeunesse opère victorieusement. Madeleine essaie de lutter; peine perdue! Elle aura du moins, dans son désespoir, le bénéfice d'un beau geste: c'est elle qui unira les deux jeunes gens, et le papa Van Dael pourra s'écrier une fois de plus: « Cette femme-là, c'est un ange, je vous dis! » Un ange bien malheureux en tout cas, et qui n'aurait plus qu'à se laisser mourir si un vieil ami, longtemps délaissé pour de plus jeunes; ne se trouvait là à point et n'offrait à la pauvre grande artiste le refuge de son amour fidèle. Ils se marieront. Ce sera pour eux, au seuil de la vieillesse, le feu de la Saint-Jean, ou, si l'on aime mieux, l'été de la Saint-Martin.

J'ai raconté seulement dans ses grandes lignes cette pièce animée et vivante, où de nombreux personnages épisodiques, tous très amusants, apportent de nouveaux éléments d'intérêt. Le succès a été très vif, très complet. Peut-être, de-ci de-là, entendait-on regretter qu'il y eût quelques longueurs, notamment dans le récit de Jeanne Denis, au premier acte. Mais le deuxième et le troisième actes sont irréprochables. Il est inutile de dire que Jacques est admirable dans le rôle de Papa Van Dael. Avec la même aisance — comble d'art ou de simplicité? — il fait pleurer, puis rire la salle. M. Brûlé, toujours mélodramatique, est bien dans le rôle de Lucien. M^{lle} Baretty et M^{lle} Delmar sont excellentes dans les rôles de Madeleine Germont et de Jeanne Denis. Et l'on sait du reste avec quel soin la direction des Galeries monte toutes les pièces qu'elle joue. L'interprétation et la mise en scène du *Feu de la Saint-Jean* sont à la hauteur de cette œuvre très remarquable, qui à l'élégance et l'esprit français joint la bonhomie et la savoureuse gaité belges.

GEORGES RENCY

Nominations et promotions.

Ont été nommés ou promus dans l'Ordre de la Couronne:

Officiers: MM. Beyer, violoniste; Bilmeyer, architecte; Delsemme, professeur au Conservatoire de Liège; Delvin, peintre; De Maeght, architecte; M. Hagemans, peintre; Hérain, statuaire; Leempoels, peintre; Marcette, peintre; Mesdagh, compositeur de musique; Richir, peintre; Samuel, statuaire; Schellekens, amateur d'art; Soil, id.; ter Linden, peintre; Thirion, architecte; Wolfers, statuaire. Chevaliers: MM. Anthone, statuaire; Bayart, peintre; M^{me} Beumer, cantatrice; MM. Blicke, peintre; Boom, id.; Brahy, chef d'orchestre; Brassine, archéologue; Cambier, peintre; Cluysenaer, id.; Cox, architecte; Crooy, archéologue; Dardenne, id.; Dardenne, peintre; De Beule, statuaire; M^{me} de Hem, peintre; MM. de Leuze, archéologue; De Merlier, compositeur de musique; De Saedeleer, peintre; Elsen, id.; Gailliard, id.; Hansen, architecte; Heyninx, id.; Herremans, peintre; Hilge, compositeur de musique; Horenbant, peintre; Hullebroeck, compositeur de musique; Meerloo, professeur au Conservatoire de Bruxelles; M^{lle} Meses, peintre; MM. Moonens, architecte-décorateur; Moreels, peintre; Mortelmans, id.; Ottevaere, id.; Paulus, id.; Preckher, compositeur de musique; Remont, architecte; Renard, violoniste; Renard, archéologue; Roems, sculpteur; Rousseau, peintre; Smeers, id.; Stiénon du Pré, compositeur de musique; Stordiau, architecte; Strauwen, compositeur de musique; Tombu, peintre; Tondeur, musicien; Tremerie, peintre; Vaerwyck, architecte; Van Avermaete, compositeur de musique; M^{me} Van den Boorn-Coclet, id.; MM. Van der Haegen, id.; Van Elstraete, peintre; Van Haelen, id.; Van Holder, id.; Van Langendonck, architecte; Van Oest, éditeur d'art; Van Zevenberghen, peintre; Verbrugge, musicien; Verheyden, architecte; Verheyden, amateur d'art; Wante, peintre; Willame, professeur au Conservatoire de Mons; Wouters, directeur de l'Académie de Lierre.

Dans l'Ordre de Léopold II:

Commandeur: M. Guidé, ancien professeur au Conservatoire de Bruxelles.

Chevaliers : MM. Bastin, directeur de sociétés musicales ; Charbo, artiste musicien ; De Bruyne-Miry, calligraphe du Roi ; Gilmont, archéologue ; Maertens, id. ; Moret, id. ; Remich, id. ; Robert, artiste musicien ; Sury, id. ; Tichon, amateur d'art.

Dans la liste que nous avons publiée dimanche dernier, le nom de M. Jan Stobbaerts, élevé au grade de Commandeur de l'Ordre de Léopold, a été oublié. Nous nous empressons de réparer cette involontaire omission ; d'autant plus regrettable que la promotion de l'excellent peintre animalier est l'une de celles qui furent accueillies avec le plus de sympathie parmi les artistes.

Annonçons enfin que notre collaborateur M. Fierens-Gevaert vient d'être promu au grade d'officier de la Légion d'honneur et que MM. Jean de Mot et Emm. Descamps ont été nommés chevaliers du même Ordre.

Chronique judiciaire des Arts.

L'Histoire de France.

Comme nous l'avions prévu, M. Anatole France gagne son procès. Aux termes du jugement, M. Lemerre devra restituer à l'écrivain le manuscrit de *l'Histoire de France*. De son côté, ainsi qu'il l'avait offert dès le début de l'instance, M. Anatole France remboursera à l'éditeur les trois mille francs que celui-ci lui avait versés.

« A raison de la nature de l'œuvre littéraire qui en formait l'objet, dit le jugement, l'exécution de la convention transférant à Lemerre, en vue de la publication, la propriété de *l'Histoire de France* composée par Anatole France, — laquelle exécution dépendait exclusivement de Lemerre, — ne pouvait être faite loyalement que dans un délai qui, dans les circonstances de la cause, doit être réputé avoir été amplement dépassé. »

Et quant aux mentions que M. Lemerre avait offert d'imprimer sur la couverture ou sur la première page des volumes pour faire connaître au public le refus d'Anatole France d'en agréer la publication tardive, le tribunal estime « que ces mentions ne sont de nature ni à suppléer à l'exécution du traité, ni à obvier au préjudice que pourrait causer la publication à Anatole France ».

Fondée en droit, cette décision est aussi conforme au vœu des artistes.

O. M

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Le Pèlerinage d'intérieur*, par M. GASTON PULINGS. Paris-Bruxelles, K. Dickinson. — *Le Cœur qui souffre*, par ACHILLE MISSON. Bruxelles, Ed. de la Belgique artistique et littéraire. — *Le Bois d'oliviers*, par RAYMOND LIMBOSCH. Anvers, Edward Joris. — *Images de Hollande*, par MAURICE GAUCHEZ. Bruxelles, Oscar Lamberty. — *La Wallonie héroïque*, par JULES SOTTIAUX. Bruxelles, Ed. de la Belgique artistique et littéraire.

ROMAN. — *Dolorine et les ombres*, par JEAN DE BOSSCHERE. Paris, Bibliothèque de l'Occident. — *Moments de bonheur*, par RIENT VAN SANTEN. Bruxelles, Ed. de la Belgique artistique et littéraire. — *Sur des Ruines*, par GEORGES RENS. Bruxelles, Librairie moderne. — *Le Juif Errant*, par AUGUSTE VERMEYLEN, traduit du néerlandais. Paris, Extrait du *Mercur de France*. — *Étreintes*, par FERNAND NAVAUX. Bruxelles, Oscar Lamberty.

CRITIQUE. — *De la jupe divisée et de l'idéal grec*, par EDMOND DE BRUYN. Bruxelles, Librairie Van Oest et C^{ie}. — *Au fil des jours*, par CHRISTINE. Bruxelles, Émile Rossel.

THÉÂTRE. — *La Mer*, par PIERRE BROODCOORENS. Bruxelles, Ed. de la Belgique artistique et littéraire.

VOYAGES. — *Un hiver aux Lofoden*, par EMILE-E. PIERS. Bruxelles, Ed. de la Belgique artistique et littéraire.

MEMENTO MUSICAL

Le concours en vue de l'attribution du prix Gustave Huberti aura lieu demain lundi, à 8 h. 1/4 du soir, à l'École moyenne de la rue Verwée, à Schaerbeek. Il sera disputé par deux concu-

rents, appartenant respectivement aux classes de M^{me} Cornélis et de M. Demest.

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, deuxième Concert Ysaye sous la direction de M. José Lassalle, chef d'orchestre du *Tonkünstler Orchester de Munich*, avec le concours de M^{me} Maude Fay, de l'Opéra de Munich. Au programme : Grétry, Mozart, Berlioz et Wagner.

Lundi 11, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert annuel de la *Croix Verte Coloniale*.

Mardi 12, à 8 h. 3/4, au Cercle artistique, récital de piano par M. Carl Friedberg, professeur au Conservatoire de Cologne.

Mercredi 13, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de chant par M^{me} Wybaux-Detilleux. — Même jour, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, deuxième séance Beethoven du Quatuor Zimmer. Au programme : Quatuors op. 18 n° 3, op. 130 et op. 59 n° 3.

C'est l'éminent virtuose Jacques Thibaud qui prêtera son concours au deuxième concert classique fixé au vendredi 15 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Grande-Harmonie. Au programme : des œuvres de Hændel, Bach, Tartini, Schumann et Saint-Saëns.

Dimanche 17, à 3 h., Salle Patria (23 rue du Marais), premier concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer, avec le concours de M^{me} Caponsacchi, violoncelliste (Paris), M^{me} Stapelfeld, cantatrice (Berlin), MM. G.-A. Walter, ténor (Berlin), Th. Hess-Van der Wyck, basse (Kiel) et G. Minet, claveciniste (Bruxelles).

Le quatrième Concert populaire (Festival Beethoven), aura lieu, sous la direction de M. Otto Lohse, au théâtre de la Monnaie le lundi 18 décembre, à 8 h. 1/2. Répétition générale samedi 16, deuxième audition jeudi 21, à 2 h.

Le Quatuor Chaumont donnera sa deuxième séance à l'École allemande le mercredi 22 décembre, à 8 h. 1/2.

Sous les auspices de la Société Internationale de Musique (Section belge), M. Ch. Delgouffre fera le vendredi 22 décembre, à 8 h. 1/2, à la Salle Erard, une causerie-audition sur l'École française moderne avec des exemples tirés des œuvres de César Franck, C. Chevillard, Rhené-Baton et C. Debussy.

PETITE CHRONIQUE

La France sera largement représentée à l'Exposition de Gand 1913, où elle occupera un emplacement de plus de 30 mille mètres carrés. Mais là ne se bornera pas sa participation. La Commission Nationale des Expositions Coloniales en France, à l'Étranger et aux Colonies a décidé d'apporter également son concours à l'entreprise gantoise.

On se rappelle l'importante et pittoresque série des pavillons coloniaux français qui complétaient, à l'Exposition de Bruxelles, la section française proprement dite. Il serait prématuré d'entrer dès maintenant dans les détails de la nouvelle exposition coloniale française ; mais il y a tout lieu de croire que les colonies de la France, dont le domaine vient de s'enrichir en Afrique, figureront à l'Exposition de Gand avec au moins autant d'éclat qu'à Bruxelles.

C'est aujourd'hui que seront proclamées à Stockholm les décisions du Jury du Prix Nobel. On a annoncé que M. Maeterlinck était parti la semaine dernière pour la Suède afin d'y recevoir le prix de littérature qui lui est décerné. C'est une erreur. M. Maeterlinck, qui s'est légèrement blessé à la main, a redouté les fatigues du voyage et n'a pas quitté Nice, sa résidence d'hiver.

Un généreux donateur vient, dit le *Journal de Bruxelles*, de faire cadeau au Gouvernement, pour être placé dans les collections de la rue de la Régence, d'un buste en pâte tendre de notre première Reine, d'après Geefs. Cette œuvre est d'autant plus intéressante qu'elle est de fabrication bruxelloise, sortant des ateliers Faber, à Ixelles.

On place en ce moment, à l'entrée de la section de sculpture,

les bustes royaux. On groupera en cet endroit les bustes de Léopold II, de la reine Marie-Henriette, par Vinçotte; du roi Albert, par Lagae; de la reine Elisabeth, par Samuel; de la princesse Marie-José, par Rousseau.

Le Musée ancien doit encore à la générosité du donateur dont nous parlons plus haut trois madones de l'école italienne: une madone de l'école siennoise, sortie, croit-on, de l'atelier de Sani di Pietro; une autre, de l'école florentine; la troisième, enfin, est une réplique de la madone de Raphaël, de la collection Bridgewater. Ces trois madones ont été placées dans la galerie étrangère, à côté des Crivelli. Il y a là un coin pittoresque consacré aux anciennes écoles italiennes.

Les dames artistes du *Lyceum de Bruxelles* ont ouvert hier dans le local du Club, avenue Louise 47, une exposition de leurs œuvres. Les exposantes sont: M^{mes} B. Art, A. Boch, Catz-Enthoven, Cornette, Danse, de Bièvre, de Blicck, Delecrosse, Denekamp, Destrée-Danse, Gilsoul-Hoppe, Lambiotte, A.-E. et M. Ronner, Sarton, Serville, Simon, Urban, Vander Straeten, Van der Vin, Waxweiler et Wytman.

L'exposition est ouverte jusqu'au 20 décembre le dimanche de 10 à 12 h. et de 2 à 6 h., les autres jours de 2 à 6 h.

Les peintres wallons P. Delcour, Ph. Derchain, A. Donnay, G. Le Brun et M. Pirenne ont inauguré hier à la salle *Studio* une exposition de leurs œuvres.

En même temps s'est ouvert aux galeries Boute un salonnet des œuvres de deux artistes anversoises, MM. L. Delderenne, peintre, et Edg. Joris, statuaire.

Le projet du monument Victor Hugo à Waterloo entre dans une période active. Voici la liste des membres du patronage d'honneur français de cette œuvre strictement littéraire: M^{mes} Sarah Bernhardt, comtesse Mathieu de Noailles et Séverine; MM. Jean Aicard, de l'Académie Française; A. d'Artois, conservateur de la Bibliothèque Mazarine; G. Barral, homme de lettres; H. Bataille, auteur dramatique; Boissy d'Anglas, sénateur; L. Bonnat, de l'Institut; Georges Cain, conservateur du Musée Carnavalet; Paul Deschanel, de l'Académie Française; E. Fasquelle, éditeur; J. Finot, directeur de la *Revue*; Léon Hennique, président de l'Académie Goncourt; J. Hetzel, éditeur; Camille Le Senne, président honoraire de l'Association de la *Critique dramatique*; Lucien Millevoje, député; baron de Meneval, ministre plénipotentiaire; Henri de Régner, de l'Académie Française; G. Rivet, sénateur; G. Rochegrosse, peintre; Rodin, statuaire; Silvain, de la Comédie-Française; G. Simon, exécuteur testamentaire de Victor Hugo; Sylvain, ministre plénipotentiaire.

Sur l'initiative de MM. P. Boine et W. Benedictus vient d'être fondée une association intitulée *les Amis du Théâtre National* qui se propose de créer à Bruxelles, dans l'ancien hôtel de Somzée, 42 rue des Palais, un Théâtre National d'Art et d'Application. Quinze spectacles classiques seront donnés les jeudis en matinée. En outre, des représentations de *Philippe II*, la tragédie d'Emile Verhaeren, sont dès à présent fixées au 20, 21 et 23 décembre. En janvier, on montera *Chatterton* d'Alfred de

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS: 18 RUE SAINT-MARCO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Vigny, *Intérieur* et *les Aveugles* de Maeterlinck, *le Songe d'un soir d'automne* de G. d'Annunzio, *Hamlet* de Shakespeare.

Viendront ensuite: *Les Aubes*, d'Emile Verhaeren, *Pelléas et Mélisande* de Maeterlinck, une pièce de M. Edmond Picard et plusieurs œuvres inédites de jeunes auteurs belges.

Les souscriptions (10 francs, donnant droit à un fauteuil réservé pour une représentation et une répétition générale) sont reçues rue des Palais, 42.

M. Henri Liebrecht commencera demain, à 4 h. 1/2, à l'Institut des Hautes Etudes de Bruxelles, 67 rue de la Concorde, une série d'entretiens sur *l'Histoire de l'influence française en Belgique dans le domaine intellectuel*.

M. Laurent Tailhade fera deux conférences à Bruxelles; l'une demain, lundi, à 8 h. 1/2, à la Section d'Art de la Maison du Peuple, où il parlera des *Renaissances du Soleil*; l'autre, sur *Théophile Gautier*, mardi, à la même heure, à l'Institut des Hautes Etudes de Bruxelles (67 rue de la Concorde).

De Paris:

C'est à M. Louis de Robert qu'a été décerné le prix annuel de la *Vie heureuse*. Le lauréat est l'auteur d'un livre intitulé *le Roman d'un malade*. Le jury se mit promptement d'accord sur le mérite de ce volume, et par seize voix sur dix-huit le couronna dès le premier tour de scrutin.

M. de Robert, qui débuta par le journalisme, a écrit avant le *Roman d'un malade*, *Un Tendre*, *Papa*, *la Reprise*, *l'Envers d'une courtisane*.

Quelques jours après, les membres de l'Académie Goncourt se réunissaient pour décerner le prix annuel fondé par l'auteur de *Manette Salomon*. C'est, après une élection très disputée, M. Alphonse de Châteaubriant qui l'a obtenu par 6 voix contre 2 données à M^{me} Neel Doff et 2 à M. Gaston Chéreau.

Au premier tour, les suffrages avaient été répartis entre MM. Chéreau, de Châteaubriant, Valéry-Larbaud, Ricciotto Canudo, Serge Barraux et M^{me} Neel Doff. Aux tours suivants, les voix se groupèrent sur M. de Châteaubriant (4), M^{me} Neel Doff (3) et M. Chéreau (2). Il fallut sept tours pour obtenir une majorité.

Le lauréat est l'auteur d'un roman intitulé *Monsieur des Lourdines*. Il collabora à des revues régionales de Bretagne, à la *Revue bleue*, à la *Revue de Paris* et fit au *Rappel* des chroniques artistiques.

Nous signalons avec plaisir l'attention accordée par l'Académie Goncourt à M^{me} Neel Doff, dont le livre angoissant: *Jours de famine et de détresse*, paru tout récemment, est accueilli en France comme en Belgique avec une faveur marquée. C'est M. Octave Mirbeau qui proposa M^{me} Neel Doff pour le prix Goncourt et défendit avec ardeur sa candidature, appuyée également par MM. L. Descaves et G. Geffroy.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître:

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage: 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

*avise: a très élégant client-
tèle qu'elle a transféré
ses ateliers et salons d'es-
sayage*

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

*A cette occasion, elle a
créé des modèles aussi
nouveaux qu'élégants et
réuni un magnifique as-
sortiment des tissus der-
nière nouveauté de Paris.*

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France, 20 francs; Étranger, 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.

DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : 40, Galerie du Commerce, Bruxelles

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50; Étranger 12 francs.

A partir du 1^{er} Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

« Jours de famine et de détresse » (PIERRE MILLE). — Les Eaux-fortes de Jacob Smits (FRANZ HELLENS). — Florence (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Livres (F. M.). — Le Théâtre à Paris (OCTAVE MAUS). — Au « Studio » (M. K. M.). — Les Amis de la Littérature (G. R.). — Chronique théâtrale « Le Scandale » au théâtre du Parc (GEORGES RENCY). — Memento musical. — Petite Chronique.

« Jours de famine et de détresse »

par NEEL DOFF.

Je pris ce livre un soir, sur ma table, avant d'aller me mettre au lit. J'aime les lectures nocturnes : dans le grand silence, sous l'impression de l'obscurité qui de toutes parts assiège les lueurs de la petite lampe, elles participent au rêve, on voit mieux les choses, elles apparaissent. Et ce livre-là était court, divisé en brefs petits chapitres, je me croyais sûr d'en achever la lecture avant de m'endormir. Au bout de quelques pages, pourtant, je le fermai. C'est qu'il vous prend à la gorge, qu'il vous étreint atrocement. Si j'eusse continué, je n'eusse plus trouvé le sommeil. J'avais voulu voir : je voyais trop.

C'est une chose étrange que ce mélange intime de sensibilité et de réalisme qu'on trouve chez les artistes septentrionaux. Je parle des vrais, ceux qui sont grands, ceux qui sont forts. Chez nous, écrivains de la France du centre ou du sud, l'observation, le souvenir, le tableau, ont presque toujours quelque chose de sobre, même de sec, ou bien au contraire la splendeur

et l'aspect généralisé d'une grande composition décorative. Cela va, si vous voulez, de Maupassant à Zola. Ici, l'impression est toute différente. Le dessin est très net, tous les détails s'en accusent avec une exactitude, une minutie de primitif. Quand on vous montre une fleur, un haillon, un dentelle, quand on vous fait entendre le cri d'un misérable, ce sont ces pistils et ces pétales, ces efflochures de loques, ces rosaces de fil ténu, c'est la parole même du malheureux qui sont sous vos yeux ou dans vos oreilles. Mais en dessous ou par-dessus — je ne sais — il y a une sorte de frémissement intense, une espèce de sonorité qui vient du fond de l'âme, un timbre particulier qui vous atteint et vous pénètre ; et les choses ne sont plus simplement ce qu'elles sont : elles signifient.

C'est sans doute pourquoi ces pages agissent sur les nerfs et l'imagination avec une puissance qui déchire. « L'altération lente, sûre, contenue, et comme méthodique, que la misère fait subir aux natures les mieux trempées... » Oui, c'est cela que l'auteur a voulu nous faire saisir. Il y a réussi. Jamais on n'a peint la misère aussi féroce. On se dit : « Ça existe, ça existe comme ça. Non, ce n'est pas possible ! Je ne veux pas que ça existe. Il y aurait de quoi ne plus vouloir vivre, ne plus vouloir que l'humanité vive. » Mais quoi ? C'est une femme qui vous raconte ses souvenirs de petite fille : une âpreté farouche est dans le son de sa voix, mais on sent bien qu'elle n'a rien inventé. C'est comme ça, on n'en peut douter...

La femme qui a écrit ce livre effrayant emploie une langue qui n'est pas celle de sa race ni de son enfance, l'instrument qu'elle a pris n'est pas encore bien dans sa main. Il ne faut pas trop s'en plaindre : cela ne fait

guère qu'augmenter une impression de sincérité, de rudesse, de sourde révolte qui grandit à chaque ligne. Et l'on pense à l'un des événements de la vie désolante qu'elle conte, à cette petite fille riche dont la pauvre de dix ans qu'elle était alors refusa un jour l'aumône. « Donne-lui la main, » dit en français à sa fille la mère de cette heureuse du monde. Mais l'enfant, froissée dans son orgueil, répondait : « Non ! non ! » Et ce mot qu'elle ne connaissait pas, ce mot d'une langue étrangère, dit d'une voix énergique, mais délicate, parut à la petite Hollandaise le plus beau, le plus aristocratique qui puisse être dans l'univers ; elle ne l'oublia jamais.

Et l'on pense que le français est encore aujourd'hui, tout de même, la langue dans laquelle on peut le mieux protester contre tout ce qui est laid, tout ce qui est mauvais, tout ce qui est injuste ou mensonger. La langue dans laquelle on peut dire « non » avec le plus de chances d'être écouté du monde entier : n'est-ce pas, encore aujourd'hui, non seulement la plus belle, mais la plus utile ? Neel Doff a bien fait de la parler.

PIERRE MILLE

Les Eaux-fortes de Jacob Smits

M. Jacob Smits vient de publier, en un album luxueux, une série de ses plus curieuses eaux-fortes. C'est une bonne fortune pour ceux qui s'intéressent à l'art de notre pays que ces pages réunies par le peintre de la Campine, où se trouvent quelques-unes des visions les plus personnelles de celui qui a su chanter avec force et poésie l'âme des humbles : la physiologie recueillie des paysages.

L'album est précédé d'une préface de M. Georges Eekhoud. Nul mieux que l'auteur des *Kermesses flamandes* n'était désigné pour cette tâche. Eekhoud a décrit et exalté les figures et les paysages que Smits a peints. Ils ont tous deux la même puissance d'expression, le même pieux enthousiasme, et la même connaissance approfondie des hommes et des sites qu'ils décrivent. L'étude de M. Georges Eekhoud est, en même temps qu'une charmante page littéraire, une analyse brève mais complète de l'œuvre de Jacob Smits.

Cette œuvre, que l'on se plaît à discuter comme toutes celles qui présentent la marque d'une originalité authentique, est remarquable à plus d'un point de vue. Jacob Smits est un peintre synthétique. « Il voit ses paysages avec des yeux d'apôtre, des yeux pour ainsi dire évangéliques. » Ses figures réalistes ont une valeur éternelle et universelle, de même que celles de Millet, avec qui le peintre a certains points de ressemblance. « Il cueille à pleines grappes, dit Georges Eekhoud dans sa notice, les appétissantes réalités dont son art quintessencié composera un vin bien autrement tonique et capiteux que le jus naturel des bons fruits croqués à même les pommiers et les treilles ». C'est de plus un poète de la couleur et de certaines atmosphères troublantes tamisées par des rideaux épais, régnant dans les intérieurs étroits où la vie des humbles paysans est comme auréolée à la lueur du foyer. Il se ménage « de mystérieuses pénombres, des jours de crépuscule mordoré ou argenté dans lesquels les person-

nages rayonnent de leur vie propre et s'éclairent d'autant plus intensément à leur lumière intérieure, à leur fluide psychique ».

Le paysagiste montre la contrée en rapport constant avec les hommes qui l'habitent. Le pittoresque en général le laisse indifférent. S'il note certains détails, c'est qu'ils sont typiques et caractéristiques, et qu'ils tiennent ramassée en eux l'âme intense du pays. Smits est un peintre intransigeant ; ses paysages ont quelque chose de rébarbatif. Dans certains de ces tableaux, les objets prennent l'aspect « de personnages réfractaires ». Ces tableaux « s'insurgent » dit Eekhoud en parlant de l'un d'eux. « Il s'affirme à l'encontre des gammes, des éclairages et des teintes à la mode. » Le peintre du *Symbole de la Campine* a toujours vécu solitaire, il s'est volontairement confiné dans cette sorte d'ermitage d'Achterbosch, d'où il observe, farouche et défiant de toute inspiration exotique, les hommes et les choses de chez lui. Son art acquiert de la solitude une puissance étrange, mais il reste abrupt, sauvage, particulier, et, à mon sens, un peu figé. Il semble d'un primitif qui se serait incomplètement affranchi à l'école de Rembrandt. Il possède des côtés admirables, de la plus pure inspiration, mais son envergure est souvent confinée. Il est en tout cas, après Charles De Groux, le peintre le plus puissant et le plus émouvant de l'âme rustique.

Des eaux-fortes sorties du burin de Jacob Smits aucune n'est indifférente : bien mieux, chacune de ces pages, généralement de dimensions restreintes, est un petit chef-d'œuvre à la fois d'exactitude et de poésie. Rien de plus concentré, de plus concis, mais aussi rien de plus pathétique. On ne peut s'empêcher d'admirer sa « technique âpre et opiniâtre, sa patience, son énergie » dans ces morceaux qui ont toute la force des estampes d'un Van Ostadé ou d'un De Braeckeeler, avec plus de sobriété, un souci plus grand de la ligne et de l'unité. Plusieurs de ces planches sont des réductions ou des interprétations de tableaux du peintre, comme la *Fuite en Égypte*, le *Moulin*, les *Disciples d'Emmaüs*, le *Symbole de la Campine*. Rien de truqué, aucune virtuosité d'exécution. C'est travaillé et, en quelque sorte, peint. Il y a là des choses d'une saveur puérile et exquise, comme la *Ronde*, des paysages pathétiques comme le *Moulin*, de petits sujets d'une simplicité touchante, un paysan accroupi sur sa brouette causant avec une femme, des commères sur le pas d'une porte, des intérieurs minuscules qui ressemblent à des jouets d'enfants, et cette page vraiment grande et inspirée, la *Charette aux bœufs*, qui peut être comparée aux plus belles œuvres gravées de toutes les écoles. Smits affectionne les contrastes violents de lumière. Ses noirs sont « veloutés », et la lumière vibre étrangement par ces oppositions curieuses.

Bref, par ses eaux-fortes, Jacob Smits semble se surpasser. Il y corrige les excès d'âpreté qui rebutent dans ses peintures ; il s'y montre plus dégagé, plus élevé, non moins puissant ; la matière ne l'arrête pas, il la domine et la divinise. FRANZ HELLENS

FLORENCE

On n'a jamais tant fait peut-être de livres d'art, mais on n'en a jamais fait d'aussi inutiles, d'aussi indigestes. Presque toutes les librairies lancent des collections, chères ou à bon marché, et chaque ville du passé, chaque musée, chaque église, chaque artiste possède ainsi sa petite monographie. Le texte en est confié

à quelque vague professeur au style endormi, à quelque fonctionnaire harcelé de besogne, et ignorant de la langue française, qui bâcle ça entre deux corvées officielles. C'est plein de dates et de renseignements du genre Bædeker et il n'y a d'art là-dedans que les œuvres dont on reproduit les aspects. Encore faut-il que les photographies n'en soient point réduites jusqu'à l'inintelligible.

Cette abondance d'écrivains d'art masque la pénurie des esthéticiens. J'en connais bien peu qui soient dignes de ce nom. Et il est rare qu'on leur confie un travail important. C'est pourquoi je garde une véritable reconnaissance à l'éditeur Fontemoing d'avoir songé à demander à M. Camille Mauclair le texte d'un livre d'art sur Florence, magnifiquement illustré d'ailleurs (1). On ne pouvait mieux choisir.

M. Camille Mauclair a étudié Florence sous tous ses aspects : il envisage tour à tour son histoire politique et sociale, celle de ses arts, ses musées, ses sanctuaires, ses palais, ses habitants, ses environs et aucune de ces considérations n'est séparable des autres. Dès les premiers mots, l'écrivain affirme sa volonté habituelle de relier tout ce dont il va parler par les rapports de l'analogie. Ainsi possède-t-il ce qu'il envisage avec une emprise extrêmement forte, une autorité particulière. Il lui est aussi impossible de séparer un objet de tout ce qui l'entoure qu'à d'autres, au contraire, de synthétiser. Il voit d'ensemble et induit de chaque chose à toutes les autres.

Ainsi son premier chapitre : *Histoire politique et sociale de Florence* contient-il, quoique très ramassé et abrégé, le germe de tous les développements futurs. C'est, en effet, dans l'examen des qualités politiques et sociales des citoyens de Florence à travers les vicissitudes de leur histoire que l'écrivain découvre les causes qui ont fait s'épanouir l'art florentin. Et plus tard, lorsqu'il reprendra séparément l'évolution de chacun des arts représentés à Florence, il la montrera intimement liée à celle du sentiment patriotique et religieux. Ainsi il ne lui sera pas besoin de longs développements pour nous faire comprendre la qualité et la valeur de tel peintre ou de tel héros, quelques traits suffiront à préciser une figure déjà préparée pour ainsi dire par les traits des figures environnantes. En le montrant encastré dans son époque, dans son moment, et de quels amis il est entouré, et dans quelle conviction morale il respire, en un mot comment de partout déterminé il a presque tout fait pour nous le rendre intelligible. Il lui suffira de quelques lignes pour caractériser l'appoint de son génie personnel, forcément réduit dans une époque aussi formidablement chargée de génie collectif.

C'est très mal exprimer ce qu'une telle méthode garde précisément d'antiméthodique, de chaleureux, de personnel, de vivant. M. Camille Mauclair, qui a des tendances métaphysiques, garde la vision et le langage du poète lyrique. C'est en poète qu'il parle de Florence, et comme s'il la voyait vivre encore, dans son plus lointain passé. Et ce n'est qu'à la réflexion que nous nous rendons compte de la somme énorme de connaissances, de renseignements contenus dans son livre. Il l'écrit avec une aisance absolue, mais cette aisance vient chez lui de la netteté toute présente avec laquelle il a vu lui-même ces événements et ces œuvres.

Il ne s'est pas occupé, en effet, que des arts plastiques. Un chapitre entier est consacré aux *Lettres florentines*, et il y montre la fraternité profonde qui lie les écrivains aux artistes, la commu-

nauté de leurs tendances. Le portrait qu'il trace de Machiavel est admirable :

« Peu de figures, dit-il, ont été plus calomniées que celle de ce grand travailleur, de ce fondateur de la philosophie de l'histoire, de ce sincère patriote qui, rêvant le salut de l'Italie et prévoyant sa ruine, ne voyait d'issue que dans la rencontre providentielle d'un homme assez fort pour constituer un État, un centre de résistance et d'unité nationale. A ce but, l'ardent Italien jugeait utile de sacrifier jusque à la morale et à la religion : ou plutôt, théoricien impassible, observateur d'une clairvoyance surprenante, aussi déterministe et expérimental qu'un Taine, il laissait de côté ces domaines, appréciait les faits et les nécessités, cherchait ce que l'Italie de son temps pouvait espérer des hommes de son temps, et ces hommes étaient bien tels qu'il les a dépeints. Le « machiavélisme » est donc une légende absurde : c'est aux hommes parmi lesquels vécut Machiavel et non à lui qu'il faut s'en prendre si l'on défend la moralité et la foi... »

C'était un homme de génie : et cet homme qui a laissé une réputation de perfidie et de monstruosité morale fut un sacrifié, un méconnu, un penseur pauvre dont la famille dépérit dans la misère. »

M. Camille Mauclair voit dans le mysticisme religieux et patriotique la vertu profonde qui a maintenu Florence vivante malgré toutes les infortunes. Et c'est fort justement qu'il observe :

« Florence ne se corrompt pas. Elle cessa par degrés. »

Mais entre cette naissance mystique et cette fin, quelle prodigieuse, quelle incroyable histoire, quelle succession d'héroïsmes et de chefs-d'œuvre ! Je ne puis ici entrer dans l'examen détaillé d'un ouvrage aussi important. On se rendra compte, en le lisant, des hautes qualités de pénétration psychologique, de ferveur esthétique et de style dont l'auteur fait preuve à chaque page.

Ainsi ce passage, étonnant, sur la transition du roman au gothique dont je ne cite que quelques lignes :

« La crypte romane primitive, ténébreuse et trapue, encore pareille à une caverne au fond de laquelle s'entrevoit confusément le dieu, s'étira sur ses piliers, s'exhaussa, se cambra vers en haut, par l'ogive de plus en plus hardie, et, se dégageant du lien pesant de ses contreforts qui la rivaient au sol des villes pressant leurs maisons alentour, devint par tout son corps magnifique un élan d'aspiration céleste dont la flèche de cathédrale fut la flamme suprêmement jaillie. »

Nul, autant que M. Camille Mauclair, n'aurait pu comprendre et exprimer cette âme de Florence, cette force mystérieuse et vitale de la ville la plus pure de l'Italie :

« Libre et pure beauté, conclut-il, telle est la leçon immortelle, tel est l'apport de la cité du Lys rouge à la sensibilité moderne. Elle a concilié la vieille autonomie du réel et du rêve : son art fait du rêve la transposition de la réalité dans les âmes, et plus il définit cette réalité d'un trait ferme, plus la faculté du rêve se développe en nous. Ce rêve n'est point la trouble et sensuelle somnolence, la paresse indéfinie de l'âme, telle que les époques de décadence l'ont conçue : c'est le sursaut de vitalité lucide de l'esprit auquel les formes livrent leur secret. Nulle morbidité à Florence, rien de vague, rien de languide ni de fiévreux : la saine élévation de la pensée, la confiance de l'homme en son pouvoir d'idéaliser, la « gaie science »

(1) CAMILLE MAUCLAIR : *Florence*. Paris, Fontemoing.

de Nietzsche, la respiration aisée et optimiste de la vie, voilà le trésor ouvert à votre conscience dans la ville du Lys... L'art florentin, qui jamais ne semble comporter une visée moralisatrice et n'a d'autre fin apparente que la recherche raffinée de la beauté formelle, est pourtant la preuve la plus saisissante des propriétés morales incluses dans l'expression du beau : par lui l'esprit se tonifie et toute la vitalité se tourne vers des désirs plus nobles, par lui nous exigeons plus de nous-mêmes...

Conclusion admirable et dont l'élévation philosophique comparée aux lamentables phrases des ordinaires manuels de villes d'art fait mesurer l'écart qu'il y a entre le travail du pédantisme patient et la méditation d'un poète.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES LIVRES

Œuvres complètes de Cha-Cha Vana, publiées par les soins et aux dépens de M. A. M. P., docteur de l'Université de N. Paris, chez Dorbon aîné. — Ces fumisteries, blagues, impertinences et funambulismes m'ont bien l'air d'être les sœurs de celles d'un certain Makoko-Kangourou, qui ne prenait pas la vie au sérieux. Makoko lui-même n'était pas sans rappeler le Franc-Nohain des *Inattentions et sollicitudes*. Mais, chut ! ne remontons pas jusqu'à La Fontaine...

MARCEL PROUILLE. — *Impressions*, poèmes. Paris, chez Dorbon aîné. — Vers élégants, dépris et voluptueux, et d'une mélancolie que je trouve, à mon humble avis, trop réservée. En poésie il faut plus d'abandon, je ne dis pas dans la forme, mais dans l'émotion. Quand on la possède, comme M. Marcel Prouille, tout espoir est permis.

GEORGES DELAQUYS. — *La bonne clairière*, poèmes, ornés de cinq dessins inédits de CLAUDE CHÉREAU. Paris, « A la Belle Édition. » — Fastueusement imprimé, M. Georges Delaquys doit avoir plaisir à relire ses vers. Il chante dans de larges rythmes classiques et calmes des émotions de tout ordre, des plus familières aux plus idéales. Sa muse est simple et sans perversité : elle s'effarouche des laideurs du monde, puis les nie avec optimisme, avec courage. Et elle se réfugie dans la Nature et dans l'Art. Dans cette bonne clairière de méditation, elle se recueille, et se console, et prépare de nouveaux élans.

CHARLES BRUN. — *Renée Vivien*. Paris, chez Sansot. — Courte mais sympathique et fervente étude sur un poète dont on parla si peu de son vivant. Elle se tenait à l'écart, dans « un coin de violettes ». Elle méprisait tout et surtout le succès. La gloire est le soleil des morts. F. M.

LE THÉÂTRE A PARIS

Bérénice, tragédie en musique en trois actes, par M. ALBÉRIC MAGNARD. (Première représentation le 15 décembre 1911 au Théâtre de l'Opéra-Comique.)

M. Albéric Magnard poursuit dans l'isolement un labeur opiniâtre et fécond. Étranger aux compromissions, indifférent aux variations de la mode — car, hélas ! la mode sévit même dans la production musicale ! — il demeure dans la maturité de sa vie ce qu'il fut à ses débuts, l'artiste volontaire et conscient, affiné par la culture classique, dont l'esprit essentiellement latin se plaît aux plus hautes, aux plus nobles spéculations. Les années n'ont pas entamé ce bloc de pur cristal. Mais avec l'âge est venue la maîtrise, et si *Folande*, que nous fûmes douze ou quinze à applaudir jadis au Théâtre de la Monnaie, trahissait

l'inexpérience de la jeunesse, *Bérénice*, qui triompha hier à l'Opéra-Comique, est une œuvre définitive, d'une forme impeccable, à laquelle la sobriété de l'action, l'unité du style, l'aristocratie de la pensée mélodique donnent une physionomie exceptionnelle, sans équivalent dans le théâtre lyrique contemporain, et qui impose la sympathie et l'admiration.

A peine est-il utile de rappeler — l'auteur s'en est chargé — qu'en choisissant *Bérénice* pour héroïne de son drame, M. Magnard n'a pas eu l'irrévérence de substituer sa musique à l'harmonieuse cadence des vers de Racine. Il n'a utilisé les figures historiques célébrées par le poète que pour créer un débat de conscience enveloppé de tendresse et de douleur, en réduisant les péripéties habituelles de la scène à ce qui était indispensable pour justifier le conflit sentimental. Encore a-t-il remplacé la reine de Judée par une *Bérénice* égyptienne dont la jeunesse ardente rend plus pathétique le combat que livre Titus à son amour.

La tragédie se déroule tout entière dans le cœur des amants. Au milieu de la nuit printanière qui les a réunis, Titus est avisé que Vespasien, dont la dernière heure est imminente, l'appelle à lui. Il va régner, et *Bérénice* gravira avec lui les marches du trône. Mais le peuple est hostile à l'étrangère, que sa stérilité frappe de réprobation. Instigué par Mucien, qui incarne l'austérité romaine, Titus sacrifie sa tendresse à la raison politique. Repris par *Bérénice* suppliante, il lui promet une dernière nuit d'amour, et pour la seconde fois parjure et lâche, il laisse luire l'aurore sans avoir rempli sa promesse. Sur la nef qui va l'emporter à jamais, la délaissée invoque Vénus Anadyomène et pour obtenir de l'infidèle un suprême baiser d'adieu, elle jure à la déesse de lui sacrifier ce qu'elle possède de plus précieux, l'abondante chevelure noire, son orgueil et sa beauté. Titus paraît. Il souffre, il est vaincu, il propose à *Bérénice* de la ramener à Rome, couronnée du diadème, ou de fuir avec lui. Mais l'irréparable est consommé. Deux fois Titus l'a trahie ; sa lâcheté a tué leur amour. Que le sort s'accomplisse. « Prends sur moi, s'il le faut, dit tristement *Bérénice*, l'exemple du courage. Ma vie est terminée et la tienne commence. Accepte le destin ! Epouse une vierge romaine, aime-la comme tu m'aimas, et que les fils issus de vos entrailles assurent l'avenir ! » Et tandis que Titus s'éloigne, défaillant, *Bérénice* coupe lentement et laisse tomber dans le sillage de la trirème emportée vers l'Orient la chevelure de ténèbres qui enveloppa leur dernière étreinte.

La partition musicale qui commente cet émouvant et grave poème est, comme celui-ci, dépourvue de tout élément épisodique. Coupée de récits qui laissent à l'orchestre le rôle prépondérant, selon l'esthétique wagnérienne, elle se développe symphoniquement avec une pureté toute classique. Quelques thèmes fondamentaux en forment la structure, et ces thèmes, nettement diversifiés, ont une plasticité qui donne aux sentiments qu'ils évoquent un saisissant relief. Par son caractère polyphonique, par les formes qui la régissent (parmi elles domine le canon à l'octave, cher à César Franck, et qui donne aux scènes d'amour une extrême douceur), *Bérénice* s'écarte des tendances actuelles de l'art lyrique en France. Sans doute ne manquera-t-on pas de traiter M. Magnard de réactionnaire, lui qui passait naguère encore pour incarner l'anarchie musicale ! Son œuvre est incontestablement plus proche des modèles classiques que des dernières partitions inspirées par le génie de M. Debussy, si funeste à ses imitateurs. Et c'est ce qui fait son originalité et sa force. La personnalité du musicien

est demeurée intacte parmi les hésitations contemporaines. C'est le roc que le flot bat sans l'ébranler. Orgueil, obstination, maîtrise. — ici ces mots sont synonymes.

On ne peut qu'admirer le compositeur, même si l'on ne partage pas ses convictions, pour l'exceptionnel exemple de fermeté et de loyauté qu'il dispense. Mais comment n'être pas ému aux accents expressifs qu'il prête à Bérénice, accents d'une musicalité si pure en même temps que profondément humains? Car M. Magnard ne craint pas de chanter, et le lyrisme des sentiments qu'il décrit trouve dans la musique une traduction fidèle.

D'acte en acte croît l'intérêt musical de ce drame ramassé et contenu, bref comme une tragédie antique. Les tortures qu'inflige à Titus, au deuxième acte, la résolution du sacrifice, la faiblesse à laquelle il cède lorsque l'implore Bérénice surpassent en beauté expressive la scène d'amour du premier. Et le troisième acte tout entier est d'un élan, d'une éloquence, d'une inspiration superbes. La noblesse du caractère de Bérénice s'y dévoile avec ampleur, en même temps que se précise la veulerie d'un César falot indigne de gouverner les hommes puisqu'il ne peut se gouverner lui-même. Très belle conclusion d'une œuvre dont la sévère beauté n'attirera peut-être pas la foule éprise de spectacles frivoles et de grossiers artifices scéniques mais qui emporte avec soi l'estime des artistes et dont s'honore grandement le théâtre lyrique français.

Pour remplir à souhait les deux rôles qui concentrent l'action de *Bérénice*, il faudrait des tragédiens de premier ordre. M. Swolfs, qui a une belle voix et qui est excellent musicien, est malheureusement loin de réaliser, tel qu'on le souhaiterait, le personnage fluctuant de Titus. Et le jeu artificiel de M^{lle} Mérentié, si « conservatoire », si ligé dans des attitudes et des gestes convenus, ne donne pas un instant l'illusion de la reine altière et amoureuse; tous deux se soucient d'ailleurs plus de l'éclat que des nuances et prononcent d'une manière à peu près inintelligible la prose rythmée de M. Magnard. Seul M. Vieuille (Mucien) échappe à cet insupportable défaut.

L'orchestre, dirigé par M. Ruhlmann et dont le rôle est capital, mérite, ainsi que les chœurs, toutes louanges.

OCTAVE MAUS

AU « STUDIO »

Exposition d'œuvres d'Auguste Donnay, Georges Le Brun, Maurice Pirenne, Philippe Derchain, Pierre Delcour.

« Exposition Wallonne » serait plus explicite.

Ce qui frappe à première vue c'est le ton gris, presque incolore, de l'ensemble. Les habitués des Salons et Salonnets flamands sont déroutés — et j'en connais qui ne vont pas plus avant. Tant pis pour eux! S'ils s'arrêtaient seulement quelques minutes devant une œuvre de Donnay, de Pirenne ou de Lebrun, voire de Derchain, ils seraient retenus par la beauté, la sincérité, l'émotion du dessin, par le sens de la mesure et de l'harmonie qui se dégage de toutes ces œuvres.

Les recherches passionnées de la tache de couleur qui séduisent les habitants des plaines ou des lagunes, Flamands ou Vénitiens, ne touchent pas les montagnards qui bien rarement voient s'étendre devant eux de grandes nappes de lumière chatoyante. Leurs yeux sont faits à la poésie des détails, des demi-teintes, aux finesses des clairs-obscur et surtout, — surtout! à la magie de Sa Majesté la Ligne, — cette belle maîtresse des Florentins et des Français, pour ne pas aller plus loin dans l'histoire.

Nos petites montagnes d'Ardenne endeuilent le paysage sans le rendre aussi dur que ne le font les terribles montagnes de Suisse aux verdures et aux ombres menaçantes. Elles ont des coins de douceur infinie, où la sensibilité de Donnay découvre un charme combien reposant et évocatif! Je lui en veux, à celui-là, — un de nos plus grands artistes belges de l'heure actuelle, — de ne pas avoir donné encore à Bruxelles une exposition complète de ses œuvres. C'est en les voyant réunies qu'on aurait la révélation de notre petit coin de Wallonie, de ce qu'il recèle de beautés simples et de pénétrante poésie. Le peintre liégeois les a comprises comme aucun ne l'avait fait avant lui, par la seule magie de son labeur assidu et de son amour tranquille pour la terre où il vit heureux. Il est pour l'Ourthe ce que Claus, qui l'admire, est pour la Lys.

Maurice Pirenne habite Verviers, petite ville enfumée, où la poussière vieillit encore les coins un peu anciens, bien humbles, où s'abritait jadis toute une population de travailleurs, logés maintenant dans des casernes en brique noirâtre. Ces maisons basses, ces rues étroites et tortueuses, cette lumière grise, ce dessin respectueux des moindres détails et pourtant jamais oubliés de l'ensemble, tout cela nous émeut et nous étirent comme si nous sentions pour la première fois le côté dramatique de la petite ville wallonne isolée près de la frontière germanique, dont Maurice Pirenne donne une si probe synthèse. Tragique, ce viaduc vu au crépuscule qui en accuse les lignes impressionnantes. D'une tonalité fine et douce, cette petite place du « Perron » dont aucun éclat de lumière ne vient troubler la tranquillité.

Georges Le Brun peint Theux, sa jolie vieille maison du XVII^e siècle, la lumière déjà un peu plus claire d'une vallée plus ouverte, les adorables demi-teintes d'un intérieur qu'il a voulu bien conforme aux traditions d'intimité, de simplicité et d'harmonie d'une époque moins agitée. Pourquoi devant ces « intérieurs » qui évoquent la vie familiale, le travail ordonné, sans fièvre, du véritable artiste, pensai-je à Mellery? Même lumière enveloppante, même amour d'artiste-ermite pour le charme des coins qu'on voit tous les jours.

Charmante évocation de la vieille église de Limbourg, si vraie dans son demi-jour calme et triste, dans les lignes encore un peu romanes de son architecture, — d'une impression bien plus pénétrante en sa bienveillante simplicité, si je puis ainsi dire, que les églises aux ombres trop fortes et aux lumières trop dramatisées.

La sincérité de M. Derchain est à elle seule une belle promesse; et tels de ses jolis dessins, *le Quinconce* et *la Mare*, aux tons flatteurs, sont déjà de chatoyantes réalisations.

Pour M. Delcour, il nous donne d'assez jolies espérances pour que nous permettions d'attendre, avant de le juger, qu'il ait encore un peu approfondi son art.

Mais l'impression générale de cette très curieuse et très marquante exposition, c'est qu'on se trouve devant des seigneurs de la Ligne, de la Mesure, devant un groupe d'artistes bien wallons — bien latins, — bien personnels, sur lesquels aucune mode n'a eu de prise, et qui se sont trouvés semblables ou apparentés par le seul fait de leur sincérité, de leur amour pour le coin de terre qu'ils comprennent

M. K. M.

LES AMIS DE LA LITTÉRATURE

La campagne de cette année s'est ouverte par une causerie de Maurice des Ombiaux sur les sources populaires de la poésie. Le conférencier a très heureusement rattaché notre mouvement poétique au mouvement poétique français et montré l'influence que Paul Verlaine a exercée sur nos poètes. Il a caractérisé ensuite le talent de Gérardy, de Mockel, de Maeterlinck, d'Elskamp, de Grégoire Leroy et de Verhaeren. Le succès de M. des Ombiaux a été très vif. La salle de mariages de l'Hôtel de ville de Bruxelles était comble et, aux côtés de M. Edmond Picard qui présidait la séance, on remarquait M. Poulet, ministre des Sciences et des Arts, M. Beernaert, ministre d'Etat, M. Max, bourgmestre, M. Beco, gouverneur du Brabant, le maître Camille-Lemonnier et la plupart de nos écrivains.

G. R.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

« Le Scandale » au Théâtre du Parc.

Maurice Férioul, gros industriel de Grasse, est à Luchon avec sa femme Charlotte et ses deux enfants. Le ménage est uni, heureux, mais Charlotte, presque inconsciemment, a soif d'un bonheur moins quotidien. Elle attend quelqu'un qui viendrait de par delà l'horizon... Celui qui vient, c'est un abominable rasta, joueur décaqué, teneur, escroc, qu'elle croit être ce qu'il se dit : un noble étranger, et à qui elle se donne tout de suite, dans un coup de folie, prise aux moelles par un désir plus fort que toute sa pudeur et que toute sa volonté... Il ne resterait de cette aventure qu'un peu de boue dans la mémoire de Charlotte Férioul bientôt désillusionnée, si un bijoutier à qui le rasta a fait des emprunts en donnant le nom de M^{me} Férioul en gage, ne s'avaisait de poursuivre son mauvais débiteur et d'assigner Charlotte comme témoin. La situation de celle-ci est effroyable. Elle veut à tout prix cacher l'affaire à son mari. Mais comment éviter le bruit odieux d'un scandale, comment empêcher les journaux de parler, les sornioises médisances de courir? Tout au moins, le séducteur, lui, n'est plus à craindre. En une belle scène dramatique et poignante, il est venu implorer son pardon, rapporter à Charlotte les lettres compromettantes qu'il détenait. Au lieu du maître-chanteur qu'elle redoutait, elle trouve dans cet homme vil une conscience réveillée. Et, soudain, sa faute lui apparaît moins ignoble. Elle se reproche moins d'avoir failli, puisque tout de même celui qu'elle a aimé, celui qui désormais est son passé, n'est pas tout à fait aussi infâme que sa conduite avait permis de le supposer. Et comme, déjà, un ami de la famille à qui elle s'est confiée a couru prévenir discrètement la justice et a obtenu qu'on arrêterait le soir même le rasta, c'est elle qui s'oppose aux poursuites, qui empêche l'arrestation de l'homme — non pas parce qu'elle l'aime encore : son amour est bien mort!... mais pour sauver au moins l'honneur de sa faute!

C'est ici, à mon sens, le point central du drame. Du point de vue anecdotique il est certes très intéressant de savoir si le mari apprendra la vérité et, dans ce cas, quelle sera sa conduite; mais du point de vue psychologique, combien je m'intéresse davantage à ce qui se passe dans la tête de Charlotte, à ce qu'elle pense d'elle-même, à l'idée qu'elle se fait de sa faute! La femme naturelle, la femme d'instinct, lutte en elle contre la femme sociale, contre l'épouse et la mère. La première ne peut pas admettre complètement qu'elle a eu tort de s'abandonner à la joie divine de cette passion, de cette folie. Elle a été merveilleusement heureuse : n'est-ce pas sa justification? Mais la seconde proteste au nom de tous ses devoirs, au nom de la pudeur, au nom de l'honneur. Et cette tragédie intérieure est d'une grande noblesse. Il s'agit de savoir qui l'emportera, en face d'une conscience qui se juge d'elle-même, de l'instinct, fondement de toute force et de toute beauté humaines, ou de la société, représentée par ses obligations les plus chères et les plus sacrées, les devoirs du mariage et de la maternité... L'épouse et la mère triomphent, mais la femme ne renie pas tout à fait l'heure divine de la faute : elle ne chargera pas le séducteur au procès, et sa déposition franche le fera acquitter. Ce mouvement d'âme est très beau et ferait pardonner à M. Henry Bataille d'autres gestes infiniment moins heureux qu'il a prêtés à certains de ses héros. On approuve ici, sans trop de peine, Charlotte Férioul, non d'avoir failli, mais d'avoir accepté courageusement les conséquences de sa faute et de ne pas avoir lâché l'homme qui l'a partagée. Je n'éprouve pas la même sympathie pour les personnages d'autres pièces du même auteur, et la *Vierge folle* ou l'*Enfant de l'amour*, par exemple, essaieraient en vain de m'attendrir sur leur malheureux sort...

Le drame cependant se poursuit et s'intensifie. Maurice Férioul a le soupçon qu'il se passe à son foyer des événements insolites. Il presse de questions un pauvre diable qui a servi d'intermédiaire à sa femme dans toute cette affaire, et il finit par lui arracher l'effrayant secret. La scène est admirable. Henry Krauss — Férioul — l'a jouée en grand artiste, et M. Gournac, — le pauvre hère en question — ne lui a pas été inférieur. Que va faire

Férioul? Sa colère est tout d'abord formidable. Il veut chasser publiquement l'impure, puis il hésite, il tremble, il recule : il la gardera, il se taira, il feindra de tout ignorer. Au dernier acte, la simulation n'est plus possible. Le scandale a éclaté. La politique s'en est mêlée. Maurice Férioul est obligé de donner sa démission de maire, de conseiller général, et de renoncer à une candidature sénatoriale de tout repos. Qu'importent ces misères? Deux jours se sont passés pendant lesquels Charlotte est allée à Paris pour l'ignoble procès, et Maurice est demeuré seul à souffrir, à pleurer, à réfléchir surtout. Il lui est venu d'étranges remords pour des actions d'autrefois qu'il croyait bien enterrées : une fille séduite, un enfant qui peut-être est le sien... Lui non plus, l'honnête homme, n'est pas tout à fait irréprochable... Et quand l'épouse coupable revient, après le premier feu de sa colère, il s'apaise, il s'adoucit et voit s'estomper dans le brouillard de l'avenir la figure sublime du Pardon. Mais, tandis qu'il parle, qu'il s'anime, qu'il dit de belles choses sensées et généreuses, Charlotte, vaincue par la fatigue de ce terrible voyage, s'est peu à peu endormie. Voilà la réponse de la vie aux belles théories des hommes! La nature, l'instinct reprennent toujours le dessus. Et comme, bruyamment, les enfants envahissent la pièce, le mari trompé, ulcéré, ridiculisé, ruiné d'honneur, les arrête d'un grand geste : « Chut! Pas de bruit! Votre mère dort!... »

Je me suis laissé aller à raconter un peu longuement cette pièce émouvante, — sincèrement et profondément humaine, au moins, celle-ci! — et il me reste à peine la place nécessaire pour louer comme il convient la belle interprétation qu'en donne la troupe du Parc, dans des décors superbes. M^{me} Berthe Bady, c'est Charlotte Férioul au naturel, et l'on oublie en la regardant, en l'écoutant, qu'elle joue un rôle. M. Henry Krauss, je le répète, est un grand, un très grand artiste. Guitry lui-même ne lui est pas supérieur dans les passages de force, et Krauss a plus de style, plus de distinction. Le succès du *Scandale* est très grand. D'un fait-divers banal, le génie tragique de M. Bataille a tiré une pièce qui ne paraît pas loin du chef-d'œuvre.

GEORGES RENCY

MEMENTO MUSICAL

C'est aujourd'hui, dimanche, à 11 heures du matin, qu'aura lieu au Conservatoire (Classe de Déclamation) la manifestation organisée en l'honneur de M. Guillaume Guidé, qui a pris sa retraite après vingt-cinq ans d'une carrière professorale admirablement remplie.

Aujourd'hui dimanche, à 3 heures, Salle Patria (23 rue du Marais), premier concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer avec le concours de M^{mes} Caponsacchi, violoncelliste, et Stapelfeld, cantatrice; de MM. G.-A. Walter, ténor, Th. Hess Van der Wyck, basse, et G. Minet, claveciniste.

Demain lundi, à 8 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, quatrième Concert populaire (Festival Beethoven) sous la direction de M. Otto Lohse et avec le concours de M. Marcel Laoureux. Au programme : VII^e symphonie, concerto en ut mineur pour piano et orchestre, VIII^e symphonie. — La seconde audition aura lieu le jeudi 28 décembre, à 2 heures.

Mercredi 20, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, deuxième séance du Quatuor Chaumont. Au programme : Quatuors de Mozart, Schumann et Vincent d'Indy (n^o 1).

Vendredi 22, à 8 h. 1/2, Salle Erard, conférence-audition de M. Ch. Delgouffre sur l'École française moderne depuis César Franck.

M. Sylvain Dupuis, qui a dirigé hier le deuxième concert du Conservatoire (soliste : Raoul Pugno; au programme : III^e symphonie de Saint-Saëns, Concerto n^o 5 de Beethoven, *Saugefleurie* de Vincent d'Indy, Concerto en la majeur de Mozart, Ouverture des *Maitres Chanteurs*), a fixé aux 24 février et 23 mars les troisième et quatrième concerts de la saison. Le troisième aura lieu avec le concours de M^{me} Edith de Lys, cantatrice; le quatrième

sera consacré à l'audition de la Messe en ré de Beethoven. Solistes : M^{mes} A. Stronk-Kappel et H. K. Durigo, MM. G.-A. Walter et L. Rains.

Le premier concert du Conservatoire est fixé à dimanche prochain, 24 décembre, à 2 heures. On y exécutera pour la première fois en langue française (version de M. E. Closson), l'*Oratorio de Noël* (1664) de Heinrich Schütz et la Neuvième Symphonie (avec chœur) de Beethoven. Les soli de ces deux œuvres seront chantés par M^{mes} T. Cahnbley-Hincken et S. Kalker, MM. R. Plamondon et L. Froelich. Répétitions générales, jeudi 21 et vendredi 22, cette dernière pour les abonnés.

PETITE CHRONIQUE

La Galerie Nationale de Rome a fait l'acquisition, pour son cabinet d'estampes, des eaux-fortes ci-après : *Bouillon (Ardenes)*, par M^{me} la comtesse de Flandre; *Vieux Marché en Flandre*, par De Bruycker; *Pont sur la Tamise*, par A. Hazledine; *la Rose*, par A. Rassenfossé.

Les dix grands prix de 10,000 francs ont été décernés par le jury de l'Exposition internationale des Beaux-Arts aux artistes suivants : 1^o H. Anglada (Espagne); 2^o W. Hammershoj (Danemark); 3^o G. Klimt (Autriche); 4^o L. Mestrovic (Autriche); 5^o A. Mancini (Italie); 6^o Victor Rousseau (Belgique); 7^o P. Szinyei-Merse (Hongrie); 8^o E. Tito (Italie); 9^o A. Zorn (Suède); 10^o Zuloaga (Espagne).

Cinq prix de 4,000 francs ont été attribués à MM. 1. Max Burri; 2. Keiren Imao; 3. E. Laermans; 4. H.-W. Mesdag; 5. Halfden-Strøm.

Le jury a en outre attribué à la gravure en médailles trois prix de 1,000 francs et quatre de 500 francs; au *Blanc et Noir*, cinq prix de 1,000 francs, dont l'un à M. F. Khnopff, et vingt de 500 francs.

Les écrivains belges qui désirent concourir pour le prix institué par M. Beernaert ne devront pas perdre de vue que la première période du concours sera close le 31 décembre courant.

Ce prix, de mille francs, fondé pour encourager la littérature belge de langue française, sera attribué à l'auteur belge ou naturalisé qui aura produit l'œuvre la plus remarquable, sans distinction de genre ou de sujet, au cours des années 1910 et 1911.

De Paris :

La troisième séance de la *Musique à travers les poètes et les âges*, consacrée à la Renaissance, valut à M. Engel et à M^{me} Bathori-Engel un succès égal à celui qui les accueillit aux deux premiers concerts. Chansons à 3 et 4 voix de Boesset et de Baül mises en musique par M. Reynaldo Hahn, chansons populaires régionales harmonisées par M. E. Vuillemoz, pages lyriques d'A. Roussel, M. Ravel, Marcel Labey, A. Groz, G. Enesco, etc. sur des poèmes de Ronsard, de Marot, de Malherbe et autres composèrent, avec le récit de Walter de Stolzing *Am stillen Herd* délicieusement chanté par M. Engel, un programme attrayant que couronnèrent les trois émouvants poèmes de Tristan Lhermyte

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

mis en musique par Debussy et dont M^{me} Bathori fit valoir avec un talent supérieur l'éloquente beauté, ainsi que des fragments du *Roi malgré lui* de Chabrier.

Dans un intermède, M. Georges Pitsch interpréta avec un goût parfait une *Pavane* et une *Chanson de Louis XIII* de Couperin, ainsi qu'une transcription de la *Pavane pour une Infante défunte* de Maurice Ravel.

M^{me} Georgette Leblanc-Maeterlinck s'embarquera mercredi prochain à Cherbourg, à bord de l'*Olympic*, pour New-York. Elle chantera à l'Opéra de Boston le rôle de Mélisande dans le drame lyrique de M. Debussy et jouera le même rôle dans la version originale de Maeterlinck, avec la musique de scène et d'entr'actes composée par M. Gabriel Fauré. Elle donnera en outre une représentation de *Monna Vanna* et fera une conférence dans laquelle elle analysera *Pelléas et Mélisande* en confrontant le texte de Maeterlinck avec l'étonnante parution, si expressive et si fidèle, dont l'a commentée le compositeur.

Un comité est en formation dans le but d'élever un monument à Eugène Carrière. MM. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, et Auguste Rodin en ont accepté la présidence d'honneur. Le monument sera exécuté par ce de nier, assisté de M. Jules Desbois.

M. Arsène Alexandre a, dans le *Figaro*, justement attiré l'attention sur la très intéressante *Bibliothèque d'art et d'archéologie* fondée par M. Jacques Doucet dans une dépendance de son hôtel de la rue Spontini et qui n'est connue que de quelques artistes, bien que l'accès en soit hospitalièrement accordé à tous ceux — écrivains, critiques, peintres, professeurs, etc. — qui souhaitent y faire des recherches.

« Il y a là, dit M. Arsène Alexandre, de soixante-dix à quatre-vingt mille volumes et albums représentant, en exemplaires précieux, introuvables souvent, tout ce qu'il a paru, depuis trois siècles, de typique et d'attachant sur l'histoire de l'art.

Cet ensemble formidable, cet instrument de travail unique à Paris et tel qu'on ne le trouve que par chapitres épars dans les grandes bibliothèques de France et de l'étranger, c'est M. Jacques Doucet qui l'a mis à la disposition du public. — ou, plus exactement, de ceux qui sont chargés de faire l'instruction du public.

On rencontre là l'élève de l'École du Louvre à côté de M. René Piot qui vient se documenter pour quelque décor du théâtre des Arts; l'historien à côté de l'amateur de belles choses; le vieil érudit à côté du jeune chercheur. C'est un lieu de travail parfait, complet, exquis, et, encore une fois, ouvert à tous ceux qui ont un titre à y venir contribuer à l'œuvre de beauté et de savoir universel.

Il importait de signaler le geste si généreux et si fraternel de l'homme qui a établi, à la porte même de la maison où sont rassemblés des incomparables trésors d'art, la discrète et féconde officine du mieux connaître et du mieux comprendre. »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avisat très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE NIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture.
Sculpture. Philosophie. Histoire.
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUËT

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.*

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.

DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : 40, Galerie du Commerce, Bruxelles.

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50 ; Étranger 12 francs.

A partir du 1^{er} Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE. 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

A la mémoire de J.-F. Navez (JULES DESTREE). — Albert Erlande, poète et romancier (FRANCIS DE MIOMANDRE). — M. Eugène Smits commandeur (O. M.). — Publications d'Art (FRANZ HELLENS). — La sécurité des Musées. — Chronique théâtrale : « les Romantiques » au théâtre du Parc (GEORGES RENCY). — Nécrologie : *Alphonse Legros* (LOUIS VAUXCELLES). — Memento musical. — Petite Chronique.

A la Mémoire de J.-F. Navez ⁽¹⁾

..... Nous avons voulu honorer chez nous nos morts; nous avons voulu, par l'exemple du passé, donner confiance chez nous aux possibilités du présent et stimuler les énergies protectrices de l'avenir. Et nous voici, chargés de ces souvenirs et de ces espérances, ramenés, pour finir, vers celui qui de tous est le plus rapproché de nous, vers un enfant de notre cité, vers un artiste issu de notre sol et n'ayant jamais cessé d'être profondément attaché aux lieux de sa naissance.

Charleroi, la ville moderne de l'industrie, la ville sans traditions historiques et sans gloire, salue en cet instant la haute figure qui atteste sa contribution à l'étonnante production artistique des pays belges. Navez nous donne un peu de cet éclat qui nous man-

(1) M. Jules Destree remettra solennellement à la Ville de Charleroi, aujourd'hui dimanche, à 11 h. 1/2, la plaque commémorative en bronze, œuvre du statuaire Paul Du Bois, qui, placée sur la maison natale de Jean-François Navez, rappellera le souvenir du célèbre portraitiste wallon. Érigé par le Comité du Salon des Arts anciens du Hainaut avec le concours

quait, et sa personnalité; à elle seule, y suffit, car elle est de celles qui comptent dans les fastes esthétiques d'une nation.

L'enfant avait 13 ans quand le dix-neuvième siècle commença pour le monde.

J'aime à me l'imaginer sortant de la maison où nous sommes pour courir jouer avec d'autres gamins de son âge sous les arbres de la place. Le voyez-vous se balançant sur les chaînes de fer tendues de borne en borne? Le voyez-vous achetant pour quelques centimes de sucreries à la vieille marchande de bonbons établie près du pont, l'ancêtre de la mère Tatiche? Le voilà maintenant courant vers les remparts, roulant sur les pentes gazonnées, se cachant dans les fortifications, faisant voguer des bateaux de papier sur les ruisseaux du fond des ravins.....

La ville alors était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Pauvre bourgade enserrée dans ses murs, elle s'animait à peine aux jours de foire et de marché. Ceux qui connaissent la tristesse minable de Maubeuge pourront se figurer ce qu'était le Charleroi où grandissait le jeune Navez. Un artiste dans un pareil milieu apparaît comme un phénomène singulier, car la vie intellectuelle du temps, dans cette torpide place forte, ne semble avoir possédé aucune des excitations propices à l'éveil d'un talent.

Une seule circonstance favorable pourtant : Charleroi

de la Ville et de l'État, ce monument consacre l'hommage rendu au vieux maître par la rétrospective de ses œuvres, qui suscita tant d'admiration. Au début de la cérémonie, M. Jules Destree prononcera une allocution dont il a bien voulu nous communiquer le texte et dans laquelle il évoque avec justesse la mémoire du peintre. Nous en publions l'essentiel.

est, à cette époque, rattaché à la France. Par l'amitié française et leur propre énergie — ai-je dit ailleurs — les Wallons d'aujourd'hui voudront vivre leur vie. Comme l'exemple de Navez illustre à souhait mon conseil ! C'est la patrie française qui attire le jeune Navez dans la grande capitale — Paris — où la vie est exceptionnellement intense à l'aurore du siècle. Il s'y trouve tout de suite à l'aise, chez lui, par la vertu de la langue qu'il parle, par la communauté de race ; il s'y acclimata, il y réussit, il est sauvé. Il entre dans l'atelier de David, qui le prend en affection et lui enseigne la valeur du dessin, la beauté de la ligne et les compositions bien ordonnées, la mesure et l'harmonie : les qualités maîtresses de l'âme latine. Navez, par la grâce de ses origines wallonnes, s'impose sans effort cet idéal. Il subit, en outre, l'esprit du temps. Il est peut-être parmi ces jeunes sauvages qui, au nom des principes austères du néo-classicisme, criblaient de boulettes de papier mâché le chef-d'œuvre de Watteau. Il méprise autant que les autres les frijolités du siècle précédent, les bergeries faciles et conventionnelles, la peinture légère qui chante les charmes des femmes. Il s'imprègne du dogmatisme froid et raisonneur de son maître : il s'astreint à la discipline sévère du travail méthodique et scrupuleux ; il tient ses comptes avec une curieuse méticulosité.

Mais il revient à Charleroi et à Bruxelles en pleine possession de son talent. Sa situation est aussitôt considérable. Ce Wallon relève le flambeau tombé de la peinture flamande. A cause de lui, et bientôt contre lui, Bruxelles redevient un centre d'art. Il y ouvre un atelier, de traditions libérales, où les meilleurs se sont venus former.

Je ne puis retracer ici la vie du maître et analyser ses œuvres. A l'exposition même, M. Gustave Van Zype et Richard Dupierreux l'ont fait en termes excellents. Leur parole s'éclairait du voisinage immédiat des œuvres commentées. Dans la salle bouton d'or à la cheminée d'onyx garni de cuivre, Navez était représenté par un remarquable ensemble d'œuvres, faible partie de sa production considérable, mais suffisante pour indiquer les genres dans lesquels il s'était appliqué.

Sa peinture religieuse, un peu théâtrale, sans grand sentiment, mais si consciencieusement travaillée, ses études d'Italie, d'un pittoresque trop sage, sentant l'effort voulu dans l'atelier plutôt que l'impression émue devant la vie, ses dessins corrects et patients étaient rappelés par de savoureux spécimens.

Mais il y avait là surtout une magnifique série de portraits : celui du peintre par lui-même, celui de son maître David, celui de la famille de Hemptinne, celui de Huart-Chapel, ce bourgmestre éclairé qui fut son protecteur constant et qui est, à d'autres égards, l'une des figures les plus marquantes du vieux Charleroi, celui de

Marinecia enfin, l'énigmatique romaine aux yeux aigus avec le mystérieux souvenir de ses lèvres pincées ; et tant d'autres que nous n'oublierons plus.

Dans sa peinture d'histoire de genre, Navez a les défauts de son temps, et un effort nous est nécessaire pour lui rendre justice : cet art glacé est si loin de notre sensibilité présente ! — Mais dans ses portraits il a les qualités des grands maîtres de tous les temps, et notre admiration s'élançait vers lui en toute spontanéité.

Nous nous étonnons alors que son génie ait pu connaître un total discrédit ? C'est mal comprendre le caprice changeant de l'évolution artistique. Les écoles se succèdent, également injustes pour leurs devancières. Il faut attendre la pacifiante action du temps pour que tout rentre à son plan. De même que les classiques avaient méconnu le charme lyrique des maîtres du XVIII^e siècle, ils devaient à leur tour être la proie des fureurs romantiques. La fougue des gesticulations éperdues, l'accent dramatique, les outrances de la couleur, l'émotion inspirée, le désordre érigé en règle ; Navez ne pouvait admettre ces nouveautés subversives. Il prit vaillamment parti contre les révolutionnaires et fut la cible de leur colère et de leurs sarcasmes. Il apparut pompier et démodé. Ses dernières années furent tristes. Il était à demi oublié avant de disparaître.

Mais l'injustice ne pouvait durer. Les solides qualités de ses portraits devaient redevenir sensibles après la tourmente. Quand les romantiques subirent à leur tour le destin commun, on revint à Navez. Il y a vingt ans déjà, à Charleroi, des hommes de goût dont nous sommes fiers de continuer l'œuvre indiquèrent cette réaction équitable et essayèrent de provoquer en faveur du maître un mouvement de sympathie. Aujourd'hui, les temps sont enfin venus. Nul, parmi les critiques et les amateurs d'art, ne s'est étonné de voir ouvrir le fastueux cortège de nos artistes du XIX^e siècle par une place d'honneur au vieux peintre carolorégien ; tous, au contraire, l'ont considérée comme une consécration opportune, comme une réparation nécessaire.

Il convenait qu'après ces heures-là, la reconnaissance de ses concitoyens s'attestât pour Navez en un signe durable, mêlé désormais à notre vie de tous les jours. Il convenait que ceux qui avaient travaillé à la réhabilitation de Navez indiquassent au passant le berceau de cette gloire. C'est pourquoi, Monsieur le Bourgmestre, nous vous prions d'accepter ce bronze, nous vous prions, Messieurs, de saluer, avec respect et ferveur, un des grands peintres de Belgique, un grand artiste wallon.

JULES DESTREE

Albert Erlande, poète et romancier.

M. Albert Erlande, dont la revue *Le Feu* donne en ce moment un petit roman plein de grâce intitulé *L'Enfant de Bohême*, vient de publier coup sur coup un roman et un poème qui constituent peut-être le plus important de son œuvre : *Il Giorgione* (1) et *Le Titan* (2).

Il Giorgione est tout simplement, sans autre prétention, le récit de la vie de cet admirable artiste, Giorgio Barbarelli, le rival du Titien, un des plus beaux peintres de la Renaissance italienne.

On sait ce que deviennent ces biographies entre les mains des érudits officiels lorsqu'ils les publient dans des collections d'art à l'usage du gros public. Mais M. Albert Erlande est un poète et, plus peut-être encore qu'un poète, un esthète. Entendez ce mot dans son sens le plus juste, en oubliant toutes les altérations qu'on lui a fait subir depuis vingt ans. Par définition, l'esthète est celui qui, de tous les spectacles que lui présente le monde, n'élit inconsciemment, ne ressent que ceux qui présentent un caractère de beauté. Seul le beau l'émeut, où qu'il se trouve, et sans théorie, sans idéal préconçu. Il ne se conduit dans la vie qu'en fonction de ce sentiment, auquel il subordonne tous les autres.

Depuis que je connais M. Albert Erlande, je ne l'ai jamais vu obéir à un autre instinct, mais aussi j'ai vu cet instinct s'épurer, et toujours de lui-même, sans le secours de l'intelligence discursive. Certes, il admet aujourd'hui toutes les beautés, et les plus lointaines comme les plus présentes, mais à leur plan, avec un sens juste de leur hiérarchie. Son cœur ne vibre vraiment avec profondeur que devant les chefs-d'œuvre de la Renaissance et surtout de l'antiquité.

C'est tout spontanément, tout naturellement qu'il est classique. Une sorte de nécessité intérieure l'a poussé sur le chemin où il a rencontré le Giorgione, ce héros de la spontanéité et de l'enthousiasme, le plus généreux, le plus abondant des artistes de son temps.

J'ai connu autrefois M. Albert Erlande, que je ne vois plus aujourd'hui que rarement, et je me le rappelle comme un être extrêmement semblable au Giorgione, animé d'un élan continu, ardent à la vie, sensible jusqu'à la frénésie, travaillant avec une fièvre extraordinaire, puis jouissant de sa paresse avec une nonchalance qui était encore une forme de son amour de la vie. Il ne voyait que ce qui était beau ; une statue, un tableau l'enthousiasmaient. Réellement, il n'avait plus de regards pour le reste, pour le laid et le médiocre. Il le supprimait en souriant. S'il avait été peintre au lieu d'être poète, il eût brossé de vastes fresques, hâtives et éclatantes. Mais quoiqu'il fût poète en effet, c'est plutôt comme un peintre d'autrefois qu'il nous apparaissait, et c'est pourquoi je trouve fatal qu'il ait chanté le Giorgione.

Il l'a merveilleusement compris.

Il faut lire ces pages où il présente son héros avec une simplicité si vraie et si forte que nous avons l'impression d'un récit écrit par un contemporain, par un ami. L'artiste s'y dresse tout vivant, avec sa jeunesse ardente, sa fierté, son ardeur et ses paresseuses, ses discours pleins d'enthousiasme, ses théories esthétiques si claires et si profondément justes. Il est là, entouré de

ses camarades, de ses maîtresses, de ses rivaux et de ses contemporains ; nous voyons sous ses doigts naître et se développer son œuvre fastueuse et abondante, et sa dernière aventure, terrible comme une vengeance obscure de la fatalité, nous étreint le cœur comme si Giorgione nous était devenu un ami et que nous le perdions soudain.

Mais plus encore que la Renaissance, c'est l'antiquité qui émeut le plus M. Albert Erlande. Car la Renaissance n'est, au fond, qu'un reflet de l'antiquité, sa dérivation. C'est dans l'antiquité que gît la source primordiale.

Poète, M. Erlande fut toujours attiré par les mythes de l'antiquité. Dès ses premières œuvres, et vivant lui-même dans un décor tout pareil à celui de la Grèce, il entra dans la familiarité des dieux et des héros. Et dès ce même moment, il rêva de donner une œuvre vaste et puissante où se fût exprimée toute l'émotion païenne des chants orphiques. Il vécut des années avec cette préoccupation. Orphée, type pur du poète, fut son héros, son obsession.

Si l'on y réfléchit un peu, voilà qui est assez extraordinaire, à notre époque de petits romans sentimentaux et de petits poèmes aimables et potagers. Cette négation souriante de tout le passager, l'artificiel et le pauvre de notre modernité, ce retour tranquille de l'esprit à la vérité primordiale des symboles comme si n'existaient en effet dans le monde que les idées platoniciennes sous le voile des belles apparences, cet assentiment à l'unique vérité lyrique apparente, comme un fils à son père, M. Albert Erlande auteur du *Titan* à M. Elémir Bourges, auteur de *La Nef*. Et c'est presque le même sujet, d'ailleurs.

Orphée délivrant les Titans, c'est-à-dire l'Esprit libérant la Force dans la Matière et lui donnant son sens, et réconciliant dans l'harmonie la contradiction de la puissance des dieux et de la noblesse humaine, quel plus beau sujet d'inspiration pour un poète qui ne veut plus se contenter d'un chant personnel ? M. Albert Erlande l'a célébré avec grandeur, avec une sorte de lyrisme étale et large, des accents d'une monotonie religieuse, d'une musique calme noyant la variété des images.

Il n'a d'ailleurs point prétendu en dégager le sens philosophique : il s'est contenté d'en exprimer la formalité lyrique. A nous de choisir, selon que nous émeut davantage la musique ou le sens, l'interprétation première ou seconde du poème.

La première suffit d'ailleurs largement à nous satisfaire. C'est une fable splendide et généreuse.

Comme un mont de granit, la nature est muette !
Le vent lui-même a peur d'entrer dans les forêts...
L'ordre des éternels enchaîne la tempête !
Mondes magnifiés par moi, vous répondrez !

Oui, je m'élèverai plus haut que la matière.
Je saisirai la vie au creux des éléments !
Vous êtes, sous ma voix, ô forces de la terre,
Ainsi que des oiseaux sous les yeux des serpents !

Après l'avoir créé, je brise le mystère !
Malgré votre splendeur, ô dieux que je comprends !
Quand je songe aux saisons qui décorent la terre,
Quand je songe à l'été — quand je songe au printemps,
Lorsque je vois jaillir l'abondance de l'être,
J'affirme que la vie est plus forte que vous,
L'homme vous a conçus, il devient votre maître,
Dans l'Olympe ébranlé, je vous sens à genoux !...

(1) ALBERT ERLANDE : *Il Giorgione*, roman. Paris, Bernard Grasset.

(2) Id. : *Le Titan*, vision dramatique. Paris, *Merveille de France*.

Ainsi parle Orphée. Et cette citation, quoique trop courte, suffira sans doute à faire comprendre quelles images et quel accent habitent le lyrisme de M. Albert Erlande, dont la vaste volonté est d'un superbe exemple.

FRANCIS DE MIOMANDRE

M. Eugène Smits commandeur.

Parmi les récentes nominations et promotions, celle de M. Eugène Smits, élevé au grade de Commandeur de l'Ordre de Léopold, a grandement réjoui les amis du vénérable peintre. demeuré, malgré le poids des années, plein de jeunesse intellectuelle, d'humour et d'ardeur.

M. Smits est le seul survivant du groupe de l'Art libre, dont le peintre Lambrichs a réuni les membres dans la composition que possède le Musée de Bruxelles et qui est aujourd'hui si intéressante au point de vue documentaire (1).

Il a toujours vécu isolé, à l'exemple de son ami Octave Pirmez dont la mort fut le plus grand chagrin de sa vie (2). Et s'il a dédaigné la popularité, il n'en a pas moins conquis lentement la foule par la fierté de son art et la probité de son incessant labeur.

L'appréciation que faisait dernièrement d'une de ses toiles, *Roma*, M. Dumont-Wilden dans l'*Eventail* fixe avec justesse cette personnalité sympathique :

« Lors de l'exposition des tableaux du feu Roi, cette œuvre tranchait parmi les autres. Dans cette collection si bourgeoise, si conforme au goût le plus moyen, elle attirait dès l'abord le visiteur artiste par sa nouveauté, son style, son modernisme décoratif. C'est une vraie toile de musée, et la direction des Beaux-Arts s'honorerait en enrichissant de cet admirable morceau de peinture nos collections nationales. Elle honorerait aussi un des plus nobles artistes que compte la peinture belge. Eugène Smits est un de ces maîtres qui ont, toute leur vie, été modestement leur chemin, au milieu de l'estime générale, mais sans que personne saisisse au juste l'originalité de leur art. Puis, tout à coup, quand ils sont presque au bout de leur carrière, on s'aperçoit que leur œuvre est un des seuls qui comptent, alors que celui de rivaux plus brillants s'effrite et s'oublie. Le grand public connaît son nom, mais seuls quelques amateurs savent ce que son talent, à la fois si pur et si vibrant, si sérieux et si généreux, comporte de solidité et de grandeur vraie. On peut en être à peu près certain, le musée ou la collection qui acquerra *Roma* fera une bonne affaire, s'il est permis d'employer ce vilain mot à propos d'art. »

O. M.

PUBLICATIONS D'ART

Roger Van der Weyden, par P. LAFOND. — *Le Traité de la Peinture de G. Cennini*, traduit par H. MOTTEZ.

M. P. Lafond vient de publier dans la *Collection des Grands artistes des Pays Bas* la première monographie qu'on ait écrite de Roger Van der Weyden (3). Disons-le en passant, c'est l'un des mérites de cette collection déjà copieuse d'avoir groupé des études complètes sur des artistes peu connus ou insuffisamment étudiés jusqu'ici. Le livre de M. Lafond est abondant, fouillé, bien écrit et bien pensé. Toute une époque glorieuse de l'art fla-

(1) On y voit Constantin et Jean-Baptiste Meunier, Charles De Groux, Alfred Verwée, Louis Dubois, Félicien Rops, Louis Artson, Jules Raeymackers, Théodore Baron, Camille Van Camp, de La Charlerie, etc.

(2) Nous avons reproduit les pages consacrées par Octave Pirmez au tableau d'Eugène Smits dont il est question ci-après. (*V. l'Art moderne*, 1909, p. 330.)

(3) Bruxelles, Van Oest et Cie.

mand y est minutieusement analysée et mise en parfaite lumière. Huysmans, qui s'y connaissait comme l'on sait en peinture, me semble exagérer lorsqu'il dit quelque part : « Roger van der Weyden, écrasé entre le renom de Van Eyck et de Memling, est suivant moi supérieur à ces peintres. » Cet éloge paraît outré. En vérité le peintre occupe la première place après Van Eyck et Memling. M. Lafond caractérise parfaitement l'art de Van der Weyden : « Pas un peintre n'a poussé aussi loin que lui l'expression tragique et l'émotion pathétique. Le premier, il insuffla les passions humaines à ses personnages divins. Personne n'a rendu avant et même après lui, avec une telle intensité et une telle puissance, le sentiment de la pitié, de l'extase, de l'amour, à part peut-être un artiste supérieur et étrange, venu un siècle plus tard, le Greco. Van der Weyden est le plus grand spiritualiste des vieux maîtres flamands, qui l'étaient cependant tous. » Voilà une opinion à laquelle chacun souscrira.

L'ouvrage est soigneusement illustré, comme les précédents.

Le *Livre de l'art*, ou *Traité de la peinture* (1), de Cennino Cennini, dont M. Henry Mottez donne aujourd'hui, à la Bibliothèque de l'*Occident*, une traduction nouvelle, est un ouvrage curieux dont la dernière édition, mise en lumière au siècle dernier par le chevalier Tambroni, est devenue actuellement presque introuvable. Une lettre extrêmement intéressante de Renoir le présente au public; cette lettre est adressée au traducteur actuel, M. Henry Mottez, et l'on ne pourrait mieux recommander l'ouvrage de Cennini que par ce document plein d'enseignements. On le lira avec intérêt, tant à cause des idées que l'illustre peintre expose sur l'œuvre de Cennini, que par les opinions qu'il a cru devoir exprimer sur le mouvement artistique contemporain.

Le livre de Cennini est conçu avec une grande largeur de vues. C'est « non seulement un manuel technique, c'est aussi un livre d'histoire qui nous initie à la vie de ces ouvriers d'élite par qui l'Italie, comme la Grèce et la France avec les leurs, a acquis la gloire la plus pure. » « Faire de bons artisans, tel était le but unique que se proposait Cennino. » Si ce n'est tout, c'est beaucoup, il faut en convenir, et c'est le mérite de l'auteur d'y être parvenu. Ce traité forme avec celui de Léonard de Vinci, réédité récemment (2), un excellent enseignement d'école, qui n'a rien perdu de son actualité. Il débute par un chapitre qui indique l'élévation d'esprit de son auteur, et qui recommande à l'artiste d'autres sentiments que l'amour du gain et du succès. Suivent les nombreuses pages où sont méthodiquement condensées les indications les plus variées sur la manière de se préparer à la peinture, sur le métier, les couleurs, le mode de travail; bref, un ensemble complet des secrets de l'art de peindre. Renoir disait, dans sa lettre, que ce livre contient une foule de *Leçons de choses*, et c'est bien là ce qui fait son esprit et son utilité.

FRANZ HELLENS

LA SÉCURITÉ DES MUSÉES

La sécurité des musées est d'actualité. De toutes parts on s'efforce d'inventer des moyens de défense contre les entreprises de trop ingénieux cambrioleurs. L'appareil Rozier, expérimenté au Louvre, paraît donner des résultats satisfaisants. M. Gérard Harry, qui a fait une enquête sur la question, écrit à ce propos dans le *Figaro* :

« On pratique depuis quelque temps au Musée des Arts anciens de Bruxelles une méthode qui, combinée avec l'appareil Rozier, assurerait sans doute aux tableaux le maximum de garanties contre le feu, contre la dégradation naturelle, contre le banditisme, contre les coups de canifs des fous, contre d'autres mésaventures qui guettent, comme autant de dangers de maladie ou de mort, l'œuvre précieuse des peintres.

Cette méthode est l'invention de Léon Cardon, le célèbre

(1) Paris, Bibliothèque de l'*Occident*.

(2) Voir notre numéro du 15 octobre dernier.

expert, collectionneur, membre de la Commission des musées de Belgique et Mécène discret qui, non content d'avoir, avec le baron Kervyn, organisé l'an dernier la merveilleuse Exposition de l'art flamand du dix-septième siècle au Palais du Cinquante-naire, a fait don, depuis et sans bruit, au musée de Bruxelles de plusieurs des bijoux de sa galerie qu'il y avait montrés : entre autres d'une admirable scène rustique de Sieberechts.

Le procédé imaginé par Léon Cardon est la simplicité même : il groupe des tableaux d'une dimension déterminée et de même famille, par exemple trois, quatre, cinq œuvres de l'école hollandaise ou flamande, mesurant en hauteur, avec les cadres, de 90 centimètres à un mètre. Ce groupe est réuni sur un panneau en bois de 1 m. 10 à 1 m. 20 de hauteur et sur des largeurs proportionnées à celle des tableaux, et ledit panneau s'accroche tout bonnement au mur à l'aide de pitons et crochets. Rien de plus. A la moindre alerte d'incendie, il suffit de deux hommes pour décrocher et sauver en un clin d'œil tout un trésor pictural.

Contre le vol ou les outrages de l'atmosphère et du temps, les mêmes groupes sont protégés par une glace, non pas incrustée dans le cadre, mais placée à 10 centimètres en saillie. Elle garde ceux-ci de la poussière sans les priver de la circulation d'air, non moins indispensable à la matière inerte qu'aux êtres, et sans susciter le fâcheux miroitement dont pâtissent les tableaux vitrés de tant de musées, de la National Gallery de Londres par exemple.

Elle les met à l'abri, aussi, d'un autre péril né des modes féminines, c'est-à-dire à l'abri des dégâts dont les menacent les terribles épingles de chapeaux, des dames dont la myopie les force à examiner de très près les objets de leur curiosité. Parce que ce péril nouveau n'a pas encore été universellement constaté, vous le supposez chimérique ? Il se manifesta si bien à la prestigieuse exposition d'art flamand, rappelée plus haut, qu'il fallut une dépense de 10 000 francs pour panser les blessures faites à une toile de Rubens par une de ces redoutables antennes de la coiffure moderne.

Je ne dois pas oublier d'ajouter ceci : la glace en question est encadrée d'une armature en bronze, dont la partie supérieure se relève en un tour de main moyennant une manœuvre d'une facilité élémentaire, de telle façon que ce vitrage, glissant hors de son châssis à volonté, ne puisse jamais être un obstacle aux secours tout en constituant un bouclier efficace, en temps normal, contre la poussière, l'iconoclasie, les coups d'épingle et les raids brusques des voleurs.

Il va sans dire, pour qui connaît Léon Cardon, que son système est à la libre disposition de tous les musées qui voudraient se l'assimiler. Son inventeur ne l'a pas destiné à l'usage exclusif des musées de son pays ou de sa galerie particulière. L'art est chez lui une religion sans bornes ni frontières, qui lui fait désirer la même sécurité pour tout ce que le pinceau enfante d'œuvres faites pour durer, contre toutes les malignités ou sottises humaines, et tous les pièges de la nature. »

CHRONIQUE THÉÂTRALE

« Les Romanesques » au théâtre du Parc.

Ce fut une charmante matinée, la plus charmante peut-être dont nous nous souvenions... Une conférence d'Henry Liebrecht, précieuse comme une tirade de Rostand, et une pièce de Rostand qui est toute grâce, toute gaieté... Je n'avais jamais vu jouer les *Romanesques* : ils gagnent beaucoup à être vus à la scène. C'est une comédie très agréable, très vivante où il y a des morceaux de bravoure d'un art vraiment prestigieux, comme les stances sur le voile de linon que M. de Gravone a murmurées si tendrement : *Ce léger linon, ce linon léger!*... C'était exquis. M^{lle} Aimée Roger, très en beauté, très en progrès, MM. Rousseau et de Gournac, les deux pères, et M. Péral en Staforel ont assuré à l'œuvre de Rostand, aux côtés de M. de Gravone, — séduisant Percinet, — un succès étourdissant. Mais le triomphe de la matinée a été pour M. Liebrecht dont la causerie était véritablement un joli morceau de littérature et dont le débit cha-

leureux, lyrique même, eût été irréprochable si quelque monotonie ne l'avait alourdi. Il m'a semblé que M. Liebrecht, qui regarde Rostand comme le dernier romantique, lui donnait pour ancêtre Corneille dont le *Cid* serait la première œuvre romantique au théâtre. Hé là ! Ai-je bien compris le conférencier ? Ne faut-il pas voir au contraire, dans le *Cid*, la première œuvre classique au théâtre, encore un peu gauche de-ci de-là, encore un peu empêtrée dans les préciosités et les maladroites de l'ancienne tragédie des Robert Garnier et des Hardy ? .. Simple question de détail, d'ailleurs, car, romantique ou classique, nous nous accorderons toujours, M. Liebrecht et moi, pour dire, en manière de proverbe, ce que disaient les contemporains de Corneille : « Beau comme le Cid ! »

GEORGES RENCY

NÉCROLOGIE

Alphonse Legros.

Une information brève et incomplète a révélé la mort, survenue à Londres, de ce grand peintre et graveur français, inconnu en France, Alphonse Legros.

Il y a quelques années, organisant une exposition des beaux portraits français, je demandai à Rodin de me prêter son buste de Legros. « J'accepte d'autant plus volontiers, me répondit le maître, que Legros est un de nos artistes les plus considérables. »

Legros était âgé de 74 ans, étant né en 1837 à Dijon, patrie de Bossuet et de François Rude. Il fut l'élève préféré de Lecoq de Boisbaudran, qui a formé, on le sait, Bonvin, Fantin-Latour, Besnard. La méthode de Lecoq consistait à développer en eux la mémoire des images. Les élèves allaient au Louvre ou dans les champs interroger les maîtres et la nature. Puis, de retour à l'atelier, ils faisaient de souvenir leur étude ou leur copie.

Alphonse Legros débuta au Salon de 1857. De ses deux envois, l'un, où revivait l'influence d'Holbein, valut au jeune artiste l'amitié de Champfleury. Legros fut ainsi engagé parmi les « réalistes », avec Ribot, Fantin, Bracquemond, Manet, novateurs partis en guerre contre le romantisme dégénéré et l'italianisme abâtardi de l'Ecole. Duranty, Champfleury, Baudelaire les soutenaient, comme plus tard Castagnary, Duret, Marx, Geffroy ont défendu les impressionnistes.

Legros peignit *l'Angelus* (qui appartenait à son illustre ami sir Seymour Haden, beau-frère de James Mac Neill Whistler et l'un des beaux graveurs contemporains). Le public fut dérouté par cet art pourtant si simple, traditionnel et probe. Legros végéta misérablement. Malade, sans feu, traqué par les créanciers, il désespéra. Whistler l'entraîne à Londres en 1863. Il y est resté, y a conquis gloire et fortune. Il vient d'y mourir.

Les préraphaélites Rossetti et Watts, nobles esprits, accueillirent fraternellement l'exilé. Sir Edward Poynter, directeur de la « National Gallery », lui fit obtenir le poste envié de « professor of fine arts » à la « Slade School ». Appointements annuels : 25.000 francs. Legros était sauvé. Vingt années d'enseignement, d'apostolat plutôt.

Legros, peintre, aquafortiste, lithographe, décorateur, sculpteur, graveur en médailles, laisse une œuvre d'une mâle sévérité. *L'Amende honorable*, du Luxembourg, *l'Ex-voto*, du Musée de Dijon, les *Femmes en prières*, de la « Tate Gallery », sont des chefs-d'œuvre de conscience rigide, de composition ample et forte, de style, de dessin musclé, d'exécution savoureuse. On sent en ces ouvrages le disciple lointain de Zurbaran, de Holbein, de Pisanello, et aus-i et surtout le Français de race qui vient de la grande lignée Le Nain, Chardin, Courbet. L'observation profonde de la nature, la pénétration du visage humain, la qualité de l'émotion contenue, la ferveur recueillie du sentiment religieux ravonnent dans le *Lutrin*, le *Pèlerinage*, les *Demoiselles du Mois de Marie*.

Ses dessins à la plume et à la sépia sont dignes du Musée. Legros savait sa valeur : « Si Mantegna, Titien, Poussin ou Rembrandt revenaient, aimait-il à dire, ils penseraient de moi : Voilà un garçon bien élevé. »

Portraitiste et graveur, il exécuta à l'huile, en modèles nerveux et précis ou en haclures serrées, à la pointe d'or et d'argent, cent effigies délicieuses : *Burne-Jones, Constantin Meunier, Browning, Darwin, Watts, Carlyle, Dalou, Rodin, Guillaume Régnier, Hugo, Gambaetta, Walter Crane, Tennyson, Tolstoï.*

Graveur, il laissa près de six cents pièces. Son dessin sur cuivre est de l'accent le plus vigoureux et expressif.

J'émetts ici le vœu que grâce à Rodin, à Léonce Benedite, à Etienne Moreau-Nélaton, une exposition plénière de l'œuvre d'Alphonse Legros soit réunie cette année dans la grande galerie du premier étage de l'Ecole des Beaux-Arts.

Cet hommage posthume serait une consécration tardive, mais juste. Nous devons honorer nos vraies gloires.

LOUIS VAUXCELLES

MEMENTO MUSICAL

Deux candidats se sont présentés au concours de chant institué par la Fondation Gustave Huberti. M. Ernest Servais, élève de M. Demest, l'a emporté sur sa concurrente M^{lle} Carreau, élève de M^{me} Cornélis.

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, premier concert du Conservatoire sous la direction de M. Tinel. Au programme : *Oratorio de Noël* (1664) de H. Schütz; Neuvième symphonie de Beethoven. Solistes : M^{mes} T. Cahnbly-Hinken et Kalker, MM. Plamondon et Froelich.

Demain, lundi, à l'occasion de la Noël, la maîtrise de Saint-Boniface interprétera à 10 h. du matin la messe *Patrem omnipotentem* à trois voix et orgue d'Oreste Ravanello, ainsi qu'un *Tantum ergo* à quatre voix et orgue de Beltjens et des pièces de plain-chant. Au salut de 4 heures, l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface exécutera des œuvres de Vittoria, Hændel, J.-S. Bach, G. Vechi, Guilman et Hassler.

Le cinquième Concert populaire (Festival Beethoven) aura lieu sous la direction de M. Otto Lohse les 6, 8 et 11 janvier. On y exécutera la Neuvième Symphonie (solistes : M^{mes} Pornot et Montfort, MM. Audouin et Billot), précédée de l'ouverture de *Coriolan* et de l'air *Ah! Perfide* chanté par M^{me} Claire Friché.

Le programme du sixième et dernier concert de la saison, fixé aux 3, 5 et 8 février, a été modifié. Il se composera de la Symphonie composée par M. Paul Gilson pour l'inauguration de l'Exposition de 1910 et qui ne put être exécutée pour des raisons d'ordre matériel, du Concerto en *mi bémol* de Liszt joué par M^{lle} Suzanne Godenne et du poème symphonique *Le Tasse*, du même auteur; enfin de quelques œuvres de R. Wagner : *Faust-ouverture, Siegfried Idyll*, prélude de *Tristan et Isolde*, ouverture de *Rienzi*.

Une indisposition d'un des membres du Quatuor Chaumont a obligé celui-ci à ajourner sa deuxième séance, qui devait avoir lieu mercredi dernier. Les prochaines auditions seront données aux dates ci-après : deuxième séance, mercredi 24 janvier; troisième séance, mercredi 14 février; quatrième séance, mercredi 6 mars.

Les trois grands concerts de l'Association des Concerts Debefve auront lieu à Liège les 6 janvier, 2 et 30 mars avec le concours de MM. Franz von Vecsey, Mischa Elman et A. De Greef.

M. Paul Le Flem, que diverses œuvres musicales, et notamment la délicieuse partition d'*Aucassin et Nicolette*, ont signalé à l'attention, vient d'achever une Fantaisie pour piano et orchestre et met la dernière main à une Suite pour piano composée de cinq morceaux que lui a inspirés la mer bretonne. *Marines* — c'est le titre de l'œuvre — sera en quelque sorte le pendant du *Chant des genêts* du même auteur, dont M^{lle} Blanche Selva donna, en avril dernier, la première audition aux concerts de la *Libre Esthétique*.

PETITE CHRONIQUE

La Libre Académie de Belgique a décerné son prix annuel (Fondation Edmond Picard) à l'architecte-décorateur Léon Sneyers, que ses travaux à l'Exposition universelle de Bruxelles et maintes autres constructions ou installations alliant le goût au caractère pratique ont signalé à l'attention.

Indépendamment du montant du prix (600 francs), les lauréats de la Libre Académie de Belgique recevront désormais une médaille commémorative en argent modelée par M. A. Bonnetain.

A l'occasion de la remise de cette médaille à M. Sneyers, M. Victor Horta fera à l'Académie une conférence sur *l'Etat actuel de l'architecture en Belgique*.

Au Cinquantenaire. — On nous demande où en est le placement des grandes grilles qui doivent compléter l'aspect monumental de la cour d'honneur du Palais du Cinquantenaire. Les Halls du Concours hippique et ceux des races bovine, porcine et chevaline ont eu l'honneur d'être pourvues de ce complément, tandis que les Halls des Beaux-Arts en restent privés pour leur courte honte.

Nous renvoyons la question à Qui de Droit.

Afin de ne pas voir disparaître avec l'Exposition des Arts anciens du Hainaut le mouvement d'idées qu'elle a créé et dont les expositions de Liège, de Dinant et de Tournai ont, de leur côté, attesté l'importance, une société des *Amis de l'Art wallon* vient d'être constituée. Elle s'occupera du passé artistique de la Wallonie, en le faisant mieux connaître par des publications, conférences, manifestations de tout genre, et aussi de l'art moderne, qui sera l'objet d'expositions, de concours, d'encouragements, etc. Le Comité des Beaux-Arts de Charleroi élaborera provisoirement un programme en ce sens et convoquera au début de 1912 une assemblée générale où les statuts définitifs seront adoptés en même temps que le comité directeur sera désigné.

Adresser les adhésions (cotisation minima 5 fr. par an) à M. Jules Destrée, président du Comité de l'Exposition des Arts anciens du Hainaut, à Marcinelle.

Le gouvernement vient d'acquérir un tableau de M. René de Baugnies, *Maisonnette de Rouge-Cloître*, récemment exposé au Cercle artistique.

Nous avons signalé dernièrement la composition du patronage français de l'œuvre du monument Victor Hugo à Waterloo. Voici celle du patronage belge :

MM. le docteur A. Baland; A. Bréart, bourgmestre de Saint-Gilles; E. Delannoy, sénateur; P. Duvivier, baron Empain, M. Gilbert, Iwan Gilkin, Valère Gille, Ad. Hardy, Gérard Harry, Camille, Lemonnier, E. Leys, Maurice Maeterlinck, R. de Marès, G. Mas-et, Ad. Max, bourgmestre de Bruxelles; P. Mélotte, C. Seeliger, Fernand Severin, A. Solvay, E. Solvay, L. Solvay, Emile Verhaeren et A. Vierset; secrétaire général, M. Maurice Dubois, 103 rue du Tyrol, Bruxelles.

La querelle de la « pierre bleue » et de la « pierre blanche » n'est pas vidée. Il s'agit, on le sait, de la réfection de l'escalier extérieur du Palais de Justice de Bruxelles, et malgré les arguments irréfutables exposés ici même par M. Engels, qui fut le collaborateur de Poelaert, le gouvernement ne paraît pas vouloir céder. Aussi a-t-on fait circuler au Palais contre le projet ministériel une pétition qui se couvre de signatures. Avocats et magistrats protestent avec ensemble contre l'emploi de la pierre bleue, aussi inesthétique, dans l'occurrence, que dangereuse lorsque la pluie l'a mouillée.

Il suffit de voir l'effet que produit, les jours de pluie, au Palais du Roi, l'escalier de pierre bleue accosté à la façade de pierre blanche qui se déploie sur le Parc pour condamner sans hésitation le projet de l'Etat.

A l'occasion de l'anniversaire du prochain Salon de l'*Estampe*, M. Robert Sand, qui a déployé dans l'organisation des expositions de la Société la plus grande activité et défendu avec succès les intérêts de la gravure en Belgique, sera l'objet d'une manifestation de sympathie au cours de laquelle on lui remettra un

souvenir dû au talent de M. Paul Du Bois. Les souscriptions (3 fr.) peuvent être adressées à M. Gishert Combaz, 21 rue Seutin, ou à M. H. Meunier, 13 rue de la Levure.

Au Théâtre de la Monnaie :

Les répétitions de *Fidelio* sont très avancées et permettent de fixer la reprise de l'œuvre de Beethoven à la seconde quinzaine de janvier. Viendront ensuite *la Farce du cuvier*, deux actes inédits de M. G. Dupont; *Rhena*, quatre actes inédits de M. Jean Van den Eeden; *Ondulette*, trois actes inédits de M. Ch. Radoux; *les Enfants de Roi*, trois actes de M. Humperdinck, joués pour la première fois en français; *le Chant de la Cloche*, sept tableaux de M. Vincent d'Indy, adaptés pour la première fois à la scène.

Pour raffermir la foi de ceux qu'égratigne la critique :

Dans la *Revue Scandinave*, M. David Toledano a rassemblé en gerbe les épithètes décochées en 1891 par les journaux anglais à Ibsen au lendemain de la représentation des *Reverants*. On reconnaîtra qu'elles manquent d'aménité.

Le *Daily Telegraph* : « C'est une charogne littéraire... », Le *Daily News* : « De la saleté mise à nu... », *Truth* : « De l'ordure et de l'excrément... », *Era* : « Ibsen est un être toqué et timbré... », la *Gentlewoman* : « C'est une espèce de goule sombre tâtonnant dans la nuit à la recherche des horreurs, et clignant des yeux comme un vieux hibou quand le chaud soleil de ce qu'il y a de meilleur dans la vie danse devant ses yeux ridés... »

Il ne fallut que sept ans pour ramener l'Angleterre à une plus juste appréciation de l'illustre dramaturge. A l'occasion du sixantième anniversaire de sa naissance, Ibsen reçut de Londres un présent magnifique envoyé par de nombreux souscripteurs en tête desquels s'était inscrit M. Asquith...

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

(A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

De Paris :

La *Société des Poètes français* a élu comme président M. Ch.-Sébastien Leconte, qui succède en cette qualité à M. Victor-Emile Michelet. La Société décernera en avril prochain le prix annuel de poésie mis à sa disposition par la duchesse de Rohan.

M. Gabriel Fauré a terminé les deux premiers actes de *Pénélope*, le drame lyrique en trois actes qu'il compose sur un livret de M. René Fauchois. C'est M^{lle} L. Bréval qui, dès à présent, est désignée pour en créer le rôle principal.

La bibliothèque du Conservatoire vient de s'enrichir d'une très précieuse collection. Il s'agit de celle que Charles Malherbe, le regretté bibliothécaire de l'Opéra, avait réunie au prix de grands efforts et d'une inlassable patience depuis un grand nombre d'années. Elle renferme, en outre, de nombreux manuscrits, des autographes de grande valeur. Tous les érudits sauront gré à M. Malherbe de son geste désintéressé.

M. Bartholomé vient de faire don à l'église de Thiverval, en Seine-et-Oise, d'une tête de Christ, fragment d'un Christ crucifié et agonisant qu'il a sculpté.

Le buste est en bronze et de grandeur nature. L'œuvre est énergique et expressive; la tête qui s'abandonne sur l'épaule, la contraction des muscles, trahissent une souffrance et une lassitude infinies. Dans l'expression de la douleur, l'artiste a su conserver cette sérénité grave qui est une des marques originales de son talent.

L'église de Thiverval, qui s'enrichit ainsi d'une belle œuvre, est un monument du treizième siècle qui présente un vif intérêt. Le clocher surtout, de forme octogonale, est un pur spécimen du style médiéval de l'Île-de-France.

Le Catalogue d'Étrennes 1912

de la

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o, Editeurs

16, place du Musée; sera envoyé gratuit et franco sur demande.

La Librairie G. Van Oest et C^o se permet de recommander, en vue des cadeaux de Noël et du Nouvel An, ses belles éditions sur l'art dans les anciens Pays-Bas et sur l'art belge contemporain.

Vient de paraître chez **DURAND & C^{ie}**, Editeurs,

4, place de la Madeleine, PARIS.

MAURICE RAVEL. — **Valses nobles et sentimentales** pour piano. — *Prix net* : 6 francs.

ID. — **Daphnis et Chloé**, ballet en un acte. Fragments symphoniques. (*Nocturne, Interlude, Danse guerrière*). Partition d'orchestre, format de poche. — *Prix net* : 10 francs.

RIHÉNÉ-BATON. — **Cinq mélodies** (op. 16) sur des poésies de JEAN LAHOR; piano et chant. — En recueil, *prix net* : 5 francs.

ROGER-DUCASSE. — **Trois motets** pour soprano solo et chœur à 4 voix avec accompagnement d'orgue (ou de piano). 1. *Regna Celi Letare*. — *Prix net* : 2 fr. 50.

G. SAMAZEUILH. — **Suite** en sol (1902) pour le piano (*Prélude, Française, Sarabande, Divertissement, Musette, Fortane*). — *Prix net* : 5 francs.

FLORENT SCHMITT. — **La Tragédie de Salomé** pour orchestre (op. 50), d'après un poème de R. D'HUMIÈRES. Réduction pour piano à 4 mains par l'auteur. — *Prix net* : 40 francs.

ID. — **Rapsodie Viennoise** (op. 53 n° III) pour orchestre. Partition format de poche. — *Prix net* : 7 francs.

LOUIS VIERNE. — **Sonate** en si min. (op. 27) pour violoncelle et piano. — *Prix net* : 8 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.

DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : 40, Galerie du Commerce, Bruxelles.

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50 ; Étranger 12 francs.

A partir du 1^{er} Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Jean Schlumberger : *L'Inquiète paternité* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Au Cercle artistique : *Exposition de M. Albert Crahay; Exposition de M. Isidore Meyers* (F. H.). — A la Section belge de la Société internationale de Musique (Ch. V.). — Concours. — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Boîte aux Lettres : *Le Beffroi de Malines*. — Memento musical. — Petite Chronique. — Table des matières.

JEAN SCHLUMBERGER

L'Inquiète paternité (1).

Un homme, Cyrille, après un long voyage, revient chez lui. Il y revient sans enthousiasme, sachant y retrouver un enfant qu'il n'aime pas, pour plusieurs raisons, dont la plus intime, et qu'il ne s'avoue à lui-même qu'avec des ambages, est qu'il ne s'aime pas lui-même, se sachant plein de tares et terrifié à l'idée de les retrouver toutes, au fur et à mesure de son développement, dans l'être né de sa chair.

Or, avant que cet homme ait accepté les lois de la vie commune, il avait eu un idéal et cet idéal se matérialisait pour lui dans la personne d'un ami très cher : Germain, homme plein de hautes vertus, de fierté et de noblesse, à qui il aurait voulu ressembler mais que, désespérant de pouvoir jamais l'égaliser, il se contentait de voir très fréquemment comme un exemple quotidien auprès de lui posé.

(1) JEAN SCHLUMBERGER : *L'Inquiète paternité*. Paris, Éditions de la « Nouvelle revue française ».

Le récit commence.

Au premier contact avec sa famille, Cyrille n'éprouve envers sa femme Claire qu'un ennui mêlé de pitié mais pour son fils Remy une curiosité passionnée.

Ce qui l'attire vers cet être nouveau, d'ailleurs métamorphosé par la croissance, ce sera à l'art de M. Schlumberger de ne nous le révéler que lentement et suivant une progression semblable à celle de la vie même : c'est-à-dire par successifs éclairs, illuminant telle partie, puis telle autre de la conscience, tant et si bien que tout finit par devenir intelligible et évident. Sans que rien ait été défini par des mots brutaux, uniquement par des suggestions de sentiments, des sursauts, des hésitations, des cris, des soupirs, nous devinons, nous savons maintenant la vérité : Germain, attiré trop assidûment chez Cyrille, est devenu l'amant de Claire et Remy est leur fils.

Avec une tranquille autorité, celle seule que peut donner la certitude d'une juste découverte psychologique, M. Jean Schlumberger montre qu'il entend bien ne pas développer ici le thème banal de la jalousie, non parce qu'il est banal en effet mais parce que, dans ce cas, il serait faux. Étant données ces prémisses, tout désormais va se dérouler avec une nécessité rigoureuse. Et les plus étranges déductions tirées par le romancier ne seront étranges que par rapport aux idées conventionnelles que nous nous faisons de certaines aventures; elles seront au contraire évidentes et naturelles par rapport au sujet.

Et tout d'abord, Cyrille ne détestera pas l'enfant de l'adultère, ce qui sera d'ailleurs sa noblesse devant lui-même et sa condamnation devant la vie.

Il ne le déteste pas, au contraire. Puisqu'il saura dé-

sormais retrouver en lui, et toujours plus accentuées, les qualités qu'il admirait en Germain, il l'aimera, il sentira croître sa curiosité ardente, son profond intérêt. Pour n'avoir pas de raison charnelle, son amour paternel n'en sera pas moins digne de ce beau nom puisqu'il aura tous les dévouements, toutes les attentions de l'autre, celui du sang. Il faut savoir gré à M. Jean Schlumberger que Cyrille ne s'arrête un instant ni sur sa perversité, ni sur la grandeur de son caractère. L'homme qu'il nous présente est simple, un peu brutal, ne cherche pas à réfléchir : il subit en toute ingénuité les mouvements de son instinct.

Son instinct le pousse à aimer le fils de celui qu'il a admiré ; il l'aime. Il n'en veut pas non plus à sa femme, qu'il sait faible et d'une nature vaincue, et dont il s'explique d'autant mieux la faute que personne autant que lui n'a pu apprécier le prestige et la séduction de Germain.

Quand Claire a compris que son mari sait tout, elle n'est plus qu'épouvantée et affolée. La sérénité de Cyrille lui semble à tout le moins injurieuse. Elle voudrait des reproches et des cris, l'appareil classique de la vengeance. Le désir manifesté par Cyrille de prendre en mains, virilement, l'éducation de Rémy lui paraît masquer une intention de représailles envers elle. Puis cette indifférence masculine à toutes ses souffrances et ses angoisses de femme adultère la froisse au plus secret de sa sensibilité. D'une suprême explication avec son mari elle ne retient que cette vexante certitude. Et elle donne à choisir à Rémy entre son père et elle. Rémy, qui n'est qu'un gamin et qui, de toutes les supériorités de Germain, ne peut pas encore avoir senti se développer en lui les plus réelles, n'a donc que de l'orgueil, je ne sais quoi d'indomptable qui repousse, qui méprise l'affection de Cyrille. Il choisit sa mère. Le drame est fini.

Ou du moins, il était fini dans la première et plus courte version de ce roman, lorsqu'il s'appelait : *« Heureux qui comme Ulysse... »*. Mais on ne se débarrasse pas si aisément de personnages amenés à un tel point de vie. La catastrophe de la séparation ne dénouait que la crise si l'on peut dire conjugale. Et je comprends que M. Jean Schlumberger ait si souvent pensé à ses héros, à ce que leur réservait une existence qu'ils s'étaient choisie dans un moment si dramatique. Et que de fois, notamment, n'a-t-il pas dû être obsédé par la ténacité subtile et les effets inconscients de cette rancune féminine dont la première action avait été d'éloigner un homme de sa seule raison de vivre !

Déchu, fatigué, résigné, Cyrille est devenu ou ne sait quoi d'intermédiaire entre un courtier et un voyageur, quelque part, en Palestine. Il se néglige, il a beaucoup vieilli, il ne voit plus Rémy. Mais il continue à veiller

sur lui, à s'occuper de loin de son éducation. Tous ses efforts, ici combinés avec ceux de Claire, pour lui faire mener une vie régulière, ont échoué. Aussi, lorsqu'un jour, passant à Jaffa avec le père Stéphane, religieux chargé de lui trouver une petite place, Rémy fait enfin une visite à son père, celui-ci, rempli à nouveau du fol espoir de reprendre le jeune homme et de l'entraîner dans une existence plus libre et mieux faite pour lui, la lui propose, Rémy d'abord résiste, puis finit par accepter. Ils s'évadent ensemble.

Sinistre, l'épilogue réunit les trois personnages de cette histoire autour d'un lit d'hôpital. Rémy, qu'un accident mortel condamne, agonise, cependant que des deux douleurs de Claire et de Cyrille, celle de l'homme est la plus épouvantable et lui ouvre cette porte d'indifférence qui donne sur le désespoir absolu. Tout lui est égal : il restera, n'ayant même pas à pardonner.

Telle est, très sèchement racontée, cette aventure psychologique. Mais puisqu'il y manque le détail, il y manque tout : car, d'une ligne à l'autre, M. Schlumberger est également rigoureux. Les descriptions, les transitions et les dialogues y sont réduits à l'essentiel, et les personnages disent en quelques mots tout ce qu'ils ont à dire, et ne disent que ce que peut, que ce que doit suggérer le plus de leur vie intérieure.

S'il n'en était pas ainsi, l'ingéniosité de l'intrigue ne ferait que davantage accentuer ce que de telles tentatives ont d'artificiel et de volontaire. Mais M. Schlumberger a mis beaucoup d'humanité dans son livre, et justement parce qu'il n'y a laissé entrer ni moralisme, ni humanitarisme.

Ainsi, pour ne citer entre cent choses remarquables qu'une des plus profondes, à peine dite d'ailleurs, la psychologie de Rémy. Le tact ici touche à la divination. Rémy méprise Cyrille : il sent obscurément que cet homme attentif, inquiet, passionné, curieux, n'a pas sur lui certains droits, n'est pas celui qu'il passe pour être, et il se glisse, il s'évade, il s'irrite de la contrainte. Avec quelle attendrissante finesse M. Jean Schlumberger a-t-il noté ces insaisissables nuances : l'homme, énervé, éprouvant en face de cet enfant, comme en réduction, l'infériorité qu'il se sentait devant son ami ; seulement l'impertinence et la fougue du gamin ne le ménagent pas ; elles déconcertent ses pauvres habiletés, déjouent sa mainmise, moquent ses ruses. Il n'en sortira pas. L'enfant aura des façons d'accepter, pour certaines espiègleries, la complicité paternelle, des façons hautaines et déjà ingrates qui donnent la vive sensation de l'injure. Si cet homme mûr et connaissant la vie a quelque mérite à surmonter une jalousie maritale malgré tout naturelle, c'est à ce moment qu'il l'acquiert. Sa victoire morale est de se montrer supérieur à cette horrible insolence enfantine, à ce premier et abominable avertissement du destin

qu'il est un intrus dans la vie de celui qu'il chérit comme son vrai fils.

Notez que tout cela n'est pas dit, n'est suggéré que par quelques paroles qu'une lecture superficielle pourrait négliger. J'en parle pour montrer la qualité de l'émotion de ce livre, que je trouve égale à celle de sa concentration littéraire. Des suggestions de cette acuité sont fréquentes dans *l'Inquiète paternité*.

D'autres loueront plus spécialement l'économie des moyens employés, l'adresse des transitions, le caractère de nécessité des développements. Je leur laisse volontiers le soin de prononcer ces louanges superficielles. Mais pour moi, sans méconnaître à quel point de perfection ces qualités-là ont été poussées, je préfère rechercher d'où elles viennent d'abord et ce qui leur permet de n'être point tout simplement des liens, des cadres, des lisières, enfin des ficelles, qui ne ligoteraient rien du tout.

Il m'a semblé, au contraire, qu'en avançant dans son livre M. Schlumberger a rejeté, pas à pas, tout ce qui n'était point suffisamment vivant et vrai. On sent bien le continuel contrôle, mais ce n'est pas le contrôle littéraire. Chaque mot, chaque accent, chaque silence a été éprouvé sur une balance autrement juste.

Et c'est ce qui fait que, de ce roman si concentré, si ramassé, il irradie malgré tout un large rayonnement d'émotion et de pensée.

FRANCIS DE MIOMANDRE

AU CERCLE ARTISTIQUE

Exposition de M. Albert Crahay.

De la fougue, une véritable robustesse de facture, une vision mouvementée, tumultueuse même, telles sont les qualités qui animent la peinture de M. Albert Crahay. Il n'y a pas encore là un talent mûri, il y a plus de promesses que de réalisations, mais comme cet art fruste nous transporte loin des mignardises, des figinages, de toute la bibeloterie dont se compose l'ordinaire des petites expositions innombrables que l'hiver voit éclore ! On connaissait déjà les *Pêcheurs de crevettes* de M. Crahay, toile véhémente, d'une réelle puissance, où l'on découvre dans le cahot du coloris et du dessin une personnalité qui s'annonce. Le métier de l'artiste semble souvent lâché ; les tons sont malpropres, les blancs presque toujours maculés. Ce sont là des fautes de goût, qui n'empêchent pas cependant ces œuvres d'être remarquables à plus d'un point de vue.

Exposition de M. Isidore Meyers.

M. Isidore Meyers est resté fidèle aux tendances de son école ; son art est d'une sincérité absolue, d'un réalisme rigoureux, d'une grande fraîcheur. Il fut mêlé autrefois au mouvement qui régénéra l'école du paysage en Belgique. Depuis, sa manière ne semble guère avoir évolué. Les tableaux qu'il nous montre au Cercle artistique, parmi lesquels on remarque une œuvre fort belle, *Dans l'après-midi*, sont d'une honnête composition, d'une vision toujours jeune et saine.

L'exposition de « Pochades », dans l'autre salle du Cercle, est pleine de choses curieuses et attachantes. Il y a même parmi ces esquisses rapidement brossées, enlevées d'inspiration, de petits

chefs-d'œuvre. C'est peint, on le sent, avec sincérité et fougue, avec le souci de traduire une impression fugitive, de fixer un moment d'émotion, de s'affirmer sans restriction ; chaque artiste y donne bien sa note dominante, y jette son cri. On donnerait les trois quarts des productions qui encombrant les Salons et salonnets de toutes sortes, chaque jour, pour ces quelques pochades précieuses de L. Artan, H. Boulenger, H. De Braekeleer, Ch. De Groux, L. Dubois, Evenepoel, Huberti, Constantin Meunier, F. Rops, Eugène Smits, Alfred et Joseph Stevens, Isidore Verheyden.

F. H.

A la Section belge de la Société internationale de Musique.

M. Charles Delgouffre a donné la semaine passée, sous les auspices du groupe belge de la Société internationale de musique, une conférence-audition ayant pour objet *l'École française moderne depuis César Franck*.

On sait le culte fervent de M. Delgouffre pour le père Franck. C'est dire qu'il lui a accordé, dans sa belle et intéressante causerie, la place d'initiateur qui lui revient légitimement. C'est dire aussi qu'il a rendu hommage aux continuateurs de la tradition frankiste, et principalement à M. Vincent d'Indy et à tous ceux qui poursuivent avec lui le noble effort tenté par la *Schola Cantorum*. Il a enfin parlé des musiciens qui, n'ayant aucune attache avec la *Schola*, ont su s'élever au-dessus de la médiocrité moyenne et atteindre parfois, comme M. Debussy, une hauteur qui les classe au rang des plus grands musiciens de notre temps.

M. Delgouffre n'est pas seulement conférencier : il est aussi artiste-exécutant, et cela lui permet de joindre l'exemple à la parole et d'éclairer celle-ci au moyen de celui-là. Il avait composé un programme musical dans lequel les deux grandes compositions pianistiques de César Franck, *Prélude, arioso et finale* et *Prélude, choral et fugue*, encadraient des œuvres de moindre envergure, certes, mais intéressantes par leurs multiples qualités, de MM. Debussy, Camille Chevillard et Rhené-Baton.

Le *Thème et Variations* de M. Chevillard est remarquable par sa belle écriture pianistique, son caractère à la fois élégant et fantasque et sa haute tenue esthétique. J'aime moins la suite : *En Bretagne*, de M. Rhené-Baton, qui, malgré les détails charmants et délicatement nuancés de son folklorisme stylisé, finit par donner l'impression de la longueur et de l'artificialité, et n'offre point, dans son ensemble, un intérêt aussi soutenu que les compositions du même genre de M. d'Indy et de M. de Séverac. De M. Debussy, il y avait au programme les délicieuses *Estampes*.

M. Delgouffre est un pianiste au jeu précis et sûr, incapable d'une faute de goût et inaccessible aux tentations qu'offrent les effets de pure virtuosité. Il y a peut-être un certain manque d'élan et de passion dans sa manière de jouer le finale des deux œuvres de Franck, et l'on pourrait désirer qu'il mit un peu plus de tendresse et de féminité dans *l'aria* ; mais ce sont là des critiques sans importance, quand on considère la noble pureté de style qui domine toutes ses interprétations. J'ai particulièrement prisé sa manière de jouer le *choral* de Franck et les variations de M. Chevillard.

Ch. V.

CONCOURS

Un concours est ouvert entre écrivains de tous les pays pour la composition d'un livret d'opéra. Les éditeurs Ahn et Simrock, de Berlin, qui ont pris l'initiative de ce concours, offrent au lauréat un prix de cinq mille marks. Les manuscrits doivent parvenir à MM. Ahn et Simrock avant le 31 mars 1912.

L'Express de Lyon ouvre un concours international pour la composition d'un morceau de piano. Les manuscrits doivent parvenir aux bureaux du journal, 42 place de la République, à Lyon, avant le 15 janvier prochain. S'y adresser pour tous renseignements.

LA MUSIQUE A LIÈGE

(Correspondance particulière de l'Art moderne).

Le deuxième concert a définitivement montré l'union intime, qui s'est établie entre M. Sylvain Dupuis et l'orchestre du Conservatoire. On ne peut imaginer une exécution plus pure, plus élégante, plus élevée d'aspiration que celle de la Troisième symphonie de Saint-Saëns; homogénéité, transparence de la polyphonie, charme des *pianissimi* et des timbres, nuances expressives, rien ne fut en dessous de ce qui est désirable. Lorsque l'enthousiasme du public se manifesta, M. Dupuis voulut en reporter l'origine au mérite des musiciens, mais ceux-ci ripostèrent en acclamant leur chef. Voilà certes une manifestation assez rare.

L'interprétation de *Saugefleurie*, cette œuvre délicieusement rêveuse et colorée de Vincent d'Indy, et celle de l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* ne tirent pas moins d'impression sur l'assistance accumulée dans la vaste salle. M. Dupuis a décidément reconquis sa bonne ville.

La personnalité sympathique et admirée de Raoul Pugno était nécessaire pour maintenir l'équilibre du programme. Il se produisit dans deux concertos, le cinquième de Beethoven et celui en *la* de Mozart. Parfait, délicat, aristocratique, habile à soulever dans ce dernier, le brillant virtuose s'est formé de la musique beethovenienne un concept qui s'éloigne autant de la nature que du fougueux maître de Bonn; nous ne comprendrons jamais à Liège — lorsqu'il s'agira d'une âme sensible, d'un génie spontané comme celui de Beethoven — un *allegro* métronomique, sans souplesse, sans passion, assujéti sans individualité marquée à l'ensemble orchestral et cherchant le record de la vitesse. Non, personne n'a été converti, et je manquerais à mon devoir de critique sincère en ne notant point cette discordance. Le succès du grand pianiste n'a été franc et complet que dans son interprétation de Mozart.

GEORGES RITTER

BOITE AUX LETTRES

Le Beffroi de Malines.

Qui ne connaît, qui n'admire le pittoresque décor constitué à Malines par la silhouette harmonieuse du Beffroi et l'original pignon des Halles? Souvenir glorieux de la puissance communale, ces édifices parent la cité d'une beauté à la fois grave et souriante. Ils caractérisent la physionomie de Malines, précisent son aspect archaïque et charmant. Or, on nous écrit (nous résumons la lettre de notre correspondant): « La Ville de Malines veut faire sombrer ces magnifiques antiquités, type d'un art disparu et témoin de notre histoire locale, sous une énorme construction toute neuve et de fantaisie! Cinq fois la Commission royale des monuments a réprouvé tout plan qui ne respecterait pas le Beffroi et les Halles dans leur état actuel et condamné l'idée de construire une tour nouvelle qui détruirait l'harmonie du site. Une protestation déjà couverte de plus de cinq cents signatures d'artistes belges et étrangers est adressée au ministre des Sciences et des Arts, et nos Souverains eux-mêmes ont exprimé à celui-ci un désir conforme aux vœux des protestataires. »

Que ceux de nos lecteurs qui désirent s'associer à la défense du Beffroi en ajoutant leur signature à celles qui ont été recueillies veuillent bien l'adresser à M. A. Ost, 32, rue Léopold, à Malines, qui se chargera de la transmettre au ministre.

MEMENTO MUSICAL

Le cinquième Concert populaire (Festival Beethoven) sous la direction de M. Otto Lohse est fixé aux 6, 8 et 11 janvier. Au programme: IX^e symphonie (avec chœurs), air *Ah! Perfide*, chanté par M^{me} Claire Friche, et ouverture de *Coriolan*.

Le quatuor Capet donnera au théâtre royal des Galeries Saint-Hubert les jendis 11 et 18 janvier; 22 et 29 février, 7, 14, et 28 mars, huit séances de musique de chambre dont l'une avec le

concours de M. Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire de Paris, et de M^{me} Buisson, cantatrice.

Aux programmes: quatuors de Beethoven, Mozart, Schumann, Haydn, Brahms, Franck, Debussy, etc., ainsi que le quintette de Fauré et des mélodies du même auteur.

Le vendredi 12 janvier, à 8 h. 1/2, aura lieu à la Salle Erard une séance consacrée à Liszt par le groupe bruxellois de la S. I. M. avec le concours de M^{me} Berthe Marx, pianiste, M^{me} R. de Madre, cantatrice, et M. E. Closson, conférencier. Une série de trente places numérotées, au prix de 5 francs la place, sont tenues à la disposition du public chez MM. Breitkopf et Haertel.

M. César Thomson donnera un récital de violon au Conservatoire le 15 janvier, à 8 h. 1/2.

M. Debève a composé pour son premier concert, qui aura lieu samedi prochain, à 8 h., au Conservatoire de Liège, un programme des plus intéressants. Il comprend notamment la symphonie en *fa* d'H. Goetz, *Aux étoiles*, d'H. Duparc (première audition), *Divertissement sur des Chansons russes*, par H. Rabaud (première audition) et les *Festklänge* de Liszt. Le violoniste F. von Vecsey exécutera le Concerto en *ré* de Sibelius (première audition), la *Folia* de Corelli et *Camparella* de Liszt.

PETITE CHRONIQUE

Le Conseil provincial du Brabant a décerné, à titre d'encouragement à la littérature, des primes de 500 francs à MM. Grégoire Le Roy (auteur de *La Couronne des soirs*), Jules Delacre (*la Chanson provinciale*), Paul Delhade (*les Ames qui saignent*) et François Léonard (*le Triomphe de l'Homme*), ainsi qu'à quatre écrivains flamands: MM. F.-V. Toussaint (*Landelyk Minnespel*), K. Van den Oever (*Uit den Gausentyd*), Edm. Van Offel (*Gelyden*) et A. De Ridder (*Philip Dingemans liefdeleven*). En outre, il a accordé des subsides de 250 francs aux revues *le Masque* et *Vlaamsche Arbeid*.

Le Musée du Livre a inauguré hier au Palais des Beaux-Arts, rue de la Régence, une exposition du Livre japonais organisée avec le concours de M. A. Halot, consul impérial du Japon. Cette exposition sera ouverte gratuitement au public tous les jours, de 10 à 3 heures, jusqu'au 31 janvier.

Une intéressante exposition d'œuvres récentes de MM. Florent Desoer et Elie Quoilin, les deux aquarellistes de Cointe-Selessin, aura lieu à l'*OEuvre des Artistes*, à Liège, du 7 au 18 janvier prochain.

A Gand, MM. L. De Smet et G. Van de Woestyne exposent au Cercle artistique et littéraire à dater de ce jour jusqu'au 12 janvier.

Sous le titre *Stätten der Arbeit* (Ateliers du Travail), une exposition internationale destinée à dévoiler les sources nouvelles d'inspiration qu'a fait jaillir la formidable activité industrielle de notre époque (hauts-fourneaux, usines, ports, etc.), s'ouvrira en mars prochain à Dresde, dans la galerie Ernest Arnold, et accomplira ensuite un périple dans plusieurs villes industrielles de l'Allemagne. En mai et juin elle sera transférée au Musée municipal d'Essen, où elle sera incorporée à l'Exposition de l'*Industrie dans les arts graphiques* organisée à l'occasion du centième anniversaire de la fondation des Acieries Krupp. Le catalogue illustré de l'exposition sera précédé d'une étude de M. G. Bierman, directeur du *Cicerone* de Berlin. S'adresser pour tous renseignements administratifs à M. L.-W. Guthrie, Galerie Arnold, Dresde.

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, l'*Éventail* a publié un très joli numéro de Noël auquel ont collaboré la comtesse van den Steen, MM. F. Léonard, J. d'Ardenne, L. Songuet, E. Closson, L. Dumont-Wilden, G. Vanzype, A. De Rudder, et qu'ont illustré de dessins et de croquis M^{me} J. Vanzype, MM. Am. Lynen, J. Droit, H. Van Haelen, H. Cassiers, E. Smits, Ph. Swyncop et F. Klnopff.

Paraîtra à la fin de janvier chez l'éditeur D. Grootjans-Willems, à Termonde : *Les trois David Teniers peintres* (première partie), par le chevalier Oscar Schellekens.

Dejanire, qui vient d'être accueillie à Bruxelles avec tant de faveur, sera représenté demain, 1^{er} janvier, au théâtre de la Cour de Dessau.

De Paris :

La Société Nationale des Beaux-Arts organisera dans les pavillons de Bagatelle, au printemps prochain, une exposition d'œuvres d'art exclusivement consacrée à la Danse.

La Société des Gens de Lettres vient d'attribuer le Prix Balzac (mille francs) à M. M.-C. Poinçot, qui a publié chez l'éditeur Figuière *la Joie des Yeux et l'Esthétique régionaliste*.

On a pu remarquer que le Jury des récompenses de l'Exposition de Rome n'avait accordé aucun prix aux artistes français. Il est juste d'ajouter que la France s'est placée hors concours, en vertu d'une pratique constamment suivie depuis 1900 pour les expositions organisées par l'Etat, et qu'ont imitée, en ce qui concerne l'Exposition de Rome, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, les Etats-Unis et l'Espagne. Si des artistes espagnols d'origine, MM. Zuloaga et Anglada, ont été récompensés, c'est qu'ils n'exposaient pas dans leur section nationale.

Après quelques années de pourparlers le gouvernement français vient d'acquiescer au prix de 3,300,000 francs le Palais Farnèse, l'un des palais les plus somptueux de Rome. Il avait été com-

Le Catalogue d'Étrennes 1912

de la

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^o, Editeurs

16, place du Musée, sera envoyé gratuit et franco sur demande.

La Librairie G. Van Oest et C^o se permet de recommander, en vue des cadeaux de Noël et du Nouvel An, ses belles éditions sur l'art dans les anciens Pays-Bas et sur l'art belge contemporain.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

mencé par Alexandre Farnèse avant qu'il ne devint pape sous le nom de Paul III. Le Florentin Antonio de San Gallo en dessina les plans. Négligeant les parures de pilastres de son maître, Bramante, San Gallo donna au palais, avec ses murailles de briques et la grandeur de ses étages, la sévère nudité des palais florentins. Il y introduisit une création originale dont s'inspirèrent par la suite de nombreux architectes : le portique à triple nef. Michel-Ange, lui aussi, apporta sa pierre à l'édifice en bâtissant le troisième étage sur la cour et en couronnant l'extérieur d'une corniche ample et superbe.

Les appartements du premier étage furent décorés de peintures par Annibal Carrache, qui y travailla de 1595 à 1600. Le peintre bolonais a représenté *les Amours des dieux* et, s'inspirant de la chapelle Sixtine, il a repris l'idée des architectures simulées, des faux reliefs, des figures colossales imitant la pierre et le bronze. Son *Cortège triomphal de Bacchus et d'Ariane*, est une peinture savante et aisée. Tous les peintres du dix-septième siècle y vinrent puiser leur inspiration, et c'est de la galerie des Carrache au Palais Farnèse qu'est sorti l'art de Lebrun.

Sottisier :

Les « cornettistes » ne jouent pas du cornet. Ils en sont membres, tout simplement.

Gil Blas, 8 décembre.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition



Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE NIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Etranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Etranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.

DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : 40, Galerie du Commerce, Bruxelles.

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50 ; Etranger 12 francs.

A partir du 1^{er} Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Etranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Banderie 12-14.